PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

P
Fr. Lit.
R.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME III

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

32e ANNÉE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1895

197194
9. 7. 25

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

1895

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti55pari

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1 — 4e SÉRIE. — TOME III — 5 JANVIER 1895

LA POLITIQUE

Le gâchis parlementaire.

L'année qui vient de finir a été mauvaise entre toutes pour le régime parlementaire. Que restera-t-il des douze derniers mois? Rien ; à moins que l'on ne compte pour quelque chose des séances tapageuses, des interpellations trois fois sur quatre inutiles, ou des discussions académiques sur le collectivisme. La Chambre n'a seulement pas trouvé le temps de voter le budget. A la veille du Jour de l'an, il a fallu recourir aux douzièmes provisoires. C'est de méchantes étrennes qu'on nous a données là. Il ne faudrait pas nous en donner trop souvent de semblables.

Le contribuable, qui travaille, qui épargne, et qui paye, a quelque peine à comprendre qu'on s'occupe de tout, hors ses affaires. Il estime qu'un député est au Palais-Bourbon pour travailler, comme tout le monde. Il juge qu'un budget de plus de trois milliards vaut la peine qu'on l'étudie sérieusement. Il n'est pas satisfait, et c'est le régime parlementaire qu'il accuse. Nous avons beau dire que la faute n'est pas au régime parlementaire, mais à ceux qui le faussent par une application maladroite ; nous avons beau répéter : « Voyez l'Angleterre! voyez la Belgique! » On nous répond : « Nous ne sommes ni en Angleterre, ni en Belgique; nous sommes en France, et le régime parlementaire va de mal en pis. »

On note chez le public un sentiment de lassitude. Le régime parlementaire n'a jamais été chez nous très populaire. Notre passé ne nous y avait préparés que médiocrement. Nous avons fait dix révolutions en un siècle : nous avons été tour à tour à l'école de l'anarchie et de la dictature, rarement à l'école de la liberté. A défaut de traditions, le régime parlementaire eût pu s'accréditer par des discussions sérieuses, par des réformes pratiques, par de bonnes finances, enfin par quelques-unes de ces économies dont on oublie de parler. Voilà ce que nous demandons. Est-ce là ce qu'on nous donne?

*
* *

Ce qui irrite le public plus que toute autre chose, c'est l'abus des interpellations. Personne ne songe à supprimer le droit d'interpellation, car ce serait réduire toute opposition au silence ; mais ce droit qu'on ne peut supprimer, il n'est pas interdit de le régler. La Chambre est toujours maîtresse de son ordre du jour. Ce n'est pas toucher à la liberté de la tribune que de dire aux députés : « Cherchez à renverser le Cabinet un jour par semaine, mais ayez la bonté, les cinq autres jours, de vous occuper des affaires du pays ! »

Si l'abus des interpellations est regrettable, voici qui est plus regrettable encore : légiférer sur des cas particuliers, voter des lois d'exception. On prend de plus en plus les choses d'un petit côté, ou, si vous voulez, d'un seul côté. Jamais on ne parla davantage de réformes : on oublie qu'il n'y a de réformes utiles, fécondes, que celles qui sont inspirées par une vue d'ensemble. Cependant les questions ne manquent pas : liberté d'association, caisses de retraite et d'assurance, décentralisation administrative, réduction des frais de justice, revision des impôts, que sais-je? Si une de ces réformes, une seule, était

étudiée à fond dans le cours d'une année, le Parlement pourrait dire qu'il n'a pas perdu son temps.

Enfin, de toutes les habitudes fâcheuses qui se sont introduites dans le travail parlementaire, la plus fâcheuse sans contredit est d'annexer au budget certaines questions qui y sont étrangères. C'est enlever son vrai caractère à la loi de finances que d'en lier le sort à celui de projets qui peuvent modifier, de façon plus ou moins directe, l'organisation administrative ou le système des impôts. Telle mesure qui aurait dû être approuvée ou repoussée pour elle-même, après qu'on en eût calculé les conséquences les plus lointaines, n'est plus qu'un article de budget qu'on vote à la dernière heure sous peine de tout remettre en question. C'est la carte forcée. Voyez ce qui se passe à propos des droits de succession. Quel est le grand argument des partisans du projet, le seul argument assez fort pour emporter le vote? C'est qu'il s'agit de l'équilibre du budget. Et cependant la mesure proposée était assez grave, semble-t-il, pour qu'on la discutât librement, je veux dire en dehors de toute préoccupation budgétaire.

***

Voilà donc où une fausse méthode de travail a conduit le Parlement, et avec lui le pays. Au 1er janvier, le budget n'est pas voté. Il ne le sera pas, il ne peut pas l'être avant le mois de février ou le mois de mars. Ce n'est pas tout : pour mettre en équilibre ce budget tard venu, sinon mal venu, il n'est question de rien moins que de changer le principe sur lequel est fondé, depuis cent ans, tout notre droit fiscal. Car, il ne faut pas qu'on s'y trompe dans le Parlement ni dans le pays, si la taxe progressive est appliquée demain à l'impôt sur les successions, elle sera appliquée tôt ou tard à notre système d'impôts tout entier : cela sera, dans un an, dans dix ans, je n'en sais rien; mais cela sera fatalement.

Je ne traite pas aujourd'hui la question de l'impôt progressif, sur laquelle j'espère que l'occasion me sera donnée de revenir; mais au point de vue où je me place, cherchant en quoi et comment nous sommes en train de fausser le régime parlementaire, je demande s'il n'est pas choquant que les adversaires de la mesure proposée puissent se trouver dans cette alternative : ou d'assumer la responsabilité d'un déficit budgétaire, ou d'accepter un principe d'impôt qu'ils jugent dangereux.

La vérité parlementaire eût été d'étudier la question en elle-même, sans la rattacher par un lien plus ou moins artificiel à la loi de finances. Si l'on voulait une solution rationnelle, il fallait d'abord poser le problème en termes précis : « Est-il séant, aurait-on dit, est-il juste, est-il même prudent de substituer le principe de l'impôt progressif au principe de l'impôt proportionnel? » Si le Parlement (ce dont je doute) avait répondu par l'affirmative, une fois le principe admis, on en eût discuté l'application. Ainsi, du moins, on aurait su où l'on allait; il n'y aurait pas eu d'illusion possible. Au contraire, avec la méthode qu'on a suivie, on aboutit à ce paradoxe : une majorité qui vraisemblablement repousserait l'impôt progressif en tant que principe fiscal, et qui va peut-être l'accepter en tant qu'expédient budgétaire.

***

Il serait encore temps pour le Parlement de se reprendre. La discussion du budget sera longue, d'autant plus longue que l'innovation qu'on se propose d'y introduire est plus grave : il faudra, tout le monde le reconnaît, deux ou trois mois pour voter la loi de finances. Au point où nous en sommes, ce qui importe, ce n'est pas d'accorder au gouvernement un douzième provisoire de plus ou de moins, c'est de faire de bonne et utile besogne. Pourquoi ne pas renoncer à ce bouleversement de notre régime successoral, que plus d'un membre de la majorité n'accepte sans doute qu'à contre-cœur? Pourquoi ne pas abandonner une mesure justement critiquée, car elle inquiète ceux qui possèdent et laisse indifférents ceux qui ne possèdent pas ?

J'entends d'ici l'objection : « Vous oubliez que le budget est en déficit! » — Je ne l'oublie pas, mais je dis qu'il y a un moyen bien simple de combler le déficit présent et tous les déficits à venir : c'est le monopole de l'alcool. Que l'État fabrique l'alcool ou qu'il se contente de le rectifier, ce n'est pas ici le lieu de discuter ce qui vaut mieux, non plus que de rechercher si c'est M. Alglave qui a raison ou ceux qui ont étudié la question après lui. Le fait est que le monopole de l'alcool a pour lui les moralistes, qui s'inquiètent des progrès de la criminalité ; il a pour lui les hygiénistes, qui nous prédisent la déchéance rapide de notre race. Au point de vue fiscal, le monopole de l'alcool serait d'un rendement aussi certain que le monopole du tabac. A l'heure qu'il est, il faut, de toute nécessité, imposer quelque chose : j'aimerais mieux, impôt pour impôt, frapper l'alcool que frapper l'épargne.

Voilà une grande réforme, de laquelle dépend l'avenir de ce pays. Occasion peut-être unique pour le régime parlementaire, chaque jour plus discrédité, de se relever par un coup d'éclat. De la Chambre qui aurait voté le monopole de l'alcool, et qui ainsi aurait mis fin à un système de fraude et d'empoisonnement public, de cette Chambre-là on ne pourrait plus dire qu'elle n'a rien fait.

PAUL LAFFITTE.

AU PAYS DE BOHÈME [1]

BAUDELAIRE. — LE CHATEAU DE LA FAIM. — L'ABBÉ CHATEL. — GÉRARD DE NERVAL.

« Vous êtes libres ! » avait dit le geôlier en nous déposant sur le pavé de Paris. — Libres de quoi ? De ne rien dire, de ne rien écrire, de ne rien imprimer, et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'aucune manifestation indépendante, même purement littéraire, n'eût été tolérée ; la seconde, c'est qu'en grande partie journaux et revues avaient disparu. Ce qui subsistait, aussi bien la majestueuse *Revue des Deux Mondes* que les subtils et souples *Débats*, subissait la contrainte occulte du pouvoir et le régime arbitraire des avertissements. Quant à la liberté du livre, il sera permis de n'en point parler, si l'on se souvient, à quelques années de distance et lorsque le joug se faisait moins pesant, des procès intentés aux *Fleurs du Mal* et à *Madame Bovary*. Nous étions donc libres, nous autres hommes de lettres ou tout au moins apprentis littérateurs, de mourir de faim dans la plus parfaite obscurité.

Cela ne se comprend plus guère au moment où j'écris, dans le plein épanouissement d'une presse indépendante qui ne laisse en servage ou en chômage aucun homme de talent. Ajouterai-je que les écrivains contemporains, plus avisés que leurs devanciers, se précautionnent davantage contre les risques de la lutte, ayant presque toujours comme point de départ et comme point d'appui quelque honnête sinécure qui garantit le pain quotidien ? « La littérature doit être le beau luxe de la vie, » a dit Michelet après Jean-Jacques. C'est ce qu'ils savent très bien voir et ce qui nous avait complètement échappé.

A vrai dire, nous tentions l'impossible, et ce *nous* n'exprime pas ici une collectivité consciente. De 1852 à 1855 — je précise nettement la date — il y eut bien quelques réunions amicales, quelques groupes, quelques cénacles ; mais la plupart des efforts demeurèrent isolés, ne s'inspirant que d'une réelle passion pour les lettres, d'une ambition très chimérique mais très noble, ne relevant chez tous, fût-ce chez les moins dignes, ou les moins vaillants, que d'une impérieuse vocation. Elle n'est pas toujours heureusement servie par nos facultés, cette vocation ; cependant elle indique nettement l'invincible orientation de notre esprit. Quand le talent la couronne tout est pour le mieux, et si le talent fait défaut, elle reste encore respectable.

***

Ceci étant dit une fois pour toutes, je n'éprouverai aucun embarras à parler de cette Bohème que j'ai traversée, dont les principaux représentants sont aujourd'hui très clairsemés, et envers laquelle les chroniqueurs se sont montrés encore plus sévères que les circonstances, ce qui n'est pas peu dire.

Erronée dans l'histoire politique, la doctrine du *bloc* est absolument fausse en histoire littéraire. Il y faut distinguer avec soin les moments et les nuances, sinon l'on s'expose à des bévues ou à des injustices.

En réalité, il y a eu presque coup sur coup trois Bohèmes, caractérisées chacune par une allure différente : celle de Théophile Gautier, d'Arsène Houssaye, de Gérard de Nerval, de Nestor Roqueplan, de Camille Rogier, de Lassailly, d'Édouard Ourliac, bohème volontaire en quelque sorte, où l'on jouait à la pauvreté, où l'excentricité dominait, rejeton bâtard du vieux romantisme, qu'elle tâchait de réchauffer et de rajeunir à force d'extravagances ; celle de 1848, de Champfleury, de Barbara, de Nadar, de Jean Wallon, de Schaune, réellement besogneuse celle-là, mais vite débrouillée, grâce à une camaraderie intelligente, à la sympathie des jeunes gens, à la complicité du public ; celle enfin de 1852, la nôtre, pas volontaire du tout à son origine, cruellement éprouvée par la détresse, décimée par la mort, résistante toutefois sous la mauvaise fortune, opiniâtre dans son espoir, ne comptant dans ses rangs ni désertions ni trahisons.

***

Les hommes de lettres, a-t-on prétendu, ne rédigent guère leurs Mémoires que pour se décerner des louanges, pour médire des contemporains, surtout de leurs confrères ; beaucoup plus volontiers, au contraire, je reviens sur ce milieu de siècle pour dire des gens que j'ai connus et que l'on a méconnus le bien que j'en pense et qu'ils me paraissent mériter. Je me garderai certes d'affirmer que tous mes camarades de Bohème étaient des petits saints, des génies ou des héros. Littérateurs dans l'âme, ils avaient essentiellement les vices littéraires, une très bonne opinion d'eux-mêmes, la manie d'en parler, le *débinage* du voisin, une manière sarcastique de traiter les hommes et les choses. Accoutumé aux entretiens de la pure et haute amitié, j'étais choqué par les conversations où le moi s'étalait si naïvement. Mais ne fallait-il point passer quelque chose à des hommes d'un vrai mérite, étouffant sous une atmosphère de plomb, se débattant dans la nuit, heurtant du front un seuil inaccessible ?

Ces causeries étaient d'ailleurs le seul luxe que l'on pût se permettre. Souvent elles se prolongeaient bien avant dans la nuit. On se conduisait et reconduisait à satiété, de l'avenue d'Orléans par exemple à la rue du Caire et réciproquement. De quoi ne parlait-on pas ? Toute la création y passait, et il semblait

(1) Voyez la *Revue*, 2e semestre, 1894, p. 609, 646, 718, 769.

en se séparant que l'on n'eût rien dit encore. Quand l'un de nous avait quelque argent, on noctambulait jusqu'au divan Le Peletier, où l'on rencontrait parmi les habitués les deux La Madelène, Jules et Henry, Gérard de Nerval dissertant à perte de vue sur Gœthe, Baudelaire, Poulet-Malassis. En été on faisait d'interminables courses à Meudon, à Fontenay-aux-Roses, à Châtenay, pédestrement, bien entendu, aller et retour, et, dans les repas, sous la tonnelle, on compensait la rareté des mets par l'abondance des lectures et des récitations.

Bladé, aujourd'hui retiré en province et correspondant de l'Institut, savait par cœur les poésies alors peu répandues de Leconte de Lisle. Il disait à merveille l'*Arc de Civa*, les *Chiens du Cap*, les *Hurleurs*, les *Ascètes*, et surtout ce beau poème de la *Fontaine aux lianes*.

Quelques-uns d'entre nous avaient avec Leconte de Lisle d'amicales relations, mais il n'était pas des nôtres. Placé dans des conditions d'existence assez pénibles, vivant fort retiré, déjà un peu oracle et pontife, il ne se manifestait que le soir aux simples mortels, qui pouvaient le contempler au café des Quatre-Vents, faisant sa partie d'échecs avec Louis Ménard, Bermudez de Castro ou Thalès Bernard. Son langage médité et mesuré manquait souvent de bienveillance à l'égard des confrères.

***

Baudelaire prenait rarement part à nos divertissements champêtres, trouvant le vert des arbres trop fade. « Je voudrais, disait-il avec son air de pince-sans-rire, les prairies teintes en rouge, les rivières jaune d'or et les arbres peints en bleu. La nature n'a pas d'imagination. » Quand il avait composé une nouvelle pièce de vers, il nous réunissait en petit cénacle, dans quelque crémerie de la rue Saint-André-des-Arts ou dans quelque modeste café de la rue Dauphine, Melvil-Bloncourt, Malassis, Antonio Watripon, Gabriel Dantrague, Alfred Delvau; je passais par-dessus le marché en tout petit compagnon. Le poète commençait par commander un punch; puis, quand il nous voyait disposés à la bienveillance par suite de ce régal extra, il nous récitait d'une voix précieuse, douce, flûtée, onctueuse, et cependant mordante, une énormité quelconque, le *Vin de l'Assassin* ou la *Charogne*. Le contraste était réellement saisissant entre la violence des images et la placidité affectée, l'accentuation suave et pointue du débit.

Bien qu'il eût débuté dès 1846, par un *Salon* remarqué, bien qu'il eût continué de se produire comme critique d'art, Baudelaire n'était pas du tout connu du grand public. Il ne commença de l'être un peu que par le hasard d'une combinaison de librairie qui fit qu'on eut besoin, dans une livraison des *Romans illustrés* à vingt centimes, d'une feuille complémentaire à *Mademoiselle de Kérouare* de Jules Sandeau. C'est ainsi que la *Fanfarlo* fit son apparition dans le monde. Je retrouvai plus tard Baudelaire chez Sainte-Beuve envers lequel il se montrait très obséquieux. Son goût prononcé pour le grand critique datait de loin, et il l'avait manifesté devant moi en termes *baudelairiens :* « Ce Sainte-Beuve, disait-il, c'est mon vice. »

S'il y a eu une légende de Baudelaire, et en somme une légende peu favorable, personne plus que lui, sachez-le bien, n'a, de parti pris et par un sot amour-propre, contribué à la créer. « Les hommes se font pires qu'ils ne peuvent » : cette parole de Montaigne s'applique merveilleusement à ce singulier personnage. La fameuse phrase : « Moi qui suis fils d'un prêtre », la joie qu'il était censé éprouver à manger des noix parce qu'il se figurait croquer des cervelles de petits enfants, l'histoire du vitrier que, sous une lourde charge de carreaux, par un jour accablant d'été, il faisait grimper jusqu'au sixième étage pour lui déclarer qu'il n'avait pas besoin de lui, autant d'insanités et probablement de mensonges qu'il se délectait à entasser, croyant se grandir aux yeux des profanes. On l'a pris au mot, et il en reste diminué malgré son incontestable talent. Même dans ce qu'il savait le mieux, il se calomniait à plaisir. Quand il travaillait à sa remarquable traduction d'Edgar Poë, quoiqu'il sût parfaitement l'anglais, il ne manquait jamais de dire : « Je vais faire travailler ma mère », voulant insinuer que le véritable traducteur était Mme Baudelaire.

Celle-ci avait épousé en secondes nôces le général Aupick, ancien ambassadeur de France à Constantinople. Le général que détestait Baudelaire (voir les transparentes allusions de la *Notice* sur Pierre Dupont) et auquel il se vantait d'avoir joué de mauvais tours, le fit embarquer pour l'Inde. Le poète a tiré parti de cet incident de sa vie pour autoriser quelques-uns des paysages de ses *Fleurs du Mal;* mais je l'ai entendu dire que, sauf une courte relâche à Bourbon, il n'avait rien vu dans ce voyage, et qu'à peine arrivé à Calcutta, il s'était rembarqué. « Néanmoins, poursuivait-il avec sa grimace habituelle, ce voyage me fut fort utile, car j'avais emporté les œuvres complètes de Balzac, et j'eus ainsi le loisir de les lire d'un bout à l'autre. »

A quel point finissait chez lui la vérité et commençait le mensonge? C'est ce qu'il était difficile de distinguer, ce que lui-même peut-être ne savait pas, ce qu'il sut de moins en moins. Son goût des paradoxes, la nécessité de les soutenir après les avoir lancés, donnaient à sa conversation un tour étrange et outrancier. C'est du reste une des particularités qui carac-

térisent les écrivains et les artistes de cette époque, que cette habitude, ce don de parler leur littérature ou leur art. Praticiens d'inégale valeur, ils se montraient excellents théoriciens. Rouvière parlait son théâtre, Préault sa sculpture, Paul Huet sa peinture, Marc Trapadoux et Castagnary leur esthétique. On pouvait beaucoup profiter près de ces incomparables virtuoses. Un des paradoxes favoris de Baudelaire consistait à prétendre que la littérature des femmes est toujours et quand même une littérature épistolaire, et, comme preuve à l'appui, il affirmait que Mme Sand écrivait ses romans sur du papier à lettres. Cette bizarre assertion se trouve dans un article sur Edgar Allan Poë inséré à la *Revue de Paris;* mais elle n'a pas été reproduite dans l'étude définitive placée en tête des œuvres du conteur américain.

Baudelaire savait fort bien se taire et surtout, au besoin, se contredire. Ses enthousiasmes étaient artificiels comme ses dégoûts. Qui ne connaît ses *salamalecs* à l'*impeccable* Théophile Gautier? Eh bien! il l'avait traité pendant longtemps de « banal enfileur de mots ». Tout en lui était factice et prémédité, tout en vue de la galerie, se composât-elle d'une seule personne. Je ne lui ai jamais pardonné son lâche reniement de Rouvière devant Sainte-Beuve. Et cela ne tenait nullement aux excitants extérieurs. Non seulement Baudelaire ne prenait ni du haschich ni de l'opium, comme il s'en est vanté, mais même il fuyait les spiritueux. A l'exemple des hommes de lettres du temps de Louis XIV, il ne buvait que du vin pur.

Il m'a quelquefois offert le vin de l'amitié sous l'espèce d'excellent bordeaux. La griserie chez lui était purement cérébrale; elle suffisait à en faire un parfait cabotin, car c'est là son vrai nom. Si le cabotinage n'était de toutes les époques, je dirais volontiers que Baudelaire est le père ou le grand-père du cabotinage contemporain. Sa pauvreté même sentait le cabotinage, car sa mère était fort riche et n'a jamais refusé de l'aider. C'est par cette attitude de comédien, dont il avait du reste l'aspect et le masque avec son menton glabre et rasé, qu'il tranchait sur sa génération et sur la nôtre, sur ces hommes de candeur, d'extrême sincérité, d'enthousiasme persistant qui supportaient courageusement la gêne et ne s'y drapaient pas.

*
* *

Théophile Gautier dans le *Capitaine Fracasse*, son chef-d'œuvre, a décrit admirablement le manoir de Sigognac, et l'a baptisé de ce nom inoubliable, le *Château de la Faim*. J'ai vu un château de la faim qui n'était pas situé dans les landes de Gascogne, mais bien en plein Paris, rue Montmartre, à deux pas de la Bourse, sans doute par une ironie du destin. De ce radeau de la Méduse appelé le *Dictionnaire La Châtre*, je ne connais aujourd'hui que deux survivants, Maurice La Châtre lui-même et moi. « Il a les organes résistants », disait Sainte-Beuve. Et Michelet : « Vous avez l'élasticité celtique. » En effet, il fallait que je fusse résistant et surtout élastique pour n'être pas complètement aplati et pour avoir pu rebondir après une pareille épreuve. Tous mes camarades y ont reçu plus ou moins de plomb dans l'aile ; plusieurs sont allés traînant dans la vie, ne pouvant se relever ni se ressaisir.

On devait être payé un centime la ligne ; mais une ingénieuse combinaison de figures illustrées mangeait la *copie*, et c'était sur un demi-centime qu'il aurait fallu compter, si l'on avait pu compter sur quelque chose. Les fins de semaine étaient lugubres. On attendait impatiemment le samedi. Ce jour-là trop souvent le secrétaire de rédaction ne venait pas. Il nous faisait dire par le garçon de bureau qu'une indisposition de son jeune fils Gontran le retenait au logis. Aussi pendant toute la semaine chacun n'avait sur les lèvres que ces mots : « Pourvu que Gontran ne soit pas malade ! » J'ai quelque raison de croire que cet enfant est venu à bien, qu'il est arrivé à une jolie situation et qu'il possède une très bonne santé, due évidemment à la vivacité et à la sincérité de nos vœux. De temps en temps, quand Gontran se portait bien, on touchait quelque menu salaire, et cela conduisait tant bien que mal jusqu'au bout du mois, jusqu'au bout de l'année, grâce à des prodiges d'économie ou, pour parler franchement, de privations.

Si j'ai réussi à faire comprendre dans quel désarroi étaient tombées la presse et l'opinion publique, on sera moins surpris de voir des hommes laborieux, instruits, quelques-uns de grand mérite, comme Jules Duval et Buchet de Cublize, réduits à ce métier de compilateurs, à cette rétribution de manœuvres. On se disait et avec raison : « Ce qui est ne peut pas durer, du moins tel qu'il est. Il y aura forcément une détente. La presse renaîtra. Nous y trouverons notre place. Le tout est de durer et d'attendre. » Dure était l'attente et longues parurent les journées d'épreuves ! Quand la détente annoncée se produisit, ceux qui auraient pu en profiter manquaient à l'appel ou se trouvaient à bout de forces.

Ce travail quotidien laissait peu de place pour les besognes supplémentaires. On tâchait cependant d'en découvrir. Je donnais quelques répétitions, mais je demeurais si loin, et quelles courses ! J'habitais au boulevard Pigalle, beaucoup moins fréquenté qu'il ne l'est aujourd'hui, au fond d'une cité, dans une chambrette que m'avait procurée un de nos collaborateurs. Il me fallait franchir une première grille, monter une longue allée, ouvrir une seconde grille pour arriver jusqu'à mon logement. Un soir (c'était

peut-être bien une nuit) il se trouva que j'avais oublié la clef de la seconde grille. Descendre l'allée, réveiller le concierge, m'adresser à son obligeance, c'était peine perdue. J'avisai heureusement un fiacre, dételé cela va de soi, qu'un loueur de voitures voisin laissait dans l'allée. Ce fut un jeu de l'apercevoir, d'y monter, de m'y étendre et de m'y endormir profondément. Je rêvai que je roulais carrosse, et, en me réveillant, je vis que c'était une réalité. Mon fiacre descendait la rue Notre-Dame-de-Lorette. J'interpellai le cocher qui fut bien étonné d'avoir une pratique si matinale et si clandestine. L'aventure le fit rire de bon cœur et moi aussi. J'avais encore la force de rire.

*
* *

Tout finit en ce monde, même les plus gros dictionnaires (sauf celui de l'Académie). Le *Dictionnaire La Châtre* prit donc fin. En signe de réjouissance, le directeur-éditeur offrit à tout son personnel, car l'imprimerie, je crois, y fut aussi comprise, un splendide repas dans je ne sais quel grand hôtel qui venait de se fonder. Quoique je ne fisse plus partie de la rédaction, ayant trouvé une situation meilleure, je fus invité et je me rendis à ce banquet. Deux circonstances particulières ont contribué à m'en faire garder le souvenir.

Aux anciens rédacteurs, à la *vieille garde*, comme nous disions, de nouveaux collaborateurs s'étaient mêlés. Parmi les figures qui m'étaient inconnues se trouvait mon voisin de table. C'était un homme d'une soixantaine d'années, à l'air très fatigué, très accablé, s'exprimant avec une gravité douce, un peu pateline. Ce qui me frappa surtout en lui, ce fut son regard. Il avait les yeux très gros des myopes, et de ces yeux se dégageait une intensité de vision absolument fascinatrice. De nos jours où l'hypnotisme est tellement en honneur, il aurait fourni un excellent sujet d'observation ou fût lui-même devenu un grand opérateur. Impatienté de ne pouvoir soutenir l'éclat de son regard, je me tournai vers mon autre voisin et lui demandai : « Quel est donc ce magnétiseur? — Quoi! vous ne le connaissez pas! me répondit-il : c'est l'abbé Châtel. »

Ce nom, qui ne sera pas complètement oublié parce qu'il se rattache à l'histoire des idées religieuses sous Louis-Philippe, avait eu son retentissement, sa célébrité. L'abbé Châtel partait de cette conception assez raisonnable au fond, que si les fidèles parlaient au bon Dieu en français au lieu de s'adresser à lui en latin, la prière serait plus appropriée à son but d'édification sans être moins efficace, car le Saint-Esprit, qui a le don des langues, ne fait assurément pas acception de tel ou tel idiome. C'est de cette conception simpliste que s'autorisa l'abbé Châtel pour fonder l'*Église Française*. Malheureusement l'éloquence manquait à ce réformateur et aussi l'élévation du caractère, et enfin le nerf, sinon de la foi, au moins celui du culte, l'argent.

L'abbé Châtel possédait cependant au suprême degré l'art d'hypnotiser ses ouailles et de leur extraire le plus de monnaie possible : en cela, il était vraiment thaumaturge, et ses gros yeux faisaient des miracles. Seulement il se trouva que le noyau des fidèles était restreint, et que leurs bourses n'étaient pas inépuisables comme celle de Fortunatus. L'*Église Française* mourut donc, non de persécution, comme on le croit généralement, mais d'inanition. Je connaissais justement une personne qui s'était à peu près dépouillée de tout pour venir en aide au réformateur, et cela ne m'inspirait pour lui aucune bienveillance. Il me raconta par quelle série de déceptions et de malechances il en était venu à travailler chez La Châtre; encore voyait-il avec douleur cette mince ressource lui échapper. Il mourut deux ans après dans un complet dénuement.

Nous en étions au café, lorsque l'un des nôtres, Alfred Delvau, entra ou rentra fort pâle, très ému et nous dit : « Je viens d'apprendre une triste nouvelle : Gérard de Nerval est mort. » C'était le 25 janvier 1855. Le temps était affreux, la bise coupait le visage, et la neige amoncelée craquait sous les pas. Une tempête d'hiver déchaînée pendant deux jours et deux nuits. Je frissonne encore en y pensant. C'est au plus fort de ce cyclone, dans la ruelle la plus noire de ce Paris noir lui-même, car il était bien mal éclairé à cette époque, que Gérard s'était tué ou avait été tué. Camille Rogier, qui a eu l'obligeance de répondre à mes questions sur ce sujet, incline vers l'hypothèse de l'assassinat. Gérard noctambule ne trouvait guère pour s'y abriter que les restaurants de la Halle, non pas seulement Baratte ou Bordier, mais des endroits beaucoup moins bien fréquentés. A ce moment c'était une mode, un genre chez certains écrivains et chez certains artistes de souper chez Bordier ou chez Baratte.

Chez ce dernier nous avions, quelques jours ou plutôt quelques nuits auparavant, Castagnary et moi, rencontré Gérard en train d'écrire son roman d'*Aurelia*. C'était merveille de le voir, au milieu du brouhaha fantastique de ces grandes maisons qui semblaient en verre, écrire placidement, à main posée, cette belle prose si aimable et si lucide. Il s'interrompait et causait volontiers sans que la vivacité de l'inspiration en souffrît.

Il nous parla de son intention d'aller à Meaux pour s'assurer si « Monsieur le Maire » ressemblait au personnage typique des *Saltimbanques*. Nous montrant son manuscrit, dont le sous-titre était *le Rêve et la Vie*, il nous rappela qu'on l'avait pris pour fou, et se plaignit du docteur Blanche qui insidieusement l'avait

fait mettre au bain pour mieux s'assurer de lui. A propos de cette scène chez le docteur Blanche, Gustave Planche m'a raconté que le célèbre aliéniste ayant demandé à Gérard ce qu'il pensait de l'*Orphée* de Ballanche, celui-ci répondit : « Ah ! docteur, vous me prenez trop à votre avantage ! »

Et pourquoi aurait-on tué Gérard? Camille Rogier pense que la société très mêlée, pour ne pas dire plus, des taudis où il allait travailler a fort bien pu le regarder comme un agent de police, et naturellement chercher à se débarrasser de lui. Dans tous les cas, ce n'est point la misère qui aurait poussé Gérard au suicide. Il gagnait honorablement sa vie à la *Presse* et à la *Revue des Deux Mondes*. D'ailleurs il n'était pas homme à se mettre martel en tête pour des gros sous, lui qui écrivait de Constantinople : « Le présent ne m'inquiète pas; il me reste cinq francs : mais l'avenir me préoccupe. » J'allai comme tout le monde faire mon pèlerinage à la rue de la Vieille-Lanterne. Rien de plus sinistre, de plus répugnant à voir que cet escalier gluant où Gérard avait dû prendre son point d'appui afin de se suspendre aux barreaux de la maison voisine. Aujourd'hui la rue de la Vieille-Lanterne a disparu, et les personnes qui font queue place du Châtelet pour entrer à l'Opéra-Comique ne se doutent guère qu'elles piétinent sur l'endroit même où est mort Gérard de Nerval.

*
* *

Qu'il y ait eu des bohèmes dans la Bohème cela n'est pas étonnant; ce qui, à la réflexion, surprend davantage, c'est qu'il y en ait eu si peu! Ne préjugeons rien de ceux qui sont morts en pleine lutte, ni de la manière dont ils auraient tourné. Mais parmi ceux que j'ai fréquentés, combien rêvaient tout simplement de devenir d'estimables bourgeois, voire même d'honorables fonctionnaires, depuis Jean Wallon (Gustave Colline) jusqu'à Champfleury et Castagnary. La vérité est qu'il y a des tempéraments d'aventure qui se plaisent aux risques de la vie, qui volontiers les susciteraient; des bohèmes d'instinct à côté des bohèmes de situation. Théodore de Banville m'écrivait un jour à propos d'un article sur certaines tribus de fourmis de gazon aux mœurs vagabondes : « Je savais bien qu'il devait y avoir des fourmis bohèmes. » Oui certes, et ce ne sont pas les moins intelligentes, de même que, par une anomalie singulière, parmi nos compagnons ce n'étaient point les plus pauvres qui accordaient davantage à l'imprévu et au caprice. Gérard de Nerval, je viens de le dire, aurait pu éviter la gêne, connaître l'aisance; Privat d'Anglemont et Marc Trapadoux auraient pu également s'affranchir de toute inquiétude matérielle appartenant l'un et l'autre à des familles aisées, qui ne demandaient pas mieux que de leur venir en aide. Une forfanterie malsaine, une dépravation d'esprit qui heureusement n'atteignait pas le cœur, les poussaient à exagérer des embarras momentanés, à créer autour d'eux la légende de l'indigence.

Privat s'était posé comme type de l'homme de lettres famélique, et, sauf un très petit nombre d'intimes qui savaient à quoi s'en tenir, tout le monde l'acceptait comme tel. Ne se plaisait-il pas à raconter que, passant un soir dans la plaine Montrouge, des voleurs l'avaient entouré en lui demanmant la bourse ou la vie. « Je suis Privat, » répondit-il avec une grandeur pleine de sérénité. A ces mots, les voleurs, honteux de leur bévue et frappés de respect, se confondirent en excuses. Ils lui représentèrent doucement que la nuit s'avançait, qu'il n'avait peut-être pas soupé et qu'ils seraient heureux de lui procurer, en gagnant une carrière voisine, un repas confortable et une retraite à l'abri des indiscrets. Refuser eût été honorable, mais périlleux. La bande pouvait se formaliser d'un manque d'égards, et d'ailleurs le souper de Privat était toujours si problématique, qu'une pareille aubaine n'était pas à dédaigner. Il accepta donc et les heures s'écoulèrent paisibles, autour de grasses victuailles, en sages discours et en réflexions morales sur l'humanité. A l'aurore, ses nouveaux amis voulurent retenir Privat. Il s'excusa sur un rendez-vous avec Barba, et l'on se sépara non sans attendrissement.

Je tiens l'histoire de Privat lui-même, ce qui fait que je n'en garantis pas rigoureusement l'authenticité. Pourquoi, après tout, serait-elle invraisemblable, étant donné le milieu où il cherchait ses sujets d'observation et d'étude? Il y a dans son *Paris inconnu* des tableaux très vrais, des choses vues, des documents présentés avec esprit et bonne humeur. *Paris village*, la *Villa des Chiffonniers*, la *Childebert*, autant de souvenirs dispersés çà et là, dans des journaux, et qui avaient alors l'attrait de la découverte. Poète aussi à ses heures, il tournait joliment le vers. En voici pour preuve ce sonnet égaré dans la collection de l'*Artiste* :

A Madame du Barry.

Vous étiez du bon temps des robes à paniers,
Des bichons, des manchons, des abbés, des rocailles,
Des gens spirituels, polis et coquaniers,
Des filles, des marquis, des soupers, des ripailles.

Moutons poudrés à blanc, poètes familiers,
Vieux sèvres et biscuits, charmantes antiquailles,
Amours dodus, pompons de rubans printaniers
Meubles en bois de rose et caprices d'écailles :

Le peuple a tout brisé dans sa juste fureur,
Vous seule avez pleuré, vous seule avez eu peur,
Vous seule avez trahi votre fraiche noblesse.

Les autres souriaient sur les noirs tombereaux,
Et tués sans colère, ils mouraient sans faiblesse,
Car vous seule étiez femme en ce temps de héros.

« Trop beau pour Privat, ce sonnet! me dit un des camarades survivants. Comment pouvez-vous le lui attribuer? Il est certainement de Baudelaire, qui en a réclamé la propriété. » — Tout ce que je puis dire c'est qu'en feuilletant un volume de l'*Artiste* (année 1846) j'y ai rencontré ce sonnet sous la signature de Privat d'Anglemont; que celui-ci en était très fier, et que Baudelaire n'était pas assez généreux pour faire de si beaux cadeaux. Privat est déjà si pauvre! Allons-nous encore le dépouiller de son sonnet?

Si Baudelaire parlait de son père, le prêtre, Marc Trapadoux ne mettait pas moins d'ostentation à citer sa mère, la religieuse. Il oubliait seulement de dire que Mme Trapadoux, une Lyonnaise très pieuse, étant devenue veuve, avait groupé d'autres veuves autour d'elle et fondé une sorte de communauté dont elle s'était naturellement instituée la supérieure. Les Trapadoux étaient de très riches négociants. J'ai vu encore il y a quelques années l'enseigne de leur maison de commerce sur une des places de Lyon. Marc disait n'avoir point de patrie, étant né sur mer pendant une traversée. « C'est pourquoi, lui disions-nous, vous avez le caractère flottant. » C'était un esthète consommé, raisonnant à merveille, et pris d'une indécision absolue dès qu'il s'agissait de réaliser. Personne assurément au même degré n'a, selon l'heureuse expression de Balzac, fumé les cigarettes enchantées de la composition. Sa dialectique comme critique d'art était supérieure à celle de Gustave Planche, et son ingéniosité ne se pouvait comparer qu'à celle de Paul Chenavard.

De tous ces dons il ne faisait rien. Sa subtilité, qui n'était pas exempte de ruse, l'avait brouillé avec le cénacle du café Momus. Cet ancien élève de l'abbé Noirot, qui avait connu Laprade, Tisseur, le prenait de haut avec des artistes très spirituels, mais qui lui paraissaient insuffisamment cultivés. Il eut le mauvais goût et la maladresse d'humilier Champfleury, lequel se vengea d'abord en le faisant expulser du café Momus et, plus tard, à longues années de distance (il avait la rancune tenace), en lui donnant un assez vilain rôle dans la *Comédie de l'Apôtre*. Trapadoux, évincé, se replia sur notre « jeune garde », où sa facile parole et ses connaissances étendues le faisaient toujours bien accueillir.

Je m'intéressai vivement à lui, et lorsque je commençai d'avoir le pied à l'étrier, je fis tout mon possible pour lui procurer du travail dans les journaux et les revues. Il avait publié en 1857, dans la *Revue Française*, une très curieuse étude sur Mme Ristori. En 1859, à ma recommandation, mon ami Auguste Lacaussade, directeur de la *Revue Européenne*, voulut bien demander à Marc Trapadoux un article sur le sculpteur Rude. Ce ne fut pas une petite affaire, que de mettre ou remettre la plume dans la main de ce grand découragé. L'article enfin fut écrit, publié, très remarqué. Hélas! c'était le dernier effort d'une énergie qui n'avait jamais été qu'intermittente! Trapadoux disparut, reparut, disparut encore et pendant longtemps.

Je le croyais mort, lorsqu'il vint un jour nous prier, Ernest Chesneau et moi, de lui prêter assistance. Chesneau se donna beaucoup de mal pour le caser comme professeur de philosophie dans une excellente institution aux environs de Paris. Au bout de quelques mois, Marc revint nous solliciter, déclarant qu'il ne pouvait rester dans cette maison, « car on ne savait pas y faire cuire le gigot ». Cette fois nous l'envoyâmes au diable, et je pense qu'il y est resté : je n'ai plus entendu parler de lui.

Et maintenant, adieu au pays de Bohème! J'y ai beaucoup vu, beaucoup souffert et beaucoup appris; appris surtout à ne mépriser personne, à aimer les faibles, les douloureux, à ne pas uniquement estimer le talent d'après le succès, à savoir enfin que les indignes furent rares, les méritants nombreux, et qu'ils ont droit à n'être ni méconnus ni oubliés.

JULES LEVALLOIS.

PAR 16° DE LONG. O.; 27° DE LAT. S.

Le capitaine venait de prendre le point, et il avait inscrit sur le livre de bord : « 16° de long. O.; 27° de lat. S. Temps calme. Pas de brise. »

La chaleur était accablante. Nul souffle n'agitait les voiles qui pendaient inertes, et une faible houle, très lente, balançait à peine la puissante masse de la *Belle-Gabrielle*.

Les hommes de l'équipage, étendus sur le pont, dormaient. Le timonier s'était presque assoupi. Seul, le matelot de quart, se promenant de long en large sur l'avant, parcourait du regard l'immense étendue, où rien n'apparaissait.

Soudain il s'arrêta, et, fronçant le sourcil, avec la main étendue au-dessus des yeux, il fixa avec attention un des points de l'horizon. Pendant quelques minutes silencieusement il regarda, puis enfin, s'adressant à un de ses camarades :

— Hé! Jean-Pierre, viens voir un peu par ici pour voir!

Jean-Pierre se souleva sur les coudes, et, par-dessus le bastingage, explora des yeux la zone que Jean-Marie, le matelot de quart, lui avait indiquée.

Déjà deux ou trois autres matelots, qui avaient entendu, s'étaient levés, et examinaient à l'horizon un petit point noir presque imperceptible qui dansait dans la houle.

C'est un événement qu'un objet qui apparaît, si

infime qu'il soit, dans les solitudes des mers. Bientôt le capitaine lui-même, entendant le colloque animé que la découverte de Jean-Marie avait provoqué, prit part à la discussion.

Avec sa lorgnette d'abord, puis sa longue-vue, il put décider souverainement.

— Mes enfants, dit-il, je ne peux pas vous dire quoi; mais à coup sûr c'est une machine qui n'est pas ordinaire. D'ailleurs nous allons vite le savoir. La chaloupe à la mer, et un bon coup de nage.

En quelques minutes la chaloupe fut descendue; quatre hommes, prenant les rames, s'éloignèrent rapidement de la *Belle-Gabrielle*, pendant que sur le trois-mâts, toujours immobile, les suppositions allaient leur train.

On vit la chaloupe s'éloigner, puis enfin, après quatre kilomètres franchis en trois quarts d'heure à peu près, s'arrêter, exécuter un mouvement qui, malgré la longue-vue, fut assez mal compris, et enfin revenir à force de rames.

L'objet était rapporté. C'était une masse de trois bouteilles, réunies par une grosse corde solidement attachée aux goulots; les bouteilles étaient munies d'un fort bouchon enfoncé avec vigueur, si bien qu'elles avaient pu surnager, et probablement depuis longtemps.

Dans la bouteille du milieu était enfermé un rouleau de papier, contenant des pages manuscrites. Le commencement était très lisible; mais les dernières pages, confuses, écrites au crayon, étaient difficiles à déchiffrer.

Le capitaine parcourut des yeux le document. Il ne le lut pas tout entier, mais se hâta d'arriver à la fin. — Quand il eut fini, entouré de ses matelots, qui, un peu anxieux, l'interrogeaient du regard : « Ça, mes enfants, dit-il, c'est un particulier qui a voulu boire à la grande tasse... »

Et, après un moment de réflexion, il ajouta : « Il y a bu! »

Puis, rentrant dans sa cabine, il écrivit : « Par 35° de long. O. et 27° de lat. S., trouvé une bouteille avec un manuscrit insignifiant... »

Quelques heures après, dans la nuit, le vent se leva, et la *Belle-Gabrielle* continua son voyage. Elle toucha à Valparaiso, à Melbourne, à Maurice, à Madère, et revint à Nantes. L'amirauté, après avoir pris connaissance du manuscrit, n'y trouva aucun détail instructif, et le rendit au capitaine L... Un soir, dans un des cafés de Nantes, le capitaine me le confia et me permit de le transcrire.

Après tout, qui sait si quelque désespéré n'y rencontrera pas quelque indication utile?

CHARLES EPHEYRE.

*
* *

Il est inutile de dire mon nom, mon âge, ma profession, mon pays. C'est l'histoire d'un homme. Qu'importe d'où il vient, si on sait où il va?

J'aurais été parfaitement heureux, si le bonheur dépendait des conditions extérieures. Ma santé était excellente; j'étais sans difformités; même mes amis disaient que j'étais beau... Sans être très riche, je pouvais manger à ma faim, et vivre largement; car ma profession me rapportait une vingtaine de mille francs; et j'avais en outre près de huit mille francs de revenu.

J'ai perdu mon père de bonne heure. Il est mort dans une partie de chasse, la tête fracassée par un coup de son fusil, volontairement, dit-on. Mon grand-père paternel avait eu aussi une fin tragique. On a prétendu qu'il s'était empoisonné. Après une nuit d'orgie, on le trouva mort dans sa chambre.

Pour moi, j'ai toujours eu la débauche en horreur. Je menais une vie régulière, monotone même à force d'être calme et uniforme. Toute infraction à mes habitudes sédentaires m'était odieuse. Je ne fréquentais pas les petites fêtes auxquelles, au temps de ma jeunesse, mes camarades me conviaient sans succès. Je ne buvais que de l'eau. Je ne quittais jamais ma ville natale, et je tâchais de m'enfermer dans le cercle étroit de ma profession.

Pourtant, malgré moi, la pensée de mon père et de mon grand-père me revenait toujours, et je ne pouvais m'empêcher de penser avec terreur que je finirais comme eux, quoi qu'il arrive.

C'est alors que je me mis à chercher les moyens de combattre cette tendance funeste, presque irrésistible. Le voyageur penché sur le précipice, et qui se sent gagné par le vertige, tâche, dans sa détresse, de saisir, pour échapper à cette attraction perfide, les troncs d'arbre ou les fragments de roche qui sont à portée de sa main : de même je m'ingéniai à trouver autour de moi des raisons de vivre.

Le jeu, peut-être, ou le vin! Non! Remèdes pires que le mal! L'amour! Eh bien! j'ai aimé, j'ai été aimé. Ç'a été d'abord un enchantement; mais quelques mois s'étaient passés à peine que l'idée de la mort était revenue.

La femme que j'ai aimée... oui, je l'ai bien aimée d'abord; mais peu à peu sa tendresse me parut insipide, et la répétition de ses caresses devint un poids insupportable.

J'aurais voulu quelque chose de plus vaste que l'amour d'une femme : l'amour de toutes les femmes; idée absurde, très absurde, échappée de la folie qui germait en moi. Mais pouvais-je arrêter le débordement de ma pensée? Toutes les femmes que je coudoyais dans la rue, au théâtre; toutes celles que je

rencontrais dans un salon, ou dans ma famille même, je les trouvais désirables; je m'indignais de ne pouvoir les posséder toutes, les tenir toutes dans mes bras. Mais en même temps je m'enfonçais dans un silence farouche, et j'étais d'autant plus sauvage que mes ardeurs étaient plus démesurées.

Cependant ma vie continuait son cours impassible. Mon métier me faisait horreur. Le matin je devinais d'avance ce que ma journée allait être. Je prévoyais les visiteurs qui viendraient. Je connaissais leurs manières banales, leurs paroles froides et communes. Des marionnettes sont moins uniformisées et plus divertissantes, à coup sûr, que les hommes, ces pantins qui sortent de la même fabrique. Les murs de ma maison, les tableaux de ma chambre, les gestes de mes domestiques, tout cela m'était parfaitement connu. Dans la rue même uniformité: l'étalage des boutiques, la forme des voitures, avec l'allure des chevaux et les figures des cochers, la coupe des paletots et la démarche des chiens errants, tout cela, c'est le même spectacle qui se renouvelle incessamment, mais qui se renouvelle sans profit, par une odieuse et stupide répétition.

D'abord je ne me sentais pas le courage de m'éloigner pour voir d'autres pays et d'autres mœurs. Je m'imaginais je ne sais quel devoir me forçant à subir jusqu'au bout le même supplice d'une vie pâle et incolore; et je restais solidement attaché à ma misérable existence, d'autant plus misérable que tout le monde me croyait heureux, et que je n'avais pas le droit de me plaindre.

Un jour pourtant, je fis ma malle, et je partis. Mon voyage était sans but. J'errai pendant trois mois dans les principales villes d'Europe! je les trouvai toutes semblables. Désillusion amère. Je les connaissais avant de les avoir vues. Je m'attendais à des surprises: eh bien! mon seul étonnement fut de n'en pas avoir. Le climat ne changeait guère: c'était toujours de la brume ou du vent, du soleil ou de la neige, de la poussière ou de la grêle. Quant aux hommes, ils changeaient encore moins que le climat: partout mêmes personnages, mêmes maisons, mêmes animaux; et j'acquis la triste conviction qu'il n'y avait plus d'imprévu à espérer.

Alors à quoi bon vivre?

Si encore j'avais pu être utile à quelque infortuné! si de ma vie avait dépendu quelque noble existence! Mais non! nulle attache. Mes parents sont morts depuis longtemps; pas de frère ni de sœur. J'avais rompu avec ma maîtresse. Pourquoi traîner à ma suite un être imparfait, incapable de comprendre les angoisses qui me torturent?

J'ai un ami, ou plutôt j'avais un ami. Il partageait toutes mes pensées, tristes ou joyeuses, plus souvent tristes, hélas! Mais il s'est marié; il aime sa femme à l'adoration; il a des enfants qu'il fait sauter sur ses genoux le soir. Et puis l'ambition lui est venue; il veut que son nom soit célèbre dans le monde. Encore une folie, et la pire peut-être! En tout cas, s'il m'aime encore, ce n'est pas d'une passion bien forte: je viens en quatrième ligne, après sa gloire, après sa femme, après ses enfants.

Quant aux autres miennes connaissances, parents éloignés qu'on appelle des cousins, camarades familiers qu'on appelle des amis, mon anéantissement fera sur eux à peu près autant d'effet que la mort d'un ouvrier chinois à Nong-Tchang-Fou.

Un homme peut disparaître sans que cela fasse un vide... Pendant quelques heures on parle de lui — et encore! — Puis on reprend ses occupations, et la vie continue comme devant. Est-ce que j'ai fait autrement quand j'ai appris la mort d'un de mes amis d'enfance, que je tutoyais? Une pierre qui tombe dans un lac produit plus de bruit, et plus longtemps, qu'un homme qui s'en va.

N'est-il pas navrant de se sentir enfoui dans cette indifférence universelle? Pourquoi ce désaccord entre le rêve et la réalité? Être si petit, tenir si peu de place, et aspirer à tant de grandeur. Vouloir un renouveau perpétuel, et assister à un recommencement qui écœure!

Les idées mêmes, les idées qu'on croit nouvelles, celles-là qu'on appelle ingénieuses et fécondes, combien de fois n'ont-elles pas été déjà agitées dans le cerveau des hommes? Même les plus hardies, les plus invraisemblables, sont vieillotes, et ont des rides. Elles sont couchées presque mortes dans les in-folio gothiques qui dorment tout poudreux au fond des bibliothèques. Le monde des idées, comme le monde des êtrés, est vieux et ennuyeux.

Je ne me sens pas le courage de continuer plus longtemps cette pérégrination lamentable, et, puisque les petites excursions sur le sol raboteux de notre vieille planète n'apprennent rien, je partirai pour le grand voyage. — C'est la seule solution possible à mon désir inassouvi. — Là-bas au moins il y a l'inconnu, l'inexploré, le nouveau.

Peut-être ce monde nouveau est-il atroce, terrifiant! avec des peines éternelles et l'éternité de la conscience. — J'y ai pensé. — Mais j'ai fait un dilemme irréfutable. Ou il n'y a rien, et alors quoi craindre? ou il y a quelque chose, et alors c'est le pays imprévu que j'ai soif de connaître, et que je veux connaître avant l'heure, puisque, après tout, je me sens le maître de ma vie.

Longtemps j'ai agité cette idée. Elle reparaissait toujours, prenant des formes diverses, mais fixe et immuable sous ses aspects divers. Je sais bien que les hommes appellent cela folie. Mais pourquoi folie plutôt que raison? Qui donc est juge, sinon les

hommes? et sommes-nous sûrs que la majorité des suffrages soit équitable?

D'ailleurs peu importe! Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudrait toujours mourir, n'est-ce pas? Pourquoi ne pas choisir son heure? Surtout pourquoi ne pas adopter une mort douce, rapide, au lieu de la lente et douloureuse agonie qui nous attend? O sottise humaine! on craint la douleur, et on ne fait rien pour l'éviter. On a peur de la mort, et on use sa vie à l'attendre. On redoute la maladie, et on espère la vieillesse, qui traîne après elle les infirmités incurables!

J'ai trouvé le seul moyen qui soustraira mon corps à la lâche vieillesse. Je mourrai dans la vigueur de la santé. Je n'aurai pas à monter le calvaire de la décrépitude. Je ne m'éteindrai pas au milieu des tisanes et des vésicatoires, pendant que des gardes-malades, chuchotant dans la chambre, attendront avec impatience la fin de mon dernier râle.

Plus je réfléchis, plus je trouve que mon moyen est le seul qui soit sage et digne de moi.

Mais comment mourir?

D'abord je ne veux pas une mort incertaine. Avec un pistolet ou un couteau, on se manque. Échec honteux, et vraiment par trop bête! A faire le sacrifice de sa vie, il faut que le sacrifice soit décisif. Se mutiler sans anéantir pour toujours la conscience, c'est une vraie ineptie, et assurément je ne la commettrai pas.

Et puis je ne veux pas pouvoir revenir en arrière.

La première atteinte de la douleur me fera peut-être reculer. Or je ne veux pas pouvoir reculer. Une fois que mon parti sera pris, je veux être forcé d'aller jusqu'au bout et ne pas m'arrêter en chemin. Il me faut un rouage fatal qui, une fois mis en route, mû par la première impulsion, accomplira sa course sans s'arrêter.

Les livres modernes, que j'ai lus et relus pour mon malheur, parlent de ces puissants instincts, accumulés en nous, depuis une longue série d'âges, par la masse innombrable de nos ancêtres. C'est pour cela que l'amour de la vie est si tyrannique, si solidement boulonné à notre âme et à notre corps. Qui sait si, au moment suprême, il ne se réveillera pas, irrésistible, paralysant une volonté mûrement acquise, une pensée longuement étudiée? Eh bien! je ne veux pas qu'il m'entrave! Je veux écraser ce sentiment vil, propre aux bêtes. Être le maître de sa destinée, l'arbitre de son sort : voilà ce qui est de l'homme. Les chevaux, les chiens, les poissons, les coquillages, suivent la voie que la nature leur a imposée; ils se traînent fidèlement dans l'ornière, subissant tête basse les coups du sort, ne résistant à l'infortune que par la colère ou la patience, mais impuissants à vaincre la souffrance, qui les suit là où ils vont. L'homme a sur eux cette prodigieuse supériorité qu'il peut résister par l'anéantissement.

Mais l'animalité pourrait gronder en moi : je veux réduire à rien l'instinct animal, et, jusqu'au dernier moment, malgré moi peut-être, rester vraiment homme.

Une mort certaine. C'est bien. Elle sera certaine,

Il faut aussi qu'elle ne soit pas douloureuse. Vraiment, ce serait stupide que de souffrir, pour éviter de souffrir.

Certes il est impossible de ne pas souffrir du tout; la séparation de l'âme et du corps ne va pas sans un déchirement qui est toujours atroce, je le sais. Je le devine plutôt; car j'y pense à chaque heure du jour et de la nuit. Mourir par le cœur, ou par le cerveau, ou par le poumon, c'est toujours un supplice! Et quel supplice! Mais, s'il est court, qu'importe! Une seconde! Dix secondes! C'est trop peu pour être sûr que la conscience périra. Une minute peut-être! mais une minute, c'est bien long! Comme c'est long, une minute, quand l'angoisse croît à chaque seconde. Décidément une demi-minute suffira. C'est bien long encore; mais enfin, si au bout d'une demi-minute la délivrance est certaine. Oui, une demi-minute; je peux m'accorder cela! Trente secondes de douleur, d'agitation, d'anxiété, puis plus rien... le repos, le calme, le néant, ce pur néant auquel j'aspire.

C'est donc entendu! La mort que je choisirai sera certaine et rapide.

Il faut aussi qu'elle ne soit pas ignoble. Préjugé, peut-être! Vestige des superstitions populaires. Résidu des fétichismes grossiers de nos pères. Mais je ne veux pas qu'une curiosité banale amasse une foule ironique autour de mon cadavre. Ma vie a été sans bruit, sans éclat, sans scandale : je veux que ma mort soit aussi silencieuse que ma vie. Il me semble que le fracas d'un suicide retentissant troublerait le repos que je cherche. Un corps déformé, sanglant, palpitant encore, ou se tordant, sans conscience et livide, dans les affres d'un cruel poison. — Non! mille fois non. Je veux mourir sans témoins; et personne n'entendra mon dernier soupir.

Alors, pour satisfaire à toutes ces exigences, j'ai cherché comment je pourrais mourir. J'ai consulté les livres que de très doctes et honorables personnages ont écrits sur le suicide.

Il y a d'abord l'arme à feu : mais c'est un procédé barbare, qui, bien souvent estropie, mutile, défigure, torture. On n'est jamais certain du succès.

La chute du haut d'un édifice, ou dans un glacier, n'est pas un moyen plus sûr. Rester suspendu sur l'abîme avec les deux cuisses brisées. Terrible, n'est-il pas vrai?

La corde est un suicide du genre lâche, celui que

préfèrent les femmes ; mais la pendaison n'aboutit pas fatalement à la mort. Le pendu fait des contorsions grotesques ; il est hideux, avec sa langue violacée qui pend au dehors, et ses yeux convulsés sortant des orbites : si l'on arrive à temps, on peut le ramener à la vie, on coupe la corde, et le mal est fait.

Le poison vaut mieux. Mais quel poison ? Laissons d'abord les poisons lents, féconds en souffrances. Madame Bovary a été une sotte de prendre de l'arsenic ; et Socrate, s'il a eu le choix, ce que j'ignore, n'aurait jamais dû boire de la ciguë ; il est vrai que les Grecs ne connaissaient pas le chloroforme.

A vrai dire, le chloroforme n'est pas facile à employer ; car je ne trouverai nulle part le généreux ami qui se chargerait de m'endormir doucement. Il faut donc ne compter que sur moi-même : ce qui entraîne bien des difficultés. A la rigueur je pourrais me procurer un kilogramme de chloroforme, ou même davantage, en me faisant passer pour un chimiste ; mais je n'en serais guère plus avancé ; car il faudrait machiner tout un appareil assez compliqué ; faire dans un mouchoir étendu sur moi tomber goutte à goutte du chloroforme, pendant mon sommeil. Qui sait si on n'entrera pas dans ma chambre ? qui sait si, en m'agitant dans l'ivresse chloroformique, je ne ferai pas tomber tout l'échafaudage ? Qui sait si je n'obtiendrai pas une longue anesthésie, au lieu de cette anesthésie éternelle que je cherche ? Un tel échec serait grotesque, et il suffit qu'il soit possible pour que je repousse résolument le chloroforme.

Non ! plus j'y songe, plus je veux mourir loin des hommes, sans une machination ridicule ; et voici ce que j'ai trouvé.

Au moment où j'écris ces lignes, mon plan est préparé, et tout à l'heure je vais l'exécuter.

J'ai mis toutes mes affaires en ordre. J'ai légué ma fortune tout entière, soit une rente de huit mille francs, aux fils et filles des suicidés ; car il ne faut pas que la crainte de laisser des orphelins dans la misère fasse reculer quelque brave homme devant le suicide. Mon testament est enregistré chez un vieux notaire ; et, d'ici à cinq ans, quand on sera resté sans nouvelles de moi, ma succession sera ouverte. Il y aura huit mille francs par an à partager entre les enfants des suicidés français ; et la Ville de Paris se chargera de faire cette répartition.

Alors je suis arrivé ici, à Biarritz, emportant la petite somme qui m'était nécessaire. Devant moi s'étale l'immense Océan qui sera mon tombeau, et c'est avec une émotion pleine de reconnaissance que je me promène sur la plage. Je vois venir ces immenses vagues, qui accourent, sans hâte, majestueuses, comme pour m'apporter des nouvelles de ces régions lointaines et sereines où elles ont puisé leur beauté et leur force. Une brise vivifiante emplit mes poumons. C'est cette brise qui tout à l'heure va m'entraîner là-bas, en pleine mer, loin des hommes, loin des soucis, loin des douleurs.

J'ai acheté à un pauvre diable de pêcheur la petite barque qui le faisait vivre. Je lui ai donné les 700 francs qu'il m'a demandés ; et maintenant j'ai mon bateau à moi, un vrai bateau, que j'aime déjà. C'est une embarcation peu résistante, vieille et aux planches presque pourries, non pontée, avec un mauvais mât, et une toile rapiécée. Mais c'est assez pour pouvoir en une demi-journée m'éloigner du rivage de manière à être hors de vue. Depuis plusieurs jours je me suis exercé à la manœuvre, et je sais passablement tenir le gouvernail et dresser la voile.

Comme je ne veux mourir ni de faim, ni de soif, j'ai embarqué depuis quelques jours d'assez copieuses provisions ; de l'eau douce, quelques bouteilles de vin, des biscuits de mer, des conserves, du lard, de la morue ; un fusil de chasse (pourquoi un fusil de chasse ?), quelques ustensiles de pêche, des couvertures, un manteau de toile cirée, tout comme si j'allais faire un long voyage. Et de fait, n'est-ce pas un grand voyage que je vais faire, et le seul dont on ne revienne jamais ?

Donc, un matin je partirai seul dans ma petite barque, comme pour une de ces promenades dont j'ai pris l'habitude. Personne ne sera surpris de me voir partir. Mais, au lieu de retourner au port, comme je l'ai fait jusqu'ici, je m'avancerai au large. N.-O., ou S.-O, peu importe ; il y aura toujours assez de vent pour m'éloigner de la côte. En six heures j'aurai fait au moins trente-cinq à quarante kilomètres ; la nuit sera venue ; et je pourrai tranquillement disparaître.

J'attacherai par une corde solide une ancre en fer à mes deux pieds liés ensemble ; et je me jetterai dans l'abîme. De crainte que la corde ne vienne à se rompre, et me permette de surnager ; je remplirai de pierres les poches de mes vêtements. L'ancre, les pierres et moi, nous ferons une lourde machine qui s'enfoncera tout d'une pièce, sans hésiter, sans s'arrêter dans sa course vers les profondeurs.

Il est certain que j'aurai quelques secondes d'angoisse. Ah ! ce seront quelques secondes atroces ; mais enfin il faut en venir là ; d'ailleurs, d'après ce que j'ai lu, l'asphyxie dans ces conditions est très rapide, et la conscience s'éteint vite, surtout si on a le courage d'ouvrir largement la bouche pour absorber de l'eau, et expulser ainsi du poumon, jusqu'à la dernière bulle, la petite quantité d'air respirable qui peut y rester. A coup sûr ce n'est pas l'eau qui manquera...

Il est onze heures. Encore une demi-heure, et je serai dans ma petite barque. De la fenêtre de mon

hôtel, je la vois qui se balance, solidement attachée à la digue, pendant que la marée achève de monter. Le temps est radieux. Une belle brise de S.-S.-E. C'est tout à fait bon vent pour aller au large.

Un dernier regard à la vie que je quitte. Non, vraiment, elle ne vaut pas la peine d'être vécue. Et dire qu'il y a des millions et des millions de pauvres hères, traînant le poids de leur rude labeur, qui s'attachent à leur piteuse existence. Fous, fous; ils sont fous, tout à fait fous.

Pourtant ce beau soleil! Cet Océan, si grandiose et si calme dans sa force! Et puis sur la plage ces jeunes femmes, gaies, charmantes, en toilettes claires, qui rient, qui parlent, qui chantent. Hier j'ai croisé le regard de l'une d'elles. Quels yeux admirables! profonds et chastes à la fois! Une jeune fille! Déjà une femme! et une enfant encore! Heureux celui qu'elle aimera!

Non! décidément non! il est trop tard. On ne revient pas en arrière. Allons! en avant!

(Les lignes suivantes étaient écrites au crayon.)

Je ne me suis pas décidé encore. Tout s'est d'abord passé comme je l'avais prévu. La brise m'a entraîné rapidement loin du rivage. Au bout de quelques heures, je ne voyais plus qu'une ligne à peine distincte. A six heures du soir, comme le soleil allait se coucher, j'ai perdu de vue la terre.

C'était le moment, semble-t-il. Mais j'ai réfléchi que j'étais encore trop près de la côte. Je me suis dit que les vagues pourraient ramener mon cadavre sur la plage. Puisque je suis devant la mer qui s'étend, je veux aller plus loin encore.

J'avais faim. J'ai mangé de bon appétit, en tenant le gouvernail de manière à m'éloigner toujours de la terre.

Puis le sommeil m'a gagné. J'ai dormi. Mais le sommeil était pénible! Je me suis réveillé plusieurs fois, et, chaque fois que je m'éveillais, je voyais de grandes vagues qui couraient à mes côtés. Entre l'abîme et moi il n'y a que quelques planches à demi pourries. Ces vagues me faisaient peur un peu. Frayeur en somme assez ridicule, puisque c'est pour être plus près d'elles que j'ai fait tout cela.

Le vent a fraîchi pendant la nuit, et j'ai dû marcher assez vite. Quand le soleil s'est levé, je me suis trouvé tout seul dans l'immensité. Nulle voile, nul rivage.

Je regarde, en me penchant, cette masse profonde de l'eau qui roule sous les planches de ma barque.

Parfois elle s'approche tout près du bord, comme si elle voulait m'engloutir; mais non, elle passe doucement, me soulève, et s'en va. On dirait qu'elle craint de me faire du mal. J'ai beau faire, je ne peux pas sans un grand frisson regarder cet abîme qui va m'engloutir. C'est l'instinct de l'animal qui reprend ses droits.

Ah! misérable bête! Je te forcerai bien à te taire!

Mais pourquoi me hâter? Pas aujourd'hui; non! Pas aujourd'hui encore. Je comprends que je m'éloigne toujours. Demain matin, cette nuit peut-être, il sera temps... J'interromps ces notes; car la brise fraîchit, les lames grossissent, et je n'ai pas trop de toutes mes forces et de toute mon adresse pour les empêcher de me culbuter.

Décidément la tempête arrive. Eh bien! Après la tempête, nous verrons.

Deux jours après. Lâche! lâche! triple lâche! Pourquoi cette hésitation? cette frayeur absurde? Pendant deux grands jours les vagues ont agité autour de moi leurs masses monstrueuses; ouvrant des abîmes sans fond, penchant leurs crêtes écumantes, comme pour m'ensevelir. Mais sans pouvoir m'atteindre; car je m'échappais toujours, je bondissais sur elles: et elles passaient. Mais il en venait toujours d'autres, et d'autres, et d'autres encore. Déchaînement de toutes les vagues de l'Océan, n'auras-tu donc pas pitié de moi? Ne savez-vous pas, vagues, que vous m'épouvantez, et que, chaque fois qu'une de vous s'élève devant moi, mouvante, majestueuse, imperturbable, une palpitation violente de mon cœur me secoue tout entier? Je la vois venir de loin, énorme. Elle accourt sur moi, grandit, monte, et je ferme les yeux en me disant : « Cette fois c'est bien la fin. »

Tout à l'heure j'ai bien cru que c'était la vraie fin. Un coup de vent un peu plus fort a fait craquer le mât qui s'est brisé. Je l'ai mis, comme j'ai pu, au fond du bateau. La voile ne peut plus me servir maintenant. Mais qu'importe! Ne suis-je pas en pleine mer, loin des côtes, trop loin, hélas! emporté par les courants et les vents, ne cherchant même plus à diriger mon frêle bâtiment.

Lâche! pourquoi n'es-tu pas mort! Mais j'ai beau essayer de me vaincre. Je ne puis pas. Cette eau froide, glauque, dont je ne puis voir le fond, quelle épouvante! et je quitterais mon bateau, mes planches; sol mouvant et fragile, sol pourtant, où je vis, où je respire, où le soleil et la brise me caressent, pour m'engouffrer dans ces ténèbres glacées!

Non! non! non!

A l'horizon, rien n'apparaît. Voici que la mer devient plus mauvaise. Dans quels mondes va-t-elle m'entraîner?

Un jour encore! Un jour de lutte et d'angoisses. Cette fois je suis perdu, et c'est ma folie qui m'a conduit là.

Toute la nuit la tempête a recommencé. La

barque a été secouée en tous sens, sans cesse à demi culbutée; parfois envahie par les paquets de mer, si bien que, laissant le gouvernail, j'ai dû employer mon énergie désespérée pour vider la cale avec le seau et l'écope. Toute la nuit, toute la nuit, toute la nuit, quel rude travail!

Au matin, la mer s'est calmée; le soleil a séché un peu mes vêtements; il me semble que je pourrais renaître, et pourtant il faut mourir.

Oui! un malheur terrible m'est arrivé, plus féroce que tous les autres. Le mât, mal arrimé au fond de la barque, a, dans un violent mouvement de roulis, brisé et renversé ma provision d'eau douce, mon vin, ma bouteille d'eau-de-vie. En une seconde tout s'est répandu, et un paquet de mer, se précipitant au même instant, a fait un mélange hideux et nauséabond de ce qui pouvait me laisser encore quelque espoir de vie.

Mourir de soif! Mourir de soif! Il me faudra donc mourir de soif! Non, même à mon plus exécrable ennemi je n'aurais pas osé souhaiter pareille torture!

Je suis perdu!...

Et c'est moi qui ai voulu cela. C'est moi qui, misérable imbécile, ai dirigé ma destinée vers cette mer infâme qui, tout près de moi, gronde et veut me dévorer.

Pourquoi ai-je fait ainsi? Quel démon m'a poussé? n'étais-je pas heureux, libre, sain, fort, jeune encore? Ah! folie maudite! Aveuglement stupide! Je n'ai jamais fait de mal à un être vivant; à un animal ou à un homme. Je n'étais pas méchant. Mon âme était pure! et voilà qu'un châtiment impitoyable vient me frapper.

J'ai un remords pourtant, un remords qui s'attache à moi comme un vampire. J'ai voulu que mes biens fussent légués aux enfants des suicidés! Pourvu que conseil ne soit pas suivi!

Je commence à sentir un peu de soif. Ma gorge est sèche; ma langue est brûlante. Un soleil ardent pèse autour de moi. La mer est calme : presque plus de brise. Cependant les courants m'entraînent. Où m'entraînent-ils? Vers la terre peut-être! — Ah! si c'était vrai! si c'était vrai! Que la vie serait douce, bienfaisante! Quelles délices! Marcher, respirer, travailler, parler à des amis, entendre une voix humaine, un oiseau qui chante dans les arbres, aimer, être aimé!

Je viens, sous une planche, de trouver une poire qui a apaisé un instant l'âcreté de ma bouche; mais c'était ma dernière ressource.

Tout à l'heure j'ai cru voir loin, bien loin, la fumée d'un steamer. Était-ce une illusion? un mirage; peut-être le commencement du délire? j'ai fait des signaux avec la voile. Mais la fumée a disparu; c'était ma dernière espérance.

Alors, brisé, je me suis penché sur le gouffre. J'étais résolu à en finir. J'ai attaché l'ancre de fer à mes pieds. La corde, entourée autour de mes chevilles, m'a fait mal... Mais j'ai cru voir un requin nageant près de la barque. Oh! l'affreux monstre! Jamais, non, jamais, je n'aurai ce courage de disparaître dans l'abîme, de me plonger, tout vivant, dans la mort. Il y a sans doute, dans le fond de cette mer, d'immenses bêtes, hideuses, avec des dents aiguës, qui s'enlaceront autour de moi; enfonceront leurs crocs dans mes chairs, m'entoureront de leurs suçoirs implacables; visqueux, difformes, railleurs peut-être, riant de la victime qui s'est volontairement offerte à eux.

C'est l'instinct qui se venge, et il venge bien. J'avais cru être plus fort que les hommes. Je m'étais imaginé une force supérieure! Ah! brute! pauvre brute! de te croire au-dessus des brutes!

Décidément cet abîme est épouvantable.

Donc je mourrai, puisque qu'il le faut. Mais ce sera en plein soleil, au grand air, respirant à pleins poumons. Je ne veux pas de cette profondeur noire et froide.

Je vais m'attacher à mon bateau, si solidement que je ne pourrai plus moi-même m'en détacher. Peut-être serai-je rencontré par un navire. Qui sait? Il y a des histoires de naufragés qui ont résisté plusieurs jours, et même dix jours, et même vingt jours, et même trente jours, à la soif et à la faim!

Ce sont les dernières lignes que j'écrirai. Je les confie à l'Océan. Peut-être mes souffrances seront-elles connues d'un être humain!

Et moi qui avais voulu mourir seul!

Ma seule consolation en mon désastre est d'espérer qu'il y aura quelque part un frère humain pour me plaindre.

Adieu! frère!

CATHERINE II

ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1)

Les dernières années du règne de Catherine II, celles qui coïncident avec le développement de la Révolution française, sont pour exercer la sagacité de l'historien. Jamais cette souveraine, qui s'est cependant peu souciée de varier, n'a été si variable.

1. Cette étude servira de préface au livre que M. Ch. de Larivière va faire paraître chez l'éditeur Le Soudier sous le titre : *Catherine II et la Révolution française.*

Les plus fins diplomates du temps en sont avec elle pour leurs frais de finesse. Elle affecte la franchise, elle déborde d'enthousiasme pour une cause qu'elle proclame sacrée, mais elle a ses pensées secrètes et même ses pensées secrétissimes. Ce qu'elle annonce devoir faire, c'est justement ce qu'elle ne fait pas. Elle mène à la fois trois ou quatre politiques différentes; elle en embrouille à plaisir les fils, mais elle est la seule qui ne s'y trompe jamais, et plus elle enveloppe d'obscurité le but où elle tend, plus sûrement elle l'atteint.

En 1791, on voit à Pétersbourg, en même temps, les agents diplomatiques de trois Frances différentes: la France de la Constitution en la personne de M. Genet, celle de la cour royale en la personne du marquis de Bombelles, celle de l'émigration en la personne d'Esterhazy. Avec ces trois Frances, les procédés de la tsarine varient. Genet est tenu loin de la cour, entouré d'espions, comblé de mauvais procédés et bientôt expulsé; Bombelles est reçu très froidement, comme l'émissaire d'un roi « captif » et qui d'ailleurs ne sait ce qu'il veut »; toutes les faveurs, au contraire, vont à Esterhazy, au comte d'Artois, aux émigrés. Et pourtant, de ces trois Frances, la seule à qui la tsarine ait vraiment rendu service, c'est celle de la Révolution : pas même celle que représentait Genet et qui avait encore une constitution royale, mais celle dont Catherine II repousse avec horreur jusqu'au nom et qui n'est pour elle que « l'Égrillarde » : la France de la Convention. Elle accorde aux royalistes constitutionnels son dédain, aux royalistes intransigeants de courtoises paroles et quelque argent, au roi et à la reine un peu de pitié; mais les révolutionnaires, les « athées », les « jacobins », les régicides », elle contribue singulièrement à leur donner les Pays-Bas, la Hollande, la rive gauche du Rhin et l'Italie. Elle ne sauva ni la tête de Louis XVI, ni la couronne de Louis XVII, ni les prétentions de Louis XVIII; mais, après l'énergie de la Convention, c'est à la politique de Catherine II qu'il faut attribuer le salut de la République. Tout en menaçant de lancer ses armées contre les « porteurs de piques », elle fut pour beaucoup dans les victoires de Hondschoote, de Wattignies, de Fleurus. Les « jacobins » l'ont poursuivie de leur haine, de leurs invectives, de pamphlets injurieux et de caricatures presque obscènes; certes, elle méritait leur haine et la leur rendait bien; elle eût souhaité justifier toutes leurs craintes, et avait d'eux les craintes les plus vives; et cependant, sans elle, ils n'auraient pas conquis aussi facilement ni Mayence, ni Bruxelles, ni Milan.

Voilà les faits dans leur paradoxale complication. Il reste à les expliquer. La tâche n'était pas facile, car les déclarations de Catherine II trompent: ses manifestes trompent; sa correspondance, en apparence la plus abandonnée, trompe. A personne la parole et la plume n'ont été données pour déguiser à ce point sa pensée; ce n'est pas à ce qu'elle dit, même dans l'intimité, qu'il faut porter surtout attention : c'est à ce qu'elle ne dit pas.

Plus elle affecte de zèle pour la « cause sacrée » des rois, plus haut elle pousse le cri de guerre contre « l'impie Révolution », moins elle est disposée à soutenir ceux-là contre celle-ci. A peine si, une ou deux fois, dans les confidences les plus secrètes, dans un mot à Khrapovitski, dans une instruction à Roumiantsof, la vérité lui échappe. A l'un elle dit: « Je me casse la tête pour engager les cours de Vienne et de Berlin dans les affaires de France... pour avoir les coudées franches. » A l'autre elle écrit : « Mon poste est pris et mon rôle assigné : je me charge de veiller sur les Turcs, les Polonais et la Suède. » Elle stimule l'enthousiasme chevaleresque du roi de Prusse, l'ardeur de l'empereur autrichien pour une lutte où la vie d'une archiduchesse est en jeu ; elle lie partie avec l'aventureux Gustave III de Suède, le même qu'elle avait tourné en ridicule dans une comédie intitulée : *le Chevalier de Malencontre;* elle rappelle au comte d'Artois les exemples héroïques de son aïeul Henri IV, et, solennellement, lui met en main une épée dont la lame porte cette devise : « Avec Dieu pour le roi. » Elle veut envoyer tout ce monde se battre contre la France; mais pendant que les croisés sont à la croisade, elle travaille à se garnir les mains en Pologne et en Turquie. Pour elle, Varsovie et Constantinople sont les plus dangereux repaires de « jacobins », et c'est là seulement que le châtiment des jacobins promet d'être lucratif.

Des paroles injurieuses contre la France révolutionnaire, tant qu'on voudra; des plans pour la réduire, elle en a en profusion, et l'un des plus curieux est assurément celui dont M. de Larivière va donner la primeur au public de France; de mauvais procédés pour l'humilier et l'exaspérer, elle en est plus libérale que personne : d'autant plus que l'éloignement la met à l'abri de toutes représailles. Elle congédie avec éclat M. Genet dès la journée du 20 juin 1792; elle accentue la rupture quand la République est proclamée et le régicide consommé; elle a déjà rappelé les Russes qui voyagent en France; elle contraint les Français qui résident en Russie à prêter le serment le plus injurieux pour leur pays et le plus dangereux pour eux-mêmes; elle interdit l'entrée de ses ports à tout navire portant le pavillon tricolore; elle déclare nul le traité de commerce signé en 1787 et prohibe l'importation des grains dans cette France que travaille la disette. Mais voilà tout ce qu'elle fait pour la « cause sacrée des rois »; et pendant que les Prussiens vont se casser la tête à Valmy et les Au-

trichiens à Jemmapes, elle pousse ses armées sur la Vistule et sur le Danube.

Le désaccord entre ses paroles et ses actes ne tarde pas à frapper les plus prévenus en sa faveur. L'Autriche sent qu'elle a aussi des intérêts sur le Danube et sur la Vistule; la Prusse comprend que, pendant qu'elle essaie vainement d'entamer la France, il y a quelqu'un qui va prendre sa place à Varsovie. Au lieu de regarder droit devant elles, face à l'ennemi des trônes, il leur faut retourner la tête pour voir ce que fait derrière elles l'impératrice autocrate. Le roi de Prusse se ravise le premier, dédouble l'armée employée contre la France, et en fait repartir la moitié vers la Vistule. L'Autriche, qui s'est engagée plus à fond contre nous, expie sa crédulité en n'obtenant rien au second partage de la Pologne. Dans les armées de la coalition on continue à répéter que le rendez-vous est à Paris; mais si Paris est sur toutes les lèvres, c'est Varsovie qui est dans toutes les têtes.

La tsarine s'irrite de voir ses calculs devinés. Elle en arrive presque à être de bonne foi, quand elle accuse de tiédeur et de défection les souverains coalisés. Ses objurgations officielles aux « croisés » ayant perdu toute force, elle s'avise du moyen le plus singulier pour stimuler leur amour-propre. Comme elle a chez elle un *Cabinet noir* où elle fait ouvrir les lettres qui ne lui sont pas destinées, elle pense bien que le roi de Prusse agit de même avec celles qui traversent ses États. Alors elle écrit à ses correspondants d'Allemagne des missives soi-disant confidentielles, dont elle se doute bien que Frédéric-Guillaume II aura l'étrenne. Et voici ce qu'il pourra y lire : « Qu'il entre donc en France! il peut, s'il le veut. » Ou encore : « Ce n'est pas Dumouriez, Custine et Montesquiou qui se laissent arrêter dans leurs succès par la pluie et la boue. » Et c'est bien aussi dans l'espérance que le prince de Ligne ne gardera pas la missive dans sa poche qu'elle lui écrit : « Ce qui m'étonne, c'est que les pluies, les boues, les disettes de vivres n'empêchent point que Custine, Dumouriez, Montesquiou et séquelle n'aillent en avant. D'où vient qu'il pleut pour les uns, tandis qu'il ne pleut pas pour les autres? Pourquoi ne s'embourbe-t-on pas des deux côtés? L'herbe et les graines croissent-ils sous les pas des rebelles, tandis que ceux qui les combattent meurent de faim? »

Qu'on fasse bien attention, quand elle écrit, à qui elle écrit. Tout ce qu'elle envoie à Grimm, ses sorties contre la Révolution, ses menaces d'en finir avec elle moyennant quelques milliers de Cosaques, tout cela c'est pour la galerie. De même quand elle daigne répondre aux missives dont l'assomme Sénac de Meilhan, c'est qu'elle pense que cet enragé quémandeur peut du moins servir à quelque chose, à répandre autour de lui la bonne parole : « Pour sauver la France, lui déclare-t-elle, il n'y a qu'une seule chose à faire : c'est de rétablir l'autorité du roi; et pour cela il n'y a qu'une seule voie : celle des armes. Cent mille hommes et la loi martiale, voilà ce qu'il faut pour ne pas être détruits de fond en comble. » Oui, mais elle ne fournira pas un seul de ces cent mille soldats.

Toutes ces lettres *européennes*, avec le prince de Ligne, le prince de Nassau, Zimmermann, Grimm, qui sont ses correspondants ordinaires, et avec qui elle pratique l'interview à distance, ont ce caractère : ardentes déclamations contre « l'hydre aux 700 têtes »; semonces belliqueuses aux souverains allemands; exhortations pathétiques à la noblesse de France; rumeurs d'armées russes qui, incessamment, vont entrer en action. Si on n'avait d'elle que ces lettres-là, on pourrait croire qu'elle n'a pas autre chose en tête que de corriger « l'Égrillarde ».

Tout autre est l'impression quand on revient à sa correspondance *russe*, sa vraie correspondance d'affaires, avec ses généraux, ses ministres, ses confidents, avec Potemkine, Ostermann, Repnine, Bezborodko. Cette correspondance, où l'on saisit l'impératrice dans ses préoccupations réelles, ses soucis et travaux quotidiens, est sans doute bien loin d'avoir été complètement publiée. Elle qui a tout écrit, elle qui avait pris pour devise : *Nulla dies sine linea*, n'est-il pas surprenant que la quantité de ses lettres jusqu'à présent mises au jour soit si peu comparable à l'imposant monument épistolaire qui porte le nom de Frédéric II?

Mais, enfin, incomplète ou complète, prenons cette correspondance telle qu'elle s'offre à nous. Elle peut du moins donner quelque idée de ce que serait la correspondance complète. Eh bien! on est étonné du peu de place qu'y tiennent les préoccupations relatives à la Révolution. De 1789 à 1796, dans ces lettres au jour le jour, nous voyons la tsarine occupée de quoi? De la guerre avec la Turquie, de la guerre avec la Suède, de la guerre avec la Pologne. Il faut là des vaisseaux, ici de l'argent, ailleurs des renforts, des chefs habiles, des canons. La correspondance *française*, c'est comme le boniment; la correspondance *russe*, c'est le travail sérieux. Dans ces lettres, brèves, pressantes, impérieuses, Catherine II est tout activité, toute lucidité, en même temps que toute passion : car le danger, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, est immense : Pétersbourg, un moment, a été à la merci du roi de Suède; un moment Potemkine, le généralissime de l'armée du Sud, a désespéré de vaincre les Turcs, et, après la destruction de sa flotte par une tempête, a proposé d'évacuer la Crimée; et comment, avec ces deux guerres sur les bras, venir à bout de cette Pologne qui chaque jour reprend

des forces, s'est donné la salutaire constitution du 3 mai 1791, ferme l'oreille aux objurgations et aux menaces de l'ambassadeur russe, se crée une diplomatie et une armée? Il ne suffit plus de dénoncer à l'Europe les Polonais comme des « jacobins », car toute l'Europe sait qu'ils font exactement le contraire des jacobins, cherchant le relèvement de la patrie par le relèvement de la royauté. Lorsque Catherine, dans ses lettres au prince de Ligne, affecte de tourner en ridicule ces gens qui, « pour mettre le comble à la liberté, veulent se soumettre au despotisme militaire », elle est la première à ne pas croire un mot de ce qu'elle dit. Ce n'est pas avec des sophismes qu'elle pourra entraver l'émancipation d'un peuple.

Aussi on la sent haletante d'impatience pour en finir d'abord avec la Suède, puis avec la Turquie, et pouvoir reporter ses troupes du Danube en Pologne. De la France, en tout cela, à peine est-il question. Catherine ne prononce même pas son nom dans sa correspondance avec Potemkine, à qui elle dit tout. Avec Zoubof, le favori en titre, il n'est question de la France que deux fois: un jour, pour l'argent à donner aux émigrés; un autre jour, pour faire rechercher dans les précédents quel genre de deuil il convient de porter pour la reine Marie-Antoinette. Avec Bezborodko, une fois : en juin 1791, pour arrêter la réponse à faire si l'Assemblée nationale, qui a suspendu le roi, a l'audace de demander à être reconnue.

Et vraiment au fond, que lui importaient les affaires de France? A-t-elle vraiment de l'affection pour le roi? Non : ses lettres respirent un mépris à grand'-peine contenu. Pour la reine? L'exécution de celle-ci la laisse froide. Pour le comte d'Artois? Elle a percé à jour son incapacité et son manque de cœur. Pour les émigrés accourus chez elle? Elle ne voit en eux qu'un ennemi de plus à armer contre la France, afin que celle-ci soit suffisamment occupée chez elle, et surtout qu'elle y occupe suffisamment les puissances allemandes. Parfois elle se laisse aller à l'orgueilleuse satisfaction de jouer auprès des « princes français » le rôle d'Élisabeth auprès de Henri IV. Ou bien elle s'abandonne à la vanité de voir Pétersbourg devenir l'asile de « tous les noms sonores persécutés en France », des Montmorency, des Richelieu, des Toulouse. Puis, comme elle découvre qu'ils ne lui seront, pour la plupart, utiles à rien, elle souhaite que les puissances reconnaissent sans délai Louis XVIII. Et pourquoi le désire-t-elle? C'est parce que les fidèles sujets du roi rentreraient en France, pour « y faire noyau », et qu'elle serait débarrassée d'eux. Et Mme Vigée-Lebrun, qu'elle ne peut souffrir, « s'en retournerait, elle aussi, en France avec le reste des émigrés ».

Les « chevaliers français » se tromperaient étrangement s'ils allaient s'imaginer, sur ce qu'elle a pu leur dire ou faire trompetter à l'Europe, qu'ils sont l'aîné de ses soucis. Non, elle en a d'autres. Son véritable adversaire, ce n'est pas la République : c'est cette Prusse qu'elle retrouve en travers de toutes ses combinaisons polonaises. Dans sa correspondance *russe*, si elle parle peu de la France, elle parle beaucoup de la Prusse. Celle-ci la gênait dès 1790, s'alliant avec l'Angleterre pour contrecarrer la Russie, menaçant d'intervenir dans la guerre de Turquie; et, à cette date, félicitant Potemkine de ses succès contre les Ottomans, elle lui dit ses propres efforts « pour neutraliser, à force de cajoleries, la massue de l'Hercule prussien ». Frédéric-Guillaume II lui a laissé quelque répit pendant son équipée de 1792 en Champagne; mais, depuis son retour de Valmy, les menées prussiennes en Pologne sont devenues intolérables. Au second partage, il a fallu laisser au Hohenzollern un gros morceau de Pologne: Thorn, Dantzig, toute la Posnanie. Pour être mieux en posture d'en happer un plus gros encore au troisième partage, il n'a pas eu honte de trahir la cause des rois et de faire la paix à Bâle avec les régicides (avril 1795). Et, à mesure que ses régiments, libérés de la guerre française, se transportent du Rhin à la Vistule, il élève de plus vastes prétentions sur les territoires polonais, ne se contente plus de Varsovie, qui cependant n'a été prise que par les Russes, et repousse tous les arrangements proposés par Catherine II.

Il paraît donc évident que, si la tsarine a fait grand bruit de sa haine pour la Révolution, jamais elle n'a sérieusement pensé à l'attaquer. Jamais, d'ailleurs, elle n'en a eu la possibilité. Jusqu'à 1790, elle a eu en même temps sur les bras la Suède et la Turquie; jusqu'à 1792, la guerre ottomane et le souci de la Pologne renaissante; jusqu'à 1795, les dépouilles de celle-ci à disputer aux deux puissances germaniques.

Dans toute l'année 1795, est-ce la France qu'elle a en vue? Non, elle ne se sent pas encore assez rassurée du côté de la Prusse. Elle fait dans ses provinces de l'Est de grands rassemblements de troupes; elle laisse dire et même publie volontiers qu'elles sont prêtes à marcher contre la France; le vieux Souvorof exerce ses soldats à la baïonnette à l'intention des « athées et impies Français ». Mais si l'on veut savoir quelles sont alors les véritables préoccupations de la tsarine, que l'on consulte ses rescrits à ses généraux, avec la mention : *Confidentielle* (*Sécrétno*). En juin, elle écrit à Souvorof : « La déloyauté de la cour de Berlin, se manifestant de façon si insolente et blâmable par la rupture de tous les liens et obligations avec les puissances qui, de toutes leurs forces et par

tous les moyens, s'efforçaient de mettre la France à la raison, devait nous contraindre de préparer en temps utile nos ressources et nos forces pour prévenir des suites déplorables... » Ces dangers dont la menace la Prusse, elle les énumère : le partage de la Pologne resté en suspens; la Prusse se refusant à signer le traité, gardant la faculté d'émouvoir le pays contre les armées russes; l'Allemagne tout entière, par la défection de la Prusse, ouverte aux entreprises françaises. Dans le rescrit (du même jour) à Roumiantsof, il n'est même pas question des dangers qui menacent l'Allemagne, mais seulement de la défection de la Prusse et de son obstination à repousser toutes les propositions de la Russie. De même, Bezborodko, dans ses informations à Souvorof, ne parle que de la Prusse : « Quant aux Français, ils ont bien assez d'occupation chez eux. » Repnine, gouverneur général de la Pologne, ne se préoccupe des succès de Bonaparte en Italie qu'à cause de l'agitation dans les provinces polonaises qui en est le contre-coup. Quand Vorontsof, ambassadeur de Russie à Londres, s'abouche, en juin 1795, avec lord Grenville pour développer les projets d'alliance anglo-russe, son premier mot est pour demander si le moment n'était pas venu de punir la Prusse de sa politique « perfide » et de sa « trahison ».

Lorsque la signature du traité de partage avec la Prusse (octobre 1795) a calmé une partie des inquiétudes que lui inspirait son voisin de l'Ouest, lorsqu'elle est enfin débarrassée de toutes les affaires qui l'occupaient depuis huit années, Catherine II va-t-elle se mettre à la tête de la croisade? Nullement. Juste à ce moment elle s'engage dans les affaires de Perse et envoie dans ce pays une armée que commande Valérien Zoubof, le frère du favori en titre. Quelques provinces persanes et le plaisir de mettre en évidence un Zoubof lui paraissent plus importants que le rétablissement du trône de France. Il semble même que Catherine ait entrepris cette guerre tout exprès pour avoir une raison de ne pas fournir à l'Autriche soit le corps auxiliaire soit le subside auxquels elle était obligée de par les traités « si elle n'avait pas d'ailleurs une guerre sur les bras ».

Quoiqu'on parlât toujours de guerre contre la France, que la conduite de cette guerre, si jamais elle avait lieu, fût déjà réservée à Souvorof, Catherine II ne se pressait pas de l'entreprendre. La France était maintenant très forte ; elle pouvait compter sur l'alliance de la Prusse et, à elles deux, elles pouvaient armer de nouveau la Suède et la Turquie. Le ton des lettres à Grimm a cessé d'être belliqueux. La tsarine lui écrit (8 juillet 1796) : « Vous prenez trop d'intérêt aux affaires d'Italie. Laissez faire les Italiens. Vous voyez qu'ils ne sont pas bien disposés pour les Français. Ils les amuseront si bien qu'ils s'en déferont. » Elle ne l'entretient que des succès de Valérien Zoubof et des beaux yeux des princesses persanes. Cette autre lettre, du 13 août, n'est pas très explicite : « L'on dit que soixante mille Russes sont en marche pour se rendre sur les bords de l'Elbe et mettre fin aux désastres de l'Allemagne. L'on dit que le maréchal Souvorof est à leur tête. L'on dit encore beaucoup de choses, et l'on en verra encore beaucoup plus : c'est la lanterne magique dans laquelle nous verrons ce que nous verrons. » Tout cela n'engageait guère l'impératrice. Dans celle du 20 octobre cependant, un coup de clairon à propos des armements de la Prusse : « Contre qui? Contre moi. Pour faire plaisir à qui? Aux régicides ses amis, sur lesquels il ne peut pas compter un moment... Si pour ces armements on croit me détourner de la marche de mes troupes aux ordres du maréchal Souvorof, on se trompe très fort. » Enfin, en novembre, on prépare un rescrit pour nommer Souvorof généralissime d'un corps auxiliaire de 60 000 hommes. On sollicite de Pitt un subside d'un million de livres sterling ; mais Pitt n'osait promettre, ayant une grosse lutte à soutenir contre le parti de la paix en Angleterre et forcé, pour le désarmer, d'entrer en négociations avec le Directoire. Ce corps de 60 000 Russes aurait-il marché? On ne peut l'affirmer, puisque la guerre de Perse durait encore. Quels auraient été ses succès contre les armées encore intactes du Directoire, avec un Bonaparte à leur tête? Les circonstances ont empêché cette question d'avoir sa solution. La mort subite de Catherine (17 novembre) vint mettre fin à tout projet d'expédition.

*
* *

Catherine qui avait recherché l'amitié de la France sous Louis XVI n'attendit pas que cette France fût devenue républicaine pour se détourner d'elle : la rupture a commencé dès les premiers conflits entre l'Assemblée et le roi. Quoique l'impératrice semblât désireuse de secourir son ancien allié, ce fut, parmi les factions de France, à la faction la plus nuisible au salut du roi qu'elle s'attacha : elle fut l'adversaire irréconciliable des constitutionnels les plus modérés, éconduisit les agents personnels de Louis XVI, accorda sa faveur aux éléments les plus intransigeants du royalisme. C'est pour avoir suivi des conseils très analogues à ceux qu'elle lui eût donnés que Louis XVI périt, et la crise suprême fut précipitée par les menées de ceux-là mêmes que protégeait la tsarine. Aucune puissance en Europe ne se montra plus arrogante pour la France nouvelle; et Catherine a fait plus pour le salut de la Révolution que la médiocrité des généraux autrichiens et la défection intéressée du roi de Prusse!

Cependant toutes les variations de Catherine ten-

dent à un but et toutes ses inconséquences ne sont qu'apparentes. Elle avait recherché Louis XVI au temps de sa puissance afin de pouvoir, grâce à lui, s'assurer la neutralité turque et suédoise et se prémunir contre les ambitions inquiètes de l'Angleterre et de la Prusse. Elle se refroidit à l'égard de ce même Louis XVI quand, désarmé de son pouvoir absolu, il cessa de pouvoir lui être utile. Si elle fit campagne avec la plus déraisonnable des factions françaises, ce fut assurément par goût personnel pour les débris de la vieille France, mais aussi parce que cette faction lui paraissait la plus propre à être le levain qui ferait fermenter la pâte paresseuse de la coalition. Si elle se montra si ardente à soulever contre nos Assemblées la croisade des souverains, c'est qu'elle avait intérêt à ce que deux au moins de ces souverains fussent occupés ailleurs que sur la Vistule; et c'est parce que la Prusse ne fut pas occupée assez longtemps et assez complètement du côté du Rhin que Catherine fut obligée de partager la Pologne, tandis qu'elle eût préféré la garder tout entière. Quoique ses calculs aient été ainsi dérangés par la tiédeur monarchique et les âpres convoitises de la Prusse, elle gagna cependant d'immenses territoires sur les frontières de l'Ouest et d'importants avantages du côté de la Turquie. Tout en se donnant l'air de faire en Occident de la politique de principes et de sentiment, elle recueillit, dans l'Est, les fruits d'une politique très positive. La « cause des rois » y perdit beaucoup, mais la Russie y gagna énormément et la France « régicide » encore plus.

Catherine II n'eut donc point à se reprocher d'avoir suivi à l'égard de la France cette politique de sentiment et de principes qui devait être si souvent funeste aux deux pays, surtout depuis que la France était destinée à se gouverner par de tout autres principes que les monarchies européennes. Cependant, en ceci, Catherine fut peut-être plus heureuse que sage : qui sait ce qu'elle aurait fait en Occident si, de 1789 à 1795, elle n'avait été occupée en Orient, et si, en 1796, la mort n'était venue éteindre cette « lanterne magique » dont elle promettait à Grimm tant de merveilles? Après avoir tant écrit et parlé, peut-être se serait-elle crue obligée d'agir. Et qui sait si son prestige n'aurait pas été le premier à souffrir du choc avec un Bonaparte?

En tout cas, elle a donné le mauvais exemple à quelques-uns de ses successeurs; elle a contribué à les égarer. Ils s'inspirèrent de ce qu'elle avait dit et non de ce qu'elle avait fait ou plutôt évité de faire. La politique de principes et de sentiment nous valut la guerre de Paul Ier contre la France républicaine, la première guerre d'Alexandre contre la France impériale, la persistante animosité de Nicolas contre la France parlementaire. Les souverains russes eurent du mal à se persuader ce qu'ont enfin compris, par moments Alexandre II, et, avec une netteté parfaite, Alexandre III : à savoir que les formes de gouvernement que pouvait successivement se donner la France, à la recherche d'une forme définitive, étaient chose secondaire dans les relations des deux États et que l'essentiel, c'était la solidarité permanente de leurs intérêts en face de dangers également permanents. Nicolas Ier, qui avait grandement profité à son union avec la France de la Restauration, ne voulut pas entendre parler de la France de Juillet : par là il s'affaiblit et nous affaiblit, nous rejeta du côté de l'Angleterre, et se prépara la tragique mésaventure de Crimée.

De nos jours, quand la politique de M. de Bismarck devint également intolérable à la France et à la Russie, Alexandre III, que son éducation ne préparait cependant point à goûter une France démocratique et peu religieuse, finit par comprendre cette vérité formulée par le grand publiciste Katkof, d'abord tout aussi prévenu contre nous que son souverain : « Qu'importent à la Russie les affaires intérieures de la France? »

Alors, juste cent années après Catherine II, qui chassait de Pétersbourg le représentant de la France constitutionnelle et fermait ses ports au pavillon tricolore, on a vu s'enlacer les drapeaux à la triple devise et les drapeaux décorés de l'aigle bicéphale; le palais de Catherine II a entendu se marier aux sons de l'hymne religieux des Russes ceux du redoutable chant de guerre de 93.

Par un contraste plus grand encore, tandis que Catherine II ne soufflait la guerre en Occident qu'afin de pouvoir la déchaîner à sa guise en Orient, l'alliance d'un de ses arrière-petits-fils avec la République française a raffermi la paix à la fois en Orient et en Occident. Tandis que pour arriver à ses fins il a fallu que Catherine déployât une profondeur et une complication de ruses où parfois elle avait peine à se retrouver et où les historiens se sont égarés, à son lointain héritier il a suffi d'une volonté loyale et ferme.

Ainsi se trouve enfin réalisée cette union, passionnément souhaitée par Pierre le Grand, ébauchée sous Élisabeth, vaguement reprise au temps de Louis XVI et de Catherine II, deux fois essayée sous Paul Ier et Alexandre Ier et qui aboutit sous Nicolas et Charles X à l'indépendance de la Grèce, sous Alexandre II et Napoléon III à l'émancipation de l'Italie, de la Roumanie, de la Serbie, du Monténégro. Entrevue tant de fois comme par éclaircie, toujours féconde en grands résultats quand elle se produisait, mais sans cesse traversée par des rivalités nouvelles, cette alliance n'avait pu cependant prendre corps. Elle n'est devenue une réalité que du jour où, à Pétersbourg, on s'est décidé à

considérer, en France, non pas la forme de gouvernement, non pas l'amitié d'un souverain, Louis XV, Louis XVI, Napoléon, Charles X, mais la nation elle-même, cette nation dont la première apparition sur la scène du monde avait dérouté, rebuté, exaspéré Catherine II. L'entente d'aujourd'hui rend plus instructive encore l'histoire des malentendus d'autrefois.

A. Rambaud.

M. DE LANESSAN

et le gouvernement de l'Indo-Chine

M. de Lanessan vient d'être inopinément relevé de ses fonctions de gouverneur général de l'Indo-Chine, pour manquement grave à la discipline : il s'agit, paraît-il, de documents confidentiels communiqués à un journaliste et saisis au cours d'une information judiciaire. Les détails manquent encore du reste sur cette affaire. Tout ce qu'on peut dire, d'une manière générale, c'est que les administrations françaises ne sont pas tellement pliées à l'obéissance qu'un exemple éclatant puisse être considéré comme superflu. Les gouvernements futurs, aussi bien que les fonctionnaires, trouveront dans ce sujet matière à méditations.

Cet incident, presque dramatique, ajoute un trait extraordinaire de plus à la carrière si pleine d'imprévus de M. de Lanessan. Ses débuts en effet ne permettaient guère de prophétiser ce que l'avenir lui réservait.

Professeur agrégé de la Faculté de médecine, vulgarisateur laborieux de Hœckel et de la science allemande, M. de Lanessan ne trouvait pourtant pas dans l'enseignement de la zoologie comparée un aliment suffisant à son activité débordante : il se fit élire conseiller municipal par le quartier de la Monnaie. A l'Hôtel de Ville, il rivalisa d'intransigeance avec les plus audacieux. La politique empiétait déjà largement sur la science. Il lui arrivait parfois, au beau milieu de son cours, de lancer à la volée — et Dieu sait à quels propos ! — quelque brûlante allusion politique, ressouvenir d'une réunion publique. Et lorsque, dressant son buste court, rejetant en arrière sa tête hirsute, il décochait le trait, de sa voix mordante de Gascon, la folle jeunesse applaudissait à tout rompre. Il était aussi, à juste titre, réputé comme le plus bienveillant des examinateurs. On eût dit qu'il faisait sur ses élèves l'apprentissage de la popularité.

La zoologie finit par succomber dans cette lutte inégale. En 1881, le sacrifice était consommé. Les électeurs du Ier arrondissement, sur la recommandation de Rochefort, dit-on, envoyaient le professeur transfuge siéger au Palais-Bourbon. Le nouveau député y fit preuve des qualités d'un bon orateur d'extrême gauche. Il brilla dans les discussions sur l'autonomie municipale de Paris, sur la séparation de l'Église et de l'État. Mais il allait subir un nouvel avatar.

Dans sa jeunesse, M. de Lanessan avait été médecin de marine, et, comme tel, avait fait aux îles Poulo-Condor, en Cochinchine, un séjour qu'il aimait à rappeler. Les débats, alors si fréquents, sur les affaires coloniales, réveillèrent ses souvenirs. L'étude de ces questions passionna son esprit curieux et avide d'aventures. Il y apporta son ardeur au travail et sa méthode scientifique. Le Tonkin, cette invention des opportunistes, dut d'abord le laisser plus que froid ; mais Madagascar, moins compromettant, trouva en lui un champion passionné. Dans des interpellations, dans les rapports dont il se chargeait avec un empressement marqué, il ne cessa de pousser à l'action le gouvernement, retenu par les embarras du Tonkin. Il protesta avec une grande énergie contre le traité de 1885 avec les Hovas, que nous venons de déchirer solennellement. M. de Lanessan fut ainsi amené à séparer plusieurs fois ses votes de ceux de ses amis politiques. Cette indépendance lui valut de vifs reproches.

Elle faillit même lui coûter son siège aux élections de 1885.

***

Dans la nouvelle Chambre, tout en continuant à siéger sur les mêmes bancs et à faire de l'opposition aux ministères, M. de Lanessan resta fidèle à sa foi nouvelle. Il fit preuve, dans ses discours, dans ses écrits (*l'Expansion coloniale*, 1886) d'une prédilection si marquée pour les questions coloniales que M. de Freycinet n'hésita pas à lui confier, vers le milieu de 1886, une grande mission d'études... qui devait l'éloigner du Parlement pour une année au moins.

Le député de Paris visita la Tunisie, l'Inde anglaise, l'Indo-Chine. Son voyage fut, à vrai dire, un peu écourté. L'exemple de Paul Bert, qui lui aussi avait déserté sa chaire pour le Parlement, et le Parlement pour les colonies, et qui venait de mourir si malheureusement au Tonkin, hantait sans doute les pensées du voyageur. Toujours est-il que M. de Lanessan, à peine débarqué à Saïgon, se trouve dans son élément. Il va, vient, fait l'empressé. En Cochinchine, il harangue ; à Pnom-Peuh, il inspecte ; à Hué, il négocie. Le résident général, M. Bihourd, finit par prendre ombrage de tant d'activité. Il télégraphie à Paris, et M. de Lanessan, sur un ordre du ministère, reprend le chemin de l'Europe. Il en rapportait deux volumes, nourris d'intéressantes observations : *la Tunisie* (1887) et *l'Indo-Chine* (1889), et surtout une

grande envie de présider aux destinées de nos possessions asiatiques.

***

Deux ans plus tard son rêve était réalisé. M. de Lanessan repartait, avec le titre de gouverneur général et les pouvoirs d'un vice-roi, pour cette Indo-Chine qu'il avait entrevue, petit médecin de marine, au début de son aventureuse carrière. Comment a-t-il rempli sa mission, interrompue, encore une fois, par un télégramme ? La question a été maintes et maintes fois discutée, et avec une passion extrême. C'est, comme toujours, le malheureux Tonkin qui a reçu les coups : on n'hésitait pas à exagérer les moindres faits de piraterie et à représenter la colonie comme un coupe-gorge, pour mieux « couler » le gouverneur général. Des journaux du Tonkin (la presse coloniale oublie trop souvent qu'elle n'est point lue que par les Européens) allèrent, en 1892, à l'instigation d'un général mécontent, jusqu'à jeter dans les jambes de M. de Lanessan une imaginaire invasion chinoise, et l'on n'a peut-être pas oublié l'émotion que ces nouvelles répandirent alors à Paris.

La « politique annamite » du gouverneur général a été l'objet des plus vives critiques. On sait que le traité de 1884 avec la cour de Hué applique d'une façon différente le protectorat de la France au Tonkin et à l'Annam. Dans ce dernier pays, si l'on fait exception des services des douanes, des travaux publics, des postes et des télégraphes, qui sont placés sous la direction d'agents européens, la France se désintéresse d'une façon à peu près absolue de l'administration indigène. L'action et la surveillance du gouverneur général ne s'exercent que sur la cour elle-même par l'intermédiaire du résident de Hué. Au Tonkin au contraire, l'ingérence de la France est directe : des résidents et des vice-résidents sont adjoints aux mandarins dans tous les chefs-lieux et centres importants, et contrôlent sans cesse leurs actes.

Le travail de séparation entre le Tonkin et l'Annam opéré par le traité de 1884 avait été continué par les résidents et gouverneurs généraux. Les résidents transformaient de plus en plus leur contrôle en administration directe. En 1886, le Kinh-Luoc (vice-roi) du Tonkin, représentant du roi d'Annam, avait été investi du droit de nommer et de révoquer les fonctionnaires. C'était achever de rendre illusoire la souveraineté de la cour de Hué sur ses provinces du Nord. La plupart des fonctionnaires français d'Indo-Chine approuvaient et approuvent encore cette politique : il était, selon eux, sage et prévoyant d'affaiblir le pouvoir de la cour et des mandarins, profondément hostiles à la domination français. La nature même des choses, ajoutaient-ils, poussait à la séparation de l'Annam et du Tonkin, la population de ce dernier pays, hantée de souvenirs historiques, n'éprouvant pour le mandarinat annamite que haine et méfiance. M. de Lanessan apportait des idées absolument contraires. Niant l'antagonisme prétendu entre les Tonkinois et les mandarins, sortis, faisait-il remarquer, des rangs de la bourgeoisie tonkinoise par le jeu des concours, il soutenait que le meilleur procédé pour rétablir la paix au Tonkin et augmenter l'influence de la France en Annam était d'user au profit du gouvernement protecteur de l'autorité, très réelle à son dire, de la cour de Hué sur les populations tonkinoises. Or, le seul moyen d'obtenir cette intervention était de gagner la bonne volonté de la cour par des procédés obligeants. Il partait de là pour préconiser le retour à une politique de protectorat véritable, « sincère et bienveillant » selon sa propre formule. La cour de Hué, comblée d'égards et d'honneurs, était laissée à peu près maîtresse de l'administration en Annam ; au Tonkin même, bien que le changement fût moins sensible, une réaction se produisait : les résidents étaient cantonnés dans les attributions que leur accordait le traité de Hué, et les mandarins, stylés par des proclamations royales, munis d'une garde armée ou *Linh-Co*, exerçaient avec plus de liberté leurs fonctions administratives.

***

Cette politique constituait certainement un recul sur celle des prédécesseurs de M. de Lanessan, laquelle, malgré bien des contradictions et des hésitations, tendait en somme vers l'annexion. Était-ce un bien? était-ce un mal? A-t-on ainsi accru la puissance effective de la cour, qui ne peut guère nous aimer, et préparé, comme on l'a dit, de graves périls pour l'avenir ? Est-il, au contraire, exact de dire que le rapprochement avec la cour de Hué ait contribué à la pacification complète du Delta tonkinois, — nous ne parlons point de celle de l'Annam, achevée bien avant l'arrivée de M. de Lanessan, — qui est aujourd'hui heureusement un fait incontestable et incontesté ? Cette grave question est singulièrement délicate, et il ne semble pas qu'on y ait répondu jusqu'ici d'une façon bien catégorique. M. Delcassé paraît approuver les tendances de M. de Lanessan, en donnant, comme on l'assure, pour instructions au nouveau gouverneur général de ne point changer de principe directeur, — à moins qu'on n'interprète cette décision en ce sens fort raisonnable et qui concorde bien avec l'esprit clair et pondéré du ministre des Colonies, que la continuité d'une politique déterminée, ne fût-elle pas exempte d'inconvénients, vaut mieux qu'une série de tâtonnements et de contradictions.

On a fort incriminé aussi, et non sans motif, l'administration même de M. de Lanessan. Il est certain que sa gestion financière était loin d'être parfaite, et que, d'une manière générale, l'ancien professeur, comme on vient d'ailleurs de le voir, en usait un peu trop légèrement avec les règles administratives les plus élémentaires. Mais si l'œuvre politique de M. de Lanessan a soulevé de vives critiques, les plus furieuses attaques dirigées contre lui ont eu une autre source. Le gouverneur général avait emmené avec lui un brillant état-major de fonctionnaires, un amiral, un général en chef, un directeur du contrôle, etc. Or, quelques mois à peine s'étaient écoulés, qu'on voyait revenir, l'un après l'autre, ces « collaborateurs éminents », l'amiral, le général en chef, le directeur du contrôle, suivis de quelques fonctionnaires de moindre importance, tous médiocrement satisfaits de l'aventure et peu disposés à taire leurs impressions de voyage. La disgrâce récente d'un résident supérieur, qui a précédé de fort peu celle du gouverneur général lui-même, n'était, selon certains, que le début d'une nouvelle hécatombe. Remontant de l'effet à la cause, on peut inférer que M. de Lanessan n'était pas le plus facile des maîtres. Le fait est que ce démocrate s'était trouvé posséder l'étoffe du plus parfait autocrate, devant lequel toute opinion comme toute personne devait plier et s'effacer, et souvent d'une façon un peu trop brusque. Par contre, il n'était pas toujours, dit-on, le plus docile des subordonnés. Ces graves défauts de caractère, qui ne devaient rendre M. de Lanessan bien populaire ni en Indo-Chine ni à Paris, sont assez connus pour que nous nous dispensions d'insister. Assez d'autres, sans doute, se chargeront de ce soin. Il nous paraît plus généreux — et il n'est d'ailleurs que juste — de marquer ici de préférence les belles parties de son rôle.

***

M. de Lanessan, en effet, a rendu de réels services à la cause coloniale, et, par là, il a largement racheté son passé politique si justement suspect. Qu'on se souvienne du moment où il a pris le pouvoir: de 1886 à 1891, cinq résidents ou gouverneurs généraux s'étaient succédé à Hanoï. Paul Bert, qui donnait tant d'espérances, n'avait résisté que six mois aux fatigues excessives qu'il s'imposait ; Richaud, après un an de séjour, avait succombé sur le paquebot qui le ramenait en France ; M. Constans n'avait pu, en quelques mois, que donner un aperçu de ses talents de diplomate ; MM. Bihourd et Piquet avaient renoncé à une tâche écrasante.

Abandonnée à la dérive, l'Indo-Chine périclitait. Ceux mêmes qui avaient le plus de foi en elle se décourageaient. M. de Lanessan s'est mis à la tâche avec une extraordinaire activité. Il a conçu et exécuté des idées hardies et fécondes. Il a même su corriger certaines de ses fautes. Il a supporté avec une étonnante vigueur d'esprit mille traverses difficiles, que souvent il avait dressées de ses propres mains. Il a donné, une fois surtout, une preuve d'énergie vraiment admirableDans un voyage qu'il fit, par terre, de Hanoï à Hué, il prit, au passage du « col des Nuages », qui justement avait été fatal à Paul Bert, les germes d'une maladie qui mit pendant quelques jours sa vie en danger. Dès qu'il en eut la force, il se hâta de chercher la guérison sous le climat tempéré du Japon. La plupart des médecins le menaçaient d'une rechute mortelle s'il retournait au Tonkin : M. de Lanessan brava ces prédictions. Son optimisme imperturbable, dont les uns riaient et les autres s'indignaient, l'avait bien servi cette fois ! On ne saurait trop louer cet acte de courage, qui a contribué à détruire le renom si injuste d'extrême insalubrité qu'une véritable fatalité avait jusqu'alors créé au malheureux Tonkin.

Ces temps paraissent aujourd'hui bien lointains. Le Tonkin n'a plus d'adversaires, lui qui ne comptait qu'une poignée de partisans il y a trois ou quatre ans. On est obligé de reconnaître que, à part la région frontière, séjour des coupeurs de routes chinois, le Tonkin est paisible et laborieux comme il ne l'avait peut-être jamais été. En quelques années, la colonisation a pris un essor remarquable, présage de l'admirable richesse que l'avenir réserve à la perte de notre domaine colonial. Une partie de ses mines sont exploitées ; les plantations s'étendent, sous l'impulsion de hardis Français ; des industries se fondent dans les grands centres ; les villes s'embellissent ; des voies ferrées entament les provinces montagneuses, encore à peine explorées, et entraînent le flot des colons annamites, guidés par les nôtres...

Avec le nouveau gouverneur général, dont la valeur intellectuelle et l'expérience garantissent le succès, l'Indo-Chine va connaître une administration moins fantasque, moins irrégulière, quoique affranchie, il faut l'espérer, d'un formalisme excessif, plus satisfaisante, en un mot, à beaucoup d'égards ; elle continuera à développer ses immenses ressources, pour la plus grande gloire de la République française ; mais, quoi qu'il arrive, elle aurait tort d'oublier l'époque orageuse, mais féconde, où s'est faite la réhabilitation, et celui qui lui a donné enfin l'impulsion jusque-là vainement attendue.

X.

FÉNELON

M. Crouslé commence, par un volume de cinq cents pages, la publication d'une vaste étude, et qui sera complète, sur Fénelon. Le volume qui nous est donné aujourd'hui mène Fénelon depuis sa naissance jusqu'à l'archevêché de Cambrai, c'est-à-dire depuis le 6 août 1651 jusqu'au 10 juillet 1695. C'est donc déjà une enquête très considérable sur la formation, l'éducation, les premières œuvres et même, si l'on veut, les premières erreurs de ce grand esprit.

Je préviens les personnes : ce livre n'est pas intéressant. Il est bien entendu, en effet, que les livres ne sont intéressants que quand ils sont d'un parti pris enragé et d'une partialité absolue, apologies passionnées ou éreintements féroces. Il n'y a d'intéressant que la passion. La sagesse laisse froid, et le désir de connaître et de dire la vérité est un moyen de se procurer des lecteurs dont tout auteur doit se défier jusqu'à l'extrême. S'il est ainsi, et ainsi il est, le livre de M. Crouslé sera d'un intérêt très faible. M. Crouslé n'a qu'une passion, qui est celle de la justice et de la justesse. Il lui serait impossible de faire un livre *pour* ou un livre *contre*, et je crois même qu'il ne sait pas du tout ce que ces expressions peuvent bien signifier. Elles doivent lui paraître des barbarismes. A tout prendre, il est assez défavorable à Fénelon. Il se défie un peu de cet inquiétant charmeur. Il a vraiment peur de se laisser séduire à ses grâces enveloppantes. Mais il est si scrupuleux, si religieux, si dévot à l'endroit de la vérité qu'il ne se résout pas à omettre rien de ce qui peut plaider en faveur de l'adversaire de Bossuet. Il avance pas à pas avec prudence, en même temps qu'avec aisance, sur ces terrains difficiles, et, avec des précautions qui sont d'un honnête homme, il ne blâme qu'à bon escient et à la dernière extrémité.

Nous y perdons, je l'ai dit; nous ne sommes ni enchantés ni indignés par ce livre-là. Il ne nous plonge pas dans le ravissement qu'on éprouve à voir quelqu'un être de notre avis avec violence, ni dans la fureur, agréable aussi, qu'on ressent à voir un homme assez ridicule pour avoir une autre opinion que la nôtre. Mais nous y gagnons peut-être de voir, par le menu, la germination et le développement d'un esprit à tout le moins très original, et d'étudier cet esprit en ses différents et multiples aspects, et Dieu sait si ce Fénelon a eu des aspects multiples.

M. Crouslé les connaît tous, et de tous donne une idée, mieux encore, une impression très nette et, ce me semble, très juste. Il a bien noté et mis en lumière les différents *temps*, les différents stades, les transformations successives de ce caractère et de ce génie si souples, si capables, autant l'un que l'autre, de renouvellement, et pour lesquels le mot latin si joli, *habilis vigor*, souplesse et force, semble avoir été inventé.

Voici d'abord Fénelon tout jeune, cadet pauvre de grande famille, sulpicien brillant, un peu inquiet peut-être et agité, sous la main ferme et tendre de Tronson. De l'esprit (il en eut toujours, *à faire peur*, comme disait Bossuet), de l'éloquence, une charmante figure, des yeux admirables, la certitude de plaire, une ambition de cadet, et, à la fois, de l'imagination et une verve comique qui se moquait de son imagination.

Ce dernier point est curieux. On connaît Fénelon câlin et charmeur ; mais Fénelon railleur et railleur de soi-même, tournant ses rêves à la plaisanterie au moment qu'on croit qu'il s'y abandonne, ayant au fond de lui-même un grain, c'est trop dire, un soupçon de fumisterie qui se trahit quelquefois, c'est à noter, si c'est vrai, et c'est vrai. Bossuet n'a pas connu ce genre d'enjouement, que certes il ne faut pas prodiguer, ni surtout feindre, mais qui est très important, parce que, dans une certaine mesure, il n'est qu'une forme de la modestie. C'est la modestie des hommes spirituels. Renan l'a bien connue, et un peu exagérée. Fénelon se contenta de la connaître. Projetant de partir pour l'Orient comme missionnaire, il se livre à toutes les ardeurs d'un conquérant de la foi, puis, réprimant lui-même l'excès de sa confiance, avec une jolie ironie, point trop marquée, mais assez vive, et qui est un rappel à l'humilité : « A la vue de ce voyage, j'en médite un plus grand. La Grèce entière s'ouvre à moi; le Sultan effrayé recule; le Péloponèse respire en liberté, l'Église de Corinthe va refleurir; la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre... »

Même ton quand il va prendre possession de son petit bénéfice de Carenac. Vous rappelez-vous Mérimée rapportant les honneurs qu'on lui faisait dans ses tournées administratives : « M. le Maire se leva, droit en face de moi, son verre à la main, et me prouva que je méritais d'être honoré grandement à trois titres, c'est à savoir comme savant, comme écrivain et comme représentant du ministre des Beaux-Arts. » De même Fénelon : « Au bord de la Dordogne m'attendent gravement tous les vénérables moines en corps; leur harangue est pleine d'éloges sublimes; ma réponse a quelque chose de grand et de doux. Mille voix confuses font retentir des acclamations d'allégresse et l'on entend partout ces paroles : Il sera les délices de ce peuple. »

Avec ces grâces charmantes et quelquefois piquantes, c'était l'ambitieux le plus habile, le plus insinuant et vigilant, sans paraître y songer, qu'on eût jamais vu. Toute l'adresse d'un jésuite dans la noblesse et la tenue d'un grand seigneur. « Également officieux et modeste », sachant admirablement ren-

dre service, se créant des obligés avec tant de légèreté de main qu'ils ne lui en voulaient jamais, chose la plus rare du monde, « il n'était pas sans soin et sans recherches de tout ce qui pouvait le raccrocher et le conduire aux premières places », pratiquant l'art de plaire jusque-là qu'il était impossible de ne pas l'aimer, tant on était toujours sûr qu'on était aimé de lui. Ces traits qui ont été relevés par Saint-Simon, témoin qui n'est pas suspect de dénigrement à l'endroit de Fénelon, avaient été admirablement démêlés par Tronson, le supérieur de Saint-Sulpice, et indiqués par lui dans une lettre à Fénelon qui est un chef-d'œuvre de fine analyse morale. On y sent toute la perspicacité aiguë du confesseur et du directeur. Fénelon venait d'être nommé précepteur des enfants de France. Tronson lui écrit : « ... Vos amis vous *consoleront* sans doute sur ce que vous n'avez pas recherché votre emploi ; et c'est assurément un sujet de consolation et une grande miséricorde que Dieu vous a faite. Mais il ne faut pas trop vous appuyer là-dessus. *On a souvent plus de part à son élévation qu'on ne pense.* Il est très rare qu'on l'ait appréhendée et qu'on l'ait fuie sincèrement. L'on ne recherche pas toujours *avec l'empressement ordinaire* les moyens de s'élever ; *mais on ne manque guère de lever adroitement les obstacles.* On ne sollicite pas fortement les personnes qui peuvent nous servir ; mais on n'est pas marri de se montrer à eux par les meilleurs endroits ; et c'est justement à ces petites découvertes humaines qu'on peut attribuer le commencement de son élévation. *Ainsi personne ne saurait s'assurer entièrement qu'il ne se soit pas appelé soi-même...* » — En bon français, ou plutôt en français beaucoup moins bon, mais plus cru : « Ce qui vous distingue profondément d'un intrigant, c'est que vous êtes le plus discret, le plus habile et le plus raffiné des intrigants. »

Il était cela, en effet, dans un soin perpétuel, du reste, et qui lui était facile, de ne rien perdre de sa dignité et de ce grand air qui ne le quitta jamais.

Et c'est cet homme qui devint plus tard une espèce de socialiste et une manière de mystique. L'évolution est considérable. Par quels chemins a-t-il donc passé ?

Il me semble, et ici je ne rapporte pas les idées de M. Crouslé et je dois être seul responsable des divagations qui vont suivre, il me semble qu'il y aurait lieu de faire attention aux besognes auxquelles le jeune Fénelon a été employé pendant sa jeunesse. Il a été mêlé à des choses absolument abominables. Ce n'est pas en Orient qu'il fut envoyé comme missionnaire, ce fut en Bas-Poitou, en Aunis et en Saintonge. Il fut jusqu'au cou dans l'œuvre infâme de la Révocation de l'Édit de Nantes. Un missionnaire à l'intérieur, dans ces circonstances, était un prêtre charmant, un orateur onctueux, précédé et suivi de dragons. Il s'avançait avec des paroles de paix et un appareil de guerre. Il portait avec lui le charbon d'Isaïe et la mèche des mousquetons. Il était l'ange de la paix promenant avec lui l'ange de l'extermination. Fénelon vit autour de lui, et sous son couvert, des choses qui font pleurer quand on les lit dans les relations mêmes qu'il en fait.

Cela dura quelques années. Et après ce ne fut pas fini. On le mit directeur du couvent des *jeunes converties*, pour le rafraîchir. Ces jeunes converties, le mot est exquis, étaient des jeunes filles *que l'on voulait convertir*. La litote est aimable. La litote est l'hypocrisie de la rhétorique. C'étaient, à franc parler, des enfants qu'on arrachait à leurs familles, et que l'on séquestrait pour les forcer à changer de religion. Les moyens étaient, comme tout à l'heure, de deux sortes : persuasion et terreur, douces paroles et châtiments rudes. Et c'étaient des petites filles ! c'étaient des enfants qui avaient de grands yeux rieurs et une joie de cheveux blonds autour des oreilles ! On est furieux quand on songe à tous les crimes que ce forfait de la Révocation de l'Édit de Nantes a contenus et enfantés.

C'est à ces œuvres pourtant que Fénelon a été mêlé pendant de longues années. Il a eu pendant toute sa jeunesse autour de la robe et du surplis qu'il portait en toute élégance une odeur de soldatesque et de geôliers, un fracas de ferraille et de chaînes. — En fût-il profondément choqué sur le moment ? Non pas, peut-être. L'ambition était là, qui est quelque chose, et la conviction, qui est beaucoup. Il était trop de son temps pour que le *compelle intrare* lui parût aussi odieux qu'il nous le paraît. Cependant il était tendre. Il avait un fond de douceur naturelle qui se confondait avec son éternel désir de plaire et son éternelle passion d'être aimé.

Signe à noter : on l'a trouvé trop coulant dans ses missions de l'Ouest. On l'accusait de « se rendre trop facile avec les nouveaux convertis sur l'invocation des saints et des images et de dire que le culte des images était inutile... » Il reconnaissait lui-même qu'il n'était pas aussi rigoriste que, de Versailles ou de Paris, on lui commandait de l'être : « Il est vrai que nous n'avons pas cru devoir dire l'*Ave Maria* (c'était assez grave) dans nos premiers sermons... Je viens, Monsieur, de vous exposer les petits ménagements que nous avons cru utile de garder d'abord avec des esprits irrités qui ne voulaient rien écouter et qui ajoutaient à l'horreur de notre religion un regret furieux de l'avoir, disaient-ils, professée par un faux serment. *Nous pensons même que l'autorité* (lisez : les dragons, ou autre arme, il n'importe) *ayant commencé l'ouvrage, il ne nous restait en partage que la douceur et la condescendance* pour les gagner peu à peu... »

Il écrivait encore : « Je ne puis m'empêcher de vous dire qu'on gâtera tout en ce pays si l'on y croit l'ouvrage bien avancé. Il est certain qu'il n'y a encore presque rien de fait dans les cœurs. Il ne faut faire cet ouvrage ni superficiellement ni à la hâte. *La persuasion ne se fait pas par commandement.* D'ailleurs, si on presse ces gens, qui ne croient rien de ce qu'il faut croire, afin qu'ils reçoivent les sacrements, on causera des sacrilèges innombrables. Les uns, par désespoir, seront sans religion; les autres auront la rage dans le cœur; et voulant déraciner le mal avec précipitation, on ne fera que l'envenimer. »

On voit très bien que dans toutes ces affaires il est un ouvrier zélé, mais un peu écœuré, cependant, sinon de ce qu'il fait, du moins de ce qu'on fait autour de lui et de ce qu'on voudrait lui faire faire. Dieu me garde de le présenter comme un libre penseur, ni même comme un tolérant, ni même comme un tiède; mais ce n'est pas un fanatique. Et il a été mêlé à une œuvre de fanatisme pendant bien longtemps.

Est-ce que cela n'expliquerait pas un peu les directions que prit plus tard son esprit? Songez qu'un homme comme Bossuet, par exemple, dans sa jeunesse de prédications et de controverses, parlant, écrivant pour la foi, n'a pas été engagé dans l'*ouvrage*, comme dit Fénelon, dans l'œuvre pratique, dans les faits pénibles et douloureux. Fénelon, lui, après une jeunesse pareille, a dû éprouver le besoin d'une détente, et, son naturel tendre reprenant le dessus, le besoin aussi d'une religion et d'une politique toutes faites d'amour, de tendresse et de douceur. De là peut-être ce que j'appelais en termes un peu gros, pour être clair, son socialisme et son mysticisme de la fin.

Quand je dis son socialisme, je ne me trompe pas si fort, du reste. Abolition de la misère par l'abolition du luxe, retour à l'agriculture, distribution des terres de telle manière que chacun n'en ait que ce qu'il en faut pour sa subsistance, suppression des arts coûteux, inutiles et frivoles, lois somptuaires très rigoureuses, mœurs rustiques, très simples, très chastes et très sobres, chaque famille propriétaire d'un tout petit domaine qui la nourrit pauvrement, mais sans aucune crainte d'empiétement ou de servilisme : voilà l'Arcadie rêvée par Fénelon dans son *Télémaque*. C'est le rêve confus de beaucoup de socialistes modernes. C'est le rêve aussi d'un homme fatigué des spoliations, des exactions, des vexations et des oppressions de tout genre qu'il a vues de ses yeux autour de lui pendant tant d'années.

Voyez comme ce que j'appellerai la portion congrue du petit lui paraît chose sacrée. *Res sacra miser;* et il ajoute : *res sacra res miseri :* « Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant les différentes conditions. Il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles (lisez aujourd'hui : la féodalité financière) ne pourront point faire d'acquisition sur les pauvres : tous auront des terres, mais chacun en aura fort peu et sera excité par là à la bien cultiver... »

Joignez à cela son horreur de la guerre, son absence, sinon de patriotisme, du moins de patriotisme militant, conquérant, hardi et même fier. Les tendances sont très marquées. Elles vont à souhaiter une humanité tranquille, laborieuse, et cellulaire, sans grandes joies et sans grandes misères, sans grandes entreprises et sans luttes, placide et douce, essentiellement *anti-héroïque*. C'est très moderne. La contemplation du règne de Louis XIV vu par ses vilains aspects pouvait très facilement amener là un esprit d'ailleurs un peu chimérique, une belle imagination tendre et sensible, une manière de Platon chrétien.

De même son mysticisme s'explique assez par une réaction contre, je ne dis pas la religion, mais la pratique de la religion telle qu'il l'avait trop vue avec ses beaux yeux. Le mysticisme de Fénelon, au fond, c'est simplement l'*amour de Dieu*. Vous croyez que c'est chose toute naturelle et banale et qu'il n'y a pas là le commencement d'une hérésie? C'était, ce me semble, une nouveauté hardie et un peu scandaleuse en ce temps-là. Ne remarquez vous pas que c'est la *crainte de Dieu* qui est toute la religion du XVIIe siècle? Toute la religion aussi bien des jansénistes que des jésuites et que des hommes qui tenaient le juste milieu? Qu'y a-t-il dans tout Bossuet? le dogme, d'abord, certes, et l'explication du dogme. Mais comme *sentiment religieux*, rien autre chose que la crainte de Dieu et de ses « grandes et terribles leçons ». Je n'ai pas besoin de dire que ce sentiment est le seul que les jansénistes aient connu, et qu'il est au fond encore, malgré tous les adoucissements de forme et de pratiques, dans l'enseignement des jésuites. C'est cette religion, il faut savoir le dire, que Fénelon a fini par supporter impatiemment. Il s'est dit un jour : « Si l'on se mettait à aimer Dieu? Si on l'adorait avec confiance, avec abandon, avec renoncement, avec plein embrasement et plein désir de se reposer sur lui et en lui? Si on était *le petit enfant?* Si on osait dire comme saint Paul : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo?* »

C'était nouveau, très nouveau; c'était aussi très dangereux, si dangereux que Fénelon n'a jamais considéré cette façon d'entendre la religion que comme une chose possible seulement à un très petit nombre de privilégiés, et réservée à cette élite; mais enfin son naturel l'y poussait et sans doute aussi

le souvenir de ces temps, affreux pour nous, pénibles au moins pour lui, où la religion était si bien uniquement la crainte de Dieu que la pratique de la religion était une *Terreur*.

Cela l'a entraîné loin, dans toute une lutte gênante et gênée, pleine d'embûches, de pièges, de marches et de contre marches, où, peut-être, il a été un peu plus habile qu'il n'aurait fallu, et ses adversaires aussi, comme il arrive toujours. Mais ceci sera plutôt la matière du second volume de M. Crouslé qu'il ne l'est du premier, puisque nous avons dit que celui-ci s'arrête en 1695. Tel qu'il est déjà, l'ouvrage du savant et scrupuleux professeur est singulièrement instructif autant qu'il est judicieux. Encore qu'il ne soit pas d'un ami, il ne diminuera aucunement la gloire de l'archevêque de Cambrai. Il donne même du grand orateur, du charmant rêveur et de l'incomparable séducteur un portrait vif et frappant où tous les traits de cette physionomie si complexe sont attrapés avec une véritable justesse. Voilà bien « cet esprit d'une étendue surprenante, fécond, flexible, sublime, gracieux, *plaisant;* ce caractère enchanteur dès le premier abord, en qui l'on découvrait ensuite une gravité, une sévérité, une hauteur inattendues ; ce personnage saint par ses mœurs, par sa dévotion enthousiaste, par ses théories mystiques, lequel se trouvait en même temps tout à fait homme de qualité et esprit fertile en vues d'administration et de politique ; cet orateur tour à tour pathétique, brillant et austère ; cet écrivain grave et vigoureux, fluide et subtil, négligent, élégant, délicat, comme il lui plaisait ; cet homme enfin apte à jouer tous les rôles les plus difficiles, à séduire et à imposer, à charmer, à instruire, à gouverner. »

Si les hommes qui n'aiment pas beaucoup Fénelon en pensent cela...

Nous attendons avec impatience la suite, très prochaine, nous assure-t-on, de cette belle étude.

ÉMILE FAGUET.

MUSICIENS CONTEMPORAINS

VICTOR MASSÉ

Il naît des femmes, il naît des artistes aussi, pour chacun des instincts divers qui composent notre humaine nature et cohabitent en nous, si respectueux de leur autonomie, souvent même si étrangers l'un à l'autre, que, dans l'impuissance de les satisfaire tous ensemble, nous en sommes réduits à leur donner la becquée tour à tour, laissant l'un crier famine, tant que son frère n'est pas rassasié.

Comme une maison à plusieurs étages, nous logeons parfois un rêveur en plein ciel, au-dessus de quelque huissier retors, d'un vertueux moraliste peut-être, probablement d'un financier disciple d'Épicure, sinon de quelque fille entretenue : gens discrets, d'ailleurs, soucieux de vivre en bonne intelligence, habiles aux politesses et aux concessions réciproques, prompts à fermer les yeux, si l'on frappe à la porte voisine. Et, dans l'escalier, marchands de plaisir vont et viennent, offrant leur pacotille, les uns plus haut, les autres plus bas...

Victor Massé était un habitué du rez-de-chaussée.

Ne lui ouvrons la porte, ni de notre esprit, ni de notre cœur : il ne vient qu'offrir à nos sens un aimable divertissement d'après-dîner. Le comprendre ainsi, c'est le vrai moyen d'être juste envers lui, et de pouvoir reconnaître que, s'il a voulu peu, il a bien fait, du moins, ce qu'il a voulu faire. Aussi a-t-il parcouru, de la *Chanteuse voilée* à *Paul et Virginie*, une carrière heureuse et fertile en succès.

D'où vient, cependant, que son œuvre, si populaire qu'en ait été la vogue, si connus qu'en soient les personnages, ne contient aucune de ces figures auxquelles le théâtre, en les prenant dans la littérature, a donné une réalité de vie vécue ? D'où vient que, à succès presque égal, ni Galatée ni Virginie n'ont trouvé place à côté des Mignon, des Carmen, des Manon ?

C'est que jamais il n'a pris de sa chair et de son sang, pour en créer un corps : c'est qu'il n'a fait que gonfler d'un peu d'air vibrant des bulles de savon, brillantes quelquefois, éphémères toujours. La facilité de son succès, il la paiera, croyons-nous, de sa courte durée : car le public aime qu'on le flatte, mais veut qu'on s'impose. Massé n'a jamais connu ce malentendu entre l'artiste et son auditoire, où le premier doit développer toutes les ressources de son art pour rendre son idée tangible, où le second doit mettre toute sa bonne volonté à pénétrer une personnalité différente de la sienne. Il était public lui-même, et de ce public qui, heureux de la chaleur et du luxe d'un théâtre, béat d'une digestion facile, demande quelque romance, dont les émotions tempérées lui feront faire un agréable retour sur son propre bien-être, sans le secouer assez profondément pour lui en donner le remords. Il n'a pas eu de peine à le séduire du premier coup, en ne lui exprimant que ses propres idées, ses propres sentiments.

L'Égypte de *Cléopâtre*, la Venise de la *Reine Topaze*, l'Ile exquise de *Paul et Virginie*, il n'a su se les figurer autrement que des toiles peintes ; ses héros, il les a vus chez le costumier, et tous, sans distinction, il les a doués d'une âme à l'image de la sienne. Nous la croyons, cette âme, sincère et sensible, comme l'ont connue ses amis. Mais c'était la sensibilité facile du bon ouvrier, qui chante, la larme à l'œil, ses

amours et les blés d'or ; c'était aussi son ignorance, et son impuissance à comprendre ou à deviner rien de plus haut que ses pensées, que ses joies et que ses douleurs.

Il n'a pas su comprendre, même, que des personnages différents devaient parler un différent langage. Dans cette partition de *Galatée*, celle pourtant où sa veine mélodique fut la plus abondante, le morceau le plus charmant, le seul, à vrai dire, dont l'inspiration ait quelque délicatesse, n'est-il pas l'air du paresseux Ganymède :

Ah! qu'il est doux de ne rien faire!

Et le grotesque Midas n'a-t-il pas, pour séduire Galatée, des accents plus tendres que Pygmalion lui-même, répétant :

Tout aime : c'est la loi!

avec ces trois notes pesantes, qui, en toute autre occurrence, seraient d'un bon comique ?

Où, dans ces deux longs actes, est le coin d'impression artistique, la minute d'émotion vraie, la note de juste compréhension du cadre et des personnages ? L'*invocation* de Pygmalion est d'un entraînement irrésistible, je le veux bien : mais Vénus eût-elle été sensible, comme nous, à cet entraînement-là ? Et serait-ce pour chanter :

Ah! verse encore,
Vidons l'amphore!

avec ce déhanchement faubourien, qu'elle éveilla le divin marbre ? Galatée ne s'enivre pas des trésors du dieu Bacchus, hélas ! elle fait la noce ! Et quand Eurydice la faisait au Tartare d'Offenbach, au moins avait-elle une autre allure, en criant : Évohé !

Et c'est Pygmalion ! et c'est Galatée ! c'est tout l'homme, et toute la femme ! On dit que Massé a composé ses chœurs à Cypris devant un bas-relief antique : voilà un bas-relief qui a dû être bien étonné !

Plus étonné peut-être encore, eût été le doux Bernardin de Saint-Pierre. Innocent et délicat chef-d'œuvre, dont vous souriez peut-être aujourd'hui ! Qui de nous n'en a pleuré ? Le souvenir de pareilles larmes commandait le respect du silence, tout au moins un effort sincère vers l'expression du charme ressenti. Si Victor Massé l'a vraiment tenté, plaignons-le! plaignons-le si, pour lui, cette négrillonnerie chromolithographique, c'est la rivière des Lataniers, et le Morne, et les Pamplemousses ! plaignons-le, si c'est Paul qui lit, sur un motif de valse, la lettre de Virginie, et donne à ses délicieux enfantillages une si agaçante sensiblerie ! plaignons-le, surtout, si c'est Virginie qui entonne la *Marseillaise de l'amour*, puisque c'est ainsi, paraît-il, qu'il faut nommer ce duo d'énergumènes, ponctué par les rugissements des trombones !

Nous ne voudrions pas insister sur une œuvre écrite alors que Massé souffrait déjà du mal qui devait l'emporter avant l'heure de sa représentation ; mais qui se souvient aujourd'hui de la barque de Cléopâtre sur le Nil? qui oubliera celle d'Amneris ?

Pour mesurer la distance qui sépare irrémédiablement le simple musicien, à qui la Nature donne la faculté d'inventer une agréable mélodie, de l'artiste qui a le don divin, la prescience d'un accord mystérieux et évocateur entre une impression purement auditive et une impression visuelle ou sentimentale, nous n'aurons pas besoin, en effet, de chercher hors des écoles mêmes dont Massé se réclame. Le souvenir de Verdi s'imposait. Si nous prononçons maintenant les noms de Gounod et de M. Massenet, seront-ils plus suspects de ne pas appartenir à l'école du chant, de la simplicité, du charme, à l'école française enfin? La musique de Massé crie à chaque note ce qu'elle doit à l'influence de l'auteur de *Faust;* comparez cependant Galatée à Baucis, Simone à Mireille, Paul à Roméo : où est la vérité ?

Comparez seulement, pour savoir où est la vie, les récitatifs de Manon, de Werther, de Marie-Madeleine, à ceux qui appesantissent toute œuvre de Massé, interminables, sans invention dans les motifs instrumentaux qui les accompagnent, sans autre accent, dans la déclamation, que celui d'un moyen bon-sens. Il y aurait tout avantage à faire ici l'inverse d'une opération qui a été de mode, et à remplacer la musique par du parlé. Car, ni la continuité des scènes, ni leur ton soutenu, ni même l'emploi de ces rappels de motifs, en qui certains esprits de courte vue font consister aujourd'hui toute la modernité musicale ne sauraient nous faire illusion : Massé a obstinément employé une forme unique, celle des *couplets*. Et cela, non par indigence ni paresse, mais par dessein bien arrêté de faciliter à la paresse et à l'indigence de son public l'intelligence de ses mélodies. C'est la plus évidente preuve qu'il n'a jamais compris ce que c'était qu'exprimer un sentiment vrai, que développer une action, que provoquer une émotion profonde : car aucun sentiment ne saurait s'exprimer deux fois de suite d'une manière identique, car toute répétition arrête l'action, car toute émotion réitérée s'affaiblit.

Pour ce qui est de la déclamation des paroles, la construction de la mélodie elle-même sera plus révélatrice encore. Procéder, comme Massé le fait constamment, par progressions symétriques de rythmes pareils, c'est renoncer, de propos déterminé, à toute déclamation expressive, le même membre de phrase musicale ne pouvant se prêter qu'à une déclamation, tout au plus correcte, de différents membres de phrase poétique ; c'est tenir compte du nombre des

syllabes seulement, et non de leur valeur, ni de celle des mots.

L'emploi de ces procédés s'excuse dans le vaudeville musical à la Scribe. Si Victor Massé se fût cantonné dans cet art de gaieté tempérée et de sentimentalité conventionnelle, qui ne se prend pas lui-même au sérieux, il fût resté l'auteur d'œuvres estimables et charmantes. Sans avoir toute la finesse d'un Auber, il a pourtant suivi dignement ses traces dans la *Chanteuse voilée*, dans la *Reine Topaze*, dans les *Noces de Jeannette*. Les *Saisons* mêmes, quoique gâtées par de lourdes prétentions dramatiques, contiennent quelques morceaux, que nous rangerons parmi les meilleurs qu'il ait écrits. Les tableaux rustiques de la moisson, des vendanges, de la veillée avec ses rondes populaires, ne manquent ni de franchise ni de couleur ; et le duo « du Pain et du Vin » est un excellent morceau bouffe, dans la bonne tradition de Grétry.

En ces œuvres légères, servi par les dons réels de sa nature, Massé a pu acquérir une facture claire, correcte et aimable, une ampleur de développement qui n'engendre pas l'ennui, un art, enfin, qui, sans être élevé, n'est pourtant pas étriqué : si bourgeoises qu'en soient l'étoffe et la coupe, ses vêtements sont larges et il s'y meut à l'aise. Malheureusement, ses ambitions ont visé plus haut que sa culture musicale ne pouvait le porter. Pour exprimer d'autres sentiments, il a voulu se faire une autre écriture, et s'est perdu dans les complications gauches, dans les harmonies prétentieuses, dans les modulations maladroites. Certes il a toujours laissé, suivant l'image trop connue, le piédestal dans l'orchestre, la statue sur la scène ; mais sa statue a des pieds d'argile : l'accompagnement tantôt s'effrite en sonorités sèches sous la voix qui chancelle, et tantôt le chant semble soulever à chaque pas une lourde motte terreuse. Ni les idées, ni le style ne se sont élevés avec les intentions de Massé. Abandonnant l'opéra-comique pour le grand opéra, il n'a atteint que la grande opérette, celle qui a renoncé à être drôle. Pourquoi n'a-t-on pas laissé *Paul et Virginie* aux planches de la Gaîté, berceau de leurs premières amours? pourquoi *Rip* n'a-t-il pas encore passé à l'Opéra-Comique? C'est farine du même moulin.

Nous devons pourtant être sincères avec nous-même ; nous devons, *tous*, avouer l'effet produit par cette musique, le plaisir incontestable qu'elle peut nous procurer. On nous permettra seulement d'en discuter la qualité.

Hélas! la chair est faible. Est-il un homme qui n'ait pris, fréquent ou rare, quelque agrément aux plus mauvais lieux? On ne s'en vante guère, d'habitude : mais, lorsqu'il s'agit de musique, le cynisme est de mise. Oui, le plaisir facile est doux, à certaines âmes toujours, à d'autres un jour au moins; et si l'on en rougit un peu le lendemain, il est si aisé de n'y plus penser! Plaisir purement physique, que Victor Massé nous offre copieusement. Sa phrase viole l'applaudissement avec des élans de lèvres banales, des modulations qui sentent le musc de bas prix, des rentrées qui nous prennent aux jambes comme une jupe envolée au tournant d'un trottoir. Des idées, soit : mais de quelle fraction de monde!

Elles se pressent, abondantes, voyantes, tenaces. Chacun les retient, et les siffle à la sortie. « Qu'on me siffle plutôt dans la salle! » s'écriait un de nos maîtres les plus aimés. La différence est mince. Lorsqu'une mélodie s'impose ainsi, du premier coup, à la mémoire de l'auditeur le moins cultivé, ce n'est pas qu'elle soit belle, ni jolie, ni même caractéristique : c'est seulement qu'elle a retrouvé, en quelque obscur repli de son oreille, une rengaine sœur pour lui donner la main : c'est que, par son rythme, sa couleur, ou son dessin, elle est banale.

On a trop souvent traité la musique d'art de sensation et d'agrément. Il est de toute évidence, qu'aucun des arts ne saurait avoir d'autre *moyen* que la sensation, et qu'une sensation, de préférence, agréable! Mais leur *fin* est plus haute, et c'est les compromettre singulièrement que de confondre le moyen avec la fin. La musique est déjà le plus compromis d'eux tous : Victor Massé y a contribué pour sa large part, et il est fâcheux qu'on l'y aide encore! Non, ce n'est pas là l'*Art français*; l'art français est fait de vérité, de simplicité, et de mesure : l'auteur de *Paul et Virginie* n'a pas su être vrai, donc son art n'est pas simple; et il n'a pas eu de mesure, puisqu'en toute occasion il n'a fait qu'abuser de notre sensualité auditive.

On n'a pas manqué de dire que le succès de la reprise d'hier est une protestation contre l'envahissement des doctrines nouvelles. Croyons plutôt que c'est contre le premier succès de *Paul et Virginie* que s'est élevée l'ardente protestation du progrès accompli depuis dix-huit ans, depuis cette date qui fut aussi celle de l'inauguration de Bayreuth. Le public n'est plus tout entier tel que l'a vu (et tel que l'a fait!) l'école dont Massé fut un des derniers représentants. Il a fini par comprendre que ceux qui voulaient l'amuser ainsi devaient le tenir en singulier mépris. Il s'est senti capable, même après son dîner, d'un sérieux effort pour suivre dans leur vol des esprits supérieurs. S'il garde encore une certaine indulgence à ceux qui l'ont séduit jadis, il commence à laisser carillonner à sa porte ceux qui s'obstinent à suivre leurs traces; il se réfugie dans les chambres hautes, tout prêt déjà aux excès contraires. C'est par protestation, et par réaction, que s'est développé ce mouvement, si puissant qu'il a vaincu

ce qu'il y a de plus puissant en France, le chauvinisme; par protestation, que la jeune école s'est engagée, presque entière, dans une voie où notre nationalisme est en péril; par protestation, que la nature la plus franchement française, Em. Chabrier, nous a donné le triste spectacle de son erreur, noyant ses qualités charmantes dans les complications d'un art mal digéré. Paix à celui-là! il y a laissé son cerveau, puis sa vie.

Le dégoût *des mélodies* nous a conduit au mépris de *la Mélodie*. Nous lui devons aujourd'hui, et le savant ennui que distillent les *wagnériens*, et le néant sonore, mais discordant, des apôtres de *la vérité dans le drame lyrique*. Mais, parce qu'on a mésusé d'elle, la Mélodie n'en reste pas moins la souveraine maîtresse de toute musique ; sa pureté défie ceux qui la méconnaissent, comme ceux qui l'exploitent; elle coule à pleins bords chez Wagner, comme chez Beethoven, comme chez Bach; elle jaillira demain, claire et vraie, de tout cœur sincère et désintéressé. Elle est la musique même: sans elle la musique est un cadavre sans âme.

GASTON CARRAUD.

VARIÉTÉS

Les élections à la Guyane.

Le suffrage universel est devenu tellement indispensable à notre vie sociale, qu'on peut dire de lui comme de l'amour: « Qui que tu sois, voici ton maître. » Devant sa volonté puissante et souvent fantasque tout se courbe humblement; d'un geste, il élève ou renverse les gouvernements les mieux assis, et ses pâles adversaires se taisent ou se déguisent. Il règne en autocrate incontesté sur le peuple « le plus spirituel de la terre ».

Et cependant il possède au loin, par delà les océans, de bien singuliers partisans qui tueraient inconsciemment par le ridicule tout autre colosse moins solidement campé.

Ces parodies politiques sont originales en raison de leur cadre exotique et la conviction avec laquelle elles sont jouées les rendrait fort divertissantes si l'étranger qui les voit ne riait pas.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne fais pas ici allusion aux colonies — telles que la Réunion — dont la population est composée de vieilles familles françaises qui ont pris racine et fructifié dans le pays. Les choses y ont lieu à peu près comme dans nos départements avec, néanmoins, cette différence tout à leur louange qu'il n'y a pas de place, là-bas, pour les politiciens professionnels et pour les gloires importées. Pas de maquillage possible : candidats et électeurs se connaissent; dans leur enfance, tous les hommes de la même génération ont joué ensemble sous les mêmes palmiers, bananiers ou manguiers en face des flots bleus étincelants.

Dans ces conditions l'élection ne saurait être qu'un témoignage d'estime raisonnée et d'affection justifiée par des services rendus. Si donc la quantité des voix recueillies par l'élu est peu considérable, combien leur qualité, leur spontanéité leur donne de valeur! La connexion est complète entre le mandataire et ses mandants ; c'est une idylle électorale. On en chercherait vainement le touchant tableau ailleurs que dans les colonies blanches où on a gardé intactes les antiques usages de nos pères, l'habitude de dîner à deux heures, de souper à huit, et d'apporter dans les actes de l'existence ce scrupule de correction et de politesse qui, jadis, caractérisait l'honnête homme.

Mentionnons, mais seulement comme une particularité intéressante, ce fait spécial à la Cochinchine : les électeurs y sont tous fonctionnaires.

On voit tout de suite les conséquences qui découlent d'une pareille situation. Le député doit tout aux fonctionnaires, et eux ne lui doivent jamais rien. Autant de bulletins favorables trouvés dans l'urne, autant d'avancements à obtenir — que dis-je, autant! beaucoup plus, puisque, les votes étant anonymes, on ne peut faire le départ entre les amis et les opposants. Ces derniers ne le cèdent probablement pas aux autres en fait d'exigences, mais combien ils sont plus dilettantes et quel plaisir raffiné ce doit être de se créer des droits sur un homme en votant contre lui!

*
* *

Arrivons aux pays de la fantaisie politico-électorale. J'imagine que si MM. les membres des cercles de Pointe-à-Pitre, de Fort-de-France et de Cayenne lisent les comptes rendus du procès de Toulouse, ils doivent être prodigieusement étonnés du train que nos journaux mènent autour de cette affaire. En voyant qualifier de crime certaines manipulations de bulletins, je suppose qu'ils ressentent l'impression qu'éprouverait le propriétaire d'un harem si on lui disait que la polygamie est un cas pendable. Cela est très naturel étant donnée leur optique particulière.

Nous connaissons tous de très braves gens qui ne feraient pas tort d'un sou à leur épicier, mais qui considèrent comme une plaisanterie de très bon goût de passer sous le nez d'un douanier des objets soumis aux droits : une pareille fraude ne leur paraît pas de nature à inquiéter la conscience. De même, nos excellents nègres en ce qui concerne les tricheries

électorales : ils ne les prennent pas du tout, comme nous, au tragique.

Ce sont, d'ailleurs, de vrais enfants, et l'on serait aussi injuste de les taxer d'indécence s'ils se promènent nus que de leur tenir rigueur s'ils jouent parfois avec un gros livre, imprudemment laissé à leur portée, qu'on appelle le Code.

Aussi j'estime qu'on peut, sans aucune arrière-pensée d'indignation, sourire de leur façon de pratiquer le parlementarisme.

Prenons, si vous voulez, la Guyane pour exemple.

En 1848, elle comptait un peu moins de deux mille blancs et un peu plus de douze mille esclaves noirs importés d'Afrique. Ces esclaves cultivaient la canne, faisaient un peu de culture ; leur condition, fâcheuse au point de vue théorique et incompatible avec les principes, n'était pas, quoi qu'on ait écrit là-dessus, malheureuse au point de vue matériel : nos philanthropes en ont ressenti beaucoup plus qu'eux-mêmes l'amertume. On fit cependant très bien de couper leurs liens légaux, de briser leurs chaînes imaginaires et de rayer de nos lois ce vilain mot d'esclavage. Peut-être aurait-on pu procéder un peu moins brusquement et tenir compte des intérêts des planteurs, déjà si pauvres et dont la ruine entraîna celle de la colonie. Mais, la mesure prise, — mesure d'inspiration généreuse, — il fallait lui donner sa conséquence logique qui eût été de ramener les anciens serfs chez eux, c'est-à-dire sur la côte d'Afrique. On préféra les nationaliser et faire de tous ces gaillards aux lèvres lippues, aux nez épatés, aux cheveux crépus, des citoyens français, les transformer subitement en conseillers municipaux, en adjoints et en maires ayant pour administrés leurs anciens propriétaires.

On institua un grand nombre de communes, mais elles ne sont encore, pour la plupart, que des points géographiques : une masure, au milieu des bois, dans une savane, sur le bord d'une route solitaire, voilà l'hôtel de ville ; de bourg, village ou hameau, nulle trace, mais, seulement, quelques huttes ou cabanes éparpillées sur un espace de plusieurs kilomètres carrés — telles sont les unités qui concourent à former un canton. Les ressources municipales sont vagues et consistent presque exclusivement dans l'attribution d'une part de l'octroi de mer. Cette somme sert à solder et à équiper des agents de police qui rehaussent par leur présence la dignité du maire, puis aussi à payer les frais de quelques dîners patriotiques qu'on s'offre les jours de fêtes nationales.

La discussion du budget dans une assemblée rurale ne manque pas de piquant. Je me souviens d'avoir assisté à une séance dans laquelle il s'agissait de rétablir l'équilibre compromis par l'achat d'une main de papier, d'une bouteille d'encre et d'une boîte de plumes. Cette question réglée tant bien que mal, le leader de l'opposition interpella en patois créole sur ce que les meubles de la mairie avaient tous disparu.

— Ces meubles sont chez moi, répondit le maire : ici les insectes, l'humidité, les eussent promptement détériorés et personne ne s'en servait ; dans ma case, au contraire, ils sont utiles et on les soigne. Voilà pourquoi je les y ai fait transporter.

Tout le monde, y compris l'extrême gauche, se déclara satisfait de l'explication. Le maire continue donc à serrer ses hardes dans la bibliothèque municipale et son intéressante progéniture s'assoit sur les chaises de l'hôtel de ville pour manger, sur la table du conseil, la cassave, le bacanlian et le couac quotidiens. Ces choses se font avec la plus grande bonhomie.

Très peu de maires savent lire, et bien rares sont ceux qui parlent couramment le français. Je me demande comment la machine administrative peut se mouvoir quand l'instituteur, le seul être capable d'écrire une lettre et de grossoyer un acte, est absent, malade ou mort. Que serait-il advenu, grands dieux ! sans cet utile auxiliaire, d'un jeune couple qui fut uni en ma présence dans la commune de T... ? Les futurs, les témoins, les gens de la noce ne pouvaient s'expliquer qu'en créole : le maire, vêtu de la redingote noire et orné de la cravate blanche chères à ses compatriotes, ceint d'une écharpe qui s'étalait de son abdomen à son estomac, regardait dignement l'assistance et posait de temps en temps les questions classiques que l'instituteur lui soufflait. Les intéressés, à leur tour, répétaient les répliques que le magistrat leur dictait. Quand vint le moment de lire la formule sacramentelle, le maire se leva, prit un volume quelconque qui traînait sur la table, toussa, se moucha, assura sur son nez ses grosses lunettes cerclées d'argent, et se mit à remuer les lèvres tandis que l'instituteur lisait derrière son dos les articles du code civil. La noce écoutait, grave et recueillie.

Quand l'instituteur cessa de lire, le maire cessa de remuer les lèvres, ferma le volume, essuya ses lunettes, les mit dans sa poche, se coiffa d'un énorme chapeau haut de forme, et, précédé de ses licteurs, — je veux dire de ses deux agents de police en grande tenue, — descendit de son estrade et se retira.

Il faut croire que ces municipalités rendirent des services précieux, car on compléta l'œuvre de décentralisation par la création d'un conseil général, lequel fut doté de pouvoirs très étendus. Ce conseil est un parlement au petit pied qui a ses tempêtes, — comme l'autre, — où l'on s'injurie à bouche que veux-tu et où il est d'autant plus facile de se prendre aux cheveux, que chacun y est pourvu d'une luxuriante crinière. Les membres de l'assemblée coloniale sont élus par

un nombre de suffrages variant de vingt à trente-cinq : mais ils sont aussi sérieux en face de leurs pupitres que s'ils avaient été l'objet d'un plébiscite.

Tous les ans, le gouverneur, accompagné des autorités civiles et militaires, des magistrats en robe, ouvre solennellement la session par un discours du trône dans lequel il promet autant de beurre que de pain, bien que la colonie ne fournisse ni lait ni farine. Les faces noires et jaunes, impassibles, ponctuent à peine de temps en temps d'un léger signe d'approbation la harangue de l'Exécutif.

Les délibérations du conseil général constituent l'unique distraction qu'on puisse se procurer dans cette affreuse, triste et morne Cayenne; les rapports verbaux ou écrits des commissions et sous-commissions sont vraiment des morceaux littéraires impayables et qu'on chercherait vainement ailleurs. Il y a pourtant quelqu'un qui ne les trouve pas drôles : c'est le malheureux employé qui a la lourde charge de résumer en une prose à peu près correcte, compréhensible et possible à imprimer les dialogues extraordinaires qui s'échangent dans la salle des séances, avec cette volubilité, ces cris, ces attitudes simiesques et ces gestes désordonnés propres à la race nègre.

On prolonge tant qu'on peut les sessions, car elles sont motifs à godailleries fraternelles. On dîne à l'hôtel du Gouvernement, on y sable le champagne— un champagne de circonstance — et l'on danse sous les lambris officiels. Quelle chanson eût faite Mac-Nab avec ces cavaliers seuls où le quadrille des lanciers s'inspire de la bamboula! Comme il eût décrit ces ronds de jambe invraisemblables, ces larges sourires découvrant des dents blanches, ces façons d'enlacer les tailles ou de placer les mains sur les épaules des danseuses! et les danseuses elles-mêmes, et leurs toilettes, et leur décolletage, et leur poudre de riz rose étalée sur des peaux huileuses! Quelques Européennes sont là, femmes de militaires ou de fonctionnaires : bon gré, mal gré, à la chaîne des dames, il faut qu'elles passent de bras en bras. On sent bien alors — avec ou sans calembour — que la Guyane est aux Guyanais. C'est du moins leur formule, formule menteuse, car pour que la Guyane soit aux Guyanais, il faudrait qu'elle fût rendue aux antiques possesseurs du sol, qui sont les Indiens Galibis, Bouis, etc. ou à ceux qui les ont vaincus, qui sont les colons blancs, tandis que les soi-disant représentants du peuple avec lesquels nos femmes d'officiers sont obligées de danser sont, tout bonnement, comme je le disais tout à l'heure, des enfants de Cafres jadis vendus par leurs rois en échange de quelques douzaines de mouchoirs.

Quoi qu'il en soit de l'opinion qu'on professe à ce sujet, point ne sert de récriminer; le fait est accompli, et mieux vaut l'accepter de bonne grâce. Puisqu'on nous a imposé ces concitoyens exotiques, efforçons-nous de les guider, de les instruire, car, tout en ayant beaucoup de soleil, ils ont fort peu de lumière. En leur octroyant des droits politiques, on a commencé par la fin et mis la charrue avant les bœufs: revenons au commencement en ouvrant des écoles où on leur apprendra non seulement à parler notre langue mais encore à connaître les devoirs qui sont les corollaires de leurs privilèges.

Ils possèdent à un assez haut degré le sentiment primitif de la justice, mais ils n'ont guère le sentiment compliqué et artificiel de la légalité. La boîte en forme de tirelire dans laquelle on introduit des bulletins n'est pas à leurs yeux comme aux nôtres le prestige d'un symbole sacré.

En réalité, ce n'est point dans les flancs de cette caisse que se fait l'élection: elle a lieu par acclamation, dans la rue, et les femmes y jouent un rôle important, sinon le premier.

Dès l'aube du jour fixé pour l'élection du député, femmes et filles du peuple, les unes en grande toilette parées de leurs rubans et bijoux, de leurs plus beaux camiserets, les autres habillées de blanc comme en une fête religieuse, se réunissent dans un faubourg de la ville. Puis elles se forment en procession sur deux rangs, laissant un espace libre pour les porteuses de bannières et de pancartes enrubannées où sont écrites des devises ou tracées des figures peinturlurées qui ont la prétention de reproduire les traits du candidat. La procession s'avance lentement, de groupe en groupe des vociférâtrices improvisent, sur des airs de mélopées dont les tambourins scandent le rythme, des couplets dithyrambiques; le refrain est chanté en chœur et terminé par une exclamation stridente. Plus on va, plus l'enthousiasme grandit; bientôt la danse se mêle au chant et les tambours pressent la mesure.

De temps en temps, le cortège fait halte devant la maison d'un adversaire du candidat : ce sont alors des huées, des menaces et, parfois, des pierres jetées sur les persiennes closes. Quand on a suffisamment crié, on repart en sautant.

Cela dure ainsi jusqu'au coucher du soleil. Chaque manifestante rentre alors chez elle, mais seulement pour reprendre des forces, car vers 11 heures on se retrouve sur la grande place des Palmiers. Cette fois les hommes, tenant des torches, prennent part à la farandole; les tambours font rage et excitent les danseurs. Pendant toute la nuit, des vivats frénétiques s'élèvent vers le ciel bleu troué d'étoiles.

Qu'importe, après cela, ce qu'on trouve ou ne trouve pas dans l'urne? Jeunes et vieux, mâles et femelles, n'ont-ils pas exprimé leur volonté d'une façon indéniable? En vérité, on ne s'inquiète guère

d'éplucher les listes électorales et de savoir s'il est vraisemblable que la ville de Cayenne, dont la population est de cinq mille habitants, compte deux mille six cents électeurs inscrits. Cela cependant a failli, l'année dernière, compromettre l'élection de l'honorable M. Franconie : grâce aux morts, aux absents, aux disparus, etc., qu'on a fait voter contre lui, les adversaires de cet homme de bien, qui sont une poignée méprisable, ont paru légion.

Dans toutes les classes de la société, — je me sers du mot classe à défaut d'autre, car il n'y a guère de différence, sinon un peu d'argent, entre le bourgeois et l'ouvrier, — la période électorale ressemble à celle du carnaval.

Il coulera, je le crains, bien de l'eau sous les tropiques avant que nos frères de là-bas comprennent que la liberté ne consiste pas uniquement à danser et à chanter parmi la verdure et les fleurs.

PAUL MIMANDE.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

31 décembre.

L'année 1894 aura été pour la France et pour l'Europe une année de tristesse, d'incertitude et de transition. Les deux grandes nations dont le rapprochement rehausse la prépondérance et garantit la paix générale, la France et la Russie, toutes deux ont été cruellement frappées par l'abominable assassinat dont M. Carnot a été victime et par la mort prématurée de l'empereur Alexandre III.

En Angleterre, en Allemagne et en Autriche-Hongrie, une hésitation singulière se remarque dans les doctrines politiques; la ligne de conduite des gouvernements subit dans chacun de ces pays des oscillations qui tiennent aux volontés contradictoires successivement prédominantes : la retraite de M. Gladstone et l'arrivée aux affaires de lord Rosebery paraissent avoir marqué la fin de la grande période parlementaire où les deux partis *whig* et *tory* assumèrent alternativement la charge du pouvoir. Les offres de service faites à la Russie ne semblent pas avoir mieux réussi à lord Rosebery que ses efforts pour réaliser une entente européenne en présence des événements sino-japonais, et la guerre qu'il a ouverte contre la Chambre des lords, dont il veut supprimer le *veto*, semble rencontrer dans toute l'Angleterre une telle indifférence qu'on se demande où en est l'esprit public dans la terre classique des institutions parlementaires.

La retraite peu justifiée de M. de Caprivi, en Allemagne, et la désignation pour le poste de grand-chancelier de M. de Hohenlohe, âgé de 75 ans, ont révélé les difficultés de la situation politique de l'Allemagne : en face de l'influence grandissante des socialistes, qui réussissent en mettant à l'index pendant huit mois les brasseries de Berlin à faire capituler l'association puissante des fabricants de bière, l'Allemagne paraît être dirigée dans un sens d'ultra-conservatisme prussien dont les duchés de Bavière, du Wurtemberg et de Bade se préoccupent légitimement.

L'Autriche-Hongrie même, cet échiquier dont la paix est garantie seulement par les efforts contraires des groupements divisés qui le composent, traverse une crise d'une gravité exceptionnelle, et l'opinion européenne soutiendrait l'émancipation de la Hongrie au lendemain de la démission du cabinet Wekerlé, qui peut hanter les esprits à Buda-Pesth si la Hongrie n'avait à maintes reprises cherché à étouffer les légitimes revendications des populations roumaines.

L'Italie, enfin, donne le curieux spectacle d'un homme tout-puissant malgré les accusations les plus nettement formulées, M. Crispi, qui congédie la Chambre, dont il est mécontent parce qu'elle a voulu la publication des documents relatifs à la Banque Romaine que M. Giolitti détenait. Le roi Humbert, dans son hésitation, soutient encore son premier ministre, qu'il commence à juger embarrassant même pour la royauté, et l'Italie, cette jeune Italie qui a vingt-cinq ans seulement, trébuche dans sa marche, alourdie par un budget de la guerre qui l'écrase, tantôt enflammée par des manifestations irrédentistes contre l'Autriche, tantôt attirée par les doctrines gallophobes à se rapprocher de l'Allemagne.

Les affaires d'Orient, dont l'hiver ajournera sans doute la solution, sont de nature à préoccuper les chancelleries; c'est qu'en effet les succès répétés des armées japonaises font prévoir l'effondrement de la puissance chinoise, et dès maintenant les trois puissances intéressées au premier chef à la paix en Orient, la France, la Russie, l'Angleterre, dont les territoires sont limitrophes de la Chine, suivent ces événements, cherchant à prévoir quelles en seront les conséquences.

Enfin, à Madagascar, la France s'apprête à occuper Tananarive pour mettre fin aux assassinats dont nos compatriotes sont victimes et organiser tous les services publics: justice, administration, finances, police dont notre protectorat, abandonné trop longtemps aux Hovas, est entièrement dépourvu.

Partout on peut noter un affaissement de l'esprit public qui se manifeste à la fois par l'égoïsme des hommes politiques et par l'indifférence du pays à l'endroit de son gouvernement: faut-il en accuser la tribune et la presse? Certes l'éloquence parlementaire et ministérielle languit, et les journaux sont devenus une industrie, encore cette industrie ne subsiste-t-elle que par des sacrifices inutiles ou des expédients qui la déconsidèrent. Mais cet égoïsme des classes dirigeantes est trop exclusif du souci des intérêts généraux pour que le pays ne soit pas frappé d'un aussi déplorable exemple.

La faute, certes, n'est pas seulement au gouvernement du moment : le parti gouvernemental tout entier en porte la responsabilité; il manque d'unité, il manque de prévoyance, il néglige l'avenir, il ne se soucie pas de la jeunesse sans l'appui de laquelle un régime meurt, il reste dans l'inaction en face de la propagande révolutionnaire des socialistes, tandis qu'il suffit au gouvernement de se maintenir au pouvoir par une habile alternance d'énergie et de faiblesse.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31995. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2 — 4e SÉRIE. — TOME III — 12 JANVIER 1895

LA POLITIQUE

M. le Président de la République a prononcé dans une occasion récente quelques paroles qui méritent qu'on les retienne : « C'est l'honneur de notre pays, a-t-il dit, d'avoir proclamé l'égalité devant la loi. Affirmer que les responsabilités morales sont plus lourdes pour l'intelligence et la fortune que pour l'ignorance et la misère, ce n'est pas faire une concession aux nécessités momentanées de la politique, c'est satisfaire aux exigences permanentes de la morale et de l'équité. » C'est là un noble langage, et un accent qui n'est pas banal.

Ces paroles de M. Casimir-Perier me sont revenues à l'esprit à propos de la parade d'exécution qui a eu lieu samedi dernier à l'École-Militaire. Je me disais en lisant le pénible récit : Voici l'égalité devant la loi. Et je pensais, à part moi, qu'on a dans l'armée une conception de la justice à la fois très simple et très haute.

Les militaires voient fort nettement une vérité que nous obscurcissons, nous autres, à force de sophismes et de paradoxes, et cette vérité est celle-ci : ce qui, au point de vue général, importe, ce n'est pas seulement le châtiment du coupable, c'est la leçon et l'exemple. Représentez-vous un conscrit qui assiste à l'acte d'expiation. Ce quart d'heure aura plus fait pour son éducation morale que tous les livres et tous les discours.

Cet enfant de vingt ans a senti au-dessus de lui quelque chose d'inconnu, devant quoi il était bien petit. Rentré dans sa caserne, on lui expliquera que ce quelque chose c'est la règle, la loi. Il se dira que la règle est dure, mais que la règle est subie par le chef comme par le soldat; il comprendra que nul, quelque grand qu'il soit, n'y échappe. De lui-même, avec son simple bon sens, il arrivera à ceci, que la loi est égale pour tous, qu'il faut qu'elle soit égale pour tous.

L'égalité devant la loi, tantôt traduite par des faits, tantôt par des symboles, est au fond de tous les règlements de l'armée. Ainsi s'explique qu'à une époque où toutes les institutions sociales sont ébranlées, l'institution militaire reste intacte et respectée. N'y a-t-il pas là de quoi réfléchir et faire un retour sur nous-mêmes?

Tandis que l'armée conserve sa cohésion, je ne sais quel travail de désagrégation se fait dans la société civile : c'est un lieu commun de le dire. Le respect de la loi, la confiance dans la loi s'amoindrit. Il semble par moments que la société, se sentant menacée, doute d'elle-même. Qu'il s'agisse de politique, d'impôts, de presse, d'anarchie, on ne croit plus qu'aux mesures d'exception. Les vrais libéraux, chaque jour moins nombreux, essayent de résister. Ils disent que l'égalité devant la loi, qui fait l'armée forte, peut faire forte aussi la société civile. Le droit commun, à leurs yeux, est la vérité, — pourvu qu'on applique le droit commun à tout le monde et qu'on se souvienne, ainsi que M. Casimir-Perier l'a dit avec tant de force, que « les responsabilités morales sont plus lourdes pour l'intelligence et la fortune que pour l'ignorance et la misère ».

PAUL LAFFITTE.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. ÉDOUARD ROD

Quand on voudra faire l'histoire de l'évolution des idées pendant le dernier quart de ce siècle, M. Rod sera certainement un des premiers témoins consultés. Nul mieux que lui ne s'est pénétré des pensées de son temps, et nul ne les a traduites avec plus de sincérité et de scrupule, tout en colorant ce qu'il reflétait, à la manière des lacs de son pays natal, de la teinte spéciale de son propre fond. Il n'est donc pas sans intérêt et il ne sera peut-être pas sans profit d'anticiper sur la critique de demain pour parcourir son œuvre. Cette étude, en nous conviant à une sorte de récapitulation des opinions ou des modes philosophiques qui se sont succédé depuis vingt ans avec une hâte fiévreuse, nous aidera à nous retrouver dans la confusion qu'elles ont produite, et, tout au moins, à reconnaître le chemin suivi.

I

Un des caractères de la littérature actuelle est de mêler à l'observation et à l'analyse une sympathie que n'ont point connue et qu'ont réprouvée les maîtres d'autrefois. Le naturalisme était bien descendu de la tour d'ivoire où s'étaient enfermés les survivants du romantisme; il avait pris contact avec la vie. Mais devant elle, il croyait devoir rester impassible. Elle n'était pour lui qu'une matière d'expérience scientifique, ce qu'est le cadavre pour l'anatomiste, le malade chloroformé pour l'opérateur. Les lecteurs se sont lassés à la longue d'une littérature où l'homme était découpé en planches de physiologie, où l'amour n'avait d'autre intérêt que celui d'une plaie béante qui laisse apercevoir les organes cachés. Sans lui prescrire de renoncer à la psychologie, on a demandé à l'écrivain plus d'émotion et de sentiment, une conception plus large de l'existence. M. Rod était bien fait pour satisfaire à cette nouvelle exigence du goût public.

Venu d'un pays de fortes pensées, ayant étudié dans cette Genève qui est une ville d'esprits libres et désintéressés, une espèce d'Alexandrie moderne où, dans le filtre de la langue française, se déversent et se clarifient, comme les eaux du Rhône dans celles du Léman, les courants intellectuels des nations voisines, M. Rod était tout préparé pour le genre de littérature requise. Il avait ce don de philosophe qui consiste à voir les antinomies des choses et à s'en tourmenter. Seulement, au lieu d'appliquer ce tourment à sa vie personnelle, de le tourner *en dedans*, comme le fit si stérilement son compatriote Amiel, il le répandait sur la vie générale. Par là, c'était surtout du Lévine de Tolstoï qu'il se rapprochait. Aussi n'a-t-il pas eu de peine à comprendre le roman russe. Si l'on consulte les dates, on reconnaîtra même qu'il a été, avant que l'engouement s'en mêlât, un des premiers à proclamer la portée de l'influence slave et à s'en inspirer. La littérature russe, en retour, quand elle s'est imposée à l'opinion, a puissamment aidé l'intelligence et le succès des livres de M. Rod.

Ces qualités de penseur, cette préoccupation du mystère de la vie devaient forcément entraîner M. Rod dans le pessimisme. Ce fut son point de départ, marqué par la publication de la *Course à la Mort*. Ce livre, qui n'a pas l'attrait du roman, qui en a à peine la forme, écrit en dehors de tout souci de plaire, dans un style abstrait et parfois aride, a néanmoins une grande importance dans l'œuvre de M. Rod, non seulement parce qu'il contient en raccourci quelques-unes des idées préférées qu'il a développées plus tard, mais aussi parce qu'il condense toutes les pensées d'une époque et peut servir de document historique pour étudier, au moment où il parut, l'état du pessimisme en France et le différencier de ses caractères antérieurs. Le pessimisme de M. Rod n'est pas plus le pessimisme orgueilleux d'un Chateaubriand, qui ne trouve pas la vie à sa taille, que le pessimisme sensuel d'un Musset, pleurant, avec de grands gestes déclamatoires, sur l'infidélité d'une maîtresse banale; c'est un pessimisme plus humain qui, s'il prend encore sa source dans l'individu, comprend, avec les souffrances du moi, toutes celles du monde, et trouve ainsi, dans ce que les misères de tous mêlent de sympathie à l'amertume des siennes propres, un élément de sociabilité qui le justifie en l'ennoblissant.

Sans doute, par plus d'un point, le héros de la *Course à la Mort* est proche parent des pessimistes romantiques. Lui aussi souffre de ne pouvoir aimer, et raisonne à perte de vue sur cette impuissance incurable; lui aussi connaît l'ennui des heures vides où l'on est rejeté du regret au désir et du désir au regret, sans trouver de repos ni dans la possession ni dans le souvenir, et, par ses angoises purement intellectuelles et souvent factices, il continue la filiation des grands mélancoliques de ce siècle; mais à cette tristesse, qui a servi de lieu commun à tous les poètes du passé, s'ajoute ici un sentiment nouveau que M. Rod a traduit dans une page centrale de ce premier livre, une de celles où se saisit le mieux le fil de sa pensée toujours coupé et flottant dans son récit, parce que la préoccupation d'être sincère en excluait tout plan arrêté, cette page qu'il faut citer en entier :

« Il y a des Renés, des Werthers, des Laras : égoïstes qui ne songeaient qu'à leurs pauvres passions personnelles, orgueilleux qui se croyaient seuls de leur espèce alors que le nombre de ceux qui souffrent comme eux, mais en silence, et qui valaient mieux qu'eux, était déjà légion... Sans doute de ces tristes

personnages nous tenons aujourd'hui par plus d'un côté ; mais que sont pour nous nos pauvres souffrances ! Ce sont les sanglots de tous qui nous gonflent la poitrine : nous devinons les douleurs cachées et nous en frissonnons, comme nous frissonnons de celles qui s'ignorent elles-mêmes. Nos cœurs sont remplis de sentiments qui ne sont pas à nous ; nous avons lu trop de secrets dans des yeux tristes. Et nous voudrions en lire davantage encore, nous voudrions pénétrer dans toutes les âmes pour en partager un instant les angoisses, nous voudrions nous identifier à ces frères inconnus dont la misère n'est pas nôtre et nous appartient pourtant. »

Ni égoïste, ni sensuel, mais plutôt altruiste, tel nous paraît avoir été, sinon dans son fond, du moins dans sa tendance, le pessimisme de M. Rod, quand il écrivit la *Course à la Mort*, et c'est, à peu près, celui de la génération même qu'il représente. Je dis à peu près, car M. Rod y a joint un trait qui lui est propre : son pessimisme a des inquiétudes morales que n'ont guère éprouvées ses contemporains. Il a un vif sentiment du *mal*, considéré comme le principe positif du monde, et j'entends par là non pas seulement l'impression des désordres de la vie, mais surtout celle des désordres de la conscience, en un mot le sentiment du « péché » (1), une expression que M. Rod a dû entendre souvent dans cette éducation calviniste qu'il est parfois tenté de renier ou de maudire, bien qu'il lui doive une partie de son originalité, et ces qualités de moraliste qui ont donné à son œuvre romanesque un accent et un charme tout particulier.

II

Entre la *Course à la Mort* et le *Sens de la Vie*, il n'est pas nécessaire de chercher une transition. Ce second livre reprend et continue le premier, avec une différence qui indique une étape nouvelle dans l'évolution des idées de l'auteur. Si, dans la *Course à la Mort*, le porte-parole de M. Rod concluait au désespoir, dans le *Sens de la Vie*, il accepte cette vie qu'il méprise, à la condition de surprendre le secret qui lui donne son prix et la rend digne d'être vécue. Il s'agit donc de savoir pourquoi, après avoir exhalé sa plainte ou crié ses blasphèmes, le pessimiste d'aujourd'hui se résigne à faire comme tout le monde ; pourquoi il se marie, alors qu'il s'est déclaré incapable d'aimer ; pourquoi il agit, alors qu'il a découvert que toute action est vaine ; pourquoi il vit enfin, quand il avait juré de mourir. Cette contradiction étonne M. Rod, et, pour en trouver l'explication, il recherche s'il n'y a pas une raison cachée de vivre qui la justifie. Serait-ce la Foi ? Certes la foi est une grande force. Elle répond, sinon à toutes nos curiosités, du moins à tous nos besoins ; elle donne « le courage de supporter les maux, puisqu'ils nous préparent un avenir meilleur, et le goût de la vie, puisqu'elle commence l'éternité ». Mais n'a pas la foi qui veut, et l'homme de ce siècle l'a perdue au sortir de l'enfance.

Serait-ce la pitié, la religion de la souffrance humaine ? Personne n'était plus disposé que M. Rod à choisir cette solution. Il avait salué comme un renouveau de l'âme contemporaine cet Évangile simplifié qui nous répétait, au milieu des sanglots des humbles tragiques de la terre russe : « Aimez-vous les uns les autres. » Mais s'il avait senti passer sur son front le souffle rafraîchissant des divines paroles, si la tendance propre de son pessimisme le rendait plus capable que tout autre de trouver la charité dans les misères de l'être, d'autre part, la sincérité de sa nature, la peur d'être dupe des mots, la tournure critique de son esprit le condamnaient, avant d'en faire une raison de vivre, à analyser cette religion nouvelle, à lui demander ses titres et son certificat d'origine. Et voici que bientôt il apercevait toutes les difficultés de la voie généreuse où son cœur l'engageait. Que d'obstacles à cette compassion pour les petits, les écrasés, les offensés de la terre, dès que, cessant de la répandre en paroles éloquentes, on l'a fait entrer dans l'ordre pratique où elle doit s'exercer ! Il faut quitter les temples sereins de la contemplation et des libres études, descendre dans les chantiers, pénétrer dans les taudis, subir la promiscuité et l'alliance des braillards de carrefours, se casser la tête sur des questions peut-être insolubles, légitimité ou suppression de la propriété, organisation du travail, et pourquoi en définitive ?

Pour reconnaître « qu'on ne peut aimer sans croire », que pour surmonter ses dégoûts, résoudre les problèmes sociaux, consacrer son existence à la défense du droit, à l'amélioration de l'individu, au progrès de l'espèce, il faut, à moins d'une flagrante inconséquence, accepter les postulats d'une foi qu'on n'a plus, le prix infini et éternel de la personne humaine, la certitude qu'il y a un avenir, un bien, une vérité, une justice, tous les absolus qui logiquement impliquent l'absolu suprême, Dieu, et constater qu'il ne saurait y avoir de fraternité sur la terre s'il n'y a, pour en faire le lien et la récompense, une paternité dans le ciel !

Si pourtant, las de se heurter toujours après tant de marches à cette éternelle question de croire, pour rebrousser chemin tête baissée à travers les ténèbres, on pouvait trouver dans les joies et les devoirs du foyer un asile de paix, et, tout ensemble, la raison suffisante de vivre ! « Il y a quelque chose de plus solide que les rêves du philanthrope, de plus acces-

(1) Voir page 55.

sible que la foi, quelque chose de puissant cependant, qui fait la chaleur du cœur, la bonté de l'âme, le charme et la valeur de l'existence : c'est l'affection. » Et qu'avions-nous besoin de chercher ailleurs? Laissons Dieu dormir dans son ciel, les hommes s'entre-dévorer sur la terre. Têtes blondes caressées dans la lumière douce de la lampe familiale, propos, rires d'enfant, maison bien close comme l'arche biblique au milieu des vagues tumultueuses des villes, maison ouverte à la clarté des champs, au reflet bleu des monts, dans quelque repli perdu des Alpes neigeuses, que peut-on désirer de mieux pour apaiser les doutes de l'esprit et s'accommoder d'être au monde? On ne réformera pas la société, mais on créera des âmes; on travaillera à rendre ses enfants meilleurs et plus heureux que soi-même, et quand, parvenu à la vieillesse toute blanche on se retournera vers les jours écoulés, on pourra dire : « Je n'ai pas vécu inutile. » Oui, ce serait beaucoup, ce serait assez, soupire M. Rod, « s'il n'y avait pas la Mort! » La Mort! c'est-à-dire l'intruse dont la seule pensée suffit à stériliser l'œuvre du dévouement paternel, à décourager le dur labeur de l'éducation; la Mort! c'est-à-dire encore la terrible alternative de croire ou de ne pas croire, le sphinx qui dévore quiconque ne l'a pas deviné, de telle sorte que, là encore, la vie ne peut s'accepter qu'à la condition de lui donner l'absolu pour explication, l'infini pour fondement et l'éternité pour but.

Ainsi, après beaucoup de détours et de voltes-faces, M. Rod revient toujours à ce chemin barré. Tel le chasseur égaré, qui voit la nuit venir, se presse, revient sur ses traces, et, dans les ombres accrues, se retrouve devant la même haie épineuse, la même clôture de ténèbres. Il faudrait jouer le tout pour le tout, prendre son élan, sauter par-dessus l'obstacle, quitte à se débarrasser de tous ses fardeaux, de l'arme inutile et du gibier médiocre, quitte à laisser aux broussailles des lambeaux de sa chair. Mais M. Rod ne veut pas se risquer, et il préfère se contenter de savoir que ceux-là seuls qui ont eu ce courage ont découvert ce qu'il cherche encore.

III

Arrivé là, M. Rod semblait devoir s'arrêter. Mais, à vrai dire, cet insuccès de son enquête dûment constaté n'était pour lui qu'un motif de plus à la continuer. C'est bien à sa pensée qu'on peut appliquer ce vers de Mme Ackermann :

> Le désir qu'on exile
> Revient errer autour du gouffre défendu.

Seulement, convaincu par l'expérience qu'il ne tirerait de sa raison rien de plus qu'une sorte de kantisme dégénéré, et de son cœur rien de mieux que la prière de l'athée, il est sorti de lui-même pour demander à ses contemporains comment, à leur tour, ils s'étaient posé le problème, et comment ils l'avaient résolu.

Il s'est adressé tout d'abord aux écrivains. Dans un livre très ingénieux, dont les chapitres ont paru ici même (*Idées morales du temps présent*), il a interrogé quelques-uns des maîtres de la pensée moderne, et, suivant les réponses, les a classés dans la catégorie des négatifs ou dans celle des positifs. L'avouerai-je? La préoccupation philosophique de M. Rod me semble l'avoir mal servi dans cette partie de son œuvre consacrée à la critique littéraire. La question de la foi, — car aussi bien, sous couleur de morale, c'était elle encore qui dominait l'étude de M. Rod, — n'est pas un critère approprié pour apprécier, et surtout pour classer des écrivains qui se sont souciés de faire œuvre d'art ou de satisfaire aux tendances naturelles de leur imagination plutôt que de formuler nettement tel ou tel principe abstrait. Et vraiment, je serais tenté, si je voulais lui chercher querelle, de reprocher à M. Rod d'avoir été plus exigeant envers les auteurs qu'il soumettait à son analyse qu'il ne l'avait été envers lui-même. Il sait mieux que personne qu'un lettré de la fin de ce siècle ne peut que difficilement se ranger tout entier, soit du côté de ceux qui affirment, soit dans la compagnie de ceux qui nient.

Pour prendre un exemple, M. Renan doit-il recevoir l'étiquette de négatif comme le voudrait M. Rod? N'a-t-il pas affirmé lui-même, en maints passages trop connus pour être cités, son irréductible dualité de nature? Déclarant ici que « le libertin pratique peut être la véritable philosophie de la vie », et là que « l'existence n'est rien si elle n'est un grand et perpétuel devoir », osant écrire que « la beauté vaut la vertu » et s'agenouillant ensuite avec respect devant quelque ascète du passé, négateur frivole, jouant de l'infini, coquetant avec l'Éternel, puis croyant, mystique, et s'écriant que « l'homme est le plus religieux dans ses meilleurs moments, et le plus dans le vrai, quand il est le plus religieux », M. Renan ne se dérobe-t-il pas à toutes les classifications qui voudraient l'enfermer, et n'y a-t-il pas une sorte d'injustice de la part de M. Rod à le placer parmi les négatifs, alors que précisément il n'hésite pas à mettre au nombre des positifs des hommes qu'il traite lui-même de « médiocres croyants conservant les doutes les plus graves sur les plus importants des articles de foi »?

D'ailleurs, depuis que M. Rod a écrit les *Idées morales du temps présent*, quelques-uns des écrivains qu'il avait ainsi rangés à sa droite ou à sa gauche ont changé de place peu à peu. On les a vus passer de

gauche à droite ou flotter entre les deux côtés. On a parlé de la « conversion » de M. Bourget, et il est de fait que l'historien subtil des adultères compliqués semble avoir abjuré le culte des élégances mondaines pour des habitudes de pensée de plus en plus sévères. Et si l'on n'a pas encore parlé de la conversion de M. Zola, il s'en faut peu qu'il ne brûle ce qu'il avait adoré, s'il n'est pas encore décidé à adorer ce qu'il a brûlé. Il ne manque peut-être à sa réconciliation avec le mystère, dont il faisait jadis le synonyme d'ignorance, que l'audience qu'il a demandée à Léon XIII.

Il suit de là qu'il est malaisé de confesser les écrivains de ce temps, qu'ils déroutent toutes les prévisions, et que la question de savoir pourquoi ils acceptent la vie et quel sens ils lui donnent, n'étant pas celle qu'ils se posent avec le plus d'inquiétude, du moins avec l'obstination de M. Rod, il est téméraire de la leur poser malgré eux, et plus téméraire encore de donner à leur réponse une signification arrêtée et définitive...

IV

Aussi bien M. Rod n'avait pas fini son enquête auprès des gens de lettres qu'il en poursuivait une autre dans un milieu moins restreint. S'il y a des esprits curieux et inquiets que tourmente le gros problème de la vie, il y aussi, de par le monde, des êtres, hommes et femmes, qui ne s'en préoccupent guère, et dont la tranquillité d'âme, à cet endroit, laisserait supposer qu'ils ne cherchent pas parce qu'ils ont trouvé. Et qu'ont-ils trouvé ? Qu'est-ce qui les fait vivre ? Ce n'est ni la foi, ni l'altruisme, encore moins les devoirs du foyer : c'est *la passion*. Voilà ce qui remplit leur cœur et leurs jours, et leur fait oublier pour des angoisses plus chères celles qui pâlissent le front des penseurs. Et voilà pourquoi M. Rod, abandonnant pour un temps la critique, a pris la plume du romancier, et écrit cette très belle série : *les Trois Cœurs, Scènes de la vie cosmopolite, la Sacrifiée, la Vie privée* et *la Seconde vie de Michel Tessier, le Silence, les Roches-Blanches.*

M. Rod n'aura pas lieu de se repentir d'avoir ainsi élargi le cercle de ses observations. Le succès a répondu à cette transformation inattendue et pourtant logique de son talent, et je n'en connais pas de mieux fondé, car je ne connais pas non plus d'œuvres plus passionnées que ces romans sur la passion, et partant plus passionnantes. Mais c'est peu de noter ce caractère des romans de M. Rod, il faut en montrer la raison. Il ne suffit pas, pour qu'un roman nous passionne, qu'il soit une peinture de la passion, et je n'en veux pour preuve que l'intérêt très relatif que nous prenons aux romans naturalistes. Si ceux de Maupassant font peut-être exception, le motif en doit être cherché dans la qualité incomparable du style, l'habileté de la composition, le relief extraordinaire des personnages bien plutôt que dans le choix du sujet.

Mais voici des œuvres où la composition est faible, parfois absente, comme dans les *Trois Cœurs*, où les personnages sont à peine décrits, où le cadre pittoresque est toujours négligé, où les scènes d'amour sont traitées avec une discrétion, une austérité systématique, et cependant, dans ces œuvres dénuées d'attrait extérieur, la vie abonde et surabonde jusqu'à se confondre avec la nôtre, et nous donner l'illusion d'agir, de sentir et de souffrir avec des âmes purement fictives, ce qui est après tout le but suprême de l'art. Et pourquoi ? Serait-ce parce que, renonçant à dépeindre, après tant d'autres, des êtres dont l'éducation et les mœurs dépassent ou n'atteignent pas le niveau social de la classe moyenne, M. Rod a donné à ses personnages les sentiments de gens qu'on est convenu d'appeler « bien élevés », et que, les plaçant parfois en des situations exceptionnelles, il leur a gardé soigneusement des âmes normales ? C'est une raison sans doute, et un fait qui a sa valeur, car, en définitive, si l'art doit tendre à solidariser des semblables en leur révélant ce qu'ils ont de commun, on ne saurait mieux faire que de choisir ses modèles parmi ceux-là mêmes qui vous lisent.

Mais il y a plus évidemment. A mon sens, ce qui fait l'intérêt, en même temps que l'originalité, des romans de M. Rod, c'est que jamais il n'y sépare la passion de son antagoniste, la conscience. Si enragés que soient ses héros à s'aimer et à se détruire, si fatals que soient leurs entraînements, si profondes que soient leurs chutes, ce n'est pas sans lutte contre eux-mêmes, sans d'énergiques reprises, sans tout au moins de sombres remords qu'ils aiment et succombent. Et c'est de ce combat intérieur qu'est faite leur passion, c'est des résistances violentes et stériles de leur conscience toujours vaincue et toujours frémissante qu'ils tirent leur noblesse avec leur misère, et par suite l'attrait poignant qui force et épure notre pitié. Si parfois l'amour qui les domine est assez fort pour leur enlever tout scrupule préventif, même alors il n'est jamais une sensualité médiocre d'êtres insignifiants et corrompus, et il devient une telle douleur par l'accumulation des ruines qu'il sème sur leurs pas, par les sacrifices auxquels il les condamne, qu'il respecte et proclame encore les lois de la conscience au moment où il les viole. Tel le torrent arrêté par un barrage n'élève son cours que pour être précipité de plus haut. Les exemples abondent dans l'œuvre de M. Rod de cette moralité dans la peinture de la passion. C'est Richard Noral (*les Trois Cœurs*), dont l'insensibilité de lettré travaille à s'émouvoir

et n'y parvient que pour assister à la perte du seul bonheur qu'il ait connu, Noral dont tout le roman se résume dans cette petite phrase, bien propre à décevoir ceux qu'affriandent les descriptions détaillées de « la faute » : « Quand Rose-Mary fut sa maîtresse, Richard se sentit malheureux » ; c'est Nora (*le Pardon : scènes de la vie cosmopolite*), qui paie de sa vie une unique défaillance ; c'est Michel Tessier, dont la passion brise la carrière, tue la femme et la fille, et qui se voit acculé par la logique de ses actes aux compromissions et aux duretés qui répugnent le plus à l'élévation naturelle de son caractère ; c'est Kermoysan et Mme Herdevin (*le Silence*), qui subordonnent héroïquement leur amour aux usages du monde et qui meurent des contraintes et des mensonges qu'ils se sont imposés.

Je citerai enfin la *Sacrifiée*, celui de ses romans où M. Rod s'est le plus ouvertement inspiré du seul sentiment moral. Le drame y est tout intérieur. Le médecin Pierre Morgex aime la femme de son ami Marcel Audouin. Mais, dès qu'il s'en est fait l'aveu, il réagit, s'éloigne, s'efforce d'oublier. Le devoir professionnel le ramène auprès de Clotilde. Son mari malade menacé d'apoplexie fait promettre à Pierre Morgex d'abréger son agonie à la première attaque. Après de douloureuses hésitations, une agonie morale parallèle, Pierre cède à la tentation de tenir cette folle promesse. La mort de Marcel hâtée par la morphine libère Clotilde : Pierre l'épouse. Mais, après le long combat des scrupules qui remplissait la première partie du récit, sans une minute de relâche, sans une heure d'ivresse, un autre combat commence, celui du remords. Pierre ne parvient pas à excuser ce qu'il appelle son crime. Las d'en porter le poids, il le confesse à un prêtre, et, pour l'expier, se sépare de celle qu'il aime. Mais je m'aperçois que cette analyse sommaire ne dit pas l'impression poignante qui saisit le lecteur d'un bout à l'autre du roman.

Pour la caractériser, je ne saurais mieux faire que de rappeler un autre roman tragique que M. Rod ne s'est pas caché d'avoir transposé dans le sien : *Crime et Châtiment* de Dostoïewsky. A l'exemple de Raskolnikof, Pierre est entraîné par une fatalité plus forte que lui, mais qui, si elle paralyse sa volonté, ne peut endormir sa conscience. Il succombe comme le héros russe, mais en luttant, en se débattant désespérément sous l'étreinte de son vainqueur. Grâce à cette résistance, nous ne cessons pas, tout en condamnant sa faiblesse, d'estimer, d'admirer même son caractère, et par suite de plaindre son malheur. Relisez, à ce point de vue, les romans de M. Rod, depuis les *Trois Cœurs* jusqu'aux *Roches-Blanches*, vous y verrez que c'est toujours ce conflit entre la fatalité extérieure et les réactions de l'âme qu'elle subjugue qui, d'une part, donne à la passion son maximum d'intensité, et qui, de l'autre, confère aux personnages une somme égale de délicatesse et de grandeur ; de telle sorte que, sans inventer des événements compliqués, sans même se mettre en grands frais de style, M. Rod trouve le moyen d'écrire des romans où se rencontren ces deux qualités que nous étions habitués à regarder comme inconciliables : la passions et la moralité.

Si maintenant nous nous rappelons que le roman a été pour M. Rod un instrument de recherche à la poursuite d'une solution philosophique, nous devrons reconnaître qu'il lui doit un notable enrichissement de sa pensée. Sans doute, après cette exploration, il reste l'incroyant désolé de l'être du *Sens de la Vie*, mais il sort de l'impasse où il s'était enfermé ; le positif triomphe en lui du négatif, et s'il continue à proclamer l'union théorique de la morale et de la religion et l'impossibilité pratique de les accorder, il se rend compte de l'inconséquence et reporte sur la morale la foi qu'il n'a plus dans la religion. Il aboutit ainsi à cette série de préceptes éprouvés par l'expérience et qui par là échappent à son intellectualisme critique :

Nous sommes à nous-mêmes nos premiers ennemis. La sagesse consiste à abdiquer nos désirs, pour lesquels notre sang est trop pauvre, à combattre nos passions trop fortes pour respecter la loi de conscience mais qui ne le sont pas assez pour la supprimer. « Nous devons nous soumettre au décret, d'où qu'il vienne, qui nous ordonne d'en dégager nos âmes, afin qu'elles soient toujours prêtes à recevoir la grâce ou la mort, à entrer libres et pures dans le néant ou dans l'éternité (*la Sacrifiée*). »

La meilleure manière d'accepter et de comprendre la vie, ce n'est pas d'y chercher le bonheur, mais d'en accomplir les devoirs même si l'on ne parvient pas à en justifier la raison supérieure (*la Vie privée* et *la seconde Vie de Michel Tessier*).

Hors du mariage l'amour est la pire douleur qui appelle une suprême pitié. Quelle rancune garder du tort qu'ils ont fait à l'ordre social à des êtres qui sont leurs propres bourreaux ? L'immense faculté de souffrir que développe la passion ennoblit parce qu'elle tue le bonheur et empoisonne le plaisir. D'autre part, les victoires de la vertu sont tristes et risquent de pétrifier le cœur (*les Roches-Blanches*). Cependant nous ne dirons pas : Vienne la passion pour l'expiation qui la suit, pour la délicatesse morale qu'elle donne à ses victimes ; car, héroïsme pour héroïsme, mieux vaut l'héroïsme de ceux qui « ayant reconnu l'insuffisance du mariage, l'acceptent pourtant, non par faiblesse ni par sécheresse d'âme, mais par esprit de sacrifice. On parle de dévouement, mais y en a-t-il davantage à suivre les impulsions de son cœur

qu'à leur résister au profit d'une parole donnée et d'un être auquel on s'est lié (*le Silence*)? »

V

M. Rod en restera-t-il à cette solution provisoire du problème de la vie? Ne cherchera-t-il pas à la préciser, à l'illustrer dans une nouvelle série de romans où il s'attacherait à raconter l'histoire de ces martyrs obscurs du devoir et de « la parole donnée » dont l'héroïsme lui semble plus noble et moins paradoxal que celui des victimes de la passion? Sa dernière œuvre, *les Roches-Blanches*, nous permet de l'espérer. Il y a là une voie peu explorée, bien digne de son talent, où son style si nuancé se trouverait à l'aise, et s'enrichirait de nouvelles délicatesses. Ce ne serait pas une entreprise banale ni ingrate que celle qui ferait servir la psychologie romanesque à découvrir ce qui se cache de grandeur et de souffrance dans les existences soumises au devoir, et M. Rod le sait bien pour l'avoir tenté dans cet épisode de la « demoiselle » qui est la perle d'un de ses livres. Et ce ne serait pas non plus une entreprise inutile à cette recherche obstinée du sens de la vie qui ne cessera pas d'inquiéter et d'inspirer sa pensée. Peut-être, en effet, qu'au bout de cette enquête fondée sur l'observation de ces victoires de la conscience qui, M. Rod l'a très bien vu dans les *Roches-Blanches*, restent après tout sans récompense terrestre, une lumière lui apparaîtrait, plus éclatante que la pitié, moins froide que la loi morale, pour éclairer l'abîme des humaines misères d'un rayon tombé de cet Inconnu, où, par delà les espaces que peuvent atteindre nos plaintes avant de s'être tues, une suprême justice « confond toutes les dissonances dans l'ampleur d'une souveraine harmonie ».

Quoi qu'il en soit du résultat final de son œuvre, elle se recommande dès maintenant par des qualités de premier ordre. Une personnalité complexe s'en dégage; plusieurs hommes y viennent tour à tour prendre la parole ; mais tous ont l'accent de la sincérité et commandent le respect. Un intellectualiste désabusé qui, dans le silence de l'esprit, écoute la réponse du cœur, s'en enchante et craint d'en être dupe ; un pessimiste généreux qui cherche le malheur des autres dans le sien, mais ne veut pas se faire illusion sur la portée pratique de son altruisme ; un positif qui voit dans la certitude du croyant l'explication et le but de la vie, et un négatif qui se refuse à l'embrasser ; un disciple timide de Kant, dont la logique a pu traverser les sables arides du nihilisme critique, échapper à la séduction des fausses idoles, mais qui s'arrête et se brise au pied du Sinaï de l'impératif catégorique, sans pouvoir gravir l'austère sommet d'où se découvrent les plaines riantes de la terre promise: tel nous apparaît M. Rod, et si l'on ajoute à ces caractères qu'il est un des représentants les plus troublés et les plus clairvoyants de l'âme moderne, qu'il s'est imposé à l'attention sans aucun artifice de réclame, sans avoir recours à aucune séduction malsaine, par l'unité et la persévérance de son effort, on reconnaîtra avec nous que son œuvre ne peut laisser indifférent, et qu'elle mérite d'être récompensée par une estime toute particulière.

CH. RECOLIN.

MADAME DÉLICIEUSE

Nouvelle

Dans cette génération d'écrivains qui ont suivi les traces d'Emerson et d'Hawthorne, et qui ont créé une littérature nationale en plaçant dans des cadres inconnus auparavant les aventures des Américains de l'Ouest, du Sud ou de la Nouvelle-Angleterre, un des plus éclatants dans ses peintures, un des plus profonds observateurs de caractère est George Washington Cable, que l'on compare souvent à Bret Harte. En effet, tous deux ont une saveur *sui generis :* Bret Harte, celle de la Californie ; Cable, celle de la Louisiane, et tous deux savent faire tenir en quelques pages une situation dramatique ; la douce ironie du style de Cable et la chaleur qu'il met à décrire ce qu'il aime, le rendent singulièrement attachant. Il nous fait pénétrer dans une société aujourd'hui disparue, celle des créoles, c'est-à-dire des familles françaises qui ont bâti la Nouvelle-Orléans, mais au moment où leur influence disparaissait et où ils se fondaient dans le grand empire américain; sa grâce souple se prêtait à peindre l'atmosphère molle, élégante, arriérée de ce monde au commencement du siècle et sa première existence le disposait à connaître les éléments dont il devait composer ses histoires. Il perdit son père à quatorze ans et devint le soutien de sa mère et de ses sœurs; il quitta donc l'école et remplit un emploi de commis jusqu'en 1863 où il entra dans l'armée confédérée, il avait alors dix-huit ans. Quand la guerre fut terminée, il revint à la Nouvelle-Orléans, fut commissionnaire, puis employé dans une importante maison de coton. Sa première nouvelle parut dans le *Picayune* de la Nouvelle-Orléans, sous la signature de *Drop Shot*. Elle n'attira aucune attention, mais *Old creole days* (*Tite Poulette, Sieur George, Belles Demoiselles Plantation, Jean Poquelin, Madame Délicieuse, Café des Exilés, Posson Jones*), publiés en 1879 dans *Scribner's Magazine*, lui permirent de quitter le commerce. Depuis il y a donné : *Creoles of Louisiana* (1879), *The Grandissimes*, son célèbre roman (1880), *Madame Delphine* (1881), *Doctor Sevier, The silent South* (1885), et encore *The creole character, Bonaventure, Strange true Stories of Louisiana* et dans ce moment *John the Southerner*.

M. Cable vit presque toujours dans le Nord, où il a fait une série de « lectures » suivies avec enthousiasme. Il lit tous les matins le journal de la Nouvelle-Orléans et se préoccupe activement des questions sociales ou finan-

cières qui agitent ses compatriotes. Avec des origines sudistes et une grande affection pour la vieille Louisiane française, il a des aspirations très américaines et ne cherche qu'à cimenter, par son autorité, l'union du Sud et du Nord. « Je suis, dit-il lui-même, républicain sur la question de race, sur quelques autres, démocrate, et sur chaque chose, je suis prêt à dire mon avis », ce qu'on peut voir en lisant *The convict lease System* (le système de fermage combattu), *The freedman case in equity* (le cas de l'homme libéré) et *The negro question.*

Tout près du vieux *Café de Poésie* (1), au coin se trouvait la petite maison du docteur Mossy avec ses murs peints en jaune, ses portes vitrées et son toit verdi qui penchait sur le côté. Si vous aviez pénétré à l'intérieur, vous auriez assurément rencontré le docteur, car il travaillait beaucoup; c'était un petit gentleman de trente ans environ dont les façons calmes et la physionomie à la fois jeune et vieille vous aurait inspiré une soudaine confiance. Il vous aurait reçu, qui que vous puissiez être, d'une manière cordiale, en vous regardant bien en face avec ses profonds yeux bleus et en vous rassurant d'un aimable, modeste et doux sourire.

Toute la Nouvelle-Orléans, au moins toute la Nouvelle-Orléans créole, connaissait, et pourtant ne connaissait guère, le cher petit docteur si adroit, si patient, si empressé auprès du pauvre, si négligent pour le riche; si savant de plus, mais si peu habile à profiter de son savoir, deux traits dont on riait plus qu'on ne les admirait dans un monde éloigné de tout centre scientifique et prodigue seulement de ses louanges pour le courage physique.

— Hélas! disaient ses amis, quelle pitié! Quand il pourrait aussi bien être riche!

— Oui, son père l'est.

— Certainement, et il dépense facilement son argent. Mais son fils n'en verra pas un « picaillon ».

— Son fils? Vous osez le citer!

— Comme cela est étrange, ils n'ont jamais pu s'entendre, pas même sur leur nom. N'est-ce pas drôle? Un homme qui s'appelle le général de Villivicensio, et son fils, le docteur Mossy!

— Oh! ce n'est rien, c'est le docteur Mossy qui a lâché le de Villivicensio.

— Lâché le de Villivicensio? Mais je suppose que c'est le de Villivicensio qui l'a lâché! *Diable!*

Près de la demeure du docteur Mossy s'élevait l'élégante façade de briques de l'hôtel de Mme Délicieuse, l'amie de ces deux antipodes, le général Villivicensio et le docteur Mossy. Les petites filles assises sur le seuil des portes avec leurs frères dans leurs bras ont un jeu qui consiste à choisir chacune une dame parmi les élégantes qui passent sur les trottoirs; mais dans la rue Royale il n'y avait pas de choix : chaque petite fille voulait Mme Délicieuse ou personne et lorsque apparaissait la favorite du général Villivicensio, elles ouvraient de grands yeux et exprimaient leur contentement par un « Ah! ah! » d'admiration.

Mme Délicieuse était aussi bonne que belle; ses principes néanmoins n'étaient pas construits dans l'austère style anglo-saxon; pourtant ses bons offices et ses inventions charitables étaient aussi célèbres que les splendides aumônes du général Villivicensio, et si elle avait pu faire au besoin ce que Washington (1) enfant disait qu'il ne pouvait faire, c'est qu'elle et ses amis considéraient la chose comme un simple moyen.

Elle était spirituelle par surcroît, mais trop imbue des préjugés de son monde pour être une femme instruite; toutefois elle était de ceux qui arrachent à la société le privilège de faire ce qui leur plaît, privilège qu'elle poussait jusqu'à des extravagances telles que d'aller dans le faubourg *Américain*, d'apprendre l'anglais et de parler politique; et, étrange résultat, elle n'en était que plus admirée, toute la ville était à ses pieds, elle régnait sans partage sur le cercle de jolies femmes qu'elle assemblait dans ses salons; on disait « sa maison, ses salons », car elle était devenue veuve le jour même de son mariage, et la petite tante qui vivait avec elle était regardée seulement comme un objet d'ameublement.

Mme Délicieuse et ses amies se trouvaient réunies sur le balcon de la maison Délicieuse un matin du 8 janvier (2), pour voir la parade; elles étaient enlacées comme le peuvent être des bourgeons par un tel jour de printemps créole et leur babillage faisait lever la tête aux passants qui semblaient par leurs sourires prendre une petite part de cette joie. Peu à peu elles se turent, Mme Délicieuse avait commencé l'histoire du docteur Mossy.

Elle était assise au milieu d'elles, son coude appuyé sur le bras de son fauteuil, sa main blanche et potelée allant et venant gracieusement, tandis qu'elles attendaient avec leurs lèvres entr'ouvertes et leurs yeux pleins de rire.

— *Vous savez*, dit-elle (elles parlaient français naturellement), vous savez qu'il y a longtemps que le docteur Mossy et son père sont brouillés! Ont-ils jamais été d'accord, vraiment? Déjà quand Mossy n'était qu'un petit garçon, son père trouvait dur qu'il ne fût pas un batailleur, il le fouettait parce

(1) Les mots en italique sont en français dans le texte.

(1) Tout le monde connaît, en Amérique, la réponse de Washington à son père, qui l'accusait d'avoir coupé un jeune cerisier : « Père, dit-il, je ne peux pas dire un mensonge, c'est moi qui l'ai coupé. »

(2) Anniversaire de la levée du siège de la Nouvelle-Orléans par les Anglais en 1814.

qu'il ne voulait pas s'amuser avec son petit fusil et son tambour. Nous jouions ensemble sur le trottoir car je ne suis pas de beaucoup plus jeune que lui, non ; et quand je voulais lui faire quelque farce, je n'avais qu'à lui tirer les cheveux, il criait, et monsieur son papa sortait prêt à...

Madame fit avec la main un geste rapide et se joignit au rire général qu'elle avait provoqué.

— Son père avait résolu de l'envoyer servir dans l'armée française. Mais, attendez, vous verrez...

Les maisons de la rue Royale avaient tressailli et les beautés créoles avaient rempli les balcons. Madame rentra dans le salon et donna un ordre qui fit sourire la servante qui le reçut. Comme elle revenait, les maisons frémirent de nouveau et l'on entendit un bruit lointain de trompettes, de tambours, de pas de chevaux, puis on aperçut les étendards et enfin les rangs superbes des militaires, au milieu desquels paraissait le général Villivicensio, le vétéran de 1814-1815, qui soulevait son chapeau à plume et saluait avec la gracieuse politesse d'un gentilhomme d'autrefois.

Sur le balcon de Mme Délicieuse, on ne voyait que mouchoirs agités, jolies têtes penchées; le général chercha du regard la reine de toutes les femmes et ne l'y trouva point; mais il se souvint de l'autre balcon, il y vit en effet Mme Délicieuse avec un petit homme aux yeux bleus, au large front, que la rusée jeune femme avait tiré du laboratoire poussiéreux par un appel à sa profession.

— *Vite*, s'écria Madame, comme les yeux du père rencontraient ceux du fils, — et le docteur Mossy lança un bouquet de roses. Une fille dans la foule le saisit et le porta au géant à cheval. Il salua la jeune fille, puis, avec un sourire rayonnant, il envoya deux baisers au balcon.

— Ne l'avez-vous pas vu? se disait-on à l'oreille; le général Villivicensio a envoyé un baiser à son fils !

Les amis du général Villivicensio se réunirent chez Mme Délicieuse le soir de ce même jour. Ils étaient fidèles aux vieilles idées et ne pliaient le genou devant aucune des abominations américaines ; de sorte que leur bien-aimée cité se préparant à une élection, cette petite troupe inconsciente de sa faiblesse et héroïquement confiante dans la « réaction » avait résolu de faire un nouvel effort pour restaurer les traditions de leurs pères. Après une discussion très courte, car ils étaient fixés à l'avance sur leur manière d'agir, ils convinrent d'annoncer dans le journal franco-anglais qu'une assemblée de notables citoyens avaient jugé conforme aux intérêts de la ville de présenter aux électeurs le nom du général Hercule Mossy de Villivicensio; il n'y aurait point d'éloge, ni de profession de foi; les deux annonces paraîtraient le lendemain dans la partie française et dans la partie anglaise du journal.

Comme la réunion se dispersait, l'étincelante Mme Délicieuse retint le général pour lui dire combien elle eût désiré être un homme, afin de lui donner son vote.

— Mais, général, ajouta-t-elle, n'avais-je pas un beau bouquet de jolies femmes ce matin?

Le général répondit avec une majestueuse galanterie que le bouquet était aussi beau qu'il pouvait l'être sans rose. Et ainsi Madame fut quelque peu désappointée puisqu'elle voulait l'obliger à parler de son fils. « Je ne le supporterai pas plus longtemps, avait-elle dit à sa tante : il n'aura pas de repos jusqu'à ce qu'il ait embrassé son fils ou qu'il se soit querellé avec lui. » A quoi la tante avait répliqué que « *coûte que coûte*, elle n'avait pas besoin de pleurer pour cela », ce qu'elle ne fit pas, en effet. Elle reprit gaîment :

— Ah! général, — et elle parlait à demi-voix, — si vous aviez entendu ce que ces boutons de rose disaient de vous !

Le vieux général se redressa comme un coq de village; Madame rit en elle-même : « Monsieur le paon, je te tiens! » mais, tout haut, elle dit gravement :

— Venez dans le salon, s'il vous plaît, et asseyez-vous. Vous devez être terriblement fatigué.

Les amis entendirent l'invitation.

— *Au revoir, général*, crièrent-ils.

— *Au revoir, Messieurs!* répondit-il, et il suivit Mme Délicieuse.

— Général, s'écria-t-elle, comme si son cœur débordait, on a dit du mal de vous.

— Vraiment, Madame?

— Oui, général! Et elle s'enfonça confortablement dans son fauteuil. Une dame aujourd'hui a... Mais vous serez fâché contre moi, général.

— Contre vous, Madame : c'est impossible.

— Je n'aime pas à faire de rapports, général; mais quand on entend mal parler d'un noble ami... — elle appuya son front sur son pouce et son index et regarda le bout de sa pantoufle qui jouait avec les franges du tapis, — on se sent très peinée.

— Madame, vous êtes un ange... Mais que disait-elle?

— Je vous répéterai tout ce qui s'est passé, général, si cela ne doit pas vous mettre en colère. Nous parlions de beaux hommes ; elle dit : « Vous pouvez « penser tout ce que vous voulez du général Villivi- « censio, Madame Délicieuse, je crois que votre opi- « nion est juste, mais chacun sait, — pardonnez-moi, « général ; ce sont ses propres mots, — tout le monde « sait qu'il traite par trop mal son fils.

— Ce n'est pas vrai ! s'exclama le général.

— Si j'étais furieuse! dit Madame en fermant son joli poing. « Comment cela se fait-il? » demandai-je. « Je sais par maman qu'il est fâché avec son fils de« puis quinze ans! » — « Qu'a fait son fils? » m'écriai-je. — « Rien », répliqua-t-elle. — « *Ma foi*, dis-je, je « serais joliment fâchée si mon fils n'avait rien fait « pendant quinze ans! »

Le vieux général toussa pour éclaircir sa voix et sourit comme par condescendance.

— Vous savez, général, expliqua Madame en le regardant avec un air d'effroi, il n'y avait pas de quoi plaisanter, mais j'ai dit cela parce que j'ignorais ce que votre fils avait fait et que je ne voulais rien entendre contre quelqu'un qui a l'honneur de vous appeler son père.... Elle s'arrêta un instant pour laisser la flatterie produire son effet, puis continua : — Alors une autre dame me dit : « C'est une honte, « Clarisse, de rire du docteur Mossy; personne, pas « plus le général Villivicensio qu'un autre, n'a le droit « d'en vouloir au bon, noble, excellent, brave... »

— « Brave? » interrompit le général avec une nuance d'ironie.

— C'est ce qu'elle a dit, fit remarquer Mme Délicieuse, et je l'arrêtai : « Comment, brave? » — « Brave, « reprit-elle, oui plus brave qu'aucun soldat quand « il soigne la petite-vérole, le choléra, les fièvres « et toutes ces sortes d'horreurs. On dit qu'il fait « tout cela et ne porte jamais de scapulaire! Et il « le fait pour rien quatre-vingt-dix-neuf fois sur « cent! Est-ce brave, madame Délicieuse, ou ne l'est« ce pas? » — Eh bien! général, que pouvais-je répondre?

Madame attendit. On n'entendait pas d'autre bruit que celui que faisaient les doigts du général en jouant avec la poignée de son épée.

— Je me suis récriée. « Je ne nie pas que Mossy ne soit un noble gentleman! » c'est ce que j'ai dit, général!

— Certainement, Madame; mon fils est un gentleman.

— « Mais, ajoutai-je, il ne devrait pas mettre « Monsieur son père en colère. »

— Certainement, approuva le général.

— Mais cette dame répliqua : « Monsieur son père « se met lui-même en colère. Savez-vous pourquoi il « il est fâché depuis si longtemps? » Une autre dit : « Je sais, parce qu'il a refusé de se faire militaire, « maman me l'a raconté. » — « Cela ne peut pas être, » affirmai-je.

Le général rougit, Madame le vit et poursuivit :

— « Mais oui, » a répété cette dame. — « Quoi! fis« je, est-ce que le général Villivicensio n'est pas « homme à respecter son fils par ce qu'il a le courage « d'être son propre maître? Qu'aurait-il à faire d'un « pauvre fou de fils qui suivrait en tout sa volonté à « lui? *Mesdemoiselles*, vous ne connaissez pas ce « noble soldat! »

Le noble soldat rougit et marqua sa gratitude d'une façon douteuse, à demi protestative.

— Mais une autre s'écria : « Non, Madame, non, Mes« dames, mais je vais vous dire pourquoi : parce qu'il « est petit. »

Le général Villivicensio se leva du coup.

— *Ah! mon ami*, s'écria la jeune femme en se levant à son tour, je vous ai blessé; pardonnez-moi. Ce sont des jeunes filles étourdies, mais qui vous admirent pourtant. Elles disaient combien votre taille dépassait celle de vos capitaines, combien vous étiez imposant à la tête de l'armée.

Subitement le général sentit toute la fatigue de la journée; il éprouva une sensation de vertige et, baissant les yeux, il constata néanmoins avec une certaine complaisance que l'homme le plus martial de la Louisiane attendait là avec la main de la plus jolie femme de la Louisiane tendrement posée sur son bras.

— Je suis une misérable bavarde!

— Oh! non, Madame, vous êtes ma plus chère amie.

— De quelque manière que ce soit, je les ai traitées de folles. « Ah! innocentes créatures, pensez-vous qu'un homme de son sens et de sa bonté, qui « donne tout son bien aux pauvres, cessera d'aimer « son fils parce qu'il n'est pas gros comme un cheval « et querelleur comme un chien? Non, Mesdames, il « y a une grave raison que nul de nous ne connaît, » car, général, vous ne me l'avez jamais dite.

La jeune femme avait encore sa main posée sur le bras du général et regardait son visage assombri avec des yeux pleins de simplicité. Un instant son subterfuge faillit réussir :

— Oui, Madame, vous le saurez quelque jour, j'ai plus d'un poids là. Mais, permettez-moi de vous demander de vous asseoir, j'ai aussi une question à vous faire, une question qui pèse lourdement sur mon cœur. Une matière de si grande importance...

La petite tante de Madame toussa légèrement.

— C'est une belle nuit, remarqua-t-elle, et elle se retira sur le balcon.

Alors le général put faire sa question. C'était une très longue question ou peut-être la répéta-t-il plusieurs fois, car il s'écoula plus de dix minutes avant qu'il ne sortît.

Ah! vieux général Villivicensio! l'homme le plus martial de la Louisiane! Mais qu'aurait dit la foule, la foule qui vous acclamait ce matin, si elle avait vu la reine Délicieuse vous saluant du haut de l'escalier, tandis que vous vous en alliez dans le crépuscule, humilié, repoussé, abattu.

La campagne électorale s'ouvrit. L'annonce de la candidature Villivicensio fut lue en français et en

anglais. A la Bourse, dans les couloirs, autour des banques, il y eut de nombreuses discussions sur sa valeur intrinsèque et ses chances extrinsèques. Les jeunes gentlemen qui se tenaient devant les cafés en parlaient avec une fougue inquiétante ; mais au moment où vous auriez cru qu'ils s'allaient jeter les uns sur les autres pour se mordre, vous les auriez vus entrer tout simplement dans le café en s'entretenant de la même manière furibonde et trinquer au succès du parti Villivicensio. Les restes des anciennes générations étaient encore plus enthousiastes. Ils comptaient déjà sur une heureuse réaction, sur le retour de l'esprit et des manières de ces bons vieux Bourbons que les Yankees avaient exilés. Dans leur sublime confiance, ils allaient jusqu'à lever le pied en l'air d'une manière significative pour montrer comment le parti Villivicensio traiterait *doze* (1) *Américains*.

Pendant les trois ou quatre semaines qui suivirent, le général recueillit un surcroît de protestations et d'admiration, qui ne l'empêchaient pas d'entendre sans cesse à son oreille comme un confus bavardage de femmes, et quand il fermait les yeux avec ennui, de voir Mme Délicieuse le regardant avec tristesse et disant : « Je ne sais pas de raison pour laquelle il serait en colère contre son fils » ; puis cette dernière scène sur l'escalier qu'il lui semblait encore descendre bas, si bas.

Madame avait posé ses conditions :

« Maintenant ou jamais, une réconciliation. »

Un matin de février que le docteur Mossy, assis au milieu de ses livres, finissait d'écrire un chapitre sur l' « épiderme », il s'aperçut soudain que quelque chose s'interposait entre lui et le rayon de lumière, et, levant les yeux, il se trouva en face du général Villivicensio. Il laissa échapper un soupir de plaisir, et, se levant sur la pointe du pied, il mit la main sur l'épaule de son père ; puis, tendant les lèvres comme une petite femme, il l'embrassa.

— Asseyez-vous, papa, dit-il en lui offrant sa propre chaise et en se perchant sur son bureau.

Le général s'assit, et après avoir toussé légèrement il regarda les figures anatomiques pendues aux murs, les serpents et les hideux poissons conservés dans des bocaux, les oiseaux empaillés sur des branches rompues et les crânes ouverts par le haut.

— Tout va-t-il bien ? demanda enfin le docteur Mossy.

— Oui.

Il y eut alors une longue pause.

— Voilà une belle journée, dit le fils.

— Très belle, répliqua le père.

— Je pensais qu'il pleuvrait, mais le ciel s'est dégagé, dit le fils.

— Oui, répondit le père en battant une marche sur le pupitre.

— Le temps a-t-il l'air de se refroidir ? demanda le fils.

— Non, il n'a pas l'air de se refroidir, repartit le père.

— Hem ! fit le docteur Mossy.

— Hem ! fit le général Villivicensio.

Le docteur Mossy, sans prendre garde à ce qu'il faisait, jeta un regard sur son manuscrit.

— Je vous interromps, dit le général en se levant vivement.

— Non, non ! Excusez-moi, asseyez-vous ; cela me fait grand plaisir... C'est le travail avec lequel je remplis mes moments de loisir.

Alors le général s'assit de nouveau, et le père était très proche du fils ; mais leurs esprits étaient à cent lieues l'un de l'autre.

Les doigts du général battaient toujours une marche lointaine.

— La ville... elle se porte bien ? interrogea-t-il.

— Vous me demandez si ?... demanda le petit docteur.

— La ville... n'a pas beaucoup de maladies en ce moment ?

— Non... oui, pas beaucoup, dit le docteur Mossy et, avec la même absence d'esprit, il ajouta un mot oublié à son manuscrit.

Le général se dressa sur ses pieds, comme si un esprit l'eût touché.

— Il faut que je m'en aille.

— Oh ! non, papa.

— Mais si, il faut que je m'en aille.

— Mais, attendez, papa. J'ai justement quelque chose à vous dire.

— Bien ! dit sévèrement le général, et il attendit la main sur la porte.

Le docteur porta le doigt à son front, pour se rappeler une idée.

— Je crains d'avoir... Ah ! je me réjouis de vous voir vous présenter aux élections, cher papa, et en tête de la liste.

— Mes amis m'y ont forcé, dit-il.

— Ils croient que vous serez élu ?

— Ils n'en doutent pas. Mais qu'en pensez-vous, mon fils ?

Le fils avait une opinion qu'il eût été malheureux d'exprimer ; aussi dit-il : « Ils ne peuvent en nommer un plus loyal. »

Le général salua solennellement.

— Peut-être le peuple jugera-t-il ainsi ; mes amis l'affirment, du moins.

— Les amis qui se sont servis de votre nom vous

(1) *Doze* mis pour l'anglais *those*, *ces*, prononcé à la française. Cable emploie souvent ce jargon créole.

aideront de toute leur influence, dit le docteur. Moi-même, j'aimerais à vous être utile, si je le pouvais.

— Ah! *bah!* dit le père flatté.

— Mais, oui, dit le fils.

Une expression de vif plaisir épanouit la physionomie du général.

— Merci, mon fils. Je vous remercie beaucoup. Ah! Mossy, mon cher garçon, que vous me rendez heureux!

— Seulement, ajouta Mossy, constatant en tremblant combien il s'était avancé, je ne vois pas comment ce serait possible.

Le sourire du général s'effaça.

— N'étant pas un homme public, continua le docteur, à moins que ma plume... à moins que vous ne puissiez vous servir de ma plume. — Il s'arrêta tandis qu'un timide sourire errait sur ses lèvres. Le général demeura étonné pendant quelques instants, puis il sembla saisir une inspiration :

— Certainement, certainement! Ah! ah! certainement, vous avez raison. Pour accomplir une telle œuvre il faut des épées et des plumes. *Au revoir*, mon fils. Non je ne puis rester plus longtemps, je reviendrai. J'ai hâte d'apprendre à mes amis que la plume du docteur Mossy est de notre côté. *Adieu!* mon cher fils.

En traversant la rue, le général salua avec un sourire radieux, non pas le docteur Mossy, mais le balcon de la grande maison de briques.

Le matin suivant, comme si le sort en eût ordonné ainsi, le parti Villivicensio était attaqué par un journal américain. Jamais la courtoisie des débats politiques n'avait été si complètement écartée ; les épithètes personnelles y étaient employées, le général lui-même était appelé « antiquité », ses amis, « fossiles », « vieilles femmes », et leur « comité » qualifié d'« irresponsable ». Tonnerre et lumière! Des gentilshommes d'honneur traités d'irresponsables! On assurait de plus que la réunion avait été tenue secrètement dans une maison privée par deux ou trois écervelés qui, avec plus de prudence que de convenance, avaient tu leurs noms. L'article était signé : « Mangeurs d'écrevisses. »

Parmi les premiers lecteurs de cette production se trouvait la jeune Madame ; elle sourit tranquillement, puis elle appela :

— Ninide, là! portez ceci au docteur. Attendez. Elle marqua l'endroit avec son porte-crayon d'or. Il n'y a pas de réponse, il n'a pas besoin de la renvoyer.

A la même heure, dans une rue voisine, un des « irresponsables » frappait à la porte du castel des Villivicensio. Le général le reçut dans sa chambre. Après un court échange de politesses, le visiteur tirait un journal de sa poche et commençait à lire, quand il fut interrompu par une de ces exclamations nasales si particulières aux races gauloises, et un autre « irresponsable » entra, plus excité, s'il est possible, que le premier. Quelques minutes furent employées à exhaler leurs sentiments et à frotter leur main droite avec la paume de leur main gauche.

— Alphonse, lis! commanda le général de son lit.

— « La profession de foi des mangeurs d'écrevisses! » annonça Alphonse. Mais pour la troisième fois on frappa, et un troisième « irresponsable » d'augmenter leur nombre.

Enfin Alphonse lut l'article. Les gentlemen irrités l'écoutèrent d'abord en silence, puis murmurèrent deux ou trois mots pour dégonfler leur cœur, rugirent des malédictions et parcoururent férocement la pièce en branlant l'index sous le nez les uns des autres.

Comme Alphonse terminait et qu'il lançait le journal par terre, le quatuor, dans un accord terrifiant, demanda le sang du rédacteur.

Mais le général les interrompit avec autorité :

— Non, *Messieurs*, dit-il en boutonnant sa robe de chambre. Vous ne vous battrez pas avec lui, je vous ordonne de ne pas le faire.

— Mais, s'écrièrent-ils tous les trois d'un seul coup, un de nous doit se battre, et vous, vous ne le pouvez ; si vous vous battez, votre cause est perdue. Un candidat ne peut pas se battre.

— Ah! *Messieurs*, s'écria le héros en se frappant le sein et en levant les yeux, *grâce au ciel!* j'ai un fils. Oui, mes amis bien-aimés, un fils qui soufflettera cet individu ou l'obligera à manger ses mots dans le journal de demain. Grâces soient rendues au ciel qui m'a donné un fils en cette occasion... je vais aller le voir... aussitôt que je pourrai m'habiller.

— Nous irons avec vous.

— Non, Messieurs, laissez-moi voir mon fils seul. Je vous retrouverai chez Maspero dans deux heures. *Adieu*, mes chers amis.

— *Au revoir*, dirent les chers amis.

Peu d'instants après, le général s'avançait d'un pas courroucé sur le trottoir de la rue Royale. Juste au moment où il passait devant la maison de briques rouges, un des volets s'entr'ouvrit et deux aimables yeux le regardèrent. Mais lorsque, s'apprêtant à frapper à la porte de son fils, il leva les yeux vers ce même volet, il lui parut tout à fait immobile, comme si la maison eût été un palais enchanté.

— Avez-vous vu ce journal, mon fils? dit-il en entrant. Je vois que vous ne l'avez pas lu puisque vos joues ne sont pas rouges de honte et de colère.

— Qu'est-ce donc?

— Ma foi! Mossy, est-il possible que vous n'ayez pas entendu parler de cette attaque contre moi qui a surpris et exaspéré la ville entière ce matin?

— Non, dit le docteur Mossy avec étonnement.

— Sur mon âme! fit le général, et en même temps il aperçut le journal envoyé par Mme Délicieuse. Mais, Mossy, mon fils! s'écria-t-il, le voilà. — Et cherchant rapidement avec le doigt : Là, là, là, lisez-le. Il m'appelle irresponsable! irresponsable! Lisez, lisez!

— Mais, papa, dit le tranquille petit docteur en se levant et en prenant le papier froissé, je l'ai lu, si c'est cela, et je me prépare à y répondre.

Le général le saisit violemment et lui donnant un baiser suffocant, il s'écria : « Ah! Mossy, mon garçon, vous êtes un brave! Vous avez déjà commencé à écrire! Lisez-moi ce que vous avez écrit, mon fils. »

Le docteur prit une feuille de papier et se rasseyant commença :

— Messieurs les éditeurs, dans votre journal de ce matin...

— Au moins vous ne l'avez pas écrit en anglais, n'est-ce pas, fils?

— Mais si, papa.

— Cette une langue abjecte, dit le général, mais si cela est nécessaire... continuez.

— Messieurs les éditeurs, votre journal de ce matin contient un article rempli d'erreurs sur la candidature Villivicensio. Qui est l'auteur du susdit article, je l'ignore, mais je ne doute pas que, quoique prompt à se faire une opinion, il ne consente à corriger certaines méprises qui...

— *Bah!* cria le général.

Le docteur Mossy leva les yeux et devint tout rouge.

— *Bah!* cria le général encore plus fort, *Bêtise!*

— Comment? demanda doucement le fils.

— Ce n'est qu'une bêtise, dit le général en anglais. Voilà ce que vous deviez mettre : *Sieurs éditeurs!* Je vous appelle des misérables faquins, qui avez mis dans votre journal un tas de mensonges sur *mon père et ses amis!*

— Oh! dit le docteur Mossy d'un ton de colère et de moquerie.

Son père le considéra avec un muet étonnement. Le jeune homme se tenait devant son pupitre en désordre, redressant sa petite taille, une main dans son gilet, tandis qu'à travers son regard passait cet éclair d'intrépidité qui nous surprend parfois dans les yeux bleus.

— Vous avez besoin que je me batte? dit-il.

— Ma foi! dit le général, sentant tous ses membres se tendre. Je crois... Vous pouvez me couper en pièces si je ne croyais que vous alliez discuter l'affaire dans les journaux! Se battre, si j'ai besoin que vous vous battiez?

— Non?

— Mon Dieu, murmura le général; son cœur semblait prêt à se briser.

— Oui, dit le docteur avec un regard résolu, tandis que ses lèvres tremblaient, oui, pour Dieu, je suis effrayé...

— Effrayé! hurla le général.

— Oui, effrayé, répéta le docteur, Dieu me pardonne si je ne suis pas effrayé! Mais je dirai ce dont je n'ai pas peur. Je n'ai pas peur d'appeler votre affaire d'honneur un assassinat.

— Mon fils! cria le père.

— Je me rétracte, considérez la chose comme si elle n'avait pas été dite. Je ne le reprocherai jamais à mon père.

— C'est bien, dit le général, c'est mon affaire, je la réglerai moi-même.

Le docteur Mossy se mit tranquillement entre la porte et son père.

— Que voulez-vous faire? demanda tristement le vieillard.

— Papa, dit le fils avec beaucoup de tendresse, je ne puis vous le permettre; pendant quinze ans nous avons été étrangers l'un à l'autre, et depuis hier nous sommes amis. Je réglerai votre querelle, laissez-moi faire, je suis engagé à votre service.

Le paisible petit docteur ne voulait pas dire « régler », mais « arranger ». Il sentit bien qu'il n'était pas compris et, comme les gens paisibles sont disposés à le faire, sans vouloir tromper, il respecta la méprise de son père. D'ailleurs, dans son embarras, il ne savait pas bien lui-même ce qu'il ferait.

La physionomie du père, — il ne savait qu'une manière de régler les querelles, — s'éclaira instantanément.

— Je l'aurais fait moi-même, expliqua-t-il, mais mes amis m'en ont empêché.

— C'est ce que je fais aussi, dit le docteur, j'irai moi-même et je ne reviendrai que lorsque tout sera fini.

— Mon fils, je ne veux pas vous y forcer.

Il y avait quelque chose d'amer dans le sourire du docteur quand il répondit :

— Non, mais donnez-moi le journal. — Le général le lui tendit. — Papa, vous m'attendrez là jusqu'à mon retour.

— Mais j'ai un rendez-vous chez Maspéro à...

— J'irai, et je vous excuserai.

— Bien, consentit l'heureux père, allez, mon fils, je resterai, ici. Mais si quelqu'un de vos malades vous fait demander?

— Soyez tranquille, on croira qu'il n'y a personne, assura le fils, et le général remarqua que la poussière qui couvrait les vitres était si épaisse qu'il aurait fallu s'approcher de très près pour voir au travers.

Le docteur Mossy trouva un éditeur fort courtois qui se laissa aisément persuader qu'on s'était trompé

sur le compte du général, mais quand il demanda l'auteur de l'article :

— Vous allez voir, docteur, dit l'éditeur, entrez dans mon cabinet.

Ils entrèrent ensemble, et une minute après le docteur en sortait précipitamment, tandis que l'éditeur reprenait sa plume en souriant.

Le général attendait parmi les serpents et les squelettes. Son esprit commençait à s'agiter. Il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet de la manière dont son fils sauvegarderait l'honneur de Villivicensio.

La monotonie de son attente fut rompue par un ou deux visiteurs qui eurent la sagacité (ou le mauvais goût) de regarder à travers les vitres, après quoi ils entrèrent, et le général, se levant à demi, répondit avec un sourire poli que le docteur était sorti et qu'il ne pouvait savoir combien de temps il serait absent. Néanmoins les minutes se traînaient péniblement et le général se demandait pourquoi Mossy ne revenait pas, lorsqu'il entendit à la porte un coup tout à fait différent des coups qui l'avaient précédé, un coup brave, doux, digne et gracieux. Le général sentit tout de suite que cela venait de la jeune Madame. Il ouvrit en saluant très bas et en tendant la main. Avec une tranquille dextérité, elle ferma la porte à clef.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda anxieusement le général.

— Général, commença-t-elle, et avec tous ses saluts créoles, ses sourires et ses phrases insinuantes la sévérité de son expression s'était en partie évanouie, je suis venue pour voir mon médecin, votre fils. Ah ! général, de penser que vous êtes réconcilié avec votre fils, il me semble être dans les cieux. Vous me permettez de parler ainsi ? Vous ne serez pas fâché avec l'amie d'enfance de votre fils ? — Il est sorti, n'est-ce pas? ajouta-t-elle sans lui donner le temps de répondre. J'en suis contente, cela nous donne l'occasion de nous réjouir de ses succès, car, vous savez, général, pendant tout le temps de votre folie, Mossy n'a pas eu de meilleure amie que moi.

Le général était tellement stupéfait qu'après avoir salué machinalement, il ne put ajouter un mot, mais lorsqu'il ouvrit la bouche pour parler, elle reprit :

— Personne ne le connaît aussi bien que moi, quoique je ne puisse pas toujours le comprendre ; vous savez, général, c'est un grand homme, rien moins.

— Comment ? fit le général qui ne savait que répondre.

— Vous n'avez jamais rêvé telle chose, hein? Non, naturellement. Il n'y a que moi qui y aie pensé. Ces Américains le savent, je suppose, mais qui songerait à le leur demander ? Là, dans la rue Royale, dans la Nouvelle-Orléans où nous autres ne nous soucions que de manger, boire et nous divertir, il est seulement le docteur Mossy qui donne des pilules. Ma foi ! général, ce n'est pas étonnant que vous ayez été désappointé par votre fils, puisque vous en jugiez comme eux. Ah ! oui, c'était votre avis. Pourquoi ne m'avez-vous rien demandé ? Je vous aurais dit comment votre fils surpasse la foule de la tête et des épaules. Je vous aurais dit que son nom est connu et honoré dans les Facultés de Paris, de Londres et d'Allemagne ! Oui ! Je vous aurais montré, — elle s'échauffait en parlant, — je vous aurais montré des lettres qu'il a reçues des sommités de la science et dans lesquelles il est traité d'égal à égal !

Elle était debout, ses yeux brillants, toute sa personne transportée.

— Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit ? éclata le général.

— Il ne me l'a jamais permis ; mais vous, pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé ? C'est que vous étiez trop fier pour parler de votre fils. Sa fierté surpassait la vôtre, apparemment. « Laissez-moi le dire à votre père, » suppliais-je. — « Qu'il me découvre ! » disait-il, et vous ne l'avez jamais découvert. Ah ! c'était bien de ne vouloir rentrer en grâce auprès de vous qu'à titre de fils !

De la main, elle lui imposa silence.

— Regardez, Monsieur, tous ces squelettes poussiéreux, tous ces objets révoltants. Comme vous avez rougi de savoir que les gens d'ici riaient à son nez de ces choses ! Vous avez rougi, vous son père ! Si vous me l'eussiez demandé, je vous aurais dit que votre fils n'était pas un apothicaire, mais qu'il marchait dans les glorieux chemins des découvertes, général, votre fils connu en Europe comme un inventeur. Ici, on se disait : « Comment se fait-il que le général Villivicensio soit mécontent de son fils ? C'est un bon garçon, un peu insouciant, voilà tout. » Quant à vous, vous étiez encore plus aveugle. Avez-vous reconnu, avant qu'il ne fût trop tard, le bon, le noble, l'énergique caractère de votre pauvre, pauvre fils !

— Justes cieux ! Madame, vous ne me parlez pas de mon fils comme de quelqu'un de mort et d'enterré ? Si vous avez de mauvaises nouvelles...

— Votre fils a pris votre affaire en mains, hein ?

— Je crois, je pense...

— Bien, je l'ai rencontré il y a une heure à la recherche de votre calomniateur.

— Il faut qu'il le trouve, dit le général.

— Mais s'il l'a trouvé, répondit lentement Madame.

Le père la regarda fixement, puis se dressa avec un cri :

— Où est mon fils ? Qu'est-il arrivé ? Pensez-vous que je sois un enfant dont on se joue ?...

Madame parut saisie de pressentiments.

— Prenez votre chaise, plaida-t-elle, écoutez, asseyez-vous.

— Mon Dieu! je vais chercher mon fils. Mais, Madame, vous avez fermé cette porte! Qui êtes-vous donc pour me traiter ainsi? Donnez-moi à l'instant...

— Oh! Monsieur, je vous supplie de vous asseoir, et je vous dirai tout. Vous ne pouvez rien faire maintenant. Écoutez, supposez que vous sortiez et que vous trouviez que votre fils n'ait pas été courageux.

— Ah! Madame, c'est un jeu! cria-t-il hors de lui.

— Mais non, ce n'est pas un jeu, asseyez-vous, j'ai besoin de vous demander quelque chose.

Il s'affaissa sur sa chaise et elle resta devant lui, sa physionomie à la fois triomphante et angoissée.

— Général, dites-moi la vérité. N'avez-vous pas forcé votre fils à prendre cette querelle en main? Ne l'avez-vous pas fait pour mettre son courage à l'épreuve, et la peur qu'il ne se fût fait médecin pour ne pas être soldat, ne vous a-t-elle pas rendu fou depuis quinze ans?

Elle le regardait face à face.

— Et si cela était? demanda-t-il avec défiance.

— Et s'il avait mis une terrible hâte à prouver son courage?

— Bien, alors, s'écria-t-il triomphalement. Il est mon fils.

— Et l'héritier de votre fortune, par conséquent?

— Certainement.

Elle le salua solennellement :

— Ce lui fera de splendides obsèques.

Le père bondit et resta sans voix, tremblant des pieds à la tête.

— Votre fils a rencontré l'auteur de cet article.

— Où?

— Tout d'un coup, dans un passage.

— Mon Dieu! et le coquin...

— Vit, cria Madame.

Il s'élança sur la porte : « Donnez-moi cette clef! » Il se pendait à la serrure, puis revenait à Madame et se tournait de nouveau vers la porte, en criant : « Oh! mon fils, mon fils! J'ai tué mon fils! Oh! Mossy, mon cher fils, mon petit garçon! »

Madame cacha sa figure dans ses mains et sanglota tout haut. Alors le père cessa ses cris et s'arrêta devant elle.

— Qu'est-ce, Clarisse? demanda-t-il.

— Voilà dix ans que nous sommes fiancés, votre fils et moi.

— Oh! mon enfant!

— Parce qu'étant déshérités, il ne voulait pas être mon mari.

— Hélas! Plût à Dieu que je l'eusse su. Ah! Mossy, mon fils!

— Oh! Monsieur, s'écria la jeune femme joignant les mains, pardonnez-moi, ne vous affligez pas davantage, votre fils est bien portant. C'est moi qui ai écrit l'article... Votre fils me cherche dans ce moment.

Le vieux général l'aurait saisie dans ses bras si le petit docteur lui-même n'eût violemment secoué la porte, et ne leur eût fait avec son doigt un geste malicieux comme il regardait à travers la vitre.

— Voyez, dit Madame, ouvrez à votre fils. Voilà la clef.

Père et fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis se tournèrent vers elle.

— Et vous, aimable trouble-fête! — Elle s'était évanouie.

— Eh bien! tenez-vous un peu hors de mon chemin, papa, s'il vous plaît, dit le docteur Mossy tandis que Madame rouvrait les yeux. Ce n'est pas étonnant que vous soyez évanouie, vous avez achevé un dur travail, voyez. Clarisse, ma chère, prenez ceci.

Le père et le fils restaient côte à côte, la regardant tendrement.

— Maintenant, papa, vous pouvez l'embrasser.

— Ma fille, dit le majestueux vieillard, c'est la rançon de mon fils, et avec cela je retire la candidature Villivicensio.

— Vous ne ferez pas cela, dit la jeune femme en riant et en se pendant à son cou.

— Mais si, insista-t-il. Au moins permettez-moi de relever les morts du champ de bataille.

— Certainement, dit le fils; voyez, Clarisse, voilà madame votre tante qui nous fait demander, allons-y.

Ils passèrent dans la rue Royale, le docteur Mossy fermant la porte derrière lui; l'air était doux et embaumé et la douce brise du Sud apportait une délicieuse odeur de...

— Qu'est-ce? demanda le vétéran au jeune couple en voyant sourire la petite tante.

Madame Délicieuse pour la première fois de sa vie, le docteur Mossy, pour la centième, rougirent.

C'était l'odeur des fleurs d'oranger.

GEORGE W. CABLE.

(Adapté par JACQUES DE COUSSANGES.)

L'ÉGYPTE EN 1798

D'après le journal de H.-J. Redouté.

MEMBRE DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE [1].

II

Peu de jours après la bataille d'Aboukir, le 8 fructidor, Henri Redouté partit pour Rosette.

« Notre caravane, dit-il, était composée des Français et d'un grand nombre de gens du pays qui s'étaient joints à l'escorte. Nous louâmes, pour porter les bagages, un chameau, au prix de huit piastres, et un âne pour trois piastres. On se réunit sur la plage du Port-Neuf ; il était neuf heures du soir. La route est de douze heures environ, à travers une plaine aride, et l'on n'en pourrait supporter la fatigue pendant la grande chaleur du jour.

« Nous sortîmes d'Alexandrie par la porte de Rosette, et nous dirigeâmes notre marche vers l'est-nord-est en suivant la base de la presqu'île d'Aboukir. Nous marchâmes toute la nuit dans le silence du désert. Les ténèbres étaient épaisses. L'allure de nos bêtes de somme était un amble très allongé. Elles connaissent si bien la route qu'on peut se dispenser de les conduire. Elles n'ont pour bride qu'un mauvais licol. Sur ces sables mouvants le chemin ne peut être tracé ni même frayé.

« Nous arrivâmes, le 10 au matin, à Aboukir, qui est à peu près à moitié chemin. Nous nous arrêtâmes pour prendre quelques heures de repos, à l'ombre des murailles de la ville. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une chétive bourgade habitée par des pêcheurs et des matelots côtiers, avec un vieux château qui se dresse à la pointe de la presqu'île.

« Nous nous remîmes en marche à onze heures du matin, par un soleil ardent, le long de la mer. Il y avait une demi-lieue à faire dans les sables jusqu'au lac d'El-Maadieh. Ce terrain fut cultivé autrefois, mais on n'y trouve plus que de maigres et rares palmiers. Des travaux étaient commencés près du lac pour élever une batterie et protéger les communications par terre avec Rosette.

« Le lac d'El-Maadieh, vaste et profond, est l'ancienne *bouche Canopique*, que le Nil a depuis longtemps abandonnée aux envahissements de la mer. Il sépare le promontoire d'Aboukir d'avec le désert de Rosette.

« Nous fûmes obligés de stationner plusieurs heures au bord du canal par où le lac communique avec la mer. L'embarquement était lent et difficile, nous n'avions que deux mauvais bateaux ; puis le déchargement des chameaux exigeait un temps considérable. Cependant les Anglais, qui avaient encore dans la rade d'Aboukir un vaisseau et deux frégates au mouillage, mirent aussitôt un aviso à la voile, accompagné de deux barques canonnières, pour nous inquiéter. Cet aviso, qui portait du 18, nous avait été enlevé quelques jours auparavant dans ces parages.

« L'officier qui commandait la caravane fit toujours défiler l'avant-garde, tandis qu'une partie de l'escorte demeurait pour protéger la queue du convoi, qui n'avait pu passer encore la bouche du lac. Quand on se remit en route, il y eut un peu de confusion. Chacun courait après sa monture qu'il avait abandonnée. D'autres hâtaient le rechargement de leurs bagages. Les Anglais, qui étaient déjà à portée de canon, ayant vu notre caravane dispersée sur la côte, revirèrent de bord et reprirent le large.

« Nous continuâmes notre marche en suivant le bord de la mer, sur un sable humide et plus ferme. Nous laissâmes à notre droite un ancien caravansérail nommé la Maison-Carrée, où les voyageurs s'arrêtent ordinairement pour se reposer. La côte est si basse que, sans les digues construites le long du rivage, les eaux de la mer inonderaient, dans les gros temps, une étendue considérable de terrain. La vallée offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée.

« C'est sur cette plage infortunée que nous eûmes à déplorer le désastre de notre escadre. Nous avions sous les yeux un tableau horrible de destruction. Le rivage était couvert d'épaves à demi enfoncées dans le sable. D'autres, flottaient encore. On eût dit d'un immense chantier de construction maritime. Ici, c'était un mât rompu, là un canot à demi brisé, un gouvernail, des bancs, des cages à poulets, des coffres, des caisses... enfin les cadavres des malheureuses victimes du combat, que la mer avait rejetés sur ses bords. Ces tristes restes étaient disséminés sur une longueur de près de quatre lieues. Quelques-uns de ces morts, entièrement nus et qui paraissaient intacts, étaient couchés dans une attitude aussi belle qu'effrayante. D'autres, à demi recouverts par le sable, ne laissaient voir qu'un de leurs membres, un bras ou une jambe rigide. J'en vis un qui était comme enseveli dans son sac de bord. Plusieurs, déjà dévorés par les oiseaux de proie, n'étaient plus que des squelettes blanchis par l'eau salée de la mer. A l'aspect de ces êtres inanimés, nos montures elles-mêmes, nos bêtes de somme frémissaient d'effroi ; elles refusaient de fouler aux pieds les cadavres, mais parfois elles s'y embarrassaient, et au moindre heurt, une odeur infecte s'exhalait des chairs putréfiées.

« Ce spectacle affreux renouvelait nos peines, et nous plongeait dans une sombre mélancolie. Nous

(1) Voyez la *Revue* du 22 décembre 1894.

nous livrâmes à de bien tristes réflexions durant ce long trajet parmi les morts. Nous vîmes des mâts qui brûlaient. C'étaient des Arabes bédouins qui venaient y mettre le feu, afin d'en arracher le métal. Ils fuyaient dans le désert à notre approche, et revenaient ensuite chercher leur proie.

« Telles furent les scènes d'horreur que nous dûmes supporter une partie de la nuit. Nous changeâmes enfin de direction pour faire halte près d'une petite mosquée, ou, pour mieux dire, près d'un tombeau de santon, bâti non loin de la mer, et à environ deux lieues de Rosette. Auprès se trouve une citerne d'eau saumâtre et bourbeuse, qui, malgré sa malpropreté et qu'elle fût chaude, fut bientôt tarie, tant la fatigue nous altérait. Nous bûmes avec délices.

« Après deux heures de repos, nous repartîmes. A peine la queue du convoi avait-elle quitté ce gîte, que l'on entendit crier aux armes. La caravane s'arrêta aussitôt, chacun se mit en défense. Un moment après, nous sûmes que cette alerte était causée par quatre Arabes qui rôdaient autour de ce lieu, et qui, surprenant un militaire endormi, s'étaient jetés sur lui pour lui arracher son fusil ; mais on était heureusement parvenu à délivrer notre homme de leurs mains.

« Nous nous éloignâmes bientôt de la côte pour traverser une plaine immense et sablonneuse, où la route n'est marquée que par des tourelles en briques très basses, placées de distance en distance, qui servent à guider les voyageurs vers Rosette. Sans ces points de repère, on risquerait fort de s'égarer ; d'autant que cette ville est, du côté du couchant, entourée de monticules de sable qui permettent à peine de la découvrir.

« Après quelques heures d'une marche pénible sur un sol mouvant et comme sillonné par les flots, quelquefois sur une croûte de sel qui le consolide, nous découvrîmes enfin avec le jour la cime des palmiers et la pointe des minarets de Rosette. Nous traversâmes la ville jusqu'au bord du Nil, et nous jouîmes de l'étonnant tableau que le Delta présente sur la rive opposée.

« Quel changement dans un si court espace ! On croit entrer dans un monde nouveau. Le changement ne saurait être plus brusque ni plus frappant. Comme par enchantement, les plaines arides ont disparu tout à coup pour faire place à des campagnes riantes, arrosées par un fleuve majestueux qui promène lentement ses eaux entre deux rives toujours vertes. Ce ne sont plus ces ruines affligeantes, ces déserts hideux d'une éternelle stérilité : c'est la nature parée de tous ses dons, répandant ses bienfaits avec la plus grande profusion.

« Rosette, en arabe *Reschid,* est une ville assez belle, située sur la rive occidentale du Nil, autrefois la branche Bolbitine. A deux lieues de la mer, elle est agréablement bâtie; ses maisons sont hautes et construites en briques cuites, mais elle n'offre aucun édifice curieux. Les rues sont obscures, à cause des avant-corps en balcons fermés qui, d'un côté à l'autre, se touchent presque. Plusieurs sont couvertes de treillages et de nattes, afin que le soleil n'y puisse pénétrer. Sur le bord du fleuve, les habitations sont plus régulières et plus plaisantes; elles appartiennent pour la plupart aux négociants étrangers. Elles ont trois ou quatre étages, bien que l'on compte, à plusieurs, six rangs de fenêtres : mais les logements très élevés en ont souvent deux rangs, dont le second, plus petit, n'est d'ordinaire qu'un simple treillis de bois.

« Le Nil, à l'époque de l'inondation, baigne chaque année les murs des maisons qui touchent son bord, sans cependant les dégrader. Les hautes collines qui abritent la ville, vers l'ouest, ne sont que du sable, que le vent apporte par tourbillons. Elles menacent de tout envahir. Elles ont même empiété sur les bonnes terres, au sud; elles ont coupé le chemin qui conduit à une mosquée située sur la rive du Nil, au pied d'un monticule surmonté d'une vieille tour en ruines. Cette tour, que l'on appelle Abou-Mandour, est à une demi-lieue de Rosette. On a, du sommet, une vue charmante, par les contrastes de verdure et de stérilité qui l'environnent. On découvre, d'un côté, le Nil et le Delta, de l'autre, la mer et la rade d'Aboukir.

« Rosette, qui tient le troisième rang après le Caire, est sans contredit le plus agréable séjour de l'Égypte, surtout pour un Européen nouvellement débarqué. On y trouve une vie facile. Les habitants ont des manières douces et affables, et point cette rudesse de caractère que montrent les habitants d'Alexandrie : tant l'abondance et la fertilité d'un pays influent naturellement sur les mœurs des peuples et tempèrent la barbarie même où il sont enclins.

« Aussi Rosette était alors le lieu où la tranquillité était le moins troublée. On n'y connaissait point ces soulèvements ni ces désordres si fréquents dans les autres villes. L'étranger s'y voyait en sûreté, et pouvait se promener librement aux alentours. Il pénétrait dans les vergers et les traversait en tout sens, sans que personne le trouvât mauvais.

« Ce qui plaît davantage à Rosette, ce sont les jardins. L'art ni la symétrie n'y ont aucune part : c'est la nature seule qui en fait l'ornement. Tout y est silencieux et aimable, tout est frais et touffu. c'est le paisible asile des oiseaux. Jamais leur chant ni le roucoulement de la tourterelle n'est inquiété par le chasseur. Aucun arbre, aucune plante n'a de place marquée. Tout y est varié, et semble y être jeté au hasard. Le soleil peut à peine glisser sa lumière

à travers l'épaisseur des bosquets. De petits canaux d'irrigation amènent aux verdures la fraîcheur, et alimentent la végétation. Des sentiers tortueux serpentent sous les ombrages. Le haut palmier croît auprès de l'oranger. Le citronnier et le cédrat entrelacent leurs rameaux. Le fruit du grenadier pend aux branches près de celui du bananier. Le léger mimosa étend aussi ses rameaux chargés de fleurs, qui répandent une odeur très suave et semblent de loin autant de petits boutons d'or. Ce bel arbre est l'ornement des campagnes égyptiennes. On y voit aussi des jasmins et beaucoup de roses, dont on fabrique ces essences qui sont employées dans tous les harems d'Orient. Le henné est un arbuste originaire de l'Inde. Les grappes de fleurs exhalent un parfum assez agréable de loin, mais écœurant et fade quand on le flaire de près. C'est avec la poudre des feuilles desséchées du henné que les femmes se teignent en rouge orangé les ongles et la paume des mains.

« Les campagnes qui bordent le Nil sont charmantes. Vous y trouvez de belles métairies entourées d'enclos ombragés. Des troupeaux de toute espèce broutent dans de fertiles prairies. Il est vrai que, dans les promenades écartées, on doit se mettre en garde contre les Arabes, qui rôdent sur la lisière du désert pour épier l'occasion de vous surprendre.

« De ce côté, à trois quarts de lieue au-dessus de Rosette, est situé l'ancien château de Raschid, qui fut réparé et armé pour défendre l'entrée du Boghaz.

« On le nomma le Fort Jullien, en mémoire de cet officier, aide de camp du général en chef, assassiné par les Arabes au village d'Al-Kan, dans le mois de thermidor, comme il portait des ordres au vice-amiral Brueys à Aboukir.

« Le costume des habitants de Rosette est à peu près le même que dans le reste de l'Égypte. Les hommes peu aisés portent une robe longue et ample qui tombe jusqu'aux talons : elle est de toile bleue ou de laine noire. Les riches portent des pelisses en drap doublées de satin. La classe pauvre n'a qu'une sorte de blouse bleue tombant aux genoux et serrée au-dessus des hanches par une ceinture de laine rouge ou blanche. Un cordonnet de soie, passé en forme d'X sur les épaules et par-dessous les aisselles, arrête au coude les manches, qui sont fort larges. Le turban est roulé en gros boudin autour de la tête. Les femmes du peuple portent une robe de toile bleue qui leur sert à la fois de chemise et de vêtement. Les dames sont vêtues de soie et de drap ; un borgo leur couvre le visage...

« Le 14 fructidor après-midi, le général Menou, commandant la place, nous invita à l'accompagner dans la petite île de Farchi, vis-à-vis de Rosette. Il y allait inspecter une batterie que l'on établissait à la pointe occidentale de l'île.

« Nous passâmes ensuite sur la droite du Nil, dans le Delta. Le cheik-el-béled (chef ou maire) du village de Hasbet, nous ayant aperçus, vint à la rencontre du général pour lui offrir des rafraîchissements que l'on accepta. Il nous conduisit dans sa maison avec de grandes démonstrations d'amitié, fit servir du lait, du café, des pastèques, et, pour engager notre confiance, goûta le premier à tout ce que l'on nous offrait.

« Le général ayant annoncé l'intention de remonter à pied, le long de la rive du Nil, jusqu'en face de Rosette, pour chercher des plantes, le cheik désira nous accompagner avec toute sa famille. Plusieurs bâtonniers marchaient en avant de notre escorte, pour éloigner une foule d'enfants et de fellahs qui se pressaient sur notre passage. Pendant la marche, le général, qui avait un couteau à lame aimantée, leur fit voir comment cette lame attirait les grains ferrugineux mêlés parmi le sable. Ils parurent fort étonnés de cette expérience et crurent à la magie.

« A notre embarquement, le cheik nous témoigna beaucoup de regrets du court séjour que nous avions fait chez lui. »

***

Le général Menou devait faire, quelques jours plus tard, une reconnaissance dans le Delta. Il invita plusieurs membres de la commission des sciences et des arts à l'accompagner. On ne prit que deux cents hommes d'escorte, et l'on partit le 24 fructidor après-midi.

« Nous traversâmes le Nil, dit Redouté, vis-à-vis Rosette. Nous trouvâmes sur l'autre bord des chevaux de réquisition, mal harnachés. On se mit en marche sur la rive droite, en remontant le cours du fleuve. Les plaines étaient fertiles, couvertes de riz et d'orge ; il y avait aussi beaucoup de villages entourés de sycomores, de tamaris et de grenadiers. Tous ces arbres étaient peuplés d'oiseaux que le chasseur n'inquiète jamais, et qui, familiers avec nous comme avec les gens du pays, se faisaient tirer à bout portant, revenant, quand ils échappaient à nos coups, se percher sur les mêmes branches.

« On rencontre des buffles qui pendant la chaleur passent une grande partie du jour dans les mares, ou plongés jusqu'au cou dans l'eau du Nil.

« Nous fûmes arrêtés, le soir, à Madie-el-Berimbal, sur le bord d'un canal qu'il fallut traverser en plusieurs fois sur un seul bateau. Trois de nos chameaux tombèrent dans l'eau avec les bagages et notre herborisation. Cet accident nous retarda : nous ne fûmes à Berimbal qu'à onze heures de la nuit ; nous logeâmes chez le cheik.

« Il nous donna le lendemain un déjeuner splendide, à six heures du matin. Mais nous fûmes passablement dégoûtés par la malpropreté des valets, qui

marchaient pieds nus sur la natte où étaient étalés les aliments. De plus, nous dûmes nous servir de nos doigts pour manger, car nous n'avions ni assiettes, ni fourchettes, ni couteaux.

« Nous quittâmes Berimbal vers sept heures du matin. Nous arrivâmes à une heure de l'après-midi au bourg de Metoubis, distant de six lieues au sud de Rosette.

« On croit que dans le voisinage était autrefois la ville de Metelis, célèbre par les femmes qu'on y élevait pour danser et chanter dans les fêtes publiques. Métoubis a encore conservé quelque chose de cet antique usage, et doit sa réputation aux almées ou danseuses qui partent de là pour courir le pays et montrer leur adresse.

« Le général Menou fit demander dans l'après-midi de ces danseuses, ou *Raouazis* en arabe. Les cheiks auxquels elles étaient soumises firent quelques difficultés pour leur permettre de se présenter devant nous. Ils ne nous croyaient sans doute pas dignes d'une pareille faveur, et nos regards profanes devaient être une souillure même pour des femmes dissolues. Elles montraient aussi quelque répugnance à paraître pendant le jour. Mais la présence de l'autorité militaire leva tous les obstacles.

« Les almées vinrent au nombre de six, fort timides, et ne se dévoilant qu'avec crainte. Nous supposâmes qu'une boisson forte leur donnerait plus de hardiesse, et nous leur offrîmes de l'eau-de-vie, qu'elles burent à pleins verres comme si c'eût été de la limonade. L'effet de la liqueur spiritueuse ne se fit pas attendre. Elles s'abandonnèrent à leur inspiration déréglée, elles prirent des airs d'effronterie et firent des gestes lascifs.

« Ces femmes n'ont rien d'attrayant, ni beauté ni grâce. Leur corps est orné de quincaillerie, et ce ridicule embellissement ne relève guère leurs charmes basanés, ornés de tatouages, comme une mascarade.

« L'une d'elles était cependant moins laide, bien qu'elle eût le teint olivâtre comme toutes les Égyptiennes. La nature l'avait douée de quelques attraits ; mais l'art qui ajoute à l'éclat de nos beautés d'Europe n'avait fait que profaner son visage, et, malgré la fraîcheur de la jeunesse, la figure de l'aimable Zanoubeh ne présentait que la bizarre perfection de ces tatouages repoussants.

« Deux de ces femmes se mirent à danser, tandis que les autres chantaient d'une voix fausse et très déplaisante ; elles avaient amené deux musiciens, qui faisaient à la fois les ménétriers et les bouffons. L'un jouait d'une sorte de chalumeau à deux branches, fait de roseaux, et dont le son discordant ressemblait à celui de nos musettes. L'autre instrument était un tambour en forme de courge, fait d'un pot de terre ouvert aux deux extrémités, avec un parchemin appliqué sur l'inférieure. On tient ce tambour sous son bras ou sur ses genoux, on appuie la paume des mains sur les rebords et on frappe du bout des doigts. Il n'en résulte pas un son fort harmonieux, mais aussi ce n'est que pour marquer la cadence en chantant. En général, la musique égyptienne est d'une *barytonie* bruyante, qui déchire les oreilles.

« La danse est de peu d'adresse, et ressemble beaucoup à la savoyarde, surtout par la répétition ennuyeuse des pas. Ces deux femmes, dans l'intervalle des sauts prestes et légers qu'elles faisaient, s'approchaient l'une de l'autre, et demeuraient ainsi sur place, avec des mouvements vifs dans les reins, sans remuer le reste du corps ; elles agitaient en cadence leurs hanches, avec une extrême souplesse, mais en même temps avec beaucoup d'indécence. Elles tenaient au pouce et au doigt index de chaque main des sortes de castagnettes en forme de petites cymbales, qu'elles choquaient en mesure l'une contre l'autre ; et cela s'accompagnait d'une gesticulation peu gracieuse. »

*
* *

... « Le 28 fructidor, à dix heures du matin, nous fûmes, avec les généraux Menou et Marmont et une escorte, voir d'anciennes ruines qu'on nous avait dit exister près du village de Sanhour-el-Medin.

« Je montais un cheval rétif et difficile à conduire, surtout pour un mauvais cavalier. Je le menais au pas, à la queue de la caravane, quand il me fallut passer un petit pont jeté sur un canal d'irrigation, où se trouvait une machine à arroser qu'un buffle faisait mouvoir. Ce cheval ombrageux s'effraie au bruit de la mécanique; il m'emporte au grand galop à travers les champs. Je le ramène avec peine au chemin qui longe le Nil. Les berges, à cet endroit, sont fort élevées. Ma monture se cabre, elle recule, le sol lui manque tout à coup sous les pieds, et elle tombe dans le fleuve, m'entraînant avec elle. L'eau était profonde, je me débattais contre les flots, et je ne savais point nager. A cet instant, un soldat de l'arrière-garde accourut pour me secourir. Sa vue me rendit du courage, et je parvins à atteindre la rive escarpée, où ce généreux militaire, qui déjà se déshabillait, me tira de l'eau.

« A l'instant qu'il me soulevait, un petit serpent d'environ un pied de long sortit d une crevasse de la terre et s'élança contre ma figure. Un jeune fellah du village voisin lui écrasa la tête.

« Dans ma chute j'avais abandonné mon cahier de dessins, que je tenais sous le bras. J'envoyai ce jeune paysan plonger pour le rechercher, mais ce fut en vain : il ne le retrouva pas. J'étais désolé de cette perte d'environ quarante feuilles de dessins coloriés

que j'avais faits à Alexandrie, à Rosette et dans le Delta.

« Après ce fâcheux accident, il fallut me remettre en marche avec la caravane, sans changer de vêtements, trempé jusqu'aux os. Nous arrivâmes aux prétendues ruines de Sanhour, et n'y trouvâmes qu'un grand monceau de briques, avec quelques meules de granit trouées et façonnées pour les moulins, et des débris de poterie en terre rouge, d'une pâte fine et luisante, très différente de celle que l'on fabrique actuellement dans le pays.

« Nous aperçûmes parmi ces décombres plusieurs chacals, espèce de loups qui s'enfuyaient ou se cachaient à notre approche.

« Le 29 fructidor, nous reprîmes notre marche. L'aventure fâcheuse du jour précédent m'avait fait préférer de marcher avec la troupe. Il nous fut bientôt impossible de reconnaître par quel chemin nous avaient précédés les généraux Menou et Marmont, avec tous ceux qui avaient des chevaux, au nombre d'environ dix-huit. Nous suivîmes à tout hasard quelques empreintes de pieds de chevaux marquées dans le sable : elles nous conduisaient vers l'intérieur du Delta. Nous traversâmes deux larges canaux d'eau salée, que nous jugeâmes devoir prendre leur source au lac de Bourlos. Il y avait au delà une digue, où nous aperçûmes une forte poussière.

« C'étaient nos cavaliers qui revenaient au grand galop, poursuivis par les habitants d'un village voisin. Je marchais en avant de notre détachement avec l'aide de camp Dauray, qui n'avait pu suivre les autres, son cheval ayant le pied foulé. Mais se voyant pressé par un Arabe à moitié nu, armé d'une carabine, Dauray sauta en selle et m'abandonna au milieu des champs. L'Arabe me lâcha deux coups, dont je sentis les balles me siffler aux oreilles. Je rejoignis tout en nage le détachement.

« Je trouvai les soldats fort animés, préparant leurs armes, se disposant à prendre l'offensive et à marcher contre le village rebelle. Dès que les fellahs s'aperçurent que nous étions en force, ils se replièrent sur leur village, en rompant de distance en distance la digue qu'il fallait passer pour pénétrer chez eux.

« L'infortuné Joly, dessinateur, venait de périr dans cette malheureuse affaire. Il avait déjà en partant le pressentiment qu'il lui arriverait malheur. Son cheval mal harnaché lui causait de l'inquiétude. « J'ai « le plus mauvais présage pour cette journée », me disait-il le matin; et faisant allusion à mon aventure de la veille : « Peut-être que ce sera mon tour au- « jourd'hui ! »

ABEL HERMANT.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE

Le duc de Valois à la cour de Louis XII [1].

En janvier 1508, le duc de Valois, accepté comme fils par le roi, quitta sa mère, pour s'installer définitivement à la cour. Il avait treize ans et demi. Son enfance était finie. Il devenait jeune homme et vrai successeur de la couronne. Ses études se trouvaient achevées. Qu'étaient devenues ces études, depuis quelques années, à travers tant d'événements, et que pouvait bien apporter le prince comme première mise littéraire ou scientifique?

Nous le savons déjà chasseur et écuyer : ce sont encore les deux traits distinctifs de son instruction. Ensuite, on l'avait fort entretenu de sa grandeur future, objet caractéristique sur lequel se concentraient toutes les pensées; jusque dans de petites compositions morales, offertes par des ecclésiastiques en quête de bénéfices, œuvres de bien second ordre, sans grand apparat et sans prétention, il se dégageait par tous les pores un fluide d'ambition qui semblait saturer l'air d'Amboise et y entretenir un foyer de suggestion. Croirait-on qu'au moment où se discutait l'avenir du pays, où la France décernait avec tant d'émotion le titre de Père à son roi moribond, à Amboise on érigeait une statue intime à l'Espérance (2), et qu'un poète ami interpella la déesse du lieu en ces termes explicites : « Es-tu déesse ou mortelle? Entre la joie et la crainte, tu nous ballottes! tu ne tiens pas en place! Ce que tu crois saisir t'échappe! » A Amboise, on enterrait couramment le roi. Les camarades de François lui demandèrent un jour, « en leurs goguettes et gaudisseries », ce qu'il ferait pour eux; il leur dit magnanimement de choisir. Montmorency opta, comme de droit, pour l'épée de connétable; Montchenu prit le commandement en chef de la marine; le bon Brion se contenta du rôle de premier maître d'hôtel. Détail à noter, tous trois se virent exaucés. Cette idée d' « Espérance » prenait les formes les plus variées. Ainsi un excellent habitant d'Amboise, nommé Adrien de Vernages, présenta, le 6 juin 1508, à « François le très amé » un petit traité de morale, *le Livre de noble espérance*. Pour aider au succès de ce naïf opuscule, il crut devoir lui donner une forme enfantine, ce qu'on appellerait aujourd'hui une leçon de choses, c'est-à-dire une suite de conclusions morales ressortant d'exemples physiques. Par exemple : les sauvages

(1) Cet article est extrait d'un ouvrage de M. de Maulde, qui paraîtra prochainement à la librairie Perrin sous ce titre : *la Jeunesse de François Ier*.

(2) On sait que le mot « Espérance » était la devise du duc de Bourbon.

qui se passent de vêtements (produits factice de l'industrie humaine, ajoute ce précurseur de Jean-Jacques Rousseau), habitent des cavernes; de même le cœur humain est la plus grande des cavernes. L'auteur, appartenant au monde savant, doit se piquer d'une tournure d'esprit cabalistique : il fixe à neuf le nombre des Espérances d'un futur prince. Il pourrait appeler ces « espérances » des devoirs, mais il les nomme des « espérances » pour les faire agréer : d'abord, trois espérances : de valoir, d'apprendre, de voyager (voyager à l'intérieur, pour apprendre les coutumes, voir la nature et l'art; au dehors, par dévotion, en pèlerinage); la quatrième, plus moderne, est une espérance de chercher de bonnes eaux, c'est-à-dire qu'un futur monarque doit se faire hydrologue et s'apprêter à lutter contre les microbes à coups d'analyses. Les autres espérances consistent à aller voir les cavernes dont nous avons parlé (géologie terrestre et humaine), à fuir le mal et les inclinations vicieuses (excellente recommandation, plus difficile à suivre), à faire des œuvres vertueuses, à « trouver la terre et les eaues en travailz délectables » (idéal de physique un peu moins précis), et enfin l'espérance « de Paradis, pour y veoir les joies perdurables », car la vie est un combat. Il ne reste plus qu'à dire : *Amen* et à s'incliner.

Voici un autre livre, encore tout simple matériellement, avec quelques rinceaux à la première page, sans écusson, dans une reliure de cuir gaufré, et en lapin! Mais sur joli vélin. C'est une sorte de sermon général; celui-là est l'œuvre d'un aumônier de la maison, paternel et savant. Le digne auteur, qui appelle son élève tantôt « François », tantôt « sérénissime prince », a voulu, évidemment, lui glisser un memento de ses instructions morales. Il a eu tort d'écrire en latin, mais il se met à la mode, lui, en mêlant, dans son langage sacré, Ovide et Salomon, Auguste et David, Claudien, Élie, saint Jean-Baptiste, Végèce... Grâce à cette mixture, il peut recommander de pieuses pratiques : récitation des sept psaumes de la pénitence avec litanies et oraison, auditions régulières de la messe, oraisons nocturnes. Il explique le *Pater* et deux psaumes ; il préconise, d'après Sénèque, la bienveillance envers les serviteurs; d'après Végèce, l'énergie et le mépris du luxe, la sobriété, l'abstention des bains. Il s'étend avec prédilection sur le délicat chapitre du mariage, qu'il aborde d'ailleurs sans illusions. Pour lui, le mariage comporte des devoirs réciproques, tels que l'affabilité, la gaîté, en même temps qu'une certaine liberté: puisque Dieu n'a pas tiré la femme des pieds de l'homme, mais de sa côte, le mari doit traiter sa femme en associée, non en servante, et l'entretenir convenablement. Ce vénérable auteur veut des maris chastes, fidèles, sobres: « La sobriété, a dit Valère-Maxime, est la gardienne de la chasteté; on ne connaissait pas autrefois l'usage du vin » ; quant aux femmes, il leur attribue, d'après saint Jean-Chrysostome, un rôle de philosophie intérieure, de gouvernement ménager; il y en a qui se font un front de courtisane : celles-là, il ne veut pas en entendre parler, il leur dit *Raca*.

Citons encore, tout de suite, un ouvrage fait pour Louis XII, les *Instructions sur les devoirs d'un roi*, de l'évêque de Condom, Jean de la Mare, dont le duc de Valois possédait un exemplaire, donné sans doute par le roi vers 1509. Sur le feuillet de garde, s'étalent, en grand format, les armoiries adoptées maintenant par le duc: un grand écu de France, soutenu par deux anges, sur un fond de paysage; autour de l'écu, le collier de l'ordre avec le médaillon habituel et un gros lézard d'or ou salamandre. Citons aussi *le Tiltre d'honneur ou des quinze vertus que les princes doivent avoir*, dédié à François, toujours en vue de sa royauté future. Les quinze vertus riment en *ance :* « Désir de sapience, — mémoire et souvenance... », etc.

Si nous laissons les productions d' « Espérances », pour aborder la pure morale, nous ne pouvons guère signaler dans ce compartiment qu'un seul volume, nécessairement plus sérieux que ceux dont nous venons de parler et plus personnel; il fut composé pour le duc de Valois par François de Moulins, prêtre poitevin, son « maistre d'escolle », précepteur et aumônier au moins depuis 1501, et qui resta toujours appointé dans la maison. Ce petit ouvrage, écrit à Amboise en 1505, a la forme d'un dialogue moral entre un jeune homme et son confesseur. Le bon de Moulins recourt à tous les moyens convenables pour rendre son thème acceptable : d'abord, des miniatures, d'un faire un peu sec, mais précis, nerveux, vivant; ensuite, une divinisation consciencieuse de Louise de Savoie, sous l'invocation de laquelle il place son œuvre. Délicatement, de Moulins vante surtout la Prudence, et au verso du premier feuillet, on voit une belle Prudence, sur un trône, la robe ornée, pour que nul n'en ignore, de grands L d'or brochés chacun d'un petit F rouge et d'un petit M blanc. Cette Prudence tient cour plénière de vertus, et c'est tout à fait dans le fond, à l'ombre d'un bosquet reculé, d'un bois modeste, que l'auteur, humblement, sermonne son prince.

L'ouvrage fut sans doute inspiré par le nouveau tuteur de 1505, le cardinal d'Amboise; il est intéressant de voir où tendent ses conseils. De Moulins déclare la guerre à la sensualité et au jeu. Quel langage difficile à soutenir! Encore un peu, et, dans sa crainte de la concupiscence, il exhorterait François à fuir dans un désert. Il parle des entraînements de la jeunesse; il fait toucher du doigt la fragilité de la vie, en citant les dires des Anciens et divers exemples

fameux: Anacréon étranglé par un pépin de raisin, Fabius par un poil tombé dans son lait... (car la pensée préliminaire de notre livre, que les grandes choses, ce sont les petites, n'est pas nouvelle). Il invite son élève à se connaître lui-même, suivant la maxime de Delphes, et à régler ses désirs. « Il y a, dit-il, ung plaisir de sensualité par lequel nous sommes semblables aux bestez brutez; ains, continuellement te fault aider du don d'entendement que Dieu t'a donné, et, par raison conjoincte à sapience, contempler les choses divines. » Comme Dante, il invoque Virgile, « prince des poètes », et Socrate.

Il tonne aussi, il s'exclame contre le jeu, l'enfant ayant avoué sa passion pour les jeux de hasard, notamment pour le *flux*. Cette passion du jeu, dit le prêtre, mais elle engendre nécessairement une furie oubliée par Virgile, la Colère! « Qui vouldroit jouer aux flutz, il fauldroit que ce fust sans convoitise, sans tromperie, sans se courroucer; » le moyen, s'il vous plaît? Et puis, le jeu nécessite « une fontaine d'escuz ». De Moulins ne tolère que la paume, qui fut pratiquée par des sages, tels que Mucius Scævola, Marc-Antoine, Auguste; il préférerait cependant la sage déambulation d'Aristote; il recommande en tous cas d'éviter les excès, les cris. Quant aux habitudes de cartes et de dés, il veut bien les absoudre dans le passé, pour ne pas chasser l'enfant du temple de Prudence (on comprend l'allusion). Il achève par une prière...

La volupté, le jeu, quelle attaque en règle, et dure! Pour se la faire pardonner à Amboise, et tout concilier diplomatiquement, De Moulins termine par une ballade où il offre agréablement son œuvre aux trois Grâces, avec une miniature qui montre ces Grâces et leurs appas, et par une autre ballade à « la très puissante dame » (Louise), quatrième des Grâces, à qui il dédie l'opuscule, avec une petite miniature d'offrande. Il ajoute, enfin, deux petits rondeaux, dont l'un vise encore le jeu.

On voit, par ce curieux travail, qu'un assaut fut tenté, en 1505, contre certains laisser aller avoués de l'éducation d'Amboise.

Nous ne croyons pas nous tromper en attribuant à ces minces productions morales une importance restreinte dans l'éducation du duc de Valois, et la vérité force à dire que cette éducation ne nous paraît pas beaucoup plus développée dans sa partie scientifique. Le cardinal d'Amboise se soucia évidemment peu de renouveler les indiscrétions du maréchal de Gié et ne vit rien de mieux à faire que de travailler à séparer progressivement François de sa mère. Quant à Artus Gouffier, c'était un simple conducteur de promenades, qui ne se mêlait pas de disputer l'hégémonie.

On ne peut guère compter parmi les livres d'étude un petit récit d'histoire et de morale, de pathos surtout, l'*Histoire de Totila*, bénévolement composé par Jean de Lenoncourt, trésorier du chapitre de Tours, dans le but de célébrer l'utilité de la clémence, l'instabilité des choses, la nécessité de ne se fier qu'en Dieu. L'auteur s'est peu préoccupé d'exactitude; il a voulu représenter le duc de Valois comme une fleur, issue de la tige unique des vertus qui pousse à Amboise et dont la contemplation est préférable à tous les enseignements du passé.

François eut quelques maîtres : d'abord de Moulins, notre ami, qui prit assez adroitement le langage d'Amboise. De Moulins se réclame d'Italiens; il professe que tout ce qui est bien, même à la chasse, même au jeu, même en guerre, vient des Anciens : c'est un homme de progrès, Sur le conseil de l'Italien Scaramouche Trivulce, il traduisit pour son élève le premier livre de la *Cyropédie* de Xénophon. Il commence ce travail par un éloge fort bien senti de François; il exprime en bons termes l'ardent désir d'enterrer le plus tôt possible le bon roi Louis XII, il émet des vœux d'un enthousiasme délirant. Aussi est-il bien fondé à écrire à la fin du premier livre : « Quant il plaira à votre magnifique seigneurie, je parferay le surplus. » Malgré tout ce machiavélisme, nous n'avons pu trouver le second volume.

Il paraît qu'un Italien appelé à Paris par le cardinal d'Amboise, Gian Francesco Conti, servit aussi de maître au duc de Valois.

François Ier reçut encore comme professeur momentané, probablement des mains du cardinal, un tout jeune homme, déjà jurisconsulte et orateur fort en renom à l'université de Paris, Christophe de Longueil, une sorte de Pic de la Mirandole français. Très bien vu en Italie, où il devint citoyen romain honoraire, et très italien de goût, Longueil eut pourtant l'audace, l'impertinence, dans un discours lu à Poitiers en 1508, de proclamer la supériorité de la France sur l'Italie; de là, une tempête! Malgré des idées aussi hétérodoxes, il reçut bon accueil à Amboise, où il parla d'histoire et de philosophie; on l'admit au dîner de la grande table, ce qui le flatta excessivement. Dans un Panégyrique de saint Louis, prêché à Poitiers en 1510, et dédié au duc de Valois, il fait un éloge pompeux de son élève, qu'il dit versé dans les annales des nations et très habile en géographie; il rapporte tout le mérite à Louise de Savoie, qui a été l'éducatrice et l'institutrice en personne. Dans le même discours. Longueil trahit pourtant son mauvais esprit; il insiste encore sur la nécessité d'apprendre l'histoire de France, qu'on ne sait pas bien en France, et qui, selon lui, vaudrait l'histoire romaine.

Nous avons été assez heureux pour retrouver un cahier d'histoire rédigé pour François de Valois en

1504, qui nous permet d'apprécier la direction du travail. Ce manuel porte, sur son feuillet de garde, l'écu du prince, avec une apostrophe à Diane; c'est un cahier de papier, à peine in-8°, de soixante-dix-neuf feuillets, d'écriture fort peu compacte; il rebuterait le moindre de nos écoliers. On y trouve quelques graves notions sur Adam, Sémiramis, Sardanapale, sur les Perses et Alexandre, surtout sur l'histoire romaine avant Constantin, qui, à elle seule, occupe les deux tiers de l'écrit; on aperçoit ensuite Charlemagne, puis il y a quelques mots sur les Mérovingiens, une liste des rois de France, un abrégé, en quatre pages, des Enseignements de saint Louis à son fils... Point d' « histoire sainte », ni rien de l'ère chrétienne. *Fuori i barbari!* comme disait Jules II. Ce pauvre Longueil avait matière à réagir...

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Voyages en Afrique.

Je ne crois pas que la terre ait beaucoup changé, ni peut-être les mœurs, depuis quelques milliers d'années. Mais, avec une rapidité surprenante, l'image des choses se transforme ou se déforme dans cette lanterne magique qu'est l'esprit de l'homme. Depuis que Jean-Jacques a retrouvé la nature, il est entendu qu'on doit se pâmer avec M. Perrichon devant le Mont-Blanc ou la Baie des Trépassés; et tous, de très bonne foi, nous admirons. Pour nos ancêtres, qui n'étaient pas des bêtes, ce n'étaient que des horreurs. Qui a raison? — En ce siècle même, où tant d'écrivains et d'artistes ont eu l'adoration de la nature, on constate d'infinies variations dans la manière de comprendre ou de peindre le paysage ou les mœurs.

Voyez l'Afrique du Nord, qui est si près de nous par la distance, et qui en est déjà si loin pour tout le reste. On nous l'a décrite vingt fois; mais, à chaque génération, c'était un autre tableau. Pourtant le modèle n'a pas bougé.

Au temps des truculences romantiques, l'Afrique fait partie de ce terrain vague qu'on nomme pompeusement l'*Orient*, que tout le monde chante, et que personne ne connaît. Rien de plus faux, assurément, que la prétendue couleur locale de ce temps : il serait facile de démontrer que le *Bajazet* de Racine est plus turc et *Athalie* plus orientale que les *Orientales* d'Hugo. Concevez-vous des gens qui, des hauteurs de Montmartre, vous peindraient aujourd'hui Constantinople ou Tunis? Voilà pourtant ce qu'on a fait autrefois. Pour les romantiques, ces pays lointains étaient simplement un cadre à déclamations, où l'on alignait des mots à panache. Vous connaissez le magasin aux décors : turbans, palmiers et yatagans; sultans qui s'ennuient, eunuques noirs qui fauchent des têtes, odalisques au bain, pachas pleurant la mort d'un tigre, chansons de pirates, comme si les pirates chantaient. Dans les tableaux du temps, même chez Delacroix et Decamps, il n'y a guère plus de vérité; mais chez les poètes, tout est convention. Relisez les *Adieux de l'hôtesse arabe* : où sommes-nous? en Arabie? au Sahara? en Syrie? Quant à la vraisemblance de la scène, interrogez nos explorateurs : Sous la tente d'un chef, au désert, on n'entrevoit jamais le nez d'une femme; donc il n'y a pas d'hôtesse arabe. Dans une pièce des *Feuilles d'automne*, Hugo nous conduit franchement en Afrique; mais c'est pour nous rapporter une conversation du mont Atlas avec les collines du Sahel.

Chez Gautier, qui a si bien compris l'Espagne, on pourrait s'attendre à quelque précision. Mais que son Afrique est bizarre! Rappelez-vous ce pauvre Bédouin,

> Pour la première fois voyant la mer à Bône,

et tout surpris de la trouver salée. Non, vraiment, les Bédouins ne sont pas si naïfs; et, s'il en est par hasard qui n'aient pas vu la mer, ils sont mieux renseignés, ne serait-ce que par l'eau de leurs chotts. Ailleurs, Gautier fait la leçon à l'Atlas et à ses lions :

> N'as-tu pas honte, Atlas, montagne aux nobles cimes,
> De voir tes grands lions, jadis si magnanimes,
> Descendre maintenant à des tours de renards?

Tout cela, vous le voyez, n'est que convention ou vaine rhétorique : j'aime encore mieux les amusantes parodies du *Caïd* d'Ambroise Thomas. Et cela a duré longtemps, dans l'art comme dans la littérature : Henri Regnault, malgré tout son talent, nous a peint encore une Afrique de mélodrame, et j'ai peur que, même aujourd'hui, on ne retrouve quelques traces de ce mauvais goût chez certains peintres de choses africaines.

Vers 1840, apparaît une génération de gens graves qui parlent de l'Afrique en tremblant. C'est le temps où l'on proposait sérieusement d'évacuer l'Algérie, comme plus récemment la Tunisie ou le Tonkin. On n'y voyait qu'un gouffre à millions, le pays béni des insurrections, des famines, des mendiants et des sauterelles, un nid à fièvres, où l'Européen ne pouvait vivre. C'est pour cela que les Romains y mouraient centenaires, et que nos officiers retraités là-bas semblent vouloir les imiter, au grand détriment du budget. Il y a encore aujourd'hui des économistes qui ont conservé cette façon de penser; seulement ils n'osent plus parler aussi haut. On peut dire que cette manière noire est passée de mode, et Prevost-Paradol, avec sa *France nouvelle*, y a contribué, je crois;

en tout cas, elle n'a jamais inspiré ni les vrais écrivains ni les artistes, fort heureusement.

De 1860 à 1880, dans les récits de voyages africains, la vogue fut à l'impressionnisme. Fromentin venait de *découvrir* l'Algérie, le mot n'est pas trop fort. Outre ses admirables toiles, il en avait rapporté ces deux livres exquis : *Une année dans le Sahel* et *Un été dans le Sahara*, qui restent les chefs-d'œuvre du genre. Par chance, il n'était ni littérateur ni politicien de profession. Il alla du Sahel au désert, sans parti pris, regardant autour de lui : et il s'aperçut que l'Afrique est le pays du soleil, des belles ombres, des couleurs, des mosquées et des costumes. Il dit ce qu'il avait vu, rien que cela. Il nota ses impressions, en cherchant, comme il l'explique, « la vérité en dehors de l'exactitude et la ressemblance en dehors de la copie conforme ». Son Algérie paraît encore aujourd'hui très vraie, mais d'une vérité poétique et plastique : après quarante ans, pas une ride sur ces belles pages. Le souvenir de Fromentin a hanté tous ceux qui depuis ont décrit ou peint le même pays. Je crois qu'on en retrouverait l'influence jusque dans la *Salammbô* de Flaubert, où il y a de merveilleux coins d'Afrique. Plus tard on reconnaît encore cette manière impressionniste dans les *Petites Orientales* de Jules Lemaître ou dans les *Souvenirs et impressions* de Masqueray.

Puis vinrent les réalistes, qui appliquèrent à l'Algérie le grand principe : « Rien n'est beau que le laid. » Et ce sont pourtant encore des œuvres très distinguées : en littérature, *Au Soleil* de Maupassant, *Au Sahara* de Hugues Le Roux ; en peinture, les curieux croquis de Guillaumet, surtout ses *Intérieurs kabyles*. C'était encore la vérité, mais une vérité plus prosaïque, très objective.

Rien de plus subjectif, en apparence, que le délicieux *Au Maroc*, de Pierre Loti. Et pourtant, au fond, rien de plus exact, de mieux vu : rappelez-vous ses campements sous la tente, ses croquis de Fez ou de Mékinez. Il me semble que cela vaut Fromentin. Sans doute le regard est moins subtil, saisit moins de nuances et de tons ; mais il pénètre peut-être encore plus avant dans l'âme des choses. D'ailleurs, aucun parti pris d'embellissement ; la peinture est plutôt poussée au noir. Ce n'est plus *Au Soleil :* c'est *Sous la pluie*. Depuis que Loti nous a si joliment conté sa mélancolique odyssée à travers les brumes et sous les rafales du Tell marocain, nos voyageurs se risquent à avouer qu'il tombe parfois de l'eau, même de la neige, en Afrique : j'ai plaisir à constater cette franchise, et, sans quitter la banlieue d'Alger, je me rappelle notre embarras d'autrefois, en face de l'Harrach débordé, ou nos courses dans la neige, au-dessus des bois d'orangers de Blidah.

De Fromentin à Loti, voilà bien des manières de raconter ses souvenirs d'Afrique. Et pourtant le pays promet de nouveaux chefs-d'œuvre à qui le saura voir encore. Presque tous ceux qui l'ont peint ont cherché la vérité ; mais, en ces matières, la vérité est relative et changeante. Chaque génération d'artistes croit la tenir, et c'est toujours à recommencer.

Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui nos voyageurs veulent avant tout être exacts. Je ne parle pas ici, bien entendu, des explorateurs, dont les relations relèvent surtout de la science ou de la politique. Mais dans les récits des touristes, comme dans les moindres croquis ou aquarelles que nos jeunes peintres nous montrent, chaque année, aux Salons, on constate toujours le désir d'être vrai, sans parti pris de dénigrement ou d'enthousiasme. On s'aperçoit de plus en plus que l'Afrique est très complexe, comme la plupart des choses. Dans les nombreux souvenirs de voyages qu'on nous a donnés ces années dernières, le réalisme et les détails vulgaires se mêlent au pittoresque, même l'économie politique ; et il y passe souvent une petite émotion patriotique. Je n'affirmerai pas que ce soit un progrès pour l'art : cette complexité est un danger, et l'impression d'ensemble est moins nette. Mais peut-être qu'ainsi l'on serre de plus près la réalité. En tout cas, c'est ce qui plaît aujourd'hui : la photographie en couleur.

En ce genre, tout contemporain, voici trois ouvrages intéressants, où se déroule presque tout le panorama de l'Afrique du Nord.

M. Harry Alis nous conduit en Égypte (1). Il s'y est promené un peu en touriste, beaucoup en politique ; ce n'est pas une mauvaise condition pour bien voir ce pays, dont la physionomie actuelle s'explique surtout par l'histoire. Dès la préface on s'aperçoit que l'auteur est bien de son temps : il avoue son péché, et s'en moque légèrement. Il s'est enrôlé dans une de ces bandes d'Anglo-Saxons qui vont périodiquement chaque hiver, sous la direction de *Cook and Son*, saccager les nécropoles de Thèbes. Pour se venger de la banalité du voyage, M. Alis dit leur fait aux *Guides Joanne*, qu'il déclare trop savants et très encombrants ; surtout il se console aux dépens de ses compagnons de route, géants à grands pieds, *ladies* à longues dents, *misses* anguleuses, tous si occupés à noter leurs impressions, qu'ils oublient de regarder. Il paraît d'ailleurs que Tartarin n'est pas mort ; on l'a vu sur le pont du *Ramsès* ; il arrivait de Bordeaux pour dompter les sphinx et défier les cataractes. M. Alis s'excuse de nous raconter ce qu'on voit le long d'un chemin si fréquenté, et pourtant il a eu raison de le noter pour nous : d'abord, parce que tout s'oublie vite ; ensuite, parce qu'avec de bons yeux on fait

1 Harry Alis. *Promenade en Égypte*. — Hachette, 1895.

encore quelques petites découvertes au bord des grandes routes.

C'est ce qui est arrivé à M. Alis. Avant tout, il est sincère. Il a horreur des snobs qui bâillent en répétant : « C'est beau. » Il nous avoue qu'il éprouva d'abord quelque désillusion au Caire, et que la pyramide à degrés de Saqqarah l'a laissé très froid. Pourtant son récit n'est point d'un sceptique, loin de là. S'il a le ferme propos de résister aux enthousiasmes de commande, il s'émeut à l'occasion : nous l'entendons adresser des adieux lyriques à Thèbes, et nous l'apercevons un jour tout en haut de la pyramide de Chéops; au clair de lune, il eut une hallucination de poète en face des colosses d'Ipsamboul, et il s'attendrit au musée de Gizeh devant la momie de Ramsès II.

En vrai voyageur, il s'intéresse à tout. Il a de jolies notes pittoresques sur les splendeurs du Delta et sa population grouillante, sur les bazars, sur les paysages du Haut-Nil, sur le désert amphibie de Port-Saïd à Ismaïlia. Il se défend d'être archéologue ou artiste; mais il a senti profondément la beauté des ruines de Thèbes ou de Philæ, il a étudié de près le nouveau champ de fouilles à Dahchour, il a la folie du bibelot et il s'arrête aussi volontiers dans le magasin de M. Parvis au Caire que devant les crocodiles empaillés du bazar d'Assouan. Il a un véritable culte pour l'art arabe; il admire en connaisseur les mosquées, les tombeaux des Mamelucks, les bois sculptés, les lampes émaillées et les faïences. Çà et là, des croquis de mœurs : un mariage égyptien, les courses à âne de Louqsor, un concert nègre à Tewfikieh.

Mais tout cela n'est que pour l'amusement des yeux, et M. Alis cherchait autre chose en Égypte. Vous vous rappelez que, tout récemment, dans *Nos Africains*, il résumait l'héroïque épopée de nos explorateurs. Dans sa *Promenade en Égypte*, vous retrouverez souvent ces préoccupations de patriote : du milieu des ruines de Thèbes, il recommande à l'*Alliance française* l'école franciscaine de Louqsor; à Ouadi-Halfa, il se renseigne sur les Mahdistes, occupés maintenant à se manger entre eux. Il a consacré tous ses derniers chapitres — presque le tiers du livre — à une enquête sur la situation actuelle de l'Égypte. Successivement il confesse un Anglais, un Autrichien, un diplomate français et un Égyptien des nouvelles couches. Il me semble que tous ont raison, à leur point de vue : quant à les mettre d'accord, ce n'est pas mon affaire. Il me semble aussi que, pour un homme d'esprit, notre diplomate est un peu naïf : nous le sommes tous peu ou prou, sur cette question d'Égypte. Nous étions fort bien installés là-bas, et même assez aimés; un jour, on n'a jamais su pourquoi, nous sommes partis, de notre plein gré, laissant à d'autres le soin de tirer les marrons du feu ; naturellement, John Bull a pris notre place, et depuis ce temps-là nous le boudons, en dépit de l'adage : « Qui quitte sa place la perd. » Rappelez-vous seulement que telle a été partout notre politique coloniale, depuis deux siècles, et admirez avec Nisard la logique de l'esprit français !

M. Marius Bernard est un voyageur ambitieux : il a entrepris de visiter en détail et de nous décrire *de visu* toutes les côtes de la Méditerranée. Rien que cela ! et songez que pour lui la côte s'étend parfois à cent lieues du bord de la mer ! C'est un ancien marin, cela va sans dire. Il a fait jadis, en tenue d'escadre, le tour de la Méditerranée. Depuis, la fantaisie lui est venue de vivre à terre. Mais le métier ne lâche pas son homme. Ce que M. Marius Bernard aimera toujours à raconter, c'est surtout ce qu'on peut voir du pont d'un navire ou dans les escales. Comme les marins pendant les relâches, il s'enfonce volontiers dans l'intérieur des terres, mais c'est pour revenir vite au rivage. Il a commencé son voyage par *les Côtes barbaresques*; il nous conduisait, il y a deux ans, de Tripoli à Tunis; l'an dernier, de Tunis à Alger; il nous accompagne, cette fois, d'Alger à Tanger (1). Ce sont trois beaux volumes, joliment illustrés, qui renferment de très agréables pages, et qui n'ennuient jamais. Assurément il n'était pas commode de soutenir l'intérêt du lecteur pendant cinq cents lieues de côtes. Pour y réussir plus complètement, l'auteur n'a pas hésité à tricher un peu avec son programme : sous prétexte de voir ce qu'il y a derrière la côte, il a poussé de hardies pointes dans les profondeurs du pays. Il nous entraîne ainsi à Kairouan, au Kef, à Tébessa, à Fez, même en plein désert, à Touggourt, à Ghardaïa, à Figuig. Savez-vous que c'est fournir un argument aux apôtres de la *mer intérieure!*

Au fond, M. Marius Bernard a eu raison; car il ne faut abuser de rien, même de l'eau. Ce qu'on trouve réellement en ces trois volumes, c'est donc une description presque complète de toute la contrée barbaresque : Tripolitaine, Tunisie, Algérie, Maroc. Vous pensez bien que c'est un peu inégal; mais généralement c'est bien vu et bien rendu. On suit avec plaisir M. Marius Bernard, même aux endroits souvent décrits, comme les Souks de Tunis ou les ruelles de la Kasbah d'Alger. Et l'on rencontre çà et là des chapitres vraiment neufs, par exemple les curieuses pages sur les *présides* espagnols de la côte marocaine, ou l'amusante visite à ces tribus de troglodytes qui, depuis le temps d'Hérodote continuent à vivre terrés au désert de Gabès. Évidemment M. Marius Bernard connaît à merveille le vieux pays berbère ; il l'aime, il en a compris la physionomie à part et le charme souverain. Il l'étudie et le peint sous tous ses aspects :

(1) Marius Bernard, *Les Côtes barbaresques*, illustrations par A. Chapon, 3 vol. — H. Laurens, 1893-1895.

paysage, histoire, costumes, mœurs, monuments, commerce et industrie. L'ensemble est complet et vivant.

Je recommande ces *Côtes barbaresques* aux infortunés touristes qui croient l'Algérie perdue pour le pittoresque. M. Marius Bernard ne leur cachera pas qu'on y rencontre des bâtisses de douane et d'octroi, des casernes aussi laides que chez nous, des Maltais et des Juifs en veston, des Arabes et des Kabyles en chemin de fer. Mais il leur montrera qu'il y a encore bien des recoins amusants derrière les façades administratives, que la côte est belle encore malgré les jetées ou les phares, et la montagne malgré les locomotives. Il leur prouvera que, même Alger, est toujours Alger, que, sans s'éloigner beaucoup de la Place du Gouvernement, on tombe en pleine Afrique indigène, et qu'on s'y heurte aux races, aux mœurs, aux religions hostiles. Nos politiques peuvent le regretter, mais ce ne sont pas les peintres qui s'en plaignent.

Avec MM. Cagnat et Saladin, nous revenons en Tunisie (1). Mais cette fois nous fuyons la côte. Nous la longeons seulement d'Hammamet à Monastir, pour n'y plus toucher que deux fois, à Tabarka et à Tunis. Le reste du temps, nous cheminons sur les pistes arabes ou nous campons près des ruines, d'abord de Sousse à Kairouan et Haïdra, puis le long de la frontière algérienne jusqu'en Khroumirie, enfin dans le bassin de la Medjerda. MM. Cagnat et Saladin ne sont pas de simples touristes : l'un est épigraphiste, l'autre architecte, tous deux bons vivants et aimables compagnons. Chargés de plusieurs missions archéologiques en Tunisie, ils ont parcouru le pays en tout sens, avant, pendant et après l'occupation française. En même temps qu'ils faisaient creuser le sol, ils regardaient et écoutaient. Aujourd'hui ils ont l'heureuse idée de nous dire ce qu'ils ont vu et entendu. Leur métier même les rendait bons observateurs. Après tout, l'archéologie n'est que la curiosité du présent prolongée dans le passé ; en face d'une ruine pittoresque, tout homme devient un peu antiquaire ; Labiche même le fût devenu, lui qui avait toutes les qualités du parfait archéologue, le coup d'œil, la patience et la bonne humeur. MM. Cagnat et Saladin ont donc noté au jour le jour les incidents de leurs campagnes et leurs réflexions à propos des sites, des monuments, des costumes, des mœurs. Et vraiment il y en a pour tous les goûts dans ce *Journal* de voyage, toujours instructif, amusant à l'occasion.

Les lecteurs dont l'horizon ne s'étend pas au delà des côtes normandes, y apprendront avec surprise qu'il y a de belles mosquées à Tunis et à Kairouan, des citernes puniques à Carthage, des ruines romaines un peu partout, des musées à Saint-Louis et au Bardo, des chameaux dans les bazars, et, à tous les coins de rue, des Maltais. — Ceux qui rêvent de voyages confortables y verront qu'autour des grandes villes de la Régence on a le mal de mer dans des landaus apocalyptiques, qu'ailleurs on chemine fort gaiement sur des rosses efflanquées, qu'on peut rire même sous la pluie, qu'on se régale de couscous avec des cheiks à mine patibulaire, et qu'on dort très bien dans des masures éventrées ou sous la tente. — Ceux qui aiment les chaudes couleurs et les belles lignes s'arrêteront devant ces jolies villes ou bourgades, qu'il ne faut pas regarder de trop près, mais qui sont charmantes à distance avec leur ceinture de vergers et de bois d'oliviers, avec leur diadème de minarets, de koubbas et de tours. Ils suivront avec plaisir nos voyageurs dans les dunes de Sousse et de Mehedia, à travers les steppes et les oueds desséchés de la Tunisie centrale, et dans ces forêts vierges de Khroumirie où l'on marche des jours entiers sous un dais de chênes-liège. Et tout s'égaiera autour d'eux sous cette lumière d'Afrique, d'un bleu presque verdâtre, moins sévère et plus nuancée que celle de Grèce.

Des esprits chagrins trouveront sans doute que les ruines tiennent un peu trop de place dans le paysage. Mais il est facile de leur répondre que sans les ruines la Tunisie ne serait plus la Tunisie. Au contraire, les gens graves qui cherchent en toute chose matière à philosopher, seront charmés de voir que partout là-bas on se heurte au passé. Des dolmens, oubliés là par on ne sait quelle race. Des grottes et des tombeaux libyques. Des temples de Tanit, des stèles, des nécropoles et des citernes : cela vient des Carthaginois. Haïdra ou Sbeitla : c'est la cité romaine. Des forteresses à la frontière : c'est un legs des Byzantins. Ici Mehedia, le grand entrepôt des Arabes au moyen âge ; là Kairouan, leur ville sainte. Le Bardo : c'est toute l'occupation turque. Saint-Louis de Carthage et la cathédrale : c'est l'annonce des temps nouveaux. Et tout cela se mêle en mainte localité, à Sousse, au Kef, et dans la capitale, Carthage ou Tunis.

Il est visible que ce passé se continue dans le présent. Si Tabarka marque aujourd'hui la frontière de la Régence, c'est que déjà Thabraca séparait des possessions carthaginoises le royaume de Massinissa. Allez de Tunis à Tébessa, vous suivrez fatalement la route romaine de Carthage à Théveste. Entrez chez un Kabyle, et regardez son pressoir à huile ou à vin : c'est le modèle d'il y a deux mille ans. Observez une noce juive au Kef : vous croirez assister à une noce romaine. Voyez défiler à Medjez-el-Bab la procession de Sidi-Reïss : porte-bannières, lampadaires, oriflammes de toutes couleurs, hymnes et

(1) Cagnat et Saladin, *Voyage en Tunisie*. — Hachette.

tambourins, cortège de béliers et de chèvres qu'on va immoler pour s'en partager les chairs, c'est tout le cérémonial antique. Les religions ont passé, mais les symboles du culte ont survécu. Dans une mosquée voisine du Kef, qui occupe l'emplacement d'un temple de Tanit, on offre encore des colombes, l'oiseau cher à Tanit. Partout des croix chez ces bons musulmans : aux portes, aux flancs des bestiaux et des slouguis, même sur les jambes des maîtres du logis. Tâchez, sans être indiscret, d'apercevoir un bout de la peau d'un Tunisien : il est tatoué du haut en bas, et ces tatouages sont des symboles religieux, puniques, romains, chrétiens, une encyclopédie des croyances du pays. Vous voyez que la Tunisie, habitants compris, est un vaste musée historique, artistique et ethnologique.

Il y aurait encore quelques enseignements pour un politique dans le Journal de MM. Cagnat et Saladin. Ils affirment eux aussi que la France fait là-bas de bonne besogne, et ils nous en fournissent la preuve à chaque page. Si vous en doutez, allez-y voir. Le voyage est facile, et les chemins très sûrs : aujourd'hui, disent les Arabes, une jeune fille peut sans crainte courir le pays avec une couronne d'or sur la tête. Ce serait imprudent à Paris.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

Représentations des « Escholiers »: *Fin de rêve*, comédie en trois actes, de MM. V. de Cottens et P. Gavault; — *Une Cinquantaine*, pièce en un acte de M. Paul Ginisty.

Les « Escholiers » nous ont fait une surprise... Mais parlons d'abord de la pièce de M. Paul Ginisty : *Une Cinquantaine*. — C'est le cinquantième anniversaire du mariage de M. et Mme Blandin. De cette date ils ne se souviennent ni l'un ni l'autre. Mais leurs principaux « co-locataires » s'en souviennent pour eux. Formés en cortège, ils pénètrent chez M. et Mme Blandin : bouquets, félicitations, compliments en vers, que les « bénéficiaires » semblent recevoir avec une sorte de gêne. C'est qu'au fond ils se haïssent; ces cinquante ans qu'ils ont vécu, rivés l'un à l'autre, n'ont développé en eux qu'une haine réciproque et frénétique. — Restés seuls, ils se mettent à table, et repassent leur existence; leurs « incompatibilités d'humeur » se sont centuplées par la cohabitation obligée, les reproches succèdent aux reproches, devenant de plus en plus âpres. Pour finir, Mme Blandin, émoustillée par le champagne, prend son couteau et larde son mari, lequel en meurt : « C'est ça qu'on appelle une cinquantaine? » demande la bonne, légitimement surprise.

C'est une de ces aimables fantaisies telles qu'on nous en donnait il y après de dix ans, tout au début du Théâtre-Libre. C'est une « charge », analogue aux *Deux Tourtereaux* ou au *Flagrant Délit*, du même auteur. Seulement, les tourtereaux, vous le savez, étaient deux forçats, et la fraîcheur de leurs propos alternés semblait plus piquante lorsqu'on apprenait les métiers exercés jadis par les deux héros; et, pareillement, il y avait je ne sais quelle ironie mélancolique dans ce *flagrant délit* touchant deux pauvres vieux moribonds, illégitimement mais fidèlement unis depuis près d'un demi-siècle. Cela, sans doute, était d'une psychologie un peu rudimentaire; l'ironie donnait à ces choses leur principale saveur. Ici, il y a mort d'homme, et l'ironie semble un peu déplacée. Si c'est une farce, elle est lugubre; si c'est une « étude », elle est par trop sommaire. Il est très possible qu'un crime soit amené par des causes futiles, mais encore faut-il que ces causes soient présentées avec leur gradation nécessaire, comme dans la *Pêche*, de mon distingué et loyal confrère Henry Céard... Ici Mme Blandin est furieuse et furibonde dès la première scène. Pourquoi ne poignarde-t-elle pas Blandin aussitôt? Parce qu'il faut occuper la scène pendant une demi-heure?... J'ai peur que la raison ne paraisse pas tout à fait suffisante.

* * *

Je disais en commençant que les « Escholiers » nous avaient fait une surprise. Cette surprise, nous la devons à MM. de Cottens et Gavault. Leur pièce, si elle n'est pas résolument étrangère à toute banalité, est une pièce raisonnable, raisonnablement déduite et conduite. Élevons en nos cœurs une statue aux « Escholiers »: parmi la tourmente où nous roulent les associations similaires, voici un instant de repos.

Fin de rêve, c'est la fin du rêve de Claude Verdal, compositeur de musique. Claude a écrit un opéra (un drame lyrique, je veux le croire) où, bien entendu, il a mis toute son intelligence et tout son cœur; et, sachant que l'œuvre a pour titre *Gaule vaincue*, vous devinez que l'auteur, en même temps qu'il y a mis toute son intelligence et tout son cœur, y a mis également tous ses espoirs!... Comme il convient, Claude est pauvre; si pauvre que ses créanciers viennent le relancer pendant ses repas, et qu'il fait une vie assez dure à sa petite amie Marcelle, qui vit avec lui depuis trois ou quatre ans. — Marcelle, un peu découragée, se sent un faible au cœur pour Maurice Dubar, ami de Claude, homme spirituel, généreux et fécond en tirades : elle est aimée de lui. Parallèlement, Claude est « visé » par Noémi, cocotte « de grande marque », laquelle est constamment accompagnée de Belhoirie, son « numéro un », et de son

« numéro deux, » le ténor Mériton. Or, il se trouve que Noémi est l'instrument, la complice ou la « rabatteuse », on ne sait pas au juste, du banquier juif Kohlbus. Ce Kohlbus est un usurier d'une espèce particulière, — et là se traduit la gentillesse et la candeur d'âme des auteurs : — il ne prête qu'aux artistes, guettant ceux qui ont du talent, et leur achetant leurs œuvres, qu'il revend ensuite à des « amateurs distingués » et fortunés. Je ne cacherai pas à MM. de Cottens et Gavault que cette conception sent un peu sa *Vie de bohème* ; pareille aventure arriva, je crois bien, au célèbre Schaunard ; elle « date » un peu. Et puis l'usurier qui prête « sur talent » me paraît chimérique ; et j'en dirais presque autant de Niederkreutz, l'amateur éclairé. Ces choses se font, sans doute, mais pas aussi simplement ; l'amateur est devenu exigeant : il signera seul, très volontiers, et moyennant finances, une œuvre dont il n'a été que le collaborateur ; mais l'acheter à beaux derniers comptants, sans avoir d'illusions vis-à-vis de soi-même ? Non. La conscience moderne est plus subtile — et par suite plus adroite — que ne semblent le croire MM. de Cottens et Gavault. Et, encore, voyez-vous bien un Niederkreutz décoré après une seule audition de « son » opéra chez une cocotte ?...

Reprenons le récit véridique et circonstancié de *Fin de rêve*. — Claude, criblé de dettes, ne sachant comment se tirer d'affaire, lui et Marcelle, vend donc son œuvre à Kohlbus. Et ici l'âme de Noémi nous révèle des noirceurs aussi profondes qu'inattendues. Elle « veut » Claude, mais elle le veut soumis, humilié, tout à elle ; et, pour ce, elle l'invite à une grande soirée qu'elle donne, précisément pour faire entendre la *Gaule vaincue* de Claude, qui est maintenant le *Jules César* de Niederkreutz ; et vous ne vous méprendrez pas sur la signification de ce changement de titre. Et si ce sadisme nous a paru un peu surprenant chez Noémi, que nous considérions jusqu'ici comme une simple et naturelle variété de la grue artiste, nous avons assez vite pardonné aux auteurs. Ils avaient été séduits par cette idée de scène : Claude éperdu d'amour prêt à céder à Noémi, oubliant Marcelle et son art, et brusquement réveillé par les patriotiques harmonies de *Rome vaincue ;* patrie ! art ! amour !... Cela est, à proprement parler, du Théâtre !... Et en effet nous avons vu Claude se débattre entre les bras de Noémi, puis se jeter sur sa poitrine décolletée, et finalement s'en arracher en rugissant, dès qu'il entend les premiers accords de sa *Rome vaincue*. Les invités surpris accourent en foule. Claude, vous l'avez deviné, dénoue et arrache sa cravate blanche, car c'est ainsi qu'on exprime la fureur, et il accable d'injures le pauvre Nierderkreutz, lequel, j'imagine, renoncera désormais à traiter avec Kohlbus pour les partitions inédites.

Sachez aussi que, comme pendant à la scène entre Noémi et Claude, nous en avons eu une autre entre Marcelle et Maurice, jolie scène en vérité, où tous deux luttent honnêtement contre le penchant qui les entraîne l'un vers l'autre ; ils y céderaient peut-être, sans le désespoir de Claude, à qui Marcelle se sent d'autant plus liée qu'elle lui est plus nécessaire... Et cela, sans doute, est d'une psychologie réconfortante.

Je n'ai pas très bien compris comment Claude, après l'humiliation publique qu'il doit à Noémi, devient, nonobstant, l'amant de celle-ci. Peut-être par cet obscur besoin de revanche qui pousse le joueur à « courir après son argent »? Quoi qu'il en soit, au troisième acte, cette liaison, commencée huit jours plus tôt, vient de finir. Maurice a renoncé à se faire aimer de Marcelle : il s'est résigné à reprendre sa place d'ami, son rôle d'oncle, comme il le dit. Dans une agréable scène, à laquelle, pour être tout à fait charmante il ne manque qu'une observation un peu plus directe, il apprend à Marcelle la bonne nouvelle : « Tout est fini avec Noémi. Claude vous revient, de très mauvaise humeur, d'abord ; il entrera furieux, jettera son chapeau, grognera, se fâchera, vous dira des choses désagréables ; pardonnez-lui, et vous le retrouverez plus tendre et plus aimant que jamais ! » Et, naturellement, « comme il disait ces mots », Claude paraît, il jette son chapeau, grogne... etc., le tout, suivant le programme précédemment détaillé. Et Claude, alors, reprend courage : il plaque sur le piano quelques accords où frémissent les revanches futures... On sonne, c'est un garçon de recettes venant toucher une traite. Et Claude, enfin, se résigne. Au lieu de « produire », il daignera travailler. Fin de rêve !...

Je parlais tout à l'heure de la gentillesse et de la candeur d'âme des auteurs. Elles ne se manifestent nulle part avec tant de naïveté que dans le choix de leur principal personnage. Il est visible que pour eux, en dépit de ses défaillances, Claude est le personnage sympathique : et cela extérieurement, si je puis dire, aux qualités qu'il peut avoir, par cette seule et unique raison qu'il est un « artiste ». N'est il pas curieux de constater que nous en sommes encore à la conception romantique du poète, *Vates*, comme disait avec sérieux le bon père Dumas ? On dirait que l'artiste, par cela seul qu'il est artiste, se voit débarrassé de toutes les obligations qui nous assiègent ; il n'a plus que des droits, droits de tout faire, de tout soumettre à sa volonté ; et quant aux devoirs, ce sont les autres qui les ont envers lui.

Il serait superflu de démontrer pour la centième fois à MM. de Cottens et Gavault combien cette conception est excessive en soi. Qu'ils remarquent tou-

tefois que si l'égoïsme de l'artiste est excusable, c'est alors seulement qu'il s'agit d'une œuvre vraiment géniale, et que c'est une chose qu'on ne sait qu'après, quand on la sait. Il serait en vérité trop facile de s'abstraire de tout devoir sous prétexte d'art. Et le fait de négliger les siens pour s'atteler à une œuvre ne me paraît nullement digne d'admiration. Bizet orchestrait — sans plaisir, je le crois, mais aussi sans honte, — des chansons de café-concert; et le futur auteur de *Parsifal* ne se trouvait pas diminué d'avoir transcrit pour le piano la partition de la *Favorite*. Si ces besognes semblent méprisables à Claude, et s'il préfère vivre aux dépens de son ami Maurice, libre à lui! Mais MM. de Cottens et Gavault me semblent un peu forcer la note en l'offrant à notre admiration. Ah! le mal que nous a fait ce brave Palissy jetant au feu son mobilier!...

Il ne faudrait pas, pourtant, qu'on prît *Fin de rêve* pour un abîme d'immoralité. Il n'en est rien. Au point de vue de la pièce même, l'analyse qui précède vous a montré ce qu'elle contenait d'obscur ou d'inexpliqué. Peut-être MM. de Cottens et Gavault se sont-ils plus préoccupés de faire une pièce que de créer des personnages vraiment humains. Claude semble assez vrai; et aussi, à la rigueur, Maurice, quoiqu'il se rapproche bien du raisonneur de jadis, et qu'il connaisse peut-être un peu trop le théâtre de M. Dumas. Marcelle est gentille et « sympathique »; mais l'on ne comprend guère ce qu'elle pense et ce qu'elle sent: aime-t-elle Maurice, ou ne l'aime-t-elle point? ou encore, aime-t-elle à être aimée de lui? Tantôt elle écoute sans horreur, même avec plaisir, les déclarations de Maurice (1er acte, dans une jolie scène qui, malheureusement, a un peu trop servi); tantôt, elle semble près de tomber dans ses bras. J'entends bien que ces contradictions sont dans la nature, mais il faudrait nous en montrer les raisons. Et si, à la fin, Marcelle revient définitivement à Maurice, est-ce parce qu'elle l'aime toujours, ou, comme elle le dit elle-même, parce que son devoir la retient auprès de lui? Et alors il ne serait pas superflu de nous dire comment Marcelle — qui s'appelle Marcelle tout court, et qui avant Claude avait déjà eu des aventures — en est arrivée à une conception si délicate du devoir. Je n'insiste pas sur quelques personnages trop « faciles », tels que Mercœur, le « jeune et sympathique » directeur de théâtre, et Mériton, ténor toulousain.

Et, cependant, en dépit des défauts que je n'ai pas dissimulés, il y a dans ces trois actes de sérieuses qualités. Certaines scènes, pour n'être pas d'une nouveauté frappante, sont adroitement ou joliment menées. Il en est au moins une que je qualifierais de tout à fait excellente, si je ne craignais d'avoir été trop séduit par l'interprétation : c'est la scène (les scènes, car il y en a deux) où paraît Kohlbus, le prêteur sur chefs-d'œuvre. Mais, ici encore, j'ai peur que les auteurs n'aient trop considéré leur « artiste » comme une divinité intangible. Quinze mille francs un premier opéra! Je sais des musiciens qui à sept mille cinq... Passons! Donc, pièce honorable avec quelques parties réussies, et en somme joli début.

Louons en bloc les interprètes des deux pièces : l'adresse de M. France, la maladie d'estomac de M. Jahan, puis la sincérité de Mme Archaimbaud, la franche drôlerie de Mme Luce Colas et la beauté de Mme Aimée Martial, l'aisance de M. Clerget, la dignité de M. Maury et la fantaisie de M. Tarride. J'ai déjà dit que M. Gimier avait été de tout premier ordre dans le rôle de Kohlbus.

Et quand on pense qu'il y a six ou sept ans, la *Cinquantaine* nous eût... soyons tout à fait sincère, m'eût paru un chef-d'œuvre d'audace, et que *Fin de Rêve* m'eût profondément et sincèrement navré !

***

On se rappelle le remarquable début que M. Jules Chancel fit l'an dernier au Théâtre des Lettres. Il nous a donné cette semaine à la Bodinière, en collaboration avec M. E. Sée, une fantaisie d'une copieuse drôlerie : *le Lever du critique* (ai-je besoin de vous dire quel est le critique?). C'est une manière de revue, franchement amusante, dont la fortune est désormais assurée, — mais qui ne nous empêche pas d'attendre, de M. Chancel, une œuvre plus développée et digne de *Maîtresse femme*.

***

Au concert d'Harcourt, *Geneviève*, de Schumann. — Un peu gris, en vérité. L'adorable auteur de *Lieder* est comme gêné par la forme dramatique; il se guinde, n'ose laisser chanter sa verve mélodique, et semble un peu préoccupé de l'effet. Le premier et le second acte sont quelque peu monotones.

Les deux derniers sont infiniment supérieurs, surtout le troisième, avec la scène du miroir. En somme, œuvre plus curieuse qu'intéressante, et qui est loin de valoir le *Faust* (qu'on annonça pour dimanche), et surtout le *Paradis et la Péri*. Honorable exécution. M. Auguez et Mme Éléonore Blanc ont fait preuve, à leur ordinaire, d'autorité et de style. Qu'avait donc, ce jour-là, M. Vergnet? Orchestre convenable, mais bien tumultueux et bruyant. Le *piano* est une jolie nuance, pourtant... JACQUES DU TILLET.

P.-S. — Il paraît qu'en parlant, l'autre jour, de *Père*, j'ai omis de citer le nom du traducteur. J'ai à cœur de réparer cette omission : la traduction de *Père*, comme celle des œuvres précédentes de M. Strindberg, est de notre confrère, M. Georges Loiseau. J. T.

NOTES ET IMPRESSIONS

M. Doppfer, juge d'instruction.

En cette minute de justice, M. Doppfer, juge d'instruction, règne seul sur Paris épouvanté. Son spectre se dresse, chaque nuit, au chevet des lits les plus confortables. Jamais, peut-être, doge de Venise ne troubla plus de sommeils que n'en trouble, depuis deux mois, cet homme roux, dégingandé, taillé à coups de hache dans le tronc d'un chêne noueux et qui devrait porter le sayon de poils de chèvre et la ceinture de joncs marins.

Sans nul doute, M. Doppfer est le juge d'instruction annoncé dans les vieilles apocalypses pour châtier, en cette fin de siècle, les terribles pirates de la Seine. Ce qui sera sera. Désigné pour accomplir cette œuvre de salubrité publique, il s'acquitte de sa mission avec une fermeté qui étonne nos âmes pusillanimes.

Anguleuse comme son visage, inflexible et farouche, la conscience de M. Doppfer mérite qu'on la propose à l'admiration des hommes. C'est un diamant brut, incrusté dans du fer, ainsi qu'on chante dans les *Huguenots*. Sans se laisser jamais entamer, elle émiette tout ce qu'on lui oppose. Saluons-la, car nous n'en avons jamais vu d'aussi fortement trempées.

Cette conscience ne peut tarder à devenir populaire. Certes, ce n'est pas que ce magistrat ait le moindre souci de sa popularité naissante. Il fait son devoir, et la gloire lui arrive par surcroît. Mais il fait très crânement son devoir. C'est ce dont l'opinion publique lui sait gré. Il apaise un peu la soif de justice qui tourmente notre démocratie. Chère démocratie, comme elle aime la justice, surtout lorsque la justice décapite les pavots superbes ! Le malheur des puissants est la revanche des humbles.

Mais que M. Doppfer ne s'avise pas de modérer son ardeur et de remiser ses filets ! On veut qu'il pêche encore, qu'il pêche toujours. On a pris goût à ses jeux féroces. On lui indique du doigt les parages où frétillent les gros poissons aux écailles d'or ou d'argent. Je sais de bons citoyens qui déjeunent sans appétit quand leur journal ne mentionne pas une intéressante capture. Heureusement que M. Doppfer ne trompera pas les espérances de ces bons citoyens.

Il paraît que rien ne peut arrêter les longs bras de ce juge intraitable. Il veut aller jusqu'au bout, même si ce bout est redoutable et quasi sacré. Quel spectacle impressionnant que celui de ce juge d'instruction terrorisant nos maîtres, inquiétant les ogres de la presse, et procédant à la grande lessive du linge sale de la politique !

Car ce qui s'étale au Palais de justice depuis deux ans, ce sont les misères de notre vie politique. Nous sommes tous admis à les contempler à notre aise. La démocratie exige que les abcès qui s'étaient formés secrètement crèvent en public. Tant pis pour ceux qui en sont éclaboussés ! Il nous faut de la lumière. Aussi toutes les défaillances se convertissent très vite en scandales. Plus le scandale est éclatant, plus il est exemplaire, car il importe qu'on respecte la justice, et on la respectera d'autant plus, n'est-ce pas, qu'on la reconnaîtra plus égale.

Je sais bien qu'il est des philosophes qui osent soutenir que la justice a moins pour objet le juste que l'utile et qu'il n'est pas sage de mettre en elle des complaisances idéales qu'elle ne peut pas satisfaire. Et ils s'étonnent qu'on poursuive les hommes qui, hier encore, étaient les conseillers des ministres, un peu ministres eux-mêmes et comblés de distinctions honorifiques. Mais que ces philosophes ne s'adressent pas à M. Doppfer ! Ils n'ont aucune chance de le convertir. Lui, c'est notre blanchisseur national, et, comme blanchisseur, je reconnais qu'il a la main rude et courageuse.

En le désignant pour exterminer tous les monstres de Babylone, la Providence a témoigné qu'elle prenait encore quelque souci de nos petites affaires. Elle lui conféra les qualités et les défauts nécessaires à l'accomplissement de sa tâche exceptionnelle. Il fallait un magistrat têtu, farouche et qui ne s'inquiétât pas de l'opinion des grands. M. Doppfer est têtu, farouche, et demeure sourd aux avertissements officiels. Voilà, me direz-vous, un juge admirable. Sans doute, mais que penseriez-vous du gouvernement qui, en cette semaine d'Épiphanie, glisserait une fève empoisonnée dans la galette de ce juge incorruptible ?... Fouchtra ! ce n'est pas M. Dupuy qui s'avisera de ce moyen de gouvernement ! Taisons-nous ! on nous accuserait de faire de la réclame pour M. Constans.

*
* *

Mais il ne suffisait pas que l'exterminateur des pirates fut têtu et farouche : il lui fallait une âme rurale, une âme de Quimper-Corentin, si j'ose m'exprimer ainsi. La Providence la lui donna.

Imaginez, en effet, que cette affaire de chantage, au lieu de tomber sous la griffe de M. Doppfer, ait été confiée à un magistrat très parisien. Car il y a des magistrats parisiens. N'en désignons aucun, on n'a que l'embarras du choix. Ce juge qui va dans le monde, y flirte spirituellement, assiste aux Premières et aux Vernissages, joue au club, admire les colliers de Mlle X., connaît tout le monde, est connu de tout le monde, ne peut manquer de renseignements sur les exigences de la vie parisienne. Tout de suite, en prenant connaissance de la plainte, il fera la grimace, et vous l'entendez d'ici, n'est-ce pas ?

— Poursuivre des anciens députés influents na-

guère, amis ou agents des ministres d'hier et qui peut-être rentreront en grâce auprès des ministres de demain! ah, non, par exemple : jamais de la vie!.. Et pour qui me prend-on?... Nous avons des chats moins dangereux à fouetter. Et, d'ailleurs, que leur reproche-t-on? Des chantages? Mais chacun sait bien que c'est là une industrie parisienne. Comment veut-on que les journaux vivent? Est-ce qu'il y a assez de fonds secrets pour les alimenter tous? Eh bien! alors?... Il n'y a que Doppfer pour se risquer en une semblable affaire!...

Eh! oui, il n'y a que M. Doppfer, car supposez que notre juge « très parisien » ait la fantaisie de s'engager un peu dans la plainte en chantage et que l'on puisse croire qu'il veut ouvrir une instruction sérieuse : aussitôt il sera condamné à déserter son logis, à ne plus paraître au club et à s'affubler d'une fausse barbe, s'il s'aventure sur les boulevards. Sans ces précautions, à toute heure du jour et de la nuit, des femmes suppliantes, des vieillards tragiques, des enfants, peut-être, et assurément des personnages influents viendront intercéder pour les pauvres pirates. On fera le siège de sa vertu selon toutes les règles. Il aura à repousser tous les assauts. Ah! je vous le jure, notre juge d'instruction ne tardera guère à relâcher les pirates.

*
* *

Il est clair qu'un tout petit grain de philosophie « parisienne » suffit à incliner à l'indulgence. Eh quoi! ne sont-ils pas un peu pitoyables ces décavés de la politique et du journalisme sur qui s'acharne maintenant la mauvaise fortune? Hier, la manne tombait sur eux, ils tutoyaient nos ministres, ils étaient, eux aussi, de bons serviteurs de la république, ils recevaient les marins russes... Aujourd'hui, ils sont nus comme des vers, n'ayant même plus leurs vingt-cinq francs par jour. Que voulez-vous qu'ils deviennent? Il faut bien qu'ils écument Paris, ils ne savent plus d'autres métiers. Leur petite barque de papier imprimé faisait-elle tant de malheurs? D'ailleurs, on les a pris par surprise. Comment pouvaient-ils se douter que l'on allait gouverner honnêtement désormais? N'eût-on pas dû les avertir? Ah! si vous entendiez leur défense? Il faut l'âme atroce de M. Doppfer pour n'en être pas attendri!

Mais l'heure marquée par le destin avait sonné. Il fallait que les prophéties s'accomplissent. Que les méchants tremblent et que les bons se rassurent! la lessive commence.

PIERRE PUGET.

BULLETIN

Un remaniement au Musée du Louvre.

Il faut féliciter l'administration du Louvre pour l'heureuse initiative dont elle a donné l'exemple dans le premier remaniement sérieux et vraiment intéressant qu'elle vient de faire. A qui en doit-on attribuer l'honneur? De qui émane l'initiative? Nous n'avons pas à le savoir, mais simplement à constater la chose. Depuis quelque temps, une nouvelle salle est ouverte, celle qui contenait autrefois les peintures de Lesueur, consacrée maintenant aux œuvres que nous possédons de l'École allemande. On y peut voir, dans leur logique ordonnance, et avec l'espace nécessaire entre les peintures pour qu'elles prennent toute leur valeur, les solides et vigoureux portraits de Holbein, dispersés autrefois dans la longue galerie du bord de l'eau, les Kranach et les trop rares Dürer, mais surtout cette admirable et vraiment unique *Déposition de Croix* de l'École de Cologne, la plus belle et la plus significative entre toutes les œuvres de l'École allemande que nous possédons, tellement belle que je ne sache pas, pour ma part, et en interrogeant mes souvenirs, qu'on lui en puisse comparer une autre. Ici, véritablement, elle occupe la place qu'elle était digne d'occuper, bien mise en valeur par sa disposition même et par tous les tableaux qui l'entourent.

On est en droit d'espérer que cet essai de remaniement impatiemment attendu par les artistes désireux de voir le Louvre définitivement réorganisé, servira utilement pour la démonstration de cette vérité, dont nos voisins d'outre-Manche ont depuis longtemps reconnu l'évidence : à savoir qu'un Musée de peinture n'a sa raison d'être et sa signification, tout aussi bien que son vrai rôle éducateur, que lorsque les œuvres s'y trouvent rangées par Ecoles, et, dans la mesure du possible, suivant l'ordre chronologique. Le jour où l'administration, conséquente jusqu'au bout, appliquerait aux différentes Ecoles la méthode de classement qu'elle vient d'inaugurer pour la peinture allemande, ce serait un *nouveau Louvre* qu'il nous serait donné de voir, et nous serions stupéfaits des richesses que nous possédons. Et que l'on ne vienne pas prétendre que la chose est impossible : elle est au contraire d'une réalisation très aisée, et il serait facile d'établir que, sans frais appréciables, sans démolir une cloison ni ajouter un panneau, utilisant simplement la place dont on dispose, l'ensemble du Musée peut être remanié dans cet esprit. Peut-être y reviendrons-nous quelque jour, soit qu'une nouvelle tentative en ce sens nous en fournisse l'occasion, soit encore — ce qui est plus vraisemblable — que l'administration s'en tienne à ce premier et timide essai!

PAUL FLAT.

Nouvelles de l'étranger.

LES COLLÈGES DE FILLES EN AMÉRIQUE

Par un rapprochement curieux, deux Revues étrangères de cette semaine, l'une anglaise, l'autre américaine, *The Saturday Review* et *The Century illustrated monthly Ma-*

gazine, nous montrent, à cent vingt-cinq ans de distance, des scènes de la vie scolaire féminine en Amérique.

La première rend compte du Journal d'une écolière de Boston en 1771, qui vient de paraître en cette ville. A cette époque, le pays qu'on appelait la Nouvelle-Angleterre était soumis au régime du puritanisme le plus rigide. Cependant, un souffle de luxe et de futilité gracieuse avait passé l'Océan. Les jeunes filles, au pensionnat, se *pompadouraient*, comme elles disaient. Pour sa part, l'écolière qui nous occupe parle de ses visites aux magasins de Sadbury Street, des faux cheveux que ses amies emploient avec exagération, des punchs auxquels elle assiste les jours de sortie. Quant aux études, il n'en est pas question. Elles ne devaient pas être bien fortes.

Dans l'article du *Century Magazine*, consacré aux collèges féminins, tels qu'ils existent actuellement aux États-Unis, il n'est parlé non plus ni des classes, ni de ce qu'on y enseigne. Les programmes des récréations et des divertissements dont ces maisons sont le théâtre, en font tous les frais; mais comme on sent, à chaque page, que derrière ces moments de loisir s'échelonnent de longues heures de travail. Au collège de Smith, dans le Connecticut, les élèves n'ont-elles pas, pour leur amusement, joué *Électra* en grec, *Athalie* en français, avec les chœurs de Mendelssohn, et plusieurs pièces anglaises de l'ancien répertoire? C'était, on en conviendra, faire valoir sa science que de l'appliquer en pareil délassement.

En lisant l'article de la Revue américaine, il est facile de se convaincre que les collèges de filles, en Amérique, ne ressemblent en rien à nos lycées féminins français. Et d'abord, ils s'élèvent généralement en pleine campagne, au milieu des sites pittoresques, et surtout en bon air, avec tous les agréments que peut procurer le voisinage de la forêt, des champs et de l'eau. Puis, la liberté, d'après le principe de l'émancipation propre à l'Américaine, y règne infiniment plus étendue que chez nous. Enfin, les rapports entre les élèves y sont établis dans le sens d'une affectueuse intimité qui se traduit en mille circonstances favorisées par les traditions de l'établissement.

L'auteur prend pour premier exemple le collège très connu de Bryn Mawr. A la rentrée, les anciennes offrent aux nouvelles un thé de bienvenue. Des collations suivent, où l'on porte des toasts avec de la limonade, dont le pétillement peut, sans danger, donner l'illusion du champagne. Enfin, au bout de deux mois a lieu la fête des Lanternes, ainsi nommée parce que chaque nouvelle reçoit une lanterne qui doit l'éclairer dans le chemin de la science, pendant tout le temps de son séjour au collège.

Jusque-là, les anciennes ont fait tous les frais de ces réceptions, que vont maintenant leur rendre les nouvelles. C'est d'abord la fête des Remerciements, que suivent plusieurs autres réunions plus intimes. On a fait connaissance, on s'est communiqué les chansons et les danses traditionnelles, on apprend des comédies, on joue des charades. Puis, au renouveau, commence l'ère des promenades, des courses à travers la campagne, des longues parties de tennis ou de foot-ball, que l'on prend au sérieux, car les collèges se provoquent entre eux, et il s'agit de tenir hautes les couleurs de la maison. Au 1er mai, les élèves vont cueillir des fleurs des champs, dont elles tressent des couronnes qu'elles accrochent à la porte de leurs amies de prédilection; ce jour-là aussi, un grand souper réunit tout le pensionnat dans le jardin botanique, et la fête se termine par une excursion aux lanternes, — aux fameuses lanternes du chemin de la science.

Ces lanternes, nous les retrouvons à la fin de l'année scolaire, après une tenue solennelle, où les élèves ont joué une Revue de circonstance. Les adieux sont des plus touchants; on se partage des fleurs encore, et celles qui ne doivent pas revenir laissent brûler leur lanterne jusqu'au bout.

Ces usages se répètent dans tous les collèges des Etats-Unis; mais chaque établissement offre, en outre, des usages et des récréations qui lui sont propres. A Mount-Holyhook, dans le Connecticut, un lac intérieur fournit un élément tout spécial de distractions. Les plaisirs nautiques et le patinage y sont tenus en grand honneur, ainsi que beaucoup d'autres sports. Il en est de même à Wellesley, dont les fêtes vénitiennes sont renommées, et où les élèves, transformées en canotières, courent, avec les écolières d'un collège voisin, des matchs qui rappellent la course fameuse des étudiants d'Oxford et de Cambridge.

Ainsi se passe l'année scolaire, au milieu de plaisirs intelligents et de réunions amicales, sans omettre, nous le répétons, le travail qui n'en est que mieux mené. Les sciences les plus exactes et les problèmes les plus ardus n'effraient point l'Américaine. Au collège de Vasser, par exemple, une cérémonie burlesque, où les anciennes initient les nouvelles aux séductions que leur réservent les hautes études de mathématiques, termine le cours de trigonométrie, qui, pour une écolière avide d'apprendre, n'est que l'*a b c* des connaissances utiles.

Combien de nos jeunes compatriotes ne sauraient en dire autant!

DEUTSCHE LITTERATUR VON EINEM FRANZOSEN (PARMENTIER)

Les exigences des examens qui ouvrent l'accès au professorat d'allemand nécessitent l'étude de la littérature allemande dans le texte. Sans doute, il existe en Allemagne de nombreuses histoires de la littérature allemande; mais, comme les œuvres allemandes en général, elles manquent peut-être de cette clarté que nous aimons par-dessus tout; elles contiennent parfois un fouillis de détails oiseux et sans intérêt pour nous; d'autre part, elles en omettent d'autres supposés connus, et que malheureusement nous ignorons.

Le livre que vient de publier M. Parmentier est appelé à rendre de grands services à nos étudiants. Composé par un Français pour des Français, il reste essentiellement français malgré sa couleur étrangère.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32008. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3 — 4e SÉRIE. — TOME III — 19 JANVIER 1895

LA POLITIQUE

« Plus une faute à commettre. »

Quand paraissait à cette même place, il y a quinze jours, un article sur « le gâchis parlementaire », nous étions loin de croire que l'événement nous donnerait si tôt raison.

Aujourd'hui, c'est peu de dire « le gâchis parlementaire » ; — il faut dire « l'anarchie parlementaire ».

Lundi, le Cabinet était renversé pour avoir affirmé le respect de la chose jugée, pour avoir défendu le principe de la séparation des pouvoirs. Tout le monde avait senti que ce n'était pas là une crise ministérielle ordinaire. On se demandait : « Où allons-nous? Tous les pouvoirs sont-ils donc confondus, celui des assemblées, qui font les lois, et celui des tribunaux, qui les appliquent? La Chambre, après avoir pendant quinze ans empiété sur le pouvoir exécutif, va-t-elle commencer maintenant d'empiéter sur le pouvoir judiciaire? »

Mardi, M. le Président de la République donnait sa démission. La crise ministérielle devenait crise présidentielle. Nous croyons qu'à cette nouvelle, tous les hommes, à quelque parti qu'ils appartiennent, qui ont quelque souci du gouvernement parlementaire et des institutions libres, ont dû éprouver un même sentiment de surprise et d'inquiétude.

Sentiment de surprise ; car, si l'on comprend que M. Casimir Perier ait été écœuré des attaques dirigées non seulement contre son autorité, mais contre sa personne, il semble qu'il n'était pas aussi désarmé qu'on veut bien le dire. Le moyen de se défendre, la Constitution le lui donnait. Le Président de la République pouvait demander au Sénat l'autorisation de dissoudre la Chambre ; il pouvait faire appel au pays ; il pouvait mettre le suffrage universel en demeure de prononcer entre la Chambre et lui. Nous regrettons, au point de vue de l'avenir de la liberté dans ce pays, que M. Casimir Perier n'ait pas épuisé son droit jusqu'au bout.

Sentiment d'inquiétude ; car le régime parlementaire, faussé, travesti, transformé en machine à interpellations et à scandales, ne peut longtemps durer, et, quand le régime parlementaire aura sombré, nous demandons : Que mettrez-vous à la place? La république, en tant que forme de gouvernement, n'est pas en jeu ; mais qu'est-ce que l'étiquette républicaine si elle doit recouvrir la démagogie ou la dictature? Que les ennemis de la liberté se réjouissent, on le comprend : ce qu'on comprend moins, c'est que les républicains, radicaux aussi bien que modérés, ne sentent pas enfin qu'il est temps de s'arrêter sur cette pente où glisse le parlementarisme.

Au moment où ces lignes paraîtront, la crise présidentielle aura reçu une solution quelle qu'elle soit.

Aujourd'hui la situation, pour le public, se résume en trois mots : crise ministérielle, crise présidentielle, et pas de budget le 18 janvier.

Nous ne voudrions rien exagérer ; mais nous croyons qu'on peut dire à la majorité républicaine ce que M. Thiers disait, il y a vingt-cinq ans, à la majorité impériale : « Il n'y a plus une faute à commettre ! »

PAUL LAFFITTE.

LA QUESTION DE LA MISÈRE

L'Assistance publique.

I

Elle n'est pas nouvelle, et elle a déjà passablement occupé l'humanité, depuis l'époque où les philanthropes athéniens, en instituant des distributions de secours aux pauvres et un service de consultations médicales gratuites, ébauchaient une organisation rudimentaire de l'assistance moderne; elle a inspiré à la société romaine et aux diverses sociétés du Moyen Age ou de la Renaissance, outre une multitude de pages philosophiques plus ou moins éloquentes, une foule de mesures administratives et légales en faveur des indigents ou des infirmes; de nos jours enfin, elle a suscité des discussions, des projets de réforme, des tentatives d'amélioration en nombre illimité; et il ne faut pas oublier que toutes les revendications socialistes contemporaines ont pour origine, ou sont censées avoir pour origine, le souci d'adoucir le sort des misérables, voire de supprimer radicalement la misère.

On ne la supprimera sans doute jamais. Et en admettant que, par un miracle économique, une pareille utopie devînt possible, peut-être même ne serait-elle pas très souhaitable. La Révolution française ne saurait être ici inculpée de timidité, puisqu'elle proclama hardiment, à plusieurs reprises, le *droit* du pauvre à être assisté et le *devoir* pour l'État de lui fournir l'assistance. Si nous nous en référons cependant au rapport que, dès le 15 juillet 1790, M. de La Rochefoucauld-Liancourt déposait sur le bureau de l'Assemblée nationale, nous y trouverons exposés, avec une admirable netteté de fond et de forme, quelques principes qui semblent pouvoir être admis comme la loi théorique suprême en ces matières :

« Si l'on pouvait, dit le rapporteur, concevoir un État assez riche pour répandre des secours gratuits sur tous ceux de ses membres qui n'auraient pas de propriété, en exerçant cette pernicieuse bienfaisance cet État se rendrait coupable du plus grand crime politique... Une charité indiscrète, qui accorde, avec insouciance, un salaire sans travail, donne une prime à l'oisiveté, anéantit l'émulation et appauvrit l'État... De là ce principe, sévère en apparence, mais juste et nécessaire à observer dans la législation des secours, que l'homme secouru par la nation, et qui est à sa charge, doit cependant se trouver dans une condition moins bonne que s'il n'avait pas de secours et qu'il pût exister par ses propres ressources; principe aussi éloigné, dans son exécution, de la dureté que de la profusion. »

Et, en résumé, l'assistance est pour la société un devoir imprescriptible, mais sans pourtant que ce devoir soit pour l'individu le corollaire du fameux *droit à la paresse* textuellement formulé par un révolutionnaire moderne, sans même qu'il puisse atténuer le stimulant du besoin, mobile principal de l'activité humaine.

Heureusement, ou malheureusement, nous n'en sommes pas à ce point que la diffusion de la richesse et du bien-être commence à devenir dangereuse, et, si nous avons cité les passages les plus saillants du rapport de 1790, ce n'est pas que nous ayons à craindre de voir avant peu l'aiguillon de la pauvreté manquer aux hommes d'aujourd'hui; mais les idées de M. de La Rochefoucauld-Liancourt nous paraissent constituer la seule doctrine philosophique saine et féconde d'où l'on puisse déduire ensuite un corps de lois ou de règlements pratiques. Elles évitent le double écueil où échouèrent généralement les économistes et les moralistes qui ont traité la question : d'une part, un sentimentalisme respectable, mais aveugle, qui ne tient aucun compte de la brutalité des instincts inhérents à tous les êtres, qui ne discerne ni l'âpreté des convoitises et de l'envie, ni la paresse et l'imprévoyance chez les déshérités du sort, ni l'égoïsme et la cupidité, ni l'esprit de routine et de méfiance chez les favorisés de la fortune, et qui n'est apte en définitive qu'à bâtir de séduisantes utopies; d'autre part, une précision rigoureusement scientifique qui n'envisage les nécessités sentimentales que comme des quantités négligeables, qui procède, pour les problèmes touchant l'humanité, comme s'il s'agissait d'équations d'algèbre, et qui ignore, de parti pris, « le poids des impondérables » en pareilles matières.

On peut donc poser en axiome que, étant donné l'état actuel de bien-être et de richesse des civilisations modernes, étant donné l'adoucissement des mœurs, la société *doit* protection à chaque citoyen contre la misère, de la même façon qu'elle lui *doit* protection contre les attentats personnels; que le *scandale moral* n'est pas moindre de voir mourir les individus par la faim ou par le froid que par le couteau d'un rôdeur de barrières; que l'imprévoyance, l'imprudence, les vices même des victimes atténuent tout au plus la responsabilité sociale, sans jamais pourtant lui fournir une justification complète; que, par conséquent, les mesures à prendre contre les fléaux physiologiques sont aussi obligatoires que celles dont on use contre les fléaux criminels, et qu'une sorte d'organisation de police s'impose dans un cas aussi bien que dans l'autre.

Il va de soi, en revanche, que, *si la société doit la vie sauve, elle ne doit rien de plus*, et que le reste est affaire d'initiative privée, question de générosité, de

charité, d' « altruisme ». Le jour d'ailleurs où, par n'importe quel ensemble de mesures administratives ou même de coercitions légales, et en somme par une série de moyens quelconques, on aurait à peu près réduit à rien le nombre des décès résultant de l'inanition ou des intempéries, le progrès obtenu serait déjà intéressant et suffisamment appréciable.

Peut-être ce progrès n'est-il pas impossible! Nous savons au moins que beaucoup de bons esprits entrevoient, dans les limites précises que nous avons fixées, une multitude d'immenses et précieuses réformes à accomplir. Nous croirions volontiers avec ceux-là « qu'il y a quelque chose à faire ». Mais nous croyons encore davantage que, si l'on veut « faire quelque chose » d'immédiat et de pratique, sans attendre que l'humanité ait atteint un degré de perfection idéale, il faudra suivre d'autres errements que ceux de l'heure présente. Quand on examine avec quelque soin les formidables rouages de l'Assistance publique, ou le fonctionnement infiniment multiforme des diverses œuvres d'assistance privée, on s'aperçoit vite en effet que l'État, comme les particuliers, dépense des sommes énormes, non sans profit assurément, mais pour un profit très inégal aux ressources dont ils disposent; et l'on aperçoit non moins vite les raisons nécessaires qui, en dépit de la bonne volonté générale, vouent leurs entreprises à une demi-stérilité.

Notez que l'Assistance publique, chaque année, à Paris seulement, se trouve à la tête d'un budget de *plus de quarante millions*. Veuillez observer ensuite où elle le répartit, selon quelles méthodes elle procède à la répartition, et à quoi enfin elle aboutit.

II

Rien ne semble avoir été négligé pour assurer le bon fonctionnement de cette immense machine : ni l'argent, ni les fonctionnaires. Un directeur qui dépend à la fois du préfet de la Seine et du ministre de l'Intérieur, est chargé de la faire mouvoir, au mieux de l'intérêt général, et avec l'aide d'un conseil de surveillance, recruté selon les prescriptions de l'arrêté du 21 avril 1849, article 1. A l'administration centrale seule, ce directeur a sous ses ordres un personnel assez considérable, savoir :

1 secrétaire général, 3 inspecteurs, 3 chefs de division, 1 receveur, 12 chefs de bureau, 1 archiviste, 14 sous-chefs de bureau, 36 commis principaux, 234 commis, expéditionnaires, auxiliaires permanents, 29 directeurs, 23 économes, 20 secrétaires-trésoriers de bureau de bienfaisance, 51 visiteurs qui font des enquêtes sur la situation des personnes assistées.

Nous ne dénombrons naturellement ici ni le *personnel médical :* médecins, chirurgiens, pharmaciens, élèves internes ou externes; ni le *personnel secondaire administratif :* religieuses, surveillants, surveillantes, sous-surveillants, sous-surveillantes, garçons veilleurs, garçons de laboratoire, etc.; ni le *personnel secondaire professionnel :* chauffeurs, cuisiniers, jardiniers, tapissiers, etc. Les frais qu'entraînent l'entretien et le traitement de ces agents de divers ordres ne montent guère au delà de quatre millions.

Ce chiffre représente environ le dixième des recettes totales. Peut-être pourrait-il être réduit, et cette réduction augmenterait d'autant les bénéfices des pauvres; et ensuite, et surtout, elle simplifierait le pesant mécanisme d'une institution dont le principe primordial, essentiel, devrait être d'éviter toute occasion de complications et de retards. On comprend assez, sans entrer dans plus de détails, la somme de temps perdu, la masse de papiers et d'écritures inutiles, la dose, en un mot, d'*esprit bureaucratique* que comporte *a priori* une organisation théoriquement aussi perfectionnée. La procédure dont elle s'entoure n'apparaît ni moins savante, ni moins lente que la procédure judiciaire : c'est tout dire.

Au hasard, entre mille, nous citerons, à titre d'exemple, un fait récent, authentique et caractéristique. Il se renouvelle quotidiennement dans les hôpitaux, toujours le même sous des formes à peine différentes; il donne un aperçu instructif des méthodes administratives en matière d'assistance :

Une femme, atteinte de tuberculose du pied, subit, dans un service de chirurgie, l'amputation de la jambe. L'opération réussit à souhait; l'opérée se trouve en voie de guérison complète, et, comme une partie de sa famille habite la campagne, elle-même ne cherche qu'à quitter Paris pour achever son rétablissement. L'interne rédige une demande régulière dans le but d'obtenir un appareil qui remplace le membre absent. Au bout de huit ou dix jours, n'ayant reçu aucune réponse, il écrit une seconde lettre; il sait qu'une requête dans le genre de la sienne, relative à un estropié nécessiteux, est toujours favorablement accueillie; il insiste donc seulement pour qu'on se hâte; il appuie sur les fâcheuses conditions hygiéniques auxquelles on condamne la malade, et qui, jointes à son épuisement, ont chance, à la veille d'un succès absolu et inespéré, de provoquer une rechute redoutable; il fait valoir avec énergie qu'il s'agit presque d'une question de vie ou de mort. Cette fois, on lui répond.

On lui répond que sa lettre sera prise « en sérieuse considération », et qu'on s'engage à l'examiner

« avec le plus grand soin ». Mais il est indispensable, avant d'y faire droit, de procéder à un certain nombre de formalités préalables : dès que lesdites formalités seront remplies, on l'en avisera « aussitôt ». Jusque-là, le mieux est évidemment de patienter et d'attendre. On attend donc trois semaines, un mois, six semaines : l'amputée, qui, pendant ce temps, occupe toujours un lit, et qui tient par conséquent la place d'une autre, réalise les tristes pronostics de l'interne : la tuberculose lui attaque les poumons. Désormais, on peut lui envoyer un appareil : on est sûr de la revoir, dans un délai plus ou moins long, incurablement phtisique.

L'Assistance par l'hôpital est pourtant celle qui prête le moins aux critiques, la moins compliquée de toutes, la plus accessible aux misérables. Depuis 1886, en cas d'encombrement, on évite aux malades la pénible et inutile promenade au bureau central : sur le simple avis du médecin ou du chirurgien consultants, ils sont reçus par l'établissement où ils se présentent, à moins que, faute de place, on les dirige aussitôt sur un autre où l'on sait qu'ils trouveront des lits disponibles.

L'admission dans les hospices est déjà hérissée de difficultés singulièrement plus ardues : ici, c'est une commission de neuf membres, présidée par un délégué du Conseil de surveillance, et composée d'un maire ou adjoint, de quatre administrateurs du bureau de bienfaisance, de deux inspecteurs de l'Assistance publique, du chef de la division des hospices et hôpitaux, à qui est dévolu le soin d'examiner les demandes. Cette commission, cela va de soi, procède par enquêtes sur les pétitionnaires, classement des incurables en diverses catégories, rapports à l'administration... Avec une connaissance suffisante des lois et règlements, une santé qui aide à supporter la fatigue des démarches, une fortune qui permette d'attendre les décisions supérieures, on a toujours quelques chances d'obtenir le bénéfice de l'hospitalisation gratuite.

Quant au bureau de bienfaisance, c'est une autre affaire. Il distribue chaque année *plus de huit millions :* il pourrait donc servir une rente annuelle de mille francs à plus de huit mille familles. Comme on le voit, ses ressources sont relativement énormes. Or, on ne sait pas à quoi se réduit la fraction infinitésimale de ce budget qui passe en secours réellement utiles, à quel taux se chiffre la somme minime qui tombe sur des assistés réellement malheureux ; on ne le sait pas, on ne le saura sans doute jamais, et c'est dommage ; car, s'il était permis de le savoir, il y aurait là une comptabilité édifiante à établir. On y verrait ce que coûtent les gaspillages, l'incurie et l'incohérence, pour ne rien dire davantage, d'une grande administration publique.

En ce qui concerne celle-là, pénétrez-vous d'abord de plusieurs principes, fruits d'observations innombrables et matières à méditations infinies : Il est à peu près aussi malaisé de se faire inscrire au bureau de bienfaisance que d'être reçu au Conseil d'État ou au Jockey-Club ; une fois inscrit en revanche, il est à peu près impossible de se faire rayer ; la situation de pensionné est quasiment inamovible. — Ces trois aphorismes, dont vous pouvez sans effort vérifier l'exactitude, ouvrent déjà des horizons assez vastes.

Il y a bien, nous ne l'ignorons pas, dans chaque arrondissement de Paris, un bureau composé selon les règles, qui se réunit au moins deux fois par mois, et dont les membres, animés du plus louable zèle, s'occupent de la répartition des secours à domicile. Il y a bien, attachés à chacun de ces bureaux, des commissaires de bienfaisance et des dames de charité, aussi nombreux qu'on le voudra, qui visitent les indigents et qui font des enquêtes... Seulement, ces enquêtes, parlons-en !

Un de nos confrères, que ces questions intéressent, et qui tenait à se renseigner par lui-même, a accompagné, à diverses reprises, les inspecteurs ou inspectrices bénévoles pendant leurs tournées de visites. Il se doutait bien que l'influence des hommes politiques et officiels ne devait pas être sans peser de quelque poids dans le partage équitable des allocations ; il savait, par des scandales encore pas très lointains, que les « amies » de certains personnages haut placés et les familles de ces « amies » ne répugnaient pas parfois à prélever une dîme sur le budget des pauvres ; mais ce qu'il n'eût jamais deviné, et ce qu'il lui fut donné d'apprendre par expérience, c'est le rôle occulte, continuel et prépondérant, que joue la corporation des portiers et portières dans le fonctionnement d'une administration où nul n'avait prévu qu'ils dussent intervenir.

Soit négligence, soit excès de confiance, soit délicatesse, les commissaires et dames de charité pénètrent rarement jusque dans le logis des indigents. Ils prennent leurs informations chez le concierge. Celui-ci, toujours stylé et généralement payé, ne communique sur ses locataires que les détails les plus pitoyables, et se garde bien de leur faire perdre un revenu dont lui-même touche sa quote-part ; au besoin, s'il discerne dans l'âme du visiteur intempestif quelque velléité de voir par ses propres yeux, il emploie sa meilleure diplomatie à lui persuader de s'éloigner ; si le visiteur s'obstine, alors une inénarrable comédie commence pour organiser *impromptu* la mise en scène de la misère : bavardages dilatoires qui permettent de gagner du temps, envoi de messagers qui donnent l'alerte, courses éperdues à travers les escaliers... Avec un peu d'habitude, l'opé-

ration s'exécute vite et bien, et elle réussit immanquablement.

D'autant plus que le philanthrope malencontreux dont la présence occasionne ce tapage se trouve exposé dès son arrivée dans la place à deux sortes d'accueils, également gênants pour lui et peu propres à lui faciliter sa tâche. — Tantôt on le reçoit avec tous les témoignages de l'humilité la plus plate, on l'accable de gémissements et de protestations, on l'étourdit à force de remerciements ; tantôt, le plus souvent, on lui réserve une réception assez hautaine, presque arrogante : on lui fait sentir combien on estime injurieuse son indiscrète inquisition, et, si on ne le met pas à la porte, on s'arrange au moins pour l'y reconduire en bon ordre.

Déjà troublé par cette espèce d'embarras naturel que nous éprouvons en présence des malheureux, l'honnête intrus hésite à insister ; il écoute, et feint d'accepter les mensonges qu'on lui débite avec un tel aplomb que la moindre marque d'incrédulité équivaudrait au plus sanglant outrage. Et, quand il s'en va, et qu'il est rendu à lui-même, s'il s'étonne d'avoir vu — comme il advint à notre confrère — des sonnettes électriques établies chez des gens qui meurent de faim, avec leur nom gravé sur une plaque de cuivre à la porte d'entrée ; s'il se souvient d'avoir humé des parfums de cuisine qui évoquaient plutôt la pensée d'une honorable aisance ; s'il se rappelle une multitude de détails intérieurs, où un demi-luxe transparaissait derrière le décor de misère improvisé à la hâte ; si, en un mot, des soupçons lui traversent l'esprit, il songe qu'après tout il peut s'être trompé ; il recule, sans preuve matérielle, à priver d'une ressource peut-être nécessaire un individu peut-être besogneux ; dans le doute, il s'en réfère à la sagesse des nations, et il s'abstient. Et, après comme avant lui, les choses continuent leur train habituel.

Ne s'abstiendrait-il pas d'ailleurs, il ne pourrait que susciter une seconde enquête qui se passerait dans les mêmes conditions que la première, et aboutirait aux mêmes résultats.

Et supposons enfin que, par un hasard suprême, elle aboutisse à un résultat nouveau, que l'on arrive à convaincre de fourberie certains pensionnés de l'Assistance publique, vous vous imaginez bien que les susdits pensionnés sont depuis longtemps munis de toutes les protections désirables, et que les susdites protections, agissant avec ensemble, ne tarderaient pas à « arranger l'affaire ». Le dénonciateur gagnerait à cette histoire une réputation définitive de grincheux et quelques bonnes haines corses qui ne le lâcheraient plus. Il aime mieux rester tranquille.

III

« En tout cela, objectera-t-on, il y a bien lenteur, négligence, maladresse, inaptitude d'agents subalternes, qu'ils soient rétribués ou non. Mais avec un peu d'énergie et beaucoup de surveillance, on remédierait à de tels inconvénients. Les fautes commises par des fonctionnaires de divers ordres impliquent que l'institution fonctionne médiocrement ou mal, et ne prouvent pas qu'on doive la considérer comme mauvaise en soi. Réformez-la en la personne de ses représentants incapables, ne la condamnez pas dans son ensemble. Guérissez, n'arrachez pas ! »

Malheureusement, serait-ce assez ? — L'Assistance publique ne possède pas un personnel moins honnête, moins actif, moins intelligent qu'une autre quelconque des administrations de l'État ; elle bénéficie même d'une somme de dévouement qu'on ne rencontre pas toujours ailleurs. Seulement, qu'importe ? Tant qu'on la conservera sur les bases actuelles, fût-elle servie avec un dévouement, une activité et une intelligence encore supérieurs, arrivât-elle à n'employer que des sujets d'élite, elle obtiendrait sans aucun doute des améliorations appréciables : ces améliorations ne l'empêcheraient pas d'être, en son essence, en son principe, vouée à une impuisance presque complète, sinon en ce qui concerne les hôpitaux, au moins dans la grave question des secours à domicile.

Comme toute grande administration, sous peine de tomber bientôt dans l'anarchie et de disparaître, elle se trouve *a priori* contrainte à ne procéder que par mesures générales, d'après des règles fixes établies à l'avance et expressément formulées ; elle ne peut pas s'adapter à la multitude des cas particuliers que chaque jour suscite le hasard ; elle ne peut davantage laisser à personne, pour aucun motif, la plus minime initiative, en dehors du texte de la loi ; elle n'a, en un mot, ni souplesse, ni à-propos, ni possibilité d'acquérir l'un ou l'autre, et l'infortune la plus douloureuse, la plus manifeste, la plus pressante, doit être l'objet de ses soins dans les limites, selon la forme et dans les délais prévus, le plus souvent trop tard. C'est ainsi que nous assistons parfois à de véritables scandales dont nul ne saurait se voir déclarer responsable ; là où une intervention individuelle infiniment délicate et prompte s'imposait, la lourde machine de l'État était forcément inefficace ; les agents de l'Assistance se sentaient liés par une consigne étroite, justement d'ailleurs et nécessairement étroite : ils ne faisaient rien parce qu'ils ne pouvaient rien.

De nouveau, veut-on quelque exemple, choisi parmi les plus récents, et qui illustrera d'une manière plus nette que la meilleure argumentation les vices

essentiels du régime en vigueur? — Une jeune fille a pris un amant, dont elle a eu un enfant, de qui la naissance a inspiré au père naturel des doutes subits sur la moralité de sa liaison. La jeune fille est une ouvrière de famille honnête; le jeune homme un employé de commerce qui achève son apprentissage des affaires, et à qui la fortune de ses parents garantit un avenir facile. Il a senti le « boulet » que lui attachait au pied sa paternité illégitime: il songe à rompre; et, comme il n'a pas même le courage de rompre franchement, il se fait envoyer par sa maison dans une succursale de l'étranger. Il a, au préalable, raconté à sa maîtresse que toute sa situation dépendait de ce déplacement, — momentané d'ailleurs; il a promis de revenir, et, jusque-là, de rester en correspondance, de subvenir aux dépenses de son ménage. Il part donc, laissant un modeste billet de cent francs.

Dès lors, cela va sans dire, les péripéties s'accélèrent. — Lettres tendres d'abord, puis moins tendres, puis sèches, puis aigres; les envois de fonds cessent rapidement. En quelques mois, le tour est joué; la séparation est devenue définitive. La jeune femme, qui a épuisé ses dernières ressources, se trouve, avec un enfant sur les bras, acculée à la misère noire, près de littéralement mourir de faim. En désespoir de cause, elle a été voir un oncle de son ex-amant. Celui-ci, homme posé et pratique, a déboursé un louis, en faisant comprendre à la malheureuse qu'elle n'était pas la première à qui pareille aventure arrivât; et, comme elle insiste, sinon pour elle, au moins pour son fils, l'autre, de plus en plus pratique, lui répond avec simplicité et douceur que l'*Hospice des Enfants trouvés* n'a pas été établi pour la progéniture des millionnaires. — C'est ici que l'Assistance publique entre en scène.

Sans argent, sans travail, et d'une santé précaire, la jeune femme va demander aide au commissaire de police de son quartier. Ce fonctionnaire, après enquête rapidement mais soigneusement menée, vu l'urgence, offre ce qu'il peut offrir : la mère se tirera d'embarras comme il lui plaira; quant à son enfant, on s'en charge, avec une restriction cependant : elle l'abandonnera, elle renoncera formellement sur lui à toute espèce de droit, le lien sera brisé entre eux d'une manière complète et irrémissible: c'est à prendre ou à laisser. L'infortunée a l'instinct maternel tenace: elle refuse; et comme elle n'a pas accepté les clauses réglementaires, on la renvoie poliment, mais on la renvoie chercher fortune ailleurs.

Or, vous jugerez que c'est monstrueux, cette prime offerte aux pires aberrations des sentiments naturels, cet avantage donné à une infamie que le Code lui-même a qualifiée de crime. — Vous vous tromperez : c'est, au contraire, parfaitement légitime et sage. Si cette condition n'existait pas déjà, c'est alors qu'il faudrait l'inventer. On n'a pas voulu laisser aux parents de moralité suspecte le moyen de ressaisir, d'exploiter, de livrer au vice les petits misérables qu'ils auraient élevés d'abord aux frais de l'État; il fallait une règle générale; on a pensé avec raison que, dans l'immense majorité des cas, l'intérêt des enfants repoussés par leur père ou par leur mère était de ne jamais retomber sous la tutelle de ce père ou de cette mère. On ne pouvait mieux faire que l'on n'a fait. Tout ce qu'il est possible de critiquer ici, c'est la prétention chimérique de remettre à de grandes administrations le soin d'intervenir dans les intimes et complexes tragédies de la misère.

Et des espèces comme celle que nous citons seraient à énumérer par centaines. A quoi bon? L'accumulation des exemples particuliers n'arriverait pas à rendre plus évidente l'évidence d'une thèse sur laquelle il n'y a plus à insister. Quiconque a, si peu que ce soit, touché les questions de cet ordre, en toute liberté d'esprit, sans préjugés ni pour ni contre, sait à quoi s'en tenir. Si, le plus souvent, on se tait, c'est par scrupule de ruiner une institution dont le but au moins est digne d'égards; c'est pour ne pas décourager la générosité des donateurs; c'est aussi par incurie, par crainte des responsabilités à assumer; c'est enfin par ennui de lutter avec des routines sur lesquelles se brisent les arguments en apparence les plus irrésistibles.

On a déjà mené de multiples campagnes contre l'Assistance publique: elle leur a opposé sa force d'inertie; elle ne s'en porte ni mieux ni plus mal. On pourra sans doute recommencer longtemps, et en toute sécurité de conscience avant d'aboutir; il n'est point mauvais cependant de parfois essayer, ne fût-ce que pour ne pas laisser prescrire les accusations antérieures et pour préparer les améliorations futures. Le jour où se produira un mouvement d'opinion catégorique, peut-être alors procédera-t-on à quelques exécutions hardies qui déblaieront le terrain et qui permettront de rendre aux millions gaspillés leur destination vraie. — Jusque-là, on ne saurait trop se convaincre que, si l'État rend des services réels par les hôpitaux et même par les hospices, son système de secours à domicile est une pure illusion, et ses bureaux de bienfaisance une des plus énormes duperies dont se soient jamais payés, sans le savoir, d'honnêtes législateurs, aussi ingénus que philanthropes.

(*A suivre.*)

MAURICE SPRONCK.

L'ÉCLAIRCIE[1]

PREMIÈRE VISITE CHEZ SAINTE-BEUVE. — GUSTAVE PLANCHE ET GEORGE SAND. — FERDINAND FABRE.

Pendant quelques années, mes plaisirs consistèrent en ceci : voir le plus de tableaux possible, ne pas manquer une seule exposition de galerie célèbre, et justement, de 1852 à 1855, il y eut plusieurs ventes très intéressantes : lire dans la *Revue des Deux Mondes* les articles de Gustave Planche; suivre pendant les dimanches d'hiver les concerts classiques de la salle Sainte Cécile (coût 2 fr.); acheter à mesure qu'elles paraissaient les *Causeries du Lundi* (coût 2 fr. 75). Le théâtre, on le comprend, m'était absolument interdit. En trois ans je ne crois pas y être allé deux fois. Avec une piété résignée, je lisais les affiches. J'emmagasinais dans ma jeune cervelle les noms des pièces, des auteurs et des acteurs dont je parlerais plus tard... quand je serais critique. Car il était décidé de par ma volonté que je le serais, et c'est dans cette persuasion que je multipliais les études, les termes de comparaison, avide d'apprendre, impatient d'être prêt quand sonnerait l'heure décisive.

***

Qui se souvient aujourd'hui de la Société Sainte-Cécile et des concerts de musique classique donnés sous la direction de Daniel Seghers? Bien peu de personnes, je le pense, car dans aucune série de souvenirs contemporains, ni même dans aucun des nombreux ouvrages consacrés aux annales musicales de ce siècle, je n'en ai rencontré la plus légère mention. Combien la vogue est chose capricieuse! Ce qui devait si bien réussir avec Pasdeloup passa presque inaperçu. C'était pourtant le même répertoire ou, à vrai dire, un répertoire de qualité supérieure; c'était un excellent orchestre, admirablement conduit par un maître. Pourtant la foule n'y mordait pas : il était trop tôt.

Pour moi je ne m'inquiétais guère de la mode ou du succès. Dès que j'avais vu annoncer que l'on pourrait entendre quelque part — pas trop cher — du Weber, de l'Haydn et du Beethoven, mon cœur s'était mis à battre et j'avais pris la résolution héroïque, étant donné l'état de mon budget, de m'accorder cette grande joie. Je n'eus pas à m'en repentir. Dans la solitude forcée où je vivais, dans la constante incertitude du lendemain, avec une très faible santé, qui résistait grâce à une extrême tension morale, sans autre point d'appui qu'une vocation invincible, sans apercevoir prochaine ou probable une issue heureuse, je sentais la nécessité impérieuse d'être calmé, consolé, guéri. Cette pure et bonne musique, qui me paraissait céleste (et qui l'était, en effet, pour un être endolori), me fit un bien immense et fut d'une efficacité merveilleuse.

Je connaissais le Beethoven du piano, le Beethoven des *Sonates* et un peu celui des *Quatuors* (ayant eu des billets pour la Société Maurin, à la salle Pleyel, où j'avais, comme fidèle voisin de stalle, l'illustre orateur Berryer), mais je ne me faisais aucune idée de la symphonie à grand orchestre. Ce fut pour moi une révélation, non seulement de la musique, mais de la vie même, avec sa variété, ses fluctuations, ses ressources infinies et ses splendeurs. En artiste philosophe (qu'il était), Seghers nous fit entendre les *Symphonies* dans leur ordre chronologique. Combien j'aimais les jeunes *Symphonies!* d'une si agréable fraîcheur, d'une simplicité si savante, l'aimable *Symphonie en ré*, l'*Ut majeur* et son incomparable scherzo, l'élégante *Si bémol!* Je ne comprenais pas très bien la *Symphonie en fa*, mais à écouter la *Pastorale*, l'*Héroïque*, la *Symphonie en la*, l'*Ut mineur*, j'éprouvais comme un ravissement paradisiaque. Cela ne me rendait point exclusif et ne m'empêchait pas de goûter les œuvres des autres maîtres; l'ouverture de *Manfred*, la *Grotte de Fingal*, le *Songe d'une nuit d'été*, les courtes et vives *Symphonies* d'Haydn, les Ouvertures de Weber : *Jubel*, *Euryanthe*, *Oberon*, *Freyschutz*, *Preciosa*. Je me souviens surtout d'une mignonne *Symphonie* de Haydn, intitulée, je ne sais pourquoi, *Symphonie turque* et qui me causait une merveilleuse allégresse d'esprit. La divine *Preciosa*, que l'on nous donna d'un bout à l'autre, sans l'arranger ni la fragmenter, fut le plus haut degré d'enchantement. Je n'oublierai jamais la *Marche des Bohémiens*, que je comparais, un peu bizarrement mais bien sincèrement, à un vol d'abeilles dans un rayon de soleil.

***

Il était revenu, le soleil. C'était à la fin de mars, et il éclairait joyeusement la longue allée qui conduit de la salle Sainte-Cécile à la rue de la Chaussée-d'Antin. Il y avait dans l'air des bouffées de printemps. C'est alors que me vint cette pensée : « Non, je ne mourrai pas. Je ne veux pas m'en aller de ce monde avant d'avoir produit ce que j'ai à produire. » Et, par une singulière association d'idées, poursuivant mon monologue intérieur, j'ajoutai : « Il faut que j'écrive à Sainte-Beuve. Il s'intéressera certainement à quelqu'un qui le lit et l'admire, à un jeune homme qui a le culte des Lettres, plus que le culte, la folie, — et qui aura peut-être un jour du talent. »

(1) Voyez la *Revue*, 2e semestre, 1894, p. 609, 646, 718, 769; 1er semestre 1895, p. 3.

*
* *

Je fus reçu un dimanche, à une heure, dans l'après-midi. Sainte-Beuve enveloppé dans sa robe de chambre fourrée, abritant sa calvitie sous une petite calotte ecclésiastique, me fit, avec son sourire malin, quelque peu narquois, l'impression d'un de ces gros chats immortalisés par La Fontaine, Raminagrobis, Grippeminaud ou, si vous préférez une comparaison plus noble, d'un de ces Monsignori, si bien décrits pas Stendhal. Il m'interrogea très obligeamment, non pas tant sur ma situation, à laquelle je n'avais fait nulle allusion dans ma lettre, que sur mes goûts, mes études, mes antécédents intellectuels, mes dispositions présentes. Chose singulière et à noter, parce qu'elle se renouvela dans les conversations suivantes : la littérature tint peu de place dans cet entretien. Je parlai avec entrain, avec feu, de cette musique qui était alors ma passion dominante, de la galerie du maréchal Soult où je venais de recevoir l'impression très forte de l'école espagnole, de la vente Morny (la première), illustrée par un Rembrandt immortel, *la Résurrection de Lazare*, par l'*Orage* de Ruysdaël et un paysage d'Hobbéma, tous deux aujourd'hui au Louvre ; de la collection toute moderne et si curieuse de M. Collot, qui avait su deviner les Jules Dupré, les Théodore Rousseau, les Troyon, les Tassaërt. Ce M. Collot, ancien fournisseur des armées d'Italie et l'un des bailleurs de fonds de Bonaparte pour l'entreprise du 18 brumaire, donna lieu, de la part du critique, à une très intéressante digression. Michelet aussi me parla plus tard de ce singulier personnage, que M. Thiers ne devait pas dédaigner d'*interviewer*.

Notre causerie (qui n'était pas du lundi) se prolongea environ pendant trois quarts d'heure. Quand je me fus levé pour prendre congé, Sainte-Beuve me reconduisit avec quelques mots d'encouragement, faisant de vagues allusions à une collaboration possible dans un journal. J'arrivai ainsi sur le palier. « Nous verrons, me dit-il, à vous ouvrir une porte. » Et là-dessus il ferma la sienne.

En bas, dans la petite salle à manger, je trouvai la gouvernante, Mme de Vaquez. Elle me demanda très affectueusement comment j'avais été reçu. « Fort bien, lui dis-je, mais le maître ne m'a point engagé à revenir. — Revenez tout de même dans quelques jours, je saurai l'impression et je vous la dirai. »

Dès que j'eus mis le pied dans la rue, je me sentis accablé. Je n'avais rien dit de ce que je voulais dire, et il me semblait que je n'avais débité que des niaiseries. Comment avais-je eu si peu de tact, moi qui prenais sur mes repas pour acheter les *Causeries du Lundi*, de n'en pas souffler mot à leur auteur ! moi littérateur en herbe, d'avoir exclusivement jasé de musique et de peinture ! Ma timidité stupide me causa un véritable accès de désespoir. Huit jours après, cependant, je retournai rue Montparnasse. Mme de Vaquez me reçut le sourire aux lèvres. « Tout va bien, me dit-elle, le patron est enchanté de vous. Voici ses propres paroles : C'est un gentil garçon, d'une intelligence très éveillée. Il parle de tout et il a eu le tact de ne pas me parler de littérature. »

Tels ont été au juste mes premiers rapports avec Sainte-Beuve. J'ai tenu à les préciser parce que lui-même, treize ans plus tard, écrivant à la princesse Mathilde, qui lui demandait sur moi certains détails, a quelque peu brouillé les époques et confondu les impressions :

« Lorsque Levallois m'est venu pour secrétaire, il n'avait guère que vingt-deux ans, était pâle comme la mort, mince, fluet, il respirait la fièvre. Je le croyais incapable de suffire et je le lui dis. Il me répondit qu'il essaierait... »

En réalité, quand je montai pour la première fois l'escalier de la rue Montparnasse, j'avais vingt-trois ans ; lorsque j'entrai comme secrétaire, j'allais en avoir vingt-six. Ni dans cette entrevue, ni dans les suivantes il ne fut question de moi comme secrétaire. La personne qui tenait alors cet emploi était un écrivain délié, spirituel, le très aimable poète Octave Lacroix. Nous devînmes amis. J'eus le double plaisir d'applaudir à la Comédie-Française sa jolie pièce, *l'Amour et son train*, et d'annoncer dans le *Moniteur* son recueil de vers, les *Chansons d'Avril*.

Si je ne devais être secrétaire que longtemps après, je devenais peu à peu l'un des familiers de la maison. Ma bonne protectrice, Mme de Vaquez, ne négligeait aucune occasion de me faire valoir, de me mettre en relief. Elle avait l'esprit prompt, décidé, fertile en rencontres heureuses, en mots à l'emporte-pièce. Son influence sur Sainte-Beuve était grande. Comme la plupart des phtisiques (elle l'était au dernier degré), elle avait en quelque sorte une hâte de vivre, de se sentir vivre, de s'exprimer, de s'affirmer. Sa fin fut longue et cruelle. « La pauvre dame, dont vous êtes venu si souvent savoir des nouvelles est morte ce matin », m'écrivait Sainte-Beuve en m'indiquant le jour des obsèques. Il voulut lui-même conduire le deuil avec trois ou quatre amis intimes ; mais en rentrant à la maison, il fut pris d'une affreuse crise de nerfs. Il nous fallut bien du temps et des soins pour le raffermir.

Peut-être fut-il sensible à cet acte de reconnaissance, pourtant bien simple, de ma part ; peut-être aussi me sut-il gré de m'être trouvé auprès de lui lors de la déplorable algarade du Collège de France, où ses adversaires littéraires et ses ennemis politiques se donnèrent le féroce plaisir d'étouffer brutalement sa voix. Le gouvernement en cette occasion

se montra bien peu secourable, et l'opinion bien indécise. C'est qu'il faut le dire franchement, le Sainte-Beuve de cette époque n'était plus l'interprète des salons, le portraitiste de la *Revue des Deux Mondes*, l'ami du comte Molé et de la duchesse de Rauzan, et il n'était pas encore le libéral du journal le *Temps*, l'orateur anti-clérical du Sénat, acclamé de la jeunesse et des libres penseurs. Les sympathies se faisaient rares autour de lui, et il n'en appréciait que davantage les fidèles attachements. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il alla de jour en jour me témoignant une attention plus affectueuse.

*
* *

« Il faut dater finement », aimait à répéter Michelet. Oui, certes, et c'est la seule précaution qui puisse empêcher à distance les impressions d'être troubles et fausses. En 1855, on disait couramment dans la bourgeoisie lettrée, en les mettant sur le pied d'égalité : Sainte-Beuve et Gustave Planche. Les Prudhomme et les Homais de ce temps-là ne manquaient même pas d'instituer à ce sujet, en l'honneur des deux critiques, un parallèle à la manière de Plutarque : Sainte-Beuve comparé à Philinte, Planche passé naturellement au rôle et à la dignité d'Alceste. Aujourd'hui le parallèle ne semblerait guère de saison, et l'équilibre est rompu, trop rompu même. En dehors de son grand talent, les circonstances ont merveilleusement servi la renommée de Sainte-Beuve. Il s'est trouvé d'accord avec la jeune école physiologique, et quand il eut prématurément disparu, celle-ci conserva son nom comme une garantie d'autorité, comme un titre de gloire et s'en fit un drapeau. Planche, au contraire, comme Nisard, gardait à la *Revue des Deux Mondes*, en face d'un romantisme agressif, la tradition classique et un certain puritanisme d'appréciation. On y revient maintenant, mais avec des procédés nouveaux et sans tenir suffisamment compte des services rendus dans le passé.

Si j'écrivais par humeur ou par rancune, le moment serait bon pour faire payer à Gustave Planche, sous l'espèce de sa mémoire, les mauvais procédés dont il n'a cessé de m'accabler. Non seulement il s'est toujours montré malveillant envers moi, mais dans un moment décisif pour ma carrière et mon avenir, il a été malfaisant. Les circonstances qui m'ont amené à le connaître et à le fréquenter n'ayant rien de commun avec la littérature, je n'ai pas à les mentionner ici ; mais de ce que m'ont appris sur lui-même et sur les contemporains, ses conversations et nos relations, je dirai ce qui est peu connu, ce qui me paraît essentiel pour combler une lacune de l'histoire littéraire. Je n'aurai pour cela qu'à me reporter à mes notes prises au jour le jour, au vol même de la parole, et fidèlement conservées. Cela vaudra mieux qu'une dissertation aigre-douce ou une caricature posthume.

D'anciens camarades de Planche m'ont dit (et il n'en disconvenait pas lui-même) que s'il sortait de ses longs silences c'était pour s'étendre en d'interminables bavardages. Ce qui, d'ailleurs, est souvent le fait des taciturnes. A ces moments-là, il lui fallait à tout prix un confident, et bien que je n'eusse pas l'heur de lui plaire, comme j'ai toujours été un très bon *écouteur*, je faisais mon profit de ces involontaires épanchements.

Quoique dans la pleine maturité — il est mort avant cinquante ans — il était très fatigué, très usé, paraissait vieux. D'une pure beauté en sa vingtième année, avec le profil de Raphaël, ainsi que l'a écrit Balzac, et comme l'atteste le médaillon de David d'Angers, ses traits s'étaient promptement affaissés, les joues pleines et molles abâtardissaient un visage d'où le regard, presque constamment voilé, semblait absent. L'esprit s'était réfugié dans le pli de la lèvre méprisante, sarcastique, ironique. Le corps, qui aurait pu être celui d'un athlète, se courbait sous une lassitude précoce, travaillé d'un mal invisible. Il avait quelquefois, pour se relever, se réveiller, recours aux spiritueux, mais ce qu'on a raconté de son ivrognerie est pure imagination. Il en est de même des anecdotes sur ses mains crasseuses. Gustave Planche avait, au contraire, le plus grand soin de ses mains, qui étaient fort belles. Je dirais même qu'il en avait le respect s'il n'avait, à son retour d'Italie, pris l'habitude de manger le macaroni avec ses doigts, comme un simple lazzarone. Malgré des restes de vigueur corporelle, son attitude et surtout sa parole appartenaient déjà à un âge antérieur : il ne parlait jamais de l'avenir, rarement du présent, très volontiers et très abondamment du passé.

Personne mieux que lui n'aurait pu fournir des renseignements authentiques sur les commencements laborieux de la *Revue des Deux Mondes*. Il y avait débuté, presque en même temps que Buloz, en 1831, par son article de *la Haine littéraire*, dirigé contre Henri de Latouche. Ce Latouche, connu seulement aujourd'hui de quelques littérateurs, avait été, sous la Restauration, une manière de personnage. Éditeur intelligent, mais peu scrupuleux, d'André Chénier, parrain équivoque et maussade de George Sand, sa compatriote, il s'était fait exécrer de tout le monde, sans avoir su se faire craindre. Son article, assez judicieux d'ailleurs, *la Camaraderie littéraire*, sorte de manifeste lancé contre le cénacle romantique, déchaîna toutes les colères, appela tous les ressentiments dont la *Haine littéraire* de Planche fut l'expression condensée et particulièrement amère. Pour mieux accentuer son mépris et celui de ses amis, le critique débutant affectait de ne pas nommer

une seule fois Latouche : uniquement désigné, le long de ces pages vengeresses, par le mot *il* répété à satiété avec toutes les variantes du dédain.

Le lendemain de cet article à sensation, Gustave Planche se rendit dans un cabinet de lecture du passage des Panoramas où Latouche avait l'habitude de venir le matin. Dès qu'il y entra et qu'il vit son *éreinteur*, l'auteur de *Fragoletta* se dirigea vers Planche dans une intention visiblement agressive. « Pardon, monsieur, lui dit en se levant le grand, beau et fort jeune homme de vingt-trois ans, est-ce avant ou après déjeuner? » Latouche, stupéfait, considéra un instant son interlocuteur, tourna sur ses talons et sortit sans prononcer une parole. Planche m'a bien souvent raconté cette scène et surtout cette phrase « foudroyante » dont il était très fier. Vous avouerai-je que je ne l'ai jamais parfaitement comprise? Le déjeuner étant l'aboutissement presque inévitable des duels littéraires et même politiques, je pense que cela signifiait, allons-nous ou n'allons-nous pas sur le terrain? Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut.

Du reste, Planche, à cette époque, avait l'humeur batailleuse. Un journaliste, Capo de Feuillide, ayant émis quelques doutes sur la vertu de Mme Sand, le critique lui envoya des témoins. Une rencontre fut décidée et, selon la formule déjà en usage, on échangea deux balles. Le malheur ou le bonheur voulut qu'une de ces balles, celle de Planche, au lieu d'atteindre son adversaire, allât blesser ou tuer une vache, qui passait sans méfiance dans le fond du paysage. Je connaissais l'anecdote et croyais à une vache légendaire. Il n'en était rien. Cette vache, fort réelle, ne laissa pas que de coûter un bon prix à la *Revue des Deux Mondes*.

Un tel fait d'armes était assez compromettant pour « la brune et olivâtre Lélia », comme l'appelle Franz Liszt dans son livre sur Chopin. Le champ des conjectures est fermé depuis que l'on connaît la fameuse lettre qui commence par ces mots : « Planche n'est pas, n'a pas été et ne sera jamais mon amant. » Qu'il n'ait pas été son amant, soit, mais qu'il l'ait beaucoup et peut-être toujours aimée, je n'en saurais douter. Elle servait de thème favori à ses conversations et à ses souvenirs. Il revenait avec complaisance sur les premiers livres que Mme Sand avait publiés et qu'il avait annoncés dans la *Revue*. Le fait est qu'il n'a jamais été mieux inspiré qu'à son sujet. L'article sur *Lélia* restera une superbe page de prose, et plus tard, lorsque déjà l'engourdissement envahissait son cerveau, la représentation de *Claudie*, à la Porte-Saint-Martin, le tirait de sa somnolence et rendait à son style quelque chose de son ancien éclat.

S'il faut s'en rapporter à ses récits (et pourquoi pas?) c'était une étrange personne que cette jeune Mme Dudevant. Un matin, elle vient frapper à la porte de Planche : « Levez-vous, habillez-vous vite et venez avec moi. » Quand ils sont dans la rue : « Eh! bien, qu'y a-t-il? — Nous allons rue du Bouloi. — Et quoi faire? — Chercher Casimir. » La rue du Bouloi était alors le point d'arrivée de la plupart des diligences, et Casimir, qui descendait tout endormi et tout brisé de fatigue de la voiture de Châteauroux, n'était autre que M. Dudevant, le propre mari de la dame, de qui elle était séparée et contre lequel elle plaidait, une espèce de gentillâtre campagnard, enfoui sous une épaisse casquette à oreillettes que rien ne pouvait le décider à ôter. — « Ah çà! vous ne nous quittez pas? » Et Planche était prisonnier pour toute la journée. Il fallait promener Casimir, le distraire, le mener déjeuner et dîner au Palais-Royal, le conduire au théâtre avec des billets demandés par la *Revue*. Et le lendemain, détail ineffable, le réintégrer dans sa patache, avec sa fidèle casquette.

Une autre fois, c'était, en compagnie d'une douzaine de Berrichons qu'elle appelait « mes camarades », des promenades insensées dans Paris, généralement terminées par une ascension aux tours Notre-Dame. Le chocolatier Marquis ayant mis en vente des cigarettes au patchouli, George Sand voulut à toute force en fumer. Elle s'habilla en homme, ce qui, paraît-il, lui seyait fort bien, et vint prier Planche de l'accompagner dans le magasin de la rue Vivienne. Cette fois l'aventure tourna mal, ou plutôt le patchouli tourna sur le cœur de la célèbre romancière, qui fut malade comme une simple mortelle. Le pauvre critique acceptait avec résignation toutes les corvées. Il jouait au naturel les *patito* et les sigisbées. C'est à ce titre que (contrairement à la version qui a cours), il donna le bras à l'auteur de *Valentine*, pour assister au dîner solennel offert par Buloz à ses rédacteurs. « Dîner funeste, disait Planche, puisque c'est là qu'elle a connu Alfred de Musset! » Et il soupirait! De quels soupirs, grand Dieu! à transporter les montagnes.

Je dois remarquer, à ce sujet, que l'épithète de *soupirant* s'applique assez exactement aux anciens amis de George Sand. Jules Sandeau, quand on parlait devant lui de l'infidèle, soupirait aussi à fendre les rochers. Quant à Musset, lorsqu'il était gris, il sanglotait. Chez Gustave Planche, la douloureuse réminiscence prenait une autre forme. Lorsqu'on avait longtemps remué les cendres de ce passé, il se mettait à chanter avec conviction et mélancolie, conviction surtout, le *Lac* de Niedermeyer. Quelle voix! Quel accent! Quel enrouement! C'était à pleurer de rire, et nous avions une peine infinie à garder notre sérieux. Je l'imitais, assurait-on, à ravir, et mes camarades ne me laissaient pas tranquille que je n'eusse modulé en trémolo : « O lac, t'en souvient-il!... »

C'était une bien inoffensive et bien indirecte revanche des railleries dont il ne cessait de m'accabler sur mes velléités littéraires et mes enthousiasmes qu'il qualifiait de *Micheletteries*. Pourtant je ne lui en ai jamais voulu, d'abord parce qu'il m'a corrigé de beaucoup de défauts, donné des indications qui me sont devenues précieuses, ensuite parce que je respectais chez lui cette vertu si rare : un désintéressement absolu. Sans doute on était un peu interloqué et froissé, quand on croyait avoir signalé un point de vue nouveau, de s'entendre dire : « Vous avez découvert la rue Saint-Honoré. » Ou bien encore « C'est une idée (ici un temps), mais elle n'est pas bonne. » Et puis après, pourquoi se fâcher? N'avait-il pas trop souvent raison?

« J'ai dit à Buloz : Il faut avoir des chevaux et des voitures pour travailler chez vous. » Ainsi commençait-il ses lamentations, quand il revenait de la rue Saint-Benoît. On le payait alors deux cents francs la feuille. Mais dans les derniers temps, il était devenu si paresseux qu'on ne lui donnait d'argent que sur présentation de la copie. « Allons, murmurait-il tristement, les eaux sont basses. » Et il se mettait à dicter l'article. Quand la justification atteignait deux pages, on les portait à la *Revue*, et on recevait, en échange, vingt-cinq francs. Mais voici qui est merveilleux. Deux ou trois jours après, quand les vingt-cinq francs étaient épuisés, il recommençait à dicter, reprenant le discours où il l'avait laissé, sans une défaillance de mémoire, sans une incertitude de style.

Ce qui était épique, c'était chaque année, au moment du Salon, ce que nous appelions l'*affaire Dubufe*. Ce peintre de portraits, fort goûté d'un certain public, était apparenté avec la famille Buloz. Or, Gustave Planche avait la peinture de Dubufe en horreur. Donc, tous les ans, il rédigeait un éreintement magistral de deux pages, lesquelles, bien entendu, n'étaient pas insérées dans la *Revue*. « Vous voyez, me disait-il, c'est vingt-cinq francs que je perds, mais j'ai satisfait ma conscience. » Vers les derniers temps, ses yeux le faisaient beaucoup souffrir. Je l'accompagnai un soir jusqu'à son pauvre logis de la rue des Cordiers, dans la triste maison, aujourd'hui démolie, où Jean-Jacques avait demeuré avec Thérèse Levasseur. Il sourit tristement en voyant ma mine un peu déconfite : « Oh! ce n'est pas riche. Voilà ce que c'est que d'être honnête homme. » Et avec un indicible accent d'ironie, il ajouta : « Vous verrez que j'aurai du monde à mon enterrement. »

***

« Soixante lignes pour justifier le numéro. Votre article a-t-il soixante lignes? — J'apporte une pièce de vers. — Est-elle longue, votre pièce? Donnez-la-moi. Comptons. Soixante vers. C'est parfait. Nous vous imprimons sur-le-champ, et vous paraîtrez demain. » Ainsi me parlait Jules Rouquette, rédacteur en chef d'une Revue récemment fondée, *le Monde littéraire et artistique*. Ainsi je devins collaborateur pour la poésie d'abord, ensuite et surtout pour la critique. Il s'opérait alors une légère détente dans la pression administrative; une éclaircie se produisait dont profitaient quelques jeunes gens pour organiser de petits cénacles et confier leurs impressions à la lettre moulée. Parmi les collaborateurs-fondateurs du *Monde littéraire*, se trouvait un vif et charmant écrivain, aussi absolument inconnu que moi, et qui, tout d'abord, me témoigna de la sympathie. Ce n'était rien moins que Ferdinand Fabre, le romancier auquel, entre tant de productions délicates ou fortes, nous devons trois œuvres maîtresses : *les Courbezon*, *l'Abbé Tigrane*, *Lucifer*. Incertain comme moi de sa véritable voie, Fabre cultivait aussi la Muse. Il composait un volume de vers : *les Feuilles de lierre*, dont la publication n'a pas, à ce que je crois, fait grand bruit dans le public lettré de l'époque. Nous nous aperçûmes promptement que la prose était bien mieux notre affaire, et Ferdinand Fabre entreprit, dans notre modeste recueil, un roman intitulé *Bénédict*, tandis que j'y commençais une série d'articles sous cette pompeuse rubrique : *les Libres Penseurs en Hollande*. « Lancez-vous sur l'idée, » m'avait recommandé notre rédacteur en chef. Et je me lançai si bien qu'il nous vint quelques lecteurs sérieux; le plus sérieux et le plus précieux de tous pour moi, ce fut Sainte-Beuve. Il suivait mes articles avec intérêt, m'encourageait à les continuer, en disait force bien dans son intimité. « Il a le tour, » répétait-il volontiers. Et dans sa bouche, c'était un grand éloge. C'est alors que, prenant décidément confiance, il me donna une lettre d'introduction pour le directeur du *Moniteur universel*, Julien Turgan.

***

« Ce grand diable de Turgan », comme l'appelait le directeur de l'Hôtel-Dieu, où il avait été interne, était aussi un bon diable. Il lut très attentivement la lettre que je lui présentai, puis me regardant bien en face : « Ah çà! êtes-vous le fils de Sainte-Beuve? » Je n'eus pas de peine à l'assurer du contraire.

« C'est qu'il ne m'a jamais recommandé personne sur ce ton-là. En somme, que voulez-vous faire ? » J'avais grande envie de dire : « De la critique, » mais je n'osai. « Savez-vous l'anglais ? — Non, hélas! » Turgan réfléchit un instant.

« Écoutez. Le *Constitutionnel* publie chaque semaine un article d'Édouard Fournier sur les quartiers de Paris qui sont en démolition. La semaine prochaine ce sera le tour du quartier Saint-Roch. Il faut gagner de vitesse notre cher confrère. Apportez-moi,

avant trois jours, un *Historique* de ce quartier, aussi étendu que vous le voudrez. »

On peut juger de mon embarras. L'histoire des quartiers de Paris ne m'était guère connue. Heureusement à la bibliothèque de l'Hôtel de Ville, où j'allais quelquefois, je m'étais fait un ami de l'un des bibliothécaires, M. Bailly. Je courus lui confier mes perplexités, et aussitôt l'excellent homme de m'apporter par brassées tous les historiens de Paris. Me voilà nageant dans une mer d'érudition, perdu entre Sauval, l'abbé Lebeuf, Jaillot, Félibien, Saint-Victor et Piganiol de la Force. Avec le courage du désespoir, et le père Bailly aidant, je finis par rédiger un article qui ne me semblait pas trop mauvais, et je m'empressai de le porter au *Moniteur*, dont les bureaux occupaient alors, rue des Poitevins, l'ancien hôtel de Thou. « Vous êtes ponctuel, me dit Turgan. C'est bien. Mais il faut que l'article, lui aussi, soit bien. Nous allons lire ça, et, si vous avez réussi, vous aurez demain le plaisir de vous voir imprimé tout vif sur les murs de Paris. »

Le *Moniteur*, en tant que journal officiel, était affiché à la porte des mairies. Dès le matin, je me levai, singulièrement anxieux de connaître mon sort. Je vais à la mairie qui se trouvait, qui se trouve encore rue de la Banque. Il faisait beau temps, et les désœuvrés, en quête de nouvelles, stationnaient sur le trottoir, formant groupe devant le journal du gouvernement. L'article avait-il plu ? l'avait-on inséré ? Je comptais beaucoup sur une péroraison à grand effet; mais d'autre part, ce morceau oratoire, où j'avais mis un peu de philosophie, ne faisait-il pas disparate avec l'ensemble ? J'approche, je me glisse, je me faufile, et j'aperçois mon nom, bien en vedette, au bas de trois belles colonnes. On avait pourtant coupé ma péroraison, mais je ne fus guère sensible à ce détail.

Le soir on me présenta au rédacteur en chef, M. Paul Dalloz, qui venait, le jour même, de remplacer dans ces fonctions délicates Louis de Cormenin. Ce jeune homme, très pâle, très distingué, auquel Turgan avait sans doute parlé de moi, m'accueillit de la manière la plus affable, me complimenta sur mon article et me pressa de poursuivre cette série. C'est ce que je fis, non sans succès, pendant assez longtemps, et je dois dire qu'après des années, après toutes sortes de changements, je trouvai toujours fidèle et loyale l'amitié de Paul Dalloz. « Souvenez-vous, lui disais-je parfois en riant, que nous sommes entrés le même jour au *Moniteur*. »

Quant à Turgan, que j'allai voir ensuite et remercier, il me salua par ces paroles cordiales et enjouées : « Mon jeune ami, vous êtes maintenant de la maison, et, croyez-m'en, vous avez le pied à l'étrier. Vous pouvez passer à la caisse. »

Dût-on me trouver bassement intéressé, j'avouerai qu'à mes oreilles peu accoutumées à en entendre de semblables, ces quatre mots, *passer à la caisse*, sonnèrent délicieusement. On me remit deux cents francs, et je ne crois pas que jamais gain m'ait causé une satisfaction plus vive. C'était une consécration. Il n'y avait pas à dire : j'étais homme de lettres.

JULES LEVALLOIS.

FRAY ANGEL [1]

Nouvelle.

Vers la fin de l'année 1661, il se passa à Londres un fait que tous les historiens racontent et qui, pour les besoins de ce récit, sera rappelé en quelques mots.

Louis XIV fut toujours très soucieux des questions d'étiquette et de préséance. Dans le cérémonial, la couronne de France tenait le premier rang en Europe, après la couronne impériale : au traité des Pyrénées, Mazarin accepta l'égalité de fait entre l'Espagne et la France. Pour éviter des incidents fâcheux, les ambassadeurs des deux couronnes dans les cours étrangères évitèrent de se rencontrer. Louis, qui n'aimait point les compromissions, enjoignit à ses ambassadeurs de prendre le pas dans toutes les cérémonies sur tous les représentants de l'Espagne. Le cabinet espagnol donna des ordres analogues aux siens. La querelle, qui devait infailliblement se produire, éclata à Londres. A propos de l'arrivée d'un personnage suédois, une lutte s'engagea derrière lui entre l'escorte du comte d'Estrades, ambassadeur de France, et celle du baron de Vateville, envoyé de Philippe IV. La populace de Londres qui n'aima jamais beaucoup les Français — et dont les pistoles de Vateville avaient d'ailleurs décidé les convictions — intervint : la victoire resta aux Espagnols. D'Estrades eut son carrosse brisé ; plusieurs de ses gens furent tués ; son

1 L'admirable tragédie de *Phèdre*, de Racine, a été l'objet de commentaires nombreux. Après l'héroïne de la tragédie, le personnage d'Hippolyte fut le plus étudié. Un jour, un maître en littérature — trop tôt enlevé à l'affection des siens et de ses disciples — disait devant moi « que le farouche et beau chasseur, prêtre dévot du culte mystérieux de la chaste Diane, mis en scène par le poète grec, ne pourrait être comparé dans notre civilisation chrétienne qu'à quelque moine très jeune et très saint, voué à la Vierge Marie ».

Sans doute Racine, qui était un érudit pénétrant et délicat, entrevit cette « transposition »; mais s'il l'entrevit, comme il fut toujours fort pieux, il se signa devant elle. Et il en fut mieux ainsi. La tentation, favorisée par Vénus, d'un prêtre de Diane, ne nous choque point sur la scène. L'Eglise et Louis XIV n'auraient point permis à Racine de transporter sur le théâtre l'aventure plus moderne — dont, peut-être, il ouït parler — que nous essayons de raconter ici. — Ad. Ad.

fils fut blessé. Le Roi de France ne pouvait supporter une injure aussi profonde. Il signifia au cabinet de Madrid qu'il se ferait justice lui-même, si une éclatante réparation ne lui était pas donnée. C'était la guerre. Philippe IV prit peur. En ce temps-là, on prenait peur devant le Roi de France. Vateville fut rappelé, exilé à Burgos et un ambassadeur extraordinaire vint faire amende honorable à Versailles. Louis prit acte, en présence de tout le corps diplomatique, de ce que le Roi catholique avait donné ordre à ses ambassadeurs de céder le rang en toute occasion à ceux du Roi de France. Cette réception eut lieu en mars 1662. L'envoyé extraordinaire de Sa Majesté Très Catholique Espagnole s'appelait le marquis de las Fuentes.

Le marquis de las Fuentes amena en France avec lui sa femme, — sa seconde femme, — qui fut présentée au roi Louis et à la reine Marie-Thérèse. C'était une créature d'une beauté rare. Plus élevée de taille que ne le sont d'ordinaire les Espagnoles, elle avait — quoique très jeune — un port décidé et une démarche majestueuse. Le nez droit et un peu long, les yeux noirs très brillants avec des reflets fauves, les lèvres plutôt minces, les cheveux lisses presque brutalement plantés autour d'un front très arrêté, un teint mat, tout cela donnait à l'étrangère une physionomie saisissante qui contrastait avec la beauté à la mode. C'était alors, en effet, le plus beau temps de l'intimité du jeune monarque avec Louise de La Vallière. « La beauté de Mlle de La Vallière, nous dit sa contemporaine Mme de Motteville, avait de grands agréments par l'éclat de la blancheur et de l'incarnat de son teint, par le bleu de ses yeux, qui avaient beaucoup de douceur, et par la beauté de ses cheveux argentés, qui augmentait celle de son visage. » Comme Louis demeurait encore sous le charme attachant de sa maîtresse, il ne donna qu'une attention faible à la belle marquise. Il lui parla avec courtoisie, mais sans empressement. Elle lui avait semblé, à la première entrevue, un peu maigre : « Je n'aime pas, dit-il, les os des saints innocents. » Le mot pouvait détourner d'une femme des courtisans aussi attentifs à la parole du maître que ceux de Louis. Tant la marquise était belle, il n'en fut rien.

L'âge de la marquise? Vingt-cinq ans : c'est le printemps, l'aube fraîche, pour la Française ; c'est l'été, le midi qui flamboie et brûle, pour l'Espagnole.

Le mari approche de la soixantaine. Vingt-cinq ans auparavant, il faisait partie, à Rocroy, de cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne « aux gros bataillons, semblables à autant de tours, mais à des tours, qui sauraient réparer leurs brèches », qui arrêta par trois fois la victoire du triomphant duc d'Enghien. Neveu de ce comte de Fuentes — de Fontaine, dit Bossuet — qu'on voyait porter dans sa chaise, il demeura pendant toute la bataille auprès de lui. Il le couvrit de son corps, quand les Français victorieux l'atteignirent. L'oncle mourut sur le champ de bataille ; le neveu, laissé pour mort, survécut à ses blessures. Mais, sur la foi d'un courrier trop pressé, sa femme pensa qu'elle ne reverrait jamais son mari : l'émotion qu'elle ressentit fut trop grande pour ses forces, qu'épuisait une grossesse difficile. Elle mourut en donnant le jour à un enfant aussi délicat que le père était robuste et vigoureux. Avant d'expirer, la pauvre femme, voyant combien était frêle l'être sorti de son sein, le voua dévotement à la Vierge Marie.

*
* *

La demeure seigneuriale des las Fuentes, sise en la noble province de Guipuzcoa, dominait la pittoresque vallée de l'Urola, où était né un peu plus de cent ans auparavant Ignace de Loyola. Au pied de la colline où s'élevait le château, — dont quelques pierres subsistent encore, — s'étend la coquette petite ville d'Ascoïtia, dont les tristes maisons, aux balcons de fer forgé, abritent aujourd'hui une population adonnée tout entière à la fabrique des espadrilles ou alpargates : ce sont les chaussures pyrénéennes, qu'adoptèrent dans le monde entier les baigneurs des plages maritimes. Par-dessus les arbres de leurs bois, les Fuentes apercevaient la tour de l'ancien manoir des Loyola, que n'entourait pas encore le bel édifice construit quelques années plus tard, sur les ordres de la veuve de Philippe IV, en l'honneur et à la mémoire du fondateur de l'ordre des Jésuites. L'Urola traverse sans fracas la silencieuse vallée, dont il semble qu'il ne peut sortir, tant celle-ci est enfermée, murée, pour ainsi dire, par les montagnes. La plaine est fertile et pittoresque « pequeño valle sobremanera ameno y feraz » ; la montagne est couverte de châtaigniers, de hêtres, de chênes et de frênes. C'est dans ce bout du monde que le héros de Rocroy, ramassé sur le champ de bataille par le duc d'Enghien, qui constata de sa propre main qu'il respirait encore, fut transporté à petites journées. En même temps qu'il apprenait la mort de sa femme bien-aimée, l'enfant chétif qui l'avait causée lui était présenté.

Malgré les douloureux souvenirs qu'il lui rappelait ou peut-être à cause d'eux, le marquis entoura son fils de la plus grande tendresse. Mais ses caresses sont rudes : l'enfant tremble devant l'homme au regard d'aigle, à la voix vibrante, qui le prend sur ses genoux pour l'embrasser. Angel, — c'est le nom de l'enfant, — Ange en français, grandit sans cesse menacé par la maladie. Il n'aime ni les longues courses à cheval, ni la chasse, ni le jeu des armes, où son père refait peu à peu sa vigoureuse santé. Il passe ses journées dans la contemplation muette du

calme paysage qui s'étend sous ses yeux. Il s'absorbe dans la lecture des livres enluminés et imagés de la bibliothèque. Surtout, il aime regarder longuement, dans la chapelle, les vitraux où est peinte la vie de la bienheureuse sainte Thérèse et contempler dans le chœur la Vierge Marie qui tient dans ses bras le petit Jésus. Il préfère au parfum des roses du jardin l'odeur de l'encens qui brûle sur l'autel. Plutôt que de parcourir sur un cheval vif les plaines et les bois, il va, dans la stalle de bois sculpté, chanter les psaumes célestes. Il n'a point de plus doux passe-temps que de répondre la messe au chapelain : celui-ci lui enseigne à la fois les lettres, les sciences et la religion. Les vies des saints l'enflamment : ceux qui se sont dévoués au culte de Marie l'intéressent particulièrement. L'existence merveilleuse d'Ignace de Loyola est connue par lui dans ses détails les plus petits. Il rêve de renouveler le pèlerinage que fit le saint à Notre-Dame du Mont-Serrat, en Catalogne, lorsque, s'armant chevalier de la Vierge, il voulut, après une veillée des armes, combattre un Maure qui doutait de l'immuable et perpétuelle virginité de la Mère de Dieu. Il n'a qu'un regret : c'est de se sentir les mains trop petites et les bras trop faibles pour porter une épée ; mais il se dit que Dieu, son Fils et la Vierge savent donner, quand il leur plaît, à ceux qu'ils choisissent pour défendre leur sainte cause, la force et la vigueur. Il sait qu'Ignace de Loyola a enduré les maux les plus terribles et les souffrances les plus vives pour fonder l'ordre des défenseurs de Jésus et de son Cœur sacré ; il brûle de partir comme lui de la vallée de l'Iraurgui vers le monde et ses douleurs, pour relever le culte de la Vierge Marie qui lui semble abandonné. S'il n'a point, comme l'enfant dont parle le doux Virgile, connu sa mère à son sourire, il la confond, dans un même élan de tendresse, avec la Vierge, dont les images remplissent sa chambre ; et lorsqu'il s'endort le soir, l'imagination encore toute remplie par les lectures de la journée, il lui semble que l'image peinte se penche au-dessus de son lit et dépose sur son front enfiévré un baiser rafraîchissant.

« J'aurais désiré que mon fils, dit le marquis de las Fuentes au chapelain, fût, comme son père, comme tous ses ancêtres, un soldat ; mais puisqu'une vocation irrésistible l'entraîne vers le saint service de Dieu, que la volonté de Dieu et de celle qui n'est plus soit faite ! »

Le lendemain, fier et heureux, Ange, ayant sur son cœur l'image sainte de la Vierge, partait pour le séminaire de Burgos, où il commençait son noviciat, tandis que son père s'en allait à Madrid, où le roi le mandait.

Philippe IV nomma le marquis de Fuentes gouverneur ou capitaine général de l'Andalousie, — le titre exact importe peu, — où des troubles avaient éclaté. Le marquis les réprima avec autant d'habileté que de vigueur. Et c'est pendant son séjour à Grenade, — la ville délicieuse qui s'ouvre à la vie comme une grenade en fleur, — qu'il s'éprit de la créature étrange et magnifique dont il fit sa seconde femme. Celle-ci est la fille du corrégidor : donc elle n'a point de naissance, mais elle est si belle ! Sûrement quelques gouttes de sang maure coulent dans ses veines. Faut-il trouver cela étrange ? Il n'y a pas si longtemps que Boabdil a abandonné la perle de l'Andalousie. L'Alhambra est toujours debout : pourquoi ceux ou celles qui naissent à ses pieds ne garderaient-ils point quelque chose de sa beauté et de son charme ? Le marquis ne s'inquiète pas non plus de la différence d'âge qui le sépare de la jeune Grenadine ; il ne songe point que sa barbe est aujourd'hui d'argent, que les souffrances de la guerre et les deuils de la vie ont ridé ses traits et découvert son front. En tout pays, l'homme de cinquante ans et plus, dont s'empare une passion amoureuse, se livre à elle tout entier : à l'heure voisine du déclin, il lui semble qu'il va recommencer une nouvelle existence, toute de jeunesse et d'ardeur. Que cet homme soit, de plus, Espagnol : il est fou...

* * *

Quelques mois après leur mariage, le marquis et la marquise de las Fuentes arrivèrent en France. Quand la cérémonie de réparation publique qui, sur le désir du jeune roi, se passa à Versailles, eut été accomplie, ils demeurèrent à Paris et furent des fêtes qui, durant les années qui suivirent, se succédèrent les unes aux autres, interrompues seulement par les deuils de cour obligés.

Les divertissements, en effet, étaient fréquents. « Comment s'en étonner, dit Mme de Motteville, avec un Roi puissant par la paix et par d'immenses richesses, honnête homme, bien fait, jeune et magnifique ? » Ce fut d'abord le carrousel qui fut donné à Paris devant les Tuileries, et qui laissa son nom à la place. Une inscription latine mise au-dessus de la barrière attribuait à Louis le titre d'Empereur des Français ; « elle comptait ses victoires plus nombreuses que ses années, l'appelait l'honneur des rois, les délices du genre humain, l'amour et le désir de ses sujets, l'admiration du monde ». Le carrousel était composé de cinq quadrilles qui représentaient cinq nations : la romaine, la persane, la turque, l'indienne et l'américaine. Le Roi commandait les Romains, Monsieur les Persans, le prince de Condé les Turcs, le duc d'Enghien les Indiens, le duc de Guise les Américains. Le comte de Sault, fils du duc de Lesdiguières, eut l'honneur d'emporter le prix de la course de bague, et reçut un diamant d'un prix considérable de la main

de la reine mère, « qui était sur un échafaud qui avait été élevé près du palais ».

Le lendemain, on racontait à la cour que le comte de Sault, en s'agenouillant devant la reine, avait tourné les yeux vers l'ambassadrice d'Espagne.

Le marquis, heureux des succès de sa femme, ne laissait pas, cependant, les galants approcher de trop près. Il avait fort affaire, car ils étaient très entreprenants, témoin ce qui se passa à Versailles pendant la fête restée célèbre sous le nom de Plaisirs de l'Ile Enchantée. Cette fête, qui dura huit jours, et où plus de six cents personnes furent traitées aux frais du Roi, « sans compter une infinité de gens nécessaires à la comédie et d'artisans de toutes sortes venus de Paris », comprit toutes les espèces de divertissements : une course de bagues, un ballet qui figurait les Saisons, des représentations de comédie où Molière joua la *Princesse d'Élide*, une visite à la ménagerie, une loterie avec pierreries, ameublements, pièces d'argenterie et menus bibelots, et aussi un étincelant banquet des dames. Jamais table, paraît-il, ne resplendit pareillement sous les lumières : les chandeliers, peints d'argent et de vert, de vingt-quatre bougies chacun, étaient en nombre infini, tandis que deux cents autres flambeaux de cire blanche étaient portés par autant de personnes vêtues en masque. Les chevaliers avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs et leurs habits de la course étaient appuyés sur la barrière. Derrière la marquise de las Fuentes se tenait le comte de Lude, dont la devise : *Splendor ab obsequio*, était faite pour plaire à Louis : il n'y avait plus de gloire désormais pour les courtisans que dans l'obéissance.

Comme le comte de Lude se montrait fort empressé auprès de l'ambassadrice, Louis lui dit en riant, et assez haut pour être entendu : « Vous allez me faire tort, Madame. Je crois que le comte est tout prêt, quoi qu'il en dise, à me trahir pour n'obéir qu'à vous. » Il n'en fallait pas plus pour que tout le monde dît, le soir même, selon l'expression dont usait Mlle de Montpensier, que « le comte de Lude faisait l'amant de la marquise de las Fuentes ».

Le mot fut répété au marquis, qui s'en montra fort irrité. Il prétexta une indisposition et quitta Versailles pour rentrer à Paris, à l'hôtel de l'ambassade, avant la fin des réjouissances. Il n'assista donc point à la représentation que donna Molière des trois premiers actes de *Tartuffe* et pour la première fois du *Mariage forcé*.

Ce départ précipité fournit l'occasion de commentaires nombreux et donna le vol à toutes sortes de commérages, choses dont les courtisans de Versailles se montraient friands. Ces commérages vinrent sans doute aux oreilles des gens de lettres réunis à Versailles et parmi lesquels, outre Molière, se trouvaient Boileau, La Fontaine et Racine. Ce dernier avait vingt-cinq ans. Après avoir trouvé tout d'abord le métier de courtisan « assez ennuyant », il y avait pris goût peu à peu. Cette région pompeuse et brillante lui plaisait. Comme il était beau et élégant de sa personne, les grandes dames l'accueillaient avec faveur. L'ambassadrice d'Espagne lui avait demandé des vers : aussi quand l'esclandre provoqué par son mari — « Arnolphe de las Fuentes, » disait Molière — survint, Racine montra quelque désolation du départ de la belle Espagnole. Molière le railla doucement et lui dit : « Quelle héroïne superbe pour une tragédie ! »

Désormais, le marquis de las Fuentes évita le plus possible les réceptions et les fêtes. Ne voyant plus la marquise, le comte de Sault, le comte de Lude et tous ceux qui papillonnaient autour d'elle l'oublièrent rapidement. Racine, que des amours plus faciles devaient séduire bientôt, n'eut pas à son endroit la mémoire plus longue que les courtisans. Quelque temps après, cependant, au commencement de l'hiver de l'année suivante, il la revit : c'était à la chapelle du Louvre. Bossuet prêchait l'Avent : toute la cour était réunie pour entendre l'orateur chrétien préféré par le Roi. Auprès du marquis et de la marquise de las Fuentes, très recueillis, on apercevait un prêtre qui écoutait le prédicateur français avec une attention fervente. Quoique le prêtre parût encore très jeune, l'expression de sa physionomie était saisissante : il y avait à la fois la rêverie extatique du saint dans ses yeux et sur son front l'obstinée volonté de l'apôtre. Racine s'informa. Il apprit que le jeune prêtre était le fils de la première femme du marquis de las Fuentes et par conséquent le beau-fils de la marquise actuelle. Ordonné depuis peu, il avait profité du séjour de son père à Paris pour venir y entendre celui qu'on appelait déjà le grand Bossuet. Racine remarqua que la marquise qui écoutait distraitement le prédicateur, portait souvent ses regards sur le jeune prêtre, debout à côté d'elle, pour retomber ensuite dans une profonde rêverie. Notre poète ne manqua à aucun des sermons et trouva toujours à la même place le marquis, la marquise et le jeune abbé. Quand le sermon était fini, ils s'agenouillaient tous les trois pour une dévote prière et s'en allaient ensuite rapidement.

Survint la mort du roi d'Espagne, Philippe IV. Le marquis de las Fuentes quitta la France et rentra en Espagne.

On ne devait plus jamais le revoir à Paris, ni lui, ni sa femme, ni son fils ; mais on connut, quelques années après, les tragiques événements de leur existence. Racine les apprit par un secrétaire de l'ambassade d'Espagne, qui était grand amateur de théâtre. A cette époque, les diplomates fréquentaient déjà

les comédiens, et les amateurs aussi donnaient des conseils aux auteurs dramatiques. « C'est une tragédie que je vous livre, dit le secrétaire au poète. » C'était une tragédie, en effet.

* * *

... Lorsque la marquise, au sortir de Paris et de Versailles, se retrouva dans le pays retiré de Guipuzcoa, lorsqu'elle dut vivre toutes ses journées dans la demeure retirée des las Fuentes, un ennui insurmontable la gagna peu à peu. Les promenades dans la campagne et sous les bois, la pratique de la religion, la lecture du dernier roman venu de France — un roman de Mlle de Scudéry — qui lui rappelaient des jours heureux et trop vite envolés, tout cela ne suffisait point à remplir les heures vides et lentes. Seul un enfant bien-aimé aurait pu occuper et accaparer son esprit ; mais le Ciel, malgré ses prières, lui refusa ce bonheur, qui est pour tant de femmes le salut.

Mais la marquise n'a-t-elle pas auprès d'elle son mari ? Oui certes, et le marquis de las Fuentes manifeste pour sa femme une passion que chaque année qui s'écoule rend plus vive. Mais le marquis est parvenu à un âge où les années comptent double. Une âme guerrière est peut-être, si nous en croyons Bossuet, maîtresse du corps qu'elle anime : une âme amoureuse n'a pas un semblable empire.

Reconnaissance, estime, sympathie, affection, respect, tous ces sentiments distingués, la marquise les prodigue à celui qui l'honora de son nom. Mais l'élan de tendresse qui mouille les yeux et alanguit les bras, le mouvement passionné qui gonfle le cœur, l'amour enfin, qui, dans l'espace d'une minute, échauffe ou glace les fibres les plus intimes, la jeune femme n'éprouve jamais rien de tel auprès de son vieux mari.

Si une rougeur subite colore ses joues, si ses grands yeux noirs brillent d'un éclat plus vif, si ses gestes sont plus saccadés, plus fébriles, lorsqu'elle se penche à la fenêtre pour regarder les blanches maisons de la petite ville d'Ascoïtia, c'est que, sur la longue terrasse qui borde le château, apparaît une figure qui hante perpétuellement sa pensée.

Tous les jours, à la même heure, Fray Angel vient, à cet endroit, réciter son bréviaire et méditer longuement. Jamais il ne porte les regards au-dessus de sa tête. D'ailleurs, si ses yeux se levaient, ils ne verraient point la marquise, qui, elle, ne perd aucun de ses mouvements, aucun de ses gestes. Il regarde, mais il ne voit pas : il semble suivre un être invisible, impalpable, qui marcherait devant lui.

Fray Angel, en effet, après un séjour à Rome, est revenu au château paternel. Il se prépare dans la solitude et le recueillement à la mission qu'il croit lui être réservée. Il veut propager dans le monde entier le culte particulier du Cœur sacré de Marie ; il veut aussi que le monde reconnaisse que la Vierge Marie a conçu le Fils de Dieu en toute pureté ; il veut que tous les hommes et toutes les femmes aiment Marie, comme il l'aime lui-même, d'un amour sans bornes, infini, source de suprême bonheur et de la plus grande joie.

Le marquis et la marquise n'entrevoient le jeune prêtre qu'à de rares intervalles. Lorsqu'il rompt le silence dans lequel il demeure, pendant des semaines entières, obstinément enfermé, c'est pour leur raconter avec des paroles enflammées le projet grandiose qu'il a formé, l'appui que la Vierge elle-même lui donne, les conseils qu'elle lui apporte ; c'est pour dire combien sa voix est douce, combien elle est aimable, combien il l'aime.

— La Vierge est belle, leur dit-il, comme l'aurore qui naît.... *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?*... Un voile blanc, de gaze transparente, qui descend de la tête jusqu'aux épaules, couvre ses cheveux blonds ; un long manteau bleu l'enveloppe ; ses yeux, doux comme le ciel après la pluie, sont tournés vers nous. Elle vient à moi. *Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis!* Sa tête est légèrement inclinée ; elle tient la main droite sur son cœur, Au travers du long manteau et de la tunique blanche, je le vois, ce divin cœur, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil, et transparent comme un cristal....

— Prenez garde, mon fils, dit le marquis : le démon, pour tenter les faibles âmes des hommes, revêt les formes les plus inattendues. Votre âme, exaltée par la prière, est sans doute le jouet d'une illusion.

— Une illusion ! Je l'ai cru, moi aussi. J'ai voulu fuir. Mais la douce voix de la Vierge m'a retenu : « Je ne permettrai pas au démon, m'a-t-elle dit, de te tromper. Tu as mérité d'être au milieu de nous. » — Et dans le moment où elle me parlait, il me semblait que j'étais transporté dans un jardin délicieux ; une longue théorie de vierges vêtues de blanc marchaient devant l'Épouse sainte en chantant des cantiques. Une musique de petits oiseaux et d'anges réjouissait mon âme sans frapper mes oreilles. Ces mots revenaient le plus souvent dans leur bouche : *Dilectus meus veniat in hortum suum.* « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin !.... » La voix sainte ajoutait encore : « Celui-ci a mérité d'être au milieu de vous. »

Tandis que Fray Angel raconte ses ravissements et ses angoisses, la marquise l'écoute et le considère attentivement. Elle n'est point surprise par ce qu'il dit. S'il est vrai que la Vierge céleste cherche sur la terre celui à qui elle veut confier l'accomplissement d'un grand dessein, pourquoi n'aurait-elle pas choisi le jeune prêtre qui est devant elle ? Combien ses

traits sont plus beaux et plus nobles que ceux de tous les hommes qu'elle a jusqu'ici rencontrés !.. Une intelligence surhumaine, presque céleste, éclaire son regard. Au récit qu'il fait de ses extases, elle comprend qu'une source intarissable d'amour jaillit de son cœur; elle le presse de questions. Il ne l'écoute point. Il parle cependant, car, tout en parlant, il revoit ses rêves délicieux et revit en eux.

— Oui, dit-il, il ne se passe point une semaine sans que je voie, ou plutôt, — car je ne vois rien des yeux du corps ni des yeux de l'âme, — sans que je sente près de moi la Vierge Marie. Pendant le jour, elle marche auprès de moi; la nuit, elle me fait reposer sur sa divine poitrine, et me découvre les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son Sacré Cœur. Je ne saurais décrire sa céleste beauté ni sa majesté souveraine. Jamais, vous ne saurez vous figurer une beauté si ravissante, tant sa blancheur et son éclat surpassent tout ce qu'on peut imaginer ici-bas. C'est, comme le disait sainte Thérèse, en parlant de l'adorable visage de Jésus, un éclat qui n'éblouit point, une blancheur suave, un splendeur qui charme le regard sans lui laisser la moindre fatigue, une clarté qui rend l'âme capable de voir une beauté divine; c'est une lumière infiniment différente de celle d'ici-bas, et, près de ses rayons, ceux du soleil ne sont plus rien.

Fray Angel se tait. La marquise s'efforce de découvrir dans ses yeux la vision qu'ils suivent encore, qu'ils suivent toujours. « C'est cette vision, se dit-elle, qui l'empêche de me voir, moi, quand je passe auprès de lui, dans les jardins ou dans la futaie du château... C'est elle qu'il redit aux arbres et aux fleurs... C'est devant elle qu'il s'agenouillait l'autre jour en s'écriant : « Je n'en puis plus! Je n'en puis « plus! »

A son tour, la marquise est subjuguée par une force inconnue jusqu'ici pour elle; les récits enflammés du jeune prêtre lui ont révélé des sentiments nouveaux. Elle voudrait l'avoir toujours à ses côtés, pour qu'il lui redise les paroles d'amour, si douces à entendre. Mais il lui arrive aussi d'avoir peur de ses propres pensées. Ne lui semble-t-il pas, en effet, qu'elle reproche à la Vierge sainte d'avoir pris pour elle seule le cœur de Fray Angel? Quel sacrilège impie! La jeune femme se débat entre ces angoisses et ces tentations. Cependant, elle n'essaie point d'y soustraire son esprit. Depuis qu'elle connaît ce genre de tortures et de joies, elle ne saurait s'occuper d'une autre chose.

Une vie nouvelle commence pour elle. L'ennui et la langueur ont fui bien loin. A elle aussi d'avoir toujours devant les yeux la même image, le même visage; à elle aussi de veiller des nuits entières, de s'imaginer que le bien-aimé s'est penché sur sa poitrine et lui a ouvert son cœur, de frissonner jusqu'au fond le plus intime de son être sous les baisers tendres qu'il lui donne. Il lui semble qu'elle se perd et s'anéantit dans ses bras, et qu'elle y trouve des plaisirs qu'elle ignorait. Tandis que Fray Angel, tout entier à la mission qu'il croit avoir reçue, s'abstrait dans la solitude et le recueillement, la marquise s'ingénie pour se rapprocher de lui, allant à sa rencontre sur la terrasse ou dans le parc, fréquentant assidûment la petite chapelle; heureuse quand il ne refuse point la main qu'elle lui tend et qu'elle reçoit de cet attouchement une émotion pénétrante...

En las internas intranas,
Sentí un golpe repentino...

Mais combien elle souffre quand l'apôtre du Cœur Sacré de Marie passe sans la regarder et se détourne de la femme terrestre, pour ne penser qu'à l'Épouse divine, Vierge immaculée !

... L'indifférence de Fray Angel l'exaspère. Elle ne voit plus en lui le prêtre : elle ne voit que l'homme jeune, aux yeux ardents, aux traits superbes, dont il n'est point de femme qui ne serait éperdument éprise. Toutes les ressources dont une femme dispose pour plaire, elle les emploie : pour rehausser encore son éclatante beauté, elle use des artifices que le costume et la parure comportent.

Souvent elle apporte son miroir — ô impiété! — près d'une image sainte de la Vierge suspendue à la droite de son lit; elle compare les deux physionomies. Elle se demande comment une figure aussi calme, aussi modeste, aussi chaste que celle de la Vierge, peut occuper et passionner l'imagination d'un homme jeune, quand il a auprès de lui une femme désirable entre toutes, qui lui ouvre les bras, qui l'attend, qui l'appelle sur son sein, pour s'abîmer avec lui dans l'extase des caresses et des baisers...

Et, puisqu'il s'obstine à ne pas comprendre, à ne pas voir,

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Homme ingrat?...

il faut bien — car elle ne peut y tenir, elle est vaincue — qu'elle relève de ses propres mains ces paupières qu'il tient obstinément baissées...

... La marquise s'est assise sur le banc de pierre de la terrasse. Fray Angel va, passe et revient devant elle, murmurant une prière. Elle l'appelle doucement : il ne répond pas. Elle l'appelle plus fort : il ne répond pas encore. Toujours perdu dans la contemplation muette de la vision qui le possède, il répète le cantique : *Tota pulchra es et non macula est in te.* Alors elle se lève irritée, haineuse presque, et, du bout des doigts, quand il est devant elle, elle envoie bien loin, dans le fossé abrupt qui entoure le château, le saint livre. Gaminerie? enfantillage? Non... Car la marquise est

à bout de patience, et elle l'avoue à Fray Angel dans des paroles enflammées qu'elle lui débite avec une précipitation fiévreuse. Elle raconte, elle aussi, ses rêves et ses désirs ; elle confesse la jalousie sacrilège qui la torture. Tour à tour, elle supplie le jeune prêtre ou elle le menace : elle le supplie de ne la point repousser, d'apaiser la soif d'amour qui la brûle, de lui accorder les joies suprêmes qu'elle ne goûtera qu'avec lui; elle le menace, s'il demeure insensible, de le dénoncer à ses maîtres comme un imposteur qui prétend faussement recevoir des visites de la Vierge, prétention impie et contre la règle ecclésiastique. Ou bien encore elle lui propose de laisser là, lui, les visions qui le hantent et l'apostolat qu'il ambitionne, elle, ses devoirs de femme, et de s'enfuir, tous les deux, dans un pays éloigné, où ils auront le loisir de s'aimer.

— Oui, dit-elle, oui, Angel, je vous aime ;.. je vous aime ! Je n'en ai pas le droit. Je suis criminelle, impie, soit ! Mais, suis-je seule coupable ? N'est-ce point vous qui, par vos récits remplis de passion et d'extase, m'avez révélé l'amour que j'ignorais ? Jusqu'à votre venue en ce château, je vivais dans la tristesse et dans l'ennui. J'étais comme couverte d'un manteau de neige ou de glace. Vos yeux, vos yeux si beaux, vos yeux qui brillent et qui brûlent, ont fondu cette neige et cette glace. Ils ont allumé dans mon cœur un feu qui se répand dans tous mes membres, dans toutes mes veines... Une force indomptable me porte vers vos bras... Ne me repoussez pas ! Qui sait ce que je ferais alors ?... Je vous en prie... Je vous en supplie... Aimez-moi, Angel, aimez-vous, comme je vous aime...

Et elle tend vers lui ses bras et tout son corps.

Mais Fray Angel s'est reculé, les mains jointes, les yeux vers le ciel, comme s'il implorait l'assistance divine pour exorciser le démon apparu tout à coup : « Taisez-vous ! taisez-vous ! s'écrie-t-il : que jamais mon père ne connaisse votre folie ! Je partirai !... Mon Dieu !... mon Dieu !... Sainte Vierge ! protégez-moi !... »

Il disparaît, laissant la marquise atterrée par son propre aveu, confondue...

... Fray Angel, dès lors, ne sort plus de sa chambre, où il prie tout le jour. Quand il ne jeûne point, il se fait apporter quelques légumes cuits à l'eau, tout juste ce qu'il faut pour ne point mourir d'inanition. Le marquis s'inquiète de ne plus voir son fils, même aux rares intervalles où il le rencontrait précédemment. Il lui rend visite dans sa chambre, qui est une vraie cellule. La pâleur et la maigreur de son fils l'effraient. Il transmet ses craintes à la marquise ; en lui parlant, il constate qu'elle aussi elle semble pâlie et affaiblie par la maladie.

— On dirait, ajoute-t-il, que mon fils expie une grande faute. Il ne me regardait point ; il me répondait à peine. Vous qui le voyez plus souvent que moi, ne vous a-t-il point ouvert son cœur, fait quelque confidence ?

La marquise, à son tour, ne répond point. Elle se contente de rassurer son mari sur l'état de sa propre santé ; elle affirme n'avoir aucun sujet de malaise ou de peine. Mensonge évident, car dans ses yeux, sur son front, dans tous ses traits, le moins observateur des hommes lirait les signes certains d'une grande préoccupation, d'une vive souffrance intérieure.

Le marquis, dont l'âme fut toujours ombrageuse, comprend vaguement que des événements mystérieux se déroulent autour de lui. Chaque fois qu'il veut en causer avec la marquise, elle se dérobe à une conversation qui semble l'importuner ; chaque fois qu'il veut se rapprocher de son fils, celui-ci paraît supporter avec peine sa présence. Il interroge, avec beaucoup de précautions, ceux-ci et ceux-là, la Molina, première femme de chambre de la marquise, comme aussi les prêtres d'Azpeïtia que Fray Angel reçoit ou visite. La Molina, soit qu'elle ne connaisse rien, soit qu'elle en sache trop, ne parle pas. Le marquis apprend par les prêtres que son fils se prépare à un lointain et pieux voyage : il veut se rendre aux saints lieux de Judée, et surtout à Gethsémani, là où la Vierge fut mise au tombeau et où elle s'éleva, le quinzième jour du mois d'août, vers le ciel.

*
* *

... Cependant le marquis de las Fuentes a été appelé dans la petite ville de Tolosa par une réunion des principaux Guipuzcoans : il s'agit d'envoyer au nouveau roi, à Madrid, une protestation contre certains faits de ses agents qui ont violé les privilèges reconnus aux Basques de tout temps.

Seule dans le vaste château, n'ayant auprès d'elle, dans son intimité, que la Molina, qui lui est dévouée comme une bête, la marquise forme aussitôt un projet désespéré. Coûte que coûte, elle aura avec Fray Angel, avant qu'il s'en aille loin d'elle pour jamais, une entrevue dernière. Et qui sait ? Peut-être, après cet entretien décisif, ajournera-t-il son départ ? peut-être consentira-t-il à se laisser aimer ?... Car c'est tout ce qu'elle veut de lui. Qu'il la condamne, qu'il la méprise, qu'il la dédaigne, soit ! Au moins, qu'il abandonne son être à ses caresses, s'il lui refuse son âme ! qu'il lui permette de se prosterner à ses pieds, de les arroser de ses larmes, de les baiser, de les inonder de parfums et de les essuyer avec ses cheveux ! Une sainte ne fit-elle point la même chose pour Jésus ?...

Mais si la marquise va, en personne, frapper à la porte de la cellule de Fray Angel, il ne voudra pas sans doute l'admettre auprès de lui. De plus, elle court

le risque d'être rencontrée par quelque serviteur. Il faut donc que ce soit lui qui vienne à elle? Sous quel prétexte le convoquer? comment le décider? Peut-être, si quelqu'un dit au jeune prêtre que la marquise, prise d'un mal subit, est en danger de mort, accourra-t-il pour l'aider à faire une fin chrétienne! Un prêtre, dans une semblable circonstance, ne peut refuser son saint office. La Molina se charge de le querir...

... La marquise est étendue dans son large lit à colonnes torses. A peine Fray Angel l'aperçoit-il, quand il pénètre dans la chambre ; car les courtines sont à demi tirées. La lueur que donne une petite lampe d'argent, placée sur un prie-Dieu, est faible. Le corps de la prétendue moribonde reste caché sous les draps de soie noire, qui laissent passer seulement la tête de la jeune femme, languissamment posée sur l'oreiller, tout en dentelles des Flandres... Les yeux presque fermés, d'une voix dolente, elle remercie Fray Angel d'avoir répondu à son appel. Elle lui confirme ce que Molina, qu'elle congédie, lui a annoncé : la fièvre qui la minait depuis longtemps, s'est saisie d'elle avec une véhémence subite. Elle ne voudrait point mourir sans avoir demandé pardon à Dieu pour ses péchés, sans avoir fait confession à un prêtre de toutes ses fautes.

Dévotement, Fray Angel récite les saintes prières. Souvent, il est obligé d'élever un peu la voix : car au dehors l'orage, un de ces orages terribles comme il en est de fréquents sur la côte espagnole, sévit et gronde. Par moments, le ciel noir rougit comme un fer mis au feu; en même temps un bruit formidable éclate : on dirait que d'immenses quartiers de roc tombent de la nue et roulent les uns sur les autres dans la vallée. Tandis que la chambre, soudain éclairée, resplendit de lumière, l'édifice, secoué jusque dans ses bases les plus profondes, tremble comme s'il menaçait de s'écrouler. Dans l'air, les grands oiseaux, qui fuient, poussent des gémissements désespérés.

La marquise se soulève peu à peu, comme pour mieux entendre la parole du prêtre : les draps glissent lentement. Ses cheveux, n'étant plus retenus, s'allongent sur les épaules nues : la chemise de soie violette, échancrée et fendue dans la largeur des manches, laisse voir la gorge et les bras... Ses péchés? elle n'en connaît qu'un et elle le déclare, celui d'avoir aimé, d'aimer encore et de désirer follement celui qui est auprès d'elle, celui vers qui elle tend les bras...

— Angel! Angel! s'écrie-t-elle, écoutez-moi!... écoutez-moi!...

Et, toute couverture écartée, elle lui découvre la beauté entière de son corps... « Je t'aime! je t'aime! Vois! ne suis-je point belle? Viens te perdre sous mes cheveux!... Donne-moi, donne-moi tes lèvres!... Tout mon être est à toi... Viens... viens! »

Elle parle, et le désir met dans ses mains, dans ses bras, dans tous ses membres et dans tout son corps, une force irrésistible...

Tout à coup, interdite, épouvantée, elle se tait et retombe, les yeux hagards, sur sa couche. Dans la porte, qui s'est ouverte, elle a vu apparaître le marquis.

— Misérables! misérables! s'écrie-t-il en s'élançant vers le lit... Le voilà le secret, que je ne pouvais découvrir, le mystère que je ne pouvais percer!... Angel s'est agenouillé les mains jointes.

— Hypocrite! perfide! infâme! — Terrible, le marquis saisit le pistolet attaché encore à sa ceinture... Il s'arrête, effrayé. « Je ne puis pourtant pas tuer mon fils! » Mais il ajoute : « Et le ciel, qui voit ces hontes, ne les punit point!... La foudre qui terrasse d'innocentes créatures n'anéantit point un criminel aussi impie, un sacrilège aussi odieux! Puisse-t-elle t'écraser, indigne rejeton de ma race! Je te maudis et je ne te pleurerai point!... »

...A peine le marquis peut prononcer ces dernières paroles. Au milieu d'un bruit immense, une rafale brise la croisée. Un éclair brille; une énorme langue de feu pénètre dans la chambre, allumant, en un instant, toutes les tentures et tous les tissus. Une chaleur asphyxiante se répand. Trois cris de douleur retentissent en même temps, tandis que des murs qui s'abattent et des pierres qui tombent, s'élève, comme un grand linceul, un nuage épais de poussière...

. . . . . .

Et puis, comme si une volonté irrésistible l'appelait vers d'autres lieux pour punir d'autres crimes, la nuée sombre, qui envoya l'éclair destructeur, se dissipe et s'envole. Le ciel redevient clair et la nuit redevient calme. Les étoiles réapparaissent, encore tout émues et tremblantes...

Au-dessus des ruines amoncelées de ce qui fut le château des Fuentes, Molina, qui a seule survécu au désastre, voit monter vers le ciel, dans une lumineuse clarté, la Vierge Marie qui emporte Fray Angel étendu sur ses bras.

Elle se prosterne contre terre et fait le signe de la croix.

ADOLPHE ADERER.

DEUX EXPÉDITIONS COLONIALES

Lamou et Port-Breton.

I

L'année dernière, l'Autrichien Hertzka organisa une expédition dans le but de fonder dans l'Afrique orientale une colonie libre — *Freiland* — où « la Liberté intégrale par l'intégrale Justice, le Droit au travail et le Droit au repos », pour ne citer que ces nobles rêveries parmi cent autres, devaient enfin se réaliser. Le fiasco fut complet. Pourquoi? Un membre de l'expédition, M. Gustav Sasse, nous l'explique en quelques pages de la *Neue deutsche Rundschau*, un peu confuses et prolixes, mais intéressantes en ce que l'auteur, malgré les insuccès et les déboires, reste partisan résolu de la création d'un *Freiland;* sa conviction demeure inébranlable comme le roc — *felsenfeste Ueberzeugung*, — et c'est par cette foi obstinée que sa narration nous plaît et nous touche, alors que, d'un voyageur aigri, nous suspecterions son impartialité.

A l'en croire, la tare, le vice, le ver rongeur de l'expédition, c'est que les Anglais s'y sont mis. Contre eux, M. Sasse ne tarit pas. La région du Tana où ses compagnons se proposaient d'opérer étant possession britannique, il fallut en passer par toutes les exigences de ces « honnêtes fils d'Albion » qui, tout d'abord, forcèrent les pionniers à livrer leurs armes, sous couleur de les poinçonner et ne les leur rendirent, malgré d'incessantes supplications, que deux mois après, deux mois pendant lesquels les infortunés dépensèrent tout leur argent et consommèrent toutes leurs provisions. Escroqueries, prêts usuraires, — location à raison de deux roupies par jour d'un canot ayant coûté, neuf, trente roupies, — rachat à vil prix des marchandises de l'expédition sous le prétexte — reconnu faux par la suite — qu'elles étaient avariées, embargo mis méchamment sur les bagages des colons, fouilles humiliantes pratiquées dans leurs colis, les Anglais n'épargnèrent rien pour barrer la route aux Allemands dont, en outre, le savoir-vivre bien connu — c'est toujours l'auteur qui parle — était quotidiennement froissé par le sans-gêne avec lequel le rogue John Bull, installé à la place d'honneur, s'adjugeait les meilleurs morceaux, s'inquiétant peu que le pauvre « deutsche Michel », relégué au bas-bout de la table, languît devant son assiette vide.

« La race anglaise doit être écartée, car elle ne consent jamais à favoriser une entreprise que lorsqu'elle peut lui imposer sa loi. Il suffit d'avoir voyagé avec des Anglais, à bord d'un navire où tous les passagers de même classe ont droit au même logement, à la même table, pour constater que les belles filles d'Albion et ses honnêtes fils se distinguent par une propension invincible à accaparer ce qu'il y a de meilleur, puis par leur généreuse indignation contre le non-Anglais qui voudrait en faire autant. Volontiers ils traiteront de mal élevé l'étranger qui ne possède pas parfaitement leur langue, alors qu'eux-mêmes sont le plus souvent incapables de parler un autre idiome que le leur. En Orient, grâce à leur constante habitude de suppléer à leur inaptitude psychique par des brutalités de toute espèce, ils se sont fait détester, au point que... »

Assurément, pour qui connaît un peu les théories anglaises sur la charité bien ordonnée, l'idée n'était pas heureuse, malgré les autorisations officiellement accordées à Londres, de chercher à s'établir dans un pays placé sous le protectorat britannique. Cependant on conçoit que cette région ait tenté les explorateurs. De Lamou (1), leur ancienne possession, troquée récemment contre Heligoland, les Allemands font une description séduisante: bananiers, figuiers, dattes, ananas et mangues y abondent; dans les prairies où parfois s'égare la fuite légère d'une antilope paissent de petits ânes, des vaches, des troupeaux de chèvres; des vols diaprés d'oiseaux jacassent parmi les cocotiers; sur les ruisseaux s'ébattent des canards multicolores; toute l'île semble un vaste jardin.

On n'en sortit guère. Sait-on combien de colons, ne voulant pas avoir effectué pour rien la longue traversée de Hambourg à Lamou, tentèrent au moins d'obtenir un résultat et gagnèrent la côte africaine pour essayer de pénétrer dans l'intérieur des terres en remontant le cours du Tana? Ces braves furent trois. A la décharge des autres membres qui refusèrent de les suivre, il convient de dire que ce courageux trio avait dû, tant la caisse de l'expédition sonnait creux, payer de sa poche les frais de cette petite reconnaissance à raison de deux cents roupies par tête; il les regretta bientôt, car elles furent englouties avec le reste des fonds, les Anglais ayant su, avec une malveillance savante, par des machinations quotidiennes, jeter au désespoir les pauvres diables, qui, dépouillés de leurs provisions de bouche, exténués, écœurés, durent bientôt rebrousser chemin, vaincus dans cette lutte inégale.

On les rapatria vaille que vaille : l'expédition était manquée.

II

Invinciblement, à lire le récit de ce voyage avorté, on se reporte à la funèbre aventure de Port-Breton, dont l'instigateur, Charles du Breïl, marquis de Rays,

(1) Petite île entre le 2e et le 3e degré de latitude Sud, le 42e et le 43e de longitude Est.

était, non pas un bel esprit chimérique, comme l'excellent Hertzka, célébrant avec une bonne foi exaltée les idéales merveilles de la Salente africaine qu'il comptait fonder, mais un misérable envoyant sans scrupule à une mort certaine, après les avoir ruinés, les naïfs leurrés par ses prospectus, par ses conférences, par les hâbleries du journal créé *ad hoc* nommé *la Nouvelle-France*.

De même que les Allemands, assoiffés d'un avenir meilleur, « et en qui brillait encore une étincelle d'idéal », las des menées souterraines du parti *sozialdemokrat* et reculant devant les violences de la propagande par le fait, s'enthousiasmaient à la vision d'une Icarie qui leur promettait « le ciel sur la terre », les souscripteurs français et belges accouraient à l'appel du marquis de Rays, s'engageant à les faire vivre sur une terre bénie « à l'abri des troubles politiques, des révolutions et des bouleversements sociaux ». Les catholiques étaient plus particulièrement visés : « La pensée de notre colonie libre est née d'un sentiment religieux, déclarait-il à Marseille... Imprimons à notre œuvre le caractère sacré qui lui donnera la vie, le baptême catholique. »

A l'attrait religieux se joignaient d'autres séductions, fortes aussi. Le lanceur de l'affaire, qui s'était gardé de visiter jamais ces pays lointains, les décrivait avec abondance : « La température est très modérée, le pays est d'une fertilité prodigieuse ; il s'élève rapidement à partir de la mer, ce qui permet à chacun de choisir la hauteur et par conséquent la température qui convient le mieux à son tempérament. »

Un certain Bruxellois, le docteur de Groote, renchérissant encore, détaillait en 350 pages in-8° les imaginaires avantages de Port-Breton, qu'il couvrait d'éloges menteurs, grassement payés par le marquis. Il disait les zéphyrs agitant de leurs molles haleines les fleurs nées sans culture ; il disait les forêts de cocotiers couvrant cette terre faite pour « les âmes avides de paix et de vertu ».

Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant Zephiri natos sine semine flores.

Les émigrants qui ne savaient pas lire, on les alléchait par des gravures à leur portée ; le journal *la Nouvelle-France* prodiguait des dessins « d'après nature », le plus souvent empruntés à d'anciens numéros du *Magasin Pittoresque*, représentant de riantes maisonnettes nichées au bord des eaux sous l'ombrage des bananiers et des arbres à pain ; on y pouvait admirer aussi des chemins de fer, des usines, un port grandiose où les trois-mâts entraient toutes voiles dehors ; la légende disait : *Port-Breton*, impudemment. Un drôle à la solde du marquis, le colonel (?) Le Prévost, grand de 1re classe des États de la Nouvelle-France, commandeur de l'ordre de Liberia, etc., etc., publia même une carte indiquant « les travaux déjà exécutés », les chaussées, les routes carrossables, l'église et son clocher, au milieu des maisons d'habitation et des grandes fermes de ce pays enchanteur où l'hectare, vendu 5 francs par le marquis de Rays, devait rapporter « plusieurs milliers de francs par an (*sic*) ».

Quelles sommes furent versées par les nigauds qu'exaltaient ces conférences, ces journaux, ces cartes, on ne le saura jamais. Le 7 avril 1881, après des toasts exubérants, le marquis souhaitait un heureux voyage à ses dupes, et la *Nouvelle-Bretagne* quittait Barcelone chargée d'émigrants tout heureux d'avoir acheté à si bon compte les terrains que M. de Rays n'avait jamais possédés, parmi des acclamations retentissantes, assez fortes pour couvrir la *Marche de Port-Breton*. « Œuvre musicale très remarquable, ornée de l'écusson couronné du marquis, avec drapeaux, lion passant, etc. » déclarait le journal précité qui publiait, en outre, à l'adresse du navire « emportant dans ses flancs les destinées d'un peuple » des strophes d'un lyrisme puissant :

Bonne est la brise, et l'espérance
Sourit au navire vaillant;
Des vieux rivages de la France
Nous allons au soleil levant.
Comme sur la mer bondissante, etc.

Après avoir parcouru, sur la mer bondissante, quatre mille cinq cents lieues, le navire atterrissait au sud de la Nouvelle-Irlande (cherchez entre l'équateur, le 165e degré de longitude, le 2e de latitude et la côte orientale de la Nouvelle-Guinée), et déposait à Port-Breton des passagers dont trois mois de traversée n'avaient pas affaibli l'enthousiasme. Ici, je cite textuellement le rapport du Dr Baudouin, médecin de l'expédition, aux souvenirs personnels duquel on ne saurait trop se reporter pour juger sainement cette gigantesque et lugubre escroquerie : « Quand nous eûmes doublé l'île Lamboum, nous aperçûmes une longue passe entre cette île et les montagnes de la Nouvelle-Irlande, qui, sur ce point, forment le rivage même : pas un pouce de plaine. Nous entrâmes, ayant à droite Lamboum et ses hauts plateaux, à gauche ses sombres montagnes couvertes de forêts noires, épaisses et monotones. Nous cherchons des yeux la ville annoncée : rien de semblable n'apparaît. Tout à coup nous découvrons un toit supporté par une charpente non garnie, à la façon des hangars. A droite, on voyait une autre construction, en planches aussi, dont les supports étaient garnis, mais qui, par contre, n'avait pas de toiture. C'était toute la colonie ! Bientôt, nous aperçûmes un canot qui faisait force de rames de notre côté, portant un officier à casquette galonnée :

c'était le capitaine Rabardy (institué gouverneur par le marquis de Rays. Il monta à notre bord, et la première parole qu'il prononça fut : « Malheureux! qu'êtes-vous venus faire ici? »

Ils étaient venus mourir.

On entassa les colons dans un baraquement, dit « la Grande Maison », qu'un rapport du Dr Baudouin ne tarda pas à dénoncer « malsaine, infestée de nombreux germes morbides et dépourvue de plancher isolé du sol », — à telles enseignes que scorpions, scolopendres et serpents sortant de toutes les jointures avaient pris l'habitude de s'installer, la nuit, dans les chaussures des émigrants. Il est permis de se demander si le marquis de Rays n'avait pas eu l'intention de supprimer au plus tôt ces malheureux — qui, dépouillés de tout, ne lui étaient plus d'aucune utilité — en les faisant confiner dans cette « Grande Maison » bâtie sur un terrain d'alluvion, à l'embouchure d'une rivière qui l'inondait souvent, réceptacle de toutes les eaux pluviales descendant des collines environnantes et empoisonnée par le voisinage d'un bief stagnant dont les flaques, mélangées deux fois par jour aux eaux de la mer, constituaient un foyer effroyablement fébrigène.

Rongés par la fièvre, plongés tout le jour dans une buée humide, chaude, empestée, les malheureux — dans ce pays maudit où ne poussent ni cocotiers, ni bananiers, ni même légumes d'aucune sorte — devaient se nourrir de porc salé; en fait d'approvisionnement, le marquis de Rays avait expédié trois mille colliers de chiens, d'innombrables ballots de bottines en satin rose (évidemment utiles aux Papouas qui s'habillent d'une paille leur traversant la cloison nasale) et vingt-deux caisses de papier timbré à ses armes. Mais il n'avait songé ni au vin ni aux tablettes de bouillon, pas plus que ses mandataires n'avaient pensé à imbriquer les planches de la toiture qui, simplement abordées, livraient incessamment passage aux pluies malgré tous les goudronnages. Comment auraient-ils résisté aux accès pernicieux, les infortunés couverts de sueur qui, déjà malades, venaient, après avoir dîné d'un lézard ou d'un morceau de serpent, s'étendre sur leurs couchettes inondées, la tête protégée par un parapluie fiché en terre, le corps exposé aux cataractes qui se précipitaient par les fissures du toit?

A chaque page de l'*Aventure de Port-Breton*, un décès est inscrit : c'est Coluenne, qui ne sort de son délire affreux que pour tomber dans une prostration dont ne le peut tirer la vue de ses deux petites filles, vomissant la bile à flots, qu'il ne reconnaît pas avant de mourir; c'est le petit Pietro, dont — vivant encore — une armée de fourmis monstrueuses dénude les cartilages des oreilles et ronge les paupières, au désespoir de l'infirmier, grelottant en plein accès froid et trop malade lui-même pour chasser les dévoratrices; c'est le menuisier des cercueils, moribond, réunissant ses dernières forces pour terminer sa propre bière et y inscrire son nom de peur qu'on ne la lui vole. Et le jour arrive bientôt où les Canaques enfouisseurs des cadavres de blancs rapportent un corps : *Au cimetière y a plis place!*

Ils étaient plus de mille, ceux qui, sur la foi du marquis de Rays, avaient quitté leur patrie pour s'exposer aux foudroyantes attaques de la fièvre pernicieuse, aux longues souffrances de la cachexie, à la barbarie des anthropophages.

Soixante-dix sont revenus (1).

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

(1) En 1883, de Breil fut condamné par le jury de la Seine à cinq ans de réclusion pour escroquerie et faux en écriture privée.

SAINT-JUST

ET LA DÉFENSE NATIONALE EN 1793,

d'après M. Chuquet.

Que Saint-Just, à la fin de 1793, ait rendu les plus grands services à la défense nationale; que par son énergie et son talent les armées du Rhin et de la Moselle aient été mises à même de reprendre les lignes de Wissembourg et de débloquer Landau, c'est ce qu'avaient dit et répété, non seulement son dernier biographe, M. Ernest Hamel, mais Thiers, Louis Blanc et Michelet. Le simple curieux pouvait toutefois se demander si ces apologies de Saint-Just patriote, de Saint-Just organisateur militaire, n'étaient pas des thèses d'école ou de parti, et si, à la légende *blanche* qui représentait jadis Saint-Just comme le bourreau des Strasbourgeois, le zèle des admirateurs de la Révolution n'avait pas substitué une légende contraire, une légende *bleue*, presque aussi romanesque que l'autre. Mais voici un historien qui a horreur de l'histoire à tendances, qui pour écrire a dépouillé toute passion ou même toute opinion politique, et en qui, à le lire, on ne peut démêler d'autre sentiment personnel qu'un ardent patriotisme. C'est M. Chuquet, le narrateur si bien informé, si probe et si complet des guerres de la Révolution. A cet enregistreur diligent des textes allemands et français, à ce critique perspicace et prudent, à cet artiste sobre et sage qui ne construit son récit que de témoignages contemporains, l'imagination n'a peut-être jamais joué de ces tours qu'elle n'épargne pas aux esprits les plus rassis; jamais il ne lui arrive de « solliciter » les sources, même discrètement : elles

s'épanchent d'elles-mêmes sous sa plume et c'est d'elles que sort directement le courant si rapide et si clair de son récit. Eh bien, M. Chuquet, plutôt hostile peut-être par une sorte de prévention naturelle aux Jacobins et aux Montagnards, vient par son érudition de confirmer, dans son récent volume sur *Hoche et la lutte pour l'Alsace*, les apologies de Saint-Just patriote, et il déclare expressément que l'étude des textes l'a conduit aux conclusions mêmes des historiens montagnards.

***

Les lignes de Wissembourg venaient d'être perdues, l'armée s'était retirée en désordre sous le canon de Strasbourg : c'était un désarroi, une panique, une indiscipline effrayantes. L'Alsace était envahie, l'indépendance française menacée. Par arrêté du 17 octobre 1793, le Comité de salut public avait envoyé Saint-Just et Le Bas en mission extraordinaire aux armées du Rhin et de la Moselle pour s'enquérir et pour voir. Mais le brave Le Bas ne fut en fait, dans cette mission, que le second de Saint-Just, dont, semble-t-il, il subissait l'ascendant plutôt en disciple passionné qu'en collègue. C'est Saint-Just qui commandait à Le Bas, comme il va commander aux généraux, aux administrateurs et aux événements.

Saint-Just avait 26 ans. Humilié jadis par une faute de jeunesse, il s'était voué à la vertu, avec une sorte de pédantisme sublime et inhumain, portant, dira Camille, sa tête comme un Saint-Sacrement. Avocat dogmatique de la Terreur, ses aphorismes parfois féroces avaient étonné la Convention. Le public ne voyait en lui qu'un rêveur fanatique et il avait étalé contre ses adversaires politiques une cruauté qu'il croyait spartiate, et qui était moins le fait de la dureté de son cœur que de son ignorance de la vie. On ne voyait pas qu'il venait, à sa manière, de jeter sa gourme. Carnot et Robespierre surent démêler dans ce collégien utopiste l'homme d'action, et, au profit de la France, le sauvèrent peut-être de la folie en le jetant par cette mission dans la réalité.

Déjà ce prétendu rêveur avait montré un sens remarquable du possible dans son rapport du 10 octobre 1793 sur la nécessité de proclamer le gouvernement révolutionnaire jusqu'à la paix et de donner la dictature de fait au Comité de salut public :

« Vous devez, disait-il, diminuer partout le nombre des agents, afin que les chefs travaillent et pensent. Le ministère est un monde de papier; je ne sais point comment Rome et l'Égypte se gouvernaient sans cette ressource. On pensait beaucoup, on écrivait peu. La prolixité de la correspondance et des ordres du gouvernement est une marque de son inertie : il est impossible que l'on gouverne sans laconisme. Les représentants du peuple, les généraux, les administrateurs sont environnés de bureaux comme les anciens hommes de palais; il ne se fait rien, et la dépense est partout énorme. Les bureaux ont remplacé le monarchisme; le démon d'écrire nous fait la guerre, et l'on ne gouverne point. »

Après avoir insisté sur son idée favorite, que les généraux doivent dépendre de la Convention, il traçait ainsi le rôle des représentants en mission :

« Il n'est pas inutile non plus que les devoirs des représentants du peuple auprès des armées leur soient sévèrement recommandés. Ils y doivent être les pères et les amis du soldat. Ils doivent coucher sous la tente, ils doivent être présents aux exercices militaires, ils doivent être peu familiers avec les généraux, afin que le soldat ait plus de confiance dans leur justice et leur impartialité quand il les aborde. Le soldat doit les trouver jour et nuit prêts à l'entendre. Les représentants doivent manger seuls. Ils doivent être frugals et se souvenir qu'ils répondent du salut public, et que la chute éternelle des rois est préférable à la mollesse passagère... Ceux qui font des révolutions dans le monde, ceux qui veulent faire le bien, ne doivent dormir que dans le tombeau. »

Voilà l'idée que Saint-Just se faisait des devoirs d'un représentant en mission : M. Chuquet va nous dire comment il les remplit.

***

Le 23 octobre 1793, Saint-Just et Le Bas arrivèrent en Alsace. Aussitôt ils lancèrent une courte proclamation à l'armée : « Nous arrivons, et nous jurons que l'ennemi sera vaincu. » Ils apportaient, disaient-ils, le glaive qui devait frapper les traîtres et même les indifférents; ils venaient venger les soldats et leur donner des généraux qui les mèneraient à la victoire.

Ils érigèrent en tribunal révolutionnaire le tribunal militaire de l'armée du Rhin, pour juger en dernier ressort et sans forme fixe de procédure les partisans de l'ennemi et les agents prévaricateurs : les coupables seraient fusillés à la tête des troupes; les suspects, enfermés.

Le général Isambert avait perdu la tête dans l'affaire de Wissembourg : il fut condamné à mort et exécuté. Des officiers supérieurs, des administrateurs expièrent de même leur négligence et leur incivisme.

Ils mandèrent Pichegru, pour remplacer le général en chef Carlenc : ils voulaient un général « vraiment républicain et qui crût à la victoire », et Pichegru inspirait alors cette confiance. Loin d'avoir la superstition de la levée en masse, ils écrivirent à Paris que les jeunes gens levés selon la loi du 23 août précédent ne pourraient être utiles que si on les incor-

porait dans les bataillons déjà formés. Ils chassèrent de l'armée la plupart des nobles, dont les soldats ne voulaient pas.

L'indiscipline avait causé nos revers: ils la réprimèrent d'abord et surtout dans les chefs.

Le commandant d'un bataillon avait paru ivre à l'attaque du pont de Kehl : il fut dégradé. Un adjudant général avait été vu au théâtre: dégradé et envoyé pendant quinze jours à la garde du camp, comme simple fusilier. Un capitaine, ayant quitté son poste, eut la malchance de rencontrer Saint-Just dans la rue à 7 heures du soir et de lui demander le chemin de la Comédie : en prison. Les gardes-magasins de l'habillement traitaient les militaires avec insolence : ils furent mis pour huit jours à la maison d'arrêt; un gendarme, qui les suivait partout, les menait le matin à leurs travaux et les ramenait au cachot à 9 heures du soir.

Nul ne put sortir du camp sans permission, et les généraux durent coucher avec le soldat, sans le quitter d'une minute. Trois permissions d'aller en ville furent seulement accordées à chaque bataillon : l'une au quartier-maître, les deux autres aux soldats. Ouvertes à 8 heures, les portes de Strasbourg furent fermées à 3 heures et demie.

Saint-Just s'était élevé contre la prolixité bureaucratique. Ses arrêtés furent conçus avec une brièveté parfois cornélienne. A un parlementaire ennemi il écrivit: « La République française ne reçoit de ses ennemis et ne leur envoie que du plomb. » Les femmes de Strasbourg n'avaient pas encore adopté les modes françaises; cette affiche fut placardée sur les murs : « Les citoyennes de Strasbourg sont invitées à quitter les modes allemandes puisque leurs cœurs sont français. — *Signé :* SAINT-JUST, LE BAS. »

Les soldats étaient mal vêtus: les habitants de Strasbourg durent leur donner leurs manteaux. Dix mille soldats étaient pieds nus : les riches furent forcés de livrer au quartier général, en vingt-quatre heures, dix mille paires de souliers. Une légende malveillante prétend que ces effets pourrirent oubliés et inutiles dans les magasins. M. Chuquet la réfute d'un mot: avant l'arrivée de Saint-Just l'armée manquait de tout: après son arrivée elle se trouva vêtue et chaussée. Le pain du soldat fut également assuré par une rigoureuse pression exercée sur les administrateurs des départements voisins.

Jacobin dans l'âme, Saint-Just châtia néanmoins les ultra-Jacobins, chassa les *propagandistes* et envoya au Tribunal révolutionnaire de Paris le violent Euloge Schneider.

Il plia les âmes et les corps à sa volonté surhumaine: tout marcha, tout s'organisa pour la victoire. La discipline reprit un ressort qu'elle n'avait jamais eu. Hoche eut, grâce à Saint-Just, une armée toute prête pour la réalisation du plan de campagne imaginé par Carnot et par Bouchotte, et c'est ainsi que, les lignes de Wissembourg reprises, Landau débloqué, la France se trouva sauvée.

*
* *

M. Chuquet a fortement marqué comment la mission de Saint-Just et de Le Bas se distingua de celle de leurs collègues et il a caractérisé avec éloquence les services que ces deux terribles jeunes hommes rendirent à la patrie envahie.

« Tout au contraire de Ruamps et de ses collègues, écrit-il, ils n'excitaient pas les soldats à pérorer au club et à prendre des leçons d'insurbordination dans les Sociétés populaires. Ils leur défendaient formellement de quitter le camp. Ils punissaient de mort quiconque abandonnait son poste pour « patriotiser » avec les frères et amis. Ils ne débitaient pas aux troupes de plates flagorneries; ils ne leur prodiguaient pas les mots pompeux et vides; ils leur parlaient de discipline, encore de discipline. toujours de discipline. Profondément imprégnés de l'esprit jacobin, ainsi que leurs devanciers, allant à leurs fins sans s'embarrasser des procédés, déterminés à tout oser, persuadés qu'il fallait combattre le despotisme par les armes mêmes du despotisme, ils eurent l'art de paraître justes. Pas de fiel, pas de haines, pas d'emportement. Leurs moyens, bons ou mauvais, ne tendaient qu'à la délivrance du territoire. Legrand, qui s'est enquis avec soin de leurs faits et gestes, les regarde comme les plus grands révolutionnaires qui aient paru à l'armée du Rhin; mais il ajoute qu'ils étaient plus abordables et plus humains que leurs collègues. Eux aussi traitaient sans pitié ceux qu'ils accusaient de pactiser avec l'envahisseur: mais leurs soupçons n'étaient jamais sans fondement; ils avaient, disaient-ils, acquis le droit d'être soupçonneux, et le militaire franc, loyal, uniquement préoccupé de son devoir, n'eut rien à craindre de ces terribles proconsuls. Ils savaient distinguer la valeur et le mérite. On ne les voyait pas, comme d'autres, entourés d'un ramas d'intrigants et de vulgaires ambitieux. Leurs mœurs étaient pures et exemplaires; ils conformaient leur conduite aux principes républicains; ils semblaient inaccessibles aux pressions; pareils à des êtres supérieurs, ils descendaient des Vosges, la foudre en main, pour chasser les ennemis et rendre l'Alsace à la France. »

Mais le beau récit de M. Chuquet ne réhabilite pas seulement Saint-Just: il s'en dégage un autre enseignement. C'est que la reprise de l'Alsace ne fut pas due au triomphe de l'esprit militaire proprement dit. Au contraire : c'est en subordonnant sévèrement les généraux que la Convention, par Saint-Just, put sauver la France. C'est la prédominance de l'esprit

civil qui nous rendit cette rive gauche du Rhin, que les armées avaient perdue. Ne l'oublions pas, et que ce soit pour nous une leçon pour l'avenir.

F.-A. AULARD.

COURRIER LITTÉRAIRE

Les Poètes.

M. ANDRÉ THEURIET : *Jardin d'Automne.*
M. FOULON DE VAUX : *Les Jeunes Tendresses.*

Quel régal pour un délicat qu'un volume de poésies de M. André Theuriet! Le romancier de *Madame Heurteloup* et de *Sauvageonne*, le conteur des *Nouvelles intimes* et des *Œillets de Kerlaz*, l'écrivain descriptif de *Sous bois* et du *Journal de Tristan*, est doublé, on le sait, d'un poète, qui se manifeste, presque à chaque page de ses livres, avec une vision bien particulière de la nature et de la vie.

Ce poète aime à reparaître quelquefois, et nous ne saurions que nous en féliciter, sous sa physionomie d'origine. Certaines idées, qu'il était sur le point de développer, ont pris subitement et malgré tout, on se l'imagine, une forme chantante et rythmique. La Muse, que M. André Theuriet suivait dès le début, dans les vieux bourgs de Touraine et dans les forêts du pays langrois, a revendiqué hautement ses droits, et le poète s'est mis à chanter, sentant tout son être rajeuni, comme s'il avait bu sous le couvert des bois, ainsi qu'il dit lui-même quelque part, un breuvage captivant et magique.

Il y a quelques années, c'était le *Livre de la Payse* que M. Theuriet nous donnait, en recueillant, dans des strophes d'un tour achevé, ses impressions et ses souvenirs de tous genres. Aujourd'hui, nous avons le *Jardin d'Automne*, des pensées d'arrière-saison pour ainsi dire, des effets du soir de la vie (1). Mais si des rayons paisibles et calmes indiquent déjà le doux déclin de la fin septembre, ces clartés indécises, ces lueurs pâlissantes et qui luttent encore, nous laissent voir, malgré tout, un dernier épanouissement qui conserve sa force et son énergie. Le poète qui redescend la pente de l'existence nous apporte des intuitions toutes spéciales. Au milieu de ce jardin aux floraisons rustiques et sauvages, aux végétations touffues et opulentes, où nous le voyons passer, pensif et un peu attendri, il éveille en nous un sens exquis et vivace, en face du spectacle que nous offrent les choses, spectacle qui n'a rien encore de trop mélancolique.

M. André Theuriet possède, vous pouvez le remarquer, un don bien caractéristique; c'est un observateur qui sait distinguer et saisir tout ce qui est d'essence la plus fine. Il nous parle des senteurs qu'exhalent les feuilles de tilleul fraîchement cueillies, les fougères fanées, les bruyères récoltées sur les collines où poussent la sauge et la menthe. Il a noté en décrivant un manoir et son domaine :

La pénétrante odeur de la lande bretonne.

Personne ne nous rappelle, comme lui, l'arome troublant de la fenaison. Accompagnez-le dans les forêts de sapins, il vous révélera et vous fera partager l'enivrement balsamique qui s'en dégage.

Il entend les bruits des branchages coupés, des fruits qui tombent, des faînes mûres secouées par le vent. Si vous avez parcouru les bois de la Haute-Marne ou des Vosges, si vous êtes quelque peu l'amoureux de nos forêts françaises de l'Est et du Nord, vous reconnaîtrez que toutes les observations de M. André Theuriet sont profondément justes ; ce qui pouvait paraître subtil à un ignorant n'est qu'une aperception aiguë et vraiment réelle.

Voilà une des qualités des vers de M. Theuriet : le rajeunissement et l'approfondissement des sensations. Un autre charme, qu'on leur accorde bien vite, c'est une délicate et touchante intimité. Lisez, par exemple, ce joli morceau, *la Ménagère*. N'y a-t-il pas ici un petit poème bourgeois, d'une facture bien simple cependant, et qui semble fait pour être transcrit dans une anthologie à l'usage de la famille?

Quand paraît la ménagère,
La lumière
Semble entrer dans la maison,
Le feu pétille et s'agite
Et plus vite
L'oiseau siffle sa chanson.
. . . . . .

La ménagère est aimante
Et charmante;
Elle a la grave beauté
Des mauves, des scabieuses,
Si rêveuses,
Et des pâles roses thé.

Elle travaille à sa tâche
Sans relâche,
Assise au seuil du jardin.
Au linge de la famille
Son aiguille
Redonne un lustre soudain.

Et sur sa tête attentive
Et pensive,
Les lilas qui font fléchir
Leurs bras chargés de fleurettes
Violettes
Semblent vouloir la bénir.

L'intimité qui anime les vers de M. Theuriet, nous la retrouvons encore, marquée d'une façon originale, dans certaines pages où le poète nous conduit dans sa maison de Talloire, en Savoie, et dans sa retraite

(1) *Jardin d'Automne*; Lemerre.

de Nice, où il a déjà passé plus d'un hiver. Voici, dans quelques strophes, le portrait de la « payse » à laquelle était dédié le volume précédent. Plusieurs passages semblent, au reste, correspondre, d'un livre à l'autre.

Vous rappelez-vous une série tout à fait charmante, pleine de réminiscences d'histoire naturelle, mises en œuvre avec le plus fin discernement, *les Oiseaux du Pays?* Giacomelli a ingénieusement illustré ces morceaux, à mesure qu'ils paraissaient dans une publication où ils étaient fort goûtés. M. Theuriet avait fait parler le merle, la bergeronnette, le rouge-gorge et la mésange.

Les oiseaux dont M. Theuriet traduit le langage n'avaient sans doute point dit tout ce qu'ils sentaient au fond de leur cœur, puisque leur interprète leur a rendu la parole. Il fait jaser et babiller la fauvette, le chardonneret et le pinson :

Fitt, fitt, fitt, partout à la fois
Le pinson chante dans les bois

Son langage, qui se marie
Aux voix des merles familiers,
Annonce à tous les écoliers
Pâque fleurie.

Le rappel de ces chansons de volatiles jette dans ce volume des notes aisées, et même frétillantes, qui ne sont pas à dédaigner. Tout est d'ailleurs pris sur nature, tout est légèrement modulé. On voit que M. Theuriet est comme le poète oriental : il entend la voix des êtres ailés, et il sait nous raconter, aussi bien que Théophile Gautier, ce que disent les hirondelles.

***

A côté du *Jardin d'Automne* de M. André Theuriet, voici un autre jardin tout printanier, où la sève abonde, où monte de tous côtés un jet de verdure et de fraîche feuillée. M. André Foulon de Vaux nous fait signe, et nous appelle à entrer dans le domaine dont il a pris possession, il y a peu de temps encore, avec la hardiesse et l'ardeur de la vingtième année.

Il intitule son livre : *les Jeunes Tendresses* (1). Si nous voulions poursuivre la comparaison que nous avons commencée, nous pourrions ajouter qu'une partie même de ce recueil a gardé cette dénomination toute parlante et, à tous les points de vue, très heureusement choisie : *le Jardin du Rêve*. C'est un jardin de féerie, que le poète parcourt, en promeneur tantôt joyeux, tantôt quelque peu attristé. Tout change d'aspect, suivant ses dispositions, et nous l'entendons dire, aux heures de doute :

Je suis allé rêver dans le jardin sans fleurs,
Dans le jardin sans fleurs de la mélancolie.
Mon être était leurré d'une douce folie,
Et je sentais mes yeux aveuglés par les pleurs.

(1) *Les Jeunes Tendresses;* Lemerre.

Ce volume d'un débutant, qui mérite d'exciter l'intérêt, est présenté au public par M. Gabrie Vicaire, qui a écrit, pour le jeune poète, une préface des plus courtoises et des plus amicales. L'auteur du *Bois-Joli* et du *Miracle de saint Nicolas*, le chantre des paysans et des sites de la Bresse, aurait été réellement ingrat, s'il n'avait pas accordé son patronage à M. Foulon de Vaux. Celui-ci l'aime d'un véritable amour ; il a adopté sa vision délicate de la vie réelle et du monde mystique ; il porte un peu à son chapeau la cocarde du maître. Il s'est fait, pour parler ainsi et pour user d'une expression du moyen âge, un joli *chapel de fleurs*, composé des mêmes guirlandes, et où brillent les mêmes couleurs.

Écoutons M. Foulon de Vaux, quand il s'adresse à son aîné, et quand il lui témoigne son admiration, avec une parfaite sincérité, et en se montrant même un disciple trop modeste :

Tu le sais, je ne suis qu'un enfant, rien de plus.
Ah! quel frémissement court en mon âme éprise,
Quand j'entends ta voix d'or m'apporter dans la brise
Plus de paix et d'amour qu'un lointain *Angelus*.

Qu'as-tu donc en ton cœur et quelle est ta magie,
Pour m'emporter au ciel par un seul de tes chants,
Toi qui rends plus pourpré l'or des soleils couchants,
Par qui l'aube est plus claire et la terre élargie?

Et M. Foulon de Vaux définit à merveille la Muse de M. Vicaire, qui est devenue sa Muse à lui-même :

Elle a des gestes d'ange et des douceurs timides.
Elle effleure en son vol orangers et lilas,
Et ses fins petits pieds de nymphe, jamais las,
Passent, sans les marquer, dans les gazons humides...

Tout cela est dit dans un gracieux langage. Si nous avons noté certaines réminiscences, très compréhensibles dans un livre de début, nous n'en reconnaissons pas moins la valeur du poète, qui semble nous apporter beaucoup de promesses.

Nous apercevons en lui un sensitif et un passionné, un véritable page galant de la poésie, un amoureux et un enthousiaste. Un petit poème d'amour se déroule dans ce recueil, en strophes succinctes et rapides, sous ce titre : *les Semaines*. Il s'agit d'une série d'épisodes intimes, ayant pour cadre les saisons ; pour clore cette suite, la mort de la bien-aimée survient, ainsi qu'on s'y attend, par une noire nuit d'hiver. Un autre poème, un autre « intermezzo », le *Réveil des Roses*, est tout pénétré d'un profond sentiment élégiaque. Les élans les plus vifs s'y mêlent à un délicat découragement d'amant déçu dans ses désirs.

Nous croyons fermement que M. Foulon ira au delà de ce volume ; il a commencé par entendre la chanson de l'Oiseau bleu ; il a secoué sur nous une corbeille de muguets, de primevères et de mar-

jolaines, ramassés le long du chemin. D'autres floraisons vont venir ; il nous les annonce lui-même.

Nous espérons que le poète nous donnera une moisson abondante, saine et riche ; nous l'attendons, quant à nous, avec confiance à ses roses de mai.

ANTONY VALABRÈGUE.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'abonné.

Depuis vingt ans, M. Leparlier, notaire à Morneville (Orne), était abonné à *la Sincérité*.

Les changements politiques, les bouleversements nationaux, les révolutions survenues dans la presse, rien n'avait pu altérer l'attachement de M. Leparlier à son journal.

Mais ce n'était pas là un de ces attachements aveugles et brutaux, nés de l'habitude ou de la superstition.

M. Leparlier aimait *la Sincérité* avec calme et clairvoyance. M. Leparlier avait sa raison pour aimer *la Sincérité*.

La première et l'unique, et il ne faisait pas de difficultés pour vous la confier, c'était l'incontestable modération de *la Sincérité* et aussi son implacable loyauté.

La Sincérité disait toujours ce qu'il y avait à dire, jamais plus, jamais moins.

De ses colonnes la note alarmante et pessimiste des journaux de l'opposition, comme l'écœurant optimisme des feuilles gouvernementales, étaient également exclus.

La Sincérité n'annonçait pas tous les jours que le pays était perdu, gangrené, pourri jusqu'aux moelles. Mais lorsqu'il le fallait, lorsque l'intérêt du lecteur l'exigeait, *la Sincérité* savait dénoncer les abus sociaux, les malversations financières, les affaires véreuses et les méfaits sournois des coquins.

M. Leparlier ne croyait donc qu'à ce qu'il lisait dans *la Sincérité ;* et plus d'une fois il avait eu le plaisir de confondre son ami M. Guarnot, le percepteur, abonné à *la Poigne*, feuille officieuse, de lui apprendre certains scandales que *la Poigne* avait discrètement tus à ses lecteurs.

— Qui vous a dit cela? interrogeait avec méfiance Guarnot. Encore des histoires de communards !...

Et M. Leparlier avait un sourire de triomphe.

— Qui me l'a dit?... Mais *la Sincérité*, tout simplement...

Je vous répète qu'il n'y a que ce journal-là pour être au courant de ce qui se passe...

* * *

Guarnot généralement ne répondait pas. Mais il épiait cauteleusement *la Sincérité*, il consultait ses lecteurs, il espérait le prendre un jour en flagrant délit d'erreur, de mensonge — car il avait de la presse et de tous ses contemporains une opinion déplorable et il ne pouvait admettre que *la Sincérité* fût plus qu'une autre feuille à l'abri de l'universelle corruption.

Un matin donc en ouvrant *la Poigne*, il eut un sauvage mouvement de joie. En un très court filet, *la Poigne* annonçait qu'une instruction venait d'être ouverte au sujet d'une vaste entreprise de chantage organisée par les principaux journaux de Paris et que le gouvernement était décidé à poursuivre sans merci les coupables, à quelque parti qu'ils appartinssent. *La Poigne*, « pour des raisons que ses lecteurs comprendraient », ne désignait pas les suspects ; mais, ajoutait-elle, « notre bien naturelle discrétion ne nous pèsera pas longtemps, car d'ici un jour ou deux les coupables seront aux mains de la justice. »

Guarnot s'habilla en hâte. Un espoir secret le soulevait. Si *la Sincérité* pouvait en être ! Non, vraiment, ce serait trop drôle ! Et, sitôt prêt, il courut chez Leparlier.

Le notaire terminait précisément la lecture de *la Sincérité* quand Guarnot pénétra dans son cabinet. Il se leva, déposa son cher journal, et avec courtoisie :

— Quel bon vent vous amène ?

Guarnot riposta :

— Vous savez le scandale ?

— Quel scandale ? dit M. Leparlier.

— Mais le scandale des chantages...

Et Guarnot plaça sous les yeux du notaire le terrible filet de *la Poigne*.

M. Leparlier haussa les épaules et avec correction :

— Je n'en crois pas une ligne !... *La Sincérité* en parlerait si c'était vrai... Or *la Sincérité* n'en souffle pas mot... — Regardez plutôt, vous-même...

Guarnot jeta sur *la Sincérité* un coup d'œil distrait :

— C'est bien ! fit-il... En effet... C'est peut-être *la Poigne* qui se trompe, qui exagère... Nous verrons, nous verrons...

Et après quelques paroles vagues, il se retira, alléguant ses occupations.

Pourtant, le lendemain matin, il retourna chez Leparlier, tenant sous le bras une grosse liasse de journaux. Car cette fois ce n'était plus *la Poigne* seulement qui mentionnait les scandales : c'était la presse entière, tous les journaux sans distinction de format ni d'opinion.

Il posa sa liasse sur le bureau de Leparlier en disant :

— Voilà!... Lisez!...

M. Leparlier parcourut les journaux, puis, d'une voix ferme, quoique au fond un peu troublé, il déclara :

— Que voulez-vous?... C'est possible... Mais ce matin encore *la Sincérité* n'en dit rien... Je ne peux pas croire que, s'il y avait vraiment quelque chose, elle le cacherait à ses lecteurs... Ce n'est pas dans ses habitudes...

Guarnot eut un sourire infernal.

— Pourquoi souriez-vous? demanda M. Leparlier, inquiet... Voyons, dites toute votre pensée...

— Eh bien, je pense que si *la Sincérité* se tait, c'est qu'elle a ses motifs pour se taire; que si elle fait le silence sur les coupables, c'est parce qu'il lui répugne de se dénoncer elle-même...

Ce fut au tour de M. Leparlier de sourire, de ricaner même.

L'accusation était trop invraisemblable, trop grotesque pour mériter la discussion.

Il repoussa les journaux et se remit au travail en murmurant :

— Tenez, Guarnot, vous me faites de la peine!...

***

Mais quand, le jour suivant, au moment du déjeuner, il vit entrer chez lui le percepteur, son dédain se changea en colère. Il dit d'un ton très sec :

— Enchanté de vos visites, mon cher ami... Seulement, si vous voulez, nous ne discuterons plus journalisme... Vous avez vos opinions... j'ai les miennes. Nous ne changerons ni l'un ni l'autre... Mieux vaut en rester là...

Guarnot riposta d'une voix indifférente :

— A votre guise... Je venais simplement vous dire que Maraingot, le directeur de *la Sincérité*, est arrêté... C'est lui le chef de la bande des chanteurs... Et comme je suppose que *la Sincérité* se sera abstenue...

M. Leparlier, tout pâle, ne le laissa pas achever :

— Maraingot arrêté ?... Allons donc... C'est impossible!...

Guarnot tira une dizaine de journaux qu'il dissimulait perfidement sous son paletot et les tendit à Leparlier :

— Prenez... Vous pouvez les garder... Je les ai lus... Toute l'histoire de votre Maraingot y est...

Et se levant, il ajouta d'un air compétent, informé, d'un air de vieux Parisien à la coule :

— Du reste, cela ne m'étonne pas... Je savais de longue date à quoi m'en tenir sur ce monsieur... A bientôt, mon cher Leparlier !... A bientôt...

***

Guarnot, à la vérité, se vantait en attribuant à son mépris pour Maraingot une date aussi longue.

Il était, au fond, de fort courte, de fort récente date, ce mépris, — puisé dans le récit des journaux parisiens, dans les chroniques vivement lues, dans le ton général de la presse du jour.

Avec un flair très délicat, Guarnot avait immédiatement démêlé en ces articles qu'à Paris les affaires de chantage n'étonnaient personne; et rapidement il s'était rendu compte que, pour qu'on donnât sur les inculpés des détails si nombreux, si précis, si particuliers, il fallait qu'on les connût, comme il disait, de longue date, qu'on fût depuis longtemps fixé sur leur compte et sur leurs comptes.

M. Leparlier, au contraire, lorsqu'il eut achevé la lecture des journaux laissés par le goguenard percepteur, se sentit envahi d'une indignation étouffante.

Comment ! tous les actes de vertu de Maraingot n'avaient été que des actes de chantage ! Chantages, ses éloges, chantages ses dénonciations, chantages ses attaques! Et tous ces gens qui écrivaient dans les feuilles le savaient ! Et le sachant, ils n'en avaient rien dit ! Les journaux de l'opposition avaient décidément raison : le pays qui possédait un tel journalisme était bien pourri, gangrené jusqu'aux moelles.

Et si le premier résultat des relations scandaleuses fut de pousser M. Leparlier à se désabonner, par télégramme, de *la Sincérité*, le second fut de lui inspirer pour la presse contemporaine un profond dégoût.

Maraingot même bénéficia de cette révolte. M. Leparlier ne le méprisa plus qu'en bloc avec ses trop silencieux confrères.

***

A partir de ce jour, du reste, non seulement il ne lut plus *la Sincérité*, mais il affecta de se désintéresser complètement des journaux et de ce qui s'y écrivait.

Lorsqu'on lui parlait des scandales, il répondait :

— Je ne sais pas... Je ne lis plus de journaux... Plus un, vous entendez, plus un...

Lorsque, au café, le garçon lui offrait un journal, il le repoussait avec un « Pouah ! » retentissant qui faisait se retourner les consommateurs.

A Morneville, désormais, on évita de causer, en sa présence, des événements parisiens qui occupaient tout le pays. On savait que M. Leparlier, si doux, si modéré en ses propos, était sur ce sujet intraitable et bruyamment flétrisseur. On préférait s'entretenir d'autre chose que d'être exposé à ses diatribes sans fin.

Il était en effet maintenant pareil à ces maris trompés auxquels le nom seul de la femme fait horreur. Il haïssait la presse entière comme un homme qui, pendant vingt ans, a été trompé par un Maraingot. Il ne consentait, entre les journalistes, à aucune

distinction. Il leur vouait à tous, quels qu'ils fussent, une haine semblable et farouche.

Souvent même, on le voyait s'arrêter devant ces affiches où les journaux dits littéraires exposent en éventail les portraits des écrivains illustres, leurs collaborateurs. Il examinait, d'un regard terrible, l'une après l'autre, les têtes de tous ces innocents, puis, saisi de fureur, il les lacérait du bout ferré de sa canne.

Ou bien il tirait de son gousset son lourd porte-crayon d'or, puis, comme un gamin, en grosses lettres, à travers toute l'affiche, il écrivait d'une main tremblante : *Crapules! Canailles!* Et il s'éloignait ensuite avec un sourire satisfait.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

ANECDOTES SUR BONAPARTE [1]

On se rappelle que dans l'événement du 18 brumaire an VIII, les deux conseils législatifs furent dissous, et remplacés provisoirement par une commission législative, chargée de rédiger un nouveau plan de constitution. Sieyès, échappé aux dangers auxquels il s'était si imprudemment exposé, se félicitait à tous égards de son bonheur. Sa personne n'était plus menacée, et cette constitution de l'an III, à laquelle il avait refusé avec tant de morgue et d'humeur de travailler, et dont il avait juré la destruction, il l'anéantissait enfin, et mettait à exécution son admirable plan de gouvernement, à la tête duquel il avait marqué sa place. Déjà triomphant en idée, il le présenta donc à la commission législative, aux conférences de laquelle assistait Bonaparte. Et il le présenta pour la forme seulement, bien convaincu que qui que ce fût n'oserait proposer la moindre modification à une conception qu'il daignait faire connaître, et dont il proposait l'exécution.

Mais il avait affaire, dans Bonaparte, à un renard bien autrement rusé que lui, et à un homme aussi audacieux que Sieyès lui-même était lâche. Bonaparte prit, de la constitution de Sieyès, tout ce qui convenait à ses vues despotiques, en fit rejeter tout ce qui pouvait les contrarier, en y faisant substituer les moyens dont il pouvait user pour arriver rapidement à la souveraine puissance. La constitution, ainsi arrangée par l'impulsion de l'ambitieux général, et arrêtée, au grand dépit de Sieyès, par la commission législative, admettait trois consuls nommés pour dix ans, un premier qui était tout, un second et un troisième qui n'étaient rien. Il fut convenu que le nom des trois premiers consuls nommés et celui du membre du Sénat qui serait porté le premier à la présidence de ce corps, seraient mis dans le projet de constitution, envoyé à l'acceptation des assemblées primaires, dont ils obtiendraient alors directement, pour ainsi dire, leur nomination.

Ce n'était pas là le compte de Sieyès. Dans son plan, il avait disposé les choses de manière qu'il eût le maniement de toutes les affaires et la représentation extérieure. Le général n'eût été, à côté de lui, qu'un connétable commandant l'armée. Déçu sur ce point, au moins ne mettait-il pas en doute que, dans le plan adopté et bien différent du sien, la place de premier consul dût lui être conférée par un suffrage unanime. En fait de talents politiques et administratifs, il n'imaginait pas que Bonaparte se portât pour son égal. Mais Bonaparte, de son côté, ne voulait de lui ni pour son supérieur, ni pour son égal, ni même pour l'un de ses acolytes.

A cette époque, Sieyès jouissait d'une considération politique bien supérieure à celle de Bonaparte. La réputation d'habileté dans les affaires, méritée ou non, qu'il s'était faite, n'avait pas reçu tous les échecs qu'elle a essuyés depuis. Cette réputation importunait Bonaparte, qui n'en pouvait souffrir aucune autre à côté de la sienne propre; il ne voulait pas que Sieyès pût être placé presque aussi en vue que lui, et surtout il craignait ses intrigues et l'influence que pouvait lui donner la seule qualité de consul, ne fût-il que le troisième. Cependant, il était bien évident que si Sieyès n'était pas désigné comme premier consul par la commission, très certainement, au moins, le serait-il comme second. L'adroit général para le coup de la manière suivante :

Lorsqu'il fut question de s'entendre sur le choix des quatre personnages dont on insérerait le nom dans la Constitution, comme proposés au peuple pour remplir les fonctions de consuls et de président du Sénat conservateur, on se mit à faire un scrutin pour connaître le vœu de la commission. Un étalon de litre ou de décalitre, exposé dans la salle où se tenait la commission, servit d'urne. Les bulletins déposés, on allait en faire le dépouillement; Bonaparte était debout, le dos tourné au feu.

« Hé bien! que faisons-nous donc là? » dit-il avec un certain air de supériorité. — « Vous le voyez, général, lui répondit-on, nous faisons un scrutin. Comment pourrait-on autrement constater le vœu de la commission sur les noms qui doivent être placés dans la constitution? »

Pendant sa demande et la réponse qu'on lui faisait, Bonaparte s'approche négligemment de la table, prend le décalitre qui contenait les bulletins, qu'il jette au feu, et vient le remettre sur la table tout aussi négligemment qu'il l'y avait pris, en disant, chemin faisant : « Mais c'est inutile, ça! » (Et personne ne se mit en devoir de le punir d'une semblable témérité!) « Nous avons ici le citoyen Sieyès, continua Bonaparte : c'est l'homme de France qui connaît le mieux la Révolution, qui est le mieux en état d'apprécier avec justesse les hommes et les choses. C'est un témoignage qui lui est rendu par toute l'Europe, et qui sera confirmé par la postérité. C'est à lui de nous indiquer les hommes qui conviennent pour la dignité de consul et celle de président du Sénat

(1) La librairie Plon met en vente aujourd'hui les *Mémoires de Larevellière-Lépeaux*, membre de l'Institut. Nous devons à l'obligeance des éditeurs la communication de l'extrait ci-dessus.

Eh bien! citoyen Sieyès, dites-nous qui nous devons nommer premier consul. » Sieyès, pris sans vert, se débattit lâchement dans le piège, au lieu de le briser et d'en jeter les morceaux à la tête de l'insolent et perfide général. Aux raisonnements sans force et sans dignité qu'il opposa vaguement à la proposition de Bonaparte, ce dernier ne répondit qu'avec le même persiflage qu'il avait mis à la faire. « Allons donc! citoyen Sieyès, lui répliqua-t-il, ce que vous dites là ne signifie rien; cette modestie, de la part d'un homme comme vous, qui ne peut pas ignorer ce qu'il vaut, est un enfantillage; personne ne peut aussi bien que vous faire le choix qui convient. Eh! mon Dieu, finissons-en! »

Si Sieyès eût été un Sixte-Quint, il aurait prononcé énergiquement : « Je suis premier consul! » comme celui-ci s'était écrié : « *Ego sum papa.* » Mais Bonaparte savait bien qu'il n'avait rien de semblable à craindre de lui. Sieyès se contenta de répondre avec humeur : « Eh bien! on veut absolument que je prononce... Et qu'en est-il besoin?

« Tout le monde sent bien que c'est le général Bonaparte qui doit être premier consul. » — « Allons, citoyens, » dit sur-le-champ le général, « mettez mon nom dans le projet de constitution. »

Bonaparte usa de la même jonglerie pour obliger Sieyès à désigner le second et le troisième consul. Il eut soin de faire sentir que, pour second consul, il fallait un homme versé dans la science des lois, et cet homme était Cambacérès, qu'il désigna clairement sans le nommer, mais de manière à forcer Sieyès à le nommer lui-même, ce qu'il fit avec la plus honteuse soumission, après une courte et faible résistance. Pour la nomination du troisième consul, encore même procédé pour obliger Sieyès de la faire. Son dépit fut au comble : mais sa lâcheté fut encore plus grande que son dépit. Bonaparte avait prononcé que, pour troisième consul, il fallait un administrateur habile et consommé dans les finances; il désigna encore ici Lebrun, aussi clairement qu'il avait précédemment désigné Cambacérès, comme l'homme indispensable. Sieyès, toujours lâche, toujours persiflé, après quelques misérables tergiversations, acheva le douloureux sacrifice, et désigna Lebrun pour troisième consul.

Ce fut ainsi que Bonaparte, non content de donner l'exclusion à Sieyès des trois places de consul, se joua de lui au point de l'amener à s'en exclure lui-même, en dépit de tous ses vœux et de tous ses projets. Parvenu à son but, il s'empressa aussitôt de proclamer lui-même, avec une grande emphase, Sieyès comme président du Sénat conservateur pour la première année; c'était porter la dérision à son comble, puisque cette place ne lui donnait aucune autorité, aucune supériorité sur ses collègues, ni d'autres distinctions que celles d'un président ordinaire, dont, qui pis est, l'emploi n'était qu'annuel et ne s'exerçait que dans un corps sans fonctions dès son origine, ou à bien peu près. Voilà comment, avec la plus insigne audace, le persiflage le plus effronté de sa part, et de l'autre l'incompréhensible lâcheté de Sieyès et de la commission législative, Bonaparte supplanta son compétiteur et parvint à l'éloigner tout à fait des affaires, en se servant pour cela de ce compétiteur lui-même.

. . . . . .

* * *

L'anecdote suivante m'a été certifiée par mon ami le respectable André Thouïn, professeur au Muséum d'histoire naturelle, et alors commissaire en Italie à la recherche des monuments, des arts, des institutions et des procédés utiles. Elle servira à prouver comment alors Bonaparte cherchait à masquer ses penchants et son ambition.

Un jour, André Thouïn dînait chez lui à Montebello, pendant que la paix définitive se négociait. En prenant le café, Bonaparte se mit à complimenter Thouïn sur ses précieuses connaissances; il le félicita sur ce qu'il avait été assez heureux pour se trouver poussé par les circonstances dans la carrière aussi utile qu'honorable des sciences. Elles ne donnent, dit-il, que de douces jouissances, de ces jouissances qui, seules, font le bonheur de la vie. Il s'étendit longtemps sur ce texte; ensuite, il se plaignit amèrement du sort qui avait fait de lui un guerrier et un politique, et parla en moraliste sévère des crimes et des malheurs qu'entraîne la guerre, de la vaine gloire qu'on acquiert par la victoire, du vide de la renommée, puis ensuite des chagrins que l'envie suscite à un général heureux, à un négociateur dont les talents ont été utiles à la patrie. Enfin, il débita là-dessus tout ce que la philosophie et la rhétorique répètent, depuis qu'il y a des philosophes et des rhéteurs.

La conclusion de cette belle amplification fut qu'il aspirait, avec une impatience difficile à contenir, à la paix qui allait se conclure, parce qu'alors il quitterait absolument la scène du monde, pour n'y jamais reparaître; qu'il se retirerait à la campagne, uniquement occupé à y cultiver son champ, et qu'il se refuserait à toute espèce de fonctions.

« Il y en a une, cependant, » dit-il en se reprenant, « dont le nom seul fait une douce impression sur mon cœur, sur le cœur de tout homme de bien, celle de juge de paix. C'est la seule que je ne refuserais pas, si l'on voulait m'en honorer. » Je remarquerai, par parenthèse, que ce mot de *juge de paix* a toujours été la parole sacramentelle de tout les ambitieux que j'ai connus dans les assemblées dont j'ai été membre. A les entendre, ils aspiraient tous à être promptement débarrassés de leurs éminentes fonctions pour demeurer, le reste de leur vie, à la campagne, où ils pourraient tout au plus remplir le touchant ministère de juge de paix.

Revenons à Bonaparte. Après son homélie, il sortit de l'appartement pour quelques instants. « Eh bien, » dit aussitôt Mme Bonaparte, « vous venez d'entendre, citoyen Thouin, les beaux discours et les beaux sentiments de Bonaparte. N'en croyez pas un mot. Il se ment à lui-même comme aux autres, très heureusement pour les siens. C'est l'esprit le plus inquiet, la tête la plus active, la plus féconde en projets, l'imagination la plus ardente et la volonté la plus obstinée qu'il y ait au monde, et s'il cessait d'être occupé des grandes affaires, il bouleverserait chaque jour sa maison; il serait impossible de vivre avec lui. »

Avant d'aller plus loin, je ferai remarquer qu'en parlant au savant Thouïn comme il le fit, Bonaparte avait bien pour premier objet de cacher son ambition sous le masque d'une feinte modération, mais qu'en même temps il cherchait à capter sa bienveillance. Il commençait alors à en agir de la sorte avec tous les savants et les gens de lettres; il les caressait comme les trompettes de la renommée; aussi feignait-il de tenir à très grand honneur d'avoir été nommé membre de l'Institut. Mais si les gens de lettres et les savants lui facilitèrent, en effet, la route dans laquelle l'engageait son ambition, en exaltant sa renommée, lorsqu'une fois il crut n'en avoir plus besoin, son orgueil ne put supporter l'idée d'un académicien qui fût son égal, ni l'indépendance d'un écrivain, qui peut verser le blâme comme la louange. Alors il traita les écrivains et les savants avec hauteur, et souvent avec une grossière impertinence. Les auteurs anciens étaient tout autant, et peut-être plus que les modernes, les objets de sa haine. Ils avaient écrit pendant l'existence des républiques où ils avaient vécu, ou bien dans un temps où le sentiment de la liberté n'était pas encore éteint chez les hommes qui cultivaient leur esprit, et jouissaient d'une raison éclairée. Tacite était surtout l'objet fréquent de ses plus amères critiques; cet historien, à l'entendre, était un homme souverainement méprisable, qui avait calomnié les empereurs romains, en les offrant à ses contemporains et à la postérité comme des tyrans, tandis qu'ils étaient d'excellents princes, etc. Cette manie de tomber sans cesse sur Tacite fournit à Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, l'occasion d'un mot excellent.

Un jour que l'empereur avait reçu sur son trône (car il avait au suprême degré la manie de *trôner*) l'Institut national en corps, il en descendit pour bavarder, et l'on sait qu'il bavardait quelquefois beaucoup avec les membres de ce corps savant. Il ne manqua pas de faire une sortie violente contre Tacite. Mercier, se tournant vers ceux de ses confrères qui l'environnaient, leur dit assez haut, et avec beaucoup de sangfroid : « Parbleu, il faut avouer que cet homme-là a bien l'esprit de corps. »

Nouvelles de l'étranger.

LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS

Il arrive si souvent dans un certain milieu, en France, que l'on doute qu'il existe aux Etats-Unis un sentiment amical envers cette nation, que je saisis toutes les occasions qui se présentent pour montrer combien cette opinion est mal fondée. Voici un fait que je viens d'apprendre et qui montrera combien est grande l'amitié que l'on a pour la France au delà de l'Atlantique.

Une des plus grandes institutions pour l'instruction supérieure de la Pensylvanie, le collège Lafayette, a récemment célébré sa fête annuelle en l'honneur de son fondateur.

L'orateur principal de cette réunion, M. le professeur Cameron, de l'Université de Yale, dans le Connecticut, prit comme sujet de son discours : « La vraie France. » Les journaux de la Pensylvanie nous informent que l'orateur a été chaleureusement applaudi par un public de choix, étudiants et professeurs. D'un bout à l'autre, son discours a été une ardente revendication de la grande position occupée par la France dans l'histoire, les arts, les sciences, la littérature et la religion. Voici quelques extraits de l'éloquent discours prononcé par M. Cameron :

« L'helléniste à la recherche de l'ancienne éducation classique la retrouvera dans la France moderne, qui non seulement est arrivée à reconstituer le style littéraire grec, mais a encore ajouté certaines formes, certaines tournures particulières et a réussi par là à conquérir une suprématie littéraire rappelant celle de l'hellénisme classique. Tout homme de lettres qui ferait une étude spéciale de l'éthique d'une nation relèverait entre mille autres les noms de Bernard de Clairvaux, Maurice de Sully, Pierre l'Hermite, le plus grand orateur du monde et le prêcheur zélé des Croisades, françaises par la conception, par l'enthousiasme qu'elles provoquèrent et par la force de cœur et de sentiment.

« La dette contractée par le monde pratique envers la France est prouvée par la longue liste de génies scientifiques, tels que : Laplace, Lavoisier, Pascal, Papin, Paré, Parmentier, Descartes, et le grand nombre de mathématiciens, d'astronomes et de physiciens. Il n'est pas étonnant, dès lors, que Thomas Jefferson se soit écrié un jour : « Tout homme a deux patries : la sienne et la « France! »

« Dans l'histoire des États-Unis ce sont encore des noms de Français illustres qui tiennent le premier rang : Cartier, Frontenac, La Salle, Marquette, tandis que de Duquesne à Detroit, de Vermont à la Nouvelle-Orléans, les routes frayées par d'intrépides Français sont parsemées de villes aux noms de France. Maintenant, de l'Algérie en Annam, de Tanger au Tonkin, de la Méditerranée, à Madagascar, la France, avec sa flotte de première force, tourne de nouveau sa diplomatie vers des possessions permanentes et mesure la terre avec un autre système que le système métrique dont elle a doué le monde scientifique.

« Notre dette politique envers la France est très grande, car c'est elle qui a été, comme l'a dit Guizot « la nation « purificatrice des idées du monde ». Et c'est encore elle qui, avec les États-Unis, marchera, la main dans la main, à la recherche du progrès, de l'idéal en politique, en morale et en civilisation. »

Il est certes bien naturel d'entendre un tel langage dans une institution qui porte le nom de Lafayette; mais si on veut bien se rappeler que ce collège se trouve dans un des vieux États de l'Union et que l'orateur est Américain, on verra que la France a, en effet, des amis sincères de l'autre côté de l'Océan.

THÉODORE STANTON.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Italie.

Il serait inutile d'aller jusqu'en Italie pour trouver au siège même du gouvernement un homme d'État capable de faire prédominer ses intérêts sur les devoirs que lui impose la prospérité du pays dont il a accepté de diriger la politique. En France, le parti modéré vient de recevoir un coup mortel, de celui-là même qu'il avait choisi comme le plus digne : En Italie, tout au contraire, c'est le chef effectif du pouvoir qui, ne pouvant se résigner à laver son honneur gravement compromis par les révélations de M. Giolitti, préfère tendre tous les ressorts du régime parlementaire, épuiser toutes les ressources de la Constitution, pour échapper à la juridiction indépendante dont l'arrêt seul pourrait le dégager de toute compromission déshonorante avec l'ancienne Banque romaine. Par une brusque prorogation des Chambres il vient d'interrompre sans délai la vie publique de l'Italie, ajoutant à une crise économique et à une crise financière sans précédent une crise politique, dont personne ne peut mesurer les conséquences. Il ne faut pas se méprendre sur la portée d'une pareille prorogation de la Chambre. La misère de certaines provinces est si grande qu'on verra sans doute le retour de ces insurrections de populations entières contre les exactions du fisc, comme l'année dernière la Sicile, la Ligurie et la Calabre en ont donné le spectacle. La situation politique, en dehors même des complications résultant des difficultés présentes, se ressent toujours de cet embarras grandissant de l'état économique du pays, parce que le gouvernement Crispi n'est pas encore résolu à mettre quelque équilibre entre les charges financières qui pèsent lourdement sur l'Italie et les recettes dont les moins-values devraient être pourtant significatives. A quelque prix que ce soit, M. Crispi ne veut pas laisser l'Italie déchoir du rang de grande puissance auquel la triple alliance l'aurait haussée depuis douze ans et, avec une vanité toute sicilienne, il pense que la fortune fléchira devant sa ténacité, que l'Italie pourra retrouver, sans réforme dans son budget de la guerre et de la marine, cette prospérité qui disparaît depuis plusieurs années sous l'amoncellement des déficits. Comme il a pu trouver sur quelques grands marchés européens des syndicats puissants qui soutiennent les cours des valeurs italiennes, il se figure que le crédit public de l'Italie est devenu inébranlable, alors qu'il est désormais à la merci de la spéculation.

Au dehors, sa politique est aussi surprenante qu'à l'intérieur; plus autoritaire que le chancelier de l'empire allemand, il prend sur lui d'interrompre, en tous cas de modifier les relations que l'Italie entretient avec les puissances. Et d'abord il rappelle M. Ressmann, ambassadeur d'Italie à Paris, laissant dire, sinon faisant dire, que la cause du départ de M. Ressmann, est la persistance des attaques de la presse française contre la politique de M. Crispi. On se demande comment M. Ressmann pouvait modifier l'attitude de la presse française. Qu'il soit arrivé à faire publier, dans quelques feuilles inconnues des articles louangeurs pour le premier ministre, c'est possible dans le temps où nous vivons, mais quel changement eût été apporté, par ces procédés politiques, à l'opinion générale de la France, à l'endroit du gouvernement italien? La France a été indignée de la condamnation prononcée à Gênes contre le capitaine Romani; elle ne peut pas admettre que cette condamnation soit autre chose qu'une odieuse représaille pour obtenir l'élargissement anticipé du major Falta qui, lui, était bien un véritable espion, muni de pièces et de renseignements sur les travaux de notre frontière, tandis que le capitaine Romani a été arrêté, vêtu de son uniforme, à quelques centaines de mètres de la frontière franchie par erreur : et comme, en France, le sentiment de justice passe beaucoup avant celui de vengeance, contrairement à ce qui est en Italie, de cet incident douloureux il est résulté un état de tension dans nos rapports avec l'Italie, un mécontentement légitime que notre presse a su parfaitement traduire.

Est-ce à dire que M. Ressmann ait été rappelé ? C'est absolument inexact. Le distingué ambassadeur est parti de Paris avec la certitude d'y revenir, parce qu'il est soutenu par le roi Humbert qui, dans la politique étrangère, tient parfois à jouer un rôle moins effacé que dans la politique intérieure: on sait bien que le baron Blanc, ministre des Affaires étrangères, désire ardemment l'ambassade de Paris, mais de la coupe aux lèvres la distance peut être longue.

Il faut plutôt penser que le voyage de M. Ressmann à Rome coïncide avec des négociations engagées entre l'Italie et l'Angleterre, à l'occasion des événements qui se préparent dans la Haute-Egypte. L'occupation de Kassala par le général Baratieri a été un fait d'armes considérable pour l'Italie, pour le Soudan mahdiste, pour l'Egypte et pour l'Angleterre.

Kassala commande les seules routes de la mer Rouge à Khartoum et Omdurman, et les Anglais sont inquiets d'avoir laissé l'Italie prendre pied d'une façon aussi hardie dans un pays qu'ils comptaient détacher d'abord de l'Egypte puis occuper comme un territoire vacant, situé dans le prolongement des possessions de l'Ouganda, de l'Ounyoro et des Grands Lacs. M. Ressmann, qui a été longtemps à Londres, serait bien à même de fournir des conseils précieux au roi sur l'entente à réaliser entre l'Italie et l'Angleterre et ce serait la véritable cause de son voyage.

Nous venons de parler de Kassala, ville voisine des territoires de Sennaar: à propos de ces régions où un puissant empire domina du XVIe au XVIIIe siècle, et au moment où les gouvernants, soit en France, soit en Italie, font preuve de qualités si contradictoires, — ici, abandon de son poste; là, ténacité à le conserver au risque de compromettre la situation même du pays, — on peut rappeler une curieuse organisation politique, qui ne risque d'ailleurs pas d'être imitée ni en France ni en Italie. Montesquieu trouvait en Perse des conseils à Louis XV : le pays de Sennaar fournit de la part de toute une série de princes un exemple admirable de désintéressement que nos hommes de gouvernement de nos jours ne donneraient certainement pas.

Le roi, en montant sur le trône, consentait à être mis à mort dès que les principaux officiers du royaume auraient décidé en conseil que cette mort était avantageuse à l'Etat; il existait même un fonctionnaire, choisi parmi les membres de la famille royale, qui était chargé de mettre à exécution la sentence des grands officiers. Ce personnage habitait le palais et prenait ses repas avec le roi.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32029 *L'Administrateur-gérant :* HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4 — 4e SÉRIE. — TOME III — 26 JANVIER 1895

LA POLITIQUE

24 janvier.

A lire certains journaux étrangers, on eût dit que la démission de M. Casimir Perier était une catastrophe irréparable : trois jours après, quand M. Félix Faure était élu, les mêmes journaux admiraient que la France se fût si rapidement tirée d'affaire. Ceci prouve, une fois de plus, que juger la politique de ses voisins n'est pas chose facile. La vérité est que notre situation était grave avant la démission de M. Casimir Perier et qu'elle reste grave après l'élection de son successeur.

S'il ne s'était agi que d'une question de personne, on pourrait dire que tout est bien qui finit bien. Le choix du Congrès a été heureux. Le nouveau Président, par ses convictions républicaines, par ses tendances libérales, représente bien l'opinion moyenne du pays. Dès son entrée en fonctions, il s'est montré correct; il s'est aussi montré généreux. M. Félix Faure n'est pas un politicien de carrière : il était chef d'industrie, il avait l'expérience des hommes et des choses quand il a été une première fois nommé député. On a dit de lui qu'il serait un président à l'américaine : le mot n'est pas pour nous déplaire. Mais quel que soit notre respect pour l'élu du Congrès, quelque espoir que nous soyons prêts à mettre en lui, il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui comme il y a huit jours, comme il y a trois mois, nous sommes en face de l'anarchie parlementaire.

Que faire ? Précisément le contraire de ce qu'on a fait depuis un an. La Chambre a perdu son temps, qui est le temps du pays : il s'agit maintenant de le bien employer. Le public est las des discours, et la moindre économie ferait mieux son affaire. Discuter le budget, le discuter à fond, hors de là tout est bagatelle. Le seul moyen de sortir de la crise actuelle, c'est que la Chambre s'impose à elle-même une discipline et s'y tienne obstinément ; c'est qu'elle décide de remettre toutes les interpellations, quelque intéressantes qu'elles puissent être, au jour où la loi de finances sera votée. Il y avait autrefois la trêve des confiseurs : on demande la trêve du budget.

Discussion sérieuse ne veut pas dire discussion rapide, au contraire. Quand le budget sera porté du Palais-Bourbon au Luxembourg, il faut que les sénateurs, à leur tour, prennent le temps de l'étudier. On oublie quelquefois que si le Sénat discute le budget après la Chambre, il a les mêmes droits financiers que celle-ci : il serait bon, sur ce point et sur d'autres, de revenir à cette Constitution de 1875 qu'on critique beaucoup plus qu'on ne l'applique.

Mais, dira-t-on, un conflit est toujours possible entre les deux assemblées, et cette année plus peut-être que toute autre. Si ce conflit se produit, pourquoi ne pas renvoyer le budget, comme on le fait aux États-Unis, à une commission composée par moitié de sénateurs et de députés? Ce serait le moyen d'éviter les pertes de temps, les débats irritants. Ainsi, on pourrait confier l'examen du budget aux hommes les plus compétents des deux assemblées, on ferait les affaires du pays, et on aurait toujours le temps, une fois le budget voté, pour disputer de politique.

PAUL LAFFITTE.

LE DERNIER SECRET

Nouvelle.

I

Il y a une dizaine d'années, Auteuil ressemblait beaucoup plus à une petite ville de province, dont il conserve encore un peu le caractère, qu'à un quartier de Paris. Entre les maisons espacées avec des airs de cottages, il y avait de grands jardins ou des terrains vagues plantés parfois d'arbres très vieux, qui presque tous ont disparu. Les rues, pour la plupart, n'étaient guère que des routes bordées de villas; car les maisons, sauf dans l'artère principale, ne rappelaient en rien celles que l'architecture de ces derniers temps a inventées pour entasser les familles. C'est à peine si, de-ci de-là, se dressait quelqu'une de ces énormes bâtisses, isolée, inquiétante et comme égarée. Les autres étaient à deux ou à trois étages, avec des galeries ou des balcons garnis de fleurs démodées et des boutiques en désordre, comme on en voit dans les villages. Les habitants n'avaient point non plus des allures parisiennes : rentiers, commis, employés, artistes, ils traversaient les rues en pantoufles, en vestons de travail, en robes du matin; ils se connaissaient entre eux à force de se rencontrer; ils voisinaient volontiers, avec des cordialités toutes provinciales; ils commèraient, comme dans ces petites villes où la curiosité des affaires du prochain remplace les autres intérêts; ils se querellaient aussi pour des riens, comme font les gens qui ont beaucoup de loisir; quand ils allaient *en ville*, ils attendaient avec patience leurs lents omnibus qui se succédaient à de longs intervalles, sans être jamais complets. Il y avait partout quelque chose de vieillot, de suranné, — mais dont on sentait pourtant la fin prochaine : un parfum qui va s'évaporer. Des architectes dressaient des plans, des ouvriers commençaient à creuser de vastes fondements : on devinait, on sentait que la ville grandissante ne pouvait tarder à s'étendre sur ce coin paisible, à surélever ces maisons basses qui tenaient trop de place, à saccager ces beaux jardins, à utiliser ces terrains vagues. La métamorphose, en effet, s'est accomplie : il y a dix ans on la pressentait, aujourd'hui on la constate.

Parmi les figures familières du quartier, que connaissaient les fournisseurs et qu'on signalait aux nouveaux locataires, on remarquait en ce temps-là les époux Roger.

C'étaient des bourgeois de l'ancienne école, de ceux dont la race se perd, à la fois très simples dans leurs mœurs et d'une certaine élégance d'esprit, naïfs sans être incultes, vivant modestement malgré leur aisance, économes par goûts et par tradition, bien que sans avarice, connaissant peu de monde, ne recevant guère, ne sortant presque jamais; de très braves gens, paisibles, inoffensifs, bienveillants à l'occasion, mais à peine rattachés par des liens invisibles au reste de l'humanité, dont l'agitation ne les atteignait pas, à laquelle ils ne demandaient ni n'apportaient rien.

Le mari, M. Célestin Roger, portait d'habitude un bonnet de velours noir, qu'il remplaçait par un chapeau rond quand il allait *en ville*, un veston droit, — un de ces vêtements confortables « où l'on est bien chez soi », disait-il, — et des pantoufles brodées, cadeau annuel de sa femme, régulier comme le premier de l'an, tantôt à fleurs, tantôt reproduisant des instruments de chasse ou tels autres attributs. Quoiqu'il eût quarante-cinq ans, il semblait plus jeune, l'œil vif, le teint frais, sans un poil blanc dans son impériale brune ni dans sa chevelure, plus fournie, qu'il portait en brosse. Soigneux de sa personne, il était toujours d'une propreté méticuleuse : trop petit pour être un bel homme, il était un joli homme, de ceux que les femmes regardent avec sympathie, bien que sans admiration. — A certains égards, M. Roger avait manqué sa vie, en ce sens du moins qu'il ne lui avait pas donné un but pratique, utile. Il ne faisait rien, il n'était rien. Autrefois, ses parents, qui s'étaient enrichis dans le petit commerce, rêvaient de le voir fonctionnaire : rêve bourgeois par excellence, fait d'un grand besoin de certitude, d'un rien de gloriole, du désir d'être pour quelque chose — si peu que ce soit — dans le jeu du rouage compliqué qui fait marcher le monde. Mais M. Célestin Roger avait l'esprit indépendant : l'administration lui déplut; il prit en aversion ses chefs, ses collègues, son bureau; son travail l'ennuya, car il détestait écrire, et il se rongea les ongles devant son encrier, en s'affligeant de sa destinée. Cependant, par amour de la paix, par paresse, il resta au ministère de l'Instruction Publique aussi longtemps que vécurent ses parents.

Son père disait :

— Il sera sous-chef!

Sa mère :

— Il sera décoré!

Et les deux vieux se frottaient les mains, persuadés qu'ils avaient préparé à leur fils la plus belle carrière qu'un homme puisse poursuivre.

A vingt-huit ans, Célestin se maria, ou se laissa marier, sans ardeur ni révolte, avec des sentiments tout pareils à ceux qui l'avaient conduit au ministère. Mais trois ans après, ayant perdu ses parents, il donna sa démission, pour se consacrer à l'administration de la petite fortune dont il hérita. Il la plaça presque tout entière en maisons : c'est plus sûr; et

il se mit à surveiller ses immeubles. Préparer les baux, toucher les loyers, discuter les réparations nécessaires avec les locataires et l'architecte, maintenir les lieux en bon état, écouter les réclamations des concierges, sans parler des menus travaux qu'un homme industrieux peut accomplir chez lui, c'est une occupation : elle remplit l'existence de M. Célestin Roger.

Au moment de son mariage, Mme Roger, née Caroline Duchemin, venait à peine d'avoir vingt ans. Elle avait grandi, fille unique, dans un entresol de la rue Rambuteau, au bruit des voitures, des omnibus, des camions qui, tonnant sur les durs pavés, étouffaient les gammes et les romances qu'elle exécutait sur son piano, ou berçaient ses lectures. Ses parents, comme ceux de son fiancé, exerçaient un commerce qu'ils quittèrent sitôt leur fille établie : ils s'en allèrent habiter, à Bois-Colombes, une minuscule maison à toit rouge, entourée d'un jardin en diminutif; car tel avait été le rêve de leur vie. Ils ne trouvèrent point dans leur retraite le plaisir qu'ils en attendaient. Vainement ils s'efforcèrent de s'intéresser à la culture de quelques fleurs, de quelques légumes et de deux abricotiers : l'ennui les prit, un ennui morne, douloureux, impitoyable ; et ils moururent à peu d'intervalle l'un de l'autre, avant de s'être habitués à jouir du fruit de leur travail, sans avoir eu la satisfaction suprême, qu'ils guettaient, d'être aïeuls.

A ce moment-là, Caroline Roger était une jolie personne, ou plutôt une de ces personnes qui plaisent. Elle avait cette fraîcheur propre aux jeunes filles poussées dans les quartiers populeux de Paris : un teint d'une délicatesse extraordinaire, dont un sang pâle, sous la finesse satinée de la peau, rosait la blancheur aux émotions les plus fugitives; ses fins cheveux blonds frisaient légèrement sur le front et les tempes ; ses beaux yeux gris, très grands, avaient un regard à la fois candide et profond, dont l'expression ne changeait guère ; une bouche finement dessinée, et surtout de merveilleuses petites dents, éclatantes, donnaient à ses sourires, un peu las, un peu fades, une grâce infinie. Mais ce qui surtout attirait en elle, c'était le charme intérieur d'une âme très calme, très douce, d'une de ces âmes qui ralentissent le mouvement de la vie, et, pour ainsi dire, en feutrent les bruits. Elle était bonne, quoique sa bonté fût plutôt passive; elle était surtout confortable : partout où elle se trouvait on se sentait bien. Elle resta jolie jusqu'aux environs de trente ans ; puis, en peu de temps, elle s'épaissit, elle se fana, sans d'ailleurs changer de caractère, sans rien perdre de son humeur égale, de son sourire accueillant, de ses gestes lents et graves comme une harmonie en tons mineurs.

Les époux Roger passaient pour être toujours épris l'un de l'autre, malgré les années.

Dans le fait, leur union paraissait absolue : on les voyait sans cesse ensemble, ils ne se quittaient pour ainsi dire jamais. Les quatre bonnes qui, en près de vingt années, se succédèrent à leur service, n'entendirent jamais entre eux la moindre querelle. Ils se parlaient du ton le plus affectueux, d'un ton de courtoisie tendre qui tenait la limite entre le respect amical et la familiarité trop grande. Il l'appelait : « Ma bonne amie » ; elle l'appelait : « Mon bon chéri », et leurs deux voix se faisaient caressantes, comme si, à chaque parole qu'ils échangeaient, ils eussent éprouvé le besoin de se dire, sous l'insignifiance des mots, quelque chose de tendre. Du reste, ils ne parlaient beaucoup ni l'un ni l'autre : il y avait entre eux, souvent, de ces silences où l'on s'entend mieux. Certainement, quelque humbles qu'elles fussent, leurs pensées devaient toujours être d'accord, comme si elles eussent jailli d'une source commune. On n'aurait jamais pu croire que l'un eût un souci, une préoccupation, un désir que l'autre ne partageât pas aussitôt. Les personnes qui les approchaient les trouvaient touchants. On les citait comme un parfait exemple de l'attachement conjugal. On disait d'elle :

— Mme Roger adore son mari : cela se voit !

De lui :

— M. Roger couve sa femme du regard, sans cesse !..

D'eux :

— Ce sont des gens heureux entre tous !..

Parfois seulement, les plus clairvoyants, ou les malicieux, hasardaient une restriction :

— Oui, disaient-il, mais... ils n'ont pas d'enfant !..

Ces indiscrets mettaient le doigt sur la plaie.

En effet, les Roger avaient passionnément désiré un enfant, étant de ceux qui se marient pour fonder une famille essentiellement. Sans doute, Caroline était une excellente femme : elle eût été une meilleure mère ; Célestin était un bon mari : il aurait été le père le plus dévoué, le plus passionné, peut-être. Dès les premiers temps de leur mariage, le thème préféré de toutes leurs causeries, c'était :

— Quand nous aurons un beau bébé...

Là-dessus ils brodaient des variations infinies : Serait-ce une fille ? serait-ce un garçon ? Quel nom faudrait-il lui donner ?

Au bout d'une année, quand ils virent qu'il ne venait ni garçon ni fille, ils commencèrent à s'inquiéter; mais, d'abord, en plaisantant leur inquiétude, en affectant de ne pas la prendre au sérieux. Puis elle s'aggrava, elle grossit, elle les remplit de tristesse : ils consultèrent des médecins, des sages-femmes, des spécialistes. Leur souci devint une obsession : ils ne parlèrent que de cela, ils ne pensèrent qu'à cela, ils eurent de fausses joies, des espoirs ardents et déçus. Et, lentement, à travers les traitements, les

cures, l'attente, ils se résignèrent, sans savoir comment, leur grosse douleur s'étant usée, quoiqu'elle fut toujours là ; en sorte qu'ils vieillissaient ensemble en pensant que le moins possible à leur déception, ayant cette sagesse qui pousse les gens modérés à écarter de leur esprit les préoccupations pénibles contre lesquelles on ne peut rien. Jamais plus ils ne touchaient à ce sujet, qui avait coûté tant de larmes secrètes à la pauvre Caroline : elle aimait à se dire que son mari en avait pris son parti ; et s'ils n'étaient pas tout à fait heureux, du moins ne souffraient-ils plus.

Ils occupaient un petit appartement de quatre pièces dans un immeuble assez vaste que possédait M. Roger, entre la rue La Fontaine et la rue Mozart. Le corps principal du bâtiment était une maison à deux étages, solidement construite, mais bien vieille et assez mal distribuée, dont la façade donnait sur la rue La Fontaine. A cette maison, attenaient deux ailes formant pavillons, entre lesquelles s'ouvrait un grand jardin, partagé entre les locataires, qui cultivaient chacun son petit carré. M. Roger, toutefois, s'en était réservé le meilleur morceau. Il y faisait des merveilles : il n'avait pas moins de dix-huit espèces de roses ; ses tulipes au printemps, ses dahlias en automne, étaient aussi beaux que ceux qu'on admire dans les plus beaux parterres ; et il en était fier, et il les aimait. — Dans son angle le plus rapproché de la rue Mozart, dont le séparait un rideau d'arbres, le jardin encerclait encore un tout petit pavillon, entouré de trois toutes petites plates-bandes, vraie demeure de poupée, peinte en gris rose, comme un joujou.

Les appartements et les pavillons étaient tous occupés par des gens tranquilles, car M. Roger préférait louer à des prix modestes pour être sûr de ses locataires. Il exigeait qu'ils n'eussent ni chien, ni animaux bruyants, ni instruments de musique. Jamais il n'aurait agréé un ménage ayant plus de deux enfants. Encore préférait-il les célibataires, surtout les vieilles demoiselles ; il en avait eu plusieurs : il conservait avec un soin jaloux une ancienne institutrice, chétivement rentée, dont il n'augmentait jamais le loyer, quelque insuffisant qu'il fût. Du reste, les Roger n'entretenaient aucune relation avec leurs locataires : c'étaient de bons propriétaires, prêts à écouter les réclamations justifiées, capables de supporter un retard dans le paiement des termes ; ce n'étaient point des propriétaires familiers.

Leur appartement — le premier étage de celui des deux pavillons dont le rez-de-chaussée logeait les concierges — aurait donné une étroite idée de leur fortune ; mais comme il suffisait à leurs besoins, ils s'en contentaient. Il était meublé aussi simplement que possible : de bons meubles, solides, honnêtes, mais sans élégance ni style. Point de bibelots : leurs yeux s'en passaient. Des rideaux blancs aux fenêtres, une garniture de bronze sur la cheminée du salon (le motif de la pendule représentait un pêcheur de crevettes) ; aux parois, quelques images dans des passe-partout encadrés de baguettes noir et or. En revanche, leurs armoires en noyer poli regorgeaient de linge, d'un linge superbe, inusable, comme on en chercherait en vain dans les grands magasins ; ils avaient toujours en abondance des provisions de toutes sortes, dont ils n'usaient guère ; et M. Roger soignait dans sa cave de bonnes bouteilles qu'il tirait de leur poussière aux jours de fête, aux anniversaires, ou quand, par hasard, on avait à dîner quelque membre d'une de leurs deux familles. Cette aventure était fort rare : les Roger tenaient à l'écart leurs cousins, avec cette aversion instinctive qu'on a pour ses héritiers, s'ils ne sont que des collatéraux ; ils ne les recevaient que lorsqu'il leur était impossible de faire autrement, en cérémonie, pour leur faire comprendre que la fête ne pouvait se renouveler trop souvent. Ces corvées, qui revenaient à peine une fois l'an, dérangeaient seules la régularité de leur existence, et troublaient l'égalité de leur humeur.

II

Or, au terme d'octobre de l'année 1879, le pavillon de l'angle du jardin devint vacant, par la mort du vieux commis en retraite qui l'occupait depuis cinq ans. Des mois se passèrent sans qu'il trouvât d'amateur. Plusieurs personnes vinrent le visiter : aux uns il parut triste, d'autres redoutèrent son humidité, quelques-unes se moquèrent même de sa ridicule exiguïté.

— Nous aurons de la peine à le louer, mon bon chéri ! disait Mme Roger chaque fois que son mari revenait, avec son trousseau de clefs, d'une visite inutile.

M. Roger hochait la tête, et répondait :

— Je le crains, ma bonne amie !

Une fois même, on agita la question de le réparer : peut-être qu'en l'excavant, on corrigerait cette apparence humide qui effrayait surtout les gens. En vain M. Roger citait l'exemple du précédent locataire, qui l'avait habité pendant cinq ans sans y contracter de rhumatismes, on lui répondait toujours :

— Il n'y a pas de cave !

Cet argument sans réplique le paralysait.

— On en pourrait faire une, hasarda-t-il une fois.

Et il y songea sérieusement. Mais Mme Roger redoutait les ouvriers, le bruit qu'ils font, la poussière de la chaux, les détritus, les déblayages, le massacre

probable de son jardin. Elle combattit donc l'idée de son mari, qui d'ailleurs n'insista pas, et conclut :

— Si nous ne louons pas, nous ne louerons pas, voilà tout!

Comme elle lisait un léger regret dans ses yeux, elle ajouta :

— Ce n'est pas une affaire!

Il répéta, avec un soupir :

— C'est vrai, ce n'est pas une affaire!

En réalité, il souffrait de voir ses logements inoccupés, non pour la petite somme qu'il perdait, mais par amour-propre de propriétaire :

— Une maison sans habitants, disait-il volontiers, c'est un corps sans âme. Cela éveille des idées de mort.

Et la tristesse du pavillon, avec ses volets gris fermés et l'eau qui, par les jours de pluie, pleurait de ses gouttières, l'emplissait de mélancolie.

Un jour de printemps, une femme entre deux âges, en deuil, qui tenait par la main une jolie petite fille de quatre ou cinq ans, vint demander à visiter le pavillon. Le concierge fut appeler M. Roger, qui se prépara, comme d'habitude, à descendre avec son trousseau de clefs et son boniment accoutumé, tandis que sa femme allait se poster derrière les volets mi-clos, pour observer :

— Encore un dérangement inutile! dit-elle comme il ouvrait la porte.

Il se retourna pour répondre :

— Qui sait?

Elle le vit saluer l'étrangère, et remarqua, non sans un peu d'étonnement, qu'il tapotait les joues de la petite fille. Un moment après, il rentrait tout joyeux :

— Le pavillon est loué! dit-il.

Elle s'écria :

— Pas possible!

Il expliqua, d'une haleine :

— Oui, c'est fait. Nous signons le bail demain. Un bail de trois ans. Par exemple, c'est cent francs de moins que M. Châtel!

Elle haussa les épaules :

— Qu'importe?... Il est loué, il ne sera plus vide : c'est l'essentiel... C'est à cette dame?

— Oui.

— Qui est-ce?

— Une veuve. Elle s'appelle Mme Odry. Elle n'a qu'un enfant : la jolie petite fille qui l'accompagnait.

— Et... ses références?

— Elle m'a indiqué deux personnes que j'irai voir cette après-midi.

Et, plus vite, d'un ton pressé :

— Tu peux être tranquille : je ne signerai pas le bail sans savoir à qui j'ai affaire.

— J'espère bien. Il ne faudrait pas avoir là quelque aventurière.

Mme Roger avait une peur extrême de ce qui n'est pas correct, régulier, irréprochable, et se méfiait toujours un peu des femmes seules. Elle ajouta :

— Tâche de savoir qui était son mari, ce qu'elle fait, si elle a des parents, ou un peu de fortune?...

Plus tard, quand elle chercha dans sa mémoire les moindres détails relatifs à Mme Odry, elle crut se rappeler que son mari avait détourné les yeux en répondant :

— Je tâcherai.

L'après-midi, M. Roger sortit, comme il l'avait annoncé, en embrassant sa femme sur le front, comme d'habitude. Il revint au bout de deux heures à peine, avec les meilleurs renseignements : M. Odry, mort l'année auparavant, était comptable dans une maison de banque, fort estimé de ses chefs. Sa veuve possédait quelques rentes, qu'arrondissait un beau-frère riche, établi aux colonies. C'était une personne « très recommandable à tous les égards »... « tout à fait comme il faut », Lyonnaise, de bonne famille, de bonne éducation, en qui l'on pouvait avoir pleine confiance.

— Il faut croire que nous avons de la chance, dit Mme Roger après avoir écouté ces détails, récités par son mari comme une leçon bien apprise.

Le bail fut signé le lendemain, et, deux jours après, Mme Odry emménagea.

De sa fenêtre, derrière son contrevent, Mme Roger vit décharger le petit mobilier, simple et de bon goût, dont elle put examiner chaque pièce : un joli salon Louis XV, clair, pimpant, une salle à manger en noyer ciré, une chambre à coucher en palissandre, tout cela menu, comme calculé pour l'étroitesse du logis, et presque neuf, très soigné, éveillant l'idée d'emplettes récentes. Habituée à raisonner sur ce qu'elle voyait, et à remonter des effets aux causes, Mme Roger conclut que le ménage Odry avait renouvelé son mobilier peu de temps avant la mort du chef de la petite famille, au moment peut-être où l'on sortait des années les plus difficiles pour entrer dans une période meilleure; et elle éprouva comme un mouvement de pitié attendrie pour sa nouvelle locataire. Ce mouvement fut d'autant plus vif, que la jeune veuve avait vraiment une figure très sympathique dans ses vêtements noirs qui seyaient à son teint de blonde, à son profil pur et calme, à son air doux, triste, résigné, — cet air que prennent peu à peu les êtres qui ont vu de près la souffrance ou ceux dont la vie a été battue par beaucoup de hasards et qui en conservent une continuelle inquiétude, la crainte constante d'un malheur possible. Elle communiqua ses réflexions et ses suppositions à son mari, qui se contenta de répondre, d'un ton distrait :

— Oui, peut-être... On ne sait pas.

— La pauvre femme! dit-elle ensuite. Elle est seule avec ses déménageurs. Peut-être a-t-elle besoin de quelque chose. Si j'allais lui offrir notre aide ?

— Si tu veux, répondit M. Roger avec un certain empressement, et un peu étonné : car c'était la première fois que sa femme marquait tant d'intérêt à de nouveaux arrivants.

De sa démarche lente de personne gênée par l'embonpoint, Mme Roger traversa le jardin. Elle discuta un instant avec sa locataire sur le seuil du pavillon, au milieu des caisses, et revint seule, à petits pas:

— Mme Odry n'a rien voulu accepter, dit-elle à son mari ; par discrétion, je pense... Sais-tu qu'elle est tout à fait bien, cette jeune femme?... Elle a l'air si triste!... Et une voix charmante, très douce, un peu cassée, comme si elle avait beaucoup pleuré.

M. Roger murmura :

— Oui, c'est vrai, elle est très bien...

Elle voulait dire encore quelque chose, mais hésitait, par crainte d'effleurer le point douloureux de leur vie. A la fin, la poussée intérieure qui l'incitait à parler fut plus forte; elle ajouta :

— Et sa petite fille?...

Elle interrogea du regard son mari, crut remarquer qu'il souriait à demi, comme s'il avait eu la même pensée sans oser s'y arrêter, et continua :

— ... Un ange!... Jolie comme un cœur, avec ses cheveux en boucles et sa figure de beau bébé rose... Et l'air si sage!... Vraiment, je crois que nous avons eu de la chance, avec ces locataires.

M. Roger, les yeux dans le vague, répondit d'un ton distrait :

— Oui, sans doute, il vaut toujours mieux avoir chez soi des gens convenables.

Et la conversation s'arrêta, le sujet étant, pour l'heure, épuisé.

Les jours suivants, Mme Odry s'installa. Elle ne prit pas de bonne. Elle se contenta d'une femme de ménage, recommandée par le concierge, qui venait le matin et partait à l'heure du déjeuner : une grosse femme gaie, bruyante et bonne enfant, dont les passages en coup de vent mettaient une animation inaccoutumée autour des petits pavillons. Ce fut un thème à nouveaux commentaires. Suivant son habitude, Mme Roger observa le détail, et en tira ses conclusions :

— Pas de bonne, dit-elle à son mari, et une femme de ménage qui ne reste pas seulement pour servir le repas! Elle ne doit pas avoir beaucoup de fortune... Peut-être que la rente du beau-frère qui est aux colonies n'arrive pas régulièrement... La pauvre femme!... Heureusement qu'elle est chez des gens qui ne la tourmenteront pas au moment du terme... Et quand on pense que si son mari avait vécu...

Elle laissa sa phrase en suspens, comme s'il eût été trop long d'énumérer tout ce qui aurait pu se produire sans la mort. M. Roger ne répondant pas — il devenait de plus en plus silencieux avec l'âge, il laissait souvent tomber sans les relever les observations de sa femme, — elle reprit :

— ... D'ailleurs, une femme seule a si peu de besoins!... Plus tard, c'est vrai, il y aura l'éducation de la petite fille... Mais plus tard, est-ce qu'on sait?... Elle est encore assez jeune, assez jolie pour se remarier... Peut-être qu'elle aimait beaucoup son mari, c'est vrai; mais le temps console, n'est-ce pas?...

— Oh! oui, fit M. Roger, il n'y a pas de douleur éternelle!

— C'est bien préférable qu'il en soit ainsi : sans cela, pour combien d'êtres la vie serait affreuse!...

— Tout s'oublie : il n'y a que les premiers moments qui soient terribles.

Mme Roger rêva un instant sur ces généralités, et reprit, de sa voix apitoyée :

— Comme elle a dû souffrir, la pauvre créature!... Et certainement, elle n'a pas encore oublié, elle n'est pas encore consolée... Je voudrais savoir quelque chose de plus sur elle...

Souvent Mme Roger se plaisait à observer ainsi ses locataires : ils distrayaient son désœuvrement, lui fournissaient des sujets de conversation, faisaient tourner son imagination dans le cercle peu compliqué où elle aimait à se mouvoir; mais cette fois, elle y mettait de l'intérêt, de la sympathie, un peu de son âme indolente et bienveillante. M. Roger s'étonna de son insistance, ou s'en inquiéta, craignant sans doute, dans son égoïsme d'homme, qu'un excès de pitié ne vînt troubler le cours réglé de leur existence :

— Je crois, dit-il, qu'il vaut mieux ne pas trop s'occuper d'elle : c'est plus discret. Quand on est dans sa situation, on craint les regards des autres.

Mme Roger secoua la tête :

— Moi, fit-elle, il me semble plutôt que la sympathie fait toujours du bien!...

Et chaque jour, elle entretenait son mari des faits et gestes des nouveaux locataires :

— Mme Odry est sortie aujourd'hui... seule, toute l'après-midi... Justine était venue pour garder l'enfant : elles ont joué dans le jardin.

M. Roger, qui était sorti lui-même, demanda :

— Est-ce que cette Justine n'est pas bien bruyante?

— Mais non, je t'assure : elle rit un peu fort, voilà tout!...

Une autre fois :

— Mme Odry s'est égayée, aujourd'hui, en courant dans le jardin avec sa fille... Elle était toute rose... A propos, la petite s'appelle Claire, tu ne savais pas?... C'est un nom gentil, qui me plaît beaucoup...

Ou bien :

— Figure-toi que sa mère lui donne déjà des leçons de piano : je l'ai entendue jouer *Ah! vous dirai-je, maman*... N'est-ce pas tout à fait extraordinaire ?... Mme Odry, d'ailleurs, joue très bien... Elle a vraiment du talent...

Ou encore :

— Justine a dit à la concierge que Mme Odry était si bonne, si bonne !...

M. Roger l'écoutait, mais sans aucun effort pour soutenir la conversation; évidemment, les locataires du petit pavillon ne l'intéressaient guère plus que les autres, et il eût préféré que sa femme s'occupât moins d'eux.

Une nuit, un violent coup de sonnette éveilla les deux époux. M. Roger, effaré, bondit hors de son lit, enfila son pantalon et courut à la porte, tandis que sa femme, dressée sur son séant et remplie d'effroi, s'écriait :

— Qu'y a-t-il?... Mon Dieu! qu'est-ce que cela peut être ?

Sans ouvrir, M. Roger demanda :

— Qui est là?...

Une voix tremblante répondit :

— C'est moi, Mme Odry... Je vous demande bien pardon...

M. Roger voulut ouvrir ; mais il ne trouva pas tout de suite la serrure, et il demanda, d'un ton d'indicible angoisse :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Claire...

La voix trembla plus fort :

— Oui, Claire est malade, très malade...

La porte s'ouvrit enfin; et Mme Odry, à peine vêtue, échevelée, continua :

— C'est peut-être le croup... Il faudrait un médecin... Moi, je ne peux pas la laisser seule... Voudriez-vous prier votre bonne...

— J'irai moi-même, dit M. Roger.

Il s'habilla à la hâte, sans rien dire, si ému, qu'on entendait trembler les objets qu'il touchait.

Presque malade de la peur qu'elle venait d'avoir, sa femme se mouvait lentement, avec des soupirs et des exclamations :

— Je m'habille aussi, dit-elle... Je vais voir ce qu'il y a... La mère est toute seule...

— Tu as raison, répondit M. Roger... Tu es bonne... C'est dans des cas pareils qu'il faut savoir s'entr'aider.

Et il partit en grande hâte, sans son pardessus, par la nuit fraîche.

Le médecin, qu'il ne tarda pas à ramener, le rassura tout de suite : ce n'était que le faux croup, il n'y avait aucun danger; l'accès passerait aussi vite qu'il était venu. Pourtant, les Roger restèrent longtemps encore au chevet de la petite malade, qui se calma peu à peu, et dont la toux rauque se tut. Mme Odry, dans l'attendrissement joyeux qui suit les craintes écartées, les remercia avec effusion. Mais, tandis qu'elle avait remercié très simplement M. Roger de sa course rapide, comme si un tel service n'eût rien eu que d'ordinaire, elle avait des larmes dans les yeux en serrant les mains de Mme Roger, à qui elle répétait, d'un accent vibrant de reconnaissance et presque d'admiration : — Oh! que vous êtes bonne! que vous êtes bonne!... Pourquoi êtes-vous si bonne?... »

Mme Roger se laissait faire, bien qu'un peu étonnée : jamais elle n'avait pensé qu'elle fût meilleure que beaucoup d'autres. Et qu'avait-elle fait pour mériter de tels éloges? Son mari, lui, s'était dérangé, pour courir dans la nuit, par le froid; elle avait seulement traversé le jardin, pour apporter à l'étrangère l'appui de son inutile pitié, quelques paroles vaines, un effarement qui peut-être rendait plus hésitants et plus maladroits ses premiers soins. Qu'est-ce qui, dans tout cela, méritait de telles louanges? La pitié devant la douleur est un sentiment naturel, presque égoïste, que chacun éprouve à l'occasion, car chacun sent de la même manière que les malheurs du prochain sont un peu les siens, — menace commune, dont les plus indifférents comprennent parfois le sens redoutable : elle n'est bonne, utile, elle ne mérite l'éloge que lorsqu'elle est active, que lorsqu'elle aide, et, pour la première fois peut-être, Mme Roger se reprocha sa passivité, et s'en voulut de n'avoir trouvé que des larmes, pendant que la mère, dont les mains tremblaient d'épouvante, préparait des sinapismes. Pourtant, rentrée chez elle, elle s'attendrit de nouveau, elle pleura encore :

— Oh! cette enfant, répétait-elle, qu'elle est délicieuse!... Elle avait l'air d'une sainte quand elle s'est endormie, oui, d'une toute petite madone... Et je pensais : « Si elle ne se réveillait pas?... » Mon Dieu, te représentes-tu cela?... Cette pauvre femme qui n'a plus qu'elle au monde, et qui l'aime tant!...

— Heureusement que c'était une fausse alerte, dit M. Roger.

Mme Roger secoua la tête :

— Oui, fit-elle, heureusement... Mais c'est égal, vois-tu, elle est trop parfaite pour vivre longtemps, cette petite... J'ai peur pour elle...

Longtemps encore, ils continuèrent à causer ainsi de choses tristes. Ramenés à leur préoccupation d'autrefois, que réveillait depuis quelque temps la présence de Claire, ils se dirent que les enfants sont une source de tourments continuels, qu'on les aime trop, qu'on souffre beaucoup par eux et pour eux, et que, tout calculé, ceux qui n'en ont pas ne sont point trop à plaindre : leur vie est plus égoïste, c'est vrai, mais aussi plus tranquille, car les peines qu'ils ignorent, si elles sont chères, sont infiniment douloureuses. Puis ils en vinrent à parler d'eux-mêmes :

l'idée de la mort, qui venait de les frôler, les hanta. — Quand on n'a pas d'enfants, dit Mme Roger, on est plus intimes, on a plus besoin l'un de l'autre... Pourtant, il faudra bien que l'un de nous deux parte le premier...

— Tais-toi!... lui dit son mari.

Elle s'écria, des larmes dans la voix :

— Oh! si nous pouvions mourir ensemble!...

Et elle se tenait contre lui, rajeunie, redevenue enfant : une enfant épeurée, qui cherche un refuge, un appui. Lui, semblait heureux de l'offrir. Jamais ils n'avaient mieux senti la force du lien qui les unissait, de ce lien robuste tissé jour à jour par la vie commune, par les événements qui nous portent ensemble vers le même but incertain, par les soucis, ou les deuils, ou la joie qu'on partage :

— On est heureux de vieillir ensemble, dit-elle.

Puis, revenant à son idée, avec un léger frisson :

— Je sais bien que je ne pourrais pas vivre sans toi... Nous ne sommes qu'un, n'est-ce pas?... Où donc une femme peut-elle trouver la force de supporter une telle douleur?...

— Elle la supporte pourtant, dit M. Roger.

— Tu penses à Mme Odry, sans doute?... Mais elle a sa fille, elle!... Vois-tu, il faut que nous devenions très vieux. Nous ne serons plus que deux ombres, deux petites flammes vacillantes... Le coup de vent qui soufflera l'un emportera l'autre en même temps... Je ne veux pas rester seule, je ne veux pas!...

(*A suivre.*)

ÉDOUARD ROD.

LA REVELLIERE-LÉPEAUX
ET SES MÉMOIRES

On savait que, sur le déclin de sa vie, le conventionnel et directeur Louis-Marie La Revelliere-Lépeaux avait rédigé des *Mémoires*, et qu'il avait laissé à son fils Ossian le soin de les publier. On savait aussi que ce dernier, après avoir longtemps hésité, avait fait imprimer ces *Mémoires* en 1873, mais qu'il n'avait pas mis en vente cet ouvrage. Cependant le dépôt légal fait à la Bibliothèque nationale permit de lire ces *Mémoires* auxquels cette interdiction volontaire donnait un attrait de curiosité. J'eus ainsi occasion de les parcourir et je compris que l'héritier de La Revelliere avait craint, non sans raison, surtout à l'époque de l'ordre moral, de causer du scandale et de fournir une pâture facile aux ennemis des institutions républicaines. Mes études m'ont forcé à lire plus attentivement ces *Mémoires*, et l'impression première s'est confirmée encore davantage. Je fus surpris du ton de dénigrement qui régnait dans tout l'ouvrage et des jugements passionnés portés contre des hommes que je n'étais pas habitué à considérer sous un tel aspect. Je résolus, pour mon édification personnelle, de contrôler les assertions de La Revelliere; le travail m'intéressa et me permit de me faire une opinion. Je n'y songeais plus quand on annonça l'apparition prochaine de ces *Mémoires* (1). Il est bien possible que cette publicité fasse perdre à ces *Mémoires* une partie de l'intérêt que leur avait assuré cette demi-interdiction, qui laissait pleine carrière aux suppositions les plus saugrenues et qui prêtait à un témoignage plus d'intérêt et plus d'importance qu'il ne comportait. Il suffit, pour remettre les choses au point, d'avertir le lecteur, et c'est pourquoi j'ai repris et coordonné mes notes.

Nous allons d'abord laisser la parole à La Revelliere-Lépeaux, qui va nous conter lui-même son origine.

Je suis né, dit-il, le 24 août 1753, à Montaigu, en Bas-Poitou, aujourd'hui département de la Vendée, alors sénéchaussée de Fontenay-le-Comte et diocèse de Luçon. Mon père était d'une famille de bourgeois de campagne, tous fort honnêtes gens; mon bisaïeul était fabricant d'étoffes au Mai, près Cholet; mon aïeul, bachelier en théologie, abandonna l'état ecclésiastique avant d'être engagé dans les ordres et acheta une charge de notaire royal... Je reçus les prénoms de Louis-Marie (2).

Ainsi La Revellière était d'une famille bourgeoise de Montaigu, ville dont son père fut maire pendant vingt-cinq ans. Il eut une enfance maladive. Il était — c'est lui-même qui le déclare — têtu, taquin et d'assez

(1) *Mémoires de Larevelliere-Lépeaux*, membre du Directoire exécutif de la République française et de l'Institut national, publiés par son fils sur le manuscrit autographe de l'auteur et suivis de pièces justificatives et de correspondances inédites. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1895, 3 vol. in-8°, ornés d'un portrait en héliogravure, d'après le tableau de Gérard. — Dans un avertissement placé en tête du premier volume, les éditeurs expliquent dans quelles conditions ils ont accepté de publier ces *Mémoires* et dégagent leur responsabilité des attaques dirigées par l'auteur contre Carnot.

(2) Quoique bourgeois, le père de Louis-Marie vivait noblement et est qualifié de *noble* dans l'acte de baptême. (Cf. *Dictionnaire des Parlementaires.*) Comme il était d'usage dans les familles, le futur directeur emprunta à un hameau situé entre Montaigu et Treize-Septiers (Vendée), qui s'appelait *L'Épaud*, le nom de *L'Épeaux*. Il signa le serment du Jeu de Paume : *L. M. Delarevelliere Delépeaux*. (Cf. A. Brette, *Le Serment du Jeu de Paume*, pl. II.) L'Almanach royal de 1790 l'inscrit ainsi : *De la Revelliere de l'Épeaux*. Quand il devint administrateur du département de Maine-et-Loire, il supprima la particule et signa *Louis-Marie Larevelliere Lépeaux*. (Cf. dans ma collection révolutionnaire une lettre du 9 octobre 1791.) A la Convention et au Directoire il signa *L.-M. Revelliere-Lépeaux*. Je n'ai trouvé, dans aucune des nombreuses signatures qui m'ont passé sous les yeux, d'accent sur le mot *La Revelliere*. Je crois donc que la meilleure orthographe à adopter est *La Revelliere-Lépeaux*. Cette forme, en effet, tient compte à la fois de la particule, qui figure au nom du père dans l'acte de baptême, et de la signature définitive du futur directeur.

mauvaise humeur, et son penchant à la mélancolie allait souvent jusqu'à lui faire répandre des larmes. Il termina ses études à Angers, au collège de l'Oratoire, et y obtint des prix. Il se lia particulièrement avec deux camarades, Jean-Baptiste Leclerc et Urbain Pilastre, qu'il devait retrouver à l'Assemblée constituante et à la Convention. Il fit son droit, pour lequel il avait peu d'aptitude, puis vint à Paris, où il fut reçu avocat à l'âge de vingt-deux ans (1775). Il entra chez un procureur, mais revint en Anjou, en septembre 1778. Il se maria, le 14 février 1781, avec Mlle de Chandoiseau et, après la mort de son beau-père, se retira à la campagne au hameau des Sablons. C'est là que le trouva la Révolution. Syndic municipal de la commune de Faye, électeur, chargé de la rédaction du cahier de la commune, La Revelliere-Lépeaux fut élu, le 20 mars 1789, troisième député du tiers état de la sénéchaussée d'Anjou. C'est ainsi que le futur directeur entra dans la vie politique. Il eut, dès l'ouverture des États généraux, une violente altercation dans l'église Saint-Louis à Versailles avec le marquis de Dreux-Brézé, à l'occasion des places affectées au tiers état. On trouvera dans ses *Mémoires* (I, 67) le piquant récit de cette anecdote, qui fait penser d'une façon singulière à la fameuse apostrophe de Mirabeau, dont il ne parle pas. La Revelliere ne joua, en réalité à la Constituante qu'un rôle assez effacé. Il fut un des fondateurs du club des Jacobins, mais l'abandonna bientôt.

La Revelliere, on le voit, était un modéré. Après la session il revint à Angers, où il fut nommé membre du conseil général du département de Maine-et-Loire avec ses amis Leclerc et Pilastre. Il eut, en cette qualité, à lutter contre les premiers soulèvements de la Vendée. Appelé au poste de haut-juré, il se rendit à Orléans et y séjourna trois mois. Il rentra à Angers, en août 1792, et fut, le 5 septembre suivant, élu député de Maine-et-Loire à la Convention, le 4e sur 11.

La Revelliere se rapprocha davantage des Girondins que des Montagnards. Cependant, lors du procès de Louis XVI, il se prononça contre le roi, et même, si nous l'en croyons, il eut une grave discussion avec les principaux chefs de la Gironde, qui réclamaient l'appel au peuple, notamment Vergniaud, Gensonné, Guadet et Petion.

Il essaya de leur démontrer que ce serait pour eux une grande faute de voter l'absolution du roi. « Au contraire, dit-il (t. I, p. 130), si vous votez pour la condamnation, seul parti que vous laissent à prendre de si malheureuses circonstances, vos adversaires n'auront pas le plus léger prétexte pour faire soupçonner votre patriotisme et se populariser à vos dépens. Vous conserverez une force morale et une influence telles qu'avec du courage et de la persévérance vous romprez les détestables projets de l'anarchie, et vous sauverez la France en lui donnant un gouvernement qui assurera son repos et sa liberté. » Et La Revelliere ajoute les réflexions suivantes : « Mes prédictions eurent le sort de celles de Cassandre ; je ne pus les persuader. Ils me répondirent vaguement que je m'exagérais les dangers. Leur perte fut néanmoins le résultat du parti qu'ils prirent et la France fut abîmée avec eux dans un sanglant naufrage, dont, autrement, ils l'auraient infailliblement sauvée. »

Je ne sais au juste ce que veut dire La Revelliere, car si les quatre Girondins, dont il cite les noms, votèrent pour l'appel au peuple, ils se prononcèrent pour la mort ; et deux d'entre eux, Vergniaud et Gensonné, contre le sursis (1). N'était-ce pas suivre les conseils de La Revelliere, qui vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, se séparant, sur ces divers points, de la moitié de ses collègues de Maine-et-Loire, et notamment de son ami Pilastre (2).

La question du sursis amena une intervention de La Revelliere que je citerai d'après le *Moniteur*, car elle n'est pas mentionnée dans les *Mémoires*, bien qu'elle en valût la peine. Le 18 janvier 1793 plusieurs membres, entre autres Thuriot et Tallien, réclamèrent qu'on statuât sans désemparer sur le sursis, invoquant des raisons d'humanité. Ce dernier mot provoqua cette réplique de La Revelliere :

> J'ai voté contre l'appel au peuple, j'ai voté la mort de Louis, mais ce n'est pas sans horreur que j'entends invoquer l'humanité avec des cris de sang. Mon avis n'est pas d'éloigner une détermination définitive ; mais il est incroyable qu'on veuille qu'une question si importante, puisque la vie d'un homme et l'intérêt public y sont attachés, soit décrétée sans désemparer par une assemblée épuisée par la longueur de ses dernières séances, sans qu'on puisse savoir quel degré de force l'assemblée sera dans le cas de conserver pour suivre une discussion aussi délicate. Je demande donc que, sans rien précipiter, sans entendre ceux qui cherchent perpétuellement à porter la Convention à des démarches inconsidérées, on discute cette question importante et que la discussion ne soit fermée que lorsque l'assemblée se croira suffisamment éclairée.

Robespierre intervint dans le sens opposé, mais la

(1) Cf. E. Belhomme, *Les Régicides*.

(2) Tous les onze députés de Maine-et-Loire, votèrent pour la culpabilité du roi. Tous aussi, sauf Dehoulières, se prononcèrent contre l'appel au peuple. Sur l'application de la peine, ils se divisèrent : cinq d'entre eux, Choudieu, Delaunay aîné, La Revelliere-Lépeaux, Leclerc et Perard, votèrent la mort ; les six autres, Dehoulières, Pilastre, Dandenac aîné, Delaunay jeune, Dandenac jeune et Lemaignan, la réclusion et le bannissement à la paix. Les premiers votèrent naturellement contre le sursis et les seconds pour, sauf Dehoulières, qui ne prit pas part à ce dernier et décisif scrutin.

Convention, donnant raison à La Revelliere, ajourna au lendemain le vote sur le sursis.

La Revelliere ne souffle pas mot de cet épisode, qui devait cependant flatter son amour-propre et qui aurait dû prendre place dans ses *Mémoires*.

Le 11 mars 1793, il combattit avec succès la motion de Danton tendant à ce que la Convention choisît les ministres dans son sein et, le 3 avril, il réclama la mise en accusation de Marat. La Gironde, dit la Revelliere (I, 289), « était soutenue par les républicains purs et attaquée par les partis anarchistes et par une faction féroce ». La Revelliere, ennemi des Montagnards, fut naturellement un des protestataires contre les journées des 31 mai et 2 juin. Il réussit à échapper au mandat d'amener lancé contre lui par le Comité de sûreté générale et trouva un asile, près de Péronne, chez son ami Pincepré de Buire, ex-député de la Somme à la Constituante. Il y resta caché jusqu'au 9 thermidor. Aussi La Revelliere ne prit-il aucune part à la période héroïque de la Convention. Pendant sa proscription, le Comité de salut public, faisant face à la situation la plus critique, sauvait la France de l'invasion étrangère et de la guerre civile et méritait la reconnaissance de la postérité. Quand La Revelliere rentra à la Convention avec les Girondins survivants, le danger immédiat avait disparu. Ce n'est qu'en 1795 que l'ex-proscrit reprit un rôle actif. Avant de se séparer, la Convention voulut assurer la mise en activité de la constitution. Un décret du 10 germinal an III (30 mars 1795) créa une commission de sept membres chargée de préparer les lois organiques de la constitution, et le 14 (3 avril), Cambacérès, Merlin de Douai, Sieyès, Mathieu, Thibaudeau, Lesage (d'Eure-et-Loir) et Creuzé-Latouche furent désignés pour la composer. Le 29 germinal (18 avril), la Convention, sur le rapport de Cambacérès, décréta la formation d'une nouvelle commission, « chargée de préparer les lois nécessaires pour mettre en activité la Constitution, » et, le 4 floréal (23 avril), nomma Cambacérès, Merlin de Douai, Sieyès, Thibaudeau, La Revelliere-Lépeaux, Lesage (d'Indre-et-Loire), Boissy d'Anglas, Creuzé-Latouche, J.-B. Louvet, Berlier et Daunou. Six des membres de l'ancienne commission entraient dans la nouvelle. Le 11 floréal (30 avril), Cambacérès émit l'opinion que les membres de cette commission ne devaient pas faire partie d'un autre comité et donna sa démission, optant ainsi pour le Comité de salut public. Merlin de Douai et Sieyès, qui appartenaient aussi à ce dernier, suivirent l'exemple de Cambacérès, et, le 17 floréal (6 mai), tous trois furent remplacés par Lanjuinais, Durand-Maillane et Baudin des Ardennes.

Dès lors la commission s'occupa, non pas de mettre en activité la constitution de 1793, mais de préparer le projet d'une constitution nouvelle. La Revelliere revendique la responsabilité de ce changement. Son récit manque d'ailleurs de précision; nulle date ne s'y trouve et j'ai dû recourir, pour l'exposé que je viens de faire, au *Moniteur*. La Revelliere déclare que le *prudent Sieyès* et le *circonspect Cambacérès* s'esquivèrent de la commission en optant pour le Comité de salut public, mais il oublie de dire que Merlin de Douai fit comme eux. Il cite complaisamment Baudin, Lesage, Creuzé-Latouche, Lanjuinais, Daunou et Louvet, qui marchaient d'accord avec lui, mais il malmène ceux de ses collègues qui le contrecarraient : Berlier, « petit montagnard obscur, croyant faire de l'esprit et de l'éloquence lorsqu'il ne faisait que du pédantisme », Boissy d'Anglas, qu'il accuse de montrer « un esprit de parti bien décidé et une résolution qui ne l'était pas moins de ramener la royauté des Bourbons ». Il fait un sévère portrait de Sieyès, qui avait eu le grave tort de refuser d'examiner le projet de la commission. Ce fameux projet fut enfin déposé et, le 15 fructidor an III (1er septembre 1795), la Convention fit entrer au Comité de salut public trois des élaborateurs de la Constitution, La Revelliere, Daunou et Berlier, en même temps que Cambacérès (1). Le comité se trouva donc composé des seize membres suivants :

Douze anciens : Blad, Boissy d'Anglas, Jean de Bry, Gamon, Henry-Larivière, Lesage (d'Eure-et-Loir), Le Tourneur (de la Manche), Louvet de Couvrai, Marec, Merlin de Douai, Reubell et Sieyès.

Quatre nouveaux : Berlier, Cambacérès, Daunou et La Revelliere-Lépeaux.

La Revelliere se trouvait-il en mauvaise compagnie ? Qu'étaient ses collègues du Comité ? Voilà ce qu'il convient d'examiner.

Blad, député du Finistère, avait été employé dans l'administration de la marine ; il vota la mort de Louis XVI, fut un des protestataires contre le 31 mai et se fit remarquer par sa modération.

Boissy d'Anglas, député de l'Ardèche, membre de la Constituante, vota la détention de Louis XVI et s'illustra par sa courageuse conduite pendant l'insurrection de prairial an III.

Jean de Bry, député de l'Aisne, avocat, vota la mort de Louis XVI, protesta contre le 31 mai, se cacha et ne rentra à la Convention qu'après le 9 thermidor; un des trois plénipotentiaires à Rastadt, il fut le seul qui échappa à la tentative d'assassinat tramée contre eux.

Gamon, député de l'Ardèche, avocat, vota la mort de Louis XVI, protesta contre le 31 mai, se cacha et ne rentra à la Convention qu'après le 9 ther-

1 Il faut noter que La Revelliere-Lepeaux avait été élu, le 1er thermidor an III (19 juillet 1795), président de la Convention.

midor. Il devint membre du tribunal de cassation.

Henry-Larivière, député du Calvados, avocat, vota la détention de Louis XVI, fut proscrit après le 31 mai et ne rentra à la Convention qu'après le 9 thermidor. Il se fit remarquer par sa haine contre les membres de l'ancien Comité de salut public et notamment contre Carnot.

Lesage, député d'Eure-et-Loir, avocat, vota la mort de Louis XVI, se cacha après le 31 mai et ne rentra à la Convention qu'après le 9 thermidor.

Le Tourneur, député de la Manche, capitaine du génie, vota la mort de Louis XVI, devint directeur en même temps que La Revelliere et, lorsqu'il sortit du gouvernement, fut nommé général de brigade et chargé de négocier la paix avec l'Angleterre.

Louvet de Couvrai, député du Loiret, auteur du roman fameux intitulé : *Aventures du Chevalier de Faublas*, vota la mort de Louis XVI, fut proscrit avec les Girondins, se cacha et ne rentra à la Convention qu'après le 9 thermidor. Il devint, à l'Institut, le collègue de La Revelliere.

Marec, député du Finistère, ancien commis au contrôle de la marine, vota la réclusion de Louis XVI et se distingua par son attitude courageuse dans l'insurrection de prairial.

Merlin de Douai, député du Nord, avocat, membre de l'Assemblée constituante, un des plus grands jurisconsultes de son temps, devint le collègue de La Revelliere au Directoire et démissionna en même temps que lui.

Reubell, député du Haut-Rhin, avocat, membre de l'Assemblée constituante, vota la mort de Louis XVI par correspondance et devint le collègue de La Revelliere au Directoire.

Sieyès, député de la Sarthe, ex-chanoine, vota la mort de Louis XVI. Il est trop connu pour qu'il soit besoin d'en dire davantage.

Berlier, député de la Côte-d'Or, avocat, vota la mort de Louis XVI. Homme prudent et avisé, jurisconsulte habile, il présida la Convention et devint, sous Napoléon, conseiller d'État et comte de l'Empire.

Cambacérès, député de l'Hérault, ancien magistrat, vota la mort de Louis XVI. Son nom dispense de plus amples explications.

Daunou, député du Pas-de-Calais, ex-oratorien, vota la déportation de Louis XVI. C'était un érudit resté justement célèbre.

Le Comité de salut public était en vérité bien composé. Il comptait des hommes d'une incontestable valeur et d'une illustration que la postérité a ratifiée : tels Boissy-d'Anglas, Merlin de Douai, Sieyès, Cambacérès et Daunou. D'autres, comme Jean de Bry, Le Tourneur, Louvet, Reubell et Berlier ont laissé une réputation honorable. Les autres, Blad, Gamon, Henry-Larivière, Lesage et Marec, moins connus, présentaient dans leur temps une certaine surface. La Convention avait donc choisi, pour composer le Comité de salut public, que la Revelliere appelle *le vrai cœur de l'État*, des hommes de mérite et de courage.

Il semble que La Revelliere n'aurait pas dû se trouver dépaysé dans ce milieu. Neuf de ses collègues appartenaient, comme lui, à la basoche ; onze avaient, comme lui, voté la mort de Louis XVI ; six, Blad, Jean de Bry, Gamon, Henry-Larivière, Lesage et Louvet, proscrits, comme lui, avec les Girondins, s'étaient cachés et n'étaient rentrés à la Convention qu'après le 9 thermidor. Il y avait donc plutôt connexité d'opinions entre La Revelliere et ses collègues. Voyons cependant comme il en parle dans ses *Mémoires*. Il consacre au Comité tout un chapitre intitulé : *Derniers temps du Comité de salut public*, et qu'il convient de citer textuellement :

Le Comité de salut public, le vrai cœur de l'État, le seul centre auquel on pût se rattacher, qui pouvait seul tout rallier et imprimer le mouvement à tout, était lui-même tombé dans une complète dissolution. Quoique déjà prévenu de cet état déplorable, lorsque je l'eus sous les yeux dans le Comité même, je crus descendre au tombeau et m'ensevelir sous les débris de la France. J'éprouvai les plus cruelles angoisses que puisse ressentir un ami sincère de la patrie, lorsqu'il la voit s'abîmer dans le gouffre.

Chacun des membres du Comité n'y était occupé que de ses propres affaires, de celles de ses amis et de ses partisans. Toute la part qu'il prenait à l'administration, c'était de placer celui-ci, de faire payer à celui-là une somme qu'il réclamait à tort ou à raison, etc. Chaque partie de l'administration était confiée particulièrement à l'un des membres. Il la dirigeait à sa guise. Seulement sa correspondance, pour avoir un caractère officiel, devait être signée par deux autres membres. Mais, je l'ai déjà dit, ce n'était pas d'administration qu'on s'occupait... Comme, au surplus, il n'y avait aucun ensemble dans le Comité, de leur côté les commissions administratives agissaient seules, isolément, comme elles voulaient ou comme elles pouvaient. Je dis comme elles pouvaient, car se procurer deux signatures pour leur donner des ordres ou pour leur répondre, était chose fort difficile pour ceux des membres du Comité qui auraient pourtant voulu encore agir au milieu de ce chaos. Souvent, pour obtenir ces deux signatures, il fallait attendre plusieurs jours. Ces hommes, qui ne s'occupaient que de petites intrigues, étaient trop accablés d'affaires pour les donner, et lorsque nous les pressions, Daunou et moi, en observant qu'un nom est bientôt mis, on nous objectait qu'on ne voulait pas signer sans avoir lu, ce qui était juste. Mais prétexter qu'on n'a pas le temps!... On va voir tout à l'heure quel emploi on faisait de ce temps si précieux. Voici l'allure habituelle et journalière du Comité de salut public, lorsque j'y entrai. Elle fut la même jusqu'à son terme, qui heureusement ne fut pas éloigné.

Cambacérès en était le président. Il y arrivait sur les dix heures du matin. Une fois là, il se promenait de long en large dans la salle d'assemblée. A chaque instant, il faisait appeler Pierre, chef du bureau du Comité, pour lui demander ou rien, ou plusieurs fois la même chose, afin de faire retentir le plus souvent possible à ses oreilles le son délicieux de ces mots : *Citoyen président*, qui flattaient singulièrement sa vanité. Quand on se rappellera toutes les puérilités qui ont couvert de ridicule cet homme de beaucoup d'esprit et de talent, on ne taxera pas d'exagération ce que je dis là. Son premier soin était de faire mettre un bon pot-au-feu et de faire placer sur la table d'excellent pain et d'excellent vin, trois choses qui ne se trouvaient guère ailleurs que là, dans Paris. « J'ai pour principe, nous disait-il, que des hommes livrés à la fois aux travaux de l'Assemblée et à ceux du Comité doivent être pourvus de bons restaurants, sans quoi ils succomberaient sous le poids de leurs labeurs. » Cette sage prévoyance du citoyen président lui conciliait tous les esprits. On s'empressait de la mettre à profit. Les divers membres du Comité y paraissaient successivement de midi à deux heures. Ils entraient dans la salle d'assemblée : « Président, y a-t-il quelque chose de nouveau? — Mais non, » était la réponse la plus ordinaire. Là-dessus, les arrivants visitaient le pot-au-feu, prenaient un bouillon, tiraient le morceau de bœuf de la marmite pour s'en administrer une tranche, qu'ils mangeaient avec le bon pain blanc et qu'ils arrosaient d'excellent bourgogne; puis on remettait la pièce tremblante dans la marmite, jusqu'à ce que le passage des survenants eût réduit les derniers venus à vérifier le proverbe : *Tarde venientibus ossa.* Après s'être ainsi réconforté l'estomac, on descendait à son bureau particulier, pour s'y occuper pendant un instant d'affaires particulières et d'intérêts privés. Ainsi se terminait le travail du matin et du jour.

Cependant le soir, qui porte à la réflexion, réveillait l'inquiétude pour le lendemain. Sur les neuf ou dix heures, on se rassemblait dans la salle du Comité, où chacun tâchait d'abord de faire rendre les décisions convenables à lui et à ses amis. Quant aux affaires étrangères, si le citoyen président en mettait quelqu'une sur le tapis : « Ah! président, s'écriait-on tout d'abord, les forces de l'homme sont bornées. Il n'est pas possible de soutenir son attention pendant si longtemps. Arrange cela; nous avons confiance en toi... » Et quoique Daunou et moi nous fissions à cet égard les plus grandes instances, il n'était pas possible d'engager de discussion sur les objets les plus importants. Néanmoins deux points essentiels captivaient l'attention, chaque soir, pendant quelques minutes, car il y allait de notre tête pour le lendemain. Ces deux points étaient les subsistances et l'argent. « Ah çà! président, ne manquait-on pas de dire avec de grands signes d'inquiétude, les finances, où en sont-elles? — Mais... les assignats vont toujours en s'avilissant d'une manière effrayante, répondait le citoyen président, et l'on ne suffira plus à imprimer dans la nuit ceux qui sont indispensables pour le service de demain. Si cela dure encore, ma foi, nous courons le risque d'être accrochés à la lanterne. » Alors une profonde terreur se peignait sur tous les visages : « Ah! mon Dieu, quel malheur, président! s'écriaient plusieurs voix suppliantes, va donc au cabinet d'Hourier-Éloi (c'était le membre du Comité de salut public chargé des finances), dis-lui que nous le conjurons de nous faire subsister encore au moins quinze ou dix-huit jours. Viendra alors le Directoire exécutif, qui fera comme il pourra. » — Pendant le demi-quart d'heure de l'absence de Cambacérès, on s'abandonnait aux plus tristes doléances. A son retour, il promettait qu'on ferait ce qu'on pourrait et l'on se rassurait un peu sur cette réponse. « Mais les subsistances! en aurons-nous pour demain? reprenait-on. — Hé! hé!... je n'en sais rien; mais je vais envoyer chercher notre collègue Roux, qui nous mettra au fait de cela. »

Roux (de la Marne) était un ex-procureur de bénédictins, gros, court, rond, frais et joufflu. Il avait de talents ce qu'il en fallait pour bien gérer les affaires d'une communauté et y assurer largement la bonne chère; mais il n'était pas sûrement de force, à beaucoup près, à administrer les subsistances de la France à cette époque. Il avait néanmoins la plus haute idée de sa propre habileté. Il se donnait, très bon homme d'ailleurs, une grande importance et n'était embarrassé que du poids de sa gloire. C'était au surplus, je le répète, un bon et honnête garçon, auquel on ne saurait contester un mérite précieux pour le moment, celui de pouvoir parler pendant un temps indéfini. En effet, lorsque deux ou trois mille femmes des faubourgs, soutenues par un innombrable ramassis de toutes sortes de mauvais sujets, poussées par des chefs de parti, venaient au Comité de salut public pour demander du pain, en menaçant d'étrangler tous les membres de la Convention (menaces qui se renouvelaient souvent), on les envoyait au représentant du peuple Roux, chargé des subsistances. Les bureaux et le cabinet de Roux étaient dans les combles des Tuileries. On y parvenait par un escalier très long, très raide et très étroit. Lorsque la tête de la colonne arrivait aux degrés les plus élevés, Roux sortait de son cabinet, paraissait sur le palier de son escalier, faisait faire halte, demandait du silence, et, soit qu'il en obtînt, soit qu'il n'en obtînt pas, du haut de cette tribune aux harangues, il en commençait une, dont la durée était de trois, quatre ou six heures, et plus s'il le fallait, suivant l'obstination des pétitionnaires à tenir pied. Les interruptions, les clameurs, les menaces, tout était impuissant pour arrêter ce torrent débordé d'une éloquence assaisonnée de tous les lieux communs qu'on ne cessait de répéter dans ce temps-là. A la fin, étourdies, excédées de fatigue, rassasiées de vaines paroles au lieu de pain, ces malheureuses femmes défilaient peu à peu, les hommes se dispersaient, et lorsque toute cette multitude était réduite à petit nombre, il congédiait le reste de ces bonnes citoyennes en leur recommandant de porter dans leurs familles la paix et l'espérance, et surtout de leur bien faire connaître les heureux et constants efforts de leurs représentants pour ramener l'abondance parmi les bons citoyens et déjouer les efforts de la malveillance. Un certain jour de germinal, il pérora devant une innombrable multitude depuis huit ou neuf heures du matin

jusque vers cinq ou six heures du soir. C'est ainsi qu'il sauva plusieurs fois la Convention d'insurrections très sérieuses.

Tel était le représentant Roux. Invité, comme je l'ai rapporté, à passer au Comité de salut public, il y entrait tout essoufflé, et toujours très satisfait de lui-même et de ses opérations. « Eh bien! Roux, mon ami, s'écriait Cambacérès dès le premier abord, nos collègues sont inquiets de l'état des subsistances. Où en sommes-nous, quant à celles de Paris, pour demain? — Toujours même abondance, citoyen président, répondait Roux, avec un air de jubilation et de triomphe qui ne préparait guère au surplus de la réponse : toujours les deux onces de pain par tête, au moins dans la plus grande partie des sections!... — Eh! que le diable t'emporte! répliquait Cambacérès avec son accent gascon : tu nous feras couper le cou avec ton abondance! » — Roux n'en retournait pas moins à son cabinet, aussi satisfait que s'il eût eu à sa disposition, dans Paris, tous les blés de l'Afrique et de la Sicile. De son côté, la bande du Comité tombait pour quelques moments dans une consternation profonde. Mais bientôt une pensée lumineuse faisait évanouir ce sombre nuage. Il était promptement dissipé par le colloque suivant : « Président, nous as-tu fait préparer quelque chose à la buvette? Après des journées aussi fatigantes, on a grand besoin de réparer ses forces. — Mais, oui. Il y a une bonne longe de veau, un grand turbot, une forte pièce de pâtisserie et quelque autre chose comme cela... » Alors, adieu soucis, adieu crainte du lendemain! A l'abattement et à la terreur succédait la plus vive gaîté, et l'on sauvait joyeusement la patrie en s'empiffrant de mets succulents, en sablant le champagne, et les bons mots assaisonnaient la bonne chère.

Le morceau est long, mais il eût été dommage d'en rien retrancher. Un pamphlétaire royaliste n'aurait pas inventé pire. Rien ne manque pour charger le tableau et pousser à l'impression du grotesque. Suivant La Revelliere, en effet, tous ces membres du Comité ne pensaient qu'à leurs intérêts particuliers et à manger; hors de là, rien ne les touchait. Seuls, La Revelliere et Daunou, égarés dans cette pétaudière, faisaient marcher les affaires publiques, et le joufflu Roux ne trouve relativement grâce, que parce que son éloquence intarissable et imperturbable esquiva bien des émeutes. Cambacérès, le *deus ex machinâ*, veillait complaisamment sur le pot-au-feu, et Sieyès, Boissy d'Anglas, Jean de Bry, Le Tourneur, Louvet, Merlin de Douai, Reubell et consorts se ruaient sur la longe de veau, ce qui prouverait au moins des goûts modestes. Quel beau spectacle et comme il est vraisemblable, quand on considère la situation et le caractère de ces hommes! Et cette peur de la populace, comme elle cadre bien avec l'attitude courageuse de Boissy d'Anglas et de Marec pendant l'insurrection de prairial, avec le caractère professionnel de Le Tourneur! En vérité on croirait que La Revelliere a voulu se moquer de nous, si on ne savait qu'il n'était guère accessible à la plaisanterie. Pourquoi englobe-t-il tous ses collègues, sauf un, dans une même réprobation? Oublie-t-il donc que Reubell et Merlin de Douai ont été ses associés au Directoire? Aucun de tous ces conventionnels, n'a, d'ailleurs, laissé une réputation de grotesque ou de ridicule.

Mais alors, dira-t-on, où La Revelliere a-t-il puisé les éléments de cette histoire? Je ne le sais au juste, mais c'est probablement dans le fait de la présence d'une buvette dans les bureaux du Comité de salut public. Cette buvette datait de l'époque du grand Comité, alors que Carnot et ses collègues travaillaient sans désemparer jour et nuit, pendant que La Revelliere attendait des jours meilleurs dans une retraite sûre. Elle rendit de grands services à ces hommes de fer, qui n'avaient pas souvent le loisir d'aller manger dans leur famille ou au restaurant. La Revelliere, qui ignorait ces détails, se fit vraisemblablement un monstre de cette buvette. La phrase de Cambacérès, répétée par La Revelliere, prouve qu'il connaissait les hommes et l'influence de l'estomac. Il avait droit, ce prévoyant président, à la reconnaissance de ses collègues et La Revelliere fait montre d'ingratitude quand il s'écrie avec une indignation prudhommesque dans la suite du chapitre : « Daunou et moi, et peut-être quelques autres de nos collègues, n'avons pas à nous reprocher d'avoir jamais pris part à ces repas sacrilèges, ni le matin, ni le soir. » Cette belle indignation ne viendrait-elle pas de ce que le chétif La Revelliere, ayant un mauvais estomac, enviait le bel appétit de ses collègues? Quoi qu'il en soit, il a vu le Comité de salut public avec des yeux bien bizarres et en a tracé le tableau le plus extraordinaire. Voyons à notre tour, à l'aide des documents, comment les choses se passaient réellement.

La première séance du Comité, le jour de l'entrée de La Revelliere, fut consacrée à l'organisation intérieure. Je cite ici le texte même du procès-verbal (Archives nationales, A F II 23) :

Le Comité de salut publica procédé à son organisation intérieure ainsi qu'il suit :

Cambacérès a été élu président.

Gamon, Daunou et Berlier ont été nommés secrétaires.

La 1re division sera dirigée, savoir : le bureau central et l'organisation des armées par Merlin (de Douai); — les plans de campagne de terre, la surveillance de leur exécution et le mouvement des armées par Le Tourneur (de la Manche); — la correspondance avec les représentants délégués dans les départements de l'Ouest et les autorités constituées de ces départements sera suivie par Revelliere-Lépeaux.

La 2e division comprenant l'organisation des forces de

mer, les plans de campagne maritimes et de colonies sera dirigée par Daunou et Blad.

La 3e division sera dirigée par Revelliere-Lépeaux pour les poudres et les renseignements, et par Gamon pour les armes et les travaux publics.

La 4e division sera dirigée par Marec, pour les approvisionnements, par Berlier pour le commerce, par Henry-Larivière et Lesage (d'Eure-et-Loir), pour les transports intérieurs, et par ces représentants pour la surveillance des dépenses publiques, concurremment avec trois membres du comité des finances.

La 5e division sera dirigée pour les relations extérieures pas Louvet, Boissy, Jean de Bry et Sieyès; — les hôpitaux militaires par Reubell; — la correspondance avec les représentants et les corps administratifs par Cambacérès, qui remplacera provisoirement Reubell.

Cambacérès, président, *Henry-Larivière*, *Boissy*, *Le Tourneur*, *Daunou*, *Merlin de Douai*, *Marec*.

Il ne semble pas qu'il y ait là rien de répréhensible. La présidence échoit à un conventionnel qui avait, depuis le 9 thermidor, fait deux fois partie du comité et qui était un député renommé. Les secrétaires, Gamon, de l'Ardèche, Daunou, du Pas-de-Calais, et Berlier, de la Côte-d'Or, ne peuvent représenter de mauvais choix, et La Revelliere le reconnaît implicitement, puisqu'il fait à diverses reprises le plus grand éloge de Daunou. La répartition des services ne paraît pas moins appropriée aux aptitudes de chacun, et La Revellière, à qui on attribue la correspondance avec les représentants délégués dans les départements de l'Ouest et la direction de la 3e division pour les poudres et les renseignements, avait-il lieu de se plaindre? On le voit, rien ne nous montre ces hommes ignorants, intrigants, plus préoccupés de manger que de travailler.

J'ai eu la curiosité de me rendre compte du travail du Comité de salut public pendant la seconde quinzaine de fructidor an III. J'ai constaté pour chacune de ces seize journées le nombre d'arrêtés suivants :

15 fructidor : 40 : — 16 : 28 ; — 17 : 39 ; — 18 : 46 ; — 19 : 40 ; — 20 : 23 ; — 21 : 28 ; — 22 : 20 ; — 23 : 26 ; — 24 : 16 ; — 25 : 37 ; — 26 : 27 ; — 27 : 28 ; — 28 : 28 ; — 29 : 37 ; — 30 : 35.

498 arrêtés, en seize jours, c'est là un bilan respectable pour des paresseux! Et tous ces arrêtés portent plusieurs signatures, comme cela était nécessaire pour leur validité. La Revelliere se plaint de la difficulté qu'il avait à recueillir les signatures indispensables. On pourrait croire, à la lecture de ce passage, qu'il signait tous les arrêtés. Or, du 16 au 30 fructidor, il ne signa que 69 arrêtés sur 458! On trouve même que, le 16 et le 27, aucun arrêté ne porte sa signature. Est-ce là un fait qui l'autorise à traiter si dédaigneusement ses collègues et à se plaindre de leur inexactitude à signer les arrêtés du Comité?

Ces renseignements, empruntés aux documents, ne confirment guère l'exactitude du récit reproduit plus haut. La Revelliere se prête d'ailleurs un rôle peu flatteur, car il ne sortit du Comité de salut public que pour entrer dans le Conseil des Anciens, qui le choisit pour président. Il dut à cette haute fonction et aussi à sa réputation d'intégrité, hommage que nous lui rendons volontiers comme il le rendit à son ennemi Carnot, d'être placé en première ligne sur la liste des candidats au Directoire. Il fut élu le premier, et après lui vinrent Reubell, Sieyès, Le Tourneur de la Manche et Barras. Sieyès ayant refusé, Carnot le remplaça. Voilà donc La Revelliere un des chefs du gouvernement de la République. Il assure qu'il eut grand'peine à accepter un tel honneur et qu'il ne céda qu'aux sollicitations de ses amis. « La grandeur des fonctions à remplir, dit-il, me paraissait au-dessus de ma capacité et de mes forces. » Soit, mais cet accès de modestie passa vite et nous voyons par le portrait qu'il trace de ses collègues combien il se jugeait supérieur à eux.

Voici d'abord Reubell, qui avait l'habitude du grand monde, mais était souvent dur et impoli; au demeurant persifleur, chicanier, plutôt opiniâtre que ferme. La Revelliere cependant défend son collègue contre les accusations de prévarications et de spéculations malhonnêtes lancées contre lui. Il est vrai qu'ils marchaient de concert au Directoire.

Barras, homme faux, débauché, qui ne s'entourait au Luxembourg « que des chefs de l'anarchie la plus crapuleuse, des aristocrates les plus corrompus, de femmes perdues, d'hommes ruinés, de faiseurs d'affaires, d'agioteurs, de maîtresses et de mignons ». Qui croirait, à ce portrait, que La Revelliere s'associa à Barras pour le coup d'État du 18 fructidor? Que dira à son tour Barras de son collègue? Nous le saurons bientôt.

Carnot, qui abandonna le parti girondin pour se jeter dans le parti anarchiste, participa aux crimes du Comité de salut public; homme au coup d'œil sec et rusé, à l'aspect faux et cruel, très irascible et vindicatif, dévoré d'amour-propre, de vanité et d'ambition, calomniant ceux qu'il hait, n'ayant pas d'élévation dans l'âme ni dans le génie. La Revelliere reconnaît cependant qu'il est actif et laborieux au delà de toute expression, qu'il a une grande intelligence et beaucoup d'aptitude pour l'administration, dans toutes ses parties; qu'il a le coup d'œil prompt et conçoit bien un plan de campagne. Il termine ainsi ce portrait, dont je ne donne que les traits principaux : « Lorsqu'il ne s'agit pas d'affaires, il est dans la conversation très spirituel et très gai, mais toujours froid, caustique et jamais affectueux. » *Caustique*, Carnot l'avait été en effet à son égard, et La Revelliere ne pouvait lui pardonner les traits sanglants que son ancien collègue lui avait lancés dans

sa réponse au rapport de Bailleul sur le 18 fructidor. Mais entre eux il y a cette différence, c'est que Carnot écrivait sous le coup de la proscription, tandis que La Revelliere rédigeait son réquisitoire contre Carnot alors que celui-ci était de nouveau proscrit et quand les ardeurs de la lutte avaient disparu. D'ailleurs, chaque fois que le nom de Carnot paraît sous la plume de La Revelliere, on sent quel fiel et quelle haine remplissaient le cœur de l'ex-directeur.

Le Tourneur est traité d'honnête homme, assez bon homme, mais sans portée et de peu d'esprit. « Une assez grande nullité, une vanité qui ne l'était pas moins, de l'importance, voilà les principaux traits de son caractère. » Mais ce jugement méprisant vient de ce que Le Tourneur se rangeait toujours à l'opinion de Carnot, qui était pour lui, dit La Revelliere, l'*homme infaillible*.

Après ses collègues, La Revelliere juge avec la même sévérité les ministres et le personnel des bureaux du Directoire. Ses portraits donnent l'illusion de la vérité par le ton imperturbable dont ils sont écrits. Mais il faut en rabattre ; cette constance à rabaisser les hommes les plus considérables ne cache-t-elle pas une partialité et une vanité qu'il attribue charitablement aux autres ?

(*A suivre.*)

ÉTIENNE CHARAVAY.

A LA FRONTIÈRE DU PAYS BASQUE

Le soir, assis sur ma terrasse, en face de la grande mer chantante, et à gauche, déjà voilée comme d'une gaze insaisissable par la brume violette, la montagne gigantesque où s'étage un vieux village assoupi dans le silence, j'assiste à la féerie éternellement changeante du soleil qui plonge dans l'infini des eaux.

Et dans la profonde paix de cette solitude, sous le charme impressionnant de cette immuable nature incendiée de rayons rouges qui donnent à la mer miroitante l'aspect d'un immense creuset où bouillonnerait de l'or, ma pensée se repose, les angoisses de la vie me semblent plus lointaines, et pour les instants que dure ce rêve de chaque soir, l'oubli de nos misères est plus grand, et l'impénétrable mystère où s'engouffrent toutes nos soifs de connaître et de savoir davantage, moins désespérant.

Il semble que, comme une mère, la nature puissante nous reprenne parfois, qu'avec la même tendresse elle calme nos inquiétudes, qu'avec la même douceur, elle panse nos blessures !

Et quand nous sommes seuls auprès d'elle, que nous nous abandonnons en son immensité, sans plus de volonté ni de révolte, comme l'enfant qui appelle sa mère, elle vient à nous en se faisant toujours plus belle, et nous dit, dans chacune de ses manifestations éblouissantes, que nous n'avons pas ouvert nos yeux à sa lumière pour souffrir le temps d'une humanité et retourner au néant !

... Le petit village sommeille éparpillé au pied de sa vieille église où la cloche tinte les heures en carillon ancien.

Elle tinte le glas aussi, cette cloche ; déjà deux fois depuis deux jours, et à cette même heure de tombée de nuit ; mais cet avertissement de mort, si lugubre presque partout, semble plus apaisé ici, plus accoutumé, entendu par des êtres plus confiants, comme les deux vieux propriétaires de cette petite maison à terrasse que j'habite.

Souvent ma rêverie se prolonge aux étoiles, quand la nuit est tout à fait venue. C'est le plein silence, à peine troublé par le bruit mélancolique des avirons de quelque barque de pêcheur qui rentre ; le bruit cesse soudain ; puis le cliquetis de son ancre jetée, et sous les astres, le miroitement de l'eau moirée...

Maintenant toute cette nature se repose, endormie dans l'ombre devenue presque impénétrable aux regards ; et je rentre dans ma maison, où le vieux ménage est parfois encore assis côte à côte au pas de la porte. Ma tristesse les étonne bien, ces pauvres gens ; ils pensent qu'ils sont les seuls au monde qui ont le droit d'être tristes.

Ils ont perdu leur fils il y a dix ans : leur deuil est aussi nouveau, l'impression de cette mort, qui s'atténue chez tant d'autres, reste aussi cruelle, aussi violente. « Notre Jean-Baptiste ! il était fort et grand comme vous ! » me disent-ils avec des larmes dans la voix, des larmes qui viennent tout de suite à leurs yeux, et des sanglots qui agitent leurs vieilles têtes blanches, toutes ridées, toutes fanées, creusées de plis profonds, qui sont comme autant de marques de douleur.

Oh ! la douleur des vieillards, des pères et des mères à cheveux blancs, comme elle est pitoyable ! ces pauvres corps secoués par la peine, comme de vieux arbres secoués par le vent de tempête et qui pleurent dans la tourmente ! Ils ont connu la misère à leur arrivée sur notre terre ! Enfants, leurs pieds et leurs mains ont été glacés, leur grabat était dur, et la route qui menait à l'école couverte de pierres aiguës, et le foyer presque éteint le soir quand ils rentraient, les frères et les sœurs, les plus grands tenant les plus jeunes par la main. Leurs chagrins de ce temps étaient des angoisses aussi ; ils ont connu toutes les brutalités de la vie sans indulgence ; et après tant d'années de travail misérable où ils ont usé leurs corps, la douleur vient briser leurs cœurs sans rémission, tout d'un coup, et les laisse

anéantis de terreur et de souffrance, se regardant l'un l'autre les yeux agrandis par l'effroi...

« Notre Jean-Baptiste! il rentrait toujours le dernier de la pêche le soir; et j'avais toujours peur que la mer ne fût plus forte que lui! Il portait la médaille de Notre-Dame. » Et la vieille se lève pour aller la chercher, cette médaille, qu'elle a reprise au cou de son enfant mort.

« C'est moi-même qui la lui avais mise : il ne l'avait jamais quittée depuis le premier jour qu'il avait été à la mer! »

Et elle me tend cette petite médaille noircie, de sa main qui tremble, et elle approche la lumière pour que je voie mieux; puis, quand je la lui rends : « Ça ne l'a pas empêché de partir quand même! » Et dans cette phrase, je sens tout ce qu'il y a de désarroi dans cette âme simple qui avait cru de toute sa sincérité en ce petit morceau d'argent, et qui s'étonne, douloureusement, depuis dix ans, à la pensée que cette médaille n'a pas su conserver son fils.

Je m'assois encore auprès de ces deux malheureux, sous la retombée des chèvrefeuilles, devant la porte de la petite maison. — Le vieux ne dit rien, lui, — de temps en temps un soupir s'échappe de sa poitrine, soupir de résignation d'un être qui se sent venu au monde pour souffrir de toutes les façons, pour ne se voir jamais épargner une peine; chair de martyrs depuis des générations, luttant contre la misère depuis toujours.

Et je songe que bientôt, quand la grande mort viendra, ils la recevront avec plus de calme que beaucoup parmi ceux qui pensent et qui étudient; leur agonie sera sans angoisse, leurs dernières pensées sans terreur. Ils partiront confiants dans la foi indiscutée de leurs pères, et le sacrement très doux des mourants les consolera.

On allumera auprès de leur couche le même cierge qui a brûlé au chevet de leurs parents et à celui de leur fils mort. Il est enveloppé d'une mousseline, dans la vieille armoire vermoulue où sont aussi les beaux habits du dimanche de leur Jean-Baptiste. — L'armoire des pauvres, le sanctuaire de leurs souvenirs conservés si pieusement! quand elle s'ouvre, son craquement semble comme un appel de passé, il s'en échappe une odeur de lauriers bénis des dimanches de Rameaux, et le parfum fané des lavandes et du thym... Elle viendra sans colère, l'éternelle affamée; elle se fera douce, pour entrer à ce paisible foyer, où la cendre recouvre toujours le petit feu assoupi; elle s'assoira auprès d'eux comme leur amie, elle masquera sa laideur, et, sans les toucher de sa main glacée, elle les emportera tout doucement au crépuscule, à l'heure apaisée où le vieux jasmin embaume, où les étoiles commencent à se lever.

Et à bien peu de jours de distance ils se suivront, les deux vieux époux, réunis dans la mort comme dans la vie, par ce même lien de souffrance qui a déjà limité leurs existences et fixé l'heure de leur départ.

Alors la petite maison sera vide pour tout à fait, puisqu'ils sont tout seuls au monde, et sur les portes fermées et les volets clos, les chèvrefeuilles retomberont, comme sur la fosse où ils reposeront sera retombée la pierre!...

Et ce seront les mêmes beaux couchers de soleil qui viendront traîner leurs rayons par le petit cimetière, où les cyprès sont unis entre eux par des guirlandes de roses blanches, et ce sera le même calme consolant pour nos angoisses; et peut-être, si je suis épargné encore, reviendrai-je m'asseoir sur la petite terrasse, contre la maison vide, où les hirondelles nicheront encore plus nombreuses; et près de tous ces souvenirs si vivants, je sentirai que mon existence s'en va plus vite, que le tour de chacun se hâte, que nous avons à peine le temps de la contempler, cette admirable nature éternelle, et que la vie est moins cruelle auprès d'elle; et que, dans le recueillement qu'elle nous inspire, l'effroi de nos derniers moments se calme, et que nous partons plus confiants...

ARTHUR CHASSERIAU.

ERNEST-THÉODORE HOFFMANN

D'après un ouvrage récent.

L'Allemand témoigne rarement à ses contemporains, littérateurs ou poètes, les enthousiasmes ou les haines féroces dont nous gratifions, en France, nos écrivains et nos auteurs dramatiques. En Allemagne, la postérité seule juge les hommes, tandis que, chez nous, elle revise leur procès, et met chacun à sa place, suivant une méthode pleine de surprises.

Les deux systèmes ont du bon; mais le nôtre, malgré ses déceptions d'outre-tombe, est, à n'en pas douter, le meilleur, car il nous fait vivre, nous public, d'une vie intellectuelle fébrile, passionnée même, que les Allemands ne connaissent pas. Aussi bien, non contents de nos propres ressources, il nous est arrivé souvent — nous parlons d'autrefois — d'englober dans notre tourbillon littéraire des auteurs transrhénans, qui ne durent leur réputation, chez eux, qu'aux lauriers préalablement cueillis chez nous. Le grand Gœthe lui-même dut subir ce joug, humiliant pour son incommensurable vanité. De même, Henri Heine trouvait en France l'admiration que lui refusaient ses compatriotes, auxquels il rendait, d'ailleurs, avec usure, la monnaie de leurs dédains. Enfin, Hoffmann, dont nous avons à nous occuper, se mourait, ignoré, isolé, dans un taudis de

Berlin, tandis que toute une génération française se délectait de ses *Contes fantastiques*.

Oui, Hoffmann est bien l'exemple de la postérité tardive, étudiée, pesée, telle que la comprend l'Allemagne. Le croirait-on? L'auteur de l'*Élixir du Diable* est mort en 1822, et aujourd'hui seulement paraît de lui, sous la pression de l'intérêt public, une biographie qui nous montre sous son véritable aspect l'enchanteur fantastique dont les œuvres ont, chez nous, si facilement trouvé le chemin de la popularité.

Cette biographie, qui a pour auteur M. Ellinger, et qui vient de paraître chez l'éditeur Voss, à Hambourg, nous montre un Hoffmann inédit, auquel nous étions loin de nous attendre. A nos yeux, l'auteur des *Contes fantastiques* apparaissait comme une sorte de mousquetaire diabolique, plume au chapeau, dague en verrouil, moustache en croc. Tel, du moins, nous nous le figurions. Mais il nous en faut rabattre. Et, en vérité, tel que nous le révèle son biographe, Hoffmann était bien l'incarnation de l'humoriste allemand, homme de cabinet avant tout, pelotonné dans sa robe de chambre à carreaux, et tirant ses inspirations de la lourde fumée sortie du fourneau de sa vaste pipe en porcelaine. L'Allemagne a de ces bourgeoisies contemplatives, qui découvrent l'idéal et qui l'interprètent entre deux salades de pommes de terre. Une place du gouvernement, un bon cénacle d'habitués buveurs, et une bonne femme au logis, sachant cuire une soupe et rouler une pâte, voilà ce qu'il faut pour être heureux en Allemagne. Or Hoffmann eut tout cela, — et cependant il ne fut pas heureux.

*
* *

Né à Kœnigsberg, le 24 janvier 1776, il fut élevé par des parents qui l'initièrent durement à la vie. Un premier amour, sous la forme d'une jeune fille aux cheveux bouclés, ne lui apporte qu'amertume et désespoir. La belle ne daigne même pas prendre garde à ses soupirs : — « Puisque je ne puis captiver ses bonnes grâces par un extérieur agréable, s'écrie-t-il, que ne suis-je un monstre! Ma laideur la forcerait au moins à me regarder. » Renonçant à l'amour, il s'adonne au jeu. Un soir, il gagne une grosse somme, qu'il emporte soigneusement : — « Jeune homme, lui dit un personnage, qui, de la soirée, ne l'avait pas quitté de l'œil, — jeune homme, si vous saviez jouer, vous auriez fait sauter la banque; au reste, quand vous connaîtrez votre métier, le diable vous emportera comme tant d'autres. » Et Hoffmann, frappé de cette prédiction, renonça au jeu comme il avait renoncé à l'amour. Alors il s'éprit de la musique, et ce fut là une maîtresse qui lui resta fidèle, tout en ne le traitant pas en enfant gâté.

Mozart, en musique, était son dieu, au point qu'il échangea un de ses prénons contre celui d'Amadeus, qu'avait porté l'auteur de *Don Juan*. — « Mozart, dit-il, nous mène dans les profondeurs du monde des esprits. Il nous empreint de crainte et de ferveur, il est l'infini. L'amour parle par sa voix si pure; la nuit éthérée se reflète dans son langage divin, et l'on croit voir, à ses accents, la ronde des elfes et des génies se profiler dans les nuages argentés... » De tout l'œuvre de Mozart, c'est le *Requiem* qui lui cause les plus douces extases, et il en compose un, qu'il destine, à l'exemple du maître, à ses propres funérailles; mais la mort n'a souci de son corps, et le *Requiem* reste en portefeuille.

« La musique, écrira-t-il plus tard, dans son étude sur Beethoven, ouvre à l'homme un royaume inconnu, un monde qui n'a rien de commun avec le monde extérieur, un univers qui l'enserre, qui l'envahit, et dans lequel il laisse ses sensations les plus intimes, pour s'abandonner à une inexprimable ivresse... » Et plus loin : — « La musique parle une langue que nous ne connaissons pas dans la vie usuelle, une langue que nous avons apprise nous ne savons où ni comment, et que nous pouvons tenir pour le parler des anges. »

Entre temps, et sans atteindre aux sphères éclatantes qu'il apercevait à travers la fumée de sa pipe, Hoffmann composait de la musique, qui se vendait mal et qui s'exécutait moins encore. Son *Ouverture religieuse*, qui marque son passage à l'université de Berlin, ne fut que répétée par un orchestre d'étudiants, et des saynètes, dont il rimait également les paroles, ne parurent, sur un théâtre d'amateurs, que pour disparaître aussitôt jouées; ce qui n'empêche pas leur auteur de se demander s'il est né pour être musicien, ou s'il doit s'adonner exclusivement à la poésie. — Il aurait pu ajouter : « ...ou à la caricature », car il réussissait assez bien en ce genre, encore que son crayon sarcastique dépassât souvent son but. Un soir, à Berlin, dans un bal, il se plut à distribuer dans le public des charges sanglantes, en ayant soin de les caser à bon escient. Ce fut d'abord un fou rire; mais, après échange, leur auteur s'empressa de déguerpir : il n'était que temps.

En Allemagne, un artiste n'est rien s'il n'est pas fonctionnaire. Hoffmann suivit donc la loi commune. Il avait fait son droit, et fut nommé assesseur dans la régence de Varsovie. Là se placent ses meilleures années de rêverie. Pressentant sa voie future, faite de visions chimériques, il se croyait entouré de petits diables, de Petits-Poucet, de Kobolds gracieux, qui lui soufflaient toutes sortes de drôleries; mais il continuait à faire de la musique grave : une messe, des opéras, comme *Amour et Jalousie* et le *Chanoine de Milan*, un ballet où des arlequins tiennent le prin-

cipal rôle. Il fit représenter ces essais, mais sans plus de succès qu'auparavant. Une chanson, devenue populaire depuis, *les Gais Musiciens*, date cependant de cette époque : il en sortira plus tard une opérette, qui se joue encore.

Après Iéna, Hoffmann retourne à Berlin, et comme la magistrature n'a plus de place à lui offrir, il fait des portraits, pour vivre. Mais ce n'est là qu'un pis aller cruel. Heureusement, un comte de Soden, malgré la dureté des temps, éprouve le désir de se créer une musique de chambre, d'église et de théâtre.

Hoffmann en découvre l'*avis* dans un journal : aussitôt il part pour Bamberg, résidence de ce seigneur mélomane. Les appointements sont de cinquante florins par mois, et il lui faut, pour ce prix, cumuler les fonctions de maître de chapelle, de directeur, de compositeur, de poète, d'architecte, de décorateur, de machiniste, — et Dieu sait ce qu'il fit encore! ajoute son biographe. Mais, doué d'une puissance créatrice extraordinaire, il fait face à tout. Le comte Soden écrit le libretto d'un opéra sérieux : *Julius Sabinus* : il en compose la musique. Il accumule un bagage invraisemblable de symphonies, de cantates, de motets, de quatuors; il fait répéter ses acteurs ; il brosse des décors, fantastiques comme tout ce qu'il improvise ; il monte des ouvrages de Shakespeare, de Calderon, de Racine. La musique, l'art dramatique ont pris à Bamberg, et sous son impulsion, un essor digne d'une plus grande scène. Mais soudain l'inconstant Mécène change d'avis : il licencie sa musique, sa troupe, et Hoffmann se trouve de nouveau sur le pavé.

Que fera-t-il? De la musique, naturellement. — « Je sens, dit-il, que j'ai quelque chose de grand à produire, dans la manière de Bach, de Hœndel, de Mozart, de Beethoven. » Mais, malgré sa confiance en lui-même, la muse continue à lui tenir rigueur. Cependant, un incident fortuit l'embarque dans la voie qui fera sa réputation. S'étant essayé dans la critique musicale, il donne à ses articles un tour si original, si en dehors de tout ce qu'on avait lu jusque-là, que la *Gazette de Leipzig*, qui végétait misérablement, voit tout à coup monter son tirage et s'accroître son prestige. Hoffmann avait, avant de débuter, écrit à Rochlitz, rédacteur de cette feuille, « qu'il n'était rien, qu'il ne possédait rien, mais qu'il pouvait tout et qu'il voulait tout, sans savoir précisément quoi. » Et voilà qu'il tenait, dès le premier pas, la faveur du public. Ses articles, réunis en deux volumes, auxquels il avait donné le titre de : *Fantaisies dans la manière de Callot*, se vendirent ; mais, ce qui était bien autrement précieux, c'est qu'ils devaient être le point de départ des fameux contes, du *Petit Zaccharie*, de la *Princesse Brambilla*, de *Maître Puce*, et de tant d'autres petits chefs-d'œuvre de fantaisie pure et originalité.

Entre temps, Hoffmann est encore tout à l'art musical. Il a trouvé une place de maître de chapelle à Dresde, et, pelotonné dans sa douillette, avec, sur sa table, son matou, le *Kater Murr*, qu'il rendra célèbre dans la suite, il entasse partition sur partition, heureux de n'avoir plus à écrire d'articles fantastiques pour vivre. Il s'est marié, et sa femme excelle à confectionner les tartes. Au cabaret voisin, une troupe d'amis, grands pontifes de Gambrinus et de Bacchus, l'admettent dans leur intimité. C'est la vie idéale, celle pour laquelle l'Allemand vendrait son âme, celle qui de l'esprit de notre auteur éloigne les papillons bleus, les farfadets, et tous autres fantômes « dans la manière de Callot ».

Malheureusement cette vie contemplative n'a qu'un temps. La guerre se rapproche et met fin à l'entreprise lyrique de la capitale saxonne. Le coup est rude, mais Hoffmann le supporte stoïquement. Bien plus, il nargue les événements, et même leurs conséquences les plus désagréables. Comme il buvait, un jour, à la taverne des *Rois Mages*, avec le comédien Keller, un obus vint à tomber devant eux, sur la place du Marché. Il éclata, tua un bourgeois « assez bien mis » et fracassa la tête d'un sergent westphalien. Le comédien Keller en laissa tomber son verre. Mais Hoffmann, levant le sien, avant de le vider :

— Qu'est-ce donc que la vie ? Et que le corps de l'homme est donc fragile ! Ne pouvoir pas seulement supporter le choc d'un petit morceau de fer!

Cependant, il faut vivre, et la *fantaisie*, cette diablesse de *fantaisie*, dont il fait si grand fi, peut seule le sauver. Il écrit à Rochlitz « que la faim fait mal, — à sa femme surtout », et Rochlitz le rappelle à Leipzig. Mais le temps n'est pas plus à la *fantaisie* qu'à la musique. Il compose cependant une *Bataille de Leipzig*, qu'il considère comme un chef-d'œuvre. Il se croit l'homme de la situation : « La douleur patriotique, écrit-il, m'inspire des accords qui m'étaient étrangers jusqu'ici. » Malheureusement la *Bataille de Leipzig* ne remue pas plus les masses que l'*Ouverture religieuse*, d'obscure mémoire. Alors, pour ne pas mourir de faim, — de cette faim qui fait mal, — le malheureux dessine des caricatures contre les Français; il aboie avec tous les roquets allemands contre les maîtres de la veille ; il fait des *Napoléon* à un ducat la pièce, que les amateurs s'arrachent.

Mais cette vogue n'est que passagère. La mode se lasse de toutes choses, des caricatures comme du reste, et Hoffmann connaît de nouveau la misère noire. C'est le signal de la reprise du bon travail. Devant ses yeux, voilés de tristesse et contractés sous l'angoisse d'un estomac vide, dansent des

légions de diables et de diablotins. Ils vont et viennent, voltigent, se posent familièrement sur son épaule, le chatouillent du bout de leur queue, et lui content à l'oreille des histoires si drôles qu'il se met à les écrire, pour la plus grande joie du public.

La vogue lui est donc revenue, et non seulement il a la table assurée, mais il peut donner libre cours à son goût très prononcé pour les vins du Rhin, — pour les vins chers surtout, qui absorbent le plus clair de ses droits d'auteur. L'existence est douce, et les mauvais jours sont vite oubliés. Mais Hoffmann a la nostalgie de la vie bourgeoise. Il se rappelle à point qu'il est juriste, qu'il a même été fonctionnaire, et, comme ses œuvres l'ont fait connaître, il obtient facilement une place de conseiller au tribunal de Berlin.

*
* *

Ses vœux sont exaucés et, de plus, son orgueil est satisfait; car M. le Conseiller ne sort qu'en habit brodé, aussi bien pour se rendre à l'audience que pour prendre le chemin du cabaret. Hoffmann est un fonctionnaire modèle; il a congédié ses charmants démons, et vit, en bon bourgeois, de ses appointements, qui lui permettent encore l'usage, même fréquent, du *Johannisberg* et du *Liebfrauenmilch*. Il s'est aussi remis à la musique. Il a composé une *Ondine*, jouée vingt-deux fois de suite à l'Opéra de Berlin; dans la guerre musicale des Weberistes et des Spontinistes, il a pris parti pour l'auteur d'*Olympia*, dont il avait écrit le poème, contre le chantre du *Freischütz;* enfin il échafaude de nouveau symphonie sur ouverture, quatuor sur quintette, *lied* sur cantate.

Tout va donc pour le mieux, et Hoffmann peut se dire un homme heureux, lorsqu'il conçoit la malencontreuse idée de se jeter dans la politique. Il voit dans le mouvement libéral inauguré par Jahn le triomphe de la démagogie, et il n'a de cesse que le soin d'instruire un procès contre ce patriote ne lui soit confié. Mais le roi Frédéric-Guillaume III, averti, et mieux éclairé sur le mouvement des esprits, ordonne la cessation du procès. Alors, Hoffmann se lance dans toute une série de diatribes d'une violence extraordinaire contre Jahn, contre la démagogie, et contre le roi lui-même. On s'émeut en haut lieu de ces libelles; la censure les condamne au pilon, et leur auteur reçoit l'ordre de cesser d'écrire. Mais notre héros ne tient aucun compte de cette défense; il continue ses pamphlets, où son ancienne fantaisie, si gracieusement folle, a fait place à l'ironie la plus sanglante : aussi ne tarde-t-il pas à être purement et simplement révoqué.

C'est encore la misère. Adieu le bel habit brodé, les flacons au long col, voire le brouet quotidien! Heureusement, les diables qui, aux heures de découragement, hantent l'esprit d'Hoffmann, sont de bons diables. Loin de lui tenir rigueur de ses infidélités, ils reviennent lui conter de jolies histoires qui ramènent au foyer le bien-être, et qui rendent aux friands des choses de la pensée, la manne substantielle de la plus diabolique des littératures.

Hoffmann est alors, malgré lui, dans toute sa gloire. Ses romans ont la faveur du public, et son écrin fantastique s'accroît chaque jour d'une nouvelle perle. Mais il a compté sans la maladie, qui, au plus fort de son succès, l'étreint soudain, courbe son échine, et l'étend, pour de longs mois, sur le grabat de misère et de douleur. Avec le dernier conte s'est envolé le dernier diable; avec la dernière bouteille de johannisberg est parti le dernier écu.

« J'allai lui rendre visite, nous apprend Rochlitz : je le trouvai dans la partie la plus triste de la ville, dans un mauvais garni, dans la dernière chambre de l'auberge. Là je le vis sur un lit misérable, à peine protégé contre le froid, les jambes gonflées et contractées par la goutte. Sa femme se tenait, silencieuse et triste, au chevet de son lit. Devant lui se trouvait une planche sur laquelle il paraissait travailler... »

« Il paraissait... » le mot est juste. L'heure du travail avait depuis longtemps cessé pour Hoffmann. Son imagination, qui avait créé tant de vigoureuses silhouettes, s'était endormie. D'intolérables douleurs avaient amené la paralysie, qu'il avait saluée comme une délivrance. Et pourtant, ce malheureux tenait à sa vie misérable :

— Oh! vivre! s'écriait-il; — vivre à n'importe quelle condition, — pourvu qu'on vive!

La mort, écoutant son appel, respecta sa longue agonie jusqu'à ce que toutes les fibres de sa chair se fussent résolvées; puis vint l'oubli d'un public attiré vers d'autres genres, vers d'autres astres. Le livre de M. Ellinger vient de remettre à la place qu'elle méritait la curieuse figure du charmeur auquel nous devons tant de jouissances. Nulle part plus qu'en France les détails sur Hoffmann n'étaient faits pour intéresser le public littéraire : car, nous le répétons, c'est en France que s'est faite, et surtout que s'est conservée la réputation de l'auteur des *Contes fantastiques*. Aussi nous sommes-nous empressés de résumer à l'intention de nos lecteurs sa biographie vraie, qui certes n'a pas été sans leur causer quelque étonnement.

EDMOND NEUKOMM.

VARIÉTÉS

Les Iles du Salut.

La sinistre Guyane, « affreuse compagnonne », contemplait depuis quelques années, d'un œil jaloux et irrité, les progrès de son heureuse émule, la pimpante Calédonie, qui lui a enlevé la plus nombreuse, la meilleure partie de sa clientèle, et que, du fond de toutes les maisons centrales, les coquins désirent, espèrent, appellent dans leurs rêves : les journaux, ces temps-ci, étaient pleins d'elle ; chacun, à l'envi, décrivait ses charmes et son air avenant, vantait la douceur de son climat, la fraîcheur de ses bois, la fécondité de ses vallées arrosées par de jolies rivières, la limpidité calme des flots bleus où elle se baigne et qu'emprisonne une haute ceinture de corail.

Mais voici, tout à coup, qu'un revirement s'opère et que la Guyane, au moment où elle ne s'y attendait certes plus, prend sa revanche. Non seulement on a, paraît-il, décidé en haut lieu qu'on n'enverrait plus désormais un seul forçat à la « Nouvelle » et qu'on laisserait le bagne se réduire peu à peu dans le creuset du temps jusqu'à complète évaporation, mais encore qu'on restituerait à la Guyane un de ses privilèges les plus regrettés — celui de posséder une « enceinte fortifiée » à usage de déportation.

L'opinion publique, en effet, impose au gouvernement et aux Chambres un projet de loi désignant les îles du Salut pour servir, concurremment avec la presqu'île Ducos, de lieu de déportation dans une enceinte fortifiée. Cet article additionnel peut être considéré comme acquis.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* me sauront gré, j'espère, de mettre sous leurs yeux quelques détails concernant les îles du Salut, et de leur montrer que nul endroit ne saurait être mieux approprié à sa fatale destination.

D'où vient le nom aimable donné, — par une sorte de macabre ironie, semble-t-il, — à cet archipel sinistre dont les échos ont répété tant de sanglots, de cris de désespoir et d'imprécations ?

Je suis forcé de remonter au temps de Louis XV pour en trouver l'origine, mais cette excursion historique ne sera pas sans intérêt.

Après la conclusion du traité de Paris, signé en 1763, par lequel la France se laissait arracher — perte à jamais déplorable — le Canada et les Indes, le roi éprouva, en dépit de son indifférence égoïste, une sorte de remords et il voulut essayer de réparer les conséquences désastreuses des échecs subis par ses troupes en face de Frédéric, et par ses escadres en face des flottes britanniques. Choiseul lui conseilla de tenter, à la Guyane, la création d'un centre de population blanche qui ferait, dans l'Amérique du Sud, contrepoids à la prépondérance conquise par les Anglais dans l'Amérique du Nord. Cette colonie concourrait en même temps à la défense de ce qui nous restait de possessions dans les Antilles, la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galande, Sainte-Lucie. L'idée était bonne et très digne du patriotisme intelligent de ce ministre. Malheureusement son exécution fut confiée à des aigrefins, hommes d'affaires et de plaisirs en même temps que politiciens — la race n'en est pas perdue — qui ne cherchèrent qu'à empocher la plus grosse part de la subvention accordée par l'État.

Le « président du conseil d'administration » — pour me servir du langage moderne — fut le chevalier de Turgot, frère du grand Turgot, brigadier des armées du roi. Il n'était pas malhonnête, mais très ignorant et très superficiel ; on l'agréa et il prit le titre de gouverneur de la France équinoxiale. Comme il entendait gouverner cette France équinoxiale de la même façon que les évêques administraient alors leurs diocèses, c'est-à-dire sans quitter la cour, il se donna un coadjuteur qui, sous le titre d' « intendant général de justice, police et finances », devint le chef réel, effectif de l'expédition. Son choix tomba sur un certain Thibault de Chanvallon.

Celui-ci fit beaucoup de propagande, et comme il fallait avoir des émigrants pour toucher la subvention, il accepta tous ceux qui se présentèrent, alléchés par les séductions du prospectus : il engagea fort peu de travailleurs, mais quantités de gens sans professions définies, voire des musiciens et des comédiens.

Le 17 mai 1763, les navires *Comtesse-de-Grammont*, *Jason* et *Américain* mettent à la voile sous le commandement de M. de Préfontaine. Celui ci, très mal accueilli par les rares propriétaires français de la Guyane, épaves des précédentes expériences de colonisation, s'était à peine installé, plus mal que bien, dans les environs de Cayenne et n'avait pas eu le temps de préparer les campements nécessaires au reste des émigrants lorsque Chanvallon arriva à son tour avec toute une flotte, la *Liberté*, la *Franchise*, la *Ferme*, le *Centaure*, les *Deux-Amis*, le *Prince-Georges*, l'*Amphitryon*, la *Balance* et le *Parham*. La traversée avait été très longue et très pénible et, avant qu'on ne débarquât, la troupe d'émigrants, recrutés au hasard donnait l'affligeant spectacle de l'indiscipline et du découragement. L'aspect morne et désolé des côtes de la Guyane qui sont basses, plates, marécageuses, était fait pour changer cette indiscipline en révolte ouverte.

Chanvallon n'osait aborder au point d'atterrissage

convenu, lequel était Koucou (1). Tandis qu'il louvoyait, il fut porté à peu de distance de trois îles verdoyantes, semblables à de véritables bouquets sortant du sein de la mer.

Elles lui firent et elles firent à tous les passagers l'effet d'une oasis dans le désert. Chanvallon résolut de s'y rendre. Plus on s'approchait de ces îles, plus on était ravi de la végétation luxuriante qui les couvrait, de la magnificence des arbres qui étendaient sur elles leurs rameaux. C'était évidemment la terre promise, telle que l'avaient complaisamment décrite les organisateurs de l'expédition.

En un instant, fatigues et misères furent oubliées ; à la colère et à l'abattement succédèrent l'allégresse et l'espérance, et ce fut au milieu d'un enthousiasme général que Chanvallon proclama solennellement qu'à partir de ce jour ces trois îles ravissantes, désignées jusque-là sottement sous le nom d'îles du Diable, porteraient le nom d'îles du Salut.

M. l'Intendant ajouta que la plus grande serait appelée île Royale, en guise d'hommage à Sa Majesté.

— Vive le roi ! crièrent les colons en agitant leurs chapeaux.

Une seconde lui semblait devoir être consacrée à saint Joseph et, quant à la troisième, de beaucoup la plus petite et la moins belle, on lui laisserait le nom d'île du Diable afin d'accrocher le passé au présent.

Cela aussi, fut unanimement approuvé.

Chanvallon eut grandement raison de célébrer séance tenante, ce triple baptême, car, à peine les émigrants furent-ils à terre, que leurs illusions se dissipèrent sous le souffle de la réalité.

A la vérité, les arbres étaient beaux, mais ils poussaient parmi les rochers ; la terre végétale était si mince, qu'elle ne pouvait supporter aucune culture ; enfin, il n'y avait nulle part une goutte d'eau vive. Dès la première nuit passée sous ces ombrages décevants, les infortunés émigrants furent assaillis par des nuées d'insectes aux cruelles piqûres, moustiques, maringouins, taons, fourmis rouges, etc.

Chanvallon, insouciant, sceptique et léger, essaya de la méthode des dérivatifs : « J'écris à la Martinique, dit-il dans un de ses rapports, d'engager quelques demoiselles bien nées de ce pays à passer dans celui-ci. » En même temps, il montait un théâtre et faisait jouer « des comédies et des arlequinades ». Mais, en dépit des demoiselles « bien nées » et des arlequinades, les émigrants mouraient comme mouches. Cela fit du bruit à Paris, tellement de bruit que Turgot fut contraint d'aller de sa personne faire une inspection à la Guyane. Koucou et les « îles du Salut » n'étaient plus que de lamentables charniers. Sur son rapport, Chanvallon fut condamné à la détention perpétuelle, enfermé à la Bastille et on vendit ses biens au profit de quelques survivants du désastre. Il en appela et le jugement fut cassé ; même on lui alloua une indemnité de cent mille livres et une pension de mille livres : de plus, on lui accorda la satisfaction de faire mettre à son tour Turgot à la Bastille, — je me hâte d'ajouter que ce dernier en sortit bientôt avec une pension de douze mille livres.

Belle matière, n'est-il pas vrai, à rapprochements piquants avec les scandales contemporains !

*
* *

A la suite de cet affreux épilogue, les îles du Salut qui avaient, on le voit, brillamment justifié leur nouveau nom, restèrent longtemps inhabitées. La Convention trouva qu'elles avaient des titres sérieux à l'honneur d'inaugurer la déportation introduite dans nos lois le 25 septembre 1791. On sait que le 1er avril 1795 elle prit un décret contre Vadier, Barère, Collot d'Herbois et Billaud-Varennes.

Mais c'est le Directoire qui se servit surtout de cette arme à deux tranchants. « La déportation, » disait Boulay de la Meurthe à la tribune des Cinq-Cents, « doit être désormais le grand moyen de salut pour la chose publique. Cette mesure est avouée par l'humanité. »

Grâce à ces belles phrases, nombre d'illustres et honnêtes citoyens furent embarqués à fond de cale pour la Guyane et traités comme de vils criminels.

Lorsque Tronçon-Ducoudray, mourant, sollicite la faveur de se faire transporter à Cayenne, on lui répond en marge de sa lettre : « Ta faconde n'aura pas ici plus de succès qu'elle n'en a eu en France quand tu as entrepris de défendre la veuve du tyran. »

Au vieux général Murinais, qui présente la même requête et offre sa parole d'honneur de ne pas fuir, les autorités répliquent : « On ne croit pas plus à ta parole d'honneur qu'à celle du tyran. »

On conçoit que Barbé-Marbois ait conservé de son exil dans ce pays un tel souvenir qu'il se soit écrié en pleine séance de la Chambre des Pairs que « la Guyane devrait être rayée de la carte du monde ».

En 1851, pour la troisième fois, les îles du Salut furent désignées comme lieu de déportation. Malgré le danger qu'il y avait alors à exprimer son opinion, des journalistes osèrent écrire que « c'était un moyen honnête de se débarrasser des condamnés ».

J'ai déjà parlé ici même de cette période, et de Delescluse, et du banc qu'il s'était construit à l'île du Diable, banc que l'on y voit encore ou plutôt qu'on y montre, — car j'ai idée qu'il en est de ce banc historique comme de la canne de M. de Voltaire.

Depuis l'amnistie, les îles du Salut sont exclusi-

(1) Aujourd'hui pénitencier agricole relativement prospère.

vement affectées à la transportation. L'île Royale est le pénitencier central où sont internés les condamnés dangereux et les anarchistes — ils viennent de faire leurs preuves — ainsi que les forçats punis de prison cellulaire. Un vaste hôpital, une chapelle située sur le point culminant du plateau, l'habitation du commandant supérieur, la caserne du détachement de troupes, des magasins et des ateliers occupent presque tout l'espace qui n'est pas employé par les prisons, par les cases des condamnés et par les logements des surveillants. La plupart de ces bâtiments, entassés sur un territoire beaucoup trop restreint, sont, d'ailleurs, en mauvais état non que leur construction soit ancienne, mais parce qu'ils ont été bâtis avec des charpentes en bois, dans un pays où le bois ne peut résister à l'humidité et aux innombrables termites qui le rongent.

La rade, quoique foraine, est sûre et offre cet avantage, unique en Guyane, la profondeur. Aussi bientôt les paquebots, qui ne pourront plus pénétrer dans le port de Cayenne, dont l'envasement augmente chaque année, s'arrêteront-ils à l'île Royale. De là, on s'en ira comme on pourra à Cayenne et ce sera un charme de plus ajouté aux agréments que procure le voyage de Paris à la capitale du poivre rouge.

L'île Royale n'est plus qu'un rocher, car il y a belle lurette qu'on a rasé les beaux arbres qui avaient mis en joie M. de Chanvallon et ses compagnons.

L'île Saint-Joseph est encore plus dénudée, et on n'y trouve pas même d'eau au fond des puits. Son sommet ne paraît pas, comme celui de sa sœur, fourni par le cratère d'un volcan éteint. Il est composé d'énormes blocs qu'on travaille depuis trois ans à faire sauter, à casser, à niveler : on va y construire une maison centrale qui pourrait être mieux placée. C'est dans cette île qu'on a placé les *asilés*, Tous vieillards du bagne qui regardent passer les bateaux sans vider leurs verres, puis plus bas, les aliénés, — je me demande comment des *fous* peuvent être encore des forçats ! — Entre ces deux établissements, se voit le cottage du bourreau, homme barbu qui soigne sa petite mécanique, cultive son jardinet, fume sa pipe, et lézarde au soleil.

Enfin l'île du Diable est abandonnée aux lépreux : ils y pourrissent dans le plus affreux dénûment, et aucun spectacle n'égale en horreur celui de ces êtres en haillons sordides, au visage boursouflé, et dont les membres sont entourés de bandages crasseux souillés de sang et de pus. C'est le dernier degré de l'abjection humaine : c'est tragique, repoussant, effrayant, et infiniment pitoyable.

*
* *

Maintenant, où va-t-on mettre Dreyfus?

Je suppose que ce sera à l'île du Diable d'où on aura évacué ces lépreux — pour y placer celui-là, à lui seul, aussi irrémissiblement perdu, aussi abandonné des hommes que tous ces malheureux réunis.

N'y a-t-il pas quelque chose de profondément dramatique dans cette situation : les cinquante lépreux brûlant leurs cabanes, nettoyant tant bien que mal les traces abjectes de leur séjour, faisant place nette, s'entassant dans de vieux canots pour aller ailleurs, achever d'agoniser ; puis, eux partis, des forçats venant construire une maisonnette un planches ; puis, au bout d'un mois ou deux, une yole qui accoste l'île maudite, un homme vêtu de noir qui descend à terre, la yole qui s'éloigne, l'homme vêtu de noir qui entre dans la maison vide — sa maison, où il passera toute sa vie — toute !

De chances d'évasion, aucune, car l'île du Diable regarde de large et, pour fuir, il faudrait contourner soit l'île Royale, soit l'île Saint-Joseph ; pas un bateau ne se montre de ce côté ; se jeter à la nage, c'est se jeter dans la gueule toujours avide des squales qui rôdent en troupe.

*
* *

Voici une anecdote qui montrera ce que peut être une tentative d'évasion aux îles du Salut.

Le héros de l'aventure, assassin émérite, gaillard doué d'une audace indomptable et d'une extraordinaire énergie, joignait à ces précieuses qualités un esprit réfléchi et le sens de l'observation.

Bien des fois, il avait assisté aux obsèques de ses camarades décédés, obsèques qui donnent lieu à une cérémonie d'un genre spécial.

Le mort est cousu dans un morceau de grosse toile ; à ses pieds, on attache des morceaux de fonte — appelés *gueuses* en terme de marine ; cela fait, on le place dans un cercueil dont l'extrémité est mobile. Au lieu d'être porté en terre, le lugubre colis est porté dans un canot qui aussitôt se dirige vers la haute mer. Pendant ce temps, la cloche de la chapelle sonne un glas. Arrivé à un mille de distance, le canot s'arrête ; on ouvre la paroi mobile du cercueil, on le penche, et le cadavre rigide disparaît dans les flots. A ce moment la cloche cesse de tinter, et le canot vire de bord, pendant qu'un bouillonnement de vase prouve que les requins se sont hâtés de profiter de l'aubaine qui leur arrivait.

De la contemplation réitérée de ce spectacle, notre forçat tira des conclusions tout à fait différentes de celles qu'il nous eût inspirées ; et le résultat en fut celui-ci :

Il se mit à étudier la statistique de l'état sanitaire, prit des renseignements auprès des infirmiers, — qui sont des forçats, — et lorsqu'il sut que personne, parmi les camarades, n'était en danger de mor-imminent, il se munit de clous, de goudron, d'étou-

pes, et, par une nuit très noire, s'introduisit dans le magasin aux cercueils; il en choisit un, assujettit la paroi mobile, calfata de son mieux tous les joints. Ce travail terminé, il fabriqua, au moyen de deux planchettes, des espèces de pagayes indiennes et, tantôt marchant avec précaution, tantôt rampant, traînant son cercueil, il parvint sans encombre jusqu'au rivage. Là, il mit à l'eau son étrange esquif, s'y étendit et, poussé par le jusant, sortit lentement et silencieusement de la rade. Il était certain que le courant l'entraînerait vers la Guyane Anglaise ou le Venezuela, mais cent cinquante lieues marines à franchir dans un cercueil n'était pas chose facile. Au pénitencier, on ne tarda pas à constater qu'il était *manquant*, mais nul ne le soupçonna de s'être évadé par mer, car aucune embarcation n'avait été enlevée; on n'eut pas besoin de cercueils et il ne vint à l'idée de personne de les compter. On pensa que l'homme s'était suicidé ou se tenait caché dans quelque coin dont la faim l'obligerait bien à sortir. On ne le poursuivit donc pas.

Malheureusement, l'*Abeille*, qui venait des Antilles, passait, le surlendemain au large de Paramaribo. L'officier de quart remarqua, sur bâbord, une sorte d'épave autour de laquelle voletait une myriade d'oiseaux; cela ne laissa pas que d'exciter son attention et il appuya la marche de ce côté; son attention devint de la curiosité quand il vit que l'épave était une longue caisse et qu'en outre de son escorte tourbillonnante et bruyante de mouettes, elle était accompagnée par deux gardes qui voguaient de conserve à ses côtés, semblables à des cavaliers chevauchant aux portières d'un carrosse officiel. Ces deux gardes étaient d'énormes requins dont les ailerons frappaient de temps en temps les parois de la caisse. Le commandant de l'*Abeille* ordonna de stopper et de mettre un canot à la mer. On s'approcha; les oiseaux continuèrent à tournoyer, mais les requins plongèrent; dans la caisse on trouva un homme à moitié submergé, presque évanoui, aux trois quarts mort. On le hissa sur le pont du navire et quelques heures plus tard, les fers aux pieds, il méditait, au fond d'un bon cachot voûté, sur les merveilleux épisodes de *Monte-Christo*.

Il y a deux ans, plusieurs condamnés essayèrent de renouveler une tentative analogue. Cette fois, il s'agissait de s'emparer, pendant la nuit, d'un petit vapeur en rade. Les conjurés devaient monter dans des barriques, les diriger vers le navire, grimper prestement à bord, bâillonner le capitaine et le second, obliger, le poignard sur la gorge, les matelots à appareiller et le mécanicien à faire mouvoir l'hélice. Conformément à ce plan, les deux plus hardis mirent les barriques à l'eau, mais une vague les fit chavirer et, aussitôt, les requins d'apparaître; à grand'-peine, les fugitifs regagnèrent la rive... et retournèrent bien vite se coucher.

Ces deux exemples suffisent à montrer qu'un homme interné aux îles du Salut n'a guère de chance d'en sortir que gracié ou mort.

*
* *

Le climat des îles est moins malsain que celui de la grande terre; mais quand une épidémie y éclate, elle fait de terribles ravages. La fièvre jaune apparaît tous les dix ans à peu près, et diminue l'encombrement.

Néanmoins, des cas de longévité remarquable ont été constatés dans cet aimable pays; témoin le passage curieux d'une lettre écrite par l'intendant Malouet en 1777. Malouet raconte en ces termes une visite qu'il fit à un vieux soldat nommé Jacques Blaisonniau, qui habitait un îlot isolé — comme va le faire Dreyfus, mais pour des motifs différents.

Je trouvai, sur un îlot placé au milieu du fleuve qui forme en cette partie une magnifique cascade, un soldat de Louis XIV, qui avait été blessé à la bataille de Malplaquet et obtenu alors ses invalides. Il avait 110 ans et vivait depuis 40 ans dans ce désert. Il était aveugle et nu, assez droit, très ridé. La décrépitude était sur sa figure, mais point dans ses mouvements. Sa marche, le son de sa voix, étaient d'un homme robuste. Une longue barbe le couvrait jusqu'à la ceinture. Deux vieilles négresses composaient sa société et le nourrissaient du produit de leur pêche et d'un petit jardin qu'elles travaillaient sur le bord du fleuve. Les gens qui m'accompagnaient l'avaient prévenu de ma visite, ce qui le rendit heureux, car il m'était facile de pourvoir à ce que le bon vieillard ne manquât de rien, et il y avait vingt-cinq ans qu'il n'avait mangé de pain, ni bu de vin. Il éprouva une sensation délicieuse au bon repas que je lui fis faire. Il me parla de la perruque noire de Louis XIV, qu'il appelait un beau et grand prince, de l'air martial du maréchal de Villars, de la contenance modeste du maréchal de Catinat, de la bonté de Fénelon, à la porte duquel il avait été en sentinelle à Cambrai. Il était venu à Cayenne en 1730. Il avait été économe chez les Jésuites, qui étaient alors les seuls propriétaires opulents, et il était lui-même un homme aisé lorsqu'il s'établit à Oyapoc. Je passai deux heures dans sa cabane, étonné, attendri du spectacle de cette ruine vivante. Lorsque je fus pour le quitter, son visage vénérable se couvrit de larmes. Il me saisit par mon habit, et, prenant un ton de dignité qui va si bien à la vieillesse, il me dit : « Attendez! » Puis il se mit à genoux, pria Dieu, et, imposant ses mains sur ma tête, me donna sa bénédiction.

Je ne souhaite pas au condamné du 22 décembre de devenir centenaire comme le soldat de Malplaquet. Il aurait de moins honorables souvenirs à évoquer, et personne vraisemblablement ne voudrait de sa bénédiction.

PAUL MIMANDE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Benjamin Constant

D'APRÈS SON JOURNAL INTIME ET SES LETTRES.

Décidément, voilà un grand homme qui s'en va.

Il n'y a pas très longtemps qu'on l'admirait de confiance, sans le fréquenter beaucoup. On savait bien que Benjamin Constant avait autrefois conquis l'antipathie, même le mépris de ses contemporains : mais les contemporains sont si injustes! On se rappelait aussi que Sainte-Beuve l'avait souvent malmené; mais Sainte-Beuve avait tant de parti pris! D'ailleurs Benjamin avait eu pour lui les femmes, il avait encore pour lui les névrosés, et l'on s'accordait à lui tout pardonner. Il grandissait dans le mystère qui l'enveloppait. Sa vie, son rôle, son caractère : autant d'énigmes. Nos critiques les plus sagaces ne réussissaient pas à expliquer tout à fait comment ce profond politique, cet élégant orateur, ce théoricien du libéralisme, cet historien des religions, ce pontife et ce railleur, avait pu écrire *Adolphe*. Mais c'était une originalité de plus chez le grand homme, devenu presque un demi-dieu pour nos néo-psychologues.

Aujourd'hui, la statue est par terre; mais les morceaux en sont d'autant plus intéressants. Le mystère a été dissipé, et par la seule personne qui pût le faire à coup sûr, par Benjamin Constant lui-même.

C'était, comme on sait, un merveilleux causeur; mais il n'aimait guère qu'on lui donnât la réplique. Aussi emmenait-il partout avec lui un auditeur idéal, qui n'était jamais las d'écouter : c'était lui-même. Il s'interpellait chaque soir dans son *Journal intime*. Comme il s'effrayait de se voir l'âme si laide, il rédigeait ses notes pour lui seul, en lettres grecques. Malheureusement il s'est trouvé des indiscrets pour déchiffrer son grimoire. Au fond, il s'y attendait bien.

De ce *Journal*, qu'il paraît avoir continué toute sa vie, nous possédons seulement un long fragment qui va de 1804 à 1816, et qui fut publié naguère dans la *Revue internationale*. On nous l'offre aujourd'hui en volume, avec des lettres adressées pour la plupart à Mme de Nassau de 1789 à 1813, ou à Mme de Charrière (entre 1792 et 1795) (1). Ajoutez à cela les parties de la correspondance déjà connues : lettres de Benjamin Constant à sa famille, surtout à Mlle Rosalie de Constant, une cousine aussi spirituelle que bossue; lettres à Mme de Charrière, à Mme Récamier, etc. Et voilà de quoi éclairer cette figure énigmatique. — Ce n'est pas que le *Journal intime* nous apprenne beaucoup de faits nouveaux. Mais il explique les faits connus, en montre le lien et les dessous. Dans cette existence toute de contrastes, dans cette physionomie toujours prête à se dérober, il met une sorte d'unité en trahissant la raison logique de tant de contradictions.

Surtout il explique l'homme en le simplifiant. Il semble aujourd'hui que chez Benjamin Constant tout puisse se ramener à ces trois traits : lucidité de l'esprit, égoïsme transcendant, veulerie.

Lucide, il l'était à faire peur, à faire hésiter un félibre, à faire douter de la vertu des saints. C'est de là que viennent toutes ses qualités, et Dieu sait s'il en a : sauf l'imagination, chez lui un peu sèche, il avait reçu tous les dons de l'intelligence. Enfant précoce, il fut toujours possédé du besoin de voir clair en lui et dans les autres : dès l'âge de douze ans, il parlait de tout comme un académicien, il composait des chansons, et il écrivait à sa « chère tante Pauline » sur un ton badin de galanterie où perce déjà l'ironie. Il ne rusa jamais avec ses idées, et n'en fut jamais dupe. Il fut un psychologue pénétrant, parce qu'il osa et sut toujours se regarder franchement. Il fut bon logicien, bon historien, habile écrivain et subtil observateur de ses contemporains, parce qu'il avait la vue nette et fut toujours sincère en face des personnes, des idées ou des faits. Il fut éloquent, spirituel et brillant causeur, parce qu'il saisissait d'un coup d'œil les rapports et les contrastes, les ridicules des individus et l'étrangeté des choses.

A cette lucidité d'esprit il doit jusqu'à ses qualités plus modestes. Car il avait le solide autant que le brillant; et nous en trouvons bien des preuves décisives dans son *Journal*. Il fut l'un des hommes les plus instruits de son temps; il parlait couramment quatre ou cinq langues, il connaissait ce qui s'écrivait ou se disait en Europe sur n'importe quoi; il discutait sur la littérature grecque avec Gœthe, sur l'Allemagne avec Mme de Staël, sur toute question avec les spécialistes. Il a su et bien su une foule de choses qu'on ignorait généralement en France à cette époque. Cela s'explique évidemment par son éducation, tour à tour anglaise et allemande, et par son existence cosmopolite. Mais cela s'explique aussi par sa curiosité universelle et par son ardeur à l'étude. « Je travaille peu depuis deux ans, écrit-il en 1805. Sur 714 jours, j'en ai passé 259 sans rien faire. » Très laborieux et très instruit, il est aussi très consciencieux : il faut voir dans son *Journal* comment il corrige sans trêve ses ouvrages, comment il revoit ou refait vingt fois ses chapitres. Or cette conscience, ce goût du travail, cette curiosité si

1 *Journal intime* de Benjamin Constant et *Lettres* à sa famille et à ses amis, précédés d'une *Introduction* par D. Melegari; Ollendorff, 1895.

large, tout cela dérive encore de la même cause : l'impérieux besoin de voir les choses comme elles sont. — De là aussi cette extraordinaire sincérité envers lui-même. On sait comment il surveillait tous les mouvements de son âme. Ce qu'on a moins remarqué, c'est qu'il observait avec la même attention le jeu de ses facultés intellectuelles. Il loue franchement ou critique très sévèrement ses ouvrages, à mesure qu'il les compose. Et il écrit un jour, à trente-cinq ans, cette phrase surprenante : « Je ne serais pas étonné si dans quelques années d'ici mes facultés baissaient tout à coup. » — De là, enfin, son bon sens. Car il en a certainement, quand il écrit. Pour vous en convaincre, lisez sa très raisonnable correspondance avec sa tante, la comtesse de Nassau.

Avec tant de dons, et de si brillants, qui partagés suffiraient à combler quatre ou cinq hommes de notre temps, d'où vient qu'il gâcha sa vie à plaisir et fut si malheureux? C'est la question qu'il se posa toujours, et dont il souffrit. Il écrit en 1813 : « Employons mon talent, soyons raisonnable, au lieu d'être un sot et un imbécile... J'ai fait assez de mal dans ma vie. » Assurément, il eut toutes les occasions de gloire et de bonheur; mais une mauvaise fée le suivait pas à pas pour tout gâter. A cet homme, dont la vaste intelligence touchait presque au génie, il manqua seulement deux choses : un cœur et une volonté.

***

Qu'il fût égoïste, on l'a récemment contesté. Mais il y a là, je crois, un malentendu. J'accorde que Benjamin Constant n'était pas *né* égoïste : connaissez-vous des égoïstes de naissance? Dans ses lettres d'enfant, on saisit la trace d'une sensibilité aiguë, un peu maladive; et, à toutes les époques de sa vie, on en retrouve des échappées, avec des pointes d'ironie. Mais c'est une sensibilité tout intellectuelle et artificielle. Considérez son attitude au moment où il console Mme de Staël, qui vient de perdre son père : « Dans ce moment, je suis triste; mais, si je voulais, je serais, non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle; mais je ne le veux pas, parce que je sens que Mme de Staël a besoin, non pas seulement de ma consolation, mais de ma douleur. » Écoutez encore ce mot atroce qu'il laisse échapper pendant l'agonie de sa plus fidèle amie : « Je passe la journée et la nuit auprès de Mme Talma, qui est près de sa fin. *J'y étudie la mort.* » Au fond, cette prétendue sensibilité n'est que de la susceptibilité, c'est-à-dire déjà de l'égoïsme. C'est lui-même qui nous met sur la voie : « On me querelle sur mon peu de sensibilité. Non, je n'ai pas peu de sensibilité; mais elle est *susceptible*, et jamais celle des autres ne lui convient parfaitement... En un mot, ma sensibilité est toujours blessée de la démonstration de celle des autres. » Certainement, le fond est très sec. Il a la sécheresse des gens qui n'ont pas eu une enfance heureuse, qui, n'ayant pas ri enfants, ne sauront jamais rire et prennent la vie à rebours. S'il avait eu une existence ordinaire, il eût été sans doute un homme semblable à beaucoup d'autres, ni meilleur ni pire. Enfant triste et solitaire, mal élevé en face d'un père ironique et concentré, puis livré à un précepteur brutal, il se replia sur lui-même. Il eut ensuite une vie agitée et se froissa de bien des mécomptes : naturellement sec et clairvoyant, il devint égoïste, avec férocité.

Cela, direz-vous, ne suffit pas à le distinguer du commun des hommes. — D'accord. Mais il y a bien des nuances dans l'égoïsme. Il y a des égoïsmes aimables : celui de Montaigne. Il y en a de naïfs : celui des simples ambitieux. Il y en a de grands : celui du savant ou de l'artiste qui s'isole dans son rêve de gloire. Il y en a de généreux : celui du moine qui fuit les hommes pour faire son salut en priant pour eux. Et il y en a de bas : l'égoïsme pur, raisonné et lucide des hommes d'argent et des don Juan. C'est celui de Benjamin Constant.

En voici la preuve. S'il va dans le monde, ce n'est pas qu'il se plaise dans la société des hommes, il la hait; mais il aime à s'y entendre causer : « Le monde me fatigue les yeux et la tête, mais je ne puis dissimuler que j'y ai du succès. — Je passe la soirée chez Mme Récamier. Il paraît que j'y ai été très aimable, car on m'en a fait compliment. C'est un chef-d'œuvre de mon esprit, car j'étais fort mal disposé. — Soirée chez Mme Gay. Je m'y suis amusé de mon esprit. » On retrouve cet égoïsme sec dans toute sa conduite avec les femmes qu'il a aimées : par exemple, dans ses lettres à Mme de Charrière, il parle sans cesse de ses projets matrimoniaux, de sa liaison avec Mme de Staël, plus tard de son ménage, sans soupçonner un instant ce que ces confidences ont de blessant pour la pauvre femme. Quand il fait une démarche, même pour son père, c'est de mauvaise grâce, et avec la conviction qu'il perd son temps. Il n'a jamais eu confiance en personne : « Je viens d'acheter un petit chien. A moins qu'il ne devienne enragé, je suis bien sûr qu'il ne me mordra pas et ne me fera jamais de mal. Je ne pourrais pas en dire autant de ceux que je nomme mes amis. » En réalité, tous les hommes lui sont indifférents, ou odieux : « Ma vie n'est au fond nulle part qu'en moi-même... L'intérieur est environné d'une certaine barrière que les autres ne franchissent pas. — Je ne dis pas encore fi de la vie; mais je dis, et de bonne foi, fi des hommes, fi des relations, qu'on ne m'en parle plus. » Dernier trait, cette misanthropie égoïste va jusqu'à souhaiter la mort des gens : « Je me sentirais une grande voca-

tion pour faire la liste des morts, c'est-à-dire de ceux qui devraient mourir chaque jour. »

Son châtiment, ce fut le châtiment ordinaire des égoïstes : le dégoût de tout, et l'ennui. Voici comment il se peint lui-même à vingt-cinq ans : « Blasé sur tout, ennuyé de tout, amer, égoïste, avec une sorte de sensibilité qui ne sert qu'à me tourmenter, mobile au point d'en passer pour sot, sujet à des accès de mélancolie qui interrompent tous mes plans..., comment voulez-vous que je réussisse, que je plaise, que je vive? » Cet ennui tragique, il l'a découpé en tranches dans son *Adolphe* : il a renouvelé le roman psychologique, en y créant le genre ennuyeux.

Pour le compléter, cet égoïste amer était atteint d'une incurable maladie de la volonté. C'est un rare spécimen de veulerie masculine. En cela encore il se connaissait bien : « C'est la volonté seule qui me manque pour être heureux. » Gâté d'abord par une grand'mère et une tante, puis brusquement jeté aux mains d'un brutal qui acheva de briser son âme, il mena la vie énervante des cosmopolites, sans rien où fixer son inquiétude. Ni famille, ni religion, ni même de patrie, car la France ne fut que la patrie de son ambition. De bonne heure il se sentit incapable de prendre une décision, et toujours il en souffrit : « Je m'agite dans le tiraillement d'une misérable faiblesse de caractère. Jamais il n'y eut rien de plus ridicule que mon indécision : tantôt le mariage, tantôt la solitude, tantôt l'Allemagne, tantôt la France, hésitant surtout parce qu'au fond je ne puis me passer de rien. » Toute sa vie, il rêva d'indépendance, et toujours son abandon de lui-même le rendit esclave : « Quelle bizarre manie d'indépendance et d'isolement a dominé ma vie, et par quelle faiblesse plus bizarre suis-je encore maintenant l'homme le plus dépendant qui existe! » Cette indécision se trahit dans les petites choses comme dans les grandes. Un jour, il fait ses malles pour un long voyage, et le lendemain il s'aperçoit qu'il n'est pas parti : « Ma chambre était chaude, mon lit bon : je suis resté. C'est l'image de tous mes projets. » A cet égard, toute son aventure avec Mme de Staël est une longue scène de comédie. Par exemple, en 1807, il est à la veille de se marier, il a résolu de rompre, et il écrit solennellement dans son *Journal* : « Aujourd'hui, 30 août 1807, — notons ce jour, — mon parti est pris, je pars demain irrévocablement! Voici une lettre. Dernier adieu. » Le lendemain : « Qu'ai-je dit? Tout est renversé, cet effort m'est impossible! Journée affreuse d'indécision et d'angoisse. Ma lettre est déchirée, une puissance magique me domine. Je vais à Coppet : qu'y faire, grand Dieu? »

Cette incroyable faiblesse de caractère, cet égoïsme sans mélange et cette merveilleuse lucidité d'esprit : voilà Benjamin Constant tout entier, dans sa vie sentimentale, dans sa carrière politique, même dans son œuvre littéraire.

De sa vie sentimentale, on ne saurait dire si elle est plus ridicule ou plus odieuse. C'est un don Juan de bas étage, qui rêva toujours de se marier, et qui en effet se maria deux fois « pour pouvoir se coucher de bonne heure ». Toujours il fut tourmenté à la fois par le besoin et par l'impuissance d'aimer : c'est qu'il voulait aimer uniquement pour soi, et ne pouvait même se décider à aimer. Chez lui, la passion fut purement intellectuelle : on le voit bien par son premier amour. Il avait vingt ans, quand il se lia avec Mme de Charrière, une matrone de quarante-sept ans, paisible et sceptique : ce fut surtout un amour épistolaire. A vingt-deux ans, il se laisse marier à une Allemande « très laide, le visage labouré de petite vérole, des yeux rouges, très maigre » ; cela ne dura pas longtemps. A peine divorcé, tout en nouant d'autres intrigues, il songe à un second mariage, et il hésite entre dix femmes : « J'y vois Rosette de Seigneux. Ah! si elle n'avait pas de si vilaines dents! — Antoinette m'est offerte. *Je refuse; je m'en repentirai.* » L'adorable mot de comédie! Il arrête enfin son choix sur une seconde Allemande, une veuve, Charlotte de Hardenberg; mais il met quinze ans à se décider, et, pour l'épouser enfin en 1808, il doit obtenir sa séparation d'avec un second mari.

Dès lors, rien de plus douloureusement comique que sa situation. Comme il tremble devant les ouragans de Mme de Staël, il se marie secrètement; puis il court à Coppet présenter sa nouvelle femme à l'ouragan, dans une auberge. Il a abandonné Mme de Staël, sans rompre avec elle : « Je suis las de l'*homme-femme*, dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans (1807). — Je la regrette et je la hais. — Je suis aussi occupé de Mme de Staël qu'il y a dix ans (1813). » Peu à peu il se prend à mépriser et à détester sa femme, parce qu'elle est bonne et dévouée, et qu'elle l'aime : « Pourquoi me suis-je remarié? Sotte situation, sotte chaîne! — Charlotte a la manie de veiller, ce qui me fait passer des nuits détestables. » Bientôt il la quitte, mais toujours sans oser rompre. Il écrit dans son *carnet* : « Ma tête se trouble entre Charlotte et Mme de Staël »; et dans son *Journal* : « Je suis entre deux femmes. » Plus tard, il aurait pu dire : « entre *trois* femmes ». Car il s'est mis à soupirer pour Mme Récamier, qui se moque de lui : « Suis-je fou ou bête?... Le règne de Juliette commence. » Entre ces trois femmes d'élite, il se démène dans le vide comme un pantin de comédie, va de l'une à l'autre, et les trahit toutes. C'est du vaudeville : *Trois femmes pour un mari!* — Puis, vieilli, usé, il roule dans les bas-fonds, se livre tout entier au jeu, hante les maisons louches : « Je mange ma

soupe aux herbes et *je vas au tripot.* » — Et, au milieu de tout cela, il s'observe, il s'analyse, il se méprise. Pauvre Benjamin!

Telle, encore, sa conduite politique. C'est le même besoin d'agir et la même impuissance à fixer son action incohérente. Quoi qu'on en ait dit, il ne fut qu'un ambitieux, mais un ambitieux irrésolu, sans rien de ce qui paraît légitimer l'ambition. Si vous en doutez, lisez ces jolies confidences : « Les autres sont toujours choisis, et jamais moi ! — Le temps presse si je peux arriver *à l'hallali* (1813). — C'est décidé, servons la bonne cause, et *servons-nous* (1814). — Cela me fera-t-il arriver *enfin?...* Ma nomination est signée. *Le saut est fait*, j'y suis tout entier (1815). — J'ai la conscience d'un ambitieux sans avoir ni ses illusions ni ses espérances. » C'est l'explication toute simple de sa carrière politique. Lié avec les whigs anglais, il accepte un emploi de chambellan à la cour de Brunswick. La Révolution éclate : il devient démocrate. Plus tard il soutient le Directoire et se fait naturaliser Français, par ambition : « *Prenons bien racine en France* et conservons ce que nous avons acquis. » Il se rallie à Bonaparte, qui le nomme membre du Tribunat. Exilé avec Mme de Staël, il supporte sans fierté l'exil, et sollicite en vain son rappel. Au moment où s'écroule l'Empire, il soutient activement la candidature des Bernadotte, puis négocie avec Talleyrand. Il passe aux Bourbons, insulte Bonaparte, puis devient l'homme des Cent-Jours. Louis XVIII revient : il lui écrit pour implorer sa grâce, et l'obtient. Dès lors, ne pouvant arriver au ministère, il sera le libéral que vous savez, et, quelques mois avant sa mort, il acceptera l'aumône de Louis-Philippe.

Chose curieuse, au milieu de toutes ces palinodies, ses idées politiques ne varient point. Et ici nous retrouvons la lumineuse intelligence du penseur. Seulement, si vous y regardez de près, comme l'a fait naguère M. Faguet, ce que vous distinguerez au fond de ce libéralisme politique et religieux, c'est encore l'égoïsme. Benjamin Constant ne se soucie guère du peuple, des « bêtes », comme il dit. Son libéralisme, en toutes choses, est aristocratique et négatif, parce qu'il est simplement la théorie de l'individualisme. Il supprime tout culte, tout intermédiaire entre l'homme et Dieu ; la religion n'est pour lui qu'un moyen d'assurer l'autonomie de l'individu ; c'est le droit pour chacun de croire ce qu'il veut, au besoin, de ne croire à rien. En politique, il organise l'anarchie, il en arrive à contester l'autorité de la loi, dont la seule fonction est pour lui la protection de l'individu. « Par liberté, dit-il, j'entends le triomphe de l'individualité. » Ce libéralisme théorique n'est que l'horreur des tyrannies et des contraintes. C'est le rêve d'un égoïste irrésolu, qui a toujours essayé vainement d'assurer son indépendance et qui veut charger de ce soin la société.

Cet égoïsme d'un homme faible, à l'esprit lucide, c'est encore tout le fond d'*Adolphe* ou du *Journal intime*. C'est ce qui rend ces œuvres si curieuses et si précieuses comme documents. C'est aussi ce qui les rend monotones et pénibles. Il y a là du talent, parbleu, beaucoup de talent, un don singulier de pénétration, une analyse aiguë et soigneusement aiguisée dans sa sécheresse. On y a même un certain plaisir — le genre de plaisir que promettait la « dissection d'une femme » à la fiancée de Thomas Diafoirus, ou que l'on goûte aujourd'hui à une séance de la Salpêtrière. Mais tous les personnages sont des ombres, sauf Adolphe, qui est toujours Adolphe ; et Adolphe est bien déplaisant. Est-ce le souvenir de cette psychologie amère dont on nous droguait ces années dernières, et dont Benjamin Constant a donné la première formule ? Est-ce le cynisme de cette confession si crue, et pourtant apprêtée ? Est-ce la pensée des mauvaises actions que trahit le roman ou le *Journal?* Est-ce ?... — Il y a sans doute de tout cela dans l'impression finale. Assurément, c'est une lecture malsaine, et bien des pages de ces chefs-d'œuvre distillent l'ennui. — Sans doute, il pourrait y avoir une sorte de grandeur à se confesser ainsi. Pourquoi donc cette confession est-elle si pénible à entendre ? C'est d'abord que l'auteur confesse les autres encore plus que lui, ou les calomnie, comme il les a exploités toute sa vie. C'est qu'ensuite, s'il a la franchise du pénitent, il n'en a pas l'humilité. Il se dissèque lui-même, uniquement pour le plaisir de se mieux voir. C'est encore un raffinement d'amour-propre : un monstre qui s'ouvrirait le ventre pour trouver la raison de sa difformité.

Pauvre Benjamin! Il a pourtant ses admirateurs, même ses fanatiques. Pour justifier cet engouement, on nous répète volontiers qu'aujourd'hui bien des gens peuvent se reconnaître en lui. Si beaucoup de nos contemporains lui ressemblent, j'en suis fâché pour eux, qu'ils se soignent. Mais je crois qu'on exagère. — « C'est un intellectuel ! » nous dit-on encore, et l'on croit ainsi le relever. Ah! la bonne raison! Intellectuel et intelligent, tant qu'il vous plaira. Ce qui importe, c'est l'usage qu'on fait de son intelligence. Cet homme d'esprit a beaucoup d'idées justes et il écrit des lettres fort sensées, mais il se conduit toute la journée comme un « imbécile » (c'est son mot), pour avoir le plaisir de le constater chaque soir dans son *Journal intime*.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

Odéon : *Pour la Couronne*, drame en cinq actes, en vers, de M. François Coppée.

Disons-le bien vite, le succès de *Pour la Couronne* a été triomphal ; triomphal pour l'œuvre et pour l'auteur...

Ce serait assurément faire tort à M. Coppée que de le ranger seulement parmi les « sympathiques » et de le juger avec une bienveillance résolue, produit de la sympathie qu'il inspire à tous. — Remarquez toutefois que, si le mot sympathie est devenu fort banal, le sentiment que nous ressentons pour M. Coppée est au contraire d'une essence très particulière et très rare. Ce sentiment, nous l'avons puisé, non seulement dans le charme de son œuvre, mais dans ce que nous savons de la vie : la dignité modeste et charitable de son existence, sa conscience d'artiste, sa probité d'écrivain. Chose singulière, un poète — un poète ! — est devenu populaire sans cet abus de la réclame qu'on voudrait faire passer pour une nécessité de notre temps, mais qui trahit, chez certains des plus grands, une sorte d'impudeur morale. Chose plus singulière encore, il est souvent arrivé à M. Coppée de parler de lui ; mais il l'a fait avec tant de bonne grâce, avec une modestie et une simplicité si sincères qu'il n'est venu à l'idée de personne de l'inculper de « réclame ». Et cela prouve qu'en somme l' « opinion publique » est assez juste. Elle ne juge pas seulement par les actes, mais par les sentiments qu'elle discerne derrière ces actes. Il est manifeste que les confidences de M. Coppée sont exemptes d'arrière-pensée « utilitaire ». Pour tout dire d'un mot, qui semble aujourd'hui reprendre un peu de sa force passée, il est le plus « honnête » de nos hommes de lettres. Vous voyez que la sympathie qu'il inspire n'est point un sentiment banal.

De plus, M. Coppée est « intéressant ». Venu au moment où la poésie semblait presque vidée de lyrisme par les excès du commencement du siècle, il a, comme tous ses contemporains, subi d'abord l'irrésistible et inévitable influence d'Hugo. Sagesse ou lassitude, lui aussi s'en est vité dégagé. Toutefois, pendant que d'autres, épris surtout de la forme, ne voyaient que la forme seule, et chantaient en vers impeccables les peines de cœur de l'Obélisque, il est allé d'instinct vers ce qui lui semblait plus digne d'intérêt et d'émotion, vers les *Humbles*. Mais, de son passage chez les Parnassiens, il avait gardé le souci de la rime, de la beauté « personnelle » du vers, de la netteté et de la précision du mot. Si bien qu'il a chanté le *Petit Épicier de Montrouge*, non avec les mêmes termes, mais avec le même soin, le même frémissement que met et qu'éprouve un Hérédia à faire revivre quelque statue grecque ou quelque lame florentine. Et cela déjà est curieux : consacrer la poésie à rendre ce qui semblait le plus anti-poétique, non pas même les souffrances, mais les basses besognes des Humbles. Qu'il y ait réussi le plus souvent, que parfois peut-être, il y ait échoué, ce n'est pas ce que je dois chercher ici. Au fond, à la *Marchande de Journaux* et aux œuvres similaires, je préfère les *Intimités* et le *Reliquaire*, d'une si gentille et si sincère émotion — émotion « de poète », si l'on veut, d'homme qui la ressent « pour la traduire en vers », — mais d'un ton si juste et surtout si personnel ! Parmi tous ceux qui ont chanté l'amour (et c'est tous les poètes) M. Coppée a su se faire une place à part. Nul autre que lui n'eût été capable d'écrire les *Intimités*. Je sais tout ce qu'il y a de périlleux dans les comparaisons : mais il me semble que ces *Intimités* sont un peu aux *Nuits*, par exemple, ce que sont les *Poèmes* de M. Massenet aux pages amoureuses de Gounod. Même sentiment essentiel : l'Amour ; mais un amour moins fatal, plus conscient de lui-même et de son « expression », plus sensuel aussi, moins franc et plus « malin ». Et notez que les *Intimités*, c'est encore une histoire sinon banale, du moins ordinaire : l'histoire des « Humbles » en amour.

Préoccupé de la juste modération de la forme du langage, porté par sympathie vers les sentiments intimes de personnages un peu effacés, d'où vient donc que M. Coppée reste seul, aujourd'hui, à continuer la tradition du drame romantique ; le seul capable d'écrire sincèrement — je dit sincèrement — cinq actes terribles et farouches, pleins de hurlements, de tortures, de sang, et dont le parricide et l'inceste sont les ressorts ? Comment le poète des *Récits et Elégies* peut-il être l'auteur de *Severo Torelli* et de *Pour la Couronne ?* Comment le chantre attendri des *Aïeules* peut-il être le père de ces personnages excessifs et non exempts de convention, Spinola, Portia, Militza, Bazilide et Michel Brancomir ? Sans répéter ici ce que j'ai dit tant de fois du drame en vers, n'est-il pas vrai que ce genre est presque exclusif des délicieuses qualités que nous trouvions dans la *Reliquaire* ? M. Coppée est tout nuances, tout justesse, tout modération : il faut ici du frénétique, du forcé, de l'excessif. — Comment allier l'un avec l'autre ?

Ce n'est pas une découverte que de dire que M. Coppée est le plus — le seul — parisien des poètes. Entendez non qu'il traduit en vers cette chose insupportable qu'on nomme le Parisianisme, mais qu'il est de Paris : il aime la grand'ville, non seulement pour elle, pour ses nobles paysages et pour le charme populaire de ses faubourgs, mais surtout pour ce que ses maisons et ses boutiques recèlent d'humbles drames et de souffrances cachées. Pour

bien comprendre ce que ces âmes grises offrent de prise à la douleur, il faut avoir presque une âme pareille; il faut pouvoir sentir avec ces héros modestes, en même temps et de même manière; il faut être ce qu'est M. Coppée : un « petit bourgeois de Paris »; et je n'ai pas besoin de dire que je ne donne à cette expression aucune signification dénigrante. Petit bourgeois, tel est en effet M. Coppée. Il l'est, disait excellemment M. Paul Bourget, par « un mélange unique de scepticisme et de naïveté, d'ironie et d'émotion, d'indépendance frondeuse et de docilité administrative ». Il l'est encore par sa sympathie pour ses pareils, il l'est surtout par l'importance qu'il attache aux « fonctions » les plus nécessaires au bourgeois de Paris. On a souri de certains de ses vers où il est question du terme, de l'épicier et de la marchande de journaux : c'est que, précisément, payer son terme, être considéré par son épicier, et lire son journal, c'est les actes essentiels d'un bourgeois de Paris.

Il l'est aussi par son goût pour les grands spectacles de la rue, par un brin de chauvinisme, par son amour des héroïsmes sonores et sa haine vigoureuse contre les grands crimes : les articles les plus féroces contre Dreyfus ont été écrits par lui. Si la vieillesse prochaine lui apporte quelque regret, c'est le regret de ne plus suivre le régiment qui passe, de ne plus guetter la garde montante, de ne plus voir les soldats faire l'exercice. Parcourez les deux volumes où il a réuni ses articles au jour le jour: vous serez émerveillé, en même temps que touché, par tout ce que vous y retrouverez de simple, de naïf, de « cocardier ». Je le dis sans ironie aucune, cela est d'une sincérité et d'une candeur inappréciables.

M. Coppée est peuple par ses sentiments, par ses préférences, par ce qu'il y a de meilleur en lui. Et ses sentiments, ses préférences il les porte aussi au théâtre. Instinctivement, il incline, lui auteur, vers le genre qui lui plairait le plus à lui spectateur bourgeois : c'est le drame à costumes, les chimériques contrées, les outrances héroïques ou criminelles, les dévouements sans relâche et les trahisons sans remords ; ce qui l'attire, c'est moins la raison des belles actions que ces belles actions elles-mêmes, et surtout le geste ample par lequel ces actions se traduisent théâtralement. Amour, culte de la patrie, sacrifice au devoir, abnégation sans récompense, courage militaire, tous les « beaux sentiments » l'émeuvent, d'où qu'ils viennent, quels qu'ils soient, quels que soient ceux qui les expriment... même quand, logiquement, ils ne devraient pas les exprimer. M. Coppée a une âme de Français, de Parisien, de bourgeois de Paris; bien plus, il a une âme de « bourgeois de Paris au théâtre ». — C'est ainsi (j'aurais voulu montrer plus nettement ce qui les relie) que le poète des *Humbles* se trouve être l'auteur du *Passant*, de *Severo Torelli*, de *Pour la Couronne;* et c'est ainsi qu'une fois de plus, mon cher maître Sarcey a eu raison, lui qui professe que ce que veut le public, ce n'est pas « le cheveu coupé en quatre », mais toute la perruque, la perruque flamboyante abritant une cervelle vibrante et généreuse...

J'ai dit déjà que le succès de *Pour la Couronne* avait été prodigieux : c'est, sans contredit, le plus vif que nous ayons vu au théâtre depuis longtemps ; et il est réjouissant de penser que ce drame acclamé a dû attendre pendant près de dix ans le bon vouloir et le discernement d'un directeur. Car, si notre besogne à nous est de dire ce que « vaut » une pièce, la fonction des directeurs... et des comités est de comprendre si telle pièce réussira. Et peut-être la respectueuse sympathie qu'inspire M. Coppée à tous les littérateurs est-elle pour quelque chose dans son triomphe ; mais c'est bien l'œuvre, l'œuvre elle-même, qu'on a acclamée.

Elle le méritait par ceci d'abord qu'elle est moins un drame qu'une tragédie ; que les péripéties y sont créées moins par les faits extérieurs que par le conflit des sentiments ; que, la situation posée, les épisodes en découlent naturellement et logiquement. Je ne veux pas chercher ce que valent, au propre, certains personnages tels que Ibrahim-Benko (je sais gré à M. Coppée de l'avoir vite fait disparaître), Militza la courtisane virginale, et même Bazilide, dont l'ambition, si elle est « développée » en de fort beaux vers, n'est peut-être pas suffisamment expliquée pour justifier le rôle qu'elle joue au quatrième acte. La seule objection où je voudrais m'arrêter c'est celle qui a trait au troisième acte, l'acte précisément qui a décidé du triomphe.

Vous savez la situation. — Michel Brancomir aspire à la couronne. S'étant vu préférer le saint évêque Étienne, il cède aux perfides conseils de Bazilide. Il accepte les propositions d'Ibrahim-Benko : il se rendra le soir même à l'arc de Trajan et livrera passage à Othorgul, en récompense de quoi il aura la couronne. Mais Constantin, fils de Michel, a connu la trahison; il arrive, lui aussi, à l'arc de Trajan, et somme son père d'allumer le bûcher qui donnera l'alarme... Et certes la situation est des plus belles qui soient. Michel et Constantin en face l'un de l'autre, le fils obligé de juger et de condamner le père... cela est d'une noble inspiration, d'un tragique direct et profondément émouvant. Voyons comment M. Coppée a traité la scène, « scène à faire » s'il en fut jamais.

Constantin représente, symbolise, si vous voulez, le patriotisme absolu et sans nuances, le dévouement à la patrie, parce que c'est la patrie. Michel est

un peu plus complexe : l'ambition et l'amour « se disputent son cœur », ou « se partagent ». Qu'il ait ou non conscience de son crime, qu'il y soit pertinemment résolu, qu'il y trouve ou qu'il y cherche des excuses, il est clair qu'il aura bien des choses à répondre au patriotisme têtu de son fils. C'est là une de ces scènes qu'aimaient nos classiques, une scène qui permet de résumer de façon dramatique tous les arguments de la cause. Ici, que reste-t-il? Des raisons de Constantin, peu de chose : à peine l'argument patriotique, et seulement quand la scène tourne au lyrisme ; c'est, traduit en médiocre prose : « Pour sauver la chrétienté et votre honneur, il faut mettre le feu à ce bûcher. » Et, cela dit, Constantin s'évapore en tirades :

... Ou plutôt, non... Non, ce n'est pas possible
Non, je me suis trompé, j'ai fait un rêve horrible...

Moins simple, Michel n'est guère mieux analysé Au lieu des arguments que vous devinez, et entre lesquels il n'aurait qu'à choisir, c'est un accès un peu inattendu de dignité paternelle : Michel reproche à son fils... d'écouter aux portes :

Donc je te suis suspect, donc mon fils m'espionne!
Ah! voilà du nouveau. L'héritier de mon nom
Ose se demander si je trahis ou non.
Mais depuis quand faut-il que le père supporte
L'oreille de son fils aux fentes de la porte?

Comme argument, cela est médiocre : ce n'est pas même un argument; et, dans cette longue scène, c'est pourtant tout ce qui ressemble à une discussion : dix ou quinze vers sur deux cents! On peut le dire sans exagérer, la scène n'est pas faite. Et pourtant, encore une fois, c'est elle qui a été acclamée, c'est elle qui a changé en triomphe le succès respectueux obtenu jusqu'alors par la pièce de M. Coppée. C'est que, aussitôt après les premières répliques, le dramaturge s'efface et fait place au poète : alors plus de drame, plus de situations : ce n'est plus que de la poésie, de superbes envolées lyriques, d'une ampleur et d'une éloquence supérieures sans aucun doute à tout ce que M. Coppée a écrit en ce genre :

Dites, oh! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
Un murmure indigné courir dans les bruyères!...

Je ne sais guère de vers plus enflammés et d'un jet plus magnifique. Mais, quand j'aurai cité dix passages de cette force, quand j'aurai signalé l'habileté du poète, et l'adresse avec laquelle il fait réellement intervenir le ciel étoilé dans le drame, quand j'aurai montré cinquante vers d'un noble souffle, il n'en restera pas moins que Michel et Constantin ne se disent rien de ce qu'ils avaient à se dire. Et pourtant, la scène a été, elle aussi, « jusqu'aux étoiles ». Qu'en conclure, sinon que drame en vers et drame sont très différents l'un de l'autre, et qu'il faut bien en somme que le drame en vers soit un genre faux en soi, puisque le passage acclamé est précisément celui qui est le moins dramatique au sens propre du mot?

Mais je n'ai que trop insisté sur ces objections. Ces réserves faites, laissons-nous aller au plaisir d'admirer sans arrière-pensée. Je ne puis énumérer toutes les scènes, toutes les tirades dignes d'éloges et d'applaudissements, mais je veux au moins signaler ce qui me paraît mettre *Pour la Couronne* tout à fait à part et au-dessus des drames en vers contemporaine. Michel tué par Constantin, il semblait que le drame fût terminé. M. Coppée a eu l'heureuse hardiesse de ne pas le croire. Michel et Constantin furent tous deux coupables : Nous fûmes, dit celui-ci,

Lui traître à son pays, moi traître à la nature.

Le traître méritait sa peine, il l'a subie; le parricide, à son tour, doit être châtié. Ce que vaut au juste cette morale, jusqu'à quel point elle est plus païenne ou plus biblique que chrétienne, nous n'avons pas à le rechercher. Tout ce qu'il faut dire, c'est qu'elle est éminemment dramatique. Cette idée de nous montrer Constantin frappé à son tour, et puni du crime dont il a sauvé la mémoire de son père, est véritablement une grande idée de théâtre; shakespearienne si l'on veut, se rapprochant plutôt des tragiques grecs, elle donne au drame une ampleur inattendue; par elle il dépasse l'épisode où il était confiné, et il atteint — qu'on me passe cette phrase prétentieuse! — il atteint l'essence même de la vie : il est plus *symbolique*, veuillez le croire, que toutes les fadaises qu'on nous sert sous ce vocable depuis dix-huit mois. Peut-être M. Coppée aurait-il pu indiquer sa pensée avec une précision plus marquée; peut-être — lui qui a su ramener si poétiquement au troisième acte ce qu'on a appelé le *leitmotiv* des étoiles — aurait-il pu faire intervenir plus impérieusement la destinée inévitable?... Ce sont là des critiques de détail. Tel qu'il est, avec son exposition d'une clarté classique, avec son troisième acte enflammé, avec son dénouement d'une religieuse grandeur, le drame de M. Coppée est une très belle œuvre, la plus sincèrement belle, à coup sûr, de toutes celles qu'on nous a données depuis vingt ans...

L'Odéon ne pouvait offrir à M. Coppée la distribution qu'il aurait trouvée à la Comédie-Française. Il faut toutefois rendre justice au second Théâtre-Français : l'interprétation, supérieure en certaines de ses parties, est d'une moyenne plus qu'honorable. M. Albert Lambert — qu'on applaudissait mardi comme auteur rue Richelieu — prête son onction

cordiale à l'évêque Étienne. M. Magnier fait sonner sa belle voix dans le rôle de Brancomir. M. Rameau a fait apprécier ses qualités de naturel et de diction dans celui d'Ibrahim-Benko, qui n'est guère bon. Il faut louer également MM. Marsay, Étiévant, Céalis et Jahan. Les plus petits rôles sont bien tenus. M. Jacques Fenoux a obtenu un très vif succès; il a une voix solide, sinon très timbrée, de la chaleur et de la passion; je lui voudrais un peu de simplicité parfois. Mme Tessandier est admirablement belle et tragique en Bazilide; son rôle n'est pas très « avantageux » : elle l'a rendu avec une réelle puissance. J'ai plaisir à constater les progrès de Mlle de Boncza : elle a joué le rôle de Militza avec une grâce achevée; je crains un peu que ces grands personnages tragiques dépassent sa force et ses moyens : il faut reconnaître qu'ici elle a été tout à fait charmante.

Mais il faut, cette fois, parler de la mise en scène. Les costumes sont d'une grande richesse, d'une variété extrême et d'un goût qui m'a paru presque parfait. Les décors sont pittoresques à souhait et d'un sentiment très juste; celui du troisième acte est une merveille de mystérieuse poésie : véritablement « un état d'âme », comme disait Amiel. De cela, aussi, il faut savoir un gré très vif à MM. Marck et Desbeaux.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Notes d'art.

LE LEGS CAILLEBOTTE

Dans la presse d'art il n'a été bruit, ces temps derniers, que de ce fameux *legs Caillebotte*, sur les destinées duquel nous ne sommes pas encore fixés. Et cela, par parenthèse, semble bien prouver irréfutablement deux choses : En premier lieu, que les questions d'art de plus en plus intéressent et passionnent l'opinion, puisque les organes les plus divers ont pris et repris, discuté et présenté la question sous toutes ses faces; ensuite — et c'est malheureusement la contre-partie — que de la discussion ne naît pas toujours la lumière, car les polémiques engagées n'ont pas avancé la solution.

En cette affaire comme en toutes les affaires de ce monde, il y a les faits connus, et les *dessous*, ce qui se dit et ce qui ne s'imprime point. Les *faits*, tous ceux-là les connaissent qui s'intéressent aux choses d'art, ou qui simplement ont ouvert un journal ces derniers temps. Le peintre Gustave Caillebotte, un des combattants du groupe impressionniste — non certes des premiers rangs, mais honorable néanmoins — lègue à l'Etat l'importante collection de tableaux que lui permit de réunir l'amitié des artistes qui l'entouraient. Legs considérable à coup sûr, et bien significatif de l'effort persévérant d'une école, puisqu'il comprend, à côté du *Balcon*, et de la *Femme à la mantille noire* de Manet, des Degas comme le *Chœur des soldats*, et la *Terrasse d'un café*, des Claude Monet comme le *Givre!* Une belle occasion certes, et telle que, sans doute, on n'en retrouvera pas de pareille, de voir figurer dans nos collections publiques les exemplaires variés d'une école dont on peut bien dire aujourd'hui qu'elle fait partie de l'histoire de l'art, puisque d'une part elle s'est affirmée en trente années de luttes ininterrompues, et qu'elle fait place d'autre part à des besoins nouveaux, à des aspirations contraires! Donc, au premier chef, une *collection de musée*, destinée à faire connaître, mieux que tout enseignement écrit, ce qu'il entrait à la fois d'indépendance féconde et de parti-pris outré, de hardiesse sincère et de limitation forcée dans l'idéal d'un mouvement d'art parallèle à celui qui produisit dans les lettres, l'école naturaliste! Toutefois le prudent donateur, instruit par l'expérience et les déboires d'une longue carrière, impose comme conditions de son legs qu'il sera accepté dans son intégralité et qu'on ne pourra l'enfouir en quelque obscur musée de basse-province : prétention légitime, semble-t-il, et d'un homme qui connaît bien son administration des Beaux-Arts.

C'est ici qu'apparaissent les *dessous* de l'affaire : Caillebotte exigeait que sa collection prît place au Luxembourg. — Ainsi, pensait-il, se trouvera comblée cette lacune inexplicable, ou plutôt trop explicable, qui fait que ni Monet, ni Degas ne sont représentés en ce musée de nos modernes artistes. — Or tout le monde sait fort bien que les galeries du Luxembourg sont combles, archi-combles. Une première solution s'indiquait : les agrandir; mais pour les agrandir, la seule manière était d'empiéter sur le domaine du président du Sénat. A cet effet, un fonctionnaire fut dépêché auprès de lui, qui le pria de consentir, comme sacrifice aux intérêts supérieurs de l'art, à ce que l'on prît sur son jardin privé pour construire une annexe, une toute petite annexe à la galerie devenue insuffisante. Ce haut personnage répondit, par une affirmation qui fait honneur à son sens de la propriété : — « Empiéter sur mon domaine privé!... cela est impossible... il n'y faut pas songer! » — Mais il ajouta de suite, avec un à-propos qui n'honore pas moins son sens critique : — « Comment! vous vous plaignez que le musée soit insuffisant pour contenir le nouveau legs qui vous est offert, et vous ne songez pas, vous administration des Beaux-Arts, au seul moyen légitime de désencombrer les galeries! Que n'envoyez-vous dans les musées de province, dont elles feront l'honneur et la joie, toute une collection de vieilles peintures démodées! — ici le président du Sénat cita quelques noms que nous nous abstenons de répéter, pour ne pas froisser certaines susceptibilités, très chatouilleuses encore à l'heure actuelle et non moins encombrantes que leur peinture.

Telle fut la solution proposée par ce haut personnage et qui conciliait à la fois son légitime respect de la propriété et l'intérêt sainement entendu des choses de l'art... Il y a gros à parier que l'administration ne se rangera pas à cet avis, et qu'ainsi, par son traditionnel respect des situations acquises, trop souvent injustifiées, le legs *Caillebotte* fera retour aux héritiers du donateur!

PAUL FLAT.

L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN ALGÉRIE

C'est à mesurer tout le tort qui résulte pour les services publics de la disparition des hommes d'Etat comme Jules Ferry et M. Burdeau qu'on se rend compte de la perte subie à leur mort par le pays: l'insouciance ou le scepticisme des plus hauts fonctionnaires a vite raison des plus sérieuses réformes dès que leurs promoteurs ne sont plus.

L'instruction primaire en Algérie fournit à cet égard un exemple qui ne saurait rester inaperçu. Conçu par Jules Ferry en 1882, développé par la Chambre sur le rapport de M. Burdeau en 1891, le service de l'instruction primaire à donner aux indigènes ne rencontrait plus de détracteurs que chez quelques colons attardés : tout le monde admettait, depuis le gouverneur jusqu'au cantonnier, que c'était un bien pour l'Algérie d'avoir une population indigène comprenant la langue française et la parlant un peu, et, pour atteindre ce but, le crédit relatif à la construction d'écoles indigènes était passé de 45000 francs, qu'il était pendant la période 1881-1887, à 219000 francs pendant la période 1887-1891, et à 400000 francs par an, depuis 1892.

La volonté de la Chambre s'était nettement formulée, sur cette question dont on saisit l'importance, à la suite des rapports de MM. Burdeau et Jonnart, et le Sénat avait manifesté le désir, sur l'invitation de M. Combes, d'aller même au delà de la Chambre dans la voie de la divulgation de la langue française.

Mais M. Jules Ferry et M. Burdeau ne sont plus, et, en Algérie, les plus vaillants défenseurs de l'instruction des indigènes ont également disparu : M. Masqueray, le recteur de la Faculté des lettres, et M. Scheer, l'inspecteur de l'enseignement des indigènes. Il ne reste que M. Combes, qui a joint à son rapport sur l'instruction primaire un remarquable rapport sur l'enseignement supérieur des *medersas*. Le moment a paru bon au gouverneur général pour pratiquer une réduction d'un tiers dans le crédit des constructions d'écoles ; et le rapporteur du budget de l'Algérie à la Chambre a de suite accueilli cette économie de 123000 francs, économie qui d'ailleurs ne laisse pas de trace, puisque, pour favoriser la colonisation de l'Algérie par les fonctionnaires, le gouverneur propose et fait accepter le rétablissement du quart colonial.

Y a-t-il donc des raisons nouvelles de nature à modifier le plan général adopté en 1891 ? Aucunement; on réédite contre l'instruction primaire en Algérie les motifs de Guizot pour la restreindre en France : l'instruction ne rend pas de services aux populations, elle crée des déclassés. A de pareils arguments nous jugeons inutile de répondre autrement que par un fait. Que le gouverneur général se rende, sans cortège officiel, à Biskra et dans toute la vallée de l'Oued Rhir ; partout il rencontrera des indigènes parlant le français. N'est-ce rien ? et cette francisation de tout une population est due seulement à un homme de bien, à M. Colombo, qui s'est fait volontairement instituteur à Biskra.

Pour satisfaire M. Combes, dont l'autorité pourrait entraver un tel retour en arrière, le gouverneur général a imaginé une ingénieuse théorie : c'est aux classes supérieures de la population indigène qu'il faut s'adresser d'abord, ce qui veut dire : c'est la réforme des medersas qui doit être réalisée , suivant les idées de M. Combes. Pourquoi donc s'est-on systématiquement efforcé depuis trente ans de briser l'aristocratie indigène ?

On ne saurait s'élever trop vivement contre une pareille doctrine, ni laisser surprendre le Parlement par l'attrait naturel à toute réduction de crédit, sans que le principe même de la dépense ne soit de nouveau discuté.

Certainement les Chambres sont trop soucieuses de la mission que la France a assumée en Afrique pour laisser compromettre la cause de l'instruction primaire en Algérie : elles penseront qu'on ne brise pas d'un cœur léger une œuvre qui fut engagée par Jules Ferry et développée par M. Burdeau ; et elles rendront confiance à tout le personnel dévoué, français et indigène, que les hésitations du Parlement amèneraient sans doute à douter de ses devoirs.

HENRI PENSA.

LES CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

La librairie Flammarion vient d'entreprendre la publication d'une collection des *Conteurs du* XVIIIe *siècle*, qui, par ses qualités artistiques aussi bien que par la modicité de son prix, est non seulement digne mais certaine d'obtenir du public le plus favorable accueil.

Deux ouvrages, *Psaphion ou la Courtisane de Smyrne*, de Meusnier de Querlon, et le *Sopha*, de Crébillon, qui depuis longtemps n'avait pas été réédité et était devenu fort rare, ont paru déjà; et, parmi les auteurs annoncés, nous relevons les noms de Diderot, Voltaire, Voisenon, Laclos, Cazotte, etc. Mais ce sont surtout les conteurs dont les œuvres, introuvables en librairie, peignent le mieux le XVIIIe siècle, que l'éditeur se propose de réimprimer : aussi n'oubliera-t-il pas les *Mémoires* de Besenval, *Thémidore* de Godard d'Aucour, *les Écosseuses ou les Œufs de Pâques*, et toute cette série de curieux opuscules du comte de Caylus et de son nombreux entourage, *les Confessions du comte de* ***, de Duclos, etc.

Ces volumes, d'un format élégant, sont illustrés de vignettes signées de E.-P. Milio, et, en tête de chaque ouvrage, figure un bon portrait de l'auteur. Chacun d'eux est également précédé d'une notice, où les principaux faits de la vie de l'écrivain et les plus remarquables jugements portés sur son œuvre sont rappelés et résumés.

C'est ainsi qu'à propos de Crébillon fils, l'auteur du *Sopha*, on nous met sous les yeux une suite d'appréciations bien typiques et vraiment édifiantes, tirées de nos dictionnaires biographiques les plus répandus. Il a suffi que l'un de ces compilateurs qualifiât de licencieux les romans de Crébillon, qu'il n'avait peut-être pas lus, pour que tous ses successeurs, renchérissant le plus comiquement du monde, vinssent tous à l'envi jeter la pierre à un écrivain à qui son bon goût, son talent et la dignité de sa vie avaient, entre autres distinctions, valu la charge de Censeur royal.

Paris. Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 32053. *L'Administrateur-gérant :* HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5 — 4e SÉRIE. — TOME III — 2 FÉVRIER 1895

LA POLITIQUE DE DEMAIN

31 janvier.

Le message de M. le Président de la République, affiché depuis mardi dans les 36 000 communes de France, nous convie à une politique de paix et de concorde. Il serait à souhaiter qu'il n'y eût qu'une politique. Il y en a au moins deux, et M. Goblet, dans un langage très mesuré d'ailleurs, a une fois de plus rappelé à la Chambre que l'union de tous les républicains n'est qu'un beau rêve. Il voit dans la Cité deux partis, qu'il définit ainsi : « Le parti de ceux qui veulent conserver le vieil édifice social avec ses abus, ses inégalités et ses privilèges, et le parti de ceux qui veulent faire avancer la démocratie pacifiquement, mais résolument, dans les voies du progrès et de la justice. » — Deux partis, c'est ce qu'on a vu au Congrès; mais que ces deux partis soient tels qu'on nous les montre, ceci est moins certain. M. Goblet veut le progrès, la justice : d'autres veulent les mêmes choses non moins sincèrement, qui cependant ne suivent pas la politique de M. Goblet.

En réalité, il y a deux politiques en présence, et aucune des deux n'a le monopole de la justice et du progrès. On dit l'une radicale, l'autre modérée : changez les noms si vous voulez, vous aurez toujours deux conceptions différentes de la chose publique. De ces deux manières de penser, de ces deux méthodes, c'est celle des modérés qui l'a emporté le 17 janvier, quand la majorité du Congrès a élevé M. Félix Faure à la première magistrature de la République; c'est elle encore qui l'a emporté lundi dernier, quand la Chambre a accordé un vote de confiance au Cabinet présidé par M. Ribot. Est-ce à dire que ceux qui ont voté pour M. Félix Faure, ceux qui ont voté pour M. Ribot veuillent « conserver le vieil édifice social avec ses abus, ses inégalités et ses privilèges »?

Il faut montrer par des actes, non par des paroles, que modération ne veut pas dire réaction. Jusqu'ici, dans les luttes parlementaires, les radicaux ont eu l'avantage que donne l'offensive. Les modérés, voulant défendre certains principes nécessaires, devaient se préoccuper avant tout de repousser les attaques de leurs adversaires. Leur politique a été trop souvent négative; ce qui est un danger, car les masses vont plus volontiers à celui qui affirme qu'à celui qui nie. Au programme radical, qui comprend un certain nombre d'idées positives, il est temps d'opposer un programme modéré qui comprenne quelques idées non moins positives. On ne détruit, suivant un mot connu, que ce qu'on remplace. Pour tout dire, le seul moyen de combattre avec succès les réformes socialistes, c'est de leur opposer un système de réformes libérales.

* * *

De ces réformes libérales, M. le Président du Conseil en a indiqué quelques-unes, déjà préparées par les travaux des commissions : réduction des frais de justice, revision du code d'instruction criminelle, loi sur les accidents du travail, organisation des caisses de retraites ouvrières. Voilà quatre questions d'un

intérêt immédiat. Il me semble que si le Parlement, qui aura à discuter d'ici au 31 décembre le budget de 1895 et celui de 1896, trouvait le temps d'étudier et de voter ces quatre projets, on pourrait dire de cette année qu'elle n'a pas été perdue.

Si la Chambre voulait enfin s'engager dans la voie des réformes utiles, la besogne ne lui manquerait pas. De tous côtés on demande une loi qui assure à la femme mariée les fruits de son travail. Cent fois on a montré l'iniquité des impôts sur les objets nécessaires à la vie, qui, au nom d'une fausse égalité, pèsent d'un poids plus lourd sur le pauvre que sur le riche. A-t-on souci des intérêts du Trésor ? Qu'on supprime le privilège des bouilleurs de cru, occasion de fraudes scandaleuses. Si c'est de la santé publique qu'on s'inquiète, qu'on se hâte de réglementer et au besoin monopoliser l'alcool: question autrement urgente que de reviser la Constitution, car il s'agit de tout l'avenir de notre race.

La liste serait longue des réformes possibles, des réformes pratiques. Je n'ai pas la prétention d'épuiser cette liste, mais voici encore deux questions de tout temps inscrites dans le programme des libéraux et qui semblent aujourd'hui singulièrement oubliées : c'est la décentralisation que je veux dire, et la liberté d'association. On se plaint dans les livres, dans les journaux, qu'il ne reste plus rien entre l'individu et l'État et que toute vie locale ait disparu; on répète tous les jours, dans tous les partis, que la démocratie s'émiette et va tomber en poussière; et ces milliers et milliers de voix qui s'élèvent partout où l'on travaille, où l'on épargne, où l'on peine, et partout aussi où l'on pense, ne trouvent pas un écho dans le Parlement! Le ministre qui aurait fait voter une loi sur la liberté d'association, sans hésitation, sans arrière-pensée, sans se demander si la loi profitera à ses amis ou à ses adversaires, aurait beaucoup fait pour organiser la démocratie : le tenter serait digne d'un cabinet libéral, alors même qu'il devrait échouer dans l'entreprise.

En tout cas, voilà de quoi remplir non plus une année seulement, mais plusieurs années. Ces réformes, que les modérés peuvent revendiquer comme conformes à leurs principes, les radicaux ne sauraient les repousser, car elles sont essentiellement démocratiques. En s'attachant à les discuter, on mettrait peut-être fin aux « débats stériles » que M. Ribot et M. Goblet, dans la séance de lundi dernier, ont condamnés avec une égale énergie.

*
* *

Les modérés n'auraient pas tout fait pour avoir donné au pays quelques bonnes lois. A côté de la politique parlementaire, il y a, si j'ose ainsi dire, une politique morale. Le danger de toute démocratie, et par quoi elle risque un jour ou l'autre de périr, c'est la lutte des classes : or, rapprocher le chef du subordonné, celui qui possède de celui qui ne possède pas, c'est affaire aux mœurs plus qu'aux lois.

L'homme à tant d'égards remarquable que l'Angleterre vient de perdre, lord Randolph Churchill, disait : « Si vous voulez que la démocratie devienne conservatrice, donnez-lui quelque chose à conserver. » — Voilà, de toutes les façons de poser la question sociale, la plus simple et la plus vraie. De tous les arguments en faveur de la propriété, le meilleur est qu'il y ait le plus grand nombre de propriétaires possible. Ici, le législateur peut agir en faisant une plus juste répartition des charges sociales, en rendant la propriété plus accessible par la réduction des droits fiscaux, en encourageant les institutions d'épargne et de prévoyance, mais il ne peut guère aller plus loin sous peine de tomber dans le socialisme d'État. L'initiative individuelle, au contraire, et l'association privée ont un champ d'action illimité : habitations ouvrières, sociétés coopératives, secours mutuels, participation aux bénéfices, tout ce qui intéresse les petits et les humbles à la chose sociale, tout ce qui, suivant le mot de l'homme d'État anglais, donne à la démocratie « quelque chose à conserver », voilà l'œuvre libérale par excellence. C'est le cas de dire que la justice sociale se confond avec l'intérêt bien entendu.

La politique modérée ainsi comprise peut s'exercer hors du Parlement aussi bien que dans le Parlement. Tout homme qui, par sa position, sa fortune, son savoir, son intelligence, est capable d'agir sur ceux qui l'entourent, a sa place marquée dans les luttes économiques et sociales qui se préparent. Des esprits absolus veulent commencer par détruire ce qui existe : ils rêvent quelque chose de meilleur, mais ils s'exposent, et ils nous exposent avec eux, aux réactions violentes. Les modérés se méfient des changements brusques; ils croient, ainsi que le disait Gambetta, qu'à chaque jour suffit sa peine, pourvu que chaque jour on fasse quelque chose. Leur politique serait à peu près celle-ci : Demander aux lois tout ce qu'elles peuvent donner, et aux mœurs plus qu'aux lois; faire que chaque homme puisse développer utilement les forces qui sont en lui; répondre au socialisme, non par des négations hautaines, mais par des réformes pratiques; rester fidèle à la liberté, sans oublier que la liberté est le moyen et non le but. Je ne sais si c'est la politique d'aujourd'hui : j'espère que ce sera la politique de demain.

PAUL LAFFITTE.

LA QUESTION DE LA MISÈRE (1)

L'assistance privée.

I

Nous croyons l'avoir suffisamment indiqué : en raison de son formalisme administratif, l'Assistance publique, qui ne peut ni démasquer les faux pauvres ni s'occuper de rechercher les vrais, ne rend, dans la lutte contre la misère, que des services médiocres, très inférieurs à ceux que l'on pourrait attendre d'un budget comme le sien. Elle serait susceptible de multiples améliorations, dont il y aurait lieu assurément de se louer; elle pourrait devenir moins lente, moins lourde, moins complexe, moins accessible surtout aux influences extérieures, qui finiront par la faire dégénérer en un instrument de favoritisme; elle ne saurait cependant, quels que soient le zèle et l'intelligence des réformateurs, supprimer les vices inhérents à son fonctionnement organique et qui constituent une des conditions nécessaires de son existence même. — A côté d'elle, nous essaierons d'examiner rapidement ce que fait l'assistance privée, quelles sont ses ressources, comment elle procède et à quels résultats effectifs elle arrive.

Nous n'aurions presque ici qu'à analyser et à commenter un livre écrit par un des hommes qui ont le mieux étudié les questions de ce genre, et qui a passé dix ans de sa vie, non pas seulement à compulser des rapports, des mémoires ou des statistiques, mais qui a tout examiné par lui-même, se mêlant volontairement aux bas-fonds de la société pour en apprendre les plus intimes secrets, contrôlant chaque détail documentaire par une longue, minutieuse et savante vérification sur le vif; nous voulons parler du livre de M. Paulian : œuvre d'ailleurs de premier ordre, tant au point de vue philosophique, par la rigueur de ses observations et la netteté des conclusions qu'elle pose, qu'au point de vue littéraire même, en certains de ses chapitres, comme le plus amusant récit picaresque qu'ait produit le XIXe siècle. Or, voici, résumée en quelques lignes, une des affirmations de M. Paulian et, dès l'abord, elle nous donnera un aperçu de la manière dont se pratique la charité à Paris :

— Persuadez-vous, dit-il, que grâce à une série de « trucs » que je connais, et que je révélerai à quiconque désirera tenter une expérience, le premier venu peut se procurer gratuitement un dîner substantiel, avec des vins de bonne qualité, un bon feu dans son poêle, des fleurs sur sa table (!!), et une somme d'argent pour terminer agréablement sa soirée, où il lui plaira de se divertir.

Les « fleurs sur la table » ne sont pas, comme vous pourriez le croire, un détail inventé pour rehausser le pittoresque du tableau. Il existe à Paris un groupe de jeunes filles riches, qui se cotisent dans le but d'acheter des fleurs et de les envoyer aux malades malheureux; vous pensez bien que le « truc » à trouver en pareil cas n'exige pas de grandes facultés imaginatives : quel qu'il soit, il sera toujours suffisant. Inutile d'ajouter que, dans la pratique, la branche de roses ou de lilas qui doit adoucir la solitude douloureuse d'un infirme est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, appliquée à un usage tout autre, et dont ne se doutent guère les ingénues donatrices. Si elles se promenaient la nuit sur les boulevards, elles pourraient revoir leurs gracieuses offrandes entre les mains de jeunes personnes, souvent mineures, qui les présentent aux passants, et qui doublent leur profession de bouquetières d'une industrie moins avouable, moins innocente et plus lucrative.

Le fait n'est pas, d'une ironie banale. Nous ne le rappelons pourtant pas seulement pour sa beauté intrinsèque, mais aussi, et surtout, comme exprimant avec une clarté suprême un des états de l'esprit public, qui rendront, longtemps encore, si pénible à résoudre la question qui nous occupe. Laissons de côté la part inconsciente et piquante prise en ceci par les plus honnêtes gens aux affaires de la prostitution; supposons que les envois de bouquets ne parviennent qu'aux véritables pauvres; ils n'en constitueraient pas moins une générosité superflue, inutile, mais, qui pis est, dangereuse, et l'on pourrait dire presque immorale.

Nous assistons à un de ces phénomènes de sentimentalisme, d'autant plus malaisés à combattre que en définitive, ils sont en soi très respectables; sentimentalisme qui complique le problème dès son origine, et qui l'embrouille d'une manière inextricable en chacune de ses parties. Il ne s'agit plus ici de garantir un homme contre les accidents naturels, — faim ou froid, — dont il n'aura pas voulu, pas su, ou pas pu se défendre lui-même; il s'agit de lui procurer un objet de luxe; et nous citons celui-là comme un des plus étonnants; mais vous n'aurez qu'à observer avec quelque attention la façon dont opère l'assistance à Paris pour vous apercevoir du nombre de dépenses plus ou moins somptuaires dont elle grève son budget.

Les conséquences de cette solidarité mal entendue ne sont ni longues ni difficiles à deviner.

II

Et d'abord, en adoucissant avec exagération le sort des besogneux, vous tuez en eux toute initiative, tout effort; vous les vouez à la paresse et à la vie

(1) Voyez la *Revue* du 19 janvier.

d'expédients. Pourquoi voulez-vous qu'un ouvrier, enfermé dans un atelier ou dans une usine huit, dix ou douze heures par jour, s'acharne à gagner durement de quoi subvenir à ses besoins et aux besoins des siens ; pourquoi voulez-vous qu'il habite à ses frais un logis souvent moins que confortable, qu'il s'expose aux aléas de la maladie et du chômage ; pourquoi voulez-vous, en un mot, qu'il travaille et qu'il lutte, quand, avec un peu d'adresse et d'effronterie, il pourra se procurer une existence infiniment meilleure ? Il a, sans doute, pour se dédommager, le sentiment de sa dignité personnelle. Faible dédommagement ! satisfaction platonique ! Avec un peu d'entraînement et d'habitude, il aura vite fait d'accommoder sa fierté aux exigences de la mendicité et de la fainéantise. Il se tirera d'affaire par l'ironie, par la blague, ou bien par un tel apitoiement sur lui-même qu'il se jugera largement excusé. Les aspects les plus humiliants de sa situation, vous les lui voilez d'ailleurs avec soin à force de délicatesse et de prévenance : « le malheureux est chose sacrée ; » il le sait, il le sait même trop. Et puis, vous pensez bien qu'il n'est pas sans connaître les belles théories sur les origines infâmes du « capital », sur « la pourriture bourgeoise », sur l'ignominie des *proprios* et des *milliardaires*. Si, chez lui, le fond de l'âme n'est pas haineux, il accueillera de ces inepties juste ce qu'il faudra pour mettre sa conscience en repos ; dans le cas contraire, il en acceptera la substance intégrale ; il s'en nourrira ; il s'en saturera ; et, dès lors, ce qu'il reçoit de vous, ce n'est plus le produit d'une escroquerie, pas même une aumône, pas même un gage de solidarité sociale et humaine : c'est une simple *restitution*. Trop heureux s'il ne voit pas dans l'intérêt et la sympathie dont vous entourez son indigence une insultante affirmation de votre supériorité usurpée, et si sa rancune ne grandit pas en proportion de votre bienveillance. — « Mauvais pauvre, » dira-t-on. Oui, peut-être : à condition d'ajouter que c'est nous-même, à notre insu, par notre maladresse et notre ignorance qui le rendons mauvais.

Et la sensiblerie intempérante n'a pas seulement pour effet d'encourager la paresse et de démoraliser les esprits faiblement trempés ; elle suscite l'indifférence et le dégoût chez ceux qui ne demanderaient pas mieux que de participer aux œuvres charitables. L'homme, être naturellement simpliste, se trouve toujours disposé, par instinct de simplification, à conclure du particulier au général : de ce qu'un certain nombre de personnages appartenant à la classe aisée et à la classe riche vivent notoirement sans rien faire, ou bien mènent une existence de désordre, ou bien vont s'asseoir parfois sur les bancs de la police correctionnelle et de la cour d'assises, nous en entendrons inférer, avec une sincérité aussi candide que parfaite, que la classe aisée et la classe riche tout entières comprennent uniquement des oisifs, des débauchés et des filous ; de ce qu'une multitude d'individus, à l'aspect famélique, subsistent grassement du produit de la mendicité et préfèrent ce facile mode de subsistance à ceux que leur procurerait le moindre labeur régulier et assidu, on finit fatalement par déduire que tout malheureux se double d'un fainéant et que faire la charité équivaut à subventionner le vice. On se trompe : d'accord ; mais après avoir été trop souvent trompé, on se cuirasse de scepticisme ; on devient impitoyable. Le monsieur, dont un inconnu sollicite vingt sous, cinq francs ou un louis, n'oublie pas de quelles fourberies il a déjà été la victime ; il sait très bien par les comptes rendus des journaux, par les rapports des sociétés de bienfaisance, par ses propres observations, les admirables progrès que vous avez accomplis, et dont vous êtes fiers, dans l'art d'améliorer le sort des misérables ; il ne croit plus à la misère, et il est soutenu dans cette croyance par le bon motif qu'elle lui fournit de garder son argent. — « Mauvais riche, » dira-t-on. Soit ! mais à qui la faute ? Dans vos méthodes d'action, vous n'avez pas tenu compte, pas plus avec lui qu'avec vos protégés, de la faiblesse, — envie ou égoïsme, — inhérente à la nature humaine.

D'ailleurs, sans vouloir excuser la dureté et l'avarice de celui qui possède, plus basses encore que la cupidité et la jalousie de celui qui souffre, lisez pourtant, à titre de circonstance un peu atténuante, la série des anecdotes colligées par M. Louis Paulian, et méditez sur les conséquences d'une générosité mal conduite. Les dupeurs sont bien habiles ; mais les dupés font évidemment preuve, pour leur part, d'une inépuisable complaisance. On leur a répété cent fois de ne pas faire l'aumône à ceux qui tendent la main dans la rue, et spécialement à ces femmes que l'on rencontre traînant des enfants dans leurs bras ou accrochés à leurs jupes ; on leur a démontré qu'il y avait là, de la part de ces drôlesses, la plus criminelle des exploitations, mendicité compliquée d'infanticide : le spectacle de cette mise en scène mélodramatique ne manque néanmoins jamais son effet sur les passants sensibles, et, en dépit de tous les bons conseils, ils donnent quand même. On les a prémunis contre l'orthodoxie lucrative des pères et mères de famille qui viennent quêter à domicile la modique somme nécessaire à un baptême ou à une première communion ; on leur a expliqué que cette piété, si touchante chez des gens qui n'ont pas de pain, n'était qu'une spéculation avantageuse, et la comédie du baptême ou de la première communion une industrie qui se transportait successivement dans toutes les églises de tous les cultes : ils donnent pourtant, et, d'ordinaire, aux frais strictement indispensables, ils ajoutent de quoi

acheter quelques menus cadeaux, un vêtement neuf, des boîtes de dragées, — objets de luxe. Dès qu'il s'agit d'affirmer qu'on ne regarde pas à la dépense, les associations rivalisent de zèle avec les particuliers. Allez visiter une fois certains asiles de nuit : ils sont admirables; il n'y a guère que les récidivistes pour avoir des logements aussi confortablement installés dans les prisons nouveau modèle.

Vous auriez tort de penser que cette philanthropie reste sans fournir des résultats appréciables. Exemple : une société s'est constituée pour procurer un travail, payé au taux de *quatre francs par jour*, à quiconque en manifestera le désir. *Sept cent vingt-sept* individus se présentent et on leur offre immédiatement des emplois ; sur les 727, il n'y en a que 312 qui acceptent une lettre de recommandation leur désignant un atelier ; sur ces 312, il n'y en a que 174 qui usent de cette lettre ; sur ces 174, il y en a 37 qui, leur demi-journée finie, réclament deux francs sous prétexte d'aller déjeuner et ne reparaissent plus ; il y en a 68 qui persévèrent jusqu'au soir ; il y en a 51 qui persévèrent pendant deux jours ; il y en a enfin 18 qui continuent leur besogne et qui rentrent dans la catégorie des ouvriers honnêtes. Autrement dit, sur *sept cent vingt-sept* pauvres ou pseudo-pauvres, nous en comptons *sept cent neuf* qui savent que la générosité publique, adroitement sollicitée, rémunère mieux son homme qu'un travail quotidien avec salaire assuré de quatre francs ; et ils préfèrent ce genre de rémunération. — Est-ce là un fait isolé? N'en croyez rien. Voici une autre petite statistique qui n'est pas moins instructive que la précédente, et qui aboutit à des chiffres proportionnels à peu près semblables : pendant le rigoureux hiver de 1890, on recueille dans les galeries du Champ-de-Mars environ *sept cent* vagabonds que le gouvernement chauffe et abrite, que les sociétés privées se chargent immédiatement de bien vêtir et de bien nourrir ; le directeur d'une maison hospitalière, le pasteur Robin, s'imagine d'aller offrir ses services à ce joli monde ; il propose aux sept cents intéressants sujets de les recevoir l'après-midi dans son atelier où ils confectionneront des margotins, — ouvrage facile et qui n'exige ni un grand déploiement de forces ni un apprentissage antérieur très considérable ; — moyennant quoi, il les logera, il les nourrira, et il leur laissera leurs matinées libres, afin de chercher une place ; c'est le salut, semble-t-il, pour cette foule d'infortunés : or, après deux jours d'épreuves, les protégés du pasteur Robin se trouvaient réduits exactement à onze ; les autres avaient disparu, parfaitement assurés que la pitié des bonnes âmes leur vaudrait un sort infiniment préférable.

En somme, d'une part, démoralisation de ceux qui ne possèdent pas, et que l'on invite doucement à la vie d'expédients louches et d'aventures honteuses ; d'autre part, démoralisation de ceux qui possèdent, et dont on justifie l'insouciance et la dureté en les autorisant à croire, non sans motifs, qu'on ne meurt plus de faim, que la misère est à notre époque une plaisanterie démodée, ou que du moins elle n'a pas d'autre origine que la paresse et le vice : tel semble le bilan de cette morbide sensibilité contemporaine, que nous entretenons et que nous cultivons avec amour comme un témoignage de notre haute civilisation. Avec l'auteur du livre à qui nous empruntons les documents cités déjà, nous sommes bien contraints de poser en axiome « qu'un bienfait mal placé est un méfait ».

Et, en tout ceci, nous n'avons pas dit un mot du véritable vol qu'accomplissent les professionnels de la mendicité au préjudice de ceux qui souffrent réellement ; nous avons laissé de côté la question financière ; elle vaudrait pourtant qu'on l'examinât. En sus des huit millions du bureau de bienfaisance, les douze ou quinze millions, chiffre minimum, que distribuent par an les particuliers et les sociétés particulières, ont beau constituer l'énorme somme *minima* de vingt ou vingt-cinq millions, il n'existe pas de budget de recettes, si formidable qu'on le conçoive, qui ne soit épuisable. Le gaspillage de l'argent n'est néanmoins, à nos yeux, que l'inconvénient le moindre de nos mœurs actuelles en matière d'assistance. Leur plus grand tort, nous le répétons, consiste d'abord, par le double abaissement moral qu'elles déterminent, à rendre chaque jour plus malaisées les solutions de problèmes déjà complexes.

III

Et ce n'est pas tout. — En donnant une interprétation exagérée et fausse à un juste principe, les « charitistes » n'ont pas obscurci seulement l'idée du droit et du devoir social ; ils ne se sont pas contentés d'encourager et d'entretenir la fainéantise plus souvent qu'ils ne soulageaient la pauvreté. On doit ajouter qu'ils n'ont même pas su tirer parti des forces éparses dont ils disposaient, et qui restent pour la plupart stériles, faute d'unité dans la direction et de cohérence dans les efforts.

L'Assistance publique est tellement centralisée, tellement immobilisée dans ses rigides règlements administratifs, que sa capacité d'agir se trouve réduite à une proportion insignifiante : elle est comme morte. L'assistance privée est tellement éparpillée, tellement libre de toute discipline commune, qu'elle se dépense au hasard, sans mesure, sans profit, sans que son action effective soit à peine apparente : elle ne constitue point un organisme vivant : elle est comme si elle n'était pas.

Il en résulte que si ses multiples ressources sont toujours, cela va sans dire, très bien exploitées par les mendiants, elles sont à peu près inconnues des vrais pauvres et de ceux qui s'intéressent aux pauvres. Un *Office central* a beau exister pour tous les renseignements désirables, il ne suffit pas à la besogne, d'autant plus que les diverses œuvres charitables se préoccupent peu de la lui faciliter. Par esprit d'autonomie, par orgueil de ne pas subir la moindre dépendance, et souvent aussi par jalousie professionnelle et confessionnelle, chacune des sociétés de secours travaille pour son compte, et considère la société voisine moins comme une collaboratrice possible que comme une concurrente certaine ; les comités qui les mènent vivent en permanence sur un pied d'inimitié courtoise ; ils ne se combattent pas, mais ils ne s'entr'aident pas davantage.

Le particularisme confessionnel surtout prend en ces matières une importance prépondérante, que ce soit la politique ou la religion qui entrent en jeu. On n'est pas fâché, quand on se pique de convictions solides, de mettre en opposition son succès personnel et l'insuccès de son adversaire : le bien de l'humanité ne fait pas oublier le triomphe de la bonne cause ; la charité se transforme, à l'insu même de ceux qui l'exercent, en un instrument de polémique.

Rivalité malveillante entre les différentes associations, rivalité entre les divers cultes, rivalité entre l'État et les particuliers, rivalité partout et sans cesse, c'est donc là une des principales manifestations de ce que les psychologues dénomment l' « instinct altruiste ». Chacun a « ses pauvres », et quand vous entendez prononcer ces deux mots, tâchez de démêler ce qu'exprime l'intonation habituelle du pronom possessif. Tandis que chaque commissariat de police, chaque maison de secours, publique ou privée, chaque personne même qui s'occupe de bienfaisance devrait faire l'office d'un bureau d'informations et se tenir en communication constante avec les innombrables établissements qui ont pour but de venir en aide aux indigents, tous s'ignorent ou feignent de s'ignorer. La conséquence immédiate de ce défaut d'organisation ne demande pas, pour être comprise, de longs développements explicatifs. Au milieu des richesses immenses que Paris seulement met au service des misérables, ceux qui sont précisément les plus dignes d'intérêt souffrent de la faim et en meurent, parce qu'ils ne savent pas à quelles portes frapper et que personne ne le sait pour eux. Et, si admirables que soient les tentatives accomplies par M. Lefébure et d'autres pour arriver à mettre un peu d'ordre dans le chaos de nos œuvres d'assistance, tant de progrès restent à faire encore que ceux déjà faits peuvent être presque considérés comme une quantité négligeable. — On a l'argent, il ne s'agit plus que d'en régler l'emploi ; pour qui connaît le tempérament français, à la fois respectueux des routines consacrées dont il ne s'aperçoit pas et réfractaire à toute sage discipline nouvelle dont il s'aperçoit, cette réglementation nécessaire ne sera pas la partie la moins ardue de la tâche.

Elle mérite pourtant d'être essayée, cette tâche ; malgré les difficultés auxquelles on se heurtera, on aurait tort de déclarer trop tôt tout effort illusoire : la réforme de l'assistance privée ne comporte pas un remaniement aussi radical que celui de l'Assistance publique ; la première est à perfectionner dans une forte, une très forte mesure ; la seconde est malheureusement à reconstruire presque de fond en comble. Et puis, nous n'avons pas ici, en face de nous, une masse homogène, une sorte de bloc plein dont on ne saurait toucher une partie sans avoir à ébranler le tout ; nous n'avons pas à requérir l'intervention toujours lente des pouvoirs politiques ; nous sommes libres de procéder, de par notre initiative individuelle, et en introduisant peu à peu dans un organisme amorphe une série d'améliorations successives : c'est affaire, en somme, de volonté persévérante.

Les premiers pas sont déjà franchis ; la sensiblerie dans le traitement des indigents, généreuse jusqu'à devenir coupable, semble faire place, en beaucoup de circonstances, à un peu plus de sang-froid et de raison pratique ; des rudiments de réglementation générale s'ébauchent ; certains mouvements d'opinion, déterminés par les écrits ou par les actes d'hommes qui comptent parmi les plus éminents, ne demandent qu'à être soutenus et dirigés. — Et c'est bien dans des cas pareils, ou jamais, que l' « opinion » sera la véritable et la seule puissance dont on doive tout attendre.

MAURICE SPRONCK.

LE DERNIER SECRET [1]

Nouvelle.

III

Cet incident de la maladie de Claire eut un double résultat : d'abord, il décida Mme Odry à engager une petite bonne, et l'on vit une figure nouvelle, une figure jeune, fraîche, proprette, glisser autour des pavillons, le long des vieux murs, ou traverser le jardin. Mais surtout, il rapprocha la jeune veuve des voisins bienveillants qui lui avaient témoigné tant de

(1) Voyez la *Revue* du 26 janvier 1895.

sympathies et tant de complaisance. Depuis plusieurs mois, Mme Odry et les époux Roger se rencontraient sans se rapprocher : d'un jour à l'autre, il s'établit entre elle et eux une intimité qui devait croître sans cesse. Elle alla les remercier de leur obligeance, avec Claire, qui gazouilla dans l'appartement monotone et le remplit de gaîté ; ils lui rendirent sa visite, en apportant du chocolat pour la petite. Puis, non sans hésitations, Mme Roger, quoique son mari résistât un peu, invita Mme Odry à dîner. Celle-ci fit quelques façons, allégua son deuil, sa résolution de ne voir personne ; mais, pressée amicalement, elle finit par accepter.

— Ne manquez pas d'amener Claire, chère madame !... Nous avons déjà beaucoup d'affection pour cette enfant, mon mari et moi.

Le dîner fut plus simple que lorsqu'il s'agissait de recevoir des collatéraux : trois bons plats, surveillés par la maîtresse de la maison, et une bouteille de vieux vin de Bordeaux que M. Roger déboucha avec des précautions de gourmet, en disant :

— C'est moi qui l'ai soigné... Il a dix ans de bouteille !

Un peu languissante au potage, la conversation ne tarda pas à s'animer. On causa du quartier, de la maison, de ses habitants, dont Mme Roger connaissait les petites histoires et les petites manies, qu'elle racontait sans malveillance, posément, du ton un peu dolent qui lui était habituel :

— Il faut bien savoir avec qui l'on demeure, n'est-ce pas? dit-elle à Mme Odry.

Elle ajouta, comme pour s'excuser d'être si bien renseignée :

— Je n'aime pas à me mêler des affaires des autres. Seulement, je suis souvent à ma fenêtre, et je vois beaucoup de choses.

Tout en bavardant, on s'occupait de Claire : on la fit parler, on rit de ses saillies, on admira sa bonne tenue, sa grâce libre d'enfant gâtée qui conserve pourtant son excellent naturel et s'épanouit sous l'affection comme une fleur au soleil ; on s'extasia sur son teint trop éclatant, sur ses yeux trop grands, sur ses cheveux trop fins : et la petite — fine mouche — savourait ces compliments comme un dû, sans étonnement ni vanité, en fixant sur ses amis ses regards francs et joyeux qui semblaient dire : « Eh bien ! oui, je suis comme cela. C'est la vérité, que voulez-vous que j'y fasse?... » Sa mère raconta d'elle des mots au sens profond, de ces mots que les enfants sèment sans les comprendre pour que les parents les recueillent, et prit un ton pénétré pour parler de ses dispositions à la musique :

— Il y a six mois que je lui donne des leçons, six mois à peine. C'est tout plaisir, je vous assure. On la voit avancer d'un jour à l'autre.

Mme Roger s'écria :

— Elle sera musicienne !...

— En tout cas, dit Mme Odry d'un ton plus grave, il est bien heureux qu'elle ait du talent. Sait-on ce que l'avenir lui réserve? Pauvre petite ! il faudra peut-être qu'elle gagne sa vie, et il y a si peu de carrières pour une femme !

— Oh ! fit Mme Roger, jolie comme elle est, elle n'aura pas de peine à trouver un mari : n'est-ce pas ce qui vaut le mieux?

Mais cette phrase de bon augure ne produisit pas l'effet que l'excellente femme en attendait : la mère détourna les yeux, et ne répondit pas.

— Ah ! le mariage, murmura M. Roger, le mariage !...

Et il ne formula pas autrement son idée.

Au dessert, il s'anima extrêmement : l'air content, il jouait au papa, il faisait trotter et galoper sur ses genoux, au risque de s'essouffler, la petite qui riait, qui avait peur, qui se cramponnait à lui en répétant : « Encore ! encore !... » folle de ce jeu nouveau. Et il recommençait :

— Au pas... au pas... au pas !... Au trot... au trot... au trot !... Au galop... au galop !... Patatra !...

— Assez, Claire : tu vas fatiguer Monsieur...

— Oh ! maman, je t'en prie, encore !...

— ... Au pas... au pas... au pas...

Jamais il n'y avait eu tant de gaîté, tant d'entrain, tant de vie, dans ce petit appartement où les époux Roger vieillissaient en silence. Leurs locataires, qui entendirent l'éclat des voix et le bruit des rires, en parlèrent le lendemain. Quelques-uns ne manquèrent pas de hasarder les méchantes suppositions auxquelles prêtait la circonstance, et regardèrent Mme Odry avec méfiance.

Les Roger eurent alors un intérêt dans leur vie : apporter à Claire de petits cadeaux choisis avec art, offerts presque timidement, dans la crainte qu'ils ne plaisent pas. L'enfant remerciait avec son habituelle gentillesse, sans s'étonner d'ailleurs, trouvant tout simple l'empressement de ces deux vieux autour d'elle. Plus réservée, la mère grondait ses nouveaux amis, leur reprochant d'être trop bons, trop amicaux, de les gâter, elle et sa fille.

— Mais non, répondait Mme Roger, nous sommes seuls, nous vieillissons, nous nous attachons à cette enfant : laissez-nous l'aimer un peu. C'est notre dernier rayon de soleil.

Claire, dont l'intelligence précoce semblait tout comprendre, sautait alors sur les genoux de la bonne dame et se mettait à lui caresser les joues ou à les couvrir de petits baisers tendres.

Quant à M. Roger, qui d'abord avait gardé quelque retenue, il se livrait maintenant, encouragé par sa femme, à une véritable passion de donner, d'autant plus violente qu'elle contrastait davantage avec son

caractère économe et pondéré. On ne le reconnaissait plus : il courait les bazars, en quête de jouets nouveaux, les magasins pour y chercher des étoffes. Chaque fois que Claire le voyait arriver — c'était presque tous les jours — elle pouvait prévoir quelque surprise. Mais elle y mettait de la coquetterie, attendait d'un air innocent que le paquet sortît de la poche, en dénouait les ficelles avec une apparente indifférence, remerciait à peine, puis, un moment plus tard, avait une explosion de tendresse qui ravissait M. Roger. Souvent Mme Odry essayait d'intervenir pour modérer cette ardeur :

— Pas de luxe, mes bons amis, je vous en prie! disait-elle. Claire n'est point une héritière : il ne faut pas lui donner des jouets au-dessus de la position modeste qui sera la sienne.

Alors Mme Roger admirait la sagesse de la jeune mère. Une fois, elle ne put s'empêcher de répondre :

— Pauvre petite! Pourtant, elle eût été riche si son père avait vécu!

Mme Odry rougit, détourna la tête et ne répondit pas. Son trouble fut attribué à la persistance de sa douleur, ou à des sentiments d'une délicatesse infinie, qu'il ne fallait pas réveiller.

— Je crois, dit Mme Roger à son mari en lui racontant cet épisode, je crois que j'ai manqué de tact : nous n'avons pas connu celui qu'elle a perdu; il vaut mieux ne lui en parler jamais.

— Sans doute, répondit M. Roger.

En hésitant, il ajouta :

— Cela évoque des souvenirs qui doivent lui être pénibles, à présent qu'elle est malheureuse.

— Oui, certainement, elle a dû beaucoup souffrir, dit Mme Roger en réfléchissant. C'est affreux de perdre ceux qu'on aime. Pourtant elle ne peut pas être tout à fait malheureuse, avec une enfant comme Claire!

— C'est une grande consolation.

—... Car la petite est un être adorable!... Si tu l'avais vue, aujourd'hui...

Et tous deux se mirent à se raconter des traits charmants, qu'ils s'étaient déjà racontés dix fois : car ils ne s'attristaient plus, maintenant, en parlant des enfants; il leur semblait en avoir un, à eux, et leur illusion durait d'autant mieux, que Claire, expansive comme elle était, leur témoignait beaucoup d'affection. Mme Roger disait :

— Je crois vraiment qu'elle m'aime presque autant que sa mère!

— Oh! oh! répondait son mari, prends garde, tu vas un peu loin.

Alors, elle se corrigeait :

— Comme une tante, en tout cas. Comme une de ces bonnes tantes qu'on a toujours vues auprès de soi, et qui, plus tard, tiennent une grande place dans nos souvenirs d'enfance...

Et M. Roger concluait :

— Oui, j'espère qu'elle se souviendra de nous!

Cela dura ainsi pendant trois années. Mme Odry posa son deuil, sans cesser d'ailleurs de porter des toilettes sombres, tandis que Claire brillait en robes fraîches, en gais chapeaux. Elle grandissait, sage, raisonnable, d'humeur égale, ayant à peine de petits défauts. Ainsi, elle était un peu gourmande, c'est vrai; mais elle disait si gentiment, quand on lui offrait quelque friandise : — Je suis très gourmande moi!... qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir.

Elle était un peu vaine, aussi, à cause de ses jolies robes, et parce qu'elle se sentait admirée, — mais si peu!

— Elle deviendra coquette et vaniteuse, disait parfois sa mère, qui n'en croyait rien.

— Bah! faisait M. Roger, elle est jolie, elle le sait, voilà tout. Où est le mal?

Mme Roger répondait avec conviction :

— Il n'y en a aucun. Nous autres femmes, nous sommes trop modestes. Celle-ci le sera un peu moins que les autres. Elle ne s'en portera que mieux!...

Dans le courant de la seconde année, un incident surgit : Claire prit la coqueluche.

Elle fut assez gravement malade pendant plusieurs semaines; puis, comme elle restait dolente et pâle, toussotant toujours, faible avec des regards plaintifs de ses grands yeux étonnés, sa mère décida, quand vint l'été, de l'emmener aux bains de mer. Les Roger, qui ne quittaient jamais Paris, songèrent un instant à profiter de l'occasion pour aller visiter les côtes de la Normandie. Mais c'était une si grosse décision à prendre, qu'ils ne la prirent pas : par une chaleur extraordinaire qui faisait peser sur la ville un ciel incandescent et lourd, ils restèrent à s'ennuyer chez eux, sans plus s'intéresser à rien. De temps en temps, une lettre de Mme Odry les renseignait sur la santé de la petite, qui, là-bas, renaissait, courait dans le sable, jambes nues, avec un filet à crevettes :

— Mon Dieu! qu'elle doit être jolie, s'écriait Mme Roger.

M. Roger soupirait :

— Heureusement que l'année est chaude : elle pourra rester longtemps, — le temps de se rétablir tout à fait.

— Mme Odry parlait de rentrer à la fin d'août...

— C'est vrai, mais... je crois qu'avec ce soleil il ne faut pas compter sur elle avant la mi-septembre.

— C'est long!...

Après la fête du retour, les baisers prodigués aux joues brunies de Claire, la joie d'écouter les récits ingénus de sa découverte du monde, Mme Roger resta troublée, comme si cette absence d'une saison eût

suffi pour détruire sa tranquillité. Elle avait le don funeste de prévoir l'avenir : disposition cruelle, que connaissent les esprits réfléchis; et cette séparation lui avait rappelé qu'il n'existait aucune attache entre elle et l'enfant qu'elle aimait; que de même que la petite avait disparu de son horizon pour trois mois, elle en pouvait disparaître à jamais, d'un jour à l'autre, emportée par un caprice de la Destinée pareil à celui qui l'avait amenée. Pourquoi non? L'enfant suivrait sa mère, et qui pouvait prévoir les hasards qui attendaient la jeune veuve?... Cette incertitude la tourmentait, exacerbait sa tendresse pour Claire, qui, peu à peu, ressemblait à une passion menacée et inquiète, suscitait en elle toute une végétation dangereuse de suppositions, de calculs, de pressentiments. Assombrie, préoccupée, elle sortait parfois de longs silences pour dire à son mari :

— Que ferions-nous si Mme Odry ne renouvelait pas son bail?

M. Roger répondait, d'un ton calme, comme s'il était sûr de son fait :

— J'espère bien qu'elle le renouvellera : pourquoi ne le renouvellerait-elle pas? Elle est très bien, ici; si elle veut des réparations, nous lui en ferons, n'est-ce pas?...

— Oh! sans doute, mais... si elle se remariait, par exemple?...

M. Roger hochait la tête :

— C'est peu probable : une femme sans fortune, avec une enfant...

Et il changeait de conversation. Mais Mme Roger ne l'écoutait guère : tandis qu'il parlait de la pluie ou du beau temps, elle poursuivait le cours de ses pensées, et finissait toujours par l'interrompre en murmurant, pour se répondre à elle-même :

— On ne sait jamais!...

Il prenait alors un air surpris, pour la distraire sans doute.

— Qu'est-ce qu'on ne sait jamais? demandait-il.

Mais elle lisait dans ses yeux qu'il l'avait comprise; et cette feinte, au lieu de la rassurer, la troublait davantage encore.

Quand on approcha de la fin du bail, l'inquiétude de Mme Roger devint une idée fixe. Elle ne parlait plus d'autre chose. Chaque jour, elle reprenait le même thème, qu'elle brodait de variations infinies, bien que légères. Elle interrogeait la concierge. De sa fenêtre, elle suivait les moindres mouvements de Mme Odry, pour tirer des allées et venues de la jeune femme, les inconséquences les plus inattendues. A chaque repas, elle communiquait à son mari le résultat de ses observations :

— Eh bien, qu'en dis-tu? lui demandait-elle.

Il n'en disait rien; ou bien, il répondait, en haussant les épaules :

— Tu te tourmentes pour rien, ma bonne amie. Tu verras qu'elle renouvellera.

— Elle te l'a dit?

— Pas encore.

— Alors comment peux-tu savoir?

— Tu verras!

Accoutumée à subir son ascendant, elle se sentait un instant rassurée; mais cela ne durait guère, et quelque bagatelle réveillait son angoisse.

Enfin, un jour, M. Roger dit à sa femme :

— Mme Odry m'a parlé ce matin : elle renouvelle.

Elle le regarda comme quelqu'un qui doute encore d'une heureuse nouvelle longtemps attendue.

— Pour trois ans?

— Pour trois ans.

Elle devint pâle de joie : c'était comme si elle venait, elle aussi, de faire un nouveau bail avec le bonheur :

— Ah! quel souci de moins! s'écria-t-elle.

— Elle ne demande pas de réparations, reprit M. Roger.

— Oh! si elle en voulait!...

— Enfin, elle se trouve bien comme cela, à ce qu'il paraît. Tu vois que tu t'es beaucoup tourmentée pour rien.

— C'est vrai.

— J'avais raison de te dire que tout s'arrangerait pour le mieux.

Un nuage passa sur le front de Mme Roger :

— Il y a toujours la possibilité d'un mariage, fit-elle.

M. Roger haussa les épaules.

— Pour le moment, il n'est pas question de cela.

Et, très vite :

— Tu comprends, puisqu'elle a renouvelé son bail, cela prouve bien qu'elle n'a point d'arrière-pensées!

IV

La vie reprit son cours paisible : Mme Roger, délivrée de son inquiétude la plus immédiate, s'abandonnait à la joie d'aimer Claire sans crainte de la perdre, et jouait au mieux ce qu'elle appelait son rôle de tante. Après tout, pourquoi gâter ses journées par des appréhensions lointaines? Souvent, les choses s'arrangent mieux que nous ne le pensons.

— La sagesse est de jouir des petits plaisirs qu'on a, disait quelquefois M. Roger.

Cela est vrai; et ils jouissaient de Claire presque comme d'une enfant qui eût été à eux, bien réellement à eux, au point d'oublier qu'elle ne leur appartenait pas.

Mais un matin, la petite bonne de Mme Odry, effarée, en cheveux, vint sonner à leur porte, et, en balbutiant d'effroi, elle raconta que, voyant que sa maî-

tresse ne sortait pas à l'heure accoutumée, elle était entrée dans sa chambre, où elle l'avait trouvée immobile sur son lit, pâle et déjà froide.

On courut chercher un médecin, qui ne put que constater la mort. Il l'attribua à la rupture d'un anévrisme.

Probablement qu'il avait raison.

V

Claire fut naturellement la première pensée de Mme Roger, qui s'écria tout de suite :

— Amenez-nous la petite !

Pendant que la bonne allait chercher l'enfant, terrifiée à cette apparition de la mort, — le seul danger auquel elle ne pensait pas, — qui les frappait ainsi, brutalement, au milieu de leur paix, elle éclata en larmes et en gémissements. Puis, suivant son habitude de femme un peu passive, qui cherche d'instinct son appui le plus facile et le plus sûr, elle voulut se réfugier auprès de son mari : le désespoir dont elle le vit atteint arrêta net l'essor de son propre chagrin.

M. Roger, en effet, subissait le choc de la nouvelle inattendue avec une intensité de douleur dont il eût été impossible de n'être pas saisi. Il s'affolait et se décomposait : et ce n'était pas seulement la douleur qu'exprimaient sa face ravagée, ses yeux hagards, ses gestes éperdus, c'était plutôt un effort suprême pour dominer son désespoir, pour étouffer ses sanglots. Arrachée à elle-même et aux pensées du moment, Mme Roger le considéra un moment avec stupéfaction :

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle.

Il balbutia :

— Rien... L'émotion... C'est naturel, n'est-ce pas?... Pouvait-on s'attendre?... Mon Dieu!... Ah! mon Dieu!...

Puis, vaincu, il se jeta dans les bras de sa femme en sanglotant, avec des paroles incohérentes :

— La pauvre... Ah!... La pauvre... La pauvre... Morte!... Morte!... Ah!... Est-ce possible?... Dis?...

Mme Roger ne pleurait plus : son chagrin coupé, elle observait, un pli méfiant au front, cet homme qu'elle savait froid, réservé, maître de ses émotions, peu sensible, et qui, pour la mort d'une étrangère entrée par hasard dans leur vie, — si peu, croyait-elle, — s'abandonnait ainsi à l'excès d'une douleur passionnée.

L'entrée de Claire fit une diversion : elle pleurait aussi, elle appelait sa mère; elle tendit les bras à son amie, comme pour lui demander tout l'amour qui soudain lui manquait. Mme Roger la prit sur ses genoux, la caressa, la câlina; et la petite, avec la mobilité de son âge, se laissait bercer par cette nouvelle tendresse. M. Roger, à son tour, la couvrit de baisers; il lui disait, à travers ses sanglots :

— Pauvre petite !... Seule !... Abandonnée !... Abandonnée à présent !... Mon Dieu !...

En le voyant se désoler ainsi, l'enfant se remit à pleurer. Alors, il sortit, sans prendre garde à sa chemise défaite. Il courut au petit pavillon. Il y resta longtemps : qu'y aurait-il pu faire, sinon contempler la morte?... Il revint, et déclara :

— Il faut que je sorte!... Il n'y a personne pour s'occuper d'*elle*... Personne!... Il faut l'enterrer, pourtant, n'est-ce pas?... Pas de parents, pas d'amis, rien que nous... Je ferai le nécessaire!...

Sa femme lui dit, très doucement :

— Va, mon bon ami!...

Il errait par l'appartement, avec des airs de bête blessée. Lui, dont les moindres habitudes étaient réglées, il chercha son chapeau partout ailleurs qu'à sa place accoutumée. Sa femme, qui le suivait d'un regard lourd, tenace, lui demanda :

— Qu'est-ce que tu cherches?...

— Mon chapeau.

Elle le lui donna, en disant :

— Il était à sa place.

Il répondit :

— Ah ! je ne sais plus ce que je fais, je ne sais plus!...

Restée seule avec Claire, qui se serrait contre elle, sans rien dire, avec des regards désolés de ses grands yeux pleins de larmes, Mme Roger réfléchit...

C'était comme si, soudain, une grande clarté effrayante se fût faite dans son esprit, quoique mille questions angoissées la troublassent encore. Elle ne comprenait pas tout, sans doute: mais elle pressentait le drame qui se passait à cette heure dans le cœur de son mari. Et, pour le mieux pénétrer, elle se mit à interroger ses souvenirs, à remonter la chaîne des incidents qui depuis trois années se développaient autour d'elle, à en tirer des déductions de plus en plus précises et plausibles. Elle en était sûre maintenant : il *la* connaissait déjà quand *elle* vint visiter la petite maison; ensemble, ils jouèrent, ce jour-là, une misérable comédie dont ils avaient d'avance établi le scénario et préparé les rôles. Mais d'où? de quand se connaissaient-ils?... Cette question demeurant sans réponse, une autre se posa, qui vint ébranler sa certitude : comment *la* voyait-*il*, lui dont la vie était si régulière, qui sortait si peu et semblait toujours rendre un compte exact de ses sorties?... Que d'ingéniosité il avait dû dépenser!... Et quel chef-d'œuvre que de l'avoir amenée enfin tout près de lui, chez lui!.. Mais non : car, depuis qu'*elle* habitait le petit pavillon, il devait avoir plus de peine encore à la voir librement. Alors, pourquoi l'avait-il logée si près de son ménage?... La pauvre femme se

morfondait sur ces questions complexes, sur cette énigme dont elle ne possédait pas la clef. Une idée lui vint, qui, un instant, lui parut juste, et tout résoudre : les passions s'usent; entre gens qui se sont aimés, l'heure arrive toujours où il n'y a plus qu'une affection paisible, qu'un tendre besoin d'intimité. Eh bien! quand *il* se décida à *la* loger si près de son ménage, *elle* n'était plus pour *lui* qu'une amie, à qui l'attachait encore une espèce de devoir, ou la pitié, ou peut-être un sentiment commun : Claire!... Claire expliquait tout : c'était sa fille, il la voulait près de lui, il ne pouvait vivre sans elle, il renonçait pour elle à ce qu'il y avait de plus coupable dans ce lien distendu qui l'unissait à sa complice...

— Oh! Claire!..

Cet appel échappa, comme un cri, à Mme Roger : et, comme l'enfant levait sur elle ses grands yeux, elle lui prit la tête entre ses deux mains et se mit à la contempler longuement, en étudiant son visage, en y cherchant des traits de ressemblance. D'emblée, elle en trouva dans le haut de la figure, dans les lignes du front, surtout... Puis, elle pensa se tromper : c'était une erreur, une illusion... La bouche, plutôt, le menton... Ah! tout cela était incertain!.. Comment rien conclure de ces rencontres douteuses, qui ne sont que hasard ou qu'on peut discuter? Est-ce que les amis ne trouvent pas, les uns que le même enfant ressemble à son père, les autres qu'il est le portrait de sa mère, tandis que les plus vieux vont chercher parmi les ascendants de plus lointains modèles?.. Non, les visages gardent leur mystère : mieux vaut chercher d'autres signes, moins matériels et plus sûrs. Ainsi, l'affection de M. Roger pour Claire, d'autant plus étrange qu'il avait toujours détesté les enfants des autres, comme s'il leur en voulait de répandre autour d'eux un bonheur qu'il ne pouvait connaître... Quel pauvre argument! est-ce qu'elle-même, sans être mère, n'adorait pas aussi ce petit être que le hasard avait placé sur leur chemin?.. Non, non, nul indice ne venait la tirer, avec la sûreté qu'elle souhaitait, de ses doutes plus torturants que la pire certitude... Et pourtant, comment repousser la voix qui criait en elle, comment réfuter la preuve qu'elle sentait dans son cœur?

L'affection que Mme Roger gardait à son mari n'était point un amour ardent et jaloux. Elle n'avait pas non plus d'amour-propre, ce sentiment tout personnel, qui, chez tant de femmes, envenime en s'irritant les blessures du cœur. Pourtant, elle se sentit tout à coup très malheureuse, aussi malheureuse que si elle l'eût aimé de toute la passion que décrivent les romans; et il lui sembla que les assises de sa vie chancelaient et s'abîmaient dans un mortel effondrement. Ainsi, depuis des années, entre elle et lui, il n'y avait eu que mensonge!... Mensonges sur mensonges, accumulés par la suite des jours, par le déroulement des habitudes. L'attachement amical qu'il lui témoignait était mensonge; mensonge, le plaisir qu'il affectait d'être auprès d'elle; mensonge, son soin de l'écouter, de la consulter, d'entrer dans ses idées, de s'intéresser à ce qu'elle disait, à ce qu'elle faisait, à ce qu'elle pensait : l'*autre* était là, sans cesse, entre elle et lui!... Elle, il la souffrait, il la gardait par respect humain ou par pitié; mais ses tendresses allaient à l'étrangère et à l'enfant, les cherchant loin, d'abord, dans ce quartier des Ternes où *elles* demeuraient autrefois, paraît-il, jusqu'au jour où *elles* furent installées tout près, à deux pas, et purent à leur aise le conquérir tout entier, sans qu'elle, l'épouse, songeât seulement à défendre sa place, ses droits, son affection...

Mme Roger avait renvoyé Claire, qui s'était assise dans un coin, sur un petit tabouret, bien tranquille, comme pour se faire oublier. La tête basse, le front plissé, elle se plongeait dans ces amertumes, cherchant dans sa mémoire les détails qui pouvaient les rendre plus cruelles. Soudain, une pensée vint les adoucir : sur tout cela, sur cette liaison coupable, sur ces tergiversations honteuses, sur ces ruses dont elle était victime, sur ce tissu de mensonges, — la mort avait passé. Qu'en restait-il, mon Dieu! Un peu de douleur dans le cœur d'un homme, qui s'apaiserait comme s'apaisent toutes les douleurs, un pauvre cadavre qui disparaîtrait demain,... et le petit être affligé, pensif sur son tabouret, dont les grands yeux confiants cherchaient le regard de celle que sa vue offensait.

Mme Roger eut un élan :

— Claire!.. Chérie!.. Viens!..

L'enfant se leva, heureuse d'être rappelée, et courut à son amie, qui la couvrit de baisers :

— Ce n'est pas ta faute, à toi, non... Je le sais bien, ce n'est pas ta faute.., Pauvre, pauvre petite!.. Ah! si seulement j'étais sûre!... Si je savais!... Mon Dieu! comment savoir!...

Puis, comme frappée d'une inspiration soudaine :

— Claire, écoute!...

Elle s'arrêta. Ce qu'elle allait faire lui semblait abominable. Pourtant, sa passion fut plus forte : et, d'une voix qui tremblait, elle demanda :

— Dis-moi, Claire... est-ce qu'il allait souvent chez vous?

L'enfant la regarda de ses yeux limpides, étonnée de cette question :

— Oh! oui, tante, souvent... Tu sais bien!..

En effet, elle le savait; la réponse de Claire n'ajoutait rien à ses doutes, ne diminuait en rien ses soupçons.

Elle reprit :

— Claire, dis-moi... Est-ce que ta maman te laissait souvent seule?...

— Oh! non!... J'étais toujours avec maman, moi!... Toujours!..

— Pourtant, elle sortait quelquefois?

— Oh! oui, elle allait faire des commissions.

— Est-ce que tu allais avec elle?

— Oh! non, pas toujours!

Les enfants se contredisent sans cesse, quand ils ne comprennent pas le sens de nos questions. D'ailleurs, que signifiait tout cela? Aussi bien que la petite, elle savait que Mme Odry sortait rarement seule; et cela ne prouvait rien, rien... pour le passé du moins!

— Voyons, Claire, quand M. Roger n'était plus là, est-ce que ta maman parlait de lui?...

— Oh! oui... Et de toi aussi, tante!

— Qu'est-ce qu'elle disait?... Est-ce que tu te rappelles?...

— Oh! oui!... Elle disait : « M. Roger est bon, très bon, il nous aime bien... Et Mme Roger est bonne très bonne... »

— C'est tout?...

— Oh! non... hier, elle a dit, maman : « Il ne faut pas faire de bruit dans le jardin, pour ne pas déranger M. Roger... Il n'aime pas le bruit, M. Roger!... » Voilà!...

Mme Roger passa sa main sur son front.

« C'est absurde, ce que je lui demande là! » pensa-t-elle.

Puis, après un silence, elle recommença :

— Écoute, chérie!... Avant de demeurer ici, est-ce que tu connaissais déjà M. Roger?

L'enfant comprit mal :

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Voyons, tâche de me dire... Avant de demeurer ici, dans ce petit pavillon, vous étiez dans une autre maison, ta mère et toi, n'est-ce pas?

— Oh! oui!...

— Tu te rappelles bien?...

— Oh! oui... Il y avait une cour... avec un gros chien dans une niche...

— Bon!... Eh bien, est-ce que M. Roger allait chez vous, alors?

L'enfant regarda dans le vague, avertie peut-être par un instinct secret, ou réellement n'ayant pas de souvenir :

— Je ne sais pas! répéta-t-elle.

Et Mme Roger murmura :

— Ah! je ne saurai rien... Rien!...

Elle se plongea de nouveau dans ses réflexions, tandis que Claire, la voyant absorbée, s'en allait tout doucement se rasseoir sur son tabouret. Et voici qu'une tentation nouvelle se leva dans l'âme de Mme Roger :

Elle savait que son mari enfermait certains papiers, — que jusqu'alors elle croyait n'être que des papiers d'affaires, — dans un petit secrétaire dont il prenait toujours la clef : pourquoi n'irait-elle pas demander à ce meuble passif le secret qu'il gardait peut-être?... Sa loyauté protestait contre un tel acte; de même que, tout à l'heure, sa délicatesse d'âme se révoltait à l'idée d'interroger l'enfant sur les fautes de la mère. Pourtant, elle refoula ces scrupules comme les précédents : honteuse, frémissante, mais résolue, avec des précautions et des émotions de voleuse à son premier larcin, elle alla fouiller les poches des vêtements de son mari. Elle ne trouva rien : la clef ne le quittait jamais. Et cet obstacle nouveau l'irrita :

— Oh! je saurai! se dit-elle. Il l'oubliera bien une fois, je pense. Et alors, je saurai!...

(*A suivre.*)

ÉDOUARD ROD.

AUTOUR DE SAINTE-BEUVE

LES SECRÉTAIRES. — NICOLARDOT. — BARBEY D'AUREVILLY.

De bonnes âmes — il s'en rencontre partout et toujours — trouvèrent moyen de brouiller Octave Lacroix et Sainte-Beuve. Celui-ci s'aperçut plus tard qu'on l'avait trompé, et, de la meilleure grâce du monde, il en a fait l'aveu; mais sur le moment il obéit à la vivacité de son humeur; une séparation devint inévitable. C'est alors, et alors seulement, que Sainte-Beuve, pris au dépourvu, s'avisa de penser à moi comme secrétaire. Bien qu'il me connût depuis trois ans, il hésitait beaucoup, aimant peu ma tendance idéaliste, qu'il taxait de fanatisme, et ne me trouvant pas d'un caractère suffisamment maniable. Avec Lacaussade et Lacroix, il avait un terrain commun, où l'entente se faisait aisément entre eux : c'était la poésie, dont ils raffolaient également. De plus, Octave Lecroix avait à ses yeux le mérite, qu'eut aussi mon ami Troubat, d'imiter parfaitement son écriture, ce qui le soulageait d'autant pour sa correspondance. Je ne pus jamais, quel que fût mon désir, arriver à écrire aussi mal que lui. Il n'y a donc pas de ma main (excusez la singularité de l'expression) d'autographe de Sainte-Beuve, tandis que beaucoup de collectionneurs peuvent contempler dans leurs archives des Lacroix et des Troubat de la plus belle qualité.

Il m'essaya d'abord et m'éplucha en détail; une particularité significative dira dans quel sens. Nous traduisions un jour je ne sais plus quel texte latin où se rencontrait le mot *familia* dans l'acception où

La Fontaine l'emploie en sa fable *Le Jardinier et son Seigneur :*

> Il déjeune très bien : ainsi fait sa *famille*,
> Valets, chiens et chevaux, tous gens bien endentés.

Le problème consistait à ne pas se servir du mot *famille*, et naturellement à en découvrir un autre. Nous tâtonnions depuis quelques minutes quand je me hasardai à suggérer notre vieux mot gaulois *maisonnée*. « C'est cela ! dit Sainte-Beuve, c'est très juste. » Et il paraissait enchanté.

Ce qui me gagna surtout sa confiance et sa sympathie, c'est que, en ce qui touchait les matières d'histoire et d'érudition, en ce qui avait trait à la curiosité proprement dite, j'entrais bien plus volontiers que mon prédécesseur dans le mouvement et l'intimité de sa pensée. Je ne subissais pas le travail, je m'y intéressais, et à mesure que je me familiarisais avec les difficultés, je finissais par collaborer réellement. Il serait peut-être déplacé de ma part de m'exprimer de la sorte si Sainte-Beuve ne l'avait écrit et répété avec complaisance.

La première fois qu'il me rendit ce témoignage je fus bien surpris et bien touché. Il m'avait demandé d'aller voir aux Estampes les divers portraits gravés du grand Arnauld et de lui rapporter mon impression écrite. Je m'acquittai fidèlement de ma commission (il m'en confiait souvent de pareilles), et je n'y pensai plus. Mais voici qu'un matin, à mon extrême ébahissement, Sainte-Beuve me dicte ma propre note, en ajoutant ces mots qu'on peut lire au tome cinquième de *Port-Royal :*

« Je dois ces indications précises sur les *Portraits* d'Arnauld à un jeune écrivain, M. Jules Levallois, qui unit le goût vif des arts au sentiment des lettres et qu'il est juste que je nomme dans cet ouvrage de *Port-Royal*, puisqu'il m'a fort assisté pour les derniers volumes, et de ses recherches et de son esprit. »

Je voulais le remercier sur-le-champ ; il m'arrêta au premier mot, me dit simplement : « N'interrompons pas la dictée. » Et ce fut tout.

Je n'ai point cherché l'occasion, mais, puisqu'elle se présente, j'en profiterai pour marquer nettement la nature de mes rapports avec Sainte-Beuve. Il s'est fait à ce sujet une légende aussi déplaisante que ridicule. On lui a prêté contre moi toutes sortes de mots blessants, méchants, dénigrants ; mais lorsque j'ai voulu serrer la réalité de près et savoir au juste à quoi m'en tenir, j'ai promptement reconnu que les menteurs, qui presque toujours sont en même temps des sots, appliquaient ces mêmes termes, ces mêmes injures aux autres secrétaires ; en sorte que Sainte-Beuve aurait uniformément rabaissé et persiflé les hommes qui l'approchaient et dont il a si hautement proclamé le mérite. Qu'il ait eu contre moi et contre d'autres des accès d'humeur, cela est d'autant plus naturel que, par une rencontre singulière, il a eu à peu près constamment comme secrétaires des personnes de l'esprit le plus indépendant, orientées dans une tout autre direction que celle qu'il aurait aimé à leur imprimer.

Et cependant que n'a-t-il pas dit avec une insistance bienveillante, élogieuse, et de Lacaussade, et de Troubat, et de moi ! Ne m'a-t-il pas fait l'honneur, plus qu'exagéré, à coup sûr, de me trouver quelque ressemblance avec Jésus-Christ ? Je n'invente pas. Cette comparaison inattendue se trouve dans une lettre à la princesse Mathilde, lettre dont j'ai parlé plus haut : « Levallois est très distingué, sa figure le dit. Il ressemble à Jésus-Christ avec finesse... » Trop de fleurs ! Après Jésus-Christ, il faut tirer l'échelle, et je vous fais grâce de dix autres passages moins voyants, plus flatteurs peut-être en leur précision. L'important pour moi, on le comprend bien, n'est pas d'aller ramasser çà et là des miettes de louanges pour les servir au public, mais d'honorer Sainte-Beuve en montrant qu'il honorait chez ses auxiliaires et collaborateurs les qualités qui l'avaient fait lui-même : le travail, la culture, la probité.

*
* *

Cette probité qu'il pratiquait scrupuleusement et qu'il était en droit d'attendre des autres, on ne l'a pas toujours, tant s'en faut, observée à son égard. S'il a eu des secrétaires fidèles et dévoués, des amis d'enfance et des camarades d'études dont l'attachement ne s'est jamais démenti, comme l'abbé Barbe, Moriès, le professeur Loudierre, il a rencontré aussi le secrétaire hostile dans M. Pons, le visiteur indiscret de parti pris, bassement méchant, aussi perfide que le lui permettait son intelligence obtuse, dans Nicolardot.

Les prétendues révélations de Pons dans son livre intitulé *les Inconnues de Sainte-Beuve*, sont si misérables et d'une telle ineptie qu'elles ne valent même pas la peine d'être réfutées. Le titre seul dénote combien l'auteur, malgré son vif désir de paraître informé, est peu au courant du sujet qu'il traite. *Inconnu !* voilà un mot qui jure singulièrement avec les habitudes et la vie de Sainte-Beuve. C'était une maison de verre que cette petite maison de la rue Montparnasse où tout se passait au grand jour, décemment, avec une pointe de pruderie même, surtout très bourgeoisement. Dès que Sainte-Beuve cessait d'être un bénédictin, c'était pour devenir dans son intérieur le plus parfait émule de M. Prudhomme. Il avait conservé les goûts, les allures et les manies de sa mère, très méticuleuse, très prudente, et qui avait gardé de ses origines anglaises quelque rigidité avec beaucoup d'entêtement.

Rangé dans ses dépenses, s'adressant toujours aux mêmes maisons, aux mêmes fournisseurs, les conservant comme des institutions sacrées, timide dans ses placements, qu'il réservait à de modestes entreprises, les Quatre Canaux, etc., il touchait le moins possible à son argent. Je ne parle que de ce que j'ai vu, mais je puis garantir que, de mon temps, les flots d'or consacrés par Sainte-Beuve à la débauche, selon l'assertion de Nicolardot, ne coulaient certainement pas à vue d'œil. Dans ce budget si bien équilibré ce n'est pas le chapitre *Amour* qui aurait amené un déficit.

Il faut tout d'abord couler à fond ce Nicolardot. C'est Barbey d'Aurevilly qui l'avait introduit dans la maison. Il s'était offert pour faire des recherches, ce qui était une bonne manière de gagner la faveur du patron; seulement il avait oublié de dire que ces recherches seraient principalement dirigées contre l'entourage et la personne de l'écrivain. « C'est un lévrier biographe, » me dit un jour Sainte-Beuve dans un moment de bienveillance. Non, ce n'était pas un lévrier, c'était un putois, tout au plus une fouine. Et qu'on ne dise pas que j'attaque un mort. Quand le pamphlet de Nicolardot, intitulé : *Confession de Sainte-Beuve*, parut en 1882, je fis dans le *Télégraphe*, où j'écrivais alors, un article qui eut un certain retentissement. Je ne crois pas que, dans toute ma carrière de critique, je me sois livré à une plus complète et plus légitime exécution. Oh! le monsieur n'était ni susceptible, ni rancunier. Quelques jours après, je le rencontrai dans la rue. Il vint à moi, et de l'air le plus aimable : « Vous m'avez un peu égratigné! » Et j'ajoute : « L'égratignure était bonne. Il en a gardé la marque. »

Et c'est ce personnage qui se vante d'avoir été l'intime de Sainte-Beuve, d'avoir reçu ses confidences, recueilli ses secrets, de « l'avoir confessé »! On ne croirait pas à une telle outrecuidance. Je suis obligé de citer :

« Sainte-Beuve est l'homme de lettres que j'ai le plus tôt, le plus souvent et le plus longtemps cultivé. A la première entrevue *nous nous convînmes. Il m'avait beaucoup plu,* j'eus l'avantage de ne pas lui déplaire. Sa porte m'était ouverte, je profitai de l'accueil sans en abuser.

« Mes études sur Voltaire rendirent nos relations plus fréquentes et durables. *Jamais nous n'avons été brouillés.* Je l'ai recherché, seulement à de rares intervalles, sur la fin de sa carrière; mais pendant une dizaine d'années notre intimité fut si grande qu'on m'a pris quelquefois pour son secrétaire honoraire. »

« Nous nous convînmes » est joli; « il m'avait beaucoup plu » est adorable ; mais pour ceux qui, comme moi, ont vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu, non pas même le dessous, mais simplement le dessus très prosaïque et très brutal des choses, le « jamais nous n'avons été brouillés » est épique. Je ne sais si Nicolardot, qui faisait ostensiblement profession de christianisme pratiquant, a pardonné à Sainte-Beuve de l'avoir battu, chassé de son cabinet de travail à coups de pied quelque part, et précipité dans le célèbre escalier aux tringlettes, où ce louche sacristain se serait tordu le cou s'il n'avait eu le col tors de naissance. Le hasard m'ayant rendu témoin de cette scène entre gens qui « n'ont jamais été brouillés », je la raconterai telle qu'elle s'est passée, quoique cela ne soit pas tout à fait facile. Il y a des aplombs qu'il faut abattre et des mensonges qu'il faut ruiner.

Un premier point très important à établir, malgré ce qu'il peut présenter d'élémentaire en apparence, c'est ce que, faute de mieux, j'appellerai la différence de *tenue* entre les deux personnages. Sainte-Beuve était de la plus rigoureuse, de la plus minutieuse propreté. Il multipliait les ablutions; il ne craignait pas de parfumer son linge, voire même son foulard avec quelques feuilles de lavande, quelques gouttes d'eau de Cologne. Nicolardot, au contraire, offrait le spectacle lamentable de la plus parfaite saleté. Saint Labre, de bienheureuse mémoire, aurait pu auprès de lui passer pour un élégant, un raffiné. J'ai toujours vu à Nicolardot la même redingote graisseuse, crasseuse, constellée de taches immondes, d'un jaune qui provoquait toutes les comparaisons malpropres. Encore n'était-ce rien que de la voir, cette redingote : il fallait la sentir, et les nez les plus paresseux ne pouvaient échapper à ce supplice.

Ce Nicolardot n'était pas un homme, c'était une pipe ambulante, mais la vieille pipe éteinte, sirotée, culottée, recuite. Tout en lui et chez lui était pipe. Il m'attira un jour dans son repaire pour me montrer des dessins, des gravures qu'il possédait sur les différentes résidences de Voltaire : Cirey, les Délices, Ferney, ce qu'il appelait pompeusement son musée. Il me fut impossible de rester plus de quelques minutes : il semblait que toutes les pipes de l'univers s'étaient fumées en ce lieu, et qu'elles eussent laissé après les meubles, le long des parois, sur le parquet, je ne sais quelle trace (ou crasse) indélébile. Ajouterai-je que les souliers de cet individu étaient absolument vierges de cirage, que ses mains comme son visage n'avaient jamais subi le contact de l'eau?

On se demandera pourquoi Sainte-Beuve laissait quelquefois franchir le seuil de son cabinet à ce paquet fétide et sordide qui ne pouvait lui inspirer et ne lui inspirait en effet que de la répulsion. Cela tient à l'un des côtés de son caractère, à son goût, souvent exagéré, pour l'information de détail. Il espérait toujours que Nicolardot lui apporterait quelque fait curieux, quelque anecdote inédite, dont il ti-

rerait profit pour l'une de ses *Causeries du Lundi*. Il finit par s'apercevoir que son attente resterait vaine. Chacun quête et chasse selon sa nature. Nicolardot allait tout droit dans l'histoire aux carrefours encombrés d'ordures, et les renseignements qu'il en rapportait, souvent contestables d'ailleurs, n'auraient pu être pris qu'avec des pincettes, et fixés sur le papier qu'avec un balai. C'est ce goût pour les saletés qui finit par le déconsidérer dans l'esprit de Sainte-Beuve, et qui amena la scène dont je parlais tout à l'heure.

Un matin, nous étions au travail lorsque Nicolardot entra, tout riant et tout fier de quelque nouvelle trouvaille. Il s'agissait de je ne sais quel propos sur Louis XVI et son épée. Ce mot l'*épée* prononcé avec certaine accentuation fournissait une sorte d'équivoque qui réjouissait profondément Nicolardot, heureux de faire allusion aux habitudes malséantes, mal odorantes et très bruyantes que la chronique attribue à Louis XVI.

Voilà le mot lâché. Sainte-Beuve, qui continuait d'écrire tout en écoutant, croit avoir mal entendu. Il relève la tête et regarde l'anecdotier imbécile poursuivant en *paix* sa plaisanterie. Par un mouvement soudain il se lève de son fauteuil, fait pirouetter Nicolardot sur les talons, et, par un geste savamment combiné, il lui applique en même temps ses poings sur les épaules et son pied dans une région inférieure, le dirigeant à grande vitesse du côté de la porte. Cela se passa si promptement que j'eus à peine le loisir de m'en rendre compte. C'est seulement en voyant le malencontreux biographe s'engouffrer dans l'escalier que je compris à quel point il avait blessé le patron dans ses fibres d'homme bien élevé et de délicat historien.

« Je l'ai peu recherché dans ses dernières années, » dit naïvement le personnage. Je le crois sans peine. Cette gymnastique appliquée lui avait tenu lieu de démonstration suffisante, et quand il avait fait quelque découverte dans la hotte aux immondices, il s'abstenait soigneusement d'en venir triompher rue Montparnasse.

*
* *

Pourquoi faut-il que le nom de Nicolardot devienne une transition obligée pour arriver à parler de Barbey d'Aurevilly? Hélas! c'est que pendant des années ils ont été inséparables. Qui voyait l'un voyait l'autre. Comment ce dandy, si pointilleux sur le chapitre des élégances, pouvait-il traîner à ses talons un *famulus* d'aspect si chétif et si peu engageant? Je me suis trouvé quelquefois en tiers avec eux, et j'ai pu constater que Barbey n'était pour son acolyte ni très bienveillant ni même très tolérant. Il le traitait en domestique, et l'autre se laissait faire avec une docilité surprenante. Quoique d'Aurevilly ait eu toutes les mauvaises réputations, sans trop les justifier d'ailleurs autrement qu'en paroles, je crois que sa relation avec Nicolardot peut s'expliquer par son goût inné de domination servi à souhait par la subordination patiente de son compagnon.

J'ai vu Barbey assez souvent rue Montparnasse, mais ce n'est pas par Sainte-Beuve que je l'ai connu. En d'autres termes, et pour expliquer cette énigme, ce n'est point le hasard d'une fréquentation accidentelle qui a donné lieu à une relation fidèlement entretenue et toujours cordiale. C'est par un acte de pure spontanéité littéraire que j'entrai en rapports avec d'Aurevilly. J'avais lu et goûté au plus haut point dans la *Revue des Deux Mondes* un article de George Sand sur Maurice de Guérin, non pas tant l'article en lui-même, qui était assez faible; mais une composition superbe, *le Centaure*, qui s'y trouvait encadrée, et surtout d'admirables fragments de lettres. A qui ces lettres étaient-elles adressées et pourquoi, les années s'écoulant, ne les livrait-on pas en entier à la publicité? Dès que j'eus appris que le destinataire de cette correspondance était Barbey d'Aurevilly, rien ne put m'empêcher d'aller le trouver pour lui demander la cause de ce silence, et, au nom des vrais lettrés, le prier de le faire cesser.

Bien que Sainte-Beuve m'en eût dissuadé, me disant que le caractère du personnage était assez fantasque, j'allai lui rendre visite dans sa chambre froide et nue de la rue Rousselet, dont le seul ornement consistait en un crucifix placé au fond de l'alcôve. En deux mots je lui fis connaître le motif de ma démarche. Il m'accueillit fort bien, me mit au courant des misérables petites causes qui avaient empêché jusque-là (et devaient toujours empêcher) cette publication intégrale. C'était l'éternelle histoire des timidités de province et des pudeurs de famille, auxquelles s'ajoutaient ici les complications d'une dévotion timorée.

Ce nom de Maurice de Guérin, qui a eu son auréole de réputation et qui mérite de la garder, a été singulièrement compromis auprès des purs littérateurs par l'étalage de religiosité qu'on a fait alentour. On l'a noyé dans l'ombre de sa sœur Eugénie, un écrivain de race assurément, mais d'essence strictement catholique. Celle-ci cependant, si elle eût vécu, n'aurait peut-être pas apporté d'entraves morales à la publication des lettres. Son esprit, plus généreux que large, moins cultivé que pieux, mais capable toutefois de discernement littéraire, s'ouvrait volontiers à la spontanéité des sentiments. Autant Maurice était beau (c'est d'Aurevilly qui parle), autant Eugénie était laide, mais d'une laideur intelligente. « Et, concluait-il avec sa présomption innée, je l'aurais certainement épousée s'il n'y avait eu l'autre sœur,

Marie de Guérin, enfermée dans son manoir du Cayla, en Languedoc, et intraitable envers toute manifestation littéraire, ne connaissant d'autre imprimé que la *Journée du Chrétien* et le livre de messe. Elle n'a rien négligé pour faire disparaître Maurice, et dans l'œuvre de Maurice tout ce qui était de l'artiste païen, du Grec ressuscité. Quant aux lettres de Maurice, j'en possède les originaux, et de plus une très belle copie a été faite par les soins de mon ami Trébutien, le bibliothécaire de Caen. »

Des originaux et de la copie, je ne sais ce qu'il en est advenu, d'autant plus que cette antique amitié avec Trébutien se brisa un jour pour je ne sais quel motif futile, et d'Aurevilly devint aussi amer dans ses propos, aussi brutalement dédaigneux, qu'il avait été démesurément louangeur. De ce Trébutien dont il faisait presque une créature céleste, il ne vit plus et ne signala que les petitesses morales et les misères physiques. Le pauvre bibliothécaire était fortement disloqué et ses membres faisaient l'effet de pièces d'anatomie mal attachées entre elles. En outre il boitait d'une façon lamentable. Or son ami, qui semblait n'avoir jamais remarqué cette claudication, ne manquait pas de dire, après la brouille, quand on parlait de Trébutien : « Que voulez-vous? qui boite du corps boite de l'âme! » J'ai vu Trébutien avant et après la brouille, et je dois dire que son attitude était infiniment plus convenable que celle de d'Aurevilly. Si quelqu'un a cloché en cette affaire ce n'est certes pas lui.

La conclusion de cette longue conversation fut tout à fait inattendue : d'Aurevilly m'invita à dîner pour l'un des jours de la semaine suivante. Il n'était pas très coutumier de pareilles invitations, ayant peu de fortune et touchant, je crois, de modiques appointements au *Pays*. Sainte-Beuve fut renversé quand il apprit cette nouvelle. « Vous apprivoisez, me dit-il, les plus fiers animaux, mais au moins n'allez pas le prendre chez lui (nous devions dîner au restaurant) : vous n'oserez jamais sortir avec un semblable carême-prenant. » Le mot me choqua. Je le trouvais vulgaire et injuste.

Pourtant lorsque, en arrivant rue Rousselet, je me vis en face d'un élégant de 1830, avec sa redingote serrée à la taille et ses pantalons à sous-pieds, je commençai d'être inquiet. Le gilet, du plus beau jaune, n'était pas fait pour me rassurer, et ce qui acheva de me troubler, ce furent des gants bleus, la limousine rejetée sur un bras à la manière des rouliers, et le sombrero rappelant la coiffure de Frédérick Lemaître dans quelqu'un des anciens drames romantiques. Je me demandai si le trajet jusqu'à la place de l'Odéon, où devait avoir lieu notre festin, s'accomplirait sans encombre, sans émouvoir les populations. On était sans doute fait dans le quartier à cette tenue excentrique, car toute l'émotion se borna dans la rue de Sèvres à l'ébahissement de quelques gamins, qui, sans trop oser rien dire, nous suivirent pendant quelque temps.

Le restaurant du Commerce et le café Tabourey occupaient alors l'emplacement où se trouvent aujourd'hui les librairies Doin et Flammarion. On se souvient que Jules Janin demeurait au quatrième étage dans cette même maison Tabourey, et que les cris de son fameux perroquet y entretenaient des heures durant une musique infernale. Dans ce petit coin de Paris, où se groupaient volontiers quelques lettrés, où l'on écoutait avec sympathie Émile Montégut, très en veine alors de libéralisme, d'Aurevilly était accepté sans qu'on fît attention à son costume. On le goûtait pour sa bonne humeur, très franche, sa connaissance des moindres anecdotes littéraires et l'esprit de sa causerie, qui aurait été réellement merveilleux si l'on n'y avait senti trop constamment le désir d'étonner l'auditoire.

En fait de parure
Dandy casse-cou,
De la bigarrure,
Je suis vraiment fou.
Mes gilets jonquille
Avec mes gants bleus
Au bourgeois tranquille
Font cligner les yeux!

Ainsi parle la chanson dans laquelle on a oublié le corset et où les gants roses auraient pu, sauf les exigences de la rime, alterner avec les gants bleus. La conversation comme la toilette était bariolée de mots à effet et de paradoxes ultramontains, lancés avec un air de défi, pour émoustiller la galerie, qui s'en réjouissait fort.

Outre notre commune admiration pour Maurice de Guérin, nous avions un autre terrain d'entente, étant Normands tous les deux. D'Aurevilly poussait très loin le patriotisme local. Natif de Saint-Sauveur-le-Vicomte, il exaltait surtout la basse Normandie, sans dédaigner la moyenne à cause de Malherbe, ni trop rabaisser les Rouennais, que défendait l'ombre glorieuse de Pierre Corneille. On a remarqué depuis longtemps que si la Normandie est le pays de sapience, le pays de Fontenelle, ce matois de génie, elle est riche aussi en esprits aventureux, cavaliers, amis de l'emphase espagnole à la Corneille, à la Brébeuf ou à la Louis Bouilhet. D'Aurevilly était un Castillan de la Manche.

Il aimait tout de sa province, n'en répudiait rien, pas même les longues *beuveries* ni les larges lampées de *calvados*. Les héros de Rabelais ne tenaient certes pas plus que lui à la réputation de buveurs émérites. « Je suis un Titan », répétait-il volontiers. Et comme preuve de sa vigoureuse organisation il aimait à citer je ne sais quel repas de noces où l'on était

resté huit heures d'affilée à table... sans se lever.

Un jour qu'il était venu me visiter à Sèvres avec quelques-uns de mes amis, le dîner s'étant un peu trop prolongé, la voiture pour Paris et l'omnibus du chemin de fer partirent sans attendre les convives. « Eh bien! prononça d'Aurevilly avec son autorité souveraine, nous allons souper pour attendre plus gaîment l'aurore. » Ce qui fut dit fut fait. Quand parut la lueur matinale (c'était pendant les courtes nuits de juin), elle nous trouva tous plus ou moins pâles et fatigués, excepté le gaillard critique en train comme un jeune homme et fort comme un chêne. Je le vois encore traversant de son pas ferme le parc de Saint-Cloud, tout guilleret et cependant très grave, car en ce saint jour de dimanche, il allait entendre la messe. « Je suis un Titan! » le mot se vérifiait à la lettre et nous avions tous l'air de pygmées autour de lui. Je l'ai vu jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans passer des soirées et même des nuits dans le monde. On venait l'y regarder par curiosité, comme un ancêtre des âges préhistoriques, et lui, toujours fat, à chaque jolie femme qui entrait dans le salon, me disait : « La malheureuse! en voilà encore une qui vient pour moi. »

Barbey était le nom de famille; Aurevilly représente un lopin de terre, une petite métairie qui servit à déguiser et à décorer la roture primitive. Les Barbey avaient été, dit-on, les plus riches toucheurs de bœufs du Cotentin. Ils avaient dû bien déchoir, car lorsque pendant la Commune, le hasard des circonstances me conduisit à Saint-Sauveur-le-Vicomte, je trouvai la maison patrimoniale, où s'était réfugié d'Aurevilly, d'aspect plus que modeste. L'abbé Léon d'Aurevilly, poète à ses heures, habitait là dans l'intervalle de ses séjours prolongés à la Trappe de Briquebec, toute voisine. Un troisième frère, négociant, résidait à Mortain.

Ce fut une grande affaire d'obtenir l'entrée de la maison. Je sonne. Après une longue attente, arrive une espèce de rustre, qui me demande ce que je veux. « Parler à M. d'Aurevilly. — Ah! oui, M. Barbey! Et comment vous nommez-vous? » Je dis mon nom. Nouvelle attente plus prolongée. Retour du rustre. « I'dit comme ça qu'i'n'connaît pas d'Langlois. » Je m'arme de patience et décline mon nom de nouveau, bien clairement. Troisième station, troisième apparition du villageois : « I'dit comme ça qu'i n'connaît pas de Ledanois. »

Les négociations auraient pu s'éterniser si, au fond du petit jardin, sur un perron de trois marches, au seuil d'une porte enguirlandée de roses, ne s'était dressé un immense fantôme blanc, faisant signe de me laisser entrer ainsi que mon hôte de La Haye-du-Puits, qui m'accompagnait. Le personnage extraordinaire que nous avions sous les yeux n'était autre que le critique du *Pays*, vêtu magistralement, ou plutôt ecclésiastiquement, d'une aube très belle évidemment empruntée à la garde-robe de l'abbé. Le temps était chaud, mais l'accueil fut froid. Un malaise que je ne me suis jamais expliqué, et tel qu'il ne s'en est produit entre nous ni avant ni après, semblait paralyser le maître de la maison. A d'honnêtes voyageurs, que, dans leur carriole découverte, le soleil n'avait point épargnés, le cidre de l'hospitalité, le vrai cidre normand ne fut pas offert. Quelques paroles décousues et languissantes donnèrent à cette rapide entrevue l'apparence d'une situation fausse et interminable. La pièce où nous avions été reçus était fort délabrée et le mobilier plus que rustique. Je crois qu'il y avait tout simplement quelque grande gêne à la maison, et qu'en l'absence de Léon, son frère n'osa pas nous retenir à déjeuner.

Pauvre comme Gustave Planche et honnête comme lui, quoi que l'on ait pu dire, Barbey d'Aurevilly, par suite de je ne sais quel héritage, se trouva plus à l'aise dans ses dernières années. Comme je l'en félicitais un jour : « Oui, me dit-il, désormais je ne serai plus obligé de travailler sous les hallebardes de la nécessité. » Il continua vaillamment jusqu'au bout et ne cessa d'écrire que quand la plume lui tomba des mains.

Cette plume, s'il s'en servait rudement contre les adversaires de ses idées, il la mettait avec beaucoup de bonne grâce au service des écrivains qu'il estimait et qui lui étaient sympathiques. On connaît son très courageux article en faveur de Baudelaire lors du stupide procès dirigé contre les *Fleurs du Mal*, et quand ceux qui auraient dû patronner le poète, se taisaient prudemment. Il eut deux fois à parler de moi, à propos de l'*Année d'un Ermite*, du *Corneille inconnu*, et il le fit avec une véritable bienveillance. J'ai dans ma bibliothèque presque tous ses ouvrages, avec des dédicaces autographes, de ces dédicaces flamboyantes comme il excellait à les faire en encre rouge, bleue, verte. En tête de *Ce qui ne meurt pas*, d'abord une flèche dorée qui vient tomber sur les mots suivants, tracés à l'encre rouge :

« A Jules Levallois, le Normand, l'autre Jules Normand. »

Puis une flèche. Et au-dessous :

« Il faut bien se lire quand on ne se voit pas. »

Les Œuvres et les Hommes (les Historiens) :

« A mon ami Jules Levallois.

« Qui a écrit l'*Histoire de Corneille* peut écrire toutes les histoires et les juger. »

Sur le volume *les Critiques ou les Juges jugés :*

« A mon ami Jules Levallois.

« Même prénom, même patrie, même manière de *sentir* les choses.

« Est-ce assez?

Une réimpression des *Prophètes du passé* me fut adressée avec ces mots :

« Amis de cœur, — ennemis d'idées !

Ennemi — non, mais adversaire courtois et résolu comme j'eus plus d'une fois occasion de le lui prouver. La contradiction ne l'irritait nullement : il était de ceux qui aiment qu'on leur résiste et non qu'on se dérobe.

JULES LEVALLOIS.

LA REVELLIERE-LÉPEAUX (1)

ET SES MÉMOIRES

Nous avons hâte d'arriver au 18 fructidor, qui est le principal acte politique de La Revelliere.

Le premier tirage au sort pour le renouvellement d'un membre du Directoire eut lieu le 30 floréal an V (20 mai 1797). C'est le nom de Le Tourneur, l'ami de Carnot, qui sortit de l'urne. La Revelliere nous narre son désespoir de n'avoir pas été déchargé par le sort du fardeau pesant du pouvoir : « Certes, dit-il, si quelqu'un désirait sortir, j'ose dire que c'était moi seul (2). Lorsque je vis que mes vœux à cet égard étaient trompés, j'en éprouvai tant de chagrin que j'eus la faiblesse, j'en conviens, de verser des larmes en présence de mes collègues et des ministres, qui étaient tous présents. » Scène touchante et qui peut faire pendant à celle que nous rapportent les *Mémoires sur Carnot* relativement à Reubell : « Chez Reubell, raconte Carnot, la soif du pouvoir est inextinguible. Lors du tirage au sort, sa vue était tellement troublée qu'en ouvrant le fatal billet, quoique ce billet fût pour rester, il lut que c'était pour sortir, et il lui échappa de dire, en faisant un mouvement : « *C'est moi !* » mot que j'entendis très bien et dont je lui ai fait ensuite quelques plaisanteries. Il est convenu du fait (3). »

Il s'agissait de remplacer Le Tourneur. Le 5 prairial (24 mai), le Conseil des Cinq-Cents procéda au scrutin pour la formation de la liste décuple des candidats. Le résultat donna les noms suivants : Barthélemy, Bougainville, Vieillard, Redon, Tarbé, Germain Garnier, Borda, Démeunier, Cochon et Beurnonville. L'ex-conventionnel Cochon était le candidat de Carnot, qui, disent les *Mémoires sur Carnot*, « le croyait propre à former un trait d'union entre lui et La Revelliere ». Mais c'est Barthélemy, ambassadeur de la République en Suisse, soutenu par les partis réactionnaires, qui l'emporta le 7 prairial (26 mai 1797). Cette élection détermina le désaccord du Directoire avec les Conseils et la division entre ses membres. Carnot, privé du concours de Le Tourneur, combattu par le triumvirat de La Revelliere, Reubell et Barras, réduit à s'appuyer sur Barthélemy, dont il avait voulu empêcher l'élection, eut une situation difficile. La majorité du Directoire résolut de faire un coup d'État contre les Conseils et contre Carnot et Barthélemy. La Revelliere en revendique la responsabilité : « Une autre cause, dit-il, a dû s'unir à celle-ci pour accroître l'emportement de Carnot contre moi. La journée du 18 fructidor, qui le frappa avec le nouveau parti qu'il avait embrassé, n'aurait jamais eu lieu sans moi... Je n'entends ici, au reste, ni louer, ni blâmer la chose en elle-même, ni la conduite que j'y ai tenue : je dis seulement un fait, et un fait connu de tous ceux qui, dans ce temps, ont suivi la marche des affaires. Sans un tiers d'un esprit conciliant et qui n'avait jamais appartenu à aucune faction, jamais en effet Reubell et Barras ne se fussent accordés, et j'eus souvent fort à faire pour les tenir unis. »

On pouvait espérer que La Revelliere nous ferait un récit détaillé du coup d'État par lequel il se flattait d'avoir déjoué les complots royalistes et sauvé la République. Amère déception, il ne consacre que seize lignes (II, 129) à narrer le fait. C'est maigre et hors de toute proportion avec le reste de l'ouvrage. En revanche il déverse de nouveau sa bile sur Carnot qui l'avait vertement traité dans sa réponse à Bailleul. Il serait puéril de s'attarder à défendre la mémoire de l'illustre conventionnel, que la postérité a vengé d'avance de ces attaques posthumes. Il suffira de rappeler le jugement porté par le directeur Gohier (*Mémoires*, t. I, p. 10) : « Comment soupçonner qu'un Carnot, entre autres, ait jamais conçu le projet de renverser le gouvernement dont il était membre, lors même qu'il écoutait, avec trop de bonté peut-être, les hommes qui n'étaient pas aussi attachés que lui au triomphe de la liberté ? »

Mais si La Revelliere est sobre sur le fait, il n'en défend pas moins le Directoire des reproches de cruauté qui ont été lancés contre lui. « Qu'on observe, s'écria-t-il, que cette révolution fut la première qui s'exécuta sans désordre et sans une goutte de sang répandue ! » Puis il ajoute : « Enfin la liste de proscription, une fois close par le Corps législatif, le fut irrévocablement. La justice reprit toutes ses formes et qui que ce soit ne fut inquiété. » Il répète encore (p. 141) : « Il n'a pas été lancé un mandat d'arrêt après le 18 fructidor contre qui que ce soit. » On ne peut être plus affirmatif, et cependant rien n'est moins exact. Les arrestations et les visites domiciliaires ne firent pas défaut. Le 4 vendémiaire an VI (25 sep-

(1) Voyez la *Revue* du 26 janvier 1895.

(2) Les *Mémoires sur Carnot* disent cependant que Carnot souhaitait également sortir. (Nouv. éd., II, 99.)

(3) *Mémoires sur Carnot*, nouv. éd., II, 99.

tembre 1797) le ministre de la police écrivait au Directoire : « En exécution de votre arrêté du 28 fructidor dernier, j'ai ordonné, dans la maison ci-devant occupée par l'émigré Ferdinand de Rohan, ex-archevêque de Cambrai, rue du Regard, faubourg Saint-Germain, les recherches et les visites les plus étendues (1). » De plus, des commissions militaires fonctionnaient à Paris et dans les départements contre les émigrés et les royalistes et elles ne prononcèrent pas moins de 140 condamnations à mort (2). Il est donc bien osé de venir déclarer qu'*aucun mandat d'arrêt n'a été lancé après le 18 fructidor contre qui que ce soit*. La Revelliere se contredit d'ailleurs dans le passage suivant (II, 356) :

Non, qui que ce soit pendant l'existence du Directoire n'a été fusillé ni noyé par ses ordres. Ceux qui ont été fusillés, et non *noyés*, sous son gouvernement, ont été des émigrés, contrevenant à une loi qui leur était parfaitement connue, et jugés par les tribunaux voulus par cette même loi, et des Jacobins forcenés, pris en flagrant délit, qui avaient attaqué le camp de Grenelle, également jugés dans les formes et par les tribunaux alors compétents.

Il ne s'agit point ici de discuter la légitimité de ces mesures. Les gouvernements ne sont généralement pas tendres envers leurs ennemis. Mais ce qui est extraordinaire, c'est de voir un directeur produire une affirmation démentie par les faits et par lui-même. Il y a là une inconséquence bien capable d'inspirer des doutes sur la fidélité de la mémoire du narrateur.

La Revelliere fut à son tour victime d'un coup d'État. Il fut obligé de donner sa démission en même temps que Merlin de Douai, le 30 prairial an VII (18 juin 1799), par suite d'une coalition de Sieyès et de son ancien complice Barras avec les Conseils, et il se retira dans sa petite maison d'Andilly, à quatre lieues de Paris. Il vécut dans la retraite, venant assister régulièrement aux séances de l'Institut, dont il était membre depuis sa création (3). Sa santé était chancelante. En 1802 une affection de poitrine faillit l'emporter. Pour raison d'économie, La Revellière vendit sa maison d'Andilly et s'installa près de Louveciennes, puis à Paris. En mai 1804 il refusa de prêter serment à l'Empereur, en sa qualité de membre de l'Institut, et il fut remplacé, le 20 juillet suivant, par Ennius-Quirinus Visconti (4). Il se retira alors près d'Orléans, à la Rousselière, et se consacra à l'éducation de ses enfants. Il revint à Paris en mai 1809. Napoléon lui fit offrir une pension par Fouché, à condition qu'il la demanderait. La Revelliere, quoique pauvre, répondit à son collègue Guiter, chargé de lui faire cette proposition : « Je n'ai point servi le gouvernement impérial ; j'ai pris la résolution de ne le servir jamais ; je n'ai ainsi aucun droit à ses faveurs et je n'en veux recevoir aucune. » Il alla habiter en 1811 à Domont, près de Paris, et rentra dans la capitale en 1814. Comme il n'avait occupé aucun emploi pendant les Cent-Jours, il ne fut pas compris dans la proscription dont la Restauration frappa les régicides. C'est ainsi que son opposition à l'empire, qui fut peut-être la plus belle action de sa vie, trouva sa récompense, tandis que Carnot allait expier à Magdebourg la défense d'Anvers et sa participation aux Cent-Jours. Il occupa ses dernières années à la rédaction de ses *Mémoires* et mourut de son affection chronique de poitrine à Paris le 27 mars 1824, à l'âge de soixante-dix ans. Des cinq premiers membres du Directoire, Barras seul lui survécut (1).

Telle fut la carrière de La Revelliere-Lépeaux. Après l'avoir sommairement exposée, il convient de constater certaines particularités de ses *Mémoires :*

La Revelliere-Lépeaux montre une animosité constante contre les généraux, à commencer par Bonaparte, pour lequel il professe une véritable haine. Il attaque Brune, Championnet, et dit que ce dernier « voulait rétablir le despotisme militaire le plus intolérable et le brigandage le plus éhonté ». Il leur oppose les commissaires civils, entre autres Faipoult, auxquels il décerne un brevet de probité. Si on lit les *Mémoires* du général Thiébault, c'est bien une autre antienne.

Suchet est transformé en « militaire fort insolent, l'un des plus effrontés pillards ». Joubert, honnête homme à la vérité, « avait la tête un peu étroite, quoiqu'il ne manquât ni d'acquis ni d'esprit ; il était susceptible et avait passablement de morgue militaire ». Jourdan « est un homme médiocre, incapable de mettre de l'ensemble dans ses opérations ». Par contre, il fait l'éloge de Macdonald, qui « à Naples, dit-il, fit preuve de talent, de modération et d'une sage énergie ». Or, La Revelliere tombe mal, surtout après la publication des *Mémoires* de Macdonald, qui sont peu à l'avantage de leur auteur. Il est mieux inspiré quand il vante Moreau ; mais n'est-ce pas sur-

(1) Cf. *18 fructidor*, documents publiés par Victor Pierre, p. 85.

(2) M. Victor Pierre a consacré un volume aux jugements rendus par les commissions militaires après le 18 fructidor contre des émigrés, nobles ou prêtres.

(3) La Revelliere-Lépeaux avait été élu membre de la 2e classe de l'Institut, section de morale, le 10 décembre 1795. — Cf. *Mémoires*, II, 448.

(4) Le 2 juin 1804, une lettre du ministre de l'Intérieur fit connaître à l'Institut qu'il avait reçu la démission de La Revelliere-Lépeaux, et celui-ci fut remplacé, le 20 juillet suivant, par le célèbre archéologue Ennius-Quirinus Visconti. (Cf. A. Potiquet, *L'Institu de France*, p. 123, et *Mémoires*, II, 479.)

(1) En effet Reubell mourut à Colmar le 23 novembre 1807, Le Tourneur à Laeken (Belgique) le 4 octobre 1817, et Carnot à Magdebourg (Prusse) le 2 août 1823. Barras mourut à Chaillot, près de Paris, le 29 janvier 1829.

tout le rival de Bonaparte qu'il prétend exalter ? car il dit que Moreau surpassait Bonaparte à plusieurs égards en talents militaires. Il parle aussi avec faveur de Masséna, qui avait su, avec les procédés particuliers à sa race, conquérir La Revelliere par d'habiles flatteries.

Il est d'ailleurs un peu surprenant de voir La Revelliere juger avec tant d'aplomb les talents militaires des généraux. Il semble que ces questions n'étaient guère de sa compétence et qu'il ne peut que répéter les cancans de son entourage, ou plus vraisemblablement encore de celui de Scherer.

Il ne faut pas croire que la bile de l'ex-directeur ne s'étendît pas aussi à l'élément civil. Nul pamphlétaire royaliste n'a prodigué d'épithètes plus dures à Robespierre, à Danton, à Carnot, aux Montagnards en général. Il faut parfois regarder le titre courant de la page pour croire qu'on lit les *Mémoires* d'un républicain, d'un régicide. Chaque historien a le droit de juger, selon sa conscience et son tempérament, les actes des hommes publics, mais c'est faire métier de pamphlétaire que d'accoler aux noms de ses adversaires ces épithètes de *tigre* et de *scélérat* qui reviennent trop souvent sous la plume de La Revelliere. Plus le qualificatif est fort, plus l'argument paraît faible. Aussi sommes-nous tout d'abord enclins à taxer d'exagération et de partialité les jugements de l'ex-directeur. Nous sommes en garde contre les *Mémoires* de La Revelliere, comme certaines erreurs ont mis les critiques en défiance de ceux de Talleyrand.

La Revelliere eut cependant comme un vague remords de l'œuvre de rancune et de fiel qu'il léguait à son fils. Tout en attestant son esprit de justice, de vérité, d'impartialité, je dirais presque d'infaillibilité, il fit, dans la préface de ses *Mémoires*, une réserve sur l'excès de sévérité de ses jugements. Il chargea son fils de modérer les termes démesurés dont il se serait servi à l'égard de Carnot et d'autres de ses collègues. Mais la tâche était trop délicate et Ossian La Revelliere y renonça. Partagé entre le devoir de se conformer aux volontés paternelles et la crainte légitime de froisser les familles encore existantes des grands acteurs de la Révolution et de causer du scandale, il hésita longtemps et ne se décida que dans les dernières années de sa vie à mettre le manuscrit à l'impression. Mais, cédant à des scrupules qui lui font honneur, il borna là l'accomplissement de son devoir.

La Revelliere-Lépeaux professait aussi une haine violente contre les prêtres. Dans son chapitre XIII (t. I), intitulé : *Coup d'œil général sur la composition et la décomposition des partis depuis 1789 jusqu'à l'installation du Directoire exécutif*, on lit :

> Je n'ai point parlé du clergé dans le tableau que j'ai tracé plus haut; mais, considéré comme corps, le clergé n'avait plus d'influence politique. Chacun de ceux qui le composaient se rallia à la caste à laquelle il appartenait soit par sa naissance, soit par l'éminence ou par la médiocrité du rang qu'il occupait dans l'Église. Qu'on fasse attention qu'il ne s'agissait point encore de rien changer à l'état du clergé, non plus que de l'exproprier. D'ailleurs, les lumières du siècle, non moins que le scandale que le clergé catholique donnait au monde, et particulièrement en France, avaient tellement anéanti sa considération et son influence, qu'il n'a fallu rien moins que la réunion de toute l'aristocratie féodale et théocratique de l'Europe, secondée par l'immoralité et la folie des ultra-révolutionnaires, et enfin par toute l'hypocrisie et le despotisme de Bonaparte, pour que celui-ci pût lui rendre une sorte d'existence et cette funeste influence dont il jouit en ce moment et que chaque jour on augmente le plus qu'on peut, malgré l'opinion publique, qui la repousse de toutes ses forces.

Si La Revelliere n'aimait pas les prêtres, il n'en était pas moins déiste, et il suivait les principes de la religion naturelle. Il l'explique longuement dans un chapitre consacré à la théophilanthropie (t. II, p. 157 et suiv.) : « La démoralisation qu'on a reprochée à la France a été due, dit-il (p. 163), non à l'absence de la religion romaine, mais à l'absence d'un culte raisonnable. » Pour manifester publiquement ses idées à ce sujet il publia, en 1797, des *Réflexions sur le culte, sur les cérémonies civiles et sur les fêtes nationales*, et, dans deux discours prononcés comme président du Directoire, il proclama hautement l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Aussi approuva-t-il le culte théophilanthropique créé par Valentin Haüy, l'instituteur des aveugles, et basé sur les principes que lui, La Revelliere, avait posés. De là cette réputation de fondateur de ce nouveau culte, si commune que La Revelliere fut surnommé le *Pape des théophilanthropes*. C'est une pure légende, à ce que nous affirment les *Mémoires* dans le passage suivant II, 167) :

> Jamais au reste, ni ma femme ni moi n'avons assisté aux cérémonies des théophilanthropes, et notre fille n'y est allée qu'une seule fois. Me contentant d'avoir jeté dans le public mes idées sur ce grave sujet, et occupé de tout autre chose que des détails d'un nouvel établissement religieux, j'avais laissé à ceux qui viendraient à embrasser ces idées, et qui auraient le loisir de les mettre en pratique, le soin de le faire. Je ne me suis donc mêlé dans aucun temps, je le répète, ni de l'organisation ni de l'administration du culte des théophilanthropes, et mes communications avec eux se sont bornées à deux ou trois entrevues avec leurs chefs.

Ce désaveu devant la postérité n'est-il pas surtout le résultat des railleries que la théophilanthropie valut à La Revelliere?

La Revelliere fait à tout propos montre de sa vertu et de son honnêteté. Les crimes et les défauts

de ses collègues et de ses contemporains ne semblent exposés que pour faire ressortir sa supériorité intellectuelle et morale. On est enclin à voir percer sous ces protestations réitérées de modestie et d'humilité un orgueil démesuré et une vanité sans limites. La Revelliere était assurément un honnête homme, pratiquant les vertus de famille, obstiné dans ses idées, fidèle à ses amitiés comme à ses haines, inaccessible à l'argent, sacrifiant tout à ses convictions. Sa conduite avec Bonaparte devenu empereur et tout-puissant est un bel exemple de vertu civique. Quoique ayant été un des chefs de l'État, quoique ayant pu, comme tant d'autres, profiter de sa situation pour faire sa fortune, il est mort pauvre et honoré. Aussi la troisième République a-t-elle rendu hommage à la mémoire de La Revelliere en lui élevant un buste dans sa ville natale.

Mais ces respectables qualités étaient malheureusement gâtées par des défauts inhérents à la nature physique et intellectuelle de La Revelliere. Chétif, difforme, laid, il dut souffrir de ces disgrâces natives, et sa mauvaise santé et la maladie de poitrine qui le tourmenta toute sa vie furent encore des causes d'irritation. Il devint susceptible, soupçonneux, misanthrope. La raillerie, qui ne pouvait manquer de s'exercer sur lui, le mettait hors des gonds. Il ne pardonnait pas aux mauvais plaisants qui le prenaient pour but. De là cette haine, ce fiel, cette humeur hargneuse qui éclatent à chaque page de ses *Mémoires*. C'est une vengeance posthume, déguisée sous l'amour de la vérité.

Il faut le dire aussi, La Revelliere dans ses actes et ses jugements est le prisonnier de l'étroitesse de son esprit. Il est plus frappé des petits côtés des choses que de leur ensemble, des défauts de caractère que des qualités. C'est un bourgeois, dans l'acception du terme. Il aime à faire montre à tout propos de sa vertu et de son honnêteté, sans s'apercevoir que le lecteur voit poindre sous ces protestations réitérées de modestie et d'humilité autant d'orgueil et de vanité qu'il en reproche lui-même aux autres.

Le style, fidèle interprète de ces sentiments, est souvent poncif et amène l'ennui. C'est une exception quand la verve s'éveille sous le feu de la passion, comme dans le chapitre sur les derniers jours du Comité de salut public, que nous avons reproduit. Combien plus fréquentes sont les phrases prudhommesques telles que celle-ci : « La vertu seule offre des garanties assurées. La vertu!... Je m'arrête un instant à ce nom trop souvent profané. »

Il y a aussi chez La Revelliere un fonds natif de crédulité et de candeur qui lui fait accepter comme des vérités incontestables des racontars d'antichambre et des vantardises de hâbleurs. On a dû souvent se gausser de lui. C'est peut-être ce qui a donné lieu au récit suivant : La Revelliere, préoccupé des mystères de Grosbois, impénétrables pour lui, raconte avec une belle indignation que Barras força le fameux fournisseur Ouvrard à prendre pour maîtresse en titre Mme Tallien, qui était sa propre maîtresse, à lui Barras. « Ouvrard, dit-il, ne voulait pas de la Tallien, mais il lui fallut consentir à la prendre au moins *ad honores* et à satisfaire ainsi à toutes les dépenses d'une femme aussi dévorante (1). » Qu'y a-t-il de vrai dans cette anecdote, dont Barras se serait vanté publiquement? Le héros de l'histoire en parlera-t-il dans ses *Mémoires?* Ce qu'il y a de suspect, c'est la répugnance d'Ouvrard pour Mme Tallien, si belle et si séduisante, et ce qu'il y a de comique, c'est l'expression *ad honores*, quand on songe que Mme Tallien eut quatre enfants d'Ouvrard (2)!

Je me suis laissé aller malgré moi à esquisser un portrait de La Revelliere-Lépeaux, mais c'est bien sa faute : il fait tellement de portraits que la manie se gagne. Si on trouve mon jugement sévère, c'est aussi à lui qu'il faut s'en prendre : la sévérité est communicative. D'ailleurs si je remplaçais mon esquisse par le portrait que certains contemporains ont tracé de La Revelliere, il n'y gagnerait pas. La publication des *Mémoires* ramènera l'attention sur l'auteur, qui jouissait d'une honorable réputation. Je doute que cette publicité lui soit favorable et le fasse monter dans l'estime de la postérité. La France a répondu d'avance à ses attaques posthumes en élevant des statues à ceux qu'il poursuit de sa haine.

Je n'ai pas eu la prétention d'analyser complètement les *Mémoires* de La Revelliere-Lépeaux, ni de poser ou de résoudre tous les problèmes historiques qu'ils présentent. J'ai voulu seulement donner une idée de la composition et de l'esprit d'un ouvrage qu'une demi-interdiction avait rendu fameux. Ils méritent d'être lus; un témoignage de cette importance ne peut être repoussé *a priori* ni mis sous le boisseau, mais il faut l'accepter avec réserves et le contrôler. L'auteur a dit lui-même (II, 170) :

> Ce n'est pas une histoire que j'écris : ce sont des matériaux que je laisse pour l'histoire, C'est elle qui devra fixer l'ordre convenable et peser les témoignages. Ce qu'il importe, c'est de lui fournir les moyens de transmettre les faits à la postérité dans leur exacte vérité, et sous leur véritable jour; de lui faire connaître, tels que je les ai vus, les personnages qui ont figuré dans les événements que je rapporte; de faire enfin, autant qu'il est en moi, que les uns comme les autres soient jugés en parfaite connaissance de cause.

Les historiens sauront sans doute discerner dans

(1) Cf. *Mémoires*, I, 338, et II, 247. Dans le second volume La Revelliere entre dans les détails du marché conclu entre Barras et Ouvrard.

(2) Cf. Ch. Nauroy, *Le Curieux*, t. I, p. 373.

ces témoignages le bon grain d'avec l'ivraie ; mais les lecteurs, les curieux qui se jettent avidement sur les *Mémoires* et auxquels ne déplaît pas une certaine pointe de scandale sont moins aptes à ce travail de sélection et plus enclins à prendre pour parole d'Évangile les affirmations d'un témoin des événements qu'il raconte. Les observations précédentes les mettront en garde contre leur crédulité et leur prouveront que, sous le masque de l'impartialité, on peut être partial.

La tâche de l'historien devient d'ailleurs de jour en jour plus ardue. Les témoignages sur les commencements de notre histoire depuis 1789 se succèdent avec une rapidité qu'égale seule la diversité des opinions sur les mêmes faits et sur les mêmes hommes. Des témoins dignes de foi en effet ayant vu avec leur tempérament, leur esprit, leur passion, arrivent à des appréciations contradictoires. Il est souvent malaisé de retrouver la vérité ou au moins la vraisemblance dissimulée sous tant d'affirmations contraires ; mais c'est le travail qui doit toujours tenter la patience et la sagesse du philosophe et de l'historien. Pour arriver à un utile résultat il suffit d'appliquer la méthode que le savant professeur Aulard a si éloquemment exposée dans son discours d'ouverture de son cours de l'Histoire de la Révolution. Le passage s'applique trop bien au sujet qui nous occupe pour ne pas le citer ici :

Si, en présence de deux lutteurs aux prises, étroitement enlacés, et dans la crise même de leur duel, il venait à l'esprit d'un peintre l'idée étrange d'abstraire un des deux adversaires ; si son pinceau le représentait sur la toile seul et néanmoins dans une attitude de lutte, embrassant le vide d'un effort violent, avec une tension et un gonflement des muscles, la figure rouge et contractée, les yeux hors de la tête, l'écume à la bouche, ne croirait-on pas voir un fou furieux, prêt à perdre l'équilibre et à tomber dans la boue ? C'est à peu près la monstrueuse, l'invraisemblable figure que nous proposerait l'érudition qui ne ferait voir, dans le duel révolutionnaire, qu'un des deux combattants, le peuple. Vous trouvez que ce peuple délirait quand il exerçait si violemment sa force : mais vous ne dites pas qu'il luttait corps à corps contre un ennemi puissant et perfide. Vous riez de son air hagard et de sa face convulsionnée : mais vous ne dites pas qu'une main lui serrait la gorge pour l'étouffer. Vous raillez ses soupçons, sa manie dénonciatrice, son esprit inquiet pendant la guerre : vous ne dites pas que le roi de France avait des intelligences avec les ennemis de la France. Enfin, s'il s'échappe de ses lèvres un cri rauque d'angoisse et de fureur, avant de le traiter de bête fauve, il faudrait voir si à ce moment-là la Vendée ne lui enfonce pas un poignard dans le dos. Montrez donc les deux adversaires à la fois, rétablissez ainsi l'harmonie du tableau : le sens des choses éclatera...

Juste leçon d'impartialité. C'est cette hauteur de vues qui manque aux contemporains et qui fait la supériorité des véritables historiens. C'est celle qui a inspiré les considérations philosophiques d'Edgar Quinet et d'Edme Champion sur la Révolution française. Or ce qu'Aulard dit des faits s'applique également aux hommes et les *Mémoires* de La Revelliere en fournissent une nouvelle preuve. Leur auteur n'a vu et ne juge les hommes de son temps que relativement à sa propre personne. Ceux qui ont été en communauté d'idées avec lui, qui se sont montrés affectueux ou déférents à son égard, il les célèbre ; ceux qui n'ont pas partagé ses opinions et qui ont eu l'impertinence de le railler, il les déchire. Il ne voit jamais qu' « un lutteur grimaçant » séparé de son adversaire, et cette vision fait de ses portraits une caricature. C'est ce qui explique ce perpétuel dénigrement des hommes et ce travestissement inconscient des faits qui atteignent leur apogée dans le tableau des derniers temps du Comité de salut public. La Revelliere ne semble pas se douter que ce système d'abstraction ne lui serait pas plus favorable qu'à ses collègues et que son portrait, traité à sa propre manière, serait aussi une caricature.

Au reste, il est bien difficile, sinon impossible, aux contemporains de juger sainement les faits auxquels ils assistent et dont les causes et les ressorts cachés leur échappent souvent aussi bien que les conséquences. Plus on est mêlé à la lutte, moins on voit l'ensemble. Demandez à un soldat de vous raconter la bataille à laquelle il a participé : il ne vous dira que ce qui s'est passé à ses côtés. Si nous avons affaire à un officier, il ne parlera que de sa compagnie, de son bataillon et de son régiment. C'est là où il s'est trouvé avec ses hommes qu'est le point intéressant du combat. Aussi quand un historien doit décrire une bataille, est-il forcé d'étudier les plans du général en chef, les diverses phases du combat, de lire tous les témoignages particuliers et de les comparer entre eux, et de faire le même travail pour les plans et les témoignages des ennemis. De ce labeur peut seul sortir un récit d'ensemble, présentant des garanties sérieuses d'exactitude et d'impartialité.

Ce qui est vrai d'une bataille l'est aussi de tous les faits de l'histoire. Quand un contemporain, on ne saurait trop le répéter, raconte un événement ou porte un jugement sur un homme, il ne peut être que l'écho de sa propre vision, de sa compréhension, de sa personnalité. C'est cet état d'âme qui est une cause constante d'inexactitudes et d'erreurs : mais c'est lui aussi qui prête aux *Mémoires* ce piquant, cet attrait, cette impression de vie si agréables aux lecteurs et qui en fait des documents indispensables de l'histoire. Sans la passion nous n'aurions pas de *Mémoires*, et ce serait vraiment dommage que ce genre de littérature nous manquât. Mais, quelque charme

qu'on éprouve à la lecture des chroniqueurs, depuis les plus anciens jusqu'aux plus récents, quelque agrément qu'on trouve à cette atmosphère de commérage et à cette pointe de scandale communes à tout les écrits de cette nature, il ne faut pas attribuer aux *Mémoires* des contemporains une vérité et une exactitude définitives, souvent peu compatibles avec la position et le tempérament du narrateur. De ce faisceau de témoignages les historiens dégageront la vraisemblance. Ils ont les éléments précis qui faisaient défaut aux contemporains ; les documents leur révèlent les causes des événements, et l'éloignement leur en fait peser les conséquences. Ils rétablissent l'harmonie du tableau, selon l'heureuse expression de M. Aulard, et le sens des choses éclate.

ÉTIENNE CHARAVAY.

MONTESQUIEU VOYAGEUR

Le baron Albert de Montesquieu vient de publier un premier volume des *Voyages de Montesquieu*. Les papiers endormis de la Brède commencent à sortir décidément de leur long sommeil. Épiménide, qui dormit cent ans, ne fut pas plus étonné de revoir le jour.

Ces papiers de Montesquieu ont été réveillés, habillés, et produits dans le monde par de fort habiles gens, très prudents, très respectueux et très dévoués, M. Henri Barckhausen, M. Raymond Céleste, M. Dezeimeris, MM. les abbés Allain et Bertrand, M. Plazanet, M. Eugène Bouvy, M. Henry Monnier, M. Braquehaye M. Jacques Valleton, M. Paul Bonnefon. Ils sont là un groupe de Bordelais ou Girondins, très lettrés, très informés, d'un goût sûr et d'une grande probité littéraire, très amoureux de littérature et d'histoire, particulièrement (et qui pourrait les en blâmer, et qui ne les en féliciterait plutôt?) de littérature locale et d'histoire régionale, pleins de Montesquieu, entêtés de Montaigne, qui font de très bonne besogne, qui sont dignes qu'on donne grande attention à leurs travaux, qu'on les encourage, non pas, car ils n'ont aucun besoin d'être encouragés, mais qu'on les salue de loin avec sympathie, avec une estime cordiale pour leurs labeurs, qu'ils n'ont pas toujours, m'a-t-on dit, pour les nôtres ; qui enfin font de Bordeaux une ville vraiment littéraire, un bon foyer de belles études et d'activité intellectuelle. Hier c'était M. Stapfer, bien connu des lecteurs de cette Revue, qui nous donnait un *Montaigne* toujours intéressant, souvent exquis, où quelque chose, et non pas seulement quelque chose, de l'*humour* des *Essais* avait passé par infiltration naturelle, ou du droit de légitime héritage. Aujourd'hui ces érudits aimables nous envoient un *Montesquieu voyageur*, qu'ils ont mis tous leurs soins à rendre facile à connaître et à goûter.

Ce n'était pas chose aisée. Ces papiers de Montesquieu sont des brouillons, moins que des brouillons, des notes rapides prises au vol, jetées brusquement sur des feuilles quelconques par un homme toujours impatient et à ce moment, étant en voyage, particulièrement pressé et bousculé. L'écriture elle-même du président, élégante du reste et qui sent la race, n'est pas très commode toujours à déchiffrer. Elle devait impatienter les typographes. Elle ressemble assez à celle de Sarcey, et nos amis de la « composition » savent que l'écriture de Sarcey, image très infidèle de son caractère, est décevante, flatteuse à l'œil au premier regard, difficultueuse au possible quand il s'agit de la traduire mot à mot en lettre moulée. Telle celle du président de Montesquieu. Ces messieurs de Bordeaux ont eu des joies, mais des peines aussi, dans leur entreprise.

Cette entreprise est très louable; les voyages de Montesquieu en Autriche et en Italie méritaient d'être publiés. A la vérité, disons-le tout de suite, il il y aura une déception. On pouvait s'attendre, n'est-ce pas, à un voyage de moraliste, à la Stendhal, à des observations sur les caractères des différents peuples. *Iden astea kai noon egnô*. L'auteur du parallèle fameux entre le peuple français et le peuple anglais, l'un des initiateurs de la science nouvelle qui s'est appelée depuis la psychologie des peuples, devait, ce semble, nous donner une foule de remarques intéressantes sur les mœurs allemandes, vénitiennes génoises, florentines et romaines. Il dit quelque part dans ce volume-ci, précisément à propos d'une certaine dame qui, forcée par l'office de son mari, d'habiter Gênes, trouvait à redire sur chacun et sur tout : « Et moi je disais que je serais bien fâché que tous les hommes fussent faits comme moi, ou qu'ils se ressemblassent, et qu'on voyageait pour voir des mœurs et des façons différentes et non pas pour les critiquer. » Sur quoi nous pourrions nous attendre à ce que le président s'inquiétât curieusement des particularités morales et intellectuelles, des tendances et penchants des différentes populations à travers lesquelles il passe.

Je ne dirai pas qu'il n'en fait rien. Il ne serait ni Usbeck ni Rhédi s'il n'en faisait rien ; mais enfin les observations de ce genre sont courtes et de courte portée. Quand il a dit que les Génois sont d'une rusticité incorrigible, les Florentins avares, parce qu'ils sont pauvres, les Romains mendiants redoutables; que la société romaine est différente de toutes les sociétés du monde d'une façon qui surprend, parce que partout ailleurs ce sont les femmes qui donnent le ton, tandis qu'ici ce sont les prêtres, et qu'à Venise

le peuple déteste les sénateurs « comme dans toutes les républiques » ; quand il a dit cela, il a à peu près tout dit, et c'est peut-être peu de chose. On souhaitait, on pouvait espérer davantage de l'auteur des *Lettres Persanes*. Comment peut-on être Persan, et ne pas observer plus profondément? A quoi sert-il d'être Persan?

Il faut s'expliquer cette abstinence, ou abstention ou discrétion. Elle tient aux dispositions particulières d'esprit où était M. de Montesquieu quand il fit ce voyage d'Autriche, Hongrie et pays italiens. C'était en 1728. Montesquieu, depuis quelques années démissionnaire de ses fonctions judiciaires, venait d'être nommé de l'Académie française. Il était un personnage très en vue, et il songeait à chercher un nouvel emploi de son activité. Tranchons le mot, il était ambitieux, pour un temps, qui ne fut pas long. Il voulait entrer dans la diplomatie. Il ne réussit pas à s'y introduire, comme on sait, et ce fut peut-être un malheur pour la France, mais, comme nous y aurions perdu l'*Esprit des Lois*, j'ai la lâcheté de ne pas regretter que Montesquieu n'ait pas été ambassadeur. Tant y a qu'en 1728 il voulait le devenir, et pour s'y préparer consciencieusement il s'avisa de suivre à Vienne l'ambassadeur de George II à la cour de l'empereur Charles VI, c'est à savoir lord Waldegrave, qui, étant neveu du maréchal de Berwick, avait sans doute connu Montesquieu à Bordeaux. C'est donc un voyage d'apprenti diplomate que Montesquieu fit en 1728. Il y paraît à ses papiers. Ce journal n'est pas le journal d'un amateur, d'un dilettante, d'un impressionniste ou d'un flâneur : c'est le journal d'un voyage d'études. C'est Tocqueville en Amérique. Et encore, non ; car Tocqueville en Amérique a deux buts : se rendre compte de la législation et constitution politique d'une démocratie, et aussi se rendre compte des mœurs et des penchants généraux d'une démocratie. Montesquieu semble vouloir seulement étudier les faits matériels intéressant un homme qui se destine à faire de la politique étrangère. Des deux, c'est Tocqueville qui, en voyageant, se prépare à écrire l'*Esprit des Lois*.

Aussi ni le point de vue pittoresque ni le point de vue moral ne préoccupe beaucoup le président, de Vienne à Naples. En traversant le Tyrol il déclare que c'est affreux ; comme tout homme du XVIIIe siècle doit faire ; — car si le sentiment de la nature a été très fort, à mon avis, au XVIIe siècle, il faut reconnaître que de 1700 à 1750 il a subi une éclipse qui n'était pas partielle, — mais, sauf encore un compliment à la baie de Gênes, c'est tout ce que Montesquieu nous rapporte de ses impressions de touriste.

Quant à ses impressions de moraliste, j'ai dit qu'elles étaient sommaires. Il dit quelque part, et ceci est une bonne recommandation pour les voyageurs, que quand il arrive dans une ville, son premier soin est de monter sur le plus haut clocher pour embrasser l'ensemble, et que quand il la quitte, son dernier soin est de remonter au même perchoir pour fixer ses idées. Voilà qui est bien. Mais quand Montesquieu était descendu, pour la première fois, de son clocher, il me semble bien qu'il avait donné à ses yeux à peu près tout le régal qu'il leur voulait donner. A partir de ce moment les questions que se pose généralement Montesquieu sont celles-ci : « Combien d'habitants ? Combien de soldats ? Comment nourris? Tour de ville, combien de milles? Fortifications ? Arsenal ? Vaisseaux ? Commerce ? Douanes ? Politique intérieure ? Traditions de la cour ? Maximes de la royauté ? Caractère du souverain ? etc. »

Et les démarches qu'il fait sont dans le sens de ces questions. Qui il visite ou recherche le plus, ce sont les ministres, les diplomates, les chargés d'affaires, les consuls, les marchands, les inventeurs. Si Bonneval, là-bas, à Venise, construit des machines à draguer, forer, canaliser, voilà Montesquieu passionné et qui décrit tout l'engrenage avec une exactitude et une vigilance parfaites. La question de l'obstruction des canaux de Venise le retient très longtemps. Les ports de Gênes et de Savone comparés, la baie de la Spezzia décrite par le menu, avec croquis, et signalée, plus d'un siècle à l'avance, avec ses quatre ou cinq excellents ports, à l'attention de ceux qui sauront en faire quelque chose, voilà les vraies grandes affaires de Montesquieu en Italie, et voilà le fond du volume de notes qu'il en a rapporté.

On conçoit que cela fasse un ouvrage du plus grand intérêt, mais surtout pour les historiens. Ils pourront en tirer grand parti et grand profit. Ce sont en somme les brouillons de « rapports » qu'un diplomate se prépare à faire pour son ministre, et aussi pour le ministre des finances, pour le ministre de l'agriculture, pour le ministre du commerce et pour le ministre des travaux publics de son pays. Montesquieu était très consciencieux. Il voulait être ambassadeur : il faisait ses études d'ambassadeur. Il l'était déjà. Beaucoup de ces pages écrites en 1728, qui voient le le jour en 1795, auraient passé fort à propos sous les yeux du cardinal-ministre Fleury.

Cela complète du reste très bien la figure de Montesquieu. Nous le voyons trop dans sa bibliothèque, compulsant des lois antiques et celles du moyen âge, lisant les livres des voyageurs et ceux des sociologues et pondérant les « pouvoirs » dans des balances de précision. Il fut aussi économiste, financier (a-t-il assez causé à Venise avec Law !), agronome (on le voit disant dans la campagne près de Florence, je crois : « Tiens, c'est bien entendu, cela : j'en ferai autant à La Brède ») et se préparait à être un diplomate qui aurait sans doute été excellent. Et il aimait l'action. Il

songeait beaucoup moins, même à quarante ans (c'était son âge en 1728), à écrire qu'à faire quelque chose en Europe. Il eût été coupable, du reste, s'il avait été dans d'autres dispositions d'esprit. Renan lui-même a voulu être député; Montaigne n'a jamais voulu être maire, mais il n'a pas refusé de l'être. « La gloire est le deuil éclatant du bonheur » ; c'est une femme qui parle, et elle parle comme elle doit parler. Les hommes doivent dire : « Les *chères études* ne doivent être que le deuil charmant de l'action. Il s'agit, d'ailleurs, de le bien porter. Montaigne, Montesquieu et Renan l'ont porté avec quelque grâce. »

Est-ce à dire, cependant, qu'il n'y ait rien pour le lettré, pour le moraliste ou pour le dilettante dans le volume que nos amis de Bordeaux viennent de nous envoyer pour nos étrennes? Oh! que si, tout de même! Montesquieu est bien trop vif, trop ouvert, trop hospitalier à toutes choses pour n'avoir pas, Dieu merci! oublié quelquefois en Italie qu'il était là pour travailler à sa carrière diplomatique. Il y a dans ce volume, surtout sur l'architecture et la peinture, des remarques très intéressantes, très fines et qui ne sentent pas du tout l'École des sciences politiques ou l'École des hautes études commerciales. Il y a quelque chose même d'assez piquant : il semble qu'au début de son voyage Montesquieu ne s'occupe presque que de questions politiques et économiques. Il est tout à son affaire. Oh ! quelle conscience ! A mesure qu'il avance, il s'échappe un peu, il s'émancipe. A Florence il s'occupe d'art. Et, quand il arrive à Rome, oh ! là, c'est plus fort que lui : peu s'en faut qu'il ne soit tout entier à Raphaël.

Et il en dit, des choses intéressantes, sur Raphaël! Comme il le sent! Tous les autres, auprès de lui, lui paraissent « maniérés ». Raphaël seul nous a donné la « nature même ». Et comme il l'explique! En critique d'art réfléchi, minutieux, attentif, qui a regardé cent fois, qui a cherché à se rendre compte de tous les procédés, qui a étudié la peinture comme une science, avec la même dévotion vigilante, la même ferveur d'analyse dont, dix ans auparavant, il disséquait ses grenouilles :

Lorsqu'une figure court, pour qu'elle paraisse avoir du mouvement, il faut que la *fontanella* avance plus que le pied qui avance; autrement l'attitude est froide. — Il ne faut pas que la lèvre entre en dedans de la bouche; au contraire, elle doit bien sortir : cela donne de la majesté. — Une figure doit toujours appuyer sur un pied, et non sur les deux, sans quoi elle serait froide [?— roide? et, appuyant sur un pied, le pied sur lequel elle appuie doit être perpendiculaire à l'os du col. Cette règle cesse lorsque cette figure s'appuie sur quelque chose.

Et encore :

On voit l'art de Raphaël en ce qu'il a couvert de lumière ses figures de devant, afin de les faire avancer, et mis l'ombre dans les figures de derrière, de degré en degré, ce qui lui a épargné la dégradation du coloris... Il faut voir l'artifice de Raphaël qui a donné à ses femmes des carnations différentes, de façon que ce ne sont pas les mêmes : en quoi il a parfaitement imité la nature. Il a mis des dieux qui ont des muscles ressentis [vigoureux, en relief] près des Déesses ou des Dieux qui les ont nobles, afin de faire sentir la beauté des uns et des autres par le contraste. Par exemple, dans la fameuse *Galatée*, qui est dans la salle d'à côté, il a placé un Dieu marin auprès d'elle, qui a une carnation brune et des muscles ressentis... Comme les rayons du soleil tombent toujours à plomb sur la tête et glissent sur les autres parties du corps, la tête et le haut du corps sont les plus éclairés et le bas des figures sont (*sic*) le moins. Or, comme le ciel est plus foncé et plus bleu en haut, et plus clair en bas, il est arrivé que les peintres se sont servis très avantageusement de cela pour faire saillir leurs figures, le clair de la figure d'en haut étant relevé par le fond du ciel qui est derrière, qui est obscur, et l'obscur de la figure en bas étant aussi relevé par le clair du ciel, qui est derrière, en bas.

Il ne faudrait pas croire, non plus, que le grand sociologue ne se retrouve nulle part dans ces observations de Montesquieu sur l'Italie. Les réflexions générales sur les constitutions politiques des peuples y sont assez rares, à la vérité, et ce n'en était pas le lieu; mais il y en a, et de curieuses. Montesquieu dira plus tard, comme on sait : « Le peuple est admirable pour choisir ses magistrats. » Quand il écrivit cela, il avait oublié ses *sensations d'Italie;* car en 1728 il écrivait avec quelque acrimonie et d'une façon tout aussi tranchante, exactement le contraire :

Les pays électifs pires que les héréditaires. On suppose ce qui n'est jamais, que les électeurs cherchent le bien public; ce n'est que leur bien particulier. Voyez les Romains qui, dans le temps qu'il s'agit de leur existence, donnent le commandement de leur armée à Terentius Varron, fils d'un boucher, parce qu'il avait acheté les suffrages. Et quand on choisirait celui qui a de (*sic*) la réputation d'être le plus digne, qui a dit que, lorsqu'il sera élu, il ne changera pas, comme il est arrivé à tant d'autres! *Optimus imperator si non imperasset.* Il faudrait que les pays électifs vendissent leur couronne.

Ne croyez point que je songe à triompher de cette contradiction de Montesquieu. Celui qui ne s'est pas contredit, c'est qu'il n'en avait pas l'étoffe. Celui qui ne s'est jamais contredit c'est qu'il n'a jamais eu qu'une idée, et encore qui n'était pas à lui; car si cette idée avait été à lui, soyez sûrs qu'il aurait eu aussi l'idée contraire.

Où Montesquieu ne se contredit point, mais prend plaisir à se confirmer dans une idée qui lui est chère, c'est à propos de la vénalité des charges. Il l'avait soutenu dans les *Lettres Persanes*, il devait la dé-

fendre encore dans l'*Esprit des Lois*. Il trouve à Rome un exemple à l'appui de son opinion :

Autrefois, il y avait des charges vénales dans la maison du Pape, qu'il y gagnait lorsqu'il avait nommé au Cardinalat celui qui en était pourvu. Innocent XII les remboursa et ôta cette vénalité, voulant, disait-il, pourvoir de cette dignité le sujet le plus digne. De là il est arrivé qu'il n'y a plus eu que des cuistres dans le Sacré-Collège ; au lieu que, auparavant, c'étaient les premières familles de l'Italie qui acquéraient ces charges dans l'espérance ou la certitude d'avoir un fils cardinal. Et, comme c'était un gros argent on n'avait garde de le mettre sur la tête d'un jeune homme qui ne promît pas beaucoup, parce qu'on n'aurait pas exécuté son projet. Cela prouve bien ce que j'ai dit quelque part de la vénalité des offices.

Décidément M. le président de Montesquieu était très aristocrate en 1728. Vous n'ignorez pas que, tout compte fait, il n'a pas laissé de rester à peu près tel jusqu'en 1755. Par delà, je n'en sais rien.

J'ai cherché quelques anecdotes dans ce volume, d'abord pour votre divertissement, ensuite parce qu'un livre de voyage sans anecdotes, ce serait bien singulier, ensuite parce qu'un livre de Montesquieu sans anecdotes, ce serait bien étrange. Eh bien! il y en a très peu. En vérité il songeait furieusement à être diplomate. Il y en a une sur M. de Vendôme; mais les anecdotes sur M. de Vendôme sont toujours difficiles à citer. Il y en a une sur l'étymologie du nom de la porte *Rasa* à Milan; mais elle est plus difficile à rapporter que celle de M. de Vendôme. Enfin en voici une qui contient une jolie satire des mœurs et de l'administration française... sous Louis XIV :

« Ce qui choque le plus dans notre gouvernement c'est le style de nos bureaux. Le roi est toujours « surpris d'apprendre »..., le roi est toujours « étonné »... le roi « trouve très mauvais »..., et autres phrases misérables qui n'aboutissent à rien et qui n'augmentent pas la gloire du roi de la moindre chose. C'est le cardinal de Richelieu [??], Louvois et Colbert qui ont mis ce style aigre en usage. Je me souviens toujours de cette lettre de M. de Louvois, à un officier d'une citadelle : « Monsieur, le roi a été « très surpris d'apprendre que la corde du puits de « votre citadelle était rompue depuis plus de quinze « jours. » L'officier répondit : « Monseigneur, lorsque « j'ai reçu la lettre dans laquelle vous me parliez de la « triste nouvelle que le roi avait eue que la corde de « notre puits s'était cassée, je l'avais déjà fait remettre ».

J'en ai assez cité pour qu'on se persuade bien que le voyage du président de Montesquieu en Italie, sans être aussi divertissant que celui du président de Brosses, et sans tenir autant qu'il promettait, est encore d'un intérêt, à plusieurs titres, de premier ordre.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

L'ŒUVRE. — *Le Chariot de terre cuite*, du roi Soudraka, traduction et adaptation de M. Victor Barrucand.

Il est probable que si, comme M. Victor Barrucand, j'avais eu à traduire pour la scène le *Chariot de terre cuite*, j'aurais, ainsi qu'il l'a fait, pratiqué des coupes sombres dans l'œuvre du bon roi Soudraka. Je crois cependant que je n'aurais pas supprimé les mêmes passages.

C'est une erreur, en effet, lorsqu'il s'agit d'œuvres d'une si respectable antiquité — lorsque surtout on les joue seulement devant un public de curieux ; — c'est une erreur de vouloir les rapprocher autant que possible de notre théâtre contemporain. Il est clair que, de toute pièce de théâtre, on peut extraire la matière d'un drame ou d'une comédie à la mode de 1895, et, rien qu'en resserrant, en coupant, en arrangeant, nous présenter la chose sous la forme d'une pièce convenablement faite. Mais cela ne va pas sans inconvénients. D'abord, si habiles qu'on suppose nos « confrères » d'il y a dix-sept cents ans, il est permis de croire qu'au point de vue de l'habileté, nous les avons assez dépassés. Il y a bel âge que l' « art des préparations » n'a plus de secrets pour nous! De sorte que le « drame à la moderne » extrait de ces œuvres touffues a grande chance de nous paraître d'une simplicité un peu puérile, et, par suite, de nous rendre injustes pour l'œuvre même. Ajouterai-je, avec ingénuité, qu'en agissant de la sorte, le traducteur impose une épreuve gênante à notre sagacité? Rien n'est plus conventionnel, au fond, que l'idée que nous nous faisons des « anciens », et particulièrement de l'Inde ancienne ; résumez les notions à peu près nettes que vous avez sur le bon roi Soudraka : je dirais, si j'osais, qu'elles tiennent dans le creux de la main. Nous sommes donc exposés à admirer comme des révélations de l'âme hindoue des passages de « transition », ajoutés par le traducteur. Ce serait une fâcheuse aventure ; cela suffit au moins pour nous inspirer une réserve prudente. Nous ne sommes pas tout à fait tranquilles sur notre admiration. D'autant plus que le vibrant et amusant public de l'*Œuvre* manifeste la sienne avec une frénésie qui nous décourage un peu. L'autre soir, un personnage entre en scène, et dit : « Ah! que la nuit est belle!... » ou quelque chose d'approchant : et, des hauteurs, ce furent des trépignements, des hurlements d'enthousiasme, un enthousiasme semblable à ces pluies d'orage contre lesquelles on ne peut s'abriter... Belle jeunesse!...

Un autre inconvénient de ces « retapages », c'est que la physionomie générale de la pièce en est forcément un peu modifiée. Tel fait qui n'était qu'acces-

soire dans la pièce du bon Soudraka, prend une importance capitale dans l'adaptation de M. Barrucand; et l'intérêt se trouve tout déplacé. Bien plus. Considérez le côté anarchiste ou « individualiste » de la pièce. M. Barrucand affirme n'avoir pas ajouté un mot au texte, et je l'en crois de tout mon cœur. Mais les tirades isolées qu'il a laissées subsister éclatent comme des bombes, si j'ose dire, au lieu de se fondre dans l'ensemble. La pièce prend ainsi une tournure de manifestation qui n'est pas sans nous gêner un peu. Et, comme il serait profondément inutile d'expliquer aux féroces applaudisseurs ce qui distingue de la nôtre la « société » hindoue du IIe siècle, on tend mélancoliquement le dos sous l'averse...

Pourquoi, par exemple, M. Barrucand a-t-il supprimé l'acte du jugement. Il m'avait semblé jadis, — je parle d'après des souvenirs un peu vagues, — d'un comique admirable et puissant; aussi drôle en vérité que la scène célèbre de Beaumarchais, et plus impressionnant puisqu'il s'agit ici de la vie d'un homme. Et la satire, si violente qu'elle fût, était au moins « dans la pièce » même.

Et enfin, il faut bien que je vous fasse part d'un doute. Je ne suis pas très sûr que le bon Soudraka fût aussi anarchiste qu'on le croit dans les galeries supérieures du *Nouveau-Théâtre*. Sans doute, il nous montre un prince assassin, un courtisan lâche et imbécile, des juges stupides ou vendus — et en regard, un voleur bienfaisant, un toucheur de bœufs tout plein de scrupules, une courtisane rayonnant de pudeur, un humble brahmane ruisselant de vertu. Sans doute. Mais ces oppositions-là sont ce qu'on appelle chez nous un « effet sûr ». Et je ne serais pas très surpris que cet effet-là fût déjà sûr du temps de Soudraka. Nous connaissons très imparfaitement, il est vrai, l'âme « individuelle » des contemporains de ce roi homme de lettres; mais leur âme collective, nous pouvons la soupçonner; elle devait ressembler quelque peu à celle d'un public parisien réuni dans une salle de théâtre; et ne peut-on supposer que le public de l'an 200 prenait au *Chariot de terre cuite* à peu près le même plaisir que le public de 1850 à *la Maison du baigneur?* Après tout, le marquis de Siete-Iglésias ne ferait peut-être pas trop mauvaise figure auprès du prince Samsthanaka?

Mais laissons ces considérations d'une psychologie un peu simpliste, j'en ai peur. — Donc, le *Chariot de terre cuite* se compose de deux pièces. L'une est un drame; l'autre est une étude de mœurs, ou, pour mieux dire, en a pris pour nous la valeur.

Du drame, il n'y a pas grand'chose à dire. La courtisane Vasantaséna s'éprend du beau et sage Tcharoudatta, « brahmane ruiné ». Dès lors, et à l'instar de Marguerite Gauthier, elle prend son métier en horreur, et repousse les offres généreuses et passionnées du prince Samsthanaka, beau-frère du roi. Mais celui-ci a le caractère obstiné; il attire la courtisane dans un parc, et, comme elle résiste avec l'énergie qu'on attribue au « poltron révolté », le prince l'étrangle. Après quoi, il a l'idée bien naturelle d'aller dénoncer Tcharoudatta comme l'auteur du crime. Le brahmane est condamné à mort; on le mène au supplice, quand surgit Vasantaséna; le prince ne l'avait qu'imparfaitement étranglée; elle vient au secours de Tcharoudatta, et comme, par un heureux hasard, le roi vient d'être détrôné par les rebelles, il se trouve que le prince est dans une situation assez difficile. Avec la bassesse d'un grand, il se jette aux pieds de Tcharoudatta qui lui fait grâce, et prononce, en manière de conclusion, les paroles suivantes : « Et c'est ainsi : — le destin dépouille les uns pour enrichir les autres; il élève ceux-ci et précipite ceux-là; il nous montre que nous sommes dans ses mains comme une argile qu'il pétrit, et que la marche du monde n'est qu'une succession de phénomènes sans suite. »

Qui osera dire, maintenant, que je ne « raconte » pas les pièces?...

Mais ce récit, si véridique qu'il soit, ne vous montre que la partie la moins intéressante du *Chariot de terre cuite*. Ce qu'il y a de curieux ici, c'est d'abord les détails de mœurs, présentés avec une telle simplicité qu'on les devine vrais, d'une vérité très relative, d'une vérité de théâtre, mais un peu vrais tout de même. C'est la « situation mondaine », si je puis dire, de la courtisane Vasantaséna : sa mère — déjà! — qui, dans un intermède coupé à la représentation (1), nous apparaît couverte de fleurs et de pierreries : le religieux, bonhomme et tout confit en Bouddha, mais assez lâche au demeurant; le sage Tcharoudatta et son fidèle Maitreya, l'un d'une douce et charitable sagesse, l'autre assez franchement comique; et le prince non plus, n'est pas sans valeur, avec sa cruauté bestiale et sa rouerie d'Oriental.

C'est aussi certaines scènes très curieuses pour nous Occidentaux du XXe siècle, et, parmi elles, il faut citer celles qui remplissent le cinquième acte, et précèdent l'exécution de Tscharoudatta; mépris souriant de la mort, et, en même temps, désir d'effacer tout ce qui pourrait la faire « laide » et en rendre l'approche pénible : la courtoisie de l'exécuteur, les propos alternés et d'une noblesse familière qu'échangent le condamné et la foule. Puis, enfin, ce je ne sais quoi qui nous fait sentir que nous sommes en présence d'une autre religion, surtout d'une autre morale que la nôtre, pour laquelle ne compte pas ce qui nous semble capital... tout cela est infiniment curieux. Et cela l'eût été davantage encore, sans des puérilités

(1) La pièce a paru chez Savine.

de mise en scène que je signale parce que l'*Œuvre* en est coutumière. Imaginez que, sous prétexte que la scène est aux Indes, M. Lugné-Poé nous a montré ses figurants le torse et les jambes nus, portant pour tous vêtements des pagnes brefs et sommaires. Pour ajouter de la couleur locale, on avait enduit ces infortunés d'ocre, de terre de Sienne et de minium, et l'un d'eux, — ô simplicité des premiers âges! — en plus de son caleçon de bain et de son turban, avait ingénument gardé son pince-nez! L'anatomie de nos contemporains laisse décidément à désirer. Soyons polis et appelons seulement puéril ce spectacle peu régalant.

L'interprétation est ce qu'elle est le plus souvent aux représentations de l'*Œuvre*, incohérente. C'est un singulier mélange de comédiens qui psalmodient à la mode de leur directeur, et de funestes cabots de banlieue, roulant les *r* et hurlant leurs rôles avec toutes les exagérations de Delobelle de Brive-la-Gaillarde.

Soyons cléments pour finir. Spectacle assez curieux en somme, qui l'eût été davantage encore si le drame avait été plus habilement remanié. — Et surtout fine et ingénieuse conférence de M. T. de Wyzewa.

Resterait à savoir pourquoi ce titre de *Chariot de terre cuite*. Mais cela!...

*

Les associations de jeunes auteurs se multiplient d'une manière inquiétante. Je veux au moins signaler le *Théâtre minuscule*, où MM. Jacques et Andhré (n'oublions pas l'*h*) des Gachons, l'un illustrant l'autre, donnent des représentations d'une originalité un peu voulue et subtile, mais intéressante.

*

Je suis en retard pour parler de la bonne, vraiment bonne exécution du *Faust* de Schumann aux concerts d'Harcourt, — excellente, M. Vergnet excepté. A cette même salle d'Harcourt, dimanche, concert de la *Société Nationale*, laquelle semble avoir mis un peu d'eau dans son vin. Rien d'agressif, cette fois, rien! Un triomphe pour les merveilleux extraits de *Namona*. N'est-il pas honteux que cet adorable ballet soit relégué au concert. — Enfin, excellente séance du quatuor Crickboom : l'admirable quatuor en *mi bémol* (XII) de Beethoven, le joli quatuor de Mozart (un peu mince) en *ré majeur;* et, entre les deux, la superbe sonate piano et violon (*ut mineur*) de Beethoven, jouée par MM. d'Indy et Crickboom...

JACQUES DU TILLET.

P.-S. — A la semaine prochaine l'*Age difficile*, de M. Jules Lemaître. J. T.

NOTES ET IMPRESSIONS

Autour de la *Petite Paroisse.*

Ce soir, en lisant la *Petite Paroissse* de mon très cher maître Alphonse Daudet, je me rappelais un épisode assez amusant — oh! rien d'extraordinaire! — de ma carrière littéraire.

C'était il y a quatre ou cinq ans. Bodinier, qui inaugurait le Théâtre d'Application, nous avait demandé à Maurice Donnay — l'auteur de cette étourdissante *Éducation de Prince* — et à moi, une conférence. La demande nous flattait, tout débutants que nous étions. Seulement, ce qui nous gâtait notre plaisir, c'était le travail de cette conférence à faire. Enfin nous eûmes l'idée de nous partager la besogne, de faire la conférence à deux, oui, une simple causerie entre amis que nous aurions devant le public, sur la scène. Invention baroque, folle, pleine de périls. Mais nous étions si jeunes!

Nous avions choisi comme sujet *la Jalousie au théâtre*. Je ne sais pas trop si on prit bien au sérieux nos théories. Donnay, je crois, détermina la victoire par la faiblesse qu'il avait de rire à l'avance des bons mots qu'il allait lancer. Le public fut gagné par sa gaîté et applaudit. Seul, un vieux monsieur partit au milieu de la conférence, scandalisé sans doute par notre manque de gravité. Ce fut donc plutôt un succès de comique qu'un succès de pensée.

Nos théories pourtant n'étaient pas trop mauvaises, trop puériles, trop banales.

Elles consistaient à nous plaindre qu'au théâtre on n'eût jamais dépeint de jaloux que sous les couleurs les plus noires, les plus partialement sévères. Grotesque ou odieux, tel était le jaloux dans toutes les pièces dont nous causions. Nous prenions alors le parti du jaloux. Nous demandions qu'on le décrivît d'une plume plus équitable, plus charitable, sans ironie et sans mépris. Nous terminions en déclarant qu'il y avait une pièce à faire avec un jaloux qui différerait de tous ses prédécesseurs, un jaloux qui ne serait ni odieux ni grotesque. Puis pour n'avoir pas l'air d'attacher trop d'importance à nos théories, Donnay concluait :

— Eh bien! cette pièce, j'ai une idée... Si vous voulez, nous ne la ferons pas!

Et je répondais avec calme :

— J'allais vous le proposer!

*

Je songeais donc à cette petite aventure littéraire en lisant le nouveau roman d'Alphonse Daudet, parce que précisément le grand écrivain y a réalisé le type de jaloux que nous réclamions, a réussi à

nous montrer un jaloux qui n'inspire ni la raillerie ni l'aversion.

D'autres vous diront combien est touchante, dramatique, pleine de poésie et de vie cette charmante histoire de la *Petite Paroisse*.

Mais ici je voudrais surtout que nous causions du héros principal, de Richard Fénigan, le jaloux sympathique, le jaloux de mes rêves.

Il y a en effet dans le livre plusieurs types de jalousie ; c'est comme une sorte de musée, une sorte d'exposition de la jalousie.

Mais celui de ces spécimens auquel M. Daudet semble avoir donné tous ses soins, appliqué tout son art, c'est certainement Richard Fénigan.

Le malheureux garçon est jaloux d'un bout à l'autre du roman : jaloux quand on lui enlève sa femme, jaloux pendant qu'elle est partie avec son ravisseur, jaloux encore quand elle revient repentante au foyer conjugal.

Un autre que M. Daudet, fidèle aux traditions littéraires, n'eût pas manqué d'insister sur les actes ridicules que commet un mari aimant et délaissé ; à moins que, voulant le grandir par le tragique, il n'eût chargé son personnage de tous ces crimes, de toutes ces actions féroces, rancunières, scélérates que la jalousie souffle parfois aux caractères violents.

La grande beauté, au contraire, du héros de M. Daudet, c'est que dans ses souffrances, pas un instant il ne nous est présenté sous un aspect risible, pas un instant il ne cède aux tentations brutales de l'esprit de vengeance.

Auprès de lui, d'autres jaloux ont des attitudes, des façons ridicules ; d'autres encore tuent, versent le sang, vengent leur honneur, satisfont leurs haines.

Lui, dans la douleur, dans la plus vive et plus poignante douleur de l'abandon, comme dans les angoisses, après, du soupçon empoisonneur, ne prête jamais à rire ni à se révolter.

C'est un jaloux, mais ce n'est pas une bête. C'est un jaloux, mais ce n'est pas un assassin. C'est un brave homme clairvoyant et qui souffre. C'est un homme qui suggère la pitié et le respect.

Pour construire un pareil personnage, il fallait savoir résister au plaisir d'utiliser cette faculté d'ironie qui produit des effets littéraires si amusants ; et il fallait aussi posséder le don de tendresse et de commisération, avoir vécu, avoir souffert, avoir appris à chérir, fût-ce même un peu égoïstement, la souffrance qu'on se proposait de dépeindre.

J'allais dire qu'il fallait avoir un talent fait d'esprit, de tact et de bonté. Mais il y a mieux à dire : il fallait être Alphonse Daudet.

*
* *

Cependant, le livre fermé, deux questions se posent encore, les penseurs professionnels vous diraient : deux problèmes.

La première est toute pathologique. Elle aurait pour objet de déterminer la durée de la jalousie, les conditions où elle se guérit, le moment où elle cesse.

La *Petite Paroisse* nous laisse sur ce sujet assez incertains. Selon la doctrine prêchée au cours du livre, il y est dit que Richard Fénigan oublie son mal dans le pardon.

Belle conclusion au point de vue moral. Mais scientifiquement, psychologiquement, est-ce vrai ? est-ce démontré ?

Voilà ce que je ne crois pas, voilà ce dont je voudrais être plus sûr.

Le pardon c'est un acte de cœur et de pensée à la fois, c'est un acte de volonté. Un mari outragé peut vouloir, peut désirer pardonner. Il peut pardonner avec l'élan le plus cordial, le plus sincère.

Mais cet élan de tendresse tout spontané ou obtenu à force d'affectueuse énergie, ce mouvement d'amour généreux, pensez-vous qu'il change le fond intime de son être, qu'il modifie complètement son âme inquiète et malade, qu'il comble d'un coup cette plaie lentement creusée par la jalousie et, l'instant d'avant, encore toute cuisante et toute purulente ?

En un mot, on peut pardonner, mais peut-on oublier ?

Certains des personnages du roman l'affirment. Seulement ils ne font que l'affirmer. Et écoutez bien leurs paroles d'abnégation, de tendre sacrifice, de définitive concorde. Prêtez l'oreille à leurs intonations bienveillantes et charitables. Vous y entendrez encore en sourdine l'accompagnement amer et lugubre de la douleur inapaisée, de la douleur qui se souvient, de la jalousie malgré tout survivante.

Puis voyez autour de vous, rappelez vos souvenirs personnels, ou ce que vous ont révélé des souffrances pareilles chez des amis, des étrangers même. Et je doute alors que vous ajoutiez foi à l'éphémère guérison de Richard Fénigan, je doute que vous ne craigniez pas pour lui des accidents ultérieurs, des rechutes, de continuels retours de crise. Car tous vos souvenirs évoqués attesteront aussitôt que les jaloux sont des malades incurables, des malades pour toujours, auxquels le pardon n'apporte qu'un passager soulagement, cette éphémère apparence de rétablissement que nous procurent, à nous autres malades du corps et des nerfs, les vins tonifiants, les reconstituants compliqués, toutes ces vaines drogues d'espoir, puis de désespoir plus grand.

*
* *

Après quoi vous envisagerez avec plus de netteté la seconde question, celle de savoir d'où vient cette tendance coutumière à peindre les jaloux sous des traits ridicules.

Car enfin les écrivains ne se sont pas donné le mot, jusqu'ici, pour dresser en caricatures grossières les charges de la jalousie ; non plus que les lecteurs ou les spectateurs ne se sont accordés, au préalable, pour s'amuser de ces charges cruelles.

Quand on réfléchit un peu sérieusement à ce qu'est la jalousie, on ne peut que plaindre les jaloux, être attristé du spectacle de leur mal.

Mais qu'on nous montre, dans un livre, au théâtre, une bonne silhouette de jaloux bien ridiculisée, et immédiatement nous avons du rire tout prêt, une hilarité applaudissante et bruyante à la disposition de l'auteur, une joie parfaitement hostile à l'infortuné personnage.

Contradiction curieuse, n'est-ce pas, et qui s'explique peut-être par ce fait que la jalousie n'est pas une maladie de gens raisonnables, est une infirmité frappant surtout les sensitifs et les névrosés.

Oui, parmi nous, les jaloux sont des sortes de fous, des fous libres et tolérés, mais accomplissant sans cesse des actions insensées, mystérieuses, inintelligibles, qui choquent notre raison, l'équilibre logique de notre raison valide, sans maladie, sans passions.

Or les fous, je parle des fous qu'on n'enferme pas, qu'on ne voit pas chaînes aux pieds et sous la trique des gardiens, les fous en liberté, les mabouls, les louffoques, font toujours rire.

On ne s'attendrit sur eux que lorsqu'on les aperçoit en cage, écumant sous la poussée de leurs imaginations douloureuses, se débattant épileptiques contre le venin intérieur qui les ravage.

*
* *

Ne soyons pas alors trop exigeants. Acceptons pour les jaloux l'injustice aveugle et commune qui sévit contre toutes les âmes trop ardentes et tumultueuses.

Et remercions seulement les écrivains délicats et pitoyables qui ont su parler de ces pauvres âmes blessées sans les souiller d'injures ou de quolibets.

FERNAND VANDEREM.

BULLETIN

Notes d'art.

UN PROJET D'EXPOSITIONS

L'insuffisance et la monotonie des expositions d'art *actuel*, tout comme le peu d'écho qu'elles éveillent dans l'âme des véritables artistes, sont bien pour faire désirer autre chose et reporter l'attention sur un projet déjà indiqué, dont la réalisation offrirait ce double avantage de satisfaire une curiosité légitime et de pouvoir être rattaché par un lien immédiat à cette question de la *Caisse des Musées*, si *actuelle*, qui a été soulevée dans cette revue, et qui, depuis, fit fortune.

Or, voici l'enseignement que nous donne Londres au point de vue artistique : tous les curieux d'art le savent, mais le grand public, les *non-spécialistes* de Paris, n'en sont peut-être pas suffisamment prévenus.

Chaque année, et à plusieurs reprises, dans le courant de l'hiver, à l'époque de la *Saison*, au printemps et en automne, sont organisées, grâce à la bienveillance des collectionneurs, et pour le plus grand profit des amateurs qui ne pourraient autrement les connaître, des expositions *rétrospectives*, présentant ce caractère d'être, pour la plupart, strictement restreintes à une époque ou à un genre spécial d'art, et d'apparaître ainsi singulièrement efficaces comme éducatrices du goût public. Nous avons ici même, à l'occasion des salons annuels, assez longuement insisté sur la physionomie de plus en plus antiartistique de ces vastes exhibitions, sur leur rôle destructeur du sens de la beauté, pour qu'il soit inutile d'y revenir : l'œil inexpérimenté, mais si plein de bon vouloir du visiteur naïf qui ne demande qu'à s'instruire, n'en retient, sauf de rares exceptions, que de pauvres images et de misérables enseignements ; et le plus grave est qu'il juge ces images belles comme cet enseignement profitable ! Une telle critique ne contient-elle pas implicitement l'éloge des expositions restreintes où, dans un décor de choix, les œuvres peintes viennent solliciter l'attention ? Mais, puisque l'art actuel est impuissant, même en ces limites restreintes, à nous procurer pleine satisfaction, pourquoi ne pas s'adresser aux époques disparues, si fécondes en œuvres fortes ? Voilà ce qu'ont admirablement senti nos voisins d'outre-Manche, avec leur pratique et positif bon sens, qui, pour être en apparence hostile à la compréhension des choses d'art, ne laisse pas quelquefois que d'y aider puissamment. Et c'est ainsi qu'ils ont organisé des exhibitions régulières et admirables, comme celle de *Portraits de jolies femmes* (1894) et, récemment encore, celle de l'*Art vénitien* à la New Gallery et la dernière exposition de la Royal Academy (1).

Je sais bien ce qu'on va répondre : « — Mais, nous aussi, nous avons eu nos expositions rétrospectives. Oubliez-vous donc les *Portraits du siècle*, les *Dessins du siècle*, les

1 La Revue anglaise l'*Athenæum* publie, dans son dernier numéro (12 janvier 1895), un compte rendu détaillé de cette exposition qui offre au public des tableaux italiens, espagnols, flamands, et une précieuse collection de Reynolds.

Alsaciens-Lorrains, l'*Exposition du XVIIIe siècle*, les *Caricaturistes*, l'exhibition *Delacroix*, enfin et surtout ces magnifiques *Cent chefs-d'œuvre*, je parle de la première de ce nom, et qui le méritait si exactement. — Non certes, je ne les oublie pas, ni d'autres encore que je ne mentionne point ici. En vérité il serait malheureux que dans un centre intellectuel comme Paris ne se fussent point produites de telles expositions! Mais, ce que je n'oublie pas non plus, c'est que ces dix belles expositions, s'il y en a eu dix, se sont réparties sur une période de douze ou quinze années, et que dans la même période Londres en a vu peut-être une quarantaine. Ce que je déplore surtout, c'est qu'elles se produisent chez nous sans régularité, comme par hasard, isolées et sans lien les unes avec les autres, ainsi que des phénomènes exceptionnels sur lesquels on ne peut compter. Et lorsque, d'autre part, je songe aux merveilles artistiques de toutes sortes que possèdent en leurs galeries les collectionneurs jaloux (art flamand, XVIIIe siècle, préraphaélites, impressionnistes), je ne puis que déplorer le défaut d'organisation ou la mauvaise volonté des collectionneurs qui nous empêche d'en profiter.

N'est-ce pas avant tout le défaut d'organisation? Car ce parti pris des collectionneurs, toutes ces susceptibilités chatouilleuses qu'on leur prête, céderaient facilement, croyons-nous, en présence d'une bonne organisation. Quelles raisons valables pourraient-ils donner de refuser à un comité offrant toutes garanties les toiles ou quelques-unes des toiles qu'ils possèdent?

Les *Risques?* dira-t-on. — Mais ils sont nuls ou à peu près; car on sait quelle surveillance active, du jour et de la nuit, protège ces expositions. La *Vanité?* — Celle-là ils ne l'avoueraient point; mais c'est là sans doute le plus souvent l'arrière-fond même de leur pensée : une sorte de crainte du voisin, qui leur fait redouter la comparaison. Ceci tient à la plus intime psychologie du collectionneur — par un sentiment identique à celui de la mère, qui n'aime point, si elle n'est vingt fois sûre du résultat, que l'on rapproche ses enfants de ceux des autres! Pourtant quelle est la vanité de cet ordre qui ne s'effacerait devant cette autre vanité, bien plus puissante : faire savoir de par le monde, à ce public que l'on méprise, mais qui n'en crée pas moins les réputations, qu'on est l'heureux possesseur de tel chef-d'œuvre! Ah! dites-moi, journalistes et critiques, vous qui avez l'expérience, une longue expérience de ce que vaut la réclame, grande et petite, existe-t-il un mobile plus puissant que vous connaissiez et qui puisse favoriser un tel projet? Ne serait-il pas d'un grand poids sur la décision de ces fortunés propriétaires de chefs-d'œuvre, pour les amener, en échange de ce que vous savez, à se dessaisir, quelques semaines durant, des toiles qui ornent leurs hôtels? Je ne parle pas d'autres avantages plus rigoureusement *positifs* qu'ils y trouveraient : ceci concerne d'autres que nous, et l'on me comprend à demi-mot.

Et puisqu'il faut, à chaque entreprise de cet ordre, au préalable, et avant tout essai d'organisation, un mobile pécuniaire, mettant de côté cette fois, quitte à y faire retour, celui de la charité, n'en possédons-nous pas, sous la main, un qui trouve sa place naturelle en cette revue, puisque c'est elle qui l'a mise en avant. Que ne rattacherait-on à cette question de la *Caisse des Musées*, reprise et discutée par toute la presse, ce projet d'expositions rétrospectives? Le produit en serait affecté à l'acquisition régulière de quelques-unes de ces toiles qui manquent à nos musées, dont l'absence y marque de si regrettables lacunes, au point de vue de l'histoire de l'art!...

Tout ceci, hélas! n'est qu'un projet qui, pareil à tant d'autres, sans doute aura le sort de ces menus objets que le vent emporte!... Et cependant... si l'on en venait à sa réalisation, que de belles choses inconnues passeraient sous nos yeux, non inférieures, soyez-en sûrs, aux merveilleuses richesses de nos voisins d'outre-Manche!

PAUL FLAT.

UNE NOUVELLE SAGA

La collection des chroniques islandaises, dites *Sagas*, si curieuses et si riches en révélations de toutes sortes sur les aventures des Scandinaves, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, traduit, en anglais, de la version originale du moine Sturla Thordsson, qui l'écrivit en 1265.

Il s'agit de la *Saga* d'Hakon, qui régna sur la Norvège de 1217 à 1263. C'est une curieuse histoire que celle de ce bâtard, roi à treize ans, à la suite de l'épreuve du fer rouge subie par sa mère, afin de prouver son origine. A part la guerre qu'il dut soutenir contre les Ribauds, dont le chef, Magnus Lafcoat, fut pendu haut et court en 1227, — sauf quelques expéditions aux alentours des Orcades et des Hébrides, — et si l'on en excepte les querelles que lui suscita un frère de son père, Skuli, et qui se terminèrent par la bataille navale du Fjord d'Oslo, en 1240, — on peut dire que le règne d'Hakon fut paisible. Il forme même comme une trêve dans les destinées sanglantes de la nation-mère des contrées scandinaves. Aussi la prospérité norvégienne fut-elle remarquable à cette époque. En 1247, le cardinal William, envoyé par le pape pour donner au pouvoir d'Hakon la consécration de l'Eglise, fut ébloui de la splendeur qui présidait à sa réception. Les maisons et la cathédrale de Trondjhem disparaissaient sous la soie et le velours; un festival « digne des anges » suivit la cérémonie du sacre; puis, au banquet, toute une flotte de vaisseaux en or s'avança vers les convives, qui firent grand honneur aux vins grisants que leurs flancs recélaient.

Ainsi, grâce aux exhumations successives des précieux manuscrits ensevelis dans les couvents de l'Islande, où plusieurs générations de moines, venus de tous les points de l'immense agglomération scandinave, racontèrent ce qu'ils avaient vu, la lumière se fait peu à peu sur l'histoire des peuples du Nord, depuis le Groenland et la côte transatlantique jusqu'à la Finlande et la Poméranie. Les faits apparaissent clairs, nets, dénués de toute fantaisie, de toute invention, et le temps n'est pas loin où l'on connaîtra mieux le passé des pays de neige, ignorés de nos pères, que celui des nations les plus policées, les mieux cultivées de la vieille Europe.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Russie.

On ne saurait suivre avec un intérêt trop persistant les événements qui se passent en Russie et tous ceux qui, à Paris, à Londres, à Berlin comme à Saint-Pétersbourg, sont de nature tantôt à consolider, tantôt à ébranler le rapprochement franco-russe. Qu'on le veuille ou non, cette politique d'Alexandre III est une grande politique étrangère pour la France puisqu'elle nous donne, en Europe, un point d'appui sans lequel notre diplomatie demeurait incertaine et par conséquent à la merci du courant d'opinion qui se formait à Berlin ; ce serait agir d'une façon criminelle que de ne pas vouloir le reconnaître ou même de ne pas profiter de toutes les circonstances qui naissent dans la vie courante des nations pour affermir cette union et en tirer les conséquences possibles.

Pourtant la manière dont les relations courantes sont établies entre la Russie et la France ne laisse pas de donner quelque inquiétude sur l'avenir de cette politique. En France la politique étrangère, comme la politique intérieure, dépend de l'opinion et par conséquent de la presse qui la représente plus encore que des chancelleries ; de sorte que, sur la ligne de conduite du quai d'Orsay on peut rester ignorant sans grand danger. Le ministère des affaires étrangères n'a jamais prétendu ni cherché à diriger en France l'opinion, tout au contraire c'est l'opinion, par la découpure de journal, qui l'a toujours influencé. Mais cette opinion n'est pas tenue aisément au courant de l'état des esprits en Russie et des véritables sentiments éprouvés par les Russes à notre égard, parce que tous les renseignements qui nous parviennent sur les choses de Russie, qu'ils arrivent de Bruxelles ou de Berlin, sont transmis de Pétersbourg par une agence allemande, l'agence Wolff, qui étant naturellement officieuse ne nous fait connaître des nouvelles, ou mieux des impressions ressenties en Russie que ce qui lui plaît : il y a là, incontestablement, un point faible dans nos rapports incessants avec la Russie, et de ce côté une source de malentendus.

En Russie, on peut presque dire que l'opinion publique n'existe pas ; les journaux russes se gardent bien de parler de tout ce qui touche à l'empereur, à son entourage immédiat ; et comme c'est exclusivement à la Cour que la direction générale des affaires est donnée, on juge que, malgré leur caractère semi-officieux, les journaux russes reflètent la marche des événements plutôt qu'ils ne leur impriment une orientation. Quant aux journaux étrangers, lorsqu'ils parlent des affaires de Russie, ils sont soigneusement caviardés de sorte que les Russes peu nombreux qui peuvent recevoir les journaux français ou allemands ignorent ce qui est écrit dans ces journaux sur les affaires russes.

C'est donc la Chancellerie seule qui dirige, en dehors de toute influence extérieure, la politique étrangère de la Russie, et cette chancellerie c'était jusqu'à ces derniers jours un homme, M. de Giers, qui vient de mourir. Quel sera son successeur ? Nous l'ignorons. Ce choix sera capital pour nos relations à plus d'un titre.

M. de Giers, comme le *Nouveau Temps* l'a dit, était le représentant des vieilles traditions diplomatiques de M. de Nesselrode et du prince de Gortchakoff et il a ardemment préconisé l'entretien de relations amicales avec la Prusse et avec l'Autriche ; si l'obéissance seule l'a déterminé à suivre la politique d'entente avec nous, combien aurait été favorisée cette politique si le sentiment personnel de ce chancelier avait été favorable à la France !

On doit en dire autant de son successeur ; surtout alors que l'empereur Nicolas ne paraît pas désirer exercer lui-même une action prédominante dans la marche de sa politique extérieure, absorbé qu'il est par la réforme de l'administration intérieure de son immense empire.

Et comment le futur ministre des affaires étrangères de Russie va-t-il être tenu au courant des sentiments de la France pour son pays : par des rapports diplomatiques. C'est ici que réapparait donc l'influence de notre quai d'Orsay. Qu'elle ait été toujours favorable à l'entente franco-russe, il est à peine besoin de le nier et les diplomates de la carrière sont les premiers à reconnaître, en parlant avec scepticisme de l'alliance russes, que le quai d'Orsay continue à être la forteresse des partisans de l'influence anglaise. N'y a-t-il pas lieu de se préoccuper d'un pareil état des esprits ?

Deux événements inégalement importants ont défavorablement impressionné l'opinion : d'une part la brusque démission de M. Casimir-Perier a donné lieu à l'étranger aux commentaires les plus fâcheux sur notre situation politique. Il a paru aux politiciens de cour que la France était à la veille d'une révolution parce que, dans un coup de tête incompréhensible, le chef de l'État se déclarait incapable de diriger plus longtemps les affaires du pays. Nul doute que les partisans zélés d'un rapprochement entre l'Angleterre et la Russie, n'aient profité de tous les moyens d'action dont ils disposent sur l'esprit de l'empereur Nicolas II pour l'éloigner d'une nation dont les destinées semblent aussi incertaines.

D'autre part, la constitution du nouveau ministère Ribot ne saurait pas être envisagée comme de nature à donner une grande confiance dans la politique franco-russe : c'est en désaccord avec M. Ribot que M. Carnot a réalisé cette entente et les sympathies de M. Ribot pour la politique anglaise sont trop établies pour que, le voulût-il, il put s'éloigner des idées qui ont prédominé toute sa vie dans son esprit. Sans doute M. Hanotaux est demeuré au ministère des affaires étrangères ; mais que serait un président du Conseil si sa volonté ne décidait point ?

Le silence du nouveau Cabinet sur sa politique étrangère n'a pas produit une heureuse impression. Si le message présidentiel rendait toute déclaration gouvernementale superflue, le discours par lequel le chef du ministère a exposé à la Chambre les conditions dans lesquelles le Cabinet était né, aurait pu contenir, à l'endroit de la politique étrangère, quelques déclarations très nettes qui ont été réservées. Ces déclarations étaient indispensables, d'abord pour combattre la mauvaise impression résultant de la démission de M. Casimir-Perier, et aussi pour faire connaître à l'Europe que la politique étrangère de la France serait nettement, loyalement celle de la grandeur et de la dignité de notre pays marchant d'accord avec la Russie. Au moment où l'empereur Nicolas va désigner son ministre des affaires étrangères cette parole pouvait avoir une haute portée ; on veut penser que c'est seulement l'occasion de la prononcer qui a manqué au président du Conseil et qu'il sera reconnaissant au membre du Parlement qui lui donnera ainsi le prétexte de compléter la déclaration ministérielle.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues*, 19 rue des Saints-Pères. — 32074 *L'Administrateur-gérant :* HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6 — 4e SÉRIE. — TOME III — 9 FÉVRIER 1895

LA POLITIQUE

7 février.

L'idée de la revision est dans l'air. M. Casimir-Perier, par sa brusque retraite, a fourni un argument aux revisionnistes : « Vous voyez bien, disent-ils, que la Constitution est mauvaise, puisque le Président, se sentant condamné à l'impuissance, a dû donner sa démission. » — S'il ne s'agissait de choses aussi graves, on pourrait trouver cette façon de raisonner amusante. Comment ! la Constitution donne au Président des pouvoirs parfaitement définis : ces pouvoirs, M. Casimir-Perier n'a pas su ou pas voulu s'en servir, et vous en concluez qu'il y a lieu de reviser la Constitution !

J'entends dire tous les jours que le Président, enfermé dans le palais de l'Élysée, est réduit au rôle d'un roi fainéant. Je propose que la Constitution soit affichée sur les murs, et que les passants soient invités à la lire. On apprendrait ainsi certaines choses dont on n'a pas l'air de se douter. On verrait que le Président a des pouvoirs aussi grands qu'aucun chef d'État dans un pays libre. S'il veut agir, la Constitution lui en donne les moyens. Il n'est désarmé ni devant les ministres, puisqu'il peut les changer, ni devant la Chambre, puisqu'il peut la dissoudre d'accord avec le Sénat. Ce n'est que devant le suffrage universel qu'il doit « se soumettre ou se démettre ».

Il y aurait quelque chose de plus urgent que de reviser la Constitution : ce serait de modifier la loi électorale. Voici deux réformes très simples, qui pourraient être acceptées, en dehors de tout esprit de parti, par quiconque souhaite que la Chambre soit l'image exacte du pays.

Avant tout, revenir au scrutin de liste, en sectionnant, si l'on veut, les départements qui nomment plus de cinq ou six députés. Le système actuel fait une place trop grande aux questions de personne, aux intérêts de clocher. Avec le scrutin de liste, les élections se feraient sur des idées, sur des programmes : c'est le moyen d'avoir dans le Parlement des partis organisés et une majorité de gouvernement.

L'autre réforme serait le vote obligatoire. On s'est étonné de tous côtés, à propos d'une élection récente, de voir un député nommé par un tiers environ des électeurs inscrits. Ce n'est pas là un cas isolé, et les statistiques prouvent que depuis bien des années la Chambre ne représente pas la moitié du corps électoral. Il n'est que temps de réagir contre l'indifférence et l'abstention. Si l'on n'oblige pas l'électeur à voter, on aboutira bientôt à ce paradoxe, que, dans un pays de suffrage universel, ce soit une minorité qui gouverne.

Scrutin de liste, vote obligatoire : je me permets d'appeler sur ces deux points toute l'attention des modérés. Il y a, parmi ceux-ci, des dilettantes qui fredonnent l'air de la revision. Qu'ils y prennent garde : si la revision se fait, il y a toute apparence qu'elle se fera contre eux plus que pour eux. Il n'est pas très prudent de dire qu'on ira à Versailles quand on ne sait ni quand ni comment on en reviendra. Vouloir, à l'heure qu'il est, reviser la Constitution, c'est jouer la République à pile ou face.

PAUL LAFFITTE.

UN PIONNIER D'AFRIQUE

Émile Masqueray

Émile Masqueray (1) est surtout connu du grand public par un livre aussi sérieux de fond que séduisant par la vivacité et la couleur du style : les *Souvenirs et Visions d'Afrique*, avec ces merveilleux chapitres intitulés : *Salomon aux yeux bleus, la Tente arabe, le Pays blanc, le Sahara, Un Saint, Chez les Ouled-Naïl, les Femmes des Barbares, la Ville de sel.* — Ceux des lecteurs pour qui les initiales du *Journal des Débats* n'ont pas de mystères savent qu'il fut aussi l'auteur d'une série d'articles sur l'Algérie où les impressions pittoresques alternaient avec la discussion des plus graves problèmes de politique et d'économie. Sur Émile Masqueray le grand public n'en sait pas davantage, et j'ai été surpris de voir, dans les nombreux articles nécrologiques qui ont paru tout de suite après sa mort, avec quelle persistance revenait cette note : « Il n'avait publié qu'un volume, *Souvenirs et Visions d'Afrique.* »

On aurait droit de s'étonner si tant d'autres ouvrages de lui avaient pu rester si parfaitement ignorés des journalistes et de ce même public qui a fait aux *Souvenirs et Visions* un accueil aussi enthousiaste. Les admirables pages des *Souvenirs* ne sont pourtant que la floraison littéraire d'un ensemble énorme de recherches, la vulgarisation splendide d'une infinité de résultats acquis par un travail opiniâtre de plus de vingt années. Chez Émile Masqueray, c'est le savant — explorateur, historien, archéologue, épigraphiste, ethnologue, linguiste — qui a formé le littérateur au style plein de magie : le littérateur ne s'est révélé dans toute la magnificence de ses dons que lorsque le savant a été en pleine possession de sa science.

Il a été donné à plusieurs d'écrire sur ces pays de soleil des pages ensoleillées. Mais les pages étincelantes de Masqueray, comparables à celles de Fromentin, de Loti et de Maupassant, sont la mise en valeur de recherches exactes jusqu'à la minutie. Masqueray a vu si lumineux parce qu'il a vu juste. Chez lui se réalise le mot célèbre : « Le beau est la splendeur du vrai. »

Ce talent puissant, cette science universelle de l'Afrique française, ne se sont pas révélés chez lui du premier coup. Un long labeur, une longue patience ont préparé la brillante éclosion. Ce que le public sait le moins, c'est ce qu'a été ce labeur.

***

Émile Masqueray n'a pas toujours eu l'existence facile. Sa ligne maîtresse, sa ligne de vie, si prématurément brisée, a été croisée et coupée par bien d'autres. Dans l'été de 1861, il était l'un de nous autres, candidats à l'École normale. Il portait le coquet uniforme de Sainte-Barbe. Au milieu des camarades, tous plus ou moins écrasés, énervés, abrutis du double labeur des compositions pour le Concours général et des compositions pour l'École, il avait conservé une prodigieuse exubérance de vie. C'était un garçon solide, svelte, déluré, au teint rose de Normand, aux cheveux noirs et abondants, aux grands yeux noirs toujours en mouvement, et qui parlait avec une abondance de Méridional, avec une gesticulation de tous ses membres bien découplés et souples. Il nous surprenait encore en ceci qu'il savait une foule de choses que nous ignorions, d'ailleurs étrangères aux examens. Il nous ouvrait des échappées sur les langues orientales, les voyages lointains, la vie de la mer et du désert, l'Amérique, etc.

Évidemment, dans sa province de Normandie, il avait mené une vie très active, courant à cheval les prairies, hantant les grèves, reniflant l'air salin, suivant des yeux, avec une envie et un regret, les navires en partance. Il y avait chez lui à la fois de l'expérience et de la naïveté, des élans irréprimés d'ardeur juvénile, une bonne humeur qui acceptait d'avance, joyeusement, toutes les épreuves de l'existence, des envolées vers des horizons inconnus, bien loin des programmes universitaires, quelque chose qui lui faisait regarder avec quelque méfiance les barreaux de la cage universitaire. De toute sa personne si vivante se dégageait je ne sais quoi d'aventureux, de brave, de noblement inquiet. Il faisait naître la sympathie autour de lui et le monde soucieux et froid des malheureux candidats en était agréablement remué.

Cette année-là Masqueray n'entra pas à l'École. Avait-il commis des solécismes dans ses compositions grecques ou latines? Sur la marge de ses compositions françaises avait-on écrit : « Aucun style » ? Il y a certaines natures dont un examen ne peut chiffrer la vraie valeur. Ensuite, pendant des années j'ai perdu de vue Masqueray. J'ai su, longtemps après, qu'il avait été pendant un an chargé de cours au collège de Valence (1862-1863); puis, pendant trois ans (1863-1866) secrétaire de Victor Cousin, qui l'employait à ses traductions de Platon, et dont le foyer était une bonne école de frugalité. Enfin il put entrer dans la grande maison de la rue d'Ulm, y resta trois ans (1866-1869), en sortit agrégé, et fut envoyé professeur d'histoire au lycée de Bastia.

Il avait payé assez cher, d'une assez longue attente, le droit de contracter l'engagement décennal. Mais quand éclata la guerre, il n'eut souci des immunités

(1) Né à Rouen le 21 mars 1843; mort à Saint-Étienne-de-Rouvray (Seine-Inférieure) le 19 août 1894.

que lui conférait cet engagement : on le retrouve soldat d'artillerie au siège de Paris, pointant les gros canons au Mont-Valérien. La guerre finie, il reprit son poste à Bastia; mais une maladie de gorge (bronchite ou laryngite), contractée sur les chemins de ronde du Valérien, le contraignit à demander un congé qui dura un an (1871-1872).

A ce moment ne s'était pas encore éveillée en lui la vocation africaine. Quand chaque année, au printemps, l'administration bienveillante lui posait la question réglementaire : « Dire s'il irait partout en France », il répondait : « Désire être nommé soit à Caen, soit au Havre, soit à Rouen (avril 1870). » C'était le pays natal qui le rappelait, la Normandie aux prairies fraîches, aux larges eaux courantes : tout le contraire de l'Afrique aride et brûlée. Ce vœu n'ayant, sans doute, pu être exaucé, un autre se formula : « Irait volontiers à Alger (mai 1871). » Cette fois la vocation apparaît. Peut-être pour la première fois de sa vie, le souhait d'Émile Masqueray se réalise : de 1873 à 1875, nous le trouvons professeur d'histoire au lycée d'Alger.

Ce qui n'avait été peut-être, de la part de Masqueray, qu'un désir de convalescent, l'attrait d'un tiède climat pour une poitrine malade; ce qui n'avait été, de la part de l'administration, qu'un acte de complaisance facile (Alger était alors peu demandé), allait fixer pour toujours cette carrière si incertaine au début. Alger et l'Algérie prirent Masqueray; elles le prirent tout entier, intelligence et cœur, puissance de travail et fantaisie. « S'il irait partout en France? » continuait à demander, chaque année, l'administration bienveillante. Et maintenant, pendant près de vingt ans, invariable était la réponse : « Rester en Algérie. »

Cela ne voulait pas dire : « Rester à Alger. » Car bientôt nous constatons dans cette carrière professorale une « interruption de service » de cinq ou six ans. S'il n'est plus dans sa chaire du lycée, où est-il? Partout en Algérie. Partout, mais point au hasard. A Alger même, il avait appris l'arabe, qu'il parlait, lisait et écrivait; il s'était initié à l'ethnographie et à l'histoire de notre colonie; à la mairie d'Alger, il faisait un cours pour les interprètes militaires (il n'y avait alors, dans notre colonie, point d'autre enseignement supérieur). Masqueray s'était tracé, avec précision, un vaste plan d'études en plein air, et ce plan il allait le suivre, dans la série si variée de ses explorations, avec une méthode inflexible. Il avait bien vite démêlé qu'en Algérie ce ne sont pas les Arabes, « envahisseurs du XIe siècle », en réalité des intrus, mais bien les vrais indigènes, c'est-à-dire les Berbères, qui sont, numériquement et politiquement, l'élément important. Ce sont eux, les anciens Libyens d'Hérodote, « que nous appelons aujourd'hui *Kabyles* dans le Djurdjura, *Chaouïa* dans l'Aurès, *Touareg* dans le Sahara, *Chellouh* et *Braber* dans le Maroc », — ce sont eux qui constituent le fond même de la population africaine, eux qui ont survécu intacts à toutes les dominations, — carthaginoise, romaine, vandale, byzantine, arabe, turque, — et avec qui nous avons à compter si nous voulons établir solidement la nôtre.

En 1874, Masqueray profita des vacances de Pâques pour faire une reconnaissance dans le Djurdjura. Il avait si bien préparé ce court voyage qu'il en rapporta : 1° des *Impressions de voyage* très précises sur la vie des Kabyles, leur état social et leurs divisions en partis, leur musique et leurs chants de guerre, leurs poésies lyriques et satiriques, leur aptitude à recevoir la civilisation européenne (1); 2° un rapport sur l'état de l'instruction primaire française en Kabylie et sur les moyens de la développer (2). Ce rapport a été le point de départ des grandes créations d'écoles françaises destinées aux indigènes, une des plus belles initiatives de Jules Ferry. Chargé ensuite de plusieurs missions dans le même pays, Masqueray, — au bordj du Fort-National qu'assiégeaient naguère leurs tribus insurgées, sous le frêne des Illiten de Sommeur, à l'ombre duquel, en 1857, la prophétesse Lalla-Fatma prêcha la guerre sainte, — réunit en de grandes assemblées les chefs et les notables des villages kabyles. Il leur fit comprendre la nécessité d'apprendre notre langue et de la faire apprendre à leurs enfants, obtint la promesse de leur concours, discuta l'achat des terrains nécessaires à l'édification des écoles. Il existe, tant au ministère de l'Instruction publique qu'à l'Académie d'Alger, une masse énorme de rapports rédigés par lui, avec des cartes, des plans de construction, des devis de dépenses. Pour l'œuvre qui lui était chère, la régénération du vieux peuple berbère par l'éducation française, le délicat artiste des *Souvenirs et Visions* s'est fait, pendant près de sept ans, diplomate pour négocier avec les *amin*, statisticien pour déterminer le rapport de la population scolaire au total de la population, topographe pour préciser les meilleurs emplacements d'écoles, comptable et architecte.

Dès 1875, il avait préparé l'exploration d'une autre région berbère, ce massif de l'Aurès qui fut, au temps des invasions arabes, le grand refuge des populations indigènes, Berbères plus ou moins romanisés et colons romains tendant à se berbériser. Dans une demande de mission, datée de mai 1875, il formulait le programme de cette nouvelle série d'études :

(1) Les *Impressions* ont paru dans la *Revue Bleue* de 1876 (nos des 19 et 26 février).

(2) Publié à la suite d'un Rapport de M. Stanislas Lebourgeois; Paris, Paul Dupont, 1880.

1° Au point de vue ethnographique, rechercher l'origine des tribus qui composent aujourd'hui le groupe des Chaouïa;

2° Au point de vue historique, retracer les principales migrations de ces tribus et les grands événements auxquels elles ont pris part;

3° Tracer le plan d'une grammaire et d'un dictionnaire chaouïa, comparés à la grammaire et aux vocabulaires kabyle et tamachek;

4° Présenter un tableau des coutumes *chaouïa* et les comparer aux coutumes kabyles;

5° Reconnaître les monuments préhistoriques et les inscriptions libyques qui se trouvent en grand nombre sur les pentes nord de l'Aurès.

J'insiste sur l'Aurès à cause de son importance historique, car c'est l'Aurès surtout qui a résisté aux Vandales, aux Grecs et aux Arabes.

Ce vaste plan, si complexe, a été réalisé, pour ainsi dire, de point en point. — La topographie, l'ethnographie, l'histoire de la région ont été élucidées dans une série de travaux : la *Note concernant les Aoulad-Daoud* (1), une des trois nations principales de l'Aurès ; une *Note concernant les Aoulad-Abdi*, qui est restée inédite ; une étude sur le *Djebel-Chechar* (2) ; la thèse latine *De Monte Aurasio*, accompagnée d'une petite carte où les erreurs de la carte d'état-major ont été rectifiées (3). — Les principes de linguistique ont été esquissés, de main de maître, dans la « Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des *Zénaga* du Sénégal avec les vocabulaires correspondants des *Chaouïa* et des *Beni-Mzab* » (4). — L'archéologie a eu sa part dans les fouilles de Timgad, cette Pompéi africaine, qui s'est révélée avec ses temples en ruines, son théâtre, son vaste forum aux larges dalles, qu'encombrent les soubassements des statues équestres érigées aux empereurs victorieux. Masqueray a été le premier à signaler les plus importantes des inscriptions romaines de Timgad : notamment la fameuse *Liste des Magistrats*. Il a publié de nombreux rapports archéologiques (5) sur Khenchela (l'ancienne *Mascula*), Besseriani (l'ancien *Ad Majores*), Seriana, la Bellezma, Negaous, Tolga, la ville mégalithique de Ichoukkan. Partout il déterminait la direction des voies romaines, l'emplacement des camps occupés par les légionnaires. Il fouillait les nécropoles et collectionnait les crânes. Et, à côté des villes mortes sur lesquelles il faisait luire le premier rayon de vie, Émile Masqueray regardait les choses vivantes et les hommes vivants, étudiait notre mode d'administrer les indigènes musulmans, descendus peut-être de colons romains et chrétiens, déterminait pour l'avenir les conditions de leur relèvement.

Après les missions de la Grande-Kabylie et de l'Aurès, est venue celle du Mzab, un troisième centre de populations berbères, protégé, celui-ci, non plus par les escarpements des montagnes, mais par l'immensité des déserts de sable et des déserts de pierre.

Quand Masqueray entreprit cette exploration (1878), les cinq villes du Mzab, la glorieuse Pentapole du Sahara, n'avaient point encore subi l'annexion française (elle n'eut lieu qu'en 1882). Or si les Mzabites, surveillés aujourd'hui par nos forts et administrés par nos officiers, passent pour assez réfractaires à notre influence, combien plus, à cette époque, se gardaient-ils jalousement de toute ingérence, de tout coup d'œil même, dans leurs affaires. Soumis à la théocratie de leurs *tolbas* (clercs), courbés sous des lois draconiennes et sous la menace de l'excommunication religieuse, ils formaient des républiques de sectaires, quelque chose comme les Puritains de Cromwell ou la Genève de Calvin, d'autant plus intransigeants qu'ils sont traités en hérétiques par les autres musulmans et que ce sont les persécutions religieuses qui autrefois les refoulèrent dans ces effrayantes solitudes. Émile Masqueray alla les y relancer, tout seul, se fiant à sa parfaite connaissance de l'arabe et à une certaine connaissance de leur idiome berbère. Il avait entendu parler de livres sacrés qu'ils cachaient à tous les regards : une ancienne chronique (celle d'Abou-Zacharia) et un recueil de lois religieuses (le *Kitâb-el-Nil*) (1). C'étaient leurs secrets qu'il prétendait leur ravir. Ces livres saints, il avait la prétention sacrilège de les copier, pour les traduire ensuite en français.

Lui-même a raconté ses émotions quand le moment de la lutte, c'est-à-dire de la discussion, approcha :

Je craignais, mais sans désespérer de ma bonne étoile... Les clercs de Mélika (une des cinq villes) m'attendaient dans une petite maison voisine de la mosquée. Dans aucune ville du Mzab les clercs ne sont venus à moi : ils représentent l'ancienne royauté des Imams *ibâdites*. Comme je portais le costume arabe, moins la corde de chameau, signe distinctif des laïques du Mzab, je n'hésitais pas à laisser mes chaussures à la porte de leurs con-

(1) Alger, Jourdan, 1879.

(2) *Revue Africaine*, t. XXII, p. 26, 129, 202, 259.

(3) *De Aurasio Monte*, Paris, Leroux, 1886. — Il est à noter, d'ailleurs, qu'il n'existe encore aucune bonne carte de l'Aurès. Dans le voyage que nous y avons fait en décembre 1892, la petite carte de Masqueray nous a été fort utile.

(4) Extrait des *Archives des missions scientifiques*, IIIe série, t. V. — Tirage à part, Imprimerie nationale, 1879.

(5) Dans la *Revue Africaine*, t. II, p. 44, et XXIII, p. 65 et 81. — Tirage à part, pour Khenchéla et Besseriani. Alger, Jourdan, 1879.

(1) La *Chronique d'Abou-Zacharia* a été traduite et publiée par E. Masqueray, avec une très intéressante introduction et de nombreuses notes; Paris, Delagrave, 1879. — Il avait commencé à traduire le *Kitâb-el-Nil*, mais l'œuvre a été reprise par MM. Saintonge, président à la cour d'Alger, et Zeys, conseiller. — Dans les papiers de Masqueray est restée inédite une curieuse étude : *Clercs et Laïques de l'Oued-Mzab*.

seils, suivant la coutume, et je leur accordais toutes les marques de distinction que notre politesse admet et que leur situation exige. J'allai donc chez les clercs de Mélika, et je les saluai profondément, les pieds nus, la main sur la poitrine, comme j'avais salué ceux de Ghardaïa et de Beni-Isgen... Je leur fis lire ma lettre de recommandation... Le lendemain, j'avoue que je fus ému quand je vis un des clercs poser sur la table un objet enveloppé d'un mouchoir blanc : c'était un volume... Je fus pénétré d'une joie que je dissimulai de mon mieux. Toutes mes fatigues passées me revinrent en mémoire pendant que le clerc déliait les cordons du mouchoir : je revis dans un éclair rapide les mauvais chemins de l'Aurès, les plaines nues des Nememcha, Tolga, où j'ai failli être assassiné... et mes longues stations sous la tente chez les Amamra et les Ouled-Yacoub (1).

Dans une lettre intime, contemporaine de l'événement, éclate le cri de joie qu'il dut alors réprimer : « Je déchire l'enveloppe de ma lettre ! J'aurai ce livre religieux fermé pour tous jusqu'ici !... On me le donne ! J'emporte la confiance de ces *tolba* qui me faisaient asseoir pieds nus le premier jour. »

Mais pour atteindre, en tous ces pays, aux résultats souhaités, que de fatigues ! que de milliers de kilomètres parcourus à dos de mulet, à dos de cheval, à dos de chameau coureur ! que de périls par les chemins bordés de précipices dans les Kabylies et l'Aurès, par les *hamadas* ou déserts de pierre où rien ne vit, par les déserts de dunes mouvantes où un souffle d'air suffit à effacer tout sentier ! Masqueray était infatigable : j'en sais quelque chose, pour avoir fait route avec lui. Le soir, quand bêtes et gens, les unes fourbues, les autres épuisés, ne demandaient qu'à dormir, il tenait tête à ses hôtes, point fatigués ceux-là, s'engageait avec eux en d'interminables conversations, faisant alterner l'arabe avec le berbère, s'enquérant des variétés dialectales, des *Kanouns* ou coutumes, des industries, des routes sahariennes. Sur son teint de Normand, frais comme celui de son compatriote Maupassant dans les belles années de celui-ci, à peine si le soleil d'Afrique avait prise. Sa bonne humeur, rien ne l'altérait. Les courses sans fin à travers le Sahara le grisaient seulement d'une griserie salubre, dont il fait quelque part l'aveu :

J'ai erré pendant trois jours dans le désert, et maintenant j'entre par le sud dans le faubourg méridional de Laghouat... Je suis tout pénétré de l'air du large... Je m'étonne, en vrai Barbare, de voir ces demeures étroites. Des hommes s'y introduisent, en courbant l'échine, par des ouvertures basses, et ils y restent serrés comme des renards, sans parler ni remuer un membre. Leurs mains sont molles et leurs faces livides... En ce moment j'entrerais très bien dans une cour comme celle-là, et j'y prendrais toute la paille et toute l'orge nécessaire à mon cheval, sans me soucier du propriétaire. La force accumulée dans mes poumons, dans mes veines et dans mes muscles se détend en mouvements brusques, en paroles brèves; je n'ai peur de rien, et ces êtres qui fuient le jour me semblent faits pour m'obéir... D'où viennent ces hommes qui ont eu l'idée de s'enfoncer dans ces cubes de boue ? De quelle espèce sont-ils (1) ?...

Qu'on relise ses pages incomparables sur le Sahara « abîme d'air et de lumière », sur cette « clarté divine » qui « enveloppe et inonde », sur les *hamadas* au sol hérissé d'aiguilles où saignent les pieds des chameaux, où les fers des chevaux se rayent et se fendent comme le verre mordu par le diamant, sur les mirages qui font paraître des eaux claires où règnent éternellement la sécheresse et la soif, sur les hallucinations qui assiègent le voyageur indigène quand, le cerveau congestionné, les yeux éblouis, les oreilles tintantes, il croit entendre le cri des *djinns* ou se sent effleuré par le battement d'ailes diaboliques.

De tous ces voyages, Émile Masqueray avait rapporté des œuvres et, plus encore, des matériaux pour d'autres œuvres. Il connaissait l'Algérie comme nul habitant d'Alger ne la connaît : il la connaissait tout entière, avec ses races, ses nations, ses langues, avec ses villages berbères perchés sur des pics, avec ses villages d'argile dans le marécage des oasis, avec ses villes du Mzab, archipel d'îlots perdus dans l'immensité saharienne, avec son passé et son présent, avec tout ce qui se meut à la surface, avec tout ce que l'histoire a couché sous le sol, en étages superposés de civilisations évanouies.

Depuis cinq ans, il la parcourait, cette Algérie, des montagnes du Nord aux solitudes de l'Extrême-Sud, fouillant le sol ou fouillant la mémoire des hommes, lorsqu'en 1879 se constituèrent les Écoles supérieures d'Alger. Dans la pensée de leur fondateur, elles étaient comme les pierres d'attente de la future Université d'Algérie, et, en même temps, d'un Institut africain destiné à poursuivre l'exploration scientifique de notre conquête.

Pour y occuper la chaire « d'histoire et antiquités de l'Afrique », qui pouvait être plus nettement désigné que Masqueray ? Dans la demande qu'il adressa au ministère (24 déc. 1879), on voit avec quelle netteté s'était depuis longtemps fixé en son esprit le plan de sa vie scientifique :

Dans la prévision, aujourd'hui justifiée, que notre pays aurait très prochainement, et plus que jamais, besoin en Afrique d'hommes capables de mettre en lumière toutes les richesses de cette contrée vierge en quelque sorte, j'ai consacré mon temps, en dehors de mes occu-

(1) Introduction à la *Chronique d'Abou-Zacharia*.

(1) *Souvenirs et Visions : Laghouat*. Paris, Dentu.

pations professionnelles, à l'étude des langues arabe et berbère et à la lecture de tous les documents historiques, géographiques, archéologiques, relatifs à l'Afrique...

Pendant des années j'ai vécu sous la tente, dirigeant des fouilles dans les villes romaines et dans les villes mégalithiques du sud de la province de Constantine et de la bordure saharienne, m'instruisant sur place des traditions et des dialectes berbères, levant des plans et résolvant des difficultés géographiques, au milieu de difficultés sur lesquelles je n'ai jamais cru convenable d'insister... J'ai dû dormir souvent par terre, surveiller mes travailleurs sous le soleil ou sous la neige de l'Aurès, monter à cheval tous les jours, écouter pendant de longues heures des conteurs ou des anciens des villages...

Maintenant, au lieu de regarder ma carrière comme terminée, ce qui est le cas de nos vulgarisateurs, je la vois s'ouvrir devant moi débarrassée de tout obstacle...

Ces études se résument en un seul mot : l'histoire. Je n'ai jamais fait d'archéologie ou de linguistique qu'au point de vue historique, et je souhaite ardemment, monsieur le ministre, que cette considération vous semble prédominante. Si vous m'offriez une chaire d'archéologie pure ou de linguistique, je regretterais presque les travaux spéciaux qui m'ont donné quelque renom dans ces études particulières... C'est surtout comme historien que je puis être utile dans l'Institut...

Non seulement il fut désigné pour la chaire qu'il demandait, mais, par arrêté du même jour, il fut nommé directeur de l'École des lettres d'Alger. Il occupa cette double situation pendant quinze ans.

Il n'abandonna point pour cela ses travaux personnels, substance sans cesse renouvelée de ses brillantes leçons. Sa publication la plus importante de cette période est la *Formation des cités*, pour laquelle la Faculté des lettres de Paris « à l'unanimité » lui conféra le grade de docteur (1) : c'est un livre de haute philosophie et d'histoire comparée, fondé sur l'information la plus exacte et la plus large. — Suivant le mot connu, « sachant tout, il pouvait tout dire en peu de mots » : aussi donnait-il en 1881 (2) un aperçu des fastes de l'Afrique, où les lois de cette histoire se dégagent avec une surprenante clarté.

Enfin il commençait la publication du *Dictionnaire français-touareg* (3). L'histoire de ce dictionnaire mérite d'être rappelée. Vers la fin de 1887, plusieurs Touareg, capturés à la suite d'une *razzia* malheureuse contre les Chaamba, avaient été amenés à Alger et internés à la prison de Bab-Azoun. L'un s'appelait Kenan-ag-Tissî, et était de race noble ; l'autre, Chekkadh-ag-R'all, était de race vassale et serviteur du premier. L'autorité militaire ne savait trop quoi faire de ces captifs : il y avait peu de raison de les détenir, puisqu'en somme ce n'est pas nous qu'ils avaient attaqués ; mais les renvoyer chez eux paraissait impossible : les Chaamba n'auraient pas manqué de les écharper au passage. Masqueray trouva un moyen de les utiliser : il en fit les collaborateurs d'un dictionnaire. D'ailleurs les rapports avec ces Berbères du grand Sahara étaient alors si rares et si difficiles, un Touareg était, à Alger même, une telle rareté, que c'était une bonne fortune que d'avoir sous la main des spécimens de cette curieuse famille humaine. Masqueray obtint de les visiter à Bab-Azoun, leur apporta des cadeaux, des douceurs, les gagna comme il avait séduit les Berbères du Mzab, et, dans un nombre infini de conférences, parvint, grâce à un interprète arabe (car ces gens ignoraient l'arabe et ne savaient que leur taïtoq), à se faire des idées très nettes du lointain pays qu'ils habitaient, de leurs coutumes, de leur langue. De ces entretiens naquit le Dictionnaire : les mots et phrases taïtoq y sont imprimés avec les caractères propres aux Touareg, et qui ne sont autres que ceux des vieilles inscriptions libyques, autrefois collectionnées par le général Faidherbe. Au cours de ce travail, et pour récompenser ses deux principaux collaborateurs, Masqueray obtint du général commandant l'autorisation de faire voir Paris et la grande Exposition de 1889 à Kenan et à Chekkadh. Ce ne fut point une entreprise facile que de les amener de Marseille à Lyon : à chaque arrêt du train, ces bons musulmans descendaient sur le quai, y étalaient leurs tapis de prière, et, une fois agenouillés, rien, ni le sifflet de la locomotive, ni les tintements de la cloche de départ, ni les objurgations du chef de train, rien ne pouvait les décider à remonter en wagon avant d'avoir achevé la récitation de la *fatia*. Tous les Parisiens ont gardé le souvenir de deux hommes étranges, l'un de taille colossale, tous deux de fière mine, tous deux en riche costume de guerrier, tous deux portant sur le visage un voile de crêpe noir qui jamais ne s'est levé. On sait que Kenan, rentré en Afrique et mis en subsistance dans une tribu arabe, parvint à s'évader ; que Chekkadh fut un des compagnons de Crampel dans la malheureuse expédition du Tchad et qu'il

(1) *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie. Kabyles du Djudjura, Chaouia de l'Aurès, Beni-Mzab* ; Paris, Leroux, 1886.

(2) Dans les *Notices sur Alger et l'Algérie*, publiées à l'occasion du Congrès d'Alger de la Société pour l'avancement des sciences ; Alger, Jourdan, 1881. — On trouvera la même largeur de vues historiques et philosophiques dans les *Révolutions de l'Afrique du Nord* (un chapitre du t. IV de l'*Histoire générale ;* Paris, Colin, 1894) : ce fut la dernière œuvre d'Émile Masqueray.

(3) *Dictionnaire français-touareg* (dialecte des Taïtoq), gr. in-8° ; Paris, Leroux, 1893-1894. — Deux fascicules ont paru. Le troisième et dernier, auquel l'auteur n'a pu mettre la dernière main, va, paraît-il, être publié par les soins de M. René Basset, l'éminent philologue africain de l'École des lettres d'Alger. — Un *Essai de grammaire tamachek* (touareg) avait été publié en 1860 par le général Hanoteau.

disparut dans la catastrophe d'El-Kouti (avril 1891).

Masqueray avait bien d'autres travaux en tête. Ses livres, ses brochures, ses mémoires n'étaient qu'une préparation. Il était homme à nous donner une histoire de l'Afrique du Nord. Après tout ce qu'il a publié, on est surpris de ce qui reste encore inédit des œuvres commencées. De là ce mot douloureux qui lui échappa, dit-on, à ses derniers moments : « Disparaître à l'heure où la moisson était prête et où il n'y avait plus qu'à la recueillir ! »

Tant de labeurs, peut-être aussi tant de fatigants voyages, avaient fini par épuiser la robuste constitution de Masqueray. C'est une affection cardiaque qui a commencé à la miner. Il avait dû renoncer à ces expéditions qui, naguère, se renouvelaient presque chaque année, et dont il avait d'avance une joie d'enfant, rien qu'à faire sortir du grenier ses cantines et à visiter les coutures de sa tente de campagne. De cette inaction il avait regret, bien qu'il ne la crût pas définitive et qu'il se complût encore à esquisser de vastes plans de voyage, à rêver de pointes hardies dans l'extrême Sud, en plein pays touareg, pour aller parler avec les compatriotes de Kenan la langue que celui-ci lui avait apprise. Une récente photographie de Masqueray nous montre un visage émacié, des yeux qui ont perdu l'étonnante vivacité d'autrefois. Il devait déjà s'être senti « touché par l'aile d'Azraël » quand, en tête de ses *Souvenirs et Visions*, il écrivait les lignes mélancoliques de la dédicace à sa mère :

Je te fais présent de ce livre; je te le dédie de préférence à tout autre, parce qu'il est le plus voisin de mon enfance bénie, de ta grâce de jeune mère et de tes cheveux blonds. Si peu que je retourne vers le passé, il me semble que je remonte vers tes caresses. Peut-être aussi y reconnaîtras-tu, à quelques traits encore colorés, l'adolescent dont tu aimais à tenir dans tes mains la tête inquiète, par une sorte de pressentiment de l'avenir. Lis-en quelques pages, et conclus, en le fermant, que le sort aurait mieux fait de me laisser passer ma vie auprès de toi, dans ton ombre. Le voyageur ramène toujours trop de poussière à la maison.

Quelle poussière? Apparemment ces souvenirs hallucinants qui tendent à faire oublier le pays natal, cette contention extrême de toutes les forces intellectuelles et physiques qui « se détend en mouvements brusques, en paroles brèves », et aussi ces lésions des organes trop surmenés, ces effluves mortels qui, sans qu'on s'en doute, ont pénétré dans le sang, et bientôt, du « buveur d'air » enivré de l'abîme de lumière, font le voyageur épuisé qui revient mourir au gîte.

Deux passions surtout ont occupé cette active existence d'un quart de siècle : l'amour de la France, encore avivé par l'aspect de ces pays si loin d'elle, si différents d'elle, et où cependant tout parle d'elle éloquemment; l'amour de l'Algérie, en ses splendeurs et ses rudesses, en ses paysages magiques et ses peuples étranges.

Quand, à la grande revue de Boos près Rouen, se déploient les régiments, sonnent les clairons et les tambours, flottent les couleurs de l'étendard sur les lignes hérissées d'acier, sur ces « rues vivantes » irréprochablement alignées, sur ces « flots luxuriants de soldats qui défilent alertes, minces, sanglés », sur les escadrons « dont les chevaux agiles allongent leurs jambes fines sur la terre meuble, comme des lévriers », Masqueray jouit, sans se défendre, de la joie et de l'orgueil communs à tous les cœurs français; il se perd avec volupté dans l'océan de cent mille spectateurs qui n'ont qu'une âme et qu'un cri, et ce cri, c'est peut-être lui qui, sans s'en apercevoir, l'a poussé le premier.

Cette France armée, à la fois séduisante et terrible, il la retrouve dans un coin de ses déserts familiers, dans une petite revue à Laghouat, là où les Romains ont à peine risqué le pied et où nous nous sommes établis comme pour l'éternité, et le même enthousiasme le reprend, et il nous dit pourquoi la France est aimée là-bas, la France glorieuse et juste, « la France des soldats ».

Il aime aussi nos populations indigènes de l'Algérie : il a voulu pénétrer dans leur vie, dans leurs idiomes, dans leurs modes les plus secrets de sentir et de penser. Il s'est mis, pendant de longs mois, à l'école d'un de ces cheïkhs mystiques de l'Islam, Ben-Smaïa, d'Alger ; il a presque prié avec lui ; il s'est penché au bord de cet abîme de la méditation ascétique qui conduit à l'anéantissement de tout être en Dieu. Ces peuples qui luttèrent si bravement pour garder leur liberté, qui ont trempé de sang chaque pouce du terrain cédé, que la France a si « largement abreuvé de poudre », et qui maintenant se reposent à l'ombre de son drapeau, Masqueray les voudrait heureux. Il a la conscience très vive des devoirs du vainqueur, puissant comme Allah, envers ces vaincus, humiliés devant lui comme devant leur Dieu. C'est sa première pensée quand pour la première fois, au lendemain de la grande insurrection, il foule le sol de l'héroïque Kabylie, deux fois conquise, et à quel prix ! Sur les cendres des zaouïas incendiées par nous, sur les ruines de l'École des arts et métiers, il pense à fonder ces écoles où l'on a vu depuis, parfois entre des murs marqués par les balles, les fils des colons français et ceux des vieux Berbères recevoir fraternellement le même enseignement. Ailleurs aussi, il y a eu des insurrections, épreuves cruelles pour tous. Depuis le premier voyage de

(1) La *Revue de Boos*, dans le *Journal des Débats*, 22 septembre 1888.

Masqueray dans l'Aurès, la poudre a parlé, un peu par suite d'une erreur de gouvernement commise par nous. Alors il se rappelle comment il a été reçu, naguère, chez ces futurs rebelles :

Nous tombâmes malade de la fièvre, le cheïkh et moi ; ma tente fut dressée à côté de la sienne, et ses fils allaient de l'une à l'autre comme si j'eusse été un des leurs. Quand je pus me lever, la petite famille m'installa sous de beaux arbres au bord d'un ravin; les jeunes gens portaient une table et ma chaise et me tenaient compagnie. Quelques passants s'approchaient timidement, s'asseyaient, regardaient, puis revenaient le lendemain. Ces nouveaux amis m'apportaient des grenades ou des figues.

Mais depuis lors, que s'est-il passé?

Peut-être le vieux cheïkh d'El-Hammam a vu sa masure renversée, sa tente déchirée par nos spahis, ses moutons vendus, son silo pillé, ses fils blessés ou tués. Que ceux qui ne peuvent comprendre que je le plaigne autant qu'un de mes compatriotes passent leur chemin (1).

L'indigène connaît surtout le soldat qui le dompte, l'administrateur qui le gouverne sans parfois bien l'entendre, le colon qui le traite en être inférieur, le faiseur d'affaires qui ne songe qu'à l'endetter pour l'expulser ensuite de sa terre. Ceux qui lui veulent sincèrement du bien, non pour lui seulement, mais pour que, traité avec justice, il devienne un ami dévoué de la France, sont beaucoup plus rares. Il en est d'autres qui ne voient là-bas qu'un pays à exploiter, n'ont en tête que le profit immédiat de l'heure présente, ne se soucient pas que l'Algérie reste un danger et une faiblesse pour la France au lieu de devenir pour elle une source inépuisable de puissance militaire et de richesse. A leurs yeux c'est une folle et ridicule utopie que de rêver d'une grande France, prolongée, à la fois par la colonisation européenne et par la conciliation des indigènes, jusqu'aux sables du Sahara. Par exemple, ils estiment inutiles et ruineuses les écoles indigènes ; ils voteraient des deux mains la suppression de l'Université d'Alger, de cette chaire qu'a honorée Masqueray. Par malheur, le groupe des Français qui s'inspirent des leçons du passé et travaillent pour l'avenir, ce cercle de patriotes se resserre de plus en plus; la mort frappe dru dans leurs rangs, enlevant les plus illustres comme les plus humbles : en deux ans, après Jules Ferry et Eugène Scheer, voici que sont tombés Masqueray et Burdeau. Grandes pertes pour l'Algérie indigène, plus grandes encore pour l'Algérie française, pour la France africaine de l'avenir, par qui doit se doubler un jour de la France européenne!

ALFRED RAMBAUD.

(1) *Notice sur les Aoulad-Daoud* 1879.

LE DERNIER SECRET[1]

Nouvelle.

VI

Ce jour-là et le jour suivant, Mme Roger vit à peine son mari. Sous prétexte de s'occuper de l'enterrement, il fuyait sa demeure, où sans cesse il craignait de laisser éclater sa douleur. Où allait-il? Par les quais, sans doute, par les rues, par les boulevards, partout où vont errer les malheureux qui demandent au bruit de bercer leur chagrin, au mouvement de l'abattre, et dont les pieds se fatiguent sans but sur les trottoirs. Quand il rentrait, c'était pour prendre Claire dans ses bras et la serrer contre lui. Il ne remarquait ni la méfiance, ni la froideur de sa femme. Il ne répondait pas à ses questions :

— D'où viens-tu? lui demandait-elle.

Il la regardait d'un air hébété, et balbutiait, avec effort :

— Les pompes funèbres... L'état civil...

Elle reprenait :

— As-tu faim?...

Il secouait la tête.

— Tu as déjeuné?..

— Oui... au restaurant...

Le soir du second jour, l'ayant trouvé accablé dans un fauteuil, et tout en larmes, elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Comme tu la pleures!... Pourtant, ce n'était qu'une étrangère... Que ferais-tu pour moi?...

Il ne remarqua pas le ton amer dont elle dit ces paroles, et, dans un grand besoin d'être consolé, il lui serra la main tendrement.

— Tu disais autrefois, fit-elle, qu'il ne faut jamais s'approfondir sur les choses pénibles, qu'on ne peut pas changer.

Il murmura :

— Autrefois... Autrefois...

Et sa pensée éveillait des souvenirs tout proches, que la mort venait de rejeter dans l'éloignement formidable du jamais plus.

L'enterrement, qui eut lieu le lendemain matin, fut très simple. Deux ou trois voisins, locataires ou fournisseurs, se trouvèrent seuls à suivre le convoi. Pas de parents, la morte n'ayant plus de proche famille ; quant aux cousins éloignés, il n'en parut aucun ; le frère des colonies ne donna pas non plus signe de vie. Mme Roger, qui avait ses plans, se déclara trop souffrante pour aller jusqu'au cimetière. A l'église, pendant l'office, tandis que les voix des prêtres

1 Voyez la *Revue* du 26 janvier et du 2 février 1895.

résonnaient lugubrement dans le vide, elle ne cessa d'observer son mari. Le pauvre homme ne songeait point à se contraindre : il s'abandonnait, effondré, lamentable, sans aucun souci des yeux qui l'observaient, ni de sa propre dignité. Elle pensa, dans un mélange de mépris, de colère et d'envie :

« Je l'aurais cru plus fort : il est lâche !.. »

Puis, peu à peu, à mesure que le service avançait, son sentiment se détendit : être fort, c'est facile, dans le courant de la vie, quand les jours se succèdent, égaux et paisibles ; mais quand la douleur vous frappe et vous terrasse, quelle énergie faut-il pour la braver ! Cette énergie, il ne l'avait pas, voilà tout. Il était faible, comme le sont la plupart des hommes... Elle s'attendrit sur cette faiblesse, et murmura :

— Comme il l'aimait !..

Ah ! pourquoi donc ne savait-elle rien de cet amour que les larmes qu'il faisait verser ! Pourquoi l'avait-elle ignoré pendant toutes les années où elle aurait pu s'irriter et le combattre ? Car maintenant, que pouvait-elle ? On ne se fâche pas contre une morte ; la rancune s'arrête au tombeau.

Un instant, elle s'attarda à cette idée d'indulgence, qui bientôt se modifia et se transforma : *l'autre*, en effet, n'était plus qu'une chose inerte, enfermée dans la boîte vernie, couverte d'un drap noir, qui tout à l'heure serait sous terre ; mais il restait le vivant ; et sur celui-ci, que les mystérieux liens du regret attachaient encore à la disparue, mais que guettaient l'oubli, la consolation, le désir de renouer sa vie, — est-ce qu'elle, l'abandonnée, n'allait pas reprendre ses droits ? Comme il l'aimerait de nouveau, comme il aurait besoin de son affection, le pauvre être qui sanglotait à genoux à deux pas d'elle, — demain, aujourd'hui déjà, tout à l'heure, quand il reviendrait tout meurtri du cimetière, avec son enfant qu'il ne pouvait avouer ! Et si elle voulait se venger ! Ah ! certes, la vengeance ne lui serait pas difficile, elle aurait le choix des moyens, elle pourrait à son gré l'humilier, le torturer, le désespérer !.. Et justement, le prêtre donnait l'absoute : son geste de pardon s'élargissait sur les bancs vides, comme s'il eût voulu l'étendre aux fautes des absents, à celles qui se cachent au fond des consciences, aux péchés mystérieux du cœur, dont la haine et la rancune sont aussi bien que le mensonge, la duplicité et l'adultère. Oui : la bénédiction divine, qu'il invoquait, semblait descendre sur toutes ces choses, comme le soleil qui brille sur les méchants et sur les bons : un signe dans l'espace, et le mal est effacé ; nous appartient-il donc d'être moins cléments envers ceux qui nous ont offensés ?

Mme Roger agita l'aspersoir devant le cercueil, sortit, vit le cortège se reformer devant l'église neuve. Les trois ou quatre indifférents qui avaient suivi le service se dispersèrent. Le corbillard, où se balançaient deux ou trois couronnes, se remit en route en cahotant ; derrière, M. Roger était seul à marcher, avec Claire qu'il tenait par la main ; et il s'en allait, d'un pas lourd, les yeux mornes, l'air hébété, comme s'il eût reçu un grand coup sur la tête.

Elle rentra : c'était l'heure d'exécuter son projet. Son mari avait endossé ses vêtements de cérémonie, qu'il ne mettait presque jamais : sûrement, il aurait oublié, dans une de ses poches de la veille, la clef de son secrétaire. Mme Roger renvoya la bonne, sous prétexte d'emplettes, et se trouva seule dans le petit appartement...

En effet, la clef était restée dans la poche du gilet enlevé la veille.

Quand elle l'eut dans la main, Mme Roger hésita un moment encore : elle allait commettre une mauvaise action ; pourquoi ?.. Pourquoi, au lieu de fouiller les papiers de son mari, ne lui demandait-elle pas une franche explication ?... Il ne la lui refuserait pas, le pauvre homme ; il lui dirait tout ce qu'elle voulait savoir ; il pleurerait sur ses genoux comme un enfant, comme Claire, aussi faible que la petite orpheline... Mais un reflux des passions cruelles qui depuis deux jours agitaient son âme emporta cette bonne inspiration : elle voulait la vérité, toute la vérité, et ne voulait la tenir que d'elle seule, pour pouvoir le confondre, s'il osait mentir encore...

Et dans le premier tiroir qu'elle ouvrit, elle trouva un paquet de lettres, de longues lettres sans signature, — enfantine précaution ! — mais dont elle reconnut la main.

Fiévreusement, elle se mit à lire, dans la rage d'aller jusqu'au bout, énervée de n'avoir devant elle qu'un temps limité, insuffisant peut-être à déchiffrer toutes les pages, à tout lire, à tout apprendre ce que cette liasse allait lui révéler.

Et ce fut ainsi qu'elle connut leur histoire.

Oh ! pas toute, car une large part d'inconnu subsistait derrière ces feuilles couvertes d'une fine écriture penchée, régulière, correcte, rédigées en style élégant et simple, d'un accent plus tendre que passionné, et d'une décence, d'une retenue telles, qu'elles semblaient à peine des lettres d'amour. Aucune ne racontait où ni comment les amants s'étaient rencontrés : sur les premiers temps de leur liaison, les renseignements manquaient, soit qu'en ce temps-là ils ne s'écrivissent pas encore, soit que leurs premières lettres n'eussent pas été conservées ; de-ci de-là, quelques allusions à des souvenirs qui s'éloignaient, auraient pu seules jeter sur les incidents de cette première époque quelques lueurs incertaines. Cependant, le ton paisible de la correspondance montait tout à coup au moment où la jeune femme avouait sa grossesse : à partir de ce moment-là, il restait plus tendre, comme frémis-

sant, vibrant de sourdes angoisses. Un long intervalle entre les dates marquait la naissance de Claire; et dès lors, c'était presque d'elle seule qu'il s'agissait. Les paroles d'amour, ou même d'affection, devenaient rares de plus en plus : un sentiment nouveau les remplaçait, un sentiment unique, qui sans doute unissait les deux complices d'un lien plus solide et plus fort. Mme Roger releva le passage suivant, dans une lettre écrite au cours d'une brève maladie.

« ... Je sais que vous êtes bon, mon ami, et je suis pleine de confiance en votre bonté. Pourtant, une affreuse angoisse me prend, quand je pense au sort de ce pauvre petit être qui n'aura jamais d'autre nom que le mien, qui est à vous et pour qui vous ne pouvez être qu'un étranger bienveillant. Mon Dieu! que je suis coupable envers elle! Songez à tous les malheurs qui la menacent, à tous les dangers qui l'attendent! Que deviendrait-elle, si nous lui manquions l'un ou l'autre?... »

Dans la lettre qui venait après :

« ... Vous m'avez rassurée, mon bon ami; j'ai senti que vous aimiez Claire autant que je l'aime moi-même, que vous êtes un appui sûr, quoi qu'il arrive. Oui, je vous crois, vous ne l'abandonnerez jamais. Vous ne pourriez pas. D'ailleurs, c'est un petit être si délicieux, si parfait! Oh! si je pouvais lui préparer un peu de bonheur, au prix de n'importe quel sacrifice! Vous ne savez pas ce qu'il peut tenir de tendresse et de dévouement dans un cœur de mère. Il ne faut pas m'en vouloir si elle a un peu pris votre place : elle est maintenant avec vous au bout de toutes mes pensées... »

Soudain, le front de Mme Roger se plissa : il s'agissait d'elle :

« Vous me demandez si je voudrais connaître votre femme? Oh! non, mon ami! Je pense souvent à elle, et avec quels sentiments! Il me semble que je lui vole une part de son bien. Je ne sais pas comment je supporterais son regard. Je croirais toujours qu'elle va deviner ce que je suis. Si vous aviez à vous plaindre d'elle, si vous étiez malheureux, ce serait bien différent, je vous assure : je ne me ferais aucun reproche, je ne songerais qu'à vous adoucir la vie, je ferais ce que vous voudriez, tout ce que vous voudriez. Mais ce n'est pas le cas : je suis ce qu'il y a de mauvais, de coupable, dans votre existence. Jamais je ne me le pardonnerai... »

Mme Roger interrompit sa lecture ; ces paroles l'étonnaient : « Alors, se demanda-t-elle, comment l'a-t-il décidée à venir demeurer chez nous? à s'introduire à mon foyer?... à être notre amie?... » Avec un sanglot intérieur, elle ajouta : « à me faire adorer leur enfant?... »

Les lettres ne le disaient pas. Du reste, à partir du jour où Mme Odry était venue habiter le petit pavillon, la correspondance se ramenait à des billets insignifiants conservés pourtant avec soin, comme des choses précieuses. Un instant seulement, pendant la saison passée en Normandie, elle reprenait. Un fragment, une phrase jetée au hasard de la plume, établissait qu'à ce moment, il n'y avait plus entre la jeune femme et M. Roger que des relations d'amitié. Pourquoi? Mme Roger supposa que c'était un sacrifice qu'ils avaient fait d'accord, pour se justifier à leurs propres yeux de leur impudence, ou peut-être pour être sûrs d'éviter toute surprise qui aurait séparé le père de son enfant. Son nom revenait à chaque instant, dans ces dernières lettres :

« Oh! que votre femme ne sache jamais!... Je mourrais, je crois, si elle savait!... Car elle est bonne, elle est affectueuse, elle m'a accueillie comme une amie, sans le moindre soupçon, sans aucune méfiance. Mon Dieu! qu'elle vaut mieux que nous! Les reproches que je m'adressais avant de la connaître me tourmentent sans cesse, à présent. Je me cherche des excuses ; j'en trouve : aucune ne me satisfait. Il reste toujours ceci : que je suis l'amie de celle que j'ai trompée, que j'accepte ses bienfaits, que sa bonté me condamne... »

Ce thème revenait sans cesse, mêlé à celui des précautions infinies dont elle entourait sa correspondance : chiffres compliqués qui changeaient à chaque fois sur les enveloppes adressées à des bureaux qui changeaient aussi, recommandations répétées de détruire, de brûler, de ne pas laisser échapper un mot qui pût rien révéler de leur entente...

. . . . . .

... Ainsi, cette femme perdue, maîtresse d'un homme marié, mère d'une enfant sans nom, n'était pas entièrement mauvaise. De bons sentiments subsistaient en elle, malgré sa chute. Elle souffrait du mal qu'elle faisait, elle s'appliquait à en causer le moins possible, elle surveillait avec un soin jaloux, en protectrice dévouée, la paix du ménage qu'elle troublait. Que de sacrifices, peut-être, dans son existence! Elle acceptait de vivre cachée, humble, sans joie, dans l'ombre de celle qu'elle avait trompée; elle se condamnait à la plus stricte prudence, non par souci de sa dignité, mais par égard pour le faux bonheur dont elle voulait sauvegarder l'illusion... L'on appelle cela l'amour : hélas! il est père de la douleur, quand il s'est emparé d'une âme encore noble pour la traîner hors du droit chemin...

Mme Roger pensait confusément ces choses apaisantes. Puis elle se révoltait de nouveau : celle-là, du moins, avait inspiré l'amour; pourquoi? Elle, ignorait les exaltations que voilait le style retenu des lettres dont elle venait de lire la dernière, et qui lui avaient révélé une âme inconnue en l'homme qui lui appar-

tenait, dont elle partageait depuis vingt ans la vie. Et elle restait ballottée entre des sentiments contraires, tantôt pitoyable et prête à la clémence, tantôt amère, irritée, le cœur plein de haine.

Cependant l'heure avançait : elle rattacha les liasses avec soin, les remit en place, ferma le secrétaire, et reporta la clef dans la poche où elle l'avait prise. Elle savait, maintenant. Elle souffrait; mais sa certitude valait mieux que ses doutes de la veille : à regarder sa douleur en face, elle la sentait moins vive. Le peu de pitié qui s'y mêlait déjà ne pouvait tarder à l'adoucir encore...

VII

Toute la colère de Mme Roger était tombée, quand son mari revint du cimetière. Du reste, si quelque rancune mauvaise eût subsisté dans son cœur, comment aurait-elle pu tenir devant le désolant spectacle de ce pauvre homme courbé, plié, vieilli, épuisé par la fatigue et le deuil, qui traînait après lui, sans la regarder, sans lui rien dire, la petite orpheline effarée? Trempés par la pluie qui les avait pris en route, les yeux gonflés et rouges, les traits tirés, ils formaient ensemble un de ces groupes dont s'inspirent les peintres de genre sentimentaux, qui tirent des larmes aux gens. En retrouvant l'appartement, Claire se mit à pleurer, reprise par l'influence affligeante des choses familières, retrouvant soudain, dans son acuité, la cruelle sensation de solitude qu'elle avait un peu oubliée en route, grâce aux distractions du chemin ou bercée par le bruit monotone de la voiture mortuaire qui roulait devant elle. Les larmes de l'enfant firent couler de nouveau celles du père : il s'était laissé tomber dans un fauteuil, il regardait devant lui avec l'inquiète fixité de ceux qui souffrent beaucoup. Pourtant, au bout d'un instant, remarquant que sa femme essuyait la petite et se préparait à la changer de vêtements, il fit effort pour s'occuper d'elle :

— Tu vas mieux? lui demanda-t-il.

Elle répondit, doucement

— Oui, mon bon ami.

C'était la première fois, depuis deux jours, qu'elle l'appelait ainsi : et elle pensait qu'à son tour elle le trompait, qu'elle n'avait point été souffrante, que le pauvre homme, abattu et confiant, ne se doutait point de son secret surpris. Affectueuse, elle reprit :

— Et toi, tu es bien fatigué?...

Il soupira.

— Oh! oui!...

— Et bien triste?

Il lui jeta un regard inquiet, craignant que cette question ne cachât un soupçon; puis, rassuré par son air placide, il murmura :

— Oui.

Alors, ayant compris sa crainte, elle le rassura, délicate :

— C'est bien naturel, dit-elle... Nous nous étions beaucoup attachés à Mme Odry... Moi aussi, je l'aimais beaucoup... Moi aussi, je la regrette...

Elle se faisait violence, mais personne ne s'en fût douté, tant elle restait pareille à elle-même. Elle continua, en jetant un regard à Claire, qui venait de passer sa robe :

— Et puis, comment ne pas s'affliger devant un tel malheur? Il faudrait un cœur de pierre...

L'enfant semblait écouter. M. Roger mit son doigt sur la bouche :

— Chut! fit-il.

Ils se turent un instant.

— Oh ! Claire, reprit Mme Roger, tu t'es habillée... toute seule, comme une grande fille!... Voyons, maintenant, as-tu faim? as-tu soif?...

— Oh! soif!...

— Pauvre petite!...

Mme Roger lui prépara un verre de sirop, que l'enfant avala à grandes gorgées. Puis, se retournant vers son mari :

— Et toi?

— Moi?... Merci... je... je n'ai besoin de rien!

— Tu devrais prendre quelque chose, pourtant. Le déjeuner est prêt depuis longtemps. Ne veux-tu pas venir à table?

— Si.

Il se leva lentement, en étirant ses membres las; et ils prirent leur repas en face l'un de l'autre, sans plus rien dire, en êtres qui accomplissent machinalement une fonction nécessaire, à laquelle ils n'apportent aucun intérêt. Mme Roger servait Claire. M. Roger effilait sa viande sur une assiette ou faisait des boulettes avec la mie de son pain.

Le reste de la journée se passa presque silencieusement, chacun des deux époux poursuivant les absorbantes réflexions qu'il ne pouvait communiquer à l'autre. Et d'autres journées commencèrent, également mornes, indifférentes. D'un accord tacite, ils évitaient de toucher au seul sujet qu'ils eussent à cœur, sur lequel leurs pensées, sans le savoir, se croisaient sans cesse. Mme Roger, avec son indolente activité, vaquait à ses soins de maîtresse de maison, ayant d'ailleurs repris cet air calme de bienveillance, de calme, de sérénité qui la rendait si confortable, et faisait d'elle un de ces êtres passifs et charmants qui semblent passer à travers la vie sans en subir les atteintes, pareils aux bons animaux qu'une fourrure immaculée préserve du froid. M. Roger s'efforçait de s'occuper, visitait ses appartements, discutait avec les maîtres d'état, commandait des réparations avec une magnificence dont ses locataires étaient tout sur-

pris; mais, en déployant cette activité inaccoutumée, il restait abattu, lassé, son expression et ses attitudes semblaient dire : « Que m'importe ce que je fais, l'argent que je dépense, les objections de l'architecte, les remercîments des locataires ? Je ne pense qu'à mon chagrin : vous pouvez parler, aller, venir, vous tous tant que vous êtes, je ne vous vois pas, je ne vous entends pas... » Quant à Claire, avec la mobilité de son âge, avec aussi ce besoin de vie heureuse et exubérante qu'ont les enfants sains, elle se retrouvait elle-même, elle oubliait, elle avait de temps en temps des éclats de gaieté qui vibraient étrangement dans la tristesse ambiante; parfois même, elle essayait de consoler ses amis d'une caresse de ses petites mains. Pourtant elle avait changé, elle aussi : son rire ne sonnait plus si clair; il dormait au fond de ses grands yeux une ombre, quelque chose comme une mélancolie précoce, latente et refoulée, qui voudrait pleurer sans savoir pourquoi; elle avait de longs silences méditatifs où, assise sur ce tabouret brodé qu'elle affectionnait, elle remuait dans son petit cerveau d'étranges pensées, dont les ombres passaient sur son front, qu'elle plissait alors d'un mouvement particulier, d'un froncement grave qui, changeant d'une minute à l'autre l'expression de sa physionomie, lui donnait tout à coup l'air réfléchi d'une jolie petite vieille. Un instant après, avec le geste d'une personne qui chasse un souci ou prend une résolution, elle se levait de son tabouret pour s'empresser autour de ses amis, avec de gentilles prévenances. C'était, par exemple, pour ramasser une pelote de fil que Mme Roger venait de laisser tomber, en disant :

— Oh ! tante... tante !... ton fil tombe toujours !...

Ou c'était pour donner à M. Roger, qui rentrait, ses pantoufles et son bonnet grec, ou bien pour lui apporter, après le repas, sa pipe et ses allumettes.

Très tendre pour elle, d'une tendresse démonstrative qui contrastait avec son caractère froid et réservé, M. Roger la remerciait alors comme d'un grand service. Souvent, il la prenait sur ses genoux, la faisait sauter ou la caressait doucement, avec des larmes dans les yeux : et quand ils étaient seuls ensemble, ils parlaient de la morte, en baissant la voix.

— J'espère que tu penses souvent à ta pauvre maman, Claire !

— Oh ! oui !...

— Elle était si bonne ! Elle t'aimait tant !...

L'enfant se serrait contre lui.

— Je prie pour elle tous les soirs... Et tous les matins aussi...

— Il ne faut jamais l'oublier, n'est-ce pas ?

Claire plissait son front, ouvrait tout grands ses yeux, et affirmait :

— Oh ! je pense à elle toujours !... toujours !...

Elle exagérait un peu, sans doute : au cours de la journée, mille détails la distrayaient, l'amusaient, l'égayaient; mais sur le moment, elle disait vrai.

Un jour, à la fin du petit colloque habituel, M. Roger lui dit :

— Nous irons au cimetière, aujourd'hui, veux-tu ?

L'enfant ne comprit pas tout de suite. Il expliqua :

— Oui... Pour porter des fleurs sur la tombe de ta mère... Tu as bien vu qu'il y en a sur les autres tombes, n'est-ce pas ?...

Claire s'écria, presque gaiement :

— Nous irons, nous irons !...

Puis, tout à coup sérieuse :

— Est-ce que maman les verra ?

— Sans doute... Et elle verra que sa petite fille ne l'oublie pas...

— Pauvre maman !

Mme Roger rentrait en ce moment dans la chambre. Elle était toujours un peu gênée, quand elle surprenait les effusions de son mari, comme si elle eût troublé l'affection d'êtres pour lesquels elle ne comptait que comme une étrangère.

— Qu'est-ce que tu lui dis ? demanda-t-elle en tâchant de sourire.

— Je lui propose de venir au cimetière avec moi. Habille-la, veux-tu ?

— Volontiers... Tu as raison : il faut qu'elle pense à sa mère...

Un moment après, elle ouvrait ses rideaux pour les voir partir : ils étaient en deuil tous les deux, et si unis, si intimes !... Décidément, ils se ressemblaient. La petite avait des mouvements qui rappelaient ceux de son père. Rien qu'à les voir ainsi, lui diminuant son long pas, elle précipitant les siens, on devinait le solide lien qui les unissait l'un à l'autre :

«... Tout le monde doit s'en apercevoir, » se dit-elle.

Cette idée réveilla un instant la blessure assoupie de son amour-propre, mais ce fut la dernière fois : ses dernières rancunes s'étaient apaisées; un grand besoin de complète indulgence montait en elle, une tendresse infinie l'apitoyait sur la morte et sur les vivants. Comme elle rêvait en attendant leur retour, une pensée lui vint, qu'elle n'avait pas encore eue : aucune entente n'ayant réglé leur arrangement de vie, son mari devait être souvent inquiet en songeant à l'avenir. Il fallait s'expliquer : non pas sur la veille, bien entendu, mais sur le lendemain. Pourquoi tarder davantage ? Nous ne savons guère ce qui nous attend, et Claire seule avait devant elle de longues années, dont il était prudent de lui ménager la douceur. Aussi, le soir même, après avoir bordé le lit de la petite, comme elle faisait maintenant, elle ouvrit l'entretien avec sa tranquille franchise :

— Eh bien, bon ami, dit-elle à M. Roger qui fumait sa pipe à petites bouffées, les yeux fixés dans le vague sur ses souvenirs, as-tu réfléchi à ce que nous allons faire? Est-ce que nous gardons Claire?

M. Roger tressaillit. Il n'était guère sûr de ne point s'être trahi; il tremblait de voir un jour sa femme se dresser contre lui en ennemie. Tiré brusquement de sa rêverie, il se demanda si l'heure crainte avait sonné; et, se mettant d'instinct sur la défensive :

— Comment! s'écria-t-il, aurais-tu le courage de la mettre à la porte?

Elle lui lança un bon regard compatissant, attristé pourtant par le chagrin d'être si mal comprise :

— Oh! non, fit-elle, certainement pas...

A demi rassuré, il reprit, plus doucement :

— Eh bien, que veux-tu que nous fassions?... Elle n'a personne au monde, n'est-ce pas?... Nous la garderons, nous l'élèverons.

Mme Roger sourit :

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle... Seulement, tu comprends, je voulais en être sûre, avant de m'attacher davantage... Et puis, j'ai une autre idée... Si nous l'adoptions?... Tu n'y as jamais songé, toi?...

Des larmes montèrent aux yeux de M. Roger :

— Oh! que tu es bonne! s'écria-t-il, que tu es bonne!...

Il ne put dire autre chose.

«... Meilleure encore que tu ne le crois », songeait Mme Roger.

— Comme cela, continua-t-elle, elle sera tout à fait notre fille...

Il lui serra la main, silencieusement. Hélas! il aurait eu tant de choses à lui dire! Et il ne pouvait pas! Et toujours, entre eux trois, gênant leur tendresse, il y aurait ce secret qu'ils devaient garder, — ce fatal secret du passé dont le poids, malgré leurs efforts, malgré leur bonté, pèserait à jamais sur eux!...

ÉDOUARD ROD.

L'ÉGYPTE EN 1798

D'après le journal de H.-J. Redouté,

MEMBRE DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE (1)

Nous souhaiterions connaître la vie intime de nos héros en Égypte, leurs petits tracas et leurs plaisirs, leurs émotions. Malheureusement les faiseurs de mémoires n'ont pas prévu cette curiosité, qui n'était pas de leur époque. Ils nous ressassent les moindres faits d'armes, dont nous retrouvons partout des versions identiques, aussi détaillées mais aussi sèches, en style de rapport militaire : ils dédaignent de nous apprendre à quoi ils tuaient le temps entre deux batailles. Ils avouent parfois ce qu'ils mangent, jamais ce qu'ils aiment. Voilà un point cependant sur lequel nous voudrions être renseignés, car enfin les soldats de Bonaparte n'étaient pas les croisés de saint Louis, et le premier acte de leur campagne a été l'abolition de l'ordre de Malte. Un seul officier français, Menou, dont on sait le mariage avec une Égyptienne nommée Setti Zobéideh, a osé écrire ses impressions : encore n'est-ce que dans une lettre, aujourd'hui ensevelie aux archives de la guerre, et qu'il adresse à un camarade, le général Marmont, en réponse à des félicitations un peu ironiques et à des questions très indiscrètes :

« Mon cher général, lui dit-il, ma femme, dont vous me parlez aussi obligeamment, est grande, forte et en tout assez bien. Elle a de très beaux yeux, le teint du pays, les cheveux longs et extrêmement noirs, elle est bonne, et je lui trouve beaucoup moins de répugnance que je ne le croyais pour beaucoup d'usages français, et surtout peu ou point de superstition quoiqu'elle fasse ses prières fort exactement; mais elle croit que celles des autres religions sont tout aussi bonnes.

« Je ne l'ai point encore pressée pour se laisser voir à découvert aux hommes, — cela viendra peu à peu. Je lui ai dit que vous m'aviez chargé de mille choses obligeantes pour elle, elle m'a répondu en arabe : *Salam Ketis ou marouf fi sari askir men Skenderie*, ce qui signifie : « Grande quantité de salutations et de politesses au général d'Alexandrie. »

Marmont avait demandé à Menou s'il comptait « suivre la permission que donne Mahomet d'avoir quatre femmes sans compter les concubines ». — « Une me suffira au moins, » répond Menou, qui, malgré sa conversion à l'islamisme, garde en ceci une méfiance de soi et une modestie peu répandues parmi les sectateurs du Prophète.

Du moins il se confesse. Aucun autre n'en dit aussi long sur le chapitre des femmes. Henri Redouté est parmi les moins explicites, ou, pour mieux dire, il reste absolument muet. A la vérité, je crains que mon grand-oncle, qui était des environs de Liège, n'ait conservé jusque sous le soleil brûlant de l'Afrique un tempérament septentrional. En revanche, il nous tient au courant de sa vie quotidienne, avec cette minutie, avec cette naïveté que nous avons trouvée si précieuse dans son journal de bord, qui fait bien sourire quelquefois, mais qui informe toujours exactement; et son modeste ouvrage est l'un des rares documents qui nous donnent l'impression que

(1) Voir la *Revue* du 22 décembre 1894 et du 12 janvier 1895.

les expéditionnaires d'Égypte n'étaient point des machines de guerre mais des hommes.

***

Redouté quitte Rosette le troisième jour complémentaire de l'an VI (mercredi 19 septembre 1798).

« Le séjour agréable de cette ville nous avait dédommagés de l'espèce de captivité où nous avons été retenus précédemment dans la triste Alexandrie. Mais il fallut partir : un Institut des sciences et arts venait d'être formé au Caire, par ordre du général en chef Bonaparte. Nous nous embarquâmes à une heure de l'après-midi sur un *match*, bâtiment long et plat à deux mâts, portant, de même que les djermes, deux énormes voiles latines attachées à des vergues d'une longueur prodigieuse. Ces bâtiments ne comportent qu'une chambre, garnie, pour tout ameublement, d'une natte où les passagers sont obligés de se tenir accroupis. Ils sont fort légers et bons voiliers. Lorsqu'il n'y a pas de brise, les mariniers les traînent à la corde pendant des journées entières; mais nous remontâmes le fleuve très facilement, à la voile, grâce aux vents frais du nord qui dans cette saison soufflent assez constamment, et qui refoulent les eaux du Nil vers leur source.

« Comme c'était présentement l'époque de l'inondation, nous suivions tantôt le cours du fleuve, et tantôt nous naviguions sur les plaines inondées, coupant ainsi en droite ligne les méandres nombreux où il s'attarde.

« Il n'y a point de pays au monde où les frais de transport par eau soient à si bon marché. Un pareil trajet ne coûte pas trente médins par personne (21 sous 6 deniers), et cela pour faire quarante lieues. Mais comme il n'y a point d'auberges pour s'arrêter sur la route, et que l'on n'en connaît même point l'usage dans toute l'Égypte, les voyageurs sont fort malheureux : il leur faut traîner à leur suite un attirail de ménage qui n'en finit plus : matelas pour se coucher, vivres et batterie de cuisine pour la faire. On trouve bien, dans certaines villes, des okels, et dans quelques parties du désert, des caravansérails; mais ces sortes d'hôtelleries n'ont que les quatre murailles...

« Le vent, qui nous était favorable en partant, nous manqua vers une heure du matin du quatrième jour complémentaire. Nous fûmes contraints d'arrêter. La brise ayant repris au jour, nous continuâmes notre route, et nous passâmes dans la matinée devant Rahmanieh, situé près de l'ouverture du canal d'Alexandrie. Dans l'après-midi, le vent fraîchit; et comme nous étions à doubler une pointe de terre, une bourrasque vint tout à coup nous assaillir, déchira la grande voile en deux, et nous jeta sur la rive du Nil, où notre barque s'ensabla profondément. Ce ne fut qu'au bout de deux heures de travail, soit en faisant tirer le bateau par une corde le long du rivage, soit en nous poussant au large avec les rames, que nous parvînmes à nous dégager de ce lieu. Ayant approché ensuite d'un hameau peu éloigné, nous demandâmes aux habitants de nous louer une voile de rechange. Ils en apportèrent une aussitôt avec empressement, faisant même beaucoup de difficulté de recevoir deux piastres que nous offrîmes pour le prix du loyer.

« Dans le trajet de Rosette au Caire, les yeux sont charmés à l'aspect des campagnes qui bordent cette branche du Nil. La rive occidentale est la plus vivante. Vous rencontrez à chaque pas des bourgs et des villages très peuplés; tous les habitants sont rangés sur le rivage pour vous voir passer. Sur la rive occidentale, les sables du désert viennent quelquefois jusqu'au bord du Nil. Les habitants, de ce côté, sont plus pauvres, parce qu'en outre ils se trouvent bien plus exposés à la rapine et au brigandage des Arabes errants, qui possèdent même en propre plusieurs cantons.

« Le temps fut très calme dans la nuit du 4 au 5, ce qui nous obligea de surveiller sans cesse nos conducteurs, qui voulaient à chaque instant nous aborder sur la rive du désert, pour aller dormir à terre. Ce côté du Nil est fort dangereux. Les Arabes y épient l'occasion de vous surprendre pour vous égorger. Nous en vîmes, le lendemain matin à dix heures, passer huit, qui étaient à cheval et armés. Ils ne firent pas semblant de nous apercevoir...

« A cinq heures du soir, étant près d'un village, nous découvrîmes vers le couchant les sommets de deux grandes pyramides, à plus de neuf lieues de distance, qui pointaient dans le ciel comme des montagnes. Bientôt après nous vîmes le Mokattam, qui vous annonce que vous approchez de la capitale : car rien d'autre, sur cette route, n'annonce le voisinage d'une grande ville.

« Le lendemain, 1er vendémiaire de l'an VII, le temps fut d'une sérénité délicieuse; le spectacle qui s'offrit à nos yeux nous causa un véritable ravissement. On distinguait d'abord, à droite et parmi les sables du désert, les trois pyramides de Ghizeh; à gauche, la ville du Caire, comme réfugiée sous la chaîne du Mokattam, qui la domine au sud. La citadelle est bâtie au pied de ces hauteurs, qui s'étendent de l'est à l'ouest dans une direction opposée au cours du Nil. La ville est remarquable par le contraste des maisons de couleur sombre, avec les mosquées toutes blanches, dont la masse paraît plus énorme encore à cause de cette blancheur éclatante. Les élégants minarets s'élèvent dans l'air comme des flèches. On voyait aussi des kiosques, des tombeaux, des coupoles de toutes grandeurs, la plupart surmontées du croissant.

« Le bruit du canon nous annonça qu'on célébrait au Caire la fête du 1er vendémiaire. Nous débarquâmes à Boulac vers dix heures du matin : c'est le port du Caire et l'entrepôt de toutes les marchandises qui descendent à Alexandrie.

« Nous repartîmes aussitôt, montés sur des ânes fringants, qui font l'office de nos voitures publiques. Le Caire est éloigné d'environ un quart de lieue. Nous fûmes conduits à une extrémité de la ville appelée le quartier el-Nasserieh, et qui fut ensuite nommé quartier de l'Institut, parce que tous les membres de cette compagnie et ceux de la Commission des sciences et des arts étaient logés dans plusieurs maisons des beys, des cachefs et autres mamelouks fugitifs. Là, nous retrouvâmes ceux de nos collègues qui nous avaient précédés. Après avoir pris possession des logements qui nous étaient désignés dans la maison de Cassim-bey, et reçu un petit mobilier composé de matelas, tapis, coussins, courte-pointe et de quelque vaisselle, tristes dépouilles des ennemis, nous nous rendîmes au quartier général pour faire notre visite de devoir au Général en chef. Nous traversâmes la ville en cavalcade, jusqu'à la place Esbekieh, où se donnait la fête du premier de l'année.

« On y avait construit (1) un cirque de deux cents toises de diamètre, dont le pourtour était formé par cent cinq colonnes décorées chacune d'un drapeau tricolore. Chaque drapeau portait le nom d'un des départements de la France, et les colonnes étaient réunies par une double guirlande, emblème de l'unité de la patrie.

« L'une des entrées du cirque était marquée par un arc de triomphe, où M. Rigo avait représenté en bas-relief la bataille des Pyramides. A l'entrée opposée se trouvait un portique, avec des inscriptions arabes. L'une d'elles était ainsi conçue : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

« Au milieu du cirque s'élevait un obélisque en décoration sur toile, imitant le granit rouge oriental, et de soixante-dix pieds de hauteur. Sur l'une des faces on avait écrit en lettres d'or : A LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, L'AN SEPTIÈME, et sur la face opposée : A L'EXPULSION DES MAMELOUKS, L'AN SIXIÈME. Sur les faces latérales, ces deux inscriptions étaient traduites en arabe. Des bas-reliefs ornaient le piédestal de cet obélisque. Sur le tertre environnant, sept autels de forme antique, séparés les uns des autres par des candélabres, supportaient des trophées d'armes, des drapeaux tricolores et des couronnes civiques. Au milieu des trophées était placée la liste des braves de chaque division, morts en délivrant l'Égypte du despotisme des Mamelouks.

(1) Extrait du *Courrier de l'Égypte*, n° 8. (Note de H. Redouté.)

« Lorsque toutes les troupes furent réunies sur la place Esbekieh, le Général en chef s'y rendit, accompagné de l'État-major général, des généraux de division, de leurs états-majors, du commissaire ordonnateur en chef, des commissaires des guerres, des artistes et des savants, ainsi que du kiaya du Pacha, de l'Emir-hadji, et des membres du Divan, tant du Caire que des provinces. Le Général en chef et son cortège vinrent se placer sur la plate-forme environnant l'obélisque. De superbes tapis couvraient le tertre. Toutes les musiques des demi-brigades réunies exécutèrent des marches guerrières et firent entendre des airs patriotiques.

« Les troupes, après avoir exécuté avec la plus grande précision les manœuvres et exercices à feu ordonnés par le Général en chef, vinrent se ranger autour de l'obélisque. Un adjudant général donna lecture de la proclamation du Général en chef. Elle fut écoutée dans le plus grand silence, et accueillie par les cris mille fois répétés de : Vive la République !...

« L'orchestre exécuta ensuite un hymne, de la composition du citoyen Parseval, musique du citoyen Rigel. Toutes les troupes défilèrent, et le Général en chef se retira au quartier général, accompagné comme il l'avait été en se rendant sur la place. L'État-major, les généraux et chefs de corps, les employés, les Arabes, les savants, le kiaya du Pacha, l'Emir-hadji et les membres du Divan avaient été invités à dîner par le Général en chef.

« Une table de cent cinquante couverts, somptueusement servie, était dressée dans la salle basse de la maison qu'il occupe. Les couleurs françaises étaient unies aux couleurs turques. Le bonnet de la Liberté et le croissant, la table des Droits de l'homme et l'Alcoran se trouvaient sur la même ligne. La gaîté française était modérée par la gravité turque...

... « Les courses de chevaux étaient attendues avec une grande impatience par tous les spectateurs. Chacun désirait voir les chevaux français disputer le prix aux chevaux arabes. La réputation des derniers était grande, mais ce jour devait la voir détruire. L'espace à parcourir était de 1350 toises. Au signal donné, six chevaux, dont cinq arabes, s'élancèrent dans la carrière. Le cheval français eut constamment l'avantage sur les autres. Il arriva le premier au but sans être fatigué, tandis que les autres étaient hors d'haleine.

« En conséquence, le premier prix fut donné au citoyen Sucy, commissaire ordonnateur en chef, propriétaire du cheval, qui avait parcouru l'espace déterminé en quatre minutes ; le second et le troisième prix, au général Berthier et au citoyen Junot, aide de camp, propriétaires tous deux de chevaux arabes. Les vainqueurs des courses furent promenés en triomphe autour du cirque.

« Lorsque le jour eut cessé, tout le pourtour du cir-

que fut illuminé de la manière la plus brillante. Toute la place était resplendissante de lumières, de petites lanternes étant suspendues en guirlandes à des poteaux placés de distance en distance. Les Turcs entendent fort bien ce genre de décoration, et on les avait chargés de cette partie de la fête.

« A huit heures du soir, on tira un feu d'artifice d'une belle composition. Des décharges nombreuses de mousqueterie et d'artillerie ajoutaient à la beauté du spectacle. Un nombre considérable d'habitants couvraient la place, principalement des Grecs et des Cophtes. Des dames du pays se tenaient dans les maisons. Les Français qui s'y trouvèrent eurent pour elles les attentions, les prévenances qui caractérisent spécialement notre nation. Elle parurent ne pas répugner à connaître la différence qui existe entre nos habitudes sociales et les leurs. »

***

Voilà pour nos savants une brillante arrivée au Caire, et qui leur pouvait paraître d'un heureux présage. Mais leurs illusions ne durèrent pas même tout un mois.

« La tranquillité semblait parfaite, lorsque, le 30 vendémiaire (21 octobre 1798), jour de dimanche et de décadi, il y eut tout à coup, à la pointe du jour, des rassemblements tumultueux dans divers quartiers de la ville, qui donnèrent des indices d'une prochaine sédition.

« A sept heures du matin, une populace effrénée, munie d'armes de toute espèce, se dirigea sur la maison du cadi, Ibrahim Ehctem Effendi, homme respectable par son caractère et par ses mœurs. Cette foule fit fermer les boutiques dans les rues où elle passa. Le prétexte apparent de l'émeute était l'établissement d'une taxe sur les propriétés : les habitants s'étaient imaginés qu'ils vivraient entièrement dégagés d'impositions. Mais, en réalité, la conspiration avait été ourdie par des chefs subalternes, jaloux de leurs supérieurs que les Français avaient employés dans l'administration. Le choix du général Bonaparte s'était fixé sur les cheiks désignés par la vénération des musulmans du Caire. Depuis lors, leurs ennemis n'avaient cessé de travailler à ruiner leur crédit auprès des habitants, en les accusant d'être vendus aux Français et tout dévoués au Général en chef, auprès duquel ils ne se souciaient point de servir les intérêts de leurs concitoyens.

« Un attroupement considérable se forma devant la porte du cadi. Une députation de vingt personnes des plus marquantes pénétra chez lui, pour lui faire des plaintes sur la situation du peuple. Puis on l'obligea de monter à cheval et de se rendre, escorté de toute la foule des mécontents, chez le Général en chef. Quelqu'un lui fit observer, pendant la route, que le rassemblement était bien nombreux et bien mal composé pour présenter une simple pétition. La justesse de cette observation le frappa. Il descendit de cheval et rentra chez lui. La populace, exaspérée, tomba sur lui et sur ses gens, à coups de pierres et de bâtons, et ne manqua pas cette occasion de mettre sa maison au pillage.

« Le général de brigade Dupuy, commandant de la place, arriva sur ces entrefaites, à la tête d'un régiment de dragons, pour dissiper les attroupements. Toutes les rues étaient obstruées. Le chef de bataillon Barthélémy, commandant la légion auxiliaire grecque, et attaché à la police, venait à deux cents pas derrière. Voyant le tumulte et qu'il n'y avait pas d'espérance d'en venir à bout par la douceur, il tira un coup de tromblon. La populace devint furieuse. Le général Dupuy la chargea avec sa faible escorte, culbuta tout ce qui était devant lui, s'ouvrit un passage. Il reçut un coup de lance sous l'aisselle gauche, lequel pénétra dans la poitrine : il expira quelques minutes après. Le général Bon prit le commandement. Plusieurs officiers et dragons furent assassinés par les mutins.

« Le général Junot reçut l'ordre de prendre sur-le-champ le commandement de la place. L'insurrection devenait générale. Les insurgés se portaient de tous côtés au hasard. Tous les Français qu'ils rencontrèrent isolés furent égorgés. Deux officiers de santé qui sortaient de l'hôpital établi dans la maison d'Ibrahim-bey, sur la place Birket-el-fyl, furent taillés en pièces. Les Arabes, instruits de la révolte, se montraient déjà aux portes de la ville.

« A dix heures, cinq coups de canon d'alarme sont tirés de la Citadelle. La générale est battue. Les troupes prennent les armes, et, formées en colonnes mobiles, marchent contre les rebelles avec plusieurs pièces de canon. Elles attaquent et poursuivent avec vigueur ces bandes effrénées, qui s'étaient mises à piller les magasins des plus riches marchands ; quelques maisons grecques eurent le même sort. Le quartier franc était un théâtre de meurtre. Plusieurs personnes perdirent la vie dans la rue Du Petit-Thouars. Les habitants jetaient des pierres du haut de leurs terrasses, ou renversaient dans la rue des pots et autres ustensiles de leur ménage.

« Les plus obstinés, pressés de toutes parts, se réfugièrent dans la grande mosquée, dite des Fleurs, où se tenait leur conseil. Ils engagèrent tous les bons musulmans à les y suivre, s'y retranchèrent et en barricadèrent les avenues.

« Les cheiks, membres du Divan du Caire, s'étaient mis entre les mains des Français, en se réunissant chez le Général en chef dès le commencement de l'émeute. Ils se prêtèrent à toutes les démarches que le Général jugea convenables, ils fournirent tous les

renseignements qu'on leur demanda, et se rendirent fort utiles par leur connaissance du caractère des habitants et par le long usage qu'ils avaient de les conduire.

« Le cheik des aveugles de la grande mosquée était l'un des premiers et plus ardents instigateurs de la révolte. Lorsqu'il jugea que la défaite de son parti était inévitable, il voulut jouer d'adresse et crut pourvoir à sa sûreté en se rendant comme ami au quartier général. Les autres cheiks furent indignés de cette effronterie, et une altération très vive se manifesta sur leur visage quand il parut. Il fut décapité le 14 brumaire suivant.

« Une bande de ces furieux se porta à la maison du général Caffarelli, commandant du génie, qui en était absent. Les Turcs ont le plus grand mépris pour les militaires mutilés qui font encore la guerre, et ils ne pouvaient comprendre cet officier qui, ayant perdu une jambe, se mêle en effet de la faire encore. Quatorze Français qui se trouvaient dans cette maison y furent assiégés. Ils en défendirent l'entrée quelque temps. Mais les moyens de défense leur manquaient : ils essayèrent de percer la foule pour battre en retraite sur la citadelle. Huit furent assommés à coups de pierres, parmi lesquels se trouvaient MM. Testevuide, chef des ingénieurs géographes, de Peré, dessinateur adjoint au génie. MM. Duval et Thévenot, ingénieurs des ponts et chaussées, qui se rendaient chez le Général, furent massacrés dans les rues.

« Ceux de chez le général Caffarelli qui échappèrent à la fureur populaire revinrent bientôt après, ramenant de la Citadelle la force armée. Ils trouvèrent la maison pleine de pillards, qui détruisaient les instruments de physique et les outils du génie déposés dans ce lieu les jours précédents. On ferma la porte sur eux, et la troupe tira une vengeance exemplaire de ces brigands pris comme au trébuchet. Ils demandaient grâce en criant : « *Sawa! Sawa!* » qui signifie en arabe : « Nous sommes unis! »

« Quelque mouvement s'était également manifesté à Boulac le matin. Mais les dragons casernés dans cette ville firent feu sur un rassemblement, qui se dispersa aussitôt.

« A minuit, le général Dommartin se rendit, avec quatre bouches à feu, sur une hauteur entre la Citadelle et la Cobbeh, qui domine la grande mosquée de cent cinquante toises. Des batteries y furent placées.

« Les Arabes réunis aux fellahs marchaient pour secourir les révoltés. Le général Lannes fit attaquer par le général Vaux quatre ou cinq mille paysans qui se sauvèrent à toutes jambes. Beaucoup se noyèrent dans l'inondation.

(*Du* 1er *brumaire.*) « Le chef de brigade Sulkowski, aide de camp du Général en chef, allant à la pointe du jour, avec un détachement de quinze cavaliers de guides, reconnaître hors la ville un parti arabe qu'il repoussa dans le désert, fut à son tour attaqué par toute la populace d'un faubourg. Ne consultant que son ardeur, il s'élança au milieu des assaillants ; son cheval s'abattit sous lui, il fut assommé, et plusieurs dragons périrent avec lui en combattant.

« A huit heures du matin, le général Dumas fit battre la plaine avec de la cavalerie. Il chassa les Arabes au delà de la Cobbeh.

« La grande mosquée, où les rebelles s'étaient réfugiés, fut cernée de toute part. Nos troupes en gardaient les issues ; malheureusement les rues circonvoisines étaient trop étroites pour permettre l'approche, et les habitants, enhardis par les révoltés, avaient démoli les divans ou estrades de leurs boutiques, pour en transporter les matériaux sur leurs terrasses, d'où ils les jetaient sur nos troupes. Aussi nos soldats pillèrent-ils, par vengeance, plusieurs de ces maisons.

« Le Divan, les principaux cheiks, les docteurs de la loi, s'étant présentés aux barricades du quartier de la grande mosquée pour engager les insurgés à rentrer dans l'ordre, les rebelles leur refusèrent le passage. On les accueillit à coups de fusil. Le Général en chef leur fit répondre, à midi, par les batteries de mortiers de la Citadelle et les batteries d'obusiers du général Dommartin.

« Le feu continua jusqu'à huit heures du soir. Les pertes réitérées de ces frénétiques avaient refroidi leur enthousiasme. Ils voulurent fuir, mais ils furent reçus par nos troupes, qui en tuèrent un grand nombre. On se rendit enfin maître de la mosquée : alors la tranquillité fut parfaitement rétablie dans toute la ville.

« Cette mosquée était auparavant un asile inviolable aux émeutes populaires. Les beys mêmes n'osaient y attaquer leurs ennemis. Ces fanatiques pensèrent y trouver la même sauvegarde ; mais les Français les eurent bientôt détrompés en les y bombardant d'un feu très vif. On évalue la perte des révoltés à deux mille ou deux mille cinq cents hommes. La nôtre n'est que de seize hommes tués en combattant, et vingt de différents corps ou de différents états tués isolément. En outre, un convoi de vingt et un malades fut massacré dans une rue.

« Les cheiks et les principaux du Caire vinrent implorer la générosité des vainqueurs et la clémence du Général en chef, qui leur accorda son pardon.

« Tandis que ces scènes tumultueuses se passaient dans l'intérieur de la ville, les membres de la Commission des sciences et arts, au nombre d'environ soixante, s'étaient réunis dans l'une des salles de l'Institut, en attendant les armes qu'on avait fait demander au Général en chef pour leur défense. Placés, seuls de tous les Français, à l'extrémité du Caire,

nous n'étions pas sans quelque inquiétude sur notre isolement. Nous passâmes toute la journée dans cette anxiété, et ne reçûmes que vers minuit quarante gros fusils maltais, de l'arsenal de Ghizeh, avec cent pierres et mille cartouches. Ces armes étaient trop lourdes pour des personnes qui n'en avaient pas le maniement, et elles étaient sans baïonnettes. On nous avait envoyé cinquante grenadiers dans la nuit, pour notre garde; mais ils reçurent l'ordre, à trois heures du matin, de se rendre vers la grande mosquée.

« Le 1er brumaire au matin, on invita M. Dolomieu, en sa qualité de chevalier de Malte, à prendre le commandement de notre petite légion. Il ne l'accepta point, et M. Monge fut désigné. D'après son avis, il fut décidé qu'on défendrait l'établissement contre toute attaque extérieure. En conséquence, des vedettes furent distribuées dans les diverses chambres qui donnaient sur la grande rue, et nous fûmes constitués en état de siège.

« La populace de notre quartier se mit en mouvement pour nous attaquer vers onze heures du matin. Elle se rassembla d'abord dans une petite mosquée voisine, en poussant des cris affreux, et s'arma de lances et de bâtons. Du haut des minarets, les muezzins engageaient tous les vrais croyants à exterminer les infidèles. Les femmes excitaient les hommes contre nous; elles portaient des briques et autres matériaux sur les terrasses pour en faire usage au besoin. Nous entendions le vacarme, tout en faisant dans l'intérieur de notre asile de bien faibles préparatifs de défense contre une population aussi nombreuse. Tous les Français du voisinage s'étaient joints à nous. L'approche du danger avait bouleversé toutes les têtes. Chacun soumettait des moyens différents de défense. Les uns étaient d'avis de battre en retraite sur Boulac, d'autres sur le quartier général. Enfin le plus grand nombre voulaient qu'on se maintînt dans l'Institut jusqu'à la dernière extrémité. On fut obligé d'écrire au Général en chef, dans la matinée, pour lui demander du secours. Les billets lui furent portés par des gens du pays dont la fidélité était éprouvée.

« Pendant que nos messagers étaient en route, le général Bonaparte envoya cinq guides à pied pour savoir quelle était notre position. Ces braves, qui venaient d'être attaqués bien qu'ils eussent contourné la ville, s'offrirent à repousser les mutins de notre quartier, qui commençaient d'avancer contre la maison. Ils firent une sortie avec MM. Bertre, Favier et Laroche, et dispersèrent les assaillants qu'ils poursuivirent jusqu'à la petite mosquée. Laroche reçut une pierre dans la tête, qui ne lui fit qu'une légère contusion.

« Sur ces entrefaites arriva le général Lannes, à la tête d'une compagnie de grenadiers, et avec une pièce d'artillerie. Il venait de disperser des attroupements sur le petit pont du Kalig, dit pont de Sette-Zeneh, à la gauche de notre quartier, où cinq rebelles furent tués. Alors la tranquillité commença à se rétablir de notre côté.

« Nous fûmes autorisés à envoyer chercher vingt-cinq fusils et baïonnettes à Ghizeh; mais ceux qui les apportaient furent attaqués dans un faubourg, et obligés de retourner sur leurs pas. Ils n'arrivèrent à l'Institut que dans la nuit.

« Le 2 brumaire (23 octobre), la ville étant parfaitement calme, nous allâmes le matin, en patrouille, jusqu'à la grande mosquée, où nous vîmes le désastre du siège. Les beaux manuscrits du Coran, que renfermaient naguère les armoires du temple, étaient maintenant épars sur le pavé. Nous respectâmes ces précieux dépôts de la loi du prophète Mahomet, et ceux qui emportèrent de ces livres pour les soustraire au pillage, les remirent ensuite entre les mains des principaux cheiks.

« Nous retournâmes par le quartier franc. Les négociants chrétiens, qui s'étaient renfermés chez eux, étaient encore dans la stupeur des événements de la veille. Ils avaient jugé que nous étions tous perdus avec eux. Les musulmans que nous rencontrâmes sur notre chemin avaient l'air abattus et remplis de terreur. Ils étaient devenus d'une politesse extrême. Nous trouvâmes dans la rue Du Petit-Thouars deux chefs de la révolte, que les Turcs mêmes venaient de décapiter publiquement. »

ABEL HERMANT.

(A suivre.)

EN SICILE

CAMORRA, MAFFIA, BRIGANDAGE (1)

Il y a une trentaine d'années, en abordant à Naples par mer, vous auriez vu s'approcher de votre batelier un personnage bien mis, couvert de bijoux, et de mine importante. Le batelier le saluait respectueusement et lui donnait deux sous. Vous arriviez à l'hôtel, précédé du faquin porteur de vos bagages : un autre personnage, également beau, pareillement mystérieux, semblablement muet, tendait la main gravement à la porte, et votre portefaix lui remettait son tribut en levant son chapeau, comme devant le roi. Aux stations de voitures, à la douane, aux coins de rue, dans les cafés, dans les tripots, dans les bateaux à vapeur et dans les bateaux de fleurs, vous retrouviez ce

(1) S. Merlino, *Political quarterly Science*, New-York, septembre 1894.

percepteur d'impôts, silencieux et puissant. » Qui est-il ? » demandiez-vous. Et l'on vous répondait, en mettant un doigt sur la bouche : « C'est le *Camorriste.* » Le camorriste était agent de police, juge, changeur, banquier, législateur, le camorriste était partout et faisait tout, au moins parmi le peuple. Mais pour commencer, entre lui et un bandit, sachez qu'il n'y avait guère que l'épaisseur d'un cheveu.

Ces renseignements nous sont donnés par M. S. Merlino, qui paraît fort bien connaître tous les éléments révolutionnaires qui s'agitent dans le sud de l'Italie, et posséder de plus admirablement la bibliographie de son sujet. Il vient d'écrire dans une grave revue de sociologie publiée en Amérique, le *Political Quarterly Science,* un très curieux article sur les sociétés secrètes et extra-légales de la Sicile et de Naples. Personne ne peut l'accuser d'avoir eu la prétention de faire du pittoresque et de réunir à plaisir des faits exceptionnels et épouvantables : il a voulu seulement fixer avec exactitude, au point de vue scientifique, les caractères de ces sociétés. Tel quel, le tableau qu'il a tracé est d'un singulier intérêt.

D'abord, dit-il, l'objet de la Camorra était d'extorquer de l'argent ; en retour, elle rendait quelques services à ses victimes. Son assistance prenait d'ailleurs à l'occasion un caractère équivoque, car le camorriste pouvait rendre service en faisant le mal, et même en commettant un crime. Mais en général, « quand il n'avait pas d'intérêt contraire », il agissait comme un arbitre impartial entre des parties soumises à la juridiction qu'il s'attribuait.

Le gouvernement tolérait la Camorra pourvu qu'elle confinât ses opérations aux plus basses classes de la population, qui se courbait sans répugnance sous ce joug auquel elle s'était habituée. L'association s'y recrutait sans cesse parmi les éléments les plus intelligents et les plus audacieux, et, sous elle, les faibles et les timides trouvaient à la fois protection et oppression. Elle enrégimentait les criminels, ce qui est d'un effet salutaire, puisqu'il n'y a pas de régiments sans discipline ; elle diminuait le nombre des crimes, puisque, étant puissante, elle percevait assez d'impôts pour faire vivre grassement ses adhérents. D'ailleurs il fallait pour l'exécution d'un meurtre le consentement délibéré des chefs, et après tout, le camorriste en général ne visait pas à de grandes choses. Si le batelier, le cocher, le faquin, consentaient à le payer, c'est qu'il répartissait équitablement les bénéfices du jour entre les membres de chaque corporation. Sur les places de marché, le camorriste touchait l'argent des achats et le remettait fidèlement au propriétaire lors de la foire suivante. Il garantissait chevaux, bœufs, vaches, cochons, contre tout défaut caché lors de la vente, — non qu'il payât pour l'escroc, ne croyez pas cela, — seulement, par une belle nuit, l'escroc recevait une maîtresse volée pour lui apprendre à être honnête, et à respecter le septième commandement de Dieu. Les camorristes séparaient les combattants dans les rues, ou du moins, en veillant à ce que tout se passât loyalement, ils élevaient la rixe à la hauteur d'un duel. Ils se chargeaient, moyennant une respectable commission, de retrouver les objets volés, — peut-être leur main droite rendait-elle ce qu'avait pris leur main gauche. Ils forçaient, tant ils étaient vertueux, les séducteurs de filles à réparer par un bon mariage l'outrage fait à la morale : je ne pense point pourtant que ce soit là qu'on doive chercher l'origine de la Société de Saint-François-Régis. Dans les prisons ils vaquaient avec un soin touchant aux besoins spirituels des pauvres détenus, car il existait une branche spéciale, appelée la *Camorra carcerarie,* qui avait pour spécial devoir de tenir perpétuellement allumée la lampe de la Madone. Au reste, les camorristes emprisonnés ne manquaient de rien, car ils recevaient un secours du dehors, et de plus ils prélevaient un impôt sur leurs camarades. Ainsi les préaux des condamnés s'organisaient à l'image de la société libre.

Pour avoir l'honneur d'être admis dans leurs rangs il fallait être d'une famille honorable et se faire agréer par l'un d'eux. On devenait alors *giovannotto onorato*, c'est-à-dire un simple impétrant, « varlet », pour prendre une image féodale. En donnant des preuves de vigueur, d'astuce et de courage, on passait *picciuoto di sgarro*, écuyer, si vous voulez. Il fallait exécuter tous les ordres du maître auquel on était attaché, et rien que ses ordres, tuer un homme de sang-froid en cas de besoin, ou passer simplement la nuit à surveiller un mauvais lieu. La récompense? Quelques figues, rarement un bon dîner. Enfin arrivait la suprême épreuve, le duel avec un camorriste. Pareils aux chevaliers avant le tournoi, les deux combattants se juraient qu'ils n'avaient l'un pour l'autre aucune haine, puis ils tiraient leurs couteaux, et — la lutte étant courtoise — ne visaient qu'au bras.

Tel était le seul moyen de devenir camorriste « en pied ». Alors on vivait grassement, les revenus de la société atteignant à des sommes rondes. Elle levait dix pour cent sur les marchés, les jeux, la prostitution, tirait une loterie, « la petite loterie » établie sur le modèle de celle du gouvernement. Enfin, dans les dernières années de son existence, elle avait fini par confisquer le produit des douanes : un certain soir, quand les pauvres gabelous firent leur caisse, ils y trouvèrent vingt-cinq sous. C'était tout ce que la *Camorra* avait bien voulu leur laisser : à ce prix elle assurait du moins la police de la ville, et s'en tirait, paraît-il, admirablement. Il faut dire qu'à cette époque — c'était en 1860 — elle était seule maîtresse de

Naples; elle était, à proprement parler, le gouvernement, les Bourbons ayant été renversés et la dynastie de Savoie ne régnant pas encore : émule de Masaniello, le chef sans couronne de la Camorra était plus qu'un roi. Mais sa royauté était précaire, tout camorriste pouvait le provoquer, se battre en duel avec lui, et, s'il était tué, l'admiration des frères accordait au vainqueur le poste suprême, si dangereux et si désiré. Ainsi, sur les galères royales en France, et plus tard sur les pontons anglais, s'obtenait l'honneur de commander à ses pairs.

Les camorristes étaient religieux : ils adoraient la madone de Montevergine, lui donnaient de grandes fêtes auxquelles, de très loin, le peuple accourait. Ils étaient justes et doux, du moins entre eux, car ils avaient revisé leur code particulier et remplacé dans la plupart des cas la peine de mort par la suspension du traitement. Ils étaient bons, car un article de leurs règlements recommandait la politesse envers les victimes. Comme le dit M. Merlino, leur domaine s'étendait, pareil à celui de la jurisprudence romaine, à toutes les choses divines et humaines, au commerce, à l'art, à la politique, à la religion et à la famille. Lorsque Victor-Emmanuel supprima leur société — je soupçonne fortement qu'elle n'en est pas morte — les Napolitains pleurèrent. Que voulez-vous? ils avaient été si peu gâtés par leurs gouvernements légaux!

***

Ajoutez même une chose : ces gouvernements marchaient si mal, tombaient si gauchement de l'arbitraire à l'impuissance! L'invasion française seule força la dynastie bourbonienne, au début du siècle, à résider en Sicile. Jusque-là elle n'avait guère considéré l'île antique et fertile que comme une colonie administrée tant bien que mal, et d'où l'on tirait de l'argent. A toutes les époques la richesse de cette terre a tenté les conquérants de domaines, les pillards de mer et les chercheurs de fortunes. Seulement, si la race est asservie l'individu reste rebelle. Lorsque sa condition devient insupportable, lorsqu'il ne peut ni invoquer, ni craindre un pouvoir juste ou simplement énergique, il se venge, s'il est fort, d'un coup de poignard individuel, puisque le temps du coup de poignard collectif des Vêpres Siciliennes est malheureusement passé. Ensuite, d'exploité il se fait exploiteur, et la masse de ses compatriotes l'approuve, préférant à la tyrannie étrangère une tyrannie même aussi dure, mais exercée par l'un des siens. Voilà peut-être pourquoi, tandis qu'à Naples régnait la *Camorra*, c'est la *Maffia* et le brigandage qui dominaient en Sicile. Rien n'est plus instructif, parce que nous avons ainsi sous nos yeux l'image de ce qui se passerait si, comme le désirent quelques excellents idéologues, la notion de l'obéissance due au pouvoir central était abolie. Je sais bien que ces doux penseurs rejettent cet état anarchique, qui sera l'âge d'or, jusqu'à un avenir extrêmement lointain où tout le monde sera incroyablement bon; mais comme d'autre part ils s'autorisent à supprimer tout l'organisme social actuel sous prétexte qu'il est mauvais, et que leurs opinions leur interdisent de coudre après avoir décousu, il n'est pas fâcheux que nous puissions voir, hors de chez nous, ce que font des gens qui sans le savoir appliquent les plus purs principes individualistes. Apprenez ce que c'est que la Maffia :

« Des gens de tous rangs, professions et occupations, qui n'ont pas d'autre lien entre eux que leur volonté, s'unissent pour leurs communs intérêts, sans se soucier de la justice, de la loi, et de l'ordre établi. Ils croient, comme au moyen âge, qu'ils peuvent mieux pourvoir à la sécurité de leurs personnes et de leurs propriétés par leur vigueur et leur influence individuelles, qu'en s'adressant à la loi et à l'autorité. » Pour cela il faut être fort, et avoir des amis forts. C'est la réunion de ces êtres libres qui constitue la *Maffia*. Il y a des *maffie* pour la vengeance, il y en a pour l'oppression à main armée, il y en a pour la conquête hypocrite de l'or et de la puissance. Mais pour entrer dans les unes ou les autres la condition primordiale est toujours la même : être un homme « qui n'a pas peur », qui méprise tout pouvoir extérieur, qui n'obéit à personne qu'à lui, et pousse cette exaltation de lui-même jusqu'à châtier les plus petites offenses. Le *mafiuso* est un homme qui doit se faire respecter tout seul, donc il faut qu'il soit craint, et c'est à cela qu'il s'évertue. D'abord, il s'exerce à tirer le couteau et le fusil, il se prépare à faire face aux dangers qui l'attendent, « il a du sang dans les veines, il a du nerf, il est un homme ». Il faut le prouver : la plus légère insulte, un mot impertinent, une apparence de résistance, et il tuera l'ami pour lequel il aurait risqué sa vie une minute auparavant. C'est surtout en matière de femmes qu'il est pointilleux parce que la femme est, si l'on peut dire, le bien qu'il considère comme le plus absolument à lui. Sa réputation lui est précieuse parce que c'est le capital dont il vit, et qu'il faut qu'il la conserve à tout prix. »

N'est-il pas étrange que nous revenions ainsi à l'ancienne conception du point d'honneur? Et étant donné le niveau intellectuel de cet homme, il est clair que ce n'est point là progrès, mais régression. Or, il professe une profonde horreur de l'État. A son avis, avoir recours à lui est la suprême honte : son premier devoir est l'*omerta*, la fidélité au pacte qui fait de ses amis ses seuls juges et ses seuls exécuteurs. Que son plus cruel adversaire le frappe mortellement, il ne le dénoncera pas. A ses frères de le

venger; c'est donc à eux qu'il dira le nom de l'assassin : à la police, jamais.

Parfois, certaines de ces *maffie* ont pris un développement énorme, se sont étendues sur toute la Sicile. Leurs adhérents se reconnaissaient à des phrases symboliques, à des particularités de costume, à des tatouages. Les statuts de la « Fratellanza de Girgente » lui donnaient pour but suprême l'établissement de la république universelle. En général les mafiusi ne voient pas si loin, il s'agit surtout de tuer le *gabelloto* qui vient, armé jusqu'aux dents, toucher, au nom du propriétaire, des fermages en comparaison desquels ceux des tenanciers irlandais paraissent équitables; il peut être aussi à propos d'*escopetter* le directeur d'une mine de soufre, argousin d'un bagne où travaillent des enfants de six ou sept ans. En même temps, les mafiusi exploitent les faibles qui ont la lâcheté de rester soumis. La société de Maffia la plus curieuse était celle qui avait pour objet de monopoliser les produits de l'intérieur avant qu'ils n'arrivassent à Palerme, où une autre Maffia, dont plusieurs membres étaient et sont restés millionnaires, les écoulaient aux commerçants.

Au moment de la moisson les fermiers recevaient la visite d'un mystérieux individu qui exprimait le désir d'acheter « pour ses amis » tel produit à tel ou tel prix. Il était fort poli, mais si l'on déclinait son offre il arrivait généralement que, comme par hasard, la moisson brûlait, et les bestiaux mouraient. Quant aux fermiers récidivistes, ils allaient voir si leurs bêtes étaient ressuscitées dans un monde meilleur. La Maffia de Palerme recevait les denrées et les passait, au prix qui lui convenait, aux marchands de la ville. Tel est le moyen tout simple découvert par les *mafiusi* pour acheter bon marché et vendre cher. Nos syndicats de la Bourse n'ont rien inventé.

De la Maffia au brigandage, il n'y a qu'un pas. Une bande de brigands est une maffia qui opère au grand jour, voilà tout. L'institution est en décadence, au dire de M. Merlino, qui annonce même sa disparition dans une phrase délicieuse : « Aujourd'hui, il n'y a plus de brigandage, *quoiqu'*il y ait encore des brigands en Sicile et aux portes de Rome. » C'est comme si on vous expliquait qu'il n'y a plus de crustacés, mais qu'il reste des homards. Ne croyez pas, du reste, que le gouvernement italien ait été pour quelque chose dans l'affaiblissement de l'institution. Il paraît au contraire probable que pas mal de sous-préfets, et même de plus hauts personnages encore, ont toujours été actionnaires de ces sociétés anonymes pour l'exploitation des grandes routes. A la belle époque — il y a quelque trente années — elles avaient non seulement leur capitaine, mais un économe, un commissaire de contre-police, et un aumônier. De la misère, les brigands étaient passés au confort, et du confort au luxe. Hélas! c'est ce qui les perdit. Avec la richesse vint l'envie, les bandes se battirent entre elles comme Napoléon et le tsar Alexandre, et cette guerre fut si féroce que les tardifs *carabinieri* n'eurent plus qu'à ramasser les dépouilles de leurs ennemis.

Telle fut la fin du grand brigandage, et comme il est réduit maintenant à des proportions plus modestes, on voudrait nous faire croire qu'il n'existe plus. M. Merlino, qui écrit de Naples même, sous l'œil sévère de M. Crispi, cherche à nous donner la même opinion de la *Camorra* et de la *Maffia*. Elles ont disparu, d'après lui, entre 1870 et 1880, « bien qu'on puisse en apercevoir des imitations dans la *Mala Vita* ». Je veux bien admettre que la *Mala Vita*, — traduisez les compagnons de la Vie de Misère, — ne soient qu'une « imitation »; mais M. Merlino a certainement entendu parler des *Fasci dei lavoratori*, cette association comptant 150 000 affiliés parmi les ouvriers des campagnes et les travailleurs urbains, et dont les membres, il y a un peu plus d'un an, attaquaient les mairies et les gendarmeries, brûlaient les archives et les titres de propriété « afin que désormais la terre fût à tout le monde »; commettaient enfin des crimes agraires assez pareils à ceux jadis fréquents en Irlande.

Les *fasci* n'ont pas disparu depuis si longtemps, que je sache, et M. Merlino, dont l'article ne saurait trop se louer pour ses qualités de clarté, de nouveauté dans les vues, de conscience dans la recherche des documents, n'a pas pu oublier que leur trait caractéristique était précisément le mépris du gouvernement établi. Si intense était ce mépris qu'il avait triomphé, dans une certaine mesure, des sentiments de piété catholique si profondément ancrés au cœur des Siciliens : en quelques endroits, à en croire des enquêtes sérieuses, c'est maintenant le plus vieux membre de l'association qui marie les fiancés, baptise l'enfant nouveau-né : les Frères se réunissent autour du berceau, boivent à la santé de l'arrivant au monde, et lui souhaitent des jours plus heureux que ceux qu'ils ont vécu. Ils sont restés chrétiens, pourtant, ils allument toujours la lampe de la Madone, mais ils se méfient du prêtre qui vient de trop haut, et a des alliances trop visibles avec leurs ennemis.

Il ne s'agit ici ni de les blâmer, ni de les approuver : ils montrent seulement par leur exemple que si un gouvernement se décompose, ses sujets l'abandonnent, mais s'assemblent d'instinct en groupes plus ou moins considérables et reforment inconsciemment des ébauches de gouvernement où, d'abord, le plus fort est maître. A Naples, ville ancienne et civilisée, cet instinct a créé la Camorra, organisme compliqué qui reconstitue à son profit les douanes, la

police et les lois. En Sicile, où l'oppression est plus forte, et l'autorité plus embarrassée, l'individu se révolte et s'isole : puis bientôt il retrouve d'autres hommes en qui il reconnaît ses semblables et ses égaux, et s'efforce d'en réunir le plus grand nombre possible. Alors il perçoit des impôts, assure une certaine sécurité dans les rapports sociaux, punit les actes qu'il considère comme injustes; le tout par des moyens cruels, féroces, révoltants, mais qui s'adoucissent à mesure que l'association devient plus puissante : en somme, celle-ci tend toujours à reconstituer un État, ou une caricature de l'État, muni des organes que nous connaissons. Et voilà comment l'étude de quelques sociétés secrètes et de bandes de brigands démontre, à l'encontre de quelques bons rêveurs, que l'État n'est pas une nécessité arbitraire, mais le produit naturel d'une inéluctable nécessité.

PIERRE MILLE.

VARIÉTÉS

Benjamin Godard.

SOUVENIRS PERSONNELS

C'est vers 1876 que j'entrai en relations avec Benjamin Godard : un ami commun, s'inspirant de cet adage, du reste contestable, que la poésie et la musique sont sœurs, nous avait mis en rapports.

Godard n'était pas alors sensiblement différent de ce qu'il fut quelque temps avant sa mort. Maigre et pâle, de haute taille, le front bombé et intelligent, les cheveux abondants, les yeux d'un noir profond, pénétrés d'une mélancolie orientale, la bouche légèrement dédaigneuse, la barbe rare et fine, les épaules un peu tombantes, la démarche lente, il s'exprimait avec une tranquillité grave, quoiqu'il n'ignorât point le sourire et la gaîté. Nous causâmes musique, et il me joua au violon la cavatine de Raff que je lui accompagnai au piano. Nous étions entrés vite en communion d'idées sur bien des sujets et nous étions destinés à collaborer. Ses dimanches d'alors étaient fort suivis par des intimes et des artistes de marque. Il habitait avec son père, sa mère et sa sœur. C'est rue Pigalle que je le connus; je le retrouvai rue Condorcet. Après les dîners, toujours gais, la musique de chambre commençait. M. Godard père, vieillard sympathique à barbe blanche, tenait le violoncelle; son fils le second violon ou l'alto. Haydn, Mozart et Beethoven se succédaient sur les pupitres, et les amis écoutaient avec religion les allégros, les andantes et les menuets des maîtres anciens. Godard avait été virtuose de bonne heure. Il jouait aussi bien du piano que des instruments à cordes et chantait à l'occasion avec une belle voix grave et onctueuse. Comme la plupart des créateurs il interprétait ses œuvres ou celles d'autrui avec un sentiment profond et une expression vraie. Des légendes se sont établies sur son prétendu orgueil. Je dois à sa mémoire de dire hautement que je l'ai vu toujours respectueux envers les classiques et beaucoup des modernes. Il parlait avec sagesse de tous les maîtres et jamais je n'ai entendu sortir de sa bouche ces bêtises apocryphes : « *Moi et Beethoven* » ou bien : « *C'est Dieu qui m'a donné le génie!* » Il riait avec une certaine amertume des ridicules propos que lui prêtait la jalousie. Plutôt simple et gai il discutait avec compétence les formules modernes, et maintes fois, dans sa petite chambre où l'on allait fumer la pipe, entre hommes, après dîner, il nous a dit ses admirations sincères en termes réfléchis. Schumann et Berlioz m'ont paru ses préférés parmi les modernes. Il n'était pas fanatique de Wagner et trouvait Berlioz plus pittoresque, plus humain et plus varié. A ses dimanches apparut pendant plusieurs hivers le célèbre violoniste Vieuxtemps, qui venait d'être paralysé du bras gauche. Il avait été un des maîtres de Godard. Malgré cet accident qui était pour lui sa fin de virtuose, Vieuxtemps n'en paraissait pas moins gai et courageux et luttait sans doute contre un violent désespoir intérieur. Il alla mourir plus tard à Alger chez son gendre le docteur Landowski, emportant le souvenir amer et glorieux de ses triomphes européens. Marie Tayau venait souvent aussi aux dimanches de Godard. Elle fut la première à interpréter son beau *Concerto romantique* pour violon. Elle répandit beaucoup sa musique de chambre. Courte et épaisse, avec de petits yeux et un grand nez, elle se transfigurait en jouant; la flamme intérieure l'illuminait et ce qu'elle dégageait de foi et de vie la rendait alors touchante et sympathique. La pauvre fille est morte il y a deux ans, déjà un peu oubliée dans l'océan parisien. Je rencontrai aussi chez Godard, Ysaye, le célèbre violoniste belge, très jeune encore, déjà étourdissant de virtuosité, et Henri Ketten, dont l'existence fut un long orage. Il était grand admirateur de Godard et ses propres compositions étaient fort appréciées dans la maison. Il jouait du piano avec un sentiment fiévreux et exquis. Après s'être enrichi en Australie où il donna des concerts, il mourut à Paris dans la pauvreté.

C'est en 1877 que Godard composa *le Tasse* dont dont il m'avait demandé le poème et qui fut couronné par la Ville de Paris. Sully Prudhomme nous adressa à cette occasion le sonnet suivant qui n'a jamais paru dans son œuvre :

Nous voulons, ô vainqueurs! couronner à la fois
Vos deux fronts, qu'entre tous le laurier vient d'élire;
Laissez-les rayonner : il nous est doux d'y lire
L'allégresse et l'orgueil nés d'un si juste choix.

Votre œuvre, où vos deux arts ont marié leurs lois,
Restaure, en triomphant, la véritable lyre
Qui jadis unissait dans un même délire
La musique et les vers, le poème et la voix.

Vous évoquez le temps trop oublié du nôtre
Où, toujours assortis et dignes l'un de l'autre,
Vos arts se confondaient, également sacrés!

Honneur à vous! On sent sur vous l'ombre du Tasse
Planer! et l'on entend, quand vous le célébrez,
Sur son luth rajeuni sa grande âme qui passe.

Godard était si peu dédaigneux des compositeurs, que, reprenant la lourde succession des concerts Pasdeloup, il fit entendre une bonne quantité d'œuvres de ses congénères. Tous lui ont-ils été reconnaissants?... J'ai entendu reprocher à Godard par un éditeur de n'être pas assez « Parisien » : c'est au contraire ce dont je voudrais louer le musicien. Profondément attaché à la campagne qu'il avait connue de bonne heure en ses longues villégiatures de Saint-Leu-Taverny et qu'il retrouvait ensuite tous les ans à Villiers-Adam ou à Montlignon, il était avant tout un contemplatif et un travailleur. Godard était poète dans le sens large et primitif du mot; c'est-à-dire qu'il ne faisait pas de la musique (comme le désire Hanslick) une architecture quelconque de sons, mais un art directement inspiré des choses extérieures ou du monde intime, une expression particulière de notre humanité, une réalisation des douleurs souffertes ou des joies éprouvées. Un peu créole par son ascendance maternelle, il avait gardé de cette origine une langueur exotique qui est très marquée dans ses compositions, comme la *Symphonie orientale*, la *Chanson arabe* et certaines études pour piano. Ses affinités d'âme avec Félicien David sont apparentes, sans que du reste son originalité en soit diminuée.

Le rêveur se manifeste aussi dans de beaux préludes de *Jocelyn*, où a passé le large souffle des montagnes et dans des pages comme la pastorale du *Tasse*, tout imprégnée de senteurs sauvages et de rusticité sincère. A la campagne, où je passai plusieurs journées avec lui, il était heureux et presque exubérant. La forêt de Montmorency, silencieuse et presque grandiose par endroits, la vieille église de Villiers-Adam, grise et mélancolique, les chemins déserts, bordés de groseilliers ou de moissons, les cours de fermes où dorment des noyers centenaires, un chemin de sable entre des bruyères, une cueillette de myrtils, le resplendissement des soleils couchants, tout le retenait et lui inspirait non seulement des joies naïves. mais aussi de grands enchantements intérieurs d'artiste. Beaucoup de ses mélodies reflètent ses états d'âme : le *Banc de pierre* (poésie de Th. Gautier) singulièrement suggestif, évoquant avec calme le parc désert sous la lune; de nombreuses chansons pastorales où semblent murmurer des flûtes de bergers, des bruits clairs de ruisseaux, des frisselis de peupliers. La nature lui rendait en inspiration ce qu'il lui donnait en amour. Il passa souvent ses vacances à Saint-Valery-en-Caux; il savait comprendre les mystérieuses harmonies de la mer qui sont si fécondes pour les penseurs. Certains biographes de mauvaise humeur, tout en accordant une haute estime à ses compositions, semblent insinuer en termes choisis que Godard ne fut pas un *homme arrivé*. Et d'abord, qui appelle-t-on de ce nom? Est-ce celui qui est lancé dans Paris à coups de réclame, qui produit allégrement des œuvres sans foi et que certains mandarins de la critique saluent grand maître à propos de n'importe quelle pauvreté? ou bien est-ce celui qui, seul avec sa conscience d'artiste et les yeux toujours fixés sur son idéal, s'affirme chaque jour avec conviction dans des œuvres personnelles, qui émeuvent soit une élite, soit une foule et parfois même vont droit au cœur de tous? Les artistes de cette race s'appelèrent en France Berlioz, Bizet, Louis Lacombe, César Franck. Ils ont été souvent vilipendés, et avec obstination, ou, ce qui est encore pis, voués hypocritement au silence. Le tombeau les a consacrés, mais ils étaient aussi grands de leur vivant. L'homme véritablement *arrivé* est celui qui a atteint son but d'artiste et enrichi de ses créations le patrimoine national. Tel fut Benjamin Godard. Tels furent, outre-Rhin, dans d'autres sphères d'art, Franz Schubert et Schumann. La consécration véritable ne se fait point par des apothéoses officielles ou le fracas du barnumisme, mais bien par cette sympathie constante d'amis inconnus qu'attire et que retient votre œuvre ou par ces élans anonymes d'enthousiasme manifesté soit au concert, soit au théâtre, soit dans des réunions quelconques d'intelligences libres.

CHARLES GRANDMOUGIN.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Le « Désert » de M. Pierre Loti.

Puisque M. Pierre Loti ne lit jamais les ouvrages des autres, à plus forte raison les critiques, je puis avouer ingénument que pour moi, comme pour beaucoup de gens, un nouveau livre de Loti a toujours été un vrai régal. Ce *Désert* même (1), dont médisent si fort quelques ingrats, n'est point pour me faire changer d'avis. Assurément, ce n'est pas le chef-d'œuvre qu'on nous promettait, mais c'est encore

(1) Pierre Loti, *Le Désert*. — 1 vol. gr. in-18, Calmann Lévy, 1895.

un bien joli pastel, estompé aux bons endroits avec la poussière d'or des précédents chefs-d'œuvre. Je sais tout ce que vous allez m'objecter : autant que vous, j'en veux à Loti de ne pas nous avoir donné tout à fait ce que nous attendions. Toujours est-il qu'il y a dans ce volume beaucoup de ces pages exquises, colorées et parfumées, comme Loti seul en sait écrire. Pour ces pages-là, je lui pardonnerais tout, s'il ne m'était défendu d'admirer les yeux fermés. Pour nous mettre en règle avec nos devoirs, cherchons donc ce qui manque au *Désert*.

On nous dit que Loti se répète. Pour mon compte, j'en suis enchanté ; car, s'il ne se répétait pas, il ne serait plus Loti, ce qui ne ferait plus notre affaire. Tout de même, il est pénible d'entendre adresser ce reproche à un auteur aimé. Pour en avoir le cœur net, je viens de comparer Loti à lui-même. — Hélas ! oui, Loti se répète un peu, il n'y a pas à le nier : même façon de noter des impressions identiques, mêmes images, mêmes tours de phrase. Que voulez-vous ? tous les déserts se ressemblent peu ou prou.

A cette ressemblance de Loti avec lui-même, il y a cependant une raison sérieuse. Il a un genre d'imagination tout à fait particulier, très rare en France, surtout dans le domaine littéraire : une imagination toute passive, réceptive pour ainsi dire. Il note simplement et sincèrement l'effet que les choses produisent sur lui. C'est un organisme très délicat, qui vibre à toutes les sensations, incomparable tant qu'il s'agit de les enregistrer, mais incapable de les coordonner, même de les aider à naître. Vous voyez le danger. Un esprit de ce genre ne peut ni réagir sur son sujet, ni le féconder. L'appareil enregistreur, l'*objectif* est toujours prêt, mais le résultat dépendra surtout de la qualité du modèle. Si *Pêcheur d'Islande* est une merveille unique, même dans l'œuvre de Loti, ce n'est pas, je crois, que le talent y soit plus grand ; mais le sujet y est infiniment plus riche, plus varié, et l'homme y joue un rôle à côté de la nature.

On voit que pour Loti c'est une impérieuse nécessité de renouveler sans cesse son champ d'observation, de ne plus toucher à ce qu'il a fait déjà, sous peine de se répéter. Aussi nous a-t-il promenés d'un bout du monde à l'autre, pour se placer toujours en face d'une nature différente. Il l'avait fait jusqu'ici, par un instinct très sûr de son talent. Il ne l'a pas fait cette fois, car il avait parlé déjà du désert. Et il le sent bien ; car très souvent, dans son nouveau livre, il évoque des sensations d'autrefois.

S'il est retourné au désert, c'est qu'on lui en a *suggéré* l'idée, et c'est un bien curieux cas de suggestion artistique. Des indiscrets d'outre-mer ont voulu, dit-on, avoir un *Sinaï* signé Loti. Et notre Loti s'est laissé tenter, oubliant qu'il y risquait son talent. Il est évident que ces nouveaux déserts l'attiraient beaucoup moins, et lui produisaient d'avance l'impression d'une chose déjà vue. Dès le premier soir, sur une dune de l'oasis de Moïse, il éprouva, nous dit-il, « un regret d'être venu, une tentation de fuir ». Il a continué cependant, et il a voyagé pendant un mois, avec toute la pompe et le confortable d'un lord anglais. Il ne nous cache pas qu'il avait plaisir à voir sous ses ordres vingt chameliers, vingt chameaux et un « guide-interprète », ou à entendre les moines l'appeler « Monseigneur ». Tout cela est fort bien ; mais, à voyager comme un millionnaire, un artiste perd un peu de sa franchise d'impressions, de sa spontanéité : or, cette franchise, cette spontanéité, c'est tout le talent de Loti. Il s'est trouvé moins libre en face des choses, et s'est moins abandonné. On le sent à une foule de petits détails. Par exemple, quand il s'habille en Arabe, il est près de se railler lui-même ; et l'on surprend chez lui une coquetterie un peu mièvre, au moment où il s'affuble de robes de soie pour rendre visite aux saintes dans la crypte du Sinaï. Autrefois, pour courir les bazars de Stamboul, quand il revêtait le costume oriental, il y croyait.

De là, moins de sincérité, quelque chose de gêné, d'officiel, dans beaucoup de ses descriptions. Il s'était engagé à décrire, et il décrit, même il décrit fort bien. Mais parfois l'on dirait qu'il répète une leçon apprise. Telles de ses pages sur les trésors du Sinaï ont presque la sécheresse d'un inventaire. Et pour nous renseigner sur les habitants du désert de Tih, il se contente de citer, de transcrire textuellement le *Guide Joanne*. — O Loti !

Pour toutes ces raisons, le *Désert* est un peu monotone. Je le sais, c'est beaucoup la faute du sujet. Vues de loin, ces infinies solitudes vous attirent. Aux gorges d'El-Kantara, au sommet d'une pyramide ou sur les falaises voisines du Jourdain, on est pris d'une envie folle de s'enfoncer dans ce vide. Si l'on s'y enfonce, c'est pendant deux ou trois jours une âpre volupté de vivre en communion avec cette nature vierge aux vagues horizons. Mais bientôt arrive l'ennui des mornes solitudes, cette angoisse du désert, cette « nostalgie d'ailleurs », dont parle si bien Loti, et dont il a souffert en Arabie.

A la longue, ce vide et ce silence endorment sa curiosité d'artiste, comme ils fatiguent son œil. Voyez cette mélancolique journée de route : « Cheminer en rêvant, cheminer, cheminer toujours, ayant devant soi la tête poilue ornée de coquillages et le long cou de la bête, qui fend l'air avec des oscillations de proue de navire. Voir les solitudes passer après les solitudes, tendre l'oreille au silence, et ne rien entendre, ni un chant d'oiseau, ni un bourdonnement de mouche, parce qu'il n'y a rien de vivant nulle part. » Ce n'est pas le seul jour où Loti en fut réduit à compter

les oscillations d'un cou de chameau. Dans presque tous ses croquis, on voit grimacer au premier plan la silhouette de ces vilaines bêtes insociables ; à toutes les heures du jour, elles reparaissent, dodelinant de la tête, « ces grandes bêtes cheminantes, au balancement éternel ». Le chameau est, dit-on, le vaisseau du désert : dans les océans de sable, le regard du nomade y revient toujours et s'y arrête, comme le regard du marin à la mâture de son navire.

Évidemment, dans ces lugubres solitudes de l'Arabie Pétrée, l'imagination de Loti s'est trouvée moins à l'aise. Comme toujours, il peint avec des couleurs et des parfums. Le malheur est qu'en ces déserts de sable ou de pierre, les couleurs ne sont point très nombreuses, ni les parfums très variés. Une pauvre végétation, toujours la même : des genêts, des tamarins, des hysopes, des touffes de jonc, des buissons de myrrhe ou d'épine ; un arbre tous les cinq jours. Du sable ou des cailloux, des murs de granit, ou un horizon de montagnes pelées. Et partout du gris, des gris de cendre, des gris roses ou des gris jaunes. Pour toute consolation, la magie des levers ou des couchers de soleil ; et, de loin en loin, une maigre oasis ou le passage d'une caravane. C'est peu assurément, et Loti trahit sa déception. Même il laisse échapper des aveux de lassitude : « Au soleil levant, nous reprenons notre éternelle route vers le nord. La lumière est quelconque ; le décor, banal et terne. Il semble, pendant les premières heures, que nous nous lassions du désert, ou que le désert se lasse de déployer pour nous sa silencieuse magie. »

Au fond, ce désert nous semble trop désert, parce qu'il a ennuyé Loti. Et Loti s'y est ennuyé, parce qu'il y voyait seulement ce qui se voit avec les yeux. Pour une imagination moins esclave des sensations présentes, moins dédaigneuse aussi du passé, cette Arabie Pétrée eût débordé de vie. Car c'est un des grands carrefours de l'histoire humaine. Cent fois y ont défilé les lourdes armées des Pharaons et des rois d'Assyrie. La Grèce y est venue avec Alexandre, et les belles ruines de Pétra y parlent encore des Romains. De là se sont élancées sur l'Afrique et sur l'Asie les bandes de Mahomet. Les Croisés y ont suivi Baudouin Ier, roi de Jérusalem. Puis les Turcs, et, non loin de là, Bonaparte !... L'ombre de tous ces conquérants domine encore ces solitudes ; car au désert rien ne s'efface, comme rien ne change. Cet Orient-là ne se révèle point tout entier à ceux qui n'ont pas l'obsession des choses d'autrefois. Loti lui-même l'a senti vaguement. De loin en loin, il jette dans le paysage quelques noms historiques. Mais pour lui ce sont des mots vides, qui n'éveillent aucune vision. Évidemment, il n'a pas le sens du passé. Il appelle *archaïques* des œuvres byzantines, et une basilique lui semble presque antédiluvienne, parce qu'elle date de Justinien. Si son imagination se reporte volontiers à l'époque des cataclysmes géologiques, c'est pour retomber aussitôt dans le monde musulman d'aujourd'hui : entre ces deux termes extrêmes, l'histoire de l'humanité est pour lui comme un trou noir.

Passe encore pour l'histoire profane. Chose plus étonnante, il nous décrit la péninsule du Sinaï sans la moindre émotion religieuse. Songez que son itinéraire est presque exactement celui d'Israël dans le désert. Aussitôt vous rêvez de ces merveilleuses scènes de l'*Exode* : Moïse pâtre au pays de Madian, le Mont-Horeb et le Buisson ardent, le passage de la mer Rouge, la colonne de nuée ou de feu qui guide les tribus en marche, la pluie de cailles ou de manne au déser de Sin, l'eau jaillissante au rocher d'Horeb, la bataille contre les Amalécites, le Veau d'or, la révélation de la Loi au Sinaï, et cette Terre promise qui toujours se dérobe. Cette oasis d'Akabah, où Loti s'arrêta plusieurs jours, c'est l'Eziongaber où débarqua la reine de Saba, et d'où les flottes du roi Salomon partaient pour Ophir. Plus loin, ce sont encore ces noms fameux : Amalek, Edom, le désert de Pharan, l'Idumée, le pays des Philistins... Et vous vous dites que les vieux récits bibliques vont se réveiller, s'illuminer dans la prestigieuse imagination de Loti !

Eh bien ! tout cela est mort pour lui. A peine quelques notes sèches, un verset de l'*Exode* transcrit en tête d'un chapitre, mais sans rapport avec les pages qui suivent. Derrière le nomade d'aujourd'hui, il n'aperçoit pas le nomade d'autrefois, ni la Bible derrière le Koran. Voyez-le quand il arrive au Sinaï : « Hélas ! comme elle est silencieuse, sinistre et froide, cette apparition de la montagne très sainte, dont le nom seul, à distance, flamboyait encore pour nous. *Les temps sont trop lointains sans doute*, trop révolus à jamais, où l'Éternel y descendit dans des nuées de feu, au son terrible des cors. *Fini, tout cela !* elle est vide à présent, comme le ciel et comme nos modernes âmes. » Et, en effet, sur la montagne sacrée, il n'a songé qu'au moyen âge sarrasin, à la neige, à ses Bédouins, à ses chameaux, et aux inscriptions des touristes, « noms de pèlerins qui sont venus ici de tous les coins du monde, des noms russes, des noms grecs, des noms arabes, et un seul nom français : *Prince de Beauvau, 1866.* » — Évidemment l'harmonie manquait entre le sujet et l'auteur : consolez-vous en relisant le *Moïse* de Vigny.

Au lieu du poétique pèlerinage que nous attendions, ce n'est qu'une excursion de touriste. Il semble que toujours, à l'horizon, l'on aurait dû deviner Jérusalem. L'auteur a beau nous dire dans sa préface « qu'au bout de la route longue, troublée de mirages, Jérusalem apparaîtra, ou du moins sa grande ombre ». Vaine promesse, hélas ! Rien dans son récit ne fait pressentir la cité sainte. Lui-même

l'avoue, tout à la fin du livre, à Gaza, sa dernière étape : « Rien encore, dans cette première ville de Judée, n'éveille pour nous le souvenir du Christ. » Il eût mieux compris sans doute les déserts du Sinaï, s'il avait eu la foi ardente de ces pauvres pèlerins russes qu'il rencontra près du Puits de Moïse, ou, tout au moins, cette involontaire émotion religieuse qu'y eût éprouvée tout historien philosophe, fût-il mécréant.

Que de réserves, mon Dieu ! sur ce beau livre que j'ai pourtant lu avec tant de plaisir ! Car, malgré tout, l'on y retrouve le charmeur que vous connaissez. S'il s'agissait d'un désert quelconque, nous aurions eu surtout à admirer. Loti l'a peint à merveille, ce pays de la soif, avec son imagination d'Oriental. Les détails du sol y sont observés avec une impeccable sûreté de coup d'œil : sables gris ou cailloux noirs, boue sèche et craquelée du désert de Tih, pauvres herbes altérées ou buissons épineux, murailles de granit rose, défilés rocheux aux formes inquiétantes de monstres, de temples ou de pagodes. Avec le même bonheur sont rendus les menus incidents de la vie au désert. En quelques traits pittoresques, il vous dessine une tribu en marche au Djebel-Tih, une halte au bord d'un ruisseau d'oasis, les rafales de neige et de grésil autour d'un brasier fumeux, les groupes de Bédouins agenouillés pour la prière auprès des feux flambants, ou le jeune cheik de Pétra domptant un dromadaire rétif qui galope sur les genêts à fleurs d'argent.

Et je ne sais si jamais l'on a peint comme Loti ces jeux de lumière, qui sont l'éternelle poésie du désert. C'est plaisir de le voir noter l'éclatante apothéose des soirs, et l'insensible décoloration des choses aux reflets de la lune, et l'horizon qui tremble de brume au soleil levant, et les tons changeants des montagnes, et les mirages de lacs bleus où se penchent des hommes à deux têtes. Suivez le vol mélancolique de ces petits nuages qui toujours passent sans jamais se fondre en eau : « Les horizons tremblent de chaleur. Parfois on espère rencontrer, pour sa tête, l'ombre d'un nuage errant dans l'infini du ciel, ombre errante aussi sur l'infini des sables. Mais elle passe et fuit. Elles s'en vont, les petites ombres inutiles des nuages, rafraîchissant seulement des pierres ou de vieux ossements blanchis. » N'est-ce pas exquis ? Ailleurs, voici, décrite en deux lignes, l'étrange oppression que causent à la longue ces fantasmagories de lumière : « Le soleil est morne, morne ; c'est comme un grand éblouissement triste qui tomberait du ciel. »

Pour ramasser tous ces traits, si vous voulez une vision nette du désert, lisez les merveilleuses pages sur le golfe et l'oasis d'Akabah. Ici, le tableau est complet. Les féeries de lumière, le rayonnement bleu de la mer, le profil rose des falaises de la grande Arabie, les plages semées de coquilles de nacre, les bois de palmiers et les maisons de boue, les cris rauques des Bédouins rapaces, la diplomatie cauteleuse et obséquieuse du gouverneur turc, la figure menaçante et fine du cheik de Pétra, le jeûne du Ramadan avec ses nuits de fête : voilà le désert de Loti dans toute sa splendeur, comme dans toute sa vérité.

Et pourtant un regret nous reste. Tout cela sans doute amuse l'imagination, mais ne la retient pas longtemps ; et comme l'auteur lui-même, on éprouve une sorte de soulagement à remonter vers le nord, à voir se réveiller peu à peu la vie de la terre. C'est que le livre de Loti laisse planer une ombre de mort sur ces solitudes de l'Arabie Pétrée. Pour animer le désert du Sinaï, pour en dégager la profonde et lointaine poésie, avec le talent d'un Loti peut-être eût-il fallu l'âme d'un Renan.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

L'Age difficile, comédie en trois actes, de M. Jules Lemaître.

Une pièce singulière et presque déconcertante, qu'on écoute tout le temps, qui « n'intéresse » pas toujours, mais qui n'ennuie pas une minute ; un sujet qui n'est peut-être pas tout à fait « inédit », des personnages qui rappellent tantôt des héros de Dumas fils, tantôt des types de Meilhac, et qui restent toutefois si personnels qu'on se demande qui — parmi nos dramaturges contemporains — eût été capable de les créer ; des habiletés de vieil auteur dramatique, et de surprenantes inexpériences ; des scènes qui sont des plus belles, et d'autres où la convention est trop apparente ; par-dessus tout, un esprit d'une hardiesse curieuse, une intelligence non pareille ; des bouts de dialogue où il semble que l'auteur ait vu le fond de l'âme humaine ; d'autres où l'effet paraît être le seul but... Telle est à peu près — je dis à peu près — la comédie nouvelle de M. Jules Lemaître. Cherchons à voir clair là dedans.

Le titre seul, *l'Age difficile*, nous indique le sujet. C'est le passage de la maturité à la vieillesse. Il y a là une crise redoutable, pour ceux au moins qui ne sont pas soutenus par des devoirs, librement et prudemment acceptés, devoirs qui — par les charges successives et étroitement enchaînées qu'ils imposent — facilitent le passage du « col de la soixantaine ». Pour l'homme qui vit selon la loi, pour l'époux, pour le père, la transition est insensible ; presque sans qu'il s'en doute, son ambition (et toute vie est ambition) change d'objet ; son existence tou-

che à son terme : une autre se substitue à elle, celle de son fils ; et, s'il faut que la « malice » humaine trouve toujours de quoi se satisfaire, mettons que dans cet amour paternel, si désintéressé, il se glissera à la fois le sentiment de la supériorité du père, et aussi une sorte de satisfaction (le mot est beaucoup trop fort) à voir que les « nouveaux » ne sont pas très supérieurs aux anciens. Désir de donner aussi sa sagesse à celui qui déjà vous doit la vie : reconnaître que, si bon qu'on ait voulu le rendre, on n'était guère pire que lui... C'est au moins de quoi atténuer la crise ; on se trouve de l'autre côté sans s'en être aperçu. A prendre la chose sans aucun émoi sentimental, c'est une *occupation*.

A celui qui « vit seul », il lui manque cette occupation qui lui faciliterait le passage et même le lui cacherait. Tel un voyageur qui, les yeux fixés sur son livre, traverse sans s'en douter un pas difficile, tandis que l'autre, absorbé par les seuls obstacles, se demande avec angoisse comment et quand il en pourra sortir.

Chambray tient un peu des deux. Il ne s'est pas marié. Il est seul. Vers cinquante ans, il a eu le pressentiment de la crise, et, pour la conjurer, il a voulu se créer une famille. Il a adopté sa nièce Jeanne et l'a mariée à son associé Pierre Martigny. Cela est très bon et très sage : à quelque chose près. C'est qu'il manque à Chambray ce qu'on pourrait appeler l'habitude du dévouement paternel, dévouement fait de petits sacrifices successifs qui vous préparent aux grands. Il n'est que « père adoptif » ; de sa tendresse pour Jeanne, l'abnégation est tout à fait absente ; c'est pour lui qu'il l'a recueillie et mariée, non pour elle. M. Lemaître aurait donc voulu prouver ainsi que les affections artificielles ne remplacent pas les affections naturelles : et que, si l'on n'a pas vécu selon la règle, — la règle c'est d'être époux et père, — la règle, tôt ou tard prend sa revanche. Et c'est en effet ce qui arrive. Lassés du despotisme de Chambray, ses « enfants » le quittent : et, sans un hasard tout à fait providentiel, il tomberait précisément dans le gouffre qu'il voulait éviter ; il serait, pour une Yoyo, une proie toute prête.

Mais, comme M. Lemaître a l'esprit trop avisé pour voir un seul côté des choses, en regard de l'homme malheureux pour avoir transgressé la loi, il nous a montré Vaneuse, l'homme qui, s'étant marié et ayant fait souche, vit dans une tranquille abjection. Cela signifie sans doute qu'il ne suffit pas de se soumettre à la loi, mais qu'il faut encore la comprendre. Et ainsi M. Lemaître adoucit ce que sa première théorie pourrait avoir de trop dur. Entre le père de Yoyo et l'amant probable de cette même Yoyo, le choix est trop facile. Chambray, moralement, est très supérieur à Vaneuse... Je vous engage pourtant à vous rappeler ce que M. Lemaître disait jadis du *Père prodigue*. En dépit de tout ce qui distingue le comte de la Rivonnière de Chambray, ils ont vécu de même ; si chimiste que vous supposiez celui-ci, il a dû faire dans sa sphère ce que celui-là faisait dans la sienne. Il a fait « ce qui n'était pas permis » ; c'est une mauvaise préparation à la vie de devoir. Et la jalousie qu'il montre ne nous laisse pas dans une tranquillité parfaite. Notez toutefois qu'au moins Chambray n'est pas le « mauvais sujet » sympathique ; mais, pareillement, il n'est pas le père... Je ne suis pas bien sûr d'ailleurs que M. Lemaître ait voulu donner à son héros de si inquiétantes pensées. Il est cependant gênant qu'on puisse les lui supposer ; non pour lui, assurément (ce serait un cas intéressant), mais pour la pièce. Cela nous empêche de nous intéresser autant que nous le voudrions à Chambray ; et même le retour de ses enfants ne nous donnerait pas toute satisfaction, sans l'arrivée de Mme Mériel.

Je passe sur Vaneuse, un personnage vraiment « difficile » et que M. Lemaître a dessiné avec une rare finesse ; et pareillement, je néglige la réjouissante Yoyo et son mari, M. de Montaille, Alphonse marié. Tout au plus pourrait-on faire observer que la « tenue » étant ce qu'il y a de plus nécessaire à un ménage de ce genre, Montaille, au second acte, casse lui-même les vitres un peu trop volontairement.

J'arrive à Pierre Martigny. Je ne sais si, dans la pensée de M. Lemaître, Pierre est le personnage sympathique. Ce que je sais au moins, c'est que l'auteur de *Mariage blanc* n'a jamais créé de type plus vivant dans sa complexité. C'est un timide. Et, comme il est un vrai fils de M. Lemaître, il explique sa timidité avec une justesse et une finesse admirables ; il dit : « Il y a toujours eu, pour moi, comme un abîme infranchissable entre sentir ou penser — et agir, traduire en actes mes sentiments. C'est comme si tout témoin me faisait peur. » Je cite ce passage : j'en aurais dix à citer de la même valeur. Le rôle, outre qu'il est remarquablement joué par M. Mayer, est tout à fait de premier ordre. Tous ceux qui, a un degré quelconque, ont souffert de ce mal horrible qu'est la timidité, tous ceux-là se retrouveront en Martigny et sympathiseront avec lui. Je ne sais qui trouvait qu'au troisième acte, Martigny était d'une maladresse un peu voulue. Touchante objection! Celui qui l'a faite ne sait pas ce que c'est que la timidité. Être gêné, embarrassé, emprunté, cela n'est rien. Le pis est que, sans être bête peut-être, on dit tout ce que dirait une bête, et on agit comme elle agirait, sachant qu'on est bête de parler et d'agir ainsi. Cet « abîme infranchissable entre sentir et agir », c'est ce qui pousse un honnête homme, à paraître se conduire d'une façon douteuse : la « peur du témoin » arrête une franche explication qui laisserait aux deux

parties la conscience en repos. Pour un timide, il semble que tout soit un gain, qui n'a pas nécessité un effort... M. Lemaître a épargné à son héros cette extrémité. Martigny n'est que le timide sympathique; il l'est excellemment, je le répète.

J'ai analysé, un peu brièvement mais de mon mieux, les principaux personnages de l'*Age difficile*. J'ai dû faire à leur sujet quelques réserves. Elles sont, on l'a vu, d'une importance médiocre. Ici une légère nuance que j'aurais voulu plus nettement indiquée; là un petit détail qui aurait gagné à venir d'une observation plus directe. En somme, ces personnages ont cette qualité supérieure de nous représenter quelque chose. Je n'ai pas caché que l'*Age difficile* faisait songer parfois à d'autres pièces. J'ai parlé du *Père prodigue;* j'aurais pu citer aussi les *Lionnes pauvres*. Mais c'est là des ressemblances de surface ou de situations. A examiner les personnages de plus près, cette apparente similitude disparaît bientôt. J'ai montré tout ce qui différenciait Chambray de M. de la Rivonnière; de même, si Yoyo évoque Séraphine Pommeau, l'on voit bien vite combien elles sont dissemblables, non seulement par leurs natures mais aussi par leurs actions... On sent une âme, une intelligence, chez Chambray, chez Martigny, chez Vaneuse même, et chez le ménage Montaille. On la sent si vraiment, qu'on pourrait, avec ce que l'on sait des personnages, continuer en quelque sorte leur histoire; les traits dont ils sont marqués sont assez forts pour nous permettre de savoir — à peu près — comment ils agiront dans une circonstance donnée. Et c'est là l'une des qualités... je ne dis pas assez: c'est la qualité la plus rare pour des personnages d'imagination: donner l'illusion de la vie au point que leur vie semble continuer encore quand nous ne les voyons plus.

D'où vient donc qu'avec ces qualités de premier ordre, l'*Age difficile* ne nous donne pas un plaisir sans mélange: que, nous amusant toujours et nous intéressant le plus souvent, notre plaisir et notre intérêt ne soient pas, comme on dit, « de tout repos »?

M. Lemaître a conté le plus joliment du monde dans son feuilleton comment l'idée mère de l'*Age difficile* lui est venue, et comment les différents personnages se sont successivement groupés autour du type imaginé tout d'abord. Et il concluait en disant: « Il ne restait plus qu'à faire la pièce. » J'aurais bien voulu qu'il ne s'en tînt pas là. Car, précisément, en nous expliquant comment il a fait la pièce, il nous aurait expliqué par cela même l'impression que nous donne l'*Age difficile;* impression de plaisir, à coup sûr, mais de plaisir un peu incertain.

Je vous ai dit ce qu'il y avait de vérité, de réalité dans les caractères; nous connaissons assez les personnages pour pouvoir continuer leur histoire. Mais il se trouve que cette histoire, imaginée par nous d'après les données fournies par l'auteur, n'est pas toujours conforme à celle que M. Lemaître nous conte. On sent comme un désaccord entre ce qu'ils font et ce qu'ils sont. Rien, de leurs actes, n'est absolument invraisemblable: ces actes nous paraîtraient, chez d'autres, suffisamment plausibles; pour eux — eux que nous connaissons par la clairvoyante analyse de M. Lemaître, — pour eux, il nous semble qu'ils ne devraient pas agir ainsi. Quelqu'un disait, l'autre soir: « C'est une pièce du Théâtre-Libre, avec des personnages de Dumas, de Meilhac et de Sardou. » Ce *mot*-là, comme tous les *mots*, est fort injuste. Retenez-en seulement le désaccord que je signalais entre les personnages et la pièce.

Je n'ai malheureusement ni le temps ni la place de suivre en détail chacun des personnages. Prenons le principal, Chambray.

Il a soixante ans. Il n'a rien de l'« homme fort » que nous avons vu souvent au théâtre. Il est de sens rassis, d'intelligence lucide, d'expérience assurée. Et, — comme la Nature a « horreur du bloc », — admettons que son expérience et son intelligence ne le garantissent pas contre toute faiblesse et toute surprise. Il sait mieux que personne les périls de l'âge difficile; c'est lui qui nous les expose, dans une des scènes les plus fines que M. Lemaître ait écrites; et, en même temps, il nous explique tout ce qu'il a fait pour les éviter: l'adoption et le mariage de Jeanne, ce foyer « artificiel » qu'il s'est créé pour remplacer celui qui lui manquait, foyer indispensable à son âge, indispensable, si je puis dire, autant physiquement que moralement.

Qu'un tel homme, si raisonnable, si « averti », cède à un brusque mouvement de jalousie, je l'admets: d'autant plus que M. Lemaître a fort habilement disposé les raisons qui l'y poussent. « Je ne compte pas pour vous; allez-vous-en! » — Mais la première crise passée, Chambray persiste à ne pas pardonner le plus pardonnable des sentiments; lui qui est doué, au plus haut point, de « vie intérieure », lui qui nous a montré en maints passages combien il savait lire en soi, lui qui enfin a l'habitude de l'analyse, lui qui souffre d'être séparé des siens (et cela seul devrait lui donner l'éveil), lui qui est prêt à leur pardonner, voici qu'il les chasse de nouveau, et pourquoi? Parce que Jeanne a cessé de pleurer, parce que les enfants s'amusent et ne parlent plus de lui. Oui, j'en conviens, cela n'est pas invraisemblable au théâtre; c'est la marche habituelle des sentiments d'un père jaloux. Mais, précisément, Chambray n'est pas seulement le « père jaloux », type de théâtre. Et ce nous est une surprise de le voir agir comme ce type, alors qu'on nous a montré en quoi il lui était supérieur.

M. de la Rivonnière fait de même? Mais le père prodigue est en quelque sorte un instinctif, n'ayant jamais ou ayant fort peu réfléchi à ses actions : à peu près le contraire de Chambray. Il me semble qu'ils ne devraient pas agir tout à fait de même.

Ce n'est rien encore. Ce même Chambray, dépouillé de son foyer, se dispose à faire la fête. N'exagérons rien. Il ne s'y dispose pas, il y consent. Dès la première tentative de la sympathique Yoyo, il cède. Ayant entrevu la gorge de la dame il s'émeut, et — après avoir très joliment raisonné son cas — se décide à se « mettre avec » elle. N'est-il pas un peu curieux que, pendant qu'il était en train de réfléchir, il n'ait point songé : 1° que Yoyo est la fille de son meilleur, de son seul ami Vaneuse (et « l'inconscience » de celui-ci, voire même son consentement ne rendrait pas plus jolie l'action de Chambray); — 2° que Yoyo est la femme de Montaille, à qui il vient de donner un coup d'épée. (Imaginez un peu l'effet produit si vous rencontriez aux Ambassadeurs un vrai Chambray dînant avec la femme dont il a la veille blessé le mari en duel!...) Et, si ces deux arguments ne vous semblent pas décisifs, étant donné l'indignité de Montaille et de Vaneuse, il en est un troisième plus digne d'attention : c'est que Yoyo « sort des bras » de Martigny, et qu'en succédant ainsi à son gendre, Chambray semble manquer un peu des plus ordinaires scrupules. Que dis-je, Chambray? Ce n'est plus Chambray. C'est Labosse soufflant à Paul Costard, son gendre, la simpliste Bobette Langlois.

Et ce n'est pas notre dernière aurprise. Voici venir Mme Godefroy... je veux dire Mme Mériel. Ah! la jolie scène, la scène exquise, toute pleine de discrète émotion; M. Lemaître excelle dans la peinture de ces sentiments atténués, un peu incertains et voilés; cela est délicieux. Mais qui parle de façon si touchante? Est-ce Chambray, chimiste austère et nullement sentimental? Est-ce le « père jaloux »? Est-ce l' « éternel amoureux »?... J'ai peur, tout au moins, que ce ne soit pas le Chambray que nous a présenté l'auteur.

Il est probable que, pour donner plus de poids à ma démonstration, j'ai forcé le désaccord entre les personnages et leurs actions. Il y a cependant un peu de vrai dans ce qui précède. Nécessité de théâtre? Je n'en suis pas bien sûr. Et ce ne serait pas une raison. Si j'insiste, c'est que c'est là le péché mignon de M. Lemaître. Dans *Révoltée*, dans *Mariage blanc*, dans les *Rois*, même dans le *Député Leveau*, les personnages sont merveilleusement analysés et expliqués, mais.... Et voilà que, rien que d'y penser, je me sens tant repris d'admiration pour eux que j'aurais scrupule à signaler un seul de leurs défauts, Et puis, il s'agit ici de l'*Age difficile*, et peut-être aussi des œuvres prochaines de M. Lemaître. S'il le voulait, quel chef-d'œuvre il pourrait nous donner!

J'ai dit que M. Mayer avait joué d'une façon tout à fait supérieure le rôle du timide Martigny. M. Antoine a rendu avec une réelle puissance les hésitations et les colères de Chambray; peut-être lui a-t-il donné une allure un peu trop « contremaître », mais c'est une nuance : le personnage a été merveilleusement créé. M. Dieudonné est parfait d'inconscience élégante et satisfaite dans l'inquiétant Vaneuse; et je ne vois qu'à louer M. Calmettes, un Montaille de belle allure. Mlle Yahne est une Yoyo admirable de simplicité et de naturel. Et Mme Judic a fort heureusement traversé le passage difficile qui mène de l'opérette à la comédie; et quelle belle diction! On ne perd même pas les *e* muets!...

JACQUES DU TILLET.

P. S. — La *Montagne noire* ne sera représentée que le soir du jour où paraîtra cet article. Je dois donc en remettre le compte rendu à samedi prochain.

J. T.

NOTES ET IMPRESSIONS

M. Ribot.

Voici que de nouveau on recommence à médire de la liberté. Chaque crise ministérielle fournit prétexte à des déclamations dangereuses. Grâce à la perfidie de quelques-uns et à la pusillanimité de presque tous les autres, le régime parlementaire, le régime des libertés politiques, épuise peu à peu la confiance que les amis sincères de la démocratie avaient mise en lui. L'on revoit des oiseaux de mauvais augure s'envoler et croasser au-dessus du Palais-Bourbon. Il faut les exterminer.

Sans doute on ne peut raisonnablement comparer M. Ribot au grand Hercule et les flèches d'or de son éloquence à celles qui percèrent les terribles oiseaux du lac Stymphale. Mais M. Ribot est un vieil ami de la liberté. Il en parle toujours avec attendrissement. Il aime à rappeler en des phrases émues sa bonne volonté, sa loyauté, son dévoûment à la République. Les promesses chaleureuses font tout de même plaisir à entendre. Il est possible qu'elles perdent un peu de leur vertu à se formuler si souvent. La meilleure manière de prouver le mouvement est encore de marcher. Cependant nous ne nous lassons pas de vibrer, mais nous demandons qu'on aboutisse un peu. On doit bien ça à notre longue patience. Il paraît que, cette fois-ci, M. Ribot ne se tiendra pas quitte à notre égard avec ses belles paroles. On assure qu'il veut vivre longtemps. En doutiez-vous?

Mais, voici qui est plus rassurant : il est décidé à faire ce qu'il faudra pour vivre.

Eh quoi! nous posséderions un ministre qui aurait confiance en lui? Cela serait nouveau, inattendu et très consolant. Car on peut être fanfaron, pédant et même malotru sans avoir confiance en soi. On nous l'a bien fait voir. Il est inutile de recommencer cette expérience. La confiance qu'il faut souhaiter à M. Ribot, c'est celle qui naît de la rencontre d'une intelligence capable de mesurer les difficultés avec la volonté nécessaire pour les surmonter. Elle suppose la connaissance de soi et partant un peu celle des autres. Et cela c'est la sagesse du philosophe. Mais elle ne suffit pas à l'homme d'action dont la sagesse doit être militante. Pour qu'elle le soit avec hardiesse et efficacité, il faut qu'elle se propose le triomphe d'un idéal.

Oui, tel est le secret de la confiance en soi. Sans idéal, comment élever son âme à la hauteur d'un sacrifice? Le courage dont l'homme politique doit faire preuve implique une foi. Quand elle fait défaut, ainsi que cela s'est vu, chacun y supplée, comme il peut, selon ses petits moyens. Celui-ci a recours à la ruse et celui-là à la jactance. N'avons-nous pas assisté à des jeux d'une finesse vraiment remarquable? La malice sembla reine du monde politique durant quelques années. Elle apparaissait comme la synthèse de toutes les vertus parlementaires. Des événements récents l'ont un peu décréditée. On aime à penser que le gouvernement loyal de M. Ribot fera le reste. Ses grands yeux clairs nous donnent bon espoir. A moins qu'étant trop clairs et même un peu candides, ils ne nous fassent regretter les yeux malins de son prédécesseur... Mais puisque M. Ribot veut vivre et qu'il a confiance en lui, pourquoi donc n'aurions-nous pas confiance en M. Ribot?

On ne lui reprochera pas, que je pense, de manquer d'un idéal politique. On lui en prête même plusieurs. Mais un seul suffit, pourvu qu'il soit bon, n'est-ce pas ? Or, celui de M. Ribot est excellent. Il est même très flatteur pour nous. M. Ribot croit à la liberté parce qu'il croit à la raison. Il ne veut pas laisser prescrire les titres du genre humain, que Montesquieu retrouva. Car c'est un disciple de Montesquieu. Par-dessus la Révolution et l'Empire et dans les cloaques où sombra la liberté, M. Ribot s'efforce de relier la France contemporaine à l'auteur de l'*Esprit des Lois*. Personne dans le monde politique ne conserve plus de foi aux principes que le Président du Conseil. Croyez bien que si la liberté et la raison étaient une fois encore vaincues en sa personne, il ne leur en garderait pas moins toute sa foi. C'est à cela surtout qu'on reconnaît un homme de principes.

Ainsi M. Ribot a des principes, et ses principes sont excellents. Il ne reste plus qu'une petite question à résoudre ponr que tous les amis de la liberté aient pleine confiance en son gouvernement. Voici la question, qui n'est pas tout à fait indifférente : Comment M. Ribot appliquera-t-il ses principes ?

Ironie ! ironie ! n'est-ce pas ici que tu le guettes ? M. Ribot aurait-il des principes ponr ne les pas appliquer ? Les aimerait-il si tendrement qu'il ne les veuille pas risquer dans la mêlée hasardeuse des partis? Une fée espiègle aurait-elle joint à un si vif amour des principes une invincible répugnance à les mettre en pratique ? Souhaitons que M. Ribot dissipe au plus vite ces inquiétudes. Il ne faut pas que cette fée espiègle ait le dernier mot, nous avons besoin qu'on applique les principes. Et nous ne craignons pas que M. Ribot les applique jamais avec fanatisme. Il possède à souhait l'art délicat d'accommoder sa doctrine aux exigences pratiques. J'ose dire qu'il sait mettre une rallonge au vieux canapé des doctrinaires.

Qu'il ne tente pas cependant d'y faire asseoir à ses côtés tous ses adversaires! Assurément, il est d'une bonne âme de vouloir convertir tous les larrons. Qu'il n'oublie pas, néanmoins, que le Christ n'a réussi qu'à en convertir un sur deux! M. Ribot ne devrait pas se proposer mieux. Il est des larrons au cœur de pierre que tous les pleurs de M. Ribot n'attendriront pas. Ils ne veulent pas de son paradis. Quelque juste douleur qu'il en éprouve, M. le Président du Conseil doit se résigner à ne pas faire la concentration de tous les pécheurs dans le paradis de la liberté. Un paradis où tout le monde pénètre, d'ailleurs, n'est-ce pas un très vilain paradis? Ce paradis ressemblerait au Parlement. Que M. Ribot fasse un beau rêve! Et s'il faut périr en appliquant sa doctrine courageusement et jusqu'au bout, eh bien! M. Ribot périra. C'est une solution, comme disait Royer-Collard, qui s'y connaissait en principes!

Mais cette solution est la dernière et, avant de mourir pour les principes, il faut essayer de vivre par eux et pour eux. Puisque l'on nous dit que M. Ribot a confiance en lui, cela signifie sans doute qu'il est décidé à faire un essai loyal et ferme de sa philosophie politique. Ah! sa tâche sera rude, mais il n'aura que plus de mérite à l'avoir entreprise.

Il se peut qu'il soit difficile de guérir les multiples maladies dont nous souffrons. Le moindre soulagement fera déjà notre affaire. M. Ribot est si grand et il porte si naturellement ses yeux vers le ciel que l'on peut craindre qu'il n'aperçoive pas à ses pieds de nombreuses petites réformes qui ne sont pas négligeables. Il aurait tort d'imiter le héron qui à la fin de la journée dut se contenter pour son repas d'un très menu coquillage!

PIERRE PUGET.

BULLETIN

SOUVENIRS DE LECTURES

M. A. du Mesnil a fait un petit livre d'excellente propagande morale tout simplement avec les *Souvenirs de ses lectures*. C'est le livre que nous devrions tous faire pour nous-mêmes. Tout ce qui s'applique à nous dans nos lectures, le recueillir, et, de temps en temps, y jeter les yeux avec recueillement : excellent examen de conscience. Cela vaut mieux que d'écrire son journal. Le journal est un miroir de poche où nous nous regardons avec complaisance, et, quoi que nous fassions pour l'éviter, toujours en prenant des attitudes. Un livre comme celui qu'a colligé M. du Mesnil, c'est quelque chose comme les mémoires des autres sur nous-mêmes. Il n'y a rien de plus salutaire.

Et quand il l'a eu achevé, M. du Mesnil s'est aperçu que ce petit *memento* à son usage pouvait être très bon aussi pour les autres, et il l'a publié. Il a fait fort judicieusement. Ses lectures ayant été très variées, et celles, même, d'un fureteur, amateur de volumes un peu rares, à travers des pensées très connues qui ont leur place comme nécessaire dans tout livre d'enseignement moral, il y en a de moins usitées, que j'ai pris plaisir à retrouver et même à lire pour la première fois et qui, presque toutes, ont une application tout à fait directe et immédiate au temps présent.

Celle-ci par exemple : « Il y a des gens qui aiment les Tartares pour être dispensés d'aimer leurs voisins. » (Jean-Jacques Rousseau.) Le mot, si juste, a tant plu à M. du Mesnil que je lui ferai remarquer qu'il l'a inscrit deux fois, pages 23 et 161.

Celle-ci encore : « Dès qu'un devoir nous paraît trop lourd, nous ne pouvons l'alléger qu'en l'observant avec plus de scrupule. » (Gœthe.)

Celle-ci, qui est consolante, mais où il ne faudrait pas se fier trop : « Les Français sont le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe. »

Celle-ci, de cet admirable Castellion, si haï de Calvin et que M. Buisson nous a appris à connaître et à aimer : « Les saints martyrs, les philosophes sont d'accord en ce point que c'est une énormité d'orgueil et une damnable hérésie de vouloir convaincre par la force ceux que Jésus s'est proposé de convaincre par la Croix. »

M. du Mesnil ne s'est nullement défendu de faire entrer dans son anthologie morale des pensées qui sont de lui-même. Ainsi fit Méléagre et l'exemple, pour être dangereux à suivre, est une autorité. M. du Mesnil n'a pas eu tort de s'y conformer. Ses pensées ne font pas du tout mauvaise figure auprès de celles de ses glorieux devanciers :

« Le temps où les bêtes ont cessé de parler a dû coïncider avec le temps où l'homme a inventé la parole. Les bêtes ont préféré le silence. »

« Quand l'ennui n'a pas la figure d'un sot, il a les traits d'un égoïste. »

« J'inclinerais à croire que la nature produit les grands hommes contre son gré et que leur naissance est comme une contrainte qu'elle subit. Il est si vrai qu'elle les jalouse qu'elle place toujours dans leur berceau quelque infirmité qui les met à portée de notre ingratitude. »

Tout cela est justement pensé et finement dit. Une réflexion, de M. du Mesnil encore, m'a été au cœur : « Le monde ne pardonne pas à ceux qui l'ennuient ; c'est dire qu'il n'y faut pas vieillir. » Vous pouvez lire à votre gré : « à ceux *qui l'ennuient* » ou « à ceux *qu'il ennuie* ». La conclusion est la même, et le conseil aussi salutaire et la pensée aussi juste dans les deux cas.

Je recommande le petit *enchiridion* de morale pratique de M. du Mesnil à toutes les écoles primaires, à toutes les écoles secondaires, à tous les foyers et à tous les salons de France. Il mérite d'être universitaire et universel.

ÉMILE FAGUET.

LES AVEUGLES ET LA CHARITÉ

Mon cher Directeur,

En marge des intéressantes études de M. Spronck sur l'assistance publique et privée, voulez-vous me permettre d'ajouter quelques mots au sujet d'autres miséreux, atteints d'une misère congénitale qui pèsera sur eux jusqu'à la fin de leurs jours, d'une misère à la fois physique et morale qui, à défaut d'aide, peut, comme la pire des misères matérielles, les réduire au désespoir, à la faim, à la mort : je veux parler des Aveugles.

La question du sort des aveugles a été tout récemment mise en lumière et à l'ordre du jour de l'actualité par le roman de M. Lucien Descaves : *les Emmurés*.

Ce livre est tout à fait beau, poignant, dramatique, écrit par un artiste merveilleusement sûr de ses images et de ses mots.

Mais si je recommande qu'on le lise et si je le loue, qu'on ne voie pas là une réclame déguisée. Il suffira du reste de parcourir quelques pages du volume pour se convaincre que l'auteur n'a pas cherché seulement un succès littéraire, mais qu'il veut aussi que son noble livre porte des fruits, contribue au bien de quelques êtres terriblement malheureux, attire vers leurs douleurs et leur difficile existence l'attention et le dévouement des personnes charitables.

Ce n'est pas dans une brève lettre que je puis prétendre résumer les divers systèmes qui se proposent de remédier à l'infirmité sociale des pauvres Emmurés, les diverses méthodes qui se disputent avec âpreté, — car dans le vouloir bien faire aussi la concurrence existe, hélas! — qui se disputent l'avantage d'enseigner à ces faibles sans vue l'art de subsister parmi les clairvoyants, et de goûter quelques simples joies.

Je n'énoncerai donc pas les arguments qu'on élève en faveur du système Braille, ou écriture en relief, et les arguments contraires qui se dressent en faveur de la lecture au moyen des grilles métalliques. Il faut être typhlophile, avoir l'ardeur et le science des spécialistes, ou encore l'ingéniosité artistique de M. Descaves pour parler avec attrait de ces questions un peu techniques.

Mais ce que je ferai avec aisance et plaisir, c'est de résumer les conclusions si sages et si humaines de l'auteur des *Emmurés*.

Il demande que l'on se préoccupe moins de donner aux aveugles l'éducation universitaire, de leur faire obtenir à grand'peine des diplômes dont l'usage leur sera presque nul, — et qu'on s'efforce plus de leur fournir une instruction pratique et profitable, de leur enseigner un métier, — et il en cite cent qui leur sont accessibles, — un métier suffisamment lucratif pour qu'ils en vivent sans aumônes.

Il demande aussi qu'au lieu de les interner ensemble d'abord dans des institutions pareilles à des lazarets, puis de les parquer après dans des ateliers où l'aveugle seul a droit de travail, — on les mêle à la foule des clairvoyants, on les fasse participer à la familiarité de ceux qui voient, on leur procure d'abord des cours qu'ils suivraient de chez eux comme des cours de lycées d'externes, et ensuite un labeur qu'ils pourraient exercer librement à domicile, parmi leur famille, leurs amis, parmi leurs aises personnelles et en toute indépendance.

Il demande, en un mot, qu'on abatte les murailles de pierre qui se surajoutent actuellement aux murailles de ténèbres où végètent les infortunés Emmurés.

Et pour atteindre ce but il fait appel à la charité publique, à la générosité privée qui fonderont des écoles, des sociétes protectrices pour les déshérités de la vue.

C'est cet appel que je voulais répéter, et en vous remerciant de m'y avoir aidé, je vous prie, mon cher Directeur, de croire à mes sentiments affectueux et dévoués.

FERNAND VANDEREM.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Décidément les entreprises coloniales ne sauraient être considérées comme un puissant dérivatif aux troubles intérieurs des États européens sans qu'on envisage les dangers qui peuvent en résulter dans un délai d'autant plus court que les événements se pressent rapidement.

L'Italie et la Belgique en donnent l'une et l'autre la preuve. Certainement M. Crispi a pensé que le moment était venu d'exciter le sentiment national, l'émotion patriotique des Italiens par l'espérance de brillantes conquêtes africaines, et ce n'est pas à son corps défendant que le général Barattieri cherche à étendre l'Erythrée dans la vallée de l'Atbara; il est même plus que probable que les polémiques soulevées à cette occasion ne lui ont pas été désagréables, parce que l'opinion ne s'arrête pas en même temps à plus d'un sujet, et comme un clou chasse l'autre, les scandales de la Banque Romaine passent au domaine de l'histoire au moment où l'expédition d'Abyssinie se prépare et préoccupe légitimement l'Italie.

Cependant, cette méthode de gouvernement est pleine des plus grands dangers: feindre d'ignorer les difficultés présentes en n'en parlant pas, et ne modifier en rien une politique intérieure qui accroît chaque année le déficit au point de précipiter le moment d'une liquidation qui ne peut se résoudre que par la banqueroute ou la guerre, c'est non seulement assumer une lourde responsabilité, c'est aussi jeter le pays, dont on dirige les destinées, au milieu des dangers les plus grands.

Depuis longtemps, en France, cet état de choses a frappé les esprits; c'est un signe des temps qu'en Angleterre même, malgré la similitude d'intérêts qui rapproche depuis quinze ans, dans la Méditerranée et dans la mer Rouge, l'Angleterre et l'Italie, on commence à s'apercevoir de cette situation de l'Italie.

M. Wilson, l'éditeur du *Standard* et le propriétaire de l'*Investor's Review*, qui se fait fréquemment remarquer par l'audace et la véhémence de ses critiques, vient de publier le 1er février un article sur le danger imminent de l'Italie qui mérite d'être connu. Il accuse d'abord M. Stillman, le correspondant du *Times* à Rome, d'avoir induit le public anglais en erreur en lui donnant une fausse idée de la position financière de l'Italie, du caractère et du rôle de M. Crispi.

M. Crispi, d'après ce publiciste, est le mauvais génie de l'Italie, la puissance destructive qui la mènera à sa ruine si elle ne s'en délivre promptement. Le culte de M. Crispi pour le prince de Bismarck, ses dangereuses imitations du militarisme allemand, les extravagantes dépenses de sa politique coloniale, le déplorable système d'ultra-protectionnisme que la pauvreté naturelle d'une grande partie du pays rend encore plus fatale, les scandales des Banques qu'on ne peut nier sont bien près de donner le coup de mort au régime actuel et à l'unité de l'Italie. L'attitude de M. Crispi envers ses accusateurs, la faiblesse déplorable du roi d'Italie, qui se laisse mener par son premier ministre, aggravent encore, au dire du publiciste anglais, les périls de la situation.

Peut-être les conseils venus de Londres seront-ils accueillis avec moins de mauvaise humeur que ceux qui partent de Paris. L'Italie, qui a toujours des amis en France, gagnerait en prospérité à orienter autrement sa politique.

HENRI PENSA.

Paris. [illegible] et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 32091. — *L'Administrateur-gérant* : HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7 — 4e SÉRIE. — TOME III — 16 FÉVRIER 1895

UNE RÉFORME ÉLECTORALE URGENTE.

14 février.

Il n'est pire malade que celui qui va partout criant sa maladie. C'est notre cas, et l'on ne se gêne plus pour imprimer dans les journaux que la situation actuelle ne peut longtemps durer. Ce qu'on mettra au lieu et place de ce qui existe, les dilettantes de droite et de gauche ne s'en inquiètent guère : démolissons d'abord, nous verrons ensuite ! C'est ainsi qu'en France nous entendons la politique.

Le mal dont nous souffrons est visible pour tous : c'est le désaccord entre la Chambre et le pays. A chaque législature nouvelle, il apparaît plus clairement que le Parlement ne représente pas la moyenne de l'opinion. Au lieu de s'en prendre au régime parlementaire et de chanter sur tous les tons le grand air de la revision, il serait peut-être sage de se demander s'il n'y a pas dans notre système de suffrage quelque vice caché.

Il me semble qu'on ne cherche pas le remède où l'on aurait chance de le trouver, c'est-à-dire dans une réforme électorale. A plusieurs reprises, et tout récemment encore à propos de mon dernier article où je parlais de revenir au scrutin de liste, j'ai reçu des lettres qui se résument ainsi : « A quoi bon changer le système de suffrage? Scrutin de liste ou scrutin d'arrondissement, ce sera toujours la même chose. » Non, ce ne sera pas la même chose : l'expérience a prouvé qu'avec le scrutin de liste les élections se font sur des idées plus que sur des hommes. Lundi dernier, M. Goblet a déposé un projet de loi rétablissant le scrutin de liste : cette fois, je suis avec M. Goblet, et je crois que c'est tant pis pour les modérés s'ils ont laissé aux radicaux l'initiative de la réforme. Mais il ne faudrait pas seulement rétablir le scrutin de liste, comme le propose M. Goblet : il faudrait aller plus loin et remanier dans son principe notre système électoral, de telle sorte que toutes les opinions, tous les partis, fusent représentés en raison de leur importance. C'est le seul moyen d'avoir une Chambre qui soit l'image exacte du pays.

***

Un fait particulier, que de graves événements ont fait oublier le lendemain, peut servir à « illustrer » les vices de notre système électoral.

Le 6 janvier dernier, dans le XIIIe arrondissement de Paris, M. Gérault-Richard a été élu député par 2 742 voix sur 7 509 électeurs inscrits. Aussitôt de crier, dans la presse et dans le public : « Eh quoi ! voilà un député qui n'a guère pour lui qu'un tiers des électeurs, et les deux autres tiers ne seront pas représentés à la Chambre ! » J'admire qu'on se soit montré aussi surpris d'un fait aussi ordinaire. Il y a des députés qui ne représentent que le tiers des électeurs, il y en a même qui n'en représentent que le quart. En bloc, les Chambres élues depuis vingt ans *ne représentent pas la moitié du corps électoral :* ces mots méritent qu'on les souligne, car c'est toute l'explication du désaccord qui existe entre le Parlement et le pays.

A quoi cela tient-il ? A ce que, dans notre système électoral, la moitié plus un est comptée pour tout et la moitié moins un pour zéro. Aux électeurs ayant voté pour les candidats qui ont échoué, ajoutez ceux

qui n'ont pas voté, soit par indifférence, soit parce qu'ils n'avaient aucune chance de faire passer le candidat de leur choix : vous arrivez à ce résultat que la Chambre est nommée par une majorité apparente, non par une majorité réelle.

Traduisons les idées en chiffres : je demande pardon de cette arithmétique à ceux qui me font l'honneur de me lire, mais, en de telles questions, il faut préciser. Prenez un arrondissement quelconque, comprenant 10 000 électeurs, et supposez deux candidats, Pierre et Jean. Voici comment les choses se passeront, ou à peu près :

4 000 électeurs, plus ou moins, voteront pour Pierre;

3 000 autres voteront pour Jean;

3 000 enfin, qui ne veulent de Jean ni de Pierre, ou qui n'ont pas d'opinion politique, s'abstiendront.

L'élu aura eu 4 000 voix, sur 10 000 électeurs inscrits, c'est-à-dire qu'il représentera 40 p. 100 du corps électoral. Sont-ce là des chiffres de fantaisie? Consultez les statistiques électorales, qui en disent plus que tous les raisonnements du monde : la Chambre de 1881 représentait 45 p. 100 du corps électoral, la Chambre de 1885 en représentait 43 p. 100. Or, les élections de 1881 avaient été faites au scrutin d'arrondissement, celles de 1885 au scrutin de liste. Il ne suffit donc pas de remplacer un mode de scrutin par un autre : le vice du système est autre part; il est dans l'absurde principe de la moitié plus un. Faites une part aux minorités par la représentation proportionnelle, et rendez le vote obligatoire: jusque-là, l'harmonie du Parlement et du pays sera une chimère.

***

Comment réaliser la représentation proportionnelle de toutes les opinions, ou, en d'autres termes, comment faire que l'opinion moyenne de la Chambre réponde à l'opinion moyenne du pays? Sans entrer dans le détail des divers systèmes, on voit tout de suite que la chose est facile. Admettez, par exemple, que chaque électeur, disposant d'un certain nombre de suffrages, ait le droit de les attribuer à un seul candidat : s'il y a trois députés à élire, il pourra écrire trois fois le même nom sur son bulletin de vote, et dès lors toute minorité égale au tiers des électeurs sera assurée d'avoir un représentant sur trois.

Supposez maintenant un plus grand nombre de députés, et que la lutte soit entre plusieurs listes : on renoncera à ces déplorables scrutins de ballottage où une majorité relative emporte le vote, et on répartira les sièges au Parlement entre les différentes listes au prorata des voix obtenues par chacune d'elles. L'opération n'est pas très compliquée : c'est une simple règle de trois, à la portée d'un enfant de nos écoles primaires.

L'objection contre la représentation proportionnelle est toujours la même : « Si vous ouvrez les portes du Parlement aux minorités, vous n'aurez plus de majorité de gouvernement. » C'est se moquer du monde que de raisonner ainsi. A-t-on, à l'heure qu'il est, les éléments d'une majorité stable? Se figure-t-on qu'on va nous ramener aux beaux jours du parlementarisme classique, alors que deux partis en lutte prenaient tour à tour le pouvoir? Tout cela est fini, et bien fini. Il y a aujourd'hui plusieurs partis dans le Parlement, comme il y a plusieurs partis dans le pays, et ce qu'il faut souhaiter c'est que l'opinion moyenne du Parlement réponde à l'opinion moyenne du pays.

On traite volontiers la représentation proportionnelle d'utopie. Cette utopie a été mise en pratique en plus d'un endroit. Elle est appliquée avec succès dans divers cantons de la Suisse. L'an dernier, en Belgique, un homme d'État éminent, M. Beernaert, la défendait devant le Parlement. L'idée de la représentation proportionnelle a pour elle des penseurs comme Prevost-Paradol, Louis Blanc, Stuart Mill, Laveleye, Naville, Bluntschli : aussi je m'étonne, je l'avoue, qu'on en parle d'un ton dédaigneux et que le premier politicien venu se permette de hausser les épaules quand il s'agit d'une réforme qui peut être le salut de la démocratie.

***

Il faut regarder devant soi et voir où nous allons. Les modérés — dont je suis — font trop souvent une politique de salon et d'académie : ils critiquent le suffrage universel, avec l'à-propos de naufragés sur une barque critiquant le courant qui les emporte. S'ils ne comprennent pas l'urgence d'une réforme électorale, ils risquent de s'effondrer aux élections prochaines comme s'effondraient hier les libéraux belges. Avec notre système de suffrage, le mal ira s'aggravant; les abstentions seront de plus en plus nombreuses; le niveau moyen s'abaissera à chaque élection nouvelle, depuis le conseil municipal de la plus misérable des communes jusqu'à la Chambre et au Sénat; enfin, un jour, le conflit éclatera brutalement entre le Parlement et l'opinion : ce jour-là, quatre hommes et un caporal feront l'affaire. Il est encore temps de remédier au mal par la représentation proportionnelle et le vote obligatoire. La question vaut qu'on y réfléchisse : il s'agit de savoir si nous voulons vivre du suffrage universel, ou si nous en voulons mourir.

PAUL LAFFITTE.

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE

DE JAMES DARMESTETER (1)

L'œuvre de James Darmesteter est si étendue, si variée, qu'une étude complète prendrait trop de place. Je laisserai donc de côté ou je mentionnerai seulement en passant ses productions purement littéraires. Je m'abstiendrai également de répéter des détails biographiques qui sont déjà connus. Ce que je me suis spécialement proposé ici, c'est de retracer sa carrière de savant.

Bergaigne, déjà professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut, disait qu'il considérait l'École des hautes études comme sa vraie patrie scientifique, et que là seulement il se sentait complètement chez lui. Je ne saurais dire si c'était tout à fait le sentiment de James Darmesteter, quoiqu'il fût ancien élève de l'École et quoiqu'il y ait enseigné pendant dix-sept ans. Un instinct secret, une sorte de force ascensionnelle, qui le poussait toujours plus loin et plus haut, l'empêchait peut-être de fixer de cette façon ses goûts et ses prédilections. Quoi qu'il en soit, celle-ci peut le revendiquer à bon droit comme un de ses enfants et comme une de ses gloires (2).

Agé de vingt-trois ans, il se demandait encore à quoi il emploierait ses aptitudes et son talent d'écrire, quand il fut conduit par le hasard ou amené par son frère à l'École des hautes études; il était déjà licencié ès lettres et en droit, bachelier ès sciences. Il avait déjà esquissé des systèmes de philosophie et s'était essayé à la poésie. On pouvait craindre que tous ces dons ne fussent dispersés et gaspillés; l'enseignement de l'École lui fit découvrir sa vraie voie.

Le sanscrit fut, avec la grammaire comparée, sa première étude. Réservé, presque renfermé en lui-même, il ne prenait la parole que rarement. Il fallait qu'il fût directement interpellé pour qu'il intervînt dans une discussion; c'était alors ordinairement pour produire quelque rapprochement inattendu, ou pour formuler à demi-voix, mais en termes courts et précis, quelque solide objection. On sentait que l'acquisition des méthodes philologiques n'était pour lui qu'un jeu.

A la conférence de grammaire comparée on était alors occupé à l'élaboration d'un grand dictionnaire étymologique latin qui n'a jamais été terminé, mais dont divers articles, signés de noms d'élèves, les uns aujourd'hui très connus, les autres disparus, hélas! existent dans les archives de la Conférence (1). Il fut chargé, entre autres articles, du verbe *dare*, lequel, dans toutes les langues, mais surtout en latin, a une importance considérable.

Cet article du dictionnaire est ensuite devenu sa thèse latine de doctorat (2). La netteté de l'exposition, la clarté des divisions, la solidité des preuves frappèrent les juges de la Sorbonne, non moins que la qualité du latin, qui était bien telle qu'on pouvait l'attendre d'un ancien prix d'honneur du Concours général. Cette thèse latine n'a pas plus de trente-trois pages. Le même sujet a été repris plus tard avec plus de développement en Allemagne, sans qu'à l'augmentation du volume correspondît une augmentation proportionnelle des résultats.

Au verbe *dare* se rattache une étymologie publiée un peu plus tard, mais qui montre trop bien l'élégance que Darmesteter savait donner aux choses les plus arides, pour que nous ne la rapportions pas ici (3). Il s'agit du verbe *crê-dere*. Fr. Schlegel avait déjà rapproché le sanscrit *çrad-dadhâmi* « croire ». Mais qu'est-ce que *crê*? qu'est-ce que *çrad*? Benfey supposait que c'était un participe présent du verbe *çru* « entendre », grec κλύω, de manière que *credere* aurait signifié « prêter audience ». Une autre explication proposée par Bopp aurait identifié *çrad* avec la racine *çrath* « lier », la confiance étant ce qui lie. Mais le sens prêté à la racine *çrath* semble peu justifié; les textes donnent le sens tout contraire de « délier ». Darmesteter apporte une interprétation nouvelle qui lui est fournie par le zend. Dans les textes zends, la foi est appelée « l'action de donner son cœur ». Croire à quelqu'un, c'est donner son cœur ou livrer son âme à quelqu'un. Cette nuance de sentiment survit dans la locution sanscrite *çraddhajâ* qui signifie « volontiers », comme elle survit dans certains emplois du latin *credere*. Tite-Live, par exemple, pour marquer que les chefs de l'armée romaine doutent des sentiments de leur armée plutôt que de son courage, dit: *consules magis confidere quam credere suis militibus*. Dans le sanscrit *çrad* nous avons une forme sœur du latin *cord-*, du grec καρδ-ία. Cette étymologie, en même temps qu'elle éclaircit le véritable sens du mot, restituait à la langue mère une de ses métaphores.

Nous avons un peu anticipé sur l'ordre chronologique. Au Collège de France, Darmesteter suivait alors

(1) L'École des hautes études publie tous les ans un *Annuaire* où sont relatés les principaux faits de l'année qui vient de finir. Nous extrayons la présente notice de l'*Annuaire* de 1895. Nous avons seulement laissé de côté quelques pages. — N. D. L. R.

(2) Inscrit à l'École le 18 novembre 1872. — Élève titulaire le 26 juin 1873. — Répétiteur de zend le 21 octobre 1877. — Directeur adjoint le 26 août 1880. — Directeur d'études, août 1893.

(1) Je nommerai seulement ici Bard, Bergaigne, Dosson, l'abbé Gonnet, Charles Graux, Louis Havet, Melon, Nigoles, Paul Oltramare, Léonce Person, Regnaud.

(2) *De conjugatione latini verbi « dare »*; Paris, Franck, 1877.

(3) *Mémoires de la Société de linguistique*, III, p. 52. Le germe s' en trouve déjà dans son devoir d'École.

les cours où j'expliquais les Tables Eugubines. Je lui dois plus d'une observation utile. Il en a consigné la plupart dans les *Mémoires de la Société de linguistique*. L'une des plus fines, et que je prends plaisir à citer, parce qu'elle n'a pas jusqu'à présent rencontré l'attention qu'elle mérite, est celle qui concerne la conjonction latine *an*. Le latin *an* n'a rien de commun avec le grec ἄν. Il signifie littéralement « ou bien est-ce que ». Darmesteter montre qu'il correspond en sa première partie à la conjonction grecque ἤ « ou ». L'*n* est le reste de l'enclitique interrogative *ne*, comme dans *quîn* qui est pour *quî* + *ne*, comme dans *sîn* qui est pour *sî*+*ne*. Le sens disjonctif apparaît encore clairement dans cette phrase : *Utrum superbiam prius memorem an crudelitatem*, ou dans ce vers d'Horace :

Num furis, an prudens ludisne obscura canendo !

Au latin, comme on vient de le dire, Darmesteter n'avait pas tardé à associer le sanscrit, qu'il apprenait aux leçons d'Hauvette-Besnault et de Bergaigne.

Il étonnait ses maîtres par l'acuité de son intelligence et par la rapidité de ses progrès. Le moment vint bientôt de choisir une spécialité. Quand, ayant énuméré avec lui les différentes langues indo-européennes, avec les chances d'avenir qu'elles pouvaient lui présenter, je lui désignai la Perse comme un champ qui était tout spécialement fait pour lui, puisqu'il y pouvait utiliser sa connaissance de l'hébreu, et y trouver l'emploi d'autres facultés que je voyais en lui ; quand j'ajoutai qu'après avoir fait mes premiers pas dans cette voie, j'avais été interrompu par les circonstances, mais que j'aurais plaisir à avoir un continuateur tel que lui, je vis subitement une flamme traverser ses yeux. Il avait entrevu quelle mine s'ouvrait à lui pour l'histoire des religions, pour la philosophie de l'histoire. A partir de ce moment, le centre de ses travaux fut la Perse ancienne. Pour le persan moderne et l'arabe, il trouva un guide dans un maître de conférences dont la science eut de trop bonne heure à déplorer la perte, le jeune Stanislas Guyard.

Sa première production fut sa thèse pour l'École des hautes études : *Haurvatât et Ameretât*. Elle contient l'explication d'une énigme à côté de laquelle avaient passé, sans la résoudre, tous les savants s'étant occupés avant lui de la mythologie perse. Je vais la rappeler avec quelque détail, pour donner une idée de sa manière de travailler.

Au-dessous d'Ormazd, le dieu suprême, se trouvent six génies appelés les *Ameshas-çpentas* ou Saints Immortels (en persan moderne, *Amschaspands*), qui l'aident dans le gouvernement du monde et lui portent secours dans sa lutte contre les démons. A chacun de ces six génies est spécialement consacrée une partie de la création. A chacun est opposé un démon spécial, créature d'Ahriman. Ces génies portent des noms abstraits, désignant des qualités divinisées, savoir :

Vohu Manô.	Le bon esprit.
Asha Vahista.	La pureté parfaite.
Khshathra Vairja.	Le bon gouvernement.
Spenta Armaiti.	La sainte piété.
Haurvatât.	L'intégrité.
Ameretât.	L'immortalité.

Selon les Perses, *Haurvatât* (en langue moderne, *Khordâd*) est le maître des eaux ; *Ameretât* (en langue moderne, *Amardâd*) est le maître des plantes. Haurvatât et Ameretât sont deux divinités qui marchent de compagnie, et qui sont ordinairement invoquées ensemble. Les péchés contre Haurvatât sont les péchés envers l'eau ; les péchés contre Ameretât sont les péchés envers les plantes. Quelquefois Haurvatât signifie tout uniment l'eau, et Ameretât le bois, à peu près comme en latin Bacchus et Cérès servent en poésie à désigner le vin et le pain. Plutarque, qui, dans son traité d'Isis et d'Osiris, énumère les Amschaspands de la Perse, donne des deux derniers une définition un peu différente. Il appelle le premier θεὸν πλούτου ; il dit que le second est l'auteur τῶν ἐπὶ τοῖς καλοῖς ἡδέων. Dans cet ensemble de données, il y a évidemment du désordre et de l'incohérence. Quel rapport y a-t-il entre ces noms abstraits et les objets matériels qui leur sont associés ? Quel est le sens exact de ces abstractions ? Comment accorder les interprétations données par Plutarque avec l'interprétation parse ? Autant de questions à éclaircir.

C'est plaisir de voir Darmesteter débrouiller cet écheveau. Il s'avance pas à pas, s'appuyant constamment sur les textes et s'autorisant toujours de la tradition. Nous ne pouvons donner ici qu'un sec résumé de cette démonstration qu'il faut lire tout au long en son livre. Il commence par montrer que Haurvatât désigne, non l'intégrité en général, mais l'intégrité du corps, c'est-à-dire la santé ; que Ameretât ne désigne pas l'immortalité au sens où nous l'entendons, mais la préservation de la mort, le non-mourir. Or, d'après une croyance dont on trouve l'expression à toutes les pages de l'Avesta et des Védas, l'eau et les plantes sont le meilleur préservatif contre la mort, le meilleur auxiliaire de la santé : on comprend dès lors pourquoi on a attribué, comme domaine spécial, les plantes et les eaux à *Amardâd* et à *Khordâd*, pourquoi aussi ces deux génies sont particulièrement associés ensemble ; ils sont associés entre eux dans le ciel comme la longue vie et la santé le sont sur la terre, comme les plantes et les eaux le sont dans la nature. L'interprétation de Plutarque, un peu obscure, repose sur une explication

inexacte, mais déjà donnée par les livres parses, *Haurvatât* ayant été quelquefois pris dans le sens d'abondance, et *Ameretât* ayant désigné le dieu qui récompense les justes. Quant aux deux démons qui leur sont opposés, *Zairica* et *Tauru*, l'un signifie la consomption, et l'autre la maladie, et non pas la faim et la soif, comme traduisent les Parses.

Ainsi, ajoute avec une pointe de mélancolie le jeune auteur, nous retrouvons ici le même vœu que l'humanité n'a cessé d'adresser au ciel depuis qu'elle existe : *Longue vie et santé*. L'analyse savante, arrivée à son terme, ne trouve pas autre chose que ce souhait, si souvent répété par les poètes, en toutes les langues, dans toutes les religions, et qui est au fond de tant de vœux et de prières...

Ces deux essais avaient attiré sur James Darmesteter l'attention de M. Max Müller, qui préparait alors sa grande publication des *Sacred Books of the East*. Il le chargea des livres sacrés de la Perse. Dès 1880, le premier volume d'une traduction (en anglais) de l'Avesta put paraître. Quoiqu'il ait repris plus tard en français et sous une forme plus étendue la même œuvre, cette traduction anglaise garde toute sa valeur. Certaines recherches historiques qu'on lit dans cette édition n'ont pas été reproduites plus tard. Pour l'usage de ceux qui ne l'auraient pas entre les mains, je vais en dire ici quelques mots.

Il commence par donner l'histoire des études zendes, depuis Hyde jusqu'à notre temps, et ici nous le voyons exposer pour la première fois une controverse sur laquelle il aura souvent à revenir par la suite, savoir l'opposition entre la méthode comparative, représentée par Roth, Benfey, Haug, et la méthode traditionnelle, défendue par Spiegel et Justi.

Pour la première de ces deux écoles, les textes zends remontent à un âge fabuleux, dont le commentaire pehlvi, appartenant à une époque postérieure, a complètement perdu le sens et l'intelligence : heureusement il y a un moyen de pénétrer dans ces monuments, ce sont les Védas, car l'Avesta et les Védas sont les échos d'une seule et même voix, les reflets d'une seule et même pensée. Pour bien entendre les livres mazdéens, il faut donc, avant tout, les rapprocher de la langue et des croyances védiques.

A ceci, l'école traditionnelle répond que parenté n'est pas identité, qu'en expliquant le zend par le sanscrit, on s'expose à de continuelles erreurs et qu'en outre on affaiblit volontairement l'originalité de cette étude, puisque le point intéressant dans les livres zoroastriens, ce n'est pas de savoir en quoi ils rappellent les Védas, mais c'est de savoir en quoi ils diffèrent des Védas. D'ailleurs, pour affirmer que les deux religions représentent un même ensemble de croyances, il faudrait être sûr qu'elles sont l'une et l'autre du même temps et que, des deux parts, la rédaction s'en est faite en des conditions pareilles : toutes choses à démontrer.

Entre ces deux écoles, Darmesteter essaye une conciliation : si la méthode comparative montre d'où l'on est parti, la tradition est là pour faire voir où l'on est arrivé. L'une et l'autre sont donc également utiles. Mais il faut commencer par consulter la tradition, car on a besoin de bien connaître la religion dont on parle avant de chercher à en comprendre la formation. Sur ce point fondamental, Darmesteter n'a jamais varié, et, à mesure qu'il avancera en âge et en connaissance de son sujet, il deviendra partisan plus décidé de la tradition. Il a même fini par déclarer qu'il l'avait trouvée juste en son ensemble et ayant gardé la vraie intelligence des textes. Le seul commentaire sûr et authentique de l'Avesta, a-t-il fini par dire, est dans le *Shâh Nâmeh*, le *Bundehesh* et le *Folklore* persan.

Aujourd'hui cette discussion entre les deux écoles paraît près de finir. La thèse du savant français, sans cesse confirmée par de nouveaux exemples, a été peu à peu, d'une façon plus ou moins explicite, reconnue par ses adversaires : il n'y aura bientôt plus qu'une seule école d'interprètes pour l'Avesta. On peut même supposer que l'effet de cette controverse se fera sentir au delà des limites de la philologie iranienne et que la philologie sanscrite en ressentira le bienfaisant contre-coup. Déjà l'explication des Védas au moyen du seul secours de l'étymologie est abandonnée. Quoiqu'il faille se garder des conclusions par analogie, et que le bien fondé de la tradition mazdéenne ne prouve rien pour la rectitude de la tradition indoue, cependant nous voyons, par des indices certains, que les ritualistes recrutent chaque jour de nouveaux adhérents. Il faut d'ailleurs faire ici la part des écrits de Bergaigne, qui, avec moins d'élégance et de clarté, mais avec non moins de force et d'originalité, a ramené l'interprétation védique dans les voies d'où l'esprit de système l'avait fait sortir.

Un autre chapitre intéressant, c'est celui où il cherche à déterminer la vraie patrie primitive du culte mazdéen. Par une série d'observations et d'inductions, il vient à supposer que le berceau du mazdéisme a été, non la Perse, comme on pourrait le croire, mais la Médie. Hérodote, énumérant les tribus (γένεα) de la Médie, nomme entre autres les *Mages* (Μάγοι). Mais il n'a pas l'air de supposer que ce soit le même nom que quand il nomme les sacrificateurs et les prêtres de la Perse, qui, comme on sait, s'appellent aussi les *Mages*. A l'instar d'Hérodote, tous les historiens grecs citent comme habitant la Médie τὸ τῶν Μάγων φῦλον « la race des Mages », sans y rattacher aucune conclusion historique. Darmesteter

est le premier qui se soit avisé de faire cette obsertion très simple, que comme chez les Hébreux, le sacerdoce dans l'empire perse était le privilège d'une tribu. Les Perses acceptaient, tout en le haïssant, ce privilège d'une race qu'ils avaient combattue et soumise. On détestait ces étrangers; mais on les appelait au sacrifice, parce qu'eux seuls ils connaissaient les rites. L'histoire de Smerdis le Mage et la Magophonie s'expliquent par cette vieille opposition.

Darmesteter publia deux volumes de cette traduction anglaise : quand il fut arrivé au tome III, qui devait contenir le Yaçna, un érudit américain, M. L.-H. Mills, lui fit savoir qu'il s'occupait lui-même depuis longtemps d'une traduction de ce texte. Avec cet oubli de soi qui caractérise le vrai mérite, convaincu d'ailleurs que toute traduction du Yaçna pour laquelle on n'aurait pas de secours nouveaux serait nécessairement défectueuse, il céda à M. Mills l'honneur d'achever la publication...

La même année où paraissaient les deux volumes d'*Études iraniennes*, il publiait chez un autre éditeur un volume d'*Essais orientaux*. Ce sont des morceaux s'adressant à un cercle de lecteurs plus étendu, et traitant en langage accessible pour tout esprit lettré quelques-unes des plus hautes questions de la philologie et de l'histoire.

Ernest Renan seul avait montré cet art de présenter sous une forme attrayante et en une langue irréprochable les graves et délicats problèmes de la philosophie religieuse. A ceux qui croient que le soin minutieux du détail a pour effet d'abattre le vol de la pensée, on peut montrer, comme une preuve du contraire, chez Darmesteter, l'association de la généralisation la plus haute et de la précision la plus exacte. Si le grand public, distrait par la politique, ou déjà familiarisé avec ce genre de considérations, n'a pas fait à son livre tout l'accueil qu'il méritait, il a, du moins, obtenu l'admiration des vrais connaisseurs.

En 1884, Adolphe Regnier étant mort, Ernest Renan quitta le poste de secrétaire de la Société asiatique, qu'il avait occupé après Jules Mohl, pour monter au siège de président. James Darmesteter fut nommé à la place de Renan : honneur redoutable, puisqu'il lui imposait l'obligation de ces Rapports si difficiles à écrire, si difficiles à faire accepter, où, à l'exemple de ses prédécesseurs, il devait énumérer et juger toutes les nouvelles publications orientales. Quoiqu'on attendît beaucoup de lui, il trouva moyen de surprendre ceux qui le connaissaient le mieux, en se montrant toujours également informé sur tous les points de cette immense littérature. On le vit analyser des textes arabes, discuter des questions relatives à l'Assyrie, émettre en son propre nom des conjectures sur une parenté entre l'art persan et l'art chinois, se mouvant sans difficulté parmi cette foule de livres de toute provenance et de tout langage. Chemin faisant, il lui échappe des aperçus imprévus, des considérations historiques ou philosophiques, comme à un homme qui éprouve le besoin d'élever pour un instant sa pensée au-dessus de son labeur.

C'est ce même besoin de reposer ses yeux sur quelque chose de nouveau, non moins que le désir de compléter ses sources d'information, qui lui fit concevoir le désir d'aller visiter sur place les derniers et vénérables représentants de la religion mazdéenne. Il partit pour l'Inde en 1886. S'il ne fut pas admis, comme il l'espérait, à voir de ses yeux la célébration du sacrifice, pour l'accès duquel il faut être *beh-din*, c'est-à-dire sectateur de la bonne religion, il eut l'avantage d'en obtenir, par d'anciens manuscrits, des descriptions minutieuses et complètes, plus complètes même que ne l'aurait été le témoignage des yeux, car elles s'étendent à un cérémonial en partie périmé. Reçu avec empressement par la colonie parsie, ainsi que par les hauts fonctionnaires du gouvernement anglais, il voulut que son passage parmi les Mazdéens profitât à la science. Comme il avait été invité à délivrer, selon le terme consacré, une conférence, il saisit l'occasion pour proposer la création d'un *Jubilee Pehlvi Fund*, destiné à la publication de textes inédits, et la formation d'une Société *ad hoc*, sur le modèle de notre *Société des anciens textes*.

Sur les onze mois qu'il resta dans l'Inde, il en passa près de trois à Bombay ; il eut la satisfaction d'aller saluer de loin, à Surate, les vieux bâtiments de la Douane où avait vécu ignoré, où avait travaillé solitairement, cent vingt-cinq ans auparavant, un autre Français, son prédécesseur à Bombay et dans l'étude du zend, Anquetil-Duperron. Il y a peu de similitude entre les deux savants : ni par la portée de l'intelligence, ni par le caractère, ni par le point de départ, ils ne se ressemblent. Mais quoique inspirés de motifs bien différents, ils ont du moins une chose en commun, à savoir la grande curiosité ; ils ont contribué également l'un et l'autre à l'honneur scientifique de la France. Par une touchante attention de ses hôtes parsis, Darmesteter put rapporter à Paris, et déposer à la Bibliothèque nationale, auprès des manuscrits d'Anquetil, le grand Vendidad-Sadé sur lequel celui-ci avait autrefois fait sa traduction.

Quand la saison chaude fut venue, Darmesteter alla chercher, sur les premières hauteurs de l'Himalaya, dans les districts de Péchawer et de Hazara, un de ces *sanatoria* où les familles anglaises passent les mois les plus lourds de l'année. Il y recueillit ces *Chants afghans*, qui, outre l'avantage de faire connaître une littérature populaire encore inexplorée, lui permirent d'établir, par des observations d'une

extrême ténuité, l'exacte descendance de la langue afghane. De là aussi il envoya à un journal quotidien ses *Lettres sur l'Inde*, où l'on voit déjà poindre le désir d'une publicité plus étendue et plus mondaine. Quoique contenant des faits curieux, la lecture de ces lettres a quelque chose de fatigant par leur style trop brillant, qui dénote une surexcitation intérieure.

Une fois revenu en France, il fut repris par le travail quotidien. Il s'en délassa par des études qui le reportaient de plus en plus vers les premières impressions de sa jeunesse. *Les Prophètes d'Israël* (1891), *De l'authenticité des prophètes* (même année), sont des morceaux où l'émotion a presque autant de part que la critique scientifique. Je n'ai pas à m'en occuper ici. Je me contenterai, pour donner la note nouvelle qu'on entend résonner dans ces écrits, de transcrire les lignes suivantes : « Malheur au savant qui aborde les choses de Dieu sans avoir au fond de sa conscience, dans l'arrière-couche indestructible de son être, là où dort l'âme des ancêtres, un sanctuaire inconnu d'où s'élève par instants un parfum d'encens, une ligne de psaume, un cri douloureux ou triomphal qu'enfant il a jeté vers le ciel... »

Une influence bienfaisante, un cœur de femme, introduisit enfin le bonheur comme un hôte nouveau à son foyer et rendit la sérénité à son esprit. Nous lui devons le monument auquel le nom de Darmesteter restera chez nous attaché : la traduction française du Zend-Avesta, avec commentaire historique et philologique, et avec une préface qui forme à elle seule un ouvrage. Tout ce grand travail fut achevé en moins de trois ans, tant la matière en était présente à son esprit, tant il avait tourné et retourné dans sa tête toutes les données du problème. A la première page est inscrit le nom de Mary Darmesteter, « sur la prière de laquelle cette traduction a été reprise et terminée ».

J'ai longuement apprécié ailleurs cette publication. On me dispensera d'y revenir. En réalité, c'est l'œuvre d'une vie entière. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ayant à décerner en 1893 le prix décennal de 20 000 francs pour l'ouvrage qui honore le plus la science française, lui a attribué cette haute récompense.

Darmesteter pensa sans doute qu'il avait, pour un temps, payé sa dette à la philologie iranienne. Rien de nouveau, sur ce champ d'études, ne sollicitait son esprit. D'autre part, depuis quelque temps, il se sentait attiré vers la littérature, vers les hautes questions de politique intérieure et étrangère. Il était séduit par le souvenir d'Ernest Renan, dont il venait de donner un portrait fait de main de maître. On lui offrit la direction d'une grande Revue : il accepta. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre sur ce terrain si différent retrouvèrent chez lui la même aisance, la même fécondité, la même éloquence un peu oratoire. Il allait enfin avoir le public de son choix : il allait exercer une action sur la marche des affaires humaines. Deux ou trois articles, d'une allure magistrale, montrèrent que cette ambition n'était pas trop haute. Mais il avait trop compté sur ses forces. Le temps lui a manqué pour conquérir dans la presse européenne la place à laquelle il aspirait et que sans doute il aurait obtenue. Il a succombé, le 19 octobre 1894, presque subitement, à une maladie du cœur dont il souffrait depuis quelques mois.

Si multiple que soit son œuvre — car il a écrit sur Wordsworth, sur Browning, sur Shakespeare, il a composé des poèmes philosophiques — on peut y distinguer deux parts : d'un côté, les vues d'ensemble, les grandes généralisations, les perspectives lointaines ; de l'autre côté, les recherches de détail. S'il fallait choisir, nul doute que le plus grand nombre irait aussitôt à la première part. Mais à ceux qui ont lu tout ce qui est sorti de sa plume, il sera permis d'avouer qu'ils mettent autant de prix à la seconde. C'est, en tout cas, celle qui est le plus assurée de durer. Aux philosophies d'aujourd'hui succéderont, selon les événements du jour, d'autres philosophies, qui les feront oublier, pour s'évanouir ensuite à leur tour. Mais le progrès qu'on doit à Darmesteter dans le domaine scientifique est acquis à jamais. Supérieur en ceci à Renan, il est sans rival dans les questions techniques.

Ce simple fait peut caractériser son œuvre : le zend, comme il l'avait reçu, était une province à peu près sans maître, livrée à toutes les incursions et compétitions des voisins : il la transmet disciplinée, pacifiée, débarrassée des contacts douteux, soumise comme les autres, mieux que plusieurs autres, à des méthodes certaines. C'est là un service qui restera dans les mémoires aussi longtemps que l'exégèse religieuse, que la critique de texte, que la science du langage compteront des adeptes.

En prenant congé de mon ancien élève, de mon ami James Darmesteter, je reporte les yeux en arrière, je revois l'espace parcouru, et il me revient à l'esprit une pensée qu'on trouve retournée en un grand nombre de façons sur les tombeaux romains, mais dont l'expression la plus simple se lit sur une épitaphe de la Gaule cisalpine : *Æquius fuerat te hoc mihi fecisse.*

MICHEL BRÉAL.

L' « OPINION NATIONALE »

CASTAGNARY. — LACAUSSADE. — CARO. — ADOLPHE GUÉROULT. — AZEVEDO.

Le seul désir de reprendre ma liberté, de « m'établir à mon compte comme ouvrier de lettres », me suggéra au bout de trois ans et quelques mois la pensée de quitter Sainte-Beuve. Les séparations se font rarement à l'amiable : il y eut de sa part un mécontentement assez vif, lequel cependant dura peu. Lorsque parut le dernier volume de *Port-Royal*, auquel j'avais tant travaillé, il me le fit parvenir avec ces mots : « Affectueux souvenir de trois ans et demi moins un jour. » Après cet envoi, je retournai le voir : je fus accueilli à bras ouverts, comme en fait foi la *Correspondance*, et il ne fut plus question de rien. J'étais désormais un grand garçon et traité comme tel. Ceux qui ont parlé de la méchanceté opiniâtre de Sainte-Beuve n'ont connu ni l'excessive mobilité de son humeur ni la bonté qui faisait le fond de son caractère. De cette bonté, poussée parfois jusqu'à une crédulité naïve, j'en pourrais donner bien des preuves ; je veux citer au moins un fait très ignoré et particulièrement touchant.

Il y avait aux Quinze-Vingts un pauvre poète nommé Delahalle ; Sainte-Beuve l'avait connu, dans les premiers temps du Cénacle, chez Émile Deschamps : il en avait gardé un bon souvenir. Comment Delahalle était-il devenu aveugle ? Un peu, m'a-t-on dit, comme le Passerat de la *Satyre Ménippée* était devenu borgne en fêtant trop la dive bouteille. Grâce à ses anciennes relations, il avait pu entrer aux Quinze-Vingts ; mais une passion lui restait qui le rendait bien malheureux : il aimait à fumer. Sainte-Beuve avait obtenu pour lui du ministère une indemnité éventuelle de cent francs par an « pour son tabac ». La misère de ces sortes de secours c'est que périodiquement il en faut solliciter le renouvellement. Tous les ans donc, au mois de janvier, parmi les paquets de lettres et de cartes qui arrivaient en masse, nous étions sûrs de trouver la supplique officielle de Delahalle, avec prière instante de l'apostiller. Je n'ai jamais vu le patron, si nerveux d'habitude, manifester à ce sujet la moindre impatience. « Occupons-nous d'abord de ce brave Delahalle et de son tabac ! » Et la pétition partait pour le ministère, avec une recommandation très pressante, qui en assurait toujours le succès.

***

En réalité je n'avais qu'un grief : c'était la confiscation pleine et entière de mon temps. J'avais dû cesser à peu près complètement ma collaboration au *Moniteur*, et pendant près de quatre ans, je ne pus donner à des revues que deux fragments ; encore ceux-ci provenaient-ils de travaux antérieurs. Lorsque la *Revue Européenne* vint à se fonder, Auguste Lacaussade m'y offrit une situation très convenable ; mais il était impossible de combiner ce nouveau travail avec mes fonctions absorbantes de secrétaire. Je dus opter, et de là vint la rupture.

Tout à l'heure, je dirai ce qu'était la *Revue Européenne*, auparavant il faut que je touche un mot de deux revues qui ne sont pas indignes de souvenir : la *Revue Moderne* et la *Revue Française*.

La *Revue Moderne*, fondée par un groupe de phalanstériens, avait pour directeur un gros homme tout réjoui lorsqu'il n'était pas en colère, et il ne s'y mettait sérieusement que lorsqu'on prononçait devant lui le mot de *prêtre*. C'était Charles Sauvestre, bien connu depuis à l'*Opinion Nationale* comme prêtrophobe. « Un curé par jour, disait-on, et un évêque le dimanche : voilà la ration de Sauvestre. » Il était Manceau et, comme les gens de son pays, d'humeur très *choquarde*. A la moindre polémique philosophique ou religieuse, sa large figure, trouée comme une écumoire par la petite vérole, se colorait rapidement ; ses petits yeux bridés par ses joues lançaient des éclairs. Cela s'apaisait vite, et le génie pacifique de Fourier planait sur nos réunions. On se donnait rendez-vous le soir, rue Jacob, dans un bel appartement situé au fond d'une cour, et faisant partie d'un hôtel dont le propriétaire était Laurent-Pichat, l'un des fondateurs de la *Revue de Paris*.

Il venait là des hommes de mérite et des originaux : Cyprien Spies, critique musical, surnommé l'Homme en bois ou encore l'Automate de Vaucanson ; Antony Méray, distingué bibliophile, mais écrivain trop porté sur la métaphore. C'est lui qui, rendant compte du premier roman d'Hector Malot, les *Victimes d'amour*, a écrit cette phrase mémorable : « M. Malot chatouille avec une plume d'or les narines de la réalité. » Méray, joyeux Bourguignon, ami de la bonne chère comme son coreligionnaire Édouard de Pompery, était de plus un déiste convaincu, ce qui amenait des discussions interminables entre lui et Leblais, l'un de nos collaborateurs, associé par Littré à son grand travail du *Dictionnaire*, et positiviste jusque dans les moelles. De ces divers écrivains, celui qui devait jeter le plus d'éclat sur la courte carrière de la *Revue Moderne* est Jules Castagnary. Il y a publié son très beau *Salon de* 1857, une œuvre qui fit révolution dans la critique d'art, qu'il a peut-être égalée dans quelques-unes de ses productions ultérieures, jamais surpassée.

De cette modeste *Revue Moderne* partit donc l'un des premiers manifestes qui devaient orienter l'art et la littérature vers un retour à la sincérité. Dans cette tendance, je me rencontrais entièrement avec

Castagnary. J'avais plaidé, non sans succès, auprès de Sainte-Beuve, la cause de ce que nous appelions le *sincérisme*, en le forçant de lire *Mme Bovary* et, ce qui était plus sévère, d'accepter pour le *Moniteur* les *Amoureux de Sainte-Périne* de Champfleury. Un seul détail l'avait impatienté. Le romancier, dans ses portraits de vieillards, parle sans cesse de bonshommes qui ont la tête « comme un genou ». Sainte-Beuve, dont la calvitie était à peu près complète, tolérait difficilement cette expression : « Est-ce qu'il ne peut pas trouver autre chose que cet éternel genou? » L'auteur du *Professeur Delteil* passait encore, grâce à son exactitude scrupuleuse. Mais je ne pus jamais faire adopter ni comprendre Murger. Cette chasse continuelle et aventureuse à la pièce de cent sous exaspérait le placide rentier de la rue Montparnasse, le moins bohème des hommes. Il ne goûtait même pas ces jolis coins de nature et de paysage qui, dans *Adeline Protat* et le *Sabot rouge* déguisent la faiblesse de l'invention. Tout au contraire nous raffolions de ces détails rustiques et positifs, persuadés que si la vérité trop longtemps méconnue par les néo-romantiques devait reprendre ses droits, ce serait uniquement par la probité du rendu et la conscience du procédé. Hector Malot était absolument dans les mêmes idées, et travaillait à les appliquer dans ses romans en préparation. Nous devions, deux ans plus tard, nous retrouver ainsi que Sauvestre et Méray à l'*Opinion Nationale*, et mettre résolument nos théories en pratique.

L'œuvre écrite de Castagnary est peu considérable : deux *Salons*, — 1857 — 1861, un petit volume de *Libres Propos* et une très curieuse brochure intitulée : *Gustave Courbet et la Colonne Vendôme, plaidoyer pour un ami mort*. Des deux hommes qu'il y avait en lui, le politique a de bonne heure absorbé le littérateur. Nous avons droit, nous autres lettrés, d'en exprimer le regret, car le talent de l'écrivain était de premier ordre, et, ce qui ne doit pas être omis, ce talent était l'expression fidèle d'une même et forte pensée. Beaucoup de personnes se sont trompées sur Castagnary, et lui-même prêtait à l'erreur; il y invitait en quelque sorte par l'ironie douce de sa conversation, la souplesse de son langage, la désinvolture avec laquelle il se jouait, non pas des idées, mais autour des idées. On était tenté de ranger ce charmeur exquis, ce dialecticien subtil, parmi les rhéteurs et les sophistes. Melvil-Bloncourt l'avait surnommé Gorgias et le citait comme un type de scepticisme. C'était se méprendre tout à fait, et la vie trop courte de Castagnary l'a prouvé. Au pouvoir comme dans la critique, avec les dehors les plus engageants et les plus courtois, il est demeuré ce qu'il était au fond : *un inflexible;* il est resté le Proudhonien de sa jeunesse, tel que nous l'avions connu quand il était simple clerc chez Me Boudin, avoué.

Ce sont ses théories proudhoniennes qui, s'ajoutant à son goût pour le naturisme (je n'ai pas dit le naturalisme), l'amenèrent à un véritable culte pour Courbet. Il se fit l'interprète de son œuvre, et plus tard, après les événements de la Commune, le défenseur de sa mémoire.

Une des dernières fois que je vis Castagnary, il faisait partie du Conseil d'État, et justement la *Société française des Amis de la Paix*, dont j'étais alors le secrétaire général, avait une affaire pendante devant cette haute juridiction. Après avoir examiné la difficulté en question, nous nous mîmes à parler « du bon vieux temps »; puis la causerie s'étendant davantage, le nom de Courbet vint à être prononcé. Castagnary me demanda si j'avais lu sa brochure en faveur du peintre condamné. Sur ma réponse négative, il alla chercher un exemplaire, et en me le remettant avec un mot de dédicace, il me le recommanda très vivement au double point de vue de la justice et de l'amitié. Cette brochure est très rare (je crois qu'elle n'a pas été mise en vente): il serait à désirer qu'elle fût répandue. C'est un modèle de discussion, de raisonnement serré, de démonstration péremptoire. Quand on l'a lue, il est impossible de ne pas considérer les poursuites exercées contre Courbet non seulement comme odieusement injustes, mais comme parfaitement injustifiables.

* * *

La *Revue Française* de Jean Morel n'était pas une revue dogmatique comme la *Revue Moderne*, mais avec une teinte de spiritualisme très prononcée, un recueil fort ouvert, fort hospitalier. Peut-être Hippolyte Babou y écrivait-il trop souvent, mais on y lisait avec plaisir des articles de Charles Asselineau, de Baudelaire, d'Édouard Fournier, de Lacaussade, de Mme Blanchecotte. A côté de ces noms, si honorablement connus dans les lettres, j'en dois rappeler deux qui n'ont pas eu la même notoriété : l'un est celui d'un philosophe catholique auquel on est en train de faire ou de refaire une réputation, Ernest Hello : il écrivait de belles pages, empreintes d'un mysticisme sombre et trop tranchantes de ton; l'autre est celui d'un pauvre diable, complètement disparu au fond du gouffre, Ferdinand Fouque.

Parmi tant de lectures que j'ai faites, celles-ci pour mon instruction et mon plaisir, celles-là pour ma profession, je n'ai jamais rencontré rien d'aussi remarquable ni surtout d'aussi rigoureusement *unique* que les petites compositions de Fouque intitulées : *les Danses grecques*. Je me sers de ce mot « composition » faute de mieux, parce que ce genre de pièces ne correspond à rien de strictement délimité. Ce ne sont ni

des pastiches comme le *Centaure*, ni des symboles comme dans l'*Antigone* de Ballanche. Cela tient de l'évocation, du rêve, de la fantaisie, et cependant de je ne sais quelle réalité mystérieuse qui vous pénètre. Le style est coupant et pur comme l'acier; il a du charme dans la profondeur et de la précision dans l'inexprimable.

Je ne me souviens plus si l'on payait à la *Revue Française*, mais dans tous les cas on ne devait pas payer cher, car Fouque était l'image de la pauvreté, d'une pauvreté comme on n'en rencontre qu'en Angleterre. Un jour, je me trouvais à la National Gallery, dans le sous-sol où l'on expose les esquisses et les dessins de Turner. Un homme en redingote me précédait. Hélas! quelle redingote! Elle donnait à la fois la sensation de la pelure d'oignon et de l'amadou. On se rendait très bien compte que ce vêtement ne protégeait rien et que si l'on y touchait du bout du doigt, tout s'en irait en charpie. Alors, « du fond de mon passé confus », un souvenir s'éveilla, obscur d'abord, puis se précisant peu à peu. « Où donc, pensai-je, ai-je vu une misère pareille? » Et le nom de Fouque me revint subitement avec une sensation douloureuse. C'était du reste une misère dignement portée. Fouque n'empruntait jamais.

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,

il grelottait dans sa mansarde de la rue Neuve-Richelieu, où, par une ironie du sort, s'acharnant à faire souffrir ce ventre vide, il habitait la maison du restaurateur Flicoteaux. Fouque disparut sans laisser de traces, et de lui rien ne subsiste, pas même son nom, ce qui est une grande injustice ; pas même son œuvre, ce qui est une lacune littéraire. Je n'étais pourtant pas le seul à l'apprécier ; j'eus plus d'une fois l'occasion d'en parler avec Jules Vallès, qui ressentait pour son talent une admiration véritable. Un projet d'édition fut ébauché, des recherches commencées sur cette personnalité si fugace, si réservée : nous ne pûmes rien apprendre. Des événements survinrent et le projet d'édition fut abandonné. Toutefois je rencontrais rarement Vallès sans échanger avec lui quelques mots de regret sur ce grand artisan de style si digne de mémoire et si lamentablement inconnu.

*
* *

« Si l'on pouvait créer une revue plus littéraire que politique, ouverte à tous les écrivains indépendants, impartiaux, leur garantissant une pleine sécurité, une entière liberté dans l'expression de leurs sentiments et de leurs idées, ne serait-ce pas un point de départ, un essai d'évolution vers une ère d'apaisement et de libéralisme? » C'est pour répondre à cette question, pour tâcher de résoudre cette difficulté que, vers 1859, fut fondée la *Revue Européenne*. Elle était destinée à servir en quelque sorte de dérivatif à ce que présentait de trop strictement gouvernemental la *Revue Contemporaine*, dirigée, avec habileté d'ailleurs, par un écrivain de beaucoup d'esprit, Alphonse de Calonne.

Pour réaliser cette combinaison peu praticable, il fallait trouver un homme qui eût à la fois de l'imagination et du caractère. On eut la main heureuse en choisissant Auguste Lacaussade. Ce stoïcien de talent, qui a su nous donner parallèlement à Leconte de Lisle, et avec plus de finesse, la sensation de la nature tropicale, ce méditatif qui a interprété Leopardi avec une intensité si vigoureuse ; ce poète éminent qui s'est naïvement excusé d'avoir visé à l'Académie française, quand ce serait à l'Académie de s'excuser de n'avoir pas plus pensé à lui qu'à Ferdinand Fabre et à André Theuriet; cet idéaliste se montra le plus vigilant, le plus capable et le plus libéral des directeurs. Il poussa si loin l'indépendance, que l'on put à certains moments se demander si la *Revue Européenne* n'allait pas devenir un centre d'opposition. Une satire, dans laquelle il traitait avec peu de ménagements ce que l'on appelait par euphémisme « l'état de choses », scandalisa le clan des personnages officiels, des professeurs.

Il y en avait beaucoup à la *Revue Européenne* et des plus huppés : Monty, Gustave Merlet, Caro. Ce dernier, soit dit sans aucune intention d'épigramme, était le ténor de la troupe. Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai, il s'était fait connaître en réfutant dans les journaux et les revues les écrits de Victor Hugo en exil. Appelé à Paris, une belle prestance, une physionomie avantageuse, une voix bien timbrée, une grande facilité d'élocution, une plume abondante, brillante et rapide devaient lui valoir promptement et lui valurent en effet une situation très enviable dans les cours publics et dans les salons.

On l'a beaucoup discuté comme tous ceux qui réussissent, et même dénigré; les moqueurs lui reprochaient de trop poser en Adonis, et déjà ses camarades à l'École normale l'avaient surnommé *Cuisse d'or*. Il est certain que son auditoire féminin et aristocratique lui fit en définitive plus de mal que de bien, en le signalant au grand public comme un professeur pour dames, et peut-être en l'accoutumant aussi à trop émousser les pointes et trop arrondir les phrases. Il serait injuste cependant que l'on restât sur cette impression. La plupart de ceux qui parlent des cours de Caro ne les ont pas suivis. Ils s'appuient sur une opinion légendaire et moutonnière. Pour moi, qui ai entendu plusieurs de ses leçons et qui les ai même analysées la plume à la main, je puis rendre ce témoignage qu'elles étaient fort remar-

quables, d'une lucidité parfaite et d'une élégance qui après tout n'est pas à dédaigner. Je sais qu'aujourd'hui dans l'école documentaire, on manifeste un profond dédain pour les maîtres qui se permettent de parler et d'écrire élégamment. C'est toujours la fable de La Fontaine, *le Renard et les Raisins*. Au fond, Caro était dans la tradition française, dans la tradition qui nous a valu tant d'excellents orateurs et prosateurs philosophes, de Descartes et Malebranche à Cousin, Jouffroy et Fouillée. On a dit de ses articles et de ses livres que c'étaient des traités de vulgarisation; mais n'est pas vulgarisateur qui veut. Avant de vulgariser, il faut avoir compris, et quand on a compris, il faut faire comprendre. Sous ce rapport, tel ouvrage de Caro, par exemple la *Philosophie de Gœthe*, peut être considéré comme d'une utilité persistante.

Pour en finir avec la *Revue Européenne*, il faut bien avouer que Caro, en tant que lecteur des manuscrits, ne s'y montra tout d'abord ni très encourageant pour les *jeunes* ni très clairvoyant. Il refusa entre autres le charmant épisode de *Pascaline*, qui devait, quelques mois plus tard, contribuer au succès des *Victimes d'amour*. Il eut aussi quelque peine à se faire à moi, et l'un des reproches qu'il m'adressait était d'abuser des majuscules. Nous n'en devînmes pas moins très bons amis, et d'une amitié qui demeura inaltérée jusqu'à la fin. J'ai reçu de lui beaucoup de lettres affectueuses. On me pardonnera d'en donner une ici, malgré ce qu'elle contient de flatteur à mon égard. Elle a été écrite en 1877, après la mort de Mme Thérèse Bourdeau, sa fille, et elle emprunte à cette circonstance un intérêt particulier :

« Mon cher Levallois,

« Combien je vous remercie et de votre bon souvenir et de votre excellent article! Vous m'avez procuré hier une heure bien agréable, et ces heures-là sont rares dans ma triste vie. Cet article m'avait échappé pendant notre douloureux exil de Paris, et j'aurais bien perdu à ne pas le connaître. Un plaisir littéraire et philosophique d'abord, puis un nouveau motif de vous remercier, ce qui m'est particulièrement agréable, car vous savez en quelle estime je tiens votre caractère et votre talent. Merci de tout cœur! Ma vie est brisée comme mon cœur. Mais parmi ces débris subsiste le souvenir fidèle à ceux qui, comme vous, m'ont aimé et consolé.

« Cordialement. »

On voit à quelle profondeur l'avait atteint cette irréparable perte. Dans le monde, où il fut si recherché jusqu'en ses années de recueillement et de tristesse, il lui arrivait de n'être parfois que l'ombre de lui-même. Il fallait pour le réveiller, pour piquer au jeu le causeur d'autrefois, un bon partner. Barbey d'Aurevilly avait ce privilège. C'était plaisir de les voir tous deux aux prises, et souvent l'ironie courtoise de l'universitaire mettait en déroute les paradoxes à tous crins du gentleman normand. Quelques impertinences de grandes dames et surtout la caricature de Bellac dans le *Monde où l'on s'ennuie*, furent extrêmement pénibles à Caro. Il assistait à la première représentation et il tint bon jusqu'au bout sans laisser paraître son émotion, mais il s'en alla navré. Quelque temps après, je le rencontrai place Médicis, à l'une des entrées du Luxembourg. Nous fîmes quelques tours ensemble dans le jardin. En parlant de sa fille, il avait les larmes aux yeux. Il ajouta : « Je ne vais plus dans le monde. Croyez-m'en, mon cher ami, n'y allez pas trop. Il faut se faire désirer : qui se prodigue se perd ! »

*
* *

Dans l'été de 1859, le journal *la Presse*, qui appartenait à M. Millaud, et que dirigeait M. Adolphe Guéroult, fut soudainement mis en vente, et du jour au lendemain changea de rédaction. Si cela devait être pénible pour M. Guéroult, c'était très contrariant pour Malot et moi, car, Malot étant recommandé par un de nos camarades de collège, cousin du rédacteur en chef de la *Presse*, et se chargeant de me recommander à son tour, le pot au lait de Perrette se renversait pour nous d'une façon mortifiante. Malot toutefois ne se découragea point : il fit des visites, des démarches, et disposa si bien les personnes et les choses, qu'il put, vers la fin du mois d'août, m'annoncer, à notre mutuelle satisfaction, la création d'un nouveau journal, *l'Opinion Nationale*, dans lequel nous serions certainement engagés, lui comme romancier, moi comme critique. M. Guéroult, que nous allâmes voir et qui nous reçut de la manière la plus affable, me demanda en effet de lui remettre une *Variété* à titre d'essai. L'*Opinion* devait paraître le 1er septembre. Trois ou quatre jours auparavant, je portai un article sur la *Grammaire et les grammairiens de* Charles Livet. Mes amis me blâmèrent d'avoir choisi un pareil sujet : on me prédit que très probablement je ne serais pas inséré, que, dans tous les cas, cette *Variété*, inévitablement ennuyeuse, serait la première et la dernière. Je ne fus pas ému de ces fâcheux pronostics. Mon système, qui m'a souvent réussi, aussi bien pour les articles que pour les conférences, a été de ne jamais rechercher les sujets à panache, de m'attaquer au contraire à ce qu'il y a de plus aride et de plus ingrat, me disant avec raison que, qui peut le plus peut le moins, et donne ainsi une juste idée de sa force. C'est ce qui arriva pour l'*Opinion Nationale*. Le journal date du 1er septembre : mon article parut dans le deuxième numéro. Il obtint un succès qui dépassa de beaucoup

mon attente. Non seulement M. Guéroult me félicita vivement, mais il me pria de faire une *Revue littéraire* tous les quinze jours, et aussi de lire les manuscrits qui commençaient d'affluer au bureau de rédaction. J'acceptai ces fonctions délicates : je devais les remplir de mon mieux pendant treize ans.

Il n'est dans mon goût ni dans mes habitudes de rien exagérer. Je dois cependant rappeler que l'*Opinion Nationale* a été l'un des plus brillants succès du journalisme contemporain. Les éléments de la rédaction étaient fort variés. Le côté saint-simonien, phalanstérien, quelque peu socialiste autoritaire, quoique mélangé de tendances libérales, était représenté avec éclat par le rédacteur en chef autour duquel venaient se grouper nos amis de la *Revue Moderne*, Sauvestre, Castagnary, Méray. Rattachons-y le vieux Laurent (de l'Ardèche). Azevedo était chargé de la musique ; le père Babinet puis Tavernier (de la Nièvre), de la science ; Alexandre Bonneau, du Bulletin ; Sarcey, qui était encore De Suttières, du théâtre ; Edmond About, de la partie mondaine et fantaisiste. Hector Malot n'allait pas tarder à publier *Jacques Chevalier*, devenu, dans la collection de ses œuvres, *les Amours de Jacques*. Plus tard, d'autres Normands vinrent s'adjoindre à nous : Georges Pouchet, Ernest Chesneau, qui remplaça Castagnary au bout de quelque temps ; Eugène Noël, dont les *Lettres rustiques*, suivies de tous avec beaucoup d'intérêt, formèrent plus tard le noyau de l'agréable volume intitulé : *la Campagne*. Plusieurs de ces noms méritent qu'on s'y arrête. Parlons d'abord de l'homme éminent qui, plus que tous les autres, fit la fortune du journal.

Adolphe Guéroult était de Fleury-sur-Andelle, dans la haute Normandie, aimable et riante localité, située non loin de la célèbre côte des *Deux Amants*, et dont la très élégante église réjouit l'œil du voyageur. J'ai dit plus haut que Guéroult avait fait ses études au séminaire d'Ecouis, où il connut mon père ; mais pas plus que celui-ci il ne se sentit de vocation pour la prêtrise. Très bon musicien, il s'était fait par ses excellentes études spéciales un nom dans le journalisme. Comme philosophe il avait pris une part très active au mouvement saint-simonien. Comment, après avoir été consul au Mexique, à Mazatlan, s'était-il lancé dans la polémique et la haute politique, je n'en sais rien. Ce qui est incontestable c'est que, du jour où il prit pied sur ce terrain, il y occupa et il y garda l'une des premières places. Moins agité que Girardin, il avait plus de souplesse que Peyrat et plus de délicatesse que Nefftzer. Guéroult avait passé au *Journal des Débats*, et il en avait gardé le bon ton, la courtoisie de langage, en laissant de côté la raideur doctrinaire, — une raideur de surface. C'est à lui que Saint-Marc Girardin disait un jour : « Vous blâmez les abus, jeune homme : c'est très bien ! mais peut-être vaudrait-il mieux en profiter. »

Un semblable conseil n'était guère fait pour un homme d'une probité à toute épreuve et d'une droiture inaltérable. Le rédacteur en chef de l'*Opinion Nationale* appartenait à une race qui paraît s'être, depuis quelque temps, singulièrement clairsemée, la race des journalistes à scrupules. En dépit des injures qu'on lui a prodiguées, des calomnies qu'on a semées sur son compte et qui ont abrégé sa vie, il faut bien reconnaître que ce grand journaliste n'avait pas les habiletés qui conduisent à la fortune durable. « Il est fin sans être adroit » : ainsi le caractérisait Sainte-Beuve. Michelet en portait à peu près le même jugement. Ces esprits d'élite ne l'en estimaient que davantage.

Comme écrivain, il a eu pendant longtemps, selon la vieille locution, l'oreille du public. Il plaisait par la clarté, l'honnêteté évidente, le sentiment de l'humanité, une émotion vraie. Ses articles sur le petit Mortara ont été à leur époque un événement européen. L'éducation saint-simonienne, en donnant à sa pensée la culture philosophique, l'avait accoutumé à considérer les choses et les gens avec plus de largeur et d'impartialité que ne le font ordinairement les polémistes. Rédacteur en chef il était poli avec tout le monde, avec ses collaborateurs, avec les solliciteurs et les importuns et même avec les garçons de bureau. L'œil bleu, très clair, était bien celui du Normand, mais sans aucune dureté. Sa physionomie présentait le type des bourgeois de Louis-Philippe, quelque chose d'épanoui, de malin et de reposé. Rentré chez lui à son cinquième de la rue d'Amsterdam, il écoutait ses enfants faire de belle et bonne musique, il causait science avec son fils aîné, Georges Guéroult, le traducteur et le commentateur autorisé d'Helmholtz. Dans les polémiques, on est allé, à bout d'arguments, jusqu'à lui reprocher ce cinquième étage. « Nous savons bien, écrivait impertinemment un rédacteur des *Débats*, que la vertu loge toujours au cinquième, et l'exemple de M. Guéroult confirme la règle. » C'était d'autant plus maladroit que le principal rédacteur des *Débats*, M. John Lemoinne, logeait dans la même maison, au quatrième, et qu'ainsi la plaisanterie faisait coup double.

Parmi les anciens saint-simoniens qui concoururent à la fondation de l'*Opinion*, les plus zélés étaient Laurent (de l'Ardèche) et Azevedo. Laurent signait presque toujours ses articles d'un pseudonyme, Deleuze, — je crois, — parce qu'il craignait que l'étiquette bonapartiste attachée à son nom ne nuisît à la réussite du journal auprès des lecteurs libéraux. Pour moi, j'étais tout enchanté de retrouver l'historien dont le *Napoléon illustré* avait tant amusé mon enfance. Il avait écrit aussi sur la Révolution et

Sainte-Beuve, à ce propos, lui avait décerné cet éloge dont il était très fier : « M. Laurent (de l'Ardèche) a su marcher sans glisser sur la crête de la Montagne. » Laurent personnifiait cette nuance d'opinion qu'on a nommée le bonapartisme de 1815, celui des *Brigands* de la Loire, une sorte de bonapartisme national, républicain, respectueux de l'Acte additionnel et ne boudant pas devant un certain socialisme.

A l'égard d'un pouvoir qui n'était tendre ni pour les indépendants ni pour les neutres, Laurent, dans l'occasion, devait servir de paratonnerre. Bibliothécaire à l'Arsenal, il y occupait le logement rendu célèbre par le séjour de Charles Nodier et de sa famille. Il me fit avec beaucoup de bonne grâce les honneurs de cet appartement historique ; j'étais du reste le seul de la jeune rédaction avec lequel il entretînt des rapports amicaux. Les autres lui témoignaient une froideur déplaisante; Castagnary l'avait surnommé *Casse-Noisette*.

Azevedo donnait exactement la sensation d'un de ces jouets qui ont si longtemps amusé les enfants, d'un de ces diables que l'on voyait sortir d'une boîte en roulant des yeux effarés et poussant des cris aigus. Avec son nez crochu, ses pommettes saillantes, son galbe de poupée, sa voix de castrat, ses mouvements automatiques et cependant désordonnés, il pouvait se flatter d'être un pantin de premier ordre. Cela ne l'empêchait pas de se connaître fort bien en musique et d'en écrire pertinemment. Il valait mieux le lire que l'entendre. Azevedo n'avait que deux sujets de conversation: la méthode Galin-Paris-Chevé, qu'il portait aux nues, ou bien le livre auquel il travaillait et qui devait s'intituler : *Les Doubles Croches malades*. Bien entendu ce livre n'a pas paru, et peut-être est-ce regrettable. Quand une partition le laissait froid, il lui jetait cet anathème : « Ça manque de gendarmes! Je ne me sens pas empoigné. »

Un jour il me happa sur le boulevard des Italiens, au coin de la rue du Helder, et me demanda ce que je pensais de la *Symphonie héroïque* et de la manière dont l'interprétait l'orchestre de Pasdeloup : « Ils n'y comprennent rien! Ainsi, par exemple, les flûtes... » Et le voilà qui arrondit les lèvres et imite la flûte. Puis ce fut le tour des violons. Avec son bras droit il passait sur son bras gauche un archet imaginaire. Quand il arriva aux cuivres, ce fut du délire. Il frappait ses mains les unes contre les autres et décrivait en même temps une pyrrhique. Le monde commençait à s'amasser autour de nous, et le vent qui soufflait de la rue du Helder me « rendait fou ». Je lui dis brusquement adieu et m'en allai à toute vitesse. Mais lui courant après moi, de toutes ses forces, sur ses petites jambes de dieu indien, me criait, à la grande stupéfaction des passants : « Arrêtez! arrêtez! Vous n'avez pas encore pu juger la grosse caisse! »

Pour compléter cette esquisse de la rédaction, il me reste à parler d'un élément que j'ai à peine indiqué, de ces Normaliens qui n'avaient fait que traverser l'Université et que représentaient chez nous, avec un talent original, avec un esprit très dégagé et très ouvert, Villetard, Sarcey, About, Alfred Assolant.

JULES LEVALLOIS.

LE PASSÉ DE MONSIEUR

Fantaisie dialoguée.

PERSONNAGES : MONSIEUR, MADAME.

DÉCOR : Un petit salon. — Feu dans la cheminée. — Lampes allumées.

Au lever du rideau, Monsieur est allongé dans un fauteuil devant la cheminée; il tient un journal. Madame est assise devant une petite table-bureau encombrée de paperasses, et range.

MONSIEUR, *lisant*. — «... Dernières nouvelles. — Le Président de la République a reçu ce matin une délégation de la municipalité de Puteaux, qui l'a prié d'honorer de sa présence ce grand centre manufacturier, à l'occasion de l'inauguration du nouveau Musée. Le Président s'est montré très touché de cette démarche, mais n'a pas dissimulé que les longueurs du voyage... » — (*Il s'arrête de lire et à Madame.*) Eh bien! qu'est-ce qu'elle fait là-bas, la petite femme chérie?

MADAME, *tout en travaillant*. — Elle met à jour la correspondance du ménage qui est restée en souffrance depuis le 20 novembre.

MONSIEUR. — Le 20 novembre? Date fatale!

MADAME, *se soulevant de sa chaise*. — Hein! Tu dis?

MONSIEUR. — Je veux dire : Date bien heureuse... celle de notre mariage.

MADAME. — Des vieux mariés de deux mois maintenant! — Tu m'aimes tout de même?

MONSIEUR. — Tu me le demandes! Mais si je ne t'aimais pas, est-ce que je t'aurais suppliée ce matin, comme je l'ai fait, d'écrire à Mme Bonival que tu avais la migraine?

MADAME. — Je ne saisis pas.

MONSIEUR. — Tu vas saisir. — Pourquoi t'ai-je suppliée d'avoir la migraine?

MADAME. — Parce que je n'ai jamais vu Mme Bonival, parce que toi-même tu ne l'as pas vue depuis deux ans et que ce dîner pour faire connaissance et reconnaissance ne t'enflammait pas.

MONSIEUR. — Non... J'aurais été très volontiers

chez Mme Bonival qui est une excellente personne... mais depuis quinze jours nous n'avions pas posé à la maison, et je n'étais pas fâché de rester un soir avec toi en tête à tête.

MADAME. — C'est vrai... tous les soirs sortis...

MONSIEUR. — Et au lieu de venir s'asseoir gentiment à côté de son mari au coin du feu, de bavarder avec lui, de lui susurrer des douceurs, enfin de le faire profiter de cette bonne aubaine achetée au prix du plus dur mensonge, Madame fait du classement! Je vous demande un peu si c'est raisonnable?

MADAME. — Encore un petit quart d'heure de patience et tout sera fini. Que veux-tu? j'ai horreur du désordre, moi! — Et rien qu'à voir cette table encombrée de papiers, j'étais malheureuse.

MONSIEUR. — Mais qu'est-ce que c'est donc que ces horribles papiers?

MADAME. — Toutes les lettres qui nous sont arrivées pendant notre voyage de noces et que nous avons naturellement laissées sans réponse.

MONSIEUR. — Alors réponds, ma chérie... Ma petite Sévigné... réponds si cela doit t'éviter des remords... Mais fais vite. (*Il se plonge à nouveau dans la lecture de son journal.*) « Le Président de la République a reçu ce matin une délégation de la municipalité de Courbevoie qui l'a prié de profiter de son séjour à Puteaux pour honorer de sa présence... »

MADAME. — Eh bien! c'est heureux que j'aie mis le nez dans toute cette correspondance! Je trouve la carte de Mme d'Outrevayre et je vois que c'est elle qui nous a donné la pendule Louis XVI pour laquelle nous avons remercié Mme de Fantillanne. Ce qu'elle doit être furieuse!

MONSIEUR. — Mais Mme de Fantillanne est certainement enchantée. Cela fait compensation. (*Il se replonge dans son journal.*) « Le Président de la République a reçu... municipalité d'Asnières... »

MADAME. — Une lettre qui date de quinze jours... M. Destany te donnait rendez-vous pour le lendemain au coin du boulevard et de la rue Drouot.

MONSIEUR. — Pauvre garçon! S'il m'a attendu...

MADAME. — Tu vas t'excuser?

MONSIEUR. — Ma foi, non. Les jeunes mariés ont droit à toutes les indulgences... surtout en voyage de noces.

MADAME. — Mais depuis quinze jours nous en sommes revenus, de ce voyage de noces, et depuis quinze jours, franchement, tu aurais pu... si tu n'avais pas été un paresseux...

MONSIEUR. — Et comment aurais-je pu, s'il vous plaît? Où? quand? — Ai-je trouvé une minute à moi? Le matin, parti dès neuf heures pour mon bureau. A midi, déjeuner en quatre temps. Dans la journée, bureau encore, et le soir, dîner chez Mme X... ou Mme Y... On rentre à minuit, fatigué, alourdi... Mais c'est à ce point que nous ne trouvons même pas le temps de causer ensemble.

MADAME. — C'est vrai, ma foi... Et nous n'aurions pas eu notre voyage de noces pour nous isoler un peu... nous ne serions guère fixés sur nos idées réciproques.

MONSIEUR, *tendre.* — Tu as bien fait de dire... idées... parce que pour ce qui est des sentiments.

MADAME *qui ne fait pas de difficulté pour se rendre à l'évidence.* — Oui... il ne faut pas se plaindre. Malgré la bousculade, on trouve encore le temps de se renseigner. (*Un temps.*) Mais tu me fais dire des bêtises. Je veux achever mon dépouillement.

MONSIEUR. — Achève donc ton dépouillement. Je ne te dérange plus, c'est juré! (*Il reprend son journal; lisant.*) « En sortant de chez le Président de la République, la délégation de la municipalité de Puteaux s'est rendue chez le Président du Conseil, qui a promis... »

MADAME. — Hi! hi! (*Elle éclate tout à coup en sanglots.*)

MONSIEUR, *se retournant, effaré.* — Qu'est-ce que c'est?

MADAME. — Hi! hi! (*Ses sanglots redoublent et elle s'affale sur le bureau, en cachant sa tête dans ses mains.*)

MONSIEUR, *il est accouru vers Madame; il a regardé sur le bureau et a vu tout de suite une photographie qu'il a prise en main.* — Le portrait d'Irma, avec une dédicace! (*Lisant.*) « A Georges Durand pour la vie! » (*Au public.*) Voilà ce que c'est que de venir habiter avec sa femme dans son appartement de garçon. J'avais bien cru pourtant faire toute la lessive du passé la veille de mon mariage. — Cristi! que c'est bête, ces affaires-là! (*Il contemple Madame qui continue à pleurer.*) Voyons, ma chérie! mon amour! console-toi... Ça n'a aucune importance, je te le jure. C'est une vieille histoire. (*Il la cajole.*)

MADAME. — Si tu savais le coup que ça m'a donné!

MONSIEUR, *paternel.* — Mais... non... Mais non... Cela ne signifie rien...

MADAME. — Cependant tu ne peux pas nier... Georges Durand... c'est bien toi?

MONSIEUR. — Évidemment... c'est moi... Mais ce n'est pas le même moi... C'est le moi d'autrefois... le moi de ma vie de garçon... un moi que je réprouve... un moi que je ne connais plus... à qui je ne serrerais pas la main si je le rencontrais!

MADAME. — Alors cette photographie?

MONSIEUR. — Un vieux cliché qui date de loin. Le feu le guettait: il a eu la chance d'y échapper. Mais il ne perdra rien pour attendre, va! (*Il prend le portrait et fait mine de le jeter au feu.*)

MADAME, *lui arrêtant le bras.* — Non... non... Attends... Je veux voir. (*Elle prend le portrait et le*

regarde. Un temps. Elle fond de nouveau en larmes.)

MONSIEUR. — Voilà que tu recommences! Voyons... ce n'est vraiment pas raisonnable de te faire un si grand chagrin pour si peu... Un méchant bout de carton...

MADAME, *entre deux sanglots.* — Qu'est-ce que tu veux?... c'est plus fort que moi... Cette idée qu'une autre personne à ma place... Tiens!... C'est comme si l'on me brûlait le cœur avec un fer rouge.

MONSIEUR, *lui tapotant les joues avec affection.* — Écoute, ma chérie... je comprendrais ton émotion si tu avais lieu de douter de mon amour... s'il s'agissait d'une aventure récente... Mais puisque ça remonte au déluge, cette histoire... non pas seulement avant que je t'aie épousée, mais avant que je t'aie connue... avant même que j'aie appris ton existence! Voyons... tu n'es plus une petite pensionnaire... tu sais bien que les messieurs ont tous plus ou moins...

MADAME. — Oh! je ne blâme pas... Je ne reproche rien... Je sais en effet que nos maris avant de nous distinguer ont distingué pas mal d'autres personnes et que les phrases tendres qu'ils nous murmurent ont beaucoup servi. C'est même pour cela qu'ils nous les débitent avec tant d'assurance. Oui... je savais tout cela... Mais, quoique le sachant, je n'y pensais pas. Je me disais bien quelquefois : « Il s'est amusé, mon mari... Comme tout le monde, il a fait la cour à certaines femmes... » Mais ces idées-là ne demeuraient pas longtemps dans mon esprit. Elles ne faisaient pas image. Tandis que maintenant... (*Elle frappe sur le portrait avec rage.*) Maintenant!... Tiens! je vous vois ici tous les deux dans ce salon. Tu lui as pris la main... tu la regardes avec des yeux câlins... tu essaies de frotter tes favoris contre sa joue.... tu avances les lèvres pour l'embrasser... (*Repoussant son mari, qui, avant qu'elle les énumère, fait tous les mouvements indiqués.*) Ah! tiens! va-t'en! Va-t'en! tu me fais horreur!

MONSIEUR, *à lui-même, tout en faisant quelques pas dans la pièce.* — Quelle mauvaise idée j'ai eue de sécher ce soir Mme Bonival!...

MADAME, *reprenant le portrait et le détaillant.* — Si encore elle était laide, cette femme... Mais c'est qu'elle est très jolie!

MONSIEUR. — Parbleu! c'est son métier.

MADAME. — Une figure absolument régulière...

MONSIEUR. — A défaut de l'existence.

MADAME. — Une chevelure remarquable.

MONSIEUR. — C'est si facile...

MADAME. — Les yeux... le nez... la bouche...

MONSIEUR. — Oui... rien n'y manque...

MADAME. — Alors elle t'a aimé?...

MONSIEUR. — Je ne me souviens plus... Comme ces femmes-là peuvent aimer... contre remboursement.

MADAME. — Et toi? tu l'as aimée?

MONSIEUR. — Mais non... cent fois non!...

MADAME, *montrant la photographie.* — Pourtant, puisqu'elle a écrit là-dessus : « A toi pour la vie! »

MONSIEUR. — Ce n'est qu'un formule de politesse. Pour la vie, dans ce monde-là, cela veut dire : « Jusqu'à demain matin. »

MADAME. — C'est vrai au moins, ce que tu me dis là?

MONSIEUR. — Je te le jure.

MADAME. — Faut-il te croire?

MONSIEUR. — Cette question! Mais oui... il faut me croire. Quand je pense que tu peux être jalouse de... d'une... Tiens! je ne te l'ai pas dit tout de suite, parce qu'à ce moment tu aurais pu penser que, dans mon désir de te calmer, j'exagérais les choses... Mais je n'en ai plus le moindre souvenir de cette Irma... Et j'en arrive même à me demander si ce n'est pas une farce qu'on m'a jouée en me mettant cette photographie sur mon bureau.

MADAME, *qui commence à sourire.* — Alors je devrais te demander pardon?

MONSIEUR. — Oui.

MADAME. — Et reconnaître que j'ai été bête?

MONSIEUR. — Oui... pour avoir attaché de l'importance à des niaiseries... (*Lui prenant la photographie des mains.*) Jette donc ça au feu, va! C'est tout ce que ça mérite.

MADAME, *regardant les flammes s'élever autour du portrait.* — Pauvre femme!... Tu vois... elle brûle encore pour toi.

MONSIEUR, *s'avançant vers Madame.* — Alors, maintenant que l'objet de discorde est anéanti...

MADAME. — On embrasse son mari.. on n'est plus jalouse et on se remet au travail. (*Elle retourne au bureau.*)

MONSIEUR. *Il se renfonce dans son fauteuil et reprend son journal. — Même posture qu'an lever du rideau. A part.* — Je suis sorti indemne de la bagarre... mais, tout de même, je n'étais pas fier! Dans ces cas-là, un mari ne sait jamais s'il doit avouer ou mentir. (*Lisant.*) « En sortant de la présidence du Conseil, la délégation de la mun... »

MADAME, *toujours à son bureau et se retournant à demi.* — Dis donc?

MONSIEUR, *sans quitter son journal.* — Quoi?

MADAME. — C'est quelque chose qui me tracasse...

MONSIEUR. — Voyons!

MADAME. — Si tu ne l'as jamais aimée, cette demoiselle Irma... tu as dû alors en aimer une autre?

MONSIEUR, *à part.* — Bon, ça recommence!

MADAME, *qui a complètement tourné le dos au bureau et qui regarde Monsieur en face.* — Tu ne réponds pas?

MONSIEUR. — Parce que ta question est ridicule... Mais non... jamais! jamais!

MADAME. — Personne?

MONSIEUR. — Personne!

MADAME. — Pas seulement une pauvre petite...

MONSIEUR. — Ni une pauvre petite, ni une grande riche.

MADAME. — Tu es bête ! Je veux dire : « Pas seulement une pauvre petite fois?... »

MONSIEUR, *qui commence à s'impatienter.* — Jamais... jamais... jamais!

MADAME. — Pourtant... tu n'es pas arrivé à l'âge de trente-trois ans... puisque tu t'es marié à trente-trois ans...

MONSIEUR, *à part.* — J'ai envie de dire que j'ai une rage de dents... Ça couperait court. (*Haut.*) Évidemment, je ne nie pas, comme tout le monde... m'être distrait par-ci par-là... Je me souviens vaguement de m'être montré au théâtre en compagnie panachée et aussi dans les restaurants à la mode. — J'avoue même avoir débité quelques galanteries...

MADAME. — Je ne parle pas de cela. Il s'agit d'amour. Tu n'as jamais dit à aucune femme : « Je vous aime » ?

MONSIEUR, *avec aplomb.* — Non. J'ai pu dire : « Vous m'allez rudement, vous! » ou bien: « Je connais quelqu'un qui ne s'ennuierait pas!... » mais : « Je vous aime ! » jamais! (*Il se lève et se rapproche de Madame à qui il veut prendre la main.*) Je réservais ce mot sacré pour ma petite femme... ma petite femme chérie...

MADAME, *se dégageant et allant prendre la place de Monsieur sur le fauteuil.* — Tu m'étonnes! (*Un temps.*) Vraiment? Aussi raisonnable que cela?

MONSIEUR. — Absolument.

MADAME. — Alors... quand tu m'as dit que tu m'aimais?

MONSIEUR. — C'était une première... Et il n'y avait pas eu de répétition générale. — Mais à quoi bon parler de tous ces enfantillages ?...

MADAME, *avec un petit air pincé.* — Tu as raison. C'est inutile. (*Elle retourne au bureau. Monsieur se rassied sur son fauteuil et reprend son journal.*)

MONSIEUR, *lisant.* — «... La délégation... »

MADAME, *se retournant du côté de Monsieur. Même jeu que précédemment.* — Tout cela n'est pas naturel, vois-tu ?

MONSIEUR, *à part.* — Ah! comme je me serais bien amusé chez Mme Bonival!

MADAME. — Enfin, je lis dans tous les romans que c'est à vingt ans que l'amour parle chez un homme. Pourquoi n'a-t-il pas parlé chez toi ?

MONSIEUR. — Parce qu'il n'était pas bavard.

MADAME. — Je cherche une raison.

MONSIEUR. — Dis tout de suite... une excuse.

MADAME. — Oui.

MONSIEUR, *qui dans sa rage contenue commence à maltraiter son journal.* — Ah çà! voilà que tu me fais un reproche maintenant...

MADAME. — Oui. Si tu avais souffert d'une grande passion, cela aurait prouvé chez toi une nature tendre, sentimentale, poétique. Tandis que je me demande si pour avoir pu ainsi rester maître de toi jusqu'à l'heure réglementaire, cela n'indique pas une certaine sécheresse de cœur.

MONSIEUR. — Tu me fais rire !

MADAME. — Si encore tu m'avais épousée pour avoir été frappé du coup de foudre, je me dirais : « C'est un garçon qui a de la sensibilité. Elle n'a pas été précoce chez lui.., mais enfin... il en a... » — Mais pas du tout. Notre mariage avait été convenu d'avance, et tu ne t'es déclaré à la jeune fille qu'après t'être renseigné sur le parti. — Tu me dis que tu m'aimes aujourd'hui... mais quelle preuve en ai-je? Et quelle preuve en as-tu toi-même, puisque tu n'as jamais su ce que c'est que d'aimer?

MONSIEUR, *haussant les épaules.* — Tu me fais de la peine. J'aime mieux ne pas répondre. (*Il reprend son journal*). « La délégat... »

MADAME, *énervée de son silence, allant à lui et le secouant.* — Mais parle! Dis quelque chose! Pourquoi n'as-tu jamais aimé ? Je veux savoir!

MONSIEUR, *qui en a assez.* — Eh bien!... parce que... parce que je n'ai pas de cœur, là, si ça peut te faire plaisir.

MADAME, *se jetant sur le fauteuil qui fait face à celui de son mari et fondant en larmes.* — Hi ! hi! Mon Dieu, que je suis malheureuse!

MONSIEUR, *se levant d'un seul ressort et froissant davantage son journal.* — Elle est forte, tout de même, celle-là!... elle est forte !

MADAME, *dans une explosion de douleur.* — Moi qui me sentais si fière de l'avoir emporté sur toutes les autres, d'avoir effacé du souvenir de mon mari toutes les tendresses passées ! Enfin ! moi qui considérais comme une victoire l'amour que j'inspirais! Belle victoire! Monsieur ne m'aime que parce que je suis sa femme ! Il aurait épousé Mlle Machin ou Mlle Chose, il l'aimerait autant... ni plus ni moins... en homme régulier, prévoyant. Mais de l'élan ? de la passion ? Allons donc ! Monsieur ne connaît pas cela !

MONSIEUR. *Il fait un dernier effort pour se maîtriser et lit, en collant la feuille contre son nez.* — « La déléga... » *Mais sa colère déborde; il fait une boule du journal et la jette au feu.* — Tiens ! voilà ce que j'en fais de leur délégation ! (*A sa femme.*) Toi, tu mériterais...

MADAME. — Quoi ?

MONSIEUR. — Que je te dise la vérité.

MADAME. — Quelle vérité ?

MONSIEUR. — Ah ! tu te plains que je ne sois pas capable d'aimer! Eh bien ! ma chère, tu peux te

rassurer!.. J'ai aimé, va !.. et plus souvent qu'à mon tour... et profondément... et même plusieurs fois en même temps!

MADAME. — Tu dis cela pour me faire plaisir: je ne te crois pas.

MONSIEUR. — Ah! tu ne me crois pas? Ah! tu ne me crois pas? C'est vraiment dommage que j'aie déchiré toutes mes lettres. Tu en aurais vu, là, des documents!

MADAME. — Mais tu ne les as plus... voilà. Non, n'essaie pas de te reprendre et garde au moins le mérite de la franchise.

MONSIEUR. — Mais puisque je te dis!...

MADAME. — Allons donc! Je te défie de me citer un seul nom!

MONSIEUR. — Un nom? Tu me défies! Eh bien! — tiens! en voici un nom : Mme Bonival! Là, es-tu contente?

MADAME, *éclatant de rire.* — Quelle farce!

MONSIEUR. — Non... pas une farce, Mme Bonival. Et c'est justement à cause de cela que je n'ai pas voulu te conduire chez elle ce soir. Il me déplaisait, même à ton insu, de te mettre dans une situation fausse. (*A part.*) Attrape!

MADAME, *songeuse.* — Mme Bonival?

MONSIEUR, *gouailleur.* — Comme j'ai l'honneur...

MADAME, *avec un peu d'anxiété dans la voix.* — Ce n'est pas vrai, au moins?

MONSIEUR, *devenu méchant.* — Si, c'est vrai... Si... si... si... si...

MADAME, *qui essaie de se remémorer.* — Je me souviens... Dans les premiers jours... tu me parlais d'elle constamment.

MONSIEUR. — C'était fatal.

MADAME. — Bien que je ne fusse pas connue d'elle, puisqu'elle habitait la province au moment de mes fiançailles, elle m'a écrit tout de suite pour me féliciter.

MONSIEUR. — Naturellement. Elle ne voulait pas avoir l'air de rager.

MADAME, *de plus en plus inquiète.* — J'y songe maintenant : sa lettre était remplie d'émotion. Elle me parlait de toi en des termes presque touchants. Je me rappelle encore sa dernière phrase : «Je le connais mieux que personne. Veillez sur son bonheur. »

MONSIEUR. — Elle te passait la consigne.

MADAME, *tout à fait pincée.* — C'est très bien... Je te félicite!

MONSIEUR. — Merci! j'accepte tes compliments. — (*Il se remet dans son fauteuil, prend sur la cheminée un second journal dont il fait sauter la bande et se remet à lire.*) — « La délégation... »

MADAME. — Mais pourquoi ne pas m'avoir avoué plus tôt la vérité? Au moins j'aurais su tout de suite à quoi m'en tenir sur tes qualités de cœur.

MONSIEUR. — Je reconnais que j'ai eu tort. — Avec une femme d'intelligence aussi vive et d'idées aussi larges la dissimulation était inutile.

MADAME. — Et sans doute elle est charmante, Mme Bonival? De la gaîté? de l'esprit?

MONSIEUR. — Un feu de bois. Elle pétille!

MADAME. — Et jolie?

MONSIEUR. — Représente-toi la Vénus de Milo avec des bras.

MADAME. — Distinguée, sûrement?

MONSIEUR. — C'est-à-dire que si la distinction n'existait pas, elle l'aurait inventée.

MADAME. — Ah! je suis bien contente!... bien contente!... (*Un soupir.*)

MONSIEUR. — N'est-ce pas? te voici sortie d'inquiétude à présent?

MADAME. — Tout à fait. (*Un temps.*) Et tu l'as aimée... profondément?

MONSIEUR. — Tu ne peux pas t'en faire une idée. Si je restais une heure sans la voir, j'en devenais malade.

MADAME. — Et elle, de son côté?

MONSIEUR. — Bien pis! Un jour, parce que j'étais arrivé chez elle de dix minutes en retard, elle a manqué mourir.

MADAME, *troublée.* — Oui, s'aimer autant... si ce n'était pas la santé... cela devait être le bonheur.

MONSIEUR. — Mieux que cela : l'extase, le rêve, la béatitude. Nous ne marchions pas : nous volions. Les mots étaient devenus inutiles entre nous. Un regard échangé nous suffisait pour nous comprendre. Nous n'avions d'ailleurs même pas besoin de nous regarder : une simple pression de main nous indiquait clairement l'état de notre âme. Et la pression de main était même superflue... Puisque nous pensions toujours de même... et ensemble. (*Avec âme.*) Ah! les souvenirs qu'une telle passion vous laisse! Tiens, c'est comme si j'y étais. Je ferme les yeux. Je la revois... Je lui prends la main... J'y dépose un long et pensif baiser... (*Il a pris la main de sa femme et fait les mêmes gestes à mesure.*

MADAME, *se détournant vivement.* — Ah! tu es un monstre!

MONSIEUR. — Qu'est-ce qui se passe? Toi qui étais si contente...

MADAME. — Cette femme me fait horreur et toi aussi!

MONSIEUR, *au comble de l'étonnement.* — Allons donc!

MADAME. — Tu peux aller la retrouver. Moi, je retourne chez ma mère.

MONSIEUR, *naïf.* — Pourquoi? Je ne comprends pas...

MADAME. — Quand on a aimé aussi fort... on aime toujours! Que je suis malheureuse! (*Elle éclate*

en sanglots et tombe sur le fauteuil dans la même attitude que précédemment.

MONSIEUR, *au public, philosophe.* — Oh! femmes! femmes! (*Un temps. A Madame.*) Elle te fait donc tant de peine que cela mon aventure avec Mme Bonival?

MADAME, *la figure inondée de larmes.* — Oh! oui. Ma vie est finie maintenant. Je vois bien que tu penses toujours à elle.

MONSIEUR, *qui triomphe.* — Cela vaut-il pas mieux que de ne pouvoir penser à personne, comme tu le prétendais tout à l'heure?

MADAME. — Non... cela ne vaut pas mieux.

MONSIEUR, *bon prince.* — Eh bien! console-toi. Mme Bonival a 56 ans, des cheveux blancs, des rides, et si elle m'a beaucoup aimé autrefois, c'est qu'elle m'a fait danser sur ses genoux, quand elle était voisine de ma mère à la campagne.

MADAME, *qui n'ose pas croire.* — Non?...

MONSIEUR. — Si. Il est dix heures : nous pouvons encore aller chez elle : tu contrôleras.

MADAME. — Mais pourquoi m'as-tu dit?...

MONSIEUR. — Pour te prouver que j'avais eu raison de garder mon cœur pour toi toute seule.

MADAME. — Ah! mon chéri! (*Elle se jette au cou de son mari.*)

MONSIEUR, *au public, pendant que sa femme l'embrasse.* — Dans tout cela, si une seule fois j'avais dit la vérité... il serait joli mon ménage!

JULIEN BERR DE TURIQUE.

L'ALGÉRIE DEVANT LES CHAMBRES

Le budget des écoles indigènes.

LE RAPPORT P. DE BOISSERIN ET M. CAMBON

C'est sur le rapport de M. Pourquery de Boisserin, député de Vaucluse, que l'on vient proposer à la Chambre une réduction de 123 000 francs sur le crédit de 400 000, affecté à la construction d'écoles françaises ouvertes aux musulmans d'Algérie.

Il y a juste trois ans (1891) que, sur le rapport de M. Burdeau à la Chambre, sur le rapport de M. Combes au Sénat, le Parlement adoptait ce chiffre de 400 000 francs, au lieu de celui de 219 000, qui, de 1887 à 1891, avait formé la contribution de l'État à cet important service. En cette année 1891, le Parlement avait décidé, par des majorités imposantes, qu'il y avait lieu de ne pas laisser les indigènes algériens croupir dans l'ignorance et la barbarie.

Rien, jusqu'ici, ni dans les sentiments du pays de France, ni même — nous le démontrerons — dans la situation de l'Algérie, rien ne s'est produit qui puisse justifier un tel abandon par le Parlement des principes alors solennellement proclamés. Pourtant, si les conclusions du rapport sont adoptées, cette dotation de 400 000 francs aura vécu juste trois exercices.

Avec la réduction à 277 000 francs, le mouvement des constructions d'écoles est arrêté ; les efforts qu'on a faits pour dresser à un service nouveau pour eux les instituteurs appelés de France et pour dresser aux méthodes françaises les maîtres indigènes, auront été en pure perte ; le mouvement qui, en ces dernières années, s'était manifesté dans les populations musulmanes en faveur des écoles françaises est découragé ; une fois de plus, le peuple conquis est autorisé à penser que la France ne veut pas son relèvement intellectuel et moral, et, chose plus grave, à croire qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut.

Quels sont les faits éclatants, solidement prouvés, qu'a recueillis M. P. de Boisserin pour qu'il se croie obligé à lancer ce cri d'alarme : « Arrêtons-nous ; il n'est que temps ! »

***

Examinons. Voici l'argument capital : « On rêve de réaliser au galop ce progrès dans un peuple où une religion révélée, qui est en même temps la base de son statut personnel, lui conseille et lui donne l'espérance de l'assouvissement perpétuel et des joies passionnelles en ce monde et en l'autre. »

Nous instruisons à peine 16 000 indigènes sur une population de 4 millions, nous avons à peine un écolier sur 250 habitants ; et c'est ce que M. le rapporteur appelle aller « au galop » !

La presque totalité de ces écoles est établie parmi les Kabyles. Où M. le rapporteur a-t-il vu que leur statut personnel fût fondé sur « une religion révélée », c'est-à-dire sur le Koran? Le Koran, — que d'ailleurs pas un sur mille ne lit et ne pourrait lire, car leur langue est le berbère et non pas l'arabe, — jamais les Kabyles ne l'ont admis comme base de leur statut personnel. Tous les efforts tentés dans ce but, pendant des siècles, par les missionnaires musulmans, ont échoué. Les seules lois qui les régissent, ce sont leurs *Kanouns*, coutumes non écrites, conservées dans la mémoire des vieux, et très analogues à nos lois mérovingiennes. M. P. de Boisserin a pu assister à des audiences où nos juges de paix français jugeaient les Kabyles d'après ces Kanouns et non d'après le Koran. Il a pu tenir dans ses mains le recueil de Kanouns recueillis et traduits en français par Letourneux et Hanoteau. Les Kabyles régis par le Koran! Supposons qu'un Japonais aille raconter à ses compatriotes que la France de 1895 est régie par les lois de Minos ou le code des Wisigoths.

De la part de M. P. de Boisserin, évidemment, il n'y a là qu'un oubli. Mais cet oubli servant de base à tout son raisonnement, il faut bien admettre que

celui-ci en est vicié jusque dans les moelles, que cet énorme volume du rapport repose sur une erreur. Ses conclusions mêmes doivent tomber.

M. P. de Boisserin a évidemment confondu les Kabyles avec les Arabes. C'est pour cela qu'il nous parle sans cesse d'un « peuple immuable depuis un temps infini dans sa vie patriarcale, frappé de l'atavisme islamique par douze siècles de fidélité à sa foi ». Les Kabyles n'ont rien à voir avec la vie patriarcale, ni avec la vie sous la tente : ce sont des montagnards qui ont des maisons de pierre avec une toiture en tuile, un lopin de champ auquel ils tiennent passionnément, des installations municipales, républicaines, même démocratiques. Ils ressembleraient beaucoup plus à nos paysans du Dauphiné ou d'Auvergne qu'aux Arabes des steppes. — Et, je le répète, nous n'avons presque pas d'écoles chez les Arabes. C'est sur les Kabyles que l'on a porté le gros de l'effort.

Donc M. le rapporteur nous avertit que nous nous y prenons mal avec « la barbarie arabe ». Il s'attendrit sur ces persécutés de l'enseignement français : « Ils sont heureux ainsi ; de quel droit troublez-vous leur quiétude ? » De l'idylle, quoi ! (De l'idylle avec la plaie de l'usure qui ronge l'Algérie indigène.) Mais si on n'avait troublé la « quiétude » des Français de France, y aurait-il un enseignement primaire dans la Métropole ?

Relisez les rapports des inspecteurs qu'envoya M. Guizot à travers la France, de 1832 à 1833, pour faire l'enquête préliminaire à la loi. Toutes les objections qu'on met aujourd'hui dans la bouche des parents indigènes, nous les retrouvons alors dans celle des parents français : « Des écoles, à quoi bon ? Rendre nos fils plus savants que nous-mêmes, vous n'y pensez pas ! C'est de pain que nos enfants ont besoin, et non pas de livres. Il y a les oies à garder, les champs à glaner, les fruits à cueillir, tel fossé à curer. Bref : nous sommes heureux ainsi ; ne troublez pas notre quiétude. » Pourtant, la Convention l'a troublée, cette quiétude, et M. Guizot en 1832, et M. Duruy en 1867, et plus récemment M. Ferry. Aujourd'hui c'est à propos des parents kabyles que M. P. de Boisserin vient nous accuser.

Tu la troubles, lui dit cette bête cruelle.

Car, aujourd'hui, ce ne sont plus les Kabyles qui se plaignent. Longtemps hésitants, ils envoient maintenant volontiers leurs enfants aux écoles, — quand il y en a, — et leurs enfants y viennent volontiers. Ceci ne peut être contesté. S'il y a des écoliers sur les bancs, on a obtenu ce résultat sans recourir, comme on a dû le faire en Allemagne et en France, à l'obligation. Et il ne s'agit pas de rééditer la vieille fable que les bancs se garnissent tout exprès pour les visites d'inspecteurs ou de notables voyageurs : il y a, dans chacune des écoles, pour toute l'année, un *registre de présence* que le visiteur peut consulter. Un autre fait prouve la bonne volonté des indigènes : c'est leur goût pour les cours d'adultes : j'en ai trouvé jusque dans les montagnes de l'Aurès. Il y en aurait presque partout, si nos instituteurs disposaient de plus grandes ressources.

Voilà ce qu'on entend par « une population mal préparée, inintelligente du but poursuivi, sinon hostile à ce but ». Inintelligente du but poursuivi ? Oh ! que non ! Ce que certains *in petto* lui reprochent, c'est de trop bien le comprendre : elle veut apprendre notre langue pour se défendre contre l'oppression, l'injustice, l'exploitation. Le mot de Mirabeau, vrai dans la France de 1789, n'est pas moins vrai dans l'Algérie de 1895 : « Ceux qui veulent que le paysan ne sache ni lire ni écrire se sont fait sans doute un revenu de son ignorance. » On se garde bien d'avouer de tels sentiments aux députés français en voyage d'études à travers l'Algérie. On n'a rien dit de semblable à M. P. de Boisserin, car on se serait heurté chez lui à une trop belle révolte de sentiment français. C'est autre chose qu'on lui a dit.

Et il a cru bien faire en nous le répétant : « Si le gouvernement et la Chambre n'arrêtent pas le mouvement croissant de l'enseignement primaire arabe (toujours les Arabes !), pour le transformer en enseignement professionnel, les écoles seront pour les garçons des écoles d'insurgés. Que feront-elles des filles ? Des déclassées arabes, dédaignées par les hommes de leur race, repoussées et perverties par les autres ? »

M. P. de Boisserin ne sait peut-être pas encore à quel point certains Algériens sont prompts à jouer de cet argument : l'insurrection. L'un d'eux, que le Sénat a eu le regret de perdre, l'avait toujours à la bouche, surtout quand il avait à combattre une réforme utile aux indigènes. Mais, d'abord, le seul moyen d'éviter les insurrections, c'est de traiter les indigènes avec humanité et justice. Celle de 1871 ? Il n'y a pas de sottises que nous n'ayons faites pour l'avoir. Ensuite je ferai observer à M. P. de Boisserin que sans doute les 100 000 Kabyles qui prirent part à cette insurrection n'étaient pas tous élèves de l'unique école que nous eussions alors en Kabylie (celle de Tamazirt, qu'il connaît bien, pour l'avoir inspectée aux chandelles). Nous n'avions pas une seule école dans l'Aurès quand éclata, beaucoup aussi par notre faute, l'insurrection de 1879. Je ne sache pas que le Bou-Hamama de 1881 soit un élève de M. Gorde ou de M. Mailhes.

D'une façon générale, on peut dire que l'instruction primaire fait des déclassés quand elle s'adresse à des individus, à de faibles groupes ; car alors ces rares élèves se croient au-dessus de leurs pareils,

dédaignent la charrue, prennent la folie des grandeurs, aspirent à être facteurs ruraux ou cantonniers. Il n'en est pas de même quand cette instruction s'adresse à des masses, car ce qui se produit alors, c'est le relèvement de toute une classe et non le déclassement d'individus. En ce cas, comme le disait en 1866 M. Duruy, « l'instruction ne déclasse forcément personne, mais élève tout le monde *dans sa condition* ». C'est ce qui est arrivé au France : à peu près 38 millions de Français ont reçu l'instruction primaire ; cependant ils sont encore quelques-uns à faire pousser le blé.

M. le rapporteur assure que « les indigènes n'ont jamais considéré jusqu'ici et ne considèrent encore l'instruction qu'ils consentent à recevoir dans une école que comme un moyen d'obtenir un emploi dans une administration ». Quand au lieu d'avoir 16 000 écoliers indigènes, nous en aurons seulement 160 000, il faudra bien qu'ils changent de point de vue. Les écoles n'en seront pas, alors, moins fréquentées. Au contraire.

Quant aux « déclassées », M. le rapporteur, pudiquement, a cru devoir un peu gazer. Ce qu'il veut faire entendre, c'est que l'instruction primaire multipliera les prostituées. Je crois qu'il n'y a aucun rapport entre le développement de l'une et la multiplication des autres, pas plus en Afrique qu'en Europe. Ce sont d'autres causes qui produisent ce que les Anglais, non moins pudiquement, désignent sous le nom de *social evil*. Il y avait déjà une Kasbah à Alger quand il n'y avait pas une école française sur le sol africain. Combien M. le rapporteur suppose-t-il que nous ayons d'écoles de filles chez les Ouled-Naï, ou chez les Guifsers? Aucune. Nous n'avons pas plus d'une demi-douzaine de filles dans toute l'Algérie. On n'a pas l'intention de prendre, pour le moment, l'initiative d'autres créations. M. P. de Boisserin peut rassurer sa moralité inquiète.

* * *

La plus grosse objection, la seule sérieuse, c'est que la réalisation du plan de 1891-1892 charge à l'excès les finances des communes algériennes. Croit-on que les communes de France n'aient pas eu de sacrifices à s'imposer, ni d'emprunts à faire, pour l'instruction de leurs enfants? Quand on parle des communes d'Algérie, il s'agit surtout des communes *mixtes* (ces communes mixtes ont chacune l'étendue de deux à six cantons français et peuvent comprendre 30 ou 40 villages). M. le rapporteur appelle surtout notre attention sur celles du Djurdjura, de Fort-National, de la Soummam, du Guergour. Il semblerait que les Européens (car c'est surtout de l'intérêt des colons européens qu'il s'agit) se saignent aux quatre veines pour instruire les enfants des « Arabes ». Or la commune mixte du Djurdjura comprend 108 habitants français ou étrangers (y compris les familles des instituteurs et autres fonctionnaires) et 57 000 indigènes musulmans ; celle de Fort-National comprend 284 têtes européennes et plus de 64 000 indigènes ; celle de la Soummam comprend 546 Européens et 87 500 indigènes ; celle du Guergour comprend 71 Européens et 62 746 indigènes. Il est donc évident que la presque totalité des revenus communaux est fournie par les impôts frappés sur les musulmans ; ces revenus sont surtout dépensés pour le plus grand avantage de la minorité européenne. Cependant il serait dur qu'une partie au moins de ces ressources ne pût être employée dans l'intérêt intellectuel et moral des indigènes, qui se confond ici avec l'intérêt français. On a bien trouvé moyen de faire suer aux Kabyles, au lendemain de l'insurrection de 1871, en contribution de guerre ou en rachat des terres séquestrées, près de 16 millions : ils ne doivent pas trouver si excessive que le prétend M. le rapporteur une dépense de 344 675 francs, destinée à leur assurer les écoles de première nécessité, ni même la dépense quadruple qu'il prévoit pour la réalisation du plan complet. Même à 1 400 000 francs, cela ne fait même pas 6 francs par tête de contribuable. Et cette dépense de 6 francs est répartie en *dix annuités*. Voilà ce que M. le rapporteur appelle la ruine financière des communes et de l'Algérie.

Au moins l'*Akbar* (n° du 4 février 1895), qui n'est pas tendre aux écoles indigènes, se borne à nous dire : « La colonie n'est pas assez riche pour donner une partie de son budget à ce service... Si la France veut donner libre carrière à ces idées... que les Chambres déchargent la colonie de cette dette et qu'elle fasse peser le tout sur le budget de la Métropole. » C'est aussi raisonnable que si les Basses-Alpes ou le Finistère disaient: « Nous ne voulons pas payer nos écoles ; que les Algériens les prennent à leur charge. » Mais passons. — M. le rapporteur est encore moins tendre que l'*Akbar*, il ferme le guichet algérien; il ferme aussi le guichet métropolitain. « Prélever sur certains chapitres du budget national des fonds qui feront défaut aux intérêts généraux, etc. » Dieu l'en préserve ! Autour de ces malheureuses écoles indigènes, il complète le blocus.

* * *

C'est un parti pris de tout disloquer dans ce service d'enseignement.

M. le rapporteur tarit même les sources du recrutement des maîtres. Il fait siennes les conclusions du rapport de M. Allan, conseiller général, refusant net un crédit destiné à donner aux locaux de l'École normale de la Bouzaréa « une extension qui permette l'exécution du programme d'instruction indigène

en Kabylie ». Il fait sien ce rapport où l'on dénonce « la folie de l'enseignement théorique ».

Il s'associe, par conséquent, aux attaques de ce « remarquable « rapport contre M. Jeanmaire, recteur d'Alger. Celui-ci, depuis qu'il n'y a plus de *Teurs* en Algérie, est la tête de turc sur laquelle s'exerce quotidiennement la vigueur des politiques et des journaux. Il n'est question que des « idées que soutient M. Jeanmaire » (*Akbar*), du programme « conçu par ce fonctionnaire », des « écoles organisées suivant la formule de M. Jeanmaire » (Rapport Allan). Comme si c'était lui, M. Jeanmaire, qui inventa ces idées, ce programme, cette formule ! Comme si c'étaient ses fantaisies qu'il prétende imposer ! M. Jeanmaire est simplement un fonctionnaire qui fait son devoir. On lui a donné une consigne, et il l'exécute. Cette consigne, c'est de réaliser les progrès décidés par le Parlement de 1891, approuvés par le pays de France et, un moment, en 1885, par le pays d'Algérie, sanctionnés par la loi bugétaire pour 1892, détaillés dans le décret du 18 octobre 1892.

Il monte sa faction, impassible sous la pluie des articles hostiles, des « rapports remarquables », se souvenant du parapluie de M. Thiers « sur lequel il avait tant plu », nullement tenté d'imiter tel qui, plus complaisant, a eu la vie plus douce. Il ne tourne pas à tous les vents, lui. Il reste solide au poste : il ne l'abandonnera que lorsque la France l'aura relevé de sa garde.

Les instituteurs de nos écoles indigènes, élite de nos maîtres français de France ou d'Algérie, ne sont pas mieux traités. On les persifle avec beaucoup d'esprit. On cherche à les décourager par des railleries, tombées de haut, sur leur enseignement : l'un d'eux aurait demandé à ses élèves l'explication du mot « pourtraicture » à propos d'un texte sur Bernard de Palissy ; un autre leur a fait réciter « le supplice de Frédégonde » ! Sont-ils assez ridicules ? Il vaudrait mieux, apparemment, s'étendre sur le supplice de Robespierre ou de Danton.

M. P. de Boisserin est contre l'école primaire ; mais il est pour qu'on donne à l'indigène « une instruction élémentaire », pour qu'on lui enseigne les sentiments de famille, « le respect de la propriété et du droit d'autrui », une « appréciation des progrès que nous recherchons ». Mais n'est-ce pas précisément ce que l'école primaire est chargée d'enseigner ? — Il est aussi pour l'école professionnelle ; mais comment enseigner à l'indigène notre agriculture et nos industries, sans lui avoir d'abord enseigné notre langue ? Nous aussi, nous sommes pour les écoles professionnelles : nous regrettons qu'il y en ait encore si peu en Algérie. Mais M. le rapporteur croit-il que l'école primaire soit seule à coûter et que les écoles professionnelles ne coûteraient rien ? S'il en veut, qu'il propose des augmentations de crédits, et non pas des réductions !

Pourtant ces braves gens, si peu soutenus, ont su créer des méthodes vraiment originales, appropriées à un enseignement auquel aucun des précédents de France ne les préparait. Depuis vingt ans, dans des myriades de têtes indigènes, ils font pénétrer la langue, les idées et — autant que des souvenirs si récents le permettent — les sympathies pour la France. Ils font plus : ils s'improvisent médecins hygiénistes pour leurs élèves, pour les parents des élèves, leur distribuent des médicaments simples, vaccinent des tribus entières. Et cependant, pour ce service qui fait aimer autour d'eux leur école et la France, on leur refuse tout, sous prétexte qu'il y a des médecins de colonisation (oui ! à 20 ou 30 heures des malades). Les Pères Blancs ont de petites pharmacies attenantes à leurs écoles : nos maîtres n'en ont pas. Les méthodistes anglais et leurs diaconesses — dont M. P. de Boisserin dénonce les dangereux agissements — peuvent attirer à eux les indigènes par le don gratuit de médicaments : nos instituteurs français ne le peuvent pas, — sinon à leurs frais.

* * *

M. le rapporteur tient du reste à ne pas nous laisser d'illusions sur l'avenir. Ce n'est pas d'un simple arrêt qu'il s'agit : c'est bien d'un recul et d'une réaction. Réduire, d'un coup, 123 000 francs sur un crédit de 400 000, ce n'est rien : tout au plus un avertissement, une manière de se faire la main. « Peut-être aurions-nous dû pousser plus loin l'application et proposer une réduction plus importante... Nous avons jugé préférable d'attendre la discussion à laquelle la Chambre voudra certainement procéder sur cette question. » La Chambre et le Sénat sont avertis : ils verront si, sur de si faibles raisons, ils entendent se déjuger. M. le ministre de l'Instruction publique, qui a charge d'âmes, les partisans de la conquête morale de l'Algérie, sont également prévenus.

C'était bien la peine, pour arriver à ces conclusions, de citer cette sage parole de Burdeau : « Dans la vie d'une colonie, ce n'est pas, en général, au moment où elle commence à prospérer qu'il est sage de restreindre les dépenses publiques et même d'en arrêter l'accroissement. » Citation qui devait d'ailleurs se compléter par celle-ci, où il s'agit des écoles indigènes : « Faut-il ajourner indéfiniment une entreprise si nécessaire, la seule qui, une fois résolument entamée, nous donnera le droit de dire que nous avons fait notre devoir de tuteur du peuple arabe ? » Aussi résolument que M. Burdeau proposait de l'entamer, cette entreprise, M. P. de Boisserin propose de la laisser en plan.

M. le rapporteur a du moins pour excuse de ses

rigueurs la passion des économies? Nullement. En même temps qu'il supprime des crédits pour une œuvre en pleine voie de prospérité, il ouvre deux sources de dépenses dont l'utilité est au moins contestable.

Il ne veut pas des écoles primaires; mais il préconise les *medersa*. D'abord, à l'en croire, les *medersa* sont « des établissements correspondant à nos Écoles supérieures et à nos Facultés ». On croit rêver en lisant cette définition, car le premier objet qui vous frappe les yeux en entrant dans une *medersa*, ce sont des *tableaux Néel* avec l'*A B C* et le *Ba be bi bo bu*.

Sur ce chapitre des *medersa*, le rapport prend des inflexions de voix séduisantes; il est plein de promesses et de mirages. Si méfiant sur les résultats de l'école primaire, il s'abandonne à une douce confiance envers ceux des *medersa*. Celles-ci formeront des musulmans pieux, instruits, honnêtes, point fanatiques (au contraire!); l'âge d'or renaîtra, et des ruisseaux de miel couleront dans les campagnes, dans les esprits, dans les mosquées. N'êtes-vous point encore séduits? Voici qui vous achèvera : « les *medersa* aideront à recruter vos écoles primaires d'une façon plus directe et plus efficace que les appels ou les avis comminatoires ». — Mais puisque vous ne voulez plus d'écoles primaires! Où recevoir ces multitudes d'élèves que nous enverra le zèle de vos *imams* et *bachadel*? — Et savez-vous à quoi pourront encore servir les *medersa*? A former des « maîtres dans l'enseignement primaire ». Ainsi on coupe les vivres à notre École normale de la Bouzaréa, qui n'a plus à faire ses preuves pour le dressage des maîtres indigènes, et l'on compte sur la *medersa* pour les former. C'est à peu près comme si, chez nous, on supprimait l'École normale supérieure, en chargeant Saint-Sulpice d'éduquer les professeurs de lycée.

Voici l'autre source de dépenses : le rétablissement du *quart colonial*. M. P. de Boisserin a ouï dire que les administrations algériennes avaient peine à recruter leurs fonctionnaires. L'Algérie effraie par ses « conditions de climatologie » les aspirants aux emplois. « Le fonctionnaire détaché en Algérie perd l'espoir de rentrer en France avec l'avancement normal ». « Pour les chefs des grandes administrations, l'employé algérien est moralement diminué: des chefs, cette idée descend vite dans le personnel ; elle décourage les jeunes, les audacieux, les bons, de tenter la traversée.» Tous les collègues de M. P. de Boisserin à la Chambre pourront sans doute lui affirmer que l'Algérie est, au contraire, fort recherchée : il n'est pas de jour où ils n'aient à signer des recommandations. Les « conditions climatologiques » en Algérie? Croyez-vous qu'il soit plus agréable, par nos hivers, d'être sous-préfet à Briançon ou receveur des postes à Pontarlier? Le fameux « quart » serait bien mieux justifié dans la Savoie ou la Lozère, bien plus *coloniales* en ce moment que l'Algérie. Enfin, M. le rapporteur tient à son idée, et, bravement, il inscrit au nouveau budget 150 159 francs, et sans doute ce n'est pas tout. Mais si vraiment les employés algériens sont « moralement diminués » par des idées fausses répandues dans les bureaux, les ministres n'ont qu'à veiller à ce qu'il ne leur soit pas fait de passe-droit; au besoin, ils pourraient rédiger quelque circulaire en ce sens. Les « bons » seraient rassurés, et cela ne coûterait pas 150 000 francs.

*
* *

On n'en finirait pas si l'on voulait relever toutes les confusions et contradictions dont abonde ce rapport. On pourrait croire que la logique en est totalement bannie. Elle y est cependant, et nous allons la dégager. — M. P. de Boisserin, dans son exploration de l'Algérie, a été à la fois un observateur et un observé. Quand il a été un observé, c'est-à-dire quand d'autres l'ont « piloté », renseigné, endoctriné, il a tant de mal à concilier ses propres observations avec les impressions suggérées du dehors, qu'il renonce à mettre d'accord les faits et les conclusions. Voici, j'imagine, comme les choses ont dû se passer.

En 1891, lors du grand mouvement qui se produisit dans les deux Chambres en faveur des réformes algériennes et notamment des écoles indigènes, mouvement dont les principales manifestations furent les rapports de M. Jules Ferry, de M. Burdeau, de M. Combes, on estima qu'à une situation nouvelle il fallait, en Algérie, un nouveau gouverneur général. M. Jules Cambon fut alors nommé. Ses attributions furent augmentées par la suppression d'un certain nombre des *rattachements* (aux divers ministères) décrétés en 1881. Le nouveau gouverneur général centralisa désormais en ses mains le gouvernement et la haute administration : on ne maintint le *rattachement* que pour les services de la justice, des cultes non musulmans et de l'instruction publique. En revanche la cause des réformes lui fut recommandée. Suivant l'expression de M. Jules Ferry, l'accroissement de ses pouvoirs devait avoir pour effet « de placer le gouverneur de l'Algérie au-dessus des influences locales et de l'action des corps élus ». Tout cela, y compris la substance (déjà connue) du futur décret du 18 octobre 1892, constituait comme la charte du nouveau pouvoir. M. Jules Cambon, en acceptant le poste, avait donc la connaissance très nette de ses nouveaux devoirs comme de ses nouveaux droits.

Tant que vécut M. Ferry, et même quelque temps après sa mort, tout marcha comme il l'avait prévu. Mais, le 18 juin 1894, à la tribune du Sénat, M. Cambon prononça un discours qui étonna beaucoup de

gens, mais qui, à plusieurs reprises (surtout à propos des *déclassés*), provoqua les interruptions approbatrices de M. Buffet. L'orateur insinuait plutôt des vues qu'il ne les imposait : Les communes étaient bien surchargées... Il se demandait si... Peut-être serait-il sage de... Il recommandait les *medersa*. Puis voici qui est à relever : « L'autorité universitaire locale (algérienne) n'est pas assez libre pour modifier les programmes qui lui viennent de France, et l'autorité universitaire de Paris n'est peut-être pas assez compétente pour connaître de cette délicate question. » M. Cambon ne disait pas nettement qui donc, à ses yeux, pouvait être « compétent ».

Il n'y avait que des *peut-être* dans le discours de M. Cambon; il y a des *certainement* dans le rapport de M. P. de Boisserin. A part cela, les deux documents ont comme un air de famille. Celui-ci vient compléter celui-là. Il procède de lui, comme le Fils procède du Père.

M. le rapporteur n'hésite pas à proposer « qu'une action directe soit donnée au gouvernement général pour la préparation des programmes, comme pour la surveillance des écoles au point de vue pédagogique en général. A plus forte raison devons nous demander que la nomination des maîtres, soit absolument dévolue au gouverneur général ou, par délégation, aux préfets. »

Voilà qui est parlé net. Cette fois la « compétence » de M. Cambon se trouve affirmée. Le ministre de l'Instruction publique n'aurait plus à s'occuper de ce qui se passe en Algérie : ses inspecteurs, peut-être son recteur, n'auraient plus rien à y faire. Le gouverneur général serait en Algérie le grand maître de l'Université. M. le rapporteur est assez modéré pour ne pas demander que les cultes soient soumis au même régime : sans quoi nous aurions un Primat d'Afrique en redingote.

De même, M. le rapporteur se montre plus affirmatif que M. Cambon sur la nécessité d'arrêter les créations d'écoles, sur les *medersa*, etc. La similitude entre les deux documents va jusqu'à reproduire, dans des termes identiques, certaines critiques à l'égard des instituteurs : l'histoire de la « pourtraicture » de Palissy et l'histoire du « supplice de Frédégonde ». Cette dernière remonte d'ailleurs à cinq ou six ans et a traîné depuis dans les *algeriana*. Vraiment, il faut que l'enseignement de nos instituteurs soit bien irréprochable (plus encore que je ne l'aurais cru), pour qu'un rapporteur du budget et un gouverneur général de l'Algérie, en se cotisant, n'aient pu recueillir que ces deux traits et en soient réduits à se copier l'un l'autre. Et puis est-ce que ce « supplice de Frédégonde » ne vous dit rien? M. Cambon s'est borné à dire : « l'histoire » ; M. P. de Boisserin a entendu : « le supplice ». Il aurait pu se renseigner auprès de n'importe quel écolier indigène. Ce « déclassé » lui aurait appris que Frédégonde n'a jamais été attachée à la moindre queue de cheval.

Mais voyez comme tout de suite la logique, bannie en apparence du rapport de M. P. de Boisserin, y reparaît vigoureuse. Tout de suite nous nous trouvons en présence d'un système solide : tout ce que le gouverneur général a directement sous la main sera favorisé, exemple : les *medersa;* tout ce que le ministre de l'Instruction publique aurait le mauvais goût de retenir sous son autorité sera réduit à la portion congrue : exemple, les écoles primaires. Mais tout peut se concilier en une large et sublime synthèse : le gouverneur général omnipotent, plus qu'un ministre, puisque les ministres passent, réunissant en ses mains toutes les attributions de dix ministères, vice-roi, presque roi.

ALFRED RAMBAUD.

LA LOGIQUE SOCIALE

On connaît les *Lois de l'imitation* de M. Tarde. Ce livre a fait quelque bruit, il y a trois ans. Il nous a révélé l'existence d'un philosophe et d'un sociologue original. M. Tarde le complète aujourd'hui par une vaste étude qu'il intitule : *La logique sociale.*

Les *Lois de l'imitation* considéraient d'une façon toute générale l'humanité dans son ensemble et les actions et réactions, en son sein, de l'Invention sur l'Imitation et de l'Imitation sur l'Invention. Elles expliquaient ainsi les grands mouvements humains et les progrès, et les régressions, et les stations de l'espèce. Ce n'est plus l'humanité en son ensemble, que M. Tarde considère aujourd'hui; c'est plus particulièrement un groupe social, un organisme social, et de sa façon de se faire soi-même et de se développer et de se maintenir qu'il s'inquiète, avec ce mélange si curieux d'observation, d'information et d'imagination qui caractérise M. Tarde.

Et d'abord qu'est-ce que c'est qu'une société ? Vous vous attendez à la question. On y a répondu de manières assez différentes pour qu'il soit naturel qu'elle se pose encore. Une société? C'est une convention, répond Rousseau, après Hobbes, après Spinoza, après Grotius, après Puffendorf et après les Scolastiques du moyen âge; car le *Contrat social* de Rousseau rentre dans les Lois de l'imitation beaucoup plus que dans les Lois de l'invention.

C'est une collection et une hiérarchie de contrats, répond Haller.

C'est un organisme, un être vivant, quelque chose comme une éponge très distinguée ou une fougère considérable, répondent les modernes qui ont été

fascinés par l'histoire naturelle, Spencer, Bluntschli, Mancini, Ahrens, Schœfle et quelques centaines d'autres.

Pour M. Tarde cette dernière conception est peu satisfaisante. Il voit bien dans la société un organisme, mais plutôt un organisme psychique qu'un organisme physiologique. A quoi une société lui paraît le plus ressembler, c'est à un cerveau. L'invention, par exemple, jouera dans la société le rôle de l'intelligence dans un cerveau humain; l'imitation, la tradition aura dans l'organisme social l'office de la mémoire dans l'organisme cérébral, etc.

Les analogies, minutieusement et diligemment poussées par l'auteur vont très loin. Par exemple, et ceci est bien joli, bien ingénieux, et c'est une petite fête de l'intelligence, religions, métaphysiques, monde de l'inconnaissable, qu'est-ce que c'est? C'est à la société ce que le monde extérieur est au cerveau; c'est le *non-moi* de la société, c'est le *hors-soi* de l'humanité, c'est le monde extérieur social. De même que le cerveau invente la réalité du monde extérieur pour se comprendre soi-même, pour échapper à l'incohérence, pour ne pas se sentir soi-même comme un chaos d'hallucinations ; de même la société invente le monde extra-humain pour ne pas se sentir seule, sans but, sans origine, sans loi, chose flottante, pour s'appuyer à quelque chose, puisqu'on ne peut s'appuyer que sur le hors-soi. Il y a sur cette donnée des pages merveilleuses de finesse, d'invention intellectuelle, d'originalité hardie et aisée dans le livre de M. Tarde.

Quoi qu'il en soit, tel est le point de départ, que l'on contestera comme tous les points de départ; mais qui intéressera tous ceux qui prennent plaisir au jeu des idées. C'est un très noble jeu, l'esprit s'y développe, comme disait l'autre.

Parti de là, M. Tarde a été partout, ce qui est un peu trop, et c'est le défaut de ce livre charmant. Il embrasse trop de choses et par conséquent de chaque sujet ne donne que des aperçus rapides, brillants et incomplets. Il y a dans ce volume, qui est gros, mais dans les limites, encore, de la politesse, une esquisse de linguistique, une esquisse de théodicée, une esquisse de traité des passions, une esquisse d'esthétique et une esquisse d'économie politique. C'est trop ou trop peu. Chacun de ces sujets demandait un volume, et j'ajoute que chacun de ces chapitres fait espérer un volume, d'où il suit que ce volume devait être écrit après dix autres, et non avant. Ce sont les « Premiers principes » de M. Tarde. En général, surtout quand on a beaucoup d'avenir devant soi, comme M. Tarde, il faut écrire ses premiers principes pour soi avant ses autres œuvres, et les écrire pour le public après toutes ses œuvres.

Et cela dit, non seulement il ne m'en coûte rien de me promener à travers les idées de M. Tarde; mais encore cette excursion ou cette suite d'*excursus* m'est un grand plaisir.

En général, là comme dans ses précédentes études, M. Tarde attache une importance extrême à l'imitation, dont il connaît si bien toutes les lois et toutes les démarches. L'homme est avant tout un animal imitateur. Il n'existerait pas sans cela; car il ne peut exister qu'en société, et la société n'est qu'une vaste ondulation d'imitations. Traditions, lois, coutumes, mœurs, préjugés, cérémonies, sentiments même, pour une part énorme, de l'énormité de laquelle nous ne nous doutons pas en les éprouvant, sont des imitations pures et simples. C'est pour cela que nous avons cohésion les uns avec les autres: c'est ce qui nous engrène. « La société est un composé de mines, » disait La Rochefoucauld. Il voulait dire d'hypocrisies. Il n'avait pas tort. Plus justement on dirait : « La société est une troupe de *mimes*, qui s'imitent réciproquement et héréditairement les uns les autres. »

L'homme, remarquez-le, est mime à tel point que non seulement la société, mais la sous-société elle aussi est fondée sur l'imitation. Nous apprivoisons les animaux en les dressant à nous imiter. Les animaux indomesticables sont ceux qui sont d'une nature trop différente de la nôtre pour être susceptibles de nous imiter en quelque chose. Ceux-là ne sont pas sociables. Ils n'entrent pas dans le sous-sol de la société humaine. Ils ne sont qu'opprimés ou détruits par elle là où elle se forme. Et, à l'inverse, nous créons au-dessus de nous une société transcendante, de dieux, de demi-dieux, de héros ou de saints, pour l'imiter, pour faire remonter le plus haut possible notre instinct d'imitation, pour rattacher notre mimotechnie à l'objet le plus élevé. Ce n'est pas pour autre chose que toute religion, comptez là-dessus, prend toujours, en se développant, et pour pouvoir vivre, quelque aspect ou quelque apparence du polythéisme. Sans doute c'est un Dieu que l'humanité veut sentir au-dessus de sa tête, pour s'expliquer le monde avec une suffisante simplicité, de laquelle elle a besoin; et cela c'est de la théologie intellectuelle; mais c'est tout autant, peut-être plus encore, une société céleste qu'elle réclame, pour s'en inspirer, pour l'imiter, pour rivaliser avec elle, pour y entrer, et pour y sentir une légion d'inspirateurs, d'*encourageurs* et de témoins; et cela c'est une manière de théologie morale; et M. Tarde a encore de très belles pages là-dessus, comme vous pouvez croire.

Vous savez bien qu'après avoir rayé Dieu, et les religions et les métaphysiques d'un trait de plume, un peu long, Auguste Comte n'a rien eu de plus pressé que de reconstituer une religion, toute terrestre à la vérité, et un panthéon, et un calendrier,

où les saints étaient remplacés par les grands hommes, ce qui n'est qu'une préférence personnelle. Pourquoi? Parce que, après avoir supprimé le ciel, Comte s'est dit, tout naturellement : « Voilà qui est bien. Mais qui imiterons-nous à présent? Les meilleurs d'entre nous. Sans doute; mais cela ne suffit pas. Il faut pouvoir imiter une société supra-sensible. » Il retombait en pleine pratique religieuse chrétienne et particulièrement catholique. Quand je dis retomber, c'est une manière de parler.

Ainsi l'imitation est le fond même de l'instinct social. Mais il n'y a pas que l'imitation. Il y a l'invention aussi. L'imitation est générale; l'invention est individuelle. La part de l'invention est très considérable. L'histoire de l'humanité est une série d'imitations générales prenant chacune son point de départ dans une invention individuelle. C'est pour cela qu'il y a de l'imprévu dans l'histoire des hommes. C'est pour cela aussi qu'une société ne ressemble que superficiellement à une fougère. Un homme de génie est un facteur aussi important dans l'histoire d'un peuple que quatre-vingts millions juxtaposés ou successifs d'imitateurs; car il est le point de départ d'une imitation immense dont les derniers effets sont incalculables. Il est une pierre qui tombe dans le lac, centre d'ondulations indéfiniment élargies.

Or *il est imprévu*. Tant qu'un homme et une femme de moyenne valeur, tant qu'un bon petit imitateur et une charmante imitatrice, en se mariant par imitation, devant un imitateur civil et un imitateur religieux, ne sauront pas s'ils mettront au monde un imitateur ou un inventeur, l'histoire humaine contiendra un immense imprévu. L'inventeur est imprévu, donc l'histoire l'est.

A la vérité l'invention aussi a ses lois. On sait dans quelles conditions elle a les plus grandes chances d'avorter, dans quelles conditions elle a plus de chances de donner tous ses effets; mais ce sont des lois limitatives seulement; ce sont barrières ou écartement de barrières ou absence de barrières. Mais y aura-t-il inventeur, et de quelle envergure cet inventeur, s'il paraît, sera-t-il? il n'y a ni loi, ni indication pour savoir cela.

A ces deux principes : imitation, invention, M. Tarde tient également, ce qui donne à sa sociologie un air, une couleur, bref un esprit tout nouveaux et qui me charment. Elle n'a rien de la rigueur rectiligne à laquelle les hommes de la « philosophie de l'histoire » nous ont habitués. Aucun fatalisme dans les considérations historiques de M. Tarde. La Grèce devait-elle tomber sous les Romains? Il est probable, répondrait M. Tarde. Mais que ce fût inévitable, je ne l'affirmerais nullement. Un inventeur de moins à Rome, un inventeur de plus en Grèce, je vous assure que cela eût changé pas mal de choses.

Le Christianisme devait-il réussir? Ne nous dissimulons pas qu'il avait les plus grandes chances. Le mouvement religieux, né hors de lui, qui lui a servi, et auquel il a donné à peu près la forme qu'il attendait, était très considérable; mais il n'était nullement fatal que le Christianisme eût le succès qu'il a rencontré. Un inventeur à un autre moment, Julien né plus tôt par exemple, que sait-on? Rien du tout, si ce n'est le fait quand il est accompli.

La chute de l'Empire romain était-elle écrite? Il se pourrait. Mais quoi? Le « flot des barbares » n'est pas une loi naturelle. Il n'a pas duré toujours. Il s'est arrêté, et devant des remparts beaucoup moins vigoureusement bâtis que ceux de l'Empire romain. La résistance de l'Empire romain aurait pu durer jusqu'au temps où « le flot », on ne sait pourquoi, a perdu de sa force. Et d'autre part « le flot » aurait pu tout envahir bien longtemps avant le jour où il fut maître. Du temps de Marius, par exemple. Et alors, voyez un peu : l'unité de l'Empire romain au temps de Jésus ayant été, selon toute apparence, la principale condition du succès du Christianisme, l'Empire romain disloqué avant Jésus, il est parfaitement possible que le Christianisme n'eût pas existé. Il n'est pas impossible que Marius ait été le premier fondateur du Christianisme. « C'est une vision », comme dit Mme de Sévigné; mais ce n'est pas du tout irrationnel.

Et c'est pour cela que M. Tarde, quand il s'agit de prévoir, d'abord ne prévoit rien, et surtout ne prédit rien, ce qui est d'un sage; ensuite peut montrer, et montre en effet un demi-optimisme discret et sensé, qu'en général — et ceci n'est qu'affaire de tempéraments — je suis assez loin de partager, mais que je comprends, que j'apprécie et que je ne demande pas mieux d'épouser pour un instant. Deux choses, par exemple, nous inquiètent, ou tout au moins nous préoccupent, en morale les progrès de l'athéisme, en sociologie les progrès du socialisme. Je n'ai pas besoin de dire qu'elles attirent l'attention de M. Tarde. Il constate, comme tout le monde, la disparition rapide du sentiment religieux, retardée quelque temps (et je ne sais) par le « Déisme » du commencement de ce siècle, accélérée et comme foudroyante depuis environ trente ans, vérification littérale du mot de Bonald : « Un déiste est un homme qui n'a pas vécu assez longtemps pour être athée. »

Cette situation le sollicite. Il parle de cet « athéisme ambiant » qui se fait sentir et s'accuse de jour en jour et qui est un exemple curieux d'« imitation » et de propagation comme instinctive. Et puis il se dit quelque chose comme ceci : « L'*Irréligion de l'avenir?* Qu'en savons-nous? L'homme est imitateur, et l'imitation du moment est à l'irréligion. Sans aucun doute. Mais l'homme est inventeur aussi. Parmi ces jeunes gens, qui, la plupart pour

se distinguer, soit, mais quelques-uns par conviction et sentiment intime, restaurent en eux le sentiment religieux jusqu'à l'amener à une sorte de mysticisme, il peut y en avoir un, demain, qui soit un homme de génie. Il suffit. Voilà l'*Inventeur*. Il créera à son tour une imitation puissante, immense, prodigieuse, désordonnée, c'est parfaitement possible, et cela s'est vu, simplement parce qu'il aura en lui ce je ne sais quoi qui provoque chez les hommes l'instinct imitateur. Après tout, tout le monde va à bicyclette parce que tout le monde va à bicyclette, et il n'y a pas d'autre raison. Et le premier qui s'est montré sur un vélocipède était diantrement ridicule. Le ridicule aujourd'hui, c'est d'aller à pied. On commence à ne plus oser mettre ses talons en contact direct avec le sol. »

De même le socialisme nous inquiète, et, ce qui inquiète le plus ceux qui ont des rentes, c'est que, à certains égards, il ne demande pas seulement à être, il se fait petit à petit, de jour en jour, par la diminution continue du taux de l'intérêt. Le capital se dissout progressivement, en telle sorte que le jour où on le supprimera par mesure révolutionnaire, il sera comme Marc-Aurèle au dire de M. Renan : il vivra si peu, si peu, que quand il mourra, il ne s'en apercevra pas.

Donc on prévoit une société égalisée, sans aucune différence, ou présentant des inégalités quasi insensibles, de fortune acquise, et plongée, pour tout dire, dans une parfaite égalité de misère. Il est possible; mais qu'en savons-nous? Ne voyez-vous pas que le revenu actuel est la rémunération des services que rend le capital, à quoi? à des inventions très anciennes, qui, très vulgarisées, rapportent très peu, donc ne peuvent donner que très peu à ceux qui les aident? Qu'une invention se produise demain. Elle est une source de richesses pour l'inventeur qui, pour l'exploiter, rémunère chèrement les capitaux dont il aura besoin et qui viendront collaborer avec lui.

Ainsi de toutes choses. Nous dépendons de la déesse Fortune tout autant que de la déesse Nécessité. Nous sommes engagés dans un *Fatum* traversé par des Fortuits. Nous ne faisons pas notre destinée; mais nous y faisons quelque chose. Elle nous « mâche », comme dit Montaigne. Tout à coup, nous avons l'air d'être plus forts qu'elle. Elle recule devant une de nos imaginations, devant un rien, devant une des lueurs flottantes de notre cerveau. Cela allait très bien. On suivait le courant, on était entraîné par le large et lourd fleuve dans un glissement continu qui semblait inéluctable : « *Non eunt, sed feruntur.* » Tout à coup un homme s'est levé, qui a eu une idée. La rareté même de la chose fait qu'il se produit une émotion, une rumeur, une agitation universelle. Et alors ce n'est pas les atomes entraînés par le courant qui le remontent; c'est le fleuve tout entier qui prend un autre cours, creuse de nouvelles vallées, s'enfonce dans des régions inconnues, visite des pays inexplorés, reflète des horizons imprévus, remonte quelquefois assez près de sa source pour deviner presque d'où il vient. Ce sont les miracles de l'invention, à laquelle l'imitation s'applique avec l'énergie prodigieuse et comme monstrueuse qui est en elle.

Cela nous apprend, entre autres choses, qu'il ne faut désespérer de rien. Un peuple est vaincu. Ses professeurs, et surtout ceux des pays voisins, de très savants hommes, lui apprennent que c'était fatal, que c'était le résultat marqué à l'avance et nécessaire de toute l'évolution historique et physiologique de l'humanité, et que par conséquent c'est très bien, et que la raison, comme la vertu et comme la dignité, consiste à adhérer respectueusement à l'ordre universel. Nous n'en savons rien du tout. Le mouvement historique de l'humanité peut être arrêté et retourné par une circonstance imprévue aidée par une immense bonne volonté. Il suffit d'un bon inventeur et d'une foule de bons imitateurs. Ce sont des choses qui se rencontrent quelquefois. Il ne faut jamais jeter le manche après la cognée.

Ce n'est pas pour prouver cela que M. Tarde a écrit son livre, et nul, moins que lui, n'est homme en ratiocinant, à chercher à l'avance des conclusions consolantes. Il pense pour penser, en bon penseur qu'il est. Mais cette petite leçon pratique sort de son livre, avec d'autres, et il n'est pas défendu, au passage, de la cueillir.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Pardon*, comédie en trois actes de M. Jules Lemaître.

M. Jules Lemaître ne se soucie guère de ce qu'on appelle l'habileté. Et j'avoue que je ne me sens pas la force de trop lui en vouloir, quand je songe aux répugnantes productions qui s'abritent d'ordinaire sous ce vocable. Malheureusement, l'habileté, — comme le Georges du *Pardon*, — semble agitée d'un « obscur désir de revanche ». A ceux qui la dédaignent, elle impose une chose plus détestable encore : la ficelle. Car il faut bien qu'une pièce marche, comme on dit, que les événements s'enchaînent si peu que ce soit, et que les actions commandent les péripéties. Sans doute, chez les maîtres contemporains, je ne parle que des plus célèbres, cette habileté a parfois quelque chose de trop évident, qui choque le bon sens, et glace l'intérêt; on s'inquiète moins du sort des

personnages ou de la solution du problème, que de savoir comment l'auteur « se tirera de là». Cette habileté, M. Lemaître l'a toujours dédaignée. Il n'y aurait rien à objecter là contre, s'il avait rendu inutile tout coup de théâtre. Mais il se borne à ne pas les préparer. Dans *Révoltée*, c'est le duel *ex machinâ* du dénouement; dans *Mariage blanc*, la fenêtre ouverte par la méchante sœur; dans les *Rois*, le revolver oublié sur une table et qui éveille des idées de meurtre chez la princesse; et voici, dans le *Pardon*, le voile de Thérèse : elle l'ôte, le jette sur un meuble avec une négligence voulue, dans le seul et unique but de le faire voir à Suzanne. Des ficelles de ce genre, il faut bien le dire, sont tout aussi déplaisantes que l'habileté trop étalée dont il était question plus haut; elles donnent à l'œuvre quelque chose d'inachevé et d'inconsistant; elles distraient l'attention, plus ou autant que les adresses les mieux combinées : surtout elles font douter de la conscience de l'écrivain. Il est tout à fait regrettable que M. Lemaître ne veuille pas s'astreindre à cette besogne : c'est la moindre, peut-être, de l'auteur dramatique : elle est essentielle, malheureusement, et il faut des qualités bien supérieures pour que l'œuvre où elle manque soit acceptée sans résistance. Ce n'a pas été tout à fait, on le sait, le cas du *Pardon*. Voyons ce qu'est la pièce.

Trois actes qui, joués sans interruption, dureraient à peine une heure et demie; trois scènes par acte, et trois personnages : Georges, Suzanne, Thérèse. Leur nom de famille, on l'ignore; on ne peut être moins « particularisé » qu'ils ne sont : nulle préoccupation de milieu; nous avons affaire ici à de pures abstractions, et c'est ce qui donne à la pièce ses qualités en même temps que ses défauts. Tout ce qu'on nous dit, c'est que Georges et Suzanne sont mariés, que Suzanne a pris un amant et que Georges l'a chassée. Comment Suzanne, pudique et tendre, a-t-elle succombé? Nous apprenons seulement qu'elle a cédé, cédé sans amour, et qu'elle aime encore son mari. Et c'est assez, sans doute, pour ceux qui savent de combien de mystère est enveloppée une fragilité de femme; ce n'est peut-être pas assez pour un personnage de théâtre, dont nous exigeons avant tout la clarté. Donc Georges et Suzanne sont dans la situation que vous savez. Après son malheur, Georges est venu se réfugier à Saint-Étienne. Il y trouve une amie d'enfance, Thérèse, mariée à un industriel, je crois, lequel prend Georges dans son usine, où celui-ci se fait aussitôt une grande situation. Thérèse, en même temps qu'elle est l'amie d'enfance de Georges, est pareillement l'amie la meilleure de Suzanne. Elle a vu que Georges souffrait, qu'il aimait encore sa femme; elle a appelé Suzanne, elle réconcilie et réunit les deux époux. (Ici une scène vraiment exquise : celle où Thérèse et Georges discutent la possibilité du pardon.) Mais Georges l'a dit : « Il est plus aisé de se repentir que de pardonner. » Tandis que Suzanne s'efforce de faire oublier sa faute, Georges y pense toujours et de plus en plus. Dans une scène d'une profondeur singulière et à qui il ne manque que d'être plus préparée pour avoir toute sa portée, il accable sa femme de questions; il veut savoir comment, où, combien de fois elle a succombé. La vie commune est pour tous deux une torture, par la cruauté involontaire de Georges, et aussi par la fausseté de la situation... Mais voici que, subitement, Georges redevient tendre et affectueux; plus de questions, plus de jalousies, plus de soupçons : il a pour sa femme les sentiments qu'on a pour une « camarade » aimée. Que s'est-il donc passé? Tout simplement ceci que Georges est devenu l'amant de Thérèse. Suzanne l'apprend : c'est son tour de souffrir, mais la force lui manque pour supporter cette trahison; elle va partir. Georges survient. Nous le savons par une scène précédente, depuis qu'il est l'amant de Thérèse, c'est Suzanne qu'il aime et exclusivement. Jamais il ne consentira à se séparer d'elle, il l'adore : la faute qu'il a commise rachète à ses yeux la faute de Suzanne; comment pourrait-il lui faire des reproches, maintenant qu'il est aussi coupable qu'elle? C'est de maintenant que va commencer leur vie heureuse.

Suzanne. — « Que Dieu nous aide!... » — Et le rideau tombe.

(Je ne veux pas m'amuser à ce divertissement facile qui consiste à imaginer le quatrième acte du *Pardon*. Le ménage de Suzanne raccommodé, reste le ménage de Thérèse; il faudra donc aussi que Jacques, le mari, trompe Thérèse, puis, que le mari de la complice de Jacques trompe sa femme et ainsi de suite. Ce ne serait pas un acte, mais une sorte d'apothéose, où des ménages, adultères par ricochet, s'aligneraient à perte de vue...)

Passons sur ce que la pièce peut avoir de heurté et d'invraisemblable; n'examinons que l'essentiel du sujet. Le pardon, d'après M. Lemaître, n'est possible que s'il est réciproque, que si, selon son expression, les deux époux « sont quittes ».

Je ne prétends pas trancher ici cette question éternellement débattue de la gravité de la « faute », selon qu'elle est commise par l'homme ou par la femme. Vous connaissez les arguments pour et contre. Il me semble bien, à vrai dire, que, — si la faute est égale par un pareil manquement au serment librement prononcé, — l'adultère de la femme est plus coupable, non seulement par ses conséquences possibles, mais parce que la femme donne plus que l'homme; et la valeur de ce qu'elle donne vient précisément de la rareté avec laquelle elle le donne... Il faut bien raisonner ainsi, puisqu'il est question d'une

sorte d'égalité arithmétique. Aussi bien ne pourrait-on juger de ces choses qu'en admettant une loi morale supérieure à la morale pratique, une loi dictée par un Dieu, seul et suprême juge. Et je ne pense pas que ce soit ici la pensée de M. Lemaître.

Au point de vue absolu, je ne suis donc pas bien sûr que M. Lemaître eût eu raison. Dans l'espèce, il me semble, je l'avoue, qu'il a tout à fait tort. Car, remarquez-le, il ne s'agit pas de l'équivalence des fautes au point de vue moral ; il s'agit de l'équivalence des sentimens inspirés par la faute à l'époux et à l'épouse. Or, ces sentiments sont aussi dissemblables que peuvent l'être deux sentiments de même nature... Je n'ose pas même insister, tant je craindrais d'enfoncer une porte ouverte. Il me semble donc que M. Lemaître s'est trompé quand il a dit que Georges et Suzanne étaient quittes. Ils ne sont pas quittes, croyez-le.

Reste une autre question : le pardon n'est complet que lorsqu'il est réciproque : on ne pardonne bien que lorsqu'on a quelque chose à se reprocher. Ne vous semble-t-il pas, au moins, que le pessimiste auteur du *Pardon* fait preuve ici d'un optimisme bien excessif ? La conscience de sa culpabilité rendrait un homme plus indulgent aux fautes d'autrui ? Mais c'est le contraire qui est vrai, vrai d'une vérité d'observation; si j'osais, je dirais vrai d'une vérité historique ! Les plus pitoyables, les plus doux, n'ont-ils pas toujours été les plus irréprochables ? Et le remords, — chez tout homme doué de raison toute faute est accompagnée de remords, si peu que ce soit ; — et le remords n'est-il pas toujours suivi lui-même d'un peu de mécontentement de soi ? Et le mécontentement de soi n'entraîne-t-il pas toujours le mécontentement des autres ?

Et puis... je ne sais trop comment dire... il me paraît que le sentiment prêté par M. Lemaître à son héros est un sentiment fait « de chic », comme disent les peintres. Obscur désir de revanche — oui, j'entends bien. C'est une « solution élégante », je crois, plus qu'une solution juste. J'admets fort bien qu'un mari trompé, ayant pardonné, imparfaitement « comme nous pardonnons nous-mêmes », quand nous n'avons pas oublié... J'admets très bien qu'un tel mari, ne trouvant pas le repos dans le pardon, cherche ailleurs qu'en lui les causes de son malaise, et se dise : « Si, moi aussi, j'avais quelque chose à me reprocher, je serait plus *équilibré*, plus heureux... » Mais ce n'est là qu'une de ces excuses au moyen desquelles nous consolons notre faiblesse et notre infirmité ; c'est une variation de l'éternel *si*... que nous prononçons à tout âge, et qui nous laisse croire que l'erreur commise par nous vient moins de nous que des circonstances extérieures. Oui, j'admets qu'un mari, dans la situation de Georges, ait cette pensée. Quant à admettre qu'il « se sente mieux » après la faute, quant à admettre que le remords le console, je ne le puis. Jamais le remords n'a consolé personne. Il alourdit nos peines au lieu de les alléger.. Et, pour tout dire, la donnée du *Pardon*, son point de départ, le sujet, en un mot, de la pièce de M. Lemaître me paraît faux.

Cela ne serait rien.

Ici-bas tout peut se prouver,

a dit Musset ; et cela est surtout vrai au théâtre. Mais encore faut-il « prouver » : faut-il donner à ses personnages assez de vie (c'est-à-dire assez de réalité) pour qu'ils puissent poursuivre la démonstration. Je vous signalais au début l'impersonnalité des personnages. Cela peut être une qualité. On a très justement remarqué que le *Pardon* se rapprochait ainsi de notre théâtre classique. Mais la simplicité, le « dénûment » n'est pas la seule qualité de notre théâtre ; il en est une autre, plus précieuse encore, la vérité, la logique admirables de caractères. La retrouvons-nous dans le *Pardon ?*

Laissons de côté Suzanne. Pour l'essentiel, c'est la femme trompée qui défend son bonheur ; pour le reste, elle n'est que passive, « résonnant » seulement sous les reproches et les questions de Georges. (Quelqu'un, songeant à la fine comédie de M. de Porto-Riche, prétendait que le *Pardon* aurait dû s'appeler la *Guigne de Françoise.*) Mais Georges ? Mais Thérèse ? Ils sont unis tous deux par une amitié tout à fait exempte de sensualité : tout d'un coup, voici cette amitié qui se change en amour ; tout les sépare, tout concourt à les éloigner l'un de l'autre, la situation de Thérèse près de Suzanne, et le rôle qu'elle a joué dans le ménage de Georges ; rien n'y fait, ils tombent dans les bras l'un de l'autre, victimes d'une passion frénétique, — et c'est avec la même frénésie, le même oubli de tout, la même absence de pudeur... de pudeur presque animale, que Georges aimera sa femme derechef ! Où est né cet irrésistible amour de Georges et de Thérèse ? « Nous avons trop parlé amour, passion, jalousie, dit-elle ; notre amitié est devenue trop tendre. » Et lui : « Ce qu'il aimait en moi (c'est Thérèse qui parle) c'était le plaisir de se confesser. » Et il ajoute : « C'était un obscur désir de revanche. »

Je ne voudrais pas être excessivement optimiste. Admettons, si vous voulez, le vilain sentiment de Georges ; cela est possible, quoique peu en rapport avec le personnage qu'on nous a montré jusqu'ici. Admettons même — et il y faut un peu de bonne volonté — que Georges, ayant commencé par conter à Thérèse les tortures de son inquiète passion pour Suzanne, en vienne à baiser Thérèse sur les lèvres. Oui, cela est possible. Mais ce n'est pas tout qu'un

fait soit possible, qu'il soit probable, qu'il soit réel; il faut qu'il nous paraisse vraisemblable : qu'on nous montre, qu'on nous fasse comprendre les « états » successifs d'un sentiment, d'un sentiment profond et enragé, qui s'adresse successivement à deux femmes, et avec la même rage, et la même profondeur. La besogne d'un auteur dramatique n'est pas celle d'un faiseur d'*instantanés*. Sa tâche consiste à nous montrer le lien qui rejoint les différentes « poses ». Jamais lien ne fut moins visible que celui-ci. — Et, pour Thérèse, cela est pis encore. D'anciennes tendresses se sont réveillées en elle, et lui ont ôté la force de résister. De ces tendresses, nous ne soupçonnions pas l'existence, et il est vrai qu'elle y fait allusion une fois. Mais, cela dit, elle reste muette; plus un mot ne sort de sa bouche sinon : « Il ne faut pas... il ne faut pas... » Son rôle est pure pantomime. Les chutes des femmes sont parfois inexplicables, soit; mais pas la faute des femmes comme Thérèse. Et, aussi bien, si c'était simplement cela que M. Lemaître avait à nous révéler, il nous eût tout autant instruits, en s'avançant lui-même sur le devant de la scène, et en émettant un aphorisme analogue au précédent... Et cette Thérèse, plus tard, a un bien plaisant scrupule. Suzanne lui adresse quelques reproches énergiques et mérités : traîtresse, menteuse, hypocrite... A hypocrite elle se révolte : « Non, pas cela!... » Ne pensez-vous pas que cette indignation est un peu surprenante. Mais oui, hypocrite, si c'est être hypocrite que de bien vivre avec son mari en ayant un amant, que de tromper sa meilleure amie en venant jusque chez elle relancer le mari de celle-ci...

Après toutes ces critiques et la vigueur trop grande que j'ai mise à les justifier, je me trouve bien embarrassé pour vous affirmer qu'en dépit de tout, le *Pardon* est une œuvre mille et mille fois supérieure à la production courante, et que j'y ai pris, pour ma part, un plaisir plus complet qu'à l'*Age difficile*. C'est que je vous ai trompés tout à l'heure en disant que le *Pardon* ne comportait que trois personnages; il en compte quatre heureusement, et le quatrième est infiniment supérieur aux trois autres, vu que c'est M. Jules Lemaître en personne. C'est vraiment une chose incroyable que cette pièce, dont la donnée est fausse, dont les personnages sont inexplicables, renferme des merveilles d'observation et de vérité. Toutes les fois que M. Lemaître parle (par la bouche d'un de ses héros, s'entend) c'est un régal. Jamais on n'ouït d'aperçus plus nets, plus ingénieux et plus profonds. A ce point de vue, le premier acte est admirable; il y a là une scène, sur la difficulté de pardonner, à qui je ne sais point de pareille : le sentiment y est analysé sans minutie, avec une finesse, une justesse incroyables, avec une émotion vraiment pénétrante. Je ne sais guère que la scène entre Jacques de Thièvre et Mme Aubert, au second acte de *Mariage blanc*, qui puisse lui être comparée. Et, pareillement, la scène si cruelle entre Georges et Suzanne, avec les abominables curiosités de Georges, est d'une vérité qui vous étreint le cœur. Mais c'est une vérité extérieure, pour ainsi dire, aux personnages. Plus l'action se corse, plus les héros agissent, plus l'intérêt diminue. Il ne renaît que lorsque M. Lemaître reprend la parole, comme dans cette scène où « il » explique à Suzanne les causes de la faute de Georges. C'est qu'à mesure que se poursuit la brillante carrière dramatique de M. Lemaître, on dirait qu'il y a en lui deux hommes plus impénétrables l'un à l'autre. Ici le moraliste le plus délicat, le plus averti, le plus pénétrant. Là un auteur dramatique de réelle valeur, mais s'en remettant au moraliste pour l'intérêt de la pièce, tandis que le moraliste laisse le dramaturge agencer tant bien que mal son drame ou sa comédie. Et tous deux se développent, parallèlement, sans se confondre assez et se bousculant vers le dénouement. Et c'est ce manque de cohésion entre les « deux auteurs » qui fait que, malgré son talent, M. Lemaître n'a donné au théâtre que des œuvres incomplètes. Et il a tous les dons! L'intelligence la plus souple et la plus claire; le sens du théâtre, et même l'instinct de l'effet; son style, avec sa grâce fluide, possède une admirable netteté, et sa phrase ressort, vivante et frappante... N'y a-t-il pas là de quoi faire un admirable auteur dramatique, après le critique sans pareil? Que faut-il donc, pour que tous ces dons s'amalgament au point donné? Les « agiter avant de s'en servir » peut-être; mais les agiter *longtemps*...

Le rôle de Mlle Bartet est horriblement difficile. Il faut — notamment au second acte, — joindre ensemble des sentiments dont le lien est invisible, donner l'impression de l'unité et de la vie aux pensées détachées de l'auteur. Elle y a réussi à miracle. D'autres rôles, sans doute, lui « rapporteront » davantage : il n'en est pas où elle se soit montrée plus exquise et plus intelligente; si jamais le mot création a pu s'appliquer à un interprète, c'est à elle pour le *Pardon*. Mme Baretta rend de façon touchante les remords de Suzanne. M. Worms est remarquable par la sobriété et la vérité de son émotion contenue. Le soir de la première, tous deux ont malheureusement laissé tomber presque tout le troisième acte.

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Je n'ai pu, la semaine dernière, parler de *Voilà Monsieur!* la fine et ingénieuse comédie de MM. Jacques Normand et Delavigne. C'est un acte plein d'esprit et de verve, avec un très joli grain d'observation.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Sabre.

Le Sabre s'ennuie dans son fourreau. Depuis vingt-quatre ans il n'en est pas sorti. Depuis vingt-quatre ans on n'a pas eu recours à lui.

Le Sabre s'ennuie, s'étonne, s'indigne :

— Ah çà! à quoi pensent-ils ?... Ils m'oublient!... Autrefois, au moindre trouble, à la moindre discorde, vite on m'appelait...

Il n'y avait que moi pour régler les mésententes entre les citoyens... Gâchis, révolutions, scandales, c'était moi qu'on chargeait de tout arranger... J'étais le Sabre — le Sabre tout court — le Sabre dont le seul nom rendait la tranquillité aux inquiets et faisait trembler les indociles... J'étais le Sabre symbole d'ordre et de paix, le suprême arbitre et maître dans les temps difficiles... Mais maintenant, ah bien oui! On aime mieux s'injurier, se chamailler sans fin, me laisser m'encrasser dans la poussière et l'huile, me laisser lentement ronger par la rouille... Sale époque, vraiment! Sale époque!

***

Mais tout à coup une tête paraît. C'est une tête de bourgeois courroucée à la fois et peureuse, une tête dont les yeux sont ternis par l'anxiété et allumés par la colère, une tête à double expression, misérable et terrible. Elle s'arrête, ouvre les lèvres et dit :

— Sabre, nous avons besoin de toi. Sabre, viens-nous en aide!

Oui, nous avons cru à la liberté, nous avons cru à la République; mais nous n'y croyons plus.

Nous n'y croyons plus parce que l'expérience nous a désabusés, parce que notre intérêt nous défend d'y croire.

De partout et par tous nous sommes menacés. On menace notre capital, nos revenus, notre luxe. On menace notre liberté de trafiquer et d'être riches.

On nous insulte sans cesse et on nous calomnie. A la Chambre, ils sont cent qui veulent notre ruine. Dans la presse, dans la littérature, ils sont mille. Dans le peuple, nous n'osons même plus dire leur innombrable nombre.

Chaque scrutin nouveau jette sur notre caste des pelletées de terre et de boue nouvelles.

Les grèves nous appauvrissent et chacun les encourage.

Les ouvriers se rebellent et nul ne les châtie.

Chaque jour nos bénéfices fléchissent, chaque jour le taux de l'intérêt s'abaisse, chaque jour on nous réduit et l'on nous diminue.

Et pour nous défendre, pour nous protéger, personne. Personne dans le gouvernement, personne dans les journaux. Les faiblesses s'accumulent, les défaillances s'entassent. Tout le monde nous déserte et nous abandonne.

Sabre, nous en avons assez. Sabre, il nous faut une journée. Sabre, au nom de 48, au nom de 51, au nom de 71, viens au secours de la bourgeoisie en danger et débarrasse-nous des faibles qui nous lâchent et des méchants qui nous envient!

***

— Humph! songe le Sabre assez satisfait.

Et il prépare sa réponse, il s'apprête à assurer la tête de bourgeois de son loyal et hardi concours, quand une autre tête surgit auprès de lui.

Celle-là c'est une tête de prolétaire, amaigrie par les privations, contractée par la fureur, et dont les yeux scintillent d'un éclat enragé.

— Sabre, dit la tête hâve du prolétaire, viens-nous en aide.

Nous avons un instant cru à la République idéale, à la liberté, mais nous n'y croyons plus.

Qu'a-t-on fait depuis vingt-quatre ans en notre faveur? Des lois sur l'instruction primaire. Ah! la la! L'instruction primaire, est-ce que c'est cela qui nous a donné du pain, de l'aisance? Est-ce que c'est cela qui a amélioré nos souffrances, adouci notre triste sort?

Non, nous sommes toujours aussi miséreux, toujours aussi pauvres diables, et aussi traqués par le besoin.

Et pendant ce temps-là, qu'est-ce que font nos députés, nos sénateurs? Ils tripotent avec les gens de la banque, ils se mêlent à toutes les affaires véreuses, ils se servent de leur mandat comme d'une inépuisable lettre de change, ils s'avilissent, ils se marchandent, et ils nous vendent en se vendant.

Tous les jours nous en apprenons de plus belles sur leur compte. Tous les jours les journaux nous révèlent de nouveaux scandales où ils ont trempé, de nouvelles voleries où ils ont touché.

Pour leurs fonctionnaires, même chanson. Tous vendus, presque ou presque tous à vendre. Les journaux sont là qui l'affirment, qui le prouvent.

Nous en avons assez de ces gaillards. Nous en avons assez de ces panamistes, de ces chéquards, de ces tripoteurs, de toute cette bande qui nous trompe et nous gruge.

Sabre, sois le balai de cette pourriture. Sabre, sois le vengeur. Fais disparaître à coups de pointe, à coups de tranchant, à coups de plat, tout ce vilain monde. Arrête, empoigne, déporte! Délivre-nous; et nous te pardonnerons 48 et 51, peut-être même 71 — car ton vaillant acier nous aura cette fois aidés à établir le règne de la justice sociale.

*
* *

Le Sabre sort de son fourreau.

Il hésite, il fait le fier maintenant. Des deux côtés on le sollicite. Allons, allons, l'affaire n'est pas mauvaise.

Il hésite, hésite encore ; et, se décidant, il prélude à l'exécution de ses décisions.

Ztt! Moulinet à gauche. Et la tête du bourgeois tombe tranchée.

Ztt! Moulinet à droite. Et c'est le tour de la tête du prolétaire de choir à terre, détachée.

Puis le Sabre se dilate, sous l'impression d'une béatitude exquise, sous un sentiment de douce tiédeur et de réconfort. Il y a de quoi! C'est depuis un temps infini, depuis vingt-quatre longues années, son premier bain de sang humain.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Notes d'Art.

LES PETITS SALONS

De toutes les exhibitions de peinture qui, d'habitude, précèdent les Salons: Cercle Volney, Aquarellistes, Pastellistes, Exposition des femmes, et autres encore que j'omets, celle de l'*Union artistique* apparaît bien comme le modèle du genre, par l'élégance autant que par la mondanité du décor. Elle offre en outre ce notable avantage d'être à peu près exempte de productions féminines, et de présenter, en moins grand nombre que partout ailleurs, ces fantaisies d'amateurs, qui, forts de l'immunité que leur vaut le titre de membres du cercle, en profitent pour encombrer les murailles de leurs gauches et malhabiles essais.

J'ai parlé d'élégance... voulant indiquer par là le bon goût qui préside à l'aménagement de cette Exposition. Vous trouveriez difficilement, en effet, salle plus propice à recevoir des tableaux, avec un jour et des dimensions plus convenables... à ce point que, par un tour d'esprit qui m'est commun avec tous ceux qui se déclarent malaisément satisfaits, j'eus tôt fait de substituer mon rêve de peinture à la monotone et fatigante réalité. Il me plut alors d'imaginer cette même salle, avec ces mêmes décorations, cette même lumière, ces divans confortables... et, sous les yeux, des toiles de peintres méritant cette belle qualification de *Maîtres*, tant prodiguée aujourd'hui.

La réalité cependant s'imposait et se substituait au rêve, et il fallait bien la subir. Réalité connue, rebattue, redite et ressassée depuis tantôt quinze ans! Pas un essai nouveau, pas une tentative inédite. Pas une toile marquant un effort, une tendance autre que celles dont nous connaissons la valeur pour les avoir, à trop de reprises, examinées et jugées! Que MM. tels ou tels, — mettez les noms que vous voudrez, — peintres célèbres et depuis longtemps arrivés, continuent, avec la persévérance que donne le succès, leurs profitables entreprises, cela n'est point pour surprendre... et l'étonnant serait, puisqu'il demeure entendu qu'avec eux il ne s'agit point d'art mais d'une très spéciale industrie, qu'ils se comportassent autrement! Mais, qu'en dehors d'eux et de leur école, — car ils ont tous disciples et imitateurs, les bons esprits qui flairent la commande, — indépendamment de leurs trucs et de leurs procédés, ne surgisse pas quelque inconnu qui par une œuvre s'affirme et dise autre chose... voilà le miracle!

Car ces *petits salons* ne sont qu'une première épreuve, moins fatigante parce que plus brève, des vastes exhibitions du mois de mai, qualifiées bien à tort de solennités artistiques. Enlevez un zéro au chiffre total des tableaux, et vous aurez le compte exact : c'est, pour le critique de profession, cent cinquante toiles au lieu de quinze cents à examiner!

Et l'illusion est si complète, qu'il doute à certaines minutes s'il est bien en face d'œuvres inédites, ou si par hasard il ne retrouve pas quelque vieille connaissance de l'année précédente! Voici par exemple M. Bonnat, avec un portrait d'homme et un portrait de femme: c'est généralement ainsi qu'il se présente, les années où, plus soucieux de sa réputation, il évite les grandes compositions. Nous voulons être renseignés et le catalogue nous apprend que le portrait d'homme est celui de M. Gustave de Rothschild... Mais ce n'est pas le catalogue qui devrait nous en informer... C'est la toile elle-même! Ainsi en va-t-il de ces portraits sans âme, qu'aucun trait sensible et traduisant la vie intérieure de leurs modèles ne signale et ne différencie! Images sans intérêt pour l'*observateur*, puisqu'elles ne lui livrent rien de cette *intimité* que doit révéler un portrait suffisamment *indiscret!* En offrent-elles un plus notable aux yeux du peintre, du pur *homme de métier*, qui simplement leur demande une jouissance visuelle? Il est permis d'en douter, quelles que soient d'ailleurs la solidité et l'apparente vigueur avec lesquelles de telles œuvres sont construites: solidité voisine de la lourdeur, vigueur qui confine à la brutalité. Examinez tout auprès, signé du même nom, ce portrait de femme vue de dos, et dites si jamais la chair féminine, cette délicate et fine matière d'art, qui est la volupté des vrais peintres, offrit de telles lourdeurs et de telles opacités! Interrogez du regard ces gracieux et vivants modèles qui circulent autour des images peintes, et s'extasient de confiance, ignorantes, inconscientes de l'injure que trop souvent l'art fait subir à la réalité. Les observant avec attention, il me plaît du moins de noter que M. Benjamin Constant, dans son portrait de jeune femme, a su faire passer quelque chose de leur expressive et spirituelle physionomie, de ces traits affinés et légèrement enfiévrés par la veille de la *Parisienne* qui a flirté avec les choses de l'esprit, et qui en conserve un mince vernis: son expression est suffisamment aiguë pour nous plaire. Que dire en revanche, et surtout que penser de portraits tels que ceux peints par MM. Bouguereau et J. Lefebvre? Ces deux artistes en sont venus à se ressembler si parfaitement qu'il est difficile, à distance, de les distinguer. A mesure qu'ils avancent dans la vie et grandissent dans l'estime de leur

clientèle, la matière dont est faite leur peinture se décolore, et devient de plus en plus inconsistante! Ils font penser à ce pauvre Jean Gigoux, dont il était fort difficile de parler, car il devenait de moins en moins responsable de ses toiles, et chaque année nouvelle nous en montrait une plus stupéfiante! Mais voilà... il eût pu écrire comme Victor Hugo : « Le siècle avait deux ans!... » Il peignait encore, quand il eût mieux valu se reposer... MM. Lefebvre et Bouguereau n'ont pas encore l'excuse de l'âge, étant nés, je crois bien, aux environs de 1830. Que donneront-ils en 1900?

PAUL FLAT.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Allemagne.

Plusieurs questions particulièrement importantes se sont posées ces temps derniers et ont sollicité l'attention publique en Allemagne. Ce sont le projet de loi sur les menées subversives, le projet de réformes financières, les manifestations particularistes, et la discussion sur le système administratif à appliquer en Alsace-Lorraine.

On ne peut se dissimuler que le mouvement socialiste s'accentue de jour en jour et commence à prendre en Europe des proportions très inquiétantes. L'Allemagne qui s'est trouvée naturellement, par suite de son organisation politique, des idées audacieuses de ses philosophes et de l'activité de ses groupements ouvriers, placée à la tête de ce mouvement, n'a pas tardé à voir se développer chez elle les idées subversives qui n'en sont que la conséquence exagérée et pour ainsi dire inévitable sous le régime de l'absolutisme. L'empereur l'a si bien compris que, dans le discours du Trône qu'il a prononcé au mois de décembre dernier, à l'ouverture du Reichstag, tout en indiquant très nettement son intention de réprimer « les agissements pernicieux » tendant à troubler le pouvoir gouvernemental dans l'accomplissement de son devoir, il n'a pas manqué d'insister sur la nécessité de venir en aide aux classes pauvres et laborieuses et d'indiquer ainsi les intentions libérales qui animent les conseils de l'Empire. Malgré la violente opposition que la loi coercitive a rencontrée au Reichstag de la part de la minorité socialiste qui semble disposée à soutenir vigoureusement la lutte, il n'est guère à prévoir que le projet du gouvernement puisse se heurter à un échec. La commission chargée de l'examen préalable l'a adopté à l'unanimité et le parti catholique a déclaré à M. de Hohenlohe par l'organe d'un de ses leaders, M. Luber, qu'il était disposé à soutenir le gouvernement, sous réserve du respect des droits de la presse.

Indépendamment de cet avertissement très catégorique sur les mesures de répression, le discours du Trône annonçait encore d'autres réformes qui ne manquent pas d'intérêt. Je veux parler du projet de loi sur l'organisation judiciaire (allocation d'indemnités aux victimes des erreurs judiciaires), sur la Bourse et les opérations véreuses, et enfin sur la réorganisation du système financier. On n'ignore pas que cette réforme est depuis longtemps à l'étude et qu'elle consiste principalement dans la simplification des systèmes de paiement de l'impôt actuellement pratiqué des Etats à l'Empire et de l'Empire aux Etats, de telle façon que les Etats puissent connaître à l'avance la somme qu'ils auront à verser au Trésor impérial. La création d'un nouvel impôt sur le tabac viendrait compléter cette importante réforme.

Les tendances particularistes se manifestent de plus en plus; elles ont trouvé d'énergiques promoteurs et des défenseurs zélés notamment dans le Wurtemberg, où l'on commence à protester ouvertement contre l'envahissement de la domination prussienne. « L'Allemagne n'est pas encore devenue une Grande Prusse, » déclarent certains orateurs influents ; « il est temps de dire à la Prusse : Vous n'irez pas plus loin. » Et le courant d'indépendance qui a déjà gagné toute l'Allemagne du Sud menace de se propager encore et de modifier dans un temps donné la situation respective des Etats Confédérés. Tous ne voient pas d'un œil indifférent s'exercer chez eux la puissance de l'Etat souverain et la plupart sont loin de partager les désirs de ce petit duché qui vient de réclamer dernièrement au Reichstag d'intervenir directement dans sa politique intérieure en le dotant d'une constitution qui lui fait défaut depuis près de cinquante ans.

Mais si les vieilles provinces de l'Empire se montrent impatientes de secouer le joug de la Prusse, il en est d'autres, récemment acquises, dont les protestations autrement légitimes et puissantes puisqu'elles ne s'inspirent que de la justice et de l'humanité, ne laissent pas de causer de sérieuses inquiétudes à l'empereur d'Allemagne.

Lors des dernières élections, dit une dépêche de Colmar, on disait en Alsace-Lorraine que le temps était passé des députés indépendants. L'écho semblait à jamais éteint des mémorables tournois oratoires dont le Reichstag fut le théâtre, il y a quelques années.

Et soudain voici que l'on se croirait revenu aux beaux jours des Antoine, des Kablé, des Lalance et des Charles Grad. A la récente séance du Parlement allemand où fut discutée la question de la dictature en Alsace-Lorraine — discussion qui n'est pas encore terminée — le député de Colmar, M. Preiss, a prononcé un courageux et véhément discours qui a produit en Alsace-Lorraine et dans toute l'Allemagne une profonde impression.

Ce qui rend ce discours particulièrement intéressant c'est qu'il établit en détail avec preuves à l'appui quel est l'état politique actuel de l'Alsace-Lorraine, quels sont ses sentiments et sa situation, et il est à remarquer que ce tableau, fait par un indigène qui connaît à fond son pays, a été applaudi et approuvé par les Allemands eux-mêmes, bien qu'il soit très dur pour l'Allemagne.

Je n'en citerai qu'un passage : « Vous nous demandez aujourd'hui, s'écrie l'orateur, de vous dire : Nous sommes complètement germanisés! C'est nous demander une hypocrisie et un mensonge que notre simple probité nous interdit. Quand l'abrogation de la dictature et des lois d'exception devrait être la récompense d'un tel mensonge, nous préférerions y renoncer que de le prononcer. Car nous ne voulons par mendier ce que nous considérons comme un de nos droits et nous ne pouvons davantage l'acheter au prix d'une déclaration qui nous ferait perdre notre propre estime et celle du monde civilisé. »

Je doute que la réponse de l'Empereur à ce langage si fier et si élevé soit conforme à celle que fit le Sénat romain à la courageuse harangue du paysan du Danube.

Paris. - Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32122. *L'Administrateur-gérant :* HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8 — 4e SÉRIE. — TOME III — 23 FÉVRIER 1895

LA POLITIQUE

La décentralisation.

21 février.

Un décret, daté de dimanche dernier, institue une commission extra-parlementaire « chargée de procéder à l'étude des moyens de réaliser la décentralisation ». Va-t-on enfin changer cette vieille machine administrative qui ne mérite ni tout le bien, ni tout le mal qu'on a dit d'elle? M. Ribot, en tout cas, aura l'honneur de l'avoir tenté : les amis de la liberté, à quelque parti qu'ils appartiennent, lui en sauront gré.

Centralisation et démocratie sont deux idées contradictoires : c'est à concilier ces deux idées que, depuis vingt ans, nous usons nos forces. Ailleurs, la vie municipale ou la vie provinciale est l'école du citoyen : faisant lui-même les affaires de sa commune, de sa région, il s'habitue à discuter et comprendre autre chose que des intérêts privés. Chez nous, les institutions locales ne sont que des façades, derrière lesquelles le vide. Nos 36 000 communes, autant de mineures, dont l'État est le tuteur. Tous nos cadres administratifs, le canton, l'arrondissement, le département, sont des abstractions géométriques, auxquelles ne répond dans la réalité aucun groupement d'idées ou d'intérêts. Il n'y a plus rien entre l'individu et l'État, rien qu'une hiérarchie de fonctionnaires : c'est eux qui font nos affaires : nous critiquons et nous payons. Avec ce système-là, nous pouvons inscrire des formules démocratiques dans nos constitutions, mais nous n'aurons jamais les mœurs de la démocratie.

Voilà pourquoi il faut décentraliser, c'est-à-dire ressusciter la vie locale, la vie régionale. Mais comment décentraliser? Tout d'abord, nous sentons bien que nous ne devons toucher en rien à notre unité politique et que la décentralisation ne peut être qu'administrative; mais encore, cette décentralisation administrative, y a-t-il plus d'une façon de l'entendre.

S'il ne s'agissait que de simplifier les rouages administratifs, réduire les formalités, diminuer la paperasse, donner aux agents de tout degré plus d'initiative avec plus de responsabilité, augmenter certaines attributions des assemblées communales ou départementales, s'il ne s'agissait, en un mot, que de mesures devant avoir pour résultat d'économiser le temps et l'argent des contribuables, il serait assez facile de se mettre d'accord. Mais ces mesures, quelque bonnes qu'elles soient, et justes, et nécessaires, sont la préface de la décentralisation plutôt que la décentralisation même. Le problème n'est pas seulement de moderniser la vieille machine qui ne répond plus à nos besoins : c'est de la remplacer par un nombre plus ou moins grand de machines nouvelles, dont chacune fasse une partie du travail qu'une seule a fait jusqu'ici. De là, une série de questions sur lesquelles, il faut bien le dire, les meilleurs esprits sont partagés. Par exemple, veut-on décentraliser au profit de la commune, ou du département, ou même d'une division territoriale plus étendue? Veut-on décentraliser en commençant par le bas de la hiérarchie, ou par le haut?

***

Voici un premier point d'interrogation : La commune peut-elle être la base de l'œuvre décentralisatrice ? Est-il possible de soumettre au même régime un village dont le maire sait à peine lire et écrire et une ville comme Paris dont le conseil municipal vote chaque année un budget de 300 millions ? Évidemment non, et l'on comprend que M. Ribot, dans le rapport qu'il a adressé à M. le président de la République, ait parlé de la « création d'organes administratifs nouveaux », faisant allusion à la circonscription cantonale, qui, jusqu'ici, n'existe guère que sur le papier et qui pourrait devenir une unité administrative plus réelle et surtout plus homogène que la commune.

On entrevoit, dans cet ordre d'idées, plus d'une réforme utile ; mais il reste toujours cette question : Suffit-il d'alléger les attributions de l'autorité centrale ? Ne doit-on pas se préoccuper surtout de créer quelques grands centres d'activité et de rétablir ainsi l'équilibre rompu depuis plus d'un siècle ? C'est la question de Paris, à laquelle il faut bien arriver, quelque parisien que l'on soit. Est-il admissible que non seulement la vie administrative, mais la vie publique, littéraire, scientifique, artistique, se concentre dans une seule ville ; que les assemblées départementales, qui sont une des formes les plus sérieuses de notre représentation nationale, ne jouent qu'un rôle effacé ; qu'il n'y ait de théâtres, d'expositions, de musées qui soient comptés pour quelque chose que les théâtres, les expositions et les musées de Paris ; que, dans certaines Facultés de province, des maîtres éminents trouvent à peine quelques élèves ; que tous ceux qui ont une idée à vulgariser, une œuvre à produire, une ambition, un rêve, se précipitent vers Paris comme le sang afflue au cerveau dans un corps mal équilibré ? Et si vraiment il y a là un état anormal aujourd'hui, dangereux peut-être demain, qui ne voit que le problème s'élargit singulièrement, et que la solution, s'il y en a une, est dans la décentralisation régionale ?

***

Œuvre difficile, complexe, mais qui peut être étudiée par parties, et réalisée de même ; car il y a, si j'ose dire, plusieurs décentralisations parallèles.

Ainsi, par exemple, une décentralisation financière. M. Léon Say a expliqué, en plus d'une occasion, comment certaines recettes et dépenses pourraient être transportées du budget de l'État au budget du département ou de la commune. La décentralisation de l'impôt, dans la mesure où elle se peut faire sans nuire aux grands services publics, serait un des moyens les plus efficaces de grandir le rôle des assemblées locales.

De même, une décentralisation universitaire. Ici, fort heureusement, les mœurs sont en avance sur les lois. Il s'est formé de vraies Universités, comme celle de Lyon, qui ont leur vie propre et qui sont devenues de remarquables foyers de vie intellectuelle : ils ne leur manque que la reconnaissance légale.

De grands centres d'activité, comme ceux qu'on souhaite de voir se former, seraient d'autant plus puissants que moins nombreux : on en voudrait, en France, dix ou douze tout au plus. L'action de chacun d'eux s'étendant à plusieurs départements, il se ferait, par la force des choses, certains groupements d'intérêts communs. Ces centres d'activité seraient en même temps des centres d'attraction, où convergeraient toutes les forces intellectuelles et aussi les forces industrielles d'une région. Est-ce un rêve ? D'autres l'ont fait avant moi ; et ce rêve, il faudra bien que nous le réalisions un jour ou l'autre, si nous ne voulons pas que notre vie nationale s'émiette. Quand nous tenons ce langage, on nous dit : « Voulez-vous donc nous ramener aux provinces d'autrefois, aux corporations, aux universités, aux parlements ? Voulez-vous ressusciter les formes mortes ? » — Qu'importe, si ces formes du passé, nous les animons de l'esprit moderne ?

***

La décentralisation, ainsi comprise, n'est plus seulement affaire de lois, de textes. A quoi bon décréter la vie locale, la vie régionale, si les éléments de vie ne sont pas en nous ? C'est ici le vrai problème de la décentralisation : changer les lois est facile ; comment changer les mœurs ?

Malheureusement nous sommes mal préparés par notre histoire. La Monarchie absolue et la Convention ont fait de la France une poussière d'individus. Cette poussière, le Premier consul l'a agglomérée, consolidée avec du ciment romain ; il a fait un monument rectiligne, monotone, mais solide. Si nous touchons au ciment, qui retiendra la poussière ? Où sont, chez nous, ces associations, ces corporations, ces groupements volontaires, ces organismes libres, qui, chez d'autres peuples, servent de cadre à l'initiative individuelle ? Il y a dans cet article plus d'un point d'interrogation ; voici le dernier. Je demande si, avant de décentraliser, c'est-à-dire, en définitive, d'affaiblir les cadres administratifs, il ne faudrait pas s'inquiéter de former des cadres nouveaux ; — je demande si le préambule logique de toute réforme ne serait pas une loi sur la liberté d'association.

PAUL LAFFITTE.

LA DONNA E MOBILE

Nouvelle.

Pourquoi tant d'indignation, ma chère amie? Pour l'inconstance de cette jeune femme qui depuis hier soir fait le sujet de toutes les conversations?

Le fait est que, la veille même du mariage, au moment où Huster pique le rôti, quand le champagne est déjà dans la glace, s'enfuir avec un autre — c'est un peu fort. Mais les philosophes ne doivent jamais s'étonner de rien.

Et puis, après tout, n'a-t-elle pas bien fait, la chère petite?

Son fiancé, il est vrai, en est pour ses frais; mais aussi pourquoi diable tout le monde se faisait-il l'écho de ses louanges?

Pourquoi s'appelait-il aussi le *beau* Martin? Quelle est la femme de race — pour employer votre expression favorite — qui ne se sentirait à la longue horriblement agacée d'avoir sans cesse devant les yeux un visage d'homme d'une régularité irréprochable?

Pas la plus petite bosse sur le nez, pas le plus petit pli, qui ne fût conforme aux lois de la beauté : — je vous le demande, était-ce tolérable? Il était trop beau, c'est ce qui l'a perdu.

Et puis songez un peu à cette masse écrasante de vertus! Être un pareil Adonis et n'avoir pas reçu des femmes la moindre atteinte. Pas le moindre indice de brutalité dans les allures! Pas la moindre envie de les maltraiter! Capable de l'amour le plus pur, le plus désintéressé! Pas la plus petite tache, pas l'ombre d'une aventure piquante dans son passé! Vous m'avouerez que, pour beaucoup de personnes de votre sexe qui savent apprécier ce qu'on appelle, les *hommes dangereux*, ce sont là des avantages qui équivalent à autant de défauts.

Ah! ce mauvais sujet de comte qui l'a enlevée était un autre héros! Dites-moi, je vous en prie, qui pourrait résister au sourire vainqueur d'un homme dont la route est semée d'anneaux de mariage brisés et qui a pour un demi-million de dettes d'honneur impayées!

Et puis avant toutes choses : *La donna è mobile.* Je sais bien que vous contestez la vérité de cette thèse, que vous la considérez comme une fable grossière, inventée par les maîtres de la création pour déguiser leur propre inconstance. J'en conviens, les hommes et les femmes n'ont rien à se reprocher. Il y a pourtant une différence. L'homme se laisse aller à ses penchants avec pleine conscience ; il se ménage des arguments ou du moins des raisons spécieuses et s'efforce loyalement de sortir du conflit du *pour* et du *contre*, — bien que sa conduite, je l'avoue, ne soit que trop souvent dictée par un égoïsme cynique. Les femmes, au contraire! Je ne vous rappellerai pas une fois de plus leur manque de logique, — c'est une opinion légendaire, qui n'est pas soutenable, — n'en êtes-vous pas vous-même, la plus judicieuse des amies, une preuve éclatante? Mais, quoi qu'il en soit, dans l'âme de la femme, ce sont les forces inconscientes qui dominent; elle se distingue par une affinité profonde et mystérieuse avec la vie naturelle, et c'est ce qui la pousse souvent à ces changements naïfs, brusques, inexplicables dans ses sentiments et ses affections; et cela, bien que la femme soit par nature prédestinée à la fidélité, — car je vous l'accorde volontiers.

Vous me demandez quelle est l'idée secrète qui me fait ainsi rire sous cape?

C'est que je me rappelle, à propos de ce que je vous disais, une femme que j'ai rencontrée hier dans la rue et qui m'a lancé un regard de vive reconnaissance pour — ne l'avoir pas saluée.

Cela vous paraît étrange. — Eh bien! il faut que je vous conte la chose; elle a un côté psychologique intéressant.

La voici :

J'avais passé à la fin d'un de ces derniers étés quelques semaines sur les bords du Rhin et je rentrais à Berlin. A Francfort, j'avais su me mettre bien avec le conducteur du train et j'étais resté seul dans mon coupé.

Ce ne fut pas pour longtemps.

A la station d'Elna, une petite ville de Franconie admirablement située, il ouvrit la portière en haussant les épaules d'un air de regret, et je vis monter une dame élégante, aux formes riches et jeunes, le visage couvert d'un voile épais. Elle appuya un instant sur son front le mouchoir qu'elle tenait roulé à la main, puis elle se tourna vers le quai, d'où on lui passa un nombre respectable de petits colis, une ombrelle, un parapluie, un nécessaire en cuir de Russie, un sac de voyage brodé, une couverture en peluche mouchetée, etc.

Puis à sa suite monta un homme à barbe brune, âgé d'environ trente-cinq ans et qui, après avoir poliment levé son chapeau devant moi, s'assit à côté d'elle.

Ils restèrent un instant en silence à côté l'un de l'autre. Il avait saisi sa main et immobile regardait devant lui. Elle de même : de temps en temps seulement un mouvement convulsif, comme un sanglot sans larmes, secouait son corps.

Elle rompit la première le silence : « Combien de temps avons-nous encore à passer ensemble? » demanda-t-elle. Sa voix douce, légèrement voilée, caressait agréablement l'oreille.

— Encore trente-cinq minutes, dit-il, regardant sa montre.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle avec un accent de douleur.

— Tu seras à Berlin ce soir, à la nuit, dit-il après un temps de silence.

— Et toi, quand arriveras-tu à Zurich? demanda-t-elle.

—Demain matin, répondit-il. Oui, et alors il y aura de nouveau cent lieues entre nous.

Elle serra sa main avec plus de force.

— Mais tu m'écriras souvent, n'est-ce pas?

Il fit de la tête un signe affirmatif.

— Tous les deux jours, comme avant, continua-t-elle.

— Certainement, chère femme, répondit-il à voix basse et avec tendresse. Pourrais-je faire autrement? Et tu me répondras de suite comme auparavant. Parle-moi beaucoup aussi des enfants dans tes lettres: tu sais combien ils me sont chers.

— Que tu es bon! murmura-t-elle doucement en se pressant contre lui. Tout son corps fut secoué d'un frisson à son contact, et sa tête lentement tomba sur l'épaule de son compagnon, dans un mouvement d'abandon et d'oubli.

Et ils gardèrent encore le silence, perdus dans une sorte de contemplation mutuelle.

J'assistais à cette scène, mais ils ne faisaient pas attention à moi. N'était-ce pas naturel? Quand deux époux entendent sonner l'heure de la séparation, il n'existe plus personne pour eux en ce monde. Du reste, j'étais manifestement plongé dans mon roman, — c'était l'ouvrage le plus récent et le plus *sublime* de Guy de Maupassant, à ce que m'avait affirmé le libraire ambulant de la gare de Francfort : — ils n'avaient rien à redouter de mon indiscrétion.

Alors elle releva son voile. Je vis apparaître un visage plein, mais pâle, que rendait intéressant une légère trace de fatigue. Les yeux, qui semblaient très beaux, étaient rougis par les larmes ; les paupières étaient gonflées.

Pauvre femme!...

Ils reprirent alors leur conversation. C'était une causerie intime pleine d'abandon, dont je ne pouvais saisir, hélas! que quelques bribes ; mais au peu que j'entendais, je devinais un cœur trop plein qui eût voulu faire passer dans chaque mot tout l'amour dont il débordait.

Le train siffla. Les silhouettes grotesque des tours de la vieille ville épiscopale de Fulda apparurent à travers les glaces du coupé.

Elle éclata alors en sanglots, et quand le train s'arrêta, elle lui jeta les bras autour du cou et le serra convulsivement en poussant des cris comme en arrache une douleur folle.

Il s'efforçait de la consoler et de la calmer, mais lui aussi, l'homme fort, il avait des larmes dans les yeux. Il lui fit doucement violence pour se dégager de son étreinte. Il était temps : les employés fermaient les portières.

— Adieu! dit-il, les lèvres crispées par la douleur, et il sauta sur le quai ; la portière se ferma et presque au même instant le train se mit en marche.

Elle ne le suivit plus des yeux. On eût dit que ses forces la trahissaient. Blottie à l'un des angles de la voiture, elle pleurait doucement. Il ne m'eût pas paru délicat de la troubler en quoi que ce fût ; je me plongeai donc réellement dans la lecture de mon Guy de Maupassant, mais les lettres au début dansaient devant mes yeux mille sarabandes.

Quand, une heure plus tard, le train s'arrêta à Bebra, j'entendis soudain sa voix douce et voilée m'adresser cette prière : « Pardonnez-moi, Monsieur, je ne me sens pas bien : oserais-je vous prier de m'avoir un verre d'eau? »

La connaissance était faite : au bout d'une autre heure, j'étais parvenu à l'arracher à ses douloureuses pensées.

Elle écoutait mon bavardage avec quelque intérêt, de temps en temps même un sourire éclairait son visage. Bien plus, elle devint elle-même communicative et me raconta entre autres choses qu'ils s'étaient donné rendez-vous à Hombourg et qu'il l'avait accompagnée jusqu'à Fulda, pour retourner de suite à Zurich. Des affaires multiples le retenaient en Suisse, tandis qu'elle-même était contrainte de vivre à Berlin.

— Habitez-vous aussi Berlin? ajouta-t-elle ; et soudain ses traits exprimèrent l'inquiétude. Quand je répondis affirmativement, elle eut un mouvement de frayeur. A partir de ce moment, elle fut plus laconique, et un instant après elle me dit qu'elle se sentait fatiguée et qu'elle allait essayer de dormir un peu.

Et elle dormit en effet ; elle dormit, à part quelques courtes interruptions, cinq heures pleines.

Elle reposait, ses petits pieds élégamment chaussés posés contre la banquette en face, la tête en arrière appuyée sur les coussins. Sa poitrine superbe se soulevait et s'abaissait sous l'action d'une respiration profonde et régulière, et de temps à autre un tressaillement nerveux passait sur son visage.

A Halle deux autres voyageurs montèrent dans notre compartiment : ils ne la dérangèrent que fort peu ; elle continua à dormir et ne s'éveilla définitivement que quelques instants avant le terme du voyage.

— Ah ! nous y voilà bientôt! s'écria-t-elle en regardant par la portière. Le repos semblait lui avoir fait du bien. Une teinte rosée colorait ses joues et un léger sourire se dessinait sur ses lèvres. Vivement elle se mit à rassembler ses bagages, et plus nous approchions de la ville, plus elle avait l'air impatiente et

plus son sourire s'accentuait. Elle semblait incapable d'attendre le moment où nous entrerions en gare, elle regardait à tout instant pas la portière, se levait et s'asseyait à chaque minute.

Enfin nous arrivâmes.

— Dieu soit loué! dit-elle heureuse, en s'étirant un peu comme on fait d'ordinaire quand une joyeuse attente mêlée d'une angoisse secrète vous serre le cœur.

— Puis-je vous être utile en quelque chose? Voulez-vous que je vous cherche une voiture? demandai-je.

— Je vous remercie infiniment, dit-elle, avec un sourire embarrassé, « mais mon mari m'attend à la gare ».

Puis, comme si un incendie se fût allumé sur ses joues, tout son visage se couvrit d'une vive rougeur; elle me regarda fixement, comme pétrifiée, et, par deux fois, elle fit en l'air un geste de la main comme pour rattrape de force ces mots qui lui étaient échappés.

— O mon Dieu! dit-elle alors se frappant le front du plat de la main, et au même instant elle éclatait en sanglots convulsifs.

— Pour l'amour de Dieu, Madame, lui dis-je à voix basse; mais elle ne m'entendait pas.

On ouvrit les portières.

— Rose! Rose! criaient plusieurs voix. Ah! te voilà!

Devant le coupé se pressaient plusieurs dames vieilles et jeunes et un monsieur qui tenait deux enfants par la main.

Et, toujours sanglotant, elle se jeta dans ses bras.

Quelques mois plus tard, dans une réunion...

SUDERMANN.

JOURNAL D'EUGÈNE DELACROIX

FRAGMENTS INÉDITS (1)

1855. 20 *janvier*. — Chez Viardot. Musique de Glück, chantée admirablement par sa femme.

Le philosophe Chenavard ne disait plus que la musique est le dernier des arts! Je lui disais que les paroles de ces opéras étaient admirables. Il faut des grandes divisions tranchées; ces vers, arrangés sur ceux de Racine, et par conséquent défigurés, font un effet bien plus puissant avec la musique.

Le lendemain dimanche, chez Tattet. Membrée a chanté des morceaux de sa composition; celui des *Étudiants* serait mauvais, même avec la plus belle musique. C'est un petit opéra sans récitatif, c'est-à-dire que le récit et le chant ne font qu'un; c'est fatigant pour l'esprit, qui n'est ni au récit ni à la musique, tout en courant à chaque instant après l'un et l'autre. Nouvelle preuve qu'il ne faut pas sortir des *lois* qui ont été trouvées au commencement sur tous les arts. Racontez ce qu'il vous plaira avec les récitatifs; mais avec le chant, ne faites chanter que la passion, sur des paroles que mon esprit devine avant que vous les disiez.

Il ne faut point partager l'attention : les beaux vers sont à leur place dans la tragédie parlée; dans l'opéra, la musique seule doit m'occuper.

Chenavard convenait, sans que je l'en priasse, qu'il n'y a rien à comparer à l'émotion que donne la musique : elle exprime des nuances incomparables. Les dieux pour qui la nourriture terrestre est trop grossière, ne s'entretiennent certainement qu'en musique. Il faut, à l'honneur mérité de la musique, retourner le mot de Figaro : *Ce qui ne peut pas être chanté, on le parle*. Un Français devait dire ce que dit Beaumarchais.

29 *janvier*. — Dîné chez Mme de Blocqueville. Cousin avait raconté l'anecdote suivante : Louis XIV avait tenu un conseil particulier entre Louvois, Turenne, Condé et lui, sur un plan de campagne, en recommandant un secret absolu; huit jours après, il lui revient que son plan est connu. Interpellant Turenne, il le lui dit et ajouta, connaissant son inimitié pour Louvois : « Ce sera ce coquin de Louvois! » Turenne répond : « Non Sire, c'est moi. » A cela le Roi lui dit : « Vous l'aimez donc toujours! »

30 *janvier*. — Chez Mme de Lagrange. Je suis arrivé malheureusement de bonne heure, c'est-à-dire à dix heures. Qui croirait que c'est encore une heure indue le soir à Paris?

J'ai trouvé là le vieux Rambuteau qui est aveugle, et qui me dit, quand on lui dit qui j'étais, qu'il était très fâché de n'avoir pas été ainsi prévenu de ma présence chez Mme de Blocqueville, la première fois que j'y dînai; qu'il m'aurait dit à quel point il avait toujours admiré mes peintures. Or le vieux scélérat ne m'a jamais adressé la parole, dans le temps qu'il était préfet, que pour me recommander de ne pas gâter son église de Saint-Denis du Saint-Sacrement. Ce tableau de treize pieds, payé 6 000 francs, avait été donné à Robert Fleury, qui, ne s'y sentant pas porté, m'avait proposé de le faire à sa place, avec l'agrément, cela va sans dire, de l'administration. Varcollier, moins apprivoisé dans ce temps avec moi et avec ma peinture, consentit dédaigneusement à ce changement de personne; le préfet plus difficilement

(1) Extrait du dernier volume du *Journal* d'Eugène Delacroix qui paraîtra dans quelques jours à la librairie Plon et Nourrit. Ce *Journal*, publié par notre collaborateur M. Paul Flat, formera 3 vol. in-8°.

encore, à ce que je crois, dans la profonde défiance où il était de mes minces talents.

L'adversité rend aux hommes toutes les vertus que la prospérité leur enlève.

Cela me rappelle que, quand je fus revoir Thiers, au retour de son petit exil, il déplora la mesquinerie des commandes qu'on me faisait; à l'entendre, j'aurais dû avoir tout à faire et être magnifiquement récompensé.

5 *février.* — Chez Thiers, le soir : j'y suis resté très longtemps; il m'a accaparé, et nous avons parlé guerre; il a mis en poudre mon système.

En sortant et très tard, chez Halévy : calorifères étouffants. Sa pauvre femme emplit sa maison de vieux pots et de vieux meubles: cette nouvelle folie le mènera à l'hôpital. Il est changé et vieilli : il a l'air d'un homme entraîné malgré lui. Comment peut-il travailler sérieusement au milieu de ce tumulte? Son nouveau poste à l'Académie doit prendre beaucoup sur son temps et l'écarter de plus en plus de la sérénité et de la tranquillité que demande le travail.

Sorti de ce gouffre le plus tôt que j'ai pu. L'air de la rue m'a semblé délicieux.

6 *février.* — Dîné chez la princesse. Grzymala nous a soutenu que Mme Sand avait accepté de Meyerbeer de l'argent pour les articles qu'elle a faits à sa louange. Je ne puis le croire et j'ai protesté. La pauvre femme a bien besoin d'argent : elle écrit trop et pour de l'argent; mais descendre jusqu'au métier des feuilletonistes à gages, c'est ce que je ne puis croire!

19 *février.* — Berryer m'écrit ce soir pour me demander si j'ai un moyen de trouver une place pour jeudi prochain, jour de son élection. Je lui réponds :

« Mon cher cousin, je m'empresse de vous dire que je n'espère qu'en vous pour trouver place à une séance aussi intéressante pour moi. Je n'ai quasiment que des ennemis dans le Palais-Mazarin. Ils me veulent à la porte de toutes les façons; recevez-moi au moins pour ce jour, qui m'est cher à plus d'un titre. Votre mille fois affectionné et dévoué. »

En réponse à cette lettre, Berryer n'a pu m'envoyer qu'un billet dans les amphithéâtres haut perchés de l'Institut. En arrivant à midi et demi, par la neige et le froid, j'ai trouvé que la queue remplissait jusqu'à la porte de la rue, c'est-à-dire tous les escaliers et passages qui conduisent audit amphithéâtre, lequel était plein, de sorte que ces bonnes gens, parmi lesquels il y en avait qui prétendaient que ce côté était excellent, attendaient, ou l'évanouissement de quelque dame, ou je ne sais quel prodige, pour se glisser dans l'intérieur; et ils étaient là deux cents!

Je boude un peu Berryer. En pareille situation, j'aurais voulu placer mon cousin. Tous ses amis de Frohsdorf et autres étaient, j'en suis sûr, bien installés, et avaient apporté leurs grandes oreilles pour l'écouter... Je me trompe : ils étaient là pour dire qu'ils y avaient été.

15 *mars.* — Dîné chez Bertin; ce bon Delsarte m'a dit que Mozart avait outrageusement pillé Galuppi, à peu près sans doute comme Molière à pillé partout où il a trouvé. Je lui ai dit que *ce qui était Mozart* n'avait pas été pris à Galuppi ni à personne. Il met Lulli au-dessus de tout, même de Glück, qu'il admire pourtant fort.

Il a chanté des chansonnettes anciennes et charmantes, chantées avec le goût qu'il y met. Je lui ai fait remarquer que s'il prenait la peine de chanter avec le même soin la musique des grands musiciens qu'il n'aime pas, elle ferait autant d'effet, et peut-être davantage. Il a chanté le bel air de *Telasco*, toujours avec le même ravissement pour moi.

On passe à certains artistes leurs excentricités sur un point, sans diminuer de l'estime de leur talent: Delsarte est une espèce de fou dans sa conduite ; ses projets pour le bonheur de l'humanité, sa volonté persévérante de se faire pendant quelque temps médecin homéopathe, et enfin sa préférence ridicule et exclusive pour l'ancienne musique, qui est le pendant de son excentricité en manière de se conduire, le classent avec Ingres, par exemple, dont on dit qu'il se conduit comme un enfant, et qui a des préférences et des antipathies également sottes... Il manque quelque chose à ces gens-là. Ni Mozart, ni Molière, ni Racine ne devaient avoir de sottes préférences, ni de sottes antipathies; leur *raison*, par conséquent, était à la hauteur de leur *génie*, ou plutôt était *leur génie même.*

Le stupide public abandonne aujourd'hui Rossini pour Glück, comme il a abandonné autrefois Glück pour Rossini ; une chansonnette de l'an 1500 est mise au-dessus de tout ce que Cimarosa a produit. Passe pour ce stupide troupeau, à qui il faut absolument changer d'engouement, par la raison qu'il n'a de goût et de discernement sur rien! mais des hommes de métier, artistes ou à peu près, qu'on qualifie d'hommes supérieurs, sont inexplicables de se prêter lâchement à toutes ces sottises.

2 *mai.* — Ce soir, chez l'insipide Païva. Quelle société! Quelles conversations! Des jeunes gens avec barbe et sans barbe ; des jeunes premiers de quarante-cinq ans, des barons et des ducs allemands, des journalistes, et tous les jours de nouvelles figures!

Amaury Duval y est venu. Je n'ai commencé à

pouvoir ouvrir la bouche qu'avec lui ; j'étais pétrifié de tant d'inutilité et d'insipidité. Le bon X... croit être là en société. Comme on ne jure que par lui, qu'il fait là un excellent dîner chaque semaine et qu'il y mène sa donzelle, qu'on le consulte même sur les talents du cuisinier, qu'il décide s'il faut le conserver ou le changer, il est là comme autrefois le Mondor de l'ancien régime dans certains salons ; il bâille, il dort pendant qu'on lui parle ; au demeurant, c'est un bon garçon.

En sortant de cette peste assoupissante à onze heures et demie et en respirant l'air de la rue, je me suis cru à un régal ; j'ai marché une heure avec moi-même, peu satisfait néanmoins, morose, faisant retour sur mille objets désagréables et me plaçant en esprit au milieu de tous ces dilemmes que pose l'existence telle qu'elle est ; celui-ci surtout qui est le fond le tous les raisonnements possibles à cet endroit : solitude, ennui, torpeur, société avec et sans liens, rage de tous les moments et surtout aspiration à la solitude. Conclusion : rester dans la solitude, sans traverser d'autre épreuve, puisque le vœu suprême est enfin d'être tranquille, quand la tranquillité devrait être une sorte d'anéantissement.

15 *mai.* — J'ai vu l'exposition d'Ingres. Le ridicule (1), dans cette exhibition, domine à un grand degré ; c'est l'expression complète d'une incomplète intelligence ; l'effort et la prétention sont partout ; il ne s'y trouve pas une étincelle de naturel.

22 *mai.* — Dumas me fait demander le matin si je suis chez moi ; je lui réponds que j'y serai à deux heures. Il me demande des notes sur les choses les plus inutiles à savoir pour un public, comment je m'y prends dans ma peinture, mes idées sur la couleur, etc. Il me demande, pour prolonger la séance, à dîner avec moi ; je saisis cette occasion de passer quelques bons moments. Il va faire une course et revient à sept heures passées, au moment où j'allais dîner tout seul, mourant de faim.

Après notre dîner, nous allons en fiacre chercher une petite qu'il protège, et nous allons voir la tragédie et la comédie italiennes. Il n'est qu'un motif qui puisse engager à aller à un pareil spectacle : celui de se fortifier dans la connaissance de l'italien. Rien n'est plus ennuyeux.

Dumas me disait qu'il était en train de procès qui devaient assurer son avenir, quelque chose comme 800 000 francs pour commencer, sans compter le reste. Le pauvre garçon commence à s'ennuyer d'écrire jour et nuit et de n'avoir jamais le sou. « Je suis au bout, m'a-t-il dit, je laisse à moitié faits deux romans... je m'en irai, je voyagerai et je verrai, à mon retour, s'il s'est rencontré un Alcide pour achever ces deux entreprises imparfaites. » Il est persuadé qu'il va laisser, comme Ulysse, un arc que personne ne pourra bander ; en attendant, il ne se trouve pas vieilli et agit, sous plusieurs rapports, comme un jeune homme.

Heureux homme ! heureuse insouciance ! Il mérite de mourir comme les héros, sur le champ de bataille, sans connaître les angoisses de la fin, la pauvreté sans remède et l'abandon.

Il me disait qu'avec ses deux enfants, il est comme seul. Ils vont l'un et l'autre à leurs affaires et le laissent se faire consoler par son Isabelle. D'un autre côté, Mme Cavé disait le lendemain que sa fille se plaignait de la société d'un père qui n'était jamais à la maison... Étrange monde !

26 *mai.* — Dîné chez Mme Villot.

Le soir, à neuf heures, Nieuwerkerke me mène chez le prince Napoléon, pour le premier jour de ses soirées... Quelle foule ! Quels visages ! Le républicain Barye, le républicain Rousseau, le républicain Français, le royaliste un tel, l'orléaniste celui-ci ; tout cela se pressant et se coudoyant. Il y avait des femmes charmantes, Mme Barbier entre autres, infiniment à son avantage.

Je suis sorti tard, et ai été prendre une glace au café de Foy : celles du prince étaient détestables.

Ma nuit a été mauvaise dans la première partie ; je me suis relevé qu'il faisait petit jour et me suis promené ; cela m'a remis. J'ai joui de ce moment solennel où la nature reprend des forces, où royalistes et républicains sont endormis d'un commun sommeil.

15 *juin.* — Je lis dans la *Presse* quelques feuillets de Mme Sand, de l'*Histoire de sa vie ;* elle parle aujourd'hui de ses relations avec Balzac. Elle est forcée, la pauvre femme, de payer un tribut d'admiration à tout le monde. Dans cette prose imprimée de son vivant et adressée à des contemporains, elle parle de lui en des termes bien admiratifs. Elle est forcée de faire une grosse part à toutes les célébrités de son temps, elle

(1) A côté de ce jugement si sévère, et qui était évidemment l'expression définitive de sa pensée, il est intéressant de noter ce fragment de lettre que Delacroix écrivait au critique d'art Th. Silvestre, après l'envoi de son livre, *Histoire des artistes vivants, français et étrangers :* « Je n'ai pas encore lu la *biographie* d'Ingres, c'est-à-dire relu, car je suis encore à votre dernier envoi, dont je ne vous ai rien dit cet automne, parce que je suis parti très brusquement. Déjà, sur ce que vous m'en aviez dit à la volée, je vous avais exprimé mon sentiment. Je vous avais *supplié d'ôter les personnalités,* qui sont déjà une dérogation aux usages d'autrefois en parlant des vivants, même quand on en dit du bien. Avec cette franchise que vous aimez et dont j'use quelquefois pour mon compte, je vous disais que je regretterais que vous n'eussiez pas fait des changements dans ce sens, pour vous, pour moi, pour tout le monde. » (*Corresp.*, t. II, p. 136.) M. Burty ajoute très justement en note que le passage en question « montre avec quel tact Delacroix désirait que l'on n'imitât pas dans son camp les furibonderies de ses adversaires ». (P. F.)

qui vit encore, pour qu'on ne lui reproche pas d'avoir de l'envie ; c'est l'un des mille inconvénients de son entreprise. Elle parle beaucoup des sentiments paternels de De Latouche à son égard, de sa fraternelle amitié pour Arago. Quelle entreprise ! et surtout pour une personne dans sa situation : parler de soi, quand la nécessité de le faire de son vivant ne permet pas la franchise qui, seule, donnerait de l'intérêt à son ouvrage, sinon sur son propre compte, au moins sur tous les originaux dont elle aspire à laisser le portrait à la postérité. Elle a la faiblesse de parler de sa théorie en matière de romans, de ce *besoin d'idéal*, c'est son expression favorite, qui consiste à représenter les hommes *comme ils devraient être*. Balzac, dit-elle, l'encourage dans cette tentative, se proposant, lui, de les peindre *tels qu'ils sont*, prétention qu'il pense avoir justifiée et au delà.

Baden — Strasbourg

26 *septembre*. — Le matin, renouvelé entièrement encore comme à l'ordinaire. Je sors de bonne heure. Je commence par l'église, monument gothique, restauré il y a un siècle et demi et dans lequel on a prodigué, suivant la mode du temps, les ornements à la Vanloo, comme à celle de Brive, les cannelures et les caissons à la grecque du commencement de ce siècle. Deux tombeaux magnifiques dans le chœur : celui de l'évêque couché et armé avec le squelette sous la table qui le supporte, et surtout celui du vieux margrave armé et debout, collé à la muraille, son bâton de commandement à la main, et son casque à terre, près de lui ; le tout dans un arrangement du temps de la Renaissance du plus beau style. J'ai remarqué sur mon calepin, ensuite, la différence de ce style avec celui d'un autre tombeau, le plus important de tous, lequel est dans le style de Vanloo. Malgré la confusion et le mauvais goût, les plates allégories et le bariolage, il est encore supérieur à tout ce qui est de notre triste époque, où la froideur, l'insignifiance et la mesquinerie ôtent toute espèce d'intérêt.

Monté, par des marches fort raides, jusqu'au palais grand-ducal, que je prends pour une espèce de ferme ou couvent ; je monte par une allée exposée au soleil, puis je tourne dans le bois de sapins que j'admire ; après chaque montée, que je crois toujours être la dernière, j'arrive au vieux château. Ruines rafistolées à l'allemande, pour en faire des perspectives d'album ; bouteilles cassées, débris de cuisine au milieu de tout cela ; le garde-manger était dans la salle des chevaliers. Je remarque les rochers granitiques comme ceux de la Corrèze ; ils sont plus particulièrement d'une couleur rougeâtre comme le terrain et les pierres de ces pays-ci.

J'écris à diverses reprises sur mon calepin. J'admire en descendant une grande perspective montante sous les pins. Je remarque la couleur de *charbon* du fond et des arbres. Je redescends par une grande chaleur et pressé par la faim. Au bas des degrés, je me trompe de route et je conçois de l'inquiétude, en sentant ma fatigue et voyant reculer mon déjeuner. J'arrive enfin tout poudreux, tout hérissé. Je me mets à table. Voilà toutes sortes d'événements qui ne peuvent pas m'arriver à Paris et qui font que je ne peux pas y déjeuner avec appétit.

Je dors ensuite presque toute la journée ; un autre se serait fait un devoir d'aller voir des cascades.

A six heures chez Mme Kalergi, qui m'avait prié ; j'y trouve un prince Wiasiemski et sa femme : le premier, Kalmouck par la face ; la seconde, charmante et gracieuse Russe qui m'a semblé mieux le lendemain en toilette du matin. De plus, une dame russe aussi ou berlinoise, sentimentale personne, avec qui j'ai fait le lendemain le voyage d'Eberstein avec Mme Kalergi. Cette dernière me parle beaucoup de Wagner (1) ; elle en raffole comme une sotte, et comme elle raffolait de la République. Ce Wagner veut innover ; il croit être dans la vérité ; il supprime beaucoup des conventions de la musique, croyant que les conventions ne sont pas fondées sur des lois nécessaires. Il est démocrate ; il écrit aussi des livres sur le bonheur de l'humanité (2), lesquels sont absurdes, suivant Mme Kalergi elle-même.

Je sors d'assez bonne heure ; je vais faire, malgré le froid le plus piquant, une longue promenade sous l'allée qui va à Lichtenthal, délicieux endroit. Je rencontre, en revenant, Winterhalter, bon diable, mais très ennuyeux. Il veut absolument aller boire de la bière, et je le suis. Il me donne l'adresse d'un marchand d'*ale* et de *porter* à Paris, et aussi celle d'un marchand de *jambon cru* de Mayence.

27 *septembre*. — Je m'achemine de bonne heure et sans la précaution d'un paletot vers le couvent de Lichtenthal. Délicieuse et matinale promenade ; dans l'église du couvent, la divine surprise, au moment où j'allais partir, du chant des religieuses ; on ne

(1) Il ne faut pas oublier qu'à cette époque le nom de *Richard Wagner* était complètement inconnu en France. Nous sommes en 1855, c'est-à-dire cinq années avant la légendaire tentative de *Tannhäuser*, au grand Opéra de Paris. Le nom alors obscur du poète-musicien n'avait pu être révélé à Eugène Delacroix que par une étrangère russe ou berlinoise. (P. F.)

(2) Delacroix fait allusion ici aux tentatives politiques et sociales de R. Wagner. Celui-ci avait participé au mouvement révolutionnaire de l'Allemagne qui avait suivi le mouvement de 1848 en France. Il avait dû quitter son pays et s'exiler en Suisse. De cette époque date la série de ses grandes productions poétiques et musicales. Mais bien que désormais il ne dût prendre aucune part active à la propagande des idées socialistes, il leur demeura toujours très fidèlement et très fermement attaché, au point que ses écrits théoriques s'en trouvent souvent influencés. (P. F.)

trouverait pas pareille chose en cent ans, dans toute la France. Je disais à Mme Kalergi, qui prend fort le parti des Allemands, que chez eux la musique venait pour ainsi dire en pleine terre; chez nous, c'est une production artificielle.

1856. 25 *février*. — Feuilleton admirable de Gautier sur la mort de Heine, dans le *Moniteur* de ce jour.

Je lui écris : « Mon cher Gautier, votre oraison funèbre de Heine est un vrai chef-d'œuvre, dont je ne puis m'empêcher de vous complimenter. Son impression me suit toujours, et il ira rejoindre ma collection d'*excerptæ celebres*. Eh quoi! votre art, qui a tant de ressources que le nôtre n'a pas, est-il donc cependant, dans de certaines conditions, plus éphémère que la fragile peinture? Que deviendront quatre pages charmantes, écrites dans un feuilleton entre le catalogue des actions vertueuses des quatre-vingt-six départements et le narré d'un vaudeville d'avant-hier? Pourquoi n'a-t-on pas averti quelques hommes zélés pour les vrais et grands talents? Je ne savais pas même la mort de ce pauvre Heine : j'aurais voulu sentir devant cette bière qui emportait tant de feu et d'esprit ce que vous avez si bien senti. Je vous envoie ce petit hommage, moins pour les obligations que je vous ai d'ailleurs, que pour le plaisir triste et doux que j'ai eu à vous lire. Mille amitiés sincères. »

6 *avril*. — Je lis avec beaucoup d'intérêt depuis quelques jours la traduction d'*Edgar Poë* (1), de Baudelaire. Il y a dans ces conceptions vraiment extraordinaires, c'est-à-dire extra-humaines, un attrait de fantastique qui est attribué à quelques natures du Nord ou de je ne sais où, mais qui est refusé, à coup sûr, à nos natures françaises. Ces gens-là ne se plaisent que dans ce qui est hors ou extra-nature : nous ne pouvons, nous autres, perdre à ce point l'équilibre, et la raison doit être de tous nos écarts. Je conçois à la rigueur une débauche du genre de celle-là, mais tous ces contes sont sur le même ton. Je suis sûr qu'il n'y a pas un Allemand qui ne se trouve là comme chez lui. Bien qu'il y ait un talent des plus remarquables dans ces conceptions, je crois qu'il est d'un ordre inférieur à celui qui consiste à peindre le vrai. J'accorde que la lecture de *Gil Blas* ou de l'Arioste ne donne pas des sensations de cet ordre, et quand ce ne serait que comme moyen de varier nos jouissances, ce genre a son mérite et tient l'imagination en éveil; mais on n'en peut prendre à de fortes doses, et cette continuité dans l'horrible ou l'impossible rendu probable est pour nous un travers d'esprit. Il ne faut pas croire que ces auteurs-là aient plus d'imagination que ceux qui se contentent de décrire les choses comme elles sont, et il est certainement plus facile d'inventer par ce moyen des situations frappantes, que par la route battue des esprits intelligents de tous les siècles.

9 *avril*. — J'ai songé hier dans une course à Saint-Sulpice à faire quelque chose sur la marche nécessaire que suivent tous les arts, qui vont toujours se raffinant de plus en plus; l'origine de cette idée vient de l'impression que m'ont faite hier chez la princesse les morceaux de Mozart que Gounod a passés en revue : mon impression a été confirmée ce soir chez Mme d'Haussonville, en entendant l'air des *Nozze* chanté par Mme Viardot. Bertin me disait de cette musique qu'elle est trop pleine de délicatesse et d'une expression portée aux dernières limites pour aller au public. Ce n'est pas cela qu'il faut dire : dans les époques comme les nôtres, le public arrive à cet amour du détail avec les ouvrages qui l'ont mis en goût de raffiner sur tout. Ce n'est pas, au contraire, dans notre temps, pour le public qu'il faut peindre à grands traits : ce serait bien plutôt pour les esprits infiniment rares qui s'élèvent au-dessus des intelligences communes, qui se nourrissent encore des beautés des grandes époques, en un mot qui aiment le beau, c'est-à-dire la simplicité.

Il faut donc des tableaux à grands traits; dans les âges primitifs, les ouvrages des arts sont ainsi : le fond de mon idée était la nécessité d'être de son temps. Voltaire, dans le *Huron*, lui fait dire : *Les tragédies des Grecs sont bonnes pour des Grecs*, et il a raison; de là le ridicule de tenter de remonter le courant et de faire de l'archaïsme. Racine paraît raffiné déjà en comparaison de Corneille; mais combien on a raffiné depuis Racine! Walter Scott, Rousseau d'abord, sont allés creuser ces sentiments d'impressions vagues et de mélancolie, que les anciens ont à peine soupçonnées; nos modernes ne peignent plus seulement les sentiments; ils décrivent l'extérieur, ils analysent tout.

Dans la musique, le perfectionnement des instruments ou l'invention d'instruments nouveaux donne la tentation d'aller plus avant dans certaines imitations. On en viendra à imiter matériellement le bruit du vent, de la mer, d'une cascade. Mme Ristori, l'année dernière, dans la *Pia*, rendait d'une manière très vraie, mais très repoussante, l'agonie du personnage. Ces objets, dont Boileau dit qu'il faut les *offrir à l'oreille* et les *éloigner des yeux*, sont maintenant du domaine des arts; il faut nécessairement perfection-

(1) Baudelaire envoyait à Delacroix tout ce qu'il produisait : salons, études littéraires, traductions, poésies, et l'on trouve dans la correspondance du peintre plusieurs lettres de remerciement prouvant que celui-ci avait compris et goûté la manière du poète : « Je vous dois beaucoup de remerciements pour les *Fleurs du mal*, lui écrit-il en 1858; je vous en ai déjà parlé en l'air, mais cela mérite tout autre chose. » (*Corresp.*, t. II, p. 178.) (P. F.)

ner au théâtre les décorations et les costumes. Il est même évident que ce n'est pas tout à fait de mauvais goût. Il faut raffiner sur tout, il faut contenter tous les sens : on en viendra à exécuter des symphonies, en même temps qu'on offrira aux yeux de beaux tableaux pour en compléter l'impression.

On dit que Zeuxis ou un autre célèbre peintre dans l'antiquité avait exposé un tableau représentant un guerrier ou les horreurs de la guerre : il faisait jouer de la trompette derrière le tableau pour exalter encore davantage les bons spectateurs. On ne pourra plus faire une bataille sans brûler un peu de poudre aux environs, pour exciter complètement l'émotion ou mieux pour la réveiller.

Pour être plus près de la vérité, il y a déjà une vingtaine d'années, on avait été, sur la scène de l'Opéra, jusqu'à faire les décorations réelles comme dans l'Opéra de la *Juive* et dans celui de *Gustave*. Dans le premier, on voyait de vraies statues sur la scène et autres accessoires qu'on imite ordinairement par la peinture ; dans *Gustave*, il y avait de vrais rochers, imités à la vérité, mais par des blocs saillants. Ainsi, par l'amour de l'illusion, on arrivait à la supprimer tout à fait. On conçoit que des colonnes ou des statues placées sur la scène dans la condition où on voit ordinairement les décorations et éclairées par des lumières venant de tous côtés perdent toute espèce d'effet ; c'est à cette époque qu'on introduisit sur la scène de vraies armures, etc. ; on revenait ainsi à l'enfance de l'art à force de perfectionnements. Les enfants, dans leurs jeux, quand ils imitent la représentation d'une pièce, se servent, pour faire des arbres, de vraies branches d'arbres ; on devait faire ainsi aux époques où on a inventé le théâtre. On nous dit que les pièces de Shakespeare ont été en général représentées dans des espèces de granges, et on n'y faisait pas tant de façon. Les changements perpétuels de décoration qui, pour le dire en passant, semblent le fait d'un art déjà perverti plutôt qu'avancé, étaient exprimés par un écriteau : Ceci est une forêt ; ceci est une prison, etc. Dans ce cadre de convention, l'imagination du spectateur voyait s'agiter des personnages animés de passions prises sur la nature, et cela suffisait. L'indigence de l'invention s'appuie volontiers sur ces prétendues innovations. La description qui foisonne dans les romans modernes est un signe de stérilité : il est incontestablement plus facile de décrire l'extérieur des choses que de suivre délicatement le développement des caractères et la peinture du cœur.

14 avril. — Livré depuis le mois de novembre : répétitions :

Grec à cheval	1 200 fr.
Cavalier grec et turc Tedesco	1 600 fr.
Clorinde	2 000 fr.
Les *Lions* en petit	2 000 fr.
Petit *Marocain à cheval* (Barye)	300 fr.
Hamlet et Polonius	1 000 fr.
Vendu il y a un mois le *Marino Faliero*	12 000 fr.

Il me reste à faire :

L'*Ovide*, de M. Fould	6 000 fr.
Le tableau de M. Demidoff	3 000 fr.
L'*Empereur du Maroc*	2 500 fr.
L'*Herminie*	2 000 fr.

ESSAI DE DICTIONNAIRE DES BEAUX-ARTS

Préface. — L'ordre alphabétique que l'auteur a adopté l'a conduit à donner à cette suite de renseignements le nom de DICTIONNAIRE. Ce titre ne conviendrait véritablement qu'à un livre aussi complet que possible, présentant avec détail tous les procédés des arts. Serait-il possible qu'un seul homme fût doué des connaissances indispensables à une pareille tâche ? Non, sans doute. Ce sont des renseignements jetés sur le papier dans la forme qui a paru la plus commode pour lui, eu égard à la distribution de son temps, dont il occupe une partie à d'autres travaux. Peut-être aussi a-t-il écouté une insurmontable paresse à s'embarquer dans la composition d'un livre. Un dictionnaire n'est pas un livre (1) : c'est un instrument, un outil pour faire des livres ou toute autre chose. La matière, dans des articles ainsi divisés, s'étend ou se resserre au gré de la disposition de l'auteur, quelquefois au gré de sa paresse. Il supprime ainsi les transitions, la liaison nécessaire entre les parties, l'ordre dans lequel elles doivent être disposées.

Quoique l'auteur professe beaucoup de respect pour le livre proprement dit, il a souvent éprouvé, comme un assez grand nombre de lecteurs, une sorte de difficulté à suivre avec l'attention nécessaire toutes les déductions et tout l'enchaînement d'un livre, même quand il est bien fait. On voit un tableau tout d'un coup, au moins dans son ensemble et ses principales parties ; pour un peintre habitué à cette impression favorable à la compréhension de l'ouvrage, le livre

(1) Nous avons déjà touché, dans notre étude, à ce point intéressant. Nous trouvons la même idée reprise et développée dans une conversation de Baudelaire avec Eugène Delacroix, rapportée dans l'*Art romantique* : « La nature n'est qu'un dictionnaire, répétait-il fréquemment... Pour bien comprendre l'étendue du sens impliqué dans cette phrase, il faut se figurer les usages ordinaires et nombreux du dictionnaire. On y cherche le sens des mots, la génération des mots, enfin on en extrait tous les éléments qui composent une phrase ou un récit ; mais personne n'a jamais considéré le dictionnaire comme une *composition* dans le sens poétique du mot. Les peintres qui obéissent à l'imagination cherchent dans leur dictionnaire les éléments qui s'accommodent à leur conception... Ceux qui n'ont pas d'imagination copient le dictionnaire ». (P. F.)

est comme un édifice dont le frontispice est souvent une enseigne et dans lequel, une fois introduit, il lui faut donner successivement une attention égale aux différentes salles dont se compose le monument qu'il visite, sans oublier celles qu'il a laissées derrière lui, et non sans chercher à l'avance, dans ce qu'il connaît déjà, quelle sera son impression à la fin du voyage.

On a dit que les rivières sont des chemins qui marchent. On pourrait dire que les livres sont des portions de tableaux en mouvement dont l'un succède à l'autre sans qu'il soit possible de les embrasser à la fois ; pour saisir le lien qui les unit, il faut dans le lecteur presque autant d'intelligence que dans l'auteur. Si c'est un ouvrage de fantaisie qui ne s'adresse qu'à l'imagination, cette attention peut devenir un plaisir ; une histoire bien composée produit le même effet sur l'esprit : la suite nécessaire des événements et leurs conséquences forment un enchaînement naturel que l'esprit suit sans peine. Mais dans un ouvrage didactique il ne saurait en être de même. Le mérite d'un tel ouvrage étant dans son utilité, c'est à le comprendre dans toutes ses parties et à en extraire le sens que s'applique son lecteur. Plus il déduira facilement la doctrine du livre, plus il aura retiré de fruit de sa lecture.

Or est-il un moyen plus simple, plus ennemi de toute rhétorique que cette division de la matière qu'offre tout naturellement un dictionnaire ?

Ce dictionnaire traitera la partie philosophique plus que la partie technique. Cela peut sembler singulier chez un peintre qui écrit sur les arts : beaucoup de demi-savants ont traité de la philosophie de l'art. Il semble que leur profonde ignorance de la partie technique leur ait paru un titre, dans leur persuasion que la préoccupation de cette partie vitale de tout art était chez l'artiste de profession un obstacle à des spéculations esthétiques. Il semble presque qu'ils se soient figuré qu'une profonde ignorance de la partie technique fût un motif de plus pour s'élever à des considérations purement métaphysiques ; en un mot, que la préoccupation du métier dût rendre les artistes de profession peu propres à s'élever jusqu'aux sommets interdits aux profanes de l'esthétique et des spéculations pures. Quel est l'art dans lequel l'exécution ne suive si intimement l'invention ? Dans la peinture, dans la poésie, *la forme se confond avec la conception*. Parmi les lecteurs, les uns lisent pour s'instruire, les autres pour se divertir.

Quoique l'auteur soit du métier et en connaisse ce qu'une longue pratique, aidée de beaucoup de réflexions particulières, puisse en apprendre, il ne s'appesantira pas autant qu'on pourrait le penser sur cette partie de l'art qui paraît l'art tout entier à beaucoup d'artistes médiocres, mais sans laquelle l'art ne serait pas. Il paraîtra aussi empiéter sur le domaine des critiques en matière d'esthétique qui croient sans doute que la pratique n'est pas nécessaire pour s'élever aux considérations spéculatives sur les arts.

L'ÉGYPTE EN 1798

D'après le journal de H.-J. Redouté,

MEMBRE DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE [1]

III

Après ce drame en deux journées, c'est une vie monotone qui commence. Des faits divers, des on-dit, nouvelles qui viennent de la côte, nouvelles qui viennent de la haute Égypte, où Desaix pourchasse Mourad, nouvelles rares, trop rares celle-ci, qui viennent de France, qui viennent d'Europe ; et bientôt, nouvelles qui viennent de Syrie : car le 22 pluviôse de la même année, Bonaparte marche contre Ahmed le Boucher. Et voici que le quartier général n'est plus au Caire, voici que les savants laissés et comme internés en cette ville, s'y sentent plus que jamais à l'abandon, plus irrémédiablement séparés de la mère patrie qu'au lendemain de la bataille d'Aboukir. Les journées sont longues, les distractions sont malaisées ; quelques excursions ; parfois la curiosité se réveille : on observe les mœurs du pays, de loin en loin. Et surtout on va aux nouvelles, on espère le retour : c'est la grande occupation.

« La peste fait de grands ravages à Alexandrie... Le 2 ventôse on a des nouvelles du premier combat, entre la division du général Reynier et l'ennemi, près d'El-Arisch... On débite que Mourad-bey, qui avait fait courir le bruit de sa mort, a tout à coup reparu... Le 7 il fait beaucoup de vent, et pendant toute la journée du 8 il tombe de la pluie... Le 13, vers midi, au bruit du canon tiré de tous les forts, entrée de trente-six chefs prisonniers, Kyachefs ou Mamelouks, pris au fort d'El-Arisch. Les Arabes, qui épient toujours l'occasion de piller, ayant entendu le bruit du canon, s'approchent du Caire, dans l'espérance que les Français sont aux prises avec les habitants. On leur donne la chasse du côté de Boulac, vers minuit... Le 14 ventôse, nous apprenons avec plaisir qu'un courrier expédié par le Gouvernement français est arrivé au Caire dans l'après-midi. Il est porteur d'un paquet pour le Général en chef, d'une collection

[1] Voyez la *Revue* du 22 décembre 1894, du 12 janvier et du 9 février 1895.

de journaux, et d'environ quatre-vingts lettres pour des particuliers. Il est parti de Gênes sur un petit bâtiment de soixante tonneaux, et il a mis treize jours seulement pour faire le trajet de ce port en Égypte. »

Le 27 ventôse, Redouté, accompagné de quelques-uns de ses collègues, va visiter les églises coptes et grecques du Caire. Puis la série des faits divers indifférents recommence : « Le 28, un Turc a la tête tranchée à Boulac : il était accusé d'avoir tenu des propos incendiaires... Pendant la nuit du 3 au 4 germinal, le feu a pris dans une maison sur la place Esbekieh, où était établi l'atelier du génie militaire. On a éteint l'incendie en l'étouffant sous les terrasses comme cela se pratique au Caire. Le 17, une djerme arrive de la haute Égypte avec des lettres de Syout... Le 23, un bruit sourd se répand, parmi les Turcs, d'une défaite de l'armée française en Syrie... »

Voici trois jours de détente :

« Le 28 germinal, le général Dugua nous invite à nous réunir chez lui et fait venir le cheik des serpents. Le psylle se déshabille dans un coin de la cour. Par décence, il lie sa chemise en ceinture. Il se remplit la bouche d'eau, qu'il souffle ensuite dans les tas d'ordures, le long des murs. Il tient à la main un couteau. Il parcourt plusieurs pièces du rez-de-chaussée, puis il entre dans une écurie. Là, il retire sa chemise, qu'il remet à un Turc; il pousse des cris comme un énergumène, et apporte, un moment après, une petite vipère morte dont il a coupé la tête.

« Le 29, nous avons vu passer dans notre quartier une noce, qui nous a paru de familles riches, car un grand concours de monde en formait le cortège. On conduisait la mariée à la maison du mari, et la même cérémonie devait, disait-on, se renouveler quatre jours de suite avant qu'il pût voir encore sa future. Celle-ci était placée sous un dais de gaze à larges raies rouges et blanches, comme une cousinière. Ce poêle est attaché aux quatre coins à des bâtons surmontés d'une grosse boule argentée. Quatre hommes portaient le dais, parmi lesquels on distinguait un nègre. La future épouse marchait entre deux femmes, sa mère et une proche parente. Elle était affublée d'un long voile, mais très légèrement vêtue. Elle portait sur la tête une petite toque en forme de turban. Quatre ou cinq tambourins ouvraient la marche, suivis de jeunes filles qui avaient des tabliers brodés d'or et d'argent. D'autres femmes venaient ensuite deux par deux; puis des musiciens, et une foule de peuple se culbutant dans la poussière pour ramasser les médins qu'on jetait par poignées. »

Enfin, le 30, Redouté prend un bain turc, et il ne manque point de nous en rédiger l'obligatoire description, que nous ne citerons pas.

Puis la monotone, la fastidieuse vie recommence, et pendant un mois et demi les notes presque quotidiennes ne nous révèlent pas un fait intéressant...

« Le 18 prairial nous nous sommes réunis en un pique-nique au Mekyas de l'île de Raoudah. Durant le banquet, chacun s'est livré à des espérances bien flatteuses touchant notre sort à venir. On a cru enfin apercevoir, dans nos désastres mêmes, le terme de nos malheurs, de notre captivité. M. Fourier a supposé qu'après le retour de l'armée de Syrie, on pourrait bien renvoyer en France les membres de la commission des arts.

« Cette pensée agréable a jeté un peu de baume dans nos cœurs, car nous vivons ici dans une anxiété continuelle. Les nouvelles sont de plus en plus alarmantes, tout présage une fin désastreuse à cette expédition. Tous les genres d'infortunes nous accablent : nous apprenons sans cesse la perte de personnes qui nous sont chères, nos amis sont massacrés par des barbares, plusieurs généraux ont achevé ici leur carrière; nos hôtes, enhardis par le nombre de nos ennemis, deviennent hostiles et menaçants; enfin, une seule nation civilisée nous tient bloqués depuis plus d'un an, sans que nous puissions recevoir aucune nouvelle de notre patrie ou de nos familles. Cet état est cruel, plus affreux que la mort même. Nous menions une vie douce et tranquille, et nous voilà pour ainsi dire devenus militaires. Nous n'avons plus goût à nos recherches, car nous craignons que le fruit de notre travail soit perdu pour la France. »

Tout de suite après, il ajoute : « On a répandu le bruit depuis quelques jours que Sidney Smith, commandant les forces anglaises à Saint-Jean-d'Acre, avait fait passer une proclamation en Égypte, portant que l'humanité lui faisait un devoir d'accueillir tous les Français qui lui demanderaient leur retour en France. »

Et c'est désormais l'idée fixe : partir! Voici enfin que, six jours plus tard, l'armée de Syrie fait son entrée au Caire. « La marche est ouverte par la légion grecque. Ces troupes auxiliaires portent un drapeau tricolore, avec une inscription grecque et arabe. Des musiciens du pays précèdent, avec des timbaliers montés sur des chameaux. Deux dromadaires, caparaçonnés de riches tapis, vont au milieu des rangs : c'est un présent de l'intendant cophte au Général en chef... Le Général, entouré de son état-major, est suivi d'une foule immense : mais cette affluence de peuple n'est composée que des Cophtes et des Grecs, les musulmans se tiennent à l'écart, accroupis sur leurs talons, immobiles... Chaque soldat porte une palme à son casque. Tous ces braves, en rentrant au Caire après une lointaine campagne, ont le sentiment de retrouver leur patrie. Leur visage est bruni par le soleil ardent du désert; leurs teints hâlés font

un contraste frappant avec les nôtres : nous avons l'air pâles et malades auprès d'eux...

« Des jeux de toute sorte commencent sur la place : danses d'almées, tours d'adresse, combats au bâton. Et le soir il y a une fête publique dans le jardin de M. Dargevel, dont l'établissement est comme un Wauxhall. »

Mais il n'est pas question de retour... La chaleur devient excessive, et après un an de séjour en Égypte aucun des Français ne semble acclimaté...

« Nous menons une vie triste et qui ne nous excite guère au travail, sans cesse en péril, toujours réduits à nous-mêmes et ne pouvant faire aucune société avec les gens du pays, qui malgré leurs démonstrations d'amitié n'ont pour la plupart que la vengeance dans le cœur... Ce peuple tient trop à ses anciens préjugés pour changer de caractère. Il méprise tout ce qui n'est pas musulman; la haine qu'il porte aux chrétiens est implacable : rien ne pourra jamais le faire revenir de ses erreurs...

« Si l'honneur était chez les Égyptiens, comme parmi les peuples de l'Europe, un point essentiel de gloire et de vertu civile, notre situation deviendrait intolérable; mais ils ne sont que fanatiques, hypocrites et traîtres; les moindres circonstances les rendent hautains et insolents. Si l'on se rend par la ville dans les moments de fermentation, on est obligé d'essuyer des injures qu'ils marmottent entre leurs dents, et que la plupart de nous entendent déjà fort bien. Ils nous font en leur langue des imprécations, en nous lançant des coups d'œil furieux, suivant le thermomètre des événements. On court même le plus grand risque d'être poignardé par ces enragés, qui cachent des stylets dans leur sein.

« D'après un tel tableau, on voit que notre existence n'est pas bien agréable. En outre, nous sommes isolés du quartier général et entourés d'une nombreuse population. En vérité, les habitants ne nous considèrent que comme des médecins, dont ils donnent le titre à tous ceux qui ne font pas le métier des armes. Les Français qui habitent à l'autre extrémité du Caire, auprès de la place Esbékieh, ont l'agrément de pouvoir se rendre dans quelques cafés, que des personnes qui ont suivi l'armée ont établi à la manière européenne. Pour nous, nous pouvons nous croire dans un pensionnat. Logés auprès les uns des autres dans une même enceinte, notre seule satisfaction est de voisiner ensemble dans nos moments de loisir. Nous fumons la pipe, en nous entretenant de choses plus agréables qui font diversion à nos inquiétudes. Le travail est souvent un soulagement à nos peines. La bibliothèque offre encore un moyen de dissipation à ceux qui aiment l'étude des auteurs anciens. Les jours de séance de l'Institut, nous avons l'agrément de nous entretenir.

« Mais le plus doux amusement qui nous reste, c'est de nous rassembler le soir, vers sept ou huit heures, au jardin de Hassan-Cachief, dit de l'Institut, où nous allons prendre le frais sous les mimosas, près d'une citerne. Mais quelle est cette fraîcheur qui nous semble si agréable? Souvent nous avons à respirer un air à la température de vingt-sept degrés, la même qui se fait rarement sentir en France à midi et en plein été!

« C'est là que, réunis, on apprend ou l'on répète ce que chacun a entendu dire dans la journée sur les nouvelles du temps. On y mêle les anecdotes plaisantes et le récit des aventures qui nous sont arrivées. Ensuite, la société se retire dans une des salles, qu'on nomme la salle de conversation, où les uns causent, tandis que les autres jouent aux échecs, aux dames ou au trictrac.

« Nous avons encore la satisfaction de nous inviter réciproquement à dîner dans nos tables particulières, que nous nommons gamelles, et où nous sommes cinq ou six réunis. »

Partir!...

Mais, le 25 thermidor, « MM. Monge et Berthollet, arrivant le soir de chez le Général en chef, annoncent dans la salle de conversation, devant un grand nombre des membres de la Commission des arts, l'intention qu'a le Général en chef de visiter la haute Égypte, après un voyage de quinze jours qu'il va faire à Menouf. Le Général les a chargés d'avertir les membres de la Commission qui désirent voir la haute Égypte avec lui. Il leur en procurera tous les moyens, et il est disposé à renvoyer en France, après ce voyage, ceux qui voudront retourner chez eux, en leur faisant même avoir, s'il est nécessaire, un passeport des Anglais.

« A cette dernière condition, tous les esprits sont électrisés du voyage. Chacun veut en faire partie. M. Le Père, ingénieur en chef des ponts et chaussées, ouvre aussitôt une liste, et l'on va s'y inscrire. On la remet à M. Monge, qui se charge de la présenter le lendemain au Général. »

Seulement, cinq jours plus tard, le 30 thermidor, veille du jour où doit avoir lieu un premier départ de savants pour la haute Égypte, « la voiture du Général en chef vient prendre clandestinement, à onze heures du soir, MM. Monge et Berthollet...

« Quelques membres de la Commission, qui étaient encore avec eux dans la salle, ont été surpris de ce départ mystérieux. M. Costaz a voulu presser M. Monge de lui dire la vérité : celui-ci a refusé, en disant qu'il suivait l'invitation du Général en chef, et qu'il comptait bien nous revoir aux cataractes de Syène, où on tiendrait séance d'Institut.

« Chacun est abattu du départ nocturne de MM. Monge et Berthollet. On présume qu'ils vont

faire un voyage plus éloigné que celui de Menouf. Quelques-uns doutent qu'ils abandonnent la Commission à sa destinée, eux les chefs, et qui ont engagé la plupart à suivre cette expédition, en promettant de les reconduire dans leurs familles. »

En dépit de ces promesses, Monge et Berthollet partaient en effet pour un voyage beaucoup plus éloigné que celui de Menouf: ils suivaient en France le général Bonaparte, qui manquait, lui, à de plus solennelles promesses et à de plus graves devoirs, abandonnant l'armée sans ressources, désertant l'aventure, en aventurier qui ne s'obstine point.

IV

Tandis que le Général en chef se dérobait, tandis que Monge et Berthollet, trahissant la confiance de leurs collègues, partaient pour France, il fallut bien partir pour la haute Égypte : on s'était engagé — dans l'espérance, il est vrai, que ce voyage serait le dernier épisode de l'expédition, la préface du retour ; et avant même que le voyage commençât, l'illusion était tombée !

Les membres de l'Institut et de la Commission des Arts n'étaient pas au bout de leurs peines : ils devaient passer encore près de deux années sur la terre d'Égypte avec cette idée fixe de la fuir, toujours à la veille de s'embarquer, uniquement occupés à faire et à défaire leurs paquets, multipliant les pétitions et les protestations, ballottés d'Alexandrie à Rosette et au Caire, prenant mer, rappelés au port, insultés par leurs compatriotes et bernés par les ennemis. Cette histoire comique et navrante, Redouté nous la conte avec des détails qui ne sont guère à l'honneur des généraux, et que les autres faiseurs de mémoires n'avaient eu garde de publier.

* *

Il revient au Caire le 13 brumaire de l'an VIII, 4 novembre 1799, après soixante et onze jours d'absence. Tout présage qu'on y refait une installation durable. Il se résigne, il se console en observant combien l'esprit des indigènes s'est modifié en faveur des Français. « Je vois beaucoup plus d'accord et d'union. Plusieurs enfants de marchands musulmans parlent un peu notre langue. Nos amis turcs nous reçoivent avec beaucoup de démonstrations affectueuses. Ils pourraient bien cependant être rebutés par les façons dures et brutales de nos militaires. « Mais, » disent-ils, « nous étions encore plus mal traités par « les mamelouks. » La vivacité des Français ne leur déplaît point. Ils reconduisent les soldats ivres avec beaucoup de soin. Ils nous engagent à demeurer parmi eux, puisqu'ils voient bien que c'est une nation de la même religion que nous qui veut nous succéder dans la domination de ce pays. »

Le 24 frimaire (15 décembre), on fait une excursion aux Pyramides de Ghizeh. Kléber réunit la Commission (1er nivôse — 22 décembre) et lui propose de prendre des mesures immédiates pour la rédaction et la publication du grand ouvrage d'Égypte. Pour le coup, voilà tous nos savants en l'air, et qui ne parlent plus du départ; mais brusquement, le 12, une heureuse nouvelle leur est transmise : Kléber a demandé passage au commodore anglais pour la Commission, « et le commodore a répondu que les savants d'Angleterre ne sont point en guerre avec ceux de France; que ceux-ci peuvent donc en tout temps passer librement; qu'il les protégera même et leur facilitera le retour.

« Le 14 nivôse, j'apprends, dit Redouté, que je suis porté sur la liste de dix personnes de la Commission désignées par le Général en chef pour former le premier convoi, lequel doit partir incessamment pour France. Diverses personnes font des démarches dans l'après-midi pour être du premier départ. Le Général fait répondre le soir qu'il laisse à la Commission la liberté de s'embarquer en une seule fois. On n'a donc qu'à se préparer, les ordres vont être donnés en conséquence.

« *Du 25 nivôse.* Le citoyen Coutelle vient de partir pour Alexandrie. Il va hâter les préparatifs du départ, à bord du bâtiment qui doit nous transporter en France.

« *Du 28 nivôse.* Le Général en chef fait passer un ordre émanant du commodore anglais, et enjoignant de laisser la voie libre aux membres de la Commission ainsi qu'aux blessés. Cette pièce est entre les mains du citoyen Leroy...

« Notre passeport est valable pour trois mois à compter du 1er pluviôse an VIII...

« Nous partons enfin de Boulac le 16 pluviôse, à trois heures de l'après-midi (5 février 1800). Environ quarante membres de la Commission sont répartis sur sept djermes chargées des différentes collections. Sept autres sont remplies de soldats qui forment l'escorte. Nous rencontrons à la hauteur de Terraneh une barque armée allant au Caire. Le capitaine nous informe de la nouvelle transmise par les Anglais, du grand changement arrivé en France, où le gouvernement directorial a été renversé, et le général Bonaparte mis à la tête du nouveau. Le 19, nous arrivons devant Rosette, et, comme la peste vient de s'y déclarer, nous allons camper en observation dans l'île de Farchi.

« *1er ventôse.* Le citoyen Duprat, commissaire des guerres, nous apprend, par une lettre qu'il a reçue d'Alexandrie, que le commodore Sidney Smith est accusé de trahison à Londres pour avoir laissé passer

le général Bonaparte, et qu'il lui est défendu de conclure aucun traité avec les Français sans l'approbation du gouvernement britannique.

« *16 ventôse.* Nous nous disposions à partir aujourd'hui pour Alexandrie, lorsque nous reçûmes un contre-ordre du général Lanusse. Il informe la Commission que les Anglais lui ont fait savoir qu'ils ne laisseront sortir du port aucun bâtiment sans l'autorisation de lord Keith.

« *21 ventôse.* Le Général en chef écrit au citoyen Nouet pour prévenir la Commission qu'il a retiré l'ordre suspendant son départ... Le général Destaing, commandant Rosette, nous avertit de nous tenir prêts à partir demain pour Alexandrie... — Le 26 ventôse, nous quittons enfin l'île Farchi à sept heures du matin. A deux heures de l'après-midi, nous arrivons au Port vieux d'Alexandrie, et nous nous embarquons sur le brick l'*Oiseau*, petit bâtiment de deux cent quarante tonneaux qui nous est destiné. »

Mais ce sont alors des pourparlers avec les Anglais, qui durent près d'un mois. Le 24 germinal, Redouté se décide à débarquer, préférant demeurer dans une maison d'Alexandrie jusqu'au jour où arriveront les ordres définitifs pour le départ. Cependant la Commission s'impatiente.

« Elle fait écrire au Général en chef, par l'organe du citoyen Nouet, le grand désir qu'elle a de partir. Elle le prie de donner les ordres en conséquence, afin que si l'on recevait une réponse de lord Keith, il ne soit plus nécessaire d'avoir l'approbation du Général en chef pour mettre à la voile. On le supplie même d'intercéder auprès de lord Keith, si celui-ci n'envoie pas une réponse définitive.

« Le Général en chef répond laconiquement qu'on ne peut l'accuser d'aucune mauvaise volonté. S'il a retardé le départ, c'était pour ne pas abandonner au hasard les membres de la Commission ni les collections qu'ils emportent. Ceux qui persisteront à partir ont toute liberté, mais en ce cas le Général n'entend pas être responsable, et quant à faire une démarche auprès des Anglais, cela ne lui est pas possible dans les circonstances actuelles. »

Deux mois plus tard, Kléber est assassiné. Plusieurs membres de la Commission achèvent l'été à Alexandrie. Le 9 vendémiaire, Redouté se décide à repartir pour le Caire.

« Huit mois, dit-il, s'étaient presque écoulés depuis mon départ, et il n'y avait plus d'espérance que le nouveau général en chef, Menou, nous autorisât à prendre la mer. Je résolus donc d'aller rejoindre au Caire ceux de nos collègues qui y avaient été rappelés successivement. »

Et la vie recommence comme par le passé. L'Institut a repris ses séances avec résignation ; il semble qu'on soit exilé pour jamais et que l'on s'établisse définitivement. Menou ordonne à la Commission de nouveaux et lointains voyages, des travaux de longue haleine ; si bien que l'on se révolte à la fin. La Commission a rempli sa tâche jusqu'au bout. Bonaparte a promis aux personnes qui la composent de les ramener dans leur patrie. « Jusques à quand, dit le citoyen Geoffroy, serons-nous les jouets de généraux qui nous font aller comme des enfants ? » Et il invite l'Institut à prier le Général en chef de déclarer positivement quand retourneront en France ceux qui ont suivi volontairement cette expédition. » (Pluviôse an IX.)

Le moment est assurément mal choisi. Une flotte anglaise est signalée quelques jours plus tard, au large d'Alexandrie. Une dernière campagne va s'ouvrir. L'armée fait éclater une joie bruyante, qui semble trouver un écho jusque parmi les savants peu belliqueux de l'Institut et de la Commission : eux-mêmes sont en appétit d'agir après tant de mois de désœuvrement et de nostalgie... « Nos soldats brûlent de se mesurer avec ces orgueilleux insulaires ; ils consultent moins le nombre où ils sont réduits que leur valeur. Tous veulent partir pour aller combattre, il a fallu la force de l'autorité pour retenir les convalescents qui prétendaient quitter les hôpitaux. « Au revoir ! » nous crièrent plusieurs officiers en s'éloignant : « nous reviendrons bientôt victo- « rieux. »

« Le 21 ventôse, le Général en chef prépare dans la nuit son départ pour Aboukir. A une heure du matin, il écrit une lettre de fanfaronnade au président de l'Institut. Il part, dit-il, pour aller combattre l'ennemi débarqué ; il ne peut mieux faire pour assurer en son absence la tranquillité des savants, que de leur joindre les soixante-douze élèves formant l'École de marine. Il invite le président à faire maintenir l'ordre parmi les habitants du Caire, et termine en disant qu'il espère que le génie de Bonaparte le guidera dans ses opérations. — Le 24, conformément aux intentions qu'annonce cette lettre, et à un ordre du jour du 23, le général Belliard invite tous les Français, civils, et militaires hors de service, à se réunir pour s'organiser en garde nationale. »

La semaine n'est point achevée, que cette milice improvisée reçoit l'ordre de se tenir prête à marcher au premier signal. « Tout présage des malheurs non encore connus. Les Français cherchent à se retirer dans les lieux fortifiés, pour se mettre à l'abri d'un coup de main. Les Cophtes cependant ne cessent de rapporter les bruits les plus avantageux pour nous ; les devins prédisent que par trois fois nous serons battus et aux abois, mais que nous recevrons des renforts inattendus et que nous culbuterons l'ennemi. Puis le citoyen Joubert, aide de camp de l'adjudant général Mac-Sheehy, arrive le 4 germinal et nous

donne les détails de la malheureuse affaire du 30 ventôse qui n'a pas réussi.

« Le 5, le Général en chef écrit au citoyen Fourier qu'il a donné des ordres pour faire établir les membres de l'Institut dans la maison des otages, à la vieille citadelle. » Le 12, nouvelle lettre de Menou, pleine de bravades et de déclamations. « Le citoyen Fourier y répond en suppliant le général de vouloir bien faire droit à deux demandes qu'il lui a déjà faites, d'autoriser la Commission à partir pour Alexandrie. » Enfin, le 16 germinal, « le général Belliard avertit le citoyen Fourier qu'un convoi de vivres devant partir ce matin pour descendre le Nil, nous pouvons profiter de cette occasion, mais qu'il faut nous armer pour en faire l'escorte. Il recommande de ne rien vendre en public, pour ne point jeter l'alarme dans la ville. Chacun s'embarque donc, abandonnant au Caire ses meubles et ses montures. Le départ ne se fait qu'à cinq heures du soir. A deux lieues de là, le convoi reçoit l'ordre de remonter à Boulac pour y attendre jusqu'au lendemain des djermes descendant de la haute Égypte. — Le 17 nous repartons à onze heures du matin. La petite flottille se compose de cent vingt barques, dont trois sont armées. Elles sont montées par environ quatre cents Français civils, et autant de femmes du pays, ou négresses, appartenant à eux et à quelques militaires...

« Nous arrivons le 21 germinal devant Ramanieh. Les citoyens Fourier et Nouet sont aussitôt députés chez La Croix, commandant du fort, afin de lui demander une permission de nous laisser, à la prochaine caravane, partir pour Alexandrie. Mais cet homme brutal et grossier se met à injurier la Commission de la manière la plus indécente. Il a, dit-il, reçu des ordres du Général en chef, qui ne veut point de bouches inutiles dans Alexandrie, et il exécutera ces ordres à la rigueur. Il tient à d'autres des discours plus insultants encore, déclarant haut qu'il renverra au Caire, pieds et poings liés, les savants, les employés et les p.....

« Le citoyen Cavalier, commandant le régiment des dromadaires, arrive bien à propos pour nous. Ce brave militaire témoigne un vif intérêt au sort de la Commission, et déclare devant le commandant du fort qu'il serait flatté de pouvoir nous être utile, en prenant sous sa responsabilité nos personnes et collections... Mais les mauvais propos qu'avait tenus à notre égard le commandant La Croix manquèrent de nous faire égorger pendant la nuit au milieu du camp. Les soldats, prétendant que nous voulions sauver des richesses, tandis qu'eux se trouvaient frustrés de leur paie, se portèrent à des excès de violence. Ils enfoncèrent une caisse de minéraux appartenant au citoyen Rozière, et n'y trouvant, au lieu d'argent, que des pierres enveloppées dans du papier, ils en jetèrent plusieurs, comme objets ridicules. »

Le 23 germinal, la caravane se met en marche; elle arrive le 25, à l'aube, après de nombreux accidents. « Nous fûmes obligés d'attendre deux heures l'ouverture de la porte; puis on nous signifia de nous transporter dans un enclos, situé en pleine ville arabe, où nous devions être gardés cinq jours en observation. Le 28, une caravane de Ramanieh arrivant dans l'après-midi, on prétend que nous lui cédions notre enclos et nous transportions dans un enclos voisin. Nous répondons qu'il nous est impossible, en une demi-heure, de déménager nos tentes et nos effets, et que nous préférerions encore subir cinq jours de quarantaine en plus. L'adjudant de la place, Corte, Corse d'origine, pousse la persécution jusqu'à nous signifier un second ordre, avec six hommes ses acolytes, qui viennent sur nous la baïonnette en avant; mais nous ne nous laissons pas intimider par cette grossière insulte. »

Lorsque la Commission sort de quarantaine, et envoie ses délégués faire la visite d'obligation à Menou, celui-ci ne les reçoit guère plus poliment. Il leur adresse les reproches les plus graves d'avoir quitté le Caire, et jeté l'alarme par cette démarche précipitée. « Il fallait, dit-il, demeurer à votre poste pour soutenir l'opinion publique, ou vous porter, en cas de danger, au camp, pour y partager le sort des soldats et vous faire chérir d'eux. Ne vous croyez pas plus en sûreté ici : je ne capitulerai jamais devant l'Ennemi, et je me ferai plutôt ensevelir sous les ruines d'Alexandrie que de me rendre lâchement! »

Cette scène se renouvelle le 4 floréal. Menou déclare « qu'il n'y aura aucun départ pour France, et que la Commission subira le sort de l'armée ». Le 22, il ordonne « que tous les Français non militaires formeront une garde nationale pour faire le service de la place d'Alexandrie. Le citoyen Fourier fut député le lendemain vers le Général en chef, pour lui exposer l'inconvenance qu'il y avait à contraindre la Commission de monter la garde. C'était l'exposer à la risée publique. Puis il lui rappela la bienveillance que nous avaient toujours témoignée ses prédécesseurs Bonaparte et Kléber, qui nous avaient promis de nous renvoyer en France. Il le supplia de remplir leur promesse, soit en négociant notre passage avec les Anglais, soit en nous cédant un bâtiment. Notre mission était remplie, et notre présence inutile. Après une vive discussion, le Général promit enfin de nous laisser partir, mais déclara qu'il ne pouvait, dans les circonstances actuelles, négocier avec l'Ennemi. »

Malgré la déclaration de Menou, les membres de la Commission n'obtinrent leurs passeports que le 16 prairial, et ne s'embarquèrent que le 23 (12 juin 1801),

sur ce même brick l'*Oiseau* où ils avaient déjà pris passage l'année précédente. « Le soir, comme le vent était favorable pour sortir du port, on exécuta les manœuvres pour lever l'ancre; mais le calme qui nous surprit la nuit nous obligea à demeurer, et les vents devinrent contraires le lendemain.

« Le 2 messidor, le vent étant favorable pour sortir la nuit du port, le commissaire de la marine passa la revue : on allait mettre à la voile. Mais un canot de la frégate la *Régénérée* nous fut envoyé avec un officier de marine, qui signifia au capitaine du brick de mouiller, par ordre du préfet, sous prétexte que le vent devenait trop faible et la lune trop claire pour nous permettre d'échapper à la croisière anglaise. »

Le 21 messidor, exaspérés par ces contre-ordres et par ces faux départs, les membres de la Commission se décidèrent à protester encore. Ils adressèrent à Menou la lettre dont le texte suit :

Alexandrie, le 21 messidor an IX.

Les Membres de la Commission des sciences et arts, au Général en chef de l'armée d'Orient.

Citoyen Général,

Nous vous renouvelons, au nom de tous nos collègues, les demandes que nous vous avons adressées concernant notre départ. Plusieurs circonstances s'étaient opposées jusqu'ici à l'exécution des ordres que vous aviez donnés; mais toutes les difficultés pourront être levées lorsque vous autoriserez la communication de notre passeport à l'armée ennemie. Vous y avez établi d'une manière formelle les droits et les sûretés que nous donne l'usage constant de l'Europe. Nous avons recours une dernière fois, Citoyen Général, au même esprit de justice qui vous a dicté cette disposition : vous ne refuserez point sûreté et protection, dans une conjoncture aussi importante, à des hommes qui ont rempli avec dévouement la carrière dont on les avait chargés, qui ont désiré et obtenu votre estime, que tant de motifs rappellent depuis longtemps dans leur patrie, et qui réclament aujourd'hui l'effet de vos promesses. Ne pouvant point être d'une utilité directe dans la défense d'une place de guerre, ce sont les mêmes raisons qui vous ont déterminé à nous rendre à nos familles, à notre patrie, à nos occupations publiques, à nos travaux particuliers. Nous vous prions de donner vos derniers ordres pour la prompte exécution de la mesure que vous avez prise et dont nous ne pouvons qu'attendre avec confiance le succès d'une demande qui vous est adressée au nom des arts, et des sciences, que vous aimez, et qui est fondée sur des motifs aussi évidents.

Agréez nos remerciements et l'assurance de notre respect.

Signé : Fourier, Nouet, Lepère.

Réponse :

Alexandrie, le 22 messidor an IX.

Le Général en chef au Préfet maritime.

Je donne permission à l'*Oiseau* de sortir quand bon lui semblera.

Je vous salue.

Signé : Abd. J. Menou.

*Le Préfet maritime en Égypte, au citoyen Murat, capitaine du brick l'*Oiseau.

Je vous remets, Citoyen, copie de la permission du Général en chef pour votre départ.

Je vous salue. *Signé :* Le Roy.

(*A suivre.*)

Abel Hermant.

LES QUESTIONS DE LA MISÈRE

Lettre à M. le Directeur de la Revue Bleue.

Monsieur,

M. Spronck vient de dénoncer une fois de plus le « scandale » de la misère (1). Des gens meurent de faim et de froid, ou se découragent et s'aigrissent, pauvres honteux, pour la plupart, qu'aucun ne songe à visiter ni secourir; d'autres, cependant, volent la part des premiers, mendiant et dupant. M. Spronck s'en irrite. A quoi bon une assistance bureaucratique, à quoi bon une charité désordonnée, puisque à la fois elles se refusent à secourir de criantes misères et s'accordent à bien accueillir les faux pauvres qui les exploitent! Mais l'auteur s'arrête court. Il lui suffit d'avoir démoli ces abris vermoulus des grelotteux; il s'en va sans rebâtir. Et nous restons plus inquiets, persuadés qu'il faut agir, ne sachant comment.

Il est grand temps d'y songer. Les suicides de misère, les morts de froid, l'encombrement des asiles et des bouges par ces nuits si âpres où ne flambent même pas les braseros promis, le défilé plus pressé des mendiants exhibant leurs paperasses, les enfants qu'on envoie rôder, la toux des petits que des mères portent au sein et bercent pour la mort le long des rues, l'angoisse enfin des pauvres honteux dont nul ne dit aux gens tranquilles l'isolement, l'épuisement et les chutes, — tous ces « scandales » sont trop criants cet hiver pour que la petite armée des gens de cœur ne se groupe pas dans l'espoir d'une lutte définitive.

Pourquoi ne le ferait-elle pas autour de vous? Vous n'avez pas besoin de plaider pour un système, de renouveler le solennel concours de M. Péreire sur l'extinction du paupérisme. Le fait est qu'on souffre

(1) Voir la *Revue* du 19 janvier et du 2 février.

et que les secours actuels sont insuffisants, mal organisés, parfois dangereux. Qu'on se hâte de rapprocher les bonnes volontés actives pour une claire entente sur l'organisation la plus pratique et la plus généreuse. Je sais bien — M. Bompard vient de le rappeler encore — que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. Il n'y a qu'un nombre restreint d'hommes désireux de s'occuper d'assistance, de faire œuvre d'assistance. Mais il me suffit que cette franc-maçonnerie existe, et je suis persuadé que tous ses membres oublieront leurs découragements momentanés, leur adhésion à l'un ou l'autre système, leurs jalousies, peut-être, ou leur esprit de clocher, pour prendre part à une discussion vive et désintéressée sur les réformes nécessaires. Si la *Revue* leur en donnait l'occasion, je crois qu'elle ferait grand bien. Une enquête sur *les questions de la misère*, la division du travail de l'assistance et les moyens de coordonner tous les efforts sans l'esprit bureaucratique, susciterait peut-être quelques dévouements nouveaux, révélerait bien des exemples à suivre et fortifierait à coup sûr ceux qui se désespèrent de mériter les reproches de M. Spronck, ceux qu'on laissa jusqu'à présent trop isolés, trop maîtres de tâtonner ou de se contredire.

Je ne propose rien de bien nouveau. Tout le monde se plaint comme M. Spronck et réclame une entente comme moi-même. Le malheur est que personne ne commence, et que, seuls, quelques privilégiés, plus dévoués ou depuis plus longtemps initiés à l'œuvre d'assistance, arrivent à se rapprocher dans des sociétés d'études.

Il y a des choses qu'il est banal de répéter, mais qu'il faut redire sans cesse pour arriver à les faire pénétrer dans les esprits. Si les efforts, quelquefois considérables, faits par les gens de cœur restent trop souvent sans effet, si chaque jour nous sommes épouvantés par les drames de la misère, malgré notre organisation charitable et la bonne volonté des particuliers, c'est que chacun agit isolément, sans méthode et sans direction. Qui n'est profondément désolé, pendant les rigueurs de l'hiver, de constater les souffrances des malheureux ? Tous les cœurs sont émus, on se sent capable des plus grands sacrifices, et l'on reste navré de l'impuissance dans laquelle on se trouve. Aux premiers rayons de soleil, il est vrai, les larmes sont oubliées, et en général on ne songe plus à prévenir les malheurs de l'hiver qui vient. Et c'est là l'explication de la stérilité de la bienfaisance due à l'initiative individuelle qui resterait toujours sans efficacité, si quelques hommes dévoués ne se consacraient pas à grouper les bonnes volontés, à diriger méthodiquement les généreuses aspirations et à changer des efforts passagers en œuvres durables (1).

(1) Discours prononcé par M. le Dr Thulié en prenant la présidence de la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance. (*Bulletin* de février 1893, p. 56.)

Voilà le témoignage, ou, mieux encore, l'appel d'un de ces privilégiés du dévouement bien entendu, appel généreux d'un homme pratique.

*
* *

N'est-ce pas le même esprit qui devrait animer de pareilles discussions? N'est-il pas évident qu'elles devraient être menées avec chaleur et précision à la fois?

M. Spronck paraît être aussi méfiant des théoriciens qui font des généralisations sur le paupérisme que des philanthropes qui fournissent des fleurs aux petites bouquetières de vice; son réquisitoire contre les deux modes d'assistance a, pour ainsi dire, de la tenue : oserai-je dire qu'il manque peut-être de précision ? Bien plus : ces ennemis de l'optimisme et des emballements, esprits froids qui font le procès aisé d'une administration routinière ou d'un fouillis d'œuvres, ne savent pas à leur tour se défendre d'une autre exagération, de ce que l'on commence à appeler « le paulianisme ». M. Paulian, dans *Paris qui mendie*, a fait du faux pauvre le maître de la charité parisienne. Ne pas s'apitoyer sur le sort du mendiant trop prolixe et trop lamentable, c'est prudent ; mais en conclure — pour avoir sans doute mal compris le livre de M. Paulian — qu'on sera trompé à coup sûr dans l'aumône individuelle, que les œuvres privées sont mises en coupe réglée par les mendiants professionnels, et que l'assistance publique n'est qu'une bureaucratie impuissante ou corrompue, ce serait étrangement abuser et trop commodément légitimer par le contenu d'un petit in-12 notre nonchalance sociale. M. Spronck, je le sais, n'est pas lui-même du nombre de ces timorés par persuasion, mais beaucoup seraient aises de le croire.

J'estime, pour ma part, qu'il y a aujourd'hui mieux à faire qu'à nous montrer froidement la charité trompée. Sentimentaux, sociologues, utopistes même à leurs heures, peu importe après tout, pourvu qu'il vienne des hommes charitables. Prenons donc notre parti de vivre dans une société trop appauvrie elle-même d'énergies, trop respectueuse assurément des larmoiements et des impuissances. C'est aux critiques comme M. Spronck de mettre cet enthousiasme énervé au service d'œuvres utilement organisées. Car ce n'est pas seulement avec la raison d'État, la police ou l'intérêt bien entendu des classes dirigeantes que vous arriverez à apaiser immédiatement, à atteindre dans leurs racines, et à supprimer pour l'avenir des misères aussi complexes que celles d'aujourd'hui. Pour cette œuvre il faut des vaillants; il faut du cœur pour chercher à compléter l'action des bureaucrates et de la police ; il en faut plus encore pour choisir les meilleurs procédés, se plier à la discipline, au con-

trôle, à l'étude, ne jamais se résigner au rôle de contribuables confiants en l'administration, et s'acharner, ici comme ailleurs, à l'organisation rationnelle des initiatives généreuses. Tout l'enthousiasme, toute la compétence sociale ou administrative ne sont donc pas de trop pour qui veut sans révolution restreindre résolument le mal. Or ceux auxquels je pense, et dont les avis seraient les plus motivés, sont bien moins affligés des vices d'organisation des deux assistances — l'une trop vieille, l'autre trop neuve, — que de l'augmentation des misères, de l'incertitude où nous sommes sur leur vraie nature et du partage des responsabilités. Voir où est le mal, voir où il faut agir, qui doit agir et comment on doit agir, ce serait presque gagner la bataille. Ils approchent donc avec patience et bonté de la population indigente, en démêlent les diverses origines et étudient nettement les modes d'assistance appropriés à chaque catégorie d'infortunes. Le terrain ainsi déblayé, leur action se poursuit plus féconde. C'est de bonne besogne de solidarité, faite avec ordre et conviction. Le moment n'est-il pas venu de grouper plus étroitement ces clairvoyantes énergies sociales, de les exalter en leur rappelant les causes profondes et les conséquences lointaines de leur œuvre, et de dégager des tâtonnements actuels l'assistance de demain, la plus organisée mais la plus féconde en activités individuelles, la plus compréhensive et la plus souple à la fois.

* * *

Travail de cabinet, discussions théoriques? Il ne s'agit pas de cela. C'est de la réalité la plus brutale que sont partis et partiront toujours les « experts en dévouement ». Seule la recherche opiniâtre du bien à faire, et la pitié, la chaude et agissante pitié leur permettent de comprendre l'étendue du mal et leur peuvent à la fois donner l'ardent espoir de le guérir, la notion nette des difficultés à vaincre. C'est pour avoir eu pitié qu'on arrive à sentir la nécessité absolue de faire entrer l'assistance parmi les devoirs des citoyens d'une démocratie; mais pour rendre cette pitié efficace il faut toujours plus nettement analyser les différents aspects du mal.

L'expérience n'est que trop aisée. Pour comprendre l'importance croissante de la misère, son caractère de plus en plus complexe et social, et la nécessité de classer les moyens au lieu de s'abandonner à d'impétueuses compassions, il suffit de rompre notre inertie de classe dirigeante et de consacrer résolument une part de son temps à se mêler à l'infinie cohue des souffrances du pauvre. Et si l'on veut, à cette heure, les voir grouiller toutes ensemble pour en mieux saisir les caractères et les origines, qu'on fasse, par exemple, le petit sacrifice de quelques instants passés dans les asiles de nuit, les taudis du quartier de la Gare ou simplement les mansardes de nos quartiers bourgeois.

L'asile de nuit est de plus en plus le centre de cette population de malades, d'impuissants, de découragés, de sans-travail, de paresseux ou d'exploiteurs qui rôde autour de nous, fort peu secourue, mal surveillée. D'où qu'ils viennent, ces miséreux, et que la cause de leur misère soit sociale ou individuelle, économique, physique ou morale, vous les retrouverez là, vivant hors de nous et contre nous, comme je les ai pu voir récemment encore, une nuit de Noël, rue de Laghouat. Ce que l'étude attentive des chiffonniers de Paris ou des cheminots d'Allemagne avait pu me montrer — la création d'une profession régulière, d'une caste, le déchet social, — m'est apparu dans les coudoiements de l'asile de nuit avec une netteté angoissante.

Les journaux vous disent d'où viennent ces hôtes de la *Société philanthropique* ou de la Ville de Paris; M. le Dr Drouineau en faisait récemment le sujet d'un minutieux mémoire pour la *Société des Études d'assistance*, et le dernier rapport de M. Émile Dubois au conseil municipal vous montrera cette population — journaliers, employés de commerce, cochers, cuisiniers, typographes, cordonniers, maçons, peintres, verriers, fondeurs en bronze, etc., batteurs d'or ou journalistes même — qu'abritent, rapatrient, occupent temporairement ou renvoient à leur métier encombré et à leur famille épuisée, les asiles de la Ville de Paris. C'est un thème à apitoiements faciles ou à railleries : on rappelle Gringoire, on plaisante sur les journalistes, on s'étonne de voir là des avocats et des étudiants en théologie, et je me souviens du frisson qui me troubla pendant une visite à la Colonie de travail de Berlin où je dus reconnaître, à son embarras même, travaillant avec des assistés hébétés, un jeune noble que j'avais autrefois rencontré dans un tout autre milieu. Mais parcourez les rapports sur les asiles, celui de M. Dubois par exemple :

— Vous me demandez pourquoi je suis sans travail. La raison est bien simple: c'est que je n'en trouve pas ; ou, quand j'ai la chance d'en trouver, c'est rarement pour longtemps.

On embauche pour une poussée, un moment de presse, puis c'est fini. Nous sommes sur la place de Paris ou en province beaucoup plus d'ouvriers qu'il n'en est besoin, de sorte qu'il y a autant de chômage que d'occupés, même en saison.

Nous avons rapatrié un grand nombre de réfugiés, comme on le lit dans un rapport. Presque tous étaient venus dans l'espoir d'un salaire plus élevé que celui de leur pays. Désabusés, las de chercher en vain l'emploi

de leurs bras, ils ne demandent que la facilité de retourner au pays.

Beaucoup d'employés de commerce ou de la petite industrie répondent aux questions sur les causes de leurs misères :

— Tant que nous étions tout jeunes et que nous n'avions que de faibles appointements, nous avions de l'ouvrage, mais quand nous arrivons à l'âge d'homme, on saisit le moindre prétexte pour nous remercier. Nous devenons trop onéreux et on nous remplace par des jeunes gens qu'on gardera autant qu'on aura sur eux un bénéfice, et nous avons beaucoup de peine à nous caser de nouveau.

Et continuez votre enquête. Suivez tout le jour les miséreux jusqu'à l'asile municipal, encombré sans doute, où l'on distribue des tickets d'attente comme aux bureaux de location d'un théâtre, puis jusqu'à l'asile privé, celui de la rue de Laghouat, derrière la gare du Nord, dans des quartiers mornes ; entrez avec ces gars à l'allure tranquille ou ces vieillards voûtés qui trottinent du pas que l'on sait vers le gîte et le morceau de pain tendre.

De 7 à 9, pendant que les hôtes se font inscrire aux guichets où des scribes inscrivent leurs noms en trop belle anglaise, leur donnent un morceau de pain gratis et gratis les rudoient, pendant le contrôle du « capitaine » qui retrouve les hommes coupables d'avoir mal fait leur lit la nuit précédente et d'un mot les renvoie « à l'heure où toutes les bonnes places sont prises sous les ponts », pendant l'allocution du prêtre qui vous dira « Messieurs » en parlant des compensations futures, examinez la cohue chuchotante qui se tasse dans la salle dominée par un grand christ et, malgré les ordres des gardiens, causez.

Beaucoup de jeunes gens, trop de vieillards, quelques ivrognes qui ont échappé aux brusqueries du « capitaine », des faces émaciées, lèvres violettes, paupières lourdes, des pauvres honteux dont le regard fuit, des phtisiques ou des fiévreux, des masques de révolte, et des atones, des veules, des abrutis que rien ne peut étonner ; une ou deux belles têtes tristes montent et disparaissent dans l'amas des vêtements et des couvre-chefs sales. Ici et là une tache claire, la blouse bleue d'un charretier. Quelques-uns, la tête dans leurs mains, sommeillent. Près de moi un gamin de Paris qui a lâché ses vieux parce que le père rossait la mère, et qui travaille un peu, dort n'importe où, et va avec soulagement « partir soldat » ; un garçon de huit ans qui « n'a pas de papa » et traîne dans ces asiles où sa mère, hospitalisée à l'autre bout de Paris dans un asile de femmes, viendra le reprendre le matin ; de jeunes ouvriers encore, qui chôment et « ne se font pas de bile » pour eux-mêmes, mais prennent le petit doucement sous leur protection, grommelant que si c'était leur frère ils aimeraient mieux se jeter à l'eau ensemble ; d'autres voisins plus taciturnes, un vieux « qui ne connaît pas de conseiller municipal pour aller à l'hospice », un tousseur aux pommettes aiguës qui fait chuchoter d'autres pauvres pitoyables et traîne là parce qu'on ne peut plus le garder à l'hôpital, qu'il n'est plus bon à rien et qu'on ne voudrait plus de lui dans sa province ; un prisonnier libéré qui s'étonne naïvement, en faisant saillir ses muscles, de ne pas trouver d'emploi durable ; d'autres, quelconques, l'air las, ouvriers d'une cinquantaine d'années qu'on trouve trop vieux maintenant. Des bouts de phrases disent les familles dispersées, et le passé meilleur qu'on détaille dans des récits interminables et vaniteux. Aucune aigreur chez tous ces malheureux : tout au plus de l'hébétude et surtout le calme. Quelques-uns ne se gênent pas pour critiquer l'œuvre et la comparer à l'asile municipal. Cette hospitalité leur est chose due.

Et je ne m'étonne déjà plus, d'entendre un dernier voisin, le « sublime », trouver tout naturel d'être là gratis puisque son salaire ne lui suffit pas en ce moment et raconter à tout venant les « carottes » qu'il a « tirées » à toutes les administrations charitables (faisant baptiser cinq fois le même enfant, car les dames et le curé qui donnaient alors des layettes et une petite somme n'étaient pas « fichus » de reconnaître « le môme »). Il m'explique, devinant en moi un nouveau, un naïf qu'on renseigne et protège : « Ça t'étonne qu'on les flanque à la porte comme ça ! Faut se faire une raison. Y a de mauvais coucheurs. C'est pas tout du beau monde. La nuit, y en a qui ne peuvent pas fermer les portes. *Ils n'ont jamais été nulle part !* »

Il parle sérieusement, et pendant que des hommes renvoyés pour une bagatelle s'en vont en jurant, mûrs pour la révolte, lui, déplie soigneusement un paquet et nous montre son linge propre, le col droit qu'il mettra le lendemain, hôte décidément sans façon d'une hospitalité évidemment préférable au glacial garni de l'ouvrier régulier.

L'heure du repos venue, dans le dortoir immense, où danse l'ombre des charpentes, parmi ces bruits du sommeil misérable, ronflements exaspérants, toux brisante, combien ont conservé des souvenirs de Noël, de ces ouvriers qui chôment, traînards que rien ne peut remonter, ou éclopés qu'aucun notable ne protège ?

Et, le matin par les rues mornes encore, tous descendent à pas pressés vers la ville, se dispersant à chaque nouveau coin de rue, disparaissant dans Paris. Devant les casernes, les hôpitaux et quelques cafés qui distribuent des soupes ou des restes, ils se retrouvent, l'air plus défiant, à côté des coucheurs des garnis à quatre sous de la rue Saint-Denis ou de

la rue Galande, et des gens encore simplement pauvres que guette la même misère. Paris malheureux ou rôdeur enserre alors pendant toute la journée la bourgeoisie heureuse : c'est la vie de ces indescriptibles maisons des cités Jeanne-d'Arc ou Doré et de tous les vieux quartiers, à deux pas de la Sorbonne et des cafés d'étudiants ; c'est l'escalier qui suinte, la chambre unique et étroite où couchent pêle-mêle cinq ou six personnes, l'odeur infecte, le poêle qui engourdit, ou le froid et les courants d'air des portes mal jointes, l'alimentation insuffisante, la « misère physiologique » ; c'est le travail de la femme — pendant que les enfants rôdent après l'école, — à l'atelier ou chez elle, ce travail de 15 à 16 heures qui sera payé 30 sous par un magasin ; c'est le labeur de l'homme qui revient harassé et que tente naturellement le confort du cabaret, puis le chômage et les colères, et la désagrégation de la famille, et les vices des enfants, et les maladies mal soignées.

C'est aussi la vie des chambres plus propres dans les sixièmes de nos maisons où des ouvrières à façon bourgeoise, où des ouvriers de fin qui savent mal se résigner à tomber, luttent en pauvres honteux que nous ne devinons pas et qui ne veulent pas d'aumône brutale. C'est encore l'afflux des mendiants de la banlieue, des naïfs et des adroits de la province, dans ce Paris énorme où tout se passe, l'exploitation honteuse comme la détresse ignorée. Ce sont les misères fausses comme celle de la fille-mère de 16 ans que je rencontrais à l'asile de la rue Saint-Jacques et qui désirait paisiblement accoucher, abandonner l'enfant et rentrer à sa ferme. C'est la misère pourvoyeuse de la criminalité ou la misère, plus lamentable peut-être que toutes les autres, de tant de médecins, d'intellectuels, de gens qui s'avouent à peine « gênés », et, comme un jeune pharmacien dont j'ai retrouvé avec stupeur le cadavre à la Morgue, grelottent pendant des nuits entières sous des portes, sans pouvoir se décider à aller à l'asile de nuit.

Et l'on s'effraie, et l'on s'éplore ! Plus utiles sont ceux qui secourent le plus possible, mais cherchent en même temps, pour améliorer leur action, à comprendre, en la regardant partout où on peut la saisir cette nouvelle classe de la population, ces sans-travail mélangés de malades, de déclassés et de vicieux. Ils la voient immense, toujours croissante, variée ; ils voient que nous y pénétrons encore difficilement, qu'elle se compose des éléments les plus contradictoires, malades, vieillards, enfants, valides de toute nature, que presque tous les assistés retombent, faute d'un secours *juste :* immédiat, complet, patient et adroit.

De plus, et ceci mérite qu'on s'y arrête avec une véritable angoisse, ils s'aperçoivent que la *dissociation* moderne fait ici presque autant de mal que l'irrégularité du travail due à la même évolution industrielle : en même temps que des crises inconnues jusqu'à ces derniers temps venaient frapper toutes les nations industrielles et surtout la population salariée, les rapports entre les différentes classes disparaissaient. Aux maisons dont les locataires aisés avaient par tradition la tutelle des pauvres de la cour ou des mansardes, a succédé le parquage de certaines catégories de citoyens dans des quartiers excentriques, l'épuration des quartiers « bien habités », l'élévation du prix des petits logements, etc. Dans tous les domaines la même indifférence à l'égard du voisin, le même isolement ; on se coudoie plus démocratiquement et le « Monsieur » a remplacé « mon brave homme » ou « mon pauvre homme » ; mais, dans les grandes villes du moins, la séparation est devenue presque absolue, et tout y vient légitimer notre droit à la nonchalance sociale.

Voilà le premier mal contre lequel il faut réagir. La variété des aspects de la misère, le grand nombre d'exploiteurs, la distinction nécessaire entre l'indigent et le nécessiteux, le malade et le valide, comme entre le valide honnête et le coupable, tout se ramène à cette conclusion : Il faut redoubler d'efforts, pour arriver tout d'abord à *rejoindre* cette population indigente ou nécessiteuse, savoir où la trouver, comment la secourir immédiatement, comment rendre à l'organisme social les membres encore sains, et comment assister définitivement ceux qui sont atrophiés ou trop affaiblis. Il faut beaucoup d'efforts pour répartir la recherche, le contrôle et le secours des miséreux entre, d'une part, des administrations de plus en plus puissantes et centralisées, réduites à un rôle purement financier et, de l'autre, l'assistance par les associations privées. Alors seulement on pourra rendre les individus, par ces moyens nouveaux, au patronage préventif et moral autant qu'économique.

*
* *

Cette première enquête sur l'étendue du mal permettrait donc, il me semble, de constater la complexité de la misère, elle ferait désirer par tous ce que les initiés seuls voient clairement : *une assistance immédiate, riche, coordonnée et souple, exercée par des administrations fortes et unies et des activités toujours en mesure de compléter l'œuvre purement matérielle des premières.* Un échange d'idées sur les causes (personnelles ou sociales) de ces misères servirait alors de point de départ pour une discussion sur :

La responsabilité de l'État ou de la commune à l'égard de certaines indigences bien définies ;

L'organisation la plus féconde des services administratifs d'assistance;

Les moyens de développer l'initiative individuelle appliquée avant tout aux valides sans travail;

Le rôle de l'action morale ou religieuse;

La possibilité de restreindre et d'améliorer encore l'assistance par l'assurance sociale, etc.

Les premiers rayons de soleil reviennent : que les souffrances de cet hiver rigoureux nous laissent au moins plus conscients de l'énormité du « scandale » de la misère.

ÉDOUARD FUSTER.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

La « Petite Paroisse » de M. Alphonse Daudet.

Un vent de miséricorde et d'indulgence évangélique souffle au pays gaulois. Il faut bien que cela soit dans l'air. Tâchez d'expliquer autrement les nouvelles édifiantes qui nous arrivent coup sur coup. Des vaudevillistes, des critiques, des romanciers mondains ou naturalistes se convertissent bruyamment à la religion de la pitié, cependant que M. Pierre Loti monte à Jérusalem. Rassurez-vous, brebis égarées; la mode n'est plus au farouche : « Tue-la! » Après la faute, on pleure ensemble, et l'on s'embrasse. Après la fuite, on rentre émue et rougissante aux bras du Bon Pasteur. Et comme elle est spirituelle, élégante, coquette, cette croisade de la compassion! Allez au Théâtre-Français, vous y applaudirez M. Jules Lemaître dans son ingénieuse et audacieuse tragicomédie du *Pardon*. Lisez le roman du jour : M. Alphonse Daudet, tout en souriant un peu de sa philosophie nouvelle, vous y fera galamment les honneurs de sa charmante *Petite Paroisse* (1).

Cette Petite Paroisse, dont le clocher symbolique reparaît à tous les tournants du récit, est une pimpante chapelle dont la façade blanche borde la route de Corbeil, non loin de la Seine, sur le territoire de Draveil. Elle a été construite par un brave homme du pays, longtemps malheureux en ménage, mais sans rancune, qui lui-même y a peint et toujours y repeint cette flamboyante inscription : « Napoléon Mérivet, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, a bâti cette église en mémoire de son épouse Irène. » La chapelle est desservie par le vicaire de Draveil, le bon abbé Cérès, qui y vient dire une messe tous les dimanches. Mérivet lui-même en est le sacristain en chef.

Il l'entretient avec amour, aidé de son valet de chambre et de sa cuisinière. Tout autour, il bat le rappel pour y attirer des fidèles. Et il ne manque point une occasion d'en répandre la doctrine, de prêcher aux amours trahis l'apaisement et le pardon.

Si je vous ai conduits tout droit devant la chapelle du bonhomme Mérivet, c'est qu'en réalité cette chapelle est le principal personnage du roman : un personnage symbolique, à la façon d'Ibsen, mais beaucoup plus clair et légèrement ironique, autour duquel évolue tout le récit. Voilà, sans doute, une grande nouveauté dans l'œuvre de M. Daudet. A son tour, il philosophe, mais sans sacrifier aucun des précieux dons qui nous l'ont rendu cher : imagination poétique et colorée, observation sagace, émotion, ironie, pitié. Ce livre à thèse contient en même temps une étude de mœurs et une étude psychologique. Et c'est de cela qu'il faut parler d'abord, puisque là-dessus repose toute la théorie morale.

I

L'étude de mœurs est fort curieuse. C'est tout un coin de Seine-et-Oise, aux environs de Corbeil : un monde très mêlé de paysans, de domestiques, de gentilshommes campagnards et de Parisiens en villégiature. Au milieu de tout cela, une vilaine aventure galante, un triste roman sans amour au château des Uzelles.

En voici le sujet : Une femme de trente ans, Mme Lydie Fénigan, s'enfuit avec un collégien, le petit prince d'Olmütz. Vite abandonnée, elle cherche à se tuer, et ne réussit qu'à se blesser. Guérie et dégoûtée des aventures, elle se laisse ramener au domicile conjugal, y obtient un demi-pardon, qui, à la mort du séducteur, devient un pardon complet, ou presque complet.

Il est dessiné de main de maître, ce prince d'Olmütz, Charley ou Charlexis, comme on l'appelle dans l'intimité. C'est un roué précoce, un chérubin sec et féroce, qui s'analyse en dilettante. Il ne croit à rien, absolument à rien. Comme il le dit, les mots de patrie, de drapeau, de famille, n'éveillent en lui que « des échos hypocrites, du vent, du son ». A dix-huit ans, il a cent ans, avec « l'expérience d'une vieille danseuse et d'un mauvais prêtre ». Son père, un vaillant général cloué sur son fauteuil par une paralysie, n'est pour lui qu'un « vieux lascar », un « illustre invalide ». Dans son journal adressé sous forme de lettres à un camarade de Stanislas, il voudrait se donner pour un être compliqué, mystérieux.

1 Alphonse Daudet, *La Petite Paroisse*, mœurs conjugales. — Paris, Lemerre, 1895.

Mais il est beaucoup moins complexe qu'il ne croit : tout simplement, il est égoïste à fond, et, malgré son infernale blague de gamin de Paris, il est bête, bête à pleurer. Ce gredin, fils de princes et de héros, se sent « une âme d'anarchiste, à qui le courage du geste a manqué ».

Tout enfant, pour se distraire, il a commencé sa carrière de don Juan. Il méprise les femmes, et il les attire toutes par sa fine tournure, sa politesse câline et son regard dur. Incapable d'en préférer aucune, il va de l'une à l'autre, pour le plaisir d'entasser leurs lettres dans son tiroir à cravates. Sa conduite avec la pauvre Lydie est odieuse d'un bout à l'autre. Pour la séduire, il joue la comédie du désespoir. Quelques semaines plus tard, il la traite de « crampon », se débarrasse d'elle par une fuite hypocrite, et charge un domestique de lui annoncer la rupture. Revenu au château de son père, pendant que Lydie l'attend à Quiberon, il flirte avec deux petites juives, deux sœurs. A Melun, où il fait son volontariat par pénitence, il noue une intrigue avec la femme de son lieutenant. Un matin pourtant, dans cette nouvelle équipée, il tombe percé d'une balle, et l'on retrouve en plein bois, sous l'ombrelle des rendez-vous, son squelette déchiqueté par les fourmis rouges. Pour la première fois, tous le regardèrent avec horreur, le joli monstre.

Lydie est un peu déconcertante. Pendant la première moitié du roman, on croit la comprendre très bien. C'est une *inconsciente*. Enfant trouvée, recueillie sur les marches d'un orphelinat, elle a conservé des instincts de bohémienne, sans aucune notion du devoir. Curieuse de l'inconnu, elle rêve des grands chemins, surtout des équipages qu'on y rencontre. Car elle est très vaniteuse : ne connaissant point ses parents, elle en a conclu qu'ils devaient être pour le moins des princes. Faute de mieux, elle allait entrer en religion, quand Richard Fénigan lui a proposé de l'épouser. Elle a accepté aussitôt, sans l'aimer ni presque le connaître, pour devenir la châtelaine des Uzelles. Confinée au château, elle rêve de Paris, et s'ennuie. Elle méprise son mari, parce qu'il est faible et reste petit garçon devant sa mère. Sans enfant, sans soutien d'aucune sorte, elle est sans défense contre son âme « de désordre et d'indépendance ». Avec cela, un grain de sentimentalité, juste de quoi l'entraîner à des sottises. Elle ne se méfie pas de ce petit prince qu'elle a connu enfant; même elle s'apitoie sur son sort quand on parle de le renvoyer au collège. Mais elle ne l'aime pas, et ne l'aimera jamais. Pourtant elle succombe, et très vite, parce qu'elle croit le voir pleurer : il avait une poussière dans l'œil. Elle se décide à fuir avec lui, par crainte du « scandale », par curiosité, et aussi par vanité, parce qu'il est prince. Un beau matin, elle s'en va le plus tranquillement du monde, sans une hésitation, sans un remords.

Voilà, certes, un joli type d'inconsciente. Mais, brusquement, c'est une autre femme : bonne, énergique, affectueuse, modeste. Elle se met à aimer sincèrement le brave garçon qui est son mari et qu'elle a si bien désespéré. Elle en arrive à l'admirer, quand Richard est soupçonné d'avoir tué le prince, ou quand Richard, la soupçonnant elle-même de ce meurtre, se laisse accuser pour la sauver. Assurément, ce sont de belles scènes, et très dramatiques. Mais avouez que c'est inattendu. Vous me direz que beaucoup de choses se sont passées dans l'intervalle : elle a vu de près la mort et mieux compris la vie, elle a réfléchi pendant sa détresse à Quiberon. Oui; mais ce qui l'a ramenée dans le droit chemin, c'est l'ennui, le dégoût, le désespoir. Si tout à coup tant de vertus se révèlent dans cette âme, c'est donc qu'il y avait en elle un fonds de bonté, d'énergie, d'affection, de modestie. Or rien jusque-là ne nous l'avait fait prévoir.

Autour de cette intrigue s'agitent une foule d'originaux, qui la favorisent, ou la combattent, ou l'observent malignement. Il y a là des figures d'une vérité saisissante ou d'un comique achevé. M. Alexandre : un larbin retraité, qui est un personnage au pays; galantin sur le retour, élégant toujours et rasé de frais, cheveux teints et frisés, joues couperosées avec des yeux de pierrot; il remplit avec dignité son métier de mouchard et d'agent interlope; aigri par une longue domesticité, il sert avec volupté les vices des princes, pour se venger des bourgeois. Élise, la cousine de Fénigan : une jeune veuve écervelée, toujours pavoisée de costumes éclatants, tête légère et bon cœur, capable de faire la coquette avec son cousin pour le distraire, capable aussi de ne pas lui garder rancune de son insuccès. Delcrous, juge à Corbeil : un ambitieux sec, en quête d'un avancement ou d'un mariage riche, tiraillé entre ces deux rêves. Surtout Mme Fénigan, mère de Richard : un type à la Balzac, une ménagère d'autrefois, alerte, énergique, avare, toujours en mouvement, avec son trousseau de clefs; une bourgeoise enrichie, dure, autoritaire; vraie belle-mère pour sa bru, elle adore son fils, mais le tient en bride et l'embrasse une fois l'an; elle est bonne au fond, mais d'une bonté froide et raisonnée; et l'on s'étonne vraiment, dans la seconde moitié du roman, de la voir si prompte à réparer ses torts, de la trouver subitement radoucie, affectueuse pour Lydie, charitable, prodigue même.

Pour cadre à toutes ces scènes de mœurs, un délicieux paysage, frais et vert, très varié d'aspect : châteaux et vergers des bords de la Seine, pêches aux verveux ou promenades en bateau, vallée de l'Yères, hautes futaies ou clairières des bois de Senart, le marché de Corbeil, et cette grande route

blanche, dont la physionomie changeante n'a point de mystère pour les personnages du roman. Ce joli coin de banlieue est peint avec un rare bonheur par M. Alphonse Daudet, qui le connaît comme personne, car presque tout cela se voit de Champrosay.

II

A travers ce drame et ces croquis de mœurs se poursuit une enquête psychologique, très délicate et très neuve, sur un thème vieux comme le monde et très classique : la jalousie.

On trouve dans la *Petite Paroisse* toute une galerie de jaloux. Chez tous, le sentiment reste le même au fond. Mais il se colore de nuances très diverses, devient burlesque ou tragique, violent ou veule, suivant le caractère, l'âge et la condition sociale des individus.

Une bien amusante et bien touchante figure, c'est le général duc d'Alcantara, un « don Juan cul-de-jatte », comme l'appelle élégamment son fils le petit prince. Le pauvre général passait naguère pour un vert-galant, et, pour son malheur, il s'en souvient. Il se souvient aussi qu'un jour il est tombé en extase devant Mme Lydie Fénigan en costume de chasse, et qu'une autre fois il l'a serrée de près dans sa loge de l'Opéra. Frappé de paralysie, sur son fauteuil à roulettes, il se désespère en songeant à cette amourette ébauchée. Sa passion s'exaspère, d'autant mieux que Lydie fait un peu la coquette avec lui, poussée par un vague sentiment de pitié. Et il enrage de voir son fils plus heureux que lui. Avant tout le monde, il a deviné leur secret. Il cherche par tous les moyens à les séparer, et souvent le vieux héros paralytique pleure à la dérobée. De cette jalousie qui le ronge il est bien puni d'ailleurs : dans son orgueil, quand il ne peut répondre aux provocations et aux insultes de Richard ; dans sa tendresse paternelle, quand on lui rapporte le cadavre de Charlexis. Et pourtant sa malheureuse passion survit à tout. Même quand il jure de venger son fils, un reste de jalousie se mêle à ce désir de vengeance : instinctivement, c'est le mari de Lydie qu'il désigne aux poursuites de la justice.

Jalouse encore, cette Rosine Chuchin, la femme de chambre de Lydie. Paysanne engourdie et fermée d'ordinaire, n'ouvrant la bouche que pour mentir, on la croyait une vraie marmotte. Elle se réveille tout à coup, quand elle soupçonne M. Alexandre de la délaisser pour la Sautecœur. Alors elle s'emporte aux gros mots, crache des injures à sa rivale, et, dans une rage de jalousie, la dénonce au père Sautecœur par une lettre anonyme.

Et ce père Sautecœur, ce vieux forestier dit « l'Indien », quel singulier cas de jalousie rétrospective ! Sa femme est morte depuis longtemps, mais il lui garde rancune de sa mauvaise conduite. Pour se venger, il s'est juré que du moins sa bru marcherait droit. Et il surveille la coquette, l'épie, la suit partout. C'est lui qui lâche le coup de fusil dont meurt le petit prince.

Mais ce ne sont là que d'amusantes silhouettes. Le jaloux type, dans la *Petite Paroisse*, c'est Richard Fénigan, une des plus heureuses créations de M. Alphonse Daudet.

Il va sans dire qu'il s'agit ici d'une jalousie toute sensuelle, car les auteurs de notre siècle ne connaissent plus guère la jalousie des classiques, qui était surtout affaire de sentiment. De plus, c'est une jalousie très motivée, où aucun doute ne reste sur le fait brutal, où par suite l'auteur n'aura pas la ressource de nous montrer l'incertitude d'une âme dévorée de soupçons. Mais là n'est pas encore la nouveauté : car l'étude de cette jalousie positive a déjà tenté bien des romanciers. La grande hardiesse de M. Daudet est d'avoir rompu avec la tradition du jaloux qui frappe et tue, pour nous peindre le jaloux résigné, un jaloux résigné qui n'est point ridicule.

La psychologie de Richard Fénigan peut sembler d'abord un peu sommaire : c'est justement pour cela qu'il est vrai. S'il avait une âme plus complexe, jamais nous n'aurions accepté la conclusion. Richard est un *instinctif*, un être doux, simple, indolent. Élevé à la campagne et dans l'isolement, il a toujours tremblé devant sa mère. C'est elle qui autrefois a rompu ses fiançailles avec Élise, et c'est elle qui l'a marié à Lydie. Avec son cou de taureau et sa grosse barbe, il est faible, d'une faiblesse d'enfant ; il est de ceux qui ne savent pas dire « non ». Il adore sa femme, mais il n'ose point l'aimer. Il ne l'a osé qu'une fois, après une soirée à l'Opéra, parce qu'il était à moitié ivre. Lui-même a ouvert sa maison au petit prince, qu'il admirait et dont il disait : « C'est votre enfant. » Et sa femme abandonne Richard, parce qu'elle le méprise.

Vous pensez quel désarroi un coup si brusque va jeter dans cette pauvre âme. M. Daudet y note avec une effrayante précision les progrès et les ravages de la jalousie. Tout d'abord, c'est un long étourdissement, une sorte de léthargie morale. Richard semble avoir oublié ; il reprend sa vie ordinaire, se remet à pêcher, jette l'épervier avec le père Chuchin, ou court les bois. Mais partout, sur ses pas, se lève l'image de Lydie. Alors il n'ose plus sortir, il s'enferme dans un pavillon et pense à l'absente, presque sans rancune. Un jour, il trouve dans un écrin des lettres de Charlexis. Subitement la jalousie apparaît, furieuse : il voit rouge. Souvent il aura de ces accès de violence ; mais chez un être aussi faible, ce ne seront jamais que des accès, bientôt suivis d'un

morne désespoir ou d'un oubli plus morne encore. Il parle de vengeance, tant qu'il ignore où est Lydie. Quand il l'apprend, une détente se fait en lui : car maintenant il croit tenir les coupables. Cependant il s'est épuisé dans ce long effort. Au moment de partir pour se faire justice, il se laisse engourdir par les coquetteries de sa cousine. Il y oublierait sans doute ses projets, s'il n'apprenait par hasard le retour du prince au château voisin. Il envoie alors provocations sur provocations au général, à Charlexis : l'un est absent, l'autre paralysé.

Dans ces menaces s'est usée peu à peu sa colère. Dès lors, il ne se fâchera plus que pour justifier sa faiblesse amoureuse : s'il ose une fois parler haut à sa mère, c'est pour l'accuser d'avoir amené tout le mal par ses querelles avec sa bru. Le désespoir et les beaux yeux de Lydie feront le reste. Il promet sincèrement de pardonner, mais il n'a pas la force de tenir sa promesse. Au moindre incident, c'est chez lui un nouvel accès, qui met aux prises l'amour présent et la jalousie du passé. Pour le délivrer de cette torture, il faut de longs mois, un voyage en Algérie, la mort du prince et les émotions dramatiques qui s'ensuivent. Enfin, le pardon est complet. Mais a-t-il vraiment oublié ? Lui-même, dans la dernière scène du roman, se plaint de « cette horrible blessure dont il sent bien qu'il ne guérira jamais ».

Vous voyez comme il est original et vivant, ce portrait de jaloux à la nouvelle mode. Une chose seulement me déconcerte : c'est l'énergie tranquille de Richard dans certains épisodes de la fin du roman. Ce n'est plus l'être faible et indolent du début. Ses bouffées de colère ne m'étonnaient point ; mais je ne l'aurais jamais cru capable d'une froide résolution. Voilà encore une conversion imprévue. Prenez-vous-en à la morale de la *Petite Paroisse*.

III

C'est qu'il se fait des miracles dans cette Petite Paroisse. Richard, comme sa mère et sa femme, y a trouvé son chemin de Damas. Le bonhomme Mérivet peut se frotter les mains : sa chapelle a conquis le château des Uzelles.

Le roman n'est donc tout à fait clair que si l'on se souvient du symbole. Dans tout le cours du récit, deux morales sont en présence et en lutte : d'une part, le curé de Draveil, un curé mondain, parasite des châteaux ; d'autre part, Mérivet, le jaloux consolé, le maniaque guilleret, et l'abbé Cérès, un saint homme de vicaire, timide et gauche, resté paysan. Tandis que recule la morale traditionnelle et bourgeoise, l'autre, la morale nouvelle, gagne peu à peu du terrain et pousse vers la Petite Paroisse les châtelains des Uzelles. — « A chacun selon ses œuvres ! » dit le curé. — « Pardonnez ! » répond le vicaire.

Voilà qui devient grave. Un sermon se cachait sous le conte. C'est un signe des temps. Il en a fait du chemin, le poète de la Provence ensoleillée, le biographe de Tartarin, le peintre ironique des mœurs parisiennes. Maintenant il prêche. Oh ! très spirituellement, et avec une pointe de malice. Mais enfin il prêche, et, quoi qu'en dise l'abbé Cérès, il y a bien du rapport entre ce sermon-là et ceux qui nous arrivent périodiquement de Russie ou de Norvège.

Le roman, du moins, y gagne-t-il ? Je ne le crois pas. Cette intervention miraculeuse de la Petite Paroisse a pour effet de fausser un peu le développement logique des caractères. Les miracles, sans doute, sont fort édifiants ; mais ils sont moins dramatiques. Sans la chapelle de Mérivet, la conversion de Richard, de Lydie ou de Mme Fénigan, eût été moins rapide et moins complète ; c'est dire qu'elle eût été plus vraisemblable.

Et en elle-même, que vaut-elle, cette morale du pardon à outrance ?

Prenez garde d'abord, ce n'est qu'une mode. Elle séduit aujourd'hui, parce qu'elle fournit une excuse à la faiblesse, en un temps où beaucoup de volontés sont malades et où s'efface la notion du devoir. Par d'ingénieux retours, avec toutes sortes de nuances et d'atténuations délicates, on nous ramène à la sensiblerie d'il y a cent ans, mais une sensiblerie triste et découragée. Dieu veuille que nos petits-fils ne se moquent pas trop de nous ! Mais nous leur préparons un bien amusant chapitre d'histoire littéraire, avec notre sensibilité *fin de siècle*, mêlée de mysticisme et de théories sociales. Puisque la mode en passera de ces pieuses oraisons, tâchons donc de l'abréger.

D'ailleurs, elles ne sont pas bien neuves, ces théories-là. Elles datent de plus de dix-huit siècles, du temps où Jésus prêchait le renoncement et l'espoir de la mort aux paysans de Galilée ou aux ouvriers des faubourgs. C'est la pure morale de l'Évangile. Elle est belle, incomparable, divine, et vous ne l'admirerez jamais assez : seulement, contentez-vous de l'admirer. C'est un idéal de moine et d'ascète, sur lequel il est bon de fixer parfois les yeux, mais qu'il ne faut pas essayer de transporter dans la réalité brutale. Très certainement, ce n'est pas la morale active d'une société qui veut vivre, et d'un homme qui veut l'aider à vivre. La preuve, c'est que le jour où le christianisme eut conquis le monde et voulut durer, il dut adopter des règles de conduite très différentes. Les sociétés vivent de justice et non de pardon. Leur prêcher toujours le renoncement et l'oubli, c'est les acheminer doucement et poliment à la mort. Sans les correctifs très sages qu'y ont apportés les Pères de l'Église, la pure morale évangélique ne va qu'à désorganiser peu à peu l'ordre social. Stric-

tement appliquée, elle mène les esprits à une sorte d'anarchie rêveuse et douce, très dangereuse, parce qu'elle fait le jeu des violents. Vous en trouvez une preuve dans le roman de M. Daudet. Cette théorie du pardon en tout et toujours peut séduire notre vague sentimentalité d'aujourd'hui, mais elle aurait vite fait de ruiner toute notion de famille. Elle légitime presque la folie sensuelle et les instincts vicieux. En prêchant cette belle morale, on pousse au mal ceux qui penchent du mauvais côté. Si sotte qu'elle fût, Lydie Fénigan ne serait point partie avec son collégien, si elle avait été bien sûre qu'au retour elle trouverait la porte fermée. — Mais nous y aurions perdu le beau roman de M. Alphonse Daudet.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

OPÉRA. — *La Montagne Noire*, drame lyrique en quatre actes, de Mme Augusta Holmès.

La plus difficile des épreuves, sinon la seule qu'aient à subir les pièces jouées, c'est la comparaison avec les refusées. A celles-ci, qui ont le rare mérite d'être inconnues, on est disposé à prêter toutes les qualités qu'on ne trouve pas chez les autres. Pour parler sans périphrases, le soir où l'Opéra nous a fait entendre la *Montagne Noire*, on pensait invinciblement aux autres œuvres moins heureuses, signées de noms gros de promesses ou de souvenirs, et il faut avouer qu'on les préférait résolument au « drame lyrique » de Mme Augusta Holmès. Et cela, au moins à l'heure qu'il est, doit sembler fort injuste. Je ne sais pas si, parmi les œuvres négligées, il en est de supérieures à la *Montagne Noire*, mais quant à l'insuccès du drame de Mme Holmès, je crois qu'il eût été facile de le prévoir.

Et d'abord, ce drame a le plus grand des défauts : il date de quinze ans. Et considérez le chemin que nous avons fait depuis trois lustres. Les drames de Wagner ont conquis notre théâtre ; il est fort possible que le public n'en comprenne pas jusqu'au fond les incomparables beautés ; il en a subi l'influence, tout au moins ; et, s'il montre encore quelque attachement reconnaissant pour des opéras qui lui donnaient jadis la « joie musicale », il n'accepterait plus aujourd'hui, cela est à peu près certain, une œuvre conçue selon les anciennes formules. Or, en dépit de son titre, la *Montagne Noire* est un opéra traditionnel avec tous les « agréments » du genre. Ajoutez que Mme Holmès avait comme une réputation d'audace frémissante, qu'on devinait on qu'on croyait voir en elle un tempérament hardi de dramaturge et de musicien... De sorte qu'à la déception apportée par l'œuvre même, est venue se joindre en quelque sorte une nouvelle déception, par ce qu'on attendait de l'auteur.

Il n'y aurait là que demi-mal ; mais l'organisation de notre première scène lyrique est telle qu'il est très grave de faire un mauvais choix. Le nombre des œuvres nouvelles est si restreint qu'un manque de discernement ne fait pas seulement tort à tel ou tel musicien, — Mme Holmès est aussi intéressante que quiconque, — mais porte un dommage sérieux au public et à l'art musical. C'est à ce point de vue qu'on désirerait, chez les directeurs de l'Opéra, un examen un peu plus approfondi, un peu plus raisonné. Ici l'échec était inévitable ; le moindre « lecteur » eût pu le prédire à coup sûr.

Le poème, d'abord. — Mme Holmès, nous a-t-on dit, a voulu mettre en scène le conflit entre l'amour et le patriotisme. Cela est fort bien, et ce sujet pouvait assurément fournir un bon drame. Elle a placé son action dans le Montenegro, au temps des luttes contre les Turcs. Pour représenter les deux éléments de la cause, elle a imaginé deux personnages : Mirko, l'amour ; Aslar, la patrie. Et si la patrie n'a pas besoin d'être « figurée », si le patriotisme s'entend de soi-même, l'amour a besoin, au contraire d'un objet visible et « particularisé ». Mme Holmès a donc créé le personnage de Yalma, captive turque. C'est entre ces trois héros que se nouera l'action. Mirko s'éprendra de Yalma et voudra tout quitter, patrie et famille, pour la suivre ; Aslar s'interposera, et, si vous voulez pousser les choses au tragique, il finira par poignarder Mirko, l'aimant mieux mort que traître à la patrie. Et, pour donner plus de tension au drame, imaginez que Mirko et Aslar sont des « frères d'armes » :

> Je jure de sauver ton honneur de chrétien,
> Fût-ce au prix de mon sang, ou fût-ce au prix du tien !

Car c'est ainsi que s'entend la fraternité d'armes dans le Montenegro.

Jusqu'ici rien de mieux. Peut-être y a-t-il quelque chose d'un peu conventionnel dans les personnages : Mirko l'amoureux éternellement faible, Aslar le héros sans peur et sans reproche, et surtout Yalma, l'inévitable captive, la séductrice fatale. Et peut-être même le moyen qu'a pris Mme Holmès, — extérioriser par la présence d'Aslar le drame « intérieur » qui se passe dans l'âme de Mirko, — n'est-il pas d'une incontestable originalité ? Mais passe encore ! Le malheur, c'est que Mme Holmès, une fois ses trois héros posés, a semblé manquer d'assurance. Elle leur a adjoint quelques personnages épisodiques : Dara, la mère patriote de Mirko (nouvelle « épreuve » d'Aslar) ; le Père Sava, un brave moine mis là seulement pour chanter une prière dont le rythme « désossé » ne voile pas assez la banalité, et enfin Héléna,

fiancée de Mirko, laquelle, en même temps qu'elle représente la patrie, étant de pure race monténégrine, représente pareillement l'amour chaste, en opposition avec Yalma. Et vous voyez déjà ce que le sujet principal du drame va perdre de force en face de la rivalité des deux femmes. Jusqu'à la fin du second acte, l'idée de patrie est à peine visible : on s'intéresse seulement à la lutte de Yalma et d'Héléna, au triomphe possible de l'une ou de l'autre. Et tout le rôle d'Aslar consiste à faire quelques remontrances à Mirko avant qu'il n'ait fui avec Yalma et à soupirer un finale avec chœurs lorsqu'il s'est laissé entraîner par elle. Ce *pur simple* ferait mieux de courir après son frère. A partir du troisième acte, Héléna disparaît ; c'est Aslar qui prend sa place : plus de lutte entre deux femmes, lutte entre Mirko et Aslar. Mais, malheureusement, Mme Holmès n'a pas osé aller jusqu'au fond du drame ; — peut-être aussi la « discussion » entre les deux hommes eût-elle été trop uniquement de raisonnement, et, par suite, peu musicale ; — elle n'a pris du drame que l'extérieur, et, dès lors jusqu'à la fin, c'est toujours la même scène : « Laisse Yalma !... — Mais je l'aime ! — La Patrie !... — L'Amour !... » Peu nous importe, après cela, que Yalma décoche un coup de poignard dans le flanc du brave Aslar : ce n'est qu'un épisode arbitraire. Et faut-il signaler en passant certains moyens de théâtre un peu offensants, comme celui-ci ? Aslar rejoint Mirko ; Yalma s'est endormie : Mirko, à demi convaincu, va suivre Aslar : « Un dernier baiser !... » Et le baiser, naturellement, réveille Yalma, qui sort ses cantilènes les plus enflammées !...

Vous le voyez, le poème, pris dans ses lignes principales, a quelque chose à la fois de conventionnel et d'incertain. Personnages de cantate ! a-t-on dit. Oui, mais moins par eux-mêmes que par la manière dont ils sont présentés et l'insuffisance des caractères. Si, maintenant, vous voulez suivre l'œuvre en détail, vous vous heurterez à chaque pas à des épisodes, à des hors-d'œuvre qui n'ont rien à voir avec l'action. Au moins une fois par acte (au finale) et quelquefois deux, le drame s'interrompt pour permettre au musicien de faire entendre des chœurs d'hommes ou de femmes, pas bien originaux d'ailleurs, et dont le moindre tort est d'être inutiles.

Au premier acte, c'est, après le début assez mouvementé et dramatique, la longue scène du serment et le *brindisi* (ma foi ! je ne trouve pas d'autre mot) accompagné par une centaine de joueurs de guzla... et, chose assez surprenante, ces guzlas sont exprimées musicalement par les cuivres : l'effet est ahurissant de ces figurants faisant le geste de gratter leurs cordes grêles, tandis qu'à l'orchestre mugissent les trombones. — Au second acte, cela est bien pis : chœur de soldats annonçant le lever de l'aurore ; chœur de femmes se rendant au travail ; chœur militaire (bien banal, hélas !), et enfin, lorsque Mirko et Yalma ont disparu, le terrible *arioso* d'Aslar, tandis que les chœurs attendent la fin de l'air pour leur « rentrée ». — Au troisième acte aussi, intervention des chœurs, après qu'Aslar a été frappé (et ce n'est vraiment pas le moment !). Quant au quatrième, il est rempli aux trois quarts par les chants et les danses des compagnes de Yalma, hors-d'œuvre s'il en fut jamais. Et je ne parle que des chœurs. Ce serait bien autre chose si je cherchais tous les airs plaqués sur le drame.

Encore, pour le poème, — nous en avons vu de si lamentables ! — pouvait-on passer outre. Mais la musique ! Certes, je comprends fort bien que l'idée soit venue à un directeur de monter une œuvre de Mme Holmès. Même en négligeant le succès très vif qu'avaient obtenu certaines de ses compositions, on sentait en elle un tempérament dont l'ardeur frémissante semblait parfois faire éclater le cadre étroit où elle enfermait son inspiration. Et ce compositeur de romances avait sans doute assez complètement manqué son *Ode triomphale ;* mais la « musique officielle » est une besogne ingrate ; et l'on se souvenait des *Argonautes*, de *Pologne* et surtout d'*Irlande*. Ajoutez qu'en dehors de ce tempérament Mme Holmès avait, musicalement parlant, une manière de personnalité : la « forme » de ses compositions avait quelque chose qui les distinguait et les faisait reconnaître parmi les compositions analogues. Et cela n'est pas sans valeur. Car, — si la « personnalité » se manifeste d'ordinaire par le caractère général de l'œuvre, par la manière personnelle d'exposer et de développer les idées, par le style et par le caractère des thèmes, — elle s'obtient aussi malheureusement par l'abus des mêmes effets répétés, à satiété. Et si Mme Holmès « boit dans son verre » à elle, il faut bien reconnaître que ce verre est bien, bien petit. Une phrase large et langoureuse, coupée de temps à autre par un triolet (oh ! ces triolets, dans la *Montagne Noire !...*) et retombant mollement sur la cadence finale. C'est assez, sans doute, pour écrire des mélodies originales ; ce n'est pas assez pour un opéra. Ici l'abus des mêmes effets donne une lassitude intolérable... De plus, le tempérament de Mme Holmès semble ignorer l'art des nuances et des transitions, et cela surtout est indispensable pour un « drame lyrique ». Ses personnages rugissent ou roucoulent, il n'y a pas de milieu ; enragée ou pâmée, sa musique oscille entre ces deux extrêmes aussi fatigants l'un que l'autre à la longue. Puis, c'est des réminiscences, des réminiscences d'un ordre assez singulier : çà et là un thème de Wagner apparaît, comme le thème de l'*Épée*, qui ouvre audacieusement le prélude, ou le souvenir de la *Marche des dieux* qui,

si je ne me trompe, soutient le serment de fraternité. Mais, le thème posé, si l'on en vient au développement, voici qu'il se fond, qu'il s'édulcore : parti de Wagner, nous voici avec Gounod ou M. Massenet, M. Massenet surtout.

Et l'orchestre semble de même hésiter entre deux extrêmes : des cuivres, puis des flûtes ou des cordes à l'aigu, et « rien au milieu ». Enfin, — et ce n'est pas la surprise la moins fâcheuse de la part d'un compositeur qui fut une chanteuse de talent, — on dirait que Mme Holmès ignore complètement l'art d'écrire pour les voix. Pour elle, une voix de soprano est une voix qui peut donner à l'occasion des notes élevées : pour ce qui est du « registre », de la « lessiture », aucun souci ! Le rôle de Yalma est écrit pour contralto avec quelques notes aiguës jetées çà et là. Celui d'Aslar est véritablement inchantable, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la voix de baryton...

De là encore, dernière cause d'échec, l'insuffisance de l'interprétation. Peut-on vraiment reprocher à Mme Bréval et à M. Renaud de ne pas donner les notes exorbitantes (au sens propre du mot) dont Mme Holmès a agrémenté leurs rôles ? Des sons étouffés et des cris : on ne perçoit guère autre chose. M. Alvarez est un peu mieux partagé : son rôle, un peu tendu, est plus raisonnablement écrit. Mlle Bertet rend avec une aimable indifférence le personnage d'Héléna. J'adore la voix pure et solide de Mme Héglon : elle la fait sonner à merveille dans les quelques phrases de Dara. M. Gresse est toujours M. Gresse. — Beaux décors, costumes exacts ; quant à la « mise en scène »... Mais il faudra que nous en parlions sérieusement un de ces jours.

Puisque cet article est uniquement musical, je veux au moins signaler une excellente interprétation de *Freischütz* chez M. d'Harcourt. Exécution plus délicate que de coutume, et des mouvements... faut-il donc dire ?... des mouvements absolument raisonnables, surtout pour l'ouverture. Interprètes plus que convenables. M. Vergnet moins endormi qu'à l'ordinaire. — Je m'en voudrais de ne pas dire un mot des quatre séances de musique de chambre données par M. Paul Braud. Nous y avons entendu, avec l'admirable quintette de César Franck, un délicieux quatuor de M. Gabriel Fauré, le plus « exquis » des musiciens, l'intéressant et beau quatuor de M. Vincent d'Indy, et l' « amusant » trio (le 2e) de M. Camille Saint-Saëns. M. Paul Braud est un pianiste qui aime la musique !...

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

Prévenus et condamnés chinois.

L'opinion publique a été, en ces derniers temps, vivement remuée par le récit des supplices atroces que les Chinois ont cru devoir infliger à leurs chefs militaires, non pas convaincus, mais soupçonnés d'avoir pactisé avec l'ennemi, ou simplement d'avoir favorisé, même inconsciemment, les dispositions de tactique et de stratégie qui l'ont conduit à la victoire.

Dans le monde tout est relatif, et la barbarie chinoise ne connaît pas les douces punitions. La torture, là-bas, répond à notre instruction judiciaire ; elle se renouvelle à l'audience, et la mort, sous les formes les plus diverses, mais toujours cruelles, remplace nos mois de prison. Les généraux découpés vivants, cassés en petits morceaux, brûlés à petit feu, ne sortent pas du commun des condamnés. Ils ont été jugés sur le même pied qu'un fraudeur, qu'un bandit ou qu'un assassin vulgaire, et la compassion publique ne s'est pas plus occupée d'eux que d'un criminel ordinaire.

En Chine, la douleur n'effraie et n'émeut personne. Le peuple assiste à une exécution comme à un spectacle courant, sans passion, sans curiosité malsaine, et le patient subit son sort, sans plaintes et sans murmures. Il marche au supplice comme il se rend, chez nous, à la prison. C'est une vérité qui a souvent été contée, qui a fourni matière à une infinité d'articles à sensation, mais qui n'a jamais été présentée dans ses détails, dans sa forme rigoureuse et dans son expansion complète. Un article récent du *Century* comble à souhait cette lacune. Il prend le prévenu à sa prison préventive, le conduit au tribunal, et le mène, à travers la série des tortures inquisitoriales et des châtiments préparatoires, jusqu'à la cour des supplices, où se termine sa vie sur un excès, patiemment amené, de souffrance et de révolte cérébrale.

L'auteur de cet article a choisi pour théâtre de ses investigations l'établissement modèle de Canton où se trouvent réunis la prison, le palais de justice et la place des exécutions.

A l'entrée s'élève un temple où sont exposées, comme en un cabinet de figures de cire, des scènes de toutes les tortures et de tous les supplices communément employés. C'est la chambre des horreurs de la justice chinoise, qui doit avoir pour but d'arrêter les citoyens sur la pente funeste du crime ; et, en vérité, le nombre des visiteurs de ce musée est considérable, mais il ne semble pas que le but qu'on s'est proposé soit atteint ; car, en dépit des machines à scier, à limer, à couper, à briser et à moudre les membres et les os, qui forment le fond de la répression chinoise, nul peuple, plus que l'agglomération du Céleste-Empire, n'est réfractaire aux principes de la morale, du mien et du tien, et du tuer pour vivre. Vole, tue qui peut en Chine ! La cangue est pour tout le monde ; le bâton, le scalpel et la pince ne comptent pas ; et les abominations finales prêtent plutôt à rire qu'à autre chose.

En sortant de ce Conservatoire des arts coercitifs,

notre auteur se dirigea vers le Palais de Justice. Il y faisait très chaud, et il lui fut répondu qu'on ne savait pas exactement si le juge viendrait. En attendant, il avait tout le loisir de visiter la prison, et c'est ce qu'il fit.

Aimable prison, en vérité, sans murs et partant sans grillages, une prison en plein air, paillottée contre le soleil, presque gaie d'aspect. La porte d'entrée n'a point de gardes, et de même, à l'intérieur, aucun uniforme ne trahit la présence d'un soldat ou d'un gardien. Des enfants jouent dans les allées et quelques femmes seulement s'arrêtent, curieuses, devant les cases où se tiennent les prisonniers. Dans une sorte de cage, aux barreaux en bois si minces qu'un simple canif eût suffi à les couper, une vingtaine d'hommes à la figure mauvaise se tenaient accroupis, liés les uns aux autres par les jambes au moyen d'une chaîne aux chaînons pleins et longs d'une coudée : ils étaient fort sales et semblaient indifférents à ce qui se passait autour d'eux. Aussi notre visiteur ne fut-il pas peu surpris d'apprendre que ces misérables étaient condamnés à être décapités et que l'ordre d'exécution pouvait arriver d'un moment à l'autre. D'autres cages suivaient, séparées les unes des autres par des allées, et comme leurs portes étaient ouvertes, les prisonniers et les prisonnières allaient et venaient, sans que personne prît garde à eux. Une seule femme était enchaînée. Convaincue d'avoir empoisonné son mari, elle était condamnée au *ling-chee*, c'est à-dire à être découpée vivante en morceaux. La malheureuse, qui paraissait appartenir à la classe aisée, ne montrait aucune angoisse; sa figure ne trahissait aucune émotion; elle s'entretenait tranquillement avec la fille d'un geôlier.

Après avoir erré à travers les prisons et les allées qui les séparent, l'auteur et son guide pénétrèrent dans un bâtiment très sombre où trois hommes étaient à la cangue, la tête, les mains et les pieds passés dans un massif panneau qui les maintenait dans une posture accroupie. Des mouches et des moustiques, dont ils ne pouvaient se débarrasser, leur rongeaient littéralement la figure et les membres. Ils étaient condamnés à mourir là de faim et de fièvre; mais aucun d'eux ne se plaignait.

Saisi d'horreur et pris à la gorge par la buée nauséabonde qui s'échappait de cet antre, l'étranger rebroussa chemin et revint au Palais de Justice pour voir si le juge était arrivé. On ne l'avait pas encore vu, mais il viendrait probablement, car il avait fait citer des prisonniers. Ceux-là ne tardèrent pas à se montrer. Un bruit de chaînes annonça la venue du premier. Il entra seul, lentement, et alla s'asseoir sur un banc, dans un coin de la salle. Un second suivit, également seul; celui-là avait aux jambes des plaies hideuses causées par les anneaux de sa chaîne, mais il ne semblait point y prendre garde. Puis vint un pauvre diable, le cou et les mains passés à la cangue, mais les jambes libres. Il s'assit, ou plutôt se laissa tomber à terre, où il resta sans bouger, très indifférent, en apparence, à ce qui se passait autour de lui.

— C'est un pirate dangereux, déclara le guide.

Trois hommes, enchaînés l'un à l'autre par les jambes et par le cou, s'avancèrent ensuite, les bras ballants. Un quatrième les suivait à quelque distance, sans entraves, affectant de ne les point connaître.

— Celui-là, c'est un geôlier, compromis dans une histoire de jeu; son affaire n'est pas bien claire.

Entre temps, la foule avait peu à peu rempli la salle; il y avait là des hommes à l'air indolent, des vieillards à l'affût d'une distraction, et des femmes, dont plusieurs allaitaient leurs enfants. Notre auteur ayant ôté son chapeau pour s'essuyer le front, car il faisait très chaud, ce fut, pour l'assistance aussi bien que pour les prévenus, une cause d'hilarité qui ne cessa qu'à l'arrivée du juge.

Ce magistrat, un petit vieux, souriant et d'aspect débonnaire, prit place devant une table où il posa ses papiers. Un serviteur lui tendit un éventail, dont il joua très gracieusement, et l'audience commença.

D'eux-mêmes, et sans qu'on les eût appelés, les hommes enchaînés s'avancèrent gravement, se prosternèrent, le front collé à terre, et finalement demeurèrent à genoux. Le juge fouilla dans ses dossiers, et, d'une voix douce et bienveillante, débita les prodromes de l'accusation; mais bientôt son organe, s'échauffant, devint criard, et le geste s'en mêlant, il eut bientôt l'air d'un diable en colère. Les accusés se mirent alors de la partie, criant et gesticulant à qui mieux mieux. Deux interprètes, convoqués pour la cause, car les Chinois ne se comprennent pas toujours entre eux, hurlaient et se démenaient plus fort que tout le monde; enfin, en dernier lieu, le geôlier, faisant irruption dans le prétoire, mit le comble à cette scène d'épilepsie judiciaire, en sautant devant le juge comme un clown en gaîté.

Cette scène bouffonne fut interrompue par l'entrée de deux coolies qui apportaient sur une civière un homme, ou plutôt ce qui restait d'un homme, vivant encore. C'était la victime de la querelle de jeu annoncée par le guide. A sa vue les prévenus et le geôlier furent pris d'une vive inquiétude; leur teint devint d'une couleur citron clair; ils ne répondirent pas aux questions du juge transmises par les interprètes. Alors, trois policiers, sortis de la foule, s'avancèrent, et, sans un signe, sans un ordre, décrochèrent de la muraille des triques qu'ils choisirent avec soin.

Le geôlier passa le premier à la question. Il fut étendu ventre à terre. L'un des hommes lui lia les jambes avec une corde et s'assit dessus; un autre se mit à genoux sur ses épaules, et le troisième, faisant face au juge, commença son office.

Le bambou siffla dans l'air et un cri qui n'avait rien d'humain ébranla la salle. Mais ce détail n'arrêta pas l'exécuteur, dont l'adresse était extraordinaire. Il se vantait de frapper quatre-vingts coups à la minute, et il était plutôt en avance qu'en retard sur ce chiffre. De plus, il ne déviait jamais de l'endroit qu'il avait choisi, au gras de la cuisse droite. Comme le fait observer notre Américain, une saucière de petite dimension aurait tenu sur la place atteinte par la bastonnade. Deux cents coups furent ainsi consciencieusement et prestement appliqués.

Les accusés subirent le même sort; mais, au troisième, notre voyageur en eut assez. Vainement son guide voulut le retenir, en lui disant qu'il perdait la plus intéressante partie du spectacle, le pirate devant passer à la question suspendu par les pieds; il quitta le tribunal, heureux de respirer l'air du dehors et de secouer ses

oreilles assourdies par les cris du juge, de ses interprètes et des patients. Mais il avait compté sans son *cicerone*, qui ne voulait lui faire grâce d'aucune curiosité. Le champ des supplices était proche, et l'on ne pouvait se dispenser de lui rendre visite.

— Y a-t-il une exécution aujourd'hui? demanda notre confrère.

— Hélas! non, fut la réponse.

Sur cette assurance, l'auteur se risqua sur le champ des supplices. Il questionna son guide:

— Les hommes que vous venez de voir, dit celui-ci, seront décapités sûrement, y compris le geôlier.

— Qu'ont-ils donc fait?

— Ils ont, comme je vous l'ai dit, dépouillé au jeu celui qui était sur la civière, puis ils l'ont battu et laissé pour mort.

— Ah! je comprends, on les tuera parce qu'ils ont voulu tuer.

— Non pas.

— Alors, pourquoi?

— Parce qu'ils ont volé, et volé au jeu, ce qui est le plus grand des vols. Quant au pirate, il subira le *lingchee*, c'est certain. Voilà ce que vous devriez voir. Je vous préviendrai, si vous voulez.

— Grand merci!

Et comme tout l'arsenal des instruments de supplice s'offrait à ses yeux, y compris les baquets pour le sang qui s'alignaient sur deux rangs, et les croix de Saint-André, sur lesquelles on découpe le patient, notre confrère fut pris d'un dégoût suprême, et, sans détourner la tête, il s'enfuit et ne cessa de courir que lorsqu'il fut sorti de cet enfer.

De loin, le guide lui criait:

— Vous savez, je vous préviendrai, pour le pirate!

BULLETIN

L'INVIOLABILITÉ DE LA VIE HUMAINE ET LE DUEL [1]

...La pratique du duel est une violente iniquité. Elle est d'autant plus condamnable que, la plupart du temps, on se bat uniquement pour se conformer à des notions fausses sur la manière de comprendre le point d'honneur; en sorte qu'une provocation en duel n'a souvent d'autre cause qu'un simple froissement d'amour-propre ou d'orgueil. L'honneur, dans son acception élevée et vraie, exige que tout homme qui a commis une insulte reconnaisse ses torts et en exprime ses regrets, de même qu'il oblige l'offensé à accepter la réparation qui lui est offerte. En supposant que l'on se refuse à adopter cette ligne de conduite, une autre alternative se présente, la seule qui s'impose à un homme de cœur : le recours à l'arbitrage.

Ici encore, ainsi que dans la question des différends entre nations, il nous faut chercher le remède dans une nouvelle éducation de l'opinion publique, de manière à la rendre consciente de l'énormité du mal que nous attaquons. Il faut amener l'opinion à comprendre qu'il est impossible d'établir de véritables relations entre les hommes sur d'autres fondements que ceux du droit et de la justice.

Il me paraît superflu de raisonner la question au point de vue de la doctrine du christianisme. Quiconque se dit chrétien et admet le duel ou la guerre, ignore absolument les principes fondamentaux de la religion qu'il professe.

Examinons maintenant si le duel peut être aboli et de quelle manière.

Comme preuve à l'appui, je suis heureux de pouvoir citer l'exemple de la Grande-Bretagne où cette iniquité a disparu depuis un demi-siècle. J'emprunte ce qui suit à l'ouvrage de Théodore Martin, *La Vie du Prince consort* :

Le prince Albert, époux de la reine Victoria, était sans cesse préoccupé d'améliorer l'état social de sa patrie d'adoption. Son attention fut attirée sur la question du duel par le fait suivant :

Dans un duel qui eut lieu entre beaux-frères, officiers dans l'armée, un des deux combattants fut tué. L'autre, avant de se résoudre à aller sur le terrain, avait enduré d'insupportables provocations.

C'était lui l'offensé; cependant ce malheur lui fut imputé comme un crime, sa carrière fut brisée, et tout cela à cause d'une rencontre à laquelle pas un officier en service n'aurait pu ni voulu se dérober. Cet incident produisit une vive émotion en Angleterre et le prince Albert en profita pour soulever la question de l'abolition du duel. Il comprit que si cette réforme aboutissait dans l'armée et la marine, elle ne tarderait pas à être adoptée par les autres classes de la société. La première personne qu'il consulta fut le duc de Wellington, qui jugea la mesure irréalisable, disant que c'était à l'opinion publique à se prononcer d'abord. Le prince proposa alors de constituer des tribunaux d'honneur, qui s'engageraient au secret et qui statueraient, par voie d'arbitrage, sur les différends entre officiers. Mais le duc objecta que l'institution d'une juridiction secrète exciterait un vif sentiment de réprobation. Le prince Albert n'en persista pas moins à chercher un moyen qui permît à un homme de rentrer en possession de son honneur, au sens qu'on est convenu d'attribuer à ce mot, sans le mettre dans cette cruelle alternative : ou de violer les lois de la religion et de l'État en se faisant meurtrier, ou de s'exposer à perdre l'estime de ses concitoyens et son rang dans la société.

Le remède fut enfin trouvé. Le cabinet anglais, saisi de la question, décida de modifier le Code militaire. En conséquence, en avril 1844, parut un décret dont les considérants portaient qu'il était « conforme au caractère d'un homme d'honneur d'offrir des excuses et une réparation pour les torts ou les injures dont il s'était rendu coupable, et honorable pour l'offensé d'accepter

(1) Extrait d'un rapport au Congrès de la paix à Anvers.

loyalement et cordialement les explications ou la réparation offertes ». L'article 98 du Code militaire fut en même temps modifié et stipula que « celui qui se bat en duel ou qui envoie un cartel, celui qui prend part à des démarches en vue d'une rencontre ou qui ne fait pas tous ses efforts pour l'empêcher, sera dégradé s'il est officier, ou subira toute autre peine disciplinaire qu'il est au pouvoir d'une cour martiale d'infliger ».

Quant à se demander si la loi ne devrait pas édicter la peine capitale contre le duelliste qui a tué son adversaire, une pareille question est sans objet. Jamais en effet l'opinion publique ne consentira à assimiler le duel au meurtre, attendu que, dans le premier cas, l'auteur du crime expose volontairement sa vie.

Les mesures prises par le gouvernement anglais pour supprimer l'usage du duel dans l'armée et la marine produisirent dans les autres parties de la population les heureux résultats prévus ; car, en général, on ne se battait dans le civil que pour se conformer à la tradition militaire.

Le progrès réalisé n'eut pas seulement pour effet d'abolir un grand mal moral, il eut une portée plus étendue en forçant les hommes à apporter dans leurs relations réciproques plus de modération et de courtoisie. En présence de l'impossibilité de régler désormais leurs différends suivant l'ancienne coutume, ils se soumirent à cette discipline supérieure qu'enseigne l'esprit de tolérance et de respect mutuel.

...En France, Voltaire flétrit l'institution du duel comme la relique d'une époque d'exclusivisme absurde et aristocratique. Rousseau déclare que « l'honneur est étranger à cette horrible et barbare institution, qu'un homme courageux méprise et qu'un honnête homme abhorre. » La Révolution abolit le duel, mais il fut rétabli sous le Directoire.

En 1835, un duel célèbre eut lieu entre Armand Carrel et Émile de Girardin dans lequel le premier fut tué. Treize ans plus tard, une émouvante manifestation vint rappeler à tous les esprits d'une façon saisissante le souvenir de ce déplorable événement. Le 2 mars 1848, un grand cortège composé d'ouvriers, de gardes nationaux et d'élèves de l'École polytechnique se rendit sur la tombe d'Armand Carrel. Soudain, on vit apparaître Émile de Girardin, qui souleva un enthousiasme indescriptible par le discours qu'il adressa à la foule. Il exprima, en termes touchants, son profond regret de la mort d'un si grand citoyen qui avait tant fait pour la cause républicaine ; puis il ajouta : « Le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire est de réclamer du gouvernement, qui a aboli la peine de mort, de décréter également l'abolition du duel. » En conséquence, l'année suivante, l'Assemblée législative fut saisie d'un projet interdisant le duel ; mais cette proposition fut rejetée.

En résumé, l'institution du duel est une honte pour la civilisation ; c'est une révoltante infraction à la loi morale en même temps qu'un désordre social. Elle fausse la conscience humaine.

D'autre part, un exemple concluant, celui de la Grande-Bretagne, est là pour prouver qu'il est possible de mettre fin à cette coutume barbare, par l'action combinée de l'opinion publique et des autorités militaires. C'est donc un devoir qui incombe à tous, dans chacun des pays intéressés, de protester hautement contre cette violation d'une grande vérité morale.

HOGDSON PRATT.

L'ALLIANCE FRANÇAISE ET LES CRÉDITS ALGÉRIENS (1)

Le bureau de l'Alliance française a obtenu une audience de M. le ministre de l'instruction publique et lui a remis la protestation suivante contre la réduction des crédits destinés aux écoles françaises de musulmans algériens, proposée par M. le rapporteur à la Commission du budget :

Monsieur le Ministre,

L'Alliance française, qui comprend plus de 2 900 adhérents et dont le rôle est de travailler à la propagation de la langue et des idées françaises dans le monde, s'est émue de voir M. le rapporteur du budget algérien proposer une réduction du crédit affecté à la construction des écoles françaises destinées aux indigènes musulmans.

Cette réduction, de 123 000 francs sur 400 000, aurait pour conséquence, non seulement d'arrêter net les constructions, pour lesquelles les crédits votés jusqu'à ce jour sont à peine suffisants, mais d'entraver pour longtemps le recrutement des instituteurs spécialement intruits en vue de ce service d'enseignement : 108 maîtres européens ou indigènes, sortis cette année ou devant sortir l'année prochaine des Écoles normales d'Algérie, ne pourraient, dès maintenant, être placés.

Si l'on tient compte des paroles décourageantes pour tout ce personnel d'élite qui ont été prononcées là même où ne devaient se faire entendre pour lui que des paroles d'encouragement, il n'y a pas à se dissimuler qu'on se trouve en présence d'un dessein arrêté, d'une campagne poursuivie en vue d'entraver le développement de l'éducation française parmi les indigènes et de réduire cette grande œuvre nationale aux mesquines proportions qu'elle avait il y a quinze ans.

Les plus éminents de vos prédécesseurs, Monsieur le Ministre, avaient compris que le moyen le plus efficace de concilier l'intérêt de la grandeur française avec les devoirs que la victoire même nous a créés à l'égard des indigènes était de compléter la conquête matérielle par la conquête des esprits. M. Jules Ferry était allé jusqu'à faire acheter les terrains nécessaires à la construction de certaines écoles dans la Grande-Kabylie et à prendre à la charge de l'État tous les frais de construction. Il considérait cette manière de procéder comme exceptionnelle ; mais il espérait donner par là un grand exemple

(1) Sur les crédits algériens, voyez la *Revue* du 16 février.

aux administrations et aux communes de l'Algérie; et, en effet, en peu d'années, il est sorti du sol près de deux cents écoles, instruisant environ 16 000 musulmans, et sur les bancs desquelles sont assis fraternellement les fils des colons européens et ceux des indigènes.

Le concours de l'Etat a été pour beaucoup dans ce progrès. De 1881 à 1887, la métropole se bornait à inscrire à son budget un crédit annuel de 45 000 francs. De 1887 à 1891, il a été de 219 000 francs. Après les discussions de 1891 dans les deux Chambres, sur le rapport de M. Burdeau à la Chambre des députés, sur le rapport de M. Combes au Sénat, la subvention pour constructions d'écoles a été portée à 400 000 francs. En outre, il a été décidé que les crédits pour l'accroissement du personnel enseignant seraient augmentés de 150 000 francs par an pendant une période déterminée. C'est la bonne volonté du Parlement qui a permis non seulement de construire de nombreuses écoles, mais de former un personnel dévoué et distingué : maîtres européens, recrutés parmi les plus dévoués de la métropole et de l'Algérie, maîtres indigènes pourvus des brevets français.

Les progrès en tous genres, dans le fonctionnement des écoles indigènes, sont attestés par de nombreux rapports d'inspection. Les indigènes, incertains et défiants au début, ont fini par comprendre les avantages de cet enseignement. Ils ont reconnu dans vos instituteurs, Monsieur le Ministre, de véritables bienfaiteurs; car beaucoup de ceux-ci, préparés à cette tâche par des études médicales élémentaires, leur ont apporté des secours dont les tribus étaient presque entièrement privées. Pour ne citer qu'un fait, il est de ces maîtres qui ont vacciné non seulement les élèves de leur école, mais les habitants de la tribu, et qui l'ont fait à leurs frais. En dépit d'affirmations contredites par les rapports d'inspection les plus sérieusement établis, il s'est produit un mouvement très remarquable, parmi les populations musulmanes, en faveur des écoles françaises. Il n'est pas vrai, comme on l'a prétendu, que cet enseignement doive, en se généralisant, multiplier les déclassés. Il n'a cet inconvénient que lorsqu'il opère sur de rares individus, ou sur des groupes peu nombreux.

C'est une surprise pour tous les voyageurs que de trouver aujourd'hui, dans cette Algérie que secouait, il y a vingt-quatre ans, la plus terrible insurrection, un si grand nombre d'indigènes parlant le français et tendant à s'assimiler beaucoup de nos idées.

Quand le succès vient enfin justifier les sacrifices de l'État et des communes, récompenser les efforts des ministres et du corps enseignant, est-ce donc ce moment qu'il faut choisir pour provoquer les musulmans à mettre en doute les généreuses intentions de la France, et, par des économies mal entendues, compromettre tous les résultats acquis?

Que s'est-il donc passé de nouveau et d'imprévu depuis le jour où le rapport du regretté Burdeau, rapport fondé sur de longues et consciencieuses études dans le pays même, concluait en proposant de consacrer et d'étendre les succès obtenus, par une dotation plus libérale de l'œuvre des écoles, et où le Parlement sanctionnait ces propositions par des votes presque unanimes!

Le nouveau gouverneur général de l'Algérie a été nommé et ses attributions ont été augmentées, précisément au moment où se manifestait, avec le plus d'éclat, la volonté arrêtée du Parlement et du pays, et précisément pour que cette volonté, dont M. Jules Ferry et M. Burdeau (à ne parler que des morts) étaient les représentants les plus éloquents et les plus convaincus, reçût sa pleine exécution.

Comment cette volonté pourrait-elle, en trois ans, s'être modifiée? Et pour quelles raisons? Celles qu'on a prétendu faire valoir contre l'œuvre des écoles indigènes, étonnent par leur peu de consistance. Ce sont presque les mêmes qu'on alléguait, au temps de M. Guizot et de M. Duruy, contre le développement de l'instruction primaire dans la métropole.

Il est possible que les constructions d'écoles soient une charge pour les communes d'Algérie comme elles l'ont été pour celles de la métropole. Mais, dans les communes *mixtes* et même dans beaucoup de communes *de plein exercice*, la majeure partie des revenus municipaux est fournie par les contribuables indigènes : n'est-il pas équitable d'en dépenser une faible partie dans l'intérêt intellectuel et moral des indigènes, surtout quand celui-ci concorde avec l'intérêt le plus élevé et le plus pressant de la puissance française? D'ailleurs, il vous appartiendra, Monsieur le Ministre, d'apprécier s'il y a lieu d'accorder à certaines communes de l'Algérie un concours encore plus efficace de l'État.

L'Alliance française est émue de voir que, tandis qu'elle lutte, avec de si faibles ressources, pour implanter la langue et les idées françaises dans les colonies et pays étrangers, la cause qu'elle défend soit à ce point menacée dans un pays français. Tout le bien qu'elle pourrait accomplir dans d'autres parties du monde ne saurait entrer en balance avec le mal que ferait en Algérie cette réduction injustifiée sur le budget des écoles.

Le découragement que ressent déjà le corps enseignant d'Algérie se communiquerait à tous les bons Français et à tous les amis de la France dans le monde entier.

L'Alliance, Monsieur le Ministre, en vous apportant sa protestation contre une menace de réaction et de recul, vous prie respectueusement et vous supplie de défendre, devant la Commission du budget et devant les Chambres, les crédits nécessaires à la continuation d'une œuvre de civilisation et de patriotisme. Elle vous conjure de ne pas admettre qu'une œuvre qui, depuis quatorze ans, sous tous vos prédécesseurs, a été en progrès continu, pour le plus grand avantage de l'Algérie et de la France, puisse subir, sous votre administration, son premier échec. Echec désastreux et de conséquences incalculables, car la question est maintenant posée entre ceux qui ne suivent, en Algérie, qu'une politique incertaine, toute d'expédients, pleine de dangers pour l'avenir, et ceux qui souhaitent de voir l'Algérie toujours plus française, et, par elle, la France toujours plus puissante dans le monde.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32154. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9 — 4e SÉRIE. — TOME III — 2 MARS 1895

LA POLITIQUE

28 février.

Nous voici menacés d'une nouvelle grève : c'est la grève des électeurs. Le chiffre des abstentions va croissant. On commence à s'en inquiéter dans la presse, dans le public : il était temps. Tel qui haussait les épaules quand nous parlions du vote obligatoire déclare aujourd'hui que, sans l'obligation de voter, le suffrage universel va faire banqueroute.

Un fait vaut quelquefois mieux, pour convertir les gens, que tous les raisonnements du monde. On a été frappé, il y a deux mois, à propos de l'élection du XIIIe arrondissement de Paris, de voir que près des deux tiers des électeurs n'étaient pas représentés. Il n'y avait cependant là rien de bien nouveau : souvent il était arrivé qu'un député fût élu par le tiers, même par le quart des électeurs, mais on n'avait pas paru s'en apercevoir.

Puis est venue l'élection de Lyon; il s'agissait de remplacer M. Burdeau : le candidat élu a eu 3 385 voix sur 11 611 électeurs, c'est-à-dire 29 pour 100.

Enfin, les élections municipales de Marseille. Cette fois, les chiffres sont tout simplement fantastiques. Il y a, à Marseille, 81 874 citoyens inscrits sur les listes électorales : 17 848 seulement ont pris la peine d'émettre une opinion. Faites la proportion : sur 100 électeurs, 22 sont allés voter, 78 sont restés chez eux.

Si nous continuons, le suffrage universel sera bientôt une duperie : des conseillers municipaux nommés par un cinquième de la population pourront administrer une des premières villes de France, des députés nommés par le tiers des électeurs feront les affaires du pays.

De deux choses l'une : ou il faut nous résigner à courber la tête sous le joug d'une minorité, ou il faut avoir le courage de dire hautement que le droit de voter n'existe pas sans le devoir de voter.

C'est un enfantillage de répéter, comme je l'entends tous les jours, qu'en obligeant l'électeur de voter on attente à sa liberté. Il y a dans la société un ensemble de charges dont je dois porter ma part, et autrement lourdes que d'aller de loin en loin déposer un morceau de papier dans la boite électorale. Serait-il plus exorbitant de me forcer à remplir mon devoir d'électeur pendant cinq minutes que mon devoir de juré pendant quinze jours ?

D'ailleurs, le vote obligatoire n'est pas une aussi grande nouveauté qu'on veut bien le dire. La loi du 13 août 1875 sur l'élection du Sénat oblige les délégués municipaux à voter : elle frappe d'une amende ceux qui n'ont pas pris part au scrutin. On ne voit pas par quel motif, si l'obligation de voter est admise quand il s'agit d'élire un sénateur, elle ne serait pas admise quand il s'agit d'élire un député.

Pourquoi ne pas dire que tout électeur, après trois abstentions non justifiées, sera rayé des listes électorales ? Les abstentionnistes auraient mauvaise grâce à se plaindre qu'on les prive d'un droit dont ils dédaignent de faire usage.

Le vote obligatoire, ce serait la sincérité du suffrage universel.

PAUL LAFFITTE.

FRANCE ET ALLEMAGNE

Aux jeunes Français.

La jeunesse actuelle, celle qui est née depuis la guerre, se pose tout haut des questions que ses devancières auraient à peine osé, naguère encore, agiter à voix basse.

« Toute politique mise de côté, êtes-vous partisan de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne? » telle est la question qu'adressait, ces jours derniers, à des écrivains de tout âge, un groupe de jeunes gens, au nom d'une petite revue des « jeunes ».

En d'autres termes (si j'ai bien compris), est-il permis d'aller à l'Allemagne? Et, si ce n'est en politique, au moins sur le champ neutre de l'art et de la science, avons-nous le droit de tendre la main aux Allemands? Pouvons-nous, comme Français et comme patriotes, voir dans les vainqueurs de Sedan autre chose que les ravisseurs de l'Alsace-Lorraine? — ou bien, retournant contre l'Allemand les leçons de ses maîtres d'outre-Rhin, devons-nous, partout et toujours, n'apercevoir en lui que l'ennemi héréditaire?

La question en effet vaut la peine d'être posée. Elle est de celles qui se lèvent naturellement devant les yeux inquiets des jeunes, et sur lesquelles les plus hardis d'entre eux sentent le besoin de mettre d'accord leur conscience de Français et leur intelligence d'hommes modernes.

I

Écartons-nous nos souvenirs et détournons-nous les yeux de la ligne bleuâtre des Vosges, aucun doute, me semble-t-il.

La France et l'Allemagne auraient toutes deux profit à un rapprochement intellectuel. Je ne suis pas, je l'avoue, de ceux qui redoutent de voir notre littérature française, notre esprit français étouffé ou dénaturé par un contact trop intime avec l'étranger. Ceux qui montrent de pareilles craintes témoignent de peu de foi dans l'originalité et dans la force de notre génie national. Encore, s'il n'y avait, en dehors de nous, qu'une seule nation, une seule civilisation, une seule littérature, on pourrait appréhender qu'en subissant l'ascendant d'autrui, nous ne tombions, vis-à-vis de l'étranger, dans une sorte de vasselage littéraire ou de servage intellectuel. Mais tel n'est pas le cas.

Jamais le monde de l'esprit n'a été, quoi qu'on en dise, plus vaste ni plus varié. Nous avons, près de nous ou loin de nous, en Europe même, de grandes et jusqu'à de petites nations, toutes bien vivantes, qui ont chacune leur littérature, et qui, en dépit de tout libre-échange intellectuel et de tout cosmopolitisme littéraire, gardent chacune leur originalité propre. Cette variété fait la supériorité de l'Europe, et elle est, pour les littératures modernes, une garantie contre tout asservissement durable. Germains ou Anglo-Saxons, Slaves, Scandinaves, Néo-Latins ne sauraient nous réduire sous le joug, ou nous y tenir longtemps, car ils ne nous tirent pas tous à la fois du même côté, et, par la diversité même, par le choc de leurs génies, ils nous offriraient toujours des moyens d'émancipation. — Or, dans cette Europe, ou mieux dans ce monde moderne, l'Allemagne de Guillaume II, le peuple allemand, le génie allemand, qui déborde en dehors des frontières politiques du nouvel empire, tiennent, en dépit de tout, une des premières places, — je ne dis pas la première, car, dans le royaume de l'esprit, je ne sais ni premier ni dernier. Tel peuple peut primer dans un domaine, tel autre peuple l'emporter dans un autre. Qu'importent les rangs? L'Allemagne est une grande nation, il suffit. Pour avoir été en guerre avec nous, elle n'a pas cessé d'être un des premiers acteurs de l'histoire, un des principaux facteurs de la civilisation. En temps qu'atelier d'érudition, par exemple, l'Allemagne demeure la première puissance du monde. Sur ce terrain, aussi, elle a pour elle les gros bataillons et la plus forte discipline.

Parce que, là-bas, sous les sapinières du Nord, les romanciers russes et les dramaturges scandinaves nous ont révélé des terres nouvelles et des âmes neuves, ce n'est pas une raison pour ne plus apercevoir, du Rhin à la Vistule, dans les plaines de l'Allemagne unifiée, que les casques à pointe qui reluisent sur le champ de parade.

Elle a bien changé, il est vrai, la vieille Allemagne, depuis que Mme de Staël nous l'a découverte; elle n'a, pour nous, que trop justifié les prédictions du méphistophélique Heine. Son génie absorbé, après la grande guerre, par les matériels soucis de l'armée et de la politique, nous paraissait, hier encore, étouffé sous la lourde cuirasse du caporalisme prussien. Cette terre germanique, autrefois si féconde en poètes et en penseurs, nous la croyions devenue à jamais stérile sous le rouleau niveleur de l'unité bismarckienne. Nous nous trompions : la *Deutsche Kultur*, dont les Allemands nous ont tant rebattu les oreilles, n'est pas morte. Le vieux tronc en apparence desséché n'a point perdu toute sa sève; il verdit et fleurit de nouveau, et pour la seconde ou la troisième fois, notre siècle finissant assiste à la naissance d'une jeune Allemagne.

N'en déplaise à notre vanité de vaincus, joyeux de prendre notre revanche sur les champs de l'art, l'Allemagne nouvelle n'avait peut-être pas tant mérité nos dédains. L'esprit allemand n'était pas tombé en léthargie; mais nous n'avions, pour lui, qu'un œil

distrait et méprisant; nous étions plus enclins à compter les canons et à dénombrer les régiments de l'Allemagne qu'à étudier ses savants ou à scander ses poètes. Jamais, chez nous, on n'avait autant appris l'allemand; et jamais peut-être l'Allemagne et le génie allemand n'avaient eu, sur nous, moins d'influence. De l'Allemagne prussienne on imitait l'armée; on imitait, ou l'on croyait imiter ses méthodes scolaires; on copiait, parfois on singeait mal à propos ses sergents et ses maîtres d'école. On prisait peu, en dehors d'étroits cénacles, ses écrivains et ses artistes. Beaucoup les regardaient comme de barbares envahisseurs qu'il fallait repousser du sol gaulois, et les patriotes se barricadaient bruyamment contre l'assaut des Niebelungen de la tétralogie.

II

Puis, entre les deux peuples, se dressait un écran qui arrêtait chez nous le rayonnement de la pensée germanique.

Il y avait naguère, — pourquoi en faut-il parler au passé? — il y avait, entre la France et l'Allemagne, un pays participant de l'une et de l'autre qui avait reçu de la nature, et plus encore de l'histoire, la mission de servir de lien intellectuel entre la patrie de Voltaire et la patrie de Gœthe, entre l'esprit français et l'esprit allemand. Ce pays, est-ce la peine de le nommer? c'était l'Alsace.

Tant qu'elle est demeurée aux mains de la France, depuis la Révolution surtout, l'Alsace a fidèlement rempli cette haute mission. Elle a été un loyal interprète entre les deux pays, entre le Welche gaulois, fils des deux Rome, et le Germain, héritier d'Arminius et de Luther, traduisant l'une à l'autre, avec un amour patient, les deux nations auxquelles, par ses fibres intimes, elle tenait diversement, mais presque également. Cet interprète séculaire, l'esprit allemand l'a perdu en 1870. L'Allemagne victorieuse lui a fermé la bouche; elle lui a défendu de parler français, elle lui a enjoint de désapprendre les idées françaises. L'Alsace a été murée dans le Reichsland; on lui a interdit de tourner la tête de notre côté; pour elle, désormais, les Vosges barrent l'horizon.

J'en demande pardon aux Allemands; je ne voudrais pas avoir l'air de récriminer contre le verdict des armes; ma fierté de Français et de vaincu me l'interdit. Je constate seulement un fait dont la France n'est pas la seule à souffrir. Avant 1870, l'Alsace nous unissait; depuis le traité de Francfort, l'Alsace nous sépare.

L'Alsace française était un pont entre les deux pays, entre les deux génies; — l'Alsace allemande, l'Alsace « terre de l'empire », est un mur entre les deux nations, — un mur opaque qui intercepte entre elles le passage de la lumière et de la chaleur.

Je crains que l'Alsace aux mains de l'Allemagne ne soit, de longtemps, en état de reprendre son rôle ancien, cette fonction historique d'interprète attitré entre les deux peuples. L'Alsace ne demanderait pas mieux : elle n'a pas cessé de croire que telle est sa vocation; mais je doute que sous le sceptre ou sous l'épée du César allemand, elle se sente de longtemps apte à y revenir. Car, au rebours de notre ancienne administration française, — de cette administration centralisatrice, si portée pourtant à l'unification et à l'uniformité, — tout l'effort de l'Allemagne et de l'administration prussienne est d'effacer du sol alsacien et de l'âme alsacienne l'espèce de dualité qui faisait l'originalité de cette noble, de cette unique Alsace, entre toutes les provinces des deux pays voisins.

L'Allemagne, jalouse de biffer deux siècles d'histoire, s'en prend à tout ce qui peut rappeler à la terre d'empire les gloires et les souffrances partagées en commun avec la France. L'Allemagne travaille à détruire, dans le pays conquis, la culture mi-partie que lui avait donnée l'histoire, son enfance germanique, sa jeunesse française. L'Allemagne s'efforce d'arracher du sein de l'Alsace son âme ancienne d'essence double, pour lui en insuffler une d'essence purement germanique. Et ce faisant, l'Allemagne semble ne pas comprendre que, sous prétexte de purifier le *Reichsland* de toute influence étrangère, de le laver de toute souillure welche, elle travaille à dénaturer sa conquête, à la dénationaliser, pour la ravaler au rang d'une simple Marche du nouvel empire, impropre à tout autre rôle qu'à celui de polygone ou de camp retranché.

Pour ma part, je ne demande pas aux Allemands de nous rendre l'Alsace : ce qui a été pris par les armes n'est d'habitude repris que par les armes. Les Allemands ont fait valoir sur nos anciennes provinces les titres périmés du Saint-Empire Romain, après une prescription de deux ou trois cents ans : ils ne sauraient s'étonner si, tout en souhaitant passionnément la paix, nous voyons encore, après vingt-cinq ans de séparation, l'Alsace et la Lorraine passer dans nos rêves. Nous n'aurions plus de pensée pour les deux séparées involontaires que notre mémoire serait bien courte; et je ne vois point pourquoi notre mémoire serait moins longue que celle des Allemands. Nous pouvons, nous aussi, savoir nous souvenir et savoir attendre. Une nation aussi vieille que notre France peut être patiente. Un siècle n'est guère qu'une année dans la vie d'un peuple, et l'histoire a des retours imprévus : l'avenir peut tenir en réserve, pour les générations futures, des combinaisons insoupçonnées de la nôtre.

Je ne demanderai donc pas aux Allemands de nous

rendre l'Alsace-Lorraine, bien que cette restitution valût peut-être mieux pour la sécurité du nouvel empire que tous les forts de Metz et de Strasbourg. Je ne demanderai même pas aux Allemands, — comme l'osent faire, en dehors de nous, tant d'Européens et d'Américains (1), — de nous rendre la Lorraine de langue française. S'ils avaient voulu nous faciliter la résignation et préparer la réconciliation, ils n'auraient pas annexé Metz et porté leurs canons en avant de la Moselle. — Peut-être même, en braquant, des hauteurs de Metz, la gueule de ses krupps sur la route de Paris, l'Allemagne nous a-t-elle, depuis vingt-cinq ans, rendu, malgré elle, le plus grand service qu'un peuple puisse rendre à un autre. Car c'est elle qui, en dépit de toutes nos discordes intestines, a resserré notre cohésion nationale. Sans elle, je ne sais jusqu'où nous aurait entraînés la fureur des partis; sans la sentinelle qui nous épie du haut des forts de la Moselle, peut-être la France se serait-elle déchirée de ses propres mains. — Je ne demanderai donc pas aux Allemands de nous rétrocéder l'Alsace ni la Lorraine; je ne leur demanderai point de les rendre à elles-mêmes: ce serait encore trop exiger d'eux, aujourd'hui. Aux nouveaux maîtres de la terre d'empire, je ne demanderai que de la traiter avec plus d'équité et plus de douceur, que de l'affranchir de l'inique régime de la dictature. Ils savent que l'Alsace-Lorraine enchaînée ne se révoltera pas : ils peuvent relâcher les liens qui l'étreignent; — en ne le faisant point, ils montrent peu de confiance dans la légitimité de leurs droits allemands et peu de foi dans l'ascendant de la *Deutsche Kultur*.

III

Laissons donc l'Alsace; elle ne pourra plus, de longtemps, servir d'intermédiaire entre l'Allemagne et nous. D'intermédiaire entre les deux nations, nous ne pouvons plus guère en invoquer d'autres que la Religion ou la Science, que la Littérature et l'Art, — si toutefois les deux peuples savent encore se comprendre. Voilà les médiateurs qui s'offrent à nous; gardons-nous de les repousser.

Science, Religion, Art, sont de grandes puissances pacificatrices. Elles planent au-dessus des rivalités nationales; elles savent rapprocher les peuples en les haussant au-dessus d'eux-mêmes, au-dessus de leurs rancunes d'un jour ou d'un siècle, au-dessus de leurs intérêts et de leur égoïsme, au-dessus de ce qui passe et de ce qui sépare, pour les élever à ce qu'il y a d'immortel dans l'homme et dans l'humanité.

Laissons-les, ces puissances conciliatrices, accomplir leur œuvre divine de rapprochement et d'apaisement. N'essayons pas de nous raidir contre elles. N'écoutons pas ceux qui nous conseillent de nous tenir enfermés dans notre orgueil ou dans notre ressentiment, comme dans une prison murée. Ayons nos fenêtres ouvertes, toutes grandes, à tous les vents de l'esprit, et, s'il en est besoin, perçons-en de nouvelles dans toutes les directions, vers le Nord et vers le Midi, vers l'Occident et vers l'Orient.

Il y a une forme de patriotisme basse, étroite, intolérante, imbécile, dont il faut nous défaire à jamais. Nous avons eu trop longtemps à rougir des niais fanatiques qui mettaient leur gloire et qui mettaient leur amour de la France à barrer l'entrée de nos villes à la barque du cygne de Lohengrin : voilà une déformation du patriotisme dont il faut guérir. Aujourd'hui, enfin, la barque du cygne a forcé les murs de Paris; la Walkyrie germanique fait résonner de ses appels le ciel de l'Opéra, et, scandale pour les faibles d'esprit! les acteurs français se font applaudir en jouant des drames allemands. De quelque part qu'il surgisse une œuvre de beauté ou de vérité, quand elle sortirait des eaux de la Sprée ou de l'Oder, que ce soit un chant, un poème, un drame, un roman, une histoire, ouvrons-lui joyeusement les portes de la France, ouvrons-lui nos théâtres et nos écoles, — ouvrons-lui surtout nos intelligences et nos âmes.

Telle est encore, pour les patriotes, la meilleure façon de servir la France. Nos jeunes gens l'ont senti, et nous les en devons louer. Ils ne craignent pas d'aller à l'Allemagne; ils ne se cachent plus pour aller à elle. Si je les comprends bien, ils n'ont pas de haine pour les Allemands. Que d'autres s'en indignent, que des esprits attardés leur en fassent un grief; pour moi, en vérité, je ne le puis.

Qui donc, il y a vingt ans, prétendait inoculer à nos enfants la haine? Certains y voyaient une force pour les revendications de l'avenir. Ils croyaient, par la haine, aider à redresser la France en la raidissant, à jamais, contre ses vainqueurs. Il leur semblait, en lui apprenant à haïr, creuser un fossé infranchissable entre la France nouvelle et les abaissantes compromissions de la fortune et les dégradantes résignations de la défaite. Avaient-ils raison? avions-nous besoin, pour ne pas oublier, de ce fiel au cœur? Toujours est-il que les docteurs qui nous prêchaient de haïr, ceux qui nous enseignaient le salut et le relèvement par la haine, ont vu leur ascendant décroître. Les générations nouvelles leur échappent visiblement; — et, encore une fois, je ne saurais, quant à moi, être de ceux qui s'en affligent.

La haine est aveugle, la haine est sourde. C'est un principe d'étroitesse et une conseillère mauvaise. Elle rétrécit l'esprit, en même temps qu'elle racor-

(1) Voyez par exemple *The Review of Reviews*, décembre 1894; New York : *How to reconcile France and Germany*.

nit le cœur. Homme ou peuple n'a jamais été grand par ses haines. Si l'on nous dit qu'en France nous ne savons pas haïr, je m'en féliciterai pour la France. Oui, il se peut, la haine de peuple à peuple est contraire à notre génie national; Dieu en soit loué! s'il y a dans nos cœurs, s'il y a dans l'esprit français quelque chose de trop chaud ou de trop humain pour les haines éternelles, tant mieux pour nous et pour l'esprit français! Parce qu'un jour nous avons été vaincus, parce que nous avons été spoliés de notre bien et mutilés dans notre chair vive, n'allons pas dénaturer nous-mêmes notre génie et mutiler notre âme.

A nos jeunes gens, à ceux qui sont nés depuis la déchirure dont notre cœur saigne toujours, je ne dirai point, en leur montrant le vert pays entre la montagne et le fleuve : Soyez fidèles à la haine! mais : Soyez fidèles au souvenir, soyez fidèles à l'amour. N'oubliez pas ceux qui, malgré eux, nous ont été arrachés; mais ne vous contentez pas de les pleurer, ne tenez pas vos regards languissamment fixés sur eux, car ils attendent autre chose de vous : ils attendent que vous leur fassiez une France dont ils puissent être fiers, dans la séparation, — jusque devant le conquérant, jusque sous les ailes de l'aigle gothique du Hohenzollern!

Si notre jeunesse est curieuse de l'Allemagne, au lieu de l'en blâmer, je l'en louerai. Qu'elle la visite, qu'elle l'étudie, cette victorieuse Allemagne! que ceux de nos jeunes gens qui ne peuvent monter aux châteaux de ses collines ou s'asseoir au pied de la chaire de ses professeurs s'ingénient à voyager à travers sa littérature, à travers sa philosophie, sur les larges flots de l'art allemand, sur les larges ondes de la pensée allemande! Qu'ils l'étudient, cette hautaine Allemagne impériale, ne fût-ce que pour savoir ce que nous pouvons apprendre d'elle, ce que nous devons redouter d'elle! Les Allemands, — encore qu'ils se trompent souvent, et parfois lourdement, sur notre caractère, sur nos idées, sur nos aspirations, sur nos désirs, — les Allemands, ils nous en ont eux-mêmes maintes fois prévenus, nous connaissent mieux que nous ne les connaissons; et cela seul est pour nous, Français, vis-à-vis d'eux et vis-à-vis de l'Allemagne, une infériorité qui, à certaines heures, peut devenir un danger.

Elle est du reste bonne à connaître, l'Allemagne : faut-il le répéter? c'est toujours une grande nation. Entre tous les peuples, amis ou rivaux, qui se partagent notre petite Europe, c'est encore celui dont l'intelligence nous importe le plus. Nous possédons, déjà, bien des travailleurs de tout âge occupés à labourer, pour nous, les fertiles plaines de la culture germanique; peut-être serait-il utile de les grouper.

Des hommes d'initiative, — la France en compte encore, — ont fondé, à Paris, il y a un an ou deux, une société d'études italiennes. Nous avions, depuis trente ans, trop négligé l'Italie; nous étions trop enclins à ne voir en elle qu'un musée du passé. Nous avions peut-être plus d'yeux pour l'Italie vivante, avant sa résurrection politique, au temps où le poète, qui la voyait assoupie sur sa couche de servitude, l'appelait la terre des morts. Nous semblions avoir pour la péninsule émancipée un dédain qui n'était pas toujours mérité; l'orgueil italien s'en froissait et se taisait. Ici encore, les antipathies politiques étaient mauvaises conseillères. Grâce à Dieu, ici aussi, les préventions tombent; il y a en France, aujourd'hui, une sorte de renaissance des études italiennes, et tôt ou tard, les relations des deux peuples en recevront un pli nouveau. Car, pour les peuples, se connaître, c'est avoir moins de peine à se comprendre; et entre la France et l'Italie le refroidissement est fait de malentendus.

Ce qu'on a réussi à faire pour l'Italie, pourquoi ne pas le tenter pour l'Allemagne? Le champ, assurément, n'est pas moins vaste, et la moisson ne serait pas moins abondante. Jeunes ou mûrs, disciples ou maîtres, ils ne seraient pas mal inspirés ceux qui nous donneraient une société d'études allemandes.

IV

Et que convient-il d'étudier en Allemagne et chez les Allemands? me demanderont peut-être quelques jeunes hommes.

La réponse, à mon sens, est aisée. Il faut étudier tout, chacun selon ses goûts et selon ses forces, selon sa vocation et selon sa compétence. Il faut sans doute étudier les institutions, les lois, le gouvernement, l'armée, ce qui fait la charpente osseuse et comme la musculature de cette robuste Allemagne prussienne, — et aussi l'art, la poésie, la science, la philosophie, ce qui reste comme l'âme vivante de la nation. Par-dessus tout et à travers tout, il importe de pénétrer jusqu'au fond permanent, au caractère, au tempérament, au génie national. Mais, pour étudier l'Allemagne, il ne faut pas se croire tenu de l'imiter; il faut bien se garder de la copier. Politique, art, littérature, foin des copistes! Un peuple n'en doit jamais singer un autre.

Donc, allez en Allemagne, ou plutôt, allez à l'Allemagne, dirai-je aux jeunes gens qui nous interrogent. Vous y rencontrerez deux choses que je vous conseille d'observer et de ne pas nous rapporter. Elles ont déjà, chez nous, assez d'admirateurs; l'une est le Césarisme, l'autre est le Socialisme.

Ce sont les deux grandes puissances de l'Allemagne contemporaine, deux puissances en lutte, entre

lesquelles il semble qu'il n'y ait bientôt plus de place pour rien d'intermédiaire. Entre elles deux s'est engagé un duel dont dépend le sort de l'Allemagne — et peut-être le sort de l'Europe et de notre civilisation occidentale.

Césarisme, socialisme, c'est une fâcheuse alternative pour un peuple. Et il se peut, hélas! que l'Allemagne ne soit pas la seule nation du continent réduite, bientôt, à opter entre eux. Césarisme, Socialisme, malgré qu'ils semblent aux deux pôles contraires du monde moral, sont deux produits des mêmes forces et sortent du même sol. Ils sont contemporains, ils sont frères, bien que frères ennemis; ils sont faits de la même chair et du même sang. Ils s'appellent presque fatalement l'un l'autre; ils se frayent mutuellement la voie. — Puisse le ciel nous préserver de l'un, pour que nous ne nous précipitions point dans l'autre!

Césarisme, socialisme, tous deux — dans notre France lasse et oublieuse — ont déjà des apôtres et des croyants. On pourrait presque dire, à écouter le murmure des foules, que le pays se partage entre ceux qui ont mis leur foi en l'un et ceux qui placent leurs espérances sur l'autre. Serait-il vrai que nous soyons déjà mûrs pour la botte d'un César, ou pour l'ignorante dictature du prolétariat? Je ne sais ce que ces deux rivaux vaudront à l'Allemagne; mais ce qu'ils apporteraient à notre France, je le sais bien. Si jamais la France doit périr, cette France qui tant de fois est revenue de si loin, elle périra par le Césarisme ou par le socialisme, — à moins que ce ne soit par tous deux, l'un achevant l'œuvre de l'autre.

La France de cette fin de siècle n'est pas l'Allemagne victorieuse des Hohenzollern; la France de l'an 1900 ne sera plus la France de 1800 : la France ramenée en deçà des Vosges n'est plus assez grande pour un César. Au rebours de la nouvelle Allemagne impériale, la France contemporaine n'a plus, derrière elle, assez de puissance pour en forger un *imperator;* et elle a, dans son passé, trop de glorieux souvenirs pour se longtemps contenter d'un Augustule sans gloire. La foule a beau appeler César, il nous manque de quoi faire un César : Brumaire ou Décembre n'y sauraient suffire. Le césarisme ne peut à volonté se scinder en deux; la main de justice ne se peut isoler du glaive. Il faut à un *imperator* un front lauré par la victoire. Dans le pays d'où les aigles de Napoléon ont pris leur vol, la puissance des armes ne saurait être un vain accessoire, une inutile auréole ou un manteau de luxe. La gloire militaire qu'il ne tiendrait pas de son nom ou de ses ancêtres, un maître nouveau serait contraint de la demander à la guerre, et la France risquerait d'apprendre des noms plus amers à ses lèvres que Sedan et Waterloo.

Si ce n'est du césarisme, est-ce du socialisme que nous doit venir le salut? Certains se le persuadent parmi les jeunes. A ceux-là surtout je dirai : Allez en Allemagne, voyez et regardez. — Ceci tuera cela, songeaient vos aînés, lorsqu'ils virent, pour la première fois, du fond des urnes populaires, le socialisme se dresser contre l'Allemagne impériale. Devant ce nouveau venu à la mine inquiétante, les craintes des patriotes allemands se rencontraient avec les espérances des patriotes français. Se seraient-ils trompés les uns et les autres? Ce qu'ils prenaient pour une faiblesse de l'Allemagne nouvelle serait-il devenu une force pour elle? — Allez, regardez et jugez, répéterai-je encore à nos jeunes gens : rien dans toute cette forte Allemagne n'est plus digne de vos méditations. — Et si le socialisme vous semble, pour la jeune Allemagne, un débilitant ou un dissolvant, par quel miracle serait-ce un tonique ou un fortifiant pour notre vieille France?

Allez donc et jugez, et de ce commerce avec nos voisins ne nous revenez pas moins Français. Ne nous pressez pas de suivre la voie d'autrui. Surtout, ne nous rapportez point l'idolâtrie de la force, et ne confondez pas la force avec le droit. Rappelez-vous, devant ceux qui fêtent encore l'anniversaire de Sedan, que la force n'est pas tout et ne suffit pas à tout. N'allez point, pour cela, cependant, faire fi de la force et faire fi des armes. Un peuple n'est pas un homme; pour avoir le droit de mépriser la force, il faut être fort. Rappelez-le aux Français qui seraient tentés de l'oublier et montrez-leur, par l'exemple de l'Allemagne unifiée, que la première condition de la force est l'union. — Après cela, n'enviez pas le vainqueur de 1870; n'ayez pas honte d'être les fils des années douloureuses : il y a aussi, pour les âmes hautes, une douceur, il y a une noblesse à se sentir l'enfant d'une patrie plus grande, malgré tout, que sa fortune.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

NORMALIENS ET RÉALISTES (1)

SARCEY. — ASSOLANT. — CHAMPFLEURY. — MARC-BAYEUX. — CHARLES BATAILLE. — HENRY MARET. — EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Les rédacteurs de *l'Opinion Nationale* se réunissaient une fois par mois au restaurant Pestel, qui faisait le coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Frondeurs; cette dernière est aujourd'hui démolie. Ces modestes festins, auxquels Sardanapale n'aurait pas voulu s'asseoir, furent non seulement d'un agrément réel, mais d'une très grande utilité. Il y eut une

(1) Voir la *Revue* des 2e sem. 1894, p. 609, 646, 718, 769; 1er sem. 1895, p. 3, 71, 140, 200.

fusion entre les divers éléments. On apprit à se connaître, à se tolérer. Les sympathies, hésitantes au début, s'établirent peu à peu : quelques-unes ont été durables. A l'heure présente tout s'est si bien tassé, si bien fondu, et déjà nous sommes à une telle distance, qu'on ne se rend plus compte des divergences ni des disparates. Il y en avait cependant.

Nous n'étions pas ce qui s'appelle divisés en deux camps. Toutefois nous venions — je ne parle que des littérateurs — de trop de points éloignés et même opposés pour nous comprendre tout de suite. Les Normaliens étaient un peu portés à nous considérer en bloc comme des flâneurs de brasserie, et, de notre côté, nous leur trouvions l'air trop satisfait d'eux-mêmes et de leur science fraîchement acquise. Le heurt s'était produit au *Figaro*, où Alphonse Duchesne avait confondu à dessein la cause de la Bohème et de la littérature indépendante, défendant celle-ci, que l'on n'attaquait pas, pour innocenter celle-là qu'au contraire Sarcey secouait rudement. Un malentendu n'en était pas moins résulté. Si les Normaliens ne nous traitaient pas précisément en Bohèmes, ils avaient peine, avec leur bonne discipline classique, à digérer un réalisme où le romantisme avait laissé plus d'une trace. Le soir, après nos dîners mensuels, nous entrions quelquefois au café Malot, Sarcey, Castagnary et moi. C'étaient alors d'interminables polémiques et d'amusantes discussions. Le père Hugo ne s'était point encore manifesté dans sa gloire sur le chemin de Damas aux yeux éblouis de Sarcey. Le théâtre du maître, surtout par ses côtés enfantins et burlesques, le choquait, et il ne se gênait point pour en faire des gorges chaudes. La soirée se terminait généralement par une de ces belles récitations des *Châtiments*, où Castagnary excellait. Cela mettait tout le monde d'accord, et l'on se séparait dans les meilleurs termes.

Sarcey s'intéressait beaucoup à ce que j'écrivais. J'ai de lui, à cette époque, plusieurs lettres charmantes, dans lesquelles, mêlant l'approbation d'About à la sienne, il m'applaudit, m'encourage et me donne des conseils, d'ailleurs fort judicieux. Nos rapports sont toujours restés excellents, et s'il n'en a pas été de même avec About, cela n'a tenu qu'à un fâcheux concours de circonstances. Je m'en expliquerai plus tard, puisque ce désaccord a causé le seul dissentiment qui se soit élevé entre *l'Opinion Nationale* et moi.

Villetard ne m'a laissé qu'un souvenir vague. Je me souviens mieux d'Alfred Assolant, ce garçon de tant d'esprit, de vrai talent, prosateur clair et ferme, d'instruction solide, et qui, malgré toutes ces qualités, n'a jamais pu conquérir un premier rang dans les Lettres. Il ressemblait trop à Edmond About et pas assez : trop parce qu'il voulait se faire aussi léger que lui, pas assez parce que la gaîté de l'esprit lui avait été refusée. Sa conversation n'avait rien de folâtre. Nous passâmes tout un déjeuner à l'entendre démontrer qu'il était le meilleur romancier de l'époque et déplorer la stupidité des lecteurs contemporains. En l'écoutant, je me disais : « Mon pauvre confrère, tu es venu au monde le lendemain du jour où le couvert d'About a été mis (l'image venait à propos), et jamais tu n'auras, même à table, une simple chaise à côté de lui. » En dehors de la question de chance, on peut dire d'Alfred Assolant qu'il a manqué sa destinée pour avoir violenté sa nature. A la rigueur, les tristes peuvent réussir dans le comique amer et mordant; rire eux-mêmes et d'un rire communicatif, nullement.

***

Ce ne fut pas du tout des Normaliens, avec lesquels je faisais bon ménage, que me vinrent les attaques, mais d'anciens camarades de Bohème, étonnés et irrités de me voir une situation qui leur aurait parfaitement convenu. Je fus un peu piqué d'abord, inquiet surtout, craignant que ces méchancetés envenimées ne me fissent du tort auprès de notre rédacteur en chef, duquel je n'étais encore connu que par de simples recommandations. Bientôt je fus rassuré. M. Guéroult, qui devait tant souffrir de la calomnie et qui en avait déjà fait l'épreuve, savait ce que valaient ces colères de ratés et n'en tint aucun compte. Des inimitiés que put me valoir mon métier de critique je me garderai de parler ici : à peu d'exceptions près, le bien qu'on dit des hommes de lettres n'a dans leur opinion qu'une valeur relative, d'abord parce qu'il leur est dû, ensuite parce qu'il n'est jamais assez complet. En revanche ils n'oublient ni ne pardonnent, non seulement le blâme, mais même l'objection ou la discussion. Ce sont là misères humaines sur lesquelles il faut se taire et passer.

Les difficultés ne surgirent point de ma critique : elles tinrent plutôt à ma position de directeur littéraire. Je me trouvais aux prises avec des influences de toutes sortes. La pression des gros actionnaires s'exerçait très impérieusement. On en verra un exemple. Le gouvernement, qui se mêlait de tout, et principalement de ce qui ne le regardait pas, intervenait de temps à autre, exprimant un blâme ou fulminant une menace. Ajoutez à cela que j'avais mes vues personnelles très arrêtées, que j'apportais un grand désir de publier du *nouveau*, de produire des *nouveaux*, c'est-à-dire, autant que possible, des jeunes, des inconnus, des aventureux. Je n'y ai pas trop mal réussi, mais au prix de quelles luttes quotidiennes, de quels efforts sans cesse renouvelés, de quelle diplomatie !

On aurait tort de s'imaginer que je fusse maître absolu. Notre rédacteur en chef avait ses inspirations

et ses préférences. Il lui vint l'idée de demander un roman à Champfleury, mais là, tout de suite, sans respirer, sans débrider, du jour au lendemain. Bien que l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* n'eût à ce moment rien de préparé, il accourut sur-le-champ, car on ne refuse pas une proposition qui vous arrive spontanément d'un grand journal, et d'un journal alors très en faveur. Après avoir donné un titre (je ne sais plus lequel) et une esquisse très sommaire, il dut sans désemparer écrire le premier feuilleton. Or, Champfleury avait le travail très lent, très difficile. Cette obligation de fournir chaque jour douze colonnes de *copie* le mettait au supplice ; son plan s'effondrait, son roman s'en allait en fumée. Il se jeta dans des exagérations comiques, décrivant le quartier Mouffetard, ne parlant que de chiffonniers, de marchands de peaux de lapin qui vendaient de la peau de chat.

Les abonnés commençaient à trouver la plaisanteries mauvaise, quand on apprit tout à coup que des agents du gouvernement avaient fait une descente aux bureaux de *l'Opinion Nationale* annonçant que l'Empereur se sentait offensé par ce roman immonde, et ordonnant de cesser à l'instant cette publication révolutionnaire. Quel rapport pouvait exister entre les marchands de peaux de chat et Napoléon III? en quoi les chiffonniers menaçaient-ils le régime impérial? pourquoi cet antagonisme entre la rue Mouffetard et les Tuileries? C'est un mystère que l'on n'a jamais pu éclaircir. Quoi qu'il en soit, pour « déférer aux exigences du pouvoir », on fit appeler immédiatement Champfleury, et l'on s'arrangea pour colorer cette suppression subite par un prétexte quelconque. Le plus merveilleux de l'histoire est que Champfleury regardant le souverain comme hors de portée, s'en prit de sa mésaventure à moi, qui n'avais fait qu'en rire comme tout le monde. « Je me vengerai de Levallois, dit-il; je le mettrai dans une de mes nouvelles. » Et, de fait, il y a de lui une nouvelle où se rencontre un personnage nommé Levallois, affligé d'une manie singulière, celle de vouloir dresser un obélisque devant sa maison. Si c'est une vengeance, il faut convenir qu'elle était bien anodine, si anodine que Champfleury, revenu plus tard de ses préventions et à qui je la rappelai, l'avait complètement oubliée.

Le gouvernement ne nous ménageait ni les mauvais procédés ni les alertes. Après l'algarade de Champfleury, nous eûmes la chaude alarme de Noël. Le pacifique et charmant causeur des *Lettres rustiques* avait eu la hardiesse de raconter qu'à la suite d'une crise cotonnière très dure, nos paysans de Normandie n'étaient pas précisément millionnaires. Cette fois la répression ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, ordre au sieur Noël de comparaître devant le juge d'instruction pour répondre du crime de fausses nouvelles (évidemment les ouvriers étaient très riches) et d'excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres; même assignation au sieur Guéroult, coupable d'avoir inséré dans sa feuille ces odieuses calembredaines, et au sieur Dubuisson, assez pervers pour avoir mis les caractères de son imprimerie à la disposition du démagogue Noël. « Là-dessus, gendarmes de courir, comme dit Paul-Louis, prison de s'ouvrir! » Non pas tout à fait, mais il s'en fallut de peu. Le juge d'instruction se montrait féroce. Un ministre homme d'esprit, M. Delangle, apaisa l'affaire moyennant une lettre d'explications publiée dans le journal. Quant au juge, détail admirable, il refusa de rendre une ordonnance de non-lieu. Heureusement il y a prescription.

Ces tracasseries du pouvoir ne m'atteignaient point personnellement. En voici une d'ordre privé, comico-tragique, qui m'a touché de plus près. J'ai parlé de l'influence des actionnaires. L'un d'eux envoya un manuscrit à Guéroult avec instante recommandation de le publier. Il s'agissait d'un roman intitulé : *la Maîtresse de tout le monde*. De mémoire de critique et de lecteur, on n'a jamais vu un fouillis pareil. La maîtresse de tout le monde, c'était la Mort. L'écrivain, qui paraissait familier avec elle, la tutoyait et, d'un petit nom d'amitié, l'appelait Sapinette. Cette Mort prenait toutes sortes de costumes et, entre autres, ce qui est resté le plus présent à ma mémoire, celui de gendarme. La Mort en gendarme, on avouera que ce n'est pas une idée ordinaire. J'eus cependant la barbarie de rendre le manuscrit en déclarant qu'il n'était pas imprimable. Fureur de l'actionnaire; lettre quasi comminatoire à Guéroult. Bref, celui-ci me renvoie le manuscrit, avec prière de m'entendre pour les coupures avec l'auteur. Il arriva le lendemain, l'auteur, et des jours lugubres commencèrent pour moi.

Ce débutant de lettres se nommait Maurice Dechastelus. Il avait environ soixante-dix ans, plus peut-être. Grand, osseux, solide, bon marcheur, n'ayant aucune idée de la maladie, on concevait qu'il n'eût pas la moindre crainte de Sapinette, Bien que né sur les bords du Lignon, il n'avait rien des bergers de l'*Astrée* et ne descendait pas de Céladon, au moins pour la douceur du caractère. Ce vieil homme était irascible en diable. Il me déclara net que je ne ferais point de coupures dans sa forêt vierge. Je lui déclarai à mon tour que je l'enverrais promener lui et sa forêt, s'il ne me laissait pas y pratiquer des abatis. Refus. Fausse sortie, faux départ. Finalement Dechastelus cède. Nous convenons d'un jour pour entamer l'opération.

Ce furent des semaines, ce furent des mois. Je

traînais en longueur, dans le vague espoir qu'un tremblement de terre se produirait, un cataclysme qui permettrait de ne pas publier cet affreux manuscrit. L'auteur prolongeait de son côté, espérant me fatiguer, disputant le terrain pied à pied, à chaque page coupée soupirant ou me disant des choses désagréables. La lutte fut si opiniâtre et si longue qu'il eut le temps d'épouser une jeune femme et d'avoir un enfant. Tout se lasse, excepté la patience d'un auteur. Je dus à la fin envoyer à l'imprimerie *la Maîtresse de tout le monde*, considérablement émondée.

La publication commence. Deux jours après, je reçois de Guéroult une lettre foudroyante, m'appelant à Paris sur-le-champ. J'habitais alors Saint-Cloud. « Coupez-moi cela, » me dit-il en me tendant le manuscrit. Je lui fis observer que j'en avais déjà coupé la moitié : « Eh bien ! reprit Guéroult, coupez encore la moitié de la moitié. — Et l'auteur? — L'auteur dira ce qu'il voudra. Les abonnés avant tout ! »

Quelques jours se passent : je retourne à *l'Opinion Nationale*. Le garçon de bureau me regarde avec saisissement : « Vite, monsieur Levallois, entrez dans le cabinet de l'administrateur et enfermez-vous. — Et pourquoi? — M. Dechastelus est là. Il sait que c'est votre jour de feuilleton, et il vous attend pour vous tuer. » Pendant ce temps-là, c'était une vraie terreur dans la rédaction : le bonhomme (pas si bonhomme !) fouillait partout, ouvrait toutes les portes, regardait sous les tables, demandant ma tête au secrétaire de rédaction et le menaçant de Sapinette. Mon refuge même fut en péril, et ce fut une poursuite à la Molière. Le colérique romancier finit par s'en aller, en assurant qu'il ne survivrait pas à un pareil coup et qu'il mourrait d'une congestion cérébrale. Ce qui ne l'a point empêché de vivre pendant de longues années encore, en digne émule du père Chevreul, ne manquant pas un des dîners de la Société des Gens de lettres, dont il était l'une des singularités, et recueillant pieusement les débris de Sapinette, dont les éditeurs ne se souciaient pas, même en gendarme.

*
* *

Résister aux œuvres faibles ou défectueuses qu'on voulait m'imposer n'offrait qu'une difficulté secondaire. Les véritables obstacles commençaient lorsque je proposais à mon tour des ouvrages qui blessaient le goût de notre rédacteur en chef — très libéral cependant — ou du conseil de surveillance. Il me fallut beaucoup de fermeté, quelquefois de l'adresse, surtout de la conviction, pour faire admettre tels romans et supporter tels auteurs qui effarouchaient la timidité du goût ou la pureté des doctrines. C'est peut-être là que j'eus quelque mérite en produisant et en soutenant des écrivains que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vus et dont quelques-uns m'étaient personnellement peu sympathiques. Partout où je rencontrais l'amour de la sincérité, l'horreur du convenu, le dédain des formules, la marque incontestable du talent, je me faisais un devoir d'ouvrir cette porte dont on m'avait confié les clés et qui conduisait souvent l'inconnu de la veille à la célébrité du lendemain. J'y insiste une dernière fois parce que, en définitive, ces *Souvenirs* sont un témoignage, en quelque sorte une déposition devant le public qui s'occupe et s'occupera longtemps encore, je l'espère, des choses de l'esprit. Les littérateurs de *l'Opinion Nationale*, bien qu'ils fussent loin de former un groupe doctrinal, et malgré les diversités d'origine que j'ai indiquées plus haut, s'unissaient dans une même pensée : marcher en avant, sortir du poncif, faire du réel. Ce n'était pas un programme, c'était une tendance à laquelle les survivants d'entre nous, comme Malot et Sarcey peuvent l'affirmer et le prouvent, sont restés fidèles.

L'un des premiers qui me vinrent trouver et auxquels je fis accueil fut un garçon mal équilibré, nerveux jusqu'à la maladie, bizarre, sombre ou bien s'échappant en plaisanteries de mauvais goût. Il se nommait Auguste Marc-Bayeux. La nouvelle qu'il m'apporta s'appelait, autant que je m'en souviens : *Une histoire de petite fille*. Elle déplut autour de moi, mais je m'obstinai. Je donnai encore une autre nouvelle, *le Dernier Louis d'un homme de lettres*, et enfin un roman, *Une femme de cœur*, qui contenait des parties remarquables et des pages très émouvantes. Certainement il y avait là en germe, et plus qu'en germe, un talent vigoureux, souple, brillant. Par malheur, Marc-Bayeux n'avait pas plus l'économie de son talent que celle de sa vie. Son existence allait à la dérive et sa production au hasard. Amitiés, inimitiés, il brouillait tout, ne sachant au juste lui-même ce qu'il devait penser et sentir. J'ai dit que, sans tenir compte des antipathies manifestées, j'avais fait insérer ses deux nouvelles à *l'Opinion Nationale*. En les réimprimant, il me les dédia. Mais quelle singulière dédicace !

« Mon cher Levallois,

« Voici un petit volume, composé de deux nouvelles, dont vous fûtes ennemi déclaré, autrefois, à l'*Opinion Nationale*.

« Aujourd'hui la paix est faite. Je pense, en vous présentant vos anciens ennemis, ratifier ce traité d'une amitié que je m'efforcerai de rendre bonne et durable. »

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire littéraire... et l'autre aussi.

Je fis tous mes efforts pour remettre à flot cet esprit désemparé. Peut-être y aurais-je réussi, quoique la tâche fût laborieuse, si à de lourds ennuis d'argent n'étaient venus s'ajouter dans son intérieur de cruels déchirements. Sa femme, créature douce et distinguée, avait été prise en mauvais gré par sa mère et sa sœur. Au lieu de trouver la paix et le réconfort au foyer, il y trouvait la lutte, la discorde, un enfer. Sa femme mourut, et dès lors ce fut une vie d'aventure, d'expédients. Sa santé s'altéra, sa raison se troubla, sa dignité fléchit. Une nouvelle compagne l'aida cependant à porter le fardeau toujours plus accablant des dernières années; personne dévouée, mais très exaltée. Je ne l'ai vue qu'une fois, et c'était après la mort de son mari, à un grand enterrement politique. Quelqu'un me nomma devant elle : aussitôt elle se saisit de mon bras, me décora d'une immortelle rouge et m'entraîna en tête du cortège, répétant à chaque minute : « N'est-ce pas que c'est magnifique ? N'est-ce pas que c'est sublime ? » Nous devenions le point de mire de tous les regards. Place de la Bastille, un remous se produisit dans la foule, et j'en profitai pour me dégager. Le soir et le lendemain, je pus lire tout à mon aise, dans plusieurs journaux, que M. Jules Levallois s'était fait remarquer par ses manifestations révolutionnaires. Encore un détail historique à rectifier! Cette seconde et incandescente Mme Bayeux a laissé une fille qu'on élève à Notre-Dame-des-Arts, et qui mérite bien qu'on s'intéresse à elle.

*
* *

On m'avait à la longue pardonné les Nouvelles de Marc-Bayeux; il n'en fut pas de même pour *Antoine Quérard* de Charles Bataille. Les grandes colères furent déchaînées : mon intervention demeura impuissante. Cette fois la désapprobation s'étendit fort loin. A Genève, dînant chez M. de Candolle, le petit-fils du célèbre naturaliste, je fus vivement interpellé par plusieurs convives pour avoir osé prendre comme critique la défense de cette œuvre abominable. Une petite circonstance nuisit au succès de ce livre, qui rencontrait le scandale sans l'avoir cherché. Bataille n'était pas riche ; de plus, c'était un doux, un timide, que sa surdité très prononcée rendait plus timide encore. Il n'était pas homme à faire des démarches, à courir les éditeurs. Ernest Rasetti, qui avait été pendant quelque temps administrateur de *l'Opinion Nationale*, offrit au romancier de lui avancer les fonds nécessaires pour l'impression du volume, à condition que son nom figurerait comme celui d'un collaborateur sur la couverture. Cela jeta un froid dans le public lettré. Je n'en persiste pas moins à regarder *Antoine Quérard* comme un des plus forts romans de notre époque, le meilleur pendant à *Madame Bovary* que l'on puisse citer. Bataille, mort jeune, n'a pas pu récidiver. Au théâtre il s'était fait très honorablement connaître par plusieurs pièces en collaboration avec Amédée Rolland et Jean Duboys, entre autres *l'Usurier de village*, où l'acteur Vannoy créa le principal rôle d'une façon remarquable. C'est après cet *Usurier de village* que Victor Hugo écrivit à l'auteur : « Vous ne vous nommez pas Bataille, mais Victoire. » A quoi Bataille, prenant mal le compliment, répondit poste pour poste : « Vous vous trompez, cher maître : c'est ma bonne qui se nomme Victoire. »

*
* *

Si les *Nouvelles anglaises* parurent à *l'Opinion, Nationale*, où elles obtinrent auprès des lettrés un vif succès, ce n'est pas que l'auteur, Henry Maret, se fût dépensé en fréquentes démarches, en sollicitations réitérées. Je n'ai jamais vu demandeur plus tranquille, moins ému, d'une confiance plus absolue. Du premier jour il me traita en vieille connaissance, et cela me parut si naturel, que j'en fis autant de mon côté. Voilà de longues années de cela, et nous sommes toujours restés dans les mêmes termes. Au début, on pouvait croire que cette amitié ne serait pas si longue, car je n'étais point très robuste, et Maret, souffrant, toussant, grelottant, était un personnage diaphane, une ombre, une transparence. « Il en a bien pour quinze jours », pensaient ceux qui le rencontraient chez moi, et les plus optimistes lui accordaient six mois, sans trop oser croire eux-mêmes à leur favorable pronostic. La mélancolie de sa figure semblait concorder avec nos fâcheux pressentiments. Hâtons-nous de dire que sa physionomie était essentiellement trompeuse, et que sous cette apparence grave se cachait une humeur gaie, facétieuse même à l'occasion, qui trouvait à s'épancher dans plus d'une page spirituelle, quelquefois dans ces badinages que nous improvisâmes plus tard et dont l'écho est venu au public par les chroniques bienveillantes de Claretie, *la Dernière Fugue de Cléopâtre, les Deux Vénus*. Cet esprit qui participait du Sterne de *Tristram Shandy*, et que le Nodier des *Sept Châteaux du roi de Bohême* aurait adoré, ne plut jamais complètement à Guéroult. Il ne put s'y habituer comme à quelque chose de normal et d'acceptable. Cette ironie placide dans la raillerie le déroutait. Aussi Maret, malgré le sincère désir que nous en avions tous à *l'Opinion*, ne parvint-il pas à s'y faire une situation durable. On avait eu l'idée bizarre d'instituer pour la Chronique une sorte de concours, et son indépendance d'allure, sa verdeur de ton, le firent écarter. Maret, impatienté, alla porter à d'autres journaux, au *Charivari*, qui était

encore une puissance, sa mordante finesse et sa causticité narquoise. Ce ne fut pas seulement une perte pour notre journal, les Lettres aussi en pâtirent. Il est certain que ces premières résistances, si accidentelles qu'elles fussent, contribuèrent à tourner l'activité d'Henry Maret vers le champ plus ouvert de la politique. A l'époque dont je parle il n'y songeait guère. La simplicité de ses goûts, dont il ne s'est jamais départi, ne l'incitait nullement, selon le mot de Charles Bataille, à régir les potentats. Je crois que son ambition se fût plutôt dirigée vers le théâtre. Mais que parlé-je d'ambition à propos de l'homme à qui j'en ai le moins connu, et chez lequel, même au temps où il n'avait d'autre voie que la littérature, il eût été difficile de trouver un atome de la vanité professionnelle ?

*
* *

On n'en saurait dire autant des frères de Goncourt. Il n'y a aucune malice à le constater, puisqu'ils ont répété eux-mêmes sur tous les tons que leur vie était en quelque façon concentrée et condensée en vue d'un but unique, la recherche du succès littéraire. J'ai été assez heureux, à leurs débuts, — qui ne furent pas toujours très aisés, — pour leur tendre une main amie et les mettre en communication avec le grand public, auquel, malgré quelques productions ingénieuses, leur nom était absolument inconnu. L'attrait que m'inspirait leur talent était si réel, que je n'avais nul besoin d'être sollicité en leur faveur. Ils le crurent pourtant et on le crut autour d'eux. Le 15 novembre 1861, M. Adolphe Guéroult me transmettait la lettre suivante, à lui adressée :

« Mon cher maître,

« M. Levallois a eu l'excellente idée d'annoncer dans un de ses comptes rendus un article sur le livre des frères Goncourt : *Sœur Philomèle* (sic). L'idée serait encore meilleure si la bonne promesse de M. Levallois pouvait être suivie d'exécution. Le livre des frères Goncourt mérite à tous égards une mention dans votre journal et vaut la peine de fixer sur lui l'attention de votre éminent critique. Un mot bienveillant de votre part rappellera à M. Levallois ses engagements, et justice sera faite.

« Les lecteurs de *l'Opinion* y gagneront un excellent article, et les jeunes écrivains en question se verront dignement récompensés de leurs peines. Car, je dois le dire, le livre a été fait d'après nature, et non sans peine, attendu que pour décrire certaines plaies sociales, les deux auteurs ont dû eux-mêmes les toucher du doigt.

« CHARLES EDMOND. »

Cette gracieuse intervention était de luxe. L'article parut peu de temps après, très favorable, comme on peut s'en convaincre, car je l'ai réimprimé (1). Les Goncourt furent enchantés. Jules m'écrivit pour me remercier.

Ce n'était là qu'une entrée de jeu. Quelques semaines après, les deux frères arrivaient dans mon ermitage, apportant le manuscrit de *Renée Mauperin*, qui s'intitulait alors *la Jeune Bourgeoisie*. Jules me lut, en très habile virtuose, plusieurs passages de ce roman, entre autres le portrait de l'abbé Blampoix, le prêtre accommodant et mondain. J'achevai le manuscrit en un jour ou deux, et je courus le porter à Guéroult, à qui je le recommandai si vivement, que la publication fut, en principe, décidée séance tenante. Des engagements antérieurs pris par le journal amenèrent seuls un léger retard. MM. de Goncourt n'avaient encore rien donné en feuilleton; ils trouvèrent à *l'Opinion Nationale* la notoriété et l'applaudissement.

Une liaison, qui ne fut jamais intime, mais qui jusqu'à la mort de Jules resta extrêmement courtoise, s'établit alors entre nous. Quoique notre monde ne fût pas tout à fait le même, nous avions des amis communs, Chesneau, Sainte-Beuve, Michelet. Je les vois encore chez ce dernier, à une soirée où se trouvaient M. et Mme Renan, Flaubert, Dupont-White, Georges Pouchet, M. et Mme Émile Deschanel, Eugène Pelletan et l'une de ses filles en paysanne d'Alvito. On dansa, et Mme Renan, vêtue tout en blanc, avait pour vis-à-vis le bon géant Flaubert, peu agile et peu gracieux dans ses mouvements. Ce qui me frappa le plus, ce fut la contenance de Michelet : toujours au lit vers neuf heures, il errait mélancoliquement de pièce en pièce, se demandant ce que faisaient chez lui tant d'illustres pierrots et pourquoi il était condamné à se coucher si tard ?

Jusqu'à *Germinie Lacerteux*, mes rapports avec les Goncourt demeurèrent excellents. Plusieurs fois ils vinrent me trouver à Saint-Cloud pour me consulter sur cette publication. Malheureusement je ne pouvais guère leur être utile en ce moment, m'étant séparé de *l'Opinion Nationale*. Après une de nos entrevues, je les reconduisis à la gare. Comme je demeurais sur le plateau de Montretout, il fallait passer devant le cimetière. « C'est ici, dis-je à mes hôtes, que repose l'auteur d'*Oberman*. Si vous étiez moins pressés, je vous ferais voir sa tombe, avec cette simple inscription : « Éternité, sois mon asile ! » Ma proposition leur parut sans doute inopportune. Le lendemain, Jules disait à un de nos confrères : « M. Levallois est très gai : dès qu'on arrive chez lui, il vous propose d'aller voir la tombe de Senancour. » C'était une pauvre invention pour fabriquer une méchanceté assez plate.

(1) *Critique militante*, p. 324.

Après l'article sur *Germinie Lacerteux* publié dans *l'Avenir National*, où je fis plusieurs mois la critique, il y eut non pas rupture, mais froideur. Mes réserves étaient fort honorables et la part de l'éloge restait grande. « Chez eux — telle était ma conclusion — le talent est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain, et, à ne considérer que la forme, *Germinie Lacerteux* n'est aucunement inférieure aux remarquables romans qui ont précédé. Les connaisseurs y goûteront une fois de plus cette richesse de vocabulaire, cette précision de termes, cette variété de tournures, cette étonnante ingéniosité de style qui, dans le monde lettré, ont valu à MM. de Goncourt une réputation rapide et méritée. »

Lors de la bataille d'*Henriette Maréchal*, les auteurs pensèrent à moi et m'envoyèrent un fauteuil d'orchestre. Je protestai de mon mieux avec quelques autres lettrés, contre la brutalité stupide d'une cabale qui ne savait même pas ce qu'elle voulait, et qui, affichant de hautes prétentions littéraires, sifflait de confiance *les Précieuses ridicules*, se figurant naïvement conspuer Goncourt.

En face de ce révoltant parti pris, il n'y avait qu'une chose à faire : applaudir quand même, et c'est ce que je fis sans hésiter.

L'interprétation était fort remarquable, et les comédiens Bressant, Delaunay, Got, Mlle Plessy, Mme Lafontaine, se montrèrent parfaits de tact, de tenue et de courage. Ils se heurtèrent contre un mot d'ordre, contre une de ces consignes féroces que donnent les malins et que les badauds accomplissent.

Moins éclatant, mais plus immérité, l'insuccès de *Mme Gervaisais*, une œuvre pénétrante par excellence et d'une vérité profonde, acheva de décourager et de blesser les deux frères. Quelques journaux, et en tête *l'Opinion Nationale*, où j'avais repris ma place, essayèrent de remonter le courant : ce fut en vain. On était en pleine effervescence politique (1869), et l'indifférence pour les ouvrages de pure littérature s'autorisait des préoccupations patriotiques. A cette époque, il s'étendit comme un voile sur la vie des Goncourt. On ne les rencontrait plus ; ils devenaient d'accès difficile ; bref, ils disparurent à peu près complètement. C'est à quoi faisait allusion une parole singulière que me dit George Sand, un jour que nous nous promenions ensemble dans son jardin de Palaiseau.

JULES LEVALLOIS.

LE FONDATEUR DE LA LIGUE

DE L'ENSEIGNEMENT

JEAN MACÉ ET SON ŒUVRE

Sans l'amitié de Montaigne, La Boétie, auteur de l'immortel *Traité de la servitude volontaire*, serait peut-être oublié.

Jean Macé défendra seul sa mémoire contre le temps, s'il est vrai que, pour les contemporains, la postérité commence à la frontière. Son nom est universellement connu. Ses ouvrages sont traduits dans toutes les langues. Il est de ceux qui peuvent dire, après s'être acquittés de l'existence : *Non omnis moriar.*

Mais, quelle distance entre le début et la fin de sa carrière ! Que d'obstacles vaincus et à quel prix !

Une brève récapitulation de sa vie et de son œuvre montrera que la ligne droite n'est pas seulement le plus court chemin en géométrie et que le comble de la droiture est aussi le comble de l'habileté.

Jean Macé naquit à Paris, rue du Jour, n° 16, au lendemain de Waterloo. Son père, Normand d'origine, sans nulle instruction, sans autre fortune que ses bras, gagnait péniblement le pain de la famille, en conduisant une voiture de roulage sur la route de Paris à Bordeaux. Il transmit à son fils la vigueur et la rusticité de sa constitution, l'âpreté au travail, un infaillible bon sens et une volonté de fer ; de plus, cet ensemble de qualités morales qui distinguent les hommes de caractère de ceux qui n'ont que du talent.

De sa mère, une humble ouvrière parisienne, illettrée comme son mari, mais profondément imbue de sentiments religieux, Jean Macé hérita la foi catholique, qu'il conserva jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, et l'esprit évangélique qui l'inspira jusqu'à sa mort.

Après avoir servi la messe, en son bas âge, à l'église Saint-Louis-en-l'Ile, Jean Macé obtint une bourse au collège Stanislas où il eut pour condisciple John Lemoinne. Un prix de philosophie au concours général couronna ses études. Sa composition, remarquée par M. Cousin, ministre de l'instruction publique, lui valut un modeste emploi qu'il résigna bientôt pour entreprendre un voyage à travers l'Allemagne. Il arriva ainsi à pied jusqu'à Hambourg. Là, se trouvant à bout de ressources, il fut heureux de s'embarquer sur un voilier français qui le rapatria au Havre, sous condition d'acquitter le prix du passage en aidant les matelots à tirer sur les cordes et à laver le pont, nu-pieds, en plein hiver. Telle était sa détresse, en débarquant, qu'il dut recourir aux plus pénibles expédients pour regagner Paris.

A l'âge de la conscription, Jean Macé tira un mauvais numéro et fut incorporé, à Rouen, dans un régiment d'infanterie légère où il devint caporal

d'habillement. Au bout de trois ans, un ami le libéra du service, en lui payant un remplaçant, et le prit pour secrétaire. De cette époque date une remarquable étude qu'il publia, dans la *Revue des Deux Mondes* sur Saint-Évremond.

Survint la révolution de 1848.

Comme tant d'autres esprits généreux, Jean Macé salua en elle l'avènement d'un nouvel âge d'or. Toutefois, sa connaissance des infirmités populaires lui révéla bientôt les dangers que le brusque remplacement du suffrage restreint par le suffrage universel ferait courir à l'ordre social et à la patrie. Il conçut dès lors la pensée de consacrer sa vie à l'instruction et à l'éducation du peuple afin de hâter l'heure où il serait capable d'exercer ses droits souverains.

Mais, pour donner corps à cette pensée, des brochures et des articles de journaux ne suffisaient pas. C'est à peine s'il en tira de quoi vivre. Alors, la littérature n'était pas une industrie. On n'écrivait pas uniquement pour gagner de l'argent. Le journalisme, surtout, prétendait au sacerdoce et de très grands esprits se condamnaient à vivre sous les toits pour défendre l'ardeur de leurs convictions contre tout soupçon de vénalité. Le beau, le vrai, le juste, l'idéal, en un mot, était poursuivi par tous les réformateurs, depuis les républicains sans épithète jusqu'aux plus fougueux révolutionnaires.

Séduit par des doctrines puisées à la source de l'Évangile, Jean Macé combattit avec sa plume dans les rangs les plus avancés de la démocratie, au milieu des agitations et des insurrections qui précédèrent le Deux Décembre. Entre temps, il avait épousé une femme de pauvre condition qui fut pour lui, aussi longtemps qu'elle vécut, la compagne la plus discrète et la plus dévouée.

Le coup d'État, sanctionné par un suffrage universel, consterna Jean Macé. Signalé comme dangereux, il prévint son arrestation en se rendant en Alsace où des amis politiques lui offrirent, ainsi qu'à sa femme, une cordiale hospitalité.

Il y avait alors, non loin de Colmar, dans un site ravissant, sur le penchant des Vosges, un pensionnat de jeunes filles, célèbre en Alsace et dans les pays voisins sous le nom de Petit-Château de Beblenheim. La vénérable directrice de ce pensionnat, Mlle Verenet, avait renoncé au mariage pour se consacrer à l'éducation de quelques jeunes filles, appartenant à sa propre famille. Le succès confirma sa vocation et élargit son champ d'action. Quand Jean Macé visita le Petit-Château, il le trouva supérieur à sa réputation. En lisant la santé, la joie et le bonheur sur tous les visages : « Ah! s'écria-t-il, que j'aimerais à vivre ici ! »

Mlle Verenet, qui avait besoin d'un collaborateur, le prit au mot et lui offrit un pavillon séparé du pensionnat proprement dit où il s'établit avec sa femme.

Voilà Jean Macé professeur de demoiselles.

Grâce à ses fortes études classiques, il put aussitôt enseigner la géographie, l'histoire et la littérature ; mais ayant été élevé dans le dédain universitaire pour les sciences positives, il lui fallut apprendre, au fur et à mesure du besoin de ses cours, la physique, la chimie et les sciences naturelles. Cette nécessité le contraignit à simplifier pour son propre compte la pédagogie routinière. Plus tard, il appliqua la même méthode à ses élèves. Enfin, après dix années d'expériences consacrées par le succès, il publia cette série de livres instructifs et charmants qui lui méritèrent le glorieux surnom de Pestalozzi français.

L'*Histoire d'une bouchée de pain* est le chef-d'œuvre du genre. On n'y trouve ni archaïsmes, ni néologismes, ni rien de ce qui permet de dissimuler derrière une phraséologie pédantesque le néant des doctrines et des idées ; en revanche, une nourriture intellectuelle de moelle et de substance, mise à la portée de tout le monde, sous la forme la plus originale, avec un art de la composition et une clarté de style que n'eussent désavoués ni Pascal ni Voltaire et une bonhomie que n'a pas toujours La Fontaine.

Ce livre eut un grand retentissement, surtout à l'étranger. Du coup, Jean Macé devint célèbre et sortit de la gêne ; mais il n'était pas homme à s'arrêter à mi-chemin.

Il pouvait maintenant travailler à l'éducation du suffrage universel, son rêve de 1848, interrompu par le coup d'État. Tout en continuant son professorat au Petit-Château et la publication des ouvrages complémentaires de la *Bouchée de pain*, il établit sur une vaste correspondance les premières assises de la Ligue de l'enseignement.

De précieux encouragements lui arrivèrent de toutes les classes de la société. Même le gouvernement impérial semblait voir dans l'ignorance populaire une menace pour son propre avenir. On lit dans une circulaire de M. Rouland, ministre de l'instruction, en date du 31 mai 1860 : « Doter le peuple d'un fonds d'ouvrages intéressants et utiles est un besoin qui, chaque jour, se fait impérieusement sentir. Une vaste organisation de bibliothèques communales répondrait à ce but. » Cette circulaire resta lettre morte, en attendant qu'un accord entre Jean Macé et M. Engel-Dolfus, grand industriel de Mulhouse, aboutît à la constitution de la société des bibliothèques communales du Haut-Rhin. Dès le premier jour elle compta 813 membres appartenant à toutes les classes, à toutes les confessions, à toutes les opinions.

En 1863, il y eut, dans le département du Haut-Rhin, 33 bibliothèques communales, et 83 en 1866.

Le succès de la Ligue de l'enseignement belge, née

en 1865, enhardit Jean Macé à créer une semblable Ligue en France. Les premiers adhérents furent trois hommes du peuple dont les noms sont dignes de mémoire. MM. Antoine Mamy, conducteur au chemin de fer de Lyon, Jean Petit, tailleur de pierres et Larnier, sergent de ville, s'engagèrent à verser chacun 5 francs par an pour le développement de l'instruction populaire par l'initiative privée.

Au bout de quelques mois les souscriptions s'élevèrent à 7 262 fr. 35 centimes.

En 1867, la Ligue comptait 4 792 adhésions dont 4 751 pour la France, réparties sur 77 départements, et 41 venues de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, de Russie, d'Égypte, des États-Unis et jusque de Singapore.

En 1870, la Ligue avait un budget de 70 455 francs souscrit par 17 850 membres.

J'habitais alors Constantinople d'où j'échangeais des lettres avec Jean Macé sans le connaître personnellement. Notre première rencontre eut lieu, à la fin de 1869, à Beblenheim ou plutôt à la gare d'Ostheim où il vint me recevoir. Je le trouvai, moralement, tel que je me l'étais imaginé, un homme juste et tenace dans ses résolutions avec un tempérament d'apôtre et, au physique, très ressemblant aux portraits d'Alphonse Karr. Son logement au Petit-Château n'avait que deux pièces au rez-de-chaussée. Dans l'une, nous prîmes un frugal repas, préparé par Mme Jean Macé. L'autre, plus petite, servait de quartier général à la Ligue. Une table, deux chaises, des boîtes cartonnées le long des murs, en constituaient tout l'ameublement.

« Vous voyez, me dit-il, que la Ligue ne se ruine pas en frais. Je suffis seul à la correspondance qui s'accroît journellement. Ma femme m'aide à coller des timbres et à mettre des circulaires sous bande. »

Cette extrême simplicité de moyens, en regard de la grandeur du but, me rappela la visite que fit, lors de son voyage à Rome, en 1815, l'empereur d'Autriche François II, au général des Jésuites. Celui-ci, paraissant confondu d'un pareil honneur fait à la cellule d'un humble religieux : « Trêve de modestie, lui dit l'empereur, cette cellule renferme à mes yeux le gouvernement du monde ! »

Toutes proportions gardées, j'étais dès lors convaincu qu'aucun hommage ne fera défaut à la Ligue de l'enseignement le jour où elle dotera le peuple d'une éducation supérieure à celle des Jésuites.

J'ai gardé de cette entrevue un ineffaçable souvenir. Alors le monde entier prévoyait la guerre qui éclata quelques mois plus tard. Seuls la France et son gouvernement semblaient aveugles. Je fis part à Jean Macé des craintes que j'avais rapportées de Constantinople et qu'un voyage attentif à travers l'Allemagne avait transformées en obsession. Lui aussi se montra profondément inquiet, mais il bondit à l'idée qu'une catastrophe pourrait le contraindre à quitter l'Alsace. « J'espère bien, me dit-il au moment de la séparation, vous revoir à Beblenheim. »

On sait comment les prévisions les plus pessimistes furent dépassées et à la suite de quels événements le pensionnat du Petit-Château de Beblenheim fut transféré à Monthiers, à douze kilomètres de Château-Thierry, où il vécut jusqu'à présent, grâce à sa clientèle étrangère, entretenue par la réputation européenne de Mlle Verenet et de Jean Macé.

Loin de perdre à ce déplacement, la Ligue en profita.

Au début, chaque Cercle agissait pour son compte et appliquait ses recettes comme il l'entendait. L'unité d'action s'imposant, M. Vauchez, secrétaire général du Cercle parisien, le plus ardent collaborateur de Jean Macé, établit un lien entre les divers Cercles, tout en respectant l'autonomie de chacun.

Cette organisation, facilitée par un legs de vingt mille francs fait à la Ligue, dans la personne de son fondateur, eut pour premier résultat un pétitionnement en faveur de l'instruction obligatoire qui partit de Strasbourg, en mars 1870, revêtu de 350 000 signatures.

Entravée par la guerre, cette manifestation reprit son essor aussitôt après.

Au mois de janvier 1873, l'Assemblée nationale, siégeant à Versailles, reçut une pétition couverte de 917 267 signatures, dont 119 251 réclamaient l'instruction obligatoire ; 410 121 l'instruction *obligatoire et gratuite* et 387 895 l'instruction *obligatoire, gratuite et laïque*.

Ces signatures, ajoutées à celles que le comité de Strasbourg avait réunies avant la guerre, fournirent un total de 1 267 267.

Un sou versé par chaque signataire pour les frais du pétitionnement en accentuait la valeur.

Toutes les œuvres de relèvement national profitèrent de l'accroissement du budget de la Ligue.

En 1873, elle consacra 14 000 francs aux bibliothèques régimentaires. Une lettre du général de Cissey, ministre de la guerre, à Jean Macé, en date du 17 février 1873, le remercie de ses *précieux services* à l'armée.

Cependant les arbitres de la France, au 16 mai et au 24 mai, commirent la faute de traiter la Ligue en ennemie. Toujours la cécité morale exclut la clairvoyance politique. Il fallait être aveugle pour ne pas voir dans la Ligue de l'enseignement, telle que Jean Macé l'avait conçue, une œuvre de conservation patriotique et sociale.

La formule d'adhésion portait textuellement : « Les soussignés, désireux de contribuer personnellement

au développement de l'instruction dans leurs pays, déclarent adhérer au projet d'établissement d'une Ligue de l'enseignement, au sein de laquelle il demeure entendu *qu'on ne servira les intérêts particuliers d'aucune opinion religieuse ou politique.* »

Cette formule ayant été qualifiée d'irréligieuse, Jean Macé répondit : « C'est l'acte qui fait l'homme religieux; c'est l'obéissance à la loi du devoir et non pas sa conception métaphysique; et la controverse ne peut suivre ceux qui montent ensemble, du même cœur, à l'accomplissement du devoir universel d'amour et de justice. »

A ceux qui combattaient l'instruction obligatoire, sous prétexte de liberté, Jean Macé posait cette question : « Quand le jour de la conscription est arrivé demandez-vous aux parents ce qu'ils en pensent et vous inquiétez-vous de leur autorité sur le conscrit? Faites-moi une bonne conscription d'école et que le sergent de police ramène par l'oreille l'écolier réfractaire. Croyez-moi, c'est aussi l'amour de la patrie que l'on combat sur ces bancs qu'il déserte... »

Ailleurs il disait : « On me force d'allumer la lanterne de ma voiture et si j'y manque, on ne se gênera pas pour me dresser procès-verbal, parce qu'il ne s'agit pas seulement de ma voiture, à moi, mais qu'elle peut rencontrer du monde sur la route, écraser un enfant ou briser la voiture du voisin qui ne serait pas content. Pourquoi donc vous faire scrupule de forcer les négligents d'allumer aussi la lanterne dans la tête de leurs enfants? Croyez-vous que nous n'y soyons pas tous aussi intéressés et que ces têtes, où il fait noir, ne puissent rien briser plus tard? »

Accusé d'athéisme, Jean Macé ne répondit pas, comme un de ses amis : « Je ne suis pas assez bête pour cela. » Mais il mit de son côté les gens d'esprit, en disant : « La Ligue ne mourra pas de cette accusation, *Dieu* merci! »

De véritables hommes d'État, loin de faire la guerre à la Ligue de l'enseignement, — car la guerre attire la guerre et les vainqueurs d'aujourd'hui sont souvent les vaincus de demain, — eussent introduit son programme dans une loi scolaire, fondement des lois militaires, et assuré l'instruction et la moralisation du peuple au profit de la paix intérieure et de la défense nationale.

Après avoir pris part à la défaite de toutes les réactions conjurées, la Ligue reprit sa marche en avant.

En 1880, elle disposa d'un budget de 175 000 francs.

Un décret, rendu la même année, la reconnut d'utilité publique.

En 1881, un congrès de la Ligue réunit à Paris plus de 300 délégués, sous la présidence de Gambetta. A la fin de 1882, le mouvement général des fonds au Cercle parisien dépassa un million de francs. Nommé sénateur inamovible, en 1882, Jean Macé trouva dans son extraordinaire activité le moyen de concilier ses devoirs politiques avec la direction de la Ligue de l'enseignement et son professorat au Petit-Château. Il lui arriva de faire, en toutes saisons, trois fois par semaine le voyage de Château-Thierry, sans compter une heure et demie de voiture pour franchir la distance de cette ville à Monthiers. Selon qu'il s'agissait d'étendre ou de consolider la Ligue sur un point quelconque du territoire, il ne reculait devant aucun déplacement. Du nord au sud, de l'est à l'ouest de la France, il est peu de villes où il n'ait pas fait des conférences ou présidé des congrès. Ce surmenage s'aggravait d'une énorme correspondance. Élevé au collège Stanislas dans les traditions de l'ancienne politesse française, Jean Macé répondait courrier par courrier à toutes les lettres. Une large part de son traitement de sénateur passait en frais de poste et en secours aux solliciteurs nécessiteux.

Il y a des hommes faits pour obéir et d'autres pour commander. Jean Macé était né pour le commandement, mais il dissimulait ce privilège de nature pour fonder son ascendant sur l'intégrité de son caractère, la chaleur et la sincérité de ses convictions. Tourner les obstacles lui semblait plus sûr que de les braver. L'avantage de savoir à fond ce qu'il voulait et de vouloir obstinément ce qu'il savait, lui permettait d'écarter avec infiniment d'adresse les objections et les oppositions superficielles à ses plans préconçus. Plus d'une fois il sortit des conseils de la Ligue victorieux sur des points où il semblait d'avance vaincu.

En certains cas, le professeur de jeunes filles détermina le succès du président de la Ligue.

Dans une séance orageuse, ayant à prononcer un rappel à l'ordre : « Mademoiselle, voulez-vous bien... »

On éclata de rire, lui tout le premier, mais l'ordre se rétablit.

Une autre fois, pour clôturer un congrès, il débuta ainsi : « Mes enfants, vous avez été bien sages... » Or, il y avait parmi les auditeurs des députés, des sénateurs et des vieillards à cheveux blancs. Jean Macé se dépeint dans ces traits.

Trop militant, trop exposé aux coups pour avoir la philosophique tolérance que pratiquait Littré envers ses ennemis, il ressentait vivement les manques de respect à son âge, à son caractère et à sa dignité d'écrivain. Un journal auquel il collaborait, depuis plusieurs années, ayant changé de mains, le nouveau directeur, un tout jeune homme, se permit de corriger un de ses articles non seulement au point de vue du fond, ce qui était son droit, mais au point de vue de la forme, ce qui était une impertinence, s'adressant à un maître au style voulu. Le premier mouvement de Jean Macé fut de répondre de chat à souris

mais, réflexion faite, il rentra ses griffes et envoya simplement sa démission.

Jean Macé était patriote avant tout. La patrie avait la première place dans l'enseignement du Petit-Château. « Si, dit-il quelque part, l'on ne parle pas de patrie à des demoiselles, qui seront un jour des mères, comment sauraient-elles en parler plus tard à leurs fils ? C'est un mot qu'il serait du reste difficile de bannir de chez nous. Les jeunes filles que nous envoie l'Alsace l'y rapporteraient sans notre permission. »

D'accord avec Mlle Verenet, Jean Macé se préoccupa surtout de former des femmes d'intérieur et des mères de famille. Ses Contes et son Théâtre du Petit-Château répondent à ce souci.

La valeur d'un système d'enseignement se juge par ses fruits. Des générations d'élèves ont traversé le Petit-Château : pas une n'a mal tourné ! Ce fait, la joie et l'orgueil de Jean Macé, dispense de tout commentaire, quand on le compare aux résultats généraux de l'instruction publique, si menaçants pour l'ordre social.

Jean Macé intime était tel qu'en public, toujours conforme à lui-même, simple, doux et bon, Quand il était à Paris, il venait régulièrement fumer sa pipe dans ma chambre avant de se coucher. Nos entretiens portaient rarement sur la politique, où nous n'étions pas toujours d'accord, encore moins sur la littérature contemporaine où il ne voyait qu'un art inférieur à l'usage d'une société qui se rit d'elle-même et ne s'admire plus que dans ses vices. Le naturalisme ignoble lui donnait des nausées. Il déplorait l'engouement d'une nation, si riche en chefs-d'œuvre, pour des produits étrangers dont la valeur philosophique ou littéraire ne dépasse pas la menue monnaie du génie français, et qu'en des temps plus fiers on honorerait à peine d'un regard. Son estime était réservée aux grands écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècle, sans préjudice pour les rares modernes qui ne croient pas enrichir l'idée en inventant des mots. Parmi les anciens, il aimait à citer Virgile qu'il savait pour ainsi dire par cœur. Dans le 4e livre de l'*Énéide* il le proclamait supérieur même à Homère.

Lorsque la gravité des circonstances attirait forcément nos entretiens sur la politique, Jean Macé entrait en souffrance. Pour lui, la république était une doctrine, une foi, une religion. Mettre en doute sa valeur dogmatique lui semblait une impiété. L'incessant renouvellement du personnel gouvernemental et les scandales parlementaires affligeaient son ardent patriotisme, mais il était trop naïvement honnête pour admettre qu'il y eût dans son parti des hommes ne voyant dans la république que des échelons de fortune et dans la victoire que les dépouilles.

Il se leva, en tapant du pied, un jour que je lui dis, longtemps avant qu'il fût question de Boulanger : « La France se meurt du parlementarisme. Au train dont on marche, il n'y aura bientôt qu'un cri : Tout excepté ça ! »

Depuis que la marée montante de l'anarchie a rompu toutes les digues, j'eus plus besoin d'apaiser ses angoisses que de les surexciter.

Jean Macé dédaignait les distractions mondaines et le bavardage des salons. Son seul plaisir d'octogénaire était de faire danser les élèves de son pensionnat à certains anniversaires, et dans le gain d'une partie de piquet. Quand je l'accompagnais au théâtre, une ou deux fois par an, c'était moins pour le spectacle de la scène que pour celui qu'il me donnait. Selon que la pièce était gaie ou triste, il pleurait ou riait comme un enfant. Un soir, au Vaudeville, il me communiqua son fou rire au point que nous courûmes risque d'être mis à la porte.

Après Littré, un saint laïque au jugement de Mgr Dupanloup, Jean Macé était de tous les hommes que j'ai connus le plus magnanime dans le sens antique du mot. Il faisait le bien pour le bien et pratiquait la solidarité humaine sans compter sur la reconnaissance.

La charité, productive d'intérêts, ici-bas ou ailleurs, avait fait place dans son cœur à l'altruisme, mot nouveau parce qu'il exprime une chose nouvelle : la charité ennoblie par l'absolu désintéressement. Si Mgr Dupanloup eût connu de près Jean Macé, peut-être lui eût-il appliqué son exclamation à propos de Littré : « Quel mauvais exemple qu'un homme aussi vertueux soit un athée ! »

Mot profond, mais injuste envers tous deux.

Littré se refusait simplement à définir Dieu. Macé eût répondu que les véritables athées ne sont pas ceux qui nient Dieu, mais ceux qui le ravalent au niveau de l'homme et de ses passions pour en faire un instrument de règne. Loin d'être athée, il pensait que Dieu éteint, il fait nuit dans la conscience humaine; il n'y a plus ni crime ni vertu, ni récompense ni châtiment fondé en justice, l'empire du monde appartient sans conteste aux fripons et aux scélérats. Briser les béquilles d'un paralytique, tuer le chien d'un aveugle lui paraissait moins inhumain et plus dangereux que d'arracher l'idée d'un Dieu de justice à la masse des ignorants et des déshérités, en exposant l'ordre social aux pires inspirations du désespoir.

Pour tout dire, la prière a toujours eu sa place au pensionnat du Petit-Château. Fondé par une protestante et fréquenté par des jeunes filles protestantes, l'esprit protestant y prédominait.

La *Philosophie de poche* de Jean Macé, son véritable testament philosophique, a pour conclusion cette sentence de l'Évangile : « Si vous ne devenez sem-

blable à l'un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

La plus grande satisfaction donnée à l'homme est dans l'enfantement de sa pensée, la contemplation de son œuvre, la possession de son idéal accompli.

Jean Macé eut cette satisfaction avant de mourir. Quoi qu'il arrive, son œuvre ne périra point. Le pensionnat du Petit-Château, transféré de Mouthiers à Chatou, près Paris, par Mlles Anna Bentz et Théodora Bord, collaboratrices et héritières de Jean Macé, restera fidèle au programme inauguré à Bablenheim il y a cinquante-cinq ans.

Vingt pour cent de soldats complètement illettrés montrent que la Ligue de l'enseignement n'a pas perdu sa raison d'être.

Mais la quantité n'est rien en une matière où la qualité est tout. L'instruction doit aboutir à l'éducation du peuple et à l'élévation de son niveau moral, sous peine de fournir des armes au crime et à l'anarchie. Le jour prochain où, sous la pression des événements, la Ligue de l'enseignement comprendra cette vérité dans son programme, elle deviendra pour tous les patriotes une Ligue de salut public.

Jean Macé a été simplement enterré, le 15 décembre dernier, entre sa femme et Mlle Verenet, dans un cimetière de hameau du département de l'Aisne, en attendant que son image, coulée en bronze avec les petits sous des enfants du peuple qu'il a soustraits à l'ignorance, se dresse en place publique au-dessus de la devise qui gouverna sa vie : Savoir ce qu'on veut. Vouloir ce qu'on sait.

CHARLES MISMER.

L'ÉTOILE-DE-PICARDIE

Nouvelle

I

Avec un bruissement doux et continu, les ondes successives du flux entraient et s'étalaient dans le port; sur les côtés, contre la muraille du quai, les bateaux à sec restaient encore inclinés sur le flanc, que déjà dans le milieu plus creux, les minimes embarcations, mollement soulevées par l'eau revenue, subissaient un léger balancement, sensible surtout à l'oscillation agrandie de l'extrémité de leur mât minuscule, où dansait et voltigeait une flamme tricolore.

Presque toute la flottille de pêche du Tréport, échouée dans le bassin, attendait la marée; les grosses barques pontées, dans l'attitude penchée, la carène à l'air, semblaient se reposer des longues courses en mer; et voilà que l'arrivée du flot était comme le signal du réveil. On voyait les bateaux peu à peu se redresser hésitants, comme engourdis de sommeil, puis s'agiter en un roulis et un tangage alternatifs et irréguliers, enfin s'asseoir avec assurance.

De l'intérieur sortaient de rudes figures de marins, au teint cuit, à la barbe en collier de singe, lèvre et menton ras; d'autres débouchaient des rues étroites et sombres qui aboutissent au marché aux poissons, et, de cette démarche lente et cadencée qui leur est propre, apportaient à la maison flottante qui des engins de pêche, qui des provisions de bouche.

A mesure que l'eau montait, l'animation à bord de chaque bâtiment devenait plus active et plus bruyante : on resserrait les amarres, on parait les agrès; ici, c'est le mât que deux solides gars, entendus à la charpente, replantaient et fixaient; là c'est le chalut, le vaste et pesant filet monté sur une poutre à jambes de fer, qu'on hissait de terre à sa place à grand renfort de bras, chaque effort de l'équipe scandé par un cri à l'unisson : « Ohé! hisse! ohé! hisse!... ça y est! »

Un peu plus loin un steamer anglais, en chargement de galets, allumait le feu de sa chaudière, et lançait dans la blanche lumière du soleil du matin les noirs panaches de sa fumée de houille, dévidés en spirales sur le bleu du ciel.

Puis quand approcha le moment de lever l'ancre, ce fut tout le long du quai une affluence, accrue d'instant en instant, de femmes et d'enfants de pêcheurs, s'interpellant, questionnant les hommes embarqués, leur envoyant des « Au revoir! » qui n'en finissaient pas, et aussi d'étrangers venus pour la saison des bains, curieux de ce spectacle inaccoutumé, mouveau même pour un grand nombre. A ceux-ci leur oisiveté paraissait meilleure à la vue du travail des autres, plus douce la sécurité de leur existence sédentaire à la pensée des risques courus par les aventureux de la mer. De la jetée au pont tournant qui relie les rives de la Bresle, ils étaient là serrés en triple haie, jeunes gens ayant pris comme un déguisement de vacances le costume à la mode cette année-là : culotte bouffante avec les bas de laine à grosses côtes, gilet breton et casquette de drap bleu marine; jeunes femmes et jeunes filles en toilettes claires, où le rouge dominait, coiffées, les unes, du béret, ou rouge, ou blanc, ou bleu, si bien que, vues du haut de la falaise, elles semblaient une corbeille mouvante de pâquerettes, de coquelicots et de bleuets; — les autres plus garçonnières, ou plus éprises du chic conventionnel, arborant hardiment la casquette semblable à celle de leurs maris, de leurs frères ou de leurs cousins.

Et tout ce monde, par cette belle matinée d'août,

entre le ciel et la mer également radieux, paraissait joyeux de respirer l'âcre parfum du port, mélange des puissantes odeurs de salure et de varech, de goudron et de coaltar, de fumée grasse et de vase croupie, agrémentées d'une subtile senteur de térébenthine émanant des navires fraîchement repeints.

— Hé bien! garçon, viens-t'en donc! habile! habile! le flot monte.

C'est au mousse de son bord que maître Gustave adressait cette objurgation. L'enfant, qui pouvait avoir treize ans, était maigre et nerveux, comme tous ceux qui se nourrissent principalement de poissons; il se hâtait, portant de chaque main un seau couvert qui paraissait fort lourd. Il se fraya passage à travers les rangs des curieux, et fut auprès du patron de l'*Étoile-de-Picardie*, une petite barque pontée jeune encore à la mer, bien équilibrée, « légère de nage », séduisante de propreté. Deux hommes et un mousse suffisaient à la manœuvre. Elle ne faisait pas de longues campagnes de pêche: il s'écoulait rarement plus de quatre marées sans qu'elle rentrât au port. Le patron Gustave l'avait achetée quatre ans auparavant, et la pêche, continuellement heureuse jusqu'alors, lui en avait déjà rendu le prix.

— Allons! hop! arrime vivement tout le paquet.

Tout le paquet, c'était avec le chalut de petit modèle, les seaux remplis d'appâts, le tonnelet rempli d'eau douce, peint en vert pour le distinguer de l'autre qui contenait le cidre; ce cidre pâle et plat, avec un déboire aigre qui déshonorerait les pommiers de Picardie si l'on ne savait qu'il est abondamment mouillé d'eau, lavé, comme disent les gens du peuple, qui sur les bords de la Bresle, limite commune de la Normandie verdoyante et de la grise Picardie, n'usent point d'autre boisson sauf l'alcool.

Tandis que le mousse déployait toute son énergie à loger chaque objet à sa place habituelle, le patron restait debout sur la bordure de grès du quai, adossé à une potence de réverbère. Il ne posait que sur une jambe, croisant l'autre par-dessus, les bras repliés sur la poitrine, une main soutenant le fourneau de sa très courte pipe en terre noire. A l'immobilité de son attitude abandonnée, à la placidité de sa physionomie, l'on n'eût point supposé qu'intérieurement l'impatience crispait ses nerfs. C'était, dans toute la vigueur de la maturité, un grand et robuste gaillard, aux traits adoucis, avec des yeux verts ombragés de cils plus blonds que la chevelure, la figure entièrement rasée; tout le corps manifestait la force et la santé, toute la tête exprimait l'intelligence sans ruse et la bonté réfléchie.

— Enfin, hé! Pierre, ce n'est pas malheureux que te voilà! fit-il sans se départir de son calme, à l'approche de son matelot, un gars de vingt-cinq ans, osseux et long, dont les joues creuses, le nez mince et proéminent à l'excès et les cheveux roux frisés court faisaient un type fort peu agréable.

Malgré la tranquillité du ton, l'autre sentit le reproche et il répliqua :

— Bon, faut bien ce qu'il faut!... Et puis, une fois qu'on parle avec les femmes, on ne part jamais à l'heure.

— Pourquoi t'avises-tu de leur parler, aux femmes, si tu n'es pas maître de couper l'entretien? fit le patron avec un air plus bienveillant que moqueur.

— Ah! mais ça ne durera pas toujours comme ça! faudra prendre un parti... Vous êtes bien heureux, vous, mon oncle, de ne pas vous embarrasser de ces histoires de sentiment!

— Ah! mon fieux, j'ai eu ton âge, — voilà quelque dix ans depuis! — et tes ennuis, et il n'est pas dit qu'à cette heure encore... Mais motus là-dessus!... le travail avant tout... l'eau de mer purge le cœur comme l'estomac... Allons! embarque! et largue au plus vite.

Pierre se mit en besogne, sans arrêter de mâchonner des discours de rancune contre celle qui lui troublait la cervelle.

Mais bien que maintenant l'eau fût assez profonde et la barque toute parée, le patron Gustave ne se pressait pas de rejoindre l'*Étoile-de-Picardie* et fixait son œil clair dans la direction de la petite rue pavée de galets biscornus, qui dévale toute raide en face de la Pierre du Minqueur.

Après quelques instants, il reconnut une grande belle fille d'une vingtaine d'années qui s'avançait, retardée dans sa marche par le double embarras d'un enfant de quinze mois qu'elle portait sur son bras droit, et d'un autre de trois ans à peine qu'elle traînait par la main.

— Tiens, voilà ma sœur Lisa! s'écria le mousse juché tout debout à la pointe du taille-mer en un périlleux équilibre.

Pierre tourna la tête vers la ville; ses traits se contractèrent à la vue de Lisa: il lança vers la jeune fille un regard indéfinissable où se confondaient le désir, la colère, la prière et la menace.

Tout au contraire la bonne figure du patron s'épanouit en un rire franc et sonore, il prit dans ses bras le petit garçon de trois ans, lui mit un baiser sur le front et dit :

— Dépêche-toi de grandir, tu seras mousse à ton tour sur l'*Étoile-de-Picardie* : je t'apprendrai le métier comme à ton galopin de frère... Hé! Jacques, viens embrasser ta sœur et tes petits frères.

Le mousse grimpa sur le quai, donna l'accolade comme s'il se fût acquitté d'une manœuvre commandée, avec cette indifférence de l'enfant qui ne comprend pas tout le sens de l'acte.

Et Gustave le regardait d'un œil d'envie frotter sa joue contre celle de sa grande sœur. Pour avoir l'oc-

casion d'approcher son visage de celui de la jeune fille, il s'avisa d'embrasser aussi le dernier-né, qui se serrait contre son épaule. Et tout près de l'oreille, il lui dit, affectant de mettre la chose au ton de la plaisanterie, afin de ne point l'effaroucher et de se ménager une retraite favorable en cas de refus :

— Je vous embrasserais bien aussi, vous, Lisa.

— Si ça vous fait plaisir, il n'y a pas de mal à ça! répondit la jeune fille, qui sourit mais ne rougit pas.

— Vrai, ça ne vous contrarierait pas ?

— Bien sûr, non : vous êtes assez de nos amis...

— Hé bien ! non, devant le monde ce n'est pas de convenance, décida Gustave après réflexion... Au retour, en famille ; ce sera pour dimanche. C'est la fête, ajouta-t-il gaîment : nous irons boire le café à votre maison, c'est le mousse qui nous le paiera sur sa part. Au revoir !

— Ayez bien attention à Jacques, n'est-ce pas, maître Gustave, pria-t-elle avec une sollicitude quasi maternelle : il est si étourdi, si imprudent!

— Soyez tranquille, j'ai l'œil dessus.

Il sauta légèrement dans son bateau, et dès qu'il eut le pied sur le pont de l'*Étoile-de-Picardie*, sa mine changea : elle reprit l'austérité du commandement, l'expression grave de l'homme qui se sent responsable de plusieurs existences.

— Hé ! Pierre, vas-y : tu peux sarper... Jacques, mets au vent le foc !

Tandis que le mousse tendait la voile triangulaire, le matelot se mit aussitôt à remonter l'ancre en la tirant au treuil. Gustave lui-même, ayant neutralisé le gouvernail en l'appliquant à la paroi de la poupe et assujetti la barre par une corde, saisit une gaffe de dix pieds, et, l'appuyant d'un bout au mur, de l'autre à son épaule, poussa en marchant le long du bordage, et de la sorte il dégagea le bateau d'entre ses voisins, et le fit entrer en eau libre. En même temps on entendit le grattement de l'ancre qui dérapait : l'*Étoile-de-Picardie* vogua, voile ouverte.

Lisa la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût débouqué du chenal, puis s'en retourna, d'un pas ralenti par d'assombrissantes préoccupations, avec les deux enfants, qui étaient avec Jacques tout l'héritage légué par leurs parents défunts.

II

Tout le jour Lisa demeura pensive : jamais encore le départ de l'*Étoile-de-Picardie* ne lui avait laissé un tel émoi dans l'âme. C'était sans doute un raisonnable motif de mélancolie que l'incertitude du destin réservé à son jeune frère par le mystère des vagues. Mais ce n'était point cela seulement.

Le temps était beau, la brise favorable, la mer pacifique : aussi, quoiqu'une rude expérience la rendît peu crédule aux promesses de la grande capricieuse, ce n'est pas des éléments extérieurs que la jeune fille redoutait quelque violence. Mais entre les trois êtres dont l'existence était confiée aux planches du bateau elle pressentait des causes encore obscures de querelles et de haine, et elle appréhendait une brusque explosion.

Et sans cesse hantée de ce souci, dix fois le jour elle se prit à se dire à elle-même :

— C'est un peu ma faute : j'aurais dû agir autrement. Et maintenant que faire ?

Un an s'était passé depuis qu'à deux semaines d'intervalle la fièvre typhoïde avait donné sa mère à la mort et un coup de tempête son père à la mer, tout là-bas, par le travers d'Ailly, où le vent de nord-ouest avait emporté sa barque sur les récifs.

Alors dans la détresse affreuse de cette maison dépeuplée où, orpheline, elle restait l'unique protectrice de trois orphelins, elle allait s'abandonner au désespoir, quand était venu maître Gustave apporter une collecte faite parmi les pêcheurs en faveur des enfants du camarade trépassé.

Il s'était assis là près de l'âtre ; il avait pris sur ses genoux l'avant-dernier, qui lent à se développer ne marchait encore que tenu en lisières, et, tout en le faisant sauter, il avait parlé simplement, s'enquérant de ce qu'on pourrait faire pour l'aider.

Tout de suite elle l'avait deviné très bon, très loyal, et sa gratitude avait été d'autant plus vive que le secours était plus inespéré et la consolation plus inattendue.

— Je n'oserais pas, avait-il dit en retenant presque ses paroles, vous parler d'emmener votre frère à la mer après le malheur qu'elle vous a fait. Cependant, si Jacques avait le goût, je le prendrais mousse : ça vous serait toujours un petit soulagement.

Elle avait hésité à répondre, ayant peur, elle aussi, d'avoir à se reprocher le mauvais sort de son frère s'il arrivait que Jacques périt dans un naufrage.

Mais le patron avait ajouté :

— Après ça, vous savez, des accidents, il s'en produit sur terre autant que par eau. Si l'on comptait bien, l'on verrait... C'est vrai que c'est un métier périlleux d'être pêcheur marin ; joli métier tout de même.

— Tout de même, je ne dis pas le contraire, c'est un joli métier !

— Et pour rude qu'il est, il nourrit son homme... à condition d'être rangé. Ah ! ça, il faut de l'ordre et de la tenue.

— Oui, oui, et vous avez renom d'être un homme bien rangé, vous, maître Gustave ; et s'il fallait que Jacques s'en allât sur l'eau, bien sûr c'est à vous que je préférerais le confier.

Le pêcheur avait reçu le compliment sans orgueil ni fausse modestie ; il n'ignorait point, parbleu ! qu'il avait bonne renommée, puisqu'il la méritait, étant brave homme, et probe, et pas ivrogne.

Lisa peu après avait ajouté :

— Et puis habile aussi que vous êtes, je serais contente que Jacques eût le goût de s'engager sur votre bateau : il aurait de vous bons conseils, bon exemple, et puis tout ; mais il faut que ça vienne de lui.

Jacques, consulté, déclara qu'il n'avait pas peur de la mer, et que l'*Étoile-de-Picardie* était une des barques du port qui lui plaisaient le mieux.

Trois jours après, il s'embarquait sur le bateau de maître Gustave, qui se chargeait de le nourrir.

Et puis, sans attendre que le mousse sût le métier et rendît d'importants services, le patron lui avait accordé une part de pêche, de semaine en semaine plus large ; si bien qu'après deux mois il rapportait assez de poisson à Lisa pour qu'elle pût de la vente tirer de belles pièces blanches, et subvenir aux nécessités de sa famille en bas âge.

La générosité de Gustave avait été vue de mauvais œil par sa sœur, la veuve Parigot, avec laquelle il faisait ménage depuis que son mari, chauffeur au chemin de fer, avait été victime d'une collision de trains ... mais le pêcheur lui avait fermé la bouche :

— De quoi te plains-tu ? Est-ce que ça te prive, que je donne au mousse une part plus forte que l'ordinaire ?

— Non, ce n'est pas pour moi ce que j'en dis ; ah ! Seigneur Dieu ! non, mais si tu donnais moins, tu garderais davantage : ce seraient des économies pour plus tard.

— Bast ! plus tard, qui sait si l'on vit ou si l'on meurt ? répliqua Gustave insouciant. Faut-il, en attendant, laisser de pauvres mioches crier la faim ?

— Ce n'est pas toi qui les engendras ! repartit aigrement la veuve.

— Moi, je n'ai pas de femme, pas d'enfant ; ton sort, ma sœur, est assuré tant que je suis là, et ton fieux Pierre, dès qu'il sera rentré de la grande campagne à Terre-Neuve, je le prendrai comme matelot. Il aura sa part de pêche. N'est-ce pas bien comme cela ?

— Si fait ; mais tu pourrais tout de même donner moins, répétait la veuve, entêtée dans sa tendance avaricieuse.

— Qu'est-ce qu'elle deviendrait donc, cette brave fille si courageuse, avec moins de ressources ? C'est déjà bien assez aléatoire le produit du filet !

— Oh ! je vois que tu lui portes un fier intérêt, à cette brave fille si courageuse ?

Dans le ton pincé de la veuve siffla toute la malignité qui fermentait dans son étroit cerveau de Picarde mâtinée de Normande. Par un contraste aussi complet que possible, elle rassemblait en elle tous les défauts des deux races dont elle était issue, comme son frère, plus jeune de six ou sept ans, en possédait toutes les qualités.

— Enfin, c'est bon ! Pas d'histoire ! avait conclu Gustave avec autorité.

— Oh ! fais comme il te plaît !

— Non, mais comme il est juste.

Et il trouvait juste selon sa conscience naturelle de proportionner la part du mousse, non à son âge, non à sa force, non à ses services, mais aux besoins de sa grande sœur et de ses petits frères.

— C'est pas ta faute, pas vrai ! tiot Jacques, disait-il paternellement à l'enfant, si tu n'as pas déjà vingt ans et l'expérience d'un matelot qui a fait le tour du monde ?

D'ailleurs il était bien tranquille ; il ne faisait tort à sa sœur de rien qu'il lui dût. N'avait-il pas pris à sa charge depuis douze ans et plus la veuve et son fils ? N'est-ce pas de son travail qu'ils avaient vécu, alors qu'il était encore simple matelot mercenaire, s'engageant dans un équipage pour la grande pêche d'Islande ou de Terre-Neuve ? N'est-ce pas lui qui avait fait accepter son neveu Pierre en qualité de mousse, à bord du bateau, où il était enrôlé lui-même, et qui l'avait éduqué, guidé, formé dans la pratique du métier ? Ne les avait-il pas laissés si fortement s'établir chez lui, sœur et neveu, que sa maisonnette n'était plus désignée que par le nom des Parigot ?

Seulement la sœur avide, à force de tout recevoir de lui, s'était accoutumée à l'idée qu'il lui appartenait tout entier : ce qu'il donnait au frère de Lisa lui semblait un larcin commis à son détriment à elle ; et soupçonnant pour cause aux largesses de Gustave une inclination encore inavouée, mais déjà développée, vers l'orpheline, elle considérait son mariage hypothétique comme une déloyauté à son égard. S'il épousait, elle était volée, puisqu'une autre détournerait d'elle son frère, son bien, sa chose, sa source de bien-être.

Chez Gustave heureusement la bonté ne se perdait pas en bonacité : il avait maintenu sa volonté, sans s'expliquer sur ses desseins extérieurs, s'il en avait.

De cette lutte soutenue en sa faveur par le patron de Jacques, Lisa n'était pas demeurée ignorante : les coups de langue venimeux de la veuve Parigot, accompagnés de coups d'œil féroces, lui en avaient fait comprendre assez ; et ce lui était un motif de reconnaissance de plus envers le brave homme qui l'empêchait de choir en misère, et qui était toujours à son égard si réservé qu'elle ne lui pouvait attribuer d'autres sentiments que celui de la charité chrétienne.

— Ce qu'il en fait, disait-elle alors, c'est par com-

passion de ces petits êtres qui sans cela seraient condamnés à l'abandon, au dépôt de mendicité, puisqu'ils m'occupent trop de jour et même de nuit, pour qu'il me reste la faculté de gagner leur nourriture par un travail assidu.

Le souvenir très net de ces incidents, vieux d'un an, remontait à l'esprit de Lisa, et elle avait conscience d'avoir été presque heureuse dans sa pauvreté et sa fatigue, depuis plusieurs mois, jusqu'à l'apparition d'un personnage à cheveux roux dont le retour marquait pour elle le commencement d'un ère de trouble et d'inquiétudes.

Comment cela était-il arrivé? Elle en revoyait les péripéties en un même moment comme dans un tableau.

Un jour d'avril, entre chien et loup, elle revenait de vendre du poisson à la ville d'Eu : comme elle passait devant le cabaret du *Canonnier Marin*, un homme en sortait, la figure rouge, les yeux brouillés, encore assez maître de ses sens pour se tenir debout et marcher, assez ivre déjà pour ne pas savoir contenir ses instincts brutaux.

— Crédié ! la belle fille ! s'écria-t-il en la remarquant.

Elle pressa le pas : il la suivit, répétant tout près d'elle : « Crédié ! la belle fille ! »

Tant qu'elle longea les maisons en face du port, il ne se permit pas d'autres incartades ; mais quand elle eut tourné par les petites rues montantes, il se rapprocha, et profitant d'un coin désert voulut la prendre à la taille.

Elle ne perdit ni force ni sang-froid, et, brusquement le coiffant de son panier à poisson, elle le repoussa d'un poing si rude et vigoureux que l'ivrogne alla rouler contre le mur.

Quelques jours après, maître Gustave lui dit :

— Le fils de ma sœur que vous savez qu'il était en pêche de Terre-Neuve est revenu. Dorénavant c'est lui qui sera mon matelot. Je vous l'amènerai pour que le mousse fasse sa connaissance avant d'embarquer.

— Volontiers, maître Gustave : votre neveu, parce qu'il est votre neveu, sera le bienvenu chez nous.

Il l'amena en effet le dimanche suivant ; et quelle ne fut pas la surprise et le désagrément de Lisa de reconnaître l'homme qui l'avait assaillie ! Elle en devint toute pâle, mais ne souffla mot de la rencontre, et tout de suite une idée lui germa dans le cerveau :

— Quel malheur que ce soit celui-là le neveu de maître Gustave ! A cause de Jacques, puisqu'il sera le matelot du bord, il faudra que je le ménage.

Et ce lui fut un gros chagrin d'être obligée de servir une bonne mine à ce vilain roux bestial, qui puait le genièvre de pommes de terre et l'eau-de-vie de cidre, et s'en prenait aux honnêtes filles dans les rues.

Lui, Pierre Parigot, se grattait la nuque, cherchant à se rappeler où il avait vu cette jeune personne qui avait si fine taille, bouche si rose, joue si fraîche, et tant de longs cheveux, dorés comme une galette. Tout à coup il se souvint : alors c'est le nez qu'il se gratta, un peu honteux tout de même de l'aventure, parce qu'elle avait tourné à sa confusion.

Mais bien vite il se remettait et en façon de compliment, à la présentation faite par Gustave il disait avec un gros rire :

— Pas moins que c'est une belle fille, crédié ! qu'on en ferait bien son dimanche !

Et sans s'apercevoir que de l'expression de sa grossière convoitise la jeune fille rougissait comme d'une injure, et que Gustave aussi en ressentait un malaise et un mécontentement, il ajoutait avec une forfanterie insupportable :

— Ah ! j'en ai donc vu des belles filles dans mon voyage ! et de toutes les couleurs, et pas farouches, vous savez. Plus de caresses que de torgnoles de celles-là.

Du coin de l'œil il envoyait à Lisa un regard significatif, qui avait la prétention d'établir entre eux la communauté d'un secret : elle détournait la tête, et sentait alors peser sur toute sa personne les deux yeux indécents du matelot.

De ce jour elle ne fut plus tranquille : Pierre s'était entiché d'elle d'autant plus qu'elle lui montrait plus de froideur ; il prenait mille prétextes de s'introduire chez Lisa, de l'accoster dans la rue, amoureux à la façon d'une bête sauvage, les jours qu'il avait bu de l'alcool. Ne lui avait-il pas crié, une fois qu'elle le repoussait de son logis :

— Je te tuerais bien faute de t'avoir !

Le lendemain des rebuffades de Lisa, c'est Jacques qui essuyait les basses vengeances du neveu de Gustave, et recevait sur les épaules, sur les reins, sur les jambes, partout, des coups de garcette, — quand le patron ne pouvait le voir, naturellement. Et la pauvre Lisa désolée, à qui Jacques se plaignait au retour à terre, s'humanisait alors avec le vilain brutal, et lui souriait à contre-cœur, pour épargner les mauvais traitements à son petit frère.

Seulement c'était tomber d'un mal dans un autre : dès qu'elle s'était montrée moins revêche, Pierre avait cru qu'elle inclinait vers lui ; donc il voulait davantage, prétendait tirer argument de ces sourires comme s'ils valaient promesse ; et s'il était arrivé en retard, ce matin même, à l'*Etoile-de-Picardie*, c'est qu'il était venu chez elle encore la solliciter, la presser, se déclarant tout prêt à l'épouser ; et s'il était si fort en rage, c'est qu'elle l'avait éconduit. Il l'avait quittée sur cette parole inquiétante :

— C'est bon, la fille ! j'y vois clair : ce n'est pas que vous ne sauriez m'aimer ; c'est que vous en tenez pour un autre, je sais lequel. Mais allez, vous n'en aurez point satisfaction : je vais le tenir, moi, entre ciel et mer.

Le jaloux avait été plus clairvoyant qu'elle-même dans ses sentiments : c'est à maître Gustave qu'il faisait allusion. Elle s'interrogea de bonne foi, et, de bonne foi, se répondit qu'il avait raison ; qu'elle le trouvait si laid, parce que l'autre était beau ; si mauvais, parce que l'autre était bon ; si brutal, parce que l'autre était doux ; si salement ivrogne, — en quoi il ne faisait que rentrer dans la catégorie vulgaire des gens du port, — parce que l'autre était sobre et toujours de sens rassis ; et qu'il lui déplaisait tant enfin, parce que l'autre, elle l'aimait de tout son cœur.

C'est pourquoi elle se disait avec angoisse en repassant tout cela dans sa tête :

— J'aurais peut-être dû agir autrement, ne jamais lui montrer un semblant d'amitié... et prévenir maître Gustave... Qui sait ce qui va s'accomplir à bord, au milieu des flots, loin de tout ?

PONTSEVREZ.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

Le siège de Calais (1).

Après les échecs successifs de François de Guise, en Italie, au mois d'août 1557, lui arrive la nouvelle de notre désastre de Saint-Quentin : la frontière est béante, Paris découvert, le connétable et Saint-André prisonniers. Guise reçoit l'ordre d'accourir. Nos galères déjà sont en route pour le ramener. L'hésitation n'est plus possible.

Le duc s'embarque à Civita-Vecchia, touche la Corse, s'empare d'un coup de main de l'île presque entière, se réembarque, et, grâce au vent favorable, arrive à Marseille le 20 octobre et à Saint-Germain le 20 novembre.

Dans le pays en déroute, Guise, parmi les grands resté seul debout, reçoit la lieutenance générale du royaume. La noblesse accourt se ranger sous ses ordres ; le peuple l'acclame. Il paraît à tous un sauveur.

L'ennemi s'étant attardé après la victoire, les approches de l'hiver protègent Paris. Le duc se rend dans le Nord. Il y réunit les combattants échappés au désastre, reforme les cadres avec les débris de l'armée d'Italie. Sa seule présence, son entrain, sa bravoure, rendent l'espérance aux soldats. Il fallait un coup d'éclat pour relever l'armée et justifier cette confiance. Guise le sentait. Une inspiration heureuse le porte vers Calais.

Depuis longtemps les stratégistes s'acharnent à dresser des plans d'attaque contre cette ville sans qu'on en vienne à l'action. Guise les étudie tous, puis envoie son ami Strozzi, très fort dans le métier, pour reconnaître secrètement la place. Celui-ci rapporte les renseignements les plus encourageants. Les Anglais, comptant sur les difficultés de la saison d'hiver, laissent tout à l'abandon. Remparts et murs sont en mauvais état, la garnison insuffisante.

Là-dessus Guise se décide à tenter un grand coup. Dirigeant ses troupes du côté de Boulogne, pour faire croire à d'autres projets, il pousse rapidement les préparatifs très compliqués d'un siège. En dépit du secret, le bruit s'en répand. Le gouverneur de la ville, lord Wentworth, alarmé, demande alors par deux fois des renforts en Angleterre.

La reine Marie, qui, contrairement aux vœux et à l'intérêt de la nation, a déclaré la guerre à la France pour complaire à un époux trop aimé, absorbée par les chagrins que lui cause sa froideur, n'a cure de ces réclamations. Dévote à l'excès, d'ailleurs, son conseil est composé en grande partie d'ecclésiastiques, et ceux-ci déclarent qu'avec leurs baguettes blanches ils se chargent en hiver de défendre Calais. Soldats et vaisseaux restent donc immobiles.

Situé entre la mer et des marais transformés dans la mauvaise saison en lacs boueux et glacés, Calais forme un carré entouré par un large rempart et un profond fossé qui reçoit les ruisseaux des marécages et sert de lit à la rivière de Ham. Aux angles du carré se dressent trois bastions et une citadelle.

On pénètre dans la ville, soit de mer par le port, soit de terre au moyen d'une unique chaussée traversant le marais. Deux forts protègent ces voies de communication : Nieulley, à quelque distance, défend la chaussée, et Risbanck, le port, tous deux reliés entre eux par des dunes presque entièrement couvertes d'eau à la marée haute.

Qu'on se représente la force de cette place aux jours les plus courts de l'année, dans un pays de brouillards et de pluie ! Les conseillers mitrés de la reine pouvaient vraiment, sans trop de forfanterie, lever contre les assaillants leurs baguettes blanches. Ils avaient toutefois affaire à un homme qui tenait quelque peu du magicien et le leur fit bien voir.

Guise ne perd pas une heure. Le jour même de son arrivée, le 1er janvier 1558, se dirigeant vers Nieulley, il reconnaît le terrain aux alentours et enlève de furie, avec trois mille arquebusiers, la petite fortification de Sainte-Agathe qui en défend les abords. Les soldats ennemis qui la gardent sont

(1) Extrait d'un ouvrage sur *Catherine de Médicis et François de Guise*, de Mme Coignet, qui va paraître à la librairie Fischbacher.

refoulés dans le fort. Ce premier succès enflamme nos troupes, qui, sur l'heure, mettent la pioche en terre pour les approches et tranchées. En même temps, la flotte ayant amené, à la marée haute, de Boulogne et d'Ambleteuse, les munitions et la grosse artillerie, partie des pièces est fixée le long des dunes, découvertes à la marée basse, partie traînée jusque vers Rysbanck.

Guise, accompagné des premiers de l'armée, va reconnaître le travail à la nuit tombante, approchant du fort jusqu'à vingt-cinq pas sans être aperçu. Il décide alors d'attaquer sur les deux points à la fois.

Animés par sa présence et sa parole, les canonniers, pionniers, *vastadours*, se mettent vivement à l'œuvre; Guise, partout le premier, la main à l'outil, tirant, poussant le canon comme le moindre travailleur. « Et tant remua-t-on la terre et dressa-t-on les gabionnages », que le 4 du mois, trois heures avant le jour, l'artillerie était braquée en face des deux forts, et, aux premières heures, commençait à tonner d'une telle furie que ceux de Nieulley, à la seconde volée, quittaient la place pour se réfugier dans la ville. Les Français, entrant sur leurs talons, trouvent force artillerie, poudre et munitions, qu'ils ne laissent pas chômer. Le fort est solidement occupé par eux, et, pour fermer le passage à tout retour de l'ennemi, Guise établit sur la chaussée, par derrière, vingt enseignes d'infanterie française, huit cents reîtres, deux ou trois cents hommes d'armes, et au delà encore, sur l'avenue de Guines, quelque cavalerie et des Suisses. Toute l'action se porte alors sur Rysbanck.

Lord Wentworth écrivait à la reine une troisième lettre désespérée, lorsqu'il entend retentir les premiers coups de feu. Il se lève sans achever, l'expédie telle quelle et court armé au combat. Mais trop tard. Le fort, qui manquait de tout, est déjà enlevé, la garnison prisonnière. Le malheureux gouverneur, forcé de reculer à l'intérieur de Calais, s'enferme dans la citadelle.

Le mardi suivant, Guise s'approche du rempart découvert, fait dresser six canons et trois longues coulevrines devant la Porte *à l'Eau*. Après l'avoir désarmée en quelques volées et fracassé les tours dont la défense aurait pu nuire aux assiégeants, il dirige l'artillerie sur le château dégarni de remparts, chargeant et déchargeant « en tempête » sans arrêter jusqu'au soir.

Dans le cours de la journée, pendant que l'ennemi s'est porté tout entier à la résistance de cette attaque feinte, Guise a emmené Dandelot avec douze cents arquebusiers, « corselets », et nombre de gentilshommes, sur les dunes, au milieu des flaques d'eau, en face de la citadelle. Là il fait creuser une tranchée allant de la dune au mur du fossé qui entoure la ville. Ce mur est percé par les assaillants dans sa partie basse, et toute l'eau s'écoulant par la tranchée dans le port laisse le fossé à sec.

A la même heure, on dispose sur les dunes un matériel merveilleusement approprié à ce siège difficile. Des claies enduites de poix, imperméables, servent à transporter sur la glace et sur l'eau boueuse des marécages hommes et munitions; en outre, pour protéger les arquebusiers sur la grève découverte, on dresse des manières de boucliers composés de pieux entrelacés d'osier d'un demi-pied d'épaisseur et couverts en dehors de « trois ou quatre doigts de papier collé (carton), chose que l'arquebusade ne peut fausser aisément ». Légers, d'un transport facile, garnis en bas d'un appui, consolidés sur le terrain par une longue pointe de fer, ces boucliers, dressés aux endroits favorables, prêtent aux soldats un abri contre le feu des adversaires, tout en leur permettant de tirer par les ouvertures ménagées à cet effet.

L'attaque commence alors « en tempête » et le soir, satisfait du résultat, Guise décide l'assaut pour le lendemain. En vue toutefois de tenir l'ennemi en alarme et l'empêcher de rien réparer, il laisse pendant la nuit le sieur de Grammont avec deux ou trois cents arquebusiers en garde et établit Strozzi, avec le même nombre, à l'autre bout du pont, en un lieu légèrement élevé et couvert de quelques maisonnettes. Celui-ci essaye de s'y retrancher, mais les boulets y pleuvent « si épaissement » qu'après avoir perdu vingt à vingt-cinq hommes, il est contraint de revenir vers Guise.

Le 5 au matin, la brèche reconnue par deux et trois fois, l'assaut est commandé.

Le seigneur de Grammont s'avance alors avec ses arquebusiers et Strozzi avec ses corselets, pendant que Guise, par une autre route, dans l'eau jusqu'à la ceinture, arrive le premier devant la brèche, en tête du gros des troupes. Tous assaillent ensemble « de furie en si grande hardiesse et impétuosité », que rien ne leur résiste. Après avoir taillé en pièces les premiers qu'ils rencontrent, ils refoulent les autres, les « rembarrant » dans la ville, et pénètrent dans la citadelle, où en un instant ils s'établissent et se fortifient. Guise les laisse alors sous le commandement de ses deux frères, le duc d'Aumale et le marquis d'Elbeuf, et, voyant la nuit tomber et la mer montante, rejoint en hâte, par les dunes, le corps d'armée resté devant la Porte *à l'eau*, afin de voir ce qui s'y passe et de préparer pour le jour suivant du renfort à ceux de la forteresse.

Le lendemain, en effet, les Anglais, revenus de leur première surprise, désolés de s'être laissé surprendre par une si petite troupe, avaient résolu de rentrer à tout prix dans la citadelle. Sachant les vain-

queurs peu nombreux et la mer haute empêchant de les secourir, ils viennent dès l'aube, à leur tour, donner l'assaut tête baissée. Repoussés après un combat « obstiné et aspre », ils braquent deux ou trois pièces d'artillerie à l'autre bout du pont pour enfoncer la porte, et, d'une plate-forme au coin de la grande place, tirent « d'infinies canonnades » ; puis recommencent un second assaut, plus furieux que le premier. Sans succès toutefois : deux ou trois cents des leurs y restent. « Nous fermâmes les portes à leur nez, — nous dit Rabutin, — et tout soudain les remparâmes par derrière, dont après tout courage et espoir leur défaillirent tellement qu'ils advisèrent dehors à parlementer. »

Le lendemain, en effet, lord Wentworth envoie vers les vainqueurs et les négociations commencent. Guise, redoutant des renforts d'Angleterre, accorde immédiatement la vie au peuple et à la garnison, réservant seulement comme otages cinquante personnes à son choix, outre lord Wentworth. Toutes les armes, munitions et vivres, nous sont acquises, avec les richesses de la ville.

Quant, au bruit de nos canonnades, la flotte royale anglaise est enfin envoyée au secours de la ville, les marins reconnaissent, en approchant des côtes, nos enseignes flottant sur le Rysbanck, et ils reviennent piteusement en arrière.

Calais, que les Anglais avaient mis plus d'un an à nous arracher, en 1347, venait de leur être repris en moins de sept jours. Un cri de douleur et de colère retentit d'un bout à l'autre du pays contre la plus impopulaire des reines. Le chagrin que Marie en conçut contribua, dit-on, à avancer sa mort.

LE ROMAN COSMOPOLITE [1]

Qui observe la production romanesque de ces cinq dernières années, remarquera que les artistes plus ou moins dignes de ce titre cherchent tous à renouveler leurs méthodes, à varier leurs procédés. Le temps n'est plus où il suffisait, pour intéresser le public, de conter avec passion une histoire de passion. Depuis la fin du premier Empire, nos écrivains amoncelèrent une si prodigieuse quantité de volumes que toutes les combinaisons possibles du mariage, de l'adultère ou de l'amour libre ont été reprises des milliers de fois. Il fallait donc trouver ailleurs, encore du nouveau ou du moins redire, d'une manière qui procurât peut-être l'illusion de l'inédit. Alors ce fut l'époque où celui que mon esprit se plaît à appeler son Maître dessina à la loupe et au compas ses premières planches d' « anatomie morale » dont le seul défaut est sans doute d'exiger, de la part du lecteur, une somme de connaissances spéciales que possèdent déjà bien peu d'hommes. Et je me demande, avec hésitation, ce qu'une femme intelligente mais dépourvue de cabotinage peut bien comprendre aux subtilités philosophiques de l'*Irréparable* ou du *Disciple?* Puis on revint au roman historique nécessairement encombré d'explications, de descriptions qui détournent du drame et lui donnent une apparence factice de chose peu sincère contée par dilettantisme, pour passer le temps, — même dans *Thaïs*, le meilleur roman historique paru en France, depuis *Salammbô*. Quant aux autres, en les lisant, je pense toujours aux vers de Musset sur le « Monsieur très sage qui s'est appliqué ». L'impression est littéraire, elle n'a rien d'humain, — le roman historique est occupation et prédilection d'érudit. On tenta également le roman politique et l'expérience des deux — pouvons nous ajouter premiers? — volumes de la *Vie de Michel Teissier* indique que l'idée était bonne, encore que trop éloignée de nos préférences artistiques. Enfin dans des œuvres considérables par le nombre de leurs pages comme par l'effort dont elles témoignent, la *Maison de la vieille* et *Lourdes*, MM. Mendes et Zola, tentèrent de s'affranchir des exigences de l'intrigue en brossant d'immenses fresques où se coudoient des centaines de personnages étonnamment vivants. C'est ce que l'on pourrait appeler le roman social, celui qui n'étudie plus un ou deux cas séparés mais une large tranche d'humanité souffrante. Et nous avons encore le roman moraliste, — du Bourget, du Marcel Prévost, seconde manière ; le roman scientifique de J.-H. Rosny et Léon Daudet, le roman socialiste, le roman romanesque et beaucoup d'autres théories sur le roman moderne, qui toutes, même si elles sont discutables ou d'une originalité relative, témoignent, chez leur défenseur, d'un désir d'éviter les formes connues et *les grandes routes suivies de tous ceux que nous n'aimons plus*.

Par prédilection, sans doute aussi par tempérament, je tiens pour le roman cosmopolite, et voici quelques-uns des avantages que je lui découvre :

D'abord il renouvelle les décors et permet de remplacer les personnages accessoires par d'inédites silhouettes apportant ainsi, aux intrigues les plus simples, une apparence de nouveauté. Il n'en faut douter, Paris et la grâce unique de son ciel et la beauté merveilleuse et changeante de ses mystères ont été si souvent et si admirablement décrits, que l'essayer c'est tomber forcément dans d'involontaires et fâcheuses paraphrases. Tandis que, directement ou par réaction, l'influence sur les sentiments d'un autre milieu est effective, pittoresque en effets impré-

(1) Extrait de la préface d'un roman, *la Dame de l'Ennui*, que M. Ernest Tissot va publier, à la librairie Perrin.

vus — et propre à varier les paroles et les gestes des dialogues éternels de l'amour et de la mort. Quiconque habite un pays étranger, en esprit désireux de savoir, en homme curieux d'éprouver, agrandira le champ de son expérience, acquérant une foule d'idées de notions, et de renseignements qui lui fussent peut-être demeurés toujours étrangers. La phrase classique de Gœthe renferme plus d'une signification. Ce n'est pas seulement *sous les palmiers d'Italie*, c'est aussi sous les pins de Norvège, sous les cèdres du Liban, sous les bambous de l'Inde que l'*on ne s'assied point en vain*. Il est vrai que pour subir ainsi l'impression d'une patrie étrangère, il faut y vivre des jours, et des semaines, et des mois. N'importe qui sachant son métier et de quelque instruction, pourra sans doute esquisser en peu de temps la silhouette géographique et morale d'un pays, mais autre chose est de le comprendre au point d'en percevoir une sensation directe, autre chose de pénétrer l'esprit de ses habitants jusqu'à partager leurs préjugés. Quant à ceux qui décrivaient et qui, parfois encore, osent décrire des contrées où ils ne sont jamais allés, je les abandonne, à moins qu'il ne s'agisse de la Perse fabuleuse des rêves de Mme Judith Gautier. Encore l'exemple me paraît-il de ces exceptions qui confirment les règles.

Toutefois l'objet spécial, plus fécond en découvertes du roman cosmopolite, reste l'étude des sensibilités étrangères, puisque enfin les copieuses descriptions ont été reconnues inutiles et que les personnages secondaires ne sont qu'accessoires de comédie. Toutefois ce domaine-ci est tellement inexploré que l'on me permettra quelques explications. En effet, pendant longtemps, nos écrivains estimèrent qu'il suffisait d'affubler leurs personnages de noms en *of* ou en *a* pour en faire des Russes ou des Italiens. Ils parlaient, pensaient et sentaient comme nous tous, leurs noms et leurs costumes seuls différaient; — par transposition c'était le procédé rudimentaire de la mise en scène des théâtres au temps de Shakspeare.

Pourtant dans ce voyage psychologique à travers les sensibilités qu'est son précieux livre sur l'*Amour*, Stendhal indiquait déjà qu'un Français ne comprend, ne pratique pas la tendresse comme un Anglais, ni un Italien comme un Allemand. Et un autre maître de la pensée contemporaine, le subtil Amiel aurait fait, du temps qu'il était professeur à l'Université de Genève, une série de conférences sur l'anthropognosie considérée au point de vue psychologique, dont il reste des notes qu'il serait désirable qu'un Casimir Stryienski nous restituât bientôt. Mais c'est à Taine que revient l'honneur d'avoir, le premier, nettement formulé cette loi sur laquelle je prétends baser la théorie du roman cosmopolite : à savoir que si la sensibilité humaine est une dans son essence intime, ses manifestations et ses expressions varient à l'infini, selon les races et suivant les climats.

« Les différentes races, a-t-il dit, sont entre elles, *au moral*, comme un vertébré, un articulé, un mollusque sont entre eux au physique ; ce sont des êtres construits sur des plans distincts et qui appartiennent à des embranchements distincts. » Puisque déjà nos frères latins d'Italie n'ont point adopté, pour traduire leur pensée, les mêmes paroles que nos frères latins d'Espagne, il devient évident que les croisements de races, l'influence de l'habitat et mille autres circonstances lointaines ont peu à peu façonné leurs esprits de telle manière que les images de la vie s'y réfléchissent sous des angles différents. Un Français, un Italien, un Espagnol seront certes susceptibles, tous trois, d'éprouver de l'amour, de la haine ou de la pitié, mais chacun d'eux l'éprouvera d'une manière qui lui est aussi spéciale que lui sont spéciales les paroles dont il se servira pour traduire sa passion. Car il est évident que la race latine n'aurait point senti l'instinctif besoin de modifier son idiome si, peu à peu, au cours des âges, sa nature ne s'était également modifiée. Et de même qu'il nous est difficile de saisir, sans études préalables, le sens des paroles d'un Italien ou d'un Espagnol, il nous est plus difficile encore de comprendre comment, dans ces âmes étrangères encore que si voisines de la nôtre, éclosent et évoluent, jusqu'à la folie peut-être, des sentiments dont le fond obscur reste pourtant immuable.

En face des drames intimes, se passant en des âmes étrangères, nous sommes dans la position d'un spectateur assistant, sans savoir un mot d'italien, à quelque comédie d'un théâtre romain ou napolitain. Par le costume, les gestes et les figures des acteurs, il devinera, je pense, l'anecdote de la pièce, mais les motifs et les détails lui en échapperont toujours. Or, privée des nuances qui la spécialisent, l'anecdote en elle-même est peu intéressante, — un squelette dépouillé de chair vivante. D'autant que le nombre des cas de passion étant limité, on retombe sans cesse, de par la force des choses, dans les mêmes aventures. Ainsi ne trouvera-t-on rien de particulier à savoir qu'un Italien a aimé avec extravagance, jusqu'à se poignarder. Quoi qu'en ait dit Shakspeare, ces suicides-là sont fréquents, non seulement en Italie, mais partout. En revanche, si l'on s'avise de nous rapporter, avec minutie, comment s'exprimait l'extravagance de cet Italien et quel chemin bizarre a suivi sa pensée pour aller, ainsi, de l'amour à la mort, on aura chance de nous passionner, car sans doute que ses pensées ne seront pas moins différentes des nôtres que ses douces paroles italiennes de nos clairs vocables français. Ce

faisant, on n'aura nullement établi la psychologie de l'Italien, — Émile Hennequin, en effet, a définitivement prouvé que ce serait une généralisation inadmissible pour la science, — mais on aura noté les traits les plus évidents de la sensibilité d'un Italien, — et cela nous intéressera peut-être en nous paraissant inédit.

Mais si, pour parvenir à comprendre la comédie du théâtre romain ou napolitain dont je parlais, il suffisait d'étudier une grammaire et un vocabulaire, je ne sais, en vérité, quels instruments assez délicats, quelles déductions assez subtiles nous permettront de pénétrer cette âme étrangère? L'observation reste le seul moyen à notre portée. Le romancier cosmopolite devra donc rassembler, d'abord, le plus grand nombre de données précises : des faits, des paroles et des gestes, — puis les prenant pour d'utiles points de repère, s'efforcer ensuite de reconstituer le travail de pensée qui a mené de tel geste à telle parole et de telle parole à tel acte. Souvent, j'ai eu l'occasion de l'observer, l'entendement d'un Italien, par exemple, diffère du nôtre essentiellement. Où un Français, en bonne logique, va directement en ligne droite, l'Italien partant des mêmes prémisses pour aboutir aux mêmes conclusions, zigzaguera en ligne brisée, au hasard de détails secondaires que sa sensibilité dépourvue de nuances lui représente trop vivement pour qu'il puisse les négliger. Et que sera-ce s'il ne s'agit plus d'intelligences latines, mais de Germains ou de Slaves? Le problème devient alors insoluble, à peine le romancier psychologue pourra-t-il en déchiffrer quelques lignes. Ce n'est point une parole vaine de dire avec Tourgueneff que « l'âme d'autrui est une forêt profonde ». Hélas! qu'avons-nous deviné des mille complications dont les fils se croisaient dans ces esprits lointains et fallacieux que nous eussions tant voulu comprendre? Oh! la décevante étude et combien propre à nous montrer que tout n'est qu'illusion, vanité et mystère!

ERNEST TISSOT.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *les Petites Marques*, comédie en deux actes, de M. Maurice Boniface.

La critique n'a pas été fort indulgente pour M. Maurice Boniface et son œuvre. On a reproché à l'auteur d'avoir annoncé qu'il allait révolutionner le théâtre, à la pièce de n'avoir pas tenu les promesses faites par l'auteur. Pour celles-ci M. Boniface a trop d'esprit, et un esprit trop averti, pour les avoir faites; pour la pièce, il me semble qu'on lui eût rendu plus complètement justice si on l'avait examinée simplement pour ce qu'elle est : l'esquisse d'un tableau de mœurs, légère dans l'ensemble, mais très joliment observée par endroits. Articles de la *Vie Parisienne!* a-t-on dit. Il n'y a pas là, pour M. Boniface, de quoi se froisser. Pour ne parler que des deux plus célèbres rédacteurs de la *Vie Parisienne*, il ne me paraît pas que le rôle de Gyp et de Manchecourt soit tout à fait négligeable... Quoi qu'il en soit, voici ce que l'auteur des *Petites Marques* nous a montré.

Nous sommes à la campagne, au château de M. Duvivier, bourgeois traditionnel; il a marié l'une de ses nièces à M. de Boispierre, gentilhomme très lancé, très à la mode, même très bien posé. Comme il est arrivé à quelques-uns de ses pareils, Duvivier s'est senti profondément troublé par ce qu'il a vu du « monde », et son rêve a été d'y pénétrer, grâce à l'appui de son neveu de Boispierre. Duvivier n'est rien moins qu'un homme de bronze; il n'a pas vu que le « monde » n'est rien s'il n'est pas exclusif; il ignorait sans doute le mot de Mme Swetchine, si impertinent et si digne de méditation. A quelqu'un qui demandait à être admis chez elle, elle répondit : « M. X... veut voir mon salon? Il ne se rend pas compte que le jour où il y entrerait, mon salon ne serait plus mon salon... » Et, si vous trouvez que Duvivier ressemble un peu au bonhomme Poirier et à tous les bourgeois de comédie, vous jugerez d'abord que c'est une raison de plus pour qu'il soit vrai ; et ensuite, vous vous direz que c'était pour l'auteur un moyen — je le crois bon puisqu'il n'en est pas de plus simple — de réunir chez Duvivier, bourgeois, des membres de la plus haute et de la plus indiscutable aristocratie.

Naturellement, vous trouverez ici, comme dans toute aristocratie digne de ce nom, un banquier richissime : M. Amorgo. Mme Amorgo a employé les moyens qu'elle avait de « décrasser » son ménage : elle est la maîtresse du duc d'Aboukir, noblesse de l'Empire. Voici maintenant le ménage de Crellechamp : parfaits gens du monde, ils vivent chacun de son côté : Mme de Crellechamp est la maîtresse de Georges de Cernay, M. de Crellechamp a des bontés passagères pour la lingère de M. Duvivier. Joignez à ces personnages Falerpin, clubman par fonction, aimable, spirituel et sans illusion sur ses camarades; puis Mme Duvivier, honnête et candide; puis le ménage de Boispierre; puis Solange Duvivier, fraîche et agréable, très gentiment éprise de tout ce que représente pour elle Henri de Cernay, frère cadet de Georges de Cernay cité plus haut; enfin quelques domestiques et le *guard* du coach... Je crois n'avoir oublié personne. Vous voyez que, si l'observation de M. Maurice Boniface n'est pas féroce, elle est d'une qualité fort appréciable. Ses personnages représen-

tent à peu près la moyenne des invités dans « la vie de château ».

Or, voici ce qui arrive. Les Duvivier, quand il pleut, ne savent trop comment distraire leurs hôtes. Ce jour-là, on doit aller, en coach, visiter des ruines aux environs; mais le temps est menaçant; on fait attendre le coach, et jusqu'à ce que le soleil reparaisse on se met à jouer. Falerpin tient la banque... Tout d'un coup, il interrompt la partie, quitte la table l'air très préoccupé; tout le monde se lève. De quoi s'agit-il? Il ne veut rien dire. Mais, prenant à part Boispierre, neveu de Duvivier, il lui conte tous bas ce qu'il vient de découvrir : les cartes de baccarat étaient marquées; les *huit*, les *neuf*, comme aussi les *bûches* portaient des *petites marques* qui permettaient de les reconnaître et, dès lors, de jouer à coup sûr. Il y a tricherie manifeste; quel est le coupable?

Le premier acte, où sont présentés les personnages, a sans doute quelque lenteur. Songez cependant que ces personnages sont au nombre de dix-sept, et qu'il faut du temps pour nous dire seulement l'essentiel sur chacun d'eux. Les indications que nous donne M. Boniface sur ses héros sont suffisantes : il n'a pas été jusqu'au fond de leurs âmes, mais c'est qu'il n'en était pas besoin pour sa pièce; et c'est peut-être aussi que leurs «âmes» sont absentes, que leur fonction est de faire les gestes appris de gens du monde, s'adaptant l'un l'autre sur les manières, sans vaine préoccupation de leurs vraies natures; en d'autres termes, nous savons sur chaque personnage juste ce que les autres personnages savent sur lui. Il y a donc là une observation « à double effet », qui me paraît, quant à moi, très fine et très ingénieuse. — Pour être complet, signalons l'intrigue légère qui servira de lien aux scènes suivantes, c'est-à-dire le projet de mariage déjà mentionné entre Solange Duvivier et Henri de Cernay. A vrai dire, cette intrigue, pour le léger tableau de mœurs qu'est les *Petites Marques*, ne me paraissait pas indispensable. Mais je n'ai pas le courage de la reprocher à M. Boniface, en me rappelant la jolie scène qu'elle nous vaut. Il ne s'agit pas ici d'un mariage d'argent de la part d'Henri, d'un mariage d'ambition de la part de Solange. Les bons Duvivier n'encourageraient pas une telle opération. Non : les deux jeunes gens s'aiment; leur trouble, leurs rougeurs ont parlé avant leurs lèvres. Les voici : on s'écarte pour les laisser ensemble, et, pendant que les Duvivier, tout attendris, les regardent sans les entendre, ils échangent des propos tels que ceux-ci : « Comme vous montez bien à cheval, Mademoiselle!... — Et vous donc, Monsieur! vous avez une bête qui, au Bois, fait mon admiration. — Votre poney, à vous, est merveilleux : ma tante de N... me le disait l'autre jour. — Mme de N... est votre tante?... — Oui, Mademoiselle, et elle est fanatique de votre manière de monter... » etc., etc. — Et alors Henri, exalté, s'adressant à son frère : « Jamais je ne trouverai une femme plus digne de porter notre nom!... » Cela est vraiment du joli et du bon comique, sans exagération ni caricature. La scène est traitée avec une discrétion et une légèreté dignes d'éloges.

Poursuivons. Nous voici au second acte. Il s'agit de répondre à la question posée à la fin du premier : « Qui est le tricheur? »

Aucun indice. Le problème est d'autant plus compliqué que tous les invités sont gens d'honorabilité parfaite, tous... tous... tous incapables d'une action aussi honteuse, absolument incapables. Ce n'est pas Amorgo, par exemple, ce milliardaire! Non certes, quoique ses dernières spéculations aient été bien malheureuses... plus malheureuses qu'on ne le dit : désastreuses! On assure qu'il est ruiné, tout à fait à la côte... Ce n'est pas en tout cas avec les louis volés ici qu'il pourrait se refaire?... Il connaît tant de monde! Il aurait vite gagné de quoi tenter de nouveau la fortune...

Enfin, le soupçonnez-vous? Soupçonner, non : je dis seulement *qu'il n'y a pas de raison pour que ce ne soit pas lui.* — Après Amorgo, c'est le duc d'Aboukir. Mais il mène grand train! Justement, il mange son fonds. Crellechamp raconte cette histoire : « Nous avons le même tailleur, Aboukir lui devait une grosse note : le tailleur m'a demandé s'il pouvait continuer le crédit. — Qu'avez-vous répondu?... » interroge quelqu'un : « J'ai répondu oui. *Ça m'est bien égal! les affaires de mon tailleur!...* » Est-ce Aboukir, Amorgo, Crellechamp?... On ne sait.

Boispierre (*philosophiquement*) : « Ces choses-là arrivent tous les vingt ans, mais elles arrivent! Il n'y a pas une société, si choisie qu'elle soit, à Paris, à Londres, n'importe où... où ne se soit jamais vu un scandale de jeu... Ça serait au cercle, seulement : il y en a vingt qu'on soupçonnerait tout de suite... »

Et les exemples viennent à l'appui : X... qui s'est tué; Z... qui s'est embarqué pour l'Australie... Et les histoires de courses font suite aux histoires de jeu. Comme quelqu'un, faisant allusion à la liaison d'Aboukir et de Mme Amorgo, émet cette pensée qu'Aboukir ne doit pas manquer d'argent : « Mais les Amorgo sont ruinés! — Croyez-vous donc qu'elle lui donne de l'argent? — Oh! rien ne le prouve; ça, on le dit de tout le monde!... » Il faut régler les comptes. Crellechamp sort de sa poche une quantité de jetons : les assistants se regardent... C'est lui!... Ce pourrait être Boispierre aussi : « Oh! non : lui, il a toujours perdu! » Cela c'est une raison, la meilleure, presque la seule. Et, chose exquise, quand il s'agit de réclamer son gain, personne ne songe qu'il y a un vol, que cet argent a été gagné indûment, cha-

cun se fait rembourser avec le calme d'une conscience pure.

Je ne dirai pas que la discussion de ces soupçons successifs se développe sans aucune monotonie. Sans doute, c'est toujours la même chose, mais toujours nouveau, comme dit la chanson, et justement la morale de la pièce, comme aussi sa drôlerie, consiste en ceci que, s'il n'y a de preuve patente contre personne, il n'y a, pour chaque invité, *aucune raison pour que ce ne soit pas lui.* Pour chacun d'eux, il y a, sinon une probabilité, du moins une possibilité. Voici qui est plus comique encore, d'un comique qui va plus loin : On a, vous le savez, soupçonné successivement tous les invités sans exception. Quel est, parmi eux, le voleur, ils l'ignorent : ils savent seulement qu'il est parmi eux. La première pensée des amis et des commensaux de Duvivier est de partir, laissant leur hôte se tirer d'affaire comme il pourra. Mais l'un des soupçonnés, Georges de Cernay, — comme les autres, il croit qu'il est le seul, — donne clairement à entendre que toute tentative de fuite sera considérée par lui comme une injure personnelle. Duvivier est au désespoir : au scandale de jeu va se joindre un scandale de duel. Il supplie ses amis de rester. Ils cèdent. Après tout, il serait stupide de recevoir un coup d'épée d'un voleur, et insensé de se battre avec quelqu'un qui, peut-être, est innocent. Et puis, que gagner à tant de tapage? Quand il arrive un événement de ce genre, le plus sage est de l'étouffer, de n'en rien dire, et de n'y plus penser. Sur ces entrefaites, le *guard* paraît à la porte du hall; le temps s'est remis, le coach est attelé et attend... Un court moment d'hésitation : les invités se regardent, le voleur est là!... Ils se décident, grimpent sur la lourde voiture : une fanfare du *guard*, et les voilà partis!...

Quels que soient les reproches qu'on puisse faire aux *Petites Marques*, — une certaine lenteur au début et peut-être une certaine monotonie, exigée toutefois par le sujet, — on reconnaîtra que la pièce de M. Boniface ne manque de saveur ni dans sa donnée première, ni dans les développements de cette donnée. J'ai vu qu'on l'avait accusé d'avoir écrit une diatribe contre le « monde ». C'est, ce me semble, avoir bien mal compris sa pensée. Remarquez en effet que M. Boniface n'a point consenti à rendre coupable l'un de ses « gens du monde » : ils sont tous innocents, — à la fin on découvre que les *petites marques* ont été faites par les domestiques, — tous indemnes, non seulement du vol, mais des faits qui avaient servi de prétexte pour les soupçonner. C'est ainsi qu'Amorgo n'a jamais perdu à la Bourse, qu'Aboukir ne doit rien à son tailleur, que Cernay n'a « enrossé » personne, que tous ont la conscience pure, justement pure et tranquille.

Il ne me paraît pas, au moins jusqu'ici, que M. Boniface soit un calomniateur. Le serait-il plus loin? Je ne le crois pas davantage. Ce qu'il a voulu montrer, et ce qu'il a montré excellemment, c'est d'abord la facilité avec laquelle des gens — non pas de même monde, mais de mêmes manières, ce qui est tout différent, et ce qui distingue le monde d'autrefois et le monde d'aujourd'hui ; — comment, dis-je, des gens ayant les mêmes fournisseurs, les mêmes habitudes et les mêmes goûts, s'accordent une sorte de confiance amicale que rien ne justifie, hors un appareil extérieur à peu près semblable. Tant que les choses vont sans encombre, l'on s'apprécie ; qu'un « choc » survienne, et l'on reproche à l'un son argent, à l'autre ses gilets, au troisième ses chevaux, au quatrième sa force à l'épée... On n'a plus de « répondants » aujourd'hui. — L'aristocratie, origine de ce qui est devenu le « monde », s'est agrégé des éléments bien hétérogènes ; il n'est presque pas de famille qui se soit conservée pure de mésalliance. Cela déjà est une « garantie » de moins, non une garantie de probité sans doute, mais une garantie de « tenue » ; et croyez que la tenue est comme qui dirait le commencement de la délicatesse.

De plus, on sait ce qu'est aujourd'hui la conversation : médisances, calomnies, sans méchanceté bien avérée, si bien qu'on a dû inventer pour elles le mot nouveau de « potin ». Mais Basile, en fin de compte, se trouve avoir raison : de ces calomnies, de ces potins, il reste toujours quelque chose ; quelque chose qui n'est rien quand la vie continue son cours ordinaire, mais qui peut devenir très sérieux et très grave à un moment donné. Supposez qu'un fait comme celui qu'a imaginé M. Boniface se produise dans une « société » pareille à celle qu'il nous montre : immédiatement on pensera à certains, on se rappellera la date très récente de leur apparition dans le monde, le peu qu'on sait de leur famille et de leurs antécédents ; et, que le souvenir vous revienne d'un des « potins » faits sur eux, il n'en faudra pas beaucoup pour qu'un seul soupçon prenne corps. Mais ce soupçon, un vague sentiment de justice empêche de le pousser à l'extrême. Puis, n'est-il pas plus sage de cacher un scandale que de le crier sur les toits? On en parlera sans doute, mais on dit tant de choses!... Raisonnement assez raisonnable en somme, et qui est d'autant mieux accueilli qu'il encourage notre veulerie...

C'est, j'imagine, ce qu'a voulu prouver M. Boniface, s'il a voulu prouver quelque chose, et non nous donner seulement un amusant et ingénieux tableau de mœurs. Ce tableau est-il chargé? Je ne le crois pas. Je crois que la peinture qu'il a faite d'un coin du monde est exacte pour le principal; il l'a joliment et finement tracée, et je ne m'explique pas la sévérité

dont les *Petites Marques* ont été l'objet. Les interprètes sont si nombreux que je ne puis désigner particulièrement les mérites de chacun. Louons leur talent « en bloc », et morigénons un peu leur solennité...

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Gratin.

Allons, allons, les vieilles traditions du journalisme ne sont pas près de se perdre!

Voilà qu'à propos des *Petites Marques*, la piquante pièce de M. Maurice Boniface et de l'*Armature*, l'admirable roman de M. Paul Hervieu, deux ouvrages où les gens du monde sont décrits sans complaisance, voilà que les feuilles mondaines entonnent l'éloge desdits gens du monde, déclarant qu'ils ne sont pas si odieux ni si bêtes que cela, clament enfin à la calomnie.

Je vous avouerai que je m'y attendais. Je la connais, cette chronique. Je l'ai faite, il y a bien longtemps. Comme je ne la signais pas et comme je sais que l'optimisme est une façon de juger, en somme, vertueuse, je ne rougissais pas trop devant moi-même de la dure nécessité où j'étais de ne pas exprimer la totalité de ma pensée. Et puis j'avais, pour calmer mes scrupules intellectuels, l'idée que par mes phrases bénévoles je ferais plaisir à beaucoup de monde, que le lendemain, en me lisant, l'abonné serait content!

Cette fois encore l'abonné a dû être content. Laissons-le à la joie d'être si bien défendu par sa presse, et venons à un problème moins scabreux que celui de déterminer si les gens du monde ont toutes les beautés d'âmes que leur prêtent — voir l'administration — les feuilles mondaines ou s'ils sont réellement dégradés de toutes les tares qu'a découvertes en leurs élégantes individualités l'œil perspicace du hardi justicier de l'*Armature*.

Cherchons, voulez-vous, si ces personnages valent la peine d'être étudiés, si le psychologue a raison d'appliquer ses dons d'observation à des créatures aussi médiocres ou aussi vilaines que celles qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler la haute société, la crème, le gratin.

Car, pour un petit nombre de gens, ce problème se pose. Car je connais quelques lecteurs qui se plaignent qu'on occupe leur attention à la description d'une minorité exceptionnelle et peu connue, à l'étude exclusive des gens du monde.

D'où proviennent ces réclamations, cela n'est pas bien difficile à expliquer.

On ne veut plus des gens du monde dans les romans, pour quatre raisons différentes :

Ou bien parce qu'on est humilié d'ignorer ce que l'auteur vous révèle sur une partie de la société où l'on n'est pas admis à pénétrer, — c'est-à-dire snobisme dissimulé, envie et vanité mêlées.

Ou bien parce qu'on est fatigué d'un décor trop vu et qu'on espère se distraire davantage à d'autres aussi souvent décrits, c'est-à-dire : illusion.

Ou bien parce que l'on a lu des critiques qui affirmaient, pour se distinguer par une affirmation nouvelle, qu'on en avait assez à la fin des gens du monde, c'est-à-dire : moutonnisme.

Ou bien parce qu'on estimait qu'en se consacrant à l'étude unique des gens du monde, les auteurs diminuaient beaucoup l'étendue de leurs observations et que de la peinture d'un milieu aussi restreint et médiocre que le gratin, une œuvre devait nécessairement se trouver restreinte et amoindrie, c'est-à-dire : sincérité.

Il va de soi que cette dernière classe de réclamateurs mérite seule d'être prise en considération; et que ses raisonnements seuls supportent la discussion. Voici quels ils sont à peu près :

« Comment, disent-ils aux romanciers, comment voulez-vous que je m'intéresse au petit groupe, au petit clan que vous me montrez, à ces gentilshommes pannés, vivant de la vanité des parvenus, à ces dames détraquées, sans pudeur et sans cœur, à ces petites luttes entre snobs échauffés? Qu'est-ce que sont tous ces individus dans le pays? Que représentent-ils en nombre, en force, en influence? Pourquoi vous emprisonner les yeux à ne vouloir voir qu'eux, quand tant d'autres personnages, ailleurs, s'offrent aux caresses ou aux morsures de votre talent?

« N'y a-t-il donc en France que le désir d'entrer dans des clubs ou le désir d'en défendre l'entrée? N'y a-t-il donc qu'adultères et aventures libertines? N'y a-t-il donc que cupidité, avidité et vanité?... Non certes! Alors parlez-nous de l'autre France, de la France honnête, studieuse, laborieuse! C'est son tour maintenant. C'est à elle maintenant de fixer vos regards, d'obtenir les honneurs de votre plume! »

* * *

Sages et réconfortantes paroles, je ne dis pas. Mais littéraires, voilà ce qu'il faudrait examiner.

L'existence de la France studieuse et laborieuse n'est pas contestable.

Sans sortir de la bourgeoisie aisée, vous trouverez des gens même très riches, et riches depuis longtemps, qui n'ont jamais songé qu'aux joies de l'étude et du foyer, — des gens que la vanité, les préoccupations de mondanité n'ont jamais piqués de la plus légère piqûre.

Et, à côté, vous rencontrerez encore des savants, des écrivains, des professeurs, des ingénieurs, des fonctionnaires vivant dans la même probité active, dans le même dédain des questions d'étiquette, de salon, de relations, de clubs.

Assurément c'est cette France-là qui est ce qu'on appelle le pays ; c'est à elle qu'appartient l'influence morale et intellectuelle. C'est elle qui représente vraiment parmi nous la pensée et l'honneur. C'est elle qui constitue nos forces et notre puissance vraie.

Seulement, au point de vue artistique, au point de vue métier, laissez-moi vous faire remarquer qu'elle fournit une matière littéraire assez peu féconde.

S'attacher aux braves gens est tâche stérile, peu récréante pour l'auteur comme pour le lecteur qui le lira.

Quand on aura décrit un ménage heureux et probe en dix pages, à la onzième on marquera des redites un peu fastidieuses et qui à la troi centième, deviendront tout à fait intolérables.

Sans compter que le drame ne naît que de la passion, des heurts entre le devoir et la passion, comme disent les moralistes, et que, dans un milieu où le devoir seul est pratiqué, le drame aura bien des difficultés à s'introduire.

Au reste, on n'a qu'à passer en revue toutes les littératures de tous les temps pour voir que la vertu n'est pas spécialement leur affaire. Et plus particulièrement encore les observateurs échouent à y récolter large moisson.

Voyez-vous, par exemple, à quoi se réduirait l'œuvre d'un La Bruyère ou d'un Saint-Simon si leur effort avait uniquement tendu à nous dépeindre la France laborieuse et studieuse.

Rien qu'à ce travail ingrat Saint-Simon, j'en suis sûr, eût crevé de rage et de dégoût.

Non, fatalement, nécessairement, instinctivement, l'observateur, le satiriste, le dramaturge va à ces parties de l'humanité où les principes fléchissent, où la vertu chancelle, où les caractères se précisent dans le mal, dans le ridicule ou les défaillances.

Nécessairement, il étudie ceux qui, délivrés du souci de vivre, n'ont plus que le souci de leurs plaisirs ; c'est-à-dire des trois grandes joies que donnent l'amour, la vanité satisfaite, la fortune; et nécessairement il a de l'élan à raconter toutes les actions grandioses, tragiques ou basses où entraîne la pour suite de ces trois grandes joies; nécessairement il se tourne vers ceux qui ont le plus de loisir pour ces efforts, à qui l'oisiveté crée le plus de vices et de passions agitées; nécessairement, il inspecte les régions où s'entr'envier, s'entre-désirer, sont les occupations presque exclusives et les plus fréquentes, autrement dit vers la bourgeoisie riche et snob, la haute société, le gratin.

* * *

J'ai exprès forcé le trait, poussé à l'extrême le raisonnement. Sans aucun doute, on peut trouver ailleurs que dans le « grand monde » des sujets poignants de drame, de curieux caractères, des épisodes sentimentaux ou comiques dignes de la littérature.

Seulement ne convenait-il pas d'exagérer un peu pour répondre à ceux qui nient l'importance de cette petite fraction mondaine que certains écrivains se plaisent de préférence à décrire, qui lui refusent tout rang humain ou social parmi nous, comme à des sortes de monstres superflus et déchus dont les petites manies de vanité, tout enfantines ou séniles, ne mériteraient que le silence des écrivains ? A ces négateurs ne pourrait-on pas même répliquer par une tirade analogue à la leur et opposer l'influence de la France cupide et vaniteuse à celle de la France honnête et laborieuse ? Ne pourrait-on pas leur dire :

« Vous prétendez que les préjugés aristocratiques et mondains ne comptent pas, sont d'un effet nul sur la marche de notre société et de nos affaires? Vous prétendez que le gratin, c'est-à-dire ce composé bizarre formé de la population des clubs, de l'aristocratie ancienne ou récente du nom, de la bourgeoisie bien apparentée et de la haute banque actuelle, vous prétendez que ce petit groupe de gens n'a aucune action parmi nous ? Eh bien, vous vous trompez ! Car elle va jusqu'au plus profond de la société, son influence ; car du haut en bas elle commande par ses grands agents pareils : le snobisme et la vanité. Voyez plutôt le progrès normal des choses et des destinées. L'ouvrier veut l'aisance. Le bourgeois aisé veut la grosse fortune. Le banquier riche veut l'omnipotence financière. Mais arrivé à ce suprême degré de richesse où portera-t-il les forces de son ambition sans cesse montante, ces forces que battent, activent et pressent les flots des ambitions inférieures ? Croyez-vous qu'il les emploiera à créer, à inventer, à faire surgir quelque chose de neuf, ces forces aveugles et surexcitées par la lutte, croyez-vous qu'il les emploiera à imaginer et réaliser des fondations charitables ou artistiques ? Peut-être, par hasard, s'il est un tempérament modeste et réfléchi ! Mais le plus souvent, ces forces grandies à détruire, habituées à s'accroître des ruines qu'elles ont faites, ces forces ne serviront qu'à détruire encore, à détruire ce qui les gêne, les borne, les limite, à renverser ce qui leur barre le passage, la libre et complète expansion, à briser les portes de chez soi, que le gratin leur ferme obstinément, n'ouvre que lentement, avarement, à bons deniers comptants... Et de la sorte,

voilà le gratin menant la société entière par sa vertu attractive, ne la poussant pas d'en bas comme le le peuple, mais la dominant d'en haut comme jadis la Cour... Et n'est-ce pas, au fait, la Cour d'aujourd'hui, le Gratin, comme c'était le Gratin d'alors que la Cour d'autrefois...

« Et les romanciers de maintenant ont-ils tort de s'intéresser, en somme, à ces personnages spéciaux, à ces combattants pour l'argent ou la vanité que La Bruyère s'exaspéra à décrire, que Saint-Simon se soulagea à raconter?... »

Tirade qui serait paradoxale, peut-être incomplète, sujette à bien des objections, mais pas plus que l'autre, pas plus que celle qui la suscite. Tirades d'ailleurs dont peuvent absolument se passer les œuvres quelles qu'elles soient, quand elles palpitent d'émotion, de vie et d'humanité, quand elles sont comme l'*Armature* des chefs-d'œuvre.

FERNAND VANDÉREM.

NOTES D'ART

Les Musées du soir.

Notre époque, où toutes les questions intéressant l'avenir de la Démocratie sont à l'ordre du jour, commence à voir les esthéticiens et les penseurs discuter ce grave problème : — Dans quelle mesure l'âme populaire sera-t-elle accessible à la notion de Beauté? Y peut-elle même être accessible ? — Le simple fait d'élever un doute sur ce point suffit à rappeler, si peu informé soit-on des idées qui eurent cours jusqu'à notre temps, le caractère de profonde antinomie que revêtaient ces deux termes : *Art* et *Démocratie*, comment ils paraissaient inconciliables, comment enfin l'élite intellectuelle de la nation repoussait dédaigneusement toute hypothèse d'accord entre eux, toute idée d'entente. Avec les années et l'évolution normale des choses, ces idées ont subi de rudes atteintes. De très bons esprits, très lucides et très informés, admettent aujourd'hui, comme une chose toute naturelle, des principes exactement contraires.

Avec quelles restrictions et dans quelle nature peut-on s'y associer? Voilà une question bien *moderne*, que nous n'avons certes pas la pensée d'examiner dans le cadre restreint de ces *notes d'art*, mais à laquelle, du moins, l'actualité nous permet de toucher, comme aussi bien nous y invite le projet des *Musées du soir*. On connaît ce projet, présenté par un des plus fins connaisseurs qui soient, M. Gustave Geffroy. Nous n'apprendrons rien à personne, et sommes assuré par avance de rencontrer d'unanimes approbations, en disant que l'auteur de la *Vie artistique*, l'historien très autorisé et parfois éloquent du mouvement impressionniste, a signé mainte page de critique exquise ou profonde, sur les maîtres qu'il aime.

M. Gustave Geffroy qui, jusqu'alors, ne nous avait entretenus que de sujets *aristocratiques*, si l'on peut ainsi s'exprimer, a donc récemment soumis à l'opinion un projet essentiellement *démocratique*. Et l'opinion l'a favorablement accueilli.

Il repose tout entier sur cette idée maîtresse, qui nous semble féconde en applications pratiques : — à savoir que la besogne routinière, abrutissante même, du métier, n'est telle le plus souvent, qu'à raison du peu d'intérêt qu'y prend celui qui l'exerce : simple gagne-pain journalier qu'il s'agit de rendre le plus productif en s'en débarrassant le plus rapidement possible ! Mais qu'on arrive à l'ennoblir, à y introduire la notion de *Beauté*, qu'on parvienne à y intéresser l'ouvrier, à lui montrer par quels liens intimes et délicats sa besogne, exclusivement manuelle en apparence, se rattache à l'art : en un mot, que l'on *magnifie* le métier... N'est-ce pas là un mode aussi logique qu'efficace d'arracher à l'irrémédiable abêtissement de l'alcool plus d'une âme simple et fruste?... M. Gustave Geffroy le pense.

C'est un problème de psychologie qui domine cette question : problème dont la solution nous paraît favorable à la thèse de M. Geffroy, pourvu toutefois qu'on en restreigne l'application à des cas nettement limités. Sans doute nous pensons avec lui qu'il est des métiers où la notion d'art trouve naturellement sa place, des métiers sur lesquels il a fallu, pour l'en extirper, la déprimante influence de l'*Industrialisme* moderne... Nous croyons également que l'ouvrier, surtout l'ouvrier parisien, a des qualités d'intelligence déliée, d'adresse et de coup d'œil, lui permettant d'appliquer avec fruit son attention sur une idée de perfectionnement, jusqu'à atteindre la notion *d'art* elle-même.

Dans son admirable livre : l'*Avenir de la Science*, quintessence même de sa pensée, et qui contient les plus audacieux aperçus sur les problèmes actuels, Renan, qui sentait très profondément ces questions de psychologie, n'a pas hésité à reconnaître, à proclamer ce que pouvaient offrir en fécondes ressources certaines de ces âmes simples, exemptes des préjugés héréditaires qui oppriment tant d'autres cerveaux.

A de telles âmes, et pourvu qu'on n'ait point de trop ambitieuses visées, une discipline nouvelle, une éducation plus poussée, dans le sens proposé par M. Gustave Geffroy, pourrait être infiniment précieuse; et la création d'un Musée du soir marquerait une première étape de ce progrès qui aurait, sans nul doute, son retentissement sur la moralité individuelle. Le jour où les *Ouvriers d'art* trouveraient, dans le centre où ils habitent, un lieu confortable où il leur fût possible d'avoir sous les yeux les modèles les plus accomplis de leur spécialité, quelque chose comme un *South-Kensington* moins luxueux, ce jour-là il y aurait une utile réforme accomplie, dans un sens noblement et hautement démocratique. Il convenait de le dire, à l'honneur de M. Gustave Geffroy, et il n'était pas inutile d'y insister à cette place, où la nature des sujets que nous traitons nous éloigne habituellement d'un tel ordre d'idées.

PAUL FLAT.

BULLETIN

UN NOUVEL ATLAS

Buache et Mentelle enseignant la géographie à la première École normale, fondée le 9 brumaire an III, essayèrent de donner à leur cours un caractère scientifique; mais cette prétention irrita leurs collègues. Les mathématiques, la physique, les sciences naturelles, l'histoire et l'économie politique se liguèrent pour réduire la géographie à la *raison*, c'est-à-dire à la *nomenclature*. Les philosophes de la *Décade* dressèrent la liste de tous les sujets qui devaient être interdits à cette malheureuse géographie, et, après avoir déclaré qu'elle ne pouvait, sans outrecuidance, s'occuper ni des dispositions astronomiques du globe, ni de la structure de son écorce, ni des phénomènes de l'atmosphère, ni de la vie des animaux, ni des plantes, ni des hommes, les savants mathématiciens, physiciens, et autres conclurent assez naturellement qu'on aurait dû rayer la géographie des cours professés à l'École normale.

Si l'on voyait encore par les yeux de la *Décade* de l'an III, ce serait vraiment un scandale que la publication du nouvel atlas où M. Vidal-Lablache étale les idées qui, depuis vingt ans, dirigent son enseignement à l'Ecole normale.

Il suffit de parcourir cet atlas pour reconnaître, à la physionomie de nombre de ses cartes, que l'auteur n'ignore aucun des procédés employés jusqu'à présent, tant en France qu'en Angleterre ou en Allemagne, pour faire exprimer à ces cartes tout ce qui peut s'accommoder d'une parfaite représentation graphique. Sa confiance dans les moyens dont la cartographie dispose actuellement est une confiance raisonnée. Il sait par expérience tout ce que l'intelligence de la géographie gagne aux cartes spéciales où les géologues, les météorologistes, les statisticiens essayent de localiser les phénomènes et cherchent à exprimer leurs rapports avec le sol.

M. Vidal-Lablache est d'ailleurs tellement familiarisé avec la cartographie démonstrative qu'il n'a pas craint d'appliquer sur des cartes physiques ordinaires, lorsque cela lui a paru profitable, certains traits réservés d'habitude aux croquis schématiques. Dans la carte de la frontière du Nord-Est, par exemple, et dans celle de l'Angleterre et du pays de Galles, il a, par de larges traits d'une teinte spéciale, suivi les crêtes géologiques du bassin de Londres et du bassin de Paris, là même où leur relief n'est pas assez marqué pour que l'échelle de la carte permette de l'indiquer. Par un procédé analogue, dans les grandes cartes de l'Algérie et de la Tunisie, il a superposé à la gravure du relief non pas des teintes hygrométriques, mais des teintes qui expriment le rapport du sol avec le climat et les cultures.

Le grand planisphère d'ensemble, qui ouvre l'atlas, est intitulé : *Transformation de la surface terrestre*, et tout ce qui saute aux yeux sur la carte dépend de ce titre, sans doute pour chasser une fois pour toutes de l'atlas l'idée qu'il représente des choses immobiles et à jamais fixées. C'est ce qu'on peut appeler la vie de la surface du globe. Ailleurs, c'est la vie de l'humanité tout entière, les rapports fondamentaux des peuples et des pays entre eux. Dans la carte de l'océan Atlantique, à tout ce qu'on s'attend à trouver, profondeurs, lignes de navigation, grands ports, s'ajoute la considération générale la plus propre à faire comprendre l'importance économique de la mer immense.

Le choix de certaines autres cartes n'est pas moins significatif. Au point de vue de l'histoire, la carte économique du monde ancien dénote un ordre de préoccupations qu'on n'a pas l'habitude de rencontrer dans les atlas du même genre. Il en est de même des plans de Paris pour l'étude de la Révolution.

Dans la partie géographique pure, les innovations sont aussi intéressantes. M. Vidal-Lablache, dans sa préface, détaille l'importance qu'il attache aux cartes générales en tant que commentaires et explications des cartes spéciales. Aussi les a-t-il soignées de façon très particulière, prenant et reprenant plusieurs fois le même sujet, pour en modifier le point de vue. Ainsi la carte générale des Alpes ne l'a pas dispensé pour la Suisse, aux endroits où se concentrent les principales routes, de concentrer son effort principal sur la représentation du relief. Une carte physique de l'Europe centrale, qui porte le nom trop réduit d'Allemagne et Autriche-Hongrie, se complète également par trois autres cartes du même genre, mais à plus grande échelle. Celles des Pays rhénans et des États danubiens mettent spécialement en vue le rôle des fleuves parsemés d'obstacles. Celle de la plaine centrale éclaire les rapports de l'Orient et de l'Occident. Enfin, dans un autre genre, les cartes groupées des grandes régions industrielles de l'Europe forment une page très neuve et très curieuse.

La publication de l'atlas de M. Vidal-Lablache marque donc un pas décisif dans la carrière de ce maître éminent, en même temps qu'une date intéressante pour l'histoire des études géographiques en France.

P. D.

L'ALLIANCE FRANÇAISE

LETTRE DE M. FONCIN, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Cher monsieur,

Vous avez inséré, dans le dernier numéro de la *Revue Bleue*, la protestation de l'Alliance française contre la réduction des crédits affectés à l'Enseignement indigène en Algérie.

Une erreur s'est glissée en tête même du texte de l'article.

Ce n'est pas 2 900 membres, mais *29 000* (aujourd'hui *trente mille*) adhérents que compte l'Association.

Nous vous serions obligés de rectifier cette faute d'impression dans votre prochaine Revue.

Veuillez agréer...

P. Foncin.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32191. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10 — 4e SÉRIE. — TOME III — 9 MARS 1895

LA POLITIQUE

7 mars.

La discussion du budget des colonies a été instructive. Beaucoup de choses qu'il fallait dire ont été dites, et bien dites. Voici deux points, entre autres, qui méritent qu'on y revienne.

Un député très compétent, M. Le Myre de Vilers, a montré combien il est absurde de vouloir administrer de Paris des pays situés dans quatre parties du monde et soumettre au même régime des gens de toute race, blancs, noirs et jaunes. Il a lu à la tribune un décret récent qui rend exécutoires dans toutes les colonies vingt-neuf lois ou arrêtés, dont quelques-uns remontent à 1791 : « Comment voulez-vous, s'est-il écrié, que des négociants indigènes, des Chinois, des Annamites, des Cambodgiens, des Hindous, des Arabes, se reconnaissent dans ce fatras? » Le discours de M. Le Myre de Vilers est un éloquent plaidoyer contre notre manie d'unification et de centralisation à outrance. Lisez ce discours à l'*Officiel :* il en vaut la peine.

Un autre point, non moins important, a été traité par M. de Montebello : nécessité d'une armée coloniale.

On dit quelquefois que l'Angleterre, à laquelle il faut toujours revenir en ces matières, n'a pas d'armée coloniale : c'est que les soldats anglais sont des « professionnels », qu'on peut impunément envoyer en Égypte ou dans l'Inde. En France, depuis la loi de 1889, nos soldats sont des jeunes gens de 22 ou 23 ans. Ils vaudront leurs aînés pour le courage et le patriotisme, mais ils ne résisteront pas à la maladie, au climat, comme des hommes qui ont plusieurs années de service.

Nous avons une loi sur l'armée coloniale, mais nous n'avons pas d'armée coloniale. Le corps expéditionnaire de Madagascar a été complété au moyen d'engagements volontaires. Il y a en ce moment à Paris quatre bataillons d'infanterie de marine qui semblaient tout désignés pour partir, mais qui ne partiront pas : pourquoi? parce que ces quatre bataillons, en cas de mobilisation, devraient servir de cadre aux réservistes. On voit que M. de Montebello a raison quand il demande qu'on organise séparément l'armée métropolitaine et l'armée coloniale; que cette dernière soit « absolument autonome, toujours disponible pour aller au loin défendre nos intérêts ».

Des discussions comme celle du budget des colonies ne sont pas perdues : elles appellent l'attention du public sur les intérêts de demain. Il faut bien nous dire qu'un jour viendra où la vieille terre d'Europe ne pourra plus nourrir tous ses habitants. Ce jour-là, il faudra avoir des colonies, non seulement pour être un grand peuple, mais pour vivre.

Voyez comme les points de vue changent. Il y a dix ans, on injuriait Jules Ferry pour avoir voulu revenir aux grandes traditions de la politique coloniale. Aujourd'hui, on commence à comprendre que les batailles de l'avenir se livreront en Afrique et en Asie : on reconnaît que celui qui nous a donné la Tunisie, le Tonkin, a été un homme d'État clairvoyant et un grand patriote.

PAUL LAFFITTE.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS (1)

M. Alfred Capus.

Avant tout, les livres de M. Alfred Capus sont des livres amusants. Je sais qu'il y a maintes façons de l'être. Mais de ne pas l'être, il y en a encore plus. Il y a d'abord la façon naturaliste; celle de M. Zola dans son dernier ouvrage : tout à fait magistrale. Il y a ensuite la façon psychologique : celle de M. Bourget, quand, au lieu de faire vivre ses personnages, il se met en devoir de nous expliquer leur mécanisme, et, vingt ou trente pages durant, raisonne, discourt, épilogue sur de plus ou moins cruelles énigmes, inventées à souhait pour exercer sa casuistique subtile. Il y a la façon sociologique et humanitaire : celle de M. Rosny — ce haut esprit, cet écrivain souvent génial — quand il consacre la moitié d'un roman à nous promener d'hôpital en ouvroir et de crèche en orphelinat, ou encore quand il monte sur le trépied pour vaticiner, avec un enthousiasme dithyrambique, des lieux communs que sa phraséologie de chimiste inspiré rend à peu près inintelligibles. Et combien d'autres encore ! Oh ! le roman n'est plus du tout un genre « frivole ». Dans notre jeunesse, on en défendait la lecture comme trop légère : on devra bientôt l'interdire par crainte du surmenage.

Il me vient un scrupule. Dire que les romans de M. Capus nous amusent, ne serait-ce pas lui faire tort? Je signalerai donc le dernier, *Années d'aventures*, comme moins amusant que les deux autres ; et, quant à ceux-ci, je ne veux pas retirer le mot, mais j'y ajouterai quelques correctifs.

Le roman amusant n'est pas de toute nécessité un roman mal écrit. M. Capus écrit au contraire le plus joliment du monde. J'avoue qu'on le trouvera facile à lire. Maints auteurs nous donnent souvent le plaisir de les deviner. M. Capus n'est pas de ceux-là. Rien chez lui que de net, de franc, de juste et d'aisé. Nul effort, nulle manière. Il ne nous fait jamais l'effet du Monsieur qui s'applique. Il écrit le moins possible; excellente façon d'écrire, pourvu que la plume soit bonne. Toujours naturel, il a le naturel toujours vif et piquant.

Un roman amusant n'est pas forcément dépourvu d'observation. Avec la légèreté de leur allure, les livres de M. Capus dénotent la plus fine connaissance des mœurs et des caractères. Certains romanciers étalent devant nos yeux un appareil complet d'anatomiste. Le « scalpel » en perd déjà tout prestige. M. Capus a sa petite trousse, mais il est assez discret pour nous en dérober la vue. Vous ne trouverez chez lui aucune « planche anatomique ». Ni dissertations, ni commentaires, ni monologues d'auteur. Il borne son office de romancier à peindre la vie; et l'image qu'il nous en donne a un tel accent de vérité qu'elle se passe de pièces justificatives. Peut-être ne lui faudrait-il, pour être mis au rang de nos profonds psychologues, qu'un peu du charlatanisme professionnel. Mais toute sa psychologie consiste à représenter des personnages vivants.

« On ne passe pas dans le monde pour se connaître en vers, disait Pascal, si l'on n'a mis l'enseigne de poète. » M. Capus se refuse à mettre l'enseigne de psychologue. Pas un méchant bout de préface. Pas même un sous-titre modeste et significatif, quelque chose comme *Étude de mœurs parisiennes*, ou *Notes sur la société*, ou *Roman d'analyse*. Là seulement sa psychologie serait en défaut, s'il s'imaginait que le public n'a pas besoin d'être averti. Le public, d'ailleurs, est toujours ingrat envers ceux qui l'amusent. — « Tu m'as amusé : comment veux-tu donc que je te prenne au sérieux? Tu n'es qu'un amuseur! »... Et puis, s'il s'agit particulièrement de M. Capus, du moment que ses personnages s'expliquent d'eux-mêmes, du moment qu'il nous retrace la vie telle qu'elle est, on se demande vraiment en quoi peut bien consister le mérite de l'auteur. On le cherche, cet auteur, on ne le trouve pas. Alors, quoi?

Manquer de pédantisme, ce n'est qu'une de ses maladresses. Ne cachons rien. Il y a d'autres habiletés qui lui font complètement défaut. M. Capus n'appartient à aucune école et ne se réclame d'aucun maître. Tout au moins prend-on, dans ce cas, l'élémentaire précaution de fonder une école nouvelle, dont il y a bien des chances pour qu'on soit le chef. Mais lui, il ne s'est pas mis en peine d'inventer le moindre genre. Infériorité flagrante. A quoi voulez-vous qu'on le distingue?

Tous les pharmaciens vous diront que la spécialité seule a du succès. Et voyez, des spécialités en vogue, M. Capus n'en tient aucune. S'il peint des milieux où la vertu se niche rarement, il ne se complaît pas, comme tant d'autres, à allécher le libertinage et à caresser la concupiscence; toute dépravation lui est étrangère aussi bien que tout raffinement. — Pour faire figure de romancier mondain, il faut un grain de snobisme : pas le plus petit grain de snobisme chez M. Capus.— Si seulement il écrivait des romans à clef! Excellent moyen de réussir. « Peindre les mœurs sans toucher aux personnes », voilà quelque chose de bien anodin. Molière, dont ce fut la devise, n'eut aucun scrupule à mettre sur la scène l'abbé Cotin et Ménage. Touchez bravement aux personnes, monsieur Capus! Ah çà! vous ne dînez donc nulle part? Prenez garde, on croira que vous n'avez pas d'amis.

(1) *Qui perd gagne*, 1890; *Faux Départ*, 1891; *Monsieur veut rire*, 1893; *Années d'aventures*, 1895; *Brignol et sa fille*, 1895.

L'auteur de *Qui perd gagne* pouvait, après tout, se passer de ce qui lui manque. Le premier roman de M. Capus est, en son genre, un chef-d'œuvre. A trente ans, Farjolle, qui a mené jusqu'alors une existence équivoque et précaire, se décide à épouser sa blanchisseuse, Emma, dont le passé vaut le sien. Les économies de la jeune femme le mettent en état de se loger et de se vêtir convenablement; il ose, dès lors, paraître dans le « monde des affaires ». Secondé par Emma, qui ne le trompe jamais que pour le servir, il devient bientôt une manière de personnage. Tous deux n'ont qu'un rêve : gagner dix ou douze mille livres de rente, pas plus, et se retirer à la campagne. Farjolle passe dans son milieu pour un fort honnête garçon. S'il lui arrive malheur, c'est pur accident. Les actions de la Banque Marocaine lui jouent un mauvais tour : il fait quarante-cinq mille francs de différence. Personne n'est à l'abri de pareils hasards. Mais la guigne le poursuit : à peine vient-il de payer avec les titres que le commandant Baret lui a remis en dépôt, voilà ce fâcheux qui réclame son argent. Notre homme est mis en prison tout comme un filou. Heureusement Mme Farjolle surmonte son dégoût pour un vieux financier, Letourneur, qui la poursuivait depuis longtemps. Avec le chèque qu'il lui donne, elle rembourse le commandant, et, comme Letourneur a été très généreux, il lui reste encore de quoi acheter une jolie maison de campagne, où les deux époux vivront tranquillement, loin des soucis, sans que Farjolle soit jamais obligé de recourir à des expédients hasardeux et sa femme de manquer à la fidélité conjugale. C'était leur vocation naturelle : il ne leur fallait qu'un peu d'argent.

Faux Départ n'est pas inférieur à *Qui perd gagne*. M. Capus nous y transporte du monde des affaires dans le monde du plaisir. Marguerite Desclos, son héroïne, est tout à coup passée d'une condition plus que modeste à l'opulence en épousant le richissime Pierre Rongier. Très honnête femme d'ailleurs, elle se met au-dessus des préjugés sociaux, traite en camarades les amis de Pierre, court avec eux les petits théâtres, les cabinets particuliers, prend l'existence comme un divertissement de carnaval, et ne reconnaît son erreur qu'à la fin du livre, quand il lui faut se défendre contre les galantes entreprises d'un vieux beau défraîchi, Briand, auquel tout le monde la donnait pour maîtresse.

Autour d'elle s'agitent une foule de personnages étrangers aux plus simples notions du bien et du mal: Edmond, l'un de ses frères, qui se fait cabotin parce que les autres métiers le dégoûtent; M. Desclos, son père, un raté du barreau et de la politique, qui pose pour l'homme fort et ne veut voir dans la « morale » qu'une fallacieuse superstition; Mme Jonquet, une jolie veuve qui s'étant mis en tête de faire « des choses excentriques », soupe avec la jeune femme et son frère aux restaurants de nuit, se laisse conduire par Edmond dans une chambre d'hôtel meublé, reste huit jours sa maîtresse, « pour se distraire », dit-elle, « pour faire comme les autres », et confie en éclatant de rire son secret à Marguerite, laquelle trouve la chose excessivement drôle. La morale a ici pour représentant un frère aîné d'Edmond, Georges, le seul entre tous les personnages du roman qui sache ce qu'il fait et ce qu'il veut faire, le seul qui prenne l'existence au sérieux, son égoïsme étant moins superficiel et plus réfléchi, le seul qui prononce, çà et là, quelque parole austère, ses visées sur Mme Jonquet, dont la fortune le tente, lui faisant craindre un scandale qui ne lui permettrait plus de la demander en mariage. Et l'honneur a son parangon dans Briand, déjà nommé, qui, après des incidents désagréables au jeu et à la Bourse, réhabilité maintenant par d'heureux duels, par sa bonne tenue, par de brillants succès amoureux, par ses attitudes chevaleresques et sa phraséologie solennelle, est invoqué comme arbitre dans les affaires les plus délicates, où son opinion fait loi.

Je ne m'arrêterai pas sur *Années d'aventures*. On y retrouve les meilleures qualités de M. Capus ; mais ces aventures à travers lesquelles il nous promène manquent par elles-mêmes d'intérêt, et n'offrent, d'ailleurs, aucune signification. Son réalisme imite la vie à s'y méprendre; seulement, c'est une vie monotone et terne, et les personnages qu'il met en scène n'ont même pas une physionomie distincte. *Années d'aventures* rappelle *Jours d'épreuve*, le beau livre de M. Paul Margueritte; mais chez M. Capus nous ne trouvons rien qui relève la platitude d'une histoire vulgaire, aucune sympathie, aucune intention de moralité. Et puis, disons-le, la peinture des honnêtes gens ne lui réussit pas. Le personnage le plus caractéristique dans *Années d'aventures*, c'est un personnage accessoire, Linières, type du financier véreux qui s'appelait Farjolle dans son premier ouvrage et dont nous avons un autre exemplaire dans *Brignol et sa fille* (1).

Farjolle, Linières ou Brignol, ce type lui appartient en propre. Il est le psychologue de la gredinerie candide, d'une gredinerie débonnaire, presque innocente, sans ombre de perversité. Non seulement il n'y a nulle hypocrisie chez les fripons qu'il met en scène, mais encore, de la meilleure foi du monde, ces fripons-là se croient d'honnêtes gens. Vous étonneriez singulièrement Farjolle en le traitant du nom qu'il mérite. Écoutez-le parler de son journal: « Des gens comme Sélim nous déconsidèrent parmi le public...

(1) On trouvera, sur cette pièce, une très juste et très piquante étude de M. du Tillet dans la *Revue* du 1er décembre 1894.

J'ai fondé un journal honnête et indépendant, et rien ne me fera dévier de ma route. » Plus loin, quand il paie sa différence (avec l'argent du commandant Baret), il ne peut se défendre d'un sentiment d'orgueil en accomplissant cette action si essentiellement honorable; puis, au moment de quitter sa femme pour comparaître devant le juge d'instruction, c'est du bon de son cœur qu'il s'écrie : « Ce commandant est vraiment une sale bête! » Il espère bien d'ailleurs que le juge, qui passe pour homme intelligent, ne le confondra pas avec un filou vulgaire. Il a eu du guignon, voilà tout. Et, acquitté par le tribunal, non sans une légère flétrissure, quand il est rentré dans sa maison, qu'il a terminé sa toilette, mis un pantalon de flanelle, un veston et des pantoufles, il s'étend sur sa chaise longue, allume une cigarette, et, comme un brave bourgeois qui revient de quelque voyage fatigant : « Dieu! fait-il, qu'on est bien chez soi! »

Brignol est une autre variété du même type. Il ne se contente pas, comme Farjolle, de tripoter. Père d'une charmante fille, il la compromet en se servant d'elle pour adoucir des créanciers ou pour allécher des prêteurs. Disons le mot, Brignol est une canaille. Seulement il n'en a pas conscience. Telle de ses paroles vous semble cynique, qui dénote son ingénuité. Ce dupeur a tout ce qu'il faut pour être dupe. Délivrez-le de ses embarras d'argent, voilà le plus honnête homme du monde et le modèle des pères...

Ce qui me paraît supérieur dans *Qui perd gagne*, dans *Faux Départ*, dans *Brignol et sa fille*, c'est justement la candeur des personnages. M. Capus a l'ironie à peine sensible. Nous serions presque tentés de prendre parti pour Brignol contre son beau-frère, dont la vertu semble un peu bien chagrine, et même pour Farjolle contre cette sale bête de commandant qui, emporté par la passion du jeu, ne se fait aucun scrupule de briser une existence à seule fin de hasarder son argent quelques jours plus tôt sur une table de baccara. Du moins, le naturel avec lequel M. Capus décrit des mœurs aussi peu édifiantes et des personnages aussi peu recommandables risque de tromper les lecteurs innocents que lui-même ne prend pas soin de prévenir. Mais il faudrait pourtant être d'une province bien reculée! Ce sont les étrangers surtout qui me font peur. Depuis que j'ai lu, de M. Brandes, le « grand critique du Nord », un article où M. Marcel Prévost nous apparaît comme une sorte d'apôtre, nulle méprise de leur part ne saurait m'étonner. Et puis, quel beau thème les romans de M. Capus n'offrent-ils pas aux esprits malveillants pour flétrir une fois de plus la corruption de nos mœurs! Voilà, dira-t-on des Farjolle et des Brignol, voilà les personnages « sympathiques » du roman d'outre-Rhin, ceux qu'on présente au lecteur comme des exemples, ceux qu'on récompense au dénouement — Brignol, en lui faisant marier sa fille avec un millionnaire ; Farjolle, en lui ménageant, pour le dédommager de la prison, une existence paisible et confortable de rentier campagnard.

Vaut-il la peine de répondre à ces récriminations exotiques? Pour ma part, je n'estime pas moins M. Capus comme moraliste que comme psychologue. M. Capus est un censeur qui n'a rien de prudhommesque, et personne ne l'accusera sans doute de bégueulerie; mais, s'il se garde de juger ses personnages, cela ne veut pas dire que leurs vilenies le trouvent indulgent : M. Capus est un misanthrope si raffiné qu'il ne s'indigne même plus. Ne lui reprochons pas davantage de nous rendre le vice excusable. C'est aux auteurs *cruels* qu'il faudrait renvoyer le reproche. En exagérant la perversité humaine, ceux-ci nous habituent à ne la reconnaître que dans ses pires excès. Les personnages que certains romanciers dramatiques se font un jeu de représenter sont de si noirs scélérats qu'une coquinerie ordinaire nous semble auprès d'eux tout ce qu'il y a de plus bénin.

Cette critique, au surplus, si nous l'adressions au moraliste, tournerait en éloge pour l'écrivain. L'ironie se joue d'un bout à l'autre de ses ouvrages sans qu'aucun mot, qu'aucun geste la trahisse. On la devine partout, on ne la saisit nulle part. Tout cela est d'une mesure, d'une convenance parfaites. Il y a dans la « rosserie » des procédés bien connus, faciles à appliquer. On sait trois ou quatre formules, toujours les mêmes, pour fabriquer les mots amers. Mais l'ironie de M. Capus a ceci d'admirable qu'elle se concilie avec la naïveté des personnages sans nous la rendre jamais suspecte. Nous avons déjà loué chez lui la justesse de l'observation, le relief des peintures, l'aisance vive du style : ce qui donne tout leur prix à ses livres, c'est le naturel. Les chefs-d'œuvre du genre « rosse » — la *Parisienne* de M. Becque, par exemple, — sont plus drus et plus forts; mais ils sentent l'application, ils décèlent un parti pris de férocité. Le comique y est cherché, laborieux, tendu. A travers l'inconscience des acteurs, vous apercevez l'intention de celui qui les fait agir et parler avec cette continuité dans le cynisme. L'ironie, chez M. Capus, est d'une qualité plus subtile. Elle a le mérite de ne pas se montrer. M. Capus laisse à la nature toute la liberté de son jeu, toute la facilité de ses démarches. Les personnages de M. Becque ne sentent pas leur immoralité, mais nous voyons que M. Becque la sent. M. Capus, lui, ne semble pas se douter que ses honnêtes gens soient des fripons. Pas un mot ne lui échappe qui trahisse l'auteur.

GEORGES PELLISSIER.

L'ÉTOILE-DE-PICARDIE [1]

Nouvelle.

III

Le troisième jour seulement, qui était un samedi, car jamais, même au prix d'une tonne d'or, l'*Étoile-de-Picardie* ne serait sortie ni rentrée un vendredi, — Lisa du bout de la jetée reconnut au large la forme et la voilure du bateau, tout sombre au milieu de la clarté bleue de la pleine lune; il filait dans le sens de la vague, droit sur le port, et bientôt c'est elle qui recevait à l'entrée la corde de halage lancée par Pierre.

Un soupir de soulagement s'exhala de la poitrine de la jeune fille : ils étaient là tous les trois avec leur physionomie ordinaire. Rien d'insolite ne s'était passé à bord; la pêche avait été fructueuse, Jacques le lui cria tout de suite d'un accent joyeux,

Le lendemain, comme il avait été dit, le patron et le matelot arrivèrent sur le coup de deux heures après-midi au logis de Lisa; le café était préparé et tenu bouillant sur un coin du poêle.

Lisa s'efforçait de sourire en parlant au neveu et réprimait son accent affectueux en parlant à l'oncle : il lui en coûtait doublement, mais elle croyait cette feinte et cette contrainte également nécessaires pour endormir la jalousie hostile de l'amoureux éconduit.

— Minute! avant le noir (2), faut que je régale les mioches, déclara Gustave, heureux déjà de la mine affriandée des petits garçons.

Il tira de ses poches des biscuits et des tartelettes à la crème, dont bientôt les deux petits se furent barbouillés jusqu'aux yeux. Le patron riait à se tordre du masque de pâtisserie qu'ils s'étalaient sur la face, tout en conservant une gravité comique en rapport avec l'importance de leur fonction actuelle : dévorer des gâteaux. Mais Pierre, placé entre les deux, ne riait pas; au contraire, une vive anxiété tourmentait ses traits, et l'empêchait de savourer son moka : il s'était vêtu de ses beaux habits et redoutait à tout instant un contact funeste. Soudain le plus jeune, en remuant de joie sur sa chaise, perdit l'équilibre et pencha, les mains en avant, du côté de Pierre. Avant même que les petites mains engluées se fussent abattues sur sa manche, le fils de la Parigotte s'écria:

— Hé! toi, sale gosse, ne va pas tacher ma redingote!

En même temps, d'une claque sur la joue, il repoussa l'enfant de l'autre côté.

Là-dessus, cris, pleurs, trépignements; l'autre enfant par imitation se mit à crier plus lamentablement encore que celui qui avait reçu la taloche. Jacques, indigné de sa propre impuissance, de la lâcheté et de l'impunité de Pierre, se rebiffait contre sa sœur, obstinée à le contenir.

— Eh bien! non, je ne me tairai pas, répétait-il: celui-là est toujours comme ça; il tape les petits... Si, si, je le dirai! Si j'étais grand comme toi, Pierre, tu n'oserais pas nous toucher... Mais va, marche, ça viendra, et nous verrons!

— Ah! mon Dieu, Jésus, Marie, gémissait Lisa, quels hommes! Ça finira par de mauvaises histoires!

Gustave, très mécontent aussi, intervenait, mais calme, désirant rétablir la paix.

— C'est vrai que tu t'es oublié, disait-il sévèrement à Pierre: ce n'est pas honnête à toi de battre cet enfant... ce n'est pas le tien.

— Il ne s'en prend qu'aux enfants, ce grand-là, recommençait Jacques, hargneux.

— Faites taire ce morveux-là! vociférait le matelot, désignant Jacques.

— Oui, sans doute il se taira, disait Lisa dominant son émotion et apaisant le giflé, qu'elle berçait sur ses genoux. Pas moins vrai que vous avez été trop brutal, monsieur Pierre.

— Oh bien! alors, si c'est ça, je m'en vais!

Il sortit furieux, sans saluer personne, en claquant la porte vitrée d'une telle force que deux carreaux tombèrent en éclats.

— Pour sûr, il a quelque chose pour être si mauvais!

A cette réflexion de Gustave, proférée d'une voix chagrine, Lisa se contenta de répondre par un soupir. Elle n'osait tout lui raconter, n'étant pas certaine de quelle espèce d'affection il s'attachait à elle: par suite, elle aurait craint de paraître provocante.

Ils restèrent, elle et lui, muets, l'un en face de l'autre, occupés de pensées qui étaient les mêmes, — quelques regards échangés les en avertissaient, — et ils ne savaient, ces cœurs simples, comment se les exprimer.

Jacques s'était sauvé du côté de la plage pour éviter querelle et reproche; à force de pleurer, les petits s'étaient endormis: la jeune fille les avait couchés dans la pièce du fond.

A la fin, Gustave, embarrassé d'un tête-à-tête silencieux qui se prolongeait sans faciliter la communication de leurs sentiments, se leva, prit congé.

A peine fut-il dehors qu'une terreur s'empara de Lisa: — Si l'autre revenait?

Elle poussa le verrou. Précaution vaine, un instant après, le vilain roux était devant elle. Par la vitre brisée il avait introduit sa main et ouvert lui-même la porte.

(1) Voyez la *Revue* du 2 mars 1895.
(2) C'est-à-dire : *le café noir*.

— Que voulez-vous, monsieur Pierre? lui demanda-t-elle en affermissant sa voix.

— Je veux causer : chacun son tour.

D'un estaminet voisin il avait guetté la sortie de son oncle, et en attendant il s'était échauffé d'eau-de-vie de cidre.

— Soit, dit-elle résolument; mais causons peu, causons vite, et allez-vous-en.

— En trois mots comme en dix, Lisa, je vous aime, je veux vous épouser : pourquoi ne voulez-vous pas?

— En dix mots comme en cent, monsieur Pierre...

— Je ne veux pas que vous m'appeliez monsieur : c'est pour vous gausser de moi!

— Pas du tout... mais peu importe!... Je ne veux pas que vous m'épousiez, parce que je n'ai pas d'amour pour vous.

— Eh bien! et pour quelle cause donc?

— Ça, voyons, est-ce qu'on sait?

— Est-ce que je ne suis pas plus jeune que le patron de l'*Étoile?*... Vous en raffolez bien, de ce vieux-là!

— Oh! vieux!... Et qui vous dit?...

— Je sais... mais est-ce que je ne suis pas aussi homme, et puis tout, que celui-là?

— Mais il n'est pas question...

— C'est bon, laissez-moi dire, continua-t-il, impérieux et dur: pourquoi ne m'aimeriez-vous pas tout aussi bien? est-ce que je ne suis pas mieux habillé?

Et il se tourna gauchement avec une complaisance risible. Il s'était en effet, depuis sa passion pour Lisa, mis en dépense de toilette, et tandis que le patron Gustave, bon enfant et vide de vanité, versant le plus clair de ses gains aux mains de sa sœur pour le profit de son neveu, n'était pas honteux de se montrer, même le dimanche, avec un veston commun soigneusement conservé depuis des années, et un pantalon de gros drap gris dont le fond renouvelé avec une étoffe plus fraîche tranchait par sa nuance plus foncée, lui, le jeune homme, il s'était acquis un complet confectionné : il comptait ainsi séduire la fille d'un pêcheur par son costume de bourgeois. Et il arrivait naturellement que le costume, mal adapté à ses membres de travailleur, le rendait ridicule, gênant ses mouvements, bâillant au collet, tirant sur l'épaule, flottant à la taille. Et, bêtement aussi, ne s'était-il pas orné de bijoux comme un sauvage? et il les avait choisis le plus gros possible : une épingle avec une énorme boule de corail vulgaire à sa cravate, des breloques pesantes à la chaîne d'argent de sa montre, et des bagues à trois doigts de chaque main, qu'il avançait alternativement pour les bien montrer.

Il était si grotesque en cette attitude que Lisa, tentée de rire, fut près d'abandonner ses craintes.

— C'est vrai que vous êtes richement nippé, et paré d'or comme un saint d'église, fit-elle d'un ton de raillerie mitigée.

— Ça n'est pas pour rendre déplaisant, je suppose.

— Non, non! Il y en a qui pour se faire bien venir de certaines filles leur offrent des bijoux : vous préférez, vous, les porter vous-même. Pour sûr c'est un ornement.

Il ne comprit pas combien elle se moquait.

— Vous les voudriez peut-être? fit-il, hésitant entre son avarice héréditaire et la tentation de décider la jeune fille par le sacrifice de quelques bagues.

— Oh! point, point! se récria-t-elle.

— Du reste, je vous en ai donné une, de bague, ajouta-t-il aussitôt, se souvenant de cette générosité exceptionnelle.

Il lui avait offert en effet, le 14 juillet, un mince anneau d'argent gagné à un tourniquet de la fête.

— Et même il faut en parler, reprit-il d'un ton voisin de la menace. Vous avez accepté l'anneau : ça veut dire quelque chose.

— Quoi donc?

— Que vous vous êtes engagée à moi ce jour-là!

— Moi engagée à vous, monsieur Pierre? Vous vous trompez.

— Non, non : il ne fallait pas accepter l'anneau, gronda-t-il de plus en plus impatient et commençant à rouler des yeux injectés de sang. Vous avez promis, il faut tenir.

— Non, Pierre, je n'ai rien promis, répéta-t-elle calme et ferme.

— Je vous dis que c'était une promesse. Depuis quand une fille accepte-t-elle un anneau sans que ça signifie quelque chose?

— Voyons, soyez raisonnable, dit-elle en adoucissant le ton, car elle sentait la nécessité de l'apaiser, le danger de le laisser s'exalter tant qu'elle était seule sans défense durable en face de lui; soyez raisonnable : plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux...

— Oh! ce sont des histoires pour me lanterner : il faut se décider tout de suite. Je t'aime, je te veux, je te prends!

Il s'avança d'un pas, les bras tendus: elle se retrancha derrière la table aussitôt.

— N'approchez pas, si c'est cela, cria-t-elle en rassemblant son énergie, ou bien nous serons brouillés à tout jamais cette fois.

La brave et honnête fille, en prononçant ces mots, ne s'imaginait pas qu'il se porterait aux extrêmes violences, et ne lui supposait qu'une grossière et désagréable manie d'embrassade. Mais lui, au paroxysme du désir et de l'ivresse, avait bondi par-dessus la table, et la saisissait à pleins bras.

Elle avait une main libre : dans le tiroir ouvert elle empoigna un couteau pointu, et l'arme levée sur la face du garçon affolé, l'agita devant ses yeux en criant :

— Lâchez-moi, où je vous plante mon couteau dans l'œil !

Outrée, elle allait frapper, quand la porte se rouvrit avec fracas, et Pierre tiré violemment en arrière, serré à la gorge, fut forcé de lâcher prise.

C'est Jacques qui avait sauté sur lui, enfonçant et pressant de toute la force de ses nerfs ses genoux maigres dans les côtes du matelot, en même temps que ses mains lui entouraient le cou.

En deux coups d'épaule Pierre se dégagea, et à reculons s'éloigna vers la porte, en ricanant d'un air bête :

— Ah ! par exemple, elle est bonne celle-là... Ah ! bien, si c'est comme ça que vous entendez rire ! ah ! elle est bonne celle-là !...

Et se retournant du côté de Jacques :

— Eh bien ! et toi, crapaud de mer, tu ne veux pas que j'épouse ta sœur, peut-être ?

Et il éclata de rire, d'un rire stupide et bruyant comme un braiement d'âne ; puis au moment de franchir le seuil, quand Jacques ne se méfiait plus, il lui détacha en arrière un terrible coup de pied qui envoya rouler le mousse au fond de la pièce, la tête en avant, contre l'angle de la cheminée.

IV

Pénible nuit, celle que passa Lisa, en proie à mille visions lugubres ! Pas une minute elle ne put clore sa paupière. Jacques geignait tous les quarts d'heure de la douleur de son front fendu dans sa chute ; tantôt un des petits s'éveillait, tantôt l'autre, en pleurnichant. Elle se leva vingt fois pour rendormir les plus jeunes, pour humecter la compresse d'eau salée du mousse. Et toujours son esprit tourmenté revenait à cette idée : « Impossible à Jacques de s'embarquer en compagnie de Pierre ; il lui arriverait malheur... Et que deviendrons-nous ? Aucun patron de bateau ne sera généreux comme maître Gustave. » C'était l'existence de son petit monde mise en question.

Et pour elle-même elle souffrait aussi un déchirement de cœur, parce qu'il lui semblait inadmissible désormais de se tenir entre Gustave qu'elle aimait et le neveu de Gustave farouchement épris d'elle.

— C'est de l'amour que j'ai pour Gustave ! murmurait-elle toute songeuse.

Maintenant elle se rendait bien compte comment cet amour lui était entré dans le cœur par des sentiments progressifs de gratitude, d'attendrissement à l'épreuve de sa bonté communicative, d'admiration pour sa franchise et pour ses capacités ; et ce sentiment de confiance et de sécurité qui lui emplissait l'âme quand elle était près de lui ; et aussi sa belle santé, sa force physique qui l'émerveillait ; elle se rappelait en quelle circonstance elle s'était aperçue qu'il était beau, un jour que sur le port son neveu et un autre gars pris de boisson se querellaient ; ils s'agrippèrent furieusement : Pierre cognait du poing, l'autre déjà tirait un couteau. Gustave accouru en saisit un de chaque main à la nuque, et les écarta brusquement à bout de bras, comme il eût fendu une pomme en deux. Que venait-il donc, ce vilain roux tout en carcasse, l'appeler « le vieux », lui qui, à trente-sept ans, droit et musculeux, tout brillant de bon sang, avait plus de jeunesse dans le cœur et dans les veines que la plupart des plus jeunes ?

A présent il n'y avait plus à lui garder que de la gratitude, et pas trop ostensible, de peur que la haineuse jalousie du neveu ne se retournât contre l'oncle. De bon cœur elle maudissait le retour de ce brutal ivrogne qui lui donnait à craindre à la fois pour deux êtres tendrement logés en son cœur, son frère et son bienfaiteur ; elle ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents :

— Suis-je malheureuse d'avoir paru belle à ce mauvais ! Et dire qu'il y en a tant de braves et bons à qui la mer ne fait pas grâce et qui n'en reviennent pas de ces bancs de Terre-Neuve !

La première résolution à prendre et à exécuter, c'était d'avertir maître Gustave que Jacques ne remonterait pas sur son bateau. Dès le matin elle gravit les petites rues mal odorantes, et gagna la maison des Parigot.

De loin elle reconnut sur le seuil la veuve occupée à étaler sur une claie ronde des soles et des limandes pour aller offrir sa marchandise par la ville.

— Tiens, la belle Lisa, te voilà dans nos parages ? dit-elle à la jeune fille dès qu'elle fut à portée de sa voix. Une belle affaire de te voir, oui-da : tu es rare comme le poisson d'or !

La veuve faisait meilleur visage à Lisa depuis qu'elle avait la confidence de l'envie de son fils. Non point qu'elle trouvât avantageux un parti pareil : pas le sou et des petits frères à élever ! Mais les plus endurcis des avares ont de ces défaillances de leur vice : de même que son fils pour sa toilette du dimanche, elle pour le contentement de son fils, elle était capable de surmonter son amour de l'argent. Donc puisque le « fieux » était féru de cette Lisa... et c'est vrai qu'elle était la plus belle fille et la plus sage du Tréport, mieux valait, tout considéré, que ce fût Pierre, plutôt que Gustave, qui l'épousât ; l'égoïsme de la veuve et son instinct maternel y voyaient leur compte, attendu que Pierre sans doute un jour ou l'autre se marierait quand même ; et par ainsi, Gustave, privé

de Lisa, resterait garçon, et continuerait de gagner pour eux. S'il faut tout dire enfin, dans la rusée intelligence de cette demi-Picarde demi-Normande, flottait cette pensée que peut-être bien au bout du compte son fils serait assez malin pour prendre sans donner, c'est-à-dire séduire, mais ne pas épouser; et rien dans sa ténébreuse conscience, rien ne contredisait ce raisonnement infâme.

— Ça tombe bien mal, reprit la veuve d'un ton doucereux, pour une fois que tu abordes notre maison : mon fieux Pierre n'y est pas... Et il a du plaisir à te voir.

D'un clin d'œil significatif, elle souligna l'intention de ces derniers mots. Lisa ne répondit ni d'une parole, ni d'un geste, ni d'un mouvement de physionomie.

— Je m'en vais; entre tout de même, il ne tardera pas... et en tous cas tu trouveras à qui parler... Mon frère Gustave est dans le jardin.

Lisa remercia; tout était à son souhait : Pierre absent, Gustave à la maison.

A la première parole qu'elle dit de sa résolution de retirer le mousse de l'*Étoile-de-Picardie*, le patron, tout rouge d'une soudaine montée de sang, se récria :

— Eh bien! quoi donc? il se croit donc un homme tout fait, qu'il ne trouve plus digne de lui d'être mousse?

— Pardonnez-moi, ce n'est pas cela que je vous apprends; il n'est pas d'âge ni de capacité à être autre chose que mousse.

— Alors il suppose qu'il sera mieux sur un autre bateau? fit Gustave un peu vexé.

— Mais non, mais non : ça nous peine gros, allez. S'il ne peut plus embarquer sur votre bateau, c'est rapport à Pierre. Là! c'est dit, c'est tout simple... rapport à Pierre!

— Oh! bast, à cause de la querelle d'hier! Si ce n'est que ça? s'écria Gustave rasséréné. Voyons, c'est sans importance et sans suite, on n'y pense plus le lendemain... Croyez-vous pas, Lisa, que n'importe sur quel bâtiment il n'arrive pas que le matelot et le mousse aboient l'un contre l'autre, comme bouledogue et roquet?

Toute rougissante d'avance de la confidence qu'elle allait faire, qu'elle ne pouvait plus ne pas faire, Lisa restait debout, embarrassée, chiffonnant entre ses doigts un coin relevé de son tablier.

— Il faut savoir, maître Gustave... Eh bien! il n'y a pas seulement ce que vous avez vu... Après, le fils de votre sœur est revenu, il est entré malgré moi...

Gustave pressentit un gros chagrin pour lui dans le chagrin de la jeune fille : ses traits se tirèrent, et sa voix siffla en proférant un seul mot :

— Alors?

— Ah! voilà que je ne sais plus comment dire! Enfin il prétend qu'il est amoureux de moi, qu'il me veut, que je lui ai promis...

— Ah! ah! si vous lui avez promis! fit avec une gravité froide maître Gustave, en pâlissant graduellement.

— Je n'ai rien promis, se hâta de répliquer Lisa, rien de rien, jamais rien; c'est lui qui s'est imaginé, et il ne veut rien entendre.

— Et après?

— Donc il est revenu quand j'étais seule... Il avait bu, il s'était échauffé... Je ne dis pas que c'est un mauvais garçon...

Prudente, elle intercala cette réserve, ne voulant pas risquer, en accusant trop le neveu devant l'oncle, de froisser un amour-propre de famille.

— Pas mauvais garçon, je le pense, approuva Gustave. Et puis?

— Seulement une fois qu'il s'emporte, rien ne l'arrête.

De pâle qu'il était depuis un moment, le pêcheur devint pourpre; il saisit la main de Lisa pour l'attirer à lui, et la regarda dans les yeux en s'écriant :

— Il ne s'arrête à rien... Ça veut dire? Oh! sur ton âme, Lisa, réponds la vérité tout entière... Il t'a fait violence?

Toute sa bonté naturelle était refoulée par un soulèvement d'indignation et de jalousie. Dans la précipitation de ses sentiments il ne prit plus garde de ne pas la tutoyer.

— Non, oh! non, je vous jure, s'exclama Lisa toute tremblante : j'aurais su me défendre. Et d'ailleurs Jacques est rentré à propos; mais il m'a fait peur; ça, je l'avoue, il m'a fait peur. Et maintenant, il en voudra fort à Jacques... et alors un jour qu'il sera en colère, il pourrait arriver...

— C'est bien, je vais le raisonner, déclara Gustave soucieux, et lui faire comprendre que tu es une honnête fille, que ce n'est pas ainsi qu'il convient d'agir avec toi. S'il a de l'amour pour la belle Lisa, qu'il l'épouse d'abord!... et il l'épousera.

— Mais je ne veux pas!

— C'est toi qui ne veux pas le mariage? demanda-t-il vivement.

— Avec lui? non : je ne l'ai pas au cœur.

— Alors marie-toi avec un autre : une belle fille comme toi, sans père ni mère ni argent, il faut qu'elle prenne un mari pour se faire respecter.

Il faisait un grand effort sur lui-même en la poussant ainsi au fond de ses secrets sentiments : il n'osait pas se déclarer, mais brûlait d'envie qu'elle lui en offrît l'occasion.

— Possible que vous ayez raison, dit-elle simplement; encore faut-il que celui qui m'épouserait et celui que j'aimerais soient une même personne.

— C'est plus prudent et c'est meilleur, répondit-il avec rondeur et bonhomie.

Et soudain il résolut de rompre le réseau d'incertitudes qui emprisonnait son désir et son aveu.

— Écoutez, Lisa, vous me connaissez bien: un homme comme moi, ça ferait-il l'affaire de votre cœur ?

Pareille question, même un peu prévue, ne laissa pas de jeter un grand émoi dans l'âme de la jeune fille.

— Vous, maître Gustave ?... Je vous connais bien, certainement...

— Eh bien ! est-ce à mon avantage ?

— Oh ! oui...

Et ce « oh ! oui » disait tout.

— Si vous le voulez, Lisa, c'est notre bonheur à tous.

— Puisque vous le voulez, maître Gustave, je le veux de bon cœur, et je souhaite que vous ayez de moi tout le bonheur que vous méritez.

Tandis qu'elle s'exprimait en toute sincérité, l'émotion lui piqua les yeux, deux larmes s'arrondirent toutes brillantes aux angles des paupières. L'homme tendit les bras : elle s'y laissa fléchir, la tête appuyée contre son épaule robuste.

— Ne vous gênez pas ! Faut-il vous tenir la chandelle ?

A cette voix rauque et méchamment railleuse, les fiancés, surpris, dénouèrent brusquement leur étreinte.

Devant eux, la longue face creuse du « vilain roux » grimaçait un sourire haineux.

— C'est donc ça que tu fais la fière si l'on va chez toi, la belle Lisa? Tu aimes mieux venir à domicile !

D'un éclat de rire insultant, il doubla l'outrage.

— Ah ! garnement, s'écria Gustave tout près de sortir de son caractère pacifique, tâche à garder tes propos... et fais d'abord des excuses à cette honnête fille.

— Des excuses !

— Hé ! oui donc, et tout de suite !

Pierre le regarda de travers; mais ce coup d'œil oblique suffit cependant à lui faire comprendre que le patron n'allait pas rire, et qu'il était dangereux de le pousser à bout. La force connue de son oncle lui ôtait toute envie de se mesurer avec lui; devant cette fille surtout, sa défaite eût été humiliante. Il inclinait donc fort à se soumettre.

— Allons ! des excuses ! répéta l'oncle, irrité du retard; des excuses ! ou je te chasse ; la maison est à moi: je te chasse, si tu...

L'autre, tout de suite, fut rappelé aux idées d'intérêt; en lui s'acheva le revirement: il comprit qu'il perdrait tout en brusquant, tandis qu'à ruser il ne pouvait que gagner.

— Allons, mon oncle, ne vous fâchez pas... Ce que je disais, c'est manière de plaisanter... Mais paraît que Lisa ne sait pas rire.

— C'est une honnête et brave fille ! insista Gustave.

— Eh bien ! n'en parlons plus, conclut Pierre, comme s'il accordait une gracieuse concession.

— Si fait... parce que je l'aime et je l'estime; elle m'estime aussi, et nous nous épouserons : c'est toi le premier averti. Est-ce vrai, Lisa?

— C'est vrai, fit-elle très sérieuse.

Le teint terreux du matelot jaunit davantage ; une crispation agita ses lèvres.

— Oh ! alors ! siffla-t-il entre ses dents.

Réflexion énigmatique que Lisa interpréta comme une nouvelle menace, et Gustave, au contraire, comme une renonciation à tout mauvais dessein.

Porté par sa propension naturelle à la douceur, son amour de la concorde, et aussi par son affection ancienne pour ce neveu qu'il avait élevé, le patron de l'*Étoile-de-Picardie* reprit, en s'adressant à Pierre, le ton de l'indulgence et de la réconciliation.

— Tu vois, mon garçon, tu t'es trompé, voilà tout. Elle ne t'en veut plus, moi pas davantage, et puisque dans quinze jours tu l'appelleras « ma tante », il faut que tu sois gentil avec elle, et que tu promettes de ne plus lui faire des peurs...

— Bien sûr, bien sûr ! protesta Pierre en ricanant.

— Et avec Jacques, pas de mauvais souvenirs non plus, n'est-ce pas ? Tu l'as malmené....

— Oh ! peu de chose, fit le matelot hypocritement; et puis c'est que j'étais tout à l'envers.

— Mais oui, ça s'explique, dit Gustave poussant la bonhomie jusqu'à la faiblesse. Mais il ne faut pas que ça recommence. Lisa ne voulait plus qu'il revînt à bord de notre barque.

— Ce serait dommage, répondit Pierre avec un accent froid et tranchant qui causa un tressaillement douloureux à Lisa.

— Tu sais bien, Pierre, tout ce que j'ai fait pour toi, depuis la mort de ton père, qui te laissait sans ressources. En retour tu ne me feras point de peine, j'espère ; tu comprends ?

— Parfaitement, assura le roux.

Mais son regard sournois démentit l'assentiment de sa bouche: il était furieux au dedans que l'oncle lui rappelât devant Lisa ses bienfaits et le dénuement dont il l'avait tiré. Son ingrate nature ressentit comme une humiliation de ce souvenir évoqué tout haut. Il était clair qu'il ne pardonnerait ni à Lisa d'avoir dédaigné son amour, ni à Jacques d'avoir interrompu son entreprise brutale, ni à Gustave de s'être fait aimer de la pauvre fille. Et comme, après le départ de l'orpheline, Gustave, croyant, le candide brave homme ! devoir au drôle une consolation, ajoutait maladroitement :

— Sans doute c'est une belle et bonne fille, Lisa ; mais puisque ses sentiments n'étaient pas pour toi... Il n'en manque point d'autres, tu n'auras que l'embarras du choix ; et tu n'as pas de presse de te marier, tu es encore bien jeune...

Le matelot haussa les épaules avec dédain, et lui jeta cette réponse insolente :

— A votre âge, épouser une jeunesse, ce n'est pas de quoi prendre le droit de conseiller les plus jeunes.

— Tu es fielleux, mon neveu : ça te passera, répliqua l'oncle avec placidité.

— Oui, l'eau de mer nous purgera le cœur et le foie, comme vous dites : il est facile d'en boire un coup.

IV

— Et à quoi ça nous servirait-il de savoir nager, avec les grosses bottes que voilà ? C'est deux boulets aux pieds : où l'on tombe on coule.

Le patron de l'*Étoile-de-Picardie* adressait, sur le quai, cette réponse à un baigneur du Tréport qui lui avait posé l'éternelle question des gens de terre aux pêcheurs : « Comment se fait-il que vous ne sachiez pas nager ? »

Pierre, occupé à gréer la barque, entendit l'explication : il en connaissait toute la cruelle exactitude : où l'on tombe, on coule. Un mauvais sourire descella ses lèvres minces.

— Votre matelot n'en porte pas, de ces lourdes bottes ? remarqua le « Parisien ».

Pour les gens de la mer, tous les terriens qui viennent passer les mois d'été sur les plages sont des « Parisiens ».

— Si fait... tiens ! non, il ne les a pas chaussées aujourd'hui... Il les a sans doute dans la cabine.

— Sont à raccommoder, grommela hargneusement le neveu de Gustave.

— Et le temps, dites donc ? Le ciel n'est pas clair, le vent s'élève, la mer moutonne.

— Bonne brise, un peu de houle, temps *mariable*, répondit sans s'émouvoir le patron, écrasant les paroles entre ses dents serrées sur le tuyau de sa pipe.

— C'est bon, ce temps-là ?

— Pour la promenade, je ne dis pas, mais pour la pêche c'est meilleur : quand c'est trop calme, le poisson évite trop facilement le filet.

De l'avant du bateau monta la voix fluette du mousse, disant au matelot, avec un gentil accent de prière :

— Tu as promis de ne plus me donner de coups de pied ni de coups de corde : c'est Lisa qui me l'a raconté.

— Sois tranquille, je vais te traiter mieux, répondit Pierre d'une voix ambiguë. Tu ne te plaindras plus de moi jamais.

Peu après l'*Étoile-de-Picardie* sortait de nouveau du port, bondissant comme un cheval au galop sur les vagues plus tumultueuses aux abords du rivage. Parvenue en haute mer, elle trouva des eaux moins agitées.

De l'extrémité de la jetée des curieux armés de jumelles observaient ses mouvements. A l'œil nu ce n'était plus qu'une silhouette triangulaire et grise à à une trentaine d'encâblures au large.

Tout à coup il sembla qu'une étrange manœuvre s'exécutait à bord et que l'équipage s'agitait en désordre. La brise avait fraichi, le ciel devenait livide ; tandis que les autres embarcations prenaient des ris et diminuaient leurs voiles, l'*Étoile-de-Picardie* larguait toute sa toile.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'ils font donc, chez Gustave ? s'écria un vieux pêcheur à l'œil exercé.

Presque aussitôt un coup de vent la mit à la bande ; elle se redressa cependant après qu'il eut passé. Mais sans doute le gouvernail était abandonné, car on vit la barque faire chapelle et virer plusieurs fois de suite au gré du vent.

— Ce n'est pour sûr pas Gustave qui dirige son bateau !

— On dirait qu'il se met volontairement en perdition !

A l'instant même l'*Étoile-de-Picardie* s'inclina si brusquement et si bas qu'elle fut engagée en plein, éventant sa quille, noyant sa voilure.

— Crédié ! Sombré sous voile, — par ce temps-là, s'exclamèrent les marins du port. Faut le faire exprès !

D'autres bateaux s'étaient rapprochés du naufragé ; le canot de sauvetage, armé en un instant, partit au secours aussitôt.

Dans la ville, la rumeur avait circulé comme un éclair. Lisa, effarée, accourut sur le port : elle pressentait, elle devinait un horrible drame.

Le canot revint, il ramenait un seul homme de l'*Étoile-de-Picardie*, recueilli surnageant : c'était Pierre.

Lisa se précipita vers lui :

— Qu'as-tu fait des autres ? Comment t'es-tu sauvé ?

— Les autres, ils avaient leurs bottes. Chacun sait ce qui arrive : où l'on tombe, on coule.

— Tu avais eu la précaution de n'être pas chaussé, aujourd'hui, toi ? fit remarquer Lisa, pâle comme la mort, et la fièvre dans les yeux : tu prévoyais un malheur.

— Est-ce que je savais ? fit-il.

— Tu le prévoyais, car c'est toi qui l'as fait, infâme !

— Moi ? Tu es folle ! Laisse-moi aller me sécher, je grelotte.

— Toi, te sécher ? Attends !

Se tournant vers la foule amassée et bourdonnante, elle s'écria :

— Regardez-le : c'est lui qui a fait la fausse manœuvre exprès : il leur en voulait à tous deux, je dirai pourquoi. C'est lui qui les a noyés, le misérable ! j'ai le droit de les venger !

Et soudain, avant qu'on eût songé à la retenir, elle s'élança sur lui, et, de ce même couteau caché sous son tablier, dont elle avait défendu son honneur contre l'ivrogne, elle perça le cœur de l'assassin.

PONTSEVREZ.

MŒURS ET COUTUMES DU BÉARN

La fontaine de Salies.

Nous sommes les fils de la Terre qui nous modèle à sa façon. La géographie, l'histoire, la mythologie même l'affirment, et j'en voudrais fournir une preuve nouvelle dans la naissance et le développement de Salies-de-Béarn, simple chef-lieu de canton du département des Basses-Pyrénées. Une fontaine, une modeste nappe d'eau salée a suffi pour imposer aux descendants des premiers colons groupés autour d'elle une physionomie, des mœurs, une « coutume » qui font de ce coin peu connu un petit monde à part. Mais déjà il est moins isolé ; les usages voisins le battent en brèche et le pénètrent de tous côtés. Avant que la vague banale ait enfin submergé cet îlot, vieux débris d'un temps qui n'est plus, il faudrait qu'un véritable érudit, et non un hâtif passant comme nous, en pût évoquer l'étrange histoire.

*
* *

On ne sait rien sur les origines de Salies : les Latins y passèrent peut-être, car l'un des plus vieux quartiers porte encore le nom de « Roume ». Mais rien autre ne demeure pour attester leur présence, ni débris de monuments, ni médailles, ni voies, pas même quelque texte obscur. La tradition ne le fait remonter qu'au moyen âge : un seigneur poursuivait un sanglier qui, blessé grièvement, traverse une mare et va mourir dans un fourré voisin. Quelques jours après on le retrouve, les poils incrustés du sel dont ils s'étaient chargés dans les eaux de la flaque : la fontaine était découverte, et plus tard, sur l'écu de la nouvelle cité, on put lire, au-dessous d'un sanglier « navré » dans la brousse, cette devise, que nous traduisons du béarnais : « *Si je n'étais mort ici, personne n'y vivrait.* »

Cette légende, paraît-il, fait sourire les savants. Ils la disent banale, et la retrouvent à peu près identique dans les traditions de plusieurs villes d'Allemagne. Il se pourrait cependant que, avec ou sans l'aide d'un sanglier, un « seigneur » ait rendu quelque grand service à la ville naissante. M. Courtiade le pense, le seul homme, croyons-nous, qui se soit occupé de la « coutume » de Salies ; il en avait même écrit l'histoire, mais le manuscrit ne put être retrouvé à sa mort, et nous n'avons, comme fruit de ses recherches, que quelques pages du « Guide de Salies » et le souvenir de ses conversations. M. Courtiade rappelle que chaque habitant payait au seigneur d'Audaux une redevance annuelle d'un « quartron » de maïs, et que le même seigneur d'Audaux avait seul le droit de fondre les chaudières pour la fabrication du sel. Audaux, que devait posséder le maréchal Gassion, est à plusieurs lieues de Salies, dans une autre vallée, et séparé par de hautes collines : il ne pouvait rien être pour la défense de la ville, mais peut-être avait-il été quelque chose dans sa fondation, et son droit féodal se trouverait expliqué.

Il fallut capter la source, vague, d'abord, au milieu des « saligues » et souvent perdue sous les marécages laissés par les débordements du ruisseau voisin, le Saleys. Les premiers occupants durent s'y appliquer ; ils creusèrent un réservoir d'une superficie de plus de cinq cents mètres carrés, car le débit journalier de la Fontaine est de 55 à 60 000 litres. Le fond en fut recouvert de planches, et la berge isolée par des murailles de pierre. Plus tard on y ajouta de hautes grilles et un portail de fer. Et ce n'était point un luxe inutile, car, dans les nuits sans lune, des habitants peu scrupuleux se glissaient parfois jusqu'à la fontaine pour y dérober quelques seaux d'eau salée. Telle était encore la source il y a quelque trente ans. Aux jours d'été, les enfants s'y baignaient, sans le moindre souci de la part des parents ; les gamins y pouvaient « boire » mais point se noyer ; dans cette eau saturée de sel, le corps flottait comme un bouchon. Maintenant la Fontaine est recouverte d'une voûte sur laquelle se prolonge la place du « Bayaà ».

Ce fut une ville bizarre, celle qui surgit autour de la Fontaine. On voulait s'en éloigner le moins possible, et, sur ses bords, les maisons s'élevèrent étroites, mais hautes, serrées, pressées, envahissant les moindres coins de leurs angles irréguliers, et laissant à peine, le long de leurs rangées tortueuses, quelques enjambées pour la ruelle. Souvent la même bâtisse avait plusieurs propriétaires : le rez-de-chaussée à l'un, le premier à un autre, le second à un autre encore ; souvent toute une famille habitait l'unique chambre de l'étage : un même lit pour le père, la mère, les enfants, et, sous le lit... le cochon

et son fumier. Aussi n'était-il pas rare de voir cet animal apparaître à la fenêtre d'un premier ou d'un second. Une si intime promiscuité créait entre bêtes et gens les liens les plus étroits, et nous doutons que saint Antoine ait eu pour son compagnon plus d'égards et de sympathie. Vers la Noël, « l'ami de tous les jours », « Toutounass » (le gros oncle), n'en était pas moins occis, et, comme au temps des anciens holocaustes, ce sacrifice était l'occasion des fêtes le plus fidèlement chômées. La chair, salée du sel de la fontaine, fournissait les meilleurs des jambons de « Bayonne ».

Les rues, nous parlons des plus belles, Andioque par exemple, étaient à l'avenant des maisons : étroites et tortueuses, leur sol se recouvrait d'une couche épaisse de fougères et d'ajoncs fauchés sur les coteaux incultes. Cette litière, détrempée par les eaux de pluie et les eaux ménagères, pourrissait lentement en compagnie des débris de toutes sortes qu'y déversaient portes et fenêtres. Plusieurs fois l'an, chaque riverain curait sa portion de ruelle, remettait une couche nouvelle de « tiere » et emportait son fumier dans sa vigne, la seule culture de l'aborigène.

Bientôt d'autres individus, laboureurs, petits industriels et petits commerçants, vinrent du dehors s'établir à Salies et dans ses environs immédiats; mais ils formaient une caste à part, essentiellement distincte et ne jouissant d'aucun droit sur la Fontaine. Ils n'étaient pas de ce premier groupe qui, dès le début, et sans doute à cause de l'étroite cohabitation, se faisait appeler « les Voisins ». Le nom de ces premiers maîtres fut bientôt inscrit sur un registre officiel, armorial du peuple salisien. Le « livre des Chefs » s'est perpétué de siècle en siècle, et tous les Voisins peuvent faire preuve de leur filiation à travers un fort long temps. Ils en sont fiers. L'un d'eux, avec lequel je causais un jour, me disait, en parlant d'un compatriote illustre qui a joué un rôle d'un certain éclat sous l'Empire et à l'Assemblée nationale : « Il était encore dans la colle forte, que depuis plus de cinq cents ans, j'étais bourgeois de Salies ! »

*
* *

Mais aussi les droits des Voisins — nommés encore *Part-prenants* — n'étaient point à dédaigner! Eux seuls pouvaient puiser à la fontaine, et, dans ce temps où le sel était rare et cher, ce privilège se soldait par un bénéfice notable. Et que d'efforts pour l'obtenir! Impossible aux nouveaux venus d'y arriver autrement que par un mariage avec une « héritière », fille aînée d'une famille où manquaient les garçons. Les puissants fonctionnaires, les employés de premier rang, les représentants du roi voulaient s'inscrire de haute lutte sur le grand-livre des Salisiens, et l'on ne saurait compter les procès auxquels ces tentatives donnèrent lieu. Le roi lui-même y prétendit : avec lui il fallut composer; il devint propriétaire des quatre puits de la Trompe qui plongeaient dans la nappe d'eau salée. Le sel qu'on en retirait était, paraît-il, moins bon. Aussi par ordonnance royale fut-il défendu à tout Salisien de mettre en vente sa portion avant que la Couronne eût vendu la sienne.

Les Voisins avaient régularisé l'exploitation de la fontaine. Deux fois par semaine, le mardi et le samedi, au signal donné par la cloche de la Maison commune, la population se portait sur la place du Bayaà, devant les grilles de la source : les chefs de famille se rangeaient sur les degrés et prêtaient sur la croix, élevée en l'air par le premier jurat, le serment de ne prendre que la portion d'eau à laquelle ils avaient droit. Puis, tête, bras et jambes nus, le corps à peine recouvert par une blouse de toile bise, ils se précipitaient dans l'eau, remplissant à la hâte leurs « sameaux », énormes seaux de bois, semblables à des comportes de vendangeurs, mais en forme de cônes tronqués vers le haut, afin que, dans la course du retour, la « sauce » ne pût s'échapper. Ils passaient une barre transversale sous l'anse du sameau plein, et deux par deux, l'un en avant, l'autre en arrière, l'enlevaient chacun sur l'épaule et, d'un pas cadencé mais rapide, couraient jusqu'à la maison verser l'eau salée dans la chaudière.

Puis ils s'en retournaient à grand'hâte. Plus proche était la demeure, plus les voyages pouvaient être nombreux, plus la chaudière se remplirait de sauce. On comprend maintenant ces maisons sans jardin, sans cours, presque sans rue, étroites et tassées. Il fallait aussi courir vite et, pendant des heures, les Voisins allaient et venaient, haletants, entre la Fontaine et le logis. Mais déjà l'eau baissait, la nappe se rétrécissait; le bassin, resserré vers son fond, rejetait les puiseurs les uns sur les autres, et trop souvent cette foule grouillante commençait la bataille. Les femmes, sur la berge, excitaient les hommes de leurs vociférations ou se faufilaient entre eux avec leurs enfants pour imprégner quelques lambeaux de laine de cette saumure convoitée; les forts repoussaient les faibles; le coup de poing succédait au coup de coude, les barres des sameaux se dressaient et la bagarre devenait générale. Il était alors oublié, le serment prêté au jurat de n'emporter que sa part légitime!

Il fallut aviser, et les Voisins multiplièrent les règlements : les habitants les plus éloignés de la fontaine eurent congé de placer, au coin de leur rue, des cuves où ils versaient l'eau salée, et d'où ils repartaient pour de nouvelles courses. La plupart même, pour éviter le changement d'allure et l'arrêt que nécessitait l'entrée de la maison, en percèrent

les murs et mirent, faisant saillie moitié à l'intérieur, moitié à l'extérieur, une sorte d'auge : le « coulédé » (couloir), où, de dehors, on pouvait verser la sauce. Enfin, et surtout, on arrêta le « compte d'eau salée » : chaque part-prenant eut droit à vingt-six sameaux, contenant chacun quarante-six pots, soit un total de 2 392 litres. Des gardes, installés aux portes de la fontaine, surveillaient la régularité du puisage.

Beaucoup de Voisins étaient trop pauvres pour fabriquer eux-mêmes leur sel : ils n'avaient ni la chaudière pour faire bouillir la sauce, ni l'argent pour payer le bois nécessaire. Il fallait en venir à vendre leur compte d'eau salée, ou bien en céder une partie pour la cuisson du reste : ainsi s'élevaient des maisons plus notables, et une bourgeoisie émergeait. Le sel se préparait la nuit; d'habitude, plusieurs familles se réunissaient autour de la chaudière que chauffaient des fagots de bois très menu, longs de plus de trois mètres; on en jetait dans le foyer le bout le plus effilé : à mesure qu'il se consumait, on poussait le reste vers le brasier. L'assistance n'était pas oisive : les uns veillaient à l'entretien du feu; d'autres recueillaient, au fond de la chaudière, le sel qu'y précipitait l'ébullition; d'autres tressaient des corbeilles d'osier pour le sécher, d'autres filaient de l'étoupe, d'autres enfin cousaient des sacs de laine pour enfermer et expédier au loin la précieuse denrée.

Mais tous péroraient, et c'était merveille que la verve et l'esprit dépensés dans ces quotidiennes veillées, école mutuelle où l'on entrait dès la première enfance, et où l'éducation était rapide. A ces incessantes bordées, la malice s'aiguisait; les attaques étaient vives et les ripostes promptes; on ne craignait ni le mot propre, ni le mot cru; et, jusqu'à minuit, brocards et quolibets voltigeaient sans trêve.

L'entraînement musculaire exigé par les courses haletantes à la Fontaine, le transport des sameaux, les luttes pour les dernières gouttes du bassin épuisé; d'autre part, cette gymnastique cérébrale renouvelée chaque soir autour de la chaudière, cette abondance de langage, cette vivacité dans la repartie, donnaient au Salisien une physionomie bien nette et qui tranchait, même au milieu des populations béarnaises et basques des environs. Et dès qu'on voyait un homme — ou une femme — à l'allure décidée, à l'œil hardi, au teint brun, à la figure longue, rapide à la parole, prompt à la bataille et toujours disposé à souligner un coup de langue d'un coup de poing, on ne s'y trompait pas, c'était bien un Voisin.

A notre époque, le Salisien s'est un peu calmé, mais il reste sociable et spirituel. Il n'a plus les réunions du soir, maintenant que son sel se fabrique en gros à la saline, et le porteur de sameaux est devenu sandalier; mais, chaque après-midi sur la route de Sauveterre ou l'âpre côte de Saint-Martin, on rapproche les escabeaux, les établis portatifs, où les hommes piquent les semelles; les jeunes femmes cousent les toiles rayées des espadrilles, les vieilles filent ou tricotent, les enfants tressent le jute, et les propos volent de porte en porte ou d'un bord de la rue à l'autre, aussi drus qu'au vieux temps, aussi lestes de tournure, aussi vigoureusement renvoyés.

Les bavardages d'antan roulaient toujours sur la « houn », la Fontaine, la chère Fontaine, objet de tant de rivalités, de convoitises et d'espoirs! Le peuple lui donnait une âme : « La *praoube mude*, la pauvre muette, que de choses elle dirait si elle pouvait parler! » Que d'injustices, que de vols, que d'iniquités elle dévoilerait, la proie éternelle sur qui tous se jetaient, et combien suspects ceux mêmes qui avaient charge de la défendre! Nous savons les efforts des Voisins, plus lestes ou plus vigoureux pour happer, à chaque distribution, un peu plus que leur part légitime; mais il y avait aussi les manœuvres sournoises, les sorties par les nuits sombres où l'on rampait jusqu'à la source. Il ne faisait pas bon, le soir, d'errer dans ses alentours avec un vase suspect. Et puis la nappe salée affleurait presque le sol; les riches, sous leurs maisons plus grandes, s'étaient bientôt avisés de creuser des puits clandestins qui diminuaient d'autant la part des malheureux. Aussi que de méfiances et que de délations! Si l'on se visitait quotidiennement, c'était sans doute pour deviser avec un ami, mais bien un peu aussi pour surveiller le voisin.

Maraude assez peu sérieuse, en somme. On maintenait les pauvres hors de la place; mais les jurats, les syndics, les administrateurs, ceux-là étaient installés au cœur même, et qui pouvait contrôler leur gestion? quel garde pour surveiller ces gardes? D'autant que presque toujours leurs comptes auraient été fort difficiles à rendre, et non seulement par suite de leurs malversations ou rapines : la Fontaine excitait au dehors de telles convoitises qu'il fallait sans cesse la protéger, plaider contre tous les seigneurs d'alentour, s'assurer des soutiens dans toutes les juridictions et dans tous les parlements. Ces démarches et ces appuis se payaient, et les sommes souvent énormes qui passaient à ces achats de consciences ne pouvaient être inscrites en un livre ou se divulguer dans une assemblée. Puis les tailles extraordinaires qu'avait à supporter la malheureuse source! On comptait sur elle pour combler tous les déficits de la province. Au XVIe siècle, nous dit M. Courtiade, la ville de Salies fournissait à elle seule le sixième des impôts du Béarn tout entier; il y a une quarantaine d'années, elle versait encore plus d'un million par an aux contributions indirectes.

Aussi les Salisiens menaient-ils plutôt une vie

misérable : ils comptaient trop sur leur Fontaine. La source a un débit régulier qui n'a pas changé depuis des siècles. On en savait le revenu, que modifiaient seules les variations de prix du sel. Chaque part-prenant pouvait donc calculer d'une façon à peu près certaine la somme qui lui revenait, et tabler là-dessus pour mesurer sa dépense. Et voici que quelque ordre venu de très haut suspendait tout à coup le « compte de sauce » ! L'indignation jetait le peuple dans la rue; aux clameurs et aux menaces des hommes se mêlaient les hurlements des femmes, à Salies toujours prêtes à la bataille. Elles aussi interpellaient les magistrats et culbutaient les gardes. Un arrêt de 1683 reconnut enfin aux habitants la propriété exclusive de la Fontaine, « avec droit d'en tirer l'eau pour la convertir en sel »; mais il avait fallu soudoyer à gros deniers de hautes influences et, moyennant une redevance de 9 000 livres qui fut bientôt doublée, affermer les puits concédés au roi. La « houn » en fut grevée d'un tel arriéré que le XVIIIe siècle fut pour les Voisins un siècle de misère.

*
* *

La corporation des Voisins s'était définitivement organisée dès le XVIe siècle, et, depuis 1587, Salies vit sous le régime établi par les part-prenants et sanctionné par Jeanne d'Albret; l'innombrable série des ordonnances royales, des arrêts et des jugements n'a fait que confirmer la « coutume » ancienne, à peine modifiée sur quelques points secondaires par le décret de 1876. Tout chef de famille descendante directe des premiers occupants a droit à un compte de sel; encore faut-il qu'il soit propriétaire d'une maison sise dans l'enceinte de la ville, et qu'il y tienne « feu allumé ». Cette condition est péremptoire : qui déserte Salies perd tout droit aux revenus de la Fontaine, à moins qu'il ne soit absent pour le « service du roi », de la nation, disons-nous maintenant. Cette dernière clause produit des résultats inattendus : une famille a émigré depuis longtemps; un de ses membres, héritier d'un compte d'eau salée et qui en jouirait s'il rentrait dans Salies, embrasse la carrière militaire : tant qu'il est sous les drapeaux, il peut réclamer son titre de part-prenant, et émarger à la source.

Le fils aîné de la famille, héritier du droit, n'a, pendant la vie du chef, rien à réclamer de la Fontaine, à moins qu'il ne vive plus avec son père, auquel cas le compte d'eau salée sera partagé par moitié. Les cadets n'ont rien tant qu'ils restent garçons; mais, dès qu'ils se marient, « ils tirent le compte d'eau salée après le chef de maison ». Les conséquences de cette obligation de mariage imposée au cadet avide de participer aux largesses de la Fontaine ne se firent point attendre. Dès que 18 ans, l'âge légal, étaient atteints, le besogneux cherchait à prendre femme, et les registres de l'état civil, de 1800 à 1850, nous montrent comme très fréquentes les unions entre adolescents de 18 à 20 ans et jeunes filles de 15 à 16. Jusqu'ici, rien qui ne soit louable et correct.

Mais pour que l'union restât assortie, il fallait choisir une fiancée encore presque enfant, et peu de parents consentaient à marier des filles aussi jeunes; celle que l'on convoitait pouvait ne pas avoir atteint encore l'âge légal lorsque le cadet arrivait à ses 18 ans, et c'est ici que commence l'invraisemblable. Pour tourner la difficulté, on se mit à la recherche des plus vieilles : plus déjetée, décrépite, malade ou moribonde était la future, meilleure était l'affaire; on voulait bien le mariage, mais on s'embarrasserait le moins possible de cette épouse de rencontre. Les octogénaires faisaient prime, et comme Salies ne suffisait plus à les recruter, les Basques, qui venaient acheter le sel pour le transporter et le vendre ailleurs, étaient devenus les pourvoyeurs habituels de ces nouvelles Sabines.

Ils les racolaient au hasard, sur les routes, dans les carrefours des villes, dans les hameaux du Béarn et de la Navarre. Les futurs conjoints, sans même faire connaissance, se présentaient devant l'officier de l'état civil qui prononçait les formules sacramentelles. Les plus corrects offraient un repas à quelques voisins, puis l'épousée regagnait son pays au plus vite, emportant, comme dot et frais de voyage, une somme qui variait de 15 à 50 francs. Qui se fût douté en France que, non seulement sous la vieille monarchie, mais pendant la Révolution et le premier Empire, sous la Restauration, pendant le règne formaliste de Louis-Philippe et sous la main de fer de Napoléon III, de pareils scandales fussent possibles? Or ces mariages étaient fréquents, et il en est dont j'ai connu les héros.

A Orion, hameau sur les sommets, à huit kilomètres de Salies j'ai souvent causé avec un fort brave homme : il était fils de Voisins, mais on ne peut plus cadet, ainsi que l'indiquait son nom de *Dedzin*, le *dixième* de la famille, et son histoire mérite bien qu'on l'expose comme type de ces mariages. A 20 ans, il habitait Bérenx avec sa mère, qui avait quitté Salies, et qui, par conséquent, ne touchait plus sa part d'eau salée. Le jeune homme allait tirer au sort, prendre un mauvais numéro selon toute probabilité, et, sans doute, partir pour l'armée. Mais alors il serait « au service du roi », et, s'il était marié, il pourrait réclamer le compte de sauce !

Sa mère ne perdit pas de temps : elle se mit en quête d'une fiancée, et trouva dans le village même une femme de 78 ans qui consentit à convoler : on lui donna 23 francs comptant et une rente de deux

sous de tabac à priser par semaine. Le mariage fut célébré, et le Dedzin tira au sort. Mais il y a une Némésis : il eut un bon numéro. Donc il ne partit pas pour l'armée; donc le privilège du « service du roi » n'existait plus pour lui ; donc, pas le moindre recours sur les trésors de la Fontaine. Et il aimait une jeune fille bientôt en âge de se marier. Il dut patienter huit ans, jusqu'à la mort de la vieille. « Je ne lui en voulais pas, me disait-il, et souvent je lui apportais moi-même son tabac. » Là s'arrêta la chronique de ses malheurs ; il épousa pour de bon la fiancée qui avait su l'attendre, et il en a eu quatorze enfants.

Nous pourrions multiplier ces exemples ; il en est un de vraiment classique. Un cadet de 20 ans s'était vu refuser une jeune fille parce qu'il était trop pauvre : il n'hésite pas à se vendre comme soldat ; mais, avant de partir, et pour arrondir son petit capital par les annuités du compte de sel, il épouse une vieille de 84 ans. Les sept ans écoulés, il revient, Hélas ! celle qu'il aimait s'était mariée ailleurs ! Après quelques mois accordés aux regrets, il se refiance, et, comme sa femme vivait toujours, il contracte un nouvel engagement septennal. A l'expiration, il regagne son pays : cette fois, on l'avait attendu, mais la vieille était encore debout, Elle vécut jusqu'à 103 ans! Jusque-là, du moins, tout est régulier et aucune loi ne s'oppose à ces mariages disproportionnés. Le décret de 1876, au surplus, a voulu parer à ce scandale « légal » en exigeant, pour que le cadet marié ait droit à un compte de sel, que la cohabitation des époux soit de notoriété publique.

Mais voici qui frise le bagne : pour unir les époux, le maire d'une commune voisine se contentait, paraît-il, de la production d'un extrait de naissance, et nous entrons dans le domaine de l'incroyable. Il y a quelques années, en visitant la saline, nous eûmes, avec un homme de 55 ans qui nous servait de guide, un Salisien du vieux Salies, une longue conversation sur les us et coutumes d'antan. Il nous raconta entre autres choses que, faisant son service à la place de Bayonne, il avait appris tout d'un coup qu'il était marié! Son père avait trouvé une « occasion magnifique », une nonagénaire à Castelnau-Camblong, et, de ce jour-là, le jeune militaire perçut régulièrement son compte de sauce.

Un autre cadet apprend un soir qu'une vieille mendiante se meurt dans une maison bâtie sur les coteaux qui dominent Salies : il court chercher le fameux maire ; mais celui-ci arrive trop tard : la pauvresse était morte? On se consulte, on délibère, un assistant ouvre l'avis de fermer les rideaux du lit, derrière lesquels une femme se cache et déclare, sur la demande de l'officier de l'état civil, accepter pour époux le cadet ici présent. Dès le lendemain on fait annoncer le décès de la mariée : le jeune homme était veuf. Enfin on affirme que des Salisiens se sont « unis » à des pots de graisse enjuponnés, à des montants de barrière auxquels simplement on imposait un nom, sans même se donner la peine de leur fabriquer un état civil. Nous avons l'air de nous moquer du lecteur, mais il est constant que bien des cadets n'ont pu fournir, lorsqu'il s'est agi de contracter un mariage authentique, l'acte de décès de leur première femme, dont l'existence, d'ailleurs, était inconnue dans la ville.

***

Tel était le Salies d'il y a trente ans : il ne fabriquait que du sel, et le « compte de sauce » jouissait encore de tout son prestige. Mais voici que la Fontaine subit un nouvel avatar. Des médecins s'avisèrent de reconnaître à ses eaux de merveilleuses vertus thérapeutiques; il ne s'agissait plus, comme au temps des sorcières, de prétendues guérisons de la rage : on y plongeait tuberculeux, scrofuleux, lymphatiques, enfants rachitiques et mal venus, femmes chétives et anémiées, et des succès retentissants furent obtenus, trop nombreux et constatés par des médecins de trop haute valeur pour que la vogue ne fût pas rapide. En quelques années les thermes de Salies-de-Béarn avaient acquis une renommée universelle ; on y accourut des quatre coins du globe, et la ville aux ruelles étroites et jonchées de fumier fut bien vite éventrée par des places et ceinturée de boulevards. On bâtit des hôtels, on creusa des égouts, on amena les eaux vives du Gave, et là où s'amoncelaient autrefois en hautes pyramides les longs fagots de la saline, s'élève un casino qu'éclaire la lumière électrique.

A quelques pas, cependant, on retrouve encore un peu du vieux Salies : les antiques maisons du quartier Pounmayou n'ont pas été détruites ; elles conservent les auges de pierre où l'on vidait les sameaux, ces *coulédés* brunis par le temps, et si salés encore que les chèvres y promènent la langue en passant. Les fours arrondis, les loges à cochon font toujours saillie dans les ruelles où pourrit le fumier traditionnel, et près du faîtage, sous les bois déjetés, on voit pendre les branches d'épine qui déchireront les ailes des sorcières visitant les greniers dans leurs rondes nocturnes. Et ces vieilles masures restent pittoresques, avec leurs poutres vermoulues, leur couleur de vieille rouille, la treille verte où s'accroche la cage du chardonneret, les cordes d'ail et de piment rouge séchant au rebord des fenêtres.

Et la constitution ancienne, ancienne déjà au temps de Jeanne d'Albret, régit toujours l'immuable corporation des Voisins. Elle s'enchevêtre dans la commune, mais sans jamais se confondre avec elle. Les part-prenants, toutes les cinq années, élisent leur

corps de notables, et ici encore Salies se singularise. Les femmes y votent, et, dans l'exercice de ce droit, elles apportent une passion dont les élections dernières ont laissé le tumultueux souvenir. La Fontaine fait les frais d'une école dirigée par les Frères de la Doctrine Chrétienne ; de son côté, le conseil municipal avait fondé une école laïque assez grande pour recevoir tous les élèves de la ville. Il y avait donc double emploi et les part-prenants allaient-ils se décider à l'économie de supprimer la leur? Telle fut la plate-forme électorale. Les femmes surexcitées, furieuses, au milieu des cris et des injures dont la langue béarnaise est exceptionnellenent prodigue, essayèrent d'envahir la maison commune et ne reculèrent que devant les gendarmes.

Six membres choisis dans le corps des notables forment avec le maire et les deux adjoints le conseil d'administration : celui-ci gère la fortune commune, la Fontaine, louée pour 70 010 francs par an à un fermier qui exploite à la fois la saline et les thermes. La part des Voisins, dont le nombre de 1 400 a peu varié à travers les siècles, n'est plus guère que de 40 francs, tandis qu'elle atteignit plus de 300 lors de l'invasion anglaise. Mais la source appelle à chaque saison des étrangers nouveaux : on crut un moment qu'ils apporteraient la richesse au pays ; leur nombre était si considérable, et telle leur « qualité », que pour les recevoir, des maisons, des villas, des hôtels superbes surgirent du sol. Puis la concurrence d'eaux à peu près similaires est survenue, et le Salisien doit se contenter de plus modestes profits.

Et puis sa constitution, ses règlements, ses antiques chartes commencent à le gêner. La « coutume des Voisins » n'a rien d'analogue dans le droit français. Cette propriété spéciale, inaliénable, attachée non seulement à tel individu qui va naître, mais aussi à celui qui a fait souche ailleurs et qui peut toujours réclamer sa place au banquet de la Fontaine, à seule charge de prouver sa filiation et de revenir habiter la ville, tout cela n'est inscrit dans aucun code et n'est sanctionné par aucune jurisprudence. La corporation voudrait emprunter, augmenter le périmètre de protection de la source, peut-être même plaider avec d'entreprenants voisins : on lui répond qu'on ne la connaît pas, qu'elle est une fiction illégale. Naguère Gambetta, curieux sans doute de conserver au milieu de notre législation banale cette constitution archaïque et, en définitive, peu gênante, protégea Salies et lui facilita certaines transactions. Mais ce puissant appui lui manqua bientôt, et le Conseil d'État, dit-on, ne se montre guère bien disposé. La Fontaine serait encore « la praoube mude » d'autrefois ; elle n'aurait pas voix « légale ».

Pauvre Fontaine ! On peut bien, à son propos, rappeler les légendes des trésors enchantés qui perdent ceux qui les touchent ! Elle fut l'espoir démesuré des Salisiens : ne devait-elle pas être la vie large du jour, la sécurité du lendemain, la richesse dans l'avenir ? Mais, aux premiers siècles, les malversations, les fraudes et le vol rendaient bien mince le lot de chacun. Des règlements s'élaborent qui protègent la part du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, et l'on croit les beaux jours arrivés; mais voilà le revenu tari par les luttes contre le roi ! La victoire est gagnée et l'on va jouir du triomphe; mais la production du sel augmente dans tout le royaume, il devient une denrée banale, et le privilège de vente exclusive en Béarn et Bigorre est aboli. Une nouvelle lueur brille à l'horizon : les malades affluent à la source, ils vont apporter la fortune au pays... mais de tous côtés surgissent des rivales redoutables ! La Fontaine et son inépuisable richesse ne serait-elle pas l'éternelle déception et l'éternelle misère de Salies ?

DE L'ESTAQUE.

L'ÉGYPTE EN 1798

D'après le journal de H.-J. Redouté,

MEMBRE DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE [1]

« Le vent ne nous permit pas de partir le 22 messidor. On se prépara à sortir du port dans la nuit du 26 au 27. Mais, malgré toute l'activité que l'on déploya dans les manœuvres, on ne put se trouver prêt qu'au point du jour. Nous en étions réduits dès lors à compter sur la générosité des Anglais, car il n'y avait plus d'espérance que nous pussions échapper à leur croisière. Nous fûmes encore obligés de faire quelques bordées devant la passe, ce qui donna le temps à la corvette anglaise la *Cynthia* de nous approcher. Le capitaine fit hisser le pavillon national au haut du mât de misaine, en nous dirigeant vers le nord-est. La corvette ennemie mit son cap sur nous et tira de l'avant de bâbord un coup de canon à boulet. Le capitaine fit hisser le pavillon anglais, mais la corvette tira un second coup de canon, en avant de tribord, ce qui nous obligea de mettre en panne pour l'attendre. Alors le capitaine signifia aux passagers du brick que, d'après les ordres du Général en chef, on devait, en ce cas, lui remettre toutes les lettres dont on était porteur, pour qu'elles fussent jetées à la mer : ce que l'on exécuta sur-le-champ.

« Cependant la corvette arriva. Un officier vint à notre bord, on lui demanda de nous conduire à l'ami-

(1) Voyez la *Revue* du 22 décembre 1894, du 12 janvier, des 9 et 23 février 1895.

ral Keith. Quand il fut retourné à son bord, la corvette fit voile sur Aboukir. Nous la suivîmes jusqu'au vaisseau amiral, mouillé en rade près l'îlot. Il était trois heures de l'après-midi. Un officier de la corvette vint demander quelqu'un de nous pour l'emmener auprès de l'amiral. On députa le citoyen Fourier. Lord Keith invita notre commissaire à dîner, et reçut communication de notre passeport. Mais il répondit qu'il n'avait reçu aucun avis du général Menou touchant notre départ, et que, suivant les règles usitées en cas de blocus, il ne pouvait autoriser personne à sortir de la place. Il ne nous considérait point cependant comme prisonniers de guerre. Il chargea notre commissaire de présenter ses regrets aux voyageurs, et il lui remit une lettre destinée au Général en chef Menou. M. Smith, qui se trouvait là, reconduisit le citoyen Fourier. Il passa une partie de la soirée à notre bord, et il nous témoigna encore ses regrets de ne pouvoir nous obliger, étant mal avec l'amiral, dont il blâma la sévérité à notre égard.

« Le 27 messidor (15 avril 1801), ayant louvoyé toute la nuit, nous arrivons à midi devant la passe du Port-Vieux. La corvette anglaise nous salue, en hissant et amenant ses couleurs au grand mât. Notre brick se met en panne, avec le pavillon en berne, et tire un coup de canon pour demander des pilotes. Les citoyens Guichard et Brun, officiers de marine, arrivent sur une chaloupe, et nous font entrer par la petite passe. Vers le milieu de la rade, un canot de la frégate la *Justice* nous aborde, et un aspirant remet au capitaine du brick l'ordre suivant :

Villeneuve, commandant la Justice *et la rade.*

Il est ordonné au capitaine du brick l'*Oiseau* de mouiller à trois encâblures ouest de la frégate l'*Égyptienne*, et de rester consigné à bord, lui et tous les individus qui y sont, jusqu'à nouvel ordre.

Signé : VILLENEUVE.

« On jeta l'ancre aussitôt, on cargua les voiles. Un moment après nous fut envoyé un lieutenant de la *Justice*, qui nous signifia l'ordre du Général en chef, de mettre à la voile sous un quart d'heure montre en main ; sinon, la frégate la *Justice* avait reçu l'ordre de nous f..... à fond. Nous lui demandâmes l'ordre par écrit. Il répondit que, l'ayant reçu verbalement, il le transmettait de même : il nous conseillait d'ailleurs d'obéir sur-le-champ. On le pria de vouloir bien se charger de deux lettres pour le Général en chef ; mais il allégua qu'il ne pouvait les prendre. Alors on lui donna mission de prévenir le capitaine de la frégate que ses ordres seraient exécutés, mais que le temps fixé n'était point suffisant pour remettre à la voile, et qu'il nous fallait des pilotes. Cependant nous vîmes qu'à tribord de la frégate la *Justice* on braquait sur nous trois pièces de 18. Chacun aida les matelots du bord à la manœuvre. On cria à la frégate l'*Égyptienne* de nous envoyer une amarre, pour nous retenir à elle tandis que l'on lèverait l'ancre. Le vent nous faisant dériver sur la côte, l'équipage de l'*Égyptienne* mit beaucoup de lenteur à nous rendre ce service. Le temps pressait. Un second officier de marine nous était venu encore signifier qu'il ne nous restait plus que cinq minutes. On apercevait aussi plusieurs canots au loin environnant notre bâtiment, et nous supposions qu'ils avaient été envoyés dans ces stations, soit pour nous empêcher de fuir en cas d'exécution militaire, soit pour empêcher qui que ce fût de nous approcher.

« Enfin, un quatrième officier de marine, le citoyen Paul, nous est envoyé avec un dernier ordre qui nous accorde dix minutes de répit. Il est chargé en outre de nous conduire jusqu'au delà du Marabou avec les pilotes turcs qui arrivent un instant plus tard. Cet officier honnête nous fit des excuses d'avoir été obligé de porter un ordre aussi rigoureux. Pendant cette scène tragique, le Général en chef était venu sur le rivage, avec son état-major. Comme un autre don Quichotte, il donnait ses ordres et contemplait avec plaisir ce bel ouvrage de sa composition, tandis que ses flatteurs lui démontraient l'énormité de notre faute. Nous étions déjà à la voile lorsque nous reçûmes la lettre suivante :

*Au chef des mouvements militaires Richer, pour remettre aux Français embarqués sur le brick l'*Oiseau *avant leur sortie du port d'Alexandrie, le Général en chef.*

Alexandrie, le 27 messidor an IX.

*Le Général en chef de l'armée d'Orient, aux Français embarqués sur le brick l'*Oiseau.

Si, au lieu de sortir en plein jour, vous eussiez mis à la voile pendant la nuit ; si, au lieu d'arborer le pavillon anglais, ce qui, selon les lois, mériterait à votre capitaine d'être pendu, vous eussiez sorti avec le pavillon français ou même sans pavillon ; si au moins vous eussiez essuyé une bordée de coups de canon pour soutenir l'honneur du pavillon français ; si, en dernière analyse, au lieu de vous jeter vous-mêmes entre les mains des ennemis, voyant que vous ne pouviez leur échapper, vous fussiez rentrés dans le Port-Neuf, alors je vous aurais reçus comme on doit recevoir des Français.

J'aime, j'estime et j'honore les sciences et ceux qui les cultivent, j'ai des sentiments plus particuliers encore pour quelques-uns d'entre vous que je connais ; mais j'aime avant tout l'honneur et la patrie. J'ai donné l'ordre pour que vous sortissiez à l'instant des ports et rade d'Alexandrie. — Salut.

Signé : ABD. J. MENOU.

« Le citoyen Paul voulut bien se charger de la réponse suivante et de la lettre de lord Keith.

A 5 h. du soir, le 27 messidor an IX. R. F.

*Les Citoyens français embarqués sur le brick l'*Oiseau, *au Général en chef de l'armée d'Orient.*

Citoyen Général,

Nous exécutons l'ordre inattendu qui nous a été signifié en même temps que le refus de nous écouter. La menace militaire qui s'est faite de couler bas un bâtiment qui porte cent Français dans un port national, et dont nous avons vu préparer l'exécution, ne nous a point laissé le choix du parti que nous avions à prendre.

Vous nous avez adressé la permission de sortir du port quand bon nous semblerait, et le résultat de votre conversation avec nos commissaires a été que, ne pouvant vous-même traiter de notre départ, vous nous laissiez le soin de veiller à notre sortie.

Comme il nous restait quelques incertitudes sur l'heure à laquelle cette permission pouvait s'appliquer, on consulta le chef des mouvements militaires. Ce dernier répondit au capitaine qu'aux termes de vos ordres, nous pouvions partir à midi. Nous avions prévenu la veille le préfet de la marine et le chef des mouvements que nous nous préparions d'appareiller deux heures avant le jour. On a commencé les préparatifs à minuit. La lenteur des manœuvres et la force de la mer ne nous ont permis de sortir des passes qu'au lever du soleil.

Les bâtiments qui les gardent n'ont manifesté aucune opposition, nous sommes sortis du port d'Alexandrie avec le pavillon français, jusqu'à notre retour et sans aucune interruption, au milieu de l'escadre ennemie. Menacés par une frégate anglaise qui nous a tiré deux coups de canon à boulet, le capitaine a jugé convenable de faire hisser le pavillon anglais, et il a répondu aux questions qui lui ont été faites à ce sujet que son but était: 1° de jouir de l'avantage de garder le pavillon national; 2° de conserver le bâtiment à la République en cas de non-succès des démarches que nous nous trouvions alors obligés de faire. Telle est, Citoyen Général, la réponse du capitaine du bâtiment.

Notre dessein était de présenter votre passeport aux nations ennemies, et vous le regardiez comme devant nous servir de garantie contre les dangers de la guerre. L'amiral anglais ne l'a point considéré sous le même point de vue et il a principalement objecté qu'il n'avait reçu à cet égard aucune lettre de vous. Nous voulions vous faire à ce sujet un rapport détaillé qui contient des circonstances très importantes.

Nous avons été obligés de rentrer dans le port d'Alexandrie. L'ordre qui nous est donné d'en sortir nous expose aux plus extrêmes périls.

L'honneur et la patrie nous sont chers aussi, Citoyen Général ; ils nous le sont plus encore que les sciences que nous cultivons. C'est notre dévouement, c'est une confiance sans réserve qui nous ont placés dans les circonstances extraordinaires et terribles où nous sommes à cette heure. Ceux d'entre nous qui échapperont à d'aussi grands dangers, n'auront besoin d'aucune justification : ils seront approuvés par la nation entière.

Ont signé: Tous les membres de la Commission.

« Aussitôt notre sortie, la même corvette la *Cynthia*, quittant le vaisseau le *Tigre* de M. Smith, nous aborda après nous avoir tiré deux coups de fusil à balle pour nous obliger de l'attendre. Nous fîmes part au capitaine anglais de l'ordre rigoureux du Général en chef. Il envoya à notre bord un officier, un aspirant et quatre matelots anglais, et fit demander à son bord le capitaine du brick, tandis qu'il nous conduirait au contre-amiral commandant la croisière devant Alexandrie. Nous louvoyâmes toute la nuit pour joindre la croisière. Nous l'atteignîmes au matin (28 messidor). M. Smith apercevant notre bâtiment parmi les siens, arriva dans son canot, avec un panier de vin de porto et quelques pains blancs. Il voulait, dit-il, goûter avec nous. On lui exposa notre situation, et il témoigna la crainte que lord Keith ne nous forçât de rentrer dans Alexandrie : « Car, dit-il, lord Keith est un Bédouin anglais, qui ne se soucie guère des sciences. » Il voulut bien se charger de lui certifier notre position, et il nous assura qu'au surplus notre sort serait entre les mains du contre-amiral, homme honnête dont nous aurions lieu de nous louer. — Nous fûmes surpris d'entendre jouer l'air de la *Marseillaise* et le *Ça ira !* par la musique militaire des troupes anglaises.

« M. Smith étant retourné à son bord, le contre-amiral nous renvoya à lord Keith, à Aboukir, en nous remettant au brick le *Kanguroo* (nom d'un animal nouveau de la Nouvelle-Hollande). Nous arrivâmes à cinq heures du soir. Les citoyens Fourier et Thévenin furent chez l'amiral anglais tandis qu'on jetait l'ancre ; mais il persista dans sa première résolution de nous faire rentrer, en promettant d'écrire auparavant au général Menou.

« Quelques personnes manifestèrent le désir, dans la soirée, de faire une déclaration par écrit, signée de tous les passagers à bord du brick, des faits qui s'étaient passés depuis notre première sortie du port d'Alexandrie, pour nous servir de justification. Cette pièce fut rédigée par le citoyen Pelon, négociant :

FAIT EN RADE D'ABOUKIR, LE 28 MESSIDOR AN 9

Exposition des faits qui se sont passés le 27 *messidor an* IX (16 *juillet* 1801), *lors de la rentrée du bâtiment l'*Oiseau *dans le port d'Alexandrie.*

Les membres de la Commission des sciences et arts étaient embarqués depuis quarante jours sur le brick l'*Oiseau*. Ils étaient, en comptant les domestiques, au nombre de quatre-vingts passagers. Le Général en chef commandant l'armée française en Égypte leur avait donné le passeport dont la teneur suit... (*Copie du passeport.*)

Le bâtiment mit à la voile le 26 messidor avant le jour, conformément à l'autorisation écrite du général Menou, qui permettait aux passagers de sortir du port d'Alexandrie quand bon leur semblerait.

Le passeport ci-dessus mentionné n'ayant pu servir de garantie suffisante, le brick fut obligé de retourner dans le port d'Alexandrie. L'officier commandant les avisos en station près des batteries du Marabou voulut bien nous servir lui-même de pilote, et nous arrivâmes dans le Port-Vieux le 27 messidor, à 3 heures de l'après-midi. Le commandant de la rade fit transmettre au capitaine du bâtiment l'ordre suivant... (*Copie de l'ordre.*)

Un instant après, cet ordre fut changé, et on reçut du commandant de l'*Égyptienne* celui de mouiller vers l'arrière de cette frégate, ce qui nous plaçait au travers de la frégate la *Justice* à une demi-encâblure. Cela fut exécuté aussitôt. Peu de moments après, un officier de marine vint demander le capitaine et lui donna à haute voix l'ordre suivant, que chacun de nous a entendu: « LE GÉNÉRAL EN CHEF VOUS ORDONNE DE METTRE A LA VOILE SOUS QUINZE MINUTES, SANS QUOI LE COMMANDANT A ORDRE DE VOUS COULER A FOND. » Il tenait la montre à la main. Sur la représentation des passagers, le capitaine demanda l'ordre écrit, et le même officier répondit QU'IL LE TRANSMETTAIT VERBALEMENT COMME IL L'AVAIT REÇU, ET QU'IL NOUS CONSEILLAIT DE METTRE A LA VOILE SANS DÉLAI, PARCE QUE LES ORDRES DU GÉNÉRAL SERAIENT EXÉCUTÉS. » En même temps la frégate la *Justice* chargeait les canons, ce que nous vîmes distinctement.

On commença aussitôt à appareiller. Pendant que les manœuvres se faisaient, un officier vint nous déclarer que NOUS N'AVIONS PLUS QUE LE DÉLAI DE CINQ MINUTES, PASSÉ LEQUEL ON METTRAIT A EXÉCUTION L'ORDRE DU GÉNÉRAL EN CHEF. Pendant que chacun de nous contribuait à accélérer les dispositions, nous reçûmes une troisième sommation de nous éloigner. En même temps un officier de marine se rendit à notre bord, portant l'ordre de nous accompagner jusqu'à la sortie de la passe. Nous avions demandé inutilement de faire parvenir deux lettres au Général en chef: toute espèce de communication avait été refusée. Nous étions à la voile, lorsque nous reçûmes la lettre suivante qui nous était adressée par le Général en chef... (*Copie de la lettre qui a été citée plus haut.*)

Nous avons chargé l'officier qui nous conduisait, de lui rapporter la réponse dont l'extrait est ci-joint. (*Extrait de la réponse également citée plus haut.*)

Tels sont les faits dont nous avons été témoins et dont chacun de nous atteste la vérité sur son honneur. Nous sommes résolus à nous exposer aux plus grands périls plutôt que de retourner une seconde fois dans le port d'Alexandrie.

— Suivent les noms des membres de la Commission des sciences et arts et autres passagers embarqués.

(La pièce originale fut déchirée le 8 thermidor, lors de notre rentrée dans Alexandrie, sur le désir de quelques personnes craintives.)

» *Du 29 messidor.* Les citoyens Fourier, Lepère et Thévenin retournèrent à neuf heures du matin chez l'amiral, qui leur fit dire qu'il venait d'écrire au contre-amiral de la croisière, que nous n'avions qu'à nous y rendre, que celui-ci nous transmettrait les ordres : un brick anglais nous y conduisit aussitôt.

« *Du 30 messidor* (19 juillet 1801). Nous ne pûmes joindre le vaisseau du contre-amiral que dans l'après-midi. L'officier anglais notre conducteur porta au contre-amiral le paquet, puis revint nous dire de suivre le vaisseau. Un instant après arriva un officier de marine avec des ordres de lord Keith, portant *que l'on devait parlementer avec le Général en chef au sujet de la rentrée dans Alexandrie des individus à bord du brick l'*Oiseau. *Au cas d'un refus du Général de les recevoir, ou d'un refus des passagers de rentrer, on les ferait débarquer sur la côte près la ville avec leurs effets lorsque le temps le permettrait, et on ferait ensuite brûler le bâtiment.* On pria cet officier de demander au contre-amiral qu'il nous permît de lui envoyer des commissaires. L'officier revint rendre réponse que les commissaires seraient reçus. Les citoyens Fourier et Thévenin se rendirent aussitôt auprès du commandant qui les accueillit avec bonté, et leur présenta ses regrets de ne pouvoir les obliger en cette affaire, mais les ordres de l'amiral étaient positifs. Il s'engageait cependant à prolonger notre séjour au milieu de la croisière anglaise au moins jusqu'au reçu d'une réponse du général Menou, se fondant sur une phrase même de l'amiral, qui ne parlait de nous débarquer que lorsque le temps le permettrait. Il présumait que la mer serait trop forte d'ici à quelques jours pour cette exécution. Nos commissaires se rendirent ensuite à bord du vaisseau de M. Smith après en avoir obtenu la permission du contre-amiral. M. Smith promit qu'il prendrait sur lui de conduire notre affaire à une heureuse issue, dût-il se fâcher avec l'amiral.

« 1er *thermidor.* La corvette parlemente à huit heures du matin avec Alexandrie tandis que nous louvoyons au large. La mer est grosse.

« 2 *thermidor.* La corvette parlemente encore ce matin. Nous faisons voile vers l'escadre. Le capitaine de la corvette vient l'après-midi nous communiquer la lettre du Général en chef, remise le matin au parlementaire anglais. En voici la teneur :

Alexandrie, le 1er thermidor an IX.

Le Général en chef de l'armée d'Orient au commandant des forces navales de Sa Majesté Britannique.

Monsieur l'Amiral,

Je viens de donner des ordres pour recevoir dans le port d'Alexandrie le brick l'*Oiseau*. L'Europe et l'Univers entier nous jugeront.

J'ai l'honneur d'être... etc.

Signé : ABD. J. MENOU.

« 3 *thermidor.* Nous fîmes voile sur l'escadre, mais nous ne pûmes rejoindre le vaisseau du contre-amiral qu'à cinq heures du soir. L'officier anglais de la corvette fut recevoir ses ordres. Nous mîmes en panne pour l'attendre. Cet officier, étant retourné à

son bord, nous signala de le suivre, faisant aussitôt force de voiles sur Alexandrie. Au bout d'une lieue environ, à près de huit heures du soir, nous aperçûmes sur notre droite un pinque faisant signal d'une fusée. La corvette se dirigea de ce côté et mit en panne. Nous imitâmes ses manœuvres. Chacun fit alors des réflexions sur cette scène mystérieuse et nocturne. Nous craignîmes qu'on ne mît à exécution l'ordre sévère du débarquement sur la côte. Nos craintes redoublèrent à l'approche d'une chaloupe arrivant à toutes rames de notre côté. Nous fûmes cependant rassurés d'y voir M. Smith, qui monta à notre bord et fit attacher sa chaloupe à la remorque du bâtiment.

« Il invita le capitaine à virer de nouveau vers l'escadre ; il venait de renvoyer la corvette. Chacun ayant désiré connaître le motif de tous ces mouvements, il nous dit que, après avoir reçu du contre-amiral, pour la troisième fois, l'ordre de nous faire rentrer le lendemain matin dans Alexandrie, il avait encore intercédé pour nous, et obtenu enfin que le contre-amiral récrirait à lord Keith. En attendant la réponse de celui-ci, nous demeurions sous la protection immédiate et particulière du contre-amiral.

« M. Smith, qui ne put retrouver son vaisseau par l'obscurité de la nuit, se coucha, à deux heures du matin, sur le pont de notre bâtiment où on lui tendit un matelas.

« Tandis que la plupart des passagers étaient allés dormir, le capitaine Murat et le citoyen Thévenin, qui cherchaient l'occasion d'entretenir en cachette M. Smith de leurs intérêts personnels, lui exposèrent le peu d'assurance qu'avait le capitaine d'être dédommagé au cas où le bâtiment serait perdu. Ils désiraient tous deux être séparés de notre sort si l'on était obligé de rentrer dans Alexandrie, et priaient M. Smith de vouloir bien les recevoir sur son bord. Le citoyen Thévenin motivait sa demande par les services importants qu'il avait rendus à quelques prisonniers anglais. Cet entretien, surpris par le citoyen Fourier qui était aux aguets, fit naître une vive altercation.

« Au réveil, comme on témoignait à M. Smith nos regrets de n'avoir pu lui offrir un endroit plus convenable pour le recevoir décemment, il répondit qu'il avait passé tant de nuits ainsi pour faire le mal en faisant la guerre, qu'il se trouvait heureux d'en avoir passé une de même pour faire le bien.

« Une nouvelle scène eut lieu le matin, dont le capitaine fut encore la cause. Comme M. Smith avait, à plusieurs reprises, demandé aux passagers si tous persistaient à ne point rentrer dans Alexandrie, la réponse fut que nous n'avions point une parole assurée du général Menou et que nous devions tout craindre de ses menaces ; que nous étions en conséquence déterminés à subir le sort le plus rigoureux, plutôt que de nous exposer à devenir les victimes de nos propres concitoyens. Le capitaine voulut une déclaration formelle, et il fit lui-même l'appel nominal pour connaître ceux qui préféraient obéir. Tous étant d'un avis contraire, il prit M. Smith à témoin de cette détermination. Celui-ci lui répondit brusquement : « Qu'appelez-vous témoin? Apprenez que « je ne suis ici qu'un avocat qui plaide et prend la « défense des malheureux. » Le capitaine fit ensuite approcher les sous-officiers et hommes de l'équipage et les interpella à haute voix, leur demandant s'ils voulaient rentrer dans Alexandrie ou repousser la force par la force (chacun murmura à cette dernière phrase). Le capitaine répliqua qu'il était obligé de poser cette question avant de rien décider. L'équipage alors lui demanda où était l'ennemi et ce qu'il entendait par *repousser la force?* On ne connaissait pas d'autre capitaine que lui à bord, on lui obéirait toujours et on le suivrait partout ; mais on ne souffrirait point qu'il séparât son sort du nôtre, quel que fût l'événement.

« Tandis que cette scène bruyante se passait à tribord, le citoyen Thévenin était descendu, à bâbord du bâtiment, dans la chaloupe de M. Smith. Plusieurs autres personnes qui avaient peur de rentrer dans Alexandrie voulurent s'y précipiter aussi. Cependant les autres passagers demeuraient tranquilles et blâmaient ce désordre scandaleux devant un étranger. Le trouble augmentait à chaque instant et devenait extrême. Les esprits étaient exaltés comme si l'on était livré aux plus grands périls. Les matelots en larmes venaient implorer la générosité de M. Smith pour tous les passagers. Les vieux marins s'écriaient : « Rendez-nous à notre patrie, à nos familles ! » M. Smith, embarrassé d'une scène aussi confuse, y paraissait fort sensible. « Je vous ferai jouir de ce « bienfait, répondait-il, aussitôt que j'en obtiendrai « la possibilité. » Le canonnier du bord voulant éviter quelque surprise dangereuse, se porta vers la trappe qui fermait la poudrière, afin de la garder. Aussitôt la méfiance fit que l'on courut sur lui. Plusieurs personnes le soupçonnèrent d'un mauvais dessein. Dans le même instant un domestique, tenant une bougie allumée pour cacheter une lettre, favorisa encore la confusion. M. Smith qui ne pouvait point croire à la méprise, resta ferme à sa place et demanda seulement un pavillon pour l'attacher en signe de détresse. Comme on tardait à le lui apporter, il développa le châle de cachemire qui était à son cou. « Mais, dit-il, ce pavillon est trop petit pour être « aperçu. Au surplus nous ferons le grand voyage « ensemble. »

« La tranquillité étant rétablie, on lui demanda des excuses de cette scène désagréable, en lui assurant que

personne n'avait eu la mauvaise intention de faire sauter le bâtiment; que c'était au contraire la crainte d'un pareil malheur qui avait porté plusieurs personnes à la surveillance. Il répondit qu'il connaissait la vivacité des Français, qui souvent se sont ainsi joués de leur propre vie; que d'ailleurs ce qu'il venait de voir lui confirmait que nous persistions à ne point rentrer dans Alexandrie, que cet événement allait devenir utile pour avancer nos affaires, et qu'il se rendait auprès du contre-amiral pour lui en faire part.

« M. Smith nous avait conseillé d'écrire au citoyen Desgenettes et aux membres de la Commission se trouvant à Rosette, pour les inviter à faire, de leur côté, une réclamation auprès de lord Keith à Aboukir, afin que nous fussions compris dans la capitulation du Caire. Il se chargea de leur faire passer les lettres que plusieurs personnes leur écrivirent aussitôt.

« Les citoyens Fourier et Thévenin accompagnèrent M. Smith jusqu'au vaisseau du contre-amiral, pour supplier ce commandant d'écrire une dernière fois à lord Keith en notre faveur, ainsi qu'il l'avait promis. Le contre-amiral dépêcha aussitôt un aviso à Aboukir, et continua de nous tenir sous sa protection en attendant une réponse.

« M. Smith envoya son maître canotier prendre les poudres déposées dans la soute du brick. Cette mesure de précaution lui fut, dit-on, soufflée par le capitaine lui-même et par quelques autres personnes.

« A midi, un officier de la corvette la *Cynthia* nous apporta une lettre du Général en chef Menou. Elle était adressée au contre-amiral. Cet officier nous dit qu'il avait ordre de nous reconduire à Alexandrie; mais on le pria de rappeler au contre-amiral sa promesse, et il revint peu après nous confirmer que nous resterions au milieu de la croisière anglaise en attendant la décision de lord Keith.

« Voici la lettre du Général en chef Menou. Elle était tout entière écrite de sa main :

Alexandrie, le 3 thermidor an IX.

Note pour être remise à l'officier général anglais commandant la croisière devant Alexandrie.

Le Général en chef de l'armée française d'Orient a lieu d'être étonné que le brick l'*Oiseau* ne soit pas rentré dans le port d'Alexandrie. Lord Keith avait mandé positivement, dans une lettre qu'il écrivait au Général en chef, que, S'IL N'ÉTAIT PAS PERMIS AU BRICK l'*Oiseau* DE RENTRER DANS LE PORT, IL ALLAIT EN FAIRE REMETTRE LES PASSAGERS A LA CÔTE ET BRULER LE BRICK. Il suffisait que les individus que portait le brick fussent malheureux et Français pour que le Général en chef les reçût au même nombre seulement qu'ils étaient sortis. Il a eu l'honneur d'écrire avant-hier au lord Keith, lui marquant qu'il consentait à la rentrée du brick.

La lettre a été remise ouverte à un garde-marine qui commandait le canot anglais: elle devait être lue par le contre-amiral, sir Richard Bickerthon, ainsi qu'il l'avait désiré. Le brick n'est point rentré: quelle en est la cause? Hier les Anglais ont demandé à parlementer: un canot français est sorti, et à mesure qu'il cheminait, le parlementaire anglais s'éloignait: il a dû rentrer. Le Général en chef, qui ne connaît que la franchise, ne conçoit rien à cette conduite des Anglais.

Par ordre du général en chef:
Le capitaine de vaisseau chef militaire,

Signé: EDOUARD RICHARD.

« Les 5, 6, 7 thermidor, nous continuons à suivre les manœuvres de la croisière anglaise sans recevoir aucune réponse. Le temps est couvert, la mer est grosse. — Le 8, le temps est beaucoup plus calme. Les bâtiments se trouvent presque en face d'Alexandrie. La goélette notre surveillante et la corvette la *Cynthia* sont demandées par le vaisseau commandant. La corvette revient et nous signale de la suivre; puis un officier en descend et monte à notre bord, pour nous intimer l'ordre définitif de rentrer dans Alexandrie avant un quart d'heure, sous peine d'être coulés à fond. Nous répondons que nous sommes prêts à obéir. En même temps nous apercevons que la corvette nous renouvelle la scène de l'autre jour et braque sur nous tous ses canons de bâbord.

« M. Smith envoya aussitôt son canot, avec le citoyen Roy, Français qui avait pris l'habit turc, pour recevoir les personnes qui voudraient se rendre à son bord. Les citoyens Thévenin et Pelon, Mme Leduc, Casteix et un domestique s'y rendirent. Alors il n'y eut plus d'opposition. Le silence le plus profond régna parmi nous pendant que l'on faisait voile vers le Port-Vieux. Dès que nous arrivâmes devant les passes, le citoyen Guichard, avec un pilote turc, vint nous passer, d'après les ordres qu'il avait reçus du Général en chef. Nous entrâmes dans la rade encore tremblants. Un officier de marine remit au capitaine du brick l'ordre du commandant de la rade pour mouiller près du fort Perré, où nous étions avant notre départ. Nous jetâmes l'ancre. Le citoyen Morel, lieutenant du Port-Vieux, accompagné du citoyen Bertrand, conservateur sanitaire, vint nous signifier que nous devions rester en observation pendant quelques jours sur le bâtiment. Le citoyen Morel venait en outre, de la part du préfet maritime, nous prévenir que le Général en chef l'avait chargé de nous faire délivrer tout ce dont nous aurions besoin en fait de vivres. Il tenait à la main une lettre qui était adressée à la Commission, mais le citoyen Bertrand ne voulut point qu'il nous la remît.

« Le citoyen Morel nous remit cette lettre le lendemain matin, 9 thermidor : elle était du Général en chef. On lui confia aussitôt la note suivante, que nous avions rédigée la veille :

A bord du brick l'*Oiseau*, le 8 thermidor an IX.

Note pour être remise au Général en chef de l'armée française en Égypte.

Les Français embarqués sur le brick l'*Oiseau* ont reçu avec reconnaissance les offres qui leur ont été faites de la part du Général en chef. A leur entrée dans le port d'Alexandrie, leur premier désir serait de dissiper les préventions défavorables qui ont existé contre eux, s'ils n'étaient persuadés qu'aujourd'hui l'exactitude et la régularité de leur conduite sont reconnues, et si elles n'étaient d'ailleurs constatées par les persécutions des ennemis.

A l'égard des aliments, ils espèrent qu'on les laissera jouir des facilités nécessaires pour s'en procurer et que l'on continuera les rations d'usage.

Les Français restés à bord de l'*Oiseau* demandent aussi que le Général en chef veuille bien entendre lui-même leurs rapports, s'il juge convenable qu'il lui en soit présenté.

Signé: Fourier, Le Père, Nouet.

« Voici maintenant la teneur de la lettre du Général en chef :

Alexandrie, le 8 thermidor an IX.

*Le Général en chef à tous les citoyens français à bord du brick l'*Oiseau.

Citoyens,

Votre peu d'expérience sur tout ce qui a rapport à la guerre et aux Anglais vous avait entraînés dans des mesures extrêmement indiscrètes qui ne vous ont pas réussi, ainsi que ce devait être. Je vous avais avertis de tout ce qui vous arriverait, vous n'avez pas voulu y croire. Mais dès que j'ai su que vous étiez malheureux, j'ai oublié tous vos torts et j'ai donné ordre qu'on vous laissât rentrer ici. Vous y partagerez nos chances, et je vous assure d'avance que ce seront celles de l'honneur.

Les circonstances exigent que vous soyez en observation pendant quelques jours. J'ai donné ordre au préfet maritime pour vous faire fournir tout ce dont vous pouviez avoir besoin.

Je vous salue, citoyens.

Signé: Abd. J. Menou.

« Nous répondîmes en ces termes :

Alexandrie, le 10 thermidor an IX.

*Les Français embarqués sur le brick l'*Oiseau, *au Général en chef de l'armée française en Égypte.*

Général,

La note que nous avons eu l'honneur de vous adresser hier, auparavant que votre lettre ne nous soit parvenue, contient l'expression de notre reconnaissance pour les offres que vous nous avez faites au moment de notre arrivée dans le port d'Alexandrie. Nous vous renouvelons aujourd'hui nos remerciements, et nous sommes d'autant plus sensibles à cet accueil qu'il est plus opposé à la conduite des Anglais à notre égard. Nous avons tous éprouvé une vive satisfaction en nous rapprochant de nos concitoyens, et cette réunion nous a tirés d'une situation très affligeante, qui ne nous laissait que le choix entre le péril de la vie et un malheur plus grand encore : celui de nous entraîner dans des démarches qui auraient pu être blâmées. Toutes celles que nous avons faites, soit lorsque nous avons désiré de quitter l'Égypte, soit lorsque nous y sommes rentrés, méritent d'être approuvées de vous et de nos compatriotes, et ce sentiment peut tenir lieu de toute autre consolation.

Nous avons partagé depuis trois années sans interruption les honorables destinées de l'armée française que vous commandez. Nous regarderons comme glorieux de les partager encore quelles qu'elles puissent être, et nous avons une entière confiance dans les assurances que vous nous avez données.

Salut et respect.

— Ont signé tous les membres de la Commission, le capitaine Murat, et autres officiers de marine à bord du brick l'*Oiseau.* »

Tel fut le dénouement de cette odyssée; mais les savants n'eurent pas longtemps à subir les horreurs du siège, puisque six semaines plus tard Menou fut réduit à capituler.

N'ayant plus d'inquiétude pour leurs personnes, ils n'en eurent désormais que pour leurs collections. Non contents d'exiger la remise des monuments d'antiquité recueillis par les explorateurs français, les commissaires du gouvernement britannique prétendaient mettre la main jusque sur les collections d'histoire naturelle. « MM. Geoffroy, Savigny, Delille, etc., envoyèrent au Général en chef anglais une protestation approuvée par le Général en chef Menou. Ils déclaraient qu'ils iraient jusqu'en Angleterre pour réclamer eux-mêmes leurs collections au Gouvernement ; et comme ils faisaient la menace de les brûler plutôt que de les rendre, on finit par reconnaître leur droit. »

C'était la fin de leurs soucis. On les laissa libres de choisir à leur gré les bâtiments qui les rapatrieraient. « Je préférai, dit Redouté, un navire anglais. Je me rendis le 2 vendémiaire (jeudi 24 septembre 1801), vers six heures du soir, sur un canot turc, par une mer houleuse, à bord du sheep anglais le *Good Design* (le Bon Dessein)... Nous mîmes à la voile le lendemain à midi... »

La traversée dura sept semaines.

Durant sa longue navigation, Redouté eut le loisir d'adoucir et d'atténuer les images dont sa mémoire d'artiste s'était enrichie au cours de ces quatre années : images saisissantes et séduisantes, trop souvent gâtées par les abominations de la guerre. Lorsqu'il débarqua le 23 brumaire, à Toulon, le cauchemar s'était déjà embelli en rêve, et ce rêve devait rester jusqu'au dernier jour le souvenir grandiose et cher de sa modeste vie.

Abel Hermant.

LA LITTÉRATURE ET LE COMMERCE DES LIVRES

en Angleterre (1).

Quelque temps avant la mort de notre regretté Whyte Melville, un éditeur me disait : « Ah oui ! si vos livres se vendaient comme ceux du major Melville, nous pourrions vous faire les mêmes conditions qu'à lui-même, cela n'est pas douteux ! » L'éditeur ignorait que Whyte Melville et moi fussions amis. Or, le hasard voulut que Melville vînt dîner chez moi quelques jours plus tard, et je lui répétai ce que l'éditeur m'avait dit. Il ouvrit de grands yeux, se mit à rire, et, retroussant sa longue moustache châtain clair : « Parbleu, s'écria-t-il, voilà qui est drôle ! je veux qu'on me pende si ce farceur ne m'a pas assuré la semaine dernière que si mes ouvrages se vendaient comme les vôtres, il pourrait me payer le double et le triple de ce qu'il me donne en réalité. »

J'ai toujours depuis lors professé un certain scepticisme à l'égard des affirmations de cette catégorie de commerçants. A les en croire, le commerce des livres en Angleterre serait à toute extrémité ; je me demande, pourquoi, ceci admis, et puisque s'établir éditeur signifie se ruiner à brève échéance, de nouvelles maisons semblent sortir de terre tous les jours ? Mais enfin, tenons l'assertion pour vraie, encore reste-t-il à s'enquérir de la cause ou des causes qui ont provoqué cet état de marasme et permettent à ces pauvres éditeurs — dont l'infortune, je le répète, me semble fort sujette à caution — de chanter en chœur un aussi lamentable *Miserere*.

D'abord leur nombre est beaucoup trop considérable ; en second lieu, chez la plupart d'entre eux, le goût fait totalement défaut. Que dirions-nous d'un marchand de vins dont le palais serait incapable de juger un cru ? Eh bien, chez l'éditeur, en général, l'organe de la dégustation littéraire n'existe pas du tout. A qui donc remonte la responsabilité de ces écœurantes fadaises que les presses anglaises et américaines ne se lassent point de mettre au jour ? Évidemment à l'éditeur. Sans sa complaisance à se prêter au métier d'accoucheur, ces avortons ne verraient jamais la lumière. Que de papier, que d'encre, que de travail typographique pour la confection d'œuvres qu'on aurait dû jeter au feu, qu'on n'aurait jamais dû écrire ! Prenez n'importe quel journal, jetez les yeux sur la liste des nouveautés mises en vente ; pour un livre de réelle valeur ou seulement de quelque intérêt, vous trouverez vingt volumes de pacotille ; c'est effrayant ! Je demandais tout récemment encore à un éditeur : Pourquoi ce débordement de livres bêtes et mal écrits ? Il me répondit, avec une adorable candeur : « Il importe assez peu qu'un livre soit bon ou mauvais, s'il est *nouveau*, les cabinets de lecture nous en prendront toujours un certain nombre, et cela suffira pour couvrir nos frais et nous donner un petit bénéfice. Lorsque l'auteur est célèbre, il faut le payer si cher qu'il nous met presque toujours en perte. C'est seulement quand un auteur de talent ignore encore sa valeur, c'est-à-dire au commencement de sa carrière, qu'il vaut quelque chose pour nous. Plus tard, si nous tenons à avoir son nom dans nos catalogues, c'est uniquement pour la réclame. »

Et, en somme, malgré mon scepticisme, je crois que le bonhomme disait vrai, et j'arrive à cette conclusion en comparant la seconde partie de sa réponse au triste aveu d'un autre éditeur à qui je demandais s'il était exact, comme le prétendaient les journaux, qu'il eût payé tel prix fabuleux le roman de tel auteur célèbre : « Oui, répliqua-t-il, notre maison a payé cela et elle n'a jamais revu la somme, non ! pas même la moitié. » Le commerçant voit donc avec faveur la médiocrité, et pis encore, car elle lui assure un profit, qui, s'il est fort modeste, est aussi sans aléa, puisque, du moment qu'un livre est nouveau, — absurde, ignoble, qu'importe ? — il sera mis en circulation. La presse prête son concours pour gaver le public de celle pâture grossière, en vantant ses mérites, alors que, si elle faisait son devoir, elle n'en mentionnerait pas même l'existence.

Les cabinets de lecture sont aussi de puissants facteurs dans la production de la pacotille littéraire. Leurs abonnés veulent un grand choix de livres, mais sont, pour la plupart, absolument indifférents à la qualité : la quantité leur suffit. Or, combien paraît-il, par an, de bons livres, de livres vraiment dignes d'être lus ? Une douzaine ? disons plus modestement une demi-douzaine. Que peut faire le directeur ? Il faut qu'il remplisse ses rayons ; il faut qu'il satisfasse ses abonnés ; il n'oserait leur persuader de lire ce qu'ils appellent, avec mépris, « de vieux livres » : ils ne veulent pas lire un livre deux fois, quelles que soient la valeur du style, la beauté de la conception... Non, il lui faut « du remplissage », selon son expression assez exacte, c'est-à-dire une montagne d'œuvres de pacotille mais « nouvelles ». L'éditeur, dès lors assuré d'un modeste, mais sûr profit, livre de la pacotille, et les livres médiocres se multiplient comme des microbes. La prétention récente des deux grands cabinets de lecture d'Angleterre, de fixer, selon leur bon plaisir, le prix des romans, n'a pas attiré suffisamment l'attention. Ces deux établissements se croient en mesure de soutenir cette prétention parce qu'ils sont, en fait, les seuls acheteurs de livres de la Grande-Bretagne. Ils fournissent tous les cabinets de lecture de second ordre et, je pense, les clubs, les sociétés et les institutions. Leur pouvoir est énorme, ils croient pouvoir en user de la façon la plus conforme à leurs intérêts. Ils disent : Nous paierons tel prix, pas un sou de plus, et, pour ma part, je suis persuadé que s'ils tiennent bon, les éditeurs finiront par céder. Cette tentative de leur part d'imposer la loi a fait écrire bien des sottises sur la forme ordinaire, en trois volumes, de nos romans. On prétend que la nécessité de remplir ces volumes rend le roman plus long qu'il ne le serait sans cela. C'est une erreur complète : La *Terre*, le *Nabab*, le *Moulin Frappier* sont tout aussi longs, plus longs même, bien qu'en un seul volume. C'est l'impression plus large de nos éditions qui étend la matière sur neuf cents mortelles pages. Les critiques des journaux, lorsqu'ils abordent cette question, disent invariablement que l'écrivain traîne en longueur une histoire qui devrait être courte, afin de remplir le cadre im-

(1) *North American Review*, février 1895.

posé. Eh bien! si un auteur se livre à une besogne aussi misérable, il ne mérite pas d'être imprimé du tout. Jamais un homme de génie, de talent même, n'a pu se plier à semblable exigence: les écrivassiers d'ordre inférieur, soit; mais alors ce ne sont que des tireurs à la ligne, sinon des pirates littéraires. Tout artiste de goût et de jugement vous dira que tel sujet comporte de longs développements, que tel autre veut être traité d'une façon concise et serrée: suivant les exigences du thème choisi, il composera une nouvelle ou un long roman. Peindrait-on une miniature sur un mur de six pieds, ou une fresque sur une tablette d'ivoire d'un pouce carré?

La nouvelle est au roman ce que la miniature est à la fresque; ce sont choses absolument distinctes. Au point de vue de l'art pur, je donne la préférence à la nouvelle. Elle est plus concentrée, plus délicate; elle approche davantage de la perfection, quand, bien entendu, elle est traitée de main de maître, comme *Boule de Suif*, les *Deux Rivales*, comme les nouvelles de Paul Heyse ou de Edmondo De Amicis. Mais la nouvelle exige la passion: humoristique, elle devient odieuse, et en aucun cas elle ne pourra remplacer le roman de longue haleine, s'il faut présenter au lecteur une intrigue compliquée, s'il s'agit d'analyser minutieusement des caractères ou d'esquisser un tableau de la société contemporaine. Imaginez la *Foire aux Vanités* réduite aux proportions de la nouvelle! Le sonnet est, à mon sens, la forme de poésie la plus exquise; mais l'*Iliade*, l'*Enfer*, *Roland* ou la *Tempête* ne peuvent être réduits à la forme du sonnet, pas plus que *Gil Blas*, *Waverley*, *Adam Bede* ou l'*Impérieuse Bonté*, ne peuvent être traités sous forme de nouvelles.

En France, on sait cela parfaitement, de même qu'en Allemagne, en Italie et même en Espagne; mais en Angleterre, l'idée que la fiction est un art, et même un art sublime, ne peut plus entrer dans les esprits, étouffés qu'ils sont sous ce déluge de choses médiocres, que de soi-disant hommes de lettres ont déversé sur nous, ainsi qu'un charretier fait pour des décombres ou de vulgaires détritus. Nulle part, plus qu'en Angleterre, la presse n'a mis au jour plus de déplorables insanités qui vont se multipliant sans cesse, comme des bacilles dans la gélatine. Cela tient à ce que l'esprit anglais est tout à fait anti-artistique; il ne devient artistique que dans ses manifestations les plus élevées, lorsqu'elles prennent la forme du génie.

Un critique prétendait dernièrement qu'il serait bon de supprimer en Angleterre le roman de longue haleine, parce que tous les lecteurs anglais « sautent » invariablement la moitié de l'ouvrage qu'ils ont entrepris de lire. Mais quoi! ils sauteraient la moitié d'une brochure tout comme la moitié d'un volume in-folio. Que ces braves gens jouent donc au cricket ou reprisent des bas, et laissent les livres en repos! Oui, il n'est que trop vrai, le lecteur anglais lit avec indifférence, et quand l'ouvrage est un roman, il ou elle éprouve un certain sentiment de pudeur puritaine à perdre ainsi le temps. On peut s'imaginer dès lors quelle impression profonde de l'œuvre parcourue reste dans l'esprit. « Vous savez, votre beau livre? me disait l'autre jour une de mes lectrices: j'ai oublié le titre, mais il est question d'un chien; son maître l'avait maltraité, et pourtant la pauvre bête lui demeure fidèle. Je ne me rappelle plus exactement, mais c'était magnifique et ça m'a fait pleurer... »

Voilà le genre de lecteurs pour le plus grand plaisir desquels on produit l'article de pacotille. Les affaires ne vont pas! disent MM. les éditeurs, mais l'état plus ou moins florissant du commerce ne devrait rien avoir à faire avec la littérature, et aucun événement extérieur ne devrait troubler la librairie, sauf un siège comme celui de Paris. Au contraire, quand le cours des événements publics est affligeant et inintelligent (et c'est bien le cas aujourd'hui), nous devrions rechercher, avec d'autant plus d'empressement, dans les livres le calme et la sérénité de l'esprit, ou du moins l'oubli momentané du présent morose.

D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi le mauvais état des affaires, en général, exercerait une influence sur le commerce des livres en Angleterre, alors que le public n'achète qu'une quantité si minime de livres! Il faut à l'Anglais des éditions à bon marché, quelque chose qu'on peut laisser dans le wagon, la lecture terminée, et certes il est l'homme du monde qui pourrait le plus aisément se passer de livres. Aussi ne lit-il que quand il n'a rien de mieux à faire: quand il voyage, quand il est seul après le dîner, quand il est fatigué, enfin au lit, pour s'endormir. Il a également des idées assez comiques au sujet de la composition littéraire. Écrire lui semble un labeur comparable à celui du moulin de discipline. Il ne peut comprendre pourquoi un écrivain se consacre pieusement à l'ouvrage qu'il crée, alors que rien ne lui défend d'aller se promener à la campagne, jouer au tennis ou dîner en ville, Comme ça doit vous fatiguer! On ne prend pas un bain de boue, on ne boit pas de l'eau de Carlsbad quand on n'y est pas contraint... Que la composition littéraire puisse être la joie suprême, la consolation, le seul intérêt de la vie, il ne le croirait pas, encore que Tolstoï, Daudet, Loti, Mallock et Ibsen le jureraient devant lui.

Imposer les prix est une faute, mais vouloir se constituer en censeurs de l'opinion, vouloir décider ce que le public lira ou ne lira pas, est un acte d'intolérable tyrannie. Il est monstrueux qu'un cabinet de lecture, ou un comité quelconque, exclue de sa collection un ouvrage sous prétexte d'immoralité, comme si l'épicier refusait telle marchandise au client parce qu'il lui suppose un effet fâcheux sur les nerfs. Le public est seul juge, spécialement en matière de livres. Si le livre le plus ignoble du monde est demandé, je ne vois pas pourquoi le cabinet de lecture, qui n'est qu'un intermédiaire entre l'éditeur et le lecteur, le refuserait de sa seule autorité. Il n'est ni directeur de conscience ni officier de police, et le public n'est pas un marmot qu'il faut tenir en lisière.

Je ne crois pas que le commerce des livres en Angleterre souffre de ce qu'on appelle la dépression financière de ces derniers temps; je crois qu'il s'est gorgé d'aliments malsains comme le boa constrictor qui crève d'indigestion pour avoir avalé sa couverture de laine. Il est atteint aussi de la maladie dont souffrent aujourd'hui les autres industries, la pléthore, par suite du trop grand nombre de producteurs. Il faudrait un petit nombre de

maisons d'édition, un très petit nombre, au lieu de cette foule de gâte-métier qui ont tous pour but unique de vendre des livres comme l'épicier vend du sucre et des épices. Même au point de vue purement matériel, quelle distance immense sépare l'industrie du livre à Paris et à Londres! Je compare les éditions françaises aux éditions anglaises à bon marché dans ma bibliothèque. Le livre français est propre et coquet dans sa couverture toute simple, le papier est bon, l'impression admirable; le livre anglais est abominable dans sa couverture aux couleurs criardes, nécessaires, paraît-il, pour attirer les yeux de la multitude. Même la soi-disant « édition de bibliothèque » a du mauvais papier, une impression typographique médiocre et la reliure toile rouge en est des plus vulgaires. Ne pourrait-on imiter les éditions françaises?

Je me rappelle, il y a longtemps déjà, qu'une maison de Londres publia une édition à bon marché des œuvres de Mrs Gaskell et d'autres auteurs avec une reliure solide, bien consue et d'une teinte gris lavande fort délicate; en outre, l'impression des volumes était excellente. Mais l'éditeur me dit qu'il ne pouvait les vendre ainsi aux librairies des gares et qu'il était forcé d'adopter la vulgaire reliure toile rouge. Quel état navrant du goût public en Angleterre révèle ce simple fait!

Ce qui fait défaut chez nous ce sont des éditions à bon marché aussi bien imprimées et d'aspect aussi coquet que celles de Paris. Si les deux grands cabinets de lecture désirent amener une réforme, la voilà tout indiquée; mais une telle réforme ne les tentera guère et pour cause! De jolis livres à bon marché! mais ce serait la mort de leur industrie et nous n'irons pas jusqu'à leur demander de se suicider en enseignant à la nation anglaise à acheter des livres.

On sait que lord Beaconsfield définissait les Anglais : « une race de plein air, qui ne lit pas »; et dans une large mesure cette définition est exacte. Cependant cette race désire lire de temps en temps, sinon elle ne s'abonnerait pas aux cabinets de lecture, et c'est vraiment une pitié qu'elle en soit réduite à accepter l'article de pacotille comme pâture intellectuelle. Non! Il faut que le fabricant de cet article disparaisse; que l'habile compositeur ne travaille pas plus longtemps pour lui, que le papier ne soit plus désormais souillé par ses inepties; il faut enfin qu'il lui soit interdit de singer bêtement le véritable artiste. C'est lui seul qu'il faut accuser si le grand art de la fiction est regardé comme un métier de manœuvre par les éditeurs anglais et la presse anglaise.

Pour les éditions de luxe aussi, combien l'Angleterre est dépassée par la France! Nous n'avons pas chez nous un public de bibliophiles pour acheter de magnifiques volumes tels qu'il s'en publie constamment en France. Ces belles productions des grands éditeurs d'art de Paris sont parfois imitées et présentées sous l'accoutrement londonien, mais la différence est sensible; le texte a souvent subi des mutilations, les illustrations sont mal copiées ou mal venues quand on s'est procuré les clichés originaux, et la reliure est toujours absolument inférieure. Les acheteurs anglais sont fort regardants quand il s'agit de livres et lorsqu'un lord ou un baronet éprouve des embarras d'argent, la première chose qu'il sacrifie c'est sa bibliothèque.

Il n'y a pas en Angleterre de prince qui aime les livres avec passion et qui dépense royalement pour ses collections, donnant en cela l'exemple aux grandes fortunes du pays, comme l'a fait si longtemps en France le duc d'Aumale. Dans la noblesse anglaise nous ne trouvons pas non plus de bibliophiles d'un goût aussi sûr et d'une générosité aussi large que le duc de Rivoli, le duc de la Trémoille, le marquis de Villantreys, le marquis de Roys, le baron Pichon, les Noailles, les d'Estrées, les d'Harcourt, et bien d'autres, non moins illustres. Le seigneur anglais vend sa bibliothèque au moindre embarras d'argent, ainsi que je le disais plus haut, et le bourgeois ou le gentilhomme campagnard qui se trouve dans les mêmes circonstances commence par renoncer à son abonnement au cabinet de lecture et par recommander à ses fils et à ses filles de ne plus acheter de livres.

Feu le duc d'Albany avait pour les livres un amour pieux et intelligent, et s'il avait vécu son influence aurait peut-être amené la société anglaise à faire plus de cas de la littérature. Mais il mourut tout jeune et aucun membre de sa famille n'a ni son goût ni sa culture. Ce n'est pas sur les écrivains qu'un bibliophile, un lettré royal ou impérial, peut produire une heureuse influence; l'écrivain fait mieux de se tenir loin de l'atmosphère énervante et amoindrissante des cours, mais l'effet peut être grand sur le public qui lit et l'exemple peut être des plus salutaires quand on voit un prince comme le duc d'Aumale préférer les belles-lettres et les arts à l'agitation dans le vide et aux plaisirs ineptes si chers à la plupart des personnes royales. Mais Léopold mourut avec les violettes sur les plages méditerranéennes, tandis qu'en Angleterre l'écrivassier se porte à merveille et que le commerce des livres détruit petit à petit la vraie littérature; ainsi nous voyons les violettes brutalement écrasées pour le plus grand profit des boutiques de Bond street et des distilleries du Strand.

OUIDA.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

« L'Armature » de M. Paul Hervieu.

Si les « gens du monde » ne sont pas contents cette année, ils sont vraiment bien difficiles. Car on parle beaucoup d'eux, ce qui leur plaît par-dessus tout. Et l'on parle d'eux sans les flatter, ce qui doit piquer d'autant mieux l'attention du public.

Peut-être même y a-t-il quelque nouveauté dans le tableau qu'on nous présente actuellement de la société mondaine. Autrefois, les romanciers s'attachaient surtout à en montrer les grimaces, à marquer le contraste entre les sentiments et les apparences, entre les appétits et les manières. Et l'on nous peignait le monde comme un éternel bal masqué. Puis, des indiscrets sont venus, qui hardiment ont soulevé les

masques pour nous dire nettement ce qu'ils voyaient de la figure des gens. M. Bourget, et d'autres à sa suite, crurent y reconnaître des névrosés aux curiosités malsaines. Maupassant, du premier coup d'œil, y devina des imbéciles. Et, en effet, ce sont de parfaits imbéciles que l'on rencontre en ce moment dans les *Marionnettes* de M. Henri Lavedan, ou dans *Éducation de prince* de M. Maurice Donnay, ou dans *Leurs âmes* de Gyp. Mais voici qu'on va plus loin. Vous savez que, dans les *Petites Marques*, les héros de M. Maurice Boniface se soupçonnent réciproquement de n'être pas d'honnêtes gens. Eh bien! M. Paul Hervieu est plus sévère encore, et plus net : à en juger par la collection de pantins élégants qu'il fait manœuvrer dans son *Armature* (1), il y aurait dans ce joli monde moins d'imbéciles que de gredins.

Permettez-moi de vous présenter ces aimables personnes qu'a rencontrées M. Paul Hervieu, et qu'il a férocement groupées autour de la grandeur et de la décadence du baron Saffre.

D'abord, les francs coquins, — « Monsieur le baron Saffre ». Un aventurier de la finance, l'homme aux coups de bourse, étourdi de sa puissance, entêté, brutal et méprisant, tant que les millions s'ajoutent aux millions. Une bête en rut autour de Giselle d'Exireuil. Subitement anéanti par la catastrophe, maintenant irrésolu et phraseur, puis terrassé par la folie, ligotté dans sa camisole de force. — « Madame la comtesse de Grommelain », fille du baron : une morphinomane aux instincts de rouleuse, hardie et tranquille dans le vice, habituée des lettres anonymes, capable de bien jouer son rôle dans des scènes d'assommoir, quand elle est prise en flagrant délit et qu'elle éclate en gros mots contre son mari ou son père. — « Monsieur le comte de Grommelain » : gentillâtre rivé à son mariage d'argent, dont il se venge par des airs dédaigneux. Mari complaisant, bourru et digne, tant qu'il a besoin de la dot, il fait volte-face le jour même où il hérite d'un parent et où d'ailleurs il voit s'effondrer la fortune du baron. Toujours correct, dans l'étude de l'avoué comme ailleurs, il y remue froidement la boue de son ménage. Mais, tout bien considéré, il renonce au procès en séparation, car il y perdrait un château et de belles chasses. — Et, si vous voulez encore : « Madame la princesse Nagear ». Jolie comme un ange, commerçante avisée, elle ne peut « s'en tirer qu'avec quelqu'un de plus de quatre-vingt mille francs ».

En voici d'autres, chez qui domine la sottise. — Olivier Bréhand, second gendre du baron Saffre. Ancien commis, lourdaud à la charpente solide, il doit sa fortune inespérée à sa prestance d'hercule. Il a une idée fixe : être du Rallye-Club, pour y secouer sa peau de parvenu. Vrai goujat, tenu à l'attache par la menace d'une séparation de biens, il est comiquement ballotté entre la princesse Nagear, qui flaire en lui ses quatre-vingt mille, et l'éléphant jaloux qui est sa femme. — Ou encore, Arthur Saffre, un niais qui se destine à l'Institut en collectionnant les tabatières. Il traverse la vie les yeux fermés, et s'en va lire un mémoire dans une académie, pendant que son père agonise dans une crise de folie.

Passe encore pour tous ces gens-là : après tout, ils font leur métier de coquins ou de sots. Ce qui est plus navrant, c'est que dans le monde de M. Paul Hervieu, les prétendues honnêtes gens ne valent pas mieux. Vous rencontrez au début du roman quelques personnages d'apparence sympathique : ne vous y fiez pas. Nonchalante et endormie tant que les écus sonnent autour d'elle, la baronne Saffre semble d'abord avoir conservé du moins, dans ce milieu malsain, une sorte de bonté passive. Voyez-la qui se réveille, un peu avant la débâcle, pour mettre en sûreté sa dot : elle en oublie le danger de sa fille, elle abandonne son mari et s'enferme chez elle, pendant qu'il râle de délire. — Par hasard, Catherine Saffre, la femme d'Arthur, n'est pas une gourgandine. Mais elle ménage à d'autres des rendez-vous. Et si, malgré quelques coquetteries, elle respecte la foi jurée, c'est par une sorte de probité commerciale et de prudence. Fille pauvre de grande famille, elle considère son riche mariage comme une bonne affaire et s'est promis de ne fournir aucun prétexte à qui voudrait déchirer le contrat. — Et ce couple des d'Exireuil, auquel il semble par moments que l'auteur veuille nous intéresser! Giselle et Jacques s'adorent : aussi voyons-nous que Giselle déshonore son mari, pour le sauver de la ruine. Elle ménage si bien le baron Saffre et se laisse prendre si vite, qu'elle a bien l'air de se vendre. Et Jacques, inconsciemment, a joué le rôle de mari complaisant. Quand il apprend tout par une lettre anonyme, il a de beaux accès d'indignation. Mais la raison lui revient, dès qu'il a craché au visage du pauvre fou. Et, par souci des convenances, il consent à oublier; même il conserve sa place très lucrative dans la maison Saffre. — Voilà les personnages sympathiques. En vérité, je vous le dis, M. Paul Hervieu est impitoyable. Et dans cette société qu'il nous peint, vous ne sauriez trouver une honnête femme ou un honnête homme, au sens naïf et antique du mot.

Dans tout cela, sans doute, vous cherchez cette *armature*, qu'annonce le titre du roman. Au fond, ce n'est qu'une métaphore assez compliquée. Je tâcherai de la rendre claire par une comparaison historique. Peut-être avez-vous souvenance de cet appareil bizarre, que nos mères appelaient une crinoline, et qui faisait ressembler une élégante du second Empire à

(1) Paul Hervieu, *l'Armature*. — Paris, Lemerre, 1895.

un bouquet de fleurs posé sur une cloche. En ces temps lointains, les jupes à la mode, audacieusement bouffantes, qui servaient de piédestal à la beauté, ne se maintenaient dans leur immensité conique que par l'artifice naïf des cercles de fer savamment disposés. En ce sens, on peut dire que la crinoline était l'armature de la toilette féminine. Eh bien! s'il faut en croire M. Paul Hervieu, la société mondaine d'aujourd'hui, elle aussi, a son armature en métal, qui seule l'empêche de s'écrouler : une crinoline à cercles d'argent.

Dès le premier chapitre du roman, cette théorie est spirituellement exposée par Tarsul, un industrieux parasite, homme de goût par métier, qui exploite ses belles relations pour son petit commerce, et qui procure des bibelots avec de fortes commissions. Et, en effet, cette théorie fait l'unité du livre. C'est l'argent seul qui a groupé autour du baron Saffre tous ces individus d'origine très diverse, nobles décavés, vaniteux parvenus, ou financiers suspects. C'est l'argent qui maintient cette société en dépit des infamies et des scandales. Et enfin, au dénouement, c'est encore l'argent qui en rapproche les morceaux, grâce aux écus mis en réserve par la baronne.

Armature à part, l'idée ne manque pas de justesse. Peut-être même n'est-elle pas très neuve. Depuis longtemps, à Paris surtout, ce qu'on appelle le « monde » n'est plus qu'une association pour le plaisir. Or le plaisir, même ennuyeux, coûte cher. Pour faire vraiment partie du « monde », il faut commencer par être très riche. C'est donc bien réellement l'argent qui est le lien, ou l'*armature*, de la société mondaine.

D'où qu'il vienne, gagné n'importe comment, l'argent finit par forcer toutes les portes. Mais, s'il triomphe partout, si même il assure à la longue une sorte de considération sociale, il n'a pu, jusqu'ici, donner à qui le possède ni l'intelligence, ni l'esprit, ni le caractère. De par ses origines mêmes, le « monde » est nécessairement très mêlé. Les oisifs en forment le cadre, les sots y donnent le ton, et il s'y glisse bien des figures louches. Chez presque tous, dans ce milieu de niaiserie et d'ennui, le sens moral s'affaiblit peu à peu. On vous rirait au nez, si vous alliez parler de devoir à des gens dont l'unique devise est : « Tout par le plaisir et pour le plaisir. » Là-dessus je crois que tous nos romanciers et tous les observateurs désintéressés sont d'accord avec M. Paul Hervieu.

Encore ne faut-il rien exagérer. Qu'il y ait dans la cohue mondaine une imposante majorité d'imbéciles, que même on y rencontre beaucoup de gens suspects, on ne saurait sérieusement le contester. Est-ce à dire pour cela que réellement tous les mondains se valent, et que le fait d'être unanimement reconnu pour un « homme du monde » soit un brevet d'imbécillité ou de coquinerie ? Assurément non. Et si, dans un salon, vous regardez autour de vous sans parti pris, vous n'aurez pas trop de peine à y apercevoir quelques honnêtes gens, restés tels par instinct ou par atavisme, ou par hasard ; même, quelques gens d'esprit, ne serait-ce que les romanciers et les curieux venus là pour rire du prochain ou pour prendre des notes. Égarés dans ce milieu, si vous voulez. Mais ils y sont.

Si j'insiste là-dessus, c'est qu'à mon avis cette façon trop simpliste de voir le « monde » entraîne actuellement nos romanciers à quelques erreurs, toutes littéraires. A ne regarder que les travers ou les vices mondains, on risque de les grossir démesurément, de faire des caricatures, non des portraits. Puis cette amertume de parti pris, qui peut amuser dans une nouvelle, fatigue à la longue dans un roman. Si vous allez chercher vos modèles dans cette société de gens de loisir qui sont affranchis des préoccupations matérielles, ce doit être avant tout pour y étudier, plus libre et plus franc, le jeu de la passion. Or il y a encore de la passion, même dans la société mondaine. Pourquoi n'y observer que les tics, les monstruosités, la morphinomanie ? L'esprit, l'honneur et la santé ont bien leur prix, même en littérature : pourquoi ne s'occuper que des malades, des gredins et des imbéciles?

Et je ne sais pourquoi il me semble que, dans l'*Armature* même, le « monde » s'est un peu vengé de M. Paul Hervieu, en égarant sa curiosité d'observateur. Ce parti pris de satire à outrance n'est point sans danger dans un roman de mœurs ; et l'on risque de ne voir qu'un côté des choses, si à la perspicacité ne se mêle un peu de sympathie. Je commence par vous dire que, sans crier au chef-d'œuvre, je fais grand cas de l'*Armature*. J'y reconnais, comme vous, du talent, de l'esprit, des scènes piquantes ou hardies, de la force, et une ironie savoureuse. Avec cela, et quoi qu'on en dise, ce qui me paraît y manquer le plus, c'est la vie.

Je n'y trouve ni un vrai récit ni un vrai tableau. J'y vois une suite de scènes presque indépendantes, comme les compartiments d'une fresque ou la série grimaçante d'une lanterne magique. L'unité artistique ou d'impression est marquée nettement, sans doute, dans l'intention de l'auteur et dans le dessin général du livre ; mais elle n'apparaît ni dans l'intrigue ni dans les caractères. Des ridicules, des caprices de brutalité, des faiblesses infâmes ou grotesques, voilà toute la matière du roman. Mais de passion, point. Rien d'où puisse naître vraiment un intérêt dramatique. Rien même, pour grouper les traits de satire dans un harmonieux ensemble. Aussi, voyez comme l'auteur s'attarde aux conversations et aux tirades. Je prends beaucoup de plaisir à ses jolis dialogues. Même je m'y arrête d'autant plus volon-

tiers que c'est le meilleur de son livre : il redevient lui-même quand il fait parler les autres. Il leur prête son style d'autrefois, simple, vif et alerte, tandis que trop souvent, dans ses descriptions, il contourne, empâte ou embrouille ses phrases, par respect du stylisme à la mode, par modestie peut-être. Encore une fois, ces conversations m'amusent, mais elles dispersent mon attention. J'attendais un roman de mœurs; on ne m'en sert que les morceaux.

Les personnages eux-mêmes, pour la plupart, m'ont l'air d'abstractions ou d'ombres chinoises. Je n'y sens pas des êtres réels. Ils sont si préoccupés de mal vivre, qu'ils en oublient de vivre. Faisons exception pour le baron Saffre, qui encore a ce défaut de nous rappeler quelquefois les financiers butors de Balzac, ou de M. Zola, ou de M. Alphonse Daudet. Mais les autres, si amusants qu'ils paraissent de profil, ne sont guère que des fantoches. Ils n'ont pas d'individualité. Observez-les de près, et vous verrez que, s'ils diffèrent l'un de l'autre, c'est seulement par quelques détails, par de légères manies. Chez tous, vous retrouverez les deux mêmes traits essentiels. D'abord, ils sont extraordinairement simples : ce sont tous des inconscients aux instincts de brutes. Ensuite, ce sont tous des *snobs :* malgré leur grossièreté native, ils sont toujours « corrects ». Tout en s'abandonnant aux fantaisies de leur tempérament, ils se soumettent aveuglément à certains principes de conduite, à certaines conventions, que personne ne songe à justifier, mais que personne ne discute. J'accorde que sur ces deux points M. Paul Hervieu a vu très juste. Je crois avec lui que chez la plupart de nos mondains on pourrait relever ces deux traits. Mais il les a grossis à l'excès, pour les besoins de sa théorie satirique. Et cela se comprend : si ses personnages n'étaient si instinctifs, ils se soumettraient moins complètement à la tyrannie de l'argent; et, s'ils n'avaient pas le respect aveugle des convenances, on n'admettrait guère le dénouement du livre, le raccommodement final et universel autour des écus de la baronne. En même temps qu'il grossissait ces deux traits, M. Paul Hervieu laissait tout le reste dans l'ombre, au risque d'effacer le relief des figures et de compromettre la vérité ou la variété de la peinture. Car enfin, dans la vie d'un homme du monde, il y a souvent autre chose que les instincts brutaux et les convenances. Vous nous contez fort bien ce que font vos gens, ce qu'ils condamnent ou respectent, et ce qu'ils disent : par là tous se ressemblent. Mais nous aimerions surtout à savoir ce par quoi ils diffèrent l'un de l'autre, ce qu'ils ont dans l'âme. Malgré tout, ils doivent avoir une âme.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

THÉATRE DE MONTE-CARLO. — *Amy Robsart*, opéra de M. Isidore de Lara; *Mefistofele*, opéra de M. Arrigo Boito.

J'aurais à vous rendre compte aujourd'hui des représentations que les *Escholiers* et le *Théâtre-Libre* nous ont offertes. Mais cela est bien loin ! Et, d'ailleurs, je n'aurais pas grand plaisir à en parler. Il y a toujours quelque regret à constater que des entreprises qui pourraient — qui devraient même, car ce serait leur seule excuse — nous donner des œuvres intéressantes, se bornent à mettre sur leur programme des pièces, non sans mérite peut-être, mais qui ne valent pas la peine qu'elles coûtent à monter, et le dérangement qu'elles nous causent. Aux *Escholiers*, ce fut d'abord un drame champêtre, dont le phylloxéra est le héros présent et caché. Cela n'est pas sans vigueur, je dirai même sans observation, si je n'étais devenu, avec le temps, un peu méfiant sur l'observation appliquée aux mœurs campagnardes. L'amour passionné et exclusif de la terre semble pour les auteurs être le fond, que dis-je ? le « tout » de l'âme paysanne. Ici c'est des prés, là des vignes, ailleurs des betteraves ou des blés : l'objet change, le sentiment reste le même.

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse!...

Mais cette ivresse obstinément continue, finit par être un peu lassante et agaçante. Même sentiment, disais-je, quel que soit l'objet ; j'aurais dû dire aussi mêmes manifestations, car l'amour de la terre est un sentiment trop général dans ses aspirations pour pouvoir être fortement particularisé. Et, sans quelque particularisation, les personnages de théâtre semblent des épreuves indéfiniment tirées sur le même cliché. C'est un peu ce qui est arrivé aux *Vieux*. Dès les premières scènes nous avons prévu la suite, et ce n'est pas sans un peu de distraction que nous avons suivi les héros jusqu'au dénouement, dénouement assez tragique, je le reconnais très volontiers. Le spectacle se complétait pas un honnête et respectable drame à la Scribe. Un monsieur trouve des lettres de sa femme dans les papiers d'un de ses amis mort ; la femme était la maîtresse de l'ami. Cela est congrûment développé et déduit, avec un beau respect de la forme traditionnelle, et un dédain résolu pour la vraisemblance.

Au *Théâtre-Libre*, ce fut *Elën*, de Villiers de l'Isle-Adam. J'ai peur que les partisans fanatiques et posthumes de Villiers ne soient en train de jouer un assez mauvais tour à l'auteur de l'*Ève future* et à sa mémoire. On se rappelle la représentation d'*Axel*, où quinze cents personnes faillirent mourir d'ennui

exaspéré. Il en fut à peu près de même pour *Elën*. Cela est — qu'on me passe l'expression — plus « bête » que n'importe quel drame romantique. Les personnages sont aussi incompréhensibles que verbeux. Ils se répandent en tirades impétueuses, truculentes, et dont la langue, d'une éloquence tortillée, ne suffit pas à voiler l'artifice. On a écouté la chose avec une respectueuse stupeur, après quoi, on fut se coucher et dormir... Ah! quel somme!... Si vraiment M. Larochelle entend prendre la succession de M. Antoine, il fera bien de renouveler et son répertoire et ses interprètes!... Je n'insiste pas.

Et, pareillement, je ne crois pas qu'il soit besoin d'insister sur cette lamentable *Ninon de Lenclos* que vient de nous donner l'Opéra-Comique. *Paul et Virginie* et *Ninon de Lenclos*, c'est peut-être beaucoup pour une même saison. Et je crois qu'il ne faudrait pas un grand nombre de soirées comme celles-là pour rendre l'Opéra-Comique actuel impossible. M. Missa a peut-être du talent: ses amis l'affirmaient naguère; ils semblent moins affirmatifs aujourd'hui... Encore une fois, qu'est-ce qu'on refuse, quand on joue de pareilles choses? Et quelle singulière façon d'encourager l'art musical, que de monter des pièces vieilles avant l'âge, vieilles de naissance, si je puis dire et qui auraient paru vieilles il y a vingt-cinq ans.

En attendant, on nous promettait à Monte-Carlo une série fort intéressante : la première de la *Jacquerie*, du regretté Lalo (la *Jacqueline*, dit ingénument le guide du touriste); un opéra de Hummel, je crois, dont M. Gunzbourg avait lui-même adapté le poème; et, pour le bouquet, l'*Armide* de Gluck!

M. Gunzbourg n'est pas un timide, comme l'on voit, et comme on le savait du reste. Ce Russe rasé, frisé, cordial et souriant a toutes les audaces. Il se démène, cherche, invente, et trouve parfois. Avec des moyens restreints, sur une scène minuscule, il arrive à donner, pendant la saison, plus de nouveautés que l'Opéra et l'Opéra-Comique réunis. Guidé par son goût — et aussi par le désir de faire ce qu'on ne fait pas ailleurs — il réunit une troupe où les étoiles sont en nombre, fait répéter son orchestre et ses chœurs (pas toujours assez, pour ces derniers), et finit par réaliser un programme qui doit rendre rêveurs les directeurs de nos scènes lyriques. Le fond de l'exécution, j'entends les petits rôles et les chœurs, voilà ce qui manque le plus. Mais bah! une œuvre à sensation, des interprètes célèbres, n'est-ce pas assez? Ne gardons pas rancune à M. Gunzbourg de quelques inévitables imperfections. Songeons à la peine qu'il prend, et au singulier public qu'il doit satisfaire. Un louis la place! et ce louis, mis sur le zéro, rapporterait, à condition que le zéro sortît, et il sortira bien une fois... Ceci pour vous dire qu'il faut prendre le public par son faible, et que celui de Monte-Carlo est plus sensible au bruit fait autour d'une œuvre qu'à la valeur même de cette œuvre... Est-il le seul? Quand M. Gunzbourg dirigera l'Opéra ou l'Opéra-Comique, — les deux même ne seraient pas pour effrayer sa laborieuse audace, — qu'il nous donne des *Jacquerie* et des *Armide*. Et ce sera fort bien.

Donc, en route pour la côte d'Azur, laquelle, soit dit entre nous, a joliment « volé » son nom cette année. Il a neigé ici, paraît-il. Je l'ignore, mais je sais, hélas! qu'il pleut et que l'« azur » du ciel et celui de la terre se confondent en un gris le plus maussade du monde. Sans doute nous avons, pour nous consoler, l'espoir que l'on souffre encore du froid dans le Nord; tandis qu'ici, avec un bon feu dans sa chambre, une chancelière et des gants fourrés, la température est très supportable. Mais on hait le brouillard pour toutes les splendeurs qu'il vous cache. On lui en veut de ternir cette éblouissante nature, de l'allure chagrine que prennent sous l'averse les palmiers et les citronniers. Et le soleil paraît de temps à autre, juste pour augmenter nos regrets en nous montrant ce que nous perdons...

Autre déception. Plus d'*Armide!* Ou du moins, la représentation est remise à la seconde quinzaine de mars, et la *Jacquerie* ne sera donnée que la semaine prochaine. Parlons donc de ce que nous avons vu jusqu'ici.

M. Van Dyck est venu chanter *Lohengrin*. Ceux qui l'ont entendu chez M. Gunzbourg affirment qu'il n'était pas meilleur chez MM. Bertrand et Gailhard. Nous les croyons sur parole. Après *Lohengrin*, ce fut le tour d'*Amy Robsart*, de M. Isidore de Lara. Nous nous ébattons, vous le voyez, au sein de la plus haute noblesse. Encore à Paris au moment de *Lohengrin*, je me flattais au moins de me rattraper avec *Amy Robsart*. M. de Lara m'eût consolé de n'avoir pas entendu Wagner. La première fut donnée avant mon arrivée, mais les comptes rendus des journaux ne me laissaient aucun doute sur la valeur de l'œuvre nouvelle. Progressiste à la fois et sagement conservateur, M. de Lara « dramelyriquait » comme Wagner, et « mélodisait » comme Mozart. Joignez qu'un illustre patronage encourageait l'œuvre et l'auteur : on annonçait pour toutes les représentations la présence de L.L. A.A. S.S. le Prince et la Princesse de Monaco. Joignez encore que j'avais gardé un souvenir assez précis de M. de Lara lui-même, pour l'avoir entendu naguère à Londres soupirer quelques *ballades* dont il était l'auteur, et que j'étais pour le moins curieux de savoir comment cet agréable compositeur se comporterait au théâtre. Un chef-d'œuvre avéré, reconnu, garanti, il y avait, comme on dit, de quoi faire le voyage. Ayant manqué la première, je croyais arriver pour la seconde. Vain espoir!

La musique de M. de Lara — cela est surprenant de la part d'un chanteur — est sans doute très fatigante, car le lendemain, M. Van Dyck se déclarait à bout de forces, Mme Deschamps-Jéhin gisait sans voix : comme dans *Monsieur Choufleuri*, tous les interprètes se disaient « d'un commun accord subitement indisposés ». M. Van Dyck devait rechanter *Lohengrin;* mais il fallait donner auparavant la seconde d'*Amy Robsart*. L'indisposition de l'excellent artiste en fut si aggravée qu'il dut s'enfuir au Spitzberg vers des cieux plus cléments. M. Van Dyck en exil, il ne fallait plus compter sur *Amy Robsart;* mais, pour nous consoler, on nous promettait un concert donné par M. de Lara, dans lequel, « à la demande générale », le bénéficiaire chanterait un grand nombre de romances de sa composition. Si ce n'était plus la même œuvre, c'était au moins le même auteur, et aussi le même auguste patronage. Hélas! la malechance qui avait accablé l'opéra semble s'attacher au concert. Les interprètes, toujours d'accord, persistent à être indisposés; le concert est remis de jour en jour. Chaque soir les voitures de L.L. A.A. S.S. sont attelées, mais en vain. C'est une consolation, après tout, de se dire que, si nous souffrons de ce contretemps, les grands de la terre en souffrent autant que nous... et peut-être davantage.

Privés d'*Amy Robsart*, nous avons eu du moins, le *Mefistofele* de M. Boïto. On sait que M. Arrigo Boïto, après avoir brillamment débuté comme musicien, s'est modestement effacé devant M. Verdi, et qu'il a depuis lors consacré le meilleur de son talent et de son zèle à fournir des poèmes à son illustre confrère. Les « livrets » d'*Otello* et de *Falstaff* sont de lui. Il est regrettable que M. Boïto ait renoncé à la musique. Nous avons quelque peine aujourd'hui à juger sainement une œuvre qui date de vingt ans, presque contemporaine de la *Gioconda* de M. Ponchielli et même d'*Aïda*. Très italienne de forme, au moins par la contexture de la mélodie et l'emploi qui en est fait, — le tableau de la prison, par exemple, est aux trois quarts rempli par un air de Marguerite, air expressif, mais air avec reprises, — elle est remarquable par une certaine recherche dans l'harmonie, dans les timbres de l'orchestre, et dans l'appropriation de la phrase musicale à la situation dramatique. Çà et là, quelques rappels de thèmes : ainsi l'entrée de Méphisto est accompagnée chaque fois par la même phrase stridente des bois. Rien de « wagnérien » à coup sûr, mais rien de cette vulgarité bruyante qui a caractérisé longtemps ce qu'on appelait la musique italienne. Le chœur du prologue et tout l'acte des Champs Élysées ont vraiment de la grandeur, et une certaine grâce virile, aussi exempte d'afféterie que de brutalité. M. Boïto s'est attaqué directement au *Faust* de Gœthe. Il en a choisi certains épisodes et les a mis en scène, sans chercher à les relier autrement que par la présence de Faust et de Méphistophélès.

Le premier tableau est la scène entre l'ange déchu et Dieu le père. Le second, très mouvementé et très curieux avec son allure allègre de fête bourgeoise, nous fait assister aux dialogues de Faust et de l'écolier, coupés par la rencontre avec Marguerite et la première apparition de Méphisto. Puis le retour de Faust à la jeunesse ; la scène du jardin ; la nuit de Walpurgis ; la mort de Marguerite et enfin la rencontre de Faust et d'Hélène dans les Champs Élysées... Le moindre inconvénient d'une telle œuvre est d'être fort décousue, de nous présenter des personnages sans consistance, auxquels nous avons peine à nous intéresser. Manifestement, M. Boïto a craint de se rapprocher de Gounod et de Berlioz. Cela est honorable, à coup sûr, et c'est déjà quelque chose que de ne vouloir imiter personne. Ce qui est curieux, c'est qu'à force de ne pas vouloir penser aux œuvres des deux musiciens français, M. Boïto n'a pu les oublier tout à fait; ces choses arrivent. C'est ainsi que, dans la Nuit de Walpurgis, les chœurs des démons et des damnés, l'orchestre surtout, rappellent invinciblement la *Damnation :* et, pareillement, certaine phrase plaintive du hautbois, au début de la mort de Marguerite, ressemble de bien près à la phrase qui, chantée par le même instrument, ouvre le cinquième acte de *Faust*... Mais j'oublie que *Mefistofele* est une œuvre vieille de près d'un quart de siècle, connue de tout le monde, sauf des Parisiens. Tout ce que je voulais dire, c'est qu'à son heure, cette œuvre a été en réel progrès sur la musique italienne contemporaine. *Aïda*, *Mefistofele*, *Gioconda*, sont les points de départ de la renaissance musicale italienne qui devait aboutir à *Falstaff*, et ne faisait certes pas prévoir les insipides productions de M. Mascagni.

Une représentation à Monte-Carlo ne saurait se passer sans étoiles. Première étoile, Mme de Nuovina, qui n'eut pas, à Paris, le succès qu'elle méritait, et souffrit un peu de la chute de *Kassya;* elle a de la chaleur, avec quelque excès parfois et aussi un peu de convention; mais la voix est pure et solide ; elle a eu, dans la prison, en retrouvant Faust, un élan tout à fait émouvant. Deuxième étoile, M. Gibert ; vous connaissez le créateur d'*Esclarmonde;* la voix est moindre, mais l'ardeur est pareille. Troisième étoile, M. Gresse... cette fois, allez-vous dire, « c'est bien une lune tout entière!... »

...Le soleil a reparu ce matin, et l'on annonce, pour la fin du mois, le concert de M. de Lara. Enfin!

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Notes de l'étranger.

En Suisse, à Zurich, dans les salons de l'*Hôtel Baur au lac*, quatre œuvres de Boëcklin sont actuellement exposées par les soins de la société dissidente le *Künstlerhaus*. Le fait mérite d'être signalé, si l'on songe que les Boëcklin sont rarissimes et que les critiques d'art allemands ont coutume de les comparer en les égalant volontiers aux toiles les plus admirables de Puvis de Chavannes. En réalité, le seul point de rapport est que les unes comme les autres sont d'un idéalisme absolu; mais tandis que Puvis de Chavannes préfère les contrées du Rêve et ne « met point de mystères dans le bleu », selon la phrase fameuse; Boëcklin, au contraire, surcharge ses créations de symboles et de philosophies d'une extraordinaire difficulté, sans craindre, à l'occasion, les détails du réalisme le plus franc. Les quatre œuvres exposées sont la *Nuit*, les *Ruines de la forteresse*, la *Méduse* et la *Madeleine repentante*. « La Nuit, raconte un critique d'art, laissant tomber des pavots d'une corne d'abondance est grandiose, l'effet produit devient surprenant. La tête de la Méduse est un essai de sculpture polychrome, que Boëcklin a exécuté, de concert avec son gendre. Ces œuvres valent la peine d'un voyage à Zurich; elles sont vraiment extraordinaires. » Depuis des années, afin d'échapper aux exigences, qu'il jugeait vexatoires, de l'impôt progressif, Boëcklin s'est retiré à Florence. Ses loisirs sont consacrés à l'étude des ballons dirigeables.

Dans un périodique d'avant-garde, la *Free Review* (1er mars), nous trouvons de piquants détails sur la nécessité d'établir une censure morale à toutes les manifestations de l'art et de l'intelligence.

« L'attention de M. Gladstone, écrit M. Percy Russel, dans la préface de la sixième édition de son *Parfait Manuel des auteurs*, fut attirée sur ma thèse favorite, que la moralité publique progresserait infiniment si tous les directeurs de journaux respectables se liguaient dans le but commun de ne rien admettre dans leurs colonnes, qui, de près ou de loin, fût *contra bonos mores*. » Et M. Russel, développant sa théorie, propose que le public soit strictement sanglé dans « un corset de moralité » (*sic*), dont le modèle serait établi par une commission de personnages ayant le monopole d'interpréter et d'appliquer les institutions sociales et religieuses.

Le *New Review* (1er mars) : dans un article très documenté sur le *Cycle* par M. Starley, donne cette description des premières bicyclettes connues en Angleterre : « Sans remonter au déluge, il y a vingt-cinq ans à peine que les premiers vélocipèdes furent importés de Paris en Angleterre. C'étaient des *Dandy-horses* perfectionnés, construits dans le même style et avec les mêmes matériaux, ou peu s'en fallait que les voitures ordinaires. Les roues étaient identiques à celles des calèches, seulement plus petites; de même pour les ressorts; une simple barre réunissait les deux roues, et un timon presque vertical fixé au moyeu de la première par une fourchette également verticale servait à conduire. On ne pouvait guère obtenir une allure supérieure au pas, mais ce mode de locomotion ne laissait point que d'être agréable dans sa lenteur glissante. » Puis, étape à étape, M. Starley étudie, en parfaite connaissance de cause, « les multiples avatars qu'a subis ce vélocipède de bois informe avant de devenir la bicyclette d'acier, pesant vingt livres à peine et couvrant trente milles à l'heure. Il raconte comment le fer a remplacé le bois, comment la roue de devant s'est d'abord indéfiniment agrandie au préjudice de celle de derrière, comment, avec plus de raison, l'équilibre fut ensuite rétabli. M. Starley termine par une apologie d'homme convaincu prêchant pour sa paroisse. Décidément l'avenir est à la bicyclette. Le Vatican ne vient-il pas de l'autoriser aux prêtres de campagne? Il ne reste plus qu'à inventer pour les dames un costume rationnel, de silhouette élégante. Un grand éditeur parisien se plaignait naguère du tort que faisait la bicyclette à la vente des romans. Que sera-ce dans vingt ans? M. Stanley le dit en propres termes : « Chaque jour le cyclisme gagne du terrain, et il n'est point de pays qui après l'avoir adopté y renonce jamais. »

E. T.

UN OUVRAGE SUR L'ARCHITECTURE

C'est un très bon livre, très précis et fortement documenté, que le livre de M. Raoul Rosières sur l'*Évolution de l'architecture en France*. Je ne lui adresserai qu'un seul reproche, celui d'être un peu bref, d'embrasser en un trop court espace une matière aussi considérable que celle qu'il étudie : — les différentes formes architecturales qui ont pris naissance et se sont développées chez nous depuis la conquête romaine jusqu'à ce présent siècle. Il y a tel sujet, par exemple l'épanouissement de l'architecture *gothique*, d'ailleurs fort ingénieusement traité par M. Rosières, mais sur lequel il nous aurait plu trouver des développements plus étendus, fût-ce aux dépens de tel autre, moins original et moins suggestif. C'est ainsi que l'auteur assigne trois causes maîtresses à la floraison spontanée de cet art admirable : la foi religieuse, l'orgueil bourgeois et l'émulation des villes entre elles. Très justement il observe que cette première cause, la *foi religieuse*, si importante qu'elle ait été en fait, et si exclusive de toute autre qu'elle apparaisse aux gens mal informés, n'a point été « le facteur décisif de cet incomparable mouvement ». Voilà certes un point de vue d'un intérêt capital, sur lequel nous aurions aimé qu'il insistât davantage, qu'il nous offrît non point une *synthèse*, mais une *analyse* critique. Le cadre de son livre ne le lui a pas permis. Même regret pour le chapitre qui traite de l'*avenir de l'architecture*. M. Raoul Rosières se contente de procéder par élimination, et d'indiquer ce que *ne sera pas* l'art de demain, jugeant impossible de prévoir ce qu'il sera. Si timides que soient ses conclusions, elles valent qu'on s'y arrête, comme à l'ensemble de l'ouvrage, lequel présente avant tout ce mérite d'être excellemment ordonné et construit.

P. F.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

Nous donnerons désormais chaque semaine, dans la *Revue*, la liste des principaux articles parus dans les journaux quotidiens. Articles politiques, chroniques littéraires, interviews, etc., tout ce qui nous paraîtra avoir quelque intérêt sera noté ici, avec, lorsqu'il le faudra, un court extrait ou un commentaire de deux lignes.

Un journal se perd, une revue se conserve. Non seulement nos listes donneront une idée d'ensemble du mouvement hebdomadaire de la presse française, mais encore elles permettront aux personnes désirant retrouver un article intéressant, dont elles auront oublié la date ou le lieu de publication, de mettre la main sur l'objet de leur recherche sans perte de temps.

Libre Parole du vendredi 1er mars. — Edmond de Goncourt, par Edouard Drumont. Insiste surtout sur l'œuvre historique des Goncourt.

Petit Temps du 2 mars. — Reproduit une lettre publiée dans le *Messager d'Athènes* sur l'état actuel du Parthénon par M. Troump, architecte, de la Société des architectes des Bouches-du-Rhône, membre de la commission instituée par le gouvernement hellénique pour l'examen du Parthénon.

Journal des Débats, samedi matin 2 mars. — Les sociétés de secours mutuels. Analyse, par M. Léon Say, des rapports présentés à la Chambre par M. Audiffred, député de la Loire.

Gaulois, samedi 2 mars. — Custozza, par Georges Thiébault. La France en face de l'Italie, à propos de la mort de l'archiduc Albert.

Journal du samedi 2 mars. — Compte rendu du banquet des Goncourt avec les principaux discours prononcés.

Intransigeant du samedi 2 mars. — Les millions de la Duchesse, par Henri Rochefort. Le général Boulanger se serait écrié plusieurs fois devant M. Rochefort : « Ces réactionnaires sont fous! Ne s'imaginent-ils pas que j'ai travaillé pour eux? »

Petit Temps du 3 mars. — Résumé d'un article du comte Nigra publié dans la *Nuova Antologia* et la *Bibliothèque universelle* de Lausanne sur le rôle de l'Italie pendant la guerre de 1870. Conclut que l'Italie ne pouvait pas intervenir.

Éclair du dimanche 3 mars. — La Santé du Soldat. Enquête faite à Dijon par le général de Négrier. Rapport du général. Conversation avec M. Mougeot, député. Punitions disciplinaires infligées. Détails nombreux sur le duel Harry Alis-Le Châtelier. Motifs de la rencontre. Personnalité des deux adversaires.

Petite République du lundi 4 mars. — Leur décentralisation, par M. Brousse, conseiller municipal de Paris. Examen du problème décentralisateur au point de vue du socialisme scientifique.

« A la périphérie, le laboratoire local, la commune émancipée, l'organe de la libre expérimentation des nouveautés, le filtre où passent seulement les éléments de l'idée nouvelle qui viennent de faire leurs preuves. Au centre, confier aux plus habiles, recrutés sur l'ensemble du personnel du pays ainsi cultivé, l'organe de l'administration des idées générales admises. »

Univers du lundi 4 mars. — Reproduction d'un article publié par l'*Indépendance Bretonne*, sous la signature de M. Le Provost de Launay, relatif au Comité des douze.

Figaro du lundi 4 mars. — Lettre de M. Arthur Meyer donnant des renseignements sur les fonds versés à la caisse boulangiste et sur le rôle du comte Dillon dans l'emploi de ces fonds.

Journal des Débats du lundi soir 4 mars. — Le projet de M. Leydet, inspiré par de bonnes intentions, mais peu pratique, à cause des rivalités locales et des amours-propres de clocher.

Temps du mardi 5 mars. — Décentralisation. A propos du projet de M. Leydet remaniant les circonscriptions départementales; approuve ce projet; trouve les départements actuels trop nombreux; désire une reconstitution des régions sur une base historique et économique. Lettre d'Allemagne. Le christianisme social dans la religion évangélique.

Journal des Débats du mardi matin 5 mars. — Le projet sur les grèves, à propos du projet de loi déposé par le garde des sceaux, sur le bureau du Sénat, interdisant les coalitions et les grèves dans les services publics. Approuve le projet.

Figaro du mardi 5 mars. — La *Politique coloniale*, par M. de Vogüé. Croit que la politique coloniale sera l'honneur de la troisième république. Craint que certains procédés et certaines excitations ne soulèvent l'opinion publique contre cette politique et n'aboutissent à l'abandon de cet empire.

Journal des Débats du mardi soir, 5 mars. — Lettre d'Angleterre sur le Conseil de comté de Londres. Chronique de M. Le Braz sur M. Luzel, poète en langue bretonne.

Temps du mercredi 6 mars. — Une situation qui se tend. Tendances que montre l'extrême droite agrarienne et piétiste du Reichstag allemand et du Landtag prussien, à passer à l'opposition contre le gouvernement.

Lettre de Belgique analysant le nouveau projet de loi déposé par le gouvernement, relatif à l'électorat communal. Conditions principales. Trente ans d'âge et trois ans de domicile dans la commune. Vote plural à une, deux trois et quatre voix, selon le cens, les charges de famille et le degré d'instruction.

Une lettre de Lassalle, écrite en 1863, à sa sœur, au lendemain de sa comparution devant la cour suprême, où il avait été déféré pour avoir fondé l'association générale des travailleurs allemands.

Journal des Débats du mercredi matin 6 mars. — Souvenirs diplomatiques de M. Nigra. Article de M. Francis Charmes. Lettre extraite du *Times* dénonçant les prétendues intrigues de la France contre l'Angleterre dans la vallée du Haut-Nil.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 32205. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11 — 4e SÉRIE. — TOME III — 16 MARS 1895

LA POLITIQUE

Pétition d'un électeur qu'on empêche de voter.

Messieurs les Sénateurs,
Messieurs les Députés,

Je vis dans mon village, loin de ce Paris où se trouvent, dit-on, toutes les lumières de la France. Je ne suis ni électeur influent, ni conseiller municipal, ni fonctionnaire, ni candidat; je ne suis rien, pas même cabaretier. Vous voyez, Messieurs, que mon opinion a peu de poids. Aussi n'eussé-je jamais eu cette hardiesse de m'adresser à vous si, voyageant de droite et de gauche pour mes affaires, je n'eusse par centaines rencontré des gens qui pensent comme moi et prétendent qu'il est grand temps qu'on s'occupe de la réforme électorale.

Vous pouvez dire, Messieurs, que vous vous en occupez tous les huit ou dix ans. C'est le scrutin de liste que vous remplacez par le scrutin d'arrondissement, à moins que ce ne soit le scrutin d'arrondissement par le scrutin de liste. Vous me rappelez, sauf votre respect, celui-là qui, ayant pendant trois mois boutonné son habit du côté gauche, le boutonne du côté droit pendant les trois mois suivants. C'est d'une bonne économie, et pour faire durer l'habit plus longtemps. Mais tout s'use en ce monde, même les meilleurs expédients : il faut, un jour ou l'autre, se vêtir de neuf. Je crois, pour moi, que ce jour-là est venu.

Scrutin d'arrondissement ou scrutin de liste, c'est blanc bonnet ou bonnet blanc. La moitié plus un nomme toujours les sénateurs, députés, conseillers municipaux; la moitié moins un se tourne les pouces. Ceux de la majorité trouvent le système excellent; ceux de la minorité, dont je suis quelquefois, sont moins satisfaits. Remplacez un mode de scrutin par l'autre : vous n'aurez rien fait tant que la moitié plus un sera comptée pour tout, la moitié moins un pour zéro. Je sais que mon opinion ne sera pas représentée : si je vote, c'est comme si je ne votais pas, et voilà précisément ce dont je me plains.

Quand je m'adresse à vous Sénateurs, à vous Députés, à vous dont le premier devoir est de faire des lois équitables, quand je vous dis qu'on m'empêche de voter, je m'entends et vous m'entendez aussi. Sans doute, la salle de vote s'ouvre pour moi comme pour tout le monde; sans doute, je peux jeter un morceau de papier dans la boîte électorale. En apparence, on ne m'empêche pas de voter : on m'empêche en réalité, puisqu'on m'ôte tout moyen de faire que l'opinion que je crois vraie soit représentée et défendue. A quoi bon exercer mon droit, si mon droit est caduc? A quoi bon écrire un nom sur mon bulletin de vote, si ce nom doit être comme s'il n'était pas? Malgré moi, je me désintéresse des élections, je boude, je reste chez moi, et je dis que le suffrage universel tel que nous le pratiquons n'est qu'un trompe-l'œil.

*
* *

Excusez-moi, Messieurs, si je m'anime : c'est qu'il ne s'agit pas seulement de moi, ni de mon voisin, ni d'une opinion, ni d'un parti : il s'agit de savoir si nous voulons que les assemblées élues représentent exactement la moyenne de l'opinion, si nous voulons

que la démocratie soit une vérité ou une étiquette.

Voyez ce qui se passe dans mon village. Nous sommes 500 électeurs à peu près, 300 d'une opinion, 200 d'une autre. La commune est administrée par un conseil de 10 membres. Que voudrait l'équité, le bon sens? Que les deux opinions soient représentées dans l'assemblée municipale en raison de leur importance; que le parti le plus nombreux nomme 6 conseillers et que le parti le moins nombreux en nomme 4. Ainsi, le conseil serait une image en petit de la commune, la majorité déciderait des affaires, mais la minorité pourrait les discuter: il y aurait des concessions réciproques, des transactions. La loi électorale en dispose autrement : 300 électeurs nomment la totalité du conseil municipal; les 200 autres n'ont aucun représentant de leurs idées et de leurs intérêts. Alors qu'arrive-t-il?

Eh! Messieurs, il arrive ce qu'on pouvait prévoir. La minorité, n'ayant aucun rôle à jouer, se console par une opposition de parti pris et critique indistinctement tous les actes de la majorité. Celle-ci, de son côté, s'irrite de se voir sans cesse attaquée : par une pente naturelle, elle est amenée un jour ou l'autre à opprimer ses adversaires. Enseignement primaire, assistance publique, réception d'une rue, vote des centimes additionnels, tout est matière à conflit. Le village est divisé en deux camps, comme au temps des blancs et des bleus. Le lendemain d'une élection, il n'y a plus ni amis ni voisins : il n'y a que des vainqueurs et des vaincus.

Et ce qui est vrai de mon village est vrai des villages qui nous entourent, de la ville voisine, du département, de la France entière. Partout notre absurde système électoral porte ses fruits. Des groupes considérables d'électeurs sont privés de toute représentation : parmi eux se recrutent les indifférents, les abstentionnistes, dont le nombre augmente à chaque élection.

*
* *

Je vous supplie, Messieurs, d'y réfléchir : la chose en vaut la peine. Élus du suffrage universel, vous représentez à peu près la moitié du pays. Que représentera donc la majorité, c'est-à-dire la moitié plus un du Parlement, cette majorité qui fait les lois, cette majorité maîtresse des destinées de la patrie? Elle représentera la moitié de la moitié, ou le quart des électeurs. Ceci, Messieurs, n'est pas de la politique : c'est de l'arithmétique, et nous sommes tous capables d'en raisonner. Les chiffres parlent plus haut que vous et moi. Avec le système de la moitié plus un, nous aboutissons à ce paradoxe qu'au nom du principe des majorités c'est une minorité qui gouverne.

On me dit qu'il s'est établi en Suisse un moyen de contrôler les décisions des assemblées élues : c'est le « referendum ». Certaines lois sont soumises à l'approbation du peuple. Si, comme il arrive assez souvent, la majorité des assemblées ayant dit oui, la majorité des électeurs dit non, c'est la preuve que l'opinion moyenne des assemblées ne répond pas à l'opinion moyenne du pays.

Vous allez, Messieurs, discuter le scrutin de liste: excellente occasion pour vous occuper de la représentation proportionnelle. La question n'est pas si neuve qu'elle en a l'air. J'ai pour voisin un philosophe qui a sur les planches de sa bibliothèque beaucoup de livres traitant de la réforme électorale : il cite Stuart Mill, Prévost-Paradol, Naville, Bluntschli, Laveleye. Pour moi, je vous l'ai dit, je vis dans mon village et ne connais point ces gens-là. Mais vous devez les connaître, vous législateurs; vous avez sans doute lu leurs ouvrages, médité leurs doctrines : vous saurez y prendre ce qui répond à nos besoins et à nos mœurs,

La Suisse, dont je parlais tout à l'heure, a fait, paraît-il, des applications heureuses de la représentation proportionnelle. On m'a fait lire récemment la loi électorale du canton de Genève : cette loi est très simple; le premier élève venu de nos écoles primaires la comprendrait. Le vote a lieu au scrutin de liste : les sièges sont répartis entre les différentes listes proportionnellement au nombre des suffrages obtenus par chacune d'elles. C'est un calcul qui n'est pas bien malin : je vous assure que les gens de mon village, qui ne sont ni plus intelligents que d'autres, ni plus sots, s'en tireraient sans difficulté.

Voilà, Messieurs, une réforme pratique, une réforme possible.

On me dit que vous ne trouverez pas le temps d'étudier une si grosse question, que vous êtes en retard pour voter le budget, et que vous tenez en réserve deux ou trois de ces interpellations qui sont plus faites pour passionner une grande assemblée qu'une discussion sur la loi électorale. Les gens qui parlent ainsi sont évidemment malintentionnés, et je n'ai aucune foi en leurs propos. Vous estimerez, j'en suis convaincu, Messieurs, que ce serait peu changer les choses que remplacer le scrutin d'arrondissement par le scrutin de liste; vous voudrez faire une réforme plus sérieuse, et vous inscrirez à votre ordre du jour la représentation proportionnelle si l'on vous montre qu'elle est la vérité et la justice.

Je suis avec respect, etc.

JACQUES BONHOMME.

Pour copie conforme :

PAUL LAFFITTE.

MADAGASCAR SOUS LA RESTAURATION

La prise de possession de Madagascar par la France, au regard des puissances européennes, remonte à plus de deux siècles et demi et, dans ce long intervalle, l'histoire de nos efforts pour faire valoir nos droits présente une grande variété d'épisodes : les uns sont glorieux, les autres pitoyables, et il en est qui ne présentent qu'un intérêt romanesque (1).

Une période sur laquelle on s'appesantit le moins d'ordinaire est celle qui correspond à l'histoire du gouvernement de la Restauration. Si elle ne fournit aucune page éclatante à notre histoire nationale, si même elle est attristée, vers la fin par un pénible échec, elle n'en est pas moins essentielle entre toutes à bien connaître, car on y trouve les origines de toutes les difficultés qui nous ont été créées avec une persévérance qui ne laisse plus d'autre recours que la force (2).

I

La domination française à Madagascar, représentée par un certain nombre de factoreries sur la côte orientale, fut emportée pendant les guerres du premier Empire, en février 1811, par un contre-coup de la chute de l'île de France aux mains des Anglais. Les établissements français étaient, en effet, administrés depuis sept ans par un agent commercial qui tenait sa délégation du gouverneur de cette île, le général Decaen. Cet agent, nommé Sylvain Roux, s'était installé, d'abord à Foulepointe, puis à Tamatave. Cette dernière résidence lui ayant attiré des difficultés de voisinage avec le chef d'Ivondroun, il avait installé à la place un de ses protégés, Fiche, mulâtre de l'île de France. Un frère utérin de Fiche, Jean-René, était attaché à Roux comme interprète; il resta lors de la capitulation et se proclama chef de Tamatave. Deux ans après, Fiche et Jean-René, qui ne se sentaient pas trop assurés dans leur souveraineté de hasard, demandaient la protection du gouverneur anglais de l'île de France, devenue Maurice, sir Robert Farquhar.

Sir Robert avait encore trop à faire pour s'engager dans l'intervention qui lui était proposée, mais il commença à tourner ses visées vers Madagascar et, dès qu'il fut assuré que les traités le garantissaient contre l'évacuation de Maurice, il mit la main sur un point convoité de la côte orientale de Madagascar. En décembre 1815, une expédition envoyée par lui prenait possession de Port-Louquez, un peu au sud de la baie de Diego-Suarez. Les colons qu'il avait envoyés ne tardèrent pas à se rendre insupportables aux naturels du pays et finirent par être à peu près tous massacrés.

En ce temps-là, justement, le gouvernement de la Restauration, qui avait perdu l'île de France et n'avait sauvé Bourbon qu'à grand'peine, songeait à chercher une compensation du côté de Madagascar et le gouverneur de Bourbon avait déjà des instructions confidentielles en ce sens, lorsqu'il reçut, à la fin de mai 1816, de son collègue anglais de Maurice, une communication des plus extraordinaires dont voici le paragraphe le plus saillant :

> Par une dépêche des ministres de Sa Majesté, en date du 2 novembre 1815, il m'est ordonné de regarder l'île de Madagascar comme ayant été cédée à la Grande-Bretagne, sous la dénomination générale de dépendances de l'île de France. Il m'est également enjoint de maintenir et de réserver, pour l'Angleterre, l'exercice exclusif de tous les droits dont la France jouissait autrefois.

Sir R. Farquhar voulait bien ajouter que la colonie de Bourbon pourrait, si elle en avait bien besoin, demander au gouvernement de Maurice des permissions spéciales pour commercer avec « certains points de Madagascar ». Le gouverneur de Bourbon protesta; on en référa aux cabinets respectifs; devant les réclamations de la France, Saint-James glissa sur la dépêche impérative du 2 novembre 1815, avoua qu'il y avait méprise et que « Madagascar ne faisait pas partie des établissements cédés par la France à la Grande-Bretagne, par le traité de Paris, sous la dénomination générale de dépendances de l'île de France ». C'était d'autant plus vraisemblable que le traité spécifiait ces dépendances en disant : « Nom-

(1) La partie archéologique, en quelque sorte, du sujet a été traitée plus d'une fois avec méthode d'après les relations anciennes : les aventures de Pronis et de Flacourt notamment au XVIIe siècle, celles du comte de Maudave et de Beniowsky au XVIIIe, sont partout racontées, appréciées et ont même fourni de nos jours la matière d'études spéciales. M. Pouget de Saint-André a donné un *Madagascar sous Louis XV* comme une réplique au livre apprécié de M. Pauliat sur *Madagascar sous Louis XIV*.

D'autre part, les événements des douze dernières années n'ont guère cessé de tenir l'attention publique en éveil : les nombreux ouvrages publiés récemment sur la grande île africaine rivalisent pour en faire l'exposé détaillé et citent les principaux documents qui s'y rapportent.

(2) Pour ne pas surcharger cet essai de renvois aux sources, indiquons, entre beaucoup d'autres, celles où il a été le plus abondamment puisé : *Précis sur les établissements français à Madagascar*, imprimé par ordre de l'amiral Duperré, ministre de la marine; Paris, Imprimerie royale, 1836, in-8°. — Notice sur Madagascar, par Eug. de Froberville, en tête de *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, par Leguevel de Lacombe; Paris, Desessart, 1840, 2 vol. in-8° et atlas. (La notice importe surtout; l'ouvrage de Leguevel fait trop souvent une part à l'imagination pour que l'autorité de l'ensemble n'en demeure pas atteinte.) — *Histoire de l'établissement français de Madagascar pendant la Restauration*, par L. Carayon; Paris, Gide, 1845, in-8°. — *Documents* sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar, recueillis et rédigés par M. Guillain; Paris, Imprimerie royale, 1845, in-8°

mément Rodrigues et les Seychelles. » Madagascar eût été un morceau moins négligeable.

Les deux gouverneurs reçurent avis de l'interprétation intervenue; celui de Bourbon s'empressa naturellement de s'en prévaloir; mais celui de Maurice ne se tint pas pour battu. Du moment que l'Angleterre ne devait plus revendiquer « l'exercice exclusif de tous les droits dont la France jouissait autrefois », c'est que la France n'en avait jamais eu : le territoire de Madagascar ne pouvait être considéré que comme la propriété des naturels, et les deux colonies, également étrangères, ne pouvaient que commercer avec eux sur le pied d'égalité.

Sir R. Farquhar ne s'était d'ailleurs pas laissé arrêter par ces négociations et n'avait rien négligé pour mettre le temps à profit. Sa déconvenue de Port-Louquez l'avait convaincu de la nécessité de se créer avant de rien entreprendre des intelligences parmi les autorités indigènes. Il tâtonna d'abord. Il dépêcha son aide de camp, le capitaine Lesage, auprès des chefs de la côte orientale; il envoya une ambassade avec des présents à Tsimaloune, roi des Sakalaves du Nord, désigné par la plupart des naturels comme le potentat le plus révéré de l'île. Tsimaloune se montra touché et envoya un agent à Maurice, mais plutôt pour se renseigner lui-même que pour traiter d'une alliance. Les choses n'avançaient donc guère, lorsque l'entreprenant gouverneur eut une illumination soudaine. Le grand juge de Maurice avait remarqué, dans les procès qui lui étaient soumis, que la plupart des esclaves amenés à Maurice étaient fournis par le grand chef d'une région montagneuse, qui paraissait fort redouté, Radama, roi des Hovas. Le magistrat transmit ses observations au gouverneur, qui fut aussitôt possédé du désir d'entrer en relations avec ce guerrier mystérieux, jugeant d'ailleurs que le mobile philanthropique de l'extinction de l'esclavage colorerait à souhait l'ingérence anglaise. Il se trouva à Port-Louis pour se charger de la mission un ancien traitant, Chardenoux, qui avait eu d'assez bons rapports avec Radama.

Chardenoux n'insista pas sur l'abolition de la traite des esclaves, peu séduisante à première vue pour le monarque hova, mais, comme premier gage d'amitié, il se fit confier deux jeunes frères de Radama, qu'il ramena à Maurice, en septembre 1816, pour y compléter leur éducation. Avant la fin de la même année, le capitaine Lesage repartit comme envoyé extraordinaire, porteur de riches présents, avec une suite composée d'un médecin, d'un interprète, de quelques artisans habiles et d'une trentaine de soldats, dont il devait oublier quelques-uns au retour pour servir d'instructeurs aux nouveaux alliés. Le 14 janvier 1817, Lesage échangeait avec Radama le serment du sang; le 4 février, il arrêtait avec lui les bases d'un traité secret, et le lendemain il prenait congé.

Les effets ne tardèrent pas à se produire. Farquhar avait un prétexte tout trouvé pour députer une troisième ambassade à Radama; c'était l'urgence de lui renvoyer ses frères. Ces jeunes princes avaient fait des progrès prodigieux; huit ou neuf mois au plus leur avaient suffi pour s'initier à la civilisation européenne ou créole. Il est vrai qu'on leur avait donné un précepteur particulièrement expéditif, le sergent James Hastie, qui s'était fait remarquer du gouverneur dans un incendie désastreux à Port-Louis et qui, depuis lors, remplissait les missions de confiance les plus variées. Hastie s'embarqua avec ses élèves et un nouvel envoyé, Pye, qui succédait officiellement à Lesage, à bord de la frégate le *Phaéton*. Or, admirez le hasard : au moment juste où le *Phaéton* arrivait en vue des côtes, Radama apparaissait à la tête de 25 000 hommes sur les confins du territoire des Bétanimènes et menaçait brusquement, sans qu'aucun conflit se fût produit, sans déclaration de guerre, d'envahir Ivondroun et Tamatave, les petits États de Fiche et de Jean-René. Pye, en débarquant, interposa ses bons offices et, par pure obligeance, pour tirer les deux frères des serres de l'oiseau de proie, il se chargea, avec son secrétaire Brady, de rédiger et de faire accepter un traité dont une stipulation avait seule de l'importance, celle par laquelle Jean-René reconnaissait la suzeraineté de Radama. La griffe du léopard y était, et les Anglais pouvaient se flatter d'être désormais chez eux dans un des ports principaux de la côte orientale.

Pendant que cette comédie se dénouait sur le littoral, Hastie s'occupait sans perdre de temps de monter à Tananarive où il parvint, le 16 août, au moment même où Radama rentrait dans sa capitale. Hastie avait à mettre sous les yeux du roi des présents variés. Radama apprécia surtout deux chevaux de sang, qui n'avaient pas été un médiocre *impedimentum* depuis leur débarquement, et plus encore peut-être une pendule qui le plongea dans le ravissement. Hastie fut traité en grand ami; la journée se passa en accolades et en festins; puis, brusquement, à une heure avancée de la nuit, s'offensant on ne sait de quoi, Radama bannit Hastie de sa présence. Le sergent se garda bien de quitter le pays, il s'occupa au contraire d'acquérir des appuis, et la bouderie ne dura que huit jours. Au bout de deux mois de négociations, le 17 octobre, Hastie obtenait la signature du roi au bas du traité qu'il avait apporté et qui, à titre de compensation au préjudice que devait causer au monarque indigène l'interdiction de l'envoi des esclaves aux Mascareignes, lui allouait une indemnité de mille piastres or, mille piastres ar-

gent, avec un complément plus considérable en nature, principalement composé d'armes, de munitions et d'uniformes anglais de tout genre. Tous ces tributs avaient été nécessaires pour achever la tentation de Radama, mais ce qui n'avait peut-être pas une moindre part à sa décision, ce qui, en tout cas, était plus gros de conséquences, c'est que le gouvernement britannique donnait au chef de peuplade avec qui il avait noué ces relations le titre de « roi de Madagascar et de ses dépendances ».

Qu'était-ce donc que ces Hovas, à peine soupçonnés dans l'histoire de nos relations antérieures ou de celles des Européens avec Madagascar et qui, à peine découverts par les Anglais de Maurice, se voyaient attribuer par eux une si grosse place dans le monde? Leurs antécédents ne sont pas très aisés à établir avec précision. Renfermés dans un district montagneux de l'intérieur, ils n'avaient pas eu, comme diverses populations des côtes, des témoins européens de leur vie dans les siècles précédents. On sait qu'ils sont de race malaise, qu'ils se livraient à l'élevage du bétail et étaient assez industrieux, mais qu'ils n'avaient que peu de débouchés et par l'entremise des habitants du littoral, auxquels ils payaient tribut; que, les esclaves ayant été l'objet de demandes plus avantageuses, ils s'étaient progressivement habitués, pour s'en procurer, à des incursions constantes chez leurs voisins. L'histoire des anciennes dynasties du pays d'Ankova n'est pas un sujet de recherches interdit à l'érudition; mais il nous suffit de savoir que le père de Radama, Andrianampouine, héritier de trois ou quatre chefs de petits clans, avait fait sur les Betsiléos la conquête du pays d'Imerne (qu'on a longtemps travesti en Emirne) et fixé sa capitale à Tananarive. Il avait pris aussi vers le nord des morceaux de territoire aux Antsianaes. Après chacune de ces expéditions, les vainqueurs rentraient sur les hauteurs, dans des villages mis à l'abri des représailles par des palissades et des fossés, ramenant le plus grand nombre possible de prisonniers, sauf à se débarrasser par les moyens les plus expéditifs des non-valeurs.

Andrianampouine mourut en 1810, âgé d'environ 65 ans, après un règne d'un quart de siècle à peu près. Celui de ses fils qui allait lui succéder, Radama, guerroyait à ce moment-là dans l'Ankaye, sur le versant oriental du massif, contre les Bezanozanes, qu'il ne tarda pas d'ailleurs à soumettre complètement après avoir pris possession du pouvoir. Les historiens les plus favorables à Radama ne parlent que d'un frère aîné qui, après avoir commandé en chef contre les Betsiléos, avait été mis à mort par l'ordre de son père pour avoir conspiré contre lui. Il semble exact que Radama, à peine âgé de dix-huit ans, était le second fils de la dernière femme d'Andrianampouine; mais il y en avait bien d'autres d'un premier lit, peut-être même de plusieurs lits, qui élevèrent des prétentions et menacèrent de troubler le nouveau règne. Radama y mit ordre, suivant des témoignages contemporains, « en faisant un carnage horrible de toute sa famille ».

II

Aussitôt que le gouvernement français eut été mis au courant des prétentions élevées par sir R. Farquhar au nom de l'Angleterre et qu'il en eut obtenu le désaveu, il se préoccupa de Madagascar, d'autant plus que la perte de l'île de France faisait sentir le besoin d'un nouveau port de relâche et de ravitaillement dans l'océan Indien. En 1817, le ministre de la marine, Du Bouchage, envoyait en mission sur la côte orientale M. Forestier, qui recommanda l'occupation de l'île Sainte-Marie, à compléter ensuite par celle de Tintingue et de la Pointe-à-Larrée. L'année suivante, l'ancien agent Sylvain Roux, envoyé dans les mêmes parages sur la flûte le *Golo* commandée par le baron de Mackau, visita d'abord Tamatave pour sonder son ancien interprète Jean-René. Celui-ci, devenu depuis peu vassal des Hovas et peu désireux de s'attirer de nouvelles complications, refusa de s'engager à recevoir une garnison française. Roux se rabattit donc à son tour sur le projet d'établissement à Sainte-Marie; mais, en rentrant en France, il ramena pour les présenter comme un gage des bons sentiments qui subsistaient dans l'île à notre égard, deux jeunes gens, Berora, fils de Fiche, et Manditsara, dernier enfant du chef de Tintingue, Tsifanin.

De son côté, le gouverneur de Bourbon, invité à concourir aux vues du gouvernement, jeta les yeux sur deux hommes de valeur. L'un d'eux était un jeune Marseillais, Fortuné Albrand; après avoir passé par l'École normale supérieure et celle des langues orientales vivantes, il s'était fait nommer professeur de rhétorique au collège royal de la colonie et était attaché en même temps comme secrétaire à l'un des administrateurs, Desbassayns de Richemont. Il fut d'abord envoyé en exploration à Zanzibar; il conclut que les difficultés, qui pourraient être suscitées à la fois par l'Angleterre et par l'iman de Mascate, risquaient de retarder longtemps la création dans cette île du port projeté, et qu'il serait plus expédient de prendre tout de suite pour objectif la côte malgache. Il reçut lui-même, à peu de temps de là, la mission de reprendre possession, au nom de la France, de Fort-Dauphin. Dans l'intervalle, un officier d'artillerie, Louis Carayon, était dirigé, avec un petit détachement, sur l'île Sainte-Marie pour y garder le drapeau rétabli par le capitaine de frégate de Mackau,

en attendant l'expédition que Sylvain Roux avait fait décider à Paris, mais qui subissait des délais successifs.

Ce n'étaient pas là de grands faits d'armes, mais ils rendaient vigueur à la tradition aux yeux des indigènes de la côte et donnaient un appui moral appréciable aux traitants français ou protégés dont les factoreries étaient encore échelonnées entre Sainte-Marie et Fort-Dauphin, et même au nord de Sainte-Marie. L'efficacité en était d'autant plus réelle, que l'action britannique se trouvait suspendue.

Farquhar, s'étant vu donner tort dans les négociations européennes, n'avait gardé qu'une confiance limitée dans l'avenir de l'alliance contractée par l'entremise d'Hastie. Il se jugeait incompris, et avait résolu d'aller en personne exposer et défendre ses vues auprès du gouvernement britannique, laissant l'intérim au général Hall. Ce militaire ne prenait pas du tout au sérieux les négociations avec les Hovas et, quand Radama lui fit parvenir ses réclamations contre l'inexécution du traité en ce qui touchait les subsides promis en numéraire et en nature, il refusa cavalièrement de s'occuper des plaintes de ce chef sauvage. Quand Farquhar, pensant s'être fait comprendre et désireux de devancer l'expédition française, rentra à Maurice, il trouva donc ses cartes toutes brouillées. Il n'était pas homme à quitter la partie. Il remit en mouvement l'imperturbable Hastie, flanqué cette fois du révérend Jones, de la Société des Missions de Londres, et porteur de nouveaux présents et de pouvoirs, non plus d'un gouverneur de colonie, mais du gouvernement britannique lui-même.

Radama accueillit l'envoyé par les emportements les plus outrageants de sa colère et de son ressentiment. Un *Kabar* (assemblée du peuple) fut même tenu pour répudier toute relation avec une nation de fourbes et son digne agent; on y jura de maintenir l'industrie nationale de l'exportation des esclaves. Hastie essuya tout et laissa passer le torrent. Comme il ne ménageait pas les excuses et qu'il n'était pas venu les mains vides, le roi, que ses présents regardaient seul, finit par se radoucir et se chargea de calmer son peuple. Le 11 octobre, le traité de 1817, augmenté de quelques clauses supplémentaires, était renouvelé.

Il n'est pas inutile de noter qu'à la même époque, le gouverneur de Bourbon Mylius avait eu la pensée de profiter de l'interruption des relations de nos rivaux avec Tananarive pour y diriger une ambassade. Il avait désigné Albrand comme envoyé extraordinaire, Carayon comme commandant de la garde d'honneur destinée à rehausser la mission, et ordonnancé pour les défrayer un mandat de quinze cents piastres. Quand Albrand se présenta à la caisse publique, on lui dit que le gouverneur s'était trompé et n'avait voulu disposer que de quinze cents francs. Malgré le désir des deux amis de n'être fastueux qu'avec économie, force leur était de s'arrêter devant cette reculade déguisée.

Son nouveau traité signé, Hastie s'installa dans l'Imerne avec le titre d'agent général de S. M. Britannique à Madagascar. Venant de faire une expérience peu flatteuse des *Kabars*, il conseilla à Radama une revision sérieuse de la constitution coutumière des Hovas. Le peuple ne devait plus être assemblé pour délibérer ou même pour donner des avis, mais uniquement pour recevoir communication des décisions du roi. L'obligation de tenir conseil avec les grands fut également effacée. Hastie donna en outre ses soins à l'armée, à laquelle il avait laissé depuis trois ans des instructeurs de sa main. Le drapeau britannique et le drapeau hova flottèrent côte à côte à Tananarive.

Quant au révérend Jones, il reçut presque aussitôt l'autorisation d'ouvrir une école. Il ne fut pas question de la prédication du christianisme dont Radama n'avait nulle idée. Le roi, ayant fait construire pour son respectable ami une case confortable, alla lui-même la consacrer suivant ses propres rites. Jones reçut bientôt l'aide du révérend Griffiths et de sa femme, puis de missionnaires envoyés successivement par la Société de Londres avec quelques typographes et un matériel d'imprimerie. Il y eut progressivement un certain nombre d'écoles que Radama se mit à inspecter. L'enseignement n'était pas pour lui porter ombrage, car, ayant l'occasion de donner à des voyageurs moins intéressés des échantillons de leur savoir, les élèves se bornaient à aller écrire au tableau des phrases dans ce goût : « Radama n'a point d'égal parmi les princes. — Il est au-dessus de tous les chefs de l'île et est le maître de tout. — Toute la terre de Madagascar lui appartient, n'appartient qu'à lui seul, etc. »

III

Sylvain Roux avait d'abord reçu la promesse d'être mis en état de prendre la mer en 1819; mais le comte Molé, qui succédait à Du Bouchage à la marine, éprouvant des résistances dans les Chambres pour obtenir les douze cent mille francs jugés nécessaires, avait ajourné. Ce n'est qu'au commencement de 1821 que Roux put prendre, avec le grade de capitaine de vaisseau, le commandement d'une expédition qui comprenait soixante ouvriers militaires, quelques colons et un état-major complet et qui s'embarqua sur la gabare la *Normande* et la goélette la *Bacchante*. Il avait pour instructions : d'assurer la possession du port de Tintingue à la France; de n'y entretenir d'abord qu'un petit poste; de s'établir solidement

dans l'île Sainte-Marie, d'y créer des cultures libres à l'aide des colons militaires et de travailleurs noirs déclarés libres immédiatement, moyennant l'engagement temporaire de leurs services. Les fonds extraordinaires affectés à cet essai se montaient à 700 000 francs, dont 480 000 sur l'exercice 1820 pour frais de premier établissement, 93 000 pour chacune des années 1821 et 1822, 94 000 pour 1823. C'était un plan bien étriqué et dont la réussite était à la merci de la première difficulté. Roux pourtant, aussitôt commissionné, eut l'impatience de partir, dans des conditions qu'il devait savoir déplorables, puisqu'il mettait à la voile en juin, de façon à arriver à la Toussaint, au début de la mauvaise saison. Il ne s'occupa même que plusieurs mois après son débarquement, de créer une installation hospitalière, si bien que son maigre effectif fondit par la mort et la maladie. Il envoya pourtant relever le poste de Fort-Dauphin, en fit rétablir un à Sainte-Luce, reçut notification des résolutions prises le 20 mars 1822 dans un grand *Kabar* à la Pointe-à-Larrée où le peuple besimisarak avait renouvelé son serment d'allégeance au roi de France; douze chefs de la côte, entre autres Tsifanin, de Tintingue, Tsassé, de Foulepointe, se plaçaient aussi de nouveau sous la protection de la France. Quelques mois après, Roux apprenait l'entrée à Foulepointe d'un corps hova.

Depuis le commencement de 1820, Radama avait repris sans discontinuer ses incursions guerrières chez ses voisins. Avant même d'être rentré en rapports avec Hastie, voulant essayer les effets des leçons des instructeurs anglais, il avait envoyé une expédition dans le Ménabé, contre Ramitrah, roi des Sakalaves de l'Ouest, dont le gouvernement hova s'était jusque-là reconnu tributaire. Ce coup de main ayant échoué, l'année suivante, le 24 juin, il entrait en campagne à la tête de son armée : pendant plus de trois mois, les Hovas se livrèrent au pillage dans le Ménabé et eurent des engagements nombreux, mais peu décisifs ; ils furent obligés de rentrer dans l'Imerne, très éprouvés par les fièvres et la famine. Dès le mois de décembre, sous l'inspiration de Hastie, Radama convoquait un *Kabar* général ; il y exposait qu'il ne voulait plus conduire à la guerre une cohue, mais de vrais soldats ; il faisait appel aux enrôlements ; mais il établissait, pour plus de précaution, le service obligatoire, avec des exercices périodiques, instituait la fameuse hiérarchie des *honneurs* et décrétait un code militaire d'après lequel notamment tout soldat convaincu d'abandon de poste serait brûlé vif.

A la fin de mars 1822, il repartait pour éprouver sa nouvelle organisation, entrait dans le Ménabé en passant par le pays Betsiléo, produisait d'abord une certaine terreur par un fait d'armes, l'assaut et la prise de Mondonghi, puis, comme la campagne traînait sans prendre tournure, en brusquait la fin en épousant la princesse Rasalimo, fille de Ramitrah. C'est alors que, rassuré de ce côté, Hastie, dissimulé derrière un commandant hova, Rafaralah, exécutait le coup de main sur Foulepointe. Rafaralah expédiait bientôt à Sainte-Marie une déclaration contestant aux Français le droit de s'établir dans cette île et revendiquant pour son maître la souveraineté totale de Madagascar. Sylvain Roux répondit en contestant à Radama tout droit de s'immiscer dans les relations politiques traditionnelles de la France avec les populations de la côte orientale. Radama, pour esquiver des explications immédiates, fit dire qu'il ne tarderait pas à visiter la contrée et que ce serait une occasion de mieux s'entendre. Cela n'empêcha point les Hovas de parcourir incessamment la côte, tantôt essayant d'induire les chefs betsimisaraks à la trahison envers la France, tantôt procédant à l'égard des indigènes par la menace et la violence.

GUSTAVE ISAMBERT.

(*A suivre.*)

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

« L'AVENIR NATIONAL » DE PEYRAT. — VISITE CHEZ GEORGE SAND — EDMOND ABOUT — UNE LETTRE INÉDITE DE RENAN SUR « LA RELIGION DE JÉSUS ».

Pendant les dernières années du second Empire, George Sand, infidèle au classique et célèbre Nohant, était venue se fixer à Palaiseau. Elle habitait à l'extrémité du bourg, presque dans la campagne, une maison modeste, à laquelle attenait un petit jardin clos de murs. L'horizon avait quelque chose de resserré, d'étouffant. Mme Sand a décrit ce paysage et l'a transformé avec sa magie habituelle dans quelques-uns de ses romans de cette époque, notamment le *Dernier Amour* et *Monsieur Sylvestre*. Nous étions en rapports amicaux depuis plusieurs années, mais seulement par correspondance. Cette liaison intellectuelle avait pris un caractère particulièrement affectueux à dater du mois de mai 1861, où j'avais publié sur son œuvre et son caractère, à propos du grand prix proposé par l'Académie française, une étude étendue et sympathique dans l'*Opinion Nationale*. Elle me sut gré aussi d'avoir fait paraître en feuilleton *les Deux Orages*, un roman de son vieil ami Charles Duvernet, devenu aveugle. George Sand m'écrivait rarement pour son propre compte, elle savait n'en avoir pas besoin. En revanche, j'étais à peu près sûr, chaque fois que son fils Maurice donnait un nouveau roman,

(1) Voir la *Revue* des 2e semestre 1894, p. 609, 646, 718, 769; 1er semestre 1895, p. 3, 71, 140, 200, 262.

de recevoir une lettre de recommandation bien aimable et bien pressante.

J'ai dit à quel point, dans ma jeunesse, les *Lettres d'un Voyageur* avaient agi sur mon imagination. Pour moi et pour quelques-uns de mes camarades, les personnages dont le nom revient si souvent dans ces pages admirables, Rollinat, le Malgache, Everard, semblaient de vieilles connaissances, et Nohant nous paraissait de loin une petite patrie. Comment, malgré cette relation si bonne et si accueillante, n'ai-je pas fait le voyage du Berry? Comment appelé à Nohant, après un autre article, en 1865, ne suis-je point allé me promener sur le chemin des Couperies, aux ruines de Crozant, ou le long de la Gargilesse? Il y a dans notre conduite des choses absurdes, incompréhensibles, et que l'on ne se pardonne pas. Je puis bien ranger mon abstention parmi ces choses-là. Pourquoi aussi, invité à dîner à Palaiseau, n'ai-je fait qu'y passer quelques heures de la journée? Au moins en ai-je gardé un vif et profond souvenir.

Après les compliments qu'elle crut devoir au critique et que j'abrégeai, George Sand me conduisit dans son jardinet. Elle me parut très préoccupée d'un ami, le graveur Manceau, qui l'aidait à supporter cette solitude, et dont la mauvaise santé l'inquiétait vivement. Il était dans sa destinée d'être garde-malade. Après Musset, Chopin; et comme ce dernier, Manceau se mourait de consomption. Sa figure était douce, résignée, bien que dans ses yeux gris passât parfois une légère flamme. Au bout de quelques instants, nous tombâmes dans un profond silence, car ce n'était point une petite affaire que d'entretenir une conversation avec George Sand. Elle écoutait avec attention, vous considérait de son beau regard fixe et vous laissait monologuer à votre aise. On était tenté de se dire : « Elle doit être en ce moment à cent lieues d'ici, en train de composer quelque roman, et mon bavardage l'importune. » Je parvins cependant à la dégourdir un peu et à la réveiller, à force de jeter des noms propres et des historiettes dans l'entretien. Mme Sand se mit alors à me parler très en détail de nos communes relations, prenant chaque nom à part, s'y arrêtant avec complaisance, pelotant, non sans malice, le tiers et le quart; très malicieuse quand elle le voulait, cette illustre bonne femme!

Elle se plaignit de ne plus voir Fromentin, qui « s'était laissé glisser dans un exquis petit pot-au-feu »; puis elle s'informa des Goncourt avec beaucoup d'intérêt, me questionnant sur leurs travaux, sur leur santé; et comme je répondais que je n'étais guère au courant, les deux frères étant assez mystérieux, George Sand reprit avec sa lenteur berrichonne, d'un ton passablement narquois : « Mystérieux? Dites clandestins! »

Cette clandestinité tenait — nous le savons maintenant par le *Journal*, et déjà l'on s'en doutait — à l'état de santé de plus en plus déplorable où se trouvait Jules. Peu de temps après ma visite à Palaiseau, je passai un matin chez les Goncourt. Edmond me reçut, très triste, quoique dissimulant de son mieux la fâcheuse situation de son frère. A la fin, pris d'impatience, il me quitta presque brusquement en me disant : « Excusez-moi, il faut que j'aille le lever. » Il le traitait dès lors en enfant sur lequel on doit veiller avec une sollicitude toute particulière. Une fois, à Saint-Gratien, à l'un des dîners chez la princesse Mathilde, Chesneau dut conduire à la salle à manger Jules de Goncourt, qui ne pouvait plus trouver son chemin.

Le pauvre malade s'éteignit le 20 juin 1870. J'écrivis sur-le-champ quelques lignes de regrets et d'éloges également sincères. Le 10 juillet — six jours après la déclaration de guerre — je reçus la lettre suivante, datée de Bar-sur-Seine :

Cher monsieur,

Réfugié à la campagne, dans ma famille, je reçois seulement ces jours-ci un paquet de journaux, parmi lesquels je trouve votre article. J'en suis tout touché, tout reconnaissant, en même temps qu'un peu consolé, dans ma douleur, de retrouver, cher monsieur, votre nom, dont l'autorité comme critique avait déjà tant fait pour les deux frères, au bas d'une nécrologie si bienveillante, si émue, si sympathique.

Tout à vous tristement.

Je m'en tiens à cette bonne parole, et je veux rester sur cette marque d'amitié.

*
* *

Au mois de janvier 1865, un mauvais procédé d'Edmond About me fit abandonner l'*Opinion Nationale* pendant quelque temps. Je fus parfaitement accueilli à l'*Avenir National* par Alphonse Peyrat, avec lequel mes études sur la question religieuse m'avaient mis en rapport. Pourquoi j'ai quitté l'*Opinion* et comment, après un court passage à l'*Avenir*, j'y suis rentré, c'est ce que je voudrais expliquer brièvement.

J'y ai d'autant plus d'intérêt que la personnalité d'About est mêlée à cette affaire, et que, parmi ses amis et les miens, il en est peu qui aient su ou qui sachent au juste quelle mouche nous a piqués l'un et l'autre; comment après avoir été en très bons termes, une froideur qui, chez About, dégénéra parfois en hostilité, succéda aux franches camaraderies du début.

Le très vif attrait qui, indépendamment de nos relations personnelles, me portait vers Edmond About tenait à diverses causes : en premier lieu, à son talent, que j'aimais beaucoup, que l'on goûtait alors avec

une faveur marquée, et dont, à ce qu'il me semble, on ne fait plus aujourd'hui assez de cas. Cette forme si française, si alerte, cette prose si claire, si sobre, d'une verve soutenue et d'une correction admirable, m'enchantaient. Une autre raison plus intime et moins esthétique agissait aussi : j'avais eu, toutes proportions gardées, beaucoup à souffrir comme About, à mes débuts, de l'envie et de la méchanceté. Fils de veuve comme lui, boursier comme lui, arrivé comme lui à la force du poignet et de la plume, je m'étais trouvé en butte aux mêmes injures, et, chose singulière, aux mêmes adversaires que lui. Le Vaudin ne m'avait pas plus épargné, et les fureteurs de bas-fonds littéraires trouveraient encore mon nom accolé à celui d'About dans le même ramassis de turpitudes et de grossièretés. Le débordement des faux puritains de lettres au sujet de *Tolla* avait révolté ma conscience, ennemie de toute hypocrisie, et je ne m'étais privé ni de le dire ni de le répéter. Il en était résulté entre About et moi une affinité cordiale, sur laquelle je me dispenserais d'appuyer si je n'en pouvais produire ici un précieux témoignage. C'est une lettre datée de Saverne, le 9 novembre 1863, en réponse à mon article sur *Madelon*. La valeur de ces documents, que je suis amené à faire connaître au fur et à mesure que s'étendent mes *Souvenirs*, consiste moins dans la confirmation de ma véracité ou dans la fixation de tel détail que dans l'expansion familière d'écrivains qui ne posaient pas et se laissaient ainsi prendre sur le vif. Voici donc ce que m'écrivait Edmond About :

Mon cher confrère,

Je suis enfoncé jusqu'aux oreilles dans un grand, gros, énorme travail intitulé : *la Religion du Progrès*. Cela vous passera bientôt par les mains, car les trois premiers quarts du volume sont sous presse. Je ne vous en parle donc que pour m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à l'article sérieux et vraiment amical que vous avez consacré à mon dernier roman. Soyez persuadé que vos conseils de haute critique ne sont pas tombés dans un sol ni dans un cœur ingrat. Vous êtes, sans le savoir, un des inspirateurs du livre que j'écris. C'est vous qui, un matin, rue de Boulogne, m'avez donné la première idée de résumer dans un livre tout ce que je pense en politique et en religion. Je vous ai dit alors, mais un peu en l'air, que je m'y mettrais plus tard, quand je serais assez riche. Ce n'est pas un gros lot de la loterie monténégrine (hélas! non), mais un article de Mme Sand, qui m'a décidé tout à fait. J'étais déjà au milieu de ma nouvelle besogne quand vous êtes venu en Alsace recueillir les matériaux de ce charmant et si nouveau travail sur l'égoïsme olympien de Gœthe (1). J'ai su trop tard que vous étiez près de moi, et lorsque nous nous sommes rencontrés à Bade, vous n'étiez pas seul, à mon grand regret, car vous m'auriez donné de bons conseils. Nous servons dans la même armée, et malgré quelques divergences, nous allons au même but. Seulement vous êtes plus mûr que moi, quoique plus jeune, parce que vous avez plus vécu et plus pensé. Je ne vivrai plus guère de la vie du monde, car j'ai dit adieu à Paris sans esprit de retour, mais j'ai pris mes mesures pour penser beaucoup et vivre par le cerveau. Si vous revenez en Alsace, j'espère que vous vous arrêterez à mon ermitage, et que vous connaîtrez le petit monde intime qui m'entoure.

. . . . . .

Merci donc et à bientôt. J'espère vous serrer la main à Paris dans les premiers jours de décembre.

Tout à vous.

Avais-je forcé la note en louant *Madelon* de manière à me couper la retraite, à m'interdire des réserves sur les œuvres suivantes ? Ces réserves exprimées d'avance, je les trouve non dans l'article de George Sand dont parle About, et que je ne connais pas, mais dans une très belle lettre d'elle précisément sur *Madelon*. Après avoir relevé ce qu'il y a d'amère et précoce expérience dans ce roman, Mme Sand, s'adressant au romancier, concluait ainsi : « Il ne vous est pas permis, avec cette magnifique puissance que vous avez, de ne pas faire du bien. Il faut en faire. Il faut vous venger ainsi de tout le mal qu'on vous a fait, faute de vous comprendre. »

Comment une critique très modérée du *Progrès*, évidemment inspirée de ce même esprit sympathique, put-elle blesser About à tel point qu'il ait cru devoir s'en venger à sa manière quelques mois après, et s'obstiner jusqu'à la fin dans sa rancune ? C'est ce que je ne puis encore, à l'heure qu'il est, comprendre. Non seulement je n'ai pas réimprimé ce malencontreux article, mais je n'ai voulu ni le relire ni le conserver. Je me souviens seulement que ma discussion, toute théorique, roulait sur le différend entre la grande et la petite propriété. Je tenais pour cette dernière, étant fort épris à cette époque des idées de Paul-Louis et les développant de mon mieux. About inclinait vers la solution contraire. Entre nous il n'y avait que des nuances de théorie et une question de mesure. Quoi qu'il en soit, le coup était porté, la blessure faite.

L'auteur mécontent, tout d'abord ne souffla mot. Mais lorsque, vers le commencement de 1865, il prit ou reprit la Chronique à l'*Opinion Nationale*, le premier feuilleton me fit sentir son mauvais vouloir. Ce feuilleton contenait une appréciation de tous les rédacteurs du journal, appréciation flatteuse, cela va sans dire. Tout le monde était couvert de fleurs, depuis le modeste Bonneau jusqu'à Pauchet, le secrétaire de rédaction. Seul je n'étais pas nommé, je n'existais pas : c'était l'extermination radicale par

(1) Article sur Gœthe et Frédérica Brion (*Opinion Nationale* du 13 septembre 1863).

omission. Je me plaignis à Guéroult, qui répondit en levant les bras au ciel : « Que voulez-vous? About est comme cela! » A ce même moment, Peyrat venait de fonder l'*Avenir National*. J'allai le trouver sur-le-champ, et, à mon tour, sans crier gare, sans tambour ni trompette, dès le lendemain, je publiai dans l'*Avenir* un article très étudié sur *la Cité antique* de Fustel de Coulanges. A distance, il me semble que je me suis montré bien susceptible et peut-être en jugera-t-on ainsi. Je dois dire cependant que de très sages, très sérieux esprits, approuvèrent ma conduite. Le consciencieux historien de la Fronde, Alphonse Feillet, et l'éminent théologien Félix Pécaut, m'écrivirent pour me féliciter.

Si ce fut un plaisir pour About de me voir quitter l'*Opinion*, il n'en jouit pas longtemps, car, avec sa mobilité habituelle, il la quitta bientôt pour aller au *Constitutionnel*. Je reprenais ma situation et j'assistai à son départ. J'entends encore Guéroult lui dire en souriant finement : « *Facilis descensus Averni...* »

Cette instabilité d'allures fut le grand défaut d'About et finalement le réel obstacle à sa carrière. Lorsqu'il publiait au *Moniteur les Mariages de Paris*, il déjeunait tous les dimanches, je crois, avec Dalloz, Turgan, Paul de Saint-Victor, Théophile Gautier, Dumas fils et quelquefois Sainte-Beuve. Un jour que, plus qu'à son habitude, About s'était montré pétulant et sautillant, Dumas lui dit : « Toi, mon bonhomme, tu irais bien sur la corde raide, mais ce qui te manquera toujours c'est le balancier. »

Je n'ai revu About que bien des années après et dans une circonstance singulière. Une personne distinguée et d'esprit accueillant, Mme Eugène Klotz, la mère de notre jeune et brillant confrère Lucien Klotz, la sœur de l'éminent professeur Georges Hayem, avait invité à dîner, sans trop prévenir son monde, plusieurs hommes de lettres qui n'étaient pas tout à fait du même diocèse. Barbey d'Aurevilly se trouvait là, Louis Ulbach, Edmond About. L'ardeur des anciens combats était bien tombée, mais quelque fâcheux ressouvenir flottait encore dans l'air, et la conversation s'en ressentit. Elle ne fut pas aussi intéressante qu'elle aurait dû l'être. Ulbach pouvait-il avoir oublié ce mot cruel d'About : « C'est une burette d'huile dans laquelle on a versé du vinaigre. » On parla d'éducation, des enfants. C'était un sujet auquel About se plaisait. Il me parut très père de famille. J'étais placé à côté de Mme About, un peu ma compatriote. Je lui exprimai tous mes regrets du malentendu qui s'était prolongé entre son mari et moi Elle m'assura gracieusement qu'elle s'emploierait à le faire cesser. Des événements survinrent qui rendirent cette bonne volonté inutile. About mourut sans que le joint se fût présenté pour une réconciliation. J'en garde le regret, car s'il y a des inimitiés qui sont négligeables, il y a aussi des amitiés qu'on aurait désiré conserver. L'auteur du *Roi des Montagnes*, des *Mariages de Paris*, de *la Question romaine* ne saurait rester indifférent à qui aime les lettres, le talent et la verte fleur de l'esprit français.

* * *

L'*Avenir National* ne ressemblait nullement à l'*Opinion*. Je ne parle pas des idées, mais du personnel de la rédaction. A vrai dire, de rédaction en tant que groupe il n'y en avait pas. On se voyait peu, on causait rarement. Le secrétaire chargé de la cuisine du journal était un bon garçon nommé J. Mahias. Il pratiquait avec trop d'abandon le sans-gêne démocratique, et c'était souvent en bras de chemise qu'il recevait les visiteurs. Vous auriez juré qu'il sortait de l'estaminet et qu'il allait y retourner bientôt terminer sa partie de billard. Le Quatre-Septembre en a fait un préfet ; je crois même qu'il est mort dans l'exercice de cette haute fonction. J'aime à penser qu'il se débraillait moins volontiers et qu'il ne se mettait pas en bras de chemise pour haranguer ses administrés.

J'alternais pour la critique avec Frédéric Morin, homme de mérite, savant professeur, écrivant bien, mais offrant cette variété, à laquelle je n'ai jamais pu m'accoutumer, de jacobin catholique, de révolutionnaire religieux, à la manière de Buchez et Roux. Cela paraissait d'autant plus étrange, que Peyrat était un adversaire déterminé du christianisme et que sa crudité voltairienne s'accordait mal avec le fanatisme nuageux et trouble de Morin. J'ai rarement vu au même degré que chez celui-ci un cerveau rempli, bourré, farci de notions disparates. Ses idées se battaient entre elles, et ce manque d'harmonie nuisait singulièrement à la portée et à l'autorité de sa polémique. D'humeur atrabilaire, de caractère cassant, c'était un camarade incommode. Frédéric Morin répondait parfaitement au type de l'homme extrêmement estimable et encore plus désagréable.

Il était difficile de rencontrer un visage plus ingrat et moins attirant que celui d'Elias Regnault, rédacteur du Bulletin quotidien. Chez lui, le masque était si chagrin et si dur, qu'on éprouvait à la fois un malaise physique et une oppression morale à lui parler. En réalité, c'était un homme très bon, très droit et d'une incontestable capacité. Il avait été avec Alfred Delvau secrétaire de Ledru-Rollin pendant le gouvernement provisoire, mais un secrétaire autrement sérieux que l'irascible et maladif bohème. Son *Histoire de Huit ans* est le complément indispensable de Louis Blanc, et son livre sur *la Province*, révèle un penseur politique, observateur pénétrant et original. Ces très réelles qualités ne lui servirent guère. Il ne parvint pas, comme on dit, à mordre sur le public. L'*Avenir National* ayant cessé de paraître ou ayant dû

réduire sa rédaction, Elias Regnault vint à l'*Opinion*. J'ai regret de dire que, sauf Guéroult, toujours bienveillant, la rédaction se montra peu aimable pour ce digne homme et demeura comme fermée à son égard.

Sans doute sa physionomie rébarbative entra pour quelque chose dans cette réserve demi-hostile. On lui eût témoigné plus de sympathie, on lui eût accordé une place plus large à la table de travail et une meilleure part à la répartition des articles si l'on avait connu la détresse à laquelle il était en proie et que sa fierté l'empêchait d'avouer. Il s'éloigna peu à peu, ne reparut plus. On m'a raconté sur sa mort des détails navrants. L'un de nous qui était allé le voir vers le Jour de l'An le trouva au lit, grelottant, dans une chambre sans feu. Il avait pourtant reçu quelque argent la veille. « Mais, dit-il tout bas et comme pris en faute, mes petits-enfants sont venus me voir, et je n'ai pas eu le courage de leur refuser des étrennes. »

Le docteur Véron dans ses *Mémoires* qualifie Peyrat de « grand écrivain ». L'éloge est peut-être excessif. Il manquait à Peyrat, pour être un écrivain hors ligne, la qualité française par excellence, la flexibilité, l'élasticité. Bien que d'un naturel très pacifique et très humain, il se montrait toujours, dès qu'il prenait la plume, rigide, cassant, absolu; on aurait dit qu'il posait à la barre de fer. Sa polémique était trop élevée pour être blessante; mais aussi elle était trop dogmatique pour devenir persuasive. Dans son parti, on le respectait, on le craignait même; on le suivait peu. Il m'a fait comprendre le type du jacobin pur, dénué de tactique et incapable de concessions. Comme les Pelletan, comme les Reclus, Peyrat descendait d'une de ces familles réformées, de ces pasteurs du désert persécutés à outrance sous l'ancien régime. Les petits-fils, émancipés comme religion, ont gardé quelque chose de l'âpreté combative des ancêtres. Cette âpreté, Peyrat en avait fait preuve en deux circonstances marquantes : dans sa réponse à *la Révolution* de Quinet, où son orthodoxie jacobine s'était donné pleinement carrière, et dans son *Histoire élémentaire et critique de Jésus*, livre de vues un peu étroites, mais d'une rigoureuse dialectique et d'une netteté parfaite. Appelé à parler de cet ouvrage, j'avais pris plaisir à en faire ressortir les qualités. De là une disposition favorable de Peyrat à mon égard, disposition qui facilita mon entrée à l'*Avenir National* et qui persista même quand j'eus réintégré l'*Opinion*.

Si je quittai l'*Avenir*, ce ne fut nullement par mécontentement personnel. Je me trouvais dépaysé dans ce milieu trop puritain, trop ardent et, à ne rien celer, trop révolutionnaire pour moi, qui n'ai jamais été qu'un vil libéral. Afin de rester en accord avec mon entourage et en communion avec mon public, je sentais qu'il faudrait forcer la note, et cela me déplaisait. Je regrettais ma bonne et large tribune de l'*Opinion*, et l'on m'y regrettait aussi. Un excellent homme, souvent heureusement inspiré, et qui n'a jamais fait que du bien autour de lui, le pasteur Martin-Paschoud, me ménagea une surprise en m'invitant à dîner avec Guéroult et avec le respectable Arlès-Dufour, l'un de nos principaux actionnaires. Au dessert, la réconciliation était décidée, et de même que ma sortie, ma rentrée s'opéra le plus simplement du monde.

Comment avais-je connu M. Martin-Paschoud, et pourquoi avait-il mis tant de bonne grâce à me rapprocher de mon ancien rédacteur en chef? C'est que nous étions, comment dirai-je, non pas coreligionnaires, non pas davantage complices, mais un peu serviteurs de la même cause, et cette cause était celle du protestantisme libéral. Il y a eu là un très beau mouvement, qui sans doute n'a pas produit tout ce qu'on en pouvait espérer, n'a pas donné tout ce qu'on était en droit de s'en promettre, mais qui cependant n'est point demeuré stérile et a eu ses conséquences heureuses. A cette tentative légitime et judicieuse dans sa hardiesse, nous avons dû des orateurs, des érudits, des penseurs, des éducateurs tels que Félix Pécaut, Albert Réville, Fontanès, Jules Steeg, et, pour ne pas oublier les morts, Coquerel et Colani. L'*Opinion Nationale*, où dominait le déisme du *Vicaire savoyard*, anticléricale autant qu'on voudra, aucunement antireligieuse, s'était franchement associée à ce mouvement, et, plus que personne, j'y avais pris une part active.

Beaucoup de personnes me croyaient protestant, et, parmi ceux-ci, parmi les libéraux bien entendu, je m'étais acquis quelque sympathie, quelque autorité. Mes articles sur la *Vie de Jésus* de Renan avaient précédé mes études sur *le Christ et la Conscience* de Pécaut, de même que l'émancipation philosophique s'était faite avant-courrière de la rénovation religieuse. Dans mon désir de parler dignement du livre de Renan, je m'étais jeté en pleine théologie, et il paraît que je ne m'en étais pas trop mal tiré, puisque Renan me fit l'honneur, en me remerciant, d'entrer dans le détail de mes appréciations.

Parmi les diverses lettres qu'il m'a écrites, je donnerai celle-ci de préférence, parce qu'elle me semble d'une importance particulière, non en ce qui me touche, mais en ce qui a trait à la pensée intime de Renan. Je sais bien que, par une affectation singulière, il a pris soin de nous prévenir contre la sincérité de sa correspondance. Croyons en lui, malgré lui-même. Nous y sommes d'autant plus intéressés qu'en ce moment les interprétations abondent sur les intentions et les idées de Renan.

Jersey, 30 août 1863.

Monsieur,

Je suis bien [en] retard pour vous remercier de vos beaux articles (1). Mes fréquents déplacements et les difficultés d'un voyage que je fais avec toute ma famille en sont la seule cause. Jusqu'à la fin, Monsieur, vous vous êtes tenu à une très grande hauteur. Vos articles forment un ensemble excellent, une étude approfondie de la question, avec des connaissances tout à fait solides et étendues. Certainement votre travail égale au moins celui de M. Scherer, qui cependant a passé des années à méditer le sujet et l'a presque traité pour son compte dans ses divers articles de la *Revue de Théologie*. Je suis très fier d'avoir inspiré ces remarquables articles et plus fier encore de l'approbation générale que vous me donnez. J'espère bien, après mon retour à Paris, avoir le plaisir de causer avec vous de ces graves et attachantes études.

Vous m'avez prouvé que la conclusion du livre a besoin d'être un peu expliquée; car la façon dont vous l'avez comprise n'est pas celle que j'avais en vue. La « religion de Jésus » que j'envisage comme la religion définitive n'est pas le culte hiératique de Jésus : c'est la religion comme Jésus, à certains moments du moins, l'a conçue, la religion pure, la religion en esprit et en vérité, le culte du Père céleste, sans prêtres ni cérémonies. Voilà, en somme, ce qui a duré et ce qui durera dans l'ombre de Jésus. Cela est indubitablement dans l'Évangile, et cela y est à l'état de pensée dominante. Si l'Église a déplorablement manqué à ce programme du maître, il y a toujours eu des protestations, au sein du christianisme, dans le sens évangélique pur. Enfin la forme la plus avancée de l'Église de Jésus, qui est le protestantisme, aspire de plus en plus à ce culte pur. Un tel culte est donc le point de départ et l'aboutissant du christianisme.

C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que j'ai pu appeler le christianisme la religion définitive. Je croyais cela suffisamment expliqué par mes chapitres V et XIV et par mes pages 444 et suivantes.

Quant aux miracles, je crois aussi que notre malentendu n'est que superficiel. Pages 260 et suivantes, j'explique dans votre sens les petits miracles, fruits de l'imagination ou de la naïveté. Quant aux miracles « impossibles », certes il m'aurait été plus commode d'en faire des légendes inventées après la mort de Jésus. Mais cela n'est pas permis : j'aurais manqué à ma sincérité d'historien en escamotant le côté répulsif de mon sujet. Laissons de côté le quatrième Évangile, quoique pour ma part je le trouve authentique au même sens que les autres et à un certain point de vue plus historique. Mais l'Évangile de Marc, qui est à beaucoup d'égards le plus original des synoptiques, est la biographie d'un exorciste et d'un thaumaturge. Jésus a évidemment plus d'une fois accepté un rôle qui de nos jours ne conviendrait qu'à un charlatan. Quand cela arriva-t-il? je n'en sais rien, et en ce qui concerne Lazare je n'ai fait qu'entasser des *peut-être*. Mais il fallait laisser entrevoir la *possibilité* de tels incidents. Rien de grand dans l'humanité ne s'est fondé en politique et en religion qui n'implique à ses origines des taches qu'on voudrait effacer. Une des plus belles choses du monde, la France moderne, a été fondée par des siècles de crimes, de perfidies, de mensonges. Chicanerons-nous la royauté française sur la Sainte-Ampoule et la guérison des écrouelles? Le XVIIIe siècle expliquait toute l'histoire religieuse par l'imposture : le mot était très impropre, et nous avons bien fait de le laisser tomber en désuétude. Mais sans contredit un peu de fraude (oh! je dis mal, d'illusion consciente d'elle-même) est un élément essentiel de l'histoire religieuse.

C'est la science seule qui pratique l'absolue sincérité, car seule elle n'a en vue que la vérité pure, seule elle porte une complète sévérité dans le choix des moyens de conviction. En ce sens, certainement, un caractère comme celui de M. Littré est très supérieur à celui de Jésus.

Mais la science expie sa sévérité dialectique par son impuissance. Car, pour agir sur l'humanité, il faut, ou, pour mieux dire, il a fallu jusqu'ici la tromper un peu. Admirables sont ceux qui s'y refusent, et pour moi, dans ma faible mesure, je veux être de ceux-là. Mais ce serait briser toute critique que de juger sur ce mètre-là tous les grands hommes du passé.

Ceci s'applique surtout à l'Orient. La passion chez ces races est si intense, l'absence de critique si complète, qu'elles ne reculent devant aucun moyen. Ce n'est pas là de la fourberie, car ils sont convaincus de l'idée qu'ils ont embrassée avec une énergie que nous pouvons à peine concevoir; mais c'est justement cette condition qui éteint chez eux tout scrupule, car le but leur apparaît comme si absolument bon et vrai, que tout ce qui peut y servir est légitimé à leurs yeux.

Je n'en finirais pas avec vous sur ce grand sujet. Nous reprendrons cela si vous le voulez bien. Croyez aux rares et tout particuliers sentiments, etc.

Cette lettre si ferme et si lumineuse se passe de commentaire. Elle apporte un document de haute valeur à ceux qui voudront pénétrer plus avant dans les conceptions de l'esprit le plus délicat, le plus souple et probablement le plus étendu de ce temps-ci.

JULES LEVALLOIS.

P.-S. — Je parle dans l'article précédent d'une soirée costumée chez Michelet, le mot *costumée* n'ayant pas été rétabli sur l'épreuve, il en résulte que « les pierrots » de la fin sont un peu énigmatiques. C'est un petit détail, mais il faut être exact en tout.

J. L.

1 Voir la *Piété au XIXe siècle*.

LE LOCATAIRE DE MAZE POND [1]

Nouvelle.

Harvey Munden s'était installé dans un coin du fumoir du club avec un cigare et une revue. A onze heures du matin, un samedi, au mois d'août, il pouvait s'attendre à ne pas être dérangé. Et voilà que justement entre un fâcheux, un homme au long visage et au gilet jaune, terreur de tous les membres. Il se tint un instant devant l'une des tables, poussant du doigt les revues, surveillant de l'œil le solitaire. Harvey entendit un bruit de pas, leva les yeux et frémit.

Le fâcheux commença l'attaque en forme; Harvey para les coups avec autant de fermeté que le permettait son caractère naturellement aimable.

— Vous savez que le docteur Shergold est à l'agonie?... dit l'homme imperturbable.

— A l'agonie ?

L'attention de Munden fut réveillée en sursaut et la marée montante des commérages l'enveloppa. Oui, le grand docteur Shergold se mourait; les journaux du matin publiaient des bulletins sur son état; il semblait improbable qu'il durât jusqu'au lendemain.

— Qui profitera de sa mort? demanda le fâcheux. Son neveu, croyez-vous?

— C'est fort possible.

— Un homme remarquable, ce... un homme absolument remarquable. L'autre soir je l'ai vu chez lady Teasdale, il parlait beaucoup. Sur ma parole, il rappelle Coleridge, ou Macaulay, ou quelque chose comme ça. A coup sûr, conversation absolument brillante. Je ne me souviens pas de ce que c'était... une machine littéraire. Une sorte de fantasia, vous saisissez? Prodigieuse éloquence! A propos, mais... c'est un de vos grands amis?

— Oh! nous avons été longtemps liés.

— Quelqu'un disait qu'il s'était lancé dans la médecine, fréquentait les hôpitaux, ou quelque chose comme ça?...

— Oui, il est à Guy.

Pour couper court à cet interminable interrogatoire, Harvey jeta de côté la revue et parcourut des yeux le *Times*. Il lut les nouvelles concernant le célèbre médecin. Puis comme son persécuteur s'apprêtait à revenir à la charge, il s'esquiva prestement.

Vers midi il était au Pont de Londres. Il passa sur la rive de Surrey, puis tournant immédiatement à gauche, s'engagea dans un des passages voûtés sous la station du Pont. On eût dit l'ouverture de quelque monstrueuse caverne. De la lumière éblouissante du plein jour il passa à l'obscurité dans une atmosphère humide; à droite et à gauche une rangée de lanternes suspendues projetaient une lumière jaune et morne, révélant l'entrée de vastes magasins, occupés pour la plupart par des marchands de vin. Une odeur d'alcool dominait la vague senteur de moisissure. Des charrettes et des camions passaient, et le bruit des roues et des sabots géants éveillait le mugissement des échos : au-dessus roulaient les trains avec un fracas de tonnerre. Les voûtes, éclairées seulement par des becs de gaz, semblaient s'étendre indéfiniment; des formes vagues s'agitaient çà et là au milieu d'un amoncellement prodigieux de tonneaux, de caisses et de colis; dans des salles divisées par des cloisons de verre, des hommes étaient assis et écrivaient. Une courbe du tunnel le faisait paraître beaucoup plus long qu'il n'était en réalité et avant d'arriver au milieu on ne voyait devant soi que l'obscurité toujours croissante; alors tout à coup apparaissait l'issue et au delà — à la grande surprise, certes, de celui qui se serait aventuré dans ce passage pour la première fois — l'œil se reposait sur un groupe de magnifiques platanes, tout dorés au soleil d'août, un de ces contrastes si fréquents à Londres et qui ont un charme inoubliable pour ceux qui de la cohue des grandes voies passent dans ces oasis tranquilles; transition de la caverne hurlante du commerce à cette solitude de feuillage inondée de soleil, au milieu de vieilles maisons dont quelques-unes, au toit bizarre, semblent prêtes à dégringoler.

Les arbres sont plantés derrière l'hôpital de Guy et non loin de là se trouve une rue courte et étroite qui porte le nom de Maze Pond. Elle est composée en grande partie de maisons d'aspect fort ordinaire, à la façade tout unie, dont les chambres sont louées meublées aux étudiants en médecine. Harvey Munden s'arrêta devant une de ces maisons et fit résonner le marteau.

Une jeune fille gentillette, à l'air assez hardi, vint lui ouvrir. Elle lui sourit familièrement.

— M. Shergold n'est pas chez lui, Monsieur, dit-elle, devançant sa question. Mais il va rentrer. Voulez-vous l'attendre un instant?

— Volontiers.

Comme quelqu'un connaissant la maison, il monta au premier et entra dans un petit salon. La jeune fille l'y suivit.

— Je n'ai pas eu le temps d'enlever les objets du déjeuner, dit-elle parlant très vite et avec quelque affectation. M. Shergold s'est levé tard ce matin, il était près de dix heures; puis il s'est mis à écrire des lettres. Savait-il que vous viendriez, Monsieur?

— Non, je suis entré à tout hasard, pour voir s'il était au logis, ou m'informer où on pourrait le trouver.

(1) Traduction publiée avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur de la *National Review* de Londres.

— Pour sûr qu'il sera ici à midi et demi, car il m'a dit qu'il allait tout simplement prendre l'air. Il n'a justement rien à faire à l'hôpital pour le moment.

— A-t-il parlé de s'en aller ?

— S'en aller? La jeune fille répéta ces paroles avec vivacité; les yeux fixés sur le visage de son interlocuteur avec une insistance particulière. Oh! il ne va pas s'en aller de ce moment-ci, je crois !

Munden l'examina à son tour avec une certaine curiosité, tandis qu'elle rassemblait les objets épars sur la table. Évidemment elle se considérait comme une personne d'une certaine importance. Elle était assez bien faite et ses traits avaient cette beauté gentille et triviale si commune à Londres chez les jeunes filles des classes inférieures, — genre de beauté qui tourne plus tard à la graisse et aux transpirations chroniques. Son teint prenait déjà une couleur terreuse et quand ses lèvres s'entr'ouvraient, on voyait que ses dents commençaient à s'abîmer. Sa mise était négligée : sa chevelure témoignait d'une vaine tentative d'arrangement coquet et ses mains étaient sales.

En veine de babiller, elle resta dans la chambre aussi longtemps qu'elle put, mais Harvey Munden n'avait aucun goût pour ce genre d'entretien; lorsque la jeune fille se fut retirée, il poussa un soupir de satisfaction, et le sourire du philosophe qui a passé l'âge des juvéniles folies erra sur ses lèvres.

Il alla jeter un coup d'œil sur la bibliothèque de son ami. Il y avait là peut-être une centaine de volumes; les livres de médecine étaient en infime minorité. Apercevant une de ses propres œuvres, Munden la prit et la feuilleta avec distraction; il fut surpris d'y découvrir une foule de notes marginales au crayon, et, en les examinant, il put se convaincre que Shergold avait parcouru le livre avec soin pour en corriger le style : certains adjectifs étaient supprimés, d'autres ajoutés; des mots d'un usage général étaient remplacés par des vocables que seul pouvait suggérer un goût littéraire raffiné, et, à certains endroits, la ponctuation même avait subi de minutieuses corrections. Cette manifestation singulière de zèle critique retenait encore son attention, quand la porte s'ouvrit et Shergold entra.

Un homme de trente-deux ans, court, disgracieux, mal mis, d'une physionomie aussi peu banale qu'on peut l'imaginer. Sa mine était assez sombre et sur son front se creusaient des rides de souci. Des yeux bleu clair modifiaient jusqu'à un certain point la dureté de la partie inférieure du visage; lorsqu'il souriait, comme en ce moment, ses yeux exprimaient une innocence, une douceur de caractère incomparables; quand il était troublé ou d'humeur mélancolique, ils prenaient sous ses épais sourcils un éclat étrangement douloureux. Son nez était court et plat, point vulgaire pourtant; ses lèvres pleines et glabres laissaient supposer un penchant aux tristes rêveries. Toutefois, sans son front élevé, aucun observateur indifférent n'aurait songé à jeter un second regard sur cette physionomie, mais le haut du visage donnait à tout le reste une beauté intelligente comme si un feu céleste l'eût illuminé.

— Ah! vous voilà, misérable critique! s'écria Harvey, se tournant vers lui le volume à la main. C'est ainsi que vous traitez les ouvrages glorieux de vos contemporains?

Shergold rougit et ne répondit pas.

— Je m'empare de ceci, poursuivit l'autre en riant. La chose mérite d'être étudiée d'un peu plus près.

— Mon bon ami, ne le prenez pas de mauvaise part. Je n'ai pas entendu par là critiquer... Sa voix profonde et harmonieuse trahit ici un véritable embarras.

— Comment! N'est-ce pas précisément un trait semblable qui fut l'origine d'une querelle entre George Sand et Musset?

— Oui, oui, mais George Sand était un gaillard si autoritaire et Musset une jeune personne si vaporeuse! Écoutez! je vais vous expliquer mon idée...

— Merci, dit Munden; je saurai découvrir cela tout seul. Et il mit le livre dans sa poche.

— Je venais vous demander si vous connaissiez l'état de votre oncle ?

— Certainement.

— Quand avez-vous été chez lui pour la dernière fois?

— Été chez lui? Le regard de Shergold erra dans le vague. Oh! j'ai été causer avec lui, il y a un mois, environ.

— Vous êtes-vous séparés bons amis?

— En excellents termes. Hier soir, j'ai été prendre de ses nouvelles. Par malheur, il ne reconnaissait plus personne, mais la garde m'a dit qu'il avait prononcé mon nom, et même d'un ton affectueux.

— Parfait cela! Ne feriez-vous pas bien d'aller là-bas cet après midi?

— Peut-être, oui! et cependant, voyez-vous, je ne veux à aucun prix être soupçonné de voleter autour de lui comme un oiseau sinistre...

— Peu importe, allez-y !

Shergold montra une chaise à son ami : — Asseyez-vous un instant. Je viens d'avoir un entretien avec le docteur Salmon. Il est loin de m'encourager. Vous savez, je ne suis pas du tout certain que la médecine soit mon affaire.

— Pas du tout certain! affirma l'autre en souriant. A propos, j'ai entendu dire que vous aviez été dans le monde dernièrement. On vous a vu chez lady Teasdale, il y a quelques jours, paraît-il.

— Oui... eh bien?... pourquoi pas?

Était-ce le dépit causé par l'incident du livre? Shergold semblait incapable de fixer ses pensées sur quoi que ce fût; il s'agitait sur sa chaise et jetait vers la porte des regards anxieux.

—J'ai été fort heureux d'apprendre cela, dit son ami. C'est un symptôme de bonne santé. Allez partout; voyez tout le monde... tout le monde digne d'être vu. On vous a fait parler, je crois?

— Qui vous l'a dit? Je crains d'avoir débité un tas d'inepties. La nuit qui suivit, j'eus une insomnie atroce et des frissons de honte me couraient; quelqu'un avait mis sur le tapis Whistler, l'eau-forte, que sais-je encore! et j'avais là-dessus quelques idées dont je voulais débarrasser ma cervelle. Et, après tout, c'est un plaisir de parler avec des gens intelligents. Henry Wilt était là avec ses filles. Charmantes personnes, vraiment! Et Mrs. Peters Rayne, la connaissez-vous?

— J'ai simplement entendu parler d'elle.

— Une femme admirable... de l'esprit, du jugement! Sur ma vie, je ne sais point de délice comparable à celui d'écouter une femme vraiment douée quand elle est belle aussi. Je frissonne de plaisir... Et quelles femmes on rencontre aujourd'hui! Sans nul doute le monde n'a jamais vu leurs pareilles. Je me fais une idée d'Aspasie, mais il y a aujourd'hui à Londres quantité de femmes plus grandes qu'elle. Il faut vivre avec les riches. Quelle erreur prodigieuse, quand on peut agir autrement, de se mêler à la plèbe des cerveaux étroits, quelque louables que soient les motifs qui vous y poussent! Depuis que je me suis mis à fréquenter chez les gens distingués, ma vie a triplé... que dis-je!... centuplé de valeur!

— Mon cher ami, remarqua tranquillement Munden, ne disais-je pas quelque chose d'à peu près semblable un certain jour, il y a neuf ans?

— Ne parlez pas de cela, répliqua l'autre en agitant la main fiévreusement; jamais plus n'évoquons le passé!

— Votre chambre manque d'air, dit Munden, en se levant. Sortons et allons prendre le lunch quelque part.

— Oui, c'est cela! Le temps de me laver les mains: je viens de la salle de dissection.

Les amis descendirent. Au pied de l'escalier ils croisèrent la fille de l'hôtesse; elle se retira, mais comme Shergold ouvrait la porte et faisait passer son compagnon, la voix de la petite se fit entendre :

— Prendrez-vous le thé, Mr. Shergold?

Munden se tourna vivement vers elle, Shergold ne la regarda pas, mais s'arrêta un instant, comme s'il examinait la question sans pouvoir la résoudre. Enfin d'un ton amical il répondit :

— Non, merci. Je ne rentrerai que tard dans la soirée. Et il sortit précipitamment.

— Une bonne petite pièce, hé? observa Munden avec un clin d'œil à l'adresse de son ami.

— Oh! une bonne fille, somme toute. Je suis très bien chez ces gens-là. Et pourtant, je ne serai pas fâché le jour où je m'en irai.

Elle n'était pas précisément réjouissante, l'histoire de Henry Shergold. A vingt-deux ans il se vit seul au monde, avec une instruction première incomplète et un millier de francs en poche. Avec un peu plus d'ordre et un peu moins de foi orgueilleuse en de puériles chimères, il aurait pu prendre son rang dans le monde et l'avenir lui aurait souri. Mais Henry était un radical, avait un souverain mépris pour les privilèges et croyait en la perfectibilité humaine. Il obtint une place dans un bureau et se mit à écrire des vers, dont quelques-uns furent publiés, mais non payés, naturellement. Un an plus tard vint le jour fatal où il annonça à son ami Harvey Munden qu'il allait se marier. Sa future était la fille d'un ouvrier tailleur, une grande créature pâle et maladive de dix-huit ans, dont il avait fait la connaissance dans la boutique d'un marchand de tabac où elle était employée. Il allait l'épouser par principe, — principe aiguisé par la passion, celle d'un jeune fou qui a vécu solitaire et connaît les livres, mais non les hommes. Harvey Munden se mit dans une belle colère, jura, sacra, prit les dieux à témoin, mais Shergold demeura inébranlable. La jeune fille, assurait-il, était tombée amoureuse de lui, tandis qu'ils causaient à travers le comptoir. Le bonheur de cette enfant était dans ses mains, il ne trahirait pas sa confiance. Elle était supérieurement douée; il ferait son éducation. Les deux amis se brouillèrent et Shergold mena sa future à l'autel.

Résultat? celui que toute personne sensée pouvait prédire. Le ménage fut un véritable enfer; au bout de trois ans Shergold tenta de se suicider et eut, de ce fait, à comparaître devant le tribunal de simple police. Son parent, le célèbre docteur, qui jusqu'ici n'avait rien fait pour lui, offrit alors ses conseils et son assistance matérielle. Heureusement l'enfant, seul fruit de cette union, n'avait vécu que quelques semaines et la femme, bien que remuant ciel et terre pour la revendication de ses droits, était au fond si lasse de son mari qu'elle consentit à la séparation.

Moins d'un an après, ils vivaient de nouveau sous le même toit. Les parents de Mrs Shergold lui avaient représenté qu'un jour son pauvre diable de mari hériterait de la fortune de l'oncle et elle fit tant et si bien qu'elle vint à bout de la résistance de Shergold. Il étudiait alors le droit aux frais de son oncle qui s'empressa de l'abandonner de nouveau et il en fut réduit à entrer comme commis chez un homme de loi, place qui lui donnait à peine de quoi vivre. Son oncle lui signifia un dernier adieu sur une carte postale

où, au milieu d'un griffonnage illisible, on distinguait les mots : « espèce d'imbécile » ou quelque chose d'approchant.

Il gravit son douloureux calvaire pendant trois ans encore, puis sa femme mourut. Un soir, après s'être enrouée à crier comme une furie parce que Shergold refusait de l'accompagner au café-concert, elle eut une attaque de nerfs sur l'escalier et dans sa chute se blessa mortellement.

Shergold était libre, mais les ressorts de l'être physique et intellectuel étaient dans un piteux état. Ce ne fut qu'après un long séjour à l'étranger, aux frais de l'oncle, que sa santé se rétablit peu à peu. Il revint en Angleterre et entra comme étudiant à Guy, ce qui ravit le docteur Shergold. Ses frais furent payés et on lui alloua une certaine somme pour vivre, une très petite somme. Peu à peu de vieilles connaissances le revirent, mais ce n'était que tout récemment qu'il avait répondu à l'invitation de gens d'une position sociale élevée, rencontrés chez le docteur. Les épisodes mouvementés de son histoire, bientôt contés dans le monde, faisaient de lui un personnage intéressant, surtout auprès des femmes, et ses facultés remarquables furent reconnues de tous aussitôt que les circonstances lui permirent de les mettre au jour. Toutes les choses modernes excitaient son intérêt, et ses connaissances, grâce à une facilité merveilleuse, formaient le fond d'une conversation brillante qui charmait également ceux qui la comprenaient et ceux qui n'y entendaient rien. D'une timidité extrême, il savait, quand le sujet l'enflammait, parler avec force et conviction. En ce temps de bredouilleurs plus ou moins impolis, l'apparition d'un homme aux manières affables et sans ombre d'affectation, devait nécessairement exciter la curiosité. Lady Teasdale, en quête de tout ce qui sortait de l'ordinaire, l'observa par hasard un soir qu'à un dîner il conversait avec son voisin de table ; plus tard au salon, elle le flatta en lui accordant son attention, le stimula, fit prendre l'essor à ses talents de causeur et décida qu'il serait une physionomie, un trait caractéristique de ses soirées. Par bonheur, sa parenté avec le docteur Shergold était pour le monde une recommandation suffisante et lady Teasdale chuchota dans le cercle des matrones que ce jeune homme hériterait du riche docteur, car celui-ci n'avait ni femme ni enfant. Son extérieur n'était pas bien séduisant, mais qui a belle fortune est toujours assez beau garçon.

Et voici que maintenant le docteur se mourait. Le « monde » avait quitté la ville, mais lady Teasdale, bien qu'entourée d'une véritable cour d'amis dans sa résidence du Hampshire, n'oubliait pas son protégé. Elle s'attendait avec joie à voir le jeune homme enfin tiré de sa servitude de misère.

Un jour ou deux plus tard, c'était chose accomplie. Le docteur Shergold était mort et un journal, à l'affût des nouvelles, annonçait que la plus grande partie de sa fortune passerait à M. Henry Shergold, qui, jusqu'à ce jour, s'était préparé à la carrière suivie par son oncle. Cet entrefilet sauta aux yeux de Harvey Munden qui envoya un mot à son ami pour demander si la nouvelle était exacte. En réponse il reçut une simple carte postale : « Oui : J'irai vous voir bientôt. » Mais Harvey avait l'intention de partir pour le lac de Côme, et comme ses affaires l'appelaient dans la Cité, il traversa le fleuve et gagna Maze Pond. Cette fois encore la porte lui fut ouverte par la fille de l'hôtesse. Elle se tint devant lui, le regardant dans le blanc des yeux, souriant, mais d'un air méfiant et rusé.

— M. Shergold est là ? demanda-t-il d'un ton indifférent.

— Non, il est sorti. Il y avait dans cette réponse je ne sais quelle étrange rudesse. La jeune fille restait toujours devant lui comme pour barrer le passage et interrogeait obstinément ses traits.

— Quand croyez-vous qu'il rentrera ?

— Je ne sais pas. Il n'a rien dit en s'en allant.

Une forme féminine apparut à l'arrière-plan. La jeune fille tourna la tête et dit avec brusquerie : Ce n'est rien, maman ; quelqu'un demande M. Shergold.

— Je vais là-haut, lui écrire un mot, dit Munden, d'un ton assez cassant.

Elle se recula et lui livra passage, mais avec une évidente répugnance. Une fois dans la chambre, il vit qu'elle l'avait suivi. Il s'avança vers une table sur laquelle se trouvaient un buvard et une écritoire, et là il resta un instant, comme s'il réfléchissait et hésitait.

— Vous vous appelez Emma, je crois ? dit-il en regardant la jeune fille avec un sourire.

— C'est mon nom.

— Eh bien, Emma, fermez la porte et causons un peu. Votre mère n'y trouvera rien à redire, n'est-ce pas ? ajouta-t-il d'un air sournois.

— Ma mère !.. ma mère n'a rien à voir là dedans. — Elle ferma la porte mais non au loquet. — De quoi voulez-vous me causer ?

— Vous êtes une jolie fille, Emma, on a du plaisir à vous regarder, voilà ce que je me suis toujours dit quand vous m'ouvriez la porte. J'aimais votre ton aimable et respectueux, mais il me semble qu'aujourd'hui il n'est pas tout à fait aussi aimable qu'à l'ordinaire. Qu'est-ce que vous avez, Emma ?

La jeune fille ne quittait pas des yeux la physionomie de son interlocuteur ; son attitude révélait une observation soupçonneuse et pénétrante.

— Je n'ai rien ; je ne sais pas ce que je pourrais avoir.

— Et cependant vous ne parlez pas d'une façon fort aimable, ni fort... respectueuse. Il s'arrêta. Peut-être M. Shergold va-t-il vous quitter ?

— P't-être bien, oui.

— Et cela vous ennuie de perdre un locataire.

Il vit sa lèvre se plisser, elle se prit à rire.

— C'est ce qui vous trompe.

— Alors, qu'est-ce donc ?

Il se rapprocha d'elle et fit mine de passer un bras entreprenant autour de sa taille. Emma se recula vivement.

— Halte-là ! s'écria-t-elle avec un regard superbe. Je le dirai à M. Shergold.

— A M. Shergold? Pourquoi? Qu'est-ce que ça peut lui faire ?

— Ça lui fait beaucoup.

— Vraiment ? Fi donc, Emma ! Jamais je n'aurais cru cela !

— Que voulez-vous dire ? répliqua-t-elle avec hauteur. Gardez vos insolences pour vous, n'est-ce pas ! Si vous voulez le savoir, M. Shergold va m'épouser... et voilà !

Le coup avait porté. Harvey Munden restait là comme frappé de la foudre, mais il se remit avant qu'une parole échappât de ses lèvres.

— Ah ! ah ! cela change la question. Je vous fais mes excuses. Vous ne voudriez pas brouiller deux vieux amis ?

La vanité désarma la méfiance de la jeune fille. Elle eut un ricanement de satisfaction.

— Ça dépendra de vous ; si vous vous conduisez bien...

— Oh ! vous ne me connaissez pas ! Vous le promettez, voyons ! pas un mot à Shergold.

Elle promit sous toutes réserves, radieuse et triomphante.

— Merci, c'est gentil à vous. Il n'est pas nécessaire que je laisse un mot. Veuillez dire à Shergold que je pars en vacances et que je quitte l'Angleterre demain. Je voudrais le voir pourtant ; il se peut que je passe ce soir. Si le temps me manque, veuillez lui dire encore qu'il n'oublie pas de m'annoncer l'événement pour que je puisse le féliciter. Serait-il indiscret d'en demander la date approximative ?

Emma prit un air prude : — Ce sera avant peu, pour sûr.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Allons, je ne peux pas m'attarder davantage, mais je tâcherai de venir ce soir et nous bavarderons un peu ensemble.

Il se mit à rire, elle aussi, et là-dessus ils se séparèrent.

Ce soir-là, à neuf heures et quelques minutes, quand un dernier reflet de la lumière du jour s'attardait sur un ciel chargé de nuages, Munden se trouvait sous les platanes près de l'hôpital de Guy, et attendait. Il avait arpenté Maze Pond et s'était assuré que la fenêtre de son ami n'était pas encore éclairée ; selon toute probabilité, Shergold n'était pas au logis. Dans l'après-midi, il était passé à la maison mortuaire, mais on n'y avait pas vu Henry ; il laissa un billet, priant de le remettre si possible ; il annonçait qu'il serait à Maze Pond entre neuf et dix heures.

A neuf heures et quart apparut un personnage bien connu, marchant lentement, la tête baissée. Munden s'avança et, en l'apercevant, Shergold lui saisit la main et la serra fiévreusement.

— Que je suis content de vous rencontrer, Munden. Venez, venez par ici ! Il tourna le dos à Maze Pond. On m'a remis votre billet là-bas, il y a une heure ou deux. Mais que je suis donc content de vous avoir trouvé ici, mon vieux !

— Eh bien, l'heure de la veine a sonné pour vous, dit Harvey, s'efforçant, malgré l'obscurité, de lire sur les traits de son ami.

— Il me laisse environ deux millions, répondit Shergold d'une voix basse et mal assurée. On m'a dit qu'il y avait aussi des legs importants aux hôpitaux. Ce qu'il était riche, hein ?

— Quand ont lieu les funérailles ?

— Vendredi.

— Où resterez-vous jusque-là ?

— Je ne sais.... je n'y ai pas encore songé.

— J'irais à l'hôtel, si j'étais à votre place, dit Munden, et j'ai une proposition à vous faire. Si j'attends jusqu'à samedi, viendrez-vous avec moi au lac de Côme ?

Shergold ne répondit pas tout d'abord. Il marchait à grands pas, secouant la tête, balançant les bras d'une façon assez étrange. Ils entrèrent dans l'obscurité de la voûte sous la station du Pont de Londres. A cette heure le grand tunnel était silencieux sauf lorsque, là-haut, mugissait un train ; les magasins étaient fermés ; quelques êtres d'aspect peu engageant rôdaient à la lueur douteuse du gaz, et de l'extrémité opposée arrivaient des clameurs d'enfants qui jouaient.

— Rien ne vous retient ici ? reprit Munden.

— Non... non... je ne crois pas.... Sa voix trahissait l'agitation.

— Alors vous m'accompagnez ?

— Oui, je vous accompagne ! Shergold prononça ces paroles avec une véhémence inutile et se mit à rire d'une façon bizarre.

— Qu'est-ce qui vous prend ? lui demanda son ami.

— Rien : le brusque changement de situation, sans doute. Marchons. Allons n'importe où... Je ne puis

m'empêcher de me faire des reproches ; je devrais être calme, montrer un visage grave... Ce vieux bonhomme, qu'était-il pour moi? Je lui dois de la reconnaissance.

— Rien d'autre ne vous trotte par la tête?

Shergold leva les yeux et tressaillit.

— Que voulez-vous dire? Pourquoi cette question?

Ils étaient arrivés dans un intervalle sombre entre deux lanternes. Après un instant de réflexion, Munden se décida à parler.

— J'ai été chez vous ce matin et de façon ou d'autre j'ai engagé la conversation avec la jeune fille. Elle s'est montrée revêche, insolente, bref ses manières m'ont étonnée. Enfin elle m'a annoncé une chose incroyable..... Vous l'avez, prétend-elle, demandée en mariage. C'est sans doute un mensonge?

— En mariage, elle! s'écria l'autre d'une voix enrouée et avec un rire faux. Croyez-vous que ce soit vraisemblable après tout ce que j'ai passé?

— Non, non, assurément. Cela me stupéfiait. Mais ce que je désire savoir, c'est ceci : peut-elle vous causer des ennuis?

— Que sais-je?... les femmes mentent avec une impudence... Elle peut causer du scandale, je suppose, ou menacer d'en causer pour me soutirer de l'argent.

— Mais y a-t-il sujet à scandale? demanda Harvey.

— Pas le moindre dans le sens que vous l'entendez.

— Voilà qui me rassure. Mais elle peut vous causer des ennuis. Je vois que la chose ne vous étonne guère ; sans doute son caractère vous est connu?

— Oui, oui, je le connais parfaitement. Sortons au plus vite de cet enfer nauséabond, je le hais! Avez-vous dîné? Moi je n'ai pas faim. Si nous allions chez vous? Nous sauterons dans une voiture traversant le pont.

Ils poursuivirent leur marche en silence et quand ils eurent trouvé un cab, ils roulèrent vers l'ouest de la ville, parlant uniquement des affaires du docteur Shergold. Munden demeurait dans le quartier des Squares, non loin du British Museum ; il mena son ami dans une chambre confortablement meublée dont les murailles disparaissaient presque derrière les livres et les gravures ; ils prirent place et fumèrent, une bouteille de whisky à portée de la main. Il était clair pour Harvey que la réserve de son ami au sujet de la jeune fille cachait quelque mystère ; il était inquiet, mais ne voulait pas ramener l'entretien sur un sujet désagréable. Shergold buvait comme un homme très altéré, mais le whisky ne lui déliait pas la langue. Enfin il tomba dans un mutisme absolu et se renversa sur sa chaise d'un air las.

— L'émotion a été trop forte pour vous, remarqua Munden.

Shergold regarda son ami et un embarras douloureux se peignit sur ses traits ; puis tout à coup il se rejeta en avant.

— Munden, c'est moi qui ai menti. J'ai demandé la jeune fille en mariage.

— Quand?

— Hier soir.

— Pourquoi?

— Un moment de folie.

Ils se regardèrent les yeux dans les yeux.

— Vous tient-elle de quelque façon? demanda Munden, lentement.

— D'aucune, si ce n'est par cette offre imbécile.

— A laquelle elle vous a attiré?

— D'honneur, non ; la faute est entièrement à moi. Sa conduite à mon égard n'a jamais été trop libre ; ses manières mêmes n'étaient pas d'une intrigante. Je ne crois pas qu'elle eût jamais entendu parler de mon oncle avant hier soir, quand je lui contai tout.

Il parlait avec volubilité, d'une voix forte, agitant les bras en manière d'impuissante protestation. Son regard trahissait l'abattement le plus absolu.

— Eh bien, observa Munden, la folie, en tout cas, est passée à présent. Vous voilà revenu au sens commun comme si rien ne s'était passé, et vraiment je suis tenté de croire que c'était là, au pied de la lettre, un accès d'aliénation mentale. Aviez-vous bu, hier soir?

— Pas une goutte de quoi que ce soit. Écoutez, je vais vous conter la chose. Avec les femmes je me conduis comme un fou. Je ne sais d'où cela vient, à coup sûr pas d'un tempérament sensuel et passionné, le mien ne mérite pas ces qualificatifs. C'est pure sentimentalité, je suppose. Je ne puis avoir avec une femme des rapports d'amitié sans me lancer aussitôt dans une fade tendresse. Voilà la vérité. Si j'avais fait un mariage heureux, je ne crois pas que j'eusse été tenté de chercher ailleurs cette tendresse. La société d'une femme que j'aurais aimée et respectée m'eût suffi. Mais j'ai soif de l'affection, de la sympathie d'une femme. L'abominable erreur qu'a été mon mariage aurait rendu cyniques la plupart des hommes ; pour moi la leçon a été complètement perdue. Je veux dire que, si je puis, avec un ami, parler des femmes d'une façon assez raisonnable, je suis absolument à leur merci une fois seul avec elles, à la merci de la créature la plus sotte, la plus vulgaire.

D'ailleurs, n'en va-t-il pas de même avec les hommes en général? L'homme, d'ordinaire, comment se marie-t-il? Croyez-vous qu'il choisisse délibérément? Tombe-t-il amoureux, au sens strict du mot, de telle ou telle jeune fille déterminée? Non,

il obéit au hasard, il est emporté par la force irrésistible des circonstances. Sur dix mille hommes il n'en est pas un qui, lorsqu'il songe au mariage, attende l'épouse idéale, la femme qui pourra captiver son âme ou même ses sens. Les hommes se marient sans passion. La plupart d'entre nous n'ont, pour leur choix, qu'un cercle fort restreint; le hasard de la vie journalière nous met en rapport avec celle-ci ou celle-là et nous trouvons bientôt, ou que nous nous sommes compromis, ou que nous nous épargnerions bien des peines en nous établissant tout de suite et que la première jeune fille venue fera aussi bien l'affaire qu'une autre. Bien souvent même c'est la jeune fille qui décide et non pas nous. Dans plus de la moitié des mariages, c'est la femme qui, en somme, a fait la demande. Elle se place dans le chemin d'un homme. D'elle dépend presque entièrement la question de savoir si l'homme la regardera comme la femme qui lui convient. Elle a mille moyens de se mettre en pleine lumière sans en avoir l'air. Et bien souvent pour arriver au but, elle n'a qu'à rester au lieu de s'en aller; écouter en souriant au lieu de prendre un air ennuyé; être au logis au lieu d'être sortie... et elle fait la cour à un homme. Devant le tribunal de l'absolue Vérité combien de maris devraient avouer qu'ils ont été fort surpris de se trouver engagés dans les liens du mariage! La volonté n'entre en scène qu'à certains moments bien courts. Sans doute on la rend responsable et, en un sens, elle est responsable; mais dans la grande majorité des cas, cette prétendue volonté n'est qu'un instinct animal qui confirme la tyrannie des circonstances.

— Il y a quelque chose de vrai dans tout cela, fit son interlocuteur; mais encore ne s'explique-t-on guère la conduite d'un homme qui, après une expérience épouvantable du mariage, après avoir recouvré sa liberté, après avoir été reçu à bras ouverts par le monde qui est le sien, après avoir hérité une fortune qui le rend indépendant, va s'offrir pieds et poings liés à une habile drôlesse dans un garni.

— C'est le cas spécial. Voyez plutôt la gradation des événements : il y a des mois déjà que je m'aperçus que mes relations avec cette fille devenaient dangereuses. Par malheur, je ne suis pas un misérable, je ne puis regarder une femme comme un jouet, délicatesse fatale chez un homme non marié et sans fortune. De jour en jour notre intimité augmenta. Elle venait dans ma chambre et me demandait si je ne désirais rien; elle venait plus souvent qu'il n'était nécessaire, je dus bien le reconnaître. Lorsqu'elle me servait, nous causions, parfois pendant une demi-heure. La mère, cela n'est pas douteux, observait le manège et l'approuvait. Emma devait trouver un mari, pourquoi pas moi aussi bien qu'un autre? Ces femmes savaient que j'étais un être d'humeur douce, jamais je ne leur cherchais querelle pour quoi que ce fût, j'étais reconnaissant pour la moindre attention : précisément l'espèce d'homme pour être pris au piège. Mais non, je ne veux pas prétendre que je fus leur victime. Ce serait une faible et indigne excuse. Qu'aurait fait un autre à ma place? il aurait traité la jeune fille comme une servante et ainsi l'aurait tenue à sa place, ou bien il l'aurait alarmée par une conduite indiquant des desseins tout autres que matrimoniaux. Pour moi je n'eus pas le vulgaire bon sens de choisir entre ces deux partis. Je fis mon amie de cette jeune fille, je l'admis de plus en plus au rôle de confidente jusqu'au moment fatal où je lui contai mon histoire. Oui, je fus assez idiot pour lui tout raconter, jusque dans les moindres détails. Pouvez-vous concevoir une telle aberration?

Cependant, c'est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Un soir, nous étions seuls au logis. Après avoir pendant une demi-heure essayé de travailler, je reconnus que c'était impossible. La mère était sortie, j'entendais Emma aller et venir en bas. J'étais seul, démoralisé, j'avais besoin de parler, de parler de moi-même à quelqu'un qui me prêterait une oreille complaisante. Je descendis donc et pris un prétexte pour entamer une conversation au salon. Elle dura deux heures; nous causions encore quand la mère rentra. Je ne pus me persuader même alors que j'avais de l'affection pour Emma. Son langage trivial, ses sentiments vulgaires me choquaient. Mais elle était femme; sa voix était douce, son regard sympathique et cette soirée me fit du bien. Vous savez ce que je vous disais récemment; j'ai peur des femmes de culture raffinée. Je suis leur égal, je le sais; je puis converser avec elles; leur société a pour moi un charme infini; mais quand je songe à l'intimité avec l'une d'entre elles... Peut-être est-ce l'effet de longues années de vie de bohème. Peut-être suis-je condamné à descendre d'un degré dans l'échelle sociale. Je ne puis m'imaginer faisant la cour à une des jeunes filles que je rencontre dans ces grandes maisons, demandant sa main... non, non, je ne puis!

— Vous vous déferez de cette gêne, dit Munden.

— Je l'espère... je veux l'espérer. Ne serait-il pas criminel de ne pas essayer, du moins maintenant que je possède la fortune? J'ai été torturé aujourd'hui comme une âme à qui un moment de faiblesse charnelle a fait perdre son salut. Vous pouvez vous imaginer mes souffrances; elles m'ont amené à la résolution de mentir, de nier avec une énergie sauvage que j'ai promis mariage à Emma, à nier tout, quitte à supporter les conséquences.

— Et la résolution est excellente, mon cher ami. Tenez-vous-y. Mais vous ne m'avez pas encore conté

comment vous avez commis la plus folle de toutes les folies. Vous dites que la demande a été faite *hier soir?*

— Oui... et simplement pour le plaisir d'apprendre à Emma, quand elle m'eut accepté, que j'avais deux millions. Vous ne comprenez pas, non? Je crois que le changement de fortune m'avait comme enivré; j'arrivai dans un état d'exaltation qui me poussa aux pires extravagances. Je sentais un désir irrésistible d'être bon, de répandre le bonheur autour de moi, de partager ma joie avec d'autres. Si j'avais eu la fortune du docteur dans ma poche j'aurais distribué des billets de cent francs.

— Vous vous êtes contenté, dit Munden en riant, de donner un billet à ordre représentant l'héritage tout entier.

— Oui, mais comprenez donc. Emma vint dans ma chambre à l'heure du souper et, comme d'habitude, nous causâmes. Je ne lui dis pas un mot de la mort de mon oncle... et pourtant je sentais que la nécessité de tout révéler s'appesantissait fatalement sur moi. Il y avait dans mon esprit un conflit entre le sens commun et cette terrible sentimentalité qui est chez moi un mal incurable. Lorsque Emma monta après le souper, elle m'apprit que sa mère était allée au théâtre avec un ami. — Pourquoi ne l'avez-vous pas accompagnée? dis-je. — Oh! je ne vais nulle part. — Mais après tout, repris-je en manière de consolation, le mois d'août n'est pas précisément la saison où le théâtre est agréable. Elle en convint; mais il y avait une exposition à Earl's Court; elle en avait beaucoup entendu parler et désirait y aller. — Si nous y allions tous deux un de ces soirs, qu'en dites-vous?

Vous voyez? Idiot... et ce fut plus fort que moi. Ma langue prononça ces mots imbéciles en dépit de mon cerveau. Très bien, si j'avais voulu ce que tout homme aurait voulu en pareil cas, mais je ne le voulais pas, et elle le savait. Elle me regarda... et alors... eh bien, l'instinct de la brute fit le reste... non, pas l'instinct tout seul, mais compliqué de ce désir idiot de voir l'expression de son visage, d'entendre les paroles qu'elle prononcerait quand elle saurait que je venais de lui faire un cadeau de deux millions. Vous ne comprenez pas?

— Eh si!... un cas de psychologie morbide.

— Et mon égarement me rendit heureux. Pendant une heure ou deux je crus aimer la jeune fille de toute mon âme. Et puis ce bonheur persista. J'arpentais ma chambre de long en large, faisant des plans d'avenir... je l'instruisais, je faisais son éducation, et ainsi de suite. Je reconnaissais en elle une foule de qualités admirables, vraiment féminines. J'étais amoureux de cette femme, et voilà.

Munden resta un moment rêveur, puis il posa sa pipe sur la table.

— Comptez-vous retourner à votre logement?

— Non, non, je suis revenu à la raison. Je vais passer cette nuit à l'hôtel et j'envoie immédiatement chercher toutes mes affaires.

— A la bonne heure, et samedi... ou vendredi soir, si vous voulez, nous partons.

Shergold était tremblant de joie.

— Mais ce mensonge m'est insupportable, dit-il. J'indemniserai la jeune fille. Voyez-vous, en me sauvant j'avoue qu'il y a dans mon cas quelque chose qui n'est pas correct. Je verrai un homme d'affaires et je remettrai l'affaire entre ses mains.

— Comme vous voudrez. Mais laissez à votre conseil l'estimation des dommages-intérêts.

— Dommages-intérêts! Shergold sembla ruminer le mot. — J'espère qu'elle ne va pas me traîner devant un tribunal... me couvrir de ridicule, en public? S'il en était ainsi, adieu toutes mes espérances. Je ne pourrais plus reparaître dans le monde après un tel esclandre.

— Je ne vois pas pourquoi. Mais votre conseil arrangera probablement l'affaire. Ils ont des procédés à eux, ajouta Munden sèchement.

Le lendemain de grand matin, Shergold envoya un télégramme à l'adresse de son hôtesse de Maze Pond. Il lui annonçait qu'il allait s'absenter un jour ou deux pour affaires. Le vendredi, il assista aux funérailles de son oncle et le soir même il quittait Charing-Cross avec Harvey Munden *en route* pour Côme.

Là, quinze jours plus tard, Shergold reçut de son homme d'affaires une communication qui mit un terme à son calme apparent et à sa feinte gaîté. Car assurément elle n'était que feinte, Harvey Munden en était convaincu; on reconnaissait dans tout ce qu'il disait et faisait les symptômes manifestes d'une conscience troublée ou du moins d'une nervosité à l'état aigu. Enfin il se décida une fois encore à confesser franchement sa faiblesse.

— C'est le diable, mon cher! Elle ne veut pas accepter l'argent. Elle a pris un avocat et va me traîner en justice. J'ai autorisé Reckitt à lui offrir jusqu'à cent vingt-cinq mille francs... rien à faire. Il dit que son conseil a fait évidemment miroiter à ses yeux l'espérance de dommages-intérêts énormes et puis elle veut avoir le plaisir de me rendre la fable de la ville. C'en est fait de moi, Munden. Mes espérances se sont évanouies comme... vous savez l'expression de Dante?... *il fumo in aere ed in aqua la schiuma.*

Fumant un cavour, Munden était étendu dans l'ombre de la *pergola* et il gardait un silence qui semblait dire : Ne prêchons pas davantage dans le désert!

— Que me conseillez-vous?

— A quoi bon un conseil à un homme fait pour

être berné. Parbleu, laissez cette... pousser les choses au pis, qu'importe?

Shergold fit la grimace.

— N'oublions pas que je suis seul coupable en tout ceci.

— Oui, aussi coupable que de n'être pas mort le jour de votre naissance.

— J'élèverai l'offre...

— Parfait; offrez deux cent cinquante mille. Le jury lui donnera sans doute cinq mille.

— Mais le scandale... le ridicule...

— Faites-lui face, bravement. Une bonne affaire, bien bruyante, est probablement la seule chose qui pourra vous enseigner la sagesse et vous sauver la vie.

— C'est une façon d'envisager la question. Je suis presque porté à croire que c'est la véritable.

On ne le vit plus pendant le reste du jour. Le soir, de neuf à dix, il fit une excursion sur le lac avec Harvey; mais il ne pouvait parler, ses yeux bleus étaient perdus dans une mélancolie étrange, mêlée d'inquiétude, un sillon se creusait entre ses sourcils, il faisait des gestes brusques, nerveux, comme si, dans le for intérieur, il s'adressait des reproches. Le lendemain matin, quand Harvey Munden sonna pour le déjeuner, un garçon lui apporta un billet; il reconnut l'écriture de Shergold. Quelques lignes écrites en toute hâte : « Je pars pour Londres; soyez sans inquiétude; je veux uniquement détourner le danger d'une publicité déshonorante; je ne peux vivre sous cette menace. J'ai une idée et dans quelques jours vous aurez de mes nouvelles. »

Munden ne sut jamais quelle était cette lumineuse idée. Une lettre de Shergold lui parvint au bout d'une dizaine de jours : elle lui annonçait le mariage prochain de son ami et le départ des nouveaux mariés, moins d'une semaine après la cérémonie, pour un voyage autour du monde. Harvey ne répondit pas à cette lettre, qui d'ailleurs n'indiquait pas d'adresse.

Un jour de novembre, au club, il fut accosté par son fâcheux habituel :

— Votre ami Shergold est donc mort?

— Mort?

— Mais oui. On en parlait hier, chez lady Teasdale. Il est mort, il y a quelques jours, à Calcutta. Dysenterie, ou quelque chose comme ça. Sa femme venait de « câbler » la nouvelle à je ne sais pas qui.

GEORGE GISSING.

UN PRÉCURSEUR DE KARL MARX[1]

La « théorie des loix » de Linguet.

En 1767, Linguet mit la dernière main à un ouvrage longtemps caressé, et commit en le publiant une notable maladresse.

Cet ouvrage, en deux tomes, avait pour titre : *Théorie des loix civiles ou Principes fondamentaux de la société.*

Par son cadre et ses prétentions il était donc à la mode du jour. En ce temps-là, il n'était pas décent d'écrire sur les hommes sans remonter à leur origine, à la naissance des sociétés et des lois. Que Linguet s'appliquât à ces problèmes sur lesquels chacun disait son mot (parfois en dix volumes); qu'il recherchât le titre, dont Voltaire l'a gratifié, de *Rousseau parisien*, cela ne tirait pas à conséquence; cela même aurait pu l'avancer dans la gloire, si, dans ces cartons à la mode, il avait débité des articles au goût du jour.

Mais il fit tout le contraire, heurta de front les idées philosophiques en faveur, et conquit à ce jeu l'impopularité la plus solide.

Comment arriva-t-il ainsi à rallier toutes les colères, et, dans ce temps où les livres étaient des actes, à prendre la figure d'un malfaiteur public?

Un mot l'explique et résume son œuvre : la *Théorie des loix* est un manuel de pessimisme politique.

Il y a des heures qui conviennent à ces livres désenchantés, mais celui-ci venait à contretemps. Il faisait entendre une voix sardonique, la voix cruelle d'un sceptique, à l'instant précis où les âmes s'ouvraient à toutes les espérances politiques et sociales.

Il sembla que Linguet avait voulu écrire le Code de la réaction, du despotisme et de la contre-révolution, à l'heure où la Révolution s'installait avec Rousseau dans les âmes, vingt ans avant de s'accomplir dans les faits.

Vos théories, disait Linguet au philosophe de Genève, sont des contes de fées politiques, où un coup de baguette fait sortir du sein de la terre des sociétés d'hommes tous égaux, tous riches, tous heureux... Ces déclamations sont vuides de sens... Leurs auteurs disent qu'ils voudraient voir tous les hommes libres, mais ils ne songent pas que l'accomplissement de ce vœu est incompatible avec l'existence de la société, à laquelle ils sont pourtant plus attachés que les autres, parce que le raffinement de leurs goûts la leur rend plus nécessaire, et qu'ils en goûtent mieux les douceurs...

Leurs prêches politiques sont inutiles, en ce que le

(1) Sous ce titre : *Un avocat journaliste au XVIIIe siècle : Linguet*, M. Cruppi va faire paraître à la librairie Hachette un ouvrage auquel nous empruntons le chapitre suivant.

monde n'en va pas moins son train ordinaire. Toutes leurs lamentations sur la servitude n'ont pas fait augmenter d'un sou la paye, ni de nos journaliers, ni de nos soldats, ni de nos domestiques : c'est le bon marché des services de cette espèce d'hommes qui fait la richesse de la société et la base des gouvernements... Ne voyez-vous pas que l'obéissance, l'anéantissement, puisqu'il faut le dire, de cette nombreuse partie du troupeau, fait l'opulence des bergers? Si les brebis qui la composent s'avisaient jamais de présenter la tête au chien qui les rassemble, ne seraient-elles pas bientôt dispersées et détruites, et leur maître ruiné? Croyez-moi, pour son intérêt, pour le vôtre et même pour le leur, laissez-les dans la persuasion où elles sont, que ce roquet qui les aboie a plus de force à lui seul qu'elles toutes ensemble.

Laissez-les fuir stupidement au seul aspect de son ombre. Tout le monde y gagne. Vous avez plus de facilité à les rassembler pour vous approprier leurs toisons : elles sont plus aisément garanties d'être dévorées par les loups. Ce n'est, il est vrai, que pour être dévorées par des hommes. Mais enfin, c'est là leur sort, du moment qu'elles sont entrées dans une étable. *Avant que de parler de les y soustraire, commencez par renverser l'étable, c'est-à-dire la société !*

Je sais bien que ce langage n'est pas celui qu'on tient ordinairement dans les livres; mais c'est celui de la raison et de la vérité. Je me ferais sans doute plus de partisans en embrassant le sentiment contraire, il prêterait plus à l'éloquence... Il est si aisé de déclamer contre les puissances et contre les maîtres! Mais cela est-il digne de ces esprits élevés qui ambitionnent le titre de précepteurs des hommes?... Ils veulent, disent-ils, consoler le genre humain?... Ah! cruelle philosophie! que tes consolations sont douloureuses!... Mes maux sont incurables : pourquoi t'obstines-tu à faire devant moi l'éloge de la santé?... En rapprochant mon état de celui que tu me peins, je n'en sens qu'avec plus d'amertume la fausseté des espérances qui m'ont trompé... Quel est donc le but de tes discours? Je souffre, et, suivant toi, je pourrais, je devrais même ne pas souffrir! Je péris dans les fers, et tu me cries qu'on n'a pas le droit de m'y retenir! Quel est donc ton dessein? Est-ce de me forcer de réunir dans mon cœur le sentiment de l'injustice et celui de l'esclavage?... Combien plus sage serait la voix terrible, mais salutaire, qui me dirait : Souffre et meurs enchaîné : c'est là ton destin!

Aujourd'hui on entendrait cela sans colère, et peut-être même y verrait-on exactement le contraire de ce que le XVIIIe siècle y a vu.

En effet, ces pages du soi-disant prôneur du despotisme ne sentent-elles pas l'insurrection? Avec ses allures audacieuses, ses emportements d'ironie, ne semble-t-il pas que Linguet va conclure de l'inanité des systèmes philosophiques, de l'impuissance de Montesquieu et de Rousseau, à la nécessité d'une reconstitution intégrale de la société?

On dirait que, par delà la Révolution bourgeoise, qu'il couvre de sarcasmes, qu'il déclare en faillite avant la lettre, il prévoit un autre bouleversement plus profond. Il revient sans cesse sur cette idée, grosse des futurs orages, que sous les noms divers d'esclave, de serf, de manouvrier libre, le travailleur n'obtient jamais du riche que ce qui lui est strictement nécessaire pour ne pas mourir de faim.

C'est la moderne « loi d'airain du salaire » que; sauf la différence des mots, Linguet a formulée avec une netteté prophétique, et dans des termes que Karl Marx et Lassalle n'auraient pas désavoués.

En supprimant la servitude, dit-il, on n'a prétendu supprimer ni l'opulence ni ses avantages. On n'a pas pensé à remettre entre les hommes l'égalité originelle; la renonciation que le riche a faite de ses prérogatives n'a été qu'apparente. Il a donc fallu que les choses restassent, au nom près, dans le même état. La servitude s'est perpétuée sur la terre, mais sous un nom plus doux... Les villes et les campagnes sont peuplées d'une espèce d'hommes connus sous le nom de journaliers, manouvriers, etc. Ils n'ont jamais de part à l'abondance dont leur travail est la source. La richesse semble leur faire grâce quand elle veut bien agréer les présents qu'ils lui font...

Cette espèce d'hommes est sans contredit la plus nombreuse portion de chaque nation. Il s'agit d'examiner quel est le gain effectif que lui a procuré la suppression de l'esclavage.

Je le dis avec autant de douleur que de franchise : tout ce qu'ils y ont gagné, c'est d'être à chaque instant tourmentés par la crainte de mourir de faim, malheur dont étaient du moins exempts leurs prédécesseurs dans ce dernier rang de l'humanité. L'esclave était nourri lors même qu'il ne travaillait pas, comme nos chevaux ont du foin les jours de fête...

Mais le manouvrier libre, qui est souvent mal payé quand il travaille, que devient-il lorsqu'il ne travaille pas?...

A qui en coûte-t-il quelque chose quand il vient à périr de langueur et de misère?

Il est libre, dites-vous! Eh! voilà son malheur! Il ne tient à personne, mais aussi personne ne tient à lui. Quand on en a besoin, on le loue au meilleur marché que l'on peut. La faible somme qu'on lui promet égale à peine le prix de sa subsistance pour la journée qu'il fournit en échange. On lui donne des surveillants pour l'obliger à remplir promptement sa tâche; on le presse, de crainte que l'espoir de rester plus longtemps occupé au même ouvrage ne retarde son bras... A-t-il fini, on le renvoie comme on l'a pris, avec la plus froide indifférence, et sans s'embarrasser si les vingt ou trente sols qu'il vient de gagner par une journée pénible suffiront à sa subsistance, en cas qu'il ne trouve pas à travailler le jour d'après.

Il est libre! C'est précisément de quoi je le plains. On l'en ménage beaucoup moins. On en est plus hardi à prodiguer sa vie. L'esclave était précieux à son maître, en raison de l'argent qu'il lui avait coûté. Mais le manouvrier ne coûte rien au riche qui l'occupe. Du temps de la servitude, le sang des hommes avait quelque prix. Ils va-

laient du moins la somme qu'on les vendait au marché. Depuis qu'on ne les vend plus, ils n'ont réellement aucune valeur intrinsèque.

Dans une armée, on estime bien moins un pionnier qu'un cheval de caisson, parce que le cheval est fort cher, et qu'on a le pionnier pour rien. La suppression de l'esclavage a fait passer ce calcul de la guerre dans la vie commune, et depuis cette époque il n'y a pas de bourgeois à son aise qui ne suppute en ce genre comme le font les héros.

Ne croirait-on pas entendre Ferdinand Lassalle criant à Schulze-Delitsch, dans une des invectives passionnées de son livre *Capital et Travail* (1) :

Enfin éclate le tonnerre de la Révolution française! Servages, servitudes, jurandes, tout disparut comme emporté par la foudre!

On était arrivé à la concurrence libre! Le travail fut proclamé libre *de jure*, et grande fut la joie! Y avait-il réellement quelque chose de changé dans cet ancien état des choses, où les travailleurs devaient toujours laisser couler le produit de leur travail dans les poches des classes possédantes, privilégiées? Le travail était déclaré libre *de jure*, et rien n'empêchait personne d'acquérir, d'accumuler et d'épargner son propre produit de travail. Rien qu'une petite difficulté... Avant de pouvoir entreprendre un travail quelconque il faut avoir à sa disposition du travail précédent, c'est-à-dire du capital. Comme ces travailleurs ne possédaient pas ce qu'il faut pour entreprendre un travail quelconque, que leur restait-il, que leur reste-t-il à faire, malgré la liberté juridique et la déclaration de la concurrence libre, sinon de vendre leur vie pour les besoins de leur existence?

La critique moderne des rapports du capital et du travail est parvenue ici à des formules plus scientifiques, mais l'idée fondamentale du socialisme contemporain n'est pas exprimée avec plus de force par Lassalle qu'elle ne le fut par Linguet en vingt passages de cette étrange *Théorie des loix*.

A quoi bon, s'écriait-il, ces parades sentimentales, ces projets de réformes dans les finances et les impôts? A quoi bon le parlementarisme, les imitations du régime politique de l'Angleterre? A quoi bon ces corps intermédiaires prônés par Montesquieu, ces avides compagnies judiciaires qui, sous prétexte de contenir le pouvoir royal, ne servent qu'à leurs propres privilèges, et ne font que multiplier les instruments de la tyrannie? A quoi bon tout cela, puisque le pauvre doit être toujours opprimé par le riche, puisque celui qui travaille doit toujours servir celui qui possède? Mieux vaut un tyran que mille tyranneaux!

Et par là Linguet était conduit à tracer l'ébauche, bien moderne aussi, souvent reprise et caressée dans ses œuvres, du *bon tyran*, du gouvernement supérieur et paternel dont le pouvoir n'aurait d'autre limite que le droit des gouvernés à l'insurrection.

Il faudrait qu'une voix majestueuse dît souvent à ce despote: Tu n'as pas de châtiment légal à craindre, ta tête est sacrée... mais prendre garde!... Si tu opprimes ce peuple que Dieu t'a soumis, l'effort avec lequel il brisera sa chaîne viendra de Dieu également. Le ciel, arbitre unique entre le maître et les sujets soulevés, ne s'explique que par des victoires. Ne les réduis pas à la nécessité d'implorer ces terribles oracles!

Ainsi parlait ce Linguet déchaîné, chargeant Rousseau et sabrant Montesquieu, foulant avec délices toutes les plates-bandes de la philosophie, irrespectueux, osant tout dire, dogmatique et gavroche, ancêtre et précurseur tour à tour de Joseph de Maistre, de Veuillot et de Rochefort, révolutionnaire qui se piquait d'être monarchiste, et dont la cognée, détruisant tout autour du pouvoir royal, l'isolait, le découvrait, le désignait à l'assaut futur.

Ses contemporains s'y trompèrent. On vit en lui l'apôtre du « bon plaisir royal », alors que, par sa critique amère des institutions sociales, par son mépris du parlementarisme et de la révolution bourgeoise, il marquait réellement sa place parmi les précurseurs de notre socialisme contemporain.

Il semble que cet aspect nouveau et assez inattendu de la physionomie de Linguet ait été entrevu pas M. Benoît Malon, car il prend soin de nommer notre héros dans son *Étude sur le socialisme dans le passé*.

Linguet lui-même prévoyait cette évolution dans les jugements portés sur son œuvre, car il écrivait dans un des innombrables plaidoyers *pro domo* que nous a laissés sa plume intempérante :

On a vu dans la *Théorie des loix* ce qui n'y était point; on n'a rien vu de ce qui y était. On y a cru trouver des motifs pour m'accuser d'être le flatteur de la tyrannie, et je ne serais pas étonné qu'on y trouvât un jour de quoi me poursuivre comme un républicain furieux.

C'était bien, en effet, avec l'audace d'un « républicain furieux » que Linguet s'attaquait aux institutions fondamentales de la monarchie catholique! N'allait-il pas jusqu'à se faire l'apologiste du divorce? et cela à une époque où l'Église et le Parlement n'admettaient guère de tels badinages!

En ce chapitre délicat, où il traite du mariage, Linguet se montre d'ailleurs aussi peu galant à l'égard des femmes que peu respectueux du sacrement qui leur défère leur puissance sociale. Il remarque avec impertinence que « le courage et la vertu fleurissent dans une nation tant qu'une discipline exacte contient les femmes dans la retraite... »

Autrement dit dans le sérail, institution que Linguet préfère infiniment aux salons de son temps.

(1) F. Lassalle, *Capital et Travail, ou M. Bastiat Schulze* (de Delitsch). Traduction de Benoît Malon, p. 125.

Pour lui, comme pour Montesquieu, la polygamie n'est pas un cas pendable. Quant au divorce, Linguet le catholique, le défenseur des Jésuites, ne craint pas d'en être partisan!.

Toutefois, sur ce sujet scabreux, sentant d'une lieue le fagot, il prend quelques précautions :

La question, dit-il, n'est pour nous qu'un sujet de pure théorie. La solution ne peut tirer à conséquence pour la pratique, non plus que celle que nous nous sommes proposée relativement à la polygamie. Il s'agit ici des avantages politiques, et non de l'utilité des règlements spirituels que Dieu lui-même nous a transmis par l'organe de son Église, et qui doivent l'emporter sur toute espèce d'utilité.

Ces réserves faites, Linguet se donne carrière :

Dire que le mariage indissoluble est un état supérieur, cela est exact. Mais quand on a avancé que la société serait blessée si chaque mari avait le droit de quitter sa femme lorsqu'il ne peut plus vivre avec elle, si chaque femme pouvait s'éloigner de son mari quand un dégoût ou une aversion invincible le lui rend odieux, il est clair qu'on s'est trompé sur cet article.

Objectera-t-on que les divorces seraient trop nombreux?

L'auteur répond que « les esprits humains en général sont des malades sur qui la facilité de se procurer le remède produit plus d'effet que son application. Il suffit de savoir qu'on pourra le prendre pour n'en pas sentir le besoin. »

Enfin Linguet s'écrie, oubliant à la fin du chapitre la prudence du début :

Telle est encore, et telle a été dans tous les temps l'utilité politique du divorce, qui dut suivre de près l'établissement du mariage, comme on voit les herbes salutaires croître dans les mêmes climats que les poisons dont elles sont les préservatifs.

Ainsi, d'une main audacieuse, Linguet touche à tous les problèmes, mêlant les redites aux paradoxes, aussi inégal dans son style que dans ses vues, mais éclairant d'expressions fortes, d'idées ingénieuses, ses phrases les plus lourdes, ses passages les plus diffus.

L'idée maîtresse de son livre, c'est que les lois, et la société dont elles sont la base, ne sont, ne furent et ne seront jamais, malgré les belles et hypocrites promesses des philosophes, que le rempart du riche et du propriétaire contre le meurt-de-faim.

Qu'est-ce que la loi? dit Linguet. — C'est la sauvegarde accordée au riche contre le pauvre.

Quel est son but? — La paix des riches.

Les hommes séparés en deux camps : le camp de ceux qui possèdent et le camp de ceux qui n'ont rien, se déchireraient si l'on ne faisait intervenir entre eux la justice et les lois, « comme on sépare deux essaims acharnés en leur jetant un peu d'eau et de poussière ».

Linguet d'ailleurs ne conclut pas : il fait même observer que ses idées « sont plus vraies qu'utiles ». Sur certains points, le socialisme a conclu pour lui; sur d'autres (et par là encore il est bien moderne), l'anarchie eût été, à ce qu'il semble, son dernier mot.

. . . . . .

Jamais crime ne fut plus funeste à un coupable que la *Théorie des loix* ne devait l'être à son auteur.

Dès l'apparition de ce livre, le nom de l'écrivain fut connu, colporté et noté d'infamie. Il devint classique de flétrir ses tirades ambiguës sur les despotes; et le mépris de ce « Linguet apologiste des tyrans » fut, pour les jeunes gens désireux de se pousser dans les salons et dans les lettres, un brevet de bon goût, de philosophie et d'excellentes mœurs.

Pendant vingt ans, il allait être à la mode de charger d'anathèmes « le prôneur de Tibère et de Caligula ». Chacun y mit sa pierre, depuis Gerbier et le bâtonnier Lambon, depuis les Mirabeau père et fils, depuis Turgot et La Harpe, jusqu'à Brissot, jusqu'à Fouquier-Tinville. A la fin, cela fit un tas, et sous ce tas, un des plus gros qui aient jamais lapidé un homme de lettres, Linguet est demeuré enseveli, plus étouffé et comprimé sous les malédictions que jamais momie ne le fut sous ses bandelettes.

Dans ce concert d'imprécations, Voltaire, toujours prudent, et même peureux à l'égard de Linguet, dont il commençait à apercevoir les griffes, apporta une note presque louangeuse. Mais personne n'imita sa douceur. Un volume ne contiendrait pas les injures de toutes sortes dont Linguet fut accablé.

Un sieur G..., après l'avoir flagellé en vers détestables, finissait ainsi sa diatribe :

Sans amis, sans asile et sans postérité,
Tu mourras du libraire à peine regretté.

On tira de l'obscurité ses premiers ouvrages; ils furent lus, commentés et fournirent de nouveaux traits à la critique. Les uns blâmaient en Linguet le courtisan du despotisme, les autres l'adversaire de la féodalité.

Un certain vicomte de Toustain déplorait, dans un livre fort sot intitulé : *Mes Rêves*, les erreurs d'un homme « dont il admirait le génie ».

Pourquoi M. Linguet, s'écriait le naïf vicomte, a-t-il déclamé si violemment contre les chaînes féodales? Ignore-t-il les douceurs et la tranquillité dont jouissent encore les mainmortables de l'abbaye de Saint-Claude en Franche-Comté, aussi bien que les serfs de la vicomté de Rohan, en Bretagne?

La *Correspondance* de Grimm se montra impitoyable. Le style, l'homme et la doctrine furent également flétris. Grimm réédita sans scrupule l'histoire

des cent louis dérobés au poète Dorat, et conclut par ces mots méprisants :

Quant au président de Montesquieu, j'observe à M. Linguet qu'il se peut qu'il soit souvent plus brillant et ingénieux que vrai; mais que j'aime mieux une tournure de Montesquieu qu'une vérité de Linguet.

Le seul Dupont de Nemours, doux et paternel économiste du clan Quesnay, Turgot et Malesherbes, se montra indulgent.

La jeunesse de l'auteur de la *Théorie des Loix*, dit-il dans ses *Éphémérides du citoyen*, est une excuse. Nous aimons à croire que son cœur n'a point de part aux écarts d'une imagination ardente. Si nous jugeons son écrit avec quelque sévérité, il ne doit s'en prendre qu'à sa grande célébrité, justifiée par les séductions de son style...

Plus clairvoyant, d'ailleurs, que les autres critiques, Dupont avait compris la *Théorie des loix*. Il devinait que Linguet avait eu moins pour objet de rajeunir le paradoxe connu de Hobbes sur le droit du plus fort, que d'offrir un tableau frappant des injustices sociales.

Dupont de Nemours admettait ce point de vue.

Mais il aurait fallu, ajoutait-il, pour consoler, pour instruire la malheureuse humanité, finir par l'exposition simple, naïve et touchante d'une société parfaitement conforme aux principes constitutifs de l'ordre; y montrer l'innocence, la justice, la paix et le bonheur coulant de la même source; tous les vœux, tous les désirs conspirant à la prospérité publique et privée. C'est l'auteur de la *Théorie des Loix* que nous exhortons sans balancer à édifier, par un pareil ouvrage, le public honnête, justement affligé de celui qu'il vient de publier.

Ceci est caractéristique. Il fallait au XVIIIe siècle troublé, désorienté, un Éden, un Paradis en vue. Taine l'a noté à diverses reprises, surtout dans l'un des passages où il met en relief l'influence énorme, la souveraineté exercée sur ce temps par J.-J. Rousseau.

Qu'avaient promis Montesquieu et Voltaire? — De moindres maux.

Et d'Holbach, Diderot? — Un Eldorado brillant ou une Cythère commode. Rousseau paraît :

Avec Rousseau, je vois à portée de ma main un Eden où du premier coup je retrouverai ma noblesse, inséparable de mon bonheur. Avec quelle colère et de quel élan vais-je me jeter contre la vieille barrière (1)!

De quel élan aussi va se jeter la critique contre l'écrivain assez téméraire pour parler de la société et des lois sans « consoler la malheureuse humanité », sans lui prédire avec optimisme le succès de sa chasse au bonheur, de son éternel assaut au paradis terrestre!

. . . . . .

JEAN CRUPPI.

(1) Taine, *Origines de la France contemporaine; l'ancien régime*, p. 294.

COMMENT LES ANGLAIS
CIVILISENT L'ÉGYPTE

Quand je me suis rendu en Égypte le mois dernier, l'esprit pénétré du grand rôle que l'Angleterre, au dire des auteurs anglais (1), tient en Afrique, c'était surtout ce savoir-faire particulier qui restreint l'action de l'administration et fortifie les initiatives privées qu'il me plaisait de reconnaître. Combien d'hommes s'écrient, en effet, que l'Angleterre seule sait tirer parti des territoires où elle établit son influence; la vue même de la Sicile, avec ses maisons en lisière sur le détroit de Messine, au bas de jardins dont les arbustes noirs se détachent sur les sommets neigeux du massif de l'Etna, imposait cette même réflexion qu'un gouvernement peut beaucoup pour la misère et la ruine, sinon pour le bonheur des populations, puisque cette île ensoleillée serait certainement prospère si l'Italie ne l'écrasait d'impôts.

Arrivé en Égypte, bien vite on cherche à échapper au récit des querelles locales, des intrigues qui divisent chaque colonie; même les événements d'ordre politique, rapetissés aux mesures d'une administration municipale, ne déterminent guère ces larges courants d'idées auxquels volontiers l'esprit s'abandonne.

Au-dessus des maisons de boue, sur les toits desquelles sèchent les excréments qui servent de combustible, du Caire à Assouan, surgissent des ruines gigantesques, légion de pyramides, temples aux colonnes si massives que les barbares hycsos, perses, macédoniens et chrétiens, ont vainement tenté de renverser, et dans le flanc de la chaîne libyque, toujours des sépultures inviolées renferment, avec des objets merveilleux, comme ces bijoux que M. de Morgan découvre à Dachour, le secret des plus lointaines dynasties; comment résister à de pareilles séductions? comment encore ne pas chercher, au Caire, les merveilles de l'art délicat et patient des mosquées, et se résoudre à étudier le fonctionnement des institutions gouvernementales?

Cependant, malgré l'indolence des habitants des villes, le labeur infatigable des paysans fellahs au milieu de la plaine si verdoyante que la vue de chameaux et de buffles dans ce paysage hollandais étonne, et la richesse de ce pays toujours triomphant des pillages et des dilapidations, donnent quelque intérêt à ce problème actuel que l'Europe devra résoudre : la paix générale imposera la neutralité de ce carrefour des routes d'Asie.

Pour mener à bien une étude sur la méthode de gou-

(1) *England in Egypt*, Milner. *The partition of Africa*, Scott Keltie.

vernement que l'Angleterre *conseille* au Khédive de suivre, ce sont les principaux services publics dont il convient de rechercher le fonctionnement : on ne parlera ici que de l'enseignement public et des tribunaux d'exception.

* *

Les qualités et les défauts de la population ont dû exercer quelque impression sur les décisions administratives, si on a entendu tenir compte de cette vérité aujourd'hui incontestée qu'une nation est un organisme vivant dont le gouvernement ne saurait à merci tailler et modifier la structure.

Rien pourtant n'a été plus éloigné de l'esprit de l'Angleterre: pourvu que son établissement précaire se fortifie, le souci d'assurer à l'Egypte les institutions que les principes du droit public et le bonheur des habitants indiquaient n'a jamais déterminé la moindre réforme.

Tout au contraire, l'Angleterre s'est efforcée d'arrêter la diffusion de l'enseignement, et, sous prétexte d'économies budgétaires, comme notre Parlement l'a décidé récemment pour l'Algérie, de diminuer le nombre des jeunes gens lettrés, au courant des mœurs, des langues et des connaissances occidentales. Qui aurait pensé qu'au nom de la civilisation, ce fût précisément à tenter cette œuvre impossible de l'obscurantisme que devait s'employer l'Angleterre, reniant les efforts faits par Mehemet-Ali et Ismaïl, pour ouvrir des écoles, et pour envoyer en Europe l'élite de la jeunesse égyptienne?

Voilà où en est arrivée la doctrine gouvernementale, dont le sous-secrétaire du ministère de l'Instruction publique, Yacoub-Artin-Pacha, a donné la formule : « Chez nous, la gratuité de l'enseignement primaire constitue à la fois un contresens et une injustice; en fait, elle manque sa destination, elle est un danger pour le personnel du Ministère (1). »

Non seulement le nombre des écoles publiques est restreint à 55 et la population scolaire à 7 800 élèves; mais les bourses de missions ont été supprimées parce que c'était aux Facultés de Paris, d'Aix, de Montpellier, que se rendaient principalement ceux qui en bénéficiaient. Et comme, malgré tout, un certain nombre de jeunes gens égyptiens continuaient à venir en France s'instruire à leurs frais, le Conseil des ministres a pris, le 10 octobre 1890, une décision d'après laquelle les titres universitaires d'Europe ne suffiraient plus à l'avenir pour donner l'accès des fonctions publiques.

Au moins, notre Gouvernement a-t-il protesté quand une pareille mesure est venue briser cet échange presque séculaire d'idées, entre la France et l'Égypte? Dans le Livre Jaune des affaires d'Egypte, 1882-1894, il n'est pas trace de la moindre protestation; c'est qu'en octobre 1890, le ministère français était présidé par M. de Freycinet, le département des Affaires étrangères étant dirigé par M. Ribot. On se demande quelle peut être l'action de notre très distingué consul général, M. Cogordan, si le ministère éclairé par lui ne s'occupe pas davantage de défendre les intérêts de la France en Egypte.

(1) *Considérations sur l'instruction publique*, p. 65. Le Caire. Imprimerie nationale, 1894.

L'Angleterre ne veut pas que l'Égypte devienne propre à se gouverner elle-même, et cette jeunesse lettrée qui est hostile à l'occupation temporaire de nature et permanente en fait, est taxée incessamment de fanatique. Pas un pays musulman n'a une population plus douce, plus résignée que l'Egypte: les Cairotes et les Alexandrins envoient leurs enfants musulmans apprendre la langue française chez les Frères de la Doctrine chrétienne et chez les Jésuites qui, d'ailleurs, s'abstiennent de toute propagande religieuse, et, ni en Algérie, ni en Tunisie, on ne saurait espérer une pareille tolérance des esprits. Mais l'Angleterre entend sauver continuellement l'Egypte du péril intérieur, et c'est ainsi que lord Cromer vient d'ériger un tribunal d'exception, véritable cour martiale en temps de paix, qui vaut d'être connu.

« Assurer la justice doit être le but suprême du gouvernement, dit M. Milner, et cette justice est précisément ce qui manquait le plus à l'ancien système du gouvernement égyptien. »

La loi du 24 février 1895, que lord Cromer a fait signer au Khédive, est le commentaire de ce langage; mais on ne saurait en apprécier toute l'importance sans connaître les conditions dans lesquelles le gouvernement anglais en a trouvé le prétexte.

L'Egypte est dans l'état le plus complet de sécurité: j'ai pu m'en rendre compte par moi-même, puisque je viens de visiter le Caire, Alexandrie et la Haute-Egypte; cependant dans les campagnes, il se produit, paraît-il, toujours quelques vols domestiques, et, dans ces endroits du Caire et d'Alexandrie, où fréquente naturellement l'armée d'occupation, quelques querelles.

Ces querelles, qui se terminaient à l'habitude par des injures, dégénérèrent deux fois, à Alexandrie, en rixes; au cours de l'une, un soldat anglais tua un indigène d'un coup de revolver et fut acquitté; pendant la seconde, deux soldats anglais furent frappés et les indigènes coupables de cette violence, condamnés à des peines atteignant deux ans de prison.

Rien d'anormal ni dans les faits, ni dans l'appréciation judiciaire qui en avait été formulée; mais tout incident doit être une occasion, soit de renforcer l'occupation, soit de mettre davantage encore la main sur les affaires intérieures du pays. Aussitôt le *Times* et le *Daily News* reprirent la campagne et affirmèrent à l'Europe que le fanatisme agitait l'Egypte, et que les étrangers couraient au Caire, à Alexandrie, partout, de véritables dangers.

L'opinion ne se laissant pas émouvoir par ces affirmations, les agences officieuses anglaises durent elles-mêmes les atténuer, tellement elles étaient notoirement fausses. Mais lord Cromer considéra que d'une pareille fable c'était son devoir de dégager une moralité, et il imposa au Khédive une loi de lèse-majesté.

Aux termes de cette loi, un tribunal spécial est constitué pour connaître des crimes ou délits commis par des indigènes contre des soldats, marins ou officiers de l'armée et de la flotte britanniques. Ce tribunal, qui siégera dans la localité où le fait aura été commis, comprendra cinq membres, dont le ministre de la Justice, président, et trois membres anglais.

Le commandant de la police du Caire ou d'Alexandrie

— qui est Anglais — ordonne les arrestations, fera l'instruction. Devant le tribunal, la procédure sera orale ; le tribunal suivra les règles de procédure du code d'instruction criminelle des tribunaux indigènes en tant qu'elles seront compatibles avec la célérité nécessaire. Les sentences, rendues séance tenante, ne seront susceptibles d'aucun recours et seront immédiatement exécutoires.

Quant aux peines prononcées, l'article 5, qui les fixe, mérite d'être cité en entier : « Le tribunal spécial prononcera et appliquera, *sans être lié par les dispositions du Code pénal*, les peines qu'il jugera nécessaires, y compris la peine de mort, pour la répression des crimes et délits dont les prévenus auront été reconnus coupables. »

Ainsi, en dehors de tout mouvement politique, alors que la paix est complète en Égypte, lord Cromer fait édicter une loi de terreur qui méconnaît tous les principes du droit public puisque, comme le *Journal égyptien* le remarque justement, la peine elle-même, ni dans sa nature, ni dans sa durée, n'est fixée ; de sorte que ce tribunal est législateur avant d'être juge. Si un étranger quelconque ne mérite pas la protection dont on entoure les soldats, marins et officiers anglais, c'est sans doute qu'il court de moindres dangers.

Aucune garantie n'est donnée aux indigènes arrêtés, condamnés et exécutés en vertu d'un texte de cette loi ! la volonté du juge suppléera aux charges. La procédure étant orale et la décision sans appel, on peut dire que désormais tout Égyptien est à la merci de ce tribunal d'exception.

Veut-on résumer la politique de l'Angleterre en Égypte depuis 1882, elle a deux phases. Pour l'Europe, elle suit logiquement une doctrine dont la tendance systématique est percée à jour par l'opinion sans cesse mieux informée, tant par les correspondances indépendantes que par le grand courant d'étrangers de toutes nationalités que les beautés du climat et les découvertes égyptologiques attirent en Égypte. Il faut que l'Angleterre sauve sans cesse l'Égypte d'un grand péril, et ce péril surgit, au gré de lord Cromer, soit à l'intérieur sous la forme d'un mouvement de fanatisme que lui seul découvre, soit au dehors par l'apparition de bandes mahdistes. Mais la nouvelle que les agences télégraphiques répandent de ces différents sujets d'alarme, exerce toujours quelque impression dont le Consul général anglais sait tirer parti.

Quant à l'Egypte elle-même, les Anglais ne se soucient aucunement ni de sa prospérité, ni d'assurer une bonne administration ou simplement une bonne justice ; on vient de voir comment ils entendent la justice. Ils ne désirent pas que les affaires publiques marchent à souhait ni que la tranquillité soit complète, parce qu'ils veulent conserver au moins des prétextes à intervenir sans cesse, à étendre la main sur tous les services et à légitimer leur ingérence. Tiennent-ils davantage compte de ces principes élevés d'humanité et de civilisation qui devraient être le patrimoine commun des nations européennes ? Ils en sourient eux-mêmes volontiers : leur méthode de civiliser les races inférieures s'affirme par les moyens employés aux Indes, en Australie, dans l'Afrique australe, sur le Niger.

Aux Indes, ils ont pacifié les rajahs du Haut-Bengal et les populations nombreuses et guerrières de ces régions montagneuses, en leur versant des subventions et leur fournissant des gallons d'alcool.

En Australie, comme dans le Far-West, les indigènes clairsemés sont détruits systématiquement, et c'est la seule civilisation que M. Cecil Rhodes ait fait pénétrer dans le royaume des Matabélé.

Sur le Niger, la population indigène est trop dense pour être facilement détruite ; elle n'est pas assez guerrière pour résister longtemps : la Compagnie anglaise souveraine la civilise en lui fournissant à des prix très élevés des alcools toxiques, ce qui enrichit la Compagnie et abrutit les indigènes.

En Égypte, les Anglais sont beaucoup plus embarrassés : leurs procédés de gouvernement ne rencontrent pas le même succès, et la douceur imperturbable des indigènes, leur résignation séculaire les embarrassent. Ils ne peuvent pas conquérir par l'alcool le cœur des indigènes, qui sont sobres, et leur méthode de civiliser n'est pas du goût des Égyptiens, au courant des mœurs et des langues occidentales.

Un Anglais m'a fait nettement saisir toute la valeur de la politique suivie, en me disant : « Nous ne réussissons bien que lorsque nous sommes seuls en face de races inférieures : en Egypte, la présence des Européens, le contact des Égyptiens et d'une population cosmopolite ont créé un état d'esprit très défavorable au succès de nos efforts. »

HENRI PENSA.

THÉATRES

THÉATRE DE MONTE-CARLO : *La Jacquerie*, opéra en quatre actes de M. Edouard Blau et de Mme Simone Arnaud, musique d'Édouard Lalo et de M. Arthur Coquard.

Donc, M. Raoul Gunzbourg l'infatigable nous a donné la dernière œuvre du regretté Édouard Lalo. Inachevée, disent les uns, à peine commencée, disent les autres, la *Jacquerie* avait au moins besoin d'être complétée. M. Arthur Coquard s'est chargé de cette besogne. Il n'en est pas de plus difficile, de plus ingrate, ni qui exige une plus complète abnégation. Le continuateur doit faire abstraction complète de sa propre personnalité, et entrer, si j'ose dire, dans la « peau musicale » du premier auteur : ce qui est écrit, il doit se borner à le transcrire respectueusement ; ce qui est esquissé seulement, à le mettre discrètement au point ; ce qui reste à faire, il doit le faire non en restant lui-même, mais en tâchant à devenir l'autre. Car ce serait assurément une œuvre dépourvue d'unité que celle qui présenterait à la fois des échantillons du style Lalo et du style Coquard.

Et ce ne serait rien. On ne peut s'approprier le style d'un maître qu'en étudiant de près ses œuvres : de là un autre danger, celui de l'imitation. Si l'on trouve, dans *la Jacquerie*, certaines réminiscences du *Roi d'Ys*, de *Fiesque* ou des œuvres purement musicales de Lalo, on devrait, en bonne justice, féliciter M. Coquard : et l'on ne peut, toutefois, se défendre d'un certain malaise devant des ressemblances trop manifestes. A ce jeu, le continuateur n'a qu'à perdre, si consciencieux qu'il soit; plus il sera consciencieux, plus il perdra. Ajoutez que, lorsqu'il s'agit d'un musicien tel que Lalo, l'on a peine à admettre chez lui certaines faiblesses, et que, de même, quand une phrase musicale se présente et se développe avec ampleur, on est porté à en faire honneur à l'auteur mort. Tout ce qui sera bon sera du Lalo : tout ce qui sera médiocre ou plus faible sera du Coquard... Cette destinée est cruelle.

Nous devrions donc avoir pour le continuateur de *la Jacquerie* une reconnaissance attendrie. Malheureusement, si son rôle est ingrat, il rend fort difficile celui de la critique. Il est bien entendu que nous sommes tous, — je dis tous — remplis de goût et de science, et que nul ne nous vaut pour distinguer le bon grain de l'ivraie. Tout de même, nous sommes plus tranquilles quand nous savons d'avance avoir affaire à un Maître... Plaisanterie à part, il nous faut ici juger l'œuvre en soi; et rien n'est plus difficile : si j'osais, je dirais que rien n'est plus injuste. Car enfin du Lalo ordinaire peut être du très bon Coquard ; et qui sait si de l'excellent Coquard équivaudrait à du Lalo moyen?... De sorte qu'il nous faudrait ici applaudir ce que nous aimons le moins, et critiquer ce qui nous paraît le meilleur!

Parlons d'abord du poème. Ici, rien ne vient gêner notre franchise.

Sans revenir sur cette éternelle question du drame historique en musique, il faut faire remarquer que le sujet choisi par les auteurs comportait deux difficultés presque contradictoires, et coexistantes cependant. La jacquerie a eu des causes très générales : souffrances matérielles et révolte contre l'oppression. Et, en même temps, elle est très exactement située dans l'histoire : *Mai 1358*, dit la partition (1). De sorte que des sentiments très généraux devront être exprimés par des personnages très particuliers. Si les héros chantent seulement l'amour de la liberté, qui les distinguera des Monténégrins de Mme Augusta Holmès? Et, d'autre part, comment nous montrer que la liberté qu'ils réclament est bien celle qui manquait aux paysans de l'an 1358? Les auteurs n'ont-ils pas vu ce danger? Est-ce au contraire pour le pallier qu'ils ont imaginé l'anecdote mise en musique par les deux compositeurs? Ils se sont contentés de cette conception un peu agaçante en vertu de laquelle toutes les révolutions ont été causées par un amour contrarié. Si les paysans de Saint-Leu de Cérent-en-Beauvoisis se sont révoltés, c'est parce que Robert, fils de Jeanne, ne pouvait pas épouser Blanche de Sainte-Croix. Mais comme, encore une fois, on ne peut situer musicalement les héros en 1358, il en résulte que nous ne nous intéresserons qu'à l'amour de Robert pour Blanche; et, comme ils sont présentés sans grande netteté, nous ne nous y intéresserons que médiocrement.

Pour compléter le « quatuor », à Robert-ténor et à Blanche-soprano, les auteurs ont adjoint Jeanne-contralto et Guillaume-basse. L'une est la mère de Robert, l'autre un paysan, l'âme de la révolte dont Robert est le chef. Et, pour corser le drame, ils ont ajouté le comte de Sainte-Croix, père de Blanche. Je ne parle pas du baron de Savigny, fiancé de celle-ci, qui n'a pas vingt mesures à chanter.

Nous sommes donc à Saint-Leu de Cérent-en-Beauvoisis. Les paysans, exaspérés par les exactions du comte de Sainte-Croix et excités par Guillaume, sont près de se soulever. Il leur manque un chef. Ce chef sera Robert. Il arrive de Paris, où il a, je crois, été étudiant; il sait exprimer ce que veulent obscurément les autres: dès les premiers mots on l'écoute, et l'on suit ses instructions. — Pourquoi Robert est-il revenu? Ayant un jour pris la défense d'un misérable, il a été blessé. Laissé pour mort à la porte d'un couvent, il a été recueilli, soigné et guéri par « un ange, une femme inconnue », que, naturellement, il aime éperdument. Un beau jour, elle n'a plus reparu, et Robert, désespéré quoique guéri, revient au village. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'ange n'est autre que Blanche de Sainte-Croix.

La révolte se prépare. Malgré les prières de Jeanne, Robert se met à la tête de ses « frères ». Il les mène à l'assaut du château du comte, lequel est tué par Guillaume. Blanche paraît, et c'est à peine si Robert peut l'arracher à ceux qui la menacent... Mais les Jacques sont battus. Robert, la lutte finie, revient à la maison de sa mère, où Blanche a trouvé un refuge. Tout est perdu ; mais, avant de mourir, il veut revoir Blanche, et lui dire son amour. Indignation de celle-ci, puis revirement. Sûre que la mort est inévitable, Blanche avoue à son tour qu'elle aime Robert... Les Jacques fuient à travers la scène. Guillaume est avec eux. Il reproche à Robert de les avoir trahis et lui fend la tête d'un coup de hache. A ce moment Savigny paraît; Robert (comment le connaît-il?) s'inquiète. Blanche jure de n'être qu'à Dieu. Robert expire... Fin de l'opéra.

Ce poème, vous le voyez, est assez banal et puéril. Les situations qu'il met en scène ont traîné depuis

(1) Chez Choudens.

cinquante ans dans les opéras à la Scribe. En dehors des objections faites plus haut, les personnages ne sont pas assez caractérisés pour donner une bonne matière « à mettre en musique ». Jeanne, si vous le voulez, c'est Fidès : comme aussi Robert c'est Raoul, et Blanche n'importe laquelle des jeunes premières d'opéra. Ajoutez quelques gaucheries dans les entrées et les sorties, des scènes qui se succèdent sans qu'on sache trop pourquoi. Ce poème, médiocre au point de vue littéraire, est franchement mauvais comme poème musical.

Mais on sait que Lalo s'en tenait aux formes traditionnelles. Le *Roi d'Ys* est un opéra, un chef-d'œuvre, d'ailleurs, pour ce qu'il est. La seule préoccupation du maître était de faire de la bonne musique, d'adapter le plus possible les paroles à la musique, et d'exprimer avec justesse et profondeur les sentiments exposés par le librettiste. C'est donc acte par acte qu'il faudrait étudier musicalement sa dernière œuvre. Et cela n'est guère possible ici. Je voudrais au moins signaler les scènes principales, et chercher quel parti on en a tiré.

Après un prélude de quelques mesures (qui se rattache non à l'œuvre entière, mais seulement au premier acte), c'est les lamentations du peuple, coupées par les sèches répliques du sénéchal. La première scène, d'une vigoureuse sobriété, me paraît fort bien traitée. La phrase de Jeanne a de l'accent ; et la chanson de Guillaume — tout le rôle, musicalement, rappelle un peu celui de Karnac dans le *Roi d'Ys* — est d'une belle et brutale énergie. Mais la perle de ce premier acte, c'est le récit de Robert à sa mère. Cela est d'une grâce et d'un charme achevés : une mélodie pénétrante, soutenue par l'harmonie la plus riche et la plus variée... (Un petit souvenir de *Lohengrin* à la réplique de Jeanne : « *Mon fils aimé!* ») Et, de même, la première phrase de Blanche : *Seigneur, on ne m'a pas appris au couvent...* est d'un joli tour. Mais déjà me voici embarrassé. Avons-nous affaire à Lalo ou à M. Coquard? Si c'est au premier, je louerai, avec modération, l'effet de l'*Angelus*, mais je me révolterai contre la romance qui suit, et qui est d'une regrettable banalité. Si c'était M. Coquard... je crois que je serais forcé de dire la même chose, en glissant sur le blâme et en insistant sur l'éloge.

Le second acte est l'acte de la conspiration. De telles scènes versent facilement dans la convention. Il faut savoir gré au compositeur d'y avoir échappé. Sans doute, une partie des phrases de Robert n'est pas d'une originalité bien frappante : il en est même qui en sont tout à fait dépourvues. Mais la scène en elle-même est sobrement traitée, et le parti qu'a tiré le compositeur du *Stabat mater* est vraiment heureux. Une touchante phrase de Jeanne encore. Puis un serment de belle allure, à propos duquel il faut renouveler notre *distinguo*. S'il est de Lalo, je trouve qu'il ressemble un peu trop au chœur du *Roi d'Ys* : « *Nous venons ici leur promettre obéissance...* » S'il est de M. Coquard, vous vous émerveillerez comme moi de cette similitude d'inspiration.

Émerveillons-nous encore au début du troisième acte. C'est, au château du comte, la fête des fiançailles. Un prélude champêtre, d'un tour populaire agréable. Puis, la fête. Chants populaires, coupés par des répliques de Blanche. C'est la situation du troisième acte du *Roi d'Ys ;* ce n'est pas, sans doute, la même musique, mais c'est tout à fait le même caractère d'ensemble, avec, en plus, quelques répétitions inutiles et, en moins, quelques-uns de ces développements si intéressants que Lalo « faisait » mieux que personne. Pour le reste, par exemple, je ne puis croire que Lalo soit intervenu. La cavatine du comte, avec son accompagnement en guirlande, est d'une pauvreté rare, même pour M. Coquard tout seul. J'en dirai autant de l'arrivée de Robert et de Guillaume conduisant les *Jacques*. C'est du faux dramatique, du Meyerbeer pour l'exportation.

Et voici le dernier acte. M. Coquard, cette fois, aurait-il eu une distraction, et cru qu'il avait à terminer *Tristan?* On le dirait presque, à entendre le début du quatrième acte. Une bonne *Marche féodale* au prélude, mais quel *Chant d'amour!* Et aussi quelle propension fâcheuse pour les accompagnements « agrémentés » ! Tout à l'heure, c'était la cavatine du comte avec ses guirlandes. Ici, pendant que les femmes chantent : *Assistez-les dans l'agonie!...* l'orchestre se livre à de petits batifolages dont l'effet est bien singulier. Je veux citer au moins avec éloges la phrase d'entrée de Robert (à l'orchestre) : déjà entendue au cours de l'opéra, elle se précise ici et se développe : c'est tout à fait de la « bonne musique ». J'aime mieux ne pas parler du reste : le duo d'amour est long et traînant et se termine par un air de bravoure... Si Lalo l'a écrit, j'ose dire que c'est avec son pied...

Il ne me paraît pas probable, en somme, que *la Jacquerie* ajoute grand'chose à la gloire — déjà bien établie — de l'auteur de *Namouna*. Ajoutera-t-elle davantage à la réputation de M. Arthur Coquard ? Je ne sais. Et, pour dire toute ma pensée, je crois qu'on eût mieux fait de la laisser dormir en paix. Ce n'est pas une œuvre mauvaise, ni même ennuyeuse ; ce n'est pas, ce ne pouvait pas être une belle œuvre, une œuvre complète. Mais, du moment que les intéressés étaient décidés à montrer l'opéra de Lalo, il était bon que *la Jacquerie* trouvât à Monte-Carlo l'hospitalité qui lui était refusée à Paris. M. Gunzbourg, sur le nom de Lalo, a pris la pièce. Il a bien fait, et nous devons lui en savoir gré.

Vous savez, ô miracle ! que *la Jacquerie* a été montée en huit jours. A vrai dire, je crois qu'une semaine

de plus n'aurait pas été nuisible à l'exécution. Telle qu'elle est, elle est plus que convenable. M. Bouvet est excellent dans le rôle de Guillaume. M. Jérôme, un peu « province », prête sa jolie voix au personnage de Robert. Mlle Loventz a un organe agréable, pas tout à fait suffisant pour le rôle très étendu de Blanche. On sait l'admirable voix de Mme Deschanps-Jéhin : elle a donné grand accent aux plaintes de Jeanne. Il serait injuste d'oublier l'orchestre, qui s'est très vaillamment comporté. J'aurais bien quelques réserves à faire sur les chœurs; mais s'ils ne chantent pas toujours avec toute la correction désirable, sachez qu'ils remuent, qu'ils « font des gestes », qu'ils jouent. Cela est prodigieux. M. Gailhard les contemplait avec stupeur. Que M. Gunzbourg soit arrivé à ce résultat, voilà de quoi mériter notre admiration étonnée...

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Notes d'art.

PEINTRES ORIENTALISTES

Pourquoi les choses d'Orient continuent-elles d'exercer sur nos esprits leur irritante fascination? Voici plus d'un demi-siècle, à vrai dire, que s'ingénièrent pour la première fois vers ces régions inexplorées les efforts de notre civilisation ; plus d'un demi-siècle aussi que nos artistes, découvrant en elles une matière d'art admirable et véritablement unique, vinrent leur demander un rajeunissement de sensations et comme une floraison de nouveaux rêves. Et cependant, après tant d'efforts, tant de talent dépensé, pouvons-nous nous empêcher de conclure avec une certaine mélancolie: Auprès de ce qui reste à dire, qu'est-ce donc que ce qui a été dit?

Non certes, la beauté propre à ces régions de rêve n'est point seulement dans l'épanouissement de lumière qui les enveloppe et les pénètre, dans le décor de *vie extérieure*, antique et immuable, qui surprend des regards habitués à de perpétuelles transformations. Il en existe une autre. Tous ceux qui, n'ayant pas eu la fortune de pousser jusqu'au cœur même de la vie orientale, aux cités saintes de Fez et Méquinez, ont du moins visité ces villes enchanteresses du midi de l'ardente Espagne, Séville, Cadix, Grenade, surtout, oh! oui, surtout Cordoue, la perle d'Andalousie, gardent l'indélébile souvenir du *mystère* de ces lieux de silence, et demeurent marqués pour toujours par ces divines « faiseuses d'illusions »! Mystère impénétré jusqu'alors, sans doute à jamais impénétrable, de cette vie jalousement voilée, n'est-ce pas en toi que réside le merveilleux secret du charme que revêtent aux yeux de l'artiste épris de songe les troublantes émotions d'un Loti? Et lui-même n'en avait-il pas une conscience parfaitement lucide, le jour où il dédiait son beau livre du *Maroc* « à ceux-là seuls qui parfois le soir se sont sentis frissonner aux premières notes gémies par des petites flûtes arabes qu'accompagnaient des tambours »?

C'est donc toujours avec une curiosité renouvelée, avec une ardeur sincère et vivace de pénétrer plus avant dans l'inconnu, que nous visitons des expositions comme celles qui sont organisées par les soins de M. Léonce Bénédite. Il a entrepris de nous convier chaque année à une exhibition d'art orientaliste. L'idée est excellente, l'entreprise fort louable, mais, je le crains, un peu ambitieuse, disproportionnée en son intention au résultat artistique qu'elle pourra atteindre. Sans doute la terre d'Orient est la merveille de beauté, et nous aurions lieu d'être surpris qu'à notre époque, avec les facilités de tous genres que possèdent les artistes pour y accéder, elle ne produisît pas plus d'originales tentatives, si nous ne savions par expérience quelle fleur rare est le vrai talent, la vision personnelle et non influencée des spectacles de la vie!

Pour rare et exceptionnelle que se manifeste une telle vision, elle ne saurait nous être que plus précieuse. Il nous paraît bien qu'on la doit noter dans certains tableaux de M. Dinet, un peintre jeune encore, laborieux, et dont les envois réguliers au Salon marquent chaque année un sensible progrès. L'ensemble de son exposition orientaliste compte assurément parmi les meilleures choses, les plus lumineuses et les plus sincères comme tendances, qui soient à cette galerie Durand-Ruel. La *Place à Bou-Saada*, et le *Coucher de Soleil* (nos 70 et 71 du catalogue) sont de délicates études, non pas encore très vigoureuses — la vigueur viendra avec le temps — mais d'une réelle finesse d'observation, et nullement dénuées de poésie. Elles soutiennent la comparaison avec les meilleures peintures de M. Besnard. A maintes reprises déjà nous avons eu l'occasion de dire ce que nous pensons de celui-ci : — un enfant gâté de la nature, merveilleusement doué, mais qui, semblable à la plupart des enfants gâtés, a dispersé ses dons aux quatre vents du ciel. M. Besnard a beau jongler avec ses facultés, il lui en reste assez pour nous retenir quelquefois. C'est d'ailleurs ce qui explique l'*inégalité* de ses envois, comme aussi qu'une note d'exquise couleur — telle sa *Femme d'Alger*, audacieuse et provocante à la manière d'un Degas, ou bien un ensemble aussi coloré que ses *Chevaux à la fontaine*, d'un incontestable talent, se trouvent mêlés à une dizaine d'autres peintures absolument négligeables!

Le malheur est que, dans les sociétés de ce genre, où les coteries et les petits clans d'artistes font la loi, il faille tenir compte d'une camaraderie qui joue son rôle obligatoire dans l'acceptation des envois. Elle seule explique, sans la justifier, la présence de telles et telles peintures qu'on aimerait à ne pas voir... le *Faux Orient* par exemple; l'*Orient de pacotille*, avec ses lumières convenues, ses levers et ses couchers de soleil uniformément roses et rouges, comme on en voit dans les chambres des hôtels confortables, avec l'insignifiance et la préciosité de son bibelot, — pourquoi citer tel ou tel nom? — enfin un Orient spécial, véritablement *découvert* celui-

là, un Orient noir et crasseux — cette fois il faut préciser! — celui de M. Cluseret!

PAUL FLAT.

Notes de l'étranger.

M. Oscar Wilde, dont les journaux essaient de relater le procès sensationnellement scandaleux actuellement en cour de Londres, avait donné, la semaine précédente, une comédie nouvelle au théâtre Saint-James. D'après les comptes rendus on peut discerner que l'*Importance d'être sérieux* est un vaudeville extrêmement compliqué, d'une fantaisie, d'une verve tout anglaises et dont le comique énorme, prétentieux et enfantin à la fois, nous échapperait, j'en suis certain. Les allées et venues de deux jeunes gens ultra-chics, décidés à terminer leur vie de garçon par un mariage d'intérêt et d'amour s'y combinent agréablement avec les caprices et les rires de deux jeunes filles résolues, elles, à n'épouser que des fiancés s'appelant Ernest. Or comme, pour expliquer leurs escapades diurnes et nocturnes, les jeunes gens ultra-chics, cousins ou amis des sentimentales *misses*, avaient imaginé qui un frère de carton se nommant Ernest, qui un ami très cher et bien malade ayant aussi le bonheur de répondre à ce doux nom, vous voyez d'ici l'imbroglio sans rime ni raison au milieu duquel se débattront consciencieusement les personnages créés par l'extraordinaire imagination de M. Wilde. Le dialogue est si chargé de mots d'esprit, depuis les calembours les plus vulgaires jusqu'aux plaisanteries les plus subtiles, que le *Standard* prétend qu'il en devient ennuyeux, et compare l'*Importance d'être sérieux* à un dîner composé uniquement de pâtisseries. M. Wilde s'est donné le plaisir raffiné de s'y caricaturer lui-même et d'y railler la plupart des habitudes de costume, d'ameublement et de pensée qui lui sont chères. On n'est pas plus décadence latine!

Voici que sur les bords du Rhin, de la Sprée et du Danube des jeunes gens très baudelairiens « aux regards lunaires » se disent frères intellectuels de MM. de Régnier, Viellé-Griffin et Ferdinand Hérold. Ils écrivent de délicieux vers dénués de toute banalité de phraséologie, d'épithètes, même de ponctuation, et sont, naturellement aussi, aristocratiques, impressionnistes et misogynes. Les *Blätter für die Kunst* sont leur *Mercure de France*. Le plus méritant d'entre eux paraît être M. Stefan George, auteur de trois délicats petits volumes d'un dandysme bien spécial : *Hymnes*, *Pèlerinages* et *Algabal*. M. Paul Gerardy, qui écrit indifféremment en français et en allemand — tel un Romain de la décadence se servait également du latin ou du grec; M. Hugo de Hofmannsthal, l'admirateur de M. Maurice Barrès; M. Otto-Julius Bierbaum, auquel on reproche de vouloir tirer à lui toute la couverture, ne sont point sans intérêt ni mérites. Des souvenirs de Verlaine, du Sâr Peladan, de M. de Montesquiou, se mêlent dans leurs œuvres à des sentimentalités, à des obscurités philosophiques tout allemandes. Et l'on trouve des pages exquises à côté de bien des imitations et de bien des puérilités. Pour en donner une idée, traduisons quelques strophes de M. Stefan George : « Cesse de pleurer pour une femme. — Une femme!... cela ne vaut pas ta foi. — Calme-toi, repose-toi. — Autant vaut se fier sur la terre à la neige qui fond ou aux printanières haleines qui fleurissent les plates-bandes. — Seulement, si tu es assez fort, avant que le jeu floral de juin soit fini, et que tu puisses une fois la regarder sans voiles en artiste, regarde-la... Pourquoi pas? — Mais cesse de pleurer pour une femme : une femme ne vaut pas ta foi. — Du calme! Repose-toi et reste. »

Quoi qu'on puisse penser de ces tentatives, il faut reconnaître qu'elles témoignent d'un retour digne d'attention vers un art idéaliste dégagé des scories et des brutalités du réalisme. Comme disait un critique, « ces jeunes gens déblaient les écuries d'Augias du zolisme allemand ».

Le calendrier, pour cette année, de la revue roumaine *Lumea illustrata* contient, à côté d'une bienveillante série de silhouettes politiques, des vers signés Carmen Silva, d'un tour délicieux, permettant d'espérer que S. M. la reine Élisabeth, n'a pas encore renoncé à toute activité littéraire, comme l'annonçait naguère la presse officieuse de Roumanie. Nous remarquons aussi un bon portrait du Dr Émile Max, décédé à Bucarest, le 13 mai dernier. Après avoir fait ses premières études au collège jésuite de Lemberg, M. Emile Max prit ses inscriptions à l'Université de Vienne, puis revint en Roumanie où il s'établit d'abord à Jassy, et ensuite à Bucarest. On a de lui d'importantes monographies sur l'*Épilepsie* et l'*Obstétrique*. Ce fut un praticien distingué, dont les journaux déplorent la fin prématurée. L'un de ses fils est M. Édouard de Max, dont les spectateurs de la Renaissance ont souvent apprécié la puissance tragique, singularisée encore par un exotisme de diction et de gestes.

En juin 1894, une société d'artistes et d'écrivains se fondait à Berlin sous la présidence du peintre Bierbaum et de l'écrivain Meier Graefe dans le but de préparer l'édition d'un périodique artistique de grand luxe. Il fallut sept mois pour souscrire le capital social de 100 000 marks destiné à assurer la marche de la revue trois années au moins. Le premier numéro est enfin annoncé pour avril. De grand format, orné de nombreuses planches artistiques, le *Pan* voudrait incorporer les inspirations créatrices de l'art contemporain et permettre de les comparer aux manifestations artistiques des époques anciennes. Son but sera « d'aplanir la voie vers une vie artistique multiple et organique ». Théodore Fontane, Liliencron, Anne Garborg, Arnold Boecklin, Max Klinger font partie des comités de rédaction. Des fascicules spéciaux seront consacrés aux Préraphaélites anglais, aux Norvégiens, aux Japonais. Le texte restera en plusieurs langues, la revue s'éditant simultanément à Berlin, Munich, Paris, Londres et Bruxelles. Les spécimens d'impression sont magnifiques; on nous promet des planches de Rops, nous attendons avec curiosité le numéro.

E. T.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

Mercredi 6 mars, *Journal des Débats* du soir. — La Réforme financière en Allemagne. Analyse du projet, déposé au Reichstag, ayant pour but d'établir sur de nouvelles bases les rapports financiers qui existent entre l'Empire et les États confédérés pour leur participation réciproque aux dépenses communes.

Jeudi 7 mars, *Temps*. — Le Tour d'Asie, Cochinchine et Cambodge. Récit de voyage, par M. Marcel Monnier. L'arrivée à Saïgon : itinéraire pour gagner les ruines d'Angkor.

Petit Temps. — Les Trésors de Dahchour. Article de M. L.-J. Picard, sur les découvertes faites par M. Morgan en Égypte, dans les environs de la Pyramide de Dahchour.

Figaro. — Les effets du froid. Exposé complet, en cinq colonnes, par M. Maurice Leudet, des effets du froid, cet hiver, en France et en Europe.

Débats du soir. — Le roman cosmopolite, par M. Edouard Rod, à propos du roman de M. Tissot, *la Dame de l'Ennui*, dont la préface a été publiée dans la *Revue Bleue*.

Vendredi 8 mars, *Temps*. — Analyse du Livre jaune distribué aux membres du Parlement, et relatif aux négociations auxquelles les affaires du Congo ont donné lieu depuis 1884.

Pour Ferdinand Poise : courte étude sur ce musicien, par M. Gaston Carraud.

La Gironde. — Une idée qui fait son chemin : article très serré en faveur de la décentralisation et de la constitution de grandes régions à substituer aux départements trop nombreux et trop petits.

Le Journal. — Les Hommes d'honneur, par M. Francis Chevassu. A propos de la mort d'Harry Alis, critique les professionnels du duel, qui se décorent du titre d'hommes d'honneur : « L'amour-propre, voilà la psychologie de ces personnages. Ils préfèrent les jeux simili-héroïques, auxquels on gagne du moins du prestige, aux sacrifices obscurs de la vertu, dont on ne peut guère attendre que de la considération. »

Samedi 9 mars, *Écho de Paris*. — Les Pions, par Francisque Sarcey. Défense des maîtres répétiteurs contre les attaques dont ils avaient été l'objet de la part de M. Deschaumes : « Si vous en faites des éducateurs, traitez-les comme tels. Payez-les d'abord, et montrez, par votre façon d'agir avec eux, que vous les tenez en haute estime. Ne les appelez plus du vilain nom de pions. »

Temps. — Le Tour d'Asie, par M. Marcel Monnier. De Saïgon à Pnam-Penh. La route d'Angkor. — Notes et lectures. Un nouveau drame shakespearien, par M. T. de Wyzewa. Le professeur allemand Hermann Schreyer, qui s'est donné pour tâche de *réaliser* les drames restés en suspens parce que leurs auteurs n'avaient pas eu le temps de les écrire, vient d'écrire un drame shakespearien sur Shakespeare, d'après les sonnets et les poèmes lyriques du grand dramaturge.

Dimanche 10 mars, *Figaro*. — La Ligue des patriotes et M. Félix Faure. Histoire de la participation de M. Félix Faure aux travaux de la Ligue des patriotes, dont il fut membre fondateur et vice-président. Journal du maréchal de Castellane : extraits fort piquants de ce journal, dont la publication est prochaine.

Écho de Paris. — Opinion de M. Alexandre Dumas sur le duel : Opposé au duel en principe, M. Dumas croit qu'il durera autant que la guerre et peut-être lui survivra.

Temps. — L'Apocalypse, de M. Huysmans, par M. Gaston Deschamps, à propos des deux romans « Là-Bas » et « En route ».

Lundi 11 mars, *Débats* du soir. — La médecine historique, par M. Guy Tomel : Curieuse chronique « sur les fluctuations de la fortune des peuples, par l'état pathologique de leurs pasteurs ». Revue Militaire : L'archiduc Albert, son rôle depuis Custozza, par M. Ch. Malo.

Figaro. — Les Nouveaux Propos de table de M. de Bismarck. M. de Poschinger publiera le 1er avril prochain, pour le quatre-vingtième anniversaire de Bismarck, les Nouveaux Propos de table du chancelier, faisant suite à ceux de Lothaire Bucher. Quelques fragments ayant paru dans une revue allemande, M. Labadie-Lagrave les traduit en les résumant. Le Roman du prince Eugène : Histoire du mariage du prince Eugène avec la princesse Auguste de Bade, d'après les lettres des deux époux. Article documenté de M. Philippe Gille.

Éclair. — Les Travaux publics. M. Camille Pelletan proteste contre l'inutilisation des fleuves, des canaux, de l'étang de Berre. Il attribue ce résultat au monopole des grandes Compagnies substitué à celui légitime de l'État.

Mardi 12 mars, *Figaro*. — M. Clémenceau journaliste, par M. Edouard Rod.

Temps. — Nouvel exercice. Repousse l'idée de fixer dorénavant le commencement de l'exercice financier au 1er juillet, comme peu utile. — Lettre de M. Gerspach au sujet de la *Pallas* de Botticelli retrouvée à Florence.

Gironde. — Une Ligue nationale. A propos de la Ligue nationale républicaine de décentralisation, l'article énumère les ennemis de cette réforme capitale « qui peut compter sur ses sympathies les plus actives et les plus dévouées. »

Mercredi 13 mars, *Soleil*. — Le désarmement c'est la guerre, par H. Kérohant. A propos d'un projet de conférence pour le désarmement, M. H. de Kérohant affirme que, si la conférence échouait, on aurait la guerre, parce que les puissances qui se seraient prononcées pour le désarmement feraient la guerre pour imposer leur système à celles qui n'en auraient pas voulu, et que, si elle aboutissait, les difficultés diplomatiques de toute sorte pour appliquer les décisions de la conférence amèneraient aussi la guerre.

Journal des Débats du matin. — Le budget de la marine, par M. Émile Weyl : analyse et critique des discours prononcés à la Chambre pendant la discussion de ce budget.

Siècle. — Les Finances russes. Défend ces finances contre les attaques dont elles ont été récemment l'objet de la part de M. de Cyon, dans un pamphlet ayant pour titre *M. Witte et les finances russes*.

Temps. — Le Tour d'Asie, Cochinchine et Cambodge, par M. Marcel Monnier. Troisième article.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 32232. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12 — 4e SÉRIE. — TOME III — 23 MARS 1895

LA POLITIQUE

21 mars.

Nous avons demandé ici, à plusieurs reprises, que tout le monde vote : nous ne pensions qu'aux vivants. A Toulouse, on fait voter les morts. C'est peut-être aller un peu loin.

Je m'imagine que les étrangers qui liront le compte rendu du procès de Toulouse seront perplexes : ils se demanderont si falsifier les listes, surcharger les chiffres, gratter les procès-verbaux, ressusciter les morts le jour du vote, c'est notre droit commun en matière électorale.

Il est certain que, de prime abord, le verdict des jurés toulousains surprend : on se l'explique pourtant à la réflexion.

Le jury, d'après le principe de son institution, doit se prononcer sur le fait. En réalité, à Paris tout comme à Toulouse, il va au delà du fait ; il a une philosophie à lui qui n'est point si mauvaise que quelques délicats veulent bien le dire, et, neuf fois sur dix, il juge très sainement. A chaque instant, douze braves gens, douze pères de famille acquittent une fille-mère qui a jeté une bouteille de vitriol à la tête de son amant. Est-ce à dire qu'ils l'approuvent? Non certes ; mais, en acquittant l'accusée, ils entendent condamner nos mœurs mondaines d'après lesquelles l'homme qui a séduit une femme peut impunément l'abandonner, et son enfant avec elle. Il y a quelque chose de pareil dans le verdict de Toulouse. L'acquittement des accusés a un sens : c'est la condamnation de nos mœurs politiques, qui font que de tels scandales aient pu se produire sans être dénoncés sur l'heure.

On se représente assez facilement l'état d'esprit d'un de ces jurés de Toulouse. L'éloignement des faits, le renvoi de l'affaire d'une session à une autre, les dépositions contradictoires, voilà déjà de quoi le faire hésiter. S'il s'agissait d'un crime ordinaire, il saurait bien frapper le coupable ; mais, dans les choses électorales, il est quelquefois malaisé d'établir clairement le rôle de chacun. Ce juré, croyez-le, flétrit la fraude aussi énergiquement que vous et moi ; mais il sent que, si les accusés ont leur part de responsabilité, nos mœurs politiques ont aussi la leur.

Aussi bien, l'intérêt de cette affaire de Toulouse n'est pas dans le verdict du jury : il est dans le procès même, dans les faits scandaleux que les débats ont mis en lumière. Pour en éviter le retour, ne comptons que sur nous-mêmes. Les électeurs ont le droit de vérifier les listes, assister au dépouillement, contrôler de toute façon les résultats du vote : s'ils ne le font pas, tant pis pour eux.

Tâchons de prendre au sérieux le suffrage universel, puisqu'il ne nous reste pas autre chose. Jadis on riait de ce maire qui avait pris une soupière pour urne électorale. On rit aujourd'hui de ces bons Toulousains qui font voter les morts. Il ne faudrait pas abuser de ce genre de plaisanterie. Nous finirions par faire du suffrage universel une parade de la foire : la pièce serait peut-être drôle, mais le dénouement pourrait manquer de gaieté.

PAUL LAFFITTE.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE CONTEMPORAINE

Le noble.

Les gens de lettres ont pris à partie, depuis quelque temps, les « gens du monde », en particulier les « nobles », et c'est à qui, au théâtre ou dans le roman, dira son mot sur la noblesse française, un mot parfois inexact et nécessairement incomplet. A défaut du charme de la fiction, les pages qu'on va lire ont peut-être le mérite de l'exactitude. Elles ont, pour le moins, celui de la sincérité, — d'une sincérité attristée, mais qui, à travers le présent, sait toujours reconnaître et respecter le passé.

Depuis la nuit du 4 août, où furent abolies les classes, il n'y a plus, à proprement parler, de noblesse, — mais il y a encore des nobles en France, et il y en a plus que jamais.

Les nobles d'ancien régime (1), à leur retour de l'émigration, se heurtèrent, pour, bientôt après, se mêler à des nobles récents, mais d'origine militaire, eux aussi, et qui, du bout de leur épée, avaient ramassé leurs titres sur tous les champs de bataille de l'Europe : 9 princes, 32 ducs, 388 comtes, 1090 barons, 48 000 chevaliers... une armée féodale fut créée de toutes pièces par Napoléon. — Après lui et à son exemple, les gouvernements monarchiques qui se sont succédé en France pendant ce siècle ont, à leur tour, distribué des parchemins, et, suivant l'expression de la Charte de 1814, « fait des nobles à volonté » (2).

Si les nobles abondent, depuis surtout que la noblesse n'existe plus, — en revanche on a presque tout oublié de ce qui la concerne. Il y avait autrefois une tradition nobiliaire, les généalogies et le blason étaient un objet d'études. Aujourd'hui, bien peu de Français ont gardé l'exacte notion de ce qu'est un noble. Combien sommes-nous encore, par exemple, à savoir qu'on peut être noble indépendamment d'un titre, voire d'une simple particule? — Saint-Simon a écrit la phrase suivante : « Cette dernière nouveauté, qui ne cédoit qu'aux dignités et qui confondoit le *noble* avec le *gentilhomme*, et ceux-ci avec les *seigneurs*, lui paroissoit de la dernière injustice (3)... » — Pour combien de nos contemporains, même instruits, cette phrase et la classification qu'elle établit ne sont-elles pas des énigmes?...

(1) M. Taine évalue à 130 ou 140 000 le nombre des nobles existant en France en 1789.

(2) La Restauration a créé 17 ducs, 70 marquis, 83 comtes, 62 vicomtes, 215 barons et donné 785 lettres de simple noblesse. Le gouvernement de Juillet a fait 3 ducs, 19 comtes, 17 vicomtes et 59 barons; Napoléon III, 12 ducs, 19 comtes et vicomtes, 21 barons.

(3) Éloge du duc de Bourgogne.

L'ignorance où l'on vit actuellement des choses de la noblesse n'a, du reste, en rien diminué son prestige. — Peut-être même, — phénomène étrange en apparence, mais facilement explicable, — ce prestige a-t-il grandi depuis la Révolution. C'est quand les lois ont décrété l'égalité que les mœurs donnent le plus de prix aux distinctions : les démocraties qui les jalousent et les recherchent, se montrent particulièrement curieuses de celles qui vont contre les principes égalitaires. D'ailleurs, sur cette vieille terre monarchique de France, le mot « noble », à lui seul, éveille dans les âmes d'héroïques échos. On l'a dit très justement, « nous sommes une race de gentilshommes (1) », et nous avons hérité des ancêtres un idéal chevaleresque : générosité, courage, délicatesse raffinée, politesse exquise, vices élégants, vertus hautaines... De ces éléments combinés se forme le type conventionnel, vulgarisé par toute une littérature, sur lequel nous voudrions, en somme, nous modeler : ce type est celui du noble idéal.

C'est le noble réel, le noble français contemporain qu'on entreprend de décrire ici.

I

Ce qui le caractérise essentiellement, c'est son oisiveté, le dégoût qu'il a du travail. Ce dégoût, — l'on pourrait dire ce mépris, — dont nous verrons les conséquences, a son origine historique.

« La forme seule et propre et essentielle de noblesse en France, a dit Montaigne, c'est la vacation militaire. » — Primitivement, le noble est un soldat; « c'est l'homme fort et expert aux armes » qui occupe ou détient un domaine et grâce à qui le paysan est à l'abri (2).

Le noble primitif ne travaille pas ; il est le « gendarme héréditaire », le protecteur-né de ceux qui travaillent. Un seul métier lui est bon, et c'est le métier de soldat. Par définition, il est oisif, à moins qu'il ne faille se battre : à vrai dire, en ces époques troublées, il n'a guère le loisir de mettre l'épée au fourreau; la garde qu'il monte est incessante, et les privilèges dont il jouit, il les paye largement du prix de son sang.

Mais voici qu'avec le progrès des temps, la paix publique s'est établie; l'ordre social s'est fondé sous la protection d'une dynastie séculaire. Au régime

(1) Renan : *la Monarchie constitutionnelle en France.*

(2) « On ne le tuera plus, on ne l'emmènera plus captif avec sa famille, par troupeaux, la fourche au cou. Il ose labourer, semer, espérer en sa récolte; en cas de danger, il sait qu'il trouvera un asile pour lui, pour ses grains ou pour ses bestiaux, dans l'enclos de palissades au pied de la forteresse. Par degrés, entre le chef militaire du donjon et les anciens colons de la campagne ouverte, la nécessité établit un contrat tacite... Ils travaillent pour lui, cultivent ses terres,... lui payent des redevances... » (Taine, *Ancien Régime*, ch. I.)

féodal succède un régime nouveau, qui va faire au noble une existence nouvelle et lui créer de nouveaux devoirs. « Jadis capitaine du district et gendarme en permanence », il doit devenir, s'il veut justifier encore son privilège, « propriétaire résidant et bienfaisant, promoteur volontaire de toutes les entreprises utiles, tuteur obligé des pauvres, administrateur et juge gratuit du canton, député sans traitement auprès du roi, c'est-à-dire conducteur et protecteur comme autrefois, par un patronage nouveau accommodé aux circonstances nouvelles (1) »,

Ce renouvellement du régime féodal était dans la nature des choses ; mais la royauté française n'eut garde de le favoriser. « L'abaissement des nobles », comme disent les manuels, fut pour elle une nécessité d'abord, une indispensable condition de développement, et devint ensuite l'œuvre d'un despotisme qui ne souffrait ni autorité ni influence auprès des siennes et ne voulait pas d'intermédiaires entre soi et la masse de la nation. Le noble réduit à n'être plus qu'un courtisan, un être purement décoratif, éloigné de toutes les fonctions utiles, la fonction militaire exceptée, dépossédé de tout rôle effectif et devenu, par là même, à la longue, incapable d'en remplir aucun, ce noble-là est le mannequin façonné par la royauté française et notamment par Louis XIV, en qui s'est incarné le despotisme royal. Saint-Simon, à qui l'on fait d'ordinaire, — assez légèrement, du reste, — un grief de ses préoccupations nobiliaires, a eu, seul peut-être en son siècle, le sentiment très net de cette hostilité latente de la royauté à l'endroit des nobles (2), et c'est la royauté qu'il accuse, lorsqu'il se désespère sur « l'ignorance, la légèreté, l'inapplication de cette noblesse, accoutumée à n'être bonne à rien qu'à se faire tuer... et à croupir du reste dans la plus mortelle inutilité, qui l'avait livrée à l'oisiveté et au dégoût de toute instruction, hors de guerre... (3) »

La royauté a payé chèrement la faute qu'elle avait commise à détruire les pouvoirs publics qui la contenaient à coup sûr, mais qui la soutenaient aussi. Au jour du danger, elle chercha un appui autour d'elle, et n'en trouva point. La noblesse, qu'elle avait réduite à l'impuissance, ne put rien pour la défendre et ne sut pas se défendre elle-même ; mais il est juste de ne pas oublier que l'oisiveté, dont les nobles revendiquèrent depuis le privilège, leur fut, au sortir de l'époque féodale, imposée comme une servitude.

Nous l'étudierons, cette oisiveté mortelle, dans ses principales conséquences. Mais il faut d'abord la considérer en elle-même et telle qu'elle se manifeste dans la vie du noble contemporain (1).

II

Enfant, des mains des femmes, il passe d'ordinaire aux mains d'un précepteur — et ce précepteur est un ecclésiastique.

Sur l'abbé précepteur, il y aurait à dire... Mal vu des autres ecclésiastiques, qui jugent sa situation irrégulière, il n'obtient, chez les gens qui l'emploient, que les égards accordés à sa robe, à moins qu'intelligent et souple il ne réussisse à prendre dans la maison l'influence que subissent si aisément les âmes de dévotion bornée... — Mais du précepteur revenons à l'élève.

A douze ou treize ans, le voilà mûr pour le collège. Il y passera les années obligatoires. On choisit, pour l'y placer, un établissement dirigé par des prêtres, s'il se peut par les « bons pères ».

Au collège, le jeune noble apporte, toutes formées, quelques idées sur la vie et sur soi-même qu'il a sucée avec le lait. — Il a la fierté de son nom, ce qu'on pourrait appeler le sentiment nobiliaire ; tout de suite il distingue, parmi ses camarades, ceux qui sont « du monde » de ceux qui n'en sont pas. Et à la notion très nette d'une supériorité sociale se joint déjà chez lui, comme une conséquence naturelle, ce mépris instinctif du travail qui est un signe de race. — A cela rien d'étonnant : dans sa famille, les exemples d'oisiveté abondent (2) ; on l'a élevé à ne

(1) Taine : *Ancien Régime*, ch. II.

(2) Voy. notamment *Mémoires* (Ed. Chéruel), t. XI, p. 245 et XII, p. 14, 50. — La Bruyère a constaté, lui aussi, le mal, mais il n'est pas remonté aux causes : « Pendant que les grands négligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires ; qu'ils ignorent l'économie et la science d'un père de famille et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance ; qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendants ; qu'ils se contentent d'être gourmets ou *coteaux*, d'aller chez Thaïs ou chez Phryné, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon ou Philipsbourg ; des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume », etc. (*Des Grands.*)

(3) *Mémoires*, t. XI, p. 247.

(1) Une double observation trouve ici sa place :

On va décrire un type de noble oisif. Ce type, vrai d'une vérité générale, ne va pas sans de nombreuses, sans de très respectables exceptions ; il importe de ne pas l'oublier en lisant ces pages.

Le type de noble décrit est pris, on le verra, plutôt dans la noblesse d'ancien régime, dans la noblesse légitimiste, — qui est elle-même la noblesse type, — que dans la noblesse bonapartiste ; plutôt dans la noblesse *parisienne* (celle qui vit à Paris ou y vient chaque année) que dans la noblesse *provinciale*. Ce choix, qui assure la précision des détails, n'implique aucune idée exclusive ; du reste, le noble d'aujourd'hui est *un*, quelles que soient ses origines ; le descendant des croisés et l'anobli de la Restauration, le petit-fils du héros de l'Empire et le baron de Louis-Philippe ne se distinguent plus, aux yeux de l'observateur, que par des nuances. On s'est efforcé de les noter, çà et là.

(2) « Je suis le premier de ma famille qui ait travaillé, » déclarait récemment, devant un tribunal, l'héritier d'un grand nom (*Figaro*, n° du 4 juillet 1893). — Ce mot, les nobles qui travaillent pourraient se l'approprier presque tous.

voir que des subalternes et des comparses dans les hommes qui gagnent leur vie, font œuvre de leur cerveau ou de leurs doigts; et si l'on en parle devant lui avec éloge, c'est toujours sur un ton de condescendance protectrice ou de dédain voilé dont son amour-propre, à défaut de sa paresse, perçoit très bien la nuance. De là une série d'impressions accumulées dès le bas âge; de là aussi cette conviction que le travail est en soi quelque chose d'inélégant et de vulgaire, — une nécessité d'ordre inférieur qui s'impose aux gens de rien, mais à quoi les gens de qualité doivent échapper à tout prix. Mille carrières s'offrent à l'activité humaine; mais ceux-ci, pense-t-il, ne sauraient, sans déroger, choisir qu'entre trois ou quatre à peine; et, à y regarder de près, le choix se restreint encore : car, dès lors qu'il n'y a plus de bénéfices ni d'abbés de cour, on ne se fait prêtre que par vocation, et les vocations religieuses sont rares; quant à la diplomatie, c'est une fonction bien déconsidérée, du moment qu'il s'agit de représenter la République... Le métier d'agriculteur suppose des terres et aussi des aptitudes spéciales... Reste le métier des ancêtres, la carrière militaire. Mais Saint-Cyr est un idéal auquel n'atteindra pas toujours un élève médiocre, moins préoccupé de mathématiques et de géographie que de chevaux et d'élégances. Et bien souvent notre jeune noble se tiendra pour content d'avoir franchi, — s'il les atteint, — les colonnes d'Hercule du baccalauréat ès lettres.

Le voilà donc sorti du collège, libéré des « boîtes », muni du mince bagage d'orthographe et de notions élémentaires auquel il y a peu de chances qu'il ajoute jamais rien. Trois années au moins le séparent encore de la liberté, les trois années du service militaire. Il les voit venir sans répugnance et, le plus souvent, devance en s'engageant l'époque du tirage au sort. Aussi bien, grâce à cet engagement volontaire, pourra-t-il choisir son arme : invariablement, il choisira la cavalerie ; la noblesse française a gardé, en effet, à l'endroit du fantassin, la vieille prévention du moyen âge, et tel maréchal des logis de dragons ou de hussards n'échangerait pas son galon contre celui de sous-lieutenant d'infanterie... Maréchal des logis, ce grade modeste et pourtant envié, le jeune noble, qui monte élégamment à cheval, l'atteindra facilement; et alors s'offrira à lui une dernière occasion d'obtenir l'épaulette. Mais s'il échoue au concours d'admission à Saumur (et là comme ailleurs, le succès n'est donné qu'à la persévérance et au travail), il se retrouvera, entre vingt-trois et vingt-cinq ans, livré définitivement à lui-même.

Galoper le long des allées du Bois ou, sous le couvert d'une forêt, à la queue des chiens de chasse; « conduire (en style noble) un char dans la carrière », — en langage moderne « mener à deux ou à quatre », conférer avec le tailleur, faire des visites, et, le soir, après le spectacle, conduire le cotillon dans les salons à la mode jusqu'à l'heure où les journaux paraissent avec, en première page, l'entrefilet qui décrit la fête de la veille... tels seront désormais, à l'amour près, les plaisirs et les occupations de sa vie de jeune homme oisif, initié à la franc-maçonnerie aristocratique.

Cette initiation se complétera le jour de son entrée dans les clubs.

On a fait remarquer (1) que les grands cercles aristocratiques avaient remplacé de nos jours les carrosses du roi : « les Clubs, avec un grand C, deviennent en réalité l'équivalent de l'ancienne présentation à la Cour. » On ne saurait mieux dire. — A mesure que se sont abaissées les barrières qui séparaient les unes des autres les classes sociales, le besoin s'est fait sentir d'en élever de nouvelles, qui formassent un obstacle approprié aux empiétements devenus fréquents et faciles, de par les lois et les mœurs. La plus moderne, la plus élevée de ces barrières, c'est le club.

Mais, on l'entend bien, il y a clubs et clubs, comme il y a fagots et fagots. Depuis le simple tripot, qui se dissimule sous un nom plus séant, depuis le caravansérail où tout candidat est admis sur la présentation de deux parrains, jusqu'au sanctuaire inviolé sur la porte duquel on pourrait lire : *odi profanum vulgus*, — chaque cercle correspond à une nuance sociale différente, à une coterie particulière de la société parisienne.

Ceux-là mêmes que hante la noblesse, — le Jockey Club, le Cercle Agricole, le Cercle de la rue Royale, par exemple, — diffèrent profondément entre eux et ne sont pas composés de même sorte. Le Jockey s'ouvre indifféremment à la noblesse légitimiste ou bonapartiste, même aux simples *gentlemen*, à condition toutefois qu'ils aient, dans le monde du sport et dans le monde tout court, une notoriété et des relations suffisantes. En revanche, c'est le plus capricieux, le plus quinteux de tous les cercles, celui dont l'accès est le plus difficile, — par conséquent le plus « haut coté » de tous. — Le Cercle Agricole, plus fermé que le Jockey Club, en ce sens qu'il se recrute presque exclusivement dans la noblesse légitimiste, est néanmoins d'un abord moins hasardeux; les candidats qui s'y présentent n'ont pas à redouter les cabales et les surprises qui, aux élections du Jockey, sont de tradition et de règle; le sport et le jeu y tiennent d'ailleurs moins de place qu'au Jockey ou au Cercle de la rue Royale.

Une fois admis dans les clubs, le jeune noble a parfait, disions-nous, son initiation dans le monde;

1 H. de Saussine, *la Foire aux idées*; Ollendorff, 1892.

c'est au club qu'il terminera son éducation mondaine. Il s'y mêlera aux gens de sa caste, à ses contemporains et aussi aux hommes de la génération précédente, qui, par les conversations, par l'exemple constamment proposé des manières, exerceront sur lui une influence décisive; à leur contact, sa personnalité s'accusera, ses idées prendront leur tour définitif.

Mais ce ne sont pas là les seuls enseignements du club : il en a d'autres encore, et de non moins instructifs... Le club est, par définition, un endroit où l'on joue. Notre jeune homme y jouera donc, avec des chances diverses ; il y apprendra à faire même figure au gain et à la perte, à ramasser d'un air indifférent les billets de banque d'autrui, à laisser les siens sur le tapis vert le sourire aux lèvres. Ce sang-froid, cet empire sur soi du joueur et de l'homme du monde ne peuvent compter pour des vertus : ils n'en ont pas moins leur prix; ils réhabilitent en quelque mesure le vice qui les développe. Et le club, au point de vue du jeu comme à d'autres encore, est une école où, par des moyens peu édifiants, mais très sûrs, s'affermissent les caractères.

Nous avons conduit notre sujet jusque vers la trentaine. — Il est temps pour lui de songer à la grande, peut-être à la seule affaire de sa vie, au mariage, cette carrière de ceux qui n'en ont pas.

Ce qu'est le mariage pour le noble contemporain, comment et pourquoi il se marie, on le verra tout à l'heure. — Sans toucher pour le moment cette matière essentielle, supposons notre homme marié, fixé, père de famille, et continuons de le suivre dans sa vie extérieure...

« Il a fait une fin »... l'expression vulgaire s'applique à lui dans toute sa plénitude. — Du jour où il aura pris femme, sa vie tournera invariablement dans le même cercle, et pourra se résumer d'un mot : six ou sept mois de séjour à la campagne et, pendant ce temps, les plaisirs du *gentleman farmer*, la chasse, les réceptions de château à château, — période des économies et de la sagesse ; cinq ou six mois de séjour à Paris, pendant la saison élégante : le cercle, le Bois, le monde, les bals et les courses, les enterrements et les mariages, — période des dissipations et des folies. — Aux champs et à la ville, en hiver et en été, le fond, le vrai de cette existence dont la trame se développe uniformément suivant un dessin immuable, c'est une oisiveté profonde.

Par exemple, une oisiveté que dissimulent mille occupations futiles. — On le dit avec raison, les gens les plus affairés sont ceux-là qui n'ont rien à faire... Le noble ne s'ennuie pas, n'est pas désœuvré, au sens propre du mot ; mais, à perdre l'habitude d'un travail sérieux, d'une application d'esprit quelconque, il en vient à ne plus discerner les proportions des choses, à donner aux petites une importance énorme, en négligeant les grandes comme insignifiantes. Tandis que les idées politiques ou sociales, le souci de ses intérêts et de l'éducation de ses enfants n'occuperont dans son esprit qu'une toute petite place, — la coupe d'un vêtement, le soin d'une écurie, la rédaction d'un billet de faire-part, la préparation d'une élection au club seront pour lui des objets de préoccupations et de méditations infinies. Une élection au club... il faut avoir été témoin de ce petit événement de la vie parisienne pour savoir quelle importance il prend, combien de journées il remplit dans l'existence d'un oisif. Les hommes de loisir se sont, du reste, ingéniés de tout temps à donner à leurs plaisirs, souvent même à leurs vices, l'apparence et le rôle des occupations les plus sérieuses ; et après tout, puisque tout est vanité, peut-être ces stériles contentions ne sont-elles pas beaucoup plus vaines, aux yeux de l'Éternel, que celles à qui notre incertaine sagesse assigne des noms plus pompeux.

S'il a les petitesses de l'oisif, le noble en a, par compensation, les supériorités, les privilèges, pourrait-on dire. Exempt de toute préoccupation, de toute habitude de métier, il échappe à la déformation professionnelle et ne sera jamais marqué du signe indélébile qui se grave au front de tous les hommes spécialisés ; la parfaite liberté d'esprit dont il jouit, ses fréquentations exclusivement mondaines donnent à sa politesse un tour dégagé et subtil qui la distingue autant de la civilité du bourgeois que de la correction guindée de l'homme en place ; son égoïsme passif et sans âpreté se traduit par une bienveillance à la fois banale et un peu hautaine, et qui a son charme ; jamais il n'ouvre un livre, la lecture d'un journal suffisant amplement à ses besoins littéraires, — mais son incuriosité, son ignorance ne choquent point : le ton cavalier de son discours, son « bagout » d'observateur désintéressé peuvent faire illusion ; quant à la vulgarité de ses idées, elle s'atténue en prenant la forme d'une concession à nos mœurs égalitaires, d'un effort fait pour s'abaisser au niveau des opinions courantes ; il n'est pas jusqu'aux vertus les plus communes, les plus affranchies de tout monopole de caste, — l'amour de la patrie, le courage, par exemple, — qui, chez cet oisif, n'apparaissent plus brillantes et plus méritoires... C'est qu'en effet l'oisiveté, en l'isolant, le met en vue ; elle lui donne sur les autres hommes l'avantage qu'a, dans la bataille, le spectateur sur les combattants.

Un spectateur, — tel est le noble considéré du dehors et dans sa vie extérieure. — Mais allons plus avant, et, après avoir esquissé la silhouette, tâchons de pénétrer dans l'âme... Ses idées religieuses, sa

morale, ses principes politiques sollicitent notre examen.

On sait qu'au siècle dernier, l'incrédulité était de mode et de règle dans les hautes classes. « On ne voit presque plus maintenant, écrivait, dès 1698, la mère du Régent, un seul jeune homme qui ne veuille être athée »... « Depuis dix ans, écrira Mercier en 1783, le beau monde ne va plus à la messe; on n'y va que le dimanche pour ne pas scandaliser les laquais et les laquais savent qu'on n'y va que pour eux. » Jusque sous le couperet de la guillotine, la noblesse restera sceptique : comme l'a dit Joseph de Maistre (1), l'impiété, à la fin de l'ancien régime, se fit, « par un prestige inconcevable, aimer de ceux mêmes dont elle est la plus mortelle ennemie ; l'autorité qu'elle était sur le point d'immoler l'embrassa stupidement avant de recevoir le coup ».

Mais les événements sont de grands maîtres et les classes sociales obéissent, comme les individus, à la voix de leurs intérêts. Il fallut à la noblesse française la leçon de 93 pour comprendre qu'elle avait trahi les siens à frayer avec la philosophie... Confondue avec le clergé dans une persécution commune, victime des passions irréligieuses autant que des passions politiques, — elle avait quitté la France incrédule, elle revint de l'émigration dévote; elle en revint pénétrée de cette idée que l'ordre social ne saurait se maintenir qu'appuyé sur la religion : idée grossièrement pratique, à laquelle elle a, depuis lors, si bien conformé ses croyances qu'à l'heure où nous sommes et par une synonymie que l'ancien régime ne connaissait pas, les mots noble, royaliste, conservateur équivalent au mot catholique.

Donc, le noble contemporain va à la messe — et il a la foi. Cette foi sincère, entretenue par la mode (car rien aujourd'hui n'est plus mal porté que l'irréligion, dans les hautes classes), est chez lui le fruit de l'éducation et de l'habitude : il l'a acceptée comme un legs et faite sienne sans la discuter; elle lui apparaît comme inséparable de son nom et de sa condition sociale. Sa paresse d'esprit le préserve d'ailleurs à tout jamais des crises intérieures, des doutes et des inquiétudes spéculatives qui, de nos jours, sont le douloureux poème de tant d'âmes; mais cette même paresse d'esprit qui la conserve intacte, donne, il faut l'avouer, à sa religiosité, un caractère extérieur et tout formaliste qui en diminue le prix. A vrai dire, il subventionne l'école congréganiste de sa paroisse; sa femme est dame de charité et tient, chaque année, dans une salle dont les équipages assiègent la porte, un comptoir au profit des Œuvres... Mais de là à la réalité d'une foi agissante, il y a loin. L'oisiveté, en énervant sa faculté de vouloir, a diminué en lui, sinon annulé celle d'agir. Aussi, content d'assister aux offices et d'ouvrir sa bourse sans ouvrir son cœur, se dérobe-t-il trop souvent aux œuvres de propagande et de charité personnelle qui sont le fond même de la vie chrétienne.

C'est d'ailleurs au degré de moralité du croyant que se mesure le sérieux des convictions religieuses; et la moralité n'est pas, on le sait, d'essence aristocratique : qu'on se rappelle la noblesse du siècle dernier, folle de plaisir et corrompue jusqu'aux moelles... A coup sûr, les mauvaises mœurs se sont, de nos jours, embourgeoisées comme le reste, et l'on n'a garde d'oublier que la Révolution fut, pour la noblesse française, une sévère leçon de morale. Mais, en dépit de tout, le noble contemporain, par son amour du plaisir et son impatience des règles morales comme par sa vie oisive est bien resté dans la tradition du XVIIIe siècle.

Mais le relâchement moral ne se trahit pas seulement aux mœurs, — et le noble conçoit et pratique à sa façon la plupart des vertus bourgeoises. Un exemple : on voit, même en cette fin de siècle, des commerçants, victimes de la probité, se brûler la cervelle à la veille de la faillite, faute de pouvoir (comme ils disent) faire honneur à leur signature. Le noble, lui, s'endettera sans trop de scrupules, et ne se préoccupera guère de la possibilité du remboursement; le créancier, s'il y a recours, ne lui apparaît que comme un être malfaisant, mais nécessaire, né pour l'utilité du gentilhomme et qu'il sied assez bien de traîner après ses chausses.

Le monde où il vit est fort indulgent pour les fredaines amoureuses et pour les... irrégularités pécuniaires, — et ne lui sait aucun mauvais gré d'être mari infidèle ou débiteur récalcitrant; mais à une condition toutefois, à une condition essentielle : à savoir que ces écarts de conduite soient dissimulés et rachetés par le plus profond respect des principes et des idées reçues. — Menez la vie facile ou même scandaleuse, ayez des maîtresses et faites des dettes, — cela ne tire pas à conséquence; mais ayez soin, — votre considération en dépend, — de déplorer le malheur des temps et de ne tenir, sur les sujets réservés, que les propos admis à l'estampille... tel est le conseil de l'hypocrisie mondaine. — Aux yeux du monde, — le noble contemporain ne l'ignore pas, — un propos libre ou subversif, l'indépendance de l'esprit ou du caractère pèsent plus lourd dans la balance où se pèsent les réputations qu'une vie sans dignité et sans idéal et que cent aventures fâcheuses...

(1) *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques.* — Cf. De Tocqueville, *l'Ancien Régime et la Révolution*, p. 258 : « L'incrédulité s'établit d'abord dans l'esprit de ceux-là mêmes qui avaient l'intérêt le plus personnel et le plus pressant à retenir l'Etat dans l'ordre... Non seulement ils l'accueillirent, mais, dans leur aveuglement, ils la répandirent au dessous d'eux; *ils firent de l'impiété une sorte de passe-temps de leur vie oisive.* »

Et il s'efforce de concilier, à l'édification de la galerie, la rigidité des principes avec la liberté, parfois avec la licence des actions.

Parmi ces principes qu'il s'est interdit, et pour cause, de soumettre à la plus légère critique, se placent, au même rang que la foi religieuse, les principes politiques.

En politique, la noblesse oppose, depuis cent ans, aux leçons du temps et de l'expérience, des préjugés invincibles et une résistance d'autant plus inerte que ses convictions, — n'est-ce pas l'ordinaire fortune des convictions absolues? — en sont réduites à n'être plus que des convictions négatives. — Tant qu'a vécu M. le comte de Chambord, il y a eu vraiment des royalistes ; il y a eu des impérialistes tant qu'a vécu le prince impérial. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Prétendants honoraires, héritiers occasionnels, en ce siècle trop vieux, d'héritages trop lourds, M. le duc d'Orléans, M. le prince Victor ont encore des amis, ils n'ont plus de partisans; du moins, ces partisans, — hommes d'opposition purement négative, — font-ils bon marché, sinon de leurs souvenirs, du moins de leurs espérances. Auprès d'eux, du reste, une génération nouvelle a grandi, qui, née sous le régime actuel, n'a pas plus de souvenirs qu'elle n'a d'espérances; elle n'est pas, cette génération nouvelle, liée, comme sa devancière, à des causes perdues par le lien d'un dévouement chevaleresque; elle pourrait sans forfaiture, — sa conscience et ses mains sont libres, — se rallier au monde moderne... Pourtant, on la voit, elle aussi, rester à l'écart, s'obstiner, dans un entêtement puéril, à tourner le dos à l'avenir.

Encore un effet de cette paresse d'esprit, de cette oisiveté mortelle où, réduite à l'incapacité de penser et d'agir, s'endort la noblesse française avec, à la bouche, une malédiction sur le monde moderne. Une malédiction qui ne lui est, au fond, qu'un dernier prétexte à justifier son inertie. — Reconnaitre, en effet, que, dans l'organisation politique et sociale actuelle, il y a place pour toutes les bonnes volontés, ne serait-ce pas se condamner soi-même a entrer dans la mêlée, à prendre part à l'œuvre commune, à travailler, en un mot? — L'on aime mieux dissimuler sa paresse sous le masque de la fidélité politique. Et c'est ainsi que la noblesse française, de qui l'on a dit qu'à défaut de ses droits il lui restait ses devoirs, s'est fait de l'oisiveté qui l'atteint, nous le verrons, dans sa race, — dans sa fortune, — dans son influence, — une sorte de devoir suprême.

De Rivalière.

(*A suivre.*)

DÉDOUBLEMENT

Nouvelle.

I

Plus d'une fois déjà j'avais vu ce petit homme dans le cabinet de lecture. Simplement mis, toujours grave et digne, il m'avait paru un honnête bourgeois retiré des affaires, ou un petit rentier désœuvré occupant ses loisirs à la lecture de romans. De cinquante à cinquante-cinq ans, l'expression médiocrement intelligente, mais avec je ne sais quoi cependant de tenace, il était de ces gens qu'on croise dans la rue sans que rien en eux attire l'attention, sans qu'il vous reste de leur physionomie le moindre souvenir. Mais, à le voir si souvent tourner autour des rayons, tout entier occupé à choisir ses volumes, la curiosité m'était peu à peu venue de vérifier mes suppositions sur son compte et de me renseigner plus exactement. Un jour donc que je l'avais trouvé au cabinet de lecture et qu'il était sorti avant moi, j'avais profité de l'occasion que le hasard m'avait offerte.

— Un bon client que vous avez là! dis-je négligemment au directeur, quand il eut franchi la porte.

— Oh! oui, Monsieur, une moyenne de deux volumes par jour, me répondit-il; peu de mes abonnés dépassent ce chiffre.

— Et que lit-il? Des romans? Des ouvrages d'histoire? Des vers? Des pièces de théâtre?

— Regardez, Monsieur; voici tout justement la liste des volumes qu'il a empruntés depuis deux ans.

Et sur le bureau ouvert, il me montra un grand registre, dont plusieurs pages, au nom de M. Maréchal, étaient couvertes de titres et de numéros.

Je parcourus rapidement des yeux cette longue liste : ce n'étaient que des romans modernes, ce qu'en style de cabinet de lecture on appelle des « nouveautés ». Tous les auteurs, célèbres ou non, qui depuis dix ou quinze ans ont publié quelque œuvre y étaient représentés; j'aperçus même quelques titres de Maupassant ou de Paul Bourget répétés plusieurs fois. Notre homme, sans doute, ne s'était pas rappelé qu'il les avait déjà lus; la chose n'a rien d'extraordinaire, avec une consommation aussi énorme. Mais, chose bizarre, de temps en temps, parmi ces œuvres toutes d'imagination figuraient quelques ouvrages de philosophie, et non des plus accessibles au public ignorant : des traités sur la personnalité, des cours de psychologie, des études sur les facultés de l'âme. Pas un volume de vers, pas une comédie.

— Et que fait votre M. Maréchal ?

— Je l'ignore, Monsieur, me répondit le directeur.

Je puis vous apprendre seulement qu'il demeure au 107 de la rue de Tournon. Je crois qu'il est rentier : pour lire autant qu'il lit, il faut qu'il dispose de tout son temps.

II

La chose devenait intéressante; je soupçonnais là un cas à étudier, et je me promis bien de le faire aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

Deux volumes par jour pendant deux ans, à supposer que notre homme se soit mis à lire tout d'un coup, ce qui était bien invraisemblable, — deux volumes par jour pendant deux ans font déjà le chiffre respectable de près de quinze cents volumes! En quel état pouvait être un cerveau soumis à un pareil régime? Comment le malheureux se reconnaissait-il au milieu de ces intrigues différentes et compliquées, de ces personnages qu'il devait assurément confondre?

Et puis, en y réfléchissant davantage, une chose me semblait bizarre : pourquoi ces ouvrages philosophiques qui demandent, pour être compris, des connaissances toutes spéciales, et qui ne s'adressent qu'à un public particulier? Quel lien entre ces œuvres de science pure et ces romans? Et même, parmi ces romans, pourquoi ce choix aussi absolu? Si j'avais eu affaire à quelque rentier désœuvré en quête de distractions, comme je l'avais cru tout d'abord, j'aurais vu figurer, sur la liste des ouvrages qu'il lisait, les œuvres d'Alexandre Dumas, de George Sand, de Balzac; j'y aurais trouvé tout au moins les comédies de Labiche, tandis qu'il n'y avait que des romans absolument modernes, et parmi eux il en était quelques-uns où l'analyse psychologique était si intense que la lecture n'en était rien moins qu'une distraction. La *Cagnotte*, le *Chapeau de paille d'Italie*, ou les *Trois Mousquetaires* ont plus de lecteurs dans le monde des bourgeois oisifs que le *Disciple*, ou *Cruelle énigme*.

Cruelle énigme! me disais-je à moi-même en songeant à ce petit monsieur Maréchal, mais énigme dont j'aimerais à trouver le mot. Le hasard ne devait pas tarder à me l'offrir.

Je venais un matin au cabinet de lecture chercher un article dans une collection de revues, quand sur la porte je rencontrai justement mon mystérieux personnage. Ce n'étaient plus deux volumes qu'il portait cette fois, mais une vingtaine au moins — de la nourriture pour dix jours — en deux paquets ficelés qu'il tenait sous chaque bras.

Il était légèrement ridicule avec sa petite taille et ses deux gros ballots; fort gêné surtout, car il n'avait aucune main libre, et il était encore obligé de tenir, par un équilibre tout à fait instable, un parapluie. La chose n'était pas commode, car le parapluie, posé seulement en travers, oscillait d'une façon inquiétante. Il oscilla si bien qu'il tomba. M. Maréchal voulut le retenir, et, dans sa précipitation, lâcha un des paquets dont les ficelles se rompirent, et qui s'éparpilla sur le trottoir. Le ciel me fournissait une occasion inespérée d'entrer en relations : je me précipitai, j'aidai mon bonhomme à ramasser et à réunir ses volumes épars, je rattachai tant bien que mal le ballot, et, profitant de son embarras, je lui offris de l'accompagner jusqu'à sa porte. Il refusa d'abord, mais comme au fond il était fort gêné, que j'insistais avec une énergie dont il ne pouvait deviner la cause, il finit par accepter. Il n'y avait qu'un pas d'ailleurs jusqu'à la rue de Tournon, mais c'était à moi de savoir en profiter.

— Vous lisez beaucoup, Monsieur? lui dis-je une fois que nous fûmes en route, pour engager la conversation.

— Beaucoup, Monsieur, me répondit-il. C'est ma seule occupation; c'est même pour pouvoir lire uniquement que j'ai quitté les affaires depuis deux ans déjà.

— Vous étiez commerçant, Monsieur?

— J'étais principal clerc de notaire, me répondit-il, non sans quelque fierté; mais le notariat ne me laissait pas assez de temps libre, et, comme une modeste aisance me permettait de vivre sans travailler, j'ai renoncé à ma besogne.

— Ainsi, Monsieur, il n'en est pas de vous comme de beaucoup de gens qui lisent *parce qu'*ils n'ont rien à faire; vous avez, vous, abandonné votre profession *pour* lire.

— Exactement, Monsieur.

— C'est un bel exemple d'amour de l'étude.

— Ah! Monsieur, ils sont si intéressants, si passionnants, les romans de notre jeune école!...

Nous arrivions devant le numéro 107 de la rue de Tournon, et je craignais d'être obligé de quitter mon interlocuteur. C'eût été dommage, car de lui-même il était venu à me parler romans, et je ne retrouverais peut-être jamais occasion semblable de m'éclairer. Il se confondait en remerciements sur mon obligeance, parlait de laisser un de ses paquets chez le concierge pendant qu'il monterait l'autre; mais je me récriai avec tant d'énergie, j'insistai si bien qu'il consentit à me laisser monter avec lui. S'il avait refusé, c'était d'ailleurs, non par mystère ou cachotterie, mais uniquement par politesse. Il me fit entrer dans un salon-bureau encombré de volumes à couverture jaune. J'avais un pied dans la place : bien fin maintenant qui m'en délogerait avant que je fusse arrivé à savoir ce que je voulais.

III

Il m'avait fait asseoir sur un divan profond et bas, se prodiguant toujours en remerciements, déposant sur la table les livres que nous avions apportés, au milieu d'autres volumes entassés pêle-mêle et qu'il empilait à terre dans un coin, pour faire de la place.

— Que de romans! Monsieur, lui dis-je, pour renouer notre entretien.

— Mais oui, Monsieur... Bien que le cabinet de lecture dont nous sommes tous les deux les habitués, car je crois bien vous y avoir aperçu plusieurs fois...

— Parfaitement, Monsieur.

— Bien que ce cabinet de lecture soit en somme assez complet, il laisse passer sans les acheter bien des œuvres nouvelles, dont les auteurs, il est vrai, sont peu connus, mais dont quelques-unes sont fort intéressantes, fort curieuses...

— Vous vous occupez aussi de philosophie, lui dis-je négligemment en prenant sur son bureau un traité compact sur la sensibilité, saisissant tous les prétextes pour continuer mon enquête.

— Un peu, Monsieur, dit-il modestement; uniquement à titre de contrôle.

— De contrôle?

— Certes, Monsieur. Notre école nouvelle de romanciers est essentiellement une école de psychologues : jamais on n'avait poussé si loin l'analyse morale; ils ont fouillé le cœur humain et mis à nu les sentiments les plus secrets. L'anatomiste ne dissèque pas mieux un cadavre, que ces philosophes ne dissèquent notre âme dans leurs savants ouvrages. Vous le savez d'ailleurs comme moi, car ces ouvrages vous sont familiers, je n'en doute pas; sans vous connaître personnellement, je suis sûr d'avoir affaire à un lettré...

— En effet, Monsieur, je m'occupe un peu de littérature...

— Je le savais, Monsieur, je le savais sans vous connaître; aussi est-ce pour moi un plaisir de causer avec vous de ces œuvres si remarquables. Et, tenez, Monsieur, puisque aussi bien j'ai affaire à un homme du métier, laissez-moi vous avouer ce qui m'intéresse particulièrement dans ces romans contemporains, et tout d'abord vous poser une question qui, je l'espère, ne vous semblera pas indiscrète. Vous dédoublez-vous?

— Pardon, Monsieur?...

— Vous dé-dou-blez-vous?

— Si je me dédouble?... Excusez-moi, Monsieur, mais je ne saisis pas très bien... Et machinalement je regardais à ma droite et à ma gauche sur le divan pour voir si réellement je n'étais pas deux moi-même, en songeant à l'aventure du pauvre Sosie...

— Je parle, Monsieur, de ce dédoublement de la personnalité si fréquent chez nos romanciers contemporains, et qui leur permet de se prendre eux-mêmes pour sujets de leurs études et d'analyser leur moi. Merveilleux pouvoir, Monsieur, mais chèrement payé, paraît-il...

Imaginez qu'on vous demande à brûle-pourpoint si vous vous dédoublez, et vous verrez que la question est imprévue et la réponse embarrassante. Je n'eus d'ailleurs pas besoin de répondre, du moins sur-le-champ, car mon homme, oubliant déjà qu'il m'avait interrogé, continuait, emporté par son enthousiasme :

— Ah! Monsieur, ces ouvrages de Maupassant, ces admirables études psychologiques de Paul Bourget et de tant d'autres que vous connaissez aussi bien que moi, je les ai lus, et relus...

J'avais l'explication des titres plusieurs fois répétés sur la liste des emprunts faits au cabinet de lecture; mais je n'eus pas le temps d'y songer. M. Maréchal poursuivait sans me laisser le loisir de placer un mot.

— Oui, Monsieur, c'est là ce qui me passionne! Tous les héros des romans contemporains jouissent de cette faculté surprenante de s'étudier eux-mêmes, et, pour me servir des termes mêmes d'une des plus remarquables de ces œuvres, — il prit sur son bureau un volume ouvert, et me montrant une phrase marquée d'un coup de crayon, — voyez, page 28, en haut : « ce dédoublement singulier qui fait qu'une moitié de nous agit, tandis que l'autre moitié la juge, la blâme, ou l'encourage. » Seules des intelligences d'élite, des âmes d'artiste jouissent de ce pouvoir, mais aussi quel monde attrayant est ouvert à leur observation! Rien n'est plus mystérieux que ce dédoublement de la personnalité, et c'est pour l'étudier, Monsieur, pour m'en rendre bien compte par moi-même, que je me suis mis à lire tous ces ouvrages de philosophie dont la présence ici vous surprend un peu, n'est-ce pas? Tous nous l'affirment, et je les crois sur parole, c'est une jouissance qu'on ne peut comparer à rien. Ce juge de nos actions, juge tantôt rigoureux, tantôt indulgent, selon les cas, mais qui, le plus souvent, au milieu de notre siècle désabusé, est sceptique et narquois; ce juge de nos actions que nous portons continuellement en nous-mêmes, qui par moments se confond avec notre moi pour s'en détacher l'instant d'après et l'observer comme pourrait le faire un étranger : n'est-ce pas là une chose vraiment bizarre, et bien faite pour procurer des sensations inconnues? Pouvoir chèrement payé, disais-je tout à l'heure! Et en effet, lisez ces livres, vous verrez qu'il a quelque chose de douloureux, que cette observation gâte nos jouissances en y

mêlant un raisonnement, une analyse qu'elles comportent peu et qui souvent, ils l'affirment du moins, les empoisonne. De là cette sensibilité exagérée, je dirai même maladive, l'impossibilité presque absolue de se laisser aller à un premier mouvement sans qu'aussitôt une moitié de notre moi se moque de l'autre ou la blâme; et je conçois aisément qu'il y a là un surmenage du cerveau, obligé de faire à la fois deux besognes, qui, lorsque la chose dégénère en habitude, doit devenir douloureux.

Et cependant, Monsieur, vous l'avouerai-je? du jour où pour la première fois un de ces romans m'a fait connaître cette singulière faculté, j'ai été curieux d'en faire l'expérience sur ma propre personne. J'ai échoué; le terrain sans doute était mal préparé: je ne savais comment m'y prendre. C'est alors que je me suis mis à lire avec tant d'intérêt tous les romans contemporains dont les auteurs ou les héros — c'est souvent la même chose — pratiquent ce dédoublement; c'est alors aussi que, pour appuyer mon expérience sur des bases solides et purement scientifiques, j'ai lu ces ouvrages de philosophie. J'ai cru plus d'une fois surprendre ce second moi dont ils parlent, mais jamais avec la netteté, la précision que seule donne sans doute l'habitude. Au moment où je croyais mettre la main sur lui, pour ainsi dire, il me glissait entre les doigts, et je me retrouvais en face de mon moi unique, un peu penaud, mais avec un désir accru d'arriver à mes fins. Et j'y arriverai, Monsieur. La vie de Paris offre trop de distractions pour une étude semblable; cette expérience pour être concluante veut le silence et l'absolue plénitude de nos facultés. Aussi, résolu à réussir, je pars pour une huitaine de jours à la campagne, et c'est afin de ne pas interrompre mes recherches que j'emporte avec moi ces livres, dont vous avez eu l'extrême obligeance de me porter la moitié.

Tout cela était débité avec une véhémence extraordinaire; mon petit bourgeois calme et froid, l'ancien principal clerc de notaire, s'animait peu à peu en parlant de ces choses qui étaient devenues l'idée fixe, la manie obsédante de son cerveau. Sans instruction profonde, cela était certain, il avait cependant retenu de ces lectures mal digérées des idées mal liées, des phrases mal comprises, qui donnaient à son langage une allure vraiment bizarre, même un peu inquiétante. De sang-froid pour tout le reste, on devinait en lui une sorte de folie dès qu'il parlait de ce qu'il appelait « son expérience psychologique ». Je le regardais non sans quelque stupéfaction: je n'avais pas rêvé un « cas » aussi complet.

— Mais ne croyez-vous pas, Monsieur, lui dis-je, que nos romanciers à la mode exagèrent un peu et que leurs deux moi ne se distinguent pas en réalité avec la netteté dont ils nous parlent? Il est certain qu'on n'était jamais allé si avant dans l'analyse morale, mais je suis loin de croire comme vous à la sincérité complète des résultats qu'on nous présente. Il y a là une grande part d'imagination et d'invention qui n'a rien à démêler avec la science. Ce ne sont que des hypothèses, qu'il serait peut-être dangereux de prendre trop au sérieux.

— Mais lisez, Monsieur, mais lisez! me dit-il en prenant sur son bureau une dizaine de volumes dont il tournait les pages fiévreusement, me lisant à haute voix les phrases soulignées. Lisez, et voyez s'il est possible d'arriver à plus de précision.

Je tombai d'accord avec lui de tout ce qu'il voulut pour ne pas irriter sa manie, et je le quittai sur la promesse qu'il me fit de me tenir au courant des résultats de son expérience.

IV

Huit jours se passèrent.

Je n'avais plus revu mon extraordinaire bonhomme, parti sans doute comme il me l'avait dit. Je n'avais plus entendu parler de lui, quand un matin je reçus une lettre fort courte et les quelques notes que je reproduis fidèlement ici. Il me disait qu'il était à la campagne, en pleine forêt de Rambouillet, dans un petit pays silencieux, propre aux méditations, et que, tenant l'engagement pris, il m'envoyait les premiers résultats qu'il eût obtenus. Je laisse au lecteur le soin de les juger.

Mardi. Arrivé à trois heures par la diligence prise à Rambouillet. On me donne à l'auberge une chambre simple mais propre; ces braves gens se demandent ce que je viens faire chez eux et me prennent pour un commis voyageur d'abord, pour un agent d'assurances ensuite. Ils ne peuvent deviner, en effet! Il est trop tard pour commencer aujourd'hui mon expérience. L'installation dans une chambre inconnue, au milieu de visages étrangers, les distractions du voyage ne me laissent pas une liberté d'esprit suffisante. Passé ma soirée et une partie de la nuit à relire *Mensonges* et deux *Nouvelles* de Maupassant.

Mercredi. Je commence.

Levé à huit heures; mangé un chocolat très médiocre. Je vais me promener dans le bois.

Je longe, pour sortir du village, un grand mur blanc qui entoure un parc, m'a-t-on dit. Le soleil, déjà haut dans le ciel malgré l'heure matinale, projette ma silhouette sur ce mur avec la précision d'une ombre chinoise. Mon ombre reproduit chaque mouvement que je fais: j'allonge le bras, elle l'allonge; j'enlève mon chapeau, elle enlève le sien; je passe sous un arbre, elle disparaît soudain. N'est-ce pas, là au physique, une image de ce dédoublement que je cherche à saisir: c'est moi et ce n'est pas moi. A

quelques centaines de mètres plus loin, je rencontre un paysan; il se retourne, il appelle à voix haute un enfant qui est au loin dans les champs; un écho très puissant répète son cri. N'est-ce pas là encore un symbole de ce dédoublement?

En y réfléchissant bien, je trouve que non. L'ombre, pas plus que l'écho n'ont d'initiative, de personnalité; l'une reproduit les lignes, l'autre répète les sons, mais mécaniquement pour ainsi dire; tandis que ce moi double a vraiment deux existences et que chacune des deux personnes est absolument indépendante de l'autre. Ce n'est pas encore cela. Alors quoi?

Il fait très chaud. Je m'assieds sur l'herbe un moment pour me reposer et songer librement. Une fourmi me pique au mollet. J'éprouve une douleur très vive : c'est une occasion d'analyser ce que je sens. Voyons. Je sens une piqûre aiguë, comme une épingle qu'on m'enfoncerait dans les chairs; mais après? pas le moindre dédoublement. Je sens bien que je sens, cela est vrai; mais il n'y a pas là deux sensations : sentir, sans sentir qu'on sent, n'a pas de sens. De même, en ce moment, je pense que je pense; mais si je veux étudier ma pensée, elle m'échappe, et il me semble bien que, de même que pour la sensation, penser, sans penser qu'on pense, est chose inintelligible. Au fond nos romanciers ne se tromperaient-ils pas? Ne prendraient-ils pas pour deux sensations simultanées deux sensations se suivant à un intervalle de temps très minime, mais réel? Elles se succèdent si rapidement qu'on peut bien se tromper et les confondre. Qui sait? En attendant, ma morsure de fourmi me fait très mal : je rentre pour y mettre de l'alcali.

Jeudi. Rien.

Vendredi. J'y songe depuis deux jours.

Ce pouvoir dont on fait tant de bruit ne serait-il autre chose que la conscience? Ce témoin qui se permet parfois de ne pas être de notre avis et qui juge notre conduite, mais c'est justement ce que les moralistes appellent de ce nom. Mais alors nos auteurs se moqueraient tout simplement de nous, en faisant grand bruit autour d'une découverte aussi vieille que le monde, car enfin :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn...

Ils n'ont rien découvert; il y a longtemps qu'on se dédouble. Rodrigue, dans son monologue, hésitant entre la passion et le devoir et écoutant tour à tour les conseils de l'un et de l'autre, Rodrigue se dédoublait sans s'en douter, comme tous les héros de Corneille d'ailleurs! Mais alors Bourget? Mais alors Maupassant et les autres? Ce n'est pas possible!

En y réfléchissant bien, je vois en effet que c'est moi qui ai tort. Là encore, les sensations et les pensées ne sont pas simultanées, mais successives. Et puis cette conscience morale ne s'exerce que pour le bien et le mal, que pour nous renseigner sur la valeur morale d'une action. Elle nous montre toujours le droit chemin; tandis que souvent, dans les romans ce second moi se moque justement de la conduite honnête du premier. Ce n'est donc pas une conscience morale mais une conscience psychologique, surexcitée, il est vrai, développée au delà des limites communes.

Samedi. J'ai relu hier soir un des meilleurs romans de la jeune école. Le héros, un profond philosophe qui se dédouble mieux que quiconque, a un rendez-vous avec sa maîtresse : c'est le premier. Nuit d'amour, etc., etc. Mais au plus fort de sa passion, alors qu'il tient l'adorée pâmée entre ses bras, le malheureux ne s'abandonne pas complètement; il ne peut se livrer tout entier, et son second moi observe le premier, ce qui est, paraît-il, particulièrement douloureux.

Voilà une expérience qui serait probante, mais que malheureusement il m'est impossible d'instituer; mon âge, mes habitudes ne me le permettent pas, et le pourrais-je, que sans doute je n'en trouverais pas ici les éléments. L'aubergiste? Non; c'est une honnête et forte femme de cinquante ans. En admettant qu'elle se prêtât à l'expérience — ce qui me paraît douteux, car elle serait peu sensible à l'intérêt de la science, — l'expérience ne prouverait pas grand'-chose, car je conserverais, je le crois bien, ma totale liberté d'esprit, et le moi observateur n'aurait peut-être rien à observer. La servante? Eh! eh!... mais jamais elle ne consentirait.

J'ai beau chercher dans mes souvenirs : ils sont lointains et confus. Je dois avouer, d'ailleurs, que du temps où j'aurais pu faire cette expérience avec quelque profit, mon attention n'était pas tournée de ce côté et que j'ai laissé perdre les plus belles occasions de me renseigner.

Pourquoi ne pas essayer l'expérience dans des conditions analogues, quoique différentes? Remplaçons la sensation par une autre, d'un autre ordre, il est vrai, mais qui nous permette néanmoins d'arriver à un résultat. Oui, mais laquelle? Je n'en connais pas d'aussi intense. Il est décidément bien regrettable que je ne puisse reconstituer la scène de cet admirable roman.

Dimanche. J'ai encore beaucoup réfléchi aujourd'hui à la distinction entre la conscience psychologique et la conscience morale. J'ai eu l'après-midi une forte migraine; je me suis couché à trois heures. Mon hôtesse m'a apporté un bol de tisane qui m'a soulagé; mais je n'ai pu continuer mes observations de toute la soirée.

Lundi. Bonne journée.

Il pleuvait ce matin à torrents : impossible de sortir. J'ai pu à peine travailler et lire dans ma chambre toute la matinée. En bas, dans la salle de l'auberge, des charretiers jouaient au billard, parlant et criant fort ; le bruit de leurs voix et des billes choquées arrivait jusqu'à moi.

J'ai déjeuné seul à une petite table devant la fenêtre, regardant la pluie tomber. Personne dans la salle, vide maintenant et silencieuse ; les charretiers sont partis. Des mouches innombrables bourdonnent autour de moi et se posent, gourmandes, sur les biscuits qu'on m'a servis. Prévoyant une après-midi longue et inoccupée, je prolonge mon déjeuner. On m'a donné pour dessert, avec les éternels biscuits, régal des mouches, une assiette de noisettes. Je joue avec une de ces noisettes, machinalement, sans y songer, cherchant toujours par quoi je pourrais remplacer l'épreuve dont je parlais plus haut, et qui décidément est impossible. Tout à coup qu'ai-je senti sous mon doigt ? Non pas une noisette, mais deux. J'avais en effet, par inadvertance, croisé l'index et le médius de ma main droite, et j'ai senti, je sens encore distinctement deux petites boules rondes sous mes doigts. Oui, c'est décidément bien le hasard qui fait faire les plus grandes découvertes : une marmite d'eau bouillante sur le feu donna l'idée de la machine à vapeur à son inventeur.

Je crois tenir, oui, je tiens, mon dédoublement ! Mais, attention ! prenons-y garde. Ce n'est pas moi qui me dédouble, c'est la noisette. Non, la noisette, objet tout matériel, reste une : pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux et à regarder ; que dis-je ? qu'à décroiser mes doigts. Le dédoublement vient donc bien de moi-même, de ma propre personne. L'un de mes deux moi, dupe de cette illusion des sens, croit à l'existence de deux noisettes, les sent distinctement, à tel point que les séparer l'une de l'autre semble chose facile ; mais l'autre moi, conservant tout son sang-froid, l'entière possession de lui-même, sait parfaitement que cette noisette est unique, et juge, non sans quelque sévérité, mon autre moi qui se laisse si facilement abuser. N'est-ce pas là exactement la sensation que je cherchais ? Et il ne s'agit pas ici de conscience morale : la morale n'est pas intéressée à ce qu'il n'y ait qu'une noisette ou à ce qu'il y en ait deux.

J'écris à Paris pour me faire envoyer des ouvrages de philosophie dont j'aurai certainement besoin pour continuer mes recherches, et je remonte dans ma chambre, emportant l'assiette entière de noisettes, au grand étonnement de mon hôtesse qui se demande ce que j'en veux faire. Elle ne peut savoir, en effet.

. . . . . .

V

Les notes s'arrêtaient là.

Notre homme, assurément, s'était reposé sur ce premier résultat, attendant les livres demandés pour aller plus loin. Après avoir flotté en tous sens pendant si longtemps, il s'imaginait sans doute avoir enfin pied, sûr de marcher désormais sur un terrain plus solide.

Je comptais bien recevoir quelques jours plus tard un nouveau journal de notes, et j'avoue que je les attendais avec impatience. Il n'était pas malaisé de voir dans celles qu'il m'avait adressées le progrès chaque jour plus marqué de l'obsession et le trouble sans cesse croissant de ce cerveau. Quelle serait la fin de cette expérience, comme il disait ? Je me le demandais, non sans quelque inquiétude. Malheureusement je ne reçus plus rien. Les résultats définitifs se faisaient-ils attendre ? mon homme, découragé avait-il renoncé à poursuivre ces étranges recherches ? Je l'ignorais ; et, comme dans sa lettre, par une de ces distractions fréquentes à la science, il avait oublié de me donner le nom du petit pays où il était allé chercher le silence et la solitude, je ne pouvais lui écrire.

J'en étais là, lorsqu'un jour, au moment où j'arrivais au cabinet de lecture où je n'avais pas mis les pieds depuis quelque temps, le directeur me dit tout à coup.

— Vous savez, ce monsieur Maréchal, sur qui vous m'avez demandé des renseignements...

— Oui, eh bien ? dis-je, avec un secret pressentiment.

— Il est fou. Un de mes clients, interne à Sainte-Anne, qui l'avait plusieurs fois rencontré ici, vient de me l'apprendre ; il est dans son service. Pas méchant, d'ailleurs, paraît-il, absolument inoffensif. Sa seule manie, c'est de vouloir saisir son ombre sur le mur, comme un enfant qui aurait imaginé ce jeu bizarre ; on a dû le mettre dans une pièce sombre où le peu de lumière l'empêche de se livrer à cet exercice. Et il reste là de longues heures, silencieux, le front plissé comme par un travail intérieur, à promener deux doigts de sa main croisés l'un sur l'autre sur des noisettes, dont il a dans sa poche une provision qu'on ne peut lui enlever sans des cris de fureur de sa part. Fou ! Monsieur ; ce que c'est que de nous ! L'auriez-vous cru il y a quinze jours ?

— Oui, répliquai-je, j'aurais seulement pensé que ce serait plus long.

VI

Je suis rentré chez moi. J'ai soigneusement réuni

tous les romans contemporains que j'ai pu trouver dans mon appartement et je les ai en hâte mis sous clef dans un compartiment de ma bibliothèque. J'ai songé un moment à y inscrire, comme font les pharmaciens, pour leurs substances vénéneuses, le mot : *Poisons;* je me suis contenté d'en enlever la clef et de la passer à mon trousseau à l'abri des mains imprudentes; et, le soir, comme je me tournais et retournais dans mon lit sans trouver le sommeil, j'ai relu le premier volume de *Monte-Cristo.*

H. Bernard.

MADAGASCAR SOUS LA RESTAURATION (1)

IV

La situation de la colonie française était des plus précaires lorsque Sylvain Roux mourut le 2 avril 1823. L'intérim du commandement était pris par Albrand, qui était venu à Sainte-Marie essayer d'une exploitation agricole pour laquelle il ne tardait pas à s'associer Carayon ; puis le poste était repris par le capitaine du génie Blevec, envoyé de Bourbon. Ce commandant était à peine sur les lieux, que Radama tenait bien sa promesse de visiter la côte est, mais c'était en guerrier et non en négociateur ; il s'installait à Foulepointe et envoyait de là une colonne s'emparer de Tintingue, de Fondarare et de la Pointe-à-Larrée. Une protestation fut aussitôt envoyée à Foulepointe par la goélette la *Bacchante*. Radama parut d'abord affecté, fit des reproches à Hastie de lui avoir mis une grave affaire sur les bras, assura le commandant de la *Bacchante* qu'il n'élevait aucune prétention sur Sainte-Marie, qu'il ne se serait même pas emparé de Tintingue, de la Pointe-à-Larrée ou de tel autre point de la côte si nous y avions été établis de fait. Il témoignait même le désir de traiter avec un envoyé du commandant. Blevec accrédita alors Albrand ; mais Radama, réconforté dans l'intervalle par ses conseillers, ne reçut pas cet envoyé et se contenta de lui faire tenir une note amphigourique, sorte de parodie de la protestation française.

Blevec demandait avec instance l'appui moral et matériel du gouverneur de Bourbon, le commandant de Freycinet ; mais il en recevait surtout des conseils de circonspection et la recommandation de ne pas se faire d'affaires avec les Anglais. Radama ayant laissé à ses alliés anglais la police de la côte, tournait d'un autre côté ses appétits, et, dès ce moment, il adressait des sommations aux Sakalaves du Bouéni. Leur roi Tsimaloune était mort dans l'été de 1822, et les Anglais avaient suggéré à son successeur Andriansouli l'idée d'envoyer une ambassade à Tananarive pour notifier son avènement et nouer des relations amicales. Radama s'empressait d'interpréter cette démarche comme un acte de vasselage, et les rectifications des envoyés comme un acte de rébellion. Vers la fin de 1823, pendant qu'Andriansouli était lui-même aux prises dans le nord avec les Antankares pour maintenir sur eux la suprématie reconnue à Tsimaloune, Radama lui signifiait d'avoir dans les six mois à faire sa soumission entière. Avant même l'expiration de ce délai, son général Ratefi attaquait à main armée des villages du Bouéni. Le 28 mai 1824, Radama entrait ouvertement en campagne, accompagné de Hastie. Andriansouli envoya deux chefs pour conjurer cette violence : ils furent éconduits. Quand l'armée hova pénétra dans le pays, le vide était fait et le roi était en fuite. Seuls, quelques personnages de second plan, comme le gouverneur Hussein-ben-Abdallah et le chef Tsoara esquissèrent une résistance théâtrale avec leur domesticité plutôt qu'avec des troupes et se firent tuer stoïquement sur place. Une des colonnes qui battaient le pays était conduite par un ancien sous-officier français, nommé Robin, devenu le secrétaire de Radama, et que nous retrouverons dans la suite. L'expédition n'eût pourtant pas produit de résultat bien appréciable, si Hastie n'avait réussi à se faire conduire dans la retraite d'Andriansouli et à le ramener, malgré ses méfiances, sur les confins du pays hova où il fut interné et où on lui fit construire une case à son goût. Par une coïncidence qui ne manquait jamais de se produire, le commodore Nourse, qui, à la tête d'une croisière anglaise dans la baie de Bombétok, avait surveillé les opérations, venait présenter ses félicitations et ses conseils au vainqueur.

Il s'agissait d'user de la victoire. Des généraux hovas furent nommés gouverneurs des divers cantons du Bouéni ; les Sakalaves devaient rendre leurs fusils. L'empressement ne fut pas grand dans le Bouéni ; mais on feignait la soumission. Quand, au commencement de 1825, des troupes hovas furent envoyées dans le Bénabé pour y exiger aussi le désarmement, un soulèvement se produisit, gagna tout le pays sakalave, et en mars, le chef hova Ramanétak était assiégé dans le fort récemment construit de Majunga. Après quelques jours de blocus, Ramanétak réussit, dans une sortie, à brûler le village sakalave de Moudzangaïe, qu'on eût pu appeler le vieux Majunga, et à repousser les assiégeants en désordre. Ce n'était pas un succès décisif, car les fugitifs se reformaient plus au nord, retrouvaient à leur tête Andriansouli, et détruisaient à Passandava un autre poste hova, dont ils massacraient la garnison.

Or, en ce temps-là, Radama embrassait beaucoup

(1) Voyez la *Revue* du 16 mars 1895.

d'entreprises. Il avait envoyé tout au sud de l'île, à travers le pays des Betsiléos, celui des Antaimours, son général Ramananoule, qui, à la fin de février, se présentait devant Fort-Dauphin et notifiait au commandant qu'il était envoyé par Radama pour prendre possession du fort. La garnison se composait d'un officier et de quatre soldats, qui faisaient mieux que vivre en paix avec les Antanosses, habitants de ce pays où les Hovas n'avaient jamais paru jusque-là et n'étaient même pas connus de réputation : nos compatriotes exerçaient une véritable autorité morale sur la population indigène et l'officier était pris pour arbitre, de l'aveu ou à la demande des chefs eux-mêmes, dans les différends délicats. A la mise en demeure du général hova, l'officier répondit qu'il ne pouvait abandonner son poste, à moins d'en être relevé par le gouvernement de Bourbon. Ramananoule accorda le temps nécessaire pour en référer et recevoir réponse, ce qui ne pouvait guère demander moins de deux mois ; mais au bout de quinze jours, les hovas escaladèrent les murailles, se saisirent par surprise des Français qui ne furent relâchés que quelques jours après dans un îlot voisin et abattirent outrageusement le pavillon. Ceci se passait le 14 mars, dans le même temps que Ramanétak soutenait le siège de Majunga.

Ramananoule renvoya une partie de ses forces dans l'Ankova et, appuyé sur Fort-Dauphin, s'installa dans le pays avec 1 800 hommes. Au bout de peu de temps, les Antanosses se soulevèrent, obtinrent l'appui de leurs voisins, et le général hova se trouva dans la situation la plus critique, absolument coupé de sa ligne de retraite. Il pensa alors au gouverneur de Bourbon et s'adressa à son intermédiaire pour faire parvenir une demande de secours à Radama et à Jean-René. La requête eût dû paraître audacieuse. A Sainte-Marie et chez nos amis de la côte voisine, la nouvelle du coup de main de Fort-Dauphin avait produit une grande effervescence, et le plus léger renfort eût permis de culbuter les Hovas et de leur dicter la paix. En juillet, les Betsimisaraks perdirent patience, égorgèrent les postes hovas, de la baie d'Antongil à Fénérife, et se portèrent en masse sur Foulepointe, où quelques décharges d'artillerie les firent reculer. Hastie y prenait passage avec un détachement hova sur la corvette anglaise le *Barracouta*, qui se trouvait là juste à point pour une fixation de méridien, se faisait transporter à la Pointe-à-Larrée, et, une heure après son débarquement, le plus persévérant de nos alliés, Tsifanin, était massacré. De Bourbon, arrivait le navire la *Mayenne*, porteur non des renforts demandés, mais de la demande de renfort de Ramananoule pour Radama. Aux réclamations présentées par le capitaine Duhaut-Cilly à la faveur de ce bon office, Radama répondit en maintenant toutes ses prétentions.

Comme pour achever de démoraliser nos colons et les amis qu'ils avaient conservés parmi les indigènes, un autre navire français, la *Pomone*, apparaissait encore à peu de temps de là à Foulepointe, non pour exiger des satisfactions des Hovas qui occupaient ce poste, mais pour leur apporter des présents.

Il faut dire que les délaissés s'en prenaient beaucoup moins de cet abandon au gouvernement français qu'à la pression exercée sur le gouverneur de Bourbon par des commerçants de cette île, qui, craignant de voir surgir des entraves pour le commerce du riz, étaient alors enclins à considérer les Hovas comme moins gênants qu'on ne le disait et les Français de Sainte-Marie comme des gens turbulents qui se faisaient des querelles de voisinage pour le plaisir. Dans un mémoire adressé en France, Albrand se plaignait avec insistance de cet antagonisme de Bourbon, qui ne peut plus que produire un effet de surprise sur les lecteurs de nos jours.

V

Après cette crise passée tout à l'avantage de Radama, grâce à l'appui actif des Anglais et à notre débonnaireté excessive, il ne pouvait plus guère se produire de conflit. La colonie de Sainte-Marie vivait en quelque sorte bloquée, tous les moyens étant mis en œuvre pour ne lui laisser venir de la grande-terre ni travailleurs, ni approvisionnements. Les Betsimisaraks, traqués dans les bois ou les solitudes où ils étaient réfugiés, furent désarmés, soumis à la corvée comme avant eux les Bezanozanes, et, pour commencer, employés à fortifier Foulepointe ; quant aux chefs, descendants d'anciens conquérants du pays, quand ils furent à leur tour à bout de cachettes et voulurent faire leur soumission, ils furent invités à se rendre à Tananarive où Radama, contrairement à la parole donnée par ses lieutenants, commença par les faire prisonniers, et où plus tard ils furent égorgés en masse.

L'année 1826, pendant laquelle Radama fit la guerre dans le nord de l'île, à Mourounsang par exemple, fut marquée par la disparition de plusieurs des acteurs principaux de l'imbroglio malgache. En mars, Jean-René mourait et les Hovas agréaient à sa place son neveu Coroller, mais resserraient les liens de vassalité en lui adjoignant à Tamatave un de leurs généraux. En octobre, c'était le tour d'Hastie. En décembre, la colonie française faisait de son côté une perte sensible dans la personne d'Albrand.

A Bourbon, le gouverneur de Freycinet était remplacé par M. de Cheffontaines, qui ne tardait pas à insister auprès du ministre de la marine sur la nécessité de prendre un parti décisif. En ce temps-là, d'ailleurs, les traitants de la côte orientale et par

contre-coup le commerce de Bourbon commençaient à se sentir sérieusement lésés par l'établissement de droits de douane d'abord affermés par Radama à des négociants de Maurice, les frères Blancard. Ceux-ci ne réussirent pas finalement, mais quand leur marché fut rompu les perceptions n'en subsistèrent pas moins et n'en furent que plus vexatoires.

Le traité Blancard soulevait à Maurice les mêmes protestations qu'à Bourbon. Le successeur de Farquhar, sir Lowry Cole, ne crut pourtant pas devoir se prêter à une entente à ce sujet. Il fit d'abord porter ses remontrances par un de ses neveux, le capitaine Cole, qui n'obtint que des réponses évasives et qui succomba à une fièvre pernicieuse. Sur ces entrefaites, arrivait de Londres un naturaliste, Robert Lyall, accrédité comme agent général en remplacement de Hastie. Cet envoyé, accompagné d'un certain Morgan, fut transporté par le brick *Erin*, capitaine Kelly, à Tamatave, où se trouvait Radama. Le roi lui accorda une audience où assistaient Robin, Coroller, le prince Ratefi, le grand-juge de Tamatave Phillibert. Il écouta les plaintes sur le marché Blancard, répondit par un éloge de l'Angleterre, donna un dîner, se le laissa rendre et, comme on était à l'entrée de la mauvaise saison, repartit pour Tananarive, en engageant son grand ami à ne venir l'y retrouver qu'au mois de juin de l'année suivante (1).

(1) Un *Magazine* de Londres, *Temple Bar*, dans son numéro de février 1895, donne, d'après une relation de Robert Lyall lui-même, un assez curieux récit de cette réception. Le savant négociateur présentait, entre autres cadeaux, ses ouvrages élégamment reliés, dont un, par bonheur, était orné de gravures; ils eurent moins de succès qu'un fouet tartare, que le roi prit grand plaisir à faire claquer. L'entretien porta sur un habit de cérémonie envoyé de Londres et qui s'était trouvé trop grand. « Oui, dit Radama, trop long, trop large, trop ample dans tous les sens; il me va comme un sac, mais, dame! il est beau, il est superbe. » Et il alla s'en revêtir pour égayer l'assistance. C'était un habit de velours pourpre, surchargé de broderies; mais on l'avait taillé pour un grand roi, en prenant le mot à la lettre, et Radama était haut de cinq pieds à peine. Lyall se montre en tout fort officieux; il assiste à des défilés de troupes au son du *God save the King* et de la *Marche des grenadiers anglais;* il en profite pour recommander les nouveaux exercices imaginés par sir Henry Torrens. S'apercevant que Sa Majesté a les yeux rouges, il lui prescrit des sels d'Epsom. En quittant la table après un dîner qui s'était prolongé jusqu'à onze heures et où l'on avait bu force rasades, comme la musique jouait une contredanse, le roi prend l'envoyé par la main et le fait tournoyer à perte d'haleine jusqu'au moment où le savant, se trouvant sous la véranda, en profita pour demander son cheval. Radama voulait le faire remporter en filanzane. — Non, répliqua Lyall, il serait indigne d'un Breton de ne pas savoir s'en aller comme il est venu.

Lyall consigne ces propos de Radama, qu'il compare à Pierre le Grand. « Le gouvernement britannique a tout fait pour moi, et m'a fait ce que je suis. Tout ce que vous voyez autour de moi (et il regardait son vêtement, ses fonctionnaires, ses soldats, sa musique, sa table, etc.) fait honneur à votre pays... J'aime l'Angleterre; je l'ai regardée et je la regarde encore comme mon pivot, oui, mon pivot. » Quant aux vues du gouverneur de Bourbon et aux revendications de la France, Radama les déclarait choses sans conséquence et son entourage affectait d'en rire.

Les réclamations de Bourbon et de Sainte-Marie étant devenues concordantes, le ministre français de la marine décida l'envoi de deux compagnies, chacune de cent nègres yolofs, recrutés au Sénégal; ils furent, en effet, débarqués à Sainte-Marie vers le milieu de 1828 par la corvette la *Meuse*. Le gouverneur de Bourbon était en même temps autorisé à prélever un détachement sur sa propre garnison, et invité à examiner si, avec ces renforts, il ne serait pas possible d'enlever un des principaux points occupés par les Hovas. Avis pris du commandement de Sainte-Marie et du conseil privé de Bourbon, il fut répondu par un rapport spécial établissant qu'il valait mieux ajourner ses réclamations que de les élever sans forces suffisantes pour les appuyer. Ces forces, outre plusieurs bâtiments de guerre, étaient évaluées à douze cents hommes de débarquement; on demandait en outre deux mille fusils pour armer des indigènes restés fidèles à notre cause.

Ce rapport était expédié le 12 juillet; le 24 juillet Radama mourait d'une fistule à l'anus aggravée par l'alcoolisme. Il est vrai que sa mort n'était rendue publique à Tananarive que le 11 août dans un *Kabar* solennel où fut proclamé l'avènement de la première de ses femmes, Ranavalo. Ce *Kabar* avait été préparé par une sorte de conspiration des « grands », dont l'influence avait été annulée sur les conseils de Hastie et qui firent signer à Ranavalo un pacte leur assurant une part dans le gouvernement. Un des plus actifs d'entre eux, Andrianmihaza, qui avait d'ailleurs pris d'avance de l'empire sur Ranavalo, eut avec le titre de premier ministre le gouvernement effectif. Avant même que la mort de Radama fût divulguée, les conseillers de Ranavalo avaient entrepris de la débarrasser de toute rivalité par le meurtre : Ratefi, beau-frère de Radama, qui commandait à Tamatave, fut arrêté dans les bois avant d'arriver à Tananarive, par des émissaires qui, après un simulacre de jugement, le firent exécuter séance tenante. Sa femme, qui était enceinte, fut bannie d'abord, puis « zagaïée ». Bien d'autres personnages encore subirent le même sort, entre autres, Rafaralah, gouverneur de Foulepointe, Ramananoule, le chef de l'expédition contre Fort-Dauphin, cousin germain du roi défunt. Il n'y eut qu'un neveu de Radama, Ramanétak, commandant de Majunga, qui, en route pour l'Imerne, fut averti à temps pour pouvoir revenir sur ses pas et s'embarqua, avec sa famille, ses esclaves et cent de ses plus fidèles soldats, sur des chelingues arabes, qui le déposèrent à l'île Mohéli, l'une des Comores.

En ce qui concernait les rapports extérieurs, on apercevait une nuance entre la politique du nouveau gouvernement et celle de Radama; l'hostilité particulière contre les Français, attisée depuis plus de dix ans par les Anglais, faisait place à une animo-

sité générale contre les Européens indistinctement. Les missionnaires anglais furent sérieusement tracassés; les traités conclus avec Hastie furent tenus pour non avenus et Robert Lyall, installé à son poste depuis peu de semaines, eut beau proposer de résigner sa mission pour se consacrer tout entier à la science : il fut chassé de Tananarive par une démonstration si menaçante, que sa raison en fut ébranlée et qu'il mourut deux ans après à Maurice des suites de cette commotion.

La nouvelle de la mort de Radama, en parvenant à Paris, y fit naître des illusions. On aimait à se persuader que toutes les difficultés tenaient aux goûts belliqueux et aux instincts violents de ce conquérant cuivré; il n'est pas jusqu'aux échos de la rupture avec l'influence anglaise d'où l'on ne se plût à induire la possibilité d'entrer en relations pacifiques avec les Hovas. Le ministre Hyde de Neuville s'appropria, semble-t-il, ces vues optimistes avec d'autant plus d'empressement que les ressources courantes de son département ne lui permettaient pas de satisfaire pleinement au programme suggéré par Bourbon et Sainte-Marie et qu'il avait quelques raisons de redouter la demande aux Chambres d'un crédit exceptionnel. Il annonça donc, dans un rapport au roi du 27 janvier 1829, qu'il pensait devoir se borner « à des mesures dont l'exécution fût peu dispendieuse et n'exigeât l'emploi d'aucune force extraordinaire ». Ses instructions tendaient à reconquérir par des négociations seulement nos anciennes possessions et à préparer à Tintingue la formation d'un établissement maritime. Il détachait pour cette mission une frégate de la station du Brésil ; par précaution, pour appuyer au besoin les négociations, il avançait le départ de détachements destinés à la relève de la garnison de Bourbon, soit cent cinquante-six hommes d'artillerie, deux cents du 16e léger.

Le commandant de la frégate envoyée du Brésil, le capitaine de vaisseau Gourbeyre, après s'être arrêté à Bourbon et avoir demandé, suivant les ordres ministériels, un plan de conduite au conseil privé de cette colonie, se présenta devant Tamatave le 9 juillet; non seulement il n'avait pas les forces réclamées précédemment comme nécessaires, mais pas même celles qu'avait annoncées le ministre. Les deux cents hommes d'infanterie légère promis se réduisaient en fait à quatre-vingt-dix.

Le commandant hova de Tamatave ayant refusé de délivrer deux sauf-conduits pour l'Imerne, Gourbeyre écrivit à Ranavalo pour lui faire savoir qu'empêché par cette mauvaise volonté d'aller porter des présents et des propositions d'amitié à Tananarive, il demandait au gouvernement de la reine d'accréditer deux commissaires qui se rencontreraient avec les commissaires français dans tel port voisin de Sainte-Marie que choisirait Sa Majesté ; il réclamait une réponse dans le délai de vingt jours. Le capitaine Schœll, commandant de Sainte-Marie, qui devait être le second commissaire français, résista à cette façon de procéder. Il insista pour monter à Tananarive sans plus se préoccuper de sauf-conduit, seul au besoin. Gourbeyre s'opposa à ce qu'il considérait comme une témérité.

Au bout, non pas de vingt jours, mais de près de quarante, Gourbeyre reçut une première réponse d'Andrianmihaza, faisant savoir que les commissaires français seraient reçus à Tananarive, s'ils s'y présentaient le 23 août. A l'heure où cette dépêche était remise, il restait vingt-quatre heures environ pour un voyage qui n'a jamais demandé moins de six jours. C'était simplement une façon de railler le délai fixé par Gourbeyre. Ce genre de mystification n'a pas cessé jusqu'à nos jours d'être caractéristique du tour d'esprit de la diplomatie hova. Gourbeyre, ayant déclaré qu'il ne pouvait prendre cette réponse au sérieux, en reçut quelque temps après une autre : Andrianmihaza, au lieu de répondre aux réclamations au sujet des empiétements de son gouvernement, demandait au chef de l'expédition quels motifs pouvaient le porter à former un établissement à Tintingue sans la permission de la reine. En même temps des troupes hovas s'installaient en nombre à la Pointe-à-Larrée, défense était faite à tout Malgache de vendre des vivres aux Français sous peine de mort; les actes hostiles et les pillages augmentaient chaque jour. On entrait dans le mois d'octobre, c'est-à-dire que la saison propice allait prendre fin. N'ayant plus d'espoir d'un arrangement possible, Gourbeyre déclara la guerre et se présenta devant Tamatave où il débarqua cent trente hommes, fantassins, matelots et yolofs. Les Hovas soutinrent mal l'attaque; l'explosion de leur magasin à poudre acheva de les démoraliser. Laissant 23 canons, un pierrier et 211 fusils, ils se réfugièrent en désordre dans une redoute située à Ambatoumanoui, à six lieues de la côte. Deux jours après une centaine d'hommes, placés sous les ordres du capitaine Schœll, et parmi lesquels les yolofs se distinguèrent particulièrement, les délogeaient à la baïonnette de cette nouvelle position, en leur tuant cinquante hommes. Cette fois la panique fut d'autant plus vive chez les Hovas, qu'ils s'étaient persuadé que les Français ne feraient que des démonstrations sur le littoral et ne risqueraient jamais une poursuite hors de la vue de leurs navires. Quelques-uns des fuyards ne s'arrêtèrent qu'à Tananarive, croyant toujours les yolofs sur leurs talons, et les Révérends anglais firent leurs malles.

Si les assaillants ne s'étaient pas arrêtés sur ce premier succès, ils pouvaient reprendre coup sur coup les points principaux de la côte; mais les trai-

tants, par crainte d'éprouver les représailles, demandèrent à évacuer leurs marchandises et leur outillage sur l'île Sainte-Marie. La division navale fut employée à ce déménagement, qui ne prit pas moins de douze jours. Dans l'intervalle, les bâtiments anglais portaient à l'ennemi ses renforts. Le brick *Falcon*, n'étant pas arrivé à temps à Tamatave, n'éprouvait aucune difficulté à déposer à Foulepointe vingt-trois jeunes Hovas qui présentaient cette particularité d'avoir fait plusieurs années d'apprentissage dans les équipages de la marine britannique. La défense était donc très préparée à Foulepointe, quand Gourbeyre en commença le bombardement; les Hovas, après avoir fait bonne contenance devant les premières décharges d'artillerie, se retirèrent dans une redoute située hors de portée. Nos troupes alors débarquées s'avancèrent sans ordre et firent un long chemin sans rencontrer de résistance; à la première décharge de l'artillerie masquée par la redoute, elles se dispersèrent. Leur retraite risquait même d'être coupée sans une diversion venue du grand canot de la frégate, commandé par l'enseigne Marceau. Le capitaine Schœll, blessé à la cuisse et laissé en arrière par ses hommes, fut rejoint pas les Hovas qui lui tranchèrent la tête. Cinq ou six marins seulement étaient accourus à son aide et partagèrent son sort, Gourbeyre fit sonner la retraite, en abandonnant dix ou onze morts dont les têtes furent promenées par tout le pays. A la vérité, les pertes des Hovas étaient trois fois plus importantes que les nôtres; mais l'effet moral était détestable. L'envoi de deux plénipotentiaires hovas, Coroller et Ratsitoine, avait été décidé à Tananarive à la suite des nouvelles de l'affaire d'Ambatoumanoui; ces personnages ayant appris en route l'affaire de Foulepointe, il se trouva qu'ils n'avaient plus du tout, en arrivant, les pleins pouvoirs annoncés pour traiter, qu'ils pouvaient seulement écouter des propositions qu'ils étaient désireux d'appuyer auprès de la reine.

Huit jours après l'affaire de Foulepointe, Gourbeyre faisait prendre d'assaut et détruisait le fort hova de la Pointe-à-Larrée. Le succès était brillant, les pertes de l'ennemi importantes; mais la saison d'hivernage commençait et les cas de fièvre devenaient assez nombreux pour que Gourbeyre ne crût même pas pouvoir céder à la tentation de revenir sur Foulepointe pour y venger l'échec essuyé par ses troupes.

On a souvent reproché à Gourbeyre de n'avoir pas armé les nombreux indigènes qui étaient venus se grouper sous notre protection en fuyant la tyrannie hova. Il est certain qu'il n'avait pas, à beaucoup près, les armes nécessaires pour utiliser ces concours; mais ce qui paraît singulier, c'est qu'il refusa de confier le nombre infime de fusils dont il pouvait disposer aux naturels de la côte que la défense de leur propre sol et de leur travail devait exalter, et qu'il n'en accorda qu'à quelques Sakalaves du Nord. Quelques bons rapports que nous eussions eus, aux siècles précédents, avec les Sakalaves, c'était tirer ses auxiliaires d'un peu loin. Le personnage qui procurait ce petit renfort était Robin, ancien favori de Radama, qui lui avait même permis de s'affubler du titre de grand-maréchal de Madagascar. Depuis la mort de Radama, Robin était plus que tenu en disgrâce par la cour hova. Son plan consistait principalement à ramener des Comores un prétendant hova, Ramanétak, qui, pour s'entretenir la main, venait de faire la guerre au sultan d'Anjouan et de le détrôner. Gourbeyre reçut tout d'abord avec beaucoup de hauteur ce Robin, ancien sous-officier français, qui avait quitté treize ou quatorze ans plus tôt la garnison de Bourbon à la suite d'irrégularités dans les comptes de sa compagnie. S'étant pourtant radouci, il chargea Robin d'aller s'informer des dispositions de Ramanétak, en faisant remarquer qu'il était difficile de s'engager envers lui avant d'être bien sûr qu'on n'arriverait à aucun arrangement avec Ranavalo. Ramanétak reçut les ouvertures avec une sorte d'enthousiasme, mais envoya à Bourbon deux de ses officiers pour savoir sur quelles garanties il pouvait compter. Gourbeyre jugea alors que la mauvaise saison n'était plus assez loin pour une entrée en campagne; l'année suivante, bien qu'invité par le gouvernement de Bourbon à envoyer chercher Ramanétak, Gourbeyre, appuyé, il faut le noter, de l'avis de Blevec et de Carayon et comptant sur des renforts respectables pour la saison de 1831, prétexta encore des négociations en cours.

Ces négociations étaient alors confiées à un secrétaire-greffier nommé Tourrette, qui put d'abord partir de Tamatave avec deux officiers hovas chargés de le conduire à Tananarive; en route il reçut l'invitation de s'arrêter sur les bords du Mangour, c'est-à-dire en plein pays d'Ankaye. Son insistance lui permit seulement de pousser jusqu'à la frontière de l'Imerne; dans une vaste plaine, il trouva le premier ministre hova qui, entouré de plusieurs milliers de personnes, lui refusa le passage dans un discours d'un persiflage méprisant. Le dernier trait du morceau, dans son insolence, avait même une certaine tournure : « Ne vous formalisez par de n'avoir été salué ici qu'avec des feux de mousqueterie, » et, se tournant vers l'escarpement qu'il fallait gravir pour pénétrer dans l'Imerne : « Vous voyez cette montagne, il n'est pas facile d'y faire passer des canons. » Tourrette envoya propositions sur propositions en demandant à continuer sa route. Il ne reçut d'Andrianmihaza que des réponses très sèches, dans le goût de celle-ci :

« Monsieur Tourrette,

« J'ai reçu votre lettre. Les conférences sont terminées. Vous pouvez vous en aller par l'Est, moi je m'en retourne par l'Ouest.

« ANDRIANMIHAZA. »

L'aimable homme d'État périssait fort peu de temps après, assassiné par ses rivaux dans la faveur de Ranavalo ; mais si, quelques mois plus tard, Tourrette put monter et fut même appelé à Tananarive, il se heurta aux mêmes fins de non-recevoir.

L'hiver de 1830 à 1831 fut particulièrement pénible à Sainte-Marie et surtout à Tintingue ; la fièvre y fit de sérieux ravages ; mais le retour de la belle saison, au lieu des renforts attendus, apporta le désaveu et l'anéantissement de l'entreprise.

Il s'était produit, après la révolution de Juillet, un mouvement de prévention générale contre toutes les tentatives, même les plus timides, du gouvernement de la Restauration : cette prévention n'épargnait pas dans tous les esprits la conquête d'Alger. Lorsque vint devant les Chambres, en décembre 1830, la discussion des crédits supplémentaires où figuraient 500 000 francs pour la mission de Madagascar, le crédit fut voté parce qu'il s'agissait de dépenses engagées et presque complètement effectuées ; mais on affirma très haut qu'il n'y avait rien à gagner dans ces parages, sinon avec le temps et par des concessions. Le cabinet s'empressa de rappeler les quatre bâtiments de guerre de l'expédition, toutes les troupes excédant la garnison normale de Bourbon, et donna en même temps des ordres pour évacuer tout, même Tintingue, même Sainte-Marie. Pour ce dernier point, M. Duvaldailly, gouverneur de Bourbon, ne crut pas pouvoir prescrire une exécution immédiate. Il écrivit à Carayon, commandant par intérim de Tintingue : « Le gouvernement (de Bourbon) n'oublie pas que des intérêts français ont pu se fixer à Sainte-Marie par suite de la protection qui leur avait été offerte et qu'il ne serait pas juste de les abandonner ; qu'il doit, en outre, procurer un refuge aux naturels qui auraient à craindre le ressentiment des Hovas ; ces considérations m'ont décidé, conformément à l'avis du conseil privé et du conseil général de la colonie, à n'effectuer, quant à présent, que l'évacuation de l'établissement de Tintingue. » En même temps il représentait au gouvernement métropolitain que l'abandon de Sainte-Marie pourrait donner ouverture à de sérieuses demandes d'indemnité, ce qui parut péremptoire.

Le gouverneur de Bourbon eût bien voulu aussi que l'évacuation de Tintingue fût présentée comme une concession, en retour de laquelle on eût cherché à obtenir quelques avantages. Mais les Hovas ne furent pas assez longtemps sans être au courant des ordres venus ; ils se gardèrent bien d'écouter aucune proposition, et à mesure que les préparatifs de départ et la destruction des ouvrages tiraient à leur fin, ils envoyaient des sommations et faisaient avancer leurs troupes pour se donner l'air de nous avoir fait embarquer par leurs menaces. Ils exercèrent des vengeances sanglantes sur les malheureux Betsimisaraks, déjà en proie à la famine, parce que non seulement les troupes hovas, mais des incursions de bandes leur avaient fait abandonner toutes les cultures un peu éloignées du rayon très circonscrit de nos postes. Cela ne laissa pas dans la contrée une confiance bien solide dans l'efficacité de notre protection.

On ne parla plus guère en France de Madagascar, au moins de la grande-terre, jusqu'en 1845, époque où Tamatave fut bombardée, de compte à demi avec les Anglais ; à ce moment, avant qu'on sût ce qui se passait, lorsqu'on ne doutait plus du moins que des réparations seraient exigées, Carayon publia un mince volume, d'une composition assez confuse, mais rempli de souvenirs intéressants. Dans sa conclusion, il demandait qu'on évitât à tout prix l'intervention de l'Angleterre. Il s'élevait aussi contre l'idée d'une démonstration purement navale sur les côtes. « Croit-on, disait-il, que les Hovas, lorsque l'expédition sera repartie et qu'ils auront pu s'emparer de nouveau des points d'où ils auront été momentanément chassés, seront mieux disposés qu'auparavant en faveur des traitants, à l'instigation de qui ils devront la guerre qui leur aura été faite ? Oh ! à une certaine époque, avant que les peuples indigènes eussent été décimés, et pendant qu'ils avaient encore foi en nous, une démonstration sérieuse de la France eût eu pour résultat le soulèvement de tous ces peuples et, par suite, l'expulsion inévitable des Hovas du littoral. Mais aujourd'hui que ce soulèvement ne peut plus avoir lieu et qu'il suffit aux Hovas, pour se mettre à l'abri de nos coups, de se retirer en arrière des marais si funestes aux étrangers, je ne puis voir de succès possible dans une telle expédition... Il n'y a de chance de réussite pour nous, en ce pays, que dans un établissement permanent fait sur une grande échelle et dans un lieu sain, c'est-à-dire assez avant dans l'intérieur pour être exempt de l'insalubrité des côtes. »

Les événements ne donnèrent malheureusement pas tort, en 1845, à cet avertissement et l'on y trouve comme une réponse anticipée au contre-projet qui, lors de la discussion récente sur les crédits de Madagascar, avait paru séduire un assez grand nombre d'esprits dans la Chambre.

GUSTAVE ISAMBERT.

GALERIE DES BUSTES

M. Trarieux.

Il y a longtemps que M. Trarieux est célèbre à Bordeaux. Ce n'est pas que M. le garde des sceaux soit chargé d'ans, mais il fut éloquent dès sa naissance. Or, rien ne rend plus vite fameux que l'éloquence en notre terre de France. Montaigne a beau appeler la rhétorique « une art piperesse et mensongière », il est de tradition nationale de la chérir tendrement. Les Gaulois, nos ancêtres, savaient aussi bien parler que combattre. Caton le constatait, il y a plus de deux mille ans.

On peut justement citer M. Trarieux parmi ceux qui continuent de nos jours cette illustre tradition. Il est éloquent sans effort, dès qu'il commence à parler. Il le demeure aisément jusqu'au bout de ses discours. Voilà ce qui dut lui conquérir tout de suite l'admiration des méridionaux, qui sont d'excellents juges, car, en tout Méridional, il y a un orateur qui sommeille et qui ne tarde pas, d'ailleurs, à se réveiller pour peu qu'on le taquine.

Ainsi, en ce charmant pays, l'admiration a de la compétence. Elle peut donner ses raisons, et croyez bien qu'elle n'y manque pas. Vraiment, à l'endroit de M. Trarieux, elle n'eut pas de peine à les découvrir. Les raisons d'admirer sont nombreuses, en effet, et pertinentes. Ne peut-on pas célébrer à l'envi la sonorité métallique d'une voix qui ne se fatigue jamais, l'aisance du geste, la sincérité de l'émotion, la vigueur de la dialectique, et le solide échafaudage des plus longues périodes, et le coup d'aile rapide, mais assuré dans sa hardiesse ? La première raison d'admirer, je le devine, et la plus décisive, ce fut l'abondance, la somptuosité verbale que les bonnes fées accordèrent si libéralement à M. Trarieux.

Il est logique que l'éloquence mène à tout dans notre pays où elle fleurit si naturellement. Bienheureux les hommes éloquents, car la république est à eux ! Il reste aux gens d'esprit le droit d'avoir de l'esprit et aux philosophes la consolation de s'abîmer dans le plus sombre pessimisme. Mais ni ceux-ci ni ceux-là ne nous guériront de notre passion pour les orateurs. Nous n'aimerons jamais que la parole et l'épée. Au diable, d'où ils viennent, d'ailleurs, tous les méchants philosophes ! Si la parole n'est pas libre, que l'épée sorte du fourreau ! Et dès quelle y rentre, qu'on rouvre bien vite le forum et que l'on recommence à parler ! *Forum et jus ! Forum*, d'abord.

Le forum était ouvert, ou à peu près, lorsque M. Trarieux se fit inscrire au barreau de Bordeaux. Aussi put-il faire apprécier en même temps et sa belle parole et son amour ardent de la liberté. Une lueur de l'âme généreuse des Girondins brillait en ce courageux avocat dont les yeux noirs s'enflammaient en célébrant la liberté. Sa parole fut infatigable. Aux jours de péril pour la république, elle résonna, dans la région du Sud-Ouest, comme un clairon d'espérance.

Bâtonnier de l'ordre des avocats de Bordeaux à 36 ans, conseiller municipal, M. Trarieux entra au Parlement, en 1879, dans le bruit d'une réputation oratoire si carillonnée, qu'elle en devenait périlleuse. Justifierait-il cette bruyante renommée ? Tout d'abord il apparut un peu maigre, le Mirabeau des Bordelais ! Mais il ne tarda guère à parler et l'on dut convenir qu'il parlait bien. Il parlait avec une aisance admirable et une compétence qui s'étendait à tous les sujets. Sans doute, il traînait encore dans ses discours quelques-unes de ces formules professionnelles où l'avocat a coutume de reposer son esprit un instant, avant de rebondir sur l'argumentation de son adversaire. Comme il avait l'esprit souple et averti, il surveilla sa parole et l'échenilla de ces phrases parasites. Mais voilà qu'au moment où il avait expurgé son éloquence à l'usage du Parlement, ses électeurs de Bordeaux l'abandonnèrent. Je pense qu'ils ne pouvaient pas se consoler de ne plus l'entendre et ils saisirent ce moyen de le garder pour eux.

Heureusement, quelques années après, il nous était rendu comme sénateur. Oh ! le diligent sénateur ! Alerte et pétulant comme un écureuil, jamais il ne pouvait demeurer en place sur son fauteuil rouge. Littéralement, il empêchait ses voisins de dormir. M. Berthelot, qui siège dans son voisinage et qui aime à sommeiller entre deux découvertes, éloigna petit à petit son fauteuil de celui de son jeune et bouillant collègue. Pour électriser notre vénérable Sénat, rien ne valait un discours de M. Trarieux. « Il nous rajeunit, positivement, » disait, un jour de belle harangue, M. Dauphin. C'était exact, M. Trarieux rajeunissait le Sénat et le faisait vibrer pour la liberté. Car, au Sénat comme à la Chambre des députés, toujours il plaida la cause de la liberté et bien souvent il la gagna. Mais la liberté qu'il aime et qu'il défend, ce n'est pas la liberté débraillée, dévergondée,

Messaline en haillons par les baisers pâlie.

C'est la liberté qui ne se donne qu'à ceux qui la méritent par leur sagesse et leur effort quotidien, une liberté sévère et de bonne compagnie, celle enfin que l'on chérit au Luxembourg. C'est cette liberté qu'il chevaucha en maints tournois fameux où il se rencontra avec M. Goblet. Celui-ci fut toujours terrassé aux applaudissements du Sénat qui reconnaissait en M. Trarieux son fidèle interprète.

S'il ne fut pas plus tôt ministre, c'est que le jeu des portefeuilles est proprement un jeu de hasard. Et

il plaît quelquefois au hasard, parmi des candidats de marque, d'aller chercher des Childebrands. Mon Dieu! que de Childebrands nous avons eus! Hélas! nous en aurons encore. Aussi, réjouissons-nous du choix de M. Trarieux. Celui-là peut contempler, sans baisser les yeux, les portraits de ses illustres prédécesseurs. A lui comme à eux la science du droit est familière, comme eux il aime la justice et comme eux il la saura éloquemment défendre. Il n'y a que ses moustaches qui ont dû inquiéter d'Aguesseau. Il s'y habituera, car ce ne sont pas des moustaches frivoles ou fanfaronnes : elles sont un peu bourgeoises, voilà tout. Le sacerdoce s'est démocratisé depuis d'Aguesseau. Il faut qu'il en prenne son parti, car je crois savoir que M. Trarieux ne sacrifiera pas ses moustaches. Si encore on lui garantissait six mois de ministère!...

Mais, hélas! l'équinoxe de printemps est souvent fatal aux ministères et, peut-être, avant que les marronniers aient des fleurs, la barque de M. Ribot aura-t-elle naufragé? S'il existe quelque part, dans Sirius ou dans Aldébaran, une puissance qui entende nos prières, je l'invoque humblement en faveur de M. Trarieux. Qu'elle nous laisse, quelque temps, notre garde des sceaux! Il nous a fait récemment des promesses rassurantes. Il a parlé avec fermeté de la « main de la justice ». Eh bien! nous souhaitons que cette main vengeresse ait le temps de faire son œuvre.

Ensuite, M. Trarieux aura le droit de revenir à ses chères études, comme disait M. Thiers au lendemain de ses disgrâces. Je crois même qu'il y reviendra avec plus de sérénité que M. Thiers, qui avait la gourmandise du pouvoir. Ainsi après avoir travaillé pour la Justice, comme ministre, il recommencera à travailler pour la Paix, comme citoyen. Car M. Trarieux a ses jours d'apostolat. Il s'est ligué avec des philosophes et d'éminents savants pour combattre la guerre. Il veut que les frontières s'abaissent et que les peuples se rapprochent. Cette noble tâche devait tenter son âme généreuse. Si l'éloquence peut quelque chose contre l'atrocité des hommes, assurément M. Trarieux n'aura pas été un ouvrier inutile de cette grande œuvre. Mais la cause de la Paix peut attendre, sans grands dommages, quelques semaines, n'est-ce pas? Il y a urgence, au contraire, à ce que la main de la Justice s'appesantisse sur les méchants.

PIERRE PUGET.

VARIÉTÉS

La Diplomatie au temps de Machiavel.

La diplomatie et le machiavélisme offrent tant de points de contact, que l'idée de grouper autour de l'auteur du *Prince* l'étude de l'organisation diplomatique de l'Europe à la fin du xve et au commencement du xvie siècle devait tout naturellement se présenter à l'esprit d'un historien. Machiavel se trouvait d'ailleurs au confluent de deux civilisations : celle du moyen âge qui allait disparaître, celle des temps nouveaux qui commençait à s'affirmer. Ses enseignements se produisirent au moment précis où le système idéal et doctrinaire cédait partout la place au système expérimental, au système de la discussion.

La publication dans laquelle M. de Maulde a entrepris d'étudier les principes, les règles, les usages, en honneur dans la diplomatie du xve et du xvie siècle (1) se rattache à un ensemble conçu sur un plan véritablement monumental : l'*Histoire de Louis XII*, ouvrage dont la première partie a paru en 1891.

Mais même considérée en elle-même, abstraction faite de son aînée, elle s'impose à notre estime par une somme de travail énorme et par des qualités de tout premier ordre. Laissant de côté, quant à présent, les résultats politiques obtenus par les diplomates qui gravissent autour de Machiavel, l'auteur s'est appliqué à définir ce que l'on pourrait appeler l'appareil même de la diplomatie, et à en dégager les caractères essentiels.

Avant d'aborder les généralités du droit international, M. de Maulde a dû se demander en quoi consistait le principe de l'autorité : il a été amené à cette conclusion, que tout le droit international du moyen âge, le droit des gens et la diplomatie, reposaient sur le principe chrétien, à savoir : la réunion de tous les peuples en une même famille, soumise à une même autorité, qui est celle de Dieu. Quant à l'exercice du pouvoir, il revêt les formes les plus variées. Le système républicain n'a rien qui choque le moyen âge, bien au contraire : on le considère comme le plus stable, comme le plus favorable aux longs desseins. Au reste, le principe que tout pouvoir vient du ciel une fois admis, les rois n'ont de raison d'être, dans la doctrine universelle, que comme les lieutenants de Dieu. Tel est, déclare M. de Maulde, l'axiome sans lequel le droit des gens demeurerait inexplicable, l'axiome par lequel le moyen âge se sépare absolument du droit moderne, qui n'admet pas de métaphysique et repose entièrement sur le système contractuel.

De ces prémisses découlent : la substitution de la

(1) 3 vol. in-8°; Paris, Leroux.

théologie morale et de l'usage au rationalisme mis en honneur par le droit romain, puis la solidarité des nations chrétiennes, leur soumission au Pape, interprète de la doctrine divine et arbitre universel de cette vaste république rangée sous le sceptre du Christ. Les juifs sont traités en hôtes, que l'on tolère, parce qu'ils descendent des précurseurs du christianisme. Quant aux musulmans, ils sont censés incarner la barbarie, le matérialisme, la tyrannie; par cela seul qu'ils nient l'Évangile, ils nient le droit social et le progrès : aussi les considère-t-on comme étant en dehors du pacte chrétien et ne cesse-t-on de les combattre.

Après avoir considéré tour à tour l'autorité suprême, le droit naturel, la république chrétienne, l'islam, la paix, principe des rapports internationaux, et le droit de guerre, pour s'attacher ensuite aux trois autorités principales, c'est-à-dire le Pape, l'Empereur et le Roi de France, M. de Maulde pénètre au cœur du sujet en examinant le droit d'ambassade, les rapports de fait en l'absence de traités, le droit de marque et de représailles.

Pour montrer combien est varié et complexe ce code de procédure de la diplomatie, il suffit de rappeler que les recherches ont dû porter, tour à tour, sur les ambassades permanentes, sur la composition du personnel, les missions d'apparat, extra-diplomatiques ou secrètes, sur le traitement des ambassadeurs, leurs immunités, la langue diplomatique, les pouvoirs et les instructions, les voyages et les entrées des ambassadeurs, les audiences de créance, les moyens d'action diplomatiques, les procès-verbaux des négociations, les conférences et les correspondances. Et encore, après une enquête si multiple, a-t-il fallu tenir compte de ce que l'on peut appeler les actes préparatoires, préjudiciels et équivalents des traités, les formes et modalités des traités, les mémoires et protocoles.

On ne saurait trop insister sur l'esprit de scrupuleuse érudition et sur la netteté toute philosophique qui ont présidé à la mise en œuvre d'un tel programme. Les informations que M. de Maulde a recueillies sont toutes de première main, et elles sont d'une richesse extrême. Les sources imprimées ont été mises à contribution avec autant de méthode et d'ardeur que les sources manuscrites. Ici, un danger était à redouter : M. de Maulde, avec sa grande connaissance du département des manuscrits de notre Bibliothèque nationale, non moins que des archives soit de la France, soit de l'Italie, ne céderait-il pas à une tentation que l'on constate chez beaucoup d'érudits modernes? N'essaierait-il pas de renouveler son sujet en se servant uniquement de documents inédits, au lieu de recourir également aux documents imprimés, souvent plus dignes de foi? Ne se laisserait-il pas aller, en un mot, à substituer des témoignages dont le principal mérite réside dans ce fait qu'ils sont inconnus, à l'ensemble d'informations mis au jour avant lui? Je m'empresse de constater que notre auteur a évité cet écueil. Si les pièces inédites qu'il produit se chiffrent par milliers, le dépouillement auquel il a soumis et les publications anciennes et jusqu'aux articles insérés dans d'obscures revues françaises, italiennes, allemandes ou anglaises, lui a valu, si possible, une moisson encore plus riche : à tout instant, un texte, une note, dont l'importance avait échappé à ses prédécesseurs, a été mis par lui en pleine lumière.

Les informations ainsi recueillies ont été groupées, analysées et commentées avec une rare sagacité. Autant il y a de netteté dans l'étude de chaque épisode de la vie diplomatique d'autrefois, autant il y a d'animation dans le tableau d'ensemble que M. de Maulde a composé à l'aide de notes toutes si scrupuleusement relevées. Les historiens des mœurs n'auront pas moins d'emprunts à lui faire que les historiens des institutions ou les historiens mêmes de la diplomatie : ils y trouveront à profusion les traits les plus piquants, les anecdotes les plus instructives. Mais là ne s'arrête pas la portée de cet ouvrage, qui est à la fois un manuel, aux formules rigoureusement définies, et un livre d'histoire. L'auteur a dégagé avec une grande élévation de vues les leçons que la diplomatie moderne peut tirer de la diplomatie d'autrefois.

Essayons, à notre tour, de mettre en lumière quelques-uns des traits propres à une époque si mouvementée et si complexe.

Dans le conflit entre la violence des passions, qui se traduisait par les luttes à main armée, et cette pleine possession de soi-même qui trouve son expression dans la diplomatie, les principes du droit international furent plus d'une fois violés, même en pleine Renaissance. Il arriva au pape Jules II de faire jeter dans les fers des ambassadeurs auxquels il avait accordé des sauf-conduits. Le maréchal de Vieilleville agit de même en 1524, en invitant à une entrevue le vice-légat d'Avignon et en le faisant arrêter, quoiqu'il lui eût donné sa parole de respecter sa liberté.

La souplesse d'esprit et la ruse propres aux Italiens ne devaient pas tarder à leur assurer la supériorité dans des luttes où l'esprit primait la force. De même qu'ils avaient le privilège de défrayer le reste de l'Europe de médecins, d'ingénieurs, de professeurs, d'artistes, de même ils portèrent à une véritable virtuosité l'art de recueillir des informations et celui de mener des négociations. Les rapports des ambassadeurs vénitiens notamment renferment, depuis la fin du xve siècle jusqu'au début

du XVIIe, les vues les plus profondes et les plus pénétrantes sur l'état politique et économique des pays situés de ce côté des Alpes.

Au XVIe siècle, aussi bien qu'au XIVe, l'emploi d'agents secrets formait un des ressorts essentiels de la diplomatie. La Renaissance n'avait pas eu besoin d'innover sur ce point : elle n'avait eu qu'à suivre les errements du moyen âge. M. de Maulde affirme que toutes les variétés d'ambassadeurs, du prince au chevaucheur, se retrouvent, comme dans un miroir, à l'état secret. Il distingue les catégories suivantes : ambassades officielles régulièrement accréditées, mais tenues à garder le secret total de leur mission; envoyés secrets, non accrédités, connus d'un seul gouvernement; espions militaires; sicaires, secrètement chargés d'un attentat; envoyés secrets, employés au profit personnel d'un membre du gouvernement; porteurs secrets de dépêches.

Deux sortes de personnes alimentaient de préférence la diplomatie secrète officieuse : les moines et les femmes; les uns et les autres avaient le privilège de passer partout et de tout savoir sans qu'on se défiât d'eux. Venise, maîtresse souveraine en pareils artifices, recourait en outre aux médecins italiens, attachés en si grand nombre aux souverains étrangers : elle leur demandait de véritables rapports diplomatiques, politiques et commerciaux. Les banquiers italiens, également si nombreux de ce côté-ci des monts, constituaient d'autres agences d'informations : les représentants de la maison des Médicis à Lyon avaient l'art de se procurer des relations à la cour et tenaient un véritable bureau de renseignements sur les affaires politiques de la France.

Poussant jusqu'aux dernières conséquences le principe de la raison d'État, les Vénitiens n'hésitaient pas à employer des émissaires chargés d'accomplir, avec toute la discrétion possible, quelque crime utile. Jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, on voit ce système figurer dans les délibérations du Conseil des Dix. A l'époque dont nous nous occupons, en 1495, un certain Basile (quel pronostic dans ce nom!) della Scala offre de « procurer par certains bons et prudents moyens » la mort du roi Charles VIII, qui venait de traverser l'Italie en triomphateur. Le Conseil entre dans ces vues, et promet à della Scala, qui était exilé, sa grâce et une gratification. Ce ne fut pas sa faute si le vainqueur de Fornoue regagna sain et sauf la France.

Particulièrement dramatique, parfois même navrante, était la situation matérielle faite à l'immense majorité des ambassadeurs par le gouvernement même qui les employait. Leurs dépêches retentissent de plaintes, de réclamations, de représentations sans fin : à les en croire, on les laissait littéralement mourir de faim. Tantôt c'est l'ambassadeur de l'empereur Maximilien qui est forcé de mettre sa vaisselle d'argent en gage et qui n'a pas de quoi expédier un courrier. Il affirme qu'il est « aussi bas » que s'il sortait d'une longue maladie, qu'il a dépensé plus de 1 100 ducats de son bien, qu'il lui est impossible d'écrire s'il n'en a le moyen, « car il lui faut vivre, et il a honte, pour estre ambassadeur de l'Empire, d'écrire qu'il le lui fault oster hors de sa bouche ». Tantôt, c'est l'ambassadeur de Venise à Rome qui écrit à la Sérénissime qu'il n'a jamais eu qu'un cheval, maintenant hors d'état, et qu'il ne peut plus se montrer convenablement. Tantôt encore Machiavel, envoyé à la cour de France, se répand en lamentations et en objurgations. Il déclare, dès sa seconde dépêche, que la modicité de son traitement, la multiplicité des dépenses et le peu d'espérance de nouveaux subsides, le mettent dans le plus grand embarras. Dorénavant, il crie misère et famine à chaque courrier qu'il expédie.

Il n'est que trop certain que, pour les souverains de ce temps, l'art d'équilibrer un budget formait le moindre des soucis; à chaque instant la fantaisie tenait lieu d'exactitude : aussi, chez tous ceux qui touchaient de près à la cour — fonctionnaires, artistes, fournisseurs aussi bien que diplomates — ce n'étaient que doléances sur les retards apportés au règlement de leurs créances. Mais faut-il prendre ces jérémiades au pied de la lettre? Le moyen âge avait mis dans l'esprit de tous ceux qui n'étaient pas voués à la profession des armes une rare tendance à l'humilité : quiconque approchait des grands semblait vivre dans des transes et éprouvait le besoin de les apitoyer sans relâche sur sa détresse. Que bon nombre d'ambassades fussent d'ailleurs onéreuses pour leurs titulaires, on l'admettra sans difficulté. A Venise, c'était pour les patriciens une obligation, on pourrait dire une forme d'impôt, à laquelle il ne leur était pas permis de se soustraire, l'honneur compensant en pareil cas les sacrifices pécuniaires.

Mais ce n'est là que le côté curieux, pittoresque, de la diplomatie du temps jadis. D'autres enseignements plus graves se dégagent de cette masse énorme de notes recueillies avec tant d'ardeur et mises en œuvre avec tant de sagacité. On y voit, avec la dernière évidence, que la diplomatie française, malgré certains défauts dont elle a toujours eu peine à se préserver, exerçait, au temps de Machiavel, une action très grande, et cela principalement parce qu'elle représentait un pays très solidement uni et une politique bien suivie. « L'union et la concorde de nos ancêtres, dit M. de Maulde, faisaient alors l'admiration générale, de même que leur loyalisme envers le souverain. Ce pays, si brisé cinquante ans auparavant, formait un faisceau indestructible. A peine en Bourgogne pouvait-on noter quelques menées

séparatistes fomentées par l'Allemagne; la Bretagne avait été incorporée à la monarchie sur le vœu de ses propres États, la Provence sur les instances réitérées de la population. On avait vu le Roussillon restitué à l'Aragon et Arras à l'archiduc, malgré les réclamations avérées des habitants; les consuls de Perpignan n'avaient négligé aucun effort pour rester Français! Au contraire, l'Angleterre, divisée, fatiguée, très séparée de l'Écosse, s'isolait de plus en plus des affaires du continent pour se consacrer au soin de ses intérêts commerciaux; l'Espagne achevait à peine son unité : l'Allemagne était réduite à l'impuissance par la complication de sa vieille constitution; le Danemark se tenait à l'écart; l'Italie, à part Rome et à part Venise, n'offrait qu'un chaos de rivalités : Milan et Naples ne figuraient plus que comme expressions géographiques. Les puissances de l'est de l'Europe, alliées naturelles et immémoriales de la France, ne songeaient qu'au Turc... Luttes et chimères faisaient partout table rase! Seule, on peut dire, la France pouvait avoir sa politique, qui lui assurait une immense clientèle... Elle exerçait une influence réellement profitable à sa gloire et à ses intérêts; elle avait de vrais amis, parce qu'elle représentait quelque chose. »

On voit par cette rapide esquisse combien de questions de la plus haute conséquence soulève ou résout le travail de M. de Maulde. La conclusion de sa vaste enquête mérite d'être retenue : « De tout temps les diplomates ont estimé nécessaire de draper les contradictions de la vie pratique sous le manteau de quelques idées. » Pour indirect ou platonique qu'il soit, cet hommage rendu aux principes de justice ou d'humanité par la plus artificieuse des sciences n'en est pas moins consolant : même au siècle de Machiavel on reconnaissait qu'il y avait quelque chose au-dessus de la force ou au-dessus de la ruse.

EUGÈNE MÜNTZ.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Napoléon III intime.

Voilà plusieurs années que sévit une napoléonite aiguë. C'était, chez nous, une vieille maladie chronique; mais elle s'est aggravée subitement, et tout le premier Empire y a passé. Cependant il faut du nouveau, même dans les épidémies à la mode. On a tant usé du grand Napoléon, que l'on commence à se rabattre sur le petit. Derrière l'oncle, comme après le Retour des Cendres, on voit arriver le neveu.

Maintenant, c'est à qui nous parlera du second Empire, en bien ou en mal, surtout en bien. M. Fernand Giraudeau publie, sur la vie et le caractère de Napoléon III, une étude très complète et très soignée, où il relève peut-être avec trop d'empressement les moindres témoignages favorables à son héros, mais où il a réuni beaucoup de faits, et même des documents inédits (1). M. Georges Duval, lui aussi, apporte quelques pièces nouvelles au procès, dans le volume intéressant et plus impartial qu'il a consacré à l'enfance et à la jeunesse de Napoléon III (2). Mme de Tascher nous donne la troisième et dernière série de ses curieux Souvenirs, qui feront mieux connaître la Cour des Tuileries, sans la faire beaucoup regretter (3). M. Émile Ollivier nous explique nettement les origines de l'Empire libéral (4), et M. Chuquet, dans un récit rapide et nerveux, nous dit la catastrophe finale, les désastres de l'année terrible (5). A ces livres, et à d'autres encore, ajoutez les nombreux articles de Revues et les polémiques de journaux : il est certain que la question se pose de plus en plus nettement devant l'opinion publique, et que beaucoup de gens réclament la revision du procès de Napoléon III.

Que dans cette campagne de réhabilitation certaines personnes aient une arrière-pensée politique, c'est fort possible : mais ce n'est pas ici mon affaire. Ce qui importe à tous, c'est que la lumière se fasse sur cette période de notre histoire. Le second Empire reste pour nous très obscur. Les faits semblent connus en grande partie, mais ils s'expliquent mal. On ne nous a pas donné encore les raisons décisives de tous ces contrastes invraisemblables : ce prince qu'acclame un peuple presque entier, pour l'abandonner tout à coup; à l'intérieur comme à l'extérieur, ces brusques revirements de politique; cette imposante prospérité matérielle, qui recouvre mal tant de misères morales; ces victoires retentissantes, ces guerres heureuses, qui aboutissent à la plus effroyable débâcle. A ces contradictions, à ces retours de fortune, il y a sans doute bien des causes : c'est affaire aux historiens de les débrouiller. Mais il semble qu'un des facteurs les plus importants ait été le caractère même du souverain. Voilà pourquoi l'on s'efforce aujourd'hui de pénétrer au fond de l'âme de Napoléon III. Et les récentes publications peuvent aider, semble-t-il, à

(1) Fernand Giraudeau, *Napoléon III intime;* Paris, Ollendorff, 1895.

(2) Georges Duval, *Napoléon III, enfance et jeunesse;* Paris, Flammarion, 1895.

(3) Comtesse Stéphanie de Tascher de la Pagerie, *Mon séjour aux Tuileries*, 3e série (1866-1871); Paris, Ollendorff, 1895.

(4) Émile Ollivier, *l'Empire libéral*, t. Ier; Paris, Garnier, 1895.

(5) A. Chuquet, *la Guerre, 1870-1871;* Paris, Léon Chailley 1895.

mieux préciser quelques traits de ce prince que George Sand appelait vers 1850 « un être problématique et insaisissable à l'analyse ».

Quand on parle de la vie intime d'un souverain, il faut distinguer nettement deux choses très différentes, que confondent trop souvent les panégyristes : sa conduite avec les personnes de son entourage, c'est-à-dire son existence privée, qui est du domaine de la chronique ; et sa vie intérieure, l'évolution de ses idées et de ses desseins, qui seule importe à l'histoire.

On s'efforce aujourd'hui de nous démontrer que dans ses relations avec les habitués des Tuileries, comme avec ses compagnons d'exil, Napoléon III fut un « brave homme » et un homme aimable. Et l'on nous en donne tant de preuves, on nous cite tant de faits, qu'il serait difficile d'y contredire. Assurément, il ne faut pas exagérer la valeur de ces témoignages, même quand ils viennent d'adversaires. Si farouche démocrate que l'on se croie, on est toujours flatté de causer avec un empereur, même avec un prétendant ou un empereur détrôné. Dans certaines conditions sociales, il est assez facile d'être un « charmeur ». Soyez prince ou chef d'État, et vous ferez la conquête des ambitieux ou des snobs en leur disant avec un sourire : « Que je suis heureux de vous voir ! » ou : « Comment vous portez-vous ? »

Cependant, sur Napoléon III, les témoignages concordent si bien, qu'on ne saurait les récuser. C'est Mme Récamier, qui vers 1832 le trouvait « poli, distingué, taciturne ». C'est Chateaubriand, qui l'appelle « un jeune homme studieux, instruit, plein d'honneur et naturellement grave ». George Sand, vers 1850, découvrait chez le Prince-Président « un grand fonds de timidité modeste, une grande sensibilité, une nature chevaleresque, un côté vraiment sincère et généreux ». Même le sévère Tocqueville déclare, dans ses *Souvenirs*, que « Louis-Napoléon avait, comme *homme privé*, certaines qualités attachantes, une humeur bienveillante et facile, un caractère humain, une âme douce et même assez tendre, une parfaite simplicité ». On s'accorde à nous dire qu'il était doux, indulgent, jamais en colère. Voici, à ce sujet, une amusante anecdote du *Journal des Goncourt* : « La princesse, arrivée à cinq heures de Compiègne, parle de l'Empereur : « Qu'est-ce que vous voulez ? Cet « homme, il n'est ni vif, ni impressionnable. Rien ne « l'émeut. L'autre jour, un domestique lui a lâché un « siphon d'eau de seltz dans le cou, il s'est contenté de « passer son verre de l'autre côté, sans rien dire, sans « donner aucun signe d'impatience... Un homme qui « ne se met jamais en colère et dont la plus grande « parole de fureur est : C'est absurde ! Il n'en dit « jamais plus. » Sous cette froideur apparente se cachait pourtant une sensibilité assez vive, que le prince avait héritée de sa mère. Il s'explique justement là-dessus dans une lettre à la reine Hortense : « C'est le défaut de mon caractère, je concentre tout « ce que je sens, de sorte que je n'ai de confiance que « par explosion. »

C'est donc entendu, ou à peu près. Excellent fils, bon père et ami sûr, Napoléon III « ne posait pas », comme dit George Sand, il était doux, et il fut aimable dans l'intimité, quand il le voulut. Que plusieurs personnes se souviennent avec reconnaissance de ses compliments ou de ses bienfaits, c'est un sentiment très légitime et fort respectable. Mais tout cela est du domaine de la vie privée et doit rester à l'arrière-plan de l'histoire.

Napoléon III intime, au sens où nous l'entendons, fut un tout autre homme. Mais avant de chercher ce qu'il devint aux Tuileries, il importe de considérer avec attention ce qu'il fut avant ou après l'empire. Le pouvoir a déformé ou plutôt masqué son vrai caractère. Pour en saisir les traits dominants, il faut l'observer dans sa jeunesse, au temps des folles espérances, ou dans son exil navré de Chislehurst. Car, après vingt ans d'empire, à soixante-cinq ans, il se retrouva ce qu'il avait été à quarante : écrasé seulement sous le poids des malédictions, souffrant du mal qu'il avait causé, sans pouvoir s'expliquer tout à fait les raisons de la haine qui le poursuivait.

Il n'avait pas le tempérament d'un ambitieux. Il le devint fatalement, sous la fascination du nom qu'il portait, et par l'éducation de prétendant que lui donna sa mère. Fils de roi, petit-fils d'impératrice, il avait souvent joué sur les genoux de son oncle le grand Napoléon, dont il était le filleul. C'est lui-même qui nous le rappelle dans un des rares fragments de ses Mémoires : « L'Empereur fut mon parrain, et l'impératrice Marie-Louise fut ma marraine. Mon souvenir me reporte ensuite à la Malmaison. Je vois encore l'impératrice Joséphine dans son salon au rez-de-chaussée, m'entourant de ses caresses... Souvent j'allais avec mon frère, qui avait trois ans de plus que moi, déjeuner chez l'Empereur... Dès que l'Empereur entrait, il venait à nous, nous prenait avec les deux mains par la tête, et nous mettait ainsi debout sur la table. »

Ces souvenirs d'enfance, soigneusement entretenus par la reine Hortense, décidèrent de l'avenir du prince. Il s'exalta peu à peu dans la solitude et dans l'exil. Au milieu de l'inertie des autres Bonapartes, il en arriva à croire qu'il avait une mission à remplir. Il vénérait Napoléon « comme un dieu ». Il réglait sur lui sa vie. A treize ans, il écrivait à sa mère : « Quand je fais mal, si je pense à ce grand homme, il me semble sentir en moi une ombre qui me dit de me rendre digne du nom de Napoléon. » Inconsciemment il cherchait et naïvement il croyait découvrir

en lui-même les talents de son oncle. Si plus tard il voulut commander en personne les armées de la France, c'est que l'oncle avait gagné bien des batailles. Si tout jeune il se crut artilleur, s'il suivit des cours à l'école d'artillerie de Thun, s'il fut capitaine d'artillerie au régiment de Berne, s'il écrivit un *Manuel d'artillerie* et s'il prétendit inventer un système de canon, c'est que l'oncle avait commencé par être officier d'artillerie. Son admiration pour Napoléon touchait à la superstition, et il considérait comme un talisman certaine bague qui avait appartenu au grand homme : « Plus tard, dit-il, il me sembla voir, dans un de ces moments d'hallucination qu'on éprouve toujours dans les grandes infortunes, l'ombre de l'Empereur tracer sur la bague le mot : *Espérance.* » C'est la pensée toujours présente de l'oncle, qui fit du neveu un ambitieux.

Mais la forme que prit cette ambition eût bien étonné le grand Napoléon. Jamais l'on ne vit deux tempéraments plus dissemblables. On dirait que toute l'énergie de la famille Bonaparte s'était concentrée dans le fondateur de la dynastie. Ses frères étaient, en réalité, de bons bourgeois paisibles, frondeurs ou grincheux, dont le hasard avait fait des rois. Louis-Napoléon, avec des aspirations beaucoup plus hautes, était un rêveur doux et compatissant, aux instincts d'homme d'étude. Une jeunesse triste développa chez lui le sentiment de la pitié. Enfant précoce, il avait sept ans, quand à Waterloo s'effondra la fortune de sa famille. Il vécut beaucoup dans la retraite. Comme il adorait son père et sa mère, il fut malheureux de leur désunion. Enfin, pendant trente-trois ans, il connut les amertumes de l'exil ou de la prison. Ses souffrances l'aidèrent à comprendre les souffrances d'autrui. De là, cette sympathie constante, et très sincère, pour les petits, pour les pauvres gens. Vers l'âge de huit ans, dans la villa de sa mère à Constance, il rentra un jour « en manches de chemise, les pieds nus dans la boue et dans la neige ». Pendant qu'il jouait à l'entrée du jardin, il avait vu passer une famille de mendiants : n'ayant pas d'argent, il avait donné ses souliers à l'un des enfants, son habit à l'autre. Non seulement, il plaignait les misérables, mais, ce qui est plus rare, il les aimait. « Lorsque l'impératrice me dit : « Louis, demande tout ce qui te fera le plus de plaisir », je lui demandai d'aller marcher dans la crotte avec les petits polissons. » Tel il fut, au fond, toute sa vie. Dans une lettre écrite en 1835, il déclare qu'il est « démocrate par *nature* et par opinion ». Ses sentiments démocratiques se précisèrent encore pendant le séjour qu'il fit aux États-Unis après l'équipée de Strasbourg. Prisonnier à Ham, il formulait la pensée de toute sa vie dans sa brochure sur l'*Extinction du paupérisme.* A Chislehurst, quelques semaines avant sa mort, pendant le rigoureux hiver 1872-1873, il inventa presque un système de chauffage économique, un Choubersky avant Choubersky.

Ce n'est pas tout. Comme il vécut en exil toute sa jeunesse, et successivement dans la plupart des contrées de l'Europe, il n'aima pas seulement le peuple de France, il aima les pauvres gens de tous les pays. Ce qui à l'origine n'était peut-être qu'un instinct de charité naturelle, devint peu à peu une préoccupation de son esprit. Aux misères il chercha des remèdes. Il paya de sa personne, s'affilia aux Carbonari, et prit part aux insurrections italiennes de 1831. Avant de mourir, il recommandera à son fils de « se souvenir, quand les circonstances le permettront, que la cause des peuples est la cause de la France ». Il confondait dans une même compassion les opprimés ou les malheureux du monde entier. Il en arriva peu à peu à une sorte de socialisme humanitaire, dont sa politique pourrait préparer l'avènement.

Ambition de prétendant, foi dans les destinées d'une démocratie sociale, telle est la double origine de sa théorie napoléonienne. De plus en plus, il associa ses espérances aux vagues aspirations populaires. Il écrivait à sa mère en 1834 : « Mon nom ne trouvera de sympathie que là où règne la démocratie ; » et à M. Vieillard : « Ce n'est pas dans les salons dorés ni dans les réunions des gens timorés qu'on nous rendra justice, mais dans la rue. C'est là qu'il faut s'adresser aujourd'hui pour trouver quelques sentiments nobles. » Il est amusant de voir comment Louis-Napoléon s'y prit pour rattacher cette conception aux faits du premier Empire : suivant lui, c'est le chef de la dynastie qui a fondé lui-même l'empire démocratique par le vote populaire de 1804, par l'*Acte additionnel* de 1815, par l'appui donné aux peuples contre les rois. On eût étonné peut-être Napoléon Ier en lui prédisant qu'il deviendrait si démocrate. Mais dès 1835 le prétendant avait proclamé tous les dogmes de ce napoléonisme rajeuni, qu'il résuma plus tard dans les *Idées napoléoniennes* (1840). Souveraineté du peuple, suffrage universel, appel direct au peuple, souci de son bien-être matériel, élection du chef de l'État par un plébiscite, principe des nationalités, tout y est déjà ; et Napoléon III n'y a rien changé.

Après la théorie, la propagande. Jusqu'en 1848, elle se fit de deux façons : par des polémiques de presse, et par des actes.

La campagne de presse fut habilement conduite, avec la complicité plus ou moins consciente d'une partie de la population, et du gouvernement lui-même. Avant 1840, Louis-Napoléon avait publié déjà plusieurs ouvrages, brochures ou articles, qui tournaient toujours autour de son idée fixe. En l'em-

prisonnant au fort de Ham après l'affaire de Boulogne, on lui rendit le service de le mettre plus directement en contact avec l'opinion publique. Pendant les six ans qu'il passa dans cette villa officielle, non seulement il put communiquer librement avec tous les mécontents, mais encore il collabora très activement à plusieurs journaux de l'opposition : Louis-Philippe était bon enfant. Comme les publicistes de profession, le prisonnier se croyait compétent sur toutes les questions, histoire ou chimie, électricité, art militaire ; il se prononçait avec autorité sur la traite des nègres ou la question déjà brûlante des sucres de betterave ; et il rédigeait un projet pour le percement de l'Isthme de Panama. A propos de tout, il savait construire une théorie et trouvait des formules sonores. Assurément, il eût fait un journaliste remarquable, un journaliste d'opposition qui, en ayant l'air de traiter des sujets variés, dirait toujours la même chose et en aurait d'autant plus d'autorité. — Et la France attendrie tournait ses regards vers le prince journaliste, qui, par surcroît de précaution, avait dans Paris des journaux à ses gages.

Les actes furent des coups de tête. Si Louis-Napoléon n'a jamais varié dans la théorie, il fut beaucoup moins logique dans l'application. Vers 1830, il a des airs d'aventurier. Il veut s'engager dans l'armée russe contre les Turcs. Il va rejoindre les insurgés d'Italie. On parle de lui successivement pour les trônes de Pologne, de Belgique et de Portugal. Depuis la mort de son frère aîné et du duc de Reichstadt, il se considère comme le représentant des idées napoléoniennes, et il agit en conséquence. S'il ne se pose pas ouvertement en prétendant, il en appelle déjà à la souveraineté du peuple et ne doute pas que le peuple ne se prononce pour lui. Pendant sa traversée furtive de Paris en 1831, il provoque des émeutes sur la place Vendôme. Il saisit toutes les occasions de faire parler de lui, et Arenenberg devient un foyer de conspiration. Brusquement, après l'aventure de Strasbourg, il semble oublier ses projets et se fixe aux États-Unis où il veut se faire cultivateur. Rappelé en Europe par la maladie de sa mère, il se souvient tout à coup de ses visées ambitieuses : d'où l'histoire de Boulogne et la prison de Ham. Rentré à Paris en 1848, il déclare solennellement (et peut-être sincèrement) qu'il y revient comme simple citoyen, sans arrière-pensée : il en fait serments sur serments, comme représentant du peuple, puis comme Président de la République.

Voilà une conduite singulièrement incohérente. C'est que Louis-Napoléon était un irrésolu. Assurément, il avait confiance en son étoile, et il écrivait à un ami en 1842 : « Vous procédez avec méthode et calcul. Moi, *j'ai la foi.* » De plus, il fut toujours entêté de deux ou trois idées, auxquelles il rattachait tout son système politique. Mais il n'était énergique que par à-coups. Il avait un esprit souple et mobile, pas très net au fond, porté aux « chimères », comme disait son père le roi Louis, et comme on pouvait l'attendre d'un homme qui avait écrit les *Rêveries politiques.* Il avait des accès de volonté, même de témérité, avec l'insouciance du danger ; mais il répugnait à une activité suivie et méthodique. Il avouait lui-même qu'il était « faible pour les petites choses » : or c'est de petites choses, indéfiniment répétées, que se fait la volonté dans la vie et dans la politique. Ce mélancolique avait été élevé par une femme, et il avait hérité l'indécision de son père, qui tremblait devant l'Empereur et qui lui obéissait, en le boudant. Louis-Napoléon fut toujours le « doux entêté » : entêté sur quelques idées, incertain, brusque ou faible dans l'action.

Telle nous apparaît cette curieuse figure d'ambitieux rêveur et compatissant, généreux et irrésolu, qui croyait à son étoile, mais qui ne l'eût jamais atteinte, si la fortune ne l'eût approchée de ses mains. La grande erreur ou le crime de sa vie, c'est la façon dont on lui conquit l'empire. De là viennent tous ses malheurs, et tous les nôtres.

La théorie napoléonienne reposait sur ce postulat : l'entente *préalable* et librement consentie du peuple et du prétendant. Or, si le prétendant avait fait dès longtemps les premiers pas, le peuple ne se hâtait point d'aller jusqu'au bout. D'où l'appel à la violence. Et qu'on ne répète pas que le fait accompli a été sanctionné ensuite par le suffrage universel. On vous arrête un soir au coin d'un boulevard extérieur, on vous étrangle à moitié, on vous met le pied sur la gorge, et l'on vous demande poliment : « Es-tu content ? » Il y a fort à parier que vous répondrez : « Oui. » Il faut être un brave pour répondre : « Non. » Et l'on ne peut demander ce genre de bravoure à des millions d'hommes. C'est en vain qu'on s'efforce aujourd'hui d'expliquer le fait brutal. Il y eut simplement un coup de force, et celui-là en est responsable, au nom de qui tout s'est accompli. Napoléon III fut la première victime de cette violence initiale, qui jusqu'au bout paralysa sa générosité native, qui créa une opposition persistante entre ses idées et les faits, et qui le poussa dans une impasse d'où il n'a pu se dégager. En arrivant au pouvoir par les procédés d'un despote, il avait faussé dans son principe et dans ses suites sa conception libérale de l'empire.

De là, toutes les contradictions de sa politique intérieure. Par son coup de force, il avait tourné contre lui tout ce qu'il y avait de généreux dans la nation. Pour se maintenir, il dut laisser restaurer par tous les moyens le principe d'autorité despotique. Il dut proscrire ceux qui auraient pu être ses alliés naturels.

Pour combattre ceux qu'au fond il aimait et qui le repoussaient, il dut faire appel à ceux qu'il méprisait. On a remarqué très justement que dans bien des circonstances il sembla plus libéral que ses ministres. Et c'est tout simple. Fidèle à son rêve d'autrefois, il tendait à le réaliser ; au contraire, ses ministres ne voyaient que les nécessités politiques, et comprenaient qu'il était dangereux de paraître reculer. Malgré lui, ce libéral à demi socialiste ne pouvait apporter à la France qu'un régime de terreur. Ainsi s'explique l'échec lamentable de l'Empire libéral. Assurément, Napoléon III fut sincère à la fin de son règne, puisqu'il cherchait alors à appliquer les idées de toute sa vie. Mais on se souvenait du Deux-Décembre, et des serments trahis : on ne le crut pas. Ses concessions parurent un aveu d'impuissance et affaiblirent son autorité, sans rallier presque personne. Ce pouvoir fondé par la force, il ne pouvait le maintenir que par la force. Et ce fut son premier châtiment.

De là aussi, en partie du moins, l'échec de sa politique extérieure. Au fond, presque tout le monde approuvait son programme, qui aurait pu tourner moins mal : application du principe des nationalités, hégémonie des races latines au profit de notre pays. Mais pour la même raison, la vraie France, celle qui raisonne, se méfiait de Napoléon III ; elle le suivit mollement, et même, à la fin, le contrecarra. Obligé d'agir seul avec la foule, qu'il fallait étourdir de gloire, il fit de son mieux et sembla d'abord réussir. Par malheur (c'est un de ses panégyristes qui nous l'apprend), il était « presbyte » en politique. Il entreprenait des guerres pour « une idée », il proposait des congrès d'arbitrage international, il se préoccupait d'assurer à la France le premier rang dans des États-Unis d'Europe : pendant qu'il regardait si loin, il ne vit pas les pièges tendus sous ses pieds, et il y trébucha, nous entraînant avec lui.

En attendant, on dansait aux Tuileries, on y jouait des charades, on s'y grisait de flatterie. Si quelque fâcheuse nouvelle arrivait, vite on tâchait de l'oublier. Tout avait si bien marché jusque-là ! On comptait sur la chance, on se persuadait mutuellement que tout s'arrangerait. Et la danse recommençait.

Au milieu de la fête, Napoléon III passait silencieux, impassible, l'œil éteint, optimiste quand même. De temps en temps, il cédait à l'esprit de vertige qui emportait son entourage. Alors il voyait tout en grand : il parlait des traités de commerce, des guerres d'Italie ou de Crimée, du canal de Suez, de l'*Histoire de César*, des transformations de Paris, de l'Exposition, de tous ces souverains qui étaient venus le saluer ou l'observer. Et il écoutait les flatteurs qui lui rappelaient sa gloire ou sa popularité. — A d'autres moments, il semblait soucieux, rêveur, irrésolu. Il sentait alors l'incapacité de ses ministres, mais ne pouvait se décider à les changer. Il voyait clairement que la France était insuffisamment armée : mais, lui qui dès sa prison de Ham avait prêché l'adoption du système prussien, lui qui dans les commissions préconisait l'armement perfectionné, il ne savait ni imposer sa volonté ni retirer sa confiance aux incapables. Par faiblesse, il avait laissé faire le Deux-Décembre, qui l'avait condamné au rôle de despote. Par faiblesse encore, il s'abandonnait aux événements. On sait où les événements ont mené lui et la France.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

COMÉDIE-PARISIENNE : *Mademoiselle Eve*, comédie en trois actes de Gyp. — AMBIGU : *Deux Patries*, drame en quatre actes et un prologue, de M. Léon Hennique. — CONCERTS LAMOUREUX : *Les Maîtres Chanteurs*.

J'arrive bien tard pour parler de *Mademoiselle Eve;* mais je veux au moins en dire un mot, en avertissant d'abord que, pour Gyp, je me sens tout à fait incapable d'impartialité. Sans doute, en faisant un grand effort, j'arriverais peut-être à voir ce qui manque à *Mademoiselle Ève* pour être une « pièce » parfaite ; et de même, je parviendrais peut-être à comprendre pourquoi le dialogue de Gyp, le plus naturel, le plus vrai qui soit, paraît un peu lent au théâtre. Mais je dois tant de plaisirs, déjà, à l'auteur du *Petit Bob*, ses personnages sont pour moi de si anciens et si fidèles amis, que rien qu'à les voir, je me sens envahi par une joie sans mélange. Peu m'importe ce qu'ils font ; ils sont eux-mêmes, et cela me suffit. L'ineffable et douteux d'Alvéol, l'inquiétante douairière de Laubardemont, dont, comme on disait jadis, « le nom seul est un programme » ! L'excellente famille où tout le monde est petit-fils de l'adorable marquise de Griges : Colette de Chavannes, Jacques de Griges, Ève, Loulou !... Et savez-vous bien que c'est d'une très jolie et très fine observation d'avoir voulu qu'entre tous les jeunes gens qui l'entourent, cette gamine de Loulou s'amourachât du vieux démoli qu'est Xaintrailles ; et que c'est vraiment une scène délicieuse que celle où Loulou et la cousine Éléonore fourbissent d'avance leurs armes de séduction : celle-ci répétant sur la guitare une romance d'une sereine niaiserie ; l'autre, voulant « forcer Xaintrailles à penser à elle », et cherchant une « commission poétique » à lui donner. Et le ménage Jurieu : elle, d'une tenue parfaite, donnée tout le temps comme modèle à Loulou et à Ève, et rôtissant avec dignité un nombre incommensurable de balais ; lui, godiche, maniaque, terriblement « raseur »,

mais brave homme au fond, et ayant en sa femme une inébranlable confiance. Et Ève elle-même, si honnête, si brave, si sûre d'elle-même, sans tirades et sans phrases... Et cette scène du second acte, sur le palier de l'escalier, qui donne une si juste impression de la « vie de château »... Je sais qu'elle ne sert plus à grand'chose pour la pièce, mais je suis navré quand elle cesse !... Ah ! si Gyp avait voulu être quelquefois ennuyeuse et obscure, de quelle réputation de profondeur elle jouirait dans « le monde des lettres » ! Comptez seulement combien, parmi nos contemporains, ont créé des « types » ; et comptez ensuite combien Gyp, dans ses ouvrages légers, en a fait vivre. Bob, Paulette... Mais vous les connaissez comme moi — si vous ne pouvez les aimer davantage !

***

On sait l'estime très particulière que M. Léon Hennique a su inspirer à ses confrères. Depuis quelques années, il semble s'être résolument consacré au théâtre ; et, si toutes ses pièces n'ont pas obtenu un franc succès, chacune d'elles, au moins, marque une tentative intéressante vers le théâtre nouveau. Et j'ai à peine besoin de répéter que je n'entends pas parler de cette fameuse « révolution », toujours annoncée et jamais faite, et dont, à en croire les prophètes, la principale originalité consistera en ceci que le théâtre ne sera plus le théâtre. M. Hennique, tout simplement, cherche à mettre dans ses pièces un peu plus de choses qu'on n'en mettait jadis : ou, si cette phrase vous semble offensante pour les maîtres, il cherche, dans les sujets traités jusqu'ici, les aspects négligés ou inaperçus par les auteurs. Et cela, sans doute, n'est pas chez lui un parti pris, mais simplement conscience de littérateur et d'observateur. Et c'est merveille de voir combien un homme de bonne foi et d'intelligence, par cela seul qu'il regarde les choses en face et cherche à les voir jusqu'au fond, peut les renouveler et leur donner un intérêt plus sincère à la fois et plus vif.

Vous savez que, depuis quelques années, on semble en revenir au drame historique. A la suite de M. Sardou, nos dramaturges piochent le Larousse : cet estimable dictionnaire a remplacé Scribe au chevet de l'auteur de *Rabagas*. Jusqu'à présent, ces tentatives n'ont pas été heureuses ; certaines ont été suivies de formidables succès : d'autres n'ont que faiblement réussi ; leur valeur à toutes est sensiblement pareille, et sensiblement égale à zéro. Tandis que le bon Dumas croyait très sincèrement faire œuvre d'historien en composant *Henri III* et les *Mousquetaires*, tandis qu'il écrivait ses pièces « corps et âme », si l'on peut dire, tout frémissant des aventures où il jetait ses héros, tandis qu'il cherchait à nous intéresser davantage en joignant l'intérêt romanesque à l'intérêt historique, — nos contemporains, eux, tachent à nous *amuser* avec l'histoire. Et cette seule opposition de mots est d'une ineffable drôlerie. A y regarder de près, là est toute la nouveauté de leurs œuvres. Ils ont remplacé le drame historique par le vaudeville historique. Si l'un choquait parfois le bon sens, l'autre, en vérité, offusque la pudeur. Ajoutez que l'auteur devient ici le serviteur non pas seulement du public, mais du décorateur et du tapissier, et que souvent le succès dépend moins de lui que d'eux. C'est là parfois une besogne très lucrative : elle est peu flatteuse, en tous cas, et peu faite pour tenter un auteur qui se respecte, et qui respecte son public. — M. Léon Hennique, après l'*Amour*, après l'*Argent*, s'est senti attiré vers le théâtre historique ; on sait le succès de son *Duc d'Enghien;* celui de *Deux Patries* n'a pas été moindre ; il me semble plus mérité encore, et plus digne d'attention.

Je ne crois pas nécessaire d'expliquer pourquoi, voulant porter l'histoire au théâtre, M. Hennique n'a pas cherché à faire du vaudeville historique. C'est forcément — par probité — au drame qu'il devait aller. Mais il avait l'esprit trop ouvert et trop avisé pour refaire un *Henri III*. Les intrigues « supplémentaires » lui paraissaient plutôt diminuer l'intérêt de l'œuvre. Il a pensé, j'imagine, que, pour faire épouser Adèle par Alfred, il n'était pas besoin qu'Alfred s'appelât Napoléon et Adèle, Marie-Louise, et que donner ces noms retentissants aux héros d'un drame quelconque, c'était, en propres termes, tromperie sur la marchandise vendue, délit caractérisé et puni par les lois. Pensant à juste titre que le seul drame vraiment intéressant est le drame « intérieur », il a cherché dans l'histoire un cas de conscience émouvant. Vous savez celui qu'il a trouvé.

François Garnier, engagé volontaire en 1793, est, en 1813, maréchal et duc d'Arrizzio. L'Empereur, fidèle à son système politique, le marie à la reine régnante d'Altemberg, pays chimérique. Garnier est prince-époux ; soldat de France, il règne sur l'Altemberg : de lui dépendent le sort et la fortune de plusieurs millions d'hommes ; il a, au sens précis du mot, charge d'âmes. L'Altemberg est l'allié de la France : il fournit un contingent à la Grande Armée ; comme l'Autriche, comme la Bavière, comme la Saxe, il suit la fortune de la France ; ses intérêts et ceux de Napoléon sont communs. Tant que les choses durent ainsi, la conduite de Garnier est toute simple. — Mais, après les triomphes, voici les demi-victoires, batailles gagnées encore, mais sans résultat décisif. L'armée française s'affaiblit à chaque combat. Ranimée par le baron de Stein, l'Allemagne entière frémit ; pour la première fois depuis dix ans,

elle croit l'indépendance possible ; ruinée par le blocus continental, décimée par des guerres incessantes, sa seule chance de salut, c'est l'écrasement et la chute de Napoléon... C'est ici qu'est le drame, et le lieu, si je puis dire, en est l'âme de François Garnier. Où est son devoir ?

A première vue, il semble qu'il n'en ait qu'un ; Français, il doit avant tout soutenir la France : soldat de Napoléon, il doit combattre pour l'Empereur. Mais regardez de plus près, et le cas apparaît singulièrement complexe. Garnier est prince d'Altemberg. Il est responsable du sort de ses sujets, responsable aussi de cette entité qui s'appelle l'Altemberg. Or, il est manifeste, il est certain que les intérêts de l'Altemberg sont en contradiction absolue avec ceux de Napoléon. La chute de l'Empereur est certaine : isolé au milieu de l'Allemagne hostile, l'Altemberg tombera comme lui, en même temps que lui, et l'on sait que les scrupules de nationalité n'arrêteront pas les Alliés vainqueurs. L'Altemberg sera partagé entre ses voisins : de lui, en tant que pays indépendant, il ne restera rien. Or Garnier, en acceptant de régner sur l'Altemberg, a juré de tout faire pour le salut de sa seconde patrie ; n'eût-il rien juré, que l'acceptation du trône impliquait les engagements précis, engagements aussi impérieux que ceux qu'il a pris vis-à-vis de l'ancienne patrie. Et vous savez que ce fut le cas du prince royal de Suède, du roi de Naples, et qu'il a tenu à peu de chose que ce ne fût aussi celui du roi de Hollande.

Nous sommes trop intéressés dans la question pour la juger en tout repos ; mais supposez une situation où nous serions étrangers : une princesse italienne, par exemple, devenue impératrice d'Allemagne : la guerre éclate entre l'Italie et l'Autriche, l'intérêt de l'Italie est que l'Autriche succombe ; celui de l'Allemagne, que l'Autriche triomphe. Que fera, que *devra* faire l'Italienne devenue Allemande ? La réponse n'est guère douteuse. Et je ne prétends pas que la situation soit identique à celle de Garnier : elle est analogue, au moins ; et c'en est assez pour vous montrer combien est compliqué le cas de conscience que doit résoudre l'ancien maréchal duc d'Arrizzio. Car ici, il faut choisir entre deux partis nettement opposés. La démission serait une désertion ; ce n'est pas quand il a besoin d'une énergique direction qu'on peut abandonner le pays dont on a pris la charge.

C'est, vous le voyez, un drame vraiment historique que celui de M. Léon Hennique. Et vous voyez aussi qu'au rebours des « modèles du genre », où l'histoire n'est qu'un agrément ou un motif à illustrations, l'histoire est ici le fond même du drame, et que la gravité des conséquences ajoute à ce que la situation a de tragique en soi. Je ne voudrais pas exagérer les choses et employer de mots trop « gros », mais si jamais pièce fut shakespearienne, c'est assurément celle-ci : non certes par la forme, et non plus par l'abondance touffue des épisodes, mais par la généralité et la vigueur de l'observation, par l'art de discerner dans un fait historique le drame d'âme qui le cause ou qui en dépend. J'ajoute que M. Léon Hennique, en plaçant sa pièce dans un pays chimérique, a très habilement évité le côté puéril qu'ont souvent les œuvres trop « documentées » : l'état d'esprit de l'Altemberg représente très exactement l'état d'esprit de l'Allemagne en 1813 ; nous n'avons que faire de minutieux détails sur les meubles et les toilettes : le drame est assez fort par soi-même pour se passer des accessoires...

Il me faut cependant faire quelques réserves au sujet de la pièce même. Je crois que le second tableau et le début du troisième auraient gagné à être mis davantage en action. Il faut que nous apprenions un assez grand nombre de choses sur la situation de l'Altemberg : ne pouvait-on, au lieu de nous les raconter, nous les faire comprendre par des scènes un peu plus vivantes ? Comment ? je ne sais. Mais, dans le prologue, par exemple, M. Hennique, au moyen d'indications sobres et frappantes, nous a donné un tableau saisissant de la France patriote en 1793. N'aurait-il pas pu, de même, nous « faire voir » l'Altemberg de 1813 ? Je ne suis pas bien sûr, non plus, que le style de M. Hennique, très vigoureux et très clair, soit tout à fait un style de théâtre ; il ne dit pas toujours les choses avec le moins de mots possible...

Ces réserves faites, *Deux Patries* me paraît une des pièces les plus nouvelles de ces dernières années. L'idée première est d'une rare élévation : ce qu'il y a de beau dans le drame est de premier ordre ; c'est, en outre, une tentative des plus dignes d'intérêt et d'attention. Si le drame historique peut devenir, ou redevenir, œuvre d'art, c'est en le traitant comme l'a traité M. Hennique : en prenant l'histoire, non par ses costumes et ses mobiliers, non par son aspect extérieur, mais par son fond intérieur, par les crises morales que les faits historiques provoquent dans les âmes. Ce n'est pas d'un esprit médiocre que de l'avoir vu et tenté ; ce n'est pas d'un auteur dramatique ordinaire d'y avoir réussi. Je n'ai malheureusement que le temps de vous signaler les scènes particulièrement fortes de l'ouvrage : la scène, par exemple, où Garnier, prince d'Altemberg depuis une heure, se voit abandonné de tous ses compagnons d'armes : scène émouvante en soi, et qui a ce rare mérite, au point de vue du drame, de nous montrer que le souverain d'Altemberg ne peut plus être le maréchal-duc de Napoléon ; et la scène qui finit le troisième tableau, et le quatrième tout entier... Mais je m'en voudrais de ne pas signaler la délicieuse figure

de Marguerite de Berghen. Il fallait que Napoléon fût présent dans ce drame, où il tient une si grande place, et, d'autre part, il fallait que Garnier en fût le héros. Faire paraître l'Empereur dans une scène épisodique, voilà à quoi n'auraient pas manqué les « maîtres ».

M. Hennique a plus de délicatesse. Il a compris que Napoléon au second plan eût détourné l'intérêt, que s'il n'était pas tout dans le drame, il valait mieux qu'il n'y parût pas (cela lui coûtera bien, d'ailleurs, une dizaine de représentations). Il s'est avisé d'un moyen ingénieux et charmant pour que l'Empereur suivît le drame, invisible et présent. Il a imaginé une jeune fille, Marguerite de Berghen. Aveugle, elle a voué à Napoléon un amour ardent et passionné. Elle ne l'a jamais vu, ne le verra jamais ; elle sait qu'il est le plus grand, le plus puissant du monde, qu'il doit être le plus beau et le meilleur. Elle jouit de sa gloire et s'enorgueillit de ses victoires; quand les revers arrivent, elle les devine plus qu'elle ne les apprend, son amour lui donne une sorte de vue intérieure: elle souffre alors, et chaque défaite lui donne la douleur d'une peine personnelle, et de chaque trahison elle pâtit comme si c'eût été elle-même qui eût été trahie... Mlle Meuris a donné un charme extrême au personnage.

La pièce est d'ailleurs bien jouée dans son ensemble... aussi bien qu'elle peut l'être par des comédiens plus habitués au mélodrame qu'à des pièces comme *Deux Patries*. Il suffit de citer M. Chelles, dramatique à souhait dans le rôle de François Garnier, et M. Renot, touchant dans celui de Garnier père. J'ai dit que Mlle Meuris était charmante ; chez Mme Laure Fleur, il faut admirer un incontestable « grand air », et un égal mépris pour la diction.

On a félicité la direction de l'Ambigu, de sa somptueuse mise en scène : je veux la féliciter surtout d'avoir monté la belle pièce de M. Hennique. Des bruits assez singuliers courent en ce moment sur certains théâtres... Mais je ne veux pas, pour cette fois, mettre par trop les « pieds dans le plat », — quoique ce soit encore le meilleur moyen d'empêcher les autres d'y mettre la main...

* *

Un peu de musique pour finir. — Jeudi, chez M. Lamoureux, admirable, vraiment admirable exécution de l'ouverture et du dernier tableau des *Maîtres Chanteurs*. Cette fois, — il est vrai que le sinistre Paderewski n'était pas de la fête, — le mouvement de l'ouverture a été parfait, large et solennel, sans l'allure traînante que M. Lamoureux lui avait donnée le dimanche précédent. Pour le dernier tableau, on a regretté, hélas ! et le mouvement endiablé de la foule, et le défilé des corps de métier, et les danses, et les répliques de David et de Madeleine, et le cortège des Maîtres, et le frémissement de la foule quand elle reconnaît Sachs, et son enthousiasme contenu lorsqu'elle entonne l'hymne en l'honneur du cordonnier poète. Ah ! l'effet foudroyant des premières notes du choral ! A s'en souvenir seulement, on frissonne... Mais, ceci dit, je ne crois pas qu'on puisse rendre la scène avec une exactitude plus délicate et plus intelligente.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'inventeur.

Comme, vers la fin du dîner, on s'était mis à parler de la popularité du Président de la République, M. Bargelier, le sénateur, dont on n'a jamais su s'il était de la droite ou de la gauche, tant il s'est rigoureusement tenu au centre exact de l'Assemblée, M. Bargelier, un vieillard propret, à face rose, à barbe ronde et blanche, s'écria de sa voix grasse de vieux lettré :

— Vous vous étonnez de sa popularité... Le motif en est pourtant bien simple à deviner... Le Président est populaire comme tous les créateurs, comme tous les découvreurs... Le Président est populaire parce qu'il a inventé quelque chose...

Il s'arrêta pour observer l'effet de ses mystérieuses paroles et reprit :

— Oui, M. Félix Faure a inventé quelque chose... Il a inventé de présider... Et je vous prie de croire que ce n'était pas facile, malgré les apparences... Avant lui, personne n'avait présidé, ni Mac-Mahon, ni Grévy, ni Carnot, ni Perier... Personne même n'y avait songé... Les Présidents se contentaient d'accomplir plus ou moins rigoureusement leurs fonctions, de suivre plus ou moins exactement la lettre de la loi... Mais l'esprit de la loi, l'esprit de la Constitution, ah ! ce n'est pas cet esprit-là qui les étouffait !... Qu'est-ce que peut, d'après la Constitution, un Président de la République ?... M. Casimir-Perier dans son fier message vous l'a dit : rien ou à peu près rien... Mais M. Perier, qui est un caractère aristocratique et hautain que je ne déteste pas, n'était pas un cerveau inventif... Il n'a pas assez cherché ce qu'il y avait au fond des articles législatifs dont les restrictions gênaient tant son humeur autoritaire... Il ne s'est pas demandé pourquoi à la tête de l'État on avait placé un Président de la République et quel pouvait être le sens de ce titre très clair... Eh bien ! je crois, moi, que M. Faure a dû faire un tout autre raisonnement, se dire qu'il fallait tirer parti des pouvoirs qu'on lui offrait, les décomposer à l'alambic de l'imagination, en extraire ce qu'ils contenaient de

puissance réelle et praticable... Oui, je suppose, par exemple, je suppose même exclusivement qu'il a dû se demander, comme on fait en logique, en grammaire, ce que signifiait ces mots : *Être président*, — et qu'il a trouvé la solution vraie, la seule solution acceptable : « Être président, cela veut dire présider »...

M. Bargelier eut une petite toux oratoire et continua :

— Mais ce n'était pas tout... Il fallait aller plus loin, se demander ensuite ce que cela voulait dire que présider... Présider, hé ! hé ! vous savez tous ce que c'est... Pourtant je suis bien sûr que personne de vous ne saurait me donner de cela tout de suite une définition satisfaisante... C'est que c'est un mot très délicat, très vague, plein de nuances... Présider, cela veut dire être le premier sans qu'il soit démontré qu'on le soit vraiment... Cela veut dire être là sans éclat et influer sans diriger... En ce sens on dira par exemple : « La plus franche gaîté n'a cessé de présider à cette fête ! »... Présider, cela veut dire aussi être dans un milieu nombreux une personnalité importante et à qui vont les hommages... Présider, c'est encore être, de haut, favorable à quelque chose, en être le patron symbolique et lointain, comme Cérès qui préside aux moissons. Présider enfin, c'est donner leur tour de parole à des gens qui émettent des idées contraires, c'est faire parler en ordre et en mesure des politiciens ou des financiers opposés... Mais, voyez-vous, après toutes ces réflexions, ce qui me semble le mieux définir, résumer l'acte de présider, c'est ceci : honorer de regards supérieurs et d'une attention illustre des inférieurs plus ou moins glorieux qui peinent et se débattent... Dans ces conditions, que restait-il à faire à M. Félix Faure ?... Mais tout bonnement à mettre en pratique les conclusions de son raisonnement, et, comme sa dignité le place au-dessus de tous les Français, c'est tous les Français qu'il avait le devoir de présider, c'est-à-dire d'honorer de sa présence fréquente et de ses visites bienveillantes...

M. Bargelier avala une gorgée de cognac, puis reprit : — Et d'ailleurs c'est ce qu'il a fait depuis son avènement... C'est ce qu'il a très bien et largement fait... Depuis trois mois il n'a cessé de présider, de présider tout le temps, de présider partout, c'est-à-dire de faire paraître dans tous les endroits publics, dans toutes les classes, à toutes les fêtes sa personne présidante et présidentielle... Il a été présider dans les hôpitaux, puis dans les expositions, puis dans les grands concerts... Il a présidé chez lui à ses réceptions...

Il présidera bientôt à Longchamps et à Chantilly... Il présidera encore au Conseil supérieur de la guerre. Il présidera lors du *garden-party* qu'il va offrir aux étudiants... Il présidera enfin aux grandes manœuvres d'une présidence équestre et discrètement galopante, faite pour plaire aux cavaliers sans inquiéter les militaires... Il a, au suprême degré, le don, l'art et le goût de présider, autrement dit encore d'influer de son autorité morale sans diriger par ses ordres et volontés, d'être là supérieurement et simplement, tandis que d'autres y sont, d'une façon plus humble, d'être là gracieusement sans rien faire tout en tolérant que d'autres agissent... Vous me disiez bien que ses prédécesseurs, aussi, présidaient ; qu'eux aussi étaient aux expositions, aux courses et ailleurs... Mais non, mais pas du tout ! Ils y étaient, ils y allaient, mais sans assiduité, sans régularité, en parade officielle, guindée et forcée... Tenez, ils ressemblaient aux gens qui ont leurs entrées dans les théâtres et ne s'y trouvent pourtant qu'en rechignant... Eh bien, M. Faure, lui, a eu le tact de comprendre que lorsqu'on a ses entrées — et quelles entrées — partout, il faut en user, en profiter ; qu'il faut entrer partout où de grandes portes ouvertes vous attendent... Et c'est parce qu'il a découvert ce que les autres avaient ignoré, parce qu'il a monnayé les trésors de popularité que ses prédécesseurs laissaient enfouis à l'Élysée en lingots immuables, c'est pour cela que je le considère comme un inventeur — un inventeur de premier ordre.

— Mais, demanda quelqu'un, à quoi attribuez-vous l'espèce de bonheur avec lequel M. Félix Faure a mis à profit sa découverte ?

— Oh ! fit M. Bargelier... ceci exigerait tout un portrait de M. Faure... Pourquoi il a si bien tiré parti de la découverte ? Mais tout uniquement parce que les travaux qu'elle lui imposait étaient dans ses goûts, dans ses aptitudes... Vous figurez-vous un Bonaparte, un Guizot, ou même un Dufaure, toujours affable, souriant, prêt à courir les concerts, les inaugurations, les hôpitaux ?... Vous figurez-vous un homme d'État doctrinaire, un libéral à théories, un aspirant-dictateur, un homme qui veut gouverner le monde, se prodiguant ainsi à la petite besogne de satisfaire un chacun par sa présence et ses sourires ? Non, n'est-ce pas ? Il fallait à cet effet un homme justement pareil à ce qu'est M. Félix Faure.

Les plus grands compositeurs le plus souvent ne parviennent jamais à tenir en main leurs mesures, se montrant trop violents ou trop faibles, ne songeant qu'à la grandeur de leur œuvre, et faiblissant devant l'exécution. M. Faure, lui, n'avait qu'une petite œuvre à composer. Il l'a inventée en artiste, et s'il l'exécute si bien c'est que c'est surtout un merveilleux chef d'orchestre, c'est qu'il a su, tout de suite et par instinct, donner le rythme et la note qu'il fallait, indiquer que sa petite symphonie était en grâce majeure avec je ne sais combien d'affabilités à la clef.

FERNAND VANDÉREM.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

Nous notons quelques articles intéressants qui ont paru depuis le 1er mars et qui n'ont pas pu être signalés dans les deux précédents numéros.

4 mars, *La Liberté* analyse et commente un article de la *Gazette de Turin*, organe des conservateurs libéraux, très dynastique, conseillant l'abstention pure et simple aux prochaines élections. — Demande la création immédiate d'une armée coloniale, qui dispenserait de désagréger les forces de la métropole, comme on le fait pour l'expédition de Madagascar.

5 mars, *L'Univers* constate l'union de la droite et de la gauche pour reconnaître la nécessité de faire œuvre décentralisatrice. — Discours de Léon XIII au Sacré Collège à l'occasion du 17e anniversaire de son couronnement.

Autorité. — Article de M. de Cassagnac blâmant fortement la participation de la France aux fêtes de Kiel.

Jour. — Article de M. Charles Laurent sur le livre de M. Nigra, à propos des affaires de 1870 et du rôle de l'Italie. M. Emile Ollivier, consulté à ce sujet, a répondu que Victor-Emmanuel avait pris des engagements formels vis-à-vis de la France, engagements qui n'ont pas été tenus. L'empereur avait des preuves écrites, lettres autographes de l'empereur d'Autriche et de Victor-Emmanuel. L'impératrice Eugénie aurait hérité de ces deux documents. Malheureusement il ne lui en reste plus qu'un, la lettre de l'empereur d'Autriche lui ayant été volée.

6 mars, *Justice*. — Article de Clémenceau : De l'école au régiment.

Estafette. — Article de M. Largentier exposant la question des bouilleurs de cru.

14 mars, *Figaro*. — Notre escadre à Kiel. Article de M. Jules Simon sur les sentiments pacifiques de Guillaume II : « La guerre perd du terrain chaque jour. Je ne dis pas, hélas ! qu'elle est impossible ou même invraisemblable. Mais le premier coup de canon se fait bien attendre. Il est de plus en plus difficile à tirer. On s'habituera peut-être à n'y plus croire. »

15 mars, *Temps*. — Les inconvénients du monopole, à propos de la grève des ouvriers en allumettes. — Le conseil d'État prussien. Depuis cinq ans le conseil d'Etat prussien n'avait pas siégé. L'empereur l'avait convoqué en ces jours troublés du printemps de 1890 où le prince de Bismarck tombait en disgrâce. Ce corps ne ressemble pas à notre conseil d'État. C'est une sorte d'assemblée des notables, de conseil supérieur des grands intérêts permanents de la monarchie. C'est sa section agricole seule qui aujourd'hui est appelée à siéger, sous la présidence directe du roi. Preuve de l'intensité de la crise agrarienne.

Journal des Débats, matin. — Le droit d'accroissement ; article de M. Jules Dietz analysant et repoussant le projet du gouvernement. — Réception à l'Elysée de la Chambre de commerce et des Associations syndicales ; discours qui ont été prononcés.

16 mars, *Temps*. — L'impôt sur la rente à propos de la motion déposée par les socialistes à la Chambre « invitant le gouvernement à présenter un projet soumettant la rente, dès le budget de 1895, à un impôt égal à celui des autres valeurs mobilières. »

Gironde. — Politique et religion. Blâme les socialistes qui ont fait irruption dans l'église Saint-Maurice à Lille, mais croit que l'intérêt des religions comme celui de la société civile est de séparer toujours la politique de la religion. — Analyse du livre de M. de Lanessan sur l'Indo-Chine : loue l'œuvre de l'ancien gouverneur général.

17 mars, *Temps*. — Le droit d'accroissement ; très claire exposition de ce problème embrouillé. — La Vie littéraire, par Gaston Deschamps, étude des œuvres du romancier J.-H. Rosny.

Figaro. — Histoire d'une requête d'un journaliste à un roi ; M. Gaston Calmette raconte comment il s'est adressé au roi Humbert pour obtenir la grâce du capitaine Romani ; donne les lettres et télégrammes échangés. — La *Reine-Régente*. Description du grand croiseur espagnol perdu corps et biens. — Les cochers protestent. M. Chincholle rend compte de l'opposition que rencontre chez les cochers la petite course à un franc.

Journal. — Interview de lord Cromer, consul général de Grande-Bretagne en Egypte.

18 mars, *Gironde*. — Nos finances : « Il est des limites qu'on ne peut songer à franchir. Le contribuable plie sous le poids du faix. C'est en vain que l'on opère des modifications destinées à assurer de nouvelles ressources au Trésor. Le contribuable se restreint sur d'autres dépenses et les recettes publiques ne s'accroissent pas. »

Journal des Débats du soir. — Choses d'Espagne ; à propos du pillage par les jeunes officiers des journaux *El Resumen* et *El Globo* à Madrid et de la démission du ministère Sagasta. — Compte rendu complet de la réunion du syndicat des employés d'omnibus ayant ajourné la grève. — Causerie artistique par M. André Michel : La correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome.

Figaro. — Le Vrai patriotisme, par M. Jules Simon. Revient à propos de l'affaire de Kiel sur la nécessité de maintenir la paix et sur le mal causé par les excitations belliqueuses. Cite ce mot d'Alexandre III : « Le premier souverain qui poussera à la guerre m'aura d'abord pour ennemi. » — Un roi de l'or. Curieux portrait de M. Barnato, le principal financier intéressé dans les affaires des mines d'or et de diamants de l'Afrique australe. Arrivé il y a vingt ans dans la ville naissante de Kimberley comme clown d'un cirque misérable, il possède actuellement six cents millions.

19 mars, *Temps*. — La crise espagnole. — La métaphysique de M. Balfour ; analyse par M. T. de Wyzewa du livre de M. Balfour, leader du parti tory à la Chambre des communes sur « les fondements de la foi, notes pouvant servir d'introduction à l'étude de la théologie ».

20 mars, *Figaro*. — Réponse à M. Nigra : documents extraits des archives du duc de Grammont contenant des lettres de Napoléon III et Victor-Emmanuel. Ce récit dément absolument les allégations du comte Nigra. — Deux maisons royales : à propos du mariage du duc d'Aoste et de la princesse Hélène d'Orléans, article de Whist. Cite cette parole du géographe Lesage : « La famille de Savoie compte jusqu'à trente et une alliances directes avec la maison de Hugues Capet seulement, lui ayant donné jusqu'à aujourd'hui quatorze princesses et en ayant reçu dix-sept. »

21 mars, *Petite République*. — Monographies paysannes. Les salariés agricoles dans les causses et les ségalas de l'Aveyron. Article signé Sorgue.

XIXe Siècle. — Un coup d'État. Article de Thomas Graindorge rendant compte de l'impression produite chez beaucoup de députés par le dernier mouvement préfectoral et prétendant qu'une forte irritation règne à ce sujet contre M. Leygues.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19 rue des Saints-Pères. — 32255. *L'Administrateur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13 — 4e SÉRIE. — TOME III — 30 MARS 1895

LA POLITIQUE

28 mars.

Dans ces huit derniers jours, aucun fait bien saillant. Je voudrais en profiter pour dire un mot de la question des maisons ouvrières. Il s'agit d'une œuvre de justice sociale : c'est de la politique encore, et de bonne politique.

Connaissez-vous la « Société française des habitations à bon marché »? Le président est un homme de grand cœur, M. Georges Picot; il a pour collaborateurs des hommes dont le nom se retrouve dans toutes les choses utiles et libérales. Ces honnêtes gens se sont réunis pour réaliser une idée à la fois très élevée et très pratique : faire disparaître les taudis sans air et sans lumière, où père, mère, enfants vivent dans la promiscuité; les remplacer par des maisons propres, décentes, où l'on soit mieux logé et à meilleur marché; reconstituer la famille en reconstituant le foyer.

Dimanche dernier, la Société française des habitations à bon marché tenait son assemblée générale. M. le docteur Du Mesnil a lu un rapport sur l'habitation dans le quartier de la Pointe d'Ivry : ce rapport devrait être reproduit dans tous les journaux; il ferait peut-être réfléchir les personnes qui, soit indifférence, soit ignorance, répètent tous les jours qu'il n'y a « rien à faire ». Un seul fait qui en dit plus que tous les discours du monde : aux portes de Paris, des industriels ingénieux louent des terrains vagues, qu'ils sous-louent par parcelles à de pauvres diables pour y construire des cabanes faites de planches et de toile goudronnée; or, quelques-uns de ces industriels font ainsi un placement à 200 et 300 p. 100! Les malheureux qu'on exploite de la sorte ont 3 ou 4 mètres cubes d'air respirable par individu. Ils paient un loyer qui représente souvent le quart de leur salaire. Un tel état de choses, ainsi que l'a dit énergiquement M. le docteur Du Mesnil, est une honte pour le présent, un danger pour l'avenir.

Que faire ? M. Aynard nous l'a dit dans une improvisation pleine d'entrain. Il nous a raconté ce qui avait été fait à Lyon, comment les premiers fonds avaient été réunis, comment les maisons s'étaient ajoutées aux maisons et les millions aux millions. Aujourd'hui, les capitaux engagés reçoivent un intérêt de 5 p. 100. M. Aynard et ses amis avaient voulu faire une bonne action : ils ont fait en même temps une bonne affaire. C'est tant mieux pour eux, et c'est tant mieux pour les ouvriers de Lyon. Ceux-ci, au prix d'un de ces taudis infâmes dont je parlais tout à l'heure, peuvent avoir un logement sain, une maison de famille où il trouvent le repos et la dignité de la vie.

Je reviens à l'association présidée par M. Georges Picot. Elle a son siège rue de la Ville-l'Évêque, n° 15 : je donne ici cette indication avec l'espoir que, parmi les lecteurs de la *Revue*, quelques-uns voudront s'intéresser à la question des maisons ouvrières. Aux progressistes, je dirai : élargir et assainir l'habitation, c'est améliorer la condition matérielle et morale de l'ouvrier. Et je dirai aux conservateurs : améliorer la condition matérielle et morale de l'ouvrier, c'est faire œuvre de défense sociale.

PAUL LAFFITTE.

CORRESPONDANCE INÉDITE
DE NAPOLÉON Ier
avec le général de Caulaincourt, duc de Vicence.
(1808-1809)

I

Les lettres que l'on va lire comblent dans la correspondance de Napoléon Ier une lacune importante : ce sont celles qu'il écrivit au général de Caulaincourt, son ambassadeur en Russie aux heures resplendissantes et décisives de son règne. La date du 2 février 1808 et celle du 10 avril 1809 marquent le début et la fin de cette correspondance inédite. Durant cette période, Napoléon fit de l'alliance russe le pivot de sa politique et le support de tous ses projets : il y vit une colossale machine de guerre à employer contre les Anglais, le moyen de coaliser contre eux toutes les forces continentales ou au moins d'immobiliser l'Europe, tandis qu'il s'appliquerait à saisir enfin et à réduire son éternelle rivale. Cette alliance de combat, il l'avait improvisée et surprise à Tilsit : là, il avait obtenu d'Alexandre Ier, vaincu et séduit, affolé par la défaite et capté par d'ensorcelantes paroles, une promesse de concours sans réserve et de passionné dévouement. Mais cette ferveur de fraîche date survivrait-elle à la séparation matérielle des deux empereurs ? Le charme n'allait-il point se rompre à mesure qu'Alexandre s'éloignerait de l'impérieux génie qui l'avait moralement conquis ? Pour se conserver la direction et le gouvernement de cette âme, Napoléon établit à Pétersbourg plus qu'un ambassadeur ordinaire : il envoya un homme investi de toute sa confiance et mêlé de tout temps à sa vie, son fidèle Caulaincourt, qu'il devait créer en 1808 duc de Vicence. Après avoir accrédité ce représentant, il ne se borna pas à lui faire transmettre par le département des Relations extérieures de périodiques instructions : Caulaincourt fut le seul ambassadeur avec lequel il ait correspondu directement. Il lui écrivait souvent et à toute occasion, dictant son langage, inspirant sa conduite, réglant et mesurant jusqu'à ses moindres démarches. Par chaque courrier, il lui enseignait à flatter les penchants d'Alexandre, à dissiper ses craintes, à caresser ses espérances, à retenir en un mot dans nos liens ce monarque versatile et fugace, tiré en sens contraire par des influences ennemies. Ses lettres à l'ambassadeur, autant que celles adressées au souverain russe lui-même et déjà publiées, furent le moyen par lequel il essaya de prolonger l'intimité de Tilsit, de faire durer l'enchantement et d'exercer en quelque sorte sur l'esprit d'Alexandre une suggestion à distance.

Lorsque nous entreprîmes notre ouvrage sur *Napoléon et Alexandre Ier — l'Alliance russe sous le premier Empire* — nous eûmes à constater, dans la correspondance de Napoléon publiée sous le règne de son neveu, l'absence de ces lettres, à l'exception d'un court billet sur lequel nous aurons à revenir. Nous nous reportâmes aux manuscrits de la Correspondance, versés aux Archives nationales ; là encore les lettres à Caulaincourt faisaient défaut. Nos recherches dans les différents dépôts publics de Paris, dans diverses archives privées, dans les archives de cour et d'État de Saint-Pétersbourg, demeurèrent également infructueuses. D'autres travailleurs, mieux placés que nous pour continuer en Russie de patientes investigations, furent aussi déçus dans leur espoir. Qu'était devenue cette portion importante de la correspondance ? s'était-elle égarée en quelque inaccessible asile ? les lettres avaient-elles été emportées par l'Empereur en Russie, lors de son expédition, et détruites par son ordre, ainsi que l'ont été d'autres documents pendant les désastres de la retraite ? Quoi qu'il en fût, elles échappaient actuellement à nos recherches, et force nous fut de confesser franchement notre déconvenue.

Le mal était sérieux : il n'était pourtant pas irréparable. Aussi bien, les réponses de l'ambassadeur, conçues sous forme de lettres particulières et de rapports extrêmement volumineux, nous ont été conservées et forment aux Archives une imposante collection (1) ; elles se réfèrent point par point aux instructions de l'Empereur, auxquelles elles font de continuelles allusions ; elles permettent ainsi d'en reconstituer intégralement le sens et la portée. Grâce à ce secours, la pensée de Napoléon nous est très distinctement apparue, mais les expressions mêmes dont il s'était servi continuaient à nous échapper : nous ne pouvions les présenter au lecteur sous leur forme caractéristique, avec leur saveur originale, et lui en communiquer l'impression directe.

Il y a peu de temps, les papiers laissés par le comte de La Ferronnays, ambassadeur en Russie sous la Restauration, furent confiés par M. le marquis de Chabrillan, qui en est possesseur, à M. le marquis Costa de Beauregard ; celui-ci se prépare à en tirer une de ces charmantes et substantielles études qui sont une bonne fortune pour le public lettré. En opérant le dépouillement de ces papiers, M. Costa de Beauregard découvrit un dossier contenant copie de toutes les lettres écrites par Napoléon à Caulaincourt ambassadeur en Russie, objet de nos recherches et de nos regrets. Suivant l'hypothèse la plus vraisemblable, à l'époque où le comte de La Ferronnays représentait le roi Charles X auprès de l'empereur Nicolas Ier, ces lettres existaient encore en original ou en copie aux archives de l'ambassade ; c'est ainsi qu'elles ont pu passer en reproduction dans les archives privées de l'ambassadeur. Avec une bonne grâce dont nous ne saurions lui être trop reconnaissant, M. Costa de Beauregard, d'accord avec M. de Chabrillan, nous a communiqué ces pièces et nous a autorisé à les publier : qu'il nous soit permis ici, en notre nom personnel, au nom de tous ceux qui professent le culte de notre histoire nationale, de rendre à l'un et à l'autre un témoignage de gratitude.

L'authenticité des copies à nous remises ne saurait faire l'objet d'un doute. A s'en tenir aux constatations matérielles, trois faits nous semblent de nature à l'établir.

D'abord, ainsi que nous l'avons dit, il existe dans la Correspondance publiée (2) un billet de Napoléon à Caulaincourt portant la date du 16 juin 1808, seul débris

(1) Fonds dit de la Secrétairie d'Etat, AF, IV, 1697-1698.
(2) N° 14107.

qu'aient conservé nos archives d'une précieuse série. Ces quelques lignes se rapportent à la fugue en Russie de Mlle Georges, l'étoile de la Comédie-Française, et de certain danseur de l'Opéra. L'Empereur exprime l'intention de fermer les yeux sur cette escapade par un égard pour Alexandre qu'il laissera ainsi participer aux plaisirs de Paris. Ce billet humoristique, imprimé d'après le manuscrit des Archives, se représente à son ordre et à sa date dans le recueil de copies formé par M. de La Ferronnays et apporte en faveur de l'authenticité des autres pièces une très sérieuse présomption.

En second lieu, un de nos éminents confrères de Russie, M. Serge de Tatistcheff, a découvert aux archives de Pétersbourg et publié dans son volume sur *Alexandre Ier et Napoléon* un fragment considérable de la lettre écrite par Napoléon à Caulaincourt le 2 février 1808, lettre d'une valeur et d'une importance exceptionnelles. Ce passage avait été communiqué par ordre de l'Empereur au cabinet de Russie, qui l'a conservé dans ses archives. Or, nous le voyons figurer sans la moindre variante dans le texte intégral de la lettre tel que nous le possédons en copie : il vient s'y replacer et s'y encadrer naturellement; la partie dûment certifiée par son origine officielle se rajuste à merveille au tout dont l'authenticité restait à démontrer et concourt à en attester l'exactitude.

Enfin les réponses de l'ambassadeur, dont nous avons déjà signalé le développement et la précision, offrent un moyen de vérification et de contrôle qui nous a pleinement édifiés. Entre ces réponses et les copies de lettres placées sous nos yeux, la concordance est absolue. Parfois Caulaincourt va jusqu'à reprendre et à citer certaines des expressions employées par l'Empereur, certaines phrases des instructions reçues; il les répète dans le compte rendu de ses entretiens avec Alexandre, présenté sous forme de dialogue. Or, ces phrases ainsi reproduites, ces expressions choisies en général parmi les plus pittoresques, on les voit reparaître dans les pièces provenant de M. de La Ferronnays; nous aurons soin de les signaler au passage; elles complètent un faisceau de preuves qui ne nous paraît laisser prise à aucune controverse.

II

La correspondance avec Caulaincourt débute par un coup de théâtre. A Tilsit, Napoléon avait réveillé chez le tsar l'ambition de l'Orient; il lui avait fait entrevoir un partage de la Turquie et découvert de magiques perspectives. A la fin de 1807, six mois après l'entrevue, Alexandre Ier, froissé par divers actes, se sentait assailli déjà de doutes et d'incertitudes ; sa foi en Napoléon fléchissait; la permission d'envahir la Finlande et de mutiler la Suède ne suffisait plus à occuper son imagination. Il importait de renouveler sur lui notre prise et de le ressaisir tout entier. Caulaincourt vient d'arriver en Russie; par la lettre du 2 février 1808, Napoléon lui prescrit de reprendre la question du partage, de la traiter longuement avec Alexandre et le ministre Roumiantsof, de tracer le plan de cette gigantesque entreprise, destinée à se combiner avec une expédition franco-russe dans la direction des Indes.

En suscitant cet éblouissant mirage, Napoléon se donne avant tout pour but de ravir Alexandre et de le fasciner, de lui faire tout oublier et tout supporter. Il espère que le tsar détournera désormais ses regards de la Prusse captive de nos armées, indéfiniment occupée, tenaillée par nos exigences, menacée de démembrement; il espère aussi s'assurer la main libre en Espagne et la faculté d'y réaliser, sans opposition de son allié, les desseins qui germent obscurément dans sa pensée. La féerie de l'Orient, déployée aux yeux de la Russie, est un prestigieux décor à l'abri duquel il va poursuivre des projets plus pratiques et encore inavoués.

On ne saurait dire cependant que la proposition de partage fût un simple leurre, une démonstration vide, un appât présenté trompeusement aux convoitises d'Alexandre. Nous croyons avoir démontré le contraire par un ensemble de témoignages et de déductions : les lettres à Caulaincourt confirment cette appréciation; elles prouvent que Napoléon avait lui-même la cupidité de l'Orient et qu'il inclinait sincèrement à démembrer la Turquie, à condition de se réserver la part du lion dans les dépouilles de la victime. Seulement, il n'admettait ce bouleversement qu'à titre éventuel et comme suprême moyen de coaction contre l'Angleterre, pour le cas où toutes les entreprises qu'il menait actuellement en Europe ne réussiraient pas à vaincre l'obstination britannique et à procurer la paix. En attendant, c'est l'Espagne qui de plus en plus le tente; elle le sollicite, l'attire, et subrepticement, tandis qu'il met en délibération à Pétersbourg le sort de Constantinople, il s'empare de la couronne tombée du front avili de Charles IV et gisant misérablement dans la boue. Plusieurs de ses lettres à Caulaincourt sont datées de Bayonne et forment l'une des parties les plus curieuses de cette correspondance. On y voit avec quel art, avec quel mélange de désinvolture et d'apparente bonhomie, il s'attache à pallier aux yeux d'Alexandre l'énormité de l'usurpation, à expliquer ses motifs, à colorer sa conduite, à se disculper de toute préméditation, à se montrer entraîné et dominé par les circonstances. A l'aide de ces précautions, il espère que le rapt d'un royaume, accompli en un tour de main et avec une preste hardiesse, va passer presque inaperçu en Europe et surtout en Russie, pendant qu'Alexandre continuera à s'absorber dans son rêve et que l'Espagne ressentira à peine le changement de dynastie. Alors, si les Anglais persistent à refuser la paix, c'est en Orient que leur sera porté le coup final; pour leur ravir la Méditerranée et les menacer dans leur empire asiatique, Napoléon déchaînera de ce côté l'essor de sa puissance, frappera soudainement la Turquie et s'ouvrira, à travers les ruines de cet Etat, un chemin jusqu'aux frontières de l'Inde.

La révolte imprévue des Espagnols mit à néant ces combinaisons surhumaines et fit au monde d'autres destins. Après la catastrophe de Baylen et la perte de Madrid, Napoléon ne pouvait plus songer à de problématiques conquêtes au delà des mers ; il dut même transporter dans la péninsule la majeure partie des forces qu'il employait à garder l'Allemagne. Il faut voir à ce moment avec quel soin Caulaincourt est chargé d'atténuer à Pétersbourg l'effet de nos revers et de présenter

l'évacuation forcée de la Prusse comme une gracieuseté toute bénévole à l'égard de la Russie. Mais le contre-coup de Baylen retentit en Allemagne : l'Autriche se lève, arme fiévreusement, juge l'occasion propice de préparer une nouvelle campagne et croit déjà tenir la revanche d'Austerlitz. Réduit à la défensive, Napoléon destine la Russie à un rôle nouveau, à la tâche de refréner la cour de Vienne par des paroles menaçantes et des démonstrations militaires; c'est la politique que M. de Bismarck reprendra contre nous en 1870 et qui consiste à immobiliser l'Autriche par le bras de la Russie. Lorsque les deux empereurs se rencontrent à Erfurt, il ne saurait plus être question entre eux de se partager l'Orient : Napoléon concède au tsar les Principautés danubiennes sans compensation territoriale pour lui-même, mais il se fait promettre la coopération militaire de la Russie en cas d'attaque autrichienne et réclame dès à présent son intervention diplomatique. Après l'entrevue, il revient incessamment sur cet objet : sa correspondance avec Caulaincourt n'est plus qu'un continuel effort pour amener Alexandre, par l'intermédiaire de l'ambassadeur, à prendre une attitude décidée qui en impose à l'Autriche.

Alexandre ne se rendit qu'en apparence à ces objurgations. Dans la réalité, il rassura l'Autriche au lieu de la menacer, encouragea ainsi sans le vouloir les aspirations belliqueuses de cette puissance, et lorsque la guerre eut éclaté, au printemps de 1809, il ne sut nous prêter qu'un concours tardif et dérisoire. Ce manque de foi révolta l'Empereur et porta à l'entente une irréparable atteinte : brusquement, Napoléon interrompt sa correspondance avec le duc de Vicence et néglige à son tour son allié.

Pourtant, après Wagram et la paix de Vienne, nous le voyons tenter un suprême effort pour restaurer l'alliance, pour lui rendre son efficacité et son lustre : il offre au tsar d'expresses garanties contre le rétablissement de la Pologne et lui demande en échange la main de sa sœur. Caulaincourt fut chargé de mener à bien la négociation matrimoniale; toutefois, par un sentiment de réserve ou d'orgueil, Napoléon n'aborda pas personnellement avec lui ce sujet délicat, se bornant à dicter les lettres *secrétissimes* que signait son ministre. On sait que la cour de Russie considéra la demande en mariage comme l'une de ces « tuiles diplomatiques » dont parlait plus tard Metternich : Alexandre ajourna plusieurs fois sa réponse et finit par glisser un refus sous de caressantes formules. Napoléon, qui n'aimait pas attendre, s'était déjà retourné vers l'Autriche et avait conclu en vingt-quatre heures le mariage avec Marie-Louise. Dans la suite, bien que Caulaincourt dût rester à son poste jusqu'en mai 1811, Napoléon jugea inutile de reprendre avec lui une correspondance directe : l'axe de sa politique s'était définitivement déplacé; il avait cessé de passer par Pétersbourg et se rapprochait de Vienne. Entre l'empereur du Nord et celui de l'Occident, toute intimité avait disparu : une hostilité progressive, quoique encore inavouée, succédait à la confiance intermittente d'autrefois; les beaux jours de Tilsit étaient irrévocablement passés et l'alliance se mourait.

ALBERT VANDAL.

Paris, le 2 février 1808.

M. le général Caulaincourt, j'ai reçu vos lettres. La dernière à laquelle je réponds est du 13 janvier. Vous trouverez ci-joint une lettre pour l'empereur Alexandre. Je ne doute pas que M. de Tolstoï n'écrive bien des bêtises (1). C'est un homme qui est froid et réservé devant moi, mais qui, comme la plupart des militaires, a l'habitude de parler longuement sur ces matières, ce qui est un mauvais genre de conversation. Il y a plusieurs jours qu'à une chasse à Saint-Germain, étant en voiture avec le maréchal Ney, ils se prirent de propos et se firent même des défis. On a remarqué trois choses échappées à M. de Tolstoï dans cette conversation : la première, que nous aurions la guerre avant peu; la deuxième, que l'empereur Alexandre étoit trop faible et que si lui Tolstoï étoit quinze jours empereur, les choses prendroient une autre direction; enfin que, si l'on devoit partager l'Europe, il faudroit que la droite de la Russie fût à l'Elbe et la gauche à Venise. Je vous laisse à penser ce qu'a pu répondre à cela le maréchal Ney, qui ne sait pas plus ce qui se passe et est aussi ignorant de mes projets que le dernier tambour de l'armée. Quant à la guerre, il a dit à M. de Tolstoï que si on la faisoit bientôt, il en étoit enchanté, qu'ils avoient toujours été battus, qu'il s'ennuyoit à Paris à ne rien faire, que quant à la prétention d'avoir la droite à l'Elbe et la gauche à Venise, nous étions loin de compte; que son opinion à lui au contraire étoit de la rejeter derrière le Dniester. Le prince Borghèse et le prince de Saxe-Cobourg étoient dans cette même voiture: vous pouvez juger de l'effet que peuvent produire des discussions aussi ridicules. Tolstoï a tenu de pareils propos à Savary et à d'autres individus. Il a dit à Savary : « Vous avez perdu la tête à Saint-Pétersbourg (2); au lieu des déserts de la Moldavie et de la Valachie, c'est vers la Prusse qu'il faut porter vos regards. » Savary lui a répondu ce qu'il avoit à lui répondre. Je fais semblant d'ignorer tout cela. Je traite très bien Tolstoï, mais je ne lui parle pas d'affaires; il n'y entend rien et n'y est pas propre. Tolstoï est en un mot un général de division qui n'a jamais approché de la direction des affaires

(1) Le général comte Tolstoï venait d'être accrédité à Paris comme ambassadeur de Russie. Sous une apparence froide et timide, il partageait toutes les passions de l'aristocratie russe, demeurée foncièrement hostile à la France et à son chef. Surtout il ne pouvait prendre son parti des défaites essuyées par les Russes lors de la dernière campagne et ne sortait de sa réserve que pour exprimer un âpre désir de guerre et de revanche. C'est à cette occasion qu'il se prit de querelle avec le maréchal Ney, incident dont l'Empereur fournit le détail à Caulaincourt et qui faillit amener un duel. La correspondance de Tolstoï a été publiée dans le Recueil de la *Société impériale d'histoire de Russie*.

(2) Savary avait été envoyé à Pétersbourg en mission temporaire au lendemain de Tilsit.

et qui critique à tort et à travers. Selon lui, l'Empereur a mal dirigé les affaires de la guerre: il falloit faire ceci, il falloit faire cela, etc., etc. Mais quand on lui répond: « Dites donc les ministres », il répond que les ministres n'ont jamais tort en rien, puisque l'Empereur les prend où il veut; que c'est à lui à les bien choisir. Ne faites aucun usage de ces détails. Ce seroit alarmer la cour de Saint-Pétersbourg et ne pourroit que produire un mauvais effet. Je ne veux pas dégoûter ce bon maréchal Tolstoï (*sic*), qui paraît si attaché à son maître. Je n'ai voulu vous instruire de tout cela que pour votre gouverne; mais le fait est que la Russie est mal servie. Tolstoï n'est pas propre à son métier, qu'il ne sait pas et qui ne lui plaît pas. Il paraît cependant personnellement attaché à l'Empereur, mais les jeunes gens de sa légation le sont beaucoup moins; ils s'expriment d'ailleurs même en secret de la manière la plus convenable sur ma personne; ce pays n'est choqué que de celle dont ils parlent de leur gouvernement et de leur maître.

Aussitôt que j'ai reçu votre lettre du 13, j'ai envoyé un aide de camp à Copenhague et j'ai fait donner l'ordre à Bernadotte de faire passer en Scanie 14 000 Français et Hollandais (1), M. de Dreyer (2) en a écrit à sa Cour de son côté et goûte fort cette idée.

Dites bien à l'Empereur que je veux tout ce qu'il veut; que mon système est attaché au sien irrévocablement; que nous ne pouvons pas nous rencontrer parce que le monde est assez grand pour nous deux; que je ne le presse point d'évacuer la Moldavie ni la Valachie; qu'il ne me presse point d'évacuer la Prusse; que la nouvelle de l'évacuation de la Prusse avoit causé à Londres une vive joye, ce qui prouvoit assez qu'elle ne peut que nous être funeste.

Dites à Romanzoff (3) et à l'Empereur que je ne suis pas loin de penser à une expédition dans les Indes, au partage de l'Empire ottoman, et à faire marcher à cet effet une armée de 20 à 25 000 Russes, de 8 à 10 000 Autrichiens et de 35 à 40 000 Français en Asie et de là dans l'Inde; que rien n'est facile comme cette opération; qu'il est certain qu'avant que cette armée soit sur l'Euphrate la terreur sera en Angleterre; que je sais bien que, pour arriver à ce résultat, il faut partager l'Empire turc; mais que cela demande que j'aye une entrevue avec l'Empereur; que je ne pourrois pas d'ailleurs m'en ouvrir à M. de Tolstoï, qui n'a pas de pouvoirs de sa Cour et ne paroît pas même être de cet avis. Ouvrez-vous là-dessus à Romanzoff; parcourez avec lui la carte et fournissez-moi vos renseignemens et vos idées communs. Une entrevue avec l'Empereur décideroit sur-le-champ la question; mais si elle ne peut avoir lieu, il faudroit que Romanzoff, après avoir rédigé vos idées, m'envoyât un homme bien décidé pour ce parti avec lequel je puisse bien m'entendre; il est impossible de parler de ces choses à Tolstoï. — Quant à la Suède, je verrois sans difficulté que l'empereur Alexandre s'en emparât, même de Stockholm. Il faut même l'engager à le faire, afin de faire rendre au Danemark sa flotte et ses colonies. Jamais la Russie n'aura une pareille occasion de placer Pétersbourg au centre et de se défaire de cet ennemi géographique. Vous ferez comprendre à Romanzoff qu'en parlant ainsi je ne suis par animé par une politique timide, mais par le seul désir de donner la paix au monde en étendant la prépondérance des deux États; que la nation russe a sans aucun doute besoin de mouvement; que je ne me refuse à rien, mais qu'il faut s'entendre sur tout. J'ai levé une conscription parce que j'ai besoin d'être fort partout. J'ai fait porter mon armée de Dalmatie à 40 000 hommes; des régiments sont en marche pour porter celle de Corfou à 15 000 hommes. Tout cela, joint aux forces que j'ai en Portugal, m'a obligé à lever une nouvelle armée; que je verrai avec plaisir les accroissemens que prendra la Russie et les levées qu'elle fera; que je ne suis jaloux de rien; que je seconderai la Russie de tous mes moyens. Si l'empereur Alexandre peut venir à Paris, il me fera grand plaisir. S'il ne peut venir qu'à moitié chemin, mettez le compas sur la carte, et prenez le milieu entre Pétersbourg et Paris (1). Vous n'avez pas besoin d'attendre une réponse pour prendre cet engagement: bien certainement je serai au lieu du rendez-vous quand il le faudra. Si cette entrevue ne peut avoir lieu d'aucune manière, que Romanzoff et vous rédigiez vos idées après les avoir bien pesées; qu'on m'envoye un homme dans l'opinion de Romanzoff. Faites-lui voir comment l'Angleterre agit, qu'elle prend de toute main. Le Portugal est son allié: elle lui prend Madère. C'est donc avec de l'énergie et de la décision que nous porterons au plus haut point la grandeur de nos Empires, que la Russie contentera ses sujets et assoira la prospérité de sa nation. C'est le principal; qu'importe le reste (2)?

(1) L'empereur Alexandre avait exprimé le désir que Napoléon, pour faciliter aux Russes la conquête de la Finlande, fît opérer en Suède une diversion par un corps composé de Français et de Danois. Napoléon se prêtait à cette idée, sans vouloir toutefois s'engager à fond contre la Suède. Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, devait commander le corps expéditionnaire.

(2) Ministre de Danemark en France.

(3) Le comte Roumiantsof, ministre des Affaires étrangères et plus tard chancelier de Russie, partisan convaincu de l'alliance française.

(1) L'idée émise ici par l'Empereur devait aboutir huit mois plus tard à l'entrevue d'Erfurt.

(2) Ces conceptions colossales sont également et magnifiquement développées dans la lettre écrite le même jour par Napoléon au tsar Alexandre; voyez sa *Correspondance*, t. XVI, p. 586, et *Napoléon et Alexandre Ier*, t. I, p. 242-272.

L'Empereur est mal servi ici. Les deux vaisseaux russes qui sont à Porto-Ferrajo depuis quatre mois ne veulent pas sortir de ce misérable port, où ils dépérissent, au lieu d'aller à Toulon, où ils auroient abondamment de tout (1). Les vaisseaux russes qui sont à Trieste, qui pourroient être utiles à la cause commune, y sont inutiles; et je ne réponds pas que, si les Anglais assiégeoient Lisbonne, Siniavin ne concourût pas à sa défense et finît par se laisser prendre par eux. Il faut que le ministère donne des ordres positifs à ces escadres et leur dise si elles sont en paix ou en guerre. Ce *mezzo termine* ne produit rien et est indigne d'une grande puissance. Sur ce, je prie Dieu, etc.

P.-S. — Le *Moniteur* vous fera connoître les dernières nouvelles d'Angleterre si vous ne les avez pas.

Paris, le 6 février.

M. le général Caulaincourt, je vous ai écrit par le sieur d'Arberg le 2 février. Le 5, ayant été chasser à Saint-Germain, j'ai fait inviter M. de Tolstoï et j'ai causé fort longtems avec lui. Il m'a parlé des notes du *Moniteur*, de la crainte que nous n'évacuions pas la Prusse et m'a laissé voir des choses ridicules. M. Dreyer, ministre de Danemark, qui cause fréquemment avec lui, a écrit dans ce sens à sa cour. Cet homme a des idées déréglées de la puissance anglaise; il prétend qu'on ne peut rien faire en Finlande, rien faire en Scanie : quand cela seroit, pourquoi le dire? J'ai trouvé dans sa conversation de la loyauté, mais peu de vues, et une seule pensée : la peur de la France. Je lui ai observé que tous les propos de sa légation avoient pour résultat de décréditer l'empereur Alexandre et d'alarmer le pays, que pour l'évacuation de la Prusse, nous n'en étions pas avec l'Empereur à nous faire des conditions *sine qua non;* qu'il falloit marcher avec le tems; que les affaires d'Autriche n'étoient terminées que depuis quinze jours par l'évacuation de Braunau; que le traité de Tilsit ne fixoit pas l'époque où seroit évacuée la Prusse, pas plus que l'époque de l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie; que mon premier but étoit de marcher avec la Russie; qu'il ne falloit pas paraître frappé par la peur de la France ni se méfier de ses intentions.

Paris, le 17 février.

M. le général Caulaincourt, je reçois votre lettre du 29 janvier. M. de Champagny (2) m'a mis sous les yeux vos dépêches. Vous trouverez ci-jointe une lettre interceptée de M. de Dreyer qui vous fera connoître le mauvais esprit de Tolstoï (1). Quand je reçus vos lettres, j'écrivis comme je vous l'ai mandé à Bernadotte de faire passer 12 000 hommes en Scanie, et voilà Tolstoï qui est venu à la traverse et a donné des inquiétudes à Dreyer. Vous remarquerez que la lettre de Dreyer est du 12, ce qui prouve que sa conversation avec Tolstoï est du 12, et cependant, la conversation que j'ai eue avec Tolstoï à Saint-Germain est du 5, conversation à la suite de laquelle il a écrit et qui paraissoit avoir dissipé ses craintes. Vous ne ferez usage de la lettre de Dreyer qu'autant que vous le jugerez convenable. Tolstoï est peu disposé pour Romanzoff. Si on ne le rappelle pas, ce qui est important, c'est que l'Empereur lui écrive ou lui fasse écrire. Je suppose que je ne tarderai pas à recevoir de vous une nouvelle lettre, mon courrier devant arriver peu de jours après le départ du vôtre. Je désire fort savoir ce que l'on pense de la réponse du *Moniteur* à la déclaration angloise (2). On ne doit avoir aucune inquiétude sur l'escadre russe; mais il est convenable qu'on lui fasse connoître si elle est en guerre ou en paix. Mon escadre de Toulon, forte de 9 vaisseaux, est partie le 10 février pour aller ravitailler Corfou et lui porter des munitions et autres objets qui y sont nécessaires, et de là balayer la Méditerranée. Mes escadres de Brest et de Lorient sont également parties pour donner chasse aux Anglais et se réunir sur un point donné à mon escadre de Toulon. Mais les deux vaisseaux russes qui sont à l'isle d'Elbe ne veulent pas venir à Toulon. S'ils avoient reçu des ordres, cela auroit été utile pour la cause commune, et ils en auroient retiré l'avantage de se former à la mer. J'aurois également fait prendre l'escadre qui est à Trieste pour la réunir dans un de mes ports, si elle avoit reçu des ordres, mais aucune ne reçoit d'ordres positifs, et l'ambassadeur qui est ici ne leur donne pas l'impulsion convenable. J'ignore à quoi cela tient; je dis seulement le fait. J'ai écrit deux lettres à l'Empereur depuis votre dépêche du 29 janvier. Je n'ai pas encore reçu la sienne que vous m'annoncez, et que sans doute M. de Tolstoï me remettra demain. Quant aux affaires avec l'Espagne, je ne vous en dis rien, mais vous devez sentir qu'il est nécessaire que je remue cette puissance qui n'est d'aucune utilité pour l'intérêt géné-

(1) D'après les arrangements concertés entre les deux empereurs, les forces navales russes de la Méditerranée et de l'Océan devaient coopérer avec les nôtres. Mais les commandants de ces escadres et en particulier l'amiral Séniavine, secrètement hostiles à la France, n'épargnaient rien pour se soustraire à cette obligation.

(2) Ministre des Relations extérieures.

(1) La lettre en question, ouverte et lue à la poste, se trouve effectivement jointe en copie à la dépêche impériale; on y voit que M. de Dreyer, cédant aux suggestions de Tolstoï, se prononçait contre la diversion franco-danoise réclamée par Alexandre. Ainsi, en haine de l'alliance française, Tolstoï prenait à tâche de contrecarrer les désirs et les intentions de son propre souverain.

(2) Le *Moniteur* venait de lancer une réplique fulminante au discours du trône prononcé devant le Parlement anglais et qui menaçait la France d'une guerre éternelle.

ral. Mes troupes sont entrées à Rome; il est inutile d'en parler, mais si l'on vous en parle, dites que le pape étant le chef de la religion de mon pays, il est convenable que je m'assure de la direction du spirituel; ce n'est pas là un agrandissement de terrain; c'est de la prudence. »

P.-S. — Le 18 *février.* — Je viens de voir M. de Tolstoï, qui m'a remis une lettre de l'Empereur. J'ai beaucoup causé avec lui. Je pense que si on lui montre de la confiance et qu'on le dirige bien de Saint-Pétersbourg, il y a autant d'avantage à l'avoir pour ambassadeur ici qu'un autre. Mes lettres précédentes vous l'auront assez peint; mais, pour achever de le peindre en deux mots, c'est un général de division qui ne sent pas l'indiscrétion de ce qu'il dit, qui est un peu en opposition avec l'esprit de la Cour, mais qui du reste est assez attaché à l'Empereur. — Le prince de Ponte-Corvo m'écrit du 11 qu'il doit avoir une entrevue avec le Prince Royal (1) à Kiel, et qu'immédiatement il se met en marche. Vous sentez que je ne puis pas passer par l'isle de Rugen, parce que je n'ai point de vaisseaux là pour protéger mon passage; mais j'écris aujourd'hui pour que des troupes y soyent embarquées pour menacer aussi de ce côté le roi de Suède. — Il n'est point question de négociations avec l'Angleterre, mais tous les bruits qui reviennent de ce pays sont qu'on veut la paix générale et qu'on sent la folie de la lutte actuelle. Dites bien au reste à l'Empereur qu'il ne sera écouté ni fait aucun pourparler sans m'être entendu avec lui. Je pense qu'il aura dans tous les cas la Finlande, ce qui sera toujours avantageux pour lui, puisque les belles de Saint-Pétersbourg n'entendront pas le canon (2).

Paris, le 6 mars 1808.

M. le général Caulaincourt, le Sr de Champagny vous a expédié dernièrement un courrier, par lequel je ne vous ai pas écrit parce que je n'avois rien à vous dire. Je reçois vos lettres du 26 février. J'attendrai la réponse de l'Empereur et votre courrier pour vous écrire. Le prince de Ponte-Corvo est entré dans le Holstein le 3 mars. Je le suppose arrivé sur les bords de la Baltique. Il a avec lui plus de 20 000 hommes; ce qui, avec les 10 000 hommes que pourront lui fournir les Danois, lui formera un corps de 30 000 hommes. Si le temps est favorable, il sera bientôt en Suède, et la diversion que désire l'Empereur sera bientôt faite. — La reine Caroline (3) a eu l'insolence de déclarer la guerre à la Russie; elle s'est emparée d'une frégate russe qui était dans le port de Palerme et y a arboré le pavillon sicilien. Le ministre et le consul de Russie, avec une suite d'une soixantaine de personnes, ont débarqué à Civita-Vecchia et sont maintenant à Rome. — Le duc de Mondragon est parti. — Je suppose que ma dernière lettre aura fait évanouir toutes les inquiétudes sur les levées de chevaux, sur la conscription. S'il restait encore quelques nuages, vous pourrez ajouter que toute ma garde est rentrée; que trente régiments ont été rappelés en France; que plusieurs milliers d'hommes réformés comme invalides ou éclopés ont quitté l'armée et n'ont pas été remplacés; que tous les auxiliaires, formant une centaine de mille hommes, sont rentrés chez eux; qu'un gros corps, sous les ordres du prince de Ponte-Corvo, marche en Suède, et qu'en réalité la Grande Armée est diminuée de plus de la moitié de ce qu'elle étoit. — On ne vous parlera pas sans doute des affaires d'Espagne; mais si on vous en parloit, vous pourriez dire que l'anarchie qui règne dans cette Cour et dans le gouvernement exige que je me mêle de ses affaires; que le bruit public depuis trois mois est que j'y vais; mais que cela ne doit pas empêcher notre entrevue. Vous savez qu'en deux ou trois jours de marche, je fais deux cents lieues en France. Cela ne doit donc en rien retarder les affaires. — Le Sr de Champagny vous envoye une note qui a été remise à Sebastiani (1), que vous pourrez montrer au ministère. J'ai demandé à la Porte ce qu'elle ferait, si on ne lui rendoit pas la Valachie et la Moldavie, et quel moyen elle avoit d'en contraindre l'évacuation. Elle a répondu qu'elle feroit la guerre et a fait une énumération immense de moyens. — N'oubliez pas que le ministre de Prusse est toujours à Londres; et, quoiqu'on dise qu'il a ordre de revenir, il ne revient jamais. Rien n'égale la bêtise et la mauvaise foi de la Cour de Memel (2). — M. d'Alopéus (3) veut me persuader que les Anglais désirent la paix. Le Sr de Champagny vous envoye copie de la lettre qu'il veut écrire. Sur ce je prie Dieu, etc.

A Saint-Cloud, le 31 mars 1808.

M. le général Caulaincourt, Saint-Aignan est arrivé à deux heures après midi; il en est six (4). Les affaires d'Espagne demandoient depuis longtemps ma pré-

(1) Il s'agit du prince royal de Danemark.

(2) L'Empereur veut dire que les dames de Pétersbourg n'entendront plus le canon des Suédois établis jusqu'alors en Finlande, c'est-à-dire aux portes de la capitale russe. Cette phrase se trouve reproduite dans le rapport responsif de Caulaincourt en date du 7 mars 1808.

(3) Marie-Caroline de Naples, qui maintenait en Sicile le gouvernement des Bourbons.

(1) Le général Sébastiani était alors notre ambassadeur à Constantinople.

(2) La cour de Prusse vivait réfugiée dans la misérable petite ville de Memel, à l'extrémité du royaume.

(3) M. d'Alopéus, ministre de Russie à Londres, avait été rappelé par suite de la rupture entre son gouvernement et l'Angleterre. Il venait de passer par Paris, où l'Empereur l'avait reçu.

(4) M. de Saint-Aignan, envoyé à Pétersbourg en courrier diplomatique, avait rapporté les réponses de la Russie à la lettre impériale du 2 février, relative au partage de la Turquie et à une nouvelle entrevue.

sence. Je me suis refusé à ce voyage dans la crainte que l'autorisation que je vous avois donnée d'arrêter le rendez-vous n'eût fait partir l'Empereur. Ce que je vois d'abord dans les nombreuses dépêches que vous m'envoyez, c'est que l'entrevue est ajournée (1). Cela étant, je pars après dîner pour Bordeaux pour être au centre des affaires. Voici votre direction pour les affaires d'Espagne. Le *Moniteur* ci-joint vous fera connoître les actes publics rendus à Madrid (2). Mais un courrier que j'ai reçu ce matin change l'état des choses. Le roi Charles a protesté et a déclaré qu'il a été forcé par son fils à signer son abdication; on a menacé de tuer la reine dans la nuit s'il ne signoit pas. Mon armée est entrée le 23 à Madrid où elle a été parfaitement reçue. Mes troupes sont casernées dans la ville et campées sur les hauteurs. Je n'ai pas reconnu le prince des Asturies, et peut-être ne le reconnaîtrai-je pas, mais je n'en suis pas encore certain. L'infortuné roi se jette dans mes bras et dit qu'on veut le tuer. On a excité une émeute pour faire massacrer le prince de la Paix. Heureusement mes troupes sont arrivées à tems pour le sauver; ce prince vit encore. Le grand-duc de Berg a fait son entrée dans Madrid quatre heures après les troupes. Le cérémonial l'a empêché de voir le nouveau roi, ne sachant pas si je le reconnoîtrois. Les lettres du roi Charles font pleurer. Ceci est pour vous seul; gardez-en le secret. Vous pourrez en dire un mot à l'Empereur et à l'ambassadeur d'Espagne qui est un homme du prince de la Paix et qui parlera comme vous. Vous direz à l'Empereur que j'avois retardé mon voyage en Espagne pour ne point manquer de me trouver au rendez-vous, mais je suis parti deux heures après la réception de vos lettres. Je répondrai dans peu de jours à toutes vos dépêches. En communiquant le *Moniteur* à l'Empereur, vous lui direz que je ne suis pour rien dans les affaires d'Espagne; que mes troupes étoient à 40 lieues de Madrid lorsque ces événements ont eu lieu; que le prince de la Paix étoit généralement haï, mais que le roi Charles est aimé. Vous lui direz aussi que le roi a été forcé et que vous ne seriez pas étonné que je me décidasse à le remettre sur son trône. Les mauvais esprits de Pétersbourg diront que j'ai dirigé tout cela. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde (3). »

(*A suivre.*) A. VANDAL.

(1) Alexandre acceptait en principe l'entrevue, mais il demandait qu'au préalable Napoléon admît un plan de partage qui eût donné à la Russie Constantinople et les Dardanelles. L'entrevue se trouvait donc virtuellement ajournée du fait d'Alexandre; c'est ce qui permit à Napoléon de partir pour Bayonne.

(2) Il s'agit des évènements d'Aranjuez; Charles IV avait abdiqué en faveur de son fils Ferdinand.

(3) Le lendemain 1er avril, Napoléon partit pour Bayonne : les lettres suivantes, datées de cette ville, nous le montreront s'enfonçant désormais dans l'intrigue espagnole.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. GABRIEL D'ANNUNZIO (1)

Mesdames, Messieurs,

Voilà un peu moins de deux ans que le nom de M. Gabriel d'Annunzio fut prononcé chez nous pour la première fois. Aujourd'hui le jeune romancier est aussi connu en France et il y est moins contesté qu'en Italie. Cette rapide et brillante fortune s'explique par bien des causes. D'abord l'œuvre de M. d'Annunzio vient à son heure. Ce « latin » nous arrive au moment où nous commençons à nous fatiguer de ce qu'on appelle d'un mot et en bloc : les littératures du Nord. La lassitude a déjà succédé à l'engouement. Nous nous tournons vers ceux qui sont du Midi. Nous soupirons après une « renaissance latine ». Il nous semble que M. d'Annunzio peut être l'un des ouvriers de cette renaissance. — Puis il a eu la bonne fortune de trouver un traducteur comme on n'en rencontre guère. Ce sont des merveilles que ces traductions de M. Georges Hérelle, si fidèles et en même temps d'une allure si libre, écrites dans une langue simple, vigoureuse, imagée. Ces romans traduits sont parmi les mieux écrits entre les romans français d'aujourd'hui. — Enfin M. Gabriel d'Annunzio a trouvé en France un introducteur incomparable : c'est M. de Vogüé. Comme naguère il nous avait révélé le roman russe, il vient de nous donner sur l'ensemble de l'œuvre poétique et romanesque de G. d'Annunzio une étude magistrale. Il faut avouer que ce d'Annunzio a toutes les chances. Grâce à ce concours de circonstances heureuses, il est passé chez nous auteur à la mode. Il intéresse les lettrés. Il passionne les mondains. Le snobisme le guette.

Je laisserai de côté tout ce qui concerne la biographie de M. d'Annunzio. Il nous suffit de savoir qu'il se fit connaître de très bonne heure par des vers d'une excessive hardiesse, qu'il mena pendant plusieurs années une vie tumultueuse où les succès littéraires ne furent pas les plus retentissants, qu'il vit aujourd'hui retiré dans ses terres de la province de Chieti, uniquement occupé de son rêve d'art, — et qu'il a trente ans. Je négligerai de même l'œuvre du poète. Je ne m'occuperai que des romans qui ont fait connaître chez nous M. d'Annunzio. Il a publié, outre un certain nombre de nouvelles, *il Piacere* (1889), que la *Revue de Paris* vient de nous donner sous le titre de *l'Enfant de volupté*, *l'Innocente* (1892) paru dans le *Temps* sous le titre de *l'Intrus*, et *Trionfo della Morte* (1894) dont la *Revue des Deux Mondes* nous promet la traduction pour une date très pro-

(1) Conférence faite à la Sorbonne par la Société d'études italiennes.

chaine. Ces trois romans forment le cycle des « romans de la rose ». Ce sont histoires de chair et de volupté. Pour faire suite et contraste, d'Annunzio nous promet trois « romans du lys » : *les Vierges aux rochers, la Grâce, l'Annonciation.* Don Juan se convertit.

***

Ces romans nous fournissent l'occasion d'examiner une question qui à l'heure actuelle est très débattue : celle du « libre échange intellectuel » qui tend à s'établir entre les différentes nations de l'Europe. Les communications devenant chaque jour plus faciles, la connaissance des langues se vulgarisant, la vie se mêlant, les littératures aussi se mêlent, se fondent et se pénètrent. Est-ce un danger ? Et faut-il craindre que par suite de ces infiltrations venues de l'extérieur chaque littérature ne risque de perdre son originalité ? Pour ma part je ne le pense pas. Les empreintes de la race et de la tradition sont trop profondément marquées sur l'esprit de chaque peuple, pour qu'elles puissent s'effacer au contact des idées étrangères. Ces échanges ne sont que source de richesse, élément de fécondité. C'est ce que prouve, par un frappant exemple, l'œuvre d'Annunzio. Celui-ci en effet a subi toutes les influences qui ont dominé en ces derniers vingt ans, et il s'y est prêté. Nous allons suivre à travers ses livres tous les courants littéraires et artistiques qui venus d'un point ou d'un autre se sont fait sentir à toute l'Europe.

Le réalisme. — Parmi les premières « nouvelles » que publia d'Annunzio telles histoires brutales, violentes et moroses, sont d'un bon élève et d'un disciple fidèle de notre Maupassant. La *Huche* expose la rivalité de deux frères dont l'un est infirme. Un jour qu'il s'est penché pour prendre du pain dans une huche, l'autre lui referme le couvercle sur la tête, et pèse de toute sa force jusqu'à ce que le corps pende inanimé. *Un martyr* est l'histoire d'un pauvre diable de matelot qui au début d'une traversée s'aperçoit qu'il a au cou un bobo. Le bobo enfle, grandit, menace ; les camarades jugent qu'une incision est nécessaire ; ils charcutent le malheureux avec une sottise barbare jusqu'à ce que mort s'ensuive. *Les Sequins* sont un drame d'avidité et d'ignominie. Ce sont là de courts récits et qui n'ont d'intérêt que parce qu'ils nous indiquent une tendance de l'esprit de l'écrivain. La grande nouvelle intitulée *Episcopo et Cie* a par elle-même de la valeur. D'Annunzio y étudie un de ces caractères faibles destinés à subir toujours la domination d'autrui. Son Giovanni Episcopo est une de ces loques d'humanité comme les écrivains réalistes aiment à nous en montrer. Pour faire vivre à nos yeux la femme à laquelle l'infortuné a lié son sort, l'impure Ginevra, d'Annunzio a trouvé des touches puissantes : « Des hommes qui venaient « à notre rencontre se retournèrent deux ou trois fois « pour la regarder, et ils avaient dans les yeux le « même éclair. C'était toujours, toujours la même « chose quand elle passait à travers la foule comme « en un sillon d'impureté. Il me sembla qu'autour « de nous cette impureté souillait l'atmosphère. Il « me sembla que tout le monde convoitait cette femme « et jugeait facile de l'obtenir et avait la même image « obscène fichée dans le cerveau. » Ne voilà-t-il pas une statue vivante de l'Impudicité modelée en pleine chair? — Il faut insister sur ce « réalisme » de M. d'Annunzio. Car ce n'est pas sous cet aspect qu'on s'est accoutumé chez nous à envisager son talent. C'en est pourtant l'un des éléments constitutifs. Dans le *Triomphe de la Mort* une des parties les plus saisissantes est celle qui est intitulée : « la Maison paternelle. » C'est un tableau de maître peintre réaliste.

Le goût de la psychologie. — C'est M. Paul Bourget qui nous a rendu le souci des choses de l'âme. D'Annunzio a beaucoup pratiqué l'auteur des *Essais de psychologie* et celui de *Mensonges.* Tel de ses romans n'est qu'une longue enquête psychologique. Ses personnages, si dominés qu'ils soient par les sens, ne sont pas tellement absorbés dans la matière que chez eux la vie intellectuelle ne soit très développée. Ils sont curieux des phénomènes intérieurs; ils s'analysent, ils s'étudient et ils étudient les autres; ils raffinent sur leurs sentiments; tant qu'enfin ils s'embrouillent dans leurs analyses, s'embarrassent dans leurs déductions, et arrivent à n'y plus rien comprendre, ce qui est le dernier mot et l'effort suprême de la clairvoyance psychologique.

Le baudelairisme. — On entend par là cette perversion qui consiste à mêler le catholicisme avec la débauche, et à raviver la sensualité par le ragoût de l'émotion religieuse. Cette tendance est l'une des plus désobligeantes qui soient. Elle est commune à la plupart de nos jeunes poètes. On la retrouve en plus d'un passage des livres d'Annunzio. La chambre, témoin des exploits amoureux d'André Spérelli « était religieuse comme une chapelle »; et son ingénieux propriétaire y avait à dessein multiplié les images pieuses, ornements d'église, tentures et chasubles. Tullio Hermil avant de redevenir le mari de Juliane essaie de se persuader qu'elle est en réalité, comme il l'appelle, sa « sœur », afin de donner à la reprise de leurs amours le charme supérieur de l'inceste. Et rien de tout cela n'est très joli. Mais c'est qu'en effet les éléments qui ont concouru à former ce talent très complexe ne sont pas tous de même valeur.

L'évangélisme russe. — D'Annunzio est un fervent admirateur de Tolstoï. C'est à partir de l'*Intrus* qu'il subit l'influence des romanciers russes. Ce livre en est directement inspiré. On y retrouve les princi-

pales idées qui, venues de là-bas, ont pénétré toute la littérature européenne, et chez nous ont renouvelé le roman. C'est par exemple l'idée de la bonté de la souffrance et de sa valeur d'expiation. Ou c'est encore cette idée qu'il faut humilier la raison et choisir, pour se guider dans la vie, l'exemple des plus simples entre les hommes. Jean de Scordio, le paysan sublime, fait pendant à Platon Karataïeff. Il est le père de quatorze enfants; ils l'ont abandonné, tous les quatorze, et il ne les a pas maudits. Quand Tullio vient lui demander d'être le parrain de l'enfant de Juliane il le trouve en train d'ensemencer son champ. Jean de Scordio forme ce souhait : « Puisse cet enfant être aussi bon que le pain qu'on fera avec le blé qui poussera dans ce sillon ! » Cela est solennel, et un peu niais, ainsi qu'il convient.

En philosophie d'Annunzio va jusqu'aux théories de Nietzsche; en peinture il est préraphaélite; en musique il est wagnérien. Doué d'une intelligence très compréhensive et d'une remarquable faculté d'assimilation, il est parmi les écrivains de l'Europe d'aujourd'hui l'un des plus cosmopolites.

Et il est profondément Italien. Il aime la terre italienne. Il y tient par de profondes et de subtiles racines. Il sent en lui l'âme de la race. Il se plaît à la retrouver, cette âme diffuse, dans les chants rustiques, dans les traditions qui se perpétuent parmi les gens des campagnes, dans les coutumes qui, depuis le temps du paganisme, n'ont presque pas changé. Surtout il aime à se représenter comment cet instinct national s'est développé, épanoui dans la littérature et dans l'art. Il se reporte en imagination à l'époque de la Renaissance. Il s'efforce d'en restituer en lui les merveilles. Il se fait le contemporain des grands seigneurs lettrés, des artistes et des fameuses courtisanes. Or on sait ce qui appartient en propre à l'Italie dans le mouvement de la civilisation moderne et dans le développement de l'art. Son interprétation de la beauté diffère de celle que nous ont laissée les Grecs. Tandis que la beauté grecque est faite surtout d'harmonie et qu'on y voit l'âme transparaître, la beauté dans l'art italien doit plus à la matière, tient davantage aux attaches du corps et ne se sépare pas de la Volupté.

Plastique et voluptueuse, telle est bien l'imagination de M. d'Annunzio. Chez lui toutes les scènes s'arrangent en tableaux. Voici une femme à sa toilette : « C'était le matin. Elle se tenait au soleil « pour faire sécher ses cheveux mouillés, qui l'en- « veloppaient tout entière comme un velours d'un « beau violet profond où transparaissait la pâleur « mate de son visage. Le store de toile, relevé à demi, « d'une vive couleur orangée, lui mettait au-dessus de « la tête la belle frise noire de sa bordure, dans le style « des frises qui entourent les antiques vases grecs de « la Campanie ; et si elle avait porté autour des tempes « une couronne de narcisses, si elle avait eu près d'elle « une de ces grandes lyres à neuf cordes, où l'on voit « peintes à l'encaustique les figures d'Apollon et d'un « lévrier, elle aurait certainement eu l'air d'une élève « de l'école de Mitylène ou d'une poétesse de Lesbos. » On citerait vingt morceaux de ce genre. D'Annunzio aperçoit la beauté féminine comme le peintre attentif à l'éclat des tons, à la saveur des chairs, ou comme le statuaire amoureux des formes et qui sculpte un marbre de femme couchée, une figurine de baigneuse. Il a de même, au plus haut degré, ce qu'on appelle le « sentiment de la nature ». Il associe aux émotions de ses personnages, celles qui leur viennent de l'état de l'atmosphère, de la qualité de l'air, de l'espèce du paysage, de l'heure du jour, cette gravité, cette tendresse, cette mélancolie issues des choses et qui en sont comme le retentissement au plus profond de nous-mêmes. — On devine ce que sera l'amour dans les livres de ce psychologue qui est en même temps un peintre et un poète. Replacé dans le cadre de la nature, en face de l'éternel attrait de la Beauté, il sera non pas seulement une abstraction, idée ou sentiment, mais bien l'amour tout entier, jouissance de nos corps et torture de nos âmes.

*
* *

On voit maintenant quels éléments se réunissent dans la composition des romans d'Annunzio et comment ceux qui lui viennent de son commerce avec les écrivains étrangers s'y mêlent avec ceux qui sont le fond même du caractère national et de la sensibilité proprement italienne.

Le premier en date de ces romans, *l'Enfant de volupté*, — trop long, souvent languissant, et dont la conclusion est pour le moins fâcheuse, — a surtout pour intérêt de nous présenter le type de jeune homme que d'Annunzio remettra dans tous ses livres, en ayant sans doute trouvé les principaux traits en lui-même, et en regard deux figures de femmes inoubliables. On connaît assez les types qui de coutume composent le personnel masculin des romans d'amour : le « beau mâle », inconscient et stupide et qui est tout uniment une brute; le « libertin », celui qui par curiosité, par désœuvrement, par ennui, se fait de l'amour une carrière et chez qui l'habitude de la débauche a tué la possibilité elle-même de l'amour; « l'intellectuel », l'homme de culture supérieure, fourvoyé dans l'amour et qui y trouve surtout un prétexte à des analyses douloureuses. André Spérelli est, comme tous les professionels de l'amour, égoïste et lâche, la volonté ayant chez lui abdiqué devant l'instinct, et le sens esthétique s'étant substitué au sens moral dont on sait qu'il ne joue qu'imparfaitement le rôle.

D'où vient qu'il est moins odieux que la plupart de ses confrères et qu'il garde, en dépit de ses pires égarements on ne sait quel charme vainqueur? C'est qu'il aime vraiment, avec une ardeur qui lui refait chaque fois une ingénuité toute neuve. « En lui « malgré toutes les corruptions la jeunesse résistait, « persistait, métal inaltérable, arome tenace. Cette « splendeur de jeunesse vraie était sa qualité la plus « précieuse. A la grande flamme de la passion, tout ce « qu'il y avait en lui de faux, d'artificiel, de vain, se con- « sumait comme sur un bûcher. » Telles sont bien ses excuses, ou telles sont les raisons qui font qu'il conserve quand même un attrait : il a la jeunesse et la passion.

Sans doute on fera quelque jour une séduisante galerie avec les « femmes » de Gabriel d'Annunzio. Voici d'abord Hélène Muti duchesse de Scerni. Au moment où il va la rencontrer, André rêvait d'une de ces courtisanes du XVIe siècle qui « semblent por- « ter sur le visage un voile tissé par quelque sortilège « nocturne ». Sitôt qu'il aperçoit Hélène, il la reconnaît pour la femme de son rêve. Il l'a devinée tout à l'heure pendant que devant lui elle montait l'escalier; le manteau doublé de fourrure neigeuse lui avait glissé autour du buste laissant à découvert les épaules splendides. Il est assis à table à côté d'elle. « Elle « avait la voix si insinuante, que cela donnait presque « la sensation d'une caresse charnelle... » Cette grande dame est bien de la race des courtisanes. « Certaines « intonations de sa voix et de son rire, certains de ses « gestes, certaines de ses attitudes, certains de ses « regards exhalaient un charme trop aphrodisiaque. « Elle dispensait avec trop de facilité la jouissance « visuelle de ses grâces. Par instants, sous les yeux de « tous, involontairement peut-être, elle avait un mou- « vement, une posture, une expression qui, dans l'al- « côve, aurait fait frissonner un amant. Quiconque la « regardait pouvait lui dérober une étincelle de plai- « sir, pouvait l'envelopper d'imaginations impures, « pouvait deviner ses secrètes caresses. Elle paraissait « n'avoir été créée que pour les pratiques d'amour, et « l'air qu'elle respirait était toujours embrasé des dé- « sirs suscités autour d'elle. » Pour faire un cadre à sa beauté somptueuse, le romancier nous la présente dans le décor d'un grand dîner, dans l'éclat des lumières et des cristaux, dans le parfum des fleurs et des chairs, ou bien il nous la montre vêtue de lourdes étoffes, escortée d'admirations, au milieu de la pompe d'une fête comme on en voit dans les tableaux des peintres vénitiens. Le premier soir André lui a dit : « Vous devez être faite comme la « Danaé du Corrège. » Elle ne s'est pas offensée de ce propos. Toute parole qu'on lui adresse ne saurait être que l'expression d'un désir.

Maria Ferrès par son idéale beauté fait un délicieux contraste à cette beauté trop charnelle « Elle « avait le visage ovale, peut-être allongé un peu trop, « mais si peu que rien, de cet aristocratique allonge- « ment qu'exagéraient volontiers au XVe siècle les ar- « tistes chercheurs d'élégance. Les traits délicats « avaient cette habituelle expression de souffrance et « de lassitude qui donne aux Vierges leur charme hu- « main dans les bas-reliefs florentins du temps de « Cosme. Une ombre morbide, tendre, pareille à la « fusion de deux teintes diaphanes, d'un violet et d'un « azur idéalement tendres, environnait ses yeux, où « s'épanouissait un iris fauve d'ange brun. Ses che- « veux lui chargeaient le front et les tempes comme « une lourde couronne... Rien ne surpassait en grâce « cette tête si fine qui semblait peiner sous le fardeau « comme sous un châtiment divin. » Par souci d'artiste et pour les besoins de l'harmonie, d'Annunzio donne à Marie la Siennoise un vêtement d'une étrange couleur de rouille, d'une couleur de safran passée, indéfinissable, de ces teintes qu'on voit dans les tableaux des primitifs et dans ceux de Dante-Gabriel Rossetti. Et il assortit à la nuance du vêtement la nuance de l'atmosphère. Le temps où nous apparaît Donna Marie est ce mois de septembre, discret, mystérieux, d'un charme presque féminin. Auprès de cette créature d'élite, André éprouve un sentiment de soumission et de dévotion; son souhait serait « de lui obéir... » Il répète son nom : Marie! Marie! et les syllabes lui en semblent infiniment douces. Il songe qu'il serait heureux si elle lui permettait simplement de l'appeler : Marie! comme une sœur. Au fond, toutes les déclarations qu'on adresse à une femme, et de quelques apparences qu'on essaie de les colorer, signifient toujours la même chose. Mais auprès des meilleures on éprouve le besoin de dissimuler par tous les artifices du langage la brutalité de l'aveu. Il est des femmes qui spiritualisent tout ce qui les approche. Donna Marie est l'une d'elles... Pour avoir créé cette noble et charmante figure, il sera beaucoup pardonné à G. d'Annunzio, — et il lui a été beaucoup écrit. Tout auteur qui traite des choses de l'amour est exposé à recevoir des lettres de femmes qui ne sont pas toutes des détraquées. Ce sont les menus profits du métier. L'auteur de l'*Enfant de volupté* a reçu beaucoup d'épîtres féminines venues de France. Elles diffèrent, comme bien on pense, sur plus d'un point; mais il en est un par lequel elles se ressemblent : toutes nos Françaises se déclarent sœurs en Donna Marie, *sorelle di Maria Ferrès*.

Et peut-être à ces figures d'un dessin très précis préférons-nous ces images plus vagues : Juliane, Hippolyte. De Juliane on nous dit surtout qu'elle a beaucoup souffert. Hippolyte est moins une femme en particulier qu'elle n'est un symbole de la Femme.

Notre imagination se donne carrière. Des souvenirs se réveillent. Des désirs prennent forme. Nous arrêtons à notre gré les traits flottants de ces figures imprécises. Nous y incarnons notre propre rêve.

*
* *

L'*Enfant de volupté* était une œuvre de jeunesse, d'un charme encore superficiel. Il y a dans l'*Intrus* plus de maturité, plus de réflexion et plus de profondeur. C'est ici deux êtres qui s'aiment et qui se font souffrir. Du coup nous entrons dans la vie, nous sommes dans le plein de la réalité.

En outre, d'Annunzio aborde dans ce livre une des questions qui sont aujourd'hui le plus discutées : c'est la question du pardon. Les moralistes d'il y a vingt ans étaient d'une intransigeance farouche. Pour eux, la faute de la femme était sans excuse et devait être sans merci. On ne prenait ni la peine ni le temps de discuter avec la femme coupable ; on avait un moyen simple et catégorique d'en finir avec elle : on la tuait. Nous sommes devenus beaucoup plus humains. Les romanciers dans la *Tourmente* ou dans la *Petite Paroisse* se montrent partisans d'une solution moins brutale. Au théâtre, l'auteur du *Pardon* prend à son tour le parti de l'indulgence. C'est sur la notion de notre faiblesse que M. Jules Lemaître établit la théorie du pardon ; car le moyen d'être sévères à des fautes qui demain peut-être seront les nôtres ? Et c'est bien par là aussi que sa théorie me semble fausse. Il n'y a à attendre de la faiblesse ni générosité ni bonté, mais rien qu'égoïsme et compromissions. Le pardon n'est qu'un mot vide de sens si on n'entend pas dire que le pardon est décerné au nom d'une vertu supérieure. Ceux-là seuls ont le droit d'être indulgents qui sont irréprochables. Pour les autres, leur pardon n'est que complaisance et peut-être complicité...

Aussi bien d'Annunzio ne s'élève pas à ces hauteurs morales. Tullio Hermil s'est repris de goût pour Juliane lorsqu'il découvre que celle-ci l'a trompé. Il ne veut pas renoncer au plaisir de la possession. Mais en même temps la vue de l'enfant né de la faute lui est intolérable. Que fait-il ? Comme dans la nouvelle de Maupassant, il tue « l'innocent », ou il l'aide à mourir. Désormais entre lui et la femme qu'il aime, Tullio ne verra plus se dresser un souvenir trop précis et une image trop gênante. Il est bien évident que le pardon n'est pour rien dans l'affaire. Il n'est que le nom dont on décore le double instinct, pareillement bestial, de la jouissance et de la destruction.

*
* *

Le *Triomphe de la Mort* est jusqu'ici l'œuvre la plus complète qu'on doive à M. d'Annunzio, celle où il a réalisé son effort le plus vigoureux, où il a mis le plus de pensée et d'art. J'en laisse volontairement de côté certains aspects dont l'étude pourtant ne laisserait pas que d'être intéressante ou curieuse : le roman de mœurs réaliste, la forte idylle en pleine nature, les descriptions. Je ne retiens que l'étude de passion, afin d'en faire ressortir la signification et la portée. Le drame est à deux personnages ; et cette fois d'Annunzio leur a donné un caractère de généralité tout nouveau. George Aurispa n'est plus seulement l'homme qui cherche dans l'amour la jouissance immédiate et passagère. De la famille à laquelle il appartient il a reçu par hérédité une âme religieuse. Il transporte dans l'amour ce besoin d'absolu qui est une notion religieuse ou tout au moins métaphysique. Il est un « ascète dans Dieu ». — Hippolyte a la beauté qui séduit et qui pourtant est imparfaite. Certains traits qui sont lourds, certains détails vulgaires, décèlent je ne sais quoi d'animal. Elle est travaillée par une maladie mystérieuse, attendu que la femme restera toujours l'enfant malade dont a parlé le poète. Tout contribue à nous montrer dans Hippolyte l'être inférieur et délicieux, objet pour l'homme de tous les rêves, source de tous les bonheurs, instrument de toutes les déchéances et de toutes les ruines. — Entre cet homme et cette femme va se passer l'éternel drame de l'humanité : c'est d'abord le mirage du bonheur parfait dans l'amour, c'est le désir d'arriver à l'entière possession, d'absorber une autre vie dans la sienne et de s'absorber dans autrui ; et c'est enfin devant le démenti des faits, et dans la nécessité de renoncer à réaliser l'impossible, la déception qui aboutit à la haine.

George aime Hippolyte d'un amour exclusif et inquiet. « Il savait bien que l'amour est la plus grande « des tristesses humaines, parce qu'il est l'effort su- « prême que l'homme tente pour échapper à la solitude « de son être intérieur ; effort inutile comme tous les « autres. Mais il aspirait à l'amour avec un transport « invincible. » Il songe que, quoi qu'il fasse, trop de souvenirs sont entre la femme qu'il aime et lui. Le monde où elle vit, la société qui l'entoure, les occupations où elle se mêle, tout cela lui vole un peu du bien qu'il convoite pour lui seul. Alors il fait ce rêve qu'ils soient seuls tous deux dans le monde. Qu'ils s'en aillent dans une retraite où tout leur sera étranger qui ne sera pas eux, où ils seront l'un à l'autre tout l'univers ! Elle ne verra, n'entendra, ne saura que lui. Tous ses sens seront fermés aux sensations qui ne viendraient pas de lui... Hippolyte accepte de se prêter à ce rêve insensé. Elle vient au rendez-vous qu'il lui a fixé, dans la villa qu'il lui a choisie, à San Vito, au bord de la mer. Il a fait joncher de fleurs le chemin par où elle doit passer. Elle marche sur les fleurs dont le sol est jonché. Elle marche sur la chair

et dans l'haleine des fleurs. Elle est la maîtresse et la reine. Désormais il vivra pour la contempler dans sa beauté immuable et changeante. Il la verra fraîche et jeune dans la jeunesse du matin, radieuse dans la splendeur des midis, ou bien dans la nuit sombre, devant la mer étendue à ses pieds, tragique et terrible comme l'Hélène des Grecs.

Mais on a beau faire. Les pauvres êtres se restent toujours l'un à l'autre impénétrables. « Quelle solitude que tous ces corps humains ! » Même dans l'amour et jusque dans l'extase des ivresses, on reste deux, toujours deux, séparés, étrangers, solitaires. De la différence naît l'hostilité. Un jour vient où George aperçoit dans la physionomie d'Hippolyte certains détails qui lui avaient échappé, ce qu'il y a de commun et d'irrégulier dans ses traits, le bas du visage qui est alourdi, la bouche qui est vulgaire. C'est la désillusion, c'est le désenchantement. Il est obligé de s'avouer à lui-même qu'il ne l'aime plus... Il ne l'aime plus, — il la désire toujours. « Entre cette femme et lui « il semblait qu'il se fût établi comme une adhérence « corporelle, une sorte de dépendance organique en « vertu de quoi le moindre geste d'elle provoquait « en lui une modification sensuelle involontaire. » A l'amour défunt survit le désir, un désir dont il a la terreur, une séduction à laquelle il voudrait et à laquelle il ne peut échapper. Une sourde irritation grandit en lui contre elle. Elle ne comprend rien d'ailleurs à cet obscur travail qui se fait dans l'âme de son amant. Elle le provoque, l'imprudente ! Elle le défie. N'est-elle point sûre de son pouvoir ? Ne sait-elle pas les gestes et les paroles qui prévaudront contre ses défiances et contre ses révoltes ? N'est-elle pas plus forte que sa pensée ? « Le parfum de ma peau peut en toi dissoudre un monde... » Hélas ! elle ne sait pas que du plaisir doit naître la satiété et qu'une loi veut que l'amour se change en son contraire. L'aimée est maintenant l'Ennemie. — Une fois déjà, au bain, il a tenté de la faire périr. Un soir il l'entraîne au bord d'un précipice hérissé de rochers. Il s'y jette avec elle. — Ainsi se termine par un dénouement tragique ce drame de l'amour sensuel. Je ne sais guère de poème plus sombre, où soit mise en relief avec plus de vigueur cette hostilité qui naît du fond mystérieux de la chair, où se vérifie plus cruellement cette loi de l'amour qui ne peut trouver son entière satisfaction que dans la mort.

Nous sommes assez loin de la peinture légère et superficielle de la volupté. Ayant commencé par ne décrire que le plaisir et que les joies des sens, d'Annunzio en arrive à nous faire toucher ce qu'il y a de troublant et de fatal dans la passion. Tel est chez lui le résultat du mélange de qualités contraires, de la gravité de la pensée du Nord avec la sensualité italienne. L'écrivain est trop jeune pour qu'on puisse porter sur son œuvre un jugement qu'on pourrait être obligé de modifier demain. Il nous promet des livres très différents de ceux qu'il nous a donnés jusqu'ici. En attendant, les romans que nous avons analysés suffisent pour lui valoir une belle place parmi les écrivains de l'Europe d'aujourd'hui. L'admiration ne leur sera pas refusée en France, une admiration dans laquelle il entrera tout de même une sorte d'étonnement. Car ces transports de la volupté physique nous déconcertent quelque peu. L'amour est chez nous plus raisonnable, plus disert, plus spirituel, plus tendre aussi, plus recueilli et plus intimement douloureux.

René Doumic.

BAISER DE NOEL

Nouvelle.

Miss Brown venait d'atteindre cinquante ans. Elle avait quitté l'Angleterre, son pays natal, vers la quinzième année, et, n'y étant jamais retournée depuis, elle avait peu à peu cessé, ou plutôt perdu, toute relation avec personne de là-bas, et elle ne s'y connaissait plus aucun parent, aucun ami.

Ayant amassé, dans les familles françaises où elle avait été gouvernante, un petit pécule dont elle pouvait vivre à peu près confortablement, elle avait décidé tout récemment de cesser tout travail, non pas tant pour n'avoir plus rien à faire que pour ne plus se sentir désormais sous la dépendance de personne.

Elle s'était retirée à Versailles, où elle avait passé quelques mois vingt ans auparavant, et était venue y habiter un petit pavillon isolé, situé dans un des coins les plus tranquilles du boulevard de la Reine, où il semblait, étant donné son caractère, qu'elle dût se trouver parfaitement à l'aise, mais où elle ne voulut cependant pas s'installer d'une façon définitive. En choisissant Versailles comme lieu de retraite, elle avait en effet décidé de faire tout le possible et l'impossible pour y habiter la chambre même où elle avait vécu voici vingt ans. En arrivant, à peine descendue du train, elle y avait couru tout de suite. C'était dans la même rue que la gare, la rue Du Plessis, la banale grande rue de province. La maison était toujours là, toujours la même, mais elle avait changé de destination. Autrefois distribuée en de grands appartements, elle était maintenant livrée à un commerçant qui y avait établi sa boutique au rez-de-chaussée, et ses magasins au premier étage. Il sous-

louait une partie du second étage, où était l'ancienne chambre de miss Brown; et cette chambre, par suite de dispositions nouvelles, se trouvait maintenant faire partie d'un petit logement, mal commode, que miss Brown déclara cependant être tout à fait à sa convenance, et qu'elle s'offrit à payer plus cher que ne le faisaient les locataires actuels, aussitôt qu'on pourrait le lui livrer.

C'est aussi que des souvenirs si heureux l'y attiraient!

Ces souvenirs, elle ne les avait jamais confiés à personne, parce qu'il n'y avait peut-être plus au monde un seul être s'intéressant vraiment à elle, et aussi parce qu'à les dévoiler elle eût craint sans doute d'en ternir la pureté; mais ils avaient pris peu à peu une telle importance à ses yeux, que, sans même s'en rendre toujours compte tout à fait, elle avait fini par ne plus vivre que pour eux et que par eux.

Miss Brown était très douce, sa longue habitude de soumission ne lui ayant rien laissé du sans-gêne habituel de ses nationaux, si ce n'est, peut-être, un tic de gestes rapides et anguleux. La nécessité où elle avait été toute sa vie, pour garder les situations qu'elle occupait, de refouler, de concentrer en elle tous ses sentiments, l'avait faite un peu défiante. Elle se souvenait des humiliations incessantes, stoïquement supportées, mais quand même douloureuses et rétrécissant l'âme. D'amères pensées l'envahissaient encore à se rappeler qu'elle avait failli un jour perdre précisément une de ses meilleures places, parce qu'une mère puérilement jalouse s'était aperçue que son enfant s'attachait trop à sa gouvernante. Besoin d'amour, aussi bien que besoin de révolte contre la morgue et l'injustice, elle avait dû constamment tout cacher, tout éteindre. Et quoiqu'elle eût vieilli maintenant, et qu'elle ne fût plus à la merci d'étrangers, elle était restée d'une timidité qui la faisait reculer devant un mot inattendu, et l'empêcherait toujours, dorénavant, de se créer avec qui que ce soit des relations amicales. Rien qu'à se croire regardée, elle sentait des rougeurs subites s'effarer sur son visage, et de la crainte l'envahir tout entière. Elle vivait donc seule, ou bien ne se mêlait qu'à des foules, car au milieu des foules on peut encore se sentir seul.

Elle prenait soin elle-même de son intérieur ; puis, après avoir gaiement terminé toute besogne, et bien calfeutrée chez elle, l'hiver, ou, l'été, en un coin du parc, elle se mettait ordinairement à lire et relire quelque interminable roman édulcoré, d'une vague *authoress* anglaise comme il doit y en avoir des milliers, pauvres vieilles filles aussi, sans doute comme miss Brown matées par la vie, mais qui, au lieu de se contenter de vivre dans la solitude les rêves naïfs de leurs bons vieux cœurs comprimés et racornis, les racontent avec complaisance, pour la plus grande joie de leurs sœurs en célibat.

Ou bien miss Brown rêvait.

Et de tout son passé obscur, de sa longue existence terne, surgissait un souvenir lumineux, glorieux, qui chaque jour encore savait l'émouvoir jusqu'au fond de l'âme. Chaque fois qu'elle se surprenait à rêver, elle avait vite fait d'éloigner tout rappel des jours douloureux, pour venir à cette oasis, qu'elle avait toujours revue plus belle, à mesure même que les années l'en avaient éloignée.

Jamais elle n'en avait dit un mot à personne ; et — chose étrange, puisqu'elle y puisait tant de bonheur — c'était en y repensant qu'elle avait un sourire si énigmatique, un air si profondément entendu, lorsque par hasard elle venait à causer avec quelqu'un des orages et des passions de la vie. A la voir alors, on comprenait aussitôt qu'on était en présence d'une femme, discrète et ne voulant rien dire, mais ayant tout connu, tout éprouvé, tout sondé de ce que la vie a de plus grand, de plus intense, et même de plus terrible.

Lorsque miss Brown était seule, son rêve, quoique appliqué toujours exactement au même objet, prenait un tout autre aspect. Quand, bien recluse en sa chambre, éloignée de tout bruit, elle avait recommencé pour la millième et millième fois d'évoquer ce bienheureux souvenir qui lui tenait lieu de tout, elle n'était bientôt plus la même personne ; elle cessait vraiment d'être l'institutrice âgée, rêche, timide et gauche, qu'elle paraissait au dehors, et elle redevenait comme une petite fille, se surprenait à rire aux anges, à chantonner un refrain de sa jeunesse, et parfois même à sautiller par la pièce, sans songer combien ses gambades et ses mouvements désordonnés eussent paru comiques et fous à qui eût pu les voir.

D'autres jours, au contraire, le même souvenir la faisait longuement pleurer, mais des larmes douces, qui coulaient rafraîchissantes sur son visage osseux et jauni, larmes qu'elle essuyait maladroitement du poing, sans prendre souci de ses joues qui se salissaient ainsi, de ses lunettes qui s'embuaient et se dérangeaient, de ses cheveux rebelles qu'elle embrouillait, et dont les mèches dures faisaient comiquement flèche vers tous côtés.

Miss Brown se moquait bien de tout cela : qu'elle sourît ou qu'elle pleurât, elle était heureuse! Son bonheur était mêlé d'amertume, mais puisque c'était le seul qu'elle pût goûter encore, elle y tenait comme à la cause même de sa vie ; elle pensait que si elle n'avait pas eu cela dans son passé, autant eût valu mourir dès l'enfance.

Elle savait que, pour beaucoup d'autres femmes, c'eût été peu; car cette joie, chaque jour renaissante,

lui venait d'un seul baiser, un baiser d'homme, l'unique baiser qu'elle eût jamais reçu. Elle n'ignorait pas qu'il en tombe par pluies sur de certains visages, et que par delà ces prémisses suivent des étreintes. Mais elle n'enviait pas les possessions, puisqu'elle parvenait à peine à se les figurer. Et pour ce qui est des baisers, elle pensait avec raison qu'on peut faire tenir en un seul tout le bonheur de deux âmes; elle disait qu'on peut accumuler en un regard tout l'infini de l'amour. Et ce bonheur-là, elle l'avait eu. Il y avait bien longtemps, certes, mais qu'importe la durée à qui a le cœur fidèle !

Oui, il y avait longtemps : plus de vingt années. C'était dans cette même ville, où, rien que pour ce motif, elle avait voulu venir terminer sa vie. Elle n'y était restée alors qu'une saison, mais c'était de là que rayonnait la lumière qui éclairait toute son existence, et sous laquelle s'était revivifiée à tout jamais sa falote foi en la vie sentimentale, foi seulement instinctive jusqu'à cette époque, pensait-elle, mais solidement motivée depuis ce jour.

Les gens chez qui elle était alors comme institutrice, n'avaient pas pu ou n'avaient pas voulu lui donner place dans l'appartement, très vaste pourtant, qu'ils occupaient au premier étage de cette maison de la rue Du Plessis où miss Brown voulait revenir maintenant. Comme le second était sectionné en deux logements plus petits, à côté desquels deux chambres restaient libres, on en avait loué une pour miss Brown, qui, chaque soir, presque aussitôt après dîner, se retirait chez elle.

Ordinairement, comme il était près de neuf heures quand elle montait, elle se mettait au lit sans tarder, pour n'avoir pas à allumer de feu, car il eût fallu attendre trop longtemps jusqu'à ce que l'atmosphère de la pièce devînt supportable.

Quelquefois, pourtant, mais seulement le dimanche, elle y passait l'après-midi ; et, tout isolée alors devant une flambée claire, retrouvant sa préoccupation du confortable, étendue sur un vieux canapé devant lequel elle calait une petite table pour soutenir son buvard de travail, elle écrivait quelque longue lettre, incolore, à de problématiques amies ou à de lointains parents qui n'avaient guère souci d'elle. Mais comme c'étaient là les seuls êtres à cause desquels elle pût se faire croire à elle-même qu'elle avait de-ci de-là des liens la rattachant à quelque chose dans la vie, elle eût souffert ingénument de ne pas entretenir en elle avec piété cette illusion.

Bien minutieusement amarrés en sa mémoire, et tout prêts à s'en aller voguer dessus les mers de rêverie où elle voudrait s'abandonner, se tenaient mille souvenirs légers, mille souvenirs de riens, qu'elle s'obstinait à trouver charmants parce qu'elle les avait ardemment souhaités tels. Mais voici qu'un rayon de vrai soleil allait faire s'évanouir toutes ces voiles de barques-fantômes, allait chasser toutes ces ombres de sensations irréelles, de sentiments plutôt imaginés que vécus.

A plusieurs reprises, elle avait rencontré, au moment où elle entrait chez elle, un jeune homme, son voisin de chambre, qui l'avait saluée, simplement, la regardant à peine. Cela n'était rien, mais suffisait pourtant pour intimider miss Brown, la faire rougir jusqu'au blanc des yeux ; si bien qu'une fois où elle n'avait pas entendu son voisin monter derrière elle, elle eut, en s'apercevant tout à coup de sa présence, un soubresaut qui l'eût fait tomber, si le jeune homme ne l'avait retenue par le bras. Elle dut s'excuser, dire merci. Ils ne se parlèrent pas longtemps ce soir-là, ni les jours suivants ; mais entre eux la glace était rompue, et ils ne craignirent plus d'ajouter à leur salut quelque mot insignifiant, mais dit avec un sourire, lorsque le hasard les faisait se rencontrer seuls sur l'escalier.

Dès lors, à ses heures de rêverie, miss Brown se mit à voir passer, devant ses yeux de visionnaire effarouchée, l'image, indécise encore, d'un amoureux qui ressemblerait au jeune voisin. Elle commença même de se figurer une Mme D*** qu'elle était devenue, et qui, ayant doucement progressé en âge, se voyait entourée d'une nombreuse famille, heureusement pourvue de tout le confortable qu'il est honnêtement permis de désirer. Et, déjà, elle se proclamait satisfaite d'avoir saintement accompli sa tâche d'épouse et de mère ; elle en remerciait la Providence, en qui seule elle déversait le trop-plein de son cœur gonflé de tant de bienfaits ; et, sereine, respectée, aimée, elle continuait de descendre lentement vers la tombe, un regard reconnaissant, et toujours noyé d'amour, levé vers le compagnon qui avait été le bonheur de sa vie, et qui restait l'appui béni de sa vieillesse.

Il n'est pas besoin de dire que ce compagnon n'était autre qu'un certain Henri, Henri Donnat, employé à la mairie, comme le désignait une carte de visite piquée sur la porte voisine. C'était ce même Henri Donnat, qui, ayant pu apprécier les rares qualités de miss Brown, l'avait épousée, et qui, soutenu conseillé, aimé par elle, s'était vite créé une situation brillante et enviée de tous.

La pauvre institutrice n'osait pourtant pas croire vraiment à la réalisation de son rêve. N'en avait-elle pas déjà cent fois fait de tout semblables, dont aucun n'avait abouti même à la plus petite et la plus innocente intrigue ! Cent fois, pour un rien, pour un mot, un regard, n'avait-elle pas donné secrètement asile en son cœur à des hommes de toute situation et de tout âge, qui tous ne s'étaient trouvés être que des indifférents, ne s'étant seulement jamais doutés

avoir été remarqués par miss Brown, et qui en eussent ri, peut-être, s'ils l'avaient su!

Très romanesque, elle avait commencé toute petite fille à imaginer des amourettes. Puis, venue l'époque de la puberté, elle était restée comme défaillante à penser qu'elle approchait des jours où un homme jeune, jeune et beau, et noble et riche, et triste et grand, et digne de toutes les gloires et de toutes les amours, murmurerait pour elle, et pour elle seule, de ces paroles de lumière et de rosée qu'elle eût deviné qu'on doit se dire, quand bien même romanciers et poètes ne le lui eussent pas révélé...

Mais l'existence avait été rude pour elle. Obligée de gagner sa vie de très bonne heure, elle avait passé sa jeunesse dans un monde pour qui elle n'était rien, et qui ne pouvait avoir de regards pour elle; d'autant moins que les fatigues d'un travail excessif avaient eu vite fané la fraîcheur de ses quinze ans, et que, peu à peu, sous l'effarement habituel des timidités et la souffrance devant les rebuffades, ses traits avaient pris une expression presque constante de dureté ou de navrement, peu faite pour attirer sur elle des attentions amoureuses, ou même seulement lui retenir de banales sympathies.

Depuis la première éclosion de ses printaniers désirs d'amour, elle avait dû s'avouer bien des fois le néant de ses espoirs; mais son ingénuité d'enfant et sa désolante virginité les faisaient toujours renaître malgré tout. Et au moment d'atteindre sa trentième année, elle était encore prête à se laisser captiver, comme une petite pensionnaire, par le premier homme qui voudrait bien sourire à sa détresse intime, et prendre en pitié son interminable jeûne de caresses et de vie normale.

Il se trouva que cet Henri Donnat, qu'elle venait fortuitement de rencontrer, était aussi un peu timide, ou plutôt peu enclin à la vie de plaisirs vulgaires, d'étourdissement commun, que menaient ses camarades de bureau non mariés. Il n'était à Versailles que depuis quelques mois, venant d'un bourg assez lointain, où on l'avait brusquement congédié d'une place de clerc qu'il avait espéré conserver toute sa vie. Il était plus jeune que miss Brown, et avait alors à peine vingt-cinq ans. Jusqu'à ce jour, il n'avait eu aucun attachement sérieux. Il était de sens très pratique, et il attendait de s'être fait une position pour s'abandonner à ce qu'il appelait l'amour, et pour se marier. A peine, de temps à autre, s'insinuait-il, dans sa pensée somnolente, de très vagues regrets de ne pas user plus pleinement de sa jeunesse. Il n'en fuyait pas moins les basses occasions, qui lui répugnaient; et surtout il craignait de se laisser prendre aux filets de quelque fille hardie ou dévergondée.

Mais précisément là, où une femme trop hardie eût plutôt échoué, une autre, par sa timidité même, devait réussir. Car il se laissa réellement gagner au manège innocent et bien irraisonné de son amoureuse voisine; et bientôt il prit plaisir aux riens précurseurs des aveux. Un hasard vint hâter l'épanouissement de ce petit roman ébauché au gré capricieux des rencontres sur le palier, et tenant uniquement jusqu'alors dans les bonjours échangés par les deux amoureux, bonjours d'ailleurs qui en étaient déjà venus plusieurs fois à se prolonger jusqu'à les angoisser tous les deux.

C'était à la fin du mois de décembre. La veille même de Noël, le soir du réveillon, miss Brown remontait toute triste à sa chambre, convaincue, à tort, que son ami ne serait pas là, qu'il avait dû être entraîné à quelque fête par des camarades. Lui, de son côté, n'avait pas su que les pupilles de l'institutrice avaient été emmenées par leurs parents à une petite soirée enfantine, où on ne l'avait pas priée elle-même, si bien qu'elle avait la perspective d'une soirée d'isolement encore plus longue que de coutume.

Et c'était Noël!

Quel contraste entre aujourd'hui et autrefois! Tous les Noëls d'enfance, comme ils revenaient tous avec leur lumière et leur beauté, pour faire le Noël d'aujourd'hui plus sombre et plus mesquin!

Aux très rares heures où miss Brown laissait parler sa raison, et rien que sa raison, elle comprenait bien que, même lorsqu'elle était toute petite fille, si personne ne l'avait jamais maltraitée, personne non plus ne s'était guère évertué à lui distribuer du bonheur. Mais alors c'était elle qui en prenait, et qui en prenait toujours et partout, de tout et de rien.

Et surtout des Noëls!

Les Noëls, avec leurs belles légendes, avec leur gaieté, avec leur parfum de neige et de froid!

Les Noëls, avec la vie de fête, et les lumières, et la bonne atmosphère adoucie des maisons, et la tendresse et la bonté des êtres!

Les Noëls, avec leur charme agrandi de tout l'enchantement versé goutte à goutte par les siècles! Les Noëls, les chers Noëls!...

Aujourd'hui miss Brown était bien sûre qu'elle allait pleurer, et pleurer amèrement toute la soirée, lorsqu'elle se trouva subitement, au moment de rentrer chez elle, en présence d'Henri Donnat. Cette chance, pour elle comme pour lui, de se rencontrer ainsi à l'improviste, à l'orée d'un soir déjà dédié par eux à la tristesse, les emplit si soudainement d'une telle joie, qu'ils ne surent seulement plus, une heure après, comment ils avaient pu en arriver à convenir de réveillonner ensemble.

On prit le thé chez miss Brown, sans qu'elle pensât seulement à se demander si c'était très correct,

et surtout si c'était très prudent, ce qu'elle faisait là.

Les convenances! Combien elle y songeait peu, la pauvre! Ou plutôt, combien elle sentait avec ivresse que ce qui convenait, c'était de faire ce qui lui apportait joie et gaieté, et peut-être allait lui préparer du bonheur pour toute sa vie, c'était justement d'obéir à cette voix qui lui criait d'aimer pendant qu'il était temps encore!

Ce fut une vraie soirée de délices, une halte en plein éden. Après s'être longuement raconté l'un à l'autre leur histoire, avoir peut-être un peu insisté sur les côtés douloureux, pour que se serrassent plus étroitement leurs mains qui venaient de se prendre, ils restaient là tous deux, immobiles, de longues minutes, anxieux, heureux, le cœur battant clair durant les silences troubles, et tous deux sans force devant l'aveu presque direct qu'ils pressentaient bien enfin devoir se faire l'un à l'autre.

Il y eut peut-être bien un peu de comique dans le mouvement qui la fit tendre d'elle-même son front à baiser au vraiment trop timide Henri, qui s'obstinait à ne pas oser. Mais il y avait en même temps un abandon si sincère de toute son âme, une révélation si gentiment voulue de son amour, une si touchante prière de retour, que c'était, en fin de compte, charmant tout de même, et délicat, et frais, ce baiser quêté maladroitement par une vierge de trente ans, une vierge falote et maigre, au visage rêche, aux gestes saccadés, à l'allure si souvent lamentable et compassée... Tant de tout cela disparaissait sous l'éveil des tendresses cachées, sous le rappel des alanguissements d'adolescence, sous l'égrénement du rire et de la gaîté ramenés par l'enchanteur amour...

La contagion avait vite gagné complètement le jeune homme, et, sans perdre tout à fait sa retenue instinctive d'écrasé de la vie, il avait senti monter en lui des bouffées de reconnaissance pour tant de bonté qui s'offrait à lui. Et lui aussi s'était fait gai, confiant et bon. Même il avait enfin osé de lui-même deux ou trois baisers, tout en pensant que c'était là trop peu pour engager vraiment. Il voulait rester loyal, et il croyait l'être tant qu'il ne dépasserait pas ces privautés discrètes. Il ne se doutait pas que la pauvre fille était restée si enfantinement naïve, qu'elle voyait là non seulement des promesses, mais une entière certitude. Par une sorte de pudeur très noble, elle voulait, ce premier soir, se garder de parler d'avenir. Et si doux lui semblait l'arrêt en amour encore imprécis, hésité, qu'elle n'avait non plus nulle hâte d'en sortir. C'était, en somme, ce dernier sentiment qui avait aussi grisé le jeune homme, et pour tous deux la soirée passait débordante de bonheur.

Tous les autres habitants de la maison étant sortis, on pouvait être très libres; on pianotait, on chantait, on riait, on disait des gamineries, on tâchait maintenant de mettre en lumière les côtés joyeux de ce passé, dont tout à l'heure on n'avait exhumé que des tristesses... Le parler de tous deux se faisait puéril, et doux, et caressant; les yeux se nuaient de tendresse; et les minutes coulaient en nappes de clartés limpides, dont la source apparaissait intarissable.

On se sépara fort tard, et l'on rêva beaucoup l'un de l'autre. Miss Brown ébaucha même, en pensée, les lettres quelle aurait à écrire prochainement à ses amies d'Angleterre, pour leur annoncer son mariage, suite du plus irrésistible amour que personne eût jamais pu concevoir. Quant à Henri Donnat, il avait, en cette soirée, respiré un si intense parfum de véritable amour — quoique ce ne fût pas exactement l'amour que s'imaginait miss Brown — qu'il se dit très sérieusement qu'il y aurait peut-être là une question à examiner longuement, à tête reposée.

Mais le hasard, qui avait favorisé le début et l'épanouissement de cette aventure, en brusqua aussi la fin. Le surlendemain de cette soirée, le jeune employé était rappelé à son bourg natal, pour affaire urgente, lui écrivait-on. Il ne put prévenir de son départ sa nouvelle amie, qui apprit seulement la chose par le concierge de la maison. Elle pensa qu'Henri avait craint de la compromettre en laissant un mot pour elle, et elle lui sut gré de sa réserve comme d'une preuve d'amour. D'ailleurs le jeune homme avait déclaré qu'il ne serait que peu de jours absent. Malheureusement, une fièvre épidémique qui éclata sur ces entrefaites engagea les maîtres de miss Brown à quitter au plus tôt Versailles pour sauvegarder la santé de leurs enfants. La pauvre fille, tout affolée, se demanda, à peine partie, comment elle s'y prendrait bien pour qu'Henri sût où elle était. Pudiquement, et sottement, elle attendit plusieurs semaines. Elle se décida enfin, toute honteuse, à écrire elle-même, mais rien qu'un mot, simplement pour être sûre que son adresse fût connue, et n'osant en dire plus long, de peur qu'Henri ne s'aperçût des craintes qui l'assaillaient. Elle ne reçut pas de réponse. Ses inquiétudes redoublant, elle négligea peut-être ses fonctions de gouvernante, devint nerveuse, un peu acariâtre, si bien qu'elle se trouva remerciée au moment même où elle devait rentrer à Versailles.

Elle ne sut jamais qu'Henri Donnat n'y était revenu que pour y prendre son petit mobilier, ayant retrouvé la place de clerc qu'il regrettait justement d'avoir perdue. C'était avant l'époque où miss Brown s'était enfin décidée à lui écrire. Il fut bien quelque peu étonné, inquiet, blessé même, de se croire si vite oublié, car, se disait-il, on pouvait bien lui écrire à lui, on ne risquait pas de le compromettre! Puis il pensa que cette petite aventure n'avait été en somme justement qu'une aventure, que c'était là un caprice

tout passager, et ne pouvant mener à rien de sérieux, puisque l'institutrice était pauvre (il ignorait les économies déjà faites), et puisqu'il n'y avait pas à compter sur ce que lui apportait cette place d'institutrice, que le mariage même lui ferait perdre. Quand il reçut enfin, après des retards, le billet de miss Brown, il jugea qu'il était mieux de ne pas répondre; et la pauvre bonne fille n'entendit plus jamais parler de lui.

Les premiers temps, elle espéra encore, excusant son ami, s'expliquant son silence de mille manières, même encore après une nouvelle lettre qu'elle écrivit un an plus tard, lettre qui ne parvint d'ailleurs pas à destination et resta ainsi forcément sans réponse.

Miss Brown imaginait chaque jour de nouveaux motifs, très plausibles, lui semblait-il, et très légitimes même, pour expliquer la conduite d'Henri vis-à-vis d'elle. Puis, sans savoir comment s'était fanée la fleur d'espoir, elle s'aperçut qu'elle n'attendait plus rien, le jour où elle se surprit à penser : « Si nous nous étions mariés, nous aurions fait ceci, nous aurions eu cela, nous *aurions*... » Liée par sa nouvelle situation dans une ville du Midi, elle ne put faire aucune démarche pour savoir au moins ce qu'Henri était devenu; et d'ailleurs elle n'eût jamais osé le faire.

Elle pleura longtemps; puis, comme elle vieillissait et enlaidissait vite, et que pour elle rien ne vint plus jamais luire, qui ressemblât seulement un peu à de l'affection, et que malgré tout et plus que jamais elle avait soif de bonheur, elle se prit à penser de moins en moins à l'abandon, et davantage à cet unique soir d'amour qui avait traversé sa misérable existence.

Depuis que fillette rêveuse elle avait commencé de sentir battre son cœur, elle avait vécu de cette attente du baiser. Vingt ans, elle y avait aspiré; et puis, une fois, elle l'avait eu enfin. Et maintenant il y avait vingt ans qu'elle en vivait, et que ce souvenir l'aidait à supporter, et même à ignorer, tous les ennuis et tout le vide de ses jours solitaires. Et si vieille qu'elle dût devenir, elle sentait que ce souvenir la ferait frissonner jusqu'à la tombe; et que, par la vertu de cette initiation bénie, elle saurait à jamais le sens des printemps, et goûterait jusqu'à la fin la volupté des Noëls...

Et, plus que la jeunesse prodigue, qui ne sait pas le prix des richesses par elle dédaigneusement dissipées, la vierge de cinquante ans, la vieille miss d'aspect fantasque, de mine comique, de cœur trébuchant, d'esprit lavé de Bible, comprenait quels abîmes pour une âme peuvent tenir rien qu'en un mot; il lui semblait prouvé, par sa propre expérience, qu'un regard peut réellement donner de la force et du bonheur pour toute une existence, et qu'une vie tout entière gagne peut-être à être concentrée en un seul vrai baiser d'amour...

Il est à peine besoin d'ajouter que ce logement au second étage, dans la grande maison de la rue Du Plessis où s'était vécu le plus beau Noël de miss Brown, miss Brown ne put jamais l'avoir. Pour qu'on le lui réservât, elle avait offert au propriétaire de le lui payer, par année, cent francs de plus qu'il n'avait rapporté jusque-là. Le loueur conclut de cette offre que le logement valait cent francs de plus qu'il ne l'avait autrefois supposé; et il en profita pour exiger ce supplément de ses mêmes locataires, en leur renouvelant leur bail.

JEAN THOREL.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE CONTEMPORAINE [1]

Le noble.

III

La race, suivant le mariage, se conserve intacte ou s'abâtardit; et, dans la lignée, la pureté du sang dépend de la mère autant que du père. Or, la réalité de la noblesse est dans la pureté du sang, dans l'intégrité de la race.

On le savait autrefois. — N'épouser qu'une femme de nom équivalant au sien, d'origine, de naissance égales à la sienne, ce fut, jusqu'à la fin du moyen âge, le grand souci du gentilhomme, son invariable principe : principe étroit, mais, si l'on se place au point de vue nobiliaire, éminemment respectable, puisqu'il procède d'une idée reconnue juste de nos jours, — celle de la transmission possible, par voie de sélection artificielle, d'un ensemble de qualités ataviques inhérentes à une race donnée.

Dès le XVIIe siècle on vit fléchir, dans son application, le vieux principe ou, si l'on veut, le préjugé conservateur de la race; c'est le XVIIe siècle qui inventa l'expression « fumer ses terres ». « Si le financier manque son coup, écrit La Bruyère en 1687, les courtisans disent de lui : C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, *ils lui demandent sa fille* » (2). — Au siècle suivant, la mode s'en mêla, « la dérogeance devint presque la règle dans les grandes familles » (3). — Aujourd'hui, la noblesse a transformé, en l'atténuant, et comme renversé à son usage le préjugé antique. A tant faire que de consentir à un mariage de roture, le noble s'y fût jadis résigné pour

1 Voir la *Revue* du 23 mars 1895.
(2) *Des Grands.*
3 Beugnot, *Mémoires.*

sa fille bien plutôt que pour son fils ; car les enfants de la fille ne continuent pas le nom de leur famille maternelle et n'en sauraient, quels qu'ils soient, altérer la descendance... Plus jaloux d'alliances brillantes que de l'intégrité de sa race, le noble contemporain, lui, se cherchera, comme il eût fait autrefois, un gendre « bien né » ; mais chez sa femme ou chez sa bru peu lui importe la naissance. Les femmes, en se mariant, changent leur nom contre le nom du mari : n'en est-ce pas assez pour l'amour-propre, si d'ailleurs une belle dot en endort à point les scrupules ?

Une belle dot, — telle est, en effet, pour le noble, la condition essentielle de la mésalliance. De par l'oisiveté qui l'appauvrit, de par ses besoins qui grandissent en proportion inverse de ses ressources, il en est réduit, — on le verra dans une autre partie de cette étude, — à ne considérer le mariage que sous le point de vue économique, et, par suite, dans le mariage, à sacrifier tout à l'argent.

Donc, qu'elles relèvent la tête et ne doutent plus de leurs appas, les filles de riches industriels, de gros banquiers, d'entrepreneurs millionnaires, — Agnès de toute provenance, Mesdemoiselles Poirier de tout acabit, — qui rougissaient d'un nom roturier et se croyaient destinées au premier commis de leur père ! Elles s'étaient, dans leurs rêves, prélassées en des carosses armoriés ; elles avaient cru voir scintiller, parmi leurs cheveux, les fleurons d'une couronne de marquise... Ce rêve est la réalité : le marquis de Presles est à leur merci.

Pourtant, à la foire matrimoniale, elles ne sont pas, à beaucoup près, les plus achalandées... Le marquis sait son monde, il a promené son habit noir aux environs de l'Arc de Triomphe, dans le quartier des Américaines ; et les Américaines, — qu'elles soient du Nord, blondes et blanches, avec leurs adorables façons masculines, — ou bien du Sud, brunes comme la nuit, avec leurs teints passionnés, — les Américaines jettent les dollars à poignées ; elles possèdent des mines de pétrole, des lignes de chemins de fer et s'entendent, mieux que femme de France, à redorer un blason.

Mais à l'Américaine comme à la petite bourgoise le noble préfère encore... la Juive. Établissons nettement le fait : en l'an de grâce 1895, un gentilhomme ne fera, certes, aucune difficulté d'offrir son cœur avec sa main à quelque fille de commerçant ou d'industriel, née dans une arrière-boutique ; mais, — dernier effet du préjugé mourant, — un tel mariage, bien que parfaitement admis, ne sera point consacré par la mode, encouragé par l'applaudissement universel... Pour parler l'argot des salons, il n'est pas *chic* d'épouser une bourgeoise. Une étrangère, elle, échappe, d'où qu'elle vienne, au soupçon de roture, entre de plain-pied dans tous les mondes ; de même une Juive. — Épouser une Juive, — en fait de mariage, là est le *chic* suprême, et les raisons de cet engouement valent la peine d'être déduites.

La première apparaît d'elle-même. Les Juives, quand elles sont riches, le sont formidablement ; le poids de leur dot défie la concurrence : ce n'est plus par unités qu'elles comptent les millions, mais par dizaines, parfois par centaines. — Du moment que la question du mariage se réduit, pour le noble, à une question d'argent, rien d'étonnant à ce qu'il voue aux sacs les plus arrondis ses adorations les plus ferventes.

Épouser c'est d'ailleurs, qu'on le veuille ou non, épouser plus ou moins la famille de sa femme : et si, grâce au don d'adaptation particulier à son sexe, Mlle Poirier se transforme assez aisément en une marquise de Presles fort présentable, elle traîne après soi sa famille, hélas ! restée la même, — ignorante des beaux usages, affublée de noms malsonnants ; et le marquis, peu soucieux de rencontrer dans son salon Mlle Dupont ou Mlle Durand sous les espèces d'une belle-sœur ou d'une tante, frémit à la pensée d'y réunir ces respectables mais vulgaires personnes à ses parents du Faubourg, qui rient sous cape et font des gorges chaudes... A coup sûr, il se résignera, mais non pas sans une souffrance d'amour-propre ; et mille piqûres d'épingle finissent par faire une blessure.

Cette blessure lui est épargnée s'il épouse une étrangère, surtout s'il épouse une Juive. En un tel mariage, la différence des races annule, entre les époux et leurs familles, l'inégalité sociale. — La famille de la Juive n'est, du reste, pas gênante ; surtout elle n'est pas *bourgeoise*. Elle ne l'est pas de manières, — l'argent affine si vite ; elle ne l'est pas d'alliances : les plus aristocratiques, au prix coûtant, s'offrent à son choix ; elle ne l'est même pas de nom : le Juif riche, l'« Israélite », est titré ; il agrémente de la particule son nom, l'un des plus anciens de l'histoire... Comment, après cela, et même à fortune égale, l'héritière de la rue du Sentier le disputerait-elle à la fille du haut baron de la finance ?

Une femme adorable d'ailleurs, cette fille de haut baron, — belle de cette beauté sculpturale où revit l'antique Orient ; mieux encore, une épouse accomplie, « tendre comme Rachel, réservée comme Rébecca, fidèle comme Sara », ses lointaines grand'mères de la Bible... Aux vertus régénératrices dont la noblesse de l'avenir lui sera redevable, ses fils joindront encore, d'aventure, les vertus chrétiennes. Car si la Juive n'est pas née catholique, elle le devient à l'occasion de son mariage avec un petit-fils des croisés. A vrai dire, elle adopterait, sans plus d'hésitation, la foi protestante ou toute autre : on prétend que, dans les grandes familles israélites, les jeunes filles reçoivent

une teinture des principales religions, quitte à choisir suivant le mari... « Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu » : cette façon de prendre parti n'est pas, après tout, la plus mauvaise...

Concluons de tout ce qui précède que l'empressement du noble à chercher femme dans le peuple élu s'explique et, en quelque mesure, se justifie. — Une affaire excellente, ainsi définissions-nous ces mariages, — mais qui ne va pas d'elle-même... En fait de parchemins, Israël n'agrée aujourd'hui que les parchemins de « tout premier ordre »; exact observateur de la loi économique, il a haussé ses prétentions en raison de la multiplicité des demandes. « Un duc qui n'épouse pas la fille d'un banquier juif, cela est rare en ce temps-ci, écrivait naguère M. Jules Lemaître (1), et cela excite presque un étonnement respectueux »... Les ducs ou les princes régnants briguent en effet ces somptueuses mésalliances; les simples gentilshommes ont en général, et pour cause, des ambitions plus modestes.

Aux uns comme aux autres d'ailleurs, la mésalliance — il faut le répéter — s'impose, par un effet de l'oisiveté séculaire qui les réduit à battre monnaie de leur nom. D'ici peu, les descendants de ces vieilles familles françaises dont le cri d'armes retentit, répété par les échos de l'histoire, ne seront guère que des demi-bourgeois, ou bien des demi-Yankees, ou bien encore des métis sémites. Mensongère noblesse, issue de croisements hasardeux, à laquelle il faut préférer, pour la race, tel paysan que l'on connaît, dont la chaumière, respectée des siècles, abrite depuis mille ans des générations de purs Français (2).

IV

L'oisiveté atteint le noble dans sa race, parce qu'elle l'atteint dans sa fortune. Et sa ruine date de loin : dès la fin du XVIIIe siècle nous la voyons consommée. Toutes les vieilles familles, « sauf deux ou trois cents au plus », sont, d'après les mémoires de Bouillé, dans un état voisin de la misère; « le trône n'est entouré que de nobles ruinés », disait Mirabeau; et quand, en 1825, on répartira le milliard des émigrés, plusieurs recevront moins de 1000 francs; la plupart, — indice significatif, — toucheront des indemnités ne dépassant pas 50 000 francs (1).

L'état des fortunes nobles s'est-il amélioré, depuis la Révolution? — On le croirait, à s'en tenir à un examen superficiel et à confondre, à la suite de quelques, écrivains, « l'aristocratie », les « hautes classes », peuplées de parvenus enrichis, avec la noblesse proprement dite. Mais, en réalité, les vrais nobles sont restés pauvres. En dépit du nombre toujours croissant des mésalliances, on peut, de la plupart d'entre eux, dire encore aujourd'hui ce que disait Du Bellay de leurs ancêtres du Camp du Drap d'or, — qu'ils portent « leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules »; et si M. le duc de Doudeauville n'a pas prononcé textuellement les paroles qu'on lui prêtait naguère (2) (« moi, j'ai soixante-quinze pour cent de mes amis qui dépensent plus que leurs revenus »), du moins ces paroles expriment-elles fort exactement ce qu'il faut penser de la condition pécuniaire du noble contemporain.

Loin d'être meilleure, cette condition apparaît à certains égards, et si l'on y regarde de près, plus précaire encore de nos jours qu'elle n'était avant la Révolution. Un ensemble d'institutions aristocratiques soutenait autrefois la noblesse, la protégeait dans ses intérêts matériels. L'existence légale du droit d'aînesse assurait, dans la famille noble, la concentration, par suite la conservation de la fortune. Remarquons-le d'ailleurs : sous l'ancien régime, le noble, en fait d'impôts, ne paie guère que l'impôt du sang; il jouit en outre de droits seigneuriaux infiniment variés, souvent très lucratifs, qui subsistent en sa faveur, eût-il même aliéné le territoire sur lequel ils sont établis, de temps immémorial. Et si la noblesse de province, éloignée des faveurs et de la cour, profite de tels avantages, que dire de la noblesse de cour, « troupeau privilégié qui, né auprès du râtelier, écarte ses pareils et mange à pleine bouche, gras, brillant, le poil poli et jusqu'au ventre en la litière »? — La noblesse de cour est ruinée peut-être, mais elle ne se ressent pas de sa ruine; et comment s'en ressentirait-elle? Les chapitres nobles, les évêchés, les abbayes, « bref, grosses ou petites, les quinze cents sinécures ecclésiastiques à nomina-

(1) Dans un de ses *Billets du matin*.

(2) « En France, les preuves de noblesse doivent remonter jusqu'aux bisaïeules, et pour entrer dans les collèges et ordres qui exigent la noblesse paternelle et maternelle, il faut produire quatre degrés ou lignes qui sont huit quartiers; savoir les quatre bisaïeuls et *bisaïeules* paternels et les quatre bisaïeuls et *bisaïeules* maternels. Quelques chapitres, comme ceux de Lyon et de Saint-Claude, etc., exigent même seize quartiers ou cinq degrés; c'est-à-dire qu'il faut remonter jusqu'aux trisaïeuls paternels et *maternels*, qui tous doivent être nobles de noms et d'armes, c'est-à-dire d'extraction. On rejetterait, dans ces chapitres, un quartier dont la noblesse ne ferait que commencer. » (Le P. Menestrier, *Nouvelle Méthode raisonnée du Blason*, 1780, leçon XLVIII.)

Quatre bisaïeules paternelles et quatre bisaïeules maternelles « nobles de nom et d'armes... » qu'on cherche parmi nos gentilshommes actuels, parmi les représentants des plus grands noms de France, on n'en trouvera pas beaucoup qui soient en état de faire ces preuves. — Les mésalliances ont, au point de vue de la race, anéanti la noblesse.

(1) *L'Ancien Régime*, p. 48 et 51, à la note. — Cf. Tocqueville, liv. II, ch. VIII : « Depuis plusieurs siècles, les nobles français n'avaient cessé de s'appauvrir... Plusieurs provinces de France n'étaient remplies que par une petite noblesse pauvre. »

(2) *Figaro* du 17 août 1892.

tion royale » ne lui sont-elles pas dévolues de droit? A elle encore les sinécures laïques, si nombreuses et si productives, — grands et petits gouvernements généraux, lieutenances générales, gouvernements de maisons royales, — et les charges de cour, ces « sinécures domestiques dont les accessoires dépassent de beaucoup les émoluments (1); » à elle enfin les dons du Roi, dont la cassette, mise au pillage, se répand à son profit en pensions, en appointements de toute sorte.

De ces mille sources de revenus il n'en est aucune qui ne soit tarie. Et les institutions aristocratiques, protectrices et conservatrices des fortunes nobles ont été remplacées par des institutions inverses, nées d'un mouvement de réaction violente contre l'ancien état de choses et d'une furieuse aspiration à l'égalité. De telle sorte que, depuis 89, la noblesse se voit livrée, sans recours possible aux compensations d'antan, et si l'on peut dire, sans défense, à l'action des phénomènes économiques qui tendent à son appauvrissement.

Parmi ces phénomènes si complexes, signalons-en au moins deux : le premier consiste en la diminution de la puissance acquisitive de la monnaie, qu'aggravent la hausse constante des salaires et aussi des besoins toujours croissants de luxe et de confortable; le second se traduit par la baisse du taux de l'intérêt. Cette baisse continue et progressive rend nécessaire l'affectation d'un capital de plus en plus considérable à la production d'un revenu toujours le même. Et elle a des effets d'autant plus redoutables que, endormant dans une sécurité trompeuse les victimes de l'évolution économique, elle dissimule sous les apparences d'une augmentation de fortune l'appauvrissement dont elle est cause. C'est ainsi, pour ne parler que de la propriété foncière, que, par suite de la baisse du taux de l'intérêt, les terres, depuis cent ans, ont, en dépit de la récente crise agricole, acquis une plus-value constante. Cette plus-value, dont les propriétaires pourraient être tentés de se réjouir, est en réalité leur ruine ; car, ainsi que le dit M. Claudio Jannet, à qui j'emprunte les éléments de cette analyse, « elle signifie que les revenus dérivés du sol ne peuvent être acquis qu'avec un capital de plus en plus considérable », et, par suite, « elle tend à faire de la possession de la terre un luxe qui ne peut durer dans une famille plus d'une ou deux générations (2) ».

A vrai dire, la noblesse ne subit pas seule le contrecoup des phénomènes économiques que nous venons de décrire (3), mais elle est de beaucoup la plus atteinte. Tandis, en effet, que d'autres groupes de la classe capitaliste, au torrent qui entraîne les fortunes opposent la digue de capitaux toujours grossissants, acquis et fécondés par le travail, — elle reste systématiquement inactive et paraît n'entrevoir même pas le danger qui la menace. Sa paresse d'esprit, son dédain de l'industrie et du commerce, le préjugé qui l'éloigne de toute profession lucrative, sont incompatibles avec un renouvellement quelconque de fortune. Or, au temps où nous vivons, une fortune qui ne se renouvelle pas incessamment est une fortune condamnée. Et, remarque très justement M. Claudio Jannet, « la loi économique est ici l'expression d'une grande loi de l'ordre moral... ; la dispense de travail personnel pour les descendants des familles les plus favorisées ne peut durer indéfiniment. »

Pourtant, l'on se refuse au travail; on prétend, avec des revenus amoindris, résoudre sans « déroger » ce problème de la vie matérielle qui, — les cas exceptionnels mis à part, — se pose fatalement à l'oisif. Et, de fait, en dehors de sa solution vraie, le problème comporte des solutions approximatives et plus ou moins satisfaisantes, appropriées à la condition sociale et au tempérament d'un chacun.

Il y a des résignés parmi les nobles. Ceux-là règlent leurs dépenses sur leurs ressources, et, retirés en pleine campagne, y mènent une existence végétative. La récolte est médiocre, les fermiers payent mal : — on se tirera d'affaire à force d'économie et l'on continuera de vivre noblement. Les fils chasseront en compagnie de leur père; ils courront le pays en gros souliers, s'attarderont avec les paysans au cabaret du prochain village, paysans eux-mêmes de goûts et d'allures, francs buveurs, verts galants, hobereaux d'esprit lourd et de lestes propos. — Les filles, elles, absorbées par les besognes domestiques, grandiront vouées d'avance au couvent ou au célibat: faute d'argent, en effet, elles ne trouveront pas d'épouseur parmi les gens de leur monde, et si quelque riche paysan propriétaire ou quelque bourgeois de la

(1) *L'Ancien Régime*, p. 83, 87.

(2) *Le Capital, la Spéculation et la Finance au XIXe siècle*, ch. XIII.

(3) *Ibid.* M. Paul Leroy-Beaulieu a trouvé récemment une démonstration frappante de ce fait (la décadence des classes riches) pour la France. « La richesse générale s'accroît constamment, le chiffre des successions et des avancements d'hoirie réunis, qui était, en 1875, de 5 320 700 000 francs, a été, en 1890, de 6 748 400 000 francs. Mais les donations entre vifs, qui représentent les avancements d'hoirie faits à leurs enfants par les classes élevées et par la bourgeoisie, ont diminué dans la même période. Au lieu de 1 067 100 000 francs en 1875, elles n'ont plus porté, en 1890, que sur 937 200 000 francs, et comme la baisse est régulière d'année en année, on est bien là en présence d'un phénomène constant. *Il prouve que la fortune des classes riches diminue, ou tout au moins que son augmentation apparente tient uniquement à la hausse du taux de capitalisation.* N'ayant pas plus de revenus ou même en ayant moins, elles donnent moins de dots à leurs enfants. *Les progrès de la richesse en France se font de plus en plus par les classes inférieures.* » (*L'Économiste français*, 23 janvier 1892.)

ville voisine se hasarde à demander leur main, il ne manquera pas d'être éconduit : l'amour-propre, le souci du *qu'en-dira-t-on* interdit à ces pauvres filles la mésalliance que les mœurs du temps permettent si facilement à leurs frères. Aussi vieilliront-elles dans leur virginité désolée, victimes innocentes pour qui l'avenir n'a pas de promesses ; et plus d'une fois elles envieront la robuste paysanne qui les saluera du seuil de sa porte, toute fière de sa maternité épanouie.

Si invraisemblable qu'à des boulevardiers la chose puisse paraître, nombre de familles nobles, retirées, loin du monde et du bruit, dans leurs gentilhommières, vivent de la vie obscure et fermée qu'on vient de dire ; et la noblesse de province offre, aujourd'hui encore, à l'observation des types d'un archaïsme étrange, qu'en cherchant bien l'on retrouverait à Paris même, dans certains salons du Faubourg. Qu'on traverse, le même soir, après l'un de ces sanctuaires aux portes étroites, la salle des fêtes largement ouverte de quelque parvenu de la haute banque ou de la grande industrie, et l'on sera frappé du contraste : ici, le luxe massif du décor, les toilettes « inédites » sortant de chez le bon faiseur, et, au cou de toutes les femmes, « le plus beau collier de perles de Paris » : là, les meubles majestueux mais fatigués, les robes de l'avant-dernière saison, les bijoux de famille, ternes et montés à l'ancienne mode ; — d'un côté, les vainqueurs du jour, tout ornés de récentes dépouilles ; de l'autre, — visages lassés et froids, — les vaincus, résignés à la défaite.

Mais les résignés ne sont pas toute la noblesse. Jouir pleinement, savamment de la vie, voilà l'idéal de beaucoup de nobles. Le goût, l'habitude du travail ne leur font pas moins défaut qu'aux résignés. Mais loin de s'accommoder d'une existence médiocre, ils se sont juré de satisfaire à tout prix leurs instincts de jouissance et de luxe.

Une ressource s'offre à eux tout d'abord : celle de la mésalliance. Mais, nous le savons, ne se mésallie pas qui veut, et les dots, sinon les filles, sont de nos jours fort bien gardées. Il y a d'ailleurs mésalliance et mésalliance, et tel qui donnerait son nom contre une fortune refusera le marché s'il n'y gagne qu'une aisance modeste. En un mot, l'expédient, en bien des cas, ne vaut pas ce qu'il coûte : il est à l'usage d'un petit nombre de mortels heureux qui, la cérémonie faite, s'installeront, à l'abri des coups du sort, dans une retraite opulente. Les autres devront chercher, ailleurs que dans le mariage, la pierre philosophale, et ils se lanceront pour la plupart dans ce que, d'un mot élastique, on désigne par « les affaires ».

Il en est de certaines auxquelles on se mêle sans déroger, et le *cant* aristocratique, qui interdit aux nobles l'exercice des professions lucratives, ne leur interdit ni les opérations financières ni l'entrée des conseils d'administration et la perception des jetons de présence. Notons-le en passant, leur goût prononcé pour ces faciles sinécures et pour les jeux de bourse suffit à expliquer les relations intimes qu'on leur reproche d'entretenir avec les financiers israélites. C'est l'intérêt, et l'intérêt seul, qui rapproche, en une « fréquentation armée jusqu'aux dents (1) », ces deux mondes si éloignés l'un de l'autre.

Mais Israël ne prodigue pas ses faveurs, et, du reste, comme le prouvent de récents exemples, on ne s'intéresse, en ce temps-ci, même de loin, à des entreprises financières ou industrielles qu'au prix de responsabilités dangereuses ; d'autant plus dangereuses pour le noble livré à lui-même qu'il n'a pas plus l'instinct que l'expérience des affaires. Son inaptitude à cet égard, fruit d'une oisiveté héréditaire, ne saurait mieux se comparer qu'à celle des Juifs (si longtemps écartés de la propriété du sol) en matière d'agriculture. Aussi, les spéculations auxquelles il s'intéresse ne sont-elles pas, en général, des plus sûres. Il se fait des affaires une conception toute spéciale, grandiose et puérile ; l'argent, s'imagine-t-il de bonne foi, naît et se multiplie par une sorte de génération spontanée. Donc, ne lui parlez ni de gains péniblement conquis, ni d'une œuvre de temps et de patience, — il dédaignerait ou ne comprendrait pas. Mais qu'il s'agisse de renflouer les galions de Vigo, chargés des trésors de l'Amérique, ou de centraliser les fonds catholiques en une banque gigantesque, vous le verrez enthousiasmé supputer par avance les millions qui, par centaines, vont affluer dans les caisses. — En somme, les entreprises romanesques, grosses de bénéfices immenses réalisables sur-le-champ, comme par un coup de baguette, sont les seules qui le séduisent. Il tient d'ailleurs pour essentiels au succès un beau local, un tapis vert dans une imposante salle du conseil, des huissiers dans les antichambres où résonnent les sonnettes électriques... Le reste, — esprit commercial, intelligence technique, activité créatrice, — ne compte guère à ses yeux. Aussi est-il une proie toujours offerte aux aigrefins qui l'exploitent et s'enrichissent de sa ruine...

Si la ruine survient, le noble, faute de se résigner à la retraite ou de se mettre au travail, en sera réduit fatalement à demander à de vagues commerces, à des maquignonnages mal définis, le superflu, parfois même le nécessaire. — Homme de race, il se défera de ses reliques de famille et — tel le prince d'Aurec — vendra l'épée des aïeux. Homme de goût, il se chargera de meubler, d' « ar-

(1) Henri Lavedan, *la Critique du prince d'Aurec* ; Ollendorff.

ranger » pour des amis riches, et moyennant commission, des appartements à la ville ou des châteaux à la campagne. Homme du monde, il entreprendra l'éducation de quelque provincial qu'il formera aux beaux usages, qu'il introduira au cercle, dont, sous le nom de commensal et d'ami, il se fera le factotum et le garant mondain ; à la bourse duquel, en revanche, il aura recours aux heures difficiles et qu'il présentera à ses fournisseurs en guise de victime expiatoire. Homme de club enfin, il vivra au club et du club. On le verra chaque soir, à la même heure, s'asseoir, avec la régularité d'un automate, à la table de baccara. Attentif et silencieux, il comptera les coups de gain et de perte, s'étudiant, dirait Bossuet, à ne rien laisser à la fortune de ce qu'on peut lui ôter par conseil et par prévoyance. A un moment donné, toutes les chances seront en sa faveur... Il risquera alors sa modeste mise et, à « jouer la matérielle » (c'est l'expression consacrée), gagnera presque à coup sûr. — Si le joueur a du sang-froid et de la persévérance, la « matérielle » justifie son nom, et tout au moins elle peut payer le tailleur et le propriétaire...

Tels sont les expédients les plus équivoques auxquels, retenu par le sentiment de l'honneur, s'abaisse le noble ruiné. Pourtant, et il faut le dire ici, l'on a vu, — une fois, deux fois peut-être, — mais l'on a vu que, pressé d'argent, un gentilhomme de bonne race pouvait, en une heure de folie, céder à la plus honteuse tentation. — Pauvre, mais insolemment heureux au jeu, généreux d'ailleurs et bon compagnon, un tel menait grand train depuis des mois ou des années... Et cela a fini par un fait-divers. Les journaux, un matin, ont annoncé, en mettant les initiales, qu'à tel club « des plus aristocratiques » M. de X... avait été surpris la veille en flagrant délit de tricherie : les jetons étaient faux ou les cartes biseautées. Et, quelques jours plus tard, on lisait dans les feuilles, entre un nom de faussaire et un nom de fille, l'un des noms respectés de la vieille France...

V

L'oisiveté atteint le noble dans sa race parce qu'elle l'atteint dans sa fortune. Et elle l'atteint dans sa fortune parce qu'elle l'a ruiné dans son influence politique (1). Il ne prend, au XVIIIe siècle, aucune part au gouvernement, ne rend plus aucun des « services généraux (2) » qui eussent justifié son privilège. Aussi la Révolution, qui l'en dépouilla, n'a-t-elle pu le déposséder des fonctions et de l'autorité publiques : depuis deux siècles au moins elles lui avaient échappé.

(1) « Ils s'appauvrissaient partout, remarque Tocqueville, dans la proportion exacte où ils perdaient le pouvoir. »

(2) L'expression est de M. Taine.

La responsabilité de cette dépossession remonte, avons-nous dit, à nos rois. La noblesse, primitivement, formait, au sens propre du terme, une *aristocratie* : ils la réduisirent au rôle d'une caste ; caste avide de distinctions et jalouse au plus haut degré de ses prérogatives, mais dénuée d'autorité morale et de toute prétention à l'exercice du pouvoir.

En dépit des événements qui ont tout renouvelé autour d'elle et l'ont elle-même renouvelée, la noblesse, impuissante à se reconstituer en aristocratie, est restée, en ce siècle, la caste oisive en matière publique qu'elle était dès la fin de l'ancien régime. Cette oisiveté séculaire l'a déshabituée du gouvernement ; elle a fait pis encore, et l'en a dégoûtée, lui ôtant, — comme le prouve l'histoire récente des partis monarchiques, celle en particulier des légitimistes, qui peut servir ici d'exemple, — jusqu'au regret, jusqu'à l'ambition du pouvoir perdu.

« Autant il faut être conciliant envers les personnes, écrivait, en 1855, le comte de Chambord à Hyde de Neuville (1), autant il est indispensable d'être barre de fer sur les principes. »... *Barre de fer sur les principes*, c'est la consigne que se donnent les oppositions intransigeantes et aussi les oppositions passives ; consigne facile, grâce à laquelle, pour plus de respect des principes, elles s'interdisent l'action. Les légitimistes, qui, loin d'être retenus, eussent eu besoin d'être stimulés, s'y conformèrent scrupuleusement, et, pendant toute la vie du Prince, attendirent, bras croisés, « l'heure de Dieu », comme on disait à Frohsdorf.

Henri V succombait en 1883, après avoir, par un scrupule qui n'eût pas arrêté Henri IV, manqué l'occasion du trône. On les vit alors, — *blancs d'Espagne* (2) exceptés, — se rallier, quoique sans enthousiasme, au petit-fils du roi bourgeois et constitutionnel, de l'usurpateur Louis-Philippe. Puis ils se

(1) *Souvenirs* du baron Hyde de Neuville.

(2) La formation du parti des *blancs d'Espagne* montre à quelles aberrations politiques peuvent se laisser entraîner des esprits absolus, déshabitués de l'action.

Les *blancs d'Espagne* tiennent, comme on sait, pour nulle, au moins au regard de ses descendants, la renonciation de Philippe V, duc d'Anjou, au trône de France (8 juillet 1712). L'héritier légitime des droits de Henri V serait, par suite, don Carlos, par préférence aux d'Orléans, descendants plus éloignés que lui de Louis XIV. — Cette thèse paradoxale et pratiquement dépourvue d'intérêt, ne manque, au point de vue historique et juridique, ni d'arguments ni de valeur ; elle a même reçu, à un moment donné, en France, une sorte de sanction constitutionnelle. La Constitution de 1791 (titre III, ch. II, section I, article 1er) réserve expressément les droits de la branche d'Anjou... Mais, en politique, les thèses ne comptent guère.

Les *blancs d'Espagne* se divisèrent en deux camps, lors du mouvement boulangiste ; les uns préconisaient « l'action parallèle », les autres répugnaient à se compromettre en une aventure. Le parti (?) a-t-il survécu à cette crise ? — On ne sait au juste. Il n'existe plus, à coup sûr, qu'à l'état de « fossile », dirait M. François de Curel.

reprirent à attendre. Et, de fait, en acceptant la succession intégrale du dernier représentant du droit divin, M. le Comte de Paris s'était voué, semblait-il, par avance, à l'inaction de cet auguste prédécesseur.

Il en est sorti pourtant, à la faveur d'une occasion récente. Mais le tact, l'esprit politique ne s'acquièrent qu'au prix d'un continuel exercice et l'occasion était de celles qu'il eût fallu laisser passer avec dédain. En ce tardif et malencontreux effort, le parti royaliste a compromis jusqu'à sa bonne renommée ; et, suprême déconvenue, l'Église, qu'il croyait s'être attachée à jamais, l'Église, infidèle aux causes perdues, vient de le renier publiquement (1).

Les conseils de Léon XIII, lorsqu'il convia tous les Français à la réconciliation politique, furent d'abord accueillis par la noblesse avec un profond étonnement. On le crut, au Faubourg, atteint de quelque mal étrange engendré par le microbe de l'esprit moderne, et, tandis que les douairières faisaient (détail authentique) dire des neuvaines pour sa conversion, on traita plaisamment d'*encyclaques*, dans les salons bien pensants, les encycliques subversives. Mais bientôt les plaintes éclatèrent; les droites, par une déclaration qui restera célèbre, récusèrent l'autorité politique du Pape, et ce fut, — l'eût-on pu prévoir? — en ce milieu tout ultramontain comme une résurrection du gallicanisme. — Le mécontentement grandissant toujours, peut-être, en cette fin de siècle qui nous réserve tant de spectacles inattendus, verrons-nous la noblesse, redevenue sceptique, abandonner qui l'abandonne. Peu probables et, en tous cas, vaines représailles! — L'Église a prononcé sur les partis monarchiques les dernières prières, — et elle s'y connaît en moribonds.

VI

A défaut d'influence politique, les nobles ont-ils gardé l'influence sociale? Sont-ils de ces propriétaires « résidants et bienfaisants, promoteurs volontaires de toutes les entreprises utiles... administrateurs et juges gratuits du canton (2), » qu'une démocratie jalouse peut bien écarter du pouvoir, mais dont la puissance échappe à toutes les atteintes? Exclus des fonctions politiques et ne rendant plus les « services généraux », rendent-ils du moins les « services locaux », exercent-ils, avec suite et compétence, les fonctions communales? — Il faut à toutes ces questions répondre négativement.

En même temps qu'il cessait de prendre part au gouvernement de l'État, le noble s'était vu retirer, sous l'ancien régime, l'administration des campagnes. Au siècle dernier, remarque M. Taine (1) après Tocqueville (2), il ne s'y mêle plus de rien : « Répartir l'impôt et le contingent de la milice, réparer l'église, rassembler et présider l'assemblée de la paroisse, faire des routes, établir des ateliers de charité, tout cela est l'affaire de l'intendant ou des officiers communaux que l'intendant nomme ou dirige... Depuis Louis XIV, tout a ployé sous le commis; toute la législation et toute la pratique administrative ont opéré contre le seigneur local pour lui ôter ses fonctions efficaces et le réduire à son titre nu. » — Cette disjonction des fonctions et du titre s'est, depuis la Révolution, encore plus nettement marquée. Dépouillé de son privilège, le noble contemporain n'est même plus, dans la commune, un *premier habitant*, comme on disait autrefois. Il se tient, du reste, systématiquement à l'écart; entre le paysan et lui, nulle communication nécessaire, nul autre lien que celui des intérêts privés : son intervention dans les affaires locales se réduit, le plus souvent, à l'entretien de l'église et à quelques actes charitables.

Le plus souvent, avons-nous dit. C'est qu'en effet, au noble qui, par goût et par tradition de famille s'isole et se désintéresse, on peut opposer un type de noble remuant, candidat empressé aux fonctions de maire ou de conseiller municipal. Celui-là quittera Paris au moment des élections et courra s'enfermer quinze jours dans sa terre pour y triturer la pâte électorale, avec l'ardeur d'un homme qui remplit un devoir essentiel et se sacrifie à la bonne cause. Il aura chance d'être élu : n'est-il pas le propriétaire le plus marquant de la commune, libre après tout de congédier, s'ils ne votent « bien », les villageois qui dépendent de lui ou qui vivent sur son domaine? — Il sera donc élu, s'il s'est mis en tête de l'être, et prendra la direction des affaires locales; il les dirigera de loin et de haut, de trop haut et de trop loin; aussi bien a-t-il sollicité les suffrages moins pour se consacrer à une tâche utile et mesquine que pour gagner ou conserver une clientèle aux idées qu'il représente. Oisif et peu instruit, il manque d'ailleurs d'expérience pratique et de capacité administrative, et n'inspire à ses électeurs, — ils se font de plus en plus difficiles, — qu'une médiocre confiance. Ils lui eussent, à coup sûr, préféré de beaucoup quelque paysan retors, d'abord facile, de vie laborieuse, au fait, mieux que pas un, de leurs intérêts et de leurs besoins. Aussi, ce qu'ils lui accordent en autorité, le

1 « Nous n'avons pas le droit, écrivait naguère un évêque, s'inspirant de la pensée de Léon XIII, d'attacher la barque de l'Eglise à un rivage que les flots abandonnent. Il faut, pour le salut du monde, qu'elle suive le fleuve dans les terres neuves où il trace son cours. » (Journal *le Temps*, n° du 2 janvier 1891.)

(2) *L'Ancien Régime*, p. 35.

(1) *L'Ancien Régime*, p. 47.

(2) Livre II, ch. I et XII.

lui refusent-ils en influence; et ils ne lui accordent en autorité, — on s'en aperçoit à l'heure des élections législatives, — que ce qu'ils ne peuvent lui refuser absolument.

VII

Faut-il, en manière de conclusion à cette étude, prédire l'anéantissement définitif, la disparition prochaine de la noblesse? — Non certes. — En un temps où tout se mesure à la valeur vénale, si les parchemins ont conservé la leur, ce n'est point par le seul effet de la vanité bourgeoise : « L'égalité sociale, écrit l'un des théoriciens les plus récents de la démocratie, est purement imaginaire... Une caste se formera infailliblement du moment où plus de deux hommes entreront dans des rapports d'intérêt durables (1). » De fait, n'assistons-nous pas en France, cent ans après la Révolution, à l'éclosion d'une noblesse jacobine, aussi fière et fermée que l'autre?

Concluons donc que, pour humiliée qu'elle soit, notre noblesse historique vivra parce que son existence est, suivant le mot de Balzac, une « nécessité sociale ». Elle vivra, mais réduite au rôle purement décoratif auquel elle s'est elle-même condamnée... On en eût rêvé pour elle un plus beau. Revenue du préjugé fatal qui la désarme et loyalement réconciliée avec le présent, c'eût été sa vocation spéciale d'ennoblir, d'adoucir, en s'y mêlant, la lutte pour la vie, si âpre et si discourtoise; dépouillée de ses privilèges, mais puissante par l'action morale, elle eût pu redevenir du même coup, — elle le fut à son heure, — la tutrice des humbles, l'une des gardiennes de nos libertés, que menace chaque jour davantage, dans une société réduite en poussière, la monstrueuse omnipotence de l'État.

Mais que sert de rêver? — La noblesse française n'a plus en elle le conseil des généreux renouvellements... En face de notre démocratie égoïste, uniquement préoccupée d'intérêts matériels, et qui, livrée à elle-même, ne tarderait pas à devenir inhabitable, — qu'elle se borne, puisqu'elle ne peut mieux faire, à symboliser l'idée d'une supériorité morale indépendante de la fortune, à perpétuer en elle, tant bien que mal, les traditions héroïques et désintéressées de la race.

G. DE RIVALIÈRE.

(1) Max Nordau, *les Mensonges conventionnels de la civilisation.*

PAUL BOURGET MORALISTE

Romancier moraliste, M. Paul Bourget commença par s'inoculer consciencieusement toutes les maladies de l'âme contemporaine. Ces maladies, il les a répandues autour de lui en les analysant avec complaisance. Beaucoup de braves jeunes gens qui avaient mal digéré leur cours de philosophie se crurent atteints d'un intellectualisme aigu. « Rassurez-vous, leur disait-on: c'est un embarras gastrique qui ne présente aucun danger. » — Rien n'y faisait; vous les désobligiez en pure perte. Avec sa candeur foncière, M. Bourget ne put voir tant de ravages sans effroi. Les âmes qu'il avait rendues malades, il appliqua tout son zèle à les guérir. Simple était la panacée : deux drachmes de catholicon en pilule.

Le scepticisme intellectuel de M. Bourget s'allia toujours avec un fonds de mysticisme imaginatif. Sa personnalité morale a deux faces; il les fait miroiter successivement. Depuis quelque dix années, nous le voyons osciller sans fatigue entre « l'attrait criminel de la négation » et « la splendeur de la foi profonde ». Deux livres sont pour lui des livres de chevet : l'*Imitation* et les *Liaisons dangereuses*. Il s'en inspire tour à tour sans que l'un le dégoûte de l'autre : Jésus Christ a du bon, mais Valmont aussi. Parfois il les confond, ce qui ne laisse pas d'être piquant. Son mysticisme fait bon ménage avec sa sensualité. Les égarements qu'il réprouve avec le plus d'indignation, il les décrit avec un trouble sympathique. Ses belles pécheresses le trouvent indulgent. Il les condamne la larme à l'œil. Il les anathématise par devoir, et se récompense en les caressant.

A chaque nouveau roman qu'il fait paraître, les bonnes âmes le congratulent. Enfin la brebis égarée rentre au bercail! Depuis *Crime d'amour*, qui se termine sur des effusions néo-catholiques, pas un de ses ouvrages où nous ne trouvions ce type du sceptique au cœur sec que la grâce touche quelques pages avant la fin. Un an après, dans le livre suivant, le même personnage reparaît sous un autre nom, aussi sceptique que jamais : tout est à refaire. Entre temps l'auteur écrit une *Physiologie de l'Amour*, qui n'a pas grand'chose de mystique. Ou bien encore, à tel roman dont le héros est toujours une victime de l'analyse il met telle préface dans laquelle l'exemple de Bonaparte lui sert à prouver que l'analyse est une « multiplicatrice d'énergie morale ». Vernantes, qui l'eût cru? Dorsenne, qui l'eût dit?

Très dangereux, moins que lui-même ne se l'imagine, par la contagion des maladies qu'ils dépeignent, ses romans ne le seraient-ils pas davantage par le remède qu'ils préconisent? Toute foi lui apparaît comme ensoutanée; il coiffe tout idéal d'un froc. Son

« saint laïque », M. Sixte, le grand négateur, finit par marmotter un *Ave Maria*. M. Bourget cléricalise la vertu. Pour *deus ex machina*, toujours un prêtre : l'abbé Taconnet dans *Mensonges ;* dans *Un Saint*, le Père Griffi. Dans son dernier ouvrage, voici Léon XIII en personne, ce « prisonnier », ce « martyr » — *debitricem martyrii fidem*, la chose y est. Prisonnier, il sort du Vatican pour faire sa petite promenade de chaque jour ; martyr, en attendant de monter en voiture, il respire « une splendide rose jaune ». Devant ce spectacle, qui fait verser à Montfanon des larmes d'ex-zouave pontifical, Dorsenne, le monstre intellectuel de *Cosmopolis*, se transforme en parfait dévot. Raison, science, intellect, tout, en un instant, fait banqueroute. M. Bourget n'a jamais vu de milieu entre la scélératesse et les capucinades. Après avoir convaincu la morale laïque des pires dévergondages, il la ramène, contrite et l'oreille basse, dans le giron de l'Église apostolique, et l'agenouille, en gémissant, au confessionnal.

GEORGES PELLISSIER.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *l'Ami des femmes*, comédie en cinq actes de M. Alexandre Dumas fils. (Reprise.)

Parmi les sentiments tumultueux et contradictoires que le passionnant théâtre de M. Dumas m'ont inspirés, il en est un, au moins, qui n'a jamais varié : l'admiration décidée, frénétique, stupide, pour l'*Ami des femmes*. Je l'admire et je l'aime comme Mlle Hackendorf aime M. de Ryons, Marcelle M. de Jalin, Diane de Lys Paul Aubry, et M. Dumas Thouvenin : avec tendresse sans doute, mais surtout avec confiance et avec foi. Me trompé-je beaucoup en pensant que c'est ainsi que M. Dumas veut être aimé ? Mais, ayant dit que je l'aime, il me faut bien essayer de dire pourquoi.

D'abord, pour l'esprit. Jamais depuis que le monde est monde, jamais depuis qu'il existe un théâtre, des auteurs pour faire des pièces et des comédiens pour les jouer, jamais l'esprit ne fut plus abondant, plus aisé, plus prodigieusement éblouissant qu'il n'est ici. Et certes il y en a — à revendre, comme on dit — dans le *Demi-Monde*, dans l'*Étrangère*, dans *Francillon*, dans *Denise*, dans la *Visite de noces*, mais cet esprit-là a parfois quelque chose de dogmatique et d'autoritaire. En dépit des formules justement célèbres et d'un si haut relief où M. Dumas a enfermé tant de « proverbes », il s'y trouve un je ne sais quoi... je ne dirai pas de guindé, de forcé peut-être, ou, si l'on peut dire, de despotique. M. Dumas, le plus souvent, se sert de son esprit pour nous imposer sa thèse ; et celle-ci fait tort à celui-là. Nous n'aimons pas beaucoup qu'on nous violente ; et nous avons beau rire on applaudir de bon cœur à tel « mot », nous faisons à part nous nos réserves. De plus, cet esprit surprenant a un défaut, — *felix culpa!* — c'est d'être toujours l'esprit de M. Dumas ; le mot est drôle en soi : vous pourriez le mettre dans la bouche de n'importe quel personnage, qu'il n'y perdrait ni n'y gagnerait rien. Cela est si vrai que, si vous vous rappelez cinquante mots de M. Dumas, vous seriez peut-être embarrassé de dire de quel rôle, voire même de quelle pièce il vient. C'est toujours M. Dumas qui parle : pour nous, assurément, c'est tout profit ; pour le théâtre, cela ôte peut-être à certaines de ses œuvres un peu de leur « vérité » et, par suite, de leur portée. Dans l'*Ami des femmes*, d'abord, l'esprit, plus abondant encore et plus étincelant, est aussi plus ingénu, si je puis dire, et plus « désintéressé ». Il ne sert pas, il sert moins, à nous prouver quelque vérité, à nous imposer quelque opinion ; il sert à nous montrer de façon piquante et frappante le caractère des personnages ; quelquefois il ne sert à rien, à rien qu'à nous réjouir ; et il y gagne une aisance, une bonhomie qu'on ne trouve pas ailleurs ; et nous y gagnons, nous, de pouvoir en jouir complètement, sans arrière-pensée, sans défiance de « ce qu'il y a derrière ». Sans doute, c'est encore l'esprit de M. Dumas, mais, précisément, il est ici à sa place. Car, — et c'est une seconde raison pourquoi j'aime tant l'*Ami des femmes*, — il n'est pas, dans tout son œuvre, de pièce où il se soit mis davantage. L'*Ami des femmes* c'est M. de Ryons : ce personnage, M. Dumas l'a repris tant de fois qu'il semble avoir pour lui une tendresse particulière, et l'on n'aime complètement que ceux qui vous ressemblent un peu, que ceux, au moins, à qui l'on voudrait ressembler. On est en droit, sans indiscrétion, de supposer que l'idéal masculin de M. Dumas a quelque ressemblance avec M. de Ryons.

Et c'est une raison de plus — je ne les « numérote » plus — d'aimer l'*Ami des femmes*, car dans M. de Ryons on pourrait retrouver tout le théâtre de M. Dumas. Pour lui, l'homme est la force, la domination ; et, comme il n'est pas de preuve de force plus évidente que de dominer les instincts naturels, l'homme fort, après s'être montré insensible aux séductions de la femme (Jalin, Ryons), devait en venir à la chasteté, suprême lutte et suprême victoire de la raison sur la nature. A le bien considérer, Ryons contient Thouvenin. Et, de même, Mme de Simerose, c'est aussi Denise ; l'une résiste même à son mari, l'autre cède à un piètre sire qui lui parle d'amour ; la virginité intransigeante de la première n'a pas plus d'importance que la faiblesse de l'autre : la femme

est éternellement enfant, soumise à l'homme, pâte molle entre les mains de qui sait la pétrir à son gré — pourvu qu'il soit « fort ». (Le difficile, c'est de l'être!) Revenons à l'*Ami des femmes*.

D'ordinaire, dans ses pièces, M. Dumas « veut prouver ». Et il crée ses personnages de telle façon que la preuve soit la plus indiscutable pour le public. De là d'abord l'intérêt de son théâtre, et parfois la faiblesse de ses personnages en tant que types. Ici, pareillement, il avait une thèse à démontrer; mais, par bonne fortune, il s'est trouvé que cette thèse disparaissait parmi l'abondance exubérante de la création. « L'*Ami des femmes*, a dit M. Dumas, est une pièce mal faite. » Et il est certain que l'idée mère, si apparente dans *Denise* ou dans la *Visite de noces*, ne s'y manifeste pas nettement. Quelle est-elle? (j'oublie volontairement ce que je sais par l'éloquente préface). Qu'une femme est coupable de se refuser à son mari? Qu'un homme est brutal ou maladroit, qui ne sait pas conquérir sa femme? Qu'entre un mari qui se décourage et un amant qui s'obstine, il vaut encore mieux revenir au mari? Que les hommes sont sans délicatesse? Que l'homme qui aime ne peut manquer de « faire du mal » à celle qu'il aime, par cela seul qu'il l'aime? Que le mariage tel qu'il est « organisé » de nos jours est une chose monstrueuse et répugnante? Et que la chaîne de tels mariages est si lourde qu'il faut « se mettre trois pour la porter »?... Toutes ces idées sont dans l'*Ami des femmes*. Et, précisément, parce que toutes y sont, et non pas une seule, l'*Ami des femmes* a une ampleur, une abondance de vie sans pareilles.

Et ce n'est pas seulement chez les personnages principaux, c'est aussi, j'allais dire surtout, chez les personnages accessoires que cette puissance de vie se manifeste. S'il faut vraiment considérer les phénomènes intellectuels comme des phénomènes physiques, on dirait ici d'une de ces expériences où un corps éclate, dilaté par une force intérieure, et se subdivise en une infinité de cristaux étincelants (je crains que cette comparaison ne montre un peu trop mon ignorance en chimie!) indépendants les uns des autres, mais chacun éblouissant en soi, chacun formant un tout régulier et complet. Pour rester au point de vue littéraire, je ne crois pas que jamais M. Dumas ait mieux prouvé son « génie » dramatique. Par la seule force de ce génie, tout ce qu'il touche, tout ce qu'il effleure devient étrangement vivant. C'est le ménage Leverdet, ce prototype des « ménages à trois ». C'est Mlle Hackendorf, déjà *Mademoiselle Eve*. C'est Balbine, parlant déjà comme Bob, et aimant comme Loulou. C'est Chantrin, le raseur « en soi »... Et je ne sais pourquoi la tirade de l'homme à la barbe me fait songer au discours de Diafoirus père dans le *Malade imaginaire;* même ampleur de forme, même satisfaction tranquille de soi, même construction désespérément massive; cherchez à interrompre l'un ou l'autre, vous ne le pourrez pas; les phrases s'enchaînent, liées l'une à l'autre par le plus indestructible des ciments : et comme, rien qu'à entendre Chantrin, on connaît « leurs âmes »! Cet *homme du monde* a un guide dans l'existence, une raison de vivre! sa barbe : Ses actions y sont subordonnées. Dans ce qu'il fait, ce n'est pas les vérités éternelles dont il se soucie, mais l'effet de ses actions sur sa barbe; et quand on l'a coupée, et qu'il conte l' « opération », il en parle comme d'une personne, comme d'un être vivant et réel... Aussi vivant et réel que lui, à coup sûr, car, elle, au moins, est un produit naturel de l'humanité... Et Mme Leverdet n'est-elle pas admirable avec sa conscience tranquillisée par le respect des convenances? Et des Targettes? Et Leverdet? Et Montègre, même, quoique peut-être l'auteur « lui en ait ajouté »? Et Mme de Simerose, enfin? J'admets que certaines choses sont obscures en elle (sont-elles si obscures?) mais avec quel art, avec quelle discrétion audacieuse, l'auteur a su nous montrer jusqu'au fond de son âme! Et qu'il y a plus de vraie hardiesse ici que dans les cent pièces brutales dont on nous a régalés depuis dix ans!

Des scènes pareilles à celles-là, on en trouverait sans doute dans le théâtre de M. Dumas ; mais on ne les goûte pas avec la même sûreté ; encore une fois, nous avons un peu peur de ce qu'il y a derrière. Ici, si je puis dire, notre âme est en repos. Nous sommes en pleine féerie... Et je vous prie de croire que ce mot n'implique rien de dédaigneux. Les « tours » de Ryons ne sont pas discutables : il suffirait qu'un des personnages l'envoyât promener — et qu'ils doivent être tentés de le faire! — pour que tout l'échafaudage s'écroulât. Mais remarquez qu'ici, l'invraisemblance résolue de la fable n'a rien qui nous choque. C'est qu'il ne s'agit plus de nous imposer une règle de conduite, règle souvent gênante et contre laquelle nous sommes prêts à regimber; il s'agit simplement d'une pièce, la plus amusante qui soit, au fond de laquelle, si nous le voulons, nous pouvons trouver une « morale ». C'est la même chose, peut-être, mais c'est aussi le contraire. Au lieu d'un axiome, démontré par des héros créés dans ce seul but, nous avons des personnages vrais (par leurs sentiments, sinon par leurs actes), et, de nous-mêmes, nous sommes prêts à chercher et à admettre ce qu'ils n'ont pas trop voulu nous démontrer. C'est comme certains contes bleus de la morale en action : l'histoire est si jolie que la morale aussi semble devoir en être vraie... C'est peut-être parce que cette histoire est la plus incroyable du monde que nous l'acceptons sans difficulté; c'est aussi parce que la ressemblance entre nous et les héros — cette ressemblance-là, c'est la vérité litté-

raire — est en quelque sorte déplacée ; au lieu de vivre matériellement comme nous et de faire ensuite à peu près le contraire de ce que nous ferions, les personnages de l'*Ami des femmes* vivent en dehors de la vie exacte, soumettent les événements au lieu de leur être soumis : mais si leur existence nous paraît « féerique », au moins retrouvons-nous chez eux les sentiments qui nous animent...

Je crains d'avoir bien mal expliqué pourquoi j'aime tant l'*Ami des femmes;* je voudrais au moins répéter que je l'aime et l'admire de toutes mes forces. Si je voulais discuter la pièce, j'arriverais peut-être à trouver une certaine part de convention volontaire dans les extraordinaires péripéties qu'elle met en scène. Dieu m'en préserve! C'est pour elle surtout qu'il faut avoir, et que j'ai la foi du charbonnier. Et rien ne vaut le plaisir d'admirer sans arrière-pensée. En dépit d'un prodigieux talent, d'un génie dramatique qui s'impose, il faut parfois faire quelques réserves sur le théâtre de M. Dumas. L'*Ami des femmes* est-il vraiment son chef-d'œuvre? Non, probablement, à son point de vue, mais au nôtre, peut-être?... — Quoi qu'il en soit, nous avons prodigué de bon cœur à l'*Ami des femmes* tous les applaudissements que nous avions donnés, en rechignant un peu parfois, aux autres pièces de M. Dumas. C'est une rare fortune pour une œuvre, d'être acclamée si longtemps après sa naissance, de paraître, au bout de trente ans, plus vivante et plus jeune que le premier jour. Et, pareillement, il n'est pas de succès plus flatteur que celui que M. Dumas a remporté l'autre jour. C'était une occasion pour nous tous de lui montrer la respectueuse admiration qu'il nous inspire. Ordinairement nous sommes domptés ; lundi, nous l'aimions, — et nous le lui avons bien fait voir.

L'*Ami des femmes* est admirablement joué. M. Worms y a remporté un des plus légitimes succès de sa belle carrière; je veux le dire bien vite, car j'étais de ceux qui regrettaient qu'on lui eût confié le rôle de Ryon. Il l'a joué à ravir, avec une discrétion, une habileté rares, sachant éteindre ce que certaines tirades avaient de trop « panaché », mettant en relief sans excès l'habileté et la certitude du sorcier qu'est Ryons. Aussitôt après lui, il faut louer M. Beer, d'une singulière intensité de comique dans le personnage de Chantrin : la scène du second acte, avec lui, est d'une ample et incomparable drôlerie. M. Leloir a joué avec son naturel et sa sûreté coutumiers le joli rôle de Leverdet. J'ai moins aimé M. Truffier, qui me semble avoir un peu trop chargé celui de des Targettes. M. Raphaël Duflos est tout à fait insuffisant dans Montègre. Je voudrais toujours chez M. Le Bargy un naturel un peu plus aisé. Mais quelle émotion pénétrante il a mis dans la scène avec Mme de Simerose! — Mlle Bartet est exquise. Le rôle de Mme de Simerose, outre qu'il contient des passages « difficiles », n'est guère aisé à rendre. Elle en a marqué toutes les nuances avec un art infini. Mme Pierson est, à son ordinaire, spirituelle et avenante dans le joli rôle de Mme Leverdet. Mlle Muller est délicieuse d'ingénuité hardie dans celui de Balbine. J'ai beau faire, je ne puis admirer, chez Mlle Marsy, que son imposante beauté.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La Comédie sociale (1).

IV

Pour le commun des parents, il faut bien le dire, l'éducation est un mot vide de sens. On aime ses enfants ou on ne les aime pas. Si on les aime, on les choie, on les gâte, on se prive pour eux; si on ne les aime pas, on les délaisse ou on les roue de coups et tout est dit. Les *rigides* ont pour principe de ne leur *rien passer*, les autres de leur laisser tout faire plutôt que de les contrarier, et ces deux systèmes contraires aboutissent tous deux au même résultat fatal : l'enfant devient un homme insupportable, s'il devient homme.

Car tous ne le deviennent pas. Il en est qui, soit faute d'éducation, soit insuffisance originelle, restent arrêtés et fixés une fois pour toutes à l'état mental qui correspond palingénétiquement au rudimentaire développement intellectuel du sauvage. Le phénomène n'a rien qui doive surprendre. On sait que l'embryologie de l'individu reproduit, sous une forme abrégée ou condensée, les étapes par lesquelles a passé la race entière. De même, semble-t-il, l'enfant laisse apparaître successivement, dans la trame de son évolution individuelle, les traits dominants de ses ancêtres personnels. Trame fugace, où le caprice atavique seul tient l'écheveau et dont les fils essentiels souvent disparaissent dans l'ensemble.

Ainsi à tel âge l'enfant ne ressemble ni au père ni à la mère; on s'étonne; de qui tient-il? Tout simplemen d'un aïeul lointain que personne ne se souvient d'avoir connu et qui, d'ailleurs, a négligé de léguer à sa descendance une image de ses traits. Au bout de quelques mois cependant l'aïeul est rentré dans les limbes ataviques, et sur le masque mobile de l'enfant apparaissent à présent quelques traits qui sont incontestablement au père, de même qu'en la cire molle de son âme ou de son cerveau s'impriment les pre-

(1) Voir la *Revue* du 2e sem. 1894 p. 477, 540, 700.

mières sensitivités, apparaissent les premières lueurs morales. Quelques semaines, quelques jours encore, et l'instinct d'imitation (ce formidable auxiliaire de l'enfant) aidant, la mère pourra se reconnaître à son tour en tel geste, telle intonation *survenus* du jour au lendemain.

A cette période l'état des facultés de l'enfant peut se résumer ainsi « un maximum de perception, d'impressionnabilité, joint à un maximum de réflexion... » Pour le bien élever il suffit de ménager sa sensibilité, de surveiller l'intensité des impressions auxquelles on le soumet, d'éviter d'offrir en guise d'aliment à son instinct d'imitation des choses qui gagneraient non seulement à ne pas être imitées, mais même à ne jamais se produire devant un enfant.

Quelques mois encore et c'est le prodrome de l'esprit d'investigation qui s'affirme : la curiosité, l'*alpha* de toute science, selon le mot de Carlyle. C'est alors que le rôle de l'éducateur devient difficile, car cette curiosité ne doit être ni rebutée par système ni assouvie trop complètement. Sans compter que le raisonnement marche de pair avec elle, que l'enfant commence à discuter, à comparer, à juger, et que ses jugements, pour être souvent très mal motivés, sont toujours inexorables.

A ce moment il peut arriver ceci : l'enfant tout à coup s'étiole, dépérit, ravage d'inquiétude ses parents ; le médecin consulté n'y comprend rien, ou finit par dire : C'est la mue, l'âge ingrat, ou quelque autre non-sens du même ordre... Et la vérité est infiniment plus grave, hélas ! il est arrivé tout simplement ce qu'il arrive à l'embryon lui-même quand les conditions d'adaptation au milieu lui semblent trop dures : son évolution s'est arrêtée.

Et c'est maintenant un éducateur de profession, un véritable médecin d'âme qu'il faudrait substituer au père ou à la mère pour opérer l'indispensable cure morale ; mais le remède, je le sais bien, n'est pas à la portée de tout le monde.

Ce qui me confond cependant, c'est que les choses aient pu en arriver là, c'est que les parents n'aient pas su deviner, pressentir l'écueil. A ceux qui peuvent mettre en œuvre directement ou par procuration toutes les ressources, tous les raffinements de l'éducation, rappelons en deux mots les étapes essentielles de la médication à suivre : pas de violence, ne jamais jouer à l'*exécutif*, rester neutre et constitutionnel d'attitude, *suggérer* plutôt que dicter les règles de conduite, galvaniser l'émulation de ce coléoptère actif et industrieux sorti de la chrysalide du vieil instinct d'imitation, transformer autant que possible le devoir en un plaisir, faire en sorte que le châtiment découle de la faute (1), ce que l'enfant admettra d'autant plus facilement qu'on lui aura seriné sans cesse la maxime compensatrice du bienfait qui porte en soi-même sa récompense, choisir et trier avec soin les sensations, les images, les exemples qui doivent se concréter en jugements ou en principes moraux, — enfin, dans les cas désespérés, changer le milieu, pratiquer la greffe des sensations directes, le plaisir, la douleur, les voyages, les bouleversements d'axe, les déplacements d'horizons, les émotions physiques et morales logiquement combinées, tout ce qui peut renouveler les idées, élargir le domaine de la sensibilité, favoriser l'éclosion des germes latents étouffés par le défavorable milieu primitif.

*
* *

Pour terminer, je voudrais dire un mot de la coéducation des sexes. Le scandale — déjà ancien — de Cempuis n'a nullement tranché cette délicate question. Tout au plus a-t-il permis à quelques partisans de ce système d'affirmer leur idéal et de le défendre à l'aide d'exemples empruntés à des nations étrangères où la coéducation donne de bons résultats. L'un d'eux, — un Parisien d'une parfaite honorabilité, — me signalait même récemment une *demoiselle de Cempuis*, employée d'un de nos grands magasins de nouveautés, et dont la conduite est, paraît-il, irréprochable.

Ai-je besoin de dire que cette constatation qui ne faisait rien triompher, comme mon interlocuteur semblait le croire, serait par contre un argument écrasant pour le système Robin pour peu que la conduite de ladite demoiselle fût sujette à caution ? — La moindre odeur de roussi ne doit-elle pas être tenue pour suspecte, ou interprétée dans le sens d'un échec chez quiconque se mêle de jouer avec le feu ?

Pour en finir avec cette question, je me contenterai de citer ici un passage d'une lettre reçue jadis à ce sujet et dont l'auteur me paraît un proche parent de Jacques Vingtras ou mieux encore du héros du récent roman de Jules Renard : « Poil de carotte. »

« Dès l'âge de six ans et demi on m'avait placé comme externe dans une sorte d'école libre dite *d'enseignement mutuel et simultané* pratiquant le système de la coéducation des sexes et celui des *moniteurs* choisis indifféremment parmi les filles ou les garçons les plus méritants. J'y fus à plaisir victime de toutes les injustices sans que mon père fît jamais rien pour décourager mes persécuteurs grands ou petits.

(1) Il ne faut pas oublier cependant que le système des conséquences naturelles ne saurait convenir à la majorité des intelligences tardigrades. Il n'est applicable qu'aux organisations supérieures, réfractaires aux procédés d'éducation habituels, aux esprits déductifs, aptes à pressentir le résultat de leurs actes, et que n'illusionne point la lenteur avec laquelle trop souvent se produit le châtiment par où la nature ou la collectivité humaine sanctionneront leurs fautes. (J. H.)

J'avais beau rapporter les meilleures notes, être un modèle de douceur, de sagesse, mon père s'obstinait à ne voir en moi qu'un mauvais garnement dont la véritable place eût été dans une maison de correction comme il ne cessait de me le répéter. J'aurais fini par le croire, n'était l'esprit d'analyse qui dès lors s'éveillait en moi, me poussant à m'apprendre, à me connaître moi-même puisque personne ne se souciait de m'étudier. Je m'isolai, repliant mes ailes, je devins rêveur et mélancolique.

« Je devins amoureux aussi. Deux ou trois petites fillettes à profil tendre, — les plus jolies et les plus douces d'entre mes camarades de cours, — me préoccupaient le jour et m'apparaissaient en rêve la nuit. Elles devinrent mes amies et fournirent un aliment indispensable à mon besoin d'illusions et d'effusions. Mais j'étais au supplice d'avoir à dissimuler mes intrigues à mes tyrans à qui tout ce qui était humain paraissait si étranger. Quel crime ne m'eût-on pas fait de mes flirts de bambin, flirts que je serais le premier à encourager aujourd'hui chez mes enfants en souvenir des douces et innocentes émotions que j'y ai goûtées ! »

De tels enfantillages évidemment sont dignes d'absolution sinon d'encouragement, mais supposez maintenant une demi-douzaine de ces petits flirteurs égarés parmi la jeunesse sceptique de Cempuis, et finissant par résigner leurs illusions aux mains de petites amies plus âgées ou d'instincts moins innocents que ceux qui présidaient aux flirts susdits, — et concluez.

* * *

La question soulevée est, je le répète, trop complexe pour pouvoir être résolue au pied levé. On oublie trop aussi que l'éducation de l'adolescent ne fait que continuer celle de l'enfant, qu'elle ne doit être livrée à aucun hasard, à aucune des aventures que la fantaisie des uns, les utopies des autres pourraient être tentées de semer sous les pas de ceux qui font leur apprentissage de la vie. A une époque où l'enfant est beaucoup trop tôt soustrait à l'aile protectrice de la mère pour être livré à la chiourme des maisons d'éducation d'abord, du régiment ensuite, l'instituteur, le professeur, les gradés militaires eux-mêmes ne devraient jamais perdre de vue qu'ils sont les fondés de pouvoir de la famille avant d'être ceux de la grande collectivité sociale, et que la discipline serait la malédiction de l'humanité si elle n'avait pour contrepoids le goût de la justice, le sens de la pitié, la compréhension et le respect des individualités, si infimes soient-elles. Car telles sont les bases de toute théorie pédagogique vraiment humaine. Les organisations supérieures, je le sais, passent au travers des mailles serrées de l'éducation officielle, mais elles ne représentent qu'une négligeable minorité dans la masse, toujours docile celle-là, aux impulsions qu'on lui imprime.

C'est donc en vue du bien-être de la nation tout entière qu'il faudrait alléger les jougs qui pèsent sur l'homme depuis sa naissance jusqu'à l'âge où il est rayé des contrôles militaires ; qu'il faudrait à tout le moins empêcher nos écoles communales d'être de simples déversoirs ouverts au trop-plein familial, nos lycées de mornes prisons intellectuelles, nos casernes de simples bagnes athlétiques... — en attendant l'âge d'or qui permettra de supprimer tous les bagnes de la jeunesse en général, d'abolir toutes les servitudes non volontaires et de restituer simplement l'homme à la famille.

JULES HOCHE.

NOTES D'ART

I

Le Louvre de Demain.

D'APRÈS LE PLAN COMPLET DES RÉFORMES

Les remaniements successifs, opérés depuis tantôt deux mois au musée du Louvre, dénotent une bonne volonté, un désir de bien faire, qu'il serait injuste de méconnaître, et dont il faut féliciter le distingué conservateur du département des peintures, M. Lafenestre. Ce n'est certes pas au moment où l'*Administration*, cette respectable dépositaire des traditions et des routines, demeurée sourde jusqu'alors aux avertissements et réfractaire aux idées nouvelles, se décide à secouer sa torpeur séculaire, que nous lui marchanderons les éloges et tenterons de l'entraver dans sa tentative rénovatrice. Bon pour les esprits quinteux et chagrins, ou pour ceux qui, demandant des réformes, ne les admettent que complètes et totales, et peut-être même en ce cas, s'ils les obtenaient telles, se déclareraient encore non contents ! Un fait sans précédent dans les annales administratives s'est produit : en deux mois une salle nouvelle a été ouverte, dont nous avons déjà parlé : celle de l'*École allemande* (1) ; la salle des *Primitifs* a été aménagée différemment ; enfin, depuis quelques jours, la première travée de la grande galerie est rendue au public, avec un groupement nouveau et plus rationnel de Léonard, Titien, Raphaël, pour ne citer que les plus grands noms. Soyons reconnaissants de ces améliorations, sans ergoter sur ce qu'elles peuvent encore offrir d'insuffisant ; et puisqu'il nous est possible de préciser l'*esprit* des prochains aménagements, indiquons-le sans commentaires. C'est bien, en effet, une conception nouvelle qui y préside, l'apparition d'une *idée méthodique*, là où il n'y avait eu que désordre. Ce sera donc, en réalité, l'esquisse du *Louvre de demain* que nous soumettrons aux lecteurs de la *Revue*.

1 Voir la *Revue* du 12 janvier 1895 : *Un remaniement au Musée du Louvre*.

Une double hypothèse doit être envisagée en ce qui touche les remaniements ultérieurs de notre Musée. Ou bien les crédits demandés par l'administration pour opérer la transformation la plus complète seront votés, et dans un délai relativement court : *deux années*, demande l'architecte qui serait chargé des travaux, cette transformation sera opérée. Ou bien, hypothèse pessimiste, ils seront repoussés, et force sera bien aux conservateurs de se contenter des médiocres ressources mises à leur disposition. Examinons successivement, dans ces deux hypothèses, l'avenir du Louvre.

Je suppose le crédit voté — il s'agit de 200 000 francs environ. On procède aussitôt à la prolongation de la grande galerie. Nous entendons l'objection : « Comment! Vous vous plaignez que cette galerie est déjà trop longue, néfaste par sa disposition même aux toiles qu'elle renferme, et vous parlez de la prolonger! » La réponse est bien simple. A partir du point où elle cesse aujourd'hui, elle s'élargit, et permet, à raison de cet élargissement, d'obtenir la disposition suivante, à laquelle nous tenons tant : — Au milieu la *grande salle*, éclairée du haut pour les peintures décoratives; à droite et à gauche, toute une série de *petits cabinets*, éclairés par un jour de côté pour les toiles de chevalet et pour la peinture intime. Il deviendrait ainsi possible d'opérer la transformation capitale qui donnerait au Louvre l'aspect et la tenue des galeries de tout premier ordre.

La grande série *décorative* des Rubens trouverait sa place dans la salle centrale, transformée et reconstituée aussi exactement que possible à l'image du passé.

Rembrandt, si magnifiquement représenté au Louvre, mais que sa dispersion dans la galerie nous empêche d'apprécier, serait logiquement placé dans les petits cabinets, et à sa suite viendraient les petits maîtres hollandais et flamands, qui exigent impérieusement pour produire leur effet un emplacement approprié : toute cette peinture d'*intimité*, en un mot, si complètement sacrifiée dans le Louvre actuel.

Ici je demande à ouvrir une parenthèse pour examiner la question du *legs Lacaze*, qui, dans la pensée des conservateurs, viendrait compléter les petits cabinets. Elle est d'ailleurs assez mal connue, non pas seulement dans le monde des *non-initiés*, mais aussi parmi ceux qui ont quelque prétention à se croire initiés. L'opinion courante est que le donateur, en faisant au musée ce magnifique cadeau, a pris soin d'imposer la condition expresse que ses toiles seraient placées dans une salle spéciale, et ne pourraient être en aucun cas dispersées. — « C'est bien le moins, pense-t-on; il est fort naturel qu'il ait pris des dispositions en ce sens... Tout autre aurait agi de même... » Et pourtant, quel malheur de voir ainsi écrasés par une lumière d'en haut tant de petits chefs-d'œuvre! La vérité est qu'aucune obligation formelle n'a été imposée par Lacaze, et que *demain*, si bon leur semblait, les conservateurs pourraient disperser à leur gré dans les galeries la collection qui porte son nom. Mais, par un scrupule qui leur fait honneur, ils se croient d'autant plus liés moralement envers sa mémoire que celui-ci s'en est remis plus complètement à leur discrétion; et ils ne toucheront à la salle Lacaze que le jour où un groupement nouveau leur permettra de rétablir, en y replaçant le nom de Lacaze, la plus grande partie de sa collection. C'est là ce que permettrait aussitôt l'aménagement des *petits cabinets*. Est-il besoin d'ajouter que ce serait un *nouveau Louvre?*

Plaçons-nous maintenant dans la seconde hypothèse: celle des crédits repoussés. La seule voie que pourrait suivre l'administration — et c'est ainsi qu'elle procédera — serait de continuer l'aménagement de la galerie, en groupant et rapprochant les écoles et les maîtres, comme elle l'a déjà fait dans la première travée, et en concentrant son principal effort sur Rembrandt et les petits Hollandais. En ce cas, il faut bien le reconnaître, les remaniements seront nécessairement insuffisants, et le Louvre continuera d'apparaître, aux yeux de l'étranger connaisseur, une galerie de *second ordre*, au lieu de s'imposer à lui comme le musée de *tout premier ordre* qu'il est en réalité!... Quant au *Salon carré*, il n'y sera pas touché! Pour une foule de raisons qu'il serait trop long d'énumérer, on lui conservera sa glorieuse destination primitive, et il demeurera le *Salon des chefs-d'œuvre*.

II

DEUX PORTRAITS INÉDITS DE GOYA

Les admirateurs du dernier grand artiste espagno peuvent voir, exposés pour être vendus, dans le salon du proviseur du lycée Charlemagne, deux portraits du maître des *Caprices* et de la *Tauromachie*, le fantaisiste, l'ardent Goya y Lucientes, assez inconnu en France, car les toiles que nous possédons au musée du Louvre ne donnent qu'une médiocre idée de son génie propre. Est-ce à dire qu'on le retrouve tout entier en des œuvres comme celles que nous signalons? D'où la conséquence naturelle que le Louvre aurait un réel intérêt à en devenir propriétaire!... Je ne le pense pas... et, tout compte fait, elles me paraissent assez peu significatives de ce génie.

Nous n'y découvrons ni la fougue de pinceau, ni l'audacieuse ardeur qui caractérisent ses compositions et même quelquefois ses portraits, par exemple cet incomparable portrait de la *Libraire*, qui se trouvait à Madrid en 1890, (La Revue *l'Artiste* en a donné une belle reproduction dans son numéro de mars 1892.) Ceux dont il s'agit, qui représentent don Bartolomé Sureda, directeur de la fabrique de porcelaine du Buen-Retiro, et sa femme, Marie-Louise Chappron Saint-Amand, sont d'une facture plutôt assagie, vraisemblablement de la maturité du peintre, et, chose curieuse pour le portrait de la femme seulement, dans le style et dans la manière de David. L'indépendance habituelle de Goya, quant à la touche, n'y apparaît guère. Je préfère de beaucoup, à ce point de vue, le portrait d'homme, où certains accessoires sont énergiquement traités. Tels quels cependant, ils valent qu'on s'y arrête pour y prêter attention.

PAUL FLAT.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

21 mars, *Figaro*. — La Chatte grise, article signé : Un détaché d'ambassade. M. Ribot, la chatte grise, est comparé à M. de Freycinet, la souris blanche. Les analogies entre ces deux hommes politiques sont nettement soulignées. — Une enquête franco-allemande. Le *Mercure de France* et la *Nouvelle Revue allemande* ont posé à vingt littérateurs français, et à vingt littérateurs allemands la question suivante : « Toute politique mise de côté, êtes-vous partisan de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne, et quels seraient, selon vous, les meilleurs moyens pour y parvenir ? » Le *Figaro* publie quelques extraits des principales réponses publiées simultanément en français et en allemand dans les deux revues précitées.

22 mars, *Temps*. — A propos d'un centenaire. C'est du centenaire de l'École normale qu'il s'agit; donne quelques renseignements sur les survivants des plus anciennes promotions. Demande la croix pour le doyen de ces survivants, M. Lodin de Lalaire, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Dijon, reçu à la promotion de 1816.

Figaro. — Ce que sera l'Exposition de 1900. M. Emile Berr analyse le plan définitif de cette exhibition, dressé par M. Bouvard. Quatre morceaux principaux : le Cours-la-Reine et l'esplanade des Invalides; les berges de la Seine; le Trocadéro, le Champ-de-Mars. — L'infante Isabelle : biographie assez développée, par M. Guillaume Bonivet, de l'infante Isabelle, sœur aînée du roi Alphonse XII et tante du roi Alphonse XIII.

23 mars, *Gironde*. — La marine anglaise. Analyse le budget de la marine anglaise pour 1895. — Un nouveau livre sur la solidarité. Etude de M. Pierre-F. Pécaut sur la cité moderne de M. Jean Izoulet. « Quelle que soit son illusion, dit le critique, le livre de M. Izoulet restera comme une des plus éloquentes leçons de fraternité et de solidarité sociales qui aient été entendues depuis longtemps.

Temps. — Analyse du nouveau conte publié sous ce titre : *le Bourgeois et l'Ouvrier*, par le comte Léon Tolstoï. « Jamais le génie du comte Tolstoï ne s'est montré plus vivant, plus fort et plus maître de lui, que dans ce conte nouveau, digne désormais de prendre un rang parmi les chefs-d'œuvre du maître russe. »

Supplément du Figaro. — La fin d'une légende : M. Frantz Funck Brentano, qui a classé toutes les archives de la Bastille, assure que, dans les soixante mille dossiers qui sont passés sous ses yeux depuis dix ans, il n'a pas trouvé le moindre document qui permette, non pas de prouver, mais même de supposer que des lettres de cachet en blanc étaient délivrées, contrairement à la croyance très répandue.

Journal des Débats, matin. — La Société d'Ethnographie nationale. Discours de M. Gaston Paris sur les traditions et les mœurs des vieilles provinces françaises qu'il convient de garder.

24 mars, *Temps*. — La Vie littéraire hebdomadaire de M. Gaston Deschamps est consacrée au poète Henri de Régnier.

25 mars, *Temps*. — La femme de Londres. Anecdotes et renseignements sur la curiosité que la foule londonienne témoigne envers les femmes des lords, sur les excentricités de certaines femmes anglaises, sur l'emploi des femmes dans certaines administrations, etc., etc.

Débats du soir. — La solution de la crise espagnole. Appréciation sur le nouveau gouvernement conservateur présidé par M. Canovas del Castillo, prévisions sur les difficultés qui l'attendent. — Une nouvelle édition de Jomini, étude de M. Charles Malo sur cet écrivain stratégiste, à propos de la nouvelle édition que vient de publier le colonel fédéral suisse Ferdinand Lecomte du Précis de l'art de la guerre.

Moniteur Universel. — La poésie des Trouvères, article de M. Marius Sépet, conclut ainsi : « Une part considérable revient aux trouvères dans les origines et le développement de la poésie européenne; ils peuvent, en particulier, revendiquer le mérite d'avoir produit l'une des sources multiples où s'est alimenté le génie du grand songeur florentin dont on peut dire, en un certain sens, qu'il a été à la fois l'Orphée et l'Homère du moyen âge. »

Journal de Genève. — La Finlande au XIXe siècle. C'est le titre d'un volume in-folio publié en français à Helsingfors, capitale du grand-duché, par une réunion d'écrivains et d'artistes finlandais qui présentent ainsi leur pays au public européen. Le *Journal de Genève* donne de ce livre une analyse détaillée et fournie en renseignements sur la Finlande, trop peu connue malgré l'intérêt que présente ce grand-duché autonome sous le sceptre des Tsars et non moins curieuse par ses institutions que par sa double littérature en suédois et en finnois.

26 mars, *Monde*. — Les jansénistes contemporains. M. Oscar Havard rappelle l'attention sur le petit groupe janséniste qui continue à Paris la tradition de Port-Royal.

Journal des Débats, matin. — Le Bimétallisme. M. Léon Say s'oppose à toute convention internationale tendant à maintenir la valeur de l'argent par un rapport fixe légal entre les deux métaux jaune et blanc.

Le Lorrain (de Metz). — Le compte rendu le plus détaillé dont nous ayons eu connaissance, en langue française, de la séance du Reichstag où l'on a discuté la question d'adresser des félicitations au prince de Bismarck.

27 mars, *Figaro*. — Le Budget. M. L.-M. de Vogüé se réjouit de ce que l'on songe à faire enfin du budget un moyen de soulager les misères imméritées et d'améliorer le sort des classes les plus nombreuses et les plus déshéritées. Il souhaite que l'on persévère dans cette voie.

28 mars, *Estafette*. — La Mission le Myre de Vilers. Lettre d'un Mauricien établi depuis longtemps à Tananarive, datée du 12 février dernier. Croit que tout le mal provient du traité d'août 1890. M. le Myre de Vilers s'est toujours montré énergique et habile, mais il était lié par la lettre du traité.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32285. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 — 4e SÉRIE. — TOME III — 6 AVRIL 1895

LA POLITIQUE

4 avril.

J'ai rencontré tout à l'heure un ami qui m'a dit : « Savez-vous la nouvelle ? Il va paraître une brochure où l'on verra que le Président de la République n'a pas des pouvoirs suffisants et qu'il faut à tout prix changer la Constitution. »

Je pensais, en rentrant chez moi, que c'est une singulière manie que la nôtre : nous ne croyons plus à grand'chose, mais nous conservons intacte notre foi dans les textes et les formules. Nous avons eu depuis un siècle une douzaine de constitutions : quelques-unes étaient des chefs-d'œuvre de logique abstraite. Cela ne nous a pas empêchés de faire un certain nombre de sottises. Au lieu de rêver une treizième ou quatorzième constitution, pourquoi ne pas appliquer sérieusement celle que nous avons et en tirer le meilleur parti possible ?

On répète sur tous les tons, depuis la démission de M. Casimir-Perier, que le Président de la République est désarmé par la loi constitutionnelle. C'est un paradoxe qui pourrait devenir dangereux à la longue. La vérité est que le Président de la République a tous les pouvoirs compatibles avec le régime parlementaire. Si vous en doutez, relisez la Constitution de 1875 : deux points surtout méritent qu'on les retienne.

Le Président a le droit de communiquer par un message avec le Parlement. En fait, le message n'a guère été jusqu'ici qu'une lettre de faire part, annonçant le commencement ou la fin d'une présidence. Dans la pensée des constituants de 1875, c'était tout autre chose : ils y avaient vu un moyen, pour le Chef de l'État, de faire connaître son sentiment sur les affaires publiques. Le message présidentiel, lu un jour au Parlement, est affiché le lendemain dans les 36000 communes de France : ainsi, le Président ne s'adresse pas seulement au Parlement, il s'adresse au pays tout entier.

Après le droit de message, le droit de dissolution. Quand le Président n'est pas d'accord avec la Chambre, il peut la dissoudre sur l'avis conforme du Sénat. Et remarquez que ce droit de dissolution n'a rien de commun avec celui qu'exerce le cabinet dans une monarchie constitutionnelle. En Angleterre, c'est le ministère qui pose la question de confiance ; en France, c'est le Chef de l'État. Il se découvre ; il demande au suffrage universel de prononcer entre la Chambre et lui. Dans la partie qu'il engage, l'enjeu c'est sa propre autorité et son prestige.

On voit que, d'après la Constitution, le Président n'est pas une « machine à signer », comme quelques-uns voudraient nous le persuader. Il a une opinion personnelle et une action personnelle : une opinion, quand il adresse un message au Parlement et au pays ; une action, quand il exerce le droit de dissolution. Voilà, j'imagine, des pouvoirs réels. Ajoutez-y l'autorité morale : c'est celle, par exemple, de M. Félix Faure décidant qu'il présidera le Conseil supérieur de la guerre.

Il faut nous dire une bonne fois qu'une constitution n'est pas une panacée : c'est un instrument, qui vaut surtout par l'usage qu'on en fait.

PAUL LAFFITTE.

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE NAPOLÉON Ier

avec le général de Caulaincourt, duc de Vicence (1)

(1808-1809)

A Bayonne, le 18 avril 1808.

M. le général Caulaincourt, je reçois à Bayonne votre lettre du 24 mars. Vous avez dû en recevoir une de moi. Immédiatement après avoir reçu votre courrier à Paris, je suis parti. S'il m'eût apporté l'avis que le rendez-vous étoit arrêté, je m'y serois rendu incontinent. Je vois avec plaisir les succès de l'Empereur de Russie en Suède. J'espère ne pas être retenu longtemps ici. L'infant don Carlos (2) s'y trouve. J'attends le vieux roi Charles, qui désire vivement me parler, et le prince des Asturies, qui est le nouveau roi. Les affaires s'embrouillent beaucoup en Espagne. Vous direz à l'Empereur que le roi Charles proteste contre son abdication et qu'il s'en rapporte entièrement à mon amitié. Cela ne laisse pas de beaucoup m'embarrasser. Dites cela à l'Empereur seulement. J'espère cependant être bientôt libre de tout cela. Vous recevrez bientôt un mémoire sur les affaires de Constantinople. Vous devrez en attendant ne pas dissimuler à M. de Romanzoff qu'il y a des choses scabreuses et que si c'étoit là l'ultimatum de la Russie (3), il seroit difficile à arranger; mais que je ne le suppose pas; que c'est parce que j'avois prévu ces difficultés que j'avois demandé l'entrevue, et non pas pour une vaine formalité; *qu'il faut certainement trente courriers pour finir cette affaire; que trente courriers à deux mois chacun consumeront trois ans; que nous aurions terminé en trente conférences, qui à deux par jour auroient employé quinze jours* (4). Le maréchal Soult a réuni tous les bâtimens de l'île de Rugen. Le prince de Ponte-Corvo est en Fionie : il a avec lui 15 000 Français, 15 000 Espagnols et 15 000 Danois. Il serait passé, si le Danemark n'avait pas tergiversé si longtemps pour le recevoir : aujourd'hui il trouve qu'il ne va pas assez vite; des miracles ne peuvent pas se faire. Aujourd'hui la belle saison s'opposera peut-être à tout passage. Mais on fera l'impossible, et la diversion aura toujours son effet. Je viens de recevoir le manifeste du roi de Suède. Tout y est faux. Je ne sais pas si le général Grandjean, que je ne connois pas, et d'autres officiers ont, en buvant, fait de la politique (1). On n'attache d'ailleurs aucune importance au bavardage des militaires et devant des individus non accrédités. Mais je ne puis croire que cela soit vrai. Nous sommes trop amis du Danemark pour penser à lui ôter la Norvège. Pour ce qui regarde le sieur Bourrienne, cela est de toute fausseté; il répondra à cette inculpation. Si cela étoit vrai, comme il est dans la carrière diplomatique, il seroit sévèrement puni. Mais comment auroit-il fait ce qu'on lui impute, puisqu'il ne voyoit pas le ministre de Suède à Hambourg? On n'a pas d'idée d'un manifeste aussi fou. Répétez bien à M. de Romanzoff que la question de la Turquie est une affaire de chicane; qu'on veut une entrevue pure et simple et sans condition. Vous ne manquerez pas d'insister sur ce que ce n'étoit point une vaine formalité, mais un moyen expéditif d'arranger tout. Je trouve que vous ne parlez pas assez haut et que vous n'avez pas assez défendu mes intérêts. En attendant, voilà la Russie maîtresse d'une belle province (2), qui est du plus grand résultat pour ses affaires et dont je ne suis d'aucune manière jaloux.

Je n'ai pas le tems de vous en écrire davantage. Je suis fort occupé ici de choses qui me donnent beaucoup d'embarras. Daru vous expédiera cette lettre par une estafette. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Bayonne, le 26 avril 1808.

M. le général Caulaincourt, vous trouverez ci-joint une lettre de M. de Dreyer qui vous fera voir que M. de Tolstoï est toujours inconséquent (3). Mais cela n'est que pour votre gouverne. Les journaux de France sont pleins de bêtises (4). Il est faux que le prince de la Paix ait laissé tant d'argent : on n'a pas trouvé un sol. J'attends ce soir ici ce malheureux homme, qui a été arraché des mains des Espagnols par mes troupes. Il étoit enfermé dans un cachot entre la vie et la mort, entendant à tout instant les cris de la populace qui vouloit le lanterner. Quand il m'a été remis, il avoit une barbe de sept jours et n'avoit point changé de chemise depuis plus d'un mois. J'ai ici le Pce des Asturies que je traite bien mais que je ne reconnois pas. J'attends dans trois jours le roi Charles et la Reine. Les Grands d'Espagne arrivent ici à chaque instant. Tout est paisible en Espagne. Toutes les forteresses sont dans mes mains. Le seul point de Madrid où se trouve le grand-duc de Berg est occupé par 60 000 hommes. Le père

(1) Voyez la *Revue* du 30 mars 1895.

(2) Frère puîné de Ferdinand.

(3) Il s'agit du plan de partage présenté par la Russie et que Napoléon jugeait inacceptabble.

(4) Ces expressions sont partiellement reproduites dans le rapport de Caulaincourt en date du 24 juin 1808.

(1) Allusion à certains propos hostiles au Danemark qui auraient été tenus par des officiers français et par Bourrienne, représentant de la France à Hambourg.

(2) La Finlande.

(3) Le ministre de Danemark continuait à subir l'influence antifrançaise de Tolstoï.

(4) Sur les affaires d'Espagne.

proteste contre le fils, le fils contre le père (1). Différentes factions existent en Espagne. Je pense que le dénoûment n'est pas éloigné. — Si l'on vous parle de l'expédition de Scanie, voici l'état de la question : Je ne pouvois entreprendre cette expédition à moins de 40 000 hommes. Le prince de Ponte-Corvo avoit 15 000 Français et 15 000 Espagnols. Il falloit donc que les Danois fournissent 10 000 hommes. Mais je tenois et je devois tenir à ce que ces 40 000 hommes débarquassent à la fois; qu'une partie eût débarqué et que l'autre fût restée sur l'autre bord, l'expédition étoit manquée et les troupes sacrifiées. Vous sentez que je ne pouvois permettre qu'on fît une telle faute. Le prince de Ponte-Corvo s'est rendu à Copenhague; il y a vu que les moyens de débarquement n'existoient que pour 15 000 hommes à la fois: il auroit donc fallu faire trois voyages. Le passage devoit donc être ajourné. Il avoit ordre de passer là 40 000 hommes à la fois; voilà la question. Aujourd'hui le roi de Danemark peut concentrer ses troupes en Seelande : il a 25 000 hommes. J'ai ordonné au prince de Ponte-Corvo de faire passer 6000 hommes. Le Danemark n'a donc rien à craindre. S'il manifeste de la peur, cette peur est sans fondement, à moins que ces hommes ne soyent de carton.

Les Albanais viennent d'assassiner un adjudant commandant et quatre officiers italiens sans prétexte ni raison. Une grande fermentation règne à Constantinople. Tout se prépare donc pour conduire à bonne fin l'entrevue, que je compte pouvoir avoir lieu en juin. Pour cela, il faut que la Russie montre moins d'ambition. Je n'ai point de nouvelles de l'Autriche; je vois qu'elle arme et désarme; j'ignore ce qu'elle fait. Vous allez recevoir bientôt un courrier de M. de Champagny avec les premières notes sur les affaires de Turquie. Je le répète, il est fâcheux que l'entrevue n'ait pas eu lieu : au lieu d'être ici, je serois à Erfurt. Je crois qu'il faudra trop de tems pour se mettre d'accord avec des courriers. Sur ce, je prie Dieu, etc.

P.-S. — Je reçois au moment votre lettre du 5 avril. Je trouve que vous vous donnez trop de mouvement pour l'expédition de Suède (2). Je vois avec plaisir tout ce que fait l'Empereur, mais il est inutile que vous pressiez tant. Vous avez eu des instructions pour la Finlande, vous n'en avez pas eu pour le reste.

Je sais qu'on s'est plaint à Saint-Pétersbourg que je ne faisois pas de présens aux officiers qui venoient en dépêches (1): la raison est que je n'en ai vu aucun. Or l'usage ici est que je ne fais de présens qu'aux officiers qui me remettent des lettres de l'Empereur. S'ils remettent leurs lettres à l'ambassade, je ne les connois point. Il est de style aussi que, pour que l'officier soit traité avec considération, il faut que son nom soit cité dans la lettre du souverain. Si la lettre portoit, par exemple : « Je vous envoye un de mes officiers », sans le nommer, cet officier, n'étant pas connu, ne seroit pas traité avec autant de distinction. Cependant, on a assez de considération pour l'Empereur pour que ses officiers soient très bien reçus ici. Mais lorsqu'ils portent leurs dépêches à l'ambassade, alors ils ne sont pas reconnus. Je vous donne ce détail pour votre gouverne.

La lettre suivante ne porte pas de date; elle a été écrite à l'extrême fin d'avril ou au commencement de mai.

M. de Caulaincourt, je reçois votre lettre du 12 avril. Faites mon compliment à l'Empereur sur la prise de Sveaborg. — Vous avez reçu des explications sur les affaires de Copenhague. Le fait est qu'il faut pouvoir passer, et passer avec au moins 30 000 hommes à la fois, car il n'est pas certain que le second convoi passe, et si le premier convoi se trouvoit séparé, il seroit exposé à recevoir des échecs. Le prince de Ponte-Corvo avoit marché à marches forcées, espérant que les Belts gèleroient. Il s'est rendu de sa personne à Copenhague pour s'assurer des moyens de passage, et, voyant qu'il n'y avoit de moyens que pour passer 15 000 hommes à la fois, il suspendit sa marche. Mais le mouvement continue, et plusieurs milliers d'hommes sont passés en Seelande. Mais enfin ces opérations ne peuvent se faire qu'avec prudence. — Voilà la Finlande russe. — Les affaires de Turquie demandent de grandes discussions. Il est fâcheux que l'Empereur ait ajourné l'entrevue : au lieu de venir en Espagne, j'aurois été à Erfurt. J'espère sous dix ou douze jours avoir terminé mes opérations ici. — J'ai ici le roi Charles et la Reine, le Pce des Asturies, l'infant don Carlos, enfin toute la famille d'Espagne. Ils sont très animés les uns contre les autres. La division entre eux est poussée au dernier point. Tout cela pourroit bien se terminer par un changement de dynastie.

— Pour votre gouverne, je vous dirai que depuis l'arrivée de M. d'Alopéus (2), je n'ai pas entendu parler de l'Angleterre, et au moindre mot que j'en aurois, la Russie en seroit instruite; on doit compter

(1) Phrase citée par Caulaincourt dans son rapport du 29 mai 1808.

(2) Les Russes se préparaient à passer de Finlande en Suède.

(1) C'est-à-dire comme courriers diplomatiques.

(2) Ancien ministre de Russie à Londres, dont il est déjà parlé dans la lettre du 6 mars.

là-dessus. — Je n'ai pas non plus entendu parler de l'Autriche, et je ne connais rien aux armemens qu'elle fait. On me rend compte de tous côtés qu'une grande quantité de canons, de vivres, de troupes se rend en Hongrie. Il faut que la Russie sache bien cela, et que, même vis-à-vis de moi, les Autrichiens nient ces armemens, ou du moins disent qu'ils ne sont pas considérables. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Bayonne, le 8 mai 1808.

M. de Caulaincourt, j'ai lu un ouvrage sur la tactique française que vous m'avez envoyé (1) ; je l'ai trouvé plein de faussetés et de platitudes. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Bayonne, le 31 mai 1808.

M. de Caulaincourt, j'ai reçu vos lettres du 28 avril et des 4 et 7 mai. Le ministre des Relations extérieures a dû vous écrire. Je n'approuve point ce que vous avez mis dans votre mémoire à l'Empereur (2). Un ambassadeur de France ne doit jamais écrire que les Russes doivent aller à Stockholm. — Les affaires ici sont entièrement finies. Vous trouverez ci joint ma proclamation aux Espagnols. Les Espagnes sont tranquilles et même dévouées. Les Anglais se sont présentés devant Cadix avec une forte expédition, attirés par la curée des affaires d'Espagne et par l'espoir de s'emparer de la Caraque (3). Mais on ne les a pas écoutés. Ils ont renvoyé un parlementaire sur un vaisseau de 80 ; on leur a tiré des boulets rouges, et on leur a cassé un mât. — Il me semble que vous ne dites pas suffisamment ma raison. Je voulois l'entrevue pour tâcher d'arranger nos affaires avec la Russie. En Russie on ne l'a pas voulu, puisqu'on ne l'a voulu que conditionnellement, et dans le cas où j'adopterois tout ce que propose M. de Romanzoff. C'étoit justement pour traiter ces affaires que je désirois l'entrevue. Il y a un cercle vicieux que vous n'avez pas assez senti ni fait sentir. Aujourd'hui, je suis dans les mêmes dispositions, je désire l'entrevue. Depuis le 20 juin, je suis disponible, mais je veux l'entrevue sans condition. Bien mieux, il faut que l'on convienne avant que je n'adopte pas les bases proposées par M. de Romanzoff, qui me sont trop défavorables. J'ai dit à l'empereur Alexandre : Conciliez les intérêts des deux empires. Or ce n'est pas concilier les intérêts des deux empires que de sacrifier les intérêts de l'un à ceux de l'autre, et compromettre même son indépendance. D'ailleurs, nous nous rencontrerions dès lors nécessairement, car la Russie, ayant les débouchés des Dardanelles, seroit aux portes de Toulon, de Naples, de Corfou. Il faut donc que vous laissiez pénétrer que la Russie vouloit beaucoup trop, et qu'il étoit impossible que la France voulût consentir à ces arrangements ; que c'est une question d'une solution très difficile, et que c'est pour cela que je voulois essayer de s'arranger dans une conférence. Le fond de la grande question est toujours là : Qui aura Constantinople ? Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Bayonne, le 15 juin, à midi.

M. de Caulaincourt, Talleyrand est resté malade à Berlin (1). Une estafette m'apporte vos lettres des 22 et 25 mars (2). Vous trouverez ci-joint pour votre gouverne des pièces qui vous feront connaître ce qui s'est passé relativement aux affaires d'Espagne. La Junte s'assemble ici demain ; elle est assez nombreuse. Le roi d'Espagne (4) est déjà reconnu et proclamé dans toute l'Espagne et va se mettre en route pour Madrid. Je ne garde pas un village pour moi. La Constitution d'Espagne est très libérale ; les Cortès y sont maintenues dans tous leurs droits. — Les Anglais agitent les Espagnes, quelques villes ont levé l'étendard de la rébellion ; mais cela est très peu de chose, et lorsque vous lirez ceci, tout sera probablement calmé. Quelques colonnes mobiles ont déjà donné cinq ou six leçons. — Je consens à l'entrevue (3). Je vous laisse le maître d'en désigner l'époque. Vous ne recevrez pas cette lettre avant le 1er juillet. L'Empereur ne sera pas fixé avant le 15. Vous devez me prévenir de manière qu'il y ait 16 ou 18 jours pour le temps que mettra votre lettre à arriver, 10 jours pour me rendre au lieu du rendez-vous et cinq ou six jours pour faire les préparatifs. Il faut donc que l'Empereur ne soit rendu au lieu de l'entrevue que le 35e jour après le départ de votre lettre de Saint-Pétersbourg. Ce ne peut donc pas être avant le mois de septembre, et, à vous dire vrai, je préfère cette saison à toute autre ; d'abord parce qu'il fera moins chaud, et ensuite parce que mes affaires seront finies ici, et que j'aurai pu passer quelques jours à Paris. — Plusieurs régimens sont passés en Seelande. L'escadre de Flessingue se met en rade. On donne aux Anglais toutes les inquiétudes

(1) Ouvrage français paru en Russie.

(2) Caulaincourt avait remis à l'empereur Alexandre un mémoire où il donnait des conseils stratégiques pour la guerre de Finlande et recommandait une pointe audacieuse contre Stockholm ; Napoléon n'entend point que son ambassadeur fasse l'éducation militaire des Russes et les pousse trop avant dans la voie des conquêtes. De part et d'autre, un fonds de défiance subsiste sous l'apparente intimité.

(3) L'arsenal de Cadix.

(1) Il n'est point question ici de Talleyrand, prince de Bénévent, mais d'un membre de sa famille, employé comme porteur de dépêches diplomatiques.

(2) Erreur de rédaction ou de copie : il faut lire 22 et 25 mai.

(3) Alexandre admettait maintenant l'entrevue sans condition ; ayant obtenu gain de cause sur ce point, Napoléon autorise Caulaincourt à convenir exactement du rendez-vous et promet de s'y présenter.

(4) Joseph-Napoléon.

possibles. Deux vaisseaux russes sont à Toulon, où on va les mettre en état. — Vous ne manquerez pas d'observer que la France ne gagne rien au changement de dynastie en Espagne, que plus de sûreté en cas de guerre générale, et que cet État sera plus indépendant sous le gouvernement d'un de mes frères que sous celui d'un Bourbon; qu'il étoit d'ailleurs tellement mal gouverné, tellement livré aux intrigues et qu'il régnoit parmi le peuple une fermentation sans but déterminé telle qu'une réforme étoit devenue indispensable. — Je crois que l'Empereur a raison, en laissant passer la première nouveauté des escadres anglaises (1), mais il n'a rien à craindre d'elles, comme je l'ai dit à l'officier russe qui est parti dernièrement. Le seul point sur lequel on pouvoit avoir de l'inquiétude étoit les isles, si l'on n'avoit pas eu le temps de les fortifier. — Faites-moi connoître ce que c'est que ce petit Montmorency. A-t-il justifié ce qu'on peut attendre de son âge? Dites à l'ambassadeur d'Espagne qu'il doit se bien comporter, que le nouveau roi le confirmera et lui enverra ses pouvoirs; qu'il doit parler dans le bon sens et qu'il doit toujours, pour cheval de bataille, s'appuyer de la Constitution qui réorganise son pays et va le porter à un degré de prospérité qu'il ne devoit jamais attendre du gouvernement des Bourbons.

P.-S. — Vous trouverez ci-joint un petit bulletin en espagnol dont vous prendrez connoissance et que vous remettrez à l'ambassadeur d'Espagne. — C'est le conseil de Castille qui a demandé le roi d'Espagne comme vous le savez, par son adresse et celle de la ville de Madrid, et qui ont précédé de près d'un mois sa nomination; au reste, tout cela est pour votre gouverne. Moins on vous en parlera, moins il faut en parler.

Bayonne, le 16 juin 1808.

M. de Caulaincourt, plusieurs acteurs de l'Opéra se sont sauvés de Paris pour se réfugier en Russie. Mon intention est que vous ignoriez cette mauvaise conduite. Ce n'est pas de danseurs et d'actrices que nous manquerons à Paris. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Paris, le 28 juin 1808 (2).

M. de Caulaincourt, je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 4. Il paraît que votre courrier est tombé malade à Kœnigsberg. Vous aurez reçu ma lettre du 15. Vous trouverez ci-joint de nouvelles pièces relatives aux affaires d'Espagne; vous les aurez lues, au reste, dans le *Moniteur*. Plusieurs provinces ont levé l'étendard de la révolte; on les soumet. Cette expédition aura pour la Russie le résultat qu'une partie de l'expédition anglaise destinée pour la Baltique va en Amérique et que l'autre partie va à Cadix. J'ai vu avec peine que les Russes avoient essuyé quelques échecs dans le Nord de la Finlande. Plusieurs régimens sont arrivés à Copenhague. L'expédition a été manquée pour le moment, mais tout peut facilement se faire au mois de novembre prochain. Il n'y a que quatre mois d'ici à cette époque; il n'y a donc pas de temps à perdre. Il faut que la Russie engage le Danemark à me demander de faire passer 40 000 hommes en Norvège, et que les Russes soyent prêts à passer le détroit de Finlande quand il sera gelé. On se rencontreroit en Suède et dès lors les Anglais seroient obligés de s'en aller et déshonorés, et la Suède seroit prise. Dites à l'Empereur que dans quinze jours je serai à Paris. Vous sentez qu'avant de lui parler des affaires d'Espagne, je désire savoir comment elles prendront à Saint-Pétersbourg. Vous avez dû recevoir du Sr de Champagny des instructions sur le langage que vous avez à tenir. L'Espagne ne me vaudra pas plus qu'elle ne me valoit. Le Roi d'Espagne part après-demain d'ici pour Madrid. Je vous envoye un article d'un journal de Vienne qui me paroît une extravagance (1) : montrez-le à Saint-Pétersbourg et faites-moi connoître ce qu'on en pense. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Bayonne, le 9 juillet 1808.

M. de Caulaincourt, vous trouverez ci-joint la nouvelle Constitution d'Espagne et le bulletin de la dernière séance de la Junte avec le serment qui a été prêté. Le Roi (2) part demain à 5 heures du matin pour Madrid. Voici les ministres que le Roi a nommés : aux Relations extérieures, *Cevallos*, le même qui l'étoit déjà; secrétaire d'État, *Urquijo*, qui a été premier ministre il y a six ans; à l'Intérieur, *Jovellanos*, ancien ministre de Grâce et Justice qui avait été exilé à Minorque; à la Marine, *Mazzaredo;* à la Guerre, *O'farill;* au ministère des Indes, *Azanza;* aux Finances, *Cabarrus*. Je reçois votre lettre du 17. Je suis fâché que cet article de l'Angleterre ait fait un mauvais effet sur l'Empereur (3). Je réitère l'ordre au Ministère de la Police de veiller à ce qu'il ne soit imprimé rien de contraire à notre alliance avec la Russie. — Je vous ai écrit relativement aux acteurs et actrices français qui sont à Saint-Pétersbourg. On peut les

(1) Des escadres anglaises menaçaient les côtes de Russie; Alexandre affectait de ne s'en point inquiéter, afin de rassurer l'opinion.

(2) Ce billet est celui qui figure dans la *Correspondance* déjà publiée.

(1) Les journaux autrichiens commençaient contre Napoléon une violente campagne et poussaient à la guerre.

(2) Joseph-Napoléon.

(3) L'empereur Alexandre se montrait d'une grande susceptibilité à l'égard des journaux français et s'offusquait de tout article défavorable à sa politique.

garder et s'en amuser aussi longtemps que l'on voudra. Cependant l'Empereur a eu raison de trouver mauvais que ses agens débauchassent nos acteurs. C'est M. de Benckendorf qui a favorisé la fuite de ces gens-là (1). Si la circonsance se présentoit d'en parler, dites que, pour ma part, je suis charmé que tout ce que nous avons à Paris puisse amuser l'Empereur. Vous trouverez ci-joint deux lettres pour l'Empereur, dont l'une relative à la mort de la grande-duchesse (2) est d'une date ancienne. Je ne sais comment on a oublié de vous l'envoyer. Vous devez partir du principe que je ne sais pas ce que veut l'Autriche; qu'elle arme beaucoup; qu'elle excite beaucoup les services; qu'elle fait des places en Hongrie; qu'elle démolit, dit-on, les murs de Cracovie, et qu'elle retire ses troupes de Galicie. Lorsqu'on leur demande des explications sur les armemens, ils répondent qu'ils n'arment point. Cependant cela est trop évident. Jusqu'ici j'ai regardé cela en pitié. Je compte même ne rien dire. Cependant, si cela ennuyoit l'Empereur, nous pourrions de concert leur faire dire par Andreossi et par le prince Kourakine (3) de désarmer et de laisser le monde tranquille. Je n'ai aucune discussion avec eux, nous sommes sur le pied le plus aimable : et, dans le fait, ces armemens ne sont nuisibles qu'à eux, parce qu'ils désorganisent leurs finances.

P.-S. — Le Roi est parti ce matin. Je l'ai reconduit jusqu'à la frontière. Toute la Junte dans près de cent voitures l'accompagnoit; mais c'étaient des voitures équipées un peu à la hâte.

Les Anglais ont des expéditions nombreuses devant Cadix et le Ferrol, afin de fomenter les insurrections. Je suis certain que la seconde expédition, qui étoit destinée pour la Suède, a été employée à Cadix et sur les autres points. Ainsi cela a fait diversion aux affaires de Russie.

Bayonne, 21 juillet 1808 (4).

M. de Caulaincourt, vous devez remercier l'Empereur de ce qu'il m'a fait dire relativement au roi d'Espagne (5). Il n'a pas affaire à un ingrat, et comme il n'a pas attendu que je le lui demande pour faire une chose qui m'est si agréable, vous pouvez lui dire que je viens de donner des ordres pour en finir avec la Prusse. Aussi bien la saison s'avance, et mes troupes ne pourroient évacuer l'hyver. Je voulois attendre l'issue de ma conférence avec l'Empereur; mais puisque cela tarde et que l'hyver approche, vous direz que les affaires avec la Prusse étant à peu près d'accord au reçu de cette lettre, le traité avec cette puissance sera probablement signé. Les affaires d'Espagne vont bien. Le maréchal Bessières a remporté le 14 une victoire signalée qui a soumis le royaume de Léon et les provinces du Nord (1). En racontant cela à l'Empereur, vous lui direz que les Anglais mettent partout le feu en Espagne, qu'ils y répandent de l'argent et s'entendent avec les moines et qu'il y a vraiment du trouble. Je pars cette nuit pour aller faire un tour dans mes provinces du Midi, et de là me rendre à Paris où je serai avant le 15 août. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

De Rochefort, le 5 août.

Ayant toujours été en route [*lacune dans le texte*], je m'empresse de la faire partir, avec les changemens survenus depuis ce tems. J'ai reçu hier un courrier qui m'a annoncé l'horrible catastrophe arrivée au général Dupont. Ce général, au fond de l'Andalousie, s'est laissé couper la retraite, s'est laissé envelopper, isoler de deux de ses divisions, et après une affaire mal concertée et mal donnée, il s'est rendu par capitulation. Huit ou neuf mille Français ont été obligés de mettre bas les armes, ainsi que deux ou trois régimens suisses qui étoient au service d'Espagne et qui avoient pris parti pour nous. C'est un des actes les plus extraordinaires d'ineptie et de bêtise. Dans la position actuelle des choses, cet événement est d'un effet immense en Espagne. Les esprits s'échauffent. Mon armée va être obligée d'évacuer Madrid pour se concentrer. Au même moment, 40 000 Anglais débarquent sur différents points. Je vous donne cette nouvelle pour votre gouverne. Je pense que vous devrez attendre l'arrivée d'un prochain courrier qui vous sera expédié, pour avoir le prétexte de la dire, en parlant des autres nouvelles, et disant que votre courrier étoit ancien. Après la tournure très grave que prennent les affaires d'Espagne, il est probable que cet hyver je laisserai 150 000 Français, indépendamment de 100 000 alliés, sur la rive gauche de l'Elbe. Je fais rentrer 80 000 hommes. C'est dans cette position que je passerai l'hyver. Dantzig sera gardé par les Saxons et les Polonais. Je laisserai la Pologne à ses propres troupes, pour ne pas menacer la Russie ni l'Autriche. Tout cela n'est aussi que pour votre

(1) M. de Benckendorf était un jeune officier russe, envoyé en mission, dont Mlle Georges s'était follement éprise et qu'elle était allée rejoindre à Pétersbourg.

(2) Alexandre venait de perdre son unique enfant, une petite fille âgée de seize mois.

(3) Le général Andréossy était ambassadeur de France à Vienne; le prince Kourakine ambassadeur de Russie.

(4) Cette lettre fut en réalité écrite et expédiée le 5 août, en même temps que la suivante, mais elle fut antidatée volontairement : le but de cette supercherie était de faire croire que la lettre avait été écrite avant que l'Empereur eût appris la capitulation de Baylen, dont la nouvelle lui arriva dans les premiers jours d'août, et de présenter l'évacuation de la Prusse, rendue nécessaire par ce désastre, comme un acte de condescendance spontanée envers la Russie.

(5) Alexandre allait reconnaître Joseph-Napoléon comme roi d'Espagne avant tous les autres souverains.

(1) C'est la victoire de Medina de Rio-Seco.

gouverne. Tout porte à penser que les mouvemens de l'Autriche sont des mouvemens de peur. Je laisse des troupes suffisantes pour la contenir. Mais si elle se laissoit entraîner par l'Angleterre, elle se trouveroit loin de son jeu. Dans ces circonstances, je verrois avec plaisir que l'Empereur dît un mot et fît connoître son mécontentement des armemens de l'Autriche. — Voilà le roi de Suède entièrement abandonné des Anglais (1). Tenez-moi au fait de ce que tout cela doit devenir. La chose est obscure. Je suis fort content de l'esprit des Français dans les provinces. Demain, je traverse la Vendée.

Rochefort, le 6 août 1808.

M. le général Caulaincourt, je vous ai écrit hier. Je retarde mon départ de Rochefort de deux heures pour répondre à vos lettres des 16 et 17 juillet de Saint-Pétersbourg que je reçois à l'instant. L'Autriche arme et devient insolente. Ces armemens et cette insolence ne sont que ridicules, dès qu'elle n'a rien de lié avec la Russie. Les Anglais débarquent beaucoup de monde sur les côtes d'Espagne. Cela peut avoir quelque inconvénient momentané pour moi, vu que cela excite merveilleusement les insurrections d'Espagne et de Portugal; mais j'ai au moins la consolation que ces événemens ont servi de diversion à l'Empereur et l'ont entièrement dégagé de ses ennemis. Je pars pour parcourir la Vendée. Je serai à Paris le 15 août. J'attendrai là ce que vous m'écrirez pour le rendez-vous. — Voilà un an que mon alliance avec l'Empereur dure; ainsi, elle doit donner de la confiance de part et d'autre. Je ne suis point éloigné de laisser la frontière de la Vistule occupée par les Polonais et les Saxons et d'en retirer mes troupes. Par ce moyen, il y aura entre une sentinelle russe et une sentinelle française toute la distance du pays entre l'Elbe et le Niemen. Si vous recevez les journaux anglais, vous y verrez que les 5/6mes des nouvelles qu'ils contiennent sont fausses et controuvées. Je vous ai instruit de ce qu'il y a de vrai. Des expéditions anglaises et des insurrections menacent Lisbonne. La meilleure intelligence règne entre l'amiral russe et le général Junot; je ne sais pas ce qui en arrivera. Je fais cependant avancer mes troupes en toute diligence. Une partie de l'armée espagnole ayant pris parti pour les Anglais, les affaires ne laissent pas d'être assez sérieuses. — Vous ne manquerez pas de vous souvenir que l'armée du général Dupont étoit composée de recrues, et que cette affaire, quoique excessivement mal manœuvrée, ne seroit pas arrivée à de vieilles troupes, qui auroient trouvé dans leur moral même de quoi suppléer aux fautes du général.

(1) Les escadres anglaises avaient disparu de la Baltique.

A Saint-Cloud, le 20 août 1808.

M. de Caulaincourt, je vous envoye un rapport du ministre de la Marine et un projet de décret qu'il me propose de prendre (1). Je ne veux pas le faire sans savoir si cela convient à l'Empereur. L'Empereur fait des dépenses inutiles en conservant ces vaisseaux qui ne sont bons à rien. Des transports armés en guerre ne peuvent servir. Ces vaisseaux sont pourris. Reste le vaisseau turc qu'on pourroit envoyer à Ancone, où il seroit désarmé. Moyennant cela, il y aura un bon nombre de matelots disponibles. On fera de ces matelots ce que voudra l'Empereur: ou on les renverra en Russie, ou je les prendrai à ma solde et je mettrai les équipages des trois mauvais vaisseaux sur trois de mes vaisseaux de Flessingue ou ailleurs. Ils seront à ma solde et serviront comme alliés. Les officiers s'instruiront, les matelots s'exerceront et cela sera utile à tout le monde. Mais il faut que ces équipages soyent tout à fait à mon service, car mon escadre souffriroit des dépendances attachées à une escadre combinée. Causez-en avec le ministre de la Marine. Peut-être seroit-il plus convenable que ce fût l'Empereur ou son ministre qui prissent cette décision? Vous y ferez mettre que le vaisseau turc se rendra dans le port d'Ancone où il sera désarmé. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Saint-Cloud, le 23 août 1808.

M. le général Caulaincourt, je reçois votre lettre du 1er août. J'ai reçu hier les beaux présens de l'Empereur. (2) J'ai fait commander de très beaux meubles pour les faire ressortir; ils sont vraiment beaux. M. le général Caulaincourt, Montesquieu vous porte deux bustes de l'Empereur faits à Sèvres sur le modèle de celui qu'il m'a envoyé. Je crois qu'il y en a déjà une cinquantaine de faits : ainsi vous pouvez en faire venir tant que vous voudrez. J'ai vu à Sèvres le beau service de porcelaine égyptienne qui pourra être envoyé à l'Empereur le 1er septembre. J'espère qu'il en sera content (3).

(1) Ces pièces se rapportent aux mesures à prendre, d'accord avec le gouvernement de Pétersbourg, pour procéder au désarmement de trois bâtiments russes de la Méditerranée, jugés hors de service, ainsi que d'un vaisseau turc capturé par l'escadre de Séniavine.

(2) Les présents d'Alexandre consistaient en marbres précieux de Sibérie; les meubles dont ils firent la parure ornent aujourd'hui le Grand-Trianon.

(3) Ce curieux service de porcelaine, dont les différentes pièces figurent des monuments égyptiens, est actuellement conservé au trésor de Moscou. A Tilsit, Napoléon avait parlé de l'Égypte et de ses merveilles avec une passion qui avait vivement excité l'intérêt du Tsar.

L'ineptie et la lâcheté qu'ont montrée Dupont, Marescot et quelques autres est inconcevable; ils n'ont fait que des sottises et des bêtises. Cela a compromis mes affaires d'Espagne et m'oblige à lever des conscrits pour réparer mes pertes et me tenir toujours en mesure. Le 1er et le 6e corps et trois divisions de dragons sont partis de la grande armée pour Mayence. Je fais partir des bords du Rhin une quantité de forces à peu près égale à celle que je retire pour renforcer les trois corps des maréchaux Davoust, Soult et prince de Ponte-Corvo. Je laisse en Allemagne mes 60 escadrons de cuirassiers, trois divisions de dragons et une vingtaine de régiments de cavalerie légère. J'ai d'ailleurs mis sur pied toutes les troupes de la Confédération du Rhin, de sorte que je puis marcher contre l'Autriche avec 200 000 hommes. Cependant je désirerois fort que l'Empereur fît parler à l'Autriche, avec laquelle je n'ai du reste aucun sujet de discussion. J'ai conclu ma convention avec la Prusse, et si, comme je le crois, je n'ai rien à démêler avec l'Autriche, la Silésie et Berlin seront dans les mains de la Prusse avant l'hyver, ce qui sera un grand sujet de tranquillité pour l'Autriche et même pour la Russie. Il faut que le prince Kourakin ait carte blanche en Autriche, et qu'il soit autorisé à dire que la Russie joindra cent mille hommes à mes troupes, si les Autrichiens font le moindre mouvement intempestif. Faites-moi connoître quelles sont là-dessus les intentions de l'Empereur. Il est de son intérêt que je fasse finir promptement les affaires d'Espagne. Trente mille hommes de plus peuvent accélérer la prise de certain port et nuire beaucoup aux Anglais. Jusqu'à présent, je n'ai retiré de l'Allemagne qu'un nombre de troupes à peu près pareil à celui que j'y envoye; mais étant assuré que la Russie fera cause commune avec moi si l'Autriche chicane, je pourrai en retirer un plus grand nombre, ce qui seroit très avantageux. La levée des troupes de la Confédération coûte beaucoup d'argent à ses princes. Parlez de cela à l'Empereur : s'il fait faire sa déclaration à la cour de Vienne, et s'il fait marcher 100 000 hommes si l'Autriche m'attaque, je renverrai les troupes des princes de la Confédération chez eux, ce qui sera un grand bienfait pour toute l'Allemagne. Il n'y a rien de nouveau sur le Portugal. Jusqu'à cette heure on n'en entend rien. Votre lettre est arrivée deux jours avant celles de Constantinople que Champagny vous envoye. Vous y verrez que le 28 juillet Sélim a été tué, Mustapha précipité du trône et un nouveau sultan (1) mis à sa place. Ne croyez aucune mauvaise nouvelle. L'Espagne sera soumise après les chaleurs, qui font que ce pays est un désert sans eau et insupportable pour nos troupes.

(1) Mahmoud II, le futur réformateur.

Saint-Cloud, le 26 août 1808.

M. de Caulaincourt, je reçois votre lettre du 9. Montesquieu est parti avant-hier; ainsi cette lettre pourra vous arriver avant lui. Voici ce qui s'est passé. Il y a deux jours que M. de Metternich reçut un courrier de Vienne qui annonçoit la résolution où étoit sa cour de me donner satisfaction sur tout, et de faire rentrer les choses dans leur ancien état pour le premier septembre. M. de Metternich avoit même l'ordre de me demander une audience et de me donner ces assurances de vive voix, ce qu'il a fait hier avant la Comédie. Je lui ai donné une audience d'une heure dans laquelle il m'a fait toutes sortes de protestations de bons sentimens, et m'a annoncé que sa Cour reconnoîtroit le nouveau roi d'Espagne. Je suis donc fondé à penser qu'au 1er septembre, c'est-à-dire dans peu de jours, tout sera rentré dans l'ancien état. Je renverrai alors les troupes de la Confédération chez elles et tout redeviendra pacifique en Allemagne. La convention avec les Prussiens n'est pas encore signée; j'espère qu'elle le sera demain ou après (1). Aussitôt que je verrai que l'Autriche tient ses promesses, je compte réunir 100 000 hommes au camp de Bayonne. Le 1er et le 6e corps de la grande armée arrivent à Mayence. — Les Anglais veulent attaquer le Portugal. Au 15 août il n'y avoit rien de nouveau à Lisbonne. Junot y étoit en bonne position ainsi que l'escadre russe. — La division espagnole (2) qui étoit dans le Nord s'est embarquée pour l'Espagne, grâce à l'extrême imprévoyance du prince de Ponte-Corvo, quoique je lui eusse répété plusieurs fois qu'il devoit placer ses troupes de manière à en être sûr; mais La Romana et d'autres généraux espagnols lui avoient tourné la tête. Vous pouvez parler de cette affaire; comme ne voulant pas désarmer ces troupes, dire que je préfère les vaincre en Espagne, à désarmer des soldats qui étoient passés à mon service, mais que cette trahison m'a révolté et que les traîtres seront punis. Les affaires d'Espagne vont médiocrement. Le Roi d'Espagne est à Burgos. L'armée occupe la ligne du Duero. — Saragosse a été prise; chaque maison a essuyé un siège, de sorte que cette ville est saccagée et perdue (3). Mes bonnes troupes arrivent de tous côtés, et aussitôt que la canicule sera passée, on fera une sévère justice des rebelles. Le parti du Roi

(1) Elle fut signée le 8 septembre.

(2) La division espagnole de La Romana, enrôlée par l'Empereur dans ses armées et envoyée sur les côtes de la mer du Nord, venait de faire défection et de se réfugier à bord de vaisseaux anglais; elle allait bientôt rejoindre les insurgés d'Espagne.

(3) Saragosse ne fut à cette époque qu'à demi reprise par les Français; elle dut être ensuite abandonnée et ne succomba qu'après l'horrible siège de 1809.

est composé de tous les hommes sages, mais qui tremblent sous les poignards des moines et aux sollicitations des agens anglais. — Vous jugerez convenable de moins presser l'empereur Alexandre d'agir contre l'Autriche, puisque celle-ci ne paroît pas vouloir y donner lieu. — Vous recevrez par le prochain courrier les communications que je fais faire au Sénat des traités faits avec le Roi d'Espagne, et des relations qui exposent au clair ce qui s'est passé et se passe en Espagne, pour détruire les faux bruits, quoique l'événement de Dupont ne soit que trop vrai. Lui et Marescot ont montré autant d'ineptie que de lâcheté et de pusillanimité. Je soupçonne que Villoutreys ne s'est pas comporté dans cette circonstance comme il convenoit à un officier de ma maison (1). Je ne le conserverai probablement pas près de moi. — L'ancien Roi d'Espagne est toujours à Compiègne, où il a la goutte. Les princes sont à Valançay. — Depuis les dernières nouvelles de Constantinople, nous ne savons rien. Sur ce, je prie Dieu, etc.

P.-S. — Les troupes espagnoles qui se sont sauvées avec le marquis de La Romana ne se montent qu'à 5000 hommes; 7000 sont restés entre les mains du prince de Ponte-Corvo. J'ai ordonné qu'on les désarmât et qu'on les fit prisonniers.

Saint-Cloud, le 7 septembre 1808.

M. de Caulaincourt, je reçois votre lettre du 23 août. Je partirai d'ici le 20 du mois pour être rendu à Erfurt à tems. Le général Oudinot part pour prendre le commandement de la ville d'Erfurt. Des maréchaux de logis de la cour partent pour marquer les logemens. Un bataillon de ma garde s'y rend pour tenir garnison. Le maréchal Lannes part pour aller à la rencontre de l'Empereur sur la Vistule. Le maréchal Soult est prévenu à Berlin pour que tout soit convenablement disposé. Quelque chose qu'on fasse, je crains qu'on soit mal à Erfurt. Peut-être auroit-on bien fait de préférer Weimar : le château est superbe et on y auroit été mieux. Je ne me souviens pas des raisons qui ont fait donner la préférence à Erfurt. Si c'étoit à cause de moi, je serois aussi bien à Weimar. Cependant tout sera prêt à Erfurt. — Vous trouverez ci-joint le *Moniteur* qui vous fera connoître les affaires d'Espagne. J'ai des nouvelles du Portugal du 20 août; tout étoit dans le meilleur état à Lisbonne; les Russes et les Français y étoient de la meilleure intelligence et se préparoient à se défendre contre tout événement. Hier il y a eu une séance extraordinaire du Sénat, présidée par l'Archichancelier, à laquelle les Princes ont assisté. Champagny y a lu deux rapports sur les affaires actuelles et donné communication des différents traités faits avec les princes de la maison d'Espagne. Il en est sorti un sénatus-consulte portant levée de 160000 combattans. Du reste tout est fort tranquille. Du côté de l'Espagne, nous avons des avantages; la division est parmi les rebelles. Le Roi gagne tous les jours; de nombreux renforts arrivent, et déjà tout se prépare pour marcher en avant. — Puisque l'Empereur n'est plus très nécessaire chez lui, il feroit bien, d'Erfurt, de passer jusqu'à Paris. Si vous pensez que cela soit dans ses projets, vous ne sauriez me le faire connoître trop tôt. En conséquence de votre dernière lettre, Mondragon, ambassadeur de Naples, part de Paris et continue sa route. Celui d'Espagne va recevoir ses nouvelles lettres de créance.

P.-S. — Je joins au *Moniteur* du 5 celui d'aujourd'hui qui contient les différentes pièces relatives aux affaires d'Espagne. Il n'y a aucun inconvénient que vous en remettiez un exemplaire à M. Romanzoff et que vous les communiquiez à l'Empereur.

A Saint-Cloud, le 7 septembre 1808.

M. le général Caulaincourt, le maréchal Lannes se rend sur la Vistule à la rencontre de l'Empereur de Russie pour assurer toutes les escortes et complimenter ce prince; il lui remettra une lettre de ma part. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Saint-Cloud, le 14 septembre 1808.

M. de Caulaincourt, je reçois votre lettre du 29 août. Vous avez trouvé dans les *Moniteurs* qui ont paru et vous verrez dans celui d'hier que je vous envoye toutes les pièces relatives aux affaires d'Espagne. La plus grande confusion règne parmi les insurgés; mes troupes avancent à grands pas vers l'Espagne, et mon armée se fortifie tous les jours. Le Roi d'Espagne est à Burgos; à trente lieues de lui, il n'a aucun ennemi. — L'Empereur a dû trouver le maréchal Lannes sur la Vistule. Le général Oudinot est à Erfurt, dont il a le commandement. Un détachement de ma maison y est déjà arrivé. Le prince de Bénévent part le 16 et sera rendu à Erfurt le 20. M. de Champagny part le 18. Moi je partirai le 20. Le prince de Neuchâtel voyagera dans ma voiture. — Le prince Guillaume (1) a pris ce matin congé. Toutes les affaires de Prusse sont terminées. Enfin les 80000 conscrits des années 1806, 1807, 1808 et 1809 seront tous levés avant le 1er novembre. Je verrai, pour lever les 80000 autres, quelle sera

(1) L'officier d'ordonnance Villoutreys avait assisté et pris part aux opérations autour de Baylen.

(1) Le prince Guillaume de Prusse, frère du roi Frédéric-Guillaume III, envoyé à Paris en mission.

l'issue des événemens. J'ai été fort sensible au langage de l'Empereur (1). Les dernières nouvelles de Lisbonne sont du 18 août; alors les Anglais paraissoient faire de grands mouvemens. Je n'ai point de renseignemens ultérieurs (2).

(Publié par M. Albert Vandal.)

(*A suivre.*)

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (3)

Penseurs et croyants.

Charles Fauvety. — Jean Wallon. — Auguste Desmoulins. — Hippolyte Destrem. — Félix Pécaut.

Un sénateur du second Empire, M. Blondel, disait naïvement après avoir lu la *Vie de Jésus :* « Je ne croyais pas du tout à l'existence de Jésus-Christ et maintenant j'y crois un peu. » Je ne répondrais pas que le livre de Renan ait produit le même effet sur ses nombreux lecteurs, mais il est certain qu'à partir de sa publication, le goût des recherches religieuses fut réveillé et qu'il se fit dans l'ordre de la psychologie historique un mouvement très accentué. A vrai dire, cette curiosité de l'au-delà, que rien ne peut satisfaire ni décourager, n'avait point attendu l'apparition de tel ou tel ouvrage pour se donner carrière. Dès 1854, Jean Reynaud avait ouvert la voie par son beau livre de *Terre et Ciel*, par sa magistrale Étude sur saint Paul; en 1855, Alfred Dumesnil, dans le *Livre de Consolation*, éclairait d'un jour nouveau les figures de Jésus, de saint Paul, de saint Augustin et préludait à l'*Immortalité*.

Les croyances indépendantes ou excentriques s'étaient produites avec plus d'intensité et de variété que jamais peu après le 2 décembre. On a remarqué qu'à la suite des grandes secousses politiques, du désarroi qu'elles jettent dans les conditions de la vie, dans les consciences et aussi dans les espérances, les poussées de mysticisme ne sont pas rares. Une des plus curieuses qu'il m'ait été donné d'observer et qui eut lieu vers cette époque, fut la fureur des tables tournantes. C'est de cela seulement que je veux parler, non du spiritisme, que je n'ai point à juger, et qui d'ailleurs a renoncé depuis longtemps à ce mode de consultation, ni des spirites, parmi lesquels j'ai connu des esprits très distingués comme Charles Fauvety, et des hommes de haute bonne foi comme mon ami Bouvéry.

La folie des tables prit subitement, violemment, après une brochure de Victor Hennequin intitulée : *Sauvons le genre humain*. Ce Victor Hennequin, avocat de talent, s'exalta tout d'un coup en lisant les récits qui arrivaient d'Amérique sur les esprits frappeurs. A la longue, il devint fou et mourut après s'être coupé la langue avec ses dents. Mais on ignora cette mort, et l'impulsion donnée était trop forte pour que cet incident l'arrêtât.

Le sérieux danger de ces pratiques étranges c'était, en effet, la folie. J'en ai vu un exemple bien saisissant. On me conduisit un soir rue Montmartre, chez un médecin nommé Bonnard, où se passaient, disait-on, les plus étonnantes diableries. L'appartement était grand, très mal éclairé. Une lampe, placée au milieu d'une vaste table, laissait dans l'ombre les quatre coins de la pièce et ne jetait qu'une lueur douteuse sur les initiés assis tout autour.

Il y avait là une vingtaine de personnes, dont quelques-unes appartenaient au meilleur monde. Avant de procéder à l'interrogatoire de la table, on nous donna un spectacle assez récréatif et surtout assez troublant pour des gens nerveux. Le fils de la maison, un gamin de dix à douze ans, *medium* très remarquable, et qui, selon la légende, avait été dans une vie antérieure un roi nègre des plus puissants, se plaçait au milieu de la chambre et, d'un air avisé, ordonnait aux meubles de venir le trouver. Ce qu'il y a de plus curieux c'est qu'ils obéissaient. Quel truc, employait-on? Je n'en sais rien, mais j'ai vu de lourds fauteuils se déplacer à la parole et rouler çà et là d'une manière insensée. L'énorme table se dressait de toute sa hauteur, comme un cheval qui se cabre.

Ceci n'était qu'une entrée de jeu. On s'asseyait autour de la table calmée, quoique vibrante et frémissante encore. Les questions alors se croisaient, impatientes, désordonnées, souvent saugrenues. Je remarquai parmi les personnes qui prenaient le plus souvent la parole une jeune femme mise élégamment et de figure expressive. On me la nomma. C'était une artiste de haute distinction, peintre habile, miniaturiste de talent et qui a laissé un nom, Mme O'Connell. Les interrogations portaient généralement sur deux points : l'existence antérieure et l'avenir. Un monsieur, orné d'une superbe barbe rousse, ayant demandé quel personnage il avait rempli dans le drame de l'histoire, la table répondit : « Judas l'Iscariote. » Je pense que ce monsieur soupçonna Mme O'Connell d'avoir *impressionné* la table, et qu'il lui ménagea un tour de sa façon. Toujours est-il que l'artiste demandant avec insistance ce qu'elle

(1) Alexandre s'était exprimé en termes pleins de tact sur les événements d'Espagne.

(2) Parti le 20 septembre, Napoléon arriva le 27 à Erfurt; il y retrouva Caulaincourt, qui accompagnait l'empereur Alexandre. La correspondance subit ainsi, pendant l'entrevue, une interruption naturelle; elle allait reprendre au mois de novembre, lorsque l'Empereur aurait rejoint son armée d'Espagne et que le duc de Vicence aurait regagné Pétersbourg.

(3) Voir la *Revue* des 2e semestre 1894, p. 609, 646, 718, 769; 1er semestre 1895, p. 3, 71, 140, 200, 262, 327.

deviendrait dans l'avenir, la table nettement et brutalement écrivit : « Tu seras folle. » On m'a dit (je n'ai point vérifié le fait) que la prédiction s'était réalisée.

Les séances, dans d'autres milieux, n'étaient pas toujours si lugubres, et les tables avaient quelquefois des réponses très amusantes. Un soir — car c'était toujours le soir que s'accomplissaient ces sortilèges — je me rencontrai dans un cercle bourgeois avec le marchand de jouets, Alexandre Schanne, cet ancien compagnon de Murger, que le roman et le théâtre ont rendu célèbre sous le nom de Schaunard. Ce Schanne était un bon garçon, ayant le bagout parisien, modérément spirituel et très infatué de lui-même. Il a laissé des *Souvenirs*, qui seraient plus intéressants s'il y parlait moins de son pantalon de nankin et de sa pipe. Assez bon exécutant en musique, — Champfleury l'a fait figurer dans les *Quatuors de l'île Saint-Louis*, — il se mêlait de composer, et la fameuse symphonie du *Bleu dans les arts* n'est pas un mythe. Enfin il voulait peindre aussi, ne doutant de rien. Ce soir-là, Schanne avait fatigué la table de questions sur ses œuvres, et trouvant probablement ses réponses un peu tièdes il lui dit d'un ton impatienté : « Définitivement, qu'aimes-tu le mieux de ma peinture ou de ma musique ? » Et la table, sans perdre une seconde : « Ni l'une ni l'autre. »

On n'a pas oublié le nom de Chavée, que ses recherches philologiques ont fait honorablement connaître. Ce que valait au juste l'érudition de Chavée, je n'en sais rien et ne m'en porte pas garant. C'était dans tous les cas un homme d'esprit. Il avait été prêtre. Un jour, il convoqua deux de ses amis, anciens prêtres comme lui (du moins j'en suis sûr pour l'un d'eux), Héraudeau, l'un de nos collaborateurs au *Dictionnaire La Chatre*, et le maître de pension Deshoulières, à une séance de tables tournantes. Nos trois ex-curés s'installent autour du guéridon : « Y a-t-il quelqu'un ? — Oui. — Comment te nommes-tu ? — La Vierge Marie. » Stupéfaction profonde et protestations des défroqués. « — Allons, tu plaisantes, dis-nous ton vrai nom. — Je suis la Vierge Marie. — Prouve-le alors. — Soit, je vais vous apparaître. » Sur ce, voilà les trois anciens prêtres pris d'une peur folle. Ils lâchent le guéridon, dégringolent l'escalier, n'osant même pas retourner la tête. Héraudeau me conta l'histoire le soir même, encore tout courbé de frayeur, comme s'il avait senti la Sainte Vierge sur ses épaules.

Cet Héraudeau était un drôle de corps. Il croyait à la métempsycose et prétendait tenir cette croyance de Mickiewicz. Passant avec celui-ci, par une chaude après-midi d'été, sur le Pont-Neuf, ils virent arriver en face d'eux un pesant omnibus qui montait péniblement vers le terre-plein, traîné par deux chevaux couverts de sueur, harassés de fatigue. « Regardez bien, dit Mickiewicz à son compagnon, que voyez-vous ? — Deux chevaux bien essoufflés. — Vous n'y connaissez rien. Ce sont deux papes qui ont commis sacrilèges sur sacrilèges et que Dieu a condamnés à revivre chevaux d'omnibus. »

Ce qui dégoûta beaucoup de croyants et fit perdre aux tables tournantes une grande partie de leur clientèle, c'est qu'il y avait des esprits non pas frappeurs, mais farceurs. Leur plus vif plaisir était de mystifier les néophytes en leur indiquant où gisaient des trésors que naturellement on ne trouvait jamais. Les gens de lettres — et non les moins malins — tombaient fréquemment dans ce panneau. Ce qui était amusant, c'est que les désignations topographiques étaient précises et correspondaient souvent à la réalité : « Allez, disait telle table, rue de Denain, numéro 7, vous trouverez un marchand de bois et de charbons ; à droite, au fond de la cour, un hangar ; derrière ce hangar, un jardinet et, dans ce jardinet, un trésor. » Quelqu'un que je ne veux pas nommer, quoiqu'il ne soit plus de ce monde, vint me prier de l'accompagner par simple curiosité. Nous allons rue de Denain. Tout y était conforme à la description donnée. Chantier, hangar, jardinet. La conversation avec le marchand de bois fut une vraie comédie. Ce charbonnier nous soupçonna des plus noirs desseins et nous interdit de pénétrer chez lui. Il y a longues années de cela et une belle maison s'élève à la place du chantier. Quant au trésor, on n'en a jamais entendu parler. Eh bien ! le croiriez-vous, cette aventure ne découragea pas mon trop naïf ami ! Une autre table l'envoya dans une forêt près de Nantes, la forêt de Gâvre, vingtième allée à partir du rond-point, quinzième arbre à gauche ; et sous cet arbre, la fortune. « Nous n'avons rien trouvé, » m'écrivit-il quelques jours après. Et il ajoutait philosophiquement : « Mais nous avons tué cent sept vipères en un jour. »

* * *

Que Charles Fauvety appartînt au spiritisme, on l'a nié, mais on a eu tort. Je donnerai tout à l'heure un document qui établit d'une manière incontestable ce qu'on pourrait appeler sa foi *immortaliste*. Comme philosophe cependant et comme écrivain, il ne relève pas de la littérature spirite au même titre que l'apôtre Allan Kardec. Son spiritualisme déiste qu'il a résumé dans un dernier ouvrage, *Théonomie*, avait pour organe dans la presse un recueil intitulé : *la Religion laïque*, estimable brochure de laquelle on aurait pu dire, comme Théodore de Banville de l'*Artiste* : « Journal paraissant quelquefois. » Cette *Religion laïque* ayant peu d'abonnés ou n'en ayant point, ne paraissait en effet que grâce à des sacrifices d'argent continuels, et bien qu'il eût une assez jolie fortune,

Fauvety n'était pas toujours en mesure de les renouveler. Ses doctrines sont nobles d'intention, subtiles de dialectique, nuageuses de forme. Il semble aussi difficile de les réfuter que de les approuver pleinement. Notons pourtant à sa louange que, sans être expressément socialiste, il a beaucoup contribué, après Charles Fourier, à populariser la doctrine de la solidarité, — le nom, l'idée et l'application.

La conversation de Fauvety était non seulement agréable, mais remarquable. Il le savait; aussi se faisait-il un plaisir d'inviter ses amis, de les recevoir dans sa maison et son jardin d'Asnières. Sans être celui d'Académus, ce jardin a entendu bien des discours intéressants, et les banquets offerts par le Sage hospitalier avaient une petite couleur platonicienne tout à fait souriante. C'est peut-être là qu'a été prononcée pour la première fois, sur la nature, cette belle parole digne de mémoire : « La république des êtres. »

Non certes, le maître du logis n'eût pas été dépaysé parmi les disciples de Platon. L'ironie socratique lui était familière. Il en usait souvent, en abusait quelquefois. Je l'avais défini « un esprit suave et pointu ». A un dîner chez notre regrettée amie Maria Deraismes il avait tellement multiplié les nuances, les distinctions, les rétractations, les *si*, les *car*, les *mais*, que Maria, impatientée, lui dit tout à coup : « Écoutez, Fauvety, j'ai une grâce à vous demander, c'est, si je meurs avant vous, de ne pas prononcer mon oraison funèbre, de ne pas même me faire un article nécrologique. Vous seriez animé, je le sais, des meilleures intentions, votre début serait enthousiaste et la louange ne vous coûterait point. Seulement, la crainte d'exagérer, le désir de l'exactitude rigoureuse, la probité de votre conscience se reflétant dans votre langage, vous arriveriez, de nuance en nuance, de rectification en rectification, à tellement amincir le sujet, qu'il ne resterait plus rien de la pauvre Maria Deraismes. »

Par un contraste toujours frappant, quoiqu'il ne soit pas rare, ce fluet et mignon philosophe, cet éthéré dialecticien, avait pour femme une personne physiquement très forte, aux traits accentués, à la voix rude, prompte à l'exaltation, à l'indignation, d'une franchise sans pareille. La vérité sur les lèvres et, comme on dit, le cœur sur la main; une vraie « paysanne du Danube ». Avant de porter, et très dignement, le nom d'un penseur original, cette personne s'était fait applaudir au théâtre sous le nom de Maxime, qui n'était pas le sien, comme on va le voir. La tragédie, lorsqu'elle est traitée avec talent, a quelque chance encore d'intéresser le public; mais on ne se passionne plus pour ou contre les tragédiennes, comme on le faisait à une certaine époque, comme on le fit, notamment, lors des grands succès de Rachel, à qui l'on s'ingéniait à découvrir, à opposer des rivales. Maxime fut une de celles qui firent le plus de bruit et qui jetèrent le plus d'éclat. De ces temps de lutte ardente, de ces batailles héroïques, elle avait gardé un profond souvenir.

Chez cette femme très simple, très rangée au devoir et à la tranquillité de la vie domestique, la tragédienne ne voulait pas mourir. A la première occasion, au moindre prétexte, elle se réveillait, elle surgissait. Que ce fût à la réception du dimanche, dans sa charmante retraite d'Asnières, ou à Paris, chez des amis intimes, il ne fallait pas la prier longtemps pour qu'elle consentît à déclamer quelque scène d'*Horace* ou de *Phèdre;* et alors un phénomène singulier se produisait : cette personne qui, l'instant d'auparavant, paraissait lourde, vulgaire, essentiellement prosaïque, au bout de quelques minutes semblait absolument transfigurée. Sans l'illusion de la scène, de la rampe, du décor, du costume, par le seul prestige du talent elle nous faisait éprouver l'impression la plus profonde et, dans un cadre restreint, donnait le sentiment du grandiose. On comprenait alors son passé, ses succès et le regret qu'elle devait avoir conservé d'une carrière brusquement interrompue.

Un détail touchant et qui, cependant, pouvait faire sourire, c'était de voir le philosophe Fauvety tenant la brochure, attentif à la réplique comme un simple confident de tragédie. Contrairement au refrain populaire, ces époux, si peu assortis en apparence, s'entendaient parfaitement et l'on passait avec eux des moments fort agréables. Maxime, dans sa vie d'artiste, avait beaucoup vu, et comme aussi elle avait beaucoup retenu, elle savait sur toutes sortes de personnages des histoires curieuses. Si elle eût écrit ses *Mémoires*, ils auraient certes été très piquants. Elle me demanda, en plaisantant, si je voulais l'aider à les rédiger. Je regrette bien de n'avoir pas accepté la proposition. Nous y avons perdu un recueil de très intéressantes anecdotes.

Mme Fauvety partageait les idées et les croyances de son mari. C'est donc d'accord avec elle, de son plein consentement et, en quelque sorte, d'après ses recommandations, que fut composé et envoyé le billet de faire part suivant. Il en dit plus long sur certains états d'esprit que tous les commentaires de la critique :

« Monsieur Charles Fauvety a l'honneur de vous faire part de la mort terrestre de madame Fauvety, son épouse, née Fortunée Gariot, et vous prie de vous joindre à lui pour reconduire pieusement le corps à sa dernière demeure.

« Son âme s'est envolée le 13 mars 1887, à 4 heures 1/2 du matin.

« *Après s'être améliorée par une longue existence de travail et de devoir, elle est allée, avec toutes ses vertus*

et ses forces acquises, se recueillir et se préparer à une vie nouvelle. »

J'ai anticipé sur les années en transcrivant ce document caractéristique. Je ne crois pas que vers 1865 Charles Fauvety fût acquis d'une façon aussi absolue aux espérances spirites. Ce n'est pas du moins cet élément qu'il apporta dans une société où tout le monde s'honorait de l'avoir pour collègue : *l'Alliance religieuse universelle.*

*
* *

Nous passions dans la rue Saint-Honoré, devant le café de Danemark, et j'allais y entrer. Antony Méray, qui m'accompagnait, me mit la main sur le bras en me disant : « Gardez-vous-en bien. Ce café est rempli de dieux. » C'était à peu près exact. Il y en avait bien quatre ou cinq, ayant chacun leur groupe de fidèles et leur culte. L'un d'eux, nommé Tourreil, avait hérité comme influence du célèbre Ma-Pa, que quelques braves gens avaient en grande vénération. En dehors de ces petites communautés excentriques, d'anciennes agglomérations subsistaient comme les Gallicans; d'autres se formaient comme les Vieux-Catholiques.

Qui parle aujourd'hui des Gallicans; qui se souvient de l'austère et laborieux Bordas-Demoulin? Son *Éloge de Pascal*, couronné par l'Académie française, lui avait cependant donné la notoriété, et par sa vie rigide, par sa pauvreté volontaire, il avait su conquérir une véritable autorité morale. Aujourd'hui, la question des rapports entre l'Église et l'État a, sinon perdu de son importance, du moins changé d'aspect. Avant 1870, elle se posait encore pour plusieurs entre l'Église de Rome et l'Église de France. A l'ultramontanisme, on ne concevait d'autre réplique ou d'autre barrière que le gallicanisme. On évoquait ce fantôme, car c'en était un (et rien de plus), aux moindres incartades de la papauté. Quelques publicistes se réunissaient chez François Huet, le successeur et le continuateur de Bordas-Demoulin. Adolphe Guéroult m'y conduisit et j'assistai à de fort intéressantes conversations.

Ce François Huet était un écrivain de mérite, très compétent en philosophie, et qui a laissé deux ou trois volumes assez remarquables. Il nous quitta pour devenir précepteur d'un roi quelconque, devers les Carpathes ou les Balkans, et le cénacle improvisé se dispersa. J'avais fait dans ces réunions intimes la connaissance de Destrem, que je devais retrouver à l'*Alliance religieuse* et aux *Amis de la Paix*.

En fait de Vieux-Catholiques, je n'en ai connu qu'un, mais c'était un bel échantillon. Jean Wallon représentait le parti avec conviction, et je me suis même quelquefois demandé s'il ne constituait pas le parti à lui tout seul. Le hasard devait me faire rencontrer successivement les anciens compagnons de Murger. J'avais vu Champfleury à l'*Opinion*, Schaunard autour d'une table tournante, et Wallon m'apparut sous les traits d'un apôtre, très pacifique d'ailleurs, et très tolérant. Murger, pour mieux déguiser ce Wallon, en avait fait Gustave Colline, et c'est sous ce nom qu'il est connu des personnes qui lisent encore la *Vie de Bohème*. Le portrait que le romancier en a tracé est du reste assez ressemblant. Wallon resta jusqu'à la fin de sa vie un bouquiniste émérite et passionné. Ses poches étaient littéralement bondées de bouquins, et il m'a rarement fait visite sans que je visse pleuvoir autour de lui quelques vieux volumes qu'il venait d'acheter sur les quais. Il avait travaillé auprès d'Augustin Thierry, et M. Amédée Thierry se l'attacha quelque temps comme secrétaire.

Wallon était curieux à entendre sur les dernières années de l'illustre aveugle. Il savait plus de choses qu'il n'en disait, mais il en laissait assez entendre pour que l'on entrevît quelles obsessions avaient pesé sur la fin de cette glorieuse existence. A défaut d'une conversion déclarée, il s'agissait d'obtenir des adoucissements, des atténuations à certaines pages trop vives de la *Conquête de l'Angleterre*. Il paraît que le Père Gratry, qui n'était pas d'un esprit embarrassé, alla jusqu'à promettre au pauvre paralytique de lui rendre la santé, le mouvement, la vue, s'il consentait à modifier son texte primitif. La plupart de ces obsessions furent conjurées par la fermeté de M. Amédée Thierry, âme religieuse, conscience très droite, caractère incapable de se prêter à une fâcheuse transaction.

Il n'est jamais bon, quand on court la même carrière, d'être le frère d'un homme trop célèbre. Thomas Corneille, si ingénieux, Marie-Joseph Chénier, si brillant, en ont fait la dure épreuve. Amédée Thierry compléterait aujourd'hui cette démonstration. Sa réputation s'est perdue dans la gloire de son frère. Peut-être, au point de vue de la science, ses recherches sur les origines gauloises ont-elles besoin d'être rectifiées en quelques points, mais ses belles études sur le monde romain, sur les premiers siècles de l'Église, son *Saint Jérôme*, son *Saint Jean Chrysostome*, son *Nestorius* offrent les plus hautes qualités d'impartialité, de lumière ou, pour mieux dire, de vivante couleur. Cet homme excellent m'a honoré de son amitié jusqu'au dernier jour, et c'est grâce à ses chaudes recommandations que j'ai trouvé en Suisse, particulièrement dans la famille de Candolle, l'accueil le plus bienveillant.

Amédée Thierry pensait avec raison qu'on ne lui rendait pas une entière justice, et il en souffrait, mais sans colère ni amertume. Wallon avait pour lui une juste vénération. Ces deux âmes droites étaient

faites pour s'entendre. Ce très simple Colline eut pourtant son moment de *grandeur*. Sous le ministère Ollivier, il fut rédacteur en chef de l'*Étendard* et directeur de l'Imprimerie impériale. Il est vrai qu'il ne conserva ces hautes fonctions que trois jours. En philosophe pratique, il rentra tranquillement dans son modeste appartement de l'île Saint-Louis où, lorsqu'il ne se plongeait pas dans ses bouquins, lorsqu'il ne composait point de solides ouvrages comme *Emmanuel* et *Le clergé de 89*, il faisait de la musique; car les fameux quatuors de Champfleury se tenaient chez lui. Cet ancien bohème était le plus sobre des hommes. Je ne lui ai jamais vu absorber que des flots de tisane, dans la persuasion qu'il aurait raison de son asthme à force d'eau chaude. C'est l'asthme qui a triomphé et le digne Wallon est mort sans avoir pu m'expliquer ni peut-être s'expliquer à lui-même ce que c'est qu'un Vieux-Catholique.

« Qui trop embrasse mal étreint. » Cette expression proverbiale pourrait s'appliquer avec justesse à l'*Alliance religieuse universelle*. Assurément il y avait dans cette tentative de réconciliation, ou tout au moins de conciliation entre les diverses communions et même les diverses opinions religieuses une haute et généreuse pensée. Ce que les fondateurs de l'œuvre ne savaient pas, ce qu'aucun de nous n'avait encore suffisamment observé, c'est que si les religions se rattachent pour ainsi dire les unes aux autres par leurs sommets, par leurs affirmations générales, elles ne se précisent et n'existent réellement que par les détails de leurs rites, les particularités de leurs traditions, la rigueur formaliste de dogmes essentiels. Au point de vue de la doctrine, l'*Alliance religieuse* ne pouvait donc aboutir qu'au déisme. Est-ce à dire que son action ait été complètement infructueuse? En aucune façon. Des esprits distingués s'y sont formés et produits dont les enseignements n'ont point été perdus, dont la parole n'a pas été vaine.

Notre ami et collaborateur Durandeau, le professeur, le poète, l'érudit, cantonné aujourd'hui dans ses recherches bourguignonnes, pourrait, aussi bien que moi, raconter l'histoire de cette association dont il fut l'un des membres les plus actifs, je pourrais dire les plus remuants, car il était singulièrement mouvementé. Se souvient-il au moins, dans sa champêtre retraite, de l'impatience que provoquait chez lui l'idée d'une présidence quelconque aux séances de notre comité? « Pourquoi, s'écriait-il avec un geste plein d'ampleur, un monsieur qui m'empêche de parler quand j'en ai envie et qui me somme de discourir quand je veux me taire? Point de président! Tout au plus un *Modérateur* comme chez les quakers américains. » Dieu sait cependant si notre président se montrait pacifique et peu autoritaire! C'était un modeste répétiteur pour le baccalauréat, abritant et enseignant quelques jeunes étrangers dans son appartement de la rue Claude-Bernard. Henri Carle possédait, je crois, un bagage littéraire et philosophique très mince. Il avait écrit quelques pages sur la théophilanthropie et se flattait de pouvoir la ressusciter. Du reste, parfaitement humble et doux, dénué de tout prestige à cause de sa voix et de sa démarche qui évoquaient invinciblement l'image du canard domestique, et n'usant de sa prépondérance présidentielle que pour supplier Charles Hayem de ne pas tourner constamment autour de l'assemblée, sous prétexte de délibérer.

Sur ce milieu un peu confus et assez neutre, deux personnalités originales se détachaient : Auguste Desmoulins et Hippolyte Destrem.

Desmoulins était un des gendres de Pierre Leroux. Sa femme, au bout de quelques années, devint folle. Il demeura pour elle très affectueux et supporta ce malheur avec une grande égalité d'âme. Quand elle mourut, il épousa une Anglaise, personne de mérite qui lui témoigna beaucoup de dévouement. Conseiller municipal de la ville de Paris, Desmoulins a fait preuve de connaissances étendues, et certainement il serait arrivé à la députation si sa santé, depuis longtemps ébranlée, ne l'avait forcé de se retirer en province. Il s'y éteignit doucement, toujours occupé, jusqu'à sa dernière heure, de la liberté politique et des réformes sociales.

Orateur, Auguste Desmoulins ne l'était pas, mais parleur incomparable, au plus haut degré. Je l'ai entendu à l'*Alliance* et aussi, plus tard, aux *Amis de la Paix* où il siégeait près de moi ainsi que Destrem. La lucidité de sa parole avait quelque chose de si séduisant et de si pénétrant que, même à ses plus résolus adversaires, il était difficile d'y résister. C'était un enchaînement calme, un tissu d'arguments se déroulant avec une force tranquille. Le sophisme ne l'effrayait pas, et il savait si bien le colorer, il le développait en si bons termes, qu'on ne pouvait point lui en savoir mauvais gré.

Auguste Desmoulins avait un désir, une idée fixe, très légitime d'ailleurs, c'était de faire réimprimer les œuvres de Pierre Leroux. Nous n'étions pas très riches à l'*Alliance*, et nous ne pûmes jamais réunir les fonds nécessaires à une publication qui s'annonçait comme devant être volumineuse. Quand on pense à l'influence longtemps exercée par Pierre Leroux, et quand on s'est rendu compte de tout ce que nos philosophes (je dis les plus illustres) lui ont *emprunté*, — pour employer un mot honnête, — on s'afflige d'un pareil abandon, d'un tel oubli et l'on aime à croire que pour lui aussi le jour de la justice viendra.

Destrem paraissait taillé pour vivre cent ans. Il le croyait, le disait et avait établi sa vie, ses projets, ses travaux en conséquence. Dans sa quatre-vingtième année, il devait composer tel ouvrage; tel autre dans sa quatre-vingt-dixième. On peut dire de lui, sans que cette fois la locution soit banale, que la mort l'a surpris. Dans les conversations privées, dans les réunions publiques, dans nos comités, Destrem apparaissait toujours comme un être à l'état continu d'ébullition. Une fille du duc de Noailles raconte que quand Saint-Simon venait chez son père et qu'il s'animait (ce qui n'était pas rare), on voyait sa tête fumer. Il me semble qu'avec des organes plus affinés nous aurions vu fumer la tête de Destrem. Cette grosse tête, cette chaudière où bouillonnaient les idées et les systèmes, je la considérais avec un respect mêlé de crainte, redoutant toujours de la voir éclater et cherchant en vain la soupape.

Quoique ou parce que philosophe, il n'aimait pas la controverse. Son visage se congestionnait facilement à la moindre objection, mais cette contrariété n'allait jamais jusqu'à la colère. Disciple de Fourier, il avait gardé du maître le goût des séries détaillées. Par exemple il avait trouvé, à ce qu'il appelait notre décadence, trente-deux causes positives, pas une de plus, pas une de moins. Métaphysicien de vieille roche, il a écrit un beau livre, *le Moi divin*. C'est là qu'il a émis cette pensée, que d'autres ont reprise en l'étendant : « Un Dieu libre ne peut avoir créé que des êtres libres. » Le seul tort de Destrem était d'être son propre tourbillon à lui-même, et de ne rien voir au delà. On en jugera par ce fait : Il nous invita un jour pour *concerter nos travaux* en séance de comité. Tout d'abord il nous lut un très gros manuscrit de sa façon; ensuite il nous entretint des réponses qu'on pourrait lui faire et des répliques qu'il pourrait opposer à ces réponses. Cela dura deux heures. Aucun de nous n'avait encore ouvert la bouche. Alors Destrem se levant et prenant son chapeau; « Allons, Messieurs, nous pouvons nous séparer, nous avons fait aujourd'hui de la bonne besogne. »

*
* *

Si l'*Alliance* n'avait pas réussi à fonder l'éclectisme religieux auquel nous visions innocemment, elle avait du moins contribué à répandre et à honorer l'esprit de tolérance. Mais de là à revenir au culte des théophilanthropes, comme l'insinuait timidement Henri Carle dans notre journal, *la Libre Conscience*, il y avait un abîme et personne de nous ne s'avisa de le franchir. Notre plus sérieuse ou, pour mieux parler, notre unique manifestation publique fut un congrès présidé par Henri Martin, où nos théories furent exposées par divers orateurs. J'y lus un mémoire sur les églises unitaires d'Europe et d'Amérique, ce qui fit dire à un journaliste que j'avais porté « le coup du mémoire ». C'était dans tous les cas un bien petit coup et très peu efficace.

Il y a quelques années, me trouvant en Angleterre, je vis annoncer que le dimanche, à Londres, dans la chapelle de Little Portland, l'église unitariste célébrerait son service hebdomadaire. Je ne manquai pas d'y assister et je fus profondément impressionné par le recueillement de l'auditoire, la simplicité du rite, la gravité passionnée du jeune pasteur, M. Janko. Son discours, autant qu'il me fut possible de le suivre, me parut très simple. Il insista sur l'ordre naturel et sur les bienfaits qui en résultent pour l'homme. Sa belle figure exprimait véritablement la joie évangélique. Quand il eut terminé, on chanta, non sans ferveur, quelques cantiques avant de se séparer. Point de cierges, point de mendiants, point de quête. En sortant, je vis Little Portland rempli de beaux équipages et l'on me dit que ces personnes riches pourvoyaient aux frais, d'ailleurs insignifiants, du culte. Il y avait d'autres églises unitairiennes à Londres, plus considérables et très suivies. A Boston, à Baltimore, les unitaires ont des cathédrales. Les déistes français n'ont même pas su fonder une chapelle.

Un seul homme, peut-être, lorsqu'il opéra sa conversion du protestantisme libéral au théisme chrétien aurait pu donner une impulsion décisive et lancer le déisme dans une voie pratique, c'est M. Félix Pécaut. Ce nom n'éveille aujourd'hui, chez la plupart de nos contemporains, que l'idée d'un des meilleurs et des plus dévoués éducateurs de la jeunesse. Le Pécaut dont je parle avait trente ans de moins. D'origine basque, ardent comme les gens de son pays, il avait passé une partie de sa vie dans le Midi et s'était établi à Salies-de-Béarn avec sa famille. C'est là que, pasteur protestant, il médita sur l'Évangile et en tira ce livre d'une importance capitale : *le Christ et la Conscience*. Comme Théodore Parker et contre M. Albert Réville, il osa poser la thèse de l'humanité imparfaite du Christ, comblant ainsi la lacune qui sépare la créature du créateur et faisant, en quelque sorte, rentrer Jésus dans le rang de l'humanité.

Probablement à cette époque eut lieu sa démission de pasteur qui avait beaucoup frappé Scherer, et dont celui-ci m'a plusieurs fois parlé. Pour moi j'entrai en rapports avec Félix Pécaut, lorsqu'il publia l'*Avenir du théisme chrétien*, non seulement par des articles, mais par une correspondance suivie. Ces lettres si élevées, si pures, d'un souffle si généreux, je me suis fait un devoir de les garder. Il y a là le son et la candeur d'une conscience d'ivoire et une éloquence latente qui ne demandait qu'à se manifester. Cette éloquence, j'en eus plus tard une preuve bien convaincante.

C'était au synode, où les orthodoxes et les libéraux

se livrèrent une dernière bataille. Coquerel avait très brillamment discouru. M. Guizot avait répondu par un discours superbe et d'une flamme étrange chez un homme de quatre-vingts ans passés. Qui oserait parler après ce maître orateur? Quand je vis Pécaut se lever de son banc, j'eus un battement de cœur, mais je fus bien vite rassuré. Rarement un langage plus approprié, plus net, plus sobre et pourtant plein d'une chaleur concentrée, fut mis au service d'une conception religieuse plus étendue et plus profonde. Si les comparaisons bibliques sont permises quand il s'agit de théologie, je dirai en prenant M. Guizot comme Goliath que Pécaut fut le David qui resta triomphant. Depuis, sa fronde est demeurée oisive. Le militant des grandes luttes s'est tourné vers la pratique de la haute éducation, et il y a fait des merveilles. Mais le moment le plus glorieux de sa vie n'a-t-il pas été celui où il combattait le bon combat, même sans espoir de succès ?

JULES LEVALLOIS.

LE RÉCIT D'UN AVEUGLE

Nouvelle.

Un dimanche de septembre à Pollensa (Majorque), dans une buvette, j'étais attablé avec un aveugle.

Il me fit le récit suivant :

Je suis aveugle de naissance, me raconta-t-il. Ce n'est pas pour moi que Dieu a créé les formes et les couleurs. Mais à cette infirmité épouvantable il y a des compensations dans la coutume du pays. Elle veut que ce soient les aveugles qui jouent de la mandoline et de la guitare et qui régalent Majorque de nos vieux airs, le soir surtout, quand la lassitude de la journée et le frais nocturne portent à écouter complaisamment toute voix point enrhumée sortie du silence. Les jours de fête nous faisons danser la jeunesse sur la place publique. En chantant et en jouant on ne meurt pas de faim. Les Majorquins comprennent qu'à ne pas voir les choses du dehors, on voit mieux celles de l'âme et que nous devons à notre aveuglement de savoir parler au cœur par le chant et par la musique. Pour que la jeune fille nous mette un *cuarto* dans la main, il suffit de lui dire la chanson du marin qui fut absent pendant dix ans et qui retrouva fidèle celle qu'il aimait. Pour que la vieille assise à tricoter sur le pas de sa porte nous donne un gâteau fabriqué par elle-même, nous n'avons qu'à lui raconter la complainte du fils parti au loin. La puissance de l'instrument est telle qu'aux premiers fredons dans un café, il n'est si enragé joueur de manille à qui nous ne fassions quitter les cartes. Ce n'est pas que notre répertoire soit riche : une dizaine de dits, les uns gais, les autres tristes. Mais ils vont si bien à nos joies et à nos deuils que l'écoutant est sûr d'y trouver l'écho de son plaisir ou de sa peine.

Quand habile guitariste je fus jugé par mon village, j'attendis pour en partir et gagner ma vie qu'une troupe de musiciens ambulants le traversât. A la première qui survint j'y fus admis à la condition de toucher la moitié seulement de ce qui me serait revenu de la recette si elle eût été également partagée. Nous étions quatre et nous avions à prélever sur notre gain de quoi nourrir les deux petits garçons clairvoyants qui nous guidaient. Heureusement que, lorsque nous n'avions pas le sou, les auberges nous accueillaient tout de même. Elles souffraient qu'on payât en musique ce qu'on ne pouvait acquitter en piécettes. A défaut d'un lit dans une chambre on avait le pailler. A défaut de la table mise avec des serviettes et des assiettes peintes par-dessus on avait la soupière posée sur les genoux et dans laquelle la servante avait fourré tout ce qui traînait dans la cuisine. La servante croit volontiers que, pareils en cela aux hirondelles, nous portons bonheur à la maison. Qu'elle soit véritable ou non, c'est une bonne croyance celle qui nous rapporte des œufs, du lard, de la sardine, et qui nous permet de répondre à l'aubergiste nous demandant ce que nous désirons manger : « Rien, seigneur. L'appétit a oublié de nous visiter aujourd'hui. »

Pour les vêtements, vous savez qu'une mante comme on en fabrique à Valence dure une éternité. Le malheur est que nous couchons tout habillés plus souvent que tout nus. La vermine se loge volontiers dans le linge qui ne prend pas l'air. Force était de s'écarter de la route pour aller s'épouiller dans un champ, besogne facile à tout autre qu'à un aveugle. Que de fois m'est arrivé de cheminer tout nu, la peau dorée, je présume, par un joli rayon de soleil couchant, et les gamins envoyés en avant pour veiller à toute approche humaine! Mais une fois un village signalé, nous imposions silence à nos démangeaisons et, en nous voyant arriver la blouse propre, le col et le plastron de la chemise empesés, l'instrument soigneusement emmailloté dans de la lustrine noire, on nous prenait pour des musiciens d'élite qui se font longtemps prier avant de consentir à donner témoignage de leur talent.

Nous nous attablions tout de suite à la terrasse du cabaret de l'endroit, et, comme ne pensant qu'à savourer l'anisette et qu'à causer entre soi, nous donnions le temps au village de brûler d'une même attente de musique. Dieu nous réservait parfois l'aubaine d'une noce. Alors le mieux vêtu d'entre nous

se faisait mener jusqu'à la mariée et la complimentait en termes si galants qu'elle nous invitait à nous installer dans la cuisine pour happer ce qui resterait des plats à notre retour de la table. Vous pensez si l'on s'empressait d'envoyer un des gamins à l'auberge pour décommander notre ordinaire ainsi que celui du déjeuner du lendemain et même du dîner. Je n'imaginais pas qu'il y eût pour un aveugle pauvre sort meilleur, et, bien que traité encore en apprenti, ne touchant que mi-part, je continuais d'aller, quand le plus vieux d'entre nous, le seul qui sût écrire, s'avisa de grossir notre sac aux chansons de quelques-unes de son cru. Je refusai de m'associer à ses platitudes. C'était déshonorer ma voix avec mon instrument. Les belles histoires du temps passé me reprocheraient peut-être la mauvaise compagnie que je leur donnais.

— Soit, dirent les bons compères, qui, bien éloignés de concevoir ma délicatesse, en prirent l'effarouchement pour un prétexte à les quitter, — souvent le petit oiseau présume de ses ailes. Il s'élance hors du nid. Mais on dirait qu'un morceau de plomb l'alourdit, car il tombe, et les enfants lui mettent la main dessus. Va, et que Dieu te conserve la santé et la vie!

Un guide pour moi tout seul me fût revenu trop cher. Pour me rendre d'un village à l'autre, voici comme je m'y prenais : « Y a-t-il, disais-je à voix haute au milieu d'un café ou d'une salle d'auberge, y a-t-il dans cette assistance de braves gens quelqu'un qui veuille se donner un titre au paradis? Il n'a qu'à garer des cailloux et des fondrières jusqu'au village voisin l'aveugle que je suis. Dieu lui en tiendra compte. » Or, si fertile est Majorque en dévotion qu'il ne manquait jamais de s'offrir un guide de bonne volonté.

Or, un jour que je cheminais de la sorte sur la route de Felanitz à Manacor en compagnie d'un marchand d'huiles, voilà qu'un roulement de véhicule se change en un grand cri de frayeur fait de plusieurs cris confondus. C'était un break qui venait de chavirer et avec lui les hommes et les femmes qu'il portait. On se releva. Personne n'avait de mal. Des éclats de rire alternaient avec des coups de mouchoir époussetant les vêtements. Ces petites émotions élargissent le cœur. Les chavirés étant remontés dans leur voiture proposèrent de nous prendre avec eux, mon compagnon et moi, jusqu'à leur destination qui se trouvait être la nôtre. C'était une troupe de comédiens qui après avoir épuisé le public de Manacor allait s'exercer sur celui de Felanitz.

Ils n'étaient pas de ces comédiens qui s'en vont au hasard de leurs pas, suivant une chimérique étoile, ayant de garde-robe juste ce que pourrait en emporter une araignée, obligés, quand l'unique femme qu'ils ont à eux tous est lasse, de la porter sur leurs bras croisés, et quand ils n'ont pas de femme, de couper le spectacle par cette indication : « Ici entre la dame. » Non, c'était ce qu'on appelle une troupe bien montée. Le directeur en était le père noble, homme d'âge, à tu et à toi avec les grands sentiments et qui nageait dans le sublime comme le poisson dans l'eau. Après lui venaient les deux amoureux, l'un toujours préféré, l'autre toujours rebuté, puis l'acteur chargé du personnage sans scrupule, le machinateur de mauvais desseins. Puis un autre voué aux rôles d'imbécile, de frais venu de sa province, de paysan naïf, facile à berner et à reberner, comprenant de travers et tombant de la lune à chaque question. Puis deux utilités, figurants et machinistes à la fois. Un souffleur. Enfin deux femmes, l'une vieille, l'autre jeune, la première grondeuse, querelleuse, manieuse de balai et plumeuse de volailles. L'autre est celle pour qui le père noble monte sur ses grands chevaux de morale, pour qui le premier amoureux effile ses moustaches et le second parle de se suicider, pour qui le machinateur s'ingénie méchamment, pour qui le niais prête à rire, pour qui la vieille se démène. Elle est le pivot de leurs mouvements, l'horloge de leurs cœurs, la roue de moulin de leur âme. Elle a pour rôle de s'entendre demander de l'amour et tantôt de répondre « oui », tantôt de répondre « non ».

Elle me voulut à côté d'elle dans la voiture, à côté d'elle à la table de l'auberge où nous étions descendus. Après le repas, elle me pria de lui jouer mes airs. Il y en avait qu'elle connaissait. Elle en chanta les paroles en m'accompagnant. Elle me conta son enfance : son père et sa mère morts d'une épidémie, son oncle, de cordonnier s'improvisant acteur et la recueillant, se mettant à l'aimer de plus en plus, à mesure que, sa sorcière de femme avançant en âge, il voyait diminuer son espérance d'avoir d'elle un enfant. Mais il y avait dans cet amour un alliage d'intérêt.

Toute petite, il lui fabriquait des rôles d'enfant, les intercalait dans les comédies pour lui apprendre la scène, se bornant d'une année à l'autre à en atténuer la naïveté, afin que le langage correspondît à la longueur de la robe. Un jour celle-ci s'allongea jusqu'aux talons. Elle était femme.

L'oncle alors lui avait dit : « Écoute, Catalina, écoute. L'heure est venue de nous récompenser des soins que nous avons pris pour toi. Nous te faisons l'étoile de la troupe. Te voilà tout ensemble grande coquette, ingénue, jeune première. Te voilà détentrice de tous les manèges de l'amour. Au bout de quelques mois, tu sauras par cœur le langage qu'il parle. Tu sauras mettre au point ses exagérations. Tu sauras ce qu'il y a au fond de ses serments et de

ses soupirs. Il n'y a pas, pour une jeune fille, de meilleure éducation. L'habitude de ces propos est le meilleur rempart contre la crédulité, d'autant que ceux qui te seront adressés par des godelureaux de la ville ne valent pas ceux que tu entendras sur la scène. Tu compareras, ma fille, tu compareras ! Leur éloquence à eux est celle des promesses d'argent, des parties de plaisir. C'est contre ces appels à la désertion que j'entends te prémunir. Je veux que tu mettes ton honneur à être fidèle à tes camarades, fidèle à ton oncle, à ta tante, qui t'ont fait balbutier tes premiers rôles d'enfant. Et quand tu aimeras un homme, que ce soit un de nos comédiens ! »

Ce discours moral, ces conseils de conduite cachaient des calculs. Ils cachaient la crainte de perdre la poule qui pond tous les jours, la comédienne qui fait recette. Le père noble l'empochait, n'abandonnant à Catelina qu'un menu argent de poche, lui mesurant les frais de toilette de ville, bref, avec sa criarde épouse, la tenant en tutelle. Depuis trois ans, il en était ainsi ; elle pensait avoir payé la dette de son enfance, mais elle n'en était pas bien sûre, et, de peur de passer pour ingrate, elle se taisait. Elle subissait cette domination, tout en reculant le jour de la secouer, comme un marcheur fatigué recule l'instant de faire halte. Le public ne se doutait pas que, le rideau tombé sur les applaudissements, elle quittait le royaume du caprice pour entrer dans celui de la sujétion.

Au lieu de contrecarrer le jeune premier, comme c'était son rôle sur la scène, la vieille tante, une fois les chandelles éteintes, l'encourageait dans sa posture d'amoureux. C'était le mari qu'elle avait destiné à Catalina, un beau garçon aux allures de gymnaste et dont on vantait les mollets par les villes où il avait passé. Or, des chuchotements provoqués dans la troupe par ce qu'il s'était ébruité des projets de la vieille, Catalina avait perçu que celle-ci entendait lui passer son amant. N'étant plus d'âge à se servir de lui, elle avait trouvé tout simple, pour le garder auprès de soi, de le marier avec sa nièce. Quoique, à cette révélation, confirmée par des regards et des silences d'entente qu'elle observait dès lors chez les deux complices, le mépris, la colère, l'indignation, le dégoût eussent de la peine à rester cois, elle les contint cependant. On était sur la fin de la saison théâtrale. L'automne la verrait prendre un parti.

Vous pensez si je fus stupéfait de la soudaineté de cette confidence. De ma part aucune ouverture ne l'avait provoquée. Mais il en est des cœurs comme des barrages qu'on construit au travers d'un ruisseau, avant leur tombée dans la plaine, afin de réserver les eaux pour le temps de sécheresse. Il y en a qui retiennent à plein la masse liquide. D'autres en laissent couler des rigoles par des fissures. Le cœur de Catalina laissait échapper des rigoles de tendresse et de loyauté. Le hasard et mon visage sans yeux me les avaient fait recueillir. Je devais à mon infirmité d'avoir accès dans sa peine. Je la tranquillisai de mon mieux et j'allai me coucher.

Le lendemain matin, le père noble entra dans ma chambre.

— Voulez-vous être des nôtres ?

— Mais de quelle utilité ?

— Figurez-vous que le jeune premier est si malhabile à tirer un air de sa guitare que lorsqu'il est censé soupirer vers un balcon, le public se met à rire. Ce serait vous qui pinceriez les cordes, pendant qu'il ferait semblant de s'escrimer sur les siennes.

Je devinai une idée de Catalina, et j'acceptai.

On était en avril. Ma mémoire jusqu'à la mi-septembre est comme une plaine faiblement accidentée. Nous finîmes la saison à Felanitz. Je ne me contentais pas de suppléer à l'insuffisance d'éloquence musicale du jeune premier. Quand Catalina, trop lente à s'ajuster, retardait le lever du rideau, ma guitare faisait prendre patience au public. Nous passâmes l'été sur une plage, en attendant la période des mystères qui s'étend sur tout le mois d'octobre. Il faut vous dire, puisque vous êtes étranger, que tous les ans, à cette époque-là, un des gros bourgs de Majorque entreprend une représentation des scènes de la Passion telles qu'elles étaient dites et mimées avant l'invention de la comédie. Les acteurs et les figurants sont pris parmi les habitants mêmes. Pendant les derniers quinze jours de leur répétition, ils sont bien aises d'avoir des comédiens de profession qui les endoctrinent, leur apprennent à marcher, à se tenir, bref les rudiments du métier.

Quand nous arrivâmes, tout le bourg était en l'air. Mes camarades se désignaient aux fenêtres les bonnes femmes occupées à tailler et à coudre, à confectionner des costumes pour la figuration du mystère. De l'intérieur des maisons nous arrivaient des tirades de vers catalans, rugies par des amateurs, à croire que le village prenait un cours de déclamation. A l'amour-propre de chacun, l'amour-propre communal se joignait pour doubler l'émulation. Des villages voisins on viendrait assister à ce spectacle. Il y allait de leur honneur de ne faillir ni de mémoire ni de contenance.

Comme on avait besoin de nous pour cela, on nous faisait fête. Hébergé aujourd'hui chez celui-ci, demain chez celui-là, et bonne table toujours, je n'avais jamais fait pareille bombance. Je faisais bombance, toujours à côté de Catalina. C'était elle qui me servait, elle qui m'avertissait des faux pas. Et c'était avec moi qu'elle se promenait, le soir venu, quand le vin commençant de réveiller la brute de chacun des convives, les propos de table prenaient un tour à lui

devenir intolérables. Une fois seule avec moi, cela l'amusait de me raconter les frais inutiles qu'au cours des répétitions faisaient pour elle les farauds du village. Comme elle tenait le rôle de Madeleine, ils s'étaient disputé le personnage qui lui donnait le plus fréquemment la réplique, — celui de Jésus. Il avait échu enfin à un jeune homme qui se trouvait avoir l'âge et la figure de notre Rédempteur.

Elle le connaissait. Ils se connaissaient. Trois ans auparavant, il l'avait rencontrée à un mystère semblable à celui-ci, et tout de suite, brutalement, s'était mis à lui parler d'amour. Elle ne l'avait pas écouté.

Trois ans après, c'était du ton le plus naturel qu'il lui avait adressé quelques paroles de bienvenue et qu'il avait regretté qu'un deuil récent — son père, mort six mois auparavant, — lui interdît la politesse d'un repas avec les comédiens. Ces propos quelconques avaient mordu Catalina d'une envie d'en savoir plus long.

Depuis trois ans qu'a-t-il fait? se demandait-elle. Elle essayait de s'imaginer la vie entière de Jésus. Elle savait que, s'il n'avait pas pris femme, ce n'était pas faute d'instance de sa mère ni faute d'avoir du bien. Après avoir fait ses classes à l'Académie de Palma, séjourné à Barcelone et à Madrid pour apprendre la vie, fait un voyage en France pour se former l'esprit, on l'avait vu tourner le dos à toutes les carrières pour demeurer au village et prendre comme son père le costume du pays. Si c'est une folie de renoncer à voler le monde en qualité de notaire ou d'avoué, de l'envoyer aux galères du haut d'un siège de juge, de le tromper derrière un comptoir, de le faire marcher au pas avec un sabre et de le droguer au nom de la Faculté, il l'avait faite pour complaire à ses vignes et à ses champs.

— Suppose, me disait Catalina, que je sois sa femme. J'aurais une vie stable, une demeure toujours la même, des voisins à qui je dirais bonjour, un lendemain indépendant de la recette du soir. Personne ne se croira le droit de me faire des propositions.

— Il faudra donc que je reprenne les grandes routes?

— Innocent! tu en parles comme si c'était fait. Je m'amuse. Ou plutôt je crois que c'est la clarté de la lune qui me jette dans ces idées. Elle rend les gens imaginaires. Jésus épouser une comédienne! Y penses-tu? Et l'opinion du village? Et celle de sa mère? Pense que je n'ai pour tout bien que le contenu de ma malle, que je ne sais rien faire de mes dix doigts, qu'on médira de mon passé, faute de pouvoir le faire de mon séjour ici. Je ne prononce pas un mot qui ne soit d'excellente bourgeoisie. Mes robes sont couleur de poussière et mes cheveux sont en bandeaux. J'ai obtenu des camarades qu'ils s'abstinssent de toute familiarité à mon égard. Seule de la troupe je demeure chez l'alcade, qui est vieux, qui est marié, et qui n'a que des filles. Je ne sors du village qu'accompagnée de toi. Eh bien! veux-tu savoir l'opinion que je suis parvenue à former de moi dans le village? Hier au soir, en te quittant, j'allais frapper à ma porte. J'entends causer dans la maison d'à côté :

— Je te dis qu'elle est honnête! affirmait une voix d'homme.

— Bah! répondait une voix de femme, c'est de leur métier à ces comédiennes de paraître tout ce qu'il leur plaît.

Comment Catalina attaqua-t-elle Jésus? C'est ce que j'ignore. Ils se voyaient aux répétitions, dont les dernières se firent dans le théâtre en planches édifié sur une colline. Elle ne me parlait plus de ses projets, dont son enjouement seul me donnait de bonnes nouvelles. Nous allâmes ainsi jusqu'au dimanche de la représentation. Nous devions partir le lendemain.

Dès le matin, tilburys, breaks, carrioles, tartanes, ânes et mulets déchargèrent sur la place des grappes humaines. Vous pensez si pour tant de ventres les cuisines ronflèrent. De chaque maison du village montaient au nez des odeurs de civet, de rôti, ensemble avec le parfum de l'ail et la senteur des herbes. Le long des rues, on marchait sur le plumage des volailles égorgées. On ne fit qu'un repas de tout l'après-midi.

La nuit venue, on se dirigea, acteurs et spectateurs, vers le théâtre et le drame commença. J'étais placé entre deux vieilles fort croyantes et dont les gémissements, les tremblements, les exclamations de frayeur, les invocations à la miséricorde divine, les mots compatissants me signalèrent la venue sur la scène de Jésus portant sa croix. Quand les coups de marteau ne m'auraient pas indiqué où l'on en était du crucifiement, j'en aurais été averti par les implorations de mes voisines. Elles criaient : « Arrêtez! Ne consommez pas cette cruauté. Voulez-vous donc aller en enfer? » Et comme les bourreaux ne les écoutaient pas, elles se mirent à pleurer ferme. Les larmes ne les empêchèrent pas de remarquer que Jésus regardait Madeleine bien amoureusement pour un fils de Dieu et que Madeleine fixait Jésus en femme peu détachée de l'amour-propre. Tout à coup un frottement sourd, le bruit de quelque chose de pesant qui s'abat sur la scène. Un grand cri de l'assistance y répond, cri de douleur suivi de stridences de femmes qui s'évanouissent, d'un bondissement de foule par-dessus les bancs, d'une bousculade éperdue. Les spectateurs s'étant tous précipités vers la scène, je demeurai seul, ayant toujours à côté de moi mes deux voisines à demi mortes, qui, revenues

enfin de leur évanouissement, m'apprirent qu'elles avaient vu la croix chanceler et s'abattre, entraînant Jésus qui y était lié. La confusion les empêchait d'en savoir davantage.

La bousculade maintenant repassait en sens contraire. Je comprenais qu'on se pressait aux portes pour voir sortir Jésus, porté sans doute sur un brancard, et geignant et embrassé par sa mère en larmes, peut-être suivi par Catalina puisqu'elle ne venait pas me chercher comme c'était convenu. Elle ne vint que fort tard. Jésus, nous annonça-t-elle, avait une jambe démise. Il boiterait toute sa vie.

Le lendemain le village se leva fort tard et personne n'alla aux champs. Notre déjeuner fut morne. Bien que la chute de la croix ne fût imputable à aucun de nous, puisque c'étaient des gens du village qui étaient chargés de la porter, le fait que l'oncle de Catalina avait le gouvernement de la mise en scène entraînait sa responsabilité. Il le sentait. Il prévoyait que c'en était fait de sa réputation de directeur des mystères.

La fortune lui ôtait par là un de ses revenus. Déjà notre hôte se montrait moins affable. Je prévoyais que les coupables nous en voudraient de leur propre maladresse. Nous en porterions d'autant plus la peine qu'ils puiseraient dans leur dévotion un prétexte à nous jeter la coulpe. Ils penseraient qu'à un drame sacré c'était impiété d'appeler comme interprètes des acteurs de profession. La chute de la croix serait regardée comme une vengeance du ciel. Inquiète pour son amour, Catalina se tenait silencieuse et ne mangeait point. Cependant on alluma des cigares et l'oncle de Catalina dit : « N'oublie pas, ma nièce, que tu n'as que huit jours pour apprendre ton rôle dans cette zarzuela nouvelle qui à Barcelone fait fureur. — Ne comptez pas sur moi. — Et pourquoi donc? — Parce que ce village me plaît et que je ne puis me décider à le quitter de sitôt. Je me sens faite pour la campagne. — Comment! au milieu de ces rustres... Ah! oui, les poules, les canards, à qui l'on donne à manger. Ça t'attendrit le cœur, ces tableaux champêtres. C'est le sentiment qui te tourmente. Tu rêves le bonheur en compagnie d'un amoureux dans une maisonnette précédée d'un jardinet. Parmi ces paysans tu n'en trouveras pas un qui t'aille. — Il y a, ma foi, des gens bien élevés ici; l'alcade est un homme charmant. — Mais il a passé soixante-dix ans; à moins que Jésus... il est bien élevé aussi. celui-là. On s'est aperçu qu'il te serrait de près. Le voilà boiteux jusqu'à sa mort. Tu ne voudras pas d'un estropié. »

Ils riaient tous des plaisanteries de l'oncle. Comme lui, ils croyaient à un caprice de jeune fille captée par la vie grasse, indolente que nous menions depuis quinze jours. « Allons, reprit l'oncle, ta tante va t'accompagner jusqu'à ta chambre. Elle te fera ta malle. Nous partons demain, à la première blancheur du jour... Eh bien, tu ne bouges pas?... Nous n'avons plus rien à faire ici... Ah çà, Catalina, ce serait sérieux, ce serait de l'amour pour de bon?... Du diable, si j'aurais imaginé que ce fût dans ce trou... Qui aimes-tu?... Tu ne le diras pas. Moi qui te croyais comédienne dans le sang!... Pour un benêt qui t'offre sa main... Allons, réfléchis, tu as toute la nuit pour te dire que c'est moi qui t'ai dressée sur les planches. Je ne te donne pas quinze jours pour te consumer d'ennui ici... Va, suis ton caprice, fais du tort à tes camarades! La troupe sans toi, c'est comme un plat sans sel. Regarde ta tante, et dis-moi si elle a une figure à pouvoir te remplacer à l'occasion. Et puis tu nous prends à l'improviste. Il est trop tard pour faire venir de la péninsule une remplaçante. La saison est trop avancée. Elle est perdue, perdue. Tu ne dis rien... Allons, Catalina, fais ta malle, va faire ta malle. »

Pour toute réponse Catalina prit sur la table la bouteille d'anisette, en versa dans deux verres, en prit un, tendit l'autre à son oncle : « Allons, mon oncle, vous qui tenez qu'une pièce doit finir gaiement, vous ne voudriez pas qu'il soit triste, le dernier acte de notre association. Un dernier verre d'anisette. — Non, ma nièce, on ne trinque que joyeux et tu l'es seule de notre séparation. Trinque avec toi-même ou plutôt avec l'aveugle. Car vous ne vous quittez pas? — Non, mon oncle, je le prendrai avec moi, lui et sa guitare. » Elle s'en alla, et moi derrière, sans que son oncle consentît à l'embrasser.

Le lendemain, le jour n'avait pas lui depuis longtemps que les plus matineux ayant vu partir les comédiens, et nous non, et s'étant demandé pourquoi, avaient déniché la vérité; si bien qu'avant que nous eussions mis le nez à la fenêtre, tout le village se répétait qu'une promesse de mariage avait dû être faite entre Catalina et Jésus.

Celui-ci était toujours sur son lit, la jambe emmaillotée pour un mois au moins. Ses amis avaient permission de le voir. J'y allai et lui remis un billet de Catalina. Je ne tardai pas à repasser pour prendre la réponse. Sa mère devait bien se douter de mon manège. Elle n'y risquait toutefois aucune allusion. La mauvaise passe à franchir pour aborder au mariage, c'étaient ses préjugés. Aussi Jésus reculait-il l'heure des confidences. En attendant sa guérison, j'avais pour mot d'expliquer par un besoin d'air de la campagne le séjour de Catalina dans le village. Nous avions pris pension chez une vieille veuve. Comme du matin au soir elle allait par les champs ramasser du bois mort, nous avions, Catalina et moi, bien du loisir de causer. « Par quoi Jésus vous a-t-il séduite? lui demandais-je. — Parce qu'il ne ressem-

ble pas aux autres, je veux dire à ceux qui m'ont sollicitée. Ceux-là parlaient de l'amour à leur aise. Ils ne perdaient pas la tête. Ils ne s'oubliaient pas eux-mêmes. Ils entraient au pays d'amour avec circonspection, pareils à ces baigneurs que nous voyons sur les plages, qui avancent une jambe dans l'eau jusqu'au genou seulement, puis une autre, puisent de l'eau dans la main, s'en frottent les bras et la poitrine. La préoccupation de soi me gâte ces amoureux. Jésus, lui, ne sait se prêter aux badinages. La coquetterie le déconcerte. Ses emportements de passion qui auraient effrayé toute autre femme, c'est cela qui m'a plu. »

Un mois se passa. La maladie et l'amour suivirent leur cours, l'une s'affaiblissant, l'autre s'affermissant par une correspondance dont j'étais le facteur. J'entrais chez Jésus comme je voulais. Sa mère me faisait asseoir à côté du lit. On causait à nous trois. Un soin domestique ne tardait pas à l'attirer dans la pièce voisine. Elle y était à peine passée, je remettais mon papier ou j'en recevais un que je portais à Catalina qui ne manquait pas de chanter tout de suite après, comme fait un petit oiseau en cage une fois qu'on lui a renouvelé sa provision de millet. Tant que Jésus guérit et qu'un jour j'entendis sa voix en rentrant dans notre maisonnette. Il était venu en plein jour au su de tous ; la vieille veuve était présente.

Donc, c'est vrai, Jésus et Catalina sont fiancés : telle était l'amorce que, le lendemain, au cours de ma promenade, me jetèrent les oisifs, les piliers de café, les marchandes de légumes pour me pousser aux confidences. Je suis un homme qu'on peut interroger sans ménagement. On n'en croyait pas moins efficace d'appuyer cette question qui d'une anisette, qui d'un café, qui d'une pomme d'amour. On me tirait par la blouse. On m'appelait joli garçon. On faisait mine d'épousseter mon vêtement. On me demandait à quel degré j'étais le parent de Catalina. On me complimentait d'une alliance qui par ricochet ne pouvait que m'être profitable. On me félicitait de mon étoile qui m'avait fait suivre, moi aveugle, une directrice si clairvoyante, que, parmi les jeunes gens de l'endroit, c'était le plus fier, le plus riche, le plus inaccessible qu'elle avait visé. Grand merci de l'insinuation. Tant d'envie y couvait que j'en eus honte pour le village. L'envie suait de tous les propos. L'envie perçait à travers les intonations les plus caressantes. Je la devinais quand elle ne se montrait pas, comme le puisatier devine une nappe d'eau sous un champ.

Il me suffit d'une journée pour juger que tout le village était contre Catalina et que les hostilités allaient commencer. Je revins à notre maisonnette avec un clavier de phrases méchantes, haineuses, envieuses, jalouses, dépitées, mordantes, sourdement furieuses, ironiques, sifflantes. Autant de serpents. Oui, si, aussitôt rentré, j'avais vidé devant Catalina la charge des interrogations qui m'avaient été prodiguées, il m'aurait semblé vider sur le plancher un plein panier de serpents venimeux qui, rampants, frétillant, se blottissant sous les meubles, auraient infesté notre logis.

Je changeai en miel ce poison verbeux. Je cachai à Catalina ce que je prévoyais : que les préjugés allaient faire force contre son amour et sa beauté, qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'attribuer son séjour à un sentiment d'intimité et de repos, à une lassitude de la bohème, à un sain dégoût des planches, à un élan de sa nature restée simple et vraie vers des paysages non peints sur du carton et vers des hommes qu'elle supposait, la pauvre, d'après le témoignage de romans faussement idylliques, n'être pas plus fardés de cœur que de langage ; qu'au contraire on l'imputerait à une rouerie raffinée puisqu'elle ne se trahissait par rien. Mon mensonge fut inutile. Une lettre anonyme, puis une seconde, puis une troisième révélèrent à Catalina l'animosité générale.

On montait l'escalier, c'était Jésus.

Sans doute, il lut la chose dans les yeux de Catalina, car il s'écria : « Moi aussi j'en ai reçu, des lettres anonymes, ma mère aussi. Excellent ! excellent ! Ça l'a révoltée. Son consentement est affaire de jours. Elle le subordonne à des informations à prendre sur vous. Ne vous en offensez point... Elle ne vous aime pas, elle. Elle n'a pas de raison de vous croire. Vous serez toujours censée ignorer son enquête. Ce sera bientôt fait. Majorque n'est pas grand. Ah ! Catalina, Catalina, chaque fois qu'une créature est pour passer d'une situation à une autre, vous savez qu'il y a une traversée de purgatoire. Vous y êtes, Catalina, au purgatoire. Vos épreuves, ce sont les malveillances du village, ce sont les lettres anonymes que vous avez reçues. Mais Jésus n'a jamais oublié une injure. Ah ! mes gaillards, cria-t-il en se penchant à la fenêtre, je vous forcerai bien à la saluer, celle que vous regardez en dessous ! »

Quand il fut sorti, elle me dit : « Je vais demander conseil à M. le curé. J'ai été déjà me confesser à lui. Ce n'est pas un de ces curés bornés. Il a vécu. Il a des mots qui révèlent un homme d'expérience. Il a vu du pays bien au delà de Majorque. On dit qu'avant d'être tonsuré, il a porté les armes carlistes, et qu'avant de se battre il avait mené une vie diabolique. On se contraint en sa présence. Devant sa soutane, on se découvre comme devant le deuil d'une romanesque existence. Entre sa parole et la mienne aucun préjugé ne viendra s'interposer. Il me comprendra. »

Cela se passait un samedi soir. Le lendemain j'étais

aux vêpres dans l'église principale de Pollensa. Les femmes y étaient venues en foule, sur le bruit que le curé prêcherait lui-même, ce que, à cause d'un enrouement chronique, il n'avait pu faire depuis longtemps. Comme sa voix, ses sermons étaient rudes, d'autant que, loin de développer de ces réprimandes générales susceptibles de s'appliquer à tous les temps et à tous les lieux, c'était de défauts observés sur place qu'il s'emparait; il est mort maintenant, ce bon curé-là. Mais je l'entends encore crier à nos confites en dévotion que dans l'enfer les démons avaient passé un bon moment aux nouvelles qui leur étaient arrivées de Pollensa, et en faisant le compte des âmes qui s'y damnaient pour l'éternité. Il reprenait alors l'histoire que je viens de vous raconter. Il y faisait intervenir la Providence de manière à persuader aux assistants que Dieu avait prémédité le rachat des péchés de Catalina en lui inspirant de l'amour pour un homme qui devait se démettre une jambe au service d'une représentation religieuse. A ceux qui ne le croiraient pas il mettait le marché en main: la paix à Catalina ou l'absolution refusée. Catalina eut la paix. Elle eut le mari, elle eut la considération, elle eut tout. Il lui fut permis de garder son aveugle... Mais vous m'avez fait trop parler et je vais manquer la soupe. Bonsoir, monsieur l'étranger.

ÉDOUARD CONTE.

L'ANNIVERSAIRE DE BISMARCK

Les caricaturistes allemands ont coutume de représenter le prince de Bismarck avec trois poils seulement hérissés sur une tête chauve : les descendants de Washington qui ont envoyé à l'ancien chancelier pour son quatre-vingtième anniversaire une mèche des cheveux de leur illustre aïeul n'avaient sans doute pas l'idée de s'associer aux plaisanteries traditionnelles des dessinateurs du *Kladderadatch* ou du *Kirikiki*. C'était un hommage qu'ils rendaient comme représentants du héros de l'indépendance américaine au principal fondateur de l'unité allemande. Mais le rapprochement fortuit que cet envoi opère entre Bismarck et le souvenir de Washington permet de reconnaître que tous les créateurs de peuple ne sont pas destinés à laisser chez les hommes une mémoire également bénie, et que pour donner ou restituer à une nation son droit à l'existence il n'est pas toujours nécessaire de violer les droits qu'ont les autres nations à maintenir leur intégrité.

Assurément l'œuvre accomplie par le prince de Bismarck est une des plus considérables de l'histoire moderne : le rêve de plusieurs générations s'est grâce à lui réalisé, et la race allemande, puissante uniquement par son expansion intellectuelle, est devenue puissante aussi dans la politique et dans les luttes économique. L'Allemagne est passée de l'état de masse ethnographique à l'état de nation redoutable. Mais nous sommes encore trop près de cette création pour savoir si elle est durable, si les larmes et le sang qu'elle a fait verser l'ont été pour une cause utile aux hommes, et si enfin, pour reprendre une heureuse expression déjà employée, Bismarck a été simplement un joueur possédant bonne chance ou bien un de ces génies qui bâtissent des monuments défiant les siècles et laissent une marque définitive de leur passage sur la terre.

Le cadeau que l'empereur Guillaume a fait à l'ancien chancelier de son grand-père est de tout autre sorte que celui venu de la Virginie offert par les descendants de Washington: c'est un sabre de cuirassier, en or, portant sur la coquille l'écusson de Bismarck et sur le pommeau le portrait de l'empereur; sur un côté de la lame est gravé l'écusson de l'Alsace-Lorraine, l'aigle aux ailes déployées, et l'inscription : « Au prince de Bismarck, duc de Lauenbourg, pour sa quatre-vingtième année accomplie. » De l'autre côté de la lame, en caractères gothiques, on lit cette maxime émise jadis par Bismarck : « Nous autres Allemands, nous ne craignons rien au monde, hormis Dieu. »

Et les paroles prononcées par l'empereur en remettant son cadeau précisaient bien l'intention qui avait dicté le choix d'une épée pour cette circonstance. De même le caractère exclusivement militaire donné avec affectation à la visite de Guillaume II indiquait que l'œuvre bismarckienne était avant tout une œuvre de guerre, née de la guerre et ne pouvant de longtemps encore être maintenue que par la pensée d'une guerre imminente. Aussi tous ceux qui en Allemagne ne peuvent se résoudre à considérer comme normal pour leur pays le régime impitoyable de la caserne ont-ils refusé de s'associer officiellement aux réjouissances qui accueillent les quatre-vingts ans du prince de Bismarck.

Les partis politiques allemands correspondent à des façons différentes de comprendre l'unité et l'histoire de leur patrie. Pour les socialistes, cela est trop évident. Mais ce n'est pas sans raison que Bismarck traitait couramment d'ennemis de l'empire les libéraux et progressistes héritiers des traditions du Parlement de Francfort et les catholiques épris du souvenir du Saint-Empire Romain de nation germanique et mécontents du caractère évangélique hautement avoué du nouveau corps national issu des guerres de 1866 et de 1870. Et si au Reichstag la coalition des représentants de ces partis est arrivée à faire repousser la proposition d'adresser à l'ex-chancelier les félicitations de l'assemblée, ce vote n'est pas

l'expression d'une rancune passagère, mais bien le résultat des conceptions différentes que se font de l'unité allemande les divers groupes de la population. Et dans cette Allemagne où à tous les rêves d'avenir et à toutes les préoccupations du présent se mêlent les souvenirs du passé, c'est peut-être le député guelfe de Hodenberg qui a exprimé avec le plus de clarté les raisons pour lesquelles Bismarck ne pouvait être unanimement fêté par les peuples allemands : « Au nom de mes amis politiques du Hanovre, a-t-il dit, je prie le président, au cas où il aurait à féliciter M. de Bismarck, de faire exception pour nous en termes exprès. Il ne nous conviendrait pas de participer aux honneurs qui seraient rendus à un homme qui, en violant les droits de princes et de peuples allemands, a fait du Hanovre une province prussienne. »

C'est sur cette déclaration que, passant au vote, le Reichstag a repoussé par 163 voix contre 146 la proposition de son président, M. de Levetzow, tendant à féliciter le prince de Bismarck.

On s'est étonné que l'empereur se soit ému de ce vote au point d'envoyer à Bismarck un télégramme de protestation contre la décision du Reichstag ainsi conçu : « Au prince de Bismarck, duc de Lauenbourg, Friedrichsruhe. J'adresse à Votre Altesse l'expression de mon indignation profonde au sujet de la décision que vient de prendre le Reichstag. Cette décision est dans l'opposition la plus complète avec les sentiments de tous les princes et de tous les peuples allemands. GUILLAUME. » Bismarck et la dynastie des Hohenzollern ont trop intimement coopéré ensemble à la constitution de l'Allemagne actuelle pour que tout blâme à l'adresse du premier ne s'adresse pas en même temps à la dynastie. Ce n'est pas simplement le sentimentalisme germanique qui poussait l'impératrice Victoria-Augusta à faire écrire par ses enfants à l'*Oncle Bismarck*, mais aussi la parfaite compréhension de ce fait, que désormais le nom de Otto de Bismarck-Schœnausen et celui des Hohenzollern seront indissolubles. Et les protestataires contre la glorification de Bismarck commencent à joindre le nom de l'empereur à leurs protestations, quoique la loi de lèse-majesté les oblige encore à garder une certaine discrétion en ces matières. La résolution votée par l'Association progressiste de Pforzheim (grand-duché de Bade) est significative à cet égard : « L'assemblée exprime son profond regret qu'une personnalité constitutionnelle irresponsable se soit livrée à une manifestation d'opinion contre le vote de samedi au Reichstag, et elle exprime également l'espoir qu'avant comme après, le Reichstag prendra ses décisions sans se préoccuper de savoir si elles plaisent ou déplaisent. » En même temps, les journaux partisans de la forme impériale actuelle affirment la solidarité étroite qui existe entre Bismarck, la dynastie et l'empire. Ceux qui ne pensent pas ainsi ne sont pas de vrais Allemands, d'après ces journaux : « La séance du 23 mars, dit la *Post*, a démontré clairement que le suffrage universel est inconciliable avec le développement énergique d'une politique nationale allemande à l'intérieur et à l'extérieur. » La *Gazette de la Croix* écrit de son côté : « Le peuple approuvera l'intervention patriotique de l'empereur, et il criera au Reichstag *anti-allemand :* Jusque-là, mais pas plus loin! » D'ailleurs on sait trouver le moyen d'obliger le peuple à approuver l'empereur, et il est plus d'une ville où le *commissaire de police* s'est chargé lui-même d'aller dans les principales maisons avec des listes, des billets et des images pour trouver des souscripteurs et des adhérents *volontaires* à une manifestation *spontanée* en l'honneur de M. de Bismarck.

Lorsque, le 20 mars 1890, le nouvel empereur, profitant du pouvoir que Bismarck lui avait forgé, congédia le chancelier, il eut sans doute l'intention d'adopter un système de gouvernement différent et de grouper tous les Allemands sous sa direction librement acceptée. Mais ses illusions ne durèrent guère : les situations sont plus fortes que toutes les intentions, et, comme Guillaume II ne voulait pas abandonner une parcelle de son pouvoir, la coalition qui s'était formée contre Bismarck se reforma contre l'empereur. Celui-ci fut donc obligé de revenir à l'ancien système et de faire du bismarckisme sans Bismarck. Mais un malaise subsistait chez ceux qui le soutenaient : un moment épouvantés par la décision brusque de l'empereur, les bismarckiens, « pendant que, à Berlin, selon l'expression de la *Germania*, ils courbaient dévotement l'échine, louchaient à la dérobée vers Friedrichsruhe. »

On se souvient de cette époque : le conflit entre Guillaume et Bismarck atteignit au point le plus aigu lors du mariage, à Vienne, du comte Herbert de Bismarck avec la princesse Hoyos. Au mois de juin, quelques jours avant la solennité, le comte de Caprivi adressa au prince de Reuss, ambassadeur d'Allemagne à Vienne, une dépêche pour lui recommander « de s'en tenir aux formes conventionnelles si le prince de Bismarck ou sa famille devait se présenter à l'ambassade, et d'éviter une invitation aux fêtes du mariage ». Le comte de Caprivi ajoutait que « Sa Majesté ne prendrait aucune note du mariage ». Les ennemis de Bismarck se réjouissaient de ces avanies infligées à leur adversaire, mais ne s'en montraient pas plus dociles aux volontés de l'empereur. Celui-ci n'était toujours soutenu fidèlement que par les anciens partisans de Bismarck, quoique ces derniers fussent aigris et mécontents. L'empereur comprit enfin qu'étant obligé de

suivre le système bismarckien, il était préférable pour lui d'avoir pour cela l'appui de Bismarck. Et le 21 janvier 1894 l'envoi du comte de Moltke, adjudant de Guillaume II, porteur d'une bouteille de vin vieux au solitaire de Friedrichsruhe fut la première démarche faite pour la réconciliation. En quittant le palais de la chancellerie en 1890, le prince de Bismarck avait dit : « Le roi me reverra. » Le roi l'a revu, et l'apothéose du 1er avril est une manifestation éclatante prouvant que la dynastie des Hohenzollern est liée par la nécessité au système bismarckien.

Le prince de Bismarck pourra éprouver quelque plaisir à voir courir dans la forêt de Friedrichsruhe les buffles que des admirateurs de Cincinnati lui ont envoyés. Il a sans doute été très flatté de recevoir de la corporation des bouchers et charcutiers de Berlin un diplôme de boucher. Mais ce qui doit plus que tout le réjouir, c'est de voir que son système subsiste; que le pouvoir a toujours les mêmes amis et les mêmes ennemis; que ses ennemis, on le reconnaît maintenant, sont véritablement les ennemi de l'Empire. Mais l'Empire allemand est-il vraiment si bonne chose que nous ne devions avoir quelque indulgence pour ses ennemis ?

Nous avons évité de parler en ces matières de l'Alsace-Lorraine. Qu'eussions-nous dit qui ne soit ces jours-ci dans le cœur de tous ? Mais il nous paraît séant de donner ici en guise de conclusion quelques lignes fort modérées et fort dignes du *Lorrain*, un vaillant journal qui maintient à Metz la langue et le souvenir français : « On a beau faire, M. de Bismarck porte sur ses épaules un passé dont rien ne le débarrassera ; la dépêche tronquée qui a fait la guerre de 1870, les lois de mai et toutes les mesures d'exception, seront à sa vie une tunique de Nessus dont le temps ne pourra le délivrer parce que bien des pages de son histoire seront écrites avec des larmes et du sang. Son indéniable génie ne le mettra pas à couvert, et ses succès pour la fondation de l'Empire et l'unification de l'Allemagne ne peuvent lui donner une absolution pour tout le reste. »

FRÉDÉRIC AMOURETTI.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

« En route », de M. Huysmans.

Puissante et hardie, très originale, simple en sa conception et cependant touffue, attachante malgré l'abus des digressions, inégale avec des parties de premier ordre, telle se présente l'œuvre nouvelle de M. Huysmans (1), son œuvre maîtresse à coup sûr, et l'une des plus fortes qu'on nous ait données depuis longtemps.

Qu'y manque-t-il donc? Certaines qualités modestes, de ces qualités qui s'acquièrent, mais que l'on a tort de mépriser, car sans elles il n'y a point d'ouvrage durable : un peu d'harmonie dans la composition, un peu de tenue dans le style. Quand on a pu écrire les belles pages de *En route*, on se doit à soi-même de faire la police de son talent, d'y mettre de l'ordre, et de redouter jusqu'à l'apparence de succès trop faciles, de s'interdire certaines brutalités d'expression qui furent le péché mignon du naturalisme, mais qui toujours rebuteront les gens de goût. Nous ne sommes plus au temps où, si l'on voulait passer pour un homme fort, il fallait commencer par crier fort. Et si l'on ne rencontrait dans *En route* des morceaux admirables, d'une simplicité pénétrante, on insisterait moins pour que l'auteur se mît en garde contre les excès de l'originalité et du raffinement. Par exemple, contre l'abus du néologisme. Assurément, les mots nouveaux, s'ils sont expressifs et clairs, sont les bienvenus : à la condition pourtant qu'ils correspondent à une idée nouvelle et qu'ils soient nécessaires, c'est-à-dire qu'ils n'aient point déjà d'équivalents dans la langue. Mais est-il bien utile d'écrire « adjuver » pour « aider », « insane » ou « démentiel » pour « insensé » ?

Après ces menues critiques, j'arrive au roman, dont la première originalité est de ne point ressembler à un roman. On nous fait grâce enfin de ces éternelles litanies amoureuses que psalmodient sans se lasser la plupart de nos romanciers, comme si notre société n'ouvrait pas à la littérature d'autres horizons. Ici, point d'amourette, ni de flirt, ni d'aventure vulgaire. Et pourtant le livre est plein de mouvement et de vie, même de passion. C'est que M. Huysmans, sans renier aucunement son passé, a tout à coup élargi sa manière. Dans le cadre de son roman réaliste, il a fait entrer, cette fois, non plus l'analyse aiguë d'une simple névrose, mais une véritable étude psychologique, qui touche à l'un des problèmes les plus graves du temps présent : une crise d'âme dans une peinture de mœurs.

I

Sans doute, vous vous rappelez Durtal, l'homme de lettres détraqué, le dilettante exaspéré de *Là-bas* qui longtemps égara dans les folies de l'occultisme et du satanisme sa curiosité malsaine. Dans la magie noire, comme dans la société de ses contemporains, il n'a trouvé que l'ennui et le dégoût. N'ayant pu s'entendre avec le diable, il a essayé de se réconcilier avec Dieu. Il s'est mis à hanter les églises, d'abord en curieux, puis avec un désir sincère de

(1) J.-K. Huysmans, *En route*. — Paris, Tresse et Stock, 1895.

croire. Il s'est bravement acheminé vers la foi, sous la direction de l'abbé Gévresin, un ecclésiastique très intelligent et très clairvoyant, qui l'a guidé d'une main légère, tout en causant avec lui. Après bien des hésitations, Durtal saute le pas et s'en va faire une retraite de huit jours dans une Trappe, à Notre-Dame de l'Atre. Cette conversion, ou plutôt cette tentative de conversion, voilà tout le sujet du roman.

Vous pensez bien que M. Huysmans n'a pas manqué l'occasion de nous peindre ce nouveau milieu. Il a exploré ce monde de la dévotion avec une véritable fureur d'attention, avec la patience acharnée d'un homme qui veut tout comprendre. Il a tout visité et tout lu. Il a porté dans cette étude une passion inquiète de néophyte, une sincérité souffrante et vibrante, qui souvent ne va point sans parti pris. Nous le retrouvons là tout entier, avec sa curiosité jamais lasse, avec son observation à la fois menue et profonde, sans scrupule d'aucun genre, prompte à saisir le détail pittoresque et l'envers des choses. Ne lui demandez ni impartialité ni modération : il s'est juré d'écarter violemment toutes les apparences, de jeter à bas ce qui sonne faux. Pour stigmatiser ce qu'il hait, il ne recule pas devant le scandale, il ne craint ni les gros mots, ni les grasses plaisanteries. Mais voici un nouvel aspect de son talent, qu'il nous avait soigneusement caché jusqu'ici. Ce railleur impitoyable n'a rien d'un sceptique. En face des choses belles et grandes qu'il découvre dans son pieux pèlerinage, soudain il devient grave, et, sans effort, sa pensée s'élève jusqu'à l'émotion mystique. Sous le satirique on entrevoit alors un dévot trop exigeant, écœuré de la tiédeur et de la vulgarité des fidèles.

En effet, si Durtal se convertit, c'est en poursuivant de ses sarcasmes le culte officiel. Il trouve que les habitués des églises gagnent le Paradis à trop bon compte. Il ne pardonne pas au catholicisme des villes de s'être fait si mesquin et si bourgeois, d'avoir perdu tout idéal, de sacrifier le sentiment aux pratiques, de se rapetisser au niveau des égoïstes ou des simples d'esprit. Le catholique, dit-il, « agit non par dilection, mais par peur : c'est lui qui, avec l'aide de son clergé et le secours de sa littérature imbécile et de sa presse inepte, a fait de la religion un fétichisme de Canaque attendri, un culte ridicule, composé de statuettes et de troncs, de chandelles et de chromos ; c'est lui qui a matérialisé l'idéal de l'Amour, en inventant une dévotion toute physique au Sacré-Cœur. »

Durtal, toujours errant dans les rues de Paris comme une âme en peine, ne peut passer devant une église sans y entrer : pour s'y recueillir, comme il dit. Singulier recueillement, qui le mène à rire de tout, sauf à s'en fâcher ensuite. Il s'irrite contre l'architecture ou la décoration de l'édifice, contre les intonations du prêtre en chaire, contre la routine des cérémonies où s'efface la beauté de la liturgie, contre l'attitude des officiants ou du public, contre la laideur des chasubles, contre le mobilier des pompes funèbres. Au fond, il en veut au catholicisme d'avoir perdu son action souveraine sur les âmes généreuses, et il en accuse la vulgarité, l'ignorance du clergé séculier, toujours écrémé par les ordres religieux, si bien qu'il y reste seulement le « déchet », la « lavasse des séminaires ».

Ce que Durtal reproche plus encore aux curés, c'est leur inintelligence de l'art, la prodigieuse décadence du goût dans l'église. Aux affreuses bâtisses des temps modernes il oppose les merveilles de l'âge gothique. Il a juré une haine mortelle aux statues peintes de la rue Saint-Sulpice, à tout ce qu'il appelle en son langage pittoresque « la bondieusarderie ».

La musique surtout l'exaspère, telle qu'on l'entend d'ordinaire dans les églises de Paris. Il ne peut pardonner aux curés d'avoir laissé perdre ou de ne point faire revivre l'admirable tradition du plain-chant. Il s'acharne contre les maîtrises, qu'il a toutes comparées entre elles, et qui presque toujours lui ont déchiré les oreilles. Pendant toute une fête de Noël, il a erré d'église en église sans pouvoir découvrir un office passable. Par chance, on sait encore à Saint-Sulpice exécuter un *De Profundis* et un *Dies Iræ*, quoique les airs du *Salut* y tournent au rigodon. Évidemment l'on montre de la bonne volonté à Saint-Gervais ; mais les vieilles mélodies y sont gâtées par une mise en scène de concert mondain. Quant aux autres églises, n'en parlons pas. Partout la liturgie musicale est mutilée ou faussée ; et tout l'effort des modernes ne va qu'à enseigner aux maîtrises des airs de danse ou des flonflons de théâtre. Le salut, c'est le retour pur et simple au vrai plain-chant, tel qu'il a été reconstitué récemment par les Bénédictins de Solesmes.

Ce plain-chant idéal, on peut l'entendre encore, avec sa beauté grave, dans les couvents qui suivent la règle de Saint-Benoît. Plus que tout le reste, c'est l'amour de la musique qui pousse Durtal vers les monastères. Et il faut reconnaître que les monastères ont merveilleusement inspiré M. Huysmans. Dès qu'il en franchit le seuil, c'est un homme nouveau, et l'on dirait que se réveille en lui, par un miracle d'hérédité, la foi naïve et profonde des ancêtres. Cela vous surprend sans doute, car l'auteur ne nous avait guère préparés à cette métamorphose. Mais le fait est là, et, en ce genre, je ne connais rien de plus émouvant que les épisodes monastiques de *En route :* la prise de voile aux Carmélites, la cérémonie de vêture chez les Bénédictines, et presque tout le séjour à la Trappe, la confession, les offices, les ten-

tations diaboliques, l'extase nocturne des moines.

Pendant toute la seconde moitié du roman, l'auteur s'enferme avec son héros, loin de Paris, au couvent de Notre-Dame de l'Atre. Avec une émotion communicative, il a dégagé la poésie simple et vraie de ces pauvres abbayes perdues au fond des bois, si accueillantes dans leur mélancolie, si mystérieuses dans leur apparente bonhomie. Il nous promène le long de ces vieilles murailles banales qui parlent à l'âme; il nous conduit au réfectoire et à la bibliothèque, au bord de l'étang, dans la solitude des charmilles, au cimetière, à la ferme, aux étables. Il nous dit le secret de ces pieuses existences, tantôt monotones et douces, partagées entre la prière et le travail des mains, tantôt soulevées par l'extase ou torturées par le scrupule. Et l'on entreprendrait le voyage de la Trappe, rien que pour entrevoir ces braves gens qui firent si bon accueil à Durtal : le Père hôtelier, si complaisant et si discret dans son rôle de maître Jacques; l'énigmatique M. Bruno; le Père Maximin, si indulgent dans son austérité, et le Père Siméon, ce divin porcher qui met en fuite les diables.

Et pourtant, ce n'est pas sans une arrière-pensée maligne que M. Huysmans s'attendrit dans les monastères. C'est là seulement, parmi ces exilés volontaires des ordres contemplatifs, qu'il trouve sa religion idéale : une bonne musique, c'est-à-dire le vrai plain-chant; la paix de l'âme, à l'abri des vulgarités de la vie; enfin, la tradition de cette haute mystique dont il suit amoureusement l'histoire à travers les âges et dans les bibliothèques. S'il s'arrête volontiers au couvent, c'est encore pour faire pièce à l'église.

Tout cela est intéressant, souvent neuf, et les théories sont soutenues avec un grand luxe d'arguments et d'exemples, avec une verve amusante ou un accent de sincérité émue. Nous ne pouvons songer à discuter point par point les assertions de M. Huysmans. Je crois d'ailleurs qu'il a souvent raison, et pas seulement en matière d'art. Son tort est peut-être de chercher à avoir trop complètement raison. Bien des lecteurs jugeront sans doute qu'il a tracé un tableau un peu trop idyllique de la vie monacale, un peu trop sombre du culte officiel. On pourrait lui objecter aussi que les religions de tous les temps ont été amenées fatalement à distinguer entre la théorie et la pratique, entre l'idéal et la réalité. Ces deux courants contraires, on les observe à toutes les époques de l'histoire du christianisme, au moyen age et au siècle de saint Augustin comme aujourd'hui. Tandis qu'il s'efforce dans les couvents de réaliser l'idéal chrétien, le catholicisme hors des couvents s'accommode tant bien que mal aux nécessités sociales. S'il s'abaisse au niveau des fidèles, c'est peut-être leur faute plus que la sienne. — Mais ces discussions nous entraîneraient trop loin. Tout ce que j'ai voulu montrer, c'est ce fond de philosophie mystique et satirique, sur lequel se détache, en pleine lumière, la conversion de Durtal.

II

Il est bien vivant et bien vrai, ce Durtal, avec sa dévotion fantasque, avec ses effusions de rapin contrit, et ses soliloques d'anachorète fumiste. Quelques-uns de nos contemporains pourraient se reconnaître en lui : gens de lettres blasés, las des raffinements pervers, vieux garçons aigris, dégoûtés des gargotes et des aventures, embarrassés de leur âme, ramenés vers la religion par le besoin d'une nouvelle expérience sentimentale. M. Huysmans a créé là un véritable type, en qui s'incarne l'un des travers ou l'une des souffrances de notre temps. Ce qui prouve bien la justesse de l'observation psychologique et la vigueur du rendu, c'est qu'on ne songe point à s'étonner de la simplicité hardie du roman. Ni action, ni incident; autour du personnage principal, à peine quelques silhouettes d'abbés ou de moines. D'un bout à l'autre, Durtal est en scène; le livre n'est, au fond, qu'un long monologue. Et pourtant l'intérêt ne languit pas.

Plusieurs mobiles, qui agissaient sourdement et dans la même direction, ont insensiblement poussé Durtal vers les églises. D'abord, un vague instinct d'hérédité, des souvenirs d'enfance : il a été élevé dans un milieu dévot, près des couvents, et dans son âme inconstante ont toujours traîné des vestiges de piété. Une existence égoïste, solitaire, dévoyée dans des expériences malsaines, l'a conduit peu à peu au mépris des hommes et de lui-même. Ennuyé de vivre, convaincu de la vanité des choses, tourmenté d'inconscients remords et désemparé, il se tourne vers la religion de son enfance, et s'y réfugie comme dans « l'hopital des âmes ». D'ailleurs, la doctrine catholique n'a rien qui puisse révolter son esprit; au contraire, il lui sait gré d'avoir proclamé par avance le néant de tout, comme l'impuissance de la raison, et il savoure ce pessimisme chrétien, plus amer que celui de Schopenhauer. La curiosité, le dégoût, l'hérédité l'avaient poussé vers l'Église : son dilettantisme l'y retient. S'il juge sévèrement et raille le culte, c'est qu'il le voudrait parfaitement beau. Il admire en connaisseur les merveilles de l'art chrétien : les nefs gothiques, les cérémonies et les chants, la liturgie, les primitifs du Louvre, les chefs-d'œuvre de la littérature mystique. Et l'art chrétien l'achemine vers Dieu : « Ah ! dit-il, la vraie preuve du catholicisme, c'était cet art qu'il avait fondé, cet art que nul n'a surpassé encore. » C'est pour cela qu'il s'élance d'un bond au delà de la religion commune

jusqu'aux couvents et à la mystique. Comme autrefois Chateaubriand, c'est son dilettantisme qui le convertit.

Mais cet art chrétien, il en jouirait bien plus s'il avait la foi; et, par surcroît, il aurait la paix de l'âme. De là cette campagne qu'il s'impose à lui-même, pour atteindre cette foi, qui toujours se dérobe. Il se persuade peu à peu qu'un rayon de la grâce est tombé sur lui; puis il se désespère que cette grâce ait si peu d'efficace. C'est qu'en lui se défend le *vieil homme*. Il a des vices qui lui sont devenus chers avec le temps, et toujours il sera hanté par le souvenir d'une certaine Florence. Il a des habitudes et des manies qui le poursuivent jusqu'au moment du départ pour la Trappe: « Mon corps, dit-il, est fragile et douillet, habitué à se lever tard... Jamais je n'arriverai à tenir là-bas avec des légumes cuits dans de l'huile chaude ou dans du lait... Enfin, j'ai une telle habitude de la cigarette qu'il me serait absolument impossible d'y renoncer. » Et, en effet, il ne s'en ira point sans une imposante provision de sucre, de chocolat, de serviettes, de livres, de drogues et de tabac. De plus, son orgueil résiste, l'empêche de se plier aux pratiques. Un jour qu'il s'est laissé enrôler dans une procession, il se dit à lui-même : « Ce que je dois avoir l'air couenne! » Même, l'homme de lettres n'est pas mort en lui : à un moment d'émotion réelle, où il veut élever son âme à Dieu, il ne se rappelle qu'une prière, et c'est précisément la prière que Paphnuce enseigna à la Thaïs de M. Anatole France.

De là, d'infinis retards dans la conversion, des hésitations, de promptes décisions suivies de regrets, de brusques retours, et une inquiétude persistante de l'esprit. Depuis qu'il court les églises, Durtal s'ennuie beaucoup moins, mais il ne sait où il en est. Sans doute il hésiterait encore, si le bon abbé Gévresin ne le poussait doucement par l'épaule. Il part enfin, après d'affreuses angoisses, mais, il l'avoue, « comme un chien qu'on fouette ». Arrivé à la Trappe, il est vite séduit par la poésie du décor; il semble s'y transformer; il y passe des journées terribles ou exquises, dans le ravissement ou les tentations; il s'y confesse; il y communie.

Est-il vraiment converti? M. Huysmans ne nous le dit pas, et il est permis d'en douter. Il semble que l'imagination ait joué le principal rôle dans cette aventure dévote. C'est par lassitude et par curiosité que Durtal s'est résigné à cette retraite. Il y a cherché la paix dans un séjour poétique, il y a étudié la mystique et la vie monacale, il y a entendu de bonne musique. Il a cédé à l'influence du milieu, et sincèrement il s'est cru converti. Au couvent même, il a gardé quelque chose de son dilettantisme d'autrefois. Entre les offices, il s'échappait dans le bois pour y fumer des cigarettes, il se fâchait d'y retrouver des statues peintes à la mode de Saint-Sulpice, il se renseignait sur la mystique, et il constatait avec soin que les ascètes n'ont pas nécessairement le crâne en pointe. Aussi voyez son découragement quand il quitte la Trappe. Il sait bien ce qui l'attend à Paris : l'ennui, le dégoût, le respect humain, l'inquiétude de l'âme : « Je suis encore trop homme de lettres pour faire un moine, et je suis cependant déjà trop moine pour rester parmi des gens de lettres. » Ainsi, tout est à recommencer. Et c'est en vain qu'il recommencerait, car il n'a pas la foi; mais, par moments, il croit qu'il croit.

En réalité, Durtal a été, une fois de plus, le jouet de son imagination. Il n'a tenté qu'une expérience nouvelle, et avec le même résultat : il quittera Dieu, comme autrefois il a quitté le diable. Il n'a rien de ce qui fait vraiment le chrétien : ni l'humilité, ni la charité, ni la foi, ni même l'espoir sincère de la foi.

Et la peinture est d'autant plus vraie. Durtal est le vivant portrait de nos chrétiens à la nouvelle mode, qui prennent leurs fantaisies pour une religion, qui rôdent autour de l'Église sans se décider à y entrer, qui n'osent choisir entre la franchise du libre penseur et l'humble foi du fidèle. Caprice de dilettante qui s'ennuie, ou infirmité de célibataire sceptique qui vieillit. Invention plaisante, d'ailleurs, que plusieurs personnes ont le tort de prendre au sérieux. Croyez ou ne croyez pas, et agissez en conséquence; mais tâchez de voir clair en vous, et de vouloir ce que vous voulez. Ayez des devoirs précis, tâchez de faire œuvre utile, et vous ne serez point tentés d'emboîter le pas derrière les juifs-errants du néo-christianisme.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *la Vivandière*, opéra-comique en trois actes de M. Henri Cain, musique de Benjamin Godard. — SALLE PLEYEL : Société des instruments anciens. — *Rheingold*, nouvelle traduction de M. Alfred Ernst.

L'autre soir, après que le rideau fut tombé, parmi les acclamations de toute la salle, sur le troisième acte de la *Vivandière*, un spectateur cria : « L'Hymne russe! » Ironique ou sincère, ce spectateur a parfaitement résumé le genre de plaisir qu'il faut chercher, et qu'on trouvera, à l'Opéra-Comique. L'œuvre de Benjamin Godard est pleine de sentiments généreux, toute vibrante de patriotisme : vous y rencontrerez les personnages inévitables du Cirque Olympique, la cantinière, le vieux sergent, le volontaire, la recrue, le capitaine, tous héroïques, insoucieux du

danger, braves sans faiblesse, et remplis de sensibilité; et çà et là, vous y trouverez de la musique, quand ce ne serait que les échos de la *Marseillaise* et du *Chant du départ*.

Nous sommes en 1794, non loin de Nancy. Les *Mayençais*, en route pour la Vendée, s'arrêtent dans un village dont le seigneur est le marquis de Rieul. Comment, en juillet ou août 1794, un « aristo » comme celui-là est-il tranquille dans son château? Nécessité théâtrale, sans doute. Le marquis de Rieul a deux fils : l'un, André, ne sert qu'à chanter une partie de trio; l'autre, Georges, est un jeune et généreux patriote. De plus, M. de Rieul a adopté une jeune fille que lui a léguée son frère; elle s'appelle Jeanne, et le bruit court qu'elle pourrait bien être « de la famille ». Georges et Jeanne sont donc cousins. Cousin, cousine... je ferais injure à votre perspicacité en insistant davantage.

Ils s'aiment, vous l'avez deviné. Mais, grisé par la vue des Mayençais, Georges s'engage. Devoir, amour? Bref, le marquis maudit Georges, qui va retrouver l'armée; il chasse Jeanne : heureusement, l'arrière-garde la trouve évanouie ; les soldats la recueillent et l'emmènent...

Car les cœurs de bons sont les vrais cœurs de pères!

Second acte : en Vendée. De Nancy à Cholet, Jeanne a suivi l'armée; Georges a été nommé sergent; l'insurrection est « détruite », comme dit M. Georges Cain : il ne reste plus pour tenir la campagne qu'un fanatique avec quelques hommes ; et, vous l'avez deviné, ce fanatique est, ne peut être que le marquis de Rieul. Georges va donc avoir à combattre son père? Rassurez-vous : le capitaine Bernard, « héroïque et sensible », prend la place et le rôle du sergent, et expédie Georges à la recherche de troupes fraîches. Vive la Liberté! En avant, soldats, pour la France! — Et nous voici au dernier acte. Le marquis est prisonnier, Georges est revenu. Même situation « sentimentale » qu'à l'acte précédent, mais plus mélodramatique encore, puisque, au lieu d'avoir à combattre son père, Georges va peut-être être forcé de le fusiller. Rassurez-vous une fois encore. Le marquis parvient à s'évader. Qui l'a sauvé? On cherche le coupable, qu'attendent la cour martiale et le peloton d'exécution. Une dernière fois, rassurez-vous : la Convention, victorieuse, proclame une amnistie générale. En fait, cette amnistie ne semble pas pouvoir s'appliquer au marquis de Rieul. N'insistons pas. Vive la Nation! La toile tombe. Et c'est ici que le spectateur déjà cité a demandé l'Hymne russe.

Ce poème, vous le voyez, est d'une aimable puérilité. Tout s'y passe au gré de l'auteur, sans que la logique des caractères, des situations, du « milieu », influe en rien sur l'action. Il pourrait y avoir quatre actes, comme il pourrait y en avoir deux, ou cinq, ou dix ; le sujet se développe au hasard. Chose plus grave : je vous ai raconté la pièce sans rien omettre d'essentiel ; de toutes les situations que j'ai indiquées en passant, il n'en est pas une, — je dis : pas une ! — qui soit traitée, musicalement parlant. Et, n'oubliant rien de l'action, j'ai pu ne pas dire un mot du personnage principal, de la Vivandière. Sans doute, quand on dispose d'une artiste telle que Mlle Delna, il est tentant d'écrire un rôle pour elle, et l'on croit qu'il suffit pour cela de créer un personnage quelconque, dont le seul but est de présenter sous toutes ses faces le talent de l'interprète. C'est une erreur profonde. D'abord, les sentiments ainsi traités, ainsi plaqués, tournent forcément à la convention ; et vous trouverez en effet dans le rôle de Marion tous les effets de tous les mélos de tous les ambigus. De plus, le rôle, qui ne sert à rien, devient le plus important de la pièce : la pièce s'en va comme elle peut, et l'interprète, en dépit de tout son talent, ne peut rendre vivant un personnage dénué de tout ce qui fait la vie. Ce sont des efforts faits en pure perte. Certes Mlle Delna a triomphé l'autre soir ; on l'a applaudie comme elle le méritait, comme le méritaient sa voix incomparable et son instinct singulier du théâtre. Mais nous a-t-elle donné la moitié du plaisir qu'elle nous avait donné dans les *Troyens* ou même dans *Falstaff?* — Ajoutez que le compositeur emboîte le pas au librettiste : dans cette pièce où le rôle de Marion est inutile, coupez les romances qu'elle chante, les ensembles où elle est mêlée, et voyez ce qui restera : quelques plates mélodies, quelques effets de cuivres et de timbales : et c'est tout.

A ce point de vue, le second acte est quelque chose de tout à fait surprenant. Je vous en ai dit la situation ; voici la suite des scènes : Un duo de Marion et de Jeanne : quelques répliques suffiraient pour nous montrer « où nous en sommes » ; mais il fallait faire chanter Delna. Jeanne ayant dit « merci, mon Dieu ! » Marion proteste contre les « bondieuseries » ; d'où réplique de Jeanne, et prière à deux voix : premier épisode ; je pourrais même dire second, si, à la rigueur, la chanson de La Balafre ne pouvait se justifier. Voici maintenant le soldat Lafleur : il vient prier Marion de lui lire une lettre de sa vieille mère, où *bufflet-terie* rime avec *Vierge Marie :* second épisode. Puis c'est la scène du fusil d'honneur : troisième épisode. Puis, c'est le duo d'amour entre Georges et Jeanne; et, comme ni l'un ni l'autre n'est au courant de la situation, comme nous l'ignorons nous-mêmes, c'est bien là un hors-d'œuvre, un épisode : et c'est le quatrième, si je sais compter. Maintenant, récit de bataille par le sergent La Balafre : cinquième épisode. Enfin hymne à la Liberté : sixième épisode. Et la scène, la scène à faire ? Elle est faite, ou plutôt

esquivée, en dix répliques ; insuffisante au point de vue dramatique, au point de vue musical elle n'existe pas. Faut-il ajouter encore que ce malencontreux livret est écrit dans un « mode » singulier où se réunissent la phraséologie choquante des « poèmes » d'opéra et le charabia militaire ? Et faut-il discuter les caractères ? Toute la pièce, telle qu'elle est, repose sur le dévouement de la Vivandière. Voici une femme « soldat » jusqu'aux moelles : elle risque sa vie pour Georges : bien plus, elle soldat, commet un crime, au point de vue militaire. Et d'où lui vient ce dévouement passionné, irrésistible ? On l'ignore ; à moins que ce ne soit parce que l'amoureux de Jeanne s'appelle Georges. Le nom, dit-elle,

Le nom de mon pauvre défunt !...
Le brave sergent Thémistocle,
De la quatrième du deux !...

... J'ai retardé et je retarde encore le moment de parler de la partition. Vous savez que c'est l'œuvre dernière, l'œuvre posthume, de Benjamin Godard. Et la destinée de l'auteur fut assez mélancolique. Ses débuts avaient été heureux ; son premier ouvrage, *le Tasse*, couronné à je ne sais quel concours, avait eu la bonne fortune d'être aussi apprécié par les musiciens que par les membres du jury. Certaines de ses compositions étaient massacrées par tous les amateurs : et c'est là pour un musicien le signe de la vraie popularité. Son malheur est de n'avoir pas ensuite pu prendre contact avec le public. Il vivait chez lui, entouré de quelques amis, plus enthousiastes peut-être que clairvoyants, qui se pâmaient à la moindre de ses productions, et qui n'eussent jamais osé lui montrer les erreurs où il tombait. On a raconté de lui bien des traits qui le feraient passer, s'ils étaient vrais, pour le plus vaniteux des hommes. Il n'en était rien. Seulement, admiré sans relâche, il avait fini par croire ingénument que tout ce qui sortait de sa plume lui était dicté par son « génie ». On citait récemment des lettres bien singulières ; à quelqu'un qui lui demandait des changements à sa partition, il répondait : « Si je changeais, j'abîmerais ! » Joignez qu'ayant pris résolument parti contre la nouvelle école, il en venait à exagérer même les principes sur lesquels il s'appuyait ; par éloignement pour les novateurs, il en était arrivé à être un réactionnaire, même vis-à-vis des maîtres qu'il admirait le plus. Le *Tasse*, en regard du *Dante* ou de la *Vivandière*, est une œuvre de progrès et d'audace. On sait d'ailleurs sa haine presque personnelle contre l'auteur de *Parsifal*, haine poussée jusqu'à l'enfantillage : il s'indignait quand on montait une des œuvres de Wagner, et, de ces œuvres, il déclarait d'ailleurs ne pas connaître et ne pas vouloir connaître une note, sans se rendre compte de ce qu'il y avait de pitoyable et de risible dans ce parti pris. Certes, nos jeunes dramaturges sont bien insupportables et bien ridicules parfois, mais je ne sache pas qu'un seul se vante d'ignorer le théâtre d'Augier ou de M. Dumas !... Godard n'en eut pas moins, à son heure, une très aimable nature de musicien. Malheureusement, il avait trop confiance dans le pouvoir de la musique et un peu trop de bienveillance pour celle qu'il composait ; il eût mis consciencieusement en musique l'Almanach des vingt-cinq mille adresses, et se fût sans trop de peine laissé persuader qu'il en avait fait un chef-d'œuvre.

L'aimable musicien, on le retrouve dans la *Vivandière*. Certaines pages sont d'une grâce et d'un charme indéniables : elles ont l'agrément, mais aussi la valeur des mélodies détachées qui ont tant contribué aux premiers succès de Godard ; parmi ceux-ci, il faut au moins citer la jolie lettre de la « vieille mère » de Lafleur. Mais ce charme-là n'est pas toujours bien placé dans un opéra : souvent il y perd la moitié de son mérite, et, pendant que le musicien s'oublie à fignoler une rentrée ou à arrondir une cadence, nous nous impatientons en pensant au drame. De plus, cette grâce n'est même pas toujours appropriée au personnage : elle est là pour elle, et, quoi qu'en ait pensé Godard, ce n'est pas assez. Je me ferai mieux comprendre par une comparaison. Précisément dans la lettre dont il est question plus haut, la vieille mère dit :

Ces deux brins de jasmin que je mets dans ma lettre
Sont cassés au rejet qui grimpe à ta fenêtre :
S'ils arrivaient froissés, s'ils étaient tout flétris,
Prends-les bien doucement, touche-les de tes lèvres ;
Tu sauras y trouver les baisers pleins de fièvre
Que ton vieux père et moi venons d'y déposer !...

C'est là, sans doute, la poésie et les rimes ordinaires de nos livrets d'opéra ; toutefois, si vous réfléchissez que cette lettre est écrite par de braves campagnards, vous estimerez que ce sont des paysans bien renchéris et florianesques. Eh bien ! il y a un peu de « floriannerie » dans les mélodies de la *Vivandière ;* Marion, La Balafre, Georges, Jeanne, tous chantent de même et presque les mêmes choses. Cette armée de Vendée, c'est une bergerie ; comme dans d'autres, on y souhaiterait un loup de temps en temps.

A quoi bon pousser plus loin l'analyse de la partition ? J'en ai dit les défauts, renforcés encore par les défauts analogues du poème. A ceux-là je pourrais peut-être en ajouter d'autres, signaler la banalité ou la vulgarité de certaines scènes, et, pareillement, vanter la grâce et l'aimable sentiment d'autres passages. Mais pourquoi ? Vous verrez très certainement la *Vivandière ;* je serai charmé si mes réserves vous semblent justifiées, plus charmé encore si vous les trouvez excessives. Le succès, je l'ai dit déjà, n'a pas

été douteux un seul instant; il s'est tourné en triomphe à partir du second acte.

Une grande part en revient à l'interprétation et à la mise en scène; une part presque aussi grande à M. Paul Vidal : mais puisqu'on ne l'a pas nommé, la discrétion est de rigueur. J'ai déjà dit ce que les auteurs devaient à Mlle Delna : elle seule mériterait d'attirer le de public. Elle est douée comme personne ne le fut jamais : douée comme voix et comme instinct dramatique, à un degré véritablement prodigieux. Mais qu'elle prenne garde : on frémit en la voyant risquer son organe, d'une souplesse si veloutée, dans des finales à trombones médiocrement écrits pour sa voix. A côté d'elle, il faut citer M. Fugère, aussi adroit chanteur qu'excellent comédien, et ne pas oublier M. E. Thomas, qui a joué le plus gentiment du monde le petit rôle de Lafleur. Mlle Laisné et M. Clément représentent agréablement les deux amoureux : mais pourquoi ce dernier chante-t-il tant avec sa jambe? Mentionnons encore M. Mondaud, un marquis de bonne voix et de belle allure; M. Badiali, un excellent capitaine. Et, pour n'oublier personne, ajoutons, selon la formule consacrée, que MM. Ragnaud, T. Thomas et Huet complètent un ensemble tout à fait remarquable. — On sait l'habileté de metteur en scène de M. Carvalho. Jamais il ne nous a donné de spectacle plus complètement réussi. Les décors sont d'un pittoresque rare : j'aime en particulier celui du second acte, tout imprégné de la poésie du « Bocage ». Mais ce qu'il faut louer surtout, c'est la variété et l'arrangement des costumes : c'est une merveille que l'entrée des *Mayençais* au premier acte, avec leurs uniformes en lambeaux, leurs culottes en guenilles et leurs panaches lamentables, une merveille saisissante, presque émouvante, ma foi! à force de vérité. Parfaitement réglé aussi le début du troisième acte : il y a là une ronde dansée et chantée, d'un mouvement surprenant. Et les choristes se remuent! ils JOUENT!... Que M. Carvalho y prenne garde : encore un essai de ce genre, et nous le forçons à monter les *Maîtres-Chanteurs!...*

***

J'ai à peine la place de vous recommander les concerts que donne en ce moment, à la salle Pleyel, la *Société des Instruments anciens*. Grâce à M. Diémer, vous saurez ce qu'est la musique de J.-S. Bach, de Rameau et de Couperin exécutée par les instruments pour lesquels elle est écrite.

***

On sait que M. Alfred Ernst a entrepris la tâche difficile de traduire les drames de Wagner. Cette tâche, l'excellent Victor Wilder l'avait déjà accomplie, avec la sérénité d'âme d'un Belge à qui l'allemand, le français et la musique étaient pareillement étrangers. Il faut savoir un gré extrême à M. Ernst d'avoir cherché à nous fournir une version chantable et compréhensible. C'est un service inappréciable qu'il rend à tous ceux qui ignorent l'allemand et, par suite, à nos théâtres. Depuis longtemps je veux parler de sa traduction de la *Walkyrie*; mais je ne veux pas l' « étouffer » en dix lignes, et j'attends, hélas! Mais je m'en voudrais de ne pas vous signaler son nouvel essai. On a donné, dans un salon ami des arts, le *Rheingold*, traduit par M. Ernst : le succès a été considérable et mérité.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Normaliens (1).

Ancien élève de l'École normale supérieure... Le bourgeois naïf et respectueux s'incline encore devant ce titre; à ses yeux, c'est presque Un brevet d'intelligence. Le normalien d'ailleurs est un gendre. Pour le journaliste sceptique et désenchanté selon la formule, l'épithète de normalien n'est qu'une injure de plus; avec une pareille indignation, il reproche à monsieur un tel de sortir de Mazas, ou de l'École normale.

Le normalien se reconnaît à première vue, et l'on dit communément : « C'est un normalien, » comme on dit : « C'est un rastaquouère », — « c'est un calicot, » ou bien : « C'est un imbécile. » Tous les normaliens se ressemblent, comme les nègres.

Et pourtant il y en a de longs et de courts, d'osseux et de ventripotents, d'imberbes et de velus; il y en a de beaux, il y en a même de laids. Il y en a qui, entre deux conférences, jouent au tennis et au football, et d'autres qui discutent, péripatéticiens austères, sur le rôle du digamma dans la versification homérique ou l'avenir de la sociologie. Il y en a de chétifs, que le major a méprisés; il y en a de solides qui sont lieutenants d'artillerie. Celui-ci tire orgueil de son double muscle et va tous les ans rouler Marseille à la foire du Trône; celui-là, grand champion des courses à pied, rêve d'aller à l'École d'Athènes pour battre le record du soldat de Marathon.

La Sorbonne forme des savants; l'École normale est une Sorbonne à tout faire : il en sort des évêques, des acteurs, des peintres, des musiciens, des auteurs dramatiques, des critiques, des poètes, des ministres, voire des professeurs.

Quelle que soit leur destinée, tous gardent quelque chose du même esprit, l'esprit normalien. C'est un esprit, et c'est de l'esprit. Il est fait d'orgueil et

(1) Extrait du volume *les Normaliens peints par eux-mêmes* qui sera publié à l'occasion du Centenaire par les élèves actuels de l'École normale.

de timidité, de confiance et de défiance ; il est fait de candeur et d'ironie, d'indulgence et de sévérité, d'épicurisme sans luxe et de stoïcisme sans faste. Il y entre même des gourmes et des morgues. C'est un je ne sais quoi d'imprécis, un rien peut-être, à peine un demi-sourire.

Faites la synthèse de ces qualités discrètes et de ces défauts élégants : vous obtiendrez la *normalignité*. Et s'il en faut donner un exemple, le type accompli du normalien est sans contredit M. Anatole France, ancien élève de l'École des chartes.

***

Au reste, de tout temps il y eut des normaliens. Platon l'était, le seul de son pays avec Sophocle, car l'on ne trouve en Grèce que fort peu d'esprits attiques. Il faut descendre jusqu'à Lucien, qui naquit en Commagène, pour en découvrir un autre : encore parlait-il assez mal le grec.

C'est sans doute parce qu'il était normalien que Cicéron eut tant de succès à la Chambre et dans les salons. Horace eût été de l'École, s'il avait moins médit des anciens. Sénèque fut un normalien du boulevard, et Pline le Jeune un normalien de province.

En France, les plus grands noms dont l'École s'enorgueillisse sont ceux de Montaigne, de La Rochefoucauld, de La Bruyère et de Voltaire. Descartes en fut aussi, et Buffon, mais ils appartenaient à la section des sciences. Quant aux esprits dogmatiques, les théologiens probes comme Arnauld et Bossuet, les esthètes absolus comme Boileau, les philosophes comme Abélard, ils se formèrent à la Sorbonne.

Parmi les contemporains, il suffira de citer les deux noms de Renan et de Dumas fils pour prouver que de nos jours l'École n'a pas dégénéré.

***

Quelques normaliens ont habité rue d'Ulm.

Au temps de la Terreur, des hommes aimables, épris du silence et trouvant les mœurs contemporaines un peu excessives, se retirèrent sur la montagne Sainte-Geneviève. C'était dans le quartier où Mme de Sablé fit entre deux maximes des confitures pour La Rochefoucauld, près du parc où Victor Hugo joua aux billes. Dans ces lieux déserts s'élevait une bâtisse si vieille et si branlante, qu'elle s'enfonçait chaque année de quelques pouces dans le sol et qu'elle menaçait de disparaître un jour ou l'autre dans les catacombes. Ce fut là que nos sages s'établirent avec un courage tranquille.

Autour de la demeure s'étendait un vaste jardin qui rappelait ceux d'Académos et d'Épicure. A l'exemple du divin Platon, les solitaires fondèrent une école. Ils l'appelèrent *normale*, par modestie ; on a coutume d'ajouter *supérieure*, sans doute parce qu'elle se trouve au sommet d'une colline.

C'est une école où l'on apprend à lire, et parfois à écrire. On y apprend encore que *savoir* ne veut dire qu'une chose : avoir du goût.

Mais on y apprend surtout à ignorer.

Silhouettes.

Giton a le teint frais, la barbe frisée au petit fer, la démarche ferme et délibérée. Son mouchoir exhale un discret parfum de bruyère des Alpes. Il conduit des cotillons, et porte monocle. Ses phrases sont lubrifiées comme son chapeau de soie. Il fume des panatellas, boit des cocktails, et retrousse son pantalon quand il pleut à Londres. Il est enjoué, présomptueux, libertin. Il se croit des talents, et on le sait, car il le laisse entendre, Il parle avec confiance, et ne goûte que médiocrement ce qu'on lui dit. Quand Phédon lui cite de l'Horace, il assure qu'il ignore le grec. Il se mire dans son esprit et dans ses bottines. Il sera peut-être critique influent, député de l'opposition, ou le gentleman le plus distingué de Carcassonne. Il est philosophe.

Phédon a le teint échauffé, le visage maigre. Il dort peu, car la vie est brève et la science infinie. Il s'indigne contre les astronomes qui prétendent que les jours sont de vingt-quatre heures. Il est abstrait, et il a, avec du savoir, l'air d'un stupide. Néanmoins il oublie rarement de dire ce qu'il sait, et s'en tire fort mal. Il conte longuement et froidement : il ne fait pas rire. Il applaudit et sourit à ce que ses maîtres lui disent ; il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services. Il est mystérieux sur ses affaires, et chagrin contre le siècle. Il travaille avec patience, et ne lève jamais les yeux sur ceux qui passent. Il n'est jamais de ceux qui forment un cercle pour fumer des pipes et jouer à la manille. S'il n'occupe point de lieu, ses notes tiennent beaucoup de place. Il n'y a point de bibliothèque, si remplie de livres, qu'il ne mette en fiches sans effort. Il est convaincu qu'on ne saurait trop exagérer l'importance des verbes en *isco*. Son esprit, comme son corps, s'habille de vêtements tout faits ; ses idées sont massives et rondes, comme la coupole de l'Institut. Il a l'extérieur fruste, mais son âme est ivoirine et polie comme un crâne d'académicien. Il connaît toutes les œuvres antérieures à Casimir Delavigne, et même il n'ignore point Victor Hugo, car il a lu M. Nisard. Il écrira dans sa vieillesse une stylistique grecque, fruit de quarante années d'enseignement. Il fera sa classe et des enfants avec ponctualité. Il est philologue.

GUSTAVE TÉRY.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

28 mars, *Petit Marseillais* — Pour Deux sous : Récit d'un conflit qui dura de 1711 à 1719 entre le Saint-Siège et la Sicile et qui amena l'exil des évêques de Catane, de Girgenti et de Messine, et l'arrestation de l'archevêque de Palerme, à propos d'un droit de 27 quattrini (environ deux sous) que des employés de l'octroi de la ville de Lipari firent payer sur les haricots et les pois chiches destinés à Mgr Tedeschi, évêque de la ville.

Temps. — Lui, toujours lui. Note sur la visite de Guillaume II à Friedrichsruhe.

Débats du soir. — Le Mouvement social de M. Chailley-Bert : sur les rapports et les devoirs réciproques des patrons et des ouvriers. — La Fin d'une campagne. Dissolution de la Compagnie britannique de l'Afrique Orientale, qui cède au gouvernement ses dernières possessions. — Lettre de Serbie sur les élections prochaines.

29 mars, *Débats*, du matin. — La Réforme du doctorat en droit. Le Conseil supérieur de l'instruction publique devra repousser cette réforme qui n'est pas inspirée par des motifs scientifiques. — Fragment d'un article publié par M. G. Monod dans la *Contemporary Rewiew* du 1er avril, sur la situation politique en France : « Il suffit de comparer la situation politique actuelle avec celle du mois de janvier pour reconnaître qu'en donnant sa démission M. Perier a rendu service à son pays et à son parti, et a accompli un acte de sagesse. »

Matin — Chez M. Ramsay, de passage à Paris : conversation avec le « père » de l'argon, nouveau gaz constitutif de l'air.

Dépêche, de Toulouse. — Néo-catholicisme, par M. Camille Pelletan. « Depuis le XVIIIe siècle, tout mouvement intellectuel vraiment catholique est devenu impossible. Si une religion pouvait reparaître dans la situation intellectuelle d'aujourd'hui, ce serait la religion du Néant. »

Débats, du soir. — Les mystères d'Eleusis et l'Égypte, à propos des recherches de M. Foucart sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis.

30 mars, *Vérité*. — Lettre du Pape au comte Zichy protestant contre les nouvelles lois ecclésiastiques hongroises et approuvant la création d'un parti populaire catholique.

Débats, du matin. — Les fouilles de Timgad, l'ancienne Thamugadi, véritable Pompéi africaine dans l'ancienne province de Numidie, à 27 kilomètres est de Lambessa, sur les dernières pentes de l'Aurès, près de la route de Batna.

Gil Blas. — Ribot, article sympathique de M. Gustave Guiches : « De grand front, de barbe et de cheveux grisonnants, avec des yeux bienveillants et clairs, le visage s'harmonise dans une belle et placide distinction de traits. »

Figaro. — Les conséquences de la loi Ribot. Article de M. Denis Guibert sur les nouveaux impôts imposés aux communautés religieuses. Certaines d'entre elles verraient leur capital dévoré par le fisc en quinze ans.

Débats, du soir. — Les débuts du ministère Canovas, exposé des difficultés auxquelles le nouveau ministère conservateur espagnol se trouve en butte. — La Kabylie et le peuple kabyle. Conclusion d'une conférence faite à Nancy par M. Flandin, député de l'Yonne, ancien professeur à l'école de droit d'Alger, ancien procureur général à la cour d'appel de cette même ville.

Figaro, supplément. — L'âme de Bismarck ; un démagogue, par Ange Moore. Démagogue est ici pris dans le sens de conducteur de peuple : « A tout âge, besogneux ou riche à millions, obscur ou illustre, sans influence aucune ou disposant d'une puissance formidable, l'homme, en lui, est toujours le même. Il demeure ce qu'il n'a jamais cessé d'être : un démagogue de premier ordre, c'est-à-dire un individu né avec la passion dominatrice, le besoin impérieux de conduire, de pousser, d'entraîner ses contemporains vers le but qu'il s'est déterminé. »

Temps. — Entrevues avec MM. Berthelot, Tisserand, directeur de l'Observatoire, Adolphe Carnot et Hersent à propos du projet de M. Paschal Grousset de creuser un trou de 1500 mètres de profondeur comme principale attraction pour l'Exposition de 1900. Ce projet est généralement trouvé peu réalisable.

Petit Temps. — Conversation avec M. Canovas, président du conseil des ministres d'Espagne. M. Canovas envisage avec calme et tranquillité l'avenir de son pays. Il croit à la nécessité d'une politique conservatrice et protectionniste.

31 mars, *Temps*. — L'Angleterre et la France en Afrique. A propos des discussions qui ont eu lieu à la Chambre des communes et des déclarations de sir Edward Grey, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères : « Peut-être nous sera-t-il permis d'exprimer le regret que le ton de cette discussion, à la Chambre des communes, n'ait pas été tout à fait conforme à la courtoisie amicale qui doit régner entre deux grands pays dont les bonnes relations mutuelles sont à la fois une tradition de leur politique et un intérêt supérieur de la civilisation. » — *La Vie littéraire*, de M. Gaston Deschamps : Le catholicisme littéraire et M. Robert de Bonnières. M. Robert de Bonnières « raconte en un livret élégant, sobre et vibrant d'émoi, l'histoire de lord Hyland. A la banqueroute de la science, l'auteur des *Monach*, volontiers enclin aux témérités satiriques, oppose crânement la banqueroute de la foi.

Figaro. — L'apothéose, par Urbain Gohier : « Il est prince, il est duc de Lauenbourg et Sérénissime Altesse ; le monde l'admire, tout son peuple pousse autour de lui des hoch! et des hourra! L'Allemagne, que sa pensée ténébreuse a conduite, par des voies de sang, à tous les maux qu'elle souffre aujourd'hui, à tous les maux plus terribles qu'elle souffrira demain, l'adore comme un génie bienfaisant. Elle incarne le patriotisme dans le patriote qui a trois fois décimé le peuple allemand. »

Débats, du matin. — La nervosité publique et la défense nationale. M. Charles Malo proteste contre les histoires plus ou moins fantaisistes de trahisons, de vols de documents, répandues sans contrôle dans le pays.

Figaro. — Opinion sur le prince de Bismarck. Le *Neues Wiener Journal* ayant publié une série d'opinions recueillies un peu partout en Europe, sur le rôle du prince de Bismarck, le *Figaro* donne la traduction des opinions françaises.

2 avril, *Temps*. — Camille Doucet, par M. Mézières, à propos de la mort du secrétaire perpétuel de l'Académie française. — Les princes de la maison d'Aoste. Curieux documents sur les trois fils du prince Amédée. Appréciations sympathiques.

Rappel. — Lettre de M. de Lanessan donnant la déposition qu'il comptait faire sur sa gestion en Indo-Chine, devant la commission du budget, et que celle-ci a refusé d'entendre.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32309. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 — 4e SÉRIE. — TOME III — 13 AVRIL 1895

LA POLITIQUE

11 avril.

Sans avoir le fétichisme du code civil, on peut trouver que M. l'abbé Lemire et la majorité de la Chambre ont été l'autre jour un peu vite en besogne.

Divers orateurs ont dit à la tribune qu'on se marie moins depuis quelques années, ce qui est rigoureusement exact. Le chiffre des mariages était de 289 000 en 1884, de 269 000 en 1890, soit une différence de 20 000. A qui la faute ? Au code civil, répond sans hésiter M. l'abbé Lemire. Si l'on se marie moins, c'est, d'après l'honorable député, que des formalités longues et coûteuses font reculer ceux qui n'ont ni temps ni argent à perdre. Comment donc se fait-il qu'on se mariât davantage il y a dix ans, quand les formalités n'étaient ni moins longues ni moins coûteuses qu'aujourd'hui ?

Simplifiez la procédure du mariage, supprimez les frais, rien de mieux ; mais n'ayez pas l'illusion que vous aurez ainsi changé grand'chose à ce qui existe. Le mal dont vous vous plaignez a des causes plus profondes : pour la classe bourgeoise, c'est la question de la dot, qui fausse l'idée du mariage ; pour la classe ouvrière, c'est le travail de la femme dans l'atelier, qui détruit le foyer domestique ; pour tous, riches comme pauvres, c'est cette conception nouvelle de la vie qui fait que la femme est à l'homme de moins en moins une compagne, de plus en plus une rivale. Il s'agit de bien autre chose que de corriger quelques chinoiseries juridiques ou administratives : il s'agit d'arrêter la décadence de la famille, et je ne vois pas qu'on en prenne le chemin.

La Chambre a touché en deux points aux règles du mariage civil. Elle a décidé d'abord que, dans les cas où la loi actuelle exige trois actes respectueux, il n'en serait plus fait qu'un seul : jusque-là, rien à dire. Elle a décidé ensuite de supprimer, en cas de décès du père et de la mère, l'acte respectueux adressé aux grands parents : il me paraît douteux que, sur ce second point, le Sénat puisse sanctionner l'œuvre de la Chambre.

Il faut savoir ce qu'on veut. Si l'on entend que la famille soit une simple juxtaposition d'individus dont chacun tire de son côté dès qu'il peut se suffire à lui-même, qu'on aille jusqu'au bout et qu'on supprime le consentement du père et de la mère ! Mais si l'on admet qu'il y a dans la famille quelque chose de plus que l'individu, alors ce n'est pas trop de vouloir qu'un étranger ne puisse pas se glisser furtivement dans cette famille comme un voleur dans une maison. Et qu'on ne vienne pas nous dire que des gens seront empêchés de se marier parce qu'ils ne pourront pas produire l'acte de décès de leurs grands parents ou indiquer leur dernier domicile : rien de plus simple, dans ce cas, que de faire adresser l'acte respectueux au parquet du procureur de la République.

Un mot encore. On sait qu'à défaut d'enfants, les petits-enfants sont héritiers à réserve : je demande s'il est admissible que l'aïeul soit forcé de laisser une part de son bien à l'écervelé ou à l'insolent qui ne lui aura même pas fait la politesse d'un acte respectueux.

PAUL LAFFITTE.

LE CENTENAIRE DE L'ÉCOLE NORMALE [1]

La promotion de 1872.

Chers camarades de la promotion de 1872, qu'êtes-vous devenus? Nous l'avions pourtant pris, l'engagement de rester à jamais dans cette communion de cœur et d'esprit, que la douce accoutumance de vivre côte à côte avait créée entre nous durant les trois années d'école. Vain serment! A peine au sortir de l'hospitalière maison qui nous avait faits frères, la vie, la vie impérieuse nous a saisis de sa prise brutale, entraînés, séparés... De même, les barques de pêche qui sortent du port à la brise du matin. Elles le quittent en escadrille serrée, naviguent de conserve quelque temps encore. Puis, chacune d'elles pique vers un point différent du vaste horizon, elles se dispersent, elles se perdent de vue. Nous avons fait comme elles, mes amis.

Donc, revenons en pensée au port qui nous a réunis, abrités. Ainsi font les marins dans leurs courses lointaines. Et cette habitude qu'ils ont leur est douce, disent-ils. Je la trouve pieuse aussi.

Oh! les joyeux garçons que nous étions, en ce temps-là, il y a vingt ans! Deux ans seulement nous séparaient de l'année terrible, de l'année maudite. Mais l'indomptable jeunesse, la jeunesse plus forte que tout, n'avait pas permis que ces tragiques événements étouffassent en nous la joie de vivre. Comme elle éclatait, comme elle débordait — vous en souvenez-vous? — cette joie! Et je ne pense pas, en vérité, qu'elle fût coupable, s'épanouissant sur toutes ces ruines. Elle était le bourgeon qui annonce qu'il reste de la sève encore dans l'arbre mutilé. Et qui sait si ce n'était pas l'obscure prescience des renouveaux certains de la patrie, qui, détournant nos âmes de la sombre méditation d'un passé si terrible et si proche, nous poussait vers l'avenir, l'allégresse au cœur, le rire et la chanson aux lèvres?

Chers amis, vous souvient-il de ce Mystère « moyen âgeux » que nous célébrâmes au dortoir certaine nuit de 1874? Philosophe subtil et précocement abstrus, Pacaut, je te dénonce, tu jouais Héloïse! Une Héloïse à la barbe d'ébène, à la voix mâle et grave : la voix qui eût convenu à son infortuné complice — au moins pendant les deux premiers actes. J'avais accepté un rôle presque aussi glorieux, mais qui exigeait le plus rare esprit de sacrifice : le rôle ingrat d'Abélard. Coutret, à moins que ce ne fût Bougier, tenait avait autorité celui du redoutable chanoine. Il était un peu vif, ce rôle de Fulbert! Les ciseaux de la censure y eussent évidemment trouvé de quoi s'exercer ; juste retour des choses d'ici-bas. Aussi n'avions-nous pas osé l'offrir à notre cher « cacique » Girard, ni au doux Pessonneaux, ni à Martha, âmes austères... Avons-nous ri, mon Dieu, avons-nous ri! Tellement que nous fûmes pincés, Héloïse, — exactement comme dans l'histoire! Un surveillant, attiré par le vacarme que nous faisions, survint, spectateur inattendu. La beauté de notre mise en scène, le bon goût de nos accoutrements, — ou leur simplicité, plutôt, car nous en étions à la grande scène du dernier acte, qui ne comportait pas, si j'ai bonne mémoire, un grand luxe de costumes, — ne parvinrent pas à attendrir ce cœur de pierre. En vain, nous essayâmes de le toucher, en faisant valoir l'intention édifiante qui nous avait guidés : le pieux désir d'honorer la mémoire de saint Fulbert, dont la fête tombait précisément ce 10 avril. Le surveillant parut ému. Émotion trompeuse, pleurs de caïman, si j'ose dire. Nous fûmes tous consignés pendant deux jours; mais, vrai, ça n'était pas payé!... Et ce « canularium » exquis que nous organisâmes en seconde année! Et ces suaves « fausses-colles », combinées avec art en vue de l'ahurissement intensif des nouveaux! Et ces cascades de calembours, ces avalanches d' « à peu près » cyclopéens! Est-ce assez triste, de penser que nous étions si gais!

On travaillait aussi, on piochait ferme, entre deux éclats de rire. Un hommage, d'abord, si vous voulez, à ceux de nos maîtres qui ne sont plus : à Paul Albert, à Aubertin, à Fustel de Coulanges, à Ernest Desjardins. Et que les autres, ceux qui restent, pour l'honneur de l'Université et des Lettres françaises, les Boissier, les Perrot, les J. Girard, Alfred Fouillée et Lachelier, — j'en passe, et des meilleurs, — que tous ces instructeurs de notre jeunesse, à qui chacun de nous doit quelque chose, qui nous ont libéralement livré le trésor de leur goût, de leur science, de leur pensée éloquente ou profonde, — qu'ils trouvent ici le témoignage de la gratitude et du respect de leurs anciens élèves.

Et plus j'y pense, plus il me semble que ce temps était bon, plus ces belles années m'apparaissent lumineuses, plus le souvenir, attendri ou joyeux, m'en est cher. Quelle généreuse effervescence dans tous ces esprits qui cherchaient leur voie! Nous tenions, *de omni re*, des propos délicieusement absurdes. Je me sens bien plus sage maintenant; mais que j'échangerais volontiers un peu de cette sagesse contre un peu de cette folie! Nous renouvelions la philosophie, la politique, l'art, la littérature, tout en fumant une pipe. Vous rappelez-vous ces discussions où nous tranchions avec désinvolture tant de problèmes devant lesquels je reste pensif aujourd'hui, n'en découvrant, plus je les médite, que l'insondable mystère. Ah! les belles discussions que

1. Les pages que nous insérons sont empruntées à un volume intitulé : *le Centenaire de l'École normale*, 1795-1895, qui paraîtra le 16 avril à la librairie Hachette (in-4°, avec cartes et portraits).

c'était ! Jamais un doute : un cliquetis d'affirmations tranchantes. On se livrait à ces assauts un peu partout, tant on avait d'ardeur à la bataille : au réfectoire, en étude, — ailleurs même, au besoin, en un lieu surpris d'entendre des controverses dignes du bois d'Académus ! On y consacrait quelquefois toute une récréation ; cependant que là-haut, dans les « turnes » de troisième année, le violon du mélancolique Brossier, grinçait aigrement. Oh ! ce terrible violon... Brossier, sur la tête de Paganini, je jure que je t'aime bien. Mais comme tu nous as embêtés, mon ami !...

J'étais « réactionnaire » en ce temps-là. Lemaître passait pour être un tantinet « clérical ». Mais sa gaminerie d'enfant de chœur ironique, digne de servir la messe de Renan, éclatait déjà en des sonnets bibliques d'une magistrale bouffonnerie. Et ses vers sur une jeune beauté du « Quartier », blonde comme les bocks qu'elle servait ? Qu'ils étaient jolis, ces vers agiles et gracieux comme l'aimable esprit de celui qui les avait composés ! Il était notre orgueil, ce Lemaître. Il l'est toujours, n'est-ce pas ?... L'éloquent Séailles était démagogue. Je crois même me souvenir que si je mangeais du républicain, il mangeait, lui, assez volontiers du prêtre. C'est un goût qui nous a passé, à l'un comme à l'autre. Et je crois, en vérité, chaque jour plus fermement, que nous avons eu raison d'y renoncer, de prendre pour fondement de notre vie morale l'amour de la tolérance et de la liberté. Partis de tant de points divers, il me semble bien d'ailleurs que c'est là, — réactionnaires ou jacobins, cléricaux, matérialistes ou athées intransigeants d'il y a vingt ans, — là que nous sommes arrivés tous. L'École n'a pas peu contribué à cet apaisement de nos intempérances.

« Allez, mes enfants, — pensait sans doute, en souriant de son douloureux sourire de martyr, le sage à la grande âme stoïque que nous avions alors pour directeur, Ernest Bersot, quand l'éclat de nos déclamations, de nos invectives et de nos anathèmes réciproques parvenait jusqu'à lui, — allez, mes jeunes tribuns, criez, proscrivez, excommuniez ! L'air que vous respirez ici est plein du respect de la liberté morale d'autrui. De généreux effluves le chargent : c'est la pensée invisible de toute cette longue lignée des libres esprits de tout pays et de tout temps, avec lesquels nous vous faisons vivre en commerce assidu. Quand vous aurez respiré trois ans cet air-là, vous serez conquis pour jamais à la tolérance. On peut entrer sectaire à l'École : on en sort libéral. »

Et c'est pourquoi je vous propose, camarades, de bénir cette grande Maison où, de 1872 à 1875, nous sommes véritablement nés à la vie de l'esprit. Nous ne lui rendrons jamais autant qu'elle nous a donné. Aimons-la bien. Pensons à elle quelquefois. C'est une chose mélancolique, un peu triste, mais infiniment douce en même temps, que le regard qu'on tourne vers ce fugitif moment du passé, cette heure de notre vie, heure exquise, heure unique et si promptement dévorée, — ô mes chers compagnons de jeunesse ! — où nous avions vingt ans.

GEORGE DURUY.

L'Instruction militaire à l'École

(1885-1889)

Sous le régime de l'ancienne loi militaire, les normaliens étaient totalement dispensés de service, et les dix ans d'enseignement auxquels ils s'engageaient étaient considérés, par les décrets fondamentaux de l'Université, comme « l'équivalent » de cinq ans de présence sous les drapeaux, exigés de la généralité des Français. Cette situation ne les empêchait pas d'être les premiers au feu, en volontaires, dès qu'un péril sérieux menaçait le pays ; et l'on a dit ici même quel fut leur courage en 1870. Ils auraient cependant préféré avoir leur place assignée d'avance en cas de guerre, et n'être pas obligés, aux jours de danger, d'avoir recours à des démarches souvent difficiles pour obtenir le droit de se battre. Aussi furent-ils très heureux, quand parut le projet de réforme de la loi sur le recrutement : ce projet comportait l'instruction militaire pendant les trois années d'École, et un an de service actif à la sortie, au titre de sous-lieutenant de réserve. C'était une combinaison qui sauvegardait tous les intérêts, au prix d'un léger surcroît de travail, et qui répondait honorablement aux désirs patriotiques de nos camarades. Ils s'en emparèrent, et demandèrent à recevoir l'instruction militaire à l'École dès l'année suivante, sans attendre le vote de la loi, quitte à n'en avoir que les charges sans les bénéfices si la réforme n'était pas adoptée ; et bien que cela soit malheureusement arrivé, ceux qui l'ont fait ne le regrettent pas.

La promotion de 1884 se montra surtout favorable à ce projet ; mais c'est seulement après la rentrée de 1885 que furent pris, après entente du ministère de l'instruction publique et du ministère de la guerre, les arrêtés et règlements organisant à l'École l'instruction militaire. Il y était décidé que les exercices auraient lieu le lundi et le vendredi de une heure à trois, et qu'en outre des journées entières, quand il serait possible, seraient consacrées à des marches et à des tirs au fusil sur les buttes de Vincennes. Pendant la durée des exercices, les élèves de l'École étaient placés sous l'autorité du ministre de la guerre ; ils devaient recevoir les grades de caporal et

de sous-officier à mesure que leurs états de service le leur permettraient; ils étaient passibles des punitions militaires : les consignes devaient être exécutées dans l'École, les punitions plus graves à la prison du Cherche-Midi. Hâtons-nous d'ajouter que malgré quelques menaces chroniques de notre état-major, pour soutenir la discipline, personne de nous n'a jamais fait connaissance avec la paille humide.

La première séance d'exercice eut lieu le 15 février. Les élèves de première et de seconde année y figuraient seuls; les *cubes*, du haut des gouttières, regardaient cette nouveauté. Nous avions été habillés sommairement, en attendant que le budget permît de mieux faire les choses : nous avions un képi de drap bleu marine, avec passepoils rouges, aux palmes de l'École, un pantalon et une tunique de cette toile blanche qu'on appelle treillis. Pourquoi une tunique au lieu de l'ordinaire bourgeron de l'armée, ample et commode? Nous n'avons jamais su la raison de cette élégance, mais nous avons pu nous convaincre qu'elle manquait de confortable. — Une fois alignés par rang de taille dans la cour de la « fosse aux ours », face à l'École, nous fîmes connaissance avec le cadre de nos officiers : deux capitaines, trois lieutenants, un sous-lieutenant, tous choisis dans l'armée territoriale. L'instructeur militaire en chef était M. Bonvoust, capitaine adjudant-major au 36e; son nom est resté dans la langue de l'École, où il continue aujourd'hui encore à désigner le service militaire (1). De plus, comme il fallait des sous-officiers, des caporaux, des clairons et des tambours, on en avait pris provisoirement un peu partout. Le ministère, pour susciter des candidatures, avait fait savoir par les journaux que le temps fait à l'École normale dispenserait d'une période de 28 jours dans la réserve. Un bon nombre s'étaient présentés, et ceux qu'on avait choisis étaient venus, chacun avec la tenue de son corps, infanterie, génie, zouaves, chasseurs, sortis des rangs sociaux les plus divers, depuis des ouvriers jusqu'à un de nos camarades de lycée, déjà caporal de réserve et étudiant en droit.

Le soir, au dîner, le cacique général célébra cette journée d'inauguration par un *chic* « au premier *bataillon scolaire* de France »!

A la position du soldat sans armes succédèrent les exercices d'assouplissement, mêlés de *théories* sur « les signes extérieurs du respect » et sur les principes de la marche au pas. Puis vint le jour d'aborder le maniement d'armes : la direction d'artillerie de Vincennes nous envoya 102 fusils Gras, 2 fusils coupés pour la théorie, 2 revolvers d'ordonnance, 4 chevalets pour le tir. Pour loger ce matériel, on transforma en magasin d'armes le chœur d'une ancienne chapelle, située dans les bâtiments neufs le long de la cour, et qui, depuis son annexion, servait déjà de salle de billard. Chacun y avait sa case pour les effets, le nécessaire d'armes et les produits destinés à l'astiquage; un râtelier en fer à cheval supportait les fusils; la niche du fond, veuve de statue, servait pour les tambours, les clairons et les revolvers.

Aussitôt que nous fûmes un peu familiarisés avec le fusil, notre commandant trouva que la cour de l'École était trop petite, et nous fit sortir. Il avait obtenu de la Place l'autorisation de nous faire manœuvrer sur le boulevard Arago et derrière l'Observatoire. L'idée n'était pas des plus heureuses. Nous savions à peine marcher en colonne; nous n'avions guère la figure militaire; à notre tête s'avançaient deux clairons dépareillés; et n'ayant pas encore eu le temps d'acquérir des galons, nous étions escortés par nos sergents instructeurs, chacun dans l'uniforme de son corps. Le zouave surtout, bel homme, le teint fleuri, la moustache en croc, attirait tous les regards sur notre petite troupe. Et Dieu sait si nous gagnions à être regardés! Les ceinturons tombaient à gauche, faute de patte pour les soutenir. Les tuniques et les pantalons de toile, après une première lessive, s'étaient rétrécis. Les manches s'arrêtaient à l'avant-bras; la culotte raccourcie laissait passer notre pantalon civil que le froid nous forçait à garder par-dessous. Les boutons de la tunique, mis avec peine, plissaient l'étoffe en travers et menaçaient de sauter. — C'est dans cet équipage qu'on nous mit dehors. Les plus sensibles au ridicule n'y tinrent pas. Un certain nombre se firent déclarer malades; quelques-uns profitèrent du rétrécissement des tuniques pour provoquer doucement une déchirure, ou trouvèrent un autre prétexte pour garder la maison. On ne peut guère le leur reprocher. Il était mal à propos de donner l'École en spectacle dans la rue, et nos officiers auraient dû songer un peu plus à nos sentiments de dignité collective; mais ils se croyaient quelquefois à la caserne.

Ce que nous préférions était le tir réduit, organisé dès le printemps dans le passage qui longe les laboratoires de chimie. A l'extrémité avait été installé un large panneau de bois, mobile d'un côté sur deux fortes charnières, et de l'autre sur un galet, de sorte qu'on pouvait à volonté le mettre en travers de l'allée ou l'appliquer comme une porte le long du mur. Deux cibles de fer y étaient accrochées, où les balles marquaient en emportant la couleur : un élève, armé d'un pot de noir et d'un pot de blanc, était chargé d'effacer

(1) M. Bonvoust est mort il y a trois ans. Les autres instructeurs étaient M. Durand, capitaine; MM. Wapler, Kauffer et Dubillon remplacé par M. Egrot en 1888, lieutenants, et M. Belot, sous-lieutenant. M. Petit, lieutenant du génie, a été chargé la seconde année du cours de topographie.

les coups. A cause des maladroits — il y en a toujours — l'appareil était complété par un grand auvent de tôle dominant les cibles, et préservant les congrégations voisines des balles perdues. Mais elles étaient rares ; non seulement quelques-uns se montrèrent excellents tireurs, mais la moyenne même, au dire des officiers, était très supérieure à celle du régiment.

L'année suivante, il y eut de grands progrès dans nos exercices militaires, et cela pour plusieurs raisons. La première est qu'on nous fit un nouvel uniforme, modeste — car il revenait à l'École au prix de 46 fr. 80 — mais convenable et pratique. Ce fut un soulagement quand un élève caporal, pris pour mannequin, nous arriva en tenue « modèle 86 ». Le costume était en drap de sous-officier, tout entier bleu de roi. Il se composait d'un dolman semblable à ceux qu'avaient alors les officiers, mais sans brandebourgs, et portant au collet, au lieu de numéro, les palmes de l'École. Des pattes d'épaule unies, du même drap, protégeaient le vêtement contre l'usure du fusil. Le pantalon avait un simple passepoil rouge, de même que le képi, qui portait aussi les palmes. — Les conscrits reçurent en outre, comme dans l'armée, un pantalon et une blouse de treillis, beaucoup plus commode que l'ancienne tunique.

Fort heureusement aussi, comme nous étions enrégimentés depuis un an, on put nommer des caporaux et des sous-officiers parmi les élèves de l'École. Les premiers eurent pour privilège une permission de minuit supplémentaire par mois ; les sergents en eurent deux, ce qui leur donnait trois samedis sur quatre, — quand le quatrième ne se trouvait pas aussi jour de fête ou de bal officiel. Chose singulière, la section des lettres fut presque seule à briguer les grades et les avantages qui y étaient attachés. Est-ce parce que les élèves des sciences, pour la plupart, sont en même temps reçus à l'École polytechnique, et que ceux qui viennent à l'École normale optent ainsi par un esprit d'individualisme qui les éloigne de la carrière militaire ? Cela est possible. Mais, pendant toute la durée du service, le fait a été frappant.

D'autre part, une innovation assez heureuse vint rompre la monotonie des exercices. M. Petit, lieutenant du génie, fut chargé de faire un cours de topographie aux élèves dont l'instruction militaire était le plus avancée. Il avait à vaincre une difficulté extrême : intéresser à la fois des scientifiques et des littéraires, sans ressasser des éléments trop connus des premiers, sans entrer dans des explications incompréhensibles pour les seconds. Échapper totalement à ces deux écueils était impossible ; notre professeur improvisé s'en est du moins tiré fort honorablement. Il nous a fait faire connaissance, sans complications inutiles, avec les différentes espèces de cartes et de plans, les échelles employées, la lecture des feuilles de l'état-major. Il nous a donné les principes du levé ordinaire et rapide, l'emploi du carton de Fontainebleau, celui des principaux instruments de géodésie. Tout cela nous intéressait plus que l'exercice, et pouvait nous servir au besoin.

Enfin les circonstances favorisaient la nouvelle institution. Un vent de guerre commençait à souffler. C'était l'époque du ministère Boulanger, et le « brave général » n'était encore, dans l'opinion publique, qu'un administrateur actif, entreprenant, chaud patriote et désireux de la revanche. Les bruits qui couraient entretenaient l'excitation. Nous savions que de grands préparatifs étaient faits ; que dans certaines gares, voisines de la frontière, des locomotives demeuraient jour et nuit chauffées pour le départ. Un de nos camarades, en relations étroites avec la Compagnie de l'Est, confiait à ses amis le nombre des canons expédiés sans cesse vers l'ennemi. Dans notre « turne » jadis ornée de bibelots chinois, s'étalait maintenant au-dessus de nos livres une large fresque, représentant les armes de Metz et de Strasbourg. Nous commentions, les uns avec passion, les autres avec inquiétude, la nouvelle *Instruction pour le combat* que venait de faire distribuer le ministère de la guerre, et dont la première phrase était alors célèbre : « Seule, l'offensive permet d'obtenir des résultats décisifs. » — Quand eut lieu l'affaire Schnæbelé, tout le monde se crut à la veille de la guerre. Un de nos camarades, sans en rien dire, fit provision de chemises de flanelle et de souliers de campagne. On ne parlait plus que du grand événement. Les travaux ordinaires étaient suspendus ; l'émotion était si vive que notre maître, M. Gabriel Monod, interrompit son cours sur le moyen âge pour commencer l'histoire de la guerre de 1870.

Ce fut le temps héroïque de l'entreprise. A la suite d'une visite du général Boulanger, qui nous avait promis des chevaux, une section de cavalerie fut organisée — sur le papier, bien entendu ; car les chevaux du ministère ne vinrent pas, et nous aurions été fort embarrassés de les recevoir. Tout le bénéfice de nos espérances fut pour le manège Jamin, qui recruta quelques clients de plus. — Nous nous dédommagions aussi sur le boulevard Arago. Depuis que nous avions une tenue convenable, l'exercice y marchait beaucoup mieux. Nous prenions d'assaut le Lion de Belfort suivant toutes les règles de la tactique. Tantôt nous l'attaquions « sur terrain varié », en tirailleurs, défilés derrière les arbres ou les édicules du boulevard ; tantôt, en rangs serrés, par *bonds* réguliers de 100 mètres, au pas de charge pour finir, devant toute une foule de petits rentiers, de braves femmes et de gamins du quartier qui avaient fini par

connaître nos heures de manœuvre. Nous arrivions par la rue de la Glacière, en quatre rangs, le capitaine en tête, sur un cheval que lui prêtait un de ses amis. Aussitôt que nous avions tourné l'angle du boulevard Arago, il commandait : « Colonne à distance entière ! » De proche en proche, les lieutenants répondaient : « Section à gauche en ligne ! » Puis après un moment d'attente, au commandement de : « Marche ! » tout d'un coup, les sections se déployaient en largeur, à leurs distances, traversant le boulevard d'un trottoir à l'autre, guide à droite, jusqu'à la place où commençaient des évolutions plus compliquées. — Quelquefois nous étions lancés dans des expéditions lointaines : nous allions *reconnaître* Arcueil, où nous trouvions beaucoup de boue ; ou bien encore nous figurions des marches en pays ennemi le long des fortifications, à Montrouge. Nous faisions des haltes, nous placions des sentinelles à la crête des murs, au tournant des rues, dans toutes les positions stratégiques. Puis nous revenions en belle ordonnance le long de la rue Denfert-Rochereau, jusqu'à l'École ; et pour rentrer nous portions les armes devant un poste imaginaire. Presque toujours, nous étions en retard, trois heures sonnant déjà. Comme nous n'avions plus le temps de changer, on allait à la conférence en uniforme. On y dormait bien aussi un peu, quand il avait fait chaud. Mais nos professeurs se montraient indulgents : on ne peut pas demander trop d'esprit à des gens qui sont sous les armes depuis leur déjeuner.

Cette indulgence était d'ailleurs très justifiée, car en définitive ni les travaux personnels des élèves, ni la réussite aux examens n'ont jamais souffert de ces exercices. Comme, après tout, nous ne donnions qu'un travail physique modéré, nous y trouvions une bonne réaction contre la fatigue intellectuelle ; et si nous étions un peu engourdis le jour même, nous en retrouvions les bénéfices le lendemain. Quelquefois, l'hiver, après un exercice les pieds dans la neige, ou l'été, quand nous avions fait une marche au grand soleil de deux heures, il y eut bien quelques petites indispositions : jamais rien de grave. D'ailleurs, l'administration avait la sagesse d'accorder facilement des dispenses à ceux qui pouvaient en avoir besoin ; et puis le capitaine lui-même, tout en parlant haut de nous endurcir, nous faisait volontiers manœuvrer les jours de pluie dans les couloirs et le péristyle Thuillier. Souvent aussi, par le mauvais temps, l'exercice se passait en *théories* diverses dans la salle de billard, appelée de midi à trois heures « le magasin de la compagnie ». On nous y apprit et nous y enseignâmes à nos conscrits le paquetage des effets, le démontage du fusil et du revolver, le nettoyage des armes ; pour les gradés, l'établissement des rapports, des états, un peu de comptabilité militaire. Là se faisait aussi l'astiquage : brosses, cire, cirage, torchons, *patiences*, tripoli, graisse et nécessaire d'armes, nous avions tout un fourniment qui ne plaisait guère aux plus délicats. Il faut avouer qu'il fallait ensuite un certain temps pour se laver les mains. Mais au moins on se reposait toujours pendant ce temps des mathématiques ou du latin ; et le lavage fait on s'en trouvait peut-être plus dispos.

Pour nous récompenser de nos peines, nous avions l'encouragement des visites et des inspections officielles. A la fin de l'année, le ministre de la guerre, représenté par un officier d'état-major, nous distribuait des médailles d'argent et de bronze comme prix d'instruction militaire, des épinglettes comme prix de tir. Une fois ou deux, nos chefs universitaires assistèrent aussi à nos exercices ; mais alors, ce furent nos instructeurs dont le dolman reçut les palmes académiques. — De temps à autre, l'excellent général Jeanningros venait nous passer en revue ; ses discours n'étaient pas longs, mais comme ils sentaient la poudre ! A sa première inspection il ne dit qu'un mot, mais qui nous fut au cœur : « Cristi, les beaux hommes ! » A la seconde, il nous parla des avantages de l'instruction militaire, et dans le feu de l'improvisation : « Quoi que vous soyez plus tard, conclut-il, commerçants... industriels... ou autres... vous verrez si l'exercice vous aura servi ! »

Mais nos meilleures journées militaires furent les tirs à Vincennes, l'été. Le premier eut lieu le 13 mai 1887. Les suivants étaient échelonnés de trois en trois semaines. Ces jours-là, suppression de toutes conférences. Dès notre lever, nous revêtions pantalon et dolman ; une large galette de suif, au milieu du dortoir, était à la disposition des pieds trop tendres et des chaussures trop dures. A six heures, un déjeuner solide nous attendait au réfectoire ; puis le clairon sonnait le rassemblement, nous formions les rangs et, le fusil sur l'épaule, la compagnie partait pour Vincennes. Par le soleil comme par la pluie, — et quelles averses nous avons reçues ! — le trajet se faisait toujours à pied. Au bout de l'avenue Daumesnil, aux fortifications, nous prenions le pas de route et l'arme à la bretelle. Puis nous traversions le bois de Vincennes en chantant ; c'est chose recommandée par la *théorie ;* d'ailleurs le répertoire de l'École ne manque pas de ressources. Quand il faisait beau, la course était excellente ; les chemins sous bois gardaient la fraîcheur du matin, la lumière était gaie, et sans avoir eu le temps de songer à la route, on débouchait dans l'immense clairière du terrain de manœuvres, derrière le fort, où les buttes des cibles apparaissaient au fond toutes petites, en même temps que les troupes installées déjà pour le tir semblaient un alignement de lointains soldats de plomb. Alors, nous prenions possession de notre terrain : les balles commençaient à

siffler, et les marqueurs, dans leur fosse, à signaler les manques et les *rigodons* avec leurs petits drapeaux. Quand arrivait l'heure du « pot », une voiture de cantinier distribuait du pain, du saucisson, du fromage et du vin, assaisonnés par la poussière du champ de manœuvres et par un appétit de voyageurs. Outre la ration officielle, presque tous demandaient des suppléments ; et tout en pestant contre le vent ou le soleil, on finissait par se trouver réconforté et dispos pour achever la séance par quelques tirs à genou ou à plat ventre. Ceux qui ne tiraient pas attendaient leur tour couchés dans l'herbe ; les infatigables tâchaient d'obtenir quelques paquets de cartouches supplémentaires. Enfin, sur le soir, nous revenions toujours à pied, noblement poudreux, au travers de la ville ; et quand nous remontions le boulevard Saint-Michel, à l'heure où les terrasses des cafés sont pleines, nous récoltions quelquefois, de la part des étudiants qui nous reconnaissaient, quelques bruyants témoignages d'admiration dont il ne faudrait pas trop soupeser la dose exacte d'ironie.

On sait comment, après quatre ans d'exercices, il fallut renoncer à nos espérances. L'article qui consacrait notre nouvelle situation militaire, voté par la Chambre des députés, fut rejeté au Sénat, non par mauvaise volonté pour l'École normale, mais par un de ces jeux du hasard et de la politique qui viennent quelquefois troubler l'élaboration des lois. Celle-ci revint donc à la Chambre, l'École oubliée. Quelques-uns s'en aperçurent ; mais le temps pressait ; la session touchait à sa fin et la discussion durait déjà depuis plusieurs années. Revenir sur le projet, c'était renoncer à en obtenir le vote cette fois encore. On voulut en finir, et tel quel, en bloc, le texte du Sénat fut adopté. — Depuis ce moment, nos conscrits, moins favorisés qu'à l'École polytechnique et même qu'à l'École centrale, font un an de service en qualité de simples soldats. *Opera et impensa periit.* Mais si d'abord cette inégalité de traitement nous a été pénible, et si nous avons senti quelque regret de notre peine perdue sans profit pour nos jeunes camarades, nous avons la satisfaction d'avoir fait ce qui paraissait alors le plus utile à l'École, — et même, nous ne désespérons pas qu'un jour vienne où se répare l'oubli commis à son détriment.

André Lalande.

CORRESPONDANCE INÉDITE
DE NAPOLÉON Ier
avec le général de Caulaincourt, duc de Vicence (1).
(1808-1809)

A Aranda de Duero, 27 novembre 1808 (2).

M. de Caulaincourt, je reçois votre lettre sans date que je suppose être du 5 novembre. J'imagine que M. Champagny vous aura fait connoître par des courriers tout ce qui se passe d'important dans ce pays, tel que le combat de Burgos, les affaires d'Espinosa, celle de Tudela, où les armées de Galice, des Asturies, d'Estremadure, d'Aragon, d'Andalousie, de Valence et de Castille ont été détruites. Le général Saint-Cyr, aussitôt que Rosas sera pris, ce qui n'est pas éloigné, marchera en Catalogne pour faire sa jonction avec le général Duhesme qui a 15 000 hommes à Barcelone, bien approvisionnés et dans le meilleur état. Vous pouvez dire à l'Empereur que je serai dans six jours à Madrid d'où je lui écrirai un mot. Il n'y a rien de mauvais comme les troupes espagnoles, 6 000 de nos gens en bataille en chargent 20, 30 et jusqu'à 36 000. C'est véritablement de la canaille ; même les troupes de la Romana que nous avions formées en Allemagne n'ont pas tenu. Au reste, les régimens de Zamora et de la Princesse ont subi le sort des traîtres, ils ont péri. Les Anglais se concentrent en Portugal. Ils ont fait avancer des divisions en Espagne. Mais à mesure que nous approchons ils reculent. — J'ai envoyé il y a peu de jours à Champagny mes ordres pour répondre à la note de l'Angleterre (3). Quant à l'Autriche, sa contenance n'est que ridicule (4). Je laisse en Allemagne 100 000 hommes. J'en ai 150 000 en Italie et la moitié de ma conscription qui marche. D'ailleurs ici la grosse besogne est déjà faite. — Le ministre de Russie à Madrid a été insulté par la canaille qui s'est amusée à pendre et à traîner dans les rues deux Français qui étoient à son service, mais dans peu de jours il sera délivré. Sur ce, je prie Dieu, etc.

A Madrid, le 5 décembre 1808.

M. de Caulaincourt, nous sommes à Madrid depuis hier. Les bulletins vous feront connoître les événements qui se sont passés depuis le combat de Burgos, la bataille d'Espinosa et de Tudela, et les com-

(1) Voyez la *Revue* des 30 mars et 6 avril 1895.

(2) Napoléon avait commencé le 4 novembre 1808 sa campagne d'Espagne et débuté par quelques coups vivement frappés sur l'insurrection.

(3) D'Erfurt, Napoléon et Alexandre avaient adressé à l'Angleterre une proposition de paix ; le cabinet de Londres venait de répondre par une note peu conciliante.

(4) L'Autriche avait repris ses armements et renforçait son attitude belliqueuse.

bats de Somo-Sierra et du Retiro. Les Anglais ont eu la lâcheté de venir jusqu'à l'Escurial, d'y rester plusieurs jours, et, à la première nouvelle que j'approchois du (*sic*) Somo Sierra, de se retirer, abandonnant la réserve espagnole. — On me dit que l'ambassadeur de Russie est parti il y a trois semaines pour Carthagène, où il a dû s'embarquer pour Trieste et pour la France. Le temps ici est surperbe ; c'est absolument le mois de mai. Nos colonnes se dirigent sur Lisbonne.

Madrid, le 10 décembre 1808.

M. de Caulaincourt, vous trouverez ci-joint le rapport qu'on m'a fait sur le vaisseau russe (1). Vous le communiquerez ou vous ne le communiquerez pas à l'Empereur, selon que cela vous conviendra.

A Valladolid, le 7 janvier 1809 (2).

M. de Caulaincourt, je reçois votre lettre du 8 décembre. Les bulletins se sont succédé avec rapidité. Les nouvelles de Constantinople (3), les nouvelles d'Autriche et aussi le besoin de me rapprocher de France m'ont rappelé au centre, car il y a d'ici à Lugo 100 lieues, ce qui en feroit 200 pour le retour des estafettes. J'ai laissé le duc de Dalmatie avec 30 000 hommes pour suivre la retraite des Anglais ; le maréchal Ney est en seconde ligne sur les montagnes qui séparent la Galice du royaume de Léon. Le duc de Dalmatie doit être à Lugo. Il est probable que, lorsque vous recevrez cette lettre, je sois de retour à Paris. Dites à l'Empereur qu'en Italie et en Dalmatie j'ai 150 000 hommes à opposer à l'Autriche, non compris l'armée de Naples ; que j'ai 150 000 hommes sur le Rhin, et, en outre, 100 000 hommes de la Confédération ; qu'enfin au premier signal je puis entrer avec 400 000 hommes en Autriche ; que ma garde est aujourd'hui à Valladolid, où je la laisse reposer huit jours, et que je la dirigerai ensuite sur Bayonne ; que je suis prêt à me porter sur l'Autriche, si cette puissance ne change pas de conduite, et que si ce n'eût pas été pour ne rien faire de contraire à notre alliance, déjà je me serois mis en guerre avec cette puissance, car les affaires d'Espagne qui m'occupent 200 000 hommes ne m'empêchent pas de me croire deux fois plus fort que l'Autriche, quand je suis sûr de la Russie ; que le seul mal que je voye, c'est que cela coûte beaucoup d'argent ; que je viens de lever encore 80 000 hommes ; que je désire que nous prenions enfin le ton convenable avec l'Autriche. Je l'ai proposé à Erfurt. Autrement nous ne pourrons terminer rien de bon sur les affaires de Turquie. Nous aurions peut-être eu la paix, sans les espérances que les Anglais ont fondées sur les dispositions de l'Autriche. — Quant aux deux vaisseaux russes à Toulon, il n'y a pas de doute qu'ils seront payés. Je viens encore d'écrire à ce sujet. — Vous pouvez assurer qu'il n'y a plus d'armée espagnole ; si tout le pays n'est pas entièrement soumis, c'est qu'il y a beaucoup de boue, et qu'il faut beaucoup de tems, mais tout se termine. Sur ce, je prie Dieu, etc.

A Valladolid, le 14 janvier 1809.

M. de Caulaincourt, vous trouverez ci-joint la lettre que je voulois écrire à l'Empereur ; mais j'ai trouvé qu'il y avoit beaucoup trop de choses pour une lettre qui reste. Je vous l'envoye pour que vous vous en serviez comme d'instruction générale. J'écrirai à l'Empereur une lettre moins signifiante. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Lettre à l'Empereur Alexandre jointe à la précédente (1).

Monsieur mon frère, il y a bien longtems que je n'ai écrit à V. M. I. Ce n'est pas cependant que je n'aie souvent pensé, même au milieu du tumulte des armes, aux moments heureux qu'elle m'a procurés à Erfurt. J'ai espéré pendant un moment annoncer à V. M. la prise de l'armée anglaise ; elle n'a échappé que de douze heures ; mais des torrents qui, dans des tems ordinaires, ne sont rien, ont débordé par les pluies, et des contrariétés de saison ont retardé ma marche de 24 heures. Les Anglais ont été vivement poursuivis. On leur a fait 4 000 prisonniers anglais et tout le reste du corps de la Romana ; on leur a pris 18 pièces de canon, 7 à 800 chariots de munitions et de bagages et même une partie de leur trésor ; on les a obligés à tuer eux-mêmes leurs chevaux, selon leur bizarre coutume. Les chemins et les rues des villes en étoient jonchés. Cette manière cruelle de tuer de pauvres animaux a fort indisposé les habitans contre eux. Je les ai poursuivis moi-même jusqu'aux montagnes de la Galice. J'ai laissé ce soin au maréchal Soult. J'ai l'espérance que si les vents leur sont contraires ils ne pourront s'embar-

(1) Napoléon cherchait toujours à négocier avec le gouvernement de Pétersbourg l'achat de certains vaisseaux russes de la Méditerranée.

(2) Madrid occupé, Napoléon s'était retourné contre l'armée anglaise d'Espagne, avait failli la prendre et l'avait poursuivie jusqu'aux environs de Lugo, en Galice. Des nouvelles plus menaçantes de Vienne et aussi la connaissance de certaines intrigues ourdies à Paris, l'obligèrent à suspendre cette poursuite, à revenir sur Valladolid et de là en France.

(3) Constantinople venait d'être ensanglantée par une nouvelle sédition, où le grand-vizir Baïractar avait péri.

(1) Cette lettre, restée à l'état de projet et transformée en instruction pour Caulaincourt, est absolument démonstrative de la politique napoléonienne à cette époque ; elle prouve l'ardent désir qu'avait l'Empereur de s'épargner une nouvelle guerre avec l'Autriche, en amenant la Russie à exercer sur cette puissance une action paralysante.

quer. Ils ne rembarqueront pas de chevaux ; il ne leur en reste pas quinze ou dix-huit cents. Le Roi fait après-demain son entrée à Madrid. La menace de les traiter en pays conquis et la crainte de perdre leur indépendance a fort agi sur eux. Ils n'ont plus d'armée. Si l'on n'a pas occupé tout le pays, c'est que le pays est grand et qu'il faut du tems.

Quand Votre Majesté lira cette lettre, je serai rendu dans ma capitale. Ma garde et une partie de mes vieux cadres sont en mouvement rétrograde sur Bayonne. Je voulois former mon camp de Boulogne qui auroit donné beaucoup d'inquiétude aux Anglais, mais les armemens de l'Autriche m'en ont empêché. J'avois réuni 20 000 hommes à Lyon pour les embarquer sur mon escadre de Toulon et menacer les Anglais de quelque expédition d'Égypte ou de Syrie qu'ils redoutent beaucoup ; les armemens de l'Autriche m'en ont encore empêché. Je vais leur faire passer les Alpes et les faire entrer en Italie. J'ai des preuves certaines que l'Autriche a pris l'engagement de ne pas reconnaître le roi Joseph. Son chargé d'affaires a suivi les insurgés. Il a fui de Madrid et il est à Cadix. J'ai des preuves certaines que l'Autriche avoit promis de fournir 20 000 fusils aux insurgés. L'espérance de l'Angleterre étoit de soutenir les troubles de l'Espagne, de nous faire rompre avec la Turquie et de faire déclarer l'Autriche et avec la Suède de contre-balancer notre puissance. J'ai regret que Votre Majesté n'ait pas adopté à Erfurt des mesures énergiques contre l'Autriche. La paix avec l'Angleterre sera impossible, tant qu'il y aura la plus légère probabilité d'exciter des troubles sur le continent. Votre Majesté comprendra aisément que je n'attache aucune importance à la reconnoissance du roi Joseph par l'Autriche. J'en attache bien davantage à ce qu'elle désarme et fasse cesser l'état d'inquiétude où elle tient l'Europe. Je prévois que la guerre est inévitable, si Votre Majesté et moi ne tenons envers l'Autriche un langage ferme et décidé et si nous n'arrachons son faible monarque du tourbillon d'intrigues anglaises où il est entraîné. Votre Majesté sait le peu de cas que je fais de ses forces et de ses armes. Qui les connoît mieux que Votre Majesté (1) ? Il n'en est pas moins vrai que l'Europe est en crise, et il n'y aura aucune espérance de paix avec l'Angleterre que cette crise ne soit passée. Si l'Autriche veut la paix, Votre Majesté et moi la garantissons (2) ; qu'elle désarme ; qu'elle reconnoisse la Valachie, la Moldavie, la Finlande sous la domination de Votre Majesté et qu'elle cesse de faire un obstacle aux intérêts de nos deux puissances. Si au contraire elle s'y oppose, qu'une démarche soit faite de concert par nos ambassadeurs, et qu'ils quittent à la fois (1). L'empereur ne les laissera pas partir et la paix sera rétablie. S'il est assez aveugle pour les laisser partir, que vous et moi prenions des arrangemens pour en finir avec une puissance qui, depuis quinze ans toujours vaincue, trouble toujours la tranquillité du continent et flatte en secret le penchant de l'Angleterre. Mon désir est sans aucun doute celui de Votre Majesté, c'est que l'Autriche soit heureuse, tranquille, qu'elle désarme et n'intervienne près de moi que par des moyens concilians et doux, et non par la force. Si cela est impossible, il faut la contraindre par les armes : c'est le chemin de la paix. Votre Majesté voit que je lui parle clairement. Des intelligences très directes me font connoître que l'Angleterre étoit déjà très alarmée de la marche de mes divisions sur Boulogne. L'Autriche lui a rendu un service essentiel en m'obligeant à la contremander. Votre Majesté est sans doute bien persuadée du principe qu'un seul nuage sur le continent empêchera les Anglais de faire la paix : or il ne doit pas y en avoir si nous sommes unis de cœur, d'intérêts et d'intentions ; mais il faut de la confiance et une ferme volonté.

(1) Allusion à la pénible expérience qu'Alexandre Ier avait faite à Austerlitz de la coopération autrichienne.

(2) Ceci veut dire que Napoléon proposait de garantir à l'Autriche, d'accord avec Alexandre, l'intégrité de ses possessions.

A Valladolid, ce 14 janvier 1809.

M. de Caulaincourt, je reçois à l'instant même votre lettre du 20 décembre. Je vous expédie de Ponthon (2), parce qu'il m'a paru qu'il étoit agréable à l'Empereur. L'Empereur peut l'employer comme il lui plaira et autant de tems qu'il voudra. — Nous sommes entrés le 9 à Lugo. Le duc de Dalmatie étoit le 9 à Betanzos, près de la Corogne. Les Anglais ont perdu près de la moitié de leur armée, 600 voitures de munitions et de bagages et 3 ou 4 000 prisonniers. Le corps de la Romana est entièrement détruit et dispersé. Vous pouvez croire exactement les bulletins, ils disent tout. Le Roi fait son entrée solennelle dans Madrid dans quatre jours. La nation est bien changée depuis deux mois ; elle est lasse de tous ces mouvemens populaires et bien désireuse de voir un terme à tout ceci. Je vous ai fait connoître que du moment que l'on vouloit considérer le duc d'Oldenbourg comme étant de la famille impériale, il n'y avoit pas l'ombre de difficulté (3). Si l'Empereur lui donne le titre d'Altesse Impériale, tout est

(1) Sous-entendez : Vienne.

(2) M. de Ponthon, officier français d'arme spéciale, avait été déjà prêté une première fois par Napoléon à l'empereur Alexandre, qui mettait à profit ses connaissances techniques.

(3) Une difficulté de préséance s'était élevée à Pétersbourg entre notre ambassadeur et le duc d'Oldenbourg. En principe, Napoléon exigeait que les ducs français eussent le pas sur les princes allemands. Dans le cas présent, il donne tort au duc de Vicence, parce que le duc d'Oldenbourg, qui venait d'épouser la grande-duchesse Catherine, sœur d'Alexandre, était reconnu et qualifié membre de la famille impériale de Russie.

terminé; même à Paris il seroit traité comme tel. L'empereur de Russie peut faire ce qu'a fait l'empereur d'Autriche et ce que j'ai fait moi-même. Tous les membres d'une famille sont traités dans les cours étrangères de la même manière qu'ils sont traités dans leurs cours respectives. Ce principe détruit tout obstacle. Vous avez eu tort de faire la moindre difficulté là-dessus. Chacun est maître de faire pour sa famille les lois qu'il veut, et, du moment qu'elles sont faites à titre de famille, aucun ambassadeur ne peut se mettre de pair. Vous ne devez pas céder le pas au prince d'Oldenbourg, pas à son père, mais au beau-frère de l'empereur de Russie, s'il lui donne ce rang dans sa cour. Mais en voilà assez sur cet objet. — Quant à l'Autriche, ce qui arrive je l'avois prévu. Si l'Empereur avoit voulu parler ferme à Erfurt, cela ne seroit pas arrivé. Elle avoit promis de fournir des armes aux insurgés et déjà des convois étoient près de partir de Trieste. Elle a des engagemens secrets avec l'Angleterre et n'attend que l'affaire de la Porte pour se déclarer (1). L'Empereur peut compter là-dessus. La guerre est inévitable sur le continent si l'Empereur ne parle pas haut. L'Autriche tombera à nos genoux, si nous faisons une démarche ferme de concert, et menaçons de retirer nos ministres si l'on n'accorde pas ce que nous demandons. La reconnoissance du roi Joseph n'est rien par elle-même. Elle n'est importante que parce qu'un refus encourage l'Angleterre et fait présager des troubles sur le continent. Le désarmement de l'Autriche, voilà le principal. L'Autriche ne peut dire que cet armement soit un état militaire permanent. Elle n'a pas les moyens de le soutenir. Elle met l'Europe en crise; elle en payera les pots cassés. — Pour vous seul : quand vous lirez ceci, je serai à Paris. Je compte y être de retour le 20 de ce mois. Toute ma garde est réunie à Valladolid, et 2000 de mes chasseurs à cheval sont à Vittoria. Je viens d'ordonner une levée de 80 000 hommes de la conscription de cette année. Je suis prêt à tout. Mais notre alliance ne peut maintenir la paix sur le continent qu'avec un ton décidé et une ferme résolution. — Quant aux affaires de Prusse, je ne sais de quoi vous me parlez (2). Le traité avec la Prusse est antérieur aux conférences d'Erfurt et on n'y a rien changé depuis. J'ai mandé que M. de Romanzoff restât à Paris jusqu'au 1er février (3). Je désire le voir à Paris, et nous verrons s'il convient de faire une nouvelle démarche. Les affaires ont été ici aussi bien qu'on pouvoit le désirer. J'avois manœuvré de manière à enlever l'armée anglaise; deux accidens m'en ont empêché : 1° le passage du Puerto de Guadarrama qui est une montagne assez haute et tellement impraticable quand nous l'avons passée qu'elle a apporté deux jours de retard dans notre marche. J'ai été obligé de me mettre à la tête de l'infanterie pour la faire passer. L'artillerie n'est passée que dix-huit heures après. Nous avons trouvé des pluies et des boues qui nous ont encore retardés douze heures. Les Anglais n'ont échappé que d'une marche. Je doute que la moitié s'embarque; s'ils s'embarquent, ce sera sans chevaux, sans munitions, bien harassés, bien démoralisés, et surtout avec bien de la honte. Du moment que je serai à Paris, je vous écrirai. Sur ce, je prie Dieu, etc.

(1) Les Anglais négocioient avec la Porte un traité qui avait pour but de la rattacher à nos ennemis.

(2) Alexandre s'était plaint de certaines aggravations de traitement infligées à la Prusse.

(3) Après Erfurt, le comte Romanzoff s'était rendu à Paris pour y coopérer aux négociations avec l'Angleterre.

A Paris, ce 6 février 1809.

M. de Caulaincourt. Je reçois vos lettres des 15 et 17 janvier. Je vois avec peine que votre santé est altérée... Je crois que M. de Romanzoff reste encore ici quelques jours. Nous venons de recevoir des nouvelles d'Angleterre. Nous voulons voir s'il est possible d'en tirer quelque chose. M. de Romanzoff les envoye à l'Empereur. — Ma dernière conscription de 80 000 hommes sera toute sur pied avant quinze jours, de sorte que j'aurai en Allemagne autant de troupes qu'avant que j'en eusse retiré pour mon armée d'Espagne. En Italie, je vais y avoir une armée, la plus forte que j'y aye eue. Je vous ai mandé que la conduite de l'Autriche m'avoit empêché de former mes camps de Boulogne, de Brest et de Toulon. Ces trois camps eussent porté l'épouvante en Angleterre, parce que j'aurois menacé toutes ses colonies. — L'Autriche devient tous les jours de plus en plus bête, et je suis persuadé qu'il y aura impossibilité de faire du mal à l'Angleterre, sans obliger d'abord cette puissance à désarmer. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Paris, le 26 février 1809.

M. de Caulaincourt, j'ai reçu vos lettres du 5 février. Les différentes lettres que vous avez reçues depuis mon arrivée à Paris vous auront fait connoître la position des choses. L'Angleterre a fait sa paix avec la Porte (1). C'est une suite des intelligences de l'Autriche avec l'Angleterre. La mission anglaise a été reçue en triomphe à Constantinople par l'internonce (2). L'Empereur sera aussi indigné que moi de cette violation de la neutralité et des égards que nous doit l'Autriche. Les armemens de cette puissance continuent de tous côtés. Mes troupes, qui marchoient sur Boulogne, sur Toulon et sur

(1) L'[illegible] avec la Porte aux Dardanelles le 5 janvier 1809.

(2) L'envoyé autrichien auprès de la Porte portait encore le titre d'internonce.

Brest, où avec une escadre elles devoient menacer l'Angleterre et ses colonies, viennent de rétrograder, et tout est en mouvement pour former un camp d'observation de 80 000 hommes à Strasbourg. Le duc de Rivoli commandera ce camp d'observation. Le général Oudinot s'est porté avec son corps à Augsbourg. Vous savez que ce corps est composé de 12 000 hommes des compagnies de grenadiers et de voltigeurs des 4es bataillons; les quatre basses compagnies de ces bataillons sont en marche pour les rejoindre, ce qui portera ce corps avec la cavalerie à près de 40 000 hommes. J'ai requis les troupes de Mecklembourg-Schwerin pour garder la Poméranie suédoise, et j'ai ordonné la réunion de tous les corps de l'armée du Rhin, composée des anciens corps des maréchaux Davoust et Soult, formant 30 régimens d'infanterie. Toutes les troupes de la Confédération sont prêtes. Mon armée d'Italie est au grand complet. Ma conscription se lève ici avec la plus grande activité. Dans cette situation de choses, je puis entrer s'il le faut en Autriche au mois d'avril, avec des forces doubles nécessaires pour la soumettre. Néanmoins je n'en ferai rien que mon concert ne soit parfait avec la Russie; mais il est impossible de jamais songer à la paix avec l'Angleterre, si nous ne sommes point sûrs de l'Autriche. Si j'avois dans ce moment 80 000 hommes à Boulogne, 30 000 hommes à Flessingue, 30 000 hommes à Brest, 30 000 hommes à Toulon, comme je comptois le faire, l'Angleterre seroit dans la plus fâcheuse position.

J'ai à Flessingue, à Brest et à Toulon de grands moyens d'embarquement, et quoique ma marine soit inférieure à celle de l'Angleterre, elle n'est pas nulle. J'ai 60 vaisseaux armés dans mes rades et autant de frégates. Une de ces expéditions qui s'échapperoit pour les Indes ou pour la Jamaïque, ou deux escadres qui se réuniroient feroient le plus grand mal à l'Angleterre. Les ridicules armemens de l'Autriche ont paralysé tous ces moyens. Voilà ce qu'il faut que vous vous étudiiez à bien faire sentir à l'Empereur, qu'un armement de l'Autriche est la même chose qu'un traité d'alliance qu'elle feroit avec l'Angleterre ; il forme même une diversion plus importante que la guerre, parce que la guerre seroit bientôt finie ; plus coûteuse, parce que l'Autriche en payeroit les frais ; que je ne me refuse pas à attendre quelques mois, mais qu'il ne seroit pas juste que le résultat de mon alliance avec la Russie fût de paralyser mes moyens et de me tenir dans une situation ruineuse, pénible, et n'ayant aucun but. Qu'allègue l'Autriche? Qu'elle est menacée ? Mais l'étoit-elle davantage quand je tirois d'Allemagne la moitié de mes troupes pour porter en Espagne, à 500 lieues d'elle, et que j'éloignois le reste de mon armée de la Silésie ? Pour plaire à la Russie je me suis dessaisi de ces garants contre l'Autriche. Pour marcher avec la Russie, j'ai laissé hausser le ton à l'Autriche. Il est tems que cela finisse. Notre alliance devient méprisable aux yeux de l'Europe. Elle n'a pas l'avantage de lui procurer le bienfait de la tranquillité. Et les résultats que nous essuyons à Constantinople sont aussi déshonorants que contraires aux intérêts de nos peuples. Il faut donc que l'Autriche désarme réellement ; que je puisse dans le courant de l'été faire rétrograder mes troupes ; que j'aye la sécurité d'exposer 25 à 30 000 hommes sur la mer et même à des chances défavorables, sans craindre d'avoir au moment même une guerre continentale. Il faut que le désarmement de l'Autriche soit non simulé, mais réel. Il faut que l'Autriche rappelle son internonce de Constantinople et cesse ce commerce scandaleux qu'elle entretient avec l'Angleterre. A ces conditions, je ne demande pas mieux que de garantir l'intégrité de l'Autriche contre la Russie et que la Russie la garantisse contre moi. Mais si ces moyens sont inutiles, il faut alors marcher avec elle, la désarmer, ou en séparer les trois couronnes sur la tête de trois princes de cette Maison, ou la laisser entière, mais de manière qu'elle ne puisse mettre sur pied que cent mille hommes, et, réduite à cet état, l'obliger à faire cause commune avec nous contre la Porte et contre l'Angleterre. — Mon escadre de Brest a mis à la voile ; celles de Lorient et de Rochefort également, et j'aurai bientôt quelque événement maritime à vous annoncer. Si je n'eusse pas appris en Espagne les mouvemens de l'Autriche, et si mes troupes n'eussent pas été obligées de (un mot passé) de Metz et de Lyon, mes escadres seroient parties avec 20 000 hommes de débarquement.

(Publié par M. Albert Vandal.)

(*A suivre.*)

CAMILLE DOUCET

Lentement, lentement, sous un ciel gris et bas que le soleil ne parvenait pas à percer, le long cortège funèbre avait traversé les quartiers populeux, et, parti de Saint-Germain-des-Prés, arrivait au Père-Lachaise. Sur tous les visages se peignait cette fatigue spéciale qu'on pourrait dénommer « fatigue des enterrements », d'origine toute physique, et causée, en dehors de l'émotion et de la tristesse, par le désheurement du déjeuner, l'attente à la maison mortuaire, et, à l'église, l'impression déprimante des tentures noires, de la foule noire, des orgues tonitruantes ou plaintives, des fadeurs d'encens mêlées aux humides senteurs des fleurs qui se fanent... Oui,

chacun de nous était las en arrivant au cimetière, et les vivants faisaient triste figure en ce séjour des morts.

Mais, cette lassitude, l'homme excellent que nous conduisions à sa dernière demeure l'avait maintes fois ressentie lui-même, au cours de sa longue carrière, et, par une délicatesse *in extremis*, avait tenu à l'abréger pour les autres. Son testament portait qu'aucun discours ne serait prononcé sur sa tombe. En manifestant cette volonté, il cherchait une fois encore à être aimable et bon. Telle avait été la règle de sa vie. Il voulait y demeurer fidèle, même quand sa vie se serait éteinte.

A cette bonté, à cette courtoisie, toute la presse a rendu hommage. Jamais hommage ne fut mieux mérité. La phrase banale : « Le connaître c'était l'aimer », si souvent et trop souvent injustement prodiguée, pouvait s'appliquer à lui en toute vérité. M. Doucet était aimé, très sincèrement aimé. Et il l'eût été encore davantage si sa bonté avait été moins discrète, s'il n'avait eu comme une coquetterie jalouse à cacher le bien qu'il faisait. La liste de ses obligés est longue ; elle le serait bien plus si tous ceux qu'il obligea avaient mis autant de soin a proclamer le bienfait qu'il en mettait lui-même a le dissimuler. Mais la bonté, lumière de l'âme, a son rayonnement fatal et continu. Quelque soin qu'on prenne à l'atténuer, il s'étend quand même, et les plus sceptiques n'en peuvent méconnaître l'éclat. Aussi, en quittant le cimetière, chacun avait-il la sensation d'y laisser la dépouille mortelle d'un excellent ami, d'un honnête homme, d'un homme de bien.

* * *

Quand le souvenir nous revient des êtres disparus, c'est dans leur cadre familier que leur forme se dresse devant nos yeux et s'y précise. Pour M. Doucet, ce cadre fut l'Académie. Le voici, les jours de séance publique, assis au bureau. Voici sa figure aimable, aux joues soigneusement rasées, à la coloration un peu vive atténuée par une jolie clarté de cheveux d'argent. Frileux à l'excès, surtout pendant les dernières années, il a conservé sa pelisse en fourrures, dont le large col l'encadre. A peine assis, il reconnaît des têtes amies dans l'assistance ; il leur sourit, et ce sourire semble dire : « Bonjour... merci d'être venus... vous ne le regretterez pas... une jolie séance... vous verrez... vous verrez... » Et ce bon sourire met comme un point lumineux dans la salle sévère, d'une tonalité grise, d'un ensemble vieillot et guindé, mais imposant par cela même et gardant sa note personnelle au milieu des ruines et des changements perpétuels des temps.

Comme on revoit sa figure, on entend encore sa voix. Elle n'était pas très puissante, mais, malgré l'âge, elle était demeurée claire. Il lisait à merveille et avait le don rare de savoir se faire écouter. On l'a dit et on ne saurait trop le répéter : ses rapports annuels étaient des merveilles de lucidité et d'esprit. Et quelle tâche monotone, cependant ! Quelle nomenclature interminable et sèche de prix et de récompenses! En tout cela il savait mettre de la variété, de la grâce même. Sur ce plat vulgaire, il jetait, d'une main expérimentée, des pincées de ce condiment académique, moitié sucre et moitié sel, dont il avait une réserve inépuisable. Mais sa naturelle bienveillance le guidait, et dans cette savante mixture, les grains de sel entraient en proportion moindre que les grains de sucre.

Le voilà encore à l'Institut, mais dans un cadre plus intime, dans son cabinet de travail. Bien petit, ce cabinet, et bien modeste. Dans le jour clair de la fenêtre, un large bureau encombré de livres et de papiers ; sur le buvard quelque lettre qu'il finit d'écrire, de sa grosse et claire écriture, qu'on eût dit empruntée à un manuscrit du commencement du siècle. Vivement, en vous voyant entrer, il sable les caractères humides — car il était demeuré fidèle à cet usage quelque peu suranné ; — se lève, vient à vous, vous fait asseoir près de la cheminée, met une bûche au feu, s'assied à son tour, se frotte les mains, — ses pauvres mains noueuses et douloureuses des derniers temps, — les allonge vers la flamme. Tout cela avec les allures d'un très net et très charmant notaire de comédie recevant un client. Et la causerie s'engage, intime, familière, jamais violente, comme apaisée, au contraire. Qu'on n'entende pas par là que M. Doucet fût un « bénisseur ». L'eau bénite qu'il distribuait était de bonne qualité, et s'il aimait beaucoup de gens, il n'aimait pas tout le monde. Il avait, au contraire, des aversions marquées et ne les dissimulait point. Mais ces aversions étaient toujours justifiées et ne naissaient pas à la légère. Il a, paraît-il, laissé des *Mémoires*. S'ils sont un jour publiés, on y verra son opinion sur bien des gens. On peut garantir à l'avance qu'elle sera toujours modérée et que s'il ne dit pas de quelqu'un tout le bien qu'il en eût voulu dire, il ne fera pas connaître davantage tout le mal qu'il avait le droit d'en penser.

Jusqu'à la fin de sa vie, ses grands plaisirs ont été le monde et le théâtre. M. Doucet était mondain. Il aimait les dîners en ville, les réceptions élégantes. Il était resté galant près des femmes qui appréciaient sa courtoisie, son parfait bon ton, sa conversation légère et variée. Les hommages d'un vieillard aimable ne sont pas sans charmes pour elles et le désintéressement même de ces hommages les rend parfois plus précieux. Elles en savourent le plaisir sans en craindre le danger, et elles ouvrent plus aisément

leurs âmes à un homme qu'une longue existence a rendu doux et indulgent.

Quant au théâtre, M. Doucet l'adorait. C'était une joie pour lui « d'aller au spectacle », comme on disait de son temps, et comme il continuait de dire. Il assistait à toutes les premières représentations. Pendant les entr'actes, dans les couloirs, il courait de l'un à l'autre avec son allure vive et un peu nerveuse. Il rendait visite dans les loges amies; il donnait son opinion sur la pièce, indulgent pour les faiblesses, exaltant les qualités. Il n'était pas de l'école des « petits féroces » qui exécutent en une soirée l'œuvre conçue parfois avec tant de peine et tant de temps en la déclarant « au-dessous de tout! » ce qui est bientôt dit et ne coûte guère à dire. Il savait, lui qui avait vu tant de pièces, qu'il faut se défier d'un jugement trop hâtif et que le public, le vrai public, celui qui donne son argent pour écouter la comédie, ne ratifie pas toujours l'opinion de la première heure et trouve son plaisir là où d'autres n'ont pas su ou pas voulu prendre le leur. Et en cela, comme en toutes choses, il était conséquent avec lui-même et mettait en pratique sa jolie maxime que Jules Claretie citait dernièrement :

« A quoi sert de haïr? Il est si facile d'aimer! »

*
* *

Cette faculté d'aimer, M. Doucet l'a appliquée passionnément à l'Académie. Après sa famille, si digne et si tendrement unie, après quelques-uns de ses amis, l'Académie fut sa grande tendresse. Il pensait constamment à elle, il lui consacrait tout son temps avec joie. Elle était pour lui comme une maîtresse aimée et admirée, une « liaison » qui doit durer toujours et que le temps a légitimée. Quand, à l'issue d'une séance de réception, les *afficionados* de ces joutes pacifiques venaient le trouver dans son appartement et s'extasiaient sur l'excellence des discours, une satisfaction réelle se peignait sur son visage, et on le sentait heureux pour *son* Académie de la victoire remportée. Si, par contre, la séance avait été quelque peu terne, il en était visiblement contrarié et se consolait par l'espérance de triomphes futurs.

Tout ce qui touchait de près ou de loin à l'Académie était pour lui d'un intérêt sans cesse renouvelé. Assidu aux réunions de la Compagnie, excepté pendant les quelques semaines d'été qu'il passait d'ordinaire à Trouville, il prenait part à toutes les délibérations, donnait, à toute occasion, son avis sage et pratique. C'était, en effet, un esprit très clair, qui ne s'égarait pas en spéculations vaines et allait droit au but. Quelque chose était resté en lui de l'avoué qu'il pensait être à l'aurore de sa vie. Cet esprit net était aussi un esprit indépendant. On sait que M. Doucet faisait partie du petit groupe dévoué à la candidature d'Émile Zola. Plus d'une fois, il m'a parlé de l'auteur de *l'Assommoir*. Je crois, à la vérité, qu'il admirait son œuvre plus qu'il ne l'aimait; elle semblait quelque peu violente et aveuglante à une nature de demi-teinte comme la sienne; mais l'homme avait, et à très juste titre, conquis toutes ses sympathies, et il fut parmi les plus longtemps fidèles à cette candidature tranquillement obstinée.

Oui, M. Doucet avait au plus haut point « l'âme académique ». Il fut le secrétaire perpétuel idéal. Les prix à attribuer, les candidats à nommer, les rapports à faire, les lectures à entendre, tout cela était pour lui le constant souci et la joie constante. Ces bavardages, ces intrigues ténues qui, pareilles à des abeilles en quelque colossale ruche, bourdonnent sous la coupole de l'Institut, l'intéressaient, le passionnaient. D'aucuns en pourront sourire. Il me semble, au contraire, qu'il faut estimer et même admirer ce vieillard si assidu à sa tâche, remplissant avec tant de ponctualité et d'ardeur la charge confiée, prenant même au sérieux les frivolités qui forcément se glissent en toute compagnie d'hommes, fussent-ils parmi les plus distingués et les meilleurs. Tous ceux qui ont conservé le respect de l'Académie, tous ceux — et ils sont légion — qui, en dépit des « démolisseurs », trouvent qu'elle fut et reste une de nos plus pures gloires françaises, tous ceux-là ne peuvent lui souhaiter mieux, pour remplacer M. Doucet comme secrétaire perpétuel, qu'un homme ayant toutes les qualités, toutes les vertus de M. Doucet.

*
* *

Dans son dernier feuilleton du *Temps*, M. Francisque Sarcey, parlant avec sa grande et légitime autorité du théâtre de Camille Doucet, finissait en disant que l'homme lui semblait avoir été supérieur à l'œuvre. Cette appréciation a été celle de tous, et elle est la vraie. Le souvenir de M. Doucet vivra surtout comme celui d'un administrateur habile, d'un académicien zélé, d'un grand homme de bien. Il me semble pourtant que, sans assigner à ses pièces aimables une place supérieure à celle que leur auteur ambitionnait pour elles, — et Dieu sait s'il était modeste sur ce point! — on a été généralement quelque peu sévère à leur endroit, ou, disons mieux, insuffisamment indulgent.

Il est fort malaisé pour les gens d'une génération de juger les œuvres des générations précédentes, surtout quand ces œuvres ne remontent pas très loin dans le passé et sont presque d'hier encore ou d'avant-hier. Si paradoxale que cette opinion paraisse, on peut dire que le recul des temps rend les œuvres moins lointaines et que plus elles sont anciennes, plus elles semblent jeunes. Feuilletez un recueil de

toilettes féminines : ce sont les plus récentes, j'entends celles qui remontent à trente ou quarante années, qui sont les plus bizarres et les plus démodées. Elles n'ont pas encore pénétré dans le domaine de l'histoire ; on ne les a pas encore classées « costumes ». En les regardant, ou trop compliquées, ou trop simplettes, on s'étonne que, semblablement affublées, les femmes aient pu paraître jolies, aient inspiré la passion ou même le caprice. Et cependant nos pères ont aimé ainsi que nous aimons nous mêmes, plus peut-être ; et comme on admire tout dans l'objet aimé, ils ont très sincèrement admiré ces toilettes qui, aujourd'hui, nous semblent hors d'âge. N'en va-t-il pas de même pour les comédies de M. Doucet ?

Pour les juger impartialement, pour apprécier leurs qualités moyennes ; mais très réelles, très françaises et de bon aloi, il faudrait se faire une âme contemporaine de 1850 ou 1860. A cette époque, n'en doutez point, les jeunes esthètes qui aujourd'hui se pâment aux drames scandinaves eussent applaudi le *Fruit défendu*, le *Baron Lafleur ou la Considération*. Nos pères y ont pris plaisir : daignons leur accorder quelque goût, ne fût-ce que par simple respect.

Quant aux vers plats, aux vers prosaïques qu'on s'est plu à relever dans le théâtre de M. Doucet, ils sont l'écueil forcé du genre. Les comédies d'Augier et de Ponsard en sont pleines, pour ne parler que de ceux-là, et en laissant de côté les Étienne, les Andrieux, les Collin d'Harleville, et tout le répertoire de second ordre de la fin du XVIIIe siècle. C'est même cette insurmontable difficulté à exprimer poétiquement — ou même élégamment — des détails vulgaires, qui semble avoir porté un terrible coup à la comédie moderne en vers. Ce coup est-il mortel et, comme le dit M. Sarcey, faut-il mettre un « ci-gît » définitif sur ce genre enterré ? C'est peut-être aller un peu vite en besogne. Peut-on jamais affirmer qu'une forme d'art soit définitivement abolie ? Parfois, dans l'âtre qu'on croit éteint, sommeille, sous les cendres chaudes, quelque tison qu'un souffle opportun peut ranimer. Un homme de talent peut venir qui rendra à la comédie en vers l'éclat qu'elle a perdu. Et il me semble que ce doit être le souhait des esprits délicats qui trouvent un charme aux tours ingénieux de la pensée, au sertissage habile des mots, à l'imprévu des rimes, à la bonne humeur, à tout ce qui sans doute n'est pas la grande et pure beauté de l'Art, mais en est du moins la grâce et le sourire.

JACQUES NORMAND.

LA BOUTEILLE DIABOLIQUE

Conte.

Il y avait un homme de l'île d'Hawaï, que j'appellerai Keawe, car en réalité il vit encore et son vrai nom ne peut être révélé ; mais le lieu de sa naissance n'était pas fort éloigné de Honauwau, où les ossements de Keawe le Grand sont cachés dans une caverne. Cet homme était pauvre, brave et actif ; il savait lire et écrire comme un maître d'école ; c'était en outre un marin excellent, il avait servi sur les steamers de l'île et commandé un baleinier sur la côte d'Hamakua. Un jour il prit fantaisie à Keawe de voir le monde et les cités lointaines et il s'embarqua à bord d'un vaisseau à destination de San Francisco.

C'est une belle ville, avec un beau port et tant de gens riches qu'on ne les saurait compter ; il y a là, en particulier, une colline couverte de palais. Keawe, la poche pleine d'argent, se promenait sur cette colline, admirant les grandes maisons à droite et à gauche avec un plaisir singulier. Quelles belles maisons ! songeait-il, et qu'heureux doivent être les gens qui les habitent et n'ont souci du lendemain ! Cette pensée lui demeurait encore dans l'esprit comme il passait devant une maison plus petite que d'autres, mais soignée en tous ses détails ainsi qu'un bibelot de prix. Les marches du perron brillaient comme de l'argent poli, les haies du jardin semblaient des guirlandes fleuries, les fenêtres avaient l'éclat des facettes du diamant. Keawe s'arrêta sous le charme de ce spectacle et, comme il était là, il s'aperçut qu'un homme l'examinait à travers une vitre si transparente que Keawe pouvait le voir lui-même comme on voit un poisson sur les galets au fond d'un lac. C'était un homme au déclin de l'âge, au crâne chauve, à la barbe grise ; une profonde tristesse assombrissait ses traits et il poussait de grands soupirs. En vérité, tandis que Keawe examinait l'homme et que l'homme examinait Keawe, ils se portaient mutuellement envie.

Tout à coup l'homme sourit, fit un signe de tête, du geste invita Keawe à entrer et vint lui ouvrir la porte du logis.

— Cette belle maison m'appartient, dit l'homme en soupirant. Désirez-vous voir les appartements ?

Alors il conduisit Keawe partout, de la cave au grenier, et chaque chose en son genre était la perfection même, et Keawe fut fort étonné.

— Vraiment, dit Keawe, la maison est superbe ; si je vivais dans une demeure pareille, je rirais tout le long du jour. Comment se fait-il que vous ne cessiez de soupirer ?

— Rien ne vous empêche, dit l'homme, d'avoir une maison de tous points semblable à celle-ci et

plus belle, si vous le désirez. Vous avez quelque argent, je suppose?

— J'ai cinquante dollars, dit Keawe, mais une maison comme celle-ci coûte plus de cinquante dollars.

L'homme calcula : — Je regrette que vous n'ayez pas davantage, dit-il, car, plus tard, cela pourra être fâcheux pour vous ; mais enfin vous l'aurez pour cinquante dollars.

— La maison? demanda Keawe.

— Non, pas la maison, dit l'homme : la bouteille. Car, sachez-le, bien que je vous paraisse si riche et si heureux, toute ma fortune, la maison elle-même et le jardin attenant me viennent d'une bouteille de la capacité d'une pinte à peu près. La voici.

Il ouvrit une armoire et y prit une bouteille au long col et au ventre rebondi; le verre en était blanc comme le lait avec, dans le grain, les couleurs changeantes de l'arc-en-ciel. A l'intérieur se mouvait vaguement quelque chose, comme l'ombre et la flamme se succédant sans trêve.

— Voici la bouteille, dit l'homme; et, comme Keawe riait : Vous ne me croyez-pas? ajouta-t-il. Eh bien! faites l'épreuve vous-même : essayez plutôt de la briser!

Keawe prit la bouteille et la jeta sur le plancher jusqu'à ce qu'il fut las, et toujours elle rebondissait comme une balle de caoutchouc, sans être même endommagée.

— C'est bien étrange, dit Keawe, car, au toucher et à la vue, cette bouteille semble être de verre.

— Elle est de verre, dit l'homme, soupirant plus profondément que jamais, mais de verre trempé aux flammes infernales. Un démon vit là dedans et c'est son ombre que nous voyons s'agiter; du moins je le suppose. Si quelqu'un achète la bouteille, il n'a qu'à ordonner : tout ce qu'il désire, amour, gloire, fortune, maisons comme celle-ci, oui, une ville comme la ville où nous sommes, tout est à lui, d'un simple mot. Napoléon posséda cette bouteille et, par elle, devint le maître du monde, mais il la vendit à la fin et tomba. Le capitaine Cook posséda cette bouteille, et, par elle, trouva la route de tant et tant d'îles, mais il la vendit à son tour et fut tué à Hawaï. Car, une fois qu'on l'a vendue, le pouvoir s'en va comme le charme protecteur, et si l'homme ne se contente pas de ce qu'il possède, mal lui en arrive.

— Et cependant vous parlez de la vendre, vous aussi? dit Keawe.

— J'ai tout ce que je désire et je me fais vieux, répondit l'homme. Il y a un vœu que le démon ne peut exaucer : c'est de prolonger la vie; et, il serait mal à moi de vous le cacher, un inconvénient est attaché à la possession de la bouteille : si vous mourez avant de l'avoir revendue, vous brûlerez en enfer éternellement.

— A coup sûr c'est là un inconvénient et un sérieux ! s'écria Keawe. Je n'en veux point, de votre bouteille ! Je puis me passer de maison, Dieu merci, mais je ne veux point exposer un atome de mon être à la damnation.

— Mon Dieu, vous exagérez les choses ! dit l'homme. Il n'est que d'user avec modération du pouvoir de la bouteille diabolique, puis de la vendre à quelqu'un comme je fais à présent et de finir doucement votre vie dans le bien-être.

— Bon; mais j'observe deux choses, dit Keawe. Vous soupirez tout le temps comme une jeune fille amoureuse, premier point; et, quant à l'autre, vous vendez la bouteille bien bon marché.

— Je vous ai dit pourquoi je soupire, c'est parce que ma santé décline et, comme vous l'avez dit vous-même, mourir et aller au diable est une fâcheuse affaire lorsqu'on y songe. Quant au prix qui vous semble dérisoire, il faut que je vous fasse connaître une autre particularité de la bouteille. Il y a longtemps, longtemps, quand le diable d'abord l'apporta sur la terre, elle était extrêmement chère et fut vendue d'abord au Prêtre Jean pour plusieurs millions de dollars, mais on ne peut la revendre qu'à perte. Si vous la cédez au prix coûtant, aussitôt elle vous revient comme un pigeon voyageur. Il s'ensuit que, dans le cours des temps, le prix a constamment baissé et qu'il est à présent fort minime. J'ai moi-même acheté la bouteille à un de mes opulents voisins pour quatre-vingt-dix dollars seulement. Je puis la revendre quatre-vingt-neuf dollars quatre-vingt-dix-neuf cents, mais pas un penny de plus, ou elle me reviendrait. Cela cause deux sortes d'ennuis : d'abord quand vous offrez une bouteille aussi extraordinaire pour quatre-vingts malheureux dollars, les gens s'imaginent que vous vous moquez; puis... mais il n'y a point de presse à m'expliquer davantage et je laisse ce point. Souvenez-vous seulement qu'il vous la faudra vendre pour de l'argent monnayé.

— Comment m'assurer que tout cela est vrai ? demanda Keawe.

— Vous pouvez tenter une épreuve, répondit l'homme. Donnez-moi vos cinquante dollars, prenez la bouteille et souhaitez d'avoir de nouveau vos cinquante dollars en poche. Si le souhait n'est pas réalisé, je jure sur l'honneur de rompre le marché et de vous rendre votre argent.

— Vous ne me trompez pas? dit Keawe.

— Quel serment plus solennel vous faut-il? fit l'homme.

— Eh bien, je risque l'aventure, dit Keawe; en tout cas, elle ne peut me nuire. Il donna donc l'argent à l'homme et l'homme lui remit la bouteille. Démon de la bouteille, dit Keawe, je désire retrouver mes cinquante dollars.

Et, ma foi, il n'avait pas plutôt prononcé ces paroles qu'il sentit sa poche aussi lourde que par le passé.

— En vérité, c'est une bouteille prodigieuse, dit Keawe.

— Et maintenant adieu, mon brave garçon, et allez au diable à ma place, dit l'homme.

— Arrêtez, s'écria Keawe : je ne veux pas continuer ce jeu. Tenez, reprenez votre bouteille.

— Vous l'avez payée un prix moindre que mon prix d'achat, répondit l'homme en se frottant les mains; maintenant tout ce que je désire c'est de vous voir détaler, et vite! — Là-dessus il sonna son domestique chinois et fit mettre Keawe à la porte.

Lorsque Keawe se vit dans la rue avec cette bouteille sous le bras, il se prit à réfléchir.

Si tout ce qu'il m'a dit au sujet de cette bouteille est vrai, j'ai sans doute fait un triste marché, murmura-t-il; mais peut-être cet homme s'est-il moqué de moi? Sa première pensée fut de compter son argent; la somme y était : quarante-neuf dollars en monnaie américaine et une pièce du Chili. On dirait pourtant que c'est vrai, dit Keawe; je vais essayer autre chose.

Les rues dans cette partie de la ville étaient aussi propres que le pont d'un navire, et, bien qu'il fût midi, on n'y voyait âme qui vive. Keawe déposa la bouteille dans le ruisseau et continua son chemin. Deux fois il tourna la tête et aperçut la bouteille blanche au ventre rebondi à l'endroit où il l'avait laissée. Il regarda une troisième fois et tourna le coin de la rue, et voilà qu'à ce moment même quelque chose le frappe à l'épaule, et c'était... oui, le long cou qui s'attachait à lui; quant au gros ventre, il était enfoui dans la poche de sa jaquette de marin.

— Cela semble de plus en plus vrai, dit Keawe.

Sa seconde idée fut d'acheter un tire-bouchon à la première boutique et d'aller dans les champs, à un endroit écarté. Là il essaya de retirer le bouchon, mais chaque fois qu'il enfonçait l'instrument, il ressortait aussitôt, et le bouchon restait toujours intact.

— Voilà une espèce nouvelle de bouchon, dit Keawe, et tout aussitôt il se mit à trembler et à transpirer de peur. Maudite bouteille!

Comme il se dirigeait du côté du port, il vit une boutique où un homme vendait des coquillages et des massues provenant des pays sauvages, de vieilles divinités païennes, d'anciennes monnaies, des peintures chinoises et japonaises, et toute sorte d'objets que rapportent les marins dans leurs coffres de bord. Alors il lui vint une idée. Il entra et offrit la bouteille pour cent dollars. D'abord l'homme de la boutique se moqua de lui et proposa cinq dollars; mais comme, en réalité, c'était une bouteille curieuse, — jamais verre pareil n'avait été soufflé par des ouvriers humains, les couleurs brillaient merveilleusement sous le blanc laiteux, et l'ombre, à l'intérieur, se trémoussait bien étrangement: — donc après avoir longtemps discuté comme cette sorte de gens a coutume de le faire, le boutiquier donna à Keawe soixante dollars d'argent pour l'objet, qu'il plaça sur une tablette au milieu de sa vitrine.

— Voilà, dit Keawe : j'ai vendu pour soixante dollars ce que j'avais acheté pour cinquante, ou, plus exactement, un peu moins, car un de mes dollars était du Chili. Maintenant je saurai la vérité sur le second point.

Il retourna donc à bord de son vaisseau, et, lorsqu'il ouvrit son coffre, la bouteille était là; oui, elle était arrivée plus tôt que lui.

Or Keawe avait à bord un second du nom de Lopaka.

— Qu'avez-vous, dit Lopaka, à rester là à regarder dans votre coffre?

Ils étaient seuls sur le gaillard d'avant; Keawe lui fit promettre le secret et lui conta tout.

— C'est une très étrange affaire, dit Lopaka, et j'ai peur que vous n'ayez des ennuis avec cette bouteille. Mais un point est bien clair : si vous devez avoir des ennuis, tirez du moins profit du marché. Songez à souhaiter quelque chose de bon; donnez l'ordre, et si tout est fait selon vos désirs, j'achèterai moi-même la bouteille, car je me suis mis en tête d'avoir un schooner et de trafiquer parmi les îles.

— Mon idée, à moi, dit Keawe, serait plutôt d'avoir une belle maison avec un jardin sur la côte de Kona, où je suis né; le soleil brillant sur le seuil de la porte, des fleurs dans le jardin, des vitres aux fenêtres, des peintures sur les murailles, des bibelots et de beaux tapis sur les tables, en somme tout à fait la maison où je suis entré aujourd'hui... seulement un étage de plus et des balcons tout autour, comme on voit au palais du roi, et puis de vivre là sans souci et de me réjouir avec mes parents et mes amis.

— Bien, dit Lopaka : retournons à Hawaï, et si tout s'accomplit comme vous le supposez, j'achèterai la bouteille et je demanderai un schooner.

Ils tombèrent d'accord là-dessus, et le navire ne mit pas longtemps à les ramener à Honolulu tous les trois, Keawe, Lopaka et la bouteille. Ils étaient à peine descendus à terre, quand ils rencontrèrent sur la plage un ami qui adressa à Keawe ses compliments de condoléance.

— Et pourquoi? dit Keawe; ai-je perdu quelqu'un des miens?

— Est-il possible que vous ne sachiez rien encore? s'écria l'ami; votre oncle, ce bon vieillard... il est mort; et votre cousin... ce bel enfant... il s'est noyé dans la mer!

Keawe fut grandement affligé, et, se mettant à pleurer et à gémir, il oublia la bouteille. Mais Lopaka

y songeait toujours et quand le chagrin de Keawe se fut un peu calmé :

— J'ai réfléchi à une chose, dit Lopaka. Votre oncle n'avait-il pas des biens à Hawaï, dans le district de Kaü ?

— Non, dit Keawe ; pas à Kaü, mais sur le versant de la montagne, un peu au sud de Hookena.

— Ces biens vous appartiendront maintenant? demanda Lopaka.

— Ils m'appartiendront, dit Keawe, se reprenant à gémir sur le sort de ses infortunés parents.

— Non, non, dit Lopaka; ce n'est pas le moment de se lamenter. J'ai une idée en tête. Si tout cela était l'œuvre de la bouteille? Car voici l'endroit tout trouvé pour la maison.

— S'il en est ainsi, s'écria Keawe, c'est bien mal me servir que de tuer mes parents. Mais la chose n'est pas impossible, car c'est dans une situation toute semblable que j'ai vu en idée ma belle maison.

— La maison d'ailleurs n'est pas encore bâtie, dit Lopaka.

— Ni près de l'être! dit Keawe; car si mon oncle avait quelques plantations de café, d'ava et de bananiers, c'est tout juste de quoi me permettre de vivre à l'aise : le reste du pays est de la lave noire.

— Allons chez l'homme de loi, dit Lopaka; j'ai toujours cette idée dans la cervelle.

Or, quand on fut arrivé chez l'homme de loi, on découvrit que l'oncle de Keawe était devenu immensément riche dans les derniers temps de sa vie; et il avait laissé beaucoup d'argent.

— Et voilà l'argent pour la maison! s'écria Lopaka.

— Si vous avez l'intention de faire bâtir, dit l'homme de loi, voici la carte d'un jeune architecte dont on m'a dit grand bien.

— De mieux en mieux! s'écria Lopaka. Toutes les difficultés s'aplanissent; continuons à obéir aux ordres.

Ils allèrent donc trouver l'architecte, et celui-ci avait sur sa table des plans de maisons.

— Vous voulez quelque chose qui sorte de l'ordinaire? dit l'architecte. Que pensez-vous de ceci? Et il tendit un dessin à Keawe.

Or, lorsque Keawe eut jeté les yeux sur ce dessin, il laissa échapper un cri, car c'était la maison de son rêve qu'il voyait là, sur le papier.

— Fatalement cette maison doit être à moi, songea-t-il. Je n'aime guère la façon dont elle m'est venue, mais enfin elle doit être à moi et je n'ai rien de mieux à faire qu'à prendre le bon avec le mauvais.

Il dit donc à l'architecte ce qu'il désirait, le mobilier qui devait garnir la maison, les peintures sur les murs et les babioles sur les tables; puis il lui demanda carrément pour combien il entreprendrait l'affaire.

L'architecte posa beaucoup de questions ; il prit la plume et fit le compte, et lorsque cela fut fait, il fixa précisément la somme que Keawe avait héritée.

Lopaka et Keawe se lancèrent un regard d'intelligence.

— Il est clair, pensa Keawe, que je dois avoir cette maison bon gré mal gré. Elle vient du diable en personne et je crains qu'elle ne me porte pas bonheur. Assurément je ne demanderai plus rien aussi longtemps que cette bouteille sera en ma possession, mais cette maison, je l'ai sur le dos, et il ne me reste qu'à prendre le bon avec le mauvais.

Il conclut donc l'affaire avec l'architecte et ils signèrent un papier ; puis Keawe et Lopaka s'embarquèrent de nouveau et firent voile pour l'Australie ; car il avait été convenu entre eux qu'ils ne se mêleraient de rien et laisseraient l'architecte et la damnée bouteille bâtir et orner la maison selon leur bon plaisir.

Le voyage fut heureux ; mais tout le temps Keawe serra les dents et pinça les lèvres, car il s'était juré de ne plus demander de faveurs au malin. Lorsqu'ils revinrent, le délai fixé était écoulé. L'architecte leur dit que la maison était prête, et ils se rendirent à Kona pour visiter la maison et pour voir si tout était fait selon l'idée que Keawe avait dans la tête.

La maison était bâtie sur le penchant de la montagne, et du vaisseau on l'apercevait déjà. Au dessus, la forêt montait jusque dans les nuées ; au-dessous, la lave noire tombait sur la falaise où sont ensevelis les rois des temps anciens. Autour de la maison un jardin étalait les nuances infinies et chatoyantes de ses fleurs ; d'un côté il y avait un verger de papaiers, de l'autre un verger d'arbres à pain, et à la façade regardant la mer on avait arboré un drapeau. Quant à la maison elle-même elle avait trois étages ; chacun d'eux se composait de belles chambres avec de larges balcons. Les fenêtres avaient des vitres claires comme l'eau d'une source et brillantes comme le jour. Toutes sortes de meubles ornaient les appartements. Des tableaux dans des cadres d'or étaient pendus au mur et représentaient des navires, des batailles, des femmes divinement belles, des paysages d'un charme étrange ; nulle part au monde on ne verra de tableaux au coloris aussi puissant que ceux de la maison de Keawe. D'autre part les bibelots étaient extraordinairement beaux ; des carillons et des boîtes à musique, de petits bonshommes remuant la tête, des livres pleins d'images ; des armes de prix de toutes les parties du monde et les jeux les plus élégants pour charmer les loisirs d'un homme solitaire. Mais comme personne ne se soucierait d'habiter un appartement dans le seul but de l'examiner et de s'y pro-

mener de long en large, les balcons étaient si vastes qu'une ville entière y aurait tenu à l'aise, et Keawe ne savait à quelle partie donner la préférence : au portique derrière la maison, où l'on respirait l'air de la campagne et d'où la vue s'étendait sur les arbres et les fleurs ; ou bien au balcon, à la façade antérieure, où l'on buvait la brise marine et d'où l'œil, après avoir plongé jusqu'au bas de la muraille abrupte des rochers, s'élançait sur la mer et apercevait le *Hall* allant une ou deux fois par semaine de Hookena aux collines de Pele, ou les schooners abordant à la côte pour prendre du bois, de l'ava et des bananes.

Quand ils eurent tout visité, Keawe et Lopaka s'assirent sous le porche.

— Eh bien, demanda Lopaka, est-ce là tout ce que vous aviez rêvé ?

— Les paroles sont impuissantes, dit Keawe. C'est plus beau que mon rêve, et je me sens troublé et malade de bonheur.

— Il y a pourtant une chose à considérer encore, dit Lopaka ; tout ceci peut être fort naturel et la bouteille ensorcelée n'y avoir aucune part. Si j'achète la bouteille et qu'ensuite je n'aie pas mon schooner, ce sera pour rien que j'aurai mis la main au feu. Je vous ai donné ma parole, c'est fort bien ; mais j'espère que vous ne me refuserez pas une dernière preuve.

— J'ai juré que je ne réclamerais plus aucune faveur. Je suis déjà plongé assez profondément dans l'abîme.

— Ce n'est pas d'une faveur qu'il s'agit, répondit Lopaka. Je voudrais seulement voir le diablotin lui-même. A cela point de gain et partant point de honte ; cependant si je le voyais, l'affaire serait claire pour moi, j'en suis sûr. Donc, faites-moi ce plaisir : laissez moi voir le diablotin, et puis, voici l'argent dans ma main, je l'achète aussitôt.

— Je crains une chose, dit Keawe. Peut-être le démon est-il fort hideux ? Quand vous l'aurez aperçu, si vous ne vouliez plus la bouteille ?

— Je suis un homme de parole, dit Lopaka. Et voici l'argent que je mets entre nous deux.

— Très bien, répondit Keawe. Je suis moi-même curieux. Allons, permettez-nous de considérer un moment votre personne, monsieur le diable !

A peine avait-il prononcé ces paroles que le diablotin poussa la tête hors de la bouteille et la rentra aussitôt avec l'agilité d'un lézard, et Keawa et Lopaka restèrent là comme pétrifiés. La nuit était venue qu'ils n'avaient pas encore trouvé une pensée et des paroles pour l'exprimer. Alors Lopaka poussa l'argent vers son compagnon et prit la bouteille.

— Je suis un homme de parole, dit-il : il faut que je le sois, sinon je ne toucherais pas la bouteille du bout de mon pied. Voilà, j'aurai mon schooner et quelques dollars en poche, et puis je me déferai de ce démon aussitôt que je pourrai. Car, à ne point mentir, rien que la vue m'en a donné la chair de poule.

— Lopaka, dit Keawe, ne le prenez pas trop en mauvaise part si c'est possible. Je sais qu'il est nuit, que les routes sont mauvaises et que le ravin près des tombes est un endroit effrayant à cette heure avancée. Mais depuis que j'ai vu cette petite figure, la peur me travaille au point que je ne pourrai ni manger ni dormir tant qu'elle sera sous mon toit. Je vais vous donner une lanterne et un panier où vous mettrez la bouteille et tel objet de valeur qu'il vous plaira d'emporter.... et puis partez aussitôt, et allez passer la nuit à Hookena avec Nahinu.

— Keawe, dit Lopaka, bien des gens s'offenseraient en se voyant traiter ainsi : d'un côté, en tenant ma parole, je vous rends un service signalé ; d'autre part la nuit, les ténèbres, le chemin près des tombes doivent offrir cent fois plus de dangers pour un homme avec un pareil péché sur la conscience et une pareille bouteille sous le bras. Mais je suis moi-même tellement terrifié que je n'ai pas le courage de vous blâmer. Je m'en vais donc, et je prie Dieu que nous puissions être heureux tous deux, vous dans votre maison, moi à bord de mon schooner, et tous deux arriver enfin au ciel malgré le diable et sa bouteille.

Alors Lopaka descendit par le chemin de la montagne. Keawe se mit à son balcon ; il écouta les fers du cheval sonnant sur les pierres ; il suivit des yeux la lueur de la lanterne tremblotant le long du sentier et dans le ravin des cavernes où les anciens sont ensevelis ; et durant tout ce temps il trembla et joignit les mains et pria pour son ami et rendit gloire à Dieu d'avoir lui-même échappé au danger.

Mais le lendemain le jour se leva avec splendeur et la nouvelle maison était si belle à considérer que Keawe oublia ses terreurs de la veille. Un jour suivit l'autre et Keawe vécut là dans une joie sans mélange. Sa place favorite était le porche ; c'était là qu'il prenait ses repas et lisait les nouvelles dans les journaux d'Honolulu. Mais quand quelqu'un venait lui faire visite, il entrait et passait en revue les appartements et les peintures. Et la renommée de cette maison se répandit au loin. Dans tout Kona on la désignait sous le nom de *Ka-Hale Nui*, la Grande Maison ; quelquefois aussi la Maison brillante, car Keawe avait à son service un Chinois qui nettoyait et polissait toute la journée, de sorte que les glaces, les dorures, les belles étoffes et les tableaux étincelaient comme les rayons de l'aube. Quant à Keawe, il ne pouvait parcourir les appartements qu'il ne se mît à chanter, tant son cœur battait joyeusement dans sa poitrine ; et quand les navires gagnaient la haute mer, il arborait son drapeau à la façade.

Le temps s'écoula jusqu'à ce qu'un jour Keawe poussa vers Kailua pour rendre visite à ses amis. Là on lui fit fête; mais, malgré tout, le lendemain il s'en alla aussitôt qu'il put et pressa son cheval, car il était impatient de revoir sa superbe maison; en outre, la nuit qui tombait alors était celle où les morts des anciens jours rôdent autour de Kona : or, comme il avait eu déjà une fois affaire au diable, il désirait d'autant plus n'avoir désormais commerce qu'avec les vivants.

Un peu au delà d'Honaunau, jetant les yeux loin devant lui, il aperçut une femme qui se baignait au bord de la mer : c'était, autant qu'il en pouvait juger, une jeune fille bien faite; pourtant son attention ne se fixa pas tout d'abord sur elle. Mais il vit voltiger sa chemise blanche tandis qu'elle la remettait; au moment où il arriva près d'elle, sa toilette étant terminée, elle était sortie de la mer; elle se tenait sur le bord du sentier dans son rouge holoku, et elle était encore toute fraîche du bain; et puis ses yeux brillaient et étaient fort doux. Lorsque Keawe la vit, aussitôt il arrêta son cheval.

— Je croyais connaître tout le monde dans ce pays, dit-il. Comment se fait-il que je ne vous connais pas?

— Je suis Kokwa, fille de Kiano, dit la jeune fille, et je reviens en ce moment de Oahu. Qui êtes-vous?

— Je vous dirai qui je suis un peu plus tard, dit Keawe mettant pied à terre, mais pas maintenant. Car j'ai une idée dans la tête, et si vous saviez mon nom, comme vous avez peut-être entendu parler de moi, vous ne voudriez plus me répondre franchement. Mais, dites-moi, une seule question : Êtes-vous mariée?

A cette demande Kokwa éclata de rire : C'est vous qui m'interrogez, dit-elle; êtes-vous marié vous-même?

— Non, Kokwa, je ne le suis pas, répondit Keawe, et je n'ai jamais jusqu'à ce jour songé au mariage. Mais voici la pure vérité : Je vous ai rencontrée au bord de la route, et j'ai vu vos yeux qui brillent comme des étoiles, et mon cœur a volé vers vous aussi rapide qu'un oiseau. Et maintenant, si vous ne voulez pas de moi, dites-le, et je m'en irai; mais si vous ne me trouvez pas plus mal qu'un autre jeune homme, dites-le aussi : je me détournerai de ma route et je passerai la nuit chez votre père, et demain matin je lui parlerai.

Kokwa ne répondit pas un mot, mais elle regarda du côté de la mer en riant.

— Kokwa, dit Keawe, si vous ne dites rien, je prendrai cela pour la réponse favorable. Marchons donc vers la porte de la maison de votre père.

Elle marcha devant lui, toujours sans parler; seulement de temps en temps elle regardait en arrière, et puis aussitôt détournait les yeux, et elle tenait entre ses lèvres les rubans de son chapeau.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte, Kiano s'avança sur la verandah, jeta un cri et souhaita la bienvenue à Keawe en l'appelant par son nom. En l'entendant la fillette leva les yeux sur le jeune homme, car la renommée de la Grande Maison était arrivée jusqu'à elle, et assurément ce lui fut une grande tentation. Ils passèrent joyeusement la soirée ensemble, et la jeune fille fut hardie comme une gamine sous les yeux de ses parents, et elle se moqua de Keawe, car elle avait l'esprit délié. Le lendemain il dit un mot à Kiano et, trouvant la jeune fille seule :

— Kokwa, dit-il, vous vous êtes moquée de moi toute la soirée; il est encore temps de me donner mon congé. Je ne voulais pas vous dire qui j'étais, parce que j'ai une belle maison et que vous auriez pu faire trop de cas de la maison et trop peu de l'homme qui vous aime. Maintenant vous savez tout, et si vous voulez que cette première visite soit la dernière, il vaut mieux le dire tout de suite.

— Non, dit Kokwa. Mais cette fois elle ne riait plus et Keawe n'en demanda pas davantage.

Telles furent les amours de Keawe. Les choses avaient marché vite; mais la flèche est rapide aussi, la balle d'un fusil plus rapide encore et pourtant toutes deux peuvent atteindre le but. Si les choses avaient été vite, elles avaient été loin, et l'image de Keawe vivait dans le cœur de la jeune fille; elle entendait sa voix dans le bruit des flots s'élançant sur la lave du rivage, et pour ce jeune homme qu'elle n'avait vu que deux fois, elle aurait volontiers quitté son père, sa mère et ses îles natales. Quant à Keawe, son cheval volait par le sentier de la montagne sous le rocher des tombes, et le bruit des sabots de la monture et le refrain que Keawe sifflait, tant il était joyeux, étaient répétés par l'écho au fond des cavernes des morts. Il rentra à la Maison brillante, et il chantait toujours. Il s'assit sur le large balcon et y prit son repas, et le Chinois s'étonna d'entendre chanter son maître entre deux bouchées. Le soleil descendit dans la mer et la nuit vint; Keawe se promena sur le balcon à la lueur des lampes, et les accents de sa chanson firent tressaillir les matelots sur les vaisseaux.

— Je suis maintenant au sommet de la colline, se dit-il. La vie ne peut être meilleure et tous les chemins autour de moi courent au déclin du bonheur. Pour la première fois je vais éclairer les appartements et me baigner dans mon beau bain à l'eau chaude et à l'eau froide et dormir seul dans le lit de ma chambre nuptiale.

Le Chinois fut appelé, il dut se lever et aller allu-

mer le feu; et tandis qu'il travaillait en bas près de la chaudière il entendait au-dessus de lui son maître chantant et se promenant tout joyeux dans les chambres illuminées. Lorsque l'eau fut chaude, le Chinois appela son maître et Keawe descendit dans la salle de bain; le Chinois l'entendit chanter comme il remplissait le bassin de marbre; il l'entendit chanter, en s'interrompant parfois, tandis qu'il se déshabillait; jusqu'à ce que, tout à coup, le chant cessa. Le Chinois écouta, écouta encore; il vint jusqu'à la porte demander à Keawe s'il avait tout ce qu'il désirait, et Keawe lui répondit : Oui, et lui ordonna d'aller se coucher; mais il n'y eut plus de chansons dans la Maison brillante et durant toute la nuit le Chinois entendit son maître arpenter sans trêve le large balcon.

Or, voici ce qui s'était passé : Lorsque Keawe se déshabillait pour le bain, il remarqua sur sa chair une tache comme celle du lichen sur le roc et ce fut alors qu'il cessa de chanter. Car il reconnut sans peine cette tache, et sut aussitôt qu'il était atteint du *mal chinois*, la lèpre.

Or c'est une triste chose pour un homme d'être atteint de cette maladie. Et pour tout homme ce serait une triste chose de quitter une maison si belle et si commode, de se séparer de tous ses amis pour s'en aller sur la côte nord de Molokai, parmi les rochers solitaires et les brisants. Mais que dire de Keawe, qui avait rencontré hier sa bien-aimée, qui avait gagné son cœur ce matin même et qui maintenant voyait ses espérances anéanties tout d'un coup par un caprice de la destinée ?

(*A suivre.*) R.-L. Stevenson.

(Traduction de l'anglais, par M. G. Art.)

A TUNIS

LES ASSOCIATIONS DE MALFAITEURS SICILIENS

Je résumais ici même, il y a encore peu de temps, les hauts faits de la Mafia en Sicile : dans une revue américaine très grave, et que peu de Français connaissent, j'avais découvert un article fort bien fait écrit par un Italien, M. Merlino. Et les révélations de M. Merlino, qui portaient un caractère d'authenticité d'autant plus grand qu'elles étaient plus modérées et plus réticentes, ne manquaient pas de saveur. Elles ne m'avaient d'ailleurs frappé, en dehors de leur côté pittoresque, que par leur intérêt au point de vue ethnique et sociologique, s'il est permis d'employer de si grands mots, car la Sicile semble depuis des siècles la patrie des associations secrètes. Elles essaiment avec une incroyable rapidité, s'unissent entre elles ou se battent, ébauchent un plan de révolte politique, ou réussissent un simple assassinat privé. Et ces groupements instinctifs d'hommes affranchis de tout lien finissent par reconstituer des caricatures d'État, ayant leurs organes et leurs lois. Leurs membres ne doivent être jugés que par eux; et le pouvoir de leur chef est à la fois instable, parce qu'il est à la merci d'un duel malheureux, et absolu, tant que ce chef reste le plus fort.

Tels sont, en somme, les traits que M. Merlino attribuait à la Mafia, en ajoutant que cette société avait disparu vers 1880, mais que des « imitations » comme la *Mala Vita* existaient encore. Il ne nous disait point si les *Mafiusi* n'avaient point purement changé de nom : car il est pourtant curieux qu'une association si prospère il y a encore peu d'années ait disparu sans laisser de traces, et il est bien invraisemblable que dans un pays où il y a toujours eu des sociétés secrètes et des bandes de voleurs, sociétés secrètes et bandes de voleurs aient disparu subitement comme un rêve.

Toutes ces considérations, d'ailleurs, ne me paraissaient avoir nul intérêt pratique. C'était une erreur. Un journal tunisien vient de m'envoyer à cet égard des renseignements faits pour étonner, suscités par la lecture de la *Revue Bleue*. Il n'y a plus de *Mafiusi* en Sicile, disent nos colons : tant mieux pour la tranquillité de notre voisine, mais tant pis pour la Tunisie, car alors... c'est qu'ils sont passés chez nous! — Et ce n'est pas seulement la presse qui est de cet avis, mais la justice : demandez plutôt au magistrat qui présidait les assises lorsque furent jugés en Tunisie les accusés du crime de Bir-Loubit. « Connaissez-vous la Mafia? Êtes-vous un *Mafiuso?* » leur demandait avec insistance le président de la Cour. Ce n'est pourtant point là de l'histoire ancienne. Le procès n'est pas vieux d'un mois. Il a prouvé jusqu'à l'évidence des choses connues de tous les Tunisiens mais que les Français ignorent généralement : 1° qu'il se commet en Tunisie des crimes fréquents dont les Italiens sont les auteurs; 2° que ces Italiens font partie d'une association organisée; 3° que la justice est à peu près désarmée contre eux. L'histoire est curieuse et mérite peut-être d'être écoutée.

*
* *

Il y avait, il y a deux ans, sur la route de Tunisie à Sousse, en une place qu'on appelle Bir-Loubit, une petite auberge tenue par deux Français : un assez vieil homme, nommé Xavier, et un garçon vigoureux, nommé Gros. Leur réputation était bonne : la preuve, c'est que l'administration leur avait confié un bureau de poste auxiliaire. Ils gagnaient de l'argent, gardaient toujours chez eux une somme assez forte et ne s'en cachaient pas.

Un matin, une femme arabe s'en vint chez eux acheter du tabac : elle trouva la porte fermée, les fenêtres ouvertes. Elle regarda, et au milieu d'un grand pillage, dans une mare de sang d'où sortaient les morceaux d'une margoulette cassée, elle vit le corps de Gros tout raide, et, plus loin, celui du père Xavier. Par un concours fortuit de circonstances, une dénonciation, chose très rare, mit sur la trace des coupables. L'auteur de cette dénonciation, un certain Galifi, était un Italien de mœurs douteuses, et qui passait pour trafiquer du déshonneur de sa fille et de sa femme. C'était un aimable type de ruffian. « Ma fille, s'écriait-il, est l'étoile de l'Italie : on peut le demander à tous ceux qui fréquentent ma maison, ils le savent! » Cet agréable personnage révéla les noms des auteurs du crime. C'étaient six de ses compatriotes de Sicile, dont deux s'étaient bornés à faire le guet. On les arrêta, et malgré leurs premières dénégations on put reconstituer la scène du meurtre. Les deux Français avaient été assaillis pendant qu'ils fermaient, le soir, les volets de leur boutique. Xavier n'avait fait presque aucune résistance.

Pourtant il avait reçu huit blessures! Mais Gros s'était défendu comme un taureau : il était jeune, excessivement fort, et n'avait peur de rien. Un des bandits l'attaqua par derrière, et le larda de vingt coups de poignard. Un autre, en même temps, l'entreprit à la tête. Un troisième intervint. A la fin, leur adversaire tomba. Mais, comme ils commençaient à piller, ils virent tout à coup une chose épouvantable : l'homme était *encore* debout. Il s'était levé, et se traînait vers un fusil. Les entrailles lui sortaient du ventre. Un des Italiens courut sur lui un couperet à la main, et lui fendit le crâne, Gros s'abattit, foudroyé enfin. Les médecins comptèrent sur son corps trente-deux plaies.

Gaetano Galifi, le dénonciateur, un petit homme à tête de singe, était lâche : il avait livré les auteurs effectifs de l'assassinat ; après réflexion il livra aussi l'instigateur. C'était, pensait-il, la seule façon d'éviter une vengeance qui sans cela l'eût atteint n'importe où et n'importe comment, car celui qui avait préparé et indiqué le crime n'était pas seulement un receleur ordinaire, il était même plus qu'un chef de bande : c'était le patron vénéré d'une association très étendue, très puissante, composée principalement de Siciliens. A Tunis on a appelé cette association une *Mafia*. Les journaux italiens ont protesté. Renonçons au mot s'ils le veulent : nous ferons plus tard de la philologie, quand nous en aurons le temps. Ce qui est certain, ce que les débats de la cour d'assises paraissent avoir surabondamment prouvé, c'est que la chose existe. Et ce n'est pas un type banal que le chef de la confrérie des malfaiteurs siciliens de Tunis. Il s'appelle Giaraffa Tommaso. Jusqu'au jour de son arrestation on le vit passer dans les rues, la tête haute, la cape rejetée fièrement sur l'épaule, la barbe et les cheveux soigneusement teints : car, malgré son âge déjà avancé, il aimait les femmes et se vantait de ses conquêtes. Dans sa maison on trouva des cachettes creusées en terre et pleines de bijoux. Poursuivi jadis en Sicile, condamné plusieurs fois, il avait pris le parti de passer la mer. Chose curieuse! il avait de l'argent, bien qu'on ne sache exactement d'où provenait sa fortune, et il était propriétaire de plusieurs maisons dont l'une était louée à un perruquier, Rometta. Ce Rometta était le barbier des voleurs : il était fort au courant des bons coups à faire, et les désignait à la confrérie. Giaraffa avait aussi une barque, qui servait aux besoins de son mystérieux commerce ; et sans doute aussi elle transportait de Sicile en Tunisie les affiliés de la bande : car dans les tavernes italiennes de Tunis, dans les rues, et dans les prisons surtout, on entendait dire couramment que Giaraffa, était « le général sur terre et sur mer ».

En tous cas ce « général » méritait l'amour de ses soldats : s'ils étaient arrêtés il s'efforçait de les faire évader ; si pourtant ils passaient devant les juges, il leur fournissait des alibis, effrayait les témoins à charge, suscitait des parjures favorables. Et il n'y a rien là qui soit tiré de l'imagination ou copié dans un roman : en 1883, alors que les juridictions consulaires existaient encore, Giaraffa Tommaso fut pris, avec un certain nombre de complices, en flagrant délit de fabrication de fausse monnaie. On l'enferma avec ses amis dans la prison consulaire. Le lendemain matin tous les inculpés avaient pris la clef des champs, sauf Giaraffa. Ayant assuré la fuite, il restait, lui le chef, pour en porter la responsabilité, comme un capitaine qui ne veut pas quitter le pont de son navire. Toutes les charges invoquées contre lui, d'ailleurs, s'évanouirent comme par enchantement ; nul ne l'accusait plus, il quitta le tribunal consulaire blanc comme neige. Lorsque enfin on put le convaincre d'avoir pris part à l'assassinat de Bir-Loubit, on trouva sur lui un carnet qui portait le nom d'un certain nombre de ses compatriotes siciliens à ce moment en difficultés avec la justice : en face de chaque nom se trouvait celui de l'avocat choisi pour la défense des inculpés. Ainsi Giaraffa n'abandonnait point ses fidèles dans la peine, il surveillait leurs intérêts, fournissait probablement des fonds pour payer les frais du procès. C'est pourquoi à Tunis il est souvent très difficile de faire condamner un Sicilien : on ne peut obtenir des témoins qu'ils déposent sans crainte, et souvent ils disent le contraire de la vérité. Trait également caractéristique : il est infiniment rare qu'en Tunisie un Sicilien, trouvé dans un bouge ou sur une grande route avec un coup de couteau au travers du

corps, veuille révéler le nom de son assassin. Ce n'est pas à la police à le venger, mais à ses amis. C'est précisément ce que M. Merlino rapporte des membres de la Mafia. Or un journal de la Régence, très vaillamment et très intelligemment rédigé, *la Dépêche tunisienne*, à une date où il ignorait l'article de M. Merlino, et alors que ma modeste étude n'avait pas encore paru dans la *Revue Bleue*, a remarqué le même fait pour la Tunisie et l'a noté de la façon la plus claire. Du reste, il n'est pas dans le pays un juge d'instruction ou même un simple agent de police qui l'ignore.

Quant à savoir si cette association de malfaiteurs est une union instinctive ou se recrute par affiliation; si, comme on le dit, elle a des agents qui dans les ports scrutent les nouveaux émigrés, reconnaissent à des signes auxquels ils ne peuvent se méprendre qu'ils font partie de bandes organisées dans la grande île, il me semble que c'est là une matière parfaitement inutile à discuter. Oui ou non, y a-t-il entente entre ces malfaiteurs; oui ou non, cette entente est-elle dangereuse? Sans avoir dans l'esprit la moindre passion, en voyant les choses impartialement, il paraît qu'on soit absolument obligé de répondre affirmativement. Voilà des gens qui viennent d'une terre qui est la patrie classique des associations secrètes, qui vivent en dehors des lois, par des moyens que les lois réprouvent, qui se retrouvent, compatriotes, sur un sol étranger, ce qui est la plus forte raison pour se rassembler et serrer les rangs, — et ils perdraient d'un coup, parce qu'ils ont passé un bras de mer, leurs habitudes, leurs mœurs natales, ces mœurs qui leur ont été données par des siècles d'oppression et de misères, pesant sur des âmes farouches, encore à demi barbares, et, si vous le voulez, singulièrement héroïques parfois? C'est logiquement impossible!

Or, sur 25 000 Italiens qu'on comptait en 1886 dans la Régence, — et ce nombre a sûrement augmenté depuis, — on compte 10 000 Siciliens. On voit dans quelle masse profonde des chefs de bande ayant un certain génie d'organisation peuvent aller chercher leurs instruments. Peu de personnes, même parmi les vieux colons italiens, population très honnête et qui a droit à tous les égards, nient qu'il n'y ait là un danger sérieux. Ce danger est accru par une circonstance assez singulière : c'est que notre protectorat n'est pas suffisamment armé pour se défendre d'une façon effective. En acceptant de suspendre le bénéfice des capitulations, relativement à l'exercice de sa juridiction consulaire sur ses nationaux, l'Italie a spécialement notifié que l'attention du Chef de l'État français serait attirée sur la condition des Italiens condamnés par les tribunaux français de Tunis. Cette réserve vient d'un sentiment qu'on peut comprendre : les condamnés à mort ne sont plus exécutés en Italie, la peine capitale est virtuellement abolie dans cet État ; il désire donc naturellement que ses nationaux coupables, qu'il jugeait lui-même auparavant en vertu des capitulations, ne souffrent pas de l'abandon de ses droits. De là ce bizarre phénomène : Pranzini, qui était, je crois, Italien, arrêté en France, a eu bel et bien la tête tranchée. S'il avait commis son crime à Tunis, et s'il y avait été pris, il est fort possible qu'il eût sauvé sa vie. Cependant l'indignation publique, après le crime de Bir-Loubit, a été si forte que les jurés ont condamné à mort trois des accusés. Les voilà spécialement recommandés à la grâce de M. le Président de la République! Vous pensez bien que je ne vais pas pousser l'inconvenance jusqu'à donner des conseils à l'Élysée. Pour l'instant le Protectorat français à Tunis peut déjà faire une chose : surveiller le plus sévèrement possible les hôtes désagréables qui viennent lui demander un abri. Il peut expulser les étrangers comme tous les gouvernements qui n'ont pas formellement renoncé à ce droit : qu'il en use, et vigoureusement! qu'il n'hésite pas à se débarrasser sur-le-champ de tous ceux qui n'ont pas de moyens d'existence avoués, pas de domicile fixe, qui arrivent avec une mauvaise réputation, ou méritent cette mauvaise réputation sur le sol de la Régence. C'est dur, je le sais, mais qu'y faire? Dans certaines grandes propriétés on emploie déjà un moyen analogue : les gardes et les chefs d'exploitation refusent d'enrôler les Siciliens et les prient d'aller se promener ailleurs.

Le procédé est d'une tyrannie féodale; il froisse notre douceur et notre conscience de civilisés ne connaissant guère que le bois de Boulogne et les prés de Normandie; il a un défaut plus sérieux: celui de jeter à la rapine et aux rancunes des individus privés de ressources. Que voulez-vous pourtant que fassent nos colons ? Ils n'ont pas le temps ni la faculté de se livrer à une enquête sur la moralité de ceux qui viennent sur leurs terres: ils se garantissent comme ils peuvent. Il vaudrait donc mieux que ce fût la police qui prît l'initiative d'un triage sérieux. Les Italiens honnêtes, et c'est le plus grand nombre, y gagneraient certainement. Après quoi on aura le droit de demander à l'Italie de renoncer à une espèce de privilège qui ne lui est peut-être reconnu que par courtoisie diplomatique, — je n'en sais rien, je ne discute pas la question de droit international, je ne la préjuge en rien, — car franchement les Italiens admettront que l'anomalie est bizarre et peu supportable : il faut des mitaines pour toucher à l'un de leurs compatriotes, fût-il le bandit le plus dangereux de la terre, tandis qu'on pourra faire guillotiner des Français sans crier gare? C'est étrange !

Pour moi, si jamais je commets un crime, — tout arrive, — fasse le ciel que ce soit en Tunisie! Je me

laisserai arrêter, interroger, confronter avec tous les témoins qu'on voudra, j'avouerai tout. Je subirai sans broncher le réquisitoire du procureur, et la réplique de mon avocat, et la riposte du procureur susdit. Mais quand le président de la Cour me dira: « Mon garçon, votre affaire est claire, et je ne donnerais pas un mauvais caroube de votre peau: c'est donc seulement pour me conformer à un inutile cérémonial que je vous demande si vous avez quelque chose à ajouter pour votre défense, » — alors je me lèverai et je dirai en mélangeant d'une froide ironie l'exquise politesse qui m'est congénitale : « Rien du tout, mon président... mais j'ai profité des longueurs de l'instruction pour me faire naturaliser Italien ! »

PIERRE MILLE.

OUTRE-MER

Les États-Unis d'après M. Paul Bourget.

M. Bourget a réuni en deux volumes les impressions qu'il a rapportées d'un voyage aux États-Unis. Très bel ouvrage. Un peu long. Quelque remplissage çà et là. Vaudrait mieux réduit à un seul volume un peu fort. Cependant très bel ouvrage en somme.

Il ne faut pas que le lecteur sérieux s'arrête trop aux chapitres ou soit arrêté par eux. M. Bourget a commencé par le grand monde de là-bas, par le *high life* transatlantique et le Trouville de « l'autre côté de la mare ». Le lecteur qui a de la méfiance craint un instant, se souvenant de certaines habitudes du Bourget d'il y a quinze ans, que l'auteur n'ait songé qu'à un voyage en Amérique pour *Vie parisienne*. Gyp! Gyp! Hurrah! Ce n'est pas cela du tout. Ces premiers chapitres ne sont qu'une amorce pour les gens du monde. Ils sont jolis du reste et déjà d'une certaine valeur documentaire, quoiqu'ils eussent pu être plus brefs, n'ayant rien sur quoi nous soyons plus abondamment renseignés que les jeunes garçons intelligents et fringants qu'on appelle les jeunes filles américaines.

Mais où le livre commence véritablement, c'est quand l'auteur entre résolument dans le monde des gens de labeur et d'affaires d'outre-Océan. La relation devient alors non seulement précise et circonstanciée — elle l'était déjà — mais vivante, intime, passionnée d'exactitude, fourmillante de détails significatifs, et vraiment neuve, après tant de livres sur l'Amérique que nous avons ingurgités depuis Tocqueville.

C'est que M. Bourget s'est trouvé là tout à fait sur son terrain. Une des passions de M. Bourget, la plus forte peut-être, a été sa curiosité d'exotisme, et plus particulièrement sa curiosité à l'égard de ce phénomène moderne qui est le mélange et l'entre-croisement des races diverses. Ce phénomène, il l'a guetté un peu partout : dans le grand monde parisien, parce que ce mélange et cet entre-croisement y sont très sensibles, et dans les villes de plaisir européennes, pour la même raison, et à Rome pour la même raison encore. Or aux États-Unis il a rencontré ce phénomène-là pleinement et à l'état aigu. Il s'est écrié tout de suite : « Mais les États-Unis c'est *Cosmopolis!* La véritable *Cosmopolis*, elle est ici! »

Dès lors, sa curiosité était conquise, et presque, du même coup, sa sympathie. Car l'une suit l'autre. Il s'en est défendu un peu, cela se sent, et il y a cédé en définitive, avec grande raison, en se disant, d'après Gœthe : « Quand on ne parle pas des choses avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on en dit ne vaut pas la peine d'être dit. » Il a étudié amoureusement cette prodigieuse élaboration de matériaux humains si divers.

Songez en effet à tout ce qu'il y a là-bas : Anglais, Irlandais, Français, Italiens, Allemands, Scandinaves, Africains et Chinois. J'omets les contingents secondaires. Tout cela mêlé ou en train de se mêler, en continuel contact et frottement, avec heurts et explosions de temps en temps, très lentement assimilé, quoi qu'on en ait dit, peut-être devant ne s'assimiler jamais, peut-être destiné à vivre dans une manière d'équilibre incertain, peut-être destiné à produire de gigantesques et épouvantables bouleversements un jour ou l'autre.

Et tout cela, remarquez-le encore, en pleine expansion, en pleine liberté et comme en plein vent, sans entraves, relativement du moins, se ployant sur le vaste territoire le plus *aéré* du monde, et où la cuirasse orthopédique sociale est la plus faible et le harnachement social le plus lâche. Quel admirable champ d'observation et d'expérience pour les curieux de cosmopolitisme !

Car l'Amérique de Tocqueville n'existe plus ; car le Paris en Amérique de Laboulaye, qui, du reste, n'a jamais existé, n'existe plus. Ce qui existe ce n'est pas Paris en Amérique : c'est le monde en Amérique. De sorte qu'une étude sur les États-Unis actuels c'est une étude sur l'homme, et la plus documentée qui puisse être. Il y a même plus à dire. Quand on parle d'étude sur l'homme, on songe à une enquête qui porterait sur l'homme non pas anti-social, puisqu'il n'a jamais existé, mais sur l'homme en train de constituer la société, n'ayant pas encore en lui les accumulations, les stratifications et résidus de l'hérédité, aménageant son habitat sur la planète avec ses instincts, facultés et tendances encore intacts et dans leur premier jeu. Cet homme-là serait en effet intéressant à étudier. Mais, remarquez qu'il serait d'une seule race,

d'un seul tempérament, d'une seule constitution ethnique. Ce serait un noir, ou un blanc, ou un jaune, ou un rouge, ou un olivâtre. Ce ne serait encore qu'un document fragmentaire. Ici nous avons un peuple qui se forme, qui en est encore à la période de formation, et qui est un composé de toutes les races de l'univers. L'homme collectif que nous étudions là-bas est donc, en quelque manière, l'homme en soi, et le peuple qui se forme là-bas, c'est l'humanité se constituant en peuple.

Notez de plus que nous avons, en ce document sans pareil, non seulement une Cosmopolis, mais une Cosmopolis à des époques différentes de sa formation. A New-York, à Philadelphie, vous pouvez observer l'humanité à son dernier période et comme à l'état aigu de civilisation. Enfoncez-vous dans l'Ouest, parcourez la « prairie » immense : c'est l'humanité sortant à peine de la barbarie que vous rencontrez, l'humanité presque sans lois, sans constitution et sans police, dans toute l'ardeur, toute l'angoisse et toute l'ivresse aussi (c'est très curieux, et semble absolument exact) du *struggle for life* primitif. C'est l'humanité s'essayant à être, le voulant avec une incroyable énergie, et dans toute la tension formidable de la volonté neuve, *infatiguée*, et qui se croit infatigable.

Et cela, non pas seulement dans l'Ouest, mais, comme M. Bourget l'a très bien remarqué, dès qu'on s'écarte, ne fût-ce qu'un peu, des grands centres. Dans telle petite ville de Géorgie, nous vivons, avec M. Bourget, à cent mille lieues, ce qui est déjà amusant, mais à cent mille ans, ou à peu près, de Boston ou de New-York. Nous vivons dans la tribu primitive autonome, avec ses procédés de justice sommaire, ses alertes, ses *tumultus* soudains, ses batailles pour le salut commun, ses battues en fourrés contre le révolté, le bandit, l'être anti-social quel qu'il soit...

Qu'est-ce à dire, tout cela, sinon qu'un voyage bien fait à travers les États-Unis c'est une histoire de la civilisation lue sur nature, prise sur le vif? Il n'y a pas de plus grand sujet au monde que le Nouveau Monde, parce que le nouveau monde, c'est le monde entier.

Notre histoire à nous, notre histoire ancienne, notre histoire moderne et très probablement aussi notre histoire future est écrite là.

Comme l'histoire universelle elle-même, elle a ses aspects consolants et ses aspects inquiétants. Ce qui est beau là-bas à constater c'est à quel point le fond de l'homme est la volonté. Ce sont des prodiges de volonté continue que l'existence de ces hommes de là-bas, et qui sont, ne l'oublions pas, des races les plus différentes, les plus irréductibles peut-être les unes aux autres. A en excepter les noirs, qui, décidément, si intelligents, si rusés et souvent si artistes, sont généralement des paresseux, et qu'il faudrait transporter en masse en France à destination d'y devenir des hommes du monde, tous ces Américains, c'est-à-dire tous ces hommes de toutes races, placés dans un pays où l'omnipotence sociale, la discipline gouvernementale et l'encasernement politique des *old countries* n'existe pas, sont passionnés de volonté, d'énergie audacieuse et de force tenace. Ils agissent pour agir. Une chose leur est inconnue : l'action pour arriver au repos. Le mot de Pascal, si vrai pourtant, mais vrai peut-être seulement pour les civilisations avancées, les étonnerait : « L'homme tend au repos par l'agitation. » Là-bas, point du tout. L'homme y tend à l'agitation par l'agitation. Avoir conquis un million pour nous c'est avoir conquis l'indépendance, la sécurité et le droit de n'en pas gagner un second. Pour eux, c'est avoir conquis une facilité plus grande d'en gagner dix autres. Et pourquoi? Pour les dépenser en en gagnant vingt autres encore, et ainsi de suite.

Ce que cela prouve? Rien, sinon que l'homme a conquis la terre parce que sa faculté maîtresse est l'activité passionnée. C'est là son fond. « Quand Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement *la volonté*. » Ce texte rectifié de Bossuet est le vrai. J'ai beaucoup ri, comme tout homme né vers le milieu de ce siècle, de la théorie des Bonald, des de Maistre et autres esprits étroits, qui consistait à prétendre que les sauvages n'étaient pas restes et témoins de l'humanité primitive, mais débris d'une humanité dégénérée. Je commence à en rire moins fort. Les sauvages, paresseux et indolents, ne me semblent pas du tout les types de l'homme neuf. Il est probable qu'ils ont été amollis soit par le climat, soit par quelque accident de leur histoire ou de leur sélection. Mais l'homme neuf, à quelque race presque qu'il appartienne, et même sous un climat peu favorable, comme M. Bourget le fait remarquer à propos des provinces méridionales des États-Unis, pourvu qu'il soit dans un monde où il a relativement ses aises et ses coudées larges, est comme en proie à son activité et comme dévoré par elle. C'est une observation d'un très grand intérêt.

M. Bourget ne s'est pas borné à celle-là, quoiqu'elle soit la plus importante et forme comme la leçon générale à tirer de son livre. Sur la condition de la femme aux États-Unis, sur le paupérisme des grandes villes et la question sociale en Amérique, sur l'éducation et l'esprit tout particulier qui préside à l'éducation aux États-Unis, il nous donne des renseignements nouveaux et de la dernière heure, toujours exposés de la manière la plus vivante et la plus attrayante du monde. Le chapitre sur le Wellesley College (enseignement supérieur des jeunes filles) est aussi charmant qu'instructif, et nous y pouvons puiser plus

d'une leçon. On y verra comment la classe riche aux États-Unis, ou du moins la classe aisée, et l'une et l'autre, entendent l'aménagement de la cervelle féminine destinée à diriger une maison, ce qui est déjà une grande tâche, et à diriger un homme, ce qui est souvent pour une femme une autre tâche qui s'ajoute à la première. Les Américains sont fiers de leur race, mais ils s'entendent à en soigner le berceau. Ils voient de loin : ils voient dans la jeune fille surtout la grand'mère de leurs petits-fils, et il n'est diligence qu'ils ne mettent au service de cette espérance : « *Spes veneranda nepotum.* »

Ce qui fera le succès, qui sera très grand, de ce livre, c'est l'extrême variété qui y règne. Ce n'est pas une étude, ce n'est pas une relation de voyage, ce n'est pas un rapport : c'est un peu de tout cela. Ici une enquête minutieuse sur les misères d'une capitale, là une interview d'évêque, là une conversation avec une jolie femme intelligente, plus loin la biographie d'un *cowboy* des prairies de l'Ouest, exacte et en même temps amusante comme un roman de Fenimore Cooper. Rien de systématique, et nulle méthode, si ce n'est un art très savant, sans en avoir l'air, de la diversité et du renouvellement de l'attention. Les anecdotes interrompent les statistiques, et les statistiques sont si bien placées qu'elles reposent des anecdotes, et les descriptions, dans un livre de voyage, sont si sobres et si bien ménagées qu'on se plaint plutôt qu'il n'y en ait pas assez. Tout cela est marqué au coin d'un goût très sûr et révèle une expérience très longue et très certaine de ce qu'exige le public français.

On croirait d'abord avoir affaire à un pendant des *Notes sur l'Angleterre* de Taine. C'est cela et c'est meilleur, ou du moins c'est aussi bon en étant moins sévère. A quoi cela ressemble le plus, c'est aux *Mémoires d'un touriste* de cet autre maître de M. Bourget, de Stendhal. J'ai songé souvent à Stendhal, — et pour moi les *Mémoires d'un touriste* sont ce que Stendhal a fait de meilleur, — en lisant *Outre-mer*. Et encore, si Stendhal a des pénétrations d'observation plus grandes que celles de M. Bourget, il faut dire aussi qu'il a des manies, des tics, certaines idées fixes auxquelles il revient toujours, et qui rompent un peu le charme de ses charmants mémoires. Rien de pareil chez M. Bourget. Tout cela est d'un esprit très ouvert, très nourri, très réfléchi, et aussi très libre. Des idées générales, mais point d'idées systématiques, et l'œil très bon, et point de lunettes.

L'impression finale des États-Unis sur M. Bourget a été, tout compte fait, excellente. Il a trop de goût pour crier : Hosannah ! mais c'est bien cependant une espèce de *Salve, magna parens frugum... magna virum* qu'il chante à l'Amérique en la quittant, beaucoup trop tôt, évidemment, pour son désir.

Il n'avait aucun besoin d'être réconcilié avec elle ; mais ce qui, ajouté à tout ce qui précède, l'a tout à fait conquis, je crois, ce sont les goûts littéraires des Américains. De nos écrivains ils aiment tout particulièrement les auteurs « d'extrême gauche », comme dit M. Bourget : les Verlaine, les Mallarmé, et l'on sent que M. Bourget, resté, parmi toute son expérience, un dilettante hardi et un « jeune », a été secrètement charmé de cette préférence. Pour comprendre comment, avec leur si ferme bon sens et leur lucidité suprême, les Américains ont ces goûts pour des écrivains d'une fantaisie un peu excentrique, M. Bourget suppose qu'ils les regardent du même œil que des bibelots rares et curieux. Peut-être n'est-ce pas la vraie raison. J'y verrais plutôt une forme de ce goût de l'action pour l'action et de ce goût pour le *En avant* qui est le fond même de l'âme américaine.

Toujours en avant, toujours du nouveau, toujours autre chose, même quand on aurait lieu d'être satisfait de ce qu'on a, même quand on en est satisfait, « philonéisme » à outrance, marcher pour se sentir marcher, voilà leur instinct essentiel. Ils l'appliquent à la littérature. Le dernier cri, ou le dernier frisson, ils le cherchent de la même ardeur qu'ils démolissent une maison vieille de dix ans, comme surannée et pour voir à sa place quelque chose qui, au moins, sera autre chose. « Détestable installation, dit un rapport officiel cité par M. Bourget ; ce qui n'étonnera pas si l'on songe que ce collège date déjà de quinze années. » Le mot est caractéristique. Ce critérium un peu brutal, mais qu'il ne faut pas trop condamner, ils l'appliquent aux gloires littéraires. Que M. Bourget ne retourne pas dans trois ans aux États-Unis s'il aime M. Mallarmé : dans trois ans M. Mallarmé y sera très probablement considéré comme auteur du moyen âge.

Les conclusions de M. Bourget sont très favorables à la grande République américaine et dures pour nous. La décentralisation et l'individualisme l'ont enivré. Le dernier tour d'écrou donné par la Révolution française à la centralisation française lui semble, plus que jamais, à jamais détestable. Je ne suis pas suspect de manie centralisante, ni de fétichisme à l'égard de la Révolution française ; mais je ne cesserai de répéter que personne n'est responsable de la centralisation effrénée dont nous souffrons. Elle est une nécessité historique que la Révolution française a subie comme l'ancien régime, et un peu plus, et que nous subissons comme la Révolution française et un peu davantage. Contre les grandes nations européennes centralisées à outrance nous ne pouvons être que centralisés à l'excès. Le premier peuple européen qui s'émiettera sera dévoré. Je sais bien que c'est nous qui avons donné l'exemple, mais il n'est plus temps pour nous d'en donner un autre.

On me dira : « Oui ! la centralisation dans tout ce qui a rapport à la défense du territoire ; et la décentralisation la plus large, pour être la plus féconde, dans tout ce qui n'a pas rapport au salut public. » Le malheur c'est qu'il n'y a rien de plus difficile à faire que ce départ, et que tout, à bien peu près, a rapport direct au salut public. Je conseille à M. Bourget et même, si ce n'est pas manquer de respect, à la Commission de décentralisation qui vient d'être instituée, de lire de près tous les discours du grand centralisateur, Thiers, depuis 1830 jusqu'en 1870. C'est un cours complet de centralisation. Mais dame ! il est documenté. On y trouve qu'il n'y a peut-être pas une question intérieure qui ne soit une question extérieure, qu'il n'y a pas une institution, si locale qu'elle paraisse, qui, à devenir autonome, ne compromette la défense nationale. Il y aurait à reprendre tout cela, à voir si l'on ne trouverait pas encore, nonobstant, bon nombre de choses qui, sans péril pour la vie nationale, pourraient être laissées à l'initiative individuelle, municipale ou régionale. Je crois, moi, qu'il y en a beaucoup. Mais il n'y en a pas tant qu'on pourrait croire, et il y faut regarder de bien près, et il n'y a pas une révolution radicale, ni même très générale, à faire en pareille matière. Personne, du reste, ne le regrette plus que moi.

C'est ce que ces grands États-Unis ont admirablement compris en faisant, sous Lincoln, la guerre d'Union. La guerre d'Union, quel singulier nom, et admirable ! Ils ont compris que s'ils faisaient deux peuples, immédiatement chacun des deux était forcé de devenir centralisé et centralisateur, et de plus en plus centralisateur et centralisé. Ils tombaient, hélas ! au niveau de l'Europe. C'est ce qu'ils n'ont pas voulu. C'est ce qu'avec une énergie héroïque ils ont empêché. Ils ont eu raison. Mais nous, nous sommes ce qu'ils auraient été si la sécession se fût produite. Nous n'y pouvons rien. Si l'Europe était États-Unis d'Occident, soyez tranquilles, la décentralisation se ferait d'elle-même. Elle ne l'est pas. Nous n'y pouvons rien. Restons — à peu près — ce que nous sommes. On me crie : « C'est périr pour ne pas périr. » Je réponds : « C'est périr lentement pour ne pas périr tout de suite... »

Et cela n'empêche point le livre de M. Bourget, comme livre d'enquête, comme livre d'impressions, comme livre de descriptions, comme livre de récits, comme livre de portraits, et même comme livre de haute politique, d'être un très beau livre. Je suis sûr que M. Bourget, encore que je ne le méprise pas comme romancier, vivra plus au « vingtième » par ses essais de critique et par ses voyages en Italie et en Amérique que par ses romans.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

RENAISSANCE : *la Princesse Lointaine*, pièce en quatre actes, en vers, de M. Edmond Rostand.

Je veux le dire bien vite, la *Princesse Lointaine* m'a plu infiniment ; par le sujet, d'abord, sujet singulièrement... « poétique » (et ce n'est pas ma faute si j'hésitais à employer ce vocable, fâcheusement compromis), et ensuite par l'abondance des variations, également poétiques, que M. Rostand a brodées sur le thème initial. Faut-il tout dire ? La joie très vive que m'a donnée la *Princesse Lointaine*, s'est doublée d'une sorte de surprise ; cette pièce, il me semblait que l'auteur des *Romanesques* était assez peu préparé à la faire. Je n'avais pu parler ici de la première œuvre de M. Rostand. J'avais été, en l'entendant, émerveillé à la fois et un peu inquiété par cette prestigieuse adresse de versificateur, par cette habileté si consciente de soi, par cette science presque trop sûre de l' « effet ». Et je trouvais, dans les *Romanesques*, plus de sagesse encore, et plus de raison, que d'habileté. La jeunesse même de l'auteur me faisait regretter un peu de folie ; je craignais, en un mot, que nous n'eussions découvert qu'un habile ouvrier de plus. Ici, c'est un poète, un vrai poète ; moins de sagesse, moins d'habileté, un peu de folie, peut-être, mais la plus charmante et la plus délicieuse qui soit. J'insiste de toutes mes forces. Mais, — qu'on me pardonne de parler si franchement, — ce n'est pas un mystère que la *Princesse Lointain* n'a pas reçu de la critique l'accueil auquel (à mon humble avis) elle avait droit. Et j'ai peur que M. Rostand, comparant son succès d'hier à celui d'aujourd'hui, ne soit un peu tenté — qui ne le serait à sa place ? — de revenir au genre qui lui a valu tant d'applaudissements. En vérité, l'on dirait qu'il a déchu en nous donnant la *Princesse Lointaine* après les *Romanesques !* C'est précisément le contraire. Entre ces deux pièces, je le dis avec toute la sincérité dont je suis capable, il y a une différence énorme, tout à l'avantage de la dernière venue. Dix poètes seraient aujourd'hui capables de rimer les *Romanesques ;* je n'en sais guère qui eussent pu écrire la *Princesse Lointaine*. Mon opinion, j'en ai peur, n'est pas celle de tout le monde ; mon humilité naturelle me porterait à croire que j'ai tort ; et cela ne m'empêche pas d'être assez convaincu que je suis dans le vrai... Ce n'est pas l'âme seule de Mélissinde qui est grosse de contradictions !

Quoi qu'il en soit, je voudrais vous montrer pourquoi je place haut — très haut — la *Princesse Lointaine*. Et pour cela, le mieux est encore de vous conter sommairement la légende, en vous signalant au passage les jolies et « poétiques » trouvailles de l'auteur.

Sur la foi des pèlerins revenant de Terre Sainte, et qui tous avaient gardé dans leurs yeux émerveillés l'image de Mélissinde, princesse de Tripoli, Joffroy Rudel, prince et poète, s'est énamouré de la Princesse Lointaine. Ses pensées, ses vers volent invinciblement vers elle; si invinciblement que son âme même, comme arrachée de son enveloppe mortelle, est, pour ainsi dire, aspirée par la Princesse. Sentant sa fin prochaine, mourant d'amour, Joffroy veut, au moins, contempler une fois celle qu'il aime, et garder, sous ses paupières éternellement closes, l'image radieuse et consolante de la Princesse. Il frète un bateau, s'y fait transporter, et donne l'ordre de voguer vers Tripoli de Barbarie. Or, ceux qui l'entouraient l'ont déclaré pris de folie ; on veut l'empêcher de partir ; et seul, Bertrand d'Allamon, chevalier et troubadour provençal, l'encourage dans son dessein, et promet de le suivre. Ils partent. Mais la « nef » n'a échappé qu'avec peine aux vaisseaux turcs et aux tempêtes ; désemparée, elle flotte au gré des vents ; et son équipage, épuisé, peut à peine ramer encore, ramer au hasard, tant la brume est épaisse, qui voile le ciel et la mer de sa ouate grise.

Et voici déjà une de ces délicieuses et touchantes inventions de poète. L'équipage de la « nef » est composé de forbans, gens de sac et de corde, corsaires, pillards, bandits, mourant de faim, décimés par la fièvre, brûlés par la soif : une seule chose les soutient, l'espoir de voir la Princesse Lointaine. On les dirait épurés par l'atmosphère d'amour qui les enveloppe ; à voir Rudel ne vivre que pour Elle, ils semblent avoir compris, dans leurs obscures cervelles, que l'idéal seul peut les soutenir. Que leurs blessures les fassent trop souffrir, ils se résigneront pourvu qu'on leur parle d'Elle :

— Sire Bertrand, j'ai faim : dis-moi ses cheveux d'or.
— J'ai soif, sire Bertrand : dis-moi ses yeux encor!

Et cela, j'y consens, est d'un optimisme très résolu. Excessif? Non pas! C'est, à peine transposé, le sentiment qui animait la Grande Armée tout entière : sa Princesse Lointaine, à elle, c'était Napoléon. C'est, en un mot, l'état d'esprit « enthousiaste », présenté sous une forme poétique et charmante. Qu'y pourrait-on trouver à redire? — Pareillement, on a souri, paraît-il, du frère Trophyme dont on a trouvé la théologie discutable : c'est peut-être qu'on n'y a pas assez regardé. Il compare l'expédition de Joffroy Rudel à celle des croisés vers Jérusalem ; et, sans doute, le but est autre, et aussi le sentiment qui les guide. Mais que dit-il au fond? Que tout est bon qui fait sortir l'homme de soi-même ; que l'enthousiasme porte en soi sa vertu ; que le dévouement, quels que soient son motif et son but, est chose sainte et sacrée ; et que, s'il est admirable de sacrifier sa vie pour conquérir le tombeau du Sauveur, il est touchant et noble de dévouer sa vie à une cause élevée. Et je veux que ce rapprochement entre l'amour de Dieu et l'amour de la créature ne soit pas conforme au dogme. Que m'importe! ce n'est pas une œuvre de théologie ni même d'histoire qu'a voulu faire M. Rostand, mais une œuvre de poète : les sentiments qu'expriment ici les matelots et le moine sont « poétiques »; de plus, ils sont vrais. Ils nous donnent ce petit frisson que nous ressentons aux choses naturelles et cependant plus belles que nature. Bien exigeant, celui qui lui en demanderait davantage...

Cependant le brouillard se lève ; à travers les haillons de la brume une côte apparaît, rose et dorée sous le soleil. C'est Tripoli de Barbarie, c'est le royaume de Mélissinde. Et cette vue fait renaître l'équipage : tout est oublié, maladies, blessures, souffrances. Joffroy Rudel se soulève sur son lit, mais son effort l'épuise : il retombe ; le peu de vie qui lui reste s'échapperait si on tentait de le débarquer. Il se désespère : mourir, touchant au but, si près et si loin de celle pour qui il meurt, sans la voir! Une fois encore, Bertrand le réconforte. Si Joffroy ne peut aller vers la Princesse, c'est la Princesse qui viendra vers lui. Bertrand jure de la ramener ; il saute dans une barque et disparaît. — Et c'est le premier acte. D'un bout à l'autre, il est délicieux : vers harmonieux et chantants, sentiments assez délicats pour nous charmer, pas assez pour nous « choquer ». Cet acte est délicieux, et il a ce mérite de nous mettre, dès le début, « dans le rêve », de créer pour nous l'atmosphère où se développera la pièce.

Miracle d'amour! tandis que Joffroy, dans son château de Provence, vouait son âme à la Princesse, celle-ci, grâce aux pèlerins venant de France, avait connu l'amour de l'Amant Lointain ; elle savait les vers écrits à sa louange, et gardait à son poète une tendresse secrète, une tendresse un peu « d'imagination ». Dans sa vie d'idole éternellement parée, surveillée de près par le représentant de l'empereur Comnène, qui la veut épouser, dans son existence extra-humaine, personne n'a osé, n'a pu lui parler d'amour. Ce qu'elle a de tendresse lui est, si j'ose dire, remonté dans la tête. Ne pouvant aimer personne de ceux qu'elle voit prosternés devant elle, elle pense sans cesse à ce Joffroy Rudel, ce poète de par delà la mer, qui l'aime sans espoir et ne vit que pour elle. ... Elle apprend qu'un inconnu est venu par une nef étrangère, qu'à peine débarqué, il s'est fait conduire au Palais ; ce ne peut être que Joffroy ! Une sonnerie de cor ; c'est lui!... Le « Chevalier aux armes vertes », représentant de l'empereur, fait fermer les portes et armer les gardes ; mais ce n'est pas de quoi

arrêter un troubadour ! Bertrand pousse, massacre les gardes, pourfend d'un coup le Chevalier, il force les grilles, passe à travers les murailles, éloigne les soldats d'un moulinet de sa terrible épée, et — tandis que Mélissinde, après avoir suivi le combat de sa fenêtre, attend anxieuse, le dénouement — il brise une dernière porte, et vient tomber tout sanglant à ses pieds :

MÉLISSINDE, *reculant.*

Messire !... Ah !... Qu'avez-vous à me dire ?...

BERTRAND.

Des vers !

Et cela, peut-être, est « de la blague » ; avouez pourtant que c'est d'une jolie blague et d'un joli panache. — Bertrand, toujours à genoux, commence les strophes rimées par Joffroy en l'honneur de sa dame ; la Princesse les reprend et les achève après lui. Mais la fatigue l'accable, et le sang qu'il a perdu ; avant d'avoir pu prononcer le nom de celui qui l'envoie, il tombe évanoui. Mélissinde s'empresse et panse ses blessures... Avant de poursuivre, il me faut répondre à certaines objections, qui touchent particulièrement cet acte et le suivant. J'ose me flatter que vous ne les trouverez pas très justifiées.

On a paru s'étonner de trouver chez Mélissinde, chez la Princesse Lointaine, des faiblesses de femme, de la coquetterie : on a dit même un peu de perversité. Pourquoi donc ? M. Rostand nous avait-il promis une sainte ? Et en quoi la conception de sa pièce lui interdisait-elle de laisser quelque « curiosité féminine » à son héroïne ? Et, en somme, qu'est-ce que la légende, ou même que la poésie, si ce n'est pas un moyen de faire « sortir », si je puis dire, des sentiments vrais d'événements surnaturels ? Et, précisément, ces sentiments vrais s'épanouiront d'autant plus facilement qu'ils ne seront pas gênés par les nécessités de la vie. Sentiments vrais, et sentiments *modernes*, s'il plaît au poète. Musset a-t-il donné à Marianne précisément l'âme d'une Napolitaine, une âme hongroise à Barberine, palermitaine à Carmosine, munichoise à Fantasio ? et pensez-vous que Jacqueline soit vraiment la notairesse de province en soi ? N'est-ce pas, au contraire, ce qu'il a mis « de plus » dans ses personnages, qui leur donne leur beauté, et qui fait qu'on retrouve en toute femme un peu de Jacqueline et de Marianne, — disons aussi un peu de Barberine, — quels que soient son pays, son costume, et la couleur de ses cheveux ? J'estime, au contraire, qu'il faut savoir gré à M. Rostand d'avoir fait de sa Princesse Lointaine une vraie femme. Ainsi, il a donné à sa pièce ce peu de vérité à défaut de quoi une « fantaisie » même ne saurait nous intéresser. Nous pouvons lui demander seulement que les sentiments mis en scène soient ingénieux et vrais ; il me semble qu'ils sont l'un et l'autre. Jugez-en.

Mélissinde, vous le savez, prend Bertrand pour Joffroy. Ce héros, que rien n'arrête, ne peut être que son poète. Bertrand, sorti de son évanouissement, lui dit son nom et la conjure de le suivre près de Rudel. Et que Mme Sarah Bernhardt a été belle quand, écoutant Bertrand avec stupeur, elle se recule et lui répond : « Non ! » — Vous voyez la situation, comme dit mon cher maître Sarcey. Mélissinde aime « de tête » Joffroy Rudel ; Bertrand se présente : elle le prend pour Joffroy : elle l'aime... mieux : tout va bien jusqu'au moment où elle comprend sa méprise ; Joffroy et Bertrand sont deux hommes différents ; le premier est bien touchant, sans doute, mais l'autre est si beau ! Puis il est là, et en amour le « droit de présence » prime tous les autres. Et vous savez comment la situation se développe. Mélissinde cède peu à peu au penchant qui l'entraîne vers Bertrand, et cependant, elle garde contre lui une certaine rancune. Elle lui en veut parce qu'elle l'a aimé, parce qu'elle s'est sentie attirée vers lui avant même de savoir qui il était. Elle lui en veut de sa faiblesse à elle ; et cela ne l'empêche pas de l'aimer. Sentiments contradictoires ? Oui, sans doute. Mais quels sentiments ne le sont pas ?

Quelle ne s'est sentie, ainsi que je me sens,
Le désir d'être la mauvaise aux yeux puissants,
. . . . . .
— La Dalila, pas tout à fait, non, mais l'Omphale ?
Garrotter un héros d'un seul cheveu d'or fin !
Quelle est celle de nous, qui ne serait, enfin,
Heureuse de tenir en ses bras un Oreste,
Dont le Pylade meurt, qui le sait — et qui reste !

Là-dessus, on s'écrie : Perversité ! perversité qui n'est pas « du temps » ! Qu'en sait-on, d'abord ? Et peu nous importe, d'ailleurs. Quant à la perversité même, ceux qui s'en sont étonnés ne se sont pas rappelé l'état d'esprit très particulier de Mélissinde. En la forçant à avouer, Elle, Princesse Lointaine, que la poésie moins que la prose a du pouvoir sur elle, Bertrand l'a un peu fait déchoir. Elle a une revanche à prendre sur lui. Et, en même temps, sa rancune s'adresse aussi à ce pauvre Joffroy qui a eu la maladresse d'envoyer Bertrand. Rancune contre Rudel, rancune contre Bertrand : elle a un moyen de les satisfaire toutes deux ; ce moyen satisfait encore son amour, et l'on s'étonne qu'elle cède, elle l'idole, la Princesse, la deux et trois fois femme !...

Je me suis tant attardé à répondre à des objections qui me semblaient injustes que la place me manque pour parler du reste comme je le voudrais. Et pourtant, que de choses délicates et charmantes j'aurais encore à vous signaler. Ce bel épisode de la fenêtre qui s'ouvre et force les amants à voir de leurs yeux, pour ainsi dire, la trahison qu'ils commettent :

Je dis que ceux qui sont heureux,
Ont tous cette fenêtre ouverte derrière eux,
Et sentent tous, au froid qui leur souffle sur l'âme,
Qu'ouverte derrière eux, la Fenêtre réclame!
Mais tous restent blottis, refusent d'aller voir,
Car ils verraient la nef d'un douloureux devoir...

Poésie, encore, mais poésie vraiment belle et élevée; et, si vous avez peur des « symboles », avouez que celui-ci est d'une bien transparente limpidité. Et, si j'abrège forcément mes citations et mon analyse, je veux au moins insister sur ceci. Lisez la pièce, ou mieux, allez la voir, et écoutez-la avec soin. Presque chaque tirade contient un sentiment ou une idée. Je ne jurerais pas que toutes nous soient nouvelles; plusieurs sont ingénieuses, toutes sont poétiques, certaines ont quelque chose qui ressemble à la profondeur, qui traduit au moins le meilleur et l'essentiel du sentiment exprimé. Un dernier exemple.

Pendant qu'au quatrième acte un traître racontait aux matelots de la nef la trahison de Bertrand, Joffroy n'a pas fait un mouvement; il attendait sa dame; on a cru qu'il n'entendait pas :

Si, — j'ai tout entendu.
. . . . . .
J'ai pensé : Qu'est-ce que ce méchant fou raconte?
Ah! mais je n'ai pas dit un mot, même tout bas!
Vous alliez arriver! Il ne fallait donc pas
— Les mots étant comptés quand le souffle s'oppresse —
En dire un seul qui ne fût pas à la Princesse!

Cela n'est-il pas d'un sentiment délicieux et profond? Et ce dialogue, si mélancolique et si touchant entre Mélissinde et Joffroy mourant! (c'est la Princesse qui parle la première) :

Et voici mes cheveux, puisque, nouveau Jason,
Ils sont la Toison d'or qu'au prix de tant de luttes,
De tant de maux, de tant de soupirs, vous voulûtes!
O pèlerin d'amour, sur les glauques chemins,
Voici les mains que vous chantiez, voici mes mains!
Et voici, puisqu'il fut votre but de l'entendre,
— Écoutez bien — voici ma voix, soumise et tendre!

JOFFROY.

Ils vous font peur, mes yeux déjà gris et vitreux?

MÉLISSINDE.

Et voici maintenant mes lèvres sur vos yeux!

JOFFROY.

Mes lèvres vous font peur, que gercèrent les fièvres?

MÉLISSINDE.

Et voici maintenant mes lèvres sur vos lèvres!

La *Princesse Lointaine* est jouée avec quelque « irrégularité ». Mme Sarah Bernhardt s'y montre ce qu'elle est d'ordinaire; c'est dire qu'elle nous a donné de merveilleux moments et de fichus quarts d'heure. Ce qu'on peut au moins louer complètement en elle, c'est le ton général qu'elle donne à son rôle et à la pièce : elle est vraiment la Princesse Lointaine. M. de Max est singulier et touchant dans le rôle de Joffroy Rudel. M. Guitry et M. Jean Coquelin sont également dépourvus de lyrisme, et à un point que je ne saurais dire! M. Laroche est sautillant à souhait en marchand génois. Les petits rôles, très nombreux, sont bien tenus; il faut au moins citer M. Arquillière qui donne une curieuse silhouette au matelot Pégofat. — La mise en scène est admirable et exquise : décors, costumes, groupements des figurants surtout, sont d'une richesse, d'un goût et d'un arrangement délicieux. Je ne sais trop quel avenir attend la *Princesse Lointaine*; quel qu'il soit, il faut savoir gré à la Renaissance de l'avoir montée. J'aurais voulu vous mieux montrer en quoi l'œuvre de M. Rostand est remarquable. Vous aurai-je au moins donné l'envie d'aller la voir?

Signalons, à Déjazet, le succès d'un joyeux vaudeville : *la Faute de Mme Robinet*. — Je suis obligé de remettre à la semaine prochaine la reprise de la *Princesse de Bagdad*.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Les « Poèmes chantés » de M. Gustave Charpentier (1).

Dans le flot de *Mélodies* déchaîné chaque jour par nos compositeurs pour atteindre à peu de frais le succès mondain qui leur tient le plus au cœur, il est si rare de distinguer une œuvre vraiment artistique et personnelle que nous tenons à signaler celle-ci. M. Charpentier ne s'est pas dispersé en publications fréquentes : il a préféré, avec quelque raison, réserver ses forces pour nous donner d'un coup un recueil important, qui nous le fasse juger tout entier. Il y a mis beaucoup de lui-même, se livrant sans ménagements et sans calcul aux aspirations les plus diverses de sa nature généreuse, originale et saine, passant avec une égale sincérité du symbolisme le plus élevé au plus truculent réalisme, livrant au public ses impressions telles qu'il les a vécues; et c'est aussi de la vie que son œuvre, toute d'oppositions hardies, donne la plus intense sensation.

Assurément les *Poèmes chantés*, dont la forme très particulière exigeait le titre nouveau, contiennent encore des *Mélodies* coulées dans le moule cher aux chanteurs; M. Charpentier s'y est même, après tant d'autres, souvenu de son maître M. Massenet, assez heureusement, d'ailleurs, pour qu'on puisse prédire un franc succès, un effet sûr, à la *Cloche fêlée*, à *Chanson d'automne*, à une adaptation ingénieuse, quoique peut-être inutile, d'une de ses plus jolies *Impressions d'Italie*. Mais ce que peu d'autres ont fait, c'est son viril effort pour se soustraire aux affadissements de l'atmosphère mondaine, et remon-

(1) Edités chez H. Tellier.

ter à la grande tradition de Schubert : là ce n'est pas le succès qu'il a cherché, et il a trouvé mieux.

M. Charpentier, qui dans ses plus audacieuses tentatives reste toujours un savant et délicat artisan de la matière sonore, nous avait déjà montré que, tout en profitant des moindres progrès de la technique moderne, il saurait être clair et musical comme tous ceux qui ont réellement quelque chose à dire. La vespérale *Allégorie* de G. Vanor, la *Musique* avec la houle tantôt étincelante et sombre de son accompagnement, le *Parfum exotique* avec sa berceuse et enlaçante mélodie, en sont de nouvelles preuves, où la richesse du détail, la recherche de la pensée, loin de nuire à l'impression d'ensemble, ne font que contribuer à sa force. Peut-être y trouvera-t-on beaucoup de hardiesses, quelques duretés même : à les considérer de près, aucune qui n'ait de justes raisons d'être, et ne passe aisément dans le souffle d'une puissante haleine. On ne saurait mieux justifier les paroles de Baudelaire :

La musique souvent me prend comme une mer.

Ce n'est pas au hasard que j'ai prononcé le nom de Schubert, quoique le modernisme aigu des *Poèmes chantés* en puisse sembler bien distant. Je ne crains pas de le dire, M. Charpentier a plus d'un point commun avec lui : il *voit* aussi ce qu'il chante, et, comme Schubert, le voit largement et clairement. Leur système harmonique, si dissemblable qu'il soit, est pourtant conçu en un même esprit, tend à un même et unique but, l'expression. Jamais, chez l'un ni chez l'autre, un accord, une modulation, une altération n'est amenée par l'écriture, par le seul désir de faire une chose musicalement intéressante ou jolie : l'harmonie, sous la parole, est expressive au même degré que le rythme et la mélodie. Et c'est ainsi que la musique s'élève au-dessus d'elle-même et, par d'obscurs rapports d'impressions, évoque aux yeux des tableaux qui éveillent au cerveau des idées.

Pourquoi, de ces unissons qui se traînent lentement parmi ces longs accords lourds, de ces tierces maigres qui palpitent loin des basses, naît-il pour nous l'image d'une interminable route caillouteuse à travers la plaine nue, piquée çà et là de lumières fuyantes? C'est la *Chanson du chemin*, notre éternel calvaire par la vie, dans l'espérance toujours renaissante de quelque réconfort matériel ou spirituel, « chandelle ou cierge ». Et comme, au bout du chemin, la maison est bonne, le repos est doux !

Toute différente, mais aussi précise, la vision des *Trois Sorcières* dansant au clair de lune. Quatre mesures à peine, et chacune est caractérisée : la blonde un peu lourde, la châtaine fière de sa chevelure tournoyante, et la brune lascive, celle « qui dansa le mieux ». Et ce Diable, ne les complimente-t-il pas du ton le plus finement ironique? Et le bois mystérieux, dans le silence où tombe la mélodie, n'y entendez-vous pas « leur voix »? C'est beaucoup de choses en peu de pages : d'où vient cependant que si l'expression littéraire est mot à mot irréprochable et complète, l'expression musicale n'en reste pas moins d'une parfaite unité? C'est l'équation la plus difficile à établir : c'est une traduction juxtalinéaire, dont le style possède une valeur propre égale, sinon supérieure au texte.

Si M. Charpentier y a réussi, alors que tant d'autres ne savent qu'épeler un informe et incohérent mot-à-mot, c'est qu'il est musicien; cela ne s'explique pas, et c'est encore ce qu'il y a de plus rare, même parmi nous qui écrivons de la musique.

Je ne ferai que citer la touchante *Complainte* pour insister sur les *Chevaux de bois*. La célèbre fantaisie de Verlaine a fourni à l'auteur de la *Vie du poète* et de *Napoli* l'occasion de nous montrer une fois de plus quel don singulier il possède de peindre dans tout le réalisme de leur grouillement les fêtes urbaines et les joies populaires, vues exactement, mais vues par l'œil d'un poète dont l'âme reste toujours présente, et sait dégager du spectacle des foules le mélange, qu'il dose avec un tact infini, de la plus banale platitude avec certains raffinements parfois excessifs et un peu malsains. Les thèmes, d'une trivialité voulue, sont curieusement ouvragés, variés avec recherche ; des modulations piquantes et toujours nouvelles les ramènent pour nous faire, à chaque strophe, repartir avec entrain en un nouveau tour; et sur le soldat, et sur la grosse bonne, des harmonies d'une étrangeté savoureuse et charmante jettent comme des voiles précieux :

...le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.

Les deux pièces les plus significatives du recueil sont ces *Impressions fausses* (la *Veillée rouge*, et la *Ronde des compagnons*), l'audace des procédés, la familiarité du sujet et des paroles, le symbolisme hardi dont l'auteur ne s'est point caché, ont fait crier au sacrilège. La musique, pour la majeure partie des artistes et du public, est un art aristocratique, qui se doit à lui-même d'éviter la mauvaise société, et de se réfugier, afin de garder son idéal intact, dans les lointains de l'espace ou du temps : les contemporains sont trop mal vêtus pour elle. Nous n'avons pas à discuter ici cette opinion infiniment respectable, contre laquelle M. Charpentier s'est élevé depuis longtemps : personne n'ignore qu'il a écrit un opéra dont le décor est d'une intransigeante modernité, et bien que ce soit la première tentative sérieusement faite en ce sens, aucune porte ne s'est encore ouverte pour elle. On objectait, non sans justesse, que la musique crée autour de l'œuvre théâtrale une atmosphère qui, par son essence même, la place en dehors de toute réalité. Mais les *Impressions fausses*, qui sont de véritables scènes de théâtre, ont prouvé que le contraire était possible : ces deux *intérieurs de prison* évoquent la vision la plus nettement réelle, désagréable peut-être, comme l'est souvent la vérité, mais irrésistiblement puissante; obtenue par des moyens dont la matérialité parfois étonne, mais que l'artiste a su tisser dans une trame musicale d'un intérêt soutenu et d'une rare délicatesse.

La musique est-elle faite pour nous présenter de semblables tableaux? Qu'en savons-nous? et de quel droit refuserait-on d'écouter celui qui fait son œuvre en toute conviction et en toute sincérité?

GASTON CARRAUD.

Notes de l'étranger.

LORD RANDOLPH CHURCHILL

Les revues anglaises de ce mois émettent de curieux jugements sur lord Randolph Churchill. En voici quelques spécimens d'après la *New Review* et la *Review of the Reviews*. Certes, la carrière politique du grand leader tory peut être diversement appréciée, mais chacun est bien forcé de reconnaître la rare vaillance qu'il déploya dans sa longue et systématique opposition au *Great old Man*. « La roche tarpéienne est voisine du Capitole! » répètent à ce propos certains journalistes à l'esprit peu fertile en formules nouvelles tandis que d'autres, plus ingénieux — les Maurice Barrès d'au delà le détroit — comparent la vie accidentée de lord Churchill à la course sursautante des montagnes russes. « Il n'eut jamais aucun principe conducteur; les trois périodes de son existence ne présentent même pas de points de comparaison; sa fantaisie fut sa seule règle et toute sa théorie politique en dépendait, car il ne connut guère d'autre mobile d'action que sa distraction personnelle. Comme les héroïnes des romans français, il fut toujours en quête d'émotions et de sensations nouvelles. » Qu'il se trouvât dans les coulisses de la *Gaîté*, aux courses, en *sleeping*, devant un tapis vert, continuellement il restait le même homme au cœur blasé, à l'imagination fatiguée, en quête de passe-temps et de plaisirs imprévus. Un jour ses nerfs se vengèrent, la paralysie survint, puis la mort.

Après les élections générales de 1880, la politique anglaise était toute entre les mains de vieillards; M. Gladstone en était l'arbitre suprême. Par son âge, son expérience, ses facultés intellectuelles, la dignité de sa vie privée et sa parfaite érudition, il était sans rival. « Comme un aigle, il planait dans une Chambre des communes élue sous ses auspices, » — et le respect de sa présence, le sentiment de son autorité étaient tels que ses adversaires avaient définitivement renoncé à la lutte, humiliés dans le sentiment qu'ils percevaient de leur double infériorité morale et intellectuelle. Ce fut alors que Churchill osa se lever et « apostropher de la façon la plus insolente le grand Panjandrum ». La galerie s'en amusa longtemps. On eût dit un poussin à peine sorti de l'œuf, partant en guerre contre un vieux coq blanchi dans les combats. Les escarmouches furent fréquentes, M. Gladstone n'en sortit pas toujours sain et sauf. Le jeune lord Churchill pourtant était loin d'être le plus méritant, mais il ne dédaignait pas de frapper même au-dessous de la ceinture et puis, autour de lui, l'air était empoisonné de miasmes pestilentiels; d'ailleurs il se redressait quand les autres tombaient, il allait de l'avant quand les autres reculaient, et oncques ne le vit en aucunes circonstances renoncer à la lutte. (*Review of Reviews.*)

Sa fortune avait été subite; sa chute fut irrémédiable; — elle était facile à prévoir. En effet lord Churchill devait sa célébrité aux débats parlementaires; il s'y était révélé démagogue tout-puissant, car il n'est point besoin pour devenir démagogue de sortir des rangs du peuple, ni d'avoir été élevé dans la misère. On reconnaîtra néanmoins que le fait de savoir supérieurement invectiver ses adversaires n'a jamais passé pour une preuve certaine d'égales aptitudes gouvernementales. Seule, la pénurie d'hommes supérieurs fit de lord Churchill le chef du parti tory. Ses facultés ne correspondaient plus à sa nouvelle situation. Démagogue il était, démagogue il resta; à dire vrai, il fit bien quelques efforts pour discipliner son arrogance; un instant même il put croire que les sympathies populaires lui étaient acquises. De part et d'autre on s'était mépris, la vérité finit par éclater aux yeux de tous. L'écrivain anglais compare lord Churchill à Rochefort; si l'un, dit-il, a persisté tandis que l'autre est tombé, c'est que, d'une part, les conditions de la vie politique ne sont point, en Angleterre, ce qu'elles demeurent en France et que, d'autre part, lord Churchill ne pouvait pas, comme le marquis de Luçay, mettre au service de ses théories subversives une volonté inébranlable, une intelligence hors de discussion. (*New Review.*)

E. T.

UNE SOCIÉTÉ D'ADMIRATION MUTUELLE

La *Tribuna* de Rome a publié cet *instantané* des « Kamschatkas » d'Italie — selon l'heureuse expression de M. Léon Daudet — qui mérite l'honneur de la traduction:

« Ils sont quatre ou cinq formant une sorte de communauté artistique, parlant tous de la même manière, avec des *g* et des *s* adoucis, s'habillant d'après les mêmes modes, avec des faux-cols spéciaux et des cravates incomparables achetées le même jour, peut-être en même temps, à coup sûr dans le même magasin. Ils portent leurs cannes de façon pareille; et d'ailleurs, ces cannes elles-même sont identiques, au point qu'ils pourraient les échanger sans s'en apercevoir. S'ils discutent d'un tableau, d'une statue ou d'un livre, ils emploient les mêmes phrases: on dirait une leçon apprise. Enfin, ils en arrivent même à se ressembler physiquement, à force de prendre modèle l'un sur l'autre pour friser leurs moustaches et pour éclairer leur figure d'un sourire intelligent.

« Ce n'est que hier qu'ils ont fait leur entrée solennelle dans la république des lettres, et pourtant chacun d'eux n'a pas imprimé, dans l'année, moins de trois ou quatre romans, sans compter un ou deux volumes de critique et dix kilomètres, au bas taux, d'articles variés dans divers journaux. En outre (et cela se devine), il a publié des articles sur les travaux de ses trois ou quatre amis. Réciproquement ils tiennent leurs romans pour des chefs-d'œuvre, mais chacun d'eux réserve pourtant la première place à ceux dont il est l'auteur. Cet innocent jeu de paume permet à la petite communauté littéraire de progresser sans défaillances, encouragée par ce réjouissant concert d'éloges alternés. Les éditeurs se laissent persuader; ils achètent les manuscrits, mais ne vendent pas un exemplaire. Aussi finissent-ils par n'en plus vouloir, — et c'est ainsi que, sans s'en douter, la petite communauté littéraire rend un service réel à la littérature nationale. »

E. T.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

4 avril, *Débats* du soir. — Article de M. E. Rod sur Kuno-Fischer, à propos d'une étude consacrée, par M. Ernest Tissot, dans la *Revue chrétienne*, à ce professeur de l'Université d'Heidelberg, philosophe hégélien et historien littéraire s'étant occupé surtout des œuvres et des doctrines de Lessing, Schiller et Gœthe. — L'Origine du mariage, revue philosophique de M. Bourdeau à propos de la traduction française, par M. Henry de Varigny, d'un ouvrage de M. Westermarck, professeur de sociologie à l'Université d'Helsingfors, en Finlande, intitulé : *l'Origine du mariage dans l'espèce humaine.*

Journal. — La Vie de Cyril Tourneur, poète tragique, par M. Marcel Schwob.

5 avril, *Temps.* — Camille Doucet. Anecdotes et souvenirs au sujet du secrétaire perpétuel de l'Académie française décédé, racontés par M. Jules Claretie. — A Vienne. Récits des difficultés que rencontre le ministère Windischgraetz, au sujet de la réforme électorale, en présence des revendications des nationalités et des succès croissants de l'antisémitisme dans la capitale de l'empire.

Débats du soir. — Mazarin et Cromwell. M. Jallifier défend Mazarin contre les attaques que sa politique anglaise lui causa, aussi bien de son temps que de nos jours encore, de la part des historiens, notamment de la part de Michelet.

6 avril, *Journal de Genève.* — Lettre d'Italie consacrée en partie aux fêtes célébrées à Pise en l'honneur du poète Giusti : « Giusti est à la fois populaire et gentilhomme, gamin et patriote, ironique et attendri, classique et vulgaire... » Il représente sa race au moment et au degré où elle échappe à l'investigation étrangère. Il faut nous consoler en nous rappelant certains vers de La Fontaine ou de Racine, que nous sommes seuls à entendre.

Figaro. — Le Nil à Londres. Article de Whist sur les discussions de la Chambre des communes. « Cette malle est-elle à nous? — Elle doit être à nous! » Ce court dialogue... m'est revenu naturellement à l'esprit ces derniers jours, en lisant les discours que sir Edward Grey, sous-secrétaire d'État parlementaire au Foreign Office, a prononcés devant la Chambre des communes, pour établir et revendiquer les droits de l'Angleterre sur le cours du Nil.

Supplément du Figaro. — Reproduction d'un article de M. Camille Doucet, racontant la réception de Scribe à l'Académie française, la mort de Béranger, et contenant une lettre inédite de Béranger. — Préface de M. E.-M. de Vogüé, au récit, devant paraître prochainement, du grand voyage d'exploration que le lieutenant-colonel Monteil a récemment entrepris de Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad.

Débats du soir. — Traduction d'un article de M. de Blowitz, paru dans le *Times*, accusant la presse française de vénalité et demandant que des fonds soient mis à la disposition de l'ambassade britannique à Paris pour exercer une influence utile aux intérêts anglais dans les journaux français.

7 avril, *Temps.* — La *Vie littéraire* de M. Gaston Deschamps est consacrée à *Outre-mer* et au voyage de M. Paul Bourget en Amérique.

Soleil. — L'abbé Duchesne et l'école de Rome. Article de Furetière. « Pas une critique ne s'est élevée contre la désignation d'un ecclésiastique qui est aussi un savant dans toute l'acception du mot. »

Débats du soir. — La situation à Cuba. Dénombre les partis de la grande île et leurs programmes, décrit les régions de l'île où a éclaté l'insurrection. — Souvenirs intimes de M. Pasteur relatifs à son séjour à l'École normale, extraits du volume à paraître : « Le Centenaire de l'École Normale. » — Le buste de Coray. Récit de l'inauguration de ce buste au cimetière Montparnasse; discours de MM. Edouard Hervé et Michel Bréal. Le premier de ces orateurs a dit en s'adressant aux Grecs présents : « Lorsque Coray commença ses travaux, votre admirable idiome était altéré par l'introduction d'une foule d'éléments étrangers. Il entreprit de le ramener, dans la mesure du possible, à sa primitive pureté!... En restaurant la langue hellénique, Coray travaillait à restaurer la patrie hellénique. »

Figaro. — Le Vote des femmes, article documenté de M. Labadie-Lagrave sur les divers pays d'Amérique ou d'Océanie (Wyoming, Colorado, Utah, Washington, Nouvelle-Zélande) où existe le vote des femmes.

Journal de Genève. — Revue littéraire de M. A. Sabatier consacrée au christianisme littéraire : « Il en est de la piété nouvelle de nos romanciers comme de la vertu de J.-J. Rousseau. Elle est sincère, sans nul doute, mais à fleur de peau et de sentiment. Comme la vertu de celui-ci, je trouve la piété de ceux-là un peu indiscrète et verbeuse, un peu trop prompte à emboucher la trompette et à s'annoncer elle-même au monde comme un grand miracle. Cette ostentation, cette hâte à se transformer en déclamation littéraire, n'est pas un signe de profondeur.

8 avril, *Débats* du matin. — Résumé d'un article de M. Henri de Sybel sur la diplomatie de 1869 et 1870, publié dans la *Zukunft* et intitulé : *les Fantaisies du duc de Grammont.* « Il n'a existé aucune espèce d'engagements entre la France, l'Italie et l'Autriche au moment de la déclaration de la guerre. »

Petite République. — Taxe nouvelle ou service public. M. Brousse, rapporteur du projet de suppression de l'octroi à Paris indique quelles ressources on pourrait trouver en remplacement de celles provenant de l'octroi. Il demande, pour commencer, l'institution d'un service d'assurance municipale contre l'incendie. « En l'état des choses, la ville supporte la charge de l'assurance *préventive* contre les dangers d'incendie, et les compagnies encaissent les bénéfices de l'assurance *réparatrice.* Pourquoi ne pas centraliser le service, réunir les bénéfices et les charges sous la direction de la municipalité ? »

9 avril, *Figaro.* — Professeurs d'autrefois et d'aujourd'hui (1836-1895). M. Jules Simon parle de la modicité des anciens traitements. « Quand on éleva à 3000 francs les appointements de M. Michelet, cela parut une énormité. »

Temps. — En Allemagne. Les différents courants de la littérature bismarckienne, le bloc bismarckien.

10 avril, *Monde.* — Lettre d'Alsace. Une triste comédie électorale. Description des moyens employés par l'administration allemande dans les élections alsaciennes, à propos de l'élection de Ernstein-Molsheim qui a abouti au succès de M. Zorn de Bulach, candidat gouvernemental.

Vérité de Québec, du 30 mars 1895. — Rapatriement. 40000 familles canadiennes françaises représentant une population de 200000 âmes au moins, habitant l'État du Michigan aux États-Unis, se préparent à rentrer au Canada. « Ce mouvement, qui est réellement un phénomène social extraordinaire », est en même temps d'une importance capitale pour le maintien et l'expansion de la race française en Amérique.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32333. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 — 4e SÉRIE. — TOME III — 20 AVRIL 1895

LA POLITIQUE

Les budgets de l'avenir.

18 avril.

Les finances de la République sont-elles en péril? Je ne le crois pas, et j'imagine que parmi nos voisins plus d'un changerait volontiers sa situation financière contre la nôtre. Il n'en est pas moins vrai que le gouvernement et les Chambres ont eu quelque peine à mettre d'aplomb le budget d'aujourd'hui : il a fallu faire état de ressources extraordinaires, telles que le bénéfice sur la conversion de la rente et les disponibilités de la Caisse des dépôts et consignations. Aussi, sans être plus pessimiste qu'il ne faut, peut-on se demander comment s'équilibrera le budget de demain.

La première idée qui vient à l'esprit, la plus simple, la plus naturelle, c'est de réduire les dépenses; mais quelles dépenses? On ne peut pas toucher au budget de la défense nationale : personne n'y songe, et c'est l'honneur de notre pays que sur ce point du moins tous les partis se soient constamment trouvés d'accord. Faut-il diminuer les crédits de l'instruction publique? Peut-être, en certaines choses, aurait-on dû aller moins vite et moins loin; mais, aujourd'hui que les écoles sont construites, le personnel organisé, il est difficile de rogner ces dépenses de l'instruction publique, qui sont, à tout prendre, le vrai luxe d'une démocratie. Va-t-on s'attaquer aux fonctionnaires de tout ordre et supprimer un certain nombre d'emplois d'une utilité douteuse? On pourrait ici faire quelque chose, mais on ne doit pas oublier que, le jour où l'on aura moins de fonctionnaires, il les faudra mieux payer. C'est pourquoi, tout en recommandant la politique des économies, tout en souhaitant que chaque ministre épluche de très près son budget particulier, il convient de ne pas avoir trop d'illusions sur les résultats possibles.

D'un côté, difficulté de faire des économies; de l'autre, désir de faire des réformes : voilà, en deux mots, notre situation financière. Il faudra bien, qu'on le veuille ou non, établir de nouveaux impôts ou répartir autrement les impôts actuels. C'est le problème qui se posera devant le parlement dès la rentrée.

***

On a déjà proposé de remplacer l'impôt proportionnel par l'impôt progressif; on le proposera encore. J'ai là, sur ma table, un livre intitulé : *Pour l'impôt progressif*. C'est l'œuvre d'un homme dont tout le monde honore le talent et le caractère, M. Godefroy Cavaignac; mais, quelque sympathie qu'on sente ici pour l'auteur, on ne saurait accepter ses conclusions.

Il me semble que, dans cette question si débattue de l'impôt progressif, il n'y a vraiment qu'une seule raison pour et une seule raison contre. Voyons d'abord la raison pour. M. Cavaignac, en quelques mots, dit tout ce qu'on peut dire : « S'il est une idée juste, une idée simple, de nature à saisir tous les esprits, c'est que le superflu doit payer à l'État une plus large dîme que le nécessaire, et qu'il n'est pas équitable de demander aux petits revenus la même part, la même proportion de sacrifices qu'aux grosses fortunes. »

Oui, sans doute, voilà une idée qui est juste en soi; mais nous demandons, nous qui combattons l'impôt progressif pour ses conséquences lointaines plus encore que pour ses résultats immédiats : qui dira où le nécessaire finit et où le superflu commence? Si le taux de l'impôt est progressif, n'y aura-t-il pas un moment où l'impôt absorbera le revenu tout entier? Et si nous savons que M. Cavaignac et ceux qui défendent avec lui le principe de la progression entendent fixer à cette progression une limite raisonnable, qui donc nous assure qu'entre les mains de leurs successeurs l'impôt progressif ne deviendra pas un instrument de despotisme? Un tel impôt est, de toute nécessité, arbitraire. C'est la raison contre, et, quant à moi, elle m'a toujours paru décisive. Faut-il ajouter que cet impôt, qui en apparence frapperait toutes les grosses fortunes, n'atteindrait en réalité qu'une partie des capitaux mobiliers, pour lesquels l'émigration serait toujours facile? Il pèserait, au contraire, de tout son poids sur les grands producteurs, manufacturiers ou agriculteurs, dont la prospérité importe au pays tout entier.

*
* *

Si l'on ne suit pas M. Godefoy Cavaignac dans sa campagne pour l'impôt progressif, on est heureux de se rencontrer avec lui quand il s'attaque aux impôts indirects, en tant du moins qu'ils portent sur les objets nécessaires à la vie : « Ces objets, dit M. Cavaignac, figurant dans le budget des plus pauvres ménages comme dans celui des plus riches, le poids des impôts charge surtout les ménages pauvres, et parmi les ménages pauvres ceux-là principalement qui comptent un grand nombre d'enfants. »

C'est là, sous une forme très précise, la critique du régime des octrois, qui de plus en plus semble sévèrement jugé par l'opinion. A Paris, l'octroi représente en moyenne une charge de 60 francs par habitant : si l'on excepte ceux qui vivent dans l'extrême misère, on peut dire que cette moyenne est vraie pour toutes les classes de la société. C'est donc, pour une famille de cinq personnes (père, mère, trois enfants), un impôt annuel de 300 francs. Admettez un budget de 2000 francs, ce qui, dans la classe ouvrière répond déjà à un certain degré d'aisance : vous arrivez à ce résultat que l'octroi absorbe 15 p. 100 du revenu.

Les impôts de consommation ne pèsent pas partout aussi lourdement sur le budget de famille, mais partout ils frappent le pauvre plus lourdement que le riche. Le motif allégué quelquefois en faveur des taxes indirectes, à savoir que le contribuable les acquitte sans s'en apercevoir, est précisément ce qui les devrait faire condamner. Ces taxes se justifient tant qu'elles portent sur des objets inutiles, comme le tabac ou l'alcool : appliquées aux choses nécessaires à la vie, elles deviennent une des pires formes de l'impôt. Aussi est-il à souhaiter qu'on les allège, jusqu'au jour où il sera possible de les supprimer tout à fait.

*
* *

Mais si, suivant un mot connu, on ne détruit que ce qu'on remplace, cette vérité n'est nulle part plus évidente qu'en fait d'impôts. On ne supprime pas une taxe sans la remplacer. Or, il n'y a guère, à l'heure qu'il est, que deux matières imposables : les successions et l'alcool.

Le dernier cabinet avait présenté aux Chambres un projet de loi établissant l'impôt progressif sur les successions, et ce projet avait été critiqué, non sans raison: qu'il s'agisse, en effet, de capitaux ou de revenus, les dangers de l'impôt progressif sont les mêmes. Pourquoi donc le gouvernement de la République ne ferait-il pas ce qu'ont fait à diverses reprises les gouvernements précédents, et, au lieu de bouleverser tout notre régime successoral, n'ajouterait-il pas simplement un décime aux droits existants? Actuellement l'impôt sur les successions produit près de 200 millions par an : un décime représenterait donc pour le Trésor une recette de 20 millions environ. Personne ne pourrait réclamer, car chacun paierait en proportion de sa fortune.

Voilà une ressource; il en est une autre : c'est l'alcool. Quelques-uns proposent timidement de supprimer le privilège des bouilleurs de cru. Ce serait quelque chose sans doute, mais non pas tout: il est permis de souhaiter une réforme plus radicale quand la santé publique est en jeu non moins que l'intérêt du fisc. Sans aller peut-être jusqu'au monopole de la fabrication de l'alcool, ce n'est pas trop que de demander le monopole de la rectification. Si l'intervention de l'État est quelque part légitime, c'est bien ici : il ne faut pas se payer de mots et confondre la liberté de l'industrie avec la liberté d'empoisonner son prochain. Le monopole de l'alcool, qui semblait une utopie quand M. Alglave en parla pour la première fois, serait facilement accepté aujourd'hui par l'opinion. Le gouvernement qui prendrait l'initiative de cette mesure aurait pour lui les moralistes, les hygiénistes, tous ceux qui s'inquiètent des progrès de l'alcoolisme et de la criminalité.

Je souhaite que la majorité parlementaire, se montrant hardiment réformatrice, cherche dans l'impôt sur l'alcool plutôt que dans l'impôt progressif un moyen d'équilibrer les budgets de l'avenir.

PAUL LAFFITTE.

L'ÉCOLE NORMALE ET LA REVUE BLEUE

L'École normale s'apprête à célébrer son centenaire. Cette fête en sera une aussi pour la *Revue Bleue*, dont le fondateur, Eugène Yung, fut un normalien et qui compta parmi ses rédacteurs un si grand nombre de normaliens. Je voudrais à ce propos causer avec vous des origines, un peu oubliées aujourd'hui, de la *Revue Bleue;* je n'ai pas la prétention de vous en conter par le menu l'histoire exacte : je ne la sais pas assez, et peut-être n'aurait-elle pour nos lecteurs qu'un intérêt médiocre. Laissez-moi remonter le cours de mes souvenirs et en détacher quelques-uns au hasard de la plume.

C'est en 1863 qu'Eugène Yung créa le recueil qui porte à cette heure le nom de *Revue Bleue*, mais qui, en ce temps-là, s'appelait modestement : *la Revue des Cours littéraires.* Yung n'avait d'autre visée à ce moment que d'en faire en quelque sorte le moniteur officiel des cours des Facultés, et d'adjoindre aux leçons des professeurs titulaires les conférences libres, dont l'institution était toute récente encore et commençait à jeter quelque éclat.

C'étaient là des ambitions très humbles ; mais Yung n'avait pas d'argent : il ne pouvait payer une rédaction coûteuse. Les professeurs ou les conférenciers dont il reproduisait les études dans sa Revue les lui donnaient pour rien ; il était assuré de réunir tout de suite un certain nombre d'abonnés ; car sa publication répondait à un besoin, et la Revue à peine née fit ses frais.

Il faut dire qu'elle fut, dès le premier jour, conduite avec une habileté rare. On aurait pu craindre qu'Eugène Yung, fils de l'éducation universitaire, ne se confinât dans l'étroite enceinte de la Sorbonne et n'inféodât sa revue à cette École normale d'où il était sorti, où il comptait tant d'amitiés, dont quelques-unes très illustres.

Mais Eugène Yung était un des esprits les plus fins et les plus larges tout à la fois que j'aie connus. Il possédait à un merveilleux degré ce que j'appellerais volontiers le sens du public, c'est-à-dire qu'il savait au juste ce que désirait le public auquel il s'adressait et ce que ce public pouvait porter. C'était chez lui une sorte de flair, un instinct mystérieux que je n'ai jamais pris en défaut.

Tout ce qu'il a entrepris a réussi, et précisément dans la mesure qu'il s'était fixée à lui-même. Il organisa à l'Athénée, dans cette salle que les Parisiens appelaient, pour s'en moquer, la « cave à Bischoffsheim, » des conférences où il sut attirer, longtemps avant que la tentative fût renouvelée à la Bodinière, tout ce qui composait le *high life* parisien ; et il eut le bons sens de fermer les portes de la salle et de supprimer lui-même, de ses propres mains, l'institution nouvelle, juste la veille du jour où le beau monde, qui est capricieux de sa nature, allait l'abandonner.

Quand le Père Hyacinthe, devenu M. Loyson, s'avisa de donner des conférences dans un cirque, ce fut lui qui se chargea d'y amener la foule, et, comme je lui faisais observer qu'il n'emplirait jamais cette vaste salle :

— J'ai du public, me dit-il, pour quatre conférences.

C'est lui qui eut raison, contre nos appréhensions d'abord, puis contre le conférencier qui, enivré du succès des quatre premières conférences, voulut continuer, malgré les remontrances et l'abstention d'Eugène Yung, et ne fit que quart de salle à la cinquième.

On assure que certains oiseaux ont un sixième sens, le sens de l'orientation, qui leur indique de quel côté de la rose des vents est situé le pays lointain où ils veulent se rendre. J'ai toujours cru qu'Eugène Yung était doué d'un instinct analogue. Il devinait, par je ne sais quelle mystérieuse et singulière intuition, de quel côté s'orienterait le goût du public, à qui il avait affaire.

Il l'y poussait doucement avec une adresse incomparable. Il usait, comme tout les lanceurs d'affaires, de l'annonce et de la réclame ; mais c'était de la façon la plus discrète et la plus spirituelle, sans avoir l'air d'y toucher, en homme du monde. Tandis que d'autres attirent et effarouchent tout ensemble la foule à grand bruit de grosse caisse et de cymbales, il maniait la publicité avec la délicatesse et la sûreté de toucher d'un virtuose. Tout Paris apprenait ce qu'il voulait qui lui fût dit, sans savoir comment et par où la nouvelle lui en était venue.

Souvent il ne démasquait pas tout de suite son idée première, et il laissait au temps le soin de la révéler. Ainsi quand il fonda la *Revue des Cours littéraires*, je suis convaincu qu'il avait une arrière-pensée, dont il ne souffla mot à personne, si ce n'est peut-être à deux ou trois de ses plus intimes amis. Il n'affichait d'autre prétention que de publier un recueil où les étudiants de province, comme ceux de Paris, se pourraient tenir au courant des travaux poursuivis dans les diverses Facultés ; il avait un autre but, qu'il visait dans le secret de son cœur : c'était de fonder un organe libéral sous un régime autoritaire.

Nous étions tous ou presque tous à cette époque-là de l'opposition dans l'Université. Eugène Yung s'était dit que, sous couleur de reproduire les cours des professeurs, il arriverait, grâce à une sélection habile, à mener une campagne sourde contre le despotisme, à reprendre et continuer l'œuvre du *Courrier du Dimanche*, mais sans ce caractère agressif qui mettait toutes les semaines en péril le journal hebdomadaire où écrivaient les Weiss, les Ranc et les Prevost-Paradol.

Rien de plus curieux à feuilleter que les sept premières années de la *Revue des Cours littéraires*, de 1863 à 1870. On est émerveillé de l'adroite et spirituelle impartialité avec laquelle Eugène Yung dirige cette publication, à qui il conserve néanmoins son allure sévèrement universitaire. Il prend sans doute beaucoup à la Sorbonne, mais il emprunte aussi à l'Association polytechnique, au Cercle des Sociétés savantes, à l'École des Beaux-Arts, à l'École des Chartes, aux Entretiens de la rue de la Paix, aux Facultés théologiques, à la province, à l'étranger.

Lentement, peu à peu, semaine à semaine, à pas étouffés pour ainsi dire, Eugène Yung élargit le cadre de sa *Revue*, dont le succès montait silencieusement dans le public instruit et libéral. Aux reproductions de cours il avait ajouté, sans en prévenir bruyamment ses abonnés, comme si c'était un développement naturel de la publication, des études originales demandées un peu partout: partout, cela s'entend, partout où il était assuré de trouver soit des idées neuves en philosophie, en histoire ou en lettres, soit des travaux d'érudition conçus dans un esprit libéral et signés de noms qui excitassent l'attention publique.

Songez qu'à côté des noms de Laboulaye, de Jules Favre, de Barni, vous trouverez ceux du duc d'Aumale et du prince de Joinville. Mais c'est surtout l'École normale qui a défrayé cette première période, la période héroïque de la *Revue Bleue*. Yung nous connaissait tous; il était de la promotion de 1847, de celle de Weiss, d'Alfred Assolant, de Lenient, pour ne citer que quelques noms; notre promotion, qui vint après, celle de 1848, comptait About, Taine, Albert, Merlet et bien d'autres; celle de 1849 avait Prevost-Paradol, Maxime Gaucher, d'autres encore. En remontant en arrière, comme en plongeant dans les années suivantes, Eugène Yung n'avait en quelque sorte qu'à se baisser pour amener à sa Revue des écrivains qui avaient poussé et qui s'étaient fait un nom dans tous les genres.

Personne n'était plus engageant, plus insinuant que lui. Il n'y avait pas moyen, quand il avait envie d'un article, dont il indiquait le sujet lui-même, de se refuser et se dérober. Il avait des façons si aimables d'insister, il était si persuasif, qu'il venait à bout de toutes les résistances. Que de thèmes il m'a proposés et, je puis dire encore, imposés, à force de bonne grâce !

— Je te réponds du succès, me disait-il: je m'y connais.

Et je savais qu'en effet il s'y connaissait. Il inspirait confiance. Je ne me rappelle qu'une circonstance où j'ai tenu bon contre lui. Je faisais en ce temps-là des conférences à la salle des Capucines, et il m'avait prié de les écrire pour sa revue. J'ai sur la conférence des idées particulières. Je crois qu'une conférence, j'entends une bonne conférence, une conférence improvisée, n'a son prix que pour l'auditoire qui l'écoute. Elle se fige à l'impression; elle ennuie le lecteur. Je refusai donc.

— Au moins, me dit-il, tu me permettras de les faire sténographier?

— A ton aise: j'ai pour principe que toute parole émanée de la bouche d'un homme appartient en propre à celui qui la recueille. Mais c'est le plus sensible déplaisir que tu me puisses faire.

Huit jours après, je retrouvais dans le numéro de la semaine une de mes conférences. Cela n'avait ni tournure ni forme : c'était un gâchis hideux.

— Eh bien! lui dis-je, tu vois: voilà une conférence qui avait eu beaucoup de succès; tu l'imprimes: c'est une horreur qui déshonore ta revue.

— Le fait est, me dit-il en souriant, que ça n'était pas joli, joli! Mais je l'ai insérée exprès: je compte sur ton indignation; tu me récriras les autres.

— Jamais! m'écriai-je; jamais! entends-tu bien, jamais!

— C'est différent, me répondit-il d'un ton flegmatique. Je n'en publierai plus, mais tu me dois une compensation.

Et tout de suite il m'indiqua une série de sujets à traiter. Car c'était un directeur rare: il n'attendait pas qu'on lui apportât des articles: il les suggérait, il les provoquait, il les commandait, et tout cela avec une douceur si aisée, d'une voix si fine et si légère, que l'on croyait avoir trouvé soi-même ce qu'il indiquait, et suivre sa propre impulsion quand on cédait à ses conseils.

Sur tous ses camarades, les anciens comme les plus jeunes, il exerçait la même pression, avec une exquise délicatesse de doigté. Oh! que de noms plus ou moins célèbres dans les fastes de notre École je retrouve en consultant ces sept premières années de lente élaboration! Et d'abord, le plus glorieux de tous, celui de notre vieux maître de philosophie, de M. Jules Simon, qui est encore sur la brèche aujourd'hui, sur qui, aux fêtes du Centenaire, se fixeront tous les yeux. Après lui, ceux de Bersot, un admirable stoïcien, que l'on peut mettre, pour la force du caractère, pour la noblesse du cœur, pour la largeur de l'intelligence, pour la finesse aiguë et pénétrante du style, à côté des plus grands philosophes de l'antiquité; Caro, dont le souvenir n'est point encore effacé; Émile Beaussire, un moraliste plein de bon sens, d'une logique très serrée et très ferme, mort trop jeune malheureusement et sans avoir donné sa mesure; Despois, l'un de ces vaillants professeurs, publicistes et conférenciers qui protestèrent contre le coup d'État; Paul Janet, Ravaisson, Franck, et le plus illustre de tous, notre camarade

Taine, qui donna à la revue d'Eugène Yung quelques fragments de l'*Intelligence*.

Voilà pour les philosophes, et j'en passe et des meilleurs. La politique, en revanche, j'entends la politique pure, n'a recruté pour la revue qu'un petit nombre d'écrivains sortis de l'École. Ce n'est que plus tard que les normaliens se sont acheminés vers les assemblées et ont visé les ministères. Les Burdeau ont été rares en ce temps-là.

Cependant je relève sur cette liste les noms d'Hervé, de Challemel-Lacour, de Jules Barni, sans parler d'Eugène Yung lui-même, qui prenait parfois la plume, et d'Émile Levasseur, qui traitait les questions d'économie politique.

L'enseignement en revanche, l'histoire, les lettres et les beaux-arts, toutes ces catégories, sont dans la *Revue*, pleines de noms qui ont illustré notre École. Les uns brillent encore d'un vif éclat, ceux de Mézières et de Boissier, par exemple, qui, à cette heure même, se disputent le plus courtoisement du monde le titre de secrétaire perpétuel à l'Académie; d'autres moins célèbres et disparus aujourd'hui, mais qui étaient pleins de talent et qui n'ont pas empli leur mérite.

Avec quel attendrissement j'ai retrouvé dans cette nomenclature le nom d'Eugène Véron! Qui maintenant, sauf dans l'Université, connaît Eugène Véron? Ce fut cependant un des esprits les plus originaux de ce temps; les livres qu'il a laissés sont des répertoires d'idées originales, de vues ingénieuses et parfois aussi de brillants et douteux paradoxes. Que lui a-t-il manqué pour arriver à la grande renommée? Le don de l'exposition claire et du style aisé. Il est difficile à lire; il ne rencontre jamais le mot qui éveille et qui séduit. Mais si tous ceux qui l'ont mis à contribution ou qui l'ont pillé sournoisement parlaient de lui, il aurait une jolie réputation à cette heure. Il est mort ignoré de la foule.

M. Ernest Havet, un de nos plus vénérés maîtres, a donné dans cette première période nombre d'articles excellents, et Gidel et Lenient, et Crouslé et Ordinaire... Mais il me faudrait, pour poursuivre jusqu'au bout cette énumération homérique, cette voix d'airain, *vox ferrea*, dont parle Virgile, et cependant je serais impardonnable si je ne tirais de la foule deux noms qui sont chers à l'Université tout aussi bien qu'à l'École, et qui ont jeté sur l'une et l'autre un merveilleux éclat : Deschanel et Weiss.

Deschanel, qui après l'amnistie était revenu de Belgique, nous en avait apporté la conférence, dont il fut chez nous l'initiateur, où il est resté un maître. Eugène Yung lui avait ouvert la *Revue;* Deschanel qui était obligé à de grands ménagements de prudence y causait de littérature et y laissait insérer quelques-unes de ses conférences. Je me rappelle entre autres celle qu'il fit sur la statue de Voltaire : le retentissement en fut prodigieux. Elle était, pour le temps, d'une grande hardiesse; mais il semblait que dans la *Revue* les audaces les plus fougueuses s'estompassent et s'amortissent sous la main discrète d'Eugène Yung.

Weiss a été, je crois, le premier journaliste de notre temps. Je ne vois guère que Veuillot et About (singulier rapprochement que celui de ces deux noms!) qui puissent en ce genre être mis à côté de lui. Vous trouverez, en feuilletant ces sept années, nombre d'études littéraires, signées de lui, qui sont des morceaux de critique achevée : Favart, Piron et Gresset entre autres. Plus tard, bien plus tard, c'est lui qui, sur les instances d'Eugène Yung reprenant la plume, écrivit, sous le pseudonyme de Pierre et Jean, des revues humoristiques du mois qui sont des modèles de fantaisie ironique. Il y en a une sur ce thème, que *tout ce qui a brillé finit aux Batignolles*, qui est demeuré célèbre : c'est un chef-d'œuvre d'humour.

*
* *

La terrible année de 1870 ne porta point de préjudice sensible à la *Revue*. Elle s'était fortement implantée dans le milieu universitaire; elle avait grandi, élaguée par-ci par-là de vieux rameaux desséchés et poussant de nouvelles branches plus vertes. Ce n'était plus la *Revue des Cours littéraires* de la création : elle avait, en élargissant son cercle d'action, laissé tomber son nom, qui ne répondait plus à ses aspirations nouvelles : elle s'appelait la *Revue politique et littéraire*; mais le public lui en imposa un autre, le seul sous lequel elle soit connue aujourd'hui. Comme elle arrivait aux abonnés sous une couverture bleue, ils avaient pris l'habitude de l'appeler la *Revue Bleue*.

— Va pour la *Revue Bleue*, dit Eugène Yung.

Et le sobriquet devint la dénomination officielle.

La reproduction des cours a presque disparu de la *Revue Bleue*, qui n'en donne plus à ses lecteurs que par occasion et sans doute pour rattacher la nouvelle forme à la vieille tradition originelle.

Parmi les noms que l'École normale peut revendiquer dans cette seconde période, je ne citerai pas celui de Larroumet, et je le regrette, mais quoi qu'on en ait dit, Larroumet n'est un normalien que de cœur et d'esprit. Les circonstances l'ont empêché d'entrer dans notre École, où il avait l'intention de se présenter. Mais, à défaut de ce nom-là, j'en trouve d'autres, pour qui je me sens un faible particulier. Comment oublierais-je mon vieux camarade Maxime Gaucher, qui a fait si longtemps à la *Revue* la critique des livres? Un peu superficielle, cette critique; mais combien libre, aisée et piquante. Il excellait à marquer d'un trait rapide et juste le défaut d'une œuvre, et, l'épigramme décochée, il passait négligemment

avec un sourire narquois. Que de livres il a lus et jugés ! car il lisait ; oui, il ne parlait que de ce qu'il avait lu, et il en parlait toujours sans parti pris, ni passion, ni molle complaisance, en honnête homme. Les jeunes esthètes ne lui épargnaient pas les railleries.

— On me blague, me disait-il; mais tu verras qu'un jour on regrettera le papa Gaucher.

Et moi qui étais logé à la même enseigne que lui :

— Parbleu ! lui répondis-je en riant, j'espère bien qu'on regrettera le papa Sarcey.

— Le plus tard possible ! ajoutions-nous en chœur, le plus tard possible !

Il était pourtant plus jeune que moi d'une ou deux années, et c'est moi qui l'ai conduit à sa dernière demeure. Oh ! que de camarades j'ai laissés sur ma route, déjà si longue ! et avec quelle tristesse, quand m'arrive l'*Annuaire* de l'École, je vois disparaître de la nomenclature des promotions dont j'ai été le contemporain des noms connus, aimés, que les générations nouvelles ignorent presque, qu'elles oublieront vite, comme elles laisseront tomber le mien, comme est en train de s'évanouir celui de Maxime Gaucher !

Pauvre Gaucher ! oui, il a été regretté, mais c'est ici le cas d'appliquer à notre École et à la *Revue* le mot du poète latin :

Uno avulso non deficit alter
Aureus...

Il a été remplacé ici par un des hommes que je tiens pour un des esprits les plus originaux et les plus judicieux de ce temps, pour l'homme qui a semé le plus d'idées personnelles et neuves dans la critique, un des plus brillants élèves de notre chère École, Émile Faguet.

Puis-je oublier que la *Revue Bleue* a eu l'honneur et le plaisir, non pas de deviner Jules Lemaître, car le mérite de notre jeune camarade était déjà connu d'un nombre d'initiés assez considérable, mais de le révéler au grand public et, qui sait ! peut-être à lui-même ? C'est ici que Jules Lemaître publia les *Portraits contemporains*, dont le retentissement fut si prodigieux et qui attirèrent instantanément sur lui l'attention du monde lettré. Je crois bien qu'aujourd'hui Jules Lemaître ne les écrirait plus avec la même vivacité de franchise : il en adoucirait certaines cruautés ; mais le public, séduit par ce merveilleux charmeur, les ratifia toutes. Je me souviens du temps déjà lointain où l'on attendait les lundis de Sainte-Beuve au *Constitutionnel*, avec quelle impatience ! vous ne sauriez, jeunes gens, vous en faire une idée à cette heure. Eh bien ! c'était avec la même curiosité que j'ai vu toute l'Université, disons mieux, tout le public attendre les numéros de la *Revue* où Jules Lemaître publiait ses articles. Qui va-t-il exécuter cette fois ? se demandait-on. Et j'imagine que ceux qui craignaient d'être passés au fil de sa plume ne dormaient pas tranquilles.

Je me laisse aller à mes souvenirs et crains de vous fatiguer. Et cependant je ne voudrais point prendre congé de vous sans vous dire un mot d'un écrivain qui a puissamment contribué au succès de la *Revue*, de Charles Bigot. Bigot avait été l'élève préféré de Bersot, l'ancien directeur de l'École normale, et il avait appris de lui la noblesse et la beauté de la vertu stoïcienne. Il eut durant de longues années de maladie à mettre ses leçons en pratique, et il le fit avec une fermeté de caractère qui ne se démentit jamais, avec une constance d'autant plus admirable qu'elle n'excluait pas chez lui l'enjouement. Il vécut en sage, et vit venir la mort sans que la plume lui soit, jusqu'à la dernière heure, tombée des mains. Personne n'était plus sensé et plus probe ; il savait énormément et ne faisait point étalage de son érudition. Il avait la phrase sobre, nette et claire. Il faisait honneur à notre école et à la *Revue*.

Je touche à un moment qui a été douloureux pour l'une et pour l'autre. En décembre 1887, Eugène Yung mourut, et quinze jours après, la *Revue*, après avoir annoncé cette nouvelle, ajoutait cette note :

« Ses amis et ses collaborateurs ont pensé que le plus grand hommage qu'ils pussent rendre à sa mémoire c'était d'assurer le maintien d'une œuvre à laquelle il a consacré les meilleures années de sa vie. »

***

Mais ici je crois devoir m'arrêter. La première période, celle qu'Eugène Yung avait plaisamment appelée lui-même la période héroïque, est close. Il me serait trop difficile de passer en revue ceux qui soutiennent aujourd'hui la grande renommée de la *Revue*. Beaucoup sont de notre École. Mais je ne suis plus pour eux qu'un archicube, et les archicubes ne peuvent plus, se retirant eux-mêmes de la lutte, que répéter le mot du vieillard de Sparte :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis
Vous, vous l'êtes maintenant
A toute heure et tout venant.

Il ne me reste plus, en posant la plume, qu'à présenter mes excuses à ceux de nos camarades qui ne trouveraient pas leurs noms dans cette revue, et qui en seraient piqués. Outre que je n'aurais pu les citer tous, j'avoue que ma pauvre vieille mémoire a de nombreuses défaillances. Le cœur n'y est pour rien : il est resté jeune.

FRANCISQUE SARCEY.

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE NAPOLÉON Ier

avec le général de Caulaincourt, duc de Vicence[1].

(1808-1809)

A Paris, le 6 mars 1809.

M. de Caulaincourt, j'ai reçu votre lettre du 3 février. J'ai vu avec plaisir les détails que vous me donnez sur la présentation de M. de Schwartzenberg (2). Cette fameuse lettre à l'Empereur d'Autriche dont on se plaint (3), M. de Romanzoff l'a entre les mains. Si vous ne la connoissez pas encore, vous pouvez lui en demander la communication. Quant aux propos que j'ai tenus à M. de Vincent (4), ils sont dans le même sens que ceux que j'ai tenus à M. de Metternich devant tout le corps diplomatique. L'Autriche auroit-elle cherché ses principes de conduite dans la fable du Loup et de l'Agneau? Il seroit curieux qu'elle m'apprît que je suis l'agneau, et qu'elle eût envie d'être le loup. Le Sr de Champagny vous a expédié un courrier qui vous porte sa conversation avec M. de Metternich. Vous aurez soin de montrer cette pièce à l'Empereur. Je vous envoye une lettre de Dresde qui vous fera connoître jusqu'à quel point on est alarmé à la Cour de Saxe; il en est de même à celle de Bavière. — Après la déclaration de M. de Metternich, j'ai dû faire marcher mes troupes qui étoient en route pour le camp de Boulogne, pour Brest et pour Toulon, mais que les mouvemens insensés de l'Autriche m'avoient obligé de faire arrêter sur la Saône et la Meurthe. Depuis cette déclaration tout est en mouvement sur tous les points de la France. Le 20 mars, le duc de Rivoli sera à Ulm avec 20 régimens d'infanterie, 10 régimens de cavalerie, et 60 pièces de canon. Le général Oudinot, avec un corps double de celui qu'il avoit dans les campagnes précédentes, c'est-à-dire 18 000 hommes d'infanterie, 8 000 de cavalerie et 40 pièces de canon, est à Augsbourg. Le duc d'Auerstædt, avec 4 divisions d'infanterie formées de 20 régimens, une division composée de tous les régimens de cuirassiers, et 15 régimens de cavalerie légère, est à Bamberg, Bayreuth et Würtzbourg. Les troupes bavaroises forment 3 divisions qui campent à Munich, Straubingen et Landshut : cette armée est de 40 000 hommes, et sera commandée par le duc de Dantzig. Les Wurtembergeois sont rassemblés à Neresheim; les troupes de Hesse-Darmstadt à Mergentheim; celles de Bade, au nombre de 6 000 hommes, sont à Pforzheim. — L'armée saxonne, forte de 30 000 hommes, se réunit à Dresde. Le prince de Ponte-Corvo s'y porte avec des troupes de Saxe. Le roi de Westphalie commandera une réserve prête à se porter partout où cela sera nécessaire. Le prince Poniatowski commande les Polonais qui appuyent leur gauche à Varsovie et étendent leur droite jusque devant Cracovie. — Dans peu de jours je fais partir de Paris 1 500 chevaux de ma garde ainsi que 3 000 hommes d'infanterie. Tout le reste est en route. La tête a déjà passé Bordeaux. Mon armée de Dalmatie campera sur les confins de la Croatie, ayant son quartier général à Zara, où elle a un camp retranché et des vivres pour une année. L'armée d'Italie, composée de 6 divisions d'infanterie française et de 2 divisions d'infanterie italienne, sera réunie à la fin de mars dans le Frioul. Elle approche de 100 000 combattans. Les Autrichiens s'apercevront que nous n'avons pas tous été tués sur le fameux champ de bataille de Roncevaux (1). Tout ce qui arrive de Vienne n'est que folie. Je compte que l'empereur Alexandre tiendra sa promesse et fera marcher ses armées. Alors, si l'Autriche veut en tâter, j'ai fort en idée que nous pourrons nous réunir à Vienne. — Le Sr de Champagny vous expédiera demain un courrier par lequel vous recevrez la note qui va être remise à M. de Metternich : elle vous fera connoître l'état de la question. — Les Anglais ont publié les pièces de la négociation et la lettre d'Erfurt (2). Tout cela est tronqué et falsifié; ce qui m'oblige à faire une communication au Sénat afin de rétablir le texte de toutes ces pièces. — Ayez le ton haut et ferme envers M. de Schwartzenberg. L'état actuel des choses ne peut durer. Je veux la paix avec l'Autriche, mais une paix solide et telle que j'ai droit de l'exiger après avoir sauvé trois fois l'indépendance de cette puissance.

J'ai fait sortir ma flotte de Brest. J'avois pour but de faire débloquer Lorient, afin d'en faire sortir cinq vaisseaux que j'envoye dans les colonies. Cette première opération a réussi. Secondement, la flotte devoit se rendre à Rochefort pour se joindre à l'escadre de l'isle d'Aix et s'emparer de quatre vaisseaux anglais qui avoient eu la sottise de venir mouiller dans la rade du Pertuis-Breton. Mon imbécile de contre-amiral s'est amusé à chasser quatre vaisseaux ennemis

(1) Voyez la *Revue* des 30 mars, 6 et 13 avril 1895.

(2) Le prince de Schwartzenberg venait d'être envoyé à Pétersbourg par la cour de Vienne comme ambassadeur extraordinaire; Napoléon espérait que l'empereur Alexandre lui tiendrait un langage énergique et sévère.

(3) Il s'agit d'une lettre que Napoléon avait écrite d'Erfurt à l'empereur d'Autriche pour lui demander de se remettre en posture pacifique. (Voy. la *Correspondance* de Napoléon, n° 14 380.)

(4) Le général baron de Vincent avait été envoyé par l'empereur d'Autriche à Erfurt pendant l'entrevue.

(1) On comparait en Europe Baylen à Roncevaux.

(2) La lettre que Napoléon et Alexandre avaient écrite ensemble d'Erfurt au roi d'Angleterre.

qu'il a rencontrés sur sa route, ce qui a donné aux quatre autres vaisseaux qui étoient à l'ancre le tems d'être avertis et de gagner le large. On ne les a manqués que de quelques heures, et leur prise eût été infaillible sans cette perte de tems; mais la jonction a eu lieu à l'isle d'Aix, et j'y ai 16 vaisseaux de ligne et 5 frégates. Si le camp de Boulogne avoit été formé, si j'avois eu 16 000 hommes à Brest et 30 000 à Toulon, je donnois de la besogne aux Anglais : c'est ce que j'espérois de mon alliance avec la Russie.

Vous avez vu dans le *Moniteur* deux lettres du gazetier de Vienne au rédacteur de la *Gazette de Hambourg*. Ces lettres paroissent peu importantes au premier abord; mais, pour les hommes qui veulent réfléchir, c'est une manière de correspondre avec l'Angleterre et d'entretenir les espérances des ennemis de la France en étalant les forces de la Maison d'Autriche. — On y parle des dispositions peu favorables de la Russie, parce qu'on sait qu'il ne seroit pas possible d'en imposer à cet égard, et qu'en avouant sans détour son alliance avec la France, on veut persuader que l'Autriche est en état de soutenir la lutte contre ces deux empires. — L'Autriche doit désarmer tout à fait et se contenter de nos garanties réciproques, ainsi que M. de Romanzoff l'avoit proposé. — Quant aux provinces de cette monarchie vaincue (1), je n'en veux rien pour moi : nous en ferons ce que nous jugerons convenable. On pourroit séparer les trois couronnes de l'empire d'Autriche, ce qui seroit également avantageux à la France et à la Russie, puisque cette opération affoibliroit en même tems la Hongrie, qui menace la Pologne, le royaume de Bohême, qui jalousera longtems les pays de la Confédération, et l'Autriche, qui regrette sa domination sur l'Italie. Quant à la crainte qu'on pourroit inspirer de moi à la Russie, ne sommes-nous pas séparés par la Prusse, à qui j'ai rendu intactes des places que je pouvois démanteler, et ne sommes-nous pas aussi séparés par les États de l'Autriche? — Lorsque ces derniers États auront été ainsi divisés, nous pourrons diminuer le nombre de nos troupes, substituer à ces levées générales qui tendent à armer jusqu'aux femmes un petit nombre de troupes régulières et changer ainsi le système des grandes armées qu'a introduit le feu roi de Prusse (2). Les casernes deviendront des dépôts de mendicité, et les conscrits resteront au labourage. — La Prusse en est déjà là : il faut en faire autant de l'Autriche. Quant à l'exécution, je me charge de tout, soit que l'empereur Alexandre veuille venir me joindre à Dresde à la tête de 40 000 hommes, soit qu'il marche directement sur Vienne avec 60 ou 80 000 hommes. Dans toutes les hypothèses, je me charge de faire les trois quarts du chemin. — Si les choses en venoient au point que vous eussiez besoin de signer quelque chose de relatif à la séparation des trois États, vous pouvez vous y regarder comme suffisamment autorisé. — Si l'on veut même après la conquête garantir l'intégrité de la Monarchie, j'y souscrirai également, pourvu qu'elle soit entièrement désarmée. J'ai été de bonne foi à Vienne (1), je pouvois démembrer l'Autriche. J'ai cru aux promesses de l'Empereur et à l'efficacité de la leçon qu'il avoit reçue. J'ai pensé qu'il me laisseroit me livrer entièrement à la guerre maritime. L'expérience, depuis trois ans, m'a prouvé que je me suis trompé, que la raison et la politique ne peuvent rien contre la passion et l'amour-propre humilié. Il seroit possible que la Pologne autrichienne pût devenir un objet d'inquiétude à Saint-Pétersbourg (2), mais elle n'est un obstacle à rien.— On pourroit la partager entre la Russie et la Saxe, ou bien en former un État indépendant. — L'empereur Alexandre doit être convaincu par la déclaration du roi d'Angleterre que, tant qu'il aura l'espoir de brouiller le continent, il n'y aura point de paix maritime, et que si l'Autriche ne consent pas à désarmer et qu'on perde du tems, c'est autant de tems de gagné pour l'Angleterre et de perdu pour l'Europe. Cependant un, deux ou trois mois me sont égaux; mes troupes resteront campées en Allemagne jusqu'à ce que mon concert avec la Russie soit bien établi. — Nous sommes encore dans le mois de mars : on peut parlementer jusqu'au mois d'août; mais à cette époque il faut que l'Autriche ait pris son parti ou qu'on l'y force. L'honneur de nos couronnes l'exige, et l'intérêt du monde nous en fait la loi. Sur ce, je prie Dieu, etc.

A Malmaison, le 21 mars 1809.

M. de Caulaincourt, j'ai reçu votre lettre du 28 février avec les pièces qui y étoient jointes. Plusieurs courriers de M. de Champagny ont dû vous porter le résumé de la conversation de ce ministre avec M. de Metternich et la copie de la note qu'il lui a passée quelques jours après (3). — Voici la situation des choses dans ce moment. L'Autriche a reçu de l'argent par Trieste : cet argent ne peut venir que d'Angleterre; l'Autriche fomente la Turquie : elle a couvert de ses troupes la Bohême, l'Inn, la Carinthie, la Carniole. Il

(1) Il faut entendre cette phrase de la façon suivante : Quant aux provinces de l'Autriche, dans le cas où cette monarchie ferait la guerre et serait vaincue, je n'en veux rien pour moi, etc.

(2) Frédéric II.

(1) En 1805, lors de la paix de Presbourg.

(2) Alexandre craignait par-dessus tout la réunion de la Galicie autrichienne au duché de Varsovie, ce qui eût reconstitué une Pologne.

(3) Les dispositions offensives de l'Autriche s'étant prononcées davantage, Champagny avait adressé à Metternich de vives observations.

est impossible que l'Empereur ne soit pas instruit par Vienne de toutes les folies qu'on fait en Autriche. M. de Champagny vous envoie la copie en allemand de la proclamation du prince Charles (1), qui équivaut à une déclaration de guerre. Cependant le langage de M. de Metternich est toujours paisible, et il n'a encore fait aucune déclaration. Des agens subalternes ayant sondé le cabinet de Vienne pour savoir s'il y auroit quelque chose à craindre pour la Maison régnante de Saxe, la guerre venant à être déclarée, au lieu de répondre qu'il n'y avoit pas de sujet de guerre, on s'est empressé d'assurer que le roi de Saxe et sa famille n'avoient rien à redouter et qu'ils seroient respectés. Vous voyez que depuis le 28 février les choses ont beaucoup empiré. M. de Romanzoff doit être arrivé depuis longtemps à Saint-Pétersbourg (2). Il y aura apporté une opinion conforme à la mienne. Je ne pense pas à attaquer; mais, dans la circonstance actuelle, je crois qu'il est important de prendre des mesures pour que les troupes russes fassent un mouvement et que le chargé d'affaires russe à Vienne soit rappelé si les Autrichiens dépassent leurs frontières. Il faut que cet ordre soit connu de M. de Schwartzenberg et qu'il soit notifié à Vienne. Le Ministère autrichien est persuadé que la Russie ne fera rien et qu'elle restera neutre dans cette guerre, quand même elle la déclareroit. Vous sentez combien cela seroit contraire à l'honneur de la Russie et funeste à la cause commune. — Voici ma position militaire : L'armée saxonne est réunie autour de Dresde et le prince de Ponte-Corvo doit y être rendu pour en prendre le commandement. Le duc d'Auerstædt a son quartier général à Würtzbourg et son corps d'armée occupe Bayreuth, Nuremberg, Bamberg. Le corps d'Oudinot est sur le Lech. Le duc de Rivoli a son corps cantonné autour d'Ulm. Les Wurtembergeois sont à Neresheim. Les Bavarois sont à Munich, Straubing et Landshut. Le général du génie Chambarlhac est à Nassau, où il fait une tête de pont pour assurer le passage de l'Inn. On travaille à fortifier les places de Kuffstein, Cronach, Forcheim. Les Polonais doivent se réunir sous Varsovie et le long de la Pilica. Les dépôts se remplissent de tous côtés. Aucune communication officielle n'est faite ici, et il n'y a encore rien de raisonnable d'imprimé, parce qu'on se tait jusqu'au dernier moment. L'opinion du Sr Dodun, mon chargé d'affaires à Vienne, et de la plupart des personnes qui sont dans cette ville, est que l'Autriche sera entraînée outre mesure et qu'il n'est plus en son pouvoir de s'arrêter, et que si la guerre peut être évitée, ce n'est que par l'aspect formidable des forces de la Russie, qui ôte à ces gens-là jusques à l'idée de la possibilité d'une chance en leur faveur. Un général autrichien s'est embarqué à Trieste pour aller à Londres concerter les opérations. Dans cette situation de choses, il faut prévoir deux cas : 1° Si l'Autriche attaque, il n'y a pas de note à faire; le chargé d'affaires russe doit quitter Vienne et les troupes russes entrer sur le champ en Galicie et menacer d'attaquer la Hongrie, pour contenir ce côté-là. S'il falloit juger par sa raison, tout porte à penser que l'Autriche n'attaquera pas légèrement, voyant le nombre de troupes françaises qui inondent l'Allemagne et qu'elle ne croyoit pas voir revenir si promptement. Cependant, ce cas, il faut le prévoir, et envoyer des instructions aux agens respectifs à Vienne. L'idée que la légation russe partira sur-le-champ peut être une raison de retenir l'humeur guerrière de la faction qui domine. Le second cas, c'est que les choses restent dans la situation actuelle pendant les mois d'avril et mai et qu'on puisse pendant cet intervalle négocier. Dans ce cas, la note que propose de remettre l'Empereur de Russie me paraît bonne. Sur ce, je prie Dieu, etc.

(1) L'archiduc Charles, généralissime de l'armée autrichienne.

(2) Le comte Roumiantsof avait quitté Paris depuis environ six semaines.

A Paris, ce 24 mars 1809.

M. de Caulaincourt, un courrier de M. de Champagny vous aura porté la nouvelle de l'attentat commis par l'Autriche (1). Vous aurez vu également la proclamation du prince Charles. Les mouvemens à Trieste et partout sont les mêmes. On appelle à grands cris la guerre. Les événemens marchent plus vite qu'on ne le croit à Saint-Pétersbourg. Vous ne me dites pas où sont les troupes russes. Si la Russie ne marche pas, j'aurai seul l'Autriche sur les bras et même les Bosniaques (2). Je l'ai dit suffisamment à M. de Romanzoff. Les Anglais ont compté sur l'Autriche et sur la Turquie et sur l'emploi de mes troupes en Espagne et de celles de l'Empereur de Russie en Finlande et en Turquie pour nous braver. C'est le moment de faire voir le contraire. — Je considère le Sr Dodun comme prisonnier à Vienne; je n'ai appris qu'hier à 4 heures après midi l'arrestation de son courrier à Braunau. J'ai fait dire sur le champ à M. de Metternich que je n'avois pas (mot illisible). Il me seroit impossible de le voir. J'ai ordonné des représailles contre les courriers autrichiens et que leurs dépêches fussent arrêtées jusqu'à ce que les miennes soyent rendues. Je n'avois pas cru à un attentat si imprévu, et je n'avois fait partir ni ma garde ni mes bagages. Mais ce matin je me suis hâté de faire partir la cavalerie et l'artillerie de ma garde

(1) Les autorités autrichiennes venaient d'arrêter à Braunau un courrier français et de s'emparer des dépêches qu'il portait à notre légation de Vienne.

(2) L'Autriche cherchait à soulever les populations limitrophes de nos provinces d'Illyrie.

et mes équipages de guerre. Il n'y a cependant rien de changé à la position de mes troupes. Je ne veux point attaquer que je n'aie des nouvelles de vous; mais tout me porte à penser que l'Autriche attaquera. Faudra-t-il que le résultat de notre alliance soit que j'aie seul toute l'Autriche à combattre et de plus quelques milliers de Bosniaques? L'Empereur voudra-t-il que le résultat de son alliance soit de n'être d'aucun poids et d'aucune utilité pour la cause commune? Quant aux moyens, il me semble que l'Empereur a des troupes inutiles sur les confins de la Transylvanie, à Pétersbourg et du côté de la Galicie. Tout plan est bon, pourvu qu'il occupe une partie des forces autrichiennes. Je vous ai écrit il y a quelques jours là-dessus. L'Empereur veut-il m'envoyer un corps auxiliaire? Je me charge de le nourrir. Qu'il lui fasse passer la Vistule entre Varsovie et Thorn et qu'il l'approche de Dresde. Veut-il entrer en Galicie ou en Transylvanie? Qu'il fasse marcher les troupes qu'il a de ce côté. Pourquoi ne gêneroit-il pas les communications avec l'Autriche et ne soumettroit-il pas ce pays à l'état de malaise où nous sommes, l'Autriche et moi? Cette disposition de la Russie pourroit l'effrayer. — La note de l'Empereur me paraît bonne. S'il la fait remettre à M. de Schwartzenberg, vous pourrez en remettre une pareille. Que l'Autriche désarme et je suis content; mais elle paroît décidée. La proclamation du prince Charles du 9 mars est postérieure de huit jours à la réception de M. de Schwartzenberg (1). Les nouvelles que j'ai d'Angleterre sont positives : on est à Londres dans la joye. Des agens autrichiens ont déjà insurgé quelques communes du Tyrol. Le ministre de la Porte à Paris a reçu ordre de correspondre avec la légation autrichienne et d'écrire par son canal. Les propos du public en Autriche doivent être connus à Saint-Pétersbourg comme ils le sont ici. Si quelque chose, je le répète, peut encore prévenir la guerre, ce dont je commence à douter, car les Autrichiens ont perdu la tête, c'est : 1° que la Russie se mette en demi-état d'hostilité avec eux, c'est-à-dire marche sur les frontières de Transylvanie et de Galicie; et si elle veut mettre un corps à ma solde, qu'elle l'envoye dans le duché de Varsovie : dans ce cas vous ne le feriez pas passer par Varsovie; 2° que quelques articles soyent mis dans les journaux de Pétersbourg sur les proclamations du prince Charles et sur les articles de la *Gazette de Pétersbourg* relatifs à la Turquie; 3° que les Autrichiens commencent à être gênés et maltraités dans les États russes. Cela se répandra dans la monarchie et fera voir qu'on ne veut point de la guerre. Si quelque chose peut-être est capable d'empêcher un éclat, ce sont ces mesures. — Le langage des chargés d'affaires respectifs doit être qu'ils ont l'ordre de quitter Vienne si l'Autriche commet la moindre hostilité : mais peut-être ces mesures sont-elles trop tardives. Vous pensez bien que je n'ai peur de rien. Cependant, après avoir perdu l'alliance de la Turquie, après m'être attiré cette guerre avec l'Autriche pour la conférence d'Erfurt, après que mon étroite alliance avec la Russie a détaché du parti de la France le prince Charles, ennemi déclaré des Russes, j'ai droit de m'attendre que, pour le bien de cette alliance et pour le repos du monde, la Russie agisse vertement. — Mes armées d'Italie seront toutes campées au 1er avril, et à la même époque mes armées d'Allemagne seront en mesure. Je vous laisse les plus grands pouvoirs. Si l'Empereur veut m'envoyer 4 bonnes divisions formant 45 à 60 000 hommes, qu'il les mette en marche et qu'il fasse connoître en même temps que, l'Autriche continuant de menacer, il m'envoye ce secours. Cela glacera d'effroi l'Autriche et l'Angleterre. On verra que l'alliance est réelle et non simulée. Si l'Empereur lui-même veut agir avec ses armées, il en a les moyens. En passant par la Galicie, il sera bientôt à Olmutz. Là, son armée vivra bien, se ravitaillera, et menacera de près l'Autriche en faisant une puissante diversion qui l'obligera à porter 60 000 hommes de ce côté. Par la Transylvanie, il peut menacer la Hongrie et tenir en échec l'insurrection hongroise (1). Si nous sommes sérieusement unis, nous ferons ce que nous voudrons. Vous êtes autorisé à signer toute espèce de traité ou convention qu'on voudra proposer. Si la Galicie est conquise, l'Empereur peut en garder la moitié, et l'autre moitié peut être donnée au duché de Varsovie. Enfin je ne veux point d'agrandissement. Je ne veux que la paix maritime, et l'Autriche armée est un obstacle à cette paix. — En résumé, tout est en apparence de guerre entre l'Autriche et moi, et cette apparence est publique; la même apparence doit exister entre la Russie et l'Autriche. Mes armées sont prêtes à marcher; les armées russes doivent être également prêtes à marcher. — La voix de M. de Romanzoff à Vienne ne produiroit rien (2). On y dit avec le plus grand sang-froid que les Russes sont occupés en Turquie, en Finlande et en Suède, et que mes armées sont occupées en Espagne et à Corfou. C'est sur ces chimères qu'ils bâtissent des succès; égarement qui fait hausser les épaules aux hommes qui raisonnent.

(1) Il s'agit du courrier envoyé par Schwartzenberg pour rendre compte de ses premières conversations avec l'empereur Alexandre.

(1) On appelait « insurrection hongroise » une sorte de levée en masse qui s'opérait à l'appel du souverain et pour le compte de l'Autriche.

(2) Roumiantsof avait exprimé le désir d'aller personnellement à Vienne pour y conseiller la paix.

De notre côté aussi il faut nous remuer. Je ne puis rien vous dire de plus ; vous comprenez aussi bien que moi la position des choses. Dites à M. de Romanzoff que vous êtes autorisé à signer une note et à la remettre de concert. Je partage le sentiment de l'Empereur et suis de l'avis de la note qu'il veut faire présenter. Mais rien n'est efficace s'il ne prend une attitude haute et sérieuse. L'irritation par suite de l'arrestation du courrier est générale ici et ne peut s'exprimer. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Paris, le 9 avril 1809 (1).

M. de Caulaincourt, je reçois vos lettres des 22 et 23 mars. Je suis fort aise de ce que vous me mandez des dispositions de la Russie et surtout de M. de Romanzoff (2). Champagny vous envoye un courrier pour vous faire connoître la situation des choses. Les Autrichiens, après s'être rassemblés en Bohême, sont revenus sur Salzbourg. Ils rétrogradent aujourd'hui sur Wels. Ils sont fort surpris de la force de mes armées, à laquelle ils ne s'attendoient pas. Effectivement, soit en Dalmatie, soit en Italie, soit sur le Rhin, je leur opposerai 400 000 hommes. Tout est en état. Le prince de Neuchâtel est au quartier général. Daru, tout le monde est à l'armée. Une partie de ma garde et mes chevaux sont arrivés il y a deux jours à Strasbourg. L'autre partie est ici ou arrive d'Espagne. J'ai augmenté ma garde de deux régiments de tirailleurs et de quatre régiments de conscrits. Je vous ai écrit par ma lettre du 24 mars que si l'Empereur vouloit m'envoyer trois ou quatre divisions, du moment qu'elles auroient passé la Vistule je me chargerois de leur nourriture et de leur entretien ; que, s'il veut agir isolément, il fasse marcher un corps de troupes sur la Galicie. Un aide de camp du duc de Sudermanie arrive demain à Paris (3). Je vous expédierai dans quelques jours un nouveau courrier. J'attends d'attendre l'effet qu'aura fait la révolution de Suède en Russie. Je vous envoye l'ordre que j'ai donné au commandant de l'escadre russe à Trieste.

Paris, le 10 avril 1809.

M. de Caulaincourt, il résulte des mouvemens des Autrichiens et des lettres que j'ai interceptées qu'ils commenceront les hostilités au plus tard du 15 au 20. Le prince Kourakin (1) m'a remis ce matin la lettre de l'Empereur. J'ai reçu du duc de Sudermanie une lettre que j'ai montrée à Kourakin. J'attendrai pour lui répondre si je recevrai encore des nouvelles de Russie. Toutefois ma réponse sera vague. Champagny vous écrit plus en détail. Si l'Empereur ne se presse pas d'entrer en pays ennemi, il ne sera d'aucune utilité. Ses généraux seront prévenus du moment où les hostilités auront commencé, quoique je pense que vous en serez instruit avant par le chargé d'affaires russe à Vienne. Il paraît par les lettres interceptées que l'Empereur d'Autriche se rend lui-même à un quartier général, probablement à Salzbourg (2).

Schœnbrunn, 15 août 1809.

M. de Caulaincourt, je vous envoye copie de plusieurs pièces qui se sont trouvées dans les papiers de M. de Mailla qui avoit été arrêté ici comme soupçonné d'acheter des fusils pour les Anglais. Sur ce, je prie Dieu, etc.

P.-S. — M. de Mailla, ayant été réclamé comme agent russe, a été sur-le-champ mis au liberté.

(Publié par M. Albert Vandal.)

(1) Au moment où cette lettre fut écrite, l'attaque des Autrichiens et l'ouverture des hostilités étaient attendues d'une heure à l'autre.

(2) Caulaincourt croyait, sur la parole d'Alexandre et de son ministre, que la Russie allait marcher et nous prêter un concours efficace.

(3) Le duc de Sudermanie, plus tard Charles XIII, venait d'être investi de la Régence en Suède, à la suite d'une révolution qui avait détrôné son neveu Gustave IV. Le nouveau gouvernement manifestait l'intention de renouer des rapports avec la France.

(1) Le prince Kourakine avait été nommé, après Erfurt, ambassadeur de Russie à Paris, en remplacement de Tolstoï.

(2) Le 14 avril, à la nouvelle que les Autrichiens avaient dépassé leur frontière, Napoléon quitta Paris pour prendre le commandement de ses troupes. Le 18 mai, il était à Vienne. Après son insuccès d'Essling, il apprit que les Russes, au mépris de leurs engagements, n'avaient pas encore entamé la Galicie autrichienne ni tiré un coup de fusil, bien que cinquante jours se fussent écoulés depuis l'ouverture de la campagne. Le 2 juin, il fit écrire à Caulaincourt par Champagny une lettre sévère, où il constatait ce retard, où il reprochait à l'ambassadeur un excès de confiance et de crédulité, et depuis lors sa correspondance directe avec son représentant devait se borner au court billet suivant.

(3) Voyez la *Revue* du 13 avril 1895.

LA BOUTEILLE DIABOLIQUE (3)

Conte.

Keawe resta un moment assis sur le bord du bain, puis, poussant un cri, il se précipita au dehors et marcha, marcha sur le balcon, comme un désespéré.

— Je quitterais volontiers Hawaï, le pays de mes pères! songeait-il ; d'un cœur léger je quitterais ma maison avec ses belles chambres et ses fenêtres brillantes, ma maison qu'on voit sur la montagne! Avec courage j'irais à Molokai, à Kalanpapa, parmi les rochers, vivre avec les pauvres lépreux et m'endormir là, loin des miens! Mais quel mal ai-je fait, quel péché ai-je commis, qu'il m'a fallu justement

rencontrer Kokwa, le soir, sortant toute fraîche des flots de la mer; Kokwa qui m'a pris mon âme; Kokwa la lumière de ma vie? Elle ne sera pas ma femme, hélas! Je ne pourrai plus lever les yeux vers elle, presser sa petite main dans la mienne, et c'est pour cela, c'est pour vous, ô Kokwa, que je pousse ces cris de douleur!

Remarquez ici quelle sorte d'homme était Keawe : car il aurait pu rester dans la maison brillante pendant de longues années encore, sans que personne se doutât de sa maladie; mais cela lui importait peu s'il devait perdre Kokwa. Et, du reste, il aurait pu épouser Kokwa dans l'état où il se trouvait: beaucoup auraient agi ainsi parce qu'ils ont une âme de porc immonde; mais Keawe aimait la jeune fille avec un cœur d'homme; il ne voulait lui faire aucun mal ni l'exposer à aucun danger.

Quelque temps après minuit, le souvenir de la bouteille lui revint à l'esprit. Il alla sous le porche et se rappela le jour où le diable s'était montré à lui un instant, et cette pensée lui donna froid dans le dos.

— Chose effroyable que cette bouteille, se dit Keawe; effroyable aussi le démon, effroyable le risque qu'on court à braver les flammes de l'enfer. Mais quel autre espoir de me guérir et d'épouser Kokwa? Comment! j'aurais bravé le diable pour acquérir une maison, et je n'oserais l'affronter de nouveau pour l'amour de Kokwa?

Il se rappela que le *Hall* passait le lendemain, retournant à Honolulu. « C'est là que je dois aller d'abord, songea-t-il : il faut que je voie Lopaka, car mon seul espoir à présent est de retrouver cette bouteille dont j'ai été si heureux de me débarrasser. »

Il ne put fermer l'œil un instant: les aliments s'arrêtaient dans sa gorge; mais il envoya une lettre à Kiano, et vers l'heure de l'arrivée du steamer, il descendit à cheval le long du rocher des tombes. Il pleuvait; sa bête avançait péniblement: il regarda l'entrée des cavernes et envia les morts qui dormaient là, exempts des soucis et des douleurs de la vie; puis, se rappelant comme il galopait la veille, il fut étonné. En arrivant à Hookena il vit tous les gens assemblés comme d'habitude pour attendre le steamer. Assis sous le hangar devant l'entrepôt, ils riaient, plaisantaient, se racontaient les nouvelles. Mais Keawe n'avait pas le cœur à la causerie; il resta là, assis au milieu de la foule, regardant la pluie rayer l'air et les lames se briser sur les rochers, et de nombreux soupirs montaient de sa poitrine.

— Keawe de la Maison brillante a des idées noires aujourd'hui, se disaient les gens entre eux. Assurément il en avait, et la chose ne nous surprend pas.

Bientôt arriva le *Hall*, et la chaloupe transporta Keawe à bord. L'arrière du navire était plein de *haoles* (blancs) qui avaient été visiter le volcan, comme c'est leur habitude; la partie du milieu était encombrée par des Canaques, et l'avant par des bœufs sauvages de Hillo et des chevaux de Kaû; mais Keawe dans sa tristesse se tenait à l'écart et tâchait d'apercevoir la maison de Kiano. La voilà, sur la plage, basse parmi les grands rochers noirs et ombragée par quelques cocotiers. Près de la porte est un rouge holoku, pas plus grand qu'une mouche et se mouvant de-ci de-là avec l'activité d'une mouche. « Reine de mon cœur, s'écria Keawe, pour toi et pour toi seule je vais mettre en péril mon salut éternel! »

Le soir tomba; on alluma les lumières dans les cabines, et les blancs s'y assirent pour jouer aux cartes et boire du whiskey, comme c'est leur habitude; mais Keawe se promena sur le pont toute la nuit, et, le lendemain, lorsque le vaisseau passa en vue de Mani ou de Molokaï, il marchait encore, allant et venant, comme un fauve en cage.

Vers le soir ils doublèrent Diamond-Head et arrivèrent à la jetée d'Honolulu. Keawe se dégagea de la foule et s'informa de Lopaka. Il était, lui dit-on, devenu le propriétaire d'un schooner, on n'en connaissait pas de plus beau dans les îles — et il était parti pour une aventure lointaine à Pola Pola ou à Kahiki. Ainsi donc il était inutile de le chercher davantage. Keawe se rappela qu'un ami de Lopaka, un homme de loi (je ne dois pas le nommer), demeurait dans cette ville et il s'informa de lui. On lui dit qu'il était devenu subitement riche et avait une nouvelle maison magnifique sur la plage de Waikiki. Cela fit passer une idée par la tête de Keawe : il appela une voiture et se fit conduire à la maison de l'homme de loi.

La maison était toute neuve et les arbres n'étaient pas plus hauts que la canne d'un promeneur. Quand parut l'homme de loi, il avait l'air d'un homme très satisfait.

— Que puis-je faire pour vous servir? demanda l'homme de loi.

— Vous êtes un des amis de Lopaka, répondit Keawe, et Lopaka m'a acheté un certain objet sur la trace duquel vous pourrez me mettre sans doute.

La figure de l'homme de loi s'assombrit aussitôt. — Je ne veux pas avoir l'air de me méprendre sur le sens de vos paroles, monsieur Keawe, dit-il, bien que l'affaire soit de celles qu'on laisse volontiers tomber dans l'oubli. Je ne sais rien, soyez-en persuadé : je ne fais que conjecturer; mais si vous dirigez vos recherches dans tel quartier, je crois que vous pourrez avoir des nouvelles.

Et il donna un nom qu'il vaut mieux ne pas répéter non plus. Plusieurs jours furent ainsi employés par Keawe à aller d'une maison à l'autre, et partout il trouvait nouveaux habits, nouvelles voi-

tures, nouveaux meubles et des gens à l'air fort joyeux ; mais, aussitôt qu'il faisait allusion à l'affaire qui l'amenait, les fronts se rembrunissaient.

—Je suis sur la bonne piste, cela n'est pas douteux, pensait Keawe. Ces nouveaux habits, ces nouvelles voitures sont des dons du diablotin, et ces figures joyeuses sont celles de gens qui ont tiré profit de la chose et s'en sont heureusement débarrassés. Quand je verrai des figures blêmes et entendrai pleurer, je saurai que la bouteille n'est pas loin.

Enfin un jour on l'adressa à un blanc de la rue Beritania. En arrivant devant la porte vers l'heure du repas du soir, il remarqua les signes habituels, la nouvelle maison, les jeunes plantations et la lumière électrique faisant étinceler les vitres ; mais quand se présenta le propriétaire, un frisson de crainte et d'espérance courut par les membres de Keawe ; car il avait devant lui un jeune homme d'une pâleur livide, les yeux cerclés de noir, les cheveux en désordre, enfin l'aspect que peut présenter un condamné attendant l'heure d'être pendu.

— J'ai trouvé, la chose est claire, se dit Keawe. Aussi cette fois ne prit-il pas la peine de masquer son dessein : « Je viens pour acheter la bouteille, » dit-il.

En entendant cela, le jeune blanc de la rue Beritania chancela et dut s'appuyer contre la muraille.

— La bouteille ! balbutia-t-il. Pour acheter la bouteille! Et il semblait suffoquer. Mais tout à coup il saisit Keawe par le bras, l'entraîna dans une chambre, et prenant une bouteille de vin il remplit deux verres.

— A votre santé! dit Keawe, qui avait beaucoup fréquenté les blancs autrefois. Oui, ajouta-t-il, je viens pour acheter la bouteille, quel en est le prix à présent?

A cette question le verre échappa aux doigts tremblants du jeune homme, qui dirigea sur Keawe un regard d'indicible épouvante.

— Le prix! dit-il; le prix! ne le connaissez-vous pas?

— Puisque je vous le demande, répondit Keawe. Mais pourquoi êtes-vous ainsi troublé ? Y a-t-il quelque chose de fâcheux concernant le prix ?

— Il a beaucoup baissé depuis votre temps, monsieur Keawe, murmura le jeune homme d'une voix éteinte.

— Bien, bien! J'aurai d'autant moins à payer, dit Keawe. Combien l'avez-vous payée ?

Le jeune homme était blanc comme un linge.

— Deux *cents*, dit-il.

— Comment? s'écria Keawe, deux cents? Mais alors vous ne pouvez la vendre que pour un cent. Et celui qui l'achètera, — les mots s'arrêtaient dans la gorge de Keawe, — celui qui l'achètera ne pourra plus la revendre : la bouteille et le diable de la bouteille lui resteront jusqu'à sa mort, et emporteront son âme à la géhenne d'enfer !

Le jeune homme de la rue Beritania tomba à genoux.

— Pour l'amour de Dieu, achetez-la ! s'écria-t-il. Vous pourrez prendre tout ce que je possède pardessus le marché. J'étais fou quand je l'achetai à ce prix. J'avais détourné de l'argent, c'était l'unique moyen de salut : si l'on avait découvert le déficit dans la caisse j'aurais été jeté en prison.

— Pauvre diable ! dit Keawe, vous avez aventuré votre âme, risqué votre part d'éternité, et cela pour échapper au châtiment de la faute commise, et vous croyez que je pourrai hésiter en présence de l'amour qui m'attend? Donnez-moi la bouteille et la monnaie, que vous avez toute prête, j'en suis certain. Voici une pièce de cinq cents.

Keawe avait deviné juste : le jeune homme avait dans un tiroir la monnaie toute prête. La bouteille changea de propriétaire, et Keawe n'eut pas plutôt le goulot dans la main qu'il murmura le vœu d'être nettoyé de sa souillure. Et en vérité, lorsqu'il fut rentré dans sa chambre et se regarda dans la glace, sa chair était saine comme celle d'un enfant. Mais voici qui est étrange : il n'eut pas plutôt été témoin de ce miracle que son esprit fut changé, qu'il songea que la lèpre était peu de chose, et trouva que Kokwa n'avait plus grand attrait pour lui. Une seule idée lui revenait sans cesse : il était lié pour la vie et pour l'éternité à cette bouteille diabolique, et n'avait plus d'autre perspective que de servir à jamais d'aliment au brasier infernal. Il apercevait déjà en imagination les flammes dévorantes, et son âme défaillait, et un crêpe lugubre voilait l'éclat du jour.

Lorsque Keawe eut repris un peu de calme, il se souvint que ce soir-là il y avait concert à l'hôtel. Il s'y rendit, parce que la solitude lui faisait peur, et là, parmi les figures joyeuses, il se promena de long en large, il écouta sautiller les vives mélodies, et toujours il entendait crépiter les flammes et apercevait les lueurs sinistres dans le gouffre insondable. Tout à coup l'orchestre joua *Hiki-ao-ao;* c'était un air qu'il avait chanté avec Kokwa, et, en l'entendant, il reprit courage.

— La chose est faite à présent, songea-t-il; et encore une fois il ne me reste plus qu'à prendre le bon avec le mauvais.

Donc, il retourna à Hawaï par le premier steamer et aussitôt que cela se put faire il fut marié à Kokwa, et il la ramena par le sentier de la montagne à la Maison brillante.

Or, il arrivait à présent que, lorsque Keawe était avec sa femme, son cœur était calme, mais qu'une fois seul, il tombait dans des terreurs folles, enten-

dait crépiter les flammes et voyait les lueurs sinistres dans le gouffre insondable. La jeune fille s'était donnée à lui tout entière; à sa vue, son cœur volait vers lui, sa main saisissait la sienne avec amour. Et de la tête aux pieds elle était si bien faite, que nul n'aurait pu la considérer sans plaisir. Elle avait le caractère joyeux et trouvait toujours un mot gentil à dire. Toujours la chanson aux lèvres, elle parcourait du bas en haut la Maison brillante, elle était le plus brillant objet de ses trois étages et gazouillait sans cesse comme un oiseau. Keawe la regardait et l'écoutait avec délices; puis il se rappelait le prix qu'elle lui avait coûté, et il ne pouvait s'empêcher de pleurer et de gémir; puis encore il lui fallait sécher ses yeux, baigner sa face, aller s'asseoir avec elle sur le large balcon, mêler sa voix à la sienne et, la mort dans l'âme, répondre à son sourire.

Mais il vint un moment où les chansons de Kokwa se firent plus rares, et alors ce ne fut plus seulement Keawe qui se retirait à l'écart pour pleurer : les deux époux se fuyaient et ils s'asseyaient sur des balcons différents, avec toute la largeur de la maison entre eux. Keawe était tellement absorbé dans son désespoir que d'abord il s'aperçut à peine du changement et fut même heureux d'avoir plus d'heures de solitude et de triste rêverie et d'être moins souvent contraint de mettre un masque joyeux sur ses traits assombris. Mais un jour qu'il avait traversé sans bruit la maison, il entendit des sanglots d'enfant et aperçut Kokwa, la face sur le plancher du balcon, pleurant à fendre l'âme.

— Tu fais bien de pleurer dans cette maison, Kokwa, dit-il. Et cependant j'aurais consenti à me laisser couper la tête pour t'assurer le bonheur, à toi du moins.

— Le bonheur! s'écria-t-elle. Keawe, lorsque tu demeurais seul dans la Maison brillante, ton nom dans l'île était le mot qui voulait dire « un homme heureux ». Le rire et les chansons étaient sur tes lèvres et ta figure était radieuse comme le soleil levant. Alors tu as pris pour femme la pauvre Kokwa, et le bon Dieu sait seul ce qui lui manque... Mais depuis ce jour on ne t'a plus vu sourire. Oh! s'écria-t-elle, qu'ai-je fait? Je croyais être jolie, et j'étais sûre de t'aimer. Qu'ai-je fait et comment ai-je pu jeter ce nuage sur le front de mon ami?

— Pauvre amie! dit Keawe. Il s'assit à côté d'elle et voulut prendre sa main, mais elle la retira. Pauvre amie! répéta-t-il. Ma pauvre enfant, ma bien-aimée, je voulais tout te cacher pour t'épargner la douleur : eh bien, tu vas tout apprendre. Alors du moins tu auras pitié du pauvre Keawe; alors tu comprendras combien il t'a aimée, puisqu'il s'est vendu à l'enfer pour te posséder, et combien t'aime encore le malheureux condamné, puisque ta vue seule peut encore évoquer un sourire sur sa face assombrie par le souci.

Alors il lui dit tout, tout depuis le commencement.

— Tu as fait cela pour moi? s'écria-t-elle. De quoi maintenant serais-je en peine? Et elle l'enlaça de ses bras et pleura.

— Chère petite! dit Keawe; et pourtant, quand je songe au feu de l'enfer, je suis fort en peine, moi!

— Ne dis pas cela, répliqua-t-elle : nul ne sera perdu pour avoir aimé Kokwa, si c'est là son seul péché. Je jure, Keawe, de te sauver ou de périr avec toi. Comment! tu m'as aimée, tu as donné ton âme, et tu crois que je ne saurai pas mourir pour te sauver à ton tour?

— Ma chérie, encore que tu mourrais cent fois, quelle différence cela ferait-il, si ce n'est que je me trouverais seul sur terre, attendant le jour de ma damnation?

— Tu ne sais rien, dit-elle. J'ai été à l'école à Honolulu, je ne suis pas la première petite fille venue. Et je te dis, moi, que je sauverai mon bien-aimé. Que disais-tu à propos du *cent?* Mais le monde entier n'est pas américain. En Angleterre ils ont une pièce appelée le *farthing*, qui vaut environ un demi-cent. O misère! s'écria-t-elle, la chose n'en vaut guère mieux, car l'acheteur serait perdu et nul ne se trouvera d'aussi brave que mon Keawe! Mais encore y a-t-il la France, où ils ont une petite monnaie qu'ils appellent le centime, et il en faut cinq, ou à peu près, pour faire un cent. Nous ne pouvons avoir mieux. Viens, Keawe, partons pour les îles des Français; allons à Tahiti aussi vite que le vaisseau pourra nous y porter. Là nous avons quatre centimes, trois centimes, deux centimes, un centime. Quatre ventes possibles! Viens, mon Keawe! embrasse-moi et bannis le souci : Kokwa saura te défendre! viens!

— Précieux don de Dieu! s'écria-t-il. Non, je ne puis croire que le Seigneur veuille me châtier pour avoir désiré un pareil bien sur la terre! Fais comme il te plaira, mène-moi où tu voudras : je remets entre tes mains ma vie et mon salut éternel.

Le lendemain de grand matin, Kokwa s'occupa des préparatifs du départ. Elle prit le coffre qu'employait Keawe quand il était matelot et d'abord dans un coin elle mit la bouteille. Après quoi elle emballa les plus riches vêtements et les bibelots les plus luxueux. « Car, dit-elle, il faut que nous ayons toutes les apparences de gens riches, sinon qui voudra croire au pouvoir de la bouteille? » Pendant tout le temps qu'elle était ainsi occupée, elle avait la gaîté d'un petit oiseau. Seulement quand elle regardait Keawe, des pleurs jaillissaient de ses yeux; elle se levait alors et courait l'embrasser. Quant à Keawe, son âme était dégagée d'un poids énorme : maintenant qu'il avait partagé son secret et apercevait dans l'avenir une

lueur d'espérance, il semblait devenu un autre homme, ses pieds effleuraient la terre, sa poitrine aspirait l'air avec bonheur. Cependant la terreur marchait toujours sur ses talons, et de temps au temps, ainsi que le vent éteint une bougie, l'espoir mourait en lui, et il voyait s'élancer les flammes et le feu sinistre illuminer l'enfer.

Ils firent répandre dans le pays la nouvelle qu'ils partaient pour un voyage de plaisir aux États-Unis, ce qu'on trouva une chose étrange; mais la réalité était autrement étrange, si on avait pu la deviner. Ils se rendirent donc à Honolulu à bord du *Hall*, puis l'*Umatilla* les transporta à San Francisco avec une foule de blancs. A San Francisco ils prirent passage sur la brigantine postale le *Tropic Bird* pour Papeete, la ville principale des Français dans les îles du Sud. Ils arrivèrent là-bas après une heureuse traversée et virent les écueils contre lesquels se brisent les flots, Motuiti et ses palmiers, le schooner naviguant près de la côte et les maisons très bas sur la plage parmi les arbres verts et, bien haut les montagnes couronnées de nuages de Tahiti, l'île des sages.

Le meilleur parti à prendre était de louer une maison et c'est ce qu'ils firent: cette maison se trouvait en face du consulat d'Angleterre. Ils résolurent de mener grand train, de se faire remarquer par leurs voitures et leurs chevaux. C'était chose facile aussi longtemps qu'ils avaient la bouteille en leur possession ; car Kokwa était plus hardie que Keawe, et chaque fois qu'il lui en prenait l'envie, elle demandait à la bouteille une centaine de dollars. A ce compte ils ne tardèrent pas à attirer l'attention, et les étrangers d'Hawaï, leurs équipages et leurs montures, les beaux holokus et les riches dentelles de Kokwa étaient dans la ville le sujet de toutes les conversations.

Ils eurent d'abord à se mettre au courant de la langue de Tahiti qui, du reste, est à peu près la même que celle d'Hawaï, sauf quelques changements de lettres, et aussitôt qu'ils purent s'exprimer avec facilité ils commencèrent à proposer la bouteille. Remarquez que l'affaire était difficile à traiter : il n'était pas aisé de persuader aux gens qu'on leur offrait sérieusement pour quatre centimes un objet précieux entre tous, une source intarissable de santé et de richesse. Il était nécessaire encore d'exposer les dangers que présentait la bouteille; et alors, ou bien les gens n'ajoutaient pas foi à la chose et s'en allaient en riant, ou bien frappés du côté sinistre de l'histoire, ils prenaient un air sévère et s'éloignaient vivement de Keawe et de Kokwa, comme de réprouvés ayant commerce avec le Malin. Ainsi donc les deux époux s'aperçurent qu'au lieu de gagner du terrain, on commençait à les éviter dans la ville ; les enfants fuyaient à leur approche en criant, ce qui causait beaucoup de chagrin à Kokwa ; les catholiques faisaient le signe de la croix quand ils les rencontraient, et tout le monde enfin accueillait très froidement leurs avances.

Le découragement s'empara de leurs esprits. Après la journée fatigante, ils restaient le soir dans leur nouvelle demeure, sans échanger une parole ; de temps en temps seulement le silence était interrompu par Kokwa qui tout à coup éclatait en sanglots. Parfois ils priaient à deux ; parfois aussi ils plaçaient la bouteille sur le plancher, et, assis auprès d'elle, épiaient toute la soirée la petite ombre s'agitant à l'intérieur. Ces soirs-là ils craignaient d'aller se coucher. Le sommeil était lent à venir, et, si l'un s'endormait, c'était pour s'éveiller bientôt et trouver l'autre pleurant silencieusement dans les ténèbres, ou remarquer qu'il avait fui la maison et le voisinage de cette bouteille, préférant marcher sous les bananiers dans le petit jardin ou errer sur la plage à la clarté de la lune.

Une nuit ainsi Kokwa s'éveilla que Keawe était parti. Elle sentit sa place, elle était froide. Alors la peur la surprit et elle se mit sur son séant. Un fin rayon de lune filtrait à travers les volets : la chambre en était éclairée, et elle put voir la bouteille sur le plancher. Au dehors le vent soufflait avec violence; les grands arbres de l'avenue gémissaient et les feuilles sèches étaient balayées le long de la vérandah Au milieu de la tourmente Kokwa distingua un autre bruit, sans pouvoir décider s'il était produit par un homme ou par une bête, mais en tout cas ce cri était triste comme la mort et lui déchirait le cœur. Elle se leva doucement, entr'ouvrit la porte et regarda dans la cour illuminée par la lune. Là, sous les bananiers, Keawe était étendu, la bouche dans la poussière, et dans cette position il ne cessait de gémir.

La première idée de Kokwa fut de courir à lui et de le consoler; mais aussitôt une autre idée la retint avec force. Keawe avait toujours montré du courage devant sa femme : il ne fallait pas que celle-ci fût témoin de sa faiblesse et qu'il eût à rougir devant elle.

Elle se retira donc et retourna dans sa chambre.

— Mon Dieu ! songea-t-elle, que j'ai été insouciante... et faible ! C'est lui, et non pas moi, qui court le péril de l'éternel châtiment; c'est lui, et non moi, qui a attiré cette malédiction sur son âme. C'est pour moi, c'est pour l'amour d'une créature d'aussi mince valeur et d'aussi petite gratitude qu'il a aujourd'hui devant les yeux les flammes de l'enfer, oui, et qu'il sent la fumée de l'enfer, là, au dehors, dans le vent et sous la pure clarté de la lune. Ai-je l'esprit stupide pour n'avoir point jusqu'ici soupçonné mon devoir, ou bien l'ai-je vu, mais me suis-je volontairement aveuglée? Mais à présent du moins mon amour commande en maître à mon âme ; à présent je dis adieu à la route

blanche qui mène au ciel et à tous ceux qui m'attendaient là-haut. Amour pour amour, et que le mien soit égal à celui de Keawe! Ame pour âme, et que ce soit la mienne qui périsse!

Elle était adroite de ses mains et fut bientôt prête. Elle prit la monnaie, les précieux centimes qu'elle gardait avec soin; car ces pièces sont peu employées et ils se les étaient procurées à un bureau de l'État.

Comme elle arrivait dans l'avenue, le vent chassa des nuages devant la lune qui se trouva obscurcie. La ville dormait, et Kokwa ne savait où aller quand elle entendit quelqu'un tousser dans l'ombre des arbres.

— Bon vieillard, dit Kokwa, que faites-vous ici par cette nuit froide?

L'homme pouvait à peine parler tant il toussait, mais elle avait deviné qu'il était vieux, pauvre et étranger dans cette île

— Voulez-vous me rendre un service? dit Kokwa. Vous êtes un vieillard et je suis une jeune femme; nous sommes étrangers tous deux; dites, voulez-vous venir en aide à une fille d'Hawaï?

— Ah! fit le vieillard. Ainsi donc vous êtes la sorcière des huit îles, et vous cherchez à prendre au piège même une pauvre âme comme la mienne? Mais je défie votre malice!

— Asseyez-vous ici, dit Kokwa, et laissez-moi vous conter une histoire. Et elle lui conta l'histoire de Keawe du commencement à la fin.

— Et moi, ajouta-t-elle, je suis sa femme, la femme qu'il acheta au prix du salut de son âme. Que ferai-je donc? Si je vais le trouver moi-même et lui propose d'acheter la bouteille, il refusera. Mais si vous allez vers lui, il vous la vendra avec joie. Je vous attendrai ici: vous l'achèterez quatre centimes, et je vous la reprendrai pour trois. Et que le Seigneur ait pitié d'une pauvre femme!

— Si vous avez l'intention de me tromper, dit le vieillard, Dieu pourrait, croyez-le, vous frapper de mort en cet instant.

— Il le ferait, s'écria Kokwa; soyez sûr qu'il le ferait. Je ne pourrais être aussi criminelle : Dieu ne le permettrait pas.

— Donnez-moi les quatre centimes et attendez-moi ici, dit le vieillard.

Quand Kokwa se vit seule dans l'avenue, son courage l'abandonna. Le vent mugissait dans les arbres, et il lui semblait que c'était le ronflement des flammes de l'enfer; les ombres se balançaient dans la lumière de la lanterne et elles lui paraissaient les mains de démons s'avançant pour saisir leur proie. Si elle en avait eu la force, elle se serait enfuie, et si le souffle ne lui avait manqué, elle aurait jeté des cris perçants; mais en réalité elle ne put faire ni l'un ni l'autre, et elle resta tremblante dans l'avenue, comme un enfant terrifié par les ténèbres.

Alors elle aperçut le vieillard qui revenait et il avait la bouteille en main.

— J'ai exécuté votre ordre, dit-il. J'ai laissé votre mari pleurant de joie; cette nuit il dormira tranquille. Et il présenta la bouteille.

— Avant de me la donner, fit Kokwa, haletante, prenez le bien avec le mal... demandez d'être délivré de votre toux.

— Je suis vieux, répondit l'autre, et trop près de la tombe pour demander au diable une faveur quelconque. Mais qu'est-ce donc? Pourquoi ne prenez-vous pas la bouteille? Hésiteriez-vous?

— Non, non! s'écria Kokwa; seulement je suis faible. Accordez-moi un moment. Ma main hésite, ma chair a horreur de cet objet maudit. Oh! rien qu'un moment!

Le vieillard regarda Kokwa avec pitié :

— Pauvre enfant, dit-il, vous avez peur; votre âme est terrifiée. Eh bien! je garderai ceci. Je suis vieux, je n'attends plus de bonheur en ce monde. Et quant à l'autre...

— Donnez-la-moi! s'écria Kokwa avec violence. Voilà votre argent. Pensez-vous que je sois vile à ce point? Donnez-moi la bouteille!

— Dieu vous garde! mon enfant, dit le vieillard.

Kokwa dissimula la bouteille sous son holoku, dit adieu au vieillard et s'en alla le long de l'avenue, sans se soucier de la direction, car toutes les routes lui étaient à présent indifférentes : toutes la menaient également à l'enfer. Tantôt elle marchait, tantôt elle courait. Parfois elle criait de toutes ses forces dans la nuit et parfois elle se couchait au bord de la route dans la poussière et pleurait. Tout ce qu'elle avait entendu raconter de l'enfer lui revenait à l'esprit; elle voyait briller les flammes, elle sentait la fumée, et sa chair grésillait sur les charbons ardents.

Vers le point du jour le calme se fit dans son esprit et elle retourna au logis. Le vieillard avait été bon prophète : Keawe sommeillait comme un enfant. Kokwa resta devant lui à le contempler.

— Maintenant, mon bien-aimé, dit-elle, c'est à ton tour de dormir. Quand tu t'éveilleras, ce sera ton tour de chanter et de rire. Mais pour la pauvre Kokwa qui n'a point fait de mal, hélas! plus de sommeil, plus de chansons, plus de joie sur la terre ni dans le ciel!

Là-dessus elle se mit au lit à côté de lui et sa peine était si grande qu'elle tomba aussitôt dans un pesant sommeil.

Bien tard dans la matinée son mari s'éveilla et lui fit part de la bonne nouvelle. Il semblait fou de joie et ne fit nulle attention à son chagrin, quoiqu'elle ne parvînt guère à le dissimuler. Les mots lui restaient dans la bouche, mais peu importait : Keawe parlait

toujours. Elle ne put avaler une bouchée, mais qui le remarqua? Keawe nettoyait soigneusement les plats. Kokwa le voyait et l'entendait, comme on distingue quelque chose d'étrange en rêve; il y avait des moments où elle doutait ou oubliait et portait la main à son front: se savoir damnée et entendre babiller ainsi son mari lui semblait enfin trop monstrueux!

Cependant Keawe mangeait, bavardait, fixait le moment de leur retour, remerciait sa femme de l'avoir sauvé, l'accablait de caresses et l'appelait sa vraie libératrice et il se moquait du pauvre diable, assez fou pour avoir acheté la bouteille.

— Ce semblait être un digne homme, dit Keawe; mais il ne faut pas se fier aux apparences : qu'avait besoin ce vieux réprouvé de la bouteille diabolique?

— Mon ami, dit humblement Kokwa, son intention était bonne peut-être.

Keawe se mit à rire, mais comme un homme en colère.

— Taratata! s'écria Keawe : je te dis, moi, que c'est une vieille canaille et une vieille bête par-dessus le marché. Car il a été difficile de vendre la bouteille à quatre centimes; à trois ce sera absolument impossible. La marge n'est plus assez grande : l'affaire commence à sentir le roussi... Brrr! ajouta-t-il en frissonnant. Il est vrai que je l'ai achetée moi-même pour un cent, alors que j'ignorais qu'il y eût des monnaies plus petites. J'étais fou, archifou; on n'en trouvera plus d'autre aussi fou, et celui qui a maintenant la bouteille entre les mains la gardera jusqu'au noir trou d'enfer.

— O mon ami! dit Kokwa, n'est-ce pas une chose cruelle de se sauver au prix de la perte éternelle de son prochain? Il me semble que je ne pourrais pas rire de cela, que je m'humilierais, que je me sentirais toute triste et prierais pour le pauvre possesseur de la bouteille maudite.

Keawe, justement parce qu'il sentait la justesse de ce qu'elle disait, se montra d'autant plus irrité : « Mille tonnerres! s'écria-t-il, vous pouvez être triste si cela vous fait plaisir. Sont-ce là les idées d'une bonne femme? Si vous m'aimiez rien qu'un peu, vous seriez honteuse de parler ainsi! »

Là-dessus il sortit, et Kokwa se trouva seule.

Quelle chance lui restait-il de vendre la bouteille à deux centimes? Aucune, assurément. D'ailleurs son mari n'allait-il pas l'emmener tout à l'heure dans un pays où il n'y avait pas de pièce inférieure à un cent. Et voici que le matin même où elle s'était sacrifiée pour lui, Keawe la blâmait et l'abandonnait.

Elle n'essaya même pas de mettre à profit le temps qui lui restait; elle demeura au logis, prit la bouteille, la considéra avec une indicible terreur, et puis, avec dégoût, elle la cacha dans un coin bien secret.

Sur ces entrefaites, Keawe revint et voulut l'emmener pour une promenade en voiture.

— Mon ami, je suis malade, dit-elle; je n'ai plus de courage, et surtout n'ai pas le cœur au plaisir: excuse-moi.

Alors Keawe fut plus irrité que jamais : contre elle d'abord, car il pensait qu'elle ruminait toujours cette histoire du vieux bonhomme, et puis contre lui-même, parce qu'il sentait qu'elle avait raison et était honteux de son bonheur même.

— Voilà votre affection! s'écria-t-il; oui, la voilà! Votre mari vient d'échapper à la damnation éternelle qu'il avait bravée pour l'amour de vous... et vous n'avez pas le cœur au plaisir! Kokwa, votre cœur est déloyal!

Il sortit furieux et erra par la ville tout le jour. Il rencontra des amis et but avec eux; ils louèrent une voiture, allèrent à la campagne, et là on se remit à boire. Pendant tout ce temps, Keawe fut mal à l'aise, parce qu'il se payait ce divertissement tandis que sa femme était triste et qu'en son cœur il reconnaissait qu'elle avait raison, et lui tort; et cet aveu secret le poussa à boire encore davantage.

Or il y avait là, buvant avec lui, un vieux blanc brutal qui avait été maître d'équipage sur un baleinier, puis travailleur dans les districts miniers; il avait déserté, il avait même été au bagne. Son esprit était vil et son langage grossier; il aimait à boire et à enivrer les autres, et il ne cessait de remplir le verre de Keawe. Bientôt dans la société personne n'eut plus d'argent.

— Allons, vous, là! dit le maître d'équipage, vous êtes riche, vous nous l'avez assez dit. Vous avez une bouteille, ou une autre bêtise!

— Oui, dit Keawe, je suis riche : je vais retourner à la maison et demander de l'argent à ma femme qui le garde.

— Ça, c'est une fichue idée, mon vieux! dit le maître d'équipage : jamais ne confie de dollars à un cotillon, elles sont toutes aussi fausses que l'eau salée; toujours avoir l'œil sur elles.

Ces paroles frappèrent Keawe, car il avait l'esprit troublé par la boisson.

— Ça ne m'étonnerait pas si, au fond, elle était fausse, songea-t-il. Sinon, pourquoi aurait-elle été accablée par la nouvelle de ma libération? Mais je vais lui montrer que je ne suis pas de ces hommes qu'on mène par le nez. Je vais l'attraper sur le fait.

Donc, lorsqu'ils furent rentrés dans la ville, Keawe dit au maître d'équipage de l'attendre un instant au coin de l'avenue et seul il arriva à la porte de la maison. Il faisait nuit déjà; il y avait une lumière dans une chambre, mais pas un bruit ne s'entendait dans tout le logis; Keawe se glissa doucement jusqu'à la porte de derrière, qu'il ouvrit, et puis... il regarda...

Kokwa était à genoux sur le plancher, une lampe à son côté; devant elle se trouvait une bouteille blanche au gros ventre et au long col, et chaque fois que Kokwa la regardait, elle se tordait les mains.

Longtemps Keawe resta immobile à contempler ce spectacle. D'abord il fut frappé de stupeur; puis la peur lui vint que le marché n'eût pas été conclu correctement et que la bouteille ne lui fût revenue comme à San Francisco, et à cette pensée ses genoux ne le soutinrent plus et les fumées du vin se dissipèrent comme un léger brouillard devant les rayons du matin. Et puis il lui vint encore une autre idée, et celle-ci était si étrange qu'elle fit monter le sang à ses joues.

— Il faut que je m'assure de la chose! se dit-il.

Il ferma la porte, fit de nouveau sans bruit le tour de la maison, et puis mena grand bruit comme s'il arrivait à l'instant. Et au moment où il ouvrit la porte, on n'apercevait plus de bouteille, et Kokwa était assise sur une chaise, les yeux effarés comme quelqu'un éveillé en sursaut.

— J'ai bu toute la journée et je me suis amusé, dit Keawe. J'ai été avec de gais compagnons et je ne reviens que pour chercher de l'argent; puis je m'en vais faire de nouveau la fête avec eux.

Son visage était menaçant et sa voix brutale, mais Kokwa était trop troublée pour remarquer cela.

— Tu as raison de prendre ce qui est à toi, mon ami, dit-elle; et sa voix tremblait.

— Oui! j'ai toujours raison, dit Keawe, et il alla droit au coffre et y prit l'argent. Mais il regarda aussi dans le coin où jadis se trouvait la bouteille, et il n'y avait point là de bouteille.

Alors le coffre s'agita sur le sol comme ballotté par une vague furieuse et la maison tourna autour de lui comme une spirale de fumée, car il vit qu'à présent il était perdu et sans espoir. « C'est ce que je craignais, se dit-il: c'est elle qui l'a achetée! »

Enfin il reprit un peu de calme et se leva; mais la sueur perlait à grosses gouttes sur sa face, et cette sueur était glacée.

— Kokwa, commença-t-il, je t'ai dit aujourd'hui des choses qui n'étaient pas bien, n'est-ce pas? Et maintenant je retourne faire la fête avec mes compagnons de plaisir, — et il se mit à rire d'un air par trop contraint, — mais le vin me goûtera mieux si tu me dis que tu me pardonnes!

Aussitôt elle fut à ses genoux, qu'elle embrassa avec un torrent de larmes.

— Oh! s'écria-t-elle, je ne demande qu'un mot de tendresse!

— Que plus jamais l'un de nous n'ait de mauvaises pensées au sujet de l'autre! dit Keawe.

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il était déjà hors de la maison.

Or Keawe n'avait pris que quelques centimes dans le tas mis en réserve peu après leur arrivée. A coup sûr il n'avait plus envie de boire. Sa femme avait donné son âme pour lui : à présent il devait donner la sienne en échange; il n'existait plus au monde d'autre pensée pour Keawe.

Au coin de l'avenue le maître d'équipage attendait toujours.

— Ma femme a la bouteille, dit Keawe; et, à moins que vous ne m'aidiez à la reprendre, il n'y aura plus cette nuit pour nous ni argent ni eau-de-vie.

— Vous n'allez pas me dire que vous êtes sérieux quand vous parlez de cette bouteille? s'écria le maître d'équipage.

— Venez dans la clarté de la lanterne, dit Keawe; regardez! Ai-je l'air de quelqu'un qui plaisante en ce moment?

— Non, vrai! dit le maître d'équipage: vous êtes sinistre comme un revenant.

— Eh bien, dit Keawe, voilà les deux centimes! vous irez trouver ma femme à la maison, et vous les lui offrirez pour la bouteille, et, à moins que je me trompe fort, elle vous la donnera aussitôt. Rapportez-la-moi ici et je vous la rachèterai pour un centime, car telle est la condition, que cette bouteille doit toujours être vendue pour une somme inférieure au prix d'achat. Mais surtout, ayez bien soin de ne pas prononcer une parole qui fasse soupçonner que vous venez de ma part.

— Mon vieux, je crois que vous voulez me mettre dedans, fit le maître d'équipage indécis.

— Et quand cela serait, vous n'en auriez aucun mal, répondit Keawe.

— C'est juste, mon brave.

— Si vous doutez, ajouta Keawe, rien ne vous empêche d'essayer. Aussitôt sorti de la maison, souhaitez d'avoir votre poche pleine d'argent, ou une bouteille de vieux rhum, ou ce que vous voudrez, et vous pourrez constater la vertu de l'objet.

— Très bien, Canaque, dit le maître d'équipage: j'essayerai; mais si vous vous êtes moqué de moi, je me moquerai de vous avec quelques bons coups de cheville d'amarre.

Là-dessus le matelot remonta l'avenue, et Keawe resta là à l'attendre. C'était près de l'endroit où Kokwa avait attendu la nuit précédente; mais Keawe était plus résolu et il ne sentit pas faiblir son courage; seulement l'amertume du désespoir remplissait son âme.

Il attendit longtemps, longtemps à ce qu'il lui sembla; mais enfin il entendit une voix qui chantait dans l'avenue, tout à fait noire à cette heure. Il reconnut la voix: c'était celle du maître d'équipage; mais, chose étrange, elle était beaucoup plus avinée qu'au départ.

Bientôt l'homme apparut sous la lueur d'une lanterne, titubant et trébuchant. Il avait la bouteille diabolique sous sa jaquette étroitement boutonnée, à la main il tenait une autre bouteille ; et juste à ce moment il la porta à sa bouche et but un coup.

— Vous l'avez, dit Keawe : je la vois !

— A bas les pattes ! s'écria le maître d'équipage en faisant un bond en arrière. Avancez d'un pas, et je vous casse la figure. Vous pensiez que je vous servirais de patte de chat, hé? que je serais votre dupe, hum?

— Que voulez-vous dire? s'écria Keawe.

— Dire? répéta le matelot : que c'est une brave et bonne bouteille, voilà ce que je veux dire. Comment je l'ai eue pour deux centimes, je n'en sais rien ; mais je suis sûr et certain que vous ne l'aurez pas pour un centime, vous!

— Vous ne voulez pas la vendre? balbutia Keawe.

— Non, *Monsieur!* s'écria le maître d'équipage; mais je vous verserai un verre de rhum si vous voulez.

— Je vous répète, dit Keawe, que l'homme qui a cette bouteille va droit en enfer.

— De toutes façons, faut que j'y aille! et cette bouteille est la meilleure compagnie possible pour faire la route. Non, Monsieur, ceci est *ma* bouteille à présent, et vous, tâchez d'en dénicher une autre!

— Dieu! serait-il possible? s'écria Keawe. Sur votre salut, je vous en supplie, vendez-la-moi!

— Je me moque de tout ce que vous pourrez me chanter, répondit le maître d'équipage. Vous me preniez pour une truffe, vous voyez à présent que ce n'est pas ça! Et puis assez causé! Si vous ne voulez pas une goutte de rhum, bon, je vais en prendre une. A votre santé, et bonne nuit!

Là-dessus il descendit l'avenue dans la direction de la ville, et l'histoire n'ajoute plus rien sur le compte de la bouteille.

Mais Keawe courut vers Kokwa plus rapide que le vent, et grande fut leur joie cette nuit-là, et depuis lors, la paix de tous les jours régna sans altération dans la Maison brillante.

R.-L. STEVENSON.

(Traduit de l'anglais par G. ART.)

R.-L. Stevenson.

D'APRÈS M. ANDREW LANG

Nous n'avons pas la prétention de donner ici la biographie de R.-L. Stevenson, tracée autrefois par Mme Bentzon en tête de la traduction du *Docteur Jekyll*. Du reste, il fut certes le plus autobiographique des auteurs, et sa vie est presque tout entière dans ses œuvres elles-mêmes. Qu'on lise *Child's Play*, *the Silverado squatters*, *the Wrecker*, *Ebb Zide*, et l'on aura successivement les souvenirs de son enfance imaginative et enthousiaste, ses aventures en Amérique, son séjour en pleine bohème parisienne, enfin ses dernières années sous le ciel des mers du Sud, au milieu de ces pauvres Canaques qu'il aimait et qu'il défendit de son mieux contre la rapacité des Européens. Cependant, au moment où nous publions une des nouvelles qui sont comme le chant du cygne du jeune écrivain, il nous a paru intéressant de résumer ici les « souvenirs » d'un homme qui fut son admirateur et son ami.

« On ne pouvait guère le connaître sans l'aimer, nous dit M. Andrew Lang dans le *North-American Review* et je n'ai jamais, pour ma part, rencontré personne qui possédât à un degré aussi surprenant cette sorte de fascination sympathique. On m'a assuré, et je le crois sans peine, que certains hommes se jalousaient mutuellement la place qu'ils occupaient dans son affection. D'où provenait cet attrait mystérieux, et qui analysera ce mélange d'esprit prime-sautier, de fantaisie à bride abattue, de souveraine raison, de superbe insouciance, tout cela uni à l'affection la plus chaude et à la plus généreuse tolérance d'un cœur éternellement jeune?

« Oui, l'éternelle jeunesse, tel est peut être le mot de l'énigme : l'homme que j'ai connu fut toujours un enfant pour la grâce séduisante, la candeur, le caractère et même l'extérieur ; un enfant immortel comme Keats, comme Shelley.

« J'étais au collège en même temps que lui; comme presque tous les Écossais nous avions de vagues liens de parenté, mais avec mes dix-sept ans j'étais alors classé parmi les « grands » et je n'avais garde de le distinguer dans la foule des « mômes ». Je fis sa connaissance en 1873 à Menton où nous étions allés tous deux chercher un peu de santé. J'avouerai que ma première impression ne fut pas tout à fait favorable. L'ovale gracieux, un peu allongé, de sa face imberbe, ses longs cheveux châtains, ses grands yeux bleus transparents, lui donnaient décidément l'air par trop féminin. Un de nos jeunes esthètes à la mode! pensai-je. Mais son premier ouvrage, son essai *Ordered South*, venait de paraître et après l'avoir lu je fus subjugué : je sentis aussitôt que nous avions un nouvel écrivain, un artiste de race qui nous dépassait tous de cent coudées. Et depuis cette époque mon opinion n'a pas varié.

« Bien que nos relations aient surtout été littéraires, je l'ai souvent rencontré dans la vie : il vint me rendre visite à Oxford. En 1878 nous fîmes tous deux partie de la rédaction du « London », où il se révéla comme romancier avec les *New Arabian Nights*. Ce fut au Saville Club, dans le plus ténébreux fumoir qu'on puisse imaginer, qu'il me parla d'un conte où l'on verrait « un homme qui serait deux hommes ». Il m'écrivit souvent des îles Samoa, me décrivant les mœurs des indigènes, me racontant des légendes naïves. Que de gaîté, que de courage souriant en présence de l'inévitable chez ce chétif jeune homme qui depuis de longues années se savait condamné! Il avait pourtant de bonnes raisons pour

croire que ses pressentiments n'étaient pas seulement un thème à élégies sentimentales comme celles de tant de jouvenceaux, gaillards solides et bien en chair, qui depuis le « Jeune malade de Millevoye » ont soupiré leur « Chute des feuilles ». Il aimait la vie et l'étreignait avec l'ardeur d'un amoureux averti qu'on l'arrachera bientôt et pour toujours des bras de sa bien-aimée.

« Le public l'aimait, et, chose plus étrange, le public était fier de lui : chacun de ses succès lui donnait de la joie et l'on voyait les gens tendre les mains vers ce foyer de chaleur et de lumière, ainsi que, l'hiver, des malheureux transis s'approchent avec joie d'un beau feu pétillant. La critique même fut pour lui toujours bienveillante, souvent enthousiaste, — et le fait est assez rare pour être noté, car on sait que le triomphateur est généralement suivi d'insulteurs tenaces dont les cris discordants sont souvent insupportables au grand homme et à la foule de ses admirateurs.

« La vie était pour lui un drame, il la concevait ainsi et aimait à jouer son rôle convenablement, avec le ton et les allures voulues. Il n'y avait pourtant en lui rien du cabotin ; mais ici encore je retrouve plutôt l'enfant apportant au jeu qui l'absorbe son application intense, sa passion ingénue.

« Quant à ses goûts littéraires, Dickens le ravissait et cela n'a rien d'étonnant : il avait la plus vive admiration pour Georges Meredith, et cette admiration nous la partageons volontiers ; mais pour être jusqu'au bout fidèle à la vérité, nous devons ajouter qu'il prenait un plaisir infini à la lecture de Boisgobey, Montépin et Gaboriau... Sans doute ici l'artiste délicat et le fin styliste disparaissaient pour laisser le champ libre à l'homme d'imagination fougueuse, amoureux du merveilleux et du terrible.

« Un dernier mot : En feuilletant un jour vieux de pamphlets jacobites, je trouvai un roman oublié des années d'exil du prince Charles Stuart et j'aurais vivement désiré que Stevenson le racontât de nouveau. Il y avait un trésor authentique, un assassin réel, une jeune fille sauvée d'un incendie par le prince lui-même, un chef de highlanders, beau et majestueux comme un dieu qui, en fin de compte, se trouvait être un espion à la solde de l'Angleterre. Qu'on songe ce que le talent magique de l'auteur du *Master of Ballantrae* eût pu faire d'un pareil sujet ! Le public m'aurait dû un chef-d'œuvre de plus, et comme le roman m'aurait été dédié, la reconnaissance des lecteurs du monde entier serait aujourd'hui mon partage. J'envoyai toutes les pièces nécessaires à Samoa : trop tard ! et cette chance d'immortalité s'est envolée, comme tant d'autres. J'en sacrifierais infiniment davantage si mon abnégation pouvait me valoir le bonheur de revoir encore sur cette terre cet homme si bon, cette âme si pure et si loyale, ce caractère unique dans la vie, ce génie glorieux entre tous dans l'histoire des lettres. »

ANDREW LANG.

BERLIOZ

COMPOSITEUR DE MUSIQUE RELIGIEUSE

Le « Requiem » et le « Te Deum ».

Le *Requiem* et le *Te Deum* se détachent d'une façon tout à fait particulière dans l'ensemble de l'œuvre de Berlioz. Entre les ouvrages romantiques, la *Symphonie fantastique*, *Roméo et Juliette*, même la *Damnation de Faust*, inspirés directement par le sentiment intime de l'auteur, et ceux, plus objectifs, de la dernière période de sa vie, l'*Enfance du Christ* et les *Troyens*, ces deux œuvres religieuses apparaissent comme de vastes monuments musicaux, aux grandioses proportions de cathédrales.

En cela, elles représentent un des côtés les plus puissants du génie du maître français, et sont si peu une exception dans l'ensemble de sa production qu'elle se rattachent directement aux plus anciennes conceptions de son esprit. En effet, la toute première œuvre qu'il ait fait exécuter en public, alors qu'il n'était encore qu'un écolier, ce fut une *messe ;* et, bien que plus tard il l'ait détruite comme indigne de lui, la description qu'il en a laissée dans ses Mémoires et dans ses lettres montre que dès la vingtième année sa tendance à faire grand était déjà parfaitement marquée.

Et cependant, pour produire de la véritable musique religieuse, il manquait à Berlioz la condition essentielle : la foi. Par là encore, il était bien de son temps. Rien, en effet, n'est moins religieux, malgré quelques apparences, que l'esprit romantique. Le *Génie du Christianisme*, ce prétendu signal du réveil de l'esprit chrétien, n'avait fait, en réalité, qu'attirer l'attention sur les manifestations extérieures du culte. Les yeux s'ouvrirent aux beautés des cathédrales, mais les âmes demeurèrent fermées aux croyances des ancêtres. Le mysticisme est la chose du monde la plus étrangère au romantisme, fait exclusivement de passion impétueuse, d'action véhémente, de couleur et de mouvement. Aussi quand Berlioz, fils d'un vieux voltairien, incrédule lui-même, entreprit de commenter par son art les textes sacrés, il ne songea qu'à en mettre vigoureusement en relief les grandes lignes extérieures, bien plutôt qu'à en exprimer le sens intime et profond.

Donc, il ne faut pas songer à chercher dans l'œuvre religieuse de Berlioz ce sentiment de dévotion mystique qui inspira spontanément les musiciens des époques de foi. En vérité, Berlioz et Palestrina sont aux deux pôles opposés de l'art, et l'on ne saurait dire ce qui diffère le plus entre eux, du génie ou des moyens mis en œuvre. Aussi les fidèles des solennités musicales de Saint-Gervais — dont je suis, mais je parle des fidèles exclusifs, ceux qui, admirant une certaine

forme ou une certaine inspiration, ne sauraient en admettre d'autres — trouvent-ils moins de satisfaction dans les combinaisons magnifiques du *Tuba mirum* ou du *Judex crederis* qu'à l'audition du plus simple motet de quelque musicien primitif du temps de la Renaissance; et au point de vue absolu de l'expression religieuse, on ne saurait dire qu'ils ont tort.

Cependant, faut-il condamner des œuvres écrites avec une conviction différente, mais où le génie d'un maître a trouvé son expression la plus puissante? Non assurément. L'art est un champ assez vaste pour admettre des conceptions multiples : les sujets religieux ont fourni aux peintres, aux architectes, aux sculpteurs des thèmes assez variés pour qu'à leur tour les musiciens soient autorisés à les traiter de façons diverses. Et il était parfaitement légitime que Berlioz, frappé par les caractères extérieurs des textes liturgiques plutôt que par leur sentiment intime, y prît matière pour tracer les tableaux éclatants, les grandioses fresques musicales que rêvait son génie, et dont le *Requiem* et le *Te Deum* sont les superbes réalisations.

L'histoire du *Requiem* est doublement intéressante : d'abord par les incidents qui en accompagnèrent l'éclosion, puis par le progrès qu'une telle conception marque dans l'évolution du génie de Berlioz.

Il est évident que l'œuvre entière est faite pour graviter autour d'un point central, lumineux, resplendissant : le *Tuba mirum*, avec sa terrible fanfare. On sait avec quel art l'explosion en est préparée. Après le morceau d'introduction, *Requiem æternam*, lugubre, gémissant, traversé d'accents de terreur, de mélopées dont le retour incessant vous hante, vous obsède, — concluant enfin par un *Kyrie eleison* bref, saccadé, qui semble psalmodié gravement par des voix inexorables de moines, le *Dies iræ* commence.

C'est d'abord un chant austère, nettement dessiné, tendant à reproduire l'accent du plain-chant et, à cet égard, bien caractéristique de l'idée qu'on se faisait des « ténèbres du moyen âge » en ces temps romantiques. Sur ce thème, exposé d'abord en son entière nudité par les basses de l'orchestre, les voix et les instruments superposent à tour de rôle des contre-chants où s'exprime la terreur grandissante du « Jour de colère » : c'est d'abord une plainte expressive exposée par les voix de femmes, puis un gémissement entrecoupé, haletant, puis encore une sorte de tremblement des voix accentué par les dessins appropriés des instruments; parfois dans l'orchestre s'élèvent de grandes bouffées, d'inquiétantes rafales : l'effet est accru encore par les sonorités sourdes exclusivement employées jusque-là. Mais avec quel éclat vont ressortir les trompettes du Jugement dernier quand, après un dernier soulèvement de l'orchestre, leur prodigieux accord retentira dans l'espace ! Les quatre orchestres de cuivres, disposés sur quatre emplacements éloignés, après avoir attaqué simultanément le premier accord, entrent tour à tour, se répondent, s'entremêlent en des harmonies stridentes : des fanfares guerrières se croisent; un énorme dessin de basses s'élève sous des appels rapides des trompettes, et, sur un colossal ensemble de toute la masse sonore, dix timbales roulent à la fois avec un bruit de tonnerre. Et maintenant ce sont les voix qui retentissent, clamant la suprême malédiction : *Tuba mirum spargens sonum*, rudement ponctuée par les accords des instruments définitivement unis.

Berlioz a toujours considéré cette page comme représentant l'effort le plus puissant de son génie. Et cela est si vrai que, longtemps avant la réalisation définitive, la conception du *Tuba mirum* était entièrement formée dans son esprit. Le *Requiem* date de 1837 : or, dès 1831, il écrivait à son ami Humbert Ferrand, le collaborateur et le confident de ses jeunes années, pour lui soumettre le plan d'un oratorio : *le Dernier jour du monde*. Là, au milieu des chants voluptueux d'une sorte de festin de Balthazar, la fanfare terrible éclaterait soudain. « Il faut, ajoutait-il, employer des moyens entièrement nouveaux. Outre les deux orchestres, *il y aurait quatre groupes d'instruments de cuivre placés aux quatre points cardinaux du lieu de l'exécution.* — Évitez les scènes à grand fracas et celles qui nécessiteraient du cuivre : *je ne veux en faire entendre qu'à la fin.* » Toute l'idée du *Dies iræ* n'est-elle pas contenue dans ce projet antérieur de plus de six années à l'exécution.

Mais il y a mieux. Non seulement la conception est antérieure, mais la musique même existait dans une autre œuvre, et, qui plus est, dans la première œuvre de Berlioz. J'ai fait cette découverte, assurément intéressante, en compulsant les manuscrits du maître que possède la bibliothèque du Conservatoire. Là, parmi ses envois de Rome, a été conservé un *Resurrexit* qui n'était autre qu'un fragment de cette messe, signalée dès le début de cet article, que Berlioz écrivit à vingt ans, son premier essai d'apprenti compositeur. Quelle n'a pas été ma surprise quand un jour, feuilletant curieusement ces pages de jeunesse, j'ai, en arrivant au verset : *Et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos*, reconnu la musique du *Tuba mirum!* Sans doute le dialogue des instruments n'est pas encore définitif; mais tout ce qu'un orchestre, en 1820, pouvait contenir de trompettes, cors, trombones, même « ophicléides et serpents d'harmonie », est inscrit à la partition, et les parties se renvoient les appels successifs qui, plus tard, seront distribués entre les quatre groupes. Le développement instrumental est écourté,

mais le chant des basses soutenu par les roulements des timbales est si bien semblable à celui du *Requiem* que, dans la première édition de cette œuvre, les paroles primitives avaient été conservées, l'*Et iterum* du *Credo* remplaçant le verset *Tuba mirum*, lequel n'a repris sous le même chant sa place légitime que dans les éditions postérieures.

Cette page a donc une importance capitale, et l'on peut dire qu'elle représente, dans le bagage de Berlioz, l'idée dominante, sinon de toute sa vie, du moins de toute sa jeunesse.

Pour les circonstances historiques dans lesquelles le *Requiem* a paru, Berlioz les a longuement racontées lui-même : son récit, très vivant, nous promène à travers les intrigues diverses du monde de la politique, du journalisme et de l'art au temps des romans de Balzac. Qu'il s'y trouve une certaine part de commérages, c'est ce dont personne ne doute; et cependant, à bien considérer les choses, qu'y a-t-il donc de si invraisemblable dans tout ce qu'on y lit? Un fonctionnaire cherchant à gagner du temps pour échapper aux ordres du ministre dont il attend la chute; le ministre suivant s'efforçant d'annuler les décisions de son prédécesseur; des démarches infinies pour obtenir le règlement du compte le plus simple; de longs marchandages, la croix d'honneur offerte en compensation; tout le monde se radoucissant quand l'intéressé, perdant patience, finit par faire la grosse voix; — d'autre part, un chef d'orchestre ayant des distractions en dirigeant; un vieux maître classique mécontent de se voir supplanter par un nouveau venu et, qui pis est, un novateur; ses élèves prenant fait et cause pour lui, et, dans leur zèle intempestif, allant confier leurs doléances aux journalistes, — tout cela est-il donc si rare qu'on doive le tenir pour faux, voire fantaisiste? Restant dans le domaine de la seule musique, je me bornerai à dire que j'ai recueilli de nombreux témoignages desquels il résulte qu'Habeneck avait la singulière habitude de priser pendant qu'il conduisait l'orchestre, lorsqu'il voyait tout son monde parfaitement lancé ; on m'a redit, même, qu'aux répétitions du Conservatoire il s'avançait jusqu'auprès de Tulou, le flûtiste, en lui présentant sa tabatière ouverte, pendant que les violons continuaient à marcher comme un seul homme. Qui donc nous empêche d'en croire Berlioz quand il rapporte qu'Habeneck en fit autant pendant la première audition du *Requiem?* Quant à l'opposition de Cherubini et à son mécontentement de ce que sa *Messe des Morts*, habituellement exécutée aux funérailles officielles, fût remplacée par une œuvre nouvelle, on a cru pouvoir en contester la réalité en publiant une lettre où Berlioz déclare qu'il veut s'effacer devant lui, et le supplie « de ne pas priver le gouvernement et ses admirateurs d'un chef-d'œuvre qui donnerait tant d'éclat à la solennité... » : comme si cette démarche anormale, visiblement de pure politique, n'était pas la condamnation même de Cherubini! En vérité, Berlioz demandant à l'auteur de *Lodoïska* d'empêcher l'audition de l'œuvre à laquelle il avait rêvé toute sa vie, cela est d'une douce ironie!

Le *Te Deum* appartient à une tout autre époque. Il fut composé en 1849, et exécuté pour le première fois en 1855 : moment de réaction dans la marche de l'art, correspondant chez Berlioz à des accès de découragement et d'abattement trop motivés par des échecs retentissants et par l'évident parti pris manifesté par le public de ne rien vouloir connaître de son génie. Mais, chez un Berlioz, produire est un besoin impérieux : et voilà comment nous le voyons entreprendre la composition d'un *Te Deum* sans raison particulière comme sans espoir d'exécution (les dates montrent qu'en effet l'ouvrage resta six années en portefeuille). Exemple admirable de fidélité artistique! Songeons que, dans le même temps, celui dont tous les musiciens d'alors enviaient le sort, Rossini, se reposait paresseusement, volontairement retiré « des affaires » à trente-sept ans, après fortune faite...

Ce nouvel état d'esprit du maître français aboutit à un art sensiblement différent de celui que révèlent ses premiers ouvrages. L'heure des fougues romantiques était passée : le seul choix des sujets traités dans cette seconde partie de sa carrière indique une évolution notable dans les idées de Berlioz : il suffit, pour la caractériser, de citer l'*Enfance du Christ*.

Le *Te Deum* est une des œuvres qui inaugurèrent cette nouvelle manière.

On a dit souvent que la technique de Berlioz, sauf pour ce qui concerne le maniement de l'orchestre, n'était pas en rapport avec la hauteur de ses conceptions, et l'on a pu justement résumer cette critique en ces termes : « Il n'avait pas assez de talent pour son génie. » Observation d'ailleurs faite après coup, puisque, au contraire, ses contemporains le considéraient comme un musicien essentiellement savant. Les œuvres de sa première manière, le *Requiem* tout le premier, ne sont pas à cet égard à l'abri de toute critique, et les puristes peuvent trouver fort à redire à la façon dont la polyphonie vocale y est pratiquée. Souvent les harmonies, nues, pauvres, incomplètes, donnent l'impression d'une langue musicale encore en formation : il semble qu'on y retrouve parfois de ces combinaisons, à la fois naïves et compliquées, familières aux maîtres du xve siècle, comme Josquin des Prés. Cela s'explique. Il est certain que Berlioz est entré dans la carrière insuffisamment armé : soit que, confiant en son génie, il ait dédaigné les principes qu'on enseigne à l'école, soit, ce

qui n'est pas moins probable, que ses maîtres aient été incapables de lui fournir l'outil nouveau et compliqué qui lui était nécessaire, il s'est trouvé dans l'obligation de tout créer par lui-même. Il n'est donc pas étonnant qu'inventant l'harmonie pour son propre compte il se soit retrouvé sur la voie par laquelle avaient passé autrefois les premiers et véritables créateurs de cet art. La principale objection que l'on puisse faire est que ces formes presque primitives ne s'associent pas toujours heureusement avec le caractère d'une orchestration toujours si moderne, hardie, vivante et colorée.

En entreprenant d'écrire le *Te Deum* à l'époque de sa maturité et de sa plus grande maîtrise, il semble que Berlioz ait voulu acquérir enfin les qualités nécessaires qu'il sentait lui manquer encore. Aussi cette œuvre occupe-t-elle une place à part dans l'ensemble de sa production, par la recherche de la beauté des formes plastiques et de la richesse du style polyphonique. Assurément le symphoniste reparaît toujours et parfois tend à dominer; mais l'« écriture » est bien plus dense, plus ferme et plus sûre que dans les compositions antérieures. L'œuvre a des splendeurs qui indiquent un progrès notable chez l'artiste. Constatons que ce progrès était naturel, et peut être constaté parallèlement chez les autres représentants de l'art romantique sous toutes ses formes : c'est vers le même temps que Victor Hugo s'abandonne aux exercices de virtuosité des *Chansons des rues et des bois* et prépare le poème qui consacre définitivement son génie, la *Légende des siècles;* et les grands travaux décoratifs de Delacroix représentent un progrès analogue sur ses géniales compositions du temps de 1830.

Le *Requiem* est une composition énorme. Henri Heine l'a très justement caractérisé en disant qu'il fait songer « à de gigantesques espèces de bêtes éteintes, à des mammouths, à de fabuleux empires aux péchés fabuleux, à bien des impossibilités entassées. — Ces accents magiques, ajoutait-il, rappellent Babylone, les jardins suspendus de Sémiramis, les merveilles de Ninive, les audacieux édifices de Mizraïm. » Le *Te Deum*, sans avoir moins de grandeur, a un aspect plus noble et plus régulier. Dans le *Requiem*, la recherche de l'accent est perpétuelle, exclusive : les thèmes mélodiques, sauf de rares exceptions, valent moins par la beauté des formes que par l'expression intense et l'union intime du chant ou de l'harmonie avec la parole. Dans le *Te Deum*, ils ont plus de sérénité : tout en demeurant très modernes de forme, ils affectent parfois une sorte de caractère de plain-chant, soit par l'aspect des formules ou des terminaisons mélodiques, comme dans le premier morceau et le *Tibi omnes*, soit par un rythme presque psalmodique tout en restant nettement mesuré, comme dans le *Judex crederis*.

Sans doute quelques morceaux du *Requiem* sont régulièrement conçus, parfois construits avec une grande magnificence : tel est le cas pour le *Rex tremendæ majestatis*, d'un coloris si éclatant et d'une allure superbe, avec sa conclusion où, contre l'habitude de Berlioz, abondent les harmonies rares; de même l'Offertoire — dont Schumann a dit : « Cet *Offertorium* surpasse tout » — est un morceau d'un magnifique développement, d'un sentiment admirable, en sa monotonie voulue. L'*Hostias*, avec ses combinaisons de flûtes et trombones graves qui font penser à des sons de vieilles orgues, a un aspect archaïque fort original, et le *Sanctus*, malgré quelques modulations intempestives, est d'une expression toute séraphique.

Mais le *Te Deum*, avec moins de variété, est peut-être plus soutenu. Dans son ensemble, cette œuvre constitue le monument le plus grandiose de la musique architecturale qui ait été édifié en notre siècle. Le premier morceau est un superbe portique, aussi grand de proportions que riche par les combinaisons de détail. Le *Tibi omnes*, heureusement adapté à la périodicité d'un texte d'ailleurs merveilleusement proportionné, est un bloc musical d'une beauté achevée et d'une inspiration soutenue. Au milieu de ces masses musicales, un chant de ténor se détache avec une expression calme et sereine, grave en même temps. Quant au finale, *Judex crederis*, que Berlioz a déclaré lui-même être ce qu'il avait écrit de plus grandiose, il n'y a qu'un mot qui puisse le caractériser : c'est la splendeur même. Rien n'est plus admirable, notamment, que la dernière partie du développement, quand les basses des deux chœurs, reprenant le thème initial, se le renvoient de l'un à l'autre, montant progressivement d'un degré, aboutissant enfin à l'épanouissement complet de la solennelle mélodie, reprise alors par un immense chœur d'enfants dont les voix sont rythmées par des tambours qui semblent battre aux champs, tandis que l'orchestre le plus puissant, uni à l'orgue, les accompagne, et qu'à la fin, après une prestigieuse péroraison, des trompettes sonnent une fanfare joyeuse et triomphale. Ce ne sont plus les accords terribles du *Tuba mirum*, et pourtant cela n'est ni moins puissant ni moins admirable.

Deux chefs-d'œuvre de cette envergure suffiraient largement à la renommée d'un maître. Cependant ce sont d'autres œuvres de Berlioz, plus humaines, — d'ailleurs d'un génie équivalent, — qui ont le plus efficacement consacré sa gloire; et, il y a quelques semaines, le *Te Deum* était encore ignoré de tous.

JULIEN TIERSOT.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

L'esprit normalien.

Y a-t-il un esprit normalien?

Si vous désirez une réponse ferme, tâchez de vous glisser dans certains cénacles de Montmartre ou de Montparnasse, où l'on devise trois par trois, entre six bocks et trois pipes. L'un dira : « Les normaliens? c'est des mufles! » Le second ajoutera : « Des intrigants! » Le troisième : « Tas de crétins! » Et l'on reprendra en chœur : « Tous des cuistres! » Autour des académies, on murmurera, avec un haussement d'épaules : « Des pompiers! » ou : « La coterie! » En d'autres milieux, l'on se voilera la face en répétant après Veuillot : « Tous des voltairiens ou des athées! » — Accordez tout cela, si vous pouvez.

Posez la même question aux personnes qui connaissent un peu l'École de la rue d'Ulm, et vous les verrez fort hésitantes. Elles vous avoueront qu'elles n'ont point d'opinion faite sur ce point. Elles ont rencontré des normaliens de toute figure : des blonds et des bruns, des chevelus et des chauves, des grands et des petits, des croyants et des sceptiques, des savants et des journalistes, des mondains et des ours, des hommes d'esprit et d'autres. Comment imaginer que tous ces gens-là sortent de la même maison?

Mais si vous interrogez là-dessus un normalien, vous l'embarrasserez bien plus encore. Il se reportera par la pensée à ses années d'école. Il se rappellera que des jeunes gens à l'esprit très divers, groupés par le hasard d'un concours, y vivaient en bonne intelligence, y travaillaient beaucoup et y riaient volontiers, y suivaient des cours sans se ranger toujours à l'avis du maître, et y affichaient librement leurs opinions ou leurs croyances, mais en respectant d'instinct celles du voisin. Puis il vous montrera ses anciens camarades engagés dans les carrières les plus divergentes, avec des succès très inégaux. Il vous nommera, parmi eux, des professeurs et des savants, des archéologues et des philosophes, des historiens et des critiques, des administrateurs, des journalistes, des députés de gouvernement ou d'opposition, parfois des ministres, et, presque toujours, un éditeur, un romancier ou un poète, et un abbé. Et tous restent bons camarades; mais ils ne sont d'accord sur rien.

Pour vous tirer d'affaire, vous ouvrez ce beau Livre d'or que publie l'École à l'occasion du Centenaire de sa fondation. Ces cent ans, pensez-vous, n'ont pu passer sur l'institution sans lui donner une physionomie distincte; et, à considérer l'ensemble, on doit saisir quelques traits communs chez tous ces normaliens. Eh bien! j'ai peur qu'ici encore vous n'éprouviez quelque déception. Évidemment, vous ferez, dans le Livre du Centenaire, beaucoup d'intéressantes découvertes. Et peut-être serez-vous surpris de voir sortir d'une même École tant d'hommes de cœur et tant d'hommes de talent, qui se sont fait un nom dans les domaines les plus divers. Mais cette variété même, qui déconcerte les étrangers, ne peut qu'augmenter votre embarras. Entre ces générations qui se succèdent, la différence est souvent aussi grande qu'entre les camarades d'une même promotion. Au milieu de toutes ces dissemblances, c'est en vain que vous chercheriez à saisir cet esprit normalien, dont on a souvent parlé chez nous et plus souvent médit, sans jamais le définir clairement, et pour cause.

Eh bien! malgré tout, quand vous fermez le Livre du Centenaire, l'impression vous reste qu'il y a entre les normaliens de tout temps et de tout métier quelque chose de commun : quelques traits secondaires, apparemment, puisqu'ils n'atténuent guère les divergences et n'enlèvent rien à la personnalité. Qu'est-ce donc?

Assurément, ce n'est point un ensemble de traditions ou de méthodes. A cet égard, l'École normale diffère absolument des autres grandes écoles. En raison de la variété même des études qu'on y fait, elle a toujours eu une organisation très souple, un cadre très élastique. Elle n'a jamais cherché sérieusement à façonner les intelligences ou les consciences; et, quand par hasard elle l'a tenté sous certains régimes politiques, elle n'y a point réussi! La discipline intérieure, les matières et les procédés d'enseignement y ont changé plusieurs fois suivant le goût du jour, mais sans modifier en rien la physionomie de l'École ni la divergence des ambitions. C'est pour cela qu'il ne saurait y avoir d'esprit normalien, au sens positif du mot. Il n'y en a point, si l'on entend par là une véritable parenté intellectuelle, la fidélité aux mêmes méthodes, une communauté d'aptitudes, d'idées ou de sentiments.

Il ne faut pas chercher non plus l'esprit normalien dans une de ces ressemblances qu'amène la pratique d'un même métier ou une conception identique de la vie. A toutes les époques, vous découvrirez des échappés de la rue d'Ulm dans toutes les professions, dans toutes les académies, dans tous les rangs de la société. Rien d'amusant comme cette diversité d'aptitudes et d'ambitions. Naturellement, puisque c'est la raison d'être de l'École, les gros bataillons des normaliens peuplent l'Université. Ils vont aux lycées, aux Facultés, aux autres établissements d'enseignement supérieur; ou bien ils entrent dans l'administration, deviennent bibliothécaires ou conservateurs de musées, proviseurs, inspecteurs, recteurs, directeurs au ministère. La plupart se fixent dans l'Université pour toute leur vie. Mais beaucoup ne se

laissent point absorber ou écraser par le rude labeur professionnel. Souvent ils réussissent à conquérir une place fort honorable dans les lettres ou la science. Dans presque tous les domaines de la pensée, ils comptent des représentants distingués, parfois illustres. Pour donner une idée nette de cette fécondité et de cette variété d'aptitudes, il faut bien citer quelques noms, choisis parmi beaucoup d'autres. A l'École appartiennent des savants comme M. Pasteur, M. Darboux, M. Dastre ou M. Lippmann ; des philosophes comme Taine, M. Lachelier, M. Ribot ou M. Boutroux ; des historiens comme Fustel de Coulanges ou Duruy, comme M. Lavisse, M. Monod, M. Rambaud ou M. Chuquet ; des philologues comme Thurot, Quicherat ou M. Bréal ; des hellénistes comme M. Girard ou M. Croiset ; des latinistes comme M. Boissier ou M. Martha ; des archéologues comme M. Perrot ou M. Heuzey ; même des égyptologues, comme M. Maspéro, des orientalistes et des professeurs de chinois. Ce n'est pas tout. Hors de l'Université, et dans tous les sens, l'École a ses tirailleurs : journalistes et critiques, députés ou sénateurs, préfets ou ministres, ambassadeurs, industriels, romanciers et poètes, auteurs dramatiques ou acteurs, éditeurs, missionnaires, abbés ou évêques. Vous voyez qu'il ne faut pas chercher dans la physionomie du normalien le pli du métier ou de l'idée fixe.

Peut-on constater du moins, sur un point quelconque, une même orientation de la pensée ou de l'action ? Pas davantage. Les normaliens ne se sont jamais entendus, et n'ont jamais cherché à s'entendre, ni en politique, ni en religion, ni en philosophie, ni en histoire, ni en littérature.

En politique ? Vous en rencontrerez dans tous les partis. Vous verrez parmi eux des ministres de Louis-Philippe et des hommes de 1848, des démissionnaires du Deux-Décembre, des ministres de l'Empire, des insurgés de 1871, le père de la constitution de 1875, des ministres de la République, et M. Hervé. Ils collaborent aux journaux de toute nuance. Au Sénat, M. Jules Simon ou M. Wallon siège en face de M. Challemel-Lacour. A la Chambre, les normaliens se sont toujours disséminés de l'extrême droite à l'extrême gauche, et, récemment, Burdeau eut souvent à calmer l'effervescence de jeunes camarades ; M. Jaurès en sait quelque chose.

En religion ? Un tiers de catholiques, un tiers de protestants et d'israélites, un tiers de libres penseurs : telle est la proportion. M. Sarcey et Mgr Perraud, évêque d'Autun, Jules Vallès et des missionnaires. Mêmes contrastes dans les générations nouvelles ; et il est plaisant de songer que M. Jaurès appartient à la promotion de M. Paul Desjardins et de M. l'abbé Baudrillart.

En philosophie ? L'École normale n'a vraiment pas de parti pris : Victor Cousin et Barni ; Bersot et M. Lachelier ; Caro et M. Janet ; M. Jules Simon et M. Ribot ; M. Vacherot et M. Boutroux ; Taine et M. Waddington. En voilà pour tous les goûts.

En histoire ? Toutes les méthodes ont tenté des normaliens. Assurément, Chéruel ne ressemble guère à Augustin Thierry, ni Fustel de Coulanges à Duruy, ni M. Luchaire à M. Rambaud, ni M. Chuquet ou M. Aulard à M. Monod, ni M. Lavisse à Taine.

En littérature ? C'est là surtout qu'on a prétendu surprendre entre les normaliens une sorte de parenté intellectuelle. Voyez pourtant. En poésie, ils vont de M. Richepin à M. Manuel ou à M. Chantavoine. Dans le roman, d'About à M. George Duruy ou M. Hermant. En critique, de Prevost-Paradol à Rigault ou à Gaucher, de M. Gréard à Frary, de M. Mézières à M. Ganderax, de M. Sarcey à M. Jules Lemaître, de Weiss à M. Faguet, de M. Doumic ou de M. Gaston Deschamps à M. Paul Desjardins. Vous trouverez parmi eux des conservateurs et des novateurs, des moralistes et des naturalistes, des classiques forcenés et des réalistes ou des fantaisistes.

C'est donc bien à tort qu'on a voulu quelquefois reconnaître en eux une communauté d'idées et un même tour d'esprit. En réalité, chacun apporte à l'École son tempérament particulier : le concours n'y admet point d'examen mental. La personnalité s'y développe aisément, grâce à un régime très libéral. Chaque promotion se subdivise en sections distinctes : mathématiciens et physiciens, philosophes, historiens, grammairiens, littérateurs. Dans chacune de ces sections, l'enseignement a toujours eu le caractère de conférences familières, plutôt que de cours dogmatiques. En dehors des conférences, on cause de tout, et la curiosité de ces jeunes gens a bien des fenêtres sur le monde extérieur. Les trois ans révolus, chacun cherche sa voie comme il peut. Avec le souvenir d'une aimable camaraderie, on n'emporte de l'École que de bonnes habitudes d'esprit.

Ces habitudes d'esprit, voilà, je pense, le seul trait commun à tous les normaliens. Et c'est bien quelque chose. On y peut distinguer trois éléments : la tolérance, la conscience et la probité intellectuelle.

La tolérance ? On l'apprend sans y songer, dans ce milieu très complexe, par la vie en commun, par l'exemple des maîtres, par les longues causeries à bâtons rompus. Parmi les normaliens, vous ne trouverez guère d'antisémites, ni de catholiques intransigeants, ni de ces libres penseurs que gêne la liberté d'autrui. Une des choses qu'on acquiert le plus vite à l'École, c'est le goût de la liberté pour tous. Cette liberté, on la cherchera plus tard dans des directions très différentes ; mais l'on ne s'étonnera pas que les voisins aient pris d'autres routes. Et cet esprit de tolérance est le lien le plus fort de la camaraderie.

La conscience? Cela s'explique tout d'abord par le recrutement même de l'École. On n'y entre point sans avoir beaucoup travaillé, et l'habitude devient vite une seconde nature. Quoi que l'on fasse plus tard, on s'efforce sérieusement de le bien faire. Et, comme l'on a reçu, d'ailleurs, une solide éducation générale, on se trouve assez bien armé pour la vie. On y porte en même temps une sorte de délicatesse morale, qui répugne aux vilains compromis : je ne connais pas de normaliens parmi les panamistes. Dans les circonstances graves, les élèves ou anciens élèves de la rue d'Ulm ont toujours fait simplement leur devoir. Le livre du Centenaire vous apprendra comment ils se sont conduits en 1848 ou en 1870. Beaucoup d'entre eux n'ont pas hésité à briser leur carrière au coup d'État. D'autres sont morts pour la science, comme Thuillier en Égypte.

La probité intellectuelle? C'est une conséquence de ce qui précède. Les normaliens, en général, n'aiment ni le clinquant ni les phrases : ils veulent du solide. Tels vous les trouvez dans les études d'érudition, en philosophie, en histoire, en critique. Cette manie de vouloir connaître ce dont ils parlent, ils la portent jusque dans la politique, ce qui leur donne une physionomie originale : ainsi s'explique le succès de Burdeau et de bien d'autres. De là, chez eux, en littérature, ce besoin de clarté et de méthode, que les ténébreux leur reprochent comme un crime. De là aussi, chez beaucoup d'entre eux, un penchant à l'ironie, sur lequel on se méprend parfois : ce n'est que la forme légère de cette probité intellectuelle. Ils raillent, parce qu'ils ont horreur de ce qui n'est ni solide ni sincère : d'autres se fâcheraient, ils aiment mieux rire.

Et voilà tout le mystère de cet esprit normalien. Voilà ce qui reste, quand on élimine les dons individuels. Vous voyez que cela peut se rencontrer également chez le professeur ou le journaliste, chez le savant ou le poète, chez le philosophe ou le romancier, chez le ministre ou l'évêque. Au fond, cette tolérance, cette conscience et cette probité intellectuelle, ce sont les qualités professionnelles. Et de fait, en tout normalien, il y a un professeur. N'entendez par là ni un routinier ni un pédant. Ceux qui connaissent l'Université d'aujourd'hui savent, du reste, qu'elle ne pèche ni par routine ni par pédantisme.

Vous voyez aussi que cet esprit normalien ne saurait être le monopole des normaliens. On l'observe plus aisément chez eux, parce qu'ils forment un groupe en somme peu nombreux, où cette habitude d'esprit s'est fortifiée de bonne heure par l'éducation. Mais ils ne sont en cela que l'image d'une partie de l'Université et de la France intellectuelle. C'est un petit monde assez vivant, quoique dispersé, où se conservent fidèlement les amitiés d'école, mais où la camaraderie ne tourne jamais à la coterie; on y a droit de cité, pourvu qu'on montre la même honnêteté professionnelle, le même respect des autres et de soi. Pour vous faire bon visage dans les cercles de normaliens, on ne vous demandera pas d'où vous venez ni ce que vous pensez; on s'informera seulement si vous avez toujours porté dans votre vie et dans vos œuvres de la conscience et de la probité. Si c'est là le tout de l'esprit normalien, vous voyez qu'il y a en France beaucoup de normaliens sans le savoir.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

GYMNASE : *la Princesse de Bagdad*, comédie en trois actes, de M. Alexandre Dumas fils (reprise).

Voici une femme. Ses origines sont étranges: ce qu'elle a de sang royal dans les veines est fait pour inspirer confiance. Elle est fille d'un roi et d'une... demoiselle; en revanche, ce qu'elle tient de sa grand'-mère et de sa mère n'est guère de nature à rassurer. Elle est « inquiétante » au premier chef. Cette femme, Lionnette, est mariée; elle a épousé un « imbécile », le comte de Hun; imbécile, c'est elle qui le dit : en vérité, s'il est un peu bête, il l'est comme la moyenne des gens qui ne le sont pas complètement; moins intelligent, sans doute, que M. de Montaiglin, mais supérieur, il me semble, à Lucien de Riverolles. Oserai-je dire qu'il me paraît assez bien représenter « l'homme du monde »? — Or Lionnette, très belle, est très courtisée. Parmi ceux qui l'entourent est M. Nourvady, beau, fatal, quarante fois millionnaire, brutal et sentimental à la fois; un « type », eût dit la bonne amie du feu prince de Bagdad. L'étrangeté de ce personnage a frappé Lionnette; et, certes, ce qu'il y a de royal en elle la met à l'abri d'une telle séduction; mais, d'autre part, les hérédités maternelles semblent l'y disposer. Ajoutez que le ménage de Hun est ruiné, et que Lionnette, — elle l'avoue, comme elle avoue l'effet produit par le ténébreux Nourvady, — ne pourra jamais vivre dans la médiocrité. Elle est trop fière pour se vendre, cela est entendu. Remarquez toutefois que son mariage a été un mariage de raison, c'est-à-dire un mariage d'argent, et que, naturellement, son mari s'en souviendra à point nommé, s'il ne le dit pas. Ajoutez encore qu'elle a pour ce mari une affection reconnaissante, mais pas d'amour; elle le lui confesse à lui-même. Écartons l'idée d'un marché brutal; disons seulement que la fortune de Nourvady, cette fortune

colossale qui est une force, est un élément de plus dans tous les éléments qui peuvent troubler et séduire Lionnette. A la place de Jean de Hun, vous seriez peut-être rassuré en songeant à l'atavisme royal ; mais vous seriez un peu inquiet, j'imagine, en songeant à l'atavisme maternel. Au moins, Jean de Hun, en étant jaloux de Nourvady, n'est-il pas excusable? Mais voici qu'il apprend que toutes les dettes de Lionnette, quatre ou cinq cent mille francs, ont été payées par le Nourvady. Je veux qu'il ait tort de soupçonner d'abord et d'injurier sa femme. Remarquez toutefois que, ce faisant, il n'est pas plus bête que la moyenne. Tout à l'heure, Trévelé qui a de la jeunesse et de l'esprit, Godler qui a de l'esprit et de l'expérience, parlaient de Lionnette ; une même pensée leur est venue : « C'est l'affaire de Nourvady. » Et eux ne sont nullement amoureux : Jean l'est avec frénésie, et l'effet ordinaire de la passion est moins d'inspirer confiance en l'objet aimé que de porter au frénétique tous les éléments dont est composée la passion, y compris la jalousie. Resterait alors que Jean, étant incapable de comprendre Lionnette, a eu tort de l'épouser. Mais le propre de la « bêtise » étant précisément de s'ignorer, il me semble bien que, tout compte fait, la jalousie de Jean de Hun se justifie sans trop de peine.

Voilà certes un début un peu « raide », comme dit Barentin. Voici qui est plus raide encore. Torturé de jalousie, Jean guette sa femme ; elle sort, il la suit, et la voit entrer chez Nourvady : un saint, je le jure, un saint marié bien entendu, aurait eu quelques soupçons. Jean, qui n'est pas un saint, et qui est jaloux, court chez le commissaire de police. Il pénètre chez Nourvady et y trouve sa femme en corset. La voyant dans cette tenue, — la tenue de sa mère ! — Jean n'a-t-il pas le droit d'oublier un instant la loyauté royale ?... Et vous savez, au reste, que Lionnette est pure ; qu'elle n'est venue chez Nourvady que pour s'expliquer ; qu'elle a ôté son corsage pour vexer son mari... si bien que, chaste, elle provoque le scandale : que, n'aimant pas Nourvady, elle se condamne à mener avec lui une vie qui lui serait à peine supportable si elle l'adorait. Et quant au dénouement, vous le connaissez : Nourvady vient chercher Lionnette chez elle ; heureusement, il brusque un peu le jeune Raoul : d'où réveil de la mère qui sommeillait chez Lionnette. Elle est sauvée! Et Godler, homme d'expérience, conclut : « Vous pouvez vous vanter d'avoir une vraie femme ! » Permis, d'ailleurs, d'observer que Godler, de par ses fréquentations habituelles, n'est peut-être pas très capable de discerner une vraie femme de celles qui le sont moins...

Je n'ai fait que signaler les « difficultés » de la *Princesse de Bagdad*. Supposé que vous ayez aménagé cette aventure pour le théâtre, il est probable, il est certain que vous auriez fait, je ne dis pas seulement une mauvaise pièce — on peut faire une pièce exécrable avec le meilleur sujet, — mais une pièce incohérente, ahurissante, absurde, où les événements et les personnages seraient également inacceptables, et qui aurait plongé le public dans la stupeur. Et voici déjà le miracle du génie dramatique. Cette pièce déconcertante n'est pas ennuyeuse une minute. A chaque instant elle se trouve en face d'un obstacle qui semble insurmontable : on craint encore, qu'elle l'a déjà bousculé ou franchi, et qu'elle continue sa course, tant elle est menée avec sûreté, rapidité, conviction. Ce n'est pas une route très plane qu'elle suit ; mais M. Dumas n'a jamais aimé les chemins battus : celui-ci, à vrai dire, est un peu plus rocailleux que les autres. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pièce « marche ». Je n'ai pas vu la *Princesse de Bagdad* lors de la création ; je ne puis donc parler que de la dernière reprise. Les résistances qui s'étaient manifestées il y a quinze ans ne sont pas apparues cette fois, ou ont été beaucoup plus faibles. Je ne sais quelle sera la fortune de la pièce devant le public. Ceux mêmes qui la condamnent avouent ne pas s'y être ennuyés. S'ensuit-il que la *Princesse de Bagdad* soit une bonne pièce ? Il faudrait s'entendre sur ce que c'est qu'une bonne pièce. Je me moque des règles (puisque je l'ai écrit, je ne l'efface pas) : une bonne pièce est celle qui m'intéresse ; elle ne m'intéresse que sous l'une des trois conditions suivantes : qu'elle peigne les mœurs ; qu'elle analyse des caractères ; qu'elle groupe habilement des faits.

Ici la peinture des mœurs est réduite à peu de choses. Certes, il ne faut pas faire fi du premier acte, esquisse de la bohème élégante : esquisse, je le veux bien, mais d'une vérité, d'une vie singulières ; on n'a pas mieux peint cette superstition du luxe (indépendante du goût même du luxe) qui contraint des gens ruinés à aller jusqu'au « reste de leurs écus », comme si c'était déchoir que de diminuer leurs dépenses. Et, pareillement, Godler et Trévelé sont des silhouettes dont je sens tout le prix. Mais ce n'est là que l'accessoire de la pièce. Elle tourne aussitôt au drame, et les personnages sont trop exceptionnels pour être représentatifs, au moins représentatifs des habitudes de vie modernes. Ce n'est donc pas par l'étude des mœurs que la *Princesse de Bagdad* nous intéresse. Est-ce par l'analyse des caractères? A première vue, non ; mais j'y reviendrai tout à l'heure. Ce serait donc seulement par l'aménagement des événements, par l'agencement des faits ; et alors la *Princesse de Bagdad* serait un mélodrame ? On l'a dit, en effet. — Il me semble que c'est précisément le contraire.

Ce qui donne à la *Princesse de Bagdad* son intérêt,

et ce qui lui donne aussi ses défauts c'est que le drame y est tout intérieur ; si exclusivement intérieur que nous ne percevons pas d'abord la relation entre le réel et l'idéal, ou, pour parler plus clairement, que l'idéal, ici, n'est pas « étayé » par la réalité.

Il semble que M. Dumas ait dédaigné cette fois ses procédés habituels : soit indifférence, soit bravoure, soit coquetterie de nous montrer sa pensée toute nue, il n'a pas cherché à nous donner le change sur la « vérité » de ses héros. Comparez la *Princesse de Bagdad* a telle autre de ses pièces, je ne dis même pas au *Demi-Monde*, mais à *Denise* ou aux *Idées de Madame Aubray*. Mme Aubray, en dépit des idées pures qu'elle incarne, est vivante, et même Jeannine, si exceptionnelle qu'elle soit ; et combien plus vivants encore ceux qui l'entourent, Barentin, Tellier, Valmoreau! Et Denise, et Bardannes, et Mme de Thauzette, et le ménage Brissot! Tous, ils sont vivants; et, après les avoir vus, pour ainsi dire, vivre et souffrir devant lui, le public est tout naturellement porté à croire que les actions d'êtres semblables à lui sont justes et naturelles. On a reproché à M. Dumas — et peut-être, en un sens, n'a-t-on pas eu tort — certain récit, dans *Denise*, où l'« effet de larmes » était amené par des moyens un peu trop sûrs. Croyez que ce récit est pour quelque chose dans la sympathie que nous avons pour Denise et, par suite, dans la faveur avec laquelle nous accueillons un dénouement heureux pour elle. Ici, rien de pareil : les détails de vie matérielle, si abondants dans *Denise*, sont réduits à une scène entre l'avoué et des clients; ceux-ci sont ruinés; voilà! Encore ce « détail » n'influe-t-il guère sur leurs caractères : il est là pour corser le drame. Donc, aucune preuve de la vie des personnages ; tout de suite des événements, et quels événements!

C'est là, a-t-on dit, la caractéristique du mélodrame. Des faits vraisemblables — relativement, et selon la poétique du genre, — et des sentiments inexplicables. Regardez-y de près, c'est le contraire pour la *Princesse de Bagdad*. Les événements sont au moins extraordinaires : les sentiments ne sont pas inexplicables ; tout au plus peut-on admettre qu'ils sont un peu difficiles à expliquer. La surprise, disons, si vous voulez, la gêne qu'on éprouve à certaines scènes, vient plus des faits que des sentiments. Prenez le second acte, par exemple. Tous les sentiments, toutes les idées de Lionnette (jusqu'à l'entrée de M. de Hun), nous y participons, nous les comprenons sans peine ; en effet, quelques lyrismes mis à part, c'est la raison même, la raison irritée, je le veux bien, mais la raison, qui parle par sa bouche. Ce qui nous gêne, c'est le fait : ce fait qu'une femme est chez l'homme qu'on croit son amant. Pareillement, au troisième acte, rappelez-vous la scène avec Richard et celle avec Nourvady : elles sont étonnamment poignantes. Le désespoir de Lionnette devant l'irréparable, sa rancune obstinée contre son mari, sa haine grandissante contre Nourvady, tout cela est admirablement marqué ; et, pour le dire en passant, si la scène suivante (celle avec l'enfant) me paraît belle, ce n'est pas seulement par ce coup de théâtre qui fait de Lionnette « une mère », ce qu'elle n'avait guère été jusqu'ici : mais parce que la brutalité de Nourvady donne un prétexte à la haine de Lionnette. L'enfant ne serait pas venu, c'est une heure plus tard que les sentiments de Lionnette auraient éclaté ; l'avoir vu et l'avoir montré, c'est cela qui est beau, qui est vrai, qui est profond. D'où vient donc que, si notre émotion est violente, notre attendrissement n'est pas complet? D'un fait, encore : de ce fait qu'au mépris de toutes convenances, parlons net, au mépris de toute vraisemblance, Nourvady se trouve chez M. de Hun (j'avoue que les raisons données par Nourvady me paraissent assez peu convaincantes). Mais rappelez-vous quelle singulière personne est Lionnette, et les causes que Godler a données de sa singularité ; admettez donc, d'abord, que ses sentiments auront toujours quelque chose d'excessif, en bien ou en mal; et, vous pouvez admettre aussi que, ballottée entre ses deux hérédités contradictoires, elle puisse être amenée à manifester un sentiment généreux d'une manière un peu semblable à celle dont sa mère en manifestait d'autres. Mais laissons de côté ces questions d'hérédité, et contentons-nous de noter qu'en 1881 elles préoccupaient déjà M. Dumas, — au point de vue du théâtre.

Rappelons-nous seulement l'essentiel, l' « excessivité » de la nature de Lionnette. Imaginez alors, vous le pourrez sans trop de peine, les sentiments par où doit passer une femme comme elle, sous le coup du plus injuste et du plus injurieux des soupçons (je parle ici de la fin du premier acte). La première indignation passée, elle sera prise d'une féroce rancune contre l'insulteur; rancune d'autant plus grande que Lionnette est sous le coup de l'ébranlement nerveux causé par l'annonce de sa ruine, et que c'est au moment même où elle vient de refuser les millions de Nourvady qu'on l'accuse de les avoir acceptés. Elle les a refusés sans peine, je le sais, et par une sorte de geste moral instinctif; mais, avec son imagination de femme, ce refus prend aussitôt pour elle les proportions d'un gigantesque sacrifice : on sait quelle incroyable ingéniosité montre la plus niaise des femmes quand il s'agit de se donner raison. Elle s'est résolue au suicide, elle a renoncé, au prix de sa vie, à la fortune qu'on lui offrait; elle le croit! On a dit que Lionnette devrait être plus sensible à l'insulte de Nourvady qu'à l'outrage de M. de

Hun. Je n'en suis pas sûr; et, à vrai dire, je serais porté à croire le contraire. D'abord l'injure de Jean est la plus récente, et c'est quelque chose. De plus, sachant que Nourvady l'aime, elle a pu se venger, elle s'est déjà vengée de lui en le mettant à la porte, et en lui montrant le cas qu'elle fait de son amour. Puis Nourvady, en somme, ne la connaissait pas, et Jean devrait la connaître. Puis, disons tout, elle a appartenu à Jean, et il n'est pas besoin d'être un psychologue bien subtil pour savoir quelle rancune sourde ont les femmes pour celui à qui elles se sont données sans amour. Cette rancune sommeillait en elle : l'insulte de Jean l'a réveillée. La jalousie de son mari, plus excusable pour nous, est plus injurieuse pour elle. Entre ces deux offenses, elle a pu se venger de l'une : l'autre est la plus blessante, elle n'a pu encore la faire payer à l'offenseur; n'est-il pas naturel, n'est-il pas *vraisemblable* que c'est de cette offense et de cet offenseur qu'elle cherchera, avant tout, à se venger?

Très sincèrement, je ne crois pas avoir mis trop de partialité à vous expliquer les sentiments de Lionnette, et je suis sûr, au moins, de ne lui avoir rien prêté que ce que l'on peut voir par la pièce même. Ce qui précède admis, le reste des sentiments de Lionnette est aussi clair que possible. — Oui, je sais, malgré tout, la scène du déshabillage est un peu surprenante. Peut-être pourrait-on l'expliquer par la rancune poussée à l'extrême et rendue plus enragée par le sentiment que doit avoir Lionnette de l'humiliante posture où elle s'est mise vis-à-vis de son mari. A cette scène je ferais une objection plus sérieuse; je ne suis pas bien sûr qu'une femme soit capable de ces transports prolongés de haine pour un homme qu'elle n'a jamais aimé. Passons. Pour l'ensemble des sentiments de Lionnette, si vous voulez bien rapprocher de ce qui précède ce que j'ai dit à propos de la scène finale, vous aurez, je crois, une suite d'états d'âme « satisfaisante » pour votre esprit. Logique, oui, logique développement des sentiments d'une exaltée, — mais non d'une folle.

Ai-je réussi à vous démontrer ce que j'avançais au début de cet article, que la *Princesse de Bagdad*, traitée de mélodrame, est à peu près le contraire d'un mélodrame? que les sentiments y sont suivis avec un souci exclusif de leur développement? que les caractères n'y sont nullement dominés par les situations, mais bien au contraire les situations dominées par les caractères?

Il n'en reste pas moins que ces situations sont parfois singulières. Il se peut que M. Dumas, voulant montrer les conséquences funestes d'un sentiment ou d'une situation morale, ait été involontairement amené à exagérer ces conséquences : et les conséquences, ici, c'est précisément les événements de la pièce, ces faits qui nous étonnent. Je croirais plus volontiers que l'outrance de certaines situations vient de la manière dont M. Dumas a conçu son œuvre. Il me paraît probable qu'il l'a composée, si je puis dire, « par l'intérieur ». La *Princesse de Bagdad*, c'est l'âme de Lionnette de Hun; M. Dumas l'a étudiée, en a noté les différents états — je vous ai montré avec quelle sûreté, — et il a imaginé les faits les plus capables de motiver, de mettre en lumière les diverses manifestations de ces états. Ces manifestations sont singulières? Mais c'est que les sentiments sont rares, et que l'âme est extraordinaire. En un mot, la pièce ne me paraît pas, cette fois, faite pour le dénouement, mais, au contraire, le dénouement me semble être la conclusion logique et nécessaire de la pièce. Et pourtant n'a-t-on pas dit (et n'est-ce pas M. Dumas lui-même?) que la *Princesse de Bagdad* montrait une femme sauvée par l'amour maternel? Alors je me serais trompé? Ou bien les deux explications ne seraient pas si contradictoires qu'elles semblent l'être? Cela prouve au moins qu'il y a bien des choses dans la pièce, puisque j'aurai pu y trouver presque le contraire de ce qu'y aurait mis l'auteur.

Ce qu'on y trouve certainement, au moins, c'est cette puissance, cette autorité opiniâtre dans la démonstration que M. Dumas possède à si haut point, et à laquelle on est contraint de se soumettre, au moins tant qu'on la subit directement. Je ne voudrais pas découvrir la valeur du dialogue de M. Dumas, mais c'est vraiment une chose faite pour émerveiller que de voir à quel point ce dialogue « porte » sur le public. En vérité, on dirait que M. Dumas parle directement à chaque spectateur, le tenant par le bouton de sa veste, et ne le lâchant qu'après lui avoir fait entrer de force ses idées dans la cervelle.

On a trop félicité M. Dumas, depuis quelques mois, d'avoir devancé Ibsen, pour que je recommence une fois de plus. Si je note le fait en terminant, c'est comme un argument de plus dans la vieille querelle. Ceux qui poussaient des cris d'indignation au moindre « symbole » et qui se bouchaient les yeux et les oreilles au moindre aspect des « brumes du Nord », commencent-ils à voir combien leur opposition systématique était inintelligente et courte? Ce n'est pas le lieu de discuter la valeur des pièces d'Ibsen, dont certaines persistent à me paraître admirables. Fussent-elles exécrables, elles ne nous auraient pas moins rendus plus compréhensifs, moins exclusivement préoccupés des seules apparences du théâtre. Qu'aurions-nous gagné si les criailleries de certains avaient empêché les représentations du *Canard sauvage*, des *Revenants de Rosmersholm* ou de la *Dame de la mer?* En revanche, on voit trop ce que nous y aurions perdu. Et, pour en revenir à la *Prin-*

cesse de Bagdad, ne pensez-vous pas que si on ne l'a pas mieux comprise, du moins on a cherché à la mieux comprendre aujourd'hui qu'il y a quinze ans? C'est tout de même un petit progrès.

J'aime mieux ne pas parler de l'interprétation: j'ai si peu de place que je pourrais seulement donner mon opinion sans chercher à la justifier, et je serais en complet désaccord avec tous mes confrères. Je me borne donc à louer M. Dieudonné, qui m'a paru tout à fait exquis dans le rôle de Godler.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les trois noblesses.

Il y a beaucoup de trouble et d'inexactitude dans les opinions que professent nos aînés sur ce qu'ils appellent *les jeunes*.

Pour eux, *les jeunes*, cela représente une masse confuse de tout jeunes gens féroces, brouillons et ambitieux dont ils ne pensent rien de précis, dont ils croient en bloc, confusément, que ce sont à la fois des socialistes, des anarchistes, des mystiques, des symbolistes et des décadents, qu'ils portent de hautes cravates et rédigent de petites revues.

Mais ces données vagues leur suffisent généralement à juger les jeunes.

Selon leur tempérament, selon qu'ils seront brutaux ou timorés, ils apprécieront les jeunes avec sévérité ou faveur.

Si c'est la brutalité qui chez eux l'emporte, ils accableront les jeunes de sarcasmes dédaigneux et de nouvelles à la main grossières qu'on qualifierait plus justement de nouvelles à la patte.

S'ils sont timorés, et le nombre de ceux-là est plus grand qu'on ne s'imagine, ils s'inspireront du trac fou que leur donne l'idée qu'ils pourraient être injuriés dans les petites revues. Et alors de deux choses l'une: ou bien ils ne parleront des jeunes qu'en termes déférents, entortillés et prudents — en ces termes neutres et amorphes qui ne font pas plaisir au destinataire, mais qui valent mieux, comme on dit, qu'une paire de gifles — en de ces termes mesurés et sans parfum, ne fleurant ni la haine ni la sympathie — en un mot, du ton circonspect et à demi terrifié que les enfants adoptent pour parler gentiment de Croquemitaine. Ou bien, au contraire, ils voudront en finir une bonne fois avec ces redoutables petits ennemis invisibles. Ils en prendront un au hasard, l'embrasseront solennellement de phrases attendries et enthousiastes, ne le lâcheront que surchargé de palmes et couronné de roses; puis ils se coucheront plus tranquilles pendant quelques soirs, ne se réveilleront plus le matin avec cette impression désagréable d'être sous le coup d'une prochaine accusation de gâtisme, ou d'un flagrant délit d'erreur, d'ignorance et de niaiserie.

* * *

Il est évident que les jeunes gagneraient beaucoup à avoir affaire à des critiques plus désintéressés et plus informés.

Le public entendrait peut-être célébrer moins souvent leur éloge, mais il se formerait d'eux une opinion plus nette et plus adéquate.

D'autant que parmi les jeunes écrivains il existe maintenant un certain nombre de « courants d'idées », de façons de voir ou d'écrire spéciales et propres à certains groupes, qui fourniraient aisément, à un critique sincère et avisé, la matière d'articles où il serait question d'autre chose que de blaguer ou de flagorner les jeunes : de les expliquer et de les décrire.

Je n'ai présentement ni le loisir ni le désir de m'employer à cet intéressant travail.

Mais tout de même il me semble qu'en passant je puis indiquer une caractéristique tout à fait particulière aux générations récentes : c'est le besoin qu'éprouvent aujourd'hui les jeunes gens de lettres, de se fixer d'abord un programme de vie, un programme moral et d'action, de déterminer avant de partir leur itinéraire, de distinguer leur but et d'établir les moyens et voies de communication par où ils y atteindront.

Tous manifestent hautement leur désir d'agir; mais avant d'aborder l'action, ils discutent longuement avec eux-mêmes sur le sens dans lequel ils s'y lanceront, sur les droits et les devoirs qu'ils ont en s'y lançant, sur les soutiens dont ils pourront s'y aider et les trucs qu'ils devront s'y interdire.

En somme, avant le grand bond dans l'inconnu de la vie active, ils dressent soigneusement leur tremplin, vérifient la vigueur de leurs muscles, calculent la vitesse de leur élan, mesurent la résistance ambiante, s'absorbent en de méticuleux préparatifs.

Et c'est à cette préoccupation de ne pas partir à l'aveuglette, de ne s'élancer que bien sachant et bien muni, que nous devons tant d'opuscules charmants où les jeunes écrivains d'aujourd'hui se tracent à eux-mêmes comme un *vade-mecum*, un guide pour pour l'existence, un résumé pratique de philosophie sociale et morale.

C'est à cette préoccupation que nous devons, entre autres, une brochure de M. Hugues Rebell récemment parue et intitulée : *les Trois Aristocraties*.

* * *

Vous me demanderez peut-être pourquoi je vous parle, de préférence, de la brochure de M. Hugues

Rebell, quand tant d'autres analogues eussent pu également solliciter votre attention.

Oui, au fait, pourquoi, aussitôt après avoir lu les *Trois Aristocraties*, me suis-je promis que je vous en parlerais ?

Eh bien ! je réfléchis un peu et je trouve que ma prédilection provenait de ceci : c'est que les idées exprimées pour M. Rebell ne sont pas, je crois, semblables à celles de sa génération, c'est qu'elles marquent une façon de penser nouvelle, il me semble, parmi les jeunes auteurs.

Le souci tout cartésien de faire la lumière en ses idées, de se rendre compte vers où, par où et au milieu de quoi l'on avance, éclate dans cet ouvrage comme dans les volumes similaires ; mais la doctrine est toute différente des doctrines professées jusqu'ici, le système absolument neuf et personnel.

Vous en conviendrez si je vous apprends que M. Rebell n'est partisan ni du socialisme, ni de l'anarchie, ni du mysticisme, ni de la solidarité, ni de l'universelle bonté, ni de la pitié humaine, ni de l'amour des foules.

Vous en conviendrez davantage si j'ajoute, pour préciser, que M. Rebell est anti-démocrate, exaspéré par la démocratie, prôneur des élites et, pour tout dire, — en matière de penser, en matière de hiérarchie cérébrale, — « réactionnaire », autoritaire, aristocrate, prêt à toutes les extrémités pour lutter contre la servitude où nous englue le triomphe des majorités médiocres et inexpertes.

*
* *

Voilà déjà, n'est-ce pas ? une façon de penser et de sentir assez originale, assez audacieuse aujourd'hui.

Et quand vous lirez la brochure enflammée, passionnée, furieuse, de M. Rebell, vous verrez qu'il n'a pas plus froid à la plume qu'aux yeux.

Je me consulte pourtant, je m'interroge, et je me dis que c'est peut-être tout cela, cette rudesse de pensée et cette rudesse de forme, qui m'a séduit dans la brochure de M. Rebell.

Oui, décidément, c'est cela qui m'a plu de voir un jeune homme se mettre vraiment en colère à cause du « margouillis » où patauge la littérature contemporaine, — de voir un jeune homme réclamer le rétablissement de la hiérarchie littéraire, des privilèges intellectuels, des droits seigneuriaux de penser et d'écrire.

Cela m'a ravi de savoir que ces sentiments de révolte contre la désorganisation littéraire d'aujourd'hui existaient chez quelqu'un, le tourmentaient si âprement qu'il eût été obligé de les expulser de lui, de les matérialiser, de les écrire, de les publier.

Et aussi j'ai été charmé à l'idée que d'autres sans doute suivraient son exemple et que bientôt peut-être nous aurions une petite cohorte de jeunes écrivains résolus, de jeunes muscadins de lettres qui rosseraient sans merci toute la plèbe incompétente qui nous encombre de ses parades vaines.

*
* *

Maintenant quels sont les moyens que préconise M. Rebell pour rétablir l'ordre et la hiérarchie dans le monde littéraire ?

Ici j'hésite plus à répondre, car les moyens de M. Rebell ne me paraissent pas tout à fait infaillibles.

Il souhaite que le nouveau public soit admis à juger ; que la nouvelle aristocratie intellectuelle se forme d'une fusion entre les trois noblesses anciennes : celle du nom, celle de la fortune, celle de la pensée.

Hélas ! je n'augure rien de bon de cette presque irréalisable mixture.

Les nobles ! un admirable livre et des articles récents nous ont appris le peu qu'il fallait espérer de leur paresse intéressée, veule et ignare.

Les financiers ! nous savons que le continu maniement de l'or et la pratique des tripotages n'ont guère développé dans le sens des pures joies esthétiques leurs cœurs avides de richesses et leurs pensées ivres de snobisme.

Enfin les écrivains ! nous les connaissons trop pour croire qu'ils abdiqueront jamais quoi que ce soit de leur vanité maladive, de leurs préjugés professionnels, pour se mêler aux autres, dans l'intérêt du bien commun.

Mais alors, si le rêve de M. Rebell s'écroule, si ce n'était qu'un rêve, qu'en reste-t-il pratiquement ? Il reste qu'il ait été rêvé. Il reste que quelqu'un ait imaginé des moyens même chimériques pour que ce qui est fût autrement. Il reste qu'on ait réclamé le rétablissement de la hiérarchie intellectuelle.

En France, vers la fin du Directoire, quand les comparses bruyants remplaçaient les seigneurs et les rois, de temps en temps on disait dans les gazettes qu'il était temps qu'il vînt un maître pour imposer silence aux avocats.

Au pays de pensée, actuellement la situation politique est à peu près la même. Le pouvoir est aux avocats, à ceux qui bavardent de tout sans droit et crient plus fort que les autres.

Un écrivain s'en est aperçu, s'en est plaint, indigné.

Ne méritait-il pas qu'on mentionnât son nom, son œuvre et son audace ?

FERNAND VANDÉREM.

10 avril, *Dépêche* de Toulouse. — La situation de l'agriculture. « La protection douanière perd de son action, se trouve en quelque sorte faussée par la politique d'expansion coloniale. Au point de vue extérieur, on conserve ainsi les inconvénients du protectionnisme, et, au point de vue intérieur, on en perd la plupart des avantages. »

Débats du soir. — Les conséquences économiques de la guerre sino-japonaise. « Les perspectives qu'ouvrent les stipulations commerciales du traité de paix sino-japonais sont des plus brillantes. On sait que les Japonais demandent l'ouverture des grands fleuves de la Chine au commerce et à la navigation de toutes les nations, et il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour se rendre compte de la portée des concessions demandées. »

11 avril, *Temps*. — En Allemagne. Les divers courants de la littérature bismarckienne. Bismarckisme et patriotisme. Analyse plusieurs brochures, notamment une de l'historien Félix Dahn intitulée : « Pour le quatre-vingtième anniversaire du prince de Bismarck. » M. Dahn ne peut se consoler de la chute de l'ex-chancelier, et trace un portrait lugubre de l'état de l'Allemagne depuis qu'elle n'est plus dirigée par le prince de Bismarck.

Petit Temps. — Le Scoppio del carro (L'Explosion du char). Lettre de M. Gerspach décrivant une vieille coutume florentine du Samedi-Saint.

Débats du soir. — Fénelon et Bossuet, par M. Faguet. « Le christianisme du bon sens, c'est Bossuet qui le représente. Mais l'autre christianisme, tout de même, c'est Fénelon qui le comprend, qui l'embrasse, qui s'en pénètre et, si vous voulez, qui s'en enivre ; et cet autre christianisme, c'est... je crois bien que c'est le christianisme. »

Temps. — Chez le comte Waldersee. Résumé d'une conversation qu'un rédacteur de la *Nouvelle Presse Libre* de Vienne a eue avec le comte Waldersee qui commande la région de corps d'armée où se trouve Friedrichsruhe. Raconte ses bonnes relations avec le prince de Bismarck, auquel il rend souvent visite. Croit au maintien de la paix : « Pour employer une expression favorite de Bismarck, qui donc serait assez scélérat pour provoquer une pareille lutte, pour tout mettre en question en vue d'un avantage problématique ou de la seule gloire militaire ? D'ailleurs, les puissances ont tant à faire avec les difficultés intérieures, qui peut-être s'accroîtront encore, que personne ne sera tenté de commencer. »

13 avril, *Figaro* (supplément). — Décentralisation. M. Bourget ayant reconnu dans son voyage que les Américains doivent une grande partie de leurs qualités d'initiative et de la prospérité de leur pays au régime fédératif, apporte un appui à ceux qui désirent relever en France, par une large décentralisation, les énergies et la vie locale, étouffées par la prépondérance du pouvoir central.

Débats du matin. — Les Opinions politiques de Gœthe : « Gœthe montra une antipathie décidée pour la Constitution accordée par le grand-duc à ses sujets, un invincible éloignement pour la liberté de la presse, et une aversion vigoureuse pour le parlementarisme, à tel point qu'il refusa de rendre ses comptes au Landtag... Ce fut, dans sa vie comme dans son art, un grand aristocrate. » — *Tannhaeuser*. Souvenirs des contemporains de la première représentation à Paris : article de M. H. Fierens-Gevaert.

Temps. — Notes et lectures. Étranger. Un Anglais russophile. Résumé d'un petit volume publié à Londres, par un officier retraité de l'armée anglaise, M. Probyn-Nevins, sous ce titre : « Apologie de la Russie », contenant une réponse aux objections populaires, un examen de la position navale et militaire de la Russie, et un plaidoyer en faveur d'une alliance anglo-russe permanente. »

14 avril, *Gironde*. — Causerie bordelaise sur la prochaine Exposition de Bordeaux qui sera inaugurée le 4 mai.

Liberté de Fribourg (Suisse). — Le roi des Schaffhousiens. Programme politique de M. Siegrist-Schelling, un aubergiste récemment nommé conseiller d'État du canton de Schaffhouse, et s'intitulant « conseiller d'État par la grâce de Dieu et du peuple ». « Les élucubrations qu'il sert à son peuple ont une forte teinte de socialisme, doublé d'une certaine religiosité. Nous ne serions pas surpris qu'il jouât dans le monde protestant le rôle d'un réformateur social à la façon du fameux prophète Jean de Leyde... A une autre époque, il aurait été taillé pour gouverner un État comme Calvin gouverna Genève, en lui imprimant le sceau de sa personnalité rigide. »

Temps. — Paul Chenavard raconté par lui-même. Récit d'une conversation tenue avec Chenavard quelques jours seulement avant sa mort, et dans laquelle le peintre raconte sa vie, son œuvre et ses idées artistiques.

16 avril, *Echo de Paris*. — Les prophéties de Suzette Labrousse. M. Anatole France commence l'histoire d'une illuminée de ce nom qui vivait en Périgord vers la fin du siècle dernier, aux temps qui précédèrent la Révolution.

République française. — Déni de justice. Vive protestation anonyme, mais où l'on reconnaît la main de M. Méline, contre la décision de la Chambre qui a osé ne pas maintenir à son ordre du jour, avant le projet sur les successions, la proposition relative à la féculerie de pommes de terre. « C'est le régime parlementaire lui-même qui se trouve atteint et compromis par un véritable déni de justice, comme celui qui vient de se commettre... Que la majorité d'hier ne s'imagine pas que ces choses passent inaperçues et qu'elles sont sans conséquence ! »

Débats du soir. — Le Maître constructeur de Palmyre, poème dramatique en cinq actes, par Adolphe Wilbrandt, passe auprès de quelques personnes pour le chef-d'œuvre du théâtre allemand contemporain. Mme Arvède Barine analyse cette pièce parue il y a dix ans.

17 avril, *Temps*. — Les Réformes hospitalières. Lettre de M. A. Broca, chirurgien du bureau central, expliquant les motifs de la protestation unanime des médecins et chirurgiens des hôpitaux, contre les récentes décisions de l'Assistance publique. — Les Charges de cour en Italie, très curieux article sur l'organisation de la cour du roi Humbert, et de la reine Marguerite.

Figaro. — Objections d'un moraliste contre l'exposition de 1900, par M. Jules Lemaître. Les expositions universelles sont inesthétiques ; elles recouvrent des spéculations louches. Leur succès provient des spectacles cruels ou obscènes qu'elles présentent. Elles causent une grande perturbation économique et par conséquent le malheur de beaucoup de pauvres gens.

Le Centenaire de l'École normale a donné lieu à de nombreux articles dans les journaux et revues. Signalons ceux de M. Georges Perrot, dans la *Revue des Deux Mondes ;* de M. Jules Simon, dans la *Vie Contemporaine ;* de M. Gaston Deschamps, dans la *Revue de Paris ;* de M. O. Gréard, dans la *Nouvelle Revue*. Le numéro du 15 avril, de la *Revue Encyclopédique*, est consacré aussi à l'École normale.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32353. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17 — 4e SÉRIE. — TOME III — 27 AVRIL 1895

LA POLITIQUE

25 avril.

Il a été beaucoup parlé, depuis quelques jours, du droit d'accroissement : il va sans dire que nous ne voulons pas traiter une question de cette importance en quelques lignes ; mais c'est l'occasion de montrer une fois de plus l'urgence d'une loi générale sur les associations. Une des erreurs de notre temps aura été de vouloir faire des lois particulières, des lois qui s'appliquent à telle ou telle catégorie de citoyens. Ainsi, à propos de ce droit d'accroissement, on a tout le temps parlé des congrégations religieuses : celui-ci trouve qu'on ne les impose pas assez, celui-là voudrait leur appliquer un régime de faveur. Pourquoi ne pas dire une bonne fois que les congrégations sont des associations comme les autres ? pourquoi ne pas faire une loi générale qui régisse les associations de toute espèce, quel qu'en soit le caractère, quel qu'en soit l'objet ? Il faudra bien, un jour ou l'autre, en venir là : le droit commun est, en définitive, ce qu'il y a de plus juste, et c'est aussi ce qu'il y a de plus pratique.

L'objection est toujours la même : La mainmorte! Vous allez reconstituer les biens de mainmorte et nous ramener au régime du passé ! » Il ne faut pas avoir peur des mots. La mainmorte existe : on la trouve dans des sociétés qui ne sont pas des congrégations ; si elle a ses dangers, elle a aussi ses avantages. Il ne s'agit que de déterminer les conditions de son existence, de poser des règles précises, des règles qui soient les mêmes pour tout le monde. Dans une loi sur la liberté d'association, ce qui a trait aux biens de mainmorte serait un des titres les plus importants.

Ce qui est vrai des congrégations religieuses est aussi vrai des syndicats ouvriers. On ne rapproche pas ces deux formes d'association pour le plaisir de faire une antithèse, mais parce que dans les deux cas l'erreur est la même : c'est de recourir à des lois d'exception. Voyez ce qui se passe pour la loi de 1884 sur les syndicats. D'un côté, on trouve que la loi donne aux ouvriers trop de liberté ; de l'autre, pas assez. Mais pourquoi une loi spéciale pour les ouvriers ? Devant la loi il ne devrait y avoir que des citoyens, et les mêmes prescriptions devraient s'appliquer à tous.

Une loi sur les associations, dit-on, est bien difficile à faire : est-ce un motif pour y renoncer ? M. Dufaure avait préparé, il y a longtemps, un projet de loi qui semble oublié. Ce projet pourrait être repris ; ce serait le point de départ d'une étude sérieuse. Les hommes compétents ne manqueraient pas dans le Parlement et hors du Parlement : en consultant la magistrature, le Conseil d'État, on arriverait, si on le voulait, à faire une bonne loi sur la liberté d'association.

Il serait peut-être temps d'y songer. Notre démocratie, où il n'y a plus rien que l'individu, d'un côté, et l'État, de l'autre, s'émiette de plus en plus. On sent le besoin de s'organiser : mais comment ? Ce qui explique les progrès du socialisme, c'est que le socialisme est une organisation. Il prétend résoudre la question à sa manière, par une formule très simple et accessible à tous. A cette formule il faut en opposer une autre, aussi simple, aussi accessible. Je n'en vois qu'une : c'est l'association libre.

LE SENS VÉRITABLE DES ÉVANGILES

Au moment où la publication de *Maître et Serviteur* vient de ramener l'attention de l'Europe entière sur les doctrines morales et religieuses du comte Tolstoï, il nous a paru curieux d'offrir au lecteur français un document des plus importants, qui jamais encore, à notre connaissance, n'a été traduit en français, et qui constitue en quelque sorte, comme on le verra, la profession de foi théologique du grand écrivain russe. C'est la préface d'une *Traduction abrégée des Évangiles*, où le comte Tolstoï s'était proposé de faire connaître à ses compatriotes les bases de l'interprétation spéciale qu'il croyait devoir donner aux dogmes chrétiens.

Dans un grand ouvrage que j'ai complètement achevé, mais que je ne puis songer à faire imprimer en Russie, j'ai essayé de traduire et d'expliquer les quatre Évangiles verset par verset, sans en omettre une ligne. Je voudrais aujourd'hui présenter aux lecteurs russes un abrégé de ma traduction ; et je dois d'abord les prévenir que j'ai expressément laissé de côté, dans cet abrégé, tous les passages ayant trait aux points que voici : la conception du Christ, la naissance de saint Jean-Baptiste, son emprisonnement et sa décollation, la naissance du Christ, sa généalogie, la fuite en Égypte, les miracles de Cana et de Capernaum, les exorcismes, la marche sur la mer, la malédiction du figuier, la guérison des malades, la résurrection, et enfin toutes les allusions aux prophéties que la vie du Christ a réalisées.

J'ai omis tous ces passages parce qu'ils ne contiennent aucune partie de la doctrine chrétienne, mais se bornent à noter des événements qui se sont passés avant, pendant et après la période d'enseignement de Jésus. Ils ne fournissent ainsi aucun élément à la détermination de la doctrine chrétienne; et l'on pourrait même dire plutôt qu'ils la rendent plus embarrassée et plus difficile. De quelque façon qu'on les comprenne, en tout cas, ils n'apportent à la doctrine de Jésus ni une objection, ni une confirmation. Ils sont uniquement destinés à convaincre de la divinité de Jésus-Christ ceux qui ne croient pas d'avance à cette divinité. Et ainsi ils ne sont d'aucune utilité pour un homme que les histoires miraculeuses n'ont pas le pouvoir de convaincre, et qui, en outre, a trouvé déjà dans la doctrine même de Jésus la preuve suffisante de sa divinité.

Dans mon grand ouvrage, j'ai signalé tous les passages où mon explication s'écartait des explications ordinaires, tous les commentaires que j'ajoutais au texte, et tous les mots que j'en omettais; j'ai expliqué tout cela, et je l'ai motivé par la comparaison des diverses versions des Évangiles, par l'analyse des contextes, enfin par des considérations philologiques ou autres. Mais dans ma traduction abrégée je me suis dispensé de fournir toutes ces raisons, me fondant pour cela sur ce principe : que les explications, souvent très longues, sur tel ou tel passage particulier ne sauraient fournir de preuves essentielles pour la justesse de la conception du sens véritable de la doctrine chrétienne. La justesse d'une telle conception se prouve bien davantage par son unité, sa clarté, sa simplicité, sa plénitude, comme aussi par son accord avec le sentiment intérieur de tout homme qui cherche le vrai. D'une façon générale, pour ce qui est de la divergence de certains passages de ma traduction avec le texte officiel de l'Église, le lecteur ne doit pas oublier que c'est à la fois une grossière erreur et un grossier mensonge de représenter les quatre Évangiles, ainsi qu'on le fait souvent, comme des livres sacrés dans tous leurs versets et dans toutes leurs syllabes, sacrés au point qu'il soit défendu d'y rien changer. Le lecteur ne doit pas oublier que Jésus n'a jamais écrit lui-même un livre, comme l'ont fait Platon, Philon, ou Marc-Aurèle ; qu'il n'a pas non plus, comme Socrate, transmis sa doctrine à des hommes instruits et lettrés. Il l'a offerte seulement aux hommes ignorants et grossiers qu'il rencontrait sur sa route, le long de sa vie ; et c'est seulement quelque temps après sa mort, cent ans après environ, que les hommes se sont avisés de la grande importance de ses paroles, et ont eu l'idée d'en mettre la relation par écrit. Le lecteur ne doit pas oublier que de telles relations, il en a été écrit un grand nombre, dont beaucoup sont perdues, dont d'autres étaient très fautives; que les chrétiens ont fait d'abord usage de toutes, et n'ont choisi qu'à la longue celles qui leur paraissaient les meilleures et les plus raisonnables ; que, — suivant notre proverbe russe : « *Pas de gourdins sans nœuds* », — les Églises, lorsqu'elles ont choisi les meilleurs de ces Évangiles parmi l'énorme amas de la première littérature chrétienne, ont été forcées de prendre par-dessus le marché un grand nombre de nœuds : que les Évangiles canoniques contiennent presque autant de passages fautifs qu'il y en a dans les Évangiles rejetés comme apocryphes, et que les Évangiles apocryphes contiennent presque autant de passages excellents.

Le lecteur ne doit pas oublier que c'est la doctrine du Christ qui est sacrée, mais non pas une certaine quantité de versets et de syllabes ; et que le fait de considérer certains livres comme sacrés ne suffit pas à rendre sacrées jusqu'aux moindres lignes de ces livres. Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde civilisé que notre public russe qui, grâce à la censure, puisse encore ignorer les travaux de la critique historique depuis cent ans, et garder cette opinion ingénue : que les Évangiles de Mathieu, de Marc et de Luc ont été écrits tels qu'ils sont, chacun séparément et chacun tout d'une pièce, par les auteurs à qui on les attribue.

Le lecteur ne doit pas oublier qu'une telle opinion, fondée sur l'ignorance de tous les travaux scientifiques, possède aujourd'hui à peu près la même valeur qu'au siècle dernier l'opinion suivant laquelle le soleil tournait autour de la terre. Le lecteur ne doit pas oublier que les Évangiles synoptiques, sous leur forme présente, sont le fruit d'une longue évolution, d'une série indéfinie d'additions et de suppressions; qu'ils sont le produit de l'imagination de milliers d'hommes différents, et nullement le produit du Saint-Esprit qui aurait parlé par la voix des évangélistes. Le lecteur ne doit pas oublier que les Évangiles, sous leur forme présente, ne sont nullement le témoignage des apôtres et des disciples directs de Jésus; qu'une telle assertion est une fable qui non seulement ne tient pas devant la critique, mais qui ne repose sur rien, sinon sur le désir des âmes pieuses qu'il en soit ainsi. Pendant des siècles on a colligé, épuré, élargi, expliqué les Évangiles; les plus anciennes copies qui soient parvenues jusqu'à nous datent du IVe siècle et sont écrites tout d'une traite sans ponctuation, de sorte que après même le IVe et le Ve siècle, elles ont été l'objet des interprétations les plus diverses, et ont donné lieu à des variantes dont on compte près de cinquante mille. Le lecteur doit avoir tout cela présent à l'esprit, afin de ne pas s'en tenir à cette opinion, si courante chez nous, que les Évangiles nous sont directement venus du Saint-Esprit sous leur forme présente. Et le lecteur doit encore admettre que non seulement ce n'est pas une chose criminelle de supprimer des Évangiles les passages inutiles, et d'éclairer les divers passages les uns par les autres, mais que c'est au contraire une chose criminelle et impie de ne point oser faire cela, et de tenir pour sacrés un certain nombre de versets et de syllabes au point qu'on n'y puisse toucher.

*
* *

D'autre part, je prie mes lecteurs de se rappeler que si je ne tiens pas les Évangiles pour des livres sacrés tombés tout droit du ciel, comme un testament du Saint-Esprit, je ne considère pas non plus ces Évangiles comme de simples monuments historiques de la littérature religieuse. Je comprends également la conception théologique et la conception historique des Évangiles; mais j'en ai moi-même une conception tout autre; et je prie les lecteurs de ma traduction, de ne se laisser égarer, en la lisant, ni par le point de vue théologique, ni par le point de vue historique admis avec tant de faveur, de nos jours, par le monde lettré. Ce dernier point de vue ne me satisfait pas plus que l'autre, et je ne l'admets pas davantage. Il m'est impossible de considérer le christianisme ni comme une pure révélation, ni comme une simple manifestation historique : mais je considère le christianisme comme la seule doctrine qui donne un sens à la vie. Et ce n'est ni la théologie, ni l'histoire, qui m'ont amené au christianisme, mais voici ce qui m'y a amené :

A cinquante ans, après m'être interrogé moi-même et avoir interrogé les sages de ma connaissance sur ce que j'étais et sur le sens de ma vie; après avoir obtenu cette réponse, que j'étais une réunion fortuite d'atomes et que ma vie était vide de sens et mauvaise, réponse qui m'avait désespéré et décidé au suicide; après m'être ensuite rappelé comment jadis, dans mon enfance, lorsque j'avais encore la foi, la vie avait eu un sens pour moi; et après avoir vu comment la grande masse des hommes autour de moi, ayant la foi et n'étant pas corrompus par la richesse, menaient une vie véritable et pleine de sens; après tout cela, je me suis pris à douter de la justesse de la réponse que j'avais obtenue de ma propre sagesse et de celle de mes pairs; et j'ai essayé une fois de plus de comprendre quelle réponse donnait le christianisme à ces hommes que je voyais vivre d'une vie véritable. J'ai alors entrepris d'étudier le christianisme tel que je le voyais appliqué dans la vie de ces hommes, et j'ai entrepris de comparer ce christianisme appliqué avec les sources d'où il découlait. Or les sources de la doctrine chrétienne étaient les Évangiles et c'est en effet dans les Évangiles que j'ai trouvé expliqué ce sens de la vie qui permet aux hommes de vivre vraiment. Mais dans ce qu'est aujourd'hui devenu le christianisme, j'ai aperçu, en même temps que cette source d'eau pure vivifiante, une quantité de boue et de vase qui s'y trouve mêlée, et qui seule m'avait empêché jusque-là de voir la pureté de cette eau. J'ai vu que l'on avait confondu avec la haute doctrine chrétienne, la doctrine hébraïque et la doctrine de l'Église, qui toutes deux lui sont étrangères et même contraires. Et ainsi je me suis senti dans la situation d'un homme à qui on aurait donné un sac plein de cendres, et qui, après de longs efforts et un fatigant travail, découvrirait parmi les cendres un certain nombre de perles infiniment précieuses. Cet homme comprend alors qu'il n'a pas été coupable dans son aversion contre les cendres, mais que les gens qui ont recueilli ces perles en même temps que les cendres et qui les ont conservées ne sont pas coupables non plus, et méritent, au contraire, l'amour et le respect; et il se demande enfin ce qu'il doit faire lui-même de ces perles précieuses qu'il a trouvées mêlées avec la poussière et le sable. Situation pénible, où je suis resté jusqu'au jour où j'ai compris que les perles n'avaient pas toujours été mêlées aux cendres, et pouvaient encore en être séparées.

Je ne connaissais pas la lumière et je pensais qu'il

n'y avait dans la vie aucune vérité; mais lorsque j'ai compris que seule la lumière fait vivre les hommes, j'ai cherché les sources de la lumière et je les ai trouvées dans les Évangiles, malgré les fausses adaptations des églises. Et quand je suis parvenu à ces sources de la lumière, j'ai été ébloui de leur éclat. Et j'y ai trouvé ensuite une pleine réponse à mes questions sur le sens de ma vie et de la vie des autres hommes : réponses que j'ai reconnues tout à fait conformes à celles qu'avaient obtenues sur les mêmes questions les autres peuples, mais, à mon avis, dépassant de beaucoup toutes ces autres réponses.

Je cherchais une réponse au problème de la vie, et non pas à une question théologique ou historique; et voilà pourquoi il m'était indifférent de savoir si Jésus-Christ était Dieu ou non, de qui procédait le Saint-Esprit, etc.; et il était également sans importance pour moi de savoir quand et par qui les Évangiles ont été écrits, et si telle ou telle parabole vient ou non de Jésus lui-même. Il n'y avait d'important pour moi que cette lumière qui depuis dix-huit cents ans éclaire les hommes, qui m'a éclairé moi aussi, et qui m'éclaire encore; mais de savoir en outre quel nom je devais donner à la source de cette lumière, de quels éléments elle était faite, et qui l'avait allumée, de cela je ne m'occupais en aucune façon.

Et je me suis mis à considérer cette lumière et à étudier et à observer tout ce qu'elle éclairait; et à mesure que j'avançais davantage sur cette voie, la différence m'apparaissait plus évidente entre la vérité et le mensonge. Au début de mon travail, j'avais encore des doutes, je m'essayais à des interprétations artificielles; mais plus j'allais, plus la vérité se révélait à moi.

Je me trouvais dans la situation d'un homme qui recueille les fragments d'une statue brisée en morceaux. Au premier abord il peut avoir des doutes, il se demande si telle pièce appartenait à la jambe ou au bras; mais lorsqu'il est parvenu à restaurer la jambe tout entière, il voit bien que la pièce en question n'appartenait pas à la jambe; et quand il trouve dans le bras une lacune où cette pièce s'adapte exactement, il n'y a plus aucun doute sur la place que la pièce devait primitivement occuper. Plus j'avançais dans mon travail, plus ce sentiment me pénétrait; et à moins que je ne sois fou, il est à croire que le lecteur sera pénétré du même sentiment en lisant ma grande traduction des Évangiles où chacune de mes thèses se trouve confirmée en même temps par la philologie, par la comparaison avec le contexte et avec les variantes, enfin par sa concordance avec la pensée fondamentale de la doctrine de Jésus.

* * *

Je pourrais arrêter ici ma préface, si les Évangiles étaient des livres nouvellement découverts, et si la doctrine de Jésus n'avait pas été en butte, durant dix-huit cents ans, à une série continue de fausses interprétations. Pour faire bien comprendre aujourd'hui la vraie doctrine de Jésus telle qu'il a dû la comprendre lui-même, il est indispensable de connaître les causes principales de ces fausses interprétations et des fausses conceptions qu'elles ont amenées à leur suite. La cause fondamentale de toutes ces fausses interprétations qui nous rendent si difficile aujourd'hui de retrouver la vraie doctrine de Jésus, cette cause consiste en ce que cette doctrine a été confondue avec la doctrine de la tradition des pharisiens, et ainsi avec toutes les doctrines de l'Ancien Testament, et cela dès le temps de Paul, qui n'a jamais compris la vraie doctrine de Jésus, et qui même ne l'a jamais connue sous la forme qu'elle a prise plus tard dans l'Évangile de Mathieu. On nous désigne généralement Paul comme l'apôtre des païens, comme l'apôtre protestant ; et il a bien été cela en effet, mais seulement pour ce qui touchait les formules extérieures, la circoncision, etc.; et c'est au contraire lui qui a introduit dans le christianisme la doctrine de la tradition juive, rejoignant l'Ancien Testament au Nouveau; et c'est cette doctrine de la tradition juive qui a été la cause fondamentale de la déformation et de la mauvaise interprétation de la doctrine chrétienne.

C'est de l'époque de Paul que date ce Talmud chrétien qui constitue aujourd'hui la doctrine de l'Église; c'est depuis cette époque que la doctrine du Christ n'est plus considérée comme unique, complète et divine, mais simplement comme l'un des chaînons de la grande chaîne des révélations qui commence à l'origine du monde et qui s'étend jusqu'à l'Église de nos jours.

Cette fausse interprétation donne à Jésus le nom de Dieu; mais la reconnaissance de la divinité de Jésus ne paraît pas l'obliger à attacher plus d'importance à sa divine parole qu'aux paroles du *Pentateuque*, des *Psaumes*, des *Actes*, des *Épîtres*, de l'*Apocalypse*, ou même des décisions des conciles et des écrits des Pères.

Cette fausse interprétation n'autorise pas d'autre idée de la doctrine de Jésus que celle qui concorde avec toutes les révélations qui ont précédé et suivi; de telle sorte qu'elle a pour but, non pas de déterminer la signification de la doctrine de Jésus, mais de concilier autant que possible divers écrits qui se contredisent l'un l'autre, le *Pentateuque*, les *Psaumes*, les *Évangiles*, les *Épîtres*, les *Actes*, et en général tous les écrits qui passent pour sacrés.

Il est bien évident qu'avec un pareil point de départ on ne saurait songer à bien comprendre la doctrine de Jésus. Or c'est à ce faux point de départ que sont dues les innombrables diversités d'opinions relatives au vrai sens des Évangiles.

Il peut en effet se produire un nombre illimité de pareilles interprétations ayant pour but, non pas la recherche de la vérité, mais la conciliation de deux choses inconciliables, l'Ancien et le Nouveau Testament. Et en effet le nombre de ces explications est infini. Et pour donner une apparence de vérité à ces essais de conciliation, on recourt à des moyens extérieurs, tels que les miracles, la descente du Saint-Esprit, etc.

Chacun s'est efforcé et s'efforce encore d'opérer à sa façon cette conciliation; et chacun affirme ensuite que sa conciliation constitue la dernière révélation du Saint-Esprit. Tel est le cas pour les *Épîtres* de Paul et pour les décisions des conciles, qui commencent par cette formule : « Il a convenu à nous et au Saint-Esprit » ; et tel est aussi le cas pour les décrets des papes et des synodes, et pour les doctrines des ariens et des pauliciens, et de tous ces faux interprètes de la pensée de Jésus. Tous recourent aux mêmes grossiers moyens pour sanctionner la vérité de leur conciliation : ils affirment que cette conciliation n'est pas le résultat de leurs pensées individuelles, mais un témoignage direct du Saint-Esprit.

Sans entrer dans l'analyse de ces diverses religions, dont chacune prétend être la seule vraie, nous voyons bien pourtant que toutes, en commençant par considérer comme également sacrés les nombreux ouvrages qui constituent l'Ancien et le Nouveau Testament, que toutes elles s'imposent là d'elles-mêmes un obstacle insurmontable à la vraie doctrine de Jésus. Et il en résulte nécessairement une variété infinie de sectes opposées.

Mais cette variété infinie de sectes provient seulement de ce que l'on veut concilier ensemble un très grand nombre de révélations diverses : car l'explication de la doctrine d'une seule personne, et que l'on considère comme un Dieu, ne saurait au contraire donner lieu à aucune divergence de secte. Il ne saurait être question d'interpréter de façons diverses la doctrine d'un Dieu descendu sur la terre. Si Dieu est descendu sur la terre pour révéler la vérité aux hommes, le moins qu'il pouvait faire était de la révéler d'une telle façon que tous pussent la comprendre; si donc il n'a pas fait cela, c'est qu'il n'était pas Dieu; et si les vérités divines sont d'une telle nature que Dieu lui-même n'a pu les rendre intelligibles aux hommes, il est tout naturel que les hommes ne puissent pas y parvenir davantage.

Si, d'autre part, Jésus n'est pas Dieu, mais seulement un grand homme, sa doctrine peut moins encore donner naissance à des sectes diverses. Car la doctrine d'un grand homme n'est grande que parce qu'elle exprime d'une façon claire et compréhensible ce que d'autres ont exprimé d'une façon obscure et difficile à comprendre. Ce qui n'est pas compréhensible, dans le discours d'un grand homme, cela ne saurait être grand. La doctrine d'un *grand homme* doit réunir tous les hommes dans une vérité commune. Seule donc une interprétation qui prétend être une révélation du Saint-Esprit et contenir l'unique vérité, elle seule peut soulever des haines et donner naissance à des sectes. Et les partisans de certaines sectes ont beau nous dire qu'ils ne condamnent pas les partisans des autres sectes, qu'ils n'ont contre eux aucune haine, cela ne peut être vrai. Jamais, depuis le temps d'Arius, il n'y a eu un seul dogme qui ne résultât du désir de contredire un dogme opposé.

De soutenir qu'un dogme particulier est une révélation divine, inspirée du Saint-Esprit, c'est le plus haut degré de la présomption et de la folie. Il n'y a rien de plus présomptueux que d'affirmer que, ce que je dis, c'est Dieu lui-même qui le dit par ma bouche. Et il n'y a rien de plus faux que de répondre à un homme qui dit que Dieu parle par sa bouche : « Non, ce n'est point par ta bouche que Dieu parle, mais par la mienne, et il dit précisément le contraire de ce que tu prétendais qu'il disait. » Or, c'est de cette façon que raisonnent tous les conciles, toutes les Églises, toutes les sectes; et de là est né et naît encore aujourd'hui tout le mal qui a été produit dans le monde et qui s'y produit encore au nom de la religion. Mais en plus de ce défaut extérieur, toutes les sectes souffrent encore d'un second vice tout intérieur, qui les empêche d'avoir un caractère clair, assuré, défini.

Ce vice consiste en ce que, tandis que ces sectes nous offrent leurs fausses interprétations comme la dernière révélation du Saint-Esprit, jamais elles ne prennent soin de déterminer d'une façon précise et décisive quelle est au juste l'essence et la signification de cette révélation du Saint-Esprit qu'ils prétendent continuer, et qu'ils appellent la doctrine chrétienne.

Les croyants qui admettent une révélation du Saint-Esprit admettent en réalité trois révélations, tout comme les mahométans. Les mahométans admettent les trois révélations de Moïse, de Jésus et de Mahomet. Les croyants chrétiens admettent les trois révélations de Moïse, de Jésus et du Saint-Esprit. Mais dans la religion mahométane, Mahomet est le dernier prophète; lui seul a donné l'explication définitive des deux révélations précédentes, et les a couronnées en y joignant la sienne propre. Le cas des Églises chrétiennes est tout autre : au lieu d'ap-

peler leur religion, — du nom de leur dernière révélation, — la « religion du Saint-Esprit », elles soutiennent que leur religion est celle de Jésus et se fonde sur la doctrine de Jésus. De sorte qu'en réalité, tout en nous présentant leurs propres doctrines à elles, elles prétendent les appuyer sur l'autorité de Jésus.

Ainsi procèdent toutes ces religions du Saint-Esprit qui nous offrent comme la dernière et la plus décisive des révélations soit les écrits de l'apôtre Paul, soit les décisions de tel ou tel concile, soit les décrets des papes, soit certaines révélations personnelles. Ils ont beau s'appuyer en dernier lieu sur la révélation des Pères de l'Église ou sur un décret du patriarche d'Orient, ou sur une encyclique papale, ou sur le *Syllabus*, ou sur le catéchisme de Luther ou de Philarète, ils se refusent à décorer leur religion du nom de ces autorités, et s'obstinent à soutenir que c'est Jésus qui leur a révélé leur doctrine. Si bien qu'à les en croire, c'est Jésus lui-même qui aurait révélé qu'il a racheté de son sang l'humanité déchue par la faute d'Adam, qu'il y a en Dieu trois personnes, que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres, et que l'imposition des mains le transmet aux prêtres, que sept sacrements sont indispensables pour la vie chrétienne, etc. On nous fait croire que tout cela appartient à la doctrine de Jésus, tandis qu'on chercherait vainement dans la doctrine de Jésus le moindre mot qui y fasse allusion. Les Églises qui soutiennent tout cela devraient bien se décider à nous le présenter une bonne fois comme la doctrine du Saint-Esprit, et non pas comme la doctrine chrétienne : car enfin il n'y a de chrétiens que ceux qui considèrent comme la révélation définitive celle même de Jésus, telle qu'on la trouve dans les Évangiles, et cela en vertu même de cette parole de Jésus : « Vous n'aurez pas d'autre maître que moi! »

On croira peut-être que la chose est sans importance, et ne mérite pas qu'on en parle ; mais il n'en est pas moins vrai que jusqu'à présent c'est une chose qu'on a négligé de considérer. Au lieu de tendre de toutes ses forces à débarrasser la doctrine de Jésus de sa liaison tout artificielle et injustifiable avec l'Ancien Testament et avec les additions fantaisistes qu'on lui a infligées par la suite au nom du Saint-Esprit, on continue aujourd'hui encore à s'employer de toutes ses forces pour consolider cette liaison. Et, par un phénomène singulier, nous voyons unis dans cette commune erreur les deux camps ennemis, celui des partisans des Églises, et celui des historiens libres penseurs du Christianisme.

Les uns, les partisans des Églises, qui nomment Jésus la seconde personne de la Trinité, ne veulent pas concevoir sa doctrine autrement que dans sa concordance avec les soi-disant révélations de la troisième Personne, telles qu'ils les trouvent dans l'Ancien Testament, dans les décrets des conciles, et dans les décisions des Pères de l'Eglise ; et tout en prêchant les choses les plus extravagantes, ils affirment que ces choses sont la foi du Christ. Les autres, ceux qui refusent de considérer Jésus comme un Dieu, ceux-là conçoivent également sa doctrine non point telle qu'il l'a lui-même révélée, mais telle que l'ont constituée Paul et les autres interprètes. Tout en considérant Jésus comme un homme et non pas un Dieu, ces savants le privent d'un droit naturel à tout homme, du droit d'être responsable seulement de ses propres paroles, et non des paroles des autres. Dans leur tentative pour expliquer la doctrine de Jésus, ils attribuent à Jésus des pensées qui jamais de son vivant ne lui sont venues à l'esprit. Les représentants de cette école, à commencer par Renan, le plus populaire d'entre eux, n'ont pas cru devoir prendre la peine de distinguer ce que Jésus a enseigné lui-même de ce que ses interprètes lui ont faussement attribué. Et, faute d'avoir pris la peine d'approfondir la doctrine propre de Jésus un peu davantage que ne le font les Églises, ils ont été amenés à chercher dans les événements de la vie de Jésus, et dans les faits historiques contemporains, l'explication de son influence et de la diffusion de ses idées.

C'est pourtant là, semble-t-il, la dernière des erreurs que devraient se permettre des historiens. Le problème qu'ils ont à résoudre est simplement celui-ci :

Il y a dix-huit cents ans, un pauvre homme vivait quelque part, qui disait certaines choses. Il fut persécuté, pendu, et puis le monde entier l'oublia, comme il a oublié des milliers de cas analogues et, durant deux siècles on n'en entendit point parler. Et cependant il paraît que quelqu'un avait gardé le souvenir des paroles de cet homme et les avait répétées à un second et à un troisième : car les paroles de cet homme se sont propagées sans cesse, si bien qu'il y a eu des milliards d'hommes, des sages et des fous, des savants et des ignorants, qui ont acquis la certitude absolue que cet homme était le seul Dieu. Voilà un phénomène bizarre : comment l'expliquer? Les Églises l'expliquent en disant que cet homme, Jésus, était vraiment Dieu : dans ce cas, en effet, rien de plus clair. Mais si cet homme n'était pas Dieu, comment expliquer pourquoi c'est précisément lui qui a été reconnu comme Dieu ?

Et voilà que les savants de cette école historique recueillent avec un soin extrême toutes les particularités de la vie de cet homme, sans remarquer que, si même ils pouvaient recueillir un grand nombre de ces particularités (et en vérité ils n'en ont recueilli au-

cune, sauf ce qu'ils ont trouvé dans les Évangiles et dans Flavius Josèphe); si même ils parvenaient à reconstruire la vie tout entière de Jésus dans ses moindres détails, au point de savoir ce que Jésus a mangé tel ou tel jour, dans quelle maison il a passé telle nuit, etc.; que si même ils découvraient tout cela, la question principale resterait sans réponse : la question de savoir pourquoi c'est Jésus et non un autre qui a exercé sur les hommes une telle influence. Cette réponse ne se trouve pas dans la connaissance de la façon dont Jésus est né, dont il a été élevé, etc.; elle se trouve moins encore dans la connaissance des faits qui se passaient à Rome et qui poussaient les nations aux croyances superstitieuses, etc. Pour obtenir cette réponse, il faut uniquement chercher quel était au juste cet enseignement particulier de Jésus, qui a déterminé les gens à l'élever au-dessus du reste des hommes, et, depuis dix-huit cents ans, à le tenir pour un Dieu.

Celui qui veut résoudre ce problème doit avant tout s'efforcer de comprendre la doctrine de Jésus, sa vraie doctrine, bien entendu, et non pas les grossières interprétations qu'on en a données. Mais c'est ce qu'on néglige de faire. Les savants historiens du christianisme sont si contents de penser que Jésus n'était pas un Dieu, ils sont si acharnés à prouver que sa doctrine n'avait rien de divin, qu'ils ne s'avisent pas d'une chose bien simple : ils ne voient pas que, à mesure qu'ils montrent mieux Jésus comme simplement un homme sans rien de divin, ils rendent plus obscur et plus incompréhensible le problème dont ils s'occupent. Que l'on songe, par exemple, au cas de Renan, ou à celui de M. Havet, qui remarque, avec une naïveté charmante, « que le Christ n'a jamais eu rien de *chrétien* ». Et M. Soury, de son côté, est tout à fait ravi de son idée que Jésus était un homme sans culture, et un simple d'esprit.

Le point essentiel n'est pas de prouver que Jésus n'était pas Dieu, ni sa doctrine divine; ce n'est pas non plus de prouver que Jésus n'était pas un catholique; le point essentiel est de comprendre en quoi consistait une doctrine qui a paru aux hommes assez haute et assez chère pour qu'ils aient reconnu et reconnaissent encore comme Dieu l'homme qui la leur a révélée. Et c'est cela précisément que j'ai essayé de chercher et que j'ai réussi à trouver, du moins pour mon usage propre. Et c'est cela que je voudrais communiquer à mes frères.

*
* *

J'imagine que mon lecteur appartient à cette énorme masse d'hommes civilisés qui ont été élevés dans les croyances d'une Église, et qui, malgré l'incompatibilité de ces croyances avec leur raison et leur conscience, ont toujours refusé de s'en séparer ouvertement, soit qu'ils aient gardé un reste d'amour et de respect pour l'esprit de la doctrine chrétienne, soit qu'ils considèrent le christianisme tout entier comme une superstition, et ne s'y rattachent plus que pour l'apparence. Si mon lecteur est dans ce cas, je le prie de ne pas suivre le proverbe : « *Au feu la pelisse, puisque les poux s'y sont mis.* » Mais je le prie de considérer plutôt que ce qui le choque et qui lui semble une superstition, ce n'est pas la doctrine de Jésus, et qu'il serait injuste de rendre Jésus responsable des folies que l'on a, après lui, accrochées à sa doctrine. Mon but est simplement de bien déterminer la doctrine de Jésus dans sa forme propre, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, c'est-à-dire dans les paroles et les actes que l'on nous a rapportés comme étant les paroles et les actes de Jésus. Aux lecteurs de l'espèce ci-dessus, mon livre fera voir que non seulement le christianisme n'est pas un mélange de choses sublimes et vulgaires, que non seulement il n'est pas une superstition, mais qu'il est au contraire la doctrine métaphysique et morale la plus forte, la plus pure et la plus complète où se soit encore élevée l'humanité : une doctrine sur laquelle s'appuient inconsciemment toutes les hautes manifestations de l'humanité dans les divers domaines de la politique, de la science, de la poésie et de la philosophie.

Si, d'autre part, mon lecteur appartient à cette minorité, de jour en jour plus faible, d'hommes civilisés qui restent attachés aux doctrines de l'Église et qui admettent la religion non pas en vue d'un but extérieur, mais pour leur repos intérieur : je prie ce lecteur-là de se demander d'abord dans son âme laquelle des deux choses lui est la plus chère, de son repos ou de la vérité. S'il se décide pour le repos, je le prie de fermer mon livre; mais si au contraire il se décide pour la vérité, je le prie de considérer que la doctrine du Christ exposée ici est tout autre que celle qu'on lui a apprise; et que, par suite, il est vis-à-vis de cette doctrine dans la même situation que le mahométan vis-à-vis du christianisme; que donc, cela étant, la question pour lui n'est pas de savoir si la doctrine que voici s'accorde ou non avec ses croyances, mais de savoir ce qui s'accorde le mieux avec sa raison et son cœur, de la doctrine de son Église ou de la pure doctrine de Jésus.

Si enfin mon lecteur appartient à cette catégorie d'hommes qui estiment et admettent extérieurement les croyances d'une Église non point à cause de leur vérité, mais par la considération extérieure des avantages qu'ils y trouvent, ce lecteur-là doit se dire que, quel que soit le nombre de ses coreligionnaires, quelle que soit leur force, quelques trônes qu'ils aient avec eux et quelques hauts personnages qu'ils puissent invoquer en leur faveur, ce lecteur-là ne fera point partie des accusateurs, mais des accu-

sés; et en vérité non pas des accusés devant moi, mais des accusés devant le Christ. Ce lecteur-là doit se dire qu'on ne lui demandera aucune preuve, que depuis longtemps toutes les preuves ont été données qu'il pouvait donner, que quand même il citerait des milliers de raisons pour se justifier, il lui resterait toujours encore à se justifier.

Et en vérité il aura à se justifier, d'abord, du sacrilège qu'il commet en mettant la doctrine de Jésus, qui est Dieu, sur le même degré que les doctrines d'Esdras, des Conciles, de Théophylacte, et en s'ingéniant pour déformer les paroles de Dieu de façon à les faire concorder avec les paroles des hommes; en second lieu, il aura à se justifier du blasphème qu'il commet en mettant sur le compte de Jésus, qui est Dieu, toute la superstition qui réside dans son cœur; et il aura enfin à se justifier de la trahison qu'il commet en cachant aux hommes la doctrine de Dieu, qui est venu au monde pour apporter aux hommes le salut; en glissant, à la place de cette doctrine, sa doctrine du Saint-Esprit; en privant ainsi des milliards d'hommes de ce salut que Jésus a apporté aux hommes; en amenant la diversité des sectes, et les condamnations d'une secte à l'autre, et mille abominations qu'il recouvre du nom sacré du Christ.

Aussi les lecteurs de cette catégorie n'ont-ils que deux partis à choisir : ou bien de faire humblement pénitence et de renoncer à leurs mensonges, ou bien de persécuter celui qui vient les accuser du mal qu'ils ont fait et qu'ils font encore.

Et s'ils ne veulent par renoncer à leurs mensonges, il ne leur reste à prendre à mon égard qu'un seul parti, qui est de me persécuter. C'est à quoi je m'attends en publiant cette traduction : je m'y attends avec une joie profonde, où se joint seulement une peur secrète de ma faiblesse.

LÉON TOLSTOÏ.

Traduit du russe par M. V. Iznoskof.

MA COMPAGNIE

Notes d'un capitaine.

27 août 189..

Je suis nommé commandant de compagnie. Cet état nouveau à la fois me contente et m'inquiète. Après les années stériles qui m'isolaient de la troupe dans les fonctions bureaucratiques d'officier de mobilisation, ou policières d'adjudant-major, je suis heureux d'avoir enfin des hommes, *mes hommes*. En revanche, la responsabilité qui m'incombe n'est point sans m'inspirer d'anxiété.

Certes, depuis longtemps j'ai médité les obligations du commandement, et j'ai arrêté mes idées sur leur application; je ne suis troublé que par leur imminente mise en pratique.

A l'annonce de ma promotion, j'ai relu la première page du service intérieur et la lettre du maréchal de Belle-Isle à son fils. A mon sens, tout est là, et il me paraît qu'en moi le terrain est prêt à lever la semence de ces admirables conseils. Cependant, si j'allais me tromper?... De la théorie à la pratique, les chemins sont ténébreux et la présomption aveuglante. Il ne suffit point d'aimer ses hommes, il faut se faire aimer d'eux; il ne suffit pas encore de se faire aimer, il faut inspirer confiance. Il s'agit de maintenir la discipline entre les deux pentes qui versent soit vers la faiblesse, soit vers la rigueur. C'est un équilibre constant à maintenir sur une arête. Serai-je bon équilibriste?

Je possède, heureusement, mon expérience ancienne de lieutenant; mais si la tâche alors était de même ordre que celle de capitaine, les responsabilités étaient moins hautes, moins délicates. Je ne commandais qu'en sous-ordre : aujourd'hui c'est de moi qu'émane l'impulsion régulière et pondératrice de cette unité que doit être une compagnie.

Je crois pourtant connaître le fond souvent exquis que ces âmes simples cachent sous une fruste écorce. J'ai vécu déjà dans trois régiments, et lorsque j'ai quitté les deux premiers j'en ai emporté un émouvant adieu. A ma nomination de lieutenant, je venais de changer de garnison. Mes soldats étaient casernés dans un fort à une lieue de la ville. Le lendemain de notre arrivée, je partais le soir, à onze heures. Eh bien! au sortir de la réception du corps d'officiers, je trouvai, sur le quai de la gare, toute ma compagnie, à l'exception des hommes de service, qui, munie d'une permission de minuit, m'attendait pour me serrer la main une dernière fois. Très ému, je répondis aux étreintes; je vis du wagon les derniers saluts d'adieu; puis, en toute hâte, ces braves gens arpentèrent les quatre kilomètres qui les séparaient de leur quartier.

Quand je fus nommé capitaine, ma compagnie se cotisa. Je reçus, dans un vase de porcelaine dorée, un bouquet de fleurs artificielles, tels ceux qui décorent les autels de la Vierge; un large ruban de soie rouge s'épanouissait à sa base, et patiemment, en lettres de papier doré collées une à une, avait été inscrite la phrase : *Les sous-officiers, caporaux et soldats de la 4e compagnie à leur lieutenant.*

Ces souvenirs me donnent confiance. Je compte sur eux pour maintenir mon courage et le relever en cas d'insuccès. Mais je ne veux pas croire à ce dernier:

la crainte est trop paralysante. J'ai foi dans le passé pour me garantir l'avenir.

3 septembre 189..

J'ai rejoint, dans la petite ville de province, le détachement dont fait partie ma compagnie. Je l'ai visitée ce matin, accompagné de mes deux lieutenants. Dès le premier abord, j'ai reconnu que si tous deux étaient des officiers zélés, ils me seraient des collaborateurs différents. Dans l'un d'eux, j'ai trouvé un homme en complète affinité de vues et d'idées avec celles que j'ai sur le commandement des hommes et sur la manière de les conquérir. L'autre lieutenant est d'une école moins concordante à mes vues : trop confiant dans la Sagesse des nations, il juge la crainte du Maître comme le commencement de l'autorité. Bien que d'une nature bonne et compatissante, il se croit obligé de masquer son vrai caractère sous des dehors parfois cassants. Et là, j'ai constaté, une fois de plus, la vérité de ma théorie qui base le pouvoir sur l'affection. Il ne semble pas aimé, et obtient ce qu'il faut exiger des soldats avec plus de peine que son collègue. Celui-ci a, d'ailleurs, à son avantage, une connaissance plus intime du soldat ; il a vécu de nombreuses années en Afrique, dans les postes isolés, où la vie de l'officier se mêle plus étroitement à celle de la troupe. Il me sera un auxiliaire précieux.

Cependant, je ne désespère pas d'amener mon autre lieutenant à adopter mon système. Il possède une qualité rare de discipline et de déférence. C'est une éducation à faire, et après quelques tâtonnements, je suis convaincu de la mener à bien.

Comme sous-officiers, je suis bien partagé ; mon adjudant est un soldat d'élite ; intelligent, réfléchi, l'œil à tout, ferme et bon, il me secondera d'une manière parfaite. Le sergent-major se prépare pour Saint-Maixent et le souci de ses examens l'absorbe, mais le fourrier est à même de le suppléer. J'ai un sergent rengagé dont on me dit le plus grand bien ; les autres sont libérables dans un mois, et j'aurai l'avantage de former, selon mes idées, les nouveaux gradés que je recevrai à leur départ.

6 septembre 189..

Les réservistes nous arrivent. Mes théories vont être soumises à une grave épreuve, mais qui, en cas de réussite, plus que toute autre sera concluante. Je reçois, pour ma part, cent vingt anciens *zéphyrs :* tel est le nom que l'on donne aux hommes des bataillons d'infanterie légère d'Afrique, tous gens entachés de condamnations antérieures.

L'autorité avait pris à leur égard des mesures de défiance, malgré ma prière de n'en rien faire. Ils étaient parqués à part, dans des baraquements, comme des pestiférés au lazaret. Ils en conçurent, dès l'arrivée, une rancune : l'affront subi fomentait déjà l'esprit de révolte.

Je leur dis simplement :

— J'ignore votre passé : si vous avez commis des fautes, vous les avez payées. D'ailleurs vous étiez alors des enfants, aujourd'hui vous êtes des hommes. Et, entre nous, vos fautes elles-mêmes ne vous aliènent pas mon affection. Vous aviez trop de sang sous la peau, voilà tout ; ce sang, l'heure venue, fera de vous des braves que je serais heureux de conduire au feu. — Soyez sages et comptez sur moi comme je compte sur vous.

4 octobre 189..

Quelques fortes têtes ont voulu me tâter par diverses demandes ou réclamations. Je les ai écoutées, j'ai satisfait celles qui me semblaient justes et j'ai tancé les farceurs. Ils m'ont vu décidé à être bon, mais non pas dupe, et de ce jour ils furent à moi. Et certes je n'eus jamais à commander de meilleurs soldats.

De leur côté, ces gars si rebelles, si frondeurs, n'ont pas voulu me quitter sans m'exprimer que j'avais bien trouvé le chemin de leurs cœurs. Ils se sont cotisés, au départ, pour m'offrir un superbe bouquet. Ils savaient que des fleurs ne se refusent pas.

Et, ma foi, c'est avec émotion que j'ai serré la main à ces braves gens, qui n'avaient vécu avec moi que vingt-huit jours et qui partaient en me laissant le gage de leur respect et de leur affection. Un seul fait, après avoir semblé démentir le succès de mes efforts et ébranler ma confiance, prouva hautement combien se régénèrent les hommes quand on a gagné leur cœur.

Nous eûmes quelques journées de manœuvres à la fin de la période, et je ne laissais point d'éprouver en moi quelque appréhension de la liberté d'allures qu'allait octroyer à ces indisciplinés d'hier la vie de cantonnement. En si peu de jours, avais-je acquis sur eux assez d'ascendant, avais-je pénétré suffisamment dans leur affection, pour être sûr d'eux? Je l'espérais, bien que cette espérance fût un peu présomptueuse.

Anxieux, j'attendais les événements, et nous arrivâmes ainsi au gîte, pays dont les habitants n'avaient pas eu à loger de troupes depuis la dernière guerre et dont les derniers hôtes avaient été un ennemi vainqueur.

L'accueil fut chaud de la rancune ancienne et de l'espérance que nous apportions dans les plis du

drapeau; le quartier assigné à leur logement se trouvait à l'extrémité du village, dans des fermes disséminées, dont l'éloignement rendait la surveillance plus difficile.

Je ne voulais pas les blesser en leur révélant ma méfiance : je me contentai de mettre en jeu leur amour-propre et de leur dire que je comptais sur eux pour laisser dans le pays une haute opinion de l'armée en général et de la compagnie en particulier.

A l'heure du repas, je les visitai. Les paysans s'étaient mis en frais pour fêter les soldats. Ils avaient enrichi leur popotte de lapins, de poulets et surtout de vin, dont les nombreuses bouteilles n'étaient point faites pour calmer mes appréhensions.

Je me couchai tard, après une longue promenade dans le quartier de ma troupe. J'entendis bien quelques chants un peu bruyants, mais ils s'éteignirent peu à peu, et je rentrai dans mon logis, rassuré par le calme absolu.

Au réveil, je me rendis au lieu de rassemblement. Les escouades arrivaient en ordre, conduites par leurs chefs ; je m'apprêtais à féliciter la compagnie de sa bonne tenue.

Mais un paysan s'approcha de moi, un peu embarrassé, et après quelques circonlocutions se plaignit d'un dommage. Trois lapins lui avaient été volés.

Je tenais à régler cette affaire en famille. Je soldai la valeur du rapt.

Sitôt la compagnie rassemblée, je fis former le cercle.

— Soldats, leur dis-je, par votre discipline, votre bonne volonté, votre entrain, je vous avais rendu pleine et entière l'estime due à des soldats de France, et les fautes de votre passé m'étaient oubliées. Aujourd'hui l'ignominie de l'un de vous vous salit tous, vous rejette à la face la honte de vos condamnations. Vous avez été reçus ici comme des enfants, et vous avez payé cette hospitalité par un vol. Le dommage matériel est réparé, mais ce qui est irréparable c'est votre réhabilitation dans le cœur paternel que je vous avais large ouvert.

Je tournai le dos et m'éloignai.

A mon départ, tous se groupèrent. Bientôt, le plus ancien d'entre eux vint à moi.

Il me salua respectueusement et me dit :

— Mon capitaine, vous avez été bon pour nous jusqu'ici, écoutez-nous. Nous étions tous fiers de votre estime : la faute d'un seul doit-elle nous déshonorer tous dans votre cœur ? Un de nous a commis un vol, nous tenons à le réparer. Voici la valeur des lapins, chacun a mis ses deux sous.

— J'ai payé, répliquai-je.

— Non, mon capitaine : il faut que ce soit nous. Quant au coupable il appartient à notre justice. Nous voulons vous prouver que nous sommes dignes de votre estime, dignes d'être vos soldats.

J'acquiesçai d'un signe, car ma voix aurait trahi mon émotion. Et les manœuvres s'achevèrent merveilleuses d'entrain et de tenue.

Oui, ces hommes étaient régénérés, dignes d'être des soldats de France, et, si jamais venait l'heure des combats, c'est moi qui serais fier de les commander et qui avec eux croirais à la victoire.

Et il me semble qu'un tel exemple est un enseignement.

14 novembre 189..

Après la période tranquille, dont j'ai profité pour étudier mes sous-ordres et les préparer à être les éducateurs des jeunes soldats, ceux-ci viennent d'être incorporés. J'ai dans eux un élément neuf en qui l'impression première se reflétera pure de tout mélange : le résultat de l'expérience ne sera donc point dénaturé.

Trop souvent, dès son entrée à la caserne, le jeune soldat, déjà dépaysé, au lieu d'être réconforté par une sollicitude et une bienveillance constantes, se voit bousculé, éreinté, menacé. Chacun aboie à son ignorance, à sa maladresse, et, par suite, le découragement. Le changement de vie est trop absolu, le métier à apprendre trop complexe pour qu'il puisse, dès l'abord, être apte à ce qu'on lui demande. Son éducation intellectuelle n'est pas assez cultivée pour qu'il pénètre les causes qui l'obligent à servir. Il s'effare donc, se replie, obéit en tremblant, car un seul sentiment le domine : la peur ; mais de là germe en lui le levain de rébellion et de rancune et surtout une défiance instinctive contre le commandement.

Il n'en sera pas ainsi pour mes recrues : en dehors des recommandations dont j'ai muni mes sous-ordres, mes officiers et moi nous exercerons une surveillance constante ; il ne faut pas que les vieux errements se perpétuent. Si caporaux et sergents ont été instruits à coups de gueule et de menace, ils devront l'oublier pour être désormais bienveillants envers leurs subordonnés : ils savent que j'y tiendrai la main.

Quant aux anciens soldats, il y a à réprimer chez eux la tendance à se faire payer la goutte par les conscrits. Certes, ceux-là ne se rendent pas compte de l'odieux qui existe à mesurer les petits services et les leçons qu'ils octroient aux nouveaux venus à ce qu'ils peuvent recevoir d'eux. J'espère le leur avoir fait comprendre dans les causeries hebdomadaires. Chaque samedi je réunis la compagnie et j'enseigne les devoirs généraux du soldat. Je profite aussi de cette heure pour louer ceux qui l'ont mérité et blâmer les fautifs. Et cette petite distribution d'éloges

ou de réprimandes me paraît déjà porter plus de fruits que n'en produisent les punitions. J'ai donc gagné ce premier point : mes hommes tiennent à me satisfaire et mon opinion sur chacun d'eux leur importe. Enfin, quand j'aurai su leur prouver l'intérêt matériel et moral que je leur voue, j'aurai conquis leur cœur et ma tâche sera presque remplie.

Certains jugent avoir assez fait pour leurs hommes dès qu'ils leur ont assuré une bonne alimentation, des vêtements chauds, une chaussure solide. Ils se croient en droit de tout exiger du moment que le subordonné est pourvu de tout ce qui lui procure le bien-être matériel. Dans leur conception, le soldat n'est donc qu'une machine qui doit fonctionner dès qu'elle est alimentée de combustible ?... Ils oublient qu'il est de toute nécessité que les rouages ne subissent point de frottements. Or dans l'être humain le moteur est l'âme. Si elle n'entre pas en mouvement, les grippements entravent la marche régulière du mécanisme. Une goutte d'affection dans les cœurs et tout s'aplanit, marche d'un cours régulier et sans mécomptes.

27 novembre 189..

Un de mes hommes m'a offert l'occasion de mettre en pratique ma théorie récente. Il se nomme Mérolle : c'est un ancien soldat, brave garçon, qui s'est confié à moi.

Orphelin, élevé à la campagne, il s'est pris d'amour pour la fille de son maître, et, aux dernières moissons, est allé au pays en congé. Un prétendu allait être agréé par les parents de la paysanne : celle-ci aimait son compagnon d'enfance, et, bien qu'elle le sût pauvre, elle s'est donnée au soldat.

Et voici, comme le dit Mérolle, qu'il ne serait pas beau qu'il y eût le baptême avant la noce. Il voudrait, en honnête homme, réparer sa faute et avoir l'autorisation de se marier.

Je l'ai félicité du sentiment qui le pousse à ne pas fuir les responsabilités de son acte. Je lui ai promis d'appuyer sa demande si les renseignements, que mon souci de l'honneur de mes soldats m'oblige à prendre, étaient favorables à la jeune fille.

10 décembre 189..

Le rapport de la gendarmerie m'est arrivé, tout à l'honneur de la promise de mon troupier. J'ai transmis le dossier : à ma stupeur, la demande de Mérolle a été rejetée.

J'ai insisté auprès du colonel, hélas ! sans succès.

— Un soldat marié, m'a-t-il été répondu, est une non-valeur, sans cesse en quête de permissions. Si votre homme tient tant à ce mariage, qu'il attende sa libération !

— Mais l'honneur d'une famille est en jeu !

— Ceci ne me regarde point. Ma décision est prise.

Et sans m'entendre davantage, le colonel m'a congédié.

13 décembre 189.

Le chagrin de Mérolle me préoccupe. Je ne veux pas que le dernier mot soit dit. Demain, le général nous passe en revue : je lui présenterai mon homme et lui soumettrai son cas.

15 décembre 189..

L'autorisation du mariage est accordée.

Après la revue, j'ai amené Mérolle au général en lui priant de l'entendre. Le pauvre gars était si troublé que j'ai dû parler pour lui. J'ai eu la joie de me sentir écouté avec intérêt par un homme de cœur.

Le général ensuite a congédié le soldat, puis m'a demandé :

— Vous vous intéressez particulièrement à cet homme, mon cher capitaine ?

Je me suis cabré devant l'insinuation légère contenue dans ces paroles et j'ai répliqué :

— Simplement comme à tous les bons soldats de ma compagnie, mon général.

Celui-ci a insisté :

— D'où vous vient alors tant de chaleur dans cette affaire ?

— De ma conscience de chef, de Français, de soldat, mon général. Dans le pays, l'armée est et doit être l'arche sainte, le foyer de l'honneur. Or voici un brave garçon qui a séduit une fille, qui veut faire son devoir, réparer sa faute, et nous les gardiens de l'honneur nous l'en empêcherions ?... Qu'il attende ! me direz-vous ?... Mais pendant ce temps la maladie, la guerre peuvent survenir : si l'homme meurt, voici une fille, un enfant, une famille déshonorés...

Le général m'a interrompu :

— Je vous entends, capitaine. Je verrai votre colonel.

Il l'a vu, et mon soldat est heureux.

Ah ! quand je lui ai annoncé qu'il pouvait enfin se marier, il ne m'a rien dit, mais deux larmes gonflaient ses yeux, et pour lui je n'ai plus été son capitaine, mais son père, car il m'a pris les mains et j'ai bien cru qu'il allait m'embrasser.

3 décembre 189..

Mon ordonnance est un grand garçon, à l'allure dégingandée, dont le large sourire s'ouvre sur des dents malades, trouées de brèches ; mais tant de bonté et de franchise s'épanouissent dans cette bouche que je n'en vois plus la laideur.

Il se nomme Tilloy, est originaire du Nord. Je l'avais distingué, dans la compagnie, pour sa propreté flamande et son intarissable belle humeur.

Quand je traversais sa chambrée, je le trouvais toujours occupé à fourbir son fourniment ou à rape-

tasser ses effets, tandis que de ses lèvres entr'ouvertes flûtait un sifflement joyeux.

Ni corvée ni peine ne le rembrunissaient. Il exécutait l'ordre reçu, d'une démarche placide, mais avec ponctualité; sans s'être pressé, il arrivait à l'heure exacte, et la tâche était souvent mieux faite par ce flegmatique garçon que par d'autres aux allures plus vives.

A la libération de mon ordonnance, j'élus mon Flamand pour le remplacer.

Mais si, à la caserne, je restais son capitaine, je m'aperçus bien vite que, dans mon intérieur, je m'étais donné un maître.

Sitôt en fonctions, il me relégua dans la plus petite pièce de ma maisonnette, débarrassa l'appartement de ses meubles, et, à genoux, les manches troussées sur la saignée, la paille de fer au poing, Tilloy gratta le parquet à en user les planches. Les vitres ruisselèrent sous l'éponge, les plafonds furent blanchis à la brosse et il ne resta plus qu'à mettre la cire.

Tilloy a une absolue méfiance des produits préparés par les droguistes : il combina lui-même son encaustique, l'étala; mais il fallut attendre qu'il eût séché.

Ce soir-là, comme ma chambre avait subi le sort commun, qu'elle empestait la térébenthine, qu'enfin le brave garçon s'inquiétait du sort fatal que mes semelles infligeraient à son œuvre, je mis le comble à son désir en allant coucher hors de mon logis.

Le lendemain, dès l'aube, la brosse courut sur les planches. Tilloy, suant, époumoné, rompait avec ses habitudes et se hâtait pour récompenser ma condescendance. Il ne s'interrompait de sa besogne que pour chercher dans sa mémoire un air nouveau; puis, de concert, repartaient le frottage et le refrain siffloté.

Enfin, tout fut en place, reluisant, immaculé. Je vis une ombre passer sur la face rayonnante du brave garçon quand, à ma suite, mon chien reprit possession du gîte. Tilloy prévoyait les jours de pluie où les pattes de la pauvre bête apporteraient sur son œuvre la boue des rues; mais *Bengy* lécha les doigts du soldat dont les inquiétudes s'apaisèrent. D'avance il pardonnait les misères que lui infligerait son ami à quatre pattes.

Jugez, d'après cela, si ma jument est luisante, mon caniche tondu de près, mon équipement astiqué. Quant à moi, — qui n'ai guère d'ordre, — je devine, à certains regards navrés, que je tâterais souvent de la boîte si j'étais soldat et Tilloy capitaine.

Ainsi, malgré son affection pour le chien, il s'indigne de ce que je donne parfois à Bengy l'hospitalité sous mon édredon. — « Les lits sont pas faits pour les bêtes ! » bougonne-t-il, pas bien haut, mais assez pour être sûr d'être entendu.

9 décembre 189..

Par ces temps d'hiver, les exercices sont parfois très durs et, qui pis est, sont improductifs. Les bras raides, les mains gourdes, les doigts contractés sur l'acier du fusil, les hommes manœuvrent mal et souffrent.

Ce matin, la bise cinglait les visages, irritait les yeux jusqu'aux larmes; j'ai réuni les recrues de la compagnie :

— Allons, mes enfants, du courage! Manœuvrez bien, et je vous renvoie.

Tous se sont raidis, ont dominé leur souffrance. Pendant quelques minutes, ils ont déployé une énergie et une bonne volonté qui, à mes yeux, les ont fait progresser bien plus que deux heures de mauvais exercice. Ils étaient stimulés par l'espoir de voir brièvement se terminer la corvée douloureuse et, je crois aussi, par le désir de m'exprimer leur remerciement pour la pensée que j'avais eue de les en affranchir.

Et je les ai renvoyés se réchauffer autour des poêles de leur chambrée, pendant la théorie qui a remplacé l'heure de manœuvre où ils eussent inutilement grelotté.

24 décembre 189..

Le camion du chemin de fer vient de déposer à ma porte un colis soigneusement empaqueté; en même temps le facteur me remet une lettre, à la suscription un peu lourde, où je retrouve l'écriture de mon ordonnance libérée. La bourriche contient des écrevisses, du fromage d'Époisses, et la lettre s'excuse de *la liberté grande* de l'envoi : le brave garçon a pensé que, de même que l'an dernier, des camarades réveillonneraient chez moi. Il a voulu être de la fête, comme il en avait été la dernière fois, où il s'était régalé de nos reliefs.

Quant aux fromages, il se souvenait que ce couronnement de tout repas avait manqué à nos apprêts. Timidement, il nous avait offert un produit de son pays que sa mère lui avait envoyé avec quelques autres provisions. J'avais accepté le fromage d'Époisses et mes convives lui avaient fait honneur.

Lui s'en était souvenu et me disait : « Vous l'avez trouvé bon... »

Et ce soir aussi nous le trouverons bon, mon cher Piault, et vous serez en bonne place dans mon souvenir; le premier toast sera pour vous. Puis, comme je ne veux pas paraître payer un don si cordial, vous ne vous offenserez pas si, en retour, mon cadeau va à la sœur que vous aimez.

La sœur de Piault!... Je me souviens de ma stupé-

faction quand mon ordonnance, à son départ, répondit à la question que je lui faisais sur ses projets d'avenir : « Mon capitaine, j'aiderai le père, qui se fait vieux, et j'épouserai ma sœur. »

— Hein! votre sœur?...

Il sourit.

— Voilà, mon capitaine : je l'appelle ma sœur, mais c'est une enfant de l'hospice que ma mère a élevée et dont mes parents n'ont plus voulu se séparer. Elle a grandi avec nous, a vécu comme nous, et si les vieux s'en allaient, la loi ne lui donnerait rien. Puisque les parents l'ont prise comme enfant, il est juste qu'elle ait sa part comme nous : alors, en l'épousant, ça met tout en ordre.

Après ceci, allez dire qu'il n'y a point de délicatesse dans l'âme des paysans!

C'est donc entendu, Piault : je ferai mon petit cadeau à votre fiancée, à votre *sœur*.

29 décembre 189..

Des lettres m'arrivent, cette semaine, comme une floraison de souvenirs; c'est de Moiraud, la forte tête, aujourd'hui marié à sa Louise, père de trois enfants et contremaître d'usine ; de mon petit Bardin, le déserteur inconscient que j'eus la joie de voir acquitté sur mon témoignage, et qui est aujourd'hui gardien à la Grande-Roquette. Il m'annonce ses fiançailles avec une jeune fille aimée et se réclame de mon appui pour passer à la Préfecture de police. Je n'y connais personne, mais l'ami d'Esparbès est fort bien avec le directeur de la comptabilité, M. Pourlier, et par là j'espère aboutir. C'est la foule des braves gens qui ne m'ont pas oublié, et parmi eux jusqu'à des réservistes, des *joyeux* de la dernière période. Il me va falloir répondre à tous — nous aussi aurions le droit de nous plaindre des corvées de la correspondance, contre lesquelles récriminent tant de personnes : — eh bien! ce devoir m'est doux, car je sais qu'en le remplissant je répercute l'écho des affections qui me sont venues. Vous aurez tous vos réponses, mes amis : il ne sera pas dit que votre ancien chef soit un oublieux ni un ingrat. D'ailleurs, si vous vous vengiez de mon silence en vous taisant l'an prochain, je serais trop puni.

GEORGES DE LYS.

(*A suivre.*)

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

ERNEST BERSOT. — LABOULAYE. — FRANCIS MAGNARD. — DES ESSARTS. — CLARETIE. — DUPONT-WHITE. — ALBERT CIM.

De 1860 à 1870, j'ai habité Sèvres puis Saint-Cloud. Ce qui me fit choisir le séjour de Sèvres, c'était le voisinage de mon compatriote et ami Ernest Chesneau. Dès mes premiers articles à *l'Opinion Nationale* il m'avait écrit, me rappelant nos communes origines rouennaises et s'autorisant de l'amitié d'Eugène Noël. Nous fûmes promptement liés, et pendant des années nous travaillâmes fraternellement à côté l'un de l'autre. On nous appelait volontiers *Vieux Sèvres*, ce qui n'avait rien de blessant. Un jour que nous avions écrit à Sainte-Beuve pour le féliciter de ses articles sur Béranger, celui-ci nous répondait : « Je suis bien sensible à l'approbation de l'école de Sèvres. Elle compte beaucoup pour moi. Cœur et esprit, l'école de Sèvres! »

Nos directions cependant étaient assez différentes. Il y avait en Chesneau un fonds de romantisme dont il ne s'est jamais départi, même quand il a donné la main aux impressionnistes, japonistes et autres prétendus sectateurs de la réalité absolue. En outre, il ne tarda pas à devenir bonapartiste. Comment? Je ne le sais trop. Peut-être à cause de son passage à la *Revue Européenne* (laquelle ne produisait pas semblable effet à tout le monde), peut-être en raison de ses fréquents rapports, comme critique, avec l'administrateur des Beaux-Arts. M. de Nieuwerkerke — celui à qui Préault disait : « Qu'est-ce que ça vous fait de n'avoir pas de talent puisque vous êtes le bel homme! » — avait pris Chesneau en particulière faveur. Il fut son introducteur dans le salon de la princesse Mathilde et consentit même à tenir un de ses enfants sur les fonts de baptême. Ce qu'il y a de curieux c'est que cet impérialiste très sincère s'était brouillé avec son père, honorable avoué à la cour d'appel de Rouen, bourgeois conservateur, qui ne pouvait pardonner à son fils l'excès du républicanisme. Malgré nos divergences d'appréciation sur la vie et sur l'art, nous nous entendions par un même besoin de sincérité, par une même recherche de l'original et du nouveau.

Au fond, Ernest Chesneau était un aventureux. Il l'était en matière de goût, comme dans les premières résolutions de sa jeunesse, dans les premiers actes de sa carrière. Ne disons pas trop de mal des aventureux. Quand ils ne se cassent point le cou, ils ont des rencontres heureuses et des réussites brillantes.

(1) Voir la *Revue* des 2e semestre 1894, p. 609, 646, 718, 769; 1er semestre 1895, p. 3, 71, 140, 200, 262, 327, 426.

Chesneau a découvert plus d'un talent, stimulé plus d'un artiste, mis en relief et en lumière plus d'un nom qui, sans lui, serait resté obscur. Moins philosophe que Castagnary, il avait plus que lui l'instinct des choses de métier (ayant un peu pratiqué lui-même), le flair immédiat du critique. Atteint de bonne heure et peu à peu miné par la maladie, il ne lui a pas été accordé de donner entièrement sa mesure. On peut cependant affirmer que ses travaux sur la peinture anglaise doivent être considérés comme définitifs et font autorité pour les plus fins connaisseurs. Les Anglais ont traduit plusieurs de ses ouvrages ; ils estiment beaucoup l'ami, le correspondant et l'interprète de leur grand critique Ruskin.

Chose singulière et pourtant pas aussi rare qu'elle le devrait être, Chesneau, qui avait appris l'anglais assez tard, le lisait, l'écrivait fort bien, mais ne pouvait ni le parler ni le comprendre oralement. Dans ses voyages en Angleterre, quand il n'avait pas un truchement avec lui, il se sentait absolument isolé. Même aventure était arrivée à Jean-Jacques, qui en perdit quelque peu la tête. C'est qu'en effet la langue parlée a si peu de rapport avec la langue écrite ! Je puis citer à ce propos un fait qui se passa comme nous étions à Sèvres, histoire dont un de nos amis ne se tira pas tout à fait à son honneur.

Après avoir longtemps professé les humanités, au lycée de Versailles, Alfred de Sadous s'était établi dans cette ville. Souvent il venait nous voir, ayant conservé avec son ancien élève Chesneau d'excellentes relations. Il nous parlait de ses traductions qui faisaient l'occupation de sa retraite et l'empêchaient d'en sentir le poids. Ce n'était point à de minces ouvrages ni à de petits auteurs qu'il s'adressait. De prime-saut il s'était attaqué à l'*Histoire de la Grèce* de Grote. Dix-neuf volumes, s'il vous plaît, du texte le plus compact qui se puisse imaginer ! M. Grote fut enchanté. Une correspondance toute cordiale s'engage entre l'auteur et le traducteur. Appelé à Paris par ses recherches, l'illustre historien anglais, désireux de voir son fidèle interprète, lui annonce sa prochaine visite. Rendez-vous est pris dans un restaurant.

Nos deux augures se rencontrent, se serrent la main et après... Une répétition en miniature de la Tour de Babel, chacun parlant sa langue avec conviction et n'entendant point celle de l'interlocuteur. Avec de l'encre et du papier on sortit d'embarras. Mais il est dur de venir de Londres pour faire avec son traducteur un dîner à la muette. Disons pourtant, afin de sauvegarder l'amour-propre français, que M. Grote était le plus coupable, puisque notre langue parlée s'écarte beaucoup moins que l'anglais de la langue littéraire. Du moins c'est nous qui le prétendons.

*
* *

Entre l'école de Sèvres et la colonie de Versailles de courtoises relations s'établirent et se maintinrent pendant plusieurs années, grâce à l'amicale et persévérante initiative d'Alfred de Sadous. Reçu sur le pied d'intimité chez Édouard Laboulaye il m'y présenta et me fit aussi connaître Ernest Bersot. Par ce dernier je devais également faire connaissance avec Edmond Scherer et, ce qui me fut beaucoup plus agréable, avec l'aimable Charles Lévêque, professeur de philosophie grecque au Collège de France, qui était venu chercher près des bois de Bellevue liberté, calme et santé pour achever une œuvre longuement caressée, *la Science du Beau*.

On ne saurait se dissimuler que le nom de Laboulaye a perdu aujourd'hui beaucoup de son éclat. Sa grande édition de Montesquieu n'a pas satisfait les esprits difficiles, et les recherches des contemporains sur Benjamin Constant amoureux ont momentanément rejeté dans l'ombre son Benjamin Constant politique. Tout cela n'est ni très juste, ni très définitif. Il n'en est pas moins vrai qu'une ombre s'est étendue sur cette figure, éclairée d'un jour si vif pendant les dernières années du second Empire. Lorsque je vis Laboulaye dans sa demi-solitude du parc de Clagny, la fameuse histoire de l'encrier n'avait pas encore eu lieu ; cependant sa popularité visiblement diminuait, et son humeur, qui, je crois, n'a jamais été très commode, s'en aigrissait. Il m'accueillit fort bien, mais non sans me reprocher, avec une insistance quelquefois déplaisante, ma sympathie pour Renan et le concours que je lui avais apporté dans *l'Opinion Nationale*. Sa conversation était plus instructive qu'intéressante, parce qu'elle était hachée de mille petites épigrammes contre les contemporains. Ce qui excuse Laboulaye, c'est qu'il avait une maladie d'estomac, et que ce genre d'affection ne prédispose pas à l'égalité d'humeur. Bien que Mme Laboulaye, souffrante elle-même d'une maladie de cœur, fît avec bonne grâce les honneurs de cette maison, je ne m'y sentais pas à mon aise, et je n'y vins à la fin que par simple politesse.

Il n'en fut pas de même pour mes rapports avec Bersot. Sa bienveillance à mon égard ne se démentit jamais et j'en ai eu jusqu'au bout de sa carrière des preuves incontestables. De mon côté, je lui ai toujours gardé et témoigné la plus vive sympathie. Sa modeste chambre, rue de la Chancellerie, m'a souvent fait penser au logis de La Bruyère tel que nous le décrit Vigneul-Marville. C'était bien aussi le vrai philosophe, laborieux et souriant, que l'on trouvait à sa table de travail, en train d'écrire quelque chapitre de philosophie ou quelque article des *Débats*, et que l'on ne surprenait ni ne dérangeait jamais.

« Je vous empêche de travailler, disait le visiteur un peu confus. — Quel service vous me rendez, au contraire ! Je suis horriblement paresseux et le tête-à-tête avec mon papier ne m'offre rien de réjouissant. Mettons-le de côté et causons tout à notre aise. »

Ce n'était assurément pas un révolutionnaire que Bersot, mais ce n'était point non plus un esprit pliant et mou. Professeur de philosophie à Bordeaux au moment où le Père Lacordaire venait y prêcher une sorte de mission, il s'était si nettement expliqué sur la manière paradoxale et sophistique du célèbre dominicain, que ses très timides supérieurs universitaires en avaient pris peur et s'étaient scandalisés. On le mit à l'épreuve, et le recteur, qui n'était pas probablement un grand théologien, lui demanda : « N'admettez-vous pas que Dieu ait enseigné à Adam le nom des choses dans le Paradis Terrestre ? » Plutôt que de répondre à de pareilles sottises et de faire des concessions, Bersot quitta sa chaire. Replacé bientôt à Dijon, grâce à l'intervention de Cousin, puis à Versailles, il avait donné sa démission le lendemain du 2 décembre, et se serait trouvé presque sans ressources si les démarches de quelques personnes ne lui avaient procuré des répétitions. Le mobilier sommaire de son appartement indiquait avec évidence que, même depuis son entrée au *Journal des Débats*, la fortune n'était point venue le visiter. Je crois d'ailleurs que de ce qu'il pouvait gagner il disposait en faveur d'une sœur et d'une nièce auxquelles il portait le plus sérieux intérêt. Ces dames habitaient Arcachon. Bersot allait y passer des mois entiers, et ce séjour lui a inspiré les plus ravissantes pages qu'il ait écrites.

Quand il était à Versailles il venait quelquefois me chercher à Sèvres ; de là nous montions à Bellevue, chez les amis Lévêque, et après une halte plus ou moins longue, je le reconduisais à travers bois jusque chez lui. Nous étions de solides marcheurs devant l'Éternel, et surtout de fiers causeurs, car l'entretien ne languissait pas une minute. Ce qui me frappait dès lors et ce qui m'a frappé bien davantage plus tard, en y réfléchissant, c'est que le ton de la causerie chez Bersot était un enjoûment constant, aussi loin de la plaisanterie mordante que de la grosse gaîté. Cette disposition lui était naturelle et rendait son commerce aussi agréable dans le monde, où il aurait été très fêté s'il l'avait voulu, que dans la vie intime. Dès cette époque il commençait à ressentir les atteintes du mal qui devait le ronger et l'emporter. Son teint était toujours fort échauffé, son visage couvert de rougeurs qui dénotaient l'âcreté du sang. Quoi qu'il en fût, il ne faisait jamais la moindre allusion à ses inquiétudes ou à ses malaises, et tel il est demeuré stoïquement jusqu'à la fin.

La dernière fois que je le vis, c'était à Paris, rue d'Ulm, dans son cabinet de directeur, à l'École normale. L'hiver approchait, cet hiver qu'il ne devait point passer. Les après-midi se faisaient noires. On apporta une lampe. Bersot, assis dans son fauteuil, appuyait le bras sur le bureau et sa main retenait un mouchoir sur la joue malade, sans cesse creusée, toujours saignante. J'avais un renseignement à lui demander, il s'empressa de me le donner, avec son obligeance habituelle. Nous causâmes ensuite de diverses personnes que nous avions connues et qui s'étaient éloignées ou dispersées. Il fit sur quelques-unes d'entre elles de ces remarques fines et spirituelles auxquelles il nous avait accoutumés. Quand je me levai pour prendre congé, il me serra la main un peu plus fort et un peu plus longuement que d'habitude. Peu de jours après, j'appris sa mort.

Mais à notre heureuse époque de Sèvres et de Versailles, nous étions loin d'entrevoir un si sombre avenir. Nous nous réunissions parfois pour des agapes très frugales, tantôt chez Bersot, tantôt chez un original de premier calibre nommé Langlacé. Ce brave et digne garçon, aussi estimable que peu équilibré, poussait l'amour des philosophes et de la philosophie à un degré vraiment maladif. Charles Lévêque, malgré sa mansuétude, en était souvent excédé.

Langlacé se faisait un plaisir de nourrir et de désaltérer les philosophes. Je me rencontrai à dîner chez lui avec Émile Saisset, et j'assistai à une conversation très intéressante entre ce brillant causeur et Bersot, qui était bien de force à lui donner la réplique. Il s'agissait de Cousin. Saisset, avec sa pointe acérée de langage, emportait le morceau et disséquait le maître tout vivant. Bersot le défendit modérément, selon sa nature, et obstinément. Il ne laissa passer aucun reproche sans le réfuter ou du moins le discuter. J'avoue que je fus surpris, sachant à quoi m'en tenir sur la dureté de Cousin et son avarice envers ses secrétaires. Il fallait que cet homme étrange eût un bien grand don de fascination, puisque des personnes comme Bersot et Lévêque, qui n'avaient guère eu à se louer de lui, ne laissaient jamais échapper un mot de blâme à son égard. Tels de ses secrétaires furent moins résignés, par exemple le malheureux Lamm, de qui Taine m'a parlé avec une pitié profonde, et dont la fin tragique a inspiré à Sarcey l'un de ses meilleurs ouvrages.

Quant à Langlacé, nos relations cessèrent brusquement. Après quelques entrevues, il me glissa un article pour *l'Opinion Nationale*, me priant de l'appuyer auprès de Guéroult. Je n'eus qu'à jeter les yeux sur ce papier pour être persuadé que l'insertion au journal n'en serait pas possible. C'était une déclamation en dix ou douze paragraphes, commençant chacun par ces mots : « J'aime la philosophie ; » du

reste un vide parfait. Je remis l'article à notre rédacteur en chef en le recommandant de mon mieux. Cela ne servit de rien. Au beau milieu de ce morceau d'éloquence, Guéroult plia les feuillets et me les rendit en me disant : « J'aime la philosophie, mais pas celle de ce monsieur. » A partir de ce jour mémorable les agapes cessèrent et l'amphitryon disparut.

***

En 1859, lorsque nous commencions d'écrire ou plutôt de publier, les jeunes c'était nous. A mesure que s'écoulèrent les années, d'autres jeunes, plus jeunes, survinrent, désirant aussi une part de cette publicité dont ils nous savaient ou nous croyaient les dispensateurs, et la revendiquant avec une vivacité qui aurait pu être quelquefois blessante si elle n'avait paru toute naturelle. Ma situation de directeur littéraire me mettait sans cesse en contact, souvent aux prises avec des esprits impatients de se produire et que l'encombrement chaque jour croissant irritait. La lettre suivante, signée d'un nom que tout le monde connaît aujourd'hui, donnera une idée de ces impatiences :

Monsieur,

Il y a quelques mois, un de mes bons amis, M. Emmanuel des Essarts, étant de passage à Paris, a eu le plaisir de vous voir et vous a parlé d'un roman que j'ai déposé à l'*Opinion* au mois de juillet dernier. Le roman a pour titre : *l'Abbé Jérôme*.

Ce qu'il est devenu, je l'ignore. Peut-être sur la recommandation d'Emmanuel avez-vous pris la peine de le lire. Si le temps vous a manqué pour cette corvée, je vous demande comme un service de confrère à confrère de vouloir bien me transmettre une décision. Songez que j'attends depuis un an et que cette attente peut être inutile.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

FRANCIS MAGNARD.

P. S. — Serait-ce trop d'importunité que de vous prier de m'envoyer un bout de réponse?

La vérité est que le secrétaire de rédaction, beaucoup plus occupé de la politique que de la littérature, avait enfoui le manuscrit de *l'Abbé Jérôme* dans les profondeurs d'un carton où nous eûmes quelque peine à le retrouver.

J'avais pris juste le temps d'aller à Paris et d'en revenir ; j'ouvrais le manuscrit lorsque je reçus une deuxième lettre, dans laquelle l'auteur se recommandant d'un autre ami, Jules Claretie, me pressait encore davantage ; puis une troisième. Ah ! celle-là n'était pas mignonne. Des lueurs fulgurantes s'en échappaient et l'on y entendait comme le cliquetis des épées. Heureusement, j'avais déjà trop l'expérience des amours-propres pour me beaucoup émouvoir; je répondis une lettre qui commençait par ces mots : « Mon cher confrère, si j'étais aussi vif que vous, nous ferions de belles affaires ! » Et qui se terminait par une très cordiale invitation à dîner, le temps me manquant pour lui expliquer en détail les causes du retard qui l'avait si fort irrité. Magnard accepta, mais avec cette expresse réserve qu'il lui serait permis d'amener sa femme dont il ne voulait à aucun prix se séparer. Ainsi se forma une relation qui se prolongea pendant plusieurs années et qui a toujours laissé subsister entre nous une bienveillance réciproque.

Magnard, tel que je l'ai connu dans cette première période de sa vie littéraire, m'apparaissait comme un garçon très intelligent, d'un esprit fort dégagé, assez incertain de sa direction, tantôt s'amusant à des fanfaronnades de scepticisme, tantôt au contraire inclinant au mysticisme, et déclarant que s'il se faisait dévot il ne le serait pas à moitié. Il avait, je crois, en Belgique, passé par le séminaire, et quelque chose lui en était resté. Pourtant il n'était pas tendre pour ses anciens confrères, si j'en juge par ce mot que je lui ai entendu dire sur Vermorel, mot d'ailleurs parfaitement injuste : « Il a l'air d'un séminariste forçat. » La conversation de Magnard était spirituelle, mais très fatigante, parce qu'elle était trop décousue et trop visiblement paradoxale. Il faut avoir les reins solides et la main alerte pour jouer du paradoxe. C'est l'affaire d'un Baudelaire ou d'un d'Aurevilly. Le jeune Magnard n'était pas de force à soutenir cet exercice, et il y aurait gâté la très réelle finesse de son esprit si les avertissements du bon sens ne l'y avaient fait renoncer.

Or, sous ses airs évaporés et à travers ses exagérations voulues, la qualité dominante et résistante de Magnard était justement le bon sens. Ajoutez-y, en dépit de sa nervosité de surface, une volonté de fer et une patience que rien ne lassait. Je l'ai vu quand il débutait au *Figaro*, quand il s'exerçait à diriger *le Grand Journal*, en contact avec Villemessant. Certes le docteur Véron n'était pas poli, François Buloz était un brutal personnage ; mais pour la dureté méchante, déprimante et grossière, je n'ai jamais rencontré personne de comparable à Villemessant. Quand j'allais chercher Magnard aux bureaux de son journal et que je voyais ce qu'il avait à souffrir des incartades de son triste supérieur, je me disais qu'il faut une bien impérieuse nécessité ou une fameuse vertu pour se résigner à un pareil régime. Magnard a été tenace et il a eu partie gagnée. Il a beaucoup appris à cette rude école ; il en est sorti plus maître de lui et aussi des autres.

C'est surtout avec Claretie qu'il était lié, bien qu'il se fût recommandé auprès de moi d'Emmanuel des Essarts. Emmanuel n'était d'ailleurs qu'un visiteur

intermittent. Arrivé très jeune à un grade supérieur dans l'Université, professeur de Faculté à Dijon puis à Clermont-Ferrand, il a toujours vécu en province et n'a jamais rêvé que de Paris. Pourquoi n'y a-t-il pas été appelé? Il aurait tenu sa place en Sorbonne aussi bien et même mieux qu'un autre.

Républicain, il l'était dès 1863, et républicain classique. Harmodius, Aristogiton, Brutus, Rienzi, les Constituants, Danton lui-même, tels étaient ses amis, les gens avec lesquels il frayait quotidiennement, familièrement. On raconte qu'un jour, apercevant l'un de ses camarades sur l'impériale de l'omnibus, il lui fit signe de descendre avec des gestes tellement expressifs, tellement désespérés que l'on pouvait croire qu'il était en proie à quelque noir chagrin ou menacé de quelque catastrophe : « Qu'as-tu, que se passe-t-il? — Je suis heureux de te voir, répond Emmanuel, j'avais à te parler. — Me voilà tout oreilles. — Eh bien! mon cher, j'ai absolument besoin de savoir ce que tu penses de Charlotte Corday. » Tête du camarade!

Cette histoire légendaire et symbolique peint au naturel des Essarts. L'histoire, l'esthétique, la poésie ont été l'occupation, l'enchantement et le but de sa vie. Elles n'en ont pas fait seulement la joie, elles en ont fait aussi la pureté, la dignité. Il a eu la religion du beau, le culte de la Révolution française, il a même eu les superstitions de la famille. Son père, Alfred des Essarts, longtemps bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et l'un des derniers représentants de la courtoisie nationale, a toujours été aux yeux de son fils un grand poète. Il y a des illusions moins respectables. En somme, si la part du rêve a été grande dans la vie d'Emmanuel, il faut reconnaître que ce rêve avait sa noblesse, et je souhaiterais volontiers aux jeunes gens d'aujourd'hui d'oublier telle idole de passage pour se consacrer avec lui à célébrer Pallas Athénê.

On n'apercevait qu'à de rares intervalles des Essarts retenu en province par ses fonctions; il n'en était pas de même de Claretie qui ne manquait jamais une occasion de venir à Montretout et que l'on était toujours heureux d'y voir arriver. Nous étions entrés en rapports d'une manière assez bizarre. Un petit article, dans lequel Chesneau et moi nous étions tout doucettement égratignés, avait paru dans un journal littéraire, *le Diogène*, sous la signature « Pérégrinus ».

L'égratignure était si gentille, que nous eûmes envie d'en connaître l'auteur. J'allai au bureau du journal et je trouvai là une espèce d'invalide à tête de bois qui ouvrit des yeux démesurés quand je lui remis une lettre à l'adresse de Pérégrinus. « Le Régrinus, connais pas ça, dit l'invalide. Nous n'avons pas ça au journal. » J'insistai, et malgré ses grognements je lui laissai la lettre, qui parvint en bonnes mains. La relation commença et en même temps l'amitié. Elle n'a pas cessé depuis.

Souvent j'ai parlé de Claretie et je me suis extrêmement intéressé à sa carrière littéraire. Mais écrivant sur lui au fur et à mesure de ses productions, je n'ai jamais eu le loisir de me mettre en quelque sorte à distance, d'embrasser l'ensemble de cette vie si active et si brillante. Je ne le ferai pas encore aujourd'hui; au moins dirai-je pourquoi il nous a tous séduits, pourquoi il a désarmé les inimitiés, gagné les confiances, conservé les affections. Un mot suffira. Claretie a été la jeunesse de son temps dans ce qu'elle avait d'aimable, de cultivé, de généreux. Nous qui n'étions plus jeunes et qui n'étions pas vieux, nous prenions un grand plaisir à retrouver dans ce jeune homme de talent, simple dans ses manières, droit dans sa conscience, sage en sa conduite, nos impressions d'antan auxquelles venaient s'ajouter les espérances de l'avenir.

J'avais quarante ans lorsqu'un jour, un de nos jeunes collaborateurs de la *Libre Conscience*, Albert Baume, s'avisa de dire devant moi, sans y prendre garde : « Le père Levallois. » Cela me fixa, j'étais classé et j'en pris mon parti. Puisque l'on m'élevait à la dignité de père, il m'était permis de me choisir des enfants. Sans en abuser, j'ai usé de la permission, et de ces enfants, quelques-uns n'ont pas laissé que de me faire honneur dans le monde intellectuel, témoin mes fils Vallery-Radot et Albert Cim. Je suis un assez heureux diseur de bonne aventure et, dans mes paternités, j'ai été généralement guidé par un sûr instinct. Dès le début, j'ai cru au succès de Claretie. Ce qui me frappait chez lui c'était la précision du coup d'œil et la netteté du rendu. « Il voit vite et bien, » ai-je écrit à propos d'un de ses premiers livres de voyages. L'éloge reste entier, toujours applicable malgré les années. Cette jeunesse qui allait avoir à traverser tant d'épreuves, et qui les pressentait, n'en était pas moins allègre, ayant comme une divination de l'affranchissement futur, de la rénovation inévitable. Chez nul peut-être cette inspiration de vaillance optimiste ne se marquait mieux que chez Claretie. Dieu sait la bonne humeur qu'il apportait dans nos soirées de Montretout!

*
* *

« L'administrateur de la Comédie-Française à l'ancien directeur des Folies-Montretout », m'écrivait Claretie bien des années après, en m'envoyant une loge le jour même où il entrait en fonctions. Ces Folies-Montretout, on en a tant et si souvent parlé, avec une si grande bienveillance, que j'ose à peine en parler moi-même. Il faut bien pourtant qu'on le sache, il n'y avait là qu'un élément, tout-puissant, j'en conviens, la cordialité dans ce qu'elle a de plus

élevé et de plus sincère. Des gens de lettres qui se rencontrent avec plaisir, qui ne se jalousent point, qui mettent en commun leurs espérances et leurs ambitions, cela se voit-il donc si rarement qu'il convienne de se tant émerveiller? La diversité des opinions ne nuisait nullement à notre mutuelle entente. Elle s'atténuait et se perdait dans un vif sentiment de sympathie. Les chansonnettes, les charades et la danse réunissaient bonapartistes, orléanistes et républicains. Le ballet des Pieuvres est resté célèbre. Il n'était alors, après les *Travailleurs de la Mer*, question que de pieuvres. Je ne sais pourquoi nous nous affublâmes de ce vilain nom, mais il est certain que parmi les pieuvres les plus distinguées figurèrent Francis Magnard, Claretie et Henry Maret.

C'est bien de nos réunions que Boileau aurait pu dire :

Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.

Un dimanche de grand entrain et de pleine gaîté, la foudre tomba deux fois sur la maison voisine sans que personne d'entre nous daignât y faire attention. Nous étions trop agréablement occupés pour nous inquiéter de ces bagatelles. Nous ne connaissions pas la fatigue. Après une terrible promenade à la Malmaison, Mme Arthur Arnould (la première) ôtait ses souliers pour mieux danser.

Et ce n'étaient pas seulement les dimanches d'été où l'on se réunissait. En plein hiver nos amis n'étaient pas moins fidèles. Par le mauvais temps, le retour offrait quelquefois certaines difficultés. Quoique notre maison fût très petite, on gardait les hôtes d'humeur frileuse et de délicate santé. Chesneau, dont l'habitation se trouvait à côté de la nôtre, nous aidait volontiers dans ces sauvetages qui n'étaient pas toujours couronnés de succès.

Mal en advint — un jour des Rois dont on parle encore — à ce pauvre Maret que l'on installa dans un lit où les draps gelés se mirent à dégeler subitement. Il en sortit comme un fleuve et parcourut en grelottant toute la maison endormie. Après avoir ouvert plusieurs portes, il pénétra enfin dans la chambre de Chesneau en poussant des plaintes lamentables. Chacun se leva. On fit grand feu, on lui prodigua les boissons les plus chaudes et les plus réconfortantes, et le matin, quand il s'en vint déjeuner chez nous, on le plaça immédiatement contre le poêle de la salle à manger. Après avoir été gelé, il fut rôti, mais ne s'en plaignit pas. Le soir précédent, il avait joué dans une charade le rôle muet du cardinal de Richelieu couché sur son tombeau. A chaque instant, Magnard et Claretie, figurant le chœur antique, venaient lui dire : « Grande ombre, permets-nous de t'évoquer. » Vers la troisième ou la quatrième sommation, nous assistâmes à un spectacle saisissant. Le cardinal, se dressant sur sa tombe, s'écria d'une voix forte : « Faudrait voir à ne pas tant m'évoquer que ça. » Le succès fut immense.

On ne venait pas uniquement à Montretout pour y danser. Nous avions des visiteurs sérieux qui formaient un public complaisant pour nos enfantillages. Par exemple Alfred de Bréhat, le romancier longtemps populaire, auquel nous devons des livres d'enfants qu'on lit encore. Il était doux, fin et mélancolique. Atteint d'une maladie de poitrine dont les progrès s'accentuaient chaque année, il avait le pressentiment d'une issue fatale trop prochaine; des ombres s'en répandaient souvent sur son front et voilaient son regard, qu'il avait fort beau. Tout le monde l'aimait et lui faisait fête pour adoucir autant que possible cette pénible impression. Bréhat n'avait qu'un défaut. Grand *écriveur* de billets et de lettres, il avait la plus illisible des écritures. Je n'ai connu que Mme de Gasparin qui fût, sur ce chapitre, en état de rivaliser avec lui. Dans l'impossibilité de rien déchiffrer, je m'étais arrêté à un parti fort simple. Je collectionnais les lettres de Bréhat, et lorsque j'allais à Paris, je les lui portais, le priant de vouloir bien me les lire, ce à quoi il ne parvenait pas toujours.

Un autre visiteur, plus important et plus imposant, était Dupont-White, l'économiste, le philosophe politique... J'allais dire bien connu, mais le mot ne serait pas juste. Sauf auprès de quelques bons esprits studieux, Dupont-White n'a ni la réputation ni l'autorité qu'il mérite. On ne rend pas non plus chez lui suffisamment justice à l'écrivain. Son style est très personnel, très original, et je ne sais pourquoi Buloz lui répétait avec insistance : « Vous avez un style d'alluvion. » Il n'y avait au contraire aucune trace d'alluvion dans la prose si française, si nette de ce vigoureux penseur.

En Dupont-White je retrouvais un compatriote. Parent assez proche du général Dupont de l'Étang qui a terminé si malheureusement sa belle carrière militaire par la capitulation de Baylen, il avait épousé une demoiselle White, du quartier Saint-Sever, à Rouen, et il en avait eu une fille qui est devenue Mme Sadi Carnot. Dans son cabinet de travail, l'écrivain avait le portrait de cette fille, qu'il aimait beaucoup et dont la jeune physionomie apparaissait pleine de bonne grâce.

Aucun pressentiment ne l'éclairait relativement à la future élévation de son gendre. Il parlait de cet honnête homme avec considération, mais sans aucun enthousiasme. Quoique sa vie eût été traversée et comme coupée par de très grands et très bizarres chagrins, Dupont-White se montrait gai et familièrement mondain. S'il ne fut pas l'un des danseurs de Montretout, j'ai vu plus tard cet ancien et aimable *beau* « pincer » son petit quadrille dans l'intimité.

Il n'avait qu'un ennemi, la goutte, qui le tracassait cruellement, sans altérer toutefois son humeur, et qui, soudainement remontée, l'a emporté d'un seul coup.

Les plus graves parmi nous étaient — et cela arrive souvent — les plus jeunes. Concentrés dans leur passion littéraire, ils entraient dans la lutte quand nous nous flattions d'entrevoir déjà le repos. Le plus distingué représentant de cette génération ardente et cultivée était Albert Cim. Nous en faisions grand cas, à cause de la sincérité qu'il apportait dans sa vocation et du soin qu'il mettait à son travail. Volontiers nous l'eussions offert en exemple aux autres jeunes gens. Claretie disait plaisamment : « Si Albert Cim n'existait pas, il faudrait l'inventer. » L'invention, certes, eût été bonne et nous n'aurions qu'à nous en féliciter.

J'avais rencontré Cim dans un journal impossible, *l'Ami des Arts*, dirigé par Henry Maret, et dont le bureau de rédaction était situé rue du Mail, au milieu d'un magasin de pianos. C'est là que nous nous mîmes à causer de toutes choses et plus spécialement de littérature, de cette langue française que Cim connaît si bien dans son histoire et manie avec tant de précision. Il nous a été donné de continuer jusqu'à présent ces bonnes conversations. Cim possède et la tradition éloignée, et la tradition plus voisine de ce milieu de siècle. Il est assurément l'écrivain qui a le mieux compris les rapports d'un passé récent avec l'époque actuelle et qui a le plus heureusement marqué cette transition.

JULES LEVALLOIS.

L'ARMÉE HOVA

Au commencement de ce siècle, le roi des Hova Radama Iᵉʳ, le fils d'Andriananpounie, sur les conseils de Robert Farquhar, le gouverneur anglais de Maurice, et les indications d'un ancien sergent de la milice anglaise nommé Hasties, conçut le projet d'avoir une armée à l'européenne. Cette perspective flattait extrêmement son amour-propre, en même temps qu'elle cadrait entièrement avec les velléités de conquête qu'il tenait de son père. La première troupe organisée comprit dans le principe (1817) 400 hommes; mais, ce premier essai ayant réussi, on porta rapidement l'effectif entretenu d'abord à 1000 soldats, puis à 5000, et quand Radama mourut en 1828, le chiffre des combattants de l'armée hova atteignait nominalement 20000 hommes. La Grande-Bretagne, qui avait présidé en sous-main à cette création et qui avait sur cette milice des vues qu'elle se gardait d'avouer à Radama, eût désiré qu'on équipât ces troupes à l'européenne, avec des draps, des cuirs, des armes, des ustensiles de toute sorte achetés chez elle. Pour allécher le souverain on lui envoya d'abord gratuitement 400 vieux habits rouges et on lui insinua qu'il serait intelligent à lui de commander en Angleterre les 19 600 uniformes manquants. Mais Radama n'avait pas d'argent et d'ailleurs il ne se souciait pas de déroger au principe d'après lequel les peuples de l'Imérina entretiennent leur souverain et non le souverain le peuple. Il décida donc que chaque soldat s'habillerait comme il l'entendrait, vivrait comme il pourrait, promettant seulement de fermer les yeux sur la maraude qui devait suppléer l'intendance absente.

Dans ces conditions, on entrevoit ce que pouvait être l'armée de Radama : une bande de coupeurs de bourse, qu'on réunissait quand on en avait besoin, qu'on lançait comme une troupe d'affamés sur la tribu qu'il s'agissait de conquérir et qui, la conquête terminée, rançonnait les amis à défaut d'ennemi.

Néanmoins, toute rudimentaire qu'elle demeurât, cette armée de Radama, qui avait troqué la zagaie nationale pour des fusils et des canons, qu'on avait exercée à quelques manœuvres, qui agissait sur le champ de bataille avec un certain ensemble, une certaine tactique, était un instrument de conquête très supérieur à ce que possédaient les autres tribus de l'île ; elle devint donc un sérieux élément de prépondérance dans les luttes de Radama contre les diverses peuplades indépendantes.

Au commencement du siècle la variété d'armement que nous voyons aujourd'hui dans les armées n'existait pas, le fusil du premier Empire (1) ne différait pas comme chargement et comme portée de celui avec lequel on avait fait les guerres de Louis XIV ; par conséquent, en face de troupes européennes, l'armée de Radama, armée de fusils anglais même démodés, se fût trouvée dans des conditions balistiques à très peu près égales à celles de son adversaire. Aujourd'hui un commandant de troupes européennes n'hésiterait peut-être pas, avec une compagnie de 250 hommes armés du fusil Lebel, à attaquer toute l'armée de Radama. En 1817 il eût couru à un échec certain.

Sous Ranavalano I, la femme et le successeur de Radama Iᵉʳ, l'armée garda son organisation primitive. Elle la possédait encore en 1861 à l'avènement de Radama II ; mais un des premiers actes de ce prince ami de la paix, et qui ne se souciait pas de jouer au soldat, fut de mettre de côté ces baïonnettes peu intelligentes.

(1) Le fusil du premier Empire était le fusil modèle 1777. Le modèle 1842 avec lequel on a encore fait la guerre de 1859 était en somme le 1777, dans lequel la capsule avait remplacé le silex.

Radama assassiné, un des premiers soins de son successeur, la reine Rasohérina, ou plutôt du vieux parti hova fut de rappeler aux armes les soldats licenciés et de reconstituer tant bien que mal l'armée. On essaya même de la rajeunir, de la moderniser et en 1868, puis en 1872, son organisation fut remaniée.

Après la guerre de 1870, le gouvernement hova, qui de-ci, de-là reçoit quelques nouvelles d'Europe, eut connaissance que de tous côtés dans le vieux monde on refondait sur un moule nouveau les vieux clichés militaires : il crut de son devoir de suivre le mouvement. Aidé par ses amis les Anglais, il donna à l'armée une organisation nouvelle qui fut promulguée le 25 mars 1875.

Aux termes de ladite loi le service militaire et personnel est obligatoire pour tous les Malgaches. Le temps de service est de cinq ans : l'âge de l'incorporation 18 ans. Après cinq années passées sous les drapeaux, les hommes sont renvoyés en congé dans leurs foyers où ils forment une réserve qui peut être appelée, suivant les besoins, mais qui jusqu'ici ne l'a jamais été.

L'armée comprend l'infanterie, l'artillerie et les compagnies d'ouvriers.

L'armement de l'infanterie est le fusil avec sa baïonnette. Ces fusils, de modèles divers, au nombre de 18 ou 20 000, sont laissés aux mains des hommes qui les emportent chez eux et sont soi-disant chargés de leur entretien : en réalité ces armes sont en très mauvais état. On voit dans le nombre surtout des sniders de provenance anglaise et des remington américains (environ 7 000 pour les deux modèles), plus 8 à 10 000 fusils à silex vendus jadis à Radama Ier par l'Angleterre. Ces fusils qui figurèrent jadis avec honneur à Waterloo ne feraient plus aussi bonne figure sur les champs de bataille modernes. On dit, — du moins on nous l'écrivait naguère de la Réunion, — que l'Angleterre aurait récemment envoyé à Tananarive un certain nombre de fusils Martini-Henry : le fait est possible, bien que nous n'ayons pu contrôler la certitude de cette information; mais fût-elle exacte, elle n'est pas très effrayante. Ces armes perfectionnées, très minutieuses, très délicates, exigent une instruction individuelle du soldat extrêmement soignée; elles nécessitent des approvisionnements considérables en cartouches. Aussi, il n'est pas probable que les Martini-Henry des Malgaches — s'ils existent — nous fassent jamais beaucoup de mal. Entre des mains inexpérimentées mais résolues, le vieux *flingot* de nos pères est encore plus dangereux.

Nous n'avons rien à dire des compagnies d'ouvriers, bien qu'ils remplissent au besoin les fonctions de soldats du génie. L'artillerie comprend actuellement environ quarante pièces hors modèle, plus une batterie Hotchkiss hors d'état de service, paraît-il, si ce n'est pour des salves à poudre. Le commandant supérieur de l'artillerie, élevé par la reine actuelle au grade de colonel, était en ces derniers temps un ancien adjudant de l'armée anglaise.

Le chiffre des soldats hovas peut être actuellement fixé à 30 ou 35 000 hommes.

Comme le total des fusils à leur distribuer ne dépasse pas 20 000, le gouvernement de Tananarive s'est préoccupé de faire confectionner des armes pour les 15 ou 20 000 hommes restants : son choix s'est porté sur la lance dont il a fait fabriquer dans l'île même 90 000. C'est avec cet armement que les mêmes Malgaches doivent se présenter sur le champ de bataille.

Toutes ces troupes organisées en régiments par provinces sont commandées par des officiers ou sous-officiers du pays, ayant à leur tête un certain nombre d'aventuriers exotiques, anglais pour la plupart, qu'un passage problématique dans les armées européennes a plus ou moins familiarisés avec la conduite des troupes. De ce nombre aussi était ce fameux colonel Digby Willougby, élevé au rang de général en chef de l'armée malgache en 1885, que M. de Freycinet traitait alors d'égal à égal. Willougby, qui au dire de M. du Verge serait « un ancien comédien jouant avec sa femme sur un théâtre de Londres, un escroc de premier ordre », a fini par lasser la patience du gouvernement hova, qui cependant en fait de gredins s'y connaît et n'aurait pas dû s'y tromper. Il a d'ailleurs été remplacé immédiatement par d'autres confrères de même valeur et de même honorabilité.

La hiérarchie des grades de l'armée hova est d'une grande simplicité; toutefois un Européen éprouve tout d'abord quelque difficulté à apprendre et à bien entendre cette classification. Les anciennes appellations de *So'rodany*, soldat, *sarizan*, sergent, etc., qui ne disaient rien à l'esprit malgache, ont été supprimées depuis longtemps déjà et remplacées par la simple qualification « Honneur » précédée du numéro qui indique le grade. L'armée hova comprend donc seize Honneurs qui ont les équivalents suivants dans les armées européennes (1).

(1)

1er	honneur.	Soldat.
2e	—	Caporal.
3e	—	Sergent.
4e	—	Adjudant ou sous-lieutenant.
5e	—	Lieutenant.
6e	—	Capitaine.
7e	—	Chef de bataillon.
8e	—	Lieutenant-colonel.
9e	—	Colonel.
10e	—	Général de brigade.
11e	—	Général de division.
12e	—	Maréchal.

Comme « lorsqu'on prend du galon l'on n'en saurait trop prendre », les grands seigneurs hovas ont trouvé que le grade

Il faut espérer qu'ils ne s'arrêteront pas là.

Ce sont les chefs de bataillon et les colonels qui nomment aux emplois des six premiers Honneurs. Le 7ᵉ Honneur ou chef de bataillon et les suivants sont à la nomination du gouvernement : les titulaires reçoivent un brevet, timbré du sceau royal qui les accrédite dans leurs emplois auprès des troupes. Certains Honneurs, généralement à partir du 10ᵉ et au-dessus, sont devenus héréditaires : on voit donc en Imerina quelques jeunes Malgaches qui peuvent chanter comme dans la comédie de Scribe :

> Colonel à douze ans, je pense, avec raison,
> Que l'on peut à quinze ans m'honorer du bâton...

Radama Iᵉʳ, qui avait voulu tout régler à l'européenne, n'avait pas oublié la création des états-majors et spécialement celle des officiers d'ordonnance. Il avait d'abord fixé le nombre d'officiers que chaque officier général pourrait avoir auprès de sa personne ; mais le temps aidant on permit à ces hauts personnages de déterminer eux-mêmes le chiffre de leurs aides de camp et ce chiffre atteignit bientôt des proportions fantastiques. Vers 1860, il n'y avait plus de soldats dans l'armée hova ; on n'y trouvait que des aides de camp. Le premier ministre Raïnivonahitriony, renversé en 1864, en légua *sept mille* à son frère et successeur. Celui-ci ayant été constitué par l'usage héritier des aides de camp de tous les officiers généraux morts, on vit le nombre s'élever au chiffre de dix mille.

Comme on pense, ces soi-disant aides de camp ne s'occupaient guère de choses militaires, chargés les uns et les autres de traiter les affaires du « patron », les uns faisaient du commerce, les autres de l'agriculture, ceux-ci de l'élevage, et il y en eut qui, dans leur souci de se soustraire aux obligations du service de soldat, ne dédaigaient pas un poste dans les cuisines.

L'instruction militaire est donnée par des instructeurs malgaches, qui ont été dressés eux-mêmes par des instructeurs européens : les commandements, qui se faisaient autrefois en anglais ou en français, sont actuellement donnés en malgache. Jusqu'à ces dernières années les contingents de l'armée permanente étaient laissés chez eux à leurs occupations habituelles et ne se rendaient que deux jours par mois à Tananarive, unique lieu ou était donnée l'instruction. Depuis 1880 les convocations sont plus fréquentes ou du moins plus longues. Les trois ou quatre mille recrues appelées à Tananarive dans leur première année de service sont exercées aux environs de la capitale environ trois mois et font là ce que nous appellerions « leurs classes ». Elles sont ensuite renvoyées pendant trois ou quatre mois dans leurs foyers, sont convoquées de nouveau quelques semaines pour parfaire leur instruction, puis sont de nouveau rendues à leur famille : elles ne sont plus astreintes à se présenter à leurs corps qu'une fois ou deux par mois.

On rencontre actuellement parmi les soldats hovas quelques hommes maniant convenablement leur fusil, mais en général, comme précision et surtout comme ensemble les manœuvres laissent à désirer. Les pour cent du tir à la cible sont d'une faiblesse qui ferait mettre immédiatement en non-activité un colonel européen : il ne faut pas trop s'étonner de ces résultats car les séances de tir à balles, soit pour le fusil soit pour le canon, n'ont lieu qu'une fois par an. Les tireurs n'ont d'ailleurs qu'un profond mépris pour la hausse dont ils ne comprennent ni la nécessité ni le maniement : on voit, au champ de tir, les trois quarts des soldats tirer avec la hausse de 200 mètres sur des cibles placées à 500 ; dans ces conditions on ne saurait s'étonner que les résultats soient médiocres.

De temps en temps une grande revue est passée à Tananarive, revue à la fois d'effectif et de parade, dans laquelle les généraux distribuent les récompenses ou les châtiments, et se rendent compte aussi bien de l'instruction que du chiffre des soldats présents. Les récompenses se bornent le plus souvent à des encouragements et à de bonnes paroles ; quant aux châtiments ils sont très réels et la plupart empruntés à la vieille discipline anglaise. Le fouet, les étrivières, la bastonnade sont encore en usage dans l'armée hova et sont journellement appliqués.

En temps de guerre tous les soldats sont convoqués à Tananarive et réunis en corps d'armée ; une fois l'armée constituée à l'effectif voulu, le général en chef renvoie chez eux les soldats dont il n'a que faire. En route on cantonne chez l'habitant ou l'on bivouaque en rase campagne. Les officiers et les soldats qui ont des tentes à eux sont autorisés à les emporter. L'*ordre de bataille*, c'est-à-dire la façon de camper ou de se présenter sur le champ de bataille, est permanent. Les tribus de l'Imérina proprement dites campent toujours au centre : les Vonizongos s'établissent toujours au nord, l'Ankaratsra au sud, les Sisaony au sud-ouest, etc. Cet ordre de bataille est obligatoire, et, comme autrefois nos gardes françaises faisaient quelquefois dix heures de plus que leurs camarades pour aller prendre la place d'honneur à la droite du front de bandière, de même certaines divisions hova ne regardent pas à la fatigue quand il leur faut prendre sur la ligne la place que

---

de maréchal ne leur suffisait pas, et, pour leur être agréable, la reine en a créé quatre autres :

13ᵉ honneur	Maréchal général.
14ᵉ —	Maréchal suprême.
15ᵉ —	Maréchal extraordinaire.
16ᵉ —	Maréchal tout à fait extraordinaire.

leur a fixée l'ordonnance. Dans les camps chaque général fait immédiatement entourer sa tente d'une palissade et d'un fossé; sous ce rapport et sous ce rapport seulement, l'armée hova ressemble à l'armée romaine ; elle est fidèle à la fortification passagère, elle remue la pioche avec la plus grande facilité.

Il n'existe pas de service organisé pour les vivres. Chaque officier ou soldat doit pourvoir comme il peut à sa nourriture et, au début d'une campagne, assurer son service des subsistances, soit qu'il emporte sur lui son riz et sa marmite, soit qu'il fasse porter ces impedimenta par des esclaves. Aucune ordonnance ne défend de se servir des moyens de locomotion usités dans le pays, et l'on a pu voir en 1885 des soldats se prélasser en filanjanes, tandis qu'un 6e ou 7e Honneur pataugeait péniblement dans la boue. Mais le fait est rare, les soldats hovas étant ordinairement de ceux qui n'approchent des filanjanes que pour les porter. Quant aux munitions de l'armée elles sont traînées à la suite des troupes par des bourjanes réquisitionnés au départ et renouvelés de village en village : l'artillerie est également portée après avoir été au préalable démontée.

Enfin, à la suite de l'armée ou au milieu de ses rangs, vient la multitude de ces *mercantis* sans nom qu'on trouve derrière toutes les troupes du monde, gens plus ou moins avouables qui harcèlent le soldat, ayant toujours quelque chose à lui voler ou à lui vendre. Leur chiffre dans l'armée hova est très considérable et peut être évalué, avec celui des porteurs, à cinq fois celui des combattants. C'est une cohue immense, qui s'avance cahin-caha au milieu des cris nasillards des officiers de tous grades harcelant les retardataires et notamment les porteurs. Le coup d'œil ne manque pas de pittoresque, surtout avec la variété de costumes que présentent les soldats ; certains ont un semblant d'uniforme, mais la plupart ne portent qu'un pantalon de toile, un chapeau de paille et sur le torse la lamba nationale aux couleurs voyantes et criardes.

La tactique, la façon de combattre des Hovas demeure encore, malgré les efforts de leurs instructeurs anglais, celle des peuplades sauvages. C'est, après un premier déploiement à l'européenne, une confusion où tous les rangs se mêlent et où les grades se confondent. La direction n'apparaît plus nulle part, chacun combat pour son compte, aidé d'ailleurs par une bravoure personnelle incontestable, un grand mépris de la mort. Or des gens déterminés à mourir sont toujours redoutables, fussent-ils armés de lances ou de bâtons ; on l'a bien vu à Dagali où un détachement italien a été anéanti malgré ses mitrailleuses et ses fusils à répétition : le général Duchesne, le commandant de l'expédition nouvelle, fera bien de s'en souvenir. Le soldat hova est donc intrépide et tenace ; la fuite sur le champ de bataille est d'ailleurs punie de mort, de la mort sur le bûcher, mais rarement elle a été constatée ; c'est du reste un proverbe dans l'armée hova qu' « il est préférable d'avancer pour être zagayé, que de s'enfuir pour être brûlé ».

Avec les Européens dont ils comprennent et sentent instinctivement la supériorité, ils redoublent d'astuce et de ruse. Un autre proverbe commun en Imérina et qu'on peut traduire ainsi : « Quand on n'est pas le plus fort, il faut être le plus malin », donne une idée de leur façon de penser sous ce rapport. Les surprises de jour et surtout de nuit, les embuscades, les guet-apens et les trahisons ont toujours été chez eux des façons d'agir familières et auxquelles nos colonnes devront s'attendre. Il faudra également prévoir qu'ils feront le vide sur notre route : nos troupes devront donc avoir toujours derrière des ravitaillements amenés du côté de la mer, au moins jusqu'à ce que nous ayons conquis une fraction de territoire suffisante pour y pratiquer les réquisitions nécessaires.

Commandant D'ÉQUILLY.

REVUE LITTÉRAIRE

Histoire de la Littérature française, par Gustave Lanson; Hachette. — *Impressions de théâtre*, 8e série, par Jules Lemaître; Lecène et Oudin. — *Montaigne*, par Paul Stapfer; Hachette.

La *Littérature française* que vient de publier M. Lanson ne s'adresse pas seulement aux étudiants et aux écoliers, mais à quiconque lit. Vous serez peut-être effrayés à l'aspect d'un si gros volume et si rempli, qui n'a pas moins de onze cents pages et dont chaque page en vaut presque deux. Mais l'histoire, et notamment l'histoire littéraire, ne saurait être intéressante si elle se réduit à juxtaposer des documents et des formules. Comment inspirer le goût de la « littérature » en ne montrant pas avec quelque détail ce qui en fait la vie, ce qui lui donne sa signification morale et sa valeur éducative ? D'ailleurs, sur les onze cents page du volume, il y en a deux cent cinquante pour la période contemporaine. Je devais le dire parce que c'est la première fois qu'un ouvrage de ce genre fait au XIXe siècle sa juste place. M. Lanson ne se croit point obligé, dès qu'il aborde notre époque, à rétrécir les proportions de son plan, à se contenter, comme ses devanciers, d'insignifiantes notices. Son dernier chapitre s'intitule : « la Littérature qui se fait » ; et, dépassant les promesses de ce titre, l'auteur veut bien terminer par quelques pronostics sur la littérature qui va se faire. Jusqu'à nos jours, et même un peu au delà.

En lisant ce long ouvrage, on verra qu'il perdrait à être plus court. Après avoir félicité M. Lanson de ce qu'il y fait entrer, félicitons-le non moins de ce qu'il en exclut. Vous ne trouverez dans son *Histoire* rien que d'utile et d'intéressant. Sachant bien qu'un fait est nul par lui-même et n'a de valeur que s'il a une signification, M. Lanson s'est refusé jusqu'aux détails biographiques, quand ces détails, si même ils eussent prêté à son livre une forme plus vivante, ne devaient pas concourir à l'explication des œuvres. Il consacrera bien deux ou trois pages à la biographie de Molière, car l'œuvre d'un auteur comique en général et celle de Molière en particulier s'explique dans une large mesure par sa vie, par ses expériences personnelles et ses relations avec la société contemporaine; mais il commencera son chapitre sur Corneille en disant que Corneille n'a pas de biographie, et, après nous avoir tracé un très court portrait de l'homme, il s'appliquera aussitôt à caractériser le poète, sa conception du théâtre et son idéal de l'héroïsme.

Tout en le louant d'élaguer les détails de pure curiosité ou d'érudition vaine, je me demande pourtant s'il ne s'est pas assujetti à une méthode trop austère, non seulement s'il n'aurait pas trouvé dans la biographie des auteurs de quoi donner à son ouvrage plus d'animation, de couleur, de réalité pittoresque, mais surtout s'il en a tiré assez de parti pour l'intelligence de leurs œuvres. Peu importe que Corneille ait déménagé de Rouen à Paris en 1662; il importe beaucoup plus de préciser les influences diverses qu'il a subies, de montrer en lui le provincial, — même après son déménagement, — le Normand, l'avocat, le bourgeois, de suivre le développement de son génie depuis ses premiers essais, dont il n'est question que quatre-vingts pages plus loin, au chapitre sur Molière, de ne pas nous présenter enfin un Corneille tellement semblable à certains héros cornéliens, un Corneille tout d'une pièce, qui semblerait vivre complètement en dehors du temps, et, si l'on ne nous disait d'un mot qu'il commença par tâtonner, avoir été dès la naissance en possession de ce que M. Lanson appelle sa mécanique. M. Lanson a le tort de fixer dès le début l'attitude de son personnage comme s'il ne pouvait le décrire qu'après l'avoir immobilisé.

Quant au plan général du livre, il mérite de grands éloges. Comparez seulement cette *Histoire* avec les « manuels » qui l'avaient précédée. Sans être à l'abri de toute critique, elle témoigne d'une habileté bien supérieure dans la disposition des matières et la suite des chapitres. Trop de sections, peut-être. Mais on excusera plus volontiers ce défaut chez M. Lanson que, chez tel ou tel de ses devanciers, celui de loger à la même enseigne des auteurs aussi éloignés l'un de l'autre, dans tous les sens du mot, que, par exemple, Rabelais et Montaigne, ou La Rochefoucauld et La Bruyère. Presque tous les précis antérieurs ont un chapitre où Gresset et Destouches sont bien étonnés, je pense, de se rencontrer avec Beaumarchais. C'est « La Comédie après Molière ». D'accord. Mais Émile Augier? Ne vient-il pas lui aussi après Molière? Et M. Becque? Encore plus, donc! M. Lanson ne résout pas sans doute toutes les difficultés de composition que présentait un ouvrage comme le sien, mais il n'en esquive aucune. Pas le moindre trompe-l'œil; rien de factice.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'on soit d'accord avec lui sur tous les points. Les proportions ne m'ont pas toujours paru bien observées. C'est ainsi que, dans le chapitre sur la Critique au XIXe siècle, où Sainte-Beuve a deux pages, Taine en a six. Et je ne prétends pas qu'il fallût donner moins de place à Taine; ce dont je me plains, c'est qu'on en donne si peu à Sainte-Beuve. Taine nous en impose par les théorèmes impérieux sur lesquels il carre sa doctrine; mais ces règles qu'il systématise, il n'y en a pas une que Sainte-Beuve, avant lui, n'ait appliquée à l'étude des écrivains et des œuvres avec une adresse merveilleuse, sans en étaler aux yeux le pédantesque appareil, sans assujettir le tact de l'analyste à des formules mécaniques. Or, la méthode de Taine étant après tout celle de son devancier, l'esprit de finesse y semble mieux approprié que l'esprit de géométrie. M. Lanson assure que l'œuvre de Sainte-Beuve est d'une insignifiante portée scientifique « parce qu'il n'y a pas de science de l'individu ». Voilà une assertion bien tranchante, et je ne sais trop ce qu'en penseraient les savants, ces naturalistes, par exemple, auxquels l'auteur des *Lundis* aimait à se comparer. Faut-il rappeler à M. Lanson telle phrase de sa préface: « L'histoire littéraire, déclarait-il, a pour objet la description des individualités »? Il est permis de viser plus haut; mais M. Lanson, même en oubliant cette phrase, ne prétendra pas sans doute que nous puissions atteindre à des lois générales par je ne sais quelle intuition divinatoire. Si la critique doit un jour ou l'autre, très tard, devenir une science, elle y arrivera non par des constructions géométriques, mais en faisant — comme Sainte-Beuve — avec maintes précautions, maints scrupules, des monographies délicates, sagaces et patientes.

J'insiste sur ce qui n'est qu'un détail; mais ce détail avait bien quelque importance. Quant à la composition du livre dans son ensemble, il me fait plaisir de reconnaître que M. Lanson a su en général soit combiner très heureusement l'étude des époques et celle des individualités, soit grouper avec beaucoup de tact les œuvres de même genre, et que, s'il fallait

parfois, sous peine de confusion, substituer l'ordre logique, où l'arbitraire s'introduit aisément, à l'ordre chronologique, qui est la trame même de l'histoire, sa scrupuleuse loyauté répudie tout artifice, tout expédient plus ou moins spécieux, comme la délicatesse de son esprit lui fait trouver presque toujours quelque tempérament équitable. Je crains seulement qu'il n'ait pas marqué avec assez de netteté les grandes divisions de son ouvrage, qu'il ne se soit retranché avec trop de rigueur certains développements « qu'un historien ou un philosophe ne croirait pas pouvoir éviter ». Autre chose sans doute est une histoire de la littérature, autre chose une histoire des idées ou de la civilisation. Mais je regrette qu'il n'ait pas insisté davantage sur ces « grands courants philosophiques », qui, comme il le dit lui-même, « déterminent les changements sociaux », et, par suite, l'évolution littéraire; et j'en suis quelque peu étonné, après cette déclaration de sa préface que la « littérature est une vulgarisation de la philosophie ».

Rien ne doit préparer à une juste appréciation, débarrasser l'esprit des préjugés et des vues étroites, comme de suivre pas à pas l'entier développement d'une littérature. Les systèmes peuvent bien cadrer avec telle ou telle époque, mais ils rencontrent toujours dans la suite des choses un ensemble de faits qui leur donne un démenti. M. Lanson ne se met au service d'aucune doctrine. L'unité de son ouvrage est historique, non systématique. Je ne veux pas dire qu'il s'abstienne de juger; mais ses jugements ne lui sont jamais dictés par l'esprit de parti. Il est assez impartial pour défendre Calvin, lui, M. Lanson, contre Bossuet. Quant au grand évêque, vous ne vous attendiez pas, je suppose, qu'il le traitât de rhéteur, ni même qu'il montrât ce que sa raison vigoureuse avait de borné. Sachez-lui gré de l'effort qu'il doit faire en ramenant son admiration, un peu bien dithyrambique jadis, à d'assez justes limites pour que nous puissions nous y associer presque sans réserve. Assurément Voltaire lui inspire peu d'enthousiasme. Mais il faudrait être M. Homais en personne pour ne pas vouloir qu'il signalât les petitesses de ce grand esprit, les vilains côtés de son caractère ou de son œuvre, et l'on trouvera sans doute que, si l'étude qu'il nous en donne manque de sympathie, elle manifeste un méritoire scrupule d'équité.

A la fin de son ouvrage, M. Lanson, nous l'avons dit, jette un coup d'œil sur l'avenir; et constatant — avec bonheur — le décès du naturalisme, il semble regretter qu'aucune doctrine nouvelle ne le remplace encore, que chacun aille de son côté, n'obéisse qu'à ses instincts et à ses dispositions particulières. Le naturalisme est-il aussi mort qu'on veut bien le dire? Il est mort dans sa forme scolastique. Ce qui en reste, ce qui n'est pas près de mourir, c'est ce qu'il renfermait en soi de sain, de robuste, d'intègre. Une école se constitue beaucoup moins par la vérité qu'elle affirme que par les limites dont elle la borne, et M. Zola, qui fut le théoricien attitré du naturalisme, a fait école par l'étroitesse même et la crudité de sa formule. Aujourd'hui, nous sommes dans les meilleures conditions pour que la littérature qui va naître — car enfin il naîtra bien quelque chose — soit sincère, largement humaine, affranchie de toute convention et de tout « poncif », qu'elle concilie en une juste mesure l'idéal et le réel. Suffisante est cette vieille formule de l'art : l'homme ajouté à la nature. Si le naturalisme sectaire est bien mort, c'est pour en avoir rétréci le sens, pour n'avoir vu dans l'homme qu'un tempérament et pour avoir réduit la nature à ce qui s'y trouve de plus vulgaire ou de plus abject. Nous n'avons besoin d'aucune formule nouvelle. Ni système ni école. Il ne nous faut que de la conscience, de « l'âme » et du talent. Un peu de génie ne messiérait pas. La nature est toujours là; qui sera l'homme? *Exoriare aliquis*, c'est-à-dire, en « bon français » :

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu?

*
* *

En signalant la huitième série des *Impressions de théâtre*, il n'est pas indispensable de « découvrir » M. Jules Lemaître, de louer une fois de plus sa grâce, sa délicatesse, son ingénieuse malice, ou ce que ses feuilletons les moins sévères marquent encore de bon sens et de sérieux jusque dans l'impertinente légèreté de leur désinvolture. Je vais d'abord à une question tout actuelle, et dont M. Lemaître lui-même nous entretenait dernièrement dans un article qui a fait quelque bruit.

Ce qui frappe en feuilletant son livre. c'est la petite place qu'y occupent les pièces françaises. Je parle, bien entendu, des pièces nouvelles. Heureusement que nous avons Corneille, Racine et Molière, Augier et Dumas. Mais en fait de jeunes? Ce volume comprend deux années à peu près complètes de notre production dramatique; et combien d'œuvres qui méritent qu'on s'y arrête? Certes, vous n'apprendrez pas sans plaisir que la foire de Neuilly maintient son antique renom; encore M. Lemaître constate avec mélancolie qu'elle ne se renouvelle pas. *Boubouroche* est, je le veux bien, une excellente farce et *Gigolette* a sa saveur. Mais il n'y a pas là de quoi régénérer notre théâtre. Quant à M. Pailleron, quant à M. Sardou, ce n'est point sur eux sans doute que vous avez mis vos espérances. *Madame Sans-Gêne* et *Cabotins*, dont je ne veux dire aucun mal, sont un peu vides de substance pour régénérer rien du tout. En fait de nouveautés encourageantes, il n'y a guère que les *Romanesques*. C'est quelque chose. Et, quand

même, on ne se sent pas assez encouragé. J'oubliais les *Mystères d'Eleusis*, qui sont un admirable poème. Mais il ne s'agit pas de poèmes, il s'agit de « pièces ».

Voyez maintenant le côté Nord. Scandinaves, Borusses, Trévires ou autres, ils ont tous donné. La scène française est en proie, non plus à Pradon, honorable Rouennais, mais à des étrangers de toute farine et de tout crin, dont c'est à peine si nous pouvons prononcer le nom.

M. Lemaître, qui est au fond un classique (oh! pas gênant, mais enfin un classique; est-ce que le mot aurait rien de désobligeant, par hasard?) n'en essaie pas moins de leur rendre justice. Rappelez-vous, entre autres, certaines pages sur M. Mæterlinck, dans lesquelles il a admirablement caractérisé ce « poète effrayant et subtil de l'inconscient ». Pourtant la septentriomanie l'agace. Son classicisme et son chauvinisme — qui n'est pas un tant soit peu chauvin? — s'allient contre les barbares. Vous trouverez dans ce volume, au moins en germe, toutes les idées que développe son récent article. M. Lemaître veut se rassurer en nous rassurant. Il cherche, tout au moins, des consolations; et quand on cherche bien, l'on finit toujours par en trouver. Il se console avec cette pensée que ce que les Septentrionaux nous donnent, c'est ce qu'ils nous ont pris, ce dont nous ne voulions plus. Ibsen et Biœrnson? Bah! du George Sand! Hauptmann? Du Zola! Allons, allons, il n'y a rien de perdu, et nous pouvons encore passer devant la Colonne!

Mais, tout de même, M. Lemaître n'est pas absolument satisfait. Il convient que, si le fond semble à peu près identique, l'*accent* diffère, et qu'on ne grasseye pas tout près du pôle comme à Paris. Or, le ton, n'est-ce pas, fait un peu la chanson. Sachez d'ailleurs ce que signifie le petit mot d'*accent*. Rien de moins que la vie intérieure et le sentiment religieux. C'est beaucoup; je dirais même que c'est assez pour infirmer la thèse de M. Lemaître, si l'on pouvait dire de M. Lemaître qu'il soutient des thèses. Il n'en a jamais soutenu qu'une dans toute sa vie, et, paraît-il, avec un détachement qui scandalisa la Sorbonne.

M. Lemaître est bien obligé de reconnaître notre infériorité au moins momentanée. Il espère qu'elle ne durera pas, et nous aussi. Mais il essaie même de prouver qu'« elle est en bon train d'être réparée », et ses preuves ne me semblent pas très concluantes quand il en appelle au « piétisme » de M. Bourget ou quand il allègue que jamais écrivain n'a été aussi intimement pénétré que M. Loti de l'idée de la mort, comme si dans cette idée, telle que M. Loti la conçoit, et dans sa peur du néant, il entrait rien qui ressemble à quelque chose de religieux.

Finalement, M. Lemaître nous fait entrevoir une réaction du génie latin. Ne nous réjouissons pas trop. Peut-être veut-il dire que les œuvres espagnoles et italiennes, ou valaques encore, vont succéder aux allemandes et aux scandinaves. Ce n'est pas d'aujourd'hui, je le sais, que nous prenons une part de notre bien chez les autres peuples. Mais autrefois, quand nous faisions à nos voisins l'honneur de leur emprunter quelque pièce, nous ne la traduisions pas, nous la refaisions, et c'était le *Cid*. Nous nous assimilions nos emprunts. Maintenant, il n'y a pas à dire, nous avons l'estomac moins bon. Ne serait-ce pas la faute à M. Sarcey?

*
* *

Dans la collection des « Grands écrivains français » M. Paul Stapfer nous donne sur Montaigne une étude des plus piquantes. M. Stapfer a beaucoup d'esprit, un esprit tant soit peu subtil parfois et pointu, mais qui ne manque certes pas d'agrément. Il nous parle de Montaigne en humoriste. N'est-ce pas une des meilleures façons d'en parler, la plus congruente à l'homme et à son livre?

M. Stapfer n'a guère consacré qu'un quart de son volume à la philosophie de Montaigne. Est-ce trop peu? Mais le sujet ne recélait rien de bien nouveau, depuis trois cents ans qu'il exerce des critiques, et quelques-uns qui pensent. Entre nos anciens auteurs, Montaigne est un des rares qui se lisent. Ce n'est pas tout d'être immortel quand on est mort. Montaigne, lui, n'est pas mort, il ne le fut jamais. Il resta toujours bien vivant; houspillé par le XVIIe siècle, choyé par le XVIIIe, on le lit encore dans le nôtre, sans esprit de parti, parce qu'il est un de nos écrivains les plus émoustillants et parce que nous pouvons, dans toutes les circonstances de la vie, demander quelque conseil ou quelque leçon à son aimable sagesse. Ce serait assez pour expliquer qu'il ait été le sujet de tant d'études. Horace, un ancien de la même famille, on a la ressource de le traduire. C'est inoffensif. Montaigne expose à des tentations plus dangereuses. Et puis, quel homme accommodant! Vous pouvez lui faire dire, à cet homme ondoyant et divers, tout ce que vous voulez. De son vivant déjà, Guelfe au Gibelin et Gibelin au Guelfe, il était « pelaudé à toutes mains ». Il continue toujours.

Aujourd'hui la mode semble incliner à un Montaigne *sérieux*. Dans toute la partie de son livre qui traite du philosophe, M. Stapfer est quelque peu hésitant. Son étude ne nous laisse pas une impression très nette. Et peut-être bien, un livre sur Montaigne qui donnerait une impression tout à fait nette, ce serait la marque qu'il n'est pas un très bon livre. Mais, visiblement, M. Stapfer incline à faire de son auteur un dogmatique, voire un croyant. Et cela je l'avoue, me dérange un peu. Nous avons longtemps

vécu sur l'opinion que Montaigne est un sceptique — le mot, d'ailleurs, a bien des sens, — aussi sceptique en philosophie et en religion qu'en politique. Il s'agit, cela s'entend, d'un scepticisme tout intellectuel. Nous le savions d'ailleurs capable d'enthousiasme, susceptible d'une certaine exaltation sentimentale. Mais jamais nous n'aurions pensé que cela pût tourner en mysticisme, comme chez Pascal. Il nous semblait fort possible que, comme son dédain supérieur de toutes les lois sociales ne l'empêchait pas d'être un sujet très soumis, son incrédulité foncière l'aidât, si j'ose dire, à être un très docile fidèle, et se conciliât le mieux du monde avec sa pratique extérieure du culte. Cette manière de voir, M. Stapfer ne veut pas l'accepter « parce qu'elle est simple ». Disons *simpliste*, si vous voulez bien, par égard pour ceux qui la partagent. C'est une raison, cela. Mais pourtant je ne suis pas convaincu que, même au sujet de Montaigne, l'explication la plus compliquée soit forcément la plus juste, et je ne vois aucun inconvénient à ce que sa philosophie religieuse ne contredise pas sa philosophie politique. Il se peut bien que là comme ici Montaigne soit un sceptique conservateur. Variété très connue.

Et après tout M. Stapfer n'est pas si loin de cette opinion. Il défend avec raison Montaigne d'avoir douté. Ce n'est pas le doute, en effet, c'est l'incuriosité que Montaigne célèbre. Mais quoi? Il y a dans le doute quelque chose de plus religieux, ou de moins irréligieux, si l'on préfère, que dans l'indifférence. Après bien des ambages, M. Stapfer, en terminant, définit la religion de Montaigne par une formule que nous pouvons très bien admettre : *demander à son curé ce qu'il faut croire, et puis n'y plus penser.* C'est ce qu'il appelle la bonne vieille solution du catholicisme. Va donc pour Montaigne catholique, mais rappelons-nous ce que le mot veut dire. Je ne prétends pas d'ailleurs que le catholicisme soit la plupart du temps autre chose ; avec la facilité des communications, certains préfèrent, de nos jours, s'adresser au pape, voilà la différence. Seulement, il fallait s'entendre. Et puis, on connaît tout de même des catholiques qui y ont pensé. — Pascal? — Non, c'est un janséniste !

Laissez-nous donc notre Montaigne sceptique. Il l'est tellement à fond que les miracles de Lorette ne le troublent point. Or ne voilà-t-il pas le dernier raffinement du scepticisme ? Pauvres sceptiques que ceux qui nient les miracles ! Le sceptique digne de ce nom ne nie rien et croit tout possible. Croire quelque chose impossible, c'est faire un acte de foi.

GEORGES PELLISSIER.

THÉATRES

THÉATRE D'APPLICATION. — *Possession*, pièce en quatre actes de MM. Charles Epheyre et Octave Houdaille.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent M. Charles Epheyre. Ils n'ont pas oublié les nouvelles originales qu'il publie de temps à autre à cette place. M. Charles Epheyre, me dit-on, est un homme de science ; porté par une intelligence curieuse vers les questions d'hypnotisme et de télépathie, il a tenté de les transporter à la scène. Et certes la tâche n'était pas exempte de difficultés : l'avoir menée à bien, ou presque, est déjà un résultat très honorable ; y réussir complètement était, je crois bien, impossible. Essayons d'expliquer pourquoi : ce faisant, nous pourrons relever au passage les qualités et les faiblesses de *Possession*.

Imaginez une pièce, parfaitement construite, dont la *possession* serait le ressort principal. Dans l'espèce, il s'agit de l'amour de Stéphane Fédorowitch pour Marie-Anne, comtesse Golgonoff. Stéphane a juré à Marie-Anne de lui appartenir « corps et âme, dans la vie et par delà la mort ». Plus tard, abandonné par Marie-Anne, se croyant oublié d'elle, il épouse une autre femme, Sacha ; Marie-Anne, morte, vient lui rappeler sa promesse. — Donc, imaginez ce sujet traité en pièce, et parfaitement traité : le drame, ce sera l'impossibilité où Sacha et Stéphane seront de s'aimer sans remords ; en d'autres termes, et si nous parlons métier, après une exposition, — soit sous forme de prologue, soit sous forme de récit, — la pièce commencera au mariage de Stéphane et Sacha, pour aller jusqu'au dénouement, qui sera probablement la séparation des deux époux, par la mort, ou autrement.

Et, déjà, vous voyez poindre le malentendu qui va naître et se développer entre l'auteur et le public. Moi spectateur, j'admets le plus volontiers du monde le sujet de la pièce. Mais, dès qu'elle s'engagera, dès que je *verrai* que Stéphane et Sacha sont séparés, je penserai immédiatement que ce qui les sépare c'est le remords. C'est en effet, et malgré moi, ce mot remords que j'ai employé en résumant tout à l'heure le « cas » de Stéphane. Que, plus tard, l'ombre de Marie-Anne apparaisse, qu'elle se place réellement entre Stéphane et Sacha, je ne pourrai la considérer que comme la représentation du remords. Pour parler d'une façon plus précise, elle ne sera, pour moi, que la « matérialisation » d'un sentiment moral, comme qui dirait la figuration physique d'un état d'âme. Or, j'imagine que ce n'est pas ce qu'ont voulu les auteurs de *Possession*. Ils ont cherché à nous représenter un phénomène réel, qui existe indépendamment des sentiments des héros ; qui, cependant, est

peut-être produit par ces sentiments... car l'origine de ces « miracles » est obscure, au moins pour nous autres ignorants. En un mot, pendant qu'ils nous montrent un fait, nous suivons le développement d'un sentiment. De là, un malentendu qui ne fera que grandir à mesure que le drame se déroulera devant nous. Et ne dites pas que ce malentendu est de peu d'importance, puisque, en somme, la même intrigue peut développer les deux points de vue ; le malentendu, inévitable, est au contraire, fort important : il nous « gênera » dès que nous l'aurons entrevu, et ce sera dès le début ; et c'est grâce à lui que le tragique dénouement nous causera seulement une horreur physique (ce qui est quelque chose sans doute, puisque c'est ce que nous inspire le dénouement d'*Œdipe-Roi*) au lieu de l'émotion tragique qui nous aurait secoués si nous avions été tout le temps « avec les auteurs ».

Ce malentendu-là existera longtemps encore, j'en ai peur, toutes les fois qu'il s'agira d'une question scientifique. Vous savez avec quelle réserve méfiante le public accueille, au théâtre, les sentiments qui ne sont pas les sentiments conventionnels. Et, pour ne citer qu'un exemple, vous vous rappelez avec quelle stupéfaction il voyait naguère, dans l'*Invitée* de M. François de Curel, une mère qui, retrouvant ses filles, n'entrecoupait pas de sanglots le cri traditionnel de Mme Laurent : « Mes enfants ! Mes enfants !... » C'est un fait indiscutable qu'un public renfermé dans une salle de spectacle est, pour la compréhension des choses nouvelles, d'une moyenne très inférieure à la moyenne « mathématique » qu'on obtiendrait en additionnant séparément les facultés compréhensives de chaque spectateur. En entrant au théâtre, le spectateur semble, en vérité, se « rajeunir » ; il n'a dans la tête, il ne comprend que des idées très générales et très rudimentaires, des idées qui sont communes aux hommes et aux enfants. Ce spectateur, par cela même qu'il est encaqué dans une loge ou serti dans un fauteuil d'orchestre, oublie le peu qu'il sait des découvertes récentes ; celui-là même qui aurait suivi avec intérêt les curieux travaux dont M. Charles Epheyre n'est pas sans avoir ouï parler, celui-là s'empresserait d'oublier le peu qu'il sait : toute sa sympathie ira à la mère qui perd ou qui retrouve son enfant, à la maîtresse trompée, à l'amant délaissé ; et la sympathie au théâtre, c'est l'intérêt. A plus forte raison, s'il s'agit de questions qui ne sont pas encore « du domaine public ». Les progrès lents, laborieux, que font les savants, le public les ignore ou ne s'en soucie guère ; entendez que, s'il s'y intéresse, ils n'ont pas une action directe sur l'ensemble de ses idées : au lieu de procéder par pas sagement mesurés, il fait un bond tous les demi-siècles, négligeant les transitions qui séparent ses deux états d'esprit. Jusqu'à présent, il ignore les « sciences psychiques ». Il lui faudra vingt-cinq ans pour connaître les résultats très appréciables déjà obtenus ; il lui faudra plus encore pour s'habituer à les voir au théâtre. (Et ceci prouverait donc que *Possession* est de cinquante ans en avance sur son temps ?) Mélangez, comme l'ont fait MM. Epheyre et Houdaille, des sentiments naturels à des faits — je ne dis pas surnaturels, car il n'y a rien de surnaturel — à des faits que nous sommes habitués à considérer comme surnaturels, c'est aux sentiments naturels qu'il ira, laissant de côté la science ; c'est à eux qu'il attribuera les épisodes et les revirements qui se combineront pour former le drame. Et c'est toujours le malentendu dont je parlais en commençant.

Il faut reconnaître, toutefois, que les auteurs ont fait ce qu'ils ont pu pour le dissiper ou l'atténuer. Par la manière même dont ils ont construit leur pièce, ils nous ont montré quel était leur but. Sur six tableaux, cinq sont consacrés à nous montrer : 1° le mariage de Marie-Anne et du comte Golgonoff ; 2° le départ du comte, et les amours de Marie-Anne et de Stéphane ; 3° le retour du comte, sa ruine, sa jalousie et son départ avec Marie-Anne ; 4° la poursuite de Stéphane, sa querelle avec le comte, le coup de pistolet qui le blesse, et les soins que lui donne Sacha ; 5° les amours de Stéphane et de Sacha, leur mariage et le retour de Marie-Anne. — Et cela, si je ne me trompe, signifie que l'apparition finale est simplement un fait, un fait réel, et non l'aboutissement d'une crise morale. Par ainsi, le malentendu dont je parlais disparaît en grande partie. Mais c'est pour donner naissance à un autre.

Rien n'égale la résistance du public devant un sujet qu'il ne veut pas accepter, rien, sinon l'obstination avec laquelle il exige que l'auteur traite le sujet qui lui agrée, à lui public. Ici, quoi qu'aient pu faire les auteurs, le public a choisi son sujet : c'est le ménage Sacha-Stéphane. Il veut qu'on lui en parle, et c'est en vain que les auteurs protestent qu'ils ont autre chose à dire. Ce malentendu-là est moins capital que le précédent. Il a cependant cet inconvénient de changer l'orientation de la pièce. Telle qu'elle est, — telle qu'elle paraît, pour mieux dire, car je vous ai montré ce qu'elle me semblait être, — c'est un drame intéressant, au dénouement tragique, et dont le succès pourrait être fort grand sur une plus vaste scène, avec le pittoresque de décors et de costumes nécessaires à situer l'action. Ce serait, en un mot, un bon drame. La pièce que j'ai cru voir, et que j'ai cherché à vous montrer dans *Possession* (et je crois bien que c'est celle que les auteurs entendaient faire), était un peu plus qu'un bon drame. Au moins cette alternative, même au cas le moins favorable, a-t-elle de quoi satisfaire MM. Epheyre et Houdaille.

Possession, sur le trop petit théâtre de la rue Saint-Lazare, a été convenablement mise en scène et interprétée. M. Dauvilliers donne de la chaleur au personnage de Stéphane; M. Camis est, comme il convient, hargneux, et désespéré par la guigne; Mlle Verteuil, un peu mélodramatique, a joué non sans puissance la scène de l'apparition; Mlle Suzanne Carlix est gentille à souhait dans le joli rôle de Sacha. Et je ne dirai certes pas de mal de MM. Paulet, Dubosc, Mondollot et Barnoll, non plus que de Mmes Garnieri, Carlix et Colbert, — un nom plein de promesses!

Je ne puis dire que deux mots de la représentation du Théâtre des Lettres. La *Bonne Mère* a été interprétée de telle façon qu'il ne restait rien de la grâce un peu mièvre de Florian. Quant à *Monsieur Grandroy*, c'est une pièce genre Théâtre-Libre, où le personnage principal, congrûment inconscient, commet toutes les vilenies du monde. Ici le dénouement est optimiste; ce qui n'empêche pas la pièce d'appartenir à l'espèce « rosse ». Il faudrait discuter les actes de Grandroy scène par scène; ce serait long — et pas très intéressant, j'en ai peur.

JACQUES DU TILLET.

LA COMÉDIE SOCIALE

LES JOURNALISTES

La presse continue à faire parler d'elle sur tous les tons. Il n'est d'honneurs qu'on ne lui décerne, il n'est d'indignités dont on ne l'accuse. Il semble que les chroniqueurs aient pris à tâche de refaire une fortune à la fable si discréditée des langues d'Ésope.

Ce sont ces mêmes chroniqueurs que je voudrais confesser aujourd'hui en vue de la vérité vraie qu'ils nous cachent, qu'ils se dissimulent à eux-mêmes : à savoir que la fameuse omnipotence de la presse est une légende ridicule, que le journaliste le plus influent cesse de l'être en dehors d'une certaine sphère très étroite, très nettement délimitée, et que le bon motif social, littéraire ou politique qui, tous les jours que le bon Dieu fait, l'incite à noircir du papier reste incompris des foules, n'a aucune action sur la vie universelle, j'entends sur l'existence des masses, où domine, où règne, où triomphe, quoi qu'on dise, celui qui ne lit pas, qui ne lit rien, qui n'ouvre jamais un journal.

Il y a des coins de France où le titre même du journal le mieux coté de Paris est totalement ignoré, où jamais aucune feuille quelconque n'a pénétré, où les cerveaux sont vierges de toute théorie humanitaire, de tout rêve sociologique, où des cœurs humains palpitent, où des âmes s'ouvrent aux brises du large, vivent confusément leur mercenaire existence, sans rien connaître ni espérer des Mirbeau, des Geffroy, des France, des Margueritte, des Lemaître, des Adam, pour ne citer que les meilleurs.

Sarcey lui-même est pour eux l'Inconnu.

Et cependant leur vie intime n'est pas moins profonde, moins significative que la nôtre. Peut-être l'est-elle davantage.

Et c'est pour cela que les chroniques, toutes les chroniques, ont moins d'action sur le monde que n'en eut en son temps la forme du nez de Cléopâtre. Et l'on aura beau comparer la plume du journaliste au levier d'Archimède, — toutes les plumes du globe peuvent se liguer ensemble : je les défie de rien changer à l'équilibre de la société, de faire dévier d'un pouce la route de l'Histoire, la trajectoire des passions humaines, individuelles ou collectives.

Guettez le journal à son arrivée en province, dans les grandes villes, voire dans les hameaux et les bourgades où six *liseurs* se cotisent pour assouvir sur le même numéro leur soif de nouvelles. La feuille arrive, l'abonné la déplie et la contemple comme il contemplerait un tableau, une nature morte, une collection entomologique. A travers la vie figée des caractères typographiques il ne perçoit rien, absolument rien de l'idée vivante qui habita le cerveau de l'écrivain avant d'avorter en lettres moulées, de se pétrifier au « marbre » du journal.

L'impression qu'il en reçoit se résume pour lui dans le mot « article de Paris » : ce sont des *articles de Paris* et pas davantage. Et même s'il les tient pour vrais, s'ils ressuscitent en lui quelque chose de déjà pensé, le provincial, campagnard ou non, est trop près de la nature pour que l'éventuel petit accès de fièvre ressenti atteigne les couches profondes de l'être. Il demeure rêveur quelques minutes, jette un dernier coup d'œil de regret sur la prestigieuse collection de papillons mort-nés — papillons noirs, hélas! — puis il hausse les épaules, secoue la tête et retourne à la nature, indifférente comme lui.

Et la multiplicité des chemins de fer aura beau abréger les distances, il en sera ainsi de toute éternité. L'espace est irréductible. Les grandes tourmentes de l'océan se propagent tout le long des côtes, sur des centaines de lieues, mais, passé une certaine limite, ce n'est plus qu'un vain clapotis sans portée aucune, sans signification pour les riverains éloignés, destinés à ne jamais rien savoir de la tempête initiale, des vaisseaux qu'elle a engloutis, des victimes qu'elle a pu faire.

Et l'on dit que l'Idée mène le monde! l'Idée qui n'a de vie propre qu'en nous-même, et qui meurt sitôt qu'elle arrive aux frontières de la Pensée, avant même de se cristalliser aux matrices typo-

graphiques! Non, l'Idée ne mène pas les masses : elle n'est qu'une résultante, produit ou quotient ethnique, je n'ose dire atavique de peur de tomber dans la banalité. Chacun de nous est son monde, son univers à soi seul, et tout ce qui s'écrit, et tout ce qui s'imprime, les chroniques du monde entier ne peuvent rien sur la destinée que nous assigne l'hérédité physique et intellectuelle, moins encore sur l'avenir d'un peuple. Les chroniqueurs et les cabotins sont logés à la même enseigne ; le public, un public très restreint et qui ne se renouvelle guère, les goûte par mode ou par désœuvrement, les fête par snobisme, et leur tourne le dos dès avant le couplet final, préoccupé du vestiaire, cette image réduite du grand *struggle*.

Vraiment, quand on pense à toutes ces choses, on a envie de briser sa plume et de ne plus écrire, de ne jamais plus écrire. Sage résolution, que les exigences de la vie, hélas ! empêchent la plupart d'entre nous de mettre en pratique.

Et c'est là précisément notre condamnation. Le journaliste a beau répéter sur tous les tons que *faire de la copie* est un métier insipide, absurde et moins naturel que de fabriquer des souliers ou de bêcher la terre; il l'exerce toute sa vie durant, ce triste métier, et parfois même au delà, par la voie des mémoires et des indiscrétions posthumes. Aussi est-il le seul être dont l'on puisse dire que le venin ne meurt pas en même temps que la bête.

Encore s'il n'écrivait que lorsqu'il a quelque chose à dire, s'il ne cherchait à se répandre, à se raconter qu'après avoir senti, conçu, pensé quelque chose; mais point du tout. Sa devise, qui devrait être : « Je pense, donc j'écris » est devenue : « J'écris, donc je pense », c'est-à-dire : Je dois penser, ou du moins faut-il que j'aie l'air d'avoir pensé quelque chose... en vue de l'article quotidien.

C'est la grande plaie, cet inéluctable article quotidien, le revers de la médaille des succès de presse qui font que tout journaliste arrivé à placer sa *copie* facilement, s'adonne aux basses débauches de la fécondité, à l'irrépressible besoin de déposer sa prose le long de toutes les feuilles de France. Il en interdira même volontiers la reproduction, de peur de perdre quelques sous par suite de moutures clandestines arrivant à combler quelque trou qu'il préfère boucher au mastic inédit à tant l'once. Et c'est cette besogne quotidienne qui l'avilit, qui l'épuise, qui le tue, qui finit par en faire un vrai manœuvre, un *journalier* plutôt qu'un *journaliste*, ainsi que le constatait Schopenhauer qui, de son temps déjà, épiloguait sur la paronymie des deux mots (1).

(1) Die Journalisten, treffend, benannt! Verdeutscht wurde es heissen « Tagelohner ». *Parerga und Paralipomena*, t. II, ch. XXV. : Leipzig, Brockhaus, éditeur.

Puisque nous parlons métier, disons-le, il y a quelque chose d'un peu comique dans les récriminations des chroniqueurs reprochant aux directeurs de journaux d'avoir le culte du veau d'or, de tout sacrifier à la publicité. Ils ne songent pas que leur littérature n'est pas monnayable, qu'un médium a moins de mal à évoquer l'ombre de Napoléon Ier qu'une chronique, si géniale soit-elle, à exorciser le louis d'or tapi dans les goussets récalcitrants du public, et que par conséquent le directeur de journal est forcé, absolument forcé, d'avoir recours aux *affaires* pour satisfaire aux exigences de l'écrivain dont la seule ambition est de se faire payer le plus cher possible.

Je viens de parcourir précisément une étude sur la presse, très sincère, très documentée, signée de notre confrère Jules Case. Après avoir stigmatisé tous les vices du journalisme contemporain, M. Jules Case, reprenant, à son insu sans doute, la thèse soutenue, ici même, dans une lettre de M. Lucien Marc, directeur de l'*Illustration*, croit trouver le remède au mal dans l'honnêteté pure et simple, l'absence de pièges tendus à la curiosité, aux passions plus ou moins honorables du public. Illusions que tout cela ! La presse n'est pas plus corrompue qu'autrefois : au contraire, elle l'est moins. Les honnêtes gens abondent dans ses rangs, émaillés d'une certaine quantité de fripouilles dont la proportion ne varie guère depuis des années; seulement, il y a un peu plus de journaux et de journalistes, voilà tout. Une époque d'ailleurs a les journaux qu'elle mérite, et j'ai peur que le règne de la candeur naïve ne soit pas celui dont ait soif le public d'aujourd'hui.

Voyez plutôt ce que devient l'honnêteté en matière de journalisme politique. De pauvres diables, convaincus que leur foi est la seule vraie, la seule sincère, partent en guerre, se font emprisonner, exiler, fusiller, sans se douter que cette foi n'est qu'un système comme un autre et qu'il n'y a point de système devant la Vie : il n'y a que la Vie, — la Vie dont continue de souffrir l'immense majorité des êtres. Encore faut-il observer que le commun des polémistes ne reconnaît pour dogme que l'opinion des ancêtres, ne s'inspire exclusivement que de l'atavisme animal, à moins qu'il ne fasse consister sa foi, en toute sincérité, dans le maintien au pouvoir des amis qui assurent au journal le fort tirage, les grosses subventions avec lesquelles on peut payer des robes à sa femme, des dentelles à ses maîtresses. Ce n'est point là de la corruption, c'est de l'ingénuité.

Ne cherchons donc pas à la presse des vices imaginaires : elle en a bien assez de réels, quand ce ne serait que le reportage à outrance et l'*interview* par où l'on flatte les moins nobles instincts de l'homme.

Si le journalisme agonise comme on le répète à

l'envi, c'est qu'il a cessé d'être un sacerdoce exercé par une caste privilégiée pour devenir un état d'âme commun à une majorité d'êtres artificiels, d'êtres comme il n'en devrait pas exister. Comme toujours, c'est la fonction d'abord qui a créé l'organe, puis l'organe à son tour a perfectionné la fonction : la profusion et la diffusion des journaux ont multiplié et compliqué le journaliste, si bien qu'une foule d'innocents se sont vu pousser à l'improviste des plumes qu'ils ont usées successivement au service des causes les plus détestables.

Mais patience! les perfectionnements du phonographe vengeront tôt ou tard le journalisme en supprimant celui que les vaudevillistes d'antan appelaient le « plumitif ».

JULES HOCHE.

BULLETIN

M. Adolphe d'Eichthal.

Quiconque a vécu de la vie intellectuelle souhaite de conserver jusqu'à la fin la libre possession de soi-même et la claire vision des choses. Né en 1805, mêlé pendant plus de soixante ans aux affaires, à la politique, au mouvement des idées générales, M. Adolphe d'Eichthal avait gardé toute la vigueur de son esprit, toute la chaleur de ses sentiments : on eût dit que, se désintéressant de plus en plus de lui-même, il portât un jugement de plus en plus ferme sur les hommes et sur les événements. Il était juste pour le présent; il avait confiance dans l'avenir.

M. d'Eichthal avait été un des fondateurs des chemins de fer français : c'était le dernier survivant des ouvriers de la première heure, le dernier témoin d'une œuvre qui avait eu ses grandeurs et ses difficultés. Si ses amis et lui avaient triomphé, c'est qu'ils avaient la foi. Dès le début, quand les sceptiques affirmaient que la roue tournerait sur les rails sans avancer, ils avaient cru non seulement au succès matériel, mais au succès moral; ils avaient compris que les chemins de fer changeraient les mœurs, et qu'avec les produits de l'industrie les idées allaient circuler d'un bout de la France à l'autre. Cette œuvre que nous avons trouvée toute faite, cette œuvre dont nous jouissons chaque jour, nous semble à nous très simple, très facile : nous ne pensons pas assez à ce que les initiateurs ont dû dépenser d'intelligence, de travail, de volonté, pour vaincre les préjugés du public et la résistance des intérêts.

A ceux qui l'ont vu de près, M. d'Eichthal rappelait ces grands hommes d'affaires anglais qui, faisant deux parts de leur vie, expédient en quelques heures la tâche quotidienne où l'homme ordinaire use ses forces. Comme eux, M. d'Eichthal trouvait le loisir de s'intéresser à l'histoire, aux sciences, aux nouveautés de son temps. Il avait vécu dans l'intimité de quelques-uns des grands penseurs de ce siècle, Geoffroy Saint-Hilaire, Comte, Michelet, Jean Reynaud, Claude Bernard : ces noms revenaient souvent dans sa conversation. Il aimait les bonnes lettres, comme on disait jadis ; il retournait volontiers aux classiques comme à de vieux amis. C'était « l'honnête homme », au sens vrai du mot, et rien d'humain ne lui était étranger. Avec lui, qu'il s'agît de questions générales ou d'intérêts particuliers, le ton de la discussion s'élevait tout naturellement.

Dès 1871, il s'était sans arrière-pensée rallié à la République ; il y voyait le seul gouvernement qui convienne à la France d'aujourd'hui. Il avait compris le rôle que le parti conservateur pourrait jouer dans la démocratie, à la condition d'accepter franchement les transformations nécessaires. De tout temps il s'était attaché aux réformes pratiques : il avait pris une part active à la fondation des caisses d'épargne, des sociétés de secours mutuels, des bibliothèques populaires, de la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse. Celui qui écrit ces lignes l'a entendu souvent parler avec une chaleur communicative de la nécessité de défendre l'ouvrier contre les deux grands maux qui le menacent sans cesse : la maladie et le chômage. Il n'était pas de ceux qui témoignent pour les petits et les humbles un intérêt platonique : il voulait d'eux le travail et la probité ; à ce prix, tout homme, quel qu'il fût, était accueilli par lui avec estime.

Député sous la monarchie de Juillet, régent de la Banque de France, président pendant de longues années de la Compagnie des chemins de fer du Midi, M. d'Eichthal a occupé une grande situation dans la société parisienne : il a toujours vécu simplement. Sa conception de la vie était haute : il croyait que la fortune, le savoir, l'intelligence, donnent des devoirs plus que des droits. Il était de ceux qui estiment que, de tous les héritages qu'un père peut laisser à ses enfants, le plus précieux est encore un nom honoré et la mémoire d'une vie utile. Touchant à l'extrême vieillesse, il a tracé d'une main ferme ses dernières volontés : pas de fleurs, pas de couronnes, ni honneurs militaires, ni discours. Il n'y a eu d'autre bruit sur sa tombe que la prière d'un pasteur. Ceux qui l'aimaient eussent pu souhaiter qu'on indiquât, d'une parole discrète, le bien qu'il avait fait dans sa longue carrière : il ne l'a pas voulu, restant jusqu'au bout fidèle à la devise qu'il avait prise : *Être, non paraître.* Tout l'homme était dans ces trois mots.

PAUL LAFFITTE.

Notes de l'étranger.

Mrs Browning

M. Edmond Gosse raconte dans *The Literary Digest* pourquoi les admirables poèmes d'amour de Mrs Browning furent publiés sous le titre bizarre de : *Sonnets traduits du portugais*.

« Durant leurs courtes fiançailles et leur voyage de noces accompli dans les romanesques conditions que l'on sait, les deux poètes avaient résolu de ne point se communiquer leurs travaux, et M. Browning, en particulier, était loin de se douter que miss Barett songeât à donner à ses sentiments une expression artistique (1846). A Paris, comme plus tard à Pise où ils finirent par s'établir, leurs chambres de travail étaient aussi distantes que le permettait la disposition des appartements, et les heures de composition restaient des instants sacrés où l'un n'eût point osé troubler ni deviner la pensée de l'autre. Un jour néanmoins que M. Browning debout devant la fenêtre rêvait à la beauté des paysages toscans, un léger bruit de porte le surprit, et bientôt il sentit que quelqu'un se tenait debout derrière lui. Mais une main l'empêcha de se retourner, tandis qu'une autre glissait un manuscrit dans la poche de sa redingote. Une voix qu'il connaissait bien le pria de lire plus tard et de déchirer le cahier sans rien dire s'il en était mécontent. Puis rapidement, Mme Browning se retira. Le poète prit le cahier : il renfermait les sonnets merveilleux. On peut juger de son émotion. Sans achever, il se précipita chez sa femme, criant qu'il fallait publier ces vers le plus vite possible, que ce serait un crime de cacher les plus beaux sonnets qui eussent été écrits dans aucune langue depuis Shakespeare. Bientôt se présenta la question du titre : « En souvenir de Catarina et de Camoëns, M. Browning appelait volontiers sa compagne « sa petite Portugaise ». Et comme, pour empêcher les indiscrétions, miss Barett proposait de mettre simplement : *Sonnets traduits du bosnien*, le poète se récria : — « Non ! pas du bosnien ! cela ne signifie rien : plutôt du portugais ! Ce sont les sonnets de Catarina ! » Moitié par plaisanterie, moitié par hasard, ainsi fut trouvé le titre désormais inoublié d'un livre inoubliable (1850). »

Ces pages m'étant parvenues à Florence, j'ai cru qu'il convenait de les lire auprès de la femme supérieure dont elles parlaient. Et je suis allé porter quelques violettes de mars sur la tombe d'Elisabeth Browning. Ce n'est pas loin, au mélancolique *Campo Santo* qui sépare l'avenue du Prince-Eugène de l'avenue du Prince-Amédée ; quartier désert, ombragé de grands arbres, hanté de rares passants, et que trouble seulement, de quart d'heure en quart d'heure, le passage en sifflet de tramways peints en rouge. Au milieu de cette solitude de ville déchue de ses anciennes splendeurs, le cimetière anglais élève sa minuscule colline de verdures tachées de points blancs. A mi-hauteur, les fidèles trouveront le tombeau de Mme Browning. Francesco Giovannozzi le fit de marbre blanc, avec de très simples ornements en mosaïques noires. Six colonnes aux chapiteaux de lis et de palmes soutiennent un sarcophage de style classique. Pas d'inscription. Sur une face, ces lettres et ces chiffres : E. B. B. OB. 1861, avec un médaillon renfermant un profil de femme lauré et paré d'étoiles ; sur l'autre, dans un médaillon pareil, une lyre décorée de roses et de lis encore, avec une chaîne qui pend, brisée, hélas !...

C'était par une idéale journée de printemps florentin ; le ciel d'un bleu d'Italie s'adoucissait de légers et fuyants nuages. Des tamaris en fleur éclairaient l'austérité des ifs, et le vent soufflait comme il souffle ici, perpétuellement ; un vent léger, de frais parfum, donnant une illusion de vie aux corolles et aux ifs. Sur les marches de marbre blanc séchaient des roses que d'autres étaient venus, avant moi, déposer en hommage pieux. Car chaque année il en vient des centaines ; le gardien me le certifie, et c'est un pèlerinage que je comprends, en effet, volontiers... Ainsi, peu à peu, me gagnait la paix souriante de ce cimetière, la noble simplicité de ce tombeau. La mort n'est triste que par l'horreur des détails qui l'entourent, au lendemain de la vie. Plus tard, lorsqu'un peu de temps est passé, nous comprenons enfin sa véritable essence et qu'en elle, que par elle tout devient repos, tranquillité absolue, jusqu'à l'oubli...

Mais pour cette tombe si la paix du moins est revenue, l'oubli ne tombera point tant qu'il y aura de nobles âmes pour frémir aux pages prophétiques d'*Aurora Leigh*, de pauvres cœurs pour palpiter aux phrases brûlantes des *Sonnets portugais*, et les tulipes rouges de la Toscane pareront bien des printemps la blancheur de ce marbre.

Ernest Tissot.

Un nouveau drame lyrique de M. Mascagni

M. Mascagni est inépuisable. Après *Ratcliff*, dont le succès d'abord incertain paraît s'affirmer et annoncer une œuvre sérieuse d'intention et de facture, voici qu'il vient de donner cette même année, et toujours à la Scala de Milan, un nouveau drame lyrique ! *Silvain*. M. Macchi dans la *Cronaca Moderna* dit à ce propos : « Au point de vue dramatico-musical, *Silvain* n'est qu'un cliché de seconde main de la *Cavalleria Rusticana*... C'est une erreur, une grave erreur, une impardonnable légèreté : l'avenir de l'auteur qui a permis cette représentation me paraît inquiétant. » Et plus loin, M. Macchi parle de spéculation commerciale, d'immoralité artistique. Encore qu'exprimant la vérité, ce sont de bien grands mots pour une chose assez minuscule. En vérité, la musique de M. Mascagni, que nous aimons fort, ne nous paraît mériter ni l'excès d'honneur qu'on lui fait en Italie ni l'indignité où affectent de la tenir nos critiques. Elle est charmante, surtout habile, extérieure toujours et sans sincérité aucune. On pourrait croire que M. Mascagni est à l'opéra italien ce que M. Sardou est au drame français. Après cela, on conviendra que le sort de *Silvain* importe assez peu.

E. T.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

18 avril, *Figaro*. — A Berlin, interview de Wilhelm Liebknecht, par M. Gaston Routier, à propos du vote du Reichstag repoussant l'idée de présenter des félicitations officielles à Bismarck : « Le vote du Reichstag est la preuve évidente que Bismarck n'est plus rien pour nous, que l'Empire n'est plus rien pour nous, que seule l'Allemagne est tout, que la volonté du peuple allemand doit être souveraine et prévaloir sur toutes les autres. Et, si la lutte est inévitable, nous sommes prêts. La cause du peuple est la cause de la liberté, elle est sainte, elle triomphera. Le peuple est tout! »

Journal des Débats du matin. — Extraits d'un article de M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, sur l'Art décoratif en Belgique, publié dans la Revue, *l'Art décoratif moderne*: « Malgré le torrent révolutionnaire français qui avait rasé, dans sa course furibonde, toutes nos vieilles institutions communales, la Commune avait conservé des racines trop profondément ancrées dans notre sol natal pour ne pas reverdir une fois la tourmente apaisée. Ce furent donc les communes qui commencèrent par restaurer un enseignement d'art appliqué à l'industrie ou plutôt un enseignement d'art approprié aux ouvriers, en opposition à l'enseignement des Académies des Beaux-Arts auxquelles les programmes et les subsides de l'État maintenaient une direction classique. »

19 avril, *Temps*. — Les élections danoises. Après dix ans d'un conflit aigu entre le ministre Estrup et la majorité radicale du Folkething, qui refusait systématiquement le budget promulgué cependant annuellement par le roi sous forme de loi de finances provisoire, un accord était intervenu entre une partie de la gauche et le gouvernement. M. Estrup s'était retiré, donnant ainsi un gage à cet accord, mais ses collègues étaient tous demeurés au pouvoir. Les électeurs danois n'ont pas ratifié le compromis. Les élections qui ont eu lieu sous le régime d'une nouvelle loi électorale ont envoyé à la Chambre 62 adversaires du compromis dont 54 radicaux et 8 socialistes, et 52 partisans du compromis, dont 28 de la gauche et 24 de la droite. Avant les élections il y avait 45 adversaires du compromis, dont 2 socialistes, et 57 partisans, dont 31 de droite et 26 de gauche. Le conflit est donc de nouveau à l'état aigu entre la Chambre basse soutenue par les électeurs d'un côté, et la Chambre haute et le gouvernement, soutenus par le roi de l'autre côté.

20 avril, *Figaro*. — Interview de M. Jaurès sur ses souvenirs de l'École normale : « Notre entrée à l'École coïncida avec l'installation officielle de la République opportuniste. M. Ferry prenait le pouvoir ; Gambetta présidait la Chambre ; Grévy arrivait à l'Élysée. Je me souviens qu'un de nos aînés, Bilco, un liseur acharné, qui était curieux de tout et qui savait tout (il est mort depuis en Macédoine, foudroyé par la fièvre, en déchiffrant des inscriptions), nous dit à ce moment : « Allons ! voilà qui est fait ! La République de M. Grévy a à peu près douze ans d'existence dans le ventre. » Le mot était singulièrement prophétique, et je me le suis bien souvent répété tout bas dans les crises wilsoniennes et panamistes qui marquent la longue et tenace agonie du régime... »

Temps. — Les conseils généraux et la décentralisation : « Quelle démonstration plus pratique de l'utilité de la décentralisation que de faire voir, par des exemples positifs, ce que la décentralisation permettrait de réaliser immédiatement dans l'ordre administratif, économique et financier ! Si donc, dans une région déterminée, tous les conseils généraux indiquaient quelques points précis concernant spécialement leurs départements, et si dans chacune des autres régions un travail analogue se faisait au sein des assemblées départementales, la simple comparaison des ordres du jour suffirait pour établir qu'il y a effectivement des besoins très urgents variant suivant les latitudes et les milieux, et que seule une décentralisation intelligente fournirait les moyens de les satisfaire... Par là nous sortirions du domaine des abstractions, de la théorie pure, où l'on s'est confiné jusqu'ici. »

21 avril. *Débats* du soir. — Les Mémoires de Castellane, chronique de M. J. Bourdeau à propos de la publication des mémoires de l'illustre et excentrique maréchal : « Les impressions de Castellane nous sont livrées toutes vives, telles qu'elles ont été ressenties. Pas un mot n'a été changé. C'est donc un document de grande valeur qui s'ajoute à ceux que nous possédions déjà : authenticité de la publication, précision chronologique, autorité de celui qui raconte, toutes les circonstances qui donnent à un témoignage son prix se trouvent réunies. »

22 avril, *Univers*. — Traduction française de la lettre apostolique du souverain pontife Léon XIII au peuple anglais, « qui cherche le royaume du Christ dans l'unité de la foi ».

Moniteur Universel. — Article de M. Gabriel Depeyre sur l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, à l'occasion du second centenaire de sa réorganisation sous Louis XIV qui va être célébrée le mois prochain.

Débats du soir. — Un projet de fédération des Etats Boers. « Le Parlement de la République d'Orange a voté une résolution invitant le gouvernement à négocier avec le Transwaal la fédération des deux République boers de l'Afrique Australe... Bien que la puissance anglaise ait pesé de tout son poids sur les Boers, elle n'a pu diminuer leur indomptable volonté de vivre en tant que nationalité. »

23 avril, *Journal*. — La France fédérale, chronique de M. Émile Bergerat à propos de la fondation à Bordeaux d'un groupe décentralisateur et d'un journal sous ce titre : *la France Fédérale*. Approuve ces efforts. Insiste sur la nécessité et la possibilité de la décentralisation intellectuelle.

Débats du soir. — Le mouvement flamand, à propos de la réunion à Bruxelles du Klaamsche Volksraad (Conseil populaire flamand) : « Aujourd'hui le flamand veut conquérir les Chambres ; au début, plus modeste, il a réclamé et obtenu accès dans les tribunaux, dans les actes d'administration ; il a dans certaines villes conquis les plaques des rues, ce champ clos des combats les plus acharnés des nationalités en présence. Aucune loi ne s'oppose aux ambitions parlementaires du flamand : de par la Constitution, la Belgique n'a pas de langue d'État : les députés des provinces du Nord peuvent donc y parler l'idiome germanique. »

24 avril. *Débats* du matin. — Au pays de l'Or. Notes de voyage par M. Henri Bousquet, troisième article. Les deux premiers ont paru dans les *Débats* du matin les 18 et 20 avril. Le premier article décrit la traversée jusqu'au Cap, et notamment l'île de Madère ; le second article est consacré à la ville du Cap et à la description de la ligne du chemin de fer à travers le désert du Karoo, moins pauvre et moins déshérité qu'on le dit souvent. Dans le troisième article, description de Bloemfontein, capitale de l'État d'Orange, un bourg modeste, mais d'un aimable aspect ; arrivée dans le pays de l'Or proprement dit, en Transwaal, à Johannesburg, la reine du Witwatersrand, la capitale du pays de l'Or.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32385. *L'Administrateur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 — 4e SÉRIE. — TOME III — 4 MAI 1895

LA POLITIQUE

2 mai.

La question des retraites ouvrières est partout à l'ordre du jour. L'Allemagne l'a résolue à sa manière, c'est-à-dire par un coup d'autorité : la loi allemande oblige l'ouvrier à être prévoyant. En France, nous avons le sentiment que le moment est venu de faire quelque chose, mais quoi? Faut-il imiter nos voisins? Ne serait-il pas possible de trouver une solution aussi pratique, et plus libérale?

Si l'on veut commencer par le commencement, il semble qu'on devrait d'abord se demander : Y a-t-il lieu de faire une caisse de retraites pour les ouvriers seulement, ou ne serait-il pas à la fois plus simple et plus juste de faire une caisse ouverte à tous les Français? Pour moi, je souhaiterais qu'on pensât à tout homme, ouvrier ou non, qui veut, au prix d'un sacrifice annuel, acheter la sécurité de ses derniers jours. Si je ne me trompe, ce serait là le vrai point de vue démocratique.

Les fondateurs de la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse, qui date de 1850, l'avaient entendu ainsi. J'ai là, sur ma table, un excellent ouvrage de MM. Chailley-Bert et A. Fontaine, intitulé : *Lois sociales;* c'est un recueil précieux pour tous ceux qui s'intéressent aux questions économiques: ils y verront ce qu'a été la Caisse des retraites au début, comment elle s'est modifiée, et, il faut bien le dire, comment l'idée première a été en partie faussée. Ils arriveront peut-être à cette conclusion qu au lieu de faire de toutes pièces une institution nouvelle, il vaudrait mieux améliorer l'institution qui existe depuis plus de quarante ans.

Il s'agissait, dans la pensée des fondateurs, non de créer un corps de petits rentiers, mais simplement de mettre les pensionnaires de la Caisse à l'abri de la misère : c'est pourquoi le maximum de la retraite avait été fixé à 600 francs. Il a été porté à 1 500 francs, puis ramené à 1 200 francs. Ce dernier chiffre est encore trop élevé : la première réforme serait (en respectant, bien entendu, les droits acquis) de rétablir le maximum de 600 francs.

Autre réforme : supprimer l'article qui porte que les versements faits pendant le mariage profitent aux deux époux. Il y a là, pour beaucoup de gens, une complication qui les fait reculer : il n'est pas commode, pour des illettrés, de se rendre compte de ce qu'un versement fait au profit de deux personnes d'âges différents produira pour chacune d'elles; ce que je dis ici, j'en ai vu plus d'une preuve. La Caisse des retraites serait plus populaire si chacun dans un ménage versait pour soi.

Enfin, il faudrait adopter franchement le principe de la subvention par l'État en faveur de la Caisse des retraites. Quand on parle ainsi, on s'expose à être traité de socialiste. C'est vraiment pousser la peur des mots un peu loin. On n'est pas socialiste pour subventionner une œuvre utile, et il n'est pas d'œuvre plus utile qu'une institution de prévoyance ouverte à tous. On peut bien subventionner la Caisse des retraites quand on subventionne le corps de ballet.

PAUL LAFFITTE.

BALZAC

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE [1].

Les deux séries de lettres à Mme Hanska, dont la *Revue de Paris* a donné la première il y a un an, et publie actuellement la seconde, sont un intéressant complément de la *Correspondance* de Balzac. En réunissant ces nouvelles lettres à celles que l'édition des *Œuvres complètes* nous avait fait antérieurement connaître, nous obtenons aisément un portrait de l'écrivain qui éclaire et explique l'œuvre : à mesure que nous feuilletons la *Correspondance*, tous les aspects du tempérament littéraire qui a créé la *Comédie humaine* se découvrent à nous.

I

La première lettre est du 19 avril 1819. Balzac (2) vient de s'installer en garçon rue de Lesdiguières, n° 9. Il a laissé sa famille établie à Villeparisis, en Seine-et-Oise : son père, toujours de bonne humeur, lent à s'émouvoir; sa mère, malade imaginaire, extrêmement nerveuse et vive, susceptible, pas facile à vivre; sa sœur Laure, la bonne amie, la confidente, une sage et droite nature; et puis une bonne-maman, qu'on entrevoit tendre pour son petit-fils. Honoré, pour tenir sa garçonnière, a pris un domestique. Cela ne veut pas dire qu'il soit riche; un aveu du 6 septembre 1819 nous donne à réfléchir sur la modicité de ses ressources : « J'ai mangé deux melons, il faudra les payer à force de noix et de pain sec. »

Il rêve la gloire, la fortune, le pouvoir. Il prend le chemin de la littérature, mais il compte bien que les succès d'écrivain lui ouvriront la carrière politique.

Il ne sait pas trop au reste ce qu'il fera; il ne connaît pas ses facultés et il n'a pas de goût arrêté. Admirateur de *Kenilworth*, qui est « la plus belle chose du monde », il médite un roman dans le genre antique; et il commence une tragédie de Cromwell, quoiqu'il estime très difficile de « rendre un moderne intéressant ». Cependant, dès 1820, il prend l'habitude de se promener au Père-Lachaise; il s'y meuble la mémoire de noms vrais, et il y fait « des études de douleur », comme sa sœur faisait « des études d'écorché ».

M. Bourget, considérant la façon dont Balzac avait réglé sa vie pour suffire au labeur écrasant de la composition de la *Comédie humaine* et de la correction des épreuves, remarquait combien dans cette existence l'observation directe avait tenu peu de place. Ce grand peintre de la réalité s'enfermait chez lui, et inventait la vie sans la regarder. Mais il avait regardé dans ses années de jeunesse; et c'est entre la vingtième et la trentième année que nous le voyons ramasser de toutes parts l'expérience que plus tard il saura coordonner, féconder, utiliser.

Sa sœur Laure se marie en mai 1820 à l'ingénieur Surville; le jeune ménage va habiter Bayeux; aussitôt Balzac demande à sa sœur des renseignements sur « l'habillement des indigènes, leur parler, leurs mœurs, leurs usages ». Tout pique sa curiosité : « Je veux savoir pourquoi la rue où tu demeures s'appelle rue Teinture. » Et sur les réponses de Mme Surville son imagination de romancier s'excite. « Oh! le bon pays à exploiter que ce Bayeux tout plein de dévotes! » Il voit l'œuvre à faire : elle le tente.

Mais en attendant, il écrivait l'*Héritière de Birague* ou le *Vicaire des Ardennes*. Ne soyons pas trop sévères pour les *œuvres de jeunesse*. Souvenons-nous que Balzac les a nommées des *inepties*, au temps même où il les composait. Il ne voulait que « devenir libre à coups de romans ». — « Et quels romans! Ah! Laure, quelle chute de nos projets de gloire! »

Il ne s'agissait pas de gloire : il s'agissait de vivre. Les éditeurs commandaient des aventures extraordinaires; ils payaient 800 francs l'*Héritière de Birague*, et on leur en donnait pour leur argent, cachots et poisons, mystère et terreur. Mais à l'occasion, subrepticement, comme dans le *Vicaire des Ardennes*, le romancier satisfaisait à son instinct par quelque scène tout à fait réelle, par une conversation bien vulgaire de notables de village attendant un nouveau curé.

Le rêve de Balzac est alors bien bourgeois. « Le jour où mes romans vaudront 2 000 francs, je prendrai épouse sage et fidèle, si faire se peut. » Pourtant il essayait de ne pas se laisser aplatir par la vie. Il tentait l'industrie et le commerce; il s'associait avec un imprimeur. Il entreprenait de publier les classiques en éditions illustrées, à bon marché. En 1827, il revendait à perte son imprimerie de la rue des Marais-Saint-Germain. Le seul résultat de sa tentative est de l'avoir fourni de documents sur les imprimeurs et libraires pour les romans à venir : c'est un coin du monde où il ne reste pas d'inconnu pour lui.

Sa situation est misérable : « Un port de lettre, un omnibus sont des dépenses que je ne puis me permettre; et je m'abstiens de sortir pour ne pas user d'habits. » Mais ce n'est pas tout; il a des dettes. Il peindra plus tard d'un mot l'état où il se trouvait en 1828 : « Je n'avais que ma plume pour vivre et pour payer cent vingt-cinq mille francs. »

Voilà le point de départ des embarras financiers

(1) *Correspondance*, 1 vol. in-8°, t. XXIV des *Œuvres complètes*, ou 2 vol. in-18. — *Lettres à l'Étrangère*, *Revue de Paris*, 1er et 15 février, 1er mars et 1er décembre 1894; 1er janvier, 1er février, 1er mars 1895.

(2) Rappelons qu'il est né à Tours le 20 mai 1799, et qu'il est mort à Paris le 20 août 1850, cinq mois après avoir épousé Mme Hanska.

dont, jusqu'à sa mort, Balzac n'arrivera pas à sortir. Mais il se met résolument à l'œuvre et, dès 1827, nous le voyons énergiquement appliqué à résoudre le double problème de gagner sa subsistance et de payer ses créanciers.

II

A peine installé rue Cassini, il a écrit les *Chouans :* c'est la première des études qui figurent dans la *Comédie humaine*. Dès lors il ne se reposera plus guère. Il prend du café à haute dose au point d'en être incommodé quand l'irritation nerveuse ne peut être dépensée en écriture et « se répandre sur le papier ». Ayant passé toute la journée sur la *Physiologie du mariage*, il corrige la nuit, de 9 heures à 2 heures, les épreuves des *Scènes de la vie privée*. En trois jours et trois nuits, il fait le *Médecin de campagne*, un volume in-18. Voici le règlement de sa vie au mois de février 1833 : il dort de 6 ou 7 heures du soir à 1 heure du matin; travail jusqu'à 8 heures; sommeil de 8 heures à 9 heures et demie; café pur; travail de 9 heures et demie à 4 heures du soir; bain ou promenade, et dîner, de 4 à 6 ou 7 heures.

Et ce sera ainsi, ou à peu près, jusqu'à la fin. Quand il ira voir à Vienne Mme Hanska, la grande passion de sa vie, toute la concession qu'il lui fera sera de reculer son coucher de trois heures : il se lèvera un peu plus tard. De temps à autre la machine s'arrête ou se brise ; les maux d'estomac, les coups de sang, les névralgies surviennent; il lui semble que son cerveau éclate. Alors il suspend le travail quelques jours; il va à la campagne, il voyage. S'il peut, il diminue seulement : il se couche de minuit à 6 heures ; il ne travaille plus que de 6 heures du matin à 3 heures du soir; de 3 heures à minuit, il se promène et va dans le monde.

Mais qu'il se sente mieux, ou qu'une idée le travaille, il se rejette dans les quatorze heures de travail par jour. Ou même il ne dort plus. Pour *Birotteau*, il est vingt-cinq jours sans dormir. Il a fait le *Médecin de campagne* en soixante-douze heures, d'une seule traite; mais corrigeant le livre sur les épreuves, il y « enterre » plus de soixante nuits.

Faut-il s'étonner qu'à cinquante ans il ait été usé? et que, de bonne heure, comme il le faisait remarquer, les longues heures passées dans son fauteuil, à sa table de travail, lui aient acquis cette disgracieuse obésité, où des caricaturistes sans pitié trouvaient un facile sujet de rire?

III

La gloire venait rapidement. Il allait lire, en 1831, la *Peau de chagrin* chez Mme Récamier. Il troublait les cœurs des femmes et des jeunes hommes : des lettres d'inconnus et d'inconnues lui venaient, conseils, épanchements, promesses et demandes d'idéale tendresse, offres de purs commerces d'esprit et de cœur. C'est ainsi que Balzac entra en relations avec une Polonaise, Mme Hanska, et vécut avec elle, pendant seize ans, avant de pouvoir l'épouser, un beau roman d'amour infiniment tendre, passionné, fougueux. Il suffit de lire les lettres qu'il lui écrit pour mesurer à quel point l'âme de Balzac est romantique et romanesque. Toutes les ardeurs qu'il a données à ses amoureux, il les ressent, les exprime pour son compte, et les fait partager à son amie.

Il savait ce que valait son œuvre littéraire. On n'a que l'embarras du choix, quand on feuillette la *Correspondance :* tant le romancier se tresse de couronnes, tant il crie la qualité, l'*énormité* de son œuvre. *Louis Lambert* est « un beau livre », et le livre d'un « penseur ». *Séraphita* est « le livre des âmes qui aiment à se perdre dans les espaces infinis ». Un autre livre est *gigantesque;* un autre doit être pour le peuple ce qu'est l'Évangile. Et sur *Eugénie Grandet*, sur *Goriot*, sur la *Recherche de l'absolu*, sur chaque œuvre et sur la diversité de toutes ces œuvres, il s'échauffe, il se répand en admirations complaisantes. La *Comédie humaine*, disait-il, c'est « plus vaste que la cathédrale de Bourges ». Il ne disait peut-être rien que de vrai; mais on sourit de le lui entendre dire. Il voulait aller de pair avec Napoléon, Cuvier, O'Connell; eux et lui, voilà les quatre grands hommes du siècle, la synthèse de toutes ses puissances.

Cette confiance n'empêchait pas Balzac de se sentir incomplet, d'aspirer à réaliser, manifester une plus large forme de génie. La révolution de 1830 lui ouvrit, comme à la plupart de nos écrivains, des horizons éblouissants : ils ont tous cru que le sens des glorieuses journées était que le pouvoir allait être porté par le peuple au mérite. On venait de fonder la liberté ; n'était-ce pas le règne de l'esprit qui commençait? Tout fervent légitimiste qu'il était, Balzac partagea l'illusion commune des poètes et des écrivains supérieurs. Dès 1831, il voulait entrer à la Chambre : il méditait de poser une candidature à Angoulême, à Cambrai. Comme il demandait deux ans, en 1833, pour « gouverner le monde intellectuel en Europe », il se sentait de taille à s'imposer aux hommes d'État, aux peuples ; il se sentait une volonté capable de soumettre la France à son action. Il voyait grand : il organisait (en pensée) une vaste ligue des journaux conservateurs, qui absorberait tous les talents vivaces, et serait maîtresse de la direction des affaires ; il fondait (en pensée) le parti des *intelligentiels*, dont il serait la tête et le chef. « Croyez-vous, écrivait-il, que je veuille quitter le

monde des idées, pour le *monde politique,* si je ne pressentais pas que je puis être quelque chose de grand? »

Les circonstances rabattirent ces rêves : et pour le bien de la *Comédie humaine,* toutes les conceptions de politique durent s'épancher en créations idéales dans le roman. L'imagination utilisa tous les matériaux préparés pour l'action, qui manquait.

Peu à peu la fièvre politique de Balzac tomba, et son ambition, avec l'accroissement de la renommée littéraire, ne se proposa plus d'autre objet que le paiement des dettes.

C'était là toujours le point douloureux de son existence. Ces dettes sont un gouffre : Balzac y jette dizaines et vingtaines de mille francs. Et le gouffre ne se comble pas : de 125 000 francs en 1831, les dettes sont montées en 1838 à plus de 200 000 francs. Toujours il va s'en tirer, et il y en a toujours : c'est avec soulagement qu'il annonce en 1846 « les derniers soixante mille francs de dettes à payer ».

Cependant l'argent venait à flots; en un an, vers 1834 ou 1835, il vendait 60 000 volumes, et gagnait 70 000 francs; et les années suivantes seront encore meilleures. En moins de dix ans, il aura bien gagné le million. Rien n'y fait ; à chaque échéance, la crise se rouvre; la chasse à l'argent, les visites aux prêteurs possibles, les combinaisons capables de faire jaillir l'or entre les pavés, il joue tout le drame ou la comédie de l'endetté trois ou quatre fois par an pendant vingt ans. De temps à autre, il faut recourir aux moyens extrêmes : bijoux, argenterie vont au mont-de-piété. En septembre 1832, Balzac fait maison nette : « chevaux, voitures... tout est vendu, les gens renvoyés ». Tout était vendu, « le tilbury excepté », et un cheval, j'imagine, pour le traîner.

Ainsi l'extrême détresse pour Balzac, c'était de se réduire au tilbury. Nous touchons là le secret de ses embarras. Il lui fallait la vie large. Il aimait le luxe, et la forme la plus coûteuse du luxe : le luxe artistique. La canne de M. de Balzac était une célébrité européenne. Il ne pouvait se tenir d'acheter de belle argenterie, des bijoux, de vieux meubles, des tapisseries, des tableaux de maîtres anciens. Il raffolait de tous ces « bric-à-brac », comme il disait : son « tête-à-tête de vieux sèvres », son « beau service de porcelaine de Chine », si authentiquement ancien qu'on ne trouverait plus le pareil à Nankin ni à Canton. Le même jour, il attend des tableaux de Rome, un tableau d'Heidelberg. Passant à Marseille, il a visité la boutique de M. Lazard, marchand de curiosités ; de retour à Paris, il charge Méry d'aller offrir neuf cents francs pour une glace, et pour un enfant de bronze « indécent » : il lui enseigne un *truc* pour venir à bout du marchand qui demande treize cents francs. Que des amis de Méry aillent de temps en temps « marchander les deux objets ; et qu'ils en offrent toujours les uns cinquante, les autres cent, ceux-ci vingt-cinq francs de moins » que lui : Lazard ne tiendra pas quinze jours à ce régime. On voit d'où Balzac a pris les merveilleuses descriptions de mobiliers et d'intérieurs qui tiennent tant de place dans ses romans : il avait la passion du cousin Pons ; il avait tant regardé, tant ramassé de bric-à-brac, qu'il n'admirait pas seulement les formes, il sentait l'âme des choses, le génie d'une époque dans la couleur d'une étoffe et le dessin d'un meuble.

Mais tout cela, joint aux dettes, creusait un trou que les droits d'auteur ne comblaient pas. Balzac payait, achetait, et, pour payer et acheter, contractait des emprunts qui aggravaient sa situation. Ajoutez les voyages, voyages de santé, d'observation et d'affection ; il traversait la France et la moitié de l'Europe, très économiquement, sans nul doute, jamais homme n'a plus économisé que Balzac, — mais enfin cela coûtait.

IV

Ce qu'il y avait de terrible en cet homme-là, c'est qu'il avait légitimé sa rage de collectionneur : il ne faisait que de bonnes affaires; tout ce qu'il achetait, il était « sûr » de le revendre au double. Et ainsi il ne résistait pas aux tentations : c'étaient de bons *placements.*

Pour son malheur, Balzac eut la manie des affaires. S'il se fût contenté d'écrire, il se serait tiré d'embarras; mais sa prodigieuse imagination inventait toujours des combinaisons qui devaient le sauver, et l'enfonçaient davantage.

Quelques-unes étaient sans conséquence, et simplement inefficaces ou plaisantes : comme les velléités de travailler pour le théâtre. Balzac avait bien remarqué que les grandes fortunes littéraires pouvaient s'y faire rapidement ; et chaque fois qu'il se sentait acculé, l'idée de faire en huit jours une pièce qui se jouerait deux cents fois, surgissait. Puis tout manquait ; l'auteur avait lâché son projet ; ou les directeurs s'étaient dérobés ; ou le public avait manqué d'enthousiasme. En somme, aucune pièce de théâtre n'enrichit Balzac; aucune non plus, sauf *Mercadet,* n'a embelli son œuvre.

Une autre fois, il proposait à la Société des gens de lettres de demander à l'État la constitution de grands prix décennaux pour les meilleures œuvres de la littérature. Ainsi « le plus beau roman » aurait eu cent mille francs. Vous savez comme moi, qui, en 1841, était capable d'écrire le plus beau roman. Un trait curieux de ce projet, c'est qu'on y voit bien la persistance de certains préjugés littéraires. Ainsi la plus belle *tragédie* aurait eu cent mille francs ; mais le

plus beau *drame*, genre inférieur, n'aurait touché que cinquante mille, tandis que le plus beau *poème épique* ou *demi-épique*, genre souverain, aurait valu au glorieux lauréat deux cent mille francs.

Tout cela était innocent : mais on frémit quand on voit les projets de Balzac prendre une forme commerciale.

En 1844, il a trouvé « une affaire admirable où il n'y a que cent mille francs à risquer, et qui peut devenir colossale ». Il s'agissait « de la publication d'un livre encyclopédique pour l'instruction primaire ». D'abord cela aura le prix Montyon, certainement ; et puis par le bon marché, par la nécessité, quel débit fabuleux ! Ce livre sera « comme la pomme de terre de l'instruction ».

Une autre fois, il court d'une traite jusqu'au fond de la Sardaigne. Il a une idée admirable : recueillir les scories de plomb des mines anciennement exploitées par les Romains ; on en tirera dix pour cent de plomb, et de ce plomb dix pour cent d'argent. Il y a là des centaines de mille francs à gagner.

En Volhynie, les merveilleuses forêts de chênes lui inspirent une spéculation grandiose ; c'est le moment où l'on construit les chemins de fer en France ; il faut des milliers et des milliers de traverses de chêne pour porter les rails. Qu'on amène 60 000 chênes de Pologne en France : il y a 1 200 000 francs de bénéfice assurés.

Tant que ces idées restaient idées, il n'y avait encore rien de grave. Le pire était que parfois l'exécution suivait. En juillet 1838, il achète les Jardies, entre Sèvres et Ville-d'Avray ; il fait à sa sœur et à Mme Hanska des descriptions charmantes et charmées de sa propriété. Installation délicieuse — et surtout économique. Vie moins chère qu'à Paris ; moins de temps perdu, c'est-à-dire argent gagné. Plus de garde nationale, ni de prison de la garde nationale ; plus de dérangements ; travail et tranquillité. Oui, mais... quarante-cinq mille francs de dettes de plus. Mais... sommation par arrêté municipal d'aller garder les vignes avant la vendange pour empêcher les Parisiens de manger le raisin ; et soixante-douze heures de l' « ignoble prison » de Sèvres, pour refus d'obtempérer.

Quelques années après il ne peut penser sans soupirer à « la triste affaire des Jardies » ; il n'était pas resté trois ans dans son « Éden ».

Mais il profitera de la leçon : c'est lui qui le dit. Il sera aussi *prudent* qu'il a été *vif;* aussitôt le voilà occupé de négocier l'acquisition d'un petit hôtel, à Passy, puis à Chaillot.

Il y a surtout, en 1845, une affaire superbe, à ne pas manquer. Le roi vend une partie des terrains de Monceau, pour mettre le reste en valeur. Balzac veut acheter un arpent et demi ; il s'y bâtira une maison, et il aura un grand jardin, qu'il guettera l'heure de revendre pièce à pièce pour bâtir. Terrain et construction, cela coûtera cent quarante mille francs, une misère. Ce naïf qu'on appelait Émile de Girardin achetait à Chaillot « où l'on ne peut que doubler ses capitaux ». Mais ici « il y a une fortune » ; la somme qu'on mettra dans l'affaire sera pour le moins « décuplée ». La comtesse Hanska ne voit pas sans inquiétude son futur époux s'embarquer dans les spéculations : le futur époux se fâche : « Ceci, chère comtesse, n'est pas *spéculer* comme vous dites ; c'est *placer*. »

Nous lisons ainsi à chaque page de la *Correspondance* les causes qui ont obligé ce rude travailleur à traîner jusqu'à la mort le lourd boulet des dettes impayées. Mais, en même temps, nous comprenons ce que cette imagination bouillante, cette fièvre d'affaires, cette invention de placements ont apporté de richesse, de précision à l'œuvre littéraire. Ce qui, dans la vie pratique, se trouvait dangereux et ruineux, était une excellente condition pour écrire le roman d'une époque que la poursuite effrénée de la fortune par les affaires, l'immense développement du commerce et de la spéculation caractérisent. De Gobseck à Birotteau, tous les usuriers et commerçants de Balzac ont bénéficié de ses rêves : il a pu expliquer leurs conceptions, brasser leurs affaires, et nous donner à force de détails la sensation de la vie financière ou industrielle. Même le dernier rêve de Goriot mourant, lorsqu'il ébauche dans l'agonie une spéculation sur les amidons et les blés d'Odessa, ce dernier trait si réel à la fois et pathétique est bien de l'homme qui abattait en idée les chênes du comte Mniszek.

V

Il y a du romantisme dans Balzac ; et il y a du réalisme. On pourrait dire que le romantisme se loge dans les sentiments qui ne sont pas susceptibles de mesure ou de constatation directes : au lieu que tout ce qui peut tomber sous la prise des sens est observé d'abord pour être décrit avec un minutieux réalisme. Ce n'est pas Balzac qui créerait un Orient de fantaisie sans être sorti de Paris. La *Correspondance* nous fait sentir avec quelle conscience il étudie les lieux où il se propose de situer l'action de ses romans. Qu'il aille faire un séjour chez Mme Zulma Carraud ou visiter Mme Hanska, qu'il s'installe à Seché ou à la Grenadière, qu'il traverse les maquis de la Sardaigne à la recherche du million sûr, toutes ses villégiatures, tous ses voyages servent à la composition de la *Comédie humaine :* il fait collection de caractères provinciaux, de costumes, de mœurs, de silhouettes ; il recueille la physionomie d'une place, d'une rue,

d'une maison, la topographie d'un faubourg ou d'une ville ; il se fait un assortiment de « milieux » où il pourra baigner les caractères généraux pour leur donner la particularité intense de la vie.

Il écrit à Mme Carraud au moment où il va utiliser Angoulême pour les *Illusions perdues* : « Je voudrais savoir le nom de la rue par laquelle vous arriviez sur la place du Mûrier et où était votre ferblantier; puis le nom de la rue qui longe la place du Mûrier et le Palais de Justice, et menait à la première maison de M. Bergès ; puis le nom de la porte qui débouche sur la cathédrale ; puis le nom de la petite rue qui mène au Minage et qui avoisine le rempart, commençant auprès de la porte de la cathédrale... Je voudrais savoir, si cela était possible, le nom de l'autre porte par où l'on descendait directement à l'Houmeau... Si le commandant (Carraud) me fait un plan grossier, ce n'en sera que mieux. »

Il rêve pendant plusieurs années d'écrire le roman des guerres impériales : *la Bataille*. Mais il lui faut avoir vu le Danube, Essling, l'île de Lobau : et il va en effet prendre ses notes sur place.

Mais aussi il sera facile de constater que Balzac, qui voit si nettement le *caractère* des choses, leur expression morale, leur relation aux modes de l'activité et de la sensibilité humaine, n'a pas le sens de la beauté intrinsèque, du charme intime de la nature. Il peint mieux la ville que la campagne, et le jardin que la plaine ou le mont. Il est *physionomiste*, si je dois dire, non pas peintre ni poète dans ses descriptions. Il suffirait, pour s'en assurer, de l'entendre, le 21 juillet 1830, donner ses impressions sur la Touraine, qu'il aime; elles aboutissent à cette image, étrangement vulgaire: « La Touraine me fait l'effet d'un pâté de foie gras où l'on est jusqu'au menton; et son vin délicieux, au lieu de griser, vous bêtifie et vous béatifie. »

Voilà bien l'homme qui saura peindre la somnolente inertie comme la grasse abondance de la vie provinciale : ne lui demandez pas de paysage à la George Sand. Sa description des Jardies représente dans la *Correspondance* le maximum de puissance pittoresque où il puisse atteindre.

VI

Enfin la *Correspondance* nous invite à poser une question dont la solution achèvera de nous donner une idée précise du tempérament de Balzac : quels sont ses goûts, quelles sont ses admirations en littérature ?

En 1819, il adore *Phèdre*, il a la fièvre à la pensée d'aller voir *Cinna;* il juge sévèrement le novateur Voltaire. Il convoite un *Tacite* de la bibliothèque paternelle. Vient la tempête romantique. Balzac est plus sensible aux passions qu'à l'art dans la poésie romantique. Il met très facilement Barbier à côté de Lamartine, au-dessus de Hugo. Un peu plus tard il souscrira sans réserve au jugement de Mme Hanska, qui, en femme du monde, et en femme amoureuse, élève Musset (le Musset de 1834, qui n'a pas fait les *Nuits*), au-dessus de Lamartine et de Hugo. Toute sa vie il gardera le culte de Walter Scott : et il n'estimera Richardson que pour *Clarisse Harlowe*, sans délire d'admiration. Il aimera la personne de George Sand plus que son œuvre, dont il ne méconnaîtra pas la grandeur; mais parmi les romanciers de son temps, il goûtera surtout Stendhal. Il lui écrira le 6 avril 1839 une lettre sur la *Chartreuse de Parme*, « un grand et beau livre », où « tout est original et neuf ». Le seul reproche qu'il lui faisait, c'était de ne pas avoir « assez soigné la *forme* ».

Ainsi Stendhal et W. Scott, le goût de Balzac est assez compréhensif pour unir ces extrêmes. C'est l'image de son génie, capable de rassembler dans la même œuvre tout l'idéal et tout le réel, le romanesque outré dans les aspirations de cœur et l'exactitude réaliste dans l'expression des habitudes morales ou de la vie matérielle. Si nous sommes portés aujourd'hui à ne plus voir que le réalisme de Balzac, c'est que là seulement les objets d'étude, les procédés d'exécution correspondent tout à fait à son tempérament : l'idéalisme exalté, la fantaisie romanesque exigent une perfection de forme, une délicatesse de pensée et de style, où Balzac, nature puissante, mais un peu vulgaire, ne pouvait atteindre.

« Notre langue, disait-il, est une seconde *Madame Honesta*, qui ne trouve bien que ce qui est irréprochable, ciselé, léché. » Et il suait, soufflait, s'évertuait; il perdait le sommeil, à ciseler ses chefs-d'œuvre. Il travaillait dix-huit heures par jour pour nettoyer la *Peau de chagrin* de ses « défauts de style » : au bout de deux mois de cet effort, l'impression finie, il y trouvait encore « une centaine de fautes ».

Il ne se doutait pas que son scrupule même le condamne : il ne voyait que les fautes qui se comptent, qui se démontrent. Il ne devinait pas que le style est ailleurs. Sa conception toute matérielle de la perfection de la forme nous découvre que le sens supérieur de l'écrivain lui manqua.

On le comprend au reste à lire la *Correspondance* si précieuse en enseignements et en renseignements : ce sont des documents à consulter que ces lettres ; je n'y vois rien qui mérite, par le bonheur de l'expression spontanée, d'aller enrichir le trésor de notre littérature épistolaire.

La puissance de notre romancier n'est pas là ; elle ne dépend pas des qualités d'élocution. Elle est dans la solidité prodigieuse de la conception, qui nous impose une vision intense, qui nous donne une illu-

sion parfaite de la vie. Le style n'est plus qu'un intermédiaire, à peine visible, où l'on ne s'arrête pas. Les individus, auxquels Balzac donne l'être, se détachent des pages imprimées, et vivent devant nous; le monde de la *Comédie humaine*, ce monde innombrable, divers, grouillant, aussi réel que le monde où nous vivons, nous enveloppe, nous hante, nous obsède; et l'on ne songe guère, en vérité, à noter une métaphore ambitieuse ou une épithète ridicule. Le don de vie emporte tout.

GUSTAVE LANSON.

L'ALSACE ET LA FRANCE

RÉPONSE AU RÉCENT ÉCRIT DE M. FRANZ WIRTH

« Les essais réitérés entrepris, depuis quelque temps, par des amis de la paix américains et français, pour amener le retour de l'Alsace ou de la Lorraine à la France, montrent la nécessité de renseigner le peuple français et les amis de la paix sur les sentiments de l'Allemagne touchant cette question. » Ainsi débute le récent écrit de M. Franz Wirth, intitulé : *l'Alsace et la France*, opuscule d'une vingtaine de pages, largement répandu dans le public par son auteur. Et comme celui-ci, président de la société de la Paix de Francfort-sur-le-Mein, membre de la commission permanente des Congrès de la Paix, est un personnage dans le monde des amis de la paix, ses paroles méritent d'être prises en sérieuse considération. Elles offrent d'autant plus d'intérêt que M. Franz Wirth, se déclarant démocrate socialiste, appartient à la fraction du peuple allemand réputée la moins hostile à une rétrocession de l'Alsace-Lorraine à la France.

L'opinion unanime des Allemands, affirme M. Wirth, est qu'on doit regarder comme absolument inutile toute proposition d'arrangement entre l'Allemagne et la France, au sujet de l'Alsace-Lorraine. Si l'on veut obtenir l'arbitrage, la paix et le désarmement, il faut admettre le *statu quo*. Autrement on serait accablé de réclamations. Nice, patrie de Garibaldi, demanderait à retourner à l'Italie. La Savoie voudrait se joindre à la Suisse. La Pologne et une douzaine d'autre pays slaves prétendraient changer de condition. On n'en finirait pas s'il fallait contenter tout le monde.

Les Américains se trompent en croyant que la partie française de la Lorraine a été annexée à l'Allemagne. Metz et les villages attenants étaient seuls français. Jamais l'Allemagne ne les rendra; dans quelques années ils seront allemands.

Les Français et les autres peuples ne savent pas assez jusqu'à quel point le souvenir de l'Alsace et de la Lorraine est resté gravé dans la mémoire du peuple allemand. Des chansons populaires, chantées encore aujourd'hui, témoignent de la force et de la persistance de ce souvenir.

Sous le régime français, une grande partie de la population était dévouée à l'Allemagne, les protestants surtout et le clergé évangélique, puis aussi les paysans, qui ne parlaient pas français. Les industriels de Mulhouse, d'abord lésés par l'annexion, écoulent aujourd'hui leurs marchandises en Allemagne ; Mulhouse ne voudrait plus faire retour à la France. Les vignerons, qui vendent leur vin plus cher, se trouvent aussi bien d'être Allemands.

Les ravages commis par les Français en Allemagne ont laissé des souvenirs ineffaçables. Les Allemands n'oublieront jamais la dévastation du Palatinat, les 300 villages pillés et brûlés, les ruines de Worms, celles du château de Heidelberg. Ils connaissent l'insatiable ambition des Français, toujours possédés du désir de s'étendre jusqu'au Rhin. Pour se défendre contre ce peuple intraitable, incapable de repos, ils lui ont repris les territoires volés autrefois, ils l'ont affaibli, ils lui ont enlevé Metz et Strasbourg. Jamais la France ne les raura. « Quoi, disent les Allemands, nous aurions versé notre sang et risqué notre vie dans cette guerre funeste; et la France, qui l'a provoquée sans motifs, recouvrerait ces provinces qu'elle nous a volées autrefois? Non! jamais! »

Après avoir déclaré la ferme volonté des Allemands de garder à tout prix l'Alsace-Lorraine et allégué les motifs de cette résolution, M. Wirth apprécie le rôle joué par les sociétés de la Paix. Si les Amis de la Paix, dit-il, veulent réussir dans leurs desseins, qu'ils laissent de côté la prétendue question d'Alsace. S'ils connaissaient l'esprit public en Allemagne, ils sauraient qu'il n'y a rien à faire dans cette direction. Les Amis de la Paix, en France, s'occupent beaucoup trop de l'Alsace. Les *États-Unis d'Europe*, *l'Europe nouvelle*, contiennent des articles empreints d'un regrettable chauvinisme. M. Frédéric Passy, se joignant au capitaine Moch (*Siècle* du 16 oct. 1894), réclame pour l'Alsace le droit de disposer d'elle-même.

« Pour nous, dit ici M. Wirth, pour nous, ci-devant citoyen de la république francfortoise, étant du parti démocrate et socialiste, nous concéderions naturellement le vote par le peuple d'Alsace; mais nous sommes une telle minorité du peuple allemand, et ce dernier est tellement opposé à un vote et à la reddition de l'Alsace, sous aucune condition, qu'il est absolument inutile de perdre un mot sur cette affaire. »

Les récriminations françaises sont une des causes qui ont retardé le mouvement pacifique en Allemagne. Les deux sociétés de la Paix de Darmstadt et de

Stuttgart furent dissoutes parce que M. Hodgson Pratt, qui les avait fondées, publia dans son journal quelques observations sur l'annexion de l'Alsace. Aujourd'hui une discussion sur l'Alsace serait encore plus funeste à ce mouvement.

Au lieu de perdre leur temps à des chimères, comme de croire que le gouvernement et le peuple allemand adhéreront jamais à un Congrès discutant ou jugeant la question alsacienne, que les Amis de la Paix français agissent sur leurs compatriotes et leurs journaux pour refréner le chauvinisme et combattre les préjugés. Il y a fort à faire. Les feuilles de Paris et de la province pleurent et réclament à l'envi l'Alsace-Lorraine. A quoi bon? Dans vingt ans, il n'y aura plus de question alsacienne, de même que, après cinquante années de possession, il n'y a plus eu de question rhénane.

Que nos amis de France portent leur attention sur quelques livres introduits dans les écoles françaises et fournis gratuitement aux écoliers par la ville de Paris. Ces livres, tels que *Vive la France, le Livre de la Patrie, le Petit Français, les Femmes françaises* et autres semblables, respirent le chauvinisme le plus pur, glorifient la guerre, prêchent la revanche, excitent à la haine des Allemands... Nous aussi, nous avons beaucoup de chauvinisme dans nos écoles, mais nous avons des hommes qui le combattent. Je ne sache pas qu'on fasse de même en France.

M. Wirth déplore ensuite amèrement l'amitié de la France pour la Russie. « Cela me serre le cœur, dit-il, de voir la France, jadis adorée chez nous, se faire tort devant l'Europe entière par son amitié pour la Russie. Je me rappelle le peuple du Palatinat regardant avec enthousiasme du côté de la France lors de notre première grande fête nationale. Et quand arrivèrent les Polonais, avec quel enthousiasme furent-ils reçus en France! Et maintenant les Français embrassent les bourreaux de ces Polonais! La République française s'humilie devant l'autocrate slave, qui se moque d'elle en secret. Lisez Tolstoï, qui est Russe et connaît son pays. »

La presse française assure que le défunt tsar a empêché la guerre. Comme si la Triplice, fondée pour garantir la paix, n'avait pas existé longtemps avant l'alliance franco-russe. Le tsar est bien forcé d'être pacifique. Il sait quel danger lui ferait courir la guerre. Contre lui et à ses dépens serait rétablie la Pologne, dussent l'Allemagne et l'Autriche sacrifier dans ce but quelques provinces.

La même presse prétend que l'alliance franco-russe a été un échec pour l'Allemagne et pour la Triplice, qu'elle a amené entre l'Angleterre et la Russie un rapprochement inquiétant pour la Triplice, que la Triplice faiblit, que la Triplice se meurt, que son chef ne peut plus compter sur l'Italie... Illusions! illusions!... Il faut faire justice de ces billevesées qui déconsidèrent la presse française et trompent le peuple français.

On nous dit de France que, sans l'annexion, nous aurions la paix. C'est raisonner sans tenir compte du cri d'avant 1870 : « Revanche pour Sadowa! » Si la France ne veut pas reprendre l'Alsace de force, elle fera bien d'y renoncer complètement. C'est, en tout état de cause, ce qu'elle aurait de mieux à faire. Déjà nous avons douze millions d'habitants de plus qu'elle; et ce surcroît augmente sans cesse. La Russie ne fera rien pour elle.

Pour avoir la paix, il faut consentir à ce qui doit être fait pour l'obtenir. Il faut accepter la réunion d'un congrès européen et se déclarer prêt à désarmer moyennant les conditions fixées par ce congrès. Que la France s'y engage et toutes les puissances s'empresseront d'accepter.

* * *

Je crois avoir, dans les lignes précédentes, fidèlement résumé l'écrit de M. Wirth. Ses déclarations, les raisons qu'il allègue, ont un caractère tout populaire. On n'y trouve point trace de critique. C'est un catéchisme de l'annexion à l'usage des masses, un manuel de la politique commentée autour des chopes. Aussi bien M. Wirth devait-il nous donner cela et point autre chose, puisque son but était de manifester l'opinion moyenne du peuple allemand.

Je ne discuterai pas ses arguments; je ne relèverai pas les erreurs de fait ou d'appréciation qu'on a vite fait d'apercevoir dans son discours. A quoi bon? Il ne faut discuter que lorsqu'on peut le faire utilement. Or les opinions populaires ne se raisonnent pas. Pour les changer, il faut agir sur ceux qui les créent et les propagent; et mon intention n'est pas de recommencer ici, pour ces meneurs de la pensée d'autrui, des démonstrations déjà faites.

Ce serait, d'ailleurs, parlant à M. Wirth, prendre une peine superflue, puisque lui et moi sommes en principe du même avis. N'a-t-il pas, en effet, écrit les paroles suivantes, déjà citées précédemment : *Pour nous, ci-devant citoyen de la république francfortoise, étant du parti démocrate et socialiste, nous concéderions naturellement le vote par le peuple d'Alsace.* Or Alsaciens-Lorrains, Français et vrais libéraux de tout pays ne demandent pas autre chose que le droit pour les habitants du Reichsland de disposer d'eux-mêmes. Ce droit, M. Wirth est prêt à le leur accorder. Il est donc, sur le point essentiel, pleinement d'accord avec ceux qui, reconnaissant l'existence d'une question d'Alsace-Lorraine, s'efforcent de la résoudre pacifiquement.

Toutefois M. Wirth se hâte de distinguer entre la théorie et la pratique. A la phrase précitée succède

la suivante : *Mais nous sommes une telle minorité du peuple allemand, et ce dernier est tellement opposé à un vote et à la reddition de l'Alsace, sous aucune condition, qu'il est absolument inutile de perdre un mot sur cette affaire.* Et voici la consultation populaire à vau-l'eau !

Cependant, s'il ne tenait qu'à lui, M. Wirth concéderait le plébiscite ; et, s'il le concède ainsi de son propre mouvement, ce ne peut être que parce que, dans son for intérieur, il le juge profitable, salutaire, capable de pacifier l'Europe et de la faire prospérer et progresser. Dès lors, il devrait au moins, semble-t-il, en préparer l'avènement ; s'employer à en recommander l'adoption, s'évertuer à en faire comprendre l'utilité et accepter l'usage. Point du tout ! Les obstacles l'intimident ; il renonce à la lutte avant que d'avoir combattu. L'opinion de la foule lui paraît tellement irrésistible qu'il n'essaie même pas d'y contredire. On pourrait admettre qu'il se résignât à la subir ; on s'étonne de le voir s'incliner devant elle avec empressement.

Car, il n'y a point à le nier, c'est avec un véritable empressement que M. Wirth, faisant bon marché de son propre sentiment, adopte les idées ou, pour mieux dire, puisqu'il ne les partage pas, les préjugés de ses compatriotes. On pourrait là-dessus le juger sévèrement. Ce démocrate socialiste n'aurait-il des principes que pour la forme ? que pour s'en dépouiller sitôt qu'ils deviendraient gênants ? Mais il ne faut pas juger un Allemand comme on jugerait un Français. Dans un pays de droit coutumier et de mœurs encore féodales, les cervelles sont autrement façonnées que dans un pays de droit abstrait et de régime égalitaire.

L'Allemagne est pleine de contradictions qui paraîtraient intolérables en France. Comment accorder logiquement les prérogatives du Parlement avec le pouvoir absolu du souverain, maître de choisir les ministres à son gré et responsable de ses actes seulement devant Dieu ? Comment concilier raisonnablement l'unité de l'Empire, appuyée sur le suffrage universel, avec le maintien de dynastes héréditaires, soutiens nés du particularisme ? Et l'égalité des citoyens dans l'exercice du droit de suffrage n'est-elle pas incompatible avec l'existence de classes privilégiées, castes nobiliaire et militaire, qui continuent d'entourer le trône et de l'étayer à leur profit ? La liberté même d'exprimer une opinion existe-t-elle dans un pays où, sous prétexte de réprimer les menées subversives, on propose de légiférer contre les détracteurs de la religion, de la famille et de l'ordre social ? dans un pays où, de l'aveu de M. Wirth, la police interdit de supposer tout haut qu'il y ait une question d'Alsace-Lorraine ?

C'est parmi ces contradictions et ces lisières que vivent les Allemands ; et naturellement ils se sont adaptés à ce milieu. Aussi bien y a-t-il, en tout Allemand, deux personnes distinctes : un survivant du passé et un homme d'aujourd'hui. Le premier vit de souvenirs et de légendes. Il est hanté par l'image plus ou moins confuse d'un âge héroïque où le César allemand, porte-glaive de Dieu, commandait du Tibre à l'Oder et de l'Escaut à la Leitha. Ce fut l'époque des grands empereurs, tenant leur cour sur les bords du Rhin. Ce fut l'âge d'or de la puissance allemande... le roi de France n'était encore qu'un petit compagnon... Notre survivant du passé se complaît au vague spectacle de ces splendeurs éteintes, que ses professeurs et ses maîtres prennent soin d'évoquer devant lui. En même temps qu'il regrette la puissance et la gloire, il s'éprend de l'époque qui donna l'une et l'autre à ses ancêtres. Il voit le moyen âge tout en beau, et pieusement, en bon disciple de l'école historique, il s'applique à en exhumer la poussière et à en conserver les restes.

La seconde personne, l'Allemand d'aujourd'hui, est un homme positif, pratique, avisé, très au courant des idées et des ressources du temps présent, ami des lumières et du progrès, capable de refuser son hommage au prince de Bismarck.

Sans doute, ces deux personnes sont inégalement développées dans les divers individus ; mais il n'est guère d'Allemand chez qui l'une d'elles annule complètement l'autre. Si démocrate socialiste que soit M. Wirth, elles coexistent en lui, comme il est facile de s'en assurer par l'examen de son écrit.

Le Wirth du moyen âge hait les Français. Jamais il n'oubliera le Palatinat brûlé, Heidelberg dévasté, Worms ruiné. Il s'indigne sur Metz et Strasbourg volés à l'Allemagne et s'acharne dans une implacable rancune contre l'ennemi héréditaire. Au contraire, le Wirth moderne s'attendrit sur le rôle libérateur et humanitaire de la France. Son cœur s'attriste à la pensée de cette France, naguère adorée en Allemagne, vers laquelle se tournaient tous les yeux allemands, de cette France, qui reçut les Polonais à bras ouverts, mais qui, maintenant, reniant son glorieux passé, fait honteusement la cour à l'autocrate moscovite.

Tandis que le Wirth en pourpoint trouve juste que les Allemands gardent un souvenir ineffaçable de leurs vieux griefs contre la France, le Wirth en paletot, citant quelques livres récents, composés à l'usage des écoles, reproche aux Français d'élever la jeunesse dans le culte du chauvinisme et la haine de l'Allemagne.

Ne sied-il pas aux vieux châteaux d'être en ruines ? Leurs tours éventrées et leurs murailles délabrées ne sont-elles pas en harmonie avec l'écroulement des institutions féodales ? Et, dès lors, la justesse de l'expression ne s'allie-t-elle point, dans leurs débris,

avec le pittoresque de l'aspect? En Allemagne, cependant, on s'indigne au spectacle des ruines de Heidelberg et on se pâme devant le burg de Stolzenfels prétentieusement restauré. Et les démocrates ne peuvent s'empêcher de partager ce sentiment, aussi vivace dans leur pays que vieilli dans le reste du monde civilisé.

Sans poursuivre davantage cette investigation, nous sommes maintenant assez édifiés sur le dualisme mental de M. Wirth pour ne plus nous étonner de ses opinions contradictoires touchant la question d'Alsace-Lorraine. Sa foi de démocrate socialiste le contraint d'accorder aux Alsaciens-Lorrains le droit de disposer d'eux-mêmes; mais l'âme de vieil Allemand, qui gronde au fond de son être, lui fait une obligation non moins impérieuse de détester le Welche et de garder l'Alsace-Lorraine. Que faire en cette alternative? Il n'y a qu'une manière de se tirer d'embarras : ne pas choisir, rester passif. C'est à quoi se résout M. Wirth. Pour s'épargner le déchirement de prendre un parti, il laisse les choses en l'état, il accepte le *statu quo*.

... Ce n'est pas le vieil Allemand qui pourrait s'en plaindre!

Mais les perplexités de M. Wirth et de ses compatriotes ne sont pas pour empêcher le monde de marcher. Le peuple allemand a beau s'écrier : *Deutschland uber alles;* il a beau proclamer sa prééminence sur tous les autres peuples et déclarer que lorsqu'il est satisfait, le reste de l'univers doit l'être aussi, ce peuple ne saurait empêcher toutes choses de se transformer sans cesse. Comme dit le proverbe : Tout passe, tout casse, tout lasse. Il n'y a que la mort qui soit immuable. Dans la vie des nations, comme dans celle des individus, le *statu quo* est une chimère.

Le mouvement toutefois ne se fait pas dans une direction quelconque. L'évolution des peuples se poursuit dans un sens déterminé. Or, qui voudrait admettre qu'elle s'accomplisse conformément aux aspirations vieil-allemandes? A coup sûr, ce ne sera point M. Wirth, le démocrate. C'est vers le pôle opposé qu'il marche et que s'avance, avec lui, la foule de plus en plus serrée de l'armée populaire. L'avenir n'appartiendra jamais à ceux qui s'obstinent à regarder en arrière.

De toutes les questions débattues en Europe depuis soixante-dix ans, les plus graves, les plus irritantes, celles que l'expérience a fait reconnaître pour les moins susceptibles de supporter le *statu quo*, sont précisément ces questions de nationalité que M. Wirth voudrait tenir désormais pour non avenues. Depuis trois quarts de siècle, de l'expédition de Morée à la campagne de Bulgarie, on ne s'est battu, sauf en Crimée, que pour résoudre des questions de cet ordre. On a pu se méprendre; on s'est même deux fois, en Schleswig et en Alsace-Lorraine, manifestement trompé sur les véritables sentiments des peuples qu'on pensait affranchir; mais les abus qu'on fait d'un principe sont les plus sûrs témoignages de l'empire qu'il exerce et de l'ardeur déployée pour en étendre l'application. Vouloir supprimer le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, n'est donc pas seulement faire montre d'intolérance, c'est encore se mettre en opposition avec le cours naturel des événements.

Ce principe des nationalités, que l'Allemagne voudrait anéantir après l'avoir, à sa façon, violemment exploité, mérite, au contraire, le fervent appui de tous les peuples civilisés. Quoi de plus heureux, en effet, pour l'humanité, puisqu'elle est vouée à une transformation perpétuelle, que de poursuivre son évolution en acquérant une plus grande somme de liberté et de justice. Quoi de plus désirable que de réaliser, au profit des entités nationales, les progrès accomplis, dans chaque État, au profit des individus et des groupes sociaux. Voilà, du moins, une belle entreprise, capable de donner une issue bienfaisante à ce besoin d'action qui s'assouvit trop souvent en de vaines compétitions et de sanglantes querelles. S'employer à cette entreprise, c'est, en définitive, travailler pour la paix. Ainsi l'entendent celles des sociétés de la Paix qui ont une haute et juste idée de leur rôle. Elles comprennent qu'il est inutile de parler de pacification si l'on veut conserver un état de choses contraire à la paix. Elles laissent M. Wirth et ses confrères former l'irréalisable projet de concilier la concorde avec le mécontentement, l'apaisement avec l'oppression, la paix avec le *statu quo*.

***

Faut-il donc que, sur cette brûlante question d'Alsace-Lorraine, toute chance de parvenir à une entente soit absolument perdue? Ce serait aller trop loin que de l'affirmer. Du moment que M. Wirth et les hommes de son parti concèdent théoriquement aux Alsaciens-Lorrains le droit de disposer d'eux-mêmes, ils ne sauraient trouver mauvais que les intéressés s'efforcent d'obtenir par la discussion et la persuasion l'exercice de ce droit reconnu légitime.

A aucun prix, *sous aucune condition*, déclare M. Wirth, la grande majorité du peuple allemand ne voudrait rendre l'Alsace-Lorraine. Il peut en être ainsi aujourd'hui; mais ces dispositions ne sont point immuables. Des conditions, jugées maintenant inadmissibles, pourraient, en d'autres circonstances, paraître avantageuses et devenir acceptables. De tels revirements ne sont nullement extraordinaires, et le meilleur moyen de les amener est de proposer les conditions moyennant lesquelles

ils pourraient un jour s'accomplir. On habitue par là les esprits, même les plus prévenus, à en concevoir la possibilité ; on les accoutume à l'idée d'une transaction et on les familiarise avec les termes de cette transaction. Celle-ci se prépare ainsi peu à peu. Vienne le moment propice, elle s'impose naturellement.

Voyons donc sous quelles conditions l'Allemagne et la France pourraient s'entendre au sujet de l'Alsace-Lorraine. La question n'est pas nouvelle. Nombre d'écrivains l'ont traitée depuis l'Alsacien anonyme qui fit paraître à Bâle, en 1878, une brochure portant ce titre significatif : *L'alliance franco-allemande.* Citons ensuite : MM. le colonel Stoffel (1), Ed. Tallichet (2), Ch. Secrétan (3), Goblet d'Alviella (4), d'Aguanno (5), Oltramare (6), enfin Patiens (pseudonyme du capitaine Moch) qui, dans son beau livre, *l'Alsace-Lorraine devant l'Europe* (Paris, 1894) a fait de cette question l'étude la plus complète et la plus circonstanciée. Il faut ne point se lasser. Revenons à la charge. D'accord en principe avec M. Wirth, prenons pour point de départ l'application du plébiscite.

Les conditions à remplir seraient fixées en prévision des solutions admissibles. Supposons que le vote populaire fût en faveur du retour de l'Alsace-Lorraine à la France. Pour ce cas, comme pour les autres, tout serait réglé d'avance entre les deux États, et la convention, aussitôt faite, aurait été rendue publique, de manière à permettre aux Alsaciens-Lorrains d'émettre leur vote en pleine connaissance de cause.

La première condition à laquelle il faudrait satisfaire se rapporte à la sécurité de l'Allemagne. L'un des principaux motifs, sinon le principal, allégué par les Allemands pour justifier l'annexion de l'Alsace-Lorraine, est le danger que font courir à leur pays et principalement aux États du Sud, d'une part, l'humeur agressive des Français, de l'autre, les facilités d'invasion procurées par le *coin de Wissembourg*, appuyé sur les forteresses de Metz et de Strasbourg. Pour faire disparaître ce danger, il suffirait de neutraliser militairement le territoire de l'Alsace-Lorraine, d'en démanteler toutes les forteresses, d'interdire d'y élever à l'avenir aucun ouvrage de défense et de limiter le chiffre des garnisons à un taux déterminé ; en un mot, de placer l'Alsace-Lorraine dans la même condition que le Chablais et le Faucigny, qui participent de la neutralité garantie à la Suisse.

Cette combinaison, ou plutôt celle qui consisterait à faire de l'Alsace-Lorraine un État indépendant et neutre (dont l'effet serait le même au point de vue militaire), a été examinée par le prince de Bismarck dans le discours prononcé au Reichstag le 2 mai 1871, lors de la première délibération sur le projet de loi relatif à l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Le chancelier y a fait deux objections. La première porte sur l'infériorité où se trouverait l'Allemagne vis-à-vis de la France en cas de guerre. Séparée de la France par une bande ininterrompue d'États neutres, l'Allemagne, profondément respectueuse des traités, n'aurait plus aucun moyen de joindre son adversaire, tandis que la France pourrait toujours, grâce à la supériorité de sa flotte, assaillir l'Allemagne par mer. La seconde objection est que, dans le cas d'une nouvelle guerre franco-allemande, l'Alsace-Lorraine, encore française de cœur, oublierait ses devoirs d'État neutre pour se ranger du côté de son ancienne patrie, au grand péril de l'Allemagne.

La première objection perd beaucoup de sa force depuis les accroissements donnés par l'empereur Guillaume II à la marine de l'Empire. L'ouverture du canal entre la mer du Nord et la Baltique achèvera de la faire tomber. M. de Bismarck la tenait d'ailleurs pour secondaire. Il attachait beaucoup plus d'importance à l'argument fondé sur les sympathies françaises de l'Alsace-Lorraine et sur son inclination à abandonner la neutralité au profit de la France en cas de guerre. Là-dessus, M. de Bismarck, il faut en convenir, voyait juste ; mais toute la force de son raisonnement tient à la position d'État indépendant et neutre qu'il prêtait à l'Alsace-Lorraine. Un si petit État, créé de toutes pièces, sans précédents ni traditions, industriellement et commercialement à la merci de ses deux puissants voisins, embarrassé de son indépendance, incapable de la défendre, entraîné vers la France par ses affections et ses souvenirs, se trouverait certainement, au cas d'une guerre entre l'Allemagne et la France, incapable de garder la neutralité et se jetterait, dès le premier jour, dans les bras du voisin de l'Ouest.

Mais les conditions deviendraient tout autres dans le cas, non examiné par M. de Bismarck, où l'Alsace-Lorraine neutralisée serait, comme je le suppose, rattachée à la France. On peut dire que les sûretés en faveur de la paix, auxquelles l'Allemagne se pique de tenir par-dessus tout, se trouveraient alors aussi grandes que possible. D'une part, l'Allemagne obtiendrait, par la suppression des forteresses et des garnisons de l'Alsace-Lorraine, la transformation de

(1) *De la possibilité d'une future alliance franco-allemande;* Paris, 1890.

(2) *La Paix en Europe. — Double et triple alliance*, articles parus dans la *Bibliothèque universelle* en janvier 1892 et janvier 1893.

(3) *La Situation de l'Europe*, article paru dans la *Gazette de Lausanne* le 10 mai 1892.

(4) *La France veut-elle la guerre avec l'Allemagne?* Bruxelles, 1892.

(5) *Il programma pratico dei fautori della pace tra le nazioni;* Palermo, 1892.

(6) *Une nouvelle orientation de la politique douanière et coloniale;* Genève et Paris, 1892.

cet ancien poste avancé de la puissance française en un territoire inoffensif ; elle ne serait plus menacée comme elle se plaignait de l'être ; elle posséderait les garanties de sécurité que ses hommes d'État et ses chefs militaires l'invitaient à prendre. D'autre part, la France et l'Alsace-Lorraine se trouvant réunies, il n'y aurait plus de question d'Alsace-Lorraine, à l'immense soulagement de l'Allemagne, de la France et du reste de l'Europe. Et il faudrait tenir les Français pour d'insensés batailleurs pour les croire capables d'engager, sans les plus graves motifs, une nouvelle lutte contre l'Allemagne, alors que cette lutte aurait pour théâtre obligé un pays ouvert qui leur appartiendrait et que la guerre exposerait aux pires calamités. Ainsi, la neutralisation militaire de l'Alsace-Lorraine rendue à la France serait, au point de vue de la paix européenne, la meilleure solution de la question d'Alsace-Lorraine. Et ce serait, en même temps, la plus propre à donner satisfaction à l'Allemagne, à cause des sûretés qu'elle offrirait pour le maintien d'un régime pacifique et durable.

A cette satisfaction donnée à l'Allemagne devraient s'en ajouter d'autres. D'abord, l'attribution à l'Alsace-Lorraine de sa quote-part de la dette de l'Empire et le remboursement à l'Allemagne des dépenses faites dans le Reichsland sur les fonds du budget impérial. Ensuite, les compensations motivées par la revision du traité de Francfort. La France ayant signé ce traité, n'en saurait obtenir le changement par la voie amiable, sans dédommager l'Allemagne de la perte des avantages stipulés en sa faveur, lesquels consistent essentiellement dans l'extension territoriale procurée par la cession de l'Alsace-Lorraine. A la rétrocession de cette province il faudrait trouver une juste compensation. Elle pourrait être pécuniaire ou territoriale. Mais, outre qu'il serait indécent de céder aujourd'hui à prix d'argent une vieille province d'Europe, habitants compris, l'Allemagne ne profiterait guère de cette vente, l'argent gagné tout d'un coup ayant une extrême propension à s'en aller aussi vite qu'il est venu. Une compensation territoriale pourrait être bien plus avantageuse, surtout si elle donnait amplement satisfaction au besoin d'espace qu'éprouve le peuple allemand à raison de sa densité et de sa forte natalité. Sous ce rapport, la possession de l'Alsace-Lorraine ne lui sert de rien. En vingt-quatre ans, depuis l'annexion, il s'est établi dans ce pays moins d'Allemands, y compris les fonctionnaires et leurs familles, que l'émigration n'en fait moyennement sortir d'Allemagne en une seule année.

En fin de compte, l'annexion de l'Alsace-Lorraine n'a procuré au peuple qui l'a faite qu'une jouissance d'amour-propre, jouissance très vive assurément, mais singulièrement onéreuse à cause des charges qu'elle entraîne. Cette annexion répondait au besoin d'expansion idéale vers le passé qui a travaillé le peuple allemand et l'a excité à faire son unité. D'autres besoins se font sentir maintenant, besoins d'expansion matérielle dans le présent et pour l'avenir, auxquels la rétrocession du Reichsland permettrait de satisfaire. L'Allemagne aurait intérêt à échanger sa récalcitrante et ruineuse conquête contre une colonie assez étendue, assez tempérée et assez salubre pour recevoir le trop-plein de sa population ; le Tonkin, par exemple, ou Madagascar, mais surtout Madagascar, qui vaudrait mieux comme colonie de peuplement. Voilà ce qui pourrait être, avec convenance, offert par la France et accepté par l'Allemagne, d'autant que la première est bien chargée de possessions d'outre-mer, et que la seconde n'a pas encore de colonie où ses habitants puissent s'établir à demeure et faire souche. Quel que fût d'ailleurs le pays cédé, il serait livré en bon état d'appropriation ou muni de la somme nécessaire pour être mis dans cet état.

En combinant ainsi la cession à l'Allemagne d'une belle colonie de peuplement avec le retour à la France de l'Alsace-Lorraine, militairement neutralisée et réduite à l'état de pays ouvert par le démantèlement des places fortes, on donnerait à la question d'Alsace-Lorraine la solution la plus satisfaisante pour tous les intéressés.

L'orgueil national et la méfiance invétérée à l'égard des Français paraissent être les seuls motifs avouables qui puissent empêcher les Allemands d'accepter une telle solution. Il faut tâcher de vaincre cette résistance ; et l'un des moyens d'y parvenir serait que la France donnât par surcroît à l'Allemagne une satisfaction d'amour-propre et un témoignage d'entente cordiale, capables de convaincre les plus endurcis gallophobes d'outre-Rhin de la sincérité de ses bonnes intentions.

La satisfaction d'amour-propre, — je l'ai déjà dit ailleurs, mais c'est là une de ces choses qu'il est bon de répéter, — pourrait être la proposition d'ériger Strasbourg en ville libre, sous la condition, bien entendu, que les habitants y consentissent. En formulant cette proposition, la France prendrait l'initiative d'apaiser le plus fort et le plus tenace des griefs nourris par les Germains contre les Welches. Elle montrerait un généreux et courtois empressement à dissiper les rancunes suscitées par la réunion de Strasbourg à la France sous les auspices de Louvois, et témoignerait de son attention à ménager les susceptibilités allemandes, même rétrospectives. Un tel acte ne pourrait d'ailleurs qu'honorer le peuple français.

Après avoir entretenu la discorde d'une rive à l'autre du Rhin, Strasbourg deviendrait ainsi, pour les deux peuples, un gage de paix et de relations amicales. Et pour manifester encore plus hautement son

désir de concorde, la France proposerait d'instituer dans cette ville internationale une grande Université mixte, moitié allemande, moitié française, où se mêleraient les savants et les étudiants des deux nations, au grand avantage de la culture générale et de la bonne entente entre les peuples.

Le jour où de tels événements s'accompliraient, les États-Unis d'Europe seraient virtuellement constitués, et les amis de la paix auraient atteint le but final de tous leurs désirs et de tous leurs efforts. Malheureusement, ce qui paraît très simple au fil du raisonnement, et le serait en effet, si les hommes étaient exempts de préjugés et de passions, est souvent rendu très difficile par la puissance de ces préjugés et la violence de ces passions. Tel est le cas pour la question d'Alsace-Lorraine; et l'écrit de M. Wirth en fournit une preuve significative entre toutes, puisque l'auteur, quoique partisan du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, plaide et conclut en faveur du *statu quo*.

Beaucoup d'Allemands sont dans le même état d'esprit. Ils n'osent pas montrer, dans une question de politique internationale, l'indépendance et la fermeté qu'ils apportent parfois dans l'examen de leurs affaires intérieures. Par pusillanimité ou parti pris, ils laissent aller les choses. Cependant le *statu quo*, qu'ils préconisent, nous a donné la paix armée, le militarisme, la gêne financière, la haine des races et des classes; et il nous vaudra, s'il persiste, la guerre, la banqueroute et la ruine totale. Il serait temps de sortir de l'inconscience ou de l'inconséquence, de raisonner, de discuter et de s'entendre.

J. Heimweh.

MA COMPAGNIE [1].

Notes d'un capitaine.

1er janvier 189..

Ce matin, en entrant dans ma chambre, Tilloy, si respectueux de mon sommeil les jours de grasse matinée parcimonieusement octroyés par le service, fourgonna mon feu avec rage. J'ai ouvert les yeux; aussitôt, le brave garçon qui m'épiait s'est approché et a bredouillé ses souhaits de nouvel an. Ceci m'expliquait son insolite tapage. Cordialement, j'ai répondu à son compliment et j'ai couronné mon discours par le don des petites étrennes, préparées la veille, à mon coucher, et que, sans doute, le gaillard avait déjà reluquées sur ma table de nuit.

Tandis que pétillait la flambée, je suis demeuré à rêver dans le bien-être des draps chauds. J'évoquais les lointains anniversaires de ce jour, dans mon enfance; la grande chambre des parents où je me glissais, sitôt éveillé, pieds nus, tout blanc dans ma longue chemise. Je courais au lit, non sans avoir — comme ce matin mon ordonnance — inventorié d'un furtif coup d'œil la place où devaient m'attendre les cadeaux coutumiers. C'était, il m'en souvient, contre la fenêtre, sous la tombée des rideaux dont le mystère irritait mon désir.

Grimpé parmi les édredons, j'embrassais mon père, ma mère si douce. L'impatience bousculait mon compliment en paroles incohérentes. Les chers aimés riaient, s'amusaient un instant de ma confusion, puis, bienveillants, m'envoyaient explorer la cachette. Alors, d'une brassée, j'apportais les paquets ficelés, et blotti entre eux dans le grand lit, bien au chaud, je m'escrimais contre les cordes. Leur résistance me dépitait et, après s'être égayé de mes efforts inutiles, mon père venait à mon aide. Les nœuds cédaient, les enveloppes se déroulaient, les cartons étaient ouverts... et mes cris enthousiastes allumaient un rayon de tendresse heureuse dans les prunelles de ceux qui m'aimaient.

Je poursuivais encore ces chers souvenirs en me faisant la barbe, quand tinta le timbre d'entrée. Je perçus le murmure d'un colloque, un tumulte de pas, puis la face réjouie de Tilloy s'encadra dans l'entrebâillement de la porte.

Il déclara :

— Mon capitaine, c'est les gradés de la compagnie qui viennent comme ça pour souhaiter la bonne année à mon capitaine.

Je lui donnai un ordre, me hâtai, et descendis.

Les sous-officiers chuchotaient, groupés dans le vestibule.

— Comment, m'écriai-je, cet animal de Tilloy vous laisse geler! Entrez vite dans mon bureau; nous causerons mieux au coin du feu.

Là, tous restèrent debout, tandis qu'au nom de la compagnie l'adjudant m'exprimait ses vœux.

Quand il se tut, le fourrier s'avança et m'offrit un bouquet soigneusement dissimulé jusqu'alors derrière les basques de sa tunique.

Je remerciai en quelques mots, priai mes sous-officiers de s'asseoir. Tilloy emporta toute gêne avec la bouteille de madère qu'il posa sur la table.

J'emplis les verres, élevai le mien à leurs souhaits, et nous trinquâmes.

Les langues se délièrent. Je tâchai d'avoir pour chacun une parole d'encouragement, d'éloge ou de sympathie. Nous causâmes de leurs familles, de leurs espérances; et chacun me confiait ses projets.

La bouteille vidée, ils se levèrent.

Je serrai les mains tendues et restai seul.

Ma rêverie me reprit, relia le passé au présent;

(1) Voir la *Revue* du 27 mars.

j'avais vieilli, j'étais à mon tour père d'une famille de soldats et à moi venaient mes enfants.

Alors, je songeai aux humbles d'entre eux, aux simples troupiers dont la foule n'avait pas osé envahir mon logis, mais qui, eux, ne m'avaient point oublié ; ils avaient contribué, de leur obole, à l'achat du bouquet dont le parfum m'apportait la caresse de leur pensée.

Je regardai l'horloge : neuf heures et demie. J'avais juste le temps.

Un ordre à Tilloy qui sortait et je me hâtai vers la caserne.

Les hommes entraient au réfectoire. Ils m'accueillirent avec des faces contentes. Je leur dis combien j'étais touché de leurs fleurs ; un cliquetis de bouteilles abrégea mon speech. Je me sauvai à temps pour rencontrer dans l'escalier Tilloy charriant le panier de vin qu'on allait boire à ma santé.

La chaleur qui me restait à l'âme, m'allégea la corvée des visites officielles auxquelles s'usa ma journée.

28 janvier 189..

Aujourd'hui, la situation journalière m'apporte un gros souci. Un de mes hommes a commis une faute grave, — plus grave, à mon jugement de soldat, qu'elle ne peut le paraître à ceux qui ne vivent pas dans l'armée ; — il a eu, vis-à-vis de son caporal, un mot injurieux.

Pour nous, qui sommes les gardiens de la discipline, — cette force principale des armées, — les fautes de ce caractère sont celles qui, de notre part, exigent le plus de sévérité.

Cependant, je suis perplexe, Je connais le coupable, mais aussi le gradé. L'homme est un bon soldat, un peu vif, au sang chaud, mais qui possède les qualités de sa nature ; le caporal rentre dans la catégorie des *mal embouchés ;* il n'est certes point mauvais serviteur, seulement, il garde de son origine première, de son métier de charretier, la bouche prompte à l'*engueulade*.

Dans le libellé de la punition, n'est mentionnée que la réponse du soldat ; je suis convaincu, vu son expression énergique, qu'elle a été provoquée par les termes dont s'est servi le caporal dans sa réprimande ou son ordre.

C'est un pouvoir, c'est un devoir graves que ceux qui confèrent au commandant de compagnie le droit d'augmenter les punitions et d'en modifier la nature. Seul, il possède ce droit, et, au-dessus de lui, le colonel. Cette prérogative est déniée au chef de bataillon, au lieutenant-colonel lui-même. Le règlement a compris que, seul, le capitaine connaît suffisamment ses subordonnés et qu'il a l'expérience nécessaire pour peser la gravité des faits en eux-mêmes et d'après les antécédents du soldat. D'autre part, il faut un arbitre souverain, et seul, alors, le chef du régiment a l'autorité du juge définitif.

J'ai mandé, tout d'abord, le caporal ; l'homme ensuite. Le premier a eu des explications entortillées ; le soldat m'a paru franc. Il n'a pas cherché à déguiser le mot dont il a insulté son chef : ce mot sublime à Waterloo, mais intolérable dans la chambrée.

J'ai poussé plus loin mon enquête ; il en résulte que le caporal — ainsi que je l'avais pensé — a grossièrement pris à partie son subordonné. Je ne puis transcrire en quels termes. Il est donc punissable ; mais la réponse n'en appelle pas moins une répression.

Seul, un sergent a été témoin de la scène. Le silence sur cette affaire ne serait donc point d'un exemple préjudiciable à la discipline dans la compagnie. Néanmoins, il ne peut être qu'un tel écart reste sans sanction.

J'ai, de nouveau, appelé le caporal et j'ai tenté de lui faire sentir combien ses paroles avaient été blessantes et les torts graves que lui donnait sa provocation. Devant les sous-officiers rassemblés, je l'ai gravement réprimandé. Le soldat a comparu après et a subi également mes reproches. Quand je l'ai vu repentant, je me suis radouci. Pour sauvegarder l'autorité du caporal, j'ai déclaré que, sur la demande de ce dernier, je consentais à atténuer les termes du libellé de la punition encourue, car, tel, celui-ci dénonçait un outrage à un supérieur à l'occasion du service et rendait le coupable passif du conseil de guerre. J'ai transformé le mot ordurier par celui plus parlementaire de : Zut !

Comme le fautif est un excellent sujet, il s'en tirera avec ses quinze jours de salle de police. Or, j'ai la conscience d'avoir rétabli les faits à leur plan. Le caporal a eu sa semonce, l'homme subira une punition ; la discipline est sauve, chacun a eu sa leçon et garde ce qu'il a mérité.

1er février 189..

J'éprouve un véritable regret à me séparer d'un bon serviteur ; non pas seulement la déception égoïste d'être privé d'un auxiliaire précieux, mais surtout la peine que nous fait éprouver le départ des nôtres.

Aujourd'hui, je perds mon adjudant. Le colonel le fait permuter pour les besoins du service. Je n'ai qu'à m'incliner ; mais quand ce brave sous-officier est venu me rendre sa visite d'adieu, j'ai pris ses mains dans les miennes et j'ai prolongé mon étreinte, afin de bien lui exprimer que mon affection pour lui se perpétuerait au delà de son séjour dans la compagnie, que je n'oublierais point ses services passés et qu'un lien subsistait entre nous.

5 mars 189..

Au cours des marches militaires, du haut de mon cheval, en arrière de ma troupe, je vois cheminer ma compagnie, je suis témoin des efforts de mes hommes et j'entends leurs propos. La vieille gaieté gauloise vit en eux, déborde dans leurs rires, les réconforte quand longue est la route et lourd le havresac.

Si un pauvre gars, moins vigoureux que ses camarades, parfois tire la jambe, une bonne parole de son chef le ranime. Dans cette simple marque d'intérêt, il puise une énergie nouvelle; il sait gré à son capitaine d'avoir vu sa misère, d'y compatir, et il a l'amour-propre de s'en montrer reconnaissant.

Il redresse ses reins endoloris, raidit ses jarrets cassés, allonge le pas pour regagner son rang. Enfin, si la force décidément lui manque, en s'arrêtant sur le bord de la route, de son regard il cherche le vôtre, comme pour excuser sa défaillance et vous en demander pardon. Il eût bien voulu aller au bout, mais il ne peut pas!...

Mais deux robustes gaillards l'ont vu, se consultent d'un coup d'œil : un traînard est un affront pour la compagnie, un ennui pour le capitaine. Ils empoignent le malingre, débouclent son sac, le prennent chacun par une bretelle; un troisième se charge du fusil, et soulagé, l'éclopé suit la marche.

A l'entrée dans la ville, il reprendra son faix, saura le porter jusqu'à la caserne, pour ne pas rendre inutile la peine de ceux qui lui sont venus en aide et mériter, avec eux, à l'arrivée, le compliment du capitaine.

Et le capitaine ne l'oubliera pas, ce mot d'éloge : « Bien, mes amis, vous êtes bons et courageux. » Cela suffit. Le malingre et ses compatissants camarades sont payés.

Et c'est si simple!

Tout est simple quand le cœur parle.

23 mars 189..

Mérolle est venu, tout fier, m'annoncer la naissance de son premier-né. Il n'osait pas me demander une permission pour aller voir sa femme et son enfant, car le colonel n'en accorde qu'aux gradés et aux employés qui rendent des services spéciaux au régiment, mais j'ai lu son désir dans ses yeux.

— Tu voudrais aller chez toi, hein?

Il rougit d'espérance :

— Oh! oui, mon capitaine!

— Nous verrons ça, répliquai-je; et je le congédiai.

Le jour même, nous avions tir à la cible. Après le contrôle, il se trouva que les signaleurs de la tranchée accusèrent un boni de deux balles sur le résultat marqué par la compagnie. Mérolle, pour sa part, avait mis quatre balles dans la cible. Je lui fis attribuer les deux qui se trouvaient sans propriétaire. Il avait de la sorte mis toutes ses balles, fait qui suffisait à motiver la demande d'une permission de vingt-quatre heures.

Il l'a obtenue et je crois que, s'il l'avait osé, il m'aurait embrassé.

Au sujet de Mérolle, un mot touchant de lui.

A ses heures libres, le brave garçon, afin de gagner quelques sous, va jardiner dans une maison dont je connais les propriétaires. Je leur ai conté l'histoire du mariage. Là est une jeune fille qui, avec l'espièglerie de son âge, voulut tourmenter Mérolle à mon sujet. Elle lui dit, entre autres choses, un jour que je venais de passer devant la grille :

— Quel est donc ce gros capitaine?

La malechance veut que j'aie de l'embonpoint. Mais Mérolle n'entend pas que mon physique même soit critiqué, il se rebiffa, pâle de colère :

— Ce capitaine est *mon capitaine*, Mademoiselle, et d'abord, il n'est pas gros, il est comme il faut!...

Il fallut l'apaiser, lui dire que j'étais un ami et qu'on avait simplement voulu le faire endêver. Alors il reprit son calme, mais déclara :

— Comme ça, ça va bien. Sans quoi je ne serais pas revenu dans une maison où on parle mal de mon capitaine.

Brave cœur!

4 avril 189..

Il est certains exercices qui, au lieu d'être une corvée, devraient et peuvent être attrayants. Tel, le tir à la cible. Il y a là une lutte d'adresse, une émulation naturelle, une joie réelle à prouver son habileté devant tous. Mais pour lui donner ce caractère de plaisir, il ne faut pas que l'homme redoute, devant la cible, d'être gourmandé ni même simplement tracassé. S'il commet des erreurs, il suffit que le gradé qui enregistre les résultats en prenne note pour corriger plus tard les défauts remarqués et ceci dans les théories spéciales faites à la caserne. Mais, sur le champ de tir, le soldat doit être exempt de toute préoccupation, ou du moins, n'avoir que celle du résultat des balles tirées.

Afin de rendre cet exercice plus agréable et de le rehausser d'un attrait, j'ai établi, pour chaque séance, de modestes prix d'adresse. Le tireur classé premier gagne un paquet de tabac, les deux suivants des cigarettes. Le résultat est proclamé devant la compagnie rassemblée et les lauréats sortent du rang pour recevoir leur prix. Et ils en sont très fiers.

7 juin 189..

Certains officiers ont, quand ils sont en tenue civile, une exigence que je juge un peu outrée. Si un

soldat de leur régiment passe près d'eux sans les saluer, ils le punissent ou au moins l'interpellent.

C'est, à mon avis, trop demander; un troupier ne peut connaître suffisamment tous les officiers de son corps pour les distinguer lorsqu'ils ne portent pas l'uniforme.

Le cas est différent si l'officier rencontré est un de leurs chefs directs; et encore, en cette circonstance, je crois être dans le vrai en procédant différemment.

Hier, je me promenais. Un soldat de ma compagnie me croisa sur la route, me vit en habits bourgeois et ne me salua pas. J'en fus peiné pour moi et un peu aussi à cause des personnes qui m'accompagnaient. De loin, en voyant venir le troupier, j'avais dit: « Tiens, un de mes hommes! » Et l'autre s'était détourné sur mon passage. Il m'était pénible que mes amis pussent penser qu'un de mes subordonnés rechignât à me reconnaître.

Le lendemain, à la manœuvre, j'ai appelé l'homme et lui ai dit :

— Nous nous sommes rencontrés hier, Javal, pourquoi ne m'avez-vous pas dit bonjour?

J'ai employé ce terme de « bonjour » pour bien exprimer que je ne revendiquais pas la marque de respect qui m'était due, mais seulement le témoignage de déférente sympathie que je crois mériter.

Le soldat me fit cette réponse bizarre :

— Pardon, mon capitaine, j'ai pas osé, vous étiez avec une dame.

Puis j'ai compris ; le pauvre garçon me croyait en bonne fortune et avait craint de me gêner. En tout cas, j'avais trouvé la formule, car le bonjour réclamé laissait de l'affection dans mon reproche.

3 septembre 189..

Une maladie m'a éloigné de ma compagnie. A ma rentrée au corps, j'ai dû la rejoindre en cours de manœuvres. Prévenue, mon ordonnance m'attendait à la gare la plus proche du cantonnement, avec une carriole de campagne.

J'ai pris les guides, fouetté le bidet, et nous sommes partis, le bon Tilloy et moi, devisant côte à côte.

— Ah! mon capitaine, disait-il, ils étaient contents à la compagnie, quand ils m'ont vu partir vous chercher. On se languissait de vous.

A l'approche du village, Tilloy me montra les premières maisons, égrenées sur la route.

— C'est là que loge la compagnie.

Son avertissement était inutile. Devant chaque gîte, les escouades semblaient guetter. A mon passage, les hommes se levaient et me criaient :

— Bonjour, mon capitaine!

Je ralentissais l'allure du cheval pour les saluer de la main.

— Bonjour, mes enfants!

— Ça va bien, mon capitaine?

— Très bien, mes amis. Et vous, vous n'êtes pas trop fatigués?

Puis j'interpellai un ou deux hommes, au hasard de la rencontre. J'avais dû mettre le bidet au pas; mes troupiers s'approchaient, heureux de ma poignée de main. Les réservistes, en arrière de leurs camarades de l'armée active, regardaient et saluaient leur capitaine, inconnu d'eux, mais dont leur avaient parlé les autres.

Quelques heures après, nous avions exercice de nuit. Quand je suis monté à cheval et que je me suis trouvé à la tête de ma compagnie rassemblée, je me suis senti fier de commander ces braves gens et je me suis dit que je serais confiant et fort si, de l'image de la guerre, je passais avec eux à sa réalité.

Si notre vie de soldat a ses déboires, de telles heures largement les payent.

25 septembre 189..

Tout soldat, qui, pendant son incorporation, a été puni de prison, subit une aggravation très dure au moment du renvoi de sa classe. Il est maintenu au corps un nombre de jours égal à celui de ses punitions. Au delà de soixante journées de prison, un conseil de régiment est appelé à statuer et peut le condamner à une année entière de maintien au corps au maximum, la moindre peine est fixée à trois mois.

J'ai un soldat dans ce mauvais cas. Généralement, l'homme puni de plus de soixante jours de prison est un piètre sujet; le mien, au contraire, est un brave garçon, intelligent, zélé, déférent auprès de ses chefs, plein de vigueur et d'énergie dans les fatigues du métier, le premier à s'offrir pour les besognes de bonne volonté, bref un troupier fini; seulement — voici le mal — il a deux passions fatales : la bouteille et la fille, avec cette seule différence que si peu de vin suffit à l'enivrer, la drôlesse toujours le grise.

De là, punitions pour ivrognerie, pour retards, pour découchages, toutes antérieures à ma prise de commandement de la compagnie.

Devant le conseil de régiment, j'ai plaidé sa cause, j'ai insisté sur ses qualités. J'espérais obtenir la plus petite peine. Mais le président a fait ressortir que celle-ci ne pouvait judicieusement être moindre que la durée des punitions subies : Cent dix-sept jours!...

Le maintien au corps a été prononcé pour quatre mois.

J'en ai informé mon pauvre gars ; il m'a remercié, il redoutait davantage. Je lui ai fait la morale, je lui ai rappelé que déjà je l'avais mis en garde contre son double vice. Certes, il s'était amendé ; il ne buvait

plus, mais les racines de son amour étaient trop anciennes, je n'avais pu les arracher.

— Où cela vous mènera-t-il? lui ajoutai-je. On me dit qu'une fois libre, vous voulez épouser cette fille; elle n'est pas digne d'un honnête garçon comme vous.

Il a baissé la tête, mais j'ai senti que je ne l'avais pas convaincu.

La vie de garnison est mauvaise à ces natures ardentes dont la flamme ne trouve point d'aliment. Pour ce garçon il aurait fallu l'existence aventureuse des expéditions. La monotonie de la caserne lui faisait l'âme trop vide. Il l'a comblée comme il a pu. Personne ne se souciait de le guider, on s'est contenté de le punir. Il eût fallu autre chose; puis il a été trop tard.

Le matin de la libération de ses camarades, il m'a abordé :

— Mon capitaine, laissez-moi sortir aujourd'hui, que je ne *les* voie pas partir, au moins!

J'ai eu pitié de lui.

— Tu n'iras pas boire pour te consoler?

— Oh! non! Je vous le promets, mon capitaine.

J'allais ajouter : « Ni chez ta belle. » Mais j'ai compris que je l'induirais en mensonge. Où pouvait-il aller quand il avait du chagrin, sinon près de qui possédait son cœur ?

— Va, ai-je décidé; je compte sur ta parole.

Le soir, il était rentré pour l'appel, très calme; il n'avait pas bu, mais peut-être avait-il pleuré...

Donc, les hommes de la classe sont partis et Tilloy va devoir renouveler l'encaustique de mon vestibule. Tous ont défilé dans ma maisonnette.

Ce matin, je les avais réunis, à la caserne, pour leur faire mes adieux, les remercier des satisfactions qu'ils m'avaient données, et leur dire que, rentrés chez eux, je restais leur ami et qu'ils pouvaient compter sur moi dans la limite de mes moyens. Mais les braves gens ont voulu me rendre ma visite. Ils me sont arrivés, les timides par groupes, les autres isolément.

Il avait plu le matin et les semelles laissaient dans l'appartement de boueuses empreintes. A chaque carillon de la sonnette, Tilloy allait ouvrir et je jouissais délicieusement des grimaces de sa physionomie; sa bouche se plissait d'ennui, ses yeux s'allumaient de plaisir. Au fond, le digne garçon était fier de l'affection que ses camarades témoignaient à *son* capitaine.

CONCLUSION

Je clos ici les souvenirs d'une première année de commandement. Il m'a été doux de les rassembler et de dégager, de la confusion de mes notes, les traits saillants que leur évocation m'a fait revivre. De cette expérience sort, plus forte, ma conviction que l'élément le plus puissant de l'autorité est la bonté. Je répète ce que j'ai dit ailleurs : celle-ci n'est point la faiblesse. La Bonté est sage, prévoyante de la faute possible, indulgente à l'erreur pour la redresser; elle est sévère au mal conscient; en un mot, elle ne va pas sans la Justice. Elle indique la bonne voie, ramène au droit chemin ceux qui s'égarent, force seulement par l'inflexible discipline ceux qui désertent.

Et rare est le déserteur, si les égarés sont légion.

L'unique moyen de diriger sûrement ses subordonnés est de gagner leurs cœurs. Sachez aimer, vous serez aimés, vous serez forts.

GEORGES DE LYS.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ART ITALIEN

à Paris, en 1796.

Pendant que l'armée de Bonaparte, après les victoires de Millesimo et de Lodi, d'Arcole et de Rivoli, reprenait lentement le chemin de la France ou demeurait encore en divers points de la péninsule, on expédiait à Paris, de Rome, de Mantoue, de Venise, les tableaux de valeur, les objets précieux que, par droit de conquête, Bonaparte avait pris (1).

Le général en chef de l'armée d'Italie attachait une grande importance au transport de tant de chefs-d'œuvre et tenait à être exactement renseigné sur la façon dont ses instructions étaient suivies.

A la date du 6 vendémiaire an VI, l'amiral Brueys, commandant en chef les forces de l'Adriatique, l'ordonnateur Roubaud et l'ingénieur Forfait écrivaient au général Bonaparte la lettre suivante :

Mon général,

Nous nous sommes réunis, conformément à vos ordres, pour conférer sur les moyens de faire passer en France les tableaux qui ont été mis en réquisition dans la ville de Venise. Nous avons pensé que le plus sûr était de les embarquer sur une frégate de trente-deux canons, bonne marcheuse, doublée en cuivre. La *Sensible* nous a paru la plus propre à remplir vos vues.

Les tableaux sont renfermés dans six caisses et emballés avec soin. Les quatre plus grandes seront placées entre les gaillards et les passavants, à la place de la cha-

(1) Les documents que nous avons eus sous les yeux, et qui sont, pour la plupart, entre les mains de M. Félix Faure, président de la République, nous ont permis, grâce à l'aide bienveillante de l'archiviste du Louvre, M. Suse-Gérard, de faire, en quelque sorte, l'historique de cet intéressant voyage.

loupe que la frégate laissera au port de Venise; on mettra ses canots par-dessus les ballots les plus élevés.

Les deux plus petits ballots seront logés dans l'entrepont.

Il sera facile de mettre le tout à l'abri de l'eau et des autres accidents ordinaires et le *général* Brueys vous rendra compte particulièrement des mesures militaires qu'il aura prises pour assurer le succès de cette mission.

La frégate la *Sensible*, actuellement en croisière à l'ouverture du *golphe*, va recevoir l'ordre de se rendre à Venise et si vous avez approuvé les dispositions dont nous vous rendons compte, on s'occupera de son exécution dès le moment de son retour.

Ces dispositions, Bonaparte les approuva toutes; l'amiral Brueys arma fortement la *Sensible* qui partit, quelques jours après, pour la France, où nous la retrouverons tout à l'heure, emportant avec elle les chefs-d'œuvre du Titien et de Paul Véronèse.

Mais ce n'était là qu'un premier envoi. Dans une autre lettre à Bonaparte le citoyen Forfait disait :

Venise, le 12 brumaire an VI.

Mon général,

Les caisses contenant les tableaux destinés à être transportés à Paris sont embarquées dans un tréback et passeront à Ancône sous escorte au premier beau temps.

Il me paraît nécessaire que le citoyen Pérée que vous avez destiné à conduire ces objets précieux en France sur la frégate la *Diane* veille à l'embarquement, mais cet embarquement ne se fera d'une manière définitive que quand les chevaux seront aussi transportés à Ancône, parce qu'ils doivent passer par une écoutille que les caisses recouvriront.

Je vous prie, mon général, de vouloir bien faire parvenir soit au général Pérée, soit à tout autre que vous jugerez convenable, vos ordres sur ce sujet.

Je vous salue,

FORFAIT (1).

Les *chevaux* dont il est fait mention plus haut ne sont autres que les fameux *chevaux de Saint-Marc* qui se trouvaient, et qui y ont été replacés depuis — devant la façade du péristyle de Saint-Marc à Venise où ils avaient été transportés en 1205. Ils sont en cuivre et non en bronze, comme on le croit généralement. Cette pièce, d'un volume considérable, fut emballée et surtout embarquée avec mille difficultés, si l'on en juge par ce passage d'un long rapport du citoyen Forfait au général Sérurier et au Conseil de Marine, le 26 brumaire an VI :

L'enlèvement des *Chevaux de Saint-Marc* se fera quand ils seront descendus avec un chariot à quatre roues qui est dans le magasin d'artillerie de l'arsenal. Mon camarade Féraud fera monter dessus des chantiers sur lesquels le poitrail et le ventre des chevaux porteront; on les traînera de cette manière avec facilité. On a déjà fait rendre à bord de la *Diane* les matériaux nécessaires pour leur faire une cage solide et toutes les instructions sont données à cet effet.

Le 19 ventôse, un sieur Thouin annonce à l'administration du *Musée central* l'arrivée à Toulon de la frégate la *Sensible*, contenant quarante-cinq caisses, et le transbordement de celles-ci sur l'allège la *Créole* pour aller jusqu'à Arles, par le Rhône.

Thouin constate, en outre, le bon état dans lequel il a trouvé tous les envois et prend, malgré cela, de nouvelles précautions. Ce nombre de quarante-cinq prouve, et nous l'avons vérifié aux archives du Louvre, que la frégate a pris, en d'autres ports, des objets provenant d'autres villes.

En ce qui concerne la *Diane*, partie après la *Sensible*, voici ce qu'écrit Thouin :

On annonce en ce port l'arrivée prochaine de la flotte de Corfou et de celle de Venise, c'est ce qui m'y retient, afin d'expédier les monuments des sciences et des arts qui sont chargés sur un des bâtiments de ces escadres et de les réunir au grand convoi. On dit qu'entre autres objets précieux, les *Lions du tombeau d'Auguste*, les *Chevaux du quadrige du mausolée d'Adrien* et les *Portes d'airain du Palais de Constantin* s'y trouvent et n'en sont pas les pièces les moins intéressantes comme antiquités, comme objets d'art et comme monuments des victoires de l'armée d'Italie...

Salut et considération distinguée,

THOUIN.

De toutes ces merveilles, dont celles qui nous restent excitent encore l'admiration et flattent notre orgueil national, on remarqua surtout les *Chevaux de Saint-Marc*, ce chef-d'œuvre de l'art antique. Ne devaient-ils pas alors, pour Bonaparte, symboliser le génie, la gloire? Ne devaient-ils par être l'emblème de la victoire?

On se demanda longtemps où on pourrait bien les mettre. Il leur fallait une place digne d'eux. Alors on pensa à l'arc de triomphe du Carrousel et c'est ce qui motiva cette lettre :

16 vendémiaire an VII.

Le chef de la division des bureaux du ministre de l'Intérieur.

Je prie l'administration du Musée central des Arts de vouloir bien m'envoyer, le plus promptement qu'il lui sera possible, la juste proportion des chevaux arrivés de Venise, exprimée en mètres, décimètres, etc., je lui en serai très obligé.

AMAURY-DUVAL.

P.-S. — Le ministre désirerait qu'on lui communiquât le plan adopté pour le placement des statues au Muséum, dans le Muséum des antiques. J'invite l'administration à vouloir bien l'envoyer à la cinquième division.

1. C'est à la suite d'un rapport de Forfait à Bonaparte sur Madagascar, que l'idée de conquérir cette île fut abandonnée.

Les résultats furent concluants et, pendant toute l'épopée impériale, Napoléon put, entre deux coalitions, contempler, couronnant l'arc de Septime-Sévère, ce glorieux souvenir de son génie naissant!

Le groupe des chevaux de Saint-Marc a fait place à une œuvre, du reste assez médiocre, du sculpteur Bosio, représentant une figure allégorique de la Restauration debout sur un char triomphal traîné par quatre chevaux.

L'Italie, en effet, ne désespérait pas de rentrer en possession, sinon de la totalité, du moins d'une grande partie des chefs-d'œuvre dont elle accusait Bonaparte de l'avoir injustement dépouillée.

Dès 1801 les réclamations deviennent tellement nombreuses et répétées que le ministre de l'intérieur est obligé de décider qu'elles seront désormais tranchées par la voie diplomatique. C'est ce qui résulte de la pièce officielle que nous avons sous les yeux.

29 brumaire an X.

Le ministre de l'Intérieur à l'Administration du Musée central au Palais des Arts.

Les consuls ont décidé, citoyen, que tout ce qui est relatif aux réclamations d'objets d'art, en Italie, se traiterait diplomatiquement et je vous préviens que le ministre des relations extérieures s'en occupe.

Je vous salue,

CHAPTAL.

Mais à mesure que l'étoile de Napoléon pâlissait les prétentions de ses adversaires augmentaient et lorsque, après 1815, après Waterloo, les Alliés eurent vaincu celui qui pendant vingt années avait pu se prétendre invincible et que Louis XVIII fut rentré à Paris, il fallut songer à rendre, par le droit de conquête, ce que le droit de conquête nous avait donné.

Le ministre de l'intérieur, celui des affaires étrangères, le directeur général des Musées firent des prodiges de ruse pour ne pas laisser enlever tout ce que les commissaires des différentes puissances réclamaient alors impérieusement.

Le baron Denon, directeur général des Musées, eut à se plaindre amèrement de leurs procédés et le ministre des affaires étrangères lui répondit, un jour :

30 septembre 1815.

Monsieur,

C'est avec un sentiment bien pénible que j'ai lu les détails affligeants que contient la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et comme ministre et comme Français. Personne ne prend plus d'intérêt que moi à la conservation du précieux dépôt qui vous est confié; je n'ai rien négligé jusqu'ici pour en prévenir la spoliation, malheureusement mes efforts n'ont pas eu plus de succès que les vôtres. Cependant je ne me découragerai point et je lutterai jusqu'au bout avec la même persévérance, contre des prétentions injustes et l'abus de la force, heureux si je parvenais à conserver à la France au moins une partie des chefs-d'œuvre de l'art.

Recevez, etc.

RICHELIEU.

Certes, non! le duc de Richelieu ne se découragea pas, et grâce à son attitude énergique, à sa diplomatie fine et adroite, nous pouvons admirer encore aujourd'hui, dans nos musées les plus beaux spécimens des différentes écoles artistiques de l'Europe.

Et ce n'était pas trop d'un Richelieu pour lutter contre Canova, envoyé par le Pape, pour réclamer les objets d'art que nos victoires avaient enlevés à sa patrie.

Comblé d'honneurs par Napoléon, reçu par le peuple français avec les égards d'un souverain dans ses précédents voyages, Canova s'acquitta de la mission pontificale avec une telle morgue, une telle âpreté, qu'il mérita devant l'histoire le surnom de l'*Emballeur du musée*. Singulière petitesse à côté des conceptions grandioses de son génie!

Quant au baron Denon dont la souplesse de caractère semblait devoir s'accommoder du retour des Bourbons, après avoir fait de l'Empereur son idole, il ne resta pas à la tête des musées royaux, malgré les éloges que lui adresse, au nom du roi, le comte de Pradel :

MINISTÈRE DE LA MAISON DU ROI. 3 octobre 1815.

J'ai eu l'honneur de rendre compte au roi, monsieur le baron, de la conduite que vous avez tenue pour conserver à la Couronne les tableaux et autres objets qui ont été enlevés par les commissaires des puissances alliées. Sa Majesté en a été satisfaite.

Je ne puis qu'être également satisfait de l'exactitude avec laquelle vous vous êtes conformé aux instructions que je vous avais transmises et je me plais à vous en donner l'assurance.

Agréez, etc.

Le directeur général du ministère de la maison du roi, ayant le portefeuille,

Comte DE PRADEL.

Et puisque, dans cette étude, il nous a surtout été donné de parler des chevaux de Saint-Marc, terminons en rappelant qu'un autre groupe colossal représentant une *Victoire*, debout sur un char à quatre chevaux, fut enlevé par les Français de la porte de Brandebourg à Berlin et emporté à Paris comme trophée en 1806. Comme les chevaux d'Italie, il retourna à ses premiers maîtres qui le reprirent pendant la campagne de France et le replacèrent en haut de la porte, à la grande joie des Berlinois.

GEORGES DE VIRENQUE.

L'ÉVOLUTION D'UN CROYANT

M. Robert de Bonnières, dans un récit très attachant et fort bien fait, nous a fait connaître un personnage très singulier, très difficile à démêler, parfaitement authentique du reste, et dont l'histoire est des plus curieuses.

Il s'appelait lord Hyland. Il est mort récemment. Sa biographie est féconde en péripéties, surprises et coups de théâtre. Un « homme de théâtre », précisément, la raconterait en manière de vaudeville ou d'anecdote à la Chamfort à peu près ainsi, sans doute : « Lord Hyland! savez-vous bien ce que ce fut? Un noble anglais qui passait sa vie à évangéliser les sauvages.

— Et puis?

— Et puis il en convertit beaucoup, jusqu'au jour où il en rencontra qui n'avaient pas de faux dieux, mais qui n'avaient pas de Dieu du tout.

— Plus faciles, ceux-là.

— Pourquoi?

— Il doit être plus aisé de faire connaître Dieu à ceux qui n'en ont pas que de faire changer de Dieu à ceux qui en ont un.

— Eh bien! ces derniers sauvages, savez-vous ce qui en advint?

— Non.

— Ce sont eux qui ont converti lord Hyland.

Ainsi parlerait un homme de théâtre, sans altérer la vérité, et le dénouement, à coup sûr, est imprévu et piquant.

Un historien plus circonstancié raconterait la vie de lord Hyland d'une façon, non plus exacte, mais moins sommaire. Lord Hyland a eu trois grandes phases dans sa vie : il a commencé par être épicurien et, pour dire franc, un jouisseur; il a continué par être un apôtre, et il a fini par être un athée. Sa jeunesse fut sans frein et sans scrupule, et même avec une sorte de fanfaronnade dans le désordre. Il menait la grande vie des hommes que leur fortune met au-dessus de l'opinion et qui ont une sorte de parti pris au-dessus des représentations de leur conscience. Il n'a rien refusé à ses curiosités, à ses désirs, ni même à son orgueil, à cet orgueil particulier du vicieux qui est le plus grand péché peut-être que les hommes puissent entretenir en eux.

Puis il se convertit, mais radicalement. Il ne lui suffit plus d'être un honnête homme, rangé, marié, père de famille honorable et exemplaire, ce qui paraîtrait devoir suffire : il lui fallut être apôtre, s'imposer des tâches rudes et héroïques, parcourir le monde pour Dieu et pour l'Évangile; plus encore, associer, non sans rudesse, sa famille à cette tâche périlleuse, condamner sa fille au célibat pour en faire l'auxiliaire de son œuvre, le lieutenant sans cesse attaché à lui, le secrétaire de son immense correspondance apostolique, etc.

Il parcourait ainsi le monde, prêchant, sermonnant, moralisant, morigénant. Il avait cette âpreté du missionnaire anglais où il y a quelque chose, et beaucoup, de l'esprit conquérant de la race. Il était rude à la tâche, rude aux siens, rude à tous. Il faisait avec véhémence le devoir qu'il s'était tracé.

Puis il trouva, dans l'Afrique Sud-Ouest, des sauvages qui n'avaient aucune connaissance et aucune idée de la divinité, qui ne savaient pas du tout ce que cela pouvait être. Il fallait, pour leur en parler, commencer par créer un mot nouveau. Dieu était pour eux non seulement une nouveauté, mais un néologisme, ce qui est la même chose, mais plus précisément, plus strictement la même chose.

Et ces sauvages étaient charmants. Lord Hyland ne se fit point, sachez-le bien, d'illusion sur eux. Ils ne furent pas pour lui ce qu'étaient les Taïtiens pour Diderot. Pour voir les sauvages comme Diderot les voyait, il faut premièrement ne les avoir jamais vus. Non, lord Hyland ne les vit pas à travers des lunettes roses. Il en trouva qui étaient mauvais; il en trouva qui étaient bons. Il estima qu'ils étaient à peu près ce que sont tous les hommes, à commencer, ou à finir, par les plus civilisés. Mais, tout compte fait, il fut séduit par eux. Il y avait parmi eux des sages, il y avait parmi eux des philosophes qui étaient des sages.

Et, chose curieuse, le plus philosophe et le plus sage était le roi. Les anciens ont dit : « Bienheureux le pays, ou le temps, où les rois sont philosophes, et les philosophes rois. » Ce pays, croyait-on, était dans *Utopie*, au bien dans *Uchronie*. Pas du tout. Il est, au XIXe siècle, dans le Sud-Ouest africain.

Devant un spectacle si étrange, lord Hyland se troubla. Il commença par avoir des scrupules. A quoi bon déranger de si braves gens? Leur vertu vaut la nôtre. Leur donner une religion ne serait que changer leur vertu de nom. Toujours le néologisme. Encore que la plupart des réformes ne soient que des néologismes, il ne faut pas croire qu'un néologisme soit une vraie réformation morale.

Et ce fut pour lord Hyland la période des scrupules. Puis vint la période de sympathie, et la période d'admiration, et la période de parfaite communion. Le roi sauvage du Sud-Ouest africain fut le Polyeucte à rebours de lord Hyland. Il créa dans lord Hyland un état d'âme absolument nouveau. Lord Hyland en vint à détester tout ce qu'il avait considéré jusque-là comme la vérité et le devoir. Il vieillit et mourut athée. Son dernier mot, ou à peu près, est bien frappant : « Je n'ai pu aimer véritablement mes semblables que quand j'ai été libre de Dieu. »

Voilà une étrange et comme formidable évolu-

tion. On pourrait en sourire. Un disciple de Renan, qui n'aurait lu du reste que les œuvres de Renan, où Renan s'est gentiment moqué du monde, dirait sans doute : « Cet Hyland première manière est très bien. Il est peut-être dans le vrai. Qui sait? Je me suis souvent demandé si faire la fête n'était pas un moyen de faire son salut. Le fêtard entre dans l'harmonie générale du monde. Il manquerait quelque chose à la fête de l'Univers si personne ne faisait la fête. Chacun, du reste, fait son œuvre d'après ses aptitudes. Celles de lord Hyland sont véritablement très remarquables... »

Et devant lord Hyland seconde manière il dirait : « Très bien! très bien! Le sacrifice est une des plus belles choses que l'Univers connaisse. Il consiste à être dupe, sachant qu'on l'est, et à vouloir l'être. Quelqu'un saura-t-il gré à lord Hyland de ce qu'il fait? Je n'en sais rien. Et il n'en sait rien. C'est précisément parce qu'il n'en sait rien que son œuvre est belle et sa conduite noble. Il y a de l'élégance. L'élégance consiste toujours en une certaine inutilité de l'effort. Si les arts sont nobles, c'est qu'ils sont en jeu, c'est qu'ils sont une action très intense sans résultat pratique appréciable, ou calculé, ou susceptible de calcul. Lord Hyland est un grand artiste. Le grand artiste est nécessaire, comme l'homme de plaisir, qui, du reste, est artiste aussi. »

Et devant lord Hyland troisième manière, il dirait : « Fort bien! La sagesse consiste peut-être à renoncer à l'action. L'action a toujours pour raison d'être que le progrès est possible. Qui sait s'il l'est? Faut-il changer les hommes de place? Oui, si c'est pour le mieux; mais où est le mieux? c'est une question. Est-il en avant ou en arrière? Les hommes s'agitent depuis bien longtemps comme un malade sur un lit de douleur. A qui leur conseillerait de rester tranquilles je ne sais si on aurait quelque raison de crier anathème. Rester comme on est, c'est une solution. C'est même la plus simple, ce qui est digne d'une certaine considération... »

Il y aurait encore à soumettre le cas de lord Hyland à un historien, qui dirait sans doute : « Je ne sais à quel moment lord Hyland a eu raison; mais il est pour moi ce qu'on appelle un homme essentiellement « représentatif ». Il représente l'évolution même de l'humanité, à fort peu près. L'antiquité fut païenne. Lord Hyland a commencé par être un païen assez authentique. Puis il eut son moyen âge, tout de foi impérieuse et d'apostolat exubérant. L'humanité devait passer par le christianisme, pour se régénérer, ou s'exalter, ou s'égarer; on ne sait pas, les avis sont partagés; mais elle y devait passer. La preuve c'est qu'elle y est passée en effet. Considérer ce qui a été comme ayant été nécessaire, c'est toute la philosophie de l'histoire. Aussi est-elle assez facile. Comme l'humanité, lord Hyland a passé par le christianisme. Sa période d'action est représentative de l'humanité chrétienne. Et puis, enfin, il est arrivé aux temps modernes, à une période de tolérance faite de scepticisme, à un état d'âme où l'amour de l'humanité sans aucune croyance précise remplace tout autre sentiment. C'est le troisième stade. Lord Hyland symbolise. Il ne sera plus difficile de se représenter l'humanité comme un seul homme vivant indéfiniment, selon la métaphore bien connue. Cet homme existe : c'est lord Hyland. Il arrive que des hommes réels ont une telle valeur représentative qu'ils semblent avoir été inventés pour le besoin et le service d'une démonstration. Lord Hyland semble une allégorie imaginée par un historien, un *schema* revêtu d'une personnalité. A ce titre c'est un des hommes les plus intéressants qui aient paru dans l'histoire du monde. »

Pour moi, je vois surtout dans le cas de lord Hyland un drame psychologique d'un intérêt extrême et un problème moral infiniment curieux à scruter. Il me semble qu'il y a en lui un cas curieux d'exaltation, de tension et finalement de maladie de la volonté. Voilà un homme qui, après la période orageuse de la jeunesse, sent le besoin que tout homme, presque, a connu, d'agir énergiquement, c'est-à-dire de développer et de déployer sa volonté. Il s'attelle vigoureusement à une grande œuvre. Il ne rêve rien moins que de conquérir le monde. C'est le conquérir en effet que de rallier, par l'ascendant de sa parole, tous les hommes qu'on rencontrera à sa manière de sentir. Lord Hyland croyait conquérir pour Dieu : au fond il conquérait pour lui; car il était, sans qu'il le sût, beaucoup plus sûr de lui que de Dieu, beaucoup plus conscient de sa volonté que certain de sa foi. Ces choses-là, on les confond; on ne sait pas en faire le départ, et peut-être Dieu merci. On croit marcher à un but extérieur à soi, et souvent le but où inconsciemment l'on tend de toutes ses forces c'est soi-même. Lord Hyland, riche, noble et puissant, n'a pas eu, de trente à cinquante ans, à construire l'édifice de sa fortune. L'âpre énergie que certains mettent à bâtir cet édifice-là, il l'a mise à réaliser une œuvre d'apostolat qui était son ambition à lui, l'objet de sa volonté âpre et ardente.

Puis l'âge est venu, le moment de détente, que quelques-uns ne connaissent pas, que la plupart des hommes connaissent, le moment du « à quoi bon? » Ce mot est terrible dans sa douceur. Il devrait être rayé des dictionnaires. Il le serait si les dictionnaires étaient rédigés par des hommes d'État. Il arrive une minute dans la vie où, encore qu'on n'ait pas atteint son but, on semble être passé de l'autre côté de son but. On le voit à revers. On n'en voit plus le côté brillant. On est passé derrière la toile de fond.

On mesure alors l'inutilité des efforts, ou plutôt on invente l'inanité des efforts. On a besoin de croire que les efforts sont inutiles parce qu'on n'a plus la force de les faire. C'est la volonté qui s'est détendue. On ne s'en rend pas compte précisément. Aussi, au lieu de reconnaître que la volonté a faibli, on croit de bonne foi que c'est l'objet où tendait cette volonté qui était faux. Lord Hyland a nié Dieu le jour où est tombée en lui la force qui tendait à Dieu et lui persuadait d'y mener les autres. Mettez avec cela la rencontre d'une petite peuplade heureuse, ou à peu près, sans religion; les discours, ingénieusement interprétés par lui, d'un roitelet doux et bénin: il n'en faut pas plus pour comprendre qu'il se soit laissé aller à une sorte de désertion et d'abandonnement.

Seulement, c'était néanmoins un esprit absolu. La volonté pouvait fléchir en lui, non disparaître. Le goût des solutions précises, des partis pris tranchés. Il l'avait toujours eu. Ou épicurien sans réserve, ou apôtre sans mélange. Au moment de la détente de la volonté il ne pouvait pas devenir un sceptique doux et attiédi, un homme de tempérament et de demi-solutions. La volonté disparaissait en lui, non la décision. Ne croyant plus, il fallait qu'il niât. Il a nié. Encore l'a-t-il fait, il faut le remarquer, sans éclat ni retentissement. A peine, paraît-il, sa famille s'est-elle aperçue du prodigieux changement intérieur. Aux yeux du monde, presque aux yeux des siens, il a paru seulement un apôtre qui prenait sa retraite à la limite d'âge, Ce qui eût été curieux, c'est qu'il eût entrepris, en cette dernière période, une campagne d'apostolat à rebours, une expédition de contre-foi! S'il l'avait fait, toute l'explication que je viens de donner serait fausse, et comme ce serait dommage. Il ne l'a pas fait: ma remarque subsiste, ou, du moins, rien ne s'oppose à ce qu'elle demeure.

J'en ferai une autre d'un autre ordre. La confession suprême de lord Hyland, telle que M. de Bonnières la rapporte aux premières pages de son volume, indique qu'il a vu ou cru voir une sorte d'antinomie entre l'amour de Dieu et le véritable amour des hommes. « Vous leur direz que vous avez connu un homme au moins qui ne put véritablement aimer ses semblables que lorsqu'il fut libre de Dieu. » C'est bien le cas de dire : « Quel Dieu? » comme Pauline. Car chacun se fait son Dieu à sa mode, et l'adore ensuite comme il l'a fait. Eh bien! le Dieu que s'était fait lord Hyland était en effet jusqu'à un certain point exclusif de l'amour des hommes. C'était un Dieu dur et rude, essentiellement biblique, à ce qu'il me semble, plus que chrétien. Dans toute sa période d'apostolat lord Hyland a quelque chose de hautain, d'impérieux et de contraignant qui est très significatif de la manière dont il entend Dieu. Dieu était pour lui un souverain très despotique, dont lord Hyland était le grand vizir très rigoriste et très rigoureux.

Dans ces conditions-là faut-il s'étonner qu'à un moment donné le Dieu de lord Hyland l'ait un peu gêné, sinon pour aimer les hommes, du moins pour les aimer familièrement, familialement, fraternellement? Il s'est débarrassé non pas du vrai Dieu, mais de l'obstacle qui l'empêchait d'aimer les hommes, quand il s'est mis à les aimer. Considérée ainsi, sa conversion est beaucoup moins surprenante, et aussi beaucoup moins choquante pour les esprits pieux qu'elle n'était tout à l'heure. Elle n'est pas un retour à la bonne loi naturelle, elle est plutôt un retour à la véritable religion, disons, pour être moins précis, ce qui peut être plus vrai, au véritable sentiment religieux. Au fond, ce que les hommes ont toujours recherché dans la religion c'était un moyen détourné et élevé d'aimer leurs semblables. Ils ont voulu adorer un être supérieur qui leur commandât d'aimer leurs pareils. Pourquoi ce détour, et pourquoi ne pas aimer ses semblables directement? Parce que c'est plus facile par un détour que directement. Les hommes ne sont point si aimables que pour les aimer il n'y faille quelque aide. Il est plus facile d'adorer Jupiter l'hospitalier et d'accueillir le vagabond par considération pour Jupiter que d'accueillir le vagabond pour son seul mérite. La religion c'est l'humanité aimée à travers Dieu, comme la fraternité c'est votre frère aimé par vous en souvenir de votre père. Mais le fond de toute religion n'en est pas moins l'amour des hommes.

Or l'amour des hommes c'est un peu ce que lord Hyland, en sa période religieuse, avait précisément oublié. Quand il y vint, il crut abandonner Dieu; il y revenait sans le savoir. Il quittait son Dieu, mais il trouvait le Dieu vrai. Ce bon sauvage qui lui parlait fraternité, charité et douceur était sans s'en douter le vrai chrétien. Lord Hyland en se laissant convertir par le bon sauvage croyait s'éloigner de l'esprit religieux et il y entrait peut-être pour la première fois de sa vie. Il croyait rejeter le christianisme, et il le découvrait. Les noms et appellations ne sont rien; c'est l'esprit qui est tout. Lord Hyland ne fut jamais plus chrétien que quand il crut cesser de l'être.

C'est ce qu'on pourrait appeler une surprise théologique. Le drame psychologique qui fut la vie de lord Hyland est tout plein de ces surprises-là. C'est ce qui me faisait songer au théâtre en commençant à parler de lui; c'est ce qui m'y ramène en finissant. Lord Hyland est un drame religieux en trois actes. C'est un « mystère ».

Et ce qu'il y a de curieux c'est que la partie la moins édifiante en est peut-être la plus sainte. Il y a bien des demeures dans la maison de mon père, et bien des voies pour y arriver. Ce père a pu dire à

Lord Hyland : « Les esprits des hommes sont faibles. Ils ne savent bien au juste ni ce qu'ils nient quand ils affirment, ni ce qu'ils affirment quand ils nient. Tu n'as jamais été plus près de mon esprit que quand tu as renié mon nom. »

Je ne sais pas si cela a été dit. Je n'ai pas de renseignements. Mais ce que je sais bien c'est que l'histoire de lord Hyland est en tous cas bien intéressante et qu'on en raisonnerait indéfiniment. Lisez-la si vous aimez un peu cheminer et même vous perdre dans les mystères et replis du cœur.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

TANNHÆUSER. — Le Poème.

L'Opéra annonce pour les premiers jours de mai la première, — ou, pour mieux dire, la quatrième — représentation de *Tannhæuser*. Puisque j'en ai le temps cette semaine, je voudrais vous parler un peu du poème : pour « déblayer » mon article d'abord, et ensuite pour tâcher de voir clair dans l'amas de commentaires dont a été entouré l'opéra de Richard Wagner. *Tannhæuser*, en effet, semble avoir, dans l'œuvre du maître, une situation particulière. Tout le monde est d'accord sur l'ensorcelante beauté de *Parsifal*, de *Tristan*, des *Maîtres Chanteurs* et de la *Tétralogie*; et, pareillement, tous ceux qui les admirent sont à peu près d'accord sur les causes de leur admiration. Pour *Tannhæuser*, il n'en est pas de même. Ici les opinions sont partagées; tâchons d'énumérer, au moins, les principales.

Voici, d'abord, les « possédés » du Dieu. Une restriction, si modeste qu'elle soit, leur paraît outrageante. Très instruits, très documentés, très bons juges en général, ils savent mieux que quiconque ce qu'il y a de vraiment « nouveau » dans les *drames* de Richard Wagner; ce « nouveau », personne mieux qu'eux ne l'a expliqué, démontré, et pour ainsi dire extrait. Mais, comme ils n'admettent aucune réserve pour tout ce qui touche au culte, un phénomène assez curieux se produit en eux. Après avoir prouvé, et prouvé sans réplique, que Wagner a été le plus conscient des artistes; que sa carrière, jusqu'en 1848, a été une marche constante vers le drame idéal, que les œuvres de sa première manière ont été en quelque sorte des acheminements, des tâtonnements, qui l'ont mené enfin au « Wort-ton drama », ils veulent à toute force trouver dans ces premières œuvres l'application complète d'un système que Wagner n'avait pas encore entrevu lorsqu'il les écrivait! sans réfléchir que, si Wagner avait atteint son but avec *Tannhæuser*, il s'y serait tenu, et n'aurait pas, aussitôt après, écrit *Lohengrin*, c'est-à-dire une œuvre qui est à peu près « le contraire » de *Tannhæuser*. Qu'on puisse çà et là retrouver quelques traces de ce système, je l'admets très volontiers. Précisément parce que Wagner était à la fois un « artiste » et un « critique », il est certain qu'il a dû instinctivement réaliser ce qu'il cherchait plus ou moins complètement avant de savoir pourquoi et par quoi il le réalisait. Tout de même, s'il est très naturel qu'on admire à la fois *Tannhæuser* et *Tristan*, il est un peu surprenant qu'on les admire pour les mêmes raisons.

D'autres ne se soucient pas des systèmes. Pour eux, Wagner est simplement un musicien et un poète admirable : ils trouvent l'un et l'autre dans *Tannhæuser*, et cela suffit pour qu'ils se livrent sans arrière-pensée au plaisir qu'il leur donne. Même ils voient ici une sorte de naïveté, d'« inconscience » qu'ils ne rencontrent pas dans les œuvres postérieures, et qui est pour eux un charme de plus. Car ils recherchent la naïveté avec un soin très compliqué.

D'autres enfin apprécient *Tannhæuser* surtout au point de vue « chronologique », si j'ose dire. Ils le considèrent comme un progrès sur *Rienzi* et le *Hollandais volant*, comme une étape nécessaire, avant *Lohengrin*, sur la route du vrai drame musical. Ils y rencontrent des pages qui les ravissent, d'autres qui leur inspirent plus de respect que de plaisir, d'autres enfin qui ne leur inspirent ni plaisir ni respect, rien qu'une sorte de curiosité rétrospective; *Tannhæuser* leur semble en quelque sorte une borne pour mesurer le chemin parcouru par Wagner...

Pourquoi ces derniers me paraissent avoir raison, c'est ce que je tenterai d'expliquer quand je parlerai de la musique. Je veux cependant faire observer ceci : *Rienzi* mis à part, *Tannhæuser* est le seul ouvrage de Wagner dont on puisse, pour ainsi dire, « détacher » le poème. Partout ailleurs, — même dans le *Hollandais volant*, même dans *Lohengrin*, et à plus forte raison dans les œuvres postérieures, — le drame est si étroitement, si intimement lié à la musique, il fait tellement corps avec elle, qu'on ne peut l'en séparer sans le détruire; la musique complète, développe la parole à tel point que, la musique disparue, il ne reste pour ainsi dire qu'un squelette de pièce, auquel manque la chair... J'entends qu'on n'y retrouve rien de ces crises « intérieures » qui sont le vrai, j'allais dire le seul intérêt du drame. Feuilletez le livre si documenté de M. Alfred Ernst : lorsqu'il analyse une œuvre de Wagner, presque à chaque page l'auteur est contraint de signaler un rappel ou une modification de thème : en un mot, il doit faire intervenir la musique. Dans *Tannhæuser*, rien de pareil. La « pièce » forme un tout complet, qui pourrait, à la

rigueur et sauf exceptions, se passer de musique. Ailleurs les personnages expriment un sentiment que la musique développe et transforme ensuite; ici les personnages *disent tout*. Prenez, par exemple, la scène capitale du drame, l'intervention d'Élisabeth à la fin du second acte; lisez-la dans le poème, et ensuite dans la partition: je ne dirai pas que la musique n'y ajoute rien; mais ce qu'elle ajoute, c'est purement et simplement un *intérêt musical*: sans elle, la scène serait tout aussi dramatique, tout aussi compréhensible... Ce point sera plus justement développé quand je parlerai de la musique. Tout ce que j'ai voulu signaler, c'est la différence capitale qui existe entre *Tannhæuser* et les autres ouvrages de Wagner, — différence plus que prouvée par ce qui précède, — et, par suite, la surprise que j'éprouve à les voir admirer pour les mêmes raisons.

Cela dit, je voudrais encore ajouter quelques mots sur la « signification » du poème. Vous savez ce qu'on a pu tirer des drames de Wagner : pour le moins, une explication du système du monde, une doctrine complète de philosophie. Il est clair qu'on peut, sans trop de peine, découvrir dans toute œuvre poétique des « symboles », ou, si le mot vous effraie, des significations cachées : c'est un divertissement agréable et dont on connaît la « recette ». Examinez tel acte ou tel personnage, et cherchez les raisons de cet acte; il faudrait être bien malhabile pour n'en pas découvrir au moins une d'une portée générale, et bien inexpérimenté pour n'en pas pouvoir suivre le prolongement dans la suite du drame. C'est ainsi qu'un ami à moi — je rougis de devoir lui garder ce titre! — s'était amusé à découvrir en Tannhæuser « le cabotin en soi ». Il faisait remarquer que le héros se fâche juste après que Wolfram et Biterolf ont été applaudis, et applaudis en chantant l'amour, c'est-à-dire dans un « emploi » que Tannhæuser a quelque raison de considérer comme sien; cela posé, il n'avait pas de peine à retrouver dans toutes les actions du héros quelque trace du cabotinage : s'il quittait le Vénusberg, c'est que le public y était trop restreint; s'il partait pour Rome, c'est qu'il y voyait une situation et une attitude avantageuses; si... Mais je vous fais grâce du développement. Croyez toutefois que ce raisonnement biscornu avait quelque appareil de logique, et qu'en dépit de ses offensantes prémisses, il devenait impressionnant à la longue. — Cela pour m'excuser de vous résumer tout uniment le poème de *Tannhæuser*, sans y chercher de symboles, et aussi afin de vous prouver que, si j'en trouve, c'est qu'ils seront tout à fait évidents (1).

Le chevalier Tannhæuser, las des vaines joutes poétiques dont la Wartburg était le théâtre, las de cet éternel recommencement des mêmes concours, las enfin de la jalousie que sa supériorité incontestable excitait parmi ses rivaux, le chevalier Tannhæuser est un beau jour parti à la conquête du Vénusberg. Ses chants lui ont soumis la déesse: elle s'est donnée à lui, et, depuis lors, il est resté près d'elle, dans des plaisirs incessants, au sein d'une volupté sans cesse renaissante. Mais Tannhæuser est un homme. La « vie » lui manque, ses souffrances, et surtout l'*action*. Parlons net : comme il s'était lassé de la Wartburg et du chaste amour d'Élisabeth, de même il s'est fatigué de la passion sensuelle de Vénus. Peut-être, toutefois, aime-t-il encore la déesse ; il le dit, au moins : « Jamais mon amour ne fut plus grand, jamais il ne fut plus vrai qu'à cette heure, où il faut que je te quitte pour l'éternité ! » C'est moins Vénus qu'il a cessé d'aimer que la vie qu'il traîne près d'elle. Et déjà se manifeste la caractéristique de la nature de Tannhæuser: le « frénétisme » (le mot est de Wagner). Au cours du drame, nous le verrons agité de sentiments contradictoires, mais jamais simultanés ; il veut plusieurs choses, il les veut avec frénésie, mais successivement. Dirons-nous que c'est un « impulsif »? On le démontrerait ; on en a démontré bien d'autres ! Au moins peut-on dire que, dès qu'un sentiment l'agite, il ne voit rien en dehors de ce sentiment ; et, pareillement, tout ce qui peut venir en aide à ce sentiment se manifeste à lui avec une évidence et une force irrésistibles. C'est ainsi que, lassé du Vénusberg, et voulant retourner parmi les hommes, il aperçoit d'un coup tout ce qui le pousse à fuir; les scrupules, qu'il n'avait pas *vus* quand il voulait conquérir la déesse, lui apparaissent en foule maintenant qu'il veut la quitter. Et ce sentiment s'impose à lui avec la force d'une obsession. Trois fois il cherche à chanter Vénus comme il la chantait jadis ; trois fois son chant, sans peut-être qu'il en ait conscience, se termine par la même supplication : « O déesse, laisse-moi partir ! » Ici, si je puis dire, Tannhæuser considère les choses du point de vue chrétien, du point de vue humain, si vous voulez élargir la question. Il a vécu comme un païen : il doit donc faire pénitence, et il lui semble que jamais cette pénitence ne sera assez

1. Une fois pour toutes, je vous citerai les ouvrages dont je me suis servi pour cette analyse et pour celle de la partition, ouvrages du plus vif intérêt, même pour ceux qui ne partagent pas leurs doctrines. C'est d'abord les QUATRE POÈMES D'OPÉRA, *précédés d'une lettre sur la musique*, par Richard Wagner. (Paris, A. Durand et fils et Calmann Lévy.) — Puis : LE DRAME WAGNÉRIEN, par M. H.-S. Chamberlain. (Paris, Léon Chailley, 1894.) — L'ART DE RICHARD WAGNER; *l'œuvre poétique*, par M. Alfred Ernst. (Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1893.) — Et, spécialement, pour le sujet que nous traitons aujourd'hui : ÉTUDE SUR TANNHÆUSER, par M. Alfred Ernst. (Paris, A. Durand et fils et Calmann Lévy.)

dure ni surtout assez prochaine ; il a vécu d'une vie contra-humaine : il lui faut vivre, lutter et souffrir parmi les hommes, et il lui semble que jamais luttes et souffrances ne s'offriront assez vite à lui : « Écoute et comprends, ô déesse : mes désirs me poussent au combat, à la mort... Je trouverai le repos par la pénitence !... Déesse de la volupté, ce n'est pas en toi que reposent ma paix et mon salut ! C'est en Marie !... »

Tel nous est apparu Tannhæuser à la fin du premier tableau, tel nous le retrouvons au second, après que le Vénusberg s'est écroulé à l'évocation de Marie, il gît, écrasé de remords, pleurant d'abondantes larmes au chant des pèlerins qui partent pour Rome. Maintenant, il est, si l'on peut dire, « orienté » vers l'humanité ; en même temps qu'il a repris sa nature d'homme, ses sentiments d'homme aussi ont commencé de reparaître en son âme renouvelée. Et il suffira que Wolfram prononce le nom d'Élisabeth pour que Tannhæuser éprouve de nouveau son amour de jadis, plus attendri et plus humble maintenant, mais non moins passionné, non moins lyrique, non moins frénétique : « Le printemps... est entré dans mon âme, ivre d'allégresse ; pressé d'aiguillons impétueux et doux, mon cœur crie tout haut : Près d'elle ! près d'elle ! » De même encore, lorsque au second acte il se trouvera en présence d'Élisabeth, c'est « impétueusement » qu'il se « précipitera » à ses pieds, avec « enthousiasme » qu'il chantera la joie de son amour retrouvé. Et, enfin, c'est avec la même frénésie qu'il entonnera tout à l'heure son hymne à Vénus...

Ici, vous le savez, est le point culminant du drame. Tannhæuser, irrité contre Wolfram, Biterolf et ceux qui les applaudissent, saisit sa lyre à son tour, et chante en strophes enflammées la gloire souveraine de la déesse. La scène est admirablement belle et émouvante. Par le coup de théâtre d'abord. Elle l'est aussi pas le retentissement qu'elle a dans l'âme des personnages. Elle l'est plus encore par sa signification morale. Ici, Wagner a mis en scène, d'une façon frappante, une vérité morale. Si Tannhæuser s'irrite contre Wolfram et Biterolf, ce n'est certes pas par jalousie de chanteur, pas plus que par l'exaltation du sentiment esthétique : c'est que sa vie passée le ressaisit. Il se croyait libre : il était encore « possédé » par Vénus. Sortant des bras de la Déesse, il croyait qu'il lui suffisait d'aimer Élisabeth pour être tout à elle, pour abolir son existence et ses fautes de jadis. Il n'en est rien : Tannhæuser est prisonnier de sa vie passée ; les actes commis autrefois ont leur retentissement en son âme, son âme qu'il croyait renouvelée, son âme qui a perdu jusqu'au souvenir des voluptés éteintes, mais qui, malgré elle, est encore agitée par les mouvements que ces voluptés faisaient naître en elle. Tannhæuser y cède avec violence parce qu'il est un violent, un frénétique. Mais le sentiment qu'il éprouve et qu'il exprime est un sentiment éternellement humain, que nous ressentons tous à des degrés différents ; tous nous sommes les esclaves des actions que nous avons commises, même quand nous les regrettons, même quand nous les avons volontairement chassées de notre mémoire. Il est beau de l'avoir si manifestement traduit dans le drame. Et, remarquez qu' « au point de vue du théâtre » cela est également beau, puisque, après avoir vu à quelle profondeur Tannhæuser est atteint, nous comprenons que seul un miracle d'expiation pourra le racheter ; nous sommes désormais « avec lui » ; nous l'accompagnons, si je puis dire, pendant son voyage à Rome ; nous comprenons sa fureur désespérée lorsqu'il nous rapporte le dur arrêt du pontife... Et tout se réunit pour donner à la scène un caractère de réelle grandeur. Si Tannhæuser est d'une tragique vérité, Élisabeth, elle, est de la vérité la plus touchante. « Qu'est-ce que la blessure de votre glaive contre le coup mortel que j'ai reçu de lui ?... » Et plus loin : « Qu'est-il question de moi ? C'est de lui, de son salut ! Voulez-vous lui ravir le salut éternel ? » Et enfin, ce cri suprême qui fait pressentir le dénouement : « Dieu ! prends, oh ! prends ma vie ; dès cette heure elle n'est plus à moi !... » Il est très certain qu'ici, à ne considérer que la forme, nous sommes en présence d'un « finale » d'opéra. Sans rechercher aujourd'hui quelle est sa valeur musicale, il faut noter que ce « finale » n'est pas amené dans le seul et unique but de l'effet. Les sentiments mis en œuvre sont d'une sincérité profonde : ils dictent les mots prononcés. Et, sans réserve, — poétiquement, — cela est beau.

J'arrive au dénouement. Je ne cite que pour mémoire la poétique et ingénieuse transformation du décor : jadis tout éclatant de fraîche verdure, maintenant tout assombri par le finissant automne... Je disais au début que — sauf exception — le poème de *Tannhæuser* pourrait se passer de musique. Nous touchons à l'exception. Le troisième acte est si impérieusement musical, que je ne sais trop comment je pourrais vous le raconter « littérairement ». J'arriverais, je crois, à vous résumer le célèbre récit de Tannhæuser et l'apparition de Vénus (à ce sujet, je crois bien que j'aurai une querelle avec M. Alfred Ernst !) ; mais le drame même, celui qui se dénoue dans l'âme d'Élisabeth, la musique seule pouvait l'exprimer et le rendre pour ainsi dire visible. C'est donc en vous parlant de la musique que j'aurai à y revenir.

Je n'ai pas la prétention d'avoir rapporté sans omission le poème mis en musique par Wagner. Je n'ai tenté que de mettre en lumière les principales péripéties morales du drame. Par suite, j'ai dû surtout insister sur le caractère du héros princi-

pal. J'aurais pu vous montrer dans *Tannhæuser* la première apparition de l'idée de rédemption, si magnifiquement développée plus tard dans *Parsifal*. Mais ces considérations, fort intéressantes d'ailleurs, ne me semblent pas avoir leur place ici. C'est de *Tannhæuser* seulement que nous avons à parler. Mais pour en parler complètement, il faut, après avoir « expliqué » le personnage principal, montrer un peu le caractère des autres. Déjà, à propos du finale du second acte, j'ai signalé la sincérité émouvante d'Élisabeth. Elle a ceci de charmant qu'elle rayonne de jeunesse et de tendresse voilées. C'est « la jeune fille ». Sa scène avec Tannhæuser est d'une grâce achevée; son amour, si l'on peut dire, lui « échappe » à chaque phrase. Et plus tard, son courage est plus émouvant encore, quand on songe à l'enfant naïve et ingénue qu'elle est, comme son dévouement de la fin puise dans sa jeunesse une nouvelle puissance tragique.

Faut-il parler de Wolfram d'Eschenbach? Wagner l'a trouvé dans la légende; mais il ne lui a pris que son nom. De ce chanteur il a fait une figure profondément humaine. On l'a comparé à Marke et à Hans Sachs. Même poétiquement, il y aurait des réserves à faire. Ce qu'il faut reconnaître, c'est l'abnégation généreuse qu'il montre pour son ami, et l'art avec lequel le poète a su donner à un personnage, toujours semblable à lui-même, un intérêt sans cesse renouvelé. Ses paroles, ses sentiments nous émeuvent, parce qu'ils sont émouvants par eux-mêmes; ils nous émeuvent surtout parce que Wagner a su nous faire « connaître » le personnage, et qu'ainsi nous entrons facilement dans les douleurs et les espoirs qui l'animent. — Je m'en voudrais enfin de ne pas au moins signaler le personnage du Landgraf. Il est d'autant plus nécessaire de le signaler qu'on ne le retrouve guère sous les vers de mirliton qui l'enguirlandent dans la partition française. Un exemple seulement. Au second acte, après la scène véritablement délicieuse entre Elisabeth et lui, les chanteurs entrent en scène. Et le Landgraf avec une malicieuse bonhomie leur dit : « Aujourd'hui, il nous est rendu le vaillant chanteur que nous avons si longtemps regretté. Qu'est-ce qui l'a ramené parmi nous? C'est là, je crois, un étrange mystère; il vous appartient de le dévoiler par l'art du chant. Voici donc la question que je vous pose maintenant : Pourriez-vous approfondir la nature de l'amour ? » Au lieu de ce discours si cordial, si « gemüthlich », écoutez ce que M. Nuitter lui fait dire :

De son retour la cause, je le pense,
Est un mystère, un secret merveilleux!
Grâce à vos chants qu'un tel secret s'éclaire;
C'est là *le but offert à vos esprits:*
Du pur amour pénétrez le mystère...

Même « revue par Wagner », la trahison est manifeste, autant que le style est offensant. Mais, jusqu'aux récents travaux de M. Alfred Ernst, nous avons dû chercher la pensée de Wagner sous de plus terribles décombres. Il fallait seulement appeler votre attention sur l'aimable figure du Landgraf : c'est fait.

Je n'ai pas ménagé mon admiration pour le poème de *Tannhæuser*. Reste à savoir si la musique est de même valeur. Et c'est ce que j'examinerai après la représentation.

* * *

La place me manque pour parler d'*Isora*, la pièce de notre confrère Adolphe Aderer. Elle a été, vous le savez, favorablement accueillie par le public de l'Odéon. J'aurais bien quelques objections à faire à l'auteur. Mais nous le retrouverons prochainement sans doute au théâtre, et nous pourrons parler de lui avec plus de liberté et de fruit.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Après le Centenaire.

Quelques jours avant les fêtes, nous étions là, trois ou quatre amis, réunis au *Palais des Cubes;* nous arrêtions certains préparatifs; nous échangions des impressions. L'un de nous sortit en chantant la grande phrase de Marguerite, dans *Faust :* « Seigneur, daignez permettre... » De l'escalier, ce fut une profonde voix de basse qui lui répondit : « Non, tu ne prieras pas. » En un instant, nous fûmes à la rampe. Le Méphistophélès inattendu, c'était un ancien élève de l'École qui montait vers nous, suivi de sa famille. Il se présenta; mais son nom ne nous rappela rien. Songez donc; elle est si longue, la liste de nos anciens, depuis le vénérable Lodin de Lalaire, de la promotion de 1816! — L'auteur de la Chanson des Conscrits, ajouta-t-il. — Ah! du coup, nous le connaissions bien. La Chanson des Conscrits, c'est le long poème douloureux, navrant, que le candidat reçu doit entendre pendant ses premiers jours d'École; c'est là qu'on lui rappelle toutes ses infirmités, toutes ses laideurs. L'auteur reçut nos bruyantes félicitations; nous fraternisâmes vigoureusement. Ce fut, je crois, l'un des premiers épisodes de nos fêtes, un incident bien insignifiant sans doute, mais qui marquait déjà le caractère de libre cordialité, d'intimité joyeuse que devaient garder ces fêtes, du commencement à la fin.

A dire vrai, nous avions eu longtemps des inquiétudes. Lorsque le 3 juin 1894, les normaliens réunis

sous la présidence de M. Boissier ouvrirent la souscription et instituèrent un comité d'action : le comité des fêtes, l'abondance des idées qui furent émises, des projets qui furent lancés faillit entraver et rendre stérile toute délibération. Fallait-il, comme le voulaient les modestes ou les timides, réduire la célébration du centenaire aux proportions d'une fête de famille, à huis clos? Ne fallait-il pas au contraire lui donner tout l'éclat possible? Quel en serait alors le motif essentiel? La représentation de gala sur la scène du Théâtre-Français, que très obligeamment M. Claretie mettait à la disposition de l'École! Ceci séduisait beaucoup. Mais que jouerait-on, pour ne pas donner un spectacle semblable à tous les autres? *les Deux Cousines*, de Casimir Bonjour, ou *les Ouvriers*, d'Eugène Manuel; *Par le glaive*, de Richepin avec le *Mariage blanc*, de Lemaître? Les discussions s'éternisaient. Vous en retrouverez un écho dans les comptes rendus de M. Levasseur, le dévoué président du comité des fêtes, et aussi dans la *Revue des Élèves*. « Ça marche, dit Henri à Derancey, nous avons quinze projets à l'étude, deux en discussion, sept au panier, soixante-quinze offres de service, neuf comités d'action et trente-deux autres, de la bonne volonté, de la confiance, presque cinquante francs de subvention et deux jours devant nous! »

Au dernier moment, nous avons eu d'autres craintes. A la veille des fêtes, on s'était vraiment beaucoup occupé de nous, surtout dans la presse. Les journaux étaient remplis de « Souvenirs d'École », d'extraits, de citations; nous avons presque fait oublier la grève des omnibus. Les périodiques illustrés représentaient l'École sous toutes ses faces, et ses habitants un peu partout, dans leurs chambres, au réfectoire, aux laboratoires, jusque dans leur lit; des photographes avaient fait l'ascension des toits pour prendre des vues curieuses. Nous avions peur que le public ne nous trouvât à la longue excédants et indiscrets et que le témoignage de sa mauvaise humeur ne vînt troubler la joie des fêtes. Aucune de ces craintes n'a été justifiée. La fête s'est admirablement organisée, et de toutes parts sont venus à l'École les encouragements et les sympathies.

* * *

Fêter un centenaire, c'est avant tout se souvenir de ses morts. S'il n'entrait pas dans les attributions du comité des fêtes d'organiser, comme on l'a dit, des cérémonies religieuses, c'était un devoir pour les normaliens aujourd'hui vivants d'aller se grouper et se recueillir pour songer aux camarades disparus. C'est dans cette intention que, dès le samedi 20 avril, les israélites s'étaient réunis à la synagogue de la rue de la Victoire. Le lundi matin, au temple de Penthemont, MM. les pasteurs Couve et Hollard rendaient hommage, en des termes d'un libéralisme élevé, aux grands esprits et aux loyaux caractères sortis de l'École. A la même heure, Mgr Perraud montait en chaire à Saint-Jacques du Haut-Pas; avec une parfaite délicatesse de sentiment, dans un langage d'une souveraine élégance où les citations profanes se mariaient heureusement au texte sacré, il s'est fait l'interprète émouvant des « chers absents » près des organisateurs du centenaire. Naturellement, M. Homais s'est élevé là contre; il s'est indigné de cette nouvelle invasion du cléricalisme. N'était-ce pas odieux de voir Jules Simon assis à un banc d'œuvre, Jules Lemaître agenouillant son scepticisme dans un temple chrétien et Sarcey lui-même apportant son voltairianisme en holocauste sur l'autel du vrai Dieu! Puisque M. Sarcey lui-même a pris la peine de répondre, qu'y a-t-il à ajouter? Il eût regretté qu'on le privât du « triste et douloureux plaisir » de faire repasser « devant ses yeux humides » les trois promotions dont il a fait partie. C'est ainsi que chacun a pensé. Les plus jeunes d'entre nous ont déjà perdu des camarades. Les travaux de l'École, qu'on le dise ou non, — et l'on met une pudeur coquette à s'en cacher, — fatiguent et usent; j'en sais plus d'un qui y a succombé. A coup sûr, rien n'honore mieux l'École que le souci qu'elle a pris de donner dans ces fêtes une place éminente à ses morts. Cet hommage n'a rien attristé. La tristesse et l'ennui, deux hôtes moroses que nous avons soigneusement écartés durant ces trois journées!

Décidément, le comité des fêtes avait dû renoncer à la représentation au Théâtre-Français; il l'avait remplacée par une séance au Muséum d'histoire naturelle, dans l'amphithéâtre même où furent professées en 1795 les premières leçons de l'École normale. Mais cette cérémonie officielle, tant d'habits noirs, tant de discours, ne serait-ce pas un peu terne, très imposant sans doute, mais solennellement ennuyeux! Il fallait retenir l'attention des auditeurs sur les origines de l'École normale, leur montrer son acte de naissance; prouver qu'elle était bien la fille glorieuse de la Convention, faire revivre ces maîtres d'école de génie qui en furent les premiers professeurs, Lagrange et Berthollet, La Harpe, Volney et les autres; puis, cette première École fermée après une session de quatre mois, en montrer la reprise et la continuation dans l'École normale de l'Empire. C'est à M. Perrot que revenait l'honneur de vaincre ces difficultés; surtout la seconde partie de son discours, celle où il a retracé nos gloires plus récentes, a fait sur ses auditeurs une vive impression; le moins ému n'a pas été M. Challemel-Lacour, lorsque, par une délicate pensée, le directeur de l'École a reporté sur lui la part d'hommages qu'il ne pouvait donner à Auguste Burdeau. Après la touchante allocution de M. Gaston

Boissier et celle de M. Levasseur, M. le ministre de l'Instruction publique semble avoir pris à cœur, dans son discours, de ne pas rompre le charme d'intimité qui unissait à ce moment l'assemblée. Soit qu'il revendiquât à son tour pour l'École l'honneur d'être née au grand air de la liberté; soit qu'il la montrât ressuscitée par l'Empire, conservant précieusement les traditions d'indépendance; soit qu'enfin, revenant au présent, il en affirmât l'étroite solidarité avec le régime de la démocratie, on eût dit qu'il était heureux de plaider une cause personnelle, ce ministre ami de l'École à qui les élèves devaient le jour même, en signe de leur gratitude, décerner ce titre d'ancien élève, d'*archicube* dont ils sont si fiers pour eux-mêmes, si avares pour les autres, puisque c'est la seule distinction qu'ils puissent offrir, le seul grand cordon qu'ils aient à conférer.

> Allons, que ce beau jour, levé sur une fête,
> Dans un joyeux banquet finisse dignement.

Ce sont, je crois, deux vers, assez médiocres d'ailleurs, de Musset. Comme les convives de Platon s'étaient un jour assemblés pour fêter Agathon et sa victoire poétique, les Normaliens se réunirent pour fêter le triomphe de leur École. Sous les hautes lisses, les promotions se rejoignirent, se recomposèrent. On évoqua les souvenirs communs. Vers le dessert, qui sait si quelqu'un de nos Athéniens n'a pas, lui aussi, raconté ses conversations sur l'amour avec telle ou telle Diotime? En tout cas, M. Jules Simon, qui est notre Socrate, nous réservait une des aimables causeries qu'il sait si bien improviser. Il a commencé d'une voix fluette et comme honteuse, en rappelant les modestes orgies au restaurant du *Veau qui tette* où l'on fêtait, de son temps, l'entrée des conscrits. Puis, après avoir raconté ses années passées à Louis-le-Grand et comment il fut un jour préposé à la garde d'un plafond qui s'écroulait, il s'est élevé insensiblement, par une démarche qui lui est familière, jusqu'aux idées les plus hautes de dévouement à la patrie et à la science.

Par malheur, l'homme de travail et de devoir qui eût été le plus digne d'entendre ces nobles paroles n'était pas là. M. Pasteur a eu le vif chagrin de ne pouvoir venir prendre au milieu de ses admirateurs la place d'honneur qu'ils lui réservaient. Cette place, nous la lui avons fidèlement gardée à chacune de nos fêtes. Elles ont commencé par un hommage solennel rendu à son œuvre : le dimanche matin, en présence des Normaliens, des délégués de la province et de l'étranger, M. Perrot a inauguré la plaque de marbre qui rappellera les travaux de M. Pasteur à l'École, et le mardi matin, au sortir de l'Observatoire, c'est encore en son honneur que s'est faite la visite à l'Institut qu'il a fondé et qu'il anime de son esprit.

***

Des cérémonies en mémoire des morts ; pour les vivants, un banquet; des discours pour les « littéraires »; pour les « scientifiques », des promenades dans les laboratoires : ce programme aurait pu paraître suffisant. Le comité des fêtes avait rêvé plus grand: pour l'immense famille qui allait se trouver réunie, il voulait des réjouissances proprement dites, où chacun, du plus petit au plus grand, pût trouver librement son plaisir. Il nous a donné un bal à la Sorbonne, et, dans l'École, une vraie kermesse.

Il y avait loin de la sauterie que l'on voulait d'abord annexer à la fête au bal somptueux du mardi soir. C'était une pensée hardie de transformer en salle de danse le grand amphithéâtre; de songer à animer ces immenses salons, tous ces couloirs. Si les Polytechniciens avaient pu donner l'an dernier pareille fête au Trocadéro, c'est qu'ils avaient pour eux l'avantage de leur nombre, le prestige de leurs uniformes; encore avaient-ils cru prudent de faire précéder le bal d'un concert. Moins nombreux, nous avons été plus résolus. Soutenus par le zèle incessant de nos dames patronnesses, nous avons dépassé nos plus audacieuses espérances, et durant toute une nuit, des danses, qui vers la fin furent un peu folles, se sont mêlées sous les yeux surpris des belles filles court voilées du maître Puvis.

Mais c'est la fête de l'École qui a été le vrai centre des réjouissances. Les organisateurs avaient voulu offrir à chacun le plaisir qu'il désirait y trouver. De là, pour les fillettes, cette sauterie dans la salle des Actes; la lanterne magique et les ombres chinoises pour les enfants; pour eux encore les clowns, Footit et l'ami Chocolat. Dans les salons du directeur, M. Got, qui est, lui aussi, de l'École, y ayant si longtemps enseigné, avait bien voulu préparer, avec M. Melchissédec, la matinée où ont été dits les beaux vers de notre camarade Téry : *A ceux qui vont partir.*

Précédée d'une conférence, la Revue que l'on a dû donner deux fois comprenait deux actes. Nos camarades Jubin et Wahl qui en ont écrit la plus grande partie, tous ceux qui les y ont aidés s'étaient attachés à y présenter la vie de l'École en des termes accessibles à un public qui n'était pas composé seulement d'initiés. Ils nous ont montré les différents types du Normalien : Turbin, l'honnête travailleur, seul représentant de son groupe; Henry, l'aimable paresseux, qui préside tous les comités à l'intérieur de l'École; Derancey, le mondain; Lévadé, le philosophe sur les toits, l'habitué de la gouttière. On s'est beaucoup amusé de la dernière scène où Derancey vient annoncer la fondation du grand orphéon bigophonique de la rue d'Ulm, qui doit « enfoncer »

l'Association des Étudiants et ses cavalcades « politico-subventionnées ». « Ténors, barytons, basses, grosse caisse, cymbales, flûtes et cuivres, rien n'y manque; un académicien, décoré de tous les ordres étrangers, président d'honneur; Turbin porte-bouquet et Sarcey porte-bannière. » Le finale, avec les bigophones, était étourdissant. Le second acte de la Revue a peut-être été moins goûté. Il renfermait cependant quelques-unes des plus jolies chansons : la chanson de l'*Agent politique* au bal des Affaires étrangères, celle du *Naufragé de la Gascogne,* celle du *Crédit de la fête intérieure.* Il contenait la scène que les critiques de profession ont trouvé la plus dramatique, celle où trois Normaliens se retrouvent après avoir fait fortune, l'un en Russie, l'autre en Espagne, comme toréador, et le dernier chez les Berbères. Mais, jusqu'au chœur de la fin, il y était moins question de l'École et, ces jours-là, c'était l'École que tout le monde voulait voir, c'était d'elle que tout le monde voulait entendre parler.

L'un des premiers mots prononcés au cours de ces solennités a été celui de remerciement; il importe que ce soit aussi l'un des derniers. Notre camarade Chantavoine a déjà dressé quelque part la liste de ceux à qui nous devons des obligations. En notre nom, il a remercié les organisateurs de ces fêtes, les artistes, les journalistes, les « bons gardiens de la paix », les visiteurs et surtout — comme il a eu raison ! — les charmantes visiteuses qui ont apporté dans notre École le parfum de leur jeunesse et de leur beauté. A cette liste déjà longue, il y aurait bien des noms à ajouter. Il nous faudrait dire notre gratitude aux délégués étrangers, à nos amis des Facultés, aux représentants de notre arrondissement, qui nous ont, ceux-ci, couverts de fleurs, sans métaphore; — mais voici que j'imite le discours du conseiller de préfecture Lieuvain, dans *Madame Bovary*, et Jules Lemaître nous rappelle, dans l'article qu'il a donné à notre volume, que c'est un exemple à ne pas imiter.

Hélas ! nous n'irons plus au bois... Mais si les lauriers sont coupés, du moins en conservons-nous une large couronne que les plus illustres et les plus dévoués de nos camarades ont tressée feuille à feuille et qui ne se fanera pas. Je veux parler du magnifique volume de notre Centenaire, que le directeur de l'École a présenté au public. C'est là que M. Paul Dupuy a donné la préface de la grande histoire qu'il nous promet et que nous lui réclamerons. Des écrivains, comme M. Jules Simon ou M. Gréard, y ont tracé le portrait des directeurs de l'École, depuis Guigniaut jusqu'à Fustel de Coulanges. D'autres, chacun suivant leur compétence, y ont publié des monographies, comme celle de M. Duclaux sur le laboratoire de M. Pasteur : les historiens de l'avenir viendront y chercher des renseignements sur les débuts d'un homme de génie. Les « variétés » qui terminent l'ouvrage nous préparent à la lecture du petit volume que les élèves d'aujourd'hui se sont consacré, sous le titre : *Les Normaliens peints par eux-mêmes.* Œuvre d'une fantaisie indépendante et hardie, cette autobiographie semblerait peut-être à quelques-uns inspirée par ce pédantisme qu'une femme d'esprit appelait joliment le « pédantisme de la légèreté », si le grand in-quarto dont j'ai parlé ne la couvrait de son ombre et n'en voilait un peu la juvénilité.

Chers « cubes », retournez au travail et, dans vos « turnes » où demeure encore, j'en suis sûr, plus d'un ruban oublié, préparez-vous à nous donner pour l'agrégation qui vient quelque belle promotion du Centenaire, digne de l'École et de vous. Reprenez, « carrés », vos études, ou, comme nous disons modestement, vos *définitifs :* ce n'est plus vous qu'on tracassera pour avoir choisi comme sujets le *Concile de Tolède* ou l'*État religieux de la Gaule au Ve siècle.* Et vous, petits conscrits, qui êtes le printemps de l'École, malgré cette vilaine chanson où l'on se moque de vous, remettez-vous à traîner le boulet de la licence. Plus vivante et plus haute que jamais, notre École s'en va librement vers les destinées brillantes que son passé lui garantit.

ÉDOUARD HERRIOT.

BULLETIN

Balzac à Milan (1837)

D'APRÈS UN RÉCENT OUVRAGE

Dans une intéressante biographie de la *Comtesse Maffei* qu'il vient de publier à Milan chez les frères Treves (1), M. Rafaello Barbiera nous raconte divers épisodes assez singuliers d'un séjour que fit à Milan Honoré de Balzac en 1837.

Le 10 février 1837, la comtesse Fanny Sanseverino Porcia écrivait de Paris à son amie la comtesse Maffei : « De Balzac doit bientôt venir à Milan avec son ami Théophile Gautier. Je vous le recommande fort, ainsi qu'à votre mari. Le célèbre écrivain français est grand admirateur du génie italien. Il trouvera dans votre maison, j'en suis certaine, l'accueil courtois auquel il a droit; en vous faisant connaître de lui, j'accomplis un devoir d'amitié et de patriotisme. »

Quelques jours après, elle écrivait à son amie : « Peut-être vous représentez-vous Balzac comme un homme grand et mince, pâle et diaphane, avec un de ces visages qui sont à eux seuls tout un poème ? Mettez-vous bien en garde contre d'aussi belles imaginations ! C'est un petit

(1) *La Contessa Maffei e la Società milanese* (1834-1886).

homme gros, rond, joufflu et rubicond... Et savez-vous qui doit l'accompagner dans ce voyage? Un page, comme dans *Lara* de Byron, un adolescent à la voix suave, aux mouvements doux et langoureux, une femme, enfin!... »

Mais lorsque Balzac arriva à Milan, le 19 février 1837, il était seul. Ni Gautier ni le mystérieux page n'étaient venus avec lui. Sur les registres de l'hôtel où il se logea d'abord, il joignit à son nom la qualité de « propriétaire ». Mais bientôt il quitta l'hôtel pour s'installer dans le palais du prince Alphonse Serafino Porcia, le beau-frère de l'amie de la comtesse Maffei.

Ce qu'il venait faire à Milan, personne, aujourd'hui encore, ne saurait le dire avec certitude. A l'en croire lui-même, il aurait été chargé par le comte Emilio Visconti de régler à Milan d'importantes affaires d'héritages : mais il n'est guère croyable que ce comte italien ait songé à confier une mission de ce genre à un romancier français connu pour son incapacité à débrouiller ses propres affaires. C'était le moment où Balzac écrivait à Mme Hanska qu'il « succombait sous le poids de plus de deux cent mille francs de dette ». D'après les journaux milanais, qui n'avaient point manqué d'annoncer son arrivée, il serait venu à Milan pour recueillir des documents destinés à une histoire des campagnes de Napoléon en Italie. C'est en tout cas de quoi Balzac ne paraît s'être nullement soucié, durant son séjour.

Quoi qu'il en soit de ce problème, l'arrivée de Balzac fut pour les Milanais un événement considérable. Durant une semaine il ne fut question, dans la capitale lombarde, que de deux sujets : d'une aurore boréale qui s'était montrée plusieurs soirs de suite, et du *signor* de Balzac avec sa fameuse canne, qui, disait-on, aurait coûté des trésors. Un jeune homme qui s'était vanté d'être l'ami intime de Balzac fut un jour si instamment prié de montrer le grand romancier à la foule, dans un théâtre où l'on savait qu'il était, qu'il désigna à tout hasard un immense capitaine de grenadiers vêtu en civil; et celui-ci se vit l'objet, toute la soirée, d'une curiosité qui faillit lui faire perdre la tête.

Mais la faveur dont jouissait Balzac auprès des Milanais devait être de courte durée. On apprit un jour à Milan que, dans un salon de Venise, Balzac avait parlé en termes très méprisants du roman de Manzoni, *les Fiancés*, et de la littérature italienne. Aussitôt toute la presse vénitienne et lombarde s'éleva contre lui. Dans le *Veglio* de Venise, Angelo Fava fit une critique très amère de ses romans, « fruit d'une muse corrompue et corruptrice ». A Milan, la *Fama* flétrit impitoyablement l'espèce des « écrivains voyageurs », de ces « poètes de département qui, sans avoir un sou en poche, veulent se donner des apparences d'artistes, et sur lesquels la police devrait bien avoir l'œil ». Bientôt le bruit courut dans toute la ville que Balzac était un malfaiteur dangereux, échappé des prisons de Paris.

Et toute une polémique s'engagea, toute une littérature surgit autour de cet incident. Vivement attaqué, Balzac trouva de vaillants défenseurs : un certain Gaspare Aureggio fit paraître des *Pensées sur Balzac* où il reprochait à ses compatriotes leur injustice et leur cruauté. Un de ses confrères, Antonio Lissoni, publia d'autre part une brochure dont le seul titre indique suffisamment les tendances : *Défense de l'honneur des armes, outragé par le signor de Balzac dans ses «Scènes de la vie parisienne», et réfutation de nombreuses erreurs de l'histoire militaire touchant la guerre d'Espagne.*

Balzac, cependant, ne paraît guère s'être inquiété de tout ce bruit. Il travaillait assidûment à ses *Mémoires de deux jeunes mariés*, et passait toutes ses heures de loisir dans quelques salons où on lui faisait fête. Nous trouvons dans le livre de M. Barbiera plusieurs *pensées* qu'il écrivit pour des albums, et qui étaient jusqu'à présent restées inédites.

Voilà celle qu'il avait écrite pour l'album d'une jeune poétesse, Giulietta Pezzi :

« De même que chez la nature humaine l'âme triomphe de l'enveloppe et finit par embellir les plus grossières des formes, et qu'ainsi le masque le plus bas peut devenir sublime; de même l'art peut et doit se faire cours malgré les conditions les plus difficiles et triomphe des données les plus absurdes. Socrate, de qui la figure était hideuse, a fini par atteindre la plus haute expression de beauté, et Michel-Ange a fait une admirable statue avec de la poussière... »

Quelle étrange *pensée* pour l'album d'une jeune fille!

Mais l'amie la plus chère et la plus intime confidente de Balzac, durant son séjour à Milan, était la comtesse Maffei, à qui il devait plus tard dédier un de ses chefs-d'œuvre, *la Fausse Maîtresse*. Elle aussi avait un album, où elle avait prié Balzac d'écrire une pensée. Et Balzac y avait écrit ceci :

« Rien ne ressemble plus à la vie humaine que les vicissitudes de l'atmosphère et que les changements du ciel. Le temps est le fond de la vie, comme la terre est le fond sur lequel agissent les intempéries et les beautés du soleil et des saisons. Tantôt il arrive des journées splendides, pendant lesquelles tout est azur et fleurs, verdure et rosée; tantôt, des clairs-obscurs, où tout est piège et doute dans la nature; puis de longues brumes, des temps lourds, des nuées grises. La plupart des hommes ont une pente qui les porte à s'harmoniser avec cette instabilité de l'air; mais pour ceux qui se réfugient dans le domaine moral et qui ne comptent pour rien tout ce qui n'est pas la vie de l'âme, il peut toujours faire beau dans le ciel. Le souvenir est un des moyens qui peuvent nous aider à rendre l'air pur et faire briller le soleil dans notre âme.

« 24 avril 1837. »

Et voici enfin deux lettres écrites par Balzac, de Paris, au retour de son voyage en Italie. La première est adressée à la comtesse Maffei :

« Novembre, 1838.

« Merci, *cara*, de la page, embaumée par le souvenir, que vous m'avez envoyée, et qui m'a délicieusement rappelé votre bien-aimé salon et les soirées que j'y ai passées et celle que vous appelez familièrement « la petite Maffei » et qui occupe une trop grande place dans ma mémoire, pour que je me permette cette expression.

« Vous avez donc encore souffert? Les médecins de Milan me feraient grand'peur : à votre place je viendrais

à Paris consulter quelqu'un de nos grands hommes, car nous en avons encore dans cette pauvre France.

« Vous ne m'avez rien dit de Puttinati : je l'ai donc effrayé qu'il n'est pas venu me voir un matin à son retour de Londres? Dites-lui combien il a eu tort, car j'avais pensé à lui pendant sa fugue à Londres, et il a été trop discret avec quelqu'un qui l'avait mis si fort avant dans son cœur pendant notre voyage raboteux.

« La colère, dont je ne sais les motifs et sur laquelle m'a fait rester la comtesse Sanseverino, est-elle calmée? Elle m'a accusé de ne pas aimer l'Italie au moment où je travaille à une œuvre intitulée *Massimilla Doni* et qui fera tressaillir plus d'un cœur italien. Mais je suis si accoutumé aux injustices, que celle d'une jolie femme ne m'émeut plus : j'ai un durillon sur le cœur à cet endroit, tant on y a frappé. D'ailleurs, je trouve fort impertinents les gens qui me proclament un homme profond et qui veulent me connaître en cinq minutes. Entre nous, je ne suis pas profond; mais très épais, et il faut du temps pour faire le tour de ma personne : c'est une promenade qui lasse; mais je ne dis pas cela pour elle. La comédie, que je méditais à Milan tout en sirotant votre thé et vaguant par les rues, est achevée : j'entre, dans une quinzaine, en répétition, mais dans un si profond *incognito*, que ce ne sera pas le secret de la comédie.

« Ce travail, que j'ai mené de front avec les livres, m'a causé une petite maladie inflammatoire dont je me relève et qui a retardé ma réponse, car le docteur m'avait défendu d'écrire quoi que ce fût, même une lettre.

« Je suis allé dans ma douce Touraine; il a fallu dire adieu à mon voyage d'automne; je ne reviendrai en Italie qu'au printemps, car je veux voir la Semaine Sainte à Rome, si Dieu veut que je porte dans la métropole l'argent de la Comédie, en cas où l'œuvre profane réussit. Rappelez-moi au souvenir des hôtes de votre salon : Lugo, Dolcini, la Giulietta Pezzi et *tutti quanti*, sans oublier de mettre mes obéissances aux pieds de la *piccola Maffei :* prenez votre air le plus gentil et votre meilleure ruse pour savoir en quoi j'ai perdu quelque chose, à quoi je tenais tant, dans l'esprit de la comtesse Sanseverino : dites-le-moi, faites-moi l'aumône de ce petit cadeau, et surtout présentez-lui mes hommages.

« Il y a des jours où je rêve de la cathédrale de Milan et du tableau de Raphaël, que nous avons été voir ensemble (1); mais surtout d'un camélia encore plus blanc que le marbre le plus blanc de la plus blanche statue.

« N'oubliez pas de me représenter au *cavalier Maffei*, et faites dire à l'éditeur de je ne sais quel journal, à qui j'ai promis la version corrigée du *Lys dans la vallée* pour la traduire, que ce ne sera prêt que dans le premier mois de l'année prochaine, car ce ne sera imprimé que pour cette époque.

« Trouvez ici mille gracieusetés que je voudrais faire aussi poétiques et aussi douces qu'il les faut pour une chère fleur comme vous; et croyez à une affectueuse mémoire qui frôle une hérétique idolâtrie dont se plaindrait mon confesseur, si j'avais le malheur d'en avoir un qui ne fût pas bénin, attendu que ce confesseur est votre dévoué « De Balzac. »

« Je n'ai point oublié Piazza, ni Bonf... Enfin Pompeo Marchesi aura quelque jour de mes nouvelles; mais j'ai eu tant à faire... »

La seconde lettre était adressée à une jeune fille, amie de la comtesse Maffei :

« Mademoiselle,

« Je vous remercie beaucoup de la bonté que vous avez eue de me communiquer vous-même l'épigramme que vous avez daigné faire sur moi; car alors je pourrai la mettre sous la caricature que Dantan a produite.

« Vous y avez exagéré le peu de mérite que je puis avoir comme aussi mes défauts; mais vous n'avez peut-être pas assez insisté sur l'*impudica*, qui est la grande accusation vulgaire que portent sur moi les personnes auxquelles je suis inconnu. Mais si le peu d'instants que j'ai eu le bonheur de passer près de vous a causé d'aussi grandes erreurs, je dois être effrayé de nos relations à venir.

« Je suis tout épouvanté de l'importance que vous me donnez, en croyant que je doive à chaque parole dire des choses remarquables.

« Je vous en prie, ne me destituez pas du droit d'être un homme ordinaire, car c'est sous cette forme que je tiens à me montrer et sous laquelle nous pourrons peut-être mieux nous entendre et que vous trouverez toujours en moi *la più squisita farina d'oltremonte.*

« *Vostro* de Balzac. »

(1) Sans doute le *Mariage de la Vierge*, le célèbre tableau du Brera.

Nouvelles de l'étranger.

LA DERNIÈRE FANTAISIE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Après Guillaume II sermonnaire, voyageur, pédagogue, musicien, voici Guillaume II peintre. A l'exposition des Beaux-Arts de Berlin, ouverte en faveur des victimes des tremblements de terre de l'Italie méridionale, on peut voir, en effet, une marine au fusain de 62 centimètres de long sur 12 de large, signée authentiquement : *Wilhelm I. R.* 1895. Un cuirassé environné de fumée lance une canonnade furieuse, tandis que la mer démontée bat de flots tempétueux les flancs impénétrables de la corvette. Un câble doré encadre originalement ce modeste fusain, dont on peut dire pour le plus qu'il n'ajoutera rien à la gloire de son auteur.

LES FEMMES POÈTES EN ANGLETERRE.

Yorick, le Francisque Sarcey de l'Italie, me disait hier ce mot qu'il faut conserver. On parlait littérature scandinave, car à Florence, comme partout, la mode est aussi à Ibsen et à Biörnson. Yorick m'avouait ses difficultés, combien ces œuvres de ténèbres et de mort lui semblaient artificielles sous le ciel ardent, dans la corbeille fleurie de la Toscane. — Que voulez-vous, quand j'entends un homme mourir parce qu'il ne voit plus le soleil, et que huit mois sur douze il me faut porter une ombrelle de crainte des insolations, je ne peux pas!... ça m'échappe!...

Ernest Tissot.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

25 avril, *Temps*. — La grève des Omnibus. Cette grève n'a pas offert de caractère économique. On se trouvait en présence d'une action concertée des syndicats de manière à provoquer, en ce qui concerne l'industrie des transports, une sorte de répétition de la grève générale. On a voulu démontrer que sur un simple mot d'ordre tous les travailleurs d'une certaine catégorie abandonneraient le travail, et obéiraient docilement aux injonctions des meneurs. Sous couleur d'améliorer le sort du personnel des Omnibus, il s'agissait en réalité d'un mouvement politique nettement socialiste et révolutionnaire.

Liberté de Fribourg (Suisse). — Le renchérissement du pétrole. Depuis janvier, le prix du pétrole suivait une progressive ascension; mais on ne croyait pas que brusquement il atteindrait les prix actuels. La cote de la Bourse d'Anvers de samedi était de 34 francs les 100 kilos, et à ce prix, le pétrole revient à 27 centimes et une fraction par litre aux détaillants, les frais de transport et autres frais non compris. Il n'y a pas très longtemps le cours des pétroles était de 11 francs les 100 kilos; les prix ont donc triplé, et la hausse est loin d'avoir dit son dernier mot. L'opinion des spécialistes émise en Bourse de Bruxelles est que le prix pourrait bien atteindre 50 francs les 100 kilos... Un trust a été organisé, par l'initiative d'une grande Compagnie américaine, sous le titre de *Standard Oil Company*. Cette association comprend tous les propriétaires d'usines de pétrole aux États-Unis, et elle s'est mise en rapport avec les producteurs de pétrole de l'ancien continent. La ligue, pour assurer la réussite de sa monopolisation du marché du pétrole, est parvenue, grâce aux bas prix de l'année dernière, à accroître dans de grandes proportions la consommation de cette huile en Europe et en Asie. Pour la maintenir au niveau actuel, il faut journellement, au bas mot, 100 000 barils. Or, la production de l'Amérique baisse, et son exportation en 1895 sera de 33 p. 100 au-dessous de celle de 1894. On voit par cet exemple la base de la spéculation du trust : acheter toute la marchandise disponible à un moment de forte baisse, puis restreindre la production et amener ainsi une hausse grâce à laquelle on fait un bénéfice de 150 à 250 p. 100 sur le stock. L'implantation de ces nouvelles pratiques fait incontestablement le jeu du socialisme.

26 avril, *Gironde*. — Reproduction de la conférence faite le mercredi 24 avril à Bordeaux, par M. Léon Say, sous le patronage de la Chambre de commerce, pour protester contre les tendances protectionnistes actuelles et provoquer un mouvement en faveur de nouveaux traités de commerce.

Figaro. — Pourquoi nous sommes en République. A propos de la publication, par le marquis de Dreux-Brézé, représentant officiel du comte de Chambord en France, de *Notes et Souvenirs* pour servir à l'histoire du parti royaliste en France, M. Philippe de Grandlieu affirme que le seul obstacle à la restauration des Bourbons en 1873 a été la question du drapeau, par suite d'une idée préconçue, d'une obstination invincible du prince.

Journal des Débats du matin. — Fragments de lettres du capitaine Toutée datées de la rive gauche du Niger en face de Budjiélo, le 15 février 1895, à propos de son voyage du Dahomey au Niger. « Je voudrais que vous sachiez combien est réel et sincère le sentiment qui porte ces gens-là à se donner à nous par des traités. Notre campagne du Dahomey nous a donné un prestige énorme, et puis il paraît que nous avons la réputation d'être bons enfants. Pour moi, le seul sentiment que je leur inspirais était un très grand étonnement de voir qu'étant plus fort qu'eux, je ne les fusillais pas. » — Note sur un dramaturge espagnol, José Feliu y Codina, qui a fait jouer cet hiver à Madrid un drame intitulé : *Miel de la Alcarria*. Dans ses œuvres, tout à fait remarquables, il a su éviter le romantisme empanaché et passablement conventionnel que la littérature dramatique conserve encore chez les Espagnols.

27 avril, *Temps*. — Une nouvelle morale en action. Analyse d'un livre qui obtient en ce moment un succès considérable aux États-Unis, et qui d'après certains journaux sera pour la vie pratique ce qu'a été pour la vie de l'âme l'imitation de Thomas A Kempis. Ce livre est intitulé : « Se pousser au premier rang, ou le Succès à travers les difficultés ; livre d'inspiration et d'encouragement pour tous ceux qui désirent s'élever dans le monde. » Autrement dit un Manuel de l'art de parvenir.

28 avril, *L'Indépendance Roumaine*. — A propos du passage à Bucharest d'une troupe composée d'acteurs du Théâtre-Français : « De tous côtés le flot de la concurrence fait surgir des noms suédois, flamands, russes, germaniques, que vous patronnez, bons enfants que vous êtes ! Ne laissez pas échapper la suprématie que vous assure ce clair et lumineux génie dont la Comédie-Française est une des plus hautes expressions. »

Journal de Genève. — M. J. Ehni rend compte des travaux de la Société pour l'histoire de la Réformation. Fondée depuis douze ans elle compte en Allemagne 6 000 adhérents, et vient de tenir sa quatrième assemblée générale à Strasbourg les 17 et 18 avril dernier.

Le *Patriote* de Bruxelles expose en vingt-cinq colonnes grand format les raisons qui s'opposent à l'annexion du Congo à la Belgique : « L'Etat Belge ne peut pas reprendre le Congo; il ne peut plus faire un acte quelconque qui l'engage envers l'Etat du Congo sans procéder à une enquête approfondie, sur place, une enquête faite sous le contrôle effectif des représentants de tous les partis. »

Journal des Débats du soir. — Chronique dramatique de M. Lemaître, consacrée à un concert d'instruments anciens et incidemment aux vieilles chansons. « Lamartine a fait des chansons, trois ou quatre, et ce sont d'adorables chansons, colorées, harmonieuses, avec des images faciles et grandes dans de petits vers. »

29 avril, *Journal des Débats* du soir. — Revue agricole. La baisse des prix. D'un tableau dressé par le Dr Sœtber et contenant 114 marchandises de diverses natures, il résulte que la baisse moyenne des prix de 1871 à 1888 est de 24 p. 100, de 32 p. 100 pour les produits ruraux et de 36 p. 100 pour les matières textiles et les denrées minérales.

30 avril, *Figaro*. — La commémoration du Tasse. Article de M. de Vogüé à propos des fêtes célébrées en Italie pour le troisième centenaire de la mort du Tasse, et à propos de l'ouvrage considérable et définitif que l'érudit Solerti vient de terminer sur ce grand poète.

Lorrain, de Metz. — Le Ralliement. « Il existe un programme à la réalisation duquel catholiques et protestants, conservateurs et libéraux peuvent travailler utilement en commun. Avant que nous songions à organiser nos forces, il faut que nous soyons débarrassés de toutes les entraves qui s'opposent au libre développement du pays. Nos efforts doivent porter avant tout sur l'abolition de la dictature et des lois d'exception... L'émancipation politique de notre pays! voilà le véritable point de ralliement pour tous les partis indépendants. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32104. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 — 4e SÉRIE. — TOME III — 11 MAI 1895

LA POLITIQUE

9 mai.

La question de l'impôt sur le revenu a été de nouveau discutée ces jours-ci, à propos de la patente des avocats. La patente est une charge très lourde, surtout dans les premières années. Voici un jeune avocat qui débute : il faut qu'il soit bien logé, qu'il ait un salon, un cabinet. Il paye sur son loyer un droit proportionnel qui n'est pas en rapport avec son revenu : plus tard, s'il garde le même appartement, sa clientèle pourra doubler, tripler, décupler, et ce droit restera le même. Aussi s'est-on demandé si, pendant les premiers temps d'exercice de la profession, la patente ne pourrait pas être réduite.

Mais quelques-uns vont plus loin : pourquoi, disent-ils, le droit proportionnel, au lieu d'être perçu sur le prix du loyer, ne le serait-il pas sur le chiffre des honoraires? On voit que c'est bien la question de l'impôt sur le revenu, comme nous le disions en commençant; car, si l'on veut que l'avocat paye l'impôt sur le chiffre de ses honoraires, on doit admettre en bonne logique que le commerçant sera taxé d'après le chiffre de ses bénéfices et le propriétaire d'après le chiffre de ses rentes.

Les partisans de l'impôt sur le revenu se placent au point de vue de la justice abstraite : à revenu double, impôt double ; à revenu triple, impôt triple. C'est la vérité mathématique ; mais cette vérité, comment la faire passer de la théorie dans les faits? Il n'y a que deux moyens : la déclaration par les contribuables, l'évaluation par les agents de l'administration. Et les deux moyens sont aussi dangereux l'un que l'autre.

Pour la déclaration, le danger est clair. Vous rencontrez tous les jours des gens, aussi honnêtes que d'autres dans la vie ordinaire, qui sont persuadés que ce n'est point frauder que de frauder le fisc. Ceux-là ne feront pas de façons pour dissimuler une part de leur revenu. Et il arrivera que les scrupuleux, ceux qui diront toute la vérité, payeront pour eux et pour les autres.

Quant à l'évaluation par les agents de l'administration, ce procédé, avec la meilleure volonté du monde, serait arbitraire et vexatoire. Arbitraire, car comment évaluer la richesse mobilière, qui est une part de plus en plus grosse de la fortune publique? comment saisir des titres au porteur, qui seront déposés à Londres ou à Vienne? Vexatoire, car de deux choses l'une : ou les taxateurs feront une œuvre sans portée, ou il faudra leur reconnaître le droit de vérifier les livres, de contrôler les déclarations, d'entrer dans la vie de chacun de nous.

Que faire? Reconnaître que le mieux est d'estimer le revenu d'après un signe apparent. Or, de tous les signes apparents, celui qui approche le plus de la vérité c'est encore le prix du loyer. M. Burdeau avait proposé une taxe d'habitation dont le taux aurait été variable, s'élevant avec le nombre des domestiques, s'abaissant avec le nombre des enfants. L'idée vaudrait la peine qu'on l'étudie, à propos du budget de 1896. La taxe d'habitation pourrait être un impôt sur le revenu, — sans les inconvénients de l'impôt sur le revenu.

PAUL LAFFITTE.

L'ÉDUCATION ET LA SOCIÉTÉ

EN ANGLETERRE (1)

Il n'est décidément rien de plus utile que d'étudier de près une grande civilisation à la fois voisine et très différente de la nôtre. Rien ne fait plus pour notre éducation politique, soit qu'elle consiste précisément à connaître les nations au milieu desquelles nous devons vivre, soit qu'on lui donne pour objet d'apprendre à nous connaître nous-mêmes pour nous conduire. On ne se connaît que par comparaison. C'est par contraste surtout qu'on prend conscience de soi et que l'on se juge.

L'étude qui nous rend ce service, ce n'est pas seulement celle des institutions politiques; c'est au moins autant celle des mœurs, des coutumes, des diverses fonctions de la vie sociale. Notre École des sciences politiques est donc bien inspirée quand elle envoie ses meilleurs élèves étudier ces choses dans un pays étranger, pour leur instruction et pour la nôtre. Elle a été deux fois heureuse quand elle a confié à M. Max Leclerc une telle mission en Angleterre. Ce pays si voisin, que nous croyons connaître, nous le connaissons en réalité fort mal. C'est pourtant un de ceux sur lesquels il nous importe le plus de ne pas nous méprendre. Et c'est celui qui, malgré des différences profondes, offre à certains égards le plus d'analogies avec nous; celui qui, avec des traits de caractère que nous comprenons mal ou que nous n'aimons guère, présente le plus de qualités dont nous sentons le prix, que nous envions tout haut et que nous devons chercher à nous donner.

Ainsi l'entendait bien, en fixant l'objet de cette mission, M. Boutmy, l'homme de France peut-être qui sait le mieux aujourd'hui les choses d'Angleterre et qui a le plus fait pour nous les apprendre. Le sujet de l'enquête prescrite, dit-il dans le remarquable avant-propos qu'il a mis au livre de son élève, pouvait se résumer ainsi : « Comment se forment, de l'autre côté de la Manche, les classes supérieures et moyennes, où la politique recrute ses parlementaires et ses diplomates, l'administration ses fonctionnaires, la guerre et la marine leurs officiers, l'industrie ses directeurs techniques, le commerce ses agents, la philosophie de si profonds penseurs, la littérature, l'histoire, la science, tant de talents originaux? Quels moyens de préparation ont été mis à la portée de cette élite, que nous rencontrons sur tous les points du globe, toujours prête, toujours en nombre, adaptée à toute la variété des œuvres à accomplir, ouvrière infatigable de la grandeur nationale? »

Point de question plus actuelle pour nous, surtout si l'on pense que cette élite ne fait pas seulement la puissance de l'Angleterre au dehors, mais sa paix au dedans, sa vitalité, sa richesse, la stabilité à la fois et la souplesse de ses institutions, la sûreté de son évolution politique.

***

M. Max Leclerc a divisé son enquête en deux parties; du moins il nous en donne le résultat en deux ouvrages, qui, à la vérité, n'en font qu'un, bien que publiés à six mois d'intervalle. Comment, d'abord, l'Angleterre élève-t-elle ses enfants? Que fait-elle pour former ces classes dirigeantes, qui dirigent en effet, cette élite reconnue et acceptée comme telle? Puis, le résultat qui nous frappe est-il bien le fruit de l'éducation proprement dite? Quelle place tiennent les écoles dans l'opinion, quelle place dans la vie du pays? Dans quelle mesure contribuent-elles au recrutement des carrières?

Toutes questions connexes, et de telle sorte, même, que les dernières posées sont peut-être celles qui dominent les autres. Car si l'apprentissage professionnel, chez nos voisins, prime en tout la culture, ce simple fait expliquera bien des choses. De ce fait même, il est vrai, la cause pourra être en partie dans le caractère des écoles et dans la nature de leur enseignement, laquelle explique à la fois le genre de prestige qu'elles ont et leur peu d'action effective. Mais le caractère national restera la cause dominante. C'est l'esprit conservateur des Anglais, joint à leur disposition à compter pour peu de chose l'instruction au prix de l'habileté pratique, qui rendra compte de l'incroyable lenteur avec laquelle leurs institutions scolaires s'adaptent aux besoins de la vie moderne. Si vrai qu'il soit que ces institutions font partie de la vie nationale et contribuent à la faire ce qu'elle est, il est plus vrai encore qu'elles restent ce qu'elles sont parce que le grand courant de la vie passe à côté.

Des deux volumes de M. Max Leclerc, j'inclinerais donc à regarder le second comme le principal. C'est celui qui donne la clef. Peut-être aussi est-ce le plus neuf. On a beaucoup écrit, et fort bien, sur l'éducation anglaise : on ne l'a pas fait comprendre tant qu'on n'a pas montré pour quelle part restreinte elle est l'œuvre des établissements d'instruction, pour quelle part énorme l'œuvre de ces « facteurs indirects », comme on les a appelés, — en réalité les plus directs et les plus puissants : la société, les mœurs, les coutumes. Sans doute, il y a réciprocité d'action : l'éducation scolaire perpétue les mœurs, et peut con-

(1) M. Max Leclerc, *l'Éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre*, in-18 jésus, XIX-368 p.; *les Professions et la Société en Angleterre*, in-18 jésus, XIII-294 p.; Paris, 1894, Armand Colin.

tribuer à les modifier; les mœurs perpétuent l'éducation, et à la longue la transforment quand elles changent. Mais de ces deux aspects des choses, nous ne voyons jamais en France que le premier; il est incroyable à quel point cela nous fait parfois prendre le change dans l'interprétation des faits.

Il n'est pas rare d'entendre des gens, qui se croient très informés, parler de l'éducation anglaise comme si elle se faisait toute à Eton ou à Harrow, et, de ce qu'on fait des vers grecs dans ces écoles, conclure, ou peu s'en faut, que pour former des hommes d'action il n'y a tel que le vers grec. Or c'est une chose curieuse, assurément, que la part prépondérante, presque exclusive, encore faite aux langues mortes dans ces grandes écoles publiques d'Angleterre, où il n'y a guère place à côté d'elles que pour les mathématiques, où les sciences physiques et naturelles, l'histoire, la géographie, les langues vivantes, même la langue et la littérature nationales n'obtiennent qu'à grand'peine droit de cité, dans une mesure notoirement insuffisante. Je suis loin de dire qu'il n'y ait pas là un fait très digne de remarque, susceptible d'être mis à l'actif de la culture classique, voire d'être allégué comme preuve de sa vertu pratique, puisque cette culture a été jusqu'ici celle des principaux hommes d'État. Mais sait-on combien minime est la proportion numérique des jeunes Anglais qui reçoivent cette culture archaïque dans ces écoles célèbres? Eton, Harrow, Rugby, Winchester, Shrewsbury, — les dix ou douze écoles de cet ordre qui existent en Angleterre, ne comptent pas ensemble plus de 6 000 élèves, — sur 250 000 jeunes gens qui font des études secondaires, ou qui devraient en faire, selon le calcul admis.

Si d'autres, en nombre encore très restreint, font à peu près les mêmes études, légèrement rajeunies, dans les grandes « écoles de propriétaires » fondées par des sociétés de capitalistes, d'autres, par milliers, font des études inférieures, bien qu'analogues, dans le *classic side* des « Écoles de grammaire », ou des études entièrement différentes, dans le *modern side*, ou des études plus différentes encore dans des établissements de création récente, qui font penser à notre école Turgot et dont le programme rappelle beaucoup celui de l'enseignement « secondaire spécial » de Duruy. L'immense majorité font des études quelconques, plutôt faibles, dans des écoles quelconques, souvent très médiocres, où ils ne restent d'ailleurs jamais au delà de quinze ou seize ans, âge où la pratique les réclame, et l'apprentissage de la profession est pour eux la véritable école.

Nulle part, en effet, l'on ne croit moins à la vertu de l'enseignement pour préparer à la vie. On ne lui demande guère que de mettre en état de profiter des leçons de l'expérience. Les écoles, tant bien que mal, remplissent cette fonction. Peut-être la remplissent-elles d'autant mieux qu'elles visent moins à donner un bagage de connaissances devant suffire à tout. Mais les Anglais avouent tout les premiers que les très bonnes écoles secondaires sont, chez eux, en très petit nombre, qu'il n'en est presque pas qui répondent bien aux besoins, que l'immense majorité, ouvertes sans condition, donnent sans contrôle ni garanties un enseignement très pauvre. Bien loin donc que les classes aisées doivent leurs qualités aux études qu'elles font, il serait plus vrai de dire qu'elles ont ces qualités en dépit de ces études. Ni les programmes ni les méthodes d'enseignement, dans aucune école anglaise, n'ont rien qui soit pour nous faire envie. Surtout l'organisation d'ensemble manque à un point à peine croyable. En dépit des efforts faits et des progrès accomplis depuis trente ans, le système des institutions pédagogiques anglaises (si le mot système peut s'appliquer à ce chaos) reste le plus confus, le plus incohérent qui soit en Europe.

Cela ne paraît que trop dans le premier volume de M. Max Leclerc. Les défauts de composition qu'on serait tenté de lui reprocher viennent de son sujet même et de la manière consciencieuse dont il le traite. Plus il a visité et décrit d'écoles, plus il a fait paraître, avec une diversité infinie, qui plaît comme effet de la liberté et signe de vie locale, le désordre foncier, les lacunes, les doubles emplois, les faiblesses, l'impuissance de l'initiative privée à faire de tout cela un organisme. Loin d'exagérer cette impression, il l'atténue plutôt par son besoin de clarté; s'il la donne très forte, c'est en l'exprimant très discrètement. Sauf pour Eton, qu'il ne semble pas avoir vu dans de bonnes conditions et dont j'ai meilleur souvenir, on ne le trouvera nulle part trop sévère. Tout au contraire, ses critiques anglais, unanimes à louer son travail, lui reprochent plutôt un excès de bienveillance, comme un parti pris de louer chez eux tout ce qui ne va pas comme chez nous. Cette disposition s'explique assez par l'accueil que nous recevons là-bas et dont il est impossible de n'être pas touché. Elle ne l'a pas mal servi, à tout prendre. C'est de beaucoup la plus heureuse pour pénétrer dans l'esprit d'un autre peuple. La sympathie fait voir plus de choses et comprendre mieux ce que l'on voit.

*
* *

Ce qui lui a plu, à bon droit, c'est l'*éducation* anglaise, qui compense et au delà l'insuffisance de l'enseignement. On n'a jamais senti mieux qu'en le lisant la différence profonde de ces deux choses. L'intérêt singulier de son livre est de mettre en pleine lumière cette vérité, qui sera banale chez nous demain (car voici qu'enfin l'opinion y vient avec sa fougue habituelle, prête déjà à passer la mesure), mais que de-

puis quinze ans nous crions sur les toits, à savoir : qu'un homme instruit, affiné intellectuellement et un homme vraiment élevé font deux; que la santé d'un peuple, sa force et la place qu'il tient dans le monde dépendent de tout autre chose que de ses programmes d'études et de ses diplômes. Certes, la valeur des écoles importe infiniment, mais combien moins par le savoir qu'elles mettent dans les esprits que par la trempe qu'elles leur donnent, que par la trempe, surtout, qu'elles donnent aux caractères! Vérité de sens commun, dès qu'on l'énonce, mais toujours vaincue en fait par l'erreur séculaire qui nous fait mettre avant tout les exercices de classe, et penser qu'il en est dont la vertu magique suffise à faire des hommes.

L'Angleterre a démontré, on peut le dire, expérimentalement, que dans la supériorité intellectuelle même, en tant surtout qu'elle se manifeste par des actes, il entre des éléments de santé morale, de vigueur, d'équilibre, qui dépendent de nous autant que les études, et qui contribuent plus qu'elles au rendement final de nos dons. Ce rendement final, d'autre part, elle nous apprend à ne pas le croire nécessairement proportionnel à celui que donnent les études dans le temps même où elles se font. Comment le but serait-il d'obtenir sur les bancs le maximum de savoir et de talent, si ce n'est pas une garantie pour la suite? Et qu'importe de ne l'obtenir pas à dix-huit ans, si on l'assure pour la période active et vraiment féconde de la vie? Dix ans passés à apprendre les plus belles choses du monde ne sont pas le meilleur emploi de la jeunesse si l'on n'en sort pas, au bout du compte, l'esprit alerte, les nerfs solides, le jugement bien lesté, avide de savoir plus et mieux, en bel appétit de vivre et d'agir. Au contraire, toute culture, même médiocre en soi, qui laisse les jeunes gens dans cette disposition va au but; et elle est alors la vivante critique de la superstition qui nous fait croire que l'unique moyen de faire des hommes est de faire des polytechniciens ou des humanistes.

Non, l'éducation d'un peuple ne tient pas à la somme de notions absorbée avant telle limite d'âge; elle ne dépend pas d'un exercice ajouté ou supprimé, d'un an de plus ou de moins donné à telle étude. Cessons d'estimer les écoles à une partie seulement de leurs fruits, et qui n'est pas même la principale. Ne les tenons pas quittes de tout quand leurs têtes de classes brillent dans les concours; ne comptons pas pour rien le déchet qu'elles donnent, non seulement en cancres, mais en esprits qui, après avoir beaucoup promis, ont fini à vingt ans de tenir tout ce qu'ils promettaient, incurieux désormais, et stériles, ayant touché à tout, croyant avoir fait le tour de tout, n'aimant plus même l'étude.

Est-il vrai, comme le pense M. Boutmy, que les Anglais continuent plus que nous, en général, à se développer une fois sortis des écoles, justement parce qu'ils se figurent moins n'avoir plus rien à apprendre? Ce qui est certain, c'est qu'ils ne manquent ni de savants ni de philosophes. Il leur serait loisible, à tous égards, de n'admettre pas même l'insuffisance de leurs études. Mais ils sont les premiers à la reconnaître, à nous faire remarquer que leurs penseurs, pour la plupart, se sont formés seuls, au vif des choses, sans rien devoir à la culture scolaire.

Qu'on pense ce qu'on voudra de cette culture, ce n'est pas pour elle, assurément, c'est pour le développement des énergies viriles que les écoles anglaises sont incomparables.

Comme c'est par là justement que les nôtres pèchent, il faut pardonner à M. Max Leclerc d'avoir, à cet égard, exalté nos voisins à nos dépens. Tout en lui sachant gré de secouer rudement nos routines, on se demande pourtant par endroits s'il n'est pas un peu plus agressif que de raison, un peu injuste pour nos récents efforts, dont il fait vraiment trop peu de cas; si même, en écrivant, il ne les a pas ignorés. Au fond, il ne veut point de mal à notre Université : je croirais plutôt qu'il l'aime bien... selon le proverbe. Irrité seulement de la lenteur de ses progrès, il la malmène pour la stimuler. D'ailleurs, c'est aux familles surtout qu'il s'en prend, leur faisant honte de donner leurs enfants à garder et à instruire, sans se demander seulement si on les prépare à la vie. Il veut piquer au jeu l'opinion, doutant de l'aptitude des écoles, quelles qu'elles soient, à se réformer d'elles-mêmes tant que la poussée du dehors ne les met pas en demeure de le faire.

Il y a bien quelque naïveté à vouloir ainsi réformer les mœurs avant les écoles. C'est se flatter de faire entendre à des milliers de familles distraites ou incompétentes ce qu'on désespère de persuader à quelques centaines de maîtres éclairés et consciencieux. Mais il est trop vrai qu'un grand corps, qui a de vieilles traditions, ne les modifie pas sans peine. Un mécanisme administratif institué pour former des fonctionnaires dociles et des soldats ne s'adapte pas du jour au lendemain à l'éducation de la liberté. Ce qui est vrai surtout, c'est que, si hardie et si heureuse qu'on suppose l'initiative de l'Université, quand son intelligence de ses devoirs nouveaux, sa foi dans les réformes nécessaires égalerait partout sa bonne volonté, elle ne fera rien sans être au moins comprise et soutenue par l'opinion. On travaille donc pour elle, tout en lui disant ses vérités, et même de préférence les vérités sévères, par le fait seul de rappeler à tous qu'il existe une autre éducation que la discipline militaire et la surveillance ecclésiastique. La vérité la plus urgente à répandre, — vérité dont l'Université du moins s'est avisée, mais qui semble jusqu'ici

laisser le public dans une déplorable indifférence, — c'est que la jeunesse d'un pays libre, celle qui devra guider notre démocratie dans la crise historique où nous sommes, veut être formée autrement que par les méthodes, même tempérées, même combinées, de la caserne et du couvent.

***

En quoi vaut, au juste, l'éducation anglaise? Précisément en ce qu'elle réduit à dessein la surveillance extérieure, pour habituer les jeunes gens à se garder, l'intervention de l'autorité, pour les habituer à se conduire. On les laisse au besoin abuser un peu de la liberté pour apprendre à en user, faire quelques sottises étant écoliers pour en faire moins étant électeurs.

Le détail des voies et moyens, M. Max Leclerc le décrit plus qu'il ne l'analyse. Esprit positif lui-même, à l'anglaise, il a observé un peu du dehors : il donne plus de faits épars, plus de noms, plus de chiffres qu'il n'était peut-être nécessaire, — moins souvent qu'on ne l'eût aimé, les raisons psychologiques des choses. Par exemple, on fouette encore les jeunes Anglais, surtout dans les grandes écoles aristocratiques : voilà un fait connu, pour nous toujours curieux. Mais ce qui est intéressant, c'est de rechercher comment cette survivance d'un autre âge peut se concilier avec la discipline libérale. Loin d'y paraître contradictoire, elle y garde, pense-t-on, sa place légitime, sa place nécessaire; elle est acceptée de tous, à ce titre, et plus spécialement des classes sociales les plus orgueilleuses. Un principal, qui est un personnage considérable, docteur et professeur (car nul n'administre sans enseigner), pasteur, huit fois sur dix, et qui sera peut-être évêque demain, ayant, avec cela, cent mille francs de revenus, souvent plus, fouette de sa propre main des garçons de quinze ans, qui paient jusqu'à 6 000 francs par an, quelquefois héritiers des plus grands noms du royaume : ce n'est pas pour son plaisir, évidemment. Ce n'est pas non plus par pure routine. Tous voient là une partie essentielle de la fonction. Pénible ou non (mais ils n'ont pas même l'air de la trouver pénible), ils l'accomplissent comme un devoir religieux; ils en déduisent les raisons avec une gravité, une décision surtout, qui impressionne. Notre goût proteste; nous avons peine à comprendre que la convenance ne défend pas de faire tomber ce vêtement qu'elle défend de nommer. Force nous est pourtant de reconnaître aux verges au moins une valeur symbolique. Il faudrait les montrer, sinon les donner, à ceux qui, chez nous, trahissent la cause de la discipline libérale en affectant de croire qu'elle exclut toute sévérité. Elle en suppose une inflexible, au contraire; car plus on laisse de jeu à la liberté, plus il est indispensable de la maintenir dans les limites qu'on lui assigne.

Quatre traits surtout, aux yeux de nos voisins, caractérisent une grande école et en font une maison d'éducation : le commensalisme, de grands loisirs activement employés, la participation des élèves à la discipline, la tutelle des professeurs. M. Max Leclerc les a bien signalés, mais non mis tous également en relief.

Le premier n'est pas le moins curieux. Plus d'un Français croit encore que le régime anglais s'oppose au nôtre comme l'externat à l'internat. Leur idéal, au contraire, c'est l'internat, — très libre, il est vrai, très perfectionné. Il n'a qu'un tort, à leurs yeux, c'est de ne pouvoir être bon sans être cher. Les partisans mêmes des « écoles de jour » déclarent qu'elles doivent donner au moins un repas en commun et tenir les jeunes réunis pour le jeu aussi bien que pour le travail.

Le loisir actif, en effet, les grands jeux au grand air, voilà le moyen d'action qu'on met au-dessus de tout. La pelouse de jeux est aussi nécessaire que la salle de classes. S'il ne s'agissait que d'endurcir les muscles, ceux qu'agace, chez nous, cette « religion du biceps », ou que choque cette « adoration de la force » n'auraient tort qu'à demi. De fait, il y a quelque abus, on le sent aussi bien que nous, on le dit tout aussi haut. Seulement, ici nous crions à l'abus avant d'avoir l'usage, et de peur de l'avoir, ou faute de le comprendre. Là-bas, l'usage fait passer sur l'abus, tant on le tient pour indispensable à l'éducation morale. Avec les muscles s'affermissent les nerfs, dont la solidité fait le sang-froid. Puis, les jeux d'ensemble sont une école de patience, de ténacité, de courage, surtout de solidarité et de discipline. On y apprend à obéir à un chef de son choix, à commander à ses égaux, à se serrer autour du drapeau. Il faut compter les uns sur les autres, donc être gens sur qui l'on puisse compter. Il faut être beau joueur; et quand on l'est dans la vie après l'avoir été sur la pelouse, cela s'appelle être « un gentleman ». — L'éducation du sens social se fait aussi par les sociétés de toutes sortes, surtout les sociétés de discussion, que les élèves forment entre eux librement et administrent eux-mêmes, et qui, toutes ensemble, ont pour organe le « journal de l'école », où s'exprime l'âme de chaque maison. Au loisir ainsi organisé on attribue la formation de cet esprit d'association, mieux que cela, de cet esprit public, sans lequel la liberté n'est qu'un dissolvant, mais qui, en Angleterre, corrige si heureusement et rend si féconde la liberté.

D'autre part, les élèves apprennent la responsabilité en participant à la discipline. Les plus mûrs et les meilleurs sont investis d'une partie de l'autorité.

Gardiens de l'ordre, sans cesser d'être écoliers, représentants des traditions, ils sentent au vif et font sentir à tous que l'honneur de l'école est le bien commun.

Enfin le caractère, que tout ce régime tend à fortifier, est dirigé dans son développement par la *tutelle* des professeurs. Au lieu de changer de maîtres sans cesse, et d'en avoir six ou huit à la fois qui peuvent tirer à *hue* et à *dia*, sans un qui le suive et le soutienne, chaque enfant est confié à un professeur, dans la maison de qui il passe toutes ses années d'écoles, qui connaît, renseigne et remplace auprès de lui sa famille, qui est son ami, son confident, qui, selon les cas, le stimule, le modère ou le console, et toujours le guide et le réconforte.

***

Aux nuances près, tous ces traits se retrouvent dans les grandes écoles de filles, sauf qu'elles sont d'ordinaire des externats. Comment M. Max Leclerc n'a-t-il pas dit un mot de l'éducation des filles? Est-il question plus importante au point de vue des mœurs et de la société? Cette partie du sujet était la plus neuve. C'est là qu'on trouve peut-être les preuves les plus récentes comme les plus topiques de tout ce qu'il voulait mettre en lumière.

S'agit-il de ces libéralités légendaires, manifestations éclatantes de la disposition des particuliers à faire de leur fortune un usage public? Quel exemple plus curieux que la fondation par un marchand de pilules, au prix de 25 millions de francs, de ce splendide collège de filles ouvert à Egham en 1886, sous le nom de « Royal Holloway College ». — « Royal », uniquement parce que la reine a daigné en accepter le patronage et présider la cérémonie d'ouverture. L'État assure aux deux sexes l'éducation élémentaire (obligatoire pour tous, gratuite et non confessionnelle pour qui le veut); mais ni pour un sexe ni pour l'autre, il n'intervient en rien aux deux autres degrés. Les particuliers y pourvoient, soit isolés, soient librement associés. Girton et Newnham, à Cambridge, ces beaux collèges d'enseignement supérieur, dont le dernier a pour directrice Mrs Sidgwick et pour sous-directrice miss Gladstone, sont des créations collectives. Holloway College est une fantaisie individuelle. Extravagante, en un sens; car il n'y a pas 80 élèves dans ce palais, où des centaines seraient à l'aise, où nous en logerions des milliers. Mais par là même, quel bon échantillon de la manière à la fois généreuse et défectueuse, magnifique et saugrenue dont l'initiative privée s'efforce de faire ce que l'État ne fait point!

Non moins caractéristique, et plus heureusement originale est la création de la « Maison d'éducation » d'Ambleside, fondée sur l'initiative et mise sous la direction de miss Mason par une société de « parents », *Parents' national Educational Union*. C'est une école normale de *governesses*. Le but est de former, par une culture appropriée et une minutieuse préparation pratique, des institutrices privées capables de gouverner supérieurement la *nursery*, de conduire selon toutes les règles et de prolonger le plus possible cette éducation domestique conmune aux deux sexes, tenue avec raison pour décisive. Dans la société formée à cet effet figurent les plus grandes familles; et parmi elles les élèves d'Ambleside font prime. On voudrait avoir là des Françaises, qui seraient ensuite, assure-t-on, particulièrement demandées.

Et dans les écoles secondaires, que de choses à relever, quand ce ne serait que cette analogie croissante avec les écoles de garçons, un des signes les plus curieux, à coup sûr, des mœurs anglaises! Voici par exemple, emprunté au journal de la belle école de miss Buss, à Londres (*Our Magazine*, juin 1893), le procès-verbal d'une séance de la Société de discussion, dont les membres sont des filles de 16 à 18 ans :

Sir William Harcourt (Ada Read) demande à proposer une loi attribuant aux membres du Parlement un traitement fixe de 250 livres (6 250 fr.)... Par ce moyen, ceux qui sont actuellement exclus de la Chambre, faute de revenus suffisants, pourront donner leurs services, et les classes laborieuses seront mieux représentées. Pour une dépense totale de 200 000 livres par an, la nation aurait un plus grand choix de candidats, donc une meilleure représentation, lui inspirant plus de confiance.

Le Très Honorable A.-J. Balfour (Paula Garcia) s'élève avec véhémence contre cette motion. L'effet de ces traitements serait de produire une classe d'aventuriers politiques ne voyant dans le mandat populaire qu'un moyen très confortable de gagner leur vie. Le gouvernement du pays tomberait aux mains d'hommes indignes qui établiraient la tyrannie d'une classe. On ne peut attendre du travailleur manuel une étude approfondie des lois économiques. La mesure ne profiterait qu'aux avocats sans causes et aux médecins sans clients. Eh quoi! faut-il donc payer en argent ceux qui ont l'insigne honneur de représenter la nation? Est-ce que l'amour du devoir et de l'honneur se paie? N'imprimons pas cette tache à notre Parlement.

Dans le débat qui suit, plusieurs répliques très vives sont faites à ce discours... à peine si quelques mots sont dits pour l'appuyer. Mais quand on passe au vote, le bill proposé est rejeté par 12 voix contre 9.

***

Sur les professions et la société, M. Max Leclerc est d'une exactitude remarquable. Nulle part, que je sache, on ne trouverait, sous une forme aussi alerte, une telle somme d'informations neuves, précises et authentiques. Tandis que dans son premier volume il

a un peu l'air quelquefois de mettre ses notes bout à bout, tout, dans le second, est digéré, condensé, écrit, d'une lecture extrêmement agréable. On lui eût même passé d'être plus long, pour être encore plus explicite.

Par exemple, la préparation des gens de loi (avocats, solicitors, magistrats) par un apprentissage tout professionnel, sans nul rapport avec l'enseignement des Universités, est un fait pour nous bien étrange. Les Universités ont cependant des chaires de droit. Oxford en a au moins cinq, et j'y ai vu des examens. Que vaut cet enseignement? Pourquoi subsiste-t-il? Quel cas fait-on du grade (B. C. L.) auquel il conduit? L'auteur y fait à peine allusion et paraît trop dire qu'il ne compte pas, sinon peut-être comme appoint, pour l'avocat en renom qu'il s'agira d'appeler à quelque haute magistrature. Je crois savoir que le prestige des études universitaires (études dont M. Max Leclerc nous dit vraiment trop peu de chose) est très loin de valoir uniquement dans ces rares éventualités. Ce prestige est énorme socialement. Sans suffire à rien, il sert à tout. S'il ne dispense pas des talents professionnels, il y ajoute, à mérite égal, un relief qui ne laisse pas de se traduire en grands avantages. De là les sacrifices que beaucoup de familles s'imposent dès qu'elles le peuvent, pour en assurer le bénéfice à leurs enfants.

En est-il de même pour la médecine? Pas tout à fait, semble-t-il. Là aussi, cependant, on conçoit sans peine, à égalité d'habileté pratique, le prix des relations sociales et d'une *éducation* présumée supérieure. Si ce n'est pas là ce qui explique la persistance de l'enseignement médical à Oxford même, à Cambridge surtout, en dépit de l'apprentissage médical partout répandu et des écoles pratiques aussi nombreuses à Londres que les grands hôpitaux, raison de plus pour nous dire la cause de ce fait, car il y en a une, apparemment, et qui doit tenir encore à des traits de mœurs ou révéler des traits de caractère.

De la religion, de son rôle dans la vie et l'éducation anglaise, M. Max Leclerc parle bien, avec respect et sympathie. Peut-être l'Église d'Angleterre n'est-elle plus tout à fait dans la situation où il la montre. Elle n'est pas chose rigide et tout d'une pièce. Elle s'assouplit aux circonstances: ses rapports avec la science et la critique d'une part, avec le monde, de l'autre, ont bien changé depuis vingt ans. La presque unanimité des incroyants eux-mêmes à lui laisser le gouvernement des âmes lui rend facile une tolérance qui va loin. L'Église, en ce sens, a beaucoup gagné aux mesures qui ont soustrait les écoles et les universités aux intempérances de l'esprit confessionnel, tout en laissant partout la Bible à la base de l'éducation.

En revanche, il ne faut pas s'exagérer la profondeur du sentiment religieux dont témoigne cette heureuse détente. La religion est avant tout une discipline sociale, maintenue comme telle par ceux-là mêmes en qui elle ne paraît pas répondre à un besoin bien vif de la conscience. Il s'ensuit qu'on peut être de ses adeptes, voire de ses ministres, sans avoir un grand fonds de mysticité. Je ne serais pas étonné qu'il y eût autant de vraie et intime religion dans notre société et notre jeunesse si troublées que dans la jeunesse et la société anglaises si imperturbables. On m'assure qu'à Oxford le christianisme de la majorité des étudiants n'est qu'à fleur de peau. Le sacerdoce étant, avec l'enseignement, la seule carrière où l'Université conduise directement, nombre de jeunes gens venus là sans bien savoir ce qu'ils voulaient faire entrent dans le clergé faute d'avoir le moyen de consacrer, une fois leurs grades pris, trois ou quatre ans de plus à des études spéciales. De ceux qui prennent ainsi les ordres, une partie seulement, si j'en crois quelqu'un qui les connaît bien, sont d'une piété profonde et d'une sévère orthodoxie. Beaucoup ne sont même pas d'une gravité de mœurs particulière. De là la facilité pour les sceptiques mêmes (car il y en a) de faire bon ménage avec ce dogmatisme très atténué, qui le serait plus encore s'il n'était tenu en haleine par l'ardeur des sectes dissidentes.

D'autre part, il n'est plus vrai que l'Église se recrute surtout dans la gentry et les classes riches. De plus en plus, les jeunes gradués qui entrent à son service après avoir fait leurs études comme boursiers, sortent de la classe moyenne, même des rangs les moins élevés de cette classe (*lower middle class*, pharmaciens, boutiquiers, petits fonctionnaires). Il n'est donc pas exact de représenter l'Église comme « irrémédiablement liée aux classes riches ». Si, dans le passé, elle a trop identifié sa cause avec celle des « grands de ce monde » et l'a pris de trop haut avec la science, aujourd'hui son recrutement plus démocratique et la voie de tolérance dans laquelle elle est entrée la mettent à même de suivre le gros du pays dans son évolution intellectuelle et politique. Cette évolution en est rendue plus tranquille et plus sûre.

Mais on causerait sans fin sur ce livre excellent; je ne voulais qu'en recommander la lecture. Il n'en est guère paru depuis dix ans qui fassent autant penser sur toutes les questions qu'ont à méditer les éducateurs et les guides de notre démocratie. Les enseignements qu'on y trouve le plus sont ceux dont nous avons le plus besoin. Car on y voit à chaque page, à travers une confusion qui dépasse parfois celle qui nous alarme, les citoyens s'aider eux-mêmes, la liberté faire sa discipline, l'esprit public le plus fort naître de l'indépendance la plus farouche. On y touche du doigt cette vérité qui pourrait bien

être l'abrégé de toute la politique, que ni la liberté ne saurait être trop grande, ni l'individualité trop forte, pour le bien même de la cité, pourvu que l'esprit de solidarité les domine et les purifie l'une et l'autre.

HENRI MARION.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Le Siège et la Commune.

UN DINER CHEZ VICTOR HUGO. — EDGAR QUINET. — GUSTAVE FLAUBERT ET FRÉDÉRIC BAUDRY. — POUCHET. — LES MORTS TRAGIQUES. — LOUIS SALLES.

Nous avions à Saint-Cloud un voisin, lequel — bien qu'il ait fait plus d'une folie — n'appartenait pas à la troupe des Folies-Montretout : c'était Napoléon III. On ne peut pas dire qu'il fût encombrant. Parfois, dès le matin, il accompagnait dans le parc public le prince impérial en train de prendre sa leçon d'équitation. Deux ou trois fois pendant l'été, il passa devant la fenêtre ouverte de notre salle à manger, au rez-de-chaussée, sur la route, pour s'assurer sans doute que ses sujets ne mouraient pas de faim. Un peu au-dessus de notre maisonnette, située sur le chemin de Garches, une route s'ouvrait à gauche, suivait le parc réservé et conduisait à l'entrée de Ville-d'Avray, à deux pas des Jardies, doublement célèbres aujourd'hui par le séjour de Balzac et la mort de Gambetta. Au coude de la voie se trouvait une grille qu'on appelait, je crois, la grille d'Orléans. C'est de là qu'un matin, avec quelques curieux clairsemés, je vis partir l'empereur pour la guerre de 1870. Je le distinguai très bien au milieu des officiers généraux qui l'entouraient. Sa physionomie était soucieuse, triste ; l'immense fatigue des événements accomplis le doute du succès, l'inquiétude de l'avenir semblaient s'y refléter. Vingt ans auparavant, je l'avais vu en Normandie, à Rouen, à Laigle, mais combien différent, assuré du triomphe, le regard séduisant et confiant ! En 1870 ce n'était plus cela. Bien qu'on fût au milieu de l'été, il faisait un ciel et un vent d'automne. Des arbres déjà quelques feuilles tombaient. Je rentrai le cœur serré, en proie à de pénibles appréhensions.

Et pourtant, ne nous faisons aujourd'hui ni plus clairvoyants, ni plus profonds que nous ne fûmes alors. Tout le monde maintenant se donne le genre d'avoir prédit la défaite et annoncé la débâcle. Nos conditions militaires n'étaient meilleures ni pires en Crimée et en Italie. Après Villafranca, un colonel avec lequel je dînais chez Michelet, nous dit, en parlant de Solférino : « C'est la victoire du soldat ; les généraux n'y ont été pour rien. » Un même espoir n'était-il pas permis en 1870 ? Je laisse de côté les policiers qui criaient : « A Berlin ! » et qui assommaient les gens paisibles. La masse moutonnière avait plutôt confiance. Dans l'opposition on redoutait, et avec raison, le réveil et la prépondérance du militarisme. Quelques casse-cou prenaient leurs mesures en vue d'un désastre. L'un d'eux vint me trouver, et à brûle-pourpoint : « Quelle préfecture désirez-vous ? — Mais je ne sache pas qu'il soit question de moi. — Dans un mois nous serons les maîtres et nous manquerons de préfets ». Je déclinai *avant* cette préfecture que j'aurais refusée *après*. Toutefois, je l'avoue, cela me rendit rêveur. Un tel aplomb me confondait, au lendemain d'un suffrage de six millions d'électeurs. Il est vrai qu'il y avait de bien drôles de plébiscitaires, et bien peu solides. Je venais de déposer mon bulletin dans l'urne, un *non* calligraphié avec amour, lorsque le maire de Saint-Cloud, mon excellent compatriote le docteur Tahère, me dit tout bas : « Je parie que vous avez voté non. » Et il ajouta sans attendre ma réponse : « J'ai grande envie d'en faire autant. » Que de maires et de fonctionnaires aussi flottants que celui-là ?

Pour moi qui ne songeais pas à être préfet et qui ne prévoyais ni Sedan ni Metz, je m'en allai passer mes vacances à Fontainebleau, où depuis plusieurs années m'attirait une relation très agréable avec la vieille demoiselle de Senancour, la fille d'Oberman. Au bout de peu de temps, il fallut revenir. Les déroutes succédaient aux déroutes. Quand j'arrivai à Montretout, on avait déjà déserté la plupart des maisons. Les moyens de transport faisaient défaut. Les intermédiaires se montraient insolents et rapaces. Je pus à peine sauver quelques meubles et une faible partie de ma bibliothèque. On ne saurait se figurer, à moins de l'avoir vu, l'effondrement matériel et moral qui se produisit alors. La France semblait se réfugier dans la banlieue et la banlieue se précipitait dans Paris. Seuls, les gabelous, immuables comme le juste d'Horace, voyant qu'on ne pouvait acquitter les droits, se payaient en nature, mangeant comme Gargantua et buvant comme Silène. Nous allâmes loger rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, dans une boutique que Chesneau avait louée pour y installer un journal illustré, et dont nous manœuvrions soir et matin la fermeture mécanique.

*
* *

Le 4 septembre, quand on apprit par les affiches la défaite de Sedan et la captivité de l'empereur, il se fit dans Paris un mouvement extraordinaire et absolument unique en son espèce. Ce n'était ni une émeute,

(1) Voir la *Revue* des 2e semestre 1894, p. 609, 646, 718, 769; 1er semestre 1895, p. 3, 71, 140, 200, 262, 327, 426, 525.

ni une révolte, ni une révolution, mais bien un soulèvement immense et pacifique, comme une marée montante et certaine que rien ne pourra l'arrêter. Maris et femmes endimanchés s'en allaient, bras dessus, bras dessous, par les rues, suivis de la marmaille qui se croyait à la fête. Le même mot sur toutes les lèvres : « L'empire est fini. »

Mon métier de littérateur étant en chômage forcé, je suivis ma vocation de curieux. L'immense foule s'en allait roulant vers la place de la Concorde et se dirigeant vers le Corps législatif. Quelques escadrons de cavalerie en défendaient l'abord, mais rien qu'à les regarder, il était évident qu'ils ne tenteraient pas la plus légère résistance. Je me plaçai à l'entrée du Cours-la-Reine et de là je vis arriver les légions de la garde nationale, peu brillante de tenue et très misérable de discipline. Tous les tortillards et tous les gavroches que la terre a produits gambadaient autour des soldats citoyens et leur formaient une escorte grotesque. Il y eut là un moment qui aurait été solennel si un semblant de conflit eût paru possible. Tout s'arrangea en famille. Les cavaliers ouvrirent leurs rangs. La garde nationale et la foule passèrent. Dès lors l'issue de la journée n'était pas douteuse. Comme je ne me souciais pas d'être englobé dans le tourbillon, j'exécutai un mouvement tournant et je continuai ma flânerie jusqu'aux Invalides, comptant revenir au Palais-Bourbon en longeant le quai d'Orsay. Je le trouvai barré par un cordon de sergents de ville. Cela dura peu. Une immense clameur s'éleva, et, chose que je n'oublierai jamais, un sergent de ville, me prenant les mains, me dit avec une émotion joyeuse : « La déchéance est prononcée. »

Quel prodigieux spectacle offrait le péristyle du Corps législatif. Toutes les marches étaient occupées par des hommes, des femmes et des enfants qui rigolaient, ne fût-ce que pour l'imprévu de l'événement et l'étrangeté du spectacle qu'ils s'offraient à eux-mêmes. Assis sur les degrés, les plus prévoyants partageaient avec leurs voisins les provisions qu'ils avaient apportées. On mangeait le cervelas, on cassait la croûte et les marchands de coco, surgissant à propos, prodiguaient comme à Venise l'*acqua fresca*. Ces braves gens n'étaient ivres que de joie, mais ils l'étaient bien. En ma double qualité de philosophe et de préfet récalcitrant, je ne pouvais m'empêcher de penser : Et les six millions d'électeurs ? et le plébiscite ? et les neiges d'antan ?

Ma curiosité n'était pas entièrement satisfaite. Je devais une visite aux Tuileries. C'était la première et ce devait être l'unique. Les grilles donnant sur la place du Carrousel étaient fermées. En arrière, contre le château, se tenait une compagnie de chasseurs à pied. Près d'eux, un coupé. On disait que l'impératrice allait y monter. La foule d'ailleurs n'était point menaçante. On eût dit des badauds désheurés en quête d'un spectacle. Tout à coup j'entendis un cri qui remplissait la place : « Vive Trochu ! » Et j'aperçus à deux pas de moi, sur son cheval, qui n'en pouvait mais, au milieu des fluctuations et des bousculades, le général que les Parisiens devaient idolâtrer, railler, maudire et finalement oublier. Il avait l'air d'un homme fatigué, maussade, peu touché des démonstrations populaires, impatient de s'y dérober.

Dans la rue Saint-Honoré, je rencontrai Georges Pouchet qui me dit : « Viens-tu à l'Hôtel de Ville ? » Je lui répondis : « Non, je viens de donner ma démission de préfet et je m'en vais dîner. » Un peu plus loin, Auguste Dide et Vermorel se trouvèrent sur mon chemin. Tous deux, à mes questions, firent à peu près la même réponse : « Cela n'irait pas trop mal si nous n'avions les Prussiens à l'horizon. »

*
* *

Du 4 au 18 septembre la physionomie de Paris fut extrêmement curieuse. Une population d'écoliers, inopinément délivrée des maîtres, en congé et, comme on dit vulgairement, en ballade. Sur les places, dans les jardins, notamment au Palais-Royal, des franc-tireurs verts, bleus, bruns faisaient l'exercice avec acharnement. On prenait les bateaux-mouches pour aller voir, à Charenton et surtout à Auteuil, les fortifications improvisées, les fameux pieux fichés en terre qui devaient être « le tombeau de la cavalerie prussienne, » comme si Moltke s'était jamais proposé de prendre Paris avec des uhlans.

Le temps était splendide. On ne pouvait pas croire à un siège. Chacun disait : Ça s'arrangera puisque l'empereur n'y est plus. Un honnête rêveur m'assurait qu'au seul nom de république les Prussiens tomberaient foudroyés. Je savais cependant par l'*Opinion Nationale* et par Martin Paschoud, qui voyait les membres du Gouvernement provisoire, que ce foudroiement ne s'opérait pas. On en eut le sentiment quand on vit rentrer dans Paris les troupes éreintées de Vinoy. Le 19 au matin, les forts commencèrent à tonner. Le concert d'artillerie s'ouvrit, qui devait nous bercer pendant de longs mois. J'étais à la porte de Châtillon quand nos soldats rentrèrent après une échauffourée où ils s'étaient très bien battus (j'ai été à même de le savoir plus tard), mais où le nouveau gouverneur de Paris n'avait pris la peine ni de s'inquiéter ni même de s'occuper d'eux.

*
* *

Avant l'investissement, nous avions reçu un renfort sérieux. Victor Hugo et Edgar Quinet, rentrant de l'exil, étaient venus s'enfermer avec nous dans Paris. Je n'ai pas la moindre envie de plaisanter. C'était bien un renfort, et le plus précieux qui nous pût adve-

nir, le plus propre à nous rehausser le cœur. Nous avions toujours suivi avec une fidélité passionnée cette littérature de l'exil. Dans l'*Opinion Nationale*, où l'on avait pleine confiance en moi, je n'avais laissé passer aucune production du maître sans en parler avec autant de sympathie que de respect. Une correspondance s'était établie entre nous à ce sujet, et je puis dire que les lettres de Hugo sortaient pour la plupart du cadre banal où trop souvent il a coulé ses félicitations.

Quand je connus son arrivée à Paris, j'allai porter ma carte au pavillon de Rohan où il s'était momentanément établi. Je reçus peu de jours après une lettre où le grand poète me disait qu'il désirait connaître personnellement le critique si bienveillant de son œuvre, et il concluait en m'invitant à dîner frugalement le lendemain ou le surlendemain. Comme on le pense bien, je ne manquai pas au rendez-vous, et je fus très cordialement accueilli au pavillon de Rohan. Je trouvai chez Victor Hugo une très grande bonhomie, une simplicité de conversation et d'allures qui étonnaient au premier abord. Il n'avait rien d'olympien, quelque chose plutôt de familier et de paternel. Dès le premier mot il me demanda si j'avais des enfants. Ce lui fut un thème pour s'étendre sur cette matière dont il aimait à parler et où il excellait.

Au dîner, je fus placé auprès de Mme Drouet, la célèbre Juliette de jadis, belle encore sous ses cheveux blancs, très distinguée, causant avec finesse et répondant avec tact. Charles Hugo arriva au milieu du repas. Son père le gronda fort d'avoir manqué le potage, qu'il regardait comme la partie la plus substantielle et la plus nécessaire de la nourriture. Il lui en fit apporter une bonne assiettée et voulut qu'il la mangeât séance tenante. J'avais lu autrefois dans l'*Artiste* quelques jolies pages de Théophile Gautier sur la manière dont se nourrissaient les écrivains illustres de notre temps, et j'y avais noté ce détail, que Hugo, gastronome formidable, se contentait pour le repas d'une seule assiette où venaient se succéder tous les mets. Ce jour-là je ne constatai rien de pareil, mais je pus voir que l'appétit du maître s'était maintenu à la même hauteur; il fit disparaître en peu de temps une belle quantité de macaroni. Après quelques paroles graves et qui s'imposaient sur la situation, il donna cours à son humeur assez facétieuse et se hasarda jusqu'au calembour. Il nous raconta que pendant la guerre de 1859, une bonne femme de Jersey lui avait appris que les autruches avaient battu les sardines, voulant parler d'un avantage obtenu par les Autrichiens sur les Sardes. Cela le divertissait beaucoup; il avait le rire facile.

Vers la fin du repas, quelqu'un fit demander Mme Charles Hugo. Elle sortit, rentra presque aussitôt : c'était un solliciteur, un pauvre. La jeune femme se pencha vers l'oreille de son beau-père et lui murmura quelques mots de pitié touchante que j'entendis distinctement. Hugo ouvrit son porte-monnaie et en tira, autant que je m'en souviens, une pièce de vingt francs, que sa bru alla remettre sur-le-champ au destinataire. Quelques personnes vinrent pendant la soirée, mais l'entrain relatif du dîner ne se soutint pas au salon. Les nouveaux arrivants étaient de jeunes littérateurs, des débutants poètes, qui venaient contempler une idole et l'encenser. Une sorte de cérémonial s'établissait, qui arrêtait l'élan et glaçait les paroles. Je trouvai la même étiquette aux visites suivantes, ce qui, malgré le bon accueil que je recevais, me fit les espacer de plus en plus.

Pour Edgar Quinet, je l'avais vu en Suisse, pendant l'exil. J'avais même passé quelques jours chez lui, à Veytaux. De cette visite et de ce séjour j'ai gardé un profond souvenir. Quoique la maison dominât le Léman, elle semblait triste et privée de lumière. On y parlait bas comme chez un malade, on y causait à peine. C'est là que j'ai senti combien c'est une chose amère, déprimante et décevante que l'exil. Sans doute Edgar Quinet ne regrettait pas les distractions de Paris, car je pense qu'il n'en prenait guère; sans doute il ne connaissait point les longues heures accablantes et monotones de l'ennui, ayant toujours sur le métier quelque travail considérable, *Marnix de Saint-Aldegonde*, *Merlin l'enchanteur*, *la Création*, *la Révolution*. Ce qui le tourmentait et le faisait souffrir, c'était, avec son patriotisme blessé, une imagination ardente et assombrie. Dix ans après le 2 décembre, je trouvai M. et Mme Quinet persuadés que l'on vivait à Paris sous le régime des fusillades au coin des rues et des assassinats quotidiens. Aussi de très bonne foi s'étonnaient-ils que l'on pût se résigner à supporter des conditions semblables, et cet étonnement se nuançait de dédain pour les personnes demeurées en France et qui paraissaient accepter tacitement ces conditions.

Absorbé dans la continuité de cette vision lugubre, Quinet était peu expansif, presque toujours replié sur lui-même. Ce n'est pas Mme Quinet qui aurait pu faire diversion à cette tendance d'esprit. Justement fière de son mari, justement froissée de l'ingratitude publique, sensible jusqu'à la susceptibilité à tout ce qui pouvait paraître de la part des étrangers un manque d'égards, de la part des compatriotes un commencement d'abandon et d'oubli, elle était sans cesse en éveil, et sa vigilance avait quelque chose de douloureux, de surexcité, d'exalté.

Je donne ici, non seulement mon impression personnelle, mais celle des personnes très distinguées que je vis en Suisse à cette époque, notamment de M. et Mme de Gasparin, de M. Ernest Naville, de Mme la

comtesse Amélie de Sellon. Ni la bonne volonté ni la sympathie ne faisaient défaut, « mais pourtant, me disait un homme d'esprit, Genève ne peut pas déclarer la guerre à la France ». Ajoutez que l'état de santé de Quinet ne lui permettait guère de jouir des beautés de la nature qui l'entourait et de ce qu'elle pouvait avoir de réconfortant. Il était atteint d'une affection de l'arachnoïde qui lui faisait craindre la vive lumière de ce pays et lui interdisait les promenades pendant le jour. Chillon était à deux pas. Je proposai à mes hôtes d'y descendre. Quinet se contenta de me répondre : « Il y a bien assez de prisons en Europe sans aller visiter celles du passé. » Je sortais quelquefois avec Mme Quinet, mais malgré son amabilité et mon très grand désir de lui être agréable, je n'étais jamais à son diapason et je commettais fréquemment des maladresses. Une fois notre entretien roulait sur les régions danubiennes, d'où je la croyais originaire. Il m'arriva de lui dire : « Vous, Madame, qui êtes Roumaine... » Elle me répondit avec une promptitude vibrante : « Non, Monsieur, je suis Française. » C'est cornélien, mais cela ne favorise pas le dialogue.

Resté très reconnaissant à ces bons cœurs de l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée, je faisais en les quittant des vœux pour que leur exil fût abrégé. Des années s'écoulèrent encore et il ne fallut pas moins qu'un cataclysme pour leur rouvrir les portes de la patrie. Plus d'une fois j'avais eu occasion de leur témoigner mon souvenir soit par des lettres, soit par des articles. Dès que je fus informé de leur arrivée à Paris, je m'empressai d'aller les trouver d'abord chez M. Paul Bataillard, rue Notre-Dame-des-Champs, puis au 36 de la rue de Vaugirard, dans le modeste logement qu'ils occupaient en face de l'église des Carmes. Les circonstances au milieu desquelles ils revenaient n'étaient pas de nature à changer les dispositions acquises de leur esprit. Je les trouvai aussi sombres qu'à Veytaux, avec l'inquiétude fiévreuse en plus et le besoin d'activité qui d'ailleurs à ce moment nous dévoraient tous. Quinet, se souvenant de son enfance militaire et des belles études de son *1815*, se faisait tacticien, et chaque fois que j'allais le voir, il me déroulait des plans de campagne magnifiques, dont il confiait quelquefois des parties aux journaux. Sollicité à plusieurs reprises de prendre la parole dans des réunions publiques, il s'y refusa, je crois, constamment. « Voulez-vous me remplacer ? » me demanda-t-il une fois. On était venu le chercher du fond des Batignolles. Je me récusai vivement, car j'étais muet encore, et ce périlleux honneur échut à Ferdinand Buisson. On sait que Quinet ne rentra point au Collège de France. Il préféra siéger à l'Assemblée constituante, où sa belle forme oratoire frappait les esprits, sans exercer peut-être beaucoup d'influence.

* * *

On ne saurait dire que dans ce Paris où les principaux journalistes étaient restés à leur poste, où Émile Bergerat écrivait sa belle pièce sur les cuirassiers de Reichshoffen, Théophile Gautier ses *Tableaux de Siège* et Théodore de Banville ses *Idylles prussiennes*, la vie littéraire fût absolument arrêtée. Ce qui est certain, c'est que l'activité intellectuelle et morale était très grande. Une foule nombreuse se pressait aux matinées des théâtres pour entendre réciter des poésies patriotiques, politiques, particulièrement des morceaux tirés de l'œuvre de Victor Hugo, des *Contemplations*, des *Châtiments*. Il est à remarquer cependant que tout ce qui était empreint de violence satirique, tout ce qui débordait de ressentiments et de personnalités laissait généralement le public très froid. On aimait mieux entendre le *Crapaud* ou *Stella* dits par MM. Got et Montigny. La colère contre le passé faisait place à l'impérieuse préoccupation de l'avenir, à une secrète espérance qui surmontait toutes les tristesses du présent.

Jamais les cerveaux n'ont tant travaillé. Les clubs offraient un curieux spectacle. On n'y entendait que théories militaires et propositions stratégiques. Un chef d'institution, candidat futur à la députation de la Seine, Genillier, citait les exploits des Carthaginois et des Romains, et se faisait « enlever » par un auditoire peu érudit. Les discussions entre capitulards et outranciers se poursuivaient hors du club, dans la rue.

A ce sujet voici ce que j'ai vu de plus fort. Sur le boulevard Saint-Michel, devant moi, marchaient deux employés des pompes funèbres, deux croque-morts, comme on les appelle, portant chacun sous le bras une boîte en bois blanc, le cercueil de quelque petit être, et Dieu sait s'il en mourait à cette époque. Ils se dirigeaient tout en discutant vers le cimetière Montparnasse. Fatigués sans doute, ils s'arrêtèrent place de la Sorbonne et s'assirent sur un banc près de l'église, les deux cercueils placés entre eux ; puis la discussion s'échauffant, ils appuyèrent leurs arguments de gestes démonstratifs, et finalement, dans le feu du discours, ils en vinrent à marteler de coups de poing les pauvres petites boîtes en sapin.

Et maintenant voici ce que j'ai vu de plus triste.

C'était le 25 décembre. L'exaltation des premiers jours diminuait à vue d'œilet faisait place à une crise d'abattement. Personne dehors. Dans la rue Saint-Jacques, entièrement déserte, je ne rencontrai qu'un gamin de dix ans qui chantait de toutes ses forces :

Monsieur de Bismarck
Sur la rout' de Châtillon,
. . . . . .

Quand la voix de l'enfant se taisait, le canon se chargeait de rompre le silence. Bicêtre, Ivry, les Hautes-Bruyères tonnaient tour à tour. Je descendis jusqu'à l'École de médecine. Là, sur l'un des piliers, deux petites bandes de papier contenaient chacune une annonce manuscrite. La première annonçant une conférence déiste par M. Sordel ; la seconde un récit de la prise de la Bastille par M. Maurice Joly. J'entrai dans le grand amphithéâtre. Nous étions une soixantaine de personnes. Le monsieur Sordel, dont je n'ai jamais revu le nom nulle part, était un vieux bonhomme très respectable, très peu éloquent et qui débita son modeste boniment sur l'existence de Dieu, sans que personne y fît attention.

J'attendais davantage de Maurice Joly; il avait une sorte de nom, un peu compromis, assez équivoque, mais on lui reconnaissait du talent. Il était en habit noir et grelottait. Son secrétaire, en habit noir aussi, ne faisait pas beaucoup meilleure mine. Évidemment ils avaient compté sur un public plus nombreux, plus *cossu*, et non sur cette poignée de pauvres diables à moitié morts de besoin, de froid et qui n'écoutaient guère, ventre affamé n'ayant point d'oreilles. Le récit de la prise de la Bastille fut vite bâclé, sans aucun détail nouveau ni curieux, la conférence expédiée en quatre mots, et alors je vis, avec un serrement de cœur inexprimable, le secrétaire quitter les marches de la chaire et, tenant son chapeau comme une sébile, commencer humblement une quête qui ne paraissait pas devoir être fructueuse. C'était le dîner du patron et le sien qu'il s'agissait de conquérir. Cela parut poignant et fut senti de tout le monde: aussi chacun y alla-t-il de son gros sou, de sa petite pièce, j'allais presque dire de sa petite larme.

***

Je n'écris pas l'histoire et je n'ai à raconter ni le siège de Paris ni les commencements de la Commune. A servir dans les vétérans sous un ancien officier de marine, Chaplain-Duparc, à veiller nuit et jour sur les boucheries, les boulangeries et les marchés, j'avais pris des rhumatismes qui me contraignaient à un repos absolu. Le 27 mars, je partis pour Rouen, ce qui n'était déjà pas très facile, et je courus, sans m'en douter, un véritable danger. Dans le compartiment, en face de moi, trois messieurs avaient pris place, deux très jeunes, le troisième assez âgé. Quand le train eut passé le pont d'Asnières, il s'arrêta brusquement. Les portières du wagon furent ouvertes avec violence, et les fédérés, la baïonnette au bout du fusil, nous sommèrent rudement de montrer nos papiers. Ma pancarte de garde civique les contenta. Il se trouva que mes voisins étaient en règle également, et l'on nous laissa continuer notre route. Les trois messieurs gardaient un profond silence. Lorsque nous fûmes à Vernon, un des jeunes gens, se tournant vers le monsieur âgé, lui dit : « Eh bien! mon général, nous l'avons échappé belle! » J'appris alors que je voyageais avec le général Blanchard et ses deux aides de camp. Or, le général était activement recherché par la Commune, et s'il avait été arrêté à Asnières, on m'aurait compris dans la rafle, et j'aurais bien pu finir rue Haxo ou dans quelque abattoir semblable.

L'impression que je reçus à Rouen fut celle d'un bain de glace en sortant d'une étuve. Nous autres Parisiens nous étions très fiers de nous être si bien et si longtemps défendus, mais en province on ne voyait pas les choses du même œil. On nous accusait d'avoir par notre obstination rendu la paix plus onéreuse et ruiné le commerce. Ce qui surprendra peut-être le lecteur, c'est que le personnage qui me débita le plus violent réquisitoire contre Paris et les Parisiens, fut, non pas un notable commerçant ou un rentier troublé dans sa tranquillité, mais tout simplement Gustave Flaubert.

Nos relations avaient été fort inégales. Tout d'abord Flaubert m'avait su gré d'avoir quelque peu tourmenté Sainte-Beuve pour l'engager à lire *Madame Bovary* et, comme conséquence, à en parler favorablement. Le jugement sévère que je portai sur *Salammbô* l'irrita profondément. On sait qu'il lui était impossible de supporter la contradiction. Aussi dans la lettre où il répondait aux critiques de Sainte-Beuve et à d'autres encore, il m'appliqua un fort coup de patte ou de poing, comme vous voudrez. Je suis peu sensible à la mauvaise humeur littéraire et je ne bronche pas aisément. La boutade de Flaubert ne m'empêcha donc point, lorsque parut l'*Éducation sentimentale*, de rendre justice à cet ouvrage très étudié, très consciencieux. Le romancier fut touché, vint me voir à Saint-Cloud. Nous causâmes longuement, cordialement, étant du même pays, connaissant les mêmes personnes : un de mes cousins était l'un des meilleurs élèves de son père; son frère Achille était le médecin de ma mère. Nous fîmes la paix en bons Rouennais, mais non pas une paix normande.

Il était donc tout naturel que, me trouvant à Rouen, j'allasse jusqu'à Croisset (et non pas au Croisset, ainsi qu'on l'imprime toujours), situé au pied des belles collines de Canteleu. Croisset regarde la Seine et rien n'est plus vivant que ce paysage, toujours animé par le passage des voiliers, des embarcations de plaisance, des vapeurs et du célèbre bateau de la Bouille. Flaubert, qui s'ennuyait mortellement dans cette solitude, se montra charmé de me voir. Il me félicita d'être sorti sain et sauf de la gueule du loup et partit de là pour prononcer contre Paris une invective formidable. J'avoue que la

Commune ne nous mettait pas en très bonne posture devant l'opinion, et que son succès possible se présentait comme une hypothèse peu rassurante. Était-ce une raison pour déclarer que Paris était désormais un lieu condamné, funeste, qu'il ne pouvait plus être la capitale de la France, que jamais une personne riche, tranquille, civilisée, n'y voudrait rentrer; que la populace s'en emparerait, le mettrait en ruines, n'en laisserait pas pierre sur pierre? Quant à la littérature, il n'en pouvait plus être question. Je m'enfuis tout épouvanté de cette sombre prophétie.

Eh bien! par une ironie singulière, ce qui a été rasé, ce n'est point Paris, c'est la maison de Croisset, et non par des communeux, mais par des descendants de M. Homais qui ont construit à la place une superbe raffinerie, dont la fumée réjouit le cœur des bourgeois qui vont à la Bouille.

Les lettrés parisiens, dérangés de leur travail et réfugiés en province, n'étaient pas non plus d'humeur très mignonne. Avez-vous remarqué que le lettré, homme généralement très doux, devient aisément féroce quand on le trouble dans ses habitudes et qu'on intervient brutalement dans sa vie de recherches ou de méditations? Frédéric Baudry, que j'appelais mon cousin et qui l'était un peu, représentait à merveille ce type du mandarin jeté hors des gonds par quelque agression des Barbares. Cette Commune alcoolique qui brûlait les bibliothèques et qui ne se serait pas gênée pour fusiller les bibliothécaires déplaisait essentiellement à Baudry, l'un des conservateurs de la Mazarine. Je le connaissais de longue date, l'ayant souvent rencontré chez Michelet et ayant eu pour condisciple au collège de Rouen son frère cadet, Alfred, le célèbre collectionneur. Nous nous étions retrouvés voisins à Montretout, où Baudry habitait près de son beau-père, Senard, l'un des confrères de mon père dans sa jeunesse, le défenseur bien connu de Flaubert, devenu, plus tard, président de l'Assemblée constituante et ministre de l'intérieur. Comme d'une maison à l'autre il n'y avait que la route à traverser, Baudry venait fréquemment flâner chez moi, et je ne m'en plaignais pas, car sa conversation volontiers épigrammatique et mordante était extrêmement instructive. Il savait beaucoup de tout et sur tout.

Lorsque Frédéric Baudry apprit que j'étais à Rouen il vint me trouver et me proposa de faire à peu près tous les jours une promenade sur les boulevards qui entourent la ville. Du Mont-Riboudet à Cauchoise, à Beauvoisine, à Saint-Hilaire, finalement à l'Hospice général, il y a, comme on dit chez nous, une trotte, et bien que je fusse encore très souffrant de mes rhumatismes, je ne songeais nullement à la longueur du chemin, tant m'intéressait et me charmait la conversation de mon compagnon de promenade. Il me fallait bien au début essuyer quelques diatribes contre les communeux et les socialistes. Mon interlocuteur appelait sur Paris révolté toutes les foudres de la vengeance divine, à laquelle il ne croyait guère, et toutes les sévérités de la répression humaine, à laquelle il croyait davantage. Comment des théories de Saint-Simon, de Fourier, d'Auguste Comte en était-on arrivé à ces excès sauvages, à cette folie incendiaire, à cette spoliation éhontée? Cela le confondait et l'irritait. Il en prenait texte pour parcourir toute l'histoire des civilisations, et en même temps que le point de vue s'élargissait, le langage s'élevait aussi. Nous étions emportés et nous flottions sur le courant des âges.

Que de détails amusants et d'anecdotes curieuses! Baudry me fit un jour toute l'histoire de la pomme à cidre.

Il m'assura qu'elle venait primitivement de Roncevaux, d'où les paladins de Charlemagne (comme compensation sans doute au désastre de Roland) l'avaient rapportée en Normandie. D'abord on y accueillit fort mal cette intruse. Orderic Vital raconte quelque part que les abbés du Mont Saint-Michel faisaient boire du cidre à leurs moines quand ceux-ci étaient mis en pénitence. La Normandie était alors une contrée « vineuse », et elle ne cessa de l'être (les changements de température aidant) que lorsque Louis XI, pour punir l'humeur indocile des Normands, eut fait arracher toutes les vignes du pays. D'autres fois mon compagnon me parlait linguistique. Pendant son exil, il s'était mis à étudier le sanscrit, et voici qui est bien du savant exclusif : « Je souhaite ardemment, me disait-il, la chute de la Commune; cependant, si ça pouvait durer encore quelques semaines, je n'en serais pas trop fâché, parce que je posséderais mieux mon vocabulaire. »

Tous les Rouennais ne se montraient point aussi effrayés que Baudry ou Flaubert. Chez Eugène Noël, qui gardait tout son sang-froid et ne croyait pas que la France allait périr, si rude pourtant et si cruelle que fût la secousse, je rencontrai l'illustre savant Pouchet, très calme, tout entier dans ses recherches, et, bien que ses deux fils James et Georges fussent dans la fournaise, persuadé que l'ordre se rétablirait et que la violence de la crise en abrégerait la durée. C'était une figure bien intéressante et bien respectable que celle de cet homme éminent, dont les beaux travaux n'ont pas été appréciés à leur juste valeur, et qui sera remis à sa vraie place par une équitable postérité. Sa surdité très grande empêchait malheureusement avec lui toute conversation suivie, mais on profitait à l'entendre, et l'on recueillait toujours de sa bouche quelque notion nouvelle, quelque idée suggestive.

*
* *

A mesure qu'on s'éloignait de Paris, le retentissement des événements s'atténuait. Dans les campagnes de la Manche que la guerre n'avait point touchées, où le fonctionnement de la vie régulière n'avait été altéré en rien, l'indifférence qui est au fond de nos paysans dominait presque exclusivement. Aussi fut-ce sans beaucoup d'émotion que les habitants de Marigny, la petite localité où j'avais transporté mes pénates, apprirent la chute de la Commune, la mort de Delescluze, de Vermorel et de Millière, « fameux par ses crimes », ainsi que le disait emphatiquement l'affiche collée dans la halle du village.

J'avais un peu connu ces trois hommes. Je m'étais entretenu avec Delescluze chez l'avocat Eugène Manchon, de qui j'ai parlé au commencement de ces *Souvenirs*. Le personnage me parut froid, incisif, de manières distinguées, presque un aristocrate. Il me fit de grands compliments sur ma littérature, m'assura que sa sœur était ma lectrice habituelle et me demanda si je voulais entrer au journal qu'il allait fonder, *le Réveil*. Je déclinai l'offre poliment. Ce vieux révolutionnaire m'intriguait, mais ne m'attirait pas. Ses yeux perçants avaient une expression inflexiblement dure. Je remarquai qu'ils étaient jaunes comme ceux des oiseaux de proie.

Mes relations avec Vermorel ont été purement littéraires. J'avais rendu compte de son premier livre, un roman intitulé *Desperanza*. Il m'en sut assez de gré pour mettre plus tard son journal, *le Courrier français*, à ma disposition. L'un de mes amis qui faisait la chronique au *Courrier*, sous le pseudonyme d'*Usbeck*, s'étant absenté, je le remplaçai (ce dont personne ne s'est jamais douté) pendant quelques semaines. Vermorel était un homme instruit, sérieux, travailleur. Il avait de grands mérites comme publiciste, et son ferme jugement lui a valu certes plus d'ennemis que la violence de ses opinions.

J'ai connu Millière de plus près. Un de mes parents, avec lequel il dirigeait le contentieux d'une compagnie d'assurances, l'amena chez moi. Je pus l'observer tout à mon aise. Ce n'était nullement un homme ordinaire. Ses défauts, à ce qu'il paraît, étaient insupportables, et ses passions poussées à l'extrême, mais ses qualités étaient fort réelles. Naturellement emporté, exalté, il avait eu beaucoup à souffrir, avait été fort maltraité lors de la création des commissions mixtes. Il en conservait une haine implacable, non seulement contre le régime impérial mais contre une société qui avait pu tolérer de si effroyables iniquités. Il parlait facilement, bien, avec lucidité, avec esprit. Au Parlement, où il fut appelé et où il ne fit que passer, on l'avait remarqué cependant.

Pourquoi brisa-t-il sa carrière politique qui s'annonçait fort brillante ? et pourquoi se jeta-t-il dans la Commune ? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Il périt victime d'une dénonciation et aussi, je crois, d'une confusion de noms. Un autre Millière, colonel de fédérés à Montmartre, s'était signalé par ses excès. Il réussit à s'enfuir lors de l'entrée des troupes; l'autre Millière paya pour lui. Quoi qu'en dise la proclamation de M. Thiers, le républicain démocrate qui tomba fusillé sur les marches du Panthéon en criant : Vive la République ! n'était point fameux par ses crimes, attendu qu'il n'en avait commis aucun. C'était un homme de talent et un honnête homme.

Dans ce petit bourg de Marigny nous attendions impatiemment la possibilité de rentrer dans Paris. Je m'étais remis tant bien que mal au travail, préparant mon volume sur Sainte-Beuve et classant les notes qui devaient servir au *Corneille inconnu*. Un hasard heureux avait mis sous ma main, dans ce coin perdu de Normandie, une assez riche bibliothèque, celle du docteur Louis Salles. Il me permit d'y avoir recours, et j'usai largement de la liberté qu'il me donnait. Louis Salles n'était pas seulement un curieux, un érudit, il avait reçu aussi, comme quelques-uns des Normands de nos parages, comme Segrais ou Vauquelin de la Fresnaye, le don de poésie. Il me communiqua un manuscrit de très agréable lecture, d'une inspiration sincère, d'expression très délicate souvent.

Ce petit livre avait pour titre : *les Amours de Pierre et Léa*. J'eus l'honneur d'en être le parrain et le plaisir d'en écrire la préface. D'autres volumes suivirent où l'auteur cherchait une voie nouvelle, qu'il eût certainement trouvée si la mort n'était venue prématurément le frapper. Les *Amours de Pierre et Léa* restent une œuvre originale et que les fins connaisseurs apprécieront toujours. Pour moi, dans ce désarroi d'existence où nous étions tous alors, l'amitié de cet homme aimable et cultivé, et celle de sa très intelligente compagne me furent assurément d'un précieux secours.

Pendant mon séjour en Alsace, on m'avait signalé auprès de Turckheim, dans un endroit nommé Saint-Gilles, d'immenses et très hautes fourmilières. Je m'occupais alors beaucoup des fourmis et je voulus faire à leurs dépens une expérience assez raide. Ce fut, au risque d'être fortement mordu par ces fauves peu accommodantes, de démolir avec ma canne un de ces édifices qu'elles avaient si laborieusement élevés. Trois jours après j'y retournai. La fourmilière était reconstruite comme si n'avait pas eu lieu le cataclysme provoqué par ma malice et ma curiosité.

Et nous autres hommes, dont la fourmilière venait

d'être bouleversée si outrageusement de fond en comble, aurions-nous moins de ténacité et d'industrie que les fourmis de Saint-Gilles? N'était-il pas urgent de nous remettre à l'œuvre, de combler les brèches, de substituer aux ruines des constructions nouvelles? Un monde avait péri, mais c'était un monde à refaire et un monde différent. Le milieu de siècle était accompli. Une nouvelle époque commençait.

JULES LEVALLOIS.

UN ACCIDENT DE MINE

Histoire véritable.

On travaillait alors au fonçage d'un puits à la petite mine de Tasilly : un puits isolé, perdu, comme toute la mine du reste, dans le silence paisible de la forêt. L'ouvrage était commencé depuis un an déjà et l'on était arrivé à trois cents mètres de profondeur, presque à la couche de charbon qu'on voulait atteindre. Cela se passait sans grand déploiement de force et sans bruit, tranquillement. Au dehors, il n'y avait que deux hommes : le mécanicien, dans sa cahute en planches, d'où la machine gémissante exhalait une mince vapeur ; le « receveur », un nommé Tassart, sous le chevalement bruni qui portait le câble d'extraction à l'orifice boueux du puits, à la « recette ». Au fond, ils étaient deux aussi, communiquant avec ceux du jour par quelques cris convenus, deux hommes solides et jeunes, les frères Chapuit. Ainsi depuis un an.

Depuis un an, tous les jours, sauf le dimanche, ils faisaient, chacun au même endroit, la même besogne. En bas, les frères Chapuit foraient des trous de mine, les bourraient, les allumaient, et, tandis que la mèche brûlait, Tassart, le receveur, prévenu d'un cri, commandait au mécanicien de remonter ces deux hommes jusqu'au jour. Le coup partait au fond, brisant le rocher ; le puits se remplissait de fumée, qui bientôt commençait à s'éclaircir : alors on les redescendait ; l'un chargeait les déblais dans une benne que Tassart faisait extraire ; l'autre forait un nouveau trou qu'on chargeait ; puis on recommençait.

C'est leur vie, à ces mineurs qui foncent des puits, d'être au fond de ces cloaques noirs où l'eau ruisselle, au-dessous des bennes pleines de pierres qui peuvent se décharger sur leur tête, à côté des coups de mine prêts à éclater, d'en sortir et d'y redescendre suspendus au bout d'une corde frêle dans un seau qui vacille. Comme ils travaillent dans l'eau, le plus souvent, ils gardent leur provision de dynamite, pour la maintenir sèche, pêle-mêle avec les étoupilles, leur pipe et leur briquet dans leur poche. Y songent-ils seulement ? Pas du tout, n'ayant guère l'habitude d'ailleurs de penser à autre chose qu'au froid, au chaud, à la soupe qui attend, à l'argent gagné ou à la fatigue.

Et l'ouvrier de la recette, lui aussi, quand deux câbles s'entortillent, se penche de tout le corps au-dessus du gouffre de trois cents mètres pour repousser la benne folle et réparer le mal, sans même avoir conscience du danger auquel il s'expose.

Quant au mécanicien, dans sa cahute à côté du puits, tout le jour il reste immobile, la main sur le levier qui commande à la machine d'extraction. Un moment d'inadvertance de sa part, et la machine s'emballe ; la benne, comme on dit, « monte aux molettes », casse son câble, retombe, causant un désastre ; mais, blasés par une grande habitude et peu tourmentés par l'imagination, l'un comme l'autre, ces hommes, à tous les instants, jouent leur vie ou celle de leurs camarades avec la plus entière insouciance.

Le receveur du puits de Tasilly était un vieux bonhomme taciturne, que je vois encore, arc-bouté sur ses jambes noueuses et mâchonnant une éternelle pipe sous sa moustache grise, pas grand mais solide, un très honnête ouvrier qui, le soir, sa besogne finie trouvait son plus grand plaisir à bêcher son jardinet et volontiers, n'ayant personne à aider chez lui puisque sa femme était morte depuis longtemps, donnait un coup de main aux voisins qui lui plaisaient, mais rembarrait rudement les mauvaises têtes et les propre-à-rien. Il était le seul des quatre qui lût, à l'occasion, dans le journal autre chose que la politique et les faits-divers, et, quand il avait le temps, il ruminait parfois des pensées qu'il ne prenait pas la peine d'exprimer. Avec cela, le meilleur « receveur » de la mine, le plus sérieux, le plus attentif ; et cela contribuait à la sécurité des hommes du fond.

Sa manœuvre, qu'il faisait depuis vingt ans plus de cinquante fois par jour, sans être bien compliquée, eût demandé un peu d'attention s'il n'était arrivé à la pratiquer aussi machinalement. C'est le receveur qui dirige le mécanicien dans l'extraction ; c'est lui qui surveille à leur montée les lourdes cuves pleines d'éclats de grès ; c'est lui qui les vide hors du puits. Pour éviter que le déversement ne se fasse sur la tête des hommes du fond, on a muni l'orifice d'une trappe mobile qu'il doit pousser, au-dessous de la benne, sur le trou, dès qu'en montant celle-ci a dépassé la surface. Cette trappe forme un toit solide, une protection assurée ; mais à la condition qu'elle ne se déplace pas, ne recule pas à l'instant critique où la benne se renverse ; car alors toute la charge de rocher pourrait s'écouler dans le puits et ce serait la mort en bas. Pour éviter ce malheur, il y a un

crochet à fermer : ce solide crochet pare à tout et, cinquante fois par jour, Tassart le poussait d'un coup brusque avant de tirer à lui la benne qu'il devait faire basculer sur un wagonnet.

Or, ce jour-là, voici qu'au moment où le mécanicien, son levier mis à l'arrêt, la benne en haut, attendait en flânant l'ordre de redescendre, soudain il entendit un cri, se jeta au dehors et vit la lourde benne, qui avait repoussé violemment la trappe et s'était retournée, se vider dans le puits avec fracas. C'étaient deux cents kilos de pierre tombant sur la tête des Chapuit au fond : un choc dont, par miracle, l'un d'eux, protégé sous une anfractuosité de rocher, se tira avec une jambe cassée; l'autre fut broyé et réduit en miettes.

On procéda au sauvetage; on ramena au jour, pièce par pièce, les morceaux du malheureux écrasé qu'il fallait, d'après la superstition du pays, avoir complet pour le mettre au tombeau, et le vivant, le frère, dont l'os brisé trouait la chair. Tassart et le mécanicien suffirent seuls à cette horrible tâche accomplie silencieusement. Ce n'était pas le premier de leurs camarades qu'ils voyaient mourir dans la mine, et la souffrance des hommes qui travaillent ne se traduit pas, comme celle des femmes, par des cris.

Le directeur, prévenu, était arrivé :

— Mais, malheureux, dit-il à Tassart, vous aviez donc oublié le crochet?

— Oh! pour ça non, Monsieur, répondit Tassart : je suis sûr de l'avoir mis.

— Mais, s'il avait été en place, la trappe n'aurait pu s'ouvrir.

— Ça, c'est sûr qu'avec le crochet la trappe ne s'ouvre pas.

— Vous voyez donc bien qu'il n'y était pas!

— Je ne dis pas, Monsieur; je sais seulement qu'avant que la trappe ne s'en soit sauvée, j'ai vu le crochet qui était par terre à côté, et j'ai même crié : Mon Dieu, le crochet qui est parti!

— Mais comment serait-il parti si réellement vous l'aviez mis? Regardez : quand on l'enfonce comme vous devez le faire, il ne peut pas sortir.

— Ça, je ne sais pas, Monsieur; je ne peux pas dire ce que je ne sais pas; mais je suis bien sûr que je l'avais mis et qu'il n'y était plus.

— L'avez-vous par hasard poussé en passant avec le pied? Vous l'auriez senti. Avez-vous senti quelque chose?

— Non, Monsieur, je ne dirai pas ce qui n'est pas, je n'ai rien senti.

— Voyons, vous, dit le directeur au blessé qui était encore là, vous avez l'habitude de la manœuvre : qu'en pensez-vous?

— Ce que je sais, dit le blessé, c'est que Tassart est un bon receveur, le meilleur que nous ayons; et, pour mon compte, quand c'est lui qui est à la recette, en descendant je suis tranquille; et, quand je serai guéri, je n'aurai pas peur de redescendre encore avec lui.

— Enfin pensez-vous qu'il ait oublié?

— On ne peut pas savoir : tout le monde oublie à son tour. Des fois, on croit avoir sa pipe dans sa poche, on en mettrait sa main au feu, et elle n'y est pas; comment? il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Mais, bien sûr, toujours qu'il ne l'a pas fait par malice!

— Ah! ça, c'est sûr! dit Tassart.

— Et puis, quand on lui couperait la tête, ça ne mettrait pas mon frère plus en vie.

— Ce n'est pas la question, dit le directeur; mais il est évident que Tassart a oublié de mettre son crochet.

Tassart écoutait muet, sans se défendre, la tête basse, avec l'air inquiet d'une bête blessée. Pour ça, non, c'est bien sûr qu'il ne l'avait pas fait exprès de verser les pierres. Pouvait-on avoir des idées pareilles? Ce pauvre Chapuit, c'est qu'il laissait derrière lui une femme et trois enfants : si ce n'était pas une misère? et un bon ouvrier sobre, laborieux! Mais ils auraient beau dire pour ce crochet, il n'avait pas oublié de le mettre; non, ce n'était pas de sa faute fallait qu'il fût tombé tout seul; il y a des fatalités comme ça!

On ramena le corps au village; tout le monde commençait à savoir l'accident; les femmes étaient sur les portes. La veuve accourut en poussant des cris affreux.

Tassart, muet, portait le brancard, cherchant à se rendre utile avec la rude gaucherie d'un sauvage. On se racontait l'accident; c'étaient des : « Ah! mon Dieu quel malheur! Faut-il qu'il y ait un bon Dieu pour laisser faire des choses pareilles? » On accusait Dieu, personne ne songeait à accuser Tassart. Les gens simples ne conçoivent pas aisément qu'on puisse être responsable quand il n'y a pas eu intention de mal faire.

Tassart rentra chez lui et se mit à bêcher son jardinet en fumant sa pipe comme d'habitude. De temps en temps il se redressait, de sa main gauche tenant la bêche et, de la droite, retirant sa pipe, poussait une bouffée. Alors, tout rêvant, il revoyait le malheureux Chapuit tel que tout à l'heure il l'avait retiré du puits : ces débris sanglants qu'il avait fallu compter un à un parce que, s'il en avait manqué, on aurait pu perdre son âme... Les gens qui peinent beaucoup n'ont pas l'imagination vive; la vue d'une plaie ne leur fait pas mal aux nerfs par sympathie comme aux trop civilisés; un accident comme celui-là ne les pousse pas à de grands cris, à des lamen-

tations violentes; il ne les excite pas : il les abat. Tassart se remettait à bêcher en silence.

C'est à peine si on entendait encore, dans la maison de deuil toute proche, devant laquelle le monde amassé causait à voix basse, les sanglots étouffés de la veuve; sans doute, on était occupé maintenant à disposer le lit, à placer des cierges, à dire des prières; Tassart, malgré lui, prêtait l'oreille anxieusement à ces rumeurs vagues, et, s'il l'eût osé, au lieu de rester à fumer sa pipe et jardiner un pareil jour, il eût été voir là-bas ce qui se passait; mais il n'osait pas : sans se sentir le moindrement coupable, il était gêné par ce que lui avait dit le directeur, que c'était sa faute; il lui semblait qu'après de pareilles paroles ce n'était pas sa place près du mort.

Et, tout en examinant avec le même soin qu'il y eût mis la veille les jeunes pousses de ses laitues, il retournait dans sa tête toutes ces idées qu'on a dans les pays de mines : le sang veut du sang; quand il y a un premier mort dans un chantier, il y en a bientôt un autre! Puits de guignon qui, déjà, avant d'avoir donné un morceau de charbon, avait coûté la vie à ce brave Chapuit! A qui le tour maintenant? Tassart ne pouvait s'empêcher de penser que ce serait peut-être à lui-même... et qui sait, après tout, si ce ne serait pas le mieux pour tout le monde puisqu'il était, lui, seul, sans enfants et qu'on ne le jugeait même plus capable de faire son métier? L'amour-propre du receveur avait, presque autant que sa sensibilité, souffert de l'accident.

Cependant, quand le soleil se coucha, il alla, comme tous les jours, prendre son repas à la table de la Société et il essaya de se mettre dans son coin habituel, dans l'ombre, pour échapper aux bavardages. Mais la curiosité était excitée, chacun voulait avoir du principal acteur du drame des détails nouveaux. Il fallut au moins dix fois qu'il recommençât son récit. Oh! on ne songeait pas à l'accuser, personne ne lui en voulait; on tenait seulement à savoir si l'autre avait été bien abîmé, si on avait eu de la peine à le retrouver, s'il était reconnaissable, enfin tous les lugubres incidents du sauvetage. Sans cesse on ramenait son attention sur ce cadavre; on fixait, sur ces plaies saignantes qu'il devait décrire, les yeux de son esprit; à force de les ramener devant sa pensée, on les incrustait dans cette mémoire rebelle. Tassart n'avait pas peur du mort; c'était un brave qui ne tremblait pas facilement; mais il finit par être las de rencontrer toujours ce camarade du matin ainsi défiguré. Quand il rentra chez lui et se coucha, son sommeil fut d'abord un peu agité; pourtant, au bout d'une heure, la nature reprit sa force, l'habitude l'emporta, et jusqu'au matin les rêves s'évanouirent.

Le lendemain, Tassart retourna au puits. On n'avait pas encore repris le travail au fond; mais il fallait enlever l'eau, et Tassart se remit à son métier de receveur tandis que le machiniste, la main sur son levier, recommençait à faire monter et descendre les bennes. Tassart prévenait d'un geste le machiniste quand la benne avait dépassé l'orifice, poussait la trappe et mettait en place le crochet. Ce crochet, malgré les reproches du directeur la veille, ne lui causait pas un frisson; il était sûr de l'avoir fixé lors de l'accident; mais il lui en voulait comme à un être vivant d'être tombé et le maltraitait en l'injuriant et le frappant du pied.

D'ailleurs, peu à peu, il se remit à travailler machinalement comme avant la chose.

Dans la journée, l'ingénieur de l'État arriva pour commencer son enquête. Accompagné du directeur et de l'ingénieur chargé du fonçage, qui, chacun pour dégager leur responsabilité, insistaient sur l'oubli fatal de ce crochet, il fit faire et refaire la manœuvre à Tassart, reconstitua toutes les phases de l'accident, interrogea le machiniste, interrogea Tassart lui-même après que le directeur se fut éloigné, et toujours revenaient les mêmes questions : « Enfin êtes-vous sûr d'avoir mis ce crochet? Alors comment expliquez-vous qu'il soit tombé? » Tassart, qui commençait à se sentir accusé, essayait de se défendre, de montrer comment le crochet avait pu se détacher par hasard; mais il ne réussissait jamais à le faire tomber, et, tandis que l'ingénieur arrivait à la conviction absolue qu'il y avait eu oubli, Tassart lui-même, perdant de son assurance, s'interrogeait avec angoisse intérieurement : L'avait-il mis? Voyons, l'avait-il mis?

Au reste, plus cette crainte lui venait, plus il éprouvait le besoin de faire des affirmations nettes; et plus, ces affirmations étant contredites par l'expérience, la conviction de l'ingénieur en même temps que sa propre crainte augmentaient.

Quand l'ingénieur se fut retiré, Tassart recommença à extraire ses bennes d'eau; mais il était maintenant poursuivi par la vision obstinée du cadavre déposé là sur le bord du puits, à cet endroit où l'on apercevait encore une tache de sang. Ce fatal crochet, ôté et remis pendant une heure, commençait à danser devant ses yeux; il allait, songeant, obsédé, et, tout à coup, il s'aperçut, comme la benne se posait déjà sur la trappe, qu'il avait encore oublié d'accrocher. Il n'y avait pas d'homme au fond, donc pas de danger; pourtant il fut saisi d'un tremblement de tous les membres et, jetant un regard par derrière pour s'assurer si le machiniste n'avait rien vu, comme un criminel, il se précipita sur le crochet qu'il eut heureusement le temps de replacer.

Il fut longtemps à se remettre de cette terreur; il lui semblait que, si on l'eût surpris le crochet à terre, c'eût été une preuve décisive contre lui; et, dans son

ignorance des lois, il s'imaginait déjà la salle de la cour d'assises où il était entré une fois, et lui, sur cet affreux banc des meurtriers, en face des juges rouges. Oh! la peine lui importait peu ; mais lui, si fier d'être un honnête homme, lui consulté dans tous les différends, ainsi flétri, déshonoré ; le procureur, dont la voix l'avait déjà tant effrayé quand il n'était que spectateur, tonnant contre lui comme il avait fait contre ce parricide qu'on avait condamné à mort!

Cette vision de la justice, qui lui était apparue un jour si redoutable et terrible, au point de se graver à jamais dans son cerveau, le poursuivait maintenant comme un cauchemar où se mêlaient l'image du mort ensanglanté et le fatal crochet toujours en mouvement. A la fin, il n'y put tenir : d'un mot bref avertissant le mécanicien qu'il était malade, il abandonna sa manœuvre et, se sauvant dans sa maison, s'enferma.

Le machiniste avait été prévenir l'ingénieur de la mine, qui, ayant pitié de ce malheureux estimé de tous, auquel les épreuves ne s'étaient pas trouvées épargnées, se rendit jusque chez lui pour le rassurer, le consoler. La porte resta close longtemps à ses appels ; enfin, quand il put pénétrer près de Tassart, il lui expliqua si bien les choses, et qu'on ne lui en voulait pas, et qu'on ne le condamnerait pas pour cela, qu'il le décida à reprendre son travail le lendemain.

En effet, le lendemain et les jours suivants, l'orifice du puits eut son aspect accoutumé, Tassart à la recette, le machiniste à ses leviers, les bennes montant et descendant. On avait recommandé aux camarades de ne pas plaisanter Tassart sur sa frayeur de la veille, et lui-même avait repris sa vie habituelle, mangeant, dormant aux mêmes heures que de coutume, un peu plus taciturne encore seulement.

Cela dura trois jours. A la mine, on pensait beaucoup, sans le dire, à l'accident ; car, suivant la croyance populaire, un autre devait mourir au même puits et chacun se demandait quel serait celui-là ; mais personne ne s'aventurait à en parler. L'ingénieur de l'État avait fait son rapport, concluant à des poursuites contre Tassart pour homicide par imprudence et transmis les conclusions au parquet. Un soir, la nouvelle se répandit à Tasilly que le procureur viendrait, le lendemain, commencer l'instruction ; et un imbécile, comme il s'en trouve toujours, se mit à demander en plaisantant à Tassart s'il ne sentait pas déjà le cou lui démanger. Tassart, qui avait la tête basse, jeta au rieur un regard étrange, dont celui-ci se souvint dans la suite. Puis, comme il était de service au puits pour l'extraction des bennes d'eau qui se continuait pendant la nuit, il se leva et alla reprendre sa place à la recette.

Il faisait sombre ; une grille de charbon de terre et une lanterne jetaient à travers la halle de grands reflets rouges mêlés de larges ombres. Au bout d'une heure environ, Tassart appela le machiniste en lui disant que les câbles des deux bennes s'étaient emmêlés. Celui-ci arriva aussitôt pour lui porter aide ; mais à peine touchait-il la recette, qu'il vit Tassart, en se penchant de tout le corps pour pousser un des câbles, tomber d'abord sur le côté du puits un bras dans le vide, et aussitôt, entraîné sans doute par l'impulsion, d'une effroyable bascule aller jeter contre la paroi opposée ses jambes, qui s'y brisèrent, pour s'abattre ensuite tout droit, à trois cents mètres de profondeur, dans l'eau.

Quand le procureur vint le lendemain pour son enquête sur la mort de Chapuit, on lui apprit que l'accusé s'était tué la veille par accident au même puits Sainte-Barbe qui avait déjà coûté la vie du premier pauvre diable, et l'affaire Tassart-Chapuit fut classée.

PAUL DE NAY.

LA LITTÉRATURE BOURGEOISE
EN ALLEMAGNE

Gustave Freytag.

La littérature allemande depuis cent cinquante ans présente un caractère essentiellement bourgeois. Au temps du rococo, alors que les principicules allemands s'occupaient de tuer le temps à imiter lourdement les édifices et les fêtes galantes de Louis XIV, la bourgeoisie, rançonnée sans merci, trouva ses plus habiles avocats dans ses poètes, pauvres diables traités par les princes avec un mépris insolent. Doux et timides, comme les boutiquiers allemands le sont encore aujourd'hui, les Gellert et les Ramler entreprirent pourtant la lutte : il est vrai que, dans leurs vers, elle ressemblait plutôt à une prière qu'à une menace. Klopstock et Bürger s'étaient déjà montrés épris de l'idéal républicain, mais ce fut en Schiller que le tiers état trouva son grand prophète. Dans ses drames de jeunesse, la colère de tout un peuple, opprimé pendant des siècles, se donna carrière avec une fougue irrésistible. Il fournit à la bourgeoisie allemande les idées ; il façonna pour elle ce riche arsenal d'images, de comparaisons, de maximes, de mots typiques, à l'aide desquels elle combat depuis cent ans, pour écarter toute influence de la volonté du prince sur les mœurs, la vie de famille, la fortune privée, pour avoir le droit de vivre, de croire, de travailler tranquillement, paisiblement, comme elle l'entend. Ces idées, Schiller les a laissées à l'Allemagne dans son testament, le *Guillaume Tell*.

Après sa mort, Gœthe régna pendant vingt-sept ans en souverain dans le domaine intellectuel, mais comme Horace et Shakespeare, il haïssait la foule et n'admirait que le talent. Le développement de la bourgeoisie libérale le laissait froid, car il croyait qu'à l'heure du danger elle abandonnerait ses chefs sans la moindre pudeur; il craignait de compromettre son génie par une politique libérale.

La bourgeoisie allemande, en 1813, voulut composer avec ses maîtres : pour obtenir une influence légalement consentie sur le gouvernement et l'administration de l'État, elle rendit un peu de fermeté aux trônes, alors bien chancelants. Mais le compromis échoua : l'acheteur avait payé, le vendeur refusa de livrer la marchandise. Il est dans les destinées de la bourgeoisie allemande d'être éternellement dupée.

La raillerie amère de Heine anéantit, il est vrai, l'idéal féodal de la Restauration, et la voix vibrante de Herder salua l'aurore d'une grande république allemande et d'une alliance avec la France... Mais, au lieu d'un puissant enthousiasme, la révolution de Février ne provoqua qu'une ivresse courte et bruyante, suivie d'un sommeil pesant et, au réveil, d'un grand abattement. La situation devint intolérable pour quiconque n'aspirait pas à la place enviée de valet du prince. La réaction bourgeoise fut plus terrible que la réaction gouvernementale; les lois se montrèrent plus clémentes que l'hypocrisie, les juges plus doux que les sycophantes. La bourgeoisie allemande s'était laissé enflammer par des penseurs anglais et français, par Hume et Rousseau; mais Guillaume de Humboldt et le baron de Stein avaient étouffé ce beau feu. Toute influence étrangère semblait rencontrer d'infranchissables barrières; la bourgeoisie ne pouvait reconquérir un renouveau de vie que par un effort merveilleux, dû à la seule force impulsive de la race; et elle se trouvait devant l'inexorable alternative de trouver un homme... ou de disparaître à jamais.

Heureusement cet homme se trouva. Il s'appelait Gustave Freytag.

*
* *

Le romancier que l'Allemagne vient de perdre était originaire de la Silésie, comme beaucoup de grands hommes de l'Allemagne; il était le fils d'un médecin fort aisé, et ne dut jamais, pour gagner le pain quotidien, disputer même une heure aux travaux vers lesquels le portaient ses goûts.

Il fit ses études à Breslau et à Berlin avec Léopold de Ranke, le grand historien, il entreprit l'étude des documents historiques, puis, avec la logique de l'artiste, il conclut que si les documents historiques étaient précieux à consulter, les documents contemporains ne l'étaient pas moins. On commençait alors à connaître Schopenhauer, dont les œuvres avaient sommeillé pendant vingt ans, et de plus en plus on reconnaissait la vérité de cette affirmation, qu'un an de lectures assidues ne vaut pas une heure d'étude personnelle, d'observation sur le vif. Freytag alla donc chercher des documents dans cette bourgeoisie aisée, d'où il tirait son origine et qu'il estimait pardessus tout. L'industrie allemande à cette époque était encore dans l'enfance. Freytag entra comme précepteur dans la famille d'un riche commerçant de Breslau qui fournissait de produits de l'Amérique et de l'Orient les détaillants silésiens et polonais; il y étudia à loisir les relations entre les orgueilleux négociants et les agents flatteurs et rampants, ainsi que les figures des bilieuses « momies de bureau » et des jeunes gens riches, ardents au plaisir.

Freytag n'était pas un de ces révolutionnaires bouillants et fougueux, type détesté de la bourgeoisie : c'était un observateur, un penseur calme, pénétrant, froid comme le ciel gris bleu de l'Allemagne. Son idéal était le même qu'avait jadis poursuivi Schiller : vivre tranquillement et en pleine indépendance pour les travaux conformes à ses goûts et à son talent, n'être gêné, épié, retenu par personne. La réalisation de cet idéal lui semblait impossible à réaliser dans un État absolu ou dans une aristocratie qui absorbent les talents, les connaissances et les ressources au profit des gouvernants : elle lui semblait facile dans une société bourgeoise organisée, où chacun a ses coudées franches à condition de ne pas empêcher le voisin d'avoir les siennes aussi. L'adversaire de cet idéal, l'ennemi qu'il fallait combattre, lui semblait être cette petite noblesse prussienne famélique dont les prétentions étaient en raison inverse de la grandeur et de la valeur de ses biens-fonds, et qui prétendait à tous les privilèges.

Freytag était historien, et il chercha à mettre sa science au service de sa politique. Il voulut ouvrir à l'Université de Breslau un cours d'histoire de la civilisation. Mais les professeurs craignirent de mécontenter le pouvoir et refusèrent au jeune savant leur autorisation. Et lui, ne se sentant pas disposé à exposer dans ses leçons une succession de guerres et de traités, quitta la chaire et se fit journaliste.

Il acheta une petite revue et, avec le concours d'un ami, il réussit à en faire bientôt le journal le plus lu de l'Allemagne, un centre de ralliement pour toutes les tendances libérales. Un journal qui donnait des articles bien pensés et bien écrits était alors rare en Allemagne. La presse allemande souffrait du mal qui l'empêche encore aujourd'hui d'avoir une influence européenne : les gens instruits ne savaient pas écrire, et les gens habiles n'avaient pas d'instruction. Freytag se donna toujours volontiers le titre de journaliste,

même lorsque la célébrité fut venue et qu'il eut abandonné la carrière militante, comme ces constructeurs des vieilles cathédrales qui s'appelaient modestement : tailleurs de pierre. En véritable artiste, il était d'avis que tout art véritable doit avoir pour base le métier, consciencieusement et laborieusement appris.

***

Dans son journal, Freytag livra bataille pour maintenir ses droits et ceux de sa classe. Mais des succès éphémères ne lui suffisaient pas; seule une œuvre durable pouvait amener un résultat durable. Tâche ingrate, de réveiller chaque semaine au moyen de brefs articles le courage de tout un peuple et de le voir à la fin de la semaine plus découragé qu'auparavant. Épuisé par ce travail de Sisyphe, Freytag soupira après les victoires d'Hercule et ce qu'il n'avait obtenu qu'à moitié au moyen du journal, il essaya de le réaliser pleinement par son roman, *Doit et Avoir*.

Il n'était pas nouveau venu dans la littérature : il avait déjà fait jouer avec succès deux pièces où il montrait timidement la supériorité du bourgeois robuste et sain sur le noble dégénéré. Son rêve était l'union des deux aristocraties de naissance et de mérite, qui devait produire une belle et forte génération. Lui-même avait épousé une comtesse, et dans beaucoup de ses pièces et de ses romans le dénoûment amène le mariage de nobles dames avec des bourgeois, et *vice versa*. Plus tard il épousa en secondes noces une juive viennoise, et, s'il avait vécu plus longtemps, un roman ou une comédie aurait peut-être défendu la thèse du mélange des races.

A force de songer aux moyens de relever le courage abattu de la classe bourgeoise, Freytag reconnut qu'il y en avait un seul : prendre pour sujet d'une œuvre d'art la vie bourgeoise elle-même, présenter l'activité journalière du bourgeois comme l'existence type. La tâche journalière vulgaire, commune à tous, devait être entourée d'une auréole de sainteté, paraître désormais un sujet digne entre tous de tenter l'artiste. Il osa ce que nul avant lui n'avait osé. Il introduisit son lecteur, nourri des romanesques histoires de cour et des mascarades historiques de Walter Scott, dans ce milieu simple et resserré de la maison de commerce de Breslau où il avait passé les plus belles années de sa jeunesse. Par la merveilleuse plastique de son exposition, par la vie dont il sut animer ses moindres personnages, il montra au peuple allemand que le commerce du sucre et du café méritait les efforts et les sacrifices d'une âme élevée, et que le sauvetage d'un vaisseau marchand menacé par des écumeurs de mer pouvait être aussi intéressant que la guerre de Troie ou la descente aux enfers. Et en opposition avec le bourgeois, hardi dans ses entreprises opiniâtre et travailleur, Freytag présenta le baron dilettante, qui voudrait bien aussi gagner de l'argent, mais à qui manquent pour cela le savoir et la persévérance, qui à la suite de revers de fortune tombe entre les mains d'usuriers, commet des faux et enfin se fait sauter la cervelle.

***

Si *Doit et Avoir* est le plus populaire des romans allemands, le théâtre allemand ne compte pas de comédie plus populaire que les fameux *Journalistes*. L'idée est la même que dans les œuvres précédentes : à la fin de la pièce, le journaliste bourgeois et pauvre force une noble et riche dame à lui avouer son amour. Le ton seul est différent. Les théories sociales sont écartées, la question de la distance entre les classes n'est plus soulevée. Mais ici s'avance au premier plan ce qu'on appelle en Allemagne le *Gemüth;* cette qualité allemande, dont la nature est assez difficile à saisir pour les Français. C'est la sensibilité qui craint d'être blessée ou insultée par la dureté du monde, qui a honte d'elle-même et se cache derrière une rudesse affectée, ou encore qui se moque d'elle-même et se blesse à son aiguillon artificiel. On la trouve dans la *Madone* d'Holbein et dans les caricatures des *Fliegende Blätter*, dans les adieux de Wotan et dans les valses de Strauss. Dans les *Journalistes* elle pénètre chaque mot, et fait de cette comédie à l'intrigue faible, aux caractères peu saillants et dont le développement manque de vivacité, un des chefs-d'œuvre du théâtre allemand.

***

Freytag demeura fidèle à son but : poursuivre la victoire de la bourgeoisie dans la littérature et par la littérature. Dans les *Tableaux du temps passé* il publia et expliqua d'importants documents sur l'évolution de l'esprit bourgeois en Allemagne; dans le *Manuscrit égaré* il décrivit l'abâtardissement physique et moral des petits princes allemands avertissant le peuple qu'il y avait une leçon profitable pour lui dans ces existences déchues, arrivées presque au seuil de la folie. Lorsque la guerre de 1870 éclata, le Kronprinz s'était attaché Freytag comme historiographe, mais il était l'homme du travail pacifique. Certaines choses le blessèrent ; il s'en exprima librement dans son journal, et dut quitter le quartier général.

Lorsque, peu de temps après, il annonça la série de romans *les Ancêtres* qui devait retracer les époques les plus importantes de l'histoire de la famille allemande depuis l'époque de Tacite jusqu'à nos jours, on crut — et les chauvins le croient encore — que l'écrivain avait voulu par là célébrer la fondation de l'empire, présenté comme ayant comblé les vœux les plus chers du peuple.

Freytag avait trop de goût pour introduire ce dithyrambe dans un roman documenté. Ses impressions personnelles et ses études historiques lui faisaient plutôt craindre qu'un empire allemand, né au bruit du canon et au milieu de flots de sang, n'apportât pas à la bourgeoisie la paix et la liberté, mais renforçât plutôt le militarisme, la morgue de la noblesse et le despotisme gouvernemental. Et il s'assujettit pendant dix ans à un travail de tous les instants pour prouver au peuple que sa force avait toujours résidé dans la puissance et la liberté d'une fière bourgeoisie, que le temps de la bourgeoisie impuissante avait été celui de la patrie humiliée, que ses périodes les plus grandes, celle de la Réforme par exemple, étaient celles où la bourgeoisie avait brillé également d'un pur éclat. Les *Ancêtres* devaient être un appel à la bourgeoisie, un avis de ne point céder aux prétentions de la noblesse et des souverains qui feraient sonner bien haut les services rendus, par la fondation de l'Empire, mais de réclamer hardiment la part de pouvoir à laquelle lui donnaient droit ses incessants efforts et son incontestable force.

***

On sait que le prince de Bismarck remporta sur Gustave Freytag une victoire complète.

Le dépit d'avoir vu ses idées aboutir à un échec et la bourgeoisie allemande devenir, comme toujours, la dupe de ses gouvernants et de la noblesse, fit qu'après avoir achevé les *Ancêtres* Freytag déposa la plume. Il était célèbre, populaire, riche ; une chose lui manquait : avoir été compris. Il se sentait mal à l'aise dans un pays où l'homme indépendant n'est que toléré entre la caserne et le bureau. Il ne trouvait plus d'attrait au travail, à l'effort du penseur pour un peuple qui, pour toute récompense, ne lui offrait qu'un grand merci. Il avait voulu être le guide de sa nation, il n'était en somme que son meilleur écrivain. Il arriva enfin à la conclusion qu'un esprit supérieur ne trouve qu'en lui-même le contentement parfait. Il rassembla les plus intéressants de ses souvenirs personnels, puis il mena la vie agréable et solitaire d'un rentier à son aise dans la paisible ville de Wiesbaden, et épousa en secondes noces une fort jolie femme. Il resta sévèrement fidèle à son principe : ne rien demander à personne et ne rien faire pour personne. Tout au plus secouait-il la tête lorsqu'il voyait, sans pouvoir bien démêler l'enchaînement des faits, les classes se confondre, les rapports entre elles changer peu à peu, les titres de bourgeois, nobles, gouvernants, n'être plus que des mots, et la société se diviser en définitive en deux grandes catégories : ceux qui possèdent quelque chose et ceux qui ne possèdent rien.

***

Il ne lui restait plus qu'à désigner son successeur. Un observateur aussi pénétrant ne pouvait balancer longtemps, et quand tout le monde s'indignait encore des grossièretés voulues, étudiées, de M. Hauptmann, il reconnut en lui l'esprit de son esprit et le bénit. Il vit avec raison dans le jeune écrivain celui qui devait continuer, et peut-être achever, l'édifice de la littérature bourgeoise en Allemagne. Schiller avait donné les idées, Freytag la matière, il restait à M. Hauptmann à modeler la statue. Ce que disaient les héros de Schiller, ce que faisaient ceux de Freytag était bien dans le caractère bourgeois ; mais ce n'était pas ainsi que parlaient, qu'agissaient les bourgeois allemands : jamais ces derniers ne se sont exprimés et ne se sont agités avec autant de passion. M. Hauptmann introduisit ces répétitions, cette terrible lenteur, ces digressions, ces interjections, qui marquent comme des pauses dans la suite des idées, ces métaphores pâles et terre à terre, cet arrêt opiniâtre devant des points d'intérêt secondaire, toutes choses cueillies sur les lèvres du bourgeois allemand. Il fixa en littérature, avec une fidélité kinétoscopique, la petite nuance bourgeoise, la seule chose qui eût échappé à Freytag. M. Hauptmann qui est en passe de devenir le poète favori de cette bourgeoisie satisfaite et bornée qu'il a dépeinte et d'où il est sorti, a ainsi épuisé ce que la bourgeoisie pouvait encore donner à la littérature, et préparé... pour d'autres, le terrain de la littérature de l'avenir, celle du tempérament et de la passion. Schiller, Freytag et Hauptmann marquent les trois périodes : croissance, floraison et déclin de la littérature bourgeoise en Allemagne.

CONRAD ALBERTI.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

« Maître et Serviteur » de M. Léon Tolstoï.

Tout en s'occupant de réformer la société, de renouveler le christianisme et de convertir les gourmands au végétarisme, M. Tolstoï veut bien songer parfois à ceux de ses admirateurs qui ne sont point encore ses disciples, et qui adorent le sermon, mais seulement à l'église. Non content de prêcher la doctrine nouvelle dans des manifestes, des professions de foi ou des articles de revues, il met en récits sa généreuse morale et tâche de gagner tout doucement les incrédules en amusant leur imagination. Retour offensif des péchés de jeunesse ? Obsession du grand

peintre de mœurs? Peut-être. Mais, peut-être aussi, habileté d'apôtre : car souvent, on le sait depuis longtemps, une parabole persuade mieux qu'un long discours. Il faut l'avouer pourtant : dans quelques-uns de ses derniers récits, le philosophe ou l'apôtre se réservait la part du lion, et vraiment le précepte dévorait le conte.

Cette fois, tout le monde sera content, les néo-chrétiens et les socialistes comme les modestes lettrés. Assurément, *Maître et Serviteur* (1) est d'une haute portée morale, et de là vient surtout la grandeur de l'œuvre, comme l'intérêt poignant du récit. Mais l'auteur y moralise sans prêcher, sans même jamais se mettre en scène. Et il y conte, comme il a toujours su conter, avec la même profondeur d'observation, mais avec je ne sais quoi de plus vif et de plus détaché, qui parfois évoque l'idée d'un Mérimée slave. Les critiques russes nous disent que la forme vaut le fond, et je le crois sans peine.

C'est fait avec rien, et c'est exquis. Ni complications, ni théories; presque point d'incidents. Dans une campagne quelconque de Russie, un marchand, Vassili Andréitch Brekhounov, veut se rendre à la ville voisine pour y conclure une affaire. Il s'agit d'une bonne aubaine, d'un bois qu'un gentilhomme est obligé de mettre en vente, et que l'on peut acheter au rabais si l'on arrive à temps. Le marchand se décide donc à partir en traîneau, malgré la neige et un froid de — 12°. Il emmène avec lui Nikita, son domestique. Mais le tracé de la route est à peine visible, entre les pieux qui la bordent. Les deux voyageurs s'égarent, aveuglés par une bourrasque. A travers champs et fossés, ils arrivent enfin jusqu'à un village. Ils en repartent aussitôt, sûrs de rejoindre la route. Ils la perdent encore, errent longtemps au hasard dans les tourmentes de neige, jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que leur cheval les a ramenés au même village. Il fait nuit déjà, la tempête redouble, et dans une izba on leur offre l'hospitalité jusqu'au lendemain. Ils refusent pourtant, car l'affaire presse, et ils s'en vont imprudemment au milieu des ténèbres et des rafales. Ils s'égarent une troisième fois, et sans espoir de secours. Leur cheval s'arrête exténué, au bord d'un ravin, où roule Nikita. Après de vains efforts, ils doivent renoncer à la lutte. Prisonniers de la neige et de la nuit, ils se résignent à dételer et à camper en plein champ, malgré le froid mortel. Le lendemain, les paysans du village voisin aperçurent un signal de détresse, un foulard qui flottait en haut des brancards du traîneau, sur un tas de neige : le cheval, couvert de glaçons, était debout, mais gelé; Nikita respirait encore, au fond du traîneau, mais son maître, couché sur lui, était bien mort.

Et c'est tout. Et de cette simple aventure, presque banale dans les hivers de Russie, M. Tolstoï a tiré un drame poignant, où l'on trouve en même temps la peinture très vivante d'un coin de campagne russe, des impressions d'une poésie pénétrante, et un éloquent appel à la pitié.

Le cadre du récit, c'est le steppe, que Tolstoï peint ici, comme d'ordinaire, avec un réalisme saisissant, qui donne aux choses vulgaires un singulier relief. Mais c'est le steppe en tenue d'hiver, dans sa grandiose monotonie. Partout la neige et l'horreur. Des routes enfouies, invisibles entre leurs deux rangs de pieux. De maigres buissons, des touffes d'osiers au bord des fossés qui annoncent les fermes. Au village, des tas de neige en travers des rues, du linge glacé suspendu aux cordes, des chiens qui aboient, du fumier gelé dans les cours, des fenêtres à demi obstruées où l'on entrevoit un œil curieux, des maisons closes hermétiquement d'où s'échappent pourtant des cris de buveurs ou des chants de jeunes filles. En cette saison, les moujiks ne s'aventurent pas volontiers hors du logis. Aussi se montrent-ils rarement dans le récit de Tolstoï. Voici cependant quelques silhouettes amusantes : Issaï, qui passe dans le pays pour le plus habile voleur de chevaux; Pétrouschka, l'amateur de poésie, qui sait par cœur une chrestomathie populaire et qui en tire des maximes pour toutes les circonstances de la vie. Ailleurs nous croisons un traîneau de moujiks ivres, retour de fête, qui hurlent dans la tempête et frappent leur cheval à tour de bras. Avec nos voyageurs nous entrons dans l'izba du vieux Tarass, obstinément fidèle aux traditions patriarcales. Dans l'unique pièce de la maison, autour du samovar ou des bouteilles d'eau-de-vie, dans le coin des saintes icones, sur la soupente ou sur le poêle, toute la famille est groupée, fils, brus, petits-fils, arrière-petits-fils, en tout vingt-deux personnes, sans compter les six chevaux dans l'écurie, les trois vaches et les moutons. Mais les anciennes mœurs s'en vont, comme le respect. Les femmes s'en mêlent, et l'un des fils, qui est allé à Moscou, réclame le partage du patrimoine commun. Le vieux résiste; mais on sent qu'à sa mort la famille se disloquera. « Ils commencent à avoir trop d'esprit, les jeunes! » dit un voisin. En attendant, l'on boit l'eau-de-vie à plein verre : l'ivrognerie est le péché mignon des moujiks, comme le prouve le *Premier Distillateur*, comédie en six actes de M. Tolstoï.

Dans tout ce qui touche à la fable du récit, même souci du menu détail matériel. Et la vue des choses est si nette, le trait si juste, que la curiosité du lecteur ne se lasse point. On s'intéresse au costume des voyageurs, à la forme du traîneau, au harnache-

(1) Léon Tolstoï, *Maître et Serviteur;* Paris, Léon Chailley, 1895.

ment du cheval. On suit de l'œil le marchand, quand il écarte sa pelisse et se couche à plat ventre, pour allumer une cigarette en dépit de la bourrasque. Rien de vulgaire et, avec cela, d'émouvant, comme les préparatifs du lugubre campement nocturne : Nikita dételle avec soin le cheval, et le couvre d'une toile, comme s'il allait le mener à l'écurie; il dresse les brancards du traîneau, en guise de signal; puis il creuse un trou dans la neige, y étend un peu de paille, et s'y couche tranquillement, le kaftan serré, le bonnet sur les oreilles, pendant que son maître s'enveloppe dans sa pelisse et s'abrite dans l'angle du traîneau, la cigarette à la bouche. C'est galamment préparer son lit de mort. Et ce pauvre cheval, on nous l'a si nettement représenté, qu'on s'intéresse à lui comme à ses compagnons de misère. On le voit plein d'entrain au départ et sauvant deux fois son maître, puis luttant contre la neige, enfin transi de froid et ruant dans l'agonie, jusqu'au moment où on le retrouve « dans la neige jusqu'au ventre, debout, tout blanc, la tête serrée contre le poitrail, les naseaux couverts de glaçons, les yeux vitreux et comme pleins de larmes glacées. Il avait maigri dans cette seule nuit au point qu'il n'avait plus que la peau et les os. »

Ce hardi réalisme ne rebute jamais, parce que toujours il s'en dégage une impression très poétique. Chez nos romanciers, le souci d'exactitude dans la peinture des objets matériels, surtout quand il s'agit de la campagne, ne va point d'ordinaire sans une sorte de sécheresse prosaïque; on sent trop que l'auteur a étudié les choses spécialement pour les décrire, et qu'il s'est appliqué; de là vient que les descriptions ont souvent quelque chose d'apprêté, presque d'étranger au récit. Chez Tolstoï, et chez quelques-uns de ses compatriotes, la description est si naturelle qu'elle semble le prolongement nécessaire du conte, la forme objective du drame. Serait-ce un effet du mysticisme russe? Ou, tout simplement, l'âme russe, dans une civilisation plus jeune, est-elle restée plus près de la nature? C'est assez vraisemblable. Toujours est-il que dans ces tableaux de la vie simple des moujiks, l'homme ne se sépare point des choses qui l'entourent, du sol, des plantes, des animaux, des éléments. Le paysage, les êtres et les objets familiers se mêlent intimement, sans artifice et sans effort, à l'existence humaine; et l'action de l'homme, si vulgaire soit-elle, s'embellit de toute la poésie de la nature.

C'est ainsi que dans *Maître et Serviteur* le récit, pourtant d'un réalisme si cru, est tout pénétré de poésie. Les choses les plus inertes en apparence prennent une âme dès qu'elles touchent les personnes. Tout en s'équipant pour la route, Nikita cause avec son manteau, avec sa ceinture. Quand il roule au fond d'un trou sous une avalanche, il querelle le ravin et injurie le tas de neige qui l'a suivi. Et cela, très naturellement, sans ombre de préciosité. Plus encore, les animaux sont pour le moujik des compagnons familiers, qu'il traite en camarades. S'il entre de nuit dans la cour d'une izba et pousse son traîneau sous le hangar, il s'excuse auprès de tout le petit monde qu'il dérange, auprès des poules et du coq qu'il trouble dans leur premier sommeil, auprès des moutons qui s'étonnent; et il présente son cheval au chien qui hurle. Quant au cheval, le bon Moukhorty, si intelligent et si brave, c'est une vraie personne. On nous fait son portrait. On cause avec lui en l'attelant, en lui offrant à boire, et l'on rit de ses ruades amicales. Une fois en route, on s'en rapporte à lui pour retrouver le chemin. S'il marche à contre-cœur, c'est qu'on s'égare ou qu'un danger menace. On ne l'exhorte que pour la forme; car de lui-même il lutte en désespéré contre les tas de neige. S'il assiste d'un air si inquiet aux préparatifs du campement, c'est qu'il voit ses maîtres perdus comme lui.

Familière au début, cette poésie devient tragique à mesure qu'approche le dénouement. Dans cette nuit lugubre où agonisent les voyageurs, la nature les enveloppe d'un cercle d'épouvante. Muette ou parlante, elle est toujours là, dans le vent qui siffle, dans le ravin qui ferme toute issue, dans la neige qui étend sur les corps son funèbre linceul. A demi gelé dans son traîneau, Brekhounov perd la notion du temps. Il croit voir poindre l'aube : non, c'est la lune qui monte, et la nuit est sans pitié. Il croit entendre le chant d'un coq : sa montre marque minuit. C'est en vain qu'il s'efforce de détourner sa pensée, de réfléchir à ses affaires : une inquiétude l'envahit. Il s'effraie du silence, comme des bruits vaguement perçus dans un demi-rêve : mugissement de la rafale, mouvement du cheval, hurlement d'un loup. Tremblant de froid et de peur, il s'enfuit sur le dos de Moukhorty. Mais l'épouvante le poursuit. Il tressaille devant un buisson, il tourne en cercle, les oreilles hallucinées.

« Soudain, un cri terrible, assourdissant, retentit tout proche à ses oreilles, et tout trembla, tout tressaillit sous lui. Vassili Andréitch, des deux bras, prit le cou du cheval, mais là encore tout continuait de trembler, et le cri devenait plus effrayant. Pendant la durée de quelques secondes, il fut sans pouvoir se ressaisir et sans comprendre. — Qu'était-ce donc? Tout simplement Moukhorty qui hennissait de toute la force de sa voix. »

Un peu plus loin, le cheval butte, s'abat et disparaît. Brekhounov se relève ahuri, invoque la sainte Vierge et saint Nicolas, court au hasard et trébuche à chaque pas. L'esprit égaré, il se croit le jouet d'un cauchemar. « Il voulut se réveiller, mais il voyait

bien qu'il ne dormait pas. » Dans cette détresse de l'homme, c'est bien la nature qui joue le grand rôle. C'est elle qui prépare le dénouement, par cette obscurité peuplée de cris et de fantômes, par ces ravins qui barrent le chemin, par ce vent qui glace les membres, par cette neige qui va tout ensevelir.

Ces scènes réalistes, d'une poésie simple ou profonde, préparent et expliquent un merveilleux drame de solidarité humaine et de pitié. Évidemment, par cette nuit d'horreur, la lutte est trop inégale entre la nature et l'homme. Mais avant de succomber, l'homme se relève tout à coup, par un retour sur lui-même, par une révolution de tout son être moral. En face de la mort, il comprend la vie pour la première fois. Devant la souffrance et le danger, il voit clairement que tous les hommes sont frères. Déjà puissante par la vérité matérielle, l'œuvre grandit soudain par la conclusion morale.

Ce drame est d'autant plus saisissant qu'il se joue entre des personnages vulgaires. Car l'auteur s'est bien gardé d'idéaliser ses héros.

Nikita est un moujik quelconque. Un brave homme d'ailleurs, bon, laborieux, honnête, toujours de belle humeur, très alerte malgré ses jambes cagneuses. Avec toutes ces qualités, il est redevenu domestique à cinquante ans, parce qu'il a deux défauts : il aime trop l'eau-de-vie, et il est d'un caractère faible. Après avoir bu son kaftan et ses bottes, il s'est juré de ne plus boire, et il a tenu son serment un mois durant ; mais on prévoit qu'il ne le tiendra pas toujours. Car, avant tout, il est faible. Il n'a de volonté que celle des autres. Il se sait exploité par son maître, et ne songe point à s'en étonner. Il obéit à sa femme, il n'est pas surpris qu'elle ait un faux ménage, et il la laisse accaparer tout son salaire : il se console à distance en aimant ses enfants. Énergique par instants, pour ce qui touche à son métier, capable même de parler sur un ton d'autorité quand le salut commun est en jeu, il revient vite à son naturel, et s'abandonne à sa destinée, en sommeillant sur le brancard du traîneau. Comme tous les moujiks il est fataliste. A la fin, quand il s'étend dans la neige, il se croit bien sûr de n'en point sortir vivant ; mais pas une plainte ne lui échappe. Si résigné déjà que, voyant son maître fuir, il ne songe point à le rappeler. Quand il se sent faiblir, il fait tranquillement son examen de conscience, en pardonnant à tout le monde, à lui-même comme aux autres. Et quand il se réveille vivant, par miracle, il le regrette presque.

Brekhounov est un curieux type de bourgeois de campagne. Un bourgeois rubicond, rapace et vantard. Toujours content de lui, et de ce qu'il dit ; fier de son cheval, de ses magasins, de ses cabarets, de son moulin, de ses fermes. Parti de rien et presque riche, il n'estime que l'argent, ne songe qu'aux affaires ; il y songe encore, à moitié gelé dans son traîneau. Égoïste et brutal avec des airs de bonhomie, il rudoie sa femme et son fils, tout en se croyant très bon. Sans scrupule d'aucune sorte, il vole ses clients et il exploite ses domestiques, en se disant leur bienfaiteur. Marguillier de son église, il ne se gêne point pour puiser dans la caisse de la paroisse. Avec cela, il ne tarit point sur son honnêteté, et même il y croit. Dans son orgueil de parvenu, il méprise les moujiks pour leur bêtise et leur pauvreté. Au fond, assez faible et maladroit dès qu'il ne s'agit plus de gagner de l'argent ; et dans le péril, il obéit à Nikita. Lâche enfin devant la mort, car il lui en coûte de laisser derrière lui son magot.

Assurément, Brekhounov se fût mis à rire, si la veille on lui eût parlé de la solidarité humaine. Et il ne faut rien moins que l'approche de la mort pour lui faire découvrir en Nikita un frère. A force de précision et de pénétration dans l'analyse, M. Tolstoï a su rendre vraisemblable l'éveil de la pitié dans l'âme de ce bourgeois égoïste.

Égoïste, il le restera tant que ne sera pas évanoui tout espoir de salut. Et cela est fort bien observé. Au début de la nuit, Brekhounov s'est installé seul dans le traîneau, laissant Nikita dans la neige. Plus tard, le voyant presque enseveli déjà, il est tenté de jeter sur lui la couverture du cheval : tout bien considéré, il aime mieux préserver son cheval. Quand il se décide à fuir seul, il n'éprouve pas le moindre remords à abandonner son domestique : « Il lui importe peu de mourir, pense-t-il. Quelle est sa vie ? Il ne la regrettera même pas. Tandis que moi, grâce à Dieu, j'ai de quoi vivre... » Et il lui crie en partant : « Si l'on vous écoutait, vous autres imbéciles ! » — Mais c'est le dernier cri de l'égoïsme. Quand Brekhounov se retrouve près du traîneau, affolé de peur, l'imagination hallucinée, la mort devant les yeux, une brusque secousse tue en lui le vieil homme. D'instinct, il se rapproche de son domestique, le seul être humain contre lequel il puisse se serrer dans sa détresse. Il l'aperçoit mourant au fond du traîneau, il l'entend murmurer des recommandations suprêmes. Alors, pour la première fois, il se sent une âme, et sous l'épaisse enveloppe du moujik il découvre une autre âme. Il s'avance, enlève doucement la neige qui couvre Nikita, et, pour le ranimer, s'étend sur lui, en le protégeant de sa pelisse. Puis, immobile, inquiet, il écoute la respiration de son domestique. Quand il s'aperçoit que le moujik se réchauffe peu à peu, il se sent heureux, il s'attendrit sur lui-même, sur sa bonté. « Voilà comme je suis ! » dit-il, et il pleure d'émotion. Tout occupé à sauver le moujik, il ne se doute pas qu'à son tour il se refroidit. Il s'endort, l'âme en joie, au milieu de rêves bizarres où les incidents de sa vie passée se mêlent aux sen-

sations présentes. Il se réveille enfin, mais paralysé, et comprend que la mort arrive. Cette fois il ne s'afflige pas ; par un curieux phénomène de sympathie, il s'identifie avec l'homme qu'il a sauvé, il continuera de vivre en Nikita. S'il se rappelle son existence d'autrefois, c'est pour s'étonner d'avoir si mal compris son rôle d'homme. Il renie si bien son passé qu'il ne se reconnaît pas : « Il ne peut comprendre pourquoi cet homme qu'on appelait Vassili Brekhounov s'occupait autrefois de tout cela. Eh bien ! *il* ne savait pas.... Ce qu'*il* ne savait pas, *moi*, je le sais. »

Cette purification de l'âme par la mort, c'est vraiment une scène admirable, où se condense tout ce qu'il y a de plus généreux dans ces doctrines de solidarité sociale et de pitié. C'est par là que *Maître et Serviteur* se rattache étroitement à la philosophie nouvelle de M. Tolstoï. Au fond de toutes ses théories religieuses, politiques ou humanitaires, on retrouve toujours cette compassion, cette sympathie pour les humbles. C'est cette pitié seule qui l'a ramené vers le christianisme. Aussi élague-t-il du christianisme tout ce qui ne s'accorde point avec son idéal social. Non seulement il rejette toute autorité d'Église, mais il ose proclamer que « saint Paul n'a jamais compris la vraie doctrine de Jésus ». Il n'admet ni le péché originel, ni la rédemption, ni la trinité, ni les sacrements ; il ne se gêne pas pour corriger les Évangiles, et il va jusqu'à déclarer qu'il lui est indifférent de savoir « si Jésus-Christ était Dieu ou non » (1). Voilà sans doute un singulier croyant ; en réalité, M. Tolstoï ne retient du christianisme que le Sermon sur la Montagne. C'est là seulement qu'il reconnaît son idéal de fraternité humaine et de pitié. Et c'est du haut de la Montagne sainte qu'à son tour il lance l'anathème contre la propriété, contre la vie actuelle du monde, contre la guerre et la chasse, contre les mangeurs de viande, en un mot contre tout ce qui cause une souffrance (2). Assurément il est permis de ne point suivre cet intrépide logicien jusqu'au bout de ses audacieux paradoxes. Mais l'on ne saurait méconnaître la générosité de ces doctrines, dont le point de départ est un profond sentiment de compassion, et dont la conclusion est un appel à la solidarité. Ce qui fait l'invincible attrait de *Maître et Serviteur*, c'est que le conteur, par la simple beauté du récit, sans raisonnements ni phrases, y reste encore l'apôtre de la pitié.

PAUL MONCEAUX.

(1) Léon Tolstoï, *le Sens véritable des Évangiles*, dans la *Revue Bleue* du 27 avril 1895.

(2) Léon Tolstoï, *Plaisirs cruels*, avec une préface de M. Charles Richet ; Paris, Charpentier, 1895.

THÉATRES

THÉATRE-LIBRE : *l'Argent*, comédie en quatre actes, de M. Émile Fabre. — VARIÉTÉS : *les Pantins de Madame* et *la Chanson de Fortunio*.

Si vraiment le Théâtre-Libre finit, il finit bien. Il nous a donné cette semaine, pour la clôture, une pièce très intéressante, très « Théâtre-Libre », qui semble résumer à la fois et les tendances de M. Antoine, et ce qu'elles ont de bon et ce qu'elles ont de mauvais. Il est certain, tout à fait certain que, donnée il y a cinq ou six ans, la comédie de M. Émile Fabre eût remporté un succès... sonore. Il n'est pas moins certain qu'aujourd'hui, tout en rendant justice au mérite de l'œuvre, il nous faut faire un effort pour la goûter pleinement. Il est curieux que nous en soyons, vis-à-vis du Théâtre-Libre, à peu près où nous en étions vis-à-vis du « Vieux Jeu », quand le Théâtre-Libre a commencé. Et ce qui est plus curieux encore, c'est que les choses aient marché d'un tel train ! Songez que, jusqu'au romantisme, le théâtre a vécu sur des imitations des classiques, imitations toutes « de forme », et qui ressemblaient aux modèles par le cadre bien plus que par le tableau. Et cette période, avec ses prolongements, a duré près d'un demi-siècle. Puis le romantisme a faibli, — toutefois le « drame en vers » n'est encore que le drame d'Hugo, sans Hugo ; — et, après Scribe, M. Dumas a créé, sans y songer peut-être, une nouvelle forme de théâtre. Puis Dumas et Augier nous ont lassés, ou plutôt nous avons cru en être las ; nous avons applaudi avec frénésie aux tentatives de M. Antoine. Et voici que nous semblons en être revenus à nos dieux de jadis. Après la triomphale reprise du *Fils de Giboyer*, voici la reprise non moins triomphale de l'*Ami des femmes ;* et voici que, le Théâtre-Libre nous donnant une pièce remarquable, nous devons faire un effort pour lui rendre pleine justice ! Et il n'y a pas dix ans que le Théâtre-Libre a été fondé !...

J'ai trop longuement examiné ici même la carrière de M. Antoine, comme directeur et comme comédien, pour y revenir une fois de plus. Son influence a été considérable, au moins en tant que « démolisseur » ; il nous a débarrassés, non pas, grâce à Dieu ! des maîtres, mais de leurs imitateurs, des faux Augier, des faux Dumas, des faux Feuillet qui encombraient le théâtre ; et, par un retour fort réjouissant, il nous a permis de comprendre plus complètement les œuvres des « grands » contre lesquels il partait en guerre. L'*Ami des Femmes*, assez froidement reçu jadis, attire la foule à la Comédie-Française. Il faut donc bien qu'il y ait eu changement. Et, si certains veulent l'attribuer aux retouches faites par M. Dumas,

il leur faudra bien reconnaître que ces retouches n'auraient peut-être pas été faites sans le « mouvement » créé par M. Antoine. Le Théâtre-Libre, par ses excès mêmes, nous a habitués à chercher dans les pièces de théâtre autre chose que la seule habileté théâtrale. Et, précisément, ce qui amène sa fin, c'est que nous ne trouvons plus « assez de choses » dans les œuvres qu'il nous donne. Faut-il d'ailleurs rappeler que, si M. Antoine a surtout réussi en tant que démolisseur, nous lui devons M. de Curel, M. Lavedan, M. Boniface, M. Brieux, tous ceux qui, à des degrés divers, tiennent et tiendront une grande place dans le théâtre contemporain?

L'imperfection des pièces « Théâtre-Libresques », c'est le parti pris avec lequel elles sont faites. Le pessimisme, au théâtre, nous a paru tout d'abord une révélation. Nous nous sommes aperçus assez vite qu'à tout prendre, et en tant que point de départ, il valait tout juste autant que l'optimisme. Ou, pour mieux dire, ni l'un ni l'autre ne valent, parce que l'un et l'autre sont du parti-pris, et que seule l'observation directe fait les chefs-d'œuvre... Mais revenons à M. Émile Fabre et à sa pièce.

M. Émile Fabre n'est pas tout à fait un débutant. Il a donné, il y a quelques mois, une pièce assez importante à la Comédie-Parisienne : *Comme ils sont tous*. J'ai eu à en parler ici, et je crois avoir dit assez franchement que je n'aimais pas cette comédie, d'une noirceur vraiment excessive, assez voulue et trop « facile ». Cette fois, M. Émile Fabre a pris sa revanche; il paraît excellemment doué pour le théâtre; son dialogue est net, vivant; et certaines scènes de sa pièce ont une belle vigueur. Rappelons-en le sujet, au moins dans ses lignes principales.

M. Reynard est un industriel; parti de rien, il a fait une jolie fortune, en vendant à ses contemporains d'imposantes quantités de chocolat, où entraient d'ailleurs des ingrédients singuliers et peu coûteux. Sa femme a été pour lui le plus fidèle et le plus dévoué des associés; son ardeur au travail, son abnégation, ont été pour beaucoup dans la fortune acquise; à un moment donné, sans l'adresse de sa femme, Reynard eût été mis en faillite. Il y a de cela tout près de vingt ans; et depuis lors la fabrique a prospéré. Les Reynard ont deux enfants, une fille et un fils, Mathilde et Laurent. Ils ont marié la première à un homme (Albert, je crois) qui est devenu l'associé des Reynard. Le second est un oisif, et un oisif de la pire espèce: vaguement employé à la fabrique de son père, il court les cafés, fait des dettes qu'il compte payer « fin papa », et, pour comble de gentillesse, est l'amant de « la bonne », dont il a un enfant. Mathilde et Laurent justifient, chacun pour sa part et avec des procédés à peu près pareils, le proverbe relatif aux pères avares. Laurent dépense tout l'argent qu'il a, et même celui qu'il n'a pas, à courir des guilledous divers. Mathilde est possédée d'un bas amour-propre de luxe: elle veut avoir des diamants parce que Mme X... en a, « une campagne » parce que Mme Z... en possède une. Quant à Alfred, le mari de Mathilde, il semble un assez bon homme, d'une probité relative, facile à vivre au demeurant, et ne devenant vraiment féroce que lorsqu'il s'agit d'argent. Et, tous quatre réunis, la vie leur serait facile, n'étaient, d'une part, les dépenses exagérées de Laurent et, d'autre part, les exigences de Mathilde. Mais ce qui les retient ensemble, ce qui empêche un éclat de se produire, c'est l'Argent, — l'Armature, selon l'ingénieuse expression de M. Paul Hervieu. Chacun prend son mal en patience, ou ce qu'il croit être son mal, dans l'espoir d'hériter de Reynard. Et, ce qui donne, si je puis dire, un nouvel aliment à leur patience, c'est qu'à cet héritage, chacun se croit des droits très justifiés, et surtout très exclusifs des droits des autres. Tous l'espèrent, tous y comptent : Mme Reynard, parce qu'elle a été l'auxiliaire pendant les mauvais jours, Laurent parce qu'il est le fils, Mathilde parce que son mari est l'associé de la fabrique. Et ce qui, enfin, empêche ces ambitions contradictoires de se heurter, c'est que le dénouement est « l'avenir », et que le présent est plus que supportable... Brusquement, tout vient à l'aigu: Reynard a une attaque; le médecin déclare qu'il est perdu. Alors la crise, qui s'estompait dans un vague lointain, apparaît à tous menaçante et définitive. Reynard est condamné : il faut qu'il fasse son testament. En faveur de qui? Telle est la question.

Ce premier acte n'est pas le meilleur des quatre. Outre qu'il offre avec le premier acte des *Corbeaux* une ressemblance un peu trop sensible, les personnages ont une franchise un peu trop « dépouillée ». Ce qu'ils disent, ils le pensent, sans doute. Mais on ne dit jamais tout ce qu'on pense; et ceux-ci semblent prendre à tâche d'étaler, de crier tout haut les sentiments méprisables qui les animent. C'est là précisément la marque de la comédie « rosse » ; c'est par là qu'elle nous a lassés; c'est, à coup sûr, son défaut capital.

Les actes suivants sont infiniment supérieurs. Je les résume rapidement. Poussé par les siens, Reynard va voir son notaire et prend, de concert avec lui, ses dispositions dernières. A chacun il laisse selon ses œuvres. Albert aura la fabrique dont il s'occupe déjà; Laurent, sa part, moins les dettes déjà payées; Mme Reynard sera légataire universelle. Rien de plus juste : Laurent et Albert étant en situation de gagner leur vie, il est naturel, il est équitable que la plus grosse part aille à Mme Reynard, qui la leur laissera après elle. Mais ce qu'ils veulent, ce sur quoi ils comptaient, c'est l'ar-

gent, l'argent liquide, immédiat. C'est lui qu'il s'agit de reconquérir. Mais comment? — Avec Reynard, rien à faire : il est despote et têtu; sentiment de la justice, ou résolution de vieux fabricant en ayant toujours fait à sa tête, ou encore malin plaisir de jouer un tour aux cupides qui l'entourent, il ne cédera pas. Les quelques tentatives que viennent de faire son fils et son gendre ont échoué aussi complètement que possible. Mais, s'il n'y a rien à faire vis-à-vis du testateur, peut-être pourrait-on obtenir quelque chose de la légataire. Les co-héritiers, là non plus, n'ont guère d'espoir, car ils savent la réponse qu'ils auraient faite eux-mêmes à pareille demande. Et, pendant qu'on discute les droits de Mme Reynard, Mathilde s'indigne, s'irrite, et, finalement, révèle à son mari ce qu'elle a appris par hasard et ce qu'elle n'avait jamais osé dire : sa mère est la maîtresse d'un ami de Reynard, un banquier dont le nom m'échappe. Mathilde a trouvé une lettre qu'elle a gardée... Si Reynard voyait cette lettre, et d'autres qu'on pourrait trouver, sûrement il déshériterait sa femme, et dès lors la fortune reviendrait aux « vrais » héritiers, à Laurent et Mathilde... C'est à partir de ce point que la pièce de M. Émile Fabre devient excellente. La lutte entre les scrupules et l'avidité de Mathilde : l'instinctif mouvement de recul qu'elle a devant un acte si abominable ; l'hésitation qui les fait s'arrêter au moment de prévenir Laurent; la surprise douloureuse de celui-ci ; puis la manière dont, la faute connue, il se résigne à en tirer le meilleur parti possible ; et aussi l'adresse avec laquelle chacun d'eux veut charger l'autre de l'horrible mission de prévenir Reynard... tout cela est remarquablement indiqué et montré. Et les raisonnements des trois personnages sont si « naturels » (dans la *rosserie*) ; l'hypocrisie humaine joue si bien son rôle ; surtout, chaque personnage exprime si bien sa résolution de prévenir Reynard, et en même temps cherche si sincèrement à se décharger sur l'autre de cette odieuse besogne, qu'en vérité il semble que la responsabilité du crime se soit divisée. Chacun, si je puis dire, ne commet qu'un tiers de crime, et cela fait qu'ils ne nous paraissent pas, en somme, aussi coupables qu'ils le sont en réalité; d'où il résulte que cette comédie « rosse » nous rend, en somme, indulgents pour les pires vilenies. Et c'est là, croyez-le, la preuve d'un véritable instinct dramatique; c'est là ce qui est vraiment curieux et digne d'éloges dans la comédie de M. Émile Fabre.

Comment la pièce se termine, vous le devinez sachant de quel point de vue elle est construite. Reynard apprend la trahison de sa femme, — et la scène où Albert cherche d'abord à faire « chanter » Mme Reynard à son profit, celle ensuite où il prévient Reynard, sont d'excellente comédie ; — il la chasse et va divorcer. Mais voici qu'à l'instigation de Mme Reynard tout se retourne ; le banquier non payé réclame son dû : un procès en contrefaçon est engagé contre la maison Reynard : en même temps une campagne de presse commence dans certains journaux. Les héritiers voulaient tout avoir, ils n'auront plus rien : bien plus, la faillite les menace, et un procès déshonorant... Que faire ? Prier Mme Reynard d'intervenir ? Mais elle n'y consentira que si l'on oublie tout, que si on lui rend sa place au foyer, dans cette maison qu'elle a aidé à construire elle-même. Et, sans doute, la scène où elle dit leurs vérités à son mari et à ses enfants ne manque pas d'ampleur, ni même d'une certaine grandeur. Mais ici apparaissent les défauts du genre, et je voudrais, ne fût-ce qu'en passant, les signaler à M. Émile Fabre.

Il est clair que pour lui, cette scène était « la scène à faire », le motif et la raison d'être de sa pièce. C'est elle surtout qu'il a eue en vue durant les premiers actes, et il s'est attaché à nous montrer moins les personnages dans leurs « fonctions » naturelles, que des héritiers avides d'argent. Pour Mathilde et son mari et pour Laurent, cela n'a qu'une médiocre importance. Il n'en est pas de même pour Mme Reynard. Dans cette scène capitale, elle s'adresse successivement à son mari et à ses enfants. Et, jusqu'ici, nous ne l'avons vue ni épouse, ni mère ! J'ai dit que l'effet de la scène était incontestable. Qu'il eût été plus considérable, qu'il nous eût atteints plus profondément si tout ce que dit Mme Reynard eût été appuyé par des actions que nous lui aurions vu commettre ! si c'eût été vraiment une épouse et vraiment une mère qui se fût défendue devant nous. Mais les sentiments « conjugaux », les sentiments maternels ne sauraient trouver place dans une pièce volontairement « rosse »... Je n'insiste pas davantage. M. Émile Fabre est assez vigoureusement inspiré pour ne pas s'achopper à des partis pris. Il semble connaître, et bien connaître, le théâtre de M. Henry Becque ; qu'il relise les *Corbeaux*, il y verra que, si cette pièce « cruelle » nous émeut, c'est que Mme Vigneron a d'abord été femme et mère de la plus touchante façon.

Cela dit, j'appelle toute votre attention sur l'auteur de l'*Argent*. S'il le veut, il sera sans doute l'un de nos auteurs dramatiques.

Nous avons retrouvé, cette fois encore, l'interprétation exceptionnelle à laquelle le Théâtre-Libre nous a accoutumés. M. Antoine et M. Arquillière sont tous deux excellents. M. Larochelle est supportable (je lui garde rancune depuis *Elen*) ; et, si Mlle Brienne est un peu uniformément rugissante dans le personnage de Mathilde, Mme Henriot est au-dessus de tout éloge dans celui de Mme Reynard.

Il me reste à vous signaler, d'abord l'heureuse

reprise du *Grand Mogol* à la Gaîté, et ensuite le succès du spectacle coupé des Variétés ; il se compose, vous le savez, d'une fort amusante comédie de M. Albin Valabrègue, *les Pantins de Madame*, et de ce petit bijou qu'est la *Chanson de Fortunio*... Dirai-je que Mlle Lender y est aussi insupportable, aussi exaspérante qu'à l'ordinaire ? J'aime mieux vous dire que la gentille Auguez s'est montrée vraiment exquise de bonne grâce et de naïveté futée.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Les Chansons madécasses de Parny.

En 1642, « le sieur Ricault, capitaine de la marine », obtint de Richelieu « la concession et privilège » d'envoyer des hommes à Madagascar « pour y ériger colonies et commerce ». Dès lors, l'imagination française se porta vers la grande île. Des cartes parurent de Sanson le père, de Sanson le fils, de Duval, qui en donnaient plutôt la caricature que l'image. A la fin du XVIIe siècle, au dire de Furetière, l'abbé de Choisy fit courir sous le manteau un factum ainsi intitulé : « Lettre envoyée de San Jacob en l'Isle de Madagascar à M. l'abbé de Marins par M. l'abbé de Choisy, et qui a esté adressée à M. l'abbé de Saint-Martin, escuyer, seigneur de la Mare au désert, premier docteur en théologie de l'université de Rome et protonotaire du Saint-Siège, pour la faire voir au public. » Le destinataire avait une haute réputation de sottise et de crédulité. Cette épître, dont le titre avait une si belle allure, contenait de triomphales balivernes et de grandes merveilles; on y lisait notamment l'histoire des Tarisbos, qui habitent le sommet des montagnes et ont la moitié de la taille humaine. Un siècle plus tard, le naturaliste Commerson reprit cette fable pour son compte, dans l'intention de se moquer des gens.

Mais c'est avec les *Chansons madécasses* de Parny, en 1787, que Madagascar fit sa plus notable apparition dans les lettres françaises. Elle fut pourtant assez modeste. Parny, depuis la publication des *Poésies érotiques* où il célébrait Éléonore, en 1778, était adoré de toutes les femmes et imité de tous les poètes. Le succès des *Études de la Nature*, que fit paraître Bernardin de Saint-Pierre vers la fin de 1784, lui porta quelque ombrage. Il n'était plus le roi incontesté de la vogue. On demandait de l'exotisme ; il en voulut donner. Il fut ainsi toute sa vie à l'affût de la mode. La société du Directoire voulait des blasphèmes et des obscénités : il lui servit la *Guerre des Dieux*. Les salons du premier Empire aimaient l'Ossianisme et le style troubadour : il leur offrit les *Rose-Croix*. Grâce aux œuvres de Bernardin, surtout au Voyage à l'île de France, les esprits étaient attirés vers les îles équatoriales. Il tâcha de les satisfaire avec ses *Chansons madécasses*.

Le XVIIIe siècle goûtait fort une certaine sorte d'exotisme. Depuis les *Lettres persanes*, on usait volontiers des vertueux muftis, des sages dervis, des bonzes irréprochables pour donner des leçons aux rois, aux nobles, aux prêtres. Jean-Jacques avait montré, avec beaucoup d'éloquence, que l'homme devient plus mauvais à mesure qu'il s'éloigne du singe, et l'on avait pour les sauvages de merveilleuses tendresses. On gémissait sur leurs souffrances en lisant les *Incas* de Marmontel, l'*Histoire philosophique des Indes*, de l'abbé Raynal. Et on trouvait une belle occasion de s'indigner contre le catholicisme espagnol, le « fanatisme » et la « superstition ». On pleurnichait et on faisait de l'anticléricalisme, deux occupations chères à nos aïeux, aux abords de la Révolution. Parny savait très bien que les Malgaches ne déplairaient point.

En outre, c'est le temps des supercheries littéraires. Elles prennent très bien. Macpherson a imposé son *Ossian*, à demi faux, à l'admiration de l'Europe. En 1803, Vanderbourg fera paraître sa fameuse *Clotilde de Surville*. On était tellement habitué à des tours de cette sorte que, plus tard, Béranger accusa De la Touche d'avoir inventé André Chénier de toutes pièces. Parny fit comme Macpherson et Vanderbourg. Seulement il n'alla pas chercher ses auteurs dans des siècles disparus, il les demanda à des terres lointaines.

*
* *

Les *Chansons madécasses* parurent en un mince volume. Parny y ajouta le ragoût des Tableaux, série de pièces libertines. Il passa sa vie à en écrire de telles. Les Chansons madécasses sont au nombre de douze, toutes très courtes, et précédées d'un avant-propos. L'auteur, humanitaire comme il convenait, y déplore la traite des noirs. « Sans nous, dit-il, ce peuple serait tranquille et heureux. Il joint l'adresse à l'intelligence. Il est bon et hospitalier... Les Madécasses sont naturellement gais. » Le bel air des choses était alors de rabaisser les Européens ; on leur conseillait de prendre exemple aux Peaux-Rouges et aux nègres, qui étaient, paraît-il, les plus honnêtes gens du monde. Il n'y a qu'une ombre au tableau : « Les hommes vivent dans l'oisiveté, et les femmes travaillent. » Mais je ne suis pas sûr que Parny n'approuve pas cette coutume ; elle est en honneur chez beaucoup de peuples méridionaux, et le poète créole était naturellement enclin à la nonchalance et à la paresse.

Dans la Chanson première, un blanc est reçu par le roi Ampanani, qui lui fait fort bon accueil :

Esclaves,' posez une natte sur la terre, et couvrez-la des larges feuilles du bananier. Apportez du riz, du lait, et des fruits mûris sur l'arbre. Avance, Nélahé ; que la plus belle de mes filles serve cet étranger.

Dans la Chanson II, elle le sert. N'insistons pas. Parny, quoi qu'il écrive, est toujours obsédé de la même image. Suivent des hymnes de guerre et de mort, qui sentent tout à fait la littérature ossianique avec un singulier mélange de galanterie. La Chanson V est dirigée contre les blancs, de qui vient tout le mal.

Méfiez-vous des blancs, habitants du rivage. Du temps de nos pères, des blancs descendirent dans cette île, on leur dit : Voilà des terres ; que vos femmes (naturellement!) les cultivent. Soyez justes, soyez bons, et devenez nos frères.

Les blancs promirent, et cependant ils faisaient des retranchements. Un fort menaçant s'éleva ; le tonnerre fut renfermé dans des bouches d'airain (visiblement, les Malgaches avaient lu Saint-Lambert et Delille) ; leurs prêtres voulurent nous donner un dieu que nous ne connaissons pas (ils avaient même lu Voltaire et Marmontel) ; ils parlèrent d'obéissance et d'esclavage : plutôt la mort! (On se croirait au club des Jacobins.) Le carnage fut long et terrible ; mais, malgré la foudre qu'ils vomissaient, et qui écrasait des armées entières, ils furent tous exterminés. Méfiez-vous des blancs.

Plus loin, Ampanani, qui est un galant homme, et continent comme Scipion, laisse une jeune captive qui cependant lui inspire quelque intérêt, chercher après son amant parmi les morts et les prisonniers. On voit, dans la Chanson VII, que Zanhav et Niang, autrement dit Ormuzd et Ahrimann, autrement dit Dieu et le Diable, ont créé le monde, mais qu'il est beaucoup plus avantageux de prier Niang, le Diable, qui veut faire le mal, que Zanhav, Dieu, qui, étant souverainement bon, ne peut faire que le bien. Puissamment raisonné!

Voici ensuite une rêverie voluptueuse, peut-être un ressouvenir de l'île enchantée où le poète a passé son enfance.

Il est doux de se coucher durant la chaleur sous un arbre touffu, et d'attendre que le vent du soir amène la fraîcheur.

Femmes, approchez. Tandis que je me repose ici sous un arbre touffu, occupez mon oreille par vos accents prolongés ; répétez la chanson de la jeune fille, lorsque ses doigts tressent la natte, ou lorsque, assise auprès du riz, elle chasse les oiseaux avides.

Le chant plaît à mon âme ; la danse est pour moi presque aussi douce qu'un baiser. Que vos pas soient lents, qu'ils imitent les attitudes du plaisir et l'abandon de la volupté.

Le vent du soir se lève ; la lune commence à briller au travers des arbres de la montagne. Allez, et préparez le repas.

Puis les choses se gâtent, tournent au tragique, au mélodrame, comme dans une héroïde de Dorat. Une mère vend sa fille comme esclave. Un roi tue à coups de sagaie la belle Yaouna et le jeune homme qui est son rival. Une autre mère jette son enfant dans un fleuve pour lui épargner les maléfices de Niang, parce qu'il est né en un jour néfaste. Le recueil se clôt par un morceau amoureux en l'honneur de la belle Nadanhove :

Elle vient. J'ai reconnu la respiration précipitée que donne une marche rapide, j'entends le froissement de la pagne (*sic*) qui l'enveloppe : c'est elle, c'est Nadanhove, la belle Nadanhove.

Et les prières du Malgache sont très pressantes. Quoi qu'il écrive, Parny reste toujours le poète de la *Journée champêtre* et des *Déguisements de Vénus*.

Toute cette sauvagerie réussit à miracle. On ne douta point qu'elle ne fût authentique. On raffolait de couleur locale, et on n'était pas difficile en cette matière. C'était le temps où Herder, recueillant les poésies primitives, y cherchait l'inspiration profonde des peuples. Il traduisit sans sourciller les imaginations de Parny dans ses « Chants des sauvages » (*Lieder der Wilden*) et les fit suivre de chants Péruviens. Ainsi, plus tard, de candides érudits devaient admirer la belle couleur illyrienne de la *Guzla* de Prosper Mérimée. En 1844, Sainte-Beuve se méfie : « Un de nos amis, qui s'est sérieusement occupé de Madagascar, nous assure que les *Chansons madécasses* de Parny sont tout à fait impossibles : il a inventé, nous dit-on, les nuances de sentiment, les caractères qu'il prête à cet état de société, et jusqu'aux noms propres. » En effet les naturels de Madagascar portent des noms qui ont plus de majesté et moins d'harmonie.

Plus tard, le poète magnifique et hautain que la France vient de perdre devait ainsi peindre un exilé de Madagascar, qui rêve dans la ravine Saint-Gilles :

... Quelque noir, assis sur un quartier de lave,
Gardien des bœufs épars paissant l'herbage amer,
Un haillon rouge aux reins, fredonne un air saklave,
Et songe à la grande Ile en regardant la mer.

Que l'ombre légère et charmante de J.-J. Weiss me pardonne, mais il y a dans cette courte évocation plus de poésie que dans tout le bric-à-brac exotique du galant chevalier.

HENRI POTEZ.

Notes d'art.

LES TRANSFORMATIONS DE L'ACADÉMIE DE VENISE

Il semble qu'un vent de réforme souffle par les diverses galeries européennes. L'exemple du Louvre auquel nous nous sommes arrêté dernièrement serait-il contagieux, ou bien tout simplement n'est-il pas plus logique de penser qu'une moderne et identique compréhension des *choses d'art* impose aux conservateurs de musées des transformations similaires? Il est en tout cas curieux d'insister sur ce point, et je suis heureux que le hasard me permette de signaler une des plus importantes et des plus caractéristiques.

Je n'avais pas visité l'*Académie* de Venise depuis le printemps de 1889 : mais le souvenir que j'en avais conservé m'imposait de m'y rendre dès mon arrivée. Cette fois la porte était close : depuis deux mois environ le remaniement de la galerie oblige à une consigne sévère; personne n'y pénètre sans autorisation du Directeur. Cette autorisation, M. Barozzi a bien voulu me la donner, et je tiens à l'en remercier ici.

Reconnaissons tout d'abord qu'à l'*Académie* le travail de classement est plus aisé, infiniment moins complexe qu'en notre musée du Louvre. Il ne s'agit plus en effet d'une galerie où toutes les écoles ont des représentants, telles que celles de Paris, Londres, Madrid, Munich ou Dresde; mais bien d'un musée d'ordre unique, où la puissante expansion d'un art original et local fit la gloire de la patrie. A Venise, n'allez pas chercher autre chose que des maîtres *vénitiens*. Mais aussi quels maîtres!

Palais ducal, Académie, Églises, palais du *Grand-Canal* et de la *Giudecca*, tout est consacré au triomphe de cet art, et les seuls ennemis qu'il rencontre sont ceux qui s'emploient à le restaurer, comme ce curé d'une église de la ville qui, tout récemment, consacrait ses loisirs à repeindre les Véronèse confiés à sa garde! Il ne fallut rien moins que l'intervention de l'autorité et la crainte de la police pour lui faire tomber le pinceau des mains.

La besogne des conservateurs était donc plus facile à Venise qu'à Paris; mais je dois ajouter, sans la moindre restriction, qu'elle a été exécutée aussi intelligemment que possible, et je me reprocherais de ne point insister sur l'*économie* du musée ainsi remanié. L'*idée mère* est la même que celle qui préside actuellement aux transformations du Louvre : — disposition des œuvres par ordre chronologique. La première salle est consacrée aux tout premiers *Primitifs :* Lambertini, Moranzone, Vivarini, Lorenzo... — et c'est merveille de voir leurs œuvres disposées sur un rang unique, espacées comme il convient, sur un fond discret, avec ces plafonds aux dorures éteintes. Vient ensuite l'admirable salle des Carpaccio, contenant la *Vie de sainte Ursule*; plus loin, une autre salle de *Primitifs :* Bellini, Vivarini, Cima, Boccaccino; une pièce réservée à Titien, celle pour laquelle il peignit la *Présentation* qu'on a remise à la place même qu'elle occupait autrefois, en y joignant la *Déposition de Croix*, œuvre de sa quatre-vingt-dixième année, d'une noblesse et d'une intensité dramatique admirables, et qui porte cette touchante mention :

Quod Titianus inchoatum reliquit,
Palma reverenter absolvit,
Deoque dicavit opus.

Plus loin, la salle des élèves de Bellini, la *Belliniana;* puis celle de Tintoret et Véronèse; la salle des Bonifazio et des Bordone; enfin au centre, le salon des chefs-d'œuvre, disposé d'après le principe de notre *salon carré*... bref une organisation *définitive*, et de telle nature qu'on pourra désormais suivre pas à pas, sans une lacune, depuis les premiers tâtonnements jusqu'à la décadence de l'école, l'évolution de cet art unique.

Lorsque paraîtront ces notes, les curieux pourront à leur gré visiter l'Académie de Venise; car l'inauguration du musée doit coïncider avec celle de l'*Exposition internationale* de peinture moderne, que l'on prépare en ce moment. J'ignore quelles révélations elle nous réserve et je me propose d'en entretenir les lecteurs de la *Revue*, car il doit s'y trouver de nombreuses œuvres françaises; et, parce que nous avons voué un culte enthousiaste à Carpaccio et à Titien, ce n'est pas une raison pour négliger l'effort de quelques contemporains... presque aussi célèbres... quoique infiniment moins glorieux!

PAUL FLAT.

Nouvelles de l'étranger.

LES BULLETINS DE CLASSE DU PRINCE DE BISMARCK

Parmi les innombrables hommages offerts récemment au prince de Bismarck et qui remplissent, dit-on, plusieurs chambres de Friedrichsruhe, il faut noter que les professeurs du Gymnase où il fut élevé n'ont rien trouvé de mieux que de lui envoyer, dorée sur tranches et reliée magnifiquement, la collection de ses anciens bulletins de classe. Or, comme ces bulletins ne sont rien moins que satisfaisants, ces professeurs ont cru opportun de les faire précéder de cette courte préface : « Des génies comme Bismarck furent souvent, durant les années d'école, surpassés par des esprits inférieurs. Parce que ceux-ci mettent tous leurs efforts aux travaux scolaires tandis que ceux-là, en raison même de leur originalité, ne parviennent guère à se plier aux exigences de la discipline, préoccupés qu'ils sont déjà par la grandeur de l'avenir qui leur est réservé. »

CÉSAR CANTÙ

Dans la *Rassegna Nationale*, Mme Luiza Anzoletti raconte, en témoin oculaire, les derniers jours du grand historien César Cantù, mort nonagénaire le 12 mars dernier. Jusqu'à la fin, son plaisir fut de réunir autour de son lit de maladie des enfants dont les voix fraîches et les clairs sourires le distrayaient de ses longues souffrances. Le 3 mars encore, il eut la force d'écouter ses petits amis lui réciter, entre deux paravents, une comédie d'Emilio de Marchi; puis il s'amusa à leur distribuer une corbeille d'oranges, insistant pour qu'on fît danser dans la pièce voisine, pas trop loin, afin qu'il pût aussi jouir de la gaîté des autres.

E. T.

Petit bulletin bibliographique.

MARCEL SCHWOB, *Moll Flanders*, traduit de l'anglais de Daniel de Foë (Ollendorff). — Daniel de Foë avait écrit, dit-on, deux cent cinquante-quatre ouvrages. Pour la postérité, qui aime à simplifier les choses, il n'est plus que l'auteur de *Robinson Crusoë*. En France surtout, on ne lit guère ses autres romans, qui pourtant renferment bien des pages remarquables. Témoin cette *Moll Flanders* que M. Marcel Schwob vient de naturaliser chez nous par une ingénieuse traduction. C'est l'histoire d'une pauvre femme, traquée par la malechance, et décidée à se tirer d'affaire quand même. Dans cette lutte pour l'existence, elle a d'infinies ressources et n'est gênée d'ailleurs par aucune sorte de scrupule.

Propre à tous les métiers, elle roule d'aventure en aventure : pas très mauvaise au fond, vicieuse par circonstance ou inconscience, voleuse par nécessité ou par habitude, sorte de Gil Blas en jupons. Il va sans dire qu'elle fréquente une assez vilaine compagnie : quand elle quitte le tripot, le trottoir ou la grande route, c'est d'ordinaire pour retourner en prison. Ce Daniel de Foë est parfois d'un réalisme à étonner nos réalistes. Et son traducteur est un fort habile homme, un lettré subtil, qui, tout en calquant avec une rare exactitude les phrases de l'original, leur a prêté les grâces indolentes de nos romanciers du XVIIIe siècle, surtout de l'auteur de *Marianne*. Par moments, on dirait des pages de *Germinie Lacerteux*, transposées en style de Marivaux.

JEANNE RIVAL, *Annexés*, scènes de la vie alsacienne (A. Colin). — Le simple et touchant récit de Mme Jeanne Rival nous transporte dans la mélancolique Alsace d'aujourd'hui. Deux jeunes filles, restées au pays natal, aiment deux jeunes gens émigrés en France, et, après quelques alertes, tout s'arrange pour le mieux: voilà tout le roman. Mais s'agit-il bien d'un roman? Cette double idylle a surtout pour objet de relier entre elles les scènes de mœurs locales. Et c'est dans ces croquis de mœurs qu'est le principal intérêt du livre. L'auteur a peint sur le vif les misères morales où se débat notre pauvre Alsace, surtout dans les petites villes : l'arrogance brutale des vainqueurs, le régime de compression et de délation, l'espionnage partout organisé, les campagnes de calomnies, l'obstination douce et triste des annexés, l'appauvrissement du pays, les familles disloquées par l'exil des jeunes, et quelquefois désunies par une divergence d'opinions ; toutes les souffrances enfin d'une population honnête et fière, qui attend de l'avenir une réparation, et que blesse, dans les mille détails de la vie quotidienne, le contact forcé d'un ennemi devenu le maître.

JACQUES FRÉHEL, *Tablettes d'argile* (Plon). — Dans de curieux contes archéologiques ou pittoresques, Jacques Fréhel évoque les vieilles civilisations d'Orient et d'Afrique. Il nous conduit en Assyrie avec *Tablettes d'argile*, en Égypte avec l'*Épitaphe*, à Constantine avec la *Fête des vautours*, à Cherchell avec l'*Amphore*, au Niger avec le *Fétiche*.

PAUL ABAUR, *Madame Mazurel*, contes physiologiques (Société d'éditions littéraires). — Physiologie, pathologie, anatomie, scalpel, suggestion, sommeil hypnotique, voilà des mots qui reparaissent souvent dans ce recueil de contes, et qui trahissent les préoccupations de l'auteur. Impossible d'ailleurs de vous expliquer le cas de la pauvre madame Mazurel. Mais les récits qui suivent ont des titres assez caractéristiques par eux-mêmes : *l'Autopsie*, *l'Orang-Outang*, etc. M. Paul Abaur est un homme d'esprit qui aime les lettres, et qui rêve de les réconcilier tout à fait avec l'École de Médecine et le Jardin des Plantes. Il y voudrait acclimater une variété nouvelle, le conte *physiologique*. La tentative est certainement intéressante, et un jour viendra sans doute où les conteurs suivront les savants dans cette voie. Je crains seulement que M. Paul Abaur n'ait donné le mauvais exemple en s'attaquant à des cas un peu trop exceptionnels, pour ne pas dire plus. Il se condamnait par là à un parti pris moqueur, qui ne laisse pas de fatiguer à la longue. Car on se lasse de tout, même des plaisanteries d'amphithéâtre. Cela n'empêche pas ces plaisanteries d'être plaisantes.

JEAN REIBRACH, *Éternelle Énigme* (Calmann Lévy). — Rassurez-vous. Cette *Éternelle Énigme* n'a de redoutable que le titre. Ce n'est pas un long roman psychologique à la mode d'hier ; c'est un charmant conte de quelques pages, où l'on nous dit comment une jolie femme se fâcha d'être aimée, et comment elle regretta bientôt de s'être fâchée trop vite, ou d'avoir été prise au mot. Après cette histoire, il y en a bien d'autres. Et ce recueil de contes et nouvelles, qui n'est point banal, atteste un vrai talent d'observateur et d'écrivain. Chacun de ces petits récits, rapides et concentrés, tourne autour d'un menu problème psychologique. L'exécution en est très réaliste, et souvent très forte : tels de ces morceaux, d'une ironie aiguë et froide (*La Peur*, *Idylle*, etc.), font songer à Maupassant. Mais M. Jean Reibrach a, de plus, un goût prononcé pour l'étrange. De là, des effets surprenants dans certains récits (*L'Accident*, *Le Rêve*, *La Femme au masque de rire*, etc.), où la justesse de l'observation et la précision du rendu sont mises au service d'une fantaisie macabre. Cette conception du conte est d'un art savant, un peu trop savant peut-être, mais assurément très personnel et original.

ERNEST DAUDET, *Les Coulisses de la Société parisienne*, 2e série (Ollendorff). — La société parisienne, comme vous savez, n'a point de secrets pour M. Ernest Daudet. Encouragé par le succès, il continue avec entrain son voyage instructif à travers le Tout-Paris, qu'il poursuit de son indiscrète curiosité. Il nous conduit d'abord dans le demi-monde, chez des aventurières en exercice ou en retraite. Puis il nous initie aux mystères des grandes mondaines et des « demi-vierges », aux drames et aux comédies domestiques. Un tour au Palais, un coup d'œil aux excentricités mondaines, quelques bons conseils de méfiance à l'égard de la mendicité professionnelle : et nous voilà au bout de ce livre amusant, écrit sans prétention, où les curieux trouveront à s'instruire, et où quelque historien de l'avenir trouvera peut-être à glaner.

P. M.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

1er mai, *Figaro*. — Histoire d'une émeute. Le 1er mai 1891 à Fourmies, par un témoin. Ce témoin essaie de justifier le sous-préfet Isaac et cherche à faire retomber toutes les responsabilités de l'échauffourée sanglante, qui s'est produite à Fourmies, sur l'imprévoyance de M. Vel-Durand, préfet du Nord.

Débats du matin. — Au pays de l'Or 5e article. Le Witwatersrand (la région aux eaux blanches). Au pays de l'or, Johannesburg se trouve au centre de cette région. Sur un espace de soixante kilomètres de long on n'aperçoit que des clôtures de tôle gaufrée, des échafaudages de puits, des cheminées d'usine. Le terrain aurifère diffère en Transwaal du terrain aurifère de Californie et d'Australie. Dans ces derniers pays, on rencontre des blocs de quartz aurifère parfois traversé d'une barre continue d'or. Au Transwaal, bien qu'on rencontre des blocs du même genre, le minerai est sale, laid, sans apparence de valeur. Les Boers ont baptisé ce minerai du nom de *banket* (gâteau), les savants l'appellent du conglomérat Le filon quartzeux est beaucoup plus riche que le conglomérat, mais il est capricieux, s'étend sur de petits espaces. Dans le conglomérat il est des filons qui s'étendent sur une longueur de cinquante kilomètres.

Journal de Genève. — La Landsgemeinde de Nidwald (l'article a une suite dans le numéro du 2 mai). La landsgemeinde du demi-canton de Nidwald a eu lieu le 28 avril dans le *Ring* traditionnel de Nyl sur l'Aa, à un quart d'heure de Stanz. « Chaque canton suisse a son caractère et ses institutions spéciales et chaque landsgemeinde aussi a son cachet particulier. Nidwald, qui compte 12 000 habitants et 2 800 électeurs, ne peut naturellement pas mettre autant de monde en ligne qu'Appenzell (Rhodes-Extérieures) avec ses 10 à 12 000 participants. La landsgemeinde est donc nécessairement moins grandiose et moins imposante que celle qui siège alternativement à Trogen et à Hundwyl. En revanche, elle aura quelque chose de plus intime et de plus familier. Et la faculté que chaque citoyen y possède de prendre la parole, de formuler une proposition et d'émettre son avis lui donnera quelque chose de plus libre et de plus complètement démocratique. D'autre part on ne retrouve pas à Nyl une partie de la cérémonie qui, à Trogen, fait une impression profonde sur le spectateur : au début le cantique religieux entonné en chœur par toute l'assemblée, et, à la fin, la prestation solennelle de serment des magistrats au peuple et du peuple aux magistrats qu'il vient d'élire librement. La landsgemeinde de Nidwald avait cette année une importance particulière : il s'agissait d'y trancher un débat qui depuis quelque temps agite le petit peuple unterwaldais et qui, en Suisse, tend à passer au premier rang dans tous les milieux agricoles : la question du crédit hypothécaire.

2 mai, *Débats* du soir. — Les dernières publications de la Société de l'histoire de France. « Quand, en 1884, on eut la bonne pensée de célébrer le cinquantenaire de cette Société, elle avait déjà mis au jour cent soixante-six volumes de *Mémoires*, sans compter soixante-dix de *Bulletins* et d'*Annuaires*, remplis de renseignements précieux pour les travailleurs et qu'on ne trouve que là. Depuis dix ans, cinquante nouveaux volumes sont venus s'ajouter à la collection. »

3 mai, *Signal*. — Les Assemblées religieuses protestantes. Rapport de M. Kruger sur la question de l'Eglise. « L'Eglise est multitudiniste ou individualiste, suivant que ses membres se recrutent par la naissance et la simple adhésion, ou bien par la réunion de fidèles faisant profession formelle de leur foi ou de leur connexion individuelle en vertu de quoi ils se constituent en Eglise indépendante et dissidente de toute organisation concordataire. »

Temps. — Un Musée national polonais. Le musée de Rupperswyl a été fondé en 1869 : le mérite de sa fondation revient tout entier à un ancien émigré polonais de 1830, le comte Ladislas Platen, qui loua le château de Rupperswyl pour une durée de 99 ans et l'offrit, comme une propriété nationale, à la Pologne. Aujourd'hui, le musée polonais égale en richesse et en variété les plus beaux musées nationaux allemands.

4 mai, *Débats* du matin. — Le dégrèvement des petites successions. Ce qui est onéreux sous le régime actuel, ce sont les frais et les formalités bien plus que les droits de succession. Peu importe à un fils d'être dégrevé de 7 fr. 50 sur un héritage de 1 000 francs, s'il continue à dépenser le quart, ou plus, de ce qui lui revient, pour être mis en possession du reste... Or les petits héritages sont la règle... Sur 280 000 successions en ligne directe, déclarées à l'enregistrement en 1892, il s'en trouve, autant qu'on en peut juger, 252 000 dont le montant n'atteint pas 6 000 francs, soit neuf sur dix.

5 mai, *Monde*. — Chronique d'histoire provinciale. La Jacquerie et le mouvement commercial au XIVe siècle. « La noblesse, en pleine décadence au XIVe siècle, était incapable de défendre les manants. Elle commençait à vivre loin des châteaux, près du roi. Après la défaite de Poitiers, il fallait payer des millions de rançon : Jacques Bonhomme dut y suffire ; il fut écrasé d'exactions par les seigneurs dont la tyrannie, à cette époque, le faste et l'insolence ne firent qu'augmenter et redoubler. Et souvent gentilshommes et brigands s'associaient et marchaient tous ensemble à la proie de compte à demi... Ces exactions sans cesse renaissantes, ces mépris d'une noblesse impuissante et spoliatrice, allumèrent au cœur de Jacques une vengeance sans quartier. »

6 mai, *Débats* du matin. — Au pays de l'Or (6e article). Conversation avec un ingénieur : « Je ne suis pas financier, ayant trop à faire de surveiller l'exploitation de ma mine ; mais j'avoue que la lecture des journaux me jette parfois en d'étranges rêveries : je vois cotés à Paris et à Londres des titres de compagnies bizarres, et quand je songe que ces titres trouvent des acheteurs, je me demande quel est le plus coupable, de l'escroc qui vole le public ou du public stupide qui se laisse voler. »

7 mai, *Journal de Genève*. — Carl Vogt. « Carl Vogt laissera à ceux qui l'ont connu l'impression d'une intelligence admirablement douée au point de vue scientifique, pour autant cependant que la science peut se passer de philosophie, car il l'avait en horreur et en mépris, n'ayant pu comprendre ni ses méthodes ni ce qu'elles cherchent ; il écrivait en allemand avec le style d'un Français, c'est-à-dire par phrases courtes, nettes, évitant les longues périodes entortillées et disant avec une parfaite clarté ce qu'il voulait dire. Il avait les mêmes qualités comme orateur, parlant avec une égale facilité les deux langues, toujours clair, incisif, appuyant sur les arguments, prêt à la riposte, de façon à décourager ceux qui osaient le contredire et à mettre les rieurs de son côté. »

8 mai, *Figaro*. — La diplomatie des États-Unis, article de Whist... « Les États-Unis croient à l'efficacité des voies pacifiques et à la supériorité irrésistible des forces navales pour le développement de leur puissance. Aussi évitent-ils avec un soin jaloux de fournir aux nations plus faibles l'occasion de se plaindre d'eux ; au contraire, ils se font un point d'honneur d'user constamment à leur égard de patience et de tolérance. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32120. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20 — 4e SÉRIE. — TOME III — 18 MAI 1895

LA POLITIQUE

Le Déficit.

15 mai.

Le budget de 1896 est en déficit. Il s'en faut de 50 millions que les recettes prévues soient égales aux dépenses. On peut discuter les causes du déficit, et aussi les remèdes; mais on doit savoir gré à M. le Président du Conseil d'avoir, avec une franchise qui l'honore, exposé au pays la situation financière telle qu'elle est.

Le discours de Bordeaux sera lu dans la France entière. Ce discours a un mérite qui est le premier de tous quand il s'agit de finances : la clarté. M. Ribot a parlé simplement, de façon à être entendu de tout le monde. Après avoir constaté le déficit, il a indiqué, dans un langage très net et très précis, comment le gouvernement se propose de boucher ce trou de 50 millions.

***

D'abord, 25 millions au moyen de l'impôt des successions.

Sur ce premier point, je ne voudrais pas répéter ce qui a été dit ici à plusieurs reprises. Si, en remaniant notre régime fiscal, on veut y introduire le principe de l'impôt progressif, on se heurtera, dans le Parlement et hors du Parlement, à des résistances plus fortes qu'on ne paraît le croire. Parmi ceux qui souhaitent le plus sincèrement des réformes démocratiques, beaucoup seront toujours hostiles à l'impôt progressif, non pas tant encore pour ses résultats immédiats que pour ses conséquences possibles dans l'avenir.

« Il est nécessaire aujourd'hui, a dit M. Ribot, de demander à la richesse acquise un sacrifice plus considérable. » Nous n'y contredisons pas; mais si ce peut être là un motif d'augmenter les taxes actuelles, il ne nous semble pas qu'on en puisse tirer un argument pour établir des taxes progressives. Les gouvernements qui se sont succédé en France depuis un siècle ont eu plus d'une fois besoin d'argent : ils ont élevé les droits de succession; ils n'ont jamais touché à la proportionnalité. Pourquoi ne pas faire comme eux? pourquoi ne pas laisser tels quels les droits successoraux, et y ajouter simplement un décime? On créerait ainsi une ressource budgétaire qui peut être évaluée à une vingtaine de millions : tout le monde payant dans la même proportion, personne ne pourrait se plaindre.

***

Ensuite, 10 millions au moyen d'un impôt sur les domestiques.

C'est là, dans la pensée de M. Ribot, une ressource toute provisoire. En effet, M. le Président du Conseil a déclaré qu'il projetait une réforme complète de la contribution mobilière. Il a fait allusion à une idée de M. Burdeau qu'on n'a pas oubliée : remplacer la contribution mobilière telle qu'elle existe aujourd'hui par une taxe d'habitation dont le taux serait variable, s'élevant avec le nombre de domestiques, s'abaissant avec le nombre d'enfants. Idée juste, car si le prix du loyer est, de tous les signes apparents du revenu, celui qui trompe le moins, c'est à la condition qu'on

tienne compte des charges locatives qu'entraîne avec elle une famille nombreuse.

La taxe d'habitation ainsi entendue serait un véritable impôt sur le revenu, sans déclaration des contribuables, sans inquisition des agents du fisc. C'est ce que M. Ribot a très heureusement indiqué : « Je pense, a-t-il dit, qu'il faut faire un impôt à la française avec nos vieilles traditions qui excluent l'arbitraire, l'inquisition; un impôt qui, s'attachant aux signes extérieurs qu'on peut combiner, permettra de donner au gouvernement un instrument fiscal, simple, puissant et parfaitement juste. »

***

Enfin, 15 millions au moyen d'une taxe sur les valeurs étrangères.

Que sera au juste cette taxe? comment sera-t-elle établie, et comment perçue? C'est ce que nous ne savons pas encore en ce moment et ce qu'il est assez difficile de prévoir. On peut dire *a priori* qu'un impôt de cette nature, pourvu qu'il soit calculé de manière à ne pas troubler le marché des capitaux, serait en soi équitable; car si le rentier qui a acheté des valeurs françaises paye une taxe de 4 p. 100 sur le revenu, son voisin, qui place ses fonds en valeurs étrangères, ne peut pas trouver mauvais qu'on l'impose en quelque mesure.

Maintenant, si vous faites l'addition, vous retrouverez les 50 millions qui nous manquaient tout à l'heure : droits de succession, taxe d'habitation, impôt sur les valeurs étrangères, tous ces moyens fiscaux peuvent être acceptés, — pourvu, encore une fois, que toute progression soit écartée et que chacun paye en proportion de ses ressources.

***

Il faut encore retenir du discours de Bordeaux ce qui touche la suppression du privilège des bouilleurs de cru. Frapper l'alcool, dégrever les boissons hygiéniques et en particulier le vin, c'est là, croyons-nous, une excellente politique financière. M. Ribot, en développant ces idées, a fait entrevoir à ses auditeurs la possibilité de réduire les octrois, en attendant qu'on les supprime. Voilà une réforme pratique. L'octroi est un impôt progressif à rebours : or, tout impôt progressif, qu'il pèse sur le pauvre ou sur le riche, sera toujours pour nous un mauvais impôt.

On voit qu'il s'agit d'un programme financier : d'une part, création de nouvelles ressources et transformation de la contribution mobilière ; d'autre part, réforme de l'impôt des boissons et réduction des octrois. Toutes ces questions ont été bien posées : au Parlement de les étudier; s'il les résout d'ici à la fin de l'année, on pourra dire qu'il n'a pas perdu son temps.

***

Le langage de M. le Président du Conseil n'a pas contenté tout le monde : aux uns il a paru bien hardi, aux autres bien timide. « Je crois, a dit l'orateur, que le véritable esprit de conservation ne se sépare pas de l'esprit de réforme; on ne conserve qu'en améliorant. » Ce sont là des paroles qui, semble-t-il, devraient trouver de l'écho dans un pays de bon sens comme le nôtre; mais quoi! dès qu'il s'agit de politique, nous allons volontiers au bout de notre idée quelle qu'elle soit. Ceux-là, qui veulent des réformes, se laissant trop souvent emporter par des illusions généreuses, oublient qu'il est certaines conditions de stabilité sociale auxquelles la démocratie est sujette comme toute autre forme de gouvernement. Ceux-ci, qui souhaitent de conserver ce qui existe, dominés par la préoccupation de maintenir certains principes essentiels, ne se souviennent pas assez que les institutions se transforment comme tout ce qui est de l'homme. Il faudrait persuader aux premiers que le progrès se fait peu à peu et que les réformes en apparence les plus modestes sont souvent les plus fécondes; aux seconds, qu'il convient de savoir faire à temps les concessions nécessaires et que, si l'on veut rendre la démocratie conservatrice, on doit, suivant le mot de lord Randolph Churchill, lui donner quelque chose à conserver; aux uns et aux autres, que la politique n'est qu'une transaction de tous les jours.

***

Voilà ce qu'on trouve dans le discours de Bordeaux, et c'est pourquoi ce discours, en dehors même des questions financières, est d'un haut intérêt. M. Ribot a montré avec beaucoup de force qu'il importe à la démocratie de concilier les idées conservatrices et les idées réformatrices. Cette conciliation, le régime parlementaire est-il capable d'en faire une réalité? Nous voulons le croire, encore que les événements des dernières années aient été quelquefois pour ébranler notre conviction. A l'heure qu'il est, la question est de savoir si la Chambre va perdre son temps en interpellations stériles ou si elle abordera sérieusement l'étude de quelques réformes pratiques. M. Ribot a dit l'autre jour : « Je crois que cette session sera décisive pour l'avenir de la législature. » On pourrait peut-être aller plus loin, et dire que la session qui vient de s'ouvrir sera décisive pour l'avenir du régime parlementaire.

PAUL LAFFITTE.

LES DERNIÈRES ANNÉES
DU MARÉCHAL DE SÉGUR

Depuis qu'il avait quitté le ministère de la guerre, en 1787, le vieux maréchal de Ségur menait au milieu des siens, dans sa petite maison de Romainville, une existence des plus retirées. Il resta dans cette demeure durant les premières années de la Révolution : mais un moment arriva où le séjour de la banlieue devint plus dangereux encore que celui de la capitale. Des bandes de véritables brigands, qu'aucune police ne réprimait, parcoururent ces riches campagnes, pillant les châteaux, maltraitant leurs propriétaires. Il fallut quitter le cher abri où le vieillard comptait finir ses jours, et renoncer à la réunion de famille, seule consolation de ces temps d'angoisse. Son fils aîné, le comte de Ségur, avec sa femme et ses enfants, se réfugia temporairement à Fresnes, chez son beau-frère le marquis d'Aguesseau; l'éloignement de toute grande ville y assurait une sécurité relative. Le maréchal vint s'établir à Paris, dans l'hôtel qu'il possédait encore rue Saint-Florentin.

La pauvreté, triste compagne de sa vieillesse, s'y installa avec lui. Tout, en effet, concourait à sa ruine. La révolte des nègres de Saint-Domingue, où il gardait quelques biens, avait achevé d'emporter les derniers débris de sa fortune. L'Assemblée nationale, par mesure générale, avait supprimé toutes les pensions accordées par l'ancienne monarchie. Son unique revenu était maintenant le traitement de maréchal de France; car, par un heureux défaut de logique, cette même Assemblée qui, dans l'affaire du *Livre rouge*, avait tenté de flétrir son honneur, l'avait compris néanmoins parmi les six maréchaux que la loi de mars 1791 maintenait seuls en activité de service.

Mais les appointements n'étaient ni régulièrement, ni intégralement payés; de sorte que cette suprême ressource se trouvait fort précaire. La Convention se chargea, peu après, de la supprimer totalement. Elle alla même plus loin; car, non contente d'abolir, par son décret du 21 février 1793, le grade de maréchal, elle décida dans une de ses premières séances, « sur la dénonciation faite par Servan, ministre de la guerre, relativement au dépouillement du *Livre rouge* », que « les sieurs Montbarrey, Ségur, Latour-Dupin et Necker, ayant autorisé ou tourné à leur profit des jugements injustes et dilapidé les deniers publics », seraient poursuivis en restitution de diverses sommes soi-disant indûment allouées sous leur administration. Le maréchal de Ségur était ainsi rendu responsable de 493 000 francs, plus les intérêts, depuis l'origine de son ministère. Cette décision, dépouillée du jargon ordinaire de l'époque, était le prélude pur et simple de la confiscation.

Toutefois, en dépit de ces menaces et de ces persécutions, et sans blâmer la conduite de ceux qui cherchaient un refuge à l'étranger, le maréchal se refusa toujours à imiter leur exemple. Il voulut demeurer en France, ainsi que ses deux fils. Le *Moniteur* ayant, dans son numéro du 27 novembre 1792, inscrit le nom de Ségur sur la liste des émigrés, dut insérer la protestation suivante :

Paris, ce 29 novembre an Ier de la République.

Citoyen,

J'ai lu dans votre journal la liste des émigrés; j'y ai vu le nom de Ségur sans aucune désignation de demeure; et comme il me paraît nécessaire qu'on sache que le maréchal mon père, mon frère et moi, nous sommes constamment restés en France, je vous prie de vouloir bien insérer cette lettre dans votre première feuille.

SÉGUR,
ci-devant ambassadeur.

On voit par l'en-tête de cette lettre que le comte de Ségur n'avait pas tardé à venir rejoindre son père à Paris. Cette résolution faillit lui coûter cher; car, durant cette fin d'année 1792, il fut arrêté à deux reprises, mais chaque fois fut assez heureux pour se tirer d'affaire. Dans une première occasion, il fut arraché des mains des terroristes par l'intervention d'un ami influent. Dans la seconde circonstance, il ne dut son salut qu'à lui-même. Désigné pour monter la garde aux portes du Temple, où le Roi était prisonnier, il refusa péremptoirement d'obéir. Aussitôt appréhendé, il fut conduit devant le Comité révolutionnaire. Le cas était grave; un tel acte d'indiscipline était alors considéré comme un crime. Mais il ne recula pas devant l'accusation et prit le parti d'expliquer librement sa conduite. « J'ai été, dit-il à ses juges, l'ambassadeur de ce malheureux prince; il m'a comblé de ses bontés. Je ne devais pas me joindre à ses geôliers et m'exposer à tirer sur lui s'il avait tenté de briser ses fers! » Cette franchise étonna d'abord, toucha ensuite le tribunal improvisé. « Il y eut un cri général d'approbation; le dénonciateur, troublé, stupéfait, se vit honteusement chassé », et l'accusé fut ramené chez lui au milieu des acclamations de la foule.

On ne pouvait guère compter cependant sur le renouvellement d'une telle chance. La Terreur s'organisait, de jour en jour plus sanglante; les visites domiciliaires se multipliaient; il fallut chercher un nouvel asile. Mais on ne savait où aller. Après bien des délibérations, le lieu de retraite enfin choisi fut le village de Châtenay, près Sceaux, à trois lieues environ de Paris. Le précepteur des fils du comte de Ségur, M. Lugardon, était originaire de cet endroit

et assurait, ce qui était exact, que les habitants y étaient plus calmes que dans les autres pays avoisinant la capitale. Châtenay, dont le nom venait des « châtaignerons », dont il restait quelques gros arbres épars dans la campagne, était un bourg d'une certaine importance, au milieu de vignes, de vergers et de bois agréables. Sur la place du village, on voyait une vieille maison de campagne, entourée d'un petit parc de trente arpents, avec une basse-cour et un grand potager. Cette demeure passait pour avoir appartenu au père de Voltaire; on assurait même que celui-ci y avait été élevé, et le comte de Ségur se rappelait avoir jadis entendu citer cet endroit par des amis du philosophe comme le modeste abri de son enfance. L'acquisition de cette propriété fut donc décidée et réalisée sans délai. Le maréchal, sur les instances de son fils, consentit à s'y établir avec lui.

Le départ eut lieu le 21 janvier 1793. Le maréchal et son fils aîné n'avaient pu se décider à quitter Paris avant cette date fatale, conservant au fond du cœur le vain espoir que les efforts des gens de bien parviendraient à sauver la tête du malheureux Louis XVI. Le comte de Ségur mit lui-même tout en œuvre pour obtenir au moins le vote d'un sursis de la part de ceux des conventionnels qu'il avait connus autrefois et sur l'esprit desquels il se croyait quelque influence. Vergniaud était du nombre; il prit même vis-à-vis de Ségur un engagement formel que son vote démentit le lendemain. Quand tout fut reconnu inutile, le maréchal et le comte de Ségur, dont le logis donnait précisément sur la place de l'exécution, ne songèrent plus qu'à s'épargner l'horreur de ce spectacle. Ils partirent la matin du crime et allèrent rejoindre leur famille qui les avait précédés à Châtenay.

Les premiers mois de séjour y furent à peu près paisibles, mais non sans souffrances. L'hiver de 1793 fut un des plus rigoureux dont on ait gardé le souvenir. La vieille maison, inhabitée depuis longtemps, était glaciale, et l'on eut peine à trouver une chambre où le maréchal, que sa goutte et son grand âge rendaient fort sensible au froid, pût être à peu près garanti. Les enfants du comte de Ségur passaient leurs journées à ramasser du bois mort dans le parc, « en soufflant dans leurs doigts glacés (1) ». On leur livra aussi un jardin potager où ils cultivaient eux-mêmes des légumes; et, à l'automne suivant, ils eurent la satisfaction de porter à M. Lugardon deux grands paniers de pommes de terre plantées et récoltées de leurs propres mains; ce fut le prix de ses leçons. Leurs parents cherchaient, par ces occupations, à les retenir dans les étroites limites du parc et à les détourner de la société des enfants du village, car il fallait avant tout vivre oubliés et cachés. Mais il était non moins essentiel de se garer du reproche de fierté: une telle accusation aurait pu coûter cher.

Chaque jour, en effet, apportait la nouvelle de l'arrestation ou du meurtre d'un parent ou d'un allié : Mme de Vintimille, M. de Malesherbes, la duchesse d'Ayen, tante de la comtesse de Ségur. En dépit de toutes les précautions, on s'attendait à tout instant à subir un sort analogue. Cette triste prévision se réalisa bientôt pour le maréchal. Un homme qui l'avait connu autrefois, qui était devenu depuis jacobin forcené et qui fut, quelques années plus tard, un des plus serviles courtisans de Bonaparte (1), divulgua sa retraite au Comité de salut public. Un mandat d'arrêt fut décerné contre lui. Le petit-fils du maréchal, Philippe de Ségur, alors âgé de douze ans, fut témoin de l'arrivée à Châtenay des trop fameux commissaires; il a, dans ses *Mémoires*, décrit éloquemment le désespoir de la famille, à qui l'on arrachait son chef respecté, et la noble et courageuse attitude du vieux soldat vis-à-vis des agents du tribunal révolutionnaire. « L'un d'eux voulut mettre la main sur lui; mais l'étonnement de ce vieillard illustre et son regard ferme, froid et imposant, arrêtèrent ce malheureux; il recula et demeura respectueux pendant le reste de l'indigne mission qu'il accomplissait. »

Le comte de Ségur s'offrit avec instance, soit pour remplacer son père en prison, soit au moins pour partager sa captivité. Son dévouement fut repoussé, et le maréchal, emmené seul, sans qu'il fût même permis, malgré son âge et son bras mutilé, de lui adjoindre un domestique, fut conduit à la Force. Il y fut jeté dans un étroit cachot, dont le mobilier se composait d'un matelas étendu à terre sur une paille infecte. Cette prison de la Force, primitivement destinée aux voleurs et aux assassins, était sous la Terreur réputée comme une des plus atroces. Taine en fait une description vraiment effroyable :

« Au pied de l'escalier et sous les lucarnes qui ser-

(1) Ces détails et ceux qui suivront sont extraits d'une note tirée d'entretiens du général Philippe de Ségur et communiquée par sa fille, Mme la comtesse d'Armaille.

(1) Dix ans plus tard, le jeune Philippe de Ségur, alors attaché à l'état-major de Napoléon, se retrouvait face à face, dans la propre maison de son père, avec ce même individu qui venait, d'un ton assez insolent, réclamer une place de faveur pour la cérémonie du sacre. Devant une telle impudence, le petit-fils du maréchal ne put maîtriser sa colère; il reconduisit brusquement l'intrus du salon à la porte cochère, non, dit-il, sans lui avoir fait éprouver en chemin « les rudes effets de son indignation ». Puis, non content de cette correction, il le provoqua en duel pour le lendemain matin. L'Empereur, informé le soir même de cette incartade, mit Philippe de Ségur aux arrêts. Mais, sur son ordre exprès, l'ex-terroriste vint une heure après, et « encore tout meurtri », apporter à l'agresseur ses plus humbles excuses, ce qui, naturellement, termina l'incident.

vent de fenêtres, sont deux loges à cochons; des latrines communes au bout de la salle et le baquet de nuit dans un coin achèvent d'empoisonner l'air... Les lits sont des sacs de paille fourmillant de vermine... On impose aux prisonniers la nourriture et la gamelle des forçats. » Toutes ces causes d'infection, jointes à l'entassement des corps, y occasionnent une mortalité telle, que « la proportion des malades et des morts fut plus grande qu'à bord d'un négrier ».

Qu'on se figure, dans cet affreux cloaque, un vieillard de soixante-dix ans, privé d'un bras, dévoré par la goutte, et l'on a peine à comprendre par quel prodige sa santé put résister à une pareille épreuve. Le calme inaltérable et la sérénité constante de son âme contribuèrent sans doute à soutenir ses forces physiques. Ajoutons qu'il reçut de bons traitements, et parfois même des soins touchants, de ses compagnons de captivité, pour la plupart des « ouvriers de la dernière classe du peuple; car les victimes étaient de toute espèce ». La détention du maréchal dura six mois; nous dirons tout à l'heure par suite de quelle circonstance imprévue il échappa à l'habituel et fatal dénouement.

Le vicomte de Ségur avait précédé son père sous les verrous de la République (1). Arrêté le 22 vendémiaire an II, il fut enfermé dans l'ancienne abbaye de Port-Royal, dont le nom s'était transformé en Port-Libre depuis qu'on en avait fait une prison. C'était, au reste, si ces expressions sont de mise en pareille matière, de toutes les maisons d'arrêt de la Terreur la plus élégante et la plus brillamment composée. La compagnie y était presque exclusivement aristocratique; « le bon ton, la politesse la plus exquise, la galanterie la plus chevaleresque y régnaient sans partage ». Autour de femmes charmantes, telles que Mmes de Simiane, de Boufflers, de Stainville-Monaco, la princesse Lubomirska, et les respectables duchesses de Noailles et d'Ayen, se groupaient, dans une grande pièce qu'on avait surnommée le *Salon*, des hommes comme le comte de Thiars, le marquis de Ferrières, le chevalier de Florian, le prince Victor de Broglie. Le vicomte de Ségur, nouveau venu dans cette réunion, s'y trouva tout de suite dans son véritable élément.

Une si bonne société n'était cependant pas sans quelque mélange. Le vicomte se plaint, dans une note écrite à cette époque, de la présence parmi les prisonniers de six hommes, détenus en apparence, espions en réalité, qui recueillaient les conversations, surprenaient les confidences et les transmettaient au Comité. « Ils montaient au greffe de la prison, faisaient leur dénonciation; le lendemain ils étaient mandés au tribunal avec les personnes que l'on destinait à l'échafaud; ils attestaient devant eux leur infâme délation, et, après avoir vu partir pour le supplice les innocents dont ils avaient hâté l'exécution, ils rentraient dans la prison pour jouir de nos regrets et chercher d'autres victimes. Il fallait voir ces monstres à toute heure, avoir la même chambre, partager le même repos. Ce supplice ne peut se peindre! »

Ce qui paraît inconcevable et ne peut s'expliquer que par le mélange de courage et de légèreté qui caractérisait alors la noblesse française, c'est que ni cet odieux voisinage, ni les vides trop significatifs qui se produisaient chaque jour dans le fameux *Salon*, n'empêchaient la gaîté, les intrigues, les petits vers et les jeux d'esprit d'aller leur train. Plus que tout autre, le vicomte de Ségur se montrait intarissable. Sa verve facile se donnait libre carrière et s'exerçait à tout moment sur ses persécuteurs. Voici, à titre d'échantillon de ces poésies de circonstance, un couplet de la chanson intitulée *Minuit :*

Favorisés de la nuit sombre,
Deux présidents de comités
S'abordent à la fois dans l'ombre,
Tous deux de leur bourse tentés.
Ces brigands, qu'un faible jour guide,
Se reconnaissent... sans cela
Le sévère et pur Aristide
Allait dépouiller Scévola!

Dans ces heures de sérieux, il s'occupait à composer un poème intitulé : *Ma Prison*, où il décrit, en un style qui se ressent de l'enflure du temps, ses impressions et ses souffrances. Est-il utile d'ajouter que, fidèle à ses habitudes, il y exalte à chaque page les charmes et les vertus de ses belles compagnes de captivité ?

Sexe adoré, sublime, en ces cruels instants,
Si le plus doux attrait fut toujours ton partage,
A quel point il s'accroît par ton brillant courage!
Que tu mérites bien nos cœurs et notre encens!

Il acheva le poème au lendemain de sa libération, et le termina par ces vers, où l'on voit combien peu son âme, indulgente et douce, avait conservé de rancune à ses proscripteurs :

N'attendez de mon cœur ni fureur ni démence;
Je n'ai jamais senti l'attrait de la vengeance.
L'homme doit être humain; c'est au ciel à punir.

Les talents littéraires du vicomte produisirent à coup sûr peu de chefs-d'œuvre; ils n'en eurent pas moins un rare et incontestable mérite, car il leur dut son salut et celui de son père. Voici par quel chemin détourné.

(1) Le comte de Ségur, resté à Châtenay, n'avait pas tardé à y recevoir, lui aussi, la visite de deux commissaires du Comité de salut public, envoyés pour procéder à son arrestation. Les prières de toute la famille, jointes à quelques bouteilles de vin, réussirent à ébranler la résolution de ces sans-culottes. Feignant de croire à une prétendue indisposition du « suspect », ils consentirent à le laisser en état d'arrestation dans sa propre maison, gardé à vue par deux paysans qui répondaient de sa personne. Cette situation se prolongea jusqu'au 9 thermidor.

M. Victorien Sardou, en prenant pour principal héros de son drame *Thermidor* Charles-Hippolyte Labussière, a remis récemment en lumière le nom trop oublié de ce personnage. Cette justice tardive lui était bien due. On ne possède encore cependant que des renseignements assez incomplets sur ce modeste employé du Comité de salut public, dont l'ingénieuse hardiesse sauva de la guillotine tant de têtes innocentes. Il avait été d'abord soldat, puis acteur, et jouait de préférence dans les comédies de société, où il excellait, dit-on, à rendre les rôles de niais. Cette physionomie d'emprunt lui servit sans doute par la suite à déjouer les soupçons de ses terribles maîtres. C'est au cours de sa carrière dramatique que Labussière avait connu le vicomte de Ségur, dont il avait interprété les œuvres dans quelques salons.

Menacé, sous la Terreur, à raison de ses relations aristocratiques, Labussière réussit, on ne sait trop comment, non seulement à éviter l'échafaud, mais à se faire admettre dans les bureaux du Comité de salut public, et à y obtenir un poste de confiance. Il avait spécialement pour charge de classer les dossiers de chacun des détenus, que l'on mettait ensuite sous les yeux de Robespierre et de ses acolytes. Il profita de cette circonstance pour arrêter au passage, soit en les détruisant, soit en les enfouissant dans la profondeur de tiroirs inaccessibles, ce qu'on appelait les *pièces accusatrices* d'un grand nombre de personnes, et notamment de celles qu'il se souvenait d'avoir connues dans des temps plus heureux. C'est ainsi que, d'après son propre témoignage, il écarta de la liste fatale les noms de « M. de Ségur, ex-maréchal, et de M. de Ségur jeune ». C'est grâce au subterfuge de cet ami inconnu qu'ils purent atteindre tous deux la date du 9 thermidor.

La pauvreté notoire du maréchal de Ségur contribua aussi, dit une notice biographique, à modérer l'ardeur des proscripteurs. On a souvent cité le trait du vieux financier Magon, qui, amené devant le tribunal révolutionnaire, répondit à toutes les interrogations par ces mots : « Je suis riche », et ne daigna pas en dire davantage. Le maréchal n'aurait pu sans mentir faire une telle réponse à ses juges. Sa sortie de prison le laissa dans un si complet dénûment qu'il put croire un moment n'avoir échappé au bourreau que pour mourir de faim et de misère. Pendant le temps de sa détention, le décret de la Convention qui visait la confiscation de ses biens avait été exécuté avec une impitoyable rigueur. Tout ce qu'il possédait avait été saisi et vendu à l'encan, sa maison de Paris, ses meubles, sa collection de tableaux, cette bibliothèque, objet de sa prédilection particulière, où pendant de longues années il avait accumulé patiemment les éditions rares et les belles reliures ; tout enfin, jusqu'aux archives de famille, que de nombreuses générations s'étaient pieusement transmises. Ses fils n'avaient guère été plus épargnés que lui. La petite maison de Châtenay, épave arrachée au désastre, devint l'unique asile de l'aïeul et de ses enfants.

Il fallait vivre pourtant, et lutter contre la mauvaise fortune. C'est à leur plume que le comte et le vicomte de Ségur demandèrent les ressources nécessaires pour soutenir l'existence de toute leur famille. Le besoin d'argent étant pressant, ils cultivèrent d'abord le genre d'écrits qui pouvait rapporter un produit immédiat, les pièces de théâtre, et surtout les vaudevilles d'actualité, où les allusions politiques fort à la mode à cette époque, attiraient le public et grossissaient la recette (1). Après ces légères bluettes, qu'ils écrivaient tantôt séparément, tantôt en collaboration, les deux frères s'essayèrent à des ouvrages d'un ton plus relevé, comédies en prose ou en vers, opéras et opéras-comiques (2). Quelques-unes de ces productions obtinrent en leur temps un véritable succès, comme : le *Retour du mari*, les *Deux veuves*, l'*Amant arbitre*, représentées aux Français et à l'Odéon ; d'autres jouées à l'Opéra-Comique : *Roméo et Juliette*, la *Dame voilée*, dont les compositeurs Steibelt et Mengozzi écrivirent la musique. Par un sort contraire, le *Cabriolet jaune*, du « citoyen Ségur jeune », fut outrageusement sifflé, ce que l'auteur supporta avec une sérénité bien rare chez un auteur dramatique. Quelques jours après cette chute retentissante, il assistait au Vaudeville à la première représentation d'une pièce de Philippon, *Chaulieu à Fontenay*, qui ne réussit pas davantage. Apercevant l'auteur dans la coulisse : « Mon cher Philippon, lui cria-t-il de la loge où il était placé, je t'offre une place dans mon cabriolet jaune. »

L'égalité d'humeur était au reste la qualité dominante du vicomte (3). L'adversité, loin de l'aigrir ou

(1) Citons entre autres : *l'Indicateur, ou le Bureau des mariages, le Mameluk à Paris, les Detenus en liberté.* Cette dernière pièce, composée quelques jours après le 9 thermidor, fut représentée pour la première fois dans le salon de Châtenay, pour fêter la libération du maréchal et du vicomte de Ségur.

(2) A cette même époque, le comte de Ségur, se souvenant qu'il avait été diplomate, publiait la *Décade historique*, sorte de tableau politique de tous les cabinets de l'Europe, qui acquit une certaine célébrité.

(3) Même au déclin de sa vie, atteint du mal qui devait l'emporter, sa mélancolie restait encore souriante, témoin ce couplet d'une de ses dernières chansons :

Aimer et rimer tour à tour
Autrefois ne me gênait guère.
Au dieu des vers, au dieu d'amour,
Souvent je parvenais à plaire.
Mais j'ai compté trop de saisons,
Muses, Amours sont indociles,
Et les femmes et les chansons
Me semblent bien plus difficiles!

de le décourager, excitait sa verve et fouettait sa gaîté. Mais il sut toujours, dans le milieu un peu mélangé où son nouveau métier le contraignait à vivre, sauvegarder sa dignité personnelle et ramener les gens, sans les blesser, au sentiment des convenances. C'est ainsi que le célèbre Elleviou, qui, gâté par la faveur du public, se permettait un jour des propos d'une familiarité déplacée, s'attira cette jolie réplique : « Prenez garde, mon cher Elleviou, vous oubliez que la révolution de 89 nous a rendus tous égaux ! »

L'indépendance noblement gagnée par le travail a des douceurs particulières. La preuve en est que cette période de labeur et de privations, où les deux frères ne durent qu'à eux-mêmes la subsistance de toute leur famille, compta dans leurs souvenirs comme une des plus heureuses. Bien des années après, le comte de Ségur, redevenu riche et influent, se plaisait à en évoquer l'image avec une légitime fierté. « Comme vous, écrivait-il un jour à Mme Dufrénoy, j'ai perdu ma fortune; ma plume m'a procuré le peu d'argent qui donna du pain à mon père, à mes trois enfants et à l'ange que le Ciel m'accorda pour femme. Les lettres ennoblissent tout et donnent du charme à l'indigence. Je n'ai jamais éprouvé une plus vive jouissance que dans l'instant où je reçus du libraire qui accepta ma plume les vingt-cinq louis qui nourrirent ma famille. »

Pendant cette lutte quotidienne, le maréchal demeurait tristement à Châtenay, souffrant de se sentir à charge aux siens et de ne pouvoir rien faire pour leur venir en aide. La goutte le tourmentait de plus en plus, les accès se multipliaient, et ses membres affaiblis commençaient à lui refuser leur service. Il restait parfois des semaines entières cloué dans son lit, incapable de se mouvoir, vivant sur ses vieux souvenirs, supportant ses maux avec tant de sérénité que « c'était auprès de lui, écrivait un des siens, que s'écoulaient pour nous les heures douces de la journée ou de la soirée ».

Il était précisément dans une de ces crises quand il reçut une nouvelle qui, bien qu'annoncée par sa belle-fille avec tout le ménagement possible, le plongea dans la consternation. Son petit-fils Philippe, le second fils du comte de Ségur, venait, par une résolution subite, de s'enrôler dans les armées de la République. Il faut lire, dans les *Mémoires* de celui qui devint l'historien de la Grande Armée, le récit de cette sorte de coup de foudre qui éclata tout à coup dans sa vie et l'illumina sur sa destinée véritable. Adolescent rêveur, poète vaguement mélancolique, à dix-neuf ans il se croyait blasé sur toutes choses, quand le hasard le poussa un jour vers la grille du jardin des Tuileries. C'était le matin du 18 brumaire. La porte du jardin s'ouvrit. « Un régiment de dragons en sortit, c'était le IXe; ces dragons marchaient vers Saint-Cloud, les manteaux roulés, le casque en tête, le sabre en main, et dans cette exaltation guerrière, avec cet air fier et déterminé qu'ont les soldats lorsqu'ils vont à l'ennemi, décidés à vaincre ou à périr. A cet aspect martial, le sang guerrier que j'avais reçu de mes pères bouillonna dans toutes mes veines. Ma vocation venait de se décider : dès ce moment, je fus soldat; je ne rêvai que combats, et je méprisai toute autre carrière. »

Le consentement paternel obtenu, l'engagement signé comme simple hussard dans les volontaires dits *de Bonaparte*, une grande épreuve, la plus pénible de toutes, restait encore à subir pour le nouveau soldat du drapeau tricolore. Il fallait rendre compte de ce coup de tête au maréchal, affronter sa douleur et son indignation. Philippe rassembla son courage et partit un matin pour Châtenay. Entre le vieillard et son petit-fils, la scène qui se passa fut émouvante et belle; elle laissa dans l'âme du jeune homme une impression ineffaçable. Le maréchal était étendu sur son lit de souffrance. Lorsqu'il vit Philippe entrer dans la chambre et s'approcher, dans l'attitude de la soumission et du respect, il l'apostropha d'abord avec quelque dureté : « Vous venez, lui dit-il sèchement, de manquer à tous les souvenirs de vos ancêtres : mais c'en est fait, songez-y bien! Vous voilà volontairement enrôlé dans l'armée républicaine. Servez-y avec franchise et loyauté, car votre parti est pris, et il n'est plus temps d'en revenir ! »

« Alors, raconte Philippe, me voyant inondé de larmes, il s'attendrit, et de la seule main qui lui restait prenant la mienne, il m'attira, me pressa sur son cœur; puis me remettant vingt louis, c'était presque tout ce qu'il possédait, il ajouta : « Tenez, voici de quoi vous aider à compléter votre équipement; allez, et du moins soutenez avec bravoure et fidélité, sous le drapeau qu'il vous a plu de choisir, le nom que vous portez et l'honneur de votre famille ! »

La tendresse de cette bénédiction et l'émotion de ce suprême adieu n'effacèrent pas dans l'âme du maréchal l'amertume de ce qu'il appelait « la frasque incroyable de Philippe ». Deux mois après, écrivant à sa petite-fille Laure, sa confidente ordinaire, il en parlait encore avec un chagrin profond : « Je vous jure, lui dit-il, que lorsque les commissaires sont venus me conduire en prison, je n'ai pas éprouvé une plus sensible peine. Lorque je l'ai vu, je ne lui ai pas caché l'impression que m'a causée cette tache, la seule qui ait été imprimée à notre nom !... Il faut que je dévore cette peine ainsi que bien d'autres. J'y emploierai tout mon courage. »

Le jour où il traçait ces lignes, le fidèle royaliste était bien loin de se douter que peu de mois plus tard

il éprouverait les bienfaits du nouveau régime dont la France entière était alors éprise, et que, sans renier ses convictions ni changer de drapeau, il ne pourrait s'empêcher de ressentir lui-même une sympathie reconnaissante pour le chef glorieux qui tenait la place de ses anciens maîtres.

Entre l'ex-ministre de la guerre et le premier Consul, les relations ne dataient pas de la veille. Par un hasard assez singulier, c'est le maréchal de Ségur qui, sans s'en douter, s'était trouvé décider un jour de toute la carrière militaire de Napoléon. En l'année 1784, le ministre de Louis XVI avait reçu de Montpellier la lettre suivante, d'une orthographe et d'un style également douteux, et signée d'un nom inconnu.

Monseigneur,

Charles de Buonaparte d'Ajaccio en Corce, père de sept enfants, réduit à l'indigence par l'entreprise du desséchement des salines et par l'injustice des Jésuites qui lui enlevèrent la succession Odonne à lui dévolue et affectée aujourd'hui à l'instruction publique, a l'honneur de vous rapprésenter que son fils cadet se trouve depuis six ans à l'école royale militaire de Brienne, qu'il s'est toujours comporté d'une manière distinguée, comme il vous est aisé, Monseigneur, de connaître en vous faisant rapprésenter ses notes; que suivant le conseil de M. le comte de Marbeuf, il a tourné ses études du côté de la marine, et il est aussi bien réussi (*sic*) qu'il avait été destiné par M. de Kéralio pour l'école de Paris, et ensuite pour le département de Toulon.

La retraite de l'ancien inspecteur, Monseigneur, a changé la destinée de son fils, qui n'a plus de classe au collège à la réserve des mathématiques, et qui se trouve à la tête du ploton et avec les suffrages favorables de tous ses supérieurs.

Le suppliant a mis en pension son troisième fils au même collège de Brienne, pour qu'il puisse remplacer son frère; il a l'honneur de joindre le certificat du principal du collège, et son extrait baptistaire, et de vous supplier, Monseigneur, en faisant placer son cadet, de faire recevoir son troisième qui est dans sa neuvième année et aux frais du suppliant, qui n'a plus les moyens de contribuer à sa pension.

Vous ne pouvez pas faire plus grande charité, Monseigneur, que de soulager une famille qui ce trouve abandonnée, qui a toujours bien servi le Roy, et qui redoublera ses efforts pour le bien du service.

Le dit suppliant :

De Buonaparte (1).

En marge de cette requête, le maréchal avait écrit ces lignes : « Faire connaître à ce gentilhomme que sa demande serait inadmissible tant que son second fils serait à l'école militaire de Brienne, deux frères ne pouvant être élevés en même temps dans les écoles militaires. » Ce qui équivalait à dire que, pour faire place à son frère Lucien, il fallait que Napoléon quittât Brienne, et par conséquent renonçât à la marine. Napoléon, consulté, répondit en proposant d'entrer dans l'artillerie, et effectivement le ministre de la guerre, par une décision en date du 22 octobre 1784, le destinait à cette arme et l'envoyait à l'école militaire de Paris, en qualité de cadet gentilhomme, pour y achever ses études militaires.

Trois ans après, en avril 1787, le maréchal, encore ministre, accordait à Napoléon, lieutenant en second d'artillerie, une nouvelle faveur, sous forme d'une prolongation de congé pendant six mois en conservant ses appointements (1).

Le tout-puissant Consul se souvint-il de quelle main il tenait ses premiers brevets, lorsqu'il apprit un jour qu'un vieux maréchal de l'ancien régime, le seul qui fût alors en France, vivait dans la misère aux portes de Paris? Le fait est que, le 22 vendémiaire an IX, une lettre du ministère de la guerre faisait savoir au maréchal que, par décision des consuls, il jouirait maintenant du maximum de la solde de retraite attribuée aux généraux de division (2). C'était un traitement annuel de 6 000 francs, c'est-à-dire, au moins d'une manière relative, l'aisance et le bien-être assurés à ses derniers jours.

Surpris et ému de cette généreuse pensée, le maréchal fit demander au premier Consul une audience, afin de lui exprimer ses remerciements. Elle lui fut aussitôt accordée. La réception eut lieu aux Tuileries; elle fut simple et digne de part et d'autre. Bonaparte alla au-devant du vieillard, le traita avec la plus courtoise déférence. L'entretien terminé, il le reconduisit jusque sur le perron du palais. La garde con-

(1) Bourrienne dans ses *Mémoires* a donné cette lettre en la corrigeant.

(1) Voici le texte de la demande adressée à ce sujet par Napoléon. Elle est datée d'Ajaccio, le 2 avril 1787, et fut transmise par M. de Lance, colonel du régiment où servait Bonaparte : « Le sieur Napoléon Buonaparte, lieutenant en second, supplie monseigneur le maréchal de Ségur de vouloir bien lui accorder un congé de cinq mois et demi à partir du 16 mai prochain, dont il a besoin pour le rétablissement de sa santé, suivant le certificat des médecin et chirurgien ci-joint. Vu mon peu de fortune et une cure coûteuse, je demande la grâce que le congé me soit accordé avec appointement. Buonaparte. »

« Bonaparte, dit M. Jung, invoquait des raisons de santé. Elles n'étaient pas suffisamment fondées. Cet état fiévreux et nerveux formait le fond de sa constitution. En réalité, ce qui le retenait en Corse, c'étaient les affaires embarrassées de sa famille et son désir de continuer ses études favorites. » (*Bonaparte et son temps.*)

(2) « Paris, le 22 vendémiaire an IX.

Le ministre de la guerre par intérim au général Ségur :

« Je m'empresse de vous prévenir, citoyen général, que par décision des consuls du 21 de ce mois, vous jouirés en considération de vos services, à compter du 1er vendémiaire de l'an IX, du maximum de la solde de retraite accordée par la loi du 28 fructidor an VIII aux généraux de division.

« Je viens de donner au commissaire ordonnateur de la 17e division militaire l'ordre de vous faire payer cette solde de retraite sur le pied de six mille francs par an.

« Je vous salue.

« Le ministre de la guerre. »

(Archives de la Guerre.)

sulaire, hâtivement rassemblée, l'attendait rangée en haie sur son passage. Les tambours battirent aux champs, les troupes présentèrent les armes, rendant les honneurs jadis décernés au grade aboli de maréchal de France. A ce spectacle imprévu, qui évoquait d'une manière si saisissante la brillante image des temps disparus, le cœur du vieux soldat fut saisi d'une émotion profonde. Ses yeux se mouillèrent de larmes, il pensa défaillir.

Ce fut la dernière joie de sa vie. La maladie ne tarda pas à s'emparer complètement de son corps. Bientôt il lui fut impossible de quitter son lit. Enfin le 8 octobre 1801, un accès de goutte, plus violent que les autres, l'emporta presque subitement à l'âge de soixante dix-huit ans. Il mourut entre les bras de ses fils et d'Octave de Ségur, l'aîné de ses petits-fils. Philippe, aide de camp de Macdonald, était avec son chef en mission en Danemark, et Laure, devenue la baronne de Villeneuve, retenue par ses nouveaux devoirs dans sa terre de Chenonceaux, ne put arriver à temps pour fermer les yeux de l'aïeul qui l'avait si tendrement aimée.

Le comte de Ségur survécut de longues années à son père. Rallié au régime impérial, il reçut la charge de grand-maître des cérémonies, qu'il exerça pendant toute la durée du règne de Napoléon. Pair de France sous la Restauration, il suivit la politique du groupe libéral, et mourut en 1830, au bruit du canon de Juillet, à la veille du jour qui allait voir le triomphe de ses idées.

Quant au vicomte, il demeura fidèle au parti de l'ancienne royauté et refusa toujours d'aliéner son indépendance. Le jour où Bonaparte, premier Consul, lui avait fait offrir un régiment, il s'était borné à lui répondre : « Citoyen premier Consul, je porterai mon habit gris quand il s'agira du salut de la patrie. Mais je ne porterai jamais l'habit de colonel du régiment que j'avais avant la Révolution. » Il tint parole et, l'Empire proclamé, il resta à l'écart des honneurs officiels. Pour se distinguer du grand dignitaire de la nouvelle Cour, il signait ses lettres : « Ségur sans cérémonies. » Ni cette diversité de conduite, ni cette innocente plaisanterie, n'altérèrent d'ailleurs à aucun moment l'affectueuse union des deux frères.

Une maladie de poitrine enleva le vicomte de Ségur, le 27 juillet 1805, à Bagnères de Bigorre, où il s'était rendu pour rétablir sa santé. C'est là qu'il repose encore. La terre qui recueillit ses os dut leur être clémente et douce. Aurait-elle pu sans ingratitude peser lourdement sur qui la traversa d'un pas si vif et si léger?

COMTE P. DE SÉGUR.

LA SINCÉRITÉ DE GAUTIER DE MEAUX

Nouvelle.

Il était une fois...

— Il y a longtemps?

— Il y a très longtemps, un grand château sur le bord d'un étang, un grand château du temps des chevaliers qui se mirait dans l'eau dormante. Et là, les jours d'hiver, assises sur de grands fauteuils et les yeux bas, trois dames s'ennuyaient. Hélène, la plus jeune, dit à Jeanne, l'aînée, qui n'avait pas trente ans :

« Le jour passe; la nuit va bientôt venir... »

Et le silence retomba...

« Entendez-vous le vent gémir et briser les branches?... »

Et nulle ne répondit. Hélène prit son rouet et se mit à filer...

« — Je t'en supplie, Hélène, laisse ton rouet, dit Blanche, la cadette. Le bruit qu'il fait m'attriste. Son battement régulier scande l'heure trop lentement. La vie est lente. Tous les événements d'une vie tiendraient bien en une année. Pourquoi ne pas vivre cette année et mourir?...

— Mon Dieu, oui; mourir...

— Tu vas nous chanter une romance, Hélène...

— Oh! non...

— Mais si.

— Un beau matin clair de printemps,
Les oiseaux chantaient...

— Oh! non, pas d'oiseaux...

— Un soir d'hiver, dans la forêt,
Un chevalier noir...

— Tes printemps sont tous le matin, et tes hivers tous le soir... Ne chante plus, tiens, c'est monotone... »

Et le silence retomba. On n'entendait plus que le pétillement du feu dans la haute cheminée. Le soir était venu. La chambre était obscure; les visages étaient seulement éclairés des reflets rouges et tremblotants de la flamme... Dans un grand château, sur le bord d'un étang, assises sur de grands fauteuils, les mains jointes et les yeux bas, trois dames s'ennuyaient...

*
* *

Un poète vint à passer, — un pauvre poète errant de châteaux en châteaux, gaspillant sa vie et chantant. Il s'appelait Gautier de Meaux. Il était très doux, sans énergie et sans gaieté. Il était craintif et gauche en ses manières. Il parlait peu; surtout il ne parlait jamais que de matières indifférentes. Et si, parfois, il lui fallait faire allusion aux choses de son cœur, il affectait de s'en moquer; l'ironie lui était bonne pour écarter du jardin de son âme les passants

indiscrets... Il faisait de douces chansons, douces mais très obscures et dans le genre allégorique : les mots qu'il disait avaient un sens pour lui, un sens pour les autres personnes. Et c'était là, pour Gautier, tout le bonheur d'écrire...

*

« Et dites-nous, Gautier, que ce doit être charmant votre vie d'aventures ; chaque jour vous apporte du nouveau. Vous ne savez pas d'avance ce que vous ferez le lendemain. Vous êtes heureux, Gautier, car il y a de l'imprévu dans votre vie...

— Eh ! oui, madame ; un peu trop, même. J'aimerais beaucoup avoir une maison.

— Une maison ! vous n'y pensez pas. La nature est votre maison ; et c'est pour vous, les poètes, qu'il y a des fleurs au bord des chemins, des violettes et des cyclamens et des pâquerettes au printemps.

— Oui, madame, et des perce-neige l'hiver, et de la neige autour des perce-neige, et la neige est le tapis où je marche, et je n'ai pas chaud...

— Je vous croyais moins prosaïque, Gautier. Alors, établissez-vous...

— J'y songerai, madame. »

*

Il avait, avec Hélène, de longues causeries, interminables, sur tous sujets. Pour l'amuser, il lui racontait des histoires. Jeanne et Blanche le trouvaient ennuyeux et subtil.

« Et puis alors ?... disait Hélène.

— Et puis alors, continuait Gautier, tandis qu'il se promenait au bord des vagues, il entendit une voix qui l'appelait. L'air était doux, la mer bleue, le ciel blanc ; les mouettes volaient, joyeusement ; des coquillages blancs et roses...

— Et puis alors ?...

— Et puis alors, une vague énorme se dressa, ouverte vers lui comme une gueule monstrueuse. Et la voix l'appela de nouveau. Un mugissement terrible...

— Et puis alors ?...

— Et puis alors la vague se replia sur lui, et pour toujours il disparut. Les jours de grande marée on entend sa voix rude et la voix douce qui l'avait appelé se plaindre et gémir. Voilà l'histoire véridique du pauvre Jean...

— Ça n'est pas vrai, dites, Gautier ?

— Mais non, madame.

— Voulez-vous, Gautier, me parler sérieusement pour une fois. Mais on ne sait jamais si vous parlez sérieusement...

— Mais si.

— Mais non. Je crois que vous ne croyez à rien...

— Mais si.

— Eh bien ! alors, répondez-moi : N'est-ce pas que la vie n'est pas rose ?

— Vous trouvez la vie noire, madame ?

— Non, grise seulement. Mais le gris est la plus ennuyeuse couleur...

— Le rose, madame, n'est pas bien amusant non plus...

— C'est vrai.

— Vous l'aimeriez mieux à rayures multicolores, avec du bleu, du rouge, du jaune, du blanc, comme certains soirs d'été quand le ciel est de mauvais goût ?...

— Vous voyez bien que vous vous moquez toujours.

— Mais non. Tenez, approchons-nous de la fenêtre, et regardons le jardin à travers les vitraux. Il est couvert de neige unie ; les fines branches sans feuilles font un réseau délicat et charmant ; les petits sapins seuls ont gardé leur verdure sombre ; par terre, sur la neige, un rossignol se promène, un peu lourdaud, l'air étourdi. Un vent léger fait voltiger la neige des branches. Le ciel est bas. L'étang est gelé ; les roseaux de l'étang traversent la glace et la neige...

— Eh bien ! oui ; je vois cela toute la journée.

— Regardez le jardin à travers le vitrail bleu...

— Le rossignol est violet.

— Puis à travers le vitrail rose...

— La neige est rose ; mais les sapins ne sont pas beaux.

— Puis à travers le vitrail vert,... puis à travers le vitrail jaune,... puis à travers le vitrail rouge...

— C'est laid, des arbres rouges...

— Et regardez maintenant le jardin à travers le vitrail blanc. La neige est jolie ; la nature est délicate. Regardez bien : les ombres ne sont pas grises ; il y en a de bleues, il y en a de roses, il y en a de vertes. Et tout cela s'harmonise et se fond. La nature est grise ; mais, regardez bien, toutes les couleurs du prisme s'y mêlent délicatement...

— Alors, c'est là votre opinion sur la vie ?...

— Mon Dieu, oui.

— Je ne comprends pas, dit Jeanne.

— Ni moi non plus, » dit Blanche.

Hélène ne dit rien. Ce fut un fin bonheur pour Gautier. Croire que plusieurs personnes l'avaient compris l'eût désolé : il aurait cru son âme trahie et comme forcée. Mais il pensa qu'Hélène voyait plus clair en lui-même. Il en fut attendri, troublé, charmé. Mais il en fut inquiet.

« Alors, vraiment, Gautier, la vie vous plaît, telle qu'elle est ?... »

Il n'osait répondre. Il sentait bien qu'il s'acheminait aux confidences. Et cela lui faisait peur...

« C'est donc que votre vie fut heureuse, alors ?... Pourquoi ne pas me répondre ?... Mes questions vous ennuient ?...

— Ne parlons pas du bonheur, voulez-vous? dès qu'on en parle, il s'évanouit. — Et puis, c'est un mot dont le sens n'est pas très précis; nous pourrions ne pas nous entendre, si, peut-être, nous appelons bonheur deux choses différentes, vous et moi. Car il est très difficile de se comprendre, voyez-vous. Si je vous dis : « Voyez sur la neige de l'étang les reflets des étoiles, » vous vous levez pour voir les reflets des étoiles sur la neige de l'étang. Mais vous ne savez pas pourquoi je vous ai dit cela, et moi-même je ne saurais vous le dire, et cela seul, pourtant, importe. Nous nous comprendrions, Hélène, si mes paroles nuançaient votre âme comme est nuancée la mienne quand je vous parle. La musique, parfois, peut accorder ainsi deux âmes, pour un instant; puis elles reprennent l'une et l'autre leurs routes séparées. Mais les mots ne sont pas assez délicats et subtils.

— Je croyais vous comprendre, Gautier...

— Je l'ai cru parfois, Hélène.

— Moi, je ne l'ai jamais cru, dit Jeanne.

— Ni moi non plus, » dit Blanche.

Et Gautier se laissait prendre à l'enchantement. Il voulait résister, craignant la désillusion prochaine, un beau jour, s'il s'apercevait qu'il s'était trompé, qu'un rêve charmant l'avait déçu et qu'il restait finalement seul, éternellement seul comme il avait vécu. Parfois un besoin d'expansion le prenait; mais il n'osait. Il se racontait à la jeune fille, mais avec des réticences. Il mettait son âme en rébus pour qu'Hélène la devinât; et quand elle allait deviner, il l'embrouillait alors, il se faisait plus énigmatique et plus sombre. Et la pauvre Hélène en souffrait. Il l'aimait, et, comme à plaisir, il la torturait, par ses étrangetés, par ses ironies, surtout par son silence. Et, la voyant triste, il en aurait bien pleuré. Il se jurait de n'être plus ainsi et de l'aimer simplement puisqu'elle était franche et loyale avec lui. Puis un mot qu'elle disait parfois, sans y songer, lui semblait une fausse note et le désolait; elle ne l'avait donc pas compris qu'elle parlait ainsi, et lui s'était trompé; une fois encore il avait été victime de l'illusion. Il était dur alors et brutal, non par méchanceté, mais par peur...

« Mais, dites-moi, Gautier, si l'on ne peut se comprendre, comment est-ce qu'on s'aime, alors?

— On ne s'aime pas, Hélène.

— On ne s'aime pas, Gautier? Vous ne croyez pas qu'on s'aime? A quoi bon vivre alors?

— On vit par habitude.

— On croit parfois qu'on aime, Gautier?...

— On le croit, mais on se trompe. On est dupe de soi-même. Vous ne savez pas tout ce qu'il y a de mensonge dans les mots d'amour... »

Hélène, silencieusement, se prit à pleurer.

« C'est mal à vous, Gautier, de me parler ainsi. Vous êtes-vous juré, ce soir, de m'attrister? Et parce que je suis jeune et confiante et que je vois la vie avec candeur, vous êtes-vous promis de troubler mon âme avec vos désolantes idées? Je suis bien sûre, d'ailleurs, que vous ne pensez pas tout ce que vous me dites.

— Pardonnez-moi; je n'ai pas voulu vous faire pleurer. Je n'ai pas cette méchanceté. Mais je suis maladroit. C'est ma maladresse qui vous a fait pleurer. Mais voyez comme c'est étrange : vous trouviez d'abord la vie sombre et grise, et je vous l'ai montrée plus colorée et plus belle; et voilà maintenant que c'est moi qui suis triste et désabusé, et c'est vous qui me le reprochez.

— C'est que nous ne pouvons être d'accord. Restons-en là. N'en parlons plus.

— Vous êtes dure, Hélène.

— Mais, vous le voyez bien vous-même que vous prenez toujours le contre-pied de ce que je vous dis. On dirait que vous le faites exprès et que c'est un plaisir pour vous de contredire. On le dirait. Puis-je savoir ce que vous pensez? Vous pensez toujours le contraire de ce que je pense. Et voilà tout. C'est le triomphe d'ailleurs de vos idées : les âmes ont bien de la peine à se comprendre; chacune d'elles parle son langage à elle, inintelligible aux autres, et la vie est une série de malentendus. Vous savez faire triompher vos idées, Gautier; c'est un grand bonheur pour un philosophe.

— Ne me parlez pas ainsi. Soyez indulgente. Pardonnez-moi. Vous m'avez dit un jour que vous me croyiez sincère. Je sais bien que cela ne saute pas aux yeux dès l'abord et qu'on est plutôt frappé de mon affectation, et que je me contredis souvent et que les apparences sont contre moi. Mais je suis sincère, Hélène; un jour vous l'avez compris et cela m'a touché. Maintenant vous ne le croyez plus. Et pourtant c'est toujours vrai. Je veux que vous le croyiez encore.

— Et comment puis-je le croire? Vous êtes toujours étrange et mystérieux. A certains moments je crois vous comprendre, mais vous me déroutez à plaisir avec vos airs énigmatiques.

— Le meilleur de notre âme, Hélène, le plus vrai de notre âme, est composé de nos impressions les plus délicates et les plus tendres, de celles que les mots ne peuvent pas traduire, dont nous pleurons, et que nous aimons parce qu'elles sont passagères, incommunicables et très douces. Nous n'en parlons pas, parce qu'en voulant les exprimer nous les fausserions. On les comprendrait mal; on pourrait en rire; on les profanerait. Je suis jaloux de mon âme, Hélène; j'ai peur qu'on la voie et je la cache. Alors je l'ai vêtue d'oripeaux étranges, et je l'ai fardée; et je la promène ainsi, déguisée et méconnaissable,

parmi les hommes qui croient la voir et qui ne la voient pas. Un philosophe de Rome parlait un jour ainsi de l'apôtre Paul : « Je l'ai très bien connu, c'était un petit homme, gros et trapu, très en dehors, un peu commun, d'ailleurs jovial et bon enfant. » Il est très facile de donner le change aux hommes sur soi-même. Et j'y ai bien réussi. J'y ai trop bien réussi peut-être, car, certains jours, la solitude où je me suis volontairement confiné m'est douloureuse. Mais je n'ose pas en sortir. Il vaut mieux que je n'en sorte pas... Une fois seulement j'ai fait cette imprudence, et c'est pour vous que je l'ai faite. Et voilà maintenant que je suis alarmé. J'ai peur de ce que j'ai fait; j'en ai peur... Dites-moi que je n'ai pas eu tort, Hélène, dites-le-moi... »

Hélène, sans répondre, se leva, prit son luth et chanta :

Au souffle du matin, la fleur s'est ouverte,
Blanche et rosée aux bords, parmi l'herbe verte,
Au souffle du matin, la fleur s'est ouverte.

Son charme délicat et pur se devine;
Elle s'entr'ouvre à peine et le vent l'incline;
Son charme délicat et pur se devine.

Au bon soleil, tantôt, large, épanouie,
Elle parfumera la verte prairie,
Au bon soleil, tantôt, large, épanouie.

* * *

La fleur s'épanouit. A la bonne chaleur d'âme d'Hélène, elle s'ouvrit toute grande. Gautier fut heureux. Une joie infinie l'enchanta, la joie d'être franc, la joie d'être simple, et de n'être plus seul, étrange et comme dépareillé parmi les êtres. Hélène était attentive à ses récits interminables. Il lui racontait sa vie passée. Il lui disait ses plus chères impressions, de bien insignifiantes choses souvent : des paysages qu'il avait vus, à peine des paysages, tel jeu de lumière, à l'aube sur la mer, un matin d'été que des cloches sonnaient, lointaines, dans le ciel rose; — ou bien des souvenirs d'enfance, le sifflement des martinets, aux beaux soirs d'été calmes et lumineux, après la journée finie, lorsqu'il s'accoudait à la fenêtre ouverte et, des yeux, suivait la fantaisie de leur vol léger; — ou bien la voix de sa mère, si douce, câline et tendre, différente de toutes les autres voix, et qu'il croyait entendre encore après des années, si douce qu'il en pleurait. Les récits suivaient les récits et les heures passaient. Gautier n'avait pas l'impression qu'il fît des confidences : il lui semblait qu'il se parlait à lui-même. Il ne se demandait plus s'il était compris d'Hélène; mais il regardait ses yeux en lui parlant; il y suivait l'émotion de ses paroles à lui, il y voyait son âme à lui frémir et vibrer : « Mes impressions, mes souvenirs, toute mon âme, émiettée, éparpillée à travers les champs, et les chemins, et les bois, se rassemble en vous, Hélène; vous lui redonnez son unité, sa beauté, son calme. Je viens de naître à la vie vraie et c'est à vous que je le dois; soyez bénie. Comme les arbres malingres qui poussent difficilement sur un sol pierreux contre un vieux mur décrépit, mon âme s'était contournée; elle était pareille aux bras tourmentés et secs des vieilles vignes; mais elle a maintenant l'air libre, et la pleine terre, et le bon soleil, et voilà qu'elle se développe. Et ce miracle, c'est vous qui l'avez fait, Hélène; soyez bénie. Seule vous avez su démêler l'allégorie de mon âme. J'allais mourir, emportant avec moi mon énigme. Mais il n'y a plus d'énigme, et je vis, et je suis heureux. »

* * *

La fleur s'épanouit. Puis elle se referma.

Hélène, un soir, se mit au clavecin. Elle chantait un air d'autrefois, un air très simple et monotone. C'était un des premiers soirs du printemps. La fenêtre était ouverte; le ciel était étoilé; l'air était parfumé d'invisibles violettes. Et la vieille chanson d'amour, sautillante et mélancolique, s'égrenait lentement sous les doigts d'Hélène. Gautier rêvait, pris par le charme pénétrant des choses passées qu'il évoquait. Elle est très douce, la vieille chanson d'amour : les dames du temps jadis en furent troublées, et les seigneurs du temps jadis les aimèrent. Et ce furent des aventures, et ce furent des équipées, et bien du bonheur et bien des larmes. Et de tout cela, rien n'est resté, qu'un souvenir confus dans une chanson qu'on oublie... Mais non, tout n'en est pas perdu. Quelque chose en demeure au plus profond de nos âmes. Nous sommes charmés parfois par tels regards de femmes, qui ne sont pas les plus beaux ni les plus purs, et nous ne songeons pas qu'il y en a de plus beaux et de plus purs. Celles que nous aimons sans savoir pourquoi, ressemblent sans doute à celles que jadis ont aimées nos pères, et c'est la lointaine série de nos grand'mères que nous aimons en vous, ô vous que nous aimons. Je vous évoque, ô chère morte du temps jadis, à qui maintenant ressemble Hélène.

Gautier se laissait aller à la mélancolie des souvenirs, et pleurait... C'était un des premiers soirs du printemps; l'air était parfumé d'invisibles violettes. Gautier leva les yeux vers Hélène; elle avait l'air joyeux et souriait. Elle souriait, et lui pleurait. Gautier la vit. Ce lui fut une douloureuse blessure, comme d'une lame pénétrante au plus profond de son cœur. Il se sentit délaissé. Un amer regret le prit, et, sans qu'il le voulût, aussi quelque irritation. Voilà donc qu'elle s'abandonnait, l'égoïste, à ses impressions joyeuses, sans souci de lui qui pleurait là dans son coin. Trahison, trahison! Alors, il se sentit si seul, et si débile, et si las qu'il eut honte de lui-même

et pitié de lui-même et qu'il prit sa tête dans ses mains et se mit à sangloter éperdument.

« Eh bien! qu'avez-vous, Gautier? Qu'y a-t-il? répondez-moi, qu'avez-vous?...

— Rien. Rien. Je n'ai rien.

— Vous pleurez. Souffrez-vous?

— Je puis bien pleurer. C'est mon droit de pleurer puisque le vôtre est bien de rire.

— Mais je ne ris pas, Gautier; que voulez-vous dire?

— Hélène, tout à l'heure au clavecin, à quoi songiez-vous?

— Je songeais, Gautier, qu'elles sont belles et pures ces premières nuits du printemps. Les nuits d'été sont moins belles; la fatigue du jour fini les alourdit. Mais, voyez comme, ce soir, les étoiles sont lumineuses; l'air que traversent leurs rayons est si pur qu'il leur laisse leur blancheur immaculée. Et je pensais, Gautier, qu'une grande douceur est dans les choses, une grande paix dans la nature, et qu'après celle-ci d'autres belles nuits luiront pour nous et qu'il y a pour nous du bonheur encore dans l'avenir, Gautier. N'est-ce point ainsi que vous songiez?...

— Non, pas ainsi, pas ainsi du tout.

— Qu'est-ce donc?

— Je songeais au passé tandis que vous souriiez à l'avenir, — au passé mort, à jamais mort, à la vanité de vivre et d'aimer, et je songe maintenant à la duperie d'aimer.

— La duperie d'aimer, Gautier?... C'est parce que vous m'avez vue sourire que vous me parlez ainsi. Vous n'êtes pas indulgent. Pouvais-je savoir que vous étiez triste à ce moment-là?...

— Eh! non, vous ne pouviez pas le savoir, vous ne pouviez pas le deviner. Et c'est parce que vous ne le pouviez pas que je pleure, Hélène. Je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit que c'était une illusion, si douce que je m'en suis laissé bientôt enchanter. Mais c'était une illusion. Et voilà que la féerie est finie, et voilà que nous reprenons l'un et l'autre, Hélène, nos routes solitaires...

— Oh! Gautier, Gautier, je n'aurais pas cru cela de vous, je ne l'aurais pas cru...

— C'est vous qui m'accusez, maintenant. C'est cela. C'est bien ainsi...

— Vous me faites affreusement souffrir, Gautier. »

Tous deux pleurèrent, longtemps, en silence. La nuit avançait; le ciel se couvrit et devint noir; le vent fraîchit. Hélène se leva, pleurant toujours; elle alla fermer la fenêtre, et revint s'asseoir, non loin de Gautier. Gautier la vit: leurs regards mouillés de larmes se croisèrent...

« Hélène, pardonnez-moi si mes paroles vous ont peinée. Vous ne deviez pas les prendre pour un reproche. Ce n'est pas votre faute, bien sûr, si vous pensez rose quand je pense noir. Je ne puis pas vous en vouloir, et mes paroles n'étaient pas un reproche. Les torts sont de mon côté. J'étais égoïste : c'est pour moi que je vous aimais, et c'est moi que j'aimais en vous quand je lisais dans vos chers yeux clairs mes émotions à moi. »

Ces mots qu'il lui dit sans presque y penser et comme en manière d'excuse le frappèrent soudain. Il devint songeur. Il se tut. C'était bien vrai qu'il s'était montré durement égoïste, jusqu'à la tyrannie même, avec la jeune fille. Il avait voulu faire naître en elle et les développer ses impressions à lui; il avait voulu la faire vibrer à l'unisson de son âme. Bonne et douce, elle s'était prêtée à sa fantaisie; elle s'était efforcée de mettre en harmonie ses paroles et ses regards avec les paroles et les regards de Gautier; elle avait mis tout son soin à penser comme lui. Et lui, ne s'était pas aperçu du dévouement qu'elle avait eu. Elle avait dû renoncer à elle-même, à ses goûts, à ses sentiments personnels, à toute l'intimité de son âme; et lui ne trouvait jamais le sacrifice assez complet... Mais il comprenait maintenant, et des remords lui vinrent.

« Hélène, pardonnez-moi; je vois à présent toute la laideur de ma conduite envers vous; et je sens mieux aussi votre inépuisable bonté. Vous vous êtes sacrifiée à moi. Pardonnez-moi, si j'ai mis si longtemps à le comprendre. J'étais sous le charme, et, grâce à vous, je ne voyais plus rien que mon bonheur. Cela rend égoïste d'être heureux; cela rend aveugle surtout. Mais voilà : mes yeux s'ouvrent. Je savais bien que j'étais heureux par vous; je vois maintenant que je l'étais à vos dépens. Je comprends; je comprends. Lorsque deux âmes paraissent s'accorder, c'est que l'une d'elles s'accorde sur l'autre; c'est que l'une se sacrifie à l'autre. Vous avez tué votre âme, et c'est la mienne que j'ai fait vibrer en vous à la place de la vôtre. Je suis affreusement égoïste; j'ai honte de moi-même. Mais, vous, Hélène, vous êtes infiniment bonne. Vous avez la divine bonté du renoncement. Soyez bénie. Dieu! que vous avez dû souffrir!... Mais c'est fini, maintenant; je vous rends à vous-même. Oubliez-moi; votre âme va renaître et se développer. Oubliez-moi; c'est un mauvais rêve que vous avez fait. Oubliez-moi; l'avenir est devant vous, et vous êtes jeune, et vous allez vivre...

— Hélas! Gautier, c'est à présent que vous me faites souffrir; ce n'est point jadis, c'est à présent. Pourquoi parler ainsi de renoncement douloureux? n'y a-t-il pas un charme délicat dans le renoncement? J'étais heureuse lorsque je sentais mon âme en harmonie avec la vôtre. Oui, je m'appliquais à penser comme vous; mais j'étais heureuse quand je lisais dans vos yeux votre contentement. Je croyais être de jour en jour moins maladroite; et nos deux

âmes se seraient un beau matin trouvées toutes pareilles, si vous aviez eu seulement un peu de patience, Gautier...

— Soyez bénie, Hélène, pour votre bonté. Soyez heureuse. Votre âme délicate va s'épanouir au milieu de la divine nature. Elle va s'enrichir de l'infinité des couleurs, des sons et des parfums. Laissez-lui le grand air et la pleine terre, et qu'elle vive d'une vie intense et renouvelée sans cesse, d'une vie large et belle comme les arbres puissants. Ce que j'ai mis en elle, hélas! et dont sa pureté s'est vue altérer, va disparaître, emporté par le flux de la sève nouvelle. Et moi qui m'en vais, je garderai le cher souvenir de vous, Hélène, et je vivrai de votre, souvenir comme j'ai vécu de votre présence...

— Que dites-vous, Gautier? Vous voulez partir...

— Il le faut, Hélène. J'ai le devoir de vous laisser vivre... Et puis, vous le voyez, le charme est tombé. Je sais à présent que c'était mon âme que j'épiais en vous; et quand je pensais sortir de moi-même, c'était moi que j'aimais en vous. Divine illusion : j'ai cru vous aimer... Mais elle est morte, l'illusion...

— Vous avez raison de partir, Gautier, du moment que ma présence est sans charme pour vous.

— Hélène, il ne faut pas que nous nous quittions ainsi sur des paroles amères. Nous nous sommes aimés. Donnons un pieux souvenir au temps de notre amour. Ensevelissons-le parmi les reliques bénies. Nous nous sommes aimés autant que l'âme humaine peut aimer, et nous aurons été séparés l'un de l'autre par l'impossibilité d'aimer. Soyez heureuse, Hélène. »

Tous deux pleuraient.

« Alors, dit Jeanne, vous partez, Gautier ; avouez que vous êtes un singulier personnage...

— Eh! bien, dit Blanche, qu'a donc à pleurer cette sotte petite fille? Qu'est-ce là, mademoiselle ? »

*
* *

Et Gautier partit. Le lendemain, dès l'aube, il descendit les degrés du château, et, sans se retourner, d'un pas rapide, il s'enfuit. Il traversa la prairie, il côtoya l'étang ; les pieds dans la rosée, le front bas, il allait au hasard, tout droit devant lui, comme un vagabond. Quand il eut passé la haie et qu'il sentit qu'on ne pouvait plus le voir des fenêtres du château, subitement, il se mit à courir, glissant sur la terre humide, se heurtant aux cailloux, hagard, les bras ballants, comme un fou. Il traversa des champs et des prairies, puis il arriva sur le bord d'une rivière. Il s'arrêta. Harassé de fatigue, le front en sueur, il s'appuya sur le tronc d'un saule. Il regarda couler l'eau limpide, blanche comme l'acier, des reflets du ciel, et verte par endroits en transparence, des herbes longues, fines et souples qui s'y balançaient mollement. Elles atteignaient par places la surface de l'onde, y formaient de longs sillages et flottaient. Le jour se levait tristement ; le ciel était bas, chargé de brume. Une pluie fine se mit à tomber. Et Gautier regardait la rivière qui coulait lentement. Il entrevoyait comme en rêve l'image d'Hélène, indécise et vague déjà. Dans le trouble des dernières heures il l'avait vue si différente de ce qu'elle était aux beaux jours de leur amour, qu'il n'avait pu même emporter d'elle un souvenir précis. Et de voir que la douce image s'en allait ainsi le désespérait. Les yeux fixes, il tâchait de la revoir, de reconstituer ses traits, son délicat profil avec les bandeaux blonds de ses cheveux et son doux sourire. Mais tout cela flottait dans l'incertitude du souvenir : tout le charme était dans ses yeux et ses yeux étaient voilés de larmes quand il l'avait quittée, définitivement. Un tremblement le prit ; il eut l'amère impression que c'était fini, qu'il ne la verrait plus, jamais plus, et que c'était irréparable. Il s'affaissa contre le saule et sanglota.

Le soleil, pâle et jaune, avait percé les nuages lorsque Gautier leva les yeux. La pluie avait cessé ; la brume, à ras de terre, se condensait et s'évanouissait. Gautier reprit son chemin. Il suivit longtemps le bord de la rivière. Les petites feuilles, à peine écloses, mouillées encore, brillaient aux branches. Le ciel, plus pur d'heure en heure, bleuissait. Gautier sentit que son âme s'apaisait. L'image d'Hélène lui revint, moins indécise, calme et souriante...

« Je garderai ton souvenir. J'aime mieux être loin de toi. Tu m'es plus présente maintenant qu'à bien des heures de jadis où pourtant j'étais auprès de toi. Mon âme inquiète est inapte à jouir des impressions présentes, si fugitives et vaines. Mais ton image s'y gravera ; elle y trouvera la fixité des choses passées. Et je veux la parer de mes souvenirs les plus beaux, de mes émotions les plus chères. Tu deviendras la sœur des dames de la légende. Tu es la douce Nausikaa, si jeune et gracieuse, qui jouait sur l'herbe fleurie avec ses sœurs égales en âge, et lavait dans l'eau pure du fleuve sa robe d'hyménée. Tu es Marie, la sœur de Lazare et de Marthe, qu'aima Jésus ; « ne « la troublez pas, disait-il, car son âme est douce et « contemplative ». Tu es la fillette à la petite manche qui jadis aima Gauvain ; ne m'as-tu pas dit que j'étais ton chevalier ? Tu es la fée qu'aima Gugemer, et qui vint, parée d'or et de pourpre, l'émerillon au poing, — et qu'il suivit, et jamais plus on ne le revit. Tu es la petite princesse souriante et triste que j'ai vue sculptée au porche d'une cathédrale : l'habile imagier l'a revêtue de toute la grâce dont il souffrait. Mon amour est une légende très ancienne, telle qu'on en lit dans les vieux livres. Et tu n'es plus Hélène seulement, mais l'image divine des plus purs désirs de mon âme. Et je t'ai mise à l'abri du temps, à l'abri

des choses, à l'abri des êtres. Et je vais t'aimer librement. Tu seras à mon gré joyeuse ou triste, et tu seras pareille à mon âme, parce que tu n'es rien, douce image, que mon âme à moi, réalisée en dehors de moi-même... »

Et Gautier cheminait lentement au bord de la rivière. Et vers le soir il s'attrista :

« Hélas ! hélas ! Je crois que j'ai passé bien près de mon bonheur, et je n'ai pas su le reconnaître... »

. . . . . .

*
* *

— Et puis après ?...
— C'est tout.
— Et Gautier, que devint-il ?
— L'histoire ne le dit pas.
— Et la petite Hélène ?...
— Non plus.

JEAN RÉMI.

L'ÉGLISE ET LA RÉPUBLIQUE

Premiers conflits

D'APRÈS LES DISCOURS DE JULES FERRY [1].

Les deux premiers volumes des *Discours et Opinions* de Jules Ferry nous ont montré celui-ci dans l'opposition, comme avocat, publiciste, député au Corps législatif. Homme d'opposition, cependant il se révèle déjà comme un homme de gouvernement. Il ne se borne pas à réclamer les « libertés nécessaires », comme Thiers, même les « destructions nécessaires », comme Gambetta : dans toute son œuvre d'orateur et de polémiste, se précisent déjà les idées maîtresses sur la fondation de l'État républicain et l'éducation de la démocratie.

C'est, par exemple, dans une conférence du 10 avril 1870, quand l'Empire était encore debout, quand rien ne pouvait faire prévoir l'avènement prochain d'une République, quand l'idée même d'être un jour grand maître de l'Université ne pouvait lui venir à l'esprit, que Jules Ferry, avec une netteté remarquable, traça le programme qui s'imposerait à un véritable ministre de l'Instruction publique dans la démocratie. Il affirme sa conviction que l'égalité sociale ne fera son avènement qu'après la « fusion des pauvres et des riches sur les bancs de quelque école », la nécessité de former avant tout, pour la République future, « des hommes et des citoyens » ; l'impossibilité pour une société démocratique de se maintenir si elle n'a pas fait la conquête de l'intelligence féminine, etc.

Neuf années seulement se sont écoulées depuis la conférence du 10 avril 1870 à la salle Molière, neuf années remplies à la vérité de tragiques événements, parmi lesquels le futur fondateur de notre empire colonial a occupé un poste d'honneur dans la lutte pour la défense du sol français, dans la lutte contre l'anarchie complice de l'invasion, dans la lutte contre les réactions du 24 mai et du 16 mai.

Le conférencier est devenu le ministre de l'Instruction publique. Entre ses paroles de naguère et ses actes d'aujourd'hui, il y a un merveilleux accord.

Le troisième volume des *Discours et Opinions* s'ouvre sur le premier discours prononcé par Jules Ferry comme grand maître de l'Université. Ses trois ministères de l'Instruction publique, répartis sur environ cinq années (du 4 février 1879 au 20 novembre 1883), furent, le premier surtout, une période prodigieuse de luttes et de labeur. Autour des « projets Ferry » pivota, pour ainsi dire, toute la politique républicaine pendant près de trois ans. La lutte pour les « lois Ferry » fit la cohésion du parti républicain, dont les profondes dissidences en furent atténuées, en même temps qu'elle maintint la cohésion des partis hostiles, oubliant un moment les compétitions des prétendants pour se rallier sous la formule de conservation cléricale. C'était une vraie situation de guerre qui imposait cette rigoureuse discipline aux deux camps adverses. Tels ils s'étaient heurtés pendant la lutte ouverte par le 16 mai, tels ils se retrouvaient pour la lutte autour des écoles ; car celle-ci était une continuation de celle-là. Au 16 mai, c'était le cléricalisme qui avait groupé tous les vieux partis pour les lancer à l'assaut de la République ; c'était sur le cléricalisme, battu, mais toujours soutenu de ses alliés, que la République prenait sa revanche. Elle entendait lui enlever, l'une après l'autre, toutes les positions fortifiées qu'il occupait dans le domaine de l'intelligence française. C'est ce qui explique l'ardeur de ces débats sur des questions en apparence purement scolaires. Quand on parlait de remplacer, dans le Conseil supérieur, les évêques et les magistrats par des professeurs ; d'interdire l'enseignement aux membres des congrégations non autorisées ; de reprendre pour l'État la collation des grades ; de faire cesser le privilège de la lettre d'obédience par une loi sur les titres de capacité ; de rendre obligatoire et gratuite l'école primaire, en y introduisant le principe de la neutralité confessionnelle ; d'organiser l'enseignement des jeunes filles, — ce n'était pas seulement de technique scolaire qu'il s'agissait. Il s'agissait de savoir, comme le disait M. Chesnelong, « à qui appartiendrait l'âme de la France ».

(1) *Discours et opinions de Jules Ferry*, publiés avec commentaires et notes, par Paul Robiquet. Tome III (de 1879 à 1881). — 1 vol. gr. in-8° de 590 pages : Paris, Armand Colin.

Pour beaucoup des républicains qui suivaient au combat Jules Ferry, la lutte avait un caractère tout politique ; ils guerroyaient encore contre « le gouvernement des curés » ; certains opposaient au fanatisme clérical un fanatisme presque semblable et à l'esprit sectaire un esprit de secte presque aussi intransigeant.

Jules Ferry n'avait en vue, lui, que les « destructions nécessaires ». Il ne voulait que raser les ouvrages de l'ennemi, déblayer le terrain pour y élever le magnifique édifice, avec « ses trois étages » d'enseignement, dont il avait eu la conception si nette dès avril 1870. A cette date il se vantait d'être un « philosophe », et il l'était effectivement, car il eut une connaissance profonde des philosophies et des systèmes scientifiques modernes. Mais il s'est toujours défendu d'être un sectaire, et il ne le fut à aucun degré. Il avait pour l'Église catholique, quoique séparé d'elle, le respect qu'un philosophe doit avoir pour une institution considérable, de vénérable antiquité, probablement, et au moins d'ici à longtemps, indestructible, qui a été autrefois et qui est encore, à certains égards, un instrument de civilisation. Jules Ferry disait : « Le ministre de l'Instruction publique est le chef d'un des grands services de l'État ; il n'est ni un philosophe d'une secte quelconque, ni un théologien. Il faudrait être le moins scrupuleux des hommes ou le plus passionné des sectaires pour ne pas comprendre, le jour où il reçoit de la confiance des Chambres un tel fardeau, quel devoir supérieur de neutralité, d'impartialité, de sérénité philosophique cette mission lui impose... Nous sommes institués pour défendre les droits de l'État contre certain catholicisme bien différent du catholicisme religieux, et que j'appellerai le catholicisme politique. Quant au catholicisme religieux, qui est une manifestation de la conscience d'une si grande partie de la population française, il a droit à notre respect et à notre protection dans la limite du contrat qui lie les cultes à l'État. »

Adversaire résolu du catholicisme *politique*, qui n'était que le paravent des conspirations monarchiques, il resta plein de ménagements et d'égards pour la religion de la majorité. Il restait tel, d'abord parce que, très sincèrement, il était un libéral ; il était libéral de tradition, d'éducation, de convictions, ayant sincèrement, sous l'Empire, revendiqué toutes les libertés. Il est facile de démontrer que sa « loi sur la liberté de l'enseignement supérieur », malgré le fameux Article Sept, fut bien une loi de liberté.

Toujours il resta opposé à la séparation de l'Église et de l'État ; il ne la trouvait « bonne ni pour la religion ni pour l'État ». Il fut le défenseur résolu du Concordat, s'y attachant comme à la charte qui règle les rapports des deux puissances, ne s'étant jamais abaissé à ces chicanes qui, sous prétexte d'en mieux faire observer la lettre, tendaient à en détruire l'esprit. S'il travaillait à limiter en France le rôle enseignant des congrégations, personne ne fut plus soucieux que lui, quand il devint ministre des Affaires étrangères, de faire respecter nos missions catholiques à l'étranger.

Comment expliquer un tel déchaînement de fanatisme contre lui, ces diatribes enragées sur « l'école sans Dieu », ces imprécations contre un autre « Dioclétien » ? Est-ce de la persécution que d'avoir obligé les instituteurs congréganistes à se munir des mêmes grades que leurs confrères laïques, d'avoir réservé les subventions de l'État aux écoles publiques, d'avoir exigé de celles-ci, dans un pays où plusieurs cultes sont en présence, qu'elles n'eussent pas le caractère confessionnel ? Reste l'Article Sept qui excluait de l'enseignement les congrégations non autorisées. L'Article Sept ? Mais il se retrouve dans les mêmes termes, quoique sous un autre numéro d'ordre, dans l'article 36 du projet de loi Guizot de 1836, dans les projets de loi Villemain de 1841 et 1844 ; et cependant Guizot, encore que protestant, est considéré, même par les catholiques, comme un « chrétien ».

Ce fameux Article Sept, nous devons en chercher plus haut l'origine : dans l'ordonnance du 16 juin 1828, signée du très chrétien roi Charles X et contresignée par un ministre qui était un prélat, Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis. C'est celle qui ferma les sept petits collèges ouverts par les Jésuites au mépris du monopole universitaire.

L'obstination que mit la majorité du Sénat de 1879 à repousser l'Article Sept força le gouvernement à promulguer les Décrets de 1880, qui prescrivaient la dissolution des congrégations non autorisées. Mais ici encore, ce n'était pas une législation nouvelle qu'on créait de toutes pièces ; simplement on faisait revivre une législation ancienne, de tradition constante et vraiment nationale, qui des Parlements de Louis XV, à travers les lois de la Révolution et les décrets de Napoléon, jusqu'aux règnes de Charles X, de Louis-Philippe, de Napoléon III, ne cessa de prohiber toutes les corporations religieuses de ce type et de les tenir sous une menace perpétuelle de suppression.

Seulement, en combinant cet ensemble de lois, Jules Ferry avait la conscience très nette du but qu'il poursuivait. Il n'admettait pas que la France issue de la Révolution confiât l'éducation de ses enfants à ceux contre qui s'était faite la Révolution et qui ne visaient qu'à la défaire. Il faut relire dans ses discours les résultats de l'enquête qu'il avait ordonnée sur la manière dont on enseignait, par exemple, l'histoire dans certains établissements congréganistes.

Dans les cahiers des élèves, dans les livres des maîtres, respirait la haine la plus ardente contre la Révolution, contre les principes, les institutions, les hommes qui ont fait la France nouvelle, même contre les volontaires de 1792 et les mobiles de 1870; et, d'autre part, s'y étalait l'apologie des persécutions religieuses, de la Saint-Barthélemy, de la Révocation de l'édit de Nantes, de l'insurrection vendéenne, de l'émigration, de la Terreur blanche, des ordonnances de juillet 1830. Entassant à la tribune ces documents, d'une abondance prodigieuse et dont il ne pouvait donner que la fleur, Jules Ferry, dans un mouvement d'éloquence indignée, que hachaient les interruptions furieuses, s'écriait : « Je vous demande s'il n'y a pas, dans cette société française, un certain nombre d'idées, arrosées du sang le plus pur et le plus généreux, pour lesquelles, pendant vingt-cinq ans, soldats, littérateurs, philosophes, orateurs, hommes politiques, ont accumulé leurs efforts, ont versé leur sang, et s'il n'y a pas un héritage dont vous êtes les gardiens, un héritage que vous devez transmettre à vos enfants comme vos pères vous l'ont légué ? »

Il avertissait le Parlement que le moment était venu d'en finir avec ces germes de dissolution perfidement jetés dans les générations nouvelles. Les Chambres voulaient-elles donc tolérer cette lente destruction de l'unité morale de la France? Voulaient-elles d'une « France en dissension perpétuelle, une France divisée contre elle-même »? Et il ajoutait : « Si la République n'agit pas à cette heure où elle est toute-puissante, si elle ne profite pas de ce maximum de force, qui appartient à tout gouvernement nouveau, pour se mettre en défense, quand le fera-t-elle? A quelle heure sera-t-elle plus puissante, plus reconnue, plus soutenue par l'opinion?... Après avoir chassé la réaction du gouvernement, la République pouvait-elle la laisser se cantonner dans l'éducation? »

C'est à emporter les redoutes morales de la réaction que Jules Ferry a consacré le plus d'efforts, le plus d'intrépidité froide, le plus d'éloquence passionnée? C'est de ces victoires-là qu'il a porté le plus lourdement la peine, car les haines de la réaction devaient un jour rencontrer un concours inattendu dans celles des anciens partisans ou complaisants de la Commune.

Quand on relit aujourd'hui ces discours d'une si ardente conviction, et qui soulevaient de si violentes répliques, de si acharnées interruptions, quand on rentre, par cette lecture, dans les mêlées furieuses d'alors, on sent, si peu nombreuses que soient les années écoulées depuis, combien elles ont été pleines pour nous de leçons et d'idées. Qui donc aujourd'hui, dans l'une ou l'autre Chambre, oserait parler de rétablir la lettre d'obédience, de reprendre à l'État la collation des grades, de faire rentrer les évêques au Conseil supérieur ou le curé dans l'école primaire ? Sur tous ces points, les résultats sont acquis ; personne ne contredit les ministres d'aujourd'hui quand ils déclarent que les « lois Ferry » sont le « patrimoine » intangible de la démocratie ; beaucoup de ceux qui votèrent alors contre ces lois n'admettraient pas qu'elles fussent remises en question. Et tandis que la légende de l'impopularité du grand ministre s'en va mourant, que plus rare devient le nombre de ceux qui, tout en gardant rancune à sa mémoire, pourraient dire exactement ce que fut l'Article Sept, l'œuvre de Jules Ferry reste debout tout entière, avec les 50 000 écoles primaires sur les bancs desquelles se confondent les enfants de toute croyance, et où s'élaborent la Cité égalitaire et fraternelle de l'avenir; avec les florissants lycées de jeunes filles; avec les Facultés, les Écoles supérieures, les laboratoires, autrefois relégués dans des taudis, et qui aujourd'hui sont une des splendeurs monumentales de Paris et de tant d'autres villes françaises.

Le catholicisme *politique*, après avoir fait de Jules Ferry un Dioclétien, après avoir épuisé contre lui tout le vocabulaire de Lactance, a eu depuis d'autres épreuves à subir dont Jules Ferry, même à ses yeux, reste bien innocent. Après les lois scolaires est venue la loi militaire, avec « les curés sac au dos » ; puis le droit d'accroissement sur les biens des congrégations. C'est de cela qu'on s'occupe aujourd'hui, avec une passion aussi vivace que si elle n'avait jamais eu à se dépenser contre les cours de filles de Victor Duruy et les lycées de filles de Jules Ferry; il coule toujours autant d'encre des plumes religieuses; seulement les noms de Néron ou de Dioclétien ont dû être réservés pour d'autres. Est-ce que, dernièrement, un journal pieux n'avertissait pas M. Ribot de bien penser au sort malheureux des Césars persécuteurs, de l'empereur Valérien par exemple, qui servit de marchepied au roi de Perse Sapor, et dont la peau, teinte en rouge, fut ensuite gardée comme un trophée ? Être écorché par un roi de Perse pour avoir prôné le « droit d'accroissement », voilà qui serait pour nous intimider si nous n'en avions pas entendu bien d'autres depuis quelque trente-cinq ans?

Ce qu'il nous faut admirer, c'est cette sincérité apparente et cette vigueur dans les revendications du catholicisme politique, c'est cette jeunesse éternelle dans la vigueur de ses haines, c'est la puissance indomptable de ces cordes vocales qui ont déjà tant gémi et tant invectivé.

Et dire que cela dure ainsi depuis dix siècles! Avant M. Ribot, avant Jules Ferry, avant Victor Duruy, on a pu haïr de la même haine les empereurs romains, les rois de France, Philippe le Bel quand il interdit de porter de l'argent au pape, Charles VII

quand il fit la Pragmatique, Henri IV quand il signa l'édit de Nantes, Louis XIV quand il promulgua les Quatre articles, Louis XV quand il signa l'expulsion des Jésuites, Louis XVI quand il institua, pour les protestants, un mariage civil.

Depuis qu'il y a une Église et depuis qu'il y a un État, toujours il y eut entre eux antinomie et antagonisme. L'une a toujours prétendu, puisque l'âme est supérieure au corps, tenir l'État en tutelle, repousser le droit commun et réclamer des privilèges, posséder de grands biens et se dérober aux charges publiques, juger et ne pas être jugée, et puisque le Christ a dit : *Ite et docete*, accaparer l'enseignement. A certains moments, vers le temps du bon roi Robert, et en général quand l'État n'avait pas encore pris conscience de soi-même parce qu'il n'était pas encore la Nation, l'Église est presque parvenue à réaliser son idéal. Mais, à mesure que l'État prenait cette conscience, il a tendu à revendiquer les droits que l'Église avait usurpés sur lui. A celle-ci les rois ont repris d'abord la justice, attribution essentielle de la royauté, et ont réduit presque à néant les « cours de chrétienté ». Ces terres d'Église, qui ne devaient rien payer parce que l'Église payait assez de ses prières, les rois les ont chargées d'abord de « droits de mainmorte » et de « dons gratuits » ; puis, sous Louis XIV, d'impôts non déguisés, comme la capitation ou le dixième. Cet inviolable domaine de l'Église, les rois ont trouvé moyen de mettre sur lui la main par la nomination des évêques, ou sous prétexte de « régale », ou par la suppression des monastères jugés inutiles. Les premières « laïcisations », — *res barbara, vox barbara*, comme le criait à Jules Ferry un de ses interrupteurs, — datent, on le voit, de très loin. Même saint Louis, dans un de ses « cas royaux », a laïcisé le crime de sacrilège. La Révolution française est venue enfin qui a supprimé tous les privilèges du clergé, aboli toutes les congrégations, fait du mariage un contrat civil, réuni au domaine national les terres d'Église, prétendu faire du prêtre un simple fonctionnaire, un « officier de morale ». Ce fut la grande liquidation, la grande laïcisation.

La Révolution française a porté ses revendications sur un terrain que les rois les plus entreprenants avaient négligé. Ceux-ci ne s'étaient souciés, dans leurs reprises sur l'Église, que des services judiciaires, des services fiscaux, de l'indépendance de leur couronne. Ils administraient les universités et les collèges de compte à demi avec l'Église, et, pour l'enseignement populaire, la laissaient maîtresse absolue. La Révolution, qui fondait sur la Nation elle-même le nouvel État français, comprit qu'il ne lui servirait de rien de posséder les générations contemporaines si elle ne s'assurait pas le cœur des générations futures. Et, pour la première fois, l'éducation populaire fut laïcisée. Cette idée d'une éducation nationale prit, sous Napoléon, la forme, un peu revêche, de l'Université impériale. Quand l'Église, d'abord déconcertée, eut recouvré ses esprits, la campagne qu'elle entreprit pour ressaisir l'âme des générations se couvrit du nom spécieux de lutte pour la « liberté de l'enseignement » contre « le monopole universitaire ». Tant que la bourgeoisie issue de la Révolution, aussi bien sous la monarchie légitime que sous la royauté de Juillet, eut en main le pouvoir, elle ferma l'oreille au chant des sirènes ecclésiastiques. Les projets « libéraux » de Guizot et de Villemain, même avec le piment d'un Article Sept, échouèrent contre son parti pris. Il fallut le désarroi qui suivit 1848 pour que le catholicisme politique réussît à conquérir d'imposantes positions. Son premier succès fut la loi de 1850 sur la liberté de l'enseignement secondaire et primaire. Son second succès fut la loi de 1876 qui, sous prétexte de « liberté de l'enseignement supérieur », lui permit de compléter la trilogie. C'est devant l'énergique offensive de Jules Ferry que la plupart des positions furent reperdues. Les lois de 1850 et de 1876 furent secouées dans un van : ce qui était vraiment liberté resta, au fond du van, avec le bon grain ; ce qui ne servait qu'à l'omnipotence des congrégations s'envola.

Celles-ci subirent alors toutes les « horreurs » du droit commun en matière d'enseignement. Elles les ont subies depuis en matière de service militaire, et aussi en matière fiscale.

Ainsi se continue depuis des siècles, avec des hauts et des bas, l'antagonisme de deux systèmes aussi absolus l'un que l'autre, car chacun d'eux réclame pour soi la direction des esprits, l'Église au nom de sa mission divine, l'État au nom du droit d'exister et de se défendre.

Cet antagonisme, il faut en prendre notre parti sans nous laisser troubler par les clameurs agressives ou les jérémiades. N'est-il pas de tous les siècles, depuis le jour où le Christ a compris, lui si pacifique, qu'il était « venu apporter non la paix, mais la guerre » ? Au fond, il est salutaire, il est nécessaire au progrès de l'humanité. Là où l'Église est parvenue à s'asservir l'État, on a l'Espagne ruinée par son Inquisition et ses *latifundia* ecclésiastiques ; la Pologne démoralisée et dissoute par la tutelle des jésuites, avant d'être livrée au glaive de ses voisins ; l'Italie expiant dans l'hypocrisie servile du XVIIe siècle ses géniales audaces du XVIe siècle. Là où le prince s'est totalement subordonné l'Église, on a Byzance, la Russie de Nicolas Ier, l'Angleterre de Henri VIII, c'est-à-dire des pays où la servitude politique se complique de la servitude mentale, et où le prince, chef de la religion, damne pour l'autre vie ceux qu'il a persécutés dans celle-ci.

C'est ce dualisme, cette antinomie de l'Église et de l'État qui a fait la civilisation européenne, la forte liberté de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord. L'important, entre ces deux rivaux éternels, et, en apparence, irréconciliables, est de marquer une limite raisonnable, et, cette limite, de la bien défendre, et, si elle est franchie, de la reconquérir. Ceux qui, chez nous, ont su préciser cette limite et la faire énergiquement respecter ont ainsi, de Henri IV à Napoléon, bien mérité de la patrie et de la civilisation européenne. C'est à cette noble famille d'esprits que se rattache l'homme d'État qui, dans les luttes de 1879 à 1883, a soutenu le bon combat.

ALFRED RAMBAUD.

L'ESPAGNE ET CUBA

Les mouvements révolutionnaires ne valent que par l'idée dominante qui les inspire, et quand cette idée ne se dégage pas nettement avec la beauté des espérances humanitaires ou nationales, les agitations populaires ne sont que des tentatives sans lendemain de désorganisation sociale; de là la grandeur de la Révolution et l'insuccès de l'insurrection communaliste de 1871. Aussi, quand, en présence des nouvelles de Cuba, on veut chercher à découvrir la cause des troubles que le maréchal Martinez Campos, l'homme nécessaire, va tenter d'apaiser, c'est, après l'exposé des faits, l'état des esprits, les proclamations des chefs du parti révolutionnaire qu'il faut connaître.

Il est difficile d'apprécier la situation politique de Cuba telle qu'elle existe. Depuis que le 25 février dernier les autorités ont dû déclarer l'état de siège pour venir à bout du banditisme, les dépêches qui tiennent l'opinion en Europe au courant de ces événements diffèrent entièrement selon leur source; ainsi, le 1er mars, une dépêche de source américaine annonce la défaite de 2 000 hommes de troupes régulières commandées par le général Lachambre, et une autre, communiquée par le gouvernement espagnol, dit que ses troupes ont dispersé des bandes d'insurgés organisées à Santiago. Depuis que le maréchal Martinez Campos a été nommé (27 mars) gouverneur général de Cuba, les dépêches rassurantes ont été plus nombreuses; mais déjà le maréchal est moins optimiste, soit que l'organisation des insurgés devienne plus inquiétante, soit qu'il se rappelle, comme le Cid, qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Le gouvernement espagnol s'est préoccupé de ces événements, et la décision que le cabinet Canovas, qui a succédé le 23 mars au cabinet Sagasta, apporte à hâter le rétablissement de l'ordre tout en améliorant la situation législative et économique de l'île, est de bon augure.

Dès le 28 février une loi nouvelle est promulguée pour répondre aux sollicitations des producteurs de sucre; l'impôt industriel sur la fabrication du sucre est supprimé et le droit de chargement réduit de 25 p. 100. Le 3 avril les Cortès émettent un avis favorable à la réforme du Code pénal applicable à Cuba; des peines sévères analogues à celles édictées pour la répression de l'anarchie frapperont les auteurs de la propagande séparatiste. Enfin le 27 mars M. Canovas déclarait au Sénat que 5 millions de francs ont été déjà dépensés contre l'insurrection et que 10 millions seront mis à la disposition du maréchal Campos.

L'attitude du gouvernement des États-Unis fut, au moins pendant le mois de mars, assez énigmatique pour que les révolutionnaires se crussent soutenus. Le 5 mars, le ministre des États-Unis à Madrid rendit visite à M. Sagasta et lui offrit l'appui sans conditions de son gouvernement contre les insurgés cubains. Mais cette intervention serait-elle toujours désintéressée? le cabinet espagnol eut la prudence de n'y pas recourir. En même temps, le gouverneur général de Cuba, général Calleja, demandait le rappel du consul des États-Unis à la Havane et le gouvernement espagnol décidait de le réclamer au Cabinet de Washington; le 12 avril, le Sénat de la Floride adoptait une résolution de sympathie et d'encouragement en faveur des insurgés de Cuba; c'est dire que le consul américain de la Havane comme le Sénat de la Floride, se montraient nettement favorables aux insurgés, qui recevaient d'ailleurs des armes et des munitions d'Amérique.

L'Espagne voulut tout d'abord arrêter cette contrebande, et un vaisseau espagnol tira sur le paquebot américain *Alliança* dans les eaux cubaines; aussitôt le gouvernement de Washington réclama une réparation et demanda que toute liberté fut laissée au commerce légitime des citoyens américains; le cabinet Sagasta se montra conciliant, au delà même des désirs du gouvernement américain, puisque le sénateur Fry, membre du comité des relations étrangères au Sénat de Washington disait (16 mars) : « J'avais espéré que l'Espagne prendrait un ton si arrogant qu'il eût été nécessaire aux États-Unis de s'emparer de Cuba. Si nous ne pouvons pas acheter Cuba, je désire pour ma part avoir une occasion de l'obtenir par la conquête. »

Le protectorat indirect que les États-Unis voudraient établir sur Cuba ne saurait être toléré par aucune puissance européenne. Est-ce que l'Union, dirons-nous avec l'*Economist* de Londres, se réclame du titre de protectrice de l'Amérique espagnole

ou de l'Amérique portugaise, ou considère-t-elle les nations qui peuplent ces deux parties du nouveau monde comme ses alliées et ses subordonnées?

*
* *

MM. José Marti et M. Gomez ont adressé à l'opinion européenne un manifeste daté de Montecristi (25 mars 1895) qui est un curieux plaidoyer pour la cause révolutionnaire; et comme ces publicistes sont les chefs de cette révolution qu'ils préparaient depuis plusieurs années en organisant aux États-Unis, à Saint-Domingue, au Guatemala, à la Jamaïque, en Colombie, au Mexique, plus de 120 clubs représentés dans un conseil du parti révolutionnaire dont ils sont les maîtres, on peut considérer ce document comme l'acte officiel de leur appel à l'indépendance des Cubains.

On a dit de tout temps que Cuba était exploité et pressuré par l'Espagne; est-ce donc qu'en 1895 va se renouveler une tentative analogue à celle qui de 1868 à 1878 tint en échec les troupes espagnoles? est-ce une séparation violente entre la colonie et sa métropole qui est tentée? le serf veut-il devenir maître à son tour dans ces vallonnements où la fécondité merveilleuse de la terre nourrissait autrefois sans travail les Caraïbes, où l'industrie moderne a créé des plantations de cannes à sucre plus belles qu'à Java et couvert les plaines de caféiers, de cacaoyers, de tabacs?

L'ennemi, c'est notre maître; de sorte que les Cubains, s'ils avaient vengeance à tirer de l'Espagne, avec la violence naturelle aux hommes de sang mélangé, n'hésiteraient pas à parler haut à la métropole avant de repousser ses troupes. Tout au contraire, ce manifeste révolutionnaire, dans un style ampoulé, témoigne du désir de voir une entente rapprocher l'Espagne et Cuba, mais une entente librement consentie entre deux pays également indépendants: ces révolutionnaires veulent l'émancipation sans la guerre; les Espagnols ne sont pas des ennemis pour eux à la condition que Cuba soit aux Cubains; mieux encore, une fois l'indépendance proclamée, les Espagnols seront les bienvenus à Cuba.

Singulière théorie politique qui croit pouvoir donner à la prospérité de Cuba une impulsion nouvelle en isolant cette île de l'Espagne, alors que les relations sont tellement étroites depuis quatre siècles entre la métropole et sa possession que les révolutionnaires eux-mêmes souhaitent leur maintien. La crise économique qui sévit dans toutes les Antilles, à la Guadeloupe, à la Martinique comme à Cuba, est la principale cause du mécontentement sans lequel aucune révolution n'est possible: c'est que le sucre s'est avili sur les marchés du monde entier où il est tombé de 50 à 25 francs de 1893 à 1894, et le Gouvernement et le Parlement espagnols ont tardé à faire aboutir les réformes de nature à soutenir les producteurs cubains. Le tabac, dont Cuba enseigna l'usage aux Espagnols et à l'Europe, a lui-même diminué notablement puisque l'exportation, qui était de 250 millions en 1889, est tombée à 166 millions en 1892, et la culture du café est demeurée stationnaire depuis quelques années, après avoir reçu une impulsion extraordinaire de la part de colons français chassés de Saint-Domingue, qui vinrent s'établir à Santiago de Cuba.

Enfin, le budget local qui se balance à 25 millions de piastres (1) est alourdi par le service d'une dette écrasante qui absorbe la moitié des recettes, et le budget de 1893 a présenté un déficit de 5 millions de piastres qu'il a fallu ajouter aux déficits antérieurs s'élevant à 40 millions de piastres.

Si les Cubains croient sortir, par l'indépendance, d'une situation économique et financière difficile, ils écouteront volontiers les conseils qui leur viennent des agents américains, mais le mouvement révolutionnaire est loin d'être général, et les habitants de l'île ne sont pas disposés à une entente commune; enfin les appuis que ce mouvement rencontrait aux États-Unis ont été jugés avec trop de sévérité en Europe pour qu'ils continuent longtemps à être efficaces.

*
* *

Nous ne pensons pas avec l'*Impartial* que cette insurrection, préparée de longue main, soit la plus formidable qui ait éclaté jusqu'ici dans l'île, et que la gravité des circonstances s'accroîtra aussitôt la récolte des sucres terminée. Sans doute, dans la province de Santiago de Cuba, qui est la province de l'est la plus montagneuse, et celle où par conséquent la guerilla est le plus facile, l'élément noir fournit des hommes à l'insurrection et même quelques chefs. Il est certain aussi que si l'ordre n'est pas rétabli presque définitivement à la fin du mois de mai, et si la contrebande de guerre avec la Floride n'est pas promptement et radicalement arrêtée, la mauvaise saison va compliquer gravement les opérations militaires: la saison chaude, pluvieuse, est en effet dans ce pays tropical celle de juin, juillet et août. Mais il peut rester quelques bandes insurrectionnelles dans le massif de Santiago sans que l'île entière soit révoltée, et l'insurrection n'a pas un caractère général parce qu'elle ne correspond pas à un sentiment unanime des habitants.

Les éléments de la population sont en effet très

(1) La valeur nominale de la piastre espagnole est de 5 fr. 50.

divers: on trouve dans les districts occidentaux beaucoup de Catalans, de Basques, de Galiciens; à Santiago et à Guantanamo, des Français de Saint-Domingue; à Matanzas et à Cardenas, des Anglo-Américains et des Allemands, et partout une race créole où le sang noir des esclaves se mélange au sang espagnol; en 1862, il y avait 40 000 blancs, 100 000 hommes libre de couleur et 300 000 esclaves nègres; en 1875 la population totale était de 1 360 000 individus.

Il semble, comme le disait l'*Epoca*, qu'aucun rapprochement ne puisse être fait entre le mouvement actuel, qui résulte de difficultés économiques et d'excitations étrangères, et l'insurrection de Las Tunmas, dont l'armée, dirigée par Cespedès, se recrutait parmi les esclaves fugitifs des plantations de l'Est et du Centre.

L'esclavage existait alors; les Cubains libres ne jouissaient pas des droits des Espagnols de la mère patrie; le désordre et l'insubordination régnaient dans l'armée; toutes les classes de la population étaient mécontentes. Aujourd'hui, les provinces cubaines sont représentées aux Cortès; elles peuvent faire valoir leurs droits, défendre leurs intérêts, et les réformes votées à la veille de l'insurrection peuvent être considérées comme un pas vers la décentralisation. Les Cubains pourront intervenir dans l'établissement du budget espagnol, pour lequel leur approbation devient jusqu'à un certain point nécessaire; et si des nègres réfractaires à toute idée de travail prétendent devenir les maîtres de Cuba pour transformer cette île en une nouvelle Liberia, il est à présumer que les Espagnols trouveront dans la population d'origine européenne un soutien décisif qui maintiendra les affranchis d'hier au rang que leur inintelligence et leur paresse leur assignent.

Cuba, malgré les souhaits que nous avons entendu formuler en faveur de son émancipation, doit demeurer à l'Espagne, et non pas seulement parce que c'est la terre que Christophe Colomb découvrit en 1492, mais parce que c'est bien une île espagnole par sa population imprégnée de sang espagnol, enrichie par les capitaux, par le travail que des générations d'hommes venus d'Espagne ont accumulés pendant des siècles dans ce beau pays: l'amour des nègres ne peut aller jusqu'à abandonner aux insurgés une pareille possession.

Quant à cet idéal supérieur d'émancipation, de *self-government* que rêvent MM. José Marti et Gomez en souhaitant une entente avec l'Espagne, est-il réalisable, et ces publicistes de mérite n'ont-ils pas réfléchi au sort qui attendrait Cuba abandonnée aux Cubains? Les révolutions incessantes des petites républiques sud-américaines ou de Haïti laissent à penser de quelle paix et de quelle prospérité jouirait Cuba; et si les États-Unis souhaitent cette émancipation, ce ne peut être pour que Cuba s'appartienne en propre: entre Cuba et la Floride la distance est courte et l'annexion tentante.

* * *

Au reste, le temps est passé où les philosophes et les politiques humanitaires voyaient dans l'émancipation des petites collectivités et dans le fédéralisme les deux panacées aux misères sociales modernes. Les républiques elle-mêmes qui depuis un siècle ont servi de modèle aux théoriciens courent à l'unité au lieu de favoriser la décentralisation; M. Emilio Castelar l'a très justement remarqué : la guerre de l'Indépendance, la convention de Philadelphie et l'avènement de Lincoln marquent trois grands efforts de la république des États-Unis vers l'unité fondamentale; et en Suisse, si la révolution de 1848 n'avait pas consacré l'unité de la nation et la victoire de la démocratie, l'organisation de 1815 jetait les cantons protestants aux mains d'une oligarchie aristocratique et assujettissait les cantons catholiques à une tyrannie religieuse, la pire de toutes.

Faut-il donc que de pareils enseignements soient méconnus précisément par des hommes qui aspirent à diriger l'opinion publique à Cuba? Le mouvement insurrectionnel qui trouble actuellement Cuba doit être réprimé par l'Espagne; il peut l'être facilement, et si le gouvernement de Madrid a la sagesse d'accorder à sa belle possession les réformes économiques qui sont parfaitement compatibles avec l'union étroite de la colonie et de la métropole, aucun nouveau prétexte humanitaire ne saurait donner naissance à l'avenir à des troubles inquiétants pour la prospérité de la perle des Antilles.

HENRI PENSA.

LES GONCOURT (1)

Le japonisme, — l'écriture artiste, — la vérité littéraire, — voilà trois choses dont MM. de Goncourt se font également honneur. « Les trois grands mouvements de la seconde moitié du XIXe siècle, dit quelque jour l'un des deux frères à l'autre, nous les aurons menés. » Cette secrète confidence de Jules, Edmond la recueillit fidèlement. Sa modestie ne l'empêcha point de la livrer au public, et l'acquiescement pieux qu'il y donne en double l'autorité.

* * *

L'invention du vrai en littérature, quoique les Goncourt s'y soient mis à deux, suffirait d'elle-même

(1) Suite de la série que M. Georges Pellissier a inaugurée dans un récent numéro par un article sur *M. Bourget moraliste*, et qu'il continuera régulièrement tous les quinze jours.

pour fonder leur gloire. Mais, hâtons-nous de le dire, la vérité des Goncourt a un caractère particulier, et nous devons la distinguer avec soin de celle qui ne porte pas leur estampille.

Extérieure et pittoresque, elle est toute en reflets et en miroitements. Si les Goncourt se donnent pour des historiographes, n'en soyez pas trop surpris : ils ne font aucune différence entre l'histoire et le reportage. Edmond se vante d'avoir découvert les « documents humains ». Jamais la littérature n'accorda tant d'importance au tissu d'une robe ou à la couleur d'un tapis. Bagatelles et colifichets, voilà le plus clair de leurs documents. Ils ont évincé la psychologie au profit du bric-à-brac.

Ce qui assure la durée des œuvres, c'est une vérité durable. Ne confondons pas avec le « vrai » l'actualité superficielle des Goncourt. Actualité de papillotage et de papotage, elle ne fait aujourd'hui l'intérêt d'un livre que par ce qui, demain, n'aura plus d'intérêt. « Le moderne, disent-ils, tout est là. » Ce moderne périt à chaque moment : vous venez d'en retracer la changeante figure, qu'il n'existe déjà plus. Les Goncourt n'ont certes pas inventé le modernisme, mais ils y ont tout réduit. Ils suppriment, ou peu s'en faut, la part de réalité foncière et constante qui donne à l'œuvre sa valeur humaine. La vérité qu'ils poursuivent est instantanée. Erreur en deçà de l'heure présente, erreur au delà.

S'étant imposé les « devoirs de la science », ils veulent que leurs observations aient une autorité documentaire. Mais la « vision » des Goncourt ne ressemble à aucune autre : tout objet, en passant à travers leur moi, s'y réfracte fiévreusement. Ils sont névropathes, et s'en glorifient. La santé leur paraît quelque chose de répugnant. Ce n'est pas leur époque qu'ils ont décrite, mais la maladie de leur époque, ou plutôt leur propre maladie. La vérité qu'ils peignent est à la fois saignante et faisandée.

Ce qu'il y a de plus vrai dans toute leur œuvre, c'est ce qui relève de la photographie et de la sténographie. Par exemple, certaines pages du *Journal*. Encore ne sont-ils pas toujours exacts. Renan eut à s'en plaindre. Ne les accusez pas de perversité : il leur arrivait parfois de mal comprendre les subtils propos d'un philosophe.

***

A cette vérité mobile, frémissante, que les Goncourt ont attrapée au vol, ne pouvait s'adapter une écriture normale. Rien chez eux que d'irrégulier et de discontinu. Le roman tel qu'ils l'entendent est une succession de tableaux, et chacun de ces tableaux est une juxtaposition de notes. Même inquiétude dans l'ordonnance de la phrase que dans celle du volume. Leur phrase n'est jamais faite. En la lisant, nous avons peur d'en rompre l'instable équilibre. Tantôt surchargée et tantôt elliptique, elle manque toujours la juste plénitude. L'écriture artiste des Goncourt supprime ce qui est purement logique, redouble et multiplie ce qui excite les nerfs. Jalouse de lutter avec la peinture, elle se bariole d'épithètes chatoyantes. Impatiente de rendre les plus imperceptibles frissons, elle se crispe, se tourmente, se contracte, s'exaspère en zigzags fébriles. Cette écriture-là, cahotante et trépidante, déconcerte le lecteur sain de corps et d'esprit. Mais un homme bien portant n'est pas, suivant eux, un artiste. Et vraiment je crains qu'il ne faille être quelque peu malade pour les apprécier à leur juste valeur.

***

Reste la japonaiserie. Au « pensum du beau » les Goncourt en préfèrent la grimace. Ils mirent des premiers en vogue l'art chimérique et biscornu du pays où fleurissent les gentillesses mignardes et les précieuses singeries. Ne leur en disputons par la gloire, et n'allons pas dire, avec le roi classique : « Otez-moi de là ces magots ! » car le japonisme a dans sa fantaisie je ne sais quelle grâce énigmatique et raffinée qui ne manque point de ragoût. On leur saurait gré de l'avoir introduit sur nos étagères s'ils ne s'étaient avisés de l'inoculer à notre littérature. Dans leur manière insolite, capricieuse, saugrenue, il y a effectivement beaucoup de japonais, et même pas mal de chinois.

GEORGES PELLISSIER.

THÉATRES

Tannhæuser (*suite et fin*).

Disons-le bien vite, si les représentants de Richard Wagner cherchaient une revanche, ils l'ont eue aussi complète, aussi définitive que possible. Est-il besoin d'ajouter que nous nous y sommes associés de tout notre cœur, sincèrement heureux de prendre notre revanche, nous aussi, des lamentables soirées de 1861. *Tannhæuser* a pris triomphalement possession de l'Opéra ; il y restera, j'en suis convaincu, et y attirera le public presque autant que *Lohengrin* et la *Walkyrie*... Mais cela dit, il me faut compléter mon récent article (1) et parler de la musique. Et, ici, ma tâche est fort difficile. Elle l'est d'abord parce qu'il entre dans la musique un élément en quelque sorte « sensationniste » qu'il est impossible de discuter. Si, par exemple, tel motif, — une phrase de Vénus, au premier tableau : *Va retrouver ces froids mortels...*

(1) Voir la *Revue* du 4 mai.

— est, au dire de M. Alfred Ernst, « du style le plus franc et le plus énergique, d'une parfaite carrure musicale... le plus concis et le plus intense de tous ceux dont Wagner se sert pour signifier musicalement le conflit tragique... » ; et si je confesse que ce motif me paraît empreint de quelque banalité, quoique « franc et carré », nous n'en serons pas plus avancés pour cela. Il faudrait analyser le motif en lui-même, note par note, harmonie par harmonie. Et d'abord, j'aurais peur de m'embrouiller dans ces considérations techniques ; et les meilleurs raisonnements du monde ne serviraient de rien si vous avez une impression contraire à celle que j'éprouve. Ma tâche est difficile encore, parce que, si j'aime et admire *Tannhæuser*, je l'admire et l'aime moins que ceux qui le jugent égal ou supérieur à *Parsifal* ou à *Tristan;* et, — comme j'insisterai forcément sur ce qui est discutable, laissant de côté les beautés sur lesquelles tout le monde est d'accord, — mon article va prendre, j'en ai peur, une allure trop « hostile », comme chante Wolfram. Je supplie donc ceux qui me lisent de sous-entendre incessamment une « pédale » d'admiration. Je serai plus à mon aise pour les réserves que je suis obligé de faire. Et d'ailleurs, c'est moins *Tannhæuser* que j'entends discuter que l'opinion de ses admirateurs, opinion que j'ai déjà indiquée il y a quinze jours.

Une analyse détaillée de la partition serait superflue. De tous les ouvrages de Wagner, c'est, je crois bien, le plus connu, le plus « populaire ». Je voudrais simplement, à l'aide de quelques exemples, vous montrer combien *Tannhæuser* est encore éloigné de l'idéal rêvé et atteint plus tard par Richard Wagner. Et, d'abord, je laisse de côté l'argument qui consiste à dire que, Wagner ayant modifié son œuvre pour les représentations de Paris en 1861, tout ce qu'il a laissé sans retouches doit être considéré comme parfait. Cet argument-là vaut tout juste celui-ci : Si Wagner n'a corrigé et développé que certains passages, c'est qu'il comprenait qu'il était impossible d'en faire un « vrai drame »... Passons !

On sait en quoi consiste la réforme opérée par Wagner : la musique accompagne le drame, non plus comme une illustration, mais comme partie intégrante du drame lui-même ; son rôle, selon la belle formule du Maître, est d'exprimer l'inexprimable : entendez de traduire ces sentiments auxquels la parole prêterait un sens trop précis et surtout trop particulier. Très en résumé, Wagner (1) a montré que la musique, de par sa fluidité même et de par sa souplesse, pouvait : 1° ou prendre dans le drame la place principale; 2° ou s'effacer devant la parole; 3° ou doubler la force d'expression du langage parlé. De là découle toute la théorie du *drame wagnérien*. Comment Wagner, par un miracle de son génie, a su mettre cette théorie en pratique, je n'ai pas à le montrer ici. J'ai seulement à rappeler les fondements de sa théorie. Si *Tannhæuser* y est conforme, nous en retrouverons au moins quelques traces. Cherchons-les.

N'insistons pas sur les trois reprises successives de l'hymne à Vénus (1er tableau). Sans doute, c'est le même sentiment que Tannhæuser exprime trois fois de suite ; on pourrait toutefois remarquer que ce sentiment s'exaspère chaque fois davantage, et que peut-être ce progrès n'est pas suffisamment exprimé, musicalement parlant, par la progression chromatique que signale M. Alfred Ernst (la phrase est écrite en *ré bémol*, puis en *ré naturel*, puis en *mi bémol*). Wagner, depuis, a d'autres ressources quand il veut développer musicalement un sentiment. Au moins, passant condamnation sur le premier tableau, est-il possible d'admettre aussi aisément la quatrième réapparition de l'hymne, au second acte ? Ici, je le veux, le sentiment est encore le même : l'amour physique. Mais, de bonne foi, ce sentiment ne s'est-il pas agrégé quelques sentiments nouveaux ? Le Tannhæuser, que nous voyions tout à l'heure dans les bras de Vénus, a pu s'arracher de ces mêmes bras, il a été touché de la grâce, il a revu Élisabeth, il s'est repris à l'aimer... et, de tout ces états d'âme successifs qu'il a traversés, qui ont eu sur lui une influence si capitale, rien, absolument rien ne transparaît dans la musique ! — rien si ce n'est un quatrième demi-ton ! Tannhæuser, dira-t-on, est un « frénétique » qui va d'un coup aux extrêmes et se retrouve instantanément tel qu'il était jadis. Pas tout à fait. Dans cette même scène précisément, Wagner a montré combien l'homme est toujours l'esclave non seulement de ses actions, mais de ses sentiments passés : celles-là comme ceux-ci « laissent dans l'âme un caractère ineffaçable ». C'est l'âme que peint la musique : comment Wagner, qui a si bien traduit littérairement et dramatiquement ce « caractère ineffaçable », l'a-t-il si peu exprimé en musique ? Est-ce vraiment là le drame wagnérien ? Je ne puis le croire, puisque je constate précisément l'absence de tout ce qui lui a donné plus tard son incomparable force d'expression.

Poursuivons. Voici Tannhæuser seul dans la campagne, après que le Vénusberg a disparu (2e tableau du premier acte). A ce moment même, à ce moment précis, il traverse la crise la plus tragique que jamais âme humaine ait eue à subir. Et vous savez combien Wagner a su la rendre pour ainsi dire visible et palpable, théâtralement, par le brusque changement de décor, et ensuite par l'immobilité écrasée de Tannhæuser. Cela est admirable ; rien de plus émou-

(1) Pour tout ceci, je renvoie le lecteur à l'admirable livre de M. H.-S. Chamberlain, notamment au passage relatif à *Tristan*, p. 129 et suivantes.

vant que le cri d'angoisse du pécheur repentant : « Seigneur, soyez béni! Augustes sont les miracles de votre grâce! » Et, sans doute, jusqu'à l'explosion de son remords, Tannhæuser ne pouvait, ne devait rien dire. Mais, précisément, n'est-ce pas ici le rôle évident de la musique ? ne sommes-nous pas, dans toute la force du terme, en face de l' « inexprimable », et n'est-ce pas alors, selon Wagner lui-même, que la musique doit « passer au premier rang », traduire, pour nos oreilles et pour notre esprit, ce qu'aucune parole humaine ne saurait rendre par des mots? Or, depuis le changement de décor, l'orchestre s'est tû.. Nous avons entendu la chanson du pâtre et le chœur des pèlerins : l'orchestre ne reparaît que pour soutenir par un trémolo le cri d'angoisse de Tannhæuser. Ici le rôle de la musique, son rôle dramatique est réduit à rien. Veut-on que la crise soit suffisamment exprimée par le changement de milieu, que le chant des pèlerins traduise exactement les sentiments de Tannhæuser, puisque aussi bien Tannhæuser répète ensuite la phrase qu'ils viennent de chanter? Je le veux. Mais il faut pourtant faire observer ceci : la phrase reprise identiquement par Tannhæuser exprime un sentiment qui n'est pas identique à celui qu'elle exprimait dans la bouche des pèlerins : car, si eux et lui éprouvent des remords, ces remords ne sauraient être identiques, Tannhæuser ayant plus cruellement péché que les pèlerins qui, eux, n'ont pas connu le Vénusberg et ses joies damnables... Et ne dites pas que c'est là des subtilités. C'est justement ce respect infini des nuances les plus délicates qui nous donne, aux drames de Wagner, une satisfaction absolue, définitive. Cette satisfaction, je ne l'ai pas aussi complète ici; et je cherche pourquoi avec toute la bonne foi dont je suis capable...

Veut-on, encore, que l'immobilité et le mutisme de Tannhæuser soient assez « éloquents » par eux-mêmes pour ne pas avoir besoin de commentaire musical? J'y consentirais si je n'avais le souvenir d'une autre scène analogue, mais combien plus expressive! On a comparé ici Tannhæuser à Parsifal. Quelle différence! D'abord, le spectacle auquel assiste Parsifal, c'est, à proprement parler, la « révélation », révélation qu'il comprendra seulement lorsqu'il sera arrivé à la science par la compassion. Il lui suffit de voir : la musique lui rappellera plus tard ce qu'il a vu. Puis, si Parsifal reste immobile et muet, il ne cesse d'agir et de penser musicalement ; la « promesse de rédemption » passe dans l'orchestre, s'esquisse, s'interrompt, émerge en quelque sorte au-dessus des plaintes d'Amfortas, des prières des chevaliers, des bourrades de Gurnemanz. Kundry, pareillement, reste muette pendant tout le troisième acte. Mais cesse-t-elle pour cela de vivre et de nous « parler », si je puis dire ? Et ne suffit-il pas que l'orchestre fasse entendre ou son féroce éclat de rire, ou la phrase enveloppante qui séduisait jadis Parsifal au palais de Klingsor, pour que nous sentions, pour que nous « entendions » Kundry pleurer sa vie passée, sa vie de péchés et de damnation, et pour que, par suite, l'idée de rédemption, l'idée de rachat soit toujours présente à notre esprit? La musique fait là réellement corps avec le drame. En est-il de même dans la scène de *Tannhæuser* ? Certain l'affirment ; en toute conscience je ne le vois point.

Faut-il un autre exemple ? Vous vous rappelez la scène du concours, au second acte, lorsque Tannhæuser répond à Wolfram, et vante, en opposition avec l'amour éthéré, l'amour ardent et passionné. Wagner, ici, a indiqué un jeu de scène qui prouve une fois de plus l'admirable poète dramatique qu'il était. Élisabeth n'est nullement choquée par les paroles enflammées de Tannhæuser : elle trouve que c'est bien ainsi qu'on doit aimer, et c'est bien ainsi qu'elle veut l'être ; elle encourage le chanteur, elle l'approuve du geste, et il faut l'indignation de Bitterolf, de Wolfram et des autres, pour lui révéler que Tannhæuser est coupable. Encore une fois, cela est de la plus délicate et de la plus juste observation. Mais écoutez la musique. Ici encore, un encouragement « parlé » ne siérait guère à Élisabeth; c'est la musique qui devrait souligner son geste, son élan : c'est un de ces cas de « pantomime » si fréquents dans les drames de Wagner, et qui leur donnent leur prodigieuse continuité d'expression. Écoutez l'orchestre. Élisabeth en est absente; rien ne la rappelle, rien ne la représente, rien ne traduit ce qui se passe en elle, et ce qui vaudrait cependant la peine d'être indiqué.

J'ai plus spécialement insisté sur ces deux points, mais presque à chaque page je pourrais relever des exemples analogues. Voyez la marche célèbre. On a reproduit à Paris, assez exactement, la mise en scène de Bayreuth, qui donnait à la réception du Landgraf un charmant caractère d'aimable hospitalité. On a varié autant que possible les groupes des invités, varié l'accueil que leur font les maîtres du logis : tantôt Élisabeth s'incline respectueusement devant quelque noble et vieille dame, tantôt elle court, joyeuse, au-devant de ses amies, tantôt elle prend dans ses bras un enfant et le porte elle-même à sa place... Et cela, sans doute, est agréable, cordial et ingénieux. Mais quel est, — spécialement en ceci, — le rôle de la musique ? Nul ou à peu près. On pourrait, pour la marche du *Prophète* et pour celle d'*Aïda*, arranger une mise en scène aussi adroite, analogue sinon pareille. Changez ici l'ordre des groupes, mettez l'enfant à la place de la vieille dame, les jeunes filles à la place des anciens soldats, tout ira de même, ni mieux ni plus mal. Rappelez-vous au contraire la « marche » de *Parsifal :*

— il me faut bien évoquer les autres drames de Wagner, puisqu'on veut admirer *Tannhæuser* autant qu'eux et pour les mêmes raisons ; — sur le rythme obstiné de la marche, apparaissent, suivant l'ordre du « défilé », les plaintes d'Amfortas, le thème de la foi, le thème de la douleur du Grâl, la promesse de rédemption (je cite de mémoire et presque au hasard) : et même, quand, après les chevaliers, passent les enfants, un je ne sais quoi de plus jeune, de plus frais, de plus allègre pénètre dans l'orchestre. Ici, impossible de changer l'ordre des groupes : l'entrée d'Amfortas, celle des chevaliers, celle des écuyers sont impérieusement indiquées — et indiquées *par la musique!...*

Je ne voudrais pas attacher plus d'importance qu'il ne faut à des détails de « mise en scène » ; mais remarquez cependant que la mise en scène a son rôle, très important, dans le drame wagnérien. Et enfin, si je vous ai fait constater, dans les situations capitales du drame (1), aussi bien que dans ses parties accessoires, l'absence des éléments dont se compose le drame wagnérien, il vous sera loisible, assurément, d'admirer *Tannhæuser* à l'égal de *Tristan;* mais vous ne pourrez plus, je l'espère, l'admirer pour les mêmes raisons.

C'est ce qu'on a fait pourtant. J'ai cité l'autre jour la très curieuse brochure que vient de publier M. Ernst. Il a retrouvé, dans *Tannhæuser*, une trentaine de « leit-motiv », un peu moins, je crois, qu'un de ses confrères n'en avait trouvé dans *Ascanio*, de M. Saint-Saëns. Je ne recherche pas s'il ne se serait pas laissé aller à prendre pour des motifs conducteurs des rappels de thème, ou même simplement de ces formules dont Wagner ne s'est débarrassé qu'après *Lohengrin*. Mais de ces motifs, M. Ernst aurait trouvé une centaine, cela ne prouverait pas la vérité de sa thèse. *Tannhæuser* n'en serait pas davantage pour cela un *drame wagnérien*, si le drame wagnérien a trouvé sa réalisation définitive dans *Parsifal* ou dans *Tristan*. Le leit-motiv, puisque leit-motiv il y a, n'est pas toute la théorie de Wagner ; ce n'en est qu'une partie ; pour mieux dire, ce n'est qu'un *moyen* par lequel Wagner a su mettre en pratique sa théorie du drame en musique. C'est un procédé, le meilleur, sans doute, le plus clair, le plus « explicite », si je puis dire. Mais ne pourrait-on pas imaginer un drame en musique parfaite, sans « leit-motiv » ? (Le troisième acte de *Tannhæuser* est un drame wagnérien d'une beauté incomparable, sans leit-motiv). Du moins, peut-on très bien imaginer un drame où d'abondants « leit-motiv » s'enchevêtreraient, et qui n'aurait rien du drame wagnérien. Non, la réforme incomparablement féconde de Wagner consiste en ceci, que c'est le drame des âmes qu'il fait vivre — poétiquement, musicalement — sous nos yeux. Le leit-motiv, comme la légende, n'a été pour Wagner qu'un moyen. Le principal, j'oserais presque dire « le tout » de sa réforme, c'est d'avoir substitué aux conventions de l'opéra le drame intérieur, et surtout d'avoir compris que seul le drame intérieur est susceptible d'être traduit musicalement. Or je vous ai montré combien de fois, dans *Tannhæuser*, la musique est absente du drame. Elle y intervient sans doute, mais c'est ici qu'il faut bien que j'arrive à ce que, depuis le commencement, j'hésite à formuler, à *l'infériorité musicale* de *Tannhæuser* — infériorité vis-à-vis de Wagner.

Quoi que je fasse — et je vous jure que j'y ai mis toute la bonne volonté dont je suis capable ! — je ne puis aimer certaines phrases musicales qui tiennent ici une place trop importante. Jamais on ne me fera admettre que le début du duo du second acte (avec sa *ritournelle !...*) soit de la musique « originale » ! Et, si je jugeais par mon opinion seule, je m'en défierais, je vous assure. Mais j'ai pour garant Wagner lui-même. Jamais, entendez-vous, *jamais*, même dans *Lohengrin*, il n'a refait ce qu'il a fait là. Une clarinette chantant toute seule sur la vaste guitare de l'orchestre ! Jeunesse, dit-on ; Élisabeth est la jeunesse, la fraîcheur ; il lui fallait un thème jeune et frais. Mais Éva aussi est la jeunesse, la jeunesse plus fraîche encore, plus ingénue qu'Élisabeth ! Comparez les deux rôles, musicalement... Dans les *Maîtres-Chanteurs*, c'est un flot ininterrompu de jeunesse, d'ardeur confiante, d'amour, de tendresse, de malice, un flot qui court d'un bout à l'autre de l'œuvre, épanchant sans cesse son inépuisable source mélodique. Ici c'est une petite phrase banale, courte, sans accent, où rien n'est annoncé de ce qui sera plus tard Élisabeth... Et que dire de l'ensemble (duo) qui suit? A Paris même, on n'a pas osé le donner en entier! On en a coupé les trois quarts ; un quart reste, c'est encore trop. Et quand je pense qu'un esprit aussi averti, aussi compréhensif que M. Ernst, voit une application du leit-motiv dans le rappel de la phrase initiale, lorsque Tannhæuser et Wolfram disparaissent! Leit-motiv, non, mais « sortie ». Meyerbeer en est plein. Et, trop souvent, hélas! de ces faux agréments, de ces fausses élégances musicales, qui vous causent, si je puis dire, un malaise physique! Les *grupetti!...* Même quand Élisabeth quitte Wolfram au 3e acte, dans cette scène si émouvante, il faut que la clarinette ou le hautbois se livre à des fioritures! Élisabeth montant au ciel sur un grupetto!... Il me semble entendre Dieu le père — le Dieu de Parsifal! — l'accueillir et lui dire

(1) Je veux au moins rappeler que le second acte se termine, dramatiquement parlant, à l'intervention d'Élisabeth, et que le long finale n'est qu'une superfétation, belle sans doute, au point de vue de la musique absolue, mais dramatiquement inutile, c'est-à-dire juste le contraire du drame wagnérien.

avec tout le *gemüth* de ce monde et de l'autre : « Mon enfant, redescends sur la terre : ce n'est pas par ces artifices qu'on gagne le royaume des cieux! Tu nous reviendras quand, ayant entendu chanter la gloire du Grâl racheté, tu sauras ce qu'est la musique des anges!... » Faut-il tout dire? Même au premier tableau (Vénusberg) je ne retrouve pas le Wagner ensorceleur de *Tristan*. Certaines parties en sont curieuses ; elles ne sont pas « achevées ». Au lieu d'un acte complet, cohérent, uni, se tenant d'un bout à l'autre, je vois des thèmes ingénieusement plaqués, sans rapport avec le reste. Ce qui manque le plus à cet acte, le plus original des trois, musicalement parlant, c'est précisément la qualité incomparable des autres drames de Wagner, l'unité... Et ne croyez pas qu'en parlant avec cette franchise je manque de respect à la mémoire du plus grand de tous les musiciens dramatiques. Bien au contraire. Mon respect, mon admiration, ma vénération augmentent encore, s'il est possible, quand je songe que l'auteur de *Tannhæuser*, à force de génie, et de génie conscient, est devenu l'auteur de *Tristan*, de la *Tétralogie* et de *Parsifal!*

Mais revenons à l'emploi de la musique en tant qu'agent dramatique. Voici une des scènes où elle se manifeste avec le plus d'évidence : au second acte, après le chant de Wolfram, lorsque Tannhæuser est repris par le souvenir de Vénus, l'orchestre fait entendre successivement les motifs de la bacchanale du Vénusberg, et de l'appel si « câlin » de Vénus. C'est à merveille ; c'est bien là, en effet, la représentation musicale des sentiments qui animent Tannhæuser. Mais cela, matériellement, dure un certain temps : et, cependant, que pensent les assistants, Wolfram, le Landgraf, les chanteurs, et surtout Élisabeth? On l'ignore ; et pourtant, ne serait-il pas nécessaire de le savoir? N'est-ce pas à cet instant qu'est pour ainsi dire « conçu » le drame formidable qui éclatera tout à l'heure? Et, justement, ce qui donne au drame wagnérien sa puissance d'expression presque infinie (dans l'ordre des sentiments) n'est-ce pas cette faculté qu'a la musique d'exprimer *simultanément* les sentiments de différents personnages? Où la trouvez-vous, dans *Tannhæuser*, cette expression simultanée, que vous rencontrez à chaque scène dans *Tristan* et dans *Parsifal?*

J'ai peur de conclure. Mais il faut être sincère avec soi-même. *Tannhæuser* est le plus admirable poème qu'ait jamais écrit Richard Wagner : il n'en est pas de plus profondément et de plus sincèrement humain ; ici l'admirable poète tragique se développe avec une ampleur inimaginable. Mais le musicien reste fort au-dessous du poète : non seulement le musicien dramatique, mais le musicien en tant que « compositeur de musique ». Encore une fois, il y a là, dans *Tannhæuser*, des formes musicales que jamais Wagner n'a employées par la suite. Il me paraît difficile de croire qu'il les aimait plus, ou même autant, que celles qu'il leur a préférées. Est-ce une raison pour mépriser *Tannhæuser?* Non certes. Mon distingué confrère, M. Fourcaud, disait très ingénieusement l'autre jour : « Faut-il renier les premiers étages d'une grande tour, sous prétexte que les étages suivants sont plus près du ciel? » Non; mais si le génie du maître a suivi une marche parallèle à la construction de la tour, on peut préférer les « étages » où son génie, alors en pleine possession de lui-même, s'est complètement déployé. Oui, c'est bien comme point de départ, comme étape, que *Tannhæuser* est intéressant. Pour le reste, — exceptions gardées, comme l'admirable troisième acte, dont je n'ai pas assez parlé, — pour le reste, que voulez-vous? je ne peux pas.

***

On a fort vanté l'interprétation et la mise en scène. Pour celle-ci, il convient de faire quelques réserves. Je ne parle pas seulement du Vénusberg, un peu féerie du Châtelet, ni de la bacchanale qui m'a semblé d'une tranquillité excessive. Je n'ai de même aucune objection à faire à la manière dont sont groupés et surtout dont s'agitent les choristes, au second acte; cela est un réel progrès. Mais pour le premier acte (2e tableau), et pour le troisième, la lumière, si importante ici, qui accompagne le drame, pour ainsi dire, a été aussi mal réglée que possible; c'est par sauts brusques que la nuit succède au jour, sans ces transitions insensibles qu'on obtenait à Bayreuth. Mais ce qu'il y a surtout de fâcheux, c'est de s'être servi du même décor pour ces deux actes. Grâce à des jeux de lumière jaune, on obtient, au début du troisième acte, un délicieux effet d'automne, que soulignent encore les feuilles mortes dont le sol est jonché. Cela est d'une poésie achevée. Mais le soleil disparaît, les réflecteurs jaunes rentrent dans leurs boîtes, et voici qu'avec la nuit les arbres reprennent leur verdure du printemps, — et du premier acte. C'est là un miracle pour le moins égal à celui de la crosse fleurie. Il n'est pas tout à fait assez désintéressé pour mon goût.

M. Van Dyck est absolument admirable. On lui a reproché d'avoir plutôt joué que chanté son rôle. Je lui sais au contraire un gré infini d'avoir compris qu'ici la musique était de beaucoup dépassée par le drame, et qu'il fallait avant tout mettre celui-ci en lumière. Attitudes, gestes, déclamation, tout est ici au-dessus de l'éloge. Je ne sais rien de plus émouvant que ses lamentations haletantes, au finale du second acte ; rien de plus tragique que son récit du

pèlerinage; si j'osais, je dirais rien de plus adroit, en songeant avec quelle habileté il a su esquiver les deux ou trois « formules » qui se sont glissées dans cet admirable récit. M. Delmas dit, avec une superbe ampleur et une grande justesse d'expression, le rôle du Landgraf. Les personnages de Biterolf et des autres chevaliers sont fort bien tenus; il faut mettre à part M. Vaguet dont la jolie voix fait merveille, notamment dans le finale du second acte. — Mme Rose Caron n'a certes pas le physique d'Élisabeth, personnage tout de jeunesse et de spontanéité : mais, si les parties de candeur du rôle y ont perdu, les autres, qui sont heureusement les plus nombreuses, ont été admirablement rendues par l'excellente artiste; elle a joué la fin du second acte avec une grande puissance dramatique, et dit la prière avec un louable recueillement, et une discrétion plus louable encore. Mlle Agussol a gentiment chanté la jolie chanson du pâtre, qualifiée d' « insaisissable » par je ne sais lequel de nos confrères. Il faut bien, pour finir, avouer que Mlle Bréval a été exécrable dans le rôle de Vénus. Si l'orchestre pouvait arriver à frapper les accords d'un seul coup, cela assurément, n'en vaudrait que mieux.

J'ai gardé pour la fin M. Renaud. Son succès a été très vif; il a la plus jolie voix du monde; et je ne le blâmerai certes pas d'avoir, — au contraire de ce qu'on faisait à Bayreuth, — laissé franchement son caractère de romance à l'élégante phrase du premier acte. Passe encore pour le second acte, cependant on ne comprend guère les hommages voilés qu'il adresse à Élisabeth, passant par-dessus la rampe. Mais où il faut protester, c'est au troisième acte. M. Renaud chante délicieusement la romance de l'Étoile; mais il ne semble pas avoir compris la poésie profonde de cette scène. Qu'il chante assis ou debout, sur le sol ou à mi-hauteur, peu m'importe; ce qui est urgent ici, c'est de ne pas bouger. Quand Élisabeth a disparu, c'est presque en la suivant encore que Wolfram soupire : « Un pressentiment de mort se répand sur la terre. » C'est en pensant à elle qu'il continue; c'est elle, pour ainsi dire qui « tire de lui de la musique »; il faut qu'on le sente par la mise en scène : il faut que la ligne idéale, qui joint Wolfram à Élisabeth, ne soit pas rompue un instant : même quand il invoque l'Étoile du soir, car, dans cette étoile, c'est encore et toujours Élisabeth qu'il voit. Et, de même, ces mots : « Mais tu parais, charmante et douce étoile, » ne sont pas un récitatif précédant la romance, et séparé d'elle à la mode ancienne (ce n'est ainsi que par la forme); c'est un salut à l'Étoile du soir, près de laquelle va passer l'âme d'Élisabeth : salut qui se transforme le plus naturellement du monde en l'effusion mélodique qu'est la « Romance ». Mais pour que cela soit sensible, pour que le charme subsiste, il faut, je le répète, que Wolfram et Élisabeth soient « liés » l'un à l'autre. Et c'est un contresens, après avoir dit, assis, la première partie du récitatif, de se lever pour la suite, et d'avancer de trois pas vers le souffleur, afin de confier au public ses émotions les plus intimes...

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La fièvre de l'or.

L'historien de nos mœurs arrivant au premier semestre de 1895 écrira avec une sincère gravité que ce qui passionnait alors nos contemporains c'étaient : les discours de M. Ribot, président du conseil, le dégrèvement des alcools, et le terrible débat contradictoire entre la Science et la Foi.

L'historien de nos mœurs, en écrivant cela, se mettra, si j'ose cette image, se mettra son impartiale plume dans l'œil.

Ce qui a passionné la majeure partie des contemporains, de janvier 95 à aujourd'hui, c'est la spéculation sur les mines d'or.

Et il ne faut pas croire que les affolés agioteurs soient seulement des gens de Bourse ou de moyens rentiers, risquant en une loterie le surplus de leurs gains.

Non, dans toutes les classes ils se sont recrutés. Gens de bourse d'abord, puis gens de négoce, puis gens de presse, puis gens de club, puis gens de science, puis gens de théâtre, puis gens de brasserie, puis gens de banlieue, puis gens de province, puis gens de maison, puis gens de rien.

Tout le monde y est, en est ou en sera. Tout le monde a la fièvre de l'or. Tout le monde a dans son coffre ou son tiroir quelques-uns des papiers coloriés qu'ont émis les trois mille sociétés anglaises des mines d'or d'Afrique. Cinq ou six cents millions d'argent français ont passé le détroit, cinq ou six cents millions porteurs de rêves fous, d'espérances féeriques, — cinq ou six cents millions qui sont partis sans adieu, comme on dit, et que des millions de grands ou petits capitalistes espèrent voir revenir décuplés, centuplés, alourdis de tout l'or signalé sur les cartes.

*
* *

Pour ce qu'on appelle le moraliste, il y a là matière à de curieuses réflexions.

Et la première, la plus intéressante, je crois, serait celle-ci : Comment, pourquoi la fièvre de l'or s'est-

elle répandue avec une telle intensité, une telle rapidité, une fougue si foudroyante?

J'essaie de me rappeler les premiers symptômes du fléau, les premières victimes que j'en ai vues atteintes. Non, je ne me rappelle pas. Cela est venu tout d'un coup, au moment des grands froids. Tout d'un coup, partout où j'allais, dans les bureaux de rédaction, dans les théâtres, dans les dîners, dans les salons, dans les ateliers, dans les fumoirs, tout le monde autour de moi ne s'est mis à parler que de cela.

L'un était dans celle-ci, et l'autre dans celle-là. J'oublie les noms des mines. Mais qu'importent les noms? L'un dans trois mois aurait la forte somme, l'autre le million, l'autre l'avait déjà. Ce n'étaient que filons, que gisements, que lingots, que profondes tranchées à fonds d'or scintillants, et que sublimes quartz et que merveilleux minerais. Un clubman là présent venait la veille de payer son tailleur. Un autre le paierait le lendemain. Un troisième formait un jeune syndicat avec les camarades de sa bande. Des peintres voulaient en être, et des dames aussi. Et les domestiques écoutaient avec des airs graves, des airs soucieux, des oreilles attentives à retenir les noms anglais... Et puis c'étaient des fournisseurs, des employés de fournisseurs me demandant si je savais la bonne, la bonne mine, la meilleure, la mine de fortune sûre, de fortune immense, immédiate.

Non, je ne le savais pas, ni ne m'en inquiétais — et pour cause.

Mais cela m'intéressait à voir, à suivre, à regarder. Et de cette façon, en entendant les uns ou en lisant les autres, je me suis rendu compte à peu près de ce qui avait aidé la marche du fléau.

* * *

Les auxiliaires matériels, extérieurs, du fléau sont d'abord très faciles à déterminer.

L'objet même, le prétexte des émissions successives d'actions devait séduire naturellement, capter directement et fatalement les imaginations du peuple, si promptes à s'émouvoir.

Qu'on eût dit à la foule que des fortunes se faisaient par des actions de mines de charbon, de mines de zinc ou de carrières de marbre, peu à peu elle aurait cru, peu à peu on l'aurait entraînée, convaincue.

Mais ici le charme opérait de façon bien plus simple. Nul effort nécessaire de transposition. Le papier ne comptait pas. Les titres étaient vains. Ce n'était pas des actions que le public achetait. C'était de l'or, des promesses d'or, de l'or en barre, en poudre, de l'or même, de l'or en personne.

Un ami subtil justement me faisait remarquer comme la multitude s'amassait, avec quels regards avides, quels cris admiratifs et d'envie, autour du gigantesque lingot d'or exposé, en 89, dans la section minière.

Les gens se poussaient du coude, avaient des sourires de béatitude, des claquements de langue aguichés et gourmands, au spectacle de cette masse énorme, de ces millions et de ces millions que le carton doré représentait là tout près, sous leurs yeux, à la portée de leurs mains pauvres.

Ils examinaient ce simulacre de richesses prodigieuses, comme les petits mendiants devant les pâtisseries contemplent les gâteaux et se désignent leur choix, leurs préférences, quel goûter ils réaliseraient si jamais la fortune un jour venait à les favoriser.

Eh bien, ce sont, probablement, ces mêmes spectateurs ahuris, fascinés et consternés d'émoi, ces mêmes admirateurs du monstrueux lingot qui ont joué dans l'affaire d'Afrique tout leur petit magot, tous leurs sous, toutes leurs maigres épargnes, pour avoir de cet or dont l'idée comme la vue sans doute les affolait.

Et puis en cet élan, rien ne les retenait, aucune des difficultés coutumières, aucun des gros versements qu'on exige d'habitude.

Vingt-cinq francs l'action! Qui s'en serait privé? Il eût fallu être bien gueux, bien misérable pour ne pas s'offrir un de ces billets à lots, puis deux, puis trois, puis tant que l'on pouvait, puisque cela montait, montait, montait toujours; qu'avec ses vingt-cinq francs en un jour, en deux jours, on gagnait des cent francs, des deux cents, des trois cents, quelquefois même des mille!...

* * *

Voilà pour l'extérieur, voilà pour les bacilles, et les microbes, et la fermentation de ce mal grandissant.

Mais ce serait juger trop grossièrement, faire un diagnostic trop sommaire, que de n'attribuer qu'à ces causes éphémères et spéciales la bouleversante propagation de la fièvre de l'or.

Les savants disent que les bacilles ne se développent bien que dans les milieux propices. D'autres disent aussi que certaines épidémies ne sont que les explosions visibles d'un mal constamment, secrètement endémique.

Les témoignages de l'histoire, pour l'état maladif qu'actuellement nous traversons, confirmeraient plutôt ces dires.

Remontons en arrière, cherchons plus haut, des exemples de fièvres analogues. Les observations ne manquent pas.

C'est *Panama*, c'est l'*Union générale*, c'est les affaires du Mexique.

Je sais d'autres noms, d'autres cas. Mais ceux-là suffiraient, expliqueraient assez les origines inti-

mes et les germes mystérieux de la fièvre de l'or et ses affreux ravages.

On pourrait tirer de là comme une loi de notre histoire, comme une loi de nos mœurs.

On dirait qu'avec une ponctuelle périodicité, à intervalles égaux, une manie furieuse de s'enrichir saisit toute la nation, la pousse vers la Bourse, l'astreint et la condamne à la spéculation.

Un gouffre soudain s'ouvre, un abîme charmant au fond duquel on croit que le cuivre se transmue, que l'argent devient or, que les moindres piécettes bouillonnent en fortunes.

Tout le monde y accourt, tout le monde y précipite les économies lentement amassées, les petits héritages et les petites rentes; et les plus pauvres sont là les plus acharnés, les plus empressés, les plus attentifs, sur le bord, à voir si les semailles fleurissent.

Puis tout d'un coup comme un cyclone, un cataclysme. C'est, dans le gouffre, l'ombre, la fumée et le néant. L'abîme se referme. L'argent au fond a disparu. Les visionnaires ruinés se tuent ou s'expatrient, meurent doucement de misère ici ou au dehors.

Ils jurent, tout le monde jure que c'est fini, que la foi est perdue en ces mystifications tragiques.

Mais qu'une nouvelle légende se forme, qu'il soit dit, répété, qu'il y a quelque part un moyen de devenir riche, de gagner des millions en un jour, le mal aussitôt les reprend, ils recourent au gouffre, ils y reversent à flots leurs dernières épargnes, ils espèrent derechef le bonheur d'être riches qu'en hallucination ils entrevoient au fond...

* * *

Qu'est cette maladie indéracinable, inguérissable, toujours prête à sévir et à nous persuader?...

Est-ce une des formes de l'Idéal? Est-ce un déguisement de la hideuse avarice? Est-une des manifestations de ce dégoût du travail que donne à presque tous la difficulté de vivre? Est-ce quelque chose de beau? Est-ce quelque chose de laid?

Les psychologues vous diraient cela peut-être. Mais ils n'ont pas le temps, je suppose. Ils doivent combiner des coups, des achats, des reports.

Comme les autres, ils doivent vouloir profiter, s'approcher du Veau d'or, en décrocher des rentes.

Qu'ils se dépêchent seulement, car, en dépit de la chanson, hélas! le Veau d'or n'est pas toujours debout. Ou du moins, quand il y est, ce n'est jamais pour bien longtemps.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

LA SÉPARATION DES POUVOIRS POLITIQUES DANS LES CONSTITUTIONS DE LA FRANCE DEPUIS 1814 (1)

La Charte de 1814 est un premier essai d'application à notre pays de la collaboration des pouvoirs conforme à la pratique anglaise. S'inspirant des institutions libérales redevenues en faveur dans une partie de l'Europe, par réaction contre l'Europe et en proportion de la puissance de résistance qu'elles avaient déployée contre l'Europe, la Charte rend à la représentation de la nation sa place à côté du roi et décide que la puissance législative « s'exerce collectivement par le roi, la Chambre des pairs et la Chambre des députés ». Cependant elle laisse au roi, exclusivement, la proposition des lois que les ministres ont mission d'apporter aux Chambres et de discuter avec les représentants du pays. Elle institue « l'ordre judiciaire », qui n'est plus un « pouvoir » comme dans la constitution de la révolution en établissant que toute justice émane du roi qui nomme et institue les juges rendus inamovibles.

La Charte de 1830 se conforme à ces précédents; néanmoins elle confère parallèlement la proposition des lois aux Chambres et à la couronne.

La Constitution de 1848 reprenant la tradition de 1789, sans tenir compte de l'expérience du passé, et se préparant à un prompt échec, rétablit la séparation des pouvoirs qui, depuis l'an VIII, avait disparu de nos monuments constitutionnels. Elle déclare que la séparation des pouvoirs est la première condition d'un gouvernement libre. Elle confie le pouvoir législatif à une Chambre unique, et le pouvoir exécutif à un président responsable élu par le suffrage universel, et à qui « le peuple délègue sa puissance ». Le droit d'initiative législative est partagé entre les membres de l'Assemblée et le président, qui doit faire présenter ses projets par les ministres. Le pouvoir judiciaire est restitué en apparence, mais en réalité les juges restent nommés par le président.

Les actes constitutionnels du second Empire maintiennent en principe le partage de l'action législative entre l'Empereur, le Sénat et le Corps législatif. Mais l'Empereur, responsable devant le peuple, *gouverne* au moyen de ministres non responsables, du Conseil d'État et des deux assemblées, l'une nommée à vie et l'autre issue du suffrage universel, dont les pouvoirs sont très limités. L'ordre judiciaire a disparu: la justice se rend au nom de l'Empereur. Le pouvoir exécutif a de nouveau, en réalité, absorbé les autres.

Dans la Constitution de 1875, la dernière de nos chartes constitutives, l'antique distinction entre les pouvoirs n'existe plus. Elle est remplacée par une collaboration formelle entre le président, les ministres et les

(1) Extrait d'un volume de M. Eugène d'Eichthal intitulé : *Souveraineté du peuple et gouvernement.* (La souveraineté du peuple. — La séparation des pouvoirs politiques. — Représentation nationale et gouvernement), qui paraîtra prochainement à la librairie Félix Alcan. — 1 vol. in-12.

Chambres; celles-ci nomment le président qui lui-même désigne les ministres, mais ceux-ci restent *responsables* devant les Chambres. La Constitution dit bien que le pouvoir législatif est confié à deux Chambres, mais elle ne parle ni du pouvoir exécutif, ni du pouvoir judiciaire. Elle établit que le président a l'initiative des lois, concurremment avec les membres des deux Chambres et qu'il peut, par un message motivé, demander aux Chambres une nouvelle délibération d'une loi votée par elle. Il a les attributs généraux de la souveraineté constitutionnelle, soit vis-à-vis du Parlement et de l'armée, des fonctionnaires et des magistrats, soit vis-à-vis de l'Étranger. Le Président peut, d'accord avec le Sénat, dissoudre la Chambre élue par le suffrage universel et faire appel au pays. De cette façon, le Gouvernement devient une création complexe qui réside dans plusieurs mains dont la collaboration est nécessaire au jeu de ses organes essentiels. Contrairement à la théorie de l'*Esprit des Lois*, cette coordination délicate et multiple rétablit l'union brisée depuis 1848, entre l'exécutif et le législatif; s'inspirant des conditions habituelles des entreprises collectives qui ont réussi, elle confie la partie principale de l'initiative aux personnes que précisément Montesquieu voulait exclure du législatif, c'est-à-dire à celles qui, responsables des suites de l'exécution, sont celles qui peuvent le mieux prévoir les conséquences d'un nouvel acte législatif, en deviner l'opportunité ou en pressentir les inconvénients.

Dans cet agencement de gouvernement muni d'un cabinet responsable sous la direction d'un « premier », désigné lui-même à la fois par le pouvoir législatif et le Président issu d'un vote des Chambres, agencement qui a certainement ses racines dans les institutions anglaises du XVIIIe siècle, mais qui, en se développant, a porté un branchage assez différent, il est impossible de retrouver l'ancienne séparation des pouvoirs : elle a été remplacée par une combinaison d'efforts et de contrôles, une coordination et une hiérarchie de fonctions, les unes d'initiative, les autres de délibération et d'examen, d'autres d'exécution et d'application, d'autres enfin de censure avec droit de châtiment, qui toutes concourent à l'œuvre de gouvernement, non pas en combattant, mais en se complétant. Appliquée dans son esprit véritable, cette combinaison, qui tient compte dans une certaine mesure des conditions d'existence qui ont assuré le succès des entreprises collectives commerciales ou autres, devrait, en politique, produire des résultats relativement satisfaisants, ou en tous cas supérieurs à ceux des autres systèmes de gouvernement. Le difficile est de conserver et de faire respecter par la masse des citoyens, au milieu du conflit des passions et des intérêts, l'esprit d'institutions aussi complexes et qui reposent sur des distributions de fonctions et de responsabilité malaisées à comprendre pour le plus grand nombre des intelligences, plus difficile encore à faire accepter par une démocratie de suffrage universel leurrée, depuis un siècle, sur l'étendue et le caractère de ses droits qu'elle a cependant laissé violer à plusieurs reprises, enivrée d'une soi-disant souveraineté que nous avons ici cherché à réduire à ses justes limites, mais qui en a de tout autres ou plutôt qui n'en a pas dans les imaginations populaires surchauffées par ses flatteurs intéressés. Cette démocratie jalouse de ses droits souverains a, soit directement, soit encore plus dans sa représentation élue, conservé, contre le pouvoir dit exécutif, des défiances profondes que, jusqu'à un certain point, l'histoire explique, et elle cherche par un effort constant à faire revivre en sa faveur, c'est-à-dire au profit du pouvoir législatif qu'elle nomme directement l'ancien principe de la séparation.

« Quand après un long despotisme, écrivait Thouret, dans son rapport du 13 août 1791, exprimant des sentiments qui ne devaient guère être suivis à l'époque où il parlait, une nation s'éveille et se constitue, son principal ennemi dans cette situation est alors le pouvoir exécutif, parce que c'est lui qui est corrompu, c'est lui qui a opprimé et que c'est contre lui, non pas pour l'anéantir, mais pour le faire rentrer et le contenir à l'avenir dans ses justes bornes, que la révolution a lieu et que le travail de la régénération se fait. Mais, ajoute Thouret, quand la révolution est finie, quand il s'agit après avoir détruit de rebâtir, quand il s'agit d'établir une constitution d'où doit résulter un véritable gouvernement, nous avons cru que c'était une erreur profonde que de traiter le pouvoir exécutif en ennemi de la chose publique et de la liberté nationale. Est-ce que le pouvoir exécutif n'est pas le pouvoir de la nation, émanant d'elle comme le pouvoir législatif? Il y a dans le pouvoir législatif, d'une part, et dans le pouvoir exécutif de l'autre, les deux pièces fondamentales de l'organisation politique : elles doivent concourir, s'entr'aider et se fortifier mutuellement. Ennemies nécessairement pendant le mouvement révolutionnaire, elles sont nécessairement amies dans la théorie d'une constitution; et la révolution ne peut pas être achevée tant qu'on ne les a pas instituées de manière à pouvoir collaborer fraternellement. » Ce sont là de sages considérations à mettre, après cent années, sous les yeux de notre représentation nationale.

Nouvelles de l'étranger.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN RUSSIE

Pour mesurer sûrement le chemin parcouru par la Russie dans la voie du progrès au point de vue des lettres, des sciences et des arts, il faut prendre les Russes à part et les examiner isolés des autres nations de l'Europe. Toute comparaison avec les autres pays européens dont les habitants ont devancé les Russes dans les diverses branches de la civilisation moderne donnerait forcément des résultats qui ne sauraient rien prouver, sinon que la Russie se trouve encore dans un état d'infériorité notable vis-à-vis de ces pays.

Cependant, tout en examinant les Russes seuls et séparés du reste du monde, on pourrait faire une comparaison sans sortir des frontières de la Russie. On pourrait comparer les progrès accomplis par la population de langue et d'origine russes, qui forme l'immense majorité des habitants de l'empire, aux progrès réalisés par les populations de langue et d'origine étrangères. Par cette comparaison on arriverait à des conclusions assez cu-

rieuses et dignes d'être prises en considération à plusieurs points de vue.

J'ai sous les yeux une statistique publiée récemment à Saint-Pétersbourg sur le mouvement littéraire en Russie — la Finlande non comprise — pendant l'année 1893. Le nombre des ouvrages parus du 1er janvier au 31 décembre 1893 est de 10242, tirés à 33875201 exemplaires; ce qui représente 3307 exemplaires par ouvrage environ. Le nombre des ouvrages parus en 1892 a été inférieur de 654 à celui de 1893, et le tirage inférieur de 3228781 exemplaires. De ces 10242 ouvrages, 7782 avec 27224903 exemplaires ont paru en langue russe, et 2460 ouvrages avec 6650298 exemplaires, en langues étrangères. La comparaison avec 1892 est encore à l'avantage de 1893 en ce qui concerne la langue russe, car, dans le courant de cette dernière année, le nombre des ouvrages russes s'est accru de 594, tandis que l'augmentation pour les langues étrangères n'est que de 60 ouvrages. Le même avantage est constaté pour les ouvrages russes dans l'année 1892 sur celle de 1891, ce qui prouve que la russification des nationalités étrangères entreprise depuis quelque temps par le gouvernement fait des progrès tous les ans.

L'examen de cette question si intéressante à tant de titres ne rentrant pas dans le cadre d'une courte notice, je me borne à rappeler que les mesures prises par le gouvernement russe dans le but d'arriver à bref délai à l'assimilation des populations d'origine étrangère aux populations proprement russes sont appliquées d'une manière excessivement rigoureuse dans certaines provinces et pour une certaine catégorie d'habitants de race étrangère, tandis que dans d'autres provinces et pour d'autres étrangers, elles ne se fait presque pas sentir.

Sur les 2460 ouvrages en langues étrangères publiés en l'année 1893, 772 avec 2 millions d'exemplaires ont paru en langue polonaise; 443 ouvrages avec 1 million d'exemplaires, en langue hébraïque; 327 ouvrages avec 467000 exemplaires, en langue allemande, et les 918 restants se répartissent entre les autres langues parlées en Russie, l'arménien, le géorgien, le français, l'esthonien, le lithuanien, etc.

Les sujets traités dans les ouvrages parus en langue russe se divisent comme suit: Religion, ouvrages 1058; Enseignement, 675; Littérature, 629; Médecine, 618; Histoire 307; Droit 254; Agriculture, 238; Théâtre, 229; Statistique, 209; Industrie, 197; Questions militaires, 158; Musique, 93; Astronomie, 87; Politique, 70; Philosophie, 54. Commerce, 48; Finances, 42; Mathématiques, 36; Beaux-Arts, 31; Économie politique, 29, etc.

Sur les 7782 livres parus en langue russe, 6131 étaient des ouvrages nouveaux, et les 1651 autres de nouvelles éditions (deuxième, troisième ou quatrième) d'ouvrages parus dans les années précédentes. Il y a eu plusieurs éditions à bon marché des œuvres des romanciers russes. Les œuvres de Pouschkine (quatorzième édition) ont été tirées à 100000 exemplaires. Un grand nombre d'ouvrages étrangers ont paru traduits en langue russe; il faut noter les œuvres de Gœthe, de Schiller, de Milton, de Walter Scott, de Dickens, de Dante, de Victor Hugo, de Béranger, de Maupassant, et presque tous les romans de Zola et de Bourget.

C'est à Saint-Pétersbourg qu'a paru le plus grand nombre d'ouvrages (3689, dont 181 en langues étrangères). Après viennent Moscou (2262, dont 45 en langues étrangères), Varsovie (1055, dont 288 en langue russe), Kiew (488), Kazan, Odessa, Riga, Tiflis, Vilna, etc.

La presse russe s'occupe beaucoup depuis quelques semaines d'un projet qui introduirait l'instruction publique obligatoire en Russie. A vrai dire, cette question n'est pas nouvelle, mais les journaux russes se sont mis de nouveau à l'examiner et donnent à ce sujet des détails assez intéressants. Un comité nommé il y a quelque temps au ministère de l'Instruction publique avec mission d'élaborer un projet vient de prendre ses conclusions, et il paraît que la question a été résolue en principe dans un sens affirmatif. Les journaux russes qui demandent l'application immédiate de cette mesure dépeignent sous les couleurs les plus sombres l'ignorance qui règne parmi les basses classes de la population de l'empire. A ce point de vue la Russie se trouve encore au bas de l'échelle, et il lui faudra de longues années pour arriver au point où se tiennent actuellement les autres Etats de l'Europe. Tandis que sur 100 enfants le nombre de ceux qui vont à l'école est de 22 aux États-Unis, de 18 en Allemagne, de 16 en Angleterre, de 15 en Suède, de 7 au Japon, il n'est en Russie que de 2 1/2.

Sur 100 conscrits, il y a à peine un illettré en Prusse, en Bavière, au Danemark, en Suède. En Russie il y a 70 illettrés sur 100 jeunes gens enrôlés sous les drapeaux! La France dépense 190 millions par an pour l'instruction publique; la Russie, avec une population plus que double, dépense à peine 37 millions de francs.

Cependant, l'introduction de l'instruction publique obligatoire en Russie rencontrera de grandes difficultés, vu la répugnance des paysans à envoyer leurs enfants à l'école. Déjà Pierre le Grand avait songé à rendre l'instruction obligatoire dans ses États et avait promulgué divers oukases à ce sujet. Les paysans, craignant le courroux du monarque, se soumirent pour quelque temps et envoyèrent leurs enfants à l'école.

Mais après la mort de ce souverain, ses oukases restèrent lettre morte. Plus tard, lorsque Alexandre II émancipa les serfs, il a été de nouveau question de rendre l'instruction obligatoire, mais les paysans ne montrèrent aucun empressement à voir l'application de cette mesure.

Quelle doit être l'instruction à donner au peuple russe? Les journaux ne sont pas d'accord à ce sujet. Il y en a qui la veulent absolument laïque, tout comme en France. D'autres — tous les journaux religieux, les revues ecclésiastiques et certains organes de la presse politique — préconisent l'instruction confessionnelle au moins pour les premières années. Ils font ressortir que seule une instruction confessionnelle, vu la religiosité du peuple russe, pourrait modérer l'aversion des paysans pour les écoles et rendre efficace l'application d'une mesure destinée à dissiper ce nuage épais d'ignorance qui enveloppe depuis tant de siècles la masse de la population russe.

C. Chryssaphidès.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

9 mai, *Débats* du soir. — Charles Vogt, par M. Édouard Rod : « Ce professeur, en 1848, avait été président du Parlement de Francfort, un des chefs les plus en vue du parti national... Quoiqu'il ne ménageât pas les sarcasmes à sa patrie, il était Allemand jusqu'aux moelles, mais de ces Allemands libéraux et cosmopolites comme, hélas ! il n'y en a plus guère aujourd'hui, antiprussien avec passion, ayant voué une haine de Carthaginois à M. de Bismarck, dont la forte poigne avait jadis interrompu brutalement son rêve. Il s'était naturalisé Suisse, et joua un certain rôle dans la politique du pays...

« Vogt était un de ces tempéraments vigoureux et multiples, qui ne sauraient se contenter d'un seul domaine. Il m'a souvent fait penser à ces hommes de la Renaissance, qu'aucune forme de la pensée ne pouvait satisfaire, et qui semblaient posséder tous les dons. »

10 mai, *Figaro*. — L'Achat de la paix : « L'achat de la paix, c'est la redevance imposée par les politiciens disposant de la majorité dans les corps législatifs des États-Unis, aux compagnies, sociétés ou corporations quelconques, redevance moyennant laquelle ces compagnies reçoivent l'assurance qu'aucune loi préjudiciable à leurs intérêts financiers ou pécuniaires ne sera proposée ou adoptée... Pour montrer l'importance des intérêts liés à ce système, le *Century* s'est livré au dénombrement des personnes qui y participent (dans le seul État de New-York), d'une façon notoire, et il en est résulté un total de 2126 sociétés, banques ou autres, dont les contributions représentent la somme de 1 890 000 francs et dont le classement peut être fait ainsi que suit : compagnies d'assurance 170, banques d'État 32, caisses d'épargne 25, compagnies de chemins de fer 26, compagnies de ferry-boats 21, compagnies de navigation à vapeur étrangères 37, compagnies de navigation à vapeur américaines 24. »

11 mai, *Temps*. — Un drame lyrique chrétien à l'Opéra de Berlin : « Depuis quelque temps déjà on s'entretenait à Berlin, avec des airs mystérieux, d'une œuvre nouvelle que venait de découvrir la direction des théâtres royaux, et qui, disait-on, allait peut-être révéler à l'Allemagne le maître de génie qu'elle attend. Le titre seul de l'œuvre avait de quoi intriguer : elle s'appelait *Der Evangelimann !* l'Homme de l'Évangile. L'auteur était un certain docteur Guillaume Kienzl, chef d'orchestre à l'Opéra de Hambourg... Et le fait est que l'*Evangelimann* vient d'obtenir à l'Opéra de Berlin un énorme succès. Dix fois l'auteur a dû paraître sur la scène, appelé par les acclamations du public... Mais avec tout cela, il ne semble pas que M. Kienzl soit encore le génie espéré. A en juger par les comptes rendus des journaux son drame (dont il a naturellement écrit lui-même les paroles) devrait plutôt son succès à un habile mélange du style wagnérien avec le style traditionnel des opéras : à plusieurs reprises en effet la mélodie classique se glisse dans la trame de la mélodie infinie, sous la forme de *lieder*, de prières ou de duos d'amour. »

Éclair. — La nouvelle organisation du parti bonapartiste. Interview du baron Legoux, délégué général du prince Victor-Napoléon, relevé de ses fonctions par le prince : « Il n'y a aucune indiscrétion à venir me trouver, a dit le baron Legoux, je suis tout prêt à vous répondre. La réalité, c'est qu'en effet depuis quelques jours je n'ai plus mes fonctions, mais je n'ai pas donné ma démission. Les fonctions sont supprimées par le prince et par conséquent n'ont plus de titulaire. En agissant ainsi, le prince n'a pas voulu un changement de direction politique : c'est simplement un pas nouveau vers les principes démocratiques faisant le plus grand honneur au prince, qui de son propre mouvement a pris cette décision, et aux comités plébiscitaires de la Seine, qui, par leur patriotisme et leur esprit politique, ont su se rendre dignes de la mesure prise en leur faveur. »

12 mai, *Figaro*. — Les Primitifs, article de M. Paul Bourget : « Préraphaélites, quattrocentistes, primitifs, tantôt c'est un jeune homme qui vous prononce ces mots, et sur ses lèvres ils prennent une orgueilleuse allure d'initiation, tantôt c'est une jolie femme qui s'en pare comme d'un bijou parmi ses bijoux, tantôt c'est un misanthrope, disciple de Nordau et qui flétrit en eux un symptôme de dégénérescence. Mais enthousiastes ou dénigreurs désignent bien par là une conception toujours la même, celle d'un art de délicatesse extrême et de raffinement distingué jusqu'à la langueur, subtil jusqu'à la quintessence, compliqué jusqu'à l'artifice. Les uns et les autres s'accordent à considérer que cet art a eu sa plus complète expression dans la peinture d'une certaine époque, peinture de poésie et de songe, où les formes des corps s'affinent, se spiritualisent, baignées de mystère et d'indéfini ; peinture faite pour caresser les nerfs malades et pour évoquer, pour suggérer plutôt, des visions d'un au-delà où l'âme s'exalte et s'endolorise à la fois. »

Courrier de Genève. — L'État religieux de Berlin : « Un certain M. Lauhe vient de publier une statistique des mariages, baptêmes, enterrements, confirmations et communions faits dans les églises protestantes de Berlin. Dans les 64 paroisses protestantes le sacrement de baptême, pendant le courant de l'année 1894, a été administré à 35 675 enfants, c'est-à-dire à 1 500 de moins que pendant l'année 1893, malgré l'augmentation rapide de la population de la capitale allemande. Il n'y a eu que 10 625 enterrements religieux, c'est-à-dire à peu près 40 p. 100 des décès. Un autre fait d'une grande importance c'est le petit nombre de « communions » qu'on distribue dans les églises protestantes : 200 000 sur un million et demi de chrétiens. C'est dans les quartiers ouvriers qu'il y en a le moins. Les plus nombreuses communions viennent des paroisses qui votent pour les conservateurs, tandis que celles qui votent pour les libéraux rivalisent avec les quartiers socialistes. »

13 mai, *Débats* du soir. — Ouverture de l'Exposition universelle d'Amsterdam : « Une journée splendide, non pas de printemps mais d'été, un soleil radieux, un ciel bleu d'une pureté méridionale, ont favorisé l'ouverture de l'Exposition. Quand nous arrivons à Amsterdam, la ville est gaie, en mouvement ; c'est le samedi, le jour du grand nettoyage, et les servantes s'y livrent avec une ardeur singulière, jetant l'eau à pleins seaux sur les vitres, sur les trottoirs, comme si elles avaient juré d'éblouir les hôtes qu'attend la capitale par ces rues et ces façades reluisantes de propreté. Tous les tramways qui aboutissent au Musée ou à la place de Leyde sont pavoisés de drapeaux aux couleurs nationales, bleu, blanc et rouge, qui donnent aux Français l'illusion de leur pays. »

14 mai, *Débats* du matin. — Au pays de l'Or (huitième article) ; mine et usine : « Une troupe de nègres demi-nus, l'amulette de verre battant sur la poitrine, charrient des moellons et de la terre ; d'autres à côté creusent un réservoir ; sur les fils de traction courent des wagonnets chargés de minerai ; dans ce vaste hangar, fonctionnent les batteries ; plus loin des ouvriers blancs surveillent le traitement des pyrites ; sous mes pieds, à une profondeur de plusieurs centaines de mètres, toute une tribu de Cafres taillent à coups de pic dans la couche aurifère. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32148. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21 — 4e SÉRIE. — TOME III — 25 MAI 1895

LA POLITIQUE

22 mai.

« Il faut tout prendre au sérieux, et ne rien prendre au tragique. » Le mot est, je crois, de M. Thiers. Il est de circonstance. On ne rencontre, depuis quelque temps, que des gens qui prennent au tragique le déficit budgétaire : qu'on le prenne au sérieux, et c'est assez.

M. Ribot a dit nettement : « Il nous manque 50 millions. » A-t-il eu tort de le dire ? J'estime, pour moi, qu'il a eu raison et que la première chose, pour un peuple comme pour un individu, c'est de voir clair dans ses affaires.

Que fait un particulier, s'il a quelque raison, le jour où il s'aperçoit qu'il dépense plus que son revenu ? Il réduit son train de maison. Or, il n'y a pas plus deux comptabilités qu'il n'y a deux morales, et ce qui est vrai des finances privées est vrai des finances publiques. Le moment est venu pour nous de faire des économies ; mais, il faut bien le reconnaître, c'est chose moins facile à un grand pays comme la France qu'à un simple particulier comme vous ou moi. Il faudrait décentraliser les services publics, supprimer les rouages inutiles : voilà une grosse question, et qui ne se résout pas du jour au lendemain.

En attendant, comment équilibrer le budget de 1896 ? On a fait ici des réserves en ce qui touche les impôts d'un caractère progressif ; on a essayé de montrer comment, au lieu de changer notre régime fiscal en matière de successions, il vaudrait mieux ajouter simplement un décime aux droits actuels. Mais, ces réserves faites, on croit que M. le président du Conseil a eu raison quand, après avoir présenté franchement au pays la situation financière telle qu'elle est, il a indiqué comme conséquence la nécessité de voter de nouveaux impôts.

Si j'en juge par ce que je lis dans les journaux et par ce que j'entends dans les conversations, la franchise du gouvernement n'a eu qu'un demi-succès. De tous côtés, on pousse au noir. Sans doute, 50 millions c'est un chiffre ; mais plus d'un, parmi nos voisins, changerait volontiers son déficit contre le nôtre. Voyez l'Angleterre : l'an dernier, le budget anglais aussi était en déficit, et les moyens financiers mis en avant par sir William Harcourt étaient autrement radicaux que ceux que M. Ribot propose.

Quelqu'un me disait tout à l'heure : « L'impôt sur les domestiques est un mauvais impôt. » — Eh ! mes amis, il n'y a pas de bon impôt, pas plus qu'il n'y a de bonne maladie. Tâchons de nous habituer à supporter ce que nous ne pouvons empêcher, et accommodons-nous du moindre mal pour éviter le pire. A l'heure qu'il est, on nous menace de l'impôt sur le revenu, impôt inquisitorial, impôt arbitraire, dont je ne veux pas plus que vous : le meilleur moyen de l'éviter, c'est d'accepter de bonne grâce une réforme de la contribution personnelle et mobilière.

Quand la locomotive lancée à toute vapeur menace de dérailler, le mécanicien qui sait son métier ouvre la soupape de sûreté : c'est ce que savent faire les conservateurs dans d'autres pays, et ce qu'ils ne font pas toujours chez nous.

PAUL LAFFITTE.

M. J.-M. DE HÉRÉDIA

En 1859 paraissait la *Légende des siècles*. Jamais, depuis que Michel-Ange était descendu des échafaudages de la chapelle Sixtine, on n'avait eu à contempler d'un seul coup un tel ensemble de fresques grandioses. L'émoi fut grand parmi les poètes. On venait d'apprendre subitement que les Français pouvaient exceller dans le récit épique aussi bien que n'importe quel autre peuple, que le vers moderne était susceptible de trouver des couleurs et des sonorités inattendues en s'accompagnant tour à tour de la lyre antique, du kinnor hébreu, de la guitare musulmane, de la harpe galloise ou du rebec gothique, et qu'enfin l'épopée, loin d'être obligatoirement un poème en douze chants, avait le droit de se fragmenter en épisodes indépendants et de chanter la vie de l'humanité tout entière au lieu de se cantonner dans l'histoire d'une seule nation. Tout cela apparaissait d'autant plus certain que — nul prophète ne surgissant jamais sans quelque précurseur — Leconte de Lisle, qui jusqu'alors semblait s'être arrêté à faire, comme André Chénier, des vers nouveaux sur des pensers antiques, venait aussi de publier ses *Poèmes barbares*, où, disant adieu à la Grèce, il s'en était allé à travers le monde chantant les dieux, les héros et les paysages de tous les pays.

Autour de ces deux chefs-d'œuvre une école aussitôt se forma. C'était bien le moins, à vrai dire, que ce siècle, continuellement proclamé le siècle de l'histoire par les gens graves, se pourvût, avant de finir, d'une poésie historique copieusement nourrie des notables découvertes philologiques, archéologiques et ethnographiques de ses érudits. Depuis cent ans d'ailleurs on en pouvait suivre la lente formation à travers les *Martyrs*, les *Natchez*, les *Orientales*, les *Burgraves*, les *Poèmes philosophiques* de Vigny et même les drames de Dumas. Avec la *Légende des siècles* et les *Poèmes barbares* elle inaugurait définitivement son ère. Pendant trente ans, elle se maintint dans sa gloire et peut-être même n'est-elle pas absolument détrônée aujourd'hui, car il serait assez facile de la voir régner encore quelque peu dans maints recueils de nouvelles et dans maints poèmes décadents. L'inspiration érudite était dans l'air et quiconque rimait arrivait tôt ou tard à la subir. Plus de volume de vers, en ce temps-là, sans en certains endroits, quelque poème assyrien, arabe, hébraïque ou scandinave. On trouva des élégies chinoises jusque dans les *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet et des récits persépolitains et musulmans jusque dans les *Poèmes* de Joséphin Soulary. De simples lettrés même qui ne se piquaient aucunement de cultiver la poésie, prenaient plaisir à imiter la manière d'Hugo en d'amusants pastiches. Bien rares sont aujourd'hui les hommes politiques et les savants qui ne se trouvent en état de vous réciter le soir, en tête à tête, quelque parodie de la *Légende des siècles* rimée par eux au temps de leurs études, et l'on sait même, sur un des fauteuils de l'Académie française, un grave historien dont la gloire en ce genre est demeurée indiscutée. Plus enthousiastes encore, de jeunes poètes rêvèrent de mieux faire et tinrent à honneur d'avoir aussi dans leurs œuvres un livre de petites épopées. Chacun d'eux refondit, développa, compléta et imita la *Légende des siècles* et les *Poèmes barbares* à sa manière. Th. de Banville les condensa en jolis tableaux de genre bien agencés et bien léchés dans ses *Exilés;* M. Léon Dierx les reproduisit au fusain et au crayon noir dans ses *Poèmes et Poésies* et dans ses *Lèvres closes;* M. Catulle Mendès les recopia en belles aquarelles bleues et roses dans ses *Contes épiques;* M. Fr. Coppée les multiplia en chromolithographies pour les humbles dans ses *Récits et Élégies*, et M. de Hérédia entreprit, dans ses *Trophées*, de les mettre en objets de vitrine pour les raffinés.

*
* *

En poésie, comme chacun sait, l'objet de vitrine par excellence est le sonnet. Aux sonnets donc M. de Hérédia s'adonna. Estimant avec Boileau qu'ils peuvent valoir les plus longs poèmes, lorsqu'ils sont sans défauts, il veilla à n'en livrer aucun qui ne fût poli et repoli jusqu'à la perfection suprême, mais, ne pensant pas avec Molière qu'en pareil travail le temps ne fait rien à l'affaire, il n'en paracheva tout au plus que cent dix-huit en trente ans.

Pourquoi cette culture exclusive et intensive du sonnet? On peut, sans doute, se borner à répondre que M. de Hérédia, comme tout poète, avait bien le droit d'avoir son genre préféré. Cependant il est, à la suite des *Trophées*, deux poèmes de plus longue haleine qui semblent se trouver là tout exprès pour en apprendre plus long. L'un, intitulé *Romancero*, est une imitation de trois romances espagnoles sur la vengeance et le mariage du Cid que Leconte de Lisle avait déjà chantées en ses *Poèmes tragiques* avec le même rythme en tercets, la même intonation, la même sélection des passages essentiels de l'original et le même choix de vocables caractéristiques : copie d'une copie, rien ne s'y manifeste de nouveau qui soit important et rien d'important qui soit nouveau. Le second poème, *les Conquérants de l'or*, est l'histoire de l'expédition de Pizarre racontée sur le mode de la *Légende des siècles*. Tous les procédés de V. Hugo s'y retrouvent: la narration imperturbable, les énumérations infinies, les descriptions vigoureusement colorées, les épithètes effrénées, les mots

rares; mais, hélas! ni la fantaisie intarissable, ni le perpétuel jaillissement d'images, ni l'imprévu, ni le mouvement, et le récit poursuit de mot en mot sa marche régulière avec la somnolence d'une chronique rimée. Il est bien visible, après la lecture de ces deux poèmes, que la verve de M. de Hérédia n'était pas assez impétueuse pour assurer à ces grandes machines le branle nécessaire. Condensée en quatorze vers son imagination pouvait arriver à l'intensité voulue; au delà elle se serait invisiblement dispersée.

L'idée de mettre en sonnet des épisodes épiques était assurément originale. On l'avait bien vu poindre, à la vérité, dans les *Rimes héroïques* d'Auguste Barbier, et Leconte de Lisle l'avait même incidemment réalisée, à trois ou quatre reprises, dans ses *Poèmes barbares*. Mais nul n'avait encore pensé à se constituer ainsi une manière propre et par cela même, M. de Hérédia prenait de suite une place à part dans notre poésie.

Cela trouvé, il ne parut plus se préoccuper d'innover davantage.

Immuable entre ses mains resta constamment le sonnet. Tous les poètes d'alors qui s'adonnaient d'une façon suivie à cette forme littéraire — Baudelaire, Joséphin Soulary, Autran, etc. — s'ingéniaient de leur mieux à en rompre la monotonie, soit en intervertissant l'ordre de ses rimes, soit en variant la mesure de ses vers, ou, parfois même, en violant systématiquement quelqu'une de ses règles. Pareilles fantaisies ne le tentèrent jamais. Tous les sonnets qu'il fit gardèrent inaltérablement la structure du premier sonnet qu'il avait fait. Cent dix-huit fois il eut la patience de recommencer la même besogne rythmique et de chanter les héros de tous les âges sur le même air.

Il ne chercha pas autrement à se pourvoir d'un style personnel. Celui de Leconte de Lisle lui sembla amplement suffire à l'œuvre qu'il entreprenait. Il en adopta tout le savant vocabulaire de mots nets et concis, de termes exotiques, de noms propres aux consonnes hirsutes, de rimes riches et rares, et d'épithètes insolites. Il en contracta la syntaxe quintessenciée et les tours de phrases raffinés. Il s'en assimila jusqu'aux procédés les plus spéciaux d'exposition, d'énumération et de développement.

On pouvait d'ores et déjà prévoir qu'en empruntant ainsi à Leconte de Lisle son genre de thèmes et ses habitudes de style, il arriverait fatalement à refaire plus ou moins du Leconte de Lisle. Aussi eut-on, en réalité, plutôt de nouveau un même poète qu'un poète nouveau.

C'étaient d'abord, chez l'élève et chez le maître, les mêmes procédés de composition. Au début, le paysage était décrit ou le héros était présenté; vers la fin, une particularité caractéristique s'accentuait; et dans la dernière strophe, se dégageait la sensation que devait susciter le poème.

Chez les deux poètes, aussi, ce paysage ou ce héros semblaient vus par les mêmes yeux. Qu'un même dieu apparût dans les *Poèmes antiques* ou dans les *Trophées*, c'était presque toujours en la même attitude. Voici Pan, par exemple, dans Leconte de Lisle, il

> Emplit les verts roseaux d'une amoureuse haleine.

et dans M. de Hérédia, il

> Rit de voir son haleine animer les roseaux.

Voici Adonis encore, dans Leconte de Lisle :

> ... Sur un lit d'or étendu,
> A l'abri du feuillage et des fleurs et des herbes,
> D'huile syrienne embaumé,
> Il repose, le dieu brillant, le bien-aimé,
> Le jeune homme aux lèvres imberbes.

dans M. de Hérédia :

> ... Sur le lit jonché d'anémones fleuries,
> Où la mort avait clos ses longs yeux languissants,
> Repose, parfumé d'aromate et d'encens,
> Le jeune homme adoré des vierges de Syrie.

Pareillement un même paysage se déroulait toujours dans les vers des deux poètes avec les mêmes couleurs et les mêmes accidents. S'agissait-il d'une campagne égyptienne, Leconte de Lisle écrivait :

> Un matin éclatant de la chaude saison
> Baigne les grands sphinx roux couchés au sable aride,
> Et des vieux Anubis ceints du pagne rigide,
> La gueule de chacal aboie à l'horizon.

et M. de Hérédia répétait :

> Les grands sphinx, qui jamais n'ont baissé la paupière,
> Allongés sur leur flanc que baigne un sable blond...
> Le sol ardent pétille, et l'Anubis d'airain,
> Immobile au milieu de cette chaude joie,
> Silencieusement vers le soleil aboie.

Puis, à chaque instant, une image particulière, une épithète typique venait ranimer dans la mémoire le souvenir de quelque vers déjà entendu. On lisait dans la *Chasse* (*les Trophées*) :

> Et l'ombre où rit le timbre argentin des fontaines.

et l'on pensait malgré soi au *Barde de Temrah* (*Poèmes barbares*) où :

> Sous le faîte mouillé des bois étincelants,
> Sonne le timbre clair et joyeux des fontaines.

Par delà les deux chimères du *Vase* (*Trophées*) :

> ... Arrondissant leurs flancs
> Et posant aux deux bords leurs seins fermes et blancs.

on ne pouvait s'empêcher d'entrevoir les femmes de *Kaïn* (*Poèmes barbares*) :

> ... Et posant tour à tour sur la ronce et les herbes
> Leurs pieds fermes et blancs.

Et plus nettement encore sous ces deux vers de la *Vision de Khem* (*Trophées*) :

> Midi. L'air brûle...
> La flamme immense endort les hommes et les bêtes.

bruissaient ces deux vers de la *Panthère noire* (*Poèmes barbares*) :

> ... L'air brûle, et la lumière immense
> Endort le ciel et la forêt.

C'était bien toujours Leconte de Lisle qui parlait au fond de tous ses vers, mais ce n'était plus lui qui pensait.

On ne retrouvait plus dans l'apparition périodique des mêmes mots savants et des mêmes notions érudites cette vive intuition qui, vibrant en lui comme un lointain ressouvenir d'anciennes vies successivement vécues, épandait à travers la strophe quelque chose de l'âme des peuples disparus. Au lieu de ses subites résurrections de vieux mondes on n'avait plus que quelques incidents historiques reconstitués à force de recherches et les héros de tous les temps défilaient sous les regards avec la même invariable physionomie.

Son imagination aussi n'était visiblement plus là pour varier constamment la forme de la phrase, évoquer les images inattendues, susciter capricieusement les demi-teintes qui reposent et font rêver. D'un sonnet à l'autre l'élocution conservait désespérément la même tonalité, la même précision implacable, la même netteté de couleur et la même rigidité d'allure.

Vainement surtout on aurait cherché dans le livre du nouveau poète le stoïque penseur écoutant, de siècle en siècle, monter et se perdre dans la paix du néant les cris d'angoisse de la race humaine. Ni douleur, ni joie ne s'exhalait de ces vers continûment descriptifs. Séduits seulement par l'ensemble pittoresque des scènes ou par les belles attitudes des corps, les yeux du disciple n'avaient jamais cherché à pénétrer au delà jusqu'aux âmes.

Mais, comme nous l'avons dit, M. de Hérédia avait eu pour le moins une idée originale, celle de mettre les épisodes épiques en sonnets. Peu à peu la phraséologie qu'il avait empruntée à Leconte de Lisle dut se modifier par instants pour s'adapter à cette forme si spéciale et, insensiblement, elle arriva à contracter ainsi quelques aptitudes nouvelles qui assurèrent quand même à son œuvre un caractère particulier.

Pour réussir à toujours concentrer sa vision en quatorze vers, il avait bien fallu, en effet, qu'il renonçât aux complaisantes descriptions, aux belles épithètes décoratives amoureusement prodiguées, aux majestueuses ondulations de périodes, et se contentât strictement des mots indispensables. Déjà concise à souhait dans les *Poèmes barbares*, l'élocution devint plus concise encore dans les *Trophées*. Avec tous ces mots patiemment choisis parmi les plus précis et les plus significatifs, la description acquit une exactitude mathématique, l'image prit une netteté de contours et un relief incomparables, et la coloration s'accentua éclatante. Les cent dix-huit sonnets des *Trophées* ne sont assurément pas tous de la même valeur. Il en est de pâles dont l'idée se révèle avec peine et ne semble pas valoir l'honneur de tant de soins. Il en est qui, faute d'une pensée assez abondante pour les emplir jusqu'au bout, laissent flotter à vide bien des vers. Il en est surtout de rudes où les mots, trop violemment comprimés, grincent les uns contre les autres et saccadent mal à propos la strophe de rejets convulsifs. Mais quelques-uns, alliant avec toute la virtuosité voulue la sûreté du dessin à la vigueur du coloris, sont sans aucun doute, pour la perfection du rendu, les plus beaux qui aient jamais été écrits en français.

*
* *

Bien des gens objecteront sans doute que même en ces très beaux morceaux, la sécheresse du trait et la crudité du ton trahit un peu trop l'absence de toute émotion, que l'on donnerait beaucoup pour sentir en outre frissonner un peu d'air en ces paysages, un peu de sève en ces verdures, un peu d'âme en ces héros, et qu'en fin de compte la part du travail prédomine toujours trop visiblement sur celle de l'inspiration. S'il est vrai que le poète soit une sorte de voyant révélant aux hommes un monde inconnu ou clamant à voix divine ce qu'ils sentent ou ce qu'ils pensent, il faudra bien, en effet, concéder à ceux-là que les *Trophées* ne sont pas, à proprement parler, une œuvre de poète. C'est plutôt dans ce que Verlaine appelle « de la littérature » qu'il conviendrait de les classer. Tout versificateur qui ne tire pas de son propre fonds sa façon de penser et de dire est contraint, pour y suppléer, de recourir à l'imitation et, par suite, n'a plus rien à attendre que de son habileté de praticien. Tel est, à y bien regarder, le cas de M. de Hérédia. La poésie, n'étant plus pour lui une effusion, se réduit à un admirable travail de style. Ne demandez donc à ses sonnets ni émotion ni profondeur pourvu qu'ils soient des chefs-d'œuvre de facture.

RAOUL ROSIÈRES.

LA BOUÉE

Fantaisie dialoguée.

PERSONNAGES : SUZANNE, GASTON

Décor : Un salon très élégant. — Table à thé préparée. — Au mur, téléphone.

SCÈNE UNIQUE

SUZANNE, *enfoncée dans une bergère. En main un livre qu'elle ne lit pas.* — Cinq heures ! Il ne viendra plus personne aujourd'hui. Aussi quel besoin avais-je, passé le vernissage, de garder mon jour? Tout le monde est déjà parti de Paris. (*Sonnerie du téléphone.*) Tiens! Qui cela peut-il être! (*Elle va à l'appareil et cause.*) Allô! allô! — Ah! c'est vous, mon ami? — Vous ne viendrez pas dîner ce soir? Bien... cela ne fait rien... (*Se reprenant.*) Je veux dire... Ne vous mettez pas en peine pour moi... Je m'accommoderai de ma solitude... — A dix heures? Bon... Vous me trouverez encore debout... Je vous attendrai... A tantôt, alors. (*Revenant à la bergère.*) Allons! il est écrit que tout le monde me fera défaut aujourd'hui... Même mon mari. (*Voyant Gaston qui entre par le fond.*) Eh non! Une visite! (*Elle se lève et va à lui les mains tendues.*) Bonjour! Que c'est gentil à vous d'avoir pensé à moi. Sans vous, j'aurais fait chou blanc. Vous sauvez l'honneur de mon salon.

GASTON, *après avoir baisé la main de Suzanne.* — C'est vous qui êtes gentille de me faire un si aimable accueil. Moi qui craignais des aigres reproches pour n'être pas venu de tout l'hiver.

SUZANNE. — Mais oui, il y a un temps infini qu'on ne vous a vu, affreux romancier! — Qu'est-ce qui s'est donc passé?

GASTON. — J'ai voyagé.

SUZANNE. — Loin?

GASTON. — En Italie.

SUZANNE. — Bon. Un livre là-dessus, je parie.

GASTON. — Bien entendu. Je n'en ai pas encore donné. Il ne faut pas s'afficher.

SUZANNE. — Et vous êtes resté longtemps là-bas à travailler?

GASTON. — Jusqu'en mars. Le temps d'écrire la moitié de mon volume... toute la partie dramatique.

SUZANNE. — Mais une fois rentré... de mars en mai... car nous sommes en mai...

GASTON. — J'ai achevé mon livre. J'avais laissé les descriptions pour le retour.

SUZANNE. — Tiens!

GASTON. — C'est un système à moi. Quand il écrit devant la nature même qu'il doit dépeindre, j'estime que l'auteur risque de s'emballer; enfin, il est sujet à caution. Tandis qu'en se livrant à ce travail, chez soi, à plus de trois cents lieues de distance...

SUZANNE. — Oui... il est mieux placé pour la perspective.

GASTON. — C'est cela même.

SUZANNE. — Tout le temps la plume en main, alors? Vous n'êtes pas sorti de chez vous? Vous n'avez jamais passé devant ma porte?

GASTON. — Si... mais voilà... quand ce n'était pas votre jour, je me disais : « Il n'y a pas de raison plausible pour que je monte », et quand c'était votre jour, je pensais : « Il y a une raison plausible pour que je ne monte pas. »

SUZANNE. — Prenez donc une chaise pour m'expliquer cela. (*Ils s'asseyent.*)

GASTON. — Mais oui..... dans la saison des visites, on tombe au milieu d'un tas de femmes qui bavardent pour ne rien dire. On est assis à deux lieues de la maîtresse de maison. C'est à peine si l'on a pu lui dire bonjour. Si l'on ne fait qu'entrer et sortir, on ne vous remarque pas. Si l'on prolonge, on est remarqué. Enfin on était venu pour faire une visite... et on en est réduit à jouer une figuration.

SUZANNE. — C'est comme lorsqu'on s'attend à une lettre et qu'on reçoit une circulaire.

GASTON. — C'est pourquoi je me suis dit : « Aujourd'hui 12 mai, comme il fait beau, comme la moitié de Paris est déjà à la campagne ou aux eaux, Mme Rovère, si elle a gardé son jour, a des chances pour ne pas faire le maximum. Au lieu d'un mauvais strapontin, dernier rang, je trouverai sans doute un fauteuil près de la scène... et qui sait? peut-être même n'y aura-t-il que moi dans la salle. » Voilà pourquoi je suis venu.

SUZANNE. — Bien raisonné. (*Un temps.*) C'est vrai que c'est gentil, une fois par hasard, de pouvoir causer en tête à tête. (*Elle lui tend la main.*)

GASTON, *avec un shake-hand affectueux.* — Voilà si longtemps que cela ne nous est arrivé...

SUZANNE, *souriant.* — Dame... six ans... au moins.

GASTON. — Pas depuis votre mariage. Vous rappelez-vous ces bonnes causeries d'autrefois, sous l'égide de votre tante? (*Brusquement.*) A propos, il va bien, votre mari?

SUZANNE. — Très bien, je vous remercie...

GASTON, *mollement.* — Allons ! tant mieux.

SUZANNE. — Vous dites cela d'un ton... pâle.

GASTON. — Je ne peux pas oublier que j'ai cru vous aimer autrefois.

SUZANNE. — C'est vrai... vous aviez même demandé ma main.

GASTON. — Oui... j'avais dix-huit ans. Je me vois encore faisant ma visite à votre père. « Monsieur, j'aime votre fille. Elle est très riche, je le sais. Moi, je suis pauvre, vous ne l'ignorez pas. Mais j'imagine que ce n'est pas une misérable question d'argent qui

peut vous faire hésiter. — Aussi, n'hésité-je pas, mon jeune ami, me répondit-il... et ma décision est déjà prise. Je vous la refuse. »

SUZANNE. — Pas mal.

GASTON. — Ah! si vous aviez vu ma tête, à ce moment! Votre père eut pitié de moi. « Allons remettez-vous. Ce n'est peut-être pas mon dernier mot. Vous êtes encore trop jeune pour faire un mari sérieux, mais revenez dans deux ans... et si vos sentiments sont toujours les mêmes... »

SUZANNE, *riant.* — Mais voilà... au bout de deux ans vos sentiments...

GASTON. — ... étaient toujours les mêmes... mais à l'égard d'une autre...

SUZANNE. — Mlle Amandina, du théâtre des Folies-Lyriques, à laquelle a succédé une princesse moldave, qui elle-même a été remplacée par une grande dame irlandaise, qui enfin s'est vue supplantée par une cantatrice italienne. Est-ce cela?

GASTON. — Peste! quelle mémoire!

SUZANNE. — J'ai toujours été de première force en chronologie.

GASTON. — Et après la cantatrice italienne, s'il vous plaît?

SUZANNE. — Je n'ai étudié que les règnes passés. Au delà, ce n'est plus de l'histoire... c'est de l'indiscrétion.

GASTON. — Il n'y a pas d'indiscrétion possible. Après la cantatrice italienne, il faut mettre un point.

SUZANNE. — Vous n'aimez plus?

GASTON. — C'est-à-dire que j'ai retiré mon amour de la circulation. Je suis le capitaliste qui garde en portefeuille ses valeurs sentimentales. J'attends l'occasion d'un bon placement pour les jeter sur le marché.

SUZANNE. — Et vous ne prévoyez pas...

GASTON. — Oh! non... Spéculerai pas d'ici à longtemps... opération précédente trop désastreuse.

SUZANNE. — Ah! la cantatrice italienne?...

GASTON. — Oui... mauvaise liquidation!

SUZANNE, *souriant.* — Vous avez bien fait de venir, savez-vous... Vous m'amusez. Vous avez bien un peu l'esprit prétentieux?...

GASTON. — Merci.

SUZANNE. — Mais je préfère encore vos comparaisons bizarres aux futilités habituelles qu'on débite dans mon salon. (*Elle se lève.*) Voulez-vous du thé?

GASTON. — Je ne suis pas venu pour cela positivement... Mais tout de même...

SUZANNE, *allant à la table à thé et versant.* — Et quand va-t-il paraître ce fameux roman?

GASTON. — Dans un mois... (*Prenant la tasse que lui offre Suzanne.*) Oui... deux morceaux de sucre... et un nuage de lait... Là... merci beaucoup.

SUZANNE, *elle est retournée à la table et verse une seconde tasse.* — Et peut-on connaître le sujet?

GASTON, *debout et buvant à petites gorgées.* — C'est un secret, vous savez... Ce matin même encore j'ai résisté à l'interview... Mais je suis heureux de vous donner la primeur.

SUZANNE, *à côté de lui, debout également et tenant sa tasse en main.* — Très flatteur... Voyons... Le titre d'abord?

GASTON, *après un silence préparatoire et d'une voix forte.* — « La bouée »...

SUZANNE. — Ah! ah! Un roman maritime?

GASTON. — Du tout.

SUZANNE. — Terre à terre alors? (*Se reprenant.*) Je veux dire... cela se passe sur la terre ferme?

GASTON. — Tout le temps.

SUZANNE. — J'écoute.

GASTON. — C'est une femme...

SUZANNE, *qui a pris une assiette et la lui passe.* — Sandwich?

GASTON, *qui n'y est pas.* — Comment? (*Comprenant et prenant le sandwich.*) Oui... Je vous remercie. (*Continuant.*) C'est une femme, jeune, belle, riche... (*Changeant de ton.*) Aux anchois, n'est-ce pas? excellent. (*Reprenant.*) Son mari, incapable de la comprendre, la choque à tout instant. Elle a dû refouler au plus profond d'elle-même tous les trésors de poésie et d'idéal qu'elle eût été si heureuse de pouvoir répandre autour d'un foyer heureux... (*Geste du semeur.*)

SUZANNE. — Je vois cela d'ici... Ce n'est pas drôle...

GASTON. — Hein?

SUZANNE, *vivement.* — ... pour cette pauvre créature. Je ne parle pas encore du livre. Au contraire... c'est plein d'intérêt. Une femme incomprise. Toutes les femmes comprendront. — Et comment se nomme-t-elle, votre héroïne?

GASTON. — Éléonore. (*Il va poser sa tasse sur la table à thé, redescend en scène et s'assoit.*) Donc elle souffre, Eléonore... jusqu'au jour où dans la campagne de Rome... parce que j'oubliais de vous dire qu'elle avait été à Rome, sans son mari.

SUZANNE. — Ah? (*Elle s'assoit également.*)

GASTON. — Oui... après une scène terrible. Des gros mots échangés, même... N'avait-il pas eu le front de lui reprocher la basse extraction de sa tante qui, avant de devenir sa tante, avait été la blanchisseuse de son oncle!

SUZANNE, *intéressée.* — Très curieux.

GASTON. — Je vous dirai même, par parenthèse, que je suis assez content de cette scène. J'ai là quelques mots d'argot qui sont bien en place.

SUZANNE. — Alors elle se promène dans la campagne de Rome?...

GASTON. — ... Où elle rencontre un numismate distingué qui faisait là des fouilles intéressantes.

SUZANNE. — Charmante, cette idée du numismate. Ça nous repose des peintres et des hommes de lettres.

GASTON. — Je passe rapidement sur leurs premiers entretiens, et j'arrive au jour où, seul avec elle, il lui fait l'aveu de son amour. C'est là le point culminant du livre. Il parle bien...

SUZANNE. — Je n'en doute pas, puisque c'est vous qui tenez la plume.

GASTON. — Vous m'entendez... Je veux dire : il a été assez habile pour faire impression sur elle. Elle l'écoute, enfiévrée, comme en extase... Il a pris sa main qu'elle n'a pas retirée... Elle a penché sa tête sur son épaule... Elle est perdue... quand tout à coup la porte s'ouvre...

SUZANNE. — C'était le mari ?

GASTON. — Non... c'était une vieille dame anglaise qui s'était trompée de porte.

SUZANNE. — ... et qui est repartie tout de suite, j'imagine...

GASTON. — Oui... en disant : « *I beg your pardon.* » Mais son entrée a suffi pour rompre le charme. En ce court instant, Éléonore a repris possession d'elle-même. Elle est sauvée.

SUZANNE. — Merci, mon Dieu !

GASTON. — Et le numismate distingué, qui sent bien qu'il ne retrouvera plus sa belle en dispositions aussi conciliantes, fait contre fortune bon cœur et retourne à ses médailles.

SUZANNE. — Et la bouée, dans tout cela ?

GASTON. — La bouée, c'est la vieille dame anglaise. (*Un temps.*) Vous ne paraissez pas emballée ?...

SUZANNE. — Je ne sais pas trop... Je me demande... Enfin ! votre héroïne n'est pas une honnête femme ?

GASTON. — Si... tout à fait. C'est là la philosophie de mon roman. Toute honnête femme, à un moment donné dans sa vie, s'est trouvée avoir besoin d'une bouée de sauvetage.

SUZANNE. — En voilà une idée ! Il y a des femmes qui n'auront jamais besoin de votre bouée de sauvetage... Ce sont celles qui ne vont pas sur l'eau.

GASTON. — Hé ! hé ! la passerelle qui conduit à bord est franchie sans qu'on y pense... et quand on se retourne, le large est déjà gagné.

SUZANNE. — Faux ! archifaux ! Nous savons toujours où nous allons, et nous comptons nos pas.

GASTON. — Alors, dans mon roman, vous voudriez supprimer la vieille Anglaise ?

SUZANNE. — Je la supprime. Et je supprime aussi la scène d'amour entre votre héroïne et son numismate. Si c'est vraiment une honnête femme, dès qu'elle s'aperçoit chez elle d'un sentiment tendre, elle reprend le rapide pour Paris... et le public est pour vous.

GASTON. — Et la fin du volume alors ?

SUZANNE. — Ah !... la fin... dame... (*Illuminée.*) Une idée ! Tuez le mari et qu'elle épouse au dénouement son marchand de médailles, si elle l'aime...

GASTON, *après un temps.* — Après tout, n'auriez-vous pas raison ? C'est plus original ainsi. Qui sait ? Je m'étais peut-être fourvoyé...

SUZANNE. — Faites cela, mon ami, faites cela... C'est vingt-cinq éditions de plus.

GASTON. — Mais oui... Vous m'avez convaincu... (*Lui baisant la main.*) Quel bon collaborateur vous faites !

SUZANNE. — Je suis forcée de l'avouer... Je vois juste.

GASTON. — Quel dommage que je ne vous aie pas consultée avant de publier mon dernier livre ! Vous m'auriez évité bien des attaques.

SUZANNE. — Peut-être. Nous autres femmes, voyez-vous... nous avons l'instinct. Ce n'est pas pour rien que Molière soumettait ses pièces à Laforest.

GASTON. — C'était sa cuisinière... Moi, je n'ai qu'un domestique mâle... C'est vis-à-vis de Molière une infériorité.

SUZANNE. — Lisez l'histoire. Tous les grands littérateurs ont mis une femme dans leur jeu.

GASTON. — Quand ce n'était pas la leur, c'était celle des autres.

SUZANNE, *après un temps.* — Vous auriez dû vous marier, savez-vous... Il est encore temps, d'ailleurs.

GASTON. — Ce n'est pas facile. Il faut choisir. (*Un temps.*) Ce n'est pas pour vous faire un compliment, mais les femmes comme vous sont rares.

SUZANNE. — On en trouve encore.

GASTON. — Ah ! si je vous avais épousée !

SUZANNE. — Laissez-moi vous dire, mon cher, que je vous trouve bizarre. Si deux ans après votre première demande, vous aviez daigné...

GASTON, *sérieux.* — Ne plaisantez pas ! Et surtout ne m'accusez pas d'oubli ni d'indifférence... A ce moment-là, j'avais l'âge de réflexion, et je ne m'étais plus reconnu le droit de vous imposer une médiocrité...

SUZANNE. — Avouez plutôt que Mlle Amandina...

GASTON. — Mais non... je ne l'aimais pas... Je tâchais de me persuader que j'en étais fou, afin de résister au désir ardent que j'avais de redemander votre main.

SUZANNE, *un peu émue.* — Vrai ?

GASTON. — Ma parole !

SUZANNE. — Et la princesse moldave, alors ? et la grande dame irlandaise ? et la cantatrice italienne ?

GASTON. — Des petites excursions qu'on s'ingénie à faire dans les environs, pour se donner l'illusion du départ... mais qui ne remplacent pas le grand voyage qu'on s'était promis et qu'on ne fera jamais.

SUZANNE, *attendrie.* — Je n'avais pas soupçonné

tout cela... mon pauvre ami! (*Rêveuse.*) Alors, vous m'avez aimée?

GASTON. — Ne parlez pas seulement au passé indéfini...

SUZANNE. — Mais vous auriez dû vous déclarer au moment voulu.

GASTON. — Ah! ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué! Et quand on m'a annoncé vos fiançailles...

SUZANNE. — Oui... ce jour-là, il fallait prendre une voiture et courir chez mon père!...

GASTON. — Une voiture! Comme vous y allez! Je n'avais pas encore d'éditeur. J'ai attendu l'omnibus. Il a passé complet. Alors je me suis dit: C'est le destin... et je suis remonté chez moi.

SUZANNE, *fataliste.* — Oui... c'était écrit.

GASTON. — Enfin, moi... ça ne compte pas... l'essentiel est que vous soyez heureuse.

SUZANNE. — Évidemment. — Mais ce qui m'étonne, c'est que vous ne m'ayez pas jugée capable d'un sacrifice de fortune. Vous me connaissiez pourtant... vous saviez combien mes goûts étaient simples.

GASTON. — Comme vous feriez mieux de me répondre que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre! Dites-moi au contraire que je vous aurais rendue malheureuse; que vous ne m'auriez jamais aimé... Je voudrais tant n'avoir rien à regretter!

SUZANNE. — Mais ne regrettez rien... Faites comme moi. (*Elle pousse un soupir.*)

GASTON. — Ah! si c'était à recommencer!...

SUZANNE. — Malheureusement...

GASTON, *sentimental.* — Je nous vois tous les deux, sous la lampe. Je vous passe à mesure les pages que j'écris et dans lesquelles j'ai mis toute mon âme; vous raturez avec férocité.

SUZANNE. — Vision charmante!

GASTON. — Au lieu de cela, c'est tout seul que je travaille. Personne pour me contredire. Je trouve toujours tout bien. Je m'admire à jet continu.

SUZANNE, *compatissante.* — C'est navrant.

GASTON. — Et jugez! Si je ne vous avais pas fortuitement parlé de mon livre, j'allais donner au public une étude invraisemblable et fausse. Je marchais à un four, quoi! Comme je vous ai de la reconnaissance! (*Il lui prend main.*)

SUZANNE, *qui lui a laissé sa main.* — Il faudra venir ici de temps à autre et me soumettre vos épreuves.

GASTON. — Quand? A votre jour? Je n'aurai pas toujours la chance d'aujourd'hui. Et de quel droit venir chez vous les autres fois? — Votre mari...

SUZANNE. — Il est très bon. Il comprendrait.

GASTON. — Et le monde? Il n'est pas bon, lui...

SUZANNE. — Et il ne voudrait pas comprendre, c'est vrai.

GASTON, *sur un ton de prière.* — Si vous étiez vraiment compatissante à mon égard... Savez-vous ce que vous feriez?

SUZANNE. — Quoi?

GASTON. — C'est vous, au contraire, qui viendriez chez moi...

SUZANNE. — Voyons... une jeune femme... chez un garçon... toute seule avec lui...

GASTON. — Justement... elle serait sûre de ne pas faire de fâcheuses rencontres.

SUZANNE. — Mais sous quelle protection?

GASTON. — La mienne.

SUZANNE, *hésitante.* — Hum!...

GASTON. — Ce serait une si bonne action que vous accompliriez... Je serais si heureux!

SUZANNE. — Mais...

GASTON, *qui tient toujours la main de Suzanne.* — Qu'est-ce qui vous arrête?...

SUZANNE. — Dame... j'ai peur un peu... Ne m'avez-vous pas laissé entendre que vous m'aimiez toujours?

GASTON, *tendre.* — Nous ne parlerons pas de cela; il ne s'agira que de littérature. (*Attristé.*) D'ailleurs, que craignez-vous... puisque vous ne m'aimez pas, vous?

SUZANNE. — Moi? Je... (*Après un long soupir.*) — Ah! mon ami! moi aussi j'ai manqué ma vie!

GASTON, *à ses pieds.* — Ah! Suzanne! Suzanne! C'est donc vrai? Vous m'aimez un peu! (*Lui baisant les mains.*) Mais alors le bonheur est encore possible pour nous! — Une passion comme la nôtre si longtemps refoulée fait éclater la paroi des préjugés et des convictions? Nous brisons les chaînes! Nous piétinons les entraves!

SUZANNE, *éperdue.* — Taisez-vous! taisez-vous!

GASTON. — L'un à l'autre, n'est-ce pas? L'un pour l'autre? Au loin tous deux! (*A part.*) Chez moi d'abord...

SUZANNE, *défaillante.* — Quoi? Vous voulez partir?

GASTON. — Oui, s'il le faut. Fût-ce au bout du monde, la vie avec vous me sera douce. En Suède? En Russie? Où vous voudrez. Toutes les contrées me sembleront belles puisque c'est dans vos yeux que je verrai s'y mirer les paysages.

SUZANNE, *sans force.* — Ah! ne me tentez pas! Ce serait trop facile à vous... Je sens que je n'ai pas la force de dire non.

GASTON, *à genoux devant elle.* — Alors... c'est oui... (*Sonnerie de téléphone. — Il lève la tête, surpris, et toujours à genoux, machinalement.*) Allô! Allô!

SUZANNE, *elle s'est levée d'un seul ressort.* — Hein? Qu'est-ce que c'est? (*A l'appareil et parlant.*) Ah! c'est vous, mon ami?... Vous rentrez dîner ce soir?... Ah! tant mieux! tant mieux! Vous ne saurez jamais à quel point vous avez là une heureuse idée.

GASTON, *debout, à Suzanne.* — Votre mari?... Il va rentrer?...

SUZANNE. — Oui.

GASTON, *s'approchant d'elle et voulant lui prendre la main, tendrement.* — Alors... nous?...

SUZANNE, *qui ne comprend pas.* — Mais... (*Un temps, comme sortant d'un rêve.*) Ah! oui... je me souviens... (*A part.*) Mais qu'est-ce qui s'est donc passé?... J'ai été folle pendant une minute. — Il n'y a vraiment rien de tel qu'une bonne sonnerie pour vous réveiller.

GASTON, *un peu embarrassé.* — Eh bien? Vous ne répondez pas?

SUZANNE. — Ah! oui... la Suède?... la Russie?... Décidément, c'est bien loin tout ça... et puis à quoi bon?... puisqu'il faudrait toujours revenir pour vos descriptions.

GASTON, *très ennuyé.* — Alors... vous me congédiez?

SUZANNE. — Oh!... non... Maintenant vous pouvez rester tant que vous voudrez... le charme est rompu.

GASTON, *montrant le téléphone.* — La bouée?

SUZANNE. — Eh! oui... la bouée... (*Un temps.*) Je ne suis pas entêtée. C'est vous qui étiez dans le vrai... et je crois décidément que vous pouvez conserver la vieille Anglaise...

JULIEN BERR DE TURIQUE.

LES JOURNÉES DE FÉVRIER ET JUIN 1848

racontées par deux Allemands.

« Benvenuto Cellini est d'avis que tout homme qui a fait une chose vertueuse, ou une chose qui ressemble à la vertu devrait, s'il est sincère et bon, écrire sa vie de sa propre main, mais seulement après avoir dépassé l'âge de quarante ans.

« Il serait présomptueux de ma part de prétendre réunir les conditions jugées nécessaires par lui pour entreprendre ce travail, mais mon insuffisance sera peut-être rachetée par le fait que j'ai presque le double de l'âge qu'il assigne pour se mettre à l'œuvre. J'ai soixante-quinze ans; durant ma longue carrière j'ai vu bien des contrées et rencontré bien des gens; et, quoique j'aie peu de notes à ma disposition, que je sois plus accoutumé à manier le pinceau que la plume, qu'enfin je m'exprime dans une langue qui n'est pas la mienne, pourtant certains de ces souvenirs présenteront, je l'espère, quelque intérêt. »

C'est en ces quelques lignes, modestes et pleines de bonhomie — qualités rares chez un artiste — que le peintre allemand Rudolf Lehmann nous présente ses souvenirs (*An Artist's Reminiscences*) dédiés à son frère Henry et écrits en anglais. L'auteur ne s'y trompe pas; ce qui prête un intérêt réel à ces simples pages, c'est qu'il a vu bien des contrées et rencontré bien des gens. Il est souvent intéressant de connaître, au sujet d'événements politiques récents, l'appréciation d'étrangers, témoins oculaires.

Voici d'abord une lettre de Henry Lehmann, datée du 13 mars 1848 et adressée à ses parents à Hambourg.

« Il m'a été absolument impossible de vous envoyer plus tôt cette lettre qui vous prouvera que j'existe encore. Pendant les premiers jours la poste a été complètement désorganisée et le service des chemins de fer dans un grand désarroi. C'est un vrai miracle que je sois encore vivant. Mercredi soir tout semblait fini après le changement de ministère; la ville était illuminée; je me promenai par les rues avec Ponsard et fis en passant une visite à Lamartine. Nous vîmes sur la place de la Concorde les bivouacs du superbe régiment de cuirassiers et prîmes la rue Saint-Honoré qui paraissait une guirlande de lumières et me rappela vivement le dernier soir du carnaval à Rome. On était joyeux, on se félicitait mutuellement. Près de la place de la Concorde les choses prirent un autre aspect. Nous fûmes écrasés par un flot de populace fuyant devant une charge de cavalerie et nous dûmes chercher un abri dans la boutique d'un bottier et où nous pénétrâmes malgré les efforts du bonhomme pour nous repousser. La populace voulait à tout prix qu'on mît à exécution son idée de vengeance ironique et qu'on illuminât l'hôtel d'Hébert. De là les troubles.

« Nous nous éloignâmes avec l'intention toute pacifique de jeter un coup d'œil sur le boulevard en retournant chez nous; mais en atteignant le ministère des Affaires étrangères par le côté de la Madeleine, nous le vîmes tout entouré de troupes, de sorte que nous fûmes obligés de prendre la rue Basse-des-Remparts. Alors, du côté opposé des boulevards nous arriva un bourdonnement lointain, puis un cliquetis d'armes auquel se mêlaient des chants et des cris. Nous tâchions de gagner un étroit passage que je connaissais, afin de nous tirer de la bagarre, quand tout à coup nous entendîmes : « Croisez la baïonnette! joue! feu! » Et trois terribles charges suivirent qui furent, vous le savez, non la cause mais le prétexte de la bataille sanglante et décisive, commencée pendant la nuit et qui ne se termina que dans l'après-midi du lendemain par la prise d'assaut du Palais et la proclamation de la République, changeant ainsi le cours des destinées de la France et par contre-coup de celles de l'Europe.

« En entendant le premier mot de l'ordre, tout le monde fit irruption dans les maisons. La porte la plus proche de moi fut fermée avec violence par les gens se trouvant déjà à l'intérieur et par le charitable

portier ; pourtant je parvins à l'enfoncer grâce à cette force frénétique, surhumaine, qui ne nous vient qu'en ces instants de crise suprême, et je la tins ouverte jusqu'à ce que Ponsard et le groupe qui nous entourait immédiatement fussent entrés. Tout cela se passa en un instant ; sur ces entrefaites, les troupes en lignes serrées tiraient dans toutes les directions et nous avions à peine fermé la porte qu'un garçon de treize ans tout près de nous tomba en poussant un cri ; il avait été frappé d'une balle à la hanche. D'abord tout le monde croyait qu'il avait été écrasé par la foule, mais chacun ne pensait qu'à soi. Je le relevai, l'examinai et, voyant le sang couler, je priai Ponsard de m'aider à le transporter. Le portier et sa femme, ces misérables, refusèrent d'apporter une chaise pour le pauvre enfant, mortellement blessé. Enfin, à force de menaces et d'injures, j'obtins qu'on me laissât l'étendre sur un lit dans l'appartement d'un tapissier au fond de la cour. Mais il était impossible de trouver un médecin ; on ne pouvait sortir, la porte était bloquée par les cadavres ; d'ailleurs on refusait d'ouvrir. Enfin nous réussîmes à gagner une autre rue, nous glissant à travers les escadrons de cavalerie et sautant par-dessus les cadavres. Et nulle part de médecin à trouver ! L'enfant mourut, à ce que j'ai appris.

« Nous regagnâmes notre logis dans le plus grand trouble à travers les rues et les places désertées où les illuminations faisaient à présent l'effet d'une sinistre raillerie ; les feux de bivouac étaient éteints et les hommes étaient en selle ; on rencontrait seulement de loin en loin un passant solitaire, la mine anxieuse ou effarée. Je ne pus fermer l'œil de la nuit : coups de canon, tocsins d'alarme et, vers le matin, tambours d'alarme.

« Je fus d'autant plus content de passer cette journée avec Rudolf, qui était malade, que j'étais de service le lendemain comme garde national. J'étais fort démoralisé par les scènes auxquelles j'avais assisté la veille, car il y a une grande différence entre risquer sa vie pour l'accomplissement d'un devoir et s'en aller se promener paisiblement et recevoir dans le dos la charge d'un carré de troupes sans avoir eu le temps de regarder autour de soi.

« S'il fallait vous dire tout ce que je sais quant aux causes et à la marche des événements, je remplirais bien des feuilles de papier. Au château régnait l'indécision ; Nemours, insuffisamment informé de la gravité de la situation, avait complètement perdu la tête et transféra le commandement à Bugeaud à trois heures du matin. A six heures beaucoup de barricades avaient été enlevées d'assaut et les rebelles repoussés ; à huit heures le roi envoya des ordonnances à tous les généraux avec l'ordre : Ne pas tirer un coup de feu ! Dès lors tout fut perdu. Aucun officier ne pouvait exposer ses hommes sans défense aux attaques de la foule. Il y eut une pause. Bientôt la populace s'avança tranquillement ; elle désarma en se jouant les troupes amies et alors arriva ce que vous savez. C'était pour moi la chose du monde la plus étrange pendant cette journée d'entendre parler d'un gouvernement différent chaque fois que je descendais dans la rue en quête de nouvelles, c'est-à-dire environ d'heure en heure... On se bat au Palais-Royal... On y met le feu !... nous avons un ministère... Thiers... Barrot !... Le roi a abdiqué... Nous avons la régence de la duchesse d'Orléans !... elle est à la Chambre !... Le roi est en fuite !... Le peuple est aux Tuileries !... La famille entière est en fuite... Nous avons la République !

« Alors je sortis tout de bon, car cela me semblait fabuleux ; toutefois j'eus bientôt sous les yeux la preuve indéniable de la réalité de la chose. Au Pont Royal je rencontrai la procession triomphale conduisant le gouvernement provisoire à l'Hôtel de Ville aux cris de : Vive la République ! De l'autre côté du quai la foule jetait toute sorte d'objets par les fenêtres des Tuileries et tirait des salves de réjouissance. Pendant ce temps la physionomie des spectateurs avait une expression de terreur causée d'abord par l'incroyable rapidité avec laquelle s'était produit ce coup de théâtre ; puis par l'incertitude où l'on était plongé, car on croyait généralement que les princes, les généraux et l'armée étaient encore dans les forts et surprendraient Paris pendant la nuit. C'est dans cet état d'esprit que se passa la soirée. Le lendemain matin notre légion de la garde nationale s'assembla à la mairie, et comme il n'y avait plus trace de troupes dans la ville on nous envoya dans toutes les directions. Un sergent et quatre hommes (et moi du nombre) furent dirigés sur l'École-Militaire pour empêcher le pillage. Nous arrivâmes les premiers là-bas. Un torrent incessant de scélérats ivres, en partie armés, passait devant nous ou marchait droit sur nous, bannières en tête et tambours battant. Ils étaient à la recherche d'armes.

« A notre arrivée, nous trouvâmes tout dans un désordre indescriptible ; et cependant, avec le concours de quelques hommes sensés et honnêtes auxquels nous devons une reconnaissance infinie, nous réussîmes à tenir à distance ces ivrognes, la lie de la populace, avec leurs piques, leurs baïonnettes et leurs pistolets. Nous parvînmes même à leur faire rendre tout ce qu'ils avaient pris, en retenant ceux qui étaient armés, sous prétexte d'organiser leurs bandes, et en repoussant au dehors ceux qui étaient sans armes. Notre seul but, celui de tous les citoyens amis de l'ordre à ce moment, était de diminuer les dangers que présentait la rue. Pendant plus d'une heure, nous fîmes le service à nous cinq. Alors des compagnies entières arrivèrent et la besogne devint plus com-

mode; mais nous étions sous la pluie, ayant de la boue jusqu'aux genoux, mourant de faim, obligés de parlementer sans cesse pour apaiser ces bandits; certes notre vie était à tout moment en danger et c'est merveille qu'il ne soit rien arrivé à aucun de nous. Pour ma part, j'avais à tel point le sentiment d'une nécessité impérieuse du devoir et j'étais si absorbé par l'action que je ne songeai pas un instant au danger. A dix heures, nous retournâmes au ministère de la Guerre; je fus ce jour-là ordonnance du ministre et Perthuis fut son adjudant.

« Chargé de transmettre un ordre au général commandant la garde nationale, je pénétrai aux Tuileries au moyen d'un laissez-passer. Quel spectacle et quelle leçon! La fantaisie me prit de traverser les salles d'apparat exactement dans le même ordre qu'il aurait fallu le faire pour aller rendre hommage au roi. Là où se trouvait jadis le dais de velours du trône, on ne voyait plus que la muraille nue avec des inscriptions à la craie en grands caractères : Vive la république! Vive la Suisse! Vive l'Italie! Vive la liberté pour la troisième fois reconquise, les 22, 23, 24 février! Respect aux objets d'art! Et de fait, parmi tous les portraits de maréchaux, ceux-là seuls dont la populace haïssait les originaux avaient été détruits, criblés de balles.

« La nuit aussi eut sa part d'émotions; le général nous fit savoir qu'une attaque aurait probablement lieu, et nous commanda de défendre notre poste important jusqu'à la dernière extrémité; mais l'attaque ne se produisit que le lendemain, après qu'on nous eut relevés. Les jours suivants, l'agitation fut extrême encore, mais peu à peu je pus me remettre au travail, les ordres de service se faisant plus rares. Bien que presque tout soit perdu, je ne me suis jamais laissé abattre.

« Personne ne s'attendait aux événements survenus, pas même ceux qui les ont provoqués, j'en ai la preuve. Il y a longtemps déjà, je pariai que tout cela était balivernes et bêtises; que Nemours ne serait jamais régent et le comte de Paris jamais roi, mais je pensais que la catastrophe ne se produirait qu'après la mort de Louis-Philippe. Une quinzaine de jours auparavant, j'avais dissuadé un ami de s'attacher personnellement au duc de Chartres : Comment pouvez-vous vouloir, lui dis-je, vous attacher à cette boutique dont l'existence, c'est-à-dire la durée, ne vaut pas deux sous? J'avais raison aussi en affirmant que l'opposition n'avait pas d'éléments suffisants de vitalité; elle n'eut qu'un fantôme de vie de trois ou quatre heures sous la dénomination : Thiers-Barrot-Lamoricière...

« C'est un fait que le duc de Chartres fut caché dans les combles de la Chambre des députés, mais le soir déjà on le rendait à sa mère. Edmond Perthuis, de la marine, sauva le roi, le cacha et le fit embarquer. Le couple royal demeura chez Perthuis, à Honfleur, du samedi au mardi.

« On ne peut se faire couper les cheveux tant l'argent est rare. Personne ne sait ce qui va se passer et l'inquiétude est générale. Si seulement j'avais l'argent prêté pour obliger tel ou tel ami, je serais riche par ce temps de disette de numéraire. »

Accordons maintenant la parole à Rudolf Lehmann, pour nous raconter les journées de Juin. Quelques mots d'abord pour expliquer l'état des esprits, inquiétude d'une part, surexcitation de l'autre, malaise général :

« La société parisienne subit un changement énorme et soudain après la Révolution de 1848; toute relation mondaine cessa, la gaîté disparut, on retrancha toute dépense qui n'était pas strictement nécessaire et, comme bien l'on pense, les beaux-arts furent les premiers à souffrir de cet état de choses.

« Si les salons étaient silencieux, par contre les rues ne l'étaient guère. Le feu, étouffé par toute sorte de moyens artificiels, éclatait de nouveau avec violence de temps en temps, à la grande terreur des citoyens paisibles. Le gouvernement provisoire de Ledru-Rollin, Caussidière et Cie avait essayé de résoudre la question des sans-travail en organisant les ateliers nationaux sous la direction de l'emphatique petit Louis Blanc. Les sans-travail, munis de bêches et de pioches, étaient employés au Champ-de-Mars à des travaux puérils et inutiles, pur prétexte pour leur payer un modique salaire et les empêcher de faire du mal. Mais le sentiment d'humiliation que cette charité déguisée faisait germer dans les cœurs finissait par pousser les gens à la révolte, et aussitôt s'élevaient des barricades. Je fus témoin d'une scène qui présageait déjà les troubles plus graves des mois suivants et que je ne trouve mentionnée dans aucun journal de l'époque.

« Comme je traversais la place du Carrousel, mon attention fut attirée par une étrange procession. Dans une charrette de paysan découverte, traînée par une misérable haridelle, était assis un vieillard, tête nue, les mains liées derrière le dos, en petite tenue de général. La charrette était entourée d'une tourbe d'individus à face patibulaire, en blouses, armés de pioches et de pelles. La charrette s'arrêta devant une de ces horribles masures qui défiguraient alors la place et où sans doute se trouvait un bureau du gouvernement provisoire ou des ateliers nationaux, car un monsieur, le ruban rouge officiel à la boutonnière, ouvrit la porte et demanda ce qu'on voulait. Aussitôt des cris furieux s'élevèrent : Nous amenons le chef des ateliers nationaux! Il a foulé aux pieds le drapeau de la république! Nous vous l'amenons pour

qu'il soit puni! Le monsieur regarda le prisonnier et dit avec une émotion mal déguisée : Citoyens, assurément vous vous trompez. Votre prisonnier est le général Petit, qui a répandu son sang pour la France sur tant de champs de bataille, ce même général que le grand empereur embrassa en disant adieu à la France et à son armée à Fontainebleau. Je suis certain que vous n'hésiterez pas à le remettre en liberté.

« Il se trompait, les hurlements de la foule couvrirent sa voix : Non, non! que justice soit faite! Nous ne le lâcherons pas! Le monsieur se retira consterné, et après un moment d'attente anxieuse un autre monsieur « décoré » (quelques-uns affirment que c'était Floquet) parut sur le seuil de la porte et dit : Vous avez raison, citoyens! le coupable doit être puni! Livrez-le-nous, justice sera faite! Des hurrahs frénétiques accueillirent ces paroles; l'homme fut enlevé de la charrette, poussé rudement dans la maison dont la porte se referma aussitôt. La foule se dispersa. Il est permis d'espérer que, arraché aux mains des forcenés, il fut traité avec les égards dus à son âge et à ses services.

« Tels étaient les grondements précurseurs de l'orage qui, en juin, devait éclater sur Paris, et qui menaça d'ébranler la société jusqu'en ses fondements.

« Une après-midi que j'étais au travail, je fus violemment interrompu par le rappel sinistre, deux longues batteries de tambour et une courte, appelant la garde nationale aux armes; puis la voix profonde du tocsin retentit, les volets des magasins se fermèrent si rapidement qu'on eût dit un feu de peloton, et le canon gronda au loin. C'était l'insurrection de Juin, qui commença dans le faubourg Saint-Antoine, mais gagna bientôt les quartiers plus au centre. Comme il semblait dangereux de s'aventurer au dehors, je dînai de pain et de fromage fournis par le concierge, cette institution parisienne éminemment utile. Juste en face de chez moi, le long de l'élégante cour renaissance de l'École des beaux-arts, des troupes stationnaient et comme des fenêtres de centaines de maisons on avait tiré sur les soldats, on ne pouvait pousser le nez au dehors sans qu'aussitôt une sentinelle vous mît en joue. Autant valait être enfermé dans une boîte, et comme la fusillade devenait de plus en plus nourrie, je trouvai enfin la situation intolérable; je me rendis à la mairie de mon arrondissement et m'engageai comme volontaire. On accueillit ma demande avec empressement et je fus muni d'un fusil et d'une carte qui devait être fixée au chapeau avec le numéro de ma légion, de mon bataillon et de ma compagnie. Ainsi équipé, j'allai rejoindre mon frère que je fus tout heureux de trouver sain et sauf. On nous dirigea sur la prison de l'Abbaye; là nous formâmes les trois côtés d'un carré, la porte ouverte de la prison formant le quatrième.

« Dans l'espace laissé libre les prisonniers étaient introduits un à un, la plupart tête nue, les habits déchirés et couverts de sang, le regard fou de la bête traquée. On lut un ordre défendant de parler sous n'importe quel prétexte; à la moindre tentative d'évasion, il fallait faire usage des armes. Puis le carré fut fermé et nous nous mîmes en marche. Bientôt l'homme à côté de moi, à mi-voix et avec un accent allemand très prononcé, se mit à protester de son innocence, me suppliant d'informer sa femme de l'état où je l'avais vu; il me donna son nom et son adresse en Allemagne; je ne répondis pas, mais plus tard j'écrivis. J'ai le regret d'ajouter qu'il figura en tête de la première liste des déportés en Algérie. Sur le pont des Arts nous rencontrâmes une foule furieuse, évidemment du parti de l'ordre, car elle criait : A la Seine tous ces bandits! Nous respirâmes quand nous eûmes atteint la Terrasse du Bord-de-l'eau, partie du jardin des Tuileries du côté de la Seine. Là se trouve un grand bâtiment qui sert à remiser l'hiver les orangers ornant le jardin public en été. Cette orangerie fut convertie en prison, toutes les autres étant bondées. A l'entrée un greffier inscrivait le nom de chaque prisonnier qu'on poussait ensuite à l'intérieur, et bientôt le long et étroit bâtiment fut plein comme un œuf. Il n'y avait pour s'asseoir ou s'étendre que la terre nue, encore était-on bien heureux si l'on trouvait de la place. L'atmosphère était véritablement empoisonnée et naturellement il ne pouvait être question de secours médicaux; à de rares intervalles on accordait aux malheureux un seau d'eau qui passait à la ronde. La ventilation se faisait par quelques portes grillées dont il était interdit d'approcher. Quelques malheureux dont la raison avait été ébranlée par les événements récents furent poussés devant ces ouvertures par leurs compagnons de captivité qui trouvaient ce sinistre jeu fort plaisant sans doute. Les sentinelles les tuèrent et les cadavres demeurèrent à cet endroit.

« Nous fûmes alors dirigés vers le carrefour de Buci, dans le quartier Latin. Quatre rues importantes débouchent sur cette petite place où notre besogne consistait surtout à fouiller tout homme, femme, enfant, pour empêcher qu'on ne fournît aux insurgés des munitions ou des vivres. De temps en temps passaient des convois de prisonniers qu'on conduisait au palais du Luxembourg. Le bruit du canon et de la fusillade s'approchait parfois jusqu'à devenir menaçant, puis se perdait dans le lointain; mais il ne cessa pas, je crois, un seul instant.

« Le lendemain nous eûmes pour mission de garder le ministère de l'Intérieur. Mon frère et moi avions connu le ministre, le comte Duchâtel, et assisté aux

réceptions de son aimable femme. Aussi ce ne fut pas sans émotion que nous entrâmes dans ces splendides salons dont les murailles et les meubles étaient garnis de satin jaune. La 4e compagnie qui avait passé la nuit précédente à la belle étoile dans le carrefour s'établit aussi confortablement que possible. Près de moi, mollement étendu dans un fauteuil de satin, se trouvait un charbonnier, sans autre uniforme que celui de sa noire profession. Son voisin était un égoutier qui demanda à l'autre s'il ne fumait pas. — Oui certes, je fume, répondit le premier; mais quand je fume, je crache aussi, et montrant le parquet brillant comme un miroir : Ici je n'ose pas fumer! — Tu es un aristo, répondit l'égoutier et, tendant sa blague à tabac à son camarade, il l'aida à vaincre ses scrupules.

« Nous passâmes là des heures terriblement ennuyeuses ; mais le lendemain une ordonnance arriva à bride abattue dans la cour et cria d'une voix perçante : Les insurgés se sont rendus! Vive la république! Ce fut un soulagement pour tous. Nous répondîmes par une acclamation et nous nous dispersâmes aussitôt. Comme le jour brillait à peine et que je n'étais guère disposé à travailler, je résolus d'aller visiter le champ de bataille. J'eus, pour cela, à me procurer un laissez-passer, car nous avions encore l'état de siège. Muni de cette pièce je gagnai le faubourg Saint-Antoine par des rues désertes et mornes. La place de la Bastille présentait l'aspect d'une ville prise d'assaut; les maisons qui n'étaient pas démolies étaient criblées de boulets. Des objets de literie pendaient à ce qui avait été autrefois des fenêtres. Des charrettes, des omnibus, des voitures particulières et des fiacres étaient entassés pêle-mêle, sens dessus dessous et avec des pavés formaient des barricades. Une vraie scène de désolation.

« Tout à coup parut un grande fille, bien connue dans les ateliers et qui récemment encore m'avait servi de modèle. Bonjour, monsieur Lehmann, dit-elle, aussi calme que si elle me rencontrait à l'atelier. Voulez-vous que je vous conduise par le champ de bataille ? Et comme j'acceptai son offre avec plaisir elle ajouta : Vous ferez bien d'ôter cette carte de votre chapeau. Les gardes nationaux ne sont pas bien vus dans le quartier. J'obéis et la suivis à travers la longue rue du Faubourg-Saint-Antoine coupée par de nombreuses barricades à demi détruites, distantes d'environ cinquante mètres l'une de l'autre. Elle avait quelque incident à conter sur la prise de chacune d'elles par les troupes après un combat désespéré : Sur celle-ci fut tué Mgr Affre, archevêque de Paris, tenant à la main un crucifix; il voulait faire cesser le feu et amener un armistice; sur celle-là tomba mon pauvre frère sans abandonner le drapeau rouge. Que faire contre le canon ? ajouta-t-elle avec un soupir. Mais n'importe; notre jour viendra! Nous autres femmes nous tricotions derrière la barricade qu'on défendait, nous retirant peu à peu à mesure que les troupes avançaient.

« Elle bavarda ainsi jusqu'à ce que, à la brune, un gaillard de sinistre apparence s'avança de derrière un omnibus renversé. Il sera peut-être prudent que vous retourniez chez vous, dit-elle en me lançant un regard significatif. Et je suivis son conseil. »

Traduit de l'anglais, par G. Art.)

LES BOURBONS FRANCS-MAÇONS (1)

Sous l'ancien régime, les ordonnances royales et les arrêts des parlements interdisaient en général toute espèce d'associations et d'assemblées particulières ou secrètes, c'est-à-dire dont les statuts n'avaient pas été approuvés par le roi et enregistrés par les cours.

Toutefois, selon la nature de ces assemblées, les sanctions pénales étaient fort diverses. Depuis l'édit d'octobre 1685, confirmé encore au XVIIIe siècle par la déclaration du 24 mai 1724, les assemblées de religionnaires sont interdites sous peine de « confiscation de corps et de biens » : la confiscation de corps, c'est la peine capitale. On la voit maintes fois appliquée aux « prédicants » de la religion réformée, c'est-à-dire aux ministres qui sont surpris dans l'exercice secret de leur culte ; les fidèles, considérés comme complices, sont punis des galères ou de la prison à perpétuité; les maisons prêtées pour ces réunions sont rasées jusqu'aux fondements (2).

Les coalitions ouvrières, les « compagnonnages » sont également l'objet de poursuites rigoureuses, et passibles d'amendes, de prison, « et de plus grande peine, s'il y échet (3) ».

Mais il y a aussi une catégorie d'associations illicites regardées comme seulement « suspectes de mauvaises fins » ou « sentant le libertinage ». Elles ne sont traitées que comme des contraventions et punies de simples amendes, du moins pour la première fois. C'est dans cette catégorie que, d'après les textes des sentences de police, se trouvèrent d'abord placées les associations de francs-maçons, côte à côte avec les assemblées illicites de brocanteurs de

(1) Lecture faite à la Sorbonne, dans l'assemblée générale annuelle de la *Société de l'histoire de la Révolution.*

(2) Exemple : Sentence de Louis de Bernage, intendant de Languedoc, concernant les prédicants Vesson, Bonissel et Comte, etc. (21 avril 1722).

(3) Exemple : Sentence de M.-R. Voyer d'Argenson, lieutenant général de police, concernant les compagnons imprimeurs (7 décembre 1700).

tableaux (1) ou de maîtres à danser (2). Le 10 septembre 1737, à 9 heures et demie du soir, chez le nommé Chapelot, marchand de vins à la Rapée, à l'enseigne de Saint-Bonnet, le commissaire Jean Delespinay accompagné du sieur Viéret, exempt de robe courte, surprit une assemblée très nombreuse de « freys-maçons », qu'il décrit ainsi : « La plupart avaient des tabliers de peau blanche devant eux et un cordon de soie bleue qui passait dans le col, au bout duquel il y avait attachés aux uns une équerre, aux autres une truelle, à d'autres un compas et autres outils servant à la maçonnerie. » Le commissaire aperçut aussi « une table dressée dans un grand salon, et il a remarqué qu'il y avait une très grande quantité de couverts, très grand nombre de laquais et de carrosses tant bourgeois, de remise, que de place ». Voyant à quelle bonne société il avait affaire, le commissaire accepta les excuses que lui fit un des contrevenants « à lui inconnu », et la sentence de police signée Hérault, en date du 14 septembre 1737, après avoir rappelé solennellement les lois qui interdisaient les associations, ne mentionna même pas les noms des associés et condamna seul l'aubergiste Chapelot à payer mille livres d'amende, et à tenir son cabaret fermé et muré pendant un semestre.

L'aubergiste Chapelot avait dû reprendre son commerce depuis un mois.... lorsque le pape Clément XII publia la constitution *In eminenti* adressée « *universis Christi fidelibus* (3) » par laquelle il condamnait toutes sociétés secrètes, et en particulier l'association vulgairement appelée *dei liberi Muratori*. Cette constitution, datée du 28 avril 1738, est rappelée dès le début de l'encyclique *Humanum genus* du 20 avril 1884 comme le premier acte pontifical qui ait « dénoncé le péril. » En fait, les actes subséquents du Saint-Siège n'ont rien pu ajouter aux anathèmes de Clément XII. Ce pontife prononce contre les adhérents et les protecteurs des sociétés maçonniques la peine de l'excommunication, « dont personne, dit-il, ne pourra être relevé que par nous ou par le pape qui occupera dans ce temps-là le siège de Rome ». L'interdiction de s'affilier à la maçonnerie ne comporte aucune exception de personnes. Elle s'applique « à tous et chacun des fidèles de la chrétienté quel que soit leur état, leur position, leur origine, les dignités dont ils sont revêtus, l'ordre auquel ils appartiennent, aussi bien aux laïques qu'aux ecclésiastiques, au clergé régulier comme au clergé séculier, *voire même à la partie la plus élevée de celui-ci...* quelque couleur qu'ils veuillent donner à leur infraction, quel que soit le nom que portent ces sociétés secrètes ». Le pape leur reproche le mystère dont elles s'environnent et qui, d'après lui, ne peut servir qu'à dissimuler des excès, des débauches, des crimes ou des hérésies. L'historien est ici obligé de se souvenir que les assemblées des premiers chrétiens ont précisément été soupçonnées, combattues et persécutées parce qu'elles se dérobaient à la publicité. Le deuxième grief du Saint-Siège à l'égard de la maçonnerie est qu'elle admet « des individus de toutes les religions et de toutes les sectes, » lesquels étant liés entre eux par serment, malgré la diversité de leurs croyances, ne peuvent avoir d'autre secret dessein que de renverser la religion catholique.

Louis XV ne fit point porter au Parlement la constitution *In eminenti*. Benoît XIV la renouvela par la bulle *Providas* en date du 18 mai 1751. Cette bulle ne fut pas plus enregistrée que la précédente. Ni l'une ni l'autre n'ont donc jamais revêtu en France le caractère d'obligation légale. Bien plus, les Bourbons tolérèrent et protégèrent la maçonnerie. Au grand maître lord Harnouester succéda, le 24 juin 1738, le duc d'Antin; au duc d'Antin, le duc Louis de Bourbon, comte de Clermont (11 décembre 1743), lequel obtint en 1747 une autorisation formelle du roi pour exercer ses fonctions ; au comte de Clermont, Louis-Philippe, duc de Chartres (plus tard duc d'Orléans, et en dernier lieu Philippe-Égalité) : il accepta ses fonctions le 5 avril 1772. En 1773, la grande loge nationale prit le nom de Grand-Orient de France, auquel étaient affiliées, en 1775, 132 loges. Au nombre des officiers du Grand-Orient l'on trouve le duc de Montmorency-Luxembourg, le prince de Rohan, le comte de Buzançois, etc. La maçonnerie recrute beaucoup d'adhérents dans les rangs du clergé. Un travail récent (1) énumère, dans la loge de Montreuil-sur-Mer, deux Pères capucins en 1761, un curé et deux bénédictins en 1788; c'est un ancien bénédictin, le conventionnel Poultier d'Elmotte, qui reconstitue cette loge en 1806. Au moment où commence la Révolution, le lieutenant général de police Thiroux de

(1) Sentence de police du 22 novembre 1742.

(2) *Id.*, du 1er avril 1740.

(3) Les constitutions pontificales sont des décisions produites sous la forme de bulle ou de bref, adressées à tous les fidèles, et statuant en matière de foi ou de discipline; il suffit, pour être obligatoires, qu'elles aient été promulguées à Rome. — L'historien officiel de Clément XII mentionne en ces termes les actes de ce pape et de Benoît XIV concernant la maconnerie : « Inter hæc Clemens constitutionem edidit, qua occultos congressus societatemque vulgo dictam *dei liberi Muratori* damnavit exsecratusque est. Id ipsum quoque præstitit Benedictus XIV anno MDCCLI, quum horum hominum secta jam pœnarum oblita, ut tabes quædam longe lateque pervasisse diceretur. » (Fabroni, *De vita et rebus gestis Clementis XII pontificis maximi Commentarius;* Romæ, 1760, in-4°, p. 132.) On trouvera des détails plus circonstanciés dans l'*Histoire de la maçonnerie* de Findel, traduction française de E. Tandel; Paris, librairie internationale, 1866, 2 vol. in-8°.

(1) E. Charpentier, *la Loge maçonnique de Montreuil-sur-Mer*, dans la *Révolution française*, n° du 14 décembre 1894.

Crosne était bien éloigné des procédés d'exécution sommaire de son prédécesseur Hérault. Voici comment, dans une lettre adressée à Louis XVI en personne (1), il rend compte de ses rapports avec la franc-maçonnerie :

« J'ai été instruit qu'on devait donner demain dans une loge de francs-maçons, rue Coq-Héron, une fête à M. le duc et à Mme la duchesse d'Orléans, et qu'un grand nombre de personnes y étaient invitées. Comme le grand appareil et le concours des voitures, appartenant à la première noblesse, pouvaient présenter de grands inconvénients, à l'instant de la sortie des assemblées du tiers-état, j'en ai fait part à M. le vicomte de Gand, grand maître de la loge. Il n'a pas hésité de faire remettre la fête et de faire le sacrifice d'une dépense assez considérable. » En résumé, les rapports sont devenus excellents entre la maçonnerie et la royauté. Ils n'ont été nullement altérés par l'éclat de la réception faite à Voltaire, ni par la célébration de ses obsèques maçonniques, au cours desquelles l'Église ne fut pas ménagée. Le détail de ces événements est bien connu par la correspondance de Grimm. Depuis 1751, le Saint-Siège est muet sur la maçonnerie.

Voilà un ensemble de faits trop oubliés peut-être aujourd'hui, et dont il me sera permis de rendre ainsi l'impression générale : sous l'ancien régime, l'existence de la maçonnerie, subordonnée d'ailleurs au bon plaisir du roi, se trouve soustraite, en droit et en fait, aux foudres de Rome; elle est implicitement rangée au nombre des libertés de l'église gallicane.

Louis XVI ne fut pas étranger personnellement, à l'institution maçonnique (2). « La reconnaissance ne nous permet plus de cacher ce mystère, dit le frère Borie dans un discours prononcé en 1824. Une loge, ajoute-t-il, fut créée en 1775 parmi les gardes du corps de Versailles, sous le titre distinctif des *Trois frères à l'Orient de la Cour*, et l'on a déjà pénétré l'allégorie légère qui couvre ce glorieux patronage. »

Les Trois frères à l'Orient de la Cour, ce sont évidemment Louis XVI, le comte de Provence et le comte d'Artois. Borie continue : « Forcée plus tard, hélas! de renoncer à ce nombre ternaire si chéri, elle reprit ses travaux sous un nouveau titre. Elle existe encore dans cet Orient, pleine de vigueur et de force, et fière de ce précieux souvenir. » On sait que la maçonnerie n'eut pas en général à se louer de la Révolution. A cet égard, les termes de la démission de Philippe-Égalité sont significatifs. Il écrit un peu plus d'un mois après la mort de Louis XVI : « Je suis entré dans la franc-maçonnerie, qui est une image de l'égalité, à une époque où personne ne pouvait prévoir notre révolution... Mais ne connaissant pas la manière dont le Grand-Orient est composé et croyant d'ailleurs qu'une république ne doit, surtout au début de son institution, tolérer aucun mystère, aucune assemblée secrète, je ne veux plus me mêler de rien de ce qui concerne soit le Grand-Orient, soit les assemblées de francs-maçons (1). » Cette lettre, dans les circonstances où elle fut écrite, était une quasi-dénonciation de la maçonnerie au jacobinisme. Le duc d'Orléans n'eut un successeur qu'en 1805, dans la personne de Joseph Bonaparte, après que les efforts de Masséna et de Kellermann eurent abouti, le 5 décembre 1804, à un concordat entre la Grande-Loge écossaise et le Grand-Orient. Mais toutes les loges n'adhérèrent pas au concordat. La loge des *Trois frères à l'Orient de la Cour*, fidèle à ses souvenirs, avait pris le nom de loge de *la Trinité* qui rappelait, non sans une singulière et équivoque allusion au dogme catholique, l'allégorie légère de 1775. Le chapitre de cette loge se distingua par l'énergique opposition qu'il fit au concordat de 1804, c'est-à-dire aux ordres de l'empereur. Le frère Pyron fut exclu de la maçonnerie à l'occasion de cette lutte, et non sans de flétrissantes épithètes. Mais il eut sa revanche sous la Restauration. Dans la fête funèbre du 29 avril 1821, le nom obscur de « ce maçon si instruit, si ardent et si dévoué » est associé aux noms de quatre maréchaux pairs de France dont la loge écossaise de la Grande-Commanderie honora la mémoire (2).

La loge de *la Trinité* devint, aux yeux des Bourbons restaurés, et le témoin et le garant de la fidélité politique des francs-maçons. Le duc de Berri, deuxième fils du comte d'Artois, en était membre. Il fit rouvrir, par son intervention personnelle auprès de Louis XVIII, plusieurs des « temples fermés par l'effet d'une faiblesse méticuleuse ou par l'exagération d'un zèle indiscret ». Le Grand-Orient, auquel ressortissaient près de 900 loges en 1814, s'était empressé d'applaudir publiquement au retour du « père des Français » et à sa rentrée dans la capitale. Un buste de Louis XVIII fut érigé dans le Temple maçonnique. Des cérémonies du même genre eurent lieu dans les

(1) A. Brette, *Lettres de Thiroux de Crosne à Louis XVI*, *ibidem*, 14 février 1895, p. 165.

(2) Marie-Antoinette s'y intéressa. Elle écrit à la princesse de Lamballe : « J'ai lu avec intérêt ce qui s'est fait dans les loges maçonniques que vous avez présidées au commencement de l'année et dont vous m'avez tant amusée. Je vois qu'on n'y fait pas que de jolies chansons et qu'on y fait aussi du bien... » (De Lescure, *la Princesse de Lamballe*, etc.; Paris, 1864, p. 152-155.)

(1) Kloss, *la Maçonnerie en France*, t. I, p. 328.

(2) Bib. nat. Ln15, 37. — Après diverses tentatives d'union, le rite écossais et le Grand-Orient s'étaient alors définitivement séparés. Les loges écossaises venaient d'élire (1821) un Suprême Conseil sous la direction du comte de Valence, souverain grand commandeur à vie. Dès lors le rite écossais présente un caractère beaucoup plus aristocratique et monarchique que le Grand-Orient.

départements. A Montpellier « les Amis réunis dans la bonne foi » se cotisent afin de subvenir pour leur part aux charges de l'État, et le comte de Florac, préfet de l'Hérault, les remercie de leur offrande (1). La maçonnerie parisienne fit aussi « éclater ses transports » lorsque fut restaurée, sur le Pont-Neuf, la statue de Henri IV.

Le 1er juillet 1814, Louis XVIII avait déclaré vacantes les fonctions de grand maître. Des démarches furent faites auprès du roi pour qu'il désignât un prince de sa famille. D'après le discours du frère Borie, le duc de Berri aurait vivement désiré « la présidence du sénat maçonnique ». Louis XVIII ne voulut pas y consentir, mais les francs-maçons affectèrent de croire qu'il aurait fini par céder. Le duc fut « ravi à leur amour » par le poignard de Louvel, et « nous fûmes, dit leur orateur, contraints d'environner sa tombe de lugubres cyprès, quand nos mains s'occupaient à tresser la guirlande de roses et d'acacias dont nos vœux aspiraient à couronner sa tête ». C'est le 12 avril 1820 qu'eut lieu cette pompe funèbre, pour laquelle la loge des *Émules d'Harpocrate*, celle de *Mars et les Arts*, et plusieurs autres ateliers de la capitale se réunirent aux frères de la Trinité. Le vénérable donna lecture d'un « morceau élégiaque d'architecture maçonnique (1) », où il décrivait le lieu du crime, l'Opéra de la rue Richelieu, sous le nom de « palais d'Amphion », situé, afin que nul n'en ignore

non loin de ces portiques
Où l'on a conservé de nos siècles passés
Les immortels travaux sur des feuilles tracés;
Où s'ouvre, tous les jours, un trésor de lumières
Honorable tribut de l'esprit de nos pères...

c'est-à-dire en face de la Bibliothèque royale, aujourd'hui nationale.

Un peu plus d'un an après, la loge écossaise de la Grande-Commanderie célébra la fête funèbre collective des très illustres membres du Suprême Conseil : Kellermann, duc de Valmy, pair et maréchal de France; Lefebvre, duc de Dantzig, pair et maréchal de France; Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling, maréchal de France; marquis de Pérignon, pair et maréchal de France; marquis de Beurnonville, ministre d'État, pair et maréchal de France; général Rouyer; chevalier d'Aigrefeuille; Pyron, « secrétaire du Saint-Empire (2) ». La séance fut présidée par le comte de Valence, souverain grand commandeur. Le procès-verbal porte, avec sa signature, celles du comte de Ségur, du comte de Pully, du baron de Cussy, du comte Muraire, premier président honoraire de la cour de cassation et orateur de la loge, du duc de Trévise, du comte Monthyon, du comte Guilleminot, du baron Thiébault, etc. Le fils de Kellermann assistait à cette cérémonie. Le général comte Reille, gendre de Masséna, retenu chez lui par une indisposition, fit parvenir à la loge ses excuses et ses remerciements, dont mention fut faite « sur la planche ». La duchesse de Dantzig, dont le nom est de nos jours subitement devenu populaire, exprime dans une lettre fort bien tournée « la vive reconnaissance dont elle est pénétrée envers les Souv.·. grands insp.·. gén.·. dignitaires de tous grades et tous les FF.·. qui composent cet atelier, pour l'honorable hommage maçonnique qu'ils rendent aujourd'hui à la mémoire de son bien-aimé époux (1) ».

Le 25 novembre 1824, le Grand-Orient de France célébra la pompe funèbre de Louis XVIII, protecteur de la maçonnerie. Le procès-verbal de cette cérémonie, signé à la minute par le président, les officiers en exercice ou honoraires, les députés nés ou élus, fut collationné le cinquième jour du onzième mois de l'an 5824, c'est-à-dire le 5 janvier 1825 et imprimé chez Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46. C'est un in-4° de 26 pages (2). La réception des « insignes de S. M. Louis XVIII, roi de France et de Navarre, auguste protecteur de l'ordre », eut lieu à l'Orient, dans le « Temple de la Mort ». Ils furent déposés sur la colonne funéraire, à l'ombre de l'acacia et du cyprès. Autour du cénotaphe furent accomplis les trois voyages ou processions, avec marches funèbres, récitation de stances élégiaques, etc. Après l'oraison funèbre, prononcée par le frère Borie, trois coups de tam-tam annoncèrent les devoirs. Une quatrième procession eut lieu; puis le président s'exprima ainsi :

« Fils de saint Louis, ta place était marquée au sein de la gloire éternelle, entre Louis XII et Henri IV. Tu veilles toujours sur les destinées de la France et tu continues par ton illustre frère, héritier de ta bienveillance paternelle, de protéger l'ordre maçonnique dont tous les membres ne cesseront d'être fidèles à ton auguste dynastie. » Ce loyalisme n'enlevait rien, notons-le, à la dignité maçonnique. Dans un chant du frère Bouilly, nous lisons :

Un monarque ici n'est qu'un frère :
Ici tout disparaît, grandeurs, noms, qualités;
Mais tout maçon pleure et révère
L'homme-roi dont la main traça nos libertés.

La cérémonie du 25 novembre 1824, à en juger par le procès-verbal, avait bien duré une demi-journée. Les frères se séparèrent après une triple

(1) *Procès verbal...* (29 septembre 1816); Montpellier (Martel), in-8° de 21 pages.

(2) Paris, chez le F.·. Brun, au magasin de Décors et Livres maç.·., rue Saint-Honoré, n° 251; in-8° de 8 pages.

(1) Extrait du livre d'architecture de la R.·. loge écossaise de la Grande-Commanderie :... le 29e J.·. du 4e M.·. 5821 [29 juin 1821]; à l'Orient de Paris, 5821; in-8° de 54 pages. *Bib. nat.* Ln15, 37.

(2) Bib. nat. Lb48 2696.

batterie en l'honneur de Charles X, au cri trois fois répété de : Vive le roi !

Silencieuse depuis près de trois quarts de siècle, la papauté n'avait cependant pas attendu la mort de Louis XVIII pour renouveler ses anathèmes. On sait quel élan redoutable l'attentat de Louvel avait donné au parti théocratique. La « Congrégation » et le comte d'Artois imposèrent à la vieillesse du roi le ministre de Villèle (décembre 1821) ; deux mois avant, Pie VII avait publié la bulle *Ecclesiam a Jesu Christo* (13 septembre), contre la franc-maçonnerie. Le 13 mars 1825, la constitution apostolique *Quo graviora*, du pape Léon XII « renfermant tous les actes et décrets des précédents papes sur cette matière, les ratifia et les confirma pour toujours (1) ». Les évêques furent encore spécialement avertis par l'encyclique *Traditi* (21 mai 1829).

Pendant cette période difficile, les maçons multiplièrent les témoignages de leur loyalisme. Dans les départements, certaines loges avaient été fermées par ordre du préfet, mais pour des motifs de politique électorale, à Saint-Étienne et à Limoges, entre autres. A Paris, devant le buste couronné de Charles X, les loges se félicitent « de la paix profonde dont elles ont toujours joui », comme du fruit naturel « de leur sagesse et de leur prudence ». Le Grand-Orient, dont le frère Macdonald a contresigné les statuts en 1826, blâme et désavoue un rapport anticlérical du frère Signol. Mais le mot d'ordre est donné dans le parti ultramontain. L'on sait que l'immense majorité des maçons tient pour la lettre et l'esprit de la charte, et c'est là un crime impardonnable. Aussi les brochures hostiles se succèdent rapidement. L'une d'entre elles dévoile au roi « le complot contre la religion et le trône, trouvé dans les repaires de la maçonnerie ». Une autre assimile les maçons aux carbonari. Des organes spéciaux, comme l'*Apostolique* (2) et l'*Éclair* (3), répandent contre la maçonnerie les accusations les plus épouvantables et les plus grotesques à la fois. Les amis du comte de Ségur, du duc de Choiseul et surtout du duc d'Orléans sont traînés dans la boue. En 1828, l'*Éclair* publie une lettre (fictive) d'un franc-maçon à son fils (4) qui débute ainsi : « Mon cher louveteau, les jours où le duc d'Orléans vient à la loge tu sembles avoir plus de respect pour lui que pour les autres officiers du Grand-Orient. Tu commets ainsi un péché maçonnique. D'ailleurs fais-moi le plaisir d'observer le duc d'Orléans lui-même quand il est en loge, et tu verras que ce cher frère paraît avoir complètement oublié qu'il a le malheur d'appartenir à l'exécrable race des Bourbons qui tyrannisent encore la France. » En 1829, le même journal dénonce au préfet de police Mangin de prétendus dépôts d'armes formés par les francs-maçons en vue d'une révolution prochaine. L'*Apostolique* attribue aux francs-maçons les incendies criminels qui désolèrent les campagnes de l'Ouest au printemps de 1830.

Si les francs-maçons avaient voulu se défendre vigoureusement, et fermer la bouche à leurs adversaires, il leur eût été facile d'invoquer dans la presse libérale des patrons comme Louis XVI, Louis XVIII, le duc de Berri, tout en gardant le silence sur le comte d'Artois devenu Charles X. Le Grand-Orient se contenta de rappeler vaguement qu'il y avait eu et qu'il y avait encore des souverains et des princes francs-maçons, et il cita entre autres le prince d'Orange, fils du roi des Pays-Bas. Les francs-maçons n'avaient pas lieu, en effet, de s'émouvoir. Les adhésions royales et princières, dont il leur était aisé de répandre les preuves les plus authentiques, les mettaient à l'abri de la dissolution et de la persécution, sinon des calomnies et des injures. Le gouvernement de Charles X ne prit jamais contre eux de mesure générale et directe. Dans la campagne des banquets, qui précéda la réélection des 221, il laissa même la maçonnerie lyonnaise accueillir et fêter, officiellement et publiquement, le général Lafayette, chef de l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, la loge des Trinosophes célébra la première le triomphe de la liberté (6 août 1830). Le 10 octobre suivant, une fête maçonnique fut donnée à Lafayette, souverain grand inspecteur général. Le 16 octobre enfin, après une consultation solennelle, toutes les loges s'associèrent pour célébrer l'avènement de Louis-Philippe.

Les anathèmes de Rome et les attaques des ultras, non moins que le courant de l'opinion, avaient entraîné la maçonnerie dans le grand parti national de la liberté religieuse et politique, que plusieurs de ses membres avaient fondé et soutenu. D'un autre côté, vu l'adhésion personnelle et les gages de confiance qu'ils avaient donnés à l'institution maçonnique, les Bourbons, y compris Charles X, se trouvèrent placés dans l'impossibilité morale de proscrire et de

(1) Expressions de l'encyclique *Humanum genus*, de Léon XIII (20 avril 1884).

(2) Sur cette feuille hebdomadaire, publiée sous les auspices de l'Association catholique du Sacré-Cœur, je prends la liberté de renvoyer à ma brochure : *Une épidémie anarchiste sous la Restauration* (Paris, Giard, 1894), p. 34.

(3) *L'Éclair*, « journal mensuel, consacré à la défense de la religion catholique, de la philosophie orthodoxe et rationnelle, de la politique chrétienne, de la littérature classique; et à la manifestation des doctrines et des manœuvres occultes du libéralisme, de la franc-maçonnerie, des magnétiseurs, etc. » Il a paru de février 1827 à décembre 1829 (à notre connaissance).

(4) N° 29, p. 12. Voir aussi n° 22, p. 316 à 318; n° 26, p. 375; n° 58, p. 583, sur l'*Écriture mystérieuse de la Conjuration maçonnique;* n° 70, p. 360, 363, 381. Bib. nat., Inv. Z 30047, 30048, 30049.

dissoudre la maçonnerie. *Fata viam invenient :* la monarchie, à son déclin, abrite les idées qui l'étoufferont. Ce n'est ni imprévoyance, ni duplicité. Les rois les plus religieux ont toujours tenu à leur indépendance temporelle; ils n'ont jamais permis au Saint-Siège de se mêler trop directement de l'administration et de la police du royaume de France. Louis XVI, ses deux frères, son neveu ont-ils demandé à Rome, quant à leur *conduite privée* à l'égard de la maçonnerie, des autorisations secrètes, des exceptions formelles aux règles qui obligeaient tous les chrétiens, *universos Christi fideles?* Les ont-ils obtenues? Nous savons qu' « il est avec le ciel des accommodements »; mais nous ignorons absolument, dans l'espèce, si ces accommodements ont eu lieu; et c'est, après tout, l'affaire des publicistes catholiques et des *Semaines religieuses*, si ardentes contre la maçonnerie, de nous en informer. Nous ne voudrions ni porter de jugement téméraire, ni nous lancer dans le domaine des hypothèses. D'autre part, nous n'avons pu consulter que les textes accessibles aux « profanes », et nous ne savons ce que peuvent renfermer, sur ce sujet, les archives de la maçonnerie. Il est d'ailleurs interdit à tout maçon de rien écrire ou communiquer concernant les travaux de l'intérieur des loges, sans l'autorisation du Grand-Orient. Voilà toutefois des documents précis, authentiques, imprimés, certifiés quant aux dates et aux signatures; ils suffisent pour établir les faits, sinon pour les expliquer.

Laissons la foule s'imaginer que les chefs d'États font tout ce qu'ils veulent, et constatons une fois de plus qu'ils ne veulent pas toujours ce qu'ils font.

H. Monin.

L'AFRIQUE ROMAINE [1]

En 1891, l'Afrique française reçut la visite de sénateurs et de députés qui venaient y faire une « enquête » sur « la question algérienne ».

C'est à ce moment aussi que M. Gaston Boissier y fit ses « promenades archéologiques ». Lui aussi, à sa manière, poursuivait son « enquête ». Les documents dont il semblait surtout curieux, ce n'étaient pas des *Rapports sur le budget algérien*, des *Exposés de la situation de l'Algérie*, etc., mais des textes d'auteurs anciens et des textes d'inscriptions romaines.

On aurait donc pu croire que ses recherches étaient de pure spéculation, sans aucune utilité pratique. Comme si l'étude du passé n'éclairait pas le présent et même l'avenir! Comme si, en Afrique surtout, dans cette Afrique autrefois romaine et aujourd'hui française, le passé même n'était pas de l'avenir! Mais c'est ce passé-là que nous nous efforçons, sans le savoir ou en le sachant, de faire revivre. Il y a peut-être plus d'idées fécondes, d'idées pratiques, dans l'effort du savant qui essaie de retrouver la vieille Afrique latine sous les décombres accumulés par douze siècles de barbarie, que dans celui d'un administrateur qui se laisserait guider par la pure routine, et ne penserait qu'à appliquer consciencieusement aux départements de Constantine ou d'Oran les règlements qu'il a vus fonctionner dans la Seine-Inférieure. Si brillant que soit le présent de l'Afrique française, ce n'est rien en comparaison de ce que nous espérons d'elle pour l'avenir. Et que sera cet avenir? Ce serait déjà fort honorable pour nous qu'il fût ce qu'a été le passé romain, avec le perfectionnement que le progrès des sciences modernes est susceptible d'y ajouter. Faire un peu autrement, mais arriver à faire autant que les Romains, il y aurait de quoi satisfaire nos plus nobles ambitions. Tant que l'Afrique française ne sera pas redevenue le paradis d'eaux courantes et de verdure, le « jardin fleuri » qui charma les premiers conquérants arabes et que leurs successeurs ont changé en désert; tant que nos villes françaises ne nous auront pas rendu, en chiffre de population, en activité industrielle et commerciale, en splendeur monumentale et artistique, l'équivalent de la Carthage romaine, une des cités-reines de la Méditerranée, de Thysdrus, dont l'amphithéâtre colossal suppose une population de cent mille âmes, de Thélepte, avec ses cinquante ou soixante mille habitants, de Tamugad, avec son vaste forum aux larges dalles, peuplé de héros de bronze; tant que la Tunisie et l'Algérie ne seront par redevenues un des greniers du monde et un des foyers de civilisation, nous ne pourrons pas dire que nous n'ayons plus rien à apprendre des Romains. Jusque-là ceux qui ont en mains l'administration de l'Afrique feront bien de consacrer quelques heures à rêver sur les inscriptions romaines et les autres monuments du passé; et des livres comme ceux de M. René Cagnat sur l'armée romaine d'Afrique, de M. Paul Monceaux sur la littérature latine d'Afrique, de M. Gaston Boissier sur ses promenades archéologiques, resteront au moins aussi intéressants, d'une actualité aussi palpitante, d'une utilité aussi pratique, que tous les *Rapports sur le budget* et tous les *Exposés de situation*.

L'étude approfondie de l'œuvre des Romains doit être pour les nouveaux maîtres de l'Afrique une exhortation constante à faire et à refaire leur examen de conscience, un objet d'émulation perpétuelle entre eux et leurs devanciers.

Tous les problèmes qui, depuis la descente d'une armée française à Sidi-Ferruch, se sont successivement posés devant nous, les Romains, avant nous, ont eu à les résoudre. Comment les ont-ils résolus?

Placés, tout d'abord, dans l'alternative de l'occupation limitée au rivage carthaginois ou de l'occupation étendue juqu'au Sahara, pourquoi, après plus d'un siècle d'hésitations et de réflexions, se sont-ils résolument prononcés pour la dernière politique? Et si résolument que, dans

(1) Gaston Boissier, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *l'Afrique romaine, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie*, avec 4 plans. 1 vol. in-18; Paris, Hachette.

nos pointes les plus risquées vers le Sud, nous n'avons fait souvent que retrouver la trace de hardies expéditions romaines, comme celles de Cornelius Balbus dans le Fezzan ou de Suetonius Paulinus dans le Sous marocain. Si résolument que lorsque Saint-Arnaud, conduisant pour la première fois une colonne française dans les gorges de l'Aurès et se préparant à consacrer par une inscription ce fait qu'il croyait inouï dans les fastes militaires, « demeura sot » en trouvant, au beau milieu du défilé de Tahrît Tiranimine, une inscription parfaitement conservée qui lui apprit que, « sous Antonin le Pieux, la VIe légion romaine avait fait la route à laquelle nous travaillons seize cent cinquante ans après » !

Quand, en 1857, le maréchal Randon résolut d'opérer la conquête de la Grande-Kabylie, sa principale raison était que « ces peuples conservaient, aux portes d'Alger, une indépendance toujours fâcheuse pour la tranquillité de notre colonie (1) ». C'est précisément la thèse que soutenait Agricola, le beau-père de Tacite (à propos, il est vrai, de l'Écosse et de l'Irlande), disant « qu'un peuple n'est jamais soumis tant qu'il est entouré de nations qui ne le sont pas et que, pour qu'il supporte la servitude, il faut lui ôter de devant les yeux le spectacle de la liberté ». Voilà pourquoi, après les Romains, nous avons dû pousser jusqu'au massif de l'Aurès et jusqu'aux oasis de l'extrême Sud.

Devant les Romains s'est posée aussi la question qui nous a tant passionnés depuis 1867 et depuis 1871 : celle du régime civil et du régime militaire. Ils l'ont résolue avec quelque supériorité, comme le démontre M. Gaston Boissier, par la constitution d'une Afrique civile sous le proconsul de Carthage, d'une Afrique militaire sous le légat de Numidie et sous les procurateurs des deux Maurétanies. Celle-là fut si paisible, sous la garde d'une poignée de soldats, qu'elle ne le céda en sécurité complète, en richesse de tout ordre, en culture intellectuelle, à aucune des vieilles provinces de l'Empire.

Avant nous, peut-être plus facilement que nous, puisqu'ils n'employèrent jamais que 27000 soldats à garder un pays dont nous ne gardons avec 50000 hommes que la moitié, ils ont assuré la domination latine sur l'Afrique. Les postes occupés par eux étaient si bien choisis que, le plus souvent sans nous en douter, ce sont les mêmes postes que nous avons occupés : Batna, succédant à Lambæsis; Aumale, sur l'emplacement d'Ausia, etc.

Avant nous, ils ont su utiliser à leur profit l'humeur guerrière des indigènes : eux aussi ont eu sous leurs ordres des khalifas, des bachaghas, des cheïkhs, qui portaient les noms de *reges* ou de *reguli* et qu'ils investissaient, non pas avec le burnous rouge, mais avec le manteau blanc, les brodequins brodés d'or, le sceptre d'argent, des bandelettes qui figuraient un diadème. Eux aussi ont eu, sous les noms d'*alæ* et de *cohortes*, des escadrons de spahis, des *goums*, des *turcos*. Leurs cavaliers maures sont allés combattre sur les bords du Danube et de la Theiss contre les Daces et figurent glorieusement sur les bas-reliefs de la colonne Trajane.

(1) A. Rastoul, *Le Maréchal Randon;* Paris, Didot, 1890, p. 90.

Avant nous, ils ont fait usage, pour relier leurs postes à travers l'immensité du désert, du télégraphe optique et du télégraphe aérien. Que pour celui-ci les Romains n'aient pas attendu l'invention de Chappe, c'est ce qui résulte, aussi clairement que possible, d'un texte de Végèce : « Sur les tours des châteaux et des villes, on élève des poutres ou on les abaisse, et, de cette façon, on transmet au poste voisin ce qu'on veut faire savoir. »

Où il nous reste beaucoup à apprendre d'eux, c'est dans la perfection de leurs travaux hydrauliques; car si l'Afrique romaine a été un « jardin fleuri », c'est l'art de l'ingénieur bien plus que la nature elle-même qui l'a créé. Par nature, l'Afrique était alors presque aussi aride qu'aujourd'hui : *Cœlo terraque penuria aquarum*, nous dit Salluste, qui la connaissait bien. Mais à Thysdrus, par exemple, où ne survit aujourd'hui, dominant les sables arides et les ruines brûlées, que le colossal amphithéâtre d'El-Djem, l'eau des sources était aménagée avec une telle perfection et coulait avec une telle abondance qu'on pouvait la distribuer dans la ville entière et jusque dans les maisons des particuliers. « Cela n'existait, dit M. Gaston Boissier, il y a un siècle, dans aucune ville de France. »

Les Romains restent encore nos maîtres dans l'art de se concilier et de s'assimiler les indigènes. Cette assimilation, dont le mot seul excite la risée ou la colère des politiciens et de certains colons d'Algérie, les Romains l'ont réalisée dans une très large mesure. Ils ont fait adopter leurs dieux par l'indigène et ont adopté les siens. Tanit, la bonne déesse de Carthage, a été associée dans Rome, sous le nom de *Dea Cœlestis*, aux honneurs de Jupiter Capitolin; le terrible Baal, naguère affamé d'holocaustes, s'humanisa en Saturne et se décora de l'épithète d'*Augustus;* les dieux des Berbères, Bacax, Baldir, Ieru, Motman, figurent dans les inscriptions romaines avec les autres *Dii Mauri;* et ce sont ces « dieux des Maures » qu'un général latin, dans une inscription, remercie des succès qu'il a remportés sur des tribus rebelles.

Nous avons tant de peine à persuader à nos Mohammed et à nos Ahmed de se plier aux obligations de notre état civil ! Cependant leurs ancêtres païens se paraient à l'envi de noms romains. Ils traduisaient leurs noms de Namphamo en *Félix*, de Mathan en *Donatus*, de Gadnaam en *Fortunatus*, de Ben Hodech en *Januarius*. Les Masul, les Masac, les Baric, les Hiempsal devenaient un beau jour des *Julii*, des *Cornelii*, des *Æmilii*, des *Claudii*, comme s'ils fussent issus du sang des Césars ou des Scipions. Ils se faisaient Romains jusque dans leur sépulture. M. Gaston Boissier nous montre « des gens de toute condition, et des plus basses, des tailleurs, des bouchers, des cordonniers, des affranchis et des esclaves », au fond des campagnes les plus reculées, qui « ont souhaité qu'on mît quelques mots de latin sur leur tombe », et la majeure partie de nos 20000 inscriptions latines en fait foi. Ces indigènes adoptaient le costume et le genre de vie, briguaient le droit de cité des Romains, se pliaient à leurs institutions locales, recherchaient les fonctions de décurions, d'édiles, de pontifes, associaient au culte des empereurs le culte de la déesse Rome, rivalisaient d'émulation pour doter de statues et de monuments leur

patrie municipale : *exornare patriam*, comme disent les inscriptions.

Dans les couches profondes de la société indigène il y avait comme une poussée en haut, vers l'instruction, vers la civilisation romaines. Les écoles de tout ordre se peuplaient d'élèves puniques ou berbères, et il en sortait des écrivains latins, des conteurs, des poètes, des philosophes et des rhéteurs latins. Rien de plus édifiant à ce sujet que le récent livre de M. Paul Monceaux et tel chapitre de M. Boissier sur la littérature romaine d'Afrique. « Il est clair, remarque ce dernier, que Rome a dû encourager ce goût qui portait vers les études littéraires ses sujets d'Afrique. Tout ce qui les rattachait à la civilisation latine profitait à sa domination; plus éclairés, plus lettrés, moins sauvages, ils devenaient plus soumis; ils étaient plus faciles à conduire. » Voilà cependant ce qu'ont tant de peine à comprendre, dans notre Algérie contemporaine, nombre de braves gens qui regardent comme perdus les fonds consacrés à l'instruction des Kabyles et des Arabes, et qui n'ont encore pu se réconcilier avec l'œuvre des écoles françaises destinées aux indigènes.

Les Berbères, à l'époque romaine, adoptèrent le panthéon des conquérants. Ils suivirent ceux-ci dans leur conversion au christianisme. Dans les fastes de l'Église d'Afrique figurent, parmi les premiers martyrs de la foi nouvelle, des gens à noms indigènes, comme les Miggin, les Baric, les Namphamo; et, comme il y eut des martyrs et des confesseurs, il y eut aussi des pères de l'Église africains.

En Afrique, nous avons fait beaucoup, et, sur certains points, fait mieux que les Romains. Sur d'autres, notamment en ce qui concerne l'art de diviser, dissoudre, assimiler à notre civilisation la société indigène, nous leur sommes restés inférieurs. Il n'y a pas lieu de perdre courage : les Romains ont occupé l'Afrique pendant près de sept cents ans ; nous y sommes depuis un demi-siècle et notre œuvre est déjà fort honorable. Toutefois des livres comme celui de M. Gaston Boissier, en dehors de leur mérite d'érudition et de leur charme littéraire, présentent une utilité pratique. Nos administrateurs civils et militaires de l'Algérie comme de la Tunisie trouveront profit à les méditer. Pour tous les Français qui s'intéressent à la France africaine, il y a là de précieux avertissements et aussi de sérieuses raisons d'espérer.

A. Rambaud.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Mazzini d'après ses lettres intimes.

Il y a des bourgeois et des rois qui ont une âme de conspirateur. Il y a des conspirateurs qui étaient nés avec une âme d'apôtre. Généreux et loyal, toujours franc et désintéressé, d'imagination ardente, de conviction têtue, avec une éloquence de passion et de conquête, Mazzini, qui toute sa vie conspira par sentiment du devoir, est bien le type par excellence du conspirateur malgré lui.

Cette belle et curieuse figure, tout en contrastes apparents, resterait pour nous très énigmatique, si nous n'avions pour l'éclairer le témoignage involontaire de Mazzini lui-même. Des parties assez considérables de sa correspondance avaient été publiées déjà dans ces vingt dernières années soit en Italie, soit en France (1). A son tour, Mlle Melegari nous apporte une riche série de nouvelles *Lettres intimes de Joseph Mazzini* (2). Ces lettres ont été écrites entre 1835 et 1848, la plupart entre 1837 et 1840, et presque toutes sont datées de Londres. Elles sont adressées soit à une dame de Lausanne, soit à Thomas Emery, pseudonyme de Louis-Amédée Melegari, qui fut successivement proscrit, ministre du roi d'Italie et son représentant à Berne. Pour l'intelligence du caractère et du rôle de Mazzini, la nouvelle correspondance que publie Mlle Melegari est peut-être plus précieuse qu'aucun des recueils précédents. D'abord, parce qu'elle est réellement plus intime. Ensuite, parce qu'elle se rapporte à la période la plus décisive et jusqu'ici la moins connue, dans la vie intérieure du grand Italien : entre l'échec de son expédition de Savoie (1834) et sa dictature de Rome (1849). On y voit plus à nu son âme mobile aux prises avec son esprit opiniâtre, de trente à quarante ans, à l'âge où se fixe pour toujours son idéal patriotique et humanitaire, après les premières épreuves et avant le triomphe éphémère que suivirent les suprêmes déceptions.

L'exemple de Mazzini devrait rendre modestes nos grands hommes. Car il montre combien l'être le plus énergique et le mieux doué est peu maître de sa destinée. Vraiment, la nature avait comblé Mazzini. Une intelligence très vive, l'une des plus compréhensives du siècle, servie par une éloquence impérieuse et une inflexible volonté. Une intelligence d'homme d'action, tournée vers l'avenir, audacieuse dans la conception, mais prudente et avisée dans l'exécution. Avec le don de l'enthousiasme, beaucoup de sens pratique : une habileté d'homme d'affaires pour lancer une souscription ou un emprunt, pour fonder une association ou un journal. Une âme haute, une imagination poétique, que n'atteignent point les vulgarités de la vie; une conversation brillante, une séduction de manières qui tout à coup, sous le farouche révolutionnaire, révèle un gentilhomme accompli.

(1) *Corrispondenza inedita di Giuseppe Mazzini;* Milano, 1872. — *Lettres de Joseph Mazzini à Daniel Stern*, de 1864 à 1872; Paris, 1872. — *Duecento lettere di Giuseppe Mazzini;* Torino, 1887. — *Lettere di Giuseppe Mazzini ad Andrea Giannella ;* Prato, 1888, etc.

(2) *Lettres intimes de Joseph Mazzini*, publiées avec une Introduction, par Mlle D. Melegari; Paris, Perrin et Cie, 1895.

L'art de gagner les cœurs, en donnant le sien. Étudiant à l'Université de Gênes, Mazzini est l'idole de ses camarades; partout où il ira dans la vie, il sera le chef et le maître, par droit de conquête. Italiens ou étrangers, quiconque l'aura vu de près ou entendu s'enrôlera dans sa troupe ou réclamera une place dans son amitié. Des admirations ou des tendresses exaltées de femmes le suivront toujours, comme cette Giuditta ou cette pauvre Madeleine dont les nouvelles *Lettres intimes* ont trahi le secret. Cette action sur les âmes, Mazzini ne la devait pas seulement à son éloquence, ni à sa distinction naturelle, ni à sa belle figure pâle et grave, encadrée de longs cheveux noirs : il la devait surtout à sa générosité native, à sa bonté. Toujours il resta jeune de cœur, prompt à l'amitié comme à l'enthousiasme, avec un éternel besoin d'affection. Il a des mots charmants qui découvrent ce fond de tendresse : « L'hiver est froid, écrit-il. Je crains pour tous ceux que j'aime. » Avec d'infinies délicatesses, il veille sur ses vieux parents, sur sa sœur, sur ses amis, sur ces deux frères Ruffini que lui a confiés leur mère, sur cette jeune fille qui se meurt d'amour pour lui et qu'il s'efforce de détacher doucement de lui, n'étant point libre de l'épouser. Il disait un jour : « Le sacrifice, c'est la fleur de la vertu, comme la vertu est la fleur de la vie. » Cet instinct généreux l'a guidé jusque dans ses aventures et ses chimères : « Tant que je vivrai, écrit-il, je combattrai pour le devoir. Si la misère ou d'autres malheurs me tuent, je mourrai sans remords de conscience, et ce n'est pas peu de chose. »

Si jamais homme parut marqué pour de hautes destinées, pour un rôle glorieux et bienfaisant, c'est bien celui-là. Et maintenant, voyez la réalité. Injurié, calomnié, traqué par la police, cet apôtre habile homme et conquérant d'âmes vécut dans le complot et l'intrigue. Il se traîna d'exil en exil, d'Italie en France, en Suisse, en Angleterre, partout chassé ou soupçonné. Surtout, il connut l'amertume de l'abandon. L'un après l'autre, il vit se détacher de lui tous ses compagnons, presque tous ses amis. Autant que sa foi politique, son âme tendre fut meurtrie par tant de défections. Après chacune de ses vaines tentatives, la solitude se faisait autour de lui, et alors recommençait sa détresse morale : « On ne peut vivre seul! écrivait-il, et je n'ai personne qui se soucie de connaître ce que je pense et ce que je veux. » Il en souffrait d'autant plus, que souvent la misère le condamnait à l'inaction : « J'ai engagé la bague de ma mère, ma montre, mes livres, mes cartes géographiques; je cherche un emploi de correcteur d'imprimerie, et je ne le trouve pas! » Il fut en proie à des accès de sombre désespoir, parfois même hanté par la pensée du suicide. Douleur suprême, il en arrivait à douter de son œuvre : « Je m'arrêtai atterré devant le vide. C'est alors que dans ce désert le doute m'assaillit. Étais-je dans l'erreur, et le monde avait-il raison? L'idée que je poursuivais n'était peut-être qu'un songe! Et ce que je suivais n'était peut-être pas *une* idée, mais *mon* idée, l'orgueil de ma conception. » L'homme était trop bien trempé pour s'abandonner longtemps; il se redressait donc, et sa foi s'exaspérait en projets audacieux, en conceptions infinies. De nouveau, il se sentait fort : « Malheur à moi si je ne croyais pas à ces choses! Je serais déjà devenu un don Juan, ou pire encore, ou bien je me serais tué. Dans cette lutte que je soutiens, muet et immobile, j'ai pu du moins me convaincre que ma foi est forte, qu'elle est enracinée dans mon âme et y mourra. » Et il recommençait à lutter contre les hommes et les choses, mais sans enthousiasme, avec une résignation pessimiste. Sauf quelques joies courtes, telle fut sa destinée. La vie ne lui avait rien donné de ce qu'elle avait semblé lui promettre, ni le bonheur, ni la fidélité des affections, ni la paix de l'âme, ni le triomphe de ses idées.

C'est que justement il fut le martyr de ses idées. Il en avait quatre, auxquelles il s'attacha obstinément et qu'il défendit toujours avec une intransigeance absolue. Il rêvait d'une révolution à la fois « populaire, républicaine, unitaire et religieuse », et il s'en fit le précurseur. Lui-même parle de la « perpétuelle et impérieuse concentration de son âme » sur ces idées, de « l'extraordinaire puissance » qu'elles ont sur lui. Il a le devoir de les prêcher par le monde; car sa vie est une mission: il appartient à Dieu, à son pays, à l'humanité. Assurément, c'étaient des idées grandes et généreuses. Par malheur, elles se trouvèrent presque toujours en contradiction avec les événements : ne pouvant aboutir par les voies légales, et ne se croyant pas le droit de ne pas agir, Mazzini organisa l'émeute et conspira. Il conspira contre l'Autriche, contre le pape, contre les souverains d'Italie, contre ses alliés de la veille, contre l'Europe entière. De plus, ses quatre idées se gênèrent toujours l'une l'autre; car il se refusait à les séparer dans l'action, c'était un *bloc*, qu'il fallait accepter ou rejeter. Par cette prétention d'imposer à tous, et en toute circonstance, les quatre articles de son programme, il tournait contre lui ceux-là mêmes qui avaient pu être ses alliés naturels pour un acte déterminé et qui auraient pu l'être encore. Du moment qu'ils reculaient sur un point, il se croyait tenu de voir en eux des adversaires; et, le cœur saignant, il les traitait comme tels, fussent-ils ses meilleurs amis. Ni concession ni transaction : il n'admettait pas qu'on n'eût point le cerveau fait comme lui. De là vint tout le malheur de Mazzini, son impuissance et sa détresse morale.

Chose étrange, mais qui peint bien l'homme. Un

jour vint où l'un des rêves de Mazzini se réalisa par l'unification de l'Italie. Et ce jour-là fut peut-être celui de sa plus amère déception. Au fond, rien de plus logique, étant donné son système : le triomphe isolé d'une de ses idées, dans les conditions où il se produisait, c'était l'ajournement indéfini des trois autres. Cette première victoire mettait en déroute son idéal.

Dieu sait pourtant s'il l'avait désirée, cette unité de l'Italie! Le premier peut-être en ce siècle, il vit clairement le but et les moyens d'aboutir. Il comprit qu'on n'arriverait à rien, si l'on ne commençait par grouper les bonnes volontés en créant un esprit public italien. Et à cette œuvre il donna sa vie sans compter. Dès l'enfance on voit s'éveiller sa vocation patriotique. En 1814, à neuf ans, il s'indigne déjà contre le régime de terreur qui s'étendait sur l'Italie. A seize ans, lors des insurrections de 1821, il veut partir avec les proscrits. A vingt-deux ans, il est affilié aux carbonari, dont il devient vite le chef. Dénoncé par un traître après les mouvements de 1831, il est emprisonné six mois à Savone. On lui donne le choix entre l'exil et l'internement dans une petite ville du Piémont : il choisit l'exil, qui du moins lui permettra d'agir. Il se fixe d'abord à Marseille, et y fonde la *Jeune Italie*. Chassé de Marseille, il se transporte à Genève, d'où il organise la malheureuse expédition de Savoie. Trois ans plus tard, expulsé de Suisse, il s'établit à Londres, dont il fait le quartier général des patriotes italiens. Il essaie alors d'une propagande légale; et dans toutes les villes d'Europe où vivent des proscrits, il crée des sections de la *Jeune Italie*. En 1848, il accourt à Paris, dirige un club, présente à Lamartine ses volontaires. Puis il est à Gênes, partout où gronde l'insurrection, à Milan, où il fonde l'*Italia del popolo*, dans l'armée de Garibaldi, à Lugano, d'où il lance d'éloquents manifestes.

A ce moment éclate le malentendu qui toujours ira grandissant entre Mazzini et la majorité des patriotes italiens. Tandis qu'ils songent uniquement à la patrie, lui ne comprend pas l'unité sans la liberté, ni la liberté sans la république. A plusieurs reprises, il fit sur lui-même un héroïque effort : à Charles-Albert en 1831, à Pie IX en 1847, comme plus tard à Victor-Emmanuel, il adressa des lettres éloquentes, les conjurant de se mettre à la tête du mouvement national, leur promettant son concours, et d'avance se condamnant lui-même à l'exil. On ne lui répondit pas, ce qui lui épargna ces pénibles concessions. En 1849, il croit toucher au but : il apprend à Florence la fuite de Pie IX et la proclamation de la république romaine. Il court à Rome, où on l'accueille avec enthousiasme. Il y est élu député, puis triumvir, et prend la direction du mouvement. Avec Garibaldi il organise la défense contre les Français d'Oudinot, prêche la lutte à outrance, démissionne et s'enfuit pour ne point assister à la capitulation. Réfugié en Suisse, d'où on l'expulse encore, il retourne à Londres, où il forme le Comité national italien. Il recommence sa propagande et fomente des insurrections. Il y prend part lui-même, dépiste la police par ses déguisements, dirige en personne les soulèvements de Milan en 1853, de Gênes et de Naples en 1857.

Plus que personne, assurément, il avait contribué à préparer les grands événements de 1859. Et pourtant, s'il y joua un rôle, ce fut celui d'un trouble-fête et d'un prophète de malheur. A cette Italie qui s'unifiait autour d'un roi, il s'obstinait à prêcher la foi républicaine. Dans sa patrie enfin reconstituée, il restait sous le coup d'une ancienne condamnation à mort. Tristement il reprit le chemin de l'exil, plus meurtri que jamais, décidé néanmoins à préparer encore par des complots l'annexion de Venise et de Rome. Mais il entendait que l'unité s'achevât sans le roi. Élu député par Messine, il refusait fièrement de siéger dans une Chambre monarchique. Même il n'hésitait pas à conspirer contre le souverain qui avait fait l'Italie ; et il provoqua contre lui des émeutes, jusqu'au jour où il se laissa prendre. Incarcéré à Gaëte, gracié après la prise de Rome, il se remit à l'œuvre dans la nouvelle capitale, en fondant un journal démocratique; la mort seule l'empêcha de conspirer encore. Si entêté dans son idéal républicain, que ce grand patriote eut parfois les apparences d'un mauvais citoyen.

Patriote et ardent républicain, il semblait désigné pour grouper dans un grand parti tous les républicains d'Italie. Mais dans sa république n'entrait point qui voulait. Il en gardait la porte, et la fermait à quiconque n'acceptait pas les yeux fermés son programme humanitaire. Tandis que la plupart de ses coreligionnaires politiques se préoccupaient seulement de l'Italie, lui ne considérait la future république italienne que comme un des organes essentiels de la république universelle. A vingt-six ans, dans sa prison de Savone, il rêvait déjà d'une Europe confédérée et de la fraternité des peuples. En 1834, il instituait à Berne la *Jeune Europe*, qui devint un foyer de propagande révolutionnaire. Suivant lui, c'est Rome qui devait proclamer la loi nouvelle. Il écrivait en 1837 : « Je voulais bien ramener l'Italie à Rome, mais je voulais davantage : je voulais y ramener l'Europe et l'humanité, faire à l'Italie une couronne de peuples. Je voulais faire de Rome l'esprit de la terre, le verbe de Dieu parmi les races. » Ce rôle que son patriotisme réservait à Rome, Paris le remplit un instant en 1848. Mazzini acclama notre seconde République, en prêchant la guerre des peuples contre les rois. Avec Ledru-Rollin et Kossuth, il constituait un

comité révolutionnaire international. Il se considérait si bien comme un citoyen de la République européenne, qu'il se mêlait des affaires du voisin et se trouvait impliqué dans deux complots contre Napoléon III. Vers le même temps, c'est lui qui rédigeait les statuts de l'Alliance républicaine universelle. Mais par ce programme si vaste et si dangereux Mazzini semblait oublier ou compromettre la cause italienne; il déroutait, effrayait, et peu à peu écartait de lui les plus hardis démocrates de son pays. Beaucoup aussi se séparaient nettement de lui sur les questions sociales et religieuses. Pour entrer dans cette Église républicaine de Mazzini, il fallait produire tant de certificats, qu'en fin de compte presque personne n'y entra.

Pour les socialistes eux-mêmes, c'était un allié si incommode, qu'il devint vite un adversaire. De bonne heure, il avait eu le tourment de la question sociale. Pour défendre la cause du peuple, il avait fondé la *Jeune Suisse* et, à Londres, l'*Apostolat populaire*. Il avait été le promoteur de plusieurs associations, fédérations et congrès d'ouvriers. Mais il s'était fait son socialisme à lui, qui n'était point celui du temps : un socialisme légal, préoccupé surtout du progrès moral, intellectuel et religieux. Ennemi déclaré de l'Internationale, il appelait la Commune de Paris « une orgie de fureur, de vengeance, de sang, à honnir éternellement ». Il n'était pas plus tendre pour les théoriciens du socialisme. Lui qui était mené par l'idée, il s'indignait contre ces réformateurs qui réclamaient surtout pour le peuple une part de jouissance. Il traitait durement les Fourier, les Saint-Simon, les Proudhon ; dans ses lettres à Daniel Stern, il leur reprochait de substituer « au progrès de l'humanité le progrès de la cuisine de l'humanité ». Pour lui, la vie n'était pas « une question de souffrance et de jouissance, mais bien de devoir et de mission ».

A elle seule, la question religieuse suffirait à expliquer l'isolement de Mazzini. Ce terrible démocrate était le plus intrépide des croyants. A la *Jeune Italie*, qu'il appelait « une association religieuse », il avait donné pour mot d'ordre « Dieu et le peuple ». En 1847, dans sa lettre à Pie IX, il proclamait sa foi en un principe religieux supérieur à toutes les institutions sociales, à un ordre divin que l'on devait essayer de réaliser sur la terre. Deux ans après, devenu dictateur, dans cette Rome d'où l'on venait de chasser le pape, il organisait une grande procession avec bénédiction du Saint-Sacrement. On pourrait croire à une habileté de politique ou à une ironie de révolutionnaire : il n'en est rien. Mazzini était profondément religieux; mais il avait sa religion à lui. Il croyait à une complète rénovation du christianisme, à l'avènement du règne de l'Esprit, d'une Église réellement universelle où se fondraient tous les cultes du monde. Cette Église devait être créée d'un commun accord par un concile de toutes les races, et elle aurait pour centre la « Rome du peuple ». Pour en préparer l'avènement, il essaya de s'entendre avec Lamennais, qu'il estimait fort, et il lui proposa de fonder « une Église de précurseurs ». Il dut y renoncer, car il se sentait « mal à l'aise même avec Lamennais ». Mais plus tard Mazzini revint à son projet : sur la fin de sa vie, il inaugura une secte spéciale, secte provisoire, qui lui permit d'attendre l'Esprit. Sa religion était une sorte de christianisme humanitaire, un christianisme dont il écartait le dogme et la discipline, mais dont il retenait la morale. Il y faisait entrer aussi des éléments platoniciens : la migration des âmes, l'épuration progressive dans une suite d'existences, la communion des âmes sur la terre, un culte « de prière, d'amour et de sainte poésie ». Au fond, Mazzini était un mystique. Il aimait à répéter que « la grande loi de la vie est en Dieu », qu'on doit « sanctifier son âme par la foi et en faire un temple consacré à Dieu ».

Ce qui était grave, c'est qu'à tous il prétendait imposer son système religieux. Il ne le séparait point de ses idées politiques, Dieu étant « le père de la liberté », et la religion « une croyance sociale ». Sa théorie mystique était pour lui la base de sa théorie humanitaire. Par là, il achevait de déconcerter toutes les bonnes volontés. Il s'aliénait les catholiques par ses négations, les démocrates par ses prétentions mystiques, les hommes d'État par l'audace de ses solutions. Rien de plus significatif à cet égard que ses nouvelles *Lettres intimes*. Il écrit au meilleur de ses amis : « Tes idées si ardemment catholiques sont *naturellement* un obstacle à une confiance parfaite entre nous. » Ce *naturellement* en dit long sur le caractère de Mazzini. En effet, au cours de cette correspondance, on voit le dissentiment s'aggraver peu à peu, jusqu'au moment où l'amitié s'éteint dans l'indifférence.

Séparé de la plupart des patriotes par sa foi républicaine, des républicains par son idéal humanitaire, des socialistes par la question morale, de tous par ses théories mystiques, Mazzini avait bientôt fait de décourager tous ceux qu'avait attirés sa généreuse éloquence. Lui qui avait fondé tant d'associations, groupé tant d'hommes, eu tant d'amis, il finissait toujours par se retrouver seul. « De tous côtés, dit-il, de près et de loin, je ne rencontre pour mes idées, pour ce que j'ai fait, pour ce que j'ai tenté de faire, que la raillerie, la dérision, l'injure... Je suis seul, complètement seul, seul avec Dieu, avec mes souvenirs et avec ma foi. » Aimant comme il l'était, il souffrait horriblement de cette « solitude de damné ». Du pessimisme, il tomba souvent dans la misanthro-

pie. A certains moments, il constatait avec effroi « un déséquilibre accablant » entre son âme et le monde de son temps. Et il en accusait son temps. Il aurait pu en accuser aussi sa terrible intransigeance, lui qui écrivait un jour : « Je ne transigerai plus d'une seule ligne avec personne. »

De cet entêtement il n'a été que trop puni, surtout dans son patriotisme. Malgré son intelligence, son dévouement et son extraordinaire activité, il n'a pu jouer qu'un rôle secondaire au moment où l'Italie est passée du rêve à l'action. Il savait séduire les hommes et les grouper pour un temps, mais non les gouverner. Pour gouverner, il lui manquait le don essentiel : le sens du possible, l'art de sacrifier la chimère à la réalité, de diviser les questions pour les résoudre. Aussi fut-il de ceux qui sèment, non de ceux qui récoltent : un précurseur et un conspirateur de génie. Et au milieu de tous ces complots, s'il put rester un grand honnête homme, c'est qu'il les traversa toujours l'œil fixé sur son idéal.

« Ai-je réalisé, se demandait-il, le moindre, le dernier des rêves que j'ai formés pour ma patrie? Je n'ai rien fait ! » — Malgré tout, il garde l'un des premiers rangs parmi les fondateurs de l'Italie moderne. C'est lui surtout qui a réveillé dans l'esprit de ses compatriotes le sentiment et le désir de l'unité. Et il a rendu l'unité possible en donnant l'exemple de l'action méthodique. L'Italie ne s'y est point trompée : il y a vingt ans, les rancunes se sont tues devant les funérailles nationales du grand patriote. Tous ont compris que le rêveur avait préparé le succès des hommes d'État, et que peut-être, sans Mazzini, l'Italie n'aurait pas eu Cavour.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

LA NOUVELLE IDOLE, — pièce en trois actes, de M. François de Curel.

Je ne puis me tenir de vous parler de la pièce que M. François de Curel vient de publier. Jamais œuvre ne m'a bouleversé, oppressé de la sorte. Même après l'avoir relue — et relue, hélas ! avec une arrière-pensée d'article, — j'ai peine à me ressaisir, tant a été violente et profonde la secousse que j'ai ressentie. Pourrai-je vous la communiquer, vous montrer quelle angoisse donne ce drame rapide et tragique, qui vous prend tout entier jusqu'au dernier mot, et vous laisse ensuite tout plein de lui?...

La *Nouvelle Idole*, c'est la Science. Et le sujet traité par M. de Curel, à ne considérer que « le fait », tiendrait en dix lignes. Un médecin, un grand savant est sur la piste d'une découverte capitale; il croit pouvoir guérir par le même vaccin le cancer et quelques autres maladies réputées incurables : encore une expérience, il sera fixé, et ce sera la vie regagnée, la souffrance supprimée pour des milliers d'êtres. Dans son « service » est une phtisique; elle est perdue : sa mort non seulement est certaine, mais la date on est sûrement prévue. Le médecin lui inocule le cancer : la phtisique guérit. Mais elle mourra du cancer, tuée par le médecin. — Et certes ce fait, par lui-même, est d'une rare puissance tragique. Mais ceux qui connaissent M. de Curel comprennent déjà qu'il ne se contentera pas de développer cet « épisode ». Son drame se joue tout entier dans les âmes, tant et si bien que, — si la vision de la douleur physique ajoute ici un peu plus d'horreur que n'en peuvent supporter nos faibles nerfs, — cette vision, en vérité, s'efface devant la crise morale, plus tragique encore, que vont traverser les personnages.

Quels sont ces personnages? Le savant, d'abord, Albert Donnat; sa femme, Louise; la sœur de celle-ci, Jeanne; puis un jeune savant, élève en quelque sorte d'Albert, quoiqu'il ait surtout dirigé ses recherches vers les maladies nerveuses, Maurice Cormier; et enfin la petite phtisique : Antoinette Milat.

Dès le début, l'action s'engage avec une rapidité et une hardiesse extraordinaires. En quelques répliques, nous connaissons non seulement le fait, mais les âmes sur lesquelles ce fait aura son retentissement. Voici le fait: Le bruit s'est répandu qu'Albert Donnat avait pris certains de ses malades pour sujets de ses expériences; une grande irritation règne contre lui à l'Académie de médecine, dont il est membre; il est question d'une plainte déjà déposée: le gouvernement va être forcé d'agir, ou plutôt de faire agir le parquet. Jeanne vient en prévenir sa sœur, et l'avertir en même temps, de la part du préfet de police, qu'une perquisition sera faite ce jour même « à quatre heures... pas avant ». Donc, s'il existe quelques notes, quelques papiers compromettants, on a le temps de les faire disparaître... Et maintenant voici les personnages, ou au moins ce qu'il faut en savoir dès le début, car les héros de M. de Curel ont une telle intensité de vie, que nous les pénétrerons mieux en suivant leur développement en même temps que celui du drame.

Donc Albert est un savant, dans toute la force et la beauté du mot; dix fois il a risqué sa vie : naguère encore il a failli mourir d'une diphtérie prise à l'hôpital; mais esclave de la science, il a bientôt négligé sa femme, qui ne le comprenait pas, et n'a songé qu'à ses travaux. Louise lui en a gardé une secrète rancune; son premier mot lorsqu'elle apprend ce qu'il a fait, est : « Heureusement que je ne l'aime pas ! » Et

plus loin, quand Jeanne lui rapporte ce qu'on reproche à Albert : « Dire que je me suis tant reproché de ne pas avoir aimé cet homme ! » Et, enfin, quand elle sait les suites qu'auront sans doute les poursuites commencées, elle s'écrie : « Je suis parfaitement résolue à être libre, désormais ! » Louise, vous le voyez, est, autant qu'il est possible, dénuée d'hypocrisie. Et, si ce reproche, fait si souvent aux auteurs du Théâtre-Libre, je ne le fais pas ici à M. de Curel, c'est d'abord que Louise parle à sa sœur, qui est une autre elle-même ; et c'est aussi, c'est surtout, que M. de Curel, se souciant peu de « réalisme », donne à ses personnages une vie presque uniquement morale. C'est leurs sentiments, leurs pensées qui seulement nous importent, puisque des sentiments et des pensées seulement naît et découle le drame.

Et, çà et là, Louise a de ces mots qui l'éclairent : non seulement elle-même, mais aussi Albert. Elle dit, expliquant comment elle a cessé de l'aimer : « ...Son noble but : soulager l'humanité souffrante, lui rendre la douleur physique moins atroce... car la douleur morale... (*Elle fond en larmes*), la douleur morale, il l'a eue sans cesse à ses côtés depuis dix ans, et il ne s'en est pas douté ! » Et encore, racontant les remords qu'elle avait de ne pas aimer son mari : « Son orgueil m'écrasait, mais il s'inclinait vers les humbles avec tant de douceur !... Je n'étais pour lui qu'un point dans la foule, mais n'y avait-il pas un peu d'ingratitude à me plaindre d'y être mêlée, quand il dépensait ses forces, jour et nuit, au service des foules ?... »

Si j'ai insisté un peu longuement sur l'état d'âme de Louise, c'est pour rendre compréhensible l'action qu'elle commet au second acte, et qui, d'abord, paraît assez singulière ; elle vient chez Cormier et s'offre presque à lui. Mais Louise, comme toutes les femmes, a besoin d'être aimée ; ayant souffert par un homme à qui *la douleur morale* échappe, il est naturel qu'elle soit portée vers un homme dont le souci constant est l'étude de l'âme : par lui, elle sera « comprise » ; et Cormier est cet homme. Louise était près de l'aimer ; elle l'a repoussé ; elle lui écrivait sincèrement de ne plus la revoir quand Jeanne est entrée et lui a annoncé ce que vous savez. Devant le « crime » de son mari, Louise pousse ce cri que j'ai cité tout à l'heure : « Je suis libre ! » Et elle brûle la lettre commencée. Elle ne se sent plus aucun devoir vis-à-vis d'Albert, vis-à-vis d'un « assassin ». Peut-être consentira-t-elle à ne pas divorcer, pour ne pas donner un aliment de plus à l'accusation qui pèse sur lui ; mais elle est libre dès maintenant, et décidée à faire de sa liberté l'usage qu'il lui conviendra. Cela dit, — et ce n'était peut-être pas inutile, — reprenons l'analyse du drame.

Louise indignée du crime qu'elle vient d'apprendre, sa sœur bouleversée, et du crime et de l'état où elle voit Louise, toutes deux l'esprit uniquement tourné vers l'idée de ce crime, on annonce qu'une malade est là qui demande le docteur ; elle insiste, le docteur lui ayant bien recommandé de venir le trouver chez lui et non à l'hôpital... Une même pensée secoue Louise et Jeanne ; on fait entrer Antoinette, et je ne sais rien de plus tragique que la courte scène qui suit. Les deux femmes interrogent Antoinette, la font parler. Comme toutes les malades, elle aime à raconter son mal ; elle rappelle les soins, la délicate et attentive bonté du docteur ; et, sous son récit, à travers les effusions de sa reconnaissance, on soupçonne, on devine, on comprend que c'est elle la victime : on voit, pour ainsi dire, le moment même où le crime a été commis. En vérité, rien de plus tragique que cette enfant apprenant à Jeanne et à Louise, nous apprenant à nous l'« assassinat » dont elle a été la victime, et qu'elle ignore. Et c'est vraiment ce qu'il y a d'admirable chez M. de Curel, et ce qui n'a jamais été plus évident qu'ici : ce don, par un simple drame d'âmes, de montrer, de faire vivre un événement sous nos yeux.

Albert entre : Jeanne et Louise le regardent, saisies d'horreur. Il est presque gai ; il répond par un sourire aux questions de sa belle-sœur. Ce qui lui importe c'est le cas qu'il étudie : à peine Jeanne partie, il se tourne vers Antoinette et l'examine. Mais il sent les soupçons de Louise, il veut qu'elle assiste à la consultation ; il est si sûr du résultat ! Si vraiment Antoinette est mourante, — et elle ne peut pas ne pas l'être, — son « crime » est-il un crime ? Rapidement, il ausculte la malade ; il la repousse, plein d'une stupeur terrifiée : elle est guérie et déjà le mal, l'autre mal a commencé son œuvre irréparable ! Il presse Antoinette de questions : Qui l'a soignée ? Qu'a-t-elle fait ? Et elle, tremblante, ne comprenant pas la colère d'Albert : «... Le régime a été scrupuleusement suivi... Il n'y a qu'une chose... J'ai bu de l'eau de Lourdes... » Elle sort. Albert et Jeanne restent en face l'un de l'autre. Et, ici, pour bien vous montrer l'ampleur de la scène, il me faudrait la transcrire réplique par réplique. Le problème est posé, discuté avec une hardiesse sans égale ; chaque mot porte ; les personnages disent *tout !* Résumons au moins les principaux arguments.

Tout à l'heure, aux questions de sa belle-sœur, Albert a répondu :

« Cette enfant sera morte dans trois mois. Supposez que je lui aie inoculé un mal épouvantable, toujours mortel ; supposez que, grâce à cela, j'arrive à préserver des mères de famille, des personnes robustes et inutiles... Serais-je bien coupable d'avoir étudié dans ce pauvre petit corps, condamné à une

dissolution prochaine, le secret qui va sauver des générations entières? »

Et, comme elle s'étonnait de sa confiance, il a répondu par une profession de *foi* enthousiaste à l'endroit de la science. Et déjà vous voyez un aspect nouveau du drame moral : bien mieux, un aspect de l'âme humaine : ce besoin de foi que tout homme, par atavisme, peut-être, porte en soi, et qui pousse le savant à mettre cette foi dans ce qu'il y a de moins sûr au monde, dans l'observation. Et, pareillement, vous voyez ce que ce conflit a de tragique, ainsi représenté par deux êtres humains dont l'un a tué l'autre. Ici Albert, à proprement parler, se trouve en face de l'incompréhensible, de l'inconnaissable. Sa raison se refuse à croire que l'eau de Lourdes ait pu avoir un effet quelconque; et pourtant l'effet s'est produit.

— Louise : « Invoque l'hystérie, la suggestion, tout le cortège des misères nerveuses, il n'en reste pas moins établi qu'on voit des guérisons qui frappent de stupeur des augures tels que toi... *Il fallait compter sur un miracle!...* »

— Albert : « Je n'en avais jamais rencontré! » — Un instant écrasé : — « Je vois bien que je suis coupable, dit-il; *mais je le vois pour la première fois!* » — Albert se roidit, se reprend : Non il n'est pas coupable! Dans une tirade enflammée, d'une incomparable grandeur de style, il plaide sa cause ; il a fait, en somme, ce que fait un général :

« Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dépeuplent le monde?... »

Il faut pourtant faire remarquer ici que la comparaison, entre Antoinette et le conscrit anonyme qui tombe frappé dans un combat, n'est pas tout à fait juste. Le conscrit est supposé consentant; l'idée de guerre découle du contrat qui lie le citoyen à l'État, et sur lequel reposent la famille, la société, la patrie. La vérité c'est que le respect de la vie humaine, — j'entends le respect absolu, sans nuances, le sentiment que la vie est chose intangible et sacrée, — ne se saurait concevoir du moment que l'on écarte de son origine et de ses fins l'intervention surnaturelle. Si, pour le savant, la vie n'est qu'un phénomène chimique, il n'y a pas plus *crime* à interrompre ce phénomène qu'il n'y en a à décomposer l'eau ou l'air (Albert le dit superbement plus tard, dans la scène du second acte, avec Maurice Cormier), c'est une question de foi. Vis-à-vis de la foi qui voit la vie issue de Dieu, la foi qui sait la vie venant de la terre :

« Il n'y a que deux hommes, le prêtre et le médecin, qui passent leur existence à regarder la mort en face. *Ce tête-à-tête est atroce au point qu'on ne le supporte pas à moins de tricher.* »

Et, après avoir montré le prêtre voyant dans la mort un passage, le médecin en faisant une sorte de macabre farceuse, Albert ajoute :

« Il y en a parmi nous que ne satisfait pas cette insouciance de carabins... Leur intrépidité vient de plus haut. Pour eux, la science se tourne en religion. Ils ont proclamé que Dieu n'existe pas, que l'âme est une résultante, et les voilà plus croyants, plus fidèles, plus agenouillés que le capucin le plus pieux. *La Science ordonne : nous obéissons avec l'enthousiasme des martyrs, ou la cruelle soumission des dévots...* »

Vous le voyez, c'est bien la foi; et cela ne saurait être exprimé avec plus de largeur et de vérité. Et c'est grâce à la sincérité d'Albert que pas un instant nous ne haïssons cet homme qui a tué une malheureuse. Il est si évidemment convaincu, si dévoué à la cause qu'il soutient, que nous sommes avec lui. Nous sentons bien que les arguments qu'on lui oppose ne sauraient le toucher; ils sont assez forts toutefois : l'argument surnaturel que je signalais tout à l'heure, le respect instinctif de la vie survivant aux convictions qui l'ont créé; puis cet autre, frappant en somme, le triomphe de la découverte devant être pour lui seul, tandis qu'il aura été payé par Antoinette. Mais tout cela glisse sur lui. Il n'en est pas ébranlé; c'est, dans toute la force du terme, un illuminé de la science; il ne s'arrête pas plus que ne s'arrêterait Polyeucte si on lui parlait de la liberté de conscience ou du respect de la propriété. Imaginez ici, chez l'écrivain, une faiblesse, une hésitation même; on ne pourrait le suivre une page de plus. Chose admirable, et qui prouve, mieux que toute phrase, la profondeur d'analyse où atteint M. de Curel, nous sommes avec Albert, et nous sommes avec Antoinette en même temps; et nous avons pour lui juste les mêmes sentiments que nous avons pour elle... Précisément, parce que le dévot de la science et la dévote de Lourdes ont, si je puis dire, un « fond d'âme » commun. La merveille, c'est d'avoir si bien su nous le montrer.

Le second acte nous mène chez Maurice Cormier; il débute par deux scènes, les seules qui ne me plaisent pas complètement.

La première se joue entre Louise (je vous ai expliqué plus haut comment elle en vient à s'offrir presque à Maurice) et Denis, domestique de Maurice, qui assiste depuis quinze ans son maître dans ses expériences. Il prend Louise pour un nouveau « sujet », et l'essaye, si je puis dire, pendant qu'elle attend Maurice. M. de Curel a-t-il simplement voulu nous préparer au revirement prochain de Louise? ou bien a-t-il cherché à nous donner ce qu'on appelle « l'air de la maison », et à prévenir Louise (qui voit sa photographie pêle-mêle avec celles des malades) qu'elle n'est, elle aussi, qu'un « sujet » pour Maurice? Ou

encore, par les maladresses et les gaucheries de Denis, M. de Curel a-t-il voulu nous montrer ce que peut devenir la science interprétée par des imbéciles? Je le croirais assez volontiers, d'après un mot bien drôle de Denis. A un moment donné, il frappe sur le gong un coup formidable; et, comme Louise s'étonne : « Je croyais vous faire tomber en catalepsie, ce qui m'aurait permis d'aller faire mon argenterie à l'office. »

La seconde scène met Maurice et Louise en présence. Elle s'engage rapidement, mais nous surprend un peu. A mesure que Louise explique à Maurice ce qui l'a décidée à venir, il l'arrête. « Tout cela est caractéristique... C'est la suggestion... Voilà le mécanisme de votre détermination. » Là encore, je suis dans le doute. M. de Curel a-t-il voulu, complétant ce qu'il avait dit d'Albert, nous montrer chez Maurice la même incapacité d'aimer et, par suite, nous faire voir la science, quelle qu'elle soit, destructrice de tout sentiment? ou a-t-il entendu seulement compléter la silhouette assez peu régalante de Maurice? Tout cela n'est pas très clair pour moi. Notons seulement que Louise se révolte : « Regarder l'amour comme une hallucination et consentir à être aimé!... Abuser d'une folle!... La faute de mon mari me semble moins odieuse! »

Mais voici que nous rentrons dans le drame, où nous retrouvons la vigoureuse netteté de M. de Curel. Tout à l'heure en résumant les arguments donnés par Albert, j'ai, par avance, signalé les éléments principaux de la scène qui suit, entre Albert et Maurice. Elle sert, en outre, à nous montrer ce qu'est un vrai savant, coupable peut-être par enthousiasme, vis-à-vis d'un faux homme de science, se servant de son savoir pour faire succomber les femmes, suffoqué à l'idée qu'Albert ait osé inoculer le cancer, et n'ayant aucun scrupule d'infliger à ses sujets des personnalités diverses, c'est-à-dire à « tuer les gens pour les remplacer par d'autres. » Je veux au moins noter ce joli trait d'observation : Albert parle d'une expérience nouvelle, tentée le matin même, et qui seule l'empêche de se brûler la cervelle : un homme à qui il a inoculé aussi le cancer. Maurice est stupéfait, cherche sans comprendre quel est cet homme. Mais Louise a tout entendu, et tout deviné : c'est Albert lui-même! Elle court le retrouver. N'est-ce pas d'une jolie et délicate observation d'avoir voulu que la femme ignorante fût plus clairvoyante que le « savant » dont le métier est d'étudier les âmes?

Albert est rentré chez lui. Il est troublé. Certes, les réponses qu'il faisait naguère n'étaient pas de simples prétextes : c'étaient des arguments solides que sa raison lui présente encore comme indestructibles. Et, toutefois, au fond de son âme s'agite un sentiment auquel il a été contraint de céder et qu'il ne peut comprendre. Il sait, il est sûr que son existence est précieuse, et il l'a sacrifiée. Pourquoi? « Un savant imagine de profondes raisons pour expliquer sa conduite, un charretier suit son instinct, et ils font l'un et l'autre à peu près les mêmes choses. » — Cependant Louise se désespère d'avoir méconnu son mari; au moins veut-elle se racheter et lui donner l'illusion du bonheur pendant les quelques mois qu'il vivra encore. Mais il la repousse. Blessé profondément par la hâte qu'elle a montrée de redevenir libre, il ne veut pas croire à sa conversion, à son sacrifice. Qu'est-ce même que le sacrifice? Il l'ignore.

Il va le comprendre. Antoinette arrive. Et sa scène avec Albert est une des plus tragiquement et en même temps une des plus doucement émouvantes que je sache. Antoinette a été appelée par la supérieure du couvent où elle est novice : on l'a interrogée, questionnée sur les soins qu'elle avait reçus d'Albert. Déjà, la pauvre enfant avait quelques soupçons de... la chose : ces questions lui ont découvert la vérité. Si jamais il y eut « scène à faire », c'est bien celle-ci; et jamais scène ne fut mieux ni plus complètement faite. Tout de suite Antoinette s'explique : elle le fait avec une sorte de pudeur, avec une indicible chasteté d'âme...

« A présent que la mère supérieure a prononcé le mot, je me rends bien compte de ce que vous avez essayé... Nous avions une sœur qui est morte de cela, vers Noël... Il fallait, pendant les derniers jours, beaucoup prendre sur soi pour l'approcher. » Et c'est tout. Puis, comme Albert reste écrasé devant elle, elle le console bien vite : « Me croyez-vous donc trop sotte pour comprendre que mon mal peut amener à guérir une foule de gens? » Ce n'est pas pour elle qu'elle a peur : « Une fois déjà la Sainte Vierge m'a sauvée : elle peut me guérir encore... » Elle craint pour Albert : « Quand j'ai appris qu'on vous accusait, je me suis dit tout de suite : Si on l'empêche de continuer ses expériences, il les continuera sur lui-même!... Ne faites pas cela, monsieur le docteur!... *Vous m'avez pour vos observations...* » Ainsi, par simple intuition, elle, la pauvre petite, ignorante et sotte, a deviné ce que personne n'avait compris; il lui a suffi de songer à ce qu'elle ferait à la place d'Albert. Et ces deux êtres, si différents l'un de l'autre, situés, si l'on peut dire, aux deux pôles de l'humanité, se sont retrouvés parce qu'ils ont ce que j'appelais tout à l'heure un « fond d'âme » commun; et c'est presque les mêmes arguments qu'ils donnent l'un et l'autre : foi religieuse, foi scientifique, c'est toujours la foi qui fait les martyrs et les héros. Quand Albert s'étonne : « D'où vient ce quelque chose qui élève le plus humble au-dessus du plus savant? »... « Du bon Dieu, Monsieur! » dit-elle simplement. Et ailleurs, ce mot d'une profondeur si attendrissante : « Vous n'avez malheureusement pas de religion; *c'est*

ce qui vous oblige à réfléchir pour être bon... »

Et maintenant pensez un peu à ce que sont l'un pour l'autre ces deux personnages : l'un a tué l'autre, tous deux vont mourir, mourir d'un mal dont le nom seul fait frissonner de terreur. Et, pendant qu'ils parlent, positivement, leurs corps disparaissent, leurs corps voués à la mort, et à quelle mort! Leur vie morale est si profonde, si intense, que leurs âmes seules sont présentes devant nous ; et seul ce qu'elles ont de grand nous apparaît et nous captive. Notez encore que les personnages restent identiques à eux-mêmes, qu'ils sont ici le développement logique de ce qu'ils ont été jusqu'alors, sans atténuation, sans faiblesse, avec une franchise, avec une bravoure complètes... Et c'est assez vous en dire ainsi la singulière valeur.

Il ne saurait ici être question de dénouement, au sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot. Albert et Antoinette continueront à vivre... combien de temps?... et à chercher à faire profiter l'humanité de leur agonie. Mais, si un dénouement matériel ne peut exister ici, il existe cependant un dénouement moral. Vous avez vu Albert, dévot de la *Nouvelle Idole*, ne croyant qu'en elle, repoussant et niant tout ce qui n'est pas prouvé et démontré par elle. Tout à l'heure encore, il rejetait le sacrifice de Louise, lui trouvant des motifs inavouables, ne comprenant même pas ce qu'est « le sacrifice ». Il le voit désormais ; et il voit aussi que, si la science est un ferment de grandeur morale, il en est d'autres aussi puissants, sinon davantage. La science n'est qu'un des moyens qu'a l'humanité d'atteindre l'idéal qu'elle porte en elle : « Toute marée dénonce, au delà des nuages, un astre vainqueur. L'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide? Je l'ai longtemps juré... Je jurais tant de choses dont j'ai eu le démenti, et je viens d'en apprendre tant d'autres d'une bouche d'enfant!... Sans elle, je serais encore... les poings crispés devant l'insoluble problème du sacrifice... Certes, elle ne m'en a pas donné la solution ; j'ignore pourquoi la douleur existe et pourquoi l'unique symbole qui ait pu s'imposer au monde est un instrument de torture... Je cherchais une raison, pour nous autres savants, d'accepter la loi du sacrifice, sans voir que les humbles ont gravi les premiers l'âpre sentier qui mène à l'infini... Nous leur devons d'avoir montré la route... »

Telle est — à peu près — la nouvelle pièce de M. de Curel. En bien des passages, j'ai trahi la pensée de l'auteur. J'ai dit au moins mon admiration et l'émotion que m'a donnée la *Nouvelle Idole*. Je ne crois pas que jamais M. de Curel ait vu plus loin et plus net ; jamais il n'a été plus maître de sa forme... Les quelques citations que j'ai faites vous ont permis d'apprécier cette sûre éloquence, cette éloquence faite de pensées... Quelles sont les raisons qui ont décidé M. de Curel à publier sa pièce au lieu de la faire jouer ? Je les suppose excellentes ; mais il est bien permis de déplorer que l'organisation de notre théâtre rende impossible la représentation d'une œuvre de cette valeur...

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Je reçois, en réponse à mon article sur *Tannhæuser*, une lettre des plus intéressantes de mon excellent et distingué confrère M. Alfred Ernst. Il me permettra de vous en donner prochainement des extraits, et de discuter avec lui une question sur laquelle nous différons encore, — mais le plus sympathiquement du monde, je le prie d'en être assuré.

J. T.

LA COMÉDIE SOCIALE

Les gens du monde.

On ne saurait nier qu'il se produit, depuis quelque temps, parmi l'élite des penseurs, un mouvement d'hostilité bien accentué contre tout ce qui touche de près ou de loin à l'élément mondain.

Ce mouvement a deux origines bien distinctes : une manie incurable chez certains êtres de dénigrer les lieux où ils prennent leurs plaisirs, et la tendance individualiste de notre époque à s'insurger contre tous les groupements, toutes les collectivités en général.

Les premiers ne sont dignes d'aucun crédit, d'autant que la partialité même de leurs attaques donnerait envie de défendre ceux qu'ils prennent pour cible, s'il ne paraissait évident que les gens du monde ressemblent en ceci aux gens de lettres ; qu'ils prennent un plaisir égal au bien et au mal qu'on peut dire sur leur compte, pourvu qu'il soit question d'eux. Telle la coquette invétérée s'attardant à toutes les glaces, à tous les morceaux de vitre susceptibles de refléter ses traits, si laide soit l'image qu'ils lui renvoient.

Une définition s'impose avant d'aller plus loin, celle du monde lui-même. Car il se compose de deux éléments bien tranchés, qu'il ne faudrait pas confondre entre eux : les gens du monde proprement dits, ceux qui sont nés tels et qui pratiquent la haute vie tout naturellement, sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Ceux-là ne font qu'obéir à des inclinations héréditaires, pratiquer le genre d'existence le plus conforme à leurs goûts, à leurs aptitudes, leurs traditions de caste ou de fortune.

L'autre élément, et non le moins nombreux peut-

être, est celui des gens qui, sans être des mondains de naissance, vont dans le monde parce qu'un intérêt quelconque les y appelle, intérêt d'argent ou de vanité, à moins qu'ils n'y soient poussés par pure autophobie (si j'ose créer ce néologisme), c'est-à-dire par l'horreur de soi, de leur vide intellectuel et moral, l'impossibilité absolue de rester seuls face à face avec eux-mêmes.

Ceux-là prônent le monde tant qu'ils peuvent, aussi longtemps qu'il leur fait bon accueil, quitte à le couvrir d'injures à la première déception, aux premières épines qu'ils y rencontrent. Et il est évident qu'ils ont tort, car ce sont toujours eux qui ont commencé.

S'il était possible de leur donner un conseil, je leur dirais volontiers : « Fuyez le monde, puisque vous n'en êtes pas ! fuyez le monde considéré objectivement comme un endroit bien ciré, bien éclairé, où piétinent, encensent, hennissent et s'ébrouent une certaine quantité d'êtres des deux sexes habitués à ce genre d'exercice qui leur fait trouver le temps moins long, mais où vous iriez, vous candide jeune homme qui n'y êtes pas né, ou vous homme mûr qui n'en faites partie qu'incidemment, où vous iriez, pour y faire feu des quatre pieds, briller, parader, jouer les demi-dieux devant des gens qui, quoi qu'on dise, n'ont pas deux sous de religiosité.

Oui, fuyez le monde, car c'est à ce jeu-là qu'on attrape ces terribles entorses d'amour-propre désignées par le charmant euphémisme qu'implique le mot désillusion. C'est à ce jeu-là que les petits écrivains ou romanciers de salon gagnent les hypocondries qu'ils nous détaillent ensuite dans leurs œuvres sous la qualification de maladies mondaines.

Et de là aussi l'infériorité réelle de celui qui « va dans le monde » vis-à-vis de l'homme du monde proprement dit qui, lui, ignore ces petites tribulations, parce qu'il est né dans cet élément, parce qu'il s'y sent à l'aise comme un poisson dans l'eau, parce que le masque même de politesse ou d'hypocrisie (appelez cela comme vous voudrez) qu'il dépose non pas en se couchant mais aux heures du plus profond sommeil où les traits se détendent automatiquement, parce que ce masque, dis-je, ne le gêne pas plus que le verre de son monocle, l'habitude étant, comme vous savez, une seconde nature.

Je l'ai dit tantôt : l'horreur de soi est une des causes essentielles qui font que tant d'êtres se sentent inéluctablement appelés à *aller dans le monde*. D'aucuns ont essayé d'expliquer ce phénomène par je ne sais quel instinct de sociabilité spécial à la race humaine, une force mystérieuse en vertu de laquelle les âmes sympathiques s'attireraient en raison inverse du carré des distances, un instinct préétabli d'affabilité et de générosité poussant despotiquement les gens à se jeter à la tête les uns des autres.

J'aime mieux répéter avec La Bruyère : « Tout notre mal vient de ne pouvoir être seul », et m'en tenir à l'explication de Schopenauher qui a paraphrasé l'axiome de notre moraliste en ces termes :

« De même que l'amour de la vie n'est au fond que la peur de la mort, de même la sociabilité n'est pas fondée en principe sur l'amour de la société, mais sur la peur de la solitude, en ce sens qu'il s'agit avant tout, non pas de rechercher la prestigieuse présence des autres, mais de fuir le vide et le néant de l'isolement et la monotonie de sa personnalité intime (1). »

La Bruyère et Schopenhauer ne sont d'ailleurs qu'en contradiction apparente avec le *Væ soli* de l'Écriture, comme j'aurai l'occasion de le démontrer plus tard.

*
* *

Il y a d'une manière générale deux éléments déconcertants qui se retrouvent, à l'exclusion l'un de l'autre, dans tous les écrits où les gens du monde sont en scène : ou bien on a la sensation pénible que l'auteur parle d'une chose lointaine et peu connue, comme nous parlerions, nous autres, de Tombouctou ou de la Côte du Poivre ; ou il peint ce même monde qu'il a réellement connu et observé de près, sous des couleurs tellement vilaines qu'il a l'air d'exercer des représailles, et que sa mauvaise foi finit par nous indigner, si elle ne nous fait hausser les épaules.

Le romancier mondain, par exemple, qui ne nous montre que les brutes, les canailles, les dégénérés des deux sexes dont il a fait sa société pendant des années, sait fort bien qu'il exagère ; que l'élément malsain de ce milieu prétendu pourri jusqu'aux moelles se réduit à quelques pique-assiettes, rastaquouères et galvaudeux tolérés plutôt qu'accueillis dans ce monde auquel ils n'en imposent pas, que les autres vices stigmatisés par lui sont des vices très humains, très courants, que si la canaillerie y domine comme partout ailleurs, elle y est moins apparente, moins naïve, et s'y compose un maintien qui la rend à peu près tolérable.

Il sait bien que les hommes de salon sont les plus indulgents et les plus discrets des complices, que les femmes ont du moins le mérite rare de sentir bon, si elles ne sont pas jolies, et de mettre en pratique sans cesse le dicton latin : *Utile dulci*, que d'aucunes traduisent par : « Offrir l'agréable à l'adulte. »

Il sait tout cela, le romancier mondain, mais il sait aussi qu'il faut se faire craindre pour se faire aimer ; que c'est bien porté de médire de ses sembla-

(1) *Parïnesen und Maximen.* (Parerga I, page 449, annotation.)

bles, parce qu'on risque ainsi de passer pour une vivante antithèse des vices que l'on flétrit, et qu'enfin un homme audacieux est sûr d'arriver du jour où nos élégantes disent de lui, sous l'éventail, qu'il n'a pas sa langue dans la poche.

***

Il y a, malheureusement, contre le « monde » un courant hostile cent fois plus alarmant que l'esprit de dénigrement de quelques rares psychologues. C'est la marche générale de l'humanité vers un meilleur devenir, la tendance à l'individualisme dont la marée montante ne tardera pas à déborder, à recouvrir les groupements partiels, les castes et les collectivités de l'ancienne société.

L'individualisme est, en effet, contrairement au sens étymologique du mot, négative de l'individualité, de la personnalité. Il n'est pas le triomphe de l'individu, il est sa multiplication indéfinie, partant son absorption par tous les individus arrivés au même niveau que lui.

Et l'individualisme est non seulement hostile aux grandes collectivités sociales qui favorisent l'éclosion de certaines personnalités au détriment de toutes les autres, il est hostile aux religions créées en vue des masses, des foules, et qui n'ont jamais pu satisfaire l'individu, l'homme seul qui essaie de chercher son salut et celui des siens en dehors du « monde » et des lois consacrées.

L'individualisme arrachera peut-être l'individu à la société, au « monde », pour le restituer à la famille ; j'ai peur qu'il ne le restitue pas aux religions révélées, devenues insuffisantes et comme idéal, et comme refuge contre l'ennui et le désespoir.

Et ceci explique, à côté des escarmouches de quelques moralistes avisés ayant flairé d'où vient le vent, le discrédit où tombe peu à peu la religion du « monde » qui est une religion comme une autre, ayant ses rites, ses mystères, sa pompe impressionnante, voire ses Luther, ses Calvin, et ses modernes Loyson à qui il ne manque, pour réussir, que l'austérité de mœurs de leurs prototypes, jointe à un peu de conviction et de sincérité.

J'étudierai dans un prochain article le monde lui-même, et les préjugés qui lui servent d'assises, ces préjugés qui ne sont souvent que des mots tirant toute leur force de ce fait qu'on les prononce toujours avec la même intonation, dans le même ordre et dans des circonstances pareilles, la mémoire simplement tenant lieu d'expérience.

JULES HOCHE.

BULLETIN

Victor Considérant, chef d'école (1).

Aucun homme n'a exercé sur les siens plus d'empire par le seul attrait de sa nature. Physiquement grand, mince et souple, Victor Considérant possède l'élégance naturelle des attitudes, la grâce des mouvements. Ses traits sont accentués et délicats, son regard lumineux, son sourire plein de bonté et de douceur. D'abondants cheveux châtains portés longs, selon la mode du jour, ombragent cette tête en même temps noble et charmante.

Moralement, il est pétri de contrastes. La faculté de généraliser et d'abstraire, le goût de la philosophie et des sciences, s'unissent en lui à l'imagination de l'artiste et à l'enthousiasme du croyant. Les études scientifiques de sa première jeunesse, les mathématiques particulièrement cultivées alors, le portent à abstraire plus qu'à observer. Aussi a-t-il embrassé le fouriérisme un peu à la façon des vieux dialecticiens, plus rigoureux et habile dans l'argumentation que positif et assuré sur le point de départ. Au lieu de tirer sa doctrine de la nature humaine, regardant la nature humaine à la lumière de la doctrine, les complications infinies, la spontanéité, la variété, la contradiction de mobiles qui la rendent inapte à s'engrener dans aucun mécanisme artificiel, lui échappent entièrement. Rien n'arrête son élan et il entraîne tout à sa suite. Son esprit de décision et d'initiative donne l'impulsion et maintient l'activité. Dans les réunions du dehors, sa personnalité sympathique, sa sincérité, sa chaleur, son élan, enlèvent les auditeurs. En province, surtout, on lui fait des ovations. Au dedans, en dépit des tiraillements inhérents à toute œuvre commune, il resserre, il cimente les liens. Des dissidences peuvent naître de la variété des esprits, des heurts même du contact : Considérant n'a pas le moelleux savoir-faire du Père Enfantin pour les déguiser ou les adoucir.

En lui, rien du prêtre, du directeur d'âmes ; ni onction, ni habileté, ni savants enlacements. La théorie de Fourier est, à ses yeux, une science ; elle doit être comprise et enseignée, comme la science, au nom de sa vérité propre, indépendante de la nature particulière des individus. Il explique, démontre, sans chercher à exercer d'action particulière sur les consciences ou les cœurs ; mais, sans s'en rendre compte, il porte dans cet enseignement une ardeur de conviction et une volonté de doctrine qui sentent plus le dogme que la science. L'imagination aussi y a sa part. Quand on se croit incarné dans une vérité absolue et universelle, comment admettre le doute et ménager les termes de la contradiction? La vieille Sorbonne semble ressuscitée, dans les salons de l'École, à l'ardeur militante de ces débats où les destinées de la société et du monde sont sans cesse mises en cause. Et toujours la voix vibrante, la dialectique passionnée du maître, dominent les discussions et finissent par ter-

(1) Mme M.-C. Coignet va publier dans quelques jours, chez l'éditeur Alcan, une étude sur Victor Considérant, à laquelle nous empruntons le chapitre ci-dessus.

rasser les adversaires, ne fût-ce que par un épuisement. Cette fougue spontanée et jeune, altière toutefois et cassante, fait bien, à l'occasion, accuser Considérant de despotisme. Mais les emportements désintéressés de l'idée pure n'ont jamais l'âpreté blessante et amère des passions égoïstes, et, chez Considérant, l'orgueil de doctrine est tellement dégagé d'orgueil personnel qu'on lui pardonne aisément.

La discussion passée, disparaît l'allure autoritaire. Il redevient alors bien moins le maître de l'École que le serviteur de l'idée, travailleur à côté des travailleurs, se donnant sans compter, sans triompher des autres ni rien réclamer pour lui-même. Dans les relations de personnes, nul n'est plus simple, plus ouvert, plus cordial, et avec les siens d'une familiarité plus affectueuse. Sa gaieté, son aimable insouciance, rappellent en lui les enfants. Ses amis mêmes le gâtent, et il se laisse faire avec tant de bonne grâce qu'on lui en est reconnaissant. En lui, ni vanité, ni prétention d'aucune sorte. Les mensonges officiels et les artifices mondains lui inspirent une égale aversion. Il fuit les personnages, les pédants, les fastueux, toutes les importances conventionnelles. Seuls l'attirent les êtres proches de la nature, que les préjugés de la triste morale et de l'abominable civilisation n'ont point encore déformés; car, chose curieuse, tout en vivant de devoirs, et des plus hauts, des plus nobles, il ne peut souffrir qu'on en prononce le nom. Aux femmes, aux enfants, aux petits, il a toujours des choses charmantes à dire. Son pouvoir de séduction est extrême, et, s'il y mettait seulement un peu de complaisance, les bonnes fortunes ne lui manqueraient pas. Mais, absorbé par son œuvre, il ne saurait s'attarder aux fantaisies du chemin. Sa femme, d'ailleurs, qui l'a épousé par amour, est en même temps pour lui une épouse et une amie, et rien ne saurait les séparer.

Notes d'art.

UN ANALYSTE DE PAYSAGE. — M. CLAUDE MONET.

Il me souvient qu'un matin d'automne me trouvant à Londres, au moment où j'allais passer la Tamise pour gagner le quartier de Westminster, un spectacle d'une ensorcelante beauté vint frapper mes regards, absorbant toutes mes facultés d'attention : — c'était la masse grandiose du Parlement et de l'antique abbaye se dégageant à mesure du délicat réseau de brumes qui les enveloppait, et affectant les plus fantomatiques aspects, comme un être qui sort du rêve pour entrer dans la réalité. Combien de temps dura cette poétique vision? Il ne m'en reste qu'un souvenir assez imprécis. Mais, par contre, il me paraît bien maintenant qu'à aucun autre instant mieux qu'à celui-ci ne s'imposa à ma pensée la notion du *perpétuel devenir* et de l'ininterrompue transformation des spectacles de la vie.

C'est en présence de tels spectacles, analogues, pour ne pas dire identiques à celui que nous notons ici, que M. Claude Monet, ce très original et très inégal artiste, a pris conscience de lui-même et senti s'affirmer les facultés maîtresses qui devaient constituer sa personnalité : avant tout, disons-le bien, une acuité de vision exceptionnelle et probablement sans égale pour discerner le passage d'un premier *instant de nature* à un second, d'une lumière à une autre; assez délicate et impressionnable pour observer des différences là où tout autre œil n'eût saisi que des analogies; et, comme nous ne sentons rien que par *différenciation*, assez subtile aussi pour traduire ces dissemblances en des séries d'études intéressantes et fortes, qui, séparées les unes des autres, perdent étrangement de leur signification, mais qui non moins étrangement la reprennent, lorsque le hasard d'une exposition en reconstitue la série.

Aussi bien M. Claude Monet n'est-il pas seulement un *observateur* de la nature, et convient-il de lui appliquer, pour caractériser définitivement sa manière, l'apport original de son talent, l'appellation d'*analyste du paysage*. Si nous voulons être complet, disons qu'il est tout à la fois un observateur et un analyste : — *observateur*, lorsque dans une toile comme les *Glaçons de Bennecourt* ou le *Paysage de printemps*, il fixe, par d'inoubliables lumières, l'effet *dominateur* de tel moment de nature; *analyste* bien plutôt, quand, s'arrêtant à l'un de ces moments, il s'efforce d'en rendre par des impressions *juxtaposées* la perpétuelle transformation et l'ininterrompu *devenir*. Telle est bien, dans l'ordre du paysage, l'originalité décisive de M. Claude Monet, par où d'ailleurs il se rattache aux autres combattants de l'impressionnisme, puisqu'il demeure acquis que ce mouvement d'art est celui qui le mieux a saisi et noté le moment fugitif, l'instant changeant, la perpétuelle transformation des aspects visibles des choses. Lorsqu'on voudra plus tard le ramener à ses éléments essentiels, il est douteux qu'on puisse trouver mieux pour le différencier des autres écoles et lui assigner un rang. Pareillement, quand il s'agira de marquer, parmi les peintres de l'École, la véritable place de M. Claude Monet, c'est là qu'il faudra chercher sa maîtrise.

L'Exposition de cette année achève et parfait la démonstration déjà produite en de précédentes exhibitions, — car la très intéressante série des *Meules* que nous admirions autrefois à cette même galerie Durand-Ruel a trouvé son pendant dans la série non moins intéressante des *Cathédrales*. C'est le même procédé d'art, la même technique, une pareille décomposition savante des jeux de la lumière, à toutes les heures du jour, parmi l'innombrable fouillis des architectures. Et c'est aussi, à la faveur de cet art d'*observation* — car il y a là, quoi qu'on puisse dire, la plus méticuleuse observation — comme un grandissement, une transfiguration esthétique sous ces baisers de la lumière ; et l'œil se détache avec peine de cette attirante contemplation. J'abandonne volontiers telle ou telle étude dans laquelle l'artiste a poussé sa manière jusqu'à l'exaspération. Il faut savoir reconnaître dans l'outrance l'inévitable rançon de la vraie originalité; — et de cette loi psychologique, je ne crois pas qu'aucun artiste actuel donne plus exactement l'impression que ce subtil analyste du paysage.

PAUL FLAT.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

15 mai, *Figaro*. — La haute Banque. — « Un des traits caractéristiques de ce milieu en somme assez restreint, c'est son exclusivisme patricien et inflexible au point de vue du recrutement de ses membres. Dans ce siècle où les barrières sociales s'abaissent de toutes parts, il forme une sorte de noblesse relativement fermée, voire une féodalité compacte et assez autoritaire, qui, si elle ne fait pas toutes les affaires, supporte malaisément que l'on en fasse sans elle. On n'y est guère admis qu'à la condition d'appartenir à une caste familiarisée de père en fils avec le maniement des millions, et — ceci est à son honneur — à la condition expresse aussi de n'avoir participé qu'à des entreprises réputées d'un ordre élevé, de ne s'être jamais commis avec de vulgaires faiseurs. La fortune, si colossale qu'elle soit, ne suffit point pour pénétrer dans l'arche sainte, et, sous aucun prétexte, un financier classé de second ordre, considéré comme subordonné, comme vassal, pour ainsi dire, par les hauts et puissants seigneurs de la corporation, ne sera accepté parmi eux. Ils pourront l'estimer, entretenir avec lui des relations courtoises, mais ils le tiendront à distance, et autant ils seront accueillants et éclectiques vis-à-vis des oisifs étrangers à la finance, autant ils seront rigides, exclusifs, absolus quand il s'agira d'individualités qui s'y rattachent et y occupent une situation. La haute banque parisienne est en majorité israélite ou protestante. »

16 mai, *Débats* du soir. — Le triomphe des antisémites à Vienne. — « Le 14 mai sera une date importante dans l'histoire de l'antisémitisme : c'est en ce jour que la ville de Vienne, sa principale citadelle, a été véritablement conquise par lui et qu'il a installé à l'hôtel de ville comme premier vice-bourgmestre l'un de ses chefs les plus violents, le docteur Lueger. Devant cette manifestation, le bourgmestre, un libéral, a décidé de se retirer, et il est à peu près certain que le docteur Luegen prendra sa place. Un tel succès eût été difficile à prévoir il y a quelques années. Vienne passa longtemps pour la capitale du libéralisme autrichien : c'étaient les libéraux qui formaient l'immense majorité de son Conseil municipal, et leur administration ne rencontrait jamais d'opposition. Les socialistes autrichiens ne font parler d'eux que depuis peu, et encore sont-ils assez mal organisés; pour ce qui est des antisémites, on riait généralement des discours violents de leur chef, le docteur Lueger, mais leur exagération même paraissait les rendre inoffensifs ; de trois curies que forme le corps électoral municipal, la dernière seule, celle qui comprend le bas peuple, artisans et petits commerçants, leur donnait quelques voix. Le bureau du Conseil était tout entier aux mains des libéraux, et ils administraient la ville comme ils l'entendaient. Peu à peu, pourtant, l'antisémitisme fit des progrès ; à chaque élection il gagnait du terrain; mais on ne s'en préoccupait guère ; les libéraux se croyaient sûrs de leurs forces et le gouvernement même ne lui était pas hostile. Peu sympathiques aux libéraux, le comte Taaffe et ses collaborateurs voyaient dans l'antisémitisme un contrepoids à leur omnipotence dans la capitale et ils avaient conscience que c'était en même temps un dérivatif contre le socialisme que l'on redoutait par-dessus tout... Il fallait les élections du 31 mars 1895 pour dessiller tous les yeux ; sur 137 membres que contient le Conseil municipal de Vienne, 65 antisémites furent nommés, et les ballottages leur furent encore plus favorables. La deuxième curie, celle des petits employés, des petits professeurs et des petits patrons, avait passé presque entière aux antisémites. »

17 mai, *Débats* du matin. — Article sur le budget de 1896 par M. Léon Say : « Tout d'abord on voit bien que ce n'est pas un budget de grande allure. C'est un budget honnête et insuffisant : honnête parce qu'il dit plus de vérités qu'à l'ordinaire; insuffisant, parce qu'il court simplement au plus pressé et ne prépare absolument rien pour l'avenir ; il se contente d'aveugler les voies d'eau du vaisseau de l'État pour une traversée de douze mois, mais il ne remonte pas aux sources de ces voies d'eau pour les éteindre à l'origine comme on fait aux torrents des montagnes afin de se préserver des inondations futures. Et puis c'est un budget qui laisse tant de grosses affaires qu'on ne peut vraiment pas porter de jugement sur ce qu'il contient avant de s'être bien rendu compte de ce qu'il ne contient pas... En somme le budget nouveau est dénué d'intérêt au point de vue des principes. Il ne prend pas de grand parti. Il se résout à laisser tout aller. L'exercice 1896, réglé comme on le propose, terminera comme l'exercice en cours et comme les exercices précédents. Le déluge viendra plus tard, car on ne peut l'éviter que par une politique non équivoque, et l'on s'y refuse.

18 mai, *Temps*. — Les souvenirs de la fille de Thackeray. A ce sujet insiste sur la malheureuse manie qui se développe en Angleterre depuis cent ans de faire des citations françaises, sans que jamais l'une d'elles puisse être correcte. « Voici par exemple, Mrs Anne Thackeray Ritchie, la fille du grand romancier W. M. Thackeray. Dans le petit livre de souvenirs qu'elle vient de publier, *Chapters from some Memoirs*, rien ne l'obligeait à introduire, presque à toutes les pages, des phrases ou des mots français. Et Mrs Ritchie avait en outre d'excellentes raisons pour bien savoir le français : car elle nous raconte elle-même que la plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse s'est passée à Paris, dans la maison de ses grands-parents. Pourquoi donc parle-t-elle de *sous-présidence*, de *Madame son épouse avec ses deux Mademoiselles*, de son séjour à *Saint Germains* et du prix des *Isingnys?* »

19 mai, *le Lorrain* (de Metz). — A propos de la presse en Alsace-Lorraine : « Il y a, abstraction faite de tout patriotisme étroit et intransigeant, un genre de journalisme alsacien-lorrain qui est aussi peu celui de l'autre côté du Rhin que celui de l'autre côté des Vosges.

« Nous, Alsaciens-Lorrains, nous devons surtout et avant tout, dans tout ce que nous faisons, dans tout ce que nous écrivons, dans tout ce que nous lisons, compter avant tout sur les Alsaciens-Lorrains. Nous devons rester les maîtres chez nous. Ceux qui ne comprennent pas cela, ne sont à leur place ni à un bureau de rédaction, ni à la tête d'une association, ni à la présidence d'une réunion quelconque, du moins chez nous. Tant pis pour les immigrés qui ne comprennent pas cela, qui ne comprennent pas que l'accessoire doit suivre le principal et que les mœurs de l'étranger doivent s'adapter aux mœurs de l'indigène.

20 mai, *Justice*. — Révolution de cathédrales : article de M. Clémenceau à propos des études de la cathédrale de Rouen, de Claude Monet :

« Aussi longtemps que le soleil sera sur elle, il y aura autant de manières d'être de la cathédrale de Rouen que l'homme pourra faire de divisions dans le temps. L'œil parfait les distinguerait toutes, puisqu'elles se résument en des vibrations perceptibles même pour notre actuelle rétine. L'œil de Monet, précurseur, nous devance et nous guide dans l'évolution visuelle qui rend plus pénétrante et subtile notre perception du monde. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32484. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 — 4e SÉRIE. — TOME III — 1er JUIN 1895

LA POLITIQUE

30 mai.

Je me proposais de parler ici de la question juive. Tout ce que je voulais dire, M. Naquet l'a dit. Il l'a même dit, je dois le reconnaître, beaucoup mieux que je n'aurais fait.

On nous menace du « péril juif ». D'un autre côté c'est du « péril clérical, » et d'un autre côté encore c'est du « péril franc-maçon ». Voilà bien des périls, auxquels nous n'aurions guère chance d'échapper s'ils étaient aussi redoutables qu'on veut bien le dire. Mais il en est un, plus grave que tous les autres, et dont on ne parle pas assez : c'est le péril d'un peuple où toute chose, religion, travail, science, littérature, devient un sujet de division et de haine.

Qu'est-ce donc que la question juive ?

Est-ce une question de religion ? Vous ne le ferez croire à personne. Nous ne sommes plus au temps où la foi armait les hommes les uns contre les autres. S'il y a une idée qui mérite d'être conservée du XVIIIe siècle et de la Révolution française, c'est l'idée de tolérance : du moins, je l'avais cru jusqu'ici.

Une question de race ? Si vous demandez à celui-ci : « As-tu une goutte de sang juif dans les veines ? » il faudra demander à cet autre : « As-tu une goutte de sang anglais ? » — « Et toi, de sang espagnol ? » — « Et toi, de sang italien ? » — J'entends bien ce qu'on répond ; à savoir que l'Italien, l'Espagnol, l'Anglais, sont des ariens comme nous, et que ceux qu'on combat sont des sémites. Belle thèse à traiter dans un volume in-octavo, mais qui n'est guère à sa place, avouez-le, dans une assemblée politique.

M. Naquet a rappelé que lorsqu'on discutait en 1791 la loi qui devait donner aux juifs les droits de citoyen, les adversaires de cette loi objectaient que les juifs, enfermés pendant des siècles dans le commerce de l'argent, seraient incapables de se vouer aux travaux de l'industrie, d'occuper les emplois publics, de servir utilement la France. Aujourd'hui, on leur reproche d'encombrer les carrières civiles et militaires. Il faudrait cependant s'entendre.

On me citait l'autre jour un mot d'un gamin de douze ans : « Il y a trop de juifs au collège. » Ce gamin donnait la vraie formule de l'anti-sémitisme. Vous entendez dire tous les jours : « Trop de juifs dans l'administration ! trop de juifs dans l'armée ! » Qu'est-ce que cela signifie ? L'État n'a que faire des opinions et des doctrines : ce qui importe, c'est de savoir si ce fonctionnaire est un bon fonctionnaire, si cet officier est un bon officier. Dans les scandales des dernières années quelques noms juifs ont eu un triste retentissement ; mais d'autres, qui n'étaient pas juifs, ne valaient pas mieux. M. Naquet a rappelé ceux de ses coreligionnaires qui se sont illustrés dans les sciences et les arts, ceux qui ont été tués à l'ennemi : « La communauté juive, a-t-il dit, n'a pas à bénéficier des actes glorieux de quelques-uns de ses membres ; la gloire est personnelle, le crime aussi est personnel. » C'est pourquoi une discussion comme celle qui a rempli les séances de samedi et de lundi est forcément stérile, et ce qu'on en peut dire de mieux c'est que voilà bien du temps perdu.

PAUL LAFFITTE.

M. JULES LEMAITRE (1)

La critique est un métier, a dit La Bruyère, où il faut de la santé. Quoi de plus fatigant et de plus vain, en effet, quand on y songe! Faire de la critique, c'est ne jamais voir les choses que par réflexion; c'est se remplir le cerveau d'une pâte de phrases où tous les sentiments que vous pourriez éprouver ont été cent fois exprimés avant vous, d'obsédantes descriptions qui toujours s'interposeront entre la nature et vos propres yeux; et, quand on veut vivre soi-même et pour son compte, ce qui est bien un droit, et ce qui est parfois un devoir, être critique, c'est ne savoir que faire, que sentir, que dire, où aller, sans qu'aussitôt se dressent des fantômes livresques, que tous les volumes de votre bibliothèque se précipitent à vos trousses, montent en croupe et galopent avec vous, cramponnés à votre collet, et vous criant aux oreilles : « Tu ne pourras plus admirer, rêver, ou aimer sans nous. »

Ah! comme l'art est agréable et facile en comparaison! Pour s'y faire un nom durable, il n'est pas nécessaire d'être très intelligent, ni laborieux, ni cultivé : il ne faut que du génie, qui ne s'acquiert pas et ne coûte rien, malgré le mot de Buffon, et qu'un tout petit livre, comme le dit Théodore de Banville; moins encore, un sonnet : demandez à M. Soulary. En voilà assez pour s'asseoir dans l'immortalité! Mais pas de repos, pas de gloire posthume pour le critique. Vous figurez-vous ce que deviendrait M. Sarcey si tout à coup il cessait d'écrire? Il ne compterait plus. Quant à l'immortalité! lisez-vous La Harpe ou même Sainte-Beuve? Le critique bâtit sa notoriété avec du sable, près du flot. Il doit la réparer chaque jour; et, sans parler des vagues de l'oubli, sa propre mobilité accomplit déjà l'œuvre du temps. Il est obligé de se contredire pour rester sincère, et d'être infidèle à ses opinions pour être fidèle à ses sentiments. Plaignons-le.

C'est entendu. Mais pourtant, quoi de plus exquis que la critique! Il est plus aisé d'en médire quand on en fait que de s'en passer quand on n'en fait pas. Que serait l'art sans la critique? Vous croyez que nous goûtons les écrivains directement! Essayez donc, pour voir, d'admirer Shakespeare « comme une brute », c'est-à-dire tout seul, après avoir écarté dédaigneusement la foule importune de ses commentateurs. Si Bossuet parle encore, n'est-ce pas grâce à M. Brunetière et par sa voix d'airain? Si Hamlet continue à nous émouvoir, n'est-ce pas simplement parce que nous voyons en lui ce que les critiques y ont mis après l'avoir emprunté à l'âme contemporaine? Les œuvres du génie ont toujours des côtés d'obscurité, des trous d'ombre, et c'est par là qu'elles vivent, car, par là, elles laissent à chaque génération le plaisir de les compléter et de s'aimer en elles. S'il est vrai qu'elles dévorent le critique, il est plus vrai encore qu'il les nourrit.

Il suit de là que la critique est de toutes les fonctions intellectuelles celle où l'on peut exprimer le plus ingénument sa personnalité tout entière. Nos jugements ce sont nos goûts, et nos goûts sont ce que nous sommes. Dis-moi ce qui te plaît, et je te dirai ce que tu es. La critique est donc l'homme même, et quand l'homme s'appelle M. Jules Lemaître, il serait bien à plaindre celui qui n'aimerait pas la critique.

I

Je ne connais rien de plus intéressant, en effet, que la critique faite par M. Lemaître, sinon M. Lemaître faisant de la critique. J'essaierai, par conséquent, de définir sa personne avant de parler de son œuvre.

Je dis : j'essaierai. Comment formuler ce qu'il y a en lui d'insaisissable, de je ne sais quoi? Avec quels traits fixer cette figure essentiellement mobile? Ce dessein n'implique-t-il pas contradiction? M. Lemaître écrivant sur M. Sarcey faisait remarquer que son objet était rond, et que ce qui est rond a un centre, et il allait droit au centre de M. Sarcey. C'était facile. Mais M. Lemaître n'est pas rond : il est fluide.

Un autre embarras, c'est qu'après avoir écarté les termes qui le caractériseraient trop grossièrement, je n'en trouve que de très atténués qui pourraient sembler ne pas répondre à mon admiration comme à votre attente. Si je dis, en effet, que M. Lemaître n'est pas cosmopolite, n'est pas dilettante, et n'est pas gendelettre, que son charme propre consiste à n'être ni ceci ni cela, l'éloge paraîtra médiocre, sinon contestable. Je me décide pourtant à ne pas lui en faire d'autre. On reconnaîtra peut-être avec moi, si je parviens à prouver mon dire, qu'en le louant de la sorte, je lui fais une place à part dans la littérature contemporaine.

Et d'abord M. Lemaître *n'est pas cosmopolite*. Il ne l'est, dit-il lui-même (1), ni par sa vie, ni par son esprit. Il est de son pays ; il y tient par la province la plus française de France, la Touraine. Il adore sa

(1) *Les Contemporains*, cinq séries 1886-1892 ; — *Impressions de théâtre*, huit séries 1888-1894 ; — *la Comédie après Molière et le Théâtre de Dancourt* (1883) ; — *Corneille et la Poétique d'Aristote* (1888) ; — *les Médaillons* (1880) ; *Petites Orientales* (1884) ; — *Sérénus* (1886) ; — *Myrrha* (1888) ; — *Les Contes* (1889) ; — Théâtre : *Révoltée* (avril 1889) ; — *Mariage blanc* (avril 1891) ; — *Flipote* (1893) ; — *les Rois* (1893) ; — *le Député Leveau* (1894) ; *l'Age difficile*, *le Pardon* (1895). — Lecène et Oudin ; Lemerre ; Calmann Lévy, éditeurs.

(1) *Les Contemporains*, 4e série, p. 300.

terre d'origine, il la décrit avec amour : « L'eau y jaillit de partout en ruisselets délicieux ; les teintes du ciel, de la prairie et des feuillages y sont fines et toujours un peu pâles, comme dans un paysage élyséen de Puvis de Chavannes ; à défaut de grands bois, il y a des arbres en quantité, par bandes et par bouquets (1). » Français, il l'est par ses habitudes. Il ne sait que sa langue et ne voyage pas. Il trouve Bourget inouï de mener une existence de psychologue errant. Il a voulu visiter l'Algérie, mais il a dû reconnaître qu'il ne l'avait vue qu'à travers le livre de Fromentin. Ce voyage n'a rien ajouté à la vision qu'il apportait avec lui, et ses yeux ont, sans le savoir, conformé la réalité à cette vision (2). Aussi s'est-il dispensé d'aller en Angleterre, Taine et Bourget y étant allés avant lui. S'il a jadis envié Pierre Loti d'avoir habité toute la planète, il est revenu de ce sentiment déraisonnable en lisant le chapitre xx du livre Ier de l'*Imitation* (3), et en rêvant d'un certain verger ombragé de saules qu'il aime et qui le connaît.

Français, il l'est encore par son culte de la « très belle, très claire, et très noble langue » de son pays ; par son amour exclusif pour notre littérature. Il essaie de déchiffrer les symbolistes : il n'y parvient pas. « Fils d'une race sensée, modérée et railleuse, avec le pli de vingt années d'habitudes classiques et un incurable besoin de clarté dans le discours (4) » il est trop mal préparé pour comprendre leur évangile. Il traite avec plus de circonspection les auteurs étrangers, mais on sent qu'il fait effort pour entrer dans leurs façons de penser. Il manque décidément d'enthousiasme pour les écrivains russes. Si on le poussait, il avouerait qu'il trouve leurs personnages un peu bien ridicules avec leurs confessions perpétuelles, leur repliement sur eux-mêmes. Quant à Ibsen, il est obligé de refaire ses pièces pour se les expliquer. M. Lemaître n'aime pas le Nord : la lumière qui en vient est trop froide, trop mêlée de brouillard et de fumée. On se rappelle cet article (5) où il cherchait à démontrer que nous n'aimions des écrivains étrangers que ce qu'ils nous avaient emprunté. Il allait un peu loin.

Ce qui nous a séduit dans cette littérature russe ou norvégienne, c'est l'intensité de la vie intérieure, une sorte de réalisme intégral qui tenait compte aussi bien des fatalités extérieures que des réactions douloureuses du moi, les conflits de la conscience avec la passion ou la société, toutes choses qui étaient absentes du réalisme français, voire même de notre romantisme, qui, s'il a connu la lutte de l'individu contre la société, n'a pas connu celle plus dramatique de l'individu contre lui-même. Ce souci tragique du côté moral de l'être était une nouveauté, du moins pour notre siècle, et je ne crois pas que, sur ce point spécial qui constitue peut-être toute l'originalité de la littérature septentrionale, on puisse avancer que nous admirions en elle seulement notre propre bien. Si donc on peut comparer, comme l'a fait M. Lemaître, la *Guerre et la Paix* de Tolstoï à l'*Éducation sentimentale* de Flaubert, *Crime et Châtiment* de Dostoïevsky aux *Misérables* de Victor Hugo ; si l'on découvre l'inquiétude du mystère dans Mme Bovary aussi bien que dans Pierre Bésouchof, il y a quelque exagération, sinon quelque injustice, à s'autoriser de semblables rapprochements (toujours faciles en critique) pour proclamer la supériorité de notre littérature. Mais je n'ai pas à discuter le brillant paradoxe de M. Lemaître. Ce parti pris chez un homme qui en a si peu n'est point pour nous déplaire. et vraiment nous lui savons gré de son chauvinisme, Il est bon de nous rappeler de temps en temps au respect de nous-mêmes ; il est bon de nous avertir que cette large sympathie humaine qui nous porte à préférer les autres à nous peut nous entraîner à perdre ou à gâter nos meilleures qualités naturelles, et qu'il est à craindre « qu'à force d'être européen notre génie ne devienne moins français ». Et, quand on retrouve dans le style et dans la pensée de M. Lemaître ces qualités et ce génie de notre race, la hardiesse légère, la souplesse, l'art de tout dire sans appuyer, l'éclat franc du clair et pétillant flambeau de notre langue, on ne saurait lui contester le droit de nous ramener, même au prix d'un peu d'exclusivisme, à une plus juste estime de l'esprit français, puisque, avec la leçon, nul mieux que lui n'a su nous donner l'exemple de ce qu'un tel esprit a d'absolument inimitable.

II

Un cosmopolite est un dilettante qui voyage. M. Lemaître est-il une dilettante qui ne voyage pas ? Mais qu'est-ce qu'un dilettante ?

Nous avons la définition de Littré : « Un dilettante est un homme qui a un goût très vif pour la musique, surtout pour la musique italienne. » Cette définition manque évidemment de logique. Avoir du goût « surtout » pour la musique italienne, est-ce avoir un goût « très vif » pour la musique ? Mais je crois que ce sens a vieilli.

Le dilettantisme est-il seulement, comme le voudrait M. Lemaître lui-même, « un don de souple sympathie, avec une arrière-pensée de reprise, dans

(1) *Les Contemporains*, 5e série, p. 208.
(2) *Id.*, 4e série, p. 298.
(3) *Id.*, p. 296.
(4) *Id.*, p. 66.
(5) *De l'influence récente des littératures du Nord. Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1894.

la crainte d'être dupe »? S'il n'était que cela, on ne pourrait y voir qu'une qualité professionnelle, la condition essentielle de tout jugement littéraire. L'homme d'un seul livre peut être un apôtre, il ne saurait être un critique.

Tout bien pesé, le dilettantisme me semble contenir un autre élément, celui qu'indique M. Paul Bourget quand il en fait « une disposition à la fois très intelligente et très voluptueuse qui nous incline tour à tour vers les *formes diverses de la vie*, et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune ». Ainsi entendu, le dilettantisme appliqué à la critique est le sens moral perverti, ou, si l'on veut, le scepticisme moral transporté du domaine de la conduite dans celui des idées pour en effacer les différences qualificatives de bien et de mal, et jouir imaginativement de toutes les « formes de vie » à travers leur représentation esthétique. Le comble du dilettantisme est même de rapprocher furtivement dans son jugement les choses les plus contraires, afin de mêler à l'estime égale qu'on leur donne une arrière-pensée de sacrilège. Un dilettante dira par exemple, comme M. Renan, que « la beauté vaut la vertu ». Il confondra dans son esprit le mysticisme et la sensualité, comme ce prêtre de M. Barrès qui se plaisait à contenter le souvenir qu'il avait gardé d'une ancienne maîtresse en faisant ses dévotions devant une madone qui lui en rappelait l'image.

Ce serait bien mal connaître M. Lemaître que de lui prêter une pareille dégénérescence du goût. Il ne croit pas que le beau vaille le bien : « Le but de l'univers, a-t-il dit, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté (1). » S'il ne nous a pas livré son *credo* philosophique, et l'on remarquera qu'il ne nous le devait pas, il ne s'est jamais inspiré dans sa critique (je viens de relire à ce point de vue tout ce qu'il a écrit) des négations ou de l'indifférence du scepticisme pratique. Encore ai-je tort de dire qu'il ne nous a pas donné son *credo*. N'en est-ce pas un que cette page (2)?

« Je crois que l'humanité marche — quoique très lentement, avec des arrêts et des retours — vers un état meilleur, où la justice sera moins incomplètement réalisée, la souffrance moindre, la vérité mieux connue, et, si vous le voulez, vers un idéal... Je crois que notre intérêt et notre plaisir, c'est d'aimer autre chose que nous, de travailler pour ceux que nous aimons, et, par delà, en vue de la communauté... Je crois aussi qu'on est bon et juste (quand on l'est) naturellement, par un sentiment qui commande et rend le plus souvent facile le sacrifice à autre chose que soi et, comme on l'a dit, par une « duperie » profitable à l'ordre universel et qui dès lors n'est plus duperie. Le don ou le pouvoir de vivre sur cet acte de foi implicite, je crois qu'il peut être développé ou diminué par l'éducation ou par l'expérience, mais que rien ne peut le communiquer aux créatures manquées qui ne l'apportent pas en naissant ou qui n'en ont pas du moins un petit germe, et qu'ainsi il y aura longtemps encore, dans le grand œuvre, un énorme déchet de forces inemployées ou nuisibles, mais que tout de même le grand œuvre se fera. »

Je remarque aussi que M. Lemaître combat très vivement les auteurs dont la morale est équivoque ou relâchée, ce qui n'est guère d'un bon dilettante. Malgré sa très grande admiration pour A. Dumas, il ne craint pas de lui reprocher de retomber dans ses pièces, après des préfaces d'une austérité très roide, « aux indulgences et aux conventions de la morale du monde (1) ».

Enfin M. Lemaître ne peut souffrir qu'on se serve des choses saintes pour en tirer des émotions purement sentimentales et esthétiques. Il en veut à Lacordaire d'avoir fait de l'histoire de Madeleine le roman divin d'une amitié trop passionnée pour être pure (2). Il conserve une gêne devant les scènes où l'Évangile est mis en vers parnassiens et livré aux bouches d'interprètes éminemment profanes (3). Il ne comprend pas « la piété sans la foi » mise à la mode par les chrétiens de lettres qui ne sont bien souvent, quelques-uns mis à part, que des décadents ou des dilettantes du christianisme.

N'oublions pas non plus que M. Lemaître a consacré toute une pièce à la critique du dilettantisme : c'est *Mariage blanc*.

J'ai beau chercher, je ne trouve rien en M. Lemaître qui puisse justifier l'accusation de dilettantisme, sinon qu'il a beaucoup d'esprit; qu'il sait rompre la monotonie de la phrase écrite en y insérant ces lestes tournures qui abondent dans notre langue, mais dont personne ne sait rien faire avec la plume ; qu'il dit simplement les choses sérieuses sans paraître y tenir, en vous prenant familièrement par le bras, ou en vous tapant sur l'épaule d'un air badin ; qu'il n'est pas entiché de ses idées, de son mérite, de l'omnipotence de la critique ; pour tout dire, qu'il n'est pas «gendelettre » pour deux sous. Il ne pense pas que la littérature soit une occupation supérieure à toutes les autres. Elle n'est pour lui « qu'une des formes naturelles de l'activité humaine et qui ne vaut qu'à la condition de ne point exclure, chez l'écrivain, les autres formes d'activité ». Il aime à se répéter les préceptes du vieux Boileau :

(1) *Myrrha*, p. 160.
(2) *Les Contemporains*, *Revue Bleue*, 22 sept. 1888.

(1) *Impressions de théâtre*, 7e série, p. 121.
(2) *Id.*, 4e série, p. 316.
(3) *Id.*, 8e série, p. 204.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi.
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre :
Il faut savoir encore et converser et vivre.

M. Lemaître sait « converser et vivre », et c'est de là que vient le charme de son style. C'est le ton d'un galant homme qui causerait très bien. Il en a le tact, la mesure, la crainte de lasser l'attention, le don de suggérer et de faire penser au delà de ce qu'il dit. Les phrases de M. Lemaître s'envolent légères et brillantes comme des ailes, mais, prenez-y garde, elles portent souvent des vérités fécondes, des graines d'idées que la légèreté même de leur véhicule contribue à jeter loin. Si c'est là du dilettantisme, heureux serions-nous s'il y avait beaucoup de dilettantes comme M. Lemaître.

III

Aux qualités d'esprit de M. Lemaître correspondent très exactement celles de son œuvre. Je ne connais personne qui soit plus lui-même tout entier dans ce qu'il écrit. Que pouvait être, je vous le demande, la critique d'un homme qui n'est ni cosmopolite, ni dilettante, ni « gendelettre » ; d'un homme qui se pique d'être raisonnable plutôt que d'avoir raison, et d'être sincère plutôt qu'infaillible?

Cette critique évidemment devait être aussi personnelle que possible. Je ne dis pas que d'autres formes de critique ne lui soient pas supérieures, notamment celle qui, pour les œuvres anciennes, demande à l'histoire l'explication de leur renommée. Il est bon que le critique sorte de soi pour être le contemporain de tous les temps et que son érudition lui serve à comprendre ce qu'ils ont admiré. On pourrait reprocher à M. Lemaître de rester à son point de vue de moderne quand il s'agit de juger la littérature du passé. Mais à quoi bon? Sa critique est sans doute incomplète, mais elle est la seule qui lui convienne. Il est trop persuadé de l'instabilité du goût, de la fragilité des cloisons entre lesquelles nous enfermons notre idéal, pour croire aux règles éternelles du beau. Ces règles, c'est nous qui les faisons à la mesure de notre cerveau. Il ne peut y avoir de critique absolument impersonnelle. Il y a des préférences personnelles immobilisées, ce qui est bien différent. Mais si tout change, si, comme le dit Montaigne, aucune connaissance n'est certaine, puisque rien n'est immuable, ni les choses, ni l'intelligence, nous ne pouvons répondre que de notre impression du moment et de notre bonne foi. Notre incertitude, c'est notre probité. Pourquoi aurions-nous la présomption ou la naïveté de croire qu'il nous suffit de nous dresser au milieu du courant pour l'arrêter? Si la rive avait une âme, la rive envierait le flot. Ayons une âme, acceptons-nous, et, pour être critique, n'oublions pas d'être homme. M. Lemaître ne l'oublie jamais. Étant homme, il y a des choses humaines qui lui seront étrangères. Épris des qualités du génie français, il préférera les écrivains de son pays ; modéré jusqu'à la timidité, il comprendra peu les styles violents, et classique, les styles diffus ; tolérant et maître de lui, il aura de la peine à goûter les drames de haine et de sang, et trouvera *Œdipe-Roi* « trop fort » pour lui ; ayant appris à vivre avant d'écrire, il lui faudra, pour apprécier les personnages du roman ou du théâtre, qu'il puisse se découvrir un petit commencement des passions qui les agitent et des sentiments qu'ils expriment ; bienveillant, sa critique sera sympathique et cherchera au « coin du talent » une âme de vérité ; sensible, il ira de sa petite larme devant les choses qui l'émeuvent, mais il ne la regardera pas couler, et laissera tomber sa plume si le sujet devient trop grave, parce qu'il craint plus l'ennui ou la satiété du lecteur que sa déception. Vraiment, plus j'y songe, plus je vois se dégager de son œuvre un Lemaître bien différent de celui que j'attendais sur la foi de quelques-uns de ses biographes. Je pourrais même lui trouver trois ou quatre préjugés tenaces. Des préjugés chez M. Lemaître! Ah! comme il a raison de s'écrier si souvent : « Nous mourrons tous inconnus ! »

IV

Nous demanderons enfin à la personne de M. Lemaître l'explication de son œuvre dramatique comme nous lui avons demandé celle de son œuvre critique. Je crois l'avoir assez loué pour me permettre de faire ici quelques réserves, qui ne peuvent d'ailleurs que justifier mes éloges et les renforcer en les limitant. Je dirai donc très franchement que le théâtre de M. Lemaître me semble (je ne donne que mon impression) inférieur à sa critique ; j'ajouterais inférieur à lui-même, si précisément je ne trouvais dans ses qualités la raison de cette infériorité relative.

Les dramaturges sont des espèces d'ouvriers à part. S'il n'y a pas de recettes pour faire un bon livre, il y y en a pour faire une bonne pièce. La première, c'est de ne pas trop connaître le théâtre des autres. L'ignorance, dans ce domaine, est une grâce et une force ; elle permet d'aborder sa tâche avec une âme neuve et fraîche, avec cette conviction naïve, cette énergie enthousiaste qui seule est capable d'enfanter des chefs-d'œuvre. Or M. Lemaître, qui est critique de théâtre, connaît par métier tous les sujets traités à la scène et les diverses façons dont ils l'ont été. Quand il veut à son tour écrire une pièce, il doit se livrer d'abord à un énorme travail d'élimination. Ah! s'il ne le connaissait pas, ce théâtre des autres, il pourrait y puiser sans

s'en douter, et refaire ce qui a été fait avant lui, en y mettant sa marque, et peut-être aurait-il ainsi la chance de surpasser ce qu'il aurait innocemment recommencé. Son érudition spéciale le lui interdit. Il est donc obligé de mettre de côté tout ce qui pourrait troubler sa probité de créateur ; seulement, il rejette du même coup tous les sujets susceptibles de réussir au théâtre, et il est contraint de fixer son choix sur des sujets plus singuliers, moins généraux, ceux par conséquent dont l'exécution n'offre pas les mêmes garanties de succès.

Ces sujets, en effet, sont condamnés d'avance par ce qu'on pourrait appeler l'âme de la foule. Tout le monde sait qu'une foule est un être collectif dont les traits ne répondent pas exactement à ceux des individus qui la composent. Chacun y vaut moins intellectuellement qu'il ne vaut isolé. Un auditeur n'est pas un lecteur ; il n'en a pas la liberté, la possession, la réflexion. Au théâtre donc un double courant magnétique s'établit : celui qui émane de tous, celui qui émane de l'auteur à travers des interprètes plus ou moins conductibles. S'il y a conflit, le plus fort effluve l'emporte. L'auteur ne peut diriger le premier courant à son profit qu'en y mêlant le sien. Mais pour le suivre, il doit le connaître. Et où va-t-il, ce courant? Il va à des sujets très définis, à des personnages dans les sentiments desquels on puisse facilement et rapidement entrer, à des intentions clairement exprimées qui ne laissent aucun doute sur la pensée mère de la pièce. Cela va bien quand il s'agit de l'amour, de la jalousie, de la vengeance. Mais qu'un auteur essaie de nous prouver, comme M. Lemaître dans *Mariage blanc*, qu'un dilettante est incapable d'accomplir jusqu'au bout une bonne action, et que pour nous le prouver il choisisse le cas très particulier, on l'avouera, d'un libertin fatigué qui, voulant se procurer la satisfaction d'un dévouement inédit, épouse une pauvre petite poitrinaire, dans l'espoir un peu chimérique de lui donner l'illusion du bonheur et de l'amour, — il est évident que tout l'art du dramaturge ne pourra faire que nous nous mettions tout de suite, et sans effort, de plain-pied avec un personnage relativement rare, placé dans une situation presque unique.

Je prends mon autre exemple dans le *Pardon*. Ici le cas était plus général, mais le mobile, le ressort de l'action ne l'était pas. Qu'y a vu le public? Il a cru comprendre que l'intention de M. Lemaître était de démontrer qu'on ne peut pardonner la faute de l'adultère qu'à la condition de se venger en la commettant à son tour. Vous savez combien sa pièce ainsi entendue prêtait à la parodie. Or l'intention de M. Lemaître était tout autre : elle est nettement exprimée pour le lecteur, mais pour lui seulement, dans les dernières lignes de la dernière scène. M. Lemaître est parti d'une idée philosophique, je pourrais presque dire théologique. Il s'est posé cette question : Qu'est-ce qui rend le pardon si difficile à l'homme? C'est son orgueil. Pour qu'il pardonne, il faut qu'il soit humilié, et rien ne peut l'humilier davantage que de faillir lui-même. Puis, il a voulu montrer qu'une faute toujours entraîne une autre faute, que nous sommes solidaires, que le mal qu'on nous fait nous corrompt. Mais qu'est-ce qui s'est douté de cette pensée de derrière sa tête? Et comme il était aisé de l'accuser d'une immoralité qui était bien loin de son esprit!

Je pourrais donner d'autres preuves de la difficulté qu'il y a pour M. Lemaître, étant ce qu'il est, le plus délicat de nos écrivains, à rencontrer du premier coup l'âme un peu grossière du public de théâtre. Mais qu'importe? Les pièces de M. Lemaître nous intéresseront toujours malgré tout, parce que c'est lui qui les a faites ; parce que là, comme dans sa critique, comme dans ses contes, comme dans tout ce qu'il écrit, nous le retrouvons tout entier, avec cet esprit si foncièrement français, le plus souple, le plus alerte, le plus attentif à ne rien cacher de ses incertitudes, de ses scrupules, de sa fragilité même ; avec ce don de réceptivité qui en fait une de ces intelligences créatrices par lesquelles s'accroît et s'organise la conscience que chacun prend des choses de la vie et de l'art ; avec ce style nuancé, ennemi des tons voyants, des syllabes criardes, dont la facilité est pleine d'idées, de mots qui sifflent et de mots qui se gravent ; avec cette grâce qui, chaque fois qu'on le lit, reste enfin la plus forte. On peut discuter son théâtre ou sa critique, on ne peut discuter le charme qui se dégage de tous ses ouvrages.

Et ce qu'il aime en eux, Lemaître, c'est vous-même.

CHARLES RECOLIN.

LE BON SAINT FRANÇOIS RÉGIS

Nouvelle.

I

Le char où s'entassaient pèlerins et pèlerines s'arrêta sur la petite place de la Louvesc. Et tout de suite sautant à terre avec une agilité qu'on n'eût pas attendue de ses vieilles jambes, elle gagna l'église.

— Eh ! mère Lenthiaume, lui crièrent ses compagnes, attendez ! nous irons ensemble. Il faut prendre d'abord la goutte.

Toutes gaies et ragaillardies d'avoir atteint le but, les quinze ou vingt commères, jeunes et vieilles, qui venaient de passer la nuit à faire la terrible ascen-

sion, envahissaient l'auberge. Mais elle n'entendit pas ou ne voulut pas entendre. Elle continua de s'éloigner.

Elle allait, le dos voûté, vacillant dans ses gros sabots qu'elle roulait de l'air harassé des bonnes gens de la campagne, son grand châle d'un vert déteint enroulé autour de la tête, par-dessus sa coiffe blanche. Un panier, suspendu au bras, qu'elle serrait contre elle, semblait, à l'attention qu'elle y donnait, enfermer des choses plus précieuses que ses seules provisions de route. Elle le couvait de ses petits yeux gris, dont les paupières révulsées saignaient et clignotaient douloureusement à la lumière matinale. Et levant le front de temps à autre vers le pieux et somptueux édifice, tout à son idée, elle se hâtait.

Elle franchit le porche. Son entrée, le bruit de ses sabots sonnant sur la mosaïque polie et dure, firent sensation. La foule, bien que l'heure fût peu avancée, était déjà grande autour des confessionnaux qui s'espaçaient le long des contre-nefs. Les Pères se tenaient là, de l'aube à la nuit, pour recevoir les pénibles aveux. Tous ces fronts humiliés dans la honte, abîmés dans la triste scrutation des consciences, se tournèrent vers la mère Lenthiaume. Et de sourire, de s'étonner.

Elle n'en fut pas intimidée ; non plus qu'elle ne se laissa distraire par les magnificences architecturales, le papillotage des vitraux, les piliers de marbre soutenant de leur masse trapue les lourdes voûtes romanes et les travées superposées. Tout cela ne la touchait guère, elle le connaissait. Et brusquement, ayant avisé le confessionnal et le groupe de pénitentes où elle aurait le moins à attendre, elle fit quelques pas, envoyant encore aux échos le tapage de ses sabots; puis, posant son panier devant elle et s'agenouillant accroupie sur la dalle, elle pria, les mains jointes, les yeux fixés sur l'image du bon saint François Régis, mais attentive aussi à ne pas se laisser voler son tour. Elle n'était pas une bête ! Et puis elle avait son idée.

Quand elle put occuper l'étroit prie-Dieu, son panier près d'elle et son *Confiteor* expédié, elle commença :

— Ce n'est pas pour moi que je viens, mon bon monsieur le curé : je suis trop vieille, les jambes ne vont plus, le bon saint François Régis ne me verra plus. Il me connaît bien ! c'est la sixième fois que je viens. Et même la première... Il y a soixante ans de cela, mon bon monsieur le curé... La première fois c'était pour mes épousailles, quand j'étais la promise de Lenthiaume et qu'il y avait des micmacs pour la dot et pour le mariage. Le bon saint François Régis a tout arrangé. J'avais tant noué de balais sur la route ! tant prié !... Et alors, mon bon monsieur le curé, je ne lui demande rien pour moi, je suis trop vieille, il ne me verra plus. Il faut qu'il s'occupe de Vittorine...

— Parlez plus bas, ma chère fille, dit le Père. Tout le monde vous entend.

— Comment? Je n'ai pas compris, dit-elle en collant son oreille au grillage. Je suis un peu sourde, je suis si vieille ! Criez, mon bon monsieur le curé, n'ayez pas peur...

Comme le Père se taisait, elle poursuivit :

— Et alors c'est pour Vittorine. Elle a quatre ans... Un vrai ange du bon Dieu, mon bon monsieur le curé ! à qui il ne manque que des ailes ! des yeux bleus comme les yeux des blés, des cheveux comme la soie blonde, et qui m'est tombée du ciel, on peut le dire. Cela m'est arrivé il y a quatre ans... de Paris, avec les écritures qui sont dans le panier... et pas autre chose, mon bon monsieur le curé, pas autre chose, la sainte Vierge le sait et tout le monde vous le dira. Enfin, quoi ! l'enfant de la Rebrochon... Toinette Rebrochon, ma petite-fille, qui était là-bas en service... C'est-à-dire, non ! d'abord... mais ensuite... oui, ensuite... Enfin en service chez les Messieurs de Bouzareille, que vous connaissez bien. Tout le monde les connaît ; le château est près de chez nous, dans les bois... Et des chambres, des chambres, de belles chambres toutes dorées, autant que de jours dans l'année... A preuve que j'y ai servi toute petite quand il venait beaucoup de monde. Oh ! à la cuisine, où je lavais les chaudrons... Mais tout de même j'ai vu les belles chambres. Et donc Toinette soignait la vieille dame : elle cousait ses robes et l'habillait, reprisait son linge. Elle était si habile ! Et même que Lenthiaume disait, avant qu'il mourût, le pauvre homme, et tous les Rebrochon aussi, ma fille et mon gendre, et les enfants les uns après les autres, ne laissant que ma Toinette... Il disait qu'il me disait, le pauvre homme, ce que je vous dis, mon bon monsieur le curé, parlant par respect : « Cette petite a le nez fin : Dieu veuille qu'elle ne fasse pas putafin ! »

— Plus bas ! plus bas ! répéta le Père.

— Et c'est vrai qu'elle avait, mon bon monsieur le curé, les yeux à la perdition de son âme ! mais bonne, trop bonne... C'est pour cela qu'elle s'est laissé enjôler. Ces jeunesses, vous comprenez, ça n'a pas de tête, et c'est joli ; ça croit tout ce qu'on leur dit. Et donc je n'en avais plus de nouvelles, je la croyais morte depuis longtemps. Mais non ! puisqu'elle venait de mourir, et à l'hospice, tant seulement quand sa petite Vittorine me tomba sur les bras, comme du ciel, on peut le dire, avec les écritures qui sont dans le panier, sans rien de plus, mon bon monsieur le curé, et au moment où j'étais seule au monde, toute vieille, toute cassée, pauvre comme les pierres du chemin, faisant des fagots pour vivre...

Mais les jambes ne vont plus, je suis trop vieille, le bon saint François Régis ne me verra plus. Et alors ma Vittorine... Ce n'est pas sa faute, la pauvre petiote, si ma Toinette n'a pas bien tourné, ma Toinette qui était si bonne. Et j'en connais d'autres qui ne la valent pas, la Françoise de Lamastre, les deux Geliberte de La Prat...

— Mais parlez donc plus bas! s'écria le Père, et ne vous occupez pas des autres!

Il voyait, à travers le rideau du confessionnal, toutes ses pénitentes se distraire et s'égayer à ces singulières confidences.

Mais la mère Lenthiaume, sans entendre :

— Et alors voici... Je suis vieille, je ne reviendrai plus, le bon saint François Régis ne me verra plus. Il faut le lui dire, mon bon monsieur le curé! Il faut qu'après moi, quand je ne serai plus là, et je n'en ai plus pour longtemps, le bon saint François Régis songe à ma Vittorine et la prenne sous sa protection, puisqu'elle ne m'aura plus et que je ne lui laisserai rien. Rien de rien, mon bon monsieur le curé! je fais des fagots pour vivre... Mais s'il veut, elle sera riche, ma Vittorine, cela ne dépend que de lui. J'ai là une affaire, dans mon panier... Je vais vous montrer, mon bon monsieur le curé.

Elle se retourna pour atteindre la corbeille. Mais les sabots s'échappèrent, ils roulèrent à grand bruit. L'assistance n'y put tenir, toutes les pénitentes enfouirent la tête dans leur paroissien. Et ces dos inclinés, dans l'effort pour comprimer le rire, ondulaient doucement. Ce dont le Père s'apercevait et finissait par être impatienté.

La mère Lenthiaume sans se déconcerter s'était rechaussée. Elle tira quelques lettres de son panier et, après en avoir choisi une, voulut l'insinuer à travers la grille.

— Lisez, mon bon monsieur le curé, lisez! le papier qui a une image... c'est le trésor, la fortune de ma Vittorine!

Mais, au lieu de le prendre, le Père frappa violemment contre la cloison.

— Taisez-vous et allez-vous-en! vous faites du scandale, ma brave femme. Cela n'a aucun rapport avec le tribunal de la pénitence. Si vous avez à me parler, allez m'attendre à la sacristie. Allez-vous-en!

Et, comme elle restait en place, il frappa plus fort et cria d'un ton courroucé :

— Allez-vous-en! allez-vous-en!

Elle se dressa, et, rejetée en arrière, les regards sur le grillage, elle se tint immobile, effarée, comme si de cette ouverture d'où elle attendait les joies célestes, un serpent venait de se dresser.

Une pénitente de bonne volonté finit par se détacher du groupe et lui parla à l'oreille. Le visage de la mère Lenthiaume se rasséréna. Elle comprit que si on lui donnait rendez-vous à la sacristie, c'était pour prendre en mains les affaires de Victorine. Elle s'éloigna tout heureuse.

Et le tapage des sabots recommença tout le long de la nef, autour des chapelles latérales, jusqu'à ce qu'elle eût découvert la porte de la sacristie, où elle entra.

Elle s'assit sur un escabeau, son panier sur les genoux, les mains jointes au-dessus, tranquille maintenant et attendant patiemment. En face d'elle, sur la tablette d'une armoire, une statuette du saint se dressait, un peu plus fruste que celle qui ornait le chœur et qui l'avait dépossédée de cette place d'honneur. Le menton levé, le visage sérieux, la mère Lenthiaume l'observa de cet air pénétré dont on regarde l'être considérable de qui toutes vos espérances dépendent, et cherchant d'une contention réfléchie et muette par où elle pourrait surprendre ses grâces.

Il était vêtu d'un surplis blanc sur sa longue soutane noire, une grande croix de bois noir pressée des deux mains sur la poitrine, la tête nue et la chevelure inculte, tel qu'il apparaissait naguère en chaire. Une légère barbe noire florissait à l'entour de ses joues et s'épanouissait au menton. Les lèvres rouges souriaient; les regards, très doux dans la face blême et émaciée, s'épanchaient vers l'aïeule; et, vraiment elle le voyait bouger par moment, le front, les épaules, tout le corps s'incliner d'une commisération attendrie. Et elle ne doutait pas, s'il n'eût été de plâtre, — ce dont elle n'était pas assez simple pour ne pas s'apercevoir, — qu'il ne se fût détaché du socle et ne l'eût prise dans ses bras, et consolée, et rassurée. C'était un si bon saint!

II

Il naquit au hameau de Fontcouverte, près de Narbonne, dans les dernières années du XVIe siècle. Les de Régis, bons gentilshommes et fervents catholiques, avaient, au milieu des troubles de la Réforme, toujours versé leur sang pour la défense de l'Église. Un de ses oncles trouva la mort au siège de Villemur, entre Montauban et Lavaur, qu'occupaient les Huguenots. Ses frères suivirent aussi, sous la même sainte bannière, la carrière des armes.

Lui, tourné dès l'enfance vers la vocation religieuse, fit son noviciat chez les Jésuites de Toulouse, puis chez ceux de Tournon et du Puy, et, à trente-trois ans, étant admis dans leur compagnie et ayant reçu les ordres, ses missions commencèrent.

Il avait établi dans les hautes régions des Cévennes, dans le Velay et le Vivarais, au Puy, à Privas, à Viviers, le centre de ses prédications. Il y prêchait durant les étés; mais, l'hiver venu, il s'échappait de ces villes, courait évangéliser les habitants des cam-

pagnes, les arracher à l'hérésie. C'est l'époque où, repoussés des champs par le froid et les neiges, et les travaux cessant, ils peuvent se grouper pour entendre la parole divine. Il bravait pour eux tous les dangers, les longues routes, les sentiers effacés, l'horreur des forêts profondes, les torrents pris ou débordés, les monts inaccessibles et couverts de glace. Rien n'arrêtait son zèle apostolique.

Les simples gens de la campagne, les pauvres qui sont les membres mêmes de Jésus-Christ, avaient toutes ses préférences. Son humilité s'appliquait à leur ressembler, ne vivant que de pain et d'eau (jamais il ne mangea de viande ni ne but de vin), portant une soutane rapiécée, un vieux chapeau, des chaussures grossières, et donnant libéralement le produit de ses quêtes. Quand l'argent manquait, il trouvait d'autre moyens de leur venir en aide. « On le vit un jour, » dit le R. P. Daubenton, qui nous a laissé une belle et édifiante vie du saint, « aller par les rues chargé de bottes de paille qu'il avait mendiées pour coucher de pauvres malades. Les enfants attroupés se divertirent de ce bizarre équipage, et quelqu'un qui ne connaissait pas la sagesse de la croix lui ayant dit qu'il s'était rendu ridicule : « A la bonne heure! répondit-il, on gagne doublement quand on soulage ses frères au prix de son humiliation propre. » Il avait le mépris du futile respect humain ou plutôt il l'ignorait; dur pour lui-même, il ne songeait qu'à adoucir les souffrances des autres. Il avait la folie de la bonté.

Ses sermons étaient sans art, sans apprêt, mais touchants de grâce naïve, pleins de ce feu de charité qui l'animait et qu'il puisait dans une âme tendrement passionnée. Il y exaltait l'amour de Dieu, qui est pour chacun de nous l'élan vers sa propre perfection morale, et l'amour des hommes les uns pour les autres, qui est la meilleure des sociologies. Le flot coulait d'abondance et allait frapper les cœurs les plus rebelles. Parfois, dans ces improvisations, il s'arrêtait, balbutiant... La parole lui manquait, les larmes s'échappaient de ses yeux et tout l'auditoire pleurait avec lui.

Ainsi il parcourut, en différentes missions et par les hivers les plus rudes, les campagnes isolées de Saint-Agrève, du Cheylard, de Saint-Fay-le-Froid, etc. Dans un de ces voyages, il fit une chute et se cassa la jambe. Mais Dieu, qui avait besoin pour la conversion des pécheurs de toutes les forces et du dévouement de son serviteur, le guérit miraculeusement. Tout de suite il fut rétabli et put poursuivre la mission commencée.

Avec le zèle de la foi et l'amour des pauvres, la vertu la plus éminente de Régis était une candeur parfaite, une irréprochable pureté. Il en portait la marque sur lui pour ainsi dire : de l'innocence de son sourire, de la limpidité de son regard, de sa seule présence se dégageait une telle influence qu'elle donnait l'horreur du vice et le désir de la vie chaste. A un Jésuite, son compagnon, à qui le même goût des mœurs pures le liait d'une étroite amitié, il avouait dans la confiance d'un entretien intime « n'avoir jamais éprouvé ni su ce qu'est l'aiguillon de la chair ». Aussi ne pouvait-il souffrir chez les autres les tentations et les faiblesses dont il était exempt; il gémissait de toutes les offenses qui de ce fait se commettent journellement contre Dieu. Il n'avait de cesse qu'il n'eût étouffé les scandales de l'immoralité, qu'il n'en eût détruit les germes jusqu'à la racine.

Au Puy, où il revenait chaque année après ses campagnes d'hiver, les mœurs, par suite de l'hérésie huguenote qui sévissait à la ronde, s'étaient fort relâchées. Dès qu'il apprenait qu'une dame vivait d'une façon irrégulière et qui affligeait les cœurs chrétiens, ou qu'une jeune demoiselle, sollicitée de trop près et trop vivement par quelque cavalier, donnait à craindre qu'elle ne se perdît, le saint homme, sans s'embarrasser de ce qu'une telle démarche pouvait avoir d'indiscret et même d'extravagant, volait auprès d'elles; il les pressait, les suppliait de revenir au bien, de renvoyer le séducteur, et il ne s'en allait qu'après être assuré que tout danger était écarté. Son dédain des ordinaires convenances lui ménageait ainsi des triomphes. Même il obtint par son crédit qu'un magistrat de la ville bannît de la scène et de la vue du public une célèbre comédienne dont la beauté séduisait toute la jeunesse du Puy et l'entraînait à de funestes égarements.

Mais sa pitié pour les pauvres l'inclinait surtout vers celles que la misère le plus souvent pousse au dévergondage et qui du péché de luxure se font une profession.

Il se faisait indiquer leur gîte et leur repaire, il allait chez elles les catéchiser. « Ceux qui ne consultent que la prudence humaine, » dit le même auteur, « trouveront peut-être étrange que l'homme de Dieu osât chercher ces malheureuses jusque dans les lieux qui servent d'asile au crime ; mais le grand nombre qu'il en tira ainsi du désordre fait voir évidemment que Dieu approuvait des démarches que le monde pouvait regarder comme l'effet d'un zèle trop peu mesuré. » Rien ne le rebutait, rien ne le troublait, ni les rires et les moqueries dont on accueillait d'abord ses paroles, ni les menaces de ceux à qui il venait arracher leur proie. Il avait un don de patience et de persuasion divines. Il finissait pas dérober ces misérables filles à leur honte et à leur vie désordonnée, il les emmenait dans un refuge qu'il avait fondé et que dirigeaient de pieuses dames. L'œuvre s'est perpétuée. Aujourd'hui encore, à Paris, et sous l'invocation

de saint François Régis, fonctionne l'institut des Dames de la Retraite, dont le zèle s'emploie à faire bénir et à régulariser les unions illégitimes.

Les épreuves ne lui manquèrent pas, durant sa vie, à l'occasion de ces fondations. Quelques-uns des gentilshommes qu'il avait troublés dans leurs voluptés détestables attentèrent plusieurs fois à sa vie. Ils l'attiraient de nuit dans un guet-apens, fondaient sur lui l'épée haute. Mais tout le résultat n'en fut que le propre repentir et le retour au bien de ces hommes violents et aveuglés de passions mauvaises, tant il savait les désarmer par sa douceur et son mépris de la mort. Dieu, qui voyait son serviteur d'un œil propice, provoquait là un de ces miracles dont souvent, sur les instances du saint et pour des objets plus édifiants, il avait permis la manifestation.

« On vint un soir l'avertir que de jeunes débauchés voulaient forcer le refuge pour mettre en liberté les filles qui y étaient enfermées et qu'ils menaçaient de le réduire en cendres. » Régis s'élança ; il courait avec joie à la mort, au martyre, pour sauver les chères brebis qu'il avait ramenées au bercail. Mais, cette fois, « Dieu se contenta de sa bonne volonté. A peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'on vint lui dire que la troupe des jeunes libertins s'était dissipée. »

Ainsi se passait tout le temps qu'il n'employait pas à répandre la semence divine. Soigner les malades, les lépreux, laver leurs plaies, étaient ses plus douces occupations, avec le souci de cicatriser et de guérir ces autres lèpres moins visibles, mais tout aussi mortelles, qui sont l'impudicité et le dérèglement des mœurs. Et, parmi une vie si remplie, il trouvait encore de longues heures à donner à la prière et aux plus dures macérations, qu'il ne s'épargnait pas, comme tous les saints.

Enfin vint l'hiver de 1640 qu'il devait partir pour une mission à la Louvesc, et qui fut sa dernière.

Ce n'était qu'un groupe de cabanes perdues sur un plateau du haut Vivarais, derrière un rempart presque infranchissable de montagnes entassées les unes derrière les autres et que la neige en ce moment recouvrait. L'exceptionnelle rigueur de la saison fit qu'on le dissuada de son entreprise, en lui en représentant tous les périls. Mais il n'écouta rien. N'avait-il pas l'habitude de ces dangers ? Souvent, dans ses courses précédentes, il avait, pour atteindre son but, dû lutter avec les éléments, se tailler avec son bâton de voyage un escalier sur les versants durcis, et s'aider des mains, ramper sur la glace. Une fois même, au milieu d'une tempête de neige qui l'avait escorté toute la route de ses tourbillons, il était resté emprisonné quinze jours dans un bois, n'ayant pour se sustenter en ce long espace de temps qu'un petit tronçon de pain dur. Il avait fait annoncer son arrivée aux pauvres gens épars dans les parages de la Louvesc, et qui déjà accouraient sans doute dans l'espérance de le voir. Il ne voulait pas tromper leur attente. Il partit.

Mais la route fut plus pénible qu'il ne l'avait supposé. Vers le soir, il s'égara, erra longtemps par des forêts inextricables, s'épuisa, pour sortir du labyrinthe des vallées, à gravir des rampes glissantes et abruptes, et, vers minuit, dans l'obscurité la plus complète, que les étoiles ni la neige n'éclairaient même d'un reflet, il atteignit le petit hameau de Veyrines. Plusieurs portes auxquelles il frappa refusèrent de s'ouvrir. Dans ces campagnes écartées, la méfiance est prudence. Et sans se plaindre, il alla s'étendre, à quelque distance du village, dans une hutte abandonnée et ouverte à tous les vents, où la fatigue l'endormit. La sueur, pendant son sommeil, se glaça sur son corps.

Il repartit dès l'aube, en dépit des souffrances qu'il commençait à ressentir, impatient de rejoindre le fidèle troupeau. Tout proche de la Louvesc, une fontaine jaillit miraculeusement du sol, dont il but pour calmer la fièvre qui le brûlait.

Et il arriva. La vue de toutes ces bonnes gens réunies pour l'entendre lui fit oublier la lassitude et les angoisses de son mal. Il dit la messe, prononça trois sermons, entendit les confessions tout le jour, et la nuit qui suivit, et encore le jour d'après, qui était le jour de Noël. Le lendemain, jour de Saint-Étienne, la foule était si grande que, n'ayant pu atteindre le confessionnal, il s'établit près du maître-autel, en face d'une fenêtre sans vitres et sans volets, qui laissait passer un air glacial. Dans ce saint ministère, ses forces le trahirent, il s'évanouit, et on dut le transporter à la cure. Là, installé devant l'âtre, il continua de confesser les paysans et les paysannes qui s'étaient obstinés à le suivre, jusqu'à ce qu'une nouvelle faiblesse l'obligea à se mettre au lit.

Il vécut quatre jours encore. Et c'est entre les bras du P. Lascombes, procureur des Jésuites du Puy, et du P. Chabrus, du collège de Tournon, accourus au premier bruit de la gravité du mal, qu'il expira dans toute la lucidité de son esprit et les transports d'une sainte allégresse, le 31 décembre de cette année 1640. Il avait quarante-trois ans. Il en avait passé vingt-six dans la Compagnie, et dix avaient été employés dans les missions. Aussitôt qu'il ne fut plus, les montagnes voisines retentirent de ces paroles : « *Le Saint est mort !* » Les miracles éclatèrent et se multiplièrent sur son tombeau. Ils n'ont pas cessé depuis.

Il semble qu'il soit resté dans le ciel, comme il l'avait été dans sa vie terrestre, le protecteur et l'ami des pauvres. Les personnes de toute condition et du plus haut rang ne laissent pas de se rendre au miraculeux sanctuaire ; mais celui-ci a gardé sa clientèle

spéciale de bonnes et simples gens. Ils y vont par troupes, en charrette, quelques-uns à pied, et, par imitation du saint et esprit de mortification, les pieds nus, qui s'écorchent sur la roche dure. Il intervient plus particulièrement dans les difficultés du mariage, les tristesses de la stérilité qui sont un plus grand dommage pour les gens de la campagne, attendu qu'il leur faut des enfants pour mener les vaches et les brebis dans les pacages; enfin, les détresses et les infortunes qui frappent les déshérités de ce monde, ceux qu'il avait toujours aimés, qu'il continue de favoriser.

La mère Lenthiaume savait bien ce qu'elle faisait en s'adressant à lui et en lui confiant le sort de sa petite Victorine.

III

Le Père, encore jeune, entra vivement, et un nuage d'ennui passa sur son front en retrouvant la mère Lenthiaume.

Il avait l'allure dégagée, souple et un peu militaire de tous ces hommes dont Ignace a voulu faire la milice de Jésus, son avant-garde et ses éclaireurs dans les batailles de la vie et la lutte contre l'erreur. En se débarrassant d'un tour de main de son surplis, il dit :

— Faites vite, ma brave femme, je suis pressé, je n'ai pas déjeuné...

Elle s'était levée, lui tendant le paquet de lettres.

— Lisez, mon bon monsieur le curé...

Il les prit tout en murmurant :

— Je ne sais pourquoi vous vous entêtez à me donner un titre...

Mais il s'interrompit. Il avait ouvert les lettres et, au premier coup d'œil, les éloignant un peu de lui, le sourcil froncé et la bouche fâchée, il les parcourait de cet air d'hostilité que les prêtres ont communément pour les choses de l'amour. La signature n'apprenait rien. Toute cette correspondance, timbrée d'ailleurs d'une couronne et d'une écriture élégante, était signée uniformément : « Totor ! » Un petit nom d'amitié.

— Que me donnez-vous là ? quel rapport avec mon ministère, avec les grâces de saint Régis ?...

— Voici, mon bon monsieur le... mon bon monsieur ! C'est Toinette qui les a reçues et qui, bien sûr, y tenait... Et donc, à sa mort, on a fait un paquet de tous les brimborions qu'elle avait, et de ces papiers, et de quelques nippes... Et la petite Vittorine m'est tombée sur les bras, comme du ciel, on peut le dire...

— Bon ! mais qui les lui adressait ?

— Je ne sais pas, moi, mon bon monsieur ! Bien sûr que c'est le monsieur... vous savez bien ! je vous ai dit. Et il devait être riche ! cela se voit. Et même que Toinette l'était ! cela se comprend aux lettres. Plus tard, si elle est allée à l'hospice, c'est que le monsieur n'était plus là, qu'il était mort, est-ce que je sais, moi ?... Vous voyez bien ce qu'il lui dit dans sa dernière... la dernière, mon bon monsieur : « Nous sommes forcés de nous séparer, mais nous ne nous oublierons pas... » Je les sais par cœur, mon bon monsieur, je me les suis fait lire. Il lui dit : « Je ne t'oublierai pas, ni notre petite Vittorine non plus... » Ça y est plus de cent fois ! Et alors, s'il avait pu... Mais il y a eu quelque chose, il n'a pas pu. Et alors Toinette est morte, la petite Vittorine s'est trouvée orpheline, elle m'est tombée sur les bras comme du ciel...

Elle continua son rabâchage, pendant que le Père, sans l'écouter, achevait de feuilleter les lettres, mais peu à peu, d'un visage moins sévère et comme s'il éprouvait quelque compassion pour cette triste et assez banale aventure. Peut-être réfléchissait-il qu'à sa place, et lorsqu'il vivait, le bon Régis n'aurait pas refusé son intérêt à une telle infortune, qu'il y avait là tous les éléments de celles qu'il aimait à soulager, l'inconduite, et les misères de la chair, la faiblesse de la femme, la passion égoïste de l'homme, et leur chute, le fruit abandonné de la faute, et cette vieille pauvresse à qui revenait le frêle et vivant héritage, et qui, bien évidemment, n'était pas en état de lui donner de longs soins.

LÉON BARRACAND.

(*A suivre.*)

LES AMIES DE JEUNESSE

DE GUILLAUME DE HUMBOLDT

Les quelques lettres intimes dont nous donnons ici des extraits, ont été écrites par Guillaume de Humboldt en sa première jeunesse (1788-1790).

Elles sont de simples témoignages d'affection, mais, comme telles, présentent une particularité originale. On ne saurait les ranger sous la rubrique *Lettres d'amour*, puisqu'elles sont adressées collectivement à quatre jeunes femmes ou jeunes filles et à un ami : cependant cette affection collective, exprimée en des effusions extrêmement tendres et avec des marques telles que le tutoiement et le baiser fraternels, se nomme elle-même *amour ;* et elle se fonde sur une sorte de religion ou doctrine du sentiment professée par Guillaume et ses correspondants, mais cachée à leurs entours.

On pourrait considérer nos lettres sous un double aspect, pour elles-mêmes et pour la curiosité qu'inspirent les personnalités en jeu : Guillaume de Humboldt et ces femmes d'élite parmi l'élite, dont le nom appartient à

l'histoire des mœurs et de la société littéraire, Henriette Herz, Caroline de Dacheröden (*Lina* ou *Li*, fiancée en 1790, mariée en 1791 à Guillaume de Humboldt) et Caroline de Lengefeld (*Kar*, au temps des lettres Mme de Beulwitz; et plus tard, par suite d'un second mariage, Mme de Wolzogen).

Il est, parmi nos six intimes, un homme dont le nom s'efface devant les autres. Cet homme parcourut uniment, sans bruit, sa carrière tracée dans l'administration des Salines de l'État prussien. Pourtant, à bien lire les lettres de son ami, entre les lignes et dans le texte, on reconnaît que c'est lui qui joue le rôle le plus actif dans la petite église. C'est lui qui prit l'initiative de sa création : il apporta la doctrine et il n'eut point de cesse qu'il ne l'eût réalisée. Il est le trait d'union entre les fidèles, l'âme du groupe.

Karl de Laroche, — le deuxième fils de la femme écrivain bien connue, Sophie de Laroche, grand'mère de Bettina d'Arnim et de Clemens Brentano, — n'est pas une figure historique. Il n'a pas de statue comme son ami Guillaume de Humboldt. Mais le jour où l'opinion féminine tressera des couronnes à ceux qui surent aimer, Laroche recevra lui aussi sa récompense. Et ne la reçut-il pas de son vivant ? Il fut de ceux qui plaisent par leur seule présence.

On nous le peint très beau. Au moral, on lui attribue la sentimentalité (*sentimentalitat*). Est-ce bien le mot propre? Une chose est certaine : il voulut systématiquement faire au cœur la part du lion dans la vie, et il avait sur l'amour des idées solidement fixées et absolument contraires au préjugé de l'égoïsme à deux (qui redevient si vite l'égoïsme à un) et aux cupidités grossières et jalouses qui usurpent le nom d'amour.

Laroche affirmait que le contentement consiste à aimer, et que ce contentement, cette quiétude nous comble encore en l'absence des êtres chéris. C'était affirmer la subjectivité de l'amour. Néanmoins il ne voulait pas que cet amour s'ensevelît, muet, au fond du cœur aimant. Il n'aurait eu garde d'adhérer à la formule humoristique du personnage de Gœthe :

« Si je t'aime, en quoi cela te regarde-t-il ? »

De plus, Laroche soutenait qu'on peut aimer et rendre heureux plusieurs objets à la fois. Cela pourrait s'appeler (en tout bien, tout honneur) une polygamie et une polyandrie spirituelles. Mais, sur ce point encore, il n'allait pas à l'extrême de son opinion et il ne répétait pas après don Juan : « Notre cœur est à toutes les belles. » Il voulait au contraire choisir, et il choisit bien. Il y a apparence qu'il était connaisseur en cœurs tendres et en belles âmes, si, comme tout nous le démontre, ce fut lui qui institua et constitua l'union des six affiliés.

En effet, sous des formes qu'il ne faudrait pas prendre trop au sérieux, — une société secrète avec règlements ou statuts pour établir la culture de la vie affective, — qu'entrevoyons-nous? Deux cœurs virils, jeunes, désintéressés, généreux, qui en se donnant rendent grâce d'être agréés; puis de vraies femmes, des âmes douces envers la vie, qui, toutes consolées, charmées, même enivrées du pur hommage reçu, accordent, en retour, leur confiance illimitée; qui jamais ne dressent l'une contre l'autre l'arme de la vanité, ou contre l'homme l'odieuse coquetterie, mais qui, réglant par la raison les impulsions soudaines et mobiles du cœur, pratiquent cette vertu précieuse entre toutes : la sûreté des rapports.

*
* *

Sur la société secrète elle-même, il suffit, pour l'intelligence des lettres de Humboldt, d'indiquer dans quelles circonstances il y fut initié.

Né en 1767 à Potsdam, Guillaume de Humboldt entrait le 28 avril 1788 comme étudiant en droit à l'Université de Gœttingue. Il avait perdu son père, chambellan du grand Frédéric, dès 1779; mais sa mère, devenue veuve, continua de diriger l'éducation de ses fils selon la même tendance et avec la même volonté.

Dans l'hiver de 1785-1786, Guillaume avait suivi à Berlin des cours privés qui le préparaient à son admission à l'Université. Ce fut dès ce temps-là (à dix-neuf ans) que, bien résolu à donner l'essor à sa sociabilité native, l'adolescent se fit introduire dans quelques salons, et notamment dans celui d'Henriette Herz, le centre le plus recherché du monde intellectuel de Berlin.

Fille d'un médecin israélite portugais, Henriette de Lémos avait été mariée, dès ses quinze ans, à un homme de dix-sept ans plus âgé qu'elle, le docteur Marcus Herz, médecin philosophe, disciple de Kant, et alors en pleine possession de sa renommée. Humboldt devint bientôt, en même temps que son ami Karl de Laroche, l'adorateur de la jeune femme qui unissait en elle tous les attraits, tous les prestiges, toutes les beautés du corps et de l'âme.

Faisant allusion à deux maîtres, Engel et Biester, dont Guillaume fut alors le disciple intellectuel, puis à ses fréquentations féminines, Rahel (1) et son amie Henriette Herz, un biographe dit : « Lorsque Humboldt quitta Berlin en 1787, il n'était pas seulement *Engelien* et *Biestérien*, mais *Rahélien* et *Henriette Herzien;* et ces deux qualités inconciliables en apparence, la force de tête et la froide raison avec la sensibilité la plus ardente, forment des parties constituantes de son être et se retrouveront dans toute sa vie (2). »

Guillaume vivait intérieurement à l'état de réaction intense contre l'autorité qui le gouvernait, contre la contrainte morale qui s'imposait à sa nature essentiellement indépendante et contre la sécheresse de la culture intellectuelle. Il s'appliqua d'ailleurs à cette culture avec une énergie persévérante et un éclatant succès.

Pour lui, le but qu'il voulait donner aux efforts de son esprit, c'était la connaissance des hommes. Avec Pope, il pensait que l'homme est l'objet final suprême des études de l'homme. En même temps, il avait déjà conscience, ce semble, de ce que nous appellerions son affinité avec le génie féminin; affinité qui est peut-être le trait le plus individuel de cette puissante individualité.

Un jour, vers Noël 1787, Guillaume vient de Francfort-sur-l'Oder à Berlin, seul, sans son frère ni son gouverneur Kunth, qui, d'ordinaire, ne le quittaient point. Laroche saisit l'occasion pour lui confier qu'il a fondé une

1 Mme de Varnhagen.
2 Robert Habs. Introduction aux *Lettres à une amie*.

société secrète (la mode était aux sociétés secrètes) avec Henriette Herz et la sœur de celle-ci, Brenna, en vue de chercher le perfectionnement et le bonheur par l'amour. Lui et Henriette (Yette) ont rédigé les statuts. La société elle-même, le *Cercle*, y est désignée par un signe hiéroglyphique. Un chiffre trop peu compliqué est censé assurer les correspondances contre la curiosité des tiers : d'ailleurs, les femmes se faisaient rendre leurs lettres. Le secret le plus absolu doit régner à l'égard du dehors. Il était assez indispensable, en effet, d'éviter l'opposition des pères ou des maris. A l'intérieur du Cercle, au contraire, nous l'avons dit, confiance mutuelle pleine et entière.

La confidence de Laroche arrivait à point (on dirait aujourd'hui au moment psychologique) pour obtenir l'adhésion enthousiaste et exaltée de son ami. Ce fut pour Guillaume le début de ce commerce habituel avec la pensée féminine qui a été une de ses occupations favorites, même en plein tumulte des affaires publiques.

Quant aux résultats positifs, le Cercle aboutit au mariage de Guillaume avec une des initiées, Caroline de Dacheröden, en 1791 ; et cette union, conclue par le seul mobile de l'affection, resta dans le souvenir des contemporains, c'est-à-dire de toute la haute société européenne qui connut l'hospitalière maison de Humboldt, comme un modèle d'idéale harmonie. Caroline fut, en même temps que la compagne et l'amie, l'associée, la collaboratrice érudite des travaux théoriques de son mari. Depuis qu'il la perdit, le 26 mars 1829, chaque jour il l'évoquait en relisant de ses lettres et en allant à la tombe qu'il lui avait élevée dans sa résidence de Tegel, auprès de Berlin. Mais ni son attachement ni son deuil ne lui rétrécit le cœur. Le solitaire a encore des larmes pour un ami mort peu de jours après elle, et des paroles d'admiration compatissante à la mort d'une autre amie de jeunesse, Thérèse Heyne (1). Enfin, jusqu'à son dernier souffle, fidèle aux doctrines de ses jeunes années, fidèle à ses convictions et à ses délicatesses, l'adorateur de Yette, de Kar et de Li, devenu le protecteur respectueux et le grave correspondant de Charlotte Diede, demeure voué avec une pleine indépendance au culte de la femme.

Les lettres, dont nous donnons des extraits, apportent à la biographie morale de Humboldt un appoint; elles ne sont pas une révélation. Il a toujours eu le goût de s'épancher, de s'analyser, d'exprimer ses opinions morales en des correspondances nombreuses qui appartiennent aujourd'hui au public. Sans compter les sonnets que, depuis la mort de sa femme jusqu'à la sienne (1829-1835), il eut l'habitude de dicter quotidiennement à un secrétaire, il a lui-même fait imprimer sa correspondance avec son ami Schiller. La nièce de Varnhagen, Ludmilla, a tiré des papiers de son oncle et mis en circulation (avec quelques détails inexacts sur les personnes) les lettres de Guillaume à Henriette Herz. Enfin les *Lettres à une Amie*, publiées après la mort de Charlotte Diede à qui Guillaume les adressa dans la dernière partie de sa vie (1822-1835), constituent de véritables mémoires de la vie privée de leur auteur.

(1) Fille du célèbre philosophe Heyne. Veuve de Georges Forster, elle épousa Huber.

Nos documents ont été recueillis dans la succession de la dernière survivante du cercle mystérieux, Caroline de Wolzogen, la belle-sœur du poète Schiller qui, dans sa vieillesse, voulut et crut les détruire. Par un heureux hasard son intention n'a pas été complètement réalisée. Pourquoi faut-il qu'une autre des amies, la belle Henriette Herz, ait mieux réussi à anéantir l'ensemble de ses correspondances, un trésor qui nous eût livré les secrets de mainte célébrité de ce temps ?

Le 1er septembre 1788, Guillaume écrit la lettre suivante à Lina de Dacheröden, qu'il ne songeait point alors à épouser, la croyant plutôt destinée à Karl de Laroche :

A Caroline de Dacheröden.

« (1788), le 1er septembre.

« Hélas ! L. (1), voilà aujourd'hui huit jours que je ne t'ai vue ! Pourquoi n'ai-je pu étendre à la durée de toute une vie les moments de délicieux ravissement que j'ai passés dans tes bras ! Toi aussi tu étais heureuse. Je le lus dans tes regards. Et ne m'as-tu pas dit : « Je suis toujours heureuse, Wilhelm (2), quand je rends heureuse » ? Et ne m'as-tu pas rendu heureux ?

« Ce que j'ai éprouvé lorsqu'en m'en retournant j'ai repassé à cheval devant Burgörner (3) et longé le bosquet où j'avais goûté ces indicibles joies ; lorsque je revis ta maison, et que de tous côtés mes regards rencontraient un endroit où avec toi j'avais stationné, marché ; où j'avais été si infiniment heureux ! Et la nuit suivante ! J'ai chevauché toute la nuit. Pardonne : tu me l'avais défendu ; mais je m'étais mis trop en retard ; il fallait me hâter. Je souffrais tant ; j'avais tant d'angoisse ; et pourtant comme je me sentais bien ainsi ! Et autour de moi (ce qui me plaît tant) la nature entière qui sympathisait avec mes émotions ! Il faisait tout sombre ; rien que nuages chargés de pluie, et de temps en temps un éclair lointain. Je traversai un village où je trouvai musique et danse. Je ne puis te décrire mon impression. Cette joie tapageuse au moment où mon cœur tout porté à la mélancolie ne pouvait s'ouvrir qu'aux sentiments les plus doux et les plus paisibles dont la mélancolie fait partie ! Je m'enfuis au galop le plus rapide. Et maintenant, depuis que je suis ici, je suis et je vis constamment avec toi. La pensée de notre séparation n'a pas encore abandonné mon âme un seul moment. Je ne puis plus, même pour mes amis les plus éprouvés, — et j'en ai quelques-uns ici, — redevenir ce que j'étais auparavant. Je suis trop possédé par le sentiment de t'avoir eue et de t'avoir perdue. Hélas ! pardonne-moi, si ton Wilhelm est faible, souvent son cœur ne peut supporter la pensée de la séparation. Mais ce sentiment pénible se calmera, et il ne restera rien que de tout à fait digne de notre sainte associa-

(1) Li, Lina, qu'il ne faut pas confondre avec Caroline de Lengefeld, Kar.

(2) Nous croyons devoir, dans le texte même de Humboldt, laisser à son prénom la forme allemande, plus en harmonie avec les autres noms propres mentionnés dans les lettres.

(3) La propriété de la famille de Dacheröden, où G. de Humboldt habita après son mariage et qu'il posséda.

tion (1); cet amour sublime mais réglé qui rapproche les âmes sœurs, alors même qu'un large espace sépare les corps.

« Et que fais-tu, toi, ma fidèle, ma chère et douce Li? Hélas! dans tes yeux aussi j'ai lu le profond sentiment de chagrin de la première séparation après un court bonheur. Tu me prias de rester encore : cela t'aurait rendue plus heureuse. Comme j'eus l'âme transpercée de te refuser à toi, à une bien-aimée! Et il le fallait pourtant. Ah! si j'avais pu rester, je ne me serais plus jamais éloigné d'auprès de toi. Mais, n'est-ce pas, L., nous sommes aujourd'hui beaucoup, beaucoup plus heureux qu'autrefois. Nous nous sommes vus, nous nous sommes salués du nom de frère et de sœur, nous avons goûté les fruits de l'amour de notre Karl (2), la joie céleste de notre *Association*. Nos âmes sont plus proches l'une de l'autre. Oh! comment te remercier pour ce que tu m'as donné en ces heures où je reposai sur ton cœur, sans trouble et sans témoins? Ah! je n'aurais pas osé espérer cet amour. Je t'attendais avec crainte dans le bosquet. M'aimera-t-elle? me demandais-je souvent. Oh! je crois si rarement être aimé. Dis-moi, ma Li, d'où cela vient. Brenna (3), elle aussi, éprouve cela comme moi, et cette méfiance a souvent rendu ses jours amers. Mais tu m'aimes, Li. Oh! de toi mon cœur accepte cette belle certitude. Et tu m'aimeras toujours. Celui que le cœur de Li a aimée, il l'aimera aussi longtemps qu'il sera en état d'aimer. Enseigne-moi seulement à me bien connaître. Explore chacune de mes bonnes qualités, mais aussi chacun de mes défauts. Sans cela, l'amour est une illusion, et une dangereuse illusion! Je n'ai pas peur de tes regards. Mon cœur est bon et tendre : cela tu l'aimeras toujours en moi. Et les défauts, les faiblesses que tu découvriras, tu les amenderas. Fais-moi tel que tu désires me voir être. Je suis redevable de l'éducation de mon cœur en majeure partie à notre Yette (4). Combien je me suis modifié depuis que je la connais! Mais depuis longtemps déjà je suis éloigné d'elle. Une année entière. Car faut-il compter quinze journées si courtes et si vite écoulées! Et nous autres hommes, lorsque nous restons seuls, sans une société pour le cœur, particulièrement dans des circonstances telles que celles où je vis actuellement, nous ne sommes plus du tout bons. Nous devenons vains, grossiers, obtus à l'égard des sentiments les plus nobles. O Li! si tu vois ces défauts en moi, améliore. Ton Wilhelm te suivra, et tu seras plus heureuse quand tu l'auras amélioré pour lui, pour toi et pour les autres coassociés. Vous, femmes, vous avez ce don heureux de pouvoir agir très puissamment sur les jeunes hommes qui ne sont point dépourvus de noblesse morale; vous pouvez les réformer complètement et les rendre heureux pour toute leur vie; et par là, vous vous donnez à vous-mêmes plus de bonheur. Et nous, nous qu'un lien plus étroit enserre, nous nous devons plus encore les uns aux autres ce service. Et quand nous serons plus près du but, quand nous nous serons rendus meilleurs, meilleurs les uns par les autres, alors nous contemplerons rétrospectivement ces années de jeunesse où nous nous rencontrâmes. O Li! ton cœur pourra-t-il contenir une telle félicité? Ici est le point central, stable, vers lequel maintenant mes pensées convergent, se fixent et se reposent.

« Je t'ai écrit une petite lettre ostensible. Dis-moi si elle était bien comme cela. Je suis tout à fait incapable d'écrire quand mon cœur ne peut se permettre d'être de la partie. Je crois qu'une correspondance plus suivie serait possible entre nous deux. Elle développerait notre intelligence : j'ai encore tant de choses à apprendre de toi, et, réciproquement, peut-être toi aussi de moi. Si mon plan t'agrée, réponds un peu explicitement; choisis le sujet que tu voudras, donne-moi l'occasion de te répondre à mon tour quelque chose d'important et fais que nos lettres deviennent un peu moins raides; et d'abord qu'au lieu de *Mademoiselle*, il y ait *Amie*.

« J'ai écrit de Nordhausen à Karl, le matin, à cinq heures, après avoir un peu dormi. Où il aura reçu ma lettre, Dieu le sait (1)! Bientôt tu le verras, ma Li, ton Karl, et tu seras de nouveau heureuse avec lui comme tu l'as été si souvent. Alors, pensez tous deux à votre Wilhelm. Et moi, hélas! chère L., je ne te verrai qu'à Erfurt, peut-être pas avant cinq mois; puis de nouveau, l'été suivant, à Burgörner, pendant huit jours au moins. Puis ensuite, hélas! ne sondons pas l'avenir. Peut-être nous ménage-t-il quelque riante perspective imprévue.

« Adieu, amie de mon âme; bien-aimée sœur, adieu, sois heureuse. O Li! tu es aimée, et qui est aimé n'est jamais tout à fait malheureux. Adieu et aime éternellement ton Wilhem. »

Il s'établit, en effet, une correspondance officielle entre Humboldt et Lina, sur des sujets tellement sévères que, dès la première lettre, le jeune homme craignit d'avoir prêté à rire au père de son amie. Après la réponse de celle-ci, Humboldt écrit aux autres affiliés du Cercle : « Elle a répondu une lettre si réfléchie, si mûre, si virile, que j'en ai lu peu de semblables écrites d'une main de femme. »

Guillaume écrit :

A la même.

« Göttingue, 16 novembre 1788.

« Ne te fâche pas, L., de ce que ton Wilhelm répond si tard à ta belle et chère lettre. Je ne suis, ici, de retour de voyage, que depuis huit jours, et j'ai eu tant d'affaires et de lettres ne souffrant aucun délai, qu'il m'a été impossible de te répondre plus tôt. Que j'ai plaisir à te remercier de cœur, ma Li, pour les aimables pensées et les tendres expressions que ta lettre contient! Mais peut-on remercier pour de telles choses, et remercier en paroles? Non, l'ardent amour dont mon cœur t'enveloppe sera mon seul remercîment. Pourquoi prendre la peine de t'excuser des sensations qu'a éveillées en toi la vue du chemin de Sangerhausen et des tours de Nordhausen? Certes, ni ton Wilhelm, ni aucun des membres de notre Cercle, ne tiendra pour sentimentalité ce que chacun de

(1) Nous traduisons par ce mot le signe hiéroglyphique qui, dans les lettres, désigne la société secrète.

(2) De Laroche.

(3) La jeune sœur d'Henriette Herz.

(4) Henriette Herz, née de Lémos.

(1) Laroche, à ce moment, était en Angleterre.

nous a si souvent éprouvé avec enchantement. N'est-il pas tout naturel qu'à l'aspect de certains objets dénués de vie, des scènes de notre passé se raniment très fortement en nous et que nous transportions à ces objets mêmes la force joyeuse et bienfaisante qui vit dans notre souvenir? Distinguons avec une entière précision, ma chère, la véritable sensibilité de la sentimentalité, afin que, par crainte d'une sensibilité surexcitée, nous ne détruisions pas arbitrairement en nous les joies qu'y répand le sentiment sincère et profond, et que nous ne nous dérobions pas à des félicités sans lesquelles nous ne saurions être ni bons ni vertueux. L'amitié et l'amour doivent nous donner le bonheur; nous devons goûter ces sentiments dans leur plénitude, vivre, agir, être en eux...

« Sais-tu comment je m'y prends, même séparé de vous, pour vivre calme et heureux? Vous me l'avez enseigné. Votre exemple, Brenna, Yette, et aussi le tien, ma très aimée. Oui, je te vois dans une situation bien pure, bien plus opprimante que la mienne, toujours si calme, si patiente! Je vois comme tu ne permets pas à ton cœur de faire un pas plus vite que la tête! Pardonne ce long bavardage. Mais j'aime tant à raisonner sur tout ce que moi-même ou les autres pensent et éprouvent; et j'aime tant à te communiquer mon raisonnement, parce que je sais que tu peux le rectifier, et parce que je t'aime tant et tant.

« Ainsi donc Kar sera des nôtres. Sera-ce bientôt? Par mon intermédiaire ou par le tien? Dieu, quel moment de délices se prépare! Mais n'y pensons pas. Peut-être y a-t-il encore beaucoup d'obstacles entre le plan et sa réalisation, et je n'aime pas à me nourrir de vaines espérances.

« Ecris-moi le plus tôt que tu pourras, quand Dalberg ou Kar doivent venir à Erfurt, et combien de temps ils y demeureront.

« Adieu, adieu, mon aimée, ma chère L. Puisses-tu sentir pleinement de quel profond amour pour toi mon cœur est pénétré.

« Ton W. »

La lettre suivante mit en émoi le cercle. Humboldt s'était rendu suspect d'amitié avec une étrangère — j'ai presque dit une profane. La femme dont il est parlé, Mme Forster, est la fille du célèbre philologue Heyne, qui professait en ce temps-là à l'Université de Göttingue et entra en rapports personnels avec l'étudiant, dont la haute valeur intellectuelle l'avait frappé. De là l'intimité qui s'établit entre Guillaume et la fille et le gendre de Heyne.

A Karl de Laroche.

« Le 22 décembre 1788.

« Ce que tu dis de Mme Forster est vrai; il y a assurément dans sa lettre à moi plus d'un manque de logique, étant donné ses rapports avec moi. Je l'avais bien remarqué, mais le système total de ses pensées est logique; c'est cela que j'ai voulu dire. Tu trouveras encore plus illogique sa seconde lettre. Je ne puis encore vous l'envoyer, parce que je dois auparavant y répondre. Tu blâmes l'indépendance, seulement portée à un certain degré; et moi, je tiens l'indépendance pour bonne à tous les degrés, et d'autant meilleure qu'elle atteint le plus haut degré. Et c'est de ce point de vue que Mme Forster me paraît remarquable. Cet été, par le fait de vivre beaucoup seul, et par la méditation, j'ai acquis beaucoup d'indépendance; je n'en ai rien exprimé encore dans mes lettres à vous, parce que je ne m'en étais pas encore rendu compte clairement à moi-même. Lorsque je vis Mme Forster, je la trouvai engagée exactement dans la même voie que moi. Mais comment avez-vous pu croire, chers, qu'à cause de Mme Forster je penserais, si peu que ce soit, moins souvent et moins fortement à vous? Pardonnez-moi; mais je vois, en vérité, que vous ne me connaissez pas bien. Je vous aime si profondément, vous occupez tellement mon âme! Ne vous ai-je pas aimés comme aime un enfant, un enfant de vingt ans? Mon esprit est-il donc si oscillant? Et ne vous connaissais-je pas assez lorsque j'ai commencé de vous aimer? Oh! n'ayez plus de telles pensées. Qu'elles ont dû vous rendre malheureux! Oh! si jamais je pensais ainsi d'un de vous, que deviendrais-je? Et comme subitement me manquerait ce qui fut jusque-là mon tout! Et moi, et moi, — pourquoi ne le sauriez-vous pas? — oui, vous m'avez profondément peiné. Hélas! j'ai été déjà tant de fois méconnu, mais de votre part, je ne m'attendais pas à ce coup, il m'a d'abord accablé! Il y a un an, je n'aurais pu le supporter. Heureusement, je suis aujourd'hui plus fort. Mon émotion est aussi intense, mais je ne me laisserai pas abattre. Oh! je ne veux vous faire aucun reproche. L'amour sans bornes dont je vous étreins ne me le permet pas. Mais je ne puis me défendre de cette pensée que vous me méconnaîtrez de nouveau, que vous tous vous m'abandonnerez et que les liens qui m'attachent à des *non-initiés* se rompront aussi...

« L'amitié de Mme Forster, cher Karl, je ne la rechercherai pas, parce que j'adhère à ton principe que, dans ces choses, *qui cherche ne trouve pas*. Mais si cette amitié s'offre, je te l'avoue franchement, je la considérerai comme un but, non comme un moyen. Tu dis que cela peut me détourner, je ne comprends pas bien cela. L'amour dont nous nous aimons, n'est assurément pas exclusif. Faudra-t-il donc que toutes celles qui ne sont pas des nôtres, faudra-t-il qu'en dehors de Li, de Yette et de Brenna, toutes soient privées de ton cœur? Il y a tant de degrés, tant de nuances dans l'amitié et l'amour! Et nous n'avons pas à nous en tourmenter. Il ne serait assurément pas possible qu'un de nous aimât au dehors davantage ou même autant qu'il aime ses *co-associés*. N'aie donc aucune inquiétude sur mon cœur...

« Je pars demain matin pour aller voir Li. Je serai auprès d'elle quatre jours; ou plutôt trois, et un auprès de Kar. Ah! Karl! comme déjà mon cœur bat plein de désirs. A toi, à toi seul, je pourrais sacrifier la félicité de voir Li. Vous avez encore deux lettres d'elle adressées à moi. Gardez-les-moi. Je possède si peu, et j'aime tant à lire ce que vous tous m'écrivez. Si je puis, j'initierai Kar. Mais sera-ce possible en un jour, ou tout au plus en deux? Je pense que Li doit la prier de me recevoir seul, comme ayant quelque chose à dire de sa part à elle. En ce cas, je ferai l'initiation. Elle est assez préparée; il est bon que l'impression produite au moment de l'initiation

soit très forte, ce qui aura lieu évidemment si c'est une personne tout à fait étrangère, rencontrée pour la première fois, qui est l'initiatrice. Oh! je nage d'avance dans les béatitudes que tout cela va me procurer. Seulement il faut que je me comporte prudemment à cause du mari. En tout, j'aurai à me tenir bien sur mes gardes. Je sais si peu sur elle; surtout sur ses circonstances extérieures. Je t'avais un jour prié, cher Karl, de m'écrire très explicitement sur elle... tu ne m'en as pas dit une seule syllabe; et qui sait combien de temps j'aurai pour causer seul avec Li! Néanmoins, soyez sûrs que tout ce que ma prudence pourra faire se fera. Je vous écrirai encore avant le voyage. Adressez vos lettres ici comme toujours. Écrivez-moi donc.

« A jamais, à jamais votre
W. »

* * *

La nouvelle et dernière initiée du Cercle, Caroline de Beulwitz, née de Lengefeld, n'accepte pas sans réserve la doctrine ésotérique. Dans la missive qu'on va lire, se trouve un passage, guillemeté par Humboldt, qui rapporte, évidemment, des paroles de Kar; nous y relevons ceci : « L'absence est toujours l'absence. » Ainsi répond le bon sens au quiétisme trop éthéré. En effet, Kar représente ici l'esprit pratique. Elle marie ses amis et coinitiés : sa jeune sœur Charlotte avec Schiller, puis son homonyme Caroline avec Humboldt. Et alors, la bonne œuvre accomplie, Kar ressent tout aussitôt comme un choc en retour. Après qu'elle s'est dévouée, il se produit en elle ce fait si humain, le réveil de la personnalité. Que va-t-elle être, désormais, dans le cœur des heureux qu'elle a faits? Elle se sent, elle se voit retomber au second rang, hélas! à l'arrière-plan de leur affection. A Guillaume, elle fait entendre une faible plainte au sujet de Charlotte et de Schiller. Première revendication, timide encore, du moi dompté.

Bientôt, Caroline fera une part plus large, mais légitime, à ce moi, et trouvera enfin l'amour dans le mariage en épousant un cousin , M. de Wolzogen.

A Caroline de Beulwitz.

23 janvier 1789.

« Sûrement tu t'es étonnée, chère Kar, de n'avoir reçu aucune lettre de moi, mais sûrement aussi, tu m'auras excusé. Depuis le lendemain de mon retour, je suis malade. Le rhume de cerveau dont nous avons déjà tant ri à Rudolstadt n'a pas voulu se laisser guérir par le voyage. Je suis forcé de garder encore la chambre; et hier, j'étais absolument impropre à toute occupation. Maintenant cela va mieux, et je vais essayer de t'écrire. Pardonne à ma tête si cette lettre-ci manque encore plus de suite dans les idées que mes autres lettres.

« Ce me sera un soir inoubliable, Kar, celui où je me séparai de toi. Je t'avais vue pour la première fois, et pour très peu de temps; mon cœur était plein de sentiments profonds et ardents; et il me fallait partir, partir avec l'espoir incertain de te revoir, peut-être seulement au bout de six mois.

« Vous entendre, vous voir, vivre avec vous donnerait à mes principes plus de solidité à mon esprit en général des vues plus élevées, à mon activité plus de vigueur et d'efficacité, à mon cœur plus de repos, Et je n'ai pu qu'apprendre à connaître ces choses, que savoir comment tout serait et devrait être. Et il me faut maintenant, après deux courtes journées auprès de Li, rentrer dans mon désert, où il ne me reste rien que moi. « Sans doute, des âmes qui s'entr'aiment restent présentes les unes aux autres; sans doute, il n'existe pas de séparation. Pourtant l'absence est toujours l'absence. La présence seule permet les communications. » Toutes ces pensées s'entre-croisaient en moi et j'avais peine à cacher mon émotion. Cependant j'avais vu dans tes yeux la mélancolie combinée avec la force; je recouvrai ma manière de voir habituelle et je repris courage. Le soir, je fus avec Li à l'*Assemblée* (1). J'eus occasion de causer longuement seul avec elle. Je lui parlai de toi. Il t'aurait fallu entendre la chère enfant; comme elle s'informa de tout ce qui te concernait et de chacune de tes paroles. Elle me montra ta lettre. Je te remercie, ma Kar, de l'opinion que tu as de moi, ou plutôt je remercie le sort de m'avoir fait tel que je ne te déplaise point. Cependant examine bien ; les premiers regards illusionnent. Peut-être tu découvriras en moi maint défaut qu'actuellement tu ne pressens pas encore. Alors, dis-le-moi. Je sais qu'on n'aime point dire ce genre de choses, car on prévoit ou que l'autre ne comprendra pas ou qu'il ne pourra pas se modifier. Tu n'as ni l'un ni l'autre à craindre avec moi. Tu as pour juger les hommes des principes identiques aux miens. Tu es au-dessus de toute étroitesse de vue. Tu as cette ferme conviction qu'un individu ne doit pas se modeler exactement d'après un autre; que l'arbre ne se développe et ne prospère que sur sa souche propre et sans être enté sur un autre. Il m'est impossible de supposer jamais qu'un malentendu se produise entre toi et moi. Et lorsqu'une fois je suis convaincu, il m'est très facile de me modifier. Je puis dire avec vérité que je possède un grand empire sur mes humeurs, mes dispositions, mes penchants, en un mot sur tout mon être.

« Je n'y ai point de mérite. Une série de situations qui ont mis à néant tous mes souhaits, mes plans et mes entreprises m'a amené là. Et pourrait-on appeler mérite ce qui n'a pas sa cause en nous-mêmes? Souvent je me suis répété la conversation que j'eus le matin tête à tête avec toi. Tu m'as fait considérer notre association sous des aspects que nous n'avions pas coutume d'observer. »

Caroline, qui est individualiste, a manifesté la crainte que les statuts, les règlements de l'association, ou simplement la multiplicité croissante d'amis intimes associés n'aliène la liberté mentale et morale de chacun. Toute affection nouvelle sacrifie une partie de notre liberté. Si le sacrifice porte sur notre activité extérieure, on achète à ce prix des avantages supérieurs; mais si le sacrifice atteint notre liberté de penser et de sentir, et nous entraîne dans une autre direction que la nôtre, le sacrifice reste sans compensation, « car l'autonomie que nous perdons ainsi est la condition indispensable de notre culture morale et de notre perfectionnement ».

(1) En français dans le texte. Il s'agit d'une réunion chez le coadjuteur de Dalberg.

Humboldt est trop d'accord avec cette manière de voir pour chercher à la réfuter. Au contraire, il explique, comme lorsqu'il comparait l'amour et l'amitié, que les motifs d'union puisés dans les qualités morales du cœur et du caractère ont beaucoup plus de force que la conformité des opinions intellectuelles. « La différence des caractères est bonne parce qu'elle suscite le développement bien pondéré de nos forces. Toujours nous serons associés par l'amour mutuel et par la sympathie que nous donnons aux intérêts et aux buts de la collectivité. » Ainsi Caroline doit entièrement se rassurer.

« Et toi aussi, ma Kar, tu seras plus heureuse que tu ne l'as été jusqu'ici; heureuse comme le jour où nous avons senti s'établir entre nous l'intimité. Tu es douée d'un sentiment si ardent! En dépit de la sérénité froide de notre entretien, j'ai vu ce sentiment rayonner dans tes yeux comme le soleil à travers une légère brume, et ce sentiment n'est-il point la substance même de tout bonheur? Qu'est la raison, sinon le pouvoir de diriger la faculté d'aimer? A quoi nous sert ce pouvoir si la faculté elle-même manque? Tu seras plus heureuse, parce que ton amour embrassera davantage d'objets et que les objets de ton amour seront heureux eux-mêmes, heureux de recevoir ta bienfaisante et douce influence, heureux de voir ta vertu simple et modeste comme un parfum de printemps se répandre au loin et rendre plusieurs semblables à toi-même. Il est vrai que dans les choses que je t'ai lues, quelques-unes ne t'ont pas convenu; et je crois que tu as raison. Mais ces choses n'ont point eu d'influence réelle sur notre conduite. Des âmes qui s'aiment et qui ont sans cesse devant les yeux leur but commun ont-elles besoin de règles et de préceptes?

« Que fait notre Li? Ah! Kar, il y a dans tout son être quelque chose d'indicible, d'indéfinissable pour moi. Parfois, elle m'arrache à moi-même, tellement que je ne suis plus que contemplation et admiration; d'autres fois, elle m'attire à elle par un amour infini et je me sens un avec elle. »

A Caroline de Beulwitz.

« Le 20 juin 1789.

« ... Je n'aurais pu te communiquer plus tôt, avec assez de précision, mes plans de voyage, ce qui est le but principal de ma lettre. Sainte, chère Kar, je ne quitterai pas Burgörner sans t'avoir vue. Ah! j'ai besoin de toi; j'ai à te dire beaucoup de choses sur notre amour, des choses que je n'aimerais pas écrire. Je ne pourrai rester auprès de Li plus de quatre jours. La chère enfant doit dès à présent m'excuser, mon temps est trop limité. De plusieurs côtés, je subis des exigences que je ne dois pas repousser. Ma Li, elle-même, ne le voudrait pas. Je dois devenir un homme d'action, Kar; je dois vivre avec les hommes et avoir affaire à eux. Je dois apprendre à les connaître, et les connaît-on lorsqu'on n'a avec eux que des rapports si éloignés? Je n'ai point de prétentions personnelles à la plupart des avantages tels que le talent, le savoir et l'érudition; mais j'aurai des prétentions à l'avantage d'être un homme, un homme civilisé. On ne peut le devenir que par la méditation, l'expérience, les fréquentations. Demain je dois me rendre à Hanovre... J'espère pourtant vous voir dans le bosquet de Li. Si vous saviez comme mon cœur bat à la pensée de vous revoir. Quelle énergie il me faudra pour me refuser à prolonger le plaisir de la réunion! J'aurai besoin de me représenter toute la durée future de notre bonheur, tous les fruits que nous recueillerons de la privation que je me serai imposée. Oh! vous n'en voudrez sûrement pas à votre Wilhem; et mon regard seul, à l'instant du revoir, pourra te dire, chère, aimée Kar, combien ce revoir aura été passionnément désiré. Nous aurons beaucoup, beaucoup à nous dire, Kar. Peut-être pourras-tu un jour faire le bonheur complet de ma vie. Mais de cela je parlerai dans le bosquet de Li, dans ce bosquet où je reçus le premier baiser de tes lèvres. »

A Caroline de Beulwitz.

« Berne, 26 octobre 1789.

« Qu'il y a longtemps que vous n'avez entendu parler de moi! Mais ne m'en voulez pas, chères, bonnes sœurs. Je suis comme retranché d'avec vous et d'avec tout ce qui vous concerne. Songez donc! depuis que nous nous séparâmes à Burgörner, je n'ai, pour ainsi dire, pas vu une ligne de vous. Pourtant, vous m'avez vraisemblablement écrit. D'après une lettre de mon frère, je vois qu'il m'a envoyé à Paris une lettre qu'il croit de ta main. . . .

« Mon unique espérance est d'être moi-même bientôt auprès de vous.

« De mon séjour à Paris je vous ai dit quelques mots déjà dans mes précédentes lettres, et il n'y a pas davantage à en dire. Par plusieurs motifs dont le plus décisif fut mon compagnon de voyage, — Campe (1), dont j'eus sujet d'être fort peu satisfait, — je n'entrai en rapport avec presque personne; et dans ces conditions-là, que voulez-vous dire d'intéressant sur un pays? J'admire le fécond génie de Campe, qui, après s'être promené dans quelques rues et quelques églises, écrit une description de voyage. Mais dès que je fus quitte de cette incommode compagnie, mon voyage me parut d'autant plus joli. Je me rendis directement de Paris à Mayence, où j'ai passé près de trois semaines dans l'intérieur des Forster. Ce fut pour moi un temps bien heureux.

« Ce qui de beaucoup m'a le plus réjoui, c'est de voir ces deux êtres si excellents vivre enfin heureux ensemble. Car, bien que les lettres de Mme Forster soient parfois sombres et tristes, il y a aussi des moments où elle est en somme heureuse. Et comment ne le serait-elle pas? Elle est extrêmement bonne pour son mari; il l'aime pardessus tout, et elle peut à chaque instant voir qu'elle rend son mari et son enfant plus heureux qu'ils ne seraient dans aucune autre situation imaginable. Avant tout, elle s'occupe de l'éducation de son enfant; et ce soin, avec celui de son intérieur, suffit à absorber l'activité sans trêve ni repos de son esprit. . . . . .

« Reviendrai-je par Lausanne et Genève ou par Neuchâtel et Bâle? C'est incertain encore. Ton mari, Kar, à ce

(1) Campe, l'auteur du *Robinson Suisse* et de nombreux écrits pédagogiques, avait été le précepteur de Humboldt.

que j'entends dire, serait à Genève. Il va de soi que je lui ferai une visite si je passe par là. Je souhaiterais beaucoup le voir une fois un peu longuement, et seul. Je ne l'ai vu que peu de temps l'année passée, et le peu que j'ai observé de lui me fait désirer de nouer plus ample connaissance.

« Comment avez-vous vécu à Lauchstadt? Et depuis? Que fais-tu, bonne et très aimée Li? Dieu! qu'il me tarde d'avoir une lettre de vous! Sûrement au plus tard dans un mois et demi, je serai auprès de vous. En attendant, adieu! Soyez gaies, soyez heureuses en souvenir des heures qu'il nous fut donné de passer ensemble. Elles reviendront bientôt, bientôt.

« A jamais votre

« W. »

« J'ai encore quelques mots à ajouter pour toi, chère Kar; je n'aimerais pas que Lina les lût. Tu sais ce qui nous a le plus préoccupés pendant mon dernier séjour à Burgörner et ce qui a été le plus fréquent objet de nos entretiens. Oh! le bonheur de Li nous est trop précieux à tous pour qu'il n'ait pas absorbé toutes nos heures de libre réunion. Oui, nous avons parlé du bonheur de Li. Et comme vous êtes d'avis, Karl et toi, qu'elle pourrait être heureuse avec moi, nous avons même parlé d'une union entre elle et moi. Je promis de t'en écrire. Je ne prévoyais pas alors les situations dans lesquelles je me trouverais. J'allais et venais sans cesse parmi des étrangers, me sentant toujours trop dissipé. Ce ne sont pas mes sentiments qui ont été trop dissipés : oh non! chère et sincèrement aimée Kar; je n'ai jamais plus fortement senti ce qu'est pour moi votre amour que pendant les voyages, alors qu'on est privé de toute émotion du cœur. Mais ici il ne s'agit pas seulement de sentiments, il s'agit de mûre réflexion. Il s'agit de calculer avec calme et sang-froid la démarche que nous faisons, et je ne me sentais nullement dans la disposition nécessaire.

« Ce que Lina et moi sommes l'un à l'autre, tu le sais. Tu nous connais tous deux. Tu nous as vus ensemble, et, qui plus est, tu as vu Karl avec nous.. Tu as vu L. quand elle était seule avec Karl ou seule avec moi. Tu dois avoir vu que ce n'est pas l'amour, à proprement parler, qui attache L. à moi et moi à elle. Tu comprends ce que je veux dire; je ne cours pas le risque de paraître à tes yeux profaner un sentiment qui me sera éternellement sacré et de paraître assez ingrat pour ne pas reconnaître l'affection de la chère L. envers moi. Mais non seulement je crois que L. n'a pas d'amour pour moi; mais de plus je doute si elle n'éprouve pas de l'amour pour Karl.

« Je dois te parler ici en toute franchise; tu me comprends, et tu connais mon cœur. Je crains que L. ne se soit laissé illusionner par une singulière idée que Karl a propagée dans notre *Cercle*. Karl a toujours recherché et s'est toujours figuré ressentir l'amour, le véritable amour, pour deux objets en même temps. Il tranquillisait Yette ou Li lorsque l'une ou l'autre croyait ne lui inspirer à lui que compassion et sympathique intérêt; l'une et l'autre étaient trop nobles pour lui faire de la peine par leur doute. J'ai toujours tenu l'idée de Karl pour une douce chimère où pouvait l'entraîner l'extrême richesse de son cœur. J'eus peine à voir qu'il voulait faire dominer en nous toutes ces idées. Je sentais trop clairement que je pouvais avoir pour vous tous l'amitié, l'intime tendresse, et vous sacrifier tout au monde; mais que l'amour, je l'éprouverais pour une seule ou pour aucune. Je n'ai jamais caché cette opinion. J'ai aimé Yette, je l'ai déclaré franchement; et aucune de vous n'a pu se tromper à cet égard sur mon sentiment, pas même Brenna (celle-ci, je le crains, a pu en être moins heureuse, si, comme il semble, elle m'aimait). Peut-être ai-je été fautif en ceci, — que j'ai cédé à ces idées ou rêveries (ce nom n'est pas un blâme) et que j'ai parfois rassuré Yette ou L. par mille sophismes raffinés. Je savais très bien que Karl n'a d'amour que pour L. et qu'il s'illusionne sur son sentiment pour Yette. Vois, Kar. Je n'ai jamais osé m'ouvrir entièrement sur cela, et cela a nui à notre *Cercle*. Aussi devons-nous travailler à anéantir toutes les idées qui se rattachent directement à celle-là. Oh! il n'y a de félicité qu'où il y a vérité et liberté. Li sent, assurément, ces choses aussi profondément que moi; et même si elle ne les sentait pas, je vénère trop son intelligence pour n'être pas convaincu qu'elle les pénétrera par son jugement. Mais Li est si bonne; elle obéit si facilement aux impressions qu'elle reçoit! Je suis sûr qu'elle n'a jamais vu notre *Cercle* avec d'autres yeux qu'aujourd'hui; elle donnait son adhésion pour l'amour de Karl, comme moi pour l'amour de Yette. Peut-être la douce et bonne âme croit me devoir de l'amour en retour de mon sentiment. Peut-être se fait-elle illusion à elle-même. Peut-être accepte-t-elle l'union avec moi pour me rendre heureux. Peut-être... je ne veux pas aller plus loin : ce serait trop. Vois, Kar. Il me serait de la dernière importance de savoir ce que Li pense de ce plan; et je ne puis le savoir que par toi; surtout, autant que possible, je voudrais connaître les propres paroles de Li. Ce qu'elle me dit un jour me restera à jamais inoubliable.

« Je lui dis un jour : « Je n'aimerais pas être à toi si « je pensais que tu eusses été dans le cas d'être à Karl. » — « Non, répondit-elle très chaleureusement : je n'aurais « point volontiers consenti. »

« De nouveau, pendant que j'étais à Burgörner, il me sembla que l'idée de notre union sommeillait en elle, non comme les idées inspirées par nos inclinations, mais comme les conformités à un sort inévitable qu'accepte notre âme. Son regard, ses embrassements avaient quelque chose de contenu, de triste, de profondément senti. Comment exprimer cela par des mots?

« Un jour, comme Yette et Brenna font toujours des plans de mariage, L. et moi prétendîmes en riant que j'épouserais Lotte. Un jour, à table, à Burgörner, L. me dit : « Veux-tu toujours épouser Lotte? » Et je répondis, Dieu sait pourquoi : « Non! » — « Et moi? » continua-t-elle. — « Encore moins. » Quel air elle prit alors! Il y a des moments où, comme cette fois-là, le plaisant et le sérieux ne font qu'un. Finalement, elle me donna des lettres de toi à elle. Je ne sais si tu en es informée : sois donc sur tes gardes. Ces lettres ne contiennent d'ailleurs rien autre que ce qui nous concerne. Tu y parles à plusieurs reprises d'union avec moi. Oh! je te rends grâces de la ferveur de ton sentiment pour moi, de chacun des mots

que te dicte ta tendre amitié. Mais tu prends le ton de la persuasion, et c'est ce que je ne voudrais pas. Oh! une femme peut être très malheureuse avec le meilleur des hommes. N'es-tu pas toi-même mariée, Kar? Ne sais-tu pas toi-même comme l'homme le meilleur peut froisser dans la délicatesse de ses sentiments une belle âme féminine; comme il peut faire souffrir en ne répondant pas à ce que l'autre éprouve, en se montrant — par sa faute ou non — en proie à l'illusion? Ce que Li a répondu à tes lettres, Kar, je voudrais le savoir. Le bonheur de Li, le bonheur de ton Wilhelm en dépend. Je ne te demande pas les lettres mêmes, nous sommes d'accord là-dessus; transcris-moi seulement mot à mot les passages. Mande-moi ce qui s'est passé à Lauchstadt, avant et après. Je voudrais bien savoir tout cela avant d'aller trouver Li, et je n'irai chez toi probablement qu'au retour de chez elle. Écris-moi explicitement, et envoie ta lettre soit à Becker, soit au surintendant général Löffler, à Gotha. J'arriverai immanquablement à Gotha d'abord, et je réponds de tout. Prie seulement celui à qui tu enverras ta lettre de me la garder. J'arriverai au plus tôt à la mi-novembre.

« Encore un mot sur moi, Kar. Je n'aime pas parler de moi, mais il le faut. Tu dis dans une de tes lettres que tu crois avoir observé en moi le désir d'avoir Li, mais que je crains de me l'avouer à moi-même. — Je veux être franc, tout à fait franc. Non, jamais ce désir n'a existé en moi comme désir personnel pour moi; mais si Li souhaite d'être mienne, si elle le souhaite sans se faire illusion, sans suivre simplement en cela le conseil de ton affection, alors je le veux et je serai heureux de sacrifier tout à Li, même mon sentiment. Oh! ma tendresse pour elle est si inexprimable et les liens qui m'enchaînent à elle sont si forts, qu'il n'y aurait pas sacrifice de ma part. Et je n'aime aucune autre, du moins aucune que je puisse obtenir. Adieu; il m'est impossible d'écrire davantage aujourd'hui. Adieu. Le bonheur de Li est entre tes mains. Oh! n'oublie jamais cela! Ne pense à personne qu'à Elle. Adieu.

« Il y a quelques jours déjà que j'ai écrit ces feuillets. Dieu! Kar, si tu me comprenais mal; si tu croyais que j'aime moins Li! J'ai parlé de sacrifice : il n'y a pas de sacrifice. Agir pour Li c'est se donner la jouissance du plus haut bonheur imaginable. Karl dit un jour: — « C'est une belle destinée que de faire le bonheur de Li. » Et c'est ma destinée. Et comment ne serais-je pas heureux avec elle; heureux dans la contemplation de l'âme féminine la plus pure et la plus délicate? Comme déjà cette pensée me ravit! Mais quand je la vis, je la crus fiancée à Karl, et cela m'ôta tout souhait personnel. Mais pourquoi tant de paroles? O Kar, tu m'aimes. Ceux qui s'aiment se comprennent. Adieu. »

La perspective du mariage qui se déroule en cette longue missive sera notre dénouement. Nous arrêtons ces extraits sans nous croire tenu d'en tirer des conclusions.

C. S.

L'ÉCHEC DE LA COLONNE MONTEIL

Dans les premiers mois de l'année 1894, on apprenait en France que Samory, notre opiniâtre adversaire au Soudan, chassé de ce pays par nos colonnes de guerre, s'était enfui dans la direction de la Côte-d'Ivoire. Le capitaine Marchand, qui avait été envoyé en exploration dans l'intérieur du pays, signalait sa présence aux environs de Kong. Là, Samory reconstituait ses bandes de sofas, conquérait peu à peu le pays autour de lui; bref, se refaisait un nouvel empire en partie aux dépens de populations qui avaient accepté notre protectorat. Le gouverneur de la Côte-d'Ivoire, M. Binger, confirmait bientôt ces renseignements et ajoutait que les habitants de Kong ne cessaient de lui adresser des demandes de secours. Menacés par Samory dont les bandes avaient envahi leur pays, les gens de ce grand centre commercial invoquaient l'intervention de la France et faisaient valoir, à l'appui de leur demande, les traités d'amitié et d'alliance qu'ils avaient conclus avec nous.

Fallait-il accéder aux désirs des gens de Kong et chercher à s'opposer aux empiétements de Samory?

Il n'est pas dans les habitudes de la France d'abandonner ses amis; mais, en dehors de ce sentiment, il existait d'importantes raisons politiques pour nous décider à intervenir. Nous ne pouvions en effet voir d'un œil satisfait l'installation d'un adversaire tel que Samory, aux portes de notre colonie de la Côte-d'Ivoire. Nous avions à craindre qu'il ne s'emparât de tout l'arrière-pays de notre colonie, nous réduisant à nous cantonner sur l'étroite lisière du littoral et nous fermant tout accès de la côte vers le Soudan, accès qui est toute la raison d'être de notre possession de la Côte-d'Ivoire.

L'arrangement franco-congolais du 14 août 1894 rendait désormais disponible une partie des forces qu'on devait expédier sur le Haut-Oubangui, pour la sauvegarde de nos intérêts dans cette région. Ces forces étaient déjà en route; on les disloqua à Loango, et une partie, avec le chef de l'expédition, le colonel Monteil, fut reportée sur la Côte-d'Ivoire.

La nature des instructions qui furent données au colonel Monteil, était bien celle que comportaient les circonstances. Il fallait s'avancer par le nord de la Côte-d'Ivoire, joindre Samory, l'amener de gré ou de force à traiter. On espérait en effet que devant le déploiement de nos forces, l'almamy soudanais renoncerait à sa course vagabonde vers l'est, qu'il se fixerait dans la région comprise entre nos possessions extrêmes du Soudan, les États de Tiéba, le pays de Kong et le nord de la Côte-d'Ivoire. Au besoin, on l'aiderait à organiser son nouveau royaume, et, de la sorte, l'adversaire intraitable deviendrait notre allié. Si, par impossible, on n'arrivait pas à faire entendre raison à Samory, on mènerait vigoureusement campagne contre lui et il était à prévoir que, cerné de toutes parts, ayant devant lui la colonne Monteil, à sa gauche les États de Tiéba, à sa droite la colonie de la Côte-d'Ivoire et la mer, derrière lui nos postes du Soudan, l'almamy, manquant d'ailleurs de moyens et de faci-

lités d'approvisionnement, ne serait pas en état de soutenir la lutte bien longtemps.

Pour assurer l'exécution de ce programme, des forces que l'on jugea alors suffisantes furent mises à la disposition du colonel Monteil : cinq compagnies de tirailleurs sénégalais, deux compagnies de haoussas du Dahomey, deux batteries d'artillerie et un demi-escadron de spahis sénégalais ; en tout un millier d'hommes. On aurait pu aussi faire partir du Soudan les compagnies que commandait le chef de bataillon Dargelos, et de la sorte, Samory eût été placé entre deux feux, mais on ne songea pas à prendre cette mesure qui eût très probablement modifié le résultat de la campagne dont nous allons raconter les péripéties.

***

On connaît, dans ses grandes lignes, la géographie physique de la Côte-d'Ivoire : une zone littorale coupée par places de lagunes dans lesquelles viennent se déverser des fleuves côtiers ; en arrière, une zone forestière dense atteignant une profondeur de trois cents kilomètres environ ; au delà un pays suffisamment riche, peuplé, abondamment arrosé, qui est le siège d'un commerce important : c'est le plateau de Kong ; en somme, un pays peu fait pour des opérations de guerre. Les communications de la côte avec le pays de Kong seraient donc extrêmement pénibles, et la Côte-d'Ivoire n'aurait pour nous qu'une valeur bien restreinte, si un heureux accident du sol découvert au commencement de l'année dernière par le capitaine Marchand n'ouvrait, en un point de la côte, une voie de pénétration vers l'intérieur. Le plateau de Kong projette un peu au sud-ouest de cette localité un éperon rocheux qui s'avance du côté de la mer jusqu'à environ 80 kilomètres du littoral. Dénudé de bois de haute futaie, cet éperon, dont l'altitude moyenne est de 80 mètres, coupe la forêt dense et crée au milieu d'elle un immense éclaircie. La Bandama arrose ce plateau et, le haut de son cours qu'a pu reconnaître le capitaine Marchand ne se trouve qu'à quelques kilomètres d'un des plus grands affluents du Niger. Ainsi, par le prolongement du plateau de Kong et la rivière Bandama, se trouve ouverte du littoral vers le Soudan une communication naturelle et relativement facile. On espère même par cette voie arriver en une quinzaine de jours à Tombouctou. Comprenant toute l'importance de la découverte qu'il venait de faire, le capitaine Marchand se mit en mesure de relier immédiatement Kong à la côte. A l'entrée de la brèche que pratique dans la zone forestière la terminaison du plateau de Kong, il établit un poste à Thiassalé ; un autre fut créé à Kong même ; entre Kong et Thiassalé il fit occuper Koudiokofi et Toumodi. La route du littoral vers Kong se trouva ainsi jalonnée de postes fortifiés et on put croire, que la sûreté des communications était assurée.

C'est par cette voie nouvelle que se sont engagées les troupes envoyées au secours de Kong. Au premier abord, la tâche qui leur était assignée paraissait facile. De Kong au littoral la distance est de 600 kilomètres environ : la route à parcourir était sûre, suffisamment gardée, elle traversait une région habitée par une population jusque-là sympathique à notre égard. Mais à la guerre il faut compter toujours avec l'imprévu, et, ici, l'imprévu allait jouer un grand rôle. Dès le début de la campagne, des complications surgirent auxquelles on était loin de s'attendre. Il fallut d'abord enlever de vive force un village, Bonoua, fort éloigné de la base des opérations, mais dont la réduction était demandée par le gouverneur intérimaire de la Côte-d'Ivoire. Arrivé de sa personne le 12 septembre à Grand-Bassam, le colonel Monteil ne put opérer la concentration de ses troupes, venues partie du Dahomey, partie du Sénégal, qu'au milieu de décembre, et lui-même ne put quitter Thiassalé que le 28 de ce mois. Dès le départ de cette ville les porteurs désertaient, le pays se soulevait, et les populations sur l'appui desquelles on avait compté s'insurgeaient. Il fallait entamer avec elles une lutte opiniâtre. Un retard de six semaines dans la marche sur Kong s'ensuivit.

Ces retards ont été la cause principale de l'insuccès de l'expédition. Pour mener à bien la campagne entreprise contre l'almamy, il fallait avant tout prévenir Samory, pouvoir filer rapidement sur Kong, se jeter dans la place, en faire un centre de ravitaillement et d'approvisionnement, et de là ou entamer une action énergique contre l'ennemi ou défier ses efforts, suivant le cas. Il ne fallait pas surtout que l'almamy pût se jeter entre notre colonne et Kong et nous couper la route de cette ville. C'est malheureusement ce qui arriva.

Le colonel Monteil avait dépassé Toumodi, Koudiokofi et Satama, où il avait établi son dépôt de ravitaillement, lorsque le 5 mars il se heurta à Lafiboro, à 155 kilomètres de Kong, aux bandes de Samory. Ayant été obligé de laisser des détachements à Thiassalé et à Toumodi, il n'avait plus que quatre compagnies à opposer à l'almamy. Ce dernier avait une dizaine de mille hommes, mais répartis sur une grande surface de territoire. Un premier combat mit entre nos mains Sokhala-Diolassou, dont Samory avait fait sa place d'armes. Mais le 13 mars, ce dernier, qui avait pu réunir toutes ses bandes, entourait cette localité et menaçait de couper la base d'opérations du colonel Monteil qui abandonna Sokhala-Diolassou et revint à Satama le 17 mars. Durant ce trajet la colonne dut livrer une série ininterrompue de combats et dans l'un d'eux le colonel Monteil fut blessé au genou.

A Satama il trouvait un message du ministre des Colonies mettant fin à sa mission et lui donnant l'ordre de remettre le commandement de ses troupes au chef de bataillon Caudrelier. Ce dernier avait pour instruction de protéger Kong avec ce qui restait de troupes disponibles, mais cette mission, dans l'état des choses, était inexécutable. Tout ce qu'a pu faire le nouveau commandant des troupes a été d'organiser les forces qui restaient dans le pays. Samory est, à l'heure actuelle, selon toute vraisemblance, maître de Kong et de tout le pays environnant.

***

Il serait puéril de nier la gravité de la situation. La partie engagée contre Samory est momentanément per-

due. A qui faut-il faire remonter la responsabilité de cet échec? La question n'a pas tardé à être agitée et a proprovoqué naturellement des opinions contraires. Les uns ont accusé M. Delcassé, l'ancien ministre des Colonies, d'avoir décidé l'expédition de Kong; d'autres ont blâmé M. Chautemps, notre ministre actuel, d'avoir signé l'ordre de rappel du colonel Monteil, alors qu'il tenait tête à l'ennemi. Les agents d'exécution n'ont pas plus échappé que leurs chefs directs aux incriminations. Certains en veulent au gouverneur Binger d'avoir provoqué, par des rapports entachés d'erreur, la dislocation hâtive de la colonne de Kong, tandis que d'autres prétendent que le colonel Monteil, dans la série des opérations exécutées sur la route de Kong, n'aurait pas tenu ce qu'on pouvait espérer de l'explorateur du lac Tchad.

Nous n'entrerons pas dans ces discussions, qui ne nous paraissent concerner que les petits côtés des événements de la Côte-d'Ivoire. Il est d'ailleurs difficile de déterminer, dans un échec, la part de responsabilité qui incombe à chacun. On en a vu un exemple dans la désastreuse retraite de Lang-Son. Malgré l'enquête à laquelle a été soumise la conduite du lieutenant-colonel Herbinger, bien des esprits sont convaincus, après une période de dix années, que le jour ne s'est pas fait complet sur cette déplorable affaire.

Ce qu'il y a de certain, ce qu'il nous importe d'ailleurs le plus de savoir, c'est qu'on s'est trouvé en présence d'une résistance inattendue. Ce Samory, que l'on nous dépeignait comme à peu près réduit à merci, apparaît plus fort que jamais, grandi par cette retraite de nos troupes. Par la prise de Kong, il a reconstitué un empire allant des frontières de Libéria à celles de la Côte-d'Or; il nous bloque sur la Côte-d'Ivoire et nous coupe toute communication avec le Soudan. Pillant les villages, incorporant les hommes valides dans les rangs de ses sofas, échangeant les femmes et les enfants contre de la poudre et des munitions de guerre, il ne cesse d'augmenter ses forces et ses ressources. On évalue le nombre de ses sofas à une dizaine de mille. Son armée est aguerrie et a même une certaine organisation militaire; elle est manœuvrière. Les sofas en effet sont dressés à la guerre par des déserteurs du régiment West-India et aussi par des Sénégalais qui, après avoir passé leurs années de service sous notre drapeau, vont s'enrôler dans les bandes de Samory. Chose piquante! dans cette armée les commandements se font au son du clairon et *en français*.

L'adversaire auquel avait affaire le colonel Monteil était donc un ennemi redoutable; on eût dû être pleinement renseigné sur ce point, et, pour en venir à bout, il eût été prudent de faire appuyer l'expédition de Kong par les troupes du Soudan et du commandant Dargelos.

A un point de vue plus élevé, il est bon de noter ici que, depuis dix ans, au Soudan, ce n'est pas nous qui dirigeons les événements, ce sont les événements qui nous dirigent. Nous allons au hasard, sans plan, sans programme arrêté. Un jour, nous concluons des traités avec Samory, Ahmadou et Tiéba; le lendemain, nous chassons de leurs Etats Ahmadou et Samory. M. Jamais annonce à la tribune que l'ère des expéditions militaires est close au Soudan, et tout aussitôt les expéditions recommencent. On fait la conquête du Macina; on rejette Samory dans la région de Kong. Le colonel Bonnier occupe Tombouctou. On n'a pas la sagesse de se tenir à ce que l'on veut, et l'on ne sait suffisamment se faire obéir. M. Delcassé a le grand courage de couper court aux aventures militaires au Soudan; il déclare à la Chambre que de nouveaux combats sont ce qu'il désire le moins et qu'à la Côte d'Ivoire il s'inspirera du même esprit et de la même politique pacifique qu'il a fait prévaloir au Soudan, et il est obligé, par les circonstances, de faire l'expédition de Kong. C'est un engrenage. Ministres, gouverneurs, chefs militaires, ne sont plus maîtres de leurs actes. Avec sa guerre perpétuelle, le Soudan devient une Algérie dont Samory est l'Abd-el-Kader.

ROUIRE.

VARIÉTÉS

Le prince Eugène de Beauharnais (1).

Il faut louer hautement l'hommage de sollicitude que M. Albert Pulitzer vient de rendre à une mémoire aimable autant qu'exemplaire, celle du prince Eugène de Beauharnais; mais il est permis de quereller un peu le biographe sur le titre de son livre, et — comme on le verra — les réserves que commande ici le choix d'un mot ne laissent pas d'importer à l'intelligence du sujet. Rien ne ressemble moins à un *roman* que cette histoire. C'en est même, pourrait-on dire, le trait essentiel et distinctif, que l'extraordinaire y éclate de toutes parts et que pourtant le romanesque n'y a nulle place.

Dans un temps où les destinées d'exception se multipliaient si merveilleusement, celle d'Eugène les a encore presque toutes surpassées en singularité. Au début, elle s'annonçait menaçante. Il n'avait pas treize ans que la Terreur coûtait la vie à son père, le général, et la liberté à sa mère, la future impératrice. Lui-même, cet enfant d'un sang aristocratique et suspect, commença son apprentissage chez un menuisier, tandis que sa sœur Hortense s'initiait à l'état de couturière. Mais la Révolution se plaisait aux métamorphoses. La fortune vint soudain, peu reconnaissable sous l'aspect qu'elle prenait. Elle s'offrit d'elle-même à Joséphine, la plus faible des femmes et la moins faite pour la dompter. Parmi les embarras d'une vie frivole et précaire, celle-ci prit le parti de donner pour beau-père à ses enfants un autre général que ses attraits créoles avaient séduit. Mme de Rémusat nous dit que dans son entourage on s'étonnait que Mme de Beauharnais fît un mariage si mince.

(1) *Le Roman du prince Eugène*, par Albert Pulitzer; Paris, Firmin-Didot.

L'heureux prétendant, ce Bonaparte que le siège de Toulon avait mis en lumière, comptait, il est vrai, des amis politiques capables de le servir; mais, plus jeune que sa femme, il avait pauvre mine, et si le commandement en chef de l'armée d'Italie qui venait de lui être confié pouvait passer pour une assez haute faveur, encore avait-il à la justifier, à faire lui-même son avenir. Il décida de celui de son beau-fils. Soldat à quinze ans, blessé sur le champ de bataille, Eugène, l'an d'après, par la grâce toute-puissante du négociateur de Campo-Formio, se voyait représentant de la République aux îles Ioniennes. Avant dix-huit ans, il galopait sur le sol d'Égypte dans l'escorte du général en chef; à dix-neuf, noir de la fumée de Marengo, il recevait les galons de chef d'escadrons.

Ayant à peine atteint sa majorité, c'était déjà un colonel que ce jeune Eugène qui prenait de si belle humeur sa part des divertissements de la Malmaison, où il tenait avec succès les emplois de valet dans la comédie de société. Général de brigade à vingt-deux ans, il fournissait, eût-on dit, une carrière plus rapide que le premier consul lui-même, qui n'avait obtenu le même grade qu'à vingt-quatre, et l'Empereur enfin témoignait magnifiquement que le jeune soldat avait eu dans sa giberne mieux que le bâton de maréchal, en faisant de ce fils d'adoption cher à son cœur une altesse sérénissime, un archi-chancelier d'État, un vice-roi d'Italie, avec droit éventuel de succession à la Couronne de fer et même à l'Empire. Membre de la dynastie napoléonienne, allié bientôt à une antique maison royale, Eugène entrait dans la famille des souverains et y perpétuait sa race.

Pourtant, je le répète, on ne saurait sans impropriété appliquer le mot de roman à cette prodigieuse histoire. Ce qu'il y a de romanesque dans la vie d'un homme, c'est le reflet que lui en rend sa propre imagination, reflet de dépit dans des cas nombreux, reflet d'orgueil dans d'autres plus rares. Chez quiconque mesure sa fortune à ses prétentions, le roman commence. Beaucoup d'impuissants, d'ignorés, de méconnus, ont le leur dont ils dévorent en secret l'amertume. C'est lui aussi qui possède, qui fascine les illustres et les triomphants, quand ils prennent leur succès pour aliment ou pour aiguillon de leur orgueil. Heureux ou malheureux, selon que leur convoitise s'assouvit ou qu'elle redouble, ils ont, ces derniers, pour caractère commun de s'élever à eux-mêmes un trône dans leur cœur, et leur zèle à le servir devient le plus puissant de leurs mobiles.

On peut parler de roman à propos d'autres carrières comparables à celle d'Eugène; à propos d'un Bernadotte ou d'un Murat, enivrés de leur grandeur, jaloux de la conserver même au prix de la trahison; à propos de Berthier, inconsolable, en présence de rivaux mieux pourvus, de se voir réduit à la principauté souveraine de Neuchâtel; à propos de Soult, qui rêvait d'être roi de Portugal; des sœurs de Napoléon, que la passion de la préséance excitait jusqu'au délire; de Marmont, disposant au mois d'avril 1814 de la paix et de la guerre, et en qui l'orgueil d'un tel arbitrage étouffait l'injonction du devoir. Oui, tous ceux-là se sont de leur propre vie composé un roman en leur honneur. Ils ont éperdument goûté cette jouissance de parvenir dont leur maître et leur modèle à tous présentait un symbole matériel si expressif, le jour où, premier consul, il réclamait le privilège d'être seul, à l'exclusion de ses deux collègues, enveloppé par le clergé des vapeurs de l'encens.

En tout le prince Eugène se montre l'opposé de ces hommes. A la lettre, il manqua d'amour-propre. Le pouvoir ne lui donna ni ambition ni volupté. Jamais il ne se pencha pour regarder dans sa conscience quelle figure y faisait le vice-roi d'Italie. Son rang ne le rendait pas glorieux, et il ne se récriait pas non plus sur l'honneur qui lui revenait, à lui indigne, car ce genre d'humilité ne va pas sans quelque complaisance. Or, Eugène, de lui-même et sans y tâcher, pratiquait une exacte abnégation de sa personne.

Dans son palais de Milan, il apportait à une tâche écrasante le même souci de probité *professionnelle* qui l'eût inspiré dans un corps de troupes ou dans un état-major; et par là même, par la vertu de ce cœur simple et de cet esprit réglé, il parut égal à sa condition, comme s'il y était né. Il venait de se marier que Napoléon lui écrivait de Paris pour le prier de réduire à dix heures sa somme de travail quotidien et de donner à sa jeune femme quelque distraction. Pour les pompes de la cour, elles l'importunaient manifestement : « C'est un rude métier, disait-il, que d'être roi quand on n'a pas été élevé pour cela »; et dans ses courts séjours à la Malmaison, il passait par des portes dérobées afin de se soustraire au cérémonial.

Ainsi doué, le prince Eugène garda exempte de tentations et d'arrière-pensées une âme que la nature avait faite incapable de dévier ou de fléchir. Il n'est personne peut-être, dans la période impériale, dont la vie présente plus de particularités semblables à celles que Plutarque a recueillies pour attester la vertu de ses héros. « Son instinct, a dit de lui Mme de Rémusat, le portait vers ce qui est droit. » Ce n'est pas à l'éducation, en effet, qu'il devait un tel penchant. On se doute de ce qu'elle fut dans le temps qu'il devenait soldat à quinze ans, après avoir équarri des planches; et le mérite d'une sage direction maternelle était des moindres qu'on pût reconnaître à Joséphine. Eugène aimait tendrement cette mère élégante et câline, de taille sinueuse et de volonté ondoyante, mais il savait aussi qu'il ne la fallait

consulter sur rien. Avec une précoce maturité de jugement, il démêla de bonne heure quelle était envers chacun l'exacte mesure de son devoir, et ne se permit, même dans les rencontres les plus embarrassantes, ni transaction, ni relâche. Quand Bonaparte revint d'Égypte, fort courroucé des rapports qui lui dénonçaient la conduite de sa femme, il courut s'enfermer dans sa maison de la rue Chantereine, et durant plusieurs heures de nuit en refusa l'accès à Joséphine, gémissante sur le seuil. Enfin la porte s'ouvrit : dans un éclat de colère, le général fit entendre à l'épouse accablée l'arrêt d'une séparation définitive. « Quant à vous, dit-il à Eugène qui était présent, vous ne porterez point le poids des torts de votre mère, vous serez toujours mon fils, je vous garderai près de moi. — Non, mon général, répondit alors Eugène : je dois partager la triste fortune de ma mère, et dès ce moment je vous fais mes adieux. » L'attendrissement causé par cette réponse décida de la réconciliation.

Des traits de ce genre inspiraient à Napoléon une estime singulière dont son beau-fils ne démérita jamais, si dure que fût l'épreuve, et il en eut une terrible à soutenir lors du divorce. Pour faire entendre raison à l'infortunée Joséphine qui se livrait aux transports du désespoir, l'Empereur ne crut pouvoir compter que sur Eugène.

Mandé de Milan, celui-ci s'acquitta de la médiation la plus scabreuse avec une délicatesse infinie. Le zèle passionné qu'il mit à consoler sa mère ne coûta rien aux égards qu'il devait à Napoléon. Sans une défaillance, il concourut aux formalités du divorce, présent au Conseil privé, au Sénat, souscrivant de sa pleine volonté à la cruelle décision qui lui était infligée, gardant partout la plus ferme contenance, obstiné seulement à ne souffrir aucune grâce pour lui-même. Atteint au plus intime de ses sentiments filiaux, un autre homme eût, en outre, moins résolument enduré sa déception propre : c'était l'espoir d'un héritier direct qui engageait Napoléon à se remarier et qui mettait par conséquent un terme à la fortune du prince Eugène. La couronne d'Italie allait échapper à lui et à ses enfants. Joséphine supplia l'Empereur de la lui accorder, mais nettement Eugène refusa de rien devoir au malheur de sa mère.

Porté à un tel degré, le détachement de soi donne aux autres l'envie d'en abuser. On en eut alors un exemple étrange. Sur l'ordre de Napoléon, Eugène lui-même alla demander à Schwarzenberg la main de Marie-Louise, et vraiment ce jour-là il poussa bien loin l'obéissance à la consigne. Le sacrifice découragerait notre admiration s'il ne s'expliquait par des causes plus surprenantes encore. En un moment où les esprits n'étaient occupés que du choix de la future souveraine, où tout Paris s'échauffait pour l'archiduchesse ou pour la grande-duchesse, à la Malmaison même on avait pris parti ! Ayant affranchi Napoléon du lien dont elle pleurait la rupture, Joséphine tenait pourtant encore de tout son cœur à la fortune du héros, et quelles que fussent les raisons de préférence qui l'avaient gagnée à la cause autrichienne, toujours est-il qu'elle fut des premières, des plus ardentes à l'épouser et à en acclamer le succès. Pour mettre l'Empereur mieux en état de plaire à sa fiancée, ne vit-on pas la reine Hortense, animée du même zèle, enseigner des pas de danse à ce grand vainqueur, qui n'y entendait pas grand'chose ?

En se chargeant d'une ambassade pour laquelle il eût été le dernier à se choisir, le prince Eugène ne faisait donc que se tenir à l'unisson des siens. Pardessus tout, la fidélité religieuse qu'il avait vouée à Napoléon lui prescrivait envers lui une soumission sans limites. Peu d'hommes ont senti à ce degré ce qu'il y a de rigoureux et de sacré dans le sens du mot *obligation*. A l'égard de l'homme dont il tenait tout, une inviolable reconnaissance fut la règle constante de la vie d'Eugène, une règle dont il ne lui vint pas à l'esprit qu'on pût se dégager. Il s'y conforma comme à une nécessité physique.

C'est là un témoignage que l'Empereur a rarement pu rendre à ceux mêmes qui lui étaient attachés par le sang et qu'il avait comblés. Les princes qu'il créait à l'ordinaire, vite familiarisés avec leur dignité nouvelle, prenaient pour un droit ce qui était un bienfait, lors même qu'ils ne s'en autorisaient pas pour réclamer davantage : tout différent, Eugène n'oublia jamais que le don de la vice-royauté d'Italie ne lui était pas *dû*, et que, distingué par la confiance de Napoléon, sa seule affaire était de la mériter. Au juste sentiment de son investiture il ne substitua point l'égoïste prétention de ses propres convenances; la royauté conférée à d'autres ne lui rendit pas odieuse sa vice-royauté. Si le maître l'eût voulu, sans doute il aurait reçu avec gratitude pour lui et ses descendants la souveraineté définitive, héréditaire d'un pays qu'il aimait et où il plaisait ; toutefois il vit sans murmure dissiper des espérances que l'Empereur, qui leur avait permis de naître, demeurait libre de révoquer. La modération naturelle de ses désirs, au surplus, secondait en lui cette scrupuleuse discipline de conscience. N'étant pas de ceux qui violent la fortune, il n'était même pas de ceux qui l'acceptent sans condition. En 1810, le titre de Prince royal de Suède lui fut proposé avant d'être offert à Bernadotte. Napoléon donnait son agrément. Mais Eugène n'estimait pas que l'intérêt personnel acquit, par la grandeur de son objet, licence de primer l'autorité de la foi morale. Il déclina une couronne dont le prix était une abjuration. Ce sont là, entre bien d'autres, des préjugés auxquels ce joyeux com-

père de Bernadotte ne comprenait rien. Une autre fois encore, le vice-roi d'Italie mit, à la veille de la campagne de 1812, une sorte d'anxiété à prévenir l'offre du trône de Pologne dont il était question pour lui.

Lieutenant de l'Empereur, limitant son point d'honneur à l'être sans reproche, les exigences de Napoléon, pas plus que les suggestions du sens propre n'ébranlaient cet homme de ferme propos. Sur toute chose il s'appliquait à remplir ses instructions et ne se rassurait point sur son mérite. En 1809, il eut pour la première fois un commandement en chef à exercer, celui de l'armée d'Italie qui devait concourir aux opérations dirigées contre l'Autriche. Ayant débuté par un échec à Sacile, c'est chose touchante de voir avec quelle déférence candide il accueillait les remontrances de son conseiller Macdonald qui lui enseigna la stratégie sur le terrain, comme celui-ci le montre dans ses *Souvenirs*, où les fautes militaires du prince sont relevées avec une malice non exempte de pédanterie. Si l'angoisse de la responsabilité rendait Eugène parfois timoré, ce n'était point qu'il se ménageât lui-même : on le vit assez le 14 juin 1809 à la belle bataille de Raab qui eut l'honneur de figurer au bulletin de la Grande Armée sous le nom de « petite-fille de Marengo ».

Jamais modestie ne fut plus sincère. Dans le jour le plus solennel de sa vie, en 1807, alors qu'il était proclamé par l'Empereur héritier présomptif du royaume d'Italie, et que les applaudissements éclataient de toutes parts, Napoléon dut l'avertir que c'était lui Eugène qu'on acclamait et l'inviter à saluer. Ces qualités de vrai sage n'étaient gâtées d'ailleurs par nulle raideur, nulle contrainte. Unanimement les contemporains louent chez ce prince aimé l'agrément, la simplicité, la bonne grâce du gentilhomme. Il suivait la pente de son heureux naturel et gardait dans le devoir une physionomie souriante. Nul non plus ne fut moins composé, plus étranger à tout manège. On en trouve dans les mémoires de Talleyrand un exemple piquant. Napoléon souhaitait que le roi de Bavière assistât à la fameuse cour d'Erfurt et il avait eu l'idée de le faire entendre à ce souverain par le moyen de son gendre; puis se ravisant: « Il ne faut pas, dit-il, se servir d'Eugène pour cela. Eugène n'a pas assez d'esprit; il sait faire exactement ce que je veux, mais il ne vaut rien pour insinuer. Talleyrand vaut mieux. »

L'amour même, la passion la plus instigatrice d'égoïsme, ne parvint point à le rendre personnel. Le nom de roman qui conviendrait mal à la carrière du prince Eugène sied moins encore à l'histoire de son cœur, la plus simple et la plus unie du monde, celle d'une tendresse conjugale inépuisable et unique.

Ce mariage pourtant s'était noué sous les auspices grondeurs de la raison d'État et non sans faire couler des larmes secrètes. Napoléon n'avait pas de plus pressant dessein que d'apparenter sa dynastie naissante aux maisons souveraines de l'Europe. C'était le complément du système impérial, et fait, pensait-il, pour en garantir la durée. Aussi l'électeur de Bavière étant devenu roi grâce au traité de Presbourg et au triomphe des armes françaises, fut-il, en retour, sollicité d'accorder au vice-roi d'Italie la main de sa fille, la princesse Auguste qui passait pour la plus belle et la plus accomplie de ce temps.

Sous les formes diplomatiques qui en atténuaient mal l'accent impérieux, la requête trahissait son véritable caractère, celui d'une mise en demeure, et laissait entendre combien un refus eût été chose téméraire. Le monarque bavarois n'eut garde d'en courir le risque. La ferveur de la reconnaissance, au reste, réchauffait en lui de vieilles sympathies françaises qui lui demeuraient de sa jeunesse : il avait alors pris du service sous Louis XVI et même paru bien près de s'allier aux Condé. Mais un établissement si contraire à ses destins futurs lui avait été épargné par le refus de ses père et mère, qu'inspiraient de sages considérations d'économie domestique. Ces prudentes personnes songeaient à l'avenir des enfants qui pouvaient naître du mariage, à celui des filles surtout. Si elles étaient nombreuses, irait-on, faute de les mieux pourvoir, s'interdire par avance la ressource des chapitres de chanoinesses, intraitables sur la pureté de la race, inaccessibles à la lignée des Condé, en qui le sang de Montespan altérait celui de Louis XIV ?

Voilà comment Maximilien-Joseph, réservé pour les bonnes grâces de Napoléon, remettait à la réponse de sa fille le soin de lui en assurer la persistance. Celle-ci avait une inclination marquée pour le prince héréditaire de Bade, appelé lui aussi par une rencontre bizarre à s'allier avec les Beauharnais, en épousant peu après Stéphanie, une cousine d'Eugène. Mais dans ces petites cours de la vieille Allemagne, à la fois débonnaires et formalistes, les enfants, très pénétrés de l'autorité paternelle, apprenaient de bonne heure qu'il ne faut point par-dessus toutes choses penser à soi-même. La princesse Auguste se rendit donc aux raisons du roi. C'est avec un effort de résignation qu'elle épousa le prince Eugène qu'on n'avait guère consulté.

Or, après ces prémisses, l'un et l'autre s'aimèrent parfaitement et furent très heureux. Elle était, comme lui, une créature sans replis, née pour se donner et s'oublier. Par l'effet de leur ressemblance intime, ces deux âmes, bonnes, dévouées et ingénues, s'attachèrent avec une force extrême. Auguste se fit du caractère et des vertus d'Eugène l'objet d'un culte; elle n'eut d'autre pensée ni d'autre volonté que les sien-

nes; elle prit pour les proches de son mari, pour Joséphine, pour Napoléon, pour Hortense, les sentiments qui l'animaient lui-même, et en fut payée de retour. A Milan, elle ajouta encore à la popularité du vice-roi. Pendant les longues campagnes qui le retinrent au loin, elle imposait silence à sa douleur et à ses angoisses, soucieuse de s'identifier à lui dans une commune et constante préoccupation du devoir à remplir et de l'honneur à suivre, en toute circonstance et en tout désintéressement. Pour lui, fidèle à sa tâche journalière, il puisait une vigueur nouvelle dans l'affection robuste et patiente du bon travailleur qui gagne la vie de sa femme et de ses enfants.

La correspondance du prince Eugène nous permet de nous figurer cette union surtout par ce qu'elle ne dit pas. Rien n'est moins brillant que les lettres qui la composent, courtes presque toutes, écrites à la hâte, en descendant de cheval, à seule fin que le courrier qui part pour Milan y porte un tendre souvenir d'Eugène à « sa bonne Auguste » et à « ses petits anges ». C'est une parole venue de loin, chaude comme une caresse, mais discrète et pudique, si semblable toujours à elle-même que des nombreux billets transcrits par M. Pulitzer les deux tiers pourraient être retranchés sans dommage : intacte demeurerait notre impression. Il n'y a là, bien entendu, nulle littérature, — et le plus étonné ou le plus scandalisé des hommes eût été certainement le prince Eugène, s'il eût prévu que ces épanchements intimes dussent jamais fournir du travail aux typographes ; — mais même aucun lyrisme, aucun éclat de voix, aucune complaisance à se mirer dans sa passion, à s'y raconter, à s'y écouter, à s'en faire un objet de délices ou un titre de mérite. Le *moi* y manque totalement. Par la même raison, on y chercherait en vain le talent de décrire, les anecdotes, les paysages, tout ce dont le moi — surtout quand il est bien épris — se rehausse avec tant de coquetterie.

Eugène est sobre de détails, parce que le temps presse, parce qu'il a de la modestie jusque dans l'imagination, et aussi parce que trop de précision alarmerait. A l'ordinaire, ce qui tient le plus de place, c'est le bulletin de santé, la mention de la température, l'annonce du petit présent cherché à grand'peine, tout ce qui dans une lettre n'a de prix que pour celle qui l'attend. De ces messages de simple sollicitude, c'est à peine si l'on peut détacher de loin en loin quelques traits brefs et sentant leur héros.

Là-bas, en Russie, sous la menace prochaine du désastre, qu'oser écrire qu'il ne vaille mieux taire? Il se borne donc à cette relation succincte de la bataille de la Moskowa : « Je commandais la gauche, et nous avons fait notre devoir. » Ailleurs, une courte phrase qui lui échappe en laisse deviner long sur les détresses de cette retraite dont il faut disputer à l'ennemi chaque pas : « Les Cosaques ont eu l'insolence de venir se faire tuer jusque devant mon logement. » Malgré les ménagements de plume, l'horrible vérité est trop obsédante pour ne pas percer par instants : « Le climat nous a détruits. Cette belle et grande armée n'est plus rien du tout. Nos pertes sont immenses. Le spectacle que nous avons chaque jour sous les yeux est déchirant. Nos amis, nos camarades meurent sur la grande route de misère, de fatigue et de froid... Les Italiens meurent comme des mouches. La garde royale n'a pas ramené deux cents hommes. Heureux ceux qui reverront un jour leurs foyers! »

Mais, même dans cette extrémité, le prince Eugène ne connaît pas les tentations de l'emphase. Il ignore le loisir des contemplateurs qui s'attardent à raviver la vibration de leurs nerfs. Il a sa tâche à remplir, ingrate et lourde à l'excès, mais d'autant plus impérieuse et chère à sa conscience que la peine en cache la gloire. Napoléon parti précipitamment pour Paris, Murat déposant, dans sa hâte de regagner Naples, un commandement insupportable aux soucis intéressés qui le rongent, c'est Eugène qui soutient intrépidement la charge de rallier, dans la déroute, les débris dispersés de la Grande Armée.

Dans le peu de lignes qui nous en sont livrées, la princesse laisse voir une constance et une simplicité pareilles. Elle non plus, n'aime pas avec égoïsme : aussi n'a-t-elle garde de trop s'épancher. Par une réserve sévère, elle s'interdit tout ce qui pourrait, à son avantage, entreprendre sur la liberté d'esprit de l'absent. Étroitement elle confond ses propres pensées dans celles qui l'animent lui-même, afin de ne l'en point distraire. Elle aspire à mieux mériter de lui par ce magnanime détachement de soi dont il montre l'exemple, et ce n'est pas sans douceur qu'elle lui en donne la preuve la plus douloureuse, le jour où, le roi de Bavière ayant adhéré à la coalition, elle rompt résolument toutes relations avec son père.

Les lettres les plus belles et les plus développées sont celles qui la montrent unie avec son époux dans un inébranlable esprit de sacrifice. Pour elle comme pour Eugène, l'engagement envers Napoléon est la loi inviolable. Mère, elle a tenu bon contre son cœur, lors du divorce de Joséphine qui a frustré ses enfants d'une couronne. A l'heure où la ruine imminente de l'empire fait tant de renégats, cette couronne d'Italie est encore à la discrétion du vice-roi : les alliés la lui offrent pour prix de sa défection. Mais la princesse Auguste n'a qu'un élan de reconnaissance et d'amour pour son époux, qui a renvoyé le tentateur avec un refus sur lequel il n'est pas descendu à réfléchir : elle le remercie au nom de ses enfants de leur avoir sauvé l'honneur. De ce fervent cœur de femme le cri de révolte ne jaillit qu'une

seule fois : c'est que l'héroïque fidélité du prince a été incriminée, que l'Empereur lui reproche à tort de n'avoir point mené son armée en France pour l'engager dans la campagne suprême. De fait, l'ordre ne lui en avait été adressé que sous certaines conditions, qui, ne s'étant point accomplies, dégagèrent la responsabilité du vice-roi. Là-dessus les témoignages décisifs allégués par M. Pulitzer confirment pleinement l'arrêt de l'histoire. Au reste, la conduite du prince Eugène et de la princesse Auguste fut jusqu'au bout d'accord avec des intentions qui ne méritaient pas d'être méconnues. Dans l'invasion de l'Italie, elle vint auprès de lui faire ses couches à Mantoue, place forte assiégée que le Prince ne rendit aux Autrichiens qu'après l'abdication de Napoléon.

La fin des épreuves marqua la fin des grandeurs. Il fallut quitter la cour vice-royale pour un médiocre apanage bavarois, non sans y emporter le secret d'un bonheur qui ne devait rien à la fortune. De Milan à Eichstaett, dans un roman la chute serait terrible : ce ne fut qu'un passage dans la vie de deux nobles êtres que l'exacte discipline de leurs facultés avait soustraits au pouvoir de l'imagination, à ses prestiges et à ses supplices.

LÉON BÉCLARD.

THÉATRES

GYMNASE : *Les Demi-Vierges*, comédie en trois actes, de M. Marcel Prévost. — L'ŒUVRE : *Le Volant*, pièce en trois actes, de Mme Judith Cladel.

Les *Demi-Vierges* ont les défauts qu'ont d'ordinaire les pièces tirées d'un roman ; défauts qui, je crois bien, sont inévitables, et qui sont en raison directe, — M. Prévost me pardonnera cette formule mathématique, — en raison directe du talent déployé dans le roman. Et, naturellement, à ces défauts viennent ici s'en joindre d'autres, particuliers au sujet traité.

Comme tous les romanciers qui, à un moment donné, écrivent une pièce, M. Prévost, j'imagine, a craint de ne pas faire assez « théâtre ». Il s'est dit : « Je suis un romancier, et un romancier qui a du succès : ce succès n'est probablement pas du goût de tous mes confrères ; il est probable qu'ils chercheront à me le faire payer, et que, forcés de reconnaître mes qualités d'auteur de romans, ils nieront de toutes leurs forces mes qualités d'auteur dramatique ; c'est donc sur la partie « théâtre » qu'il me faut m'appliquer le plus. D'ailleurs Sarcey me guette, il n'aime pas qu'un nouveau prenne la place de Gandillot : soyons homme de théâtre !... » Et M. Prévost a été homme de théâtre avec résolution. Mais, préoccupé surtout de donner à ses scènes une forme théâtrale, il en est venu parfois à aimer le théâtre pour lui-même, se bornant à nous dire ce qui était utile pour l'effet théâtral. Un exemple me fera mieux comprendre. Voici la première rencontre de Maxime de Chantel et d'Hector Le Tessier ; la scène est « élégante », avec un peu du nerf qu'avait dans le *Demi-Monde* une scène analogue entre Nanjac et Jalin. Mais, d'abord, la scène finie, que savons-nous des personnages ?

Passe pour Maxime, qui (comme Nanjac) est un type simple : le provincial ingénu et loyal, incapable de comprendre le mensonge, et plus incapable encore de se débrouiller parmi les perfidies nuancées de la vie de Paris. Mais Hector, qui est-il ? Comment lui, délicat et droit, est-il entré dans ce monde pervers ? comment surtout y est-il resté ? comment n'a-t-il pas été pris de ces nausées dont serait pris tout galant homme — tout homme ! — devant ce dévergondage à cloisons étanches ? Quels sont les liens qui l'unissent à Maud ? Nous croirions à une complicité passée, comme pour Jalin et la baronne d'Ange ; mais l'honnêteté naturelle d'Hector nous interdit de le supposer. Amitié, nous dit-on ; mais, dans le monde étrange où évoluent les personnages de M. Prévost, les mots prennent des significations si singulières, si variables, que le mot d'amitié ne nous rassure qu'à *demi*, c'est le cas de le dire ! Alors, quoi ? Je comprends Jalin, habitué du demi-monde et sachant ce qu'il vaut, lorsqu'il dit à Nanjac : « Allez-vous-en, et bien vite : cela n'est pas fait pour vous ! »

Mais Hector connaît l'infamie de Maud, il en est le complice, au moins par sa complaisance, et je le comprends moins lorsqu'il engage Maxime à l'épouser ; je ne le comprends plus du tout lorsqu'il aime Jeanne de Chantel, et qu'il consent à faire de cette délicieuse « oie blanche » la belle-sœur d'une misérable telle que Maud. Car si Hector connaît Maud et s'il reste près d'elle, c'est ou bien par curiosité (et ces curieux-là ont un nom !) ou bien par vague espoir de profiter un jour ou l'autre de ses demi-complaisances ; et quelle est, de ces deux alternatives, la plus flatteuse ? Quel est alors le titre d'Hector à nous représenter la loyauté élégante et sans compromissions ? Il se présente à nous comme un Jalin : c'est un demi-Ryons, un Tournas encore jeune... Rien de tout cela — et c'était assez important ! — rien de tout cela, ne nous est expliqué.

La scène a du relief, je le reconnais ; mais du relief seulement, du relief sans rien dessous. Si M. Prévost avait simplement cherché, dans cette scène, ce qui en somme en était le motif : nous peindre Hector, il l'eût fait, sans doute, le mieux du monde : le souci du « théâtre » l'en a empêché.

Ce n'est pas tout. La première et cavalière conversation des deux jeunes gens ne nous surprend guère. Nous en avons vu de pareilles dans le théâtre de M. Dumas. Mais, si les personnages de M. Dumas sont profondément humains, ils ont aussi quelque chose d'exceptionnel : tel Jalin, tel Ryons, tel Thouvenin... A voir Hector et Maxime se promettre dès l'abord une loyale amitié de théâtre, il nous semble deviner la suite : Hector sera le moraliste; porte-parole de l'auteur moraliste, il prêchera la moralité ; bien plus, il la mettra en action, intransigeant sur tout ce qui touche à la loyauté, au devoir. Et c'est une sorte de déception quand, chez ce chevalier de la morale, nous apercevons ce que je viens de dire. Et cela encore, parce que M. Prévost a cédé au désir de faire une scène de théâtre. Entendez bien que je ne le lui reproche pas. Mais, puisque j'ai parlé de M. Dumas, chez l'auteur de *Denise*, la « scène » pose des personnages qui se développent ensuite d'après les données établies dans cette scène. Ici, c'est la scène en soi, pour soi; elle n'existerait pas, que les personnages n'en seraient pas moins ce qu'ils sont; seulement, nous n'aurions pas été mis sur une fausse piste; nous n'aurions pas eu une sorte de déception dont, pour nous, l'auteur est toujours responsable.

J'ai insisté sur ce point, parce qu'il me paraît résumer d'une manière assez frappante les défauts « dramatiques » des *Demi-Vierges*. J'en pourrais citer d'autres ; comme, par exemple, la scène où ce même Hector dit si vertement son fait à Luc Lestranges. Vous voyez aussi bien que moi ce que ce dernier pourrait lui répondre : c'est ce que j'ai dit plus haut; je ne le répète pas.

A ces défauts, disais-je, viennent s'en ajouter d'autres touchant au sujet traité par M. Prévost. Sur ce sujet, j'aurais, je l'avoue, quelque peine à m'expliquer en toute franchise. J'admire, en vérité, comment la volonté moralisatrice si clairement exprimée dans sa préface a pu mener M. Prévost jusqu'au bout du livre où il a peint ce qu'il y a de plus laid au monde, le dévergondage raisonnable. Le pis — et je reviens ici au « point de vue du théâtre » — c'est que le dévergondage dont il s'agit est fait de mille nuances, dont le roman nous avait donné une analyse détaillée, mais qui, par leur nature même, sont tout à fait « intraduisibles » à la scène. Où s'arrêtent au juste les faveurs que Maud accorde à Julien? Il me paraît difficile de l'exprimer devant quinze cents personnes. Il en résulte ceci, que la pièce devient incompréhensible ; et ceci encore, — qui doit être infiniment douloureux pour un moraliste, — que le public se réjouit au spectacle de jolies filles court vêtues et abondantes en propos salés, et qu'il ne proteste qu'à l'heure tardive où le moraliste fait enfin son apparition.

Le personnage de Maud a été si adouci, ses mœurs ont été si « atténuées », que le public, qui s'est plu aux complaisantes peintures du dramaturge, reste bouche bée aux sévères conclusions du moraliste. Il ne peut pas admettre que Maxime n'épouse pas Maud, puisque Maud, telle qu'on nous l'a montrée, est inconséquente et mal élevée plus que foncièrement vicieuse.

Et ici les qualités de M. Prévost se sont, pour ainsi dire, retournées contre lui, ou du moins contre sa pièce. En effet, l'art suprême avec lequel l'auteur des *Lettres de femmes* sait enguirlander de sentimentalité et même de religion des apologues parfois assez raides, l'habileté avec laquelle il sait doser la grivoiserie et la morale, la surprenante adresse avec laquelle il donne un dénouement presque austère à des contes fort vifs, tout cela ne pouvait être de mise ici.

Le théâtre c'est avant tout la clarté, le « grossissement » même. Les demi-nuances sont le contraire de l'art dramatique. Non que l'art dramatique soit incapable de rendre les nuances les plus délicates; mais ces nuances délicates, ces demi-nuances, il faut les rendre évidentes, les exprimer d'une façon frappante. Du moment qu'on voulait mettre les demi-vierges au théâtre, — on pourrait se demander s'il le fallait, — la seule méthode possible était de nous expliquer clairement ce que c'est qu'une demi-vierge, en quoi elle diffère d'une fille, en quoi elle diffère d'une femme, à quel degré de l'échelle elle perche, entre l'oie blanche et la cocotte et sans doute plus bas même que cette dernière.

Faute d'avoir traité ce point capital, la pièce de M. Prévost reste incertaine dans sa marche, plus incertaine encore dans son but. Ne sachant ce qu'est Maud, comment nous associer aux sévérités que l'auteur a pour elle vers la fin du troisième acte? Il nous l'avait présentée, je crois, avec quelque complaisance, et, tout d'un coup, il la maudit. Je vous disais tout à l'heure qu'à cet instant le public protestait. Il m'arrive parfois — trop souvent — d'être en désaccord avec le public. Ici, c'est lui qui a raison, tout à fait raison... C'est que, justement, c'est l'erreur dominante chez les débutants au théâtre : ils se figurent qu'en atténuant, ils feront passer plus facilement les choses « difficiles ». C'est précisément le contraire. On ne les fait passer qu'en les présentant hardiment, bravement, j'oserais presque dire brutalement. Voyez M. Dumas. S'il ne nous a jamais montré de demi-vierges, il nous en a fait tout de même accepter de raides dans l'*Ami des femmes*, dans *Denise*, dans la *Visite de noces*. Si nous les avons admises sans protester, — si du moins nous n'avons protesté qu'une fois rentrés chez nous, — c'est parce que M. Dumas nous avait mis

bravement en face d'une situation : Denise est une fille-mère, M. de Bardannes l'aime : l'épousera-t-il? Objectera-t-on que le cas de Denise est simple, tandis que celui de Maud ne l'est pas? Raison de plus pour l'expliquer franchement, et pour ne pas s'en tenir à des équivoques qui ne satisfont personne.

Certes, je ne pousserai pas l'intransigeance jusqu'à reprocher à M. Marcel Prévost les nombreux épisodes qui remplissent ses deux premiers actes : il y en a d'assez déplaisants, il y en a de drôles ; c'est eux qui assureront le succès de la pièce : ne les regrettons pas. Mais puisque, après ces deux actes consacrés à la satisfaction du public, le troisième devait être consacré à la morale, j'aurais souhaité que l'un des personnages nous fît nettement sentir cette morale ; que Maxime, je suppose, enfin averti, eût franchement expliqué à Maud pourquoi il ne pouvait pas lui pardonner. Que lui aurait-il dit au juste? C'est l'affaire de M. Prévost, et ce n'eût peut-être pas été facile à exprimer ; quelque chose, je pense, comme l'admirable réponse du vice-roi de la *Périchole* au prisonnier qui proteste qu'il n'a rien fait : « Je le regrette! Puisque vous n'avez rien fait, je ne puis rien vous pardonner! » C'est qu'en effet n'avoir rien fait, rien de définitif, c'est là le crime irrémissible de Maud; crime qui la rend plus coupable que Clara Vignot, plus coupable que Denise, plus méprisable que Suzanne d'Ange ou Marguerite Gauthier.

Qu'on épouse Denise, ou Jeannine, cela se conçoit : elles n'ont que commis une faute dont la responsabilité n'incombe pas à elles seules. Maud a commis plus qu'une faute, un vrai crime, j'allais dire un crime contre nature : elle est impardonnable... Si bien qu'après tant de « faillites partielles » sa banqueroute finale est une manière de réhabilitation. Voilà ce que j'aurais voulu entendre dire, ou à peu près, sur la scène du Gymnase, car c'est là la moralité vraie de la comédie et son excuse. Cela disparu, vous voyez ce qui reste de la pièce...

Il reste, il est temps que je le dise, des scènes agréables et amusantes, parmi lesquelles une tout au moins (entre Maud et Harden) a comme un air de grandeur. Mais, pour entrer dans le détail de ces scènes, presque toutes remplies par les camarades de Maud, il me faudrait, en parlant d'elles, parler à fond du sujet traité par M. Prévost, et c'est ce que je suis résolu à m'interdire. Ici, je lui chercherais des querelles plus sérieuses que celles que je viens de chercher à l'auteur dramatique...

Quoi qu'il en soit, j'ai parlé de la pièce avec d'autant plus de liberté que le succès en paraît dès maintenant assuré; je m'en réjouis le plus sincèrement du monde pour M. Marcel Prévost, avec l'arrière-espoir qu'il nous donnera prochainement une pièce plus complète, — si j'osais, je dirais plus complètement et plus évidemment morale...

Jamais, en tout cas, pièce n'a été mieux jouée, à une exception près. Le succès de Mlle Yahne a été étourdissant; elle a un mélange de perversité et de candeur qui est sans prix; Mlle Leconte est la plus naturelle et la plus touchante des ingénues; Mlles Lucy Gérard et Suzanne Carlix réussissent, hélas! à rendre leur vice fort séduisant; Mlle Drunzer prête sa beauté tranquille au personnage un peu inquiétant d'Étiennette Duroy. Mmes Samary, Henriot, Sorel, de Mora, etc. (elles sont trop!) sont à tous égards recommandables. Rarement M. Mayer a été plus naturel, plus simple et plus vrai que dans le rôle de Chantel : il a fait, du personnage, un être réel, d'une vérité frappante. Comparez, pour vous rendre compte du talent de M. Mayer, le meilleur de ses camarades, M. Lérand par exemple; ce que fait celui-ci est juste, adroit, habile; mais à travers son talent on sent la convention, l'effet de théâtre...

Après eux, il faut louer la discrétion un peu sèche de M. Calmettes, la bonne grâce de M. Dumény, la demi-chaleur (somptueusement habillée!) de M. Grand, l'impayable dignité de M. Frédal, et... j'y renonce! Encore une fois, jamais pièce n'a été jouée avec un plus parfait ensemble. Les petits rôles mêmes sont tenus à ravir. C'est un spectacle à réjouir les yeux.

*
* *

Je voudrais, en terminant, vous dire un mot du spectacle de l'*Œuvre*. Je n'avais pu assister au précédent; je vous aurais dit, sans doute, qu'on s'était montré bien sévère pour la pièce de M. Vérola. Et, si ma caution ne vous paraît pas suffisante, sachez que M. Vérola est l'ami de Maurice Bouchor; et Maurice Bouchor ne saurait avoir comme amis que de vrais poètes. — Pour ce qui est de la représentation de cette semaine, M. Lugné-Poë me semble avoir dépassé les bornes. Le *Volant* n'a que ce mérite, de nous montrer le mal que peut faire le Mœterlinck à une honnête cervelle de jeune femme. Il est manifeste que Mme Judith Cladel est une excellente personne, fourvoyée où elle n'avait que faire : il l'est tout autant, malheureusement, que sa pièce est d'une incohérence et d'une niaiserie achevées. Interprétation médiocre, à l'exception de Mlle Suzanne Desprès.

JACQUES DU TILLET.

P.-S. — La pièce de M. de Curel dont j'ai parlé dans le dernier numéro a paru dans la *Revue de Paris* du 15 mai.

J. T.

CHOSES ET AUTRES

La Commission du budget en est encore à demander des dégrèvements et des économies, comme les États généraux de 1356. Il est probable que, cette fois, la Chambre votera au moins la déclaration d'urgence. La diminution des impôts est une formule de style dans les professions de foi, et un candidat n'oserait pas se présenter devant les électeurs sans leur promettre cette satisfaction. Mais il est évident qu'au fond les contribuables ne s'en inquiètent guère. Il y a des acheteurs qui, après avoir demandé le prix, s'écrient invariablement : « Oh ! comme c'est cher ! » Après quoi ils payent. C'est aussi une vieille habitude de récriminer contre les impôts. Mais qui cela gêne-t-il de payer ses contributions ?

A Paris d'abord il y a les cinq sixièmes des habitants qui, ayant un loyer inférieur à 500 francs, ne payent pas de contribution mobilière. Pour ceux qui la payent, elle représente le prix d'un dîner ou d'une soirée au théâtre.

Ce n'est pas des droits de succession qu'on peut se plaindre : on est très content d'avoir à les payer. En ligne directe le droit est insignifiant, et si un neveu qui hérite de cent mille francs est obligé d'en laisser quatre ou cinq mille, il est encore trop heureux.

Il y a les impôts indirects. L'odieuse gabelle a laissé de tels souvenirs que les employés de la Régie se considèrent comme insultés quand on les appelle gabelous. Or le droit de gabelle est à peu près insensible : quand on achète du sel, on en a pour deux sous à ne savoir qu'en faire.

Il est vrai que sur l'alcool et le tabac les droits sont plus élevés, mais c'est dans l'intérêt du consommateur. Il y a déjà trop d'alcooliques et de tabagistes ; ceux-là ne peuvent pas dire que l'impôt les empêche de boire et de fumer. D'autres sont obligés de se priver d'alcool ou de tabac : ce sont les plus heureux ; ils évitent ainsi bien des maladies. Ou l'impôt n'entrave pas la consommation, et alors de quoi se plaint-on ? ou il l'entrave, et il faut s'en féliciter.

D'autres denrées, qui ne sont pas nuisibles, sont cependant taxées. Mais à quoi servirait-il de les dégrever ? On sait de reste que les dégrèvements ne profitent jamais au consommateur : c'est le marchand qui met la différence dans sa poche. Pour tant faire que de payer le même prix, mieux vaut encore donner son argent au fisc, qui en applique toujours au moins une partie à des dépenses d'intérêt public, qu'à des commerçants qui l'emploient à acheter des maisons de campagne pour eux et des maris pour leurs filles.

Et puis l'impôt ne sert pas seulement à remplir les caisses du Trésor, il procure toutes sortes de jouissances aux contribuables. C'est avec un véritable plaisir que les piétons ont vu mettre un impôt sur les bicyclettes. Toutes les fois qu'on n'aime pas un objet, on demande qu'il soit imposé : les personnes qui ont des chiens demandent une taxe sur les chats ; presque tous les habitants de maisons voudraient un impôt sur les pianos, et le gouvernement qui oserait mettre un impôt sur les chapeaux de haute forme aurait devant lui un an de popularité malsaine, la seule qui dure. Qui est-ce qui réclame l'impôt sur le revenu ? Ce n'est pas le gouvernement, qui en aperçoit les dangers : c'est la foule des gens qui n'ont pas de revenu.

Rien qu'avec les impôts dont chaque contribuable demande la perception sur les autres, on obtiendrait ce fuyant équilibre du budget qui heureusement ne sera jamais atteint ; car, le jour où le budget serait en équilibre, on entreprendrait des dépenses folles.

***

Les femmes qui réclament le droit de suffrage politique se sont heurtées jusqu'ici à une grave objection. Il n'est pas possible, leur disait-on, que vous soyez admises à décider de la paix ou de la guerre : vous voteriez trop facilement la guerre, puisque vous n'êtes pas soldats. Cet argument n'est pas sérieux : il est probable que les femmes voteraient rarement pour la guerre, même ne devant pas aller à l'armée, parce qu'elles s'intéressent toujours à quelqu'un qui devrait y aller. Et c'est parce que l'argument n'est pas sérieux qu'il produit beaucoup d'effet. Aussi s'est-on préoccupé d'y répondre, et la réponse est trouvée. Un député qui appartient déjà au xxe siècle va proposer d'étendre aux femmes le bénéfice du tirage au sort. Les femmes sac au dos ! telle est la formule de l'avenir.

Cependant il y aurait des tempéraments. D'abord on ne leur demanderait pas trois ans de service. Avant que la proposition soit adoptée, car il faut prévoir des lenteurs, le service militaire aura été réduit à un an même pour les hommes : il suffira donc de demander aux femmes un an de leur vie, la plus belle, celle de vingt à vingt et un ans. Et puis on ne les verserait pas dans l'artillerie ou la cavalerie, pas même dans l'infanterie : elles feraient leur temps dans les hôpitaux. A la rigueur, elles ne devraient être affectées qu'aux hôpitaux militaires, mais rien n'empêchera de les envoyer en détachement dans les hôpitaux civils, où elles remplaceraient les sœurs, et même les infirmières laïques, qui sont trop capricieuses. Des infirmières militaires, fortement hiérarchisées et astreintes à une discipline rigoureuse, feront un meilleur service.

Est-il besoin de faire ressortir les avantages de cette combinaison? Les malades ne risqueront plus de manquer de soins; on manquera plutôt de malades pour occuper le contingent annuel de 200 000 conscrites. Mais c'est surtout aux infirmières que profitera le système. Toutes les jeunes filles, après avoir passé un an dans les hôpitaux, seront en état de soigner leur famille : de retour dans leurs foyers, elles sauront faire les pansements de petite chirurgie, doser les médicaments, combattre les microbes, et il leur restera pour toute leur vie des habitudes d'antisepsie qui profiteront à toute la population.

Si j'osais aborder un sujet plus délicat, je dirais que la population pourra même en recevoir un accroissement que les économistes sont unanimes à réclamer. Un grand nombre de jeunes filles végètent actuellement dans le fond des campagnes ou des petites villes et, faute de relations, attendent un mari jusqu'à l'âge le plus avancé. Le service militaire, en les enlevant à leur famille, ne fût-ce que pour un an, et en leur ménageant des rencontres affectueuses avec les jeunes garçons qu'une blessure ou une maladie amène à l'hôpital, faciliterait des unions assorties, d'autant plus que c'est au chevet d'un malade qu'on apprend le mieux à connaître son caractère.

Ce qui présentera le plus de difficultés, c'est l'appel des réservistes. Aux époques où elles auront à faire leurs vingt-huit jours, la plupart des femmes seront mariées, et beaucoup de maris s'inquiéteront. Mais, une fois dans la territoriale, il n'y a plus rien à craindre.

*
* *

La statistique que publie tous les ans le ministère de la Justice sur l'administration de la justice criminelle est une mine de documents précieux. On y voit, par exemple, que les illettrés sont généralement violents, tandis que les gens instruits sont plutôt voleurs. Il ne faudrait pas en tirer argument contre l'instruction; car, après tout, il vaut mieux être volé qu'assassiné.

Il paraît que la criminalité des employés des postes est plus élevée que celle des autres employés; il fallait s'y attendre : il est plus facile de voler quand on a un maniement d'argent que lorsqu'on n'a rien sous la main. Mais cette constatation a quelque chose de mélancolique pour les gens honnêtes : ils peuvent se demander s'ils ne doivent pas leur probité au défaut d'occasions.

C'est surtout pour les notaires que la statistique est navrante. La moyenne générale des accusés est de 1 pour 10 000 habitants. Elle est inférieure à 1 pour les rentiers et pour la plupart des personnes qui exercent des professions libérales; elle est de 4 pour les médecins et les sages-femmes, qui ont plus de tentations. Pour les notaires, elle est de 43, c'est-à-dire que les notaires sont quarante-trois fois plus voleurs que les autres hommes. Cela ne doit pas s'entendre, comme il va de soi, de tous les notaires. Il y a seulement quarante-trois fois plus de voleurs parmi les notaires que parmi les autres, et c'est très honorable pour la plupart des notaires; ils n'en ont que plus de mérite à rester honnêtes. Ce chiffre de 43 accusés sur 10 000 notaires paraît énorme; mais quand on retourne la proportion, on voit que sur 10 000 notaires il y en a 9 957 qui sont honnêtes. Ce chiffre paraît également énorme.

Il ne faudrait pas, d'ailleurs, attacher trop d'importance à cette statistique : elle est plus curieuse qu'exacte, car elle ne tient pas compte des crimes dont l'auteur n'est pas poursuivi. Elle constate par exemple que la criminalité est moins élevée dans les campagnes que dans les villes : or tout le monde sait que la plupart des crimes commis à la campagne restent impunis. Ce qui est vrai, c'est que la justice attrape moins souvent les criminels dans les campagnes que dans les villes, mais rien ne prouve qu'il y en ait moins.

Et puis il y a un élément qui échappe à la statistique, et précisément le plus intéressant: ce sont les crimes ignorés. Le plus souvent, quand on est victime d'un vol, on ne se plaint pas, afin de n'avoir pas d'affaire avec la justice où l'on est presque aussi maltraité quand on comparaît comme plaignant que comme accusé. Dans les affaires de mœurs, la victime met encore plus de soins que le coupable à éviter la publicité : l'esprit public est ainsi fait que l'auteur du crime ne serait pas le plus déshonoré. Et que d'obscurs assassinats se commettent journellement, comme d'ouvrir mal à propos une fenêtre dans la chambre d'un malade, de faire monter un cheval vicieux par un étourdi ou de favoriser des excès mortels, sans que le chef du bureau de la statistique criminelle puisse jamais le savoir!

*
* *

Il n'y a presque personne en France qui ne se croie capable d'être Président de la République. Si l'on s'en tenait aux termes de la Constitution, on pourrait s'imaginer en effet que ce n'est pas bien malin. Promulguer les lois, la belle affaire! L'exercice du droit de grâce n'est qu'un plaisir. Qui est-ce qui n'est pas capable de disposer de la force armée, de nommer aux emplois, de recevoir les ambassadeurs et de présider aux solennités nationales?

Mais on ne pense pas à tout ce qui n'est pas dans la Constitution. Il faut d'abord une santé d'airain pour résister aux voyages, un estomac qui veuille bien se prêter à tous les déjeuners et dîners officiels, une

inépuisable résignation aux discours, une faculté de sourire toujours prête, une main à l'épreuve de toutes les poignées; il faut féliciter d'un ton affable, promettre d'un air sérieux, exprimer le même jour de la pitié dans les hôpitaux, de l'allégresse aux inaugurations, de la consternation après les catastrophes, être digne envers les puissances étrangères, familier pour le peuple, saluer avec grâce et n'avoir jamais d'avis sur rien.

Cette dernière condition surtout est essentielle. Le Président de la République n'est pas responsable : cela ne veut pas dire qu'il peut faire tout ce qui lui plaît sans en supporter les conséquences, mais au contraire qu'il ne peut rien faire du tout sans la permission de ses ministres, puisque les ministres sont seuls responsables de ce que fait le Président.

Cependant on en trouve. Mais en trouvera-t-on toujours? C'est une chance. Il n'y a pas une école supérieure de Présidents de la République, et il ne peut pas y en avoir, parce que tout le monde voudrait y entrer et qu'à la sortie on manquerait de débouchés. Il n'y a même pas de cours sur cette matière à l'École libre des sciences politiques. Mais il commence à se dégager de la pratique quelques règles précises :

Il faut d'abord être marié et avoir des enfants. Il n'est pas indispensable d'avoir un gendre. On ne connaît pas d'exemple d'un Président de la République garçon.

Il faut être fils de ses œuvres, malgré les scrupules que peut inspirer cette filiation incestueuse.

Il faut avoir été député; l'exemple du maréchal de Mac-Mahon ne peut être invoqué comme une exception : il avait été nommé par l'Assemblée nationale, c'est-à-dire avant l'ouverture de notre ère. La qualité de sénateur n'empêche pas d'être candidat, mais elle empêche d'être élu.

Il faut avoir assez de fortune pour pouvoir dépenser la totalité de son traitement, et ne pas faire d'économies. Or, un ancien Président de la République ne peut plus rien être : il doit rentrer dans la vie privée. On n'en a vu aucun reprendre l'exercice de sa profession ou briguer un autre emploi.

Enfin, par une inexplicable anomalie, la présidence de la République est la seule position à Paris qui n'ait jamais été occupée par un homme du Midi. Car on sait que la République n'existait pas encore quand M. Thiers en fut président.

STYX.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA DERNIÈRE PENSÉE DE GUSTAVE FREYTAG.

Peu de temps avant sa mort, Gustave Freytag écrivit sur l'*Album* de la Société des Arts de Zürich cette *sentence* qui résume parfaitement la noblesse et la philosophie de sa vie de travail :

« Écoute aux jours heureux, et sans trop y prendre garde, les éloges des amis; ne te dérange jamais dans ton travail et laisse dire les critiques grossières. Lorsque la tempête furieuse est déchaînée, enveloppe-toi dans ton manteau; supporte les pires souffrances silencieusement, en te voilant la face; incline-toi avec bonne volonté et avec dignité devant le cher public, pourtant ne montre qu'à de rares privilégiés le mystère de ton âme. Garde enfin tes amours fidèlement, en lieux sûrs, et parmi les foules bruyantes passe en fredonnant volontiers : *Seul, toujours seul!* Telle fut, mes chers amis, depuis des années, ma règle de vie et ma consolation. »

Ces lignes sont datées de ce Wiesbaden où, depuis ses déceptions, Gustave Freytag s'était retiré dans le repos et la retraite. C'est là qu'eut lieu la cérémonie funèbre; elle fut grandiose et solennelle. Autour de la maison hospitalière les oiseaux que le mort avait tant aimés pépiaient déjà dans la verdure nouvelle du printemps. Un des familiers écrit : « La nation allemande est en deuil de son grand poète, mais les amis personnels de Gustave Freytag seront seuls à comprendre la perte que l'Allemagne vient de faire. » L'homme privé était supérieur à l'écrivain, et ce n'est pas dire peu.

E. T.

Un *congrès libre des sociétés d'instruction et d'éducation populaires* aura lieu au Havre, les 30 et 31 août et 1er septembre.

Ce congrès est organisé sur l'initiative et par les soins de la *Société havraise de l'enseignement par l'aspect*, à l'occasion de son quinzième anniversaire.

L'objet du congrès sera l'étude pratique des meilleurs moyens d'organiser les cours d'adultes et les conférences populaires.

Une réunion préparatoire pour la nomination d'un comité provisoire, pour la rédaction d'un règlement intérieur et pour l'élaboration du programme des travaux du congrès aura lieu à Paris, dans une des salles du Musée pédagogique, 41, rue Gay-Lussac, le *samedi 8 juin, à 4 heures.*

Toutes les sociétés d'instruction et d'éducation populaires qui voudront prendre part au congrès, sont invitées à se faire représenter à la réunion préparatoire par un délégué dûment accrédité. Un même délégué ne peut représenter qu'une seule société, et chaque société n'a droit qu'à un seul délégué dans la réunion préparatoire.

Adresser toutes les communications à M. H. Jardin, président, ou à M. Serrurier, secrétaire général de la Société pour l'enseignement par l'aspect (projections lumineuses), au Havre.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

22 mai. Le *Journal de Genève* rend compte des deux plus récentes publications de l'imprimerie Ducloz qui, dans une petite ville savoyarde, à Moutiers de Tarentaise, loin de tout grand centre intellectuel, hors du courant des auteurs, des liseurs et des acheteurs, a eu le courage d'entreprendre des publications de luxe et de ramener l'art un peu banal de la typographie aux grandes traditions du XVIe et du XVIIe siècle. La première de ces publications a pour titre : *Les Manuscrits à miniatures de la Maison de Savoie*, par M. François Mugnier, conseiller doyen de la Cour d'appel de Chambéry, président de la Société savoisienne. Ces manuscrits, dont plusieurs spécimens sont reproduits dans le volume en question, sont encore conservés en grande partie à Chambéry et n'ont pas suivi la dynastie à Turin. La seconde est une réédition de l'introduction à la *Vie dévote* de saint François de Sales faite avec la troisième édition originale, la plus complète et la plus exacte de celles faites du vivant de l'auteur. Un seul exemplaire en était conservé à la bibliothèque de Vienne. La reproduction de cet exemplaire est très fidèle; même pagination, même justification, même caractère. Mais ce qu'il y a de plus curieux est une étude iconographique fort complète dont l'auteur, M. Grand-Carteret, était connu jusqu'ici dans des domaines assez éloignés de l'iconographie sacrée. On trouve là des images de sainteté de tous temps et de tous lieux.

23 mai. L'*Est Républicain* (de Nancy). — Compte rendu d'une conférence faite à Nancy par M. de Marcère sur la décentralisation : « Dès qu'on lui a parlé de décentralisation, la pensée de M. de Marcère s'est portée immédiatement vers Nancy : ce nom de ville est resté dans l'esprit de tous ceux qui se sont occupés de cette question. Le conférencier rappelle ce qui se fit sous l'Empire, en 1863. Le programme de Nancy est dû à l'initiative de dix-neuf citoyens dont il n'a pas oublié les noms. Tous les hommes qui marquaient vers cette époque dans la vie publique furent invités à y adhérer. Cinquante-huit d'entre eux répondirent à l'appel : c'étaient des hommes comme Bérenger, Jules Favre, Eugène Pelletan, Jules Simon, Jules Ferry. Tous donnèrent une adhésion chaleureuse en la motivant. Et cependant, malgré cette unanimité d'opinion chez les hommes éclairés, quoique depuis bien longtemps les inconvénients de la centralisation aient été reconnus, le but est encore loin d'être atteint... La décentralisation est plus nécessaire que jamais, car avec notre régime démocratique, il n'y a plus de résistance possible à la puissance centrale. Il peut se faire que le suffrage universel qui est notre maître donne le pouvoir aux socialistes. Quelle résistance trouveront-ils, quel contrepoids leur opposera-t-on s'il n'existe pas de pouvoirs locaux suffisamment indépendants? Un autre danger est à méditer. Une démocratie unitaire sans contrepoids est vouée au césarisme ; elle y arrive toujours, qu'il soit personnifié dans un homme ou dans un parti. Tout cela nous enseigne qu'il n'y a plus de raison possible à opposer aux partisans de la décentralisation. »

24 mai, *Figaro*. — Le dossier Crispi : « De ces papiers il résulterait : 1° que M. Crispi, sa femme donna Lina, son ami M. Adrien Lemmi, grand-maître de la Maçonnerie italienne et, dit-on, de la franc-maçonnerie universelle, son majordome Achille Conti, auraient abusé de leur situation et de leur influence pour se faire remettre des sommes importantes par la Banque romaine; 2° que M. Crispi aurait réellement vendu au prix de 150000 francs à M. Jacques de Reinach, qui le demandait pour Cornélius Herz, un grand cordon de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare ; 3° que M. Crispi, par lui-même ou par les personnes interposées, aurait en quelques années touché, soit à la Banque romaine, soit à la Banque nationale, des sommes qui, d'après le calcul fort difficile et fort minutieux auquel nous nous sommes livrés, ne monterait pas à moins de 1400000 francs. »

25 mai, *Temps*. — Le voyage en Amérique du général Booth. « Le général Booth, ce Mahomet des temps nouveaux, publie une longue relation de son voyage de propagande aux États-Unis, des principaux miracles qu'il a opérés, des principaux résultats qu'il y a obtenus, tant pour le rachat des âmes que pour la prospérité de l'Armée du Salut. Le tout d'ailleurs, comme introduction à un nouvel appel de fonds, car il faut au général 50000 livres sterling avant la fin de mai, pour les frais de son entreprise... Il n'est pas douteux que les 50000 livres seront souscrites. Le général a résumé les impressions qu'il a rapportées en six titres de chapitres, dont voici les deux derniers : « 5e Ma campagne m'a montré la bonne volonté générale et même l'empressement de toutes les classes de la société à écouter des discours simples et familiers, touchant les intérêts de leurs âmes. 6e Enfin j'ai été émerveillé des facilités que présente notre civilisation moderne pour la diffusion d'une guerre de salut. » Voici les raisons sur lesquelles il fonde cet optimisme : « En vingt-cinq semaines, pas une de plus, j'ai parcouru 21 610 milles, parlé à 500000 personnes, subi 217 interviews de journaliste, répondu à 216 lettres, prononcé 345 allocutions, voyagé 453 heures de nuit et 1035 heures de jour. Durant tout ce temps, tous mes actes et toutes mes paroles ont été, dès le lendemain, enregistrés par la presse, signalés ainsi à des millions de lecteurs. »

26 mai, *Débats* du soir. — La suppression des octrois en Hollande. En 1865, les taxes locales de consommation ont été supprimées, 100 centimes furent ajoutés à l'impôt personnel; les centimes additionnels à la propriété bâtie furent portés de 15 à 40 et les communes eurent le droit d'établir un impôt sur le capital ou le revenu. Cet impôt communal sur le capital ou le revenu est devenu la principale ressource des communes, et les embarras qu'il cause sont cependant moins considérables que l'enchevêtrement des recettes de l'État et des communes pour les impôts personnels et fonciers. Cette suppression des octrois n'a donc pas donné tous les avantages financiers et économiques qu'on en attendait.

27 mai, *Univers*. — Lettre pastorale de l'évêque de Clermont, Mgr Belmont, clôturant et résumant les fêtes du huitième centenaire de la 1re croisade.

28 mai, *Gaulois*. — La vraie force des armées, par le général du Barrail : « Que le nombre ait son importance, c'est incontestable, mais à une condition : c'est que cette importance ne soit pas acquise aux dépens de la qualité, qui ne s'obtient que par une forte éducation militaire, faite, au moins pour quelques-uns, par une longue présence sous les drapeaux. »

29 mai, *République Française*. — A propos des interpellations sur les juifs, sous les initiales de M. Méline : « Il est un fait qu'on ne peut pas nier, c'est que depuis longtemps déjà des mœurs nouvelles s'introduisent dans notre pays et s'infiltrent insensiblement dans notre bon sang gaulois pour le corrompre et l'empoisonner. A l'esprit de travail sévère et austère qui, pendant des siècles, a caractérisé notre race, a succédé l'esprit de spéculation et de jeu qui menace de tout envahir... Ce qu'on est en droit d'affirmer c'est qu'autrefois les crises de ce genre étaient accidentelles et passagères... Ce qui n'était anciennement que l'exception tend à devenir la règle. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32502. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23 — 4e SÉRIE. — TOME III — 8 JUIN 1895

LA POLITIQUE

6 juin.

On causait entre amis. Quelqu'un dit : « Les membres du parlement ne doivent pas s'occuper d'affaires. » Un autre soutint cette thèse qu'un député ou un sénateur peut être homme d'affaires, tout comme avocat, médecin, écrivain, professeur. Il arriva ce qui arrive dans les trois quarts des discussions : d'excellentes choses furent dites pour ou contre, chacun suivant son idée et se donnant à soi-même de très bons arguments pour n'en pas changer ; au bout d'une demi-heure, on s'aperçut que la question n'était pas aussi simple qu'elle en avait l'air et qu'il fallait d'abord la poser nettement.

Si l'on veut qu'un député ou un sénateur donne tout son temps à la politique, on réduit singulièrement le recrutement des assemblées. Ce candidat exerce depuis longtemps un métier honorable ; il y a gagné la fortune, ou tout au moins l'indépendance : le mettrez-vous dans cette alternative d'abandonner son métier ou de renoncer à la vie publique ? On écarterait ainsi des hommes capables de rendre les plus grands services. On s'exposerait à n'avoir un jour, sur les bancs du parlement, que des professionnels de la politique.

Mettons de côté tout esprit de parti, toute question de personne ; demandons-nous simplement : « Quand il s'agit de discuter le budget (c'est-à-dire, en définitive, de la besogne la plus sérieuse des représentants du pays), est-il séant, est-il juste, utile, nécessaire qu'il y ait des hommes d'affaires à la Chambre et au Sénat ? » Évidemment oui ; il faut des hommes d'affaires dans le parlement, mais il faut qu'aucun intérêt privé ne se trouve mêlé, en quelque mesure que ce soit, à l'intérêt public. Rien de plus simple : soyez homme d'affaires *quoique* député ou sénateur ; ne soyez pas homme d'affaires *parce que* député ou sénateur.

Dès lors, la question n'est plus : « Un homme politique peut-il s'occuper d'affaires ? » La question est : « Un homme politique peut-il s'occuper indifféremment de toutes sortes d'affaires ? » Il me semble que la limite est facile à marquer : les choses qu'il devra s'interdire sont celles où l'intérêt public peut se trouver en contradiction avec des intérêts privés quelque légitimes qu'on les suppose.

Ce député ou ce sénateur est administrateur d'un chemin de fer : rien de mieux s'il est un administrateur utile. Il n'y a pas d'incompatibilité en principe ; mais l'incompatibilité commence le jour où l'on discute une loi qui intéresse le chemin de fer qu'il administre. Ce jour-là, il n'a qu'une chose à faire : s'abstenir, et dire franchement pourquoi il s'abstient.

C'est une question d'espèces, comme on dit au Palais. Qui donc jugera ? En premier ressort, la conscience de chacun. Et en appel ? Le suffrage universel, qui est responsable de ses choix. Si, dans le passé, il s'est produit des faits regrettables, s'il s'en produit encore dans l'avenir, les électeurs ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

PAUL LAFFITTE.

NOTES D'ART

A propos des Salons.

De tous les peintres à tendances littéraires, nul plus nécessairement que M. Burne-Jones ne s'impose à l'attention; et, alors même que la mode, cette toute-puissante metteuse en scène, ne l'eût pas élevé au rang qu'il occupe aujourd'hui parmi nous, la signification propre de ses œuvres suffirait à le lui conquérir. Trop évidemment la mode ne pouvait être étrangère à son succès, puisqu'il s'agissait avant tout d'une importation anglaise, et l'on sait de quelle faveur jouissent ici ces produits, même entachés de contrefaçon! Encore fallait-il bien reconnaître l'authenticité indiscutable de celui-ci, et que jamais sans doute l'École dont il relève n'avait rien donné de plus conforme à son esprit et à ses tendances.

A ce titre M. Burne-Jones nous doit retenir. Exaspération de la tendance littéraire, point de départ de l'œuvre, et affectation de la manière: tout son cas tient en ceci. Joignez-y, pour relier les deux termes et leur donner pleine valeur : disproportion manifeste entre l'idée génératrice et sa traduction plastique. Cette idée, vous la connaissez, connaissant le sujet du tableau : *L'Amour dans les ruines!...* Et voilà certes un beau sujet, bien digne d'exciter une imagination ardente, bien fait pour soutenir une telle imagination, pour lui permettre de franchir le dangereux pas qui sépare le rêve initial de l'artiste de sa réalisation esthétique.

Redoutable écueil que la beauté d'un sujet, puisqu'elle proportionne nos exigences à la mesure de cette beauté, puisqu'elle nous devient un étalon certain pour juger de la réussite! Et dans l'œuvre qui nous occupe, à merveille se vérifie une semblable loi. L'*Amour dans les ruines...* Voyez-vous un thème d'art enveloppant de plus nombreuses et plus poétiques possibilités? Voilà, suivant la nature et la qualité d'imagination qui s'y complaît, un de ces symboles expressifs en eux-mêmes, grâce à leur caractère de haute généralité, et parlant à notre âme par tout ce qu'ils offrent de touchant et de passionné, de douloureux et d'ardent, un de ces symboles où se joue l'infini du rêve, auquel enfin s'appliquent les décisives paroles du plus puissant idéaliste de ce temps : — « Ici les relations humaines dépouillent presque complètement leur forme conventionnelle et intelligible seulement à la raison abstraite : elles montrent ce que la vie a de vraiment humain, d'éternellement compréhensible (1). »

Malheureusement voilà ce que M. Burne-Jones n'a pas su montrer, et c'est en ce sens qu'il nous paraît juste de noter la disproportion entre l'idée génératrice et sa traduction. Loin qu'il ait, en effet, dégagé la signification vraiment humaine et poignante de ce thème sublime, déjà traité par les plus grands artistes, — mais ne reste-t-il pas toujours quelque chose à dire sur de semblables sujets, aussi vastes et inépuisables que l'âme elle-même? — M. Burne-Jones n'a rien ajouté à ce qui avait été dit. Bien plus, il faut le reconnaître, quelques égards qui soient dus à son talent et à sa renommée, il a amoindri l'idée poétique en y touchant; et, de ce qui répondait en notre âme aux plus ardents, aux plus passionnés souvenirs, il nous a laissé une assez médiocre image, faible et décolorée, fade et entachée de mièvrerie, totalement dépourvue de cette intensité passionnelle, de cette hauteur d'expression intime, de cette ardeur et de cet emportement que nous y eussions aimés.

Mais plus encore peut-être que la fadeur et l'insuffisance d'expression physionomique des personnages, ce qui nous frappe c'est la pauvreté du symbole, tel qu'il s'affirme à la partie décorative de l'œuvre! Et n'y a-t-il pas correspondance parfaite entre ces deux éléments de la composition? Correspondance entre ces fleurs poussant parmi les marches qui soutiennent le couple d'amants, entre ces branchages s'épanouissant au milieu des ruines, et la placidité de ces deux êtres enlacés. Trop facile et trop aisé symbolisme, que l'on pourrait qualifier *symbolisme d'illustration*, et qui ne serait pas déplacé dans les gravures de revues anglaises, où tout est calme et tranquille comme l'âme jamais troublée des lectrices qui les parcourent! Si tel devait être l'avenir de l'art idéaliste, vaudrait-il en réalité qu'on s'y arrêtât, et ne serait-il pas préférable de reporter son attention sur des œuvres d'essence moins distinguée, mais où du moins la fadeur et la mièvrerie n'eussent point de part?

Distingué! M. Burne Jones est toujours et en toute occasion distingué. Mais prenez garde à ceci : Ary Scheffer lui aussi n'avait-il pas un certain genre de distinction pleurnicheur et guindé? Et cependant savez-vous rien de plus répulsif que sa peinture? Je ne voudrais pas prolonger plus longtemps un rapprochement aussi peu flatteur entre l'artiste anglais et celui de nos peintres que Baudelaire, en 1846, rangeait si justement dans la catégorie des *singes du sentiment*. Un esprit ingénieux et quelque peu méchant s'y pourrait exercer. Nous n'y appuierons point, préférant nous arrêter à une œuvre comme son portrait de femme exposé cette année, qui réellement est d'une belle et sobre tenue, avec d'indiscutables qualités de peinture que nous ne retrouvons plus dans sa regrettable composition symbolique.

On s'étonnera peut-être de voir ici, après le nom de M. Burne-Jones, celui de M. Roll. Et de fait, au

(1) Richard Wagner, *Lettre sur la musique*.

premier abord, ce rapprochement a de quoi surprendre : il ne nous est imposé ni par la réputation du peintre ni par l'importance de sa tentative, mais bien plutôt par la justification de notre idée maîtresse : la banqueroute du symbolisme dans la peinture, et l'avortement des tendances les plus contradictoires. Depuis vingt années qu'il expose, on est édifié sur le compte de M. Roll, comme sur le niveau esthétique de ses productions. N'étions-nous pas habitués à le considérer comme une âme simple, plutôt fruste, sans complications à coup sûr, dont l'idéal d'art flottait entre celui de M. Gervex et celui de M. Béraud, noms qu'il semblait jusqu'alors difficile de séparer ; bref, une honnête nature de réaliste, suffisamment étroit et borné, et qui se déclarait satisfait quand il avait, dans sa manière décolorée, transporté sur la toile, comme par un procédé photographique, quelque banale « tranche de vie »?

Voici cependant qu'avec les années et l'évolution normale des tendances cette âme simple a connu le trouble : une sorte de dédoublement s'est opérée en elle ; une inquiétude est née en ce cerveau qui n'avait jamais douté... Et le plaisant, pour ne pas dire le comique, c'est la rencontre de ces éléments divers, l'amalgame bizarre qui en est résulté ! L'année dernière déjà nous signalions avec intérêt une tentative dans le sens de l'art humanitaire et socialiste. Au salon de 1895, c'est une tendance vers le symbolisme, et je ne sais quel art décoratif qu'il nous faut noter.

Mais aussi quel symbolisme, et de quel ordre étrange ! C'est bien ce qui doit intéresser un observateur, et les conclusions à en déduire nous justifieront amplement d'avoir tant insisté sur un si pauvre effort. Encore une fois, nous ne nous arrêtons ni à l'artiste ni à l'œuvre elle-même, mais bien au *signe* qu'ils sont pour nous. Et ne voilà-t-il pas de quoi passionner un psychologue : l'intervention soudaine d'une préoccupation idéaliste dans une âme façonnée par vingt années de pratique réaliste ? Tel est le problème posé. Les *Joies de la vie* de M. Roll nous en apportent la solution ; et c'est la plus saisissante banqueroute qui se puisse concevoir.

Jamais en effet l'anecdote et l'illustration ne se sont manifestées avec une plus complète banalité qu'en cette peinture, destinée, je crois bien, à parfaire l'édifiante série des œuvres modernes qui décorent notre Hôtel de Ville, et par où nos descendants prendront une exacte conscience de ce que fut l'*art décoratif* en la seconde partie de ce siècle. Ils y verront aussi qu'une telle peinture, triomphe de l'anecdote et du fait divers, est l'antipode même de l'art décoratif, qui ne vaut que par l'expression. Ils auront enfin sous les yeux la preuve décisive de cette vérité : que jamais on n'abdique sa véritable nature, et qu'un esprit banal, fût-il d'ailleurs sollicité dans les directions les plus contradictoires, demeurera toujours et toute sa vie irrémédiablement condamné aux banales inventions.

S'il est un point par où M. Roll s'efforce, inutilement quoique avec persistance, de renouveler sa manière — et c'est, nous l'avons montré, l'invention ou idée maîtresse de l'œuvre, — cet artiste n'en reste pas moins un irréductible partisan de la couleur grise et des vilaines *matières*. Ceci vaut qu'on s'y arrête, non point à cause de M. Roll, mais parce qu'il nous semble bien, à consulter quelques exemples et en dépit de l'incertitude des tendances actuelles, qu'une manière de réaction s'indique et va s'accentuer contre l'horrible despotisme de l'école du plein-air, et les pauvres enseignements des prétendus *Réalistes du paysage*.

Parce qu'ils auront repoussé loin d'eux une pareille esthétique et définitivement relégué Bastien-Lepage avec sa suite à la place qu'il mérite d'occuper, ils auront bien mérité de l'art. Mais encore ne sera-ce point une raison pour qu'ils aient pris une posture décisive en cette perpétuelle évolution de formes que nous apparaît son histoire. Tout ce que nous pouvons faire actuellement, c'est constater une évidente incertitude, une série de tâtonnements, notant les plus expressifs pour en déduire telles conséquences qui semblent s'imposer.

Je ne sache point qu'en ce sens il existe aussi saisissant exemple ni aussi profitable enseignement que ceux fournis par M. Griveau, et je doute qu'il y ait à l'heure présente un artiste tiraillé de côté et d'autre par des influences plus diverses. Infiniment précieux à l'appui des idées que nous développons ici, il aurait droit à notre sympathique commisération ; car rien au monde, pour un *producteur conscient*, ne doit égaler la souffrance d'être aussi constamment hanté par le souvenir des maîtres. Reste à savoir, répondra-t-on, s'il est conscient. Et c'est en effet toute la question. Voici donc une dizaine de toiles signées de lui, les unes auprès des autres, sur un même panneau, resserrées et ramassées comme à plaisir en vue de notre édification. Encore ne serait-il pas besoin de tous ces apprêts ! Mais dans ces conditions, quel œil pourrait avoir une seconde de doute ? Dans ce paysage, vous sentez l'admirateur et l'imitateur des lumières fines et transparentes, poétiquement aériennes et diaphanes du divin Corot. Tout auprès, ce sont les forts empâtements, les matières un peu lourdes, mais riches, de Th. Rousseau. Plus loin, l'éclat doré des toiles de Diaz. Il n'est pas jusqu'à Th. Ribot qui directement ne vienne influencer le peintre dans l'exécution de telle figure ou de telle nature morte présentée et rendue à la façon de cet étroit mais consciencieux artiste.

Un point apparaît commun — aisément nous le pouvons dégager — à cette série de faires si divers : c'est que tous relèvent d'un même et identique amour des riches et belles couleurs propres aux maîtres que nous avons nommés ; car dans ce véritable kaléidoscope d'influences que constitue l'exposition de M. Griveau, il en est une que nous ne saurions découvrir : celle de la peinture grise et décolorée des paysagistes du plein-air. Et voilà bien l'intérêt de son exposition : M. Griveau, dans cette éducation antérieure à toute production, qui devait peser si lourdement sur son effort personnel, a de parti pris écarté toute espèce d'enseignement issu de l'école qui, durant vingt années, opprima la peinture, et dont il semble qu'avant peu nous devions être débarrassés. Non loin de lui, M. Charles Cottet, dans une manière beaucoup plus personnelle et moins diversement influencée, donne aussi, par ses études de marines et de gens de mer, un exemple instructif des besoins nouveaux qui hantent certaines cervelles de peintres, besoins de couleurs brunes et de matières riches, trop longtemps méprisées par les apologistes du ton gris et de la peinture délavée. Nous aurons tout à l'heure à revenir sur cette louable tendance exprimée en œuvres plus fortes : il suffit à cette place de l'indiquer.

Ces questions de technique et de couleur ont une importance capitale par leur intime rapport avec l'idée mère de l'œuvre et sa conception ; car, pour ce même motif que mal écrire est presque toujours mal penser, mal peindre, on le démontrerait par de multiples exemples, c'est, dans la plupart des cas, imaginer faiblement : d'où ces défaillances d'exécution et cette pauvreté de rendu. Vainement quelques peintres s'efforcent-ils d'étonner les yeux en inaugurant des procédés nouveaux ou renouvelés : c'est seulement masquer une insuffisance foncière, donner le change aux badauds toujours prêts à s'extasier. Et je sais bien que ceux-ci sont légion, que ce sont eux qui font les renommées, bien plus que la réelle valeur des œuvres. Aussi n'est-il pas inutile de démasquer leur sottise, comme la rouerie des habiles qui savent à point l'exploiter.

Ne faudrait-il pas une bonne fois faire justice du faux idéalisme et de la sensiblerie mystique qui de plus en plus tendent à envahir la peinture, répondant non certes à de sincères et spontanés besoins d'âme, mais bien plutôt, n'en doutons pas, aux exigences de la mode, à l'appétit du succès et se traduisant en œuvre malhabiles, communes et de si pauvre invention ! S'y arrêter semble à première vue un effort superflu. Et cependant où trouver, mieux qu'en ces maladroites tentatives, le signe caractéristique de l'esprit actuel des peintres ? Dans l'extraordinaire pénurie d'œuvres belles qu'il nous faut constater, n'est-ce point à cela que nous en sommes réduits ?

Quelle que soit la source où vienne puiser l'inspiration du peintre, légende chrétienne ou mythe païen, aussi misérable est l'effort, aussi pauvre apparaît l'invention. Voici par exemple les *Femmes cygnes* de M. Walter Crane, et l'*Idole* de M. Mangeant. La première peinture n'est qu'une déformation du gracieux mythe de *Léda*, évidemment trop banalisé par l'art, et auquel M. Walter Crane a prétendu restituer, en y touchant, quelque chose comme une jeunesse nouvelle. Il est en effet singulièrement difficile de traiter semblables sujets sans se trouver acculé aux plus pitoyables redites, quand l'imagination est absente, ou bien aux plus étranges innovations. L'écueil pour l'artiste n'est pas seulement dans la difficulté du sujet lui-même, mais encore et bien plus dans la comparaison qui dès l'abord s'impose à notre esprit entre son œuvre et celle qu'évoque aussitôt le souvenir : souvenir des anciens maîtres toujours et nécessairement présents à notre pensée ; souvenir aussi des œuvres modernes qui du moins avec talent ont abordé ces sujets. Et l'*Idole* de M. Mangeant me reportait invinciblement à la charmante *Hélène* de M. Fantin-Latour, exposée une de ces dernières années, où le mythe avec été senti par un artiste et rendu par un peintre.

Irritante et déjà singulièrement répulsive quand elle s'en prend aux mythes consacrés par les littératures antiques, la tendance idéaliste n'est pas éloignée de devenir exaspérante lorsqu'elle se complique de faux mysticisme et de fade sentimentalité. Trop nombreux seraient les exemples, si nous voulions les énumérer. Le plus édifiant enseignement ne réside-t-il pas d'ailleurs dans l'attribution de la médaille d'honneur ? — ceci prouvant une fois encore, par parenthèse, que le niveau intellectuel des artistes n'est pas sensiblement supérieur à celui des fonctionnaires autrefois investis de cette mission. Ainsi M. Hébert, qui eut son prix de Rome en 1839, et qui par conséquent venait au monde dans les dernières années du règne de Napoléon, aura assisté, parmi tant de transformations de modes et d'idéals, à la renaissance du napoléonisme et à la consécration officielle, quoique tardive en sa personne, de l'idéalisme mystique que sans trêve il défendit, comme il l'incarna sans grand honneur ! Pauvre idéalisme, de médiocre origine et de commune inspiration, et qu'il faudrait repousser de toute son énergie, s'il en était besoin ! Ce vieil artiste, si justement oublié, et qu'on exhume soudain, apparaît donc comme l'ancêtre et le générateur logique de tels et tels *jeunes* qui sans doute aujourd'hui le renieraient.

Quant à nous, nous voyons dans leurs œuvres un même esprit, un égal niveau d'art, et notre embarras serait grand, nous l'avouons, s'il nous fallait choisir entre la peinture de M. Hébert et celle de M. Aman-

Jean ou de M. Point. Les procédés sont différents, les trucs renouvelés; mais si complètement identiques l'état d'âme qu'ils découvrent et le niveau d'art qu'ils représentent, ces *jeunes*, arrivés d'hier, grâce à une habile entente de la mode, et ce vieillard qui reçoit des récompenses, après avoir incarné toute sa vie la tradition dans ce qu'elle offre de plus poncif et de plus routinier! L'année dernière déjà nous notions chez M. Point une imitation des Primitifs italiens poussée jusqu'au plus effronté pastiche, puisqu'elle se manifestait par un découpage d'arabesque opéré sur une toile de maître. Cette année le truc est semblable, et non moins audacieux le pastiche dans son *Ancilla Domini*. En vérité il est pénible d'avoir à prononcer ici, et à propos de tels artistes, le nom charmant du maître qu'il faut continuer d'aimer et d'admirer, en dépit de la mode et malgré tant de profanations de ses admirateurs! — Sandro Botticelli est le modèle de M. Point!

Cette question du retour aux primitifs mériterait d'être traitée sous toutes ses faces, et trouverait ici place, si elle n'excédait le cadre de cette étude. Quels aperçus nouveaux et vraiment curieux elle pourrait fournir! On montrerait combien vain il doit être, inutile et pauvre d'effets, disons mieux encore, nuisible et néfaste à l'artiste, s'il se réduit à n'être qu'une imitation servile, un artificiel placage. Et même serait-il besoin pour cela de s'arrêter à des cas aussi tranchés que celui de M. Point? Des artistes plus sérieux que lui, et moins habiles, dans le sens que vous entendez bien, seraient d'une aide précieuse à la démonstration de cette idée. On en viendrait ainsi logiquement à préciser les conditions où cette discipline de l'esprit et cette éducation de l'œil par la fréquentation des premiers maîtres doivent profiter à la formation, au développement d'un talent; et de toutes les conditions, la première comme la plus importante apparaîtrait la sincérité ou l'expression spontanée des besoins inhérents à l'âme de l'artiste.

Parce qu'ils n'ont pas su être sincères, ou plus simplement parce qu'aucun de ces besoins supérieurs n'était actif ni vivace en leur âme, les fades imitateurs et les pâles copistes des maîtres du début de la Renaissance aboutissent au triste résultat dont M. Point nous semble être le plus significatif exemple. S'imaginant ainsi continuer la tradition, après l'avoir reprise aux sources mêmes du Beau, il advient au contraire qu'ils ne nous en donnent qu'un misérable travestissement, une caricature, si j'ose dire.

Il nous plaît, en terminant, comme aussi bien il nous paraît juste de tirer hors de pair une œuvre exposée aux Champs-Élysées, et qui réalise, dans une très haute mesure, l'idée que nous nous faisons de la tradition comprise avec indépendance : œuvre de débutant, si l'on veut, puisque l'auteur expose pour la première fois, mais d'un débutant qui a su cacher ses années d'apprentissage. Il s'agit du *Jésus au milieu des Docteurs* de M. Georges Rouault. Il faut louer, dans cette peinture, qui est mieux qu'une tentative, le talent avec lequel le jeune peintre a su renouveler son sujet, par l'habile disposition des parties du tableau, par un sens très raffiné et très subtil de la composition, par des qualités de couleurs et de matières que l'on n'est pas habitué à rencontrer; mieux que tout cela encore, par l'esprit même et la tendance d'art qui y président. Le catalogue nous apprend que M. Rouault est élève de M. Gustave Moreau. Il n'est pas besoin d'être prophète pour prévoir l'avenir réservé à l'enseignement de ce maître, dont les résultats se feront sentir, vous le verrez, avant peu!

PAUL FLAT.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Le marquis Costa de Beauregard [1].

Je voudrais esquisser ici le portrait d'un écrivain qui est peu connu de la foule, et que pourtant ses lecteurs, — et aussi ses lectrices, — estiment passionnément, d'un historien qui est plus connu dans les milieux mondains que dans les milieux littéraires. Plusieurs fois déjà il a été question de sa candidature à l'Académie française; et, de fait, ses livres attestent un travail opiniâtre et constant, un souci du document historique et du document humain, un scrupule de l'écriture artiste, qui suffisent à attirer la sympathie à l'écrivain.

Pour une conférence qu'il prononça à la Bodinière sur Mme Desbordes-Valmore, un poète aux vers doux comme son nom, — le comte de Montesquiou-Fezensac passionna l'opinion quelques heures. On connut par de copieuses descriptions sa demeure à Versailles, et par le fier portrait de Whistler sa silhouette maigre et altière. Quelques bonnes âmes s'aventurèrent peut-être jusqu'à lire les *Chauves-Souris* que sans doute elles ne comprirent point, et les malins affirmèrent que Huysmans avait emprunté au poète-gentilhomme quelques traits de son *des Esseintes*. Je n'ai cité cet exemple que pour en tirer cette conclusion : le snobisme contemporain s'intéresse plus volontiers à celui pour lequel la littérature ou l'art

(1) *Un homme d'autrefois. — Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. — La Jeunesse de Charles-Albert. — Les Dernières années de Charles-Albert.* (Plon, édit.)

semble être dans la vie un simple passe-temps, qu'à celui qui en a fait toute son existence; l'écrivain de profession n'attire point à lui la curiosité comme l'écrivain qui ne voit dans son art qu'un délassement sérieux ou frivole. Il n'est point nécessaire de rappeler ici la grande lignée des Chateaubriand et des Lamartine qui voulurent paraître avant tout se préoccuper des affaires publiques. Pierre Loti fut marin avant d'être romancier, et le premier fit la fortune du second; Maupassant ne disait-il pas déjà avec amertume qu'il y a tant de choses plus intéressantes que la littérature?...

Il faut une certaine énergie pour s'astreindre à la tâche quotidienne malgré les appels de la vie. Sans doute la préoccupation constante de son existence à gagner est une peine terrible pour l'artiste qui ne peut travailler à heures fixes et ne s'assimile point au manœuvre; mais je crois que le grand luxe est lui aussi un empêchement à la réalisation artistique, au travail persévérant qu'exige toute œuvre. Le cas est d'autant plus intéressant, si l'on se trouve en présence d'un écrivain dont la conscience d'art est infinie, qui achève lentement et laborieusement chacun de ses livres, et qui dépose en eux sa connaissance très sage de la vie et sa pitié profonde du cœur humain.

Il n'y a rien de frivole et pourtant rien d'austère dans ces ouvrages historiques du marquis Costa de Beauregard : *Un homme d'autrefois*, qui fut couronné par l'Académie, la *Jeunesse* et les *Dernières années du roi Charles-Albert*, et le *Roman d'un royaliste sous la Révolution*. Ils se lisent comme des romans parce qu'ils sont d'une grâce attendrie et élégante; ils ont une distinction pleine de charme que j'essaierai de rendre tout à l'heure.

La connaissance de l'homme explique toujours l'œuvre. Si le souci des élégances de forme et de pensée rappelle chez le marquis Costa le mondain et le brillant causeur de salon, d'où peuvent donc lui venir ce goût de dépouiller les documents historiques et cette aptitude aux idées générales que l'on rencontre, sans doute, chez un duc d'Aumale ou chez un duc de Broglie, mais qui ne sont point l'apanage fréquent de *la haute*, si souvent semblable à la peinture qu'en trace le Machecourt de la *Vie parisienne*, le Henri Lavedan de *Leur beau physique?* Ah! c'est qu'ici nous nous trouvons en présence d'une vie remplie jusqu'au bord, dont la façade brillante cache des trésors d'énergie et de labeur. Au Jockey et à ses papotages mondains, le marquis Costa préfère sans nul doute cet ancien cloître de la rue de Bourgogne dont il a fait sa demeure, où n'arrivent point les bruits de la rue, dont les interminables corridors isolent le cabinet de travail, calme et solitaire, sans coquetterie, presque sans luxe, où l'auteur d'*Un homme d'autrefois* commence à travailler parfois dès cinq heures du matin.

Au physique, le marquis Costa me fait songer à ce portrait du peintre Miraut dans *Un cœur de femme* de Paul Bourget. Vous rappelez-vous ce portrait? « Comme beaucoup de peintres d'une touche de pinceau presque féminine, ce maître en délicatesses est une sorte d'athlète aux larges épaules, avec un profil à la François Ier... » Oh! je ne veux pas enlever tout à fait le don de la force à l'auteur d'*Un homme d'autrefois;* mais enfin il est clair que les analyses délicates, les nuances d'âmes, les grâces féminines prédominent dans ses œuvres. Or, à le voir, très grand et très fort, la taille droite comme celle d'un officier, le visage énergique barré d'une moustache drue et épaisse, il semble plutôt taillé pour conduire un régiment que pour écrire de délicats tableaux d'histoire. Cependant les yeux ont une douceur singulièrement pénétrante, les gestes ont une souplesse aisée pleine de grâce.

Conduire un régiment, d'ailleurs, ne lui est pas tout à fait étranger. Durant la guerre de 1870, il commanda un bataillon des mobiles de la Savoie, et dans l'héroïque combat de Béthoncourt il fut grièvement blessé, comme il marchait sous le feu de l'ennemi, à la tête de ses hommes. La croix de la Légion d'honneur fut la récompense de sa brillante valeur.

Après la campagne, la Savoie, son pays d'origine, le nomma député à l'Assemblée nationale. Non guéri encore de sa blessure de Béthoncourt, il marchait avec des béquilles lorsqu'il fit à l'Assemblée sa première apparition qui occasionna une véritable émotion patriotique. Mais après sa première législature, il renonça à se faire élire et quitta la vie politique pour se vouer exclusivement aux lettres. Sa vie passée de soldat et de député l'avait sans doute prédisposé aux études historiques; ayant été mêlé à la vie générale, il savait comment interpréter les événements et leurs causes, et comment juger les hommes et leurs actions. Soldat, député, écrivain : c'est une vie, semble-t-il, où le monde a peu de part.

*
* *

Les livres d'histoire de l'auteur d'*Un homme d'autrefois* sont avant tout des études d'âmes. Il ne peint pas à grandes fresques, comme Michelet; il ne cherche pas l'enchaînement logique des événements, comme Thiers; il ne s'obstine point à dégager des faits une vérité philosophique, comme Taine; il ne fait pas de tableaux de mœurs pour montrer les habitudes de vie, les costumes, les idées, les passions d'une société, comme les Goncourt dans leurs livres sur le XVIIIe siècle. A proprement parler, il n'est même pas

historien : l'histoire est pour ses personnages ce que sont les effets de lumière pour un portrait : ils permettent d'en saisir mieux l'expression, de comprendre mieux le mystère des regards et du sourire. L'histoire lui fournit le décor, les circonstances, les situations : il y peut ensuite analyser ses héros et ses héroïnes.

Le sentiment de la vie et la connaissance du cœur sont ainsi ses principaux dons. Il y faut joindre un certain charme poétique et une tendance philosophique qui le portent à agrandir sans cesse le champ de ses observations jusqu'à y contenir tout l'être humain.

Toute la notion de l'histoire aboutit donc chez cet historien à une étude d'âme. Il ne tire point de grandes leçons des événements, ne les explique guère et n'en recherche point les causes profondes. Sa biographie du roi de Sardaigne Charles-Albert n'est pas autre chose qu'une dissection d'âme royale ; *Un homme d'autrefois* est le roman vécu d'un honnête homme durant la tempête révolutionnaire. Ceux qui aiment à connaître la vie intime et la pensée des êtres d'élite trouveront dans ces livres un charme singulier.

Est-ce à dire que les ouvrages du marquis Costa sont dépourvus d'intérêt historique ? Non, certes. Ils contiennent des tableaux achevés de la vie sociale aux époques qu'ils évoquent. Ainsi nous avons dans les Goncourt et ailleurs de nombreux récits de l'existence à Paris à la fin du XVIIIe siècle ; mais nous en avons fort peu sur la vie en province en ce temps-là. Ouvrez les premières pages d'*Un homme d'autrefois :* vous connaîtrez la société de Savoie à la veille de la Révolution, et l'existence monotone et heureuse que l'on menait dans ses châteaux lointains. Elle ne ressemblait point à celle qu'évoque en nous le seul mot de XVIIIe siècle : dans les provinces on pouvait ignorer le dernier scandale de la Cour, ou le dernier bon mot de Rivarol ou du prince de Ligne, on gardait encore du moins quelques traditions familiales basées sur l'honneur.

Le numéro du *Mercure de France* qui suivit les massacres de Septembre (1792) commençait par des vers « aux mânes de mon serin ». N'y a-t-il pas, dans ce fait insignifiant, comme une symbolisation de la fin du XVIIIe siècle ? La société affolée était partagée entre cet esclavage de l'esprit qui avait régné durant toute cette époque, et l'idée de la mort qui surgissait dans la rue et ensanglantait les prisons. « De toutes parts, — dit Taine, — au moment où ce monde finit, une complaisance mutuelle, une douceur affectueuse vient, comme un souffle tiède et moite d'automne, fondre ce qu'il y avait encore de dureté dans sa sécheresse et envelopper dans un parfum de roses mourantes les élégances de ses derniers instants. » Et les mots qui jusqu'alors n'étaient que spirituels, s'attristent du frôlement de la mort prochaine, et deviennent exquis de grâce suprême, comme de mignonnes figurines de vieux Sèvres : ainsi la comtesse de Boufflers parlant un jour un peu légèrement de son mari, sa belle-mère lui dit : « Vous oubliez que vous parlez de mon fils », et elle répond : « C'est vrai, maman, je croyais ne parler que de votre gendre. » Il y a dans ces derniers instants qui précèdent l'ouragan révolutionnaire le charme fragile et triste des choses qui vont bientôt finir.

Cette suprême coquetterie de salon et cette idée de la mort sont toutes deux reflétées dans ce livre du marquis Costa : *le Roman d'un royaliste sous la Révolution.* Les deux cents premières pages sont pimpantes et fringantes comme cette société finissante, artificielle sans doute, mais si spirituelle : elles semblent un peu d'un Goncourt, sans avoir la phrase pittoresque, caracolante et miroitante de ce grand amoureux du XVIIIe siècle, et l'on comprend à les lire cette autre phrase de Taine : « Plus une aristocratie se polit, plus elle se désarme, et quand il ne lui manque plus aucun attrait pour plaire, il ne lui reste plus aucune force pour lutter. »

*
* *

Mais combien je préfère au Costa peintre de mœurs le Costa psychologue. Il analyse mieux les personnes que les ensembles, et il excelle à la peinture de portraits qu'il nuance avec une exquise délicatesse. Voyez ses portraits de femmes : la marquise Costa, la femme d'*Un homme d'autrefois*, la duchesse de Rohan, et surtout Mme de Digeon qui épousa le comte Henri de Virieu (1). Sur la toile où Mme Vigée-Lebrun fixa ses traits, Élisabeth de Digeon, comtesse de Virieu, apparaît extrêmement séduisante avec son sourire doux et aimant, ses grands yeux lumineux, son cou mince et pâle, sa taille frêle et flexible, et son auréole de cheveux sous son grand chapeau. Elle semble douce comme Madame Élisabeth, et gracieuse comme cette adorable princesse de Lamballe qui avait toutes les grâces du Nord, et n'était jamais plus belle qu'en traîneau, sous l'hermine et la martre, le visage glacé par le vent et fouetté par la neige. S'évanouissant au parfum trop fort des roses, Mme de Lamballe devait être brave en face de la mort : comme elle encore Mme de Virieu, qui semblait si fragile, devait souffrir avec courage toutes les agonies de l'âme torturée.

Son historien n'est certes pas un dilettante de la souffrance ; mais il l'aime passionnément, parce que les âmes sont plus grandes, épurées et attristées par elle. *Un homme d'autrefois* n'est pas autre chose que le récit de ce que peut souffrir une vie humaine, et

(1) *Le Roman d'un royaliste.*

ce marquis Henry Costa qui en est le héros est ennobli par sa malheureuse destinée, dont je veux conter d'après l'écrivain un épisode.

Lorsque la Savoie, son pays, est envahie en 1792 par l'armée de la République, — fidèle à son roi, Henry part pour la combattre, avec son fils Eugène qui n'a encore que quatorze ans et qui a voulu le suivre à l'armée, tandis que sa femme et ses autres enfants s'en vont à Lausanne connaître les amertumes de l'exil.

Ceux qui bravent le danger sont moins à plaindre que ceux qui demeurent loin de lui, dans l'inertie et l'attente, laissant leur pensée voler vers les absents que menace la mort. Sans cesse la femme de Henry se lamente d'être séparée de lui ; elle lui décrit la chambre qu'elle a louée, et elle ajoute : « Il y a une vieille Suissesse qui me regarde de son cadre ; je la retournerai le long du mur, car son regard et son sourire me font mal, elle ne sait rien du désespoir de votre femme... »

Henry est loin d'elle, sur les Alpes, à lutter pour son roi et pour son pays, avec son fils Eugène. Et tandis qu'il souffre de l'hiver et qu'il craint sans cesse pour son enfant, son père est mis en prison, et à Lausanne sa femme jetée à la porte sans argent est recueillie par Joseph de Maistre. Le malheur s'appesantit sur eux, et ils commencent ce long apprentissage de souffrance qui doit épurer leurs âmes jusqu'au sacrifice ; la marquise a déjà le pressentiment qu'elle ne reverra plus son fils, « s'estimant assez heureuse encore pour avoir peur de l'avenir ». Une seule chose les soutient dans ces inquiétudes mortelles : leur foi. Le mot de tous est à cette heure : A la garde de Dieu. Il n'est pas jusqu'aux domestiques qui ne se révèlent admirables : la bonne Chagnot se dévoue à la femme de Henry, comme Comte, — ce Caleb au cœur si délicat, — se dévoue au marquis et au petit Eugène.

Mais nous arrivons aux plus belles pages de l'œuvre, à des pages qui font pleurer, tant elles sont simples et grandes. Dans un combat d'avant-garde, Eugène est blessé devant le marquis Henry, et comme il ne peut se relever et embrasser son père courbé sur lui, celui-ci, se souvenant de son devoir militaire et immolant son cœur, fait emporter l'enfant et retourne au combat où sa bravoure contribue puissamment au succès de la journée. Et lorsque le soir tombe, après l'héroïsme de son sacrifice qui l'avait distrait de lui-même, il retrouve son pauvre cœur meurtri et n'ose demander des nouvelles de son fils. Il le découvre enfin, pâle et sanglant, et dans le baiser qu'il lui donne il met toute son âme, et tous deux se tiennent si étroitement embrassés qu'il n'y avait plus « qu'un seul battement entre ces deux cœurs appuyés l'un sur l'autre ».

Le lendemain on évacue les blessés. Et Henry, qui comprime à deux mains son cœur brisé, suit en pleurant le convoi qui s'en va dans la montagne et emporte son fils. La mort de l'enfant est admirable : il sourit doucement au trépas, comme pour l'attendrir par sa grâce et sa jeunesse, et il ferme ses beaux yeux souffrants avec la sérénité de ceux qui voient s'entr'ouvrir les demeures bienheureuses. En lisant ces pages, toutes palpitantes de douleur et de foi, j'ai songé à ce vieux poème populaire des *Aliscans* où le petit Vivian, à l'héroïque courage, blessé à mort par les Sarrasins, fait sa première communion sur le champ de bataille, et rend à Dieu son âme blanche, en embrassant son père Guillaume d'Orange. Il y a tant de vérité et de grandeur dans ces récits de souffrance, où frissonne une croyance mystérieuse et consolatrice, qu'ils éclairent pour nous la vie et nous la font mieux juger : ils nous remplissent d'une grande pitié pour toutes ces œuvres modernes où la pensée s'attarde à se torturer elle-même sans cause réelle à ses douleurs.

C'est Comte, le vieux serviteur, qui après avoir jusqu'au bout soigné l'enfant comme une mère, vient annoncer au marquis Henry la fatale nouvelle : « Monsieur Henry, mon bon monsieur Henry... » Il ne trouve rien d'autre à dire, et le malheureux père se laisse aller en pleurant dans ses bras...

Merveilleusement belle est aussi la lettre que Henry écrit à sa femme après cette mort de leur Eugène bien-aimé : « Armez-vous de courage, mon amie, — lui dit-il, — je recueille le mien pour vous dire que notre enfant est au ciel. Il a rendu entre les mains de Dieu son âme pure et valeureuse. Il a vécu seize ans sans reproche, il est mort en guerrier chrétien, objet de l'estime et de l'intérêt général. — Je suis accablé, presque fou de douleur, mais c'est sur moi, c'est sur vous que je gémis. Ah ! songez que désormais c'est vous seule qui m'attachez à cette triste vie, et vivez si vous ne voulez pas que le dégoût dernier s'empare de moi. »

C'est dans ces analyses des sentiments que le talent de l'écrivain s'affirme remarquable. Il y a peut-être trop de citations des mémoires ou des lettres des personnages dans ses livres ; elles alourdissent un peu le récit en délayant l'étude psychologique des âmes ; cependant elles sont toujours bien présentées et bien encadrées. Mais je leur préfère les réflexions personnelles de l'auteur. Celle-ci, par exemple sur la transformation de l'amour en affection, n'est-elle pas d'une mélancolie exquise : «... Il en est de l'amour comme de tant de choses charmantes à leur printemps, nobles et belles seulement à leur automne. On s'aime à vingt ans comme les oiseaux de mai qui par delà leur nid et leurs gazouillements ne savent rien. Mais après vient la bise qui emporte le nid et la

chanson d'amour; de ce qu'elle disait, l'écho ne se souvient pas. Il nous faudrait mourir alors, si nous étions de la terre, si à ces destructions ne survivaient les tendresses de l'âme, immortelles comme l'âme elle-même. »

Un homme d'autrefois est le poème des sentiments honnêtes, analysés par un connaisseur de l'âme humaine. Tout y est grand et noble, mais tout y est humain. J'aime moins le commencement du *Roman d'un royaliste* : l'esprit plein de grâce, la superbe insouciance, le sourire un peu sceptique de la société du XVIIIe siècle ont beau y revivre, je préfère la fin où la douleur retrempe les âmes. Mais ceux qui aiment les livres d'émotion saine, mélancolisés par la souffrance, peuvent appliquer à ces deux livres l'adage de La Bruyère : « Un ouvrage vous élève-t-il l'âme ? N'y cherchez point d'autre signe : il est bon. »

***

J'ai voulu mettre à part les deux autres ouvrages historiques du marquis Costa : *la Jeunesse de Charles-Albert* et ses *Dernières années*. C'est le prologue et l'épilogue du règne de ce malheureux roi de Sardaigne qui, vaincu en 1848 par l'Autriche à Custozza et à Novare, abdiqua en faveur de son fils Victor-Emmanuel et s'en alla mourir à Oporto sans avoir pu réaliser les deux grandes idées qui dominèrent sa vie : la monarchie libérale et l'unité de l'Italie. C'est l'une des plus belles analyses d'âme royale qui ait été tentée, car là encore le psychologue domine les faits et se préoccupe davantage de la pensée que des actes.

La destinée des souverains au cours de notre âge est étrangement mélancolique. Une mystérieuse tristesse plane sur leur vie et sur leur mort, et la pitié des pauvres misérables — qui semblent l'invoquer toujours et ne pouvoir la répandre, — monte jusqu'à ces royautés malheureuses. La poésie de tristesse qui les entoure nous attire vers leurs âmes souffrantes. Comme les cimes sont les privilégiées de la foudre, ils sont les favoris de la douleur.

Le marquis Costa a fait choix, pour son analyse, du plus énigmatique souverain de notre âge. Hamlet, sur un trône du Nord, ne serait pas plus troublant; comme le prince brumeux de Shakespeare, celui-ci aurait pu dire que la conscience fait de l'homme un lâche, tant son cœur irrésolu avait le désir d'un bien qu'il ne pouvait accomplir.

Tout ce qui peut attirer la psychologie moderne, ce roi Charles-Albert, dont le marquis Costa écrit l'histoire, l'avait en partage. Son esprit semble une création de Paul Bourget, et son cœur aurait séduit Tolstoï. Il est le frère, plus inquiet encore et plus malheureux, de cet Hermann que M. Jules Lemaître représentait récemment dans les *Rois*. Il a presque de sa royauté la même conception, et de sa responsabilité la même tristesse, et l'auteur dramatique aurait pu emprunter à l'historien quelques traits de son analyse. Pour compléter l'analogie, il semble que Charles-Félix, le prédécesseur de Charles-Albert, soit, comme le Christian de Jules Lemaître, l'un des derniers rois croyant à la royauté de droit divin.

***

Ce Charles-Albert a vécu dans l'énigme, étrange figure politique dont le regard et la vie étaient intérieurs. Un soir de sa jeunesse, — alors qu'il n'était encore que prince de Carignan, — comme il était au bal chez la duchesse de Clermont-Tonnerre, il causait avec la marquise Constance d'Azeglio sur ce ton vague et comme détaché dont il avait l'accoutumance; ensemble ils feuilletaient un livre de devises. — « Choisissez-moi, — lui dit-il, — un emblème qui se rapporte à moi; » — et la marquise, du doigt, lui montra un chevalier couvert de fer et la visière baissée, avec cet exergue : « Je me ferai connaître. » Le prince sourit tristement, croyant à sa mystérieuse destinée.

Et toujours il dédaigna, — fut-ce orgueil ou douleur? — de se faire connaître. Même dans la souffrance, il gardait cet air étranger qui mettait comme une barrière infranchie entre les hommes et lui-même. « C'est par la plainte, — dit son biographe, — que l'âme qui souffre se révèle. Or, il y a dans la plainte un attendrissement sur soi-même que le roi ne se permit jamais. Son âme répugnait à cette sorte de sensualisme moral... » Et après avoir vécu de mystère, Charles-Albert s'enveloppant aussi de mystère pour disparaître pouvait dire au lendemain de Novare, alors que déjà il ne parlait plus de lui-même qu'au passé, comme on parle des morts : « Ma vie est un roman, je n'ai pas été connu. »

Il y avait en lui du héros romantique. La cause dominante de ses actes fut la passion de l'extraordinaire. L'étrangeté l'attirait, comme les sirènes fascinaient les voyageurs aux soirs légendaires. Il voulait que nul ne pénétrât sa politique, sa pensée, son cœur. De là son penchant pour les aventuriers et les visionnaires; une religieuse savoyarde devait guider par ses prédictions ses opérations stratégiques. Avec son âme énigmatique, son caractère chevaleresque, sa grande taille et sa figure grave, volontiers on se le figurerait contemplant avec Manfred la fée des Alpes dans la gloire du couchant, ou errant parmi les forêts profondes où frémissent les fanfares de chasse d'Euryanthe.

En religion aussi, il allait jusqu'à l'étrange, car son mysticisme était-il autre chose qu'un « roman de sentiment appliqué à la foi » ?

Et cette âme romantique et mystique était la proie

de l'irrésolution et de l'inquiétude. C'est ici qu'il est frère de Hamlet, avec tous les fragiles vouloirs et les frêles hardiesses de celui-ci. « L'âme de Charles-Albert, — dit l'historien, — était un alliage de deux âmes, d'une âme de héros et d'une âme de femme. Le héros se révélera aux grandes heures de la crise mais la femme se retrouve dans ces heures indécises qui la précédèrent. » Son esprit complexe s'ouvrait à toutes les contradictions, et lorsqu'il marchait en avant, c'était avec le désir de reculer aussitôt. Pour oser, il faut une idée simple de son devoir. Les grands génies militaires qui n'hésitèrent jamais, avaient devant eux un unique objectif qu'ils voulaient atteindre, et, leur but une fois défini, ils n'en voulaient plus changer. Charles-Albert concevait toujours un bien supérieur et le rêve tuait en lui l'action. Jamais ne furent unies dans une âme tant de force pour souffrir et tant de faiblesse pour vouloir. Aussi pouvait-il dire justement pour définir son esprit irrésolu : « ... Je ne suis sûr de moi ni en politique, ni en amour. »

De sa douleur viennent son indécision et sa défiance de soi. Il avait peur du succès, et regardait le bonheur comme un hôte suspect. Il n'espérait rien, et cependant sa vie avait été formée de deux grands espoirs. Il avait vécu dans l'attente de quelque chose de grand, mais son rêve lui avait menti. Comme s'il voulait défier le destin, il avait pris pour devise : « J'attends mon astre », et ce grand mot d'espérance devait être encore inscrit sur les panneaux de la voiture royale qui l'emmenait en exil après Novare.

Mais s'il avait peur de la vie, il dédaignait la mort. Ou plutôt il l'aimait, car l'amour seul peut expliquer sa familiarité avec elle. On aurait pu dire qu'il la tutoyait. Et tandis qu'il l'appelait dans les soirs de bataille, bravant pour elle tous les dangers, accourant à elle comme à un rendez-vous d'amour, refusant de baisser sa grande taille devant les balles, sans cesse elle se refusait à lui, car sa destinée de souffrance devait jusqu'au bout s'accomplir. « Héros qui devant la mort avait toutes les tristesses d'un amant dédaigné. Que de fois ne s'est-il par vainement embusqué là où la mort devait passer... » A Custozza, après la défaite, il reste une heure à cheval, le visage tourné vers l'ennemi, comme s'il adressait un suprême appel à celle qui ne voulait pas de lui.

De la monarchie il avait une idée haute et désintéressée, et s'il avait horreur de son métier de prince il pensait cependant que « la concentration de toutes les forces d'une nation dans un être vivant et se survivant, pouvait seule assurer l'avenir ». Mais il n'avait plus la foi nécessaire aux royautés absolues ; il était de ces princes « qui avancent sur l'horloge de leur temps au point de regarder les droits de la couronne comme un dépôt, et ceux des peuples comme une propriété ». Lorsqu'il rendit les décrets libéraux, lorsque, plus tard, il fit la guerre, prêt à céder sa royauté si cela devenait nécessaire à la cause de l'unité italienne, et lorsque enfin il abdiqua en faveur de son fils, il ne se regardait que comme destiné à donner le bonheur à son peuple, et n'agissait que pour celui-ci.

Tel fut le roi Charles-Albert : tel nous le dépeint, du moins, l'écrivain qui l'analyse. C'est bien une âme moderne, contenant en elle-même les germes de ce pessimisme et de ce mysticisme qui depuis sont devenus à la mode ; et ce roi est aussi près de nous et de nos idées morales que tel personnage de roman contemporain. Étrange figure qu'on ne peut oublier après l'avoir une fois contemplée, figure de souffrance et de tristesse qui devait trouver en son cœur l'écho de toutes les douleurs extérieures.

Ces deux livres du marquis Costa sont donc, comme les premiers, plus curieux encore comme études de psychologie que comme études d'histoire, et l'historien doit, chez lui, céder le pas au connaisseur d'âmes.

*
* *

Ainsi, parmi ceux qui demandèrent au passé des révélations d'âmes et des secrets intimes, le marquis Costa a sa place marquée. La synthèse de ses œuvres nous le montre chercheur de ces destinées de souffrance où s'abolit toute hypocrisie de sentiment et où se manifeste toute la vérité de la vie. On a beaucoup parlé, à propos des romanciers russes, de la « religion de la souffrance humaine » : il y a un peu de cette passion de la douleur dans les livres de cet historien.

Sans doute il manque parfois de synthèse ; sans doute il ne voit pas toujours très nettement l'ensemble des luttes et des idées d'une époque ; sans doute encore il sacrifie trop quelquefois au goût des salons pour les anecdotes finement contées, pour les élégances de la forme et pour la modération des idées. Mais il est maître dans l'art de définir des caractères ; ses analyses sont d'une pénétration profonde et subtile ; il rappelle ces peintres qui, sur les visages de leurs portraits, laissent errer comme un rayon de vie intérieure ; il est, en un mot, du nombre de ces artistes qu'on pourrait appeler des *peintres de l'âme* tant ils excellent, dans un trait, à faire transparaître les sentiments et les passions.

HENRY BORDEAUX.

LE BON SAINT FRANÇOIS RÉGIS[1]

Nouvelle.

Le Père avait achevé sa lecture; il dit d'un ton doux et apitoyé :

— En somme, où voulez-vous en venir, ma bonne femme ? Que désirez-vous de moi, de saint Régis ?

— Mais vous n'avez donc pas lu ! s'écria-t-elle, le papier ! le papier à image ! le trésor de ma Vittorine ?... Tenez ! celui-là... et la lettre qui le contient. Si le bon saint François Régis veut protéger ma Vittorine, elle n'aura plus besoin de rien.

Elle indiquait le papier qu'elle avait essayé d'introduire par le grillage du confessionnal et qui n'était autre qu'un billet de loterie : une de ces loteries fameuses, répandues, il y a quelques années, à des millions de billets, et qui offraient la chance et l'appât d'un gain énorme. La lettre qui renfermait l'envoi disait d'un ton de badinage : « Quant à mon petit cadeau d'aujourd'hui, ma chère Antoinette, il est bien minime. Jusqu'à la grande affaire que tu sais et qui, je l'espère, réussira, ce sont les seuls que ton pauvre Totor puisse se permettre. Mais, si minime qu'il soit, ne le méprise pas : si le hasard ou la Providence te favorisent comme tu mérites de l'être, la petite Victorine ni toi vous n'aurez plus besoin de moi, vous serez riches, etc. »

Le Père, en examinant le billet, eut un sourire triste :

— Il ne faut plus compter là-dessus, ma pauvre femme. Le tirage a eu lieu, le gros lot est sorti, les autres aussi... Cela a même fait quelque bruit à l'époque, parce que le sort avait désigné un pauvre diable qui en perdit la tête. Ce qui prouve bien l'immoralité de ces sortes de jeux, de ces fortunes subites dont dispose le seul hasard. Dieu a voulu qu'une récompense fût attachée à nos peines, et que nous dussions la richesse à nos seuls efforts, à nos seules sueurs. Nous contrarions ses desseins quand nous l'acquérons d'une autre manière, quand nous la ravissons en quelque sorte par surprise et comme un voleur. Ce sont des inventions de l'enfer... En vain alléguerait-on qu'il est juste que le plus pauvre ait quelque espérance de bonheur, que cette espérance le soutient dans sa misère et le console des maux présents par la perspective des biens qui peuvent advenir. L'Espérance, ma chère fille, est une très belle vertu, une des trois vertus théologales, vous ne l'ignorez pas ; mais elle ne doit pas s'attacher à des œuvres périssables, elle ne doit avoir en vue que les trésors célestes. La loterie et ses fausses joies sont absolument condamnables... Quant à ce chiffon, il n'a plus de valeur.

Il fit comme le geste de le jeter.

Mais la mère Lenthiaume le rattrapa vivement. Elle le replia avec soin, le remit dans la lettre, et celle-ci dans le paquet qu'elle enfouit dans son panier.

— Non ! non ! mon bon monsieur, je n'en crois rien. C'est écrit, je l'ai lu... du moins je me le suis fait lire. Si le bon saint François Régis le veut, ma petite Vittorine sera riche. Moi, je suis vieille, je ne lui demande rien, mais il ne me reverra plus, les jambes ne vont plus... Mon bon monsieur, il faut le lui dire !...

Sa voix se coupa. Son cœur, en dépit de sa foi persistante, venait d'être un peu blessé par les révélations du Père et le peu de cas qu'il faisait du talisman qu'elle croyait posséder. De ses vieilles paupières avivées de sang deux larmes roulèrent sur ses joues flétries, tandis que sa bouche, plissée de grosses rides, continuait de trembloter, remuant à vide et sans prononcer aucun son.

Le Père fut touché, il chercha des paroles de consolation :

— Ayez confiance en saint Régis, ma bonne femme ! Ayez confiance en Dieu ! Il ne vous abandonnera pas, c'est un père ; il n'abandonne jamais ceux qui l'aiment, ceux qui prient et qui espèrent en lui...

Quelques pénitentes de mise élégante entraient en ce moment à la sacristie. Il les salua d'une grande courtoisie :

— Permettez, Mesdames, je suis à vous ! J'en ai fini avec cette femme...

Et, tout en marchant vers la porte et y chassant doucement l'aïeule :

— Priez... Je prierai moi-même pour vous, je vous le promets, et pour votre petite Victorine. Nous forcerons par nos prières et par les mérites de saint François Régis la bonté divine à s'étendre sur elle... Hélas ! les misères comme les vôtres sont nombreuses, on ne fait pas tout ce qu'on voudrait... tout ce que je voudrais pour votre intéressante petite-fille. Voici.

Il tira une pièce d'or et la lui mit dans la main. Il croyait sans doute s'en débarrasser plus vite. Mais elle la regarda d'un visage rayonnant et peut-être, la trouvant un peu lourde, cherchant à se rendre compte de sa valeur ; puis elle sortit son mouchoir, la noua solidement dans un coin avec d'autre menue monnaie qu'elle y avait, tout en marmottant d'un air ravi :

— Merci, mon bon monsieur ! Ce sera pour une robe d'hiver à ma Vittorine, elle en a bon besoin... Eh ! vous voyez bien que le bon saint François Régis nous vient déjà en aide. Ah ! je vais le prier d'un bon courage !

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1895.

— Oui... Allez, ma brave femme, ayez bon espoir!

Et il lui poussa lentement la porte dans le dos.

Elle alla droit à la châsse du saint. Et là, agenouillée au plus près, pendant que d'autres fidèles défilaient lentement dans la pénombre de la chapelle, elle resta à prier une bonne partie de la journée. Dans ce long entretien, elle dut trouver, en son simple langage, des accents qui allèrent au cœur du bon Régis et qui inclinèrent sa bienveillance vers cette petite fille de quatre ans qu'on lui recommandait. Elle avait tiré le billet de son enveloppe et, tout doucement, quand on ne la voyait pas, elle le donnait à toucher à la châsse. Et les heures passaient. Elle ne pouvait s'arracher au sanctuaire. Enfin, après des hésitations, quelques pas vers la sortie et des retours, — pour lui confier des choses qu'elle avait oubliées, — n'ayant décidément plus rien à dire, elle s'éloigna au bruit de ses sabots.

Elle s'écarta de la petite place, des grands hôtels où se presse la foule des riches pèlerins, et aussi de l'auberge où elle aurait retrouvé ses compagnes de route qui l'auraient entraînée à de la dépense. Elle ne voulait rien dépenser pour elle, tout était pour Victorine! Elle alla s'établir à quelque distance du village, au bord du chemin caillouteux qui mène à la source miraculeuse et où ne s'égarent que de rares visiteurs.

Assise sur le talus, elle avait sorti de son panier un quartier de pain noir, un morceau de *tomme* (c'est un fromage blanc du pays), et elle déjeuna. Ses vieilles gencives sans dents avaient de la peine à broyer la dure croûte. Ses joues creuses, sa bouche rentrée, qui s'enflaient çà et là de l'éternel roulement des boulettes, les maigres muscles tendus sous le menton comme un paquet emmêlé de ficelles, tout s'activait furieusement à la besogne sans qu'elle arrivât à grand'chose. Mais elle n'était pas pressée, elle avait le temps; elle avait accompli tous ses devoirs de pèlerinage. C'était à présent le moment du repos et de la délectation. Elle mit une bonne heure à se régaler de son pain et de son fromage.

Et, tout en mangeant, elle pensait à Victorine, qu'il lui tardait déjà de revoir. Elle n'était pas inquiète, elle l'avait laissée à la mère Mathurine, sa voisine, une vieille femme, pauvre aussi mais qui aimait les enfants, et qui avait promis de veiller sur elle.

Son repas achevé, comme elle était là sans savoir que faire, passa un groupe de belles dames qui revenaient de la source, et parmi elles une petite fille de huit à dix ans. Elles semblèrent se concerter et se fouillèrent; puis la petite fille alla d'une allure gentille tendre la main au-dessus du tablier de la mère Lenthiaume, où tombèrent quelques pièces blanches.

Elle vit bien qu'on la prenait pour une mendiante et, sans s'offenser, sourit sournoisement. Allons! le bon saint François Régis ne l'oubliait pas: de minute en minute le trésor de Victorine grossissait!

— Merci, ma jolie demoiselle! Dieu vous le rende!

Et les dames et la petite fille s'éloignèrent dans la direction du village.

Elle se leva et s'achemina à son tour vers la fontaine. Elle la vit telle qu'elle la connaissait depuis ses précédents voyages, un peu enterrée dans le sol, à quelque distance d'une ferme, avec les quatre marches qu'il fallait descendre, le grillage qui en défendait l'abord et, piqués aux buissons de fer, les petits cierges qui s'y consumaient. Derrière cette grille les visiteurs jetaient des sous. Et une femme, assise près d'une table où il y avait des verres, offrait de l'eau miraculeuse à toutes les personnes généreuses.

La mère Lenthiaume se consulta longtemps. Un grand combat se livrait en elle. Elle avait dénoué son mouchoir et y avait pris un sou. Elle fit deux ou trois fois le geste de le jeter; mais, en dépit d'elle et de sa bonne volonté, par une vieille habitude de lésine qui n'était que trop excusable, le sou, serré au bout des doigts comme dans un étau, ne pouvait s'en détacher. Enfin il partit, tinta sur la pierre, et ce bruit lui sonna au cœur sa perte irréparable.

Elle but un grand verre d'eau, et d'une telle avidité que la femme lui dit :

— Encore un, ma bonne amie! Vous y avez droit... autant que vous en voudrez! cette eau ne fait jamais mal.

Alors elle fit une débauche, en prit encore quatre ou cinq verrées, et, contente, regagna la Louvesc.

Elle roula par la place et les rues, ennuyée et un peu désœuvrée, marchanda aux boutiques quelques médailles et chapelets, que d'ailleurs elle n'acheta point; s'arrêta, à l'extrémité du village, devant le grand ravin qui se creuse en abîme et par où elle allait bientôt rejoindre son toit et Victorine; rentra quelque temps à l'église pour y faire ses dernières prières, et enfin, vers cinq à six heures, au moment du départ, se retrouva devant l'auberge.

Le paysan qui devait conduire était en train d'atteler. Les chaises, appuyées aux ridelles, se faisaient vis-à-vis sur un double rang, et toutes nos commères, les jeunes et les vieilles, un peu animées par le séjour à la Louvesc et par les libations mêlées aux dévotions, y prenaient place en grande gaieté. On traversa le village, indifférent à leur passage, dont on voyait tous les jours de semblables, et l'interminable descente commença.

A quelque distance, comme la soirée était claire et belle, bien que le soleil fût couché, les jeunes sau-

tèrent à terre. Elles se poursuivaient sur la route, puis, sautant les talus et s'enfonçant sous le dôme ténébreux des sapins, cueillaient dans les fourrés qui tapissaient le sol en natte serrée les fruits des airelles qu'elles mangeaient. D'autres, qui étaient à peine nubiles, s'attardaient à nouer les minces tiges des *balais* (c'est le nom des genêts, dont on fabrique en effet de grossiers balais et qui hérissent de leurs touffes toute l'étendue de la montagne), fidèles à la vieille croyance qui veut qu'ainsi, et par l'entremise de saint Régis, les cœurs qui s'aiment finissent par être unis.

Et la mère Lenthiaume, qui, du haut de la charrette, les suivait des yeux, se souvenait de ses jeunes années, mais trouvait que de son temps les jeunes filles étaient moins précoces, moins effrontées aussi, que ces pratiques se faisaient sérieusement, en cachette, non par troupes et en riant.

Déjà l'ombre bleuissait le fond des vallées et les forêts lointaines. Les lacets se contournaient sans fin. Dans les brusques ravins qui s'ouvraient au bord de la route, on surprenait tout le mystère qui s'y dérobait la veille quand on les avait côtoyés dans l'obscurité de la nuit. Des groupes de maisons, de petits hameaux se détachaient sur de bas monticules que des ruines, un donjon démantelé surplombaient. Puis la route s'engageait sous les pins, dont les fûts se multipliaient à l'infini et dont les aiguilles, neigeant sur le sol, y formaient une couche épaisse ; et là-dessus, comme sur l'allée sablée d'un parc, la voiture glissait doucement. A chaque instant, la vue changeait. De grands espaces découverts s'étendaient, enveloppés de croupes moutonnantes qui fuyaient au loin. Les châtaigniers, jetant leurs longs bras et s'enjambant les uns les autres, montaient à l'assaut de toutes ces rampes.

Les ombres peu à peu s'épaissirent, et les retardataires regagnèrent leur place. On fit la prière du soir, on récita des chapelets pour occuper les heures ; puis les conversations languirent. Et pendant que la charrette continuait à rouler dans la nuit et que la voix du paysan excitait sa bête, toutes les têtes s'inclinèrent. La mère Lenthiaume, son panier sur les genoux et se laissant aller au bercement de la voiture, s'endormit.

Elle eut un rêve, un rêve long et compliqué, qui se coupait et se renouait aux sursauts de la route. Le bon saint François Régis, marchant à côté d'elle et lui souriant, l'entraînait loin, très loin, en des endroits qu'elle connaissait cependant. Elle se trouvait dans une grande pièce, la plus belle et la plus dorée qu'elle eût traversée naguère. Et Victorine était là, mais Victorine grandie, de plus en plus jolie, habillée comme les princesses de contes de fée qu'on voit dans les images. Elle l'accueillait en riant et en s'amusant de sa surprise, dans ce palais où elle était chez elle ; et mille aventures aussi gracieuses, où sa Victorine et le bon saint étaient mêlés. Et voici qu'en une chapelle tout illuminée et parée, elle apparaissait vêtue de satin blanc, la blanche couronne de fleurs d'oranger enroulée sur un long voile, un jeune et élégant cavalier — toujours comme dans les images — agenouillé à côté d'elle ; et le bon saint François Régis, en beaux habits d'autel, officiait et les bénissait...

Un cahot plus rude chassa cette vision et secoua toute la charretée. De grands cris s'élevèrent, et on eut d'abord quelque peine à se reconnaître.

Le conducteur s'était endormi, et la voiture, heurtant un parapet, avait failli verser tout son contenu dans l'abîme. On en fut quitte pour la peur et l'on finit par rire de l'accident. Mais, dans la secousse, le panier de la mère Lenthiaume avait sauté en l'air. Il s'étalait, à quelques pas de la route, sur le penchant du précipice où des broussailles le retenaient. La plus jeune et la plus agile se chargea d'aller le reprendre. Et l'on repartit.

Le jour se levait avec la hâte des jours d'été, et, dans les blancheurs de l'aube, les sites familiers, les montagnes connues apparurent. Aux sombres forêts de sapins et de mélèzes succédaient les clairs taillis, les hêtraies riantes parsemées de chênes trapus et énormes, sous lesquels la lumière se jouait. Sur les bords du Doux, de la Sumène, puis de l'Eyrieux, les prairies déroulèrent leurs rubans de verdure ; les grêles pommiers, les mûriers au luisant feuillage s'espaçaient sur les pelouses ; et, dessinant en sveltes lignes tous les méandres des cours d'eau, les peupliers s'élançaient en rangées interminables. Enfin, au dernier détour, sur une hauteur, au fond du vallon paisible, le hameau natal brilla, avec ses quelques maisonnettes pressées autour du clocher brun.

La mère Lenthiaume prit sa chaise à son bras et grimpa quelque temps encore, car elle habitait, hors du hameau, tout en haut de la côte, une vieille masure contiguë avec celle de la mère Mathurine. Et, comme elle n'en était plus qu'à cent pas et qu'elle levait la tête, elle crut rêver et que son rêve de tout à l'heure se continuait.

Elle voyait là-haut, arrêté devant sa porte et se détachant sur le bleu du ciel, un grand carrosse — comme il y en a dans les images, — le cocher massif et superbe échoué sur le siège, les valets de pied, immobiles et les bras croisés, sur la banquette d'arrière. Et un monsieur et une jeune dame, descendus sur la route, s'entretenaient avec Mathurine, debout sur le seuil avec la petite Victorine. Il n'y avait que le bon saint François Régis qu'on ne voyait pas, mais qui peut-être y était quand même.

Elle hâta le pas.

IV

Le comte et la comtesse de Bouzareille, mariés depuis quelques années... Car il reste à dire comment la Providence, par l'intercession du Bienheureux saint Régis, voulut exaucer les souhaits de l'aïeule et lui enlever toute crainte pour l'avenir de sa petite-fille.

Le comte et la comtesse de Bouzareille, comblés de tous les biens, n'étaient pas exempts, comme nul ne l'est ici-bas, d'une secrète misère : ils n'avaient point d'enfant ni aucun espoir d'en avoir.

Après de nombreux déplacements et voyages où ils avaient traîné avec eux cette amère et intime déconvenue, le comte venait de ramener sa jeune femme à l'antique manoir patrimonial. Il s'était marié tard. Homme distingué, bien connu à Paris pour ses élégances, il avait, dans une jeunesse prolongée, laissé avec quelque chose de ses premiers avantages et de ce tempérament florissant qu'il n'avait pas assez ménagé, l'immense fortune qu'il tenait de sa famille. Mais ses terres, ses châteaux endettés, tout lui était revenu par l'heureux effet d'un mariage. La grosse industrie encore une fois redorait un vieux blason.

De ce manque d'enfants, si le ménage était un peu attristé, il n'en était pas désuni, tant s'en faut! Une trop vive et mutuelle gratitude s'imposait à l'un et à l'autre : elle, lui devant un des plus beaux noms de l'armorial de France, lui, la possibilité d'en soutenir l'éclat. Et avec les grandes et nobles concessions que l'on sait se faire dans le monde, où les idées sont plus larges, moins assujetties aux petites et mesquines susceptibilités bourgeoises, une parfaite entente, une existence aux sentiments tolérants et réciproquement indulgents, s'était vite établie entre eux. Mais c'est la jeune comtesse, âme tendre dans un corps gracieux et fluet, qui souffrait surtout de cette absence d'un petit être à chérir et à caresser.

Or, à leur première sortie, après avoir dépassé l'immense parc et roulé à travers les forêts et les domaines qui s'étendaient à l'entour, le hasard — aidé peut-être par le comte — voulut que la voiture prît la direction du plateau où se dressait le logis de la mère Lenthiaume. La beauté des lieux, la vallée verdoyante où l'Eyrieux brouillait ses canaux et qu'encadraient les montagnes lointaines, les cimes du Mézenc et du Gerbier des Joncs profilant au dernier plan leurs masses vaporeuses, engagèrent le comte et la comtesse à mettre pied à terre, pendant que l'attelage suivait au pas.

Le comte, ganté, un petit feutre sur l'oreille et le bas de ses pantalons retroussé, dans son court veston de soie grise qui se cassait sur son buste long et maigre, allait lentement, toujours distingué dans sa correction irréprochable; tandis que, plus vive, dans l'ondoiement de ses jupes et du joli corsage où sa taille souple se cambrait, et le gainsborough empanaché, la jeune comtesse marchait de l'avant, d'une allure plus délibérée.

Et tout à coup, devant une maisonnette qui bordait la route, elle s'arrêta fascinée.

Une petite fille était là, bras nus et jambes nues, les guenilles qui flottaient sur elle découvrant au soleil son corps gracile et tendre, et les longues mèches dorées qui filaient toutes droites de son petit front bombé, embroussaillant son visage. Elle jouait sur le seuil. Et une vieille femme, la quenouille passée à la taille, filait au fuseau en la surveillant.

La comtesse s'était approchée vivement :

— La jolie enfant!... Est-elle à vendre, ma brave femme? demanda-t-elle en riant; je m'en accommoderais volontiers... Levez la tête, ma petite! qu'on vous voie!

Et, penchée sur elle, d'une main douce elle écartait le réseau blond des boucles, essayait de lui relever le menton. Mais l'enfant, honteuse et paralysée, courbait obstinément le front, ses longs cils baissés sur ses joues rondes que l'émotion rosait.

— Elle est sauvage! Elle ne veut pas... elle ne veut pas, décidément... Si elle venait avec moi, on lui donnerait de belles robes, de jolis rubans pour ses cheveux... des bottines pour ces gentils petits pieds, des bas de soie pour ces jambes mignonnes. Elle serait un ange!

La coquetterie enhardit l'enfant. Elle jeta à la dame un coup d'œil sournois, la regarda d'un sourire fin. Et ces cils redressés, ces yeux de bleuets, toute la douce petite figure ravirent en extase la comtesse.

— Est-elle belle!... Victor! Mais venez donc, mon ami! Elle vous ressemble, elle a quelque chose de vous. C'est singulier.

Le comte, qui se tenait un peu en arrière, ne se pressa pas, et, quand il fut proche, de cette voix calme qui ne disait jamais de paroles inutiles :

— Singulier, en effet! prononça-t-il froidement.

Déjà la comtesse s'informait auprès de la vieille femme, qui lui fournissait tous les renseignements qu'elle pouvait désirer : comment la petite avait été amenée de Paris à la mort de sa mère, et qu'elle habitait chez une voisine, son arrière-grand'mère, laquelle, étant très vieille et fort pauvre, ne demanderait pas mieux sans doute, pour s'ôter tout souci, que de la céder au bon monsieur et à la bonne dame, si ceux-ci voulaient l'adopter.

— Eh! tenez, la voici qui arrive... Elle revient de la Louvesc. Tout juste, elle allait prier saint François Régis pour Vittorine...

La mère Lenthiaume se montrait au bas de la côte,

sa chaise au bras et s'avançant à grandes enjambées. Et dès qu'elle fut là, les pourparlers reprirent. Aux premiers mots, elle avait joint les mains d'un geste de surprise attendrie. Eh! oui, elle consentait à tout, pourvu qu'elle pût accompagner Victorine, ne pas la quitter tant qu'elle vivrait. Mais elle demandait avant tout qu'on lui permît de la peigner et de la faire belle, pour qu'elle leur fît plus d'honneur.

C'est la mère Mathurine qui s'en chargea et qui emmena l'enfant. Et l'aïeule continua, dans l'abondance de la joie, à ajouter aux renseignements déjà donnés par la voisine. Elle en vint aux lettres adressées à Toinette, ouvrit son panier et y fouilla.

— Grand Dieu du ciel! bonne sainte Vierge! elles n'y sont plus!... Elles sont tombées sur la route quand la voiture a manqué verser. Mais je sais où les prendre, je les retrouverai...

Un éclair de contrariété avait glissé sur les traits du comte. Il dit à sa femme :

— Chère amie, allez donc presser la petite. Ces chevaux s'impatientent aux mouches. Il faut se hâter...

Et quand elle ne fut plus là :

— Nous irons les chercher ensemble, ma brave femme, et vous me les donnerez. Il est inutile, vous comprenez, qu'elles passent sous les yeux de tout le monde.

— C'est qu'il y a le trésor de Vittorine! s'écria-t-elle.

Il se fit expliquer de quoi il s'agissait.

— Bon! dit-il, vous garderez le trésor, je ne tiens qu'aux lettres.

La comtesse reparut, suivie de l'enfant, et s'installa avec elle dans le landau découvert.

— Allons! montez, dit le comte à la mère Lenthiaume, et laissez votre chaise. Vous ne voulez pas emporter votre chaise?

D'un air de regret, elle l'abandonna à sa voisine. Elle prit place sur les coussins, à côté de Victorine, en face du comte et de la comtesse. Et l'on partit.

La voiture roulait au beau soleil, au grand trot des chevaux, légère, aérienne, ne touchant pas terre, dans la fuite rapide des arbres et de tous les objets environnants qui en prenaient des airs de féerie. Elle emportait la mère Lenthiaume et sa Victorine dans ce monde fabuleux de la richesse et de la vie luxueuse où tous leurs désirs seraient comblés.

Le comte, retombé dans la correction de son mutisme, contemplait de son coin, du même regard tranquille, la petite fille qui s'agitait sur place, tout heureuse et égayée par la course folle, le bel équipage, la belle dame, les laquais galonnés. L'enfant, dans un débordement d'ivresse, très expansive et tendre, mais déjà futée et maligne, couvrait de baisers passionnés et gentiment intéressés les douces mains qui la cajolaient et qui caressaient ses boucles blondes.

Et l'aïeule ne s'étonnait de rien. Toute cette magie était naturelle, le miracle s'accomplissait comme il était juste qu'il s'accomplît. Le ciel pouvait-il refuser quelque chose à sa Victorine? Elle avait joint ses mains rudes, ses vieilles lèvres remuaient d'un mouvement précipité.

— Que marmottez-vous, la mère? lui demanda la comtesse. N'êtes-vous pas contente?

— Très contente, ma bonne dame, très contente... Je remercie le bon saint François Régis!

LÉON BARRACAND.

SOUVENIRS D'UN DIPLOMATE ANGLAIS

On a publié, l'an dernier, à Londres la suite des *Souvenirs* de Lord Loftus dont la première partie avait paru quelques années auparavant (1). La carrière diplomatique de l'auteur s'étant presque tout entière passée en Allemagne, il s'est trouvé en rapport avec les hommes d'État et les souverains de ce pays, et il raconte, notamment sur M. de Bismarck, quelques anecdotes qu'il n'est pas inutile de faire connaître.

C'est par le poste de Berlin qu'Auguste Spencer, quatrième fils du second marquis d'Ely, et qui porta plus tard le titre de Lord Loftus, débuta en 1837, comme attaché d'ambassade; il avait été nommé la veille même de l'avènement de la reine Victoria. A l'époque où il arriva dans la capitale de la Prusse, la ville n'était pas ce qu'elle est devenue depuis lors. On y menait une vie très simple; la fièvre de la spéculation ne s'était pas encore emparée des esprits, et la chasse à l'argent n'était pas aussi acharnée qu'elle le fut plus tard, après les victoires de la Prusse. En ce temps-là, même dans le monde diplomatique, on dînait à 4 heures; les spectacles commençaient à 6, pour finir à 9; les soirées et les bals ne se prolongeaient pas au delà de minuit.

La cour n'était pas, non plus, ce qu'elle est présentement. En dehors d'un dîner offert aux ministres et aux généraux, le roi Frédéric-Guillaume III ne donnait ni réceptions ni festins. « A cette époque, nul n'était invité s'il n'était pas *hoffähig* (c'est-à-dire admissible à la cour); aucun Juif n'était reçu dans l'intérieur du palais. » Cependant, une fois par an, le roi donnait, pour le corps diplomatique, ce qu'on appelait un « déjeuner dansant » (on ne voit pas bien ce que peut être un déjeuner de ce genre), qui commençait à 10 heures du matin. Cette heure matinale gênait fort notre diplomate; car « c'était généralement

(1) *Diplomatic Reminiscences of Lord Loftus;* Londres, 1892-1894, 4 vol. in-8°.

dans les jours sombres de janvier : or, il fallait, dit-il, faire sa barbe à la lumière. A 1 heure, on servait le dîner; avant 6 heures, la compagnie se séparait pour permettre au roi d'aller au théâtre. »

Lord Loftus se trouvait à Berlin du temps déjà bien loin de nous où l'on ne pouvait fumer dans les rues de la ville. Le passant qu'on surprenait sortant d'un bal ou du théâtre un cigare à la bouche était impitoyablement arrêté. La même défense existait à Vienne, ainsi que nous le voyons par ce passage des *Souvenirs d'un journaliste autrichien*, publiés récemment dans la *Deutsche Rundschau :* « Chez nous, il était interdit de fumer dans la rue, de crainte d'incendie. Naturellement tout le monde fumait : c'était seulement quand un agent de police venait à passer qu'on ôtait son cigare. Il fallut l'année 1848 pour que cette interdiction puérile fût abolie. » Il n'y a pas encore longtemps, du reste, que dans le village hollandais de Broeck, si connu par l'excès de propreté de ses habitants, on lisait, à l'entrée du village, un avis conçu en ces termes : « Avant ou après le coucher du soleil, personne ne peut fumer dans les rues de Broeck, si ce n'est avec une pipe munie d'un couvercle, afin que la cendre ne se répande pas au dehors... » A la même époque, devant quelques portes de Broeck, se voyaient des crachoirs en pierre dans lesquels les fumeurs crachaient du haut des fenêtres.

Donc le roi, qui ne se ruinait pas, comme nous venons de le dire, en bals et en festins, était très économe des deniers de son peuple : aussi laissa-t-il en caisse une somme considérable pour le fameux trésor de guerre commencé par le grand Frédéric. Cette somme fut employée depuis à d'autres usages, du moins en partie; mais le vide fut comblé au fur et à mesure, toujours en vue d'une mobilisation subite et pour subvenir aux premières dépenses d'une entrée en campagne, sans avoir soin d'attendre un vote des Chambres ou un emprunt. On sait que c'est ce trésor qui fit les premiers frais de la guerre de 1870, et que le fonds épuisé fut, après la campagne, reconstitué au moyen de l'indemnité que la France dut payer.

Le souverain qui avait si bien suivi les traditions financières et militaires de Frédéric II voulut, quoique mourant, assister à l'inauguration de la fameuse statue de son ancêtre, œuvre du sculpteur prussien Rauch ; il se fit donc porter au palais de la princesse de Liegnitz, d'où il put contempler toute la cérémonie; après quoi il ne lui restait plus qu'à mourir pour accomplir la prédiction qui lui avait été faite autrefois. En effet, pendant son séjour à Paris avec les alliés en 1815, le prince était, paraît-il, allé trouver la nécromancienne en renom, Mlle Lenormand. Celle-ci lui avait prédit qu'il mourrait tel jour du mois de juin de l'année 1840. Il mourut en effet, sinon ce jour-là, du moins cette année-là.

A mon arrivée à Berlin, dit lord Loftus, la prophétie était bien connue; on en parlait fréquemment dans la société; on y croyait. On disait aussi que, le 1er janvier de cette année 1840, son petit-fils (celui qui fut plus tard l'empereur Frédéric III), alors un enfant de 10 ans, se trouvant sur les genoux de son grand-père, s'était écrié : « Quel malheur, cher grand-papa, que vous deviez mourir cette année-ci! » Ce rappel de la prophétie de Mlle Lenormand avait fait, disait-on, une fâcheuse impression sur l'esprit du roi. Je n'ai pu recueillir la confirmation exacte du fait que je suis disposé à traiter de fable, mais ce qui est certain, c'est que le bruit en courait alors à Berlin. Cependant, en prédisant la mort du roi pour l'année 1840, Mlle Lenormand peut avoir été un peu guidée par l'histoire...

Le Grand-Electeur était mort en 1640; *Frédéric-Guillaume II en* 1740 et, l'âge du roi à cette époque bien considéré, il n'était pas du tout invraisemblable qu'il vivrait jusqu'en 1840, et compléterait ainsi le troisième centenaire mortuaire d'un monarque prussien (1).

*
* *

Nous anticiperons sur les événements pour arriver plus vite à l'époque actuelle. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de dire, en passant, quelques mots d'une scène dont le jeune attaché d'ambassade fut témoin, lorsqu'il accompagnait Sir Strattford Canning, plus tard Lord Redcliffe, envoyé en mission auprès des différentes cours d'Europe en 1848. Le jeune homme rentrait à l'hôtel à Munich quand il trouva son chef dans une agitation extrême. L'ambassadeur arpentait la pièce à grands pas, tenant en main un journal où il venait de prendre connaissance d'une circulaire de Lamartine tout empreinte des idées nouvelles. « On ne pourra donc pas vivre tranquille ici! s'écriait-il. Je vais émigrer en Australie, au Canada ou ailleurs, dans quelque pays lointain, plutôt que de vivre avec les démagogues, les communistes, etc. » Et dans le paroxysme de la colère, il jeta par terre le journal qu'il lisait.

Son subordonné eut grand'peine à le calmer.

Il dut trouver son chef beaucoup plus loquace que celui-ci ne l'était d'ordinaire au Parlement; car, bon écrivain, Sir Strattford Canning n'était nullement orateur, ce qui faisait son désespoir. Après avoir longtemps travaillé un sujet et préparé jusque dans les moindres détails le discours qu'il devait prononcer, Sir Strattford Canning, une fois au Parlement, ne trouvait plus ses expressions; la mémoire lui faisait défaut. Il était dans la situation de cet autre par-

1 Les mots que nous venons de souligner contiennent deux erreurs. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, celui dont il s'agit, mourut effectivement en 1840; mais le prince qui était mort cent ans auparavant, n'était pas Frédéric-Guillaume II, mais bien Frédéric-Guillaume Ier; il eut pour successeur son fils Frédéric II, le grand Frédéric. Et cent ans auparavant, en 1640, ce n'était pas le Grand-Électeur, qui était mort, mais bien son père et prédécesseur.

lementaire anglais dont parle l'*Athenæum;* qui, lui au moins, s'il n'alla pas bien loin, trouva quelques mots à dire, et ces mots étaient : « Je conçois que... » ; il les répéta trois fois, puis se rassit, ce qui fit dire à l'orateur qui lui succéda : « L'honorable gentleman qui vient de me précéder a conçu trois fois, mais il n'est accouché de rien... »

Cependant le temps avait marché ; d'autres acteurs étaient entrés en scène, parmi lesquels M. de Bismarck, pour qui notre diplomate ne se sentit jamais beaucoup de sympathie ; il en avait davantage pour M. de Moltke, comme on le verra plus loin. Il rend toutefois justice aux qualités du premier :

Dans toutes les affaires que j'ai eu à traiter avec lui, je l'ai trouvé extrêmement clairvoyant, saisissant chaque point avec une lucidité remarquable et choisissant toujours le mot propre quand il s'exprimait en anglais. Il était ami dévoué, mais ennemi implacable, hautain et arrogant dans ses manières, rancunier et vindicatif quand on lui faisait de l'opposition, mais avec tous ses défauts, l'homme le plus remarquable de l'époque. Je l'ai toujours considéré comme hostile à l'Angleterre, bien qu'à l'occasion il manifestât de l'admiration pour elle. Il était jaloux de sa suprématie maritime, de sa richesse commerciale et de l'influence morale qu'elle exerçait dans le monde.

*
* *

Les principes de M. de Bismarck, ou plutôt son absence de principes, répugnaient à Lord Loftus.

« Les principes ne sont qu'un obstacle, disait en ces termes ou à peu près le ministre prussien : quand on désire quelque chose, les principes viennent se mettre en travers et empêchent d'aller au but. » Lord Loftus avait d'ailleurs jugé dès le début le caractère de M. de Bismarck et ses instincts de combativité par une petite circonstance qui s'était passée lorsque celui-ci n'était encore que le délégué prussien à la Diète fédérale de Francfort. Dans les réunions de la Diète, aucun délégué ne fumait ; les présidents seuls s'octroyaient cette licence. C'était passé dans l'usage : tous s'y soumettaient. La première fois que parut M. de Bismarck, dès qu'il vit le président fumer, il s'approcha de lui, et, tirant un cigare de sa poche, il lui demanda du feu. Étonnement général. Au commencement, il n'y eut que la Prusse et l'Autriche, c'est-à-dire leurs délégués, qui fumèrent ; mais bientôt ceux des États secondaires en firent autant, ne voulant pas se laisser distancer par les deux grandes puissances allemandes.

Passons rapidement sur la guerre de Crimée pendant laquelle le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, était très hésitant sur la politique à suivre : aussi, prétendait-on à Berlin que « le matin, après ses dévotions, il était admirateur des Anglais, mais le soir, quand il se couchait après avoir pris sa tasse de thé [du thé russe?], il était favorable aux Russes ». Le parti de la cour veillait à ce que le roi ne se laissât point aller à prendre parti pour les puissances occidentales, et le président du conseil des ministres, baron de Manteuffel, disait : « Ah ! ces messieurs (il parlait évidemment des Anglais et des Français) croient que nous allons leur tirer les marrons du feu ? Pas du tout ! c'est eux qui les tireront et nous les mangerons. » Lord Loftus cite un mot de Napoléon III à cette époque. Le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha (celui qui est mort récemment) était venu à Paris en mission, ou peut-être de son plein gré, pour sonder le terrain. Il connaissait l'empereur du temps du séjour de Louis-Napoléon à Londres ; or Napoléon III manifestait déjà sa préférence pour la Prusse, au détriment de l'Autriche. Le duc lui ayant proposé l'un ou l'autre de ces États comme médiateur : « Il vaut mieux, répondit-il, s'attacher à une femme qui vous hait qu'à une femme qui vous a trompé une fois, ce qui est le cas pour l'Autriche (1). »

Quant à M. de Bismarck, l'un et l'autre partis lui étaient indifférents. Il n'avait qu'un but : empêcher ce qui aurait pu contribuer à la prépondérance de l'Autriche en Allemagne. A quelques années de là, il dévoila ouvertement ses projets dans un dîner donné en 1861 à Londres par le baron de Brunnow et auquel assistait M. Disraeli, le chef de l'opposition d'alors. M. de Bismarck y avoua sans vergogne que, dès qu'il aurait la direction des affaires, son premier devoir serait de réorganiser l'armée, et qu'il prendrait le premier prétexte venu pour déclarer la guerre à l'Autriche, dissoudre la Diète germanique, maîtriser les États secondaires et procurer à l'Allemagne son unité, sous la conduite de la Prusse. Il ajouta qu'il était venu à Londres pour faire cette déclaration aux ministres de la reine. En entendant dérouler ce programme étrange, qui, chose bien plus singulière encore, dit Lord Loftus, a été réalisé, Disraeli prononça ces mots : « Prenez garde à cet homme ; il se propose de faire ce qu'il dit. (*He means what he says.* »

L'anecdote, je crois, était déjà connue, mais ce qui suit est personnel à Lord Loftus :

Je me trouvais avec le comte de Bismarck, tard dans la soirée du 15 juin (1866). Nous nous étions tantôt promenés, tantôt assis dans son jardin, quand, à ma grande surprise, minuit sonna. Le comte tira sa montre et dit : « A l'heure qu'il est, nos troupes sont entrées en Hanovre, Saxe et Hesse-Cassel. » Il ajouta : « La lutte sera dure. La Prusse peut perdre ; mais en tout cas, elle aura com-

1 Il faut lire cela, avec les accessoires, dans les *Mémoires* publiés par le duc de Saxe-Cobourg-Gotha lui-même. Nous sommes surpris que chez nous personne n'ait encore parlé, d'après cette source, des curieux entretiens que le prince eut avec l'empereur et du rôle qu'il joua aux Tuileries.

battu bravement et honorablement. Si nous sommes battus, eh bien! je ne reviendrai pas ici. Je tomberai dans la dernière charge. On ne peut mourir qu'une fois : battus, il vaut mieux mourir. »

Quelque temps auparavant, parlant avec moi de la paix et de la guerre, il avait exprimé cette pensée : « Après tout, avait-il dit, Attila était un plus grand homme que votre M. John Bright. Pourquoi? Il a laissé un plus grand nom dans l'histoire. Le duc de Wellington sera connu dans l'histoire comme un grand guerrier et non comme un homme d'Etat pacifique. »

***

Au début, et quand on avait appris que l'Autriche massait des troupes sur la frontière de Silésie, Lord Loftus avait eu cette conversation avec le ministre prussien : « Que feriez-vous, lui avait demandé celui-ci, si vous trouviez dans la rue un homme dangereux, menaçant la sécurité publique et la paix? — J'appellerais immédiatement la police, avait répondu l'ambassadeur anglais, et, dans mon idée, les grandes puissances constituent la police de l'Europe pour le maintien de la paix. — Mais s'il s'agissait d'un gentleman? Vous lui donneriez votre carte? » A quoi l'autre avait répondu avec un flegme tout britannique : « Je ne pense pas! (*I think not!*) »

Après la guerre, le comte Benedetti, ambassadeur de France, entama des négociations avec Bismarck au sujet des compensations territoriales que la France croyait pouvoir réclamer, vu l'agrandissement de la Prusse. Notre ambassadeur eut donc plusieurs conférences avec M. de Bismarck : « Ce dernier, raconte Lord Loftus, portait toujours l'uniforme militaire ; il avait l'habitude de déposer son casque sur une table de son antichambre. Un jour, après le dîner, M. Benedetti s'approcha de cette table et souleva l'objet. En le déplaçant : « Décidément, aurait-il dit, il a la tête plus forte que moi » ; observation « dont les événements subséquents prouvèrent la justesse », ajoute le diplomate anglais.

Ces événements subséquents, c'est la malheureuse guerre de 1870, dont l'auteur, qui sympathise plutôt avec l'Allemagne, rejette toute la responsabilité sur le duc de Gramont et les conseillers de l'empereur Napoléon III. Cependant les fonctions de Lord Loftus l'obligèrent à veiller sur les intérêts de nos compatriotes prisonniers et autres qui se trouvaient en Prusse. Dans une visite que M. de Bismarck fit à l'ambassadeur anglais à Berlin, le 18 juillet, ce dernier lui annonça que le gouvernement français venait de demander que ses nationaux fussent, pendant la durée de la guerre, placés sous la protection de la Grande-Bretagne, ce à quoi le gouvernement de la Reine avait consenti, se réservant le droit de rendre le même service aux sujets du roi de Prusse en France. Le ministre prussien parut assez mécontent de cette nouvelle, et fit observer qu'elle produirait un mauvais effet en Allemagne. « On y a déjà le sentiment, dit-il à Lord Loftus, que le gouvernement de S. M. penche pour la France, et cet incident ne fera que le confirmer. »

En sa nouvelle qualité donc, l'ambassadeur eut des milliers de prisonniers dont il dut s'occuper, notamment pour leur payer chaque mois « la solde de captivité ». Il se trouva alors en rapport avec le maréchal Bazaine :

A son arrivée à Cassel, comme prisonnier, son secrétaire m'écrivit, d'après son ordre, pour me demander la « solde de captivité » du maréchal. Je répondis que, sur l'état officiel qui m'avait été fourni par le ministre de la guerre en France, il n'y avait pas d'article de ce genre pour un maréchal. M. Bazaine m'écrivit alors lui-même une lettre dans un singulier anglais, me demandant de lui envoyer la plus haute « solde de captivité » portée sur mon état, ce que je fis conformément à sa demande. C'était le seul maréchal de France à réclamer cette « consolation » et je transmis la demande au ministère français.

***

A propos de la guerre de 1870, retenons encore un mot qui ne fut peut-être pas prononcé, dit Lord Loftus, mais qui courut alors les chancelleries. Le duc de Gramont, notre ministre des affaires étrangères, avait espéré que l'Autriche et les États du Sud nous prêteraient assistance : or, en 1866, l'Autriche ayant réclamé les secours de la France, Napoléon III avait dit : « Croyez-vous que je vais m'allier avec un cadavre ? » Comme pendant à cette réponse, voici celle de l'empereur d'Autriche en 1870 : « Croyez-vous que je m'allierais avec une maison de fous ? »

Peu de temps après, Lord Loftus fut envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, poste qu'il occupa de 1872 à 1879. Il sut se faire très bien venir de l'empereur de Russie qui l'admettait dans son intimité.

L'empereur avait un chien favori, appelé Milord, qui ne le quittait jamais. Nous dînions au Palais, et comme c'était une petite réunion (il n'y avait que la famille impériale et les personnes de la suite), après le dîner, on se retira dans les appartements particuliers de l'impératrice. Tout à coup, j'entendis l'empereur appeler : *Milord!* et je supposai que c'était de moi qu'il s'agissait; mais c'était son chien favori qu'il réclamait pour lui donner les biscuits qu'il avait l'habitude de lui distribuer tous les soirs. Je me hâtai de rejoindre l'empereur qui me fournit lui-même cette explication, après s'être beaucoup amusé du quiproquo...

***

A côté des soirées intimes, il y avait à la cour de Russie de grandes fêtes et des bals dont le diplomate anglais parle avec admiration :

La cour, dit-il, est très brillante et admirablement tenue. Elle a quelque chose de la grandeur orientale. Les bals de la cour, avec leur garde circassienne si pittoresque, leurs uniformes variés et brillants, les costumes orientaux des nègres postés à toutes les portes, les Cosaques à la tenue originale, les toilettes magnifiques des femmes (le chef-d'œuvre d'un certain M. Worth), et la splendeur de leurs bijoux (spécialement des turquoises, des diamants et des saphirs), enfin avec les splendides appartements du Palais d'hiver, éclairés par des milliers de bougies, — ces bals surpassent en beauté et en éclat tout ce que j'ai vu dans les cours où j'ai résidé. Les hôtes sont reçus par Leurs Majestés avec cette grâce et cette courtoisie qui enchantent et vous mettent tout de suite à l'aise, et il n'y a pas de fêtes plus agréables que celles du Palais d'hiver.

Il y en a une surtout qu'on appelle *le Bal des Palmiers*, où le souper est servi dans un salon transformé en jardin d'hiver, à des tables rondes qui entourent chacune un palmier. Ces arbres sont pour la circonstance apportés des serres de Zarskoë-Sélo, et l'on m'a dit qu'il leur faut trois ans pour se remettre de l'épreuve à laquelle ils ont été soumis pour l'ornementation d'une seule nuit. Pendant le bal, l'empereur, l'impératrice et la famille impériale vont prendre le thé dans une pièce où les ambassadeurs sont invités. Dans cette partie du palais, habitait l'impératrice Catherine. C'était là, dit-on, le théâtre de ses ébats...

*
* *

Dans cette description des fêtes de la cour de Russie, on vient de lire le nom de Worth, le *couturier*, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il est question de robes de bal. Mais ce nom figure encore et plus longuement dans un autre passage des Souvenirs du diplomate anglais. Pendant la guerre franco-allemande, M. de Bismarck, à un moment, avait menacé de faire fusiller tous ceux qu'on prendrait venant par ballons. A en croire Lord Loftus, ce serait le feld-maréchal de Moltke, beaucoup plus humain, paraît-il, que M. de Bismarck, qui s'y serait opposé, disant que des ordres de ce genre devaient émaner du chef de l'État-major.

... Le feld-maréchal était regardé comme le premier stratégiste de l'Europe. Je l'ai connu personnellement pendant 50 ans, ayant fait sa connaissance à son retour de Turquie, où il avait été employé à réformer et à instruire l'armée ottomane. C'était l'homme le plus simple, le moins prétentieux, que j'aie jamais rencontré... Même quand il fut au faîte de sa glorieuse carrière, il ne se départait jamais de son calme et de son sang-froid; sa puissance d'organisation était merveilleuse. Il ne se démontait jamais et ne proférait jamais une parole hâtive. Quand la Prusse était à la veille de la guerre avec l'Autriche, son aide de camp, étant venu pour lui annoncer quelque importante nouvelle, le trouva lisant un roman anglais. Il avait épousé une Anglaise, à laquelle il était fort attaché. C'était un bon linguiste ou, comme on l'appelait, « un muet en 5 langues », car il était taciturne par nature et réservé dans la conversation; mais ses observations étaient toujours remarquables par leur lucidité, leur modération et leur bon sens consommé. Il était très religieux, très humain, et pendant la guerre avec la France, il a souvent contrecarré la sévérité et la dureté du comte de Bismarck.

*
* *

C'est à ce dernier trait que nous voulions en venir, parce qu'il contredit l'opinion qu'on se fait généralement chez nous de l'action respective des deux personnages. Donc M. de Bismarck avait parlé de faire passer par les armes les individus pris à leur descente de ballon :

M. Worth, le célèbre *modiste*, ou quelqu'un de sa maison portant ce nom, fut fait prisonnier au sortir d'un ballon venant de Paris. Son frère ou un parent de ce frère arriva en toute hâte et en grand émoi à Berlin, craignant, ainsi qu'en avait menacé le comte de Bismarck, qu'on n'expédiât sommairement le prisonnier, qui avait été dirigé sur Cologne. Le gentleman se précipita dans ma chambre à 10 heures du soir, et, d'un son de voix qui trahissait son agitation, réclama son parent. Je commençai par lui dire que j'avais déjà fait des démarches officielles pour que le prisonnier fût mis en liberté et que je ne doutais pas que sous peu de jours il ne fût rendu sain et sauf à sa famille. J'ajoutai qu'il était fâcheux qu'il se fût inquiété et que sa famille se fût alarmée de ce malencontreux incident; mais, lorsque, en temps de guerre, des gens cherchaient à s'échapper en ballon d'une ville assiégée, ils ne devaient pas s'étonner, quand le ballon ne les débarquait pas là où ils voulaient aller, mais tombait au centre même de l'armée assiégeante, qu'on les considérât comme des espions involontaires et qu'on les retînt jusqu'à ce qu'on eût fait une enquête sur leur personnalité. Quant à la famille, elle n'avait pas de crainte à concevoir : le prisonnier serait bientôt relâché...

*
* *

Lord Loftus était un diplomate de la vieille école, très imbu des préjugés aristocratiques. Le *reviewer* qui a rendu compte de ses *Souvenirs* dans le recueil *The Academy* raconte que, se trouvant en 1870 dans le cabinet de l'ambassadeur à Berlin, il entendit ce dernier déplorer l'abaissement de l'Angleterre. Et pourquoi? Parce qu'il avait, ce jour-là, reçu la visite d'un membre de l'artistocratie britannique qui avait réclamé son appui comme correspondant, pour la durée de la guerre, d'un des journaux quotidiens de Londres. Sans doute, aux yeux de notre diplomate, écrire dans un journal à *one penny* (10 centimes) c'était déchoir. Qu'aurait-il dit alors des journaux à cinq centimes ?

GUILLAUME DEPPING.

A LA GUYANE

Les événements de Counani.

Cayenne, 7 mai 1895.

Monsieur le directeur,

Il y a quelques mois, la *Revue Bleue* a publié un article relatif à la découverte qui a été faite l'an dernier par un habitant de Cayenne de grands gisements aurifères parmi les alluvions du bassin de Carsewenne, dans le Territoire contesté. Votre collaborateur qui paraît avoir assisté à l'agitation que cet événement, d'une portée considérable, causa dans notre colonie, terminait son récit en exprimant la crainte que le jour où les Guyanais ne seraient plus seuls à chercher de l'or sur les rives du Counani, du Carsewenne et de Mapa, ils eussent d'autres périls à redouter que la fièvre et la morsure des serpents.

Eh bien, ces appréhensions se sont réalisées. Des aventuriers venus du Venezuela, de la Colombie, du Mexique et surtout du Brésil, se sont abattus sur « la moisson d'or de Counani » comme des sauterelles sur un champ de blé. Ces gens, qui ne sont pas la fine fleur des gentlemen, ont formé, sous couleur de société de placériens, des bandes d'allures très équivoques, armées jusqu'aux dents, qui sillonnent la région où, à l'heure qu'il est, huit mille de nos compatriotes campent, éparpillés par petits groupes, sous les voûtes des forêts vierges.

La période des difficultés à vaincre, des obstacles à surmonter, des conflits à conjurer succède à la période calme et tranquille des débuts où les Guyanais, d'humeur pacifique, « prospectaient » en famille.

Il m'a paru que vous me sauriez gré de vous mettre au courant de ce qui se passe et de vous donner des renseignements impartiaux et rigoureusement exacts sur des faits dont les conséquences peuvent, suivant les caprices du hasard, suivant le plus ou moins d'habileté de nos gouvernants, prendre tout à coup un caractère fort sérieux.

Voilà, Monsieur, pourquoi j'ai cru bon de vous écrire.

Tous vos lecteurs savent ce que c'est que le Territoire Contesté et comment l'ambiguïté de la rédaction de l'article 8 du traité d'Utrecht a causé entre nos voisins du Brésil et nous un malentendu séculaire. Au lieu de s'expliquer une bonne fois sur cette question de frontière, on a préféré neutraliser provisoirement la zone comprise entre l'Oyapoc et le Para. La superficie en est immense, mais la population qui l'habite, issue du croisement des races nègre, indienne et portugaise, est très peu nombreuse. Counani, qui eut jadis l'honneur d'être capitale d'une éphémère république, est à peu près la seule agglomération où on fasse un peu de commerce, et encore ce commerce se résume-t-il à quelques barils de « couac » (farine de manioc) de « cassave » (pain de manioc) et de poisson fumé.

Depuis plusieurs années, les Counaniens ont élu pour chef un homme appelé Trajane, auquel ils ont donné le titre de capitaine. Le capitaine Trajane réunit entre ses mains les fonctions de maire, de juge et même de prêtre, car, à défaut de missionnaire, il préside aux cérémonies religieuses et notamment aux processions. Il est mieux que notre ami, puisqu'il se réclame, à bon droit, je crois, de notre nationalité, assurant qu'il descend en ligne directe d'un des Français qui occupaient, au commencement du siècle dernier, le pays de Mapa. Quoi qu'il en soit, Trajane figure sur la liste de l'inscription maritime à Cayenne, et sa goélette bat pavillon français. Il est des nôtres par le cœur aussi bien que par l'origine.

C'est un homme de taille moyenne, au teint bronzé, aux cheveux grisonnants, aux traits accentués, au regard vif et doux. Ses administrés l'aiment, le respectent et le craignent un peu.

Certes, nous ne pouvions choisir un représentant qui fût mieux en situation de veiller à nos intérêts. Ne pouvant l'accréditer d'autre façon, le gouvernement lui a confié *officiellement* le droit de signer tous les actes qui sont du ressort d'un agent consulaire. Son paraphe et son timbre donnent force légale aux certificats d'origine des marchandises, aux patentes des navires, etc.

Nous lui payons une indemnité, nous lui fournissons un uniforme et le drapeau tricolore flotte au-desssus de sa case.

Il manque à Trajane l'exequatur, mais le Contesté étant *res nullius*, c'est-à-dire anarchique, on doit s'y borner à l'autorité morale. Celle du *capitaine* a parfaitement rempli le but, jusqu'à la découverte de l'or. Mais si les choses se compliquaient, Trajane serait évidemment impuissant à protéger nos nationaux contre des étrangers qui refuseraient d'admettre son caractère diplomatique et qui, d'ailleurs, pratiquent fort peu le respect du droit international quand il n'est point soutenu par des baïonnettes.

Il le comprend fort bien et s'en inquiète.

Volontiers, je reconnais que la situation est fort délicate et que le gouvernement local ne saurait s'en préoccuper avec trop de sollicitude. Mais je sais aussi que le ministre a donné carte blanche à notre gouverneur, et il me semble que c'était la meilleure mesure à prendre en pareille circonstance.

Déjà, notre aviso stationnaire le *Bengali* vient d'aller passer quelques jours à Counani. Le lieutenant de vaisseau Audibert a opéré une reconnaissance, a causé avec Trajane et a recueilli tous les renseignements qu'il a pu se procurer. Mais, se conformant aux instructions qui lui ont été données, il ne s'est pas avancé dans l'intérieur du pays.

Il a su, néanmoins, qu'une bande assez nombreuse, composée de Brésiliens et commandée par un certain Cabral, s'est approchée de Counani.

M. le lieutenant de vaisseau Audibert conclut, prétend-on, à la nécessité d'une expédition militaire. Le gouverneur est partisan au contraire d'une action purement diplomatique et ne veut pas faire parler la poudre.

Les choses en sont là.

. . . . . .

Agréez, monsieur le directeur, etc.

A.

Les prévisions optimistes de notre correspondant viennent d'être démenties par les nouvelles que le ministère des Colonies a reçues au commencement de la semaine

dernière et dont il a communiqué à la presse un court résumé. Cette note officieuse nous apprend, en effet, que Trajane ayant été fait prisonnier par la bande du Brésilien Cabral, on envoya, pour le délivrer, l'aviso de guerre *Bengali*, avec une compagnie d'infanterie de marine. Un combat eut lieu à Mapa, le 15 mai ; il nous coûta cinq tués, parmi lesquels le capitaine Lunier, et vingt blessés : les brigands perdirent soixante hommes. Nos morts furent rapportés à Cayenne et, le 17 mai, on leur fit de solennelles obsèques.

L'arrivée d'un paquebot anglais et l'obligeance d'un ami nous permettent de compléter ce récit.

Il y avait quinze jours à peine que le *Bengali* était revenu prendre sa place au mouillage après son expédition platonique du mois d'avril, dont il est parlé dans la lettre ci-dessus, quand une *tapouye* apporta au gouverneur l'avis que plusieurs placériens français avaient été dépouillés de leur or par les gens de Cabral et que ceux-ci, ayant envahi Counani, s'étaient emparés de la personne du capitaine Trajane. La bande, forte de plusieurs centaines d'individus, avait franchi le fleuve Carsewenne et s'était dirigée vers Mapa, bourg situé sur la côte, à l'estuaire commun de la *grande* et de la *petite Mapa*, en face de l'île Maraca dont le canal Carapaporis le sépare.

Récemment on a découvert de nouveaux gisements dans cette région et beaucoup de travailleurs — Guyanais pour la plupart — ont abandonné les alluvions du Carsewenne pour celles des deux branches de la Mapa.

Il est facile de concevoir quelle émotion causa dans la ville de Cayenne, dans la colonie tout entière, l'annonce de ces événements.

On donna l'ordre au *Bengali* d'appareiller sans délai et à l'une des trois compagnies d'infanterie de marine en garnison à Cayenne d'embarquer avec munitions réglementaires et vivres de campagne.

Le *Bengali* est un joli navire à roues, tout neuf, élégant de formes, coquet et bien gréé ; il a été construit de façon à pouvoir, grâce à son faible tirant d'eau, pénétrer dans la plupart des rivières de la Guyane. Son armement comporte quatre canons de douze, plusieurs canons-revolvers et deux canons de débarquement. Sa machine est excellente et sa vitesse moyenne de dix nœuds. Il est monté par 70 matelots et commandé par un lieutenant de vaisseau et quatre enseignes. Ce navire constitue donc un instrument fort respectable d'attaque et de défense.

Le capitaine Lunier et le lieutenant de vaisseau Audibert reçurent du gouverneur lui-même des instructions détaillées, formelles, précises.

Puis, on mit le cap sur Counani où l'on recueillit certaines indications nécessaires ; de là, on se dirigea vers le canal Carapaporis. Le commandant Audibert jeta l'ancre à l'embouchure de la Mapa. La compagnie d'infanterie de marine fut mise à terre.

Il se passa alors un fait un peu anormal.

Arrivé à une certaine distance du village, M. le capitaine Lunier fit faire halte à sa troupe et la laissant sous le commandement de son lieutenant, il s'avança en parlementaire, accompagné d'un clairon et de quelques hommes.

Nous disons que ce fait est anormal parce que si le gouverneur de la Guyane — poussant jusqu'à ses plus extrêmes limites la crainte d'un conflit — jugeait à propos de tenter encore les voies pacifiques, de négocier avec les brigands, de leur signifier, avant d'agir, un ultimatum, ce n'est point le chef de la troupe qui eût dû être chargé d'une semblable mission, mais bien un fonctionnaire civil.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Lunier obéissant aux ordres qu'il avait reçus, entra dans le village avec une attitude conciliante. Cabral vint au-devant de lui, le salua et engagea la conversation ; mais à peine le capitaine avait-il prononcé quelques paroles que le bandit, tira d'un geste brusque un revolver de sa poche et, faisant feu à bout portant, lui fracassa le crâne. En même temps, il se jeta sur le sol pendant que de toutes les cases et huttes du village une décharge générale était dirigée sur l'escorte du malheureux officier : trois quartiers-maîtres et un matelot tombèrent morts.

Au bruit de la fusillade, le lieutenant s'élança à la tête de sa compagnie et bientôt fut rejoint par un détachement de marins. Une action très vive commença, au cours de laquelle un enseigne de vaisseau fut blessé. Un effort sérieux fut nécessaire pour déloger les Brésiliens des maisons où ils s'étaient embusqués ; ceux-ci se replièrent enfin, mais en bon ordre, emmenant leur prisonnier Trajane et sans laisser personne des leurs entre nos mains. On ne les poursuivit point et l'on se contenta de brûler les quelques cabanes formant le village.

Dès le lendemain, le *Bengali*, le pavillon en berne, rentrait à Cayenne.

Dans ce combat de Mapa, nos vaillants officiers, nos braves matelots avaient donné de tout leur cœur et déployé leur entrain et leur courage habituels. Ce n'est pas leur faute s'ils sont tombés dans un odieux guet-apens et s'ils n'ont pu tirer une immédiate et éclatante vengeance du sang répandu par leurs camarades. Leur ardeur généreuse s'est heurtée à une de ces consignes que les soldats sont obligés de respecter, quelles qu'en puissent être les conséquences.

Aujourd'hui Cabral et sa bande tiennent le pays ; plusieurs milliers de nos compatriotes sont exposés à leurs violences. Les brigands promènent l'infortuné Trajane comme un trophée de victoire et comme un otage.

Cette situation est intolérable.

Le gouvernement aura certainement à cœur de la faire cesser.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Leconte de Lisle

D'APRÈS SES ŒUVRES POSTHUMES ET SES NOTES INTIMES

Il ne faut point juger des gens sur leur mine, ni de l'âme des poètes d'après leurs vers. C'est ce que nous apprennent, une fois de plus, les *Notes intimes*

de Leconte de Lisle (1). Voilà qu'un autre homme apparaît sous l'impassible poète. Et ses confidences ne présentent pas seulement un intérêt anecdotique ou biographique. Il me semble qu'elles éclairent, par contre-coup, son œuvre entière et tout son système poétique.

Ce système poétique n'a jamais varié. Tel que l'auteur l'exposait en 1852 dans la préface des *Poèmes antiques*, tel nous le retrouvons dans ces *Derniers Poèmes*, que viennent de réunir MM. de Heredia et de Guerne (2). Aux petites pièces inédites, qui nous peignent encore la Grèce ou l'Inde, le moyen âge ou la nature tropicale, on a joint deux grands poèmes : l'*Apollonide*, tout pénétré du souvenir de l'*Ion* d'Euripide, et la *Passion*, déjà publiée en 1858, un peu oubliée depuis. Par la variété des sujets, des cadres et des rythmes, comme par la beauté de l'exécution, ce recueil posthume suffirait presque à donner une idée complète du génie de Leconte de Lisle. De même, sa théorie poétique est nettement résumée dans les intéressants morceaux de critique que l'on a eu l'heureuse idée de reproduire à la fin du volume : anciennes préfaces, jugements sur les poètes contemporains, discours sur Victor Hugo. La philosophie et l'art de Leconte de Lisle ont été trop souvent et trop bien définis, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. On peut d'ailleurs les résumer en quelques mots : théorie de l'art pour l'art, souci exclusif de la vérité objective, pessimisme et religion du Néant, impassibilité.

Eh bien ! ce poète impassible fut le plus ému et le plus tourmenté des hommes. Le trait dominant de son caractère et de son génie, c'est justement la sensibilité : une sensibilité inquiète et ombrageuse, mais d'autant plus vive. Lui-même aujourd'hui nous révèle son secret : « La solitude d'une jeunesse privée de sympathies intellectuelles, les rêves d'un cœur gonflé de tendresses, forcément silencieuses, ont fait croire longtemps que j'étais indifférent, même aux émotions que tous ont plus ou moins ressenties, quand, au contraire, j'étouffais du besoin de me répandre en larmes passionnées. » Avant de connaître l'art et la science, avant de lire les *Orientales*, s'il se sentit poète, et s'il fit des vers à quinze ans, « c'est surtout grâce à cet éternel premier amour, fait de désirs vagues et de timidités délicieuses ; cette sensibilité naissante, d'un cœur et d'une âme vierges, attendrie par le sentiment inné de la nature, a suffi pour créer le poète que je suis devenu, si peu qu'il soit ». Ce premier amour, il le chantait encore plus tard, dans le *Manchy* ou dans l'*Illusion suprême :*

> Et tu renais aussi, fantôme diaphane,
> Qui fis battre mon cœur pour la première fois...

Toute la vie du poète en fut parfumée de tendresse, comme le prouvent les derniers vers qu'il ait écrits, presque à la veille de sa mort :

> Toi par qui j'ai senti, pour des heures trop brèves,
> Ma jeunesse renaître et mon cœur refleurir,
> Sois bénie à jamais ! J'aime, je puis mourir ;
> J'ai vécu le meilleur et le plus beau des rêves !

Mais, si la tendresse du poète finit dans l'apaisement, elle l'avait torturé longtemps. Son âme avait paru se fermer peu à peu, parce qu'elle n'avait trouvé autour d'elle qu'égoïsme et dureté. Tout d'abord, il s'aperçut que ces jolies femmes de Bourbon ou d'ailleurs avaient le cœur sec. Puis, il eut la douleur de n'être point compris des siens. Ses parents, de braves gens à l'esprit étroit, le destinaient au commerce : ils lui en voulurent toujours de ne point adorer l'argent. Il essaya pourtant de les contenter : après trois ans d'études passés en France, il retourna dans son île natale, et s'y ennuya en bon fils. Le malentendu ne fit que s'aggraver, la maladie s'en mêla : il fallut le renvoyer à Paris. Là, il connut des jours difficiles. Il dut se résigner aux besognes ingrates, pour gagner son pain. Il souffrit surtout de l'indifférence des hommes, de leur sottise ou de leur méchanceté, ce qui lui faisait écrire un jour : « Il y a un nombre prodigieux de natures perverses et imbéciles en ce monde. »

Le succès même de ses premiers poèmes n'eut pas raison de son amertume. Car, tout en admirant ses vers, on contestait ses théories. Il les défendit vaillamment, avec l'orgueil et l'ardeur emportée d'un novateur. Il riposta dans des Préfaces d'un ton agressif. Même il entreprit de critiquer en toute franchise les œuvres des poètes contemporains. Double imprudence, pour un poète, et pour un homme qui ne savait point glisser une vérité sous un compliment. La querelle s'envenima, et l'on en vint presque aux gros mots. Ces insultes imbéciles, déclarait-il, « n'ont fait que saturer de dégoût la profondeur tranquille de mon mépris ». Il avait beau dire ; le dédain est une arme à deux pointes, dont l'on ne frappe point sans se blesser soi-même ; et, de cette petite guerre, Leconte de Lisle sortit avec une nouvelle plaie au cœur. Si imprudent avec cela, qu'au plus fort de la bataille il provoquait et tournait contre lui jusqu'aux spectateurs indifférents : la plupart de ses confrères en poésie par l'intransigeance de sa doctrine, les critiques par ses injures, même le public, qu'il méprisait ouvertement, et auquel il ne reconnaissait qu'un droit, ou plutôt un devoir, le devoir strict « d'écouter et de comprendre ». Le public n'a point de rancune ; car il a fini par comprendre.

« J'ai peu le goût du prosélytisme, disait Leconte de Lisle, et la solitude ne m'effraie pas. » Demeuré seul avec quelques disciples, il s'enferma dans la

(1) Jean Dornis, *Leconte de Lisle intime*, d'après des notes et des vers inédits (*Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1895).
(2) Leconte De Lisle, *Derniers Poèmes*. Lemerre, 1895.

tour d'ivoire des Parnassiens. Meurtri dans ses affections, dans ses ambitions, dans ses idées, il se jura de ne rien livrer de lui-même aux profanes. Dans son œuvre comme dans sa vie, il se couvrit de ce masque olympien, qu'il réussit à rendre impénétrable. Il ne laissait voir son vrai visage et son âme qu'à de rares amis, héritiers de son art et confidents de sa pensée. D'ailleurs, tous s'accordent à louer sa bonté, sa générosité. Il avait même, à l'occasion, une verve spirituelle, qui faisait de lui un charmant causeur. Pour le public, il restait le poète hautain, mystérieux et morose, des *Poèmes barbares*. Un jour vint cependant où sa vie s'éclaira d'un sourire : son élection à l'Académie le surprit, l'enchanta, et il ne put rester indifférent aux hommages un peu tardifs du public. Dès lors, il laissa parfois tomber son masque ; on lui vit des airs de bonhomie. Dans ce monde devenu moins noir, il réussit moins bien à comprimer sa vraie nature ; et dans ses *Notes intimes*, comme dans ses derniers vers, il osa enfin laisser entrevoir le secret de son âme tendre.

Au fond de toutes les idées de Leconte de Lisle, à l'origine de toutes ses théories, vous retrouverez cette même défiance de tout ce qui peut meurtrir, cette lutte douloureuse contre une sensibilité trop vive.

Dès sa jeunesse, il avait souffert, non point seulement dans ses affections, mais encore dans son idéal de justice et de pitié. Avant de mépriser les hommes, il les avait aimés passionnément. Comme tant de ses contemporains, il avait rêvé le bonheur et le progrès de l'humanité. Et jusqu'au bout, tout au fond de son âme, il garda le culte de la beauté morale. C'est ce que montrent bien les strophes sur le *Sacrifice*, qu'il écrivit quelques jours avant sa mort, et dont voici la dernière :

> Mais si le ciel est vide et s'il n'est plus de Dieux,
> L'amère volupté de souffrir reste encore,
> Et je voudrais, le cœur abîmé dans ses yeux,
> Baigner de tout mon sang l'autel où je l'adore!

Ce que rêvait le poète, le citoyen avait tenté de le réaliser. Leconte de Lisle avait joué un rôle actif dans la campagne contre l'esclavage. Dès son enfance, à Bourbon, il cherchait vainement à comprendre pourquoi la chair noire semblait vouée aux coups ; quand il revint au pays natal en 1841, il était sûr que la couleur de la peau ne changeait rien à la souffrance. A peine rentré à Paris, il se mit à l'œuvre, et il fut éloquent : car il décida les créoles qui séjournaient en France, à préparer leur ruine. Il rédigea et leur fit signer une pétition pour l'abolition de l'esclavage. Il en fut puni, comme de toutes ses bonnes actions : il devint la bête noire de ses compatriotes, et ses parents mêmes n'hésitèrent pas à rompre définitivement avec lui, le condamnant à la misère.

Il essaya de se consoler par des rêves de liberté politique. On le vit descendre de son Olympe pour se mêler à des réunions publiques. En 1848, il combattit sur les barricades. Il apportait de la poudre aux insurgés, quand on l'arrêta ; et il alla méditer en prison sur l'horreur instinctive qu'ont les hommes pour la liberté. Dégoûté des vains efforts, il détourna les yeux de son idéal politique et social. Il sembla renier son temps, et s'enferma dans la contemplation du passé. C'était encore une manière de protester contre les événements : et ce n'est peut-être point par un simple hasard, que les *Poèmes antiques* parurent au lendemain du coup d'État.

Désespérant de la société, il chercha le bonheur de l'homme dans la religion. Successivement il explora tous les cultes, pour en dégager ce qu'ils contenaient d'amour vrai, de justice et de vérité. Il ne rencontra partout qu'égoïsme et illusion. Longtemps il s'arrêta devant l'image du Christ, devant ses divins préceptes et ses douleurs. Même il fit son Chemin de Croix, dans cet admirable poème de la *Passion :* dans le Sauveur, il avait reconnu son idéal humanitaire. Aussi ne devait-il jamais pardonner à l'Église d'avoir trahi les promesses du Christ. Sa haine contre le moyen âge, contre le fanatisme et la dureté sacerdotale, n'a pas d'autre origine que ses déceptions de croyant : dans un des morceaux du nouveau recueil, *les Raisons du Saint-Père*, il montre encore ce malentendu persistant entre le Christ et l'Église.

Ainsi la religion l'avait déçu, comme la politique. Désormais il fit profession de maudire ce qu'il adorait en le voulant trop beau. Comme tous les grands esprits qui ont médit de l'humanité ou douté de Dieu, il tomba dans le pessimisme pour avoir placé trop haut son idéal. Il se détourna des dieux et des hommes, pour se réfugier dans le culte de la nature. Seule, la nature ne le trompa point. Pour la mieux adorer, il la vida de tout ce qui n'est pas elle, et il se la figura toujours sous le rayonnement infini d'un ciel d'Orient. Inconsciemment, dès son enfance, il avait savouré le délicieux écrasement de l'être sous la nature tropicale ; et, couché sur la plage de Bourbon, il sentait son âme se fondre dans l'âme universelle. De plus en plus, le désespoir et la réflexion le poussèrent vers cette conception panthéiste du monde. De là, sa sympathie pour le bouddhisme. De là, aussi, son goût pour la science, qui lui montrait l'univers soumis au jeu inéluctable des lois fatales. De là, enfin, cette religion du Non-Être, qu'il a célébrée dans le *Dies iræ*. Et c'est là seulement qu'il trouva la paix de l'âme : car ce néant, qui pour lui fourmillait de vie, c'était la promesse et la certitude d'une vie infinie.

A cette philosophie panthéiste se rattache étroite-

ment la doctrine de l'impersonnalité dans l'art. La vie étant mauvaise, la société méchante à jamais, l'homme imbécile ou impuissant, la nature seule vaut qu'on la chante. Et non point la nature d'Occident, qui se renouvelle en laissant à l'homme l'illusion d'y jouer un rôle. Mais la nature d'Orient ou des tropiques, immobile et infinie, d'où l'homme est banni, d'où Dieu est absent. Si le poète est ému, il doit le cacher de son mieux, parce que son émotion n'importe pas à l'univers. La misère de l'art romantique, les niaiseries des imitateurs de Lamartine, montrent assez où mène la poésie personnelle. Il y a « une vanité et une profanation gratuites » à raconter les angoisses ou les voluptés du cœur. Leconte de Lisle va plus loin encore. Ce n'est pas seulement son être intime, c'est l'humanité tout entière que le poète doit proscrire de ses vers. Du moins ne doit-il pas l'étudier pour elle-même. Si l'homme paraît dans l'art, ce sera simplement comme une des forces de la nature. Toute scène où il se montre est donc un spectacle symbolique, où l'on voit à l'œuvre le Destin.

De là dérive toute la théorie de l'Art pour l'Art. En poésie l'homme n'ayant pas droit à l'existence individuelle, le poète n'a que faire de prêcher ou d'instruire. Il doit seulement peindre ce qui est, et en dégager l'idée philosophique. L'Art a donc sa fin en soi. Il est « forcément désintéressé des préoccupations contemporaines ». Il a pour unique domaine le monde du Beau; et « le Beau n'est pas le serviteur du Vrai, car il contient la vérité divine et humaine ». La poésie est nécessairement un luxe intellectuel, interdit au public, surtout en France; car « dans le monde de l'Art, le peuple français est aveugle et sourd ». Le poète vivra donc dans la solitude, tout entier à sa mission; et « nul ne possède la Poésie, s'il n'est exclusivement possédé par elle ».

Le devoir suprême de l'artiste en vers, c'est de réaliser la Beauté, par le style et par le rythme. Sans une facture parfaite, il n'y a rien. Si Leconte de Lisle hait son temps, c'est surtout parce que son temps n'a pas le culte du Beau. Il s'indigne contre la langue des romantiques, qu'il compare sérieusement « au latin barbare des versificateurs gallo-romains du ve siècle ». Il n'excepte de ses anathèmes qu'une partie de l'œuvre de Hugo, de Vigny ou de Gautier. Pour tous les autres, il est sans pitié, parce qu'il leur demande leurs « titres d'artiste » et qu'ils seraient fort embarrassés de les produire. Pour lui-même, il fut toujours sans complaisance : du pont du navire qui le ramenait de Bourbon, il jetait à la mer tout le bagage poétique de sa première jeunesse. C'est par ce respect de son art qu'il mérita de grouper autour de lui les Parnassiens et de créer une nouvelle forme de vers : « Fais ce que tu veux, aimait-il à répéter, pourvu que tu le fasses avec un religieux respect de la langue et du rythme. »

S'il fut un si grand artiste, c'est qu'il s'était mis à bonne école. Est-ce un hasard ? mais il est à noter que les vrais réformateurs de la langue poétique en France ont presque toujours été de savants hellénistes : Ronsard, La Fontaine, Racine, André Chénier. Comme écrivain, Leconte de Lisle est de leur famille. A vingt-cinq ans, il savait à peine quelques mots de grec, ce qu'en savent d'ordinaire nos gens de lettres. Il eut l'idée de faire des traductions pour vivre; surtout il eut l'idée extraordinaire d'étudier à fond la langue des auteurs qu'il voudrait rendre. Ce fut pour lui comme une révélation; et ce travail, commencé dans le dégoût, se poursuivit dans l'enchantement. Il venait de découvrir sa patrie intellectuelle : hors de là, il ne vit plus désormais que barbarie et décadence. Il voulut tout connaître de la Grèce : ses légendes, ses institutions, ses mœurs. Il comprit que l'érudition seule pouvait lui révéler les délicatesses de l'art hellénique : il devint un érudit. Et, malgré les erreurs de détail ou les exagérations de méthode, il est certain que ses traductions d'Homère ou d'Eschyle sont des merveilles de rendu et qu'il y est passé quelque chose de l'âme grecque.

C'est dans ce commerce avec la Grèce que se précisa et se formula définitivement la doctrine de Leconte de Lisle. Il y trouva la confirmation et la réalisation de ses idées : sérénité, impersonnalité de l'art, culte du Beau, harmonie du fond, de la langue et du rythme. Là encore, il acquit ce sens historique si pénétrant, qui lui permit ensuite d'évoquer tant de civilisations diverses. Le premier peut-être en dehors des érudits de profession, il comprit nettement qu'un Grec n'est pas un Latin, et qu'en Grèce même se sont succédé des sociétés très différentes. D'instinct, il alla aux Hellènes des premiers âges. Car il reconnaissait en eux jusqu'à sa doctrine philosophique : la toute-puissance du Destin, le panthéisme, le pessimisme, l'effacement de l'homme devant la nature. Ses vrais ancêtres littéraires, pour le fond comme pour la forme, c'est Homère, Hésiode les Orphiques, les tragiques, surtout Eschyle.

Telle est l'étrange évolution qui se produisit de bonne heure dans l'esprit de Leconte de Lisle. Elle s'accomplit par une suite de réactions, suivant la loi des contraires. Aimant et généreux, il fut vite froissé par la vie et se replia sur lui-même. Les déceptions refoulèrent peu à peu ses enthousiasmes et le jetèrent à l'opposé de sa vraie nature. Bon, il passa pour hautain, méchant et dur. Passionné pour la justice et la pitié, il sembla se désintéresser de l'homme. Admirateur du Christ, il eut la haine de l'Église et adora le Néant. Il avait fait de si beaux rêves pour le pré-

sent et pour l'avenir, qu'il fut promptement meurtri par la réalité et dut se réfugier dans le passé. Né poète, avec l'horreur de la poésie à la mode qu'il jugeait indiscrète et tapageuse, il se fit sa poésie à lui, d'où il s'exila lui-même et d'où il bannit les hommes de son temps, pour n'y laisser rayonner que la nature et les siècles lointains. Et, à l'exemple de ses vieux maîtres grecs, il se voua tout entier au culte du Beau.

Avec cet art impeccable et ce système poétique, il risquait de laisser une œuvre artificielle. Ce qui le sauva du pastiche, c'est la douloureuse contradiction qui est au fond de son génie. Malgré son impassibilité d'attitude, il eut beau faire : il ne réussit jamais à dompter son inquiétude morale ni à tuer en lui le regret de l'idéal perdu. Sans cesse, comme chez Eschyle ou chez Lucrèce, un frémissement du vers trahit l'involontaire émotion du poète. Lui-même s'en aperçut et ne craignit pas de l'avouer dans la Préface des *Poèmes et Poésies :* « Mon livre n'est cette fois que trop personnel. » C'est justement cette sensibilité refoulée qui donne à son œuvre tant de vie et de puissance. Si impersonnelle en apparence, cette poésie est, en réalité, étrangement personnelle. Sous l'artiste hautain et impassible, on devine presque toujours l'homme enthousiaste et bon ; sous le pessimisme de surface, une imagination affamée d'idéal : et, dans l'adorateur du Néant, la rancune d'un croyant désabusé.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

AUX « ESCHOLIERS ». — *Les Gogos*, comédie en trois actes, de M. Gaston Salandri.

Les *Gogos* ne manquent pas de valeur ni d'intérêt ; et cette valeur et cet intérêt sont éminemment représentatifs ; ils résument assez exactement un genre qui eut son heure, — sinon auprès du grand public, du moins auprès de certains, dont je fus. La comédie de M. Salandri, justement parce que l'auteur est parmi les meilleurs que nous ait fait connaître le Théâtre-Libre, et surtout parce qu'il est de bonne foi, nous montre clairement et les qualités et les défauts de l'espèce à laquelle elle appartient.

J'ai peur de répéter une fois de plus ce que d'autres ont dit, ce que j'ai dit moi-même à propos de l'influence du Théâtre-Libre. Mais précisément parce que nous n'avons plus d'illusion sur le genre, nous sommes plus en mesure d'en juger sainement les mérites ou les inconvénients.

La « tranche de vie » nous passionna, lors de sa première apparition. En plus des qualités qu'elle tenait du talent des auteurs, elle nous reposait des habiletés trop manifestes et souvent trop offensantes des faiseurs de profession. Chez les grands, chez Augier, chez M. Dumas, l'habileté dramatique était un moyen ; grâce à elle, ils savaient rendre acceptable telle donnée un peu difficile ou scabreuse ; par elle, ils nous conduisaient jusqu'au dénouement qu'ils avaient choisi ; par elle, ils développaient devant nous les caractères qu'ils voulaient étudier et représenter. A la suite des grands, vint une insupportable séquelle pour qui l'habileté, au lieu d'être un moyen, n'était qu'un but. Il ne s'agissait plus de se servir d'elle pour nous faire accepter telle donnée ou tel dénouement : il s'agissait d'escamoter avec plus ou moins d'adresse, l'auteur dramatique devenait un faiseur de tours. Assez vite, ce métier, — qui interdisait à l'auteur toute conviction et toute sincérité, — nous parut fort peu régalant, un peu méprisable même. Et, comme il arrive d'ordinaire en ces matières, au lieu de dédaigner et de haïr l'emploi que certains faisaient de l'habileté, nous en vînmes à haïr l'habileté elle-même. Aussi, lorsque M. Antoine nous donna ses premiers spectacles, lorsqu'on nous joua des pièces d'où l'habileté était volontairement exclue, ce fut un soulagement, ce fut une joie ! C'était la vie, la vie elle-même, sans artifices et sans embellissements... Jamais pièces ne furent mieux reçues, n'eurent une meilleure presse que ces pièces dont la représentation ne devait pas avoir de lendemain... Le souvenir de ces temps héroïques est présent à toutes les mémoires.

Peu à peu, on se lassa de ces pièces « toutes nues ». On découvrit que le pessimisme de parti pris était tout aussi « court » que l'optimisme de parti pris. Et quand je dis *on*, j'entends aussi bien les spectateurs que les auteurs. La fameuse « tranche de vie », qui sert encore dans la polémique courante, commença à se transformer ; elle apparut sous une forme où l'ironie était visible ; et à ce point de son évolution, elle nous donna, il est juste de le reconnaître, quelques chefs-d'œuvre de férocité réjouie, comme la *Pêche* de M. Henry Céard, l'auteur si justement admiré des *Résignés*. Mais la foi n'y était plus. Auteurs et spectateurs semblaient las de cette férocité toujours tendue, toujours bandée. La tranche de vie avait fait son temps. Une ou deux fois, au cours de la saison, elle apparaissait encore, fournie par quelque littérateur de province ; et c'était tout. Les auteurs, sans doute, restaient fidèles à la tradition, mais la tradition se modifiait peu à peu. La tranche de vie abandonnée, restait le principe fondamental : le manque voulu d'habileté, et le pessimisme. Ici encore, il y eut, avec les principes, des accommodements. Si l'on excepte M. Georges Ancey,

— le premier porte-drapeau de l'École, et qui, lui, exagéra délibérément ses défauts de la première heure, — les auteurs du Théâtre-Libre s'humanisèrent chacun à son tour. Et, finalement, il ne leur resta, comme signe distinctif, que le dédain des artifices et des vaines habiletés. C'est à ce moment que nous aurions dû les applaudir et les soutenir de toutes nos forces. C'est à ce moment que nous les avons abandonnés, ou à peu près... (Notez que je ne discute pas ici la valeur ni l'influence du Théâtre-Libre; l'une et l'autre ont été considérables et, somme toute, très utiles; je cherche seulement comment l'enthousiasme des premiers jours s'est peu à peu transformé en une indifférence un peu agacée...) Après avoir applaudi à leurs théories, même dans ce qu'elles avaient d'excessif, nous nous sommes lassés de leurs pièces quand leurs théories devenaient raisonnables. Injuste retour des choses d'ici-bas! Injuste, oui; et juste, toutefois, si l'on considère que ces œuvres étaient composées en vertu d'un parti pris, et que tout parti pris limite la portée et la valeur d'une œuvre. Juste, encore, si on réfléchit que ce « recul » leur a fait perdre seulement ce que notre enthousiasme du début leur avait fait indûment gagner.

Nous touchons ici au défaut fondamental des pièces du Théâtre-Libre; elles sont trop sommaires. Récemment encore, le plus consciencieux, le plus loyal et le plus intelligent de nos confrères, M. Léon Bernard-Derosne, signalait chez les « jeunes » un effort, peut-être inconscient, vers la simplicité de nos comédies classiques. Rien de plus vrai; je crois bien, à l'époque, vous avoir signalé, en même temps que l'opinion de M. Bernard-Derosne, la portée que pouvait avoir cet effort des jeunes. Malheureusement, — soit que notre goût ait été gâté par cinquante ans de « scribisme », soit que, depuis un siècle et demi, l'art dramatique ait fait des « progrès » dont il faille tenir compte, soit (et c'est ce que je serais le plus porté à croire) que nos jeunes aient emprunté seulement à nos classiques la simplicité de la forme, sans songer à ce que Molière « mettait dedans », — ce retour à la simplicité ne nous a pas caché les défauts des œuvres; on dirait même qu'ils apparaissent avec plus d'évidence, dépouillés qu'ils sont de tous les agréments employés d'ordinaire. Revenons ici à la pièce de M. Salandri; un exemple précis me fera mieux comprendre.

Son personnage principal est Gournay : ancien commerçant, ayant acquis, dans la vente des chemises, ce qu'on est convenu d'appeler une honnête aisance. Nous ne savons et nous ne saurons de lui rien autre chose; et, assurément, ce n'est pas de quoi le distinguer des innombrables commerçants retirés après fortune faite; d'autant moins que, les premières répliques passées, il n'en sera plus question. La fonction de Gournay n'est pas d'être ancien commerçant; sa fonction est d'être *gogo;* il ne le serait ni plus ni moins si, au lieu d'avoir gagné sa fortune, il l'avait tout simplement héritée de son père. Au point de vue de la pièce, l'ancien métier de Gournay ne sert qu'à motiver quelques effets comiques, quelques plaisanteries assez faciles sur le commerce des chemises. Encore une fois, nous ne connaissons pas le « héros »; nous ne voyons rien en lui qui le particularise. Dès les premières scènes, nous comprenons qu'il est une dupe prête pour le premier faiseur qui se présentera; le faiseur se présente, Gournay est dupe; il le sera jusqu'à la fin. Seulement, de ce que nous ne le connaissons pas, de ce que nous ne savons pas qui il est, résulte d'abord ceci qu'il sera, et qu'il ne peut être que le *gogo* en soi, c'est-à-dire celui qui avale toutes les « bourdes », qui les avale, si l'on peut dire, avec gloutonnerie, sans savoir ce qu'elles sont ni d'où elles viennent, simplement parce qu'il y a des bourdes autour de lui et que sa fonction est de les avaler; et, dès lors, nous sommes fixés sur ce que fera Gournay dans toutes les circonstances par où passera l'intrigue. Ce n'est plus un être humain, ayant sa personnalité propre, et luttant contre les événements, une volonté, dirait M. Brunetière, se développant consciemment à la poursuite d'un but; c'est un personnage de théâtre, jouet des événements, figé dans une même attitude, et n'ayant de comique que l'immuabilité même de cette attitude en face des événements. Et vous avez reconnu ici la définition même du personnage de vaudeville. De sorte que, de la « facture » des *Gogos*, résulte encore ceci que ces pièces, faites et conçues en sainte horreur du vaudeville, se tournent elles-mêmes en vaudevilles. Et je vous affirme que j'exagère à peine. Ce qui nous a pleinement amusés, dans la comédie de Salandri, n'aurait pas été trop déplacé dans une pièce de M. Feydeau ou de M. Maurice Ordonneau.

Remarquez que ce n'est pas du tout là la simplicité classique. On a reproché aux personnages de Racine et de Molière d'être, comme on disait, des « entités ». Oui, si l'on entend par là qu'ils nous donnent la représentation complète et définitive de leur vertu ou de leur vice dominant. Mais, si Arnolphe est le jaloux trompé, Horace l'amoureux, M. Jourdain le parvenu, Harpagon l'avare, Argan l'égoïste, plus encore que le malade, Diafoirus le médecin, etc., etc., au moins ont-ils chacun quelque trait caractéristique qui les distingue de leurs pareils. Molière, sans doute, leur a donné une part d'humanité générale, par quoi nous pouvons nous retrouver encore. Mais, pareillement, il leur a donné une personnalité, par quoi l'avarice, la jalousie, la jeunesse, l'égoïsme,

la vanité... vivent proprement en eux. Son « habileté » a été de choisir, entre mille traits particuliers, ceux dont la rencontre avec le vice « général » offrirait le spectacle le plus frappant et le plus comique...

Mais je suis tout doucement en train de découvrir l'une des règles les plus connues de l'art dramatique, la plus indiscutable sans doute, et qui s'applique également à tous les genres : créer des types à la fois généraux et particuliers... C'est la dernière partie de cette règle que M. Salandri a trop négligée. En dehors même des « défauts de principe » que je viens de signaler, il en est d'autres, plus importants peut-être, et dont le moindre est la diminution de l'intérêt : je prends le mot dans son sens le plus large, dans le sens d'intérêt psychologique. Comment ne serait-il par réduit ici au minimum, puisque, dès l'abord, nous savons tout ce que fera et que pensera Gournay ? surtout puisque, rien dans le caractère (inconnu pour nous) de Gournay ne peut donner lieu à un conflit moral ? Si les efforts désespérés d'Harpagon pour bien « régaler » Marianne nous paraissent profondément comiques, c'est qu'en Harpagon luttent l'avare qu'il est par nature, et l'amoureux qu'il est en train de devenir. Gournay, lui, est un *gogo :* il n'est rien que cela. Pas un moment on ne discerne en lui le père, le mari, pas même le commerçant que l'habitude des affaires aurait dû rendre ménager de ses écus... C'est le *gogo* tout sec, sans aucune de ces « surprises prévues » qui donnent au théâtre la vie et l'intérêt.

J'ai discuté la pièce de M. Salandri, précisément parce que nous connaissons le talent de l'auteur et qu'il représente l'École avec un certain éclat. Les qualités que nous avions goûtées dans la *Prose*, dans la *Rançon*, dans le *Grappin*, nous les retrouvons dans les *Gogos*, avec plus de netteté encore et plus de franchise. Si certaines scènes ont quelque chose d'un peu prévu dans leur parallélisme, — telles celles entre Gournay et Mme Bernard, — d'autres sont d'une bonne allure comique ; et j'insisterai surtout sur la dernière, celle où Gournay, après avoir été dépouillé de presque tout son argent par Cassol, se fait « soulager » du reste par Bordon ; elle a vraiment comme un air de grandeur...

Excellente interprétation de M. Saint-Germain ; très bonne, de M. Depas et de Mme Jenny Rose ; bonne de MM. Gémier, Sérusier et Krauss, et de Mmes Jeanne Leriche et Gabrielle Dermette.

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

OPINION DE MICHELET SUR JÉSUS EN 1854

Le gendre de Michelet, Alfred Dumesnil, avait publié en 1850 : *La Foi nouvelle cherchée dans l'art de Rembrandt à Beethoven*, et le petit livre avait produit une assez vive impression. Michelet, un peu soucieux d'abord, s'était vite rassuré.

J'ai cité ailleurs (*J. Michelet et ses enfants*, p. 245) quelques phrases d'une lettre de Michelet pleine d'enthousiasme sur ce livre de son gendre ; elle se terminait par ces mots que je ne crus pas alors devoir reproduire :

« Je regarde avec un vif intérêt (et tout comme si ce n'était pas mon fils) ce grand et mystérieux esprit marchant dans des voies qui me sont inconnues... »

Le grand et mystérieux esprit cependant ne tarda pas de communiquer à Michelet et d'envoyer à son plus intime ami le manuscrit d'un autre petit volume destiné à compléter la *Foi nouvelle*. Dumesnil entrait cette fois au cœur même du sujet : il s'agissait de saint Paul, de saint Augustin, de Jésus ; il n'y avait pas encore de titre à l'ouvrage et l'ami était chargé d'en trouver un. Mais le texte même inquiétait Michelet plus encore que ne l'avait, au début, inquiété la *Foi nouvelle*.

Il y eut à cette occasion, entre le beau-père et le gendre, une conversation reproduite tout entière par Dumesnil dans une lettre à l'ami consulté : Michelet, le premier, prenant la parole :

« — *** m'a écrit que vous imprimez.

« — Il cherche un éditeur.

« — Vous en trouverez, et ce livre aura une énorme publicité. L'auteur de la *Foi nouvelle* sortant par ses alliances, ses amitiés, du parti voltairien, venant replâtrer, refarder cette idole décrépite, ce sera le bonheur des ennemis de la Révolution et rien n'est mieux trouvé pour le parti prêtre qui triomphe aujourd'hui.

« — Mon livre ne peut leur donner ces avantages, il replace le Christ dans la nature, il dissipe le miracle, il permet à toutes les vérités de la nature d'arriver aux simples, en brisant une idole et en montrant sous une superstition des vérités de la conscience.

« — Vous donnez au clergé tout ce qu'il demande. Les quarante mille chaires tireront argument de votre livre, qu'importe pour eux que vous disiez que le Christ n'est qu'un homme et non un Dieu (personne au monde ne croit plus au Dieu), si les femmes peuvent toujours, d'après vous, en faire le plus adorable des hommes. Cette distinction est de nulle portée pour le culte du Sacré-Cœur. C'est l'homme que les femmes veulent dans le Christ, car le christianisme ne se soutient plus que par le Sacré-Cœur, autrement dit l'attrait physique du sang sur l'imagination des femmes.

« — J'admets que ces sensualités soient une amorce pour les femmes galantes qui se font dévotes ; mais les jeunes filles, mais les femmes, mais les enfants tels que je les juge par mon éducation chrétienne ne voient pas ces sensualités dans le Christ et quelles que soient les mauvaises intentions du prêtre et ses paroles suspectes, le be-

soin d'aimer Dieu est si bien dans la nature humaine que pour la plupart le Christ est le fils de Dieu et non un amoureux (1).

« — Détrompez vous; vous le refaites avec votre candeur, c'est leur rendre le plus grand service : comme si personne se reportait au temps du symbole de Nicée!... Du jour où j'ai lu votre livre...

« — Mais vous n'en avez lu que quelques pages...

« — J'ai parcouru les autres et je le sais par cœur. Du jour, dis-je, où j'ai lu votre livre, il a été pour moi un fait déplorable, irréparable, c'est le triomphe de nos ennemis par le fait d'un libre penseur. Vous continuez Rousseau qui d'avance a frappé au cœur la Révolution française par un mot du vicaire savoyard : *Si sa vie est d'un homme, sa mort est d'un Dieu.*

« — Je retranche au contraire cette malheureuse équivoque, j'affirme que c'est un homme, je nie que ce soit un Dieu, envisageant en face le problème que Rousseau n'a pu résoudre.

« — Les temps modernes ont un autre idéal bien autrement viril que ce passé imberbe, efféminé, digne fruit de l'affaiblissement d'un monde qui n'aurait pu engendrer un enfant.

« — Nous connaissons peu sa vie, mais je revendique son grand cœur; par là il a conquis le monde et il le retient justement encore. Je m'adresse aux simples et non aux philosophes, je sais bien qu'ils se riront de moi. Mais je n'en sens pas moins par moi-même que je pose la question du siècle. Entre les philosophes et les simples, il y a un mur invincible. Je tâche de renverser cette barrière, de remettre le Christ dans la nature, avec le respect qu'il mérite et que je sens pour lui dans ma conscience. Les philosophes ne convaincront jamais les simples en se moquant du Christ ou en restant dans l'indifférence vis-à-vis de lui. Cette indifférence est le malheur du monde et le gain des prêtres. Pourquoi? Parce que les femmes et les enfants et tous ceux qui ont besoin de croire plutôt que de se résigner à l'indifférence de leur père, de leur mari, de leur frère, aiment mieux croire une chose absurde en dehors de toute intelligence. Elles préfèrent la superstition à avoir l'âme vide... Qu'ai-je voulu? Affranchir. Que voulez-vous? Affranchir. Nos moyens seuls sont différents, ils procèdent de notre individualité, mais nous avons le même but.

« — Oui, c'est une différence de méthode, mais pour moi, une différence de méthode est plus grande qu'une différence de principes. (Puis Michelet fit un angle avec ses deux mains :) Nous partons du même point, comme deux paires de rails qui d'abord réunis se bifurquent pour se séparer de plus en plus dans l'infini... Je ne vous demande pas de sacrifier ce livre. Je voudrais seulement, avant de l'imprimer, que vous le complétiez, en insistant sur ce point qu'il y a eu plusieurs Christs en Judée et que cette individualisation que vous continuez est non seulement absurde historiquement, mais la calamité de l'histoire. Vico a dit la chose la plus féconde en mettant au pluriel tout ce qui était au singulier dans l'histoire des héros, des poètes, des prophètes.

« — Je ne puis le faire. D'abord, il n'est pas prouvé qu'il y ait eu plusieurs Christs en Judée comme peuvent le dire des Allemands très suspects. Et puis quelle mauvaise grâce j'aurais, en m'adressant aux simples, de détruire la divinité du Christ et de remplacer cette unité divine par cette confusion désolante d'une succession de Christs! Ce serait à les rendre idiots. Il faut plus de ménagements: Que les lettrés voient dans ce grand homme la concentration des forces d'un monde, cela est légitime, pourvu qu'ils réservent la part de l'individualité; mais il faut amener les simples peu à peu et par les voies mêmes de la légende, du surnaturel à la nature; et ils n'en voudront que si on ne leur enlève rien de la sainteté de l'idole et que si on la leur montre subsistant tout entière dans l'homme. A cette condition l'humanité du Christ est la porte ouverte pour les simples à toutes les vérités du rationalisme : je n'ai fait qu'ouvrir la porte...

« — Mon ami, je vous reproduis incomplètement cette conversation; apaisant la vivacité de ce dissentiment, j'y apportai beaucoup de respect, mais aussi de fermeté. Les raisons de M. Michelet ne m'ont entamé en rien. Sans doute ce que j'ai fait est plein de mon imperfection, mais l'intention qui y respire est l'affranchissement du monde et le besoin des âmes aujourd'hui. Je le lui ai dit en lui posant cette question si grave : les peuples de l'Occident ne peuvent, sans disparaître, changer radicalement de croyance. Je ne puis résoudre ce redoutable problème que par une transformation du christianisme, par l'accomplissement de ses vérités dans la conscience. M. Michelet croit que tout du christianisme doit périr pour des siècles. Il n'a pas répondu, il est vrai, à ma question : comment l'immense majorité des non lettrés s'accommoderait de cet entr'acte? Il croit le christianisme ruiné partout et en tous; moi, je réserve certaines vérités éternelles de la vie du Christ. Voici tout le débat dans sa simplicité.

« — Quant à moi, ce que j'ai écrit, lui ai-je dit après l'avoir oublié trois ans, j'en signerais aujourd'hui chaque parole; il est probable que je n'écrirais plus ainsi, car je n'ai plus la même effusion; mais ce sont les vérités de ma conscience et voilà pourquoi je n'ai eu aucune objection sérieuse à la publication que me proposait ***. Maintenant, si vous croyez qu'elle peut atteindre ou diminuer ce que j'ai de plus précieux, notre solidarité, ce livre peut redormir comme il a dormi. Rien ne nous presse de publier.

« — En tout cas, me dit-il, je vous engage à publier avant votre *Jean Huss*, pour qu'on sache bien que dans votre pensée au moins le Christ n'est pas unique... »

Le *Jean Huss* fut publié dans la *Revue de Paris*, et peu après le petit livre appréhendé parut aussi, sous ce titre: *Livre de consolation*, auquel vient de faire suite, après quarante ans, le livre posthume de Dumesnil : *Libre*.

EUGÈNE NOËL.

(1) Sur ce *besoin d'aimer Dieu*, voir le *Livre de consolation*.

J.-K. HUYSMANS

Avec un bon estomac, M. Huysmans eût été le plus exemplaire des naturalistes. Mais il digérait mal : c'est pourquoi son naturalisme se teinta fortement de pessimisme, d'un pessimisme tout subjectif et, si je puis dire, gastralgique. Il ne vit dans la nature que des choses nauséabondes ; et, en les peignant, lui-même avait la nausée. Comme à l'un de ses héros, Folantin, la meilleure côtelette lui soulevait le cœur. Point de bonne côtelette pour un mauvais estomac.

« Seul, le pire arrive ! » s'écrie Folantin exaspéré. Si la vie est tellement mauvaise, il n'y a qu'à en renverser les pratiques. Des Esseintes la contrecarre avec une application forcenée. Il prend tout à rebours, sans excepter sa nourriture ; il fait tout à rebours, sans excepter l'amour même. Après quelques mois de cette délirante parodie, son médecin lui ordonne de rentrer dans l'existence commune. Plus malade que jamais et ne sachant où se prendre, il finit par invoquer la grâce divine : « Seigneur, ayez pitié ! »

C'est sur cette prière que se termine *A rebours*. M. Huysmans va-t-il en effet se convertir ? Sa gastralgie l'aurait donné à Dieu si sa concupiscence ne le donnait d'abord au diable. *Là-bas* est un livre d'érotomanie satanisante. Nous y voyons Durtal, l'ancien des Esseintes, se livrer avec fureur à de sacrilèges orgies. Mais ne serait-ce pas une étape sur la route du salut ? On peut considérer le diabolisme comme un mysticisme dévié. Puis, croire au diable, c'est la moitié de la religion : il ne reste plus que de croire en Dieu. Bien des chemins conduisent à Rome.

« Ce que j'aurais traité de fou, dit le Durtal d'*En route*, celui qui m'aurait prédit, il y a quelques années, que je me réfugierais dans une Trappe ! » Mais non, mais non, pas fou le moins du monde, ni même si malin. Comme tous les élus, Durtal était visiblement prédestiné. Il l'était déjà sous le nom de des Esseintes. Non seulement des Esseintes avait sur sa cheminée deux ostensoirs, marquait pour les ornements sacerdotaux une prédilection significative, habillait sa concierge en nonne, mais encore les tendresses pour l'artificiel et ses besoins d'excentricité contre nature ne seraient, s'il faut l'en croire, que des élans vers une béatitude lointaine. Et Folantin lui-même à ce compte ? Pourquoi les courses de Folantin après la côtelette idéale ne trahiraient-elles pas une inquiétude d'âme qui fut toujours le prélude des grandes conversions ?

C'est dans les moments où son estomac le fait trop souffrir que des Esseintes a des retours de croyance, et ses accès de mysticisme coïncident avec ses troubles nerveux. Quant au néophyte d'*En route*, l'Église est pour lui un hôpital. Son séjour à Notre-Dame de l'Atre lui réussit on ne peut mieux. Des œufs, du laitage, des légumes, deux semaines de ce menu frugal et sain l'ont déjà remis. Mais, si sa gastralgie s'en trouve bien, sa sensualité en souffre. Il retourne au monde, n'ignorant pas quelles tentations l'y guettent, et se surprenant à savourer d'avance les chutes inévitables. C'est dommage ; avec un peu de persévérance, Durtal se rendait semblable à ces grands saints dont il célèbre dévotement les grâces miraculeuses. Qui sait ? pourquoi n'eût-il pas, comme Hilarion, distingué les hérétiques à leur puanteur, ou, comme Joseph de Cupertino, sécrété par tous les pores de délicieuses fragrances ?

Hélas ! M. l'abbé Klein a beau faire de Durtal un nouvel Augustin, et M. l'abbé Mugnier un autre Lacordaire, je crains qu'il ne soit, lui-même le dit, « à jamais fichu ». Dans ses crises d'estomac, il fréquentera encore les églises ; il s'y attendrira sincèrement, et réservera aux filles les effets de cette tendresse.

Mais quoi ? Les « noces » ne l'empêcheront peut-être pas de faire son salut. D'abord il conserve l'habitude de se vomir après chaque débauche ; excellente pratique de la Vie Purgative. Ensuite, comme le lui prêche l'abbé Gévresin, son directeur, « l'important est de n'aimer que corporellement la femme ». Il y a chez tout homme un ange et une bête ; chez certains mystiques, l'ange méprise tellement la bête qu'il ne prend même pas souci d'en surveiller les ébats. Pendant que la bête se vautre dans les turpitudes, l'ange n'en est que plus libre pour se pâmer dans les extases.

GEORGES PELLISSIER.

BULLETIN

L'EXPOSITION DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

La Société de charité maternelle a été bien inspirée en priant quelques personnes de bonne volonté et quelques érudits d'organiser à son profit une Exposition de la Révolution et de l'Empire. Déjà, en 1889, l'exposition militaire faite sous les auspices du Ministère de la guerre avait eu un grand succès. Il était donc permis de croire qu'en réunissant cette année, et d'une façon spéciale, tous les souvenirs des combattants de l'époque héroïque, on attirerait encore la foule.

L'événement est venu confirmer cette espérance. Depuis un mois qu'est ouverte, dans la nouvelle galerie des Champs-Élysées, l'exposition de la Révolution et de l'Empire, le public ne cesse pas de s'y rendre. C'est que nous sommes, quoi qu'on ait pu dire, une nation vraiment militaire. Un peuple qui se passionne pour la lecture des mémoires des soldats de Napoléon, qui acclame, comme nous l'avons fait naguère, les bataillons partant pour Madagascar, qui palpite au moindre bruit d'un

avantage remporté dans une expédition coloniale, a, dans le sang, le goût et l'amour du métier des armes. Tout ce qui nous rappelle les vertus guerrières de nos aïeux fait battre notre cœur, en particulier tout ce qui évoque en nous le souvenir de la période extraordinaire où la France a tenu tête à toute l'Europe, où nos aigles victorieuses sont entrées triomphalement dans les capitales des nations voisines. Tous, tant que nous sommes, et quelles que soient à l'heure présente les préférences politiques qui nous divisent, nous aimons à redire avec le poète :

C'était un beau spectacle! Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms.
Les rois fuyaient; les rois n'étaient point de sa taille,
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.
Et puis il revenait avec la Grande Armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée
Son Louvre de granit...

Mais l'Exposition actuelle n'est pas faite pour la glorification de tel ou tel homme, ou de tel ou tel régime. Aucune arrière-pensée politique n'a guidé ses organisateurs. Ils n'ont voulu créer qu'un musée de souvenirs patriotiques, où seraient représentés les généraux, les officiers, aussi bien que les simples soldats de Valmy ou d'Arcole, d'Austerlitz ou de Wagram. Ils n'ont entendu offrir au public qu'une sorte de « leçon de choses » capable de réveiller l'enthousiasme et de susciter, au besoin, l'admiration pour tous ceux qui de 1792 à 1815 ont lutté, ont souffert et ont si souvent vaincu à l'ombre du drapeau tricolore,

Pour constituer ce musée — hélas! éphémère — le Comité d'organisation a fait appel aux descendants, aux héritiers des soldats de la République et de l'Empire, aux collections particulières ou publiques. « Comme le tambour de la *Revue nocturne* de Raffet, ainsi que le dit M. Germain Bapst dans la préface du catalogue, ils ont battu le rappel, ils ont évoqué tous les morts glorieux, les plus humbles comme les plus élevés. Ils les ont fait autant que possible sortir de leurs tombes, sous la forme la plus vivante, en rassemblant autour de leurs portraits ce qui a été l'instrument de leurs victoires, leurs armes et leurs vêtements. » C'est ainsi qu'à côté des pompeux habits de cour, des uniformes chamarrés d'or et des épées de parade étincelantes de pierreries, on peut voir les uniformes moins brillants des simples officiers, les coiffures déchirées par la mitraille et les sabres encore tachés de sang des grognards de la Grande Armée.

Le caractère d'enseignement patriotique, qui est le propre de l'Exposition de la Révolution et de l'Empire, a été très bien compris par M. le Ministre de la guerre, qui a décidé que chaque jour des groupes de soldats de l'armée de Paris iraient visiter la galerie des Champs-Élysées, sous la conduite d'un de leurs chefs.

Mais les troupiers de nos régiments parisiens ne sont pas les seuls qui puissent tirer profit de telles visites. Dans ces salles qui forment un ensemble vraiment unique, tout le monde trouvera de quoi s'instruire ou du moins satisfaire sa curiosité. Les amateurs de belle peinture verront là quelques-unes des meilleures toiles des maîtres du commencement du siècle. Sans doute tous les tableaux exposés ne sont pas des chefs-d'œuvre. L'Exposition n'ayant pas une visée artistique, le Comité a dû y admettre tout ce qui avait de l'intérêt au point de vue du document ou de l'anecdote, sans avoir trop égard à la facture de l'œuvre elle-même. Mais il y a cependant quelques toiles dignes d'être appréciées par les connaisseurs, notamment plusieurs portraits de David, tels celui de François de Nantes, celui de Pie VIII et du cardinal Caprara, celui de Bonaparte en costume de général. L'admirable portrait du roi de Rome par Lawrence, bien que connu et popularisé par la gravure, mérite d'être revu, de même que certains très beaux portraits de Gérard, de Gros, d'Horace Vernet, de Greuze ou de Robert Lefèvre, et parmi ceux-ci le portrait en pied de l'Empereur.

Les tableaux de bataille sont en nombre imposant. Quatre d'entre eux, signés d'Horace Vernet, proviennent du Palais-Royal (où ils ornaient, avant 1848, la salle à manger) et représentent Valmy, Jemmapes, Hanau et Montmirail, soit le commencement et la fin de l'épopée. Du général Lejeune, peintre habile et surtout exact puisqu'il peignait d'après nature les lieux où se passaient les grands événements militaires, on a exposé plusieurs batailles, le passage du Rhin, les Pyramides, Marengo, et beaucoup d'aquarelles fort intéressantes.

Tableaux, portraits, miniatures, bustes, estampes et dessins valent assurément de retenir les regards du public, puisque tous retracent un grand fait historique ou fixent les traits d'un personnage célèbre. Mais ce qui surtout attire les visiteurs, ce qui les captive et les séduit, ce sont les souvenirs personnels. Le fichu que portait Charlotte Corday quand elle assassina Marat et l'écharpe de Camille Desmoulins sont des objets que l'on ne voit pas tous les jours. Les baguettes d'honneur d'André Estienne, le tambour d'Arcole, ne sont pas non plus sans intérêt, et l'on regarde volontiers le manuscrit original — et bizarrement orthographié — des célèbres *cahiers* du capitaine Coignet. Si les souvenirs de l'infortuné roi de Rome exercent une attraction particulière sur les enfants, il est d'autres objets qui attirent à la fois les grands et les petits. Qui pourrait ne pas voir sans émotion le shako de Marbot, déchiré d'un coup de sabre, son chapeau troué par un biscaïen à la bataille d'Eylau, son uniforme de colonel du 7e hussards? Qui donc pourrait passer indifférent près du lit où Napoléon a rendu le dernier soupir? Qui donc verrait sans un pénible sentiment de tristesse la plaque de la Légion d'honneur qu'il portait à Waterloo?

Ici c'est son fauteuil de trône, là son fauteuil du sacre, plus loin son bureau de l'île d'Elbe, et de-ci de-là des épées, des pistolets, des éperons, des épaulettes lui ayant appartenu. Les chapeaux, les légendaires petits chapeaux sont au nombre de quatre : l'un est du Directoire, l'autre du Consulat, le troisième de la campagne de Russie, et le dernier de Waterloo. Dans la vitrine où sont exposés les objets prêtés par le prince Victor Napoléon, voici l'habit de Premier Consul, en velours rouge brodé d'or, la selle d'Austerlitz, un costume du roi de Rome et les derniers vêtements de l'Empereur à Sainte-Hélène.

Les souvenirs de Sainte-Hélène sont très nombreux, car les héritiers de Bertrand, de Montholon, de Gour-

gaud et de Las-Cases ont offert tout ce qu'ils possédaient. C'est ainsi qu'on peut voir l'un des thèmes anglais faits par Napoléon au cours des longues soirées de l'exil, quand il avait résolu d'apprendre en cachette la langue de ses geôliers.

Ce spécimen de l'écriture de l'Empereur est loin d'être unique. Il y a, comme autographes, certaines pièces curieuses, telles que le brouillon de la première abdication, le brouillon de la fameuse lettre au Prince Régent d'Angleterre adressée de l'île d'Aix au mois de juillet 1815, deux lettres à Marie-Louise écrites en 1815 au lendemain du retour de l'île d'Elbe, une lettre à Madame Mère, des comptes de dépense et enfin une lettre à Joseph Bonaparte datant de la campagne d'Egypte. On me permettra de la reproduire, car elle nous montre un Napoléon désabusé et découragé qu'on ne connaît guère. Malheureusement quelques mots de cette page autographe sont si mal écrits, si hâtivement tracés qu'ils sont restés indéchiffrables, malgré les plus patients efforts faits pour les lire. Une particularité de cette lettre est qu'elle fut interceptée par la croisière anglaise et qu'elle porte une suscription de la main de Nelson.

Le Caire, 7 thermidor.

« Tu verras dans les papiers publics la lecture des batailles et de la conquête de l'Égypte, qui a été assez disputée pour ajouter une feuille à la gloire militaire de cette armée. L'Égypte est le pays le plus riche en blé, riz, légumes, viande, qui existe sur la terre. La barbarie est à son comble. Il n'y a point d'argent, pas même pour solder la troupe.

« Je puis être en France dans deux mois, je te recommande mes intérêts. J'ai beaucoup, beaucoup de chagrin domestique, car le voile est entièrement levé. Toi seul me restes sur la terre, ton amitié m'est bien chère. Il ne me reste plus qu'à devenir misanthrope et te voir me trahir. C'est une triste position que (?) à la fois tous les sentiments pour une même personne dans tout ce que tu m'entends.

« Fais en sorte que j'aie une campagne soit près de Paris ou en Bourgogne. Je compte y passer l'hiver et m'y enfermer. Je suis ennuyé de la nature humaine ! J'ai besoin de solitude et d'isolement. Les grandeurs m'ennuient, le sentiment est desséché, la gloire est fade. A vingt-neuf ans j'ai leur nausée. Il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste.

« Je compte garder ma maison. Jamais je ne la donnerai à qui que ce soit. Je n'ai plus que de quoi vivre! Adieu, mon unique ami; je n'ai jamais été injuste envers toi. Tu me dois cette (?) malgré le désir de mon (?) de l'être. Tu m'entends. Embrasse ta femme pour moi. »

« Le voile est entièrement levé » dit Bonaparte, en parlant de cette Joséphine qui le trompe; mais pourtant il ne l'accable pas, il n'a même pas pour elle un mot amer ou dur : il se contente de gémir sur l'inconstance « de la nature humaine », et, quand il sera revenu de son expédition lointaine, quand il aura retrouvé la charmeuse qui sait si bien prendre ses sens, il suffira d'un seul entretien pour qu'il pardonne et qu'il oublie !...

Il y a encore bien des choses curieuses à voir dans cette Exposition, et je me reprocherais de ne pas parler des armes superbes de Murat ou de l'amusante collection d'objets à l'image napoléonienne longuement rassemblée par M. Paul Le Roux, l'ancien député de la Vendée. Je m'en voudrais aussi de ne pas signaler le très grand intérêt de la préface, où M. Germain Bapst a fait preuve une fois de plus d'une rare érudition.

Les sceptiques plaisanteront sans doute ce goût du bric-à-brac qui, dit-on, nous envahit. Ils se moqueront de notre fétichisme. Pour ma part, je crois qu'il faut les plaindre de ne pas ressentir quelque frisson patriotique devant ce bric-à-brac héroïque, devant ces souvenirs délabrés et ternis qui chantent nos gloires passées de la Révolution et de l'Empire.

MAURICE LOIR.

Nouvelles de l'étranger.

LA VALSE VIENNOISE ET SON CRÉATEUR

Ce fut en octobre 1844 que le fameux Johann Strauss leva, pour la première fois, son bâton de chef d'orchestre sur la première mesure d'une de ces étonnantes valses à trois temps qui ont fini par rendre son nom aussi populaire que celui d'Offenbach ou de Charles Lecocq. Son père était aussi chef d'orchestre et compositeur apprécié de joyeux airs de danse. A la tête d'un orchestre viennois, il fit de nombreuses tournées dans les capitales européennes et pendant qu'il gagnait par monts et par vaux une fortune facile, sa femme, restée au logis, se consacrait toute à l'éducation de ses fils. Ils ne devaient sous aucun prétexte apprendre à danser ni à jouer. De telles défenses sont toujours restées sans effet, et à dix-huit ans, Johann Strauss trouvait déjà le moyen de recruter un petit orchestre auquel, pour se faire pardonner, il donnait à exécuter des compositions de son père, entre autres la fameuse valse de *Loreley*. Dès lors sa réputation ne fut pas longue à s'établir. Chose curieuse, le *Bleu Danube* écrit d'abord pour chœur d'hommes, n'obtint, sous cette forme, qu'un succès très modéré. Plus tard, repris en valse et exécuté pour la première fois dans un concert, à Paris, ce fut une folie dont les filles de concierge distinguées et les *tourlourous* sentimentaux ne sont point encore guéris. Strauss avait le travail difficile, demeurant souvent des semaines sans écrire une seule note, et d'autres fois, au contraire, s'interrompant de manger pour noter un motif ou, en société, chiffrant à l'improviste, jusque sur ses poignets de manchettes. Le *Bleu Danube* ne lui valut qu'une somme insignifiante, l'éditeur seul y trouva son profit, mais le musicien prit ensuite mieux ses précautions et ses valses lui rapportaient, en moyenne, 5 000 florins. Il est mort rassasié d'années, d'argent et de gloire. Les couronnes de lauriers qu'il avait récoltées dans ses innombrables voyages à travers le monde et qu'il collectionnait précieusement, remplissent tout un pavillon. Son salon, sa maison, n'étaient meublés que de souvenirs, d'hommages de toute nature et de tous pays. C'était vraiment le roi de la valse viennoise. (*Review of Reviews.*) E. T.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

30 mai, *Journal de Genève.* — Les agitations d'une campagne électorale à Livourne : « La lutte électorale s'est surtout manifestée ici à coups de placards : il y en avait de toutes les dimensions, d'immenses affiches recommandant la candidature de MM. Cortella et Comardu, ministériels, et de microscopiques *avvisini* prônant les mérites du Dr Barbato, le socialiste sicilien gémissant dans un cachot de la Toscane, et exaltant les vertus du fameux Merga (l'auteur d'une tentative d'assassinat sur la personne d'un carabinier), condamné à je ne sais combien d'années de réclusion, et qu'une grande affiche à sensation, parue au dernier moment, représentait par la gravure en son costume de galérien. Et, en vertu de l'axiome que les extrêmes se touchent, cette affiche coudoyait un colossal manifeste du « Comité central pour le pèlerinage « à la miraculeuse Madone de Montenero », se terminant par les mots : *Viva Maria!* et invitant les fidèles à gravir la sainte colline pour implorer les grâces de la mère de Jésus, ce qui nous transportait bien loin de l'agitation électorale et des passions politiques. »

31 mai, *Patriote* de Bruxelles. — Compte rendu d'une réunion où l'un des principaux députés socialistes belges, M. Furnémont, a exposé quelle devait être la tactique du parti socialiste de Belgique : « Ne dites pas, compagnons : Ayant à la Chambre un beau groupe de députés socialistes, ça marchera bien; tout sera bientôt fini. Non, compagnons, tout n'est pas fini! Moi, je vous dis : Rien, rien n'est commencé! les députés socialistes sont impuissants à faire voter des lois socialistes. Et même quand nous aurions la majorité au Parlement, pensez-vous qu'alors tout serait fini? Détrompez-vous, compagnons! Pour lors, nous aurions des ministres socialistes, le drapeau rouge flotterait sûrement sur le palais de la Nation, le palais du roi serait transformé bien vite en asile pour invalides; mais rien, rien ne serait fait. Vous verriez alors tous ceux qui possèdent se liguer contre nous. Alors la bourgeoisie, sortant de la légalité, ferait son coup d'État. Ne vous imaginez pas que tous ceux qui possèdent se laisseraient dépouiller par un simple décret de la Chambre. Niais sont ceux qui le pensent! C'est pourquoi je vous dis : la transformation de la société ne se fera pas par les voies légales. Si vous voulez réaliser cette transformation, entrez en masse dans les syndicats socialistes, payez vos cotisations et préparez-vous à opposer vos bataillons à ceux de la réaction, sans cela vous n'obtiendrez rien. »

Petit Marseillais. — Extrait d'une correspondance privée venue de Madagascar : « Lors de la prise de Maroway par nos troupes, le gouverneur parvint à s'échapper avec une femme seulement, laissant entre nos mains d'autres femmes, ses *filanzanes* (chaises à porteurs) et tous ses bagages parmi lesquels beaucoup de robes! Ce gouverneur, dont l'autorité s'étendait sur un grand territoire, se nomme Ramasonbasaha. Mais ce nom étant difficile à retenir, nos joyeux troupiers l'ont appelé : Ramasse ton bazar! Et le premier ministre, dont le nom est si long et si dur à nos oreilles, le voilà baptisé Parisien par nos gais fantassins! Rainilaiharivony — vous savez que c'est ainsi que les Hovas dénomment ce puissant personnage — est devenu plus simplement : rue de Rivoli! »

30 mai, *Temps.* — « C'est un grand fait chez les Anglais et un grand pas pour la vieille Angleterre que l'élévation de M. Henry Irving au titre de *sir*. Un comédien devenu *baronet* et dont la femme serait *lady*, voilà qui est inattendu dans un pays où la statue de Byron attend encore en un coin de magasin de douane. L'acteur fut toujours très fêté, choyé en Angleterre, il est surtout honoré depuis Henry Irving. Généreux, il donne largement l'argent qu'il gagne. Il l'emploie à étudier des pièces de Shakespeare, le *Shakespeare d'Irving*, comme disent les libraires, ou à faire campagne pour élever un monument à mistress Siddons, la belle comédienne immortalisée par Gainsborough.

« Des statues, des portraits, soit... Mais une œuvre d'art, ce n'est pas un titre officiel. Chez les Anglais, on raconte que Frédérick-Lemaître, récitant des vers dans un salon, s'aperçut qu'un fil quasi invisible, un fil de soie, séparait le comédien de l'auditoire. Il y avait là une démarcation blessante. Frédérick avança et, brusquement, cassa le fil.

« Le fil est bien cassé et, avec sir Henry Irving, c'est maintenant un comédien anobli qui pourra réciter Shakespeare ou Tennyson dans les salons de l'Angleterre. »

2 juin, *République française.* — Les attentats commis par les Kabyles contre les propriétés des colons algériens.

L'examen des statistiques officielles prouve surabondamment que cette sorte de délit est en progression constante depuis plusieurs années dans toute l'Algérie : en 1890, on a reconnu, 2521 indigènes coupables d'attentats contre les propriétés; en 1891, 2915; en 1892, 3190; en 1893, 3949; en 1894, 4085. On voit que les colons ont de sérieuses raisons de se plaindre et qu'il serait grand temps de sévir avec rigueur. La vérité est que les moyens de répression sont extrêmement limités, et qu'en Kabylie surtout, pays montagneux, boisé, où les voies de communication sont insuffisantes, le nombre des brigades de gendarmerie est inférieur de moitié au moins à celui qui serait nécessaire pour protéger les propriétés de nos colons d'une manière efficace. La Kabylie a une étendue sensiblement égale à celle de la Corse; les deux pays ont plusieurs points de ressemblance. Or, en Corse, il y a 113 brigades de gendarmerie et 11 en Kabylie.

Temps, 4-5 juin. — M. Alglave reprend sa campagne de 1886 pour le monopole de l'alcool comme moyen de réforme fiscale. Il résume ainsi l'ensemble du système.

Le monopole de l'alcool donne une garantie absolue à la santé publique. On aura toujours le moyen de s'enivrer, mais on ne s'empoisonnera plus.

Il ne sera porté aucune atteinte à la liberté de l'industrie et l'État payera l'alcool aux producteurs beaucoup plus cher qu'ils ne le vendent aujourd'hui. Il n'y aura par conséquent aucune indemnité d'expropriation à payer. D'un autre côté, le prix de vente au détail sera maintenu le même qu'aujourd'hui, 10 centimes le petit verre. Il n'y aura donc aucune surcharge pour le consommateur, excepté pour le consommateur riche, parce que les liqueurs fines paieront une surtaxe qui ne présentera rien d'ailleurs d'arbitraire. Cependant le monopole de l'alcool ainsi organisé donnera un excédent de produit net de 800 millions sur le régime actuel, sans rien coûter aux consommateurs, sans rien coûter à l'industrie, en diminuant beaucoup les vexations actuelles de l'impôt.

Avec ces 800 millions, on supprimerait immédiatement les octrois et tous les impôts sur les boissons hygiéniques : le vin, la bière et le cidre, puis le principal de l'impôt foncier des terres cultivées par leurs propriétaires. Enfin, on supprimerait complètement l'impôt sur les transports par grande vitesse, ce qui amènerait une énorme diminution du prix des troisièmes classes en chemin de fer, une diminution de plus de moitié sur l'ancien prix.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32514. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24 — 4e SÉRIE. — TOME III — 15 JUIN 1895

LA POLITIQUE

Aimez-vous les impôts? On en a mis partout.

Voici qu'il est question d'imposer les célibataires.

En apparence, rien de plus simple : celui qui n'a pas de charges de famille payera une taxe en manière de compensation; ce sera une concession de plus à ce principe de l'égalité qui nous est cher entre tous. Oui, rien de plus simple; mais les idées les plus simples ne sont pas toujours les plus justes.

Les partisans de l'impôt en question ont rêvé un type abstrait du célibataire, de celui qui a volontairement déserté les devoirs de la famille et qui met au-dessus de tout son repos : c'est pour eux l'égoïste par excellence, l'oisif, l'inutile, le parasite, qu'il faut à tout prix frapper. Sont-ils bien assurés que ce célibataire-là soit aussi répandu dans le monde qu'ils se l'imaginent, et ne nous donnent-ils pas l'exception pour la règle?

Le célibat, qu'on nous présente comme une preuve d'égoïsme, est souvent une preuve d'abnégation. Tel, obligé de travailler pour des parents vieux ou infirmes, a renoncé, non sans tristesse, à fonder un foyer; tel autre, orphelin, est devenu chef de famille à vingt ans, prenant à sa charge frères ou neveux. Regardez autour de vous : vous en verrez dix exemples pour un.

Vous ne pouvez, sans iniquité, frapper ces hommes qui ont toutes les charges de la famille sans en avoir les joies : frapperiez-vous plus justement le malade, le chétif, qui a reculé devant la paternité?

Et tous les humbles, tous ceux qui vivent au jour la journée, sans sécurité dans le présent, sans espoir dans l'avenir, direz-vous qu'ils ne pensent qu'à eux-mêmes et qu'en ne se mariant point ils font acte d'égoïsme? On vous répondrait qu'ils font peut-être acte de prévoyance.

Je vais plus loin. Voici un homme qui avait tout, indépendance, santé, fortune : pourquoi ne s'est-il pas marié? parce qu'il n'a pas aimé, ou qu'on ne l'a pas aimé. Allez-vous lui demander compte de ses sentiments et le punir de ce que, s'étant fait un certain idéal du mariage, il n'a pas su ou n'a pas pu réaliser cet idéal?

J'entends la réponse : « Nous ne scrutons pas les cœurs; nous constatons un fait, et ce fait c'est que la France est menacée de dépopulation. » — Prenez garde : si vous voulez être logiques, vous devez imposer non seulement les célibataires, mais les ménages sans enfants.

Je me méfie, pour moi, de tous ces impôts particuliers qui risquent d'être plus vexatoires pour le contribuable que productifs pour le Trésor. Il ne s'agit pas, en multipliant les taxes, d'irriter ceux qui payent; il s'agit de trouver une taxe équitable qui frappe chacun d'après ses ressources réelles : c'est la seule égalité vraie en matière d'impôt. Réformez hardiment la contribution mobilière, comme M. Burdeau le proposait. Vous aurez un impôt vraiment proportionnel, un impôt vraiment juste, et vous pourrez laisser les célibataires tranquilles.

13 juin.

PAUL LAFFITTE.

L'EXPOSITION DE 1900

L'art des Expositions est à la mode; il n'est pas près de dépérir, parce qu'il répond à un besoin longtemps méconnu, celui de la pénétration mutuelle des peuples les plus éloignés et des civilisations les plus opposées.

Cette opération d'inventaire, accomplie en commun et au grand jour, des progrès de l'art et des applications de la science contribue sans aucun doute au rapprochement intellectuel, à la communion morale des hommes de toute origine et de toute nationalité.

La plus banale des exhibitions industrielles n'est pas sans favoriser cette diffusion du savoir à laquelle l'humanité doit la meilleure part de son évolution sociale et de son mieux-être.

Ce n'est pas un lieu commun de dire de ces rencontres internationales qu'elles éteignent les haines ou tout au moins les atténuent, qu'elles éloignent la guerre et préparent la paix universelle.

Les Expositions offrent un autre avantage : elles sont comme des relais sur la route du travail. Plus l'homme est mécontent de son sort et mieux il accueille ces grandes assises de la curiosité cosmopolite; il n'en attend pas seulement un surcroît de bénéfice, il y trouve surtout un renouveau d'espoir et d'illusion.

Aussi les organisateurs de ces tournois pacifiques se tromperaient étrangement en leur donnant un aspect sévère : on ne visite pas uniquement les palais improvisés du Champ de Mars pour s'instruire, mais pour se distraire et se récréer; il est même permis d'observer, sans la moindre irrévérence, que, pour beaucoup de voyageurs, l'Exposition n'est qu'un aimable prétexte; l'objet principal de plus d'un pèlerinage profane n'est autre que Paris, la ville choisie des Expositions, la seconde patrie des étrangers.

Londres, Vienne, Chicago peuvent organiser des Expositions superbes, attrayantes en soi, dignes d'exciter la curiosité universelle; la foule n'accourt pas à ces rendez-vous internationaux avec l'empressement prodigieux qui la précipite à Paris. Certes les visiteurs ne manquent pas, le succès ne fait pas défaut, et pourtant la vogue n'est pas la même, l'attraction est moins forte, le charme n'y est pas. Pour toutes sortes de raisons séculaires, Paris a le privilège d'être la cité la plus accueillante et la plus attirante, de se prêter mieux qu'aucune autre capitale aux fêtes du travail et du plaisir : c'est bien le moins que ses administrateurs et ses gouvernants, loin de porter atteinte à cette primauté, la respectent au contraire et la consacrent par leurs efforts intelligents et leur initiative ingénieuse.

* * *

Une des raisons invoquées par Le Play, le grand triomphateur de l'Exposition de 1867, pour combattre l'institution qu'il avait si puissamment contribué à exalter, était tirée de l'insuffisance des ressources d'emplacement. Cette crainte prématurée avait sa raison d'être. En effet, si les surfaces utilisables doivent indéfiniment augmenter, un jour viendra certainement où les localités disponibles feront défaut à l'intérieur de Paris; si l'on considère à bon droit comme intangibles le bois de Boulogne et le bois de Vincennes, il faudra bien se résigner quelque jour à un établissement *extra muros*. Tout fait d'ailleurs prévoir qu'à cette époque l'enceinte de Paris aura été élargie par l'annexion de quelques-unes des communes suburbaines.

L'heure de l'exil n'a pas encore sonné pour l'Exposition de 1900, si colossale qu'on la rêve. On est parvenu, sans trop de peine, à loger, en 1867 et en 1878, cinquante-deux mille exposants; en 1889, soixante mille. En 1889, l'espace n'a été ménagé ni aux produits ni aux machines, l'hospitalité n'a été refusée à aucune attraction exotique, les âniers de la rue du Caire n'ont pas été gênés dans leurs ébats, la danse du ventre a eu ses temples et la belle Fatma ses fidèles.

Il n'y a donc pas péril en la demeure, et le territoire assigné jusqu'alors aux Expositions universelles, depuis 1867, ne s'est pas rétréci : le Champ de Mars, *le seul monument qu'a laissé la Révolution*, est intact; le Trocadéro, l'Esplanade des Invalides, le quai d'Orsay, n'ont pas perdu leurs qualités d'antan; le quai de la Conférence et le Cours-la-Reine constituent une réserve d'emplacement à laquelle les directeurs de l'Exposition de 1889 n'ont pas voulu recourir.

Les préparateurs de l'Exposition de 1900 n'ont point cette quiétude d'esprit : ils ont projeté de faire grand, ils veulent amplifier les dépenses, agrandir les emplacements. Le budget de quarante millions de leurs devanciers immédiats ne leur suffit pas : il leur faut cent millions tout net pour divertir l'Europe et les deux Amériques et embellir Paris, car, non contents d'opérer pour leurs contemporains, les successeurs d'Alphand prétendent travailler pour la postérité, par surcroît et en se jouant : c'est pourquoi ils réclament vingt millions rien que pour le plaisir d'éventrer les Champs-Élysées et d'offrir aux passants du Rond-point la vue de la gare des Invalides !

Le savant commissaire général, M. Alfred Picard, a résolu d'occuper une surface de 108 hectares et de porter de 26 à 39 hectares la surface de planchers des palais ou pavillons érigés par l'administration. « Pour la calculer, dit-il, nous avons admis un allon-

gement de 25 p. 100 sur les superficies occupées par la section française lors de l'Exposition du Centenaire, porté de 43 à 50 p. 100 le rapport entre les surfaces des sections étrangères et de la section française, appliqué des majorations particulières à certains groupes qui étaient insuffisamment dotés ou qui comprendront des éléments nouveaux. » L'éminent ingénieur ne s'est évidemment pas déterminé à la légère : il a trop la maîtrise des chiffres pour qu'on soit à l'aise avec lui. Ne peut-on craindre toutefois qu'il n'ait trop complaisamment prévu des majorations dont la rigoureuse nécessité ne semble pas avoir été victorieusement démontrée ? Les constructions de rez-de-chaussée ont-elles été réduites au minimum ? a-t-on donné aux salles du premier étage des palais toute l'ampleur désirable ? Aucun élément n'a été fourni jusqu'à ce jour sur ces données préliminaires du problème de l'emplacement.

Cette incertitude n'a pas empêché l'autorité supérieure de prendre nettement parti pour l'agrandissement des limites de l'Exposition précédente ; les commissions consultatives, instituées au ministère du Commerce, n'ont pas manqué de ratifier l'avis du commissaire général et de ses collaborateurs tendant à affecter à la future Exposition le Champ de Mars, le Trocadéro et ses abords, le quai d'Orsay, l'esplanade des Invalides, le quai de la Conférence, le Cours-la-Reine, le palais de l'Industrie et les terrains avoisinant ce palais, à établir les jonctions nécessaires entre les deux rives de la Seine et notamment à construire un large pont en face de l'hôtel des Invalides.

Théoriquement, ce territoire ne diffère pas de celui de l'Exposition du Centenaire. En 1885, M. Antonin Proust, président de la Commission d'études, avait conclu dans un remarquable rapport à l'utilisation des surfaces suivantes : sur la rive gauche de la Seine, le Champ-de-Mars, le terrain qui s'étend de l'avenue de La Bourdonnais au ministère des Affaires étrangères, en y comprenant les quais et l'esplanade des Invalides, en totalité ou en partie ; sur la rive droite, le Trocadéro relié par le pont d'Iéna et les Champs-Élysées, depuis l'avenue d'Antin jusqu'à l'avenue qui longe le palais de l'Industrie du côté de la place de la Concorde, en y comprenant le palais de l'Industrie, ces dernières surfaces réunies à l'aide d'un pont doublant le pont des Invalides. La Commission consultative proposait en conséquence de placer l'une des entrées de l'Exposition de 1889 au palais de l'Industrie : la circulation ordinaire n'aurait pas été interrompue sur les quais de la rive droite, la Seine devait être franchie sur un pont s'élevant au-dessus du Cours-la-Reine.

Cette partie du plan primitif, régulièrement approuvée, n'a pas tardé à être abandonnée, grâce à la toute-puissante intervention d'Alphand. Le grand jardinier s'est opposé à tout empiétement sur les Champs-Élysées ; il a fait échouer le plan habile de M. Antonin Proust. Il n'a pas voulu consentir à une occupation temporaire d'une partie de cette magnifique promenade et son opposition passionnée a sauvé du même coup la perspective de la Seine et celle des Champs-Élysées.

Aujourd'hui qu'Alphand n'est plus, un danger plus grave menace cette belle région de Paris : ce n'est pas seulement au palais de l'Industrie qu'on songe à mettre une entrée de l'Exposition de 1900, mais sur la place de la Concorde ; ce n'est plus seulement d'une occupation temporaire du Palais de l'Industrie et de ses abords qu'il s'agit, mais d'un remaniement complet, d'une transformation radicale d'une promenade merveilleuse qui fait l'admiration du monde entier. Un pareil dessein ne pouvait être conçu du vivant d'Alphand : cette simple constatation suffit à le juger, à le condamner irrémédiablement.

*
* *

Les Champs-Élysées, comme la place de la Concorde, furent pendant longtemps des terres en culture et des marais ; leurs débuts ont été modestes. « En face du jardin des Tuileries, a écrit Jaillot dans ses *Recherches sur la ville de Paris*, étaient anciennement éparses différentes petites maisons irrégulières et isolées, accompagnées de jardins, de prés et de terres labourables. Marie de Médicis avait acheté une partie de ce terrain ; elle y fit planter, en 1616, trois allées, formées par quatre rangs d'ormes, et fermées aux deux extrémités par des grilles de fer. Cette promenade, connue sous le nom de Cours-la-Reine, était destinée pour cette princesse et pour sa cour, lorsqu'elle voulait prendre l'air en carrosse. »

Louis XIV compléta l'œuvre de Marie de Médicis : en 1670, Le Nôtre dessina dans l'axe du palais des Tuileries une avenue bordée de quinconces ; l'avenue centrale du Grand-Cours s'étendait de l'Esplanade à la Barrière de l'Étoile. Cette disposition se retrouve encore dans le plan de Turgot (1735).

En 1765, par ordre du duc d'Antin, ministre de la maison du Roi, le surintendant de Marigny modifia l'aménagement des Champs-Élysées sur un plan nouveau : la butte de l'Étoile fut abaissée, l'avenue replantée et prolongée. Les hôtes de l'Élysée-Bourbon jouissaient du coup d'œil du dôme des Invalides. Cet arrangement subsista jusqu'au second Empire. L'ensemble était loin de produire un effet harmonieux.

Dans un mémoire paru en 1836 sur l'embellissement des Champs-Élysées et les avantages que le gouvernement et la population parisienne doivent en retirer, MM. Émile Bères, Dronsart et Hector Horeau font une peinture assez triste de l'état des lieux :

« C'est tour à tour, en hiver, le désagrément de la boue ; en été, celui de la poussière ; en toutes saisons, après les moindres pluies, ce sont des fossés remplis d'eau fangeuse qui vicient l'air et sont cause de mille accidents. Sous les arbres et dans les carrés, c'est une malpropreté révoltante. La nuit, personne n'ignore que ce lieu est le refuge honteux des hommes comme des femmes de mauvaise vie, bien souvent aussi celui des malfaiteurs. Pour le promeneur fatigué, pour l'enfant, pour le vieillard, pas un siège ; rien non plus d'agréable qui vienne reposer la vue, égayer l'imagination, *comme un carré de verdure, une pièce d'eau, une statue, un bouquet de fleurs*. Quant aux arbres, ils sont d'une monotonie fatigante. Il est même pénible d'ajouter que de l'abandon où on les laisse résulte le dépérissement fâcheux d'un grand nombre d'entre eux. »

Les auteurs, tout en reconnaissant dans la disposition de ce vaste terrain une grandeur vraiment imposante, proposèrent plusieurs innovations assez curieuses : à l'entrée des Champs-Élysées, l'érection de deux grands pavillons destinés aux expositions des produits de l'industrie et des beaux-arts ; à la suite du pavillon de droite, le marché des fleurs, pourvu d'une serre pour les plantes exotiques ; plus loin, le marché aux oiseaux. Le carré Marigny devait être converti en vacherie. Le rond-point aurait été décoré du fameux éléphant destiné à la fontaine de la place de la Bastille. La création de nouvelles avenues et allées, de fontaines, de carrés de verdure, de vases de fleurs, de bancs, de becs de gaz, aurait donné à la grande promenade un aspect plus moderne et plus agréable.

Cette transformation bienfaisante ne s'accomplit qu'en 1858. L'établissement du Cirque, d'une rotonde pour le Panorama, du palais de l'Industrie, n'avait que médiocrement modifié l'aspect des Champs-Élysées : le baron Haussmann et surtout Alphand firent le reste. Tout en respectant les plantations d'alignement, l'illustre directeur des travaux convertit toute la partie de la promenade comprise entre la place de la Concorde et le rond-point en un superbe jardin anglais. Les vieux quinconces, aux ruines fangeuses, avaient vécu. « Durant la guerre d'Italie, a écrit le baron Haussmann dans ses *Mémoires*, je pris sur moi d'autoriser l'enlèvement des arbres qui dépérissaient, restes de ces quinconces humides. Je fis couvrir les espaces fort étendus, ainsi devenus libres, et préalablement assainis, de pelouses vallonnées, de massifs d'arbres et d'arbustes de choix, de corbeilles de plantes vertes et de fleurs, et j'y répartis des fontaines rafraîchissant l'air de leurs nappes étagées d'eau jaillissante. Ce fut une surprise pour le souverain victorieux de trouver ce changement de décor inattendu complètement achevé lors de son retour. Aujourd'hui les parterres substitués aux maussades quinconces et les joyeux établissements qu'ils encadrent ont fait des Champs-Élysées une promenade sans pareille et par la diversité de ses aspects et par l'affluence des visiteurs qu'elle attire en toute saison. »

Cet éloge n'a rien d'exagéré : le témoignage unanime des étrangers l'a confirmé de la manière la plus glorieuse. L'ordonnancement actuel des Champs-Élysées ne laisse rien à désirer ; la perspective en est incomparable. Lorsqu'une ville possède un pareil joyau, elle peut s'en montrer justement fière et à bon droit jalouse. Tout ce qu'elle ferait pour en changer la physionomie, pour l'enrichir de nouveaux ornements, risquerait de porter atteinte à un ensemble harmonieux et fondu. L'avantage aléatoire de tel ou tel embellissement ne pourrait compenser le risque d'un changement de perspective.

* * *

Sans doute, l'imagination des artistes et des architectes a été séduite par l'idée d'ajouter un attrait de plus aux Champs-Élysées en rétablissant la vue du magnifique dôme doré de Mansart ; le concours d'idées ouvert en vue de l'Exposition de 1900 a dégagé les propositions les plus hardies, les conceptions les plus originales. Le programme accordait aux artistes le droit de faire table rase de tous les bâtiments existants, à l'exception du Trocadéro ; la question de dépense devenait accessoire. Les architectes étaient conviés à tirer le meilleur parti des espaces libres en vue de leur utilisation temporaire ; ils pouvaient tailler à leur guise en plein Paris dans tout le périmètre revendiqué pour la future Exposition. En un coup de crayon, d'un trait de plume, les concurrents les plus audacieux ont démoli le palais de l'Industrie, tracé une avenue, jeté un pont sur la Seine, construit de nouveaux palais. Ils obéissaient à un double mobile : adapter les localités aux besoins de l'Exposition, donner à leur œuvre un cachet durable. Quel artiste, livré à lui-même, n'aura pas l'ambition louable de laisser une œuvre permanente de préférence à un ouvrage éphémère ?

Le Jury du concours n'avait pas à se placer à un autre point de vue : il a considéré, d'une manière abstraite, que « ce rond-point d'où s'apercevaient ces splendides perspectives, l'Arc de l'Étoile, la place de la Concorde et la coupole des Invalides, serait unique et admirable ». Le savant rapporteur du Jury, M. Guadet, exprime l'espoir que cette combinaison assurerait la conservation perpétuelle de l'Esplanade des Invalides annexée désormais aux Champs-Élysées ; peut être a-t-il envisagé l'hypothèse où l'extension de la gare des Invalides mettrait de nouveau en péril les beautés de l'Esplanade, déjà compromise dans son harmonie reposante par les travaux en cours. Il ne

semble pas, malheureusement, avoir choisi le bon moyen de sauvegarder l'intégrité de cette belle place, car, le jour où l'esplanade aura été plus directement rattachée aux Champs-Élysées par un pont monumental, les besoins d'une circulation plus active augmenteront l'utilité et l'amplitude de la gare des Invalides. Cette éventualité, d'ailleurs intéressante au point de vue de la réforme des moyens de transport, n'a certainement pas échappé à la perspicacité clairvoyante de l'honorable M. Alfred Picard, d'une expérience si consommée dans l'art des chemins de fer.

La conception d'un pont monumental d'une largeur de soixante mètres, approuvée par le Jury, n'a pas été ratifiée dans sa teneur par la Commission supérieure, malgré son optimisme indulgent. On a dû reconnaître, grâce à l'insistance de M. Émile Trélat, que cette large couverture, de proportions exagérées, ne pouvait qu'encombrer la Seine, troubler la perspective, et que, si les nécessités de jonction des deux rives commandaient un passage supplémentaire, ses dimensions devaient être réduites au strict minimum.

Dans ses grandes lignes et nonobstant quelques réserves, le plan de MM. Alfred Picard et Bouvard a eu l'approbation hâtive de ses premiers juges; la Commission supérieure a tenu à donner un vote de confiance à l'énergique et actif commissaire général, à ses distingués coadjuteurs. D'autres assemblées, dont la responsabilité sera moins illusoire, auront le dernier mot sur des plans et devis prestement préparés, sommairement rédigés.

*
* *

D'ores et déjà, une observation préjudicielle s'impose : les organisateurs de l'Exposition de la fin du siècle ont le noble désir de travailler pour la postérité ; ils espèrent se survivre à eux-mêmes par des œuvres d'art définitives. Un tel souci dénote les aspirations les plus élevées, l'ambition la plus haute. Reste à savoir si cette ambition est à sa place, si les circonstances la justifient. Si l'on veut examiner le problème de sang-froid, d'une manière impartiale et désintéressée, à la lumière des faits, la réponse ne laisse pas que d'être négative.

Le palais de l'Industrie, aujourd'hui si disgracieux, a été élevé comme un édifice définitif; le palais du Trocadéro, qui, malgré ses défauts d'architecture, a trouvé grâce aux yeux des directeurs de l'Exposition, a été édifié pour durer. Le baron Haussmann a raconté, dans ses *Mémoires*, que le plan de ce palais avait été primitivement destiné par M. Davioud à un projet d'Orphéon colossal, que le célèbre préfet se proposait d'établir sur la place du Château-d'Eau, entre les boulevards Saint-Martin et Magenta. La maquette n'eut pas l'approbation de l'Empereur, qui préféra l'installation d'une caserne.

En 1889, les architectes du Champ de Mars n'ont pas voulu faire œuvre périssable : ils avaient créé un ensemble décoratif d'un aspect si grandiose que l'opinion n'aurait pas vu démolir sans regrets la cité enchantée. Le rapporteur général de l'Exposition de 1889, M. Alfred Picard, a rendu à ses devanciers un hommage non moins juste qu'éclatant : « Tel était l'ensemble des palais du Champ-de-Mars. Vus des pentes du Trocadéro, ils présentaient une animation de formes, un chatoiement de couleurs, une variété de perspectives, un cachet de grandeur et d'élégance dont l'effet était tout à fait saisissant. Le spectateur qui se plaçait sur le balcon du dôme central jouissait également d'un spectacle magnifique. Il voyait se dérouler devant lui les ailes du palais des Industries diverses, le palais des Arts, les jardins, le parc, la tour Eiffel, et, entre les jambes de ce géant, le palais du Trocadéro. L'œuvre était digne de la France et de ses hôtes étrangers, digne aussi des architectes et des ingénieurs qui l'avaient exécutée. Elle portait à son apogée le vieux renom de l'illustre directeur général des travaux. »

Seulement cette ville extraordinaire n'était pas faite pour survivre à l'Exposition. La plus lourde faute qu'on ait commise a été de conserver ces bâtiments d'un jour, non moins brillants qu'éphémères, d'en imposer le maintien à la ville de Paris en échange de la propriété du Champ-de-Mars. Les deux palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux, construits à grands frais en matériaux solides, le Dôme central, la Galerie de trente mètres, paraissent condamnés ; la Galerie des machines, remarquable échantillon d'architecture métallique, ne cessera pas de masquer la belle perspective de l'École-Militaire, sacrifiée en 1889 ; la tour Eiffel, qui a eu son heure d'éclat, passe à l'état d'embarras légendaire et gigantesque.

Toutes les fois que, pour un objet transitoire, une construction s'élève, elle perd ses titres à une longue durée, car plus elle s'adapte au milieu qu'elle est appelée à décorer, moins elle a de chances d'atteindre la perfection de formes qui donne aux œuvres d'art un brevet d'immortalité.

L'avenue et le pont des Invalides, les palais neufs des Champs-Élysées, supporteront cette tare originelle : ils n'auront pas été conçus ni exécutés pour s'harmoniser avec le Paris de tous les siècles: fragiles et pimpants, ces palais seront tôt démodés, et dix ans n'auront pas passé sans que les successeurs de M. Picard et de M. Bouvard aient songé à les mettre au rebut.

Cet aléa ne porte pas seulement sur la valeur esthétique d'œuvres d'un jour, enfantées pour une utilité passagère : il pèse également, avec une gravité plus

grande encore, sur les remaniements préparatoires et antérieurs d'une Exposition dont le cadre déborde sur le décor parisien.

Nul ne conteste que le projet de ressusciter l'ancienne perspective de l'Élysée sur l'Esplanade des Invalides n'ait quelque chose de captivant. Si la proposition était faite en dehors de tout parti pris d'Exposition, avec les garanties d'un examen approfondi, elle devrait être retenue avec le plus grand soin. La construction d'un pont n'est pas nécessairement liée à cette combinaison. M. Alphonse de Calonne en a fait la remarque dans la *Revue des Deux Mondes :*

« Le pont n'était pas nécessaire pour rétablir la perspective ancienne. Un pont pris dans son axe longitudinal n'est guère visible à distance : la vue franchit la rivière sans point d'appui. Il eût donc mieux valu appuyer le pont définitif au débouché de la rue de Constantine et ne demander, « en face de l'hôtel des Invalides », qu'une large passerelle en fer pour les piétons et d'une seule volée. »

Un des concurrents, M. Esnault-Pelterie, avait imaginé une perspective du dôme de Mansart au moyen d'un grand porche aménagé sur l'emplacement actuel du palais de l'Industrie et reliant les deux ailes d'un vaste palais des Arts : cette disposition intelligente avait le mérite de respecter presque entièrement les jardins des Champs-Élysées.

Quel sera l'effet des changements opérés par l'avant-projet officiel ? Le cadre de Gabriel et d'Alphand en sera-t-il embelli, la perspective améliorée ? Les partisans enthousiastes de la transformation projetée se targuent de cet espoir ; ils ont la foi agissante des démolisseurs. Leur enthousiasme donne à réfléchir. Si l'on était assuré d'avoir sous la main Le Nôtre, Alphand, Mansart ou Gabriel, pour mettre au point les remaniements, à l'extrême rigueur la confiance serait possible. Qui nous donnera cette assurance? Il y a donc un risque à courir, et l'enjeu vaut la peine qu'on ne s'aventure qu'à bon escient.

Si l'on démolit le palais de l'Industrie, on sera dans la nécessité, pendant la phase intermédiaire, de le remplacer par un bâtiment provisoire érigé dans le voisinage, c'est-à-dire aux Champs-Élysées : durant cinq ans, la promenade entière ne sera plus qu'un vaste chantier ; pendant cinq ans, les étrangers et les Parisiens seront privés d'une des plus ravissantes parties de Paris.

Les organisateurs d'Expositions ne doivent pas l'oublier : si la rue du Caire et la tour Eiffel attirent la foule, si les motifs de décoration intérieure ont un succès bruyant, la véritable Exposition, celle qui séduit les imaginations les plus grossières et les plus riches, n'est pas enfermée dans une enceinte de quatre-vingts ou cent hectares. Ce que les visiteurs de France, ce que les étrangers de l'ancien et du nouveau continent viennent contempler et admirer, c'est Paris lui-même, avec son clou permanent, ses attractions séculaires, son cadre merveilleux, sa physionomie incomparable. Cette merveille du Paris vivant, mouvementé, monumental et pittoresque, est le support solide et la parure éblouissante de toutes les Expositions qui se succèdent ; il n'est pas au pouvoir du premier venu d'embellir ce spectacle sans égal. D'autres y sont parvenus par des moyens différents : c'est ainsi que le Conseil municipal, avec MM. Ferdinand Duval et Alphand, a ouvert l'avenue de l'Opéra pour offrir une beauté de plus aux visiteurs de l'Exposition de 1878 et laisser à la ville, le dernier lampion éteint, un magnifique souvenir, durable, incontesté.

Cette méthode n'est pas celle des ingénieurs et des architectes qui président aux destinées de l'Exposition de 1900. Leur ambition téméraire leur a suggéré la pensée d'envahir la rive droite de la Seine, de la place de la Concorde au quai de Billy, pour tailler en pleins arbres et en pleins bosquets. Ces novateurs impatients ne se bornent pas à bouleverser les jardins du Champ de Mars, à couvrir le parc gracieux du Trocadéro de bâtiments épais ; ils ne reculent pas devant une atteinte aux ombrages délicieux des Champs-Élysées.

Quarante millions ne suffisent pas pour réaliser de tels projets : malgré le piteux état des finances publiques, un minimum de cent millions a été proclamé nécessaire. On s'est juré de faire grand, de lutter de magnificence avec les Américains de Chicago, comme si le principal attrait de cette exhibition lointaine n'avait pas été la vue du lac Michigan, le spectacle d'une génération spontanée de ville. L'administration, mal inspirée, propose de jeter cent millions et plus dans le gouffre du budget pour un avantage incertain, en vue d'un profit passager, au prix des beautés permanentes de Paris. Le sacrifice qu'imposerait à la France et à Paris cet accès de mégalomanie et de gaspillage ne sera jamais compensé par le gain subalterne d'une Exposition qui passe et disparaît comme un feu d'artifice.

PAUL STRAUSS.
Conseiller de la Ville de Paris.

PAIN NOIR

Nouvelle.

A peine compère Nanni eut-il fermé les yeux, — et le prêtre était encore là, sous l'étole, — que la guerre éclata entre ses enfants, pour savoir à qui incomberaient les frais des funérailles : quant au révérend, on le renvoya, le goupillon sous le bras.

Car la maladie de compère Nanni avait été longue,

de celles qui vous mangent la chair sur les os et le mobilier de la maison. Chaque fois que le médecin étalait une feuille de papier sur son genou, pour écrire l'ordonnance, compère Nanni regardait ses mains d'un air piteux et ronchonnait :

— Au moins, Votre Seigneurie, faites-la courte, par charité!

Le médecin faisait son métier. C'était en faisant le sien que Nanni avait attrapé cette fièvre à Lauria, terre bénie de Dieu, où poussent des épis hauts comme un homme. Les voisins avaient beau dire :

— Compère Nanni, vous y laisserez votre peau!

— Suis-je un baron, répondait-il, pour faire ce qui me plaît?

Les enfants, qui avaient été unis comme les doigts de la main tant que vécut le père, durent maintenant penser chacun à ses propres affaires. Santo avait une femme et des enfants sur les bras, Lucie restait sans dot sur le pavé, et Carmenio, s'il voulait manger du pain, aurait à en aller gagner hors de la maison, et à se chercher un patron. Puis, lequel d'eux trois, qui n'avaient rien, se chargerait de la mère, vieille et malade? Oui, c'est une belle chose que de pouvoir pleurer ses morts, sans arrière-pensée!

Les bœufs, les moutons, la provision de grain s'en étaient allés avec le maître. Il restait la maison noire, avec le lit vide, et les visages des orphelins, sombres aussi. Santo y apporta ses effets, avec la *Rousse*, et dit qu'il prenait sa mère. — « Comme cela, il ne payait plus de loyer », disaient les autres. — Carmenio fit son paquet et se plaça comme berger chez l'oncle Vito, qui possédait un petit pâturage à Camemi, et Lucie, pour ne pas vivre avec sa belle sœur, déclara vouloir entrer en service.

— Non, dit Santo. Je ne veux pas qu'on dise que ma sœur est servante chez les autres!

— Il veut que je le sois chez la *Rousse!* grogna Lucie.

*
* *

La grosse question, c'était cette belle-sœur qui s'était implantée dans leur famille, comme un clou.

— Qu'y puis-je, maintenant que je l'ai épousée? soupirait Santo, en haussant les épaules. J'aurais dû écouter ma bonne âme de père, quand il en était temps!

La bonne âme lui avait conseillé :

— Laisse donc la Nena : elle n'a ni dot, ni toit, ni terre.

Mais la Nena se trouvait toujours sur ses talons à Castelluccio, quand il bêchait ou moissonnait, pour ramasser les épis et lui enlever avec ses mains les pierres de dessous les pieds, et, quand il se reposait sur le seuil de la maison, le dos au mur, à l'heure où le soleil se mourait sur les champs et où se taisaient tous les bruits :

— Compère Santo, s'il plaît à Dieu, cette année-ci, vous n'aurez pas perdu vos fatigues!

— Compère Santo, si la récolte est bonne, vous devriez cultiver le grand clos, celui d'en bas, où ont été les moutons, qui repose depuis deux ans.

— Compère Santo, cet hiver, si j'en ai le temps, je vous ferai une paire de bas de laine qui vous tiendront chaud.

Santo l'avait connue, lorsqu'elle travaillait à Castelluccio : une jeunesse aux cheveux rouges, fille du garde champêtre, dont personne ne voulait. La pauvrette, pour cette raison, faisait fête à tout chien qui passait et s'enlevait le pain de la bouche pour donner tous les ans, à la Sainte-Agrippine, une calotte de soie noire à Santo et pour lui faire trouver une bouteille de vin ou un morceau de fromage à son arrivée à Castelluccio.

— Prenez-le pour l'amour de moi, compère Santo, cela vient du patron.

Ou bien :

— Je me suis aperçue que, la semaine dernière, vous n'aviez rien pour mettre sur votre pain!

Il ne savait pas dire non, et il empochait. Tout au plus répondait-il, par politesse :

— Il ne faudrait pas, Nena, que vous vous l'enleviez de la bouche pour me le donner!

— Cela me fait plus plaisir de vous le voir manger.

Mais, chaque samedi soir, comme Santo rentrait à la maison, la bonne âme répétait à son fils :

— Laisse donc la Nena, qui n'a pas ceci; laisse donc la Nena qui n'a pas cela.

— Je le sais bien que je n'ai rien, disait la Nena, assise sur un petit mur, et tournée du côté où le soleil se couche, Je n'ai ni terre, ni maison, et pour le peu de linge que je possède, j'ai dû m'ôter le pain de la bouche. Mon père est un pauvre garde champêtre qui vit sur le dos du patron, et personne ne voudrait prendre la charge d'une femme sans dot.

Mais elle avait cependant la nuque blanche, de cette blancheur des rousses, et, tandis qu'elle tenait inclinée sa tête où roulaient toutes ces pensées, le soleil, derrière ses oreilles, incendiait ses cheveux d'or et ses joues, couvertes d'un duvet fin, comme celui des pêches. Santo regardait ses yeux, bleus comme des fleurs de lin, et sa gorge ronde qui ondulait dans son corsage comme un champ d'épis.

— Ne vous tourmentez pas, Nena, lui disait-il. Les maris ne vous manqueront pas.

Elle secouait la tête pour dire que non, et ses boucles d'oreilles rouges, qui avaient l'air d'être en corail, lui caressaient les joues.

— Non, non, Santo. Je sais que je ne suis pas belle et que personne ne me veut.

— Voyez, s'écria-t-il tout à coup, comme s'il lui en venait l'idée, voyez ce que sont les opinions! On prétend que les cheveux rouges sont laids, mais puisque les vôtres sont rouges, à présent ils ne me choquent plus!

Sa bonne âme de père, sachant Santo entiché de la Nena au point de vouloir l'épouser, lui dit, un dimanche :

— Tu la veux à tout prix, la *Rousse?* Dis, tu la veux à tout prix?

Santo, les épaules au mur et les mains derrière le dos, n'osait pas lever la tête; mais il répondit que oui, assurant que sans la *Rousse* il ne pourrait pas vivre et que telle était la volonté de Dieu.

— Alors, ce sera à toi de penser à entretenir ta femme. Tu sais déjà qu'elle ne t'apportera rien. Nous n'avons qu'une chose à te dire, moi et ta mère, ici présente; penses-y avant de te marier : c'est que le pain est rare et que les enfants viennent vite.

Sa mère, accroupie sur son siège, le tirait par sa veste et lui disait à demi-voix, le visage sérieux :

— Tâche de devenir amoureux de la veuve de maître Mariano qui est riche et qui n'a pas beaucoup de prétentions, car elle est infirme...

— Oui, murmurait Santo, comme si la veuve de maître Mariano se contenterait de moi!...

C'était aussi l'avis du père Nanni que la veuve de maître Mariano cherchait un mari aussi riche qu'elle fût estropiée. Et d'ailleurs, il y aurait encore un mal pire à redouter : d'avoir des petits-enfants boiteux.

— C'est à toi de réfléchir, répétait-il à son fils. Pense que le pain est rare et que les enfants viennent vite.

Mais, le soir de la Sainte-Brigitte, Santo rencontra par hasard la *Rousse* qui cueillait des asperges le long du chemin et qui rougit en l'apercevant, comme si elle n'avait pas su qu'il devait passer par là pour rentrer chez lui; elle laissa tomber le coin de sa jupe qu'elle avait retroussée dans sa ceinture pour marcher à quatre pattes entre les figuiers de Barbarie. Le jeune homme la regarda, rouge lui aussi, et sans parler. Enfin, sa langue se délia et il lui apprit qu'il avait fini sa semaine et qu'il retournait à la maison.

— Si vous avez quelque commission à faire au pays, Nena, commandez.

— Si j'allais vendre mes asperges, j'irais avec vous et nous ferions la route ensemble, répondit la *Rousse*, et comme il faisait signe que oui de la tête, elle ajouta, le menton appuyé sur sa poitrine qui ondulait.

— Mais vous ne voudriez pas de moi : une femme est un embarras.

— Je vous porterais dans mes bras, Nena, je vous porterais!

Alors, Nena se mit à sucer le bout du mouchoir rouge qu'elle avait sur la tête. Et Santo, ne sachant pas non plus que dire, la regardait, tout en faisant glisser sa besace d'une épaule à l'autre.

Le calament et le romarin étaient en fête, et le sommet du mont, à travers les figuiers de Barbarie, s'empourprait dans le couchant.

— Allez-vous-en maintenant, lui dit Nena, allez-vous-en maintenant; il est tard.

Puis, elle feignit d'écouter le chant joyeux des mésanges. Mais Santo ne bougeait point.

— Allez-vous-en, car on pourrait nous surprendre seuls ici.

Santo, qui allait enfin partir, revint alors à sa première idée, avec un autre coup d'épaules pour raffermir sa besace.

— Je vous porterais dans mes bras, si nous faisions la route ensemble!

Et il regardait Nena, dont les yeux le fuyaient et cherchaient les asperges parmi les pierres, et dont le visage se teintait de toute la pourpre du soleil couchant.

— Non, Santo, partez seul : je ne suis qu'une pauvre fille sans dot.

— Laissons faire la Providence, laissons-la faire!...

Elle refusait encore, disant qu'elle n'était pas pour lui, mais, cette fois, le visage sombre et irrité. Alors Santo, découragé, remonta sa besace sur ses épaules et fit mine de s'en aller, tout de bon, la tête basse.

La *Rousse* voulut au moins lui donner les asperges qu'elle avait cueillies pour lui. Il lui ferait une vraie grâce s'il acceptait de les manger pour l'amour d'elle. Et elle lui tendait les deux coins de son tablier plein. Santo lui passa un bras autour de la taille, et l'embrassa sur la joue, le cœur défaillant.

En ce moment, survint le père, et la jeune fille s'enfuit, épouvantée. Le garde champêtre, qui portait son fusil en bandoulière, s'écria qu'il ne savait ce qui le retenait de le braquer sur le traître Santo.

— Non, je ne fais pas de ces choses-là, répliqua Santo, les mains en croix. Je compte épouser votre fille, sérieusement. Ce n'est pas par crainte du fusil; mais parce que je suis le fils d'un honnête homme et que la Providence nous viendra en aide, car nous ne faisons pas de mal.

*
* *

Ainsi, le dimanche suivant, avaient eu lieu les épousailles, avec l'épouse en robe de fête, et son père, le garde champêtre, chaussé de bottes neuves, dans lesquelles il se dandinait, comme un canard domestique. Le vin et les fèves grillées mirent en joie le père Nanni lui-même, bien qu'il fût déjà atteint de la malaria; et la mère tira de son coffre un paquet de fil qu'elle tenait en réserve pour la dot de Lucie.

Celle-ci avait déjà dix-huit ans et avant d'aller à la messe, le dimanche, elle s'étrillait pendant une demi-heure, en se mirant dans l'eau du bassin.

Santo, les dix doigts dans les poches de son gilet, se gonflait le cœur de joie à regarder les cheveux rouges de sa fiancée, le fil de lin et toute l'allégresse que lui apportait ce dimanche. Le garde champêtre, le nez rouge, sautillait dans ses bottes et voulait embrasser tout le monde à la ronde.

— Pas moi, dit Lucie, qui boudait à cause du paquet de fil qu'on lui prenait. Cette eau-là n'est pas pour ma bouche.

Elle restait dans son coin, avec un air grognon, comme si elle savait déjà ce qui l'attendait quand son père aurait fermé les yeux.

*
* *

Maintenant, en effet, il lui fallait cuire le pain et balayer les chambres pour sa belle-sœur, qui, chaque jour du bon Dieu, allait aux champs avec son mari, quoiqu'elle fût de nouveau enceinte : car elle était pire qu'une chatte pour remplir la maison de petits. Le temps était bien loin des cadeaux de Pâques et de la Sainte-Agrippine, et des douceurs échangées avec compère Santo, quand ils se rencontraient à Castelluccio. Ce fripon de garde champêtre avait eu tout bénéfice à marier sa fille sans dot, car c'était maintenant affaire à Santo de l'entretenir. Depuis son mariage, il voyait bien que le pain était rare et qu'il fallait le tirer de leur champ de Licciardo, à la sueur de leurs fronts.

Tout en allant à Licciardo, le sac sur l'épaule et en s'essuyant la sueur avec la manche de leur chemise, ils avaient toujours le champ dans la tête et sous les yeux, ne voyaient rien d'autre à travers les roches du chemin. Ce champ était comme une idée noire qui se fixe dans l'esprit d'un malade : jaune d'abord, immergé dans les grandes pluies ; puis, dès qu'il recommençait à prendre vie, dévasté par les mauvaises herbes que Nena arrachait une à une, s'abîmant les mains à faire pitié, accroupie malgré son gros ventre, son jupon relevé sur ses genoux, pour ne rien endommager.

Et elle ne sentait pas le poids de sa grossesse, ni la douleur de ses reins, comme si, à chaque brin vert qu'elle débarrassait de la mauvaise herbe, elle eût fait un enfant. Et quand elle s'asseyait enfin dans le sillon, tout essoufflée, repoussant de ses deux mains ses cheveux derrière ses oreilles, il lui semblait voir les hauts épis de juin onduler pêle-mêle dans le vent ; puis, tandis que son mari enlevait ses sabots mouillés, elle nettoyait sa pioche dans l'herbe et calculait avec lui :

— La tige n'était pas bien robuste, mais l'épi pourra être plein quand même... pourvu que mars ne soit pas trop sec et qu'il pleuve seulement un peu!... Sainte Agrippine y devrait bien veiller.

Le ciel était clair, et le soleil, couleur d'or, jouait sur les prés verts, les alouettes s'abattaient en chantant sur les mottes, comme des points noirs. La primevère commençait à percer partout, dans les touffes des cactus, dans les haies du chemin, entre les pierres, dans les crevasses des murs ; Santo, cheminant lourdement derrière sa femme courbée sous le poids de son sac et alourdie par son gros ventre, sentait son cœur se gonfler de tendresse pour elle, et, la voix cassée par la montée, lui disait tout ce qu'ils pourraient faire si le Seigneur bénissait leur moisson jusqu'à la fin. Ils ne s'inquiétaient plus des cheveux rouges, à présent, de savoir s'ils étaient beaux ou laids, ni d'autres bagatelles. Et quand le traître mois de mai, avec ses brouillards, vint leur enlever toutes leurs espérances de l'année et le prix de leurs fatigues, le mari et la femme, assis sur le sillon à contempler le champ qui jaunissait à vue d'œil comme un malade qui s'en va dans l'autre monde, restaient silencieux, serrés l'un contre l'autre, les yeux secs et la face pâle.

— C'est là une punition de Dieu ! murmurait Santo. Mon pauvre père me l'avait bien dit.

Et dans leur maison, c'était comme s'il fût entré quelque chose du mauvais temps du dehors. Ils se tournaient le dos, se querellaient chaque fois qu'il fallait de l'argent pour le ménage, que le bois manquait, que le mari se faisait attendre ou que la femme se levait tard à cause de sa grossesse, et c'étaient de longues bouderies, des injures ou même des coups. Santo saisissait la Nena par ses cheveux rouges ; elle lui ripostait à coups d'ongles. Alors les voisins accouraient, et la *Rousse* disait que son mari voulait la faire avorter, sans souci de la petite âme qu'il enverrait aux limbes. Quand elle accoucha, pourtant, ils firent la paix pour vingt-quatre heures, et Santo portait dans ses bras sa petite fille comme une princesse, et courait la montrer en grande joie aux voisins et aux parents. Tant que sa femme garda le lit, il lui prépara son bouillon, lui nettoya sa chambre, lui éplucha ses légumes, pour qu'elle n'eût rien à faire. Puis il se plantait sur la porte, la bambine à son cou, comme une nourrice ; et, aux gens qui le lui demandaient en passant, il répondait :

— Une fille ! mon cher... La malechance me poursuit !... C'est une fille : ma femme ne sait pas faire mieux !...

La *Rousse*, quand son mari la battait, se vengeait sur sa belle-sœur, qui ne faisait rien pour aider dans la maison ; et Lucie répondait que, sans être mariée, elle avait toute la charge des enfants des autres. Alors la mère essayait de les mettre en paix, et répétait :

— C'est ma faute, à moi, qui ne suis plus bonne à rien et vous mange le pain que vous gagnez.

En effet, elle n'était plus bonne qu'à sentir toutes ses misères et à les garder sur le cœur : les inquiétudes de Santo, les pleurs de sa femme, la pensée, qui ne la quittait jamais, de son autre fils à l'étranger, la mauvaise humeur de Lucie, qui n'avait pas un vêtement propre à se mettre pour la fête du pays et ne voyait jamais passer un chien sous sa fenêtre. La pauvre fille, quand on l'invitait le dimanche à venir babiller à l'ombre avec les voisines, répondait en haussant les épaules :

— Que voulez-vous que j'aille faire? Montrer la robe de soie que je n'ai pas?...

Autour de ces voisines, venait quelquefois rôder Thomas, le preneur de grenouilles, qui restait à les écouter bavarder sans dire un mot, le dos au mur et les mains dans ses poches, en crachant de tous les côtés. Personne ne savait ce qu'il faisait là. Mais, quand Lucie apparaissait sur sa porte, il la regardait en dessous, en faisant semblant de se retourner pour cracher derrière lui. Et le soir, quand les maisons étaient toutes closes, il se risquait à chanter des chansons derrière sa porte, de sa grosse voix de basse. Souvent, les garçons qui rentraient tard le reconnaissaient à sa voix et se mettaient à l'accompagner en coassant comme des grenouilles, pour se moquer de lui.

Pendant ce temps, dans la maison, Lucie affectait d'être très occupée et s'éloignait de la lumière pour qu'on ne la remarquât pas. Mais quand sa belle-sœur murmurait :

— Voilà la musique qui commence !...

Elle se retournait comme une vipère et criait :

— Ah ! la musique aussi vous ennuie?... On ne peut donc rien avoir, dans cette galère, ni pour les yeux, ni pour les oreilles !...

La mère, qui voyait tout et entendait tout, disait en regardant sa fille que cette musique lui mettait de la gaieté dans l'âme. Lucie affectait de ne se douter de rien ; mais jamais, à l'heure où passait Thomas, elle ne manquait de s'approcher de la porte, sa quenouille à la main. Et Thomas revenait sans cesse, tournant autour de la maison avec son filet de grenouilles, en criant : « Poissons chantants! poissons chantants !... » comme si les pauvres diables qui habitaient cette rue pouvaient en acheter, de ses « poissons chantants » !

— Ça doit être bon pour les malades ! déclarait Lucie qui aurait bien voulu entrer en marché avec Thomas.

Mais la malade, la mère, ne voulait pas qu'on dépensât un sou pour elle.

S'étant aperçu que Lucie regardait en cachette, Thomas ralentissait le pas devant sa porte, et le dimanche, quand elle causait avec les voisines, se risquait à s'approcher davantage, et se mettait à raconter toutes ses malices pour la pêche aux grenouilles. D'ailleurs on le voyait bien, qu'il était malicieux, car il savait attendre que les commères fussent parties pour dire à Lucie :

— Il faudrait de la pluie pour la moisson !

Ou bien :

— Les olives sont rares, cette année !...

— Qu'est-ce que ça vous fait, lui demandait Lucie, à vous qui vivez de vos grenouilles?...

— Écoutez, ma petite sœur, nous sommes tous unis comme les doigts de la main, ou comme les tuiles sur lesquelles l'eau va de l'une à l'autre. Si l'un ne récolte ni blé, ni huile, il n'y a pas d'argent dans le pays et personne n'achète mes grenouilles... Vous comprenez ?

Ce « ma petite sœur » était doux comme le miel au cœur de la jeune fille ; elle y pensait toute la soirée en filant sans rien dire à côté de la lampe, et cela lui tournait dans la tête comme la quenouille entre les doigts.

Comme depuis une couple de semaines on n'entendait plus chanter le soir et l'on ne voyait plus passer le marchand de grenouilles, la mère disait à sa bru :

— A présent que l'hiver arrive, on ne voit plus passer une âme dans le voisinage...

De fait, il fallait tenir la porte fermée à cause du froid et, de la fenêtre, on ne voyait plus rien que la fenêtre en face, toute noircie de pluie, ou quelqu'un qui rentrait sous un manteau humide. Mais on ne voyait plus Thomas, et si un pauvre malade avait besoin d'un peu de bouillon de grenouilles, disait Lucie, on ne savait comment s'en procurer.

— Il sera allé gagner son pain autrement, disait la *Rousse*. Son métier était un pauvre métier, un métier de propre à rien...

Santo qui, un samedi soir, avait entendu ces causeries, sermonnait sa sœur :

— Cette histoire de Thomas ne me plaît guère. Un beau parti pour ma sœur, ce preneur de grenouilles qui reste tout le jour les jambes dans l'eau ! Il faut te chercher un mari qui, s'il n'a pas d'argent, soit au moins de la même pâte que toi.

Lucie restait silencieuse, les sourcils froncés, se mordant les lèvres pour ne pas crier : « Où est-ce que je le trouverais, ce mari ? » Le seul qu'elle avait trouvé ne se montrait déjà plus, sans doute parce que la *Rousse* lui avait joué quelque mauvais tour, envieuse et méchante comme elle était. Car ce nigaud de Santo ne faisait que répéter les paroles de sa femme, qui s'en allait disant que le preneur de grenouilles était un fainéant ; et ces propos étaient sans doute, parvenus aux oreilles du compère Thomas.

Aussi, à tout moment, la guerre éclatait entre les deux belles-sœurs :

— Ce n'est pas moi qui suis la maîtresse ! grondait Lucie. Ici, la maîtresse est celle qui a su enjôler mon frère et trouver un mari.

— Ah ! si j'avais su, je m'en serais bien gardée, de l'enjôler, car si autrefois j'avais besoin d'un pain, à présent il m'en faudrait cinq.

— Qu'est-ce que ça vous fait, à vous, si le preneur de grenouilles a un métier ou n'en a point ? S'il était mon mari, il saurait bien me nourrir !...

La pauvre mère essayait d'intervenir ; mais elle n'avait guère le don de la parole, et ne savait qu'aller de l'une à l'autre en répétant : « Par charité !... par charité !... » Et les femmes ne l'écoutaient pas et continuaient leur dispute, jusqu'à ce que la *Rousse* se laissât arracher une injure :

— Enragée !...

— Enragée toi-même, qui m'as volé mon frère !...

Quand Santo survenait, il les rossait toutes les deux, pour rétablir la paix, et la *Rousse* disait en pleurant :

— Ah ! je le savais bien, que quand on se marie sans dot il faut s'attendre à tous les malheurs !...

Pour calmer sa sœur, qui criait et s'arrachait les cheveux, Santo lui disait :

— Que veux-tu que j'y fasse, à présent qu'elle est ma femme ? Mais je t'aime bien, toi, et ce que je te dis est pour ton bien. Vois-tu la belle affaire que nous avons faite en nous mariant ?

Lucie se plaignait aussi à sa mère :

— Et si je veux faire comme il a fait, moi !... J'aimerais mieux m'en aller en service, car ici, dès qu'un chrétien se montre, on le chasse !...

Plus tard, on apprit que Thomas était allé avec la veuve de maître Mariano, et qu'ils devaient se marier : il n'avait pas de métier, c'est vrai, mais il était un beau garçon, et la boiteuse était assez riche pour s'accorder le mari qui lui plaisait. Elle lui montrait toutes ses richesses, ses colliers d'or, sa toile blanche, en lui disant :

— Regardez tout cela, Thomas !... Eh bien, si ça vous va, vous pourrez vivre les mains dans vos poches, sans plus avoir besoin de tremper vos jambes dans la vase pour attraper les grenouilles...

— Pour moi, je ne demanderais pas mieux, disait Thomas.

Mais il pensait aux yeux noirs de Lucie qui le cherchaient sous la fenêtre, et à la taille de la boiteuse qui se tordait comme le corps des grenouilles, pendant qu'elle courait par la maison pour lui montrer son bien. Puis, une fois qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours et qu'il s'était attardé chez la veuve à manger et à boire en regardant tomber la pluie, il se laissa aller à dire oui, pour avoir du pain.

— Ç'a été pour avoir du pain ! répéta-t-il à Lucie, les mains jointes... Si l'année n'avait pas été si mauvaise, je n'épouserais pas la veuve !...

— Allez lui raconter ça, à votre boiteuse, lui répondit la jeune fille... Moi, je n'ai qu'une seule chose à vous dire : que vous n'avez plus à mettre les pieds ici.

Et la boiteuse lui défendait aussi de retourner rôder autour de la maison de Santo, en le menaçant de le mettre à la porte, nu et affamé comme elle l'avait pris :

— Ne sais-tu pas que tu me dois le pain que tu manges ?...

D'ailleurs, il ne manquait de rien : bien habillé, bien repu, les pieds dans de bons souliers, il n'avait rien à faire qu'à se promener sur la place toute la journée, babillant avec le jardinier ou le boucher, les mains derrière le dos et le ventre plein.

— C'est bien son métier, de vagabonder ! disait la *Rousse*.

Et Lucie répliquait qu'il ne faisait rien parce qu'il avait une femme riche :

— S'il m'avait épousée, il aurait dû travailler pour me nourrir...

Et Santo, la tête dans ses mains, se rappelait les bons conseils de sa mère qui voulait lui faire épouser la boiteuse, en se disant que c'était bien lui qui s'était ôté le pain de la bouche.

— Quand on est jeune, disait-il à sa sœur, on n'a en tête qu'un tas de caprices, comme toi, et l'on ne cherche que son plaisir, sans penser à ce qui viendra ensuite... Demande à la *Rousse* ce que nous ferions, si c'était à recommencer !...

La *Rousse*, accroupie sur une chaise, approuvait son mari du geste, pendant que ses marmots criaient autour d'elle en la tirant par sa robe.

— Si au moins, disait-elle, le bon Dieu nous épargnait les enfants !...

Tous les matins, elle emmenait ceux qu'elle pouvait aux champs, comme une jument ses poulains : la petite dans un sac, sur son dos, et la plus grande par la main. Mais les trois autres, il fallait bien les laisser à la maison, où ils faisaient enrager la belle-sœur. Les deux qu'elle emmenait criaient sur la route, au froid du matin, et de temps en temps elle s'arrêtait en gémissant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » pour souffler dans les mains de la petite qui trottait à côté d'elle, ou pour donner le sein à l'autre, qu'elle tirait de son sac. Son mari marchait en avant, courbé sous sa charge, s'arrêtant seulement pour lui laisser le temps de le rejoindre, tout essoufflée et la poitrine nue ; — et il ne s'inquiétait guère, comme autrefois, de ses cheveux roux ni de sa jolie taille !... La pauvre *Rousse* n'était plus qu'une bête de somme, — pour ça, son mari ne pouvait pas se plaindre, — bonne à piocher, à semer, à moissonner mieux

qu'un homme, les jupes retroussées et les jambes nues; elle avait vingt-sept ans et bien autre chose à faire que de s'occuper de ses souliers ou de ses bas bleus.

— Nous ne sommes plus jeunes, disait son mari; il faut penser aux enfants.

Au moins ils s'aidaient l'un l'autre, comme deux bœufs attelés à la même charrue. Et c'était tout le bonheur du ménage!

— Je m'en aperçois bien, grognait Lucie, moi qui ai les ennuis des enfants sans avoir de mari. Quand notre mère mourra, ils me donneront du pain s'ils veulent, et, s'ils ne veulent pas, ils me jetteront à la rue!...

La mère ne savait que répondre et l'écoutait, assise sur son lit, le visage tout jaune de maladie. Quelquefois, pourtant, la pauvre vieille se risquait encore à sortir devant la porte, au soleil, et y attendant sans rien dire l'heure du couchant, où le soleil pâlit derrière les toits noirs et où les commères rappellent leurs poules. Et quand le médecin venait pour sa visite, elle lui demandait avec un sourire timide :

— Par charité, Monsieur... est-ce que ça sera bien long?...

Santo, qui avait un cœur d'or, ajoutait:

— Pour moi, je ne demande pas mieux que de dépenser de l'argent en médecines, tant que cette pauvre vieille sera là et que je la trouverai dans son coin en revenant du travail. D'ailleurs, elle a travaillé, aussi, elle, en son temps; et, quand nous serons vieux, nos enfants feront comme nous!

Traduit de l'italien de G. Verga.

(*A suivre.*)

MÉMOIRES DE DELACROIX [1]

Le troisième et dernier volume du *Journal* d'Eugène Delacroix vient de paraître. On sait le soin qu'ont mis à cette publication MM. Paul Flat et René Piot, de quels éclaircissements très sobres mais toujours précis ils ont accompagné le texte qui leur était cher. Ils ont eu toute raison; d'abord parce que tout ce qui touche à Delacroix a de l'importance, ensuite parce que ce Journal n'est pas tout à fait un journal comme un autre.

C'est un journal, sans doute : on y voit mentionnés les coryzas, les heures de chemins de fer, les visites de médecin et la « chute » (matérielle) de cette bonne Jenny, la gouvernante du grand artiste; mais, aussi, une partie au moins de ces feuilles de carnet étaient destinées à l'impression. Delacroix, qui avait presque toujours écrit, devenait de plus en plus écrivain en avançant en âge. Il aimait raisonner sur son art et du reste sur tous les arts. Il préparait un Dictionnaire philosophique des beaux-arts. C'eût été le vrai titre, étant donné la tournure d'esprit toujours générale et la réflexion toujours à longue portée de l'auteur. De ce dictionnaire on trouve des fragments considérables dans ce troisième volume. D'ailleurs là même où le projet du futur dictionnaire n'est pas apparent, il existe toujours dans la région « de derrière la tête ». C'est ainsi qu'à propos de rien nous voyons Delacroix raisonner longuement sur Titien ou Véronèse; mais quand nous arrivons aux pages formellement destinées au dictionnaire, une parenthèse de Delacroix (« Voir ce que j'ai dit sur les Vénitiens ») nous renvoie à la page sur Titien et nous montre qu'elle était écrite en vue du grand ouvrage. Nous avons donc ici, et des éphémérides, et des ébauches de vrai livre, analogues aux « Pensées » de Pascal ou à l'« Hermès » de Chénier. « *Pendent opera interrupta* » ou « *Nascentis membra libelli.* » A cet égard ce dernier volume est d'une importance capitale.

D'ailleurs Delacroix est toujours intéressant. Il l'est comme homme du monde, il l'est comme critique d'art, il l'est comme moraliste autobiographique philosophant sur la vieillesse, et il se montre successivement, en ce livre, sous tous ces divers aspects.

Il y a des périodes où chaque soir il dîne en ville et fait apparition dans un ou deux salons après dîner, — cela se fait encore; mais cela se faisait plus facilement en 1850, parce qu'on dînait à six heures et non pas à huit heures trois quarts. — Pendant ces périodes-là il nous rapporte des croquis souvent très piquants des personnages qu'il a vus; il nous cite les mots qu'il a entendus (jamais ceux qu'il a dits); il fait revivre pour nous cette société du milieu du siècle qui ne laissait pas d'être intéressante. Nous revoyons là Berryer, que Delacroix aima beaucoup; Thiers, qu'il n'aima que pendant quelque temps et en qui il finit par découvrir, comme qui dirait un peu d'égotisme (l'auriez-vous cru?); et encore Mme Jaubert, la « marraine » d'Alfred de Musset, une femme d'esprit qui nous a laissé des mémoires assez piquants, lesquels seraient tout à fait bien, si elle y avait parlé des autres seulement autant que d'elle-même.

Berryer paraît là tout à fait au naturel et en robe de chambre. Il ne fait qu'y gagner. Très sympathique, ce vigoureux. Bon vieux lutteur. Il n'était déjà plus jeune, en effet, en 1856 ou 1857, et après avoir pioché le dossier toute la matinée, il partait d'Augerville avant le déjeuner avec un quignon de pain et un morceau de galantine « dans ses poches » pour venir

1. *Journal d'Eugène Delacroix*, 3 vol. in-8°. Paris, librairie Plon, 1895.

plaider à Paris. Dans le train, visages de connaissance. Il n'ose pas tirer sa galantine des profondeurs. C'est dans le fiacre, de la gare au Palais, qu'il a avec elle une rapide interview. Là-dessus il plaide trois heures; il est de retour à Augerville pour le dîner, et le soir il fait son courrier politique. Tout cela avec bonne humeur et propos de jovialité.

Delacroix l'admire et le jalouse un peu. Il était de faible santé depuis 1850 environ, et dans les crises de « dîners en ville » qui le prenaient périodiquement, il finissait par écrire en son journal : « Je mourrai de tous ces dîners. » On sait que l'humanité a toujours tourné à sa ruine tout ce qu'elle a inventé pour sa subsistance. Je ne m'étendrai pas sur cette considération philosophique.

Delacroix voyageur est très amusant à suivre. M. Flat nous prévient qu'on a remarqué qu'il voyage un peu comme Stendhal. Très juste. On m'a volé cette remarque-là. Je la faisais déjà. Il ne faut pourtant pas exagérer. Stendhal, dont je ne me lasserai pas de dire que les *Mémoires d'un touriste* sont — après *le Rouge et le Noir* — le vrai chef-d'œuvre, s'intéresse vraiment à tout quand il voyage, aux questions de races, aux paysages, aux question de mœurs, aux questions politiques, aux questions locales, aux conversations, et, à travers elles, aux états d'âme de tous les gens qu'il rencontre. Ce programme se restreint un peu avec Delacroix. De politique, quoique conseiller municipal de la ville de Paris, il ne s'occupe point du tout, ni de questions de races, ni guère de questions de mœurs. Mais les paysages et les figures humaines (naturellement) le trouvent toujours aux aguets. Les figures de femmes surtout. La « voyageuse du coin » et la « voyageuse d'en face » le préoccupent extrêmement. On sent que la main lui démange de faire un croquis. Il le fait dans sa tête, un peu dans son cœur; il l'y trouvera plus tard; car il a aimé les femmes, en artiste, cela se voit très bien, jusqu'au dernier jour. Il dit quelque part à peu près ceci : « Comment cette femme qui n'est pas jeune, qui n'est pas belle, occupe-t-elle à ce point ma pensée ? etc. » C'est qu'il est artiste et, cela se voit ailleurs, artiste éperdument idéaliste. Il aimait cette femme pour « l'expression », pour la physionomie, comme un musicien l'eût aimée pour savoix. Du reste il l'aimait peut-être pour sa voix également; car il n'est pas moins musicien que peintre et il demande de la bonne musique à tous les théâtres et à tous les salons où il va.

Au reste, et c'est là le point le plus important à relever, dans le domaine de l'art, Delacroix a tout à fait ce caractère d'universalité qui est celui des grands artistes de la Renaissance et qu'il admire chez eux avec vénération. Il s'entend en peinture, en sculpture, en musique, en poésie, en littérature d'imagination.

Ce n'est pas parce qu'il déteste Balzac que je dis cela. Je ne suis pas de mon opinion avec tant d'âpreté. Je trouve même qu'il va trop loin dans son antipathie pour les *Paysans* et *Ursule Mirouet*. Mais savez-vous bien qu'il a des pages excellentes sur Corneille, sur Racine, sur Edgar Poë (qu'il n'aime pas), sur l'*Essai sur les mœurs* dont il ne peut pas se détacher? En général, en littérature son goût est classique. Il aime la force maîtresse d'elle-même, la vigueur sobre, la ligne nette et les genres bien tranchés. Shakespeare — c'est amusant à suivre; ça revient de temps en temps comme une obsession — à la fois le ravit et l'embarrasse. Comme cette impression est bien exactement française! La puissance tragique, le relief puissant des figures, ce don de camper un personnage dans une attitude et, pour beaucoup mieux dire, dans un *mouvement* qui ne s'oublient plus, il sent tous ces immenses mérites du grand dramatiste mieux que personne; mais le mélange du trivial et de l'épique, mais les lourdes plaisanteries, mais l'exubérance verbale, oh! comme tout cela l'étonne et, si habitué qu'il y soit, le poursuit à travers ses admirations et ses émotions d'une manière désobligeante! Il finit par dire : « Allons! Shakespeare est Shakespeare. Il a sa manière à lui. Mais, de sa manière inutile de faire une théorie, surtout un dogme. Laissons-le à son génie particulier et ne soyons shakespeariens que dans Shakespeare. » Ces pages sont des plus significatives et des plus intéressantes à méditer.

Il est si classique, que, sans y songer, — car s'il y songeait il le dirait; il est très loyal, — il reproduit à peu près mot pour mot la théorie de Voltaire sur les siècles classiques, sur le *moment classique*, pour ainsi dire, de chaque race, avant lequel il n'y a qu'ébauche, après lequel il n'y a que décadence. Le passage est très curieux.

> Il n'y a dans toute civilisation qu'un *point précis* où il soit donné à l'intelligence humaine de donner toute sa force : il semble que pendant ces moments rapides, comparables à un éclair au milieu d'un ciel obscur, il n'y a presque point d'intervalle entre l'aurore de cette brillante lumière et le dernier terme de sa splendeur. La nuit qui lui succède est plus ou moins profonde; mais le retour à la lumière est impossible. Il faudrait une renaissance des mœurs pour en avoir une dans les arts; ce point se trouve placé entre deux barbaries : l'une dont la cause est l'ignorance, l'autre plus irrémédiable encore, qui vient de l'excès et de l'abus des connaissances...

La théorie me paraît très contestable; mais n'est-il point curieux de voir comme elle pousse, pour ainsi dire spontanément, dans les esprits qui ont en littérature le goût classique? « Il y a un point d'excellence dans l'art comme de maturité dans la nature... » dit La Bruyère. Voilà la théorie classique qui naît, la

théorie de l'*unité* du beau. Elle se développe dans Voltaire; elle est acceptée pleinement par Delacroix.

Je n'ai pas besoin de dire que s'il y a dans ces dernières pages toute une petite esthétique littéraire, à plus forte raison on peut s'attendre à y trouver toute une petite esthétique d'art, et même plus développée. Delacroix ne nous cache ni ses préférences ni ses antipathies. D'antipathies bien arrêtées et solides il en a deux, c'est à savoir le *Davidisme* et le *Réalisme*. Au fond, ces deux aversions se ramènent à une seule. Car ne voyez-vous pas que David est un plat réaliste? Mais parfaitement! David ne sait que copier docilement un modèle; il en corrige les défectuosités par un fragment d'antique ou un autre. Voilà tout son procédé. Où le modèle manque à sa mission, vite un genou ou une épaule de statue antique pour suppléer à cette insuffisance, et voilà. Dans les deux cas, il copie; il copie docilement, humblement, correctement. C'est un réaliste borné.

L'art n'est pas cela du tout. Croyez-vous que le Corrège copie un modèle? Jamais de la vie! Il copie une vision intérieure de beauté conforme à la nature particulière de son genie. — Il a un modèle pourtant! — Sans doute, comme on a un dictionnaire, pour le consulter de temps en temps, pour contrôler sa vision intérieure par le spectacle de la réalité, pour fixer les formes flottantes qui circulent dans l'imagination de l'artiste, pour ne pas perdre pied. Bon garde-fou, le modèle; *objet* de l'artiste, auquel il doit soumettre son art, jamais de la vie; source de son inspiration, jamais de la vie; soutien, auxiliaire, aide-mémoire, oui; rien de plus.

C'est que l'art n'est pas, en vérité, l'imitation de la nature; il est l'expression d'un beau rêve de notre esprit. « La froide exactitude n'est pas l'art... La prétendue conscience de la plupart des peintres n'est que la perfection apportée laborieusement à l'art d'ennuyer. » L'art consiste à exprimer une de nos imaginations de manière à en susciter d'analogues dans l'esprit du spectateur. « *L'art n'est qu'un pont jeté entre l'esprit du peintre et celui du spectateur.* » Produire un certain effet, celui qu'on a voulu, sur l'imagination des autres, voilà le but.

Delacroix est tellement convaincu de la parfaite insipidité du réalisme servile dans tous les arts qu'il a écrit plusieurs pages où sont d'avance raillées ces fameuses « tranches de vie » au théâtre, qui ont fait il y a quelques années tant couler d'encre. Il condamne le système, assez inconnu il me semble, de son temps, qui, « *au théâtre*, veut suivre les événements comme ils sont », et il lui préfère hautement « celui qui les présente et les dispose dans un certain ordre en vue de l'effet ». Car enfin, s'écrie-t-il, « quel est le but suprême de toute espèce d'art, si ce n'est l'effet? La mission de l'artiste consiste-t-elle seulement à disposer des matériaux et à laisser le spectateur en tirer comme il pourra une délectation quelconque chacun à sa manière? »

Certes, il est assez naturel que Delacroix ait été profondément convaincu que le but suprême de tout art est de faire un effet. Il avait quelques raisons pour cela. Il n'en est pas moins vrai que sa théorie est assez raisonnable. Il faudrait seulement, comme toute chose, ne pas la pousser trop loin. Il y a bien quelque péril et à mépriser le modèle, et à se fier trop à la vision intérieure, et à trop viser à l'effet. Mais je crains que je ne m'égare...

Où Delacroix est plus charmant que jamais, c'est encore lorsqu'il se laisse aller à quelques réflexions, toujours courtes, sur lui-même, sur son état d'esprit, sur cette saison d'automne et déjà d'hiver où il est arrivé et dont il exprime naïvement les douceurs comme les tristesses, sans mélancolie indiscrète, sans étalage et vraiment comme se parlant à lui-même. Il y dans ce troisième volume tout un *de Senectute* sincère, ce qui est rare, d'une grande vérité et simplicité, qui ne donne pas « appétit de vieillir », ce dont je le loue; — car rien ne donne appétit de vieillir, et les livres qui ont cette prétention sont prétentieux, et s'ils y réussissent un instant ils sont trompeurs; — mais qui, ce qui vaut mieux, nous peint au vrai un vieillard aimable encore, non joyeux, mais doucement résigné, point récalcitrant, et, *nisi cum pituita molesta est*, de gracieuse humeur.

Delacroix a une théorie assez consolante sur la vieillesse, et dont il semble très convaincu; car il y revient plusieurs fois; il croit que la vieillesse diminue les forces du corps et en proportion développe celles de l'esprit. Il dit cela à plusieurs reprises à lui-même, à George Sand, à d'autres. A lui-même c'est un encouragement, à George Sand c'est un hommage, à d'autres c'est peut-être un compliment. Et si c'était vrai, tout de même! Il y aurait là une compensation. Cela rentrerait dans le système d'Azaïs. Qui sait? Enfin on verra bien. Tâchons de voir.

Au demeurant, cette vieillesse, Delacroix l'accepte avec grâce. Il écrit en parlant de jeunes femmes, de « ces petites femmes », comme il dit, en grand-père et non en vieux marcheur; car il s'agit de femmes très bien élevées et du meilleur ton: « Je me plais infiniment au milieu d'elles, *depuis que j'ai pris ma retraite.* » « Depuis que j'ai pris ma retraite » n'est-il pas joli? Un petit parfum du XVIIIe siècle dans ce mot-là. — Ailleurs, se promenant, il voit passer des jeunes gens, et se demande sincèrement s'il regrette cet âge. Vraiment non, se répond-il. J'en regrette un peu peut-être la force physique; mais une certaine sérénité d'âme a son prix aussi... Et il philosophe là-dessus avec un demi-sourire. Ces peintres, voyez-

vous, tant qu'ils ont des yeux, ils sont contents.

Et aussi tant qu'ils ont des souvenirs, le défilé lent et harmonieux, devant les yeux de leur esprit, de leurs beaux labeurs, de leurs belles patiences et de leurs belles luttes. Il y a deux pages dans ce volume que je ne puis me tenir de copier pour ma propre satisfaction et aussi, je crois, pour votre plaisir. Un romantique les rapprocherait, les mettrait en pendant l'une de l'autre, et leur donnerait pour titre commun : *Les deux églises*.

La première église, c'est une église proprement dite, une église de campagne ou de petite ville, « au cintre surbaissé », sans doute, comme celle, immortelle, de Victor Hugo :

Fait mes adieux à l'église de Plombières. J'aime beaucoup les églises. J'aime à y rester seul, à m'asseoir sur un banc et je reste là dans une bonne rêverie... On veut en faire une neuve dans ce pays-ci. Si je reviens à Plombières quand elle sera construite, je n'y viendrai pas souvent; c'est l'ancienneté qui les rend vénérables. Il semble qu'elles sont tapissées de tous les vœux que les cœurs souffrants y ont exhalés vers le ciel. Qui peut les remplacer ces inscriptions, ces *ex voto*, ce pavé formé de pierres tumulaires effacées, ces autels, ces degrés usés par les pas et les genoux des générations qui ont souffert là et sur lesquelles l'antique Église a versé ses dernières prières. Bref, je préfère la plus petite église de village, comme le temps l'a faite, à Saint-Ouen de Rouen restauré, ce Saint-Ouen si majestueux, si sombre, si sublime dans son obscurité d'autrefois, qui est aujourd'hui tout brillant de ses grattages, de ses vitraux neufs, etc.

Et l'autre église qu'il a chantée, d'un accent plus tendre encore et plus pénétrant, c'est l'église de l'art; c'est son atelier. Il quitte une maison où il a habité une grande partie sa vie. Le soir tombe. L'atelier déménagé paraît immense. Il y rêve et ne peut s'en éloigner, s'en *séparer*. Et il écrit :

L'atelier est entièrement vide. Qui le croirait? Ce lieu qui m'a vu entouré de peintures de toutes sortes, qui me réjouissaient par leur variété et dont chacune éveillait un souvenir ou une émotion, me plaît encore dans sa solitude. Il semble qu'il soit double. J'ai là dedans une dizaine de petits tableaux que je prends plaisir à finir. Sitôt que je suis levé, je monte à la hâte, prenant à peine le temps de me peigner; j'y demeure jusqu'à la nuit sans un seul moment de vide, ou de regret pour les distractions que les visites ou ce qu'on appelle les plaisirs peuvent donner. Je jouis des derniers instants qui me restent pour me voir encore dans ce lieu qui m'a vu tant d'années et dans lequel s'est passée en grande partie mon *arrière-jeunesse*. Je parle ainsi de moi, parce que dans un âge avancé de la vie, mon imagination et un certain je ne sais quoi me font tenter des mouvements, des élans, des aspirations qui se sentent encore des belles années. Une ambition effrénée n'a pas asservi mes facultés au vain désir d'être admiré par les envieux dans quelque poste en vue... Je ne puis quitter sans émotion ces humbles lieux où j'ai été tantôt triste et tantôt joyeux pendant tant d'années.

Ne sont-elles pas charmantes ces deux « méditations poétiques » ? Certes on savait par tout ce qu'a écrit Delacroix qu'il était un écrivain; mais il ne l'a jamais été plus, sans y tâcher, et obéissant seulement aux mouvements de son esprit et aux inspirations de son cœur, que dans ce dernier volume. Ces dernières pages complètent bien la haute, forte et douce encore physionomie de cet artiste qui fut un penseur, de ce génie qui fut une conscience, et il est bien comme le testament très varié de ton, très divers, très capricieux, sublime parfois ou exquis, de ce grand vieillard vaillant qui me semble en ces dernières années assombries, en ces mélancolies d'automne, en cet âge du déclin, dire : « Je monte ! » — et qui l'a dit en effet, et qui l'a pensé.

ÉMILE FAGUET.

LA FRANCE EN 1802

D'après quelques voyageurs anglais.

Tout le monde connaît le voyage d'Arthur Young, ou plutôt tout le monde du moins en a lu des extraits. Des cinq années qu'il a passées presque entièrement en France le voyageur anglais nous a laissé le journal le plus précieux. Cet homme, qui faisait un pèlerinage de vingt lieues pour aller voir les charrues jadis inventées par Duhamel, était agronome comme on est amoureux, poète ou prophète, c'est-à-dire uniquement et avec passion. Son livre eut, dès son apparition, les honneurs de la traduction en France. Il n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai et s'était livré, en Grande-Bretagne, à une enquête agronomique aussi patiente et aussi complète.

Au moment où la poussière d'un siècle allait définitivement peut-être enterrer ses trois volumes, Taine les sauvait de l'oubli, citait Young comme l'un des principaux témoins de la grande misère des campagnes françaises à l'aube de la Révolution. Il faut même avouer que le terrible juge d'instruction que fut l'auteur des *Origines*, a tiré de la déposition un peu plus que le témoin ne disait. Young a fait évidemment un tableau très noir : ce physiocrate voulait démontrer que les capitaux engagés dans l'agriculture n'étaient pas suffisants et qu'on n'élevait pas assez de bestiaux sur chaque exploitation. Il cherchait surtout à réunir des arguments pour cette thèse. Il constate en France un phénomène particulier : l'appauvrissement des régions rurales contrastant avec le luxe des villes. Mais on comprend en le lisant

que cette situation peut n'être pas sans remède. Les extraits de Taine donnent au contraire l'impression du mal radical : simple illusion, d'ailleurs, qui tient à une méthode de composition qui ne groupe dans un chapitre que des documents de même sens, quitte à montrer l'envers de la question cent pages ou deux volumes plus loin.

Il eût été fort intéressant de voir Young reprendre son enquête quelques années plus tard, en 1802, et après un quart de siècle écoulé, en 1814 ; mais il avait à cette dernière époque, plus de quatre-vingts ans. C'est une autre génération que la sienne, qui franchit le détroit aux deux instants où la France fut rouverte aux étrangers après un long intervalle de guerre. Aucun des visiteurs ne posséda les remarquables qualités de Young, bien qu'il faille pourtant faire une honorable exception pour le voyageur Birbeck, que nous retrouverons en 1814.

Cependant, ces Anglais, qui se précipitèrent alors sur la France, saisis d'une sorte de fringale de curiosité, ont vu pas mal de choses en route. Très souvent, ils les ont vues à travers leurs préjugés, leurs rancunes, leurs répugnances et leur ignorance. Alors même ils sont amusants, et rendent encore service en remarquant des détails qui ont échappé aux yeux trop accoutumés des contemporains français. Parfois aussi, certains d'entre eux ont fait des observations assez neuves : on ne perd pas tout à fait son temps à les lire ; non pas tous, car l'histoire que content beaucoup d'entre eux n'est guère que celle de leurs digestions ; et d'ailleurs, je n'ai pas la prétention d'épuiser, ni même de donner la liste, de tous ceux dont on peut tirer quelque chose d'inédit, de pittoresque ou d'utile. Je ne vais qu'au hasard de mes lectures, en laissant derrière moi sans doute bien des trésors, petits ou grands, à ramasser. Je ne m'occuperai, dans le présent article et le suivant, que des souvenirs relatifs à l'année 1802.

***

Contrairement à ce qui se passa en 1814, les étrangers qui vinrent en France après la signature du traité d'Amiens, arrivaient en général plus curieux que furieux. C'est ce qu'on voit fort bien dans les souvenirs de Shepherd, par exemple, qui vit Paris à ces deux époques. Par malheur, Shepherd est un oisif banal qui ne fournit rien que quelques anecdotes sans importance. Ses compatriotes Weston et Hughes sont plus intéressants.

Ce Weston (1) est un fort brave homme, ami des tableaux, des statues et surtout des livres, érudit quelque peu naïf et pourtant assez fin, patriote peu chaud et d'un égoïsme de dilettante. Au fond, il est ivre fou de Paris. « Je passai l'hiver dans ma chère Lutèce, » dit l'épigraphe de son livre, empruntée à Julien l'Apostat. Et la « chère Lutèce » pour lui, c'est surtout la Bibliothèque nationale, où il passe des journées.

Il était à Paris en 1792 : les émeutes, les massacres, le sang lui firent peur, il s'enfuit : dix ans il fut contraint de rester en Angleterre, et l'on sent à certaines de ses phrases qu'il se considérait dans sa patrie comme en exil. Dès la signature de la paix, il s'embarqua, revint à ses bouquins, à ses médailles, à ses divines statues. Aussitôt dans la rue de Richelieu, qui s'appelle maintenant la rue de la Loi, il est dans le ravissement, il trouve Paris admirable, « balayé, meublé, ayant recouvré la pleine possession de son sens ». Y-a-t-il quelque chose de changé depuis la Révolution ? Il le croirait à peine. Il est vrai que pas mal d'églises ont été détruites et pillées, et que certains hôtels privés sont devenus des restaurants, mais les habitants ont gardé le même sourire, la même politesse et la même prestesse, supportent leurs maux avec philosophie et s'en consolent par un couplet. Ils sont un peu offusqués par l'insolence des nouveaux riches, qui ont pêché leur fortune dans le sang de la guillotine, les tripotages sur les assignats, la vente des biens nationaux ou les contrats militaires, mais ils se gardent bien de prendre les choses au tragique et appliquent à la nouvelle écume dorée le mot qu'un des personnages de *Madame Angot au sérail*, la pièce alors à la mode, jette à la légendaire poissarde : « Tu peux te frotter les mains pendant cent ans, elles sentiront toujours la morue ! »

« D'autres personnes, dit franchement Weston, verront les choses avec d'autres yeux, et ce sera tout bénéfice pour la découverte de la complète vérité : moi, je veux faire l'éloge de Paris. C'est une immense salle de jeux, une énorme table d'hôte, mais surtout, c'est le plus beau musée du monde. » On l'a créé en « déménageant tous les musées d'Europe, et toutes les plus pures beautés de l'art sont maintenant dans la capitale de ce pays de France qui s'est couvert depuis dix ans d'une si effrayante et superbe parure de crimes et de victoires ». Weston s'applaudit de cet accaparement, de ce dépaysement des chefs-d'œuvre : il peut voir en un jour ce qui lui aurait coûté des semaines de voyage. Un de ses compatriotes, qui est du même avis que lui et partage sa passion, s'écria un peu plus tard : « C'est du pillage, certes, mais nos compatriotes auraient-ils eu la pensée de profiter ainsi d'un triomphe ? Ces pillards-là sont des gens de goût ! » Tel est Weston : un dilettante. Il jouit sans remords des spectacles qui lui plaisent, voit assez bien le côté pittoresque des choses, a juste la dose de bavardage qui sied à un voyageur.

1 Weston, *The Praise of Paris* ; Londres, 1803.

Les Anglais durent trouver qu'il manquait d'austérité : Hughes (1) échappe à ce reproche. Ce visiteur a passé quatre mois en France, de juin à septembre 1802. Au contraire de la plupart de ses compatriotes il a surtout parcouru la province, continuant la tradition de Young, qui passera à Birbeck en 1814. Malheureusement il n'a ni la patience passionnée du premier, ni la vision claire et pittoresque de l'autre. Ce défaut de méthode et de netteté dans le renseignement, Hughes le rachète par d'autres défauts dont le mélange est original ; il est à la fois sentimental, grognon, et d'esprit étroit. Il pleure avec délices, est sensible avec conviction, s'indigne avec éclat de la destruction des églises, des couvents et des châteaux, et déplore avec une vigueur égale que les Français n'aient point l'habitude de changer de fourchette entre chaque plat. C'est un vieux whig, qui respecte profondément la grande propriété, un agriculteur de principe qui trouve que les usines de Normandie, où l'industrie commence à prendre un développement notable « sont des antres d'obscénité ». Quant aux mœurs et aux toilettes des Parisiennes, il trouve, pour exprimer les sentiments de pudeur froissée qu'elles lui inspirent, des expressions peu ordinaires.

Or cet homme à l'âme resserrée, mais naïve, plein des préjugés et des haines de sa race, sent au bout de quelques semaines ses opinions se modifier d'une assez étrange façon. Il parcourt la Vendée, allant à petites journées, s'arrêtant souvent : et bientôt, ce qui lui fait horreur, ce n'est plus la Révolution, c'est la contre-révolution. « Il faudrait aller dans les forêts d'Amérique, dit-il, pour trouver des atrocités pareilles à celles qu'ont commises les chouans... Rien qu'à l'assaut du Mans ils ont massacré six cents femmes ! » De là à prendre Marceau en admiration, il n'y a qu'un pas.

« Enfin l'aimable Marceau, s'écrie-t-il, a semé la contrée des carcasses de ces monstres ! » En un mois Hughes s'est passionné pour le travail de pacification et de reconstruction qui s'opère sous ses yeux, et voyant les hommes à l'œuvre, il s'éprend d'eux, admire sans réserve les mœurs des Français de la province, s'ébahit devant leur héroïsme, leur esprit de renoncement, de patriotisme et de générosité. On sent que pour que la transformation ait eu lieu si vite il faut que l'impression ressentie ait été très forte, car, notez-le bien, Hughes est un Prudhomme, un Prudhomme protestant et anglais. Il n'était pas facile à convertir.

Nous connaissons maintenant nos voyageurs. Voyons-les arriver. On débarque, comme aujourd'hui, soit à Dieppe, soit à Calais ou à Boulogne. Il faut deux heures trois quarts pour aller de Douvres à Calais par mer, et quarante-huit heures de plus pour arriver à Paris, y compris le temps de coucher à Abbeville et à Clermont. Les 70 milles de Calais à Paris coûtent bien moins cher que le trajet beaucoup plus court de Londres à Douvres, et l'on attelle trois chevaux à la chaise au lieu de deux. Si l'on ne voyage pas en chaise de poste ou dans sa propre berline, on peut adopter la diligence, qui est fort bon marché : 45 francs pour aller, par exemple, d'Angers à Paris. Mais seul le cabriolet est la vraie voiture nationale de France : elle a été faite pour les routes, qui sont effroyables. Tout entière bâtie en cœur de chêne, éternelle dans sa poussière et sa hideur, passant de père en fils, elle a le poids d'un monde. Les chevaux, attelés avec des cordes rapetassées, car le cuir est presque inconnu pour les harnais, sont de mine effroyable, la crinière brouillée, la queue emmêlée, l'écume séchant sur eux par plaques. Avec cela, ce sont des étalons. Pour une jument qui passe à une lieue ils poussent des hennissements farouches ; aussitôt que le redoutable fouet du postillon n'est plus là pour les maintenir, ils se frappent, se mordent, s'entre-dévorent, « lascifs comme des boucs, vicieux comme des diables (1) ». Mais ils résistent à tout, tirent en furieux, courent comme des fous.

La route, jusqu'à Paris, à travers la Normandie, est simplement mauvaise. Nous verrons que dans le reste de la province elles sont impraticables. Il faut remarquer pourtant que certaines routes aboutissant à Paris, comme celle d'Étampes par exemple, que Young a vue déserte, sont maintenant encombrées de voitures : mais quelles voitures ! elles ont toujours l'air de dater de plusieurs siècles. Les seuls véhicules élégants appartiennent à des Anglais. Lorsque Weston entra dans Paris il poussa un cri de joie en voyant le premier carrosse correct qu'il eût aperçu depuis son arrivée en France : c'était celui d'un charlatan de Londres qui à l'aide de sa belle voiture lançait une pommade.

Une fois à Paris, les étrangers en général jettent un cri de terreur devant la saleté des rues. Elles sont noires, tortueuses, « Paris est aussi dépourvu d'égout que Rouen ». Toutes les « abominations » qui ne peuvent être endurées plus longtemps dans les maisons sont jetées à la voie publique ; les eaux de cuisine, celles des manufactures, le sang des abattoirs privés, et aussi le contenu de ce qui est innommable ; tout ce que l'imagination peut concevoir d'affreux et de détestable, uni en une marée embaumée, descend lentement par le milieu de la rue jusqu'à la Seine, où on repompe cette même

(1) *A tour through several of the midland and the western departments of France, with remarks on the manners, customs and agriculture*, etc. ; by Hughes, Londres, 1803.

(1) Hughes, *A tour*, etc.

eau, ce qui empire progressivement la situation.

De même, les maisons sont misérablement sales. Ce sont des abris, et rien de plus. Que l'Anglaise qui monte un escalier se munisse de vinaigre des quatre voleurs, mette une robe courte, et fasse attention de garder le milieu des marches pour ne pas se heurter à certains vases infailliblement disposés le long des murs. Presque tous les hommes fument et crachent : Dans son horreur, Hughes finit par déclarer que « tous les Français puent abominablement ».

Notez que dix ans plus tard Birbeck admire leur propreté individuelle. Mais Hughes est décidément d'une humeur noire dès qu'il est à Paris. Pour lui, les manières des Parisiens « sont aussi grossières que celles des Hottentots », ils ne sont si épris de bouquets et de parfums que pour cacher leur mauvaise odeur. D'ailleurs, dit-il, le clergé français réfugié en Angleterre s'est toujours fait remarquer par sa saleté, les immenses quantités de tabac qu'il engloutissait par le nez, et l'impudeur écœurante avec laquelle il étalait « ses étendards d'abomination ». Que les dévots catholiques ne se troublent pas à cette révélation : c'est ainsi que Hughes appelle les mouchoirs.

Rien n'étonne plus les Anglais, du reste, que le laisser aller des dames françaises les plus irréprochables dans certaines circonstances. « De telles habitudes, dit sérieusement Hughes, doivent fatalement leur donner de mauvaises mœurs; mais d'autre part la pudique réserve de nos femmes et de nos filles compromet leur santé et jusqu'à leur vie. Vaut-il mieux mourir, ou être *improper?* Il ne peut se résoudre à choisir entre ces deux alternatives.

Le même observateur peu bienveillant note aussi un changement, plus apparent que réel d'après lui-même, dans les formes de l'ancienne politesse nationale. Paysans, postillons, porteurs d'eau traitent ceux qui les paient d'égal à égal, avec une rudesse affectée. Mais cette rudesse est superficielle : les Français, dit-il, sont un aimable peuple. Cette urbanité, cette bonne humeur, cette disposition réelle à obliger, vous ne la trouverez nulle part ailleurs : « La politesse et la suavité de mœurs qui restent dans les autres pays l'apanage des rangs élevés, elle s'étend partout en France », dit Hughes. Il semble vraiment que la « société » comprenne ici toute la nation. Cette douceur de vivre que Talleyrand disait impossible à connaître à qui n'avait pas joui de l'existence avant la Révolution, est descendue au contraire jusqu'à la petite bourgeoisie, éprise de vie douce et facile, faisant de petits vers, chantant des romances, parlant avec recherche. Ces vainqueurs ont adopté, même avant la victoire peut-être, les mœurs des vaincus. C'est ce qui explique que Paris se soit si peu modifié extérieurement. Les voitures y courent toujours « à tombeau ouvert », elles ont seulement changé de propriétaires. Le Palais-Royal est toujours plein de la même population dont les mœurs, maintenant que la fureur politique est calmée, sont redevenues exactement ce qu'elles étaient quinze ans auparavant.

De même qu'ils ont eu l'art d'élever des monuments publics tels que le Louvre dont un voyageur va dire (1) que « c'est une chose divine », ces Parisiens qui vivent dans de si misérables maisons ont la science des plaisirs en commun. Rue de la Loi — la rue Richelieu actuelle — la pension est de 190 francs dans le meilleur hôtel avec le vin le plus délicieux, le café et les liqueurs le soir, l'orgeat et la limonade *ad libitum*. Le logement dans le même hôtel coûte de trois à six louis pour le même temps. Il y a aussi des tables d'hôte célèbres ; qui sont presque des clubs, car il y faut être présenté. Chez la Beauvilliers, Véry et Nicolet on dîne comme un prince pour six francs par tête. Les prix ont d'ailleurs peu varié depuis 1792, et quoique, en 1814, ils aient subi une légère augmentation, on peut établir le tableau une fois pour toutes. Chez Véry, le plus cher de tous les restaurateur, une côtelette coûte un franc, des rognons au vin de champagne, le même prix ; un caneton aux petits pois vingt-deux sous; un perdreau quatre francs et le champagne rose cinq francs la bouteille. Nulle part on ne mange comme en France, ni à meilleur marché : c'est le cri universel; seul le gibier est relativement cher, ce qui tient à la liberté de la chasse, et aux grands massacres qui en ont été la conséquence. En province, naturellement, la différence des prix des victuailles en Angleterre et en France frappe encore plus vivement les voyageurs. « A Londres, pour une paire de volailles, on paie de 12 à 20 francs. En France, à Laval, Sablé, La Flèche, on donne le même chiffre en *pence*. C'est un fait certain que deux poulets coûtent vingt sous, un canard vingt-cinq sous, et une poularde du Mans — qui pèse huit livres ! — trois francs. Le mouton, qui est délicieux, vaut six sous la livre. Du bœuf et du porc, par exemple, il vaut mieux ne pas parler. On n'apprécie en France le bœuf que pour la soupe, et on ne l'engraisse pas. Quant aux cochons, ils forment une des plus exécrables variétés de la gent grognante : hauts sur pattes comme des lévriers, gigantesques, et secs comme de vieux diables. » On trouve encore de nos jours quelques exemplaires de cette race dans les cantons éloignés de Bretagne. Ce sont des animaux assez sauvages, qu'il n'est pas agréable de rencontrer dans un chemin creux.

Les restaurants de Paris font donc des affaires ad-

(1) Henri Wansay, 1814.

mirables; les cafés sont encore plus heureux, car tout ce peuple parisien paraît porté à « vivre en dehors », encore plus que de nos jours. Quant aux théâtres, il y en a seize à Paris, qui ne désemplissent pas. Le Grand Opéra, en 1802, garde encore son nom révolutionnaire de *République des Arts;* on y chante et l'on y danse, comme aujourd'hui, mais on y danse surtout, et jusqu'à des pantomimes, jusqu'à des bouffonneries. C'est un phénomène remarquable que toutes les institutions, quelles qu'elles soient, prennent du sérieux et se prennent au sérieux, à l'instar des personnes naturelles, à mesure qu'elles avancent en âge. C'est là l'histoire de l'Opéra, celle de la Comédie-Française. Il n'y a pas de raison pour que ce ne soit un jour celle du Chat-Noir. Donc, à cette époque, on donne à l'Opéra une pantomime comique, *Don Quichotte,* où l'on applaudit surtout l'inimitable Vestris et Mlles Chevigny et Clotilde. Il faut dire cependant que lorsqu'on joue un opéra sérieux comme *Sémiramis,* quoique le prix des places soit doublé, la salle est comble. Pourtant, la *Sémiramis* de Catel, représentée pour la première fois le 2 mars 1802, n'obtint qu'un médiocre succès. On n'y alla que pour faire cabale : c'était de la musique savante ! Il serait curieux d'entendre maintenant quelques fragments de cette musique qui épouvanta nos grands-pères. Au Vaudeville au même moment, on donne une pièce où lord Nelson joue un rôle bien touchant. Il propose cinq mille francs à un peintre français résidant à Londres s'il veut peindre la bataille d'Aboukir, où la flotte française a été incendiée et coulée. Le peintre, qui meurt de faim, accepte d'abord, puis est saisi d'un scrupule à l'idée de perpétuer la mémoire du désastre de ses compatriotes ; il refuse, et Nelson se contente généreusement de lui commander son portrait, ce qui prouve, entre autres choses, que les peintres de marine qui savent également faire la figure doivent s'estimer fort heureux. L'Ambigu existe déjà, le Montansier, « fréquenté surtout par les adorateurs de Vénus », a de beaux succès; mais le théâtre par excellence, par-dessus tous les autres et l'Opéra lui-même, c'est la Comédie-Française. Elle est même plus qu'un théâtre, c'est une espèce de petit parlement où le public vient exprimer son avis sur la politique du jour en saisissant, pour les applaudir, les moindres allusions d'une tragédie. Par les ordres du Premier Consul, on fait jouer souvent le *Cinna* de Corneille, qui paraît alors une nouveauté. Les spectateurs acclament Auguste; notez que fréquemment le nouvel Auguste est là, caché au fond d'une loge obscure, ne se montrant pas, mais écoutant avec avidité; et il entend autour de lui maltraiter hautement le régime démocratique « dont tout le monde, dit Shepherd, paraît fatigué ». C'est un tonnerre de bravos qui accueille la tirade de Cinna :

Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte,
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux,
Le pire des états est l'état populaire

Ces vers sont l'expression des sentiments d'une très grande partie du public à ce moment : à la représentation dont nous parle Shepherd un seul Jacobin élève la voix pour protester : il est expulsé par la foule. Et pourtant ce que compte faire l'homme extraordinaire qui assiste à ce spectacle, caché dans le fond du théâtre, personne ne le sait exactement ; il y a encore pour la foule beaucoup de mystère autour de lui ; on raconte aux étrangers qu'il est « omniscient, tout-puissant, d'une beauté mélancolique pareille à celle des Stuart, et que sa face jette des rayons pareille à cette pierre précieuse qu'on nomme œil-de-chat ». Une seule chose est claire pour tout le monde, c'est que les troubles ont fini quand son pouvoir a commencé. On cite en riant l'anagramme des mots « Révolution française ». « Un Corse la finira », traduit l'anagramme. Les Anglais, entraînés par le courant, vont voir Bonaparte avec curiosité. N'a-t-il pas failli être Anglais ? La légende, ou l'anecdote est curieuse et mérite d'être rapportée, bien que je croie qu'elle ait déjà été publiée :

« Un certain docteur Bate, professeur d'anglais de la famille impériale d'Autriche, avait été passer le printemps de l'année 1792 en Italie. A Rome il devint membre du *Dilettante Club* qu'on appelait aussi le club transalpin parce que personne ne pouvait en faire partie s'il avait franchi les Alpes plus d'une fois. Parmi les membres se trouvait Barras, grand ami de Bonaparte, le célèbre comte Cagliostro, les deux frères, Joseph et Napoléon Bonaparte. Ce dernier, qui était alors en demi-solde, demanda pendant un souper au docteur Bate s'il ne ferait pas bien de prendre du service dans l'armée anglaise. Le docteur le lui déconseilla fortement en lui disant qu'il ne dépasserait probablement jamais le grade de lieutenant-colonel, et peut-être serait envoyé aux Indes occidentales pour y mourir obscurément de la fièvre jaune. Cette conversation, qui eut lieu avant la bataille de Jemmapes, détermina probablement le choix de Bonaparte qui s'attacha plus fortement à Barras, dont on dit qu'il avait épousé la maîtresse. Ce fût là le commencement de sa fortune (2). »

L'ancien officier d'artillerie, devenu Premier Consul, attire, dans le palais qu'il a conquis, bien des visiteurs étrangers qui sortent des Tuileries, partagés entre l'émerveillement et la défiance. Il a reçu Fox

(1) Weston, p. 136.

(2) L'anecdote est tirée du livre de Henri Wansay : *A visit to Paris,* qui ne fut publié qu'en 1814; mais j'ai trouvé qu'elle trouvait mieux sa place ici.

avec les marques de la plus flatteuse estime, il accueille les officiers anglais en uniforme avec une faveur marquée. Mais au fond, la paix actuelle ne lui paraît qu'une trêve; il ne croit pas aux dispositions pacifiques de ses adversaires. Interpellant Fox brusquement, il accuse devant lui son prédécesseur Pitt, d'avoir été l'instigateur de l'attentat de Georges Cadoudal. Naturellement Fox ne manque pas cette belle occasion de placer un beau discours indigné. L'orateur anglais est-il dupe lui-même de la comédie d'une paix qu'il a signée? En tous cas, ceux qui l'accompagnent ne daignent pas dissimuler qu'ils ne la considèrent que « comme un relais ». — « Vos vaisseaux ont bravement combattu dans la dernière guerre, dit aimablement Bonaparte à un officier de la marine anglaise. — Ils feront mieux encore dans la prochaine, » répond roidement l'officier.

Cependant, nulle animosité, nulle âpreté. La lutte n'a pas encore été assez longue. Les étrangers vont contempler dans le Premier Consul un homme aussi extraordinaire que la Révolution même, mais également condamné par la fatalité des choses. Leur admiration est d'autant plus sincère et libre, qu'ils sont convaincus que toute cette grandeur est en quelque sorte illusoire, et que rien de ce qu'ils voient ne peut durer plus de quelques semaines. Peu de signes encore de la haine réciproque dont nous verrons tant de preuves en 1814 : ils assistent gaiement aux fêtes patriotiques qu'on donne à Tivoli.

Dépensant beaucoup d'argent, ils sont populaires en France. Les Russes tiennent la tête, ils jettent deux louis là où les Anglais n'en donnent qu'un. Quant aux Allemands, ils ne comptent pas, ce sont des croquants qui vivent d'économie. Leur stupidité est la source de plaisanteries qui semblent elles-mêmes friser la lourdeur germanique : « Je vous pétrifierai, dit dans une des pièces de l'époque, jouée à l'Ambigu, l'un des compères à deux personnages qui arrivent sur la scène. — Inutile, c'est déjà fait, répondent-ils : nous sommes Allemands ! »

Si les Anglais sont dépassés par les Russes en matière de générosité, ils sont du moins plus nombreux. Certains voyageurs prétendent qu'ils sont 12 000. Paris est une foire, une si belle foire, que tout le monde semble penser, à cette heure d'ivresse, que ce serait folie de la fermer. C'est le « Paradis des fous ». L'un y vient chercher une femme, un autre une maîtresse, un troisième, un chapeau, les derniers un bon dîner ou une barrique de bordeaux. Tous les rangs sont bouleversés. Weston se scandalise à rencontrer des femmes divorcées de cinq ou six maris; la bigarrure des toilettes est aussi grande que la bigarrure des mœurs. On voit encore dans les rues les bonnets à la Charlotte Corday, les bonnets à l'enfant : la mode nouvelle pourtant, pour la coiffure, est de laisser tomber ses cheveux en deux longues boucles spiralées de chaque côté de la tête, en laissant pendre sur le coin de l'œil une toute petite mèche « qui semble une chaîne de montre ». Quelques austères Anglais se montrent grandement choqués de l'impudeur de la mode. « Le sein de la femme, dit Hughes, doué par la providence d'une grâce enchanteresse, dans le but de récompenser la tendresse et la fidélité, est étalé, exagéré avec une exubérance dont la nature, dans ses caprices les plus joyeux, n'eut jamais aucune idée. Exposé à la vue, il provoque une nausée de dégoût au lieu d'admiration.

Quelques femmes cachent leurs charmes prostitués sous une transparente mousseline, mais la plupart bravent les regards les plus grossiers et les plus licencieux, sans même cette aumône à la pudeur outragée. De la ceinture, placée sous la gorge, jusqu'aux pieds, le reste du corps, enveloppé de gazes légères, est à la merci de la brise. Au Palais-Royal, les élégantes sont revêtues de maillots couleur de chair qui moulent les formes, et la jupe est relevée sur la hanche, si bien qu'au moindre mouvement toute la jambe est en proie à la vue. » Cette peinture, cependant, n'est vraie que dans les grandes villes. En province, dit le même observateur, « les femmes ont gardé dans leurs costumes la dignité de leur sexe ». Tous les Anglais du reste ne partagent pas l'horreur de Hughes pour ces toilettes immodestes. Weston trouve qu'à Paris « les femmes s'habillent comme elles veulent, et qu'elles font bien. Qu'elles semblent sorties d'un tableau de Van Dyck, de Watteau ou de Lily, elles sont sûres de plaire : la France est l'enfer des chevaux, le purgatoire des hommes et le paradis des femmes ! La polygamie et l'infidélité sont ici des plantes qui poussent dru : presque tout le monde y souffre de l'amour, quelques-uns en meurent et beaucoup en vivent. Cependant, dans ces rues étroites, pleines d'immondices, de beautés sublimes, de promesses de volupté, on voit passer en grand nombre les soldats républicains vainqueurs de l'Europe. »

Ils semblent déjà d'un autre âge; leur mine est mélancolique et rude, ils ne portent pas la moustache comme les cavaliers anglais, ils ne sont point rasés comme les guerriers antiques, mais avec leurs favoris hérissés, leurs yeux creux, leurs cheveux tombants, ils ont l'air, dit singulièrement Weston, « de philosophes plutôt que de soldats ».

Cette mine austère des vieux soldats de l'armée d'Allemagne, c'est pour l'étranger superficiel tout ce qui est resté de la Révolution; toutes les traces de la royauté sont effacées à Paris, mais également aussi toutes les traces de républicanisme. On crie dans les rues la nouvelle Constitution qui fait Bonaparte consul à vie, et l'on vend en même temps les trois pré-

cédentes, le tout pour quatre francs. Un Anglais veut payer avec une pièce de cinq francs et le crieur lui rend vingt sous. « Gardez tout, mon garçon, dit l'acheteur, j'ai payé en même temps pour la prochaine. » Il ne fait que refléter l'universel scepticisme politique qui règne. De la Révolution, il ne reste guère que des conquêtes dans l'ordre civil et financier, et une transformation du régime de la propriété. Mais cette transformation, qu'on peut dès à présent prévoir à certains signes, n'apparaît pas encore extérieurement d'une façon nette pour les étrangers. C'est ce qu'on verra en suivant nos voyageurs en province.

PIERRE MILLE.

(*A suivre.*)

A PROPOS D'UNE JEUNE UNIVERSITÉ

Les fêtes universitaires de Lille.

I

C'est l'Empereur d'Autriche en personne qui va inaugurer l'Université de Gratz. Nous n'avons eu à Lille ni Président de la République, ni président du Conseil, ni même notre Grand Maître, obligé de se faire remplacer, au dernier moment, par le Ministre du Commerce. Mais l'inauguration des « bâtiments universitaires » s'est faite avec tout l'éclat qui accompagne d'ordinaire ces fêtes internationales. Surtout elle nous a fait comprendre comment se constitue, vivante et agissante, une de ces Universités régionales, dont la création est souhaitée par MM. Liard et Lavisse pour les progrès de l'éducation nationale, comme par MM. Léon Say, de Marcère et Bardoux, désireux de rendre, avec une décentralisation prudente, une existence plus pleine et plus intense à toutes nos provinces.

*
* *

Je ne sais s'il y a, comme l'ont prétendu certains adversaires des réformes qui ont renouvelé l'enseignement supérieur, des Facultés où l'État paye des professeurs qui n'ont d'attache que par la résidence avec la ville où ils enseignent, et des boursiers sans lesquels elles n'auraient aucune raison d'être. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que le « corps des Facultés », pour parler le langage officiel, n'est pas à Lille une création artificielle. La ville, le département, la région tout entière et les particuliers ont contribué à le rendre possible, puis prospère et, par cela même, en ont fait une institution véritablement adaptée au milieu où elle doit vivre.

Les Facultés parisiennes se réclament de l'Université créée par Philippe-Auguste et, avant elle, d'Abélard, dont les célèbres leçons attirèrent tant d'écoliers sur la montagne Sainte-Geneviève. Celles de Lille pourraient invoquer maître Rambert, le disciple de Roscelin, habile en la dialectique, et surtout Alain, le brillant mystique, le poète à qui nous devons l'*Anti-Claudien*. L'Université organisée à Douai en 1562 par Philippe II, qui entendait la faire concourir, comme l'Inquisition, à la défense du catholicisme, n'avait que treize professeurs pour ses quatre Facultés de théologie, de droit civil et canon, de médecine et des arts. La théologie fut prédominante; mais certains disciples de Ramus y développèrent la culture des langues et des littératures anciennes. Les juristes n'ont pas oublié le nom de Boèce Epo (1). L'Université de Douai, comme les autres Universités de France, fut supprimée par la Convention le 15 septembre 1793.

L'École centrale de Lille, en 1796, eut, parmi ses professeurs, un naturaliste célèbre, Lestiboudois, qui se servait de la méthode analytique, préconisée par Condillac, afin de remplir les vœux que formait J.-J. Rousseau pour l'accord des nomenclatures.

La création des chemins de fer a beaucoup augmenté l'importance commerciale et industrielle de Lille, comme de ses environs, Roubaix, Tourcoing, Armentières, Wattrelos, etc. En 1854, Lille était dotée d'une École préparatoire de médecine et de pharmacie, d'une Faculté des sciences, qui eut l'heureuse chance d'avoir M. Pasteur pour premier doyen. La même année, une Faculté des lettres était établie à Douai, qui obtenait en 1865 une Faculté de droit. De 1873 à 1887, Lille appelait quatre professeurs de la Faculté des lettres et un professeur de droit de Douai pour faire des cours dans le grand amphithéâtre de la Faculté des sciences : c'est à cette époque que M. Alglave donna, sur l'économie politique, des leçons qui eurent un très grand succès.

En 1887, après une lutte très vive à laquelle prirent part les journaux parisiens, les Facultés de lettres et de droit furent transférées à Lille. Pour les constructions et installations nécessaires, la ville a fourni 1750000 francs. A l'heure actuelle sont achevés les instituts de physique, de chimie générale et industrielle, des sciences naturelles, les bâtiments pour les lettres et le droit. La bibliothèque sera construite à bref délai, sur un terrain situé entre les quatre Facultés.

Au « corps des Facultés », les départements du Nord, du Pas-de-Calais et des Ardennes ont accordé

(1) Cf. Cardon, *la Fondation de l'Université de Douai*, et de Wulf, *Histoire de la Philosophie scolastique dans les Pays-Bas et la principauté de Liège jusqu'à la Révolution française.*

en 1895 une subvention de 14 700 francs, auxquels le Nord joint 10 000 francs pour la médecine. La ville d'Amiens donne 1 200 francs; celle de Lille, plus de 33 000 francs. Des particuliers ont fait des legs et des dons nombreux : pour n'en citer qu'un seul, le docteur Philippart, de Roubaix, a donné à la Faculté de médecine ses instruments de chirurgie, sa bibliothèque médicale et la nue propriété d'un capital de 100 000 francs.

A côté de l'Union des étudiants de l'État, qui date de 1881, s'est placée la société des Amis et anciens Étudiants de l'Université de Lille, qui fait 400 francs de prix et compte près de 800 membres. Pour présidents d'honneur, elle a M. Pasteur, M. Géry-Legrand, sénateur et maire de Lille. Son président est M. Louis Legrand, conseiller d'État. Dans le Comité figurent un président de chambre à la Cour d'appel de Paris, un professeur du collège de Soissons et un instituteur de Lille, M. Ladrière, dont la réputation de géologue est bien établie, un chef d'institution, des industriels de Lille, de Rethel, du Cateau, des ingénieurs, des avocats, des professeurs de Facultés, etc. Cambrai et Valenciennes ont leurs comités spéciaux.

Aussi les Facultés sont-elles florissantes : le droit a 9 professeurs, 3 agrégés, 1 chargé de cours et 343 étudiants; la médecine et la pharmacie ont 23 chaires, 5 cours complémentaires ou annexes, avec 558 étudiants; les sciences, 9 chaires avec 9 enseignements complémentaires et 129 étudiants; les lettres, 10 chaires et 10 enseignements complémentaires avec 305 étudiants.

Non seulement elles enseignent les matières traitées dans les autres Facultés, mais elles ont des chaires qui leur sont propres pour le droit des gens et les législations comparées de l'Angleterre, de la Belgique et de la France, pour l'histoire naturelle des parasites, pour les littératures picarde et wallonne, pour la littérature russe. La chimie appliquée et les sciences naturelles y tiennent une place considérable.

*
* *

En raison même de la manière dont s'est constitué, à Lille, le « Corps des Facultés », les fêtes universitaires ont eu un caractère tout spécial. Sans doute, elles ont été une grande réunion de savants et d'étudiants français, de savants et d'étudiants venus des pays amis de la France; mais elles ont été aussi municipales et régionales (1).

Dès le vendredi 31 mai, la ville était pavoisée. Les étudiants de Cambridge et d'Oxford, de Bruxelles, de Gand et de Liège, de Glasgow et de Bucharest, de Suisse, d'Italie et du Canada, comme des Facultés de France, étaient reçus à la mairie par M. Géry-Legrand, et acclamés sur tout le parcours qui s'étend de la gare à la place Philippe-le-Bon, où se trouve le Cercle des étudiants de l'État.

La réception des délégués et des autorités constituées, qui a eu lieu le samedi à la Préfecture, a été ce que sont toutes les cérémonies de ce genre : elle a mis en présence Français, étrangers et Lillois, et leur a permis de lier connaissance. La visite aux divers Instituts, nécessairement trop courte, a prouvé que Lille possède tout ce qu'il faut pour devenir un centre scientifique de premier ordre. « Plus d'une Université s'estimerait heureuse, disait M. Dufour de Lausanne, si elle disposait de pareilles ressources. » Puis le banquet offert le soir par le Conseil général des Facultés et admirablement organisé, a mêlé aux personnages officiels les professeurs étrangers et français. On a bu à la future Université et surtout à la science qui, sous toutes ses formes, assure l'indépendance de la pensée et suffit à diriger la vie de ceux qui se vouent à la recherche désintéressée de la vérité. Mêmes toasts au banquet des étudiants.

Pendant que des illuminations, une retraite aux flambeaux, un concert sur la grande place associaient tous les Lillois aux fêtes universitaires, une soirée dansante était offerte au théâtre par le Conseil général des Facultés et la Société des amis de l'Université. Plus de 4 000 invitations avaient été lancées : des officiers, des commerçants, des industriels, des avocats, des médecins s'y rencontraient avec les professeurs et les étudiants.

La journée du dimanche a été particulièrement remarquable. A 10 heures avait lieu l'inauguration de la nouvelle Porte de Paris, qui ne serait pas déplacée à côté de notre porte Saint-Denis. On se rappelle le tableau, fort remarqué à un des précédents salons, qui représentait Léopold II assistant au défilé des écoles. C'est à un spectacle semblable que nous avons assisté. Devant les estrades, dressées pour les délégués, les invités lillois et le Ministre, par un soleil dont la lumière rappelait celle de certains tableaux de Breton, ont passé, quatre par quatre, 5 000 fillettes et autant de garçons qui marquaient le pas comme des soldats déjà exercés. Tous étaient aussi joyeux que si la fête se fût donnée exclusivement pour eux, et le soin avec lequel étaient vêtus ceux des quartiers les plus pauvres marquait bien que les parents pensaient comme les enfants. Après les écoles venaient le major des Hurlus, Jeanne Maillotte, Lydéric et Phinaert, les géants populaires, les archers et les arbalétriers, les joueurs de bouchon, de beigneau, du billard anglais, de boules, de

(1) Les journaux de Lille et bon nombre de journaux parisiens en ont fait connaître le détail; nous ne voulons en tirer que les indications qu'elles comportent au point de vue où nous nous sommes placé.

seau avec deux voitures traînées par de petits ânes, les sociétés de pêcheurs, etc. Plus de 6 000 personnes, pour la plupart appartenant à la petite bourgeoisie ou aux classes populaires, se sont ainsi associées à la fête par laquelle la ville de Lille nous notifiait l'existence définitive de ses Écoles d'enseignement supérieur.

A notre tour, nous avons, l'après-midi, défilé, de la Préfecture à l'Hippodrome où l'on devait inaugurer les bâtiments universitaires, entre deux rangées de spectateurs de toute condition, qui admiraient les costumes des membres de l'Institut et des professeurs étrangers, la pittoresque *théorie* des Facultés françaises, mais trouvaient un peu sombre et mesquin l'habit noir de nos grandes écoles, Collège de France, École Normale, École des Langues orientales et des Hautes-Études.

Pour connaître ce qu'ont été et ce qu'espèrent devenir les Facultés de Lille, on lira le substantiel discours de M. le recteur Bayet. Ce que nous voulons surtout noter, c'est l'attitude du nombreux auditoire. Pendant trois heures, il ne s'est lassé ni d'écouter avec attention, ni d'applaudir avec chaleur les orateurs qui ont pris successivement la parole. Tous sans doute ont dit d'excellentes choses; quelques-uns même des délégués étrangers, comme M. Van Hamel de Groningue, les ont exprimées avec une véritable éloquence et M. le recteur Bayet a répondu à tous avec infiniment d'à-propos.

Mais les applaudissements étaient particulièrement nourris, quand on rappelait la part de la ville dans la création de l'œuvre nouvelle, quand M. Bayet disait, par exemple: « Les Universités du moyen âge étaient fondées par des papes et des princes, les Universités modernes naissent par l'union de l'État et des villes. » Ou encore quand un autre orateur, citant le décret de la Convention après l'héroïque défense de 1792, affirmait que Lille, par les services rendus à la science, mériterait bien aussi de la patrie et de l'humanité.

Le banquet de 1 200 couverts offert par la municipalité au Palais Rameau, mis en gaieté par la présence des étudiants; sur l'Esplanade, la fête du Denier des écoles laïques avec son ballon l'*Université*, sa kermesse flamande et sa fête vénitienne, comme la visite du Ministre à l'École supérieure des filles et aux cantines scolaires où il a été reçu par M. Moy, le doyen de la Faculté des lettres, ont encore montré combien est intime l'union de tous les maîtres et de ceux que la population a choisis pour la représenter.

Le lundi, c'était Dunkerque, municipalité et chambre de commerce, qui recevait les professeurs et les étudiants. Et des excursions étaient préparées pour les jours suivants, qui devaient nous faire connaître en détail quelques-uns de ces établissements du Nord qui tiennent une place si considérable dans l'industrie française!

* * *

Ainsi nous avons appris à Lille comment s'est formé lentement le « corps des Facultés », sous l'action combinée de l'État, de la ville, du département et de toute la région. Alors que l'inauguration d'un édifice tout municipal, du Palais des Beaux-Arts, a passé presque inaperçue, celle des bâtiments universitaires laissera à tous de longs et agréables souvenirs. Les établissements d'enseignement supérieur de Lille ne remplissent-ils pas les conditions qu'on s'accorde à exiger des Universités de l'avenir? N'ont-ils pas des maîtres et des élèves? N'y joint-on pas, à la culture générale, des recherches plus appropriées au riche pays où ils se trouvent? Enfin les dépenses que s'imposent municipalités et départements, l'estime qu'ils témoignent en toute circonstance pour le savoir, ne montrent-elles pas que la population a bien mérité son Université? Au lieu de légiférer par avance sur le siège et la constitution des Universités futures, ne serait-il pas plus simple et plus pratique d'accorder ce nom aux « corps de Facultés » qui auraient fait preuve de vitalité? Paris et Lyon, Nancy, Bordeaux et Lille deviendraient, du jour au lendemain, des Universités régionales qui n'en continueraient pas moins à faire partie de l'Université nationale, de l'Université de France. Chacun verrait ainsi qu'il faut,

Sur des pensers nouveaux, *refaire une œuvre* antique.

Et n'y eût-il que le nom de changé, les plus ignorants comprendraient sans peine l'utilité des établissements qui enseignent *toutes* les connaissances utiles à *tous* les habitants d'une même région. Mais que voulez-vous que « corps de Facultés » dise à l'imagination des hommes? Aucun des orateurs ne l'a employé. Et je crois même que le Ministre s'est servi, à plusieurs reprises, du mot *Université*, plus court, plus expressif et plus français.

F. Picavet.

II

Lettre de M. Georges Lyon.

Mon cher Directeur,

On a dit à vos lecteurs ce qu'avaient été les fêtes universitaires de Lille; on leur en a dépeint le pittoresque, raconté l'entrain et la bonne humeur, sans oublier l'expression obstinément renouvelée d'espérances dont la réalisation semble chose toute simple et dont on ne parvient pas à s'expliquer l'ajourne-

ment. Sauf cette ombre de regrets, l'allégresse animait tous les cœurs et il est rare de voir à ce point population, municipalité, étudiants et maîtres, corporations locales, et Dieu sait si elles foisonnent! ne faire qu'une seule âme, et d'un même élan saluer l'avenir. Sans doute, en cette commune joie, il entrait un élément secret, ce plein contentement qu'emporte la conscience d'avoir soi-même vu juste, agi vaillamment et mérité sa fortune.

Oui, la brillante cité du Nord a donné un bon exemple. Au lieu de chercher, comme il arrive le plus souvent, à ruser avec l'État et de laisser retomber sur lui l'effort dont il n'y aurait plus qu'à récolter délicieusement le fruit, elle s'est imposé, sans marchander, des sacrifices considérables. De la dépense globale, qui ne va pas à moins de trois millions et demi, elle a pris pour elle la moitié. — Mais ne la félicitons pas trop; car ici le devoir et l'intérêt parlaient si éloquemment un même langage! Il faut qu'à Lille on le sache bien : cette ville a bénéficié d'une des résolutions les plus viriles que le gouvernement actuel ait réussi à faire prévaloir, c'est une exception unique, presque un paradoxe.

Il est délicat de toucher aux plaies vives du patriotisme local; mais enfin comment ne pas rappeler qu'il s'agissait de déposséder de ses Facultés un antique centre universitaire au profit d'une cité voisine, comme, dans une famille, on transférerait à un cadet les apanages de l'aîné? Que de colères furent alors déchaînées, à quel degré de violence s'élevèrent les passions, ceux-là ne l'ont pas oublié qui ont de près ou de loin collaboré à l'œuvre. Aujourd'hui, le temps a amorti les rancunes; un patriotisme plus libéral a adouci les plaintes du patriotisme étroit. Il ne se peut que, parmi nos dépossédés, les plus sages n'aient à la longue compris qu'une grande Université du Nord n'avait chance de prospérer que là où l'activité de la vie se révélait plus intense; qu'aussi bien le transfert était de longue date partiellement accompli, puisque, depuis bien des années, deux des Facultés avaient élu domicile au chef-lieu du département; qu'enfin la désignation faite par l'éternelle rivale, je veux dire l'Église, ne permettait pas d'hésiter, et que se cantonner à Douai, quand elle avait, pour ses Facultés propres, pris position à Lille, eût été refuser la bataille. Je ne parle pas, et à dessein, de telle ou telle compensation dont l'intérêt s'accommode mais dont certaine fierté prend malaisément son parti...

Si l'on songe à cela, si l'on se rappelle la contagion d'inquiétude qui gagna les centres universitaires d'importance seconde (Aix, par exemple), cette réflexion naissant d'elle-même : *hodie tibi, cras mihi*, on mesurera le degré d'énergie que dut déployer pour mener à fin une telle entreprise ce même gouvernement qui, à maints intervalles, décida la suppression de petites sous-préfectures aussi inutiles que dispendieuses ou de tribunaux de première instance décoratifs et désœuvrés, sans avoir jamais pu brandir autre chose que des menaces, sinon sur ces deux pauvres sacrifiées : Saint-Denis et Sceaux.

Lille eût donc été bien ingrate de chicaner sur sa part contributive. Elle n'a commis ni ce péché ni cette faute. Fermes ont été les résolutions; ingénieux et sagace le plan ; prompte l'exécution. A cet égard encore, l'heureuse ville offre un exemple digne d'être médité. Au lieu de masser en quelque sorte dans un seul édifice les multiples spécialités d'enseignement supérieur qu'une Université doit comprendre, administration et municipalité ont eu la bonne inspiration de la doter d'Instituts distincts, à la fois proches et séparés ; en sorte que chaque province intellectuelle demeure indépendante, tout en permettant de passer facilement d'elle à ses voisines, de ses voisines à elle, et d'opérer ces échanges scientifiques dont on a vanté si souvent et à bon droit la fertilité. En d'autres villes, à Paris notamment, on a surtout le bénéfice de l'échange : la mutuelle indépendance fait un peu défaut. C'est le rachat d'un avantage et plus d'un savant a pu se demander s'il n'eût pas été préférable de posséder une Faculté des sciences moins grandiose mais plus morcelée, moins définitivement arrêtée en ses divisions, laissant une plus grande place au devenir.

La science, nous disait M. le professeur Bouchard, évolue parfois si rapidement en ses méthodes! En telle de ses phases, des expériences sont faites sur de grands animaux : il faut des espaces pour les contenir. En telle autre, ce qui prendra faveur, ce seront les recherches de micrographie, les observations cellulaires : un petit cabinet de travail y suffira. Donc il convient de laisser la plus grande élasticité possible aux cadres où on la distribue, et déterminer dès aujourd'hui l'étendue de ses besoins futurs, serait, sous couleur de prévoir, marquer une singulière imprévoyance. Il est très vrai que l'exécution d'un plan de ce genre réclame des conditions matérielles qu'il n'est pas donné à toute ville de réunir.

Précisément parce que la conquête de ses Facultés s'est faite pour Lille successivement et par morceaux, les circonstances étaient on ne peut plus favorables à l'établissement d'une fédération d'Instituts : ici le Droit et les Lettres ; là la Médecine, la Pharcie et la Physique; plus loin les Sciences naturelles; plus loin encore la Chimie, chacune de ces unités possédant son *home* bien à soi et se trouvant maîtresse de se développer librement, sans avoir à soulever avec ses émules les querelles de mur mitoyen.

Les résultats de toute cette organisation ne pourront qu'à la longue apparaître dans leur plénitude. La prospérité d'un grand établissement d'enseigne-

ment supérieur ne se décèle pas seulement par le nombre des étudiants qui s'y portent; elle se manifeste encore et surtout par la valeur du travail scientifique accompli. Le premier élément seul peut d'ores et déjà donner lieu à des évaluations un peu précises: or elles sont ici des plus encourageantes, puisque la population scolaire des Facultés lilloises dépasse, si nous consultons les documents publiés, le chiffre de treize cents inscrits. Quant à l'autre élément, c'est du temps seul que l'on recevra le droit de le déterminer, mais il n'est pas besoin de se montrer grand prophète pour augurer de la distinction de ses maîtres que la jeune Université du Nord se fera sans retard, dans la science, une place d'honneur.

La jeune Université! Ce mot, personne n'était autorisé à le dire et tout le monde l'a prononcé. Comment il n'est pas encore officiel, c'est ce que bien peu d'entre nous réussissaient à comprendre. Pourquoi ces lenteurs du Parlement à le consacrer? Pourquoi ces hésitations à couronner l'usage par le droit? Naguère on pouvait s'expliquer les résistances : le titre impliquait une unification effective dont quelques-uns avaient pris alarme. Mais maintenant le titre seul est en cause; la transformation réelle, on l'a: comme on disait autrefois de l'unité italienne, l'artichaut a été mangé feuille à feuille. On a commencé par arracher pour chacune des Facultés la personnalité civile, finalement dévolue au *Corps* même *des Facultés*. Reste donc exclusivement à échanger contre ce dernier vocable, quelque peu pédant et ridicule, un nom historique et glorieux partout usité en Europe, celui d'Université. En vérité la tâche ne serait pas bien lourde à nos législateurs; elle leur demanderait bien peu d'heures et leur laisserait encore amplement le loisir d'interpeller.

La faute de ces retards est-elle toute imputable à nos Chambres? On peut en douter. Le gouvernement, semble-t-il, y a bien aussi sa petite part. N'est-ce pas de lui que l'initiative doit venir? Or pourquoi tarde-t-elle aussi longtemps? On peut se demander si précisément son zèle n'est pas attiédi par la gravité décroissante d'un projet déjà réalisé en substance et s'il ne lui fâche point de livrer combat pour ne gagner qu'une étiquette. Peut-être aussi faut-il tenir compte du regret causé par l'abandon inévitable de la conception primitive, consistant à ne conférer le titre nouveau et les privilèges qu'il eût entraînés qu'à l'élite des Facultés actuelles, sauf d'ailleurs, pour les Facultés demeurantes, à conquérir quelque jour, à force de succès, le même honneur.

L'idée était séduisante d'instituer ainsi une perpétuelle émulation qui aurait été tout bénéfice pour la science et le pays. Séduisante assurément, mais non moins chimérique, dans une démocratie aussi ombrageuse qu'est la nôtre. Car enfin à qui donc eût été conféré le pouvoir énorme de décider que telle ou telle ville était mûre pour la suprême faveur? A l'administration et au moyen d'un décret? Quelle responsabilité! Au Parlement et de par une loi? Quelle imprudence! que d'intrigues! quelle inquiétude de savoir les plus nobles intérêts livrés à tous les hasards des coalitions politiques!

De cette conception initiale nous devons faire notre deuil. Aussi bien quelques réflexions de bon sens seront-elles pour tempérer les regrets. De ce que le même titre sera possédé par des groupes de Facultés fort inégaux de gloire, croyons-nous que l'opinion publique française, l'opinion internationale, ne trace pas d'elle-même une hiérarchie?

Qui doute que la sélection ne s'opère d'elle-même, bien préférable, ce semble, aux sélections officielles et estampillées? L'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis ne nous fourniraient-ils pas des exemples significatifs? Que dis-je? en France même, n'en va-t-il pas déjà de la sorte? Le diplôme de docteur, décerné par la Faculté de Paris, n'est-il pas unanimement tenu pour le plus enviable? Tous nos lycées conduisent aux examens d'État. Est-ce même chose pourtant d'avoir achevé ses études à Louis-le-Grand et à Henri IV ou... mais ne désobligeons personne. Ayons donc plus de confiance dans les jugements spontanés du monde studieux bientôt suivis à la lettre par la masse docile. Ces jugements ne s'en imposeront qu'avec plus de force pour n'avoir pas été formulés par ordre supérieur, et l'absence de catégories ne sera pour qui que ce soit un prétexte de s'y tromper. La liberté une fois de plus aura été la plus sage des conseillères.

Les fêtes de Lille n'auront pas peu contribué sans doute à rendre prochaine une solution dont on croirait que la simplicité même soit devenue la seule difficulté. Cordiales, entraînantes, elles auront laissé à ceux qui y ont pris part un aimable souvenir, mais aussi l'impression singulière, un peu trouble, que laisse une cérémonie tronquée. On n'avait pas donné le nom et l'on avait célébré le baptême.

GEORGES LYON.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Fidèle*, comédie en un acte de M. Pierre Wolff; *Conte de Noël*, pièce en un acte et en vers de M. Maurice Bouchor; *L'Amiral*, comédie en deux actes et en vers, de M. Jacques Normand. — COMÉDIE-FRANÇAISE et ODÉON : *Anniversaire de Corneille*.

Cette semaine est si chargée que je remets à samedi prochain le compte rendu de *Guernica*, l'œuvre nouvelle de M. Paul Vidal. J'aurais quelque regret à l'écourter, comme je serais forcé de le faire aujour-

d'hui; les auteurs ne m'en voudront pas de cette remise à huitaine.

L'Anniversaire de Corneille a été célébré avec la solennité d'usage par la Comédie-Française et par l'Odéon. Ici, M. A. Audy mettait en comédie les vers célèbres à la Marquise. Là, M. Louis Tiercelin nous montrait l'influence réconfortante du « vieux maître » sur les âmes troublées. L'à-propos de M. Audy, — écrit dans un style bien singulier quand on songe que c'est Corneille qui parle ainsi, — est assez gauche et puéril; mieux vaut n'en pas parler davantage. Celui de M. Tiercelin est d'une jolie langue et d'un optimisme qui, s'il est consolant, a tout de même de quoi nous surprendre. L'abbé Corneille, ainsi nommé pour son culte à l'endroit du maître, sait par cœur l'œuvre entier de l'auteur du *Cid*. Il use des citations avec tant d'adresse et de justesse qu'il convertit successivement les « gars de Tremeur » à la République, le marquis au patriotisme, et, je crois aussi, Mlle Saint-Val, cadette, à la vertu en même temps qu'à la diction simple. Pourquoi pas, après tout? Si l'influence de la poésie et de la littérature n'était pas affirmée dans les à-propos, certains pourraient en douter. N'en doutons pas; non, n'en doutons pas, puisque M. Tiercelin l'affirme.

J'arrive au nouveau spectacle que nous a donné la Comédie-Française. Il se compose de trois pièces. Il en est deux qui me plaisent fort; la troisième me plaît moins, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne me plaise pas du tout. Parlons d'abord de celle-ci.

Fidèle, de M. Pierre Wolff, est un petit acte à la mode sentimentale. L'auteur de *Leurs filles*, des *Maris de leurs filles*, de *Celles qu'on respecte* et de *Ceux qu'on aime*, a, comme vous le voyez, mis quelque peu d'eau dans son vin. J'avoue que je préférais son vinaigre de jadis à l' « abondance » qu'il nous donne aujourd'hui. Après tout, le théâtre n'est pas uniquement fait pour soutenir et développer jusqu'au bout une conception du monde. Il n'en est pas moins vrai qu'on est un peu surpris de voir ce féroce pessimiste tourner à l'attendrissement. Cela prouve que M. Wolff est moins philosophe qu'homme de théâtre : puisqu'il fait des pièces, il convient de l'en féliciter. Ce qui me gêne un peu, dans *Fidèle*, ce n'est pas l'attendrissement, c'est la manière dont il est amené.

Je ne suis pas bien sûr qu'une femme telle que Gervaise Nortier, ayant cédé une fois, une seule, à un homme, et à un homme qu'elle n'aimait pas, garde de cette faute le souvenir attendri et presque reconnaissant qu'en garde Gervaise; elle l'oubliera, cela est possible, et, la vie aidant, cela est probable; mais si elle s'en souvient, ce sera, j'imagine, avec des remords atténués par le temps, et un peu de honte; la tendresse et les larmes n'ont que faire ici. Dans la répartition des sentiments entre ses personnages, M. Wolff me paraît avoir commis, si je puis dire, une erreur de sexe. Ceux qu'il prête à Gervaise sont des sentiments d'homme. Un homme épris pourra garder un souvenir attendri d'une minute d'abandon qui lui représente les tendresses et l'amour qu'il avait rêvés; pour lui, le « fait » seul est le résumé, la signification de tout le reste. Pour une femme, au contraire — Gervaise, d'autre part, semble très femme, — le fait n'est que la résultante de l'abandon moral déjà consenti par elle; la tendresse, pour elle, est l'essentiel d'une liaison; et c'est pour l'avoir complète qu'elle se donne. Mais un don, moins que cela, un abandon presque inconscient d'elle-même ne lui rappellera que de mauvais souvenirs : honte de sa part, brutalité de la part de l'autre... Et, surtout, l'épisode choisi par M. Wolff me paraît peu « féminin ». C'est en retrouvant la robe qu'elle avait le jour de sa faute que Gervaise s'émeut. Réfléchissez un peu à ce qu'il est arrivé à cette robe, ce soir-là, et le rôle qu'elle a joué entre Gervaise et Chaluzac... et dites s'il y a de quoi s'attendrir. Cela aussi est un sentiment d'homme. — Et, à supposer même que j'aie quelque peu exagéré l'erreur de M. Wolff, vous reconnaîtrez au moins qu'il semble s'être fait quelque illusion sur ce qui doit nous attendrir, nous spectateurs. Il n'y a là qu'une assez vilaine histoire, une surprise des sens, la chute d'une femme qui aime un autre homme que celui à qui elle cède. Je disais tout à l'heure que la « philosophie » avait peu d'importance au théâtre. Tout de même, il se pourrait que les anciens héros de M. Wolff lui aient un peu brouillé l'entendement au sujet de la valeur morale de certains actes. Il n'est pas très aisé d'être à la fois féroce à la manière de M. Georges Ancey, et touchant comme le vertueux Bouilly. Reconnaissons au moins que, même les scènes que je n'aime pas, sont d'un auteur dramatique « qui connaît son affaire ». — *Fidèle* (je ne vous ai pas dit, et je suis résolu à ne pas vous dire pourquoi la pièce s'appelle *Fidèle*) est admirablement joué, je dis admirablement, par Mme Pierson, MM. de Féraudy et Leloir.

Qu'est la pièce de M. Maurice Bouchor? Un conte, un mystère? Je sais seulement qu'elle est adorable et exquise. L' « argument » tient en trois lignes. Pierre Cœur est un bon sculpteur qui consacre son talent à modeler les images des saints : mais Pierre Cœur a quelque faiblesse pour le vin de France; et, ce soir-là, veille de Noël, il s'est abominablement grisé, oubliant sa femme Jacqueline, oubliant même d'apporter à sa fille Rosette les jouets qu'elle espère. Mais saint Nicolas et sainte Rose ont un faible pour celui qui les a si bien représentés et sculptés; ils descendent de leurs socles, et bourrent de jouets les petits souliers de l'enfant. Pierre rentre; touché par le miracle, il obtient le pardon de sa femme et jure

de ne plus boire. Et c'est peu de chose, sans doute. Mais ce qu'on ne saurait dire, c'est le charme vraiment inexprimable qui se dégage de l'œuvre de M. Bouchor. Ce conte, — mieux encore que l'à-propos de M. Tiercelin, — est un délicieux exemple du pouvoir de la poésie. Ces quelques scènes en sont tout imprégnées; et M. Maurice Bouchor est un grand magicien. C'est un miracle de voir vivre Pierre, par cinquante vers, saint Nicolas, sainte Rose et Jacqueline par une ou deux scènes. C'est qu'aussi, ils vivent par leur âme, et que M. Bouchor leur prête un peu de la sienne. Et cette âme est si gentille, si pure, si enfantine et si indulgente! Remarquez que, dans l'œuvre du poète de la *Nativité*, les seuls péchés qu'on commette sont les péchés contre la tempérance; comme Farigoul, comme Ragouel, Pierre Cœur se sent faible devant d'opulentes victuailles arrosées de vins loyaux. Mais, chose charmante, ce péché de gourmandise, péché capital, devient, — tant M. Maurice Bouchor a l'âme naturellement religieuse! — comme un acte de reconnaissance vis-à-vis du créateur de toutes choses. Et il semble que le poète, loin d'en vouloir à ses héros, les encouragerait plutôt. Il semble, si je puis dire, s'adresser à un autre vrai poète de ses amis : « Tu es un peu gourmand, un peu enclin à goûter, et à regoûter, les charmes de la dive bouteille; mais ton ivresse est l'ivresse joyeuse qui nous vient des purs vins de France; tu les as chantés avec une verve toujours renouvelée : tu les aimes, parfois, avec quelque excès; mais si tu les aimes, c'est avec une tendresse naturelle : et, si tu bois, c'est avec simplicité; c'est pourquoi tu seras sauvé, saint Nicolas s'en porte garant... » Et ce n'est pas seulement l'acte de boire, c'est d'autres actes aussi qui prennent un caractère religieux. Quand Jean se réconcilie avec Jacqueline et que la réconciliation est aussi complète que possible, sans doute Jean et Jacqueline cèdent au généreux instinct qui les invite à se donner l'un à l'autre; mais ils rendent également hommage à celui qui a dit : « Malheur à ceux qui sont seuls! » En vérité M. Bouchor a l'âme d'un saint, d'un de ces saints robustes et simples qu'on vit — j'imagine — aux premiers âges du christianisme. Et il est avec cela le plus délicieux, le plus complètement poète de notre génération. Et... Mais, à quoi bon? J'écrirais cinquante pages sur Maurice Bouchor, et tout se résumerait en ceci : Il est « poète »; c'est pour cela qu'il faut l'aimer et que je l'aime... L'interprétation, exception faite de M. Berr, est assez ordinaire. Mlle Ludwig n'est que gentille dans le rôle de sainte Rose, et M. Paul Mounet s'en fie trop à sa belle voix. Sans doute, saint Nicolas doit être représenté avec simplicité, ce qui ne veut pas dire avec monotonie.

On sait que l'*Amiral*, de M. Jacques Normand, représenté jadis au Gymnase, y obtint un fort joli succès. Il l'a retrouvé, plus évident encore et plus vif, à la Comédie-Française. C'est qu'aussi la pièce de M. Normand possède l'une des qualités qui nous plaisent le plus à nous Français fils de Latins : la bonne humeur.

La pièce est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en conter le sujet en détail. Vous vous rappelez que la scène est en Hollande; l'*Amiral* est le nom d'une rarissime tulipe, recherchée à la fois, et passionnément, par deux collectionneurs rivaux, M. Van der Trop et Mme Van der Beck. Le premier a une fille, Jacquemine; la seconde a un fils, Krélis; les deux enfants s'aiment en dépit de l'hostilité paternelle : tels les éternels amants de Vérone. Krélis, par fortune, trouve deux « exemplaires » de l'*Amiral* : c'est de quoi adoucir la haine des parents et obtenir leur consentement. Ils sont près de céder, en effet, tout pantelants à l'idée de posséder enfin l'objet rare. Les oignons de l'*Amiral* ont disparu!... C'est que, dans l'intervalle, l'armée française est entrée à Amsterdam : le capitaine Marius et son brosseur Flageolet ont pris leurs quartiers chez Van der Trop; Flageolet a bien faim : il engouffre un énorme morceau de pain; du pain sec? Il furette, trouve les oignons : il mange!... C'est ainsi que l'appétit excessif d'un militaire va désunir pour jamais deux gentils petits amoureux. Mais tout s'arrange. Il reste encore un *Amiral*, et grâce à l'habileté du capitaine Marius, Krélis et Jacquemine seront mariés. Que dis-je! non seulement eux, mais aussi les irréconciliables Van der Trop et Van der Beck!... Et, pareillement, Annette et Flageolet.

Il faut louer l'adresse avec laquelle est construite la pièce, adresse qui semble plus inspirée par le simple instinct du théâtre, que par la résolution d'être habile, chose insupportable. Et, de même, il faut louer la verve aimable et aisée qui coule abondamment au long de ces deux actes, et dont les rôles si amusants de Marius et de Flageolet sont plus particulièrement pourvus. A la rigueur, pourrait-on relever çà et là quelques vers dont l'expression est un peu flottante; mais notez qu'il s'agit ici d'un « vaudeville en vers », et que ce qu'il y faut surtout, c'est la franchise spirituelle du dialogue. A ce point de vue, le rôle de Marius, notamment, est des mieux venus; tout « porte », comme on dit.

Mais ces qualités de facture, d'esprit et de style ne sont pas le seul mérite de l'*Amiral*. L'amusante comédie de M. Jacques Normand en a d'autres que je sens, qui ne sont pas très faciles à expliquer... Pour tout dire, comment, ayant pour le vaudeville des sentiments tout proches de la répugnance, me suis-je plu très sincèrement à l'*Amiral*, qui n'est, en

somme, qu'un vaudeville en vers?... Il faut bien qu'il y ait ici quelque chose de plus que dans les vaudevilles ordinaires? Et ce quelque chose pourrait bien être la sincérité.

Ce qui déplaît, dans le vaudeville, — ce qui déplaît aux gens qui ne l'aiment pas! — ce n'est pas seulement la convention: c'est la complication des événements, les combinaisons en vue de l'effet, l'absence de tout sentiment vrai, les efforts laborieux pour « faire rire », l'artificiel, en un mot. Ici l'intrigue, une fois partie, se développe avec simplicité. Je ne sais où M. Jacques Normand a trouvé le sujet de sa pièce; l'ayant trouvé, il s'est contenté de le traiter, sans multiplier ces épisodes qui ne servent qu'à masquer les vides de l'action; c'est pour cela qu'il l'a bien traité; et cela suffirait sans doute à distinguer sa pièce de certaines autres...

Mais ce n'est pas tout, car nous avons déjà vu des vaudevilles bien faits. Il y a autre chose.

Considérez la pièce en elle-même, et voyez à quels obstacles vont se heurter nos deux amoureux. D'abord, c'est l'hostilité, la haine des parents; et il y a déjà là de quoi les séparer à tout jamais; que Mme Van der Beck d'une part, et surtout Van der Trop, de l'autre, se décident à séparer leurs enfants: qu'on enferme Jacquemine, qu'on éloigne Krélis, et c'en est fait de ce gentil petit amour, d'une si touchante ingénuité. Puis voici l'arrivée de l'armée française, et de Marius, le plus redoutable représentant d'icelle: et que de choses encore peuvent se produire, qui perdront ou gâteront le frais sentiment qui unit Jacqueline à Krélis! La prudence et la raison sont d'accord pour engager les pères à éloigner leurs filles des braves militaires; et ce n'est pas la seule prudence « de théâtre », c'est la vraie et bonne prudence humaine... Continuerai-je encore à vous montrer tout ce qui sépare, ou pourrait séparer nos jouvenceaux? Je n'en finirais pas, si je voulais insister sur tout ce qu'ils ont à vaincre, sur tout ce qui, dans la vie, pourrait et « devrait » même les éloigner l'un de l'autre.

Et vous savez que, de tout cela, rien ne subsiste: les amoureux rencontrent un obstacle, ils soufflent dessus, il s'est effondré. Marius essaye bien quelques galanteries, mais il est soldat français; il sait conquérir les belles, mais non les violenter: héroïque et séducteur, il est sensible aussi, et sait se sacrifier avec une élégance militaire. La tragique rencontre de l'« Amiral » avec Flageolet nous amuse plus qu'elle ne nous émeut; et quant à l'opposition des Van der Trop et Van der Beck, nous savons ce qu'elle pèse devant la volonté des enfants. Et cela, sans doute, c'est le vaudeville et sa poétique. Mais celui-ci a quelque chose du charme d'un conte bleu.

C'est qu'au fond la vie ne nous paraît si compliquée que parce que nous avons l'habitude d'y regarder de trop près. Là aussi, si l'on peut dire, « les arbres nous empêchent de voir la forêt »; ce n'est plus la vie que nous voyons, mais les mille petits faits qui peuvent en déranger le cours, et devant lesquels nous demeurons effarés. Tant de baliveaux à abattre pour se frayer un passage? Non, une forêt tout simplement, et que l'on peut traverser sans trop de peine, en y mettant un peu de souplesse et beaucoup de prudence. Je sais bien que tout cela est plus instinctif que raisonné et que les plus justes déductions du monde ne feront pas d'un pessimiste un optimiste, et réciproquement. Mais c'est un motif de plus pour envier et pour louer ceux qui, selon la jolie expression populaire, « voient les choses du bon côté ». M. Jacques Normand est de ceux-là. Et, ce qu'il y a de charmant, c'est que l'optimisme est chez lui tout spontané et ingénu. Ce n'est pas un calcul pour plaire au public, c'est comme un produit naturel de son esprit, de sa nature de galant homme, d'homme heureux et d'homme bon. Il y a deux êtres qui s'aiment, et ils ne s'épouseraient pas? M. Normand ne l'admettra jamais!...

Et notez d'ailleurs que cet optimisme-là n'est pas plus sot que son contraire. Il y a quelque dix ans que nous avons inventé le pessimisme, — je ne parle que du théâtre! — et depuis dix ans, nous lui avons fait la part belle :

Rien n'est beau que le noir, le noir seul est aimable!

Et, maintenant, nous nous apercevons que le « rose » a aussi son mérite et son agrément. Bien mieux, nous comprenons que, théâtralement parlant, le premier ne vaut pas plus que le second. Pourquoi nous interdire alors de goûter des œuvres aimables, d'une grâce élégante et discrète, comme l'*Amiral*, surtout quand elles sont, par surcroît, pleines d'esprit et de loyale gaîté? Le public de la Comédie-Française, s'il s'est posé cette question, l'a résolue d'une manière qui n'a pas dû déplaire à M. Jacques Normand; les spectateurs ont fait fête à sa jolie comédie; on a ri, on a eu une petite pointe d'attendrissement, et l'on a applaudi chaleureusement, tant aux jolies scènes des amoureux qu'aux joyeuses tirades de Marius et de Flageolet...

L'interprétation de l'*Amiral* est remarquable. Il faut citer en premier lieu MM. de Féraudy et Leloir, d'une admirable drôlerie tous deux, en Marius et en Flageolet; la première apparition de M. Leloir a été saluée d'un long éclat de rire; M. de Féraudy a rendu avec une verve très fine l'amusant personnage de Marius. Nous savions depuis longtemps que Mlle Muller est la plus délicieuse des ingénues; nous avons constaté avec plaisir les progrès de M. Dehelly: il est ici moins trépidant qu'à l'ordinaire, et il a tant de jeunesse, et il a l'air de tant s'amuser! Louons encore

Mlle Lynnès qui a lancé avec un bel élan les savoureuses répliques de la servante Annette. N'oublié-je personne? Si; mais c'est exprès!...

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Sur un suicide.

J'ai été très étonné l'autre matin de lire dans un journal que M. Léon Robert, inspecteur général de l'enseignement secondaire, venait de se suicider à la suite de vilaines aventures de jeu où il avait compromis sa fortune et son honneur.

Je ne pouvais croire à cette terrible fin. Et les raisons de mon incrédulité étaient doubles.

***

La première est que je connaissais M. Léon Robert, et que tout ce que je savais de lui rendait plus invraisemblable encore le récit d'une si extraordinaire mort.

Je l'avais eu comme professeur de seconde à Fontanes, l'année précisément où il débutait dans ce lycée, et je gardais de ces dix mois passés dans sa classe des souvenirs tout à fait contraires à ce que le journal racontait de lui.

L'impression qui domine parmi ces souvenirs est une impression de gravité. Oui, par-dessus tout, M. Léon Robert, dans ma mémoire, se dressait comme un homme grave.

Dès la première classe, ç'avait été l'avis général : le nouveau professeur n'était pas drôle.

Chauve d'une calvitie luisante et polie par les ans, la barbe noire et courte, sans son pince-nez, il eût eu l'air d'un Socrate jeune ou d'un député provincial du centre gauche. Il ne souriait que rarement, presque jamais. Il était, au fond, autre chose que grave : il était mélancolique. Avec cela la voix enchifrenée et très douce, malgré un certain ton de fermeté. Ah! non, on ne s'amuserait pas dans la classe du nouveau!

Au bout d'un mois, nous étions revenus de notre opinion. M. Léon Robert nous paraissait un professeur charmant. Très délicat, très lettré, il avait fini par nous séduire, par prendre de l'autorité sur nous. Les deux heures de classe terminées, on n'en avait pas assez de l'avoir entendu. Nous étions toujours quelques-uns à nous grouper autour de sa chaire, à causer avec lui, à l'écouter. Il avait fait de nous ses amis.

Et puis il savait l'art de nous intéresser. Chaque fois que l'actualité littéraire pouvait avoir accès dans son cours, M. Léon Robert y faisait une large place. Essais critiques, pièces de théâtre, mémoires, romans même, il mentionnait toutes les nouveautés dont la décence lui permettait de nous parler. Je me souviens que lorsque furent données les *Noces d'Attila*, il y eut dans toute la classe un admirable élan pour comparer l'œuvre de M. de Bornier à l'*Attila* de Corneille. Aujourd'hui de tels exercices me raviraient moins. Mais à cette époque de servitude puérile, cela nous semblait du nanan, de l'escapade, comme un délicieux devoir de contrebande, et nous comparions M. de Bornier et Corneille à parallèles que veux-tu.

Oui, souvent j'ai passé en revue ceux qui m'apprirent ce que je sais. Et quand j'arrivais à M. Léon Robert, je me disais : « C'est celui-là qui m'a donné le goût, l'amour de la littérature. » Je ne lui en avais pas positivement de la gratitude, car on ne sait jamais où ce goût peut vous mener. Mais, tout de même, je lui rendais justice et j'envisageais avec sympathie son souvenir.

***

Ponte suspect, coureur louche de tripots, cet homme si lettré, si doux, si grave, allons donc, c'était impossible!

Encore j'aurais pu m'expliquer cette déchéance par l'entraînement, l'habitude de la vie abondante et facile qu'avait prise, au pouvoir, M. Léon Robert.

Car plusieurs fois, et pendant de longues périodes, il avait occupé auprès d'un ministre d'importantes fonctions, soit au Ministère de l'instruction publique, soit au Ministère des affaires étrangères.

Peut-être qu'après la brusque rechute dans la vie terne et médiocre qu'il quittait, il avait voulu continuer cette brillante existence d'avant dont il était demeuré fasciné, gâté, corrompu, — peut-être que pour la poursuivre il avait eu recours aux expédients, au jeu?

Mais non! Là, pareillement, mes souvenirs s'inscrivaient en faux contre une telle hypothèse.

Je l'avais aperçu parmi les honneurs, M. Léon Robert, je l'avais vu à des solennités parisiennes, des inaugurations, des premières où sa situation officielle lui donnait libre entrée; et je vous assure que les grandeurs ne l'avaient pas changé.

Il gardait son air triste et timide d'antan. Il n'était pas de ces chefs de cabinet qui se croient les chefs du monde. Il se glissait doucement, discrètement à sa place, ne paradait pas dans les couloirs, ne faisait pas feu et bruit de toute sa puissance.

Je le revois notamment un soir, à une première de l'Opéra. Il était placé à l'amphithéâtre, entre une demoiselle des Français et une demi-mondaine très connue. Il ne baissait pas les yeux, mais il ne les levait pas beaucoup non plus. Il n'affectait

pas une désinvolture boulevardière, informée et provocatrice. Il regardait simplement droit devant lui, à travers son épais lorgnon d'écaille, le spectacle qui se déroulait. Il se tenait dans sa stalle comme jadis dans sa chaire. Il était resté le même : simple, modeste et vaguement mélancolique...

***

Le lendemain, j'ai eu le secret, sans doute, de cette permanente mélancolie. Le lendemain, le même journal donnait gain de cause à mon incrédulité, publiait une loyale rectification du récit de la veille, car sa bonne foi avait été surprise.

M. Léon Robert était bien mort, s'était réellement suicidé ; seulement, non pas pour les motifs déshonorants qu'on avait dits, mais pour des chagrins de famille dont, à la longue, sa raison s'était altérée.

Voilà donc pourquoi toujours il semblait si triste, le pauvre homme !

Et maintenant que j'ai vite dit que sa mémoire était purifiée de tout soupçon et sa mort digne uniquement d'une grande pitié, je puis bien formuler en plus la raison d'ordre général qui m'empêchait de croire à une aussi complète défaillance.

C'est que les chutes de ce genre sont extrêmement rares dans l'Université, sinon absolument inconnues.

On a publié récemment, du reste, une statistique de la criminalité dans les diverses professions. Les notaires venaient en tête ; les universitaires, presque en dernier, avec un nombre de délinquants insignifiant. Et ici même je me suis assez librement exprimé sur l'intellectualité de certains professeurs, pour ne pas résister au plaisir délicat de mettre en lumière cette statistique toute à l'honneur des universitaires.

Mais sans cette statistique, même ma conviction sur ce point était faite ; je savais, par maint exemple, que dans l'Université le niveau moral, comme on dit, se maintient à une moyenne très élevée, et que c'est dans les autres classes de la société que se recrutent les grands gredins et les scélérats insignes.

Pourquoi cette continue faveur du sort envers une classe spéciale de la société? Car les universitaires, qui ne sont pas des demi-dieux, en somme, devraient avoir comme tous des passions qui conduisent au mal !

Je m'imagine avoir deviné le mystère de cette belle et solide santé morale, et je vous livre volontiers ma découverte. Les universitaires sont, pour la plupart, vertueux parce que ce sont des idéalistes. Ils n'aspirent qu'à des joies d'honneur, de gloire. Ils sont ambitieux, ils ne sont pas jouisseurs. Ils veulent surtout la réputation qui ne coûte que l'effort de travail. Ils ne recherchent pas les plaisirs chers. Et dans la passion même, ils demeurent intègres, puisque leur passion n'a pas de besoins d'argent.

La seule faiblesse morale qu'on pourrait reprocher à quelques-uns est peut-être un goût trop vif de se mêler à ce qu'on nomme le mouvement parisien, de rapidement figurer parmi les notabilités du monde complexe de la presse et du boulevard.

Mais c'est encore une passion gentille, chimérique, candide, et qui ne fera jamais de son homme un coquin.

Un de nos plus subtils normaliens me contait à ce sujet une amusante anecdote que de promotion en promotion on se transmet à l'École.

Il y a quelques années, on organisa rue d'Ulm la représentation d'une pseudo-tragédie grecque.

Un élève très rose et très blond avait été chargé du rôle d'Électre. Au moment où il allait quitter ses vêtements d'homme pour endosser la longue tunique blanche, il voit entrer dans sa chambre un de ses camarades que nous nommerons, si vous voulez, X. Le jeune Électre, saisi de pudeur, prie X. de se retirer. X. affecte de ne pas entendre. Nouvelle prière. X. s'incruste, persiste, s'obstine. A la fin, Électre se fâche. Alors X., d'une voix suppliante, balbutie :

« Non, je t'en prie, laisse-moi rester... Je t'aiderai à t'habiller... Tu comprends, il faut que je m'habitue, pour plus tard, quand je serai critique dramatique, quand j'irai dans les loges des actrices !... »

Charmant et ingénu rêve de jeune homme : aller plus tard dans les loges des actrices, frémir à l'illusion d'être déjà presque dans un de ces endroits parfumés et diaboliques !

Avec de pareilles ambitions on ne perdra jamais ni son âme, ni son honneur, ni l'estime de ses amis.

FERNAND VANDEREM.

BIBLIOGRAPHIE

LA PLUS GRANDE FRANCE

D'après un livre de M. Spuller.

On a surtout remarqué, dans le livre que M. Spuller a fait récemment paraître sous ce titre : « *Au Ministère de l'Instruction publique*, 1893-1894 (1) », un avant-propos considérable, en effet, non moins par les idées politiques et morales qui y sont développées que par les événements, jusqu'alors mal connus, qui s'y trouvent exposés au grand jour et qui appartiennent à l'une des périodes les plus importantes de l'histoire de la troisième république.

Cette histoire va comprendre, bientôt, vingt-cinq années qui, malgré les grands sujets de critique qu'elles laisse-

(1) Hachette et Cie, éditeurs.

ront aux historiens, font à notre pays un honneur extraordinaire et unique, par la continuité de la prospérité et de la paix dans une liberté entière. Jamais une pareille expérience ne s'était accomplie, en aucun temps ni nulle part, sur la terre, depuis qu'on y a vu se former de grands peuples et de grands empires. La démocratie française, la plus nombreuse et la plus complexe qui ait jamais existé, a pu se gouverner par sa propre force interne, pendant un quart de siècle, et elle s'est rendue maîtresse de toutes les questions qui se sont présentées à elle, du dedans ou du dehors, augmentées de toute l'étendue et de toute l'acuité que leur donne l'état actuel de l'esprit humain.

L'histoire ne nous a pas offert et elle ne pouvait nous offrir aucun exemple d'une pareille réussite. Entre la République d'Athènes à laquelle on nous compare quelquefois et la République française, il y a la différence d'un pur cristal à un monde débordant de vie. Nous avons eu la période de la République virtuelle qui, sans existence légale encore, a brisé toutes les résistances qui l'empêchaient de s'affirmer, puis la république nominale avec ses combats et ses victoires sur toutes les conjurations formées pour l'étouffer, puis la république effective, assise sur les grandes lois qu'elle avait faites et sur l'assentiment réfléchi de l'immense majorité de la nation.

Un homme exceptionnel, qui avait présidé à ces trois premières périodes, semblait porter la république en lui : nous l'avons perdu voilà douze ans. Nous avons cru perdre la république avec lui, et la république a continué de croître et de s'étendre. Cette quatrième période, qui a suivi la mort de Gambetta, a été assombrie par ce grand deuil et par diverses calamités qui se sont longuement et sourdement préparées à la faveur des ombres que ce deuil avait jetées sur la république. Cependant nous avons rencontré d'autres circonstances favorables, et, grâce à la force inhérente à tout ce qui dure, nous avons franchi encore ces dix années et nous avons vu les dernières oppositions rendre enfin les armes et s'avouer vaincues en fait et en droit par une sorte de fatalité supérieure, qui est vraisemblablement la marche de l'éducation humaine.

Nous sommes arrivés à ce point où la République française et la France elle-même, la France séculaire, organisée par la monarchie, par l'église et par la révolution de 1789, avec sa complexité morale prodigieuse, n'ont paru former qu'une seule et même chose, un organisme politique et social, vivant dans son unité. La France, je dis la France historique, apparut républicaine. Ecartez tout le reste de l'histoire : rien ne tient et rien ne vaut en comparaison d'un pareil événement.

Si vous imaginez qu'à ce moment, quelqu'un dise à des Français et à des républicains : « Les temps sont accomplis ; nous sommes payés de nos longs efforts et de nos peines si cruelles ; la liberté est fondée, la République est faite, adéquate à la France, à l'état de sa raison publique et de ses mœurs. Il ne s'agit pas de nous reposer dans une stérile inaction : l'heure est venue de marcher dans des voies nouvelles avec un esprit nouveau... » Que pensez-vous que répondent ces républicains et ces Français, si amis de la nouveauté et du mouvement ? — « Voilà qui est bien dit ! diront-ils ; honneur à celui qui nous ouvre des perspectives nouvelles ! » — Eh bien ! pas du tout ! Oh ! que tu connais peu les Français, mon cher, et la flamme subtile de leur génie qui a fait de ce peuple l'énigme du monde !

M. Spuller, dans son avant-propos, retrace l'histoire des élections de 1893, les principaux traits de la situation où s'est trouvée la nouvelle Chambre et les circonstances de la formation du ministère Casimir-Perier, dans lesquelles il a tenu un rôle prépondérant que personne n'a oublié, un vrai rôle d'arbitre national, où l'on doit reconnaître à l'avance, si l'on est doué d'un peu de perspicacité, l'homme qui allait prononcer le mot du 3 mars.

Ces événements semblent bien loin et ils sont encore tout près de nous. Les pages où ils ont été consignés appartiennent à l'histoire. Il est impossible de les lire sans une profonde émotion, lorsque M. Spuller raconte par quelle dialectique de la raison et du cœur il sut mettre en présence l'un de l'autre M. Carnot et M. Casimir-Perier, et, cette démarche faite, comment il s'est retiré, se tenant simplement à la disposition de ses amis et emportant avec lui la conscience d'un grand devoir accompli, avec résolution et coup d'œil, dans une circonstance décisive de l'histoire de son pays. Il ressort de tels actes, quand le succès s'y joint et les consacre, une sorte de joie virile et un enthousiasme du bien public qui éclatent ici à chaque ligne. C'est ce qui fait l'émotion communicative de ce passage, à laquelle ne peut se soustraire aucun esprit sensible aux grandes et belles choses de la politique.

Le plein succès de cet acte capital où trois hommes, si différents de caractère, de fortune et de tradition, s'étaient rencontrés et compris, devait avoir sur la situation de la République et sur la suite des événements une influence et des effets qui pouvaient se marquer d'avance avec une sorte de certitude. Deux affreuses catastrophes ont brisé le plan de la prévoyance et de la sagesse. Celui qui avait formé un tel plan n'en conserve pas moins un mérite supérieur à la fortune adverse ; c'est le même qui devait être amené naturellement à prononcer, par l'enchaînement des réflexions de toute sa vie, la parole, restée fameuse, du 3 mars 1894. Qu'elle ait été préparée et prononcée si simplement par son auteur, à la minute qu'il avait délibérément choisie, ou qu'elle se soit échappée d'elle-même, poussée par une force intérieure, peu importe ! Que s'est-il jamais fait dans la politique à l'heure que les politiques avaient fixée dans leurs calculs ? Et les effusions de la spontanéité ne sont-elles pas souvent ce qui contient le plus de vérité profonde ? L'essentiel et le tout est que le mot, sur lequel se sont livrées tant de batailles vaines, soulevant de vaines fumées, ait été conséquent au caractère, à la politique et à la conduite de celui qui a prononcé ce mot, et conséquent aux données visibles d'une situation générale. Lorsque se sera calmé l'étrange hourvari, qui, sans nous ébranler, nous secoue, les discours et les actes reprendront toute leur valeur intime.

On n'a généralement parlé que de cet avant-propos, qui est à lui seul presque un livre : c'est là-dessus que

l'attention s'est fixée principalement; mais toute la suite du volume, presque entièrement composée des discours que M. Spuller eut l'occasion de prononcer, comme ministre, devant les assemblées diverses avec lesquelles il s'est trouvé en contact, dans les Universités, dans les écoles et sur les places publiques, donne la démonstration éclatante de cette conséquence qu'il nous plaît d'établir ici entre les diverses parties d'un même rôle. Il y aurait beaucoup à prendre dans ces discours, qui sont tous, comme il y paraît, des improvisations, d'une rare solidité, formées par les réflexions assidues de toute une vie militante, écoulée dans les luttes de la politique. On pourrait les considérer sous plusieurs aspects; les maîtres de la jeunesse, les éducateurs du peuple y trouveraient, entre tous, leur profit et leur plaisir. M. Spuller aime particulièrement à se dire éducateur de la démocratie et instituteur des foules. On n'en peut pas douter, l'effort, l'ambition, le prix de sa vie sont là tout entiers pour lui; et il l'a mis ainsi, ce prix de sa vie, en la plus haute et la plus forte place, où personne ne le lui prendra. Mais dans notre dessein, c'est une autre pensée que nous suivons : nous considérons dans la suite de ce livre et de ces discours le développement d'une même situation et d'une même conduite.

Il ne s'agit de rien de moins que d'unir la France du passé à la France de l'avenir, pour ne laisser en arrière et en dehors du mouvement national aucune des forces vives de la patrie, pour les faire marcher ensemble, toutes ces forces, vers un but supérieur, vers la réalisation de la plus grande France possible et de la plus grande République possible. Au milieu des âpres querelles d'une démocratie libre, dans l'exaltation des partis qui s'affrontent l'un l'autre et qui ne voient de salut que par la ruine de leurs adversaires, le problème ainsi posé est le plus grand et le plus scabreux des problèmes pour qui a le courage de le poser, et il apparaît à toutes les pages de ce livre que ce n'est pas autrement que l'auteur le pose. C'est une audace singulière, permise à bien peu, et qui ne se justifie que par une situation morale éminente et par une conscience inattaquable. Nous en connaissons plus d'un, dans l'histoire, qui, pour avoir osé la même chose, s'est politiquement et effectivement perdu. Gambetta lui-même, quand on y regarde de près, faillit succomber à une entreprise qui ne fut guère différente de celle-ci; et qui sait pour combien fut dans sa perte précipitée et dans sa défaite par la mort, la recherche indomptable de la solution de ce problème?

Mais si c'est là le plus dangereux des problèmes pour un homme élevé dans la politique des partis, c'est bien aussi le plus attrayant et le plus pathétique des problèmes. Il peut être mortel à celui qui y livre son nom, mais il est le problème du salut de la patrie. A vrai dire, la patrie ne vit et ne subsiste que par la solution quotidienne, incomplète et toujours douteuse d'une telle question qui, bien ou mal, et bon gré mal gré, se résout inconsciemment. Mais la distinguer, avec une parfaite conscience et intelligence de la vie historique de son pays, et la montrer du doigt, comme un phare, dans la tourmente furieuse des partis, c'est avoir le mérite le plus rare et le courage civique par excellence.

Or, c'est cela même qui apparaît à chaque page de notre livre. Et c'est cela qui nous permet de dire que tout ce livre, considéré dans sa forme et dans sa substance de livre, est le développement de la même volonté, la démonstration de la même pensée qui s'est exprimée le 3 mars, à la tribune parlementaire, avec un subit éclat. A Paris, rue de Grenelle, à Versailles, à Mâcon, à Chaulnes, à Loudun, partout où nous accompagnons M. Spuller, en parcourant ses discours, nous l'entendons proclamer la même vérité, dont il semble tout débordant, mais nulle part peut-être avec plus de force pathétique, que devant la jeunesse enthousiaste de Poitiers qui le comble de ses acclamations.

J'ai employé deux fois cette expression d'un si rare usage : pathétique; c'est qu'elle est ici à sa place, et la seule qui convienne. Ce livre est profondément ému, d'une émotion communicative, pourquoi? Pour la grandeur et le poids presque accablant de cette question partout posée et qui s'impose de façon irrésistible : « donner à la démocratie républicaine son gouvernement, dans la paix et dans la solidarité nationale; conduire notre société à ses destinées nouvelles, préparer les réparations nécessaires et toujours attendues, rassembler tous les fils de la France à la lumière d'un idéal nouveau!... » Voilà ce que je retrouve partout dans ce livre.

Mais comment faire? Comment s'y prendre? Comment et de quoi le formerons-nous cet idéal nouveau? C'est alors que l'anxiété nous saisit. On peut répondre qu'il faut s'y prendre d'abord en ne cessant de poser la question toujours. On fait venir l'esprit des temps nouveaux, on l'oblige à se révéler en l'appelant. Et peut-être il ne sera pas absolument celui que nous avions pensé, mais il sera celui qu'il faudra pour la vie des générations nouvelles, plus libres et plus éclairées que nous ne l'aurons été. Avoir foi, avoir confiance, marcher courageusement, à travers les tristes ombres qui nous environnent, vers cette lumière qui brille dans l'avenir indécis : tout est là, M. Spuller ne cesse de le répéter; il faut agir, il faut travailler, il faut penser, il faut chercher le mieux, et, le cherchant, nous le trouverons, nous le créerons par notre effort et par ce noble exercice de l'initiative, qui est déjà, toute seule, la plus haute comme la plus sûre récompense de l'esprit.

HECTOR DEPASSE.

MM. Robert, Zigesar, Zanardelli et de Mont préparent, à Bruxelles, une *Revue des littératures étrangères et locales* qui sera une encyclopédie perpétuellement à jour d'études et de notices sur tous les sujets se rapportant de près ou de loin à la littérature. Sans distinction de races, de pays, ni d'hémisphère, ce périodique exposera et discutera, dans tous les genres, toutes les œuvres nouvelles, toutes les théories remises en lumière; enfin une place spéciale sera réservée, dans chaque numéro, au *Folk-lore*. Le projet est superbe si la réalisation nous en paraît malaisée. Qui trop embrasse souvent mal étreint.

E. T.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32530. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25 — 4e SÉRIE. — TOME III — 22 JUIN 1895

LA POLITIQUE

La liberté de l'empoisonnement.

La liberté du commerce n'existe pas pour la strychnine ou pour l'acide prussique : doit-elle exister pour un poison qui tue plus lentement, mais non moins sûrement?

Voilà, en deux mots, la question de l'alcool. Question d'impôt d'où dépend l'équilibre du budget; mais aussi et surtout question de santé publique, d'où dépend l'avenir de notre pays. L'autre jour, à la Chambre, M. Lannelongue a montré comment, au-dessus du point de vue fiscal, il y a le point de vue hygiénique : il a parlé en savant; il a parlé aussi en patriote.

On trouve encore des gens qui vous disent : « Qu'importent quelques petits verres de plus ou de moins ? Il y a eu de tout temps des ivrognes, il y en aura toujours, et vous n'avez sans doute pas la prétention de changer l'humanité. » Cela était bon à dire il y a une cinquantaine d'années, quand on ne buvait que de l'eau-de-vie naturelle : il n'y avait alors que des ivrognes ou des malades; c'était affaire à la police de ramasser les uns, à la médecine de soigner les autres.

Aujourd'hui, l'alcool est surtout un produit d'industrie, un breuvage artificiel dans lequel, les trois quarts du temps, il entre de tout excepté du vin. Il ne s'agit plus de combattre l'ivrognerie, qui n'était après tout qu'un mal individuel; il s'agit de combattre l'alcoolisme, qui est un péril social. Les chimistes, les médecins nous ont dit sur tous les tons que l'alcoolique est autre chose que l'ivrogne : c'est l'individu qui absorbe chaque jour une boisson plus ou moins frelatée, et qui, en quelques années, sans en avoir conscience, détruit en lui toute énergie physique et toute énergie morale. M. Lannelongue fait ce portrait de l'alcoolique : « Il a perdu toute résistance; c'est un mauvais blessé, c'est un mauvais malade. A quarante ans, il a les tissus d'un homme de soixante ans. »

*
* *

C'est l'empoisonnement non seulement de l'individu, mais de la race. Celui qui absorbe de l'acide prussique ou de la strychnine ne tue que lui-même : l'alcoolique, plus dangereux, plus criminel, frappe de mort toute sa lignée.

Ceux qui ont étudié ces questions nous montrent les enfants de l'alcoolique « débiles, hystériques, convulsifs, idiots, incomplets au physique et au moral » ; ils nous montrent sa famille condamnée à disparaître à la troisième ou quatrième génération. L'hérédité fait son œuvre fatale. Le fils du buveur naît buveur. On aura beau l'arracher aux influences mauvaises, le changer de milieu : arrivé à un certain âge, il voudra boire, il boira, « comme ces oiseaux qui manifestent l'intention d'émigrer à une certaine époque de l'année ». Voilà la vérité, et c'est pourquoi M. Lannelongue a pu dire à la tribune de la Chambre : « La question de race est engagée; la famille est frappée au cœur, et tout y passera. »

Le savant professeur a été applaudi. Ce n'est pas assez. Le discours qu'il a prononcé devrait être lu et compris d'un bout de la France à l'autre. Non seulement tout député, tout sénateur, mais tout homme qui peut exercer une influence quelconque autour de lui devrait méditer ces graves paroles : « Nous ne

savons pas ce que seront demain les nations si l'alcoolisme continue sa marche montante. En somme, il n'existe véritablement en France que depuis cinquante ans, et dans le monde que depuis un siècle ou deux. En présence du spectacle qu'offre partout l'alcoolisme, on a le droit de se demander ce que deviendra l'humanité dans ces conditions. Ce qui est bien certain, c'est que les nations les plus sobres auront l'avantage. L'avenir est à elles. »

Je parle de ces choses en ignorant, mais j'écoute ceux qui savent et je répète leurs paroles. Voyez les rapports des commissions d'enquête, les compte rendus des académies. Relisez, dans le beau livre de M. Charles Richet, l'*Homme et l'Intelligence*, le chapitre consacré aux poisons de l'intelligence. Consultez les travaux de MM. Dujardin-Beaumetz, Magnan, Brouardel; tous sont d'accord pour affirmer que l'alcool est la cause prédisposante d'un très grand nombre d'affections, et que les alcooliques n'engendrent la plupart du temps que des êtres porteurs d'une tare physiologique : névrosisme, tuberculose, épilepsie, criminalité.

***

Il faut évidemment faire quelque chose ; mais quoi ? Interdire, dit-on, la vente de l'alcool non rectifié ; punir le débitant qui, sous une forme quelconque, aura vendu une drogue empoisonnée. Rien de plus simple en apparence ; mais si celui-là n'est pas le vrai coupable et s'il vend sa drogue telle qu'il l'a achetée ? Alors comment établir les responsabilités ? comment, dans chaque cas particulier, déterminer lequel, fabricant ou débitant, doit être frappé ? Il faudrait une armée d'agents pour constater les contraventions et une armée de magistrats pour les juger.

Si ce n'est pas l'alcool en soi qui est un poison vraiment redoutable, mais l'alcool non rectifié, il y a un remède ; M. Alglave l'a indiqué il y a une dizaine d'années au moins : c'est la rectification par l'État. Il y a dix ans, M. Alglave était à peu près seul de son avis. Aujourd'hui, beaucoup sont d'accord avec lui sur le principe ; le moment n'est peut-être pas loin où le monopole, sous une forme ou une autre, sera inscrit dans nos lois.

L'objection est toujours la même : le monopole en soi est une chose mauvaise, et il ne s'y faut résigner qu'à la dernière extrémité. Il semble que ce soit précisément le cas. D'autres monopoles, comme celui, par exemple, du tabac, ne se justifient que par un intérêt fiscal : ici, il ne s'agit pas seulement d'assurer une recette à l'État, il s'agit de mettre fin à un empoisonnement public.

M. Alglave calcule que son système rapporterait au Trésor plusieurs centaines de millions : l'argument, par le temps qui court, n'est certes pas à dédaigner ; mais, dût le monopole ne pas rapporter un sou, je suis de ceux qui pensent qu'il faudrait l'établir quand même.

C'est que vraiment, en dehors du monopole, on ne voit pas comment résoudre la question, comment s'assurer qu'aucun alcool ne sera livré au commerce sans avoir été rectifié. Le jour où l'État aura pris la responsabilité de la rectification, mais ce jour-là seulement, on pourra sans hésitation frapper le débitant qui vend un breuvage nuisible.

***

On a quelque peine à comprendre la répugnance de la plupart des libéraux à l'endroit du monopole de l'alcool.

Ce n'est pas la liberté de l'industrie qui est en jeu, puisque chacun serait libre de fabriquer l'alcool comme bon lui semblerait. Ce qui serait interdit, ce serait de fabriquer un produit dangereux, un produit falsifié par l'introduction de substances toxiques. Une telle interdiction n'a aucun caractère d'exception ; elle est de droit commun.

Et pas davantage la liberté du commerce n'est intéressée dans la question : sous le régime du monopole, chacun pourrait, à boutique ouverte, acheter et vendre de l'alcool, pourvu que ce fût de l'alcool rectifié.

La liberté, qu'on introduit à tort dans le débat, n'est pas le droit de faire tout ce qui nous passe par l'esprit. La liberté de chacun a une première limite, qui est la liberté du voisin ; elle a une limite supérieure, qui est l'intérêt général. Or, l'intérêt général veut que le commerce des poisons soit surveillé. Le monopole de l'État, s'il devait comprendre la fabrication de l'alcool, serait un système, à bien des points de vue, critiquable ; borné, comme on le propose, à la rectification, ce n'est plus qu'un contrôle qui se justifie par le souci de la santé publique.

Tout se résume en ceci : accepte-t-on, oui ou non, la parole des hommes les plus compétents, des savants les plus considérables, quand ils nous disent que si les progrès de l'alcoolisme continuent, c'est à bref délai la décadence de la race française ? Si non, inutile de discuter. Si oui, l'intervention de l'État s'impose. Dira-t-on que c'est du socialisme ? Il me semble qu'il n'y a socialisme que lorsque l'État se mêle de ce qui ne le regarde pas, et ce n'est pas ici le cas. Il ne faut point, en des matières aussi sérieuses, s'effrayer d'un mot. J'estime, pour moi, qu'on peut être libéral, très libéral, et ne pas admettre la liberté d'empoisonner son prochain à haute dose.

PAUL LAFFITTE.

PAIN NOIR (1)

Nouvelle.

Pour comble de malheur, Carmenio attrapa les fièvres. Si son patron eût été riche, il lui aurait payé ses médecines. Mais Vito était un pauvre diable, qui vivait de son petit troupeau et n'avait guère pris le gas que par charité, car il aurait gardé lui-même ses quelques moutons, n'eût été la peur de la mal'aria. Était-ce sa faute, s'il ne possédait qu'un petit pâturage, où la mal'aria régnait toute l'année, et si Carmenio avait pris la fièvre tierce ?

Un jour que le pauvre garçon se sentait brisé, il se laissa vaincre par le sommeil et s'endormit sur une pierre, pendant que les moustiques bourdonnaient dans la chaleur de mai ; et les moutons entrèrent dans le champ du voisin, l'oncle Cheli : — un pauvre champ de blé grand comme un mouchoir de poche et déjà à demi brûlé par la chaleur, mais auquel l'oncle Cheli tenait comme à la prunelle de ses yeux, à cause des sueurs qu'il y versait et parce que c'était son espoir de toute l'année.

Quand il vit les brebis piétiner son champ, l'oncle Cheli commença par éveiller à coups de pied Carmenio, qui se mit à courir comme un fou après les moutons débandés, en criant et en pleurant. Mais est-ce que ses larmes et ses cris pouvaient payer le dommage fait au voisin ?

— Une année perdue, et mes enfants sans pain cet hiver ! Voilà ce que je te dois, misérable !... Si on t'écorchait vif, tu ne l'aurais pas volé !...

Puis l'oncle Cheli alla chercher des témoins, pour les citer devant le juge avec les moutons de Vito, qui fut frappé comme d'un coup de foudre en recevant la citation.

— Ah ! cet assassin de Carmenio, s'écria-t-il, il nous a ruinés tous !... Faites donc le bien, pour qu'on vous le rende ainsi !... Tu nous a ruinés, tu nous a réduits à la misère !...

— Ne voyez-vous donc pas à quoi j'en suis réduit, moi ? essayait de répondre Carmenio en parant les coups. Est-ce ma faute, si je ne peux pas me tenir debout à cause de la fièvre et si elle m'a endormi, là, sur cette pierre ?

Et malgré ses raisonnements, il lui fallut se mettre sur ses pieds tant bien que mal, et renoncer aux deux onces que lui redevait son patron.

Carmenio rentra chez son père sans dire un mot, la poche vide, son petit paquet au bout d'un bâton. Seule, la mère s'inquiétait de le voir si pâle et si défait, ne sachant que penser. Elle apprit plus tard toute l'histoire par don Venerando, qui possédait aussi un peu de terre à côté du champ de l'oncle Cheli.

— Il ne faut pas dire pourquoi l'oncle Vito t'a renvoyé, lui dit-elle alors, sans quoi personne ne te prendrait en service !

Et Santo ajoutait :

— Ne dis pas non plus que tu as la fièvre tierce, ou personne ne voudra de toi !...

Pourtant, don Venerando le prit pour son champ de Sainte-Marguerite.

— Je t'achèterai tous les remèdes qu'il te faudra, lui dit-il : comme ça, tu n'auras pas de prétexte pour t'endormir et laisser les moutons courir où ils veulent.

Don Venerando avait pris toute la famille en amitié, à cause de Lucie, qu'il voyait de son balcon quand elle prenait le frais après dîner.

— Si vous vouliez me la donner, disait-il, je la prendrais bien en service.

Et il disait aussi que Carmenio pouvait amener sa mère, qui dépérissait tous les jours, à Sainte-Marguerite, où elle aurait des œufs, du lait et du bouillon de mouton, quand un des moutons mourait. Comme l'hiver arrivait et que les provisions étaient maigres, Lucie déclara qu'il fallait accepter, et que cette fois elle voulait tout de bon entrer en service chez don Venerando.

On mit la mère sur un âne, le petit paquet de ses effets en croupe ; et, se laissant faire, elle disait à sa fille, les yeux alourdis et toute pâle :

— Qui sait si nous nous reverrons ? qui le sait ? On dit que je reviendrai en avril. Toi, conserve la crainte de Dieu, chez ton maître... Là, au moins, tu ne manqueras de rien.

Lucie sanglotait dans son tablier, et aussi la *Rousse :* pour l'heure, ils avaient tous fait la paix, et ils pleuraient ensemble, en s'embrassant.

— La *Rousse* a bon cœur, disait Santo. Tout le mal vient de ce que nous ne sommes pas riches, sans quoi nous nous aimerions toujours. Quand les poules n'ont rien dans leur écuelle, elles se battent...

Chez don Venerando, Lucie se trouva très bien : elle avait du pain et de la soupe tant qu'elle en voulait, un verre de vin par jour, son assiettée de viande le dimanche et aux fêtes. De plus, elle économisait l'argent de son mois et avait encore le temps, le soir, de filer de la toile pour sa dot. Même elle avait tout près d'elle le parti qu'il lui fallait : Brasi, le domestique qui faisait la cuisine et aidait aussi quelquefois aux travaux de la campagne. Le patron n'avait-il pas commencé de même, en servant chez le baron ? A présent, il avait le *don*, des terres et des bestiaux en abondance.

Lucie était très bien ; comme elle était d'une bonne famille tombée dans le malheur et qu'on la savait honnête, on lui faisait faire les besognes les moins

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

rudes, laver les plats, descendre à la cave, soigner les poules; elle couchait sous l'escalier, dans un petit réduit qui semblait presque une chambre, avec son lit, un coffre, tout le nécessaire : tellement qu'elle déclarait qu'elle resterait jusqu'à la mort chez don Venerando, — tout en faisant d'ailleurs les yeux doux à Brasi, et en lui confiant que dans deux ou trois ans elle aurait un petit magot.

Brasi ne pensait pas si loin. Mais Lucie lui plaisait, avec ses yeux noirs comme le charbon. Et il lui plaisait aussi, à elle, petit comme il était, avec ses cheveux en broussailles et son fin museau malicieux de chien-renard. En lavant les assiettes et en mettant du bois sous la marmite, il faisait toutes sortes de farces pour la faire rire, lui jetant de l'eau dans la nuque et lui mettant des feuilles de salade dans ses tresses. Lucie riait à voix basse pour que les maîtres n'entendissent pas, et, rouge comme la braise, lui jetait au nez des sarments ou des épluchures, pendant que l'eau lui descendait le long du dos comme un délice. Quelquefois, elle disait :

— Voyons, compère Brasi, laissez-moi tranquille... Vous savez bien que je n'aime pas ces plaisanteries...

Ou bien elle lui répondait à coups de poing, — des coups de poing de paysanne qui lui enfonçaient les côtes et lui faisaient faire de mauvais rêves la nuit ; — et elle le prenait par les cheveux, trouvant un certain plaisir à enfoncer les doigts dans sa tignasse crépue.

— Faites! faites seulement!... Je ne suis pas méchant comme vous, moi, et je me laisserais réduire en pâte par vos mains sans me plaindre.

Un jour, don Venerando les surprit en train de s'amuser ainsi, et fit un bruit de tous les diables. Il ne voulait pas de ces jeux-là dans sa maison, et, s'ils continuaient, il les chasserait tous les deux à coups de pied. Et, quand il trouvait la jeune fille seule à la cuisine, il lui prenait le menton et voulait lui caresser les joues.

— Non, non, faisait Lucie, je ne veux pas de ces manières-là; autrement, je fais mon paquet et je m'en vais!

— Tu les veux bien quand c'est Brasi, et tu ne les veux pas quand c'est moi, qui suis le maître... Qu'est-ce que ça signifie? Ne sais-tu pas que je pourrais te donner des bagues d'or et des boucles d'oreilles, et te faire ta dot, si je voulais?

C'est vrai qu'il aurait pu le faire, car il avait de l'argent à volonté, et sa femme portait un manteau de soie comme une dame, à présent qu'elle était plus vieille et plus maigre qu'une momie. D'ailleurs, ce n'était pas seulement pour rire avec les filles que don Venerando descendait à la cuisine, mais aussi pour surveiller ses intérêts, pour voir ce qu'on mettait de bois dans le feu et de viande dans la marmite. Car, tout riche qu'il était, il savait le prix de l'argent et se querellait tout le jour avec sa femme, qui, elle, ne songeait qu'à bien vivre et se plaignait de la fumée des sarments et de leur mauvaise odeur.

— C'est moi-même qui me la ferai, ma dot, répondait Lucie. La fille de ma mère restera une honnête fille jusqu'à ce qu'elle trouve un mari.

— Eh bien, tu peux l'attendre! répliquait le patron. Et nous verrons la belle dot que tu lui apporteras, avec ton honnêteté!...

Si les macaronis étaient trop cuits ou si les œufs sentaient le brûlé, don Venerando l'attrapait de la belle manière, devant sa femme; il devenait un autre homme, criant, le ventre en avant, la voix haute :

— Est-ce que vous croyez donc, vous autres, que nous voulons manger comme des porcs?... Avec deux domestiques, être servis comme ça!... Une autre fois, je te les jetterai au nez, ces ordures!...

La « dame », qui n'aimait pas les scènes à cause des voisins, renvoyait la servante, en criant d'une voix de fausset :

— Va-t'en dans la cuisine! file d'ici, gaspilleuse, panier percé!

Lucie s'en allait pleurer dans le coin du fourneau ; mais Brasi la consolait, avec sa mine friponne.

— Qu'est-ce que cela vous fait? Laissez-les crier! Si on écoutait les maîtres, pauvres nous! Les œufs sentaient le brûlé? Tant pis pour eux! Je ne pouvais pas fendre du bois dans la cour et retourner l'omelette en même temps. Ils me font faire le cuisinier et le domestique, et veulent être servis comme le roi! Ils ne se rappellent donc plus quand le patron mangeait son pain et ses oignons sous un olivier et qu'elle allait glaner les épis par les champs!

Alors la bonne et le cuisinier se confiaient mutuellement leur infortune. Ils étaient nés de familles respectables, et leurs parents avaient été plus riches que les patrons, autrefois. Le père de Brasi était charron, rien que cela! et son fils ne pouvait s'en prendre qu'à soi s'il n'avait pas appris le métier et préféré courir les foires, derrière une charrette de colporteur : son père lui avait enseigné la cuisine et à soigner les bêtes.

Lucie recommençait la litanie de ses malheurs : son père, le bétail, la *Rousse*, les mauvaises années ; tous deux semblables, elle et Brasi, dans cette cuisine. Ils paraissaient faits l'un pour l'autre.

— L'histoire de votre frère avec la Rousse? répondait Brasi : merci bien!

Pourtant, il ne voulait pas lui jeter l'affront à la face. Cela lui était bien égal qu'elle fût une paysanne. Il ne se récusait pas par orgueil. Ils étaient pauvres

tous les deux, et il aurait mieux valu pour eux se jeter dans un puits, avec une pierre au cou.

Lucie avalait tous les mauvais compliments sans dire mot, et, si elle voulait pleurer, elle se cachait sous l'escalier ou dans le coin derrière le fourneau, en l'absence de Brasi. Elle en venait à l'aimer, ce garçon-là, à force de rester ensemble toute la journée devant le feu. Les rebuffades, les criailleries du patron, elle les prenait pour elle, et lui laissait le meilleur plat, le verre le plus plein; elle allait dans la cour fendre le bois pour lui, et avait appris à retourner l'omelette et à servir les macaronis à point. Brasi, quand il la voyait se signer, avec son écuelle sur les genoux, avant de se mettre à manger, lui disait : « D'où sortez-vous, mon Dieu! » Il se plaignait toujours de tout : qu'il vivait dans une galère et qu'il n'avait que trois heures le soir pour se promener ou aller au cabaret; et si Lucie, la tête baissée et rougissante, lui disait quelquefois :

— Pourquoi y allez-vous, au cabaret? Laissez le cabaret, qui n'est pas fait pour vous.

— On voit bien que vous êtes une paysanne, répondait-il. Vous autres, vous croyez qu'au cabaret on rencontre le diable. Je suis fils de commerçant, ma chère. Je ne suis point tout à fait un rustre!

— Je vous le dis pour votre bien. Vous y dépensez votre argent et vous trouvez toujours moyen de vous y quereller avec quelqu'un.

Brasi se sentait chatouillé par ces paroles et par ces yeux qui évitaient de le regarder, et il jouissait de son impression :

— Oh! qu'est-ce que cela vous fait, à vous?

— A moi, cela ne me fait rien. Ce que j'en dis, c'est pour vous.

— Vous ne vous ennuyez donc pas à rester à la maison toute la journée?

— Non, Dieu merci! Je voudrais que mes parents fussent aussi bien que moi, qui ne manque de rien!

Elle tirait du vin au tonneau, assise, la cruche entre les jambes, et Brasi était descendu avec elle pour l'éclairer. La cave était vaste et sombre autant qu'une église. Comme on n'entendait pas voler une mouche et qu'ils se trouvaient seul à seule, Brasi mit un bras autour de Lucie et la baisa sur sa bouche de corail.

La pauvre fille l'attendait toute tremblante; les yeux baissés sur sa cruche, elle écoutait dans le silence son souffle fort et le gargouillement du vin dans le tonneau. Puis elle poussa un cri étouffé et se renversa en arrière, épouvantée, tandis qu'un peu d'écume rouge coulait à terre.

— Qu'avez-vous donc? s'écria Brasi. C'est comme si je vous avais donné un soufflet! Ce n'est donc pas vrai que vous m'aimez?

Elle n'osait pas le regarder en face, bien qu'elle en mourût d'envie. Elle remarqua le vin répandu et balbutia, embarrassée :

— Oh! malheur! Qu'est-ce que j'ai fait? Le vin du patron!

— Laissez-le courir. Il en a de reste, le patron! Écoutez-moi plutôt. Vous m'aimez? Dites oui ou non.

Cette fois, elle se laissa prendre la main sans répondre, et quand Brasi lui demanda de lui rendre son baiser, elle obéit, en rougissant.

— Qu'est-ce qui vous a pris tout à l'heure? disait Brasi en riant. Vous êtes toute tremblante, comme si j'allais vous tuer.

— Oui, je vous aime, moi aussi, répondit-elle. Et je me défendais de votre baiser. Si je tremble encore à présent, n'y faites pas attention. C'est à cause du vin du patron.

— Comment! Vous aussi? Et depuis quand? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Depuis que nous avons découvert que nous étions faits l'un pour l'autre.

— Ah! fit Brasi, en se grattant la tête. Remontons : le patron pourrait venir.

Lucie était ravie de ce baiser : il lui semblait que Brasi lui avait scellé sur la bouche la promesse de l'épouser. Mais il ne lui en parla pas, cependant; et quand la jeune fille abordait ce sujet, il répondait :

— Que tu es pressée! Il est bien inutile de nous mettre le joug sur le cou, quand nous pouvons rester ensemble comme si nous étions mariés.

— Non, ce n'est pas la même chose. A présent, nous pouvons aller l'un ici, l'autre là : quand nous serons mariés, nous serons une seule et même chose.

— Une belle chose! D'ailleurs, nous ne sommes pas faits de la même pâte. Patience! Ah! si tu avais une dot!

— Oh! que votre cœur est noir! Vous ne m'avez jamais aimée!

— Mais si, que je vous ai aimée! Je ne suis ici que pour vous : mais, sans parler d'autre chose... Non! je ne mange pas de ce pain-là; laissez-moi tranquille et ne me regardez plus.

Elle savait maintenant ce que valent les hommes. Tous traîtres et menteurs. Elle n'en voulait plus entendre parler. Elle se serait plutôt précipitée dans le puits, la tête la première, ou faite Fille de Marie; elle aurait plutôt lancé sa bonne réputation par la fenêtre. A quoi lui servait-elle sans dot?

Fallait-il jeter son bonnet par-dessus les moulins, en faveur de son vieux patron, et gagner sa dot avec sa honte?.... Désormais!... désormais!.... Don Venerando tournait toujours autour d'elle, tantôt grincheux tantôt aimable, surveillant ses intérêts, regardant si elle mettait trop de bois au feu, combien d'huile elle employait pour les fritures; puis il envoyait Brasi lui acheter pour un sou de tabac et cherchait à pren-

dre Lucie par le menton, la poursuivant par la cuisine, sur la pointe des pieds, pour que sa femme ne l'entendît pas, et reprochant à la jeune fille de lui manquer de respect parce qu'elle le faisait courir les mains sur son gros ventre.

— Non, non! Elle ressemblait à une chatte enragée. J'aimerais mieux faire mon paquet et m'en aller!

— Et que mangeras-tu? Et où trouveras-tu un mari, sans dot? Regarde ces boucles d'oreilles! Je te donnerai vingt *onces* pour ta dot. Brasi pour vingt *onces* se laisserait arracher les deux yeux.

Ah! ce Brasi avait l'âme noire! Il la laissait dans les grosses pattes du patron, qui la secouaient toute. Il la laissait, avec la pensée de sa mère, qu'elle parvenait mal à éloigner, de sa maison ruinée qu'habitait le malheur, de Thomas le preneur de grenouilles qui l'avait plantée là, pour manger le pain de la veuve. Il la laissait avec la tentation des boucles d'oreilles et des vingt *onces* dans la tête.

Et un jour enfin, elle entra dans la cuisine, le visage bouleversé et des boucles d'oreilles lui effleurant les joues. Brasi écarquilla les yeux et lui dit :

— Que vous êtes belle aujourd'hui, commère Lucie!

— Ah! je vous plais ainsi? C'est bien, c'est bien!

Brasi, maintenant qu'il voyait les boucles d'oreilles et le reste, se démenait, empressé à la servir, comme si elle fût devenue maîtresse à son tour. Il lui abandonnait le meilleur des plats et la meilleure place à côté du fourneau. Il épanchait son cœur auprès d'elle, lui disant qu'ils étaient malheureux tous les deux et que cela faisait du bien à l'âme de confier ses maux à une femme aimée. Dès qu'il serait arrivé à posséder vingt *onces*, il monterait une petite auberge, et se marierait. Lui à la cuisine, sa femme à la caisse. Ainsi, on ne serait plus au service des autres. Le patron, s'il voulait faire leur bonheur, le pouvait sans se gêner, car vingt *onces*, pour lui, c'était comme une prise de tabac. Et ce n'est pas lui qui ferait le dédaigneux. Une main lave l'autre, dans ce monde Et ce n'était pas sa faute s'il cherchait son pain, comme il pouvait. Pauvreté n'est pas vice!

Mais Lucie rougissait, pâlissait, les yeux gonflés de larmes, et se cachait la tête dans son tablier. Depuis un certain temps, elle ne se montrait plus hors de la maison, ni à la messe, ni à confesse, ni à Noël, ni à Pâques.

A la cuisine, elle se réfugiait dans l'angle le plus sombre, la tête baissée, fagotée dans la robe neuve que lui avait donnée son maître.

Brasi la consolait par de bonnes paroles. Il lui passait un bras autour du cou, tâtait l'étoffe moelleuse de sa robe et la complimentait. Ces pendants d'oreilles en or semblaient faits pour elle.

Quand on est bien vêtu et qu'on a de l'argent dans sa poche, il n'y a pas de raison d'avoir honte et de baisser les yeux; surtout quand on a de beaux yeux comme Lucie. La pauvre fille reprenait courage et le regardait en face, encore tout effrayée; elle balbutiait :

— C'est bien vrai, maître Brasi? vous m'aimez encore?

— Oui, oui, je vous aime bien, répondait Brasi, la main sur la conscience. Mais ce n'est pas ma faute si je ne suis pas assez riche pour vous épouser. Si vous aviez vingt *onces* de dot, je vous épouserais les yeux fermés.

Don Venerando, cependant, l'avait pris lui aussi en amitié et lui donnait ses vieux habits et ses bottes éculées. Quand il descendait à la cave, il lui offrait un grand verre de vin en lui disant :

— Tiens, bois à ma santé.

Et son gros ventre se secouait d'aise à voir les grimaces de Brasi et à l'entendre, plus pâle qu'un mort, balbutier à Lucie :

— Le patron est un galant homme, commère Lucie : laissez potiner les voisins, tous ces jaloux qui meurent de faim et voudraient être à votre place!

* * *

Santo, le frère, apprit la chose sur la place du village, quelques mois après. Il courut, anéanti, vers sa femme. Pauvres, ils l'avaient toujours été, mais honnêtes. La *Rousse* s'indigna, elle aussi, et s'empressa d'aller chez sa belle-sœur, si bouleversée qu'elle ne pouvait trouver ses mots. Mais lorsqu'elle rentra chez son mari, l'expression de son visage, redevenu serein et rose, avait changé.

— Si tu voyais! Un coffre haut comme ça, rempli de linge! des bagues, des pendants d'oreilles et des colliers d'or fin! Puis il y a aussi de l'argent, vingt onces pour la dot.

Une vraie bénédiction de Dieu!

— Cela ne répare rien! disait tous les deux ou trois jours Santo, qui ne pouvait s'y faire. Si elle avait attendu au moins de fermer les yeux de sa mère!

* * *

Cette année-là fut l'année de la neige, pendant laquelle s'écroulèrent tant de maisons et où la mortalité des troupeaux fut si grande dans le pays.

A Lauria et dans la montagne de Sainte-Marguerite les gens, en voyant descendre ces soirs blêmes, chargés de nuages menaçants, devant lesquels s'arrêtaient et mugissaient les bœufs inquiets, se mettaient sur la porte de leurs masures, la main sur les yeux, sans rien dire. La cloche du monastère Vecchio, qui domine le pays, sonnait pour conjurer la fatale nuit, et, sur la colline du château, un groupe de femmes, noires sur l'horizon livide, inspectaient le ciel pour y découvrir la *queue du dragon*, — une ligne

couleur de poix qui puait le soufre, — et disaient que la nuit serait mauvaise. Ces femmes conjuraient le dragon avec les doigts, lui montraient l'image de la madone sur leurs poitrines nues, lui crachaient à la face, en se signant jusqu'au nombril, et priaient Dieu, les âmes du purgatoire et Sainte-Lucie, dont c'était la fête, de protéger les champs, les bêtes et leurs hommes, ceux qui travaillaient au dehors.

Carmenio, au début de l'hiver, avait conduit le troupeau à Sainte-Marguerite ; sa mère, ce soir-là, ne se sentait pas bien : elle s'agitait dans son lit, les yeux grands ouverts et ne voulait plus rester tranquille comme d'habitude : il lui fallait ceci, il lui fallait cela ; elle demandait à se lever et à ce qu'on la tournât de l'autre côté. Carmenio, qui d'abord avait couru de droite et de gauche dans l'espoir de faire quelque chose, avait fini par se planter devant le lit, effaré, les mains dans les cheveux.

Leur chaumière se trouvait de l'autre côté du torrent, au fond de la vallée, entre deux blocs de roche qui saillaient sur le toit. Devant eux, la montagne, toute droite, commençait à s'effacer dans le brouillard qui montait du vallon, avec ses pierres arides et noires entre lesquelles se perdait la ligne blanchâtre du sentier. Au coucher du soleil, les voisins de la bergerie des Figuiers de Barbarie étaient venus s'informer s'il ne manquait rien à la malade, qui ne remuait plus dans son lit, la face tournée en l'air et les narines noires.

— Mauvais signe, avait dit Decu. Si je n'avais pas là-bas mes brebis, avec l'orage qui se prépare, je ne te laisserais pas seul cette nuit. Appelle-moi si, par hasard...

Carmenio répondit que oui, la tête appuyée à la porte ; mais, en le voyant s'éloigner lentement et se perdre dans la nuit, il éprouva l'envie de courir après lui, de se mettre à crier, de s'arracher les cheveux.

— Si, par hasard... lui cria, de loin, maître Decu, cours à la bergerie des Figuiers ; tu y trouveras quelqu'un.

La bergerie se dessinait encore sur le roc, vers le ciel, dans le faible crépuscule qui s'attachait à la cime des monts et éclairait les massifs de figuiers. Loin, bien loin, à Lauria et du côté de la plaine, on entendait les hurlements des chiens : Auuuh !... aüuuh !... auuuh ! dont l'écho parvenait à peine jusqu'en haut et faisait courir un frisson dans les os, Les moutons dans l'enclos se serraient les uns sur les autres, pris de panique, comme s'ils eussent senti un loup dans le voisinage et à chaque brusque résonance des cloches il semblait que les ténèbres s'illuminassent d'un cercle d'yeux flamboyants. Puis les moutons s'apaisèrent, blottis en tas, le museau à terre, et le chien, assis sur sa queue, cessa d'aboyer, après un long hurlement lamentable.

Alors passa une chouette qui cria sur la masure.

— Va-t'en, murmura Carmenio, en se signant : je suis Enfant de Marie !

De se sentir seul dans la maison avec sa mère qui ne parlait plus, il lui prit envie de pleurer.

— Maman, que vous faut-il ? Maman, avez-vous froid ?

Elle ne répondait rien, le visage sombre. Il alluma du feu, entre les deux pierres du foyer, et regarda brûler les branches qui firent une flambée puis s'évanouirent comme à une parole magique.

Lorsqu'il était dans les pâturages de Rescone, un homme de Francofonte avait, à la veillée, raconté des histoires de sorcières qui montent à cheval sur des manches à balais et font des conjurations sur la flamme du foyer. Carmenio se rappelait tous les gens de la ferme rassemblés, pour écouter, devant le falot suspendu à une colonne du grand pressoir sombre, et dévorant le conteur des yeux, si bien que personne ne se sentait le courage de s'en aller dormir dans son coin, ce soir-là.

Heureusement qu'il avait une médaille de la Vierge sous sa chemise et un ruban de Sainte-Agrippine lié au poignet, noirci par le temps. Dans sa poche, il trouva un sifflet de roseau qui lui rappela les soirées d'été... juh ! juh !... quand on laissait courir les moutons dans les champs de chaume, d'un jaune d'or, que les grillons chantaient partout à l'heure du midi, que les alouettes s'abaissaient en trillant sur les sillons, avec le soleil couchant, que s'éveillait le parfum du calament et du romarin. Juh ! juh ! l'Enfant Jésus ! A Noël, il restait au pays ; on sonnait pour la neuvaine, devant l'autel illuminé, garni de branches d'oranger, et dans chaque maison, sur le seuil, les enfants jouaient à la *fossette*, avec le beau soleil de décembre dans le dos. Puis on allait à la messe de minuit, en foule, avec les voisins, jouant des coudes et riant dans les chemins sombres. Ah ! pourquoi avait-il maintenant cette épine dans le cœur ? Et sa mère qui ne voulait pas lui répondre ! Il y avait encore longtemps à attendre avant minuit. Il croyait voir dans chaque interstice des parois de pierres non crépies des yeux glacés et noirs qui regardaient dans le foyer.

Sur un grabat, dans un angle, était jetée une veste étendue, dont les manches semblaient se gonfler, et le diable de l'archange saint Michel, sur l'image piquée au-dessus du lit, grinçait de ses dents blanches, s'arrachant les cheveux, dans les éclairs rouges de l'enfer.

« Si j'avais su, se disait Carmenio, j'aurais prié Decu de ne pas me laisser seul. »

Dehors, dans les ténèbres, on entendait de temps en temps tinter les sonnettes des moutons. Du soupirail, on ne distinguait que le carré de la porte,

noire comme l'entrée d'un four. Et la montagne droite, et la vallée profonde, et la plaine de Lauria, tout s'enfonçait dans cette obscurité sans fin, où l'on ne distinguait que la rumeur du torrent lointain, qui bondissait vers la masure, gonflé et menaçant.

S'il avait su, avant la nuit il aurait couru au village chercher son frère, et à cette heure Santo aurait été avec lui, ainsi que Lucie et sa belle-sœur.

En ce moment, sa mère commença à parler, mais il ne comprenait point ce qu'elle disait, en agitant sur son lit ses mains décharnées.

— Maman, maman, que voulez-vous? demandait Carmenio. Dites-le-moi: je suis ici pour vous soigner.

Mais la mère ne répondait pas. Elle secouait aussi la tête, comme si elle eût voulu dire: Non, non! je ne veux pas! L'enfant lui mit la chandelle sous le nez et éclata en pleurs, effrayé.

— Oh! maman! ma maman! gémissait Carmenio. Oh! pourquoi suis-je seul et ne puis-je vous secourir?

Il ouvrit la porte pour appeler les gens de la bergerie des Figuiers. Mais personne ne répondit.

Il s'étendait partout une clarté douce, sur la montagne, dans la vallée, dans la plaine, comme un silence ouaté.

Tout à coup, il perçut le son étouffé d'une cloche qui venait de loin, et semblait se coaguler dans la neige.

— O sainte Madone! sanglotait Carmenio, qu'est-ce que cette cloche? Au secours, gens de la bergerie des Figuiers, au secours, bons chrétiens! bons chrétiens, au secours! se mit-il à crier.

Enfin, tout en haut, au sommet de la montagne des figuiers, il entendit une voix lointaine, comme la cloche de Francofonte:

— Oh! oh!... Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

— Au secours, bons chrétiens! au secours!

— Ohé!... ohé!... rassurez vos moutons!... rassurez vos moutons!...

— Non, non! ce ne sont pas les moutons, non, non!

*
* *

Le lendemain pâles comme des morts, arrivèrent Santo, la *Rousse* avec ses enfants, et Lucie, qui, dans son angoisse, ne pensait plus à cacher son état. Autour du lit de la morte, ils ne savaient que s'arracher les cheveux et se battre la tête de leurs poings. Puis, quand Santo aperçut le gros ventre de sa sœur, qui était une honte, il redoubla de pleurs et s'écria :

— Je l'avais bien dit! je l'avais bien dit! Au moins, tu aurais pu attendre que la vieille eût fermé les yeux.

Et Lucie, de son côté :

— Si au moins je l'avais su, je lui aurais envoyé le médecin, à présent que j'ai vingt onces.

— Elle est en paradis et prie pour nous, pécheurs, conclut la *Rousse*. Elle sait que vous avez une dot et elle est tranquille, la pauvre vieille! Maintenant, il est certain que maître Brasi vous épousera.

Traduit de l'italien de G. Verga.

QUESTIONS SOCIOLOGIQUES

La sociologie est une science jeune. Elle date, comme on sait, d'Auguste Comte, qui l'a fondée, et qui lui a donné le nom qu'elle porte. Encore est-elle restée longtemps au point où il l'avait laissée. Mais, depuis les *Principes de sociologie* de M. Spencer, et surtout dans ces dernières années, elle a été l'objet de travaux nombreux et importants. Aujourd'hui, en France comme à l'étranger, elle s'impose à l'attention du public, qui délaisse un peu pour elle la philosophie. Tandis qu'il ne paraît plus guère d'ouvrages de métaphysique, et encore moins de logique, — tandis que la psychologie se cantonne sur son domaine spécial, de plus en plus inaccessible aux profanes, — la science sociale, vaste et diverse elle-même, il est vrai, attire les esprits les plus différents, depuis les positivistes et les matérialistes, jusqu'aux croyants et aux illuminés. Elle rajeunit de vieilles questions; elle semble même en poser de nouvelles. Politique, morale, doctrine du droit, criminologie, économie politique, histoire, toutes ces sciences se modifient plus ou moins au contact de la sociologie, qui en contrôle les principes, et qui en interprète les résultats. La mode s'en mêle, et il ne se passe guère de semaine sans que paraisse quelque nouveau livre de sociologie. Il s'en trouve, dans le nombre, de bons, de médiocres, et de pires. Nous ne pouvons songer, en une rapide revue, à mentionner seulement tous ceux qui mériteraient une étude critique. Nous essaierons simplement de dégager quelques-unes des directions principales du courant sociologique, et de caractériser des ouvrages qui, par leurs défauts comme par leurs qualités, sont « représentatifs » d'une foule d'autres.

I

Il semble hors de doute que le développement rapide de la sociologie est lié à l'urgence des questions sociales, de jour en jour plus impérieuses. La vie intellectuelle d'une période reflète, dans le conflit des idées, les difficultés essentielles auxquelles la société de cette période est obligée de faire face. Elle en suit de loin, mais fidèlement, l'évolution. Au XVIIe siècle, par exemple, en France, les institutions politiques et sociales paraissaient si solidement établies, étaient si

unanimement respectées, qu'on ne songeait même pas qu'elles pussent être ébranlées. Aussi ne sont-elles guère l'objet d'études ni de discussions, excepté de la part des controversistes protestants, qui ont eu à s'en plaindre. La réflexion philosophique de ce temps porte surtout sur des problèmes théologiques et métaphysiques, sur la destinée humaine, et sur le rapport de l'homme avec la cause suprême du monde. On cherche à la fois une métaphysique et une morale. Le philosophe se propose, le plus souvent, comme Spinoza, pour but dernier, la découverte de la « vie heureuse ». Mais aujourd'hui, après les révolutions qui ont eu lieu, et en présence de celles qui s'annoncent, la question du « salut social » s'impose avant toute autre à la réflexion des penseurs. Le centre de gravité de la morale se déplace. Il n'est plus, comme le croyait Kant, dans la conscience individuelle de l'être libre et raisonnable, mais bien dans l'idée de devoirs et de droits réciproques, dans l'idée de solidarité et de justice sociales. Partout se manifeste aujourd'hui cette préoccupation dominante : dans le théâtre contemporain, qui, depuis M. Alexandre Dumas fils jusqu'à Ibsen, se complaît aux « thèses » sociales; dans le roman, qui s'inspire volontiers de George Eliot ou de Tolstoï, quand il n'est pas, plus simplement, socialiste; dans l'art plastique, qui ne veut plus être seulement une joie, mais aussi une leçon pour la vie; dans la critique littéraire enfin, qui demande d'abord compte aux œuvres de leurs tendances, qui admire en Bossuet le penseur non moins que l'orateur, ou qui recherche chez Alfred de Vigny le poète politique (1).

La science sociale n'a pas seulement l'attrait de la nouveauté et de « l'actualité ». Elle présente aussi l'avantage — si c'en est un — de ne décourager aucune bonne volonté, fût-elle toute novice et inexpérimentée. Comme elle en est à ses débuts, elle ne peut guère exclure d'avance rien de ce qui est suffisamment plausible ou bien imaginé. Période périlleuse d'abondance factice, et qui pourrait devenir mortelle en se prolongeant! Les sciences qui sont constituées depuis longtemps, et qui ont derrière elles un passé d'acquisitions solidement établies, ne sont plus exposées à ce danger. Nul n'est admis à y collaborer, s'il ne justifie de sa compétence. Il n'y a qu'une façon, aujourd'hui, d'être original en astronomie ou en physiologie. Il faut « prendre la suite ». C'est seulement à partir du jour où l'on sait tout ce qui est connu sur un certain ordre de questions, qu'on peut se proposer d'aller plus loin, si l'on en a le talent. Mais la science sociale n'en est pas encore là. Il lui manque un noyau solide de vérités universellement admises; il lui manque une méthode acceptée et pratiquée par tous. Le seul point sur lequel les sociologues soient d'accord est la nécessité d'une sociologie. Ce point admis, ils se séparent. Très jaloux de leur indépendance, ils se croient chacun autant de droit qu'un autre à constituer la science nouvelle, et à lui prescrire sa méthode. Plus d'un, d'ailleurs, en ce faisant, obéit à son insu à des convictions qui lui sont chères, mais qui n'en ont pas, pour cela, plus de valeur scientifique. L'extraordinaire complexité des phénomènes sociaux favorise leur illusion. Quelle que soit l'idée préconçue qu'un homme se fasse de ces phénomènes et de leurs rapports, il trouvera presque toujours des faits, et en grand nombre, pour la corroborer et la démontrer. Il croira donc, de très bonne foi, avoir ouvert à la science sa véritable voie. Il lui faudrait un désintéressement et une force de critique assez rares, pour s'apercevoir que d'autres faits, en nombre égal et même plus grand, loin de s'expliquer par sa théorie, la contredisent. Et comme le contrôle de l'expérience fait nécessairement défaut, chaque théoricien peut persister dans son opinion. La sociologie reste ainsi la plus flottante des sciences, la plus séduisante pour les esprits qui se contentent aisément de leurs convictions, mais la plus difficile pour quiconque est exigeant en matière de preuve.

Ces recommencements perpétuels sont, pour la sociologie, une cause évidente de faiblesse. M. Durkheim s'est proposé d'y remédier : c'est l'objet de son substantiel ouvrage sur les *Règles de la méthode sociologique*. Il y formule les préceptes qu'il a lui-même suivis dans son beau livre sur la *Division du travail social* (1). Faire comprendre qu'on ne peut travailler à la sociologie que d'une seule manière, que cette manière n'est pas arbitraire, et ne dépend aucunement des préférences du sociologue, mais qu'elle lui est imposée, comme au physicien et au chimiste, par l'objet même de sa science : si M. Durkheim y avait réussi, ce serait un grand point de gagné. La sociologie pourrait se promettre des progrès sinon rapides, du moins assurés, et qui ne risqueraient plus d'être remis en question. Elle a donc un intérêt capital à fixer, avant tout, sa méthode, et à définir exactement son objet. Cette méthode sera, dans son esprit, et autant que possible dans ses procédés, analogue à celle qui a procuré de si beaux succès aux sciences de la nature. Ce sera la méthode de Bacon et de Galilée : serrer de près les faits par l'observation, les classer, les analyser, surprendre le secret de leurs lois, et ne jamais prétendre les leur dicter.

(1) Voyez L. Dorison, *Un symbole social, Alfred de Vigny et la poésie politique;* Paris, Perrin, 1894.

(1) E. Durkheim, *la Division du travail social*, 1893. — *Les Règles de la méthode sociologique*, 1894; Paris, F. Alcan.

Mais la méthode générale des sciences physiques et naturelles ne peut se transporter ainsi à la sociologie qu'à une condition. Il faut que l'objet de celle-ci présente une analogie suffisante avec l'objet de celles-là. Cette analogie existe-t-elle? Les phénomènes physiques s'accomplissent, cela est trop clair, indépendamment de la volonté et de la conscience de l'homme; les lois qui les régissent, dérivent, comme dit Montesquieu, de la nature des choses. Mais les faits sociologiques, coutumes, mœurs, croyances, moralité, droit, etc., n'ont-ils pas, au contraire, leur réalité propre dans et par la conscience des hommes? Et la science sociale ne devra-t-elle pas se donner pour première règle de chercher l'origine de ces faits dans cette conscience et d'en suivre le développement psychologique? Non, répond M. Durkheim, et il insiste sur ce point, l'un des plus originaux de sa méthode. La sociologie, si elle veut être une science, doit s'habituer à considérer les phénomènes sociologiques, comme des réalités objectives, comme des « choses ». A chaque instant, la conscience de chacun de nous se voit forcée de se conformer aux mœurs, aux lois, aux règles morales de la société où nous vivons. Nous y sentons une force antérieure et extérieure à nous, qui nous résiste et qui nous contraint : n'est-ce pas un sentiment de ce genre qui nous fait croire à l'existence objective des corps qui nous entourent? Ces « choses » qui sont les réalités sociologiques, obéissent, comme les êtres de la nature, à des lois qui ne sauraient être devinées, et que seule l'observation patiente et méthodique peut faire découvrir. Fidèle ici à la pensée du fondateur de la sociologie, M. Durkheim, comme Auguste Comte, veut que le savant s'affranchisse du préjugé *anthropocentrique*. De ce que la conscience de l'homme est le lieu où les phénomènes sociologiques se réalisent, il est illégitime de conclure que les conditions d'existence et les lois de ces phénomènes dépendent uniquement de cette conscience. En passant de la biologie à la sociologie, le savant se trouve en présence d'une réalité nouvelle sans doute, mais qui s'impose à lui avec la même objectivité, et qui doit être étudiée du même point de vue que le reste de la nature.

Le sociologue devra donc, comme le physicien, comme le physiologiste, se défaire de toute idée philosophique préconçue; il ne sera ni idéaliste, ni matérialiste, ni partisan de quelque métaphysique que ce soit. Il se gardera aussi de croire que le résultat de ses recherches comporte une application immédiate : — toute préoccupation utilitaire de ce genre risque de paralyser et de stériliser la science. Et enfin il ne se contentera jamais, pour un fait sociologique, d'une interprétation psychologique : il cherchera toujours à l'expliquer par d'autres faits sociologiques antécédents. Moyennant l'observation rigoureuse de ces préceptes et des règles de détail que M. Durkheim en tire, la sociologie sortira de la phase préparatoire où elle s'attarde, et où elle risque de perdre son nom de science. Ou plutôt, si l'on ne saurait empêcher les esprits les moins préparés et les plus aventureux de se hasarder à cet ordre de recherches, on pourra du moins distinguer deux sortes de sociologies bien tranchées. D'un côté, celle des chercheurs libres, qui confient au public leurs réflexions plus ou moins neuves et ingénieuses sur les questions sociologiques; de l'autre, celle des savants, qui procèdent méthodiquement à l'étude des faits et à la recherche des lois. Loin de se combattre les uns les autres, et de construire chacun leur système, ceux-ci se dévouent à l'œuvre commune de la science, et un jour c'est eux qui fourniront un point d'appui solide aux efforts vers le bien social. M. Durkheim, en un mot, insiste énergiquement sur la forme de la science sociologique. Tant vaudra cette forme, tant vaudra la sociologie elle-même. Exiger que cette forme soit rigoureuse, fixer exactement les règles à observer et les procédés à mettre en œuvre, c'est séparer la sociologie de tout ce qui n'est pas elle, c'est écarter du même coup les bavards, les brouillons et les faiseurs que la science nouvelle attire, et qui ne tarderaient pas à la discréditer.

II

M. Gabriel Tarde, qui n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs de la *Revue*, et dont M. Faguet a commenté ici même la *Logique sociale* avec sa maîtrise habituelle, ne voit pas la sociologie sous le même angle que M. Durkheim. Il ne croit pas, comme lui, que le plus urgent soit de formuler des règles de méthode. Sans méconnaître l'importance et les avantages de cette recherche, il pense que l'effort d'une science qui commence ne doit pas porter sur la définition rigoureuse de son objet. Elle a mieux à faire que de réfléchir sur elle-même et sur sa méthode. Qu'elle laisse de côté, au moins provisoirement, les questions de pure forme, et qu'elle prouve sa valeur par ses résultats, comme le mouvement se prouve en marchant. L'histoire des sciences ne nous montre nulle part la succession de ces deux étapes : d'abord la détermination de la méthode, réglée jusque dans ses détails, puis les découvertes obtenues au moyen de cette méthode. Les découvertes et la méthode apparaissent ensemble. S'il faut établir un ordre d'antériorité, la méthode, le plus souvent, se dégage et se formule seulement après que les découvertes ont prouvé, par avance, qu'elle est juste et féconde. Pourquoi ne pas laisser les choses suivre leur cours naturel? A quoi bon exiger une détermination si ri-

goureuse de la méthode sociologique, alors que la science même commence à peine à se constituer?

M. Tarde, en outre, ne conçoit pas cette méthode comme M. Durkheim. Pour ce dernier, héritier original d'Auguste Comte, la sociologie, tout en ayant ses caractères distinctifs, ne diffère pas essentiellement des sciences objectives de la nature. Elle doit, nous l'avons vu, considérer les faits sociologiques comme des « choses », dont l'observation objective et l'induction peuvent seules nous faire connaître les lois. Les affinités de cette science sont donc du côté de la physique et de la biologie. Mais, dit M. Tarde, les « choses sociologiques » ont une fâcheuse ressemblance avec les entités scolastiques. Selon lui, la sociologie demeure avant tout une science morale, étroitement liée à la psychologie, à la logique et à l'histoire. Elle est même, à vrai dire, une psychologie et une logique sociales ; car l'histoire n'est que l'illustration de cette psychologie et de cette logique. Tout le livre des *Lois de l'Imitation* (1), si plein et si riche, se ramène en dernière analyse à une théorie psychologique de l'imitation et de l'invention, accompagnée d'un nombre surprenant de preuves que M. Tarde tire de l'observation des phénomènes sociaux les plus variés. Il les recueille, très près ou très loin de nous, à toutes les périodes de la vie de tous les peuples, et il déploie pour les interpréter, une ingéniosité très fine, quelquefois paradoxale, toujours intéressante.

D'après cela, M. Tarde n'usera guère, sinon pour bâtir des hypothèses, du raisonnement déductif qui tire les conséquences de principes posés. Il a recours surtout à l'induction ; encore n'est-ce pas précisément à l'induction en usage dans les sciences physiques et naturelles. Celle-ci ne passe des faits aux lois qui les régissent qu'après s'être assuré de la légitimité de cette opération. Mais la nature des faits sociologiques ne permet pas l'emploi des procédés rigoureux de la vérification expérimentale. L'induction de M. Tarde se fonde sur des exemples, dont le grand nombre et la variété lui servent à faire ressortir la loi qu'il cherche, ou plutôt à prouver la loi qu'il a déjà psychologiquement découverte. Seulement ce n'est point, comme chez M. Spencer, une énumération prolixe et fastidieuse de faits tous semblables les uns aux autres, et destinés à produire un effet d'accumulation. Quand M. Spencer montre qu'une certaine coutume existe chez vingt peuplades sauvages, on se demande pourquoi il en cite vingt plutôt que dix, ou que cinquante. L'uniformité des faits cités risque d'engendrer non la conviction, mais l'ennui. Chez M. Tarde, l'abondance des exemples ne rebute point le lecteur. Elle l'attire au contraire et le retient. Car ces exemples, loin d'être tous semblables, diffèrent les uns des autres, et c'est en les interprétant que M. Tarde en fait autant de preuves en faveur d'une même loi. En un mot, selon son propre aveu, le procédé essentiel de sa méthode est l'analogie. Il excelle à découvrir et à mettre en lumière des ressemblances cachées sous des différences très apparentes. De la variété presque infinie des faits sociaux, il a l'art de dégager l'élément général, le trait caractéristique par où ils peuvent se ranger sous quelques grands chefs : imitation-mode, imitation-coutume, etc.

Comme procédé de découverte, l'analogie peut être très féconde ; comme procédé de démonstration elle risque fort souvent d'être insuffisante. Selon qu'elle se fonde sur des rapports étroits, vérifiables, ou qu'elle repose, au contraire, sur de lointaines et fugitives ressemblances, elle équivaut à l'induction la plus approchante de la certitude, ou elle se réduit à une hypothèse audacieusement aventurée. C'est un raisonnement par analogie qui nous persuade, quoi qu'en dise Descartes, que les animaux ne sont point des machines, et qu'ils sentent comme nous ; c'est aussi un raisonnement par analogie qui fait écrire à M. de Goncourt, dans son *Journal :* « X... aime le poisson, comme toutes les personnes qui ont de l'esprit. » Or, — c'est ici un « péché mignon » de M. Tarde, — les analogies solides ne lui suffisent pas. D'autres, seulement à peu près justes, le séduisent, quand elles sont neuves, imprévues, inédites. Il accueille les premières, parce qu'elles sont vraies ; il ne repousse pas les autres, parce que son imagination s'y délecte. Et comme cette imagination est extrêmement riche, comme M. Tarde paraît être grand lecteur de livres de sciences, d'histoire et de mémoires, comme rien ne reste inerte et stérile dans son esprit, mais que tout y germe et y fructifie, les analogies se présentent toujours en foule à sa pensée. Quand il veut établir une proposition générale, l'embarras pour lui n'est pas de trouver des preuves, mais de choisir entre celles qui s'offrent. Pour sortir de cet embarras, il lui arrive, semble-t-il, de les accepter presque toutes, et les douteuses font tort aux bonnes. Plus rigoureux sur ce chapitre, M. Tarde donnerait plus de force, ou, du moins, plus d'autorité à ses démonstrations. Un rapprochement ingénieux, mais forcé, une analogie inattendue, mais trop téméraire, mettent le lecteur en défiance. La suspicion, une fois éveillée, risque de s'étendre au reste des preuves. Il ne faut pas que le lecteur soit troublé dans le sentiment de sa sécurité.

Toujours est-il que les analogies foisonnent dans les développements de M. Tarde, qu'elles se suggèrent l'une l'autre presque sans fin, et qu'il est parfois

(1) G. Tarde, *les Lois de l'Imitation*, étude sociologique, 1890; Paris, F. Alcan.

en peine de trouver un ordre méthodique pour les exposer. Dans la *Logique sociale* (1), son plus récent ouvrage, il s'est avisé d'un expédient qui allège en effet la marche du discours, mais qui n'est pas non plus sans inconvénient. Il rejette dans les notes, au bas de la page, les idées et les comparaisons qui, sans être indispensables à sa démonstration, lui semblent pourtant se rattacher au sujet. Et, de fait, ces notes sont pleines de vues « subtiles, engageantes et hardies ». Mais, le lecteur, à son tour, ne sait plus quel parti choisir. S'il s'arrête aux notes, il lui faut à chaque fois un effort pour reprendre la lecture du texte au point où il s'est interrompu; s'il les laisse de côté, au moins provisoirement, il a le regret de négliger une part, et non la moins précieuse, de la pensée de l'auteur. M. Tarde a trop de richesses : il lui est difficile de les bien administrer.

Ainsi se sont composés des ouvrages d'une rare originalité, volumineux sans être longs, amusants sans sacrifier rien au désir de plaire, et souvent convaincants sans beaucoup de méthode. Si l'on n'a pas l'impression que l'auteur exprime toute la vérité, on lui accorde du moins qu'une bonne part de la vérité doit être dans ce qu'il dit. Au fond, sa nature d'esprit et sa manière de penser et d'écrire sont plutôt d'un philosophe que d'un savant. S'il analyse la réalité sociale, c'est en psychologue et en moraliste. Le spectacle de l'histoire ne lui suggère tant d'idées que parce qu'il met en branle son imagination ardente et mobile. Ce sociologue est un poète. Il s'enchante de ses propres constructions, et, comme l'artiste qui ne peut composer quand l'inspiration lui fait défaut, il n'insiste jamais sur un travail qui a cessé de l'intéresser.

Tout cela ne diminue point, bien au contraire, la haute valeur de l'œuvre sociologique de M. Tarde. Outre qu'il est, en général, très bien informé sur les questions qu'il traite, il sait être rigoureux à l'occasion. La critique qu'il a donnée de « l'anthropologie criminelle » dans la *Criminalité comparée* (2), un de ses premiers et de ses meilleurs ouvrages, a porté à cette prétendue science un coup dont elle ne s'est pas relevée. Et ne voyons-nous pas, d'autre part, que les sciences morales, quelques légitimes efforts qu'elles fassent pour devenir « objectives », et pour se donner une méthode rigoureuse, laisseront toujours une place à des travaux tels que ceux de M. Tarde? La psychologie nouvelle, qui est une science au sens propre du mot, et qui travaille aujourd'hui dans ses laboratoires, a justement revendiqué son indépendance, et personne ne la lui conteste plus. Pourtant, s'il paraissait un psychologue doué d'un sens extraordinaire pour l'aperception de la vie intérieure, et d'un talent assez souple pour exprimer ce que son analyse distinguerait, croit-on que son œuvre, pour n'être pas scientifique, serait écartée comme vaine et sans intérêt? Il en va de même pour la sociologie. Admettons, avec M. Durkheim, que la sociologie doit être une science exacte, qui exige l'observation rigoureuse d'une méthode objective. Il y a place encore pour des penseurs tels que M. Tarde, qui, conduits par la pente naturelle de leur esprit à l'investigation psychologique des faits sociaux, ont une façon à eux de les voir, de les comprendre et de les classer. Si personnelle que soit sa méthode, l'œuvre de M. Tarde demeure donc du plus haut prix pour la philosophie sociale.

(1) G. Tarde, *la Logique sociale*, 1894; Paris, F. Alcan.

(2) G. Tarde, *la Criminalité comparée*, 2e édition, 1890; Paris, F. Alcan.

III

La doctrine sociologique de M. Tarde ne tend pas plus que celle de M. Durkheim à une application immédiate. Sans doute il indique çà et là, en passant, une réforme qui lui paraît utile. Dans sa *Philosophie pénale* (1), en particulier, où l'expérience du magistrat se joint à l'originalité du savant, il propose d'importantes modifications à la procédure criminelle et surtout au régime pénitentiaire. Mais, en général, il est plus préoccupé de la théorie que de la pratique. D'autres sociologues, en grand nombre, sont amenés, au contraire, à leurs théories par des considérations sociales de fait. Leur réflexion s'oriente d'après l'idée de certains progrès politiques, de certaines améliorations économiques qu'ils regardent comme réalisables dans un délai assez court.

Ils n'étudient alors, de cette science si vaste, que les parties qui ont pour eux un intérêt pratique. Ainsi M. Novicow (2), dans ses livres remarqués sur la *Lutte des sociétés humaines* et sur le *Gaspillage dans les sociétés modernes*, s'attache principalement aux facteurs essentiels de la vie nationale et internationale des peuples modernes : système administratif, régime économique, principes de politique étrangère, etc. Persuadé que les peuples civilisés produisent beaucoup moins qu'ils ne pourraient produire, et qu'ils dépensent absurdement une bonne part du peu qu'ils produisent, M. Novicow cherche un remède à ce mal, qui cause tant de souffrances et de misères. Il espère beaucoup d'une sociologie bien faite, qui dissiperait les erreurs, les préjugés, l'ignorance dont nous souffrons, qui discréditerait l'esprit de conquête et qui percerait enfin à jour

(1) G. Tarde, *la Philosophie pénale*, 1890; Lyon, Storck; Paris, Masson.

(2) J. Novicow, *les Luttes entre les sociétés humaines*, 1893. — *Les Gaspillages des sociétés modernes*, 1894; Paris, Alcan.

ce qu'il appelle les sophismes protectionnistes.

D'autres, comme M. le Dr Pioger, acquis à la doctrine socialiste, demandent à la sociologie de confirmer leurs convictions. Pour eux encore, l'intérêt scientifique ne se sépare pas de l'intérêt pratique : ils savent par quoi ils devront conclure, et où il leur faut aboutir. Aussi M. le Dr Pioger considère-t-il la sociologie plutôt comme une science faite que comme une science qui se fait. L'exposé qu'il en donne est tout dogmatique, nullement critique. Il admet, avec raison, que la sociologie, la plus complexe des sciences, doit être étudiée la dernière. A l'exemple de M. Spencer, il a donc fait précéder sa théorie sociologique de deux « essais de conception expérimentale » traitant l'un du *Monde physique*, l'autre de la *Vie et de la Pensée* (1). La méthode en est purement scientifique, et l'auteur ne veut s'appuyer que sur « les faits ». Il considère comme indispensable, avant toutes choses, de se débarrasser des idées mystiques et des préjugés métaphysiques dont nous sommes prévenus, et qui nous empêchent de voir la réalité telle qu'elle est. Le principe est excellent : mais M. Pioger ne dépasse-t-il pas lui-même, à son tour, ce que la science positive permet d'affirmer, quand il tranche la question de l'origine de la vie, par exemple, ou de la nature de la conscience? N'est-il pas alors un métaphysicien sans le savoir, et d'autant plus intrépide dans ses affirmations? La doctrine qu'il expose risque donc, malgré ses efforts et son talent, de ne convaincre que ceux qui pensent déjà comme lui : signe infaillible d'une spéculation qui est sortie des limites de la science. La théorie sociologique de M. Pioger, qui n'est pas la partie la moins intéressante de son œuvre, n'est pas plus rigoureusement scientifique que le reste. Agréable aux socialistes, elle leur paraîtra sans doute vraie; mais n'est-il pas à craindre qu'elle ne paraisse aventureuse, arbitraire, et fausse à leurs adversaires? M. Durkheim n'aurait-il pas raison de rappeler ici le premier précepte de sa méthode sociologique : concevoir la science nouvelle comme indépendante de toute hypothèse métaphysique, et ne se proposer que la découverte de la vérité, sans aucune pensée d'application immédiate?

Parmi tant de variétés de sociologie plus ou moins « scientifiques », ou « tendancieuses », dont nous ne pouvons faire ici une énumération, même incomplète, il en est une qui trouve faveur auprès d'une bonne partie du public. Elle consiste à dire, avec le regretté Secrétan (2) et avec M. le professeur Ziegler : « La question sociale est une question morale. » Cela est vrai; cela est presque trop vrai, bien que ce ne soit pas toute la vérité. Il est clair que si les hommes se réformaient eux-mêmes, s'ils devenaient moins égoïstes, moins âpres au gain, moins jaloux, moins indifférents à la souffrance d'autrui, plus aimants, meilleurs en un mot, la société n'aurait plus un si pressant besoin d'être réformée. Les lois et les institutions, qui finissent toujours par se régler sur les mœurs, deviendraient plus équitables, et l'on commencerait à entrevoir le règne de la justice. Toutefois, cette vue séduisante et optimiste soulève de grosses difficultés. Ne néglige-t-elle pas, d'abord, des éléments essentiels de la question? La bonne volonté, qui peut beaucoup, suffit-elle cependant à procurer la meilleure solution des problèmes économiques impliqués dans la question sociale? Suffit-elle pour régler les rapports du capital et du travail, de la grande et de la petite industrie, pour décider entre le libre-échange et la protection, etc.; problèmes dont une solution fausse, si bien intentionnée qu'elle soit, peut réduire au désespoir des milliers et même des millions de malheureux? Pour guérir les infirmes et les malades, le dévouement de la sœur de charité ne rend pas inutile la science du médecin, et il risque, au contraire, de se dépenser en pure perte, s'il n'est dirigé par elle. Pareillement, pour soigner les plaies de la société actuelle, le zèle des hommes de bonne volonté ne suffit pas, et, mal éclairé, il pourrait même aller contre son dessein. La question morale et la question sociale se touchent, mais ne se confondent pas.

Puis, sans contester la valeur et l'efficacité de la prédication morale, sans méconnaître le bienfait social que fut pour l'Angleterre, par exemple, le mouvement méthodiste, ne pourrait-on pas retourner la formule, et dire, avec non moins de justesse peut-être : « La question morale est une question sociale? » Et s'il est vrai que plus de justice et d'amour dans les âmes conduirait naturellement à un état social plus acceptable, ne l'est-il pas également qu'une organisation sociale plus juste aurait pour résultat un progrès de la moralité? Pour ne citer qu'un fait, les mœurs de la partie la plus pauvre de la population, dans les grandes villes industrielles, lui sont imposées par les conditions mêmes où elle vit. Lisez la description des quartiers ouvriers de Londres ou de Berlin : la cherté des loyers force souvent le père, la mère et les enfants à habiter tous une même chambre, et à y prendre même des pensionnaires : on voit les conséquences inévitables de cette promiscuité. La femme qui travaille dans une manufacture

(1) Dr J. Pioger, *le Monde physique*, 1892. *La Vie et la Pensée*, 1893. *La Vie sociale, la Morale et le Progrès*, 1894; Paris, Alcan.

(2) Ch. Secrétan, *la Civilisation et la Croyance*. — *Les Droits de l'humanité*, 1889. *Mon Utopie*, 1891; Paris, Alcan; Lausanne, Fayot. — Ziegler, *la Question sociale est une question morale*; Paris, Alcan.

ne peut naturellement pas s'occuper de son ménage ni de ses enfants, et la famille tend ainsi à se désorganiser. Prêcher à ces pauvres gens le goût du foyer domestique et l'amour du *home*, ne serait-ce pas de l'hypocrisie, ou de la dérision? Ce qui s'impose, c'est d'étudier la question des logements à bon marché, la limitation des heures de travail, la réglementation du travail des femmes et des enfants, l'hygiène des ateliers et des habitations ouvrières. On y est venu peu à peu, et le progrès ne s'obtient qu'au prix d'un examen désintéressé et méthodique de chaque question. L'idéal serait de les ramener toutes à leurs principes, et d'en obtenir la solution par la science sociale. « Savoir, pour prévoir, afin de pouvoir » : cette formule relie la sociologie d'aujourd'hui, par-dessus Auguste Comte, à Bacon et à Descartes, et elle explique en même temps les espérances, sans doute prématurées, que fondent sur la science sociale tant d'âmes affamées de justice.

LÉVY-BRUHL.

M. JEAN JAURÈS

Le visage de M. Jaurès a été façonné à la hâte. Les traits en sont frustes. La nature ne s'imposa pas la peine de les achever minutieusement. Même, un coup de pouce distrait mit le nez de travers. Les joues sont bouffies comme si M. Jaurès avait coutume de souffler dans une trompette. Au centre de l'œil, brille une petite flamme malicieuse que des rêves fumeux offusquent à tout instant. Tout le bas du visage disparaît sous les touffes de poils jaunâtres qui, remontant le long des joues, rejoignent les cheveux et encadrent ainsi cette large face de broussailles flavescentes. Le visage de M. Jaurès, c'est la lune rousse du socialisme!

Mais que M. Jaurès ne s'avise pas de se plaindre de sa figure. La Providence ne lui doit rien, car si elle eut des torts à son endroit, ne les a-t-elle pas généreusement réparés par le don d'une magnifique éloquence? Prétendre à la fois au plumage et au ramage, c'est être ambitieux avec excès. Le ramage doit suffire à M. Jaurès. D'ailleurs, quand il parle, qui donc s'apercevrait qu'il a le nez de travers?

C'est que le ramage de M. Jaurès est admirable. Il lui a été donné de nager dans la parole aussi aisément que le poisson dans l'eau et même de s'y livrer à d'invraisemblables exercices de grâce et d'adresse. Le verbe est son élément. Il le dompte à sa guise. Ce cas de virtuosité oratoire est surprenant, aussi souhaiterait-on qu'à l'exemple de Jacques Inaudi, le mathématicien des cafés-concerts, M. Jaurès voulût bien se soumettre au sagace examen de M. Binet. Il serait reconnu sans doute que le député du Tarn réalise le type idéal du « verbo-moteur ». C'est-à-dire que M. Jaurès entend le bourdonnement des mots à ses oreilles avant de les prononcer et que ce bourdonnement précède chez lui la pensée et en quelque sorte la fait naître. Je me plais à me représenter, sous son vaste crâne, une armée de cyclopes s'employant jour et nuit à forger des mots — des longs et des brefs et surtout de ces mots éclatants qui sonnent des carillons avec leurs syllabes métalliques. Mon Dieu! quelles réserves inépuisables d'adjectifs et d'adverbes il doit y avoir dans cet arsenal! Aussi bien dans l'ordre des prodiges oratoires gardez-vous de tenir une gageure contre M. Jaurès. Quelle qu'elle soit, je vous la livre perdue d'avance. Que l'on mette des mots dans un chapeau, que l'on en tire un au hasard et notre merveilleux virtuose invité à commenter ce mot, si saugrenu soit-il, parlera une heure, un jour ou une semaine, à votre fantaisie. On devine d'ailleurs que de tels exercices ont dû lui être familiers. Que de beaux discours il a prononcés devant sa glace!

On rapporte que les philosophes pullulèrent à Rome sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle. Ils affectaient à l'envi une tenue sordide. Une barbe inculte était l'enseigne de leur profession. Ces philosophes étaient des sophistes qui répandaient leur fausse sagesse dans tous les carrefours. On les écoutait parce qu'ils parlaient bien. On dédaignait leur enseignement parce qu'ils parlaient sans cesse et pour le vain plaisir de parler.

M. Jean Jaurès rappelle ces philosophes du temps de Marc-Aurèle. Il est barbu comme eux et comme eux il n'a aucun souci de toilette. Il parle bien et il parle sans cesse. On s'émerveille de l'entendre sans rien retenir de ses discours, car la poudre d'or de ses belles phrases n'adhère ni à l'esprit ni au cœur. Rhéteur et sophiste, mais plus remarquable comme rhéteur que comme sophiste, tel nous apparaît M. Jaurès.

Quel que soit le prestige de la parole parmi les hommes, et ce prestige est de toutes les civilisations, jamais la virtuosité oratoire n'a réussi à transporter des montagnes. Elle imite l'éloquence à peu près comme le corbeau imita l'aigle. Il manque à la rhétorique la force, c'est-à-dire la foi. Elle ressortit à la littérature et non pas à l'action. C'est l'art, dit Montaigne, de fabriquer de grands souliers pour de petits pieds. C'est un art fallacieux, car il a pour but, en somme, de masquer derrière des mots habilement choisis et groupés une âme pauvre de courage et de foi.

Aussi, en dépit de ses supercheries, atteint-elle bien rarement aux effets de l'éloquence. Voilà qui est à retenir à l'éloge de la nature humaine. Les pièges

de la rhétorique sont moins efficaces que la franchise d'une éloquence, même rude et presque sauvage. C'est que l'éloquence vraie a sa source au fond de l'âme. Elle est l'éruption tempétueuse d'une nature ardente et généreuse. L'orateur est un soldat qui livre bataille avec les mots, qui sont ses armes à lui. Tant mieux s'il rencontre toujours le mot le plus propre et si sa phrase se balance sur des épithètes sonores, selon les lois de l'eurythmie! Mais c'est la conviction qui passe devant et les mots la suivent plus ou moins élégants et harmonieux. Voilà pourquoi il faut entendre rugir l'orateur. Ses harangues imprimées ont perdu leur âme.

M. Jaurès n'a pas à redouter pareille disgrâce pour les siennes. Elles peuvent subir sans danger l'épreuve de la lecture. Ces somptueuses déclamations ne perdent rien à être imprimées. J'ose même dire qu'elles y gagnent, car la voix pâteuse et le débit ronronnant de M. Jaurès lassent assez vite l'attention de ses auditeurs. Ce n'est pas à lui que M. Challemel-Lacour, ce rhétoricien émérite, pourrait adresser le reproche qu'il faisait ici même, en 1876, à son ami Gambetta, d'avoir eu un mauvais professeur de rhétorique. Oui, Gambetta n'avait pas appris à « filer » méthodiquement la métaphore et à malaxer dans ses discours des pensées de Kant ou d'Hegel; mais, pendant dix ans, il porta la République à bras tendu. M. Jaurès se contente de soulever les plus lourds adverbes et les plus longs adjectifs!

Il les soulève avec une incomparable aisance, je le reconnais, et je sais de lui des périodes qui rappellent, pour leur redondance, les plus fameuses amplifications de Fléchier. Il en est qui couvrent jusqu'à vingt centimètres du *Journal Officiel*. Je crois bien qu'il tient le record des plus longues phrases depuis le trépas de ce pauvre Cladel, l'Homère du Quercy. D'ailleurs, si longues soient-elles, les périodes oratoires de M. Jaurès sont habilement articulées. Il sait son métier à merveille. Le lyrisme méridional qui boursouffle sa phrase fait éclore quelquefois des fleurs un peu vulgaires, mais d'un vif éclat.

Car M. Jaurès est un lyrique. Voilà ce que j'aurais dû dire plus tôt. Là en effet est l'explication de sa philosophie et de sa politique.

Il n'est pas de semaine où on ne lui reproche d'avoir émigré des plaines bourgeoises du centre gauche aux sommets du socialisme. Cet exode, M. Jaurès ne le peut nier. Il fut un temps où il défendit le capital qu'il anathématise aujourd'hui. C'était l'époque, je crois, où M. Yves Guyot dénonçait la préfecture de police aux colères des Parisiens. Mais ne soyons pas injurieux : l'évolution de M. Jaurès ne coïncida pas avec un changement de fortune. Il ne mit pas sa trompette à l'encan des partis politiques. S'il abandonna la prison de l'opportunisme, c'est que son génie oratoire y étouffait. Il ne réussissait pas à y déployer toute l'envergure de ses ailes. Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, de ce qu'il faut d'espace à de pareilles ailes? Alors, comme le géant hébreu, M. Jaurès s'échappa vers les sommets, traînant après lui les portes brisées de sa prison.

Qu'est-ce qui lui donna le goût des aventures? C'est son imagination lyrique dont le feu toujours ardent transmue en rêves tous les systèmes de philosophie. N'est-ce pas de la philosophie de M. Jaurès que l'on peut dire qu'elle est une poésie sophistiquée? Son orgueil fit le reste, car il est orgueilleux, ce philosophe, il l'est sans malice excessive, son orgueil se dissipant en belles paroles. Et quand, dans un de ses récents discours, il disait que si Dieu se dressait devant lui il commencerait par lui demander ses titres, il ne parlait pas avec la superbe d'un Lucifer, il s'exprimait en rhéteur qui voyait là une occasion d'adresser à Jéhovah un beau et long discours.

Entraîné par son imagination, encouragé par son orgueil méridional, M. Jaurès devina que l'heure était venue pour lui de renouveler la face de notre petit globe.

Certes, il faut reconnaître que ce monde est d'une exiguïté presque dérisoire et l'on ne doit pas se demander sans humilité ce qu'un habitant de Sirius, par exemple, peut bien penser de M. Jaurès.

Cependant, si petit qu'il soit, ce monde, il est malaisé de le mettre en révolution. Les moyens dont l'homme dispose pour agiter ses semblables ne sont pas infinis. Ainsi, voilà M. Jaurès décidé à conduire le peuple vers la Terre promise! Fils de paisibles cultivateurs, ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie, il n'est pas préparé à révolutionner le monde par le sabre. On peut affirmer, d'ailleurs, qu'il n'en a pas le goût. Il devra donc choisir la parole, l'autre outil des révolutions. Ce choix fait, à qui prêchera-t-il son évangile et quel sera cet évangile? N'est-ce pas le peuple qui a intérêt à souhaiter les révolutions ou, du moins, n'est-ce pas lui que l'on peut facilement bercer de cette illusion? C'est donc au peuple et surtout au peuple impressionnable des villes que M. Jaurès prêchera son évangile. Et ce ne sera pas l'évangile de la pitié et de la résignation, parce que le peuple l'entendrait avec impatience et parce que M. Jaurès abrite sous son crâne toutes les espérances scientifiques de ce siècle. Ce sera l'évangile de la colère et de la révolte, celui qui se formule dans les théories socialistes.

Ainsi le lyrisme de M. Jaurès, l'orgueil aidant, devait logiquement le conduire, d'étapes en étapes, du pâle républicanisme de ses débuts aux doctrines révolutionnaires qu'il professe aujourd'hui.

Ces doctrines ont dû faire sourire, en maintes occasions, M. Jules Guesde, argumentateur subtil et

M. Millerand, avocat retors. Il est certain que le socialisme de M. Jaurès ne laisse pas d'être un peu confus. On a peine à reconnaître le vrai terrain du collectivisme sous les végétations luxuriantes dont le recouvre l'imagination romantique du philosophe de Toulouse. Ses démonstrations s'achèvent quelquefois comme des poèmes ou des apocalypses. Cela rappelle certains chapitres lyriques de M. Zola. Il y est question de métaphysique, de morale, d'esthétique, de philanthropie, de justice, de bonheur, d'hygiène et de beaucoup d'autres choses. Le socialisme de M. Jaurès, on ne peut le nier, est étendu. Il s'applique à tout et résout tout. Il concilie notamment le matérialisme et l'idéalisme. M. Jaurès en a fait la démonstration, cet hiver, sans remonter plus haut qu'Héraclite et Empédocle, ce qui est honnête, avouez-le, de la part d'un philosophe pour qui le passé n'a pas plus de secret que l'avenir !

On a dit de Platon qu'il était un grand forgeur de miracles. C'est aussi ce que l'on peut penser de M. Jaurès en écoutant ses magnifiques prophéties. Mais ces miracles ne se réalisent jamais. L'humanité aurait tort de trop compter sur la paix, la justice et l'abondance que lui promet ce socialisme lyrique. Il plaît à M. Jaurès de rêver. Sans doute il fut créé pour cela. Mais j'ose dire que s'il lui était donné de voir réalisée sous ses yeux cette transformation sociale dont il salue l'avènement en style féerique, il ne lui resterait qu'à confesser son erreur et à pleurer sur ses illusions perdues. Car l'homme est injurieux, infirme, jaloux et lâche, et tel il demeure à travers toutes les catastrophes pour la confusion de tous les prophètes et de tous les agitateurs.

Je ne nourris pas l'espoir de convertir M. Jaurès à cette philosophie résignée et partant silencieuse. Les cyclopes qui logent sous son crâne ne veulent pas se reposer. Ce sont eux qui le poussent au combat, M. Jaurès ne sait pas leur résister. Voilà pourquoi il ne lui est pas possible d'accorder de longues trêves aux ministres de la République, même à cet excellent M. Ribot. D'ailleurs, la révolution sociale ne peut pas attendre, n'est-ce pas ? Et M. Jaurès se considère comme un de ses plus utiles ouvriers ! Il est certain qu'il passe en frénésie presque tous ses collègues du parlement. Je ne connais que le citoyen Faberot qui soit aussi enragé.

Mais je veux lui dire ce qui l'excusera un jour au jugement des philosophes : si le parti socialiste venait à triompher, ses amis d'aujourd'hui le chasseraient de leur cité comme rêveur trop candide et bavard un peu encombrant.

PIERRE PUGET.

VARIÉTÉS

L'état-major de la couture (1).

Le bataillon des *premières* forme l'état-major du magasin de couture, mais il y a toute une hiérarchie dans les *premières*, depuis la première d'atelier qui gagne deux ou trois mille francs jusqu'à la première essayeuse qui touche des appointements d'étoile : cinq mille, dix mille, quelquefois vingt ou trente mille, dans les maisons de premier ordre.

Ce petit grade de première d'atelier n'est pas le moins difficile à conquérir : pour l'obtenir il faut savoir travailler, cela est certain, mais il faut aussi de puissantes protections. Être première, c'est le rêve de toutes les petites mains, de toutes les premières associées, car il y a bien plus que les appointements, il y a le droit de commander les camarades, d'être, par elles, appelée Mademoiselle ou Madame. Combien sont-elles dans les ateliers, et même des plus gentilles, des plus sages, qui, dans un jour de découragement, après quelque affront, n'aient dit tout bas, ou tout haut : — Moi, je *marcherais* pour être première ! — Marcher ! cela veut tout dire.

C'est pourtant un difficile métier, car la première est responsable de toutes les bévues de ses ouvrières. Le soir, vers sept heures, quand les clientes sont parties, la première essayeuse fait appeler la première d'atelier à la coupe, et lui explique ses rectifications. L'essayeuse est une grande Madame, qui fait l'importante ; il faut comprendre tout de suite ses explications et ne rien oublier dans la foule de ses petites recommandations. Il y a du travail pressé pour le soir même et du travail pour le lendemain ; la première d'atelier emporte sa besogne et la distribue, c'est alors qu'il lui faut se faire à son tour bien comprendre ; elle ne ménage pas ses explications et sa surveillance : gare à elle si la manche de Mme de X... est raccourcie au lieu d'être allongée, car toutes les colères de la cliente, de l'essayeuse et du patron retomberaient sur elle ; on ne manquerait pas de la faire descendre au salon pour l'*emballer* ou de l'appeler au bureau pour lui « secouer les puces ».

Elle est la mouche de l'atelier, jamais en repos, toujours bourdonnant aux oreilles des paresseuses ou des lambines ; elle court de l'apprêt au fond de corsage, de la garnisseuse à la manchière ou au décolleté ; nous parlons ici de la première au corsage, la plus intéressante, la plus laborieuse, car la première jupière est une personne bien heureuse qui dirige un travail beaucoup plus facile ; une jupe, cela

(1) Nous devons à l'obligeance de l'éditeur L. Conquet la communication de ce chapitre d'un ouvrage de M. Louis Morin : *les Cousettes*, tiré à 100 exemplaires, dont l'apparition a lieu aujourd'hui et qui sera une rareté bibliographique.

va toujours : ce n'est point, comme le corsage, une œuvre délicate, d'art et de précision.

Aussi la première corsagière a-t-elle souvent une seconde pour l'aider, la remplacer ; c'est celle-là qui est chargée de faire la classe, d'imposer le silence, d'être sévère, pour maintenir le bon ordre.

Nous avons dit que la première touchait deux ou trois mille francs, c'est la fortune : on s'en aperçoit bien à sa toilette. Et c'est même ce qui la désole de ne pouvoir se montrer dans ses atours que le matin, avant neuf heures, dans la foule des croquants qui vont au travail, de midi à une heure, au moment où déjeunent les gens comme il faut, — et le soir, à l'heure où tous les chats sont gris. Elle se rattrape le dimanche, c'est ce jour-là qu'il faut la voir faisant la femme du monde, singeant la cliente chic, dans un bien-être de petit luxe et de paresse heureuse qui est attendrissant.

Il est rare que la première soit très sage, et voici pour quelles raisons. Quand l'ouvrière se marie, à dix-huit ou vingt ans, elle n'est pas encore en âge d'être première. Mariée, elle s'occupe de ses enfants, ou bien, se sentant aidée par son mari, sûre du lendemain, elle n'est plus aussi assidue au magasin, qu'elle quittera sans doute pour un petit commerce. La place de première échoit généralement à des filles qui ont coiffé Sainte-Catherine et qui sentent le besoin de se faire par elles-mêmes une position, ou à des veuves, à des femmes divorcées sans ressources personnelles. Souvent aussi, dans des « unions » fidèles et désintéressées, la première ne veut pas gêner son ami sans fortune et travaille comme si elle était seule.

Il résulte de tout cela que la première est généralement attendue à la sortie du soir par son ami, dans quelque rue voisine de l'atelier, ou dans un café, s'il fait mauvais temps. L'ami de la première est facile à reconnaître : c'est un monsieur beau ou laid, mais toujours bien vêtu, ce qui ne veut pas dire qu'il soit très riche. La première a de grandes prétentions à l'élégance, le cavalier très soigné fait partie de sa toilette et c'est son apport à lui, dans la communauté, d'avoir en été un chapeau gris impeccable, en hiver, un tuyau de poêle sortant du coup de fer, du linge vernissé, des cravates toutes fraîches, un solitaire au petit doigt de la main gauche, des gants rouges, un laissé-pour-compte de la meilleure coupe, et des souliers vernis sans cassures. Les souliers vernis, cela est indispensable. Ce beau jeune homme est employé, lui aussi, dans une maison de commerce, ou commis de banque à deux ou trois mille francs ; il se trouve donc très heureux, en échange de son apport de beaux habits, d'avoir une amie, quelquefois un peu mûre, mais qui fait ouvrir tout grands les yeux de ses camarades.

La première restera peut-être première toute sa vie ou bien, les hasards aidant, elle acquerra une petite maison, peut-être aussi passera-t-elle dans le grand état-major.

Avant de passer à ce grand état-major, — car nous en avons fini avec l'atelier, — il nous reste encore à voir quels sont les postes subalternes de l'administration.

La coursière a cinquante ou quatre-vingts francs par mois et la table ; c'est l'abeille de la maison ; toute la journée elle trotte dans Paris pour faire apporter au magasin les tissus, les soieries, les dentelles, les rubans nécessaires, car on ne peut tout avoir à la manutention ; elle a des amis partout, tutoie tout le monde et parfois sert d'intermédiaire pour les ouvrières et les employées qui veulent changer de maison. C'est généralement une femme mariée ou une demoiselle de vingt-cinq ou trente ans, pas timide, une gaillarde qui n'a pas mal aux nerfs, comme ses camarades du magasin ; elle a une existence plus gaie, plus saine.

Les autres employées, qui, tout en prenant beaucoup moins de mouvement que la coursière, en ont cependant plus que les *cousettes*, touchent cent vingt-cinq à cent cinquante francs par mois, selon le grade, et ont la table ; il faut pour cela écrire toute la journée des chiffres, ou couper, mesurer les étoffes, servir de mercière aux petites arpettes que nous retrouvons ici, comme dans le premier chapitre, le bulletin à la main. Pour distraction, la conversation en fraude, abritée par les piles d'étoffe, des commis que les grandes maisons de gros envoient chez le couturier pour recueillir les commandes. C'est un poste envié que celui de manutentionnaire : mais il faut de l'ordre, du soin, savoir écrire, compter, et n'être pas trop bavarde.

Le grand état-major de la maison, ce sont les premières *essayeuses* et les *vendeuses*.

Il faut, pour le métier si bien payé d'essayeuse, des qualités particulières, il faut être presque une femme du monde, et presque une artiste. Presque une femme du monde, pour plaire à la cliente ; presque une artiste, pour déshabiller la dame du premier coup d'œil, apprécier ses qualités ou ses défauts de taille, et arriver à rapprocher la plus informe dondon de l'idéal corsage de guêpe des gravures de mode. Faites-la souffrir, torturez-la, étouffez-la dans sa cangue de baleines, mais donnez-lui quelques centimètres de moins, faites que ses amies la regardent dans sa nouvelle toilette de ce petit air pincé qui est si manifestement fait de jalouse admiration. L'essayeuse est en lutte presque constante avec le trop et le trop peu de la femme. Le trop peu, ce n'est presque rien, la femme maigre porte toujours bien la toilette : elle a la finesse de la taille, c'est le principal, on créera pour elle, à grand renfort

d'épaisseurs de ouate, artistement amincies sur les bords, les rondeurs absentes; puis il y a toutes les supercheries du métier : les carreaux qui arrondissent les tailles plates, les bouillonnés, les bouffants, les plissés, les garnitures de toutes sortes, et, quand la dame sort des mains d'une bonne essayeuse, il faut un œil bien parisien, bien subtil, pour distinguer la vraie maigre de la fausse maigre.

Mais c'est la femme grasse qui est le cauchemar de l'essayeuse; comment faire que la robe à la mode, si collante, drape sans indécence des hanches rebondissantes; ne serrez pas, car il faut que la masse trouve sa place; il faut user de trucs, faire l'impossible : en avant les rayures qui allongent, les couleurs sombres, les plis rigides. L'invention de l'essayeuse touche parfois au miracle; n'a-t-elle pas inventé d'habiller les grosses dames courtaudes de couleur neutre, de gris par exemple, et de leur dessiner sur le corps, dans une couleur voyante, par devant et par derrière, la silhouette d'une taille idéale, qui, large sur la poitrine, descend en pointe délicate beaucoup plus bas que la taille. C'est de l'art, cela !

Aussi quelle reconnaissance pour la bonne essayeuse ! on la gâte, on la choie. Pour certaines clientes elle devient presque une amie; on lui porte des bouquets, des bonbons, voire même des bijoux; quand elle va essayer en ville, on la garde à déjeuner, à des petits déjeuners de femmes, servis par la femme de chambre dans le boudoir, pendant lesquels on peut causer chiffons avec délices. L'essayeuse est un peu grisée par l'honneur de cette réception si intime, chez la comtesse ou la marquise, et grisée aussi par le fin déjeuner, par les deux doigts de champagne qu'elle a bus; on la fait jaser sur les amies, on s'amuse de leurs défauts dévoilés, et, après un : « Au revoir, ma petite », bien cordial, elle s'en retourne au magasin, la tête aux champs, dans la joie de dire aux camarades, d'un petit air supérieur : « Ma chère, la marquise a voulu me garder à déjeuner. »

L'essayeuse est un personnage d'allure très particulière : c'est une artiste en mode, très vite elle se donne un air déluré, garçonnier, se permet des originalités qui, loin de lui nuire, servent à la faire connaître, lui font une façon de gloire. Très souvent elle mène une existence assez débraillée, qui se rapproche de celle de l'actrice en vogue. Sa fréquentation des cabotines est pour beaucoup dans ce dégoût de la vie bourgeoise, car si elle est reçue chez la marquise, elle fréquente aussi parfois dans la loge de l'étoile de théâtre ; là on l'appelle ma chère, ou ma chérie, selon le degré d'intimité, et l'on bourre ses poches de billets de faveur...

La vraie première dignitaire de la maison est la vendeuse. Elle n'a pas les gros appointements de l'essayeuse, touche seulement quatre-vingts ou cent francs de fixe et un tant pour cent sur ses affaires, mais elle jouit d'une haute estime et d'une grande autorité.

D'où vient cette considération ? de ce qu'elle est une femme de chiffres, une femme d'affaires. Il faut qu'elle donne confiance à la cliente, qu'elle fasse habilement choisir le modèle le plus cher, les étoffes les plus riches. C'est la personne la plus distinguée de la maison, il lui faut faire la conversation avec la nouvelle cliente, la charmer, lui persuader que nul autre magasin ne la saurait mieux habiller. La robe choisie, elle assiste à l'essayage, et ne se fait pas faute de gourmander l'essayeuse, de la critiquer, d'avoir l'air de tenir absolument à ce que Madame soit contente et mieux servie que personne. Elle dedevra, au besoin, faire mine de se fâcher, commander en maîtresse et attirer, s'il est nécessaire, les foudres des patrons sur une essayeuse négligente ou une première maladroite; le tout pour la plus grande perfection du corsage de Madame et le plus fort bénéfice de la maison.

Quelquefois la vendeuse est une femme du monde qui a eu des malheurs; mais qu'elle mène la vie régulière ou non, elle est, au magasin, une femme de poids, une personne tout à fait sérieuse, et l'ennemie jurée de cette toquée d'essayeuse.

L'ennemie du *mannequin*, aussi; la vendeuse est une femme mûre qui a passé l'âge de plaire, et il faut qu'elle offre toute la journée, aux admirations de la clientèle, la jolie taille, la jolie figure, la grâce du mannequin : quel supplice ! S'il n'y avait encore que les clientes ! mais les maris de ces dames ont la rage de les accompagner dans le salon du couturier, les maris ou quelquefois les amis. Ces galants oisifs se plaisent fort dans le luxueux pêle-mêle des étoffes chères, des velours, des satins, des dentelles ; il y a devant eux des maniements de robes, des examens de dessous riches qui ont une piquante saveur très spéciale ; ils sont consultés, donnent leur goût, vautrés dans de confortables fauteuils, un pied sur l'autre replié, en gens de cercle. La vendeuse fait venir le mannequin ; aussitôt le monocle monte à l'orbite du monsieur, qui examine la petite en connaisseur, et qui, sous prétexte de vanter la robe, trouve toujours moyen de vanter la femme et de lui dire des douceurs, pendant qu'enrage la vendeuse.

C'est un métier de jolie femme que celui de mannequin : ennuyeux, mais si facile qu'il n'y a pas besoin, pour le remplir, de la plus petite dose de cervelle : cinquante-huit de taille, quatre-vingt-six de poitrine, par exemple, et faite au moule, comme on dit au magasin !

Le mannequin n'a d'autre fonction que de s'habiller toute la journée. — Mademoiselle Claire, mettez le costume Pension de famille !... Mademoiselle Claire,

mettez le costume Gismonda!... Et mademoiselle Claire passe dans sa petite loge, où sont rangés tous les costumes faits à sa taille; elle se fait aider par des habilleuses, qui la servent comme des femmes de chambre, et la voilà qui va parader dans les salons toute pareille à ce que les belles dames voudraient bien être: cinquante-huit de taille, quatre-vingt-six de poitrine! Il faut qu'elle soit si jolie, si gracieuse, que la dame enthousiasmée dise tout de suite : « C'est comme cela que je veux être! » Souhait rarement réalisé.

Cette habitude de se faire admirer toute la journée en fait une personne spéciale, très proche parente des sujets du « bataillon de jolies femmes » que nous servent les directeurs de théâtre; c'est la belle petite, couverte de diamants, décolletée jusqu'à la ceinture, qui, dans la revue à la mode, pousse péniblement son petit couplet et reçoit, au milieu d'applaudissements discrets qui ne s'adressent qu'à la jolie femme, le gros bouquet du boursier fêtard et vaniteux. Le mannequin en arrive vite à la mort d'âme des très jolies femmes, que leur miroir hypnotise et abrutit. Elle reçoit peu d'argent, mais elle a de divines toilettes, en veux-tu en voilà! et c'est dans la vie un apport considérable. Le mannequin est très courtisé dans le monde des cercles.

Du reste, ce n'est pas mauvais pour la maison qu'elle aille un peu promener par le grand monde ses jolis modèles de toilette.

Deux fois par an, aux grands prix d'Auteuil et de Longchamps, il y a grande lutte entre l'état-major de la couture et l'armée des belles clientes. Rudes journées, où l'on peut apprendre quel sera le couturier à la mode pendant une année; victoire de la mode et du goût, mille fois plus intéressante que celle du cheval français. Et l'enjeu aussi est bien plus considérable : ce sont des millions qui tomberont dans la caisse du couturier vainqueur.

Bien que cette étude soit réservée au personnel féminin de la couture, il faut y faire une petite place à l'*essayeur;* ce type, assez récent, est en train de détrôner l'essayeuse. L'essayeur est-il un homme en tant qu'essayeur? Il y a des dames du meilleur monde qui ne semblent pas s'en apercevoir, car elles n'éprouvent aucun embarras à se déshabiller devant lui jusqu'au jupon de dessous, jusqu'au corset. C'est le médecin de la toilette. Et comme il est plus chéri encore que l'essayeuse! Les clientes raffolent de lui. Claude Larcher assure que l'acteur comique est l'homme le plus aimé; nous, nous tenons pour l'essayeur.

LOUIS MORIN.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Les mémoires de Barras.

De tout temps on a écrit ses Mémoires pour habiller la vérité : les très honnêtes gens, pour l'embellir inconsciemment; les autres, pour la déguiser plus ou moins. Il serait paradoxal de prétendre que Barras fut un très honnête homme. Mais on n'est pas sûr non plus qu'il n'ait jamais dit vrai. Or, s'il était mauvaise langue, il était bien renseigné. Voilà pourquoi ses *Mémoires* soulèvent beaucoup de problèmes délicats (1).

Consultés naguère en manuscrit par Michelet et Lanfrey, ces Mémoires ont mis soixante-cinq ans à arriver jusqu'au public. Quoiqu'ils ne soient pas de la main de Barras, on n'en saurait suspecter l'authenticité : après toutes les preuves que donne M. George Duruy dans une savante Introduction, la question semble claire comme le jour. J'ajouterai que l'ouvrage porte en lui-même son certificat d'origine : il y a des choses qu'on n'invente point, et des impertinences qu'on n'égale pas.

Quand Barras mourut en 1829, il réunissait depuis une dizaine d'années les matériaux de ses Mémoires. Aux documents de toute sorte, au Journal qu'il avait rédigé dans sa jeunesse et jusqu'aux premières années de la Révolution, s'étaient ajoutés de très nombreuses notes et de longs récits épisodiques : on en peut juger par les fragments autographes qui sont reproduits à la fin du premier volume. Barras, en mourant, légua ses papiers à son ami M. Rousselin de Saint-Albin, chargé de coudre les morceaux, de mettre des phrases autour des faits, et de présenter le tout au public. Au bout de quelques mois, l'ouvrage était prêt pour l'impression; mais on eut peur du scandale, surtout des procès en diffamation. Les Saint-Albin père et fils gardèrent prudemment le manuscrit. Il y a dix ans, par une ironie du sort, ces Mémoires, si durs pour le premier Empereur, tombèrent entre les mains d'un admirateur de Napoléon, du fils d'un ministre du second Empereur. Dangereux héritage, qui d'abord inquiéta M. George Duruy. Pourtant les Mémoires étaient sauvés : un historien, fils d'historien, ne pourrait se résigner à étouffer la voix d'un témoin, fût-ce celle de Barras. Tout en se réservant le droit de critique, un droit dont il use largement, M. George Duruy nous donne aujourd'hui tout entier, sans coupures ni retouches, le texte des *Mémoires*. Il faut le remercier d'abord, et ensuite il faut le louer hautement d'avoir si bien rempli son

(1) *Mémoires* de Barras, membre du Directoire, publiés avec une *Introduction* générale, des *Préfaces* et des *Appendices*, par George Duruy. — 2 vol. in-8°; Hachette, 1895.

devoir : voilà vraiment un bel exemple de conscience historique.

Assurément, la valeur littéraire de ces Mémoires est assez mince. Le vicomte de Barras nous répondrait sans doute, comme Talleyrand, que le talent est bon pour les gens de rien. Il nous avoue d'ailleurs, et ses autographes lui donnent pleinement raison, qu'il n'était point grand clerc et qu'il ne sut jamais l'orthographe « par principes », cette orthographe, dit-il, « dont, en mon ancienne qualité de gentilhomme, j'aurais pu réclamer la dispense ». Et pourtant, quel dommage que Barras n'ait pas légué ses papiers à Michelet ! Un historien évocateur du passé eût tiré merveille de ces traits précis et pittoresques qu'on rencontre souvent dans les fragments autographes, et qui trahissent le témoin oculaire. Au lieu de cela, nous sommes condamnés aux périodes emphatiques, aux empâtements et aux élégances surannées de M. de Saint-Albin. Heureusement personne n'a touché au fond : et certainement ces Mémoires, qui vont de la jeunesse de Barras au 18 fructidor, sont une contribution très importante à l'histoire de la Révolution.

Les historiens de profession sauront y trouver leur bien. Mais avant tout, pour eux comme pour tous les lecteurs, se pose un petit problème psychologique : Oui ou non, Barras est-il sincère? Et, quand son témoignage nous est suspect, nous trompe-t-il, ou se trompe-t-il?

Remarquez bien que je ne demande pas s'il a écrit ou non un pamphlet. Là-dessus nous sommes tous d'accord ; et il serait naïf de le croire sur parole dans les portraits en charge qu'il a tracés de Bonaparte, de Joséphine ou de Mme Tallien. Mais un pamphlet n'est pas nécessairement un tissu de mensonges : les faits y sont interprétés, groupés pour les besoins de la cause, mais, en eux-mêmes, ils peuvent être parfaitement exacts. De même, on peut plaider sa cause sans mentir. Les Mémoires sont évidemment une apologie de Barras : voilà qui doit mettre en garde contre les appréciations de l'auteur, mais non pas nécessairement contre les faits.

A première vue, la bonne foi de Barras semble un peu suspecte, surtout dans ses professions de sincérité. Voyez, par exemple, le ton du morceau où il s'explique sur la mésaventure de l'abbé Poncelin, un pauvre journaliste qu'on l'accusait d'avoir fait enlever et fouetter par des hommes masqués : « Mais j'entends le lecteur se dire : Tu viens, Barras, de nous faire un récit à ta manière... Je vais répondre avec la franchise d'un homme qui, en faisant ses Mémoires, a bien entendu faire ses confessions, quoiqu'il ne leur ait pas donné ce nom avec le faste qu'y ont mis des philosophes et même des saints. » Voilà qui sent le comédien, mais qui n'est pas décisif. Cela, c'est le ton ordinaire à Barras, quand il n'est pas cynique. D'ailleurs on parlait ainsi au temps de la Convention, surtout quand on avait été touché dès son enfance par un rayon du soleil de Provence : or Barras était Provençal dans l'âme, et, par ses ancêtres, depuis les Croisades. Laissons donc ces rodomontades, qui ne nous apprendraient rien, et revenons aux faits.

Pour plus de précision, nous distinguerons dans les Mémoires deux sortes de récits : ceux où intervient la passion de l'auteur, et ceux d'où elle est absente. Eh bien ! quand ses rancunes ne sont pas en jeu, Barras est sûrement d'une remarquable exactitude. M. George Duruy, qui est du métier et qui a la critique en éveil, est le premier à reconnaître qu'en ce cas « Barras raconte avec sincérité ce qu'il sait ». Beaucoup de chapitres, écrits avec une entière impartialité, sont très précieux pour l'intelligence de l'histoire du temps : par exemple, les relations sur les campagnes de l'Inde, sur l'affaire du Collier ou sur le 9 thermidor, ou les résumés analytiques des séances du Directoire. Sur tous ces événements, les dires de Barras sont confirmés par beaucoup d'autres témoignages. Même, nous avons des preuves indirectes de son exactitude. Par exemple, il existe de lui trois récits autographes sur une visite qu'il fit aux enfants de Louis XVI dans la prison du Temple : or ces trois récits concordent parfaitement, sauf les détails de rédaction. Tout ce qu'on peut dire, c'est que toujours Barras exagère volontiers l'importance de son rôle. Il peut prêter à rire par ce mirage de son imagination et de sa vanité ; mais on ne le surprend pas à altérer les faits.

Fort bien, nous dit M. Duruy ; mais le réquisitoire contre Bonaparte, Joséphine et tant d'autres?

— D'accord. C'est un réquisitoire, et même, quand il s'en prend à Joséphine ou à Mme Tallien, c'est le réquisitoire d'un malhonnête homme. Prenez garde, cependant : ce qui nous choque, c'est l'indiscrétion de l'auteur, c'est le ton qui est grossier, brutal. Mais le fond? Je constate que M. Duruy lui-même n'a pu convaincre Barras de mensonge bien qualifié sur un seul fait. Assurément l'auteur des Mémoires s'efforce de diminuer en toute circonstance le rôle de Bonaparte ; mais c'est tout. Je dirais, si j'osais, que nous serions peut-être moins surpris du récit de Barras, si nous n'étions habitués à considérer ces événements surtout d'après le récit de Bonaparte.

Je me garderai bien de suivre M. Duruy dans les discussions techniques de son intéressant Mémoire surle siège de Toulon. Mais je suis frappé de voir (et il le remarque lui-même) que sur ce rôle de Bonaparte à Toulon les affirmations de Barras s'accordent entièrement avec les conclusions de nos écrivains militaires les plus autorisés. N'ayant jamais fait de

siège, je ne me prononce pas. De même pour le 13 vendémiaire. Barras y grandit démesurément son rôle et réduit presque à rien celui de Bonaparte. S'il a tort au fond, Barras est du moins dans la vérité officielle, qui toujours porte au compte des chefs ce que font de bien les subordonnés : il était ce jour-là général en chef, et Bonaparte agissait sous ses ordres, comme « chef d'état-major ». La proportion des faits est donc changée par l'imagination de Barras, mais non les faits eux-mêmes.

Ailleurs les Mémoires prêtent à Bonaparte un rôle odieux au moment de son mariage. Suppositions calomnieuses, j'en suis convaincu; mais les apparences étaient contre Bonaparte. Au vu et au su de tout le monde, Joséphine n'était-elle pas depuis longtemps au mieux avec Barras, et n'est-ce pas chez Barras que Bonaparte l'avait connue? et Barras n'a-t-il pas été pour beaucoup dans la nomination de Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie? Ce qu'insinue ce brutal en 1829, on le disait tout haut dans les salons en 1796. Sans aucun doute, les pages venimeuses sur Mme Beauharnais ou Mme Tallien ne sont pas d'un galant homme; mais Barras a le droit d'écrire à ce propos : « Je n'ai rien révélé qui ne fût déjà beaucoup connu par toutes les histoires contemporaines. » Tout cela a déjà été imprimé bien souvent, M. Duruy le reconnaît.

Je ne pense pas non plus qu'on puisse prendre Barras en flagrant délit de mensonge dans le chapitre où il ridiculise Mme de Staël. Car nous savons dès longtemps qu'elle prétendit jouer un rôle sous le Directoire, et qu'elle défendait très ardemment les intérêts de ses amis. Elle voulait faire nommer Talleyrand à un ministère. On nous la montre pleurant, trépignant dans le cabinet du Directeur, et déclarant que le candidat ministre allait se noyer en cas d'échec. Barras ajoute : « J'ai su que le flegmatique et immobile Talleyrand était à l'attendre dans sa voiture, qu'elle avait laissée à ma porte. » Talleyrand était-il dans la voiture? Je parierais qu'il y était.

Je n'aperçois donc point dans les Mémoires ces « audacieuses falsifications de la vérité », dont parle M. Duruy. J'y vois de la vantardise, de la rancune, de l'imagination, de la grossièreté, mais non le mensonge. Sur les questions de faits, la véracité de Barras nous est attestée indirectement par des témoins qu'il est difficile de récuser. D'abord, par le rédacteur des Mémoires : M. de Saint-Albin détestait l'Empire et écrivait mal, mais était certainement un fort honnête homme; et il était bien renseigné, puisqu'il avait été l'ami de Danton, de Hoche, de Carnot, de Louis-Philippe, et qu'il avait lui-même composé plusieurs ouvrages sur la Révolution. Ensuite, par Prieur de la Côte-d'Or : on lui avait communiqué le manuscrit, et il a trouvé le récit exact, puisque ses notes marginales ont pour objet de compléter, non de rectifier, les assertions de l'auteur. Assurément Barras n'a pas tout dit : sur ses intrigues royalistes et ses tripotages, il garde un silence prudent; à peine quelques phrases vagues, qui s'éclairent seulement pour le lecteur averti. Mais dans ce qu'il dit, il ne semble pas qu'il y ait, pour les faits, d'erreur volontaire. Ce qui donne à ses Mémoires cette allure de pamphlet, c'est son goût des commérages, son secret dépit, ses insinuations malveillantes dans l'interprétation des événements ou des actes. Lui-même insistait sur « l'expression naïve de la franchise qui dictait ses Mémoires ». Et, de fait, cette franchise va souvent jusqu'au cynisme. Aigri et vieilli, il racontait les choses comme il les voyait à travers ses souvenirs lointains, son imagination, ses passions et sa vanité.

Pour s'expliquer cette involontaire déformation de la réalité dans l'esprit de Barras, il suffit de bien connaître l'homme, dans son caractère et dans ses idées. Quand on lit de près ses Mémoires, on s'aperçoit avec étonnement que non seulement il a détesté Bonaparte, mais qu'encore il ne l'a ni deviné à ses débuts ni compris plus tard : tout l'Empire est resté pour lui lettre morte. La surprise augmente, quand on examine ses jugements sur les événements auxquels il a été mêlé : il n'a pas compris non plus la Révolution. Au fond de toutes ses appréciations si injustes ou si bizarres, il y a sans doute de la vanité ou de la rancune; mais il y a surtout une illusion d'optique.

Grand, bien fait, de figure agréable, de tournure élégante, aimable et galant, le vicomte de Barras resta toujours un homme d'ancien régime. Très fier de sa noblesse, il reconnaît modestement, au début des Mémoires, que « l'ancienneté des Barras, suivant le proverbe du pays, égale celle des rochers de la Provence ». Et, l'arbre généalogique sous les yeux, il passe en revue ses ancêtres depuis les Croisades. Au château de ses parents, il reçut une éducation de gentilhomme; et il cultiva avec soin cette orgueilleuse ignorance, qui est un signe de race. A seize ans, il entra comme cadet gentilhomme au régiment de Languedoc. Il suivit la carrière militaire, la seule qui convînt à sa naissance. De 1776 à 1783, il fit deux voyages et plusieurs campagnes aux Indes, comme lieutenant au régiment de Pondichéry, et il en revint capitaine. Il se distingua dans ces guerres : car, s'il a le tort de trop parler de son courage, tous les témoins s'accordent à nous dire qu'il était brave, actif, énergique ; et il le montra souvent dans la suite. S'il quitta l'armée, c'est à cause de son arrogance, après des scènes violentes avec son ministre. Puis il vécut à la cour, et mena si grand train qu'il se ruina. En 1789, il avait trente-quatre ans, un âge où l'on ne change

guère : il avait les sentiments, l'orgueil, les préjugés de sa caste, et il ne s'en défit jamais.

Ce gentilhomme était un roué. Pendant les années qui précédèrent la Révolution, s'il fréquenta la bonne société, on le rencontrait aussi dans les tripots, en compagnie suspecte. Il avoue que l'attrait des plaisirs l'a souvent « détourné de ses devoirs ». Et il ne fut jamais délicat sur le genre des plaisirs. Il avait le goût du luxe, et se prêtait à tout pour satisfaire ce goût. Il cultiva la galanterie, et il la comprenait comme au temps de la Régence. A seize ans, il eut, nous dit-il, une liaison avec « une dame des plus aimables ». Toute sa vie, les femmes coururent après lui, pour leur malheur. Il fut l'un des exemplaires les mieux réussis de l'homme à bonnes fortunes. Comme les roués, il professait avant tout le mépris de la femme : s'il se prêtait aux caprices galants, c'était surtout pour les raconter. Et de quel ton! On jugera de son cynisme par ces lignes répugnantes : « J'ai dit, autant que le puisse révéler un Français élevé dans les principes de la chevalerie, que je n'étais pas sans quelques accointances, déjà surannées il est vrai, mais cependant très réelles, avec Mme Beauharnais. »

Mais ce roué était un ambitieux, capable de tout sacrifier à son ambition. Ce n'est pas qu'il fût méchant au fond. Au contraire, il avait de la bonhomie, de la bonté, une sorte de générosité native. On ne saurait le nier, quoiqu'il l'ait répété trop souvent. Il était serviable pour ses amis, et pendant sa carrière politique il a sauvé bien des prévenus. Il déclare que « ses premiers mouvements ont toujours été généreux ». Mais le second mouvement? Cela dépendait des intérêts de son ambition. Il sentait en lui, dit-il, « comme une destinée écrite pour se trouver toujours au centre même de l'action, qui était l'occupation et la préoccupation de sa vie ». En 1791, après quelques jours de mariage, il abandonna définitivement sa femme, par « le désir, si naturel dans un jeune homme, de se placer sur la scène même des grands événements et peut-être de jouer un rôle ». Il avait l'entente des affaires, et, pour arriver, il eut de la souplesse, une souplesse poussée jusqu'à la duplicité. Il n'aimait pas le pouvoir pour le pouvoir, car il s'en dégoûta vite : il l'aimait pour les profits. Il voulait beaucoup d'argent, et il s'en procura par tous les moyens : il fut l'homme des pots-de-vin. Honnête, quand il n'avait rien de mieux à faire, à la façon de Gil Blas, il devint peu à peu, comme dit Taine, « le plus effronté des pourris ». L'orgueil d'un descendant des Croisés, l'élégance d'un petit-maître et la délicatesse d'un roué, dans l'âme d'un laquais.

Né cinquante ans plus tôt, Barras eût fait comme tant d'autres : il eût complété son éducation dans les cercles de la Régence ; après une brillante carrière dans l'armée, il eût mené la vie joyeuse à la cour, en tripotant avec les fermiers généraux ; par le crédit de Mme de Pompadour, il fût devenu ambassadeur et ministre de Louis XV.

Mais il vivait cinquante ans trop tard. En 1789, ruiné, sans emploi, rejeté dans le camp des frondeurs, mais toujours ambitieux, il sentit s'éveiller en lui une vocation révolutionnaire. Il adopta les idées nouvelles, mais avec beaucoup de modération : il figura même comme témoin à charge dans le procès des personnes arrêtées pendant les journées d'Octobre. Le vent tournait, et Barras fit comme le vent. Il devint républicain ; dès le premier jour, il fut membre de la Société des Jacobins, et il trouva moyen de n'en être jamais exclu. Il remplit quelques missions et fut élu député à la Convention par le département du Var. A la Convention, il se tira d'affaire en y paraissant le moins possible. Là encore, il ne fut violent que par intérêt, et méchant que par prudence. S'il vota la mort de Louis XVI, c'est, dit-il, « la conduite que les temps lui ont commandée ». Il formulait énergiquement le principe de sa conduite : « Il faut guillotiner, ou s'attendre à l'être. » Toujours il devait ménager les révolutionnaires : encore après le 9 thermidor, il n'hésitait pas à défendre la mémoire de Marat, et il proposait l'institution d'une fête anniversaire de la mort de Louis XVI. Au fond, il conservait ses sentiments et ses goûts d'aristocrate. Il sauvait les nobles, quand il le pouvait sans danger. Et au dîner officiel qui suivit la prise de Toulon, il réclamait une table d'honneur, loin de la cohue. « Talon rouge et bonnet rouge », dit fort bien M. Duruy.

Chose étonnante, Barras résolut le problème de traverser en gentilhomme, et sans se compromettre, toute la Révolution. Il se souvint à propos qu'il avait été officier : aux Jacobins et à la Convention, il joua du militaire. D'ailleurs il se croyait sincèrement un grand homme de guerre. Il se fait dire par Mme de Staël : « Vous êtes un grand militaire, car vous l'avez prouvé à Toulon et à Paris, dans des batailles bien autrement terribles que celles des frontières, et dont auraient eu peur Turenne et Condé. » Il se prenait si bien au sérieux qu'il avait le mépris du militaire pour les politiciens : il avoue, lui, le vainqueur du 9 thermidor, qu'il mettait dans le même sac les adversaires et les partisans de Robespierre. Cette attitude de soldat le rendit populaire, et lui permit de louvoyer entre les partis, sans éveiller de soupçons. D'ailleurs, il se ménageait ainsi une place à part. Il se faisait nommer plusieurs fois commissaire à l'armée d'Italie, puis au siège de Toulon. Si bien qu'au 9 thermidor, dans l'affolement des ennemis de Robespierre, on vit en lui un sauveur, on l'acclama comme général en chef de l'armée de l'intérieur. On lui confia encore les mêmes fonctions aux journées de Prairial et de Vendémiaire. Il fut le militaire chéri

des clubs, le gentilhomme soldat de la Convention.

S'il fut l'âme du Directoire, c'est qu'il reconnut enfin sa république dans ce régime ambigu : un retour offensif de l'ancien régime sous des apparences républicaines. Très modéré dans ses idées, il était resté fidèle à la théorie de Montesquieu : les deux Chambres, la division des pouvoirs. Cette fois, il se montra tout entier, avec ses appétits de luxe et de plaisir, avec ses prétentions d'homme de guerre, avec son arrière-pensée de monarchie constitutionnelle. Il devint le point de mire des fournisseurs et des intrigantes. Il critiqua les opérations de guerre, se brouilla là-dessus avec Carnot, et défendit sa situation en vrai militaire, par des coups de force, le 18 fructidor et le 30 prairial. Dans ses ambitions, il restait un homme d'ancien régime. Quand il entrevoyait une révolution possible, il n'imaginait pas autre chose qu'une restauration de la monarchie. Il songeait à jouer le rôle d'un Monk, il protégeait les aristocrates et nouait des intrigues avec Louis XVIII.

Il avait tout prévu, sauf le 18 brumaire, qui le força de donner sa démission. La République n'existant plus, il redevint simplement royaliste, et le resta durant tout l'Empire. Autorisé à rentrer en 1805, il fut expulsé en 1813 pour ses intrigues avec les monarchistes et mérita d'être bien accueilli par Louis XVIII en 1814. Il ne reprit ses attitudes de fier républicain que plus tard, quand il vit que la royauté l'oubliait dans sa retraite.

Il semble que le caractère et la vie de l'homme expliquent nettement le ton des *Mémoires*. Tout d'abord, et naturellement, rancune contre Bonaparte : le « petit protégé », par son audace, a fait échouer les plans du protecteur; le petit « aide de camp » s'est révélé plus fort tacticien que le général en chef. Puis, l'empereur reste une énigme pour l'ancien président du Directoire : la conception de cette monarchie révolutionnaire n'entre point dans sa cervelle de gentilhomme jacobin, prêt à restaurer la monarchie légitime. Dans la révolution même, le vicomte de Barras ne comprend que les journées où il a joué un rôle, et le Directoire. Révolutionnaire par ambition, et, sur ses vieux jours, par dépit, il garde au fond les sentiments et le tour d'esprit d'un émigré. L'histoire du monde s'arrête au 18 brumaire pour cet homme du Directoire, qui est encore un homme de 1789.

De là cette singulière optique des Mémoires. Barras nous parle de ses contemporains comme on parlait d'eux dans les salons de 1798, avant qu'ils ne fussent passés héros. Devant les hommes et les choses de la société nouvelle, il éprouve l'étonnement d'un émigré. Il ne peut voir la grandeur de Napoléon, ni de l'épopée impériale. Tout chez lui le tourne vers le passé : instinct de race, caractère, souvenirs, vanité. Comme s'il vivait à la cour de Louis XV, il cherche uniquement dans les petites causes et les menées obscures l'explication des grands faits. Il recueille tous les commérages, et il croit réellement que Bonaparte est arrivé seulement par l'intrigue et par les femmes. Il grossit démesurément les petitesses et les faiblesses, au point d'y ramener l'homme tout entier. Ces Mémoires, entrepris dans une pensée d'apologie par un vantard aigri, ne pouvaient que tourner au pamphlet. Mais l'auteur n'en est pas moins sincère. Son cynisme nous en est garant. Et, de fait, l'impression qui se dégage du récit est loin d'être favorable à Barras.

PAUL MONCEAUX.

LA COMÉDIE SOCIALE

Les gens du monde.

J'ai dit que les gens du monde n'étaient ni meilleurs ni pires que les autres variétés de l'espèce humaine. Il faut malheureusement ajouter qu'ils sont moins gais; disons ma pensée tout entière : ils sont profondément ennuyeux, parce que, s'ennuyant eux-mêmes abominablement, ils suent l'ennui par tous les pores. C'est précisément pour mettre leur ennui en commun, et dans l'espoir qu'il pèserait moins lourd sur les épaules de chacun en particulier, qu'ils ont inventé la sociabilité.

Une sorte de franc-maçonnerie finit toujours par lier entre eux, si peu que ce soit, les membres d'une même caste, les sectateurs d'une même opinion. Dans les groupes professionnels, ce phénomène s'appelle l'esprit de corps. Or la sociabilité c'est l'esprit de corps des gens du monde.

C'est cet esprit de corps qui sert à lier la sauce des mots, toujours les mêmes, où mijotent les préjugés, les idées conventionnelles, les sentiments imités qui composent leur menu d'âme quotidien.

C'est cet esprit de corps qui les rend souverainement indulgents les uns pour les autres, leur fait trouver un charme à l'ennui qu'ils goûtent ensemble, même aux choses désagréables qu'ils se reconnaissent le droit de se dire en souriant.

C'est cet esprit de corps qu'ils opposent comme une infranchissable digue au vent d'individualisme qui souffle du large, à tout ce qui pourrait les menacer dans leur inertie, dans la perpétuité de leur race. C'est lui qui exige qu'en un salon tel mot soit prononcé de telle façon, tel geste esquissé de telle manière, sous peine de se voir honni par des gens à qui on a appris dès la plus tendre enfance que le bien-être social exige cette tradition, dépend de cette formule. Et c'est pour cela que deux hommes du monde se

reconnaîtront toujours à leur façon de saluer, de s'aborder, de s'asseoir : — tels deux acteurs de la bonne école.

C'est au nom de cet esprit de corps qu'aujourd'hui encore la grande majorité des gens du monde se croit obligée de faire blanchir tout ensemble à Londres son linge et son âme, ce qui fait d'eux non seulement des snobs endurcis, mais de fieffés hypocrites. C'est par lui que certaines maisons de thé (c'est l'étiquette plaisante dont un mien ami décorait les salons pratiquant la tasse forcée, à l'exclusion de toute autre distraction), c'est par lui que ces maisons-là demeurent impunément, parmi les ruines des vieux salons « où l'on savait causer », de véritables écoles d'ennui mutuel et simultané.

Il faut ajouter que la seule excuse des gens qui s'y rencontrent est que, s'ils ne s'y rencontraient pas, ils s'ennuieraient davantage encore.

Car leur ennui est véritablement un état d'âme, s'il en fut jamais. Ils ont beau avoir choisi le mode d'existence le plus conforme à leurs goûts, à leurs aptitudes pour le plaisir ou le *farniente*, ils s'ennuient à toutes les minutes, à toutes les secondes de leur vie, d'un ennui féroce, tel qu'il n'en peut fleurir qu'aux districts désolés de l'humanité où le seul engrais connu est celui de l'oisiveté.

La grande plaie de l'homme du monde est qu'il ne peut jamais être seul, qu'il voit trop de gens semblables à lui, qu'il ne spécule que sur des idées toutes faites, empruntées au livre, au théâtre, et qui le dispensent d'avoir des idées à soi.

La facilité de l'existence, jointe à la nécessité de s'objectiver partout et toujours a tué chez lui la personnalité, qui seule féconde et peuple le vide de la créature humaine, lui permet de se renouveler, de se recréer sans cesse pas un simple plongeon dans la solitude.

Et c'est ce qui fait que les gens du monde échouent même quand ils veulent se rendre utiles. Leur charité, pratiquée à la façon d'un sport, dénature la charité. Leur sollicitude pour les lettres et les arts avorte en découvertes pitoyables : leur dessinateur est Forain, leur chanteuse Yvette Guilbert ou Bob Walter, leur poète Jean Rameau, leur chansonnier populaire Bruant, leur romancier Marcel Prévost.

Et tout le monde sait que la demi-vierge mondaine est un type à peu près introuvable, que la muse populaire n'est pas du tout celle de Bruant, que les alexandrins à cheville de Jean Rameau ne sont pas de la poésie, et que les créations d'Yvette Guilbert et consorts sont aussi insupportables que certaines trouvailles de Forain.

Ce qui n'empêche pas qu'on se les arrache, ces « vedettes », et avec elles tous ceux qui vivent du même pain. Les plus grandes dames du noble faubourg tiennent salon à l'usage des poètes, des bas-bleus, des cabotins, des candidats à l'Institut ou aux palmes académiques, tous êtres ayant juré de ne se pousser dans la vie que par la réclame et les poses théâtrales, et qui se ressemblent comme des frères ; en sorte que le lieu spécial qui les contient pour quelques heures a l'air d'une section anthropologique réservée à une seule variété humaine, d'un groupement d'êtres tout pareils qui d'ordinaire ne se rencontrent que disséminés à la surface des villes.

Autour d'eux évolue toute une bande de jeunes gens lamentables et creux, vêtus en sifflet, dressés dès leur plus tendre enfance à saluer en sonneurs de cloches, en plongeurs, à se congratuler à propos de tout et à propos de rien, à dévorer du monocle un poitrail mastiqué, une croupe en caoutchouc qu'ils prennent bénévolement pour de la chair fraîche.

Et remarquez que jamais une discussion passionnée, une querelle un peu vive, ne divise ces gens-là. Ils se comprennent à demi-mot, ou simplement par signes ; — toujours la franc-maçonnerie dont je parlais plus haut. Tout chez eux n'est que simulacres, comme l'a dit M. Drumont.

Ils savent très bien que s'ils prennent du thé, c'est pour ne pas s'endormir les uns les autres, mais ils n'en conviendront jamais ; et la dame qui offre la tasse a beau insinuer que c'est à titre de simple passe-temps mondain, elle n'ignore pas que celui qui l'accepte ne la boit que pour combattre des somnolences inavouées. Et c'est bien en effet la tasse de thé seule qui permet de braver la liturgie des chansons décadentes débitées d'une bouche veule, désabusée, « finement ironique » ou « spirituellement grivoise », les litanies imbéciles qui commencent, et finissent, et recommencent encore, et n'en finissent plus de finir à la Villette ou à *Montpernasse*.

A quel sentiment obéissent tant d'êtres, et non des derniers par l'intelligence ou le savoir, pour se mystifier et se torturer de la sorte ? Au nom de quel intérêt terrible s'astreignent-ils à une pareille existence ? Si c'est par plaisir, où le prennent-ils, leur plaisir ? Si c'est par nécessité, en vue de quelques fructueuses relations à ménager, où puisent-ils l'angélique mansuétude avec laquelle ils avalent une telle dose d'ennui ?

C'est là un insondable mystère. Les véritables mondains vous répondront qu'aller dans les *maisons de thé*, faire courir ou perdre son argent au club, sont des manières de s'ennuyer qui en valent bien une autre. J'en conviens, mais j'ai peur que les temps futurs ne soient point propices à ceux qui persistent à chercher l'ennui dans d'absurdes plaisirs, alors qu'il y a tant de façons utiles de s'ennuyer.

JULES HOCHE.

THÉATRES

Opéra-Comique : *Guernica*, drame lyrique en trois actes de MM. P. Gailhard, P.-B. Gheusi, musique de M. Paul Vidal. — Théatre des Poètes : *Balladyna*, tragédie en cinq actes de Jules Slowacki. — Théatre Libre : *Grand-Papa*, comédie en trois actes de M. Claude Berton; *Si c'était...*, pièce en un acte de M. Marcel Lheureux. — Théatre des Lettres : *l'Echéance*, trois actes de M. E. Loriot-Lecaudey; *l'Apostat*, un acte en vers, de M. Georges Bertal; *Petite Bourgeoise*, un acte de M. André de Lorde.

Les successeurs d'Antoine-Alexandre continuent à se disputer son héritage. Ils sont trois, rien que cette semaine. Déblayons ! — Au *Théâtre des Poètes*, c'est un drame noir, pas bien original, dont on se demande ce qui resterait si Shakespeare n'avait pas « fait de théâtre ». Mais, à imiter soigneusement les maîtres, on prend parfois quelque chose de leur grandeur. Le dernier acte de *Balladyna* est une belle chose, émouvante et tragique. La mise en scène est quelque peu insuffisante. — L'interprétation est honorable; citons Mlles Nau et Verlain, MM. Émile Raymond et Charles Léger.

Au *Théâtre-Libre*, retour offensif de la joyeuse ordure. *Grand-Papa* n'est pas autre chose; et nous savons trop combien ces choses sont faciles à faire ! N'en parlons que pour féliciter M. Gémier et Mme France. — Je crains un peu que M. Lheureux, notre confrère du *Gil Blas*, ne se soit fait illusion sur la « signification » de sa pièce. C'est du mysticisme facile et pas très émouvant parce qu'on se méfie... Après tout, je me trompe peut-être. Bonne interprétation de M. Gémier (déjà nommé) et de Mme Barny.

Au *Théâtre des Lettres*, une charge du théâtre rosse (je suppose?) faite avec une amertume joviale par M. A. de Lorde. — L'*Echéance*, de M. E. Loriot-Lecaudey, dénote presque autant d'inexpérience que de bonnes intentions. Malheureusement les bonnes intentions viennent souvent du théâtre de M. Dumas. Tout cela est très jeune, un peu verbeux, avec quelques maladresses de style et des sentiments tout de même un peu conventionnels; mais je ne vois pas pourquoi M. Loriot-Lecaudey ne ferait pas un jour une bonne pièce, comme les camarades. — L'*Apostat*, de notre confrère M. Georges Bertal, est un petit drame religieux et anticlérical à la fois, qui semble conçu par Hugo, digéré par Vacquerie, et écrit par un de leurs élèves; et cela, je pense, ne blessera pas M. Georges Bertal. On y trouve en effet quelques-unes des idées que Hugo avait sur le clergé, et qu'il a si souvent développées dans la seconde moitié de sa vie. Elles sont présentées ici sous une forme assez dramatique. L'auteur nous prévient d'ailleurs, dans une préface pleine d'une gentille modestie, qu'il avait dû se faire quelque violence pour laisser jouer son drame. Il ne doit pas le regretter aujourd'hui.

*
* *

J'arrive enfin à *Guernica*, dont je n'avais pu parler la semaine dernière. L'œuvre est intéressante en elle-même, elle l'est plus encore peut-être par la question qu'elle soulève, l'éternelle question du drame lyrique, ou, — pour parler moins ambitieusement, — de la *musique continue* dans un opéra.

Depuis que les œuvres de Richard Wagner sont connues en France, nos compositeurs ont renoncé à la coupe de jadis notamment en ce qui touche le récitatif. Le récitatif précédait les airs et les morceaux d'ensemble, fatalement, comme les chevaux précèdent la voiture; les opéras de Weber, ceux de Mozart (avec plus de liberté parfois), ceux de Gluck sont écrits de la sorte ; ceux de Meyerbeer pareillement, et aussi *Guillaume Tell;* et ç'a été précisément un des grands progrès accomplis par Gounod, que d'avoir donné au récitatif plus de vie dramatique et mélodique. Certes, la suppression du récitatif tel qu'on le comprenait jadis a été un perfectionnement. Ainsi, le drame musical perdait son allure de concert; aux morceaux détachés, séparés par des « silences » de musique, elle substituait une trame plus serrée où les airs (ils existent toujours dans notre opéra français) étaient musicalement reliés ensemble. C'était un progrès.

Encore faut-il reconnaître que le genre opéra n'avait pas été créé arbitrairement, qu'il avait sa raison d'être; je dirai plus, il était commandé par la manière dont on entendait le drame musical. Pendant plus d'un demi-siècle, l'opéra modèle a été l'opéra Scribe-Meyerbeer; la loi des contrastes était la loi sacrée; il était de règle que chaque acte devait offrir un contraste avec le précédent, et que, dans chaque acte même, des épisodes variés devaient tenir en éveil l'attention du spectateur. Vous remarquez que c'est juste le contraire de la théorie wagnérienne, en vertu de laquelle un même sentiment doit se développer pendant tout l'acte (*Walkyrie*, acte I), parfois même dans l'œuvre tout entière (*Tristan*), où les épisodes sont réduits au strict minimum, et choisis uniquement pour donner plus de relief au sentiment mis en œuvre. Le musicien, — jadis, et suivant la loi des contrastes, — avait à exprimer successivement des sentiments très différents l'un de l'autre; le lien « sentimental » manquait entre eux; et comme c'est le sentiment seul que peut exprimer la musique, il fallait qu'entre l'expression successive de ces sentiments la musique s'arrêtât. Rappelez-vous, par exemple, le premier acte des *Huguenots :* la fatuité

élégante de Nevers, la rudesse de Marcel, l'amour de Raoul pour l'inconnue, les sentiments successifs et combien variés des seigneurs pour Raoul, et ceux de Nevers, et la tendresse paternelle de Marcel... j'en oublie... et, par-dessus le marché, les épisodes « musicaux » : entrée de Raoul, chœur de l'orgie, choral de Luther, chanson huguenote, cavatine d'Urbain, que sais-je?... Et figurez-vous cet acte traité symphoniquement! Wagner, — même le Wagner du premier acte des *Maîtres-Chanteurs*, — y eût échoué... Et, précisément, c'est là l'erreur de presque tous nos compositeurs. Ils tentent d'adapter à un poème d'opéra les procédés bons pour le drame musical, sans se rendre compte que les deux genres sont exclusifs l'un de l'autre, et que leur union ne donnera jamais naissance qu'à une œuvre sans unité. Quand M. Saint-Saëns, par exemple, a la chance de tomber sur une scène vraiment musicale, le second acte de *Samson :* lorsqu'il développe, « démonte », présente de mille façons la belle phrase de Dalila, il fait un chef-d'œuvre, parce qu'à ce développement musical dans l'orchestre répond un développement sentimental chez les personnages; mais quand, au premier acte d'*Ascanio*, il triture, avec une virtuosité égale, un thème qui ne répond à rien, il nous étonne plus qu'il ne nous intéresse. Vous vous rappelez son cri, pendant qu'il écrivait précisément ce premier acte d'*Ascanio :* « C'est trop difficile!.. » Difficile, non; simplement impossible.

Pareille mésaventure, je le crains un peu, est arrivée à M. Paul Vidal; et ce rapprochement, j'imagine, n'est pas pour le froisser. Presque tous les défauts de *Guernica* viennent de là. Un examen rapide du poème me fera mieux comprendre.

Nous sommes en Biscaye, en 1873. Nella, fille de Marco, écoute une aubade que lui fait donner son fiancé, Mariano, officier de l'armée espagnole. Une courte scène entre Nella et Marco sert d'exposition; elle est librement est ingénieusement traitée; nous y entendons une courte phrase très caractéristique qui figure Nella et son amour, et qui reparaîtra souvent par la suite; et aussi une mélodie pleine d'un charme pénétrant qui servira de prélude au troisième acte. Voici Perico, jeune orphelin recueilli par Marco, et qui tient d'une façon assez fâcheuse, dans la pièce, le « genre mutin ». Puis Mariano arrive, puis Juan, frère de Nella. Et ici se dessine la seconde partie du drame, la fâcheuse et inévitable intrigue parallèle. Juan est carliste; il aime la Biscaye avec passion (presque autant que l'aime M. Gailhard), et prépare la révolte qui, conduite par don Carlos, rendra à sa patrie les libertés dont on l'a dépouillée. D'un côté l'officier espagnol, de l'autre un des chefs de la révolte, Nella entre eux deux. Vous voyez la situation; elle ne frappe pas par son originalité; et j'ajoute qu'elle est, ici, assez gauchement exposée : « Tu es triste, dit Nella à son frère, tu aimes? — Oui, j'aime! — Épouse alors celle que tu aimes. » — Et Juan, avec un geste avantageux :

On ne l'épouse pas, car c'est... — Qui? — La Patrie!!!

On ne l'épouse pas; cela est indiscutable; et l'importance mélodramatique avec laquelle ce *truism* est servi lui donne quelque ressemblance avec les aphorismes de M. Prudhomme. Et, puisque je suis en train de parler du style, je voudrais un peu chercher querelle à MM. Gheusi et Gailhard, — quel est, des deux, le poète? — sur la manière dont est écrit le livret. Tantôt ce sont des maximes comme celle-ci :

Car l'insurrection n'amène sur ses pas
Que les horreurs d'une guerre civile!...

Tantôt des vers tels que les suivants, dits par un paysan; il s'agit d'un « vallon lointain », qui

A des sonorités suaves de mandore.

Tantôt, c'est le cœur de Nella qui « redescend des planètes du rêve »; et, après des périodes où le galimatias n'est pas exempt de prétention :

L'ombre est vaincue — et l'amour est l'aurore
Qui resplendit, soleil puissant,
Dans mon âme en rumeur comme une mer sonore...

... des vers de mirliton dans ce genre :

Perico, les combats ne sont pas jeux d'enfants.
La fusillade est fatale *aux plus triomphants* (??)...

... ou comme ceux-ci :

Alerte, voici votre père;
Que rien du moins ne l'exaspère!

Sans doute, le charabia règne en maître dans nos poèmes d'opéra. Pour un peu plus, je ne chicanerais pas les auteurs de *Guernica*. Toutefois cette phraséologie a ses dangers; et quand un brave lieutenant espagnol parle des savanes (?) qui ont des « reflets de majolique »; quand il conte qu'il lui semblait (suivez-moi bien, je vous en conjure!) qu'il lui semblait, « par une extase symbolique » (soyez attentifs, s'il vous plaît!), « saisir une tristesse dans les rayons joyeux des étoiles »... il est impossible de prendre au sérieux des personnages qui parlent une telle langue. Nous aurons de la « poésie » de MM. Gailhard et Gheusi, mais non des êtres réels, aimant et souffrant... Revenons au drame.

Vous en avez vu l'exposition. Après que Juan et Marco sont sortis, c'est, entre les amants restés seuls, un duo dont il faut louer la grâce caressante et molle, y compris une phrase d'une expressive ardeur qui, je crois bien, est un vague ressouvenir de *Tristan*. Et l'acte se termine par une habanera dansée et chantée par Nella et ses compagnes. — Déjà, vous reconnaissez les défauts du drame. Deux intrigues et cinq

personnages à nous faire connaître. Notre intérêt va tout droit, par habitude, aux deux amoureux... Nous ne les reverrons pas au second acte, et le duo — d'une bien jolie inspiration — qu'ils chanteront au troisième, n'a rien à faire avec le drame.

Donc, au second acte, nous sommes à Guernica. Juan harangue la foule, en « barde » qui connaît ses auteurs. A droite du « palais foral » un couvent d'où l'on entend, coupant les strophes de Juan, les litanies des religieuses. Bientôt le chant de l'abbesse s'élève, et se transforme peu à peu en hymne enflammé : c'est le *Guernikako arbola*, le chant de guerre carliste, que la foule reprend en chœur. Aux armes !... Et le rideau tombe.

Pour le troisième acte, je ne sais en vérité comment vous le conter. C'est une série d'épisodes, d'entrées et de sorties, dont quelques-unes sont tout de même un peu singulières ; celle-ci par exemple : Mariano, chargé d'une reconnaissance, rencontre Nella sur un pic ; il s'élance ; mais elle, d'un geste pudique, lui montre les soldats qui l'accompagnent : et Mariano, avec le calme d'une conscience pure, renvoie ses soldats au camp. Alors, c'est Marco, puis Perico, puis la scène des espions, qui verse dans l'opérette au moment même où nous attendons le dénouement, puis je ne sais plus... : un délicieux duo, mais qui n'est pas à sa place ; une romance de Perico, dont l'utilité est douteuse ; puis l'arrivée des troupes, le combat, la mort de Juan et de Perico, les malédictions de Nella... et le rideau.

M. Paul Vidal, parmi les jeunes musiciens, est l'un des plus justement connus. Excellemment doué, d'une habileté presque égale à celle de son maître, il possède à fond son métier, et sa « forme », toujours soignée, est souvent délicate et fine. Je n'ai pas à rappeler ici le succès de la *Maladetta* et de quelques-unes de ses mélodies. Au moins sais-je, de lui, deux chefs-d'œuvre, la musique de la *Nativité*, l'exquis mystère de Maurice Bouchor, et la partition qu'il écrivit sur la *Révérence*, l'adroite pantomime de M. Maurice Lecorbeiller. Mais que faire sur un pareil poème ? A chaque page, dans un détail d'orchestration, dans une harmonie expressive, je retrouve le musicien ; je le retrouve plus encore dans les scènes où il a pu se développer à l'aise, comme dans le dialogue entre Nella et son père, et surtout dans les deux jolis duos d'amour. Mais, — cela prouve une fois de plus la maladresse du livret, — ces deux duos suffisamment développés, plus développés que les scènes qui les encadrent, attirent notre intérêt sur des personnages qui ne sont pas les personnages principaux. Ici le drame, le vrai drame est dans l'âme de Juan. Ce n'est vraiment pas de la faute de M. Vidal si ce drame ne « sort » pas. Pressé par ces scènes courtes et heurtées, c'est à peine s'il a pu souligner les insignifiantes apparitions de Juan par quelques mesures du chant patriotique... — Pourquoi ce chant, ou plutôt le fragment qui revient le plus souvent, ressemble-t-il d'une façon si frappante au *Roi Dagobert ?...* — Une seule fois, au premier acte, M. Vidal a pu, en opposant à ce chant la phrase de Nella, nous exposer musicalement les angoisses de Juan. Il les a rendues avec une force et une justesse qui me donnent plus d'humeur encore contre les librettistes... Quelle pitié de voir le musicien arrêté presque à chaque scène ! De ce qu'il a fait ici, je juge ce qu'il aurait pu faire !...

Et pourtant ce poème, si puéril qu'il soit parfois, contient une « situation », le second acte. Elle ne donne pas tout son effet au théâtre, et j'ai vu qu'on avait reproché à M. Vidal de l'avoir manquée. Mais faites attention que cette situation, si elle est dramatique, n'est guère musicale, telle au moins qu'elle est présentée. Où est le drame, ici ? Non plus dans l'âme de Juan, qui est maintenant, tout d'une pièce, le révolté. Il est dans l'âme de la foule, et, parallèlement, dans l'âme des religieuses. Il fallait donc donner un rôle actif à chacun des deux groupes, pour les réunir à la fin dans une effusion patriotique. Au point de vue musical, quel est le rôle de la foule ? Nul, dans toute la force du terme. En dehors des « répons » aux litanies, effet curieux mais qui se répète trop, et de la reprise de l'hymne, la foule dit, — je copie textuellement : « Vive Juan et vive la patrie ! » cela au lever du rideau ; et, à la fin : « Aux armes ! » Et je ne vois pas quel musicien, si grand fût-il, eût pu donner la vie à une âme collective qui s'exprime avec une telle concision. Quel est, en revanche, le rôle des religieuses ? D'abord, elles disent des litanies ; puis l'abbesse entonne un chant religieux qui, tout d'un coup, et comme par un déclenchement, se transforme, je dis mal, « est remplacé » par l'hymne patriotique. Certes, ce « coup de théâtre » pouvait avoir sa grandeur. A une condition, cependant, c'est qu'on eût pressenti, dans les chants liturgiques, le frémissement qui agitait les recluses, ou que l'enthousiasme du peuple les eût gagnées....

Il y avait là, je le crois, matière à une magnifique scène de drame musical. Mais nous retrouvons ici le malentendu que je signalais au début de cet article. On nous a conté — car les auteurs, maintenant, prodiguent leurs confidences — que M. Gailhard, ayant assisté jadis à une scène analogue, en avait été très vivement frappé, et qu'il avait voulu la reproduire telle quelle. La scène devait être en effet fort émouvante. Mais justement parce que M. Gailhard avait été ému sans musique, cela prouvait que la scène *telle quelle* n'avait pas besoin de musique, en d'autres termes, qu'elle n'était pas « musicale »... je dis telle que M. Gailhard l'avait vue. Et cela est si vrai que le second acte de *Guernica* serait tout aussi

bien à sa place à l'Ambigu qu'à l'Opéra-Comique. Il n'y aurait pas vingt mesures à supprimer pour en faire un bon acte de drame patriotique. Pour en faire un drame musical, il eût été nécessaire de le remanier de fond en comble.

J'en ai dit assez, j'imagine, pour montrer à quelles difficultés devait s'achopper M. Paul Vidal. Il ne les a pas toutes surmontées, sans doute ; c'est qu'elles étaient, pour la plupart, insurmontables. Faire de *Guernica* « un drame lyrique » était à peu près aussi aisé que de mettre les *Jeux de l'Amour* sur la musique de *Parsifal*. J'ai insisté sur ce malentendu qui me paraît fort important. Ai-je assez dit que, malgré les réserves que j'ai dû faire, M. Vidal reste le musicien habile et inspiré que nous avons si souvent applaudi avant *Guernica*, pendant *Guernica* même, et que nous désirons avoir une prochaine occasion d'applaudir ? Le compositeur qui a écrit le prélude du troisième acte, et surtout le délicieux début du duo (1er acte), avec le délicat « balancement » de l'orchestre et les câlines harmonies qui l'accompagnent, celui-là est, parmi ses contemporains, l'un des plus capables de nous donner une œuvre poétique, émouvante et charmante.

L'interprétation de *Guernica* n'est qu'honorable. Je n'ai guère aimé Mlle Lafargue, dont la voix est jolie, mais qui manque de sincérité. M. Jérôme chante avec goût et phrase agréablement. M. Mondaud est un Marco suffisant. Le succès a été pour M. Bouvet, — non dans son discours, oh ! non, — mais dans le reste de son rôle, qu'il a remarquablement interprété.

La représentation commençait par un petit acte de M. Gédalge, *Pris au piège*. C'est propre et sans intérêt.

Je vous ai déjà parlé de la traduction du *Rheingold* de M. Alfred Ernst. Donnée pour la première fois dans un salon ami des arts, découpée ensuite chez M. Colonne, elle a été exécutée intégralement l'autre soir à la salle Pleyel avec un succès retentissant. Je ne sais s'il est possible de donner une traduction parfaite des drames de Wagner. Celles de M. Ernst me semblent être toutes voisines de la perfection. Il est grand temps — et il n'est que temps — qu'on se décide à les employer à l'Opéra et ailleurs. Ai-je le droit de parler de l'interprétation, confiée presque uniformément à des amateurs ? Je veux au moins dire qu'elle nous a charmés et surpris. C'est M. Ernst qui a dirigé les études. C'est donc deux fois qu'il convient de le féliciter — et de le remercier.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Murger et nos bohèmes.

Il y a trente ans que Murger est mort. Son œuvre est presque oubliée. D'où vient que la nouvelle qu'un buste va lui être élevé dans le jardin du Luxembourg échauffe des hommes de lettres et les porte à batailler les uns pour, les autres contre sa mémoire ? Remarquez que l'homme n'est antipathique à personne, que les partisans du buste comme les adversaires s'accordent pour trouver inférieur son talent d'écrivain. C'est que vraiment il s'agit à peine de lui.

Le nom de Murger n'est, dans la circonstance, que l'accident inflammatoire. Il ne met pas en question une forme d'art. Il ne dérange pas chez nos discuteurs la hiérarchie que chacun s'est faite des grandes et des petites gloires littéraires. Il met en question autre chose, quelque chose qui est la préoccupation de tout homme de plume : Quel est pour lui le régime d'existence le plus favorable à sa production ? Quelles habitudes adopter pour maintenir le cerveau en capacité de *copies* ? Quelles fréquentations avoir ? Quel est, en un mot, le plus sûr gouvernail de son intelligence et de sa sensibilité ?

Pas un de nous qui, soucieux de ce qu'il doit être, ne se soit posé ce problème et n'y ait donné la solution conforme à son caractère. Les uns se poussent, vont dans le monde. Les autres restent chez eux, travailleurs solitaires. Il y en a enfin qui vont au café et qui y restent plus que de raison, non à jouer, non à boire, mais à causer, qui, le café fermé, noctambulent, qui ne rentrent chez eux que pour s'abattre sur le lit et qui, à peine réveillés, ont la plus grande hâte d'aller voir dans la rue quel temps il fait. Ils ont des femmes de café, des femmes qui, en même temps qu'elles sont attablées avec Jacques, font de l'œil à André, pour ne pas perdre de temps. Ils s'en aperçoivent, en souffrent, l'acceptent. Capitulations intimes, petits déshonneurs dont la tombée goutte à goutte sur l'âme, sur le talent, fait le creusement de la goutte d'eau sur la pierre. L'esprit se sent toujours des bassesses du cœur. L'œuvre porte la marque des laideurs de l'existence morale.

Ces laideurs-là, vous êtes blâmable de les avoir poétisées, reprochent à Murger les hommes de lettres de vie correcte, et de les avoir présentées sous un jour d'aimable folie qui excite les tout jeunes échappés de province, trompe leur appétit de romanesque, leur présente le mirage du bonheur dans le débraillé, spécule sur la fierté de certains jeunes gens à se résoudre à la misère pourvu qu'elle soit le prix d'une complète indépendance, les fortifie dans ce mensonge

que se conduire d'une façon irrégulière, fantaisiste, est indispensable pour mettre de la fantaisie dans ses ouvrages.

Voilà un reproche que les bourgeois devraient prendre de moitié avec Murger. Il me souvient que tout jeune, étant au collège encore, il m'arrivait de causer de lettres avec quelques citoyens de ma petite ville qui passaient pour avoir quelque lecture. Je prononçais le nom d'un écrivain. Ah ! si vous croyez qu'il était parlé de ses livres ! Mon interlocuteur trouvait plus commode de tirer sur cet écrivain la charge de quelques anecdotes calomnieuses qui le représentaient comme un excentrique, un joueur, un brutal, un ivrogne, et pis encore. Vous pouvez parcourir les provinces, vous ne ferez pas entrer dans la tête d'un bourgeois que le talent d'écrire peut se concilier avec les vertus domestiques. Dans le crime de pousser à la vie de bohème, Murger a donc un complice que, dans ses *Odeurs de Paris*, Veuillot dénonça. Vu à travers sa *Vie de Bohème*, Murger était bien l'homme de lettres tel que le bourgeois aime à le voir. Voilà pourquoi il le décora à son agonie et lui fit, quelques mois après, de belles funérailles.

Et toutefois, si Murger était là, vivant, comme il s'étonnerait de ces reproches ! Comme il aurait sujet de protester que la signification d'un ouvrage dépasse aisément celle que l'auteur avait dans la tête ! Il nous ouvrirait son livre. Il nous concéderait que les personnages y prennent en riant bien des misères, si bien qu'ils nous font l'effet de bouffons chargés uniquement de nous amuser. Mais c'est qu'il était comme ça, ou du moins qu'il voulait paraître tel. Il avait pris le parti de rire de tout. « Je suis si faible qu'une mouche m'enverrait des témoins », disait-il à son lit de mort. Affectation agaçante et même abaissante, qui, se maintenant le long de trois cents pages, cache à un lecteur de vingt ans la tristesse des choses. Le résultat de la lecture est un mensonge. Mais ce mensonge-là, l'auteur se l'est fait d'abord à lui-même. Pourquoi ? Par candeur. Il y a des gens qui ne sauraient voir qu'en beau leur passé. Ils font dans la banlieue une ballade en compagnie d'une fille aux paroles bêtes et aux yeux méchants. Cela devient une idylle, et sur le papier la coureuse est une ingénue. C'était une âme charmante que Murger. Il avait du sentiment à en revendre. Son tort était de l'appliquer à la peinture d'un monde où il jure vraiment trop avec la réalité. En ce sens le talent de Murger comporte vraiment de la naïveté. D'où la duperie des jeunes gens qui l'ont pris au sérieux.

Mettons à part les faux bohèmes, ceux qui vivent de la bohème, ceux qui l'exploitent. Ne vous a-t-il pas paru que les vrais bohèmes ne sont que de grands enfants ? Ils vont au café, comme les enfants vont jouer ensemble. Ils y vont pour jouer au choc des idées, au cliquetis de mots. Et ce jeu leur procure des émotions puériles. Puérile aussi cette vanité qui les pousse, aussitôt qu'ils ont griffonné huit vers, à en faire part aux camarades. Attendre la louange un an, jusqu'à l'époque de l'apparition du volume, c'est le fait de l'homme fort, qui travaille ignoré, en attendant son heure de paraître. Eux, ils ne sauraient garder dans le tiroir la jolie trouvaille de ces après-midi. Ce sont des enfants. Les vices de la bohème, soyez sûrs qu'ils en ont conscience autant que vous. Chaque jour, pendant des années, ils se sont juré de quitter le café à neuf heures du soir et de travailler toute la soirée dans leur chambre. Mais pour s'arracher au café, le courage leur a manqué. Ce sont des enfants. A cette déception quotidienne de soi-même ils gagnent un sentiment précieux, exquis, générateur de chefs-d'œuvre : le sentiment de la faute. L'artiste qui n'a pas le cœur de conformer sa conduite à sa beauté intérieure, l'artiste qui n'a que des velléités d'agir, s'il est poète, trouve dans cette impuissance, dans ce désaccord, une source de poésie toujours coulante, puisque son remords ne finit qu'avec sa vie. En lisant cela, n'est-ce pas que vous pensez à Verlaine, à Verlaine que j'ai vu dernièrement représenté philosophiquement dans un café, devant une absinthe, avec cette mention au bas de l'image : « Nos contemporains chez eux. » Je pense, moi, à ces six vers de Mathurin Regnier, qui me reviennent :

> La mémoire du temps passé
> Que j'ai follement dépensé,
> Épand du fiel en mes ulcères :
> Si peu que j'ai de jugement,
> Semble animer mon sentiment
> Me rendant plus vif aux misères.

Je pense à André Gill, de qui Alphonse Daudet a si justement dit qu'il n'avait pas su quitter à temps les tables du café. Ce sont des enfants.

Mais si leur erreur est de rester enfants insouciants après l'âge, n'est-ce pas une bonne chose d'avoir été enfants avec eux, d'avoir cru à la vie de bohème comme à tant d'autres mensonges, de s'être grisé de ses paradoxes, de s'être imaginé que certain café littéraire, comme dit plaisamment Montesquieu dans une de ses *Lettres persanes*, donne de l'esprit à ceux qui en boivent ; d'avoir prêté de l'amour aux femmes de café, d'avoir passé enfin par toutes les illusions de la jeunesse ? Je crois que c'est une bonne chose. Je tiens qu'un homme de lettres ne doit cesser qu'à sa mort d'observer et d'apprendre. Il ne saurait visiter assez de mondes. Celui de la bohème est le premier qui se présente à lui. Il y entre. Il s'en dégoûte. Il en sort, non sans avoir fait sa leçon et son profit des originaux qu'il y a rencontrés. Quand on est tout jeune, on apprend beaucoup dans les cafés.

Et tout entier à apprendre, on est loin de ces vues de parvenir dans le monde dont, à sa majorité, est possédé maint cuistre, trop correct celui-ci, comme l'autre est trop débraillé. Ah! vraiment, à celui-ci il manque un peu de bohème! Je n'attends rien du cœur d'un tout jeune homme qui, à vingt ans, sait s'ennuyer dans un salon. Je le crois capable de toutes les compromissions, et plus tard, pour quelques bons dîners, de vanter les vers de M. de Montesquiou-Fezensac. Aux roublards tout de suite, je préfère ceux qui s'éternisent enfants. En ceux-ci rien de haïssable; rien que de malheureux, de faible, de pitoyable, de pittoresque, de déclassé. Ils portent la peine de leurs qualités comme de leurs défauts. S'ils ne travaillent pas, ils promènent avec eux-mêmes, un beau poème: le poème de la vie ratée. Et quand ils travaillent comme Murger, qui dans la maladie et le dénuement a écrit dix volumes, il est triste de voir donner sur leurs doigts par des gens qui, rentés et bien portants, ont fait moins que lui et bien moins que lui.

Ces collets montés nous feraient relire la *Vie de bohème!* Je n'en ai pas envie. Et puis je n'ai pas le temps. Le temps perdu rend l'homme avare. Et puis je suis devenu bien difficile en fait de bohème. Je voudrais une bohème tout intérieure, une bohème de pensers et de sentiments que Murger n'est plus capable de me fournir. On ne la trouve que chez les grands esprits et chez les simples. Il y a cinquante ans on l'aurait trouvée peut-être chez les forains de la foire de Neuilly que je vois de ma fenêtre. Mais la bohème de foire est encore plus au rancart que celle de Murger. Les propriétaires de ces baraques de toile ne sont plus des irréguliers. Ce sont des bourgeois. Ils marient richement leurs filles. Ils possèdent un encombrant matériel. Leurs façades de toile s'alignent interminablement. Ils exhibent des figurants par douzaines. Ils les affublent de costumes qu'on dirait frais. Ils prétendent à l'exactitude historique de la mise en scène. Ils parlent au public correctement, sans écorner la syntaxe. Leurs façons sont celles du meilleur monde. Ils s'acheminent vers la considération. Ils passent l'habit et mettent des gants blancs pour prévenir le public de la farce qu'ils vont jouer. Ils ont été reçus à leur baccalauréat. Ils me battraient sur les déclinaisons et les conjugaisons. J'entrerais dans une de ces baraques, je rencontrerais au contrôle un camarade de collège : — Eh! oui, me dirait-il, substitut, je n'ai pas voulu. Pas assez rétribué. J'ai préféré m'établir forain. Et toi, tu trimes toujours?

La bohème ne doit avoir qu'un temps.

ÉDOUARD CONTE.

BIBLIOGRAPHIE

Un nouveau volume de M. de Treitschke.

La *Revue Bleue* a étudié déjà l'œuvre si curieuse de cet historien allemand, M. de Treitschke, qui est certainement l'une des productions les plus typiques du nouvel empire. Le Ve volume a paru récemment en Allemagne (1), et c'est, chez nos voisins, un véritable événement littéraire, car peu d'œuvres sont plus lues et plus discutées que celle-là, soulèvent davantage de polémiques.

Lorsqu'on dit de cette histoire, pour la caractériser, qu'elle est écrite à un point de vue ultra-prussien, on n'en indique suffisamment ni le ton ni l'esprit, car ce qu'on appelle l'esprit prussien a bien pu, pour se former, emprunter des choses à la Prusse et se servir de la Prusse pour triompher, mais c'est en réalité en dehors de ce pays qu'il s'est le mieux réalisé, chez des hommes d'origine et de tendances les plus diverses.

M. de Treitschke est l'un de ces hommes, et il en est le plus fameux. Il est le type de l'Allemand réaliste de la génération de 1850 à 1870, qui ne sait aimer sa patrie sans haïr l'étranger, et qui, chez lui, ne conçoit pas vraiment qu'on puisse l'aimer ou la servir, si l'on est catholique, démocrate ou israélite. « Toute la génération qui pousse maintenant, dit le député Bamberger, ne voit le patriotisme que sous la forme de la haine, haine contre tout ce qui n'est pas aveugle obéissance... Ses provocations, qui s'adressent à toutes les nations successivement, sont en train de créer contre nous une antipathie à laquelle nous ferions bien de prendre garde. »

M. de Treitschke est, à certains points de vue, un des représentants de cette forme d'esprit.

On sait, par l'aventure de M. de Sybel, de quelle manière Guillaume II essaie de fermer la bouche à ces hommes. Pareille chose, dit-on, à Berlin, pourrait arriver à M. de Treitschke. Mais lui, sans se laisser troubler, affirme dans sa préface qu'il « continuera à parler aussi librement qu'auparavant, avec le même sentiment de justice, sans se soucier de la susceptibilité des cours et sans se laisser inquiéter par la haine aujourd'hui plus féroce que jamais de la cohue érudite ». Et, pour commencer, il fait de Frédéric-Guillaume IV, ce souverain idéaliste qui offre plusieurs traits de ressemblance avec Guillaume II, sinon pour le caractère, du moins pour les idées, un portrait qui, en certaines parties, est un assez joli persiflage :

« C'était un monde de plans magnifiques qu'avec sa fantaisie d'artiste, Frédéric-Guillaume avait imaginés, et, maintenant qu'il était le maître, la bonté naturelle de son cœur, qui ne lui permettait pas de voir autour de lui des visages tristes et soucieux, le poussait à les réaliser... Toutes les duretés de l'ancien régime, il songeait à les adoucir : pardon aux démagogues, pardon aux Polonais qu'il plaignait comme de pauvres opprimés; liberté de la presse et avant tout liberté religieuse. La colère des catholiques, au sujet de la querelle épiscopale de Cologne, il espérait la calmer par des concessions magnanimes...

1 Leipzig, chez Hirzel.

« ...Depuis longtemps aussi, il souffrait des habitudes parcimonieuses de la cour de Berlin : pour entretenir une cour somptueuse et digne des Hohenzollern, il espérait réunir autour de lui tout ce que l'Allemagne comptait de grand dans les Arts et dans les Sciences... Hélas! si seulement, entre tant de plans, il s'en fût trouvé un seul d'un peu mûr, un seul dont on pût entreprendre la réalisation! Mais la réalisation pratique d'un plan était ce qui importait le moins à ce rêveur. Tout au jeu idéal de ses combinaisons, il se décourageait au premier obstacle rencontré sur sa route, et il ne terminait rien.

« De tous les Hohenzollern, il fut le moins guerrier, le plus désireux de conserver la paix, plus pacifique encore que son père, et il fut aussi le seul qui, durant son règne, ne fit aucune guerre. Sur le fronton d'un de ses musées, il fit graver cette sentence des Césars : *Melius bene imperare quam imperia ampliare*, une parole qui pouvait bien convenir au maître d'un empire universel, mais qui était peu à sa place dans la bouche du roi d'un jeune État inachevé, avec des frontières ridicules.

« Il n'était rien moins qu'un homme d'épée, ce myope, et c'est toujours à contre-cœur qu'il montait à cheval. Tous ses officiers voyaient bien que ses devoirs militaires, il les accomplissait par conscience, mais sans aucun amour... Il n'avait de plaisir que lorsqu'il pouvait rentrer dans son « moi » ou lorsque, ravissant son auditoire et lui-même, il laissait couler le flot de ses pensées et de ses sentiments dans d'ardentes discussions. « Je n'eus pas de repos avant d'avoir parlé, » écrivait-il un jour à un ami... Ceux qui ne le connaissaient pas étaient seuls à l'accuser de cabotinage, car au fond il était dépourvu de vanité... Mais déverser son cœur, jongler avec les brillantes images de sa fantaisie et manier avec une maîtrise sans égale sa langue maternelle, était pour lui un besoin... A ce point de vue, il ressemblait peu à son aïeul, le grand Frédéric, qui, lui aussi, était un orateur de race, mais qui parlait toujours pour dire quelque chose et qui n'oubliait jamais que des paroles royales ne vivent dans la postérité que si elles sont des actions. »

Après le portrait du roi, celui de la reine :

« La reine Élisabeth était certes la personne qui tenait le plus au cœur du roi. Celui-ci lui vouait une tendresse sans bornes qui dépassait même la mesure permise à un roi. Lorsque inondé de larmes, fondant d'émotion, il se releva du lit où son père était couché, mort, il lui dit : « Élise, soutiens-moi; c'est maintenant que j'ai besoin « de force. » Lorsque accablé par les affaires il revenait auprès d'elle, elle l'accueillait toujours avec la même égalité d'humeur, la même joie et le même amour; il n'y a que lorsque des accès de colère le mettaient hors de lui-même qu'elle disait, en promenant tout autour ses regards dans la chambre : « Je cherche le roi. » Son heureux intérieur, elle s'efforçait de le rendre aussi intime que le permet l'étiquette des cours. A la foire de la nuit de Noël, le couple royal descendait pour se promener sur la place du château, et le soir de la Saint-Sylvestre le veilleur de nuit devait venir aussi au château annoncer avec sa corne la nouvelle année. »

Cette histoire, on le voit, est plutôt une histoire des mœurs, une histoire psychologique qu'une histoire politique. Ce qui nous intéresse surtout en elle c'est la nuance particulière du patriotisme qu'elle révèle. Bien des choses qui en Allemagne nous semblent étranges deviennent claires ici, ainsi le sentiment que dans certains cercles on nourrit contre les Anglais. M. de Treitschke doit être un de ceux qui ont des préjugés contre l' « Anglaise », la femme de l'infortuné Frédéric III.

Il étale du moins, avec une abondance copieuse, ses sentiments anglophobes. Il hait « cette nation à la politique mercantile qui, tout en empoisonnant par l'opium les corps des Chinois, envoie chez eux des missionnaires pour sauver leurs âmes ». Il y a sur ce sujet, dans cette histoire, des tableaux et des portraits assez hauts en couleur dont nous voudrions détacher deux fragments assez amusants sur la cour de la reine Victoria vers 1840 et sur le prince Albert :

« Ce qui réjouissait les Anglais dans cette cour, c'était la bonne tenue de la maison, la vie de famille de la reine, la ponctualité aussi qu'elle mettait chaque année à faire un enfant, sitôt que les lois de la nature le permettaient. La cour redevenait même une sorte de force sociale, quoiqu'elle ne fût plus comme autrefois, à l'époque des Stuarts, le point central de la vie de la capitale; cependant la haute société de Londres, frivole à l'excès, devait, du moins, régler sa tenue extérieure sur les honnêtes mœurs de la cour. Pour la première fois depuis l'avènement de la maison Guelfe, la cour entrait un peu dans la vie de la nation, quoique moins profondément qu'on se l'imaginerait; car le prince Albert était, comme tous les Cobourg, une nature prosaïque, sans élan, dénuée de sentiment religieux et qui n'avait pas eu de peine à s'habituer à la coutume anglaise de tout trouver *very interesting;* à Bruxelles il s'était initié à la conception mécanique du monde du statisticien Quetelet qui expliquait tous les phénomènes de la vie sociale, même les phénomènes moraux, comme l'œuvre de forces naturelles aveugles. Il prisait plus les arts mécaniques que les beaux-arts, la technique que la science, l'ingénieux que l'idéal... A la cour d'Angleterre du reste, le petit prince allemand était dans la position d'une princesse mariée à l'étranger : il n'appartenait plus à sa nation et ne pouvait s'en prévaloir. Il devint même tout à fait Anglais. Bien qu'il parlât encore sa langue maternelle dans le cercle de sa famille et que sa tendre épouse lui permît de se servir de son couteau pour manger son poisson, au grand scandale des purs cœurs britanniques, il avait tout à fait oublié les mœurs de son pays. Et lorsque, quelques années après son mariage, il visita de nouveau l'Allemagne, il affectait si bien les mœurs britanniques qu'il passa en revue la garnison de Mayence en pardessus gris, à la grande indignation des généraux prussiens qui se demandaient si ce jeune homme avait réellement oublié que les princes allemands ont coutume d'honorer le drapeau en uniforme. Avec la vie anglaise froide et sans joie, il perdit ce caractère jovial qui distingue l'Allemand comme il faut. Il devint raide, pédant, grossier et sans indulgence dans ses jugements, tellement que, malgré toutes les peines qu'il se donna

pour bien élever ses enfants, il ne réussit que pour quelques-unes de ses filles et absolument pas pour l'héritier au trône. »

ANTOINE GUILLAND.

Livres nouveaux.

— **ANATOLE FRANCE**, *Le Puits de Sainte-Claire* (Calmann Lévy). — Au temps où M. Anatole France vivait à Sienne, il aimait à se promener le soir sur la route de Monte Oliveto. Il s'arrêtait près du puits fameux où François d'Assise aperçut le vrai visage de sœur Claire. Là il rencontrait souvent un bon cordelier, qui lui disait de jolis contes, pas toujours édifiants : la véridique histoire de saint Satyre, les inventions drolatiques du joyeux Buffalmacco, les vengeances de Lucifer, les Tentations du franciscain Fra Giovanni, la Soirée de Bonaparte à San Miniato, et bien d'autres récits que M. Anatole France a fidèlement mis par écrit. Ce bon moine était fort savant, très philosophe et un peu sceptique; il avait l'imagination galante et subtile, ironique et hardie, avec le goût du beau langage : vous voyez qu'il ressemblait beaucoup à M. Anatole France.

— **PIERRE LOTI**, *Jérusalem* (Calmann Lévy). — A Jérusalem, M. Pierre Loti était allé chercher la foi : il n'y a rencontré qu'une déception nouvelle. Mais il a fait en conscience son métier de touriste et de peintre. Il a vu et décrit à merveille tout ce qui se voit sans les yeux de la foi ou de l'imagination. Peut-être ne reconnaîtrez-vous point dans son livre la Jérusalem de vos rêves; mais vous y trouverez, pour vous consoler, d'admirables paysages, des descriptions de mosquées ou de ruines, et des impressions d'une pénétrante sincérité.

— **J.-H. ROSNY**, *L'autre femme* (Léon Chailley). — Il est vraiment original, ce nouveau roman de M. Rosny. Au lieu de conter une fois de plus les banales aventures des amours coupables, l'auteur en suit le contre-coup dans le ménage du mari infidèle : soupçons de la femme délaissée, querelles, menaces de représailles, la vie commune troublée à jamais. Presque point d'incidents : l'intérêt n'est soutenu que par la justesse de l'observation psychologique. On voudrait pourtant moins de raideur dans le dessin des personnages, et il n'était peut-être pas indispensable de faire du mari un polygame déterminé, de raisonnement plus que d'instinct.

— **PAUL MARGUERITTE**, *Fors l'honneur* (Léon Chailley). — C'est un recueil de quatre nouvelles, dont la plus importante est *Fors l'honneur* : récit de fière allure, d'un style rapide et ferme, à la Mérimée, où, dans l'âme d'un jeune capitaine, M. Margueritte montre l'amour vaincu par le scrupule et par l'honneur.

— **MARCEL PRÉVOST**, *Notre Compagne* (Lemerre). — Sous ce titre, M. Marcel Prévost nous offre une nouvelle galerie féminine, très curieuse et très variée : Parisiennes et provinciales, bourgeoises et servantes, grandes dames et petites filles, même une chatte d'or. Par cette variété même, le livre échappe à l'analyse. Je ne sais trop s'il s'en dégage une idée nette de « notre compagne »; mais je sais que l'on prend plaisir à regarder tous ces profils féminins, et dans ces nouveaux croquis l'on retrouve ce qui a fait le succès de l'auteur des *Lettres de femmes* : l'observation ingénieuse, le mélange de sentiment et d'esprit.

— **ERNEST TISSOT**, *La Dame de l'Ennui* (Perrin). — Nos lecteurs se rappellent l'intéressant article où M. Ernest Tissot exposait récemment sa théorie du roman cosmopolite. La *Dame de l'Ennui* en est un spécimen fort distingué. La scène se passe à Rome et à Naples. C'est l'histoire d'un Parisien sceptique et blasé, mais très délicat en amour, qui, sans oser se dérober franchement, bat doucement en retraite devant les entreprises inquiétantes d'une veuve polonaise. Thème assez délicat, dont l'auteur s'est tiré par l'habileté de la mise en œuvre. Assurément, Mme Sémiraska n'est pas une figure banale. Orgueilleuse et capricieuse, dévorée d'ennui et de curiosités malsaines, morphinomane, égoïste avec des accès de passion, sentimentale et sensuelle avec un cœur sec, irrésolue malgré sa grande expérience de la vie, toute à l'idée ou à l'impression du moment : voilà l'essentiel de cette « âme polonaise », — qui peut-être a des sœurs en d'autres pays.

— **MICHEL THIVARS**, *Contes fous* (Flammarion). — On ne peut nier qu'ils ne soient un peu fous, ces contes. Mais ils sont gais, ce qui n'est pas banal; et le sel gaulois a son prix, comme le sel attique. Il y a souvent, sous le gros rire de l'auteur, une pointe d'observation vraie. Et c'est joyeusement écrit, sans prétention, avec d'amusants dessins de Moloch. Une ressource pour les jours de pluie.

— **LÉON DUVAUCHEL**, *M'zelle* (Lemerre). — Une histoire touchante, presque une idylle, dans un coin de la petite bourgeoisie parisienne. M'zelle est une jolie sous-maîtresse, bonne et douce, qui fut un jour récompensée de son bon cœur et de son affection pour une fillette, dont elle finit par épouser le père. Dans ce simple récit s'encadrent d'aimables croquis de la vie d'une écolière et de fines observations sur l'éveil d'un esprit d'enfant. Un vrai livre de jeunes filles, reposant et délicat, écrit par un poète.

— **RAYMOND DE LA TAILHÈDE**, *De la Métamorphose des Fontaines* (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Singulier retour de gloire! Ronsard n'a plus seulement des admirateurs passionnés, ce qui est justice : il a maintenant des disciples, ce qui est peut-être exagéré. Dans la *Métamorphose des Fontaines* et dans les poésies qui suivent (Odes, Sonnets, Hymnes), M. Raymond de la Tailhède se rattache directement à la tradition de la Pléiade, dont il adopte les sujets, les rythmes, même le vocabulaire et les libertés grammaticales ou métriques. C'est pousser bien loin l'enthousiasme; mais assurément la tentative est curieuse, elle fait honneur au poète et intéressera les lettrés.

P. M.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32559. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26 — 4e SÉRIE. — TOME III — 29 JUIN 1895

LA POLITIQUE

L'éducation touche à la politique : on serait tenté de dire que l'éducation est le grand problème politique, puisque, dans vingt ans, la démocratie française sera ce que l'école l'aura faite.

Jusqu'ici nous nous sommes préoccupés surtout de l'instruction, mais nous commençons à comprendre que l'instruction n'est qu'un instrument qui vaut par l'usage qu'on en fait. On sent de tous côtés que ce qui importe, c'est l'éducation. Un écrivain très compétent, M. Félix Pécaut, publiait ces jours-ci une étude sur « l'école primaire et l'éducation politique »; j'ai à peine besoin de dire qu'il n'est pas question de mettre la politique dans l'école : ce que veut M. Pécaut, c'est qu'on donne à l'enfant quelques idées justes, simples, qui fassent de lui un honnête homme et un bon citoyen.

Le personnel enseignant est éclairé, dévoué : il s'agit seulement de grouper les bonnes volontés, de coordonner les efforts individuels ; ce n'est pas affaire de programmes, c'est affaire de direction.

Je viens de lire sur cette question un livre qui m'a paru très remarquable. L'auteur est M. Félix Thomas, professeur de philosophie. L'ouvrage est intitulé : *De la suggestion ; son rôle dans l'éducation*. Que ce titre ne vous effraie pas : la suggestion dont parle M. Thomas est toute morale.

Le point de départ de l'auteur est celui-ci : toute idée est une force, qui tend à se traduire en acte ; c'est une loi psychologique que M. Fouillée a mise en lumière dans un de ses plus beaux livres. Supposez l'éducateur bien persuadé que toute idée est une force : il comprend aussitôt que rien dans l'éducation n'est indifférent. Une parole, un geste, le fait en apparence le plus insignifiant suscite aujourd'hui une idée chez l'enfant : demain, cette idée sera cause qu'il agira bien ou agira mal. Dès lors tout le bagage scolaire, écriture, lecture, grammaire, arithmétique, est rejeté au second plan ; le meilleur maître n'est plus celui qui enseigne le mieux toutes ces choses : c'est celui qui, par ses leçons, par son exemple, fait naître chez ses élèves le plus grand nombre d'idées morales.

L'auteur montre tout le parti qu'on peut tirer pour l'éducation d'une autre loi psychologique : l'association des idées. Tout le monde sait comment une idée éveille en nous le souvenir d'une autre idée à laquelle elle s'est trouvée un moment associée ; ce qui se produit pour les idées se produit aussi pour les émotions et les volitions. Faites donc un choix de gravures, de chants, de lectures, d'exercices de toute sorte, qui se rattachent dans l'esprit de l'enfant à une idée morale ; par l'association vous rappellerez l'idée morale quand vous le voudrez, et ainsi, peu à peu, vous formerez le caractère.

Je ne peux faire ici qu'un résumé bien sec de la thèse que M. Thomas développe avec une chaleur et une conviction communicatives. Tout son livre est une application aussi ingénieuse que vraie de la psychologie à l'éducation. C'est un petit volume, de 150 pages, publié à la librairie Alcan : il est d'une lecture facile ; je crois bien faire en le signalant aux maîtres de l'enfance, et à tous ceux qui s'inquiètent du problème de l'éducation.

PAUL LAFFITTE

IMMORTELS D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

L'Académie française a eu au moins la moitié de l'attention du public depuis deux mois. Elle a rivalisé avec Kiehl. Tout ce printemps on s'est occupé d'elle presque continuellement. Ce n'est pas qu'elle y ait mis coquetterie ou application. Cela s'est trouvé ainsi. Élection d'un secrétaire perpétuel, réception de deux nouveaux membres dont l'un est un brillant poète, l'autre un essayiste de premier ordre et un romancier très distingué; élection d'un jeune écrivain qui est un des plus rares esprits de notre temps, noms nouveaux jetés dans la discussion par un *scrutin d'indication*, annonce enfin quasi officielle d'une candidature qui ne rencontrera, je crois, d'opposition ni parmi les immortels, ni parmi le reste des mortels, si j'ose m'exprimer de cette façon irrévérencieuse.

Et l'on dirait qu'un Dieu particulier — chez les Latins « où tout était Dieu excepté Dieu lui-même » il eût existé; il se fût appelé *Numen academicum* et aurait été figuré sous les traits d'Ernest Renan — a présidé à ces rencontres et les a disposées en un ensemble harmonieux. Par elles le public a été amené à jeter un coup d'œil sur l'Académie d'hier, sur celle d'aujourd'hui et sur celle de demain.

M. Boissier représente bien, avec beaucoup de modernité du reste et une jeunesse d'esprit et même de visage qui ne songe nullement à abdiquer, l'Académie d'autrefois, universitaire à la fois et discrètement mondaine, sachant le latin aussi bien que le français, familière avec Cicéron et avec Mme de Sévigné, d'élégance fine et de fond solide, l'académie des Cousin, des Guizot, des Villemain et des Saint-Marc Girardin. Avec cette différence pourtant, qui n'est pas une infériorité, que M. Boissier, moitié prudence très légitime, moitié goût, ou plutôt, très probablement, beaucoup plus par goût que par prudence, ne s'est jamais mêlé à la politique active. Très « européen », pour ne pas dire cosmopolite, qui ne serait pas le mot propre, très au courant des questions générales qui occupent le monde, ayant voyagé, ayant conversé avec de très hauts personnages, dont quelques uns couronnés, si je ne me trompe, M. Boissier, en dilettante, n'en a point profité pour se mêler aux manipulations dangereuses des matières politiques. Il est toujours rentré avec plaisir dans sa bibliothèque, dans sa salle de conférences, dans l'une ou l'autre des académies qui sont heureuses de le posséder, dans les quelques salons qui voudraient le posséder davantage, et il y a borné son horizon à souhait pour le plaisir de ses yeux et de son esprit. Mais il est bien, néanmoins, l'un des représentants les plus exacts de cette ancienne Académie qui, quoique plus passionnée peut-être et plus divisée que l'Académie actuelle, fut si distinguée pourtant, si brillante et si savante à la fois, où Sainte-Beuve, malgré tout, se plaisait si fort, jusqu'au point d'entretenir d'elle le public avec l'indiscrétion des sentiments tendres, et un peu plus quelquefois qu'elle n'eût peut-être souhaité.

M. Boissier présidera, c'est à peu près le mot juste, bien qu'il n'y ait pas de véritable président dans ce pays de l'égalité, centralisera, si l'on veut, l'Académie, avec l'aimable autorité de la tradition, des souvenirs, de la ressemblance avec un passé qui fut glorieux. Il la représentera, aux yeux du public, sous un aspect qu'il est bon qu'elle ne perde point. Elle sera, par elle-même et par lui, la compagnie qui garde le dépôt des lettres antiques continuées et renouvelées par les lettres françaises, la compagnie « française » par excellence, c'est-à-dire centre et rendez-vous littéraire du monde latin.

Et ne semble-t-il pas que précisément ces différents aspects sous lesquels l'Académie aime à se montrer successivement, elle ait eu l'occasion de les mettre en vive lumière à intervalles très rapprochés en ces derniers mois? Avec M. de Hérédia elle nous a montré le talent poétique le plus nettement néolatin qui se puisse, le plus clairement baigné de vive et étincelante lumière, le plus radieux des clartés des mers italiennes ou helléniques, un alexandrin écrivant dans une merveilleuse langue française, quelqu'un qui aurait fait le plus vif plaisir, s'il lui eût été présenté, à André Chénier.

Avec M. Bourget, elle nous a montré un esprit méditatif et intérieur, psychologue et moraliste non seulement attentif, mais inquiet, élève de Taine qui fut élève de l'Angleterre, très intéressé du reste par le génie des peuples septentrionaux, interrogeant Gœthe, Spinoza et Shelley, interrogeant et de près la société anglaise et la société américaine, cosmopolite, à ce qu'il dit, et du reste c'est vrai, mais surtout septentrional, et formant avec M. de Hérédia le plus complet contraste, le plus heureux aussi; car quel serait l'office d'une compagnie littéraire, s'il n'était celui de réunir de tous les points de l'horizon les esprits les plus divers pour les fortifier et les aviver par le rapprochement et le commerce?

Quant au scrutin de la semaine dernière il est de ceux, je suppose, qui réjouissent, sans exceptions trop nombreuses, tous les amis des lettres. Ce sont bien des hommes de lettres qu'à l'Académie française il y a huit jours, ou on a nommés, ou on a comme promis de nommer à bref délai. Nous n'avons pas besoin ici de parler longuement de M. Jules Lemaître. Il est connu, il est goûté, il est réclamé par tous les lecteurs de cette Revue, et ils n'ont à lui faire d'autre reproche sinon que ses visites ici sont trop rares, à

quoi il pourrait répondre qu'il tombera toujours sous cette critique puisque s'il les faisait beaucoup plus nombreuses on les trouverait trop rares encore. Tout récemment, aussi, il était fait ici un portrait de M. Jules Lemaître auquel je n'aurais rien à ajouter que des redites si je le recommençais, ou que des sottises si je m'avisais de le contredire. Je me bornerai à saluer l'élection de notre charmant ami, et à le féliciter de l'opportunité de son entrée à l'Académie. Il y arrive juste au temps préfix, au moment déterminé à l'avance par une providence intelligente et avisée, *suo anno*, comme on disait des Consuls romains, à l'heure où cette apothéose, disons familièrement cet avènement, peut être le plus favorable au développement et à la direction de son beau talent.

M. Jules Lemaître, en effet, a eu son évolution, qui nous en annonce et nous en promet une autre et peut-être plusieurs autres. Quand il vint à Paris, voilà tantôt douze ans à peine, car la fortune littéraire de M. Lemaître a été une des plus rapides du siècle, il était dans toute la gaîté allègre et dans toute l'impertinence aimable de la jeunesse. D'un bond léger il se jetait comme au cou de toutes les nouveautés amusantes, divertissantes ou seulement curieuses, et à peu près tout dans la vie littéraire et dans la vie parisienne lui paraissait divertissant ou curieux. A la condition de s'en moquer un peu, il adorait Paris et le découvrait avec une joie à la fois amoureuse et maligne qui était d'un page, très affiné déjà, arrivant à la Cour et étudiant vivement et lestement les naturels de ce pays-là. Le théâtre, les chroniqueurs, les livres nouveaux, les cafés-concerts le Collège de France, la foire de Neuilly, les expositions, Notre-Dame, l'attiraient également, selon les jours, et c'étaient, au retour de ces excursions, des relations de voyage justes, imprévues, spirituelles, sensées avec une pointe de paradoxe, qui éveillaient toutes les attentions et révélaient un maître humoriste de plus. Tantôt le nom de Chamfort et tantôt celui de Sterne, celui-ci plus justement appliqué encore, étaient prononcés.

Et ainsi M. Jules Lemaître allait, enlevant lestement un « voyage sentimental » en plusieurs volumes qui restera un des meilleurs « Tableaux de Paris » que contienne notre histoire littéraire. Ce n'était pas que la « Vie intérieure » lui manquât. Il en avait eu une et très forte, très profonde, avant de s'engager dans la vie parisienne. Cela se sentait, de temps en temps, était révélé soudain par une ligne, une réflexion rapide, qui semblait lui échapper, entre deux boutades, ou entre une gaminerie et un paradoxe. Seulement en ce temps-là, le plus souvent, il cachait le philosophe, ou le priait de ne prendre la parole qu'après que le dilettante se serait suffisamment diverti, et qu'après que le moraliste aurait renouvelé sa provision.

Ce temps vint. M. Jules Lemaître, peu à peu, dans ses études littéraires, dans ses articles de littérature dramatique, surtout dans ses pièces de théâtre aborda les questions graves, se montra préoccupé des grands problèmes, et son ton devint souvent très sérieux sans que son style perdît rien de sa vivacité et de son aisance élégante, ce qui est un phénomène des plus rares. Ces bonshommes dont il s'était fort amusé on vit bien qu'il savait tout de même que c'étaient des hommes et il sut parler d'eux et leur parler en les considérant comme tels. On vit alors... bien des choses. D'abord un grand souci de la question morale et cette interrogation plus ou moins formellement posée, mais toujours présente : L'instinct religieux disparu ou s'affaiblissant, quelle force intérieure animera ces êtres pour les soutenir et les protéger ? Le grand mobile de l'honneur s'amoindrissant ou se transformant d'une façon qui semble confuse et qui partant est inquiétante, que va-t-il rester ou que va-t-il naître pour le remplacer ou pour le rétablir ? Certaines études de M. Lemaître sur le théâtre d'Augier, sans avoir l'air d'y toucher, sont de première importance à cet égard. En un mot, cette transformation actuelle de la vieille humanité qui paraît, peut-être par effet d'une illusion, mais enfin qui paraît plus rapide que celles par lesquelles elle a déjà passé, où nous mène-t-elle, et où est-il à prévoir qu'elle aboutisse ? Tout cela inquiétait M. Lemaître, l'inquiète encore, sans le déséquilibrer, Dieu merci, et sans que la charmante lucidité de son cerveau et de son style en soit le moins du monde altérée.

Et l'on vit encore en M. Lemaître un goût et comme une saveur de bonté qui a toujours été au fond de sa nature, mais qui n'était pas ce qu'il en avait tout d'abord fait éclater en pleine lumière. On vit que si les frivoles l'avaient attiré, les humbles l'attiraient aussi, et que cette fois ce n'était pas du dilettantisme. Si les frivoles l'avaient attiré par curiosité, les humbles l'attiraient par la sympathie.

Qu'il y a de façons d'aimer les gens ! On aime les uns à force de ne pas leur ressembler : c'est sujet d'études, c'est prétexte à sortir ; on aime les autres parce qu'on leur ressemble ; c'est une manière de rentrer chez soi ; et il en est enfin qu'on aime parce qu'on les aime, et ce sont ceux-ci qu'on aime le mieux ; et c'est de cette manière que M. Jules Lemaître aimait et aime encore les humbles, les déshérités, les faibles. Son théâtre est plein, sans en être encombré, de ces figures touchantes et douces, qu'on sent qu'il peint avec amour, avec prédilection, faut-il dire avec charité ? Elles sont charmantes. Elles sont la petite famille d'adoption de M. Jules Lemaître. Il a, paraît-il, un coin de province où il adore se rafraî-

chir de temps en temps au sortir des ardeurs et du tumulte de Paris. De même, dans son théâtre, dans quelques-uns de ses *Contes*, il a ainsi un réduit rural, où les manières sont simples, les âmes douces, les voix pures et un peu faibles, les vies tranquilles, droites et résignées, et de tous les cantons de son gouvernement; c'est celui-là qu'il aime le plus à retrouver et aussi, discrètement, à nous faire connaître.

Tout cela c'était un Jules Lemaître un peu nouveau que nous étions peu à peu appelés à étudier et à comprendre. Et voici que depuis quelque temps il en est peut-être un troisième qui commence à poindre. Le moraliste s'amuse des hommes; c'est un jeu de prince des lettres. Jeu amusant pour lui et pour les autres; jusqu'à un certain point dangereux aussi. Les ultra civilisés (il ne s'agit plus ici du coin des humbles) qui furent il y a dix ans si curieux à découvrir pour M. Lemaître, et qu'il prenait tant de plaisir à étudier non sans les aimer un peu, ont fini, d'abord pour être trop connus, et ensuite pour être trop toujours les mêmes, par agacer M. Jules Lemaître. Il les étudie encore et avec quel regard pénétrant on le sait assez, mais ce qu'ils ont de très drôle l'intéresse moins et ce qu'ils ont de répugnant lui apparaît un peu davantage. Décidément il leur en veut; ou du moins il leur est beaucoup moins reconnaissant d'être ici-bas pour ses menus plaisirs. Il y a là un peu d'ingratitude, peut-être, et en tout cas un commencement d'irritation. Le Sterne se retire et le Chamfort, cette fois véritablement, apparaît. On croit voir dans les dernières pièces de M. Lemaître le bout seulement, la mèche effilée et joliment sifflante, mais quelque chose enfin du fouet célèbre de Juvénal. M. Lemaître décidément se fâche; M. Lemaître décidément devient amer. L'amertume de M. Lemaître ne sera jamais bien pénible, et ce ne sera jamais le charbon d'Isaïe qu'il approchera de nos lèvres. Et surtout jamais il ne se fâchera d'une grosse voix tonnante. Mais enfin tant y a qu'il se fâche. Il s'assombrit un peu. « Ah! ce n'est pas beau, le cœur de l'homme! » Il dit cela, et dans une pièce où on ne peut pas lui reprocher de ne l'avoir pas prouvé en le disant. — Et voyez, il semble attiré vers les grondeurs. Sans doute dans Louis Veuillot c'est surtout l'honnête homme, le grand chrétien et l'âme virile et sensible qu'il a cherchés, et, du reste, qu'il nous a décrits; mais enfin c'était cependant un grand grondeur et un hurleur fieffé et un frère fouettard que ce Louis Veuillot; et M. Jules Lemaître s'est senti attiré vers lui. Il est vrai que l'étude sur Louis Veuillot, publiée l'année dernière, ici même, date peut-être de dix ans; mais on sait qu'en pareil cas, il est entendu que « ma remarque subsiste ».

Eh bien, c'est à ce moment de son évolution que M. Jules Lemaître entre à l'Académie française. C'est excellent, c'est le bon moment. L'Académie est une église, une église très mondaine, très tolérante, très libérale et très éclectique (éclectique et église ont la même étymologie et sont pourtant des mots qui ont ensemble peu de rapports); mais enfin c'est une église. On y communie dans l'amour de la perfection, comme dit M. de Vogüé. On y prend, m'a-t-on dit, des mœurs très douces, des manières affables, quelque chose de cette politesse ecclésiastique qui est à la politesse ordinaire ce que la courtoisie est au savoir-vivre; on y contracte une humeur conciliante, sans rien perdre de ses convictions et sans rien altérer de ses idées. Voyez-vous comme M. Lemaître y entre au bon moment. Je n'ai jamais eu de grandes craintes sur ce que le caractère de M. Lemaître pouvait prendre d'irascible; non, je n'ai jamais frémi à cet égard, si j'ose ainsi parler; mais enfin c'était bien pour lui le moment opportun. Il peut répondre à ceux qui trouvent son entrée à l'Académie tardive, qu'il l'a retardée lui-même exprès pour cela.

Comme indication pour l'avenir, l'Académie a donné un nombre considérable de voix à M. Charmes en première ligne et à M. Aicard en seconde. Certains corps présentent ainsi au ministre des candidats rangés selon l'ordre de leurs préférences. L'Académie se propose à elle-même des listes ainsi disposées. C'est fort bien fait. Il est assez probable que M. Charmes entrera prochainement au Palais-Mazarin et que M. Aicard ne tardera pas à le suivre. Ce seront deux fort bons choix. Vingt-cinq ans de politique judicieuse, sensée, avisée et généreuse, rédigée dans une langue excellente, le souci constant de la probité et de la dignité de l'homme de lettres, de l'homme politique et du diplomate, la droiture à la fois et l'aménité du caractère sont des titres, qui, réunis, ne sont pas précisément communs et qu'il est naturel que l'Académie française voie de l'œil le plus favorable. Des vers éclatants et harmonieux, dont on sait que quelques-uns ont été couronnés il y a douze ans déjà avec empressement par l'Académie, plusieurs romans d'inspiration honnête et noble, d'un grand intérêt, d'un très bon style, souvent très pathétiques, et dont l'un, *l'Ibis bleu*, n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre, ne sont pas sans attirer et retenir l'attention de l'illustre compagnie et sans lui inspirer le désir d'en compter un jour l'auteur parmi ses membres.

Et enfin, il est peu probable que l'année 1896 s'écoule sans que M. Anatole France, que tout le monde croit académicien, le soit en effet. Il est à désirer même et c'est assurément le souhait du public français, pour ne pas dire plus, que pour M. France comme pour M. Lemaître, il n'y ait pas, à proprement parler, délibération du jury. C'est un

honneur aussi, je le sais, et d'illustres exemples l'ont montré en ce siècle, et au siècle dernier, et antérieurement aussi, que d'entrer à l'Académie française après plusieurs ajournements. Mais c'est un honneur réservé aux polémistes, aux batailleurs, à ceux à qui leur situation dans la république des Lettres a créé tout naturellement et fatalement des adversaires, et qui s'attendaient tous les premiers à trouver des obstacles devant eux, et qui ne laissaient pas d'être secrètement flattés d'en rencontrer. Mais les maîtres reconnus de la littérature française et qui n'ont jamais été engagés à fond dans les luttes d'écoles ou dans les batailles politiques doivent, ce semble, surtout quand ils ont eu, soit la modestie, soit la discrétion, soit même l'habileté d'attendre, entrer à l'Académie un peu comme s'ils en étaient déjà. Quelque chose me dit (et seulement quelque chose, car je suis aussi profane que possible en ces matières, et je n'ai pas le moindre « tuyau » et voilà que je prouve par mon langage même à quel point je suis peu du pays), mais quelque chose me dit que ce sera la manière dont l'auteur du *Crime de Silvestre Bonnard* et de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* entrera chez Richelieu.

Et Sarcey? A quand Sarcey? Sarcey, mon vieil ami, vous vivez trop pour ne pas être académicien. C'est très gentil de dire qu'on ne croit pas devoir être de l'Académie pour conserver toute son indépendance de critique et ne pouvoir « même pas être soupçonné »; c'est très joli de dire cela à trente ans, à quarante ans, à cinquante ans. Mais quand on a tantôt un demi-siècle de critique indépendante et loyale derrière soi, quand on est « critique *jubile* » comme on disait ou comme on a dû dire au XVIIe siècle, les preuves sont faites. Allons! vous pouvez être de l'Académie désormais sans qu'on vous soupçonne jamais d'avoir eu des opinions littéraires dans cette intention depuis 1850.

Tant y a que voilà de beaux discours de réception et de belles séances académiques en perspective. Bon cela. Fort bien : cela fait toujours passer une heure ou deux.

ÉMILE FAGUET.

FEMME D'ORIENT

Nouvelle.

Le vaste hall du *Palace Hôtel* de San-Francisco retentissait du tam-tam des gongs. L'heure du dîner était proche et, par les grands escaliers aux tapis épais, femmes en robes décolletées, hommes en tenue de soirée descendaient et se groupaient, au hasard des rencontres, sur les divans moelleux ou les sièges à bascule chers aux Américains. Arrivé le matin même, j'observais avec curiosité l'étonnant contraste qu'offrait, avec mes souvenirs d'autrefois, cette foule élégante. Quinze ans auparavant, sur ce même emplacement où s'élevait l'hôtel somptueux, le « Restaurant des Mineurs » débitait, à un dollar la portion, ses écuellées de porc salé et de haricots qu'engloutissaient des colosses affamés, en chemises de flanelle rouge serrées à la taille par une ceinture contenant tout un arsenal, aux larges pantalons enfouis dans de hautes et lourdes bottes. Les temps étaient bien changés, et l'ami qui me faisait les honneurs de la ville s'amusait fort de mon étonnement.

Le contraste n'était pas moindre entre les îles tropicales, verdoyantes et parfumées de l'Océanie, d'où je venais, et le ciel brumeux de la « Reine du Pacifique », entre les brunes Kanaques couronnées de fleurs et les blondes filles d'Amérique aux coiffures savantes. Mes yeux erraient, charmés, sur cet ensemble luxueux, produit d'une civilisation fille de l'Europe et la devançant, quand ils s'arrêtèrent et se fixèrent sur un homme adossé à une colonne de marbre et dont la physionomie me frappa. Trente à trente-cinq ans, la taille svelte, d'une haute distinction, beau de visage et taillé en Antinoüs, il était, sans paraître s'en apercevoir, l'objet de l'attention de la plupart des femmes. Une indicible mélancolie se lisait dans ses yeux, dont le regard fixe semblait suivre une pensée qui l'entraînait au loin. A ses côtés un homme de taille moyenne, solidement charpenté et aux traits vifs et mobiles, lui adressait de temps à autre quelques mots auxquels il répondait brièvement, se replongeant dans sa méditation.

Je le désignai à mon ami et lui demandai s'il le connaissait.

— Oui. Il se nomme Frank Dalton.

— L'auteur d'*Aristocracy* et de *Leila?*

— Lui-même. Vous avez lu ses livres?

— Avec le plus vif intérêt; *Leila* surtout, ce roman singulier, tout imprégné d'une passion âpre et brûlante et dans lequel un je ne sais quoi, d'inachevé à dessein, irrite, sans la satisfaire, la curiosité du lecteur.

— Et vous connaissez son histoire?

— Je suis, vous ne l'ignorez pas, un revenant de l'Océanie. Je ne sais rien.

— Cette histoire est, comme son roman de *Leila*, bien étrange; mais passons à table; après le dîner, je vous la raconterai.

Nous suivîmes la foule et le hasard me fit le voisin de Dalton. Il échangea une poignée de main avec mon ami, lequel me présenta à lui. Plus je l'observai plus il m'intéressait et m'attirait. Je ne saurais définir le charme singulier qu'il exerçait sur moi. Nous causâmes. J'appris avec surprise qu'il se proposait de

prendre passage sur l'*Asia* pour le Japon et la Chine. De là, il gagnerait l'Inde et l'Europe pour revenir à New-York. C'était l'itinéraire que je me proposais de suivre, sauf le retour à New-York, et je songeais, moi aussi, à m'embarquer sur l'*Asia*. Il témoigna sa satisfaction de m'avoir comme compagnon de route. Il ne partait pas seul d'ailleurs, et son autre voisin de table, celui-là même avec qui il causait dans le hall, le suivait. Il me le nomma : M. Brett, lequel s'inclina, m'observant avec soin. Était-ce un de ses amis? Je ne le crus pas; entre eux deux je ne voyais aucune affinité. M. Brett manquait de distinction, mais non d'intelligence; il rachetait son apparence un peu vulgaire par de rares qualités d'observation, à en juger par son regard extraordinairement vif et pénétrant.

Ce projet de voyage créait un lien entre Dalton et moi. Nous nous en entretinmes; il avait déjà visité l'Asie et, à mesure que notre conversation se prolongeait, j'entrevoyais en lui le causeur brillant que je m'étais figuré d'après ses livres. J'y fis une allusion, mais il ne la releva pas et, avec beaucoup de simplicité détourna l'entretien. Le repas fini, nous étions presque amis. M. Brett lui-même prit congé de moi d'un air approbateur, évidemment satisfait, sans que je susse pourquoi, de la perspective d'un voyage entrepris ensemble. Resté seul avec mon ami, je lui demandai son récit.

— Il m'intéresse d'autant plus, lui dis-je, que j'en connais, grâce à vous, le héros et que je vais avoir l'occasion de voyager avec lui.

— J'en suis fort aise, pour lui peut-être plus encore que pour vous. Il aurait besoin d'un compagnon qui pût le distraire et l'arracher à ses pensées.

— Il a M. Brett.

— M. Brett n'est pas de son monde. A vous dire le vrai, j'ignore ce qu'il est : son homme de confiance, son factotum, son secrétaire, ce que vous voudrez.

— C'est donc un millionnaire, votre Frank Dalton?

— Mais certainement.

— Jeune encore, beau, riche, célèbre, que lui manque-t-il donc pour être heureux et d'où vient sa mélancolie ?

— Mon récit vous l'apprendra. Dalton était, il y a dix ans de cela, l'un des plus gais et des plus charmants écrivains que l'on pût voir. Je le connus alors à New-York. Descendant d'Irlandais, orphelin et sans fortune, il luttait pour conquérir un nom : intelligent, travailleur, instruit, l'avenir lui souriait. D'abord reporter d'un journal, il y était devenu correspondant spécial, chargé de missions à l'étranger, puis du compte rendu des séances du Congrès à Washington. Ses articles pleins de verve, et aussi de talent, attirèrent sur lui l'attention et ne contribuèrent pas peu au succès du journal. Il se fit à Washington une position enviée. Bien vu à la Maison Blanche, estimé au Congrès, populaire dans les ministères, Dalton était en outre très recherché par les hommes d'État et les femmes élégantes qui font de la société de Washington un monde à part, exclusif et curieux. Le « beau Dalton », comme on l'appelait, était le chroniqueur attitré de ce milieu politique, et ses lettres fines, spirituelles, parfois acérées et mordantes, le faisaient redouter et courtiser par les maîtresses de maison ambitieuses de se concilier les bonnes grâces d'un causeur très écouté et d'un journaliste très lu.

Ce fut alors qu'il publia son premier roman, *Aristocracy*. Le livre eut, dès le premier jour, un grand succès. Dans cette étude, très exacte et très fouillée, de la société de Washington, les hommes politiques louaient des aperçus profonds sur l'avenir de l'Union, les diplomates : une intuition remarquable des vues des gouvernements étrangers, les femmes, enfin et surtout : l'intérêt du récit, la fidélité des détails, la finesse des observations et la science des intrigues mondaines. L'auteur avait habilement évité l'écueil de peindre d'après nature, de faire un roman à clef; libre à qui voulait de se reconnaître, nul n'était désigné.

L'apparition de ce livre fit de Frank Dalton l'homme à la mode de Washington cet hiver. On s'accordait à lui prédire un brillant avenir, aussi la surprise fut-elle grande quand on apprit tout à coup que Frank Dalton quittait Washington et même les États-Unis. Il avait sollicité, disait-on, et obtenu de son rédacteur en chef, d'être chargé d'une mission en Asie où se préparaient alors de graves événements. Il y séjourna plus d'une année, et ses lettres datées de Calcutta, de Bénarès et de Bombay, puis de la Chine et du Japon, furent très appréciées. Quand il revint, on apprit, avec étonnement, qu'il ne revenait pas seul. Il avait épousé, à Madras, disaient les uns, à Hong-Kong, selon les autres, une jeune fille d'une remarquable beauté, créole, affirmait-on, d'un père anglais et d'une mère hindoue, orpheline et sans fortune. Les rumeurs les plus bizarres circulaient à ce sujet. Au fond, l'on ne savait rien. On ne rencontrait plus Dalton nulle part; il habitait alors une villa près de Baltimore; on le disait passionnément épris de sa jeune femme, très heureux, et très occupé d'un nouveau roman auquel il travaillait avec ardeur. Il parut en effet sous le titre de *Leila*. Vous avez lu cette singulière étude de la femme asiatique; rien d'aussi original, d'aussi puissant n'avait paru depuis longtemps; cela ressemblait à un rêve de l'extrême Orient raconté par un fumeur d'opium, lucide et d'un rare talent. On se passionna pour et contre, et le bruit qui se fit autour du nom de Dalton était encore à son apogée quand on apprit successivement que Mrs Frank

Dalton avait disparu mystérieusement, que les recherches les plus actives étaient restées infructueuses, que Dalton était inconsolable, et enfin qu'il héritait d'un de ses oncles une fortune évaluée à deux millions de dollars. Ce dernier fait est certain, Dalton me l'a confirmé lui-même; quant à la disparition de sa femme il n'en parle jamais, mais jamais, dit-on, on ne l'a vu sourire depuis.

*
* *

Moins d'une semaine après ce récit, l'*Asia* franchissait la passe du Golden Gate et faisait route pour Yokohama. La grande houle du Pacifique berçait de son mouvement lent et doux le navire impatient qui, forçant de vapeur, creusait de son hélice infatigable le sillon qui ne devait finir qu'à deux mille lieues plus à l'ouest, sur les côtes asiatiques. Accoudé au bastingage, Frank Dalton suivait des yeux la côte rugueuse qui s'empourprait aux feux mourants du soleil et les ébats des otaries se jouant dans les eaux transparentes, au pied de la falaise que domine le Lick House.

Pendant ces derniers jours à San-Francisco, notre intimité avait fait de rapides progrès. La sympathie qu'il m'inspirait éveillait-elle la sienne, ou bien se sentait-il plus à l'aise avec un étranger qu'avec ses compatriotes, dont l'indiscrète et proverbiale curiosité devait souvent le froisser? Quoi qu'il en soit, il les évitait et me recherchait; nous avions passé, avant notre départ, de longues heures ensemble à parcourir la ville et ses environs: moi, retrouvant les traces d'un passé déjà lointain, lui, s'étonnant de mes étonnements devant les prodigieux changements que quelques années avaient amenés.

— Nous vivons plus vite qu'aucun autre peuple, me dit-il un jour. En sommes-nous plus heureux? Chez nous, en peu de temps, tout change; nous ne reconnaissons plus les localités que nous habitions hier. Pourquoi faut-il que les souvenirs du passé, toujours vivants et présents, nous hantent?

— Sur eux aussi le temps agit.

— Je le croyais, mais j'en doute maintenant. Les invalides souffrent de leur membre amputé.

Je me tus, et il m'en sut gré. L'heure des confidences n'était pas encore venue. Elle vint alors que je m'y attendais le moins, et M. Brett en fit naître l'occasion. Toujours poli, discret et taciturne, il ne cherchait nullement à se mettre en tiers entre Dalton et moi. J'observais même qu'il n'avait jamais l'air plus satisfait que lorsqu'il nous voyait assis sur le pont, fumant et causant, installés pour de longues heures. Il avait pour Dalton des prévenances que l'on n'eût pas attendues de lui; il savait ses livres préférés, il connaissait ses habitudes et devinait même ses désirs.

— Brett, dis-je un soir à Dalton, est, pour vous, un... compagnon dévoué.

— Vous alliez dire un ami... l'autre mot est plus juste; c'est en effet un compagnon dévoué. Puis, après un instant de silence, il reprit. — Qui croyez-vous que soit Brett? Et comme je me taisais, il ajouta: — Brette est le seul homme qui me connaisse et qui me reste attaché... par intérêt.

Je craignis qu'il ne se repentît d'en avoir trop dit et m'abstins de répondre. Je ne le pouvais qu'en l'interrogeant et je m'en faisais scrupule.

— Si vous saviez, reprit-il, combien lourd est parfois le silence que je m'impose, combien cruelle cette privation volontaire de tout épanchement et de toute sympathie. Vivre avec ses pensées, ses souvenirs, son... attente, si folle soit-elle, et n'en parler à personne... qu'à Brett, qui m'écoute, me sert, et ne me comprend pas... Eh! oui, ajouta-t-il, sur un geste que je fis; j'ai eu des amis... autrefois. Je n'en ai plus. Je vis seul, toujours seul, avec un fantôme muet, et, par moments, j'ai peur de devenir fou...

— Vous en prenez le chemin, lui dis-je sérieusement. Nul être humain ne saurait se condamner, sans danger, à une pareille existence. Les criminels eux-mêmes ne peuvent taire à jamais leurs remords et leurs craintes. Le mutisme qu'ils s'imposent les étouffe, tandis que vous....

— Moi... je n'ai pas de remords... je le crois du moins, et encore... que sais-je? fit-il d'un geste découragé. Mais je suis las, bien las et bien malheureux. Peut-être, à vous dire mon histoire, soulagerai-je mon cœur? Vous êtes étranger, vous avez pour moi de la pitié. Nous ne sommes peut-être pas destinés à nous revoir, ce voyage fini. Gardez-moi le secret tant que je vivrai... Après moi, je vous en délie.

— Soit, lui dis-je, parlez; je vous promets ce que vous me demandez.

— Vous avez lu mon roman de *Leila*? Il est, en partie, mon histoire, mais je n'y ai pas tout dit. J'ai gardé quelques feuillets, notes écrites un jour pour moi seul, et que je ne voulais pas publier. Je vais vous les remettre; lisez-les; ils m'épargneront l'effort d'un récit trop pénible. Si étrange que ce récit vous paraisse, si peu de rapport qu'il semble avoir avec le drame de ma vie, il en est l'inoubliable point de départ. Après avoir lu, vous ne comprendrez peut-être pas encore. Je vous dirai le reste.

Le soir même, Brett me remettait de sa part quelques feuillets d'une écriture fine, rapide, sans ratures, datés de Yeddo, et écrits sous l'impression d'une vision poignante. Je les traduis de mon mieux.

*
* *

... J'ai vu. J'ai compris enfin la mystérieuse attirance de la femme d'Orient. Lentement familiarisé

avec les formes et les couleurs dont l'Asie garde le secret, j'entrevoyais, comme derrière un voile, un être inconnu et redoutable. Le voile s'est levé, l'idole m'est apparue, vivante, immobile et muette dans son cadre étrange...

A travers les fenêtres étroites de la pièce que je revois comme en un songe, filtre un jour tamisé par les stores de soie, sur lesquels un pinceau savant a semé des papillons butinant des fleurs, et, dans un vaporeux lointain, un vol d'oiseaux éperdus : au-dessus plane l'épervier aux ailes frémissantes. Les cloisons tendues de nattes disparaissent sous des tentures légères où se déroule un rêve japonais : paysages fantastiques et jardins féeriques aux ponts aériens ; yémas monstrueux : arbres séculaires et tordus penchés sur des lacs stagnants aux reflets d'acier ; gigantesques nénuphars ; rochers moussus ; rivière aux eaux rapides que traverse à gué une troupe grotesque d'aveugles égarés, et, à l'horizon, l'éternel Fusi-Yama dressant au-dessus d'une mer de collines moutonneuses sa cime saupoudrée de neige...

Sur un siège large et bas que recouvre une peau de tigre de Corée, Leila repose. Sur ses épaules se déroule son kirimon aux larges plis soyeux brodés d'or. L'inépuisable fantaisie d'un incomparable artiste a dessiné sur l'étoffe les plus monstrueuses conceptions que puisse engendrer un cerveau asiatique : scènes infernales, âmes chargées de crimes comparaissant devant le Grand-Juge, expiant leurs forfaits dans des chaudières d'eau bouillante ou métamorphosées en bêtes hideuses. Sa figure pâle, d'un blanc mat, se détache en relief saisissant sur le fond noir lamé d'argent des épais coussins ; de longues épingles de bronze maintiennent sa lourde chevelure noire et surmontent d'une auréole de ciselures exquises un front bas, des yeux largement fendus, sombres et énigmatiques, un nez aux ailes transparentes et fines, une bouche petite aux lèvres teintées de rose...

Leila est belle, d'une beauté étrange, incompréhensible et voilée aux yeux d'un Européen que déconcertent ces traits asiatiques, ces formes grêles, cette anatomie d'androgyne, ce regard de sphinx dont les subtilités lui échappent, ces gestes mystérieux, à peine esquissés, pour d'autres, et pour moi imprégnés d'une irrésistible éloquence...

Leila est célèbre. Les poètes ont exalté ses charmes, les peintres ont immortalisé ses traits, les sculpteurs, divinisé ses formes ; nouveaux Praxitèles, sous leurs habiles ébauchoirs, la Phryné de Yosiwara est devenue la Vénus du Japon. Comme la Phryné antique, elle pourrait reconstruire de ses trésors une Thèbes d'Asie, et de même que la belle et docte Aspasie enchaînait Périclès, elle attire à elle les plus fiers Daïmios, esclaves de ses caprices...

Leila est riche. Nobles et Samouraïs, bourgeois et marchands se disputent à prix d'or ses sourires. Les femmes la redoutent et ne prononcent son nom qu'en tremblant. Près d'elle, les fortunes croulent et les ruines s'entassent. Elle est fière du nombre de ses victimes, fière des suicides et des meurtres dont elle est cause, fière du mépris souverain que lui inspirent les hommes, fière de l'empire satanique qu'elle exerce.

Cet orgueil, elle l'affiche ; ce mépris, elle l'étale. C'est par son ordre que les plus habiles ouvriers de Tokio ont reproduit sur les plis flottants de son kirimon ces scènes de l'enfer, ces représentations du sort qui attend ses adorateurs, audacieux défi à l'aveugle passion qu'elle inspire...

* * *

Sur son trône noir lamé d'argent, Leila, *Reine des Enfers*, repose, entourée de ses suivantes. Elles préviennent et devinent ses désirs ; elles portent ses couleurs et sa livrée. Dans cet enfer du Gankiro où elles vivent, où, enfants, leurs mères les ont amenées, autant pour les soustraire à la misère que pour l'or qu'elles ont reçu en échange, servir Leila est une insigne faveur. Plus d'une a vu s'abaisser sur elle les regards brûlants d'adorateurs dédaignés par l'idole ; plus d'une, formée avec un art savant pour plaire et charmer, a conquis là un amant qui l'a rachetée et est devenu son époux.

Dans ce Gankiro, qu'entoure une infranchissable muraille, dans lequel on ne pénètre que par une porte étroite, se trouve réuni tout ce qui peut séduire les yeux et captiver les sens : jardins ombreux, fleurs aux enivrants parfums, somptueuses salles de banquet, théâtre, boudoirs discrets et voluptueux réduits. L'art asiatique y étale ses merveilleuses productions, ses riches tentures, ses meubles bizarrement sculptés, ses bronzes, ses écrans et ses nattes.

Tout le jour, le Gankiro est désert et muet. Quand la nuit vient, le ciel sombre s'illumine, une lueur flotte au-dessus de la haute muraille, au long de laquelle passent des ombres rapides, voilées, qui disparaissent par la porte entr'ouverte. Au dehors de l'enceinte mystérieuse on n'entend que le chant lointain des suivantes, la cadence des instruments accompagnant les évolutions des danseuses.

Elles défilent sur un rythme bizarre, déployant leur longue théorie de costumes éclatants, le bas du visage voilé de leurs éventails, au-dessus desquels brillent des yeux agrandis par le kohl. Elles ne marchent pas, elles glissent, et les bustes flexibles semblent onduler au vent, tant chacun d'eux reproduit fidèlement la même inflexion. Pas un geste qui ne soit étudié, pas un regard, pas un mouvement des longs doigts effilés, pas un pli des lèvres qui n'ait sa

muette éloquence. Toute une scène de coquetterie, d'amour et de passion, tout un drame savamment agencé, merveilleusement rendu, déroule ses nuances subtiles, ses insaisissables péripéties... Elles s'écartent, et Leila paraît, immobile dans une pose extatique...

A l'appel répété de l'orchestre, la statue s'éveille, sa poitrine se gonfle; un sourire énigmatique éclaire ses traits, et sur les spectateurs troublés passe un souffle mystérieux. Dans le regard, expressif et mobile, reflet d'indéfinissables nuances graduées avec un art infini, dans l'être tout entier, lentement illuminé d'une flamme intérieure, se révèle un poème d'hésitations, de tendresse, de haine et de colère, une mimique merveilleuse de gestes courts et sobres, de frissons subits, de langueurs subtiles, d'éclairs fugitifs : un drame de passion, dans une âme asiatique.

Que disent donc ces mains effilées, ces lèvres expressives et muettes, cet énigmatique regard? Quelle langue parlent-ils, quels voiles soulèvent-ils, quelle vision, quelles promesses laissent-ils entrevoir? Vision du ciel ou de l'enfer, annihilation de l'âme individuelle dans l'âme universelle, ou absorption d'une âme par une autre; éternelle contemplation d'un passé sans limite dans un repos sans fin, ou passion toujours ardente et jamais assouvie?...

*
* *

Je ne revis Dalton que le lendemain soir. Il m'interrogea d'un coup d'œil scrutateur.

— Vous avez lu... et compris?

— En partie... Leila, c'est... elle, celle que vous avez perdue?

— Oui... Pourquoi, comment l'aimai-je? Questions oiseuses. Sait-on comment ces choses arrivent? Qu'y avait-il de commun entre cette femme et moi? Tout nous séparait. Un caprice?... soit, cela pouvait à la rigueur s'expliquer. Une passion?... folie. Et ce fut une passion. En l'allant voir, je cédai à un mouvement de curiosité. Depuis près d'un an, en Perse d'abord, aux Indes ensuite, je m'absorbais dans l'étude de ce type étrange et redoutable de la femme d'Orient. Mieux que nous, les anciens l'ont connue; elle a joué un rôle dans leur histoire; elle fut esclave, courtisane, impératrice à Byzance. Pour mon malheur, je m'acharnai à comprendre son inexplicable puissance; quand je compris, le sphinx m'étreignait. J'aimai Leila; je l'enlevai, ou plutôt Leila me suivit. J'étais fou au point de vouloir l'épouser. Elle s'y refusa. Elle acceptait mon amour, non des liens. Elle m'aimait, disait-elle, mais pour combien de temps? Elle n'en savait rien; elle voulait rester libre; elle me suivrait où j'irais. Elle me suivit jusqu'aux États-Unis. Je la dis ma femme; elle ne l'était pas. Je l'installai dans une villa; nous y vivions seuls; je travaillai au roman qui porte son nom. Dans les heures lucides que me laissait ma passion, psychologue implacable, j'étudiais mon modèle, je sondais cette âme, nonobstant les souffrances aiguës qu'avivait, sans les comprendre, son implacable franchise. Je la questionnais sur son enfance, ses amours, ses impressions, ses souvenirs. C'est elle qui vit dans mon livre.

Après ces heures de travail, je cherchais dans notre amour le remède à mes maux; je lui demandais ce que l'homme demande en vain à la sensation : l'oubli des douleurs morales. Je vivais d'une vie étrange, qui ne pouvait ni ne devait durer. J'en avais parfois l'intuition rapide, fulgurante comme un éclair; mais, de moi-même, je me replongeais dans ma nuit. Ah! je l'ai connu et compris cet empire que la femme d'Orient peut exercer sur nous autres Aryens, fils d'Aryens, que des liens subtils et puissants unissent à elle. Si faiblement rendu qu'il soit dans mon livre, c'est cet empire que j'ai tenté de peindre, sans y réussir, paralysé que j'étais par un dernier scrupule qui arrêtait ma plume, qui m'empêchait de crier : C'est elle et c'est moi! Quelques-uns ont soupçonné la vérité; la plupart de mes lecteurs n'ont vu dans ces pages où s'épanchait ma souffrance qu'une fiction étrange inventée à plaisir.

Mieux que moi et avant moi, Leila lut en moi. Ce qui n'était à mes yeux qu'une vision importune que j'écartais fut, aux siens, une réalité prévue. Mon amour avait-il lassé son amour? fut-ce indifférence ou pitié en elle? mais, d'une main implacable elle trancha le nœud de nos destinées. Appelé à New-York par l'avis d'une succession inattendue, je dus la quitter pour quelques jours. La mort d'un oncle que j'avais perdu de vue me faisait l'héritier d'une fortune qui dépassait tous mes désirs. Je n'y voyais que le moyen de satisfaire une fantaisie jusqu'alors irréalisable, d'entourer Leila du luxe dans lequel elle m'était apparue, et qu'elle ne devrait qu'à moi, de replacer l'idole dans son cadre. S'y mêlait-il quelque espoir inavoué de reconstituer, par des signes matériels et tangibles, la barrière d'idées et de traditions qui nous séparait? Je ne sais. Je me débattais contre l'absorption de tout mon être par cette femme, absorption que j'intensifiais moi-même inconsciemment par le travail d'analyse obstinée auquel je me livrais.

Quand je revins chez moi, Leila n'y était plus; je ne l'ai pas revue depuis. Je la connaissais trop pour me faire des illusions, pour espérer, sinon la retrouver, du moins la reconquérir. Chez ces êtres d'une seule idée, l'inflexible volonté accomplit des prodiges, efface jusqu'à la trace des pas, jusqu'aux

souvenirs de la passion partagée. Je ne l'ignorais pas, et cependant, pour découvrir la retraite de Leila je fis l'impossible. Son image me hantait, sans elle ma vie était sans objet. La fortune me venait à point. J'en usai, et les plus habiles détectives, stimulés par l'appât du gain, fouillèrent pour moi l'ancien et le nouveau monde, le Japon, la Chine, les Indes, l'Océanie, sans succès. Lassés, découragés, ils m'abandonnèrent les uns après les autres. Un seul m'est resté fidèle.

— M. Brett?

— Oui. Il espère toujours. Il compte sur le hasard. Le hasard interviendra trop tard...

— Vous guérirez avant.

— Non. Je mourrai... c'est plus facile... Je dois vous faire l'effet d'un fou, et de fait, je le suis peut-être... fou lucide. Je retrouverais Leila demain! Eh bien! son regard froid m'achèverait. Je n'ai ni espoir, ni illusion, ni remords de mon existence sacrifiée à une idole, dont je n'ai pas même réussi à fixer les traits, comme le fit un grand peintre sur une toile que je crois voir encore au Gankiro, ou dans un livre, œuvre inachevée comme ma vie... Puis, ajouta-t-il d'une voix sourde, je suis à bout de forces. Je voyage sans relâche, à la recherche de l'insaisissable, d'un rêve, d'un fantôme... et le jour où la réalité prendrait sa place, la réalité me tuerait...

Brusquement il me quitta et regagna sa cabine. La nuit était belle. Sous un ciel constellé d'étoiles, sur une mer calme et phosphorescente, l'*Asia* courait à toute vitesse. Encore deux jours et nous aborderions aux rives du Japon. Qu'allait-il y faire? Revoir les lieux où Leila lui était apparue, était revenue peut-être? Disait-il vrai et allait-il à sa perte?

Son récit m'avait profondément ému, sa confiance m'avait été au cœur. Je résolus de ne pas le quitter et le lendemain je le lui dis. Il accepta avec reconnaissance. Débarqués à Yokohama, nous n'y restâmes qu'un jour et partîmes pour Yeddo.

***

... C'est fête solennelle dans la grande ville. Les prêtres de Sannoô célèbrent aujourd'hui la mémoire de Zinmon, fondateur de l'empire du Soleil Levant. Aujourd'hui franchissant l'enceinte du Gankiro, Sinokoô apparaîtra aux yeux avides de la foule.

Sinokoô, je le sais, M. Brett nous l'a révélé, c'est Leila, l'idole du Gankiro, mystérieusement disparue, mystérieusement revenue pour la cérémonie sacrée. Le calme de Dalton m'étonne et m'effraie; il veut la revoir et, à prix d'or, il a fait retenir une estrade d'où nous pourrons assister au départ et au retour du cortège. J'entretiens M. Brett de mes appréhensions, il les partage, mais sa tâche est finie. Il nous quitte dans quelques jours, nanti d'une lettre de change sur San-Francisco. Dalton a royalement rémunéré ses services. M. Brett avait réussi à retrouver la trace de Leila. Par l'Europe, les Indes et la Chine, elle avait lentement regagné le Japon, que les émissaires de Dalton avaient fouillé sans succès, et où nous débarquions quelques jours seulement après elle. Les calculs de M. Brett étaient exacts. Le reste ne le regarde plus.

A l'heure dite, nous prenons place. Dalton est d'une pâleur mortelle. Au fracas des gongs qui annoncent le départ du cortège, il tressaille et se lève. La procession des matsouris s'ébranle. Tégon, démon des songes et messager des dieux, ouvre la marche, suivi des hideux cauchemars et des blêmes terreurs. Après le défilé des guerriers et des monstres, des antiques bannières, des prêtres et des *Coskeis*, serviteurs chargés des vases du sanctuaire, après les chars des tigres de Corée et du coq de Daisi, un groupe s'avance précédé de transparents et de lanternes aux armoiries du Yosiwara, salué des acclamations du peuple qui se presse, impatient de contempler les traits de la *Dame des Enfers*.

Voici d'abord la Dame aux têtes de mort, la Dame aux candélabres, la Dame aux grues, la Dame aux poissons d'or. Parées de leurs plus riches atours, l'édifice compliqué de leur coiffure est soutenu par de larges peignes entrelacés de crêpe et renforcé par une auréole de gigantesques épingles d'écaille blonde; leur visage resplendit d'un éclat emprunté aux fards les plus exquis. L'ample kirimon qui recouvre leurs épaules porte leur nom richement brodé, et sur leurs costumes de parade s'étalent leurs significatives armoiries.

Derrière ces quatre courtisanes renommées, qu'escortent leurs suivantes vêtues de leur livrée, Sinokoô s'avance, promenant sur la foule délirante un indéfinissable et hautain sourire. Seule, elle n'a ni fardé son pâle visage ni noyé dans de riches soieries sa taille élancée. Sur les pans de son léger kirimon qui flotte au vent, se dessinent en relief des scènes infernales, des monstres aux croupes frémissantes, aux yeux altérés de sang. Tout un peuple de suivantes l'entoure et, derrière elle, surmontant son large parasol déployé que porte un gigantesque *coskei*, hercule bronzé, l'effigie d'un singe à face rouge, aux ricanant rictus, darde sur la foule ses yeux ironiques.

Lentement la matsouri de Sannoô, précédée et suivie de musiciens, déroule au son strident des instruments, devant des milliers de spectateurs, son interminable procession. Par la porte étroite du Gankiro, la *Dame des Enfers* rentre enfin. Souveraine, elle a passé son peuple en revue, et, lasse de clameurs et de cris, dans le grand silence de l'enfer du Gankiro, dans le

voluptueux demi-jour de son palais, sur un divan large et bas, elle repose.

Dalton l'a suivie et je ne l'ai pas quitté. Comment avons-nous pu forcer la porte de l'enceinte et pénétrer jusqu'à elle ? Je ne m'en souviens plus. Elle et lui échangent un long regard ; à son nom, prononcé avec un accent passionné et déchirant, Leila détourne la tête. Je vois alors Dalton porter à ses lèvres un flacon et, d'un trait, en boire le contenu. Chancelant, il tombe comme foudroyé, sur une peau de tigre, aux pieds de la femme d'Orient, impassible, énigmatique telle que le peintre Okio l'a représentée : le regard voilé par ses longs cils, sphinx mystérieux, idéal asiatique un instant entrevu par un grand artiste, reproduit par son incomparable pinceau, figé à jamais en une hiératique idole.

C. DE VARIGNY.

UN CRITIQUE MUSICAL

René de Récy.

M. Saint-Saëns, qui est assez fort pour se peu soucier des représailles, n'a pas craint de dire, dans *Harmonie et Mélodie*, que « la critique musicale étant faite non par des musiciens mais par des littérateurs, la musique est livrée à ses pires ennemis ». Elle a eu au moins un ami en la personne de René de Récy, ami sévère mais passionnément dévoué, qui sut au besoin la bien châtier, parce qu'il savait l'aimer bien.

« Peut-être, disait-il lui-même à propos de Blaze de Bury (1), ne lui a-t-il manqué que de savoir la musique pour faire un critique musical du premier ordre. » Récy l'avait apprise, et il fut un critique excellent. Son souvenir est encore trop récent pour que nous ayons besoin de rappeler aux lecteurs de la *Revue Bleue* de quelle substantielle moelle étaient nourris ses articles, combien le moindre d'entre eux remuait d'idées, soulevait de questions, ni comme l'éloge ou le blâme s'y déduisaient toujours de solides raisons, au lieu de se distribuer au hasard de ces affirmations supérieures et tranchantes qui n'appartiennent qu'à l'outrecuidante ignorance.

Peut-être même en savait-il trop, pour n'avoir pas franchi la dernière étape qui eût fait de lui un professionnel. Nous le voyons hanté, un peu outre mesure, de « la grâce mystérieuse du *contrepoint*, qui suffit à rehausser l'idée la plus simple, le lieu commun le plus vulgaire, comme elle seule peut faire passer les audaces de l'harmonie la plus avancée (2) ».

(1) *Un Critique d'art ; Revue Bleue*, 31 mars 1888.
(2) *Le Mouvement musical et l'Exposition ; Revue Bleue*, 12 octobre et 9 novembre 1889.

Ce qui est excellemment dit ; mais le détail du métier lui apparaissant ainsi dans le verre grossissant de sa très complète instruction musicale, René de Récy en a quelquefois exagéré l'importance. Et si chez certains compositeurs il lui semble vêtir l'indigence du fond assez somptueusement presque pour la dissimuler, chez d'autres, où il est de différente nature et lui plaît moins, chez M. Massenet, par exemple, il suffit à lui dérober la vue de ce torrent de sincérité qui emporte ce que l'œil du spectateur de sang-froid pourrait distinguer d'inégal et de trouble dans l'expression de toute passion vraie.

Savant dans la théorie, mais ignorant de la pratique, il n'a pu mettre toujours les choses en leur véritable place, ni connaître l'indulgence que le compositeur puise au double sentiment de la facilité relative de la *réalisation*, et de la difficulté incommensurable qui fait de l'*idée* musicale quelque chose de providentiel et d'inconscient. Il a l'inflexibilité du juge qui a vécu hors de toutes les tentations et de toutes les occasions de pécher.

Sa critique ne fut pourtant pas à l'abri des mêmes reproches dont on poursuit le plus âprement celle des professionnels : d'être trop spéciale et d'être passionnée.

N'insistons pas sur le premier grief, puisque c'est chose jugée en France aujourd'hui, que la musique est la seule *spécialité* sur laquelle on ne puisse demander leur avis qu'aux gens qui en ont une autre : si encore on offrait aux musiciens une revanche sur le sport ou l'agronomie !

Il semble plus juste de réclamer du critique une parfaite impartialité. N'est-ce pas, hélas ! lui vouloir des qualités supra-terrestres ? Que celui qui n'a jamais failli lui jette la première pierre ! Certes, nous redirons avec Taine que le critique doit compter pour rien ses préférences personnelles, et que son premier devoir est de se mettre en état de sympathie ; avec Gœthe, nous redirons qu'il faut laisser agir paisiblement les choses sur soi. Mais agissent-elles de même sur tous et en toutes circonstances ? L'homme n'est point tant sensible à la vue directe des choses qu'à l'image formée dans la chambre noire de son cerveau, appareil capricieux et délicat et impressionnable, s'il en fut ! La photographie même n'a-t-elle pas ses préférences, ses couleurs antipathiques qu'elle passe uniformément au noir ? Le critique isochromatique est une chimère. N'est-il pas plus sage peut-être de s'y résigner, et de mettre de côté les théories, un peu creuses parce qu'ici hors d'usage, pour s'efforcer seulement dans la pratique d'entourer du plus possible de garanties le sérieux et la compétence de l'analyse ?

C'est là, en effet, que se peut réfugier toute l'impartialité du critique (que nous plaçons, bien en-

tendu, au-dessus de tout soupçon d'intérêt personnel) : analyser l'œuvre en toute conscience et tenter loyalement d'en dégager l'esprit, quel qu'il soit. Et comment après cela l'empêcher de juger avec son tempérament, de prononcer selon ses propres tendances? Comment exiger enfin qu'il n'entende pas avec ses oreilles, qu'il ne voie pas avec ses yeux? Et où sera le mal que ces sens soient exercés, que ce tempérament soit d'un artiste? L'homme qui ne sait pas la musique est semblable à cette humanité vague, revêche et lamentable qu'est un myope privé de son lorgnon : si délicat et si sûr que nous supposions son goût, il ne saurait percevoir que des ensembles confus, dont la simplification même le servirait sans doute, s'il jugeait de haut; mais qui ne sait qu'en fait le myope a la manie de s'approcher des choses, et de n'y regarder que ce qu'il ne peut pas voir?

Suffirait-il même de voir? et ne faut-il pas encore comprendre et aimer? La musique n'est femme que pour le musicien : à tout autre, l'instinct du sexe manque, et le sens de sa vivante beauté. Il en juge comme d'une statue ou d'une cathédrale, la mesurant au sec étalon de quelques principes d'esthétique générale, fruits de son éducation, ou plus souvent de son snobisme. Le cœur reste fermé là où tout est sensibilité, l'imagination morte où tout est évocation. Si Sainte-Beuve a pu dire de la critique littéraire qu'elle restera toujours un art et ne pourra devenir une science, combien le mot serait plus juste encore de la critique d'art, de la critique musicale surtout!

« Incorrigibles Français que nous sommes! On nous promène parmi les grands arbres, et nous nous plaignons de ne pas voir la forêt; nous fuyons la voûte mystérieuse, nous grimpons la côte en plein soleil pour le plaisir d'apercevoir à nos pieds une immense nappe de frondaisons monotones, plutôt que de nous égarer délicieusement dans les petits sentiers touffus où tressaille et murmure la vie des choses (1). » C'est que pour la découvrir, cette vie des choses, Bædeker est inutile et aussi la jumelle Flammarion : il y faut des yeux qui voient et une âme qui vibre!

Le musicien sera un guide assurément précieux en ces petits sentiers parfumés et harmonieux dont il sait les moindres détours. Mais ne craindrons-nous pas qu'il ne nous ramène toujours à ceux qu'il a dès longtemps choisis, qu'il ne nous écarte de parti pris de toute rencontre avec quelque confrère, qu'il n'ait enfin défiance et haine des voies inexplorées, des percées nouvelles dans l'épaisseur du taillis?

Défiant, certes il doit l'être, et prudent, et clairvoyant aussi; et moins souvent qu'un autre, il prendra pour un chemin nouveau le dégât que font en battant les buissons les écoliers turbulents qui ne veulent pas suivre la grand'route; et le jour où l'allée inconnue s'ouvrira véritablement devant lui, avant de s'y engager, il saura voir où elle va, et si l'on y peut marcher.

Analyser comme l'a fait René de Récy le système wagnérien (1), définir ce qu'il a d'exclusivement adéquat à la personnalité de Wagner, comprendre enfin qu'il n'y a aucun rapport entre les « motifs à répétition » dont use notre école française, et les « thèmes à évolution » qui dans l'œuvre du maître de Bayreuth se renouvellent, grandissent et se transfigurent selon toutes les lois de la gradation théâtrale pour former cette symphonie ondoyante comme la vie même, sur laquelle la voix se meut dans une souveraine indépendance, « cavalier qui galope en tête, en arrière ou sur les flancs de la colonne », cela est d'un musicien, et cela vaut mieux que d'appeler le *Prophète* (sinon *Richard Cœur de Lion!*) à la rescousse, pour conclure spirituellement que « Wagner n'est pas l'inventeur, mais l'exploiteur *forcené* du leitmotiv ». Ce qui prouve que ceux qui ont mal compris Wagner ne comprennent souvent mieux Meyerbeer ni Grétry : et ceux-là sont légion! Wagner a si bien créé le leitmotiv à son unique usage, que le merveilleux et redoutable instrument se retourne de lui-même aujourd'hui contre qui tente de le dérober à la tombe où repose la seule main capable de le manier.

C'est encore d'un musicien d'avoir sondé avec la même acuité, la même sûreté d'analyse le vide puéril de certaines tentatives faites à la recherche d'une voie nouvelle par d'éphémères et opportunistes réformateurs, et d'avoir su discerner, dans l'évolution contemporaine, le désarroi des convictions à côté des progrès de la technique, « une culture intensive sans but bien précis, une constance remarquable dans l'effort avec l'incertitude des voies à tenter, quelque chose comme un mécanisme très perfectionné jouant encore à vide (2) ». La musique est un art trop jeune qui a grandi trop vite : quelques génies isolés l'ont porté par bonds sur les hauteurs, sans se soucier de former des Écoles, ni de donner des ailes à leurs disciples pour les suivre. Et nous voici les contemplant de la plaine, sachant écrire comme des hommes déjà, que nous pensons encore comme des enfants.

Le musicien sera partial? soit : qui ne le sera plus ou moins, s'il n'est indifférent? et ne préférerons-nous pas une partialité clairvoyante et consciente à une indifférence aveugle? Si vrai qu'il soit de dire

(1) R. de Récy. *De Paris à Bayreuth : Revue Bleue*, 13 et 20 octobre 1888.

(1) *Wagner est-il musicien? Revue Bleue*, 2 décembre 1893 et différents articles sur les ouvrages de Wagner et de ceux qui ont tenté de le suivre.

(2) *Le Mouvement musical et l'Exposition.*

qu'un artiste juge toutes les œuvres du point de vue de son œuvre personnelle, est-il interdit de le croire capable de quelque désintéressement, et ne peut-on espérer au moins que ses préférences, puisqu'il en faudra toujours tenir compte à l'humaine faiblesse, seront déterminées par des motifs plus élevés, plus artistiques, et à coup sûr mieux raisonnés que ceux de l'écrivain qui loue à outrance les amis de son journal, et blâme sans merci les habitués du kiosque voisin ?

Voici René de Récy, presque un professionnel, nous l'avons dit : il est impossible de séparer de son nom celui de Camille Saint-Saëns (1), son condisciple et son ami de jeunesse, dont il resta si fortement influencé que toute sa critique est orientée sur l'œuvre de l'auteur de *Henry VIII* comme si elle était la sienne propre. On lui reprochera peut-être quelque tendance à l'injustice envers certains contemporains, dont la renommée s'appuya, sinon sur une plus haute considération artistique, du moins sur des succès plus faciles et plus brillants. Certes, il a été cruel à la respectable vieillesse de M. Thomas, dur à M. Reyer, impitoyable surtout à M. Massenet. Cependant la rude franchise dont il a souvent fait preuve vis-à-vis même de M. Saint-Saëns, et les éloges qu'il n'a pas toujours ménagés à ses rivaux nous forcent de le reconnaître parfaitement sincère, j'oserai dire impartial, dans toute la mesure qu'il est donné à l'homme d'atteindre.

On veut soupçonner tous ses jugements d'être exclusivement dictés par son identification à une haute personnalité artistique : ne serait-il pas plus juste de penser que cette identification lui fut imposée par sa propre nature, qui était d'avoir plutôt l'intelligence que le sentiment des choses, et par son goût acquis pour la perfection du style et la recherche de l'écriture. Il a été à M. Saint-Saëns plus volontiers qu'à Gounod, comme à Bach plutôt qu'à Gluck, et dans l'œuvre de Wagner, aux *Meistersinger* plutôt qu'à *Lohengrin*. Tous ses jugements, sur les anciens comme sur les modernes, se peuvent expliquer ainsi par une préférence pour la musique *faite* sur le charme de l'inspiration spontanée. On peut ne point partager toutes ses opinions : comment méconnaître cependant la solide logique qui les a dictées, l'intelligente et consciencieuse analyse qui les a précédées ? Il n'a pas toujours été en *état de sympathie* peut-être, mais il a su tout comprendre et tout expliquer.

On parle sans cesse à la critique de tenir compte de la nature de l'auteur, de l'influence des milieux : qui tiendrait quelque compte aussi de la nature du critique, ne pourrait-il pas lui-même se faire le juge du jugement, pour en déduire selon son propre tempérament, par similitude ou même par contradiction, une opinion certaine et complète ? Qui saurait bien lire, par exemple, la collection des articles de René de Récy n'aurait rien de plus à apprendre sur ce que fut la musique en ces dernières années.

Et puis, est-il certain que le lecteur, tout en réclamant bien haut l'impartialité absolue, la désire si fort ? Il ne hait rien tant que l'indifférence. De même qu'il ne juge une œuvre d'art que sur l'impression qu'il en reçoit, et d'après le sentiment né en lui de la sensation, de même ce qu'il cherche et ce qui l'intéresse dans un article de critique, n'est-ce pas surtout, après une soigneuse analyse, l'impression qui déterminera la sienne, parce qu'elle émane d'une personnalité qui lui inspire confiance et sympathie ? A l'une comme à l'autre, un peu de chaleur ne saurait nuire. Et si la figure regrettée de René de Récy méritait de nous arrêter, c'est qu'il est un des meilleurs exemples que l'on écrit toujours bien de ce que l'on sait bien, et mieux encore de ce que l'on aime.

GASTON CARRAUD.

(1) *Musiciens contemporains : M. Saint-Saëns; Revue Bleue*, 2 et 16 février 1889.

QUESTIONS PÉNITENTIAIRES

La misère et le bagne.

Les hasards de la vie, « quelque diable aussi me poussant », — un diable qu'on appelle l'amour des voyages, — m'ont conduit en Nouvelle-Calédonie, puis en Guyane. J'ai fait un assez long séjour dans chacune de ces deux colonies pénitentiaires, où le même régime est appliqué dans des conditions si différentes ; j'en ai visité tous les coins et les recoins, m'efforçant d'avoir des yeux pour regarder et des oreilles pour entendre. Pendant plusieurs années, jaloux de faire ample moisson de documents humains, je me suis appliqué à nouer et à entretenir des relations avec la population du bagne. Je crois pouvoir dire — sans, d'ailleurs, tirer de ce fait une vanité exagérée — que j'ai vu défiler devant moi tout ce que notre pays a produit de forçats depuis une génération, tout ce qu'il a, jusqu'ici, fourni de relégués, et ma conscience ne me reproche pas d'avoir laissé passer un seul gredin tant soit peu qualifié sans qu'il m'ait favorisé d'une interview.

Je me suis formé ainsi une opinion très personnelle sur les éléments qui entrent dans l'analyse d'une âme de condamné et dans la genèse de la plupart des crimes. Cette opinion, née spontanément d'une série d'observations, a modifié complètement le système d'idées toutes faites, banales et vagues

que je professais en pareille matière avant que j'eusse abordé au pays de la Chioûrme.

Le mot « forçat » éveillait en mon esprit — comme il éveille probablement dans le vôtre — l'image d'un être d'aspect sinistre et féroce, sorte de bête fauve à face humaine, inspirant terreur et dégoût.

Eh bien! maintenant, ce mot n'a plus pour moi ni la même consonance ni la même signification; je ne le prononce plus avec colère, mais avec pitié; la vindicte publique me semble une idée barbare, la guillotine une monstrueuse mécanique, et j'estime que si la justice des hommes est satisfaite par leur fonctionnement, c'est qu'en vérité elle n'est pas difficile.

Je suis de ceux qui ne reconnaissent pas à la société le droit de tuer parce qu'ils ne sont pas très sûrs qu'elle ait le droit indiscutable de punir.

Entendons-nous, cependant, et ne vous hâtez pas de vous éloigner de moi comme d'un dangereux utopiste. Je ne supprime pas la répression; bien au contraire, je la veux très complète et très sévère. Seulement, je n'en fais pas un but: je l'emploie comme un moyen curatif destiné à amener la régénération morale: elle devra être raisonnée, graduée et, suivant les sujets, très variable dans ses applications.

Qu'est-ce qu'un crime? La définition générale est celle-ci : violation grave de la loi morale, religieuse, civile. La définition du code pénal (art. 1er) est celle-ci : « Tout attentat dirigé contre les personnes, les biens ou la sûreté publique, toute infraction que la loi punit d'une peine afflictive et infamante. »

Qu'est-ce qu'un criminel? Celui qui commet un crime. A prendre au pied de la lettre ces deux définitions, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, tout individu ayant commis l'une des infractions citées plus haut serait punissable. Il n'en est rien cependant, et, pour que le châtiment soit infligé, une condition essentielle s'impose : le violateur de la loi doit être responsable de son acte.

Par conséquent, on est obligé d'admettre deux catégories de criminels : les inconscients reconnus comme non coupables, les conscients regardés comme coupables. Les premiers sont enfermés dans des maisons de santé, les seconds sont enfermés dans des bagnes, cellules et cachots, ou même, le cas échéant, mis à mort par strangulation, décapitation ou électrocution, suivant les latitudes.

La fonction du juge consiste précisément à discerner les responsables des irresponsables. J'ose soutenir qu'il est impossible de remplir une telle mission avec une équité qui se rapproche suffisamment de l'équité idéale, par cette raison péremptoire que c'est là une tâche surhumaine, dont seule est capable la justice immanente et divine; j'ose soutenir que la catégorie des responsables est extrêmement restreinte, et c'est pourquoi je considère le bagne comme un vaste hôpital *sui generis*, où l'on doit mettre en œuvre une thérapeutique toute particulière.

En d'autres termes, et afin de montrer que j'ai le courage de mes théories, je prétends que les criminels sont pour la plupart des malades dont les accès sont dangereux, qu'il faut placer dans l'impossibilité de nuire, qu'il faut essayer de guérir. J'ai idée que le crime est un microbe qui éclôt et se développe suivant que les milieux lui sont plus ou moins favorables: il grandit parfois jusqu'à se transformer en folie.

Au pénitencier de l'île Nou, situé en Calédonie, au pénitencier des îles du Salut, situé à la Guyane, on voit un vaste bâtiment ceint d'une haute muraille: la poterne qui donne accès à cette prison élevée dans une prison porte cette inscription gravée en lettres noires : *Quartier des aliénés*. Entrons. Le quartier est divisé en trois parties : une case qui sert de dortoir, une autre consacrée à la pharmacie et à l'hydrothérapie, etc., enfin une sorte de casemate où sont les cellules.

Dans les grandes cases, une quarantaine de fous tranquilles se promènent, monologuent, sifflent, chantonnent, geignent, griffonnent avec ardeur sur des bouts de papiers sales; on trouve parmi eux, dans les mêmes proportions qu'à Sainte-Anne ou à Charenton, la manie religieuse, celles des grandeurs et de la persécution.

Presque tous, à ce que m'apprennent les gardiens, ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité pour assassinat. D'horribles cris, d'affreux hurlements, partent des cellules où sont enfermés les furieux.

Tranquilles et furieux portent la livrée grise du bagne et sont *en cours de peine*.

Voilà donc cent ou cent cinquante individus, bien et dûment reconnus fous par la médecine, qui expient des attentats « dirigés contre les personnes et la sûreté publique », comme dit le code. Ils ont, à la vérité, commis ces attentats avant que la folie se fût déclarée; mais qui osera affirmer que déjà elle ne les possédait point? Et, s'il en est ainsi, quelle foi nous inspireront les arrêts afflictifs et infamants qui les ont frappés, les considérant comme des criminels conscients? Je ne crois pas manquer de respect aux cours et tribunaux non plus qu'à l'institution du jury en disant que la visite du quartier des aliénés-forçats m'a toujours laissé rêveur. Je ne peux me défendre de supposer qu'il y a beaucoup de chances pour que la folie cachée dans le repli d'une cervelle ou l'alcoolisme héréditaire aient été les causes directement impulsives des actes criminels commis par ces malheureux. Ils sont malades maintenant, c'est évident; mais ils l'étaient auparavant, c'est très probable.

Voyons maintenant ce qu'il faut penser de la masse des forçats, de ceux qui n'ont pas donné signe de folie ni d'alcoolisme congénital. Compulsons, par exemple, les dossiers des douze cents condamnés du pénitencier central de l'île Nou. Un fait, tout de suite, va nous frapper : sur ces douze cents hommes, nous en trouverons onze qui appartiennent aux classes dites bourgeoises : anciens ecclésiastiques, notaires, bacheliers, employés de commerce. Les autres sont gens du menu peuple, dont la moitié complètement illettrée. Une centaine sont enfants naturels; plusieurs ont été condamnés en même temps et pour le même fait que leur père ou que leur mère.

Interrogeons-les. En général ils répondent sur un ton qui veut être respectueux, mais en employant des expressions grossières, en se servant du vocabulaire du plus bas argot, qui est un certificat d'origine très topique. Leur attitude n'est pas embarrassée, car la timidité est le fruit de l'éducation et ils n'en possèdent pas l'ombre : aucune trace ni de repentir, ni de honte, ni de tristesse; leur costume n'est pas pour eux une tunique de Nessus. Il est facile de constater, à l'heure de *la soupe*, qu'ils n'ont pas toujours mangé du bœuf et des haricots; jamais ils ne se plaignent des hamacs, pourtant peu confortables, peu ragoûtants et très fréquentés par les punaises, ce qui laisse supposer que dans leur existence antérieure ils n'ont pas couché sur le duvet et dormi sous des courtines de brocart.

Parmi les ouvriers de profession, beaucoup travaillent avec zèle, avec plaisir, avec amour-propre de bien faire ; ils disent : mon établi, mes outils, ma machine, et semblent exempts de soucis.

Quant aux onze lettrés, c'est autre chose : ils passent leur temps en cellule et leur feuillet de punitions s'allonge sans cesse.

Ils sont paresseux, insolents, vicieux et insubordonnés. Eux non plus ne manifestent pas de repentir, mais ils ressentent la honte, qui se traduit par une bravade révoltante de cynisme. Je garde encore l'impression pénible que me firent éprouver un affreux voyou, jadis vicaire capitulaire (1) et un ex-violoniste lauréat du Conservatoire, qui s'était coupé deux doigts de la main droite avec une hachette pour essayer de se soustraire au travail, Mary Cliquet, le notaire auteur dramatique, émaillait volontiers ses discours de citations d'Horace ou de Virgile; ce qui ne l'empêcha pas de mourir au camp disciplinaire réservé aux incorrigibles. Un autre, qui se donnait le titre de comte et se prétendait fils de Victor-Emmanuel et de la princesse X..., m'aborda un jour un papier à la main :

— Vous m'obligerez, me dit-il, de remettre cette lettre au gouverneur : ce sont de ces services qu'on ne se refuse pas entre gens du monde.

Ce gentilhomme si plein de désinvolture avait volé deux cent mille francs qu'il avait déposés chez un notaire, lequel — détail amusant — les avait emportés. Lui, cependant, avait été condamné, et on lui avait confié dans la fanfare de la Transportation les fonctions de trombone. On se vit bientôt forcé de les lui enlever, non pour incapacité musicale, mais à cause de sa mauvaise conduite.

Cette différence de nombre, cette différence d'attitude entre les 1189 pauvres hères du pénitencier, dépôt de l'île Nou et les 11 lettrés représentent une proportion normale, ainsi que j'ai pu m'en convaincre en étudiant la population pénale de la Nouvelle-Calédonie et de la Guyane.

Elles démontrent : 1° que les forçats se recrutent presque exclusivement dans les dernières couches sociales; 2° qu'ils n'ont pas, pour la plupart, le sentiment de leur dégradation et qu'ils ne souffrent guère du bagne, ni physiquement, ni moralement. Est-ce à dire que les fils de manants viennent au monde avec des instincts pires que les fils de bourgeois? M. Prudhomme lui-même, qui, dans le fond, n'est pas éloigné de le croire, protesterait contre une telle proposition. La vérité, c'est que la nature est égalitaire et que tous les enfants naissent, qui dans une soupente, qui sur un lit de milieu, dans un même état de nudité et de laideur, poussant le même vagissement plaintif. Ces petits êtres contiennent en eux pareille dose de bien et de mal, d'instincts honnêtes et de penchants vicieux.

Leur destinée morale est neuf fois sur dix affaire de milieu et d'éducation. Dès le moment où le petit misérable sera, en guise de langes, entouré d'un vieux torchon, il commencera à souffrir; dès l'instant où le petit riche sera couvert de fine batiste brodée, il commencera à jouir. Ils ne cesseront plus l'un de pâtir, l'autre d'être heureux. Le premier, jeté dans la rue sans un baiser, sans une caresse, sans une main qui se tende, sans un conseil, croupissant dans l'ignorance, ne voyant autour de lui qu'abjection, exemples abominables, deviendra fatalement un coquin, s'il n'a une âme d'élite; le second, choyé, dorloté; cultivé comme une plante rare, vivant en pleine lumière intellectuelle, deviendra fatalement un honnête homme, à moins que, par hasard, son âme ne soit foncièrement perverse.

Jamais il ne viendra à l'esprit du petit bourgeois de voler un morceau de charcuterie à un étalage. Cette probité est-elle indice de supériorité? Non, elle prouve tout bonnement qu'il a chez lui du foie gras.

« Mais, me dira-t-on, que faites-vous de l'atavisme? » Je répondrai que je n'en fais rien du tout au

(1) Il est maintenant libéré, tient un cabaret borgne et s'enivre avec ses pratiques.

point de vue moral. L'enfant d'une gourgandine et d'un assassin sera certainement un gredin s'il a été élevé par ses parents, et non point parce qu'il est issu d'eux. Rien ne s'oppose, dans le cas contraire, à ce qu'il soit honnête homme. Et si ma réponse vous semble hasardée, faites le voyage de Calédonie, demandez à visiter la ferme-école de *Neméara*, où sont élevés cent cinquante fils de forçats, informez-vous dans le pays de ce que sont devenus les jeunes gens sortis de cette école et vous apprendrez que les uns sont commis de magasin, d'autres chargés par des colons de la direction de leurs exploitations agricoles, de leurs *stations* de bétail, de leurs *stores*, etc., et que tous se conduisent parfaitement. En revenant, arrêtez-vous en Australie, faites-vous présenter chez de hauts fonctionnaires, des membres du Parlement, de grands négociants : ils vous recevront à merveille et vous inviteront à dîner; mais évitez, pendant le repas, de parler de Botany-Bay et des convicts, car il est très possible que votre amphitryon, parfait gentleman, soit le petit-fils d'un forçat.

Cet argument est péremptoire comme un fait.

Pourquoi ce fait s'est-il produit? Parce que l'enfant a été soustrait au milieu délétère pour être placé dans un milieu sain où on a désinfecté son âme... On l'a arraché à la misère, et le microbe du crime n'a pas, chez lui, trouvé sa pâture.

Cette théorie des milieux, que je ne crains pas de pousser à ses conséquences extrêmes puisque je mesure la conscience au crime, la responsabilité, la culpabilité à l'étiage moral et intellectuel de l'accusé, prend petit à petit sa place dans les systèmes pénitentiaires.

Le problème de la régénération morale est admis et sa solution officiellement poursuivie. Il constitue un progrès considérable et il a donné des résultats du plus haut intérêt : — évidente démonstration de l'intime solidarité qui existe entre la misère et la criminalité.

Permettez-moi de vous citer une des très nombreuses expériences dont j'ai été témoin et que j'ai suivies attentivement.

* * *

Parmi les femmes envoyées de France afin d'être unies légitimement à des forçats concessionnaires et qu'abritait la maison centrale située dans le village pénitentiaire de Bourail, en Nouvelle-Calédonie, il y avait trois filles condamnées pour infanticide.

Comme elles étaient jeunes et vigoureuses, les demandes en mariage affluèrent, car là-bas les « demoiselles avec tache » trouvent facilement à se caser, surtout quand elles savent faire un peu de cuisine et connaissent le travail des champs, ce qui était leur cas. On choisit dans la foule des candidats trois concessionnaires bien notés, laborieux et capables de subvenir aux besoins d'une progéniture éventuelle.

Les noces furent célébrées en même temps. Munis du livret de famille délivré par l'officier de l'état civil et de la bénédiction de M. le curé de Bourail, le R. P. Chaboissier, de l'ordre des Maristes, — un ancien zouave décoré de la médaille militaire, — les nouveaux couples se présentèrent devant le commandant du pénitencier, qui leur adressa de bonnes paroles et leur souhaita heureuse chance; puis ils se dirigèrent bras dessus, bras dessous, chacun chez soi.

L'année suivante, comme je revenais à cheval d'une excursion dans le nord de la colonie, je rencontrai tout près de Bourail, au hameau de « la Gendarmerie », — un nom bien suggestif pour un centre pénitentiaire! — M. le commandant, qui faisait sa tournée hebdomadaire. Une de mes premières paroles fut :

— Et nos trois mariages d'assassins et d'infanticides, que sont-ils devenus ?

— Ils prospèrent. Et, tenez, l'un des ménages dont vous parlez demeure ici près, dans cette maisonnette qu'on aperçoit sur le coteau. Si vous voulez m'accompagner, nous le visiterons ensemble.

Nous quittâmes la grande route pour prendre un chemin rural, et, en un temps de trot, nous fûmes devant une case de bonne apparence, précédée d'un jardinet fleuri.

Assise sur un banc, à côté du seuil que protégeait un auvent, une jeune femme, proprement habillée, allaitait un baby, tandis que son mari, un peu plus loin, bottelait du fourrage : une vraie scène à la Berquin.

L'homme vint à nous, le chapeau à la main. Le commandant l'interrogea sur ses travaux, sur ses projets; il répondit que les affaires n'allaient pas mal, « qu'on s'accordait bien avec la Catherine, qui était réellement une bonne femme », et que tous deux n'avaient qu'une idée : amasser quelques économies pour le « petiot ».

— Alors, hasardai-je, votre femme l'aime bien, son « petiot » ?

— C'est-à-dire, Monsieur, qu'elle en est quasiment folle. Elle me répète souvent en pleurant : « Vois-tu, ce gosse-là, je l'aime *double!* »

Ce mot me parut profond et éloquent, plus convaincant qu'un long discours.

Délivré de l'étreinte de la misère, l'instinct maternel avait enfin parlé chez Catherine; elle était devenue une femme comme les autres femmes depuis le jour où la société lui avait permis d'avoir un enfant et donné la possibilité de l'élever. Maintenant elle versait des larmes au souvenir du pauvre innocent

qu'elle avait tué dans son affolement d'animal aux abois; elle consacrait au petiot la part d'amour qu'elle aurait réservée à l'autre, si elle avait eu, alors, du pain et un peu d'aide.

Ce qu'on avait fait après n'eût pas réussi moins bien si on l'eût fait avant.

Les colonies pénitentiaires nous donnent le spectacle très instructif de la transformation dont les âmes, en apparence les plus perverties, sont susceptibles. Cependant, je le répète, les moyens de traitement sont rudimentaires; quelques-uns vont à l'encontre du but: tel est l'emprisonnement cellulaire de six mois à cinq ans dont on punit une évasion. Oui, un condamné peut subir, vêtu d'un pantalon et d'une vareuse faits avec de vieux sacs, une réclusion absolue de cinq années! C'est la mort lente et affreuse par l'anémie, le désespoir, le ramollissement cérébral.

Combien je préférerais le travail doublé, le port, pendant un certain temps, du boulet, et la schlague dans les cas graves! Malheureusement on n'osera pas rétablir ces châtiments, par crainte de certaines déclamations pseudo-philanthropiques. Qu'on trouve donc autre chose, mais, pour Dieu, qu'on supprime la solitude, l'oisiveté stupide et, d'une façon générale, toutes les punitions qui abêtissent et qui brisent l'énergie!

Cette énergie, le condamné en aura besoin pendant la durée de sa peine, et c'est sur elle que doit se baser la méthode de régénération. Mais combien elle lui sera plus indispensable au jour de la libération!

La libération d'un forçat est une cérémonie extrêmement simple, beaucoup trop simple, car elle consiste à ouvrir une grille devant lui et à le mettre dehors par les épaules.

Voilà donc notre homme au milieu d'une rue de Nouméa ou de Cayenne, revêtu de son costume de galérien, dont la société lui fait généreusement cadeau, sans un sou dans sa poche, — à moins qu'il n'ait une famille ou des amis qui aient envoyé pour lui de l'argent à la caisse de l'administration. Où aller? Le comité de patronage existe, mais seulement sur le papier: il ne s'est jamais réuni et n'a jamais pensé à fonctionner. Se présenter en pareil équipage pour solliciter un emploi n'est guère facile, et, la plupart du temps, le séjour du chef-lieu est interdit au libéré frais émoulu du bagne. Les communications avec l'intérieur de la colonie sont rares et coûteuses; du reste, il ne peut songer ni aux bateaux, ni aux diligences qui refuseraient de le recevoir. Il prend donc, à pied, une route quelconque, à l'aventure: s'il rencontre les gendarmes, il a des chances pour être arrêté et ramené *au camp*, menottes aux mains, pour fournir des explications: heureusement pour lui, les gendarmes coloniaux se promènent peu.

Le libéré avise une habitation, s'y dirige, offre ses services: on l'invite à déguerpir, car on a pour garçons de ferme des forçats loués par l'administration — des *assignés* — qui coûtent moins cher et dont on est maître; il insiste, on lui montre le canon d'un revolver. Cependant, il a faim et soif, se couche sous un arbre, le ventre creux et la bouche sèche. Comme notre voyageur n'est pas un saint, il rumine de mauvaises choses, et de là à les mettre à exécution il n'y a pas long. Le lendemain matin, quelque habitant constatera que sa cuisine a été dévalisée pendant la nuit (1).

Si le hasard bienveillant consent à ce que le libéré réussisse à se faire embaucher par une société minière, peut-être s'en tiendra-t-il à ce premier vol; sinon, il continuera, s'y habituera facilement, s'associera à une bande et, sans se soucier désormais de chercher du travail, vivra de larcins. Au bout d'un temps plus ou moins long, une battue sera ordonnée, on capturera la bande et notre libéré sera réintégré au bagne, pourvu d'un nombre respectable d'années de travaux forcés. Il y reprendra sa place, beaucoup plus mauvais qu'il n'était sorti, sans espérance désormais d'en finir; mais, pris de la fringale de la vie errante, il s'évadera, commettra de nouveaux vols, sera repris encore et, cette fois, enfermé pour cinq ans dans une étroite cellule voûtée. Il y mourra à peu près idiot et on jettera son cadavre aux requins.

Telle est l'odyssée, non pas de tous les libérés, mais des plus misérables, que je prends pour types.

Supposez maintenant qu'au moment de sa levée d'écrou, on ait procuré immédiatement à cet homme des vêtements et du travail, qu'on se soit occupé de lui, qu'on lui ait témoigné quelque intérêt, peut-être en eût-il profité, peut-être serait-il aujourd'hui artisan ou cultivateur, peut-être candidat à la réhabilitation, qui lui permettra soit de rentrer en France, soit de devenir électeur et éligible. Pour le perdre définitivement ou pour le sauver définitivement, il aura suffi de l'abandonner aux griffes de la misère ou de l'y soustraire.

Je retrouve donc ici la société en faute, comme au moment où, favorisé par son imprévoyance, le crime initial a été commis. Elle est même plus répréhensible encore dans le cas particulier, puisque son champ d'action est circonscrit et que les armes ne lui manquent pas: ces armes ce sont les règlements qu'il dépend d'elle de modifier en y introduisant, à côté de la sévérité qui redresse, la charité qui soutient.

PAUL MIMANDE.

(1) Dans ce pays, la cuisine est toujours en dehors de la maison.

NOTES D'ART

L'exposition Corot.

C'était un bel hommage, d'ordre unique et d'exceptionnelle rareté, celui que rendirent à la mémoire de notre glorieux paysagiste les organisateurs de l'Exposition centennale de 1889. Non point tant peut-être par le nombre que par la qualité des ouvrages exposés : une trentaine de paysages, si mes souvenirs sont exacts, mais de quelle parfaite beauté, puisque au milieu d'eux se trouvaient la *Pastorale*, le *Soir*, la *Ronde des Nymphes* et *Biblis*, et par-dessus tout, cette merveille du *Bain de Diane*, qui demeure, dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vue, comme l'exemplaire le plus achevé de la dernière manière de ce peintre exquis. L'Exposition universelle, où tant de grands noms se trouvaient mal ou incomplètement représentés, fut bien un véritable triomphe pour Corot, et si ce maître du paysage avait pu voir le magnifique ensemble de ses œuvres offert à l'admiration du public, certes il en eût ressenti une légitime fierté.

Très bel hommage encore une fois, mais dangereux précédent que cette exhibition ! Dangereux, entendons-nous, pour l'inévitable rapprochement qu'elle devait amener par la suite. Faire mieux était impossible : faire aussi bien n'était point aisé. C'était tenter autre chose qu'il eût fallu et je ne vois pas qu'on s'y soit attaché. L'occasion pourtant ne s'offrait-elle pas d'elle-même ? Puisque l'on réunissait, en vue de bien établir une dernière fois et à jamais la suprême maîtrise de cet artiste, les œuvres que contiennent les musées de l'État jointes à celles des collectionneurs, avant de lui élever ce monument, qui certes n'ajoutera rien à sa gloire, mais qu'en bonne conscience on ne pouvait lui refuser, n'était-ce pas le cas de donner à cette exhibition le haut et significatif caractère d'enseignement dont elle nous semble dépourvue, et cela par la négligence des organisateurs ?

L'*Enseignement* des Expositions ! Il nous est arrivé déjà d'insister sur ce point, et nous ne nous lasserons pas d'y revenir. Car il nous paraît bien que la raison majeure pour quoi l'on réunit des tableaux dans une salle, et l'on convie à les visiter un public peu familier souvent avec l'évolution des talents, c'est qu'il en puisse rapporter quelques notions précises et des données certaines qui serviront à sa propre édification. Bon pour vous, journalistes, critiques, collectionneurs, tous plus ou moins frottés d'art, qui, à défaut d'une haute compréhension des choses de l'esprit, possédez du moins ces élémentaires et suffisantes notions qui vous serviront de fils conducteurs... bon pour vous de déclarer satisfaisante une telle exposition ! Mais nous autres, modestes représentants du public, nous demandons autre chose et nous voulons être guidés.

Ce que nous demandons... n'est-ce point cela même que nous avons obtenu, après combien d'années et d'inutiles requêtes, pour notre cher et vieux Louvre : l'ordonnance logique, le groupement rationnel, la disposition intelligente et claire de l'œuvre qui nous est présentée ? Les efforts qu'il a fallu donner pour obtenir ce résultat de la routine des conservateurs, Dieu seul le sait, et les libres esprits qui s'y sont employés ! Mais ce qui est vrai pour les vieux maîtres et l'enseignement des classiques, le serait-il donc moins quand il s'agit des contemporains récemment entrés dans la gloire, ou bien des combattants de l'heure actuelle qui travaillent à se faire leur place ? Une et identique pour tous apparaît bien cette loi de l'esprit et n'est-il pas étrange qu'après avoir une fois touché le vrai, il faille encore reprendre la démonstration et rééditer l'effort ?

* * *

Ces objections présentées en façon de notes liminaires, faisons retour au maître charmant de qui l'œuvre nous est toujours douce et fraîche au regard, jeune à jamais aussi, car le temps et la mode ne sauraient avoir prise sur elle, et les yeux qui s'y complaisent en demeurent pour l'avenir impressionnés ! Dans l'irrationnelle et confuse ordonnance des tableaux présentés, cherchons à nous retrouver et surtout à *le* retrouver ! Il est douteux que jamais artiste ait suivi dans son évolution une voie aussi sûre, aussi précise, aussi *progressive*. Voilà ce qu'il eût fallu par-dessus tout indiquer au public par la disposition des tableaux : il ne paraît pas qu'on en ait eu souci. Regardez cette grande toile qui porte le titre : *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*, et qui est de la première manière de l'artiste ; peinture consciencieuse, mais ennuyeuse, plate et sèche, où rien ne laisse soupçonner le Corot des années postérieures. C'est pourtant une œuvre bien authentique et bien précieuse pour qui veut mesurer la distance du point de départ au point d'arrivée. Continuez cette enquête ; et, faisant abstraction, autant qu'il est possible, des œuvres maîtresses qui viennent solliciter vos regards, appliquez votre attention, toute votre attention, sur ces premières études d'Italie où manifestement il demeure opprimé par l'enseignement des *choses peintes*, celui qui, si librement plus tard, avec une si complète indépendance, et par l'efficace vertu de sa vision personnelle, allait interpréter la nature. Voilà ce qu'à merveille nous révèlent ces curieux morceaux : le *Pont de Narni* (n° 146 du Catalogue), *Un site d'Italie* (n° 1), la *Vue du Tyrol* (n° 7), *Homère et les Bergers* (n° 14).

De telles œuvres, parfaitement négligeables pour leur réelle valeur d'art, n'en demeurent pas moins significatives si l'on se place au point de vue de l'évolution propre du maître futur qui les signait: mieux encore, au point de vue de l'évolution particulière du genre artistique dont il allait être le plus original et le plus libre représentant. L'antique conception du paysage enlizé dans l'ornière de la routine et de la vieille tradition apparaît bien présente en chacun de ces pénibles efforts. *Homère et les Bergers :* n'est-ce pas une forme du *paysage historique*, ce tableau sur lequel un maître critique du temps écrivait l'éloge suivant auquel nous ne pouvons nous associer : — « Rien n'est inutile, rien n'est à retrancher, pas même les deux petites figures qui s'en vont causant dans le sentier. Les trois petits bergers avec leurs chiens sont ravissants, comme ces bouts d'excellents bas-reliefs qu'on retrouve dans certains piédestaux des statues antiques. »

***

Pour une fois, le merveilleux et presque toujours impeccable critique des *Curiosités esthétiques* se trompait, et s'abandonnait à une admiration irraisonnée, dont il reviendrait, n'en doutons pas, s'il lui était donné de voir en leur ensemble, grâce à cet instructif bien qu'incomplet rapprochement, les grandes œuvres de la maturité et de la vieillesse du paysagiste. J'écris ce mot : *vieillesse*, et je m'en veux quelque peu, car il entraîne avec lui pour l'ordinaire de désobligeantes et peu laudatives images. N'apparaît-il pas synonyme, en effet, de décadence, d'affaissement de vitalité, d'affaiblissement des sens, ces sens délicats ou puissants par où les perceptions viennent à l'artiste, plus subtiles, plus impérieuses qu'au commun des hommes? Seuls dans l'histoire de l'art, quelques maîtres privilégiés conservèrent, par une exceptionnelle faveur dont l'ultime raison paraît bien nous devoir échapper toujours, cette jeunesse d'invention, cette intégrité d'organes qui prolongèrent leur effort créateur au delà des habituelles limites. Dans ce nombre il faut ranger Corot, c'est-à-dire l'auteur du *Soir*, de *Biblis*, des *Nymphes au Bain*, du *Bain de Diane*, et autres œuvres de la dernière manière, par où il vivra dans la mémoire des artistes. Car si la maturité fut pour lui l'heure décisive où il prit conscience de son génie, la vieillesse ne porta nulle atteinte à la fraîcheur de ses conceptions, non plus qu'au charme poétique de sa ravissante exécution.

PAUL FLAT.

FÉNELON ET LA CRITIQUE

D'APRÈS UN OUVRAGE DE M. CROUSLÉ [1].

Bossuet et *Fénelon* ont fourni dans ces derniers temps matière à de nombreuses études et M. Crouslé vient de consacrer deux volumes solides et documentés à l'histoire de leurs œuvres et des polémiques qu'elles ont autrefois soulevées. J'avoue cependant que malgré sa science profonde et son indiscutable sincérité, l'écrivain me semble avoir manifesté dans son livre une évidente préférence à l'égard de Bossuet, et qu'on reconnaît ici encore les tendances manifestées déjà l'année dernière dans un cours célèbre professé à la Sorbonne. Notre époque se plaît à reviser des procès déjà anciens, et les récents historiens de cette partie de l'Histoire littéraire prétendent réformer un jugement depuis trop longtemps établi au sujet des deux grands controversistes.

En effet, tandis qu'ils justifient Bossuet du reproche d'intolérance et de rudesse qu'on lui a souvent adressé, et qui nous gâtait son caractère, ils s'élèvent contre les sentiments d'admiration et de sympathie qu'excite encore à deux siècles de distance la noble et touchante figure de l'archevêque de Cambrai. Ils démontrent qu'ici comme en beaucoup d'autres questions le XVIIIe siècle, coupable le premier de cette erreur, s'est laissé entraîner par un excès de sensibilité, et ils reprennent à leur compte non sans y ajouter quelque sévérité nouvelle le mot célèbre de Louis XIV sur Fénelon : « C'est le plus bel esprit et le plus chimérique du royaume. » Le grand roi était en comparaison réservé dans sa critique, puisqu'en dépit d'une sourde rancune il respectait les hautes vertus du prélat, comme faisaient aussi les plus illustres honnêtes gens de l'époque : un Beauvilliers ou un Chevreuse; mais ces contemporains se laissaient abuser sans doute par les manières doucereuses de l'archevêque. Fénelon ne serait en dernière analyse qu'un hypocrite vulgaire (ce sont les moindres expressions dont on qualifie sa conduite dans l'affaire du quiétisme) et il aurait habilement dissimulé sous une humilité apparente des sentiments de rancune et de haine irréconciliable.

Cependant, malgré la passion et l'éloquence déployée par les modernes apologistes de Bossuet, nous croyons qu'en voulant rétablir l'équilibre ils ont fait pencher simplement la balance d'un autre côté, et que si le XVIIIe siècle avait été trop loin dans l'admi-

1. Voyez sur Fénelon l'article de M. Émile Faguet, *Revue Bleue*, 1er sem. 1895, p. 23.

ration, ils ont à leur tour exagéré les critiques et poussé le dénigrement jusqu'à l'injustice. Sans compter qu'il est tout au moins piquant de voir le siècle issu de la Révolution dénier même à Fénelon ces qualités d'indépendance et de libéralisme que nombre de ses contemporains et les plus illustres esprits de l'époque postérieure admiraient en lui, je continue pour ma part à être persuadé que le portrait embelli qu'on nous avait jadis tracé de Fénelon est cependant plus près de reproduire les véritables traits de la physionomie très complexe, à la vérité, mais plutôt sympathique, du grand archevêque.

Certes l'admiration excessive avait dissimulé tel défaut de caractère, ou repoussé dans l'ombre tels actes blâmables inspirés par un fanatisme regrettable, — grâce à Dieu et aux biographes récents, nul doute n'est désormais possible à cet égard ; mais on pourrait peut-être répondre que Bossuet, tout grand qu'il soit, a connu ces mêmes défaillances; que, malgré le soin qu'on prend à le défendre, il porte devant l'Histoire de lourdes responsabilités, et qu'en définitive les actes les plus néfastes de la politique absolue du roi ont rencontré presque toujours en lui un conseiller et un apologiste. Mais, sans prétendre renouveler des polémiques déjà trop ardentes, nous voudrions simplement élever la voix en faveur de Fénelon, sans attenter à la gloire de son redoutable antagoniste. Nous ne nous refusons pas à reconnaître les erreurs, les chimères si l'on veut, d'un esprit hardi que la spéculation entraîne quelquefois dans les sphères de l'idéal, en dehors des limites communes. Mais s'il est vrai, comme nous essaierons de le prouver, qu'au-dessus des utopies, nombre d'idées fécondes et généreuses ont été pour la première fois exprimées par lui, que dans les hautes questions de philosophie et de politique, où il faut en dernière analyse aller chercher le vrai Fénelon, il a non seulement dénoncé avec une grande hardiesse les abus existants, mais proposé des réformes pratiques pour remédier à cet état de choses, n'aurons-nous pas le droit de conclure qu'il a racheté largement ses fautes, et qu'il possède malgré tout *bien des titres à notre légitime admiration* ?

* * *

La politique forme un tout compact et d'une unité parfaite dans son œuvre, et ce qui frappe tout d'abord c'est la fermeté et l'invariabilité des principes fondamentaux sur lesquels elle repose tout entière; — car si Fénelon théologien s'est montré quelquefois hésitant, dissimulé même comme on le lui reproche aujourd'hui, Fénelon politique est demeuré toujours le défenseur inflexible des mêmes idées, quelque dangereuses que pussent être pour lui les conséquences de ses doctrines.

Cet ensemble se divise très nettement en deux parties : la critique des abus inhérents au pouvoir absolu en général, et à la royauté de Louis XIV en particulier; l'exposé de quelques grandes réformes nécessaires pour opposer une digne à l'empiétement d'un pouvoir sans borne et sans contrôle. C'est pourquoi on rabaisse certainement son mérite lorsque l'on voit en lui un mécontent qui blâme avec amertume tous les actes du souverain, mais qui n'est tout au plus capable que de construire les plans d'une cité idéale et chimérique; car on le juge d'après le *Télémaque*, œuvre à la vérité charmante et profonde, mais à laquelle on a toujours accordé, dès son apparition même, une importance plus considérable qu'elle n'en avait certainement dans la pensée de l'écrivain (1). En revanche on ne pénètre pas assez profondément d'autres œuvres moins délicates à la vérité mais plus scientifiques, les *Tables de Chaulnes*, en particulier, tracées dans un moment solennel, alors que Fénelon allait être mis en demeure de passer de la théorie à l'action, et qui contiennent sans contredit le résumé et, pour ainsi dire, l'essence de sa conception politique. Mais ces plans sont de 1712, et l'on pourrait à la rigueur nous répondre que les nécessités de l'heure présente et les instances de ses amis ont contraint peut-être le politique à déclarer nettement ses intentions et à mettre au point des idées encore obscures ou indécises. Par bonheur, nous possédons deux autres opuscules qui préparent et annoncent les *Tables*, prouvant que de longue date ces hautes questions n'étaient déjà plus étrangères au philosophe et que le tableau des misères publiques lui avait inspiré mieux que d'inutiles et vaines protestations. Les *Dialogues des morts*, écrits en 1698 pour l'éducation du Dauphin, et dans lesquels on ne cherche d'habitude que d'ingénieuses leçons de morale, contiennent déjà la synthèse rapide mais complète de la conception fénelonienne. Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir quelques-uns de ces petits morceaux, sobrement mais fortement écrits, comme il convient à des ouvrages didactiques.

La définition d'une loi souveraine et supérieure au pouvoir absolu se trouve mise en relief dans un entretien entre deux tyrans de l'antiquité. Je sais que l'éloignement des temps a fait mettre en doute la portée de la leçon, et qu'on a assez habilement exploité contre l'auteur lui-même sa connaissance profonde et son amour des époques anciennes. L'éloge de Caton et de Brutus était un lieu commun littéraire

(1) Ce qui permet de le supposer, c'est l'abus des maximes générales et une sorte d'enveloppement de la pensée absent dans les œuvres véritablement politiques de Fénelon. Il y a plus : on trouve ici de véritables contradictions avec les principes invariablement exprimés dans l'*Examen de conscience* par exemple et les *Tables de Chaulnes*.

déjà très à la mode dans les écoles des rhéteurs. Cet argument, tout spécieux qu'il paraisse, ne tient guère devant l'examen des faits, car la chaleur et l'émotion véritable qui règnent dans le ton de ces dialogues et les élèvent quelquefois jusqu'au pathétique démontrent suffisamment que ce ne sont pas là de simples exercices brillants. Ces grandes figures du passé revivent animées par le souffle vivifiant du penseur. Des républicains austères viennent raconter leur vie sans faiblesse, tout entière consacrée au bien de l'État et au salut de la liberté, et on apprend à les aimer ici plus que dans les Histoires de Tite-Live et de Plutarque, parce que l'auteur a concentré dans cette rapide esquisse les traits les plus nobles de leur caractère. Cela est si vrai que les faiblesses de ces héros, celles mêmes que leurs admirateurs sincères sont obligés de reconnaître, semblent disparaître souvent pour Fénelon, parce qu'il aperçoit au-dessus de ces misères humaines la grandeur du rôle qu'ils ont rempli dans l'humanité. Et l'on comprend alors l'étonnement et je dirai presque l'épouvante de certains commentateurs d'éditions classiques en voyant dans ce précepteur d'un prince une si incroyable hardiesse. Les tyrans et les usurpateurs, ceux-là mêmes qui comme César ont recouvert leur despotisme d'un semblant de modération sont impitoyablement condamnés, et leurs artificieuse douceur dévoilée comme une supercherie destinée à tromper les crédules. Le régicide même semble justifié, car ce n'est pas un simple intérêt de vérité historique qui lui fait montrer Caton louant Brutus du meurtre de César. Non, ce cri enthousiaste sorti de l'âme du vieux Romain : « O heureux Brutus qui a rendu Rome libre et qui a consacré ses mains dans le sang d'un nouveau Tarquin ! » est trop vibrant de passion pour ne pas sembler l'écho sonore du cœur de Fénelon qui bat à l'unisson du sien. C'est ce que les commentateurs ont compris et ce qui a inquiété leur honnête conscience.

Certes notre auteur s'est véritablement fait ancien pour revivre dans la cité antique, où la loi règne en souveraine, où la liberté du citoyen est au-dessus de l'arbitraire, où l'idée de la patrie, plus grande que les individus, échauffe tous les cœurs généreux. Mais pourquoi le lui reprocherait-on, s'il est vrai, comme nous le croyons, qu'il ait puisé dans ce commerce l'idée très nette de la nation opposée à l'omnipotence du souverain ? Cette conception, qui lui est chère, était assurément originale en ce temps où les hommes les plus illustres et les plus éclairés reconnaissaient dans le roi le représentant de Dieu sur la terre, alors que les États généraux et les Assemblées de province avaient depuis longtemps perdu le droit même d'exprimer leurs revendications.

De plus, à la faveur de ce déguisement antique se glissent souvent un conseil, un avertissement applicable à bien des souverains et à Louis XIV lui-même. — Enfin il ne faudrait pas oublier que les anciens ne sont pas les seuls interlocuteurs des *Dialogues* : l'auteur a pour ainsi dire parcouru tout le cycle de l'humanité, et les modernes, voire même les contemporains, un Richelieu, un Mazarin, y tiennent largement leur place, et apportent un élément d'intérêt et plus encore d'actualité. Les princes qui par leurs bienfaits ont laissé de bons souvenirs dans le peuple sont heureusement placés en regard des conquérants et des oppresseurs et sont condamnés à entendre souvent de la bouche de leurs interlocuteurs de graves et justes leçons Les abus de pouvoir, les exactions et surtout les conquêtes ruineuses et éphémères sont sévèrement jugés par un Louis XII ou un Henri IV ; mais tous ces reproches atteignent directement les actes et la politique étrangère de Louis XIV. « La paix est nécessaire au bonheur d'une nation », et nous nous trouvons encore ici au cœur même de la pensée fénelonienne. Plus tard il exagérera cette vue, et le spectacle de la misère publique le poussera, dans la guerre d'Espagne, à proposer des concessions qui nous semblent inacceptables. Mais à l'époque où nous nous trouvons, en 1689, n'était-il pas nécessaire de montrer les conséquences funestes de la guerre à un prince qui ne rêvait qu'aventures ? Du reste en parlant ce langage, notre auteur n'était malheureusement que trop bon prophète, et voici par avance tout le bilan du règne de Louis XIV dans cette amère réflexion d'un roi pacifique sur le règne de son bouillant successeur : « Hé bien ! je vous entends : il a fallu rendre des provinces entières et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit cette hauteur, ce faste, cette témérité, cette ambition. »

*
* *

Cependant le grand roi s'abandonne à ses passions et oublie jusqu'aux moindres obligations que lui imposent sa mission et son caractère auguste. Fénelon, déjà suspect à la suite de *Télémaque* et exilé à Cambrai, adresse au duc de Bourgogne l'*Examen de conscience sur les devoirs de la Royauté*. C'est un réquisitoire véhément où perce à chaque ligne une indignation sincère et éloquente. L'auteur y relève impitoyablement tous les désordres, toutes les infamies, tous les abus qui ternissent encore aujourd'hui la mémoire de Louis XIV. Il commente ici cette fameuse lettre de 1694, un des plus audacieux pamphlets du XVIIe siècle, et qui, on a pu le dire avec raison, fait revivre en Fénelon un de ces grands évêques du moyen âge animés de la parole de Dieu et courbant sous leur stigmate les empereurs tout-puissants. Et cependant on ne saurait dire que la pas-

sion le rende injuste, car tous les faits qui se pressent en foule sous la plume de l'écrivain sont des documents historiques dont l'exactitude est pleinement démontrée par les travaux modernes sur l'état de la France avant la Révolution. Ces actes d'arbitraire qui nous paraissent maintenant inconcevables se passaient quotidiennement sans exciter l'indignation des honnêtes gens. Fénelon seul représente ici la conscience révoltée. Depuis l'usurpation par laquelle le souverain prend par « pure autorité » la maison ou le champ d'un de ses sujets pour « l'enfermer dans son parc, ou supprime sa charge, ou éteint sa rente », jusqu'à l'injuste théorie du pouvoir absolu qui crée de nouveaux impôts sous la forme de nouvelles charges, qui confond les dépenses personnelles du roi avec le budget de la nation, autrefois librement consenti par elle; toutes ces exactions qui ruinaient la France, accablaient le peuple, sont hardiment relevées dans ce petit manuel à l'usage d'un bon prince. Ce qu'il faut ajouter, c'est que notre auteur réfute ici ceux-là mêmes qui l'accusent d'avoir rêvé un retour à la féodalité, et d'avoir désiré, comme Saint-Simon, le règne de l'aristocratie de naissance. Car s'il attaque le choix de ministres roturiers, sa critique atteint non un Colbert, mais un Chamillard et tous ces parvenus qui profitaient de leur place pour enrichir leur famille, et qui rivalisaient de fastueuses dépenses avec les plus grands seigneurs du royaume. Du reste il n'est pas moins sévère pour les courtisans qui, comme des parasites inutiles « sucent » et épuisent la sève de la nation. Et il ajoute très justement qu'à côté de ces grands comblés de faveurs et incapables, des hommes de talent et de vertu demeurent à jamais dans l'ombre et privent ainsi le royaume de lumières qui lui seraient indispensables. Enfin il rappelle à mainte reprise la nécessité pour la nation d'être représentée par des corps élus qui possédant le droit de remontrance et d'enregistrement puissent contrôler utilement la levée et l'emploi des impôts qui pèsent lourdement sur le peuple.

*
* *

Un moment il sembla que ces revendications fussent sur le point d'aboutir, et qu'une ère nouvelle de bonheur allait s'ouvrir pour la France. La mort du grand Dauphin avait fait du duc de Bourgogne l'héritier présomptif, et celui-ci, qui, comme on le sait, partageait entièrement les idées de son maître, avait toujours aussi coutume de lui demander conseil dans les affaires importantes.

En 1711 il le pria de lui rédiger un plan de toutes les réformes immédiatement applicables (1). Telle est l'origine des *Table de Chaulnes* qui sont une esquisse rapide et comme le squelette d'un grand traité politique que Fénelon se réservait probablement d'écrire, si les malheurs qui se succédèrent dans la suite avec une rapidité effrayante n'avaient attristé et abrégé son existence.

Dans leur extrême concision, ils contiennent une foule de vues, la plupart fécondes, sur toutes les questions de politique intérieure et extérieure, de gouvernement, d'administration. Et c'est certainement ici que la souplesse du génie de Fénelon paraît le plus étonnante; en même temps qu'on admire son expérience des choses et des hommes, et qu'on reconnaît aussi la trace des fortes études auxquelles il s'était livré sur la question. Chacune de ces idées, condensée en quelques lignes, est comme une tête de chapitre qui comporterait de longs développements, et ce serait aussi un commentaire développé que solliciterait chacune d'elles, pour faire exactement le départ entre les vues excellentes et les erreurs inhérentes à un esprit que la nouveauté attire et quelquefois égare en des chemins inaccessibles. Comme nous ne pouvons suivre pas à pas l'auteur, nous nous contenterons de mettre brièvement en relief les points les plus intéressants, en particulier ceux que nous n'avons vus directement abordés ni dans les *Dialogues*, ni dans l'*Examen de conscience*. Les deux plus importants renferment tout ce qui concerne l'extension du commerce et l'administration du royaume.

Dans la première question, Fénelon reprend à son compte une partie du système économique de Colbert, qui était depuis longtemps tombé en discrédit. Il établit la nécessité d'abolir les octrois à l'intérieur et de prévenir par la libre circulation des grains l'accaparement des blés, et la misère qui en résulte pour l'artisan et l'ouvrier. Mais il se sépare très nettement des idées exclusives de ce grand ministre au sujet du commerce extérieur, et s'élève contre la guerre des tarifs que Louis XIV faisait depuis longtemps aux Anglais et aux Hollandais. Car ces peuples agissent de la même façon à notre égard, et la France, pays riche, a tout avantage à « exporter ses blés, vins, huiles, toiles », tandis qu'elle n'importera des étrangers que des « épiceries et curiosités, nullement comparables ». On le voit, c'est la grande question du libre-échange et du protectionnisme nettement tranchée. Bien que les deux théories trouvent encore à l'époque actuelle d'ardents et illustres défenseurs, je pense cependant que la majorité des économistes contemporains approuverait la doctrine fénelonienne.

Pour l'administration il propose une représentation nationale échelonnée à différents degrés, la suppression des impôts les plus lourds et qui ne pèsent que sur le peuple, ainsi que l'abolition des fermiers généraux qui pressurent les contribuables. Il demande

1 Fénelon avait demandé, en 1710, la convocation d'assemblées provinciales.

enfin que tous les trois ans les députés des différentes provinces se réunissent pour présenter au roi un tableau comparatif du commerce et de l'industrie, ainsi que les réclamations des districts qu'ils représentent et dont ils connaissent les ressources et les besoins.

On a souvent parlé et par pure malignité du reste, des hautes visées politiques de Fénelon, qui toute sa vie aurait aspiré à devenir premier ministre : de là cette tutelle prolongée dans laquelle il aurait eu l'habileté de maintenir le duc de Bourgogne pour se rendre indispensable à l'avènement de ce prince. Acceptons pour un moment cette hypothèse gratuite, contre laquelle, du reste, notre auteur proteste très fortement à plusieurs reprises (1) : l'étude que nous venons d'achever nous autorise à conclure que l'archevêque de Cambrai était loin d'être indigne d'une si lourde tâche, et que la paix rétablie, il eût peut-être réussi à relever la France par la suppression des abus qu'il a signalés, et par l'établissement d'un système financier et économique longuement médité et fortement conçu.

*
* *

Telles sont, dans une rapide esquisse, les grandes lignes de cette politique, dont les principes invariablement fixés dès les premières œuvres, se développent harmonieusement avec une étonnante logique. Certes le dédain qu'on semble affecter pour ces soi-disant chimères est absolument injustifié. Quelles que soient en effet les erreurs de détail, le fond de la doctrine demeure établi sur des bases inébranlables, et les réformes que Fénelon réclame seront celles aussi dont les Turgot et les Necker, à la veille de la Révolution, demanderont l'application immédiate, pour le salut de la monarchie. Il est certain que le grand politique a dépassé son siècle, et qu'en toute question il se rapproche de nos conceptions modernes. Le mot de socialiste a été prononcé à son sujet, et dans cette Revue même, par un éminent critique, et l'on peut affirmer que les grandes questions sociales, celles même qui tourmentent encore les généreux esprits de notre époque : l'accroissement de la richesse de la nation et la diminution des impôts qui ne pèsent que sur le peuple, ont trouvé en lui un interprète aussi consciencieux qu'éloquent.

MAURICE WOLFF.

1) Dans *l'Examen de conscience* en particulier, où il recommande au duc de Bourgogne de ne pas accorder sa confiance à un seul conseiller, et dans un groupe de lettres de 1708, où il engage le jeune prince à montrer plus d'initiative personnelle et de résolution.

LIVRES NOUVEAUX

Charlie DE M. FERNAND VANDÉREM

De la même plume agile dont il se démène dans la polémique et les articles courants du journalisme, M. Vandérem écrit ses romans. C'est un premier mérite à lui reconnaître : ses récits vont rondement. Vif, piquant, prime-sautier, pimpant et brillant, plein de fougue et d'entrain, plein aussi d'ambition philosophique, d'une jeune et déjà amère expérience de la vie, cela embrasse beaucoup de choses, nous donne, au vol, sur notre existence morale et sentimentale, ses impressions, remarques et réflexions.

Poser des problèmes, lever, — si l'on nous permet la familiarité, — oui, lever des lièvres, attacher le grelot, dégager du fait banal et quotidien la portée générale et nous inviter à y réfléchir métaphysiquement, c'est — les lecteurs de la *Revue Bleue* n'en sont pas à l'apprendre — un exercice où il excelle. Il s'en acquitte prestement, non pas superficiellement, mais au contraire, avec des façons de bousculer un peu ses contradicteurs et de déblayer à la hâte, perçant jusqu'au cœur du sujet, et dissipant les sophismes. Ce sont là belles qualités de journaliste, qui sont aussi ses qualités de romancier, et qui en pourraient être le défaut.

Car il semble qu'un roman demande autre chose. Il y faut plus de lenteur, de molle rêverie, de méditatif repliement sur soi-même. L'œuvre doit enfermer plus d'émotion que de thèse; l'observation satirique n'y doit pas dominer, ni surtout s'attaquer aux principaux personnages dont nous sommes prêts à suivre les aventures avec sympathie ; l'auteur nous supprime tout agrément ingénu et naïf s'il le prend de trop haut avec son héros et son héroïne, les voit d'un œil trop sceptique et trop clairvoyant, en sorte qu'ils ne soient plus dans ses mains que de pauvres bonshommes et marionnettes dont il tient les fils. Or, M. Vandérem ne se refuse pas assez ce plaisir de rabaisser et de dénigrer ses plus heureuses créations, de montrer qu'il n'est pas leur dupe. Et il aime les thèses, il a de l'esprit et de l'humour caustique, et c'est un satirique, — un satirique pince-sans-rire et amusant.

Dans *La Cendre*, son premier roman, en des pages d'une nervosité, d'une morosité où l'on sentait comme une revanche rageuse, il nous offrait la monographie d'une maladie qui afflige, paraît-il, la jeune génération : c'est à savoir, dans toute l'ardeur et la plénitude physique, l'impuissance psychique d'aimer. Le réel est trop loin du rêve! l'idéal fuit sans cesse! Et le héros, découragé, se mariait. Mon Dieu! que M. Vandérem y prenne garde : la faute n'en est pas à la femme

ni aux femmes. Ne nous montons pas la tête : Laure ni Béatrice n'ont jamais été que ce que Pétrarque et Dante les ont faites. Nous portons en nous notre propre puissance d'idéalisation et les objets n'y servent que peu. Gilbert Mareuil, riche, bien doué, sensuel et viveur avant l'âge, a été, comme beaucoup d'autres, trop vite et trop complètement gâté par la vie. La fleur qui devait s'épanouir et porter son fruit, a été brûlée en cet été hâtif.

Charlie est dans une donnée bien plus grave. Elle est, cette donnée, angoissante et cruelle et poignante par tout ce qu'elle va éveiller de pénible et de douloureux aux plus extrêmes fibres de la sensibilité morale, en ces régions secrètes et défendues où la pudeur familiale se voile et se cache. Il s'agit de la conséquence, pour l'enfant, de l'immoralité du père et de la mère (non pas plus tard, par réversibilité de la faute, mais tout à l'instant), et comment, mêlé et enveloppé dans leurs intrigues, le malheureux aura à prendre parti entre eux, pour ou contre eux, l'impossible choix entre deux êtres auxquels il doit, en dépit de tout, un respect égal, une égale tendresse, et comment parmi cent devoirs de justice, de sentiment, de convenance, de haute sagesse, d'indulgence, d'héroïsme, qui le pressent de toutes parts, lui commandent impérativement, il ne saura auquel obéir, y déchirera son cœur, y saignera d'irrésolution et de doute. Voilà un sujet qui n'est pas banal, qui demandait un talent souple et délicat.

*

Hélène, la femme du riche M. Lahonce, le sportsman bien connu, n'est ni pire ni meilleure que la plupart des femmes de son monde. Elle n'aime plus, elle n'a jamais beaucoup aimé son mari, mais elle aime passionnément son enfant et non moins follement M. Pierre Favierres, le célèbre musicien. Au retour d'une promenade matinale avec le gentil et bon petit Charlie, et où elle a rencontré son amant, elle écrit à ce dernier pour préciser un rendez-vous. La femme de chambre, étourdie ou vindicative, laisse traîner une seconde la lettre dans le vestibule. Le mari l'ouvre, et brusquement dix années de confiance et de sécurité s'écroulent. Voilà un homme qui vole à sa femme, qui va tout briser... Mais non, on le calme, on le raisonne, on lui fait comprendre qu'il a tout profit à éviter le scandale. Le ménage part pour un séjour à Londres, où l'amant ne tarde pas à se rendre, mais sans pouvoir joindre Hélène. C'est alors que l'innocent baby sert de truchement aux pauvres amoureux dans l'impossibilité de se voir, de se parler. Il se rappellera plus tard « ces baisers si fougueux dont Favierres l'embrassait, ces dramatiques baisers dont un frisson de froid lui courait alors aux épaules ». Il comprendra « quel sachet à baisers sa chair avait été, quelle naïve transmetteuse de caresses ». Et c'est la première partie du livre.

Dans la seconde, douze années se sont écoulées et la vie, pour chacun, tant bien que mal s'est arrangée. Les amants, bien entendu, continuent à se voir assidûment et clandestinement. Lahonce, désintéressé de sa femme, qui farouchement se refuse à lui, se console avec une maîtresse. Quant à Charlie, qui a passé la vingtaine, il s'est lancé à son tour dans la vie amoureuse et élégamment dissipée, coupée d'ailleurs de préoccupations d'art, de lectures philosophiques. Il subit la bienfaisante influence de Favierres, dont, à l'insu de son père, et sous la direction discrète que lui a imprimée de tout temps sa mère, il est resté l'ami, l'ami exalté et reconnaissant, lui devant une sorte de paternité esthétique et intellectuelle qui peu à peu a pris la forme d'un culte sacré. Mais il aime aussi son vrai père, lequel est très indulgent et très bon pour ce fils dont la tendresse, il le sent, lui échappe pour se réfugier vers sa femme. Et c'est ici que le drame éclate.

Un jour que Charlie suit une rue déserte, un fiacre aux stores baissés... « sans doute qu'on en fait de propres là dedans !... » s'arrête brusquement près de lui, la portière s'ouvre, un vieux couple apparaît, et qui reconnaît-il ? Sa propre mère, son ami Favierres, que leur trouble, leur pâleur, leur attitude pantelante trahissent. La scène est profondément tragique, apitoyante et horrible. Et Charlie ramène sa mère qui pleure, qu'il console, à laquelle il pardonne ; et, après des hésitations, il retourne le lendemain chez Favierres, qui l'accueille, le pauvre académicien à cheveux gris, avec la gêne et la gaucherie qu'on peut deviner, qui lui ment avec entrain, proteste que son affection pour Hélène a toujours été respectueuse. Tous deux se mentent avec héroïsme pour établir entre eux un nouvel et supportable *modus vivendi*, tel que le jeune homme en a déjà établi un avec sa mère. L'intrigue est maintenant engrenée et va se précipiter à la catastrophe.

Un hasard apprend à Lahonce les visites fréquentes de son fils à son plus mortel ennemi. Il court à ce fils qu'il aime, de l'amitié duquel il est jaloux. C'est la nuit, il le réveille, lui demande des explications, lui enjoint de rompre, et, comme l'enfant résiste, la vérité lui échappe dans la colère : « Tu ne sais donc pas qu'il a été l'amant de ta mère ! » Charlie se révolte et crie au mensonge. Et alors le délire, une scène de colletage où la pitié monte à l'horreur. Le père s'en va, trébuchant, hébété : « Je n'ai plus de fils... je suis seul... seul... » Il va droit chez sa maîtresse, où la porte lui résiste, qu'il abat d'un coup d'épaule, et c'est pour voir, au pied du lit, un jeune officier de dragons en train de se rhabiller. L'apoplexie le foudroie, pas assez à temps pour qu'il

n'ait le loisir de maudire son fils, et sa femme, et sa maîtresse... Cependant les relations d'Hélène et du musicien vont se renouer plus librement, maintenant qu'ils sont délivrés du principal obstacle et que Favierres ne peut épouser la veuve, par la bonne raison qu'il est marié. Charlie reverra-t-il son ami? C'est probable. Il se voit déjà, « par un limpide jour de printemps, en vêtements gais et clairs, accourant chez Favierres, tombant dans ses bras... »

Tel est ce roman extraordinaire, dont l'analyse, trop serrée et qui dénature le texte, ne peut donner une idée. M. Vandérem marche incessamment sur des lames tranchantes de rasoir, c'est miracle qu'il ne se coupe! C'est un exercice de cirque, des jeux de trapèze aérien, qu'on suit d'une anxiété cruelle, la sueur d'angoisse aux mains, et qu'on est bien aise de voir terminés. L'auteur arrive heureusement à la fin, et l'on a un soupir de soulagement. Ceci nous amène à quelques réserves et critiques.

*
* *

Un tel sujet est-il du domaine de l'art, et devait-il être traité? Il est bien évident qu'il ne pouvait l'être que de nos jours, en ces temps de curiosité psychologique aiguë, où nous fouillons infatigablement en nous-même pour y découvrir, semble-t-il, de nouveaux motifs de désespérance et de douleur. Et cette frénésie coïncide avec l'heure où les liens de la famille, toutes les subordinations sont comme près de se rompre, où la hiérarchie domestique se désagrège, où tout le monde, l'enfant lui-même, par un sentiment exagéré de sa personnalité, se croit des droits, s'imagine être quelque chose par lui-même et par lui seul.

Il est cependant des bornes. Toute licence est accordée au carabin de disséquer les misérables cadavres qui gisent à l'amphithéâtre. L'intérêt général l'exige. J'imagine néanmoins, si animé à la découverte, si forcené d'études qu'il soit, qu'il hésitera un moment avant de plonger le scalpel dans le corps de son père, dans la chair maternelle. M. Vandérem ne semble pas avoir de ces scrupules. C'est crâne, comme on dit, est-ce bien généreux? C'est enfreindre le pacte tacite qui nous lie tous: il y a, dans chaque famille, une mystérieuse et religieuse entente pour n'en pas divulguer au public les plaies secrètes.

L'aventure de Charlie est trop personnelle, unique, et par là sort du thème littéraire, de la sphère de l'art, où l'on ne s'occupe que du général et de l'universel, non du particulier. Nous ne pouvons nous mettre à sa place, dans ses états d'âme, balancer, souffrir et nous torturer à savoir quel parti il doit prendre. Nous sommes confus et gênés de la triste équivoque, des horribles conjonctures où il se trouve, mais nous n'y sympathisons pas. Personne n'a un père qui l'oblige à rompre avec l'amant de sa mère, et absolument personne n'est le fils d'une femme qui a un amant, dont il connaît l'amant. Je veux dire que, du fait des mœurs qui nous régissent, pour que la vie sociale soit possible, un peu propre et nette, et viable, pour ne pas retomber du coup dans la barbarie et les promiscuités primitives, ces choses-là s'ignorent; que rien ne doit, rien ne peut nous forcer à les voir, encore moins à intervenir, et que, même devant l'évidence, inconsciemment ou non, par bénéfice de nature ou haute convenance, nous sommes sur ce point aveugles et sourds.

Pour que l'idée nous en soit supportable, il faut que la fable soit lointaine, imaginaire, reculée dans le temps et la légende, que le surnaturel s'en mêle, que le merveilleux intervienne; il faut que le spectre paternel apparaisse à Hamlet et l'incite à se faire justicier. Et il n'ose, et l'ombre elle-même l'incite à l'indulgence : « Regarde ta mère, Hamlet! tes regards l'épouvantent... Elle est d'un sexe faible. Console-la!... » Voilà le cas excusable.

Mais ramener ces matières à la réalité présente, y toucher, nous les faire toucher d'une vision directe, c'est, nous le répétons, nous replonger dans la barbarie, dans je ne sais quel monde à peine dégagé de la grossièreté populaire. Et encore doutons-nous que, dans le grouillement des faubourgs, en quelque trouble amalgame qu'y vive la famille, il ne subsiste pas un vestige de sens moral qui défende au père et à la mère de mêler leur fils au secret de leurs dérèglements, et qui interdise à celui-ci de les juger.

Au surplus, il semble que les personnages de M. Vandérem ne se conduisent pas toujours comme ils le devraient d'après le rang qu'il leur assigne. Ils sont gens bien élevés et parlent et agissent comme s'ils ne l'étaient pas. Il y a là, en dépit de la belle tradition de réalisme — nous ne disons pas naturalisme, — que suit l'auteur, un peu de trichage et d'arrangeage.

Voyez Charlie, ramenant sa mère en fiacre, après qu'il vient de la surprendre avec Favierres: ils se taisent, paralysés d'horreur, chacun roulant en soi d'abominables pensées de honte ; puis, à mots couverts, avec des larmes, des caresses, un attendrissement mutuel où ils se détendent et se calment, ils acceptent le fait. Est-ce ainsi que les choses se passeraient entre gens du monde, d'extraction mondaine, façonnés de longue date par le monde aux discrétions et dissimulations requises en la circonstance? Mille fois non! avec une surface dégagée et tranquille, mais l'intime certitude qu'ils ne sont dupes ni l'un ni l'autre, quels que soient le trouble et la surexcitation de leurs nerfs, ils causeraient, s'entretiendraient de cho-

ses indifférentes. Et cela serait mieux, le plus mauvais moment de l'affaire serait passé. Nous n'aurions pas le désagrément de voir l'enfant dominer sa mère, lui pardonner, ce qui est le monde renversé.

Et de même, quand il va revoir Favierres, est-il bien nécessaire, est-il du galant homme qu'il doit être par éducation, d'acculer le pauvre diable au mensonge, de l'abaisser devant lui? Il y a une profonde pitié à faire rougir les fronts chenus et les têtes grises, à les humilier devant la sévérité d'un jeune homme. Et enfin, toutes ces controverses, à propos d'adultère, entre le père et le fils, entre le fils et la mère, ne semblent-elles pas questions hors de propos, intempestives, — puisqu'on ne les traite jamais dans la bonne société, — insolubles d'ailleurs, et dès lors indifférentes, qu'il faut négliger, comme on néglige, tout en vivant, les mille contradictions que comporte l'énigme de la vie. Ce sont là, au catéchisme de la vie mondaine, des cas réservés, — comme il en est au catéchisme de l'Église, — auxquels, même pour le plus beau des romans et la plus suppliante des analyses, on ne doit pas toucher. Et malheureusement on y touche beaucoup aujourd'hui.

Une certaine littérature semble glisser en ce moment sur une pente qui la mènera je ne sais où, ou plutôt nous savons trop où. L'amour, toutes les formes à peu près acceptables de l'amour, toutes les combinaisons de la passion sont épuisés. Ceci revient à dire que la matière, toujours malléable et renouvelable aux mains du génie, ne se transforme plus. Les grandes routes ont été parcourues, battues, foulées d'une extrémité à l'autre. Que reste-t-il ? A se jeter dans les sentiers de traverse que les maîtres ont dédaignés. De là, croyons-nous, à travers tant d'œuvres élégantes, pétries de mains élégantes, ce souffle un peu malsain, comment dire ? ce vague frôlement d'inceste qui provoque un malaise ou peut-être, chez quelques natures monstrueuses, un agréable chatouillement à voir ainsi le libertinage et l'égrillardise chauffer, couver, lever et s'épanouir en famille. De cette serre chaude domestique aux fleurs capiteuses et vénéneuses, les échantillons abondent. Cela vient de loin, de haut, d'où on l'attendait le moins. Il semble, sauf erreur, que ce soit l'aimable et charmant petit *Bob*, de la comtesse de Martel, qui ait commencé. La descendante des Mirabeau, qui se sauve de tout par de la race, aurait présidé, elle aussi, à une révolution, la révolution des genres. On aima cet enfant terrible, on sourit à cette précoce et perverse et dissolvante observation, promenée, avec la complaisance du précepteur-abbé, à travers les salons paternels. Et d'autres ont suivi. Voici le fils de M. de Grandlieu, — M. Lavedan qui n'a pas moins d'esprit que Gyp, — qui, dans *Leurs Sœurs* et mille autres scénettes d'un très bel argot et ragoût mondains, nous révèle les louches camaraderies des frères, sœurs, amis et amies de celles-ci et de ceux-là, et leurs propos, les yeux en éveil, les féroces réflexions, les cyniques appréciations sur les mœurs et gestes des grands parents. On y parle de cela couramment, froidement, tranquillement. Papotage et libertinage, ces enfants n'ont plus d'âge. Tout en eux s'est atrophié.

Voyons! monsieur Lavedan, monsieur Vandérem, vous êtes hommes de belle éducation et de bonne compagnie, comment n'avez-vous pas mieux l'esprit de caste, et ne défendez-vous pas mieux les vôtres! Ces mœurs-là existent-elles? vous conviendrez qu'elles existent moins que vous ne le dites, moins qu'on ne le croirait à vous lire. Par votre façon de les isoler, d'en faire de petits tableaux, vous leur donnez de l'importance, vous aidez à leur propagande, vous soulignez ce qui se murmure à peine, et dont il est de règle de se taire.

Mais nous avons tort de parler de caste. Certaines délicatesses sont de tous les milieux, de tous les rangs. C'est la conscience universelle, violée en son plus sacré sanctuaire, qui proteste. Sur certains actes, d'une certaine nature, fatals, nécessaires, indéniables, la pensée de l'enfant ne descend jamais, sa faculté de raisonnement s'abolit, sa logique se récuse.

Jour de joie où ma mère en riant m'a conçu!

a dit Victor Hugo, qui avait plus de génie que de goût. Si, à l'insu du plus pudibond, de telles visions glissent et passent, il faudrait détester celui qui n'en repousserait pas aussitôt l'image. Et encore plus faudrait-il plaindre celui qui s'y attarderait à plaisir.

*
* *

Nous ne pensons pas que cette discussion où nous nous sommes laissé entraîner ait pour effet, non plus qu'il n'était dans notre intention, de diminuer la valeur et le mérite du roman de *Charlie*. Nous croyons, au contraire, en avoir ainsi mieux fait ressortir la nouveauté, l'étrangeté, la tentative d'exploration en des régions encore vierges et respectées jusqu'ici, par lesquelles il se recommande. Que nous ayons eu raison ou non d'en contester la bienséance, ce sera pour donner à chacun l'envie de reviser notre jugement. Et nul ne regrettera de l'avoir lu.

Il y trouvera des émotions fortes, des sensations d'une acuité peu commune, ample matière à réflexions, problèmes d'éthique et vues générales, et çà et là, comme dans ce singulier voyage à Londres de Favierres et sa déconvenue, un joli modèle du comique froid, imperturbable et naturel, qui est le genre de M. Vandérem. M. Vandérem a un esprit à lui, bien à lui, qui n'est pas dans les mots, qui n'est pas dans la phrase, qui est au-dessous et en dedans,

qui vient de sa vision particulière et originale. Enfin, comme nous le disions en commençant, c'est écrit d'une plume alerte, qui se hâte aux faits, à l'essentiel, à l'important, et qui n'a aucun souci de l'écriture artiste comme du rythme et de la cadence. Stendhal, dont il tient par plus d'un côté, aurait été ravi.

LÉON BARRACAND.

THÉATRES

Une représentation de *Carmosine*.

M. le Ministre du commerce a eu l'idée d'offrir l'autre semaine à ses invités une représentation de *Carmosine*. Je lui en sais, pour ma part, un gré infini. Si les circonstances empêchent la Comédie-Française de maintenir au répertoire ou d'y introduire l'œuvre tout entier de Musset, il faut remercier ceux qui lui viennent en aide, et font connaître à notre génération l'adorable théâtre qui a pénétré de son charme même M. J.-M. de Hérédia. Le théâtre de Musset est le seul théâtre « poétique » de notre littérature française. On m'entend sans doute ; et cela ne veut pas dire que Racine n'ait pas été poète, ni Hugo... Et s'il est vrai que Musset doit beaucoup à Shakespeare, s'il lui a emprunté un peu de sa forme et quelques-uns de ses procédés, il est plus vrai encore que, par la pureté et l'élégance de son style, par sa grâce mouillée, par son esprit aussi, et de même par son émotion discrète, il est « des nôtres » dans toute la force du terme ; nul n'eut un génie plus français que cet « imitateur » de Shakespeare. Et ce qui les rapproche surtout ce n'est pas seulement la ressemblance des moyens de théâtre : c'est que tous deux furent poètes ; que, pour tous deux, la réalité ne fut qu'un prétexte à « poésie ». Des aventures presque banales, — deux amants que l'on sépare, deux amants qui s'ignorent, — leur ont suffi pour écrire deux chefs-d'œuvre presque égaux, pour dire « tout » sur l'amour et la femme.... Mais ne prolongeons pas ce parallèle qui serait, j'en ai peur, quelque peu insuffisant. Admirons Shakespeare « comme des brutes » ; aimons Musset de toute notre tendresse, comme des amants ; aimons-le même dans ses œuvres les moins puissantes... Il faut bien que j'avoue que *Carmosine* est de celles-là.

Et pourtant, même ici, quelle grâce ineffable et presque impalpable ! quel art, ou plutôt quel don de nous transporter dès le début hors de toute réalité ! Les premières scènes, entre maître Bernard et dame Paque, et entre maître Bernard et Perillo, semblent annoncer une comédie bourgeoise et larmoyante ; mais c'est une tournure de phrase, un mot, que sais-je ? peut être l'allusion à Ser Vespasiano ?... ou la constance ingénue et surnaturelle de Perillo ?... un rien qui nous avertit et nous fait dresser l'oreille. Et aussitôt c'est le délicieux conte bleu qui commence, avec ses personnages si féeriques à la fois et si vrais : l'excellent maître Bernard et sa tristesse découragée ; la brave dame Pâque, un peu « avantageuse » et facilement dupe, mais si tendre dans l'aveuglement qui la flatte ; le gentil Perillo, si confiant et si constant ; Minucio, sorte de Figaro poétique ; Vespasiano d'un comique un peu facile peut-être, mais si franchement drôle !... Ce qu'il y a d'admirable, c'est que deux mots suffisent à nous révéler chaque personnage : « Prends ceci... Non... cela... Hélas ! je ne sais pas ! » dit le médecin à sa fille. Et, dès les premiers mots de Ser Vespasiano, n'avez-vous pas reconnu le fat, vantard, imbécile et poltron, un peu « plus bête que nature », mais si réjouissant, avec sa manière de tout tourner à son avantage, même les rebuffades ? Et Carmosine elle-même : « ... Je sais qu'il me convient peu d'avoir cet amour pour le Roi, et j'ai essayé de m'en guérir ; *mais, comme je n'y saurais rien faire, j'ai résolu, pour moins de souffrance, d'en mourir, et je le ferai.* Mais je m'en irais trop désolée s'il ne le savait pas auparavant... Je te supplie de le lui apprendre. » Un incomparable accent de sincérité accompagne ses paroles. Et, justement, c'est parce que nous la savons sincère que la suite du drame nous paraît presque naturelle et probable. Parce que Carmosine serait morte d'amour « pour de vrai », et qu'elle en meurt, du reste, c'est pour cela que son amour est plus fort que tout, plus fort que la mort, plus fort que tous les sentiments naturels ; c'est pour cela que le « devoir » du Roi, de la Reine, de Perillo même, est d'honorer cet amour, qui est la vie de Carmosine ; et c'est pour cela que tout nous paraît bien fait qui est fait en faveur de cet amour. Nous sommes, le poète a su nous placer dans ce monde extra-humain où l'on meurt d'amour. Ici, c'est l'amour qui est tout... Naguère, lors de la reprise de *Fantasio*, un de nos confrères (je ne le lui ai pas encore pardonné !) s'écriait : « Qu'est-ce que ça me fait qu'Elsbeth épouse ou non le prince de Mantoue ?... » Cela importe peu sans doute. Mais ce qui importe c'est qu'un sentiment profond et vrai ne soit pas heurté et meurtri par les nécessités matérielles. Pareillement, ici, le mariage de Carmosine et de Perillo nous laisserait indifférents. Mais nous ne voulons pas que Carmosine souffre plus longtemps de son amour si touchant et si chaste ; surtout, nous ne voulons pas qu'elle souffre « avec désespoir ».

Et avec un art infini, — grâce à la poésie, pour mieux dire, — Musset nous a montré ce qu'était au juste cet amour. En ce temps de symboles, il ne serait pas difficile d'en découvrir au moins un dans

Carmosine. Le Roi, qu'elle adore à en mourir, pour l'avoir vu une fois rompre des lances au milieu de sa cour, dans toute la splendeur de son rôle et toute la magnificence de son « état », ce Roi à qui — pour l'avoir vu une heure ! — elle prête toutes les vertus, toutes les noblesses des héros, n'est-ce pas l'illusion sans cesse renaissante, l'éternelle Maya dirait Jean Lahor, cette exaltation particulière qui nous fait attribuer une absolue perfection d'âme à un être que nous ne connaissons pas? Et, au fond, n'est-ce pas aussi une manifestation nouvelle du besoin d'idéal que nous portons en nous? Nous avons faim et soif de perfection; si nous n'en trouvons pas, nous en créons, nous en imaginons une, et c'est le premier passant venu qui s'en trouve paré par notre fantaisie. Ce que cette illusion peut avoir de cruel quand elle se dissipe, nul ne l'a mieux su et mieux montré que l'auteur des *Caprices de Marianne* et d'*On ne badine pas avec l'amour*. Mais ce qu'il y a, ici, de délicieusement irréel, c'est que l'illusion de Carmosine contribue à son bonheur. Entre le Roi et Perillo, elle aura, comme on dit, tout ce qu'il faut pour être heureuse: le bonheur matériel, le bonheur humain, avec quelque chose d'extra-naturel qui l'élèvera au-dessus d'elle-même. Ajoutez que, peut-être, l'exaltation excessive de son rêve lui rendra plus douce la réalité, qu'elle avait oubliée jusqu'ici. Je vous le dis, Carmosine sera parfaitement heureuse.

Et ce sera justice. Parmi toutes les femmes de Musset, elle est, je crois, la plus candide et la plus profondément sincère. Je ne parle pas seulement de Jacqueline et de Marianne. Rosette n'est qu'une enfant. Chez Barberine même, si fidèle, on pourrait découvrir un petit semblant de coquetterie : la vraie farouche, farouche sans nuances, c'est Kalékairi, la petite sauvage. Carmosine est l'innocence même: non seulement son amour n'a rien, ne peut rien avoir de sensuel, mais il est tout à fait exempt d'arrière-pensée. Elle adore le Roi, et elle aime la Reine. Elle aime tout ce qui touche à celui qu'elle aime, tout ce qui l'a approché. C'est pour cela qu'elle a ce faible d'amitié pour Minuccio, pour cela sans doute qu'elle souffre la présence du grotesque Vespasiano : tous deux voient le Roi !... Et n'est-ce pas encore une inspiration charmante, cet amour grandissant par l'absence, se nourrissant pour ainsi dire de lui-même, et n'aspirant qu'à la présence de l'être aimé, de nous l'avoir montré diminuant, s'apaisant au moins par cette présence même? Car ce que Carmosine a refusé à la Reine, elle consent à le faire après qu'elle a vu le Roi... Et ce n'est pas une « désillusion » comme celle qu'éprouve Balbine à la vue de Chantrin épilé. On dirait que la vue même de celui qu'elle adore et sa seule présence lui ont fait mieux comprendre que son amour était « impossible ». Voyez enfin si ce n'est pas un miracle de poésie de nous avoir fait assister sans sourire, — nous Français malins, pour qui l'amour est une source inépuisable de gaudrioles, — à cette scène où la Reine apprenant que Carmosine aime le Roi, s'empresse de le lui amener?... Et, encore... Mais il faut bien que je m'arrête: je n'en finirais pas.

*
* *

J'aurais à parler aujourd'hui de la dernière représentation de l'*Œuvre*. On a donné *Brand* d'Ibsen. Mais le sujet est si vaste, le drame si touffu, obscur dans certaines parties, magnifiquement puissant dans d'autres, que je ne veux pas en écourter le compte rendu. La traduction de M. le comte Prajor va du reste paraître ces jours-ci : je pourrai la relire à loisir et avoir une impression plus nette que celle que m'a laissée l'interprétation. C'est de celle-ci seulement que je dirai deux mots aujourd'hui.

Ne soyons pas ingrats pour M. Lugné-Poé. Comme directeur, il nous a donné quelques représentations un peu cruelles, et d'autres extrêmement intéressantes. Mais comme comédien, il faut bien le dire, il nous réserve chaque fois une nouvelle surprise. Avec sa voix sans nuances, son allure d'hypnotisé tranquille que rien ne saurait émouvoir, il joue tous les rôles de même. Vous vous rappelez sa stupéfiante interprétation du frénétique amant, dans *Annabella* de Ford. Il faisait un enfant à sa sœur, la tuait, massacrait M. Damoye et quelques amis avec des gestes lents, découragés, comme détaché des choses de ce monde ! Cette fois, c'est *Brand*. Le rôle est formidable, plein de sentiments divers dont le lien est assez peu visible. Et il faut les accuser d'autant plus que *Brand*, au moins dans les premiers tableaux, est plutôt un poème écrit sous la forme dialoguée qu'une œuvre dramatique. M. Lugné-Poé reste en catalepsie; les mots s'échappent de ses lèvres sans accent, il rêve ! Pas un instant il n'est « dans la pièce »: tout ce qui se passe, se passe loin de lui, hors de lui. Et vous jugez quel effort nous avons à faire pour retrouver le sens du texte sous cette incompréhensible mélopée !... Mlle Marthe Mellot, avec sa fine et étrange silhouette d'illuminée, donne un grand sens tragique à l'émouvant personnage d'Agnès. Mlle Marcelle Bailly joue un peu conventionnellement le rôle de la mère de Brand. Mlle Fanny Zaessinger s'est fait applaudir dans un personnage singulier (la folle), dont le symbolisme m'a semblé un peu puéril. M. Dupont a une terrible articulation : il joue, comme on joue en province, le rôle du Bailli. Le médecin est bien représenté par M. Céalis... Et ce n'est pas une des choses les moins surprenantes des représentations de l'*Œuvre*, que les « disparates » de l'interprétation. A côté de saints de vitrail,

jouant sans gestes et comme en rêve, des comédiens usant de toutes les ficelles du mélodrame. Tout cela est bien bizarre! — La mise en scène n'est que convenable. Il faut louer cependant l'arrangement vivant de la foule, au second tableau. Elle est, comme d'ordinaire, représentée par les jeunes amis de l'*Œuvre;* ils semblent avoir un sens très juste des grouillements populaires. Mais qu'ils sont donc intransigeants! Après leur figuration ils redescendent dans l'orchestre, et leurs applaudissements sont continus, frénétiques et menaçants. L'autre soir, un spectateur avait bâillé : l'un d'eux se retourne, et « envoie » à l'imprudent une exclamation soldatesque et illustre. Et c'était si drôle, ce mot... ce mot!... lancé par un esthète aux cheveux longs, aux yeux pleins de rêve, au visage émacié!...

Donc *Brand* à la semaine prochaine.

*
* *

Je dois réparer une erreur. La semaine dernière, parlant de la représentation du Théâtre-Libre, j'avais attribué un acte, *Si c'était!...*, à notre confrère du *Gil Blas* M. Marcel Lheureux. J'en avais, je crois, trouvé le mysticisme un peu facile. Pour tout dire, j'avais quelque méfiance sur la « sainteté » du collaborateur d'un journal qui ne passe pas pour être complètement détaché des joies terrestres. Mais l'auteur de *Si c'était!...* n'est pas M. Marcel Lheureux: c'est M. *Paul* Lheureux, qui m'écrit pour réclamer. Alors, ce n'est plus tout à fait la même chose. Ma principale objection touchait la sincérité de l'auteur. Il est fort possible que M. Paul Lheureux soit un saint. Je sais au moins qu'il ne manque pas de talent.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

LA PEINTURE ET LA MUSIQUE A LA SORBONNE

La séance du doctorat ès lettres qui a eu lieu le mercredi 19 juin, à la Sorbonne, nous a fait constater la place de plus en plus grande que l'Art prend dans notre société moderne. Le candidat au doctorat était un élève de l'École normale et de l'École française de Rome, M. Rolland. Des deux thèses présentées par lui, la première traitait de peinture: non pas la peinture de Zeuxis ou de Polygnote, mais celle des Italiens du XVIe siècle. On a discuté sur les Primitifs, sur Pérugin et Léonard; on a passé de main en main des photographies de Mantegna. L'assistance, vivement intéressée, a pu s'assurer que la peinture italienne comptait à la Sorbonne des amateurs éclairés et compétents.

Puis est venu le tour de la musique. La seconde thèse de M. Rolland avait pour sujet les origines du drame lyrique moderne, et racontait l'histoire de l'opéra avant Lulli et Scarlatti. Chose sans précédent à la Sorbonne, un piano était placé dans la salle. Le candidat a joué, pour la satisfaction de l'auditoire, l'un des morceaux de musique inédite qu'il a rapportés de son séjour en Italie. Toute cette histoire antérieure à Lulli est un chapitre nouveau et inconnu même aux connaisseurs, que le jeune docteur a tiré des manuscrits des bibliothèques italiennes.

Quelques anciens habitués de la Sorbonne diront peut-être que ces discussions de musique et de peinture sont un empiétement sur le Conservatoire et le Louvre. Mais l'Université, même divisée, croit qu'elle ne doit rester étrangère à l'étude d'aucune manifestation du génie humain, et qu'en fécondant par les méthodes historiques ces domaines encore peu explorés, elle reste fidèle à sa mission. C'est ce qu'a dit à la fin, en excellents termes, l'ancien Directeur des Beaux-arts, M. Larroumet, qui a vu là l'annonce de quelque chose de nouveau. Il a félicité, en la personne de M. Rolland, l'École française de Rome, qui sait élargir à propos le cercle de ses recherches, et qui a trouvé moyen de relier de cette manière les études qu'on fait au palais Borghèse à celles qui se font à la villa Médicis.

G. MONOD.

Nous recevons la lettre suivante :

19 juin 1895.

Monsieur,

Dans votre numéro du 8 courant, que je n'ai pu lire qu'hier à la suite d'un entrefilet du *Petit Journal*, vous publiez un extrait des Mémoires de lord Loftus dans lequel il est, à deux reprises, fait mention du nom de mon père.

Bien que la rédaction de lord Loftus ne soit pas absolument affirmative, on peut être amené par son ambiguïté même à penser que c'est M. Worth qui, durant la guerre, chercha à quitter Paris assiégé.

Pour des raisons que vous comprendrez facilement, je tiens à ce qu'il soit, au contraire, bien établi que nous sommes tous restés à Paris pendant le siège, et que si mon père, à cause de sa nationalité, n'a pu prendre les armes, il a du moins fait son devoir, dans la mesure du possible, en faisant installer dans ses magasins une ambulance de vingt-cinq lits entretenus à ses frais pendant toute la durée de l'investissement.

J'ajoute que la personne dont il est question dans ces Mémoires, mon cousin, que des affaires urgentes appelaient en Angleterre, fut fort maltraité par les Allemands, l'intervention de lord Loftus en sa faveur n'ayant été ni aussi prompte ni aussi efficace qu'il l'écrit.

Je compte sur votre courtoisie, monsieur le Directeur, pour vouloir bien publier cette rectification dans votre prochain numéro, et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. WORTH.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

De Janvier a Juin 1895.

About (Edmond), 329.
Accident de mine (Un), Nouvelle, 591.
A la frontière du pays basque, 111.
Algérie. L'instruction primaire en —, 128. — Le budget des écoles indigènes, 210.
Alliance (L') française et les crédits du Tonkin, 250.
Alsace (L') et la France, 551.
Amérique. Les collèges de filles en —, 63.
Anglais en France, en 1802, 751.
Angleterre. L'éducation et la société en —, 78. L'— et l'Egypte, 345.
Annunzio (M. Gabriel d'), 394.
Assistance privée (L'), 131.
Assistance publique (L'), 66.
Associations (Les) de malfaiteurs en Tunisie, 408.
Aveugles (Les) et la Charité, 191.

Baiser de Noël, Nouvelle, 597.
Balzac d'après sa correspondance, 546. — Milan, 573.
Barbey d'Aurevilly, 143.
Béarn. Mœurs et coutumes du —, 299.
Berlioz compositeur de musique religieuse, 500.
Bersot, 526.
Bismarck. L'anniversaire du prince de —, 138.
Bohême (Au Pays de), 3.
Bonaparte (Anecdotes sur) —, 93.
Bon (Le) saint François Régis, Nouvelle, 678.
Bouée (La), Fantaisie dialoguée, 645.
Bourbons (Les) francs-maçons, 553.
Bourget (M. Paul), moraliste, 409.
Bouteille (La) diabolique, Conte, 463, 491.
Browning (Mme), 543.
Budgets (Les) de l'avenir, 481.
Burne-Jones (M.), 706.

Capus (M. Alfred), 290.
Catherine II et la Révolution, 14.
Causerie littéraire. Littérature d'Afrique, 56. — *Lettres* de Benjamin Constant, 120. Le *Désert*, de Pierre Loti, 183. — La *Petite Paroisse* de M. Leon Daudet, 246. — *L'Amoureuse*, de M. Paul Hervieu, 313. — *Napoléon III intime*, 375. — *En route*, de M. Huysmans, 440. — L'Esprit normalien, 504. — *Maître et Serviteur* de M. Tolstoï, 597. — *Lettres intimes* de Mazzini, 660. — Leconte de Lisle, 729. — Les *Mémoires* de Barras, 787.
Chine. Prévenus et condamnés, 252.
Choses et autres, 701.
Chronique politique de la semaine, 32.
Churchill (Lord Randolph), 479.
Comédie sociale, 412, 541, 668, 797.
Considérant (Victor), 670.
Costa de Beauregard (M. le Mte), 709.

Darmesteter (James). L'œuvre scientifique de —, 195.
Décentralisation (La), 225.
Dédoublement, Nouvelle, 259.
Delacroix (Eugène). Fragments inédits de son Journal, 229. — *Mémoires*, 746.
Dernier Secret (Le), Nouvelle, 98, 134, 168.
Diplomate (Souvenirs d'un) anglais, 719.
Doppfer (M.), 61.
Duel (Contre le), 254.

Ecole normale (L'), et la Revue Bleue, 483. La promotion de 1872 à l'—, 450. L'instruction militaire, 451. Silhouettes, 447. Après le Centenaire, 570.
Education (L') d'un prince, 52.
Egypte (Les Anglais en), 345.
Egypte (L') en 1798, 48, 173, 235, 304.
Eichthal (M. Adolphe d'), 542.
Espagne (L') et Cuba, 627.
Essarts (M. Emmanuel des), 529.
Etats-Unis (La France et les), 95.
Etoile-de-Picardie (L'), Nouvelle, 273, 293.
Eugène (Le Prince), 693.
Evangiles (Le sens véritable des), 513.
Expéditions (Deux) coloniales, 14.
Exposition (L') de 1900, 737.
Exposition (L') de la Révolution et de l'Empire, 733.

Femme d'Orient, Nouvelle, 805.
Fénelon, 23, 819.
France et Allemagne, 258.
France (La) en 1802, 751.
Fray Angel, Nouvelle, 76.
Freytag (Gustav), 594.

Gambetta (Le) parlementaire, 1.
Godard (Benjamin), 182.
Goncourt (Les), 267, 629.
Guyane. Les élections dans la —, 29. Les événements de Counani, 724.

Heredia (J.-M.), 642.
Hoffmann (Ernest-Théodore), 112.
Hova (L'Armée), 531.
Humboldt. Les amies de jeunesse de Guillaume de —, 683.
Huysmans (J.-K.), 733.

Iles du Salut (Les), 116.
Immortels d'aujourd'hui et de demain, 802.
Indo-Chine et M. de Lanessan, 20.
Italie. Les Chefs-d'œuvre d'— en France en 1796, 561.

Jaurès (M. Jean), 782.
Journalistes (Les), 540.
Journées de février et de juin 1848, 649.

Lamoignon, 726.
La donna e mobile, Nouvelle, 227.
Lanessan (M. de) et le Gouvernement de l'Indo-Chine, 20
Larevellière-Lepeaux et ses Mémoires, 104, 146.
Lemaitre (M. Jules), 674, 802.
Lille (Les Fêtes de), 757.
Linguet (La « Théorie des loix » de), 341.
Livres (Le Commerce des) en Angleterre, 311.
Locataire de Maze-Pond, Nouvelle, 333.
Louvre (Le) de demain, 415.

Macé (Jean) et la Ligue de l'enseignement, 268.
Machiavel et la Diplomatie de son temps, 372.
Ma Compagnie, notes d'un capitaine, 520, 557.
Madame Délicieuse, Nouvelle, 39.
Madagascar sous la Restauration, 323, 365.
Magnard (Francis), 528.
Mascagni (Un drame lyrique de M.), 743.
Masqueray (L'œuvre d'Émile), 162.
Mazzini (La Correspondance de), 660.
Michelet. Son opinion sur Jésus, 731.
Misère (La Question de la), 66, 241, 813.
Montesquieu voyageur, 151.
Murger et nos bohèmes, 796.
Musée du Louvre (Le), 63.

Napoléon III intime, 375.
Noblesse (La) française, 354, 402.
Normalien (L'Esprit), 504.
Normaliens et Réalistes, 262.
Notes d'art, 127, 158, 222, 287, 350, 414, 606, 671, 818.
Notes et Impressions. — L'Abonné, 91. — Autour de la *Petite Paroisse*, 156. — Le Sabre, 222. — Le Gratin, 285. — L'Inventeur, 382. — Les trois Noblesses, 510. — La Fièvre de l'or, 635. — Sur un suicide, 765.

Opinion (L') Nationale, 200.
Ouvrières de Paris, 784.

Pain noir; Nouvelle, 742, 771.
Par 16° long. O, et 27° lat. S., 6.
Passé (Le) de Monsieur, fantaisie, 205.
Pétition d'un électeur qu'on empêche de voter, 321.
Planche (Gustave), 73.
Plus une faute a commettre, 65.
Politique (La), 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321, 353, 385, 417, 449, 481, 513, 545, 577, 609, 641, 673, 705, 737, 769, 801.

Récit (Le) d'un Aveugle, Nouvelle, 432.
Récy (M. René de), 811.
Revue Bleue (La) et l'Ecole Normale, 483.
Revue de la presse, 416, 448, 480, 512, 544, 576, 608, 640, 672, 704, 736.
Ribot (M.), 189.
Rod (M. Edouard), 34.
Roll (Le Symbolisme de M.), 706.
Russie (Le Mouvement littéraire en), 638.

Saga (Une nouvelle), 259.
Sainte-Beuve, 71, 140.
Saint-Just et la Défense nationale, 86.
Salons (L'Inutilité des), 706.
Sand (George), 74, 327.
Ségur (Les dernières années du Mal de), 611.
Séparation (La) des pouvoirs publics, 637.
Sicile (En). Camorra, maffia, brigandage, 178.
Siège de Calais, 278.
Sincérité (La) de Gautier de Meaux, Nouvelle, 617.
Société française contemporaine (La), 354, 402.
Soudan. L'Expédition Monteil et le —, 691.
Stevenson (R. L.) 499.

Théatres. — Comédie-Française : Le *Pardon*, 218. — *Les petites Marques*, 282. — *L'Ami des femmes*, 410. — *Fidèle*, 761. — *Conte de Noël*, 762. — *L'Amiral*, 763.
Odéon : *Pour la Couronne*, 124. — *La princesse de Bagdad*, 506.
Gymnase : *Les Demi-Vierges*, 698.
Vaudeville : *L'Age difficile*, 186.
Renaissance : *La Princesse lointaine*, 474.
Variétés : *Les Poupées de Madame*, 603.
Ambigu : *Deux Patries*, 381.
Comédie-Parisienne : *Mademoiselle Ève*, 379.
Théatre-Libre : *L'Argent*, 601.
L'Œuvre : *Le Volant*, 700. — *Le Chariot de terre cuite*, 154.
Théatre d'application : *Possession*, 538.
Théatre des Lettres : *Le Lever du Critique*, 61.
Aux Escholiers : *Les Gogos*, 729. — *Fin de rêve*, 59. — *Une cinquantaine*, 61.
Opéra : *La Montagne-Noire*, 250, *Tannhæuser*, 567, 630.
Opéra-Comique : *La Vivandière*, 443. — *Guernica*, 793.
Théatre de Monte-Carlo : *Amy Robsart*. *Mefistofele*, 316. — *La Jacquerie*, 347.
Concert d'Harcourt : *Geneviève* de Schumann, 61.
Salle Pleyel : *Le Rheingold*, 446.
Concerts Lamoureux, 382.
La Nouvelle Idole, de M. de Curel, 664.
Carmosine, 827.

Trarieux (M. Gabriel), 371.
Tunisie. Voyages en Tunisie, 58. — Malfaiteurs en —, 408.

Université. A propos d'une jeune —, 757.

TABLE DES AUTEURS

De Janvier à Juin 1895.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

Abaur (Paul). — *Madame Mazurel*, 607.
Aderer (Ad.). — Fray Angel, Nouvelle, 76.
Alberti (Conrad). — Gustav Freytag, 574.
Alis (Harry). — *Promenades en Egypte*, 56.
Amouretti (Fr.). — L'Anniversaire du prince de Bismarck, 458.
Anonymes. — M. de Lanessan et l'Indo-Chine, 20. — Les Années de jeunesse de G. de Humboldt, 683.
Aulard (F.-A.). — Saint-Just et la Défense nationale en 1793, 86.

B

Barbiera. — *La contessa Maffei*, 573.
Barracand. — Le bon Saint François Régis, Nouvelle, 678, 715.
Béclard (Léon). — Le prince Eugène, 695.
Benjamin-Constant. — *Lettres*, 120.
Bernard (H.). — Dédoublement, Nouvelle, 359.
Bernard (Marius). — *Les côtes barbaresques*, 57.
Berr de Turique (J.). — La Bourse, 645. — Le Passe de Monsieur, 205.
Boissier (Gaston), de l'Académie française. — *L'Afrique romaine*, 658.
Bonnières (R. de). — *Lord Byland*, 565.
Bordeaux (Henri). — M. Costa de Beauregard, 709.
Bourget (Paul). — *Outre-Mer*, 471.
Bréal (Michel), de l'Institut. — James Darmesteter, 195.

C

Cable (M. George W.). — Madame Délicieuse, Nouvelle, 39.
Cagnat et Saladin. — *Voyage en Tunisie*, 58.
Carraud (Gaston). — Victor Massé, 26. — Les poèmes de M. G. Charpentier, 477. — M. René de Recy, 811.
Charavay (Ét.). — La Revellière-Lepeaux et ses Mémoires, 104, 146.
Chassériau (Arthur). — A la Frontière du pays basque, 111.
Chryssaphides. — Le Mouvement littéraire en Russie, 638.
Coignet (Mme). — Le Siège de Calais, 278. — Victor Considérant, chef d'école, 670.
Conte (Ed.). — Le récit d'un aveugle, Nouvelle, 432. — Murger et nos bohèmes, 796.
Coppée (François). — *Pour la Couronne*, 124.
Cruppi (Jean). — La Théorie des Loix de Linguet, 341.

D

Daudet (Alphonse). — *La Petite Paroisse*, 156, 246.
Daudet (Ernest). — *Les coulisses de la Société parisienne*, 607.
Delacroix (Eugène). — Fragments de son *Journal*, 229.
Depasse (Hector). — La plus grande France, 766.
Depping (Guillaume). — Souvenirs d'un Diplomate anglais, 719.
Dorison. — *Alfred de Vigny et la poésie politique*, 777.
Doumic (René). — M. Gabriel d'Annunzio, 392.
Du Mesnil. — *Souvenirs de lecture*, 191.
Durckheim. — *La Division du Travail social*, 777.
Duruy (George). — La promotion de 1872 à l'École normale, 450.
Duvauchel (Léon). — *M'zelle*, 800.

E

Eichthal (Eugène d'). — La Séparation des pouvoirs publics, 637.
Epheyre (Charles). — Par 16° Long. O. et 27° Lat. S., 8. — *Possession*, 538.
Equilly (comte). — L'Armée hova, 531.

F

Faguet (Émile). — Fénelon, 23. — Montesquieu voyageur, 151. — Les *Souvenirs de lecture* de M. du Mesnil, 191. — La Logique sociale de M. Tarde, 215. — *Outre-Mer*, de M. Paul Bourget, 471. — L'Évolution d'un croyant, 564. — Immortels d'aujourd'hui et de demain, 802.
Ferry (Jules). — *Discours et opinions*, 623.
Flat (Paul). — Notes d'art.
Foulon de Vaux. — *Les jeunes Tendresses*, 89.
France (Anatole). — *Le Puits de Sainte-Claire*, 800.
Frehel (Jacques). — *Tablettes d'argile*, 607.
Fuster (Édouard). — Les Questions de la misère, 241.

G

Gauthier-Villars (H.). — Deux Expéditions coloniales, 84.
Gissing (George). — Le Locataire de Maze-Pond, Nouvelle, 333.
Grandmougin. — Benjamin Godard, 182.
Guilland. — L'œuvre de M. de Treitschke, 598.

H

Heimweh. — L'Alsace et la France, 551.
Hermant (Abel). — L'Égypte en 1798, 48, 173, 235, 304.
Herriot (Édouard). — Après le Centenaire de l'École normale, 870.
Hervieu. — *L'Armature*, 313.
Hoche (Jules). — La Comédie sociale, 412, 540, 660, 791.
Hogdson Prat. — Contre le Duel, 254.
Huysmans. — *En route*, 440.

I

Isambert (Gustave). — Madagascar sous la Restauration, 323, 365.

L

Laffitte (Paul). — La Politique, 33, 97, 161, 257, 353, 385, 417, 449, 513, 545, 577, 641, 673, 805, 738, 801. — Le Gâchis parlementaire, 1. — Plus une faute à commettre, 65. — La Politique de demain, 129. — Une Réforme électorale urgente, 193. — La Décentralisation, 225. — Pétition d'un électeur, 481. — Le Déficit, 509. — La Liberté de l'empoisonnement, 769. — M. Adolphe d'Eichthal, 542.
Lalande (André). — L'instruction militaire à l'École normale, 451.
Lang (Andrew). — R.-L. Stevenson, 499.
Lanson. — *Histoire de la littérature française*, 541. — Balzac d'après sa correspondance, 575.

LAREVELLIERE-LEPEAUX. — Anecdotes sur Bonaparte, 93. — *Mémoires*, 140, 146.
LECLERC (Max). — *L'Éducation et la société en Angleterre*, 578.
LECONTE DE LISLE. — *Œuvres posthumes*, 725.
LEHMANN (H. et R.). — Les Journées de février et de juin 1848, 649.
LEMAITRE (Jules). — *Impressions de théâtre*, 536. — *L'Age difficile*, 186.
LEROY-BEAULIEU (Anatole, de l'Institut). — France et Allemagne, 258.
LESTAQUE (de). — La Fontaine de Salies, 299.
LEVALLOIS (Jules). — Souvenirs littéraires : Au pays de Bohème, 3. — L'Eclaircie, 71. — Autour de Sainte-Beuve 140. — L'Opinion Nationale, 200. — Normaliens et réalistes, 262. — L'Avenir national, 327. — Penseurs et croyants, 426. — Bersot, Laboulaye, 525. — Le Siège et la Commune, 584.
LÉVY-BRUHL. — Questions sociologiques, 776.
LOFTUS (Lord). — *Diplomatic Reminiscences*, 719.
LOIR (Maurice). — L'Exposition de la Révolution et de l'Empire, 733.
LOTI (Pierre). — *Le Désert*, 183. — *Jérusalem*, 800.
LYON (Georges). — A propos d'une jeune Université, 759.
LYS (Georges de). — Ma Compagnie, 520, 557.

M

MARGUERITTE (Paul). — *Vers l'honneur*, 801.
MARION (Henri). — L'éducation et la Société en Angleterre, 578.
MAULDE (de). — *Histoire de Louis XII*, 372.
MAZZINI. — *Lettres intimes*, 660.
MILLE (Pierre). — En Sicile : Camorra, Mafia, brigandage, 178. — Les Associations de malfaiteurs en Tunisie, 468. — La France en 1802, 751.
MIMANDE (Paul). — Les Elections à la Guyane, 29. — Les Iles du Salut, 176. — La Misère et le Bagne, 813.
MISMER (Charles). — Jean Macé et son œuvre, 268.
MONCEAUX (Paul). — Causerie littéraire.
MONIN (H.). — Les Bourbons francs-maçons, 653.
MORIN (Louis). — L'Etat-major de la Couture, 784.
MUNTZ. — La Diplomatie au temps de Machiavel, 372.

N

NAPOLÉON Ier. — Lettres inédites à Caulaincourt, 386, 418, 455, 487.
NAY (Paul de). — Un Accident de mine, Nouvelle, 591.
NEUKOMM. — E.-Th. Hoffmann, 112.
NOËL (Eugène). — L'Opinion de Michelet sur Jésus, 731.
NORMAND (Jacques). — Camille Doucet, 459.
NOVICOW. — *Les Gaspillages des Sociétés modernes*, 780.

O

OUIDA. — La Littérature et le commerce des livres en Angleterre, 311.

P

PELLISSIER (Georges). — M. Alfred Capus, 290. — M. Paul Bourget, 409. — Revue littéraire, 534. — Les Goncourt, 629. — J.-K. Huysmans, 733.
PENSA (Henri). — L'Espagne et Cuba, 627. — Les Anglais en Égypte, 345.
PICAVET. — Les Fêtes de Lille, 758.
PIOGER. — *Le Monde physique*, 781.
PONTSEVREZ. — L'Étoile-de-Picardie, Nouvelle, 273, 293.
POTEZ (Henri). — Les Chansons madécasses de Parny, 604.
PRÉVOST (Marcel). — *Notre Compagne*, 800. — *Les Demi-Vierges*, 698.
PUGET (Pierre). — M. Doppfer, 61. — M. Ribot, 189. — M. G. Trarieux, 371. — M. Jean Jaurès, 782.

R

RAMBAUD (Alfred). — Catherine II et la Révolution française, 14. — Un Pionnier d'Afrique, 162. — L'Algérie devant les Chambres, 210. — L'Église et la République, 623. — L'Afrique romaine, 658.
RECOLIN (Charles). — M. Édouard Rod, 34. — M. Jules Lemaître, 673.
REDOUTÉ (H.-J.). — Journal d'Égypte (1798), 48, 173, 235, 304.
REIBRACH (Jean). — *Eternelle énigme*, 607.
REMI (Jean). — La Sincérité de Gautier de Meaux, Nouvelle, 617.
RENAN (Ernest). — Lettre inédite sur la religion de Jésus, 332.
RIVAL (Mme Jeanne). — *Annexes*, 607.
RIVALIÈRE (G. de). — La Société française contemporaine : le noble, 354, 403.
ROD (Édouard). — Le dernier secret, Nouvelle, 98, 134, 168.
ROSIÈRES (Raoul). — M. J.-M. de Heredia, 642.
ROSNY (J.-H.). — *L'autre Femme*, 800.
ROUIRE. — L'échec de la colonne Monteil, 691.

S

SARCEY (Fr.). — L'École normale et la Revue Bleue, 483.
SCHWOB (Marcel). — *Moll Flanders*, 607.
SEGUR (le comte Pierre de). — Les dernières années du maréchal de Ségur 611.
SPRONCK (Maurice). — La Question de la misère : l'Assistance publique, 66. — L'Assistance privée, 131.
STANTON (Théodore). — La France et les Etats-Unis, 95.
STAPFER (Paul). — *Montaigne*, 537.
STEVENSON (R.-L.). — La Bouteille diabolique, Conte, 462, 491.
STRAUSS (Paul). — L'Exposition de 1900, 737.
SUDERMANN. — La Donna e mobile, Nouvelle, 227.

T

TARDE. — *La Logique sociale*, 215. — *Les Lois de l'imitation*, 779.
TERY (Gustave). — Normaliens, silhouettes, 446.
THEURIET (André). — *Jardin d'automne*, 89.
THOREL (Jean). — *Baiser de Noël*, Nouvelle, 397.
THIVARS (Michel). — *Contes fous*, 800.
TIERSOT (J.). — Berlioz compositeur de musique religieuse, 500.
TILLET (J. du). V. Théâtres.
TISSOT (Ernest). — Le Roman cosmopolite, 280. — *La Dame de l'ennui*, 800.
TOLSTOÏ (comte Léon). — Le Sens véritable des Évangiles 513. — *Maître et serviteur*, 597.

V

VALABRÈGUE (Antony). — Les Poètes, 89.
VANDAL (Albert). — Les Lettres inédites de Napoléon Ier, 386, 418, 455, 487.
VANDÈREM. — V. NOTES ET IMPRESSIONS. — *Charlie*, 823.
VARIGNY (C. DE). — Femme d'Orient, Nouvelle, 805.
VERGA (Giovanni). — Pain noir, Nouvelle, 742, 771.
VIDAL-LABLACHE. — *Atlas*, 288.
VIRENQUE (G. de). — Les Chefs-d'œuvre rapportés d'Italie, en 1796, 561.

W

WIRTH. — *L'Alsace et la France*, 551.
WOLFF (M.). — Fénelon et la critique, 819.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 32580. *L'Administrateur-gérant* : HENRI FERRARY.